ISIS DÉVOILÉE

CLEF DES MYSTERES DE LA SCIENCE ET DE LA THEOLOGIE ANCIENNES ET MODERNES

VOLUME I – SCIENCE

PREMIERE PARTIE

H.P. BLAVATSKY

Traduction de Ronald JACQUEMOT entièrement révisée par le
Docteur Paul THORIN

"Cecy est un livre de bonne Foy."

MONTAIGNE

NOTE DU TRADUCTEUR

Dans l'impossibilité de recourir au texte original français de nombreuses citations, nous avons dû retraduire d'après le texte de la traduction anglaise.

[7]

PREFACE

L'ouvrage que nous présentons aujourd'hui à l'appréciation du public est le fruit de rapports étroits avec des adeptes de l'Orient, fruit, aussi, de l'étude de leur science. Il est offert à ceux qui sont disposés à accepter la vérité partout où elle se trouve, et à la défendre, même en bravant les préjugés populaires les plus enracinés. C'est une tentative pour aider l'étudiant à découvrir les principes essentiels sous-jacents à tous les systèmes philosophiques de jadis.

Ce livre est écrit en toute sincérité. Il a pour but de rendre justice à tous et de dire la vérité sans malice ni parti pris. Mais il n'a point de merci pour l'erreur intronisée, ni de respect pour l'autorité usurpée. Il réclame pour un passé méconnu et pour ses œuvres, le crédit qui leur a été trop longtemps refusé, et il demande la restitution à chacun de ce qui lui a été subrepticement emprunté, la réhabilitation de réputations glorieuses mais calomniées. C'est uniquement dans cet esprit et dans ce but que ses critiques sont exercées sur toutes les formes de cultes, sur toute foi religieuse, sur toute hypothèse scientifique. Les hommes et les partis, les sectes et les écoles ne sont en ce monde que des éphémères d'une seule journée ; la vérité dressée sur son rocher inébranlable est seule éternelle et souveraine.

Nous ne croyons pas en une magie qui dépasse la portée de l'intelligence humaine, ni au "miracle", qu'il soit divin ou diabolique, s'il implique une transgression des lois de la nature existant de toute éternité. Cependant, nous admettons la proposition de l'illustre auteur de Festus, à savoir que le cœur humain ne s'est pas encore pleinement exprimé et que nous n'avons pas encore atteint, ni même compris, toute l'étendue de ses

pouvoirs. Est-il excessif de croire que l'homme devrait développer de nouveaux sens et entrer en contact plus étroit avec la nature ? La logique de l'évolution doit nous l'apprendre, si on la pousse jusqu'à ses conséquences légitimes. Si, quelque part, dans la ligne ascendante du végétal, ou de l'ascidie à l'homme le plus noble, une âme a été évoluée, douée de qualités intellectuelles, il ne peut pas être déraisonnable de déduire et de croire, qu'une faculté de perception se développe également dans l'homme, lui permettant d'entrevoir des **[8]** *faits et des vérités au-delà de notre entendement ordinaire. Nous acceptons toutefois sans hésiter l'assertion de Biffé, que : "l'essentiel est immuable. Que nous taillions le marbre dans la masse duquel se cache la statue ou que nous établissions une à une les assises de pierre jusqu'à l'achèvement du temple, le NOUVEAU résultat que nous obtiendrons ne sera qu'une idée ancienne. La dernière de toutes les éternités trouvera son âme sœur dans la Première".*

Lorsqu'il y a des années, nous voyagions pour la première fois en Orient, explorant les réduits de ses sanctuaires déserts, deux questions attristantes et sans cesse renaissantes obsédaient notre pensée : Où est DIEU ; Qu'est-il ? Qui a jamais vu l'ESPRIT immortel de l'homme, de façon à être certain de son immortalité ?

C'est lorsque nous étions le plus anxieux de résoudre ces problèmes difficiles, que nous nous trouvâmes en rapport avec certains hommes, doués de pouvoirs si mystérieux et de connaissances si profondes, que nous pouvons véritablement leur donner le titre de Sages de l'Orient. Nous prêtâmes une oreille attentive à leurs enseignements, et ils nous montrèrent qu'en combinant la science avec la religion on peut arriver à démontrer l'existence de Dieu et l'immortalité de l'esprit humain, comme on démontre un problème d'Euclide. Pour la première fois nous reçûmes l'assurance que la philosophie Orientale n'admettait point d'autre foi qu'une foi absolue et immuable dans la toute-puissance du soi immortel de l'homme. On nous apprit que cette toute-puissance vient de la parenté de l'esprit de l'homme et l'Ame Universelle-Dieu ! Ce dernier, disent ces sages, ne peut jamais être prouvé qu'à l'aide du premier. L'esprit humain prouve l'Eprit Divin, comme une goutte d'eau démontre l'existence d'une source dont elle provient. Dites à celui qui n'aurait jamais vu d'eau qu'il existe un océan il vous croira sur parole, ou il refusera de l'admettre. Mais faites tomber dans sa main une goutte d'eau, et il se trouvera en présence d'un fait duquel il pourra déduire le reste ; Il pourra par degrés,

comprendre qu'il peut exister un océan sans borne et insondable. La foi aveugle ne sera plus nécessaire ; elle sera remplacée par la connaissance. Lorsqu'on voit un homme mortel déployer des facultés prodigieuses, se rendre maître des forces de la nature, et entrouvrir aux regards le monde de l'esprit, l'esprit réfléchi est pénétré de la conviction que, si l'Ego spirituel d'un seul homme peut le faire, la puissance de l'Esprit-Père doit être relativement aussi grande que l'océan passe la simple goutte d'eau en volume et en force. Ex nihilo nihil fit ; prouvez l'âme humaine au moyen de ses merveilleux pouvoirs et vous aurez prouvé Dieu !

Dans nos études, nous avons appris que ce que l'on nomme mystères ne sont pas des mystères. Les noms et les lieux, qui, **[9]** *pour les esprits de l'Occident, n'ont d'autre signification que celle tirée des fables de l'Orient nous ont été montrés comme des réalités, nous sommes entrés en esprit avec révérence, dans le temple d'Isis ; il nous a été permis de soulever à Saïs, le voile de "Celle qui est, qui a été et qui sera" ; nous avons regardé par la déchirure du rideau du Saint des Saints à Jérusalem, et même interrogé la mystérieuse Bath-Kol dans les cryptes qui existaient jadis sous l'édifice sacré. La Filia Vocis – la fille de la voix divine – nous a répondu du haut de son trône de clémence, derrière le voile, et la science, la théologie, toutes les hypothèses et les conceptions humaines, nées d'une connaissance imparfaite des choses ont perdu pour toujours à nos yeux leur caractère d'autorité*[1]*. La seule Divinité vivante a parlé par son oracle, l'homme, et nous nous tenons pour satisfait. Une pareille connaissance est inestimable ; et elle n'est cachée qu'à ceux qui la dédaignent, la tournent en ridicule ou en nient l'existence.*

De ceux-ci, nous appréhendons les critiques, la censure, et peut-être aussi l'hostilité, quoique les obstacles que nous ayons à rencontrer sur notre route ne viennent ni de la validité des preuves, ni des faits authentiques de l'histoire, ni du défaut de sens commun du public auquel nous nous adressons. Les tendances de la pensée moderne vont visiblement vers le libéralisme aussi bien en religion qu'en science. Chaque jour amène les réactionnaires plus près du point où ils devront abandonner l'autorité despotique qu'ils ont si longtemps exercée sur la

---

[1] Lightfoot assure que cette voix qui a été employée dans les temps anciens comme un témoignage venant du ciel, "était réellement produite à l'aide de l'art magique" (vol. II, p. 128). Ce dernier terme a toujours été pris dans un sens dédaigneux, précisément parce qu'il a été et qu'il est encore mal compris. L'objet de cet ouvrage est de corriger l'opinion erronée au sujet de "l'art magique".

conscience publique. Lorsque le Pape peut en arriver à lancer l'anathème contre tous ceux qui soutiennent la liberté de la presse et de la parole [2]*, contre ceux qui prétendent que, dans un conflit entre les lois civiles et les lois ecclésiastiques, la loi civile doit l'emporter, ou bien encore qu'une méthode d'enseignement laïc puisse être approuvée* [3] *; Ou encore lorsque M. Tyndall porte-voix de la science du XIXème siècle, déclare que "la position inexpugnable de la science peut être définie en ces quelques mots* [4] *: Nous exigeons de la théologie tout le domaine de la théorie cosmologique et nous le lui arracherons" le résultat n'est point difficile à prévoir.* **[10]**

Des siècles d'assujettissement n'ont pas congelé le sang des hommes au point de le faire cristalliser autour du noyau de la foi aveugle, et le XIXème siècle assiste aux efforts du géant qui brise les liens lilliputiens et se remet sur ses pieds. Même l'Eglise protestante d'Angleterre et d'Amérique, actuellement occupée à la révision du texte de ses Oracles, sera tenue de montrer l'origine et les mérites de ce texte. Le temps où on dominait les hommes par des dogmes est passé.

Notre ouvrage est donc un plaidoyer pour la reconnaissance de la philosophie Hermétique, la Religion-Sagesse, autrefois universelle, comme la seule clé possible de l'Absolu en science et en théologie. Nous nous dissimulons si peu la gravité de notre entreprise que nous pouvons, d'ores et déjà, dire que nous ne serions pas surpris de voir se liguer contre nous :

Les chrétiens qui verront que nous mettons en question les preuves de l'authenticité de leur foi.

Les savants qui trouveront leurs prétentions à l'infaillibilité mises dans le même sac que celles de l'Eglise Catholique Romaine et, que sur certains points, les sages et les philosophes de l'antiquité sont classés plus haut qu'eux.

Les Pseudo-Savants, nous combattrons, naturellement, avec acharnement.

---

[2] Encyclique de 1864.

[3] Le Pape Pie IX.

[4] *Fragments of science.*

Les gens d'Eglise libéraux, et les libres penseurs s'apercevront que nous n'acceptons pas ce qu'ils font mais que nous réclamons la reconnaissance de la vérité totale.

Les hommes de lettres et diverses autorités qui cachent leur croyance réelle par égard pour les préjugés populaires.

Les mercenaires et les parasites de la presse qui prostituent sa puissance plus que royale et déshonorent une noble profession ; ils trouveront aisé de tourner en dérision des choses trop étonnantes pour leur compréhension, car, pour eux, la valeur d'un alinéa est supérieure à celle de la sincérité. Beaucoup nous critiqueront honnêtement ; D'autres le feront hypocritement. Mais nous avons foi en l'avenir.

La lutte actuellement engagée entre le parti de la conscience publique et celui de la réaction a déjà produit un assainissement du ton de la pensée ; elle ne peut manquer d'aboutir au rejet de l'erreur et au triomphe de la Vérité. Or, nous le répétons, c'est pour un avenir meilleur que nous luttons. **[11]**

Et pourtant, lorsque nous envisageons l'amère opposition que nous aurons à affronter, qui mieux que nous, en entrant dans l'arène, aurait le droit d'inscrire sur son bouclier, le salut du gladiateur Romain à César : "Moritorus te salutat".

H.P. BLAVATSKY.

New-York, septembre 1877.

DEVANT LE VOILE

Jeanne. – Faites flotter nos couleurs sur les remparts !

(*Henri VI*, acte IV.)

"Ma vie entière a été vouée à l'étude de l'homme, de sa destinée et de sa félicité."

J.-R. BUCHANAN M. D.

Outlines of Lectures on Anthropology.

Dix-neuf siècles se sont écoulés, nous dit-on, depuis que la nuit de l'idolâtrie et du paganisme a été dissipée pour la première fois par la lumière divine du christianisme et il y a deux siècles et demi que le brillant flambeau de la science moderne est venu éclairer les ténèbres de l'ignorance des âges. On veut nous faire croire que c'est dans les limites respectives de ces époques que s'est produit le véritable progrès moral et intellectuel de l'humanité. Les anciens philosophes suffisaient à leurs générations, mais n'étaient que des illettrés comparés aux hommes de science modernes. L'éthique du paganisme suffisait probablement aux besoins des peuples ignorants de l'antiquité, mais la véritable voie de la perfection morale, comme le chemin du salut, n'a été enseignée que depuis l'avènement de la lumineuse "étoile de Bethléem". Auparavant, la barbarie était la règle, la vertu et la spiritualité l'exception. Aujourd'hui, les plus obtus peuvent lire la volonté de Dieu dans la révélation de sa parole ; les hommes ont tout intérêt à s'améliorer ; aussi deviennent-ils de jour en jour meilleurs.

C'est ce qu'on affirme ; quels sont les faits ? D'une part un clergé dogmatique, dépourvu de spiritualité, et trop souvent, débauché ; un nombre infini de sectes, et trois grandes religions qui se combattent ; la discorde au lieu de l'union ; des dogmes sans preuves ; des prédicateurs cherchant l'effet, et des paroissiens avides de richesses et de plaisirs ; l'hypocrisie et la bigoterie enfantées par les exigences tyranniques de la

respectabilité ; tout cela est aujourd'hui la règle, la sincérité et la véritable piété sont des exceptions. D'autre part des hypothèses scientifiques bâties sur le sable ; absence d'accord sur une seule question ; la jalousie et les querelles haineuses ; une tendance générale vers le matérialisme. **[14]** La lutte à mort entre la science et la théologie pour l'infaillibilité – "la bataille des âges".

A Rome, le prétendu siège du christianisme, le supposé successeur de Pierre est en train de miner l'ordre social au moyen du réseau omniprésent de ses agents fanatiques, et il les pousse à révolutionner l'Europe pour sa suprématie temporelle aussi bien que spirituelle. Nous voyons celui qui se dit le "vicaire du Christ"fraterniser avec les Musulmans anti-chrétiens, contre une autre nation chrétienne, et invoquer la bénédiction de Dieu pour les armes de ceux qui, pendant de longs siècles, ont combattu par le feu et le glaive les prétentions de son Christ à la divinité ! A Berlin – un des grands centres du savoir – les professeurs de sciences *exactes* modernes, se détournent des résultats tant vantés des lumières de la période ouverte par Galilée et cherchent à moucher la chandelle du grand Florentin ; bref, ils essaient de prouver que le système héliocentrique, voire même la rotation de la terre, ne sont que des rêves enfantés dans le cerveau de savants égarés ; selon eux, Newton ne serait qu'un visionnaire, et tous les astronomes passés et présents ne sont que d'habiles calculateurs de problèmes invérifiables [5].

Entre ces deux Titans en guerre – La Science et la Théologie – un public perdant rapidement toute croyance en l'immortalité personnelle de l'homme, en un Dieu quelconque, et qui tombe vite au niveau d'une vie purement animale. Voilà où nous en sommes aujourd'hui, sous le plein soleil de cette ère scientifique et chrétienne !

Serait-il équitable de condamner à une lapidation critique le plus humble et le plus modeste des auteurs, parce qu'il *refuse de se soumettre à l'autorité de ces deux antagonistes ?* Ne devons nous pas prendre comme aphorisme de ce siècle la déclaration de Horace Greeley : "Je n'accepte sans réserves, l'opinion de qui que ce soit, mort ou vivant ? [6]". Quoi qu'il en soit, telle sera notre devise, et ce principe sera notre guide tout au long de cet ouvrage.

---

[5] Voir les dernières pages du chapitre XV.

[6] *Recollections of a Busy life*, p. 147.

Parmi les nombreuses productions phénoménales de notre siècle, l'étrange croyance des Spirites a surgi des ruines branlantes des religions se disant révélées et des philosophies matérialistes ; cependant, cette croyance est peut-être un dernier refuge transactionnel entre les deux. Il n'est pas étonnant que ce fantôme inattendu des temps pré-chrétiens n'ait guère trouvé faveur auprès de notre siècle positif et sérieux. Les temps ont bien changé ; il n'y a pas longtemps qu'un prédicateur bien connu à Brooklyn, disait du haut de la chaire, que si Jésus revenait et se comportait **[15]** dans les rues de New-York, comme il l'avait fait à Jérusalem, il ne tarderait pas à se retrouver en prison [7]. A quel accueil le Spiritisme pouvait-il donc s'attendre ? A première vue, il n'est ni engageant ni rassurant. Informe et contrefait, tel un enfant aux mains de sept nourrices, il sort maintenant de l'adolescence bancale et mutilée. Ses ennemis sont légion ; ses amis et protecteurs une poignée. Mais qu'importe ! Quand la vérité a-t-elle jamais été acceptée à *priori ? Parce* que les défenseurs du Spiritisme ont exagéré ses qualités dans leur fanatisme, et sont restés aveugles à ses imperfections, ce n'est pas une raison pour mettre en doute sa réalité ? Il est impossible de contrefaire un modèle si ce modèle n'existe pas. Le fanatisme des Spirites est lui-même la preuve de l'authenticité et de la possibilité de leurs phénomènes. Ils nous fournissent des faits à étudier, et non des affirmations à admettre sans preuves. Il n'est pas admissible que des millions d'hommes et de femmes raisonnables soient le fait d'une hallucination collective. Aussi tandis que le clergé, s'en tenant à son interprétation de la *Bible,* et la science aux possibilités qu'elle reconnaît à la nature, refusent de l'écouter avec impartialité, la *vraie* science et la *vraie* religion gardent le silence et attendent patiemment les développements ultérieurs.

Toute la question des phénomènes repose sur la compréhension exacte des anciennes philosophies. A qui devons-nous nous adresser dans le doute, sinon aux sages antiques, puisque, sous prétexte de superstition, les modernes nous refusent une explication ? Demandons-leur donc ce qu'ils savent de la science et de la religion authentiques ; non pas sur les détails, mais sur une large compréhension de ces vérités jumelles – si fortes dans l'union, si faibles lorsqu'on les divise. En outre, nous aurions peut-être avantage à comparer cette science moderne tant vantée, avec l'ignorance antique ; cette théologie moderne perfectionnée avec les "Doctrines

---

[7] Henry Ward Beecher.

Secrètes" de l'ancienne religion universelle. Il nous sera peut-être alors possible de trouver un terrain neutre où nous pourrions les atteindre toutes deux et en tirer profit.

Seule la philosophie platonicienne, le plus parfait résumé des systèmes abstraits de l'Inde antique, peut nous fournir ce terrain neutre. Bien que plus de vingt-deux siècles et quart se soient écoulés depuis la mort de Platon, les esprits éclairés du monde s'occupent encore de ses écrits. Il fut, au sens le plus plein du mot, l'interprète du monde. Le plus grand philosophe de l'ère pré-chrétienne a reflété pieusement, dans ses ouvrages, le spiritualisme des philosophes Védiques, qui vécurent des milliers d'années avant lui, ainsi que son expression métaphysique. Vyasa, **[16]** Djeminy, Kapila, Vrihaspati, Soumati et tant d'autres ont transmis leur marque indélébile, à travers les siècles, sur Platon et son école. Nous avons donc la preuve que la même sagesse a été révélée à Platon et aux antiques sages Hindous. Bravant ainsi l'action du temps, que peut être cette sagesse, sinon divine et éternelle ?

Platon enseignait que la justice subsistait dans l'âme de son possesseur et en était le suprême bien. "Les hommes, proportionnellement à leur intelligence, ont admis ses prétentions transcendantes." Néanmoins, ses commentateurs, presque unanimes, hésitent à aborder les passages impliquant que sa métaphysique est fondée sur une base solide et non sur des conceptions idéales.

Mais Platon ne pouvait admettre une philosophie dénuée d'aspiration spirituelle ; pour lui les deux n'en faisaient qu'un. Pour l'ancien sage grec, il n'y avait qu'un seul but : la *véritable connaissance*. Il ne considérait comme authentiques philosophes, ou étudiants de la vérité, que ceux qui possédaient la connaissance de ce qui existe réellement, à l'encontre de ceux qui se contentent de la simple apparence ; De ce qui *existe en toute éternité,* en opposition avec ce qui est transitoire ; ce qui est permanent, en opposition avec ce qui grandit et dépérit, qui tour à tour se développe et est détruit. "Au-delà de toutes existences finies et des causes secondaires, au-delà de toutes lois, de toutes idées et de tous principes, il y a une INTELLIGENCE ou ESPRIT [νοῦς, *nous,* l'esprit], le premier principe de tout principe, l'Idée Suprême sur laquelle se fondent toutes les autres idées ; le Monarque et le Législateur de l'Univers ; la substance ultime d'où toute chose tire l'être et l'essence, la Cause première et efficiente de tout ordre, harmonie, beauté, excellence et bonté, qui imprègne tout l'Univers –

auquel on donne le nom, en raison de sa prééminence ou de son excellence, de Bien Suprême, de Dieu, (ὁ θεὸς) le Dieu au-dessus de tout (ὁ επι παϭι θεὸς) [8]." II n'est ni la vérité ni l'intelligence, mais "il en est le père". Bien que cette essence éternelle des choses ne soit pas perceptible pour nos sens physiques, elle peut être saisie par la pensée de ceux qui ne sont pas volontairement fermés. Jésus répondit à ses disciples choisis, "II vous a été donné de connaître les mystères du Royaume de Dieu ; mais cela ne leur a pas été donné ; (aux πολλοł) c'est pourquoi je leur parle en paraboles (ou images), parce qu'en voyant ils ne voient point et qu'en entendant ils n'entendent ni ne comprennent" [9]

Porphyre, de l'école néo-platonicienne, nous affirme que la philosophie de Platon était enseignée et représentée dans les *Mystères.* Nombreux sont ceux qui l'ont mis en doute ou qui même l'ont nié ; et Lobeck, dans son *Aglaophomus,* a été jusqu'à **[17]** représenter les orgies sacrées comme de simples spectacles faits pour captiver l'imagination. Comme si Athènes et la Grèce tout entière, pendant plus de vingt siècles, avaient été chaque cinquième année à Eleusis pour assister à une solennelle farce religieuse ! Saint Augustin, le père Evêque d'Hippone, a répondu à de pareilles assertions. Il déclare que les doctrines des Platoniciens d'Alexandrie étaient les doctrines ésotériques originelles des premiers disciples de Platon, et il décrit Plotin comme un Platon ressuscité. Il donne aussi les raisons qu'avait le grand philosophe, pour voiler le sens intime de son enseignement [10].

---

[8] Cocker : C*hristianity and Greek Philosophy*, IX, p. 377.

[9] Evangile selon saint Mathieu, XIII, 11, 13.

[10] Les accusations d'athéisme, celle d'introduire des dieux étrangers, et de corrompre la jeunesse athénienne, portées contre Socrate, fournissaient une ample justification à Platon, pour cacher le secret de ses doctrines. Sans doute, le langage particulier, ou jargon des alchimistes, avait un même but. Les chrétiens de toute nuance, et tout spécialement l'Eglise de Rome, ont employé sans scrupule, la prison, la roue et le bûcher, contre tous ceux qui enseignaient même la science naturelle, contraire aux doctrines de l'Eglise. Le Pape Grégoire le Grand, condamna même l'usage grammatical du Latin comme une hérésie. Le crime de Socrate consistait à révéler à ses disciples la doctrine secrète au sujet des dieux, enseignée dans les Mystères, ce qui était un crime capital. Aristophane l'accusa même d'introduire dans la république le nouveau dieu Dinos, comme démiurge ou créateur, et le seigneur de l'univers solaire. Le système hélio-centrique faisait également partie des Mystères ; par conséquent lorsque Aristarque, le Pythagoricien l'enseigna ouvertement, Cléanthe déclara que les Grecs devaient lui demander raison et le condamner comme blasphémateur contre les dieux (Plutarque). Mais Socrate n'avait jamais été initié et, par conséquent, n'a rien divulgué de ce qui lui avait été révélé.

Quant aux *Mythes,* Platon déclare dans le *Gorgias* et le *Phédon*, qu'ils étaient les véhicules de grandes vérités qui valaient d'être cherchées. Toutefois, les commentateurs sont si peu *en rapport* avec le grand philosophe, qu'ils se voient obligés de reconnaître qu'ils ignorent "où le mythe commence et où la doctrine prend fin". Platon dissipa la superstition populaire au sujet de la magie et des démons, il transforma les idées exagérées de son époque, en théories rationnelles et en conceptions métaphysiques. Peut-être ne pourraient-elles résister à la méthode inductive de raisonnement établie par Aristote ; elles sont, néanmoins, satisfaisantes au plus haut degré, pour ceux qui admettent l'existence d'une faculté plus haute de connaissance ou d'intuition, pour servir de critérium de la vérité.

Toute sa doctrine étant basée sur la présence du Mental Suprême, Platon enseignait que le *nous,* l'esprit, ou âme rationnelle de l'homme, étant "engendré par le Père Divin", avait une nature apparentée, homogène même, à la Divinité, et qu'elle était capable de contempler, les réalités éternelles. Cette faculté de contempler la réalité d'une manière directe et immédiate, appartient à Dieu seul ; l'aspiration à cette connaissance constitue ce qu'on entend par *philosophie* – l'amour de la sagesse. **[18]** L'amour de la vérité fait partie de l'amour du bien ; de sorte que, prédominant tout désir de l'âme, la purifiant et l'assimilant au divin, il gouverne ainsi chaque acte de l'individu ; il amène l'homme à participer à la Divinité, à communier avec elle, et le rétablit à l'image de Dieu. "Cette envolée", dit Platon, dans le *Théététe,* "consiste à se rendre pareil à Dieu et cette assimilation est le fait de devenir juste et saint par la sagesse."

II a toujours été soutenu que la base de cette assimilation est la préexistence de cet esprit en nous. Dans l'allégorie du chariot tiré par les chevaux ailés, donnée dans le *Phèdre, il* représente la nature psychique comme composée ou double ; le *thumos,* ou partie *épithumétique,* est formé de la substance du monde des phénomènes ; Et le θνμοειδές, *thumoeides,* dont l'essence est en relation avec le monde éternel. La vie terrestre actuelle est une chute et une punition. L'âme réside dans "le tombeau que nous nommons *le corps*", et, dans son état incorporé, avant d'avoir été soumis à la discipline de l'éducation, l'élément *noëtique, ou* spirituel, est "dormant". La vie est donc un rêve, plutôt qu'une réalité. Comme les captifs dans la grotte souterraine, décrite dans *La République,* le dos tourné à la lumière, nous ne percevons que l'ombre des objets et nous les prenons pour les objets eux-mêmes. N'est-ce pas là la notion de

Maya, l'illusion des sens de la vie physique, qui est un des traits si caractéristiques de la philosophie bouddhique ? Mais si nous ne nous sommes pas complètement donnés à notre nature sensuelle, ces ombres éveillent en nous la réminiscence d'un monde plus élevé que nous avons habité autrefois ? "L'esprit intime garde un souvenir vague et indéfini de son état de félicité pré-natale, ainsi qu'une aspiration instinctive et proleptique à son retour. "Il appartient à la discipline de la philosophie de l'arracher à la servitude des sens, de l'élever jusqu'à l'empyrée de la pensée pure, à la vision de la vérité, de la beauté et de la bonté éternelles. "L'âme", dit Platon dans son *Théététe,* "ne peut entrer dans la forme d'un homme, si elle n'a jamais connu la vérité. Ce souvenir est celui des choses que notre âme a vues autrefois lorsqu'elle voyageait avec la Divinité, dédaignant les choses qui *existent* pour nous aujourd'hui, mais contemplant ce qui est REELLEMENT. C'est pourquoi seul le nous, ou esprit, du philosophe (l'étudiant de la vérité supérieure) est muni d'ailes ; car, autant qu'il lui est possible, il se rappelle toutes ces choses, dont la contemplation rend la Divinité elle-même divine. En faisant un usage judicieux des souvenirs de sa vie antérieure, en se perfectionnant constamment dans les parfaits mystères, l'homme devient véritablement parfait – un Initié de la Sagesse Divine."

Cela peut nous faire comprendre pourquoi les plus sublimes scènes des *Mystères* étaient toujours de nuit. La vie de l'esprit **[19]** intérieur est la mort de la nature externe ; et la nuit du monde physique annonce le jour du monde spirituel. Par conséquent, on adorait plutôt Dionysius, le soleil-nocturne, qu'Hélios, l'astre du jour. Dans les *Mystères* on symbolisait la condition préexistante de l'esprit et de l'âme, la chute de celle-ci dans la vie terrestre et dans Hadès, les misères de cette vie, la purification de l'âme et son retour à la félicité divine, ou la réunion avec l'esprit. Theon, de Smyrne, compare avec raison la discipline philosophique aux rites mystiques : "On pourrait, dit-il, appeler la Philosophie l'initiation aux véritables arcanes, et l'instruction aux mystères authentiques. Cette initiation est divisée en cinq parties : I, la purification préalable ; II, l'admission à participer aux rites secrets ; III, la révélation époptique ; IV, l'investiture ou intronisation ; V, la cinquième est le résultat de toutes les précédentes, l'amitié et la communion intime avec Dieu, et la jouissance de cette béatitude qui découle de la relation intime avec des êtres divins. Platon appelle *epopteia*, ou vue personnelle, la contemplation parfaite des choses qu'on saisit intuitivement, les idées et les vérités absolues. Il

considère également l'acte de ceindre le front, et le couronnement, comme analogue à l'autorité qu'on reçoit de ses instructeurs et pour entraîner les autres dans la même contemplation. Le cinquième degré est la félicité la plus parfaite qui en découle, et, suivant Platon, c'est une assimilation à la divinité aussi parfaite que la chose est possible pour des êtres humains [11]."

Tel est le Platonisme. Ralph Waldo Emerson dit que "Platon est la source de tout ce qui est encore écrit et discuté par des hommes de pensée". Il absorba le savoir de son temps, celui de la Grèce de Philœus à Socrate ; puis celui de Pythagore en Italie ; et aussi tout ce qu'il put apprendre de l'Egypte et de l'Orient. Il était si complet, qu'il embrassait dans sa doctrine toutes les philosophies de l'Europe et de l'Asie ; et à la culture et à la contemplation, il joignait la nature et les qualités du poète.

En général, les partisans de Platon adhéraient strictement à ses théories psychologiques. D'autres, par contre, comme Xénocrate, se lançaient dans des spéculations plus avancées. Speusippe, neveu et successeur du grand philosophe, fut l'auteur de l'*Analyse numérique,* traité des nombres pythagoriciens. Certaines de ses spéculations ne se rencontrent pas dans les *Dialogues* écrits ; mais comme il était un auditeur des conférences non publiées de Platon, Enfield a probablement raison en disant qu'il ne différait pas de son maître. Bien qu'il ne soit pas nommé, il est évidemment l'antagoniste critiqué par Aristote, lorsque celui-ci **[20]** prétendait opposer l'argument de Platon à la doctrine de Pythagore, pour qui la base de toutes choses nombre, ou plutôt qu'elle est inséparable de la notion des nombres. Il s'attacha tout spécialement à montrer que la doctrine Pythagoricienne, en ce qu'elle présuppose que les nombres et les grandeurs existent en dehors des choses. Il affirmait encore que Platon enseignait qu'il ne pouvait exister une connaissance *véritable* si l'objet de cette connaissance n'était pas porté au-delà ou au-dessus du monde sensible.

Mais Aristote n'était pas un témoin digne de foi. Il dénatura Platon et fit presque une caricature des doctrines de Pythagore. Il existe un canon de l'interprétation, qui devait nous guider dans tout examen d'opinions philosophiques : "L'esprit humain, par l'opération nécessaire de ses propres lois, se voit contraint d'entretenir les mêmes idées fondamentales et le

[11] Voyez Thomas Taylor : *Eleusinian and Bacchic Mysteries*, p. 47, New-York : J.-W. Bouton, 1875.

cœur humain se nourrit des mêmes sentiments au cours des ages." Pythagore éveilla sans doute la plus profonde sympathie intellectuelle de son temps, et ses doctrines exercèrent une influence considérable sur l'esprit de Platon. Son idée maîtresse était qu'il existait un principe permanent d'unité sous les formes, changements et autres phénomènes de l'univers. Aristote affirmait qu'il enseignait "le nombre était le principe de toute entité". Ritter pense que la formule de Pythagore doit être prise symboliquement, ce qui est sans doute exact. Aristote associe ces *nombres* " formes"et aux "idées" de Platon. Il va jusqu'à déclarer que Platon a dit que "les formes sont des nombres" et que "les idées sont des existences substantielles – des êtres réels". Platon n'a toutefois rien enseigné de semblable. Il déclarait que la cause finale était la Bonté Suprême – το αγαθόν. "Les idées sont des objets de pure conception pour la raison humaine, et elles sont des attributs de la Raison Divine [12]" Et il n'a jamais dit que "les formes sont des nombres". Ce qu'il a dit, nous le trouvons dans le *Timée*" *:* Dieu forma les choses comme elles apparurent dans le principe, suivant les formes et les nombres."

La science moderne reconnaît que toutes les lois supérieures de la nature prennent la forme d'exposé quantitatif. C'est peut-être une élaboration plus complète ou une affirmation plus explicite de la doctrine de Pythagore. On considérait les nombres comme la meilleure représentation des lois de l'harmonie qui pénètre le cosmos tout entier. Nous savons également qu'en chimie, la doctrine des atomes et des lois des combinaisons sont en réalité, et pour ainsi dire, arbitrairement, définies par les nombres. Ainsi que le dit M.W. Archer Butler : "Le Monde dans toutes ses **[21]** divisions est une arithmétique vivante dans son développement, et une géométrie réalisée dans son repos."

La clé des dogmes de Pythagore est la formule générale de l'unité dans la multiplicité ; l'un évoluant le multiple et le pénétrant. C'est l'antique doctrine de l'émanation en quelques mots. L'apôtre Paul lui-même l'acceptait comme exacte. *Ες αυτοὺ, χαιδίχυτοῡ, χαι εις αυτον τά πάντα. T*outes choses viennent de lui, sont par lui et en lui. Cette idée est nettement Hindoue et Brahmanique ainsi que nous le constatons par la citation suivante :

---

[12] Cousin. *Histoire de la Philosophie*, I, IX.

"Lorsque la dissolution – Pralaya – est parvenue à son terme, le Grand Etre – Para-Atma ou Para-Pourousha – le Seigneur existant par lui-même, duquel et par lequel toutes choses ont été, sont et seront. décida d'émaner les diverses créatures de sa propre substance." *(Manava-Dharma-Sastra,* Livre 1, slokas 6 et 7.)

La Décade mystique 1 + 2 + 3 + 4 = 10 est une des manières d'exprimer cette idée. L'Un, c'est Dieu ; Deux, la matière ; Trois, combinant la Monade et la Duade, et participant de la nature des deux, est le monde phénoménal : la Tétrade, ou forme de perfection, exprime le vide de tout ; et la Décade, somme de tout, implique le cosmos tout entier. L'univers est la combinaison d'un millier d'éléments et néanmoins l'expression d'un esprit unique – chaos pour les sens, cosmos pour la raison.

Toute cette combinaison de la progression des nombres dans l'idée de création est Hindoue. L'Etre existant par lui-même, Swayambhou ou Swayambhouva, ainsi que le nomment quelques-uns, est *un.* Il émane de lui-même la *faculté créatrice,* Brahma ou Pourousha (le mâle divin), et l'un devient *Deux ;* de cette Duade, l'union du principe purement intellectuel avec le principe de la matière, évolue un troisième qui est Viràdj, le monde phénoménal. C'est de cette trinité invisible et incompréhensible, la Trimourti Brahmanique, qu'évolue la seconde triade qui représente les trois facultés, la créatrice, la conservatrice et la transformatrice. Celles-ci sont représentées par Brahma, Vishnou et Shiva, mais elles se fondent de nouveau et toujours en une. L'Unité, Brahma, ou comme le nomment les Védas, Tridandi, est le dieu de la triple manifestation, qui donna naissance au Aum symbolique, abréviation de Trimourti. Ce n'est qu'au moyen de cette trinité, toujours active et tangible pour nos sens, que le Monas invisible et inconnu peut se manifester au monde des mortels. Lorsqu'il devient *Sarira,* c'est-à-dire celui qui revêt une forme visible, il représente tous les principes de matière, tous les germes de vie, il est Pourousha, le dieu à trois faces, ou triple pouvoir, l'essence de la triade Védique. "Que les Brahmas apprennent la Syllabe sacrée (Aum) les trois paroles de Savitri, et qu'ils lisent journellement *les Védas*". (*Manou,* livre IV, sloka 125.) **[22]**

> "Après avoir produit l'univers, Celui dont le pouvoir est incompréhensible disparut de nouveau, absorbé dans l'Ame Suprême. Après s'être retirée dans les ténèbres

primitives, la grande Ame demeure dans l'inconnu, et est dénuée de toute forme….

Lorsque après avoir de nouveau réuni les principes élémentaires subtils, elle entre dans une semence végétale ou animale, elle prend chaque fois une nouvelle forme.

Ainsi, par des alternatives d'éveil et de repos, l'Etre Immuable fait revivre et mourir éternellement toutes les créatures existantes, actives et inertes."

(*Manou*. Livre I. Sloka 50 et suivantes.)

Qui a étudié Pythagore et ses spéculations sur la Monade, laquelle après avoir émané la Duade, se retire dans le silence et les ténèbres et crée ainsi la Triade, comprendra d'où venait la philosophie du grand Sage de Samos, et, après lui, celle de Socrate et de Platon.

Speusippe paraît avoir enseigné que l'âme psychique ou thumétique était immortelle, de même que l'esprit ou âme rationnelle ; nous exposerons plus loin ses raisons. De même que Philoléus et Aristote dans leurs investigations sur l'âme, il fait un élément de l'éther ; de sorte qu'il y avait cinq éléments principaux pour correspondre aux cinq figures régulières de géométrie. Cela devint aussi une des doctrines de l'école d'Alexandrie [13]. Et, de fait, il y eut beaucoup de choses dans les doctrines des *Philalèthes qu'on* ne rencontre pas dans les ouvrages des anciens Platoniciens, mais qui furent, sans doute, enseignées en substance par le philosophe lui-même, mais qui, par suite de sa réticence habituelle, ne furent pas couchées par écrit, étant trop occultes pour être publiées ouvertement. Speusippe, et Xénocrate après lui, tenaient comme leur grand maître, que *l'anima mundi*, ou âme mondiale n'était pas la Divinité, mais une manifestation. Ces philosophes n'ont jamais conçu l'Un comme une nature animée [14]. L'Un originel n'existait pas comme nous concevons ce terme. Ce n'est que lorsqu'il s'unit au multiple – existence émanée (la monade et la duade) qu'un être fut formé. Le τίμιον vénéré – le quelque chose manifesté – demeure dans le centre comme dans la circonférence,

---

[13] Thomas Taylor. *Theoritic Arithinetic,* Londres, 1816, "sur les Nombres Pythagoriciens".

[14] Platon. *Parmenid*, 141.E

mais ce n'est que la réflexion de la Divinité – l'Ame Mondiale [15]. Dans cette doctrine, nous trouvons l'esprit du Bouddhisme ésotérique.

Une Idée humaine de Dieu est la lumière aveuglante que l'homme voit reflétée dans le miroir concave de son âme, et cependant ce n'est pas véritablement Dieu, mais seulement son reflet. Sa **[23]** gloire est là, mais c'est la lumière de son propre Esprit que l'homme voit, et c'est tout ce qu'il supporte de regarder. Plus le miroir est clair, plus l'image *divine resplendira*. Toutefois, le monde extérieur ne peut s'y montrer en même temps. Chez le Yogi extatique, chez le Voyant illuminé, l'esprit brillera comme le soleil de midi ; mais l'éclat disparaît pour la victime avilie par l'attraction terrestre, car le miroir a été terni par les taches de matière. De tels hommes renient leur Dieu, et priveraient aussi, en même temps, volontiers, l'humanité de son âme.

PAS DE DIEU, PAS D'AME ? Quelle angoissante et destructrice pensée ! Cauchemar affolant d'un dément – Athée présentant à sa vue enfiévrée une succession ininterrompue et hideuse d'étincelles de matière cosmique créées par *personne* ; surgissant d'elles-mêmes, existant par elles-mêmes, se développant elles-mêmes ; ce Soi, non Soi, car il n'est rien et personne, dérivant en ne venant de *nulle part* ; aucune Cause ne le pousse, puisqu'il n'en existe aucune, et qu'il ne se rue *nulle part*. Et tout cela dans un cercle d'Eternité, aveugle, inerte et – SANS CAUSE. En comparaison de cette notion, qu'est la conception erronée du Nirvana Bouddhique elle-même ! Le Nirvana est précédé de transformations et de métempsychoses spirituelles sans nombre, pendant lesquelles l'entité ne perd pas une seule seconde le sentiment de sa propre individualité, et qui dureront peut-être pendant des millions de siècles avant d'atteindre le NEANT Final.

Bien que d'aucuns aient considéré Speusippe comme inférieur à Aristote, le monde lui est redevable de la définition et de l'explication de beaucoup de choses que Platon a laissées obscures dans sa doctrine du Sensible et de l'Idéal. Sa maxime était : "L'Immatériel est connu au moyen de la pensée scientifique, le Matériel au moyen de la perception scientifique" [16].

---

[15] Voyez Stobens, *Eclogues*, I, 862.

[16] Sextus Empiricus. *Adv. Math.*, VII, 145.

Xénocrate a commenté beaucoup de théories et enseignements oraux de son maître. Lui aussi tenait en très haute estime la doctrine de Pythagore, son système de nombres et sa mathématique. Ne reconnaissant que trois degrés de la reconnaissance, *la Pensée, la Perception* et *l'Envisagement* (ou connaissance par *l'Intuition*), il enseignait que la première avait affaire à tout ce qui est *au-delà* du ciel ; la Perception aux choses du ciel ; et l'Intuition au Ciel lui-même.

Nous retrouvons ces mêmes théories, et presque dans le même langage, dans le *Manava-Dharma-Sastra*, à propos de la création de l'homme : "Il (Le Suprême) prit de sa propre essence le souffle immortel qui ne *périt pas dans l'être,* et il donna *à* cette âme de l'être le guide souverain d'Ahankara (la conscience de *l'égo*). Il **[24]** donna alors à cette âme de l'être (l'homme) l'intellect formé par les *trois qualités,* et les cinq organes de la perception extérieure."

Ces trois qualités sont l'Intelligence, la Conscience et la Volonté ; correspondant à la Pensée, la Perception et l'Envisagement de Xénocrate. II développa, plus que Speusippe, la relation entre les nombres et les Idées, et il s'éleva au-dessus de Platon dans sa définition de la doctrine des Magnitudes Indivisibles. Les ramenant à l'idéal de leurs éléments primaires, il démontra que toute figure, toute forme, naît de la ligne indivisible la plus ténue. Il est évident que Xénocrate entretenait les mêmes idées que Platon au sujet de l'âme humaine (supposée être un nombre), bien qu'Aristote l'ait contredit, de même que tous les autres enseignements de ce philosophe [17]. C'est une preuve concluante que beaucoup des doctrines de Platon furent données oralement, même s'il était prouvé que Xénocrate, et non Platon, fut le premier à enseigner la théorie des Magnitudes indivisibles. Il fait procéder l'Ame de la première Duade, et l'appelle un nombre mû par lui-même [18]. Théophraste fait remarquer qu'il envisageait et éliminait cette théorie de l'Ame mieux qu'aucun autre Platonicien. Il échafauda sur elle la doctrine cosmologique et démontra qu'il existait de toute nécessité, dans chaque recoin de l'espace universel, une série successive et progressive d'êtres animés et pensants, bien que spirituels [19]. Selon lui, l'Ame Humaine est un composé des propriétés les

---

[17] Metaph, 407, a, 3.

[18] Appendice au *Timée.*

[19] Stob : *Ecl.*, 1, 62.

plus spirituelles de la Monade et de la Duade, possédant les principes les plus élevés des deux. Si, comme Platon et Prodicus, il parle des Eléments comme de Puissances Divines, en les appelant des dieux, ni lui, ni les autres n'y mettaient la moindre idée anthropomorphe. Krische prétend qu'il ne leur donne le nom de dieux que pour éviter de confondre ces pouvoirs élémentaires avec les dœmons du monde inférieur [20] (les Esprits Elémentaires). Puisque l'Ame du Monde interpénètre le Cosmos tout entier, les animaux eux-mêmes doivent aussi avoir quelque chose de divin [21]. Cette doctrine est aussi celle des Bouddhistes et des Hermétistes, et Manou concède même aux plantes et au plus petit brin d'herbe, une âme vivante.

Suivant cette théorie, les dæmons sont des êtres intermédiaires entre la perfection divine et la corruption humaine [22] ; il les divise en deux classes, qui, elles-mêmes, se subdivisent en beaucoup d'autres. Mais il dit expressément que l'âme individuelle, **[25]** ou personnelle, est le principal dæmon gardien de chaque homme et qu'aucun dæmon n'a plus de puissance sur nous que le nôtre propre. Ainsi le *Dæmon* de Socrate est le dieu ou l'Entité Divine qui l'inspira pendant toute sa vie. Il dépend de l'homme lui-même d'ouvrir ou de fermer ses perceptions à la voix Divine. De même que Speusippe, il attribuait l'immortalité au ψυγη, le corps psychique, ou âme irrationnelle. Toutefois quelques philosophes Hermétistes ont enseigné que l'âme n'a une existence continue, séparée, qu'autant qu'elle conserve des particules terrestres ou matérielles, dans son passage à travers les sphères ; et qu'après purification absolue, celles-ci sont annihilées, et seule la quintessence de l'âme se fond dans l'esprit divin (le Rationnel) ; les deux ne font dès lors plus qu'un.

Zeller nous dit que Xénocrate défendait de manger la chair des animaux, non parce qu'il voyait dans les animaux quelque parenté avec l'homme, puisqu'il leur attribuait une faible conscience divine, mais, "pour la raison opposée, de peur que l'irrationalité des âmes animales n'obtienne par cela même une certaine influence sur nous [23]". Nous croyons toutefois que c'était plutôt parce que, de même que Pythagore, il avait eu pour

---

[20] Krische : *Forsch*, p. 322, etc.

[21] Clem. *Alex Stro,* v. 590.

[22] Plutarque. *De Isid,* chap. 25, p. 360.

[23] "Plato und die Alt. Akademie".

maîtres et pour modèles les sages hindous. Cicéron nous montre Xénocrate méprisant tout, sauf la vertu la plus élevée [24] ; et il décrit la sévère austérité sans tache de son caractère [25]. "Notre but est de nous libérer de la sujétion de l'existence sensorielle, de vaincre les éléments Titanesques de notre nature terrestre, au moyen de la nature Divine." Zeller lui fait dire [26] : "Même dans les aspirations secrètes de nos cœurs, la pureté est le devoir le plus grand, et, seules, la philosophie et l'initiation aux Mystères nous aident à atteindre ce but."

Crantor, autre philosophe qui faisait partie des premiers temps de l'académie de Platon, concevait l'âme humaine comme formée de la substance primaire de toute chose, la Monade ou l'Un et de la Duade ou le *Deux.* Plutarque s'étend longuement sur ce philosophe, lequel, comme son maître, croyait que les âmes étaient réparties dans les corps terrestres comme punition et exil.

Bien que certains critiques ne croient pas qu'Héraclite ait adhéré strictement à la philosophie primitive de Platon [27], il professait la même morale. Zeller nous le montre enseignant, ainsi que Hicetas et Eephantus, la doctrine Pythagoricienne de la rotation diurne de la terre, et l'immobilité des étoiles fixes, mais il **[26]** ajoute qu'il ignorait la révolution annuelle de la terre autour du soleil, et le système héliocentrique [28]. Mais il y a tout lieu de croire que ce système était enseigné dans les Mystères, et que Socrate mourut pour *athéisme*, c'est-à-dire pour avoir divulgué cette connaissance sacrée. Héraclite adoptait pleinement les notions de Pythagore et de Platon, sur l'âme humaine, ses facultés et ses propriétés. Il la décrit comme une essence lumineuse et éminemment éthérée. Il affirme que l'âme habite la voie lactée avant de descendre "dans la génération", ou existence sublunaire. Ses dæmons, ou esprits, sont des corps aériens et vaporeux.

La doctrine des nombres de Pythagore, en relation avec les choses créées, est clairement écrite dans *l'Epinomis.* Son auteur, en véritable Platonicien, affirme que la sagesse ne s'obtient que par une étude

---

[24] *Turc*, v. 18, 51.

[25] *Idem. Cf.*, p. 559.

[26] *Platon et l'Anc. Académie.*

[27] Ed. Zeller. *Philos. der Griech.*

[28] *Plato und die Alt. Akademie.*

approfondie de la nature occulte de la création ; seule, elle nous assure une existence de félicité après la mort. Cet ouvrage spécule grandement sur l'immortalité de l'âme, mais son auteur ajoute que nous ne pouvons arriver à cette connaissance que par une compréhension parfaite des nombres ; car celui qui ne peut distinguer une ligne droite d'une courbe, n'aura jamais assez de sagesse pour entreprendre la démonstration mathématique de *l'invisible*, c'est-à-dire que nous devons nous assurer de l'existence objective de notre âme (le corps astral) avant d'apprendre que nous possédons un esprit divin et immortel. Jamblique dit la même chose, ajoutant, toutefois, que c'est un secret appartenant à la plus haute initiation. Le Pouvoir Divin, dit-il, éprouve de la répugnance pour ceux qui "rendent manifeste la nature de l'*icostagonus*", c'est-à-dire ceux qui enseignent le moyen d'inscrire le dodécaèdre dans la sphère [29].

L'idée que les "nombres" possédant la plus grande vertu, produisent toujours le bien et jamais le mal, a rapport à la justice, à l'égalité de caractère, et à tout ce qui est harmonieux. En disant que chaque astre est une âme individuelle, l'auteur veut dire ce que les initiés Hindous et les Hermétistes enseignaient avant lui, c'est-à-dire que chaque astre est une planète indépendante, qui, comme notre terre, possède une âme propre, chaque atome de matière étant imprégné du flux divin de l'âme du monde. Elle respire et elle vit ; elle sent et elle souffre de même qu'elle jouit de la vie à sa manière. Quel est le naturaliste qui est préparé à le nier, preuves en mains ? Nous devons donc considérer les corps célestes comme les images de dieux ; participant aux pouvoirs divins dans leur substance ; et bien que n'étant pas immortels dans leur âme individuelle, leur action dans l'économie de l'univers mérite les honneurs divins, comme ceux qu'on rend aux **[27]** dieux mineurs. L'idée est claire, et il faut vraiment être mal intentionné pour la dénaturer. Si l'auteur de *l'Epinomis* place ces dieux ignés au-dessus des animaux, des plantes, et même de l'humanité, lesquels selon lui, étant tous des créatures terrestres, sont classés plus bas, qui peut prouver qu'il a tout à fait tort ? Il faut approfondir la métaphysique abstraite des anciennes philosophies, pour comprendre que les diverses incorporations de leurs conceptions, sont fondées, après tout, sur une compréhension identique de la nature de la Cause Première, de ses attributs et de sa méthode.

---

[29] Un des cinq solides en géométrie.

En outre, lorsque l'auteur de *l'Epinomis* place entre ces dieux les plus hauts et les plus bas (les âmes incarnées) trois classes de dæmons peuplant l'univers d'êtres invisibles, il est plus rationnel que nos savants modernes, qui ouvrent entre ces deux extrêmes un vaste hiatus, terrain de jeu de forces aveugles. De ces trois classes, les deux premières sont invisibles ; leurs corps sont éther pur et feu *(esprits planétaires)* ; les daimons de la troisième classe ont des corps vaporeux ; ils sont généralement invisibles, mais se rendent parfois concrets et deviennent visibles pendant quelques instants. Ce sont les esprits terrestres ou nos âmes astrales.

Ce sont ces doctrines qui, étudiées par analogie et d'après le principe de correspondance, amenèrent les anciens et amèneront peut-être aussi, petit à petit, les Philalètes modernes, vers la solution des plus grands mystères. La science moderne est sur le bord du gouffre sombre qui sépare le monde spirituel du monde physique ; les yeux fermés, détournant la tête, elle affirme le gouffre sans fond et infranchissable, alors qu'elle n'aurait qu'à descendre dans ce gouffre la torche qu'elle tient en main pour se rendre compte de son erreur. Mais le disciple patient de la philosophie Hermétique a jeté un pont au-dessus de l'abîme.

Tyndall, dans ses *Fragments of Science,* fait la triste confession suivante : "Si vous me demandiez si la science a résolu, ou s'il est probable qu'elle puisse résoudre aujourd'hui le problème de l'univers, je me vois forcé d'avouer que j'en doute." Quand il revient, plus tard, sur cette opinion en assurant à ses auditeurs que la preuve expérimentale l'a amené à découvrir, dans la matière tant décriée, la "promesse et les potentialités de toute vie", il ne faisait que plaisanter. Il serait aussi difficile, pour le professeur Tyndall, de fournir la preuve définitive et irréfutable de ce qu'il avance, qu'il l'était, pour Job, de mettre le harpon dans la gueule du léviathan.

Pour éviter la confusion qui peut résulter du fréquent emploi de certains termes dans un sens différent de celui qui est familier au lecteur, quelques explications seront utiles. Nous désirons ne laisser aucun prétexte à malentendus ou à fausses interprétations. La Magie peut avoir une signification pour une classe de lecteurs **[28]** et une autre pour ceux d'une autre classe. Nous lui donnerons donc le sens qu'elle a dans l'esprit de ceux qui l'étudient et la pratiquent en Orient. Il en sera de même des termes *Science-Hermétique, Occultisme, Hiérophante, Adepte, Sorcier,* etc., sur la signification desquels on est peu d'accord depuis quelque temps. Quoique

les distinctions entre les termes soient très souvent insignifiantes – purement ethniques – il peut néanmoins être utile, pour le lecteur en général, de savoir au juste en quoi elles consistent. Nous en donnons donc quelques-unes par ordre alphabétique.

AETHROBATIE est le mot grec qui désigne le fait d'être soulevé ou de se mouvoir dans l'air ; ce que les spirites modernes nomment *lévitation.* Elle peut être consciente ou inconsciente. Dans le premier cas, c'est de la magie ; dans le second, c'est le résultat d'une maladie ou d'un pouvoir qui nécessite quelques mots d'explication.

Une explication symbolique de l'aéthrobatie est donnée dans un vieux manuscrit Syriaque, traduit au XVème siècle par un alchimiste nommé Malchus. Au sujet du cas de Simon le Mage, on lit

> "Simon prosterné face contre terre murmura à son oreille : O terre, ma mère, donne-moi, je te prie, un peu de ton souffle et je te donnerai le mien ; "libère-moi, ô mère, pour porter tes paroles aux étoiles, et je reviendrai fidèlement vers toi". Et la Terre concentrant son énergie sans qu'elle eût à en souffrir, envoya son Génie insuffler de son *souffle* à Simon, *pendant qu'il lui donnait du sien ;* et les étoiles se réjouirent d'être visitées par le Puissant."

Ici, le point de départ est le principe électro-chimique, d'après lequel les corps semblablement électrisés, se repoussent mutuellement, tandis que ceux électrisés différemment s'attirent. "La notion la plus élémentaire de la chimie, dit le professeur Cooke, montre que, tandis que des radicaux de nature opposée se combinent avec avidité, deux métaux ou deux métalloïdes proches ne montrent que très peu d'affinité l'un pour l'autre."

En fait, la terre est un corps magnétique ; ainsi que plusieurs savants l'ont constaté, elle est un vaste aimant, comme l'affirmait Paracelse il y a trois cents ans. Elle est chargée d'une forme d'électricité – (appelons-la positive) – qu'elle développe continuellement par une action spontanée dans sa partie intérieure ou centre de mouvement. Les corps humains, comme toutes les autres formes de matière, sont chargés de l'autre électricité (négative). C'est-à-dire que les corps organiques et inorganiques, abandonnés à eux-mêmes, se chargent constamment et involontairement et

dégagent l'électricité de nom contraire à celle de la terre elle-même. Or, qu'est-ce que le poids ? Simplement la force d'attraction de la **[29]** terre. "Sans l'attraction de la terre, vous n'aurez point de poids", dit le professeur Stewart [30], et si vous aviez une terre deux fois plus lourde, l'attraction serait double." Comment se soustraire à cette attraction ? D'après la loi mentionnée plus haut, il y a une attraction entre notre planète et les organismes terrestres, qui retiennent ces derniers à sa surface. Mais la loi de gravitation a été contrariée dans bien des cas, par des lévitations de personnes ou d'objets inanimés. Comment l'expliquer ? Les conditions de notre organisme physique, disent les philosophes théurgistes, dépendent largement de l'action de notre volonté. Bien réglée, elle peut produire "des miracles", et, entre autres, un changement de cette polarité électrique, en transformant par exemple l'électricité négative en positive. Dès lors, les relations de l'homme avec la terre-aimant, d'attractives deviennent répulsives, et la gravitation cesse pour lui. Il devient, par conséquent, aussi naturel, pour l'homme, de s'élever dans les airs, autant que dure cette force répulsive, que ce l'était auparavant de demeurer rivé au sol. La hauteur de sa lévitation, dans ces conditions, sera proportionnelle à la plus ou moins grande faculté qu'il possède de charger son corps d'électricité positive. Ce pouvoir d'agir ainsi sur les forces physiques une fois acquise, la modification de son poids serait aussi facile que de respirer.

L'étude des affections nerveuses a permis de constater que, même dans le cas de somnambulisme ordinaire, aussi bien que dans les phénomènes de somnambulisme provoqué, le poids du corps paraît diminué. Le professeur Perty fait mention d'un Somnambule, Koehler, qui, étant dans l'eau, ne pouvait point s'enfoncer, mais flottait. La voyante de Prevorst s'élevait à la surface de son bain, et ne pouvait y être maintenue assise. Il parle aussi d'Anna Fleisher, qui, étant sujette à des attaques d'épilepsie, fut souvent vue par le surintendant de l'établissement s'élevant dans l'air ; une fois, en présence de deux témoins dignes de foi (deux doyens), elle s'éleva à une hauteur de plus de deux mètres au-dessus de son lit, dans une position horizontale. Un cas analogue, celui de Marguerite Rule, est cité par Upham, dans son "*History of Salem Zvitchcraft*" [31] "Chez des sujets extatiques, ajoute le professeur Perty, l'élévation dans l'air a lieu beaucoup plus fréquemment que chez les somnambules. Nous sommes si

---

[30] *The Sun and the Earth.* Conférence de Manchester, 13 nov. 1872.

[31] (*Histoire des Sorcières de Salem*).

habitués à considérer la gravitation comme quelque chose d'absolu et d'immuable, que l'idée d'un soulèvement complet ou partiel, en opposition avec cette loi, paraît inadmissible ; néanmoins, il y a des phénomènes où la gravitation est surmontée au moyen de forces matérielles. Dans plusieurs maladies, comme, par exemple, la **[30]** fièvre nerveuse, le poids du corps humain semble augmenter, tandis que, dans tous les cas des extatiques, il paraît être diminué. Il peut y avoir, de même, d'autres forces que matérielles pour contrecarrer cette puissance.

Un journal de Madrid, *El Criterio Espiritista,* d'une date récente, rapporte le cas d'une jeune paysanne, près de Santiago, qui offre un intérêt tout spécial à ce propos. "Deux barres de fer aimanté, tenues horizontalement au-dessus d'elle à un demi-mètre de distance, suffisaient à tenir son corps suspendu en l'air."

Si nos médecins expérimentaient sur de tels sujets lévités, ils les trouveraient fortement chargés de fluide électrique de même nature que celui du lieu qui, suivant la loi de la pesanteur, devrait les *attirer ou* plutôt empêcher leur lévitation. Si quelques cas de désordres physiques nerveux, aussi bien que l'extase spirituelle, produisent sur le sujet ces mêmes effets inconsciemment, cela prouve que si cette force dans la nature était convenablement étudiée, elle pourrait être réglée à volonté.

ALCHIMISTES – Ce mot vient de *A1* et de *Chemi,* le feu ou le dieu et patriarche : Kham qui est aussi le nom de l'Egypte. Les Rosicruciens du moyen âge tels que Robertus de Fluctibus (Robert Fludd), Paracelse, Thomas Vaughan (Eugenius Philalethes), Van Helmont et autres, étaient tous des alchimistes qui cherchaient *l'esprit caché* dans toute matière inorganique. Quelques-uns, que dis-je ! La grande majorité des hommes ont accusé les alchimistes de charlatanisme et de mensonge. Assurément, des hommes comme Roger Bacon, Agrippa, Henry Kunrath et l'Arabe Geber (celui qui, le premier, apporta en Europe quelques-uns des secrets de la chimie) peuvent difficilement être tenus pour des imposteurs et encore moins pour des insensés. Les savants qui réforment la physique sur les bases de la théorie atomique de Démocrite, telle qu'elle a été reformulée par John Dalton, oublient pour leur commodité que Démocrite d'Abdère était un alchimiste, et qu'un esprit capable de pénétrer si avant dans une certaine direction, dans les secrètes opérations de la nature, a dû avoir de bonnes raisons d'étudier pour devenir un philosophe hermétique.

Olaus Borrichias dit qu'il faut chercher le berceau de l'alchimie dans des temps les plus reculés.

LUMIERE ASTRALE. – C'est la *lumière sidérale* de Paracelse et des autres philosophes hermétiques. Physiquement, c'est l'éther de la science moderne. Métaphysiquement, et dans son acception spirituelle ou occulte, l'éther est quelque chose de plus que ce qu'on s'imagine souvent. Il est bien démontré dans la physique occulte et dans l'alchimie, qu'il renferme dans ses ondes sans limites, non seulement la promesse et les potentialités de toute **[31]** sorte de vie telle que l'entend M. Tyndall, mais encore la réalisation de la puissance de toute espèce d'esprit. Alchimistes et Hermétistes croient que leur éther astral ou sidéral, outre les propriétés ci-dessus du soufre et celles de la magnésie blanche et rouge, ou *magnes,* est *l'anima mundi,* l'atelier de la Nature et du cosmos, aussi bien spirituellement que physiquement. Le "grand magisterium" s'affirme dans le phénomène du mesmérisme, dans la "lévitation" d'êtres humains et d'objets inertes, et on peut l'appeler l'éther envisagé sous son aspect spirituel.

La dénomination *astral* est ancienne et elle était employée par quelques Néo-Platoniciens. Porphyre décrit le corps céleste, toujours joint à l'âme, comme "immortel, lumineux, et ressemblant à une étoile". La racine de ce mot vient peut-être du mot Scythe : *Aist-aer* qui signifie étoile, ou du mot assyrien *Istar* qui, suivant Burnouf, à le même sens. Comme les Rosecroix envisageaient le réel comme directement opposé à l'apparent ; ils enseignaient que ce qui paraît lumière pour la *matière* n'est qu'obscurité pour *l'esprit* et ils cherchaient celui-ci dans l'océan astral de feu invisible qui enveloppe le monde ; ils prétendent avoir suivi la trace de l'esprit divin, également invisible, qui adombre chaque homme et est, à tort, appelé *âme,* jusque devant le trône du Dieu Invisible et Inconnu. Comme la grande cause doit toujours rester invisible et impondérable, ils ne pouvaient prouver leurs assertions que par la démonstration de ses effets sur le monde matériel, en les faisant descendre de l'inconnu des causes dans l'univers connu des effets. Ils démontraient que cette lumière astrale pénètre tout le cosmos et, dans son état latent, jusqu'à la molécule la plus ténue du rocher, s'appuyant, pour cela, sur le phénomène de l'étincelle que l'on fait jaillir du silex et de toute autre pierre, dont l'esprit, lorsqu'il est violemment troublé, se révèle aux regards sous forme d'étincelle, et disparaît aussitôt dans le domaine de l'inconnu.

Paracelse l'appelle la *lumière sidérale,* empruntant le terme au latin. Il considère la foule des étoiles (y compris notre terre) comme des parties *condensées* de la lumière astrale, "tombées dans la génération et la matière", mais dont les émanations magnétiques ou spirituelles conservent constamment une incessante inter-communication entre elles et la source-mère de tout – la lumière astrale. "Les étoiles exercent sur nous un mouvement d'attraction et nous en exerçons un semblable sur elles", dit-il. Le corps est le bois, et la vie est le feu, qui vient, comme la lumière, des étoiles et du ciel. "La magie, dit-il encore, est la philosophie de l'alchimie [32]". Tout ce qui appartient au monde spirituel doit nous **[32]** venir par l'intermédiaire des étoiles et si nous sommes en bonne amitié avec elles, nous arriverons à produire les effets *magiques* les plus grands.

"Comme le feu traverse les parois d'un poêle en fonte, les étoiles passent à travers l'homme avec toutes leurs propriétés et pénètrent en lui, comme la pluie dans la terre qui, grâce à elle, produit des fruits. Or, remarquez-le, les étoiles entourent la terre *comme la coquille l'œuf ; l'air* passe et pénètre à travers la coquille jusqu'au centre du monde." Le corps humain est soumis à une double loi, comme la terre, les planètes et les étoiles ; il attire et repousse, car il est saturé d'un double magnétisme, l'influx de la lumière astrale. Toute chose est double dans la nature. Le magnétisme est positif et négatif, actif et passif, mâle et femelle. Pour l'humanité, la nuit constitue un repos après l'activité du jour ; elle rétablit ainsi l'équilibre dans la nature humaine aussi bien que cosmique. Lorsque le mesmériseur aura appris le grand secret qui consiste à polariser l'action et à douer son fluide d'une force bisexuelle, il sera devenu le plus grand magicien vivant. La lumière astrale est donc androgyne, car l'équilibre est la résultante de deux forces opposées, réagissant éternellement l'une sur l'autre. Le résultat de cette réaction c'est la VIE. *Lorsque les deux forces sont étendues et restent inactives assez longtemps pour s'égaler et aboutir à un repos complet c'est la MORT.* Un être humain peut souffler le chaud ou le froid et il peut absorber de l'air chaud ou froid. Un enfant sait comment régler la température de son souffle ; mais aucun physiologiste n'a encore appris d'une manière certaine à se préserver de l'air chaud ou froid. La lumière astrale seule, principal facteur en magie, peut nous dévoiler tous les secrets de la nature. La lumière astrale est identique à *l'Akasa* des Hindous, terme que nous allons maintenant expliquer.

---

[32] *De Ente Spirituali*, lib. IV ; *de Ente astrorum*, lib. I ; et *opera omnia*, vol. I, pp. 634 et 699.

AKASA. – Littéralement, ce mot, en sanscrit, signifie *firmament ; mais,* dans son sens mystique, il a la signification de ciel *invisible ; ou,* comme les Brahmanes l'appellent dans le sacrifice du Soma (le *Gyotishtoma Agnishtoma)* c'est le dieu Akasa ou le dieu Firmament. La langue des Vedas montre que les Indous d'il y a cinquante siècles lui attribuaient les mêmes propriétés que les lamas Tibétains d'aujourd'hui, et qu'ils le regardaient comme la source de vie, le réservoir de toute énergie et le moteur de toutes les transformations de la matière. Dans son état latent, il répond exactement à l'idée que nous avons de l'éther universel ; à l'état actif, il devient l'Akasa, le dieu tout-puissant, dirigeant tout. Dans les mystères et sacrifices Brahmaniques, il joue le rôle de Sadasya, présidant aux effets magiques des cérémonies religieuses ; de plus, il a son prêtre spécial, ou Hotar, qui prit son nom. Dans l'Inde, **[33]** comme en d'autres contrées de l'antiquité, les prêtres sont sur la terre les représentants de différents dieux ; chacun d'eux prend le nom de la divinité au nom de laquelle il agit.

L'Akasa est l'agent indispensable de toute Kritya (opération magique) soit religieuse, soit profane. L'expression brahmanique : *Brahma jinvati :* " *Susciter* le Brahma" signifie : éveiller le pouvoir qui se trouve latent au fond de toute opération magique de cette nature, car les sacrifices védiques ne sont que de la magie cérémonielle. Ce pouvoir est l'Akasa ou électricité *occulte* ; c'est aussi dans un certain sens l'Alkahest des alchimistes ou le dissolvant universel, la même *anima mundi* que la lumière astrale. Au moment du sacrifice, cette dernière s'imprègne de l'esprit de Brahma, et devient ainsi, momentanément, Brahma lui-même. C'est évidemment là l'origine du dogme chrétien de la transubstantiation. Quant aux effets les plus généraux de l'Akasa, l'auteur d'un des ouvrages les plus modernes sur la philosophie occulte *(l'Art magique),* donne pour la première fois une explication très intelligente et intéressante de l'Akasa dans ses rapports avec les phénomènes attribués à son influence par les fakirs et les lamas.

ANTHROPOLOGIE. – C'est la science de l'homme qui embrasse entre autres choses :

La Physiologie, branche de la science naturelle qui étudie les mystères des organes et leurs fonctions dans l'homme, dans les animaux et les plantes. Elle comprend aussi, et spécialement :

La Psychologie, cette grande science de l'âme, de nos jours si négligée, âme considérée tant comme entité distincte de l'esprit, que dans ses relations avec l'esprit et le corps. Dans la science moderne, la psychologie s'occupe seulement, ou principalement, des conditions du système nerveux et ignore, presque totalement, l'essence et la nature psychique. Les médecins appellent psychologie la science qui traite de l'aliénation mentale, et la chaire qui, dans les facultés, est consacrée à l'étude de la folie, porte cette étiquette.

CHALDEEENS OU KASDIM. – Ce fut d'abord une tribu, et, plus tard, une caste de savants cabalistes. Ils étaient les savants, les mages de Babylone, astrologues et devins. Le célèbre Hillel, précurseur de Jésus dans la philosophie et la morale, était Chaldéen. Frank, dans sa *Kabbala,* signale la ressemblance intime qui existe entre la doctrine secrète de *l'Avesta* et la métaphysique religieuse de la Chaldée.

CREATION. – Le lecteur est prévenu que le mot est employé par l'auteur avec l'unique dessein de ne pas créer de confusion inutile. Pour nous "création" veut toujours dire la formation de **[34]** quelque chose à l'aide de matériaux *préexistants.* Le terme Evolu*tion* n'étant pas encore assez usité, nous avons préféré la vieille expression. Inutile d'ajouter que nous ne croyons pas à la création spontanée, même d'un atome. La matière est éternelle ; ce que nous en voyons est la substance concrète et visible d'un TOUT spirituel et abstrait.

DACTYLES (daktulos, doigt). – Nom donné aux prêtres du culte de.Kybelé (Cybèle). Quelques archéologues font dériver ce mot de : *dactulos,* mot grec qui signifie : "doigt" parce qu'ils étaient dix ; comme les doigts des mains. Nous ne croyons pas néanmoins que cette hypothèse soit exacte. Les nombres de Pythagore en donneront une idée bien plus correcte.

DÆMONS. – Nom donné par les peuples de l'antiquité, et particulièrement par les philosophes de l'école d'Alexandrie, à tous genres d'esprits, bons ou mauvais, humains ou autres. Cette désignation est souvent synonyme de dieux et anges. Mais quelques philosophes ont essayé, avec raison, de faire une juste distinction entre ces nombreuses classes.

DÉMIURGE OU DEMIURGOS. – L'artisan : Le Suprême Pouvoir qui a bâti l'Univers. Les franc-maçons ont tiré de ce mot leur : "Architecte Suprême". Les principaux magistrats de certaines cités Grecques portaient ce titre.

DERVICHES. – Ou "*enchanteurs* tourneurs", comme on les appelle. A part les austérités de la vie, la prière et la contemplation, les dévots Mahométans n'offrent que peu de ressemblance avec le "fakir" Indou. Ce dernier, peut devenir Samnyasi ou saint et mendiant sacré ; le premier, ne dépasse jamais la seconde classe de manifestations occultes. Le derviche peut être aussi un puissant magnétiseur, mais il ne se soumettra jamais aux incroyables épreuves et aux châtiments que s'afflige le fakir qui invente de nouveaux supplices avec une frénésie toujours croissante jusqu'à ce que la nature succombe et qu'il meure en d'affreuses et lentes tortures. Les opérations les plus terribles, telles que se faire écorcher les membres vifs, se faire amputer les orteils, les pieds, les jambes, arracher les yeux, se laisser enterrer vif jusqu'au cou et passer des mois entiers dans cette cruelle position, paraissent être des jeux d'enfant pour eux. Une des tortures la plus courante, à laquelle ils se soumettent est celle du *Tshiddy-Parvady* [33]. Elle consiste à suspendre le "fakir" à l'une des branches mobiles d'une sorte **[35]** de gibet que l'on voit dans le voisinage de beaucoup de temples. A l'extrémité de cette branche, est fixée une poulie sur laquelle passe une corde terminée par un crochet en fer. Ce crochet est plongé dans le dos du fakir qui, inondant le sol de son sang est enlevé en l'air ; puis on le fait tourner autour du bras du gibet. Depuis le début de cette cruelle opération jusqu'à ce qu'il soit décroché, ou que la chair se déchire sous le poids du corps et qu'il tombe sur la tête des spectateurs, pas un muscle de sa face ne remue. Il reste calme et grave et aussi maître de lui que s'il prenait un bain rafraîchissant. Le "fakir" aura un sourire de mépris en présence de toutes les tortures imaginables, persuadé que, plus son corps mortel est mortifié, plus son corps intérieur, spirituel, deviendra brillant et saint. Mais jamais le derviche, ni dans l'Inde, ni dans d'autres pays Musulmans, ne se soumettrait à de pareilles épreuves.

DRUIDES. – Caste sacerdotale qui florissait dans la Grande-Bretagne et dans la Gaule.

---

[33] Plus communément nommé : *charak-poûjâ.*

ESPRIT. – Le défaut d'un accord mutuel des écrivains dans l'emploi de ce mot a eu pour résultat une confusion complète. On en fait communément un synonyme d'âme, et les auteurs de dictionnaires renforcent cet usage. C'est la conséquence naturelle de notre ignorance de l'autre mot, et de notre rejet de la classification des anciens. Nous essayons, ailleurs, de rendre claire la distinction qui existe entre ces deux termes "esprit" et "âme". II n'y a pas, dans cet ouvrage, de passage plus important. En attendant, nous nous contenterons de dire que l' "esprit" est le *νοῦς nous* de Platon, le septième principe immortel, immatériel, et purement *divin* de l'homme, la couronne de la *Triade* humaine, tandis que :

L'âme est le ψυχή ou le nephesh de la *Bible,* le principe vital, ou le souffle de vie que tout animal, jusqu'aux infusoires, partage avec l'homme et possède comme lui. Dans les traductions de la *Bible* ce terme est rendu indifféremment par les mots *vie,* sang, âme. "Ne *tuons pas* son *nephesh*", dit le texte original ; "Ne *le* tuons pas" traduisent les chrétiens (*Genèse* XXXVII, 21.) et ainsi de suite.

ESPRITS ELEMENTAUX. – Les créatures évoluant dans les quatre règnes de la terre, de l'air, du feu et de l'eau, et appelées par les cabalistes : gnomes, sylphes, salamandres et ondines. On peut les appeler les forces de la nature ; ils agissent, soit comme agents serviles des lois générales, soit comme agents employés par les esprits désincarnés, purs ou impurs, et par les adeptes vivants **[36]** de la magie et de la sorcellerie, pour produire des phénomènes déterminés. Ces êtres ne deviennent jamais des hommes [34].

Sous la désignation générale de fées et de nymphes des bois, ces esprits des éléments apparaissent dans le mythe, la fable, la tradition ou la poésie de toutes les nations anciennes ou modernes. Les noms qu'on leur donne sont légion : péris, devs, djins, sylvains, satyres, faunes, elphes, nains, kohigans, farfadets, kobolds, ondines, dryades, goblins, goules,

---

[34] Les personnes qui croient au pouvoir de clairvoyance mais qui sont disposées à douter de l'existence, dans la nature, d'autres esprits que des esprits humains désincarnés, seront intéressées par la lecture du compte rendu d'observations de clairvoyance paru dans le *London Spiritualist* du 29 juin 1877. Au moment où un orage allait éclater, la voyante aperçut un "esprit lumineux émergeant d'un nuage sombre et traversant l'espace avec la rapidité de l'éclair. Quelques minutes après, elle vit une ligne diagonale d'esprits sombres dans les nuages". Ce sont les *Marouts* des Vedas. (Voir Rig-Veda-Sanhita de Max Muller).

Mrs Emma Hardinge Britten, conférencière bien connue et estimée, écrivain et clairvoyante, a publié des récits de ses fréquentes expériences avec les esprits élémentaires.

dames blanches, etc. Ils ont été vus, redoutés, bénis, chassés et invoqués dans toutes les parties du globe et dans tous les temps. Devons-nous donc admettre que tous ceux qui en ont rencontré étaient des hallucinés ?

Ces élémentaux sont, en spiritisme, les principaux agents des esprits désincarnés, mais jamais *visibles* dans les séances spirites, et ce sont eux qui y produisent tous les phénomènes, sauf les subjectifs.

ESPRITS ELEMENTAIRES. – *A* proprement parler, les âmes désincorporées des hommes dépravés ; ces "âmes" s'étant séparées finalement avant la mort, de leur esprit divin, ont ainsi perdu toute chance d'immortalité. Eliphas Levi et quelques autres Cabalistes ne font guère de distinction entre les esprits élémentaires, qui furent des humains, et les êtres qui peuplent les éléments et sont les forces aveugles de la nature. Séparées de leur corps, les âmes (que l'on nomme aussi "corps astrals"), de personnes purement matérielles sont irrésistiblement attirées vers la terre, où elles ont une existence temporaire et limitée, parmi les éléments en affinité avec leur nature grossière. Pour n'avoir jamais cultivé leur spiritualité pendant leur vie naturelle, mais toujours subordonné celle-ci à ce qui est grossier et matériel, elles sont maintenant impropres à la carrière plus élevée des êtres purs désincarnés, pour lesquels l'atmosphère terrestre est étouffante et méphitique et qui aspirent à la fuir. Après un laps de temps plus ou moins long, ces âmes matérielles se désagrègent et, finalement, se fondent, atome par atome, comme une colonne de nuée, dans les éléments environnants.**[37]**

ESSENIENS. – De Asa, le guérisseur, secte juive que Pline dit avoir vécu près de la Mer Morte, "per millia *seculorum*", pendant des milliers de siècles. Quelques auteurs ont supposé qu'ils étaient des ultra-Pharisiens ; d'autres, qui pourraient être dans le vrai, supposent que ce sont les descendants des *Benim Nabim* de la Bible et qu'ils étaient des "*Kénites*" et des *Nazarites*. Ils avaient beaucoup d'idées et de pratiques bouddhiques ; il est aussi à remarquer que les prêtres de la *Grande Mère* à Ephèse, de Diane-Bhavani aux nombreuses mamelles, étaient également désignés de la même façon. Eusèbe, et, après lui, De Quincey, déclare que ce sont les premiers chrétiens, ce qui est plus que probable. Le titre de "frère" usité dans l'Église primitive était une appellation Essénienne : Ils formaient une fraternité, un *koinobion* ou communauté, comme celle des premiers convertis. Or, il faut remarquer que, seuls, les Saducéens ou Zadokites, la caste sacerdotale et leurs partisans, ont persécuté les chrétiens. Les

Pharisiens étaient généralement scholastiques et doux et prenaient souvent parti pour eux. Jacques le Juste demeura Pharisien jusqu'à sa mort ; par contre, Paul ou *Aher* était tenu pour schismatique.

ÉVOLUTION. – C'est le développement des ordres supérieurs d'animaux issus des inférieurs. La science moderne, dite *exacte,* s'en tient à une évolution physique unilatérale, évitant prudemment et ignorant l'évolution spirituelle plus élevée, ce qui obligerait nos contemporains à reconnaître la supériorité des philosophes et psychologues anciens. Les sages de l'antiquité, en remontant à l'INCONNAISSABLE, prenaient pour point de départ la première manifestation de l'invisible, l'inévitable, et, par un raisonnement de logique stricte, l'absolue nécessité de l'Etre Créateur, le Démiurge de l'Univers. Pour eux, l'évolution commençait avec le pur esprit, qui, descendant de plus en plus bas, prenait finalement une forme visible et compréhensible, et devenait matière. Arrivés à ce point, ils spéculèrent suivant la méthode de Darwin, mais sur une base bien plus étendue et bien plus large.

Dans le *Rig-Veda-Sanhita,* le livre le plus ancien du monde [35] auquel les plus prudents des Indianistes et des Sanscritistes assignent une antiquité de *deux à trois mille ans* avant Jésus-Christ), il est dit dans le premier livre "Hymnes aux Marouts" :

> "Le *Non-Etre* et *l'Etre* sont au plus haut des Cieux, dans le lieu de naissance de Daksha, dans le sein d'Aditi."
>
> (*Mandala* 1 soukta 166)
>
> "Dans le premier temps des Dieux, l'Etre (la Divinité compréhensible) était né du Non-Etre (celui que nulle intelligence ne peut **[38]** comprendre) ; après lui, naquirent les Régions (l'invisible), et d'elles naquit Outtanapada".
>
> "D'Outtanapada naquit la Terre et de la Terre naquirent les Régions (visibles). Daksha naquit d'Aditi, et Aditi de Daksha."

---

[35] Traduit par Max Müller, Prof. de Philologie Comparée à Oxford.

(*Mandala*, 1 soukta 166 et suiv.)

Aditi, c'est l'Infini, et Daksha est *daksha-pitarah dont* le sens littéral est *les pères des dieux,* ce que Max Muller et Roth traduisent par *les pères de la force,* "*conservant,* possédant et accordant des facultés". Il est donc facile de constater que "Daksha né d'Aditi et Aditi née de Daksha" signifie ce que les modernes appellent "la corrélation des forces" d'autant plus que nous trouvons les lignes suivantes dans ce passage (traduit par Prof. Muller) :

> "Je fais d'Agni la source de tous les êtres, le père des forces"(III, 27, 2). C'est l'idée claire et identique qui prévalait dans les doctrines des Zoroastriens, des Mages et des philosophes de la fin du moyen âge. Agni est dieu du feu, de l'Ether Spirituel, la substance même de l'essence divine du Dieu Invisible présent dans chaque atome de Sa création et appelé par les Rose-croix le "Feu Céleste". Si seulement nous comparons soigneusement les versets de ce même *Mandala* dont l'un dit : "Le ciel est votre père, la terre votre mère, Soma votre frère, et Aditi votre sœur" (1, 191, 6), avec l'inscription qui figure sur *les Tables d'Emeraude* d'Hermes, nous y trouvons la même base de philosophie métaphysique, des doctrines identiques !
>
> "Comme toutes choses furent produites par la médiation d'un seul être, toutes choses dérivèrent de cette seule chose, par adaptation : Son père est le soleil, sa mère est la lune, etc. Sépare la terre du feu, *le subtil du grossier.* Ce que j'avais à dire sur l'opération du *soleil* est complété".

(Table d'Emeraude) [36]

Le professeur Max Muller voit dans ce *Mandala*" enfin une sorte de théogonie, quoique remplie de contradictions" [37]. Les alchimistes,

---

[36] Comme nous traiterons plus loin de la parfaite identité des doctrines philosophiques et religieuses de l'antiquité, nous ne nous étendrons pas sur ce sujet, pour le moment.

[37] *Rig-Veda-Anhita*, p. 234.

cabalistes et adeptes de la philosophie mystique y trouveront un système parfaitement défini de l'évolution dans la Cosmogonie d'un peuple qui vivait des milliers d'années avant notre ère. Ils y trouveront en outre une parfaite identité de pensée, et même de doctrine, avec la philosophie Hermétique et celle aussi de Pythagore et de Platon.

Dans l'Evolution, telle qu'on commence maintenant à la comprendre, on suppose la matière douée d'une tendance à prendre une forme plus élevée – hypothèse clairement exprimée par Manou et les autres philosophes Indous de la plus haute antiquité. L'arbre **[39]** des philosophes en est une illustration dans le cas de la solution de sels de zinc [38]. La controverse engagée entre les partisans de cette école et les Emanationnistes peut être brièvement exposée ainsi : l'Evolutionniste arrête toute recherche aux frontières de l' "Inconnaissable", l'Emanationniste croit que rien ne peut évoluer, ou, pour être plus clair, il suppose que rien ne peut sortir de la matrice et naître, à moins que ce phénomène n'ait été précédé d'une phase d'involution, ce qui montre que la vie vient d'une puissance spirituelle qui est au dessus de tout.

FAKIRS. — Dévots religieux de l'Inde. Ils sont généralement attachés aux pagodes Brahmaniques et suivent les lois de Manou. Un fakir strictement religieux est absolument nu à l'exception d'un petit morceau d'étoffe appelée *dhoti, autour* des reins. Il porte les cheveux longs et s'en sert comme des poches, y piquant divers objets, tels qu'une pipe, une petite flûte nommée *vagudah* dont les sons jettent les serpents dans une torpeur cataleptique et parfois sa baguette de bambou, d'un pied de long environ, avec *les sept nœuds mystiques.* Le fakir reçoit cette baguette magique, de son *gourou* le jour de son initiation, en même temps que les trois mantrams qui lui sont communiqués "de la bouche à l'oreille". On ne verra jamais un fakir sans ce puissant auxiliaire ; c'est, à ce qu'ils prétendent tous, la baguette divinatoire et la cause de tous les phénomènes occultes produits par eux [39]. Le Fakir brahmanique se distingue complètement du mendiant

---

[38] Il s'agit ici de l'une de ces végétations cristallines obtenues, en chimie, par des précipités de sels déterminés (N. de l'E.).

[39] Philostrate assure que, de son temps, les Brahmines pouvaient opérer les cures les plus merveilleuses en prononçant simplement certaines paroles magiques. "Les Brahmines Indiens portent un bâton et un anneau au moyen desquels ils peuvent faire presque tout ce qu'ils veulent". Origène, dans son livre Contra Celsum, déclare la même chose. Mais si on ne joint pas un fort fluide magnétique, par le regard, par exemple, et sans autre contact, aucun mot magique ne sera efficace.

musulman de l'Inde et que l'on appelle aussi *fakir dans* certaines parties du territoire britannique.

HERMETISTES. – D'Hermès, le dieu de la Sagesse connu en Egypte, en Syrie et en Phénicie sous les noms de Thoth, Tat, Adad, Seth et Sat-an (qu'il ne faut pas prendre dans le sens où l'entendent les Musulmans et les Chrétiens), et en Grèce sous celui de Kadmos. Les cabalistes l'identifient avec Adam *Kadmon,* la première manifestation de la Puissance Divine, et avec Enoch. Il y a eu deux Hermès ; le plus ancien fut le Trismégite et, le second, une émanation, une "permutation" du premier, le frère et le précepteur d'Isis et d'Osiris. Hermès est le dieu de la sagesse sacerdotale, comme Mazeus. **[40]**

HIEROPHANTE. – Révélateur de la Science Sacrée. L'Ancien, le chef des Adeptes aux initiations, qui expliquait aux néophytes la science secrète, portait ce titre. En Hébreu et en Chaldéen le terme était *Peter* qui veut dire ouvreur, dévoileur. Par conséquent, le Pape, comme successeur des hiérophantes des anciens Mystères, siège sur la chaire païenne de Saint-Pierre. La haine de l'Eglise Catholique contre les alchimistes et la science astronomique et secrète, s'explique par le fait que ces connaissances étaient une antique prérogative de l'hiérophante ou représentant de Pierre, qui gardait les mystères de la vie et de la mort. C'est pourquoi des hommes tels que Bruno, Galilée et Kepler, et même Cagliostro, qui empiétèrent sur le domaine réservé à l'Eglise, ont été condamnés et mis à mort.

Chaque nation a eu ses mystères et ses hiérophantes. Les Juifs eux-mêmes eurent leur Pierre – Tanaïm ou Rabbin, tels que Hillel, Akiba [40] et autres fameux cabalistes, qui, seuls, pouvaient enseigner le terrible savoir contenu dans la *Merkaba.* Il y eut, autrefois, dans l'Inde, un hiérophante ; il y en a aujourd'hui plusieurs, répandus dans le pays, attachés aux principales Pagodes, et connus comme Brahma-âtmâs. Dans le Tibet, le chef hiérophante est le Dalaï ou Talé-Lama de Lha-ssa [41]. Parmi les nations chrétiennes, les Catholiques seuls ont conservé cette coutume *païenne,*

---

[40] Akiba, ami d'Aher, qu'on dit avoir été l'apôtre Paul de l'histoire chrétienne. Tous deux sont censés avoir visité le Paradis. Aher rapporta des branches de l'Arbre de la Connaissance, et se détacha ainsi de la vraie religion (juive). Akiba revint en paix. Voyez deuxième Epître aux Corinthiens, chap. XII.

[41] Taley signifie : Océan ou Mer.

dans la personne de leur Pape, quoiqu'ils aient pitoyablement rabaissé la majesté et la dignité de cette fonction sacrée.

INITIES. – On appelait ainsi, dans l'antiquité, ceux qui avaient été initiés aux arcanes enseignés par les hiérophantes des Mystères. Dans les temps modernes, s'appellent ainsi ceux qui ont été initiés par les adeptes de la science mystique à la connaissance de ses mystères, mystères qui, malgré le cours des siècles, ont encore un petit nombre de véritables fidèles sur la terre.

CABALISTES. – De Kabala, tradition orale, non écrite. Le cabaliste est l'homme qui étudie la "science secrète", qui interprète le sens caché des Ecritures à l'aide de la Cabale symbolique, et qui, par ce moyen, explique le sens réel du texte. Les Tanaïm furent les premiers cabalistes, parmi les Juifs. Ils parurent à Jérusalem vers le commencement du IIIème siècle avant l'ère chrétienne. Les livres *d'Ezéchiel, de Daniel, d'Henoch et l'Apocalypse* de saint Jean sont purement cabalistiques. Cette doctrine secrète **[41]** est identique à celle des Chaldéens, et renferme en même temps beaucoup de la science des Perses ou "magie".

LAMAS. – Moines Bouddhistes qui sont à la religion lamaique du Tibet, ce que sont par exemple, les moines à la religion catholique romaine. Chaque lama est sujet du grand Talé-Lama, le Pape Bouddhique du Tibet à Lha-ssa, réincarnation du Bouddha ; mais tout lama initié ne relève que du Teschu-Lama, le grand Initié et adepte qui demeure à Shi-ga-tsé.

MAGE. – De *Mag ou Maha.* Ce mot est la racine du mot Magicien. Dans les temps pré-védiques. Maha-âtma (la grande Ame ou Esprit), dans l'Inde, eut ses prêtres. Les Mages étaient les prêtres du dieu du feu. Nous les trouvons parmi les Assyriens et les Babyloniens aussi bien que chez les Perses, adorateurs du feu. Les trois mages, nommés aussi rois, que l'on dit avoir fait des présents d'or, d'encens et de myrrhe à l'enfant Jésus, étaient comme les autres des adorateurs du feu et astrologues, car ils virent son étoile. Le grand-prêtre des Parsis, à Sourat, est appelé *Mobed.* Certains auteurs font dériver le mot *mage* de *Megh ; Meh-ab* veut dire quelque chose de grand, de noble. Suivant Kleuker, les disciples de Zoroastre étaient appelés *Meghestom.*

MAGICIEN. – Ce terme était autrefois un titre de renommée et de distinction qui, depuis, a été entièrement détourné de sa véritable signification. Jadis synonyme de tout ce qui était honorable et digne d'être vénéré, de possesseur de la sagesse et de la science, il a été dégradé au point d'être devenu une épithète pour un fourbe, un jongleur, un charlatan, en un mot, un homme qui a vendu son âme au diable, qui fait un mauvais usage de son savoir et l'emploie à des choses viles et dangereuses, s'il faut en croire le clergé et une masse de niais superstitieux qui croient qu'un magicien est un sorcier et un enchanteur. Mais les chrétiens oublient apparemment que Moïse était aussi un magicien, et que Daniel fut "un *Maître* des magiciens, des astrologues, des chaldéens et des devins" (Daniel V. II).

Donc, le mot Magicien, scientifiquement parlant, est dérivé de *Magh, Mah (Hindi),* ou du sanscrit MANA, "grand". C'est un homme versé dans les sciences secrètes ou ésotériques ; à proprement parler un sacerdote.

MANTIQUE. – De μαγτεις *manteis,* prophète. Délire prophétique. Le don de prophétie était développé dans cet état. Les deux mots sont presque synonymes. L'un était aussi estimé que l'autre. Pythagore et Platon tenaient ce don en haute estime, et Socrate engageait ses disciples à étudier l'art mantique. Les Pères de l'Eglise qui blâmaient si sévèrement la frénésie mantique chez **[42]** les prêtres païens et les Pythies, n'hésitaient pas à l'employer pour leur propre compte. Les Montanistes qui tirent leur nom de Montanus, évêque de Phrygie considéré comme divinement inspiré, rivalisaient avec les *manteis* ou prophètes. "Tertullien, Augustin et les martyrs de Carthage", dit l'auteur de *Prophecy, Ancient and Modern,* "furent de ce nombre", et il ajoute : "les Montanistes paraissent avoir imité les Bacchantes par le sauvage enthousiasme qui caractérisait leurs orgies". Les opinions sont partagées au sujet de l'origine du mot *mantique.* Au temps de Melampus et de Prœtus, roi d'Argos, il y avait le célèbre Mantis le Voyant, et, à peu près à cette époque, vivait aussi Manto, fille du prophète de Thèbes, prophétesse elle-même. Cicéron décrit la prophétie et le délire mantique en disant "que dans les replis les plus cachés de l'esprit, se trouve enfoui et confiné le don divin de prophétie, impulsion divine qui, lorsqu'elle se manifeste avec grande intensité, est appelée fureur" (frénésie, folie).

Mais il est encore une autre étymologie possible pour le mot *mantis,* et nous doutons fort que les philologues y ait jamais pensé. Il est peut-être

possible, en effet, que la folie mantique ait une origine beaucoup plus ancienne encore. Les deux coupes du sacrifice du mystère de Soma, employées pendant les rites religieux, et généralement connus sous le nom de Grahâs, sont respectivement nommées *Soukra* et *Manti* [42].

C'est dans cette dernière coupe : manti ou manthi que, dit-on, Brahma est "réveillé". Pendant que l'initié boit (si peu que ce soit) de cette liqueur sacrée, Soma, le Brahma, ou plutôt son "esprit" personnifié dans le dieu-Soma, entre dans l'homme et *prend possession de lui.* De là, vision extatique, clairvoyance et don de prophétie. Les deux genres de divination, naturelle et artificielle sont provoqués par le Soma. La coupe *Soukra* réveille tout ce que la nature a donné à l'homme. Elle unit l'esprit et l'âme, et ceux-ci, par leurs propres nature et essence, qui sont divines, ont la prescience des choses futures, comme le démontrent des rêves, des visions inattendues et des pressentiments. Le contenu de l'autre coupe, la *manti* qui "réveille le Brahma" met l'âme en communication, non seulement avec les dieux mineurs, les esprits bien informés mais non pas omniscients – mais encore avec l'essence divine la plus élevée. L'âme reçoit une illumination directe de la présence de son "dieu" ; cependant, comme il ne lui est pas donné de se rappeler certaines choses, qui ne sont bien connues que dans le ciel, la personne initiée est généralement saisie d'une sorte de frénésie sacrée, et, lorsqu'elle en revient, elle ne se souvient que de ce qui lui est permis de se rappeler. **[43]**

Quant à l'autre genre de voyants et de devins, ceux qui en font profession et une source de bénéfices, on dit qu'ils sont possédés par un *gandharva,* une sorte de divinité qui, nulle part n'est moins honorée que dans l'Inde.

MANTRA. – Mot sanscrit qui renferme l'idée de "Nom Ineffable". Quelques mantras, lorsqu'ils sont prononcés suivant la formule magique enseignée dans *l'Atharva Veda,* produisent un effet instantané et merveilleux. Dans son sens général, cependant, un mantra est, ou simplement une prière aux dieux et aux puissances du ciel, telle qu'elle est enseignée dans les livres Brahmaniques et particulièrement dans Manou, ou bien un charme magique. Dans son sens ésotérique, le "mot" du mantra, ou parole mystique, est appelé par les Brahmes *Vâch* et se trouve dans le

---

[42] *Voyez Aptarepa Brahmanan*, 3, 1.

mantra qui, littéralement, signifie les parties des livres sacrées qui sont considérées comme les *Srouti ou* révélation divine directe.

MARABOUT. – Pèlerin mahométan qui a été à La Mecque ; un saint dont le corps est placé, après la mort, dans un sépulcre ouvert bâti à la surface du sol comme tous les autres édifices, mais au milieu des rues et des places publiques. Placé dans l'intérieur de la petite et unique chambre de ce tombeau (on peut voir aujourd'hui plusieurs de ces sarcophages de brique et de mortier dans les rues et les places du Caire), la dévotion des passants entretient à la tête, une lampe qui brûle toujours. Les tombes de quelques-uns de ces marabouts ont une grande renommée pour les miracles qu'on leur attribue.

MATÉRIALISATION. – Terme employé par les spirites pour le phénomène au cours duquel un esprit se "revêt d'une forme matérielle". L'expression bien moins contestable : manifestation de forme a été proposée par M. Stainton Moses de Londres. Lorsque la nature réelle de ces apparitions sera mieux comprise, on adoptera sans doute un terme encore mieux approprié au phénomène. Il est inadmissible d'appeler ces apparitions des esprits matérialisés, car ce ne sont point des esprits, mais des statues animées.

MAZDÉENS. – De (Ahoura) mazda *(Yasma* de Spiegel, XI). C'étaient les anciens nobles Persans qui rendaient un culte à Ormuzd, rejetant les images, ils inspirèrent aux Juifs la même horreur pour toute représentation concrète de la divinité. Au temps d'Hérodote ils paraissent avoir été remplacés par les Mages. Les Parsis et les Ghebers *(geberim ; les* puissants, Gen. VI et X. 8) semblent, en effet, avoir été des fidèles des Mages. Par suite d'une curieuse confusion, Zoro-Aster, (Zéro, un cercle, un fils, ou prêtre : Aster, Ishtar, ou Astarte (étoile, dans le dialecte Aryen), **[44]** titre du chef des Mages et des adorateurs du feu ou Sourya-Ishtara) est souvent confondu, à l'heure actuelle, avec Zara-toustra, le célèbre apôtre Mazdéen (Zoroastre).

METEMPSYCHOSE. – Ce mot signifie : le progrès de l'âme, d'un moment donné de l'existence à un autre. Le mot a été vulgairement employé pour indiquer la renaissance dans des corps d'animaux. Il est en général mal compris par toutes les classes de la Société, en Europe et en Amérique, même par un grand nombre de savants. L'axiome cabaliste : "Une pierre devient une plante, une plante un animal, un animal un

homme, un homme un esprit, et un esprit un dieu", est expliqué dans le *Manava-Dharma-Sastra* comme en d'autres livres brahmaniques.

MYSTERES. – Teletai, en grec (les *fins),* terme analogue à *teleuteia ou mort.* Les mystères comportaient des pratiques, tenues généralement secrètes aux profanes non initiés, et aux cours desquelles, à l'aide de représentations dramatiques et autres moyens, étaient enseignés l'origine des choses, la nature de l'esprit humain, les rapports de ce dernier avec le corps, la méthode de purification et la restauration à une vie supérieure. On y enseignait aussi, et de la même manière, la physique, la médecine, la musique, l'art divinatoire. Le Serment d'Hippocrate n'était qu'une obligation d'ordre mystique. Hippocrate était prêtre d'Asklepios, prêtre dont quelques écrits furent par chance rendus publics. Par contre, les Asclepiades étaient des initiés au culte du serpent d'Æsculape, comme les bacchantes désignaient celles du culte de Dyonisos ; ces deux rites furent finalement absorbés dans celui d'Eleusis. Nous reviendrons sur les mystères, dans les chapitres suivants.

MYSTIQUES. – Les initiés. Toutefois, au moyen âge, et à des époques ultérieures, ce terme fut appliqué à des personnalités tels que Böhme le Théosophe, Molinos le Quiétiste, Nicolas de Bâle, etc. qui croyaient à la possibilité d'une communion intérieure et directe avec Dieu, communion analogue à l'inspiration des prophètes.

NABIA. – Clairvoyance, divination ; le plus ancien et le plus considéré des phénomènes mystiques ; *Nabia* est le nom que donne la bible au don de prophétie ; il est, à juste titre, rangé au nombre des pouvoirs spirituels tels que : divinations, visions clairvoyantes, extases, oracles. Alors qu'enchanteurs, devins, astrologues mêmes sont rigoureusement condamnés dans les livres de Moïse, le don de prophétie, la voyance et nabia y paraissent être des dons du ciel. Autrefois, on les appelait tous Epoptaï, mot grec signifiant voyants, clairvoyants ; ils furent plus tard désignés sous la dénomination **[45]** de *Nebim,* "pluriel de Nebo, dieu babylonien de la sagesse". Les cabalistes font une distinction entre *voyant* et *magicien* l'un étant passif, l'autre actif. *Nebirah* est celui qui regarde dans l'avenir, c'est le clairvoyant ; *Nebi-poel* est celui qui possède des pouvoirs *magiques. Nous* constatons qu'Elie et Appollonius eurent recours aux mêmes procédés pour s'isoler des influences gênantes du monde extérieur ; ils s'enveloppaient la tête d'un châle de laine, sans doute parce que ce tissu est mauvais conducteur de l'électricité.

OCCULTISTE. – Celui qui étudie les diverses branches de la science occulte. Le terme est employé par les cabalistes français. (Voir les œuvres d'Eliphas Levi). L'occultisme, embrasse toute la série des phénomènes psychologiques, physiologiques, cosmiques, physiques et spirituels. Il est dérivé du mot *occulte* caché, secret. Il s'applique par conséquent à l'étude de la *Cabale,* de l'astrologie, de l'alchimie et de toutes les sciences secrètes.

DIEUX PAIENS. – Cette expression de Dieux est faussement comprise par la plus grande partie des lecteurs, comme s'appliquant aux idoles. L'idée qui y est attachée n'est pas celle de quelque chose d'objectif ou d'anthropomorphe. A l'exception des cas où le mot : "dieux" s'applique à des entités planétaires divines (des anges), ou à des esprits désincorporés d'hommes purs, ce mot porte dans l'esprit du mystique, *Hotarh* Indou, Mage Mazdéen, hiérophante Egyptien, ou disciple des philosophes Grecs – l'idée d'une manifestation visible ou reconnaissable d'une puissance invisible de la nature. Ces diverses puissances occultes sont invoquées sous le nom de divers dieux qui personnifient ces pouvoirs à ce moment-là. C'est ainsi que chacune des innombrables divinités des Panthéons Indou, Egyptien et Grec, est tout simplement une des forces de "l'Univers Invisible". Lorsque le Brahmane officiant invoque Aditya qui, dans son rôle cosmique est la déesse-soleil, il commande simplement à cette puissance (personnifiée en un dieu) qui, selon lui, "réside dans le Mantra comme Vâch sacrée". Ces dieux-forces sont allégoriquement envisagés comme les Hotars divins du Suprême, tandis que le prêtre, le Brahmane, est le Hotar humain qui officie sur terre, et représentant cette puissance particulière, il devient une sorte d'ambassadeur, investi des pouvoirs de celui qu'il représente.

PITRIS. – On croit généralement que le terme Hindou Pitris s'applique aux esprits de nos ancêtres directs, de personnes désincarnées. De là, l'argument de certains spirites pour qui les fakirs et autres thaumaturges de l'Orient sont des *médiums* ; les spirites **[46]** avouent être incapables de produire quelque chose sans le secours des Pitris, dont ils sont les dociles instruments. C'est une erreur à plus d'un point de vue. En premier lieu, les *Pitris* d'abord ne sont point les ancêtres des hommes actuellement vivants, mais bien ceux du genre humain ou race Adamique ; ce sont les esprits de races *humaines* qui, sur la vaste échelle de l'évolution descendante, ont précédé nos races d'hommes, et qui, tant au point de vue physique qu'au point de vue spirituel, étaient de beaucoup supérieurs à nos modernes

pygmées. Dans le *Manava-Dharma-Sastra ils* sont appelés les Ancêtres *Lunaires.*

PYTHIE OU PYTHONISSE. – Webster écarte très rapidement ce mot en disant que c'était le nom donné à la personne qui rendait les oracles dans le temple de Delphes et à toute femme supposée douée de l'esprit de divination – une *sorcière* – ce qui n'est ni flatteur, ni exact, ni juste. Une pythie, d'après Plutarque, Jamblique, Lamprias et autres, était une sensitive nerveuse ; elle était choisie jeune et pure dans les classes les plus pauvres. Attachée au temple, dans l'enceinte duquel elle était logée à l'écart de tous, et chez elle n'était admis que le prêtre ou voyant. Elle n'avait aucune communication avec le monde extérieur, et sa vie était plus stricte et plus ascétique que celle des nonnes catholiques. Assise sur un trépied de bronze placé au-dessus d'une fissure du sol à travers laquelle montaient des vapeurs enivrantes, ces exhalaisons souterraines pénétraient tout son organisme et produisaient en elle le délire prophétique. Dans cet état anormal, elle rendait des oracles. Elle était quelquefois appelée *ventriloqua vates* [43], prophétesse ventriloque.

Les anciens plaçaient l'âme astrale de l'homme ψυγχη, ou sa soi-conscience dans le creux de l'estomac. Les Brahmanes partagent cette croyance, avec Platon et d'autres philosophes. Ainsi, nous trouvons dans le quatrième verset du second *Hymne Nabhanedishtha* ce qui suit : "Ecoutez, ô enfants des dieux (esprits), celui qui parle par son nombril (nâbhâ) car il vous salue dans vos demeures !"

Bien des Sanscritistes reconnaissent que cette croyance est une des plus anciennes parmi les Hindous. Les fakirs modernes, aussi bien que les anciens gymnosophistes s'unissent à leur Atman, et à la Divinité, en restant immobiles, en concentrant toute leur pensée sur leur nombril. Comme dans les phénomènes somnambuliques modernes, le nombril était regardé comme le "cercle du **[47]** soleil", le siège de la lumière divine interne [44]. Le fait que de nombreux somnambules modernes sont capables de lire des lettres, d'entendre, de sentir et de voir par cette partie du corps, doit-il être

---

[43] V. Panthéon : *Myths*, p. 31 ; et Aristophane dans *Væstas*, 1er, reg. 28.

[44] L'oracle d'Apollon se trouvait à Delphes, la ville du δεбΦυς, matrice ou abdomen ; la place du temple était nommée l'omphalos ou nombril. Les symboles sont féminins et lunaires ; nous rappelant que les Arcadiens étaient appelés Proselemis, pré-Hellenes ou antérieurs à la période dans laquelle le culte lunaire Ionien et Olympien fut introduit.

considéré comme une simple coïncidence, ou devons-nous en fin de compte admettre que les sages de l'antiquité en savaient un peu plus que nos modernes Académiciens sur les mystères physiologiques et psychologiques ? Dans la Perse moderne, lorsqu'un "magicien" (souvent tout simplement un magnétiseur), est consulté à propos de vols ou d'autres circonstances embarrassantes, il se fait des manipulations sur le creux de l'estomac et se met ainsi en état de clairvoyance. Des Parsis modernes, remarque un traducteur des *Rig vedas,* croient encore que leurs adeptes ont dans le nombril, une flamme qui dissipe pour eux toutes ténèbres et leur fait découvrir le monde spirituel aussi bien que les choses invisibles ou éloignées. Ils l'appellent la lampe du *Deshtour* ou grand-prêtre, la lumière du Dikshita (l'initié) qu'ils désignent encore par une foule de noms.

SAMOTHRACES. – Désignation des Dieux honorés en Samothrace dans les Mystères. Ils étaient considérés comme identiques avec les Kabires, les Dioscures, et les Corybantes. Leurs noms étaient mystiques et masquaient ceux de Pluton, Cérès ou Proserpine, Bacchus et Æsculape ou Hermès.

SAMANEENS OU CHAMANS. – Nom d'un ordre de Bouddhistes chez les Tartares, spécialement ceux de Sibérie. Il est possible qu'ils soient apparentés aux philosophes connus anciennement sous le nom de *Brachmanes* que l'on confond parfois avec les Brahmanes [45]. Ils sont tous des *magiciens*, ou plutôt des sensitifs ou des médiums développés artificiellement. Actuellement, ceux qui remplissent les fonctions sacerdotales parmi les Tartares sont fort ignorants et bien inférieurs aux fakirs en fait de connaissances et d'éducation. Les hommes et les femmes peuvent être Chamans. **[48]**

SOMA. – Ce breuvage sacré des Hindous correspond à l'ambroisie des Grecs ou au nectar que buvaient les dieux de l'Olympe. Une coupe de *Kykeon* était bue aussi par le myste dans l'initiation Eleusinienne. Celui qui boit de cette liqueur atteint aisément *Bradhna,* le lieu de splendeur (le ciel). Le Soma connu des Européens n'est pas le breuvage *authentique*

---

[45] D'après les récits de Strabon et de Megasthenes qui visitèrent Palipothras, il paraîtrait que les sectaires appelés par eux Samanéens, ou prêtres brachmanes étaient tout simplement des bouddhistes. "Les réponses singulièrement subtiles des Samanéens ou philosophes brahmanes, dans leur entre-vue avec le conquérant, sont évidemment empreintes de l'esprit de la doctrine bouddhique", nous dit Upham. Voir "History *and* Doctrine of *Buddhism*" et "Chronologie" par Hale (vol. III, p. 238).

mais un substitut ; seuls les prêtres initiés peuvent goûter au Soma véritable, et les rois et les rajahs eux-mêmes, lorsqu'ils font les sacrifices reçoivent le substitut. Haug avoue dans son *Aytareya Brahmanan,* que ce n'est point le Soma qu'il a goûté et qu'il a trouvé mauvais, mais bien le jus de la racine du Nyagradha, plante qui croît sur les collines de Pouna. Nous savons positivement que la majorité des prêtres sacrificateurs du Dekkan ont perdu le secret de la composition du véritable Soma. Il ne se trouve ni dans les livres de rituel ni dans la tradition orale. Les vrais sectateurs de la religion Védique primitive sont fort peu nombreux ; ils sont considérés comme les descendants des *Rishis,* les vrais Agnihôtris, les initiés aux grands Mystères. Le Soma est aussi vénéré dans le Panthéon Hindou, car il est appelé le Soma-Roi. Celui qui en boit est admis à participer au roi céleste, car il en est imprégné, comme les Apôtres Chrétiens et leurs disciples étaient imprégnés du Saint-Esprit et purifiés de leurs péchés. Le Soma fait de l'initié un homme nouveau ; il renaît à une vie nouvelle, il est transformé, et sa nature spirituelle l'emporte sur la nature physique ; il reçoit le pouvoir divin de l'inspiration, et, chez lui, la faculté de clairvoyance est développée désormais au plus haut degré. D'après l'explication exotérique, le soma est une plante, mais c'est aussi un ange. Il met forcément l'esprit intérieur, supérieur, de l'homme, qui est angélique, comme le soma mystique, en relation intime avec son "âme irrationnelle" ou corps astral et, ainsi unis tous les deux par la puissance du breuvage magique, ils s'élèvent au-dessus de la nature physique et participent durant leur vie à la béatitude et aux gloires ineffables du Ciel.

Le Soma des Hindous est ainsi tant au point de vue mystique qu'à d'autres, la même chose que la cène eucharistique pour les Chrétiens. L'idée est la même. Au moyen des prières du sacrifice – les mantras – cette liqueur est censée se transformer, sur-le-champ, en Soma réel, ou en ange, ou même en Brahma lui-même. Quelques missionnaires se sont fort indignés de cette cérémonie, d'autant plus que, généralement parlant, les Brahmanes emploient en remplacement *une sorte de liqueur spiritueuse.* Mais les Chrétiens croient-ils moins fermement à la transubtantiation du vin banal de la Communion, en sang de Jésus-Christ, parce que ce vin est plus ou moins chargé d'alcool ? L'idée symbolique qui s'y rattache n'est-elle pas la même ? Cela n'empêche point les Missionnaires **[49]** de dire que

l'heure de l'absorption du Soma est le moment propice pour Satan qui se cache alors au fond de la coupe du sacrifice Hindou [46].

THEOSOPHES. – Au moyen âge, c'était le nom sous lequel étaient connus les disciples de Paracelse du XVIème siècle, les prétendus philosophes du feu, *Philosophi per ignem.* De même que les Platoniciens, ils considéraient l'âme (ψυχή) et l'esprit divin (νοῦς) comme une parcelle du grand Archos – une flamme tirée de l'Océan éternel de lumière.

La Société Théosophique à laquelle ces volumes sont dédiés par l'auteur comme une marque d'affectueuse sympathie, a été organisée à New-York en 1875. Le but de ses fondateurs était de faire des expériences pratiques sur les pouvoirs occultes de la Nature, de recueillir et de répandre parmi les Chrétiens, des enseignements sur les philosophies religieuses de l'Orient. Plus tard, il a été décidé de propager chez les "pauvres païens enténébrés", des preuves des résultats pratiques du Christianisme, qui leur permettent de bien connaître et d'apprécier les deux faces de la médaille, dans les pays où les Missionnaires sont à l'œuvre. Dans ce but, elle a établi des relations avec des associations et des personnalités, dans tout l'Orient, et elle leur fournit des rapports authentiques sur les crimes et les méfaits ecclésiastiques, sur les schismes et les hérésies, sur les controverses et litiges, sur les divergences de doctrine, les critiques et les révisions de la Bible, dont la Presse de l'Europe Chrétienne et de l'Amérique s'occupe constamment. La chrétienté a été longuement et minutieusement tenue au courant du degré de dégradation et d'abrutissement dans lequel le Bouddhisme, le Brahmanisme et le Confucianisme ont plongé leurs sectateurs abusés, et bien des millions ont été prodigués dans les missions étrangères sur ces faux rapports. La Société Théosophique, voyant tous les jours des exemples de cet état de choses, conséquence d'enseignements, et surtout des exemples chrétiens, a jugé simplement juste et équitable de faire connaître ces faits en Palestine, dans l'Inde, à Ceylan, au Cachemire, en Tartarie, au Tibet, en Chine et au Japon, où elle a partout des

---

[46] De leur côté, les païens pourraient bien demander aux missionnaires quelle sorte d'esprit se cache au fond de leur bouteille de bière du sacrifice. Le journal évangélique de New-York l'Indépendant nous informe que, dernièrement, un voyageur Anglais a trouvé en Birmanie une église de la mission Baptiste où l'on employait pour le service de communion, sans doute avec la bénédiction de Dieu, de la bière de Bass à la place de vin. Les circonstances modifieraient, paraît-il, les conditions du culte !

correspondants influents. II y aura sans doute aussi beaucoup à dire, sur la conduite des missionnaires, à ceux qui les aident de leur bourse. **[50]**

THEURGISTES. – De θεος dieu et έργον travail. La première école de théurgie pratique, dans la période chrétienne, fut fondée par Jamblique chez les Platoniciens d'Alexandrie ; mais les prêtres attachés aux temples d'Egypte, d'Assyrie et de Babylone, et qui prenaient une part active aux évocations des dieux durant les Mystères sacrés, étaient désignés par ce nom dès la plus ancienne période archaïque. Leur but était de rendre les esprits visibles aux yeux des mortels. Un théurgiste était un homme versé dans la connaissance ésotérique des sanctuaires de tous les grands peuples. Les Néo-Platoniciens de l'école Jamblique étaient appelés Théurgistes parce qu'ils pratiquaient la dite "magie cérémonielle" et évoquaient les "esprits" des héros, dieux, et *daïmonia* (entités spirituelles divines). Dans les rares cas où la présence d'un esprit visible et tangible était nécessaire, le théurgiste devait donner à l'apparition une partie de sa chair et de son sang, il avait à accomplir la *theopœa, ou* la "création de dieux", par un procédé mystérieux bien connu des modernes fakirs et Brahmanes initiés de l'Inde. Voici ce que l'on trouve dans le *Livre des Evocations* des Pagodes, et qui montre la parfaite identité de rites et de cérémonial de la théurgie brahmanique la plus ancienne avec celle des Platoniciens d'Alexandrie :

"Le Brahmane Grihasta (l'évocateur) devra être dans un état de complète pureté avant de se hasarder à évoquer les Pitris."

Après avoir préparé une lampe, du santal, de l'encens, etc., après avoir tracé les cercles magiques que lui a enseignés le gourou supérieur, afin de tenir à l'écart les *mauvais* esprits, "il cesse de respirer, et appelle *le feu* à son aide pour disperser son corps". Il prononce un certain nombre de fois le mot sacré et "son âme s'échappe de son corps, et son corps disparaît, et l'âme de l'esprit évoqué descend dans le *double* corps et l'anime". Alors, "son âme (Grihasta) rentre dans son corps dont les particules subtiles se sont de nouveau agrégées après avoir formé de leurs émanations un corps aérien pour l'esprit qu'il a évoqué".

Maintenant qu'il a formé pour les Pitris un corps avec les particules les plus essentielles et les plus pures de son propre corps, le grihasta, une fois les cérémonies du sacrifice accomplies, peut "converser avec les âmes des ancêtres et les Pitris, et leur poser des questions sur les mystères de *l'Etre* et les transformations de *l'impérissable*".

"Ensuite, après avoir éteint sa lampe, il doit la rallumer, mettre en liberté les mauvais esprits exclus de ce lieu par les cercles magiques, et quitter le sanctuaire des Pitris" [47]. **[51]**

L'école de Jamblique était distincte de celle de Plotin et de Porphyre, qui étaient très hostiles à la magie cérémonielle et à la théurgie pratique qu'ils tenaient pour dangereuses, quoique ces deux hommes éminents crussent fermement en elles. La *Magie théurgique ou bienveillante,* et la Goëtique ou nécromancie noire et mauvaise eurent la même réputation prédominante durant le premier siècle de l'ère chrétienne [48]. Mais jamais aucun des philosophes pieux et de haute moralité, dont la renommée est venue jusqu'à nous, pure de tout reproche, n'a pratiqué d'autre genre de magie que la théurgique ou *bienveillante* ainsi que la désigne Bulwer-Lytton. "Quiconque est bien instruit sur la nature des *apparences divinement lumineuses (Φέσματα)* connaît aussi pourquoi il est ordonné de s'abstenir de tout volatile (nourriture animale), et cela spécialement à ceux qui ont hâte d'être délivrés des rapports terrestres et d'être mis en relations avec les dieux célestes", dit Porphyre [49].

Tout en refusant de pratiquer lui-même la théurgie, Porphyre, dans sa *Vie de Plotin,* parle d'un prêtre d'Egypte qui, "à la requête d'un certain ami de Plotin (lequel ami pourrait bien être Porphyre lui-même, remarque Taylor), fit apparaître à Plotin, dans le temple d'Isis à Rome, le daimon familier, ou, en langage moderne, *l'Ange gardien de ce philosophe*" [50].

L'idée populaire qui a prévalu était que les théurgistes, aussi bien que les magiciens, opéraient des prodiges tels qu'évoquer les âmes ou ombres des héros et des dieux, et faisaient d'autres actes de thaumaturgie, grâce à des pouvoirs surnaturels.

YAJNA. – "Le Yajna", disent les Brahmanes, existe de toute éternité, car il procède de l'Etre-Suprême, le *Brahma-Prajapâti* dans lequel il était à l'état de sommeil depuis le "non commencement". Il est la clé du *Traividia,* la science trois fois sacrée, contenue dans les versets du Rig qui enseignent les Yagous ou les mystères des sacrifices. "Le Yajna" existe comme une

---

[47] *Book of Brahmanical Evocations*, part. III.

[48] Bulwer-Lytton. *Derniers jours de Pompéi*, p. 147.

[49] *Select Works*, p. 159.

[50] *Idem*, p. 92.

chose invisible, de tout temps ; il est comme la force latente de l'électricité dans la machine électrique, n'exigeant que le concours de certaines opérations de l'appareil approprié pour se manifester. On suppose qu'il s'étend de l'Ahavaniga ou feu du Sacrifice au ciel, formant un pont ou une échelle, grâce auxquels le sacrificateur peut communiquer avec le monde des dieux et des esprits et même monter vivant jusqu'à leurs demeures [51]. **[52]**

Ce *Yajna* est encore une des formes de l'Akasa, et le mot mystique qui l'appelle à l'existence, prononcé mentalement par le Prêtre, est le *Mot Perdu* recevant l'impulsion par la FORCE DE LA VOLONTÉ.

Pour compléter la liste, nous ajouterons maintenant que, dans le cours des chapitres suivants, toutes les fois que nous emploierons le mot *Archaïque,* nous entendrons les temps antérieurs à Pythagore. Par le mot *Ancien* nous désignons les temps qui ont précédé la venue de Mahomet, et lorsque nous parlerons du *Moyen âge* nous voudrons indiquer le temps écoulé de Mahomet à Martin Luther. Il sera seulement nécessaire d'enfreindre cette règle, lorsque, de temps en temps, ayant à parler des peuples d'une antiquité antérieure à Pythagore, nous adopterons l'usage commun en les appelant "Anciens".

*

*   *

Avant de clore ce chapitre initial, nous tenons à présenter quelques mots d'explication au sujet du plan de cet ouvrage. Son but n'est point d'imposer au public les vues personnelles et les théories de l'auteur ; il n'a pas non plus les prétentions d'une œuvre scientifique qui vise à révolutionner certains domaines de la pensée. C'est plutôt un abrégé sommaire des religions, des philosophies et des traditions universelles du genre humain, avec leur exégèse, dans l'esprit de ces doctrines secrètes dont aucune, grâce aux préjugés et à la bigoterie, n'est parvenue à la chrétienté autrement que sous une forme tellement mutilée, qu'il est impossible de les juger sainement. Depuis le temps des malheureux philosophes du moyen âge, les derniers qui aient eu le courage de traiter ces doctrines secrètes dont ils étaient les dépositaires, peu d'hommes ont osé braver la persécution et les préjugés, en enregistrant leur savoir. En

---

[51] *Aytareya Brahmana*. Introduction.

thèse générale ces rares fidèles n'ont jamais rien écrit pour le public, mais seulement pour ceux de leur époque et des temps postérieurs qui possédaient la clé de leur langage. La multitude qui ne comprend ni eux ni leur doctrine, s'est habituée à les considérer *en masse* comme des charlatans ou des rêveurs. De là le mépris si peu mérité dans lequel est graduellement tombée l'étude de la plus noble des sciences, celle de l'homme spirituel.

En entreprenant de faire des recherches au sujet de la prétendue infaillibilité de la Science et de la Théologie Modernes, l'auteur a été forcé, même au risque de passer pour prolixe, de faire constamment des comparaisons entre les idées, les découvertes et les prétentions de leurs représentants, et celles des philosophes et des instructeurs religieux de l'antiquité. Des choses séparées **[53]** par de longs siècles ont été ainsi rapprochées, car c'est seulement ainsi que la priorité et l'analogie des découvertes et des dogmes peuvent être déterminées. En discutant les mérites de nos savants contemporains, leurs propres aveux d'échecs dans les recherches expérimentales de mystères impénétrables, de chaînons manquants à leurs théories, leur inaptitude à comprendre les phénomènes naturels et leur ignorance des lois du monde causal, ont établi la base de la présente étude. La Psychologie a été si négligée, et l'Orient est si éloigné, que peu de nos chercheurs iront étudier cette science, là ou seulement elle est comprise ; nous passerons donc particulièrement en revue les spéculations et l'attitude des autorités reconnues, au sujet des phénomènes psychologiques modernes, qui ont commencé à se manifester à Rochester et qui se sont maintenant répandus dans l'univers entier. Nous *désirons montrer comment leurs fréquents échecs étaient inévitables et comment ils continueront fatalement à l'être, jusqu'à ce que ces prétendues autorités de l'Occident viennent trouver les Brahmanes et les Lamas de l'Extrême-Orient, pour leur demander humblement de leur apprendre l'alphabet de la véritable science.* Nous n'avons formulé contre les savants aucune accusation qui ne soit justifiée par leurs propres publications, et si nos citations des annales de l'antiquité dépouillent quelques-uns d'entre eux de ce que jusqu'ici ils avaient considéré comme des lauriers bien acquis, la faute en est à la Vérité et non pas à nous. Aucun homme digne du titre de philosophe, ne voudrait se parer des honneurs qui appartiennent à un autre.

Profondément intéressé à la titanesque lutte actuellement engagée entre le matérialisme et les aspirations spiritualistes du genre humain, notre constant effort a été de réunir dans les chapitres suivants, comme

autant d'armes dans un arsenal, tous les faits et tous les arguments qui peuvent aider le spiritualisme à triompher. Enfant chétif et informe, le matérialisme d'Aujourd'hui est né du brutal Hier. A moins que sa croissance ne soit arrêtée, il pourrait se rendre maître de nous ! Il est l'enfant bâtard de la Révolution française, une réaction contre des siècles de répression et de bigoterie religieuse. Pour éviter l'écrasement de ces aspirations spirituelles, la destruction de ces espérances, la mort de cette intuition qui nous enseigne l'existence d'un Dieu et d'un au-delà, nous devons montrer nos fausses théologies dans toute leur difformité, et faire la distinction entre la religion divine et les dogmes humains. Notre voix s'élève en faveur de la liberté spirituelle, et nous plaidons pour l'affranchissement de toute tyrannie, que ce soit celle de la SCIENCE ou celle de la THÉOLOGIE.

[55]

PREMIÈRE PARTIE

—

SCIENCE

—

"L'INFAILLIBILITE" DE LA SCIENCE MODERNE

CHAPITRE PREMIER

—

DE VIEILLES CHOSES SOUS DES NOMS NOUVEAUX

"*Ego sum qui sum*".

Axiome de Philosophie Hermétique.

Nous avons commencé notre recherche au point où la conjecture moderne replie ses ailes infidèles. Et, pour nous, nous avions les éléments communs de science que les sages d'aujourd'hui méprisent comme d'extravagantes chimères, ou dont ils désespèrent d'explorer les mystères insondables.

BULWER-LYTTON, *Zanoni.*

Il existe quelque part, dans ce vaste univers, un vieux Livre – un livre tellement vieux que nos modernes antiquaires pourraient examiner ses pages un temps infini et cependant ne pas s'accorder tout à fait quant à la nature du support sur lequel il est écrit. C'est le seul exemplaire original existant actuellement. Le plus ancien document hébreu sur la science occulte – le *Siphra Dzeniouta – a* été compilé d'après ce livre et ce fut à une époque où on le considérait déjà comme une relique littéraire. Une de ses illustrations représente la Divine Essence émanant d'Adam [52] comme un arc lumineux en train de former un cercle. Après avoir atteint le plus haut point de la circonférence, la Gloire ineffable se courbe pour revenir vers la terre et amène dans son tourbillon un type supérieur d'humanité. Plus elle approche de notre planète plus l'Emanation devient ombreuse, si bien qu'en touchant le sol, elle est aussi noire que la nuit.

---

[52] Adam est ici employé dans le sens du mot grec Anthropos

D'après les philosophes hermétistes de tous les temps (et leur conviction serait basée sur une expérience de soixante-dix mille ans) [53], la matière, en raison du péché, devient, au cours des temps, plus grossière et plus dense que lors de la formation de l'homme ; au commencement, le corps humain était d'une **[58]** nature semi-éthérée et, avant la chute, l'homme communiquait librement avec les univers maintenant invisibles. Mais, depuis, la matière est devenue la formidable barrière entre nous et le monde des esprits. Les plus vieilles traditions ésotériques enseignent aussi qu'avant l'Adam mystique, de nombreuses races d'êtres humains ont vécu et sont mortes, chacune faisant place à une autre. Ces types antérieurs étaient-ils plus parfaits ? L'un d'eux appartenait-il à cette race ailée d'hommes mentionnée par Platon dans *Le Phèdre ?* La solution de ce problème est du domaine de la science. Les cavernes de France et les reliques de l'âge de pierre fournissent un point de départ.

En cours de cycle, les yeux de l'homme s'ouvrirent de plus en plus jusqu'au moment où il vint à connaître "le bien et le mal" autant que les Elohim eux-mêmes. Ayant atteint son apogée, le cycle commença sa courbe descendante. Lorsque l'arc atteignit un certain point qui le plaçait parallèlement à la ligne fixe de notre plan terrestre, l'homme fut pourvu par la nature "de vêtements de *peau*" *et* le Seigneur Dieu "les revêtit".

Cette croyance à la préexistence d'une race beaucoup plus spirituelle que celle à laquelle nous appartenons maintenant, peut être suivie en remontant les traditions les plus anciennes de presque chaque peuple. Dans l'ancien manuscrit Quiché, publié par Brasseur de Bourbourg – le *Popol Vuh* – les premiers hommes sont désignés comme appartenant à une race douée de la raison et de la parole, dont la vue était illimitée, connaissant, d'emblée, toutes choses. D'après Philon le Juif, l'air est rempli d'une multitude d'esprits, dont certains sont affranchis du mal et immortels, d'autres pernicieux et mortels. "Nous descendons des enfants *d'EL* et nous devons redevenir les enfants d'EL". La déclaration du gnostique anonyme qui a écrit *l'Evangile selon saint Jean* est claire : "A tous ceux qui L'ont reçu, c'est-à-dire à tous ceux qui pratiquent la doctrine ésotérique de Jésus, Il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu." Cette déclaration désigne la même croyance. "Ne savez-vous point que vous êtes des

---

[53] Les traditions des Cabalistes orientaux prétendent que leur science est plus ancienne encore. Les savants modernes peuvent en douter et rejeter cette prétention. Mais ils ne peuvent point démontrer qu'elle est fausse.

Dieux ?"s'écrie le Maître. Platon décrit admirablement dans *Le Phèdre,* l'état antérieur de l'homme et ce qu'il redeviendra : avant et après la "perte de ses ailes "" quand "il vivait parmi les dieux et qu'il était lui-même un dieu dans le monde aérien". Depuis les temps les plus reculés, les philosophies religieuses ont envisagé que l'Univers entier était rempli d'êtres divins et spirituels de diverses races. De l'une d'elles, dans le cours des âges, sortit Adam, l'homme primitif.

Les Kalmoucks et quelques tribus de Sibérie décrivent aussi dans leurs légendes des créations antérieures à notre race présente. Ces êtres, disent-ils, étaient doués de connaissances presque **[59]** sans limites et, dans leur audace, ils allèrent jusqu'à la menace de se révolter contre le grand Esprit, leur chef. Pour les punir de leur présomption et les humilier, il les enferma *dans des corps* et, de cette façon, enferma leurs sens. Ils ne peuvent s'évader que par un long repentir, la purification et le développement. Suivant eux, leurs *Shamans* jouissent, à l'occasion, des pouvoirs divins possédés autrefois par tous les êtres humains.

La Bibliothèque Astor, de New-York, s'est récemment enrichie du fac-similé d'un Traité Egyptien de médecine écrit au XVIème siècle avant Jésus-Christ (ou, plus précisément, en 1552), ce qui, selon la chronologie communément adoptée, est l'époque où Moïse avait juste 21 ans. L'original est écrit sur l'écorce intérieure d'un *Cyperus papyrus* et le professeur Schenk, de Leipzig, l'a déclaré non seulement authentique mais encore le plus parfait qu'on ait jamais vu. Il consiste en une simple feuille de papyrus jaune foncé, de la plus belle qualité, 30 centimètres de large sur plus de 20 mètres de long et formant un rouleau divisé en 110 pages, toutes soigneusement numérotées. Il a été acheté en Egypte en 1872-1873 par l'archéologue Ebers "d'un riche arabe de Luxor". La *New-York Tribune,* commentant ce fait, s'exprime ainsi : "ce papyrus porte en lui-même la preuve qu'il est un des *six Livres Hermétiques sur la Médecine* mentionnés par Clément d'Alexandrie."

L'éditeur dit en outre : "Au temps de Jamblique, en 363 après J.-C., les prêtres Egyptiens montraient quarante-deux livres qu'ils attribuaient à Hermès (Thuti). Parmi ces livres, au dire de cet auteur, trente-six contenaient l'histoire de toutes les connaissances humaines : les six derniers traitaient de l'anatomie, de la pathologie, des affections des yeux,

des instruments de chirurgie, et des médicaments [54]. Le papyrus d'Ebers est, incontestablement, l'un de ces anciens ouvrages hermétiques."

Si un rayon de lumière aussi éclatant a été projeté sur la science ancienne des Egyptiens par la rencontre fortuite (?) d'un archéologue allemand avec un riche Arabe de Luxor, comment pouvons-nous savoir quel rayon de soleil peut se glisser dans les cryptes sombres de l'histoire, grâce à quelque rencontre également fortuite entre quelque autre Egyptien fortuné et quelque autre étudiant entreprenant de l'antiquité !

Les découvertes de la science moderne ne sont point en désaccord avec les plus anciennes traditions qui attribuent une incroyable antiquité à notre race. Ces dernières années, la géologie, qui jusqu'alors n'avait pu trouver trace de l'homme antérieurement à la période tertiaire, a découvert avec preuves irréfutables à l'appui, **[60]** que l'existence de la race humaine est antérieure à la dernière glaciation d'Europe, c'est-à-dire remontent à plus de 250.000 ans. C'est une rude pilule à avaler, pour la Théologie Patristique, mais c'est un fait accepté par les anciens philosophes.

De plus, des outils fossiles ont été retrouvés en même temps que des restes humains qui prouvent que l'homme chassait à ces époques reculées et savait faire du feu. Mais le dernier pas dans cette recherche de l'origine de la race n'a point encore été fait. La science s'arrête court en attendant de nouvelles preuves. Malheureusement, l'anthropologie et la psychologie ne possèdent pas de Cuvier ; les géologues et les archéologues sont incapables de reconstruire, d'après les fragments découverts, jusqu'à présent, le squelette complet de l'homme triple physique, intellectuel et spirituel. Les outils fossiles de l'homme qu'on a découverts, sont d'autant plus mal dégrossis et plus grossiers que la géologie pénètre plus avant dans les entrailles de la terre : d'où la science conclut que plus on approche de l'origine des hommes, plus ils ont dû être sauvages et proches de la brute. Etrange logique ? Les restes trouvés dans les grottes de Devon prouvent-ils qu'il n'existait point de races contemporaines qui fussent éminemment civilisées ? Lorsque la population actuelle de la terre aura disparu, si quelque archéologue de la "race future" creuse le sol et y découvre des instruments ayant appartenu à l'une de nos tribus de l'Inde ou de l'île

---

[54] Clément d'Alexandrie assure que, de son temps, les prêtres Egyptiens possédaient quarante-deux livres canoniques.

d'Andaman, pourra-t-il légitimement conclure que les hommes du XIX[ème] siècle "sortaient à peine de l'âge de pierre"

C'était, récemment, la mode de souligner "les insoutenables conceptions d'un passé inculte". *Comme s'il était possible de masquer sous une épigramme les emprunts intellectuels grâce auxquels les réputations de tant de philosophes modernes se sont établies !* Tyndall est toujours prêt à dénigrer les philosophes de l'antiquité – dont pourtant plus d'un savant distingué a retiré honneur et crédit en se bornant à vêtir leurs idées à sa façon ; ainsi les géologues semblent de plus en plus enclins à tenir pour établi que toutes les races archaïques étaient simultanément dans la plus grossière barbarie. Mais ce n'est pas l'opinion de tous les gens faisant autorité. Quelques-uns des plus éminents soutiennent même le contraire. Max Muller, par exemple, dit : "Bien des choses nous sont encore inintelligibles : le langage hiéroglyphique de l'antiquité ne nous révèle que la moitié des intentions inconscientes de l'esprit. Cependant, quel que soit le climat où nous la trouvions, plus l'image de l'homme se dresse devant nous, plus elle nous paraît noble et pure dès le commencement. Peu à peu, nous apprenons à comprendre même ses erreurs, et nous commençons même à interpréter ses rêves. Aussi loin que nous puissions **[61]** remonter d'après les traces que l'homme a laissées, dans les couches les plus profondes de l'histoire, nous constatons le don divin d'une intelligence saine et sobre dont il fut doté dès le début. Aussi l'idée d'une humanité émergeant lentement des bas-fonds de la bestialité ne peut plus être soutenue" [55].

Comme l'on prétend qu'il n'est point philosophique de rechercher les causes premières, les savants ne s'occupent aujourd'hui que d'examiner leurs effets physiques. Le champ d'investigation se trouve alors limité par la nature physique. Lorsqu'une fois ses limites seront atteintes, les recherches devront s'arrêter et il faudra recommencer le travail. Avec tout le respect qu'on leur doit, nos savants ressemblent à des écureuils dans leurs cages ; ils sont, eux, condamnés à tourner et à retourner sans cesse leur "matière". La science est une grande puissance et ce n'est point à nous, pygmées, qu'il appartient de la discuter. Mais les "savants"eux-mêmes ne sont pas plus la science personnifiée que les hommes de notre planète ne sont la planète elle-même, Nous n'avons pas le droit de demander au

---

[55] *Chips from a german Work Shop*. Vol.II, p.7, *Comparative Mythology*.

"philosophe de nos jours" d'accepter sans discussion une description géographique du côté obscur de la lune, nous n'avons pas davantage le pouvoir de le contraindre à cet égard. Mais si, par suite de quelque cataclysme lunaire, un sélénite était transporté dans la sphère d'attraction de notre atmosphère, et s'il débarquait sain et sauf à la porte du Dr Carpenter, ce dernier pourrait être justement accusé de manquer à son devoir professionnel s'il laissait échapper cette occasion de résoudre un problème physique.

Pour un homme de science c'est toujours blâmable de se refuser à des recherches au sujet d'un phénomène nouveau ; que ce phénomène se manifeste à lui sous la forme d'un homme tombé de la lune, ou qu'il s'agisse d'un fantôme apparu dans la ferme Eddy.

Que ce soit par la méthode d'Aristote ou celle de Platon, nous n'avons pas besoin de nous attarder à la rechercher ; Mais c'est un fait, qu'on prétend que les deux natures – interne et externe – de l'homme, étaient parfaitement connues des anciens andrologues. Malgré les hypothèses superficielles des géologues, nous commençons à recueillir presque chaque jour des preuves qui corroborent les assertions de ces philosophes.

Ils divisaient en cycles les interminables périodes de l'existence humaine sur cette planète. Dans chaque cycle, le genre humain atteignait, graduellement, le point culminant de la plus haute civilisation pour retomber ensuite, graduellement, dans la barbarie la plus abjecte. La hauteur à laquelle la race, dans sa montée, est plusieurs fois parvenue ne peut être que vaguement **[62]** soupçonnée, grâce aux monuments antiques et merveilleux qui survivent, et en lisant les descriptions qu'Hérodote a laissées d'autres œuvres extraordinaires dont il ne reste plus de traces aujourd'hui. Même à son époque, les structures gigantesques de maintes pyramides et de bien des temples renommés n'étaient déjà plus que des monceaux de ruines. Dispersés par la main impitoyable du Temps, ces monuments sont décrits par le Père de l'Histoire comme "les témoins vénérables de la gloire depuis longtemps abolie de nos ancêtres". Il "évite de parler des choses divines" et il ne donne à la postérité que l'imparfaite description, d'après ouï-dire, de quelques merveilleuses chambres souterraines du Labyrinthe où gisaient – et gisent encore – cachés, les restes sacrés des Rois Initiés.

Nous pouvons encore nous faire une idée du haut degré de civilisation atteint à certaines périodes de l'antiquité par les descriptions historiques de l'âge des Ptolémées. Cependant, à cette époque déjà, les arts et les sciences étaient considérés comme en décadence et bien des secrets en étaient perdus. Dans les récentes fouilles de Mariette Bey, au pied des Pyramides, on a exhumé des statues en bois et d'autres reliques qui montrent que, longtemps avant la période des premières dynasties de l'Egypte, on était parvenu à une perfection et à un raffinement artistique capable d'exciter l'admiration des plus ardents panégyristes de l'art grec. Bayard Taylor décrit ces statues dans une de ses conférences et nous dit que la beauté des têtes aux yeux de pierres précieuses et aux paupières de cuivre ne peut point être surpassée. Bien au-dessous de la couche de sable dans laquelle ont été trouvés les restes qui figurent dans les collections de Lepsius, d'Abbott et du *British Museum,* on a trouvé enfouies des preuves tangibles de la doctrine Hermétique des Cycles que nous avons exposées déjà.

Le Dr Schlieman, l'Helléniste enthousiaste, a découvert récemment, au cours de fouilles pratiquées en Troade, des preuves nombreuses du changement graduel de la barbarie à la civilisation et de la civilisation à la barbarie. Si les hommes antédiluviens ont donc été nos maîtres en certaines sciences, s'ils ont connu et merveilleusement pratiqué des arts que nous tenons maintenant pour perdus, ils peuvent également avoir excellé dans les sciences psychologiques. Une pareille hypothèse peut être tenue pour aussi raisonnable que toute autre jusqu'à ce que quelque preuve du contraire vienne l'infirmer.

Tout vrai *savant* admet qu'à bien des égards le savoir humain est encore dans l'enfance. Est-ce parce que notre Cycle a commencé à une époque relativement récente ? Ces *Cycles,* suivant la philosophie chaldéenne, *n'embrassent pas tout le genre humain en même temps.* Le professeur Draper confirme partiellement cette **[63]** théorie : il dit que les périodes que la géologie "a trouvées commodes pour diviser la marche de l'homme dans la civilisation, ne sont pas des époques infranchissables, qu'elles ne valent pas simultanément pour toute la race humaine". Il donne comme exemples les Indiens nomades de l'Amérique qui, en ce moment, sortent à peine de l'âge de pierre. Ainsi, plus d'une fois, par mégarde, les savants ont confirmé le témoignage des anciens.

Tout cabaliste, bien au courant du système des nombres de Pythagore et de sa géométrie, peut démontrer que les idées métaphysiques de Platon

étaient fondées sur les principes mathématiques les plus stricts. "Les vraies mathématiques, dit le *Magicon,* sont cette chose avec laquelle toutes les sciences supérieures ont une étroite connexion ; les mathématiques ordinaires ne sont qu'une trompeuse fantasmagorie. Leur infaillibilité, tant vantée, vient uniquement de ce qu'elles ont pour bases des matériaux, des conditions et des références dont elles se réclament". Les savants qui croient avoir adopté la méthode d'Aristote tout simplement parce qu'ils se traînent, à moins qu'ils ne courent ou remontent, des particuliers démontrés aux universaux, glorifient cette méthode de philosophie inductive et repoussent celle de Platon qu'ils accusent de n'être pas substantielle. Le professeur Draper déplore que des mystiques spéculatifs, tels qu'Ammonius Saccas et Plotin, aient pris la, place des "sévères géomètres de d'ancien museum" [56]. Il oublie que, de toutes les sciences, la géométrie est la seule qui procède des universaux aux particuliers, or c'est précisément la méthode adoptée par Platon dans sa philosophie. Tant que la science exacte limitera ses observations aux choses physiques, et progressera à l'instar d'Aristote, elle ne pourra certainement pas échouer. Mais, quoique le monde matériel n'ait pas de bornes pour nous, il n'en est pas moins limité et, par conséquent, le matérialisme tournera, éternellement, dans ce cercle vicieux, impuissant à s'élever plus haut que la circonférence ne le lui permettra. La théorie cosmologique des nombres que Pythagore avait apprise des hiérophantes égyptiens est seule capable de réconcilier les deux unités : la matière et l'esprit, et permet à chacune d'elles de démontrer l'autre, mathématiquement.

Les nombres sacrés de l'Univers, dans leur combinaison ésotérique, résolvent le grand problème, expliquent la théorie du rayonnement et le cycle des émanations. Les ordres inférieurs, avant de se développer en ordres supérieurs, doivent émaner des ordres spirituels plus élevés et, arrivés au point tournant, être réabsorbés de nouveau dans l'infini. **[64]**

La physiologie, comme tout le reste, en ce monde de constante évolution, est sujette à la révolution cyclique. Comme elle paraît maintenant émerger à peine des ombres de l'arc inférieur, il pourra être démontré un jour qu'elle avait atteint le plus haut point de la circonférence longtemps avant l'époque de Pythagore.

---

[56] *Conflit entre la Religion et la Science*, ch. I.

Mochus le Sidonien, physiologiste qui professait la science de l'anatomie, florissait longtemps avant le Sage de Samos et ce dernier reçut les instructions sacrées des disciples et des descendants de Mochus. Pythagore, le pur philosophe profondément versé dans les phénomènes les plus élevés de la nature, noble héritier de la science antique, eut l'ambition grandiose de délivrer l'âme de l'entrave des sens et de la contraindre à se rendre compte de sa puissance : aussi doit-il vivre éternellement dans la mémoire des hommes.

Le voile impénétrable du secret absolu était jeté sur les sciences enseignées dans le sanctuaire. Telle est la cause du dénigrement des philosophies antiques. Platon et Philon le juif ont même été accusés, par plusieurs commentateurs, d'absurdes inconséquences : alors que le sens caché dans le dédale des contradictions métaphysiques si embarrassantes pour le lecteur du *Timée,* n'est que trop évident. Mais Platon a-t-il jamais été lu avec compréhension par ceux qui se sont donné la mission d'expliquer les classiques ? C'est la question qui s'impose en raison des critiques que l'on trouve dans des auteurs tels que Stalbaüm, Schleirmacher, Ficinus *(Traduction latine),* Heindorf, Sydenham, Buttmann, Taylor et Burges. Pour ne rien dire des autres dont l'autorité est moindre. Les allusions voilées, faites par le philosophe grec, aux choses ésotériques ont, évidemment, dérouté au dernier point ces commentateurs. Non seulement ils suggèrent avec un sang-froid éhonté que, dans certains passages difficiles, c'était une autre phraséologie qu'on voulait certainement employer ; mais encore, dans certains cas, ils font des changements audacieux. Le vers d'Orphée : Son *chant clôt l'ordre de la sixième race*... Qui ne peut être interprété que comme une allusion à la sixième race développée dans les évolutions consécutives des sphères [57] fait dire à Burges que ce vers "était, *évidemment, tiré d'une cosmogonie dans laquelle l'homme est censé avoir été créé le dernier* [58]. Lorsqu'on entreprend d'éditer les ouvrages d'un autre, ne devrait-on pas, au moins, comprendre ce que veut dire l'auteur ?

En vérité, les anciens philosophes paraissent être, généralement, considérés par nos critiques modernes, mêmes les plus affranchis de préjugés, comme dépourvus de cette profondeur et de cette **[65]** parfaite

---

[57] Dans un autre passage, nous expliquons avec quelque minutie la philosophie Hermétique de l'évolution des sphères et de leurs diverses races.

[58] Burges. *Œuvres de Platon,* p. 207, note.

connaissance des sciences exactes dont notre siècle se vante tant. On va même jusqu'à mettre en doute qu'ils aient compris le principe scientifique fondamental : Ex *nihilo nihil fit*. S'ils ont soupçonné l'indestructibilité de la matière – disent ces commentateurs – c'est moins en vertu d'une formulé solidement établie que d'un raisonnement intuitif et par analogie.

Nous soutenons l'opinion contraire. Les spéculations de ces philosophes sur la matière étaient ouvertes à la critique publique, mais leur enseignement, touchant les choses de l'esprit, étaient profondément ésotérique. Liés par serment au secret et au religieux silence sur les questions abstraites relatives aux rapports entre l'esprit et la matière, ils rivalisaient d'ingéniosité pour dissimuler leurs véritables opinions.

La doctrine de la *métempsycose* a été amplement ridiculisée par les savants et rejetée par les théologiens. Pourtant, si elle avait été comprise, correctement dans son application à l'indestructibilité de la matière et l'immortalité de l'esprit, on aurait reconnu que c'était une conception sublime. Ne devrions-nous pas étudier la question en nous plaçant au point de vue des anciens avant de nous hasarder à jeter le discrédit sur ceux qui l'enseignaient ? La solution du grand problème de *l'éternité* n'appartient ni à la superstition religieuse ni au grossier matérialisme. L'harmonie et l'équiformité mathématique de la double évolution – spirituelle et physique – ne sont élucidées que dans les nombres universaux de Pythagore : son système fut complètement bâti sur ce qu'on appelle "le Discours métrique" des *Védas* Hindous. C'est tout récemment à peine qu'un des plus érudits des sanscritistes, Martin Haug, entreprit la traduction de *l'Aitareya Brahmana* du Rig-*Véda,* jusqu'alors tout à fait inconnu : ses explications établissent, sans conteste, l'identité des systèmes Pythagoricien et Brahmanique. Dans l'un comme l'autre, la signification ésotérique est tirée du nombre : dans le premier, de la relation mystique de chaque nombre avec tout ce qui est intelligible pour l'esprit de l'homme ; et, dans le second, du nombre des syllabes dont chaque vers des *Mantras* est formé. Platon, l'ardent disciple de Pythagore, avait adopté si complètement ce système, qu'il soutenait que le *dodécaèdre* était la figure géométrique employée par le *Demiurge* pour édifier l'univers. Quelques-uns de ces chiffres avaient une signification particulièrement solennelle. Par exemple, *quatre,* dont le dodécaèdre est le triple, était tenu pour sacré par les Pythagoriciens. C'est le carré parfait et aucune des lignes qui le limitent ne dépasse l'autre d'un seul point. C'est l'emblème de la justice morale et de l'équité divine géométriquement exprimée. Tous les pouvoirs, toutes les

grandes symphonies de la nature physique et spirituelle se trouvent inscrites dans le carré parfait : le nom ineffable **[66]** de Celui qui, autrement, n'aurait pas de nom susceptible d'être prononcé, était remplacé chez les anciens mystiques par ce nombre sacré QUATRE et constituait pour eux le plus impérieux et le plus solennel des serments : la *Tétractys.*

Si la métempsycose de Pythagore pouvait être complètement expliquée et comparée, avec la théorie moderne, de l'évolution, on verrait qu'elle lui restitue tous les chaînons manquant à sa chaîne. Mais qui parmi nos savants voudrait perdre ses moments précieux à étudier les divagations des anciens ? Malgré les preuves, non seulement ils contestent aux peuples des temps archaïques, mais encore aux philosophes des temps anciens, toute connaissance positive du système Héliocentrique. Les "Vénérable Bede", les Augustin, les Lactance semblent avoir étouffé sous leur ignorance dogmatique toute foi dans les théologiens plus anciens des siècles pré-chrétiens. Mais, aujourd'hui, la philologie et une connaissance plus approfondie de la littérature sanscrite nous ont, en partie, mis à même de laver les anciens de ces imputations imméritées. Dans les *Védas,* par exemple, nous trouvons la preuve positive que depuis plus de 2.000 ans avant J.-C. les sages et les érudits Hindous ont connu la sphéricité de notre globe et le système Héliocentrique. Il s'ensuit que Pythagore et Platon connaissaient bien ces vérités astronomiques, car Pythagore avait acquis la science en Inde, ou de gens qui y étaient allés et Platon répétait fidèlement ses enseignements. Nous citerons deux passages de *l'Aitareya Brahmana.*

Dans le. "Mantra du Serpent" [59], le *Brahmana* déclare : Ce *Mantra* est celui qui a été vu par la Reine des Serpents, *Sarparajni ; parce* que la terre *(iyam)* est la Reine des Serpents, car elle est la mère et la reine de tout ce qui se meut *(sarpat).* Au commencement, elle n'était qu'une tête (ronde) sans cheveux, c'est-à-dire sans végétation. Elle perçut alors ce *Mantra* qui confère à ceux qui le connaissent le pouvoir de prendre toutes les formes qu'ils peuvent désirer. Elle "prononça le *Mantra*", c'est-à-dire : elle fit le sacrifice aux dieux et, en conséquence, elle put immédiatement revêtir une apparence tachetée, elle devint bariolée et put reproduire toutes les formes à sa convenance, *changeant* une forme *en une autre.* Ce *Mantra* commence par les mots : *Ayam gaûh pris'nir akramit* (X, 189)".

---

[59] Texte sanscrit de *l'Aitareya Brahmana, Rig-Véda,* V, ch. II, vers 23.

Cette description de la terre sous la forme d'une tête *ronde* et *chauve, molle* au début, *durcissant* ensuite après avoir reçu le souffle du dieu Vâyou, le seigneur de l'air, suggère forcément l'idée que les auteurs des livres sacrés Védiques savaient que la terre était *ronde ou* sphérique, qu'elle avait été en outre une masse **[67]** *gélatineuse* au début, qu'elle se refroidit peu à peu, sous l'influence de l'air et du temps. Voilà pour leur connaissance de la sphéricité de notre globe. Nous allons maintenant offrir le témoignage sur lequel nous basons notre assertion que les Hindous étaient parfaitement au courant du système Héliocentrique, deux mille ans, au moins, avant J.-C.

Dans le même traité, le *Hotar* (prêtre) est instruit de la manière dont les *Shastras* doivent être répétés et comment les phénomènes du lever et du coucher du soleil doivent être expliqués. Il y est dit : "L'agnishtoma est celui (ce dieu) qui brûle. Le soleil *ne se couche ni ne se lève jamais ; lorsqu'on* croit que le soleil est couché, il *ne l'est pas* ; on se trompe, car, étant arrivé au bout de la journée, il produit deux effets opposés : la nuit pour ce qui est dessous et le jour de l'autre côté. Lorsqu'on se figure, le matin, que le soleil se lève, voici ce qu'il fait : ayant atteint l'extrémité de la nuit, il se met à produire deux effets opposés : le jour pour ce qui est dessous et la nuit de l'autre côté. De fait, le soleil ne se couche jamais et il ne se couche pas pour celui qui a cette connaissance." [60].

Cette phrase est tellement concluante que le traducteur du *Rig-Véda*, le Dr Haug, lui-même, est forcé de le faire remarquer et il dit que ce passage contient "la *négation* de l'existence d'un lever et d'un coucher du soleil", et que l'auteur suppose *donc* que le soleil "reste toujours dans sa même haute position" [61].

Dans un des plus anciens *Nivids,* Rishi Routsa, un sage hindou de l'antiquité la plus reculée, explique l'allégorie des premières lois imposées aux corps célestes. Pour avoir fait ce qu'elle n'aurait pas dû faire, Anâhit (Anaïtis ou Nana, la Vénus Perse), représentant la terre dans la légende, est condamnée à tourner en rond autour du soleil. Les *Sattras ou* sessions des sacrifices [62] prouvent d'une façon incontestable que, dès le XVIIIème ou le XXème siècle avant J.-C., les Hindous avaient fait des progrès considérables

---

[60] *Aitareya Brahmana*, livre III, c. v., 44.

[61] *Aitareya Brahm.*, vol. II, p. 242.

[62] *Ait. Brahm., livre IV.*

en astronomie. Les *Sattras* duraient un an "et n'étaient pas autre chose qu'une imitation de la course annuelle du soleil. Ils étaient divisés en deux parties distinctes, dit Haug, et chacune d'elles était composée de six mois de trente jours l'un. Entre les deux, se trouvait le *Vishouvan* (équateur ou jour central) coupant le *Sattras* entier en deux moitiés[63]. Ce savant, quoiqu'il assigne la composition de l'ensemble des *Brahmanas* à la période qui va de 1400 à 1200 avant J.-C., est d'avis que le plus ancien de ces hymnes peut être placé tout au commencement de la littérature védique, **[68]** entre 2400 et 2000 avant J.-C. Il ne voit point de raison pour considérer les Védas comme moins anciens que les livres sacrés des Chinois. Or, comme le *Shu King, ou Livre d'Histoire* et les chants de sacrifice du *Shi King, ou Livre des Odes,* ont une antiquité démontrée remontant à 2200 avant J.-C. nos philologues pourraient encore être obligés, avant longtemps, d'avouer qu'en matière de connaissances astronomiques les Hindous antédiluviens étaient leurs maîtres.

De toutes façons, des faits prouvent que certains calculs astronomiques étaient aussi corrects chez les Chaldéens du temps de Jules César, qu'ils le sont aujourd'hui. Lorsque le calendrier fut réformé par le conquérant, on trouva que l'année civile correspondait si peu avec les saisons que l'été se confondait avec les mois d'automne et les mois d'automne avec le plein hiver. C'est Sosigène, l'astronome chaldéen, qui rétablit l'ordre dans ce chaos en reculant le 25 mars de quatre-vingt-dix-jours et en le faisant ainsi correspondre avec l'équinoxe vernale, et ce fut encore Sosigène qui fixa la longueur des mois *telle qu'elle subsiste aujourd'hui.*

En Amérique, l'armée de Montézuma trouva que 1e calendrier des Aztèques donnait un nombre égal de jours et de semaines à chaque mois. L'extrême correction de leurs calculs astronomiques ne permit aux vérifications ultérieures de relever aucune erreur, tandis que les Européens qui débarquèrent au Mexique en 1519 étaient, grâce au calendrier Julien, en avance de onze jours à peu près sur le temps exact.

C'est aux traductions scrupuleuses et inestimables des Livres Védiques et aux recherches personnelles du Dr Haug, que nous devons les renseignements qui corroborent les prétentions des philosophes Hermétiques. On peut facilement prouver que la période de Zarathustra

---

[63] *Septenary Institutions ; Stone him to Death*, p. 20.

Spitama (Zoroastre) est d'une antiquité inimaginable. Les *Brahmanas,* auxquels Haug attribue une existence de 4.000 ans, racontent les guerres religieuses entre les anciens Hindous qui vivaient dans les temps prévédiques et les Iraniens. Les combats entre les *Devas* et les *Asouras,* les premiers représentant les Hindous et les seconds les Iraniens, sont narrés tout au long dans les livres sacrés. Comme le prophète Iranien fut le premier à s'insurger contre ce qu'il appelait "l'idolâtrie" des Brahmanes, le premier qui les qualifia de *devas* (diables), à quelle époque remontait donc cette crise religieuse ?

"Cette lutte, répond le Dr Haug, doit avoir paru aux auteurs des *Brahmanas* remonter aussi loin que les exploits du roi Arthur aux écrivains anglais du XIXème siècle".

Tous les philosophes de quelque notoriété ont admis et soutenu la doctrine de la métempsycose l'exprimant plus ou moins intelligiblement, dans son sens ésotérique, telle qu'elle était **[69]** enseignée par les Brahmanes, les Bouddhistes et plus tard par les Pythagoriciens. Origène et Clément d'Alexandrie, Synésius et Chalcidius y croyaient tous et les gnostiques, reconnus incontestablement par l'histoire comme les hommes les plus raffinés, les plus érudits et les plus éclairés [64], croyaient également tous à la métempsycose. Socrate professait des doctrines identiques à celles de Pythagore : tous deux, pour expier leur philosophie divine, périrent de mort violente. La populace à toujours été la même dans tous les temps. Le matérialisme était et sera toujours aveugle aux vérités spirituelles. Ces philosophes soutenaient, d'accord avec les Hindous, que Dieu avait infusé dans la matière une parcelle de Son Divin Esprit qui anime et meut chaque particule. Ils enseignaient que les hommes ont *deux âmes,* de nature diverse et différant tout à fait : l'une est périssable, c'est l'Ame Astrale ou le corps interne fluidique ; l'autre est incorruptible et immortelle, c'est *l'Augoeidès* ou parcelle de l'Esprit Divin. L'Ame Astrale, mortelle, périt à chaque changement graduel, au seuil de chaque nouvelle sphère, et se transforme, en se purifiant, à chaque nouvelle incarnation. L'homme astral, tout intangible et invisible qu'il puisse être pour nos sens mortels et terrestres, est encore composé de matière, quoiqu'elle soit sublimée.

---

[64] Voir Gibbon. "*Decline and Fall of the Roman Empire*".

Pour des raisons politiques à lui personnelles, Aristote gardait un silence prudent sur certaines doctrines ésotériques, cependant il exprimait très clairement son opinion à ce sujet. Pour lui, les âmes humaines étaient des émanations de Dieu finalement résorbées dans la Divinité. Zénon, fondateur des Stoïciens, enseignait qu'il y a dans la nature deux qualités éternelles : l'une active ou masculine, l'autre passive ou féminine. La première est de l'éther pur, subtil, c'est l'Esprit Divin, l'autre est absolument inerte par elle-même jusqu'à son union avec le principe actif. L'Esprit Divin, agissant sur la matière, produit le feu, l'eau, la terre et l'air : il est le seul principe efficient moteur de toute la nature.

Les Stoïciens, de même que les sages Hindous, croyaient à la résorption finale. Saint Justin croyait que ces âmes émanent de la Divinité et Tatien l'Assyrien, son disciple, déclare que "l'homme est aussi immortel que Dieu lui-même" [65].

Le verset si profondément significatif de la *Genèse :* "Et à toutes les bêtes de la terre, à tous les oiseaux de l'air, à tout ce qui se meut sur la terre, j'ai donné une *âme vivante*" devrait arrêter l'attention des lettrés Hébreux capables de lire les Ecritures dans le texte original et les dispenser de suivre la traduction erronée dans laquelle on lit : "où il y *a de la vie*" [66]. **[70]**

Depuis le premier chapitre jusqu'au dernier, les traducteurs des livres sacrés des Juifs ont faussement interprété le sens des textes. Ils ont même changé l'orthographe du nom de Dieu, comme le prouve Sir W. Drummond. Ainsi El, correctement écrit, devrait se prononcer Al car dans l'original il y a Al. Or, d'après Higgins, ce mot signifie le dieu Mithra, le *soleil,* le conservateur, le sauveur. Sir W. Drummond montre que *Beth-El* signifie la maison du Soleil, en traduction littérale, et non de Dieu. "*El,* dans la composition de ces noms Chananéens, ne signifie pas *Deus* mais Sol" [67]. C'est ainsi que la Théologie a défiguré la Théosophie antique et la Science l'ancienne Philosophie [68].

---

[65] Voir Turner et aussi les Anacalypsis de G. Higgins

[66] *Genèse*, 1, 30.

[67] Voir William Drummond : *Œdipus judicus,* p. 250.

[68] Les premiers Pères de l'Eglise et les théologiens qui les ont suivis se sont trouvés dans l'absolue nécessité de commettre ces pieuses fraudes. C'est évidemment parce que, s'ils avaient laissé subsister le mot al tel que le donne l'original, il devenait trop clair, sauf pour les initiés, que le

Faute d'avoir compris ce grand principe philosophique, les méthodes de la science moderne, quoique exactes, n'aboutiront qu'au néant. Il n'est point une de ses branches qui puisse démontrer l'origine et la fin des choses. Au lieu de chercher la trace des effets en partant de la source première, la science procède inversement. Les types les plus élevés, dit-elle, résultent tous de l'évolution de types inférieurs. Elle part du bas du cycle, n'ayant pour se guider dans le grand labyrinthe de la nature, qu'un fil de matière. Aussitôt ce fil rompu et la direction perdue, elle recule, effrayée, devant l'Incompréhensible et s'avoue impuissante. Ce n'est point ainsi que procédaient Platon et ses disciples. D'après *lui, les types inférieurs sont simplement les images concrètes des types abstraits les plus élevés.* L'âme qui est immortelle a un commencement arithmétique, de même que le corps en a un géométrique. Ce commencement, en sa qualité de reflet du grand *ARCHÆUS* universel, est doué d'un mouvement propre et, du centre se diffuse sur tout le corps du microcosme.

C'est la triste compréhension de cette vérité qui fait avouer à Tyndall l'impuissance de la science, même sur le monde matériel. "L'assemblage primitif des atomes, dont dépend toute l'action ultérieure, déjoue une puissance supérieure à celle du microscope". "En présence de l'excessive complexité de telles études, longtemps avant que l'observation puisse élever la voix, l'intelligence la mieux préparée, l'imagination si raffinée et si bien réglée qu'elle soit se détournent stupéfaites et n'osent pas envisager le problème. Nous restons muets d'étonnement, sous l'influence d'une stupeur que le **[71]** microscope ne peut dissiper. Non seulement nous doutons de la puissance de l'instrument, mais encore nous nous demandons si nous possédons les éléments intellectuels aptes à nous faire saisir et comprendre les ultimes énergies structurales de la nature".

La figure géométrique fondamentale de la Cabale, cette figure que la tradition et les doctrines ésotériques nous disent avoir été donnée par Dieu lui-même à Moïse sur le mont Sinaï [69] contient, dans sa combinaison grandiose parce qu'elle est simple, la clé du problème universel. Cette figure contient en elle-même toutes les autres. Pour ceux qui savent la

---

Jéhovah de Moïse et le Soleil étaient identiques. Les multitudes ignorant que les anciens hiérophantes ne considéraient le soleil visible que comme un emblème du soleil central invisible et spirituel, auraient alors accusé Moïse, comme l'ont fait d'ailleurs beaucoup de commentateurs, d'adorer les corps planétaires et, en un mot, de s'être rendu coupable de Sabianisme.

[69] *Exode*, XXV, 40.

maîtriser, il n'y a nul besoin d'exercer l'imagination. Il n'y a pas de microscope terrestre qui puisse être comparé à la perception spirituelle.

Et même pour ceux qui ne sont point versés dans la GRANDE SCIENCE, la description de la genèse d'une graine, d'un fragment de cristal, de tout autre objet, donnée par un psychomètre-enfant bien préparé, vaut tous les télescopes et tous les microscopes de la "science exacte".

Il peut y avoir plus de vérité dans la pangenèse aventureuse de Darwin que Tyndall appelle "un spéculateur prenant son essor" que dans les hypothèses timides et bornées de ce dernier. Comme beaucoup de penseurs de son genre, Tyndall enferme son imagination "dans les limites précises de la raison". La théorie du germe microscopique contenant en lui "un monde de germes moindres", s'étend jusqu'à l'infini, dans un sens, au moins. Elle dépasse le monde de la matière et commence inconsciemment, à s'aventurer dans le monde de l'Esprit.

Si nous acceptons la théorie du développement des espèces de Darwin, nous trouvons que son point de départ est placé devant une porte ouverte. Nous sommes libres avec lui de rester à l'intérieur ou de franchir le seuil au-delà duquel commence l'illimité et l'incompréhensible ou plutôt l'Indicible. Si notre langage moral est inadéquat pour exprimer ce que notre esprit entrevoit vaguement dans le grand "au-delà" – *pendant* notre séjour sur cette terre – il faut qu'il y parvienne, jusqu'à un certain point, dans l'Eternité hors du temps.

Il n'en va pas de même de la théorie du professeur Huxley sur "la Base Physique de la Vie". Sans égard pour la formidable quantité des négations venant de ses confrères allemands, il crée un *protoplasme* universel et en voue désormais les cellules à devenir les fontaines sacrées du principe de toute vie. En représentant ce principe comme identique dans l'homme vivant et dans le mouton mort, dans une ortie ou dans un homard ; en enfermant dans la cellule moléculaire du protoplasme le principe de vie et en **[72]** l'isolant de l'influx divin qui s'exerce à chacune des évolutions consécutives – il se ferme toute issue possible. Comme un habile tacticien, il convertit ses "lois et ses *faits*" en sentinelles auxquelles il a le soin de confier la garde à chaque porte. Le drapeau sous lequel il rallie ses conceptions porte comme inscription le mot "nécessité". Mais, à peine l'a-t-il déployé, qu'il en raille l'inscription : il l'appelle "une vaine ombre de ma propre imagination".

Les doctrines fondamentales du spiritualisme, dit-il "sont en dehors des limites de l'investigation philosophique". Nous aurons l'audace de contredire cette assertion et nous soutiendrons qu'elles sont beaucoup plus en dedans de ces limites que le protoplasma de M. Huxley, d'autant plus qu'elles offrent des faits palpables, évidents de l'existence de l'esprit, tandis que les cellules protoplasmiques, *une fois mortes,* n'en présentent aucun qui indiquerait quelles sont les sources ou les bases de la vie comme voudrait nous le faire croire cet auteur, "un des penseurs les plus en vue de notre époque" [70].

Les anciens Cabalistes ne s'arrêtaient pas sur une hypothèse tant qu'elle n'avait point sa base établie sur le ferme rocher de l'expérience enregistrée.

Mais trop dépendre des faits physique entraîne une recrudescence du matérialisme, une décadence de la spiritualité et de la foi. Au temps d'Aristote, telle était la tendance dominante de la pensée. Le conseil inscrit à Delphes n'avait pas été entièrement éliminé de la pensée grecque ; et quelques philosophes pensaient encore que "pour savoir ce que l'homme *est, il* faut savoir ce que l'homme a été" néanmoins le matérialisme, commençait déjà à s'attaquer aux racines de la foi. Les Mystères eux-mêmes avaient considérablement dégénéré : en spéculations sacerdotales et fraudes religieuses. Peu nombreux étaient les vrais adeptes et les initiés, héritiers et descendants de ceux que le glaive du conquérant des divers envahisseurs de la vieille Egypte avait dispersés.

Le temps prédit par le grand Hermès dans son dialogue avec Esculape était arrivé, le moment était venu où des étrangers impies allaient accuser l'Egypte d'adorer des monstres, où rien n'allait survivre que les inscriptions gravées sur ses monuments, énigmes incroyables pour la postérité. Ses scribes sacrés et ses hiérophantes erraient maintenant sur la surface du globe, obligés par la crainte de voir profaner les mystères saints à se réfugier au sein des confréries hermétiques connues plus tard sous le nom d'Esséniens : leur savoir ésotérique fut alors plus que jamais, enseveli. La torche victorieuse de l'élève d'Aristote avait écarté de sa voie **[73]** conquérante tout vestige d'une religion pure autrefois. Aristote lui-même, fils de ce siècle dont il est le type, quoique instruit dans la science secrète

---

[70] Huxley. *Physical Basis of life.*

des Egyptiens, ne savait que peu de chose du résultat qui couronnait des milliers d'années d'études ésotériques.

Comme ceux qui vécurent du temps des Psammétiques, nos philosophes d'à présent tâchent de "soulever le voile d'Isis", car Isis n'est que le symbole de la nature. Mais ils ne voient que ses formes physiques. L'âme qu'elles cachent se dérobe à leurs regards et la divine Mère ne leur répond pas. Certains anatomistes, incapables de voir l'esprit derrière les muscles, les nerfs et la matière terrestre qu'ils soulèvent de la pointe de leur scalpel, affirment que l'homme n'a point d'âme. Ceux-là sont aveugles comme le chercheur qui s'en tient purement et simplement à la lettre morte de la Cabale et se permet de dire qu'elle ne renferme point d'esprit vivifiant. Pour voir l'homme véritable qui jadis animait le sujet qu'il a devant lui sur la table de dissection, il faut que le chirurgien regarde avec d'autres yeux que ceux du corps. Il en va de même pour les vérités glorieuses cachées sous les écritures hiératiques des anciens papyrus : seul peut soulever le voile celui qui possède la faculté de l'intuition. Si nous estimons que la raison est l'œil du mental, on pourrait définir l'intuition : 1'œi1 de l'âme.

Notre science moderne reconnaît une Puissance Suprême, un Principe Invisible mais nie l'existence d'un Etre Suprême, d'un Dieu Personnel [71]. Au point de vue de la logique on peut contester qu'il y ait une différence entre les deux car, dans le cas actuel, *Le Pouvoir et l'Etre sont* identiques. La raison humaine comprend difficilement une Puissance Suprême intelligente sans l'associer à l'idée d'un Etre Intelligent. N'espérons pas que les masses ignorantes puissent avoir une claire conception de l'omnipotence et de l'omniprésence d'un Dieu Suprême, sans investir de ces attributs quelque gigantesque projection de leur propre personnalité. Mais les Cabalistes n'ont jamais considéré l'invisible *En Soph* autrement que comme une Puissance.

A ce point de vue, nos positivistes modernes et leur prudente philosophie ont été devancés depuis des milliers d'années. L'adepte hermétique prétend simplement démontrer que le simple bon sens refuse d'admettre la possibilité que l'univers soit le résultat du *hasard. II* trouverait moins absurde d'admettre que les problèmes d'Euclide furent formés inconsciemment par un singe jouant avec des figures de géométrie.

---

[71] Prof. J. W. Draper. *Conflit entre la Religion et la Science*.

Très peu de Chrétiens comprennent la Théologie judaïque, si tant est qu'ils en sachent quelque chose. Le *Talmud* est une énigme des plus obscures, même pour la plupart des juifs, et leurs **[74]** savants qui en comprennent le sens ne font point étalage de leurs connaissances. Les livres cabalistiques des Juifs sont encore moins compris par eux car, de nos jours, il y a plus de Chrétiens que de Juifs cherchant à dégager les grandes vérités contenues dans ces livres. Combien moins encore est connue la Cabale d'Orient, la Cabale universelle ! Les adeptes sont peu nombreux. Héritiers choisis des Sages qui découvrirent "les premiers les vérités astrales brillant sur le grand Shemaia de la science chaldéenne [72], ces adeptes ont résolu l'absolu" et se reposent maintenant de leurs gigantesques labeurs. Ils ne peuvent aller au-delà de ce qu'il est permis aux mortels de savoir sur cette terre et nul, pas même ces élus ne peut franchir la ligne tracée par le doigt de la Divinité même. Des voyageurs ont rencontré ces adeptes sur les bords sacrés du Gange, ils les ont frôlés dans les ruines muettes de Thèbes et dans les mystérieuses chambres désertes de Louxor. Dans ces salles, où sur les voûtes d'or et d'azur des signes bizarres attirent l'attention sans que jamais leur sens secret ait été pénétré par les visiteurs désœuvrés, dans ces salles on a vu les adeptes, mais on les a rarement reconnus ! Des mémoires historiques ont constaté leur présence dans les salons brillamment illuminés de l'aristocratie européenne. On en a rencontré encore dans les plaines arides et désolées du grand Sahara comme dans les cavernes d'Elephanta. On peut en trouver partout, mais ils ne se font connaître qu'à ceux qui ont consacré leur existence à l'étude désintéressée de la vérité, à ceux qui ne retourneront probablement pas en arrière.

Maimonides, le grand théologien et historien Juif qui, à une certaine époque, fut presque déifié par ses concitoyens – et plus tard traité comme un hérétique – remarque que plus le texte du Talmud paraît absurde et vide de sens et plus sa signification secrète est sublime. Ce savant a victorieusement démontré que la magie chaldéene, la science de Moïse et des autres thaumaturges érudits étaient, toutes fondées sur une connaissance étendue de diverses branches, maintenant oubliées, de la science naturelle. Parfaitement au fait des ressources des règnes végétal, animal et minéral, experts en chimie et en physique occultes, psychologues aussi bien que physiologistes, pourquoi s'étonner si les diplômés et les

---

[72] Zanoni de Bulwer-Litton.

adeptes, instruits dans les sanctuaires mystérieux de temple, pouvaient opérer des merveilles qui, même de nos jours, paraîtraient surnaturelles ? C'est une insulte à la nature humaine que de flétrir la magie et les sciences occultes du nom d'impostures. Croire que pendant tant de milliers d'années une moitié du genre humain a pratiqué le mensonge et la fraude sur l'autre moitié **[75]** équivaut à dire que la race humaine est presque exclusivement composée de filous et d'idiots incurables. Or, quel est le pays où la magie n'ait pas été pratiquée ? A quelle époque fut-elle entièrement oubliée ?

Dans les documents les plus anciens que nous possédons aujourd'hui, les *Védas*, et les lois de Manou plus anciennes encore, nous trouvons beaucoup de rites magiques pratiqués et autorisés par les Brahmanes [73]. Le Tibet, le Japon et la Chine enseignent aujourd'hui ce qu'enseignaient les Chaldéens dès la plus haute antiquité. Le clergé de ces contrées donne en outre la preuve de ce qu'il enseigne, c'est-à-dire que la pratique de la pureté morale et physique, celle de certaines austérités développent la puissance vitale de l'âme pour sa propre illumination. En permettant à l'homme de se rendre maître de son esprit immortel, cela lui donne les vrais pouvoirs magiques sur les esprits élémentaires qui lui sont inférieurs. En Occident, nous voyons que la magie remonte à une antiquité aussi reculée qu'en Orient. Les Druides de la Grande-Bretagne la pratiquaient dans les cryptes silencieuses de leurs grottes profondes : Pline consacre plusieurs chapitres à la "sagesse" des chefs Celtes" [74]. Les Druides des Gaules exposaient les sciences spirituelles comme les sciences physiques. Ils enseignaient les secrets de l'univers, la marche harmonieuse des corps célestes, la formation de la terre et, surtout, l'immortalité de l'âme [75]. Dans leurs retraites sacrées, académies naturelles, construites par la main de l'Architecte Invisible, les initiés s'assemblaient, à l'heure tranquille de minuit, pour apprendre ce que l'homme fut et ce qu'il deviendra [76]. Ils n'avaient nul besoin d'illumination artificielle, de gaz malsain, pour éclairer leurs temples, car la chaste déesse de la nuit projetait ses rayons les plus argentés sur leurs têtes couronnées *de feuilles* de chêne et les bardes, vêtus de blanc, savaient comment converser avec la reine solitaire de la voûte étoilée [77].

---

[73] Voyez le Code publié par Sir William Jones, chap. IX, p. 11.

[74] Pline. *Histoire naturelle,* XXX, : *Id.* XVI, 14 ; XXV, 9, etc…

[75] Pomponius leur attribue la connaissance des sciences les plus élevées.

[76] *Jules César*, III, 14.

[77] *Pline*, XXX.

Sur le sol déshérité de ce long passé évanoui, leurs chênes sacrés aujourd'hui desséchés, dépouillés de leur signification par le souffle empoisonné du matérialisme. Mais, pour le chercheur des sciences occultes, leur végétation peut encore être aussi verdoyante, aussi luxuriante, aussi pleine de vérités profondes et sacrées qu'au temps où l'archi-druide opérait des cures magiques et, saisissant la branche du gui symbolique, la séparait du chêne, avec sa faucille d'or. *La Magie est aussi ancienne que l'homme.* **[76]**

Il est aussi impossible d'indiquer l'époque de ses débuts que de fixer le jour où le premier homme lui-même vint au monde. Chaque fois qu'un écrivain a voulu rattacher son apparition dans un pays à quelque personnage historique, les recherches ultérieures sont venues le contredire. Odin, le prêtre et monarque scandinave a passé, auprès de beaucoup, pour avoir inauguré les pratiques de la magie, soixante-dix ans environ avant J-C. Mais on a aisément démontré que les rites mystérieux des prêtresses nommées *Voïlers, Valas,* étaient de beaucoup antérieures à cette époque [78].

Quelques auteurs modernes se sont attachés à prouver que Zoroastre fut le fondateur de la magie parce qu'il fut le fondateur de la religion des Mages. Ammien Marcellin, Arnobe, Pline et d'autres historiens anciens démontrent péremptoirement qu'il ne fut qu'un réformateur de la magie pratiquée par les Chaldéens et les Egyptiens [79].

Les plus grands professeurs de théologie s'accordent pour reconnaître que tous les livres anciens furent écrits symboliquement et dans un langage intelligible aux seuls initiés. L'esquisse biographique d'Appolonius de Tyane nous en fournit un exemple. Comme tout cabaliste le sait, elle embrasse l'ensemble de la philosophie hermétique et forme, à bien des points de vue, la contrepartie des traditions que nous a laissées le roi Salomon. On dirait un conte de fées. C'est ainsi que, parfois, les faits et les événements historiques sont présentés au monde sous les vives couleurs d'une fiction comme c'est aussi le cas pour Salomon. Le voyage dans l'Inde représente allégoriquement les épreuves d'un néophyte. Ses longs entretiens avec les Brahmanes, leurs sages conseils et les dialogues avec le Corinthien Ménippe, interprétés comme il convient, reproduiraient le

---

[78] Munter, sur la plus ancienne religion des nations septentrionales avant l'époque d'Odin. *Mémoire de la société des antiquaires de France,* tome II, p. 230.

[79] Ammien Marcellin, XXVI, 6.

catéchisme ésotérique. Sa visite à l'empire des sages, son entrevue avec le roi Hiarchas, l'oracle d'Amphyaraüs, expliquent d'une manière symbolique beaucoup des dogmes secrets d'Hermès. Bien compris, ils nous ouvriraient, quelques-uns des secrets les plus importants de la nature. Epiphas Levi signale la grande ressemblance existant entre le roi Hiarchas et le fabuleux Hiram de qui Salomon obtint les cèdres du Liban et l'or d'Ophir. Nous voudrions bien savoir si les francs-maçons modernes, même "les Grands Conférenciers" et les plus intelligents artisans des loges importantes, comprennent qui était cet *Hiram* dont ils complotent entre eux de venger la mort ?

Si nous mettons de côté les enseignements purement métaphysiques de la *Cabale, si* on veut s'occuper seulement de l'occultisme **[77]** physique et se consacrer à la branche, dite thérapeutique, les résultats d'une telle étude pourraient être profitables à quelques-unes de nos sciences modernes, entre autres, à la chimie et à la médecine. Le professeur Draper dit : "Parfois, non sans surprise, nous nous trouvons en présence d'idées *que nous nous flattons d'avoir vu naître à notre époque*". Cette remarque, faite à propos d'écrits scientifiques des Sarrasins, s'appliquerait encore mieux aux *Traités* plus secrets des Anciens. La médecine moderne, tout en gagnant beaucoup du côté de l'anatomie, de la physiologie, de la pathologie – et même de la thérapeutique – a immensément perdu par son étroitesse d'esprit, son rigide matérialisme et son dogmatisme sectaire. Une école, dans sa myopie obstinée, ignore absolument ce qui est enseigné dans d'autres et toutes sont d'accord pour ne pas connaître les grandes conceptions sur l'homme ou sur la nature issues du Mesmérisme et les expériences faites sur le cerveau en Amérique, tout principe qui ne cadre pas avec le matérialisme le plus grossier. Il faudrait convoquer les médecins rivaux des diverses écoles pour réunir les notions actuellement acquises par la Science médicale. Encore, arrive-t-il trop souvent que, lorsque les meilleurs praticiens ont épuisé leur science et leurs talents sur un malade, survienne un magnétiseur ou un "médium guérisseur" qui opère la cure ! Ceux qui étudient les anciens livres de médecine, depuis, Hippocrate jusqu'à Paracelse et Van Helmont, trouveront une grande quantité de faits physiologiques et psychologiques parfaitement établis,

des moyens curatifs et des remèdes que les médecins modernes méprisent et refusent [80].

Même pour ce qui regarde la chirurgie, les praticiens contemporains ont dû confesser humblement en public qu'ils ne pouvaient, même de loin, rivaliser avec l'adresse merveilleuse des anciens Egyptiens dans l'art de placer des bandages. Des centaines de mètres de bandelettes enveloppant une momie des oreilles aux orteils séparés ont été examinés par les principaux chirurgiens de Paris. Avec le modèle sous les yeux, ils n'ont pu rien faire d'approchant. **[78]**

On peut voir dans la Collection Egyptologique d'Abbott, à New-York, des exemples nombreux de l'adresse dont les anciens faisaient preuve dans divers artisanats. Nous citerons, entre autres, l'art de la dentelle ; comme on ne peut guère s'attendre à trouver voisinant avec ces indices de la vanité féminine, ceux de la force de l'homme, nous avons là des cheveux postiches et des ornements en or de diverses espèces. *La New-York Tribune* rend compte du *papyrus d'Ebers* et dit : "Il n'y a, certes, rien de nouveau sous le soleil… Les chapitres 65, 66, 79 et 89 montrent que les lotions pour faire pousser les cheveux, les teintures, les cosmétiques et les poudres insecticides étaient en vogue il y a 3.400 ans".

Combien peu de prétendues découvertes récentes sont réellement neuves, et combien, parmi elles, appartiennent à l'antiquité, c'est ce qu'établit avec une franche éloquence, quoique partiellement, le célèbre auteur philosophe, le professeur John W. Draper. Son livre intitulé : *Conflit entre la Religion et la Science* – ouvrage excellent avec un bien mauvais titre – fourmille de faits analogues. Page 13, il mentionne quelques exploits des philosophes antiques qui suscitèrent l'admiration de la Grèce. A Babylone, une série d'observations astronomiques dues aux Chaldéens remontait à dix-neuf cent trois ans ; Collisthènes les envoya à

---

[80] A certains égards, nos philosophes modernes qui croient avoir fait de nouvelles découvertes peuvent être comparées au citoyen très adroit, très instruit et très poli qu'Hippocrate, un jour, rencontra dans Samos et dont il parle assez gaiement.

"Il m'informa, dit le Père de la Médecine, qu'il avait, tout récemment, découvert une plante jusqu'alors inconnue en Europe comme en Asie ; pas une maladie, si maligne ou si chronique fût-elle, ne pouvait résister à ses merveilleuses propriétés curatives. Désirant me montrer courtois à mon tour, je me laissai décider à l'accompagner jusqu'au lieu discret où il avait transplanté ce spécifique merveilleux. J'y vis une des plantes les plus communes en Grèce, l'ail, qui, de toutes les plantes, a le moins de prétentions aux vertus curatives". Hippocrate : *De optima prœdicaudi ratione item judicii operum magni*, I.

Aristote. Ptolémée, le roi-astronome d'Egypte, avait en sa possession un ouvrage babylonien sur les éclipses, ouvrage datant de 747 ans avant notre ère. Comme le fait raisonnablement observer M. Draper, "il a fallu des observations longues et minutieuses avant qu'on ait pu vérifier quelques-uns de ces calculs astronomiques qui sont parvenus jusqu'à nous. Ainsi, les Babyloniens avaient déterminé, à vingt-cinq secondes prés, l'année tropicale et leur estimation de l'année sidérale accuse à peine deux minutes de trop. Ils avaient trouvé la précession des équinoxes ; ils connaissaient les causes des éclipses et, à l'aide de leur cycle appelé Saros, ils pouvaient les prédire. Leur estimation de la valeur de ce cycle comprenant plus de 6.585 jours ne s'éloignait de la vérité que dix-neuf minutes et demie".

"De tels faits fournissent la preuve indiscutable de la patience et de l'habileté avec lesquelles l'astronomie avait été cultivée en Mésopotamie ; malgré l'insuffisance d'instruments imparfaits, l'astronomie avait atteint une perfection non méprisable. Ces antiques observateurs avaient dressé un catalogue des étoiles, divisé le Zodiaque en douze signes, équilibré par douze heures le jour et la nuit. Suivant Aristote, depuis longtemps ils observaient attentivement l'occultation des astres par la lune. Leurs idées sur la structure du système solaire étaient correctes, ils connaissaient l'ordre et l'emplacement des planètes. Enfin ils fabriquaient des horloges solaires, des clepsydres, des astrobales et des gnomons." **[79]**

Au sujet du monde d'éternelles vérités qui réside dans le monde des illusions transitoires et des non-réalités, le professeur Draper dit : "Ce monde ne sera pas découvert grâce aux vaines traditions qui nous ont transmis l'opinion des hommes vivants à l'aurore de la civilisation, ni dans les rêves des mystiques qui se croyaient inspirés. Il ne sera découvert qu'à l'aide des recherches de *la géométrie et en interrogeant la nature d'une manière pratique*."

Précisément. Le but ne pouvait être mieux fixé. Cet éloquent écrivain énonce une vérité profonde. Cependant, il ne nous dit pas *toute la vérité* parce qu'il l'ignore lui-même. Il n'a point décrit la nature et l'étendue des connaissances enseignées dans les Mystères. Aucun peuple postérieur n'était aussi versé en géométrie que les constructeurs des Pyramides et d'autres monuments titanesques, anté- ou post-diluviens. D'autre part, nul ne les a égalés dans l'art d'interroger la nature d'une manière pratique.

Une preuve indéniable de ce fait, c'est la signification de leurs innombrables symboles. *Chacun est une idée ayant pris corps, chacun combine la conception du Divin Invisible avec le terrestre et visible.* L'un dérive de l'autre strictement, par analogie, selon la formule hermétique : "En haut comme en bas". Leurs symboles prouvent une connaissance profonde des sciences naturelles, une étude pratique de la puissance cosmique.

Quant aux résultats pratiques à tirer "des recherches de géométrie", fort heureusement pour les étudiants qui veulent passer à l'action, nous ne somme plus tenus à nous contenter de simples conjectures. De nos jours, un Américain, M. Georges Felt, de New-York, s'il continue comme il a commencé, pourrait être, plus tard, considéré comme le plus grand géomètre de notre siècle. A l'aide des seules prémisses posées par les anciens Egyptiens, il a réussi et obtenu des résultats que nous le laisserons lui-même exposer : "Il faut d'abord, dit M. Felt, le diagramme fondamental auquel on peut rapporter toute géométrie élémentaire, plane ou solide ; puis produire des systèmes arithmétiques de proportions d'une manière géométrique. II faut ensuite identifier cette figure avec tous les restes d'architecture et de sculpture dans lesquels cette figure a été suivie d'une manière merveilleusement exacte ; établir que les Egyptiens l'avaient adoptée pour base dans tous leurs calculs astronomiques sur lesquels leur symbolisme était presque entièrement fondé ; retrouver ses traces au milieu des vestiges de l'art et de l'architecture des Grecs ; découvrir sa marque dans les annales sacrées des Juifs, jusqu'à prouver péremptoirement que tout leur système en dépendait ; Reconnaître que la découverte revient aux Egyptiens, après des recherches vieilles de dizaines de milliers d'années sur l'étude de la nature, **[80]** et que ce système peut être vraiment appelé la Science de l'Univers." En outre, il a pu "déterminer et préciser des problèmes de physiologie seulement soupçonnés jusqu'ici, développer pour la première fois une philosophie Maçonnique s'imposant, comme la première science et la première religion, tout comme elle en sera la dernière". Nous pouvons enfin ajouter que M. Felt a pu prouver par des démonstrations visibles que les sculpteurs et les architectes Egyptiens avaient pris les modèles des curieuses figures ornant les façades et les vestibules de leurs temples, non pas dans les fantaisistes élucubrations de leur cerveau mais dans "les races invisibles de l'air" et des autres règnes de la nature. Comme les Egyptiens, il *prétend* pouvoir rendre ces races visibles grâce aux procédés chimiques et cabalistiques qu'ils employaient.

Schweigger prouve que les symboles de toutes les mythologies ont une base et une substance rigoureusement scientifiques [81]. C'est seulement par les récentes découvertes des forces physiques électro-magnétiques de la nature que des experts en mesmérisme comme Schweigger, Ennemoser et Bart en Allemagne, le Baron du Potet et Regazzoni en France et en Italie, ont pu établir, avec une précision impeccable, la véritable corrélation qui existe entre chaque *Theomythos* et l'une de ces forces. Le doigt Idœique qui a une si grande importance dans l'art magique de guérir, a la signification d'un doigt de fer qui est attiré et repoussé, tour à tour, par des forces magnétiques naturelles. Il produisait, en Samothrace, des prodiges de guérison, en restaurant dans leur condition normale les organes affectés.

Bart va plus profondément que Schweigger dans l'interprétation des anciens mythes : il étudie la question sous ses deux aspects : spirituel et physique. Il parle longuement des Dactyles Phrygiens, ces "magiciens exorcistes des maladies", et des Théurgistes Cabires. Il dit : "Lorsque nous traitons de l'union intime des Dactyles avec les forces magnétiques, nous ne sommes pas nécessairement restreints à la pierre d'aimant et nos aperçus sur la nature ne font que jeter un coup d'œil sur le magnétisme dans son ensemble. Il est clair, dès lors, que les initiés qui se donnaient le nom de Dactyles, plongeaient le peuple dans l'étonnement en opérant, comme ils le faisaient, de vrais miracles de guérison par leur art magique. A cela, ils joignaient d'autres connaissances que le clergé de l'antiquité avait l'habitude de cultiver : l'agriculture, la morale, les progrès des arts et des sciences, les mystères et les consécrations secrètes. Tout cela était fait par les prêtres Cabires : *pourquoi n'auraient-ils pas été aidés et guidés par les esprits mystérieux de la nature* [82] ? Schweigger est **[81]** du même avis. Il démontre que les phénomènes de l'ancienne Théurgie étaient produits par la puissance magnétique, "sous la conduite des esprits".

En dépit de leur apparent polythéisme, les anciens, et, dans tous les cas, ceux des classes éclairées, étaient complètement monothéistes ; et cela, des siècles et des siècles avant l'époque de Moïse. Dans le *papyrus d'Ebers,* ce fait est démontré positivement. Voici un texte traduit des quatre premières lignes de la planche I : "Je vins d'Héliopolis avec les

---

[81] *Introduction to the Mythology through Natural History*

[82] Ennemoser. *History of Magie*, I, 3.

grands Etres de Het-aat, les seigneurs de Protection, les maîtres de l'éternité et du salut. Je vins de Sais avec les mères-déesses qui me protégeaient. *Le Seigneur de l'Univers* m'apprit comment on délivre les dieux de toutes les maladies meurtrières". *Les hommes éminents étaient appelés dieux par les anciens.* La déification des hommes mortels et les dieux imaginés n'est pas plus un argument contre le monothéisme que l'érection, par les chrétiens modernes, de monuments et de statues à leurs héros n'est une preuve de leur polythéisme. Les Américains de notre siècle trouveraient absurde leur postérité si, dans trois mille ans, elle les classait parmi les idolâtres pour avoir dressé des statues à leur dieu Washington. La Philosophie Hermétique était si entourée de mystère, que Volney affirme que les anciens adoraient leurs grossiers symboles matériels, comme divins eux-mêmes, tandis qu'ils étaient simplement considérés comme une représentation de principes ésotériques. Dupuis également, après avoir consacré plusieurs années à l'étude du problème, s'est mépris sur le cercle symbolique et il attribua leur religion à la seule astronomie. Eberhart et plusieurs autres écrivains allemands du dernier siècle et du nôtre traitent fort irrévérencieusement la magie et la croient issue du mythe Platonicien du *Timée. (Berliner monatschrift.)* Mais comment, sans la connaissance des mystères, aurait-il été possible à ces hommes ou à toute autre personne de découvrir la moitié ésotérique de ce qui se cache derrière le voile d'Isis et n'est visible qu'aux seuls adeptes ? Il leur aurait fallu le don subtil d'intuition d'un Champollion.

Nul ne conteste le mérite de Champollion comme Egyptologue. D'après lui, tout démontre que les anciens Egyptiens étaient profondément monothéistes. Il confirme dans ses moindres détails l'exactitude des ouvrages du mystérieux Hermès Trismégiste dont l'antiquité remonte dans la nuit des temps. Ennemoser dit aussi : "Hérodote, Thalès, Parménide, Empédocle, Orphée et Pythagore sont allés en Egypte et en Orient pour s'instruire dans la Philosophie Naturelle et la Théologie". Ce fut aussi là que Moïse acquit ses connaissances. Jésus y passa les premières années de sa vie. **[82]**

C'est là que se réunissaient les étudiants de tous les pays avant la fondation d'Alexandrie. "Comment se fait-il", ajoute Ennemoser, "que l'on connaisse si peu de chose touchant ces mystères ? Cependant, au cours de tant de siècles, à des époques différentes, tant de peuples y ont participé. La réponse est que partout les initiés ont gardé un silence strict. On peut aussi en trouver l'explication dans la destruction, la perte totale de tous les

documents concernant le savoir secret de l'antiquité la plus reculée". Les livres de Numa, décrits par Tite Live, consistaient en traités sur la philosophie naturelle. Ils ont été trouvés dans son tombeau mais leur divulgation fut interdite : on craignit qu'ils révélassent les mystères les plus sacrés de la religion d'Etat. Le Sénat et ses tribuns du peuple décidèrent que ces livres seraient brûlés et cette décision fut publiquement exécutée [83].

La magie était considérée comme une science divine qui permettait de participer aux attributs de la divinité elle-même. "Elle dévoile les opérations de la nature", dit Philon le Juif, "et conduit à la contemplation des puissances célestes" [84]. Plus tard, elle dégénéra en sorcellerie par l'abus qu'on en fit et devint alors un objet d'exécréation universelle. C'est pourquoi il nous faut l'envisager telle qu'elle existait dans les temps reculés où toute vraie religion était fondée sur la connaissance des forces occultes de la nature. Ce n'est point la classe sacerdotale, dans la Perse ancienne, qui institua la magie, comme on le croit communément : mais ce furent les mages qui en tirèrent leur nom. Les Mobeds, prêtres des Parsis – les anciens Guèbres – sont qualifiés encore aujourd'hui de *Magoï* dans le dialecte des Pehlvis [85]. *La Magie apparut dans le monde avec les premières races d'hommes.* Classian fait mention d'un traité bien connu aux IV° et V° siècles, traité attribué à Cham, fils de Noé, qui, lui-même, l'aurait reçu de Jared c'est-à-dire de la quatrième génération après Seth, le fils d'Adam [86].

Moïse devait son savoir à la mère de la princesse Egyptienne Thermutis qui le sauva des eaux du Nil. La femme de Pharaon [87], Batria, était elle-même une initiée et les Juifs lui doivent la possession de leur prophète "instruit dans toute la sagesse de l'Egypte, puissant en œuvres et en paroles [88]". Justin Martyr, se basant sur l'autorité de Trogue Pompée, nous présente Joseph comme ayant acquis de grandes connaissances dans les arts magiques près des grands prêtres de l'Egypte [89]. **[83]**

---

[83] *Hist. of Magie*, vol. I, p. 9.

[84] Philo Jud. *De specialibus legibus*.

[85] *Zend avesta*, vol. II, p. 506.

[86] *Cassian. Conférence*, I, 21.

[87] *Actes des Apôtres*, VII, 22.

[88] *Justin*, XXXVI, 2.

[89] *De vita e morte Mosis*, p. 199.

Les anciens en savaient davantage sur certaines sciences que n'en ont encore découvert nos savants modernes. Si beaucoup de ces derniers répugnent à le reconnaître, plus d'un, du moins, en a fait l'aveu. "Le niveau des connaissances scientifiques existant à une époque de la société primitive était beaucoup plus élevé que les modernes ne sont disposés à l'admettre", a dit le Dr Todd Thomson, éditeur des *Sciences occultes* de Salverte ; "mais", ajoute-t-il, "cette science était confinée dans les temples, soigneusement cachée aux yeux du peuple et communiquée seulement au clergé". Parlant de la *Cabale,* l'érudit Franz Von Baader fait observer que "non seulement notre salut et notre sagesse, mais encore notre science elle-même nous viennent des Juifs". Mais pourquoi l'auteur ne complète-t-il pas la phrase en nous disant de qui les Juifs eux-mêmes tenaient leur sagesse ?

Origène, qui avait appartenu à l'Ecole Platonicienne d'Alexandrie, déclare que Moïse, outre les enseignements de l'alliance, avait communiqué, aux soixante-dix anciens, des secrets extrêmement importants "tirés des profondeurs les plus cachées de la loi". Il leur enjoignait de les transmettre à ceux-là seuls qu'ils jugeraient dignes.

Saint Jérôme parle des Juifs de Tibériade et de Lydda comme des seuls maîtres de la méthode mystique d'interprétation. Enfin, Ennemoser exprime la ferme opinion que les écrits de Denis l'Aréopagite sont visiblement fondés sur la *Cabale* juive. Si maintenant nous considérons que les Gnostiques ou Chrétiens primitifs étaient les disciples des vieux Esséniens, sous un nom nouveau, cela n'a rien de surprenant. Le professeur Molitor rend justice à la Cabale en disant : "Le temps des inconséquences et des légèretés est passé, en théologie comme en sciences, depuis que le rationalisme n'a rien laissé derrière lui que son propre néant révolutionnaire après avoir détruit tout ce qui est positif ; il semble aujourd'hui qu'il soit temps d'étudier attentivement de nouveau la mystérieuse révélation qui est la source vivifiante d'où le salut nous doit venir,… les mystères de l'ancien Israël contiennent tous les secrets de l'Israël moderne et sont particulièrement calculés pour… fournir des bases à la théologie sur ses principes théosophiques les plus profonds et pour *asseoir solidement* toutes les sciences idéales. Ils ouvriraient une nouvelle route d'accès... au labyrinthe obscur des mythes, des mystères et éclaireraient la constitution des nations primitives. Uniquement dans ces traditions se trouve le système des écoles des prophètes : elles ne furent pas fondées, *mais seulement restaurées* par le prophète Samuel. Son but

était d'amener les érudits à la sagesse et au haut savoir dès qu'ils auraient été jugés dignes d'accéder à *des mystères plus profonds.* Parmi ces mystères figurait la *magie* dont la **[84]** nature était double : la magie divine et la magie mauvaise ou art noir. Chacune de ces branches est, à son tour, divisée en deux classes : la magie active et la magie visuelle. Dans la première, l'homme cherche à se mettre en rapport avec la nature, pour apprendre les choses cachées ; dans la seconde, il s'efforce d'acquérir la puissance sur les esprits. Dans l'une il a en vue de *faire le bien* et dans l'autre d'accomplir toutes sortes d'actes diaboliques et contre nature" [90].

Dans les trois plus importantes églises chrétiennes, les clergés Grec, Catholique Romain et Protestant désapprouvent tous les phénomènes manifestés par l'entremise des "médiums". Et, de fait, il y a fort peu de temps encore, les Catholiques et les Protestants brûlaient, pendaient et assassinaient de mille autres manières toutes les impuissantes victimes dont l'organisme servait à la manifestation des esprits et, quelquefois, des forces aveugles encore inexpliquées de la nature.

En tête de ces trois Eglises, Rome est au premier plan. Ses mains sont rouges du sang innocent de victimes innombrables, sang versé au nom de cette divinité qu'elle fit à l'image de Moloch et dont elle couronna sa croyance. *Elle est prête à recommencer et le désire.*

Si ses pieds et ses mains sont liés aujourd'hui, c'est grâce à l'esprit de progrès et de liberté religieuse professée par le XIXème siècle, à cet esprit que, sans cesse, l'Eglise condamne et maudit. L'Eglise Gréco-Russe est la plus douce et la plus chrétienne dans sa foi primitive et simple quoique aveugle. Il n'y a jamais eu d'union pratique entre les Eglises latine et grecque qui se sont séparées il y a bien des siècles, mais les Pontifes Romains ont toujours affecté de l'ignorer. Ils se sont impudemment arrogé une juridiction, non seulement sur les contrées de communion grecque, mais encore sur tous les Prostestants. "L'Eglise persiste dans sa prétention", dit le professeur Draper, "que l'Etat n'aurait aucun droit sur ce qu'elle déclare être de son domaine ; Comme le Protestantisme, d'après elle, n'est qu'une rébellion, il n'a pas le moindre droit ; que, même dans les communautés protestantes, l'évêque catholique est le seul pasteur spirituel légitime [91]". Ses décrets auxquels nul ne prend garde, ses lettres

---

[90] Molitor. *Philosophie de l'Histoire et des Traditions.*

[91] *Conflit entre la Religion et la Science*, p. 329.

encycliques que l'on dédaigne, ses invitations qu'on néglige pour les conciles œcuméniques, ses excommunications dont on se rit, rien ne semble troubler Rome dont la persistance égale l'effronterie. En 1864, le Pape Pie IX atteignit le comble de l'absurdité. Il excommunia et foudroya de son anathème l'Empereur de Russie en tant que **[85]** "*schismatique* retranché du sein de Sainte mère l'Eglise [92]". L'Empereur, ni ses ancêtres, ni la Russie depuis qu'elle fut christianisée, il y a un millier d'années, n'ont jamais consenti à se joindre aux Catholiques Romains. Pourquoi ne pas réclamer aussi la juridiction sur les Bouddhistes du Tibet et sur les ombres des anciens Hyksos ?

Les phénomènes médiumniques se sont produits de tout temps en Russie, comme dans d'autres pays. Cette force ignore les différences religieuses, se rit des nationalités, envahit sans avoir été sollicitée toute individualité, des rois aux mendiants.

Le Vice-Dieu actuel, Pie IX, lui-même, n'a pu éviter la présence de cet hôte indésiré. Pendant le dernier demi-siècle, Sa Sainteté a été notoirement sujette à des accès fort extraordinaires. A l'intérieur du Vatican, on les appelle des *visions divines ;* au dehors, le médecin les nomme des attaques d'épilepsie et la rumeur populaire les attribue à l'obsession des fantômes de Peruggia, Castelfidarlo et Mentana !

> "Les lumières bleuissent, voici minuit ; des gouttes froides et livides perlent sur ma chair tremblante. J'ai cru que les âmes de tous ceux dont j'ai causé la mort venaient."
>
> (Shakespeare, *Richard III.)*

Le prince de Hohenlohe, si célèbre, pendant le premier quart de ce siècle, pour ses pouvoirs de guérisseur, était lui-même un grand médium. Vraiment, ces phénomènes et cette puissance n'appartiennent spécialement à aucun âge ni à aucun pays : Ils font partie des attributs psychologiques de l'homme, le Microcosme.

Pendant des siècles, les *Klikouchy,* les *Yourodevoy* (déments et idiots), d'autres misérables créatures ont été affligées de désordres étranges que le

---

[92] Voir *Gazette du Midi* et *Le Monde*, du 3 mai 1864.

clergé et la populace russe attribuaient à la possession démoniaque. Ils encombrent l'entrée des cathédrales sans oser pénétrer à l'intérieur, de peur que les démons qui s'emparent d'eux ne les jettent violemment à terre. Voroneg, Kiev, Kazan et toutes les villes qui possèdent les reliques thaumaturgiques de saints canonisés sont pleines de ces sortes de médiums inconscients. On peut toujours les voir réunis en groupes hideux, désœuvrés autour des portiques et des vestibules des églises.

A certains moments de la célébration de la messe par le clergé officiant, par exemple, à l'apparition des sacrements, au commencement de la prière et du chœur : *Eyey Cherouvim,* ces **[86]** semi-déments semi-médiums se mettent à chanter comme des coqs, à aboyer, à mugir ou à braire et finissent par tomber en d'effroyables convulsions. L'impur ne peut supporter d'entendre la prière sacrée. Telle est la pieuse explication. Mues de pitié, quelques âmes charitables administrent des cordiaux et distribuent des aumônes à ces "pauvres affligés". De temps en temps, un prêtre est invité à les exorciser et, dans ce cas, il accomplit la cérémonie soit par amour et charité, soit tenté par quelques pièces d'argent, selon sa disposition chrétienne. Mais ces infortunées créatures – qui sont des médiums car quelquefois elles prophétisent et ont des visions, lorsque l'accès est réel [93] ne sont jamais molestées en raison de leur infirmité. Pourquoi le clergé les persécuterait-il ou le peuple les haïrait-il, les dénonçant comme sorciers et magiciens odieux ? Le sens commun et l'équité indiquent que les victimes n'y peuvent rien et que c'est le démon qu'il faudrait punir, lui qui, dit-on, agit par elles. Le pire qui puisse arriver à l'infortuné, c'est que le prêtre l'inonde de son eau bénite et *lui* occasionne de la sorte un refroidissement. Si ce remède est inefficace, le *Klikoucha est* laissé à la grâce de Dieu et l'on se contente de prendre soin de lui, par amour et par charité. Si superstitieuse et aveugle qu'elle soit, la foi qui obéit à de tels principes mérite quelque respect et ne peut jamais offenser l'homme ni le *vrai* Dieu. Il n'en est pas de même avec les catholiques. C'est pour cela qu'ils seront, eux d'abord et le clergé protestant ensuite, pris à partie dans cet ouvrage. Nous excepterons néanmoins quelques esprits élevés appartenant à ces deux confessions. Nous voulons savoir sur quoi ils fondent leur droit de traiter comme ils le font les Hindous et les Chinois, spirites et cabalistes ; pourquoi les dénoncer en bloc avec les

---

[93] Mais ce n'est pas toujours le cas, car quelques-uns de ces mendiants en font un trafic profitable et régulier.

infidèles qu'ils ont eux-mêmes inventés, et les condamner aux feux éternels de l'enfer ?

Loin de notre pensée le plus léger manque de respect, encore moins un blasphème à l'égard de la Divine Puissance qui a appelé à la vie toutes choses visibles et invisibles. Nous n'osons pas même penser à Sa majesté et Sa perfection infinies : Il nous suffit de savoir qu'Elle existe et qu'Elle est toute Sagesse. II nous suffit de posséder en commun avec toutes les autres créatures une étincelle de Son essence. La puissance suprême, que nous révérons sans limite et sans fin, le grand "SOLEIL SPIRITUEL CENTRAL" dont les merveilleux effets nous environnent, le "Dieu"des voyants anciens et modernes. Sa nature ne peut être étudiée que dans les mondes évoqués par son FIAT Tout Puissant. Sa révélation est tracée de sa propre main dans les impérissables formes **[87]** de l'harmonie universelle, sur le visage majestueux du Cosmos. Tel est le seul évangile INFAILLIBLE que nous reconnaissons.

Parlant des anciens géographes, Plutarque remarque, dans *Thésée,* qu'ils entassent sur les bords de leurs cartes les parties du monde qu'ils ne connaissaient pas. Ils ajoutent en marge des notes pour dire qu'au-delà de ces points existent seulement des déserts de sable remplis *de bêtes sauvages et de* marais *impénétrables.* Est-ce que nos théologiens et nos savants n'agissent pas de même ? Tandis que les premiers peuplent le monde invisible d'anges et de démons, nos philosophes cherchent à persuader leurs disciples qu'il n'y a *rien* là où il n'existe pas de *matière.*

Combien de nos sceptiques les plus invétérés appartiennent, malgré leur matérialisme, à des loges maçonniques ? Les Frères Rose-Croix, praticiens mystérieux du moyen âge, existent encore, mais de nom seulement. Ils peuvent "verser des larmes sur la tombe de leur respectable Maître Hiram Abiff", mais ils chercheront en vain la véritable place "où la branche d'acacia fut placée". La lettre morte demeure seule, l'esprit a fui. Ils sont comme les chœurs anglais ou allemands de l'Opéra Italien qui descendent au quatrième acte d'Hernani, dans la crypte de Charlemagne et chantent leur conspiration dans une langue qui leur est parfaitement inconnue. De même nos modernes chevaliers de l'Arche Sainte peuvent descendre s'ils le veulent, chaque nuit, "par les neuf arches, dans les entrailles de la terre", ils "ne découvriront jamais le Delta sacré d'Enoch". "Les Seigneurs chevaliers de la vallée du Sud" et ceux de "la vallée du Nord" peuvent essayer de s'assurer que "l'Illumination pointe en leur

esprit", et qu'à mesure qu'ils avancent dans la maçonnerie, le voile de la superstition, du despotisme, de la Tyrannie, etc., n'obscurcit plus les visions de leur esprit. Mais ce ne sont que de vains mots tant qu'ils négligent leur mère, la Magie, et qu'ils tournent le dos à son frère jumeau, le Spiritualisme. En vérité, "Seigneurs Chevaliers de l'Orient" vous pouvez "quitter vos sièges et vous asseoir sur le sol en des attitudes de douleur, vos têtes reposant dans vos mains", car vous avez d'amples raisons de déplorer votre destinée. Depuis que Philippe le Bel a chassé les Templiers, personne n'a surgi, malgré toutes prétentions contraires, pour dissiper vos doutes. En vérité, vous êtes "errants loin de Jérusalem, cherchant le trésor perdu du saint lieu". L'avez-vous trouvé ? Hélas, non ; car le lieu saint a été profané, les colonnes de sagesse, de force et de beauté sont détruites. Désormais, "vous errerez dans les ténèbres" et "vous voyagerez dans l'humilité", par les forêts et les montagnes, à la recherche du "Mot perdu". "Passez", vous ne le trouverez jamais tant que vous limiterez vos pérégrinations **[88]** aux *sept* ou même aux sept fois sept, parce que "vous marchez dans les ténèbres" et qu'il faut pour dissiper cette obscurité l'éclatant flambeau de la vérité que seuls, les légitimes descendants d'Ormazd portent. Ils peuvent seuls vous apprendre la véritable prononciation du nom révélé à Enoch, à Jacob et à Moïse. "Passez !" Jusqu'à ce que votre V. R. S. ait appris à multiplier 333 et à frapper, à sa place, 666 le nombre de la Bête de l'Apocalypse, vous ferez bien d'observer la prudence et d'agir "*sub rosa*".

Pour prouver que les notions des anciens, en divisant l'histoire de l'humanité par cycles, ne manquaient pas de base philosophique, nous terminerons ce chapitre par la présentation au lecteur d'une des traditions les plus anciennes de l'antiquité, relative à l'évolution de notre planète.

A la fin de chaque "grande année" que, suivant Censorinus, Aristote nommait *la plus grande* et qui se composait de six *sars* [94], notre planète est soumise à une révolution physique complète. Les climats polaires et équatoriaux changent graduellement de place. Les premiers s'avancent lentement vers la ligne équatoriale, et la zone équatoriale (avec sa

---

[94] Webster déclare, à tort, que les Chaldéens nommaient *Saros,* le cycle des éclipses, période d'environ 6.586 ans, "le temps de révolution du nœud de la lune". Bérose, astrologue Chaldéen lui-même, dans le Temple de Bélus, à Babylone, fixe la durée du Sar, ou Sarus, à 3.600 ans ; un neros durait 600 et un sossus, 60 ans. (Voyez Bérose, d'après Abydenus. *Des Rois Chaldéens et du Déluge.* Voyez encore Eusèbe et le manuscrit Cary. Ex. Cod. *reg. Gall. gr.,* n° 2360, fol. 154).

végétation exubérante et son débordement de vie animale) prend la place des déserts glacés des pôles. Ce changement de climat est nécessairement accompagné de cataclysmes, de tremblements de terre et d'autres convulsions cosmiques [95], à la suite du déplacement des océans à la fin de chaque décamillenium plus un neros environ, un déluge semi-universel a lieu comme le déluge légendaire de Noé. Les Grecs donnaient le nom *d'Héliocale* à cette année, mais personne, hors du sanctuaire, n'avait une idée exacte de sa durée et de ses détails. L'hiver de cette année était nommé le cataclysme ou le déluge, l'été s'appelait l'Ecpyrosis. Les traditions populaires enseignaient, que pendant ces saisons, le monde était alternativement brûlé puis inondé. C'est, du moins ce que nous apprennent les *Fragments d'astronomie* de Censorinus et de Sénèque. L'incertitude **[89]** des commentateurs au sujet de la durée de cette année était telle qu'aucun d'eux ne s'approche de la vérité. Sauf Hérodote et Linus qui lui attribuent, le premier 10.800 ans, et l'autre 13.984 ans [96]. Suivant les dires des prêtres Babyloniens, corroborés par Eupolemus [97] la "cité de Babylone fut fondée par ceux qui furent sauvés de la catastrophe du déluge : c'étaient *des géants*, ils érigèrent la tour dont il est parlé dans l'histoire" [98]. Ces géants, grands astrologues, qui, de plus, avaient reçu de leurs ancêtres, "les fils de Dieu", une instruction complète des choses secrètes, instruisirent les prêtres à leur tour et laissèrent dans les temples tous les récits du cataclysme périodique dont ils avaient été témoins. C'est ainsi que les grands prêtres eurent connaissance des *grandes années*. Si nous réfléchissons, en outre, que Platon dans le *Timœus* parle d'un vieux prête Egyptien qui tança Solon parce qu'il ignorait qu'il y eût eu déjà plusieurs déluges, comme le grand déluge d'Ogygès, nous pouvons aisément comprendre que cette croyance en le *Héliakos* était doctrine admise par les prêtres initiés du monde entier.

---

[95] Avant de rejeter cette théorie, si traditionnelle soit-elle, les savants devraient expliquer pourquoi, à la fin de chaque période tertiaire, l'hémisphère nord a subi une réduction de température telle que la zone torride s'est transformée en climat sibérien. Ne perdons pas que vue que le système *Héliocentrique nous* vient de la haute Inde et que tous les germes des connaissances astronomiques nous en furent apportés par Pythagore. Une hypothèse en vaut une autre tant que nous n'avons pas de preuves mathématiques absolues.

[96] Censorinus. *De Natal die*. Seneca. *Nat. quæst*., III, 29.

[97] Eusèbe. *Præp. Evan.* De la Tour de Babel et d'Abraham.

[98] Cela est en contradiction flagrante avec le récit de la Bible qui nous déclare que le déluge a été envoyé spécialement pour la destruction de ces *géants*. Les prêtres babyloniens n'avaient aucune raison pour inventer des mensonges.

Les Neros, les Vrihaspati ou les périodes nommées Yougas ou Kalpas, sont des problèmes vitaux à résoudre. Le Satyayoug et les cycles bouddhistes de la chronologie se traduisent par des chiffres qui couperaient le souffle à un mathématicien. Le Maha-Kalpa embrasse un nombre infini de périodes remontant bien loin dans les époques antédiluviennes. Leur système comprend un Kalpa ou grande période de 4.320.000.000 d'années qu'ils divisent en quatre yougas plus courts qui se suivent ainsi :

1. Satya-youg	1.728.000	années
2. Trêtya-youg	1.296.000	–
3. Dvâpa-youg	864.000	–
4. Kali-youg	432.000	–
Total	4.320.000	–

Ces quatre subdivisions sont celles d'un âge divin ou Maha-Youg ; soixante et onze Maha-Youg font 306.720.000 années, auxquelles vient s'ajouter un *sandhi* (ou le temps pendant lequel le jour et la nuit se confondent, l'aube et le crépuscule) qui équivaut à un Satya-Youg ou 1.728.000. Le tout forme un manvantara de **[90]** 308.448.000 années [99]. Quatorze manvantaras font 4.318.272.000 années, auxquelles il faut ajouter un *sandhi* pour commencer le Kalpa, soit 1.728.000 années ce qui fait que le Kalpa, ou grande période, est composé de 4.320.000.000 années. Comme nous ne sommes encore maintenant que dans le Kali-Youg du vingt-huitième âge du septième manvantara de 308.448.000 années, nous avons encore une longue attente avant même d'arriver à la moitié du temps assigné à l'existence du monde.

Ces chiffres ne sont pas fantaisistes, mais fondés sur des calculs astronomiques, ainsi que l'a démontré S. Davis [100]. Beaucoup de savants, Higgins entre autres, malgré leurs investigations, ont été perplexes pour décider lequel de tous ceux-ci était le cycle secret. Bunsen a établi la preuve que les prêtres Egyptiens qui firent des annotations cycliques, les

---

[99] Coleman, qui a établi ce calcul, laissa échapper une erreur sérieuse à son correcteur d'épreuves. La longueur du Manvantara est donnée comme étant de 368.448.000 années. C'est, juste, 60.000.000 d'années en trop.

[100] S. Davis. *Essay on the Asiatic Researches* et *Anacalypsis de Higgins*. Voir encore : *Mythology of the Hindus* de Coleman, Préface, p. XIII.

tenaient toujours cachées dans le plus profond mystère [101]. Qui sait ? La difficulté que les savants ont rencontrée venait probablement du fait que les calculs des anciens s'appliquent également au progrès spirituel et au progrès physique de l'humanité. On comprendra sans difficulté l'étroite correspondance établie par les anciens entre les cycles de la nature et ceux de l'humanité, si nous ne perdons pas de vue leur foi dans les influences constantes et toutes puissantes des planètes sur les destins de l'humanité. Higgins pense avec raison que le cycle du système Hindou de 432.000 ans est la clé du cycle secret. Mais son insuccès à le déchiffrer est évident : comme il appartient au mystère de la création, ce cycle est le plus inviolable de tous. Il fut reproduit en chiffres symboliques seulement dans le *Livre* Chaldéen *des Nombres* dont l'original, s'il existe aujourd'hui, ne se trouve certainement pas dans les bibliothèques. Il faisait, en effet, partie d'un des plus anciens livres d'Hermès, dont la désignation ordinale n'a pas été déterminée jusqu'ici [102]. **[91]**

En employant le calcul de la période secrète des Grands Neros et des Kalpas Hindous, quelques cabalistes, mathématiciens et archéologues qui ne savaient rien des calculs secrets, échangèrent le nombre ci-dessus mentionné de 21.000 ans en 24.000 pour la durée de la grande année, parce

---

[101] Bunsen. *Egypte*, vol. I.

[102] Les quarante-deux livres sacrés des Egyptiens que Clément d'Alexandrie affirma avoir existé de son temps n'étaient qu'une partie des livres d'Hermès. Jamblique sur l'autorité du prêtre Egyptien Abammon attribue 1.200 de ces livres à Hermès et 36.000 à Manetho. Mais l'affirmation de Jamblique, Théurge et Néo-Platonicien, est naturellement récusée par les critiques modernes. Manetho (que Bunsen eut en très grande estime en tant que "personnage purement historique" auquel "aucun des historiens indigènes ultérieurs ne peut être comparé")... (voir *Egypte*, 1, p. 97) ; devient subitement un pseudo Manetho dès que les idées émises par lui heurtent les préjugés scientifiques contre la magie et la science occulte dont se réclamaient les anciens prêtres. Toutefois, aucun archéologue ne doute un seul instant de l'antiquité presque incroyable des livres Hermétiques. Champollion a la plus grande estime pour leur authenticité et leur véracité puisqu'elles sont corroborées par beaucoup des plus anciens monuments. Bunsen donne également des preuves irréfutables de leur antiquité. Nous voyons, par exemple, grâce à ses recherches, qu'il y eut une lignée de soixante et un Rois avant l'époque de Moïse. La période Mosaïque fut précédée par une civilisation dont la trace se suit aisément au cours de plusieurs milliers d'années. Nous sommes, par conséquent, autorisés à croire que les ouvrages d'Hermès Trismégiste, existaient des siècles avant la naissance du législateur juif. "On voit des styles et des encriers représentés sur des monuments de la quatrième dynastie, la plus ancienne du monde", selon Bunsen. Si l'éminent égyptologue rejette la période 48.863 ans avant Alexandre, à laquelle Diogène Laertius ramène les récits des prêtres, il est certainement plus embarrassé des 10.000 années de leurs observations astronomiques. Il dit d'elles que, "a si ce sont vraiment des observations, elles *doivent* s'étendre sur une période de plus de 10.000 années" (p. 14). Il ajoute encore : "Nous apprenons, toutefois, dans un de leurs plus anciens ouvrages chronologiques…, que les traditions Egyptiennes authentiques, concernant la période mythologique, se rapportaient à des *myriades* d'années". (*Egypte,* I, p. 15).

qu'ils supposaient que la dernière période de 6.000 années s'appliquait seulement au renouvellement de notre globe. Higgins donne cette raison : on supposait autrefois que la précession des équinoxes ne se faisait que tous les 2.000 ans, au lieu de 2.160 ans dans un signe. Ce qui donnerait pour la durée de la grande année, quatre fois 6.000, soit 24.000 ans en tout. "Par conséquent", dit-il, cela expliquerait la longueur prolongée de leurs cycles ; car, avec cette grande année, se produirait le même fait qu'avec l'année commune, jusqu'au moment où, ayant tourné autour d'un cercle immense, elle reviendrait à son point de départ". Aussi, explique-t-il le chiffre de 24.000 ans de la manière suivante : "Si l'angle que le plan de l'écliptique fait avec celui de l'équateur diminuait graduellement et régulièrement comme on supposait que c'était le cas, jusqu'à une époque toute récente, les deux plans auraient coïncidé au bout d'environ dix âges (6.000 ans). Dix âges, 6.000 ans plus tard, le soleil aurait été placé, par rapport à l'hémisphère sud, comme il l'est aujourd'hui par rapport à l'hémisphère nord. Dix âges plus tard, il serait placé comme il l'est aujourd'hui après une période de vingt-quatre à vingt-cinq mille ans, environ. Lorsque le soleil serait parvenu à l'équateur, les dix âges (ou 6.000 ans) seraient résolus et le monde détruit *par le feu.* Arrivé au point sud, il serait détruit par l'eau. C'est ainsi qu'il serait détruit tous les 6.000 ans ou tous les dix neros" [103].

Cette méthode de calculer par *neros,* sans tenir compte du secret dans lequel les anciens philosophes qui appartenaient tous à l'ordre sacerdotal, tenaient leur savoir, a donné lieu aux plus graves erreurs. Elle fit que les Juifs, ainsi que certains Platoniciens **[92]** chrétiens, affirmèrent la destruction inévitable du monde à la fin de 6.000 ans. Gale prouve à quel point cette croyance était enracinée chez les Juifs. Elle a conduit les savants modernes à rejeter entièrement les hypothèses des anciens. De cette croyance naquirent plusieurs sectes religieuses qui, comme les Adventistes contemporains, vivent dans l'attente de la destruction prochaine du monde.

Comme notre planète tourne tous les ans une fois autour du soleil et, aussi, une fois par vingt-quatre heures sur elle-même, traversant ainsi des cycles mineurs à l'intérieur de cycles plus grands, l'œuvre des périodes

---

[103] Higgins. *Anacalypsis*.

cycliques mineures est accomplie et recommencée dans les limites du Grand Saros.

La révolution du monde physique, suivant la doctrine ancienne, est accompagnée d'une révolution analogue dans le monde de l'intellect ; le monde spirituel évoluant par cycles ainsi que le monde physique.

Nous constatons, par conséquent, dans l'histoire, une succession alternée de flux et de reflux pour la marée du progrès humain. Les grands empires du monde, après avoir atteint le point culminant de leur puissance, retombent en obéissant à la même loi qui les avait portés au faîte. Puis, lorsqu'ils ont atteint le point le plus bas, l'humanité se ressaisit et monte de nouveau et le sommet qu'elle touche alors, suivant la loi de progression ascendante par cycles, est un peu plus élevé que le dernier sommet atteint avant la dernière période descendante.

La division de l'histoire de l'humanité en âges d'Or, d'Argent, de Cuivre et de Fer n'est pas une fiction. Nous voyons le même phénomène dans la littérature des peuples. *Un* âge de grande inspiration et de production inconsciente est, invariablement, suivi d'un âge de critique et de conscience. Le premier fournit les matériaux destinés à l'intellect analytique et critique du second.

C'est ainsi que tous les grands Etres, ces géants qui dominent l'histoire de l'humanité, le Bouddha-Siddârtha et Jésus, dans le domaine spirituel ; Alexandre de Macédoine et Napoléon le Grand dans celui des conquêtes physiques, sont uniquement des images reflétées de types humains ayant existé déjà dix milliers d'années auparavant, dans le déca-millénium antérieur et qui sont reproduits par les pouvoirs mystérieux qui président à la destinée de notre monde. Aucun personnage saillant n'existe dans les annales de l'histoire profane ou sacrée dont le prototype ne puisse être retrouvé dans les traditions semi-fictives et semi-réelles des religions et des mythologies d'autrefois. Comme l'étoile qui brille à une distance incommensurable au-dessus de nos têtes se reflète dans les eaux limpides d'un lac, de même l'imagerie des hommes antédiluviens se réfléchit dans les périodes dont nous pouvons embrasser l'histoire en rétrospective. **[93]**

En bas, comme en haut. Ce qui a été, sera de nouveau. Sur la terre comme dans le ciel.

Le monde est toujours ingrat envers les grands hommes. Florence a élevé une statue à Galilée mais à peine cite-t-elle Pythagore. Le premier avait un guide tout prêt. Copernic qui, dans ses traités, fut obligé de lutter contre le système universellement admis de Ptolémée. Mais ni Galilée, ni l'astronomie moderne n'ont découvert l'emplacement des corps planétaires. Des milliers d'années avant eux, toutes ces connaissances étaient enseignées par les sages de l'Asie moyenne d'où Pythagore les apporta, non comme des hypothèses mais comme une science démontrée. "Les nombres de Pythagore, dit Porphyre, étaient des symboles hiéroglyphiques au moyen desquels il expliquait *toutes* les idées concernant la nature de toutes choses" [104].

C'est donc en vérité à l'antiquité seule que nous devons nous adresser pour connaître l'origine de toutes choses. Combien est juste l'opinion de Hargrave Jennings quand il parle des Pyramides et combien vraies sont ses paroles quand il demande : "Est-il seulement raisonnable de conclure qu'à l'époque où les connaissances les plus étendues, où les pouvoirs humains étaient surprenants, comparés à ceux que nous possédons aujourd'hui, que tous ces effets physiques insurpassables et à *peine croyables* – que des ouvrages comme ceux des Egyptiens — étaient consacrés à une erreur ? Est-il raisonnable de croire que ces myriades d'hommes des bords du Nil étaient des fous travaillant dans les ténèbres, que toute la magie de leurs grands hommes était une tromperie et, enfin, que nous, en méprisant ce que nous appelons leur superstition et leur puissance gaspillée, nous seuls soyons sages ? Non, il y a probablement bien plus dans ces vieilles religions que – dans l'audace de nos dénégations modernes, dans la confiance de notre époque vaine de sa science spirituelle, et dans la raillerie de nos jours sans foi – il y a plus, beaucoup plus qu'on ne le suppose. Nous ne comprenons pas l'antiquité. Ainsi nous voyons comment se concilient la pratique classique et les enseignements du paganisme, comment même le Gentil et le Juif, la doctrine mythologique et la doctrine chrétienne tombent d'accord dans la foi générale basée sur la Magie. Certes, la magie est possible : telle est la morale de ce livre" [105]. **[94]**

C'est possible. II y a trente ans, lorsque les premiers coups frappés de Rochester, éveillèrent l'attention sur la réalité d'un monde invisible,

---

[104] De vit. *Pythog.*

[105] *The Rosicrucians,* etc., par Hargrave Jennings.

lorsque la petite averse de coups frappés devint graduellement un torrent qui inonda tout le globe, les spirites n'eurent à lutter que contre deux puissances : la Théologie et la Science. Mais les Théosophes ont en face d'eux, outre ces deux ennemies, le monde en général et les spirites tout les premiers.

"Il y a un Dieu personnel et un Diable personnel", dit, de sa voix tonnante, le prédicateur chrétien, "Anathème à celui qui oserait dire non". – "Il n'y a pas d'autre Dieu personnel que la matière grise enfermée dans notre cerveau", lui répond avec mépris le matérialiste. "Et il n'y a point de Diable. Que celui qui l'affirme soit considéré comme un triple idiot". Pendant ce temps, les occultistes et les vrais philosophes ne font attention ni à l'un ni à l'autre des deux combattants. Ils persévèrent dans leur œuvre. Aucun d'eux ne croit à l'absurde Dieu passionné et instable de la superstition, mais tous croient au bien et au mal. Notre raison humaine, émanation de notre mental fini, est certainement incapable de comprendre une intelligence divine, une entité infinie et éternelle. Aussi, selon la stricte logique, ce qui transcende notre intelligence, ce qui resterait absolument incompréhensible pour nos sens, ne peut pas exister pour nous. Donc cela n'existe pas. Ce raisonnement borné est d'accord avec celui de la science et dit : "Il n'y a pas de Dieu". Mais, d'un autre côté, notre Ego, ce qui vit, pense et sent indépendamment de nous, dans notre enveloppe mortelle, notre moi fait plus que croire. Il sait qu'il existe un Dieu dans la nature car le seul et invincible Artisan, vit en nous, comme nous vivons en Lui. Il n'est point de foi dogmatique ni de science exacte qui puisse déraciner ce sentiment intuitif inhérent à l'homme lorsqu'une fois il l'a pleinement perçu en lui.

La nature humaine est comme la nature universelle dans son horreur du vide. Elle éprouve une aspiration intuitive vers une Puissance Suprême. Faute d'un Dieu, le cosmos lui apparaîtrait comme un corps sans âme. Empêché de Le chercher là où seulement Sa trace pouvait être trouvée, l'homme a rempli ce vide pénible avec le Dieu personnel que ses maîtres spirituels ont façonné exprès pour lui avec des ruines éparses des mythes païens incompris et des philosophies surannées de l'antiquité. Comment expliquer autrement la croissance en champignon de nouvelles sectes dont quelques-unes dépassent le comble de l'absurde ? Le genre humain a un besoin irrépressible, inné ; il lui faut le satisfaire dans une religion quelconque qui supplanterait la théologie dogmatique, indémontrée et indémontrable de nos siècles chrétiens. Ce besoin c'est le désir ardent de

preuves de l'immortalité. **[95]** Sir Thomas Browne l'exprime très bien : "... le plus lourd pavé que la mélancolie puisse lancer à un homme, c'est de lui déclarer qu'il est au bout de sa nature, ou que pour lui il n'est point d'état futur vers lequel il irait progressivement et qu'alors tout serait vain". Qu'une religion quelconque, capable d'offrir ces preuves de notre immortalité, sous la forme de faits scientifiques, vienne à être proposée : le système actuel se trouvera placé dans l'alternative de renforcer ses dogmes par ces faits mêmes ou de perdre tout droit au respect et à l'affection de la chrétienté. Un ministre du culte chrétien a été forcé de reconnaître qu'il n'y a point de source authentique où l'assurance d'une existence future ait pu être puisée par l'homme. Comment cette croyance se serait-elle donc maintenue pendant des siècles sans nombre si ce n'est parce que parmi toutes les nations, civilisées ou non on a accordé à l'homme cette preuve démonstrative ?

Est-ce que l'existence de cette croyance ne prouve pas, elle-même, que le penseur philosophe et le sauvage irrationnel ont, tous deux, été forcés d'admettre le témoignage de leur sens ? Si dans des cas déterminés, une illusion spectrale peut être résultée de causes physiques, d'autre part, dans des milliers de cas, il y a eu des apparitions de personnes conversant avec plusieurs individus à la fois : ensemble, ces témoins ont vu et entendu car, certainement tous n'avaient point l'esprit en désordre.

Les plus grands penseurs de la Grèce et de Rome considéraient ces apparitions comme des faits démontrés. Ils distinguaient les apparitions par les noms de manés, anima, umbra : les manès descendaient, après la mort de l'individu, dans le monde inférieur, l'anima, esprit pur, remontait au ciel ; enfin l'umbra, inquiète l'âme liée à la terre errait autour de sa tombe parce que l'attraction de la matière et l'affection pour son corps mortel l'emportaient en elle et empêchaient son essor vers les hautes régions.

"Terra legit *carnem* tumulum circumvolet *umbra,*

Orcus habet *manes, spiritus* astra petit".

Dit Ovide au sujet des triples constituants de l'âme.

Mais toutes ces définitions doivent être soumises à la soigneuse analyse de la philosophie. Trop de nos penseurs ne voient guère que les nombreux changements de langage, la phraséologie allégorique. Le désir évident de secret chez les écrivains Mystiques, car, le secret était

obligatoire en ce qui concernait les mystères du sanctuaire, a pu causer de grossières méprises aux traducteurs et aux commentateurs. **[96]**

Les expressions des alchimistes du moyen âge ont été traduites littéralement. Le symbolisme voilé de Platon même, est généralement mal interprété par le lettré moderne. Un jour viendra sans doute où on fera mieux. Alors, on se convaincra que la *méthode de l'extrême nécessité* fut pratiquée dans l'ancienne philosophie aussi bien que dans la moderne. Dès les premières époques de l'humanité, les vérités fondamentales de tout ce qu'il nous est donné de connaître sur la terre, furent soigneusement confiées à la garde des adeptes du sanctuaire. La différence des croyances et des pratiques religieuses était purement extérieure. Ces gardiens de la révélation divine primitive qui avait résolu tous les problèmes accessibles à l'intelligence humaine, étaient liés entre eux par une franc-maçonnerie universelle de science et de philosophie : ils formaient une chaîne ininterrompue autour du globe. C'est à la philologie et à la physiologie de trouver l'extrémité du fil. Alors, on verra que l'écheveau du mystère peut être débrouillé si l'on dégage une seule boucle des systèmes religieux antiques.

Faute d'avoir connu ces preuves ou, pour avoir refusé de les connaître, des hommes comme Hare et Wallace, avec d'autres penseurs de talent, ont été acculés dans l'impasse du spiritisme moderne. Les mêmes raisons ont réduit d'autres esprits, entièrement dépourvus d'intuition spirituelle, à se plonger dans un matérialisme grossier décoré de noms divers.

Mais nous ne voyons pas l'utilité de pousser plus loin cette étude. Selon la plupart de nos contemporains, il n'y eut qu'un jour de savoir ; à son aurore assistaient les philosophes anciens, et son midi radieux est à nous. Le témoignage de centaines de penseurs antiques et médiévaux est aussi inutile à nos expérimentateurs modernes que si le monde datait seulement de la première année de notre ère, que tout savoir était de date récente. Cependant, nous ne perdons ni espoir ni courage. Le moment est plus opportun que jamais pour passer en revue les philosophies antiques. Les archéologues, les philologues, les astronomes, les chimistes et les physiciens s'approchent de plus en plus de ce point où ils seront forcés de s'en occuper. La science physique a déjà atteint ses limites d'exploration, la théologie dogmatique voit tarir les sources de son inspiration. A moins que les signes précurseurs ne nous trompent, le jour est proche où le monde accueillera les preuves que les religions anciennes seules étaient en

harmonie avec la nature et que la science antique embrassait tout ce qui peut être connu. Des secrets longtemps gardés pourraient être révélés, des livres longtemps oubliés, et des arts depuis longtemps perdus, pourraient être remis en lumière ; des papyrus et des parchemins d'une importance inestimable se retrouveront entre les mains d'hommes qui déclareront les avoir déroulés autour des momies **[97]** ou trouvés dans les ténèbres des cryptes : Tablettes et piliers pourraient être exhumés, interprétés et leurs révélations sculptées surprendre les théologiens et confondre les savants. Qui connaît les possibilités de l'avenir ? Une ère de désillusion et de reconstruction va commencer. Que dis-je ? Elle est commencée déjà. Le cycle a presque accompli sa course. Un cycle nouveau est sur le point de naître. Les pages futures de l'histoire mettront en pleine évidence et prouveront absolument que :

S'il faut en croire nos ancêtres,

Des esprits sont descendus converser avec l'homme

Et lui ont révélé les secrets du monde inconnu.

CHAPITRE II

—

PHENOMENES ET FORCES

"L'orgueil, lorsque l'esprit de répartie fait défaut, accourt à notre défense et prend toute la place laissée libre par le bon sens…"

POPE.

"Mais pourquoi les opérations de la nature seraient-elles changées ? II peut y avoir une philosophie plus profonde que nous ne l'avons rêvé, une philosophie qui découvre les secrets de la nature mais qui, en les pénétrant n'en altère pas la marche."

BULWER-LYTTON.

Est-ce assez pour l'homme de savoir qu'il existe ? Suffit-il qu'un être humain soit formé pour qu'il mérite le nom d'HOMME ? Voici notre opinion bien arrêtée et notre conviction : pour devenir une véritable entité spirituelle digne de ce titre, l'homme doit commencer pour ainsi dire par se recréer : c'est-à-dire éliminer complètement de son mental et de son âme, non seulement toute influence dominante d'égoïsme et d'autre impureté, mais aussi toute infection de la superstition et du préjugé. J'entends par-là toute autre chose que *l'antipathie* et la *sympathie* prises dans l'acception commune. L'énergique courant magnétique qui se dégage des idées aussi bien que des corps physiques, génère une influence particulière, un sombre tourbillon qui, tout d'abord, nous entraîne irrésistiblement. Il nous enveloppe et nous finissons par n'en plus pouvoir sortir. C'est que nous n'en avons point le courage, arrêtés que nous sommes par une honteuse lâcheté morale : la crainte de l'opinion publique. Il est rare que les hommes envisagent une chose sous son jour, faux ou vrai, par libre exercice de leur jugement personnel. Bien au contraire. Ordinairement, la conclusion procède d'une aveugle adoption des opinions courantes parmi ceux avec lesquels nous frayons. Un paroissien ne croira jamais payer trop cher, si

absurde qu'en soit le prix, sa place au banc d'œuvre. De même un matérialiste n'ira pas deux fois entendre M. Huxley traiter de l'évolution parce qu'il croit bon de le faire, mais parce que Monsieur un Tel et Madame une Telle, personnages considérés comme donnant le ton, le font. **[100]**

Il en va de même pour toutes choses. Si la psychologie avait eu son Darwin, on aurait peut-être démontré qu'au point de vue de nos qualités morales, l'origine de l'homme était étroitement liée à celle de sa forme physique. Par la servilité de sa condition et sa mimique, la société suggère à l'observateur attentif l'idée d'une parenté, entre les êtres humains et ceux de l'espèce simiesque, encore plus frappante peut-être que ne l'indiquent les signes extérieurs relevés par le grand anthropologiste. Les nombreuses variétés du singe, cette "caricature de l'homme", paraissent avoir évolué exprès pour fournir à certaines catégories de personnes, dispendieusement attifées, les éléments de leurs arbres généalogiques.

La science, chaque jour, avance rapidement dans le sens des grandes découvertes en chimie, en physique, en organologie, en anthropologie. Les savants devraient être libres de toute conception *a priori* et de tout préjugé. Et malgré la liberté de pensée et d'opinion, les savants d'aujourd'hui sont les mêmes hommes qu'autrefois. C'est le fait d'un rêveur et d'un utopiste, d'imaginer que l'évolution, le développement des idées nouvelles ont changé l'homme. Il est possible que le sol soit convenablement fertilisé, préparé pour une récolte annuelle de fruits plus abondants et meilleurs ; mais, si vous bêchez un peu profondément, sous la couche utile à la récolte, vous retrouverez le sous-sol tel qu'il était avant le premier sillon.

Il y a peu d'années, mettre en doute l'infaillibilité d'un dogme théologique quelconque, suffisait pour mériter la réputation d'iconoclastes et d'hérétiques ! *Vœ victis*... La Science a vaincu. Mais, à son tour, le vainqueur réclame la même infaillibilité. Bien qu'il ne prouve pas mieux son droit. "*Les temps changent et nous changeons avec eux*". Ce dicton du bon vieux Lotharius s'applique au cas dont il s'agit. Néanmoins notre sentiment est que nous avons quelque droit à mettre en question les grands prêtres de la Science.

Depuis bien des années, nous avons surveillé le développement de la croissance de cette pomme de discorde : LE SPIRITISME MODERNE. Familiers avec sa littérature, en Europe comme en Amérique, nous avons

suivi avec une attention intéressée ses interminables disputes et nous avons comparé ses hypothèses contradictoires. De nombreuses personnes instruites, hommes et femmes – spirites hétérodoxes, naturellement – ont essayé de sonder ces phénomènes Protéens. Ils ont simplement abouti à la conclusion suivante : quelles que soient les raisons de ces échecs constants – qu'on les attribue aux investigateurs ou à la Force secrète qui agit – il est au moins prouvé que plus les manifestations psychologiques sont fréquentes et variées, plus aussi sont impénétrables les ténèbres qui entourent leur origine. **[101]**

II est oiseux de le nier : nous sommes aujourd'hui témoins de phénomènes dont la nature est mystérieuse. On les désigne généralement et peut-être, à tort, sous le nom de spirites. Consentons une importante défalcation pour des fraudes astucieuses, il en reste cependant assez pour solliciter l'attentif examen de la science. "Et cependant elle tourne" ; cette phrase, prononcée il y a des siècles, est passée dans le langage courant. De nos jours, il n'est plus indispensable d'avoir le courage de Galilée pour la jeter à la face de l'Académie. Déjà les phénomènes psychologiques en sont à l'offensive.

Les savants modernes déclarent que, même si la production de certains phénomènes mystérieux en présence des médiums est un fait avéré, rien ne prouve que ces phénomènes ne soient pas attribuables à quelque anomalie dans la constitution nerveuse de ces individus. Il faut que cette question soit tranchée avant d'envisager s'il est possible que les phénomènes soient produits par des esprits humains revenant ici-bas. Une légère objection peut être faite à cette manière de voir. Sans doute, l'obligation de la preuve incombe à ceux qui affirment l'intervention des esprits. Si les hommes de science voulaient aborder le sujet en toute bonne foi, avec l'ardent désir de résoudre un mystère angoissant, s'ils n'affichaient pas un mépris peu digne et peu professionnel, ils ne s'exposeraient à aucun blâme. Certes, les communications "spirites" sont, pour la plupart, de nature à dégoûter les chercheurs, même d'intelligence moyenne. Quand elles sont authentiques, elles sont triviales, quelconques et, souvent, vulgaires. Depuis vingt ans, par l'intermédiaire de certains médiums, nous avons, reçu des messages supposés émaner de Shakespeare, Byron, Franklin, Pierre le Grand, Napoléon, Joséphine, voire de Voltaire. Notre impression était que le conquérant français et son épouse semblaient avoir oublié l'orthographe, que Shakespeare et Byron étaient tombés dans l'ivrognerie chronique et Voltaire dans l'imbécillité. Qui pourrait blâmer

des hommes habitués à des principes exacts, ou même des personnes instruites tout simplement si elles concluent que lorsque des fraudes aussi évidentes sont en surface, il leur serait difficile de trouver la vérité en allant au fond. Accoler des noms célèbres à des communications idiotes, a infligé une telle indigestion à l'estomac des savants qu'ils ne peuvent plus assimiler même la grande vérité qui repose sur les plateaux télégraphiques [106] de cet océan de phénomènes psychologiques. Ils jugent d'après une surface souillée d'écume et de mousse. Mais ils pourraient, avec une égale exactitude, nier l'existence de toute eau claire dans les **[102]** profondeurs de la mer, sous prétexte qu'une écume graisseuse flotte à la surface. Par conséquent, si, d'un côté, nous ne pouvons les blâmer de reculer au premier aspect de ce qui semble réellement répulsif, nous avons par contre le droit de les critiquer – et nous en usons – pour leur répugnance à explorer plus profondément. Ni perles, ni diamants taillés ne peuvent être trouvés sur le sol. Et ces gens agissent aussi follement qu'un plongeur de profession, qui rejetterait une huître perlière en raison de son aspect malpropre et vaseux alors qu'en l'ouvrant il aurait trouvé une perle précieuse dans la coquille.

Même les reproches justes et sévères formulés par quelques-uns de leurs chefs de file sont sans effet. La peur des savants de se livrer à des recherches, sur un sujet aussi impopulaire, semble avoir tourné maintenant à une panique générale. "*Les phénomènes poursuivent les savants, et les savants fuient les phénomènes*". Cette remarque pleine d'à propos fut faite par M. A. N. Aksakof dans un excellent article sur le Médiumnisme et le Comité scientifique de Saint-Pétersbourg. L'attitude de ce corps professoral en ce qui concerne le sujet qu'il s'était spontanément engagé à étudier, fut simplement honteuse, d'un bout à l'autre. Son rapport, prématuré et combiné à l'avance, était si évidemment partial et si peu concluant qu'il suscita une protestation méprisante de la part des incrédules eux-mêmes.

Le manque de logique chez nos savants messieurs, contre la philosophie du spiritisme proprement dit est admirablement dénoncée par le professeur John Fisk, un des leurs. Dans un récent travail philosophique, *The Unseen World*, tout en montrant bien que d'après la définition même des termes matière et esprit l'existence de l'esprit ne peut être démontrée

---

[106] Il s'agit des fonds marins où reposent les câbles télégraphiques (N.d.T)

aux sens, et, qu'ainsi, aucune théorie n'est justiciable *des preuves scientifiques*, il porte un coup sévère à ses collègues, dans ces lignes : "Le témoignage dans un cas de ce genre, dit-il, dans les conditions de la vie présente, doit forcément rester pour toujours inaccessible. Les preuves sont entièrement hors du domaine de l'expérience. Si abondantes qu'elles soient, nous ne pouvons espérer les rencontrer. Et, par conséquent, l'impossibilité où nous sommes de les produire ne peut susciter la moindre présomption contre notre théorie. Quand on l'envisage ainsi, la croyance à la vie future n'a pas d'appui scientifique, mais, en même temps, elle est au-delà du besoin d'une base scientifique et elle échappe à la critique scientifique. C'est une croyance que ne pourront combattre, en quoi que ce soit, tous les progrès futurs et imaginables des découvertes physiques. C'est une croyance qui n'est en aucune façon irrationnelle et qu'on peut avoir logiquement sans affecter notre tournure scientifique d'esprit et sans que nos conclusions scientifiques en soient influencées". "Si, **[103]** maintenant, ajoute-t-il, les hommes de science veulent accepter ce point de vue que l'esprit n'est pas la matière, qu'il n'est pas régi par les lois de la matière ; s'ils s'abstiennent, dans les spéculations sur l'esprit, de le restreindre par leur connaissance des choses matérielles, ils auront supprimé ce qui, de nos jours, est, pour les hommes religieux, la principale cause d'irritation".

Mais, ils ne le feront pas. Ils s'exaltent quand des hommes aussi supérieurs que Wallace ont le courage, la loyauté, le mérite de s'incliner, et refusent d'accepter la manière de voir, si prudente et si restrictive soit-elle, de M. Crookes.

Pour réclamer l'attention en faveur des opinions contenues dans le présent ouvrage, notre seul titre est qu'elles sont fondées sur bien des années d'études concernant à la fois l'ancienne magie et le Spiritisme, sa forme moderne. La première, même maintenant où les phénomènes, semblables à ceux d'autrefois, sont devenus familiers à tous, est communément écartée comme une adroite jonglerie ; le second, alors que la force de l'évidence exclut toute possibilité de crier franchement au charlatanisme, est dénoncée comme une hallucination universelle.

Beaucoup d'années d'errances parmi les magiciens "païens"et "chrétiens", parmi les occultistes, les magnétiseurs et *tutti quanti* appartenant à la magie blanche ou noire, doivent suffire, pensons-nous, pour nous donner un certain droit de nous sentir compétente, pour considérer pratiquement cette question douteuse et très compliquée. Nous

avons frayé avec les fakirs, les saints de l'Inde, et les avons vus en communication avec les Pitris. Nous avons surveillé les actes et le *modus operandi* des derviches tourneurs et hurleurs ; entretenu d'amicales relations avec les marabouts de Turquie d'Europe et d'Asie : les charmeurs de serpents de Dansas et de Bénarès n'ont guère de secrets que nous n'ayons eu la bonne fortune d'étudier. Aussi, quand des hommes de science qui n'ont jamais eu l'occasion de vivre parmi ces jongleurs orientaux et, ne peuvent tout au plus, que juger superficiellement, nous disent que dans leurs performances il n'y a rien que de simples tours de prestidigitation, malgré nous nous ne pouvons que regretter profondément des conclusions aussi précipitées. Se réclamer aussi prétentieusement d'une analyse approfondie des forces de la nature et, en même temps, étaler une aussi impardonnable négligence pour les questions d'un caractère purement physiologique et psychologique, rejeter sans appel et sans examen des phénomènes aussi surprenants, c'est faire montre d'une inconséquence fortement teintée de timidité, si ce n'est de déviation morale.

Aussi, dussions-nous jamais recevoir de quelque Faraday contemporain le même trait que celui décoché par ce gentleman, **[104]** il y a des années, avec plus de sincérité que de bonne éducation il est à craindre que nous persisterions dans notre croyance. Faraday prétendit : "Bien des *chiens* ont le pouvoir d'arriver à des conclusions beaucoup plus logiques que certains spirites [107]". L'injure n'est pas un argument, encore moins une preuve. Des hommes comme Huxley et Tyndall auront beau nommer le spiritisme "une croyance dégradante" et la magie orientale "jonglerie", ils ne peuvent cependant faire que la vérité ne soit pas la vérité. Le scepticisme, qu'il procède d'une cervelle scientifique ou ignorante, est incapable de détruire l'immortalité de nos âmes – si cette immortalité est un fait – et les plonger dans l'anéantissement *post-mortem.* "La Raison est sujette à l'erreur", dit Aristote : l'opinion aussi. Les vues personnelles du plus savant philosophe risquent plus souvent de se montrer erronées que le bon sens naïf de sa cuisinière illettrée. Dans les *Contes du Calife impie,* Barrachias-Hassan-Oglu, le sage arabe, tient ce discours très sensé : "Garde-toi, ô mon fils, de t'exalter. C'est un empoisonnement agréable et, par conséquent, très dangereux. Profite de ta propre sagesse mais apprend à respecter aussi la sagesse de tes ancêtres. Et rappelle-toi, ô mon bien-aimé, que souvent la lumière de la vérité d'Allah entrera

---

[107] *W. Crookes, F.R.S. Recherches sur les Phénomènes du Spiritisme*

beaucoup plus facilement dans une tête vide que dans une autre si remplie de savoir que maint rayon d'argent est laissé dehors, faute de place... C'est ce qui arrive pour notre trop sage Cadi".

Jamais les représentants de la science moderne, dans les deux hémisphères, ne semblent avoir eu autant de mépris, autant d'amertume, envers l'insondable mystère, que depuis le jour où M. Crookes entreprit, à Londres, d'étudier les phénomènes. Le premier, ce savant présenta courageusement au public une de ces sentinelles prétendues "matérialisées" qui gardent les portes interdites. Après lui, plusieurs autres érudits appartenant au corps scientifique mirent la main au travail et s'attaquèrent aux phénomènes. Belle et courageuse probité qu'on pourrait qualifier d'héroïsme tant l'objet de leurs recherches était impopulaire !

Hélas, si l'esprit, c'est certain, était prompt, il se trouva que la chair était faible. Le ridicule était plus que la majorité de ces hommes ne pouvait supporter, de sorte que le fardeau le plus lourd retomba sur les épaules de M. Crookes. Un aperçu des profits que ce vaillant retira de ses recherches désintéressées, les remerciements qu'il reçut de la part de ses savants confrères, vous les trouverez dans ses trois brochures intitulées : *Recherches sur les phénomènes du Spiritisme.* **[105]**

Quelque temps après, les membres désignés pour le comité de la Société de dialectique et M. Crookes, après avoir soumis ses médiums aux épreuves les plus sévères, furent, sommés par un public impatient de rapporter en termes compréhensibles ce qu'ils avaient vu. Mais que pouvaient-ils dire, sinon la vérité ? C'est ainsi qu'ils furent forcés de reconnaître les points suivants : I. Les phénomènes, dont ils avaient, au moins, eux-mêmes été les témoins, étaient authentiques, impossibles à simuler ; donc que des manifestations produites par quelque force inconnue pouvaient avoir lieu et avaient eu lieu. II. Ils ne pouvaient affirmer si ces phénomènes étaient produits par des esprits désincarnés ou par d'autres entités analogues, mais des manifestations qui renversent toutes les théories préconçues des lois naturelles avaient certainement lieu. Plusieurs de ces manifestations avaient eu lieu dans leurs propres familles. III. A part le fait indiscutable de la réalité des phénomènes, "aperçus d'une action naturelle dont la loi n'est pas encore établie" [108], ils ne pouvaient,

---

[108] *W. Crookes. Experiments on psychie Force, p. 25*

malgré tous leurs efforts, rien en tirer. Ça n'avait "ni queue ni tête" selon l'expression du Comte de Gabalis.

Or, c'était précisément ce qu'un public sceptique n'avait pas prévu. Avant que les conclusions de MM. Crookes, Varley et la Société de la Dialectique fussent publiées, on escomptait impatiemment la déconfiture des fervents du Spiritisme. De tels aveux, venant de leurs confrères en science, humiliaient trop l'orgueil de ceux-là même qui s'étaient timidement abstenus de toute investigation. On trouvait vraiment trop fort que se fussent manifestés ces phénomènes si vulgaires et si répugnants, qui du consentement commun des gens instruits étaient considérés comme des contes de nourrices, bons tout au plus à distraire des bonniches hystériques et à faire la fortune des somnambules de profession ? Et voilà que ces manifestations, vouées à l'oubli par l'Académie et l'Institut de Paris, avaient l'impertinence d'échapper à des chercheurs, experts ès-sciences physiques !

Une tempête d'indignation suivit cette confession, M. Crookes la dépeint dans sa brochure sur la *Force Psychique.* Avec beaucoup d'à propos il met en épigraphe cette citation de Galvani : "Je suis attaqué par deux sectes très opposées : les savants et les *ignares.* Cependant je sais avoir découvert une des plus grandes forces de la nature". Puis il continue :

"On considérait comme acquis que les résultats de mes expériences devaient concorder avec leurs opinions préconçues. Ce qu'ils désiraient ce n'était pas la *vérité* mais un témoignage supplémentaire en faveur de leurs conclusions arrêtées d'avance. Quand **[106]** ils trouvèrent que les faits établis par cette investigation ne pouvaient pas être adaptés à leurs opinions, eh bien… ce fut tant pis pour les faits. Ils essayèrent alors de se dérober à leurs propres recommandations, autrefois si confiantes, concernant l'enquête et déclarèrent "que M. Home est un adroit escamoteur qui nous a tous dupés". "M. Crookes aurait aussi bien fait d'étudier les tours d'un jongleur indien". "M. Crookes devra se procurer de meilleurs témoins avant de pouvoir obtenir créance". "La chose est trop absurde pour être traitée sérieusement". "C'est impossible, donc cela ne peut pas être…" (Je n'ai jamais dit que ce fût possible, j'ai dit seulement que c'était vrai).

"Les observateurs ont tous été hallucinés, ils s'imaginent qu'ils ont vu se produire des choses qui, réellement, n'ont jamais eu lieu", etc., etc. [109].

Après avoir dépensé leur énergie sur des théories aussi enfantines que "la cérébration inconsciente", la contraction musculaire involontaire" et celle parfaitement ridicule "du muscle craqueur" ; après avoir subi de honteux échecs grâce à l'obstination que la nouvelle force mettait à survivre, et, finalement, après tous les efforts les plus désespérés pour supprimer cette force en l'oblitérant, ces fils de la défiance – comme saint Paul appelle les hommes de cette catégorie – crurent que le mieux était d'abandonner le tout. Sacrifiant ceux de leurs frères qui avaient le courage de persévérer sur l'autel de l'opinion publique ils se retirèrent dans un silence compassé. Laissant l'arène de l'investigation à des champions moins timorés, ces expérimentateurs malheureux ne sont, vraisemblablement pas disposés à y rentrer [110]. Nier la réalité de telles manifestations quand on s'en tient prudemment éloigné, est beaucoup plus facile que de trouver la place qui leur convient dans les classes qui se répartissent les phénomènes acceptés par la science exacte. Comment le pourraient-ils puisque tous ces phénomènes sont du domaine de la psychologie et que celle-ci, avec ses pouvoirs occultes et mystérieux, est *une terre inconnue* pour la science moderne ? Ainsi, impuissants à expliquer ce qui procède directement de la nature même de l'âme humaine – dont la plupart d'entre eux nient l'existence – peu désireux, en même temps, d'avouer leur ignorance, les savants se vengent bien injustement sur ceux qui croient au témoignage de leurs sens et n'ont aucune prétention à la science.

"Un coup de pied de toi est doux, ô Jupiter !" Dit le poète Tretiakowsky, dans une vieille tragédie russe. Si grossiers que ces Jupiters de la science soient, à l'occasion, susceptibles d'être envers **[107]** nous, mortels crédules, leur immense savoir – dans des questions moins obtuses, s'entend – leur donnerait, à défaut de bonnes manières, des titres au respect public. Mais, malheureusement, les dieux ne sont pas ceux qui crient le plus fort.

---

[109] W. Crookes. *Spiritualism Viewed by the Light of Modern Science*. Voir *Quarterly Journal of Science*.

[110] A. Aksakof. *Phenomena of Mediumnism*. Voir *Quarterly Journal of Science*.

L'éloquent Tertullien, parlant de Satan et de ses suppôts qu'il accuse sans cesse de contrefaire les œuvres du Créateur, les appelle "les singes de Dieu". Il est heureux pour nos philosophicules que nous n'ayons pas un Tertullien moderne pour leur assurer l'immortalité du mépris, en tant que "singes de la science".

Mais revenons aux véritables savants : "Les phénomènes d'un caractère seulement objectif, dit A.-N. Aksakof, s'imposent à l'investigation et à l'explication des représentants des sciences exactes ; mais les grands prêtres de la science, en face d'une question si simple en apparence… sont totalement déconcertés ! Ce sujet paraît avoir le privilège de les amener à trahir, non seulement la règle la plus sublime du Code de moralité, la Vérité ; mais aussi la loi suprême de la Science, l'expérimentation"… Ils sentent que la question a des fondements trop sérieux. Les cas de Hare, Crookes, de Morgan, Varley, Wallace et Butleroff créent la panique ! Ils craignent d'être contraints à céder tout le terrain s'ils lâchent un seul pied. Les principes, vénérables par leur antiquité, les spéculations contemplatives d'une vie entière, voire d'une longue suite de générations, tout cela est en jeu sur une seule carte [111] !"

Que pouvons-nous attendre de nos flambeaux d'érudition en présence d'expériences comme celles de Crookes, de la Société de Dialectique, de Wallace et de feu le professeur Hare ? Leur attitude devant les phénomènes indéniables est en soi un phénomène. Elle est simplement incompréhensible à moins d'admettre la possibilité d'une autre maladie psychologique aussi mystérieuse et aussi contagieuse que l'hydrophobie. Nous ne voulons pas nous enorgueillir de l'avoir découverte, nous nous contenterons de proposer le nom de *psychophobie scientifique.*

L'école d'une amère expérience aurait dû leur apprendre qu'on ne peut se fier que jusqu'à un certain point à ce que les sciences positives présument d'elles-mêmes ; tant qu'un seul mystère dans la nature reste inexpliquée, le mot "impossible" *est* un mot qu'il leur est dangereux de prononcer.

Dans ses *Recherches sur les phénomènes du Spiritisme,* M. Crookes soumet à l'opinion huit théories "pour expliquer les phénomènes qui ont été observés". Les voici :

---

[111] A. Aksakof. *Phenomena of Mediumnism.*

"*Première Théorie.* – Tous les phénomènes résultent de tours de mains, d'habiles dispositions mécaniques ou de trucs de **[108]** prestidigitation ; les médiums sont des imposteurs et les autres assistants des imbéciles.

"*Seconde Théorie.* – Ceux qui assistent à la séance sont victimes d'une sorte de manie, d'illusion ; ils imaginent des phénomènes qui n'ont aucune véritable existence objective.

"*Troisième Théorie.* – Le tout est le résultat d'une action cérébrale consciente ou inconsciente.

"*Quatrième Théorie.* – Le tout provient de l'esprit du médium, associé peut-être avec les esprits d'une partie ou de la totalité des personnes présentes.

"*Cinquième Théorie.* – C'est l'action des mauvais esprits, ou des diables, personnifiant qui ils veulent ou ce qu'ils veulent afin de saper le christianisme et de perdre les, âmes humaines (c'est la théorie de nos théologiens).

"*Sixième Théorie.* – L'action d'êtres habitant la terre, immatériels, invisibles pour nous, appartenant à une catégorie distincte, capables cependant, à l'occasion, de manifester leur présence connus dans presque tous les pays et à toutes les époques comme des démons (pas nécessairement mauvais), sous les noms de gnomes, fées, kobolds, elfes, lutins, puck, etc…(c'est une des opinions des cabalistes).

"*Septième Théorie.* – L'action d'êtres humains désincarnés (c'est la théorie spirite par excellence).

"*Huitième Théorie.* – (La force psychique)… c'est un appoint aux quatrième, cinquième, sixième et septième théories".

La première de ces théories n'ayant été reconnue juste que dans des cas exceptionnels, mais malheureusement encore trop fréquents, doit être rejetée parce qu'elle n'a pas de portée matérielle sur les phénomènes eux-mêmes. Les seconde et troisième théories sont les retranchements croulants des sceptiques et des matérialistes, elles restent, comme disent les juristes : "Ad *huc sub judice lis est*". Dans cet ouvrage nous n'avons, donc, à nous occuper que des quatre théories qui restent. La huitième et

dernière, de l'avis même de M. Crookes, est tout simplement "un appoint nécessaire" aux autres.

Il nous est facile de voir combien une opinion scientifique est elle-même sujette à l'erreur : en comparant les divers articles sur les phénomènes spirites, articles dus à la plume de ce savant qui parurent de 1870 à 1875. Dans l'un des premiers nous lisons : …"l'emploi plus fréquent des méthodes scientifiques donnera lieu à des observations plus exactes, à un plus grand respect de la vérité de la part des chercheurs : il suscitera une race d'observateurs grâce auxquels *le résidu sans valeur du spiritisme sera évacué* **[109]** *d'ici pour retomber dans les limbes ignorés de la magie et de la nécromancie*". Et cependant, en 1875, sous la même signature, nous trouvons la description la plus intéressante et la plus détaillée concernant un esprit matérialisé : Katie King [112] !

Nous ne pouvons guère imaginer que M. Crookes soit resté pendant deux ou trois années consécutives sous une influence électro-biologique, ou une hallucination. "L'esprit" apparut dans sa propre maison, dans sa bibliothèque, à la suite d'épreuves décisives… il a été vu, palpé, entendu par des centaines de personnes.

Mais M. Crookes se défend d'avoir jamais pris Katie King pour un esprit désincarné. Qu'était-ce, alors ? Si ce n'était pas miss Florence Cook (et sa parole nous suffit à cet égard) c'était donc ou l'esprit de quelqu'un ayant vécu sur terre ou l'un de ceux qui se classent directement dans la sixième des huit théories offertes par ce savant éminent au choix du public. Ce serait un des êtres classés sous les noms de fées, Kobolds, gnomes, elfes, lutins ou alors un Puck [113].

Certes, Katie King a dû être une fée, une Titania, car, seule, une fée justifierait le poétique hommage cité par M. Crookes en décrivant cet esprit merveilleux :

"Round her she made an atmosphere of life ;

The very air seemed lighter from her eyes ;

They were so soft and beautiful and rife

---

[112] *The Last of Katie King*, pamphlet IV, p. 119.

[113] *Ibid.*, par. I, p. 7.

With all we can imagine of the skies ;

Her overpowering presence makes you feel

It would *not be idolatry to kneel* !" [114]

Ainsi, après avoir écrit en 1870 sa sévère déclaration contre le spiritisme et la magie ; après avoir même déclaré, alors, que, selon lui, tout se réduisait à une superstition, ou pour le moins, à un truc inexpliqué, à une illusion des sens [115], M. Crookes, en 1875, termine sa lettre par ces mots mémorables : "Imaginer, dis-je, que la Katie King des trois dernières années puisse être le résultat d'une imposture, est plus révoltant pour le bon sens et la raison que de croire qu'elle est ce qu'elle prétend être [116]". Cette dernière remarque, en outre, prouve, d'une manière concluante, les points suivants : I. En dépit de la pleine conviction de M. Crookes, **[110]** que la personnalité prétendant se nommer Katie King n'était ni le médium ni un compère, mais une force inconnue de la nature, qui, semblable à l'amour, "se rit des serrures". II. Que cette espèce de force inconnue jusqu'alors était pour lui "non pas une question d'opinion mais bien de connaissance absolue". Le célèbre chercheur garda toujours jusqu'à la fin son attitude sceptique à ce sujet. Bref, il croit fermement au phénomène mais il ne peut admettre l'idée qu'il s'agisse de l'esprit humain d'un désincarné quelconque.

Aussi loin qu'aille le *préjugé* public, il nous semble que M. Crookes résout un mystère mais seulement pour en créer un autre, plus insondable encore : O*bscurum per obscurius.* En d'autres termes, rejetant *le résidu sans valeur du spiritisme,* le courageux savant plonge intrépidement lui-même dans *les limbes* inconnus *de la magie et de la nécromancie.*

Les lois reconnues de la science physique n'expliquent que quelques-uns des plus objectifs parmi les prétendus phénomènes spirites. Tout en prouvant bien la réalité de certains effets visibles d'une force inconnue elles ne permettent pas au savant de contrôler à volonté même cette partie

---

[114] "Autour d'elle, elle crée une atmosphère de vie ; Dans ses yeux, l'air semble plus limpide, Tant ils sont doux et beaux et pleins De ce que nous connaissons des cieux Sa présence triomphale nous fait sentir, Que ce ne serait point de l'idolâtrie de s'agenouiller."

(*The Last of Katie King*, pamphlet IV, p. 112)

[115] *Ibid*., p. 112.

[116] *Recherches sur les phénomènes du Spiritisme*, p. 45.

du phénomène. La vérité est que les professeurs n'ont pas encore découvert les conditions nécessaires pour les produire. Ils devront étudier aussi profondément la triple nature de l'homme, physiologique, psychologique ou *divine* – que l'ont fait leurs prédécesseurs : les magiciens, les théurgistes et les thaumaturges de jadis... Jusqu'à ce jour, tous ceux qui ont étudié les phénomènes avec la même conscience et la même impartialité que M. Crookes ont abandonné le problème parce que, d'après eux, la solution n'est pas susceptible d'être trouvée présentement, si elle doit l'être. Ils ne s'en soucient pas davantage que de la cause première des phénomènes cosmiques de la corrélation des forces à propos desquelles ils se donnent tant de peine pour en observer et classer les effets infinis.

En agissant de la sorte, ils sont aussi mal avisés que celui qui, pour essayer de découvrir les sources d'une rivière, se dirigerait vers l'embouchure. Leurs notions sur les possibilités de la loi naturelle sont si limitées qu'ils se sont vus obligés de nier la possibilité de phénomènes occultes même les plus simples, à moins de miracles. Or, comme c'est scientifiquement absurde, il en résulte, pour la science physique, la perte récente d'une partie de son prestige. Si les savants avaient étudié les prétendus "miracles", au lieu de les nier, bien des lois secrètes de la nature, que les anciens comprenaient, auraient été découvertes de nouveau. "La conviction, dit Bacon, ne vient pas par l'argumentation mais par l'expérimentation". **[111]**

Les anciens s'étaient toujours distingués – surtout les astrologues et les mages de la Chaldée – par leur ardent amour du savoir et sa poursuite dans toutes les branches de la science. Ils essayèrent de pénétrer les secrets de la nature comme le font nos naturalistes modernes et par la seule méthode susceptible de mener au but, c'est-à-dire par les recherches expérimentales et la raison. Si nos philosophes modernes ne peuvent concevoir que ces précurseurs aient pénétré plus avant qu'eux dans les mystères de l'univers, il ne s'ensuit pas valablement qu'on puisse nier la possession de ces savoir et connaissances ou les accuser de superstition. Rien ne justifie cette accusation tandis que chaque découverte nouvelle en archéologie milite en leur faveur. Comme chimistes, ils n'ont pas été égalés et dans sa fameuse conférence sur *les arts perdus,* Wendell Philipps dit : "La chimie, aux époques les plus reculées, avait atteint un développement *dont nous n'avons même jamais approché*". Le secret du verre malléable qui, "suspendu par une de ses extrémités, s'étire grâce à son propre poids et, au bout de vingt-quatre heures, devient un gracieux filament qu'on peut

enrouler autour de son bras", constituerait dans nos pays civilisés une redécouverte aussi difficile que s'il s'agissait de nous transporter dans la lune.

Une coupe de verre, sous le règne de Tibère, fut apportée à Rome par un exilé. "Il la jeta sur les dalles de marbre sans qu'elle fût brisée ni fêlée par sa chute". Mais comme elle était "un peu bosselée", quelques coups de marteau la remirent en forme. C'est un fait historique. S'il est mis en doute, aujourd'hui, c'est simplement parce que les modernes sont incapables d'en faire autant. Cependant, à Samarcande et dans quelques monastères du Tibet on trouve encore de nos jours des coupes et des verreries de ce genre. Bien plus, certaines personnes prétendent pouvoir produire ce verre grâce à leur connaissance de *l'Alkahest,* le fameux solvant universel dont on s'est tant moqué et dont on a tant douté. Selon Paracelse et Van Helmont, cet agent serait dans la nature un certain fluide "capable de réduire tous les corps sublunaires, homogènes ou mixtes, à leur *ens primum,* c'est-à-dire de les ramener à la matière d'origine dont ils sont composés ; ou encore les convertir en une liqueur uniforme, pondérable et potable qui, sans perdre ses propres vertus radicales, se mélangera à l'eau et aux sucs de tous les corps ; remélangée à elle-même, cette liqueur sera convertie en eau pure élémentaire". Quelles impossibilités nous empêcheraient de croire à cette assertion ? Pourquoi cet agent n'existerait-il pas et pourquoi cette idée serait-elle considérée comme une utopie ? Est-ce encore parce que nos chimistes modernes sont incapables de la produire" ? Mais on peut assurément concevoir, sans faire de grands efforts d'imagination, que tous les **[112]** corps, à l'origine, doivent avoir été formés d'une matière première et que cette matière, si nous nous en rapportons aux leçons de l'astronomie, de la géologie et de la physique doit avoir été fluide. Pourquoi donc l'or, dont nos savants connaissent si peu la genèse, n'aurait pas été, originairement, une *primitive ou basique matière d'or,* un fluide pondérable qui, comme dit Van Helmont, "en raison de sa nature propre ou d'une forte cohésion entre ses molécules, aurait acquis plus tard une forme solide ?" Il n'est pas si absurde de croire à l'existence d'un "*ens* universel qui résout tous les corps en leur *ens genitale*". Van Helmont l'appelle "le plus grand et le plus efficace de tous les sels. Parvenu au suprême degré de simplicité, de pureté, de subtilité, ce sel jouit seul de la propriété de rester inaltérable, *inchangé par* les substances sur lesquelles il agit. Aussi peut-il dissoudre les corps les plus réfractaires et les plus durs tels que les pierres, les pierreries, le verre, la terre, les

métaux, le soufre, etc. Il les transforme en un sel rouge d'un poids égal à la matière dissoute et cela tout aussi facilement que l'eau bouillante fait fondre la neige".

C'est dans ce fluide que les fabricants de verre malléable prétendaient et prétendent encore aujourd'hui plonger le verre commun qui, en quelques heures, deviendrait ainsi malléable.

Nous avons sous la main une preuve palpable de ces possibilités. Un correspondant étranger de la Société Théosophique, médecin très connu, après avoir étudié les sciences occultes pendant plus de trente ans, réussit à obtenir ce qu'il appelle "la véritable huile d'or", c'est-à-dire l'élément primaire. Les chimistes et les physiciens qui l'ont examinée ont dû reconnaître qu'ils ignoraient comment elle était obtenue et déclaraient qu'ils ne pourraient en produire. Il est bien naturel que ce savant ne veuille pas faire connaître son nom. Le ridicule et les préjugés du public sont, parfois, plus dangereux que l'inquisition d'autrefois. Cette "terre Adamique" est proche voisine de l'alkahest et constitue l'un des plus importants secrets des alchimistes. Aucun cabaliste ne consentirait à le révéler au monde car, selon l'expression dont il se sert dans son jargon bien connu, "ce serait expliquer les *aigles* des alchimistes et comment les ailes des aigles sont écourtées". C'est un secret que Thomas Vaughan (Eugénius Philalèthe) mit vingt ans à apprendre.

Comme l'aube de la science devenait la clarté du jour, les sciences spirituelles s'immergeaient de plus en plus dans l'obscurité de la nuit : on en vint finalement à les nier. Aussi, de nos jours, les plus grands maîtres de la psychologie sont-ils considérés comme "des ancêtres ignorants et superstitieux", comme des empiriques et des saltimbanques. Pour nous le soleil du savoir moderne brille, d'un éclat si vif, que c'est un axiome que les **[113]** philosophes et les savants de l'antiquité étaient des ignorants et vivaient dans la nuit de la superstition. Mais leurs détracteurs oublient que le soleil d'aujourd'hui, comparé à l'astre de demain, à tort ou à raison, semblera bien sombre. Si les hommes de notre époque estiment que leurs ancêtres étaient ignorants, leurs descendants, peut-être, les jugeront *ignares*. Le monde se meut par cycle ! Les races à venir seront simplement la reproduction de races très longtemps disparues : Nous, peut-être, nous sommes les images de celles qui vécurent il y a cent siècles. Le moment viendra où recevront leur dû tous ceux qui, publiquement, calomnient les hermétistes, dont ils méditent en cachette les ouvrages poudreux, dont ils

plagient les idées et s'en attribuent la paternité. "Qui donc", s'écrie loyalement Pfaff, "quel homme eut jamais une notion plus intelligente de la nature que Paracelse ? Il fut l'intrépide créateur de la médication chimique, le fondateur de sociétés courageuses : controversiste victorieux, il est un de ces esprits qui créèrent parmi nous un nouveau mode de pensée touchant l'existence naturelle des choses. Les vues dont ses ouvrages sont semés concernant la pierre philosophale, les pygmées, les esprits des mines, les présages, les homunculi, l'élixir de vie qui, toutes, servent à le rabaisser dans notre estime, mais ne peuvent éteindre notre dette de gratitude envers lui pour ses ouvrages généraux ni notre admiration pour la libre hardiesse de ses efforts et pour sa vie noble et intellectuelle [117].

Parmi les pathologues, les chimistes, les homéopathes et les magnétiseurs, plus d'un est venu étancher sa soif de savoir dans les ouvrages de Paracelse. Frédéric Hufeland a conçu ses doctrines spéculatives sur l'infection, grâce aux écrits de ce "charlatan médiéval", comme Sprengel se plaît à nommer celui qui fut infiniment plus grand que lui. Hemman, qui s'efforce de défendre ce grand philosophe et qui, noblement, cherche à réhabiliter sa mémoire calomniée, en parle comme du plus grand chimiste de son temps [118]. De même font le "professeur Molitor [119] et le Dr Ennemoser, l'éminent psychologue allemand" [120]. Leur critique des travaux de cet Hermétiste montre Paracelse comme "l'intelligence la plus merveilleuse de son temps", comme un "noble génie". Mais nos lumières modernes se prétendent mieux informées : les idées des Rose-Croix sur les esprits élémentaires, les gibelins et les elfes sont tombées dans les "limbes de la magie"et des contes de fées pour petits enfants [121]. **[114]**

---

[117] *Astrology de Pfaff*. Berlin.

[118] *Medico Surgical Essays*.

[119] *La Philosophie de la Tradition.*

[120] *On Theosoph. Paracelsus. Magic*.

[121] Kemshead, dans sa "chimie inorganique" dit que "l'élément *hydrogène* fut, pour la première fois, mentionné par Paracelse au XVI[ème] siècle, mais, de toutes manières, on savait fort peu de chose à son sujet" (p. 66). Pourquoi ne pas être sincère et confesser d'emblée que Paracelse redécouvrit l'hydrogène de même qu'il avait redécouvert les propriétés cachées de l'aimant et du magnétisme humain ? En vertu des serments rigoureux qui les astreignaient au secret, serments qui liaient tous les Rose-Croix et qu'ils tenaient loyalement, surtout les alchimistes, il est aisé d'établir qu'il garda son savoir secret. Un chimiste au courant des travaux de Paracelse n'aurait peut-être pas grand peine à démontrer que l'oxygène, dont la découverte est attribuée à Priestley, était connue des Rose-Croix, tout comme l'hydrogène.

Nous concédons aux sceptiques que la moitié et même plus des prétendus phénomènes provient de fraudes plus ou moins habiles. Ce n'est que trop bien prouvé par de récents scandales, surtout en ce qui concerne les médiums "à matérialisations". On nous en réserve encore d'autres, c'est certain : il en sera de même jusqu'au jour où les preuves seront devenues assez parfaites et les spirites assez raisonnables pour ne pas fournir d'occasions aux médiums ni d'armes à leurs adversaires.

Que doivent penser les spirites sensés de la nature de ces guides *angéliques* qui après avoir monopolisé, peut-être pendant des années, le temps, la santé et les ressources d'un pauvre médium, l'abandonnent d'un moment à l'autre lorsqu'il a le plus grand besoin de leur secours ? Il n'y a que des créatures *sans âme et sans conscience* qui puissent se rendre coupables d'une telle injustice. Les conditions ? simple sophisme. A quelle catégorie peuvent bien appartenir de tels esprits qui ne réunissent pas, au besoin, toute une armée d'esprits amis (s'il en existe) pour arracher l'innocent médium à l'abîme ouvert sous ses pas ? Il y eut des cas de ce genre jadis : ils pourraient se reproduire aujourd'hui. *Les apparitions ne datent pas du spiritisme moderne, des phénomènes semblables à ceux d'aujourd'hui se sont produits dans chacun des siècles passés.* Si les manifestations modernes sont réelles, si ce sont des faits palpables, les prétendus "miracles" et les exploits des thaumaturges de l'antiquité l'étaient aussi. Par contre, si les uns se résument en des fictions dues à la superstition, les autres ne valent pas mieux car ils ne reposent point sur des preuves meilleures.

Mais dans ce torrent toujours grossissant des phénomènes occultes qui déferle d'un bout du monde à l'autre, compte tenu de la fausseté des deux tiers des manifestations, que penser de celles qui sont authentiques sans le moindre doute ? Parmi celles-ci, on peut trouver des communications venant par des médiums non professionnels aussi bien que par des médiums de métier, qui sont sublimes et d'une élévation divine. Souvent, par l'entremise de jeunes enfants, de personnes ignorantes et simples d'esprit, nous recevons des enseignements philosophiques et des préceptes, des oraisons poétiques et inspirées, des productions musicales et des tableaux tout à fait dignes de la réputation des auteurs auxquels **[115]** on les attribue. Les prophéties se réalisent souvent et leurs incitations morales sont bienfaisantes quoique ce dernier cas soit plus rare. Quels sont ces esprits, quelles sont ces forces et ces intelligences qui sont, évidemment, *extérieurs* au médium lui-même et qui constituent des entités *per se ? Ces*

intelligences méritent bien ce nom : elles diffèrent autant que le jour de la nuit des fantômes et des lutins qui errent autour des cabinets consacrés aux manifestations physiques.

Il faut avouer que la situation nous semble très grave. Chaque jour davantage, les médiums tombent au pouvoir d'esprits sans principes et mensongers, les effets pernicieux d'un *diabolisme* apparent se multiplient sans cesse. Quelques-uns des meilleurs médiums délaissent l'estrade publique, se soustraient à son influence et le mouvement tend à se porter du côté de l'église. Nous nous hasardons à prédire que si les spirites ne se mettent pas à l'étude de la philosophie antique afin d'apprendre à distinguer les esprits les uns des autres pour se protéger contre les esprits inférieurs, avant un quart de siècle, ils se réfugieront dans le sein de l'Eglise Romaine, espérant échapper à ces "guides", à ces "contrôles" qui leur furent si longtemps chers. Les signes précurseurs de cette catastrophe sont déjà visibles. Dans une convention, tenue récemment à Philadelphie, fut agitée la question d'organiser une secte de Spirites *chrétiens !* La raison c'est que s'étant séparés de l'église, ces spirites n'ont rien appris touchant la philosophie des phénomènes, ni la nature de leurs esprits : ils sont donc ballottés sur la mer de l'incertitude comme un vaisseau sans compas et sans gouvernail. Ils n'échapperont pas au dilemme ;Ils auront à choisir entre Porphyre et Pie IX.

Beaucoup de vrais savants : Wallace, Crookes, Wagner, Butlerof, Varley, Buchanan, Hare, Reichenbach, Thury, Perty, de Morgan, Hoffmann, Goldschmidt, W. Gregory, Flammarion, Sergeant Cox et tant d'autres, croient fermement aux phénomènes courants, mais beaucoup d'entre eux se refusent à admettre la théorie des esprits désincarnés. Aussi, logiquement, on arrive à la conclusion que si la "Katie King" de Londres, unique *quelque chose* matérialisé que le respect de la science impose à la croyance publique, n'est pas l'esprit d'un ex-mortel et il faut alors que ce soit l'ombre astrale solidifiée de quelque fantôme Rosicrucien, "fantaisie de superstition", ou alors de quelque force encore inexpliquée de la nature. Que ce soit "un honnête esprit ou un infernal lutin", peu nous importe. En effet, si on peut prouver que son organisme n'est pas composé de matière solide, il faut alors que ce soit "un esprit", une apparition, un *souffle.* C'est une intelligence agissant en dehors de notre organisme et, par conséquent, elle appartient à quelque race d'êtres existant quoique invisibles. Mais qu'est-ce **[116]** donc ? Quel est ce *quelque chose qui* pense, qui parle même, mais qui n'est pas humain ? Qui est impalpable et qui, cependant,

n'est pas un esprit désincarné ? Qui simule l'affection, la passion, le remords, la peur, la joie et qui, néanmoins, ne les ressent pas ? Quelle est cette créature hypocrite qui se plaît à tromper l'investigateur sincère et se moque des sentiments humains sacrés ? Car, si la Katie King de M. Crookes ne l'a pas fait, d'autres créatures semblables en sont coupables. Qui sondera ce mystère ? Seul le véritable psychologue. Et où ira-t-il chercher ses manuels si ce n'est sur les rayons négligés des bibliothèques où dorment, dans la poussière, depuis tant d'années, les ouvrages dédaignés des hermétistes et des théurgistes

Webster [122], sceptique d'alors, ayant attaqué ceux qui croyaient aux phénomènes spirituels et magiques, Henry More, le Platonicien anglais révéré lui répondit : "Au sujet de l'opinion selon laquelle la majeure partie des théologiens réformés soutiendrait que le diable serait apparu sous la forme de Samuel, cette opinion ne vaut pas une réponse. Certes, j'en suis convaincu, dans beaucoup de ces apparitions nécromanciennes, ce *sont des* esprits trompeurs et *non* les âmes *des défunts qui* apparaissent. Cependant, je suis certain que l'âme de Samuel apparut. Tout aussi certain que dans d'autres cas de nécromancie, il s'agit de ce genre d'esprits qui, selon Porphyre, prennent mille formes et apparences diverses, jouent tantôt le rôle de démons, tantôt celui d'anges ou de dieux, tantôt, enfin, celui d'âmes *des défunts*. Je reconnais qu'un de ces esprits a fort bien pu personnifier Samuel, ce que Webster, quoi qu'il en dise, ne réussit point à établir. Car ses arguments sont étonnamment faibles et creux."

Lorsqu'un métaphysicien et un philosophe comme Henry More donne un tel témoignage, nous estimons que nous ne nous sommes point trompés. Les investigateurs érudits, hommes fort sceptiques au sujet des esprits, en général, et, particulièrement, au sujet des "esprits *humains défunts*", au cours des vingt dernières années, se sont creusé la cervelle pour trouver un nouveau nom à une vieille chose. Ainsi M. Crookes et Sergeant Cox disaient : "force psychique". Le professeur Thury, de Genève dit : "psychode" ou force *ecténique ; le* professeur Balfour Stewart : "puissance électro-biologique" ; Faraday, "grand maître en philosophie expérimentale

---

[122] Lettre à J. Glanvil, chapelain du roi et membre de la Société Royale. Glanvil est l'auteur d'un ouvrage célèbre sur les Apparitions et la Démonologie, intitulé : *Sadducismus Triumphatus* ou *Traité complet et raisonné sur les sorcières et les apparitions*. Ouvrage, en deux parties, "démontrant, soit à l'aide des Ecritures, soit par une collection choisie de récits modernes, l'existence réelle des apparitions, des esprits et des sorcières, 1700.

en physique" mais apparemment novice en psychologie se prononce dédaigneusement pour une "action musculaire **[117]** inconsciente", une "cérébration inconsciente". Est-ce tout ? Pour Sir William Hamilton, c'est une "pensée latente" ; pour le Dr Carpenter, c'est "le principe idéo-moteur"…, etc... Autant de savants, autant de noms.

Il y a des années, le vieux philosophe allemand, Schopenhauer, écartait, en même temps, cette force et la matière ; et, depuis la conversion de M. Wallace, ce grand anthropologiste a, évidemment, adopté sa manière de voir. La doctrine de Schopenhauer voit uniquement dans l'univers la manifestation de la volonté. Toute force dans la nature est également un effet de la volonté représentant un degré plus ou moins grand de son objectivité. C'est ce qu'enseignait Platon, selon qui, toute chose visible était créée ou évoluée par la VOLONTÉ invisible et éternelle, et à sa guise. Notre ciel, dit-il, a été coulé dans le moule du "Monde Idéal", contenu, comme tout le reste, dans la dodécahédren, le type géométrique adopté par la Divinité [123]. Pour Platon, l'Etre Primaire est une émanation de l'Esprit Démiurgique (Nous) qui, de toute éternité, contient "*l'idée*" du "monde à créer", et qui tire cette idée de lui-même [124].

Les lois de la nature sont les relations établies de cette *idée* avec les formes de ses manifestations ; "ces formes", dit Schopenhauer, "sont le temps, l'espace et la causalité. A travers le temps et l'espace, l'idée varie dans ses innombrables manifestations".

Ces idées sont loin d'être nouvelles, et n'étaient pas originales même chez Platon. Voici ce que nous lisons dans les *Oracles Chaldéens* [125] *:* "L'œuvre de la nature est coexistante avec la Lumière intellectuelle spirituelle du Père (νοέρψ). C'est en effet l'âme (ouxŕ) qui embellissait le grand ciel et qui l'embellit d'après le Père".

"Le monde incorporel était déjà terminé, son siège étant dans la Raison Divine", dit Philon [126] qu'on accuse à tort d'avoir déduit sa philosophie de celle de Platon.

---

[123] Platon. *Timœus sœrius*, 97.

[124] Voir Movers. *Esplanations*, 268.

[125] Cory. *Chaldean Oracles*, 243.

[126] Philon le Juif. *On the Creation*, X.

Dans la *Théogonie* de Mochus, nous avons en premier lieu l'Æter, puis l'air, les deux principes desquels naît Ulom, l'intelligible (νοητος) Dieu, l'univers matériel visible [127].

Dans les *Hymnes Orphiques,* l'Eros Phanès sort de l'Œuf Spirituel, fécondé par les vents Æthériques : le Vent étant "l'Esprit de Dieu" qui, selon la tradition, se meut dans l'Ether, "planant sur le Chaos", "l'Idée" Divine. Dans le *Kathopanishad* hindou, **[118]** Pourousha, l'Esprit Divin, déjà, précède la matière originelle : de son union naît la grande âme du Monde, "Maha-Atma, Brahm, l'Esprit de Vie" [128]. Ces dernières appellations sont celles adoptées par les théurges et les cabalistes : Ame Universelle, *Anima mundi*, Lumière astrale.

Pythagore rapporta ses doctrines des sanctuaires d'Orient et Platon les compila, pour les esprits non initiés, sous une forme plus intelligible que les nombres mystérieux du sage dont il avait entièrement adopté les doctrines. Ainsi, le Cosmos, pour Platon est "le Fils" dont le père et la mère sont la Pensée Divine et la Matière [129].

"Les Egyptiens", dit Dunlap [130], distinguaient les deux Horus, l'aîné et le cadet : l'aîné, frère d'Osiris ; le cadet, *fils* d'Osiris et d'Isis. Le premier correspond à *l'Idée* du monde confinée dans l'Esprit du Démiurge, "né dans les ténèbres avant la création du monde". Le second Horus est cette "Idée", sortant du *Logos,* se revêtant de matière et prenant une existence réelle [131].

C'est "le Dieu du monde, éternel, infini, vieux et jeune, d'une forme sinueuse", selon les *Oracles Chaldéens* [132].

Cette "forme sinueuse" est une figure pour exprimer le mouvement vibratoire de la Lumière Astrale que les prêtres anciens connaissaient parfaitement, bien qu'au sujet de l'éther ils aient pu différer d'opinion avec les savants modernes. Ils plaçaient, en effet, l'Æther dans l'Idée Eternelle

---

[127] Movers. *Phoinizer*, 282.

[128] *Weber. Akad. Vorles*, 213, 214, etc.

[129] Plutarque. *Isis et Osiris*, 1, VI.

[130] *Spirit History of man*, p. 88.

[131] Movers. *Phoinizer*, 268.

[132] Cory. *Fragments*, 240.

pénétrant l'univers, ou la Volonté qui devient Force pour créer ou organiser la matière.

"La volonté, dit Van Helmont, est la première des puissances. C'est par la volonté du Créateur que toutes choses ont été créées et mises en mouvement… La volonté est la propriété de tous les êtres spirituels et elle s'exerce en eux d'autant plus activement qu'ils sont plus dégagés de la matière". Et Paracelse "le divin", comme on l'a appelé, renchérit sur le même sujet : "La *foi* doit fortifier l'imagination car la foi engendre la *volonté*... Une volonté ferme est le commencement de toutes les opérations magiques… C'est parce que les hommes ne conçoivent pas et ne croient point parfaitement aux résultats, que les arts sont incertains alors qu'ils pourraient avoir une certitude parfaite".

L'incrédulité, le scepticisme, c'est le pouvoir contraire. A force égale, il peut seul tenir l'autre en échec le neutralisant même, parfois, complètement. Les spirites ne doivent donc pas être étonnés si la présence de quelques forts sceptiques, si l'opposition déclarée **[119]** aux phénomènes, si l'effort inconscient de volontés s'exerçant en sens inverse gênent et souvent même arrêtent entièrement les manifestations. S'il n'est pas au monde de force *consciente* qui n'en puisse trouver une autre pour lui résister et même pour la contre-balancer, quoi de surprenant à ce que la force passive et inconsciente d'un médium soit, tout à coup, paralysée dans ses effets par une force opposée bien qu'également inconsciente ? Les professeurs Faraday et Tyndall se vantaient de ce que, dans un cercle, leur présence arrêtait immédiatement toute manifestation. Ce fait aurait dû suffire à prouver aux savants qu'il y avait dans ces phénomènes une force digne d'attirer leur attention. Comme savant, le professeur Tyndall était peut-être le personnage le plus important du cercle parmi ceux qui étaient présents à la séance. Comme observateur averti qu'un médium tricheur aurait eu de la peine à tromper, peut-être n'était-il pas plus habile, peut-être même l'était-il moins que d'autres assistants. Si les manifestations avaient constitué des fraudes assez ingénieuses pour tromper les autres, *sa* présence n'aurait rien arrêté. Quel médium a jamais pu se vanter de produire, les phénomènes que produisait Jésus et, après lui, l'apôtre Paul ? Or, Jésus, lui-même, s'est trouvé dans des cas où une force inconsciente de résistance paralysait entièrement le courant pourtant si bien dirigé de sa volonté : "et il ne fit point d'œuvres, en ce lieu, à cause de leur incrédulité".

Il y a un reflet de chacune de ces idées dans la philosophie de Schopenhauer. Nos savants "investigateurs" pourraient consulter ses œuvres avec profit. Ils y trouveraient bien des hypothèses étranges fondées sur des idées anciennes, des spéculations sur les "nouveaux" phénomènes qui sont peut-être aussi raisonnables que toute autre et ils s'épargneraient ainsi l'inutile peine d'inventer de nouvelles théories. Forces psychiques ou ecténiques, idéo-moteur, forces électro-biologiques, pensée latente, et même cérébration inconsciente ; toutes ces théories se résument en deux mots : LUMIÈRE ASTRALE des cabalistes.

Les théories et les opinions hardies exprimées dans les œuvres de Schopenhauer diffèrent complètement de celles de la majorité de nos savants orthodoxes. "En réalité, remarque cet audacieux penseur, il n'y a ni *matière* ni *esprit.* La tendance à la gravitation dans une pierre est aussi inexplicable que la pensée dans le cerveau humain. Si la matière peut – personne ne sait pourquoi – tomber sur la terre, elle peut donc aussi penser sans qu'on sache pourquoi. Même en mécanique, dès que nous dépassons la limite de ce qui est purement mathématique, dès que nous touchons à l'incrustable : l'adhérence, la gravitation et le reste ; nous nous trouvons en présence de phénomènes aussi mystérieux pour nos sens que la VOLONTE et la PENSEE, dans l'homme ; nous sommes **[120]** en présence de l'incompréhensible et c'est le cas pour chacune des forces de la nature. Où donc est cette *matière* que, tous, vous prétendez si bien connaître ? Celle qui vous est si familière que vous en tirez vos conclusions et vos explications et lui attribuez tout ?… Notre raison, nos sens ne parviennent à percevoir que le superficiel et non pas à comprendre la véritable substance des choses. Telle était l'opinion de Kant. Si vous considérez qu'il existe dans la tête de l'homme une sorte *d'esprit,* vous êtes, dès lors, obligé de l'admettre dans la pierre. Si votre matière morte et passive est capable de manifester une tendance à la gravitation, ou, comme l'électricité peut attirer, repousser, émettre des étincelles, alors tout comme le cerveau, elle peut aussi penser. Bref, chaque parcelle du prétendu esprit peut être remplacée par son équivalent de matière et chaque parcelle de matière par son équivalent d'esprit. Ce n'est donc pas la division cartésienne de toutes choses en matière et esprit qu'on peut trouver philosophiquement correcte. Pour être exacts, il nous faut diviser toutes choses en *volonté* et *manifestation* ce qui est bien différent parce qu'ainsi chaque chose se trouve spiritualisée. Tout ce qui, dans le premier cas, est

objectif et réel – corps et matière – est transformé en représentation et toute manifestation en volonté" [133].

Ces opinions confirment ce que nous avons dit au sujet des noms différents donnés à une même chose. Les adversaires se battent pour des mots. Appelez les phénomènes force, énergie, électricité, ou magnétisme, volonté ou puissance de l'esprit, il s'agira toujours d'une manifestation partielle de *l'âme* désincorporée ou encore emprisonnée pour un temps dans son corps, d'une portion de cette VOLONTE intelligente, toute puissante et individuelle, pénétrant la nature entière, connue sous le nom de DIEU parce que le langage humain est insuffisant pour exprimer correctement les images psychologiques.

Les idées de quelques-uns de nos lettrés au sujet de la matière sont, pour les cabalistes, erronées à beaucoup d'égards. Hartmann dit qu'elles sont "un préjugé *instinctif*". Bien plus, il démontre qu'aucun expérimentateur n'a rien à faire avec la matière proprement dite. C'est aux forces en lesquelles il la divise qu'il aura affaire. Les effets visibles de la matière ne sont que des effets de force. Sa conclusion est que ce qu'on appelle, actuellement, matière, n'est qu'un agrégat de forces atomiques exprimé par le mot *matière.* En dehors de cela le mot "matière" est pour la science, vide sens. Nos spécialistes, physiciens, physiologistes, chimistes avouent loyalement qu'ils ne savent rien de la matière et pourtant ils la *déifient* [134]. Chaque nouveau phénomène qu'ils **[121]** se voient dans l'impossibilité d'expliquer est trituré par eux, métamorphosé en un encens qu'ils brûlent sur l'hôtel de la déesse, patronne des savants modernes.

Nul ne peut traiter ce sujet mieux que ne le fait Schopenhauer dans la *Parerga.* C'est là qu'il discute longuement le magnétisme animal, la clairvoyance, les cures sympathiques, la seconde vue, la magie, les présages, les fantômes et d'autres sujets spirituels. "Toutes ces manifestations", dit-il, "sont les branches d'un seul et même arbre. Elles nous fournissent la preuve irrécusable de l'existence d'une chaîne d'êtres fondée sur un ordre différent de cette nature dont la fondation est les lois de l'espace, du temps et de l'adaptabilité. Cet autre ordre des choses est bien plus profond car il est l'ordre direct et originaire. Les lois ordinaires de la nature qui sont de pure forme, n'ont pas de prise sur lui. Aussi, sous

---

[133] *Parerga*, II, p. 111-112.

[134] Voir Huxley. *Physical Basis of Life*.

l'influence de son action immédiate, le temps et l'espace n'ont plus le pouvoir de séparer les individus. La séparation des formes n'est plus une barrière infranchissable pour échanger leurs pensées, ou faire agir directement leur volonté. D'où la possibilité de changements par un procédé tout à fait différent de la causalité physique. La manifestation de la volonté exercée d'une façon particulière va agir – en dehors même de l'individu. Par conséquent, les caractères propres de toutes ces manifestations sont la visio *in distante et actio in distante* (vision et action à distance) dans leurs relations avec le temps aussi bien qu'avec l'espace. Une telle action à distance est justement ce qui constitue le caractère fondamental de ce qu'on appelle *magique.* Telle est, en effet, l'action immédiate de notre volonté, une action libérée des conditions causales de l'action physique, c'est-à-dire du contact".

"En outre, poursuit Schopenhauer, ces manifestations nous offrent une contradiction substantielle et parfaitement logique du matérialisme et même du naturalisme, car à la clarté de ces manifestations, l'ordre des choses dans la nature que ces deux philosophies essaient de nous présenter comme absolu, comme le seul vrai, cet ordre nous apparaît au contraire comme simplement phénoménal et superficiel : il renferme en lui-même une substance de choses à part, tout à fait indépendante de ses propres lois. C'est ainsi que ces manifestations – du moins à un point de vue purement philosophique – sont, sans conteste, les plus importantes parmi tous les faits qui s'offrent à nous dans le domaine de l'expérience. C'est donc un devoir, pour les savants, de les étudier" [135].

Passer des spéculations philosophiques d'un homme tel que Schopenhauer aux généralisations superficielles de quelques membres de l'Académie des Sciences, en France, serait sans utilité si ce **[122]** n'est qu'il nous sera permis d'apprécier la portée intellectuelle de ces deux écoles savantes. Nous venons de voir comment l'Allemand traite les profondes questions psychologiques. Mettons en regard maintenant ce que l'astronome Babinet et le chimiste Boussingault ont de mieux à nous offrir pour expliquer un phénomène spirite important. Ces éminents spécialistes ont présenté à l'Académie, en 1854-1855, un mémoire, une monographie dont le but évident était de confirmer et, en même temps, de rendre plus

---

[135] Schopenhauer. *Parerga*, article sur *la Volonté dans la Nature.*

claire la théorie trop compliquée émise par Chevreul pour expliquer les tables tournantes ; il était membre de la commission d'enquête.

Citons textuellement : "Quant aux mouvements et aux prétendues oscillations qu'éprouvent certaines tables, elles n'ont d'autre cause que les vibrations *invisibles* et involontaires du système musculaire de l'expérimentateur. La contraction étendue des muscles se manifeste elle-même, à ce moment, par une série de vibrations, devient un *tremblement visible* qui communique à l'objet un mouvement circumrotatoire. Ce mouvement de rotation est ainsi susceptible de se manifester avec une énergie considérable, par un mouvement graduellement accéléré ou par une résistance énergique lorsqu'on désire l'arrêter. Donc, l'explication du phénomène devient claire et n'offre pas la moindre difficulté" [136].

Aucune en vérité. Cette hypothèse scientifique (dirons-nous cette démonstration ?) Est aussi claire en réalité que les nébuleuses de M. Babinet, examinées par une nuit de brouillard.

Et, cependant, toute claire qu'elle puisse paraître, elle manque d'une qualité essentielle : le sens commun. Nous sommes dans l'impossibilité de décider si, oui ou non, M. Babinet, en désespoir de cause, accepte cette proposition de Hartmann : "les *effets* visibles *de la matière* ne sont que les *effets d'une force* et que, pour se former une idée claire de la matière, on doive d'abord s'en former une de la force ? La philosophie de l'école à laquelle appartient Hartmann, acceptée en partie par plusieurs des plus grands savants allemands, veut que le problème de la matière ne puisse être résolu que par cette Force invisible, dont Schopenhauer appelle la connaissance "le savoir magique" et aussi "l'effet magique ou action de la Volonté". Ainsi, il faut d'abord nous assurer si "les vibrations involontaires du système musculaire de l'expérimentateur" – qui sont simplement des "actes de la matière" – sont influencées par une volonté *intérieure ou extérieure* à l'expérimentateur. Dans le premier cas, M. Babinet en fait un épileptique inconscient. Le second cas, nous **[123]** verrons, plus loin, qu'il le rejette absolument pour attribuer à une "ventriloquie inconsciente" toutes les réponses intelligentes que traduisent les mouvements des tables et les coups frappés par elles.

---

[136] *Revue des Deux Mondes*, 15 janv. 1855, p. 108.

Nous savons que chaque acte de la volonté se traduit par de la *force.* D'après l'école allemande déjà citée, les manifestations des forces atomiques est un acte individuel de la volonté d'où l'agglomération inconsciente des atomes en une image concrète subjectivement créée déjà par la volonté. Démocrite enseigne, d'après son maître Leucippe, que les premiers principes de toutes choses dans l'univers furent des atomes et un *vacuum.* Dans son sens cabalistique, ce *vacuum* veut dire ici la Divinité *latente ou* la force latente qui, à sa première manifestation, devint la VOLONTÉ et, ainsi, communiqua la première impulsion à ces atomes dont l'agglomération est la matière. Ce *vacuum* n'est qu'un synonyme, très peu satisfaisant, de chaos puisque, d'après les Péripatéticiens, "la nature a horreur du vide."

Avant Démocrite, les anciens étaient familiers avec l'idée de l'indestructibilité de la matière. C'est ce que montrent leurs allégories et d'autres faits nombreux. Movers donne une définition de l'idée phénicienne de la lumière solaire idéale comme une influence spirituelle émanant du Dieu le plus élevé : IAO, "la lumière qu'on peut seulement concevoir par l'intellect, le principe physique et spirituel de toutes choses ; duquel donc l'âme émane". C'était l'Essence masculine, ou Sagesse, tandis que la matière primitive ou *Chaos* était féminine. Ainsi, les deux premiers principes – coéternels et infinis – étaient déjà pour les Phéniciens primitifs : esprit et matière. Par conséquent, cette théorie est aussi vieille que le monde ; Démocrite ne fut pas le premier à la professer, et l'intuition existait dans l'homme avant l'ultime développement de sa raison. L'impuissance de toutes les sciences matérialistes à expliquer les phénomènes occultes provient du fait qu'elles nient l'Entité sans limite et sans fin, maîtresse de cette invisible Volonté que, faute d'un meilleur nom, nous appelons Dieu. C'est dans le rejet, a priori, de tout ce qui pourrait les forcer à franchir la frontière des sciences exactes et à entrer dans le domaine de la physiologie psychologique ou, si l'on préfère, métaphysique, que nous trouvons la cause secrète de leur défaite devant les manifestations et de l'impuissance de leurs absurdes théories à les expliquer. La philosophie ancienne affirmait que c'est par la manifestation de cette Volonté – nommée par Platon, *l'Idée Divine* – que toutes choses, visibles et invisibles vinrent à l'existence. De même que cette Idée Intelligente, par le seul fait de diriger sa puissante Volonté sur un centre de forces localisées appelaient les formes objectives à l'existence ; l'homme, le microcosme du grand **[124]** Macrocosme en fait autant avec le

développement de sa force de Volonté. Les atomes imaginaires – langage figuré qu'employa Démocrite et dont les matérialistes se sont emparés avec une joie reconnaissante – sont comme des ouvriers automates, mus intérieurement par l'afflux de cette Volonté Universelle dirigé sur eux et qui se manifestant comme force les met en mouvement. Le plan de l'édifice à construire existe dans le cerveau de l'Architecte et reflète sa volonté : abstrait encore, dès l'instant de la conception, il devient concret par ces atomes qui suivent fidèlement chaque ligne, point et figure tracés dans l'imagination du Divin Géomètre.

L'homme peut créer comme Dieu. Etant donnée une certaine intensité de Volonté, les formes imaginées par le mental deviennent subjectives. On les appelle hallucinations quoiqu'elles soient aussi réelles pour leur auteur que n'importe quel objet visible pour tout autre. Augmentez l'intensité et l'intelligente concentration de cette même volonté, la forme deviendra concrète, visible, objective ; l'homme a appris le secret des secrets ; c'est un MAGICIEN.

Les matérialistes ne devraient rien objecter à cette logique puisqu'ils considèrent la pensée comme de la matière. Admettons qu'il en soit ainsi : le mécanisme ingénieux agencé par l'inventeur, les scènes féeriques nées dans le cerveau du poète, les splendides tableaux évoqués par la fantaisie du peintre, la statue sans égale ciselée dans l'éther par le sculpteur, les palais et les châteaux élevés dans l'air par l'architecte ; toutes ces œuvres bien qu'invisibles, sont subjectives, doivent exister car c'est de la matière façonnée et moulée. Qui pourra dire, par conséquent, qu'il n'existe pas d'hommes doués d'une volonté assez puissante pour rendre visibles aux regards des hommes ces œuvres de fantaisie dessinées dans l'air, revêtues d'une rude enveloppe de matière grossière pour les rendre tangibles ?

Si les savants Français n'ont pas cueilli de lauriers dans le nouveau domaine ouvert à l'investigation, qu'a-t-on fait de plus qu'eux en Angleterre jusqu'au jour où M. Crookes s'est offert pour expier les péchés des corps savants ? M. Faraday, il y a une vingtaine d'années, a bien voulu se prêter, une ou deux fois, à des conversations sur ce sujet. Dans toutes les discussions relatives aux phénomènes, les antispirites prononcent ce nom de Faraday comme s'il équivalait à quelque charme puissant contre le mauvais œil du spiritisme. Or Faraday, qui rougissait d'avoir publié ses études sur une question aussi compromettante, Faraday (c'est prouvé, nous le savons de bonne source) ne s'est jamais assis devant une table tournante.

Nous n'avons qu'à déplier quelques numéros du *Journal des Débats,* publiés alors qu'un médium **[125]** Ecossais bien connu se trouvait en Angleterre, pour rendre aux faits anciens toute leur fraîcheur primitive. Dans un de ces numéros, le Dr Foucault de Paris se pose en champion de l'éminent expérimentateur anglais. "N'allez pas vous imaginer, je vous prie, dit-il, que ce grand physicien ait jamais consenti à s'asseoir prosaïquement devant une table sautante." D'où vient alors cette rougeur qui colorait les joues du "Père de la Philosophie expérimentale ?" En rappelant ce fait, nous allons examiner la nature de "l'Indicateur", l'extraordinaire "Piège à Médiums" inventé par Faraday pour découvrir les fraudes des médiums. Cette machine compliquée dont le souvenir hante, comme un cauchemar, les rêves des médiums malhonnêtes, est soigneusement décrite dans le livre *Des Esprits et de leurs manifestations fluidiques,* du comte de Mirville.

Pour mieux prouver aux expérimentateurs la réalité de leur propre impulsion, le professeur Faraday plaça plusieurs disques de carton collés ensemble et fixés à la table au moyen d'une colle à moitié liquide qui, tout en faisant adhérer les disques et en les collant à la table, devait néanmoins céder à une pression continue. La table s'étant mise à tourner – *eh, oui ! Elle se permit de tourner devant M. Faraday !* Ce fait a bien son importance – on examina les disques et, comme on trouva qu'ils s'étaient graduellement déplacés en glissant dans la même direction que la table, on obtint ainsi une preuve irréfutable que les expérimentateurs avaient, eux-mêmes, poussé la table.

Une autre de ces prétendues épreuves scientifiques, si utiles dans un phénomène que l'on dit être spirituel ou psychique, fut fournie par l'emploi d'un petit instrument qui avertissait immédiatement les assistants de la plus petite impulsion provenant d'eux-mêmes, ou plutôt, suivant la propre expression de Faraday, "les avertissaient lorsqu'ils changeaient d'état et, de passifs, devenaient actifs". Cette aiguille qui signalait le mouvement ne prouvait qu'une chose : l'action d'une force émanant des assistants ou subie par eux. Or, qui a jamais nié l'existence de cette force ? Tout le monde l'admet, soit que cette force passe par l'opérateur, comme cela arrive généralement ; soit qu'elle s'exerce indépendamment de lui, comme cela se produit souvent. "Tout le mystère de la chose consistait dans la disproportion de la force employée par ces pousseurs malgré eux, avec certains effets de rotation ou plutôt de course vraiment merveilleuse ; devant ces effets prodigieux, comment voulait-on que toutes ces

expériences lilliputiennes conservassent quelque valeur dans ce nouveau pays des géants ?" [137]. **[126]**

Le professeur Agassiz qui, en Amérique, occupait comme savant, à peu près la même situation que Faraday en Angleterre, agit avec encore plus de mauvaise foi. Le professeur J. Buchanan, anthropologiste distingué, qui a traité le spiritisme, à bien des égards, plus scientifiquement que qui que ce soit, en Amérique, parle d'Agassiz, dans un récent article, avec une très juste indignation. En effet, le professeur Agassiz aurait dû croire, mieux que tout autre, à un phénomène dans lequel il avait joué lui-même le rôle de sujet. Mais maintenant que Faraday et Agassiz sont, tous deux, désincarnés, nous ferons mieux d'interroger les vivants plutôt que les morts.

Ainsi, une force, dont la puissance secrète était absolument familière aux théurgistes de l'antiquité, est niée par les sceptiques modernes. Les enfants antédiluviens qui jouaient probablement avec elle, comme les enfants que Bulwer Lytton fait jouer avec le terrible *vril,* dans son livre *The Coming Race,* l'appelaient "l'eau de Phtha" ; leurs descendants l'appelèrent *Anima Mundi,* l'âme de l'univers et, plus tard, les hermétistes du Moyen Age lui donnèrent le nom de "Lumière sidérale", de "Lait de la Vierge Céleste", de "Grand Aimant", et d'autres noms encore. Mais nos lettrés modernes ne veulent ni l'accepter ni la reconnaître sous ces diverses désignations, car elle appartient à la magie et la magie, à leur sens, est une pitoyable superstition.

Apollonius et Jamblique prétendent que ce n'est point "dans la connaissance des choses *extérieures* mais dans la perfection de l'âme *intime* que se trouve l'empire de l'homme quand il aspire à devenir plus qu'un homme [138]. Ainsi, ils étaient arrivés à une parfaite connaissance de leurs âmes divines, dont ils exerçaient les pouvoirs avec toute la sagesse, fruit de l'étude ésotérique de la science hermétique, dont ils avaient hérité de leurs aïeux. Mais nos philosophes se renfermant dans leur coquille de chair, ne peuvent ou n'osent porter leurs regards au-delà du *compréhensible.* Pour eux, il n'existe point de vie future, il n'y a point de rêves divins, ils les méprisent comme antiscientifiques. Pour eux, les hommes de l'antiquité ne sont que des "ancêtres ignorants"et, toutes les

---

[137] Marquis de Mirville. *Question des Esprits* (1863), p. 24.

[138] Bulwer-Lytton. *Zanoni*.

fois que dans leurs recherches physiologiques, ils se trouvent en présence d'un auteur persuadé que ces aspirations mystérieuses vers une science spirituelle sont inhérentes à la nature humaine et ne peuvent nous avoir été donnés en vain, ils considèrent cet auteur avec une pitié méprisante.

Un proverbe Persan dit : "Plus le ciel est sombre, plus les étoiles brillent." Aussi, les Frères mystérieux de la Rose-Croix commencèrent à apparaître sur le sombre firmament du Moyen **[127]** Age. Ils ne formèrent point d'associations, ils ne bâtirent pas de collèges car, pourchassés de toutes parts comme des fauves, quand ils étaient pris par l'Eglise Chrétienne, ils étaient brûlés sans façon. "Comme la religion défend", dit Bayle, "de répandre le sang, il fallait éluder la maxime : E*cclesia non novit sanguinem.* Aussi brûlait-on les êtres humains, parce que brûler un homme ne fait pas *couler son sang*".

Beaucoup de ces mystiques, en suivant les enseignements de quelques traités secrètement conservés et transmis d'une génération à une autre, firent des découvertes que ne dédaigneraient pas, même de nos jours, les sciences exactes. Le moine Roger Bacon fut tourné en ridicule comme charlatan et aujourd'hui, généralement, on le met au nombre des "prétendants" à l'art magique ; cela n'a pas empêché, il est vrai, ses détracteurs d'accepter ses découvertes ni d'en faire un usage constant. Roger Bacon appartenait, de droit sinon de fait, à cette confrérie comprenant tous ceux qui se livraient aux sciences occultes. Il vivait au XVIIIème siècle. Il fut, par conséquent, presque le contemporain d'Albert le Grand et de Thomas d'Aquin ; ses découvertes comme la poudre à canon, et les verres d'optique ; ses travaux mécaniques, furent considérés partout comme autant de miracles. Aussi fut-il accusé d'avoir fait un pacte avec le Malin.

Dans l'histoire légendaire du moine Bacon "et aussi dans une pièce de théâtre écrite par Robert Green, auteur dramatique du temps d'Elisabeth, on raconte que, mandé par le Roi, le moine fut invité à montrer son habileté devant Sa Majesté la Reine. Il agita la main en l'air (le texte dit : il agita sa *baguette)* et, aussitôt, on entendit une musique si agréable que tous les assistants déclarèrent n'en avoir jamais entendu de pareille". On entendit ensuite une musique plus accentuée, quatre apparitions se montrèrent soudain et se mirent à danser jusqu'au moment où elles s'évanouirent dans l'air. Puis le moine agita de nouveau sa baguette et l'atmosphère de la salle fut imprégnée de parfums, "comme si tous les

parfums de la terre eussent été préparés là avec tout l'art possible". Roger Bacon ayant promis à l'un des courtisans de lui montrer son amoureuse, souleva une des portières de l'appartement royal : "une fille de cuisine, tenant à la main une cuillère à pot", apparut aux yeux des assistants. L'orgueilleux gentilhomme, quoiqu'il eût reconnu cette fille dont l'image s'évanouit aussi vite qu'elle s'était produite, fut fort irrité de cet humiliant spectacle et menaça le moine de sa vengeance. Que fit le magicien ? Il se contenta de répondre très simplement : "Ne me menacez point, craignez que je ne vous humilie davantage, à l'avenir gardez-vous de démentir encore *des gens instruits*." **[128]**

En guise de commentaire, un historien [139] moderne remarque : "Ce récit peut être considéré comme un exemple du genre d'exhibitions qui, sans doute, relevait d'une *connaissance supérieure* des sciences naturelles". Personne n'a jamais douté que ce ne fût précisément le résultat de cette connaissance ; et les hermétistes, les magiciens, les astrologues et les alchimistes n'ont prétendu jamais autre chose. Ce ne fut certainement pas leur faute si les masses ignorantes, sous l'influence d'un clergé fanatique et sans scrupules, attribuaient ces faits à l'intervention du diable. En présence des tortures atroces infligées par l'Inquisition à tous ceux qui étaient soupçonnés de pratiquer la magie noire ou la magie blanche, il ne faut pas s'étonner que ces philosophes ne se soient jamais vantés d'une telle intervention et même ne l'aient jamais reconnue. Au contraire, leurs propres écrits prouvent qu'ils considéraient la magie "comme une simple application des causes naturelles actives aux choses ou aux sujets passifs. On réussit à produire par ces moyens beaucoup d'effets merveilleux mais, cependant, tout à fait naturels."

Les phénomènes musicaux et les odeurs mystiques présentés par Roger Bacon ont été souvent observés de notre temps. Pour ne point parler de notre expérience personnelle, des correspondants anglais de la Société Théosophique relatent que l'on a entendu des accords de la plus ravissante musique produite sans aucun instrument et senti des arômes délicieux attribués à l'intervention des esprits. Un correspondant nous écrit qu'un des parfums, obtenu de cette façon, celui du bois de santal, était si puissant que la maison en restait imprégnée plusieurs semaines après la séance. Le médium, dans le cas en question, était un membre de la famille et les

[139] T. Wright. *Narratives of Sorcery and Magic*.

expériences avaient été faites en présence des personnes de la maison. Un autre décrit ce qu'il appelle un "*coup frappé musical*". Les forces qui sont, maintenant, susceptibles de produire ces phénomènes, doivent avoir existé et avoir été tout aussi efficaces du temps de Roger Bacon. Quant aux apparitions, il suffit de dire qu'elles sont maintenant évoquées dans les cercles spirites et garanties par des savants. Donc les évocations par Roger Bacon semblent plus probables que jamais.

Baptiste Porta, dans son traité sur la *Magie Naturelle,* cite tout un catalogue de formules secrètes pour produire des effets extraordinaires au moyen des forces occultes de la nature. Les magiciens croyaient aussi fermement que nos spirites, au monde des esprits invisibles ; cependant, aucun d'eux n'a jamais prétendu produire ses phénomènes sous leur contrôle et avec leur seul concours. Ils savaient trop combien il est difficile de tenir à **[129]** l'écart les êtres élémentaires lorsqu'ils ont une fois trouvé la porte ouverte. Même la magie des anciens Chaldéens se résumait en la connaissance des plantes et des minéraux. Lorsque les théurgistes avaient besoin de l'aide divine dans les choses spirituelles et terrestres, c'est alors seulement qu'ils cherchaient la communication directe au moyen des rites religieux, avec de purs êtres spirituels. Pour eux aussi, les esprits qui restent invisibles et communiquent avec les mortels au moyen de leurs sens internes réveillés – comme dans la clairvoyance, la clair audience et la transe – ne pouvaient être évoqués *subjectivement* et par la pureté de la vie et la prière. Mais tous les phénomènes physiques étaient produits simplement en usant de la connaissance des forces naturelles : rien de commun, certainement, avec les tours de passe-passe des escamoteurs d'aujourd'hui.

Les hommes qui possédaient ces connaissances et qui exerçaient ces pouvoirs travaillaient patiemment à quelque chose de mieux que la vaine gloire d'une renommée passagère. Ils ne la cherchaient pas. Aussi se sont-ils immortalisés comme tous ceux qui travaillent, oublieux d'eux-mêmes, pour le bien de la race. Illuminés par la lumière de l'éternelle vérité, ces alchimistes, pauvres riches, fixaient leur attention sur des objets dépassant de beaucoup la portée des connaissances ordinaires. Ils étaient persuadés qu'il n'est rien d'incompréhensible, hors la Cause Première, et qu'aucune question n'est insoluble. Oser, savoir, vouloir et GARDER LE SILENCE : telles furent leurs règles constantes. La bienfaisance sans égoïsme et sans prétentions était pour eux un besoin spontané. Dédaigneux d'un trafic mesquin et de ses profits, méprisant la richesse, le luxe, la pompe et la

puissance terrestre, ils aspiraient au savoir comme à la plus précieuse des acquisitions. Ils estimaient que la pauvreté, les privations, le travail et le mépris des hommes n'étaient pas trop cher payer leurs précieuses connaissances. Eux, qui auraient pu coucher dans des lits de duvet et de velours, ils préféraient mourir à l'hôpital ou sur les grands chemins plutôt que d'abaisser leur âme et permettre à la cupidité de ceux qui les tentaient de triompher de leurs serments sacrés. Les vies de Paracelse, de Cornélius Agrippa et de Philaléthes sont trop connues pour qu'il soit nécessaire de répéter ici leur vieille et triste histoire.

Si les spirites sont désireux de rester strictement dogmatiques dans leurs notions du "monde des esprits", ils ne doivent pas convier les savants à l'étude de leurs phénomènes dans un véritable esprit expérimental. La tentative aboutirait très sûrement à la redécouverte partielle de l'antique magie : celle de Moïse et de Paracelse. Sous la beauté décevante de quelques-unes de leurs apparitions, ils pourraient trouver, un jour, les sylphes, les jolies **[130]** ondines des Rose-Croix, jouant dans des courants de force *psychique et odique.*

Déjà M. Crookes, qui croit pleinement à l'existence de *l'être,* sent que, sous la douce peau de Katie, couvrant un simulacre de cœur emprunté en partie au médium et en partie aux assistants, il n'y a *point d'âme ! Quant* aux doctes auteurs de *l'Univers invisible,* abandonnant leur théorie "électrobiologique", ils commencent à percevoir que l'éther universel pourrait bien être simplement un album photographique d'EN-SOPH, l'Illimité.

Nous sommes loin de croire que tous les esprits qui font des communications dans les cercles appartiennent aux classes dites *Elémentaux* et des *Elémentaires.* Beaucoup d'entre eux, et spécialement ceux qui font parler subjectivement le médium, qui le font écrire et agir de différentes manières, sont des esprits humains désincarnés [140]. Ces esprits sont-ils bons ou *mauvais,* en majorité ? La réponse dépend beaucoup de la moralité privée du médium, de celle des membres du cercle, et de l'intensité de leurs aspirations et du but qu'ils poursuivent. Si ce but est

[140] Ajoutons cependant – c'est de grande importance – que les véritables esprits *humains,* c'est-à-dire les personnalités des décédés *ne descendent jamais vers le médium.* C'est le médium au contraire, ou plutôt son esprit qui est attiré vers l'esprit communiquant et la sphère qu'il habite. (Note de *la main de H.P.B. sur le manuscrit*).

simplement de satisfaire la curiosité et passer le temps, il est inutile d'espérer rien de sérieux. Quoi qu'il en soit, les esprits humains ne peuvent jamais se matérialiser *in propriâ personâ*. Ils ne peuvent jamais apparaître revêtus de chair solide et chaude, les mains et le visage en sueur, dans les corps matériels grossiers. Le plus qu'ils puissent faire c'est projeter leur reflet éthéré sur les ondes atmosphériques et si l'attouchement de leurs mains et de leurs vêtements peut, dans certaines occasions, devenir objectif pour les sens d'un mortel vivant, cette sensation sera comme une brise qui passe en caressant l'endroit touché, et non comme une main humaine ni un corps matériel. Il est inutile de l'affirmer : les "esprits matérialisés" avec des cœurs dont on sentait les battements et des voix fortes (avec ou sans trompette) sont des *esprits humains. Si* les sons émis par eux peuvent être appelés des voix, les voix d'une apparition, une fois perçues, ne peuvent guère être oubliées. Celle d'un pur esprit est comme le murmure d'une harpe Eolienne entendue à distance ; la voix d'un esprit souffrant, et par conséquent impur sinon tout à faits mauvais, peut être comparée à celle d'un homme parlant dans un tonneau vide.

Ce n'est point notre philosophie, mais celle qu'ont professée d'innombrables générations de théurgistes et de magiciens : elle est fondée sur leur expérience pratique. Le témoignage de **[131]** l'antiquité est positif à cet égard : "Δαιμονώ οωναί αναρθροι είοι. Les voix des esprits ne sont pas articulées [141]." La voix des esprits produit l'impression d'une colonne d'air comprimé montant de bas en haut et se répandant autour de la personne de l'interlocuteur vivant. Les nombreux témoins oculaires qui ont attesté le cas d'Elisabeth Eslinger ont déclaré qu'ils virent l'apparition ayant *la forme d'une colonne de vapeur*. Ces témoins sont : le vice gouverneur de la prison de Weinsberg, Mayer, Eckhart, Theurer et Knorr (assermentés), Düttenhœfer et Kapff le mathématicien. Pendant onze semaines, le Dr Kerner et ses fils, plusieurs ministres luthériens, l'avocat Fraas, le graveur Düttenhœfer, deux médecins, Siefer et Sicherer, le juge Heyd, le baron Von Hugel et bien d'autres ont suivi journellement cette manifestation. Tant qu'elle dura, la prisonnière Elisabeth pria à haute voix sans interruption. Comme "l'esprit" parlait en même temps, il est impossible d'invoquer la ventriloquerie. Cette voix, disent les témoins, n'avait rien d'humain, personne n'aurait pu l'imiter [142].

---

[141] Voyez Des Mousseaux. *Dodone et Dieu et les dieux*, p. 326.

[142] *Apparitions*, traductions Crowe, pp. 388, 391, 399.

Nous donnerons plus loin d'abondantes preuves, tirées des auteurs anciens, à l'appui de cette vérité négligée. Pour le moment, nous répéterons que pas un esprit, parmi ceux que les spirites croient être des esprits humains désincarnés, n'a jamais été prouvé tel, par des témoignages suffisants. L'influence *désincarnée peut* être ressentie et communiquée *subjectivement* par eux à des sensitifs. Ils peuvent produire des manifestations *objectives,* mais ils ne peuvent se manifester *eux-mêmes* que de la manière indiquée plus haut. Ils peuvent contrôler le corps du médium, exprimer leurs désirs et leurs idées de diverses façons bien connues des spirites, mais ils ne peuvent point *matérialiser* ce qui est immatériel et purement spirituel, leur *essence divine.* Ainsi, toutes les prétendues "matérialisations", lorsqu'elles sont authentiques, sont produites *(peut-être),* soit par la volonté de "l'esprit", que l'apparition prétend être, mais qu'elle peut tout au plus personnifier, soit par un Gobelin élémentaire trop stupide, généralement, pour mériter le nom de démon. Dans de rares occasions, les esprits ont le pouvoir de se faire obéir par ces êtres sans âme, toujours prêts à prendre des noms pompeux si l'on n'y met bon ordre, de telle façon que le malicieux "esprit de l'air" formé par l'image réelle d'un esprit *humain* peut être mu par ce dernier comme une marionnette incapable de faire un acte ou de dire un mot autres que ceux qui leur sont imposés par "l'âme immortelle". Mais cela exige certaines conditions généralement ignorées des cercles ou des spirites, même des plus assidus aux séances. N'attire pas qui veut les esprits humains. Une des attractions les plus puissantes **[132]** sur nos défunts est leur profonde affection pour ceux qu'ils ont laissés sur la terre. Elle les attire irrésistiblement, peu à peu, dans le courant de la Lumière Astrale qui vibre entre la personne qui leur est sympathique et l'Ame Universelle.

Une autre très importante condition est l'harmonie, la pureté magnétique des personnes présentes. Si cette philosophie est dans l'erreur, si toutes les formes matérialisées émergeant, dans des pièces *obscures,* de cabinets plus *obscurs encore,* sont les esprits de personnes qui ont vécu jadis sur cette terre, d'où vient la différence si grande qui existe entre elles, et les *fantômes* qui apparaissent inopinément, *ex abrupto,* sans le concours d'aucun cabinet noir ni d'aucun médium ? Qui a jamais entendu parler des apparitions "d'âmes tourmentées", errant autour des lieux où elles ont été assassinées, ou, revenant, pour des raisons personnelles mystérieuses, avec des "mains dont on sent la chaleur", donnant *une impression de chair si vivante* qu'on ne les distinguerait pas des êtres vivants si l'on ne savait

positivement que ces personnalités sont mortes et enterrées ? Il y a des faits parfaitement attestés d'apparitions se rendant soudainement visibles, mais jamais, jusqu'au commencement de l'ère des "matérialisations", nous n'avons rien vu comme elles. Dans le journal *Medium and Day Break,* numéro du 8 septembre 1876, nous lisons une lettre d'une dame voyageant sur le continent rapportant un fait survenu dans une maison hantée. Elle dit :..."Un bruit étrange se fit entendre dans un coin sombre de la bibliothèque... regardant de ce côté, elle aperçut un *nuage ou une colonne de vapeur lumineuse.* L'esprit, enchaîné à la terre, errait autour du lieu rendu maudit par ses méfaits…" Comme cet esprit était indubitablement une *véritable* apparition élémentaire, rendue visible par sa volonté, ou, en un mot, une *umbra ;* Elle était, comme doit être toute ombre respectable, visible mais impalpable, ou, si elle était palpable à un degré quelconque, elle faisait, au toucher, l'effet d'une masse d'eau écrasée dans la main ou bien d'une vapeur condensée mais froide. Elle était *lumineuse* et *vaporeuse : tout* ce qu'on peut dire c'est qu'elle pouvait être l'ombre personnelle réelle de l' "esprit" persécuté et attaché à la terre, soit par le remords de ses propres crimes, soit par les crimes d'une autre personne ou esprit. Les mystères d'outre-tombe sont nombreux et les "matérialisations" modernes ne font que les rendre sans valeur et ridicules aux yeux des indifférents.

A ces assertions on pourrait, peut-être, opposer un fait bien connu des spirites. *L'auteur du présent livre a certifié publiquement avoir vu de ces formes matérialisées.* Nous l'avons certainement fait et nous sommes prêts à répéter ce témoignage. Nous avons reconnu dans ces formes la représentation visible de connaissances, **[133]** d'amis et même de parents. Nous avons, en compagnie d'autres nombreux spectateurs, entendu ces apparitions prononcer des mots, en des langues qui, non seulement n'étaient pas familières au médium ni à aucune des personnes présentes, nous exceptée, mais qui étaient encore étrangères pour presque tous sinon pour tous les médiums d'Amérique et d'Europe : en effet, c'étaient les idiomes de tribus et de peuples d'Orient. A ce moment, ces cas furent considérés, avec raison, comme une preuve concluante de la médiumnité réelle du fermier illettré de Vermont, qui était dans le "cabinet". Néanmoins ces formes n'étaient pas les personnes qu'elles paraissaient être. C'était tout simplement leur portrait statue, construit, animé et mû par les Elémentaires. Si, jusqu'à présent, nous n'avons pas élucidé ce point c'est parce que le public spirite n'était pas préparé, à cette époque-là, même

pour prêter l'oreille à cette proposition fondamentale : il y a des esprits élémentaux et des esprits élémentaires. Depuis lors, le sujet a été entamé et discuté, plus ou moins largement. Il est donc moins dangereux de lancer sur l'Océan tourmenté de la critique la philosophie séculaire des sages de l'antiquité : l'esprit public a été quelque peu préparé à examiner la question avec une impartiale attention. Deux années d'agitation ont produit un changement très marqué en mieux.

Pausanias écrit que quatre cents ans après la bataille de Marathon, il était encore possible, sur l'emplacement où elle s'était livrée, d'entendre les *hennissements des chevaux* et les cris poussés par les ombres des combattants. En supposant que les spectres des soldats morts fussent leurs esprits véritables, ils avaient l'apparence "d'ombres" et non point d'hommes matérialisés. Qui – ou quoi – produisait alors le bruit du hennissement des chevaux ? Des "esprits" équins ? Et si on déclare qu'il n'est pas vrai que les chevaux aient des "esprits" – certes, ni les zoologistes, ni les physiologistes, ni les psychologues, ni même les spirites ne pourraient le prouver ou prouver le contraire, faudra-t-il, en ce cas, attribuer à des "âmes humaines immortelles" ces hennissements des chevaux de Marathon pour rendre la scène plus vivante et plus dramatique ? Des fantômes de chiens, de chats et d'autres animaux ont été fréquemment vus et, à cet égard, le témoignage universel est aussi concluant que celui concernant les apparitions humaines. Qui personnifie ou quoi, si l'on peut s'exprimer ainsi, le fantôme d'un animal mort ? S'agirait-il encore d'esprits humains ? La question ainsi posée ne laisse point subsister de doute ; il faut admettre que les animaux ont un esprit et une âme qui leur survivent, comme les nôtres, ou comme Porphyre, qu'il existe dans le monde *invisible* une classe de démons malicieux et badins, être intermédiaires entre les hommes et les **[134]** "dieux", esprits qui se complaisent à apparaître sous toutes les formes imaginables, depuis la forme humaine jusqu'à celle du plus infime des animaux [143].

Avant de nous hasarder à décider si les formes astrales d'animaux, très fréquemment vues et universellement attestées, sont les esprits de ces animaux morts, étudions soigneusement leur conduite. Ces spectres agissent-ils conformément aux habitudes des animaux vivants, déploient-ils le même instinct qu'on leur a connu ? Les bêtes de proie guettent-elles

---

[143] *De abstinentia*, etc…

leurs victimes, les animaux timides fuient-ils devant l'homme ? Ou bien, au contraire, ces spectres font-ils preuve d'une malveillance, d'une disposition à tourmenter tout à fait étrangère à leur nature ? Nombreuses sont les victimes de leurs obsessions : rappelons les persécutés de Salem et d'autres cas de sorcellerie historiques. On affirme y avoir vu des chiens, des chats, des pourceaux et d'autres animaux, envahir la chambre de leurs victimes qu'ils mordaient, dont ils piétinaient les corps endormis. Ils leur *parlaient aussi et, souvent, les incitaient au suicide ou à d'autres crimes*. Dans le cas avéré d'Elisabeth Erlinger, mentionné par le Dr Kerner, l'apparition de l'ancien prêtre de Wimmenthal [144] était accompagnée par un gros chien noir qu'il appelait son père. Ce chien, en présence de nombreux témoins, bondissait sur les lits de tous les prisonniers. Une autre fois, le prêtre apparut avec un agneau, quelquefois aussi avec deux. Presque tous les accusés de Salem l'étaient par les voyantes de tramer et comploter de mauvaises actions avec des oiseaux jaunes qui venaient se percher sur leur épaule ou sur les solives au-dessus de leurs têtes [145]. Et, à moins de révoquer en doute le témoignage de milliers de spectateurs, dans toutes les parties du monde, et à toutes les époques, et d'accorder le monopole de la voyance aux médiums modernes, il faut admettre que les spectres d'animaux apparaissent vraiment et manifestent tous les traits les plus dépravés de la nature humaine sans appartenir eux-mêmes à la race humaine. Que peuvent-ils donc être sinon des élémentaux ?

Descartes fut un des rares qui crût et osât dire que nous sommes redevables à la médecine occulte de découvertes "destinées à étendre le domaine de la philosophie". Brierre de Boismont non seulement partagea ces espérances, mais il avoua ouvertement sa sympathie pour le "surnaturalisme" qu'il considère comme "la grande croyance" universelle. "... Nous pensons, avec Guizot, dit-il, que l'existence de la société est intimement liée à cette croyance. C'est en *vain* que la raison moderne *rejette le* **[135]** *surnaturel* : malgré son positivisme, elle ne peut expliquer les causes intimes des phénomènes. Le surnaturel est universellement répandu et il se trouve au fond de tous les cœurs [146]. Les esprits les plus élevés en sont, fréquemment, les plus fervents disciples."

---

[144] C. Crowne. *On Apparitions*, p. 398.

[145] Upham. *Salem Witchraft.*

[146] Brierre de Boismont. *On Hallucinations*, p. 60.

Christophe Colomb découvrit l'Amérique et Amérigo Vespuce récolta la gloire et usurpa ce qui lui était dû. Théophraste Paracelse redécouvrit les propriétés occultes de l'aimant, "l'os d'Horus" qui, douze siècles avant son temps, avait joué un rôle si important dans les mystères théurgiques : il devint, tout naturellement, le fondateur de l'école de magnétisme et de magicothéurgie médiévale. Mesmer qui vécut près de trois cents ans après lui et qui, disciple de son école, rendit publiques les étonnantes merveilles du magnétisme, récolta la gloire qui revenait au philosophe du feu ; le grand maître était mort à l'hôpital.

Ainsi va le monde : de nouvelles découvertes sortent des sciences anciennes ; des hommes nouveaux, toujours la même vieille nature.

CHAPITRE III

—

L'AVEUGLE CONDUISANT L'AVEUGLE

"Le miroir de l'âme ne peut refléter en même temps la terre et le ciel et l'un s'efface dès que l'autre s'y montre."

ZANONI.

"Qui donc t'a donné mission d'annoncer au peuple que la Divinité n'existe pas ? Quel avantage trouves-tu à persuader à l'homme qu'une force aveugle préside à ses destinées et frappe au hasard le crime et la vertu ?"

ROBESPIERRE (Discours, 7 mai 1794).

Nous croyons qu'un très petit nombre des phénomènes spirites authentiques sont produits par l'influence d'esprits humains désincarnés. Cependant ceux-là même qui sont produits par les forces occultes de la nature méritent également, de la part de la Science, une sérieuse et consciencieuse étude, qu'ils se manifestent par l'intermédiaire de quelques médiums authentiques, ou qu'ils soient consciemment produits par les jongleurs de l'Inde et de l'Egypte, maintenant surtout que, d'après des autorités respectées, l'hypothèse de fraude est en bien des cas inadmissible. Il est hors de doute que des escamoteurs de profession peuvent exécuter des tours plus adroits que ceux de tous les "John King D Anglais et Américains réunis. Robert Houdin le pourrait incontestablement. Mais il s'est, malgré cela, permis de rire au nez des Académiciens qui avaient demandé de déclarer, dans les journaux, qu'il pouvait faire mouvoir une table ou lui faire donner des réponses, au moyen de petits coups frappés ce, sans contact des mains et sans que la table fût préparée [147]. Le fait qu'un célèbre prestidigitateur de Londres a refusé un défi de mille livres sterling qui lui était offert par M. Algernon Joy [148], pour produire les mêmes

---

[147] Voir de Mireille. *Des Esprits*, et les ouvrages sur les "*Phénomènes spirites*", par de Gosparin.

[148] Secrétaire honoraire de l'Association des Spirites de Londres.

manifestations qu'on obtenait habituellement a l'aide des médiums, à moins qu'on ne le laisse sans liens et libre des mains du comité de contrôle, ce fait seul dément catégoriquement son exposé des phénomènes occultes. Si adroit qu'il puisse **[138]** être, nous le défions de reproduire, dans les mêmes conditions, les "tours" exécutés par un simple *jongleur* Indien. Ce dernier, par exemple, opère dans les conditions suivantes : l'endroit choisi par les investigateurs n'est connu du jongleur qu'au moment de la présentation, l'expérience doit être faite au grand jour et sans la moindre préparation, ni aide ni compère mais un jeune garçon absolument nu, le jongleur lui-même étant à demi-nu. Ces conditions observées, le prestidigitateur devrait exécuter trois *tours* des plus ordinaires, choisis parmi ceux si nombreux et si variés qui furent récemment exécutés devant quelques gentlemen appartenant à la suite du Prince de Galles.

A. – Une roupie étant fortement serrée dans la main d'un sceptique, la transformer en un cobra vivant dont la morsure serait mortelle, comme le montrerait l'examen de ses crochets.

B. – Prendre une graine, choisie au hasard par l'un des spectateurs, la semer dans le premier pot de terre venu, pot fourni par quelque sceptique ; la faire germer, pousser, mûrir et porter ses fruits en moins d'un quart d'heure…

C. – S'étendre sur trois sabres plantés verticalement, poignées en bas, pointes en haut ; faire retirer le premier sabre, puis le second, quelques instants après, le troisième ; rester finalement suspendu en l'air, sur *rien*, à un mètre environ du sol. Lorsqu'un prestidigitateur, à commencer par Robert Houdin et sans excepter ceux qui font de la réclame à leur profit en attaquant le spiritisme, pourra *en faire autant*, alors, mais alors seulement, nous nous déciderons à croire que le genre humain est sorti de l'orteil de l'*Orohippus* de la période Eocène, selon M. Huxley.

Nous affirmons de nouveau, en toute confiance, qu'il n'existe pas de sorcier de profession (au Nord, au Sud, à l'Ouest) qui puisse rivaliser avec quelques-uns de ces enfants de l'Orient ignorants et presque nus ; Il n'aurait pas une chance de succès. Ils n'ont pas besoin, pour leurs représentations, de l'Egyptian Hall. Ils ne font ni préparatifs, ni répétitions. Ils sont toujours prêts à appeler au pied levé à leur aide les pouvoirs cachés de la nature qui sont livre fermé pour les prestidigitateurs comme pour les savants d'Europe. En vérité, ainsi que le dit Elihu, "les grands hommes ne

sont pas toujours sages ni les vieillards toujours sensés [149]". Rappelant la remarque du pasteur Anglais, le Dr Henry More, nous pouvons certainement dire : "... S'il y avait encore un peu de modestie dans l'humanité, les récits de la Bible devraient démontrer abondamment aux hommes l'existence des anges et des esprits." Cet homme éminent ajoute : "Selon moi, c'est par une **[139]** marque spéciale de la sollicitude providentielle… si de nouveaux exemples d'apparitions viennent réveiller, dans nos esprits engourdis et léthargiques, l'assurance qu'il y a d'autres êtres intelligents en dehors de ceux revêtus de terre grossière et d'argile... ces preuves établissant qu'il y a de mauvais Esprits, la porte est ouverte à notre foi dans l'existence des bons Esprits et, finalement, dans l'existence d'un Dieu." L'exemple cité plus haut porte en lui sa morale, non seulement pour les savants mais aussi pour les théologiens. Ceux qui se sont fait une réputation dans la chaire ou dans les facultés, laissent continuellement voir à leurs auditoires qu'ils sont si peu versés en psychologie que n'importe quel intrigant plausible les ferait marcher et ainsi les rendrait ridicules aux yeux de l'étudiant sérieux rencontré sur leur chemin. L'opinion publique, à cet égard, a été faite par des jongleurs et de soi-disant savants qui ne méritent aucune considération.

Le développement de la science psychologique a été retardé bien plus par le ridicule de ces hommes prétentieux que par les difficultés inhérentes à cette étude. Le rire creux des nourrissons scientifiques ou des snobs a plus fait pour maintenir l'homme dans l'ignorance de ses pouvoirs psychiques impériaux, que les obscurités, les obstacles et les dangers entourant la question. C'est surtout le cas pour les phénomènes spirites. Si les investigations touchant les manifestations spirites ont été, généralement, confiées à des incapables, c'est que les savants, qui auraient pu et dû les étudier, ont été effrayés par de prétendues dénonciations, par les plaisanteries sarcastiques et les cris impertinents d'hommes qui ne sont pas dignes de dénouer les cordons de leur chaussure. Il y a de la lâcheté morale, même dans les chaires des universités. La vitalité inhérente au spiritisme moderne est démontrée par le fait qu'il survit aux mépris des corps savants et à la vantardise tapageuse de ses détracteurs. Malgré les ricanements dédaigneux des patriarches de la Science tels que Faraday et Brewster, en descendant jusqu'à l'exposé professionnel d'un homme – X... –, qui fut assez heureux à Londres dans l'imitation de certains

---

[149] *Livre de Job.*

phénomènes, nous ne trouverons pas chez tous ces gens-là un seul argument irréfutable contre la réalité des phénomènes spirites. "Ma théorie, dit, dans sa prétendue dénonciation, l'individu mentionné, c'est que M. Williams lui-même s'est déguisé pour personnifier John King et Peter. Personne ne peut prouver qu'il n'en fut pas ainsi". Malgré l'assurance de cette assertion, ce n'est, après tout, qu'une théorie pure et simple : les spirites pourraient lui répondre en lui demandant de prouver ce qu'il avance.

Mais les ennemis les plus invétérés, les plus irréconciliables du Spiritisme appartiennent à une classe, heureusement, peu nombreuse quoiqu'elle ne cesse de clamer ses invectives et d'affirmer **[140]** ses idées avec des cris dignes d'une meilleure cause. Ce sont les *prétendus savants* de la Jeune Amérique, pseudo-philosophes d'une classe bâtarde, dont nous avons parlé au début de ce chapitre ; ils n'ont d'autres droits à être considérés comme érudits que la possession d'une machine électrique et le fait d'avoir donné quelques conférences puériles sur l'insanité ou la médiomanie. Ces hommes, s'il faut les en croire, sont de profonds penseurs et physiologistes. Ils ne donnent pas dans les niaiseries métaphysiques : ce sont des Positivistes, nourris d'Auguste Comte, dont le cœur brûle du désir d'arracher l'humanité au sombre abîme de la superstition et de reconstruire le Cosmos d'après des principes amendés. A ces psychophobes irascibles on ne peut faire d'injure plus grave que de suggérer qu'ils sont doués d'un esprit immortel. A les entendre, on croirait qu'il ne peut y avoir d'autres âmes, chez les hommes et chez les femmes, que "des âmes scientifiques" et des "âmes non scientifiques" – quel que soit d'ailleurs ce genre d'âmes [150].

Il y a trente ou quarante ans, en France, Auguste Comte, élève de l'Ecole Polytechnique, après être resté pendant des années dans cet établissement comme répétiteur d'Analyse Transcendante et de Mécanique Rationnelle, se réveilla, un beau matin, avec l'idée assez irrationnelle de devenir prophète. On rencontre de ces prophètes à tous les coins des rues, en Amérique. Mais en Europe ils sont aussi rares que des merles blancs. Cependant la France est la terre des nouveautés : Auguste Comte devint prophète et la mode est tellement contagieuse, par moments, que, même

---

[150] Voir Dr F.R. Marwin. *Lectures on Insanity and Mediomania*

dans la raisonnable Angleterre, il fut considéré, pendant un certain temps, comme le Newton du XIXème siècle.

L'épidémie prit de l'extension et, en peu de temps, elle se propagea, comme un feu de brousse, en Allemagne, en Angleterre et en Amérique. La doctrine trouva des adeptes en France mais l'engouement n'y fut pas de longue durée. Le prophète avait besoin d'argent, les disciples n'étaient point disposés à lui en fournir. La fièvre d'admiration pour une religion sans Dieu se calma aussi vite qu'elle s'était déclarée. De tous les apôtres enthousiastes du Prophète, un seul resta digne de considération. C'est le célèbre philosophe Littré, membre de l'Institut et futur Académicien que l'évêque d'Orléans essaya vainement d'empêcher de devenir l'un des "Immortels" [151].

Le philosophe mathématicien, grand prêtre de la "religion de l'avenir", enseigna sa doctrine, comme le font tous ses frères en prophétie de nos jours. II déifia "la femme" et lui éleva un **[141]** autel ; seulement la déesse dut payer pour pouvoir s'en servir. Les rationalistes s'étaient moqués des aberrations mentales de Fourier, ils avaient ri des saint-simoniens, leur mépris pour les Spirites fut sans bornes. Ces mêmes rationalistes et matérialistes se trouvèrent pris, comme des linottes sans cervelles, à la glu, par la rhétorique du nouveau prophète. Le besoin d'une divinité, l'aspiration vers l' "inconnu" sont innés chez l'homme ; aussi les pires athées eux-mêmes n'en paraissent-ils point exempts. Déçus par l'éclat apparent de ce feu follet, les disciples le suivirent si loin qu'ils se trouvèrent enlisés jusqu'au cou dans un marécage sans fond.

Sous le masque d'une prétendue érudition, les Positivistes d'Amérique s'organisèrent en cercles et en Comités dans le but de déraciner le Spiritisme, tout en déclarant vouloir l'étudier impartialement.

Trop timides pour défier ouvertement les Eglises et la doctrine Chrétienne, ils s'efforcent de saper la base de toute religion : la foi de l'homme en Dieu et dans sa propre immortalité. Leur politique consistait à tourner en ridicule ce qui fournit à cette foi des bases insolites : le Spiritisme phénoménal. En l'attaquant par son côté faible, ils ont surtout mis à profit son manque de méthode inductive et les exagérations que l'on

---

[151] Vapereau. *Biographie Contemporaine*, art. Littré ; et Des Mousseaux. *Les hauts phénomènes de la magie*, ch. 6.

découvre dans les doctrines transcendantes de quelques-uns de ses propagateurs. Exploitant son impopularité, déployant un courage aussi excessif et hors de propos que le chevalier errant de la Manche, ils prétendent être reconnus comme des philanthropes et des bienfaiteurs, destructeurs d'une monstrueuse superstition [152].

Voyons donc jusqu'à quel point cette religion de l'avenir tant vantée de Comte, est supérieure au Spiritisme et si ses défenseurs n'ont pas autant besoin d'être enfermés dans ces asiles d'aliénés qu'ils réservent aux médiums, avec une touchante sollicitude. Appelons, avant tout, l'attention sur ce fait : les trois quarts des fâcheuses impressions, laissées par le Spiritisme moderne, proviennent des aventuriers matérialistes qui se sont déclarés spirites. Comte a dépeint avec des couleurs obscènes la femme "artificiellement fécondée" de l'avenir. Elle n'est d'ailleurs que la sœur aînée de la débauchée idéale des amoureux libres [153]. L'immunité contre l'avenir, offerte par les enseignements de ses disciples insensés, a si bien impressionné quelques pseudo-spirites qu'elle les a portés à se constituer en associations communistes. Mais **[142]** aucune ne fut de longue durée. Comme leur principal caractère était un animalisme matérialiste grossier, voilé d'une mince feuille philosophique en clinquant, affublé d'un amalgame de noms grecs… la communauté ne pouvait aboutir qu'à un échec.

Platon, dans le cinquième livre de la *République,* suggère une méthode pour améliorer la race humaine par l'élimination des individus malades et difformes et par l'union des meilleurs spécimens des deux sexes. Il ne fallait pas s'attendre à ce que "le génie de notre siècle", fût-il prophète, tirât de son cerveau quelque chose d'entièrement neuf.

Comte était mathématicien. En combinant habilement plusieurs utopies anciennes, il colora le tout et, perfectionnant l'idée de Platon, pour la matérialiser, il offrit au monde la plus grande monstruosité qui soit jamais sortie d'une cervelle humaine.

---

[152] Ce chapitre fut écrit, il y a bien des années, en réponse aux attaques furieuses des Positivistes du soi-disant "Libéral Club" contre les Théosophes et les Spirites. *(Note n'existant pas dans l'édition originale de l'ouvrage).*

[153] "Free-loyers" : secte immorale, née en Amérique, qui prit, quelque temps, des proportions gigantesques. H.P.B. *(Note n'existant pas dans l'édition originale de l'ouvrage).*

Le lecteur ne doit point perdre de vue que nous n'attaquons pas Comte comme philosophe, mais comme réformateur avoué. Dans l'irrémédiable obscurité de ses idées, politiques, philosophiques et religieuse, nous trouvons, souvent, des observations isolées et des remarques où la grandeur de sa logique et sa pensée judicieuse rivalisent avec l'éclat de leur interprétation. Mais ces lueurs brillantes, après vous avoir éblouis comme des éclairs dans la nuit noire, vous laissent ensuite plongés dans une nuit plus sombre que jamais. Si on les condensait, si on les refondait, ses divers ouvrages pourraient produire un volume d'aphorismes très originaux, donnant une définition très claire et très ingénieuse de la plupart de nos plaies sociales. Par contre, soit à travers les fatigantes circonlocutions des six volumes de son *Cours de Philosophie Positive,* soit dans cette parodie sur le clergé en forme de dialogue, le *Catéchisme de la Religion Positive,* on chercherait en vain une seule idée susceptible de suggérer à ces maux un remède, même relatif. Ses disciples insinuent que les sublimes doctrines de leur prophète ne sont point destinées *au vulgaire.* Mais si l'on compare les dogmes du Positivisme à leur application pratique par ses apôtres, nous devons admettre qu'il se peut qu'une doctrine incolore soit à la base du système. Le "grand prêtre" prêche que "la femme doit cesser d'être la *femelle* de l'homme" [154], la théorie des législateurs de cette école sur le mariage et la famille consiste surtout à faire de la femme la " simple compagne de l'homme", en la débarrassant de toute fonction maternelle [155]. Ils s'apprêtent pour l'avenir à substituer à cette fonction, "chez la femme chaste", une *force latente* [156], mais, en même temps, quelques-uns de leurs prêtres laïques prêchent ouvertement la polygamie, **[143]** et d'autres affirment que leurs doctrines sont la quintessence de la philosophie spirituelle !

L'opinion du clergé Romain, hanté par le cauchemar chronique du diable, est que Comte offre sa "femme de l'avenir" à la possession des "incubes" [157]. S'il faut en croire d'autres personnes plus prosaïques, la *Divinité* du Positivisme devrait, dorénavant, être considérée comme un bipède couveur. Littré, d'ailleurs, a fait quelques réserves prudentes en

---

[154] A. Comte. *Système de Politique Positive*, vol. I, p. 203.

[155] *Ibidem*.

[156] *Ibidem.*

[157] Voir Des Mousseaux. *Hauts Phénomènes de la Magie*, chap. VI.

acceptant l'apostolat de cette merveilleuse religion. Voici ce qu'il écrivait en 1859 :

> "M. Comte a pensé qu'il avait non seulement trouvé les principes, tracé les contours et fourni la méthode, mais encore qu'il avait déduit les conséquences et construit l'édifice social et religieux de l'avenir. C'est à propos de cette seconde partie de l'œuvre que nous faisons nos réserves. En ce qui concerne la première partie, nous l'acceptons comme un héritage, dans son ensemble complet." [158]

Plus loin, il dit : "M. Comte, dans un grand ouvrage intitulé *Système de la Philosophie Positive,* établit les bases d'une philosophie (?) qui doit finalement supplanter toutes les théologies et l'ensemble des doctrines métaphysiques. Un tel ouvrage contient nécessairement une application directe au gouvernement des sociétés. Comme il *ne renferme rien d'arbitraire* (?) et comme nous y trouvons *une science réelle* (?) mon adhésion aux principes implique mon adhésion aux conséquences essentielles."

M. Littré se montre donc sous l'aspect d'un vrai fils de son prophète. En vérité, le système de Comte nous parait être bâti sur un jeu de mots. Lorsqu'ils disent *Positivisme, il* faut lire *Nihilisme ;* quand vous entendrez prononcer le mot *chasteté,* sachez que cela veut dire *impudicité* et ainsi de suite. Comme c'est une religion fondée sur une théorie négative, ses adhérents ne peuvent la pratiquer sans dire blanc lorsqu'ils veulent dire noir.

"La Philosophie positive, continue Littré, n'accepte point les idées de l'athéisme, car l'athée n'a point un esprit réellement émancipé : c'est encore un théologien à sa façon. Il donne son explication sur l'essence des choses, il sait comment elles ont commencé !… L'athéisme c'est le Panthéisme : ce système est encore tout à fait théologique et, par conséquent, il appartient aux anciens partis" [159].

---

[158] Littré. *Paroles de Philosophie Positive.*

[159] Littré. *Paroles de Philosophie Positive*, VII, 57.

Ce serait, en vérité, perdre son temps que de pousser plus loin les citations de ces dissertations paradoxales. Comte arriva à l'apogée de l'absurdité et de l'inconséquence lorsque, après avoir inventé un système de philosophie, il le nomma une "Religion". Et, **[144]** comme cela arrive habituellement, les disciples ont dépassé en absurdité le réformateur. Les pseudo-philosophes qui brillent dans les Académies Comtistes d'Amérique, comme brille une *lampyris noctiluca à* côté d'une planète, ne nous laissent pas le moindre doute sur leur croyance. Ils opposent "ce système de pensée et de vie" élaboré par l'apôtre Français à "l'idiotie" du Spiritisme, et naturellement, donnent l'avantage au premier. "Pour détruire il faut remplacer", dit l'auteur du *Catéchisme de la Religion Positive,* citant ainsi Cassaudière sans lui payer tribut pour son idée, et les Comtistes cherchent à montrer par quelle sorte d'odieux système ils voudraient remplacer le Christianisme, le Spiritisme et même la Science.

"Le Positivisme", dit l'un d'eux, "est une doctrine *intégrale.* Il rejette complètement toutes les formes de croyances théologiques et métaphysiques, toutes les formes de surnaturalisme et, par conséquent, le Spiritisme. Le véritable esprit positiviste consiste à substituer l'étude des lois invariables des phénomènes à celles de leurs prétendues causes, soit immédiates, soit primaires. Sur ce terrain, il repousse également l'athéisme, *car l'athée, au fond, est un théologien*". Et il ajoute en copiant Littré : "L'athée ne rejette pas les problèmes de la théologie mais seulement leur solution. En cela, il se montre illogique. Nous, *Positivistes*, de notre côté nous rejetons le problème parce qu'il est inaccessible à l'intellect. Nous ne ferions que gaspiller notre force en cherchant en vain les causes premières et finales. Comme vous le voyez, le Positivisme donne une explication complète (?) du monde, de l'homme, de ses devoirs et de sa destinée… !" [160].

C'est fort beau tout cela. Maintenant, par voie de contraste, nous allons citer ce qu'un véritable grand savant, le professeur Hare, pense de ce système. "La philosophie positive de Comte, dit-il, après tout, est purement négative. Comte admet ne rien savoir des *sources* et des *causes* des lois de la nature. Leur origine est, selon lui, si parfaitement inscrutable qu'il est inutile de perdre son temps à des recherches dans cette direction. Comme de juste, sa doctrine fait de lui un ignorant complet des causes des

---

[160] *Spiritualism and Charlatanism.*

lois, des moyens par lesquels elles furent établies. Cette doctrine ne peut donc avoir pour base que l'argument *négatif* précité lorsqu'il vise des faits reconnus, ou rapports avec la création spirituelle. Ainsi, tout en laissant à l'athée son domaine matériel, le Spiritisme dans le même espace et au-dessus de lui érige un domaine qui le dépasse autant que l'éternité l'emporte sur la moyenne de la durée de la vie humaine et que les régions illimitées **[145]** des étoiles fixes dépassent en étendue l'aire habitable de ce globe." [161].

Bref, le Positivisme se propose de détruire la Théologie, la Métaphysique, le Spiritisme, l'Athéisme, le Matérialisme, le Panthéisme et la Science et doit finir par se détruire lui-même. De Mirville pense que, d'après le Positivisme, "l'ordre ne commencera à régner dans l'esprit humain que le jour où la psychologie sera devenue une sorte de *physique cérébrale* et l'histoire une espèce de physique sociale." Le Mahomet moderne commence par débarrasser l'homme et la femme de Dieu et de leur âme. Puis, il éventre inconsciemment sa propre doctrine avec l'épée trop tranchante de la métaphysique qu'il avait toujours cru éviter, laissant ainsi de côté tout vestige de philosophie.

M. Paul Janet, membre de l'Institut, prononçait en 1864 un discours sur le Positivisme, discours dans lequel on trouve les remarquables passages qui suivent : "Il y a des esprits qui furent élevés et nourris dans les sciences exactes et positives mais qui, néanmoins, sont portés d'instinct vers la philosophie. Ils ne peuvent satisfaire cet instinct qu'avec les éléments qu'ils ont à leur portée déjà. Ignorant tout des sciences psychologiques, n'ayant étudié que les rudiments de la métaphysique, ils n'en sont pas moins disposés à combattre cette même métaphysique ainsi que la psychologie dont ils sont aussi mal informés. Ils s'imagineront ensuite avoir fondé une science positive : la vérité, cependant, est qu'ils ont seulement créé une théorie métaphysique, incomplète et mutilée. Ils s'arrogent l'autorité et l'infaillibilité qui n'appartiennent vraiment qu'à la science réelle, autorité et infaillibilité basées sur l'expérience et le calcul. Ils sont, eux, dépourvus de cette autorité parce que leurs idées, si défectueuses soient-elles, sont du même ordre que celles qu'ils combattent.

---

[161] Prof. Hare. *On Positivism*, p. 29.

D'où résultent la faiblesse de leur situation et la ruine finale de leurs idées, dispersées bientôt aux quatre vents du Ciel." [162].

Les Positivistes d'Amérique ont uni leurs infatigables efforts pour renverser le Spiritisme. Cependant, pour montrer leur impartialité, ils posent des questions d'une nouveauté de ce genre : "... Quelle somme de raison trouve-t-on dans les dogmes de l'Immaculée Conception, de la Trinité, de la Transubstantiation, si nous les soumettons à l'analyse physiologique, mathématique et chimique ?" Ils se font forts "de dire que les divagations du Spiritisme ne surpassent pas en absurdité ces croyances éminemment respectables." Fort bien, mais il n'y a pas d'absurdité théologique ni d'illusion spirite qui puisse rivaliser de dépravation et **[146]** d'imbécillité avec la notion positiviste de la "fécondation artificielle". Ils refusent de penser aux causes premières et finales mais ils appliquent leurs théories insensées à la construction d'une femme impossible promise au culte des générations futures. La vivante et immortelle compagne de l'homme, ils la veulent remplacer par la fétiche femelle des Indiens de l'Obéah, l'idole de bois bourrée, chaque jour, d'œufs de serpents que les rayons du soleil font éclore !

Et, maintenant, il nous sera bien permis de demander au nom du sens commun, pourquoi les mystiques chrétiens seraient taxés de crédulité, ou les spirites consignés à Charenton, alors qu'une *religion* qui renferme d'aussi révoltantes absurdités trouve des disciples jusque parmi les académiciens ? Alors que nous trouvons dans la bouche de Comte des rhapsodies insensées qu'admirent ses fidèles et dont voici un échantillon ? "Mes yeux sont éblouis, ils s'ouvrent chaque jour davantage à la coïncidence toujours plus parfaite de l'avènement social du *mystère féminin* avec la décadence spirituelle du sacrement eucharistique. La vierge a déjà détrôné Dieu dans le cœur des catholiques du Midi ! Le Positivisme réalise l'Utopie du moyen âge en représentant tous les membres de la Grande famille comme issus *d'une vierge mère, sans époux.*"... *Après* avoir indiqué le *modus operandi*, il dit encore : "Le développement du *procédé nouveau* causerait bientôt l'avènement d'une caste sans hérédité, mieux adaptée au recrutement des chefs spirituels, et même temporels, que les produits de la procréation vulgaire : leur autorité

---

[162] Journal des Débats, 1864. Voir aussi : Des Mousseaux. *Hauts phénomènes de la Magie*.

sera fondée sur une origine vraiment supérieure qui *ne reculerait pas devant les enquêtes.*" [163]

Nous pourrions, à bon droit, demander si l'on a jamais rencontré dans les "divagations du Spiritisme" ou même dans les mystères du Christianisme quelque chose de plus ridicule que cette "race future" idéale. Si la tendance du matérialisme n'est pas démentie par la conduite de quelques-uns de ses défenseurs, ceux qui prêchent ouvertement la polygamie, nous présumons que, issus ou non de cette race sacerdotale engendrée de la sorte, nous ne verrons point la fin de cette postérité – de ces rejetons de "mères sans époux."

Combien il est naturel qu'une philosophie susceptible d'engendrer une telle caste d'incubes didactes fasse exprimer par la plume d'un de ses plus plaisants revuistes des sentiments de ce genre : "Ce siècle est une époque triste, très triste, pleine de croyances mortes ou mourantes, remplie de prières inutiles qui cherchent vainement les dieux envolés. Mais c'est aussi une époque **[147]** glorieuse, pleine de la lumière dorée que répand le soleil levant de la Science. Que ferons-nous pour les naufragés de la foi, faillis *de l'intelligence* mais qui cherchent du réconfort dans le *mirage du spiritisme ; les* illusions du transcendantalisme ou les *feux follets* du mesmérisme… ?" [164]

Le *feu follet,* cette image si chère à maint micro-philosophe, a eu, lui aussi, à lutter pour être admis. Il n'y a pas si longtemps que ce phénomène, aujourd'hui familier, était énergiquement nié par un correspondant du *Times* de Londres. Ses assertions eurent un certain poids, jusqu'au jour où l'ouvrage du Dr Phipson appuyé sur les témoignages de Beccaria, de Humboldt et d'autres naturalistes trancha définitivement la question [165]. Les Positivistes devraient choisir des expressions plus heureuses tout en suivant le progrès des découvertes scientifiques. Quant au Mesmérisme, il a été adopté dans plusieurs parties de l'Allemagne, et il est employé avec un succès incontestable dans plus d'un hôpital ; ses propriétés occultes se sont affirmées et sont reconnues par des médecins dont le talent, le savoir

---

[163] *Philosophie positive*, vol. IV, p. 279.

[164] D[r] F.R. Marvin. *Lecture on Isanity and Mediomania*.

[165] Voir Howit. *History of the Supernatural*, vol. II.

et la juste réputation ne sauraient être égalés par le prétentieux conférencier sur les médiums et la folie [166].

Nous ajouterons seulement quelques mots, avant de quitter ce sujet déplaisant. Nous avons rencontré des Positivistes très satisfaits de l'illusion qu'ils se sont faite d'après laquelle *les plus grands savants* d'Europe seraient des disciples de Comte. Nous ignorons jusqu'à quel point cette opinion est juste en ce qui concerne les autres *savants,* mais Huxley, considéré par l'Europe comme un des plus grands, et le Dr Maudley de Londres, à sa suite, déclinent on ne peut plus délibérément cet honneur. Dans une conférence faite, à Edimbourg, en 1868, sur les *Bases physiques de la Vie,* le premier se montre très choqué de la liberté prise par l'archevêque d'York qui l'avait rangé parmi les philosophes Comtistes. "En ce qui me concerne, dit M. Huxley, le très révérend prélat pourrait, avec sa dialectique, mettre en pièces M. Comte, comme un Agag moderne, que je ne chercherais pas à le retenir. J'ai étudié les caractéristiques de la philosophie positive et je n'ai presque rien trouvé qui fût de valeur scientifique. Par contre, j'ai vu bien des choses *aussi opposées à l'essence même de la science que celles du catholicisme ultramontain.* En fait, la philosophie de Comte, pour la pratique, pourrait être brièvement décrite comme *un catholicisme sans christianisme*." Plus loin, Huxley **[148]** s'emporte même : il en vient à accuser les Ecossais d'ingratitude pour avoir laissé l'évêque prendre Comte pour le fondateur d'une philosophie qui, de droit, appartient à Hume ? "C'était assez, s'écrie le professeur, pour faire tressaillir Hume dans sa tombe. Comment, alors que sa maison se trouve à portée de voix, un auditoire intéressé a, sans un murmure, écouté celui qui attribuait ses plus caractéristiques doctrines à un écrivain français, *postérieur de cinquante années, écrivain verbeux et insipide dans les pages duquel nous ne trouvons ni la vigueur de la pensée, ni la clarté du style* !..." [167].

Pauvre Comte ! Il semble que les représentants les plus qualifiés de sa philosophie soient maintenant réduits, en ce pays du moins, à trois personnes : "*un physicien, un médecin qui s'est fait une spécialité des maladies nerveuses et un avocat*". Un critique très spirituel a surnommé ce

---

[166] Expériences du D[r] Charcot. Hypnotisme Charcotisme ? Soit. Mais ce sera toujours le mesmérisme et le magnétisme animal. Les faux nez n'y font rien. H.P.B. *(Note manuscrite ne figurant pas dans la première édition.)*

[167] Pr Huxley. *Physical Basis of Life.*

trio réuni en désespoir de cause : "*une triade anomalistique qui, au milieu de ses labeurs ardus, ne trouve pas le temps de se familiariser avec les principes et les lois de sa langue.*" [168]

Pour clore le débat, les Positivistes ne négligent aucun moyen dans l'espoir de démolir le Spiritisme au profit de leur religion. Leurs grands prêtres ont pour mission d'emboucher infatigablement leurs trompettes : bien que les murs d'aucune Jéricho moderne ne paraissent devoir tomber en poussière sous leurs vibrations, encore n'épargnent-ils rien pour atteindre le but visé. Leurs paradoxes sont uniques et leurs accusations contre les Spirites sont d'une logique irrésistible. C'est ainsi que, dans une de leurs récentes conférences, il est dit : "L'exercice exclusif de l'instinct *religieux* produit l'immoralité sexuelle. Les prêtres, les moines, les nonnes, les saints, *les médiums*, les extatiques et les dévots sont fameux pour leur impudicité." [169]

Alors que le Positivisme proclame bien haut qu'il est une religion, le Spiritisme, nous sommes heureux de le faire remarquer, n'a jamais prétendu être rien de plus qu'une science, une philosophie en voie de développement, ou plutôt une étude des forces cachées et encore inexpliquées de la nature. L'objectivité de ses divers phénomènes a été démontrée par plus d'un des vrais représentants de la science et niée, sans résultat, par ceux qui sont les "singes" de la Science. **[149]**

Enfin, constatons-le, nos Positivistes qui traitent avec un tel sans façon tous les phénomènes psychologiques, ressemblent au rhétoricien de Samuel Butler : "... Il ne pouvait ouvrir la bouche sans qu'il en sortît un *trope*."

Nous voudrions qu'il n'y eût pas lieu de jeter nos regards de critiques au-delà de ces pédants qui usurpent le titre de savants. Mais il est indéniable que les sommités du monde scientifique traitent les questions nouvelles d'une manière qu'on ne relève pas assez alors qu'elle mérite d'être critiquée. La circonspection née de l'habitude des recherches expérimentales, le passage prudent d'une opinion à une autre, la

---

[168] Allusion à une annonce parue dans un journal de New-York et signée par trois personnes qui s'attribuaient elles-mêmes ce sobriquet. Elles se donnaient comme formant un comité élu, deux années antérieurement, pour procéder à une enquête sur les phénomènes spirites. Les critiques dont la "triade" fut l'objet ont été publiées par une Revue : *The New Era*.

[169] Dr Marvin. *Lectures on Insanily and Mediomania*, N.Y., 1875.

considération dont jouissent les autorités reconnues, tout contribue à produire un conservatisme de la pensée qui aboutit, naturellement, au dogmatisme. Le prix du progrès scientifique est trop souvent le martyre ou l'ostracisme de l'innovateur. C'est à la pointe de la baïonnette, pour ainsi dire, que le réformateur doit enlever la citadelle de la routine et du préjugé : il est rare qu'une main amie lui ait entre-bâillé la moindre poterne. Il peut bien, à la rigueur, se permettre de ne pas tenir compte des protestations tapageuses et des critiques impertinentes dont est coutumier le petit personnel des antichambres de la science ; mais l'hostilité de l'autre clause constitue le danger réel que l'innovateur doit combattre et vaincre. Le savoir augmente rapidement mais ce n'est point au grand corps des savants qu'il en faut savoir gré. Ils ont toujours fait tout leur possible pour ruiner une découverte nouvelle et, du même coup, l'inventeur. La palme revient à qui triomphe de ces obstacles par son courage personnel, son intuition et sa persévérance. Il est bien peu de forces de la nature dont on ne se soit moqué au moment où leur découverte était annoncée, et qui n'aient été dédaignées comme absurdes et antiscientifiques. Elles blessent l'orgueil de ceux qui n'ont rien découvert, les justes prétentions de ceux que l'on a refusé d'entendre, jusqu'au moment où il devient imprudent de les rejeter. Mais alors, ô pauvre humanité égoïste ! Les inventeurs se vengent : ils deviennent, à leur tour, les adversaires et les oppresseurs, de ceux qui viennent, après eux, dans la voie de l'exploration des lois naturelles ! Ainsi, pas à pas, l'humanité se meut dans le cercle borné des connaissances : la science corrige constamment ses erreurs et rajuste, le lendemain, ses théories fausses de la veille. Tel fut le cas, non seulement pour les questions relevant de la psychologie comme le mesmérisme dans son double sens de phénomène à la fois physique et spirituel, mais encore pour les découvertes directement apparentées aux sciences exactes et faciles à démontrer.

Qu'y pouvons-nous ? Rappellerons-nous un passé pénible ? Montrerons-nous les érudits du moyen âge de connivence avec le **[150]** clergé pour nier la théorie héliocentrique, par crainte de heurter un dogme ecclésiastique ? Redirons-nous que de savants conchyologistes ont nié, jadis, que les coquillages fossiles trouvés répartis sur toute la surface du globe, eussent jamais été habités par des mollusques vivants ? Les naturalistes du XVIIIème siècle n'ont-ils pas déclaré que c'étaient simplement des *fac-similés* d'animaux ? Faut-il rappeler que ces naturalistes se sont querellés et chamaillés, et même se sont insultés

mutuellement pendant près d'un siècle, au sujet de ces momies vénérables des siècles passés, jusqu'à ce que Buffon vînt rétablir la paix en démontrant que les négateurs se trompaient ? S'il est une chose peu transcendante, susceptible de se prêter à une étude précise, c'est bien une écaille d'huître. S'ils n'ont pu se mettre d'accord à cet égard, pouvons-nous espérer les voir consentir à croire que des formes éphémères de mains, de visages et même de corps entiers puissent apparaître dans les séances des médiums spirites, quand ces derniers sont honnêtes ?

Dans leurs heures de loisir, il est un livre que les sceptiques de la science liraient avec profit. C'est un livre publié par Flourens, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences. Il a pour titre : *Histoire des recherches de Buffon.* L'auteur y montre comment le grand naturaliste a combattu et finalement vaincu les défenseurs de la théorie des *fac-similés* ; comment ils ont continué à tout nier sous le soleil, au point que parfois la docte compagnie était atteinte d'une épidémie de négation. Elle niait Franklin et son électricité, tournait en dérision Fulton et sa vapeur comprimée, vota une camisole de force à l'ingénieur Perdonnet qui offrait de construire des chemins de fer, décontenançait Harvey, proclamait Bernard de Palissy "aussi stupide qu'un de ses propres vases."

Dans le livre souvent cité Conflit *entre la religion et la science,* le professeur Draper montre une tendance marquée à fausser le fléau de la justice en imputant au seul clergé toutes les entraves, tous les obstacles suscités au progrès de la Science. Avec tout le respect et toute l'admiration dont est digne ce savant écrivain, nous sommes forcés de protester pour rendre à chacun ce qui lui est dû. Les découvertes précitées sont, pour la plupart indiquées par l'auteur. A propos de chaque cas, il dénonce l'énergique résistance opposée par le clergé mais il tait l'opposition rencontrée invariablement par tout nouvel inventeur de la part de la Science. Sa maxime en faveur de la Science : "savoir c'est pouvoir" est évidemment juste. Mais l'abus de pouvoir, qu'il vienne d'un excès de sagesse ou d'un excès d'ignorance, est, au même degré, blâmable en ses effets. De plus, le clergé se trouve, maintenant, réduit au silence. Ses protestations, aujourd'hui, ne pourraient plus influencer le monde savant. Mais, alors que la théologie est reléguée à l'arrière-plan, les savants ont saisi, des **[151]** deux mains, le sceptre du despotisme et ils en usent, comme le Chérubin de son glaive flamboyant, aux portes de l'Eden – pour tenir le peuple à l'écart de l'arbre de la vie immortelle et le maintenir dans ce monde de matière périssable.

Le directeur du *Spiritualiste,* de Londres, répondant au D[r] Gully qui avait critiqué la théorie du brouillard de feu émise par Tyndall, fait observer que, si toute la cohorte des Spirites, dans le siècle où nous sommes, n'est pas brûlée vive, à Smithfield, c'est à la Science seule que nous sommes redevables de cette clémence. Soit, admettons que les savants soient, indirectement, les bienfaiteurs de l'humanité, en cette circonstance, c'est-à-dire qu'il ne soit plus de mode de brûler de savants érudits. Mais, est-il injuste de se demander si les dispositions manifestées à l'égard de la doctrine spirite par Faraday, Tyndall, Huxley, Agassiz et par d'autres, n'incitent pas à croire que si ces savants messieurs et leurs élèves disposaient du pouvoir illimité que possédait, jadis, l'Inquisition, les Spirites auraient plus de raisons d'inquiétude qu'ils n'en ont aujourd'hui ? Admettons que les savants n'auraient point fait brûler ceux qui croient à l'existence du monde des esprits – la crémation des vivants est prohibée par la loi – n'auraient-ils pas été dans les dispositions voulues pour envoyer tous les Spirites à Charenton ? Ne les appellent-ils pas des "maniaques incurables", des "fous hallucinés", des "adorateurs de fétiches ?" Ne leur prodiguent-ils pas d'autres qualificatifs aussi caractéristiques ? En vérité, nous ne voyons pas ce qui a pu exalter, à ce point, la reconnaissance du *Spiritualist* de Londres pour le patronage bienveillant des hommes de science. Nous croyons que les poursuites intentées à Londres contre le médium Slade par Mmes Lankaster et Donkin aurait dû finalement ouvrir les yeux des spirites aveuglés par des espérances trompeuses, et leur prouver qu'un matérialisme obstiné est souvent plus stupidement fanatique que le fanatisme religieux lui-même.

Un des écrits les plus habiles que nous devions au professeur Tyndall est son mordant essai sur : *Martineau et le Matérialisme.* C'est en même temps une œuvre que, dans quelques années, l'auteur sans aucun doute ne sera que trop prêt à expurger de certaines grossièretés impardonnables de style. Pour l'instant, néanmoins, nous laisserons ces dernières de côté pour examiner ce qu'il trouve à dire sur le phénomène de la conscience. Il cite cette question de M. Martineau : "Un homme peut dire : Je sens, je pense, j'aime ; mais comment la conscience vient-elle s'immiscer dans le problème ?" Il répond : "Le passage de la physique du cerveau aux faits correspondants de la conscience est impensable. Etant donné qu'une pensée définie et une action moléculaire naissent simultanément dans le cerveau, nous ne possédons ni organe **[152]** intellectuel ni, apparemment, aucun des rudiments de cet organe qui nous permettrait de passer par un

procédé de raisonnement, de l'une à l'autre. Elles se produisent en même temps, mais *nous ne savons pas pourquoi.* Si nos sens et notre mental étaient assez étendus, fortifiés, éclairés pour que nous puissions voir et sentir les molécules mêmes du cerveau, suivre tous leurs mouvements, leurs groupements, leurs décharges électriques, s'il y en a, et si nous étions intimement au fait des états correspondants de la pensée et du sentiment, nous serions encore aussi loin que jamais de la solution du problème. Comment ces processus physiques sont-ils liés aux faits de conscience ? L'abîme entre les deux classes de phénomènes resterait encore intellectuellement infranchissable." [170]

Cet abîme aussi infranchissable pour Tyndall que le brouillard de feu, quand le savant se trouve face à face avec sa cause inconnaissable, n'est une barrière que pour les hommes dénués d'intuitions spirituelles. Le livre du professeur Buchanan : *Esquisses de conférences sur le système neurologique de l'anthropologie*, qui remonte à 1854, renferme des suggestions qui, prises en considération par les savants superficiels, leur montreraient comment on peut jeter un pont sur cet effrayant abîme. C'est un de ces greniers où la graine de pensée des récoltes futures est mise en réserve par un présent économe. Mais l'édifice du matérialisme est bâti tout entier sur cette fondation grossière : la raison. *Quand ils ont étiré ses possibilités jusqu'à l'extrême limite, ses instructeurs peuvent, tout au plus, nous révéler un univers de molécules animées par une impulsion occulte.* On peut déduire le meilleur diagnostic imaginable du mal dont souffrent nos savants de l'analyse par le professeur Tyndall de l'état mental du clergé ultramontain, en changeant très légèrement les noms. Au lieu de "guides spirituels", lisez : "savants" ; au lieu de "passé pré-scientifique", lisez : "présent matérialiste" ; lisez "esprit" au lieu de "science", et, dans le paragraphe suivant, nous avons le vivant portrait du savant moderne, portrait dessiné de main de maître :"... Leurs guides spirituels vivent exclusivement dans le passé pré-scientifique, à tel point que parmi eux, les intelligences vraiment fortes sont réduites à l'atrophie en ce qui concerne la vérité scientifique. Ils ont des yeux et ne voient pas, ils ont des oreilles et n'entendent pas : en effet leurs yeux et leurs oreilles sont prisonniers des visions et des sons d'un autre âge. Par rapport à la science, les cerveaux ultramontains, par manque d'exercice, sont virtuellement des cerveaux non-développés d'enfants. C'est ainsi que, pareils à des enfants en

---

[170] Tyndall. *Fragments of Science*.

connaissances scientifiques, **[153]** mais détenteurs puissants d'un pouvoir spirituel parmi les ignorants, ils encouragent et imposent des pratiques telles que le rouge de la honte monte aux joues des plus intelligents d'entre eux" [171]. L'occultiste tend ce miroir à la science pour qu'elle soit à même de se reconnaître.

Depuis que l'histoire a enregistré les premières lois établies par l'homme, il n'y a pas encore eu un peuple dont le Code n'ait pas fait dépendre la vie et la mort de ses citoyens de l'affirmation de deux ou trois témoins dignes de foi. "Sur la déclaration de deux ou trois témoins, que celui qui mérite la mort soit mis à mort" : ainsi parle Moïse le premier législateur que nous rencontrons dans l'histoire ancienne [172]. "Les lois qui envoient un homme à la mort sur la déposition d'un seul témoin sont fatales à la liberté", dit Montesquieu. "La raison exige qu'il y ait deux témoins [173].

Ainsi la valeur de la preuve testimoniale a été tacitement reconnue et acceptée dans tous les pays. Mais les savants, eux, ne veulent point admettre la preuve fondée sur le témoignage d'un million d'hommes contre un seul. C'est en vain que des centaines de milliers d'hommes témoignent des faits. *Ils ont des yeux et ne voient pas* ! Ils sont déterminés à rester aveugles et sourds. Des démonstrations pratiques répétées durant trente ans et le témoignage de quelques millions de croyants en Amérique et en Europe méritent certainement jusqu'à un certain point le respect et l'attention, alors, surtout, que le verdict de douze spirites qu'influencent les preuves fournies par deux autres témoins quelconques suffit pour envoyer au bagne ou à l'échafaud même un savant, et, peut être – qui sait ? – pour un crime commis sous l'influence d'une commotion des molécules cérébrales non contenue par la conscience d'un CHATIMENT moral à venir.

Devant la Science, vue d'ensemble, comme but divin, le monde civilisé tout entier devrait s'incliner avec respect et vénération. Seule, en effet, la Science permet à l'homme de comprendre la Divinité par la juste appréciation de ses œuvres. "La science est la compréhension de la vérité ou des faits, dit Webster, c'est une recherche de la vérité pour *elle-même* en

---

[171] Tyndall. *Preface to Fragments of Science*.

[172] *Deutéronome*, chap. XVII, 6.

[173] Montesquieu. *Esprit des Lois*, I, XII, chap. 3.

la poursuite de la connaissance pure". Si la définition est correcte, alors, en majorité, nos modernes érudits se sont montrés infidèles à leur déesse. "La vérité pour elle-même" ; Mais où faut-il chercher les clefs de chacune des vérités dans la nature, si ce n'est dans le mystère encore inexploré de la psychologie ? Pourquoi faut-il qu'en **[154]** étudiant la nature, tant de savants fassent un choix parmi les faits et n'étudient que ceux qui cadrent le mieux avec leurs préjugés ?

La Psychologie n'a point de pires ennemis que les tenants de l'école médicale connus sous le nom *d'allopathes.* On perd son temps à leur rappeler que, de toutes les sciences prétendues exactes, la médecine reconnaît être celle qui mérite le moins ce qualificatif. Plus que n'importe quelle branche des sciences médicales, la psychologie devrait attirer l'attention des médecins puisque, sans elle, leurs pratiques dégénèrent en conjectures, en intuitions fortuites. Cependant ils la négligent presque entièrement. Le moindre dissentiment portant sur les doctrines qu'ils ont promulguées est envisagé comme une hérésie et c'est en vain qu'une méthode impopulaire et non reconnue sauve des milliers d'individus ; en bloc les médecins sont prêts à repousser toute innovation et tout innovateur. Ils s'en tiennent à leurs hypothèses admises et à leurs ordonnances tant que l'innovation n'aura pas reçu *régulièrement* droit de cité. En attendant, des milliers d'infortunés malades peuvent périr : c'est d'importance secondaire. L'essentiel c'est que soit sauf l'honneur professionnel.

Théoriquement, la médecine est la plus bienfaisante des sciences : en fait il n'en est point où soient si nombreux les exemples de parti pris mesquin, de matérialisme, d'athéisme et d'obstination malveillante. Les prédilections et le patronage des pontifes de la médecine se mesurent rarement à l'utilité d'une découverte. La saignée (sangsues, ventouse, lancette) a connu une vogue épidémique pour tomber enfin dans une disgrâce bien méritée. Il fut un temps où l'eau, qu'on administre aujourd'hui librement aux fiévreux, leur était refusée. Les bains chauds ont été supplantés par l'eau froide et on a connu la manie de l'hydrothérapie. Le quinquina, qu'un partisan moderne de l'autorité biblique s'efforce sérieusement d'assimiler à "l'arbre de vie" du paradis [174], le quinquina, apporté en Espagne en 1632, a été longtemps négligé. Pour une fois,

[174] C.B. Warring.

l'Eglise a montré plus de sagacité que la Science. A la requête du Cardinal de Lugo, Innocent X lui donna son puissant patronage.

Dans un livre ancien, intitulé *Demonologia,* l'auteur cite bien des cas où des remèdes importants, négligés d'abord, ont été ensuite mis en lumière par des circonstances fortuites. Il montre encore que, pour la plupart, les découvertes de la médecine ne sont, en définitive, que "la résurrection et la réadoption de pratiques très anciennes". Au XVIII[ème] siècle, la racine de fougère mâle était vendue et vantée comme remède souverain contre le ver solitaire, par une dame Nouffleur, charlatan en jupons. Le secret fut livré **[155]** à Louis XV, moyennant une somme élevée, après quoi, les médecins découvrirent que Gallien recommandait et administrait ce remède pour cette maladie. La fameuse poudre antigoutteuse du duc de Portland était le *diacentaureon de* Gœlius Aurelianus. Plus tard, on établit que les plus anciens écrivains sur la médecine s'en servaient et qu'eux-mêmes l'avaient trouvé dans les ouvrages des philosophes grecs de l'antiquité. Il en est de même pour l'eau médicinale qui porte le nom du Dr Husson. Ce fameux remède contre la goutte fut reconnu, sous son nouveau masque, comme le *Colchicum autumnale* (safran des prairies), identifié à une plante appelée *Hermodactylus dont* les mérites, comme sûr antidote de la goutte, furent reconnus et défendus par Oribase, grand médecin du IV° siècle, aussi bien que par Ætius Amidenus, autre éminent médecin d'Alexandrie au V° siècle. Postérieurement, ce remède avait été abandonné : il lui suffisait d'être trop vieux pour que les membres des facultés médicales qui florissaient vers la fin du siècle dernier le rejettent !

Le grand Magendie lui-même, le sage physiologiste, n'était pas au-dessus de ce travers qui consiste à découvrir ce qui avait déjà été découvert et trouvé bon par les plus anciens médecins. Le remède proposé par lui contre la phtisie, c'est-à-dire l'usage de l'acide prussique, se trouve dans les ouvrages de Lumæus, *amenitates Academicœ,* volume IV. Il y montre que l'eau distillée de laurier était employée avec grand avantage dans le cas de phtisie pulmonaire. Pline aussi nous assure que l'extrait d'amandes et de noyaux de cerises guérit les toux les plus opiniâtres. Selon la juste remarque de l'auteur de *Demonologia,* on peut, sans crainte aucune, affirmer que "les diverses préparations d'opium, prônées comme des découvertes modernes, se trouvent toutes dans les ouvrages des auteurs anciens" si discrédités, de nos jours.

Tout le monde admet, que de temps immémorial, le lointain Orient a été la terre du savoir. Pas même en Egypte, la botanique et la minéralogie n'ont été si profondément étudiées que par les savants de l'Asie Centrale archaïque. Spengel, si injuste et si plein de parti pris qu'il se montre pour tout le reste, en convient dans son *Histoire de la médecine.* Et pourtant, toutes les fois que l'on discute de Magie, celle de l'Inde se présente rarement à l'esprit ; c'est que sa pratique générale, dans ce pays, est moins connue que celle de tous les autres peuples de l'antiquité. Chez les hindous, elle était et elle est encore plus ésotérique, si possible, qu'elle ne l'avait été même parmi les prêtres Egyptiens. On la tenait pour si sacrée que son existence n'était qu'à moitié admise et on n'y recourait publiquement qu'à l'occasion de grandes circonstances. *C'était plus qu'une affaire religieuse, car on la tenait pour divine.* Les hiérophantes Egyptiens, malgré leur **[156]** moralité sévère et pure, ne pouvaient être comparés aux ascètes gymnosophes, ni pour la sainteté de leur vie, ni pour les pouvoirs qu'ils développaient en eux par leur renoncement surnaturel à toutes les choses de la terre. Tous ceux qui les connaissaient bien les tenaient en plus grande vénération que les Mages de la Chaldée. Se refusant les satisfactions du plus simple bien-être, ils vivaient dans les bois et y menaient la vie des ermites absolument retirés du monde [175] : leurs frères d'Egypte formaient, du moins, des communautés. En dépit du blâme que l'histoire fait peser sur tous ceux qui ont pratiqué la magie ou la divination, elle reconnaît que les secrets les plus importants de la médecine étaient en leur possession et que leur habilité pratique était sans égale. Nombreux sont les ouvrages conservés dans les monastères Hindous où sont consignées les preuves de leur savoir. Savoir si les gymnosophes ont fondé réellement la magie dans l'Inde ou s'ils ont seulement mis à profit l'héritage des plus anciens Rishis [176], les sept sages primitifs, serait considéré par les érudits, amoureux de précision, comme une vaine spéculation. Voici ce qu'en dit un auteur moderne : "Le soin qu'ils prenaient d'instruire la jeunesse, de la familiariser avec les sentiments généreux et vertueux, leur fit le plus grand honneur. Leurs maximes et leurs discours, rapportés par les historiens, prouvent qu'ils étaient passés maîtres en tout ce qui concerne la philosophie, la métaphysique, l'astronomie, la morale et la religion." Ils ne

---

[175] Ammien Marcellin, XXIII, 6.

[176] Les Rishis étaient au nombre de sept. Ils vivaient à l'époque précédant l'ère védique. On les connaissait sous le nom de sages et on les révérait comme des demi-dieux. Haugh montre qu'ils occupaient dans la religion Brahmanique une position analogue à celle des douze fils de Jacob dans la Bible Juive. Les Brahmanes prétendent descendre directement de ces Rishis.

perdaient pas leur dignité sous la loi des princes les plus puissants, qu'ils n'auraient pas condescendu à visiter, qu'ils n'auraient pas dérangés pour obtenir la plus mince faveur. Si ces puissants désiraient l'avis ou les prières de ces hommes saints, ils étaient obligés d'aller eux-mêmes les trouver ou de leur envoyer des messagers. Les vertus des plantes et des minéraux n'avaient plus de secrets pour ces hommes. Ils avaient sondé la nature jusque dans ses profondeurs, la psychologie et la physiologie étaient pour eux livres ouverts et ils avaient de la sorte conquis cette science ou machagiotia que l'on nomme aujourd'hui, si dédaigneusement, la *Magie.*

Les miracles rapportés dans la Bible sont devenus des faits acceptés par les Chrétiens. En douter est regardé comme un manque de foi ; mais les récits, les merveilles et prodiges rapportés dans *l'Atharva-Veda* [177] tantôt **[157]** provoquent le mépris, tantôt sont tenus pour des preuves de diabolisme. Et cependant, sous plus d'un rapport – et malgré la répugnance de certains érudits sanscritistes – nous pouvons prouver leur identité. En outre, comme les savants ont établi la grande antériorité des Védas sur la Bible *juive*, il est facile d'inférer que, si l'un des deux livres a fait des emprunts à l'autre, ce n'est pas les livres Sacrés Hindous qui peuvent être accusés de plagiat.

En premier lieu, leur cosmogonie prouve à quel point est erronée l'opinion qui prévaut chez les nations civilisées que Brahma fût jamais considéré par les Hindous comme leur Dieu Suprême ou principal. Brahma est une divinité secondaire et, comme Jéhovah, "un *être qui meut les eaux*". Il est le dieu *créateur,* et dans ses représentations allégoriques, il possède quatre têtes, correspondant aux quatre points cardinaux. C'est le démiurge, *l'architecte* du monde. "Dans l'état primordial de la création, dit Polier, dans sa *Mythologie des Indous*, l'univers rudimentaire, submergé par l'eau, reposait dans le sein de l'Eternel. Jailli de ce chaos et de ces ténèbres, Brahma, l'architecte du monde, reposait sur une feuille de lotus et flottait (se mouvait ?) sur les eaux, incapable de rien discerner si ce n'est l'eau et les ténèbres". Avec la cosmogonie Egyptienne, l'identité est absolue. Elle nous montre, dès ses premiers versets, Athtor [178] ou la Nuit Mère (qui représente les ténèbres sans limites) comme l'élément primordial recouvrant l'abîme infini, animé par l'eau et par l'esprit universel de

---

[177] Le quatrième Veda.

[178] Orthographe adoptée dans le *Archaïc Dictionary.*

l'Eternel qui demeurait seul dans le chaos. Comme dans les Ecritures Juives, l'histoire de la création commence avec l'esprit de Dieu et son émanation créatrice qui constitue une autre Divinité [179]. En percevant un état de choses aussi lugubre, Brahma, consterné, monologue ainsi : "Qui suis-je ? D'où suis-je venu ?" Il entend alors une voix qui lui répond : "Adresse ta prière à Blagavat – l'Eternel, connu, aussi, comme Parabrahma." Brahma, cessant de nager, s'assied sur le lotus dans une attitude de contemplation et médite sur l'Eternel qui, satisfait de cette preuve de pitié, disperse les ténèbres primordiales et ouvre son entendement. "Après cela, Brahma sort de l'œuf universel (le chaos infini) sous forme de *lumière,* car son entendement est maintenant ouvert, et il se met à l'œuvre. *Il se meut sur les eaux éternelles*, l'esprit de Dieu étant en lui ; *il est Narayana, en sa qualité d'être qui meut les eaux.*"

Le lotus, fleur sacrée des Egyptiens, comme elle est celle des Hindous, est le symbole d'Horus comme de Brahma. On trouve le lotus dans tous les temples du Tibet ou du Népal et la signification **[158]** de ce symbole est fort suggestive. La branche de lys que l'archange offre à la Vierge Marie dans les tableaux de "l'Annonciation", a, dans son symbolisme ésotérique, précisément la même signification. Nous renvoyons le lecteur à l'ouvrage de Sir William Jones [180]. Chez les Hindous, le lotus est l'emblème de la puissance productive de la nature, par l'action du feu et de l'eau (l'esprit et la matière). "Eternel, dit un des versets de la *Bhagavad Gita,* Je vois Brahma, le créateur intronisé en toi sur le lotus !"Et Sir W. Jones montre que les graines de lotus contiennent, même avant de germer, des feuilles parfaitement formées, miniatures des formes de la plante qu'elles deviendront un jour. Ou, comme le dit l'auteur de *The Heathen Religion :* "la nature nous donne ainsi un spécimen de la *préformation* de ses productions". Plus loin, il ajoute : "la semence de toutes les plantes *phanérogames* qui portent de *véritables* fleurs contient *un embryon de plante déjà formé*" [181].

Chez les Bouddhistes, le lotus a la même signification. La naissance de son fils fut annoncée à Maha-Maya, ou Maha-Deva, la mère de Gautama Bouddha, par le Bhôdisât (l'esprit de Bouddha) qui apparut au

---

[179] Nous ne voulons pas parler de la Bible courante, mais de la *véritable* Bible Juive expliquée selon la Cabale.

[180] *Dissertations Relating to Asia.*

[181] Dr Gross, p. 195.

pied de sa couche tenant un *lotus* à la main. C'est ainsi qu'Osiris et Horus sont également représentés toujours avec la fleur du lotus comme attribut.

Ces faits tendent à prouver, tous, que cette idée possède une origine identique dans les trois systèmes religieux Hindou, Egyptien et Judaïco-Chrétien. Partout où le nénuphar mystique (le lotus) est représenté, il signifie l'émanation de l'objectif hors du caché ou subjectif – la pensée éternelle de la Divinité toujours invisible, passant de la forme abstraite dans la forme concrète ou visible. Car, aussitôt que les ténèbres furent dissipées et que "la lumière fut", l'entendement de Brahma fut ouvert et il vit dans le monde idéal (jusqu'alors éternellement caché dans la pensée Divine) les formes archétypes de toutes les choses futures et infinies qui seraient appelées à l'existence et, ainsi, rendues visibles. A ce premier stade de l'action, Brahma n'est pas encore l'architecte, le constructeur de l'univers. Car il va lui falloir, comme un architecte, prendre d'abord connaissance du plan et comprendre les formes idéales qui reposaient dans le sein de l'Eternel, comme les feuilles futures du lotus cachées dans la graine. C'est à cette idée que nous devons recourir pour trouver l'origine et l'explication du verset de la cosmogonie juive dans lequel on lit : "Et Dieu dit, que la terre produise. l'arbre à fruit donnant son fruit selon son espèce, *dont la semence est en elle-même.*" Dans **[159]** toutes les religions primitives, le "Fils du Père" est le Dieu Créateur. C'est-à-dire qu'il est Sa pensée rendue visible. Avant l'ère chrétienne, depuis la Trimourti des Hindous, jusqu'aux trois têtes cabalistiques des Ecritures Juives expliquées, le triple dieu de chaque nation a été complètement défini et substantialisé dans les allégories usitées par chacune. Dans la religion chrétienne, nous voyons seulement la greffe artificielle d'une nouvelle branche sur l'ancien tronc. Le lys que tient l'archange, au moment de l'annonciation, symbole adopté par les Eglises grecque et romaine, établit l'identité de l'interprétation métaphysique.

Le lotus est le produit du feu (chaleur) et de l'eau : double symbole de l'esprit et de la matière. Le Dieu Brahma est la seconde personne de la Trinité. Jehovah (Adam-Kadmon) l'est aussi, comme Osiris, ou plutôt Pimandre, le pouvoir de la Pensée Divine, d'Hermès. Car c'est Pimandre qui représente la racine de tous les dieux Solaires Egyptiens. L'Eternel est l'Esprit de Feu qui réveille, fait fructifier et développe en forme concrète tout ce qui est né de l'eau ou de la terre primordiale, tout ce qui sortit de Brahma par évolution ; mais l'univers est lui-même Brahma et il est l'univers. C'est la philosophie de Spinoza, tirée par lui de celle de

Pythagore : c'est la même pour laquelle Bruno mourut martyr. Cet événement qui fait date montre combien la théologie chrétienne s'est éloignée de son point de départ. Bruno a été exécuté pour l'exégèse d'un symbole adopté par les premiers chrétiens et interprété par les apôtres ! La branche de lotus du Bhôdisât et plus tard de Gabriel représente le feu et l'eau ou l'idée de la création et de la génération. On l'a mis en œuvre dans le plus ancien dogme du sacrement de baptême.

Les doctrines de Bruno et de Spinoza sont presque identiques. Cependant les expressions employées par le second sont plus voilées et choisies avec beaucoup plus de précaution que celles que nous rencontrons dans les théories de l'auteur de *Causa Principio et Uno ou de Infinito Uniuerso e Mondi*. Bruno qui reconnaît que Pythagore est la source de ses connaissances et Spinoza qui sans en convenir aussi franchement, laisse sa philosophie trahir le secret, envisagent la Cause Première du même point de vue. Pour eux, Dieu est une entité pleinement *per se,* un Esprit Infini et le seul Etre tout à fait libre et indépendant des effets comme des causes autres que lui-même. C'est lui qui, par cette même Volonté qui engendra toutes choses et donna la première impulsion à toute loi cosmique, maintient perpétuellement l'existence et l'ordre pour toutes choses dans l'univers, comme les Swâbhâvikas Hindous, qu'on appelle bien à tort Athées, prétendent que toutes choses, les hommes aussi bien que les dieux et les esprits, **[160]** sont nés de Swâbhâva ou de leur propre nature [182], de même, Spinoza et Bruno furent tous deux amenés à conclure qu'il faut *chercher Dieu* dans la nature et non pas en dehors. En effet, la création est proportionnée à la puissance du Créateur et, par conséquent, l'univers, aussi bien que son Créateur, doit être infini et éternel, c'est-à-dire une forme émanant de sa propre essence, créant une autre forme à son tour. Les commentateurs modernes affirment que Bruno "*sans être soutenu par l'espoir d'un autre monde meilleur,* abandonna plutôt la vie que ses opinions". C'est laisser entendre que Giordano Bruno ne croyait pas à la continuation de l'existence humaine après la mort. Le professeur Draper déclare plus catégoriquement que Bruno ne croyait pas à l'immortalité de l'âme. Parlant des innombrables victimes que fit l'intolérance de l'Eglise

---

[182] Brahma ne crée pas la terre, mirtlok, pas plus que le reste de l'univers. Evolué lui-même de l'âme du monde, après séparation de la Cause Première, il émane à son tour la nature entière hors de lui-même. Il ne plane pas au-dessus d'elle, mais il se confond avec elle. Ainsi Brahma et l'Univers forment un seul Etre dont chaque particule est dans son Essence, Brahma lui-même qui procéda de lui-même. (Burnouf. Introduction, p. 118).

Papiste, il remarque : "Le passage de cette vie à la vie qui suit, bien que l'épreuve fût dure, était pour les victimes le passage d'un trouble transitoire à l'éternelle félicité. En route à travers la sombre vallée, le martyr croyait qu'il serait conduit par une main invisible. Bruno n'eut pas un point d'appui de ce genre. Les opinions philosophiques auxquelles il sacrifia sa vie ne pouvaient lui procurer aucune consolation" [183].

Mais il semble que le professeur Draper connaisse très superficiellement les véritables croyances des philosophes. Nous pouvons laisser hors de cause Spinoza ; qu'il reste même un athée, un matérialiste endurci pour les critiques. La prudence dont il fait preuve dans ses ouvrages nous permet très difficilement d'avoir une idée exacte de ce que furent ses sentiments réels, à moins de lire entre les lignes et d'être complètement au fait du sens caché de la métaphysique Pythagoricienne. Mais Giordano Bruno, s'il acceptait les doctrines de Pythagore, devait croire à une autre vie. Il ne pouvait donc être un athée que sa philosophie laissât sans "consolation" de ce genre. Son procès, puis sa confession, donnés par le professeur Domenico Berti, dans sa *Vie de Bruno,* établie d'après les documents originaux tout récemment publiés, prouve, sans aucun doute, ce que furent les *véritables* philosophies, croyances et doctrines de Bruno. D'accord avec les Platoniciens d'Alexandrie et les Cabalistes d'une époque plus récente, Bruno estimait que Jésus était un magicien dans le sens attribué à ce mot par Porphyre et Cicéron qui l'appelle *divina sapientia* (Sagesse divine) et par Philon le Juif qui décrivait les Mages **[161]** comme de merveilleux investigateurs des mystères cachés de la nature. Il n'était pas question du sens avili que notre siècle donne au mot magie. Suivant sa noble conception, les *Mages étaient* de saints *hommes qui, s'isolant de toute autre préoccupation terrestre, contemplaient les vertus divines*, *comprenaient plus clairement la divine nature* des dieux et *des* esprits. *C'est ainsi qu'ils initiaient les autres aux mêmes mystères qui ont pour but de conserver, sans interruption pendant la vie, des relations avec ces êtres invisibles. Mais* nous montrerons mieux quelles furent les convictions philosophiques intimes de Bruno en citant quelques passages de l'acte d'accusation et de sa propre confession.

Les chefs d'accusation dans la dénonciation de Mocenigo, sont ainsi conçus : "Moi, Zuane Mocenigo, fils du très-illustre seigneur Marcantonio,

---

[183] *Religion et Science.*

je dénonce à votre très révérende paternité, pour obéir à ma conscience et sur l'ordre de mon confesseur, les propos tenus par Giordano Bruno. Je les ai entendus plusieurs fois quand il conversait avec moi dans ma maison. Il a dit que les catholiques blasphèment grandement quand ils affirment la transsubstantiation du pain en chair ; qu'il est opposé à la messe ; qu'aucune religion ne le satisfait ; que le Christ est un mécréant (un *tristo)* et que s'il accomplit des œuvres mauvaises afin de séduire le peuple, il pouvait bien prédire qu'il devrait être empalé ; qu'en Dieu il n'y a point de personnes distinctes, qu'autrement Dieu serait imparfait ; que le monde est éternel, qu'il y a des mondes infinis et que Dieu les fait continuellement parce que, dit-il, Il désire tout ce qu'Il peut ; que le Christ fit des miracles apparents, qu'il était un *magicien,* comme les apôtres, que lui, Bruno, avait l'intention de faire autant et plus qu'eux ; que le Christ répugnait à mourir, qu'il évita la mort tant qu'il put ; qu'il n'y a pas de châtiment du péché et que les âmes créées par l'opération de la nature passent d'un animal à l'autre, que les brutes animales sont nées de la corruption et qu'il en est de même pour les hommes quand ils renaissent après la dissolution de leur corps."

Si perfides qu'ils soient, les mots cités plus haut, indiquent absolument que Bruno croyait à la métempsychose de Pythagore qui, si mal comprise soit-elle, prouve encore une croyance dans la survie *de l'homme, sous* une forme ou une autre. Plus loin, l'accusateur dit :

"Il a laissé comprendre son désir de fonder une nouvelle secte sous le nom de "*Nouvelle Philosophie*". *Il* a dit que la Vierge n'avait pu enfanter et que notre foi catholique est pleine de blasphèmes contre la majesté de Dieu ; que les moines devraient être privés du droit de dispute et de leurs revenus parce qu'ils **[162]** souillent le monde ; Qu'ils étaient tous des ânes et que nos opinions sont des doctrines d'ânes ; Que nous n'avons aucune preuve que notre foi ait un mérite quelconque devant Dieu ; Que ne pas faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît à nous-mêmes suffit pour vivre bien, et qu'il se rit de tous les autres péchés et qu'il s'étonne que Dieu puisse tolérer tant d'hérésies parmi les catholiques. Il dit qu'il veut se vouer à l'art de la divination et faire que tout le monde coure après lui ; que saint Thomas et tous les docteurs ne savaient rien comparativement à lui et qu'il pourrait poser des questions à tous les premiers théologiens du monde sans qu'ils fussent capables d'y répondre."

A cette accusation, le philosophe répondit par la profession de foi suivante commune à tous les disciples des anciens maîtres :

> "Je crois, en somme, à un univers infini c'est-à-dire à un effet du pouvoir divin infini parce que j'ai estimé qu'il serait indigne de la bonté et de la puissance divines qu'elles eussent produit un monde fini alors qu'elles sont capables, outre ce monde, d'en produire un autre ou une infinité d'autres. C'est pourquoi j'ai déclaré qu'il y a des mondes particuliers infinis semblables à celui de la terre. Avec Pythagore, je crois que la terre est un astre de même nature que la lune et les autres planètes, les autres astres qui sont infinis. Je crois que tous ces corps sont des mondes, qu'ils sont innombrables : ainsi est constituée l'infinie universalité dans un espace infini et c'est ce qu'on appelle l'univers infini dans lequel sont des mondes sans nombre de sorte qu'il y a une double sorte de grandeur infinie dans l'univers, et une multitude des mondes. D'une façon indirecte, on peut considérer cette manière de voir comme une contradiction avec la vérité selon la véritable foi.
>
> En outre, je place dans cet univers une Providence universelle en vertu de laquelle tout vit, croît, se meut et atteint sa perfection. Je comprends cela de deux manières. La première est relative au mode d'après lequel l'âme entière est présente dans tout le corps et dans chacune de ses parties : je l'appelle nature, l'ombre et l'empreinte de la divinité. La seconde, c'est le mode ineffable dans lequel Dieu, par essence, présence et puissance, est dans tout et au-dessus de tout, non comme une partie de ce tout, non comme une âme, mais d'une manière inexplicable.
>
> Je crois, aussi, que tous les attributs dans la divinité sont une seule et même chose. D'accord avec les théologiens et les grands philosophes, je saisis trois attributs : puissance, sagesse et bonté, ou plutôt, mental, intellect, amour, qui acquièrent l'être dans le mental : ils acquièrent ensuite une nature ordonnée et distincte par

l'intellect, ils arrivent enfin à la concorde et à la symétrie par l'amour. Aussi je conçois l'être dans tout et au-dessus **[163]** de tout, parce qu'il n'y a rien qui ne participe pas à l'être et qu'il n'y a pas d'être sans essence, de même qu'il n'y a rien de beau sans que la beauté soit présente. Aussi, rien n'est exempt de la présence divine. C'est donc par la raison et non par le moyen d'une vérité substantielle que je conçois la distinction dans la divinité.

Admettant, donc, que le monde a été produit et formé, je comprends que, en tenant compte de son être total, il dépend de la cause première et qu'ainsi il n'est pas en contradiction avec ce qu'on nomme création. C'est aussi ce qu'exprime Aristote quand il dit : "Dieu est ce dont dépend le monde et toute la nature." Par conséquent, suivant la définition de saint Thomas, qu'il soit éternel ou dans le temps, il est, de par tout son être, dépendant de la cause première et rien en lui n'est indépendant.

J'arrive aux questions qui relèvent de la vraie foi. Je ne m'expliquerai pas en philosophe pour aborder l'individualité des personnes divines, la sagesse et le fils du mental appelé par les philosophes : l'intellect et par les théologiens le verbe qui, d'après ces derniers, a assumé de chair humaine. Mais moi, m'en tenant aux termes de la philosophie, je ne l'ai pas compris ainsi : j'ai douté et je n'ai pas, à cet égard, été constant dans ma foi. Non que je me souvienne de l'avoir laissé paraître dans mes écrits et mes paroles, si ce n'est indirectement et par déduction, à propos d'autres questions. On peut réunir quelques indications comme il est toujours possible de le faire pour un esprit inventif, pour un professionnel, quand il s'agit de ce qui est susceptible d'être prouvé par le raisonnement, conclu d'après nos lumières naturelles. Ainsi, pour ce qui regarde le Saint-Esprit en tant que troisième personne, je n'ai pas été capable de comprendre ainsi qu'on doit croire. Mais à la manière Pythagoricienne, en conformité avec l'interprétation de Salomon, j'ai compris le Saint-Esprit comme l'âme de l'Univers ou comme adjoint à l'Univers. C'est être

d'accord avec la Sagesse de Salomon qui a dit : "L'esprit de Dieu remplit toute la terre et ce qui contient toutes choses." C'est également conforme à la doctrine Pythagoricienne expliquée par Virgile dans *l'Enéide :*

> Principio cœleum ac terras camposque liquentes,
>
> Lucentemque globum Lunœ, Titaniaque Astra
>
> Spiritus intus alit, totamque, infusa per artus,
>
> Mens agitat molem… [184]

et les vers qui suivent.

Donc, de cet esprit qu'on appelle la vie de l'univers tel que ma philosophie le comprend, procède la vie et l'âme pour tout ce qui possède une vie et une âme. Je crois l'âme immortelle. Les corps sont immortels aussi, quant à leur substance, car il n'y a pas d'autre mort que la division de la congrégation : cette doctrine semble exprimée dans *l'Ecclésiaste* qui dit : "Il n'y a rien de nouveau sous le soleil, ce qui est c'est ce qui fut."

Bruno confesse de plus qu'il est incapable de comprendre la doctrine de trois personnes dans la Divinité, ses doutes sur l'incarnation de Dieu en Jésus. Mais il affirme énergiquement sa foi dans les *miracles* du Christ. Comment pouvait-il, étant un philosophe Pythagoricien, les renier ? Si, courbé sous l'impitoyable contrainte de l'Inquisition, Bruno, comme Galilée, se rétracta plus tard pour implorer la clémence de ses persécuteurs ecclésiastiques, n'oublions pas qu'il parlait comme un homme placé entre la torture et le bûcher et que la nature humaine ne peut pas toujours rester héroïque quand le corps est épuisé par les supplices et la prison.

Sans l'apparition opportune de l'ouvrage si important de Berti, nous aurions continué à révérer Bruno comme un martyr dont le buste méritait bien d'être haut placé dans le Panthéon de la science exacte, couronné des lauriers que Draper lui décerne. Mais nous voyons maintenant que leur

---

[184] Dès l'origine, un souffle intérieur entretient le ciel, la terre, les plaines liquides, le globe brillant de la Lune et les astres des Titans ; l'esprit pénétrant les membres des corps, fait mouvoir la masse entière. (*N.d.T.*)

héros d'un jour, n'est ni athée, ni matérialiste, ni positiviste ; c'est seulement un Pythagoricien qui enseigna la philosophie de la Haute-Asie et se vanta de posséder les pouvoirs de ces magiciens si méprisés par l'école de Draper ! Rien de plus amusant que ce contretemps n'est survenu depuis qu'il a été découvert par d'irrévérencieux archéologues que la prétendue statue de Saint Pierre n'est rien d'autre que le Jupiter du Capitole et que l'identité de Bouddha avec le catholique Saint Josaphat a été prouvée de façon satisfaisante.

On peut donc fouiller les archives de l'histoire comme on voudra et on verra qu'il n'y a pas une bribe de philosophie moderne qu'il s'agisse de celle de Newton, de Descartes, de Huxley ou d'autres, qui n'ait été tirée de la mine Orientale. Le Positivisme et le Nihilisme eux-mêmes ont leur prototype dans la partie exotérique de la philosophie de Kapila, comme le fait judicieusement remarquer Max Müller. C'est l'inspiration des sages de l'Inde qui a imprégné les mystères de Pragnâ Pâramitâ (la sagesse parfaite) ; leurs mains ont bercé le premier ancêtre de ce faible mais bruyant enfant que nous avons baptisé SCIENCE MODERNE.

CHAPITRE IV

—

THEORIES CONCERNANT LES PHENOMENES PSYCHIQUES

"Je choisis le plus noble trait du caractère d'Emerson en citant cette exclamation qui lui échappa, quoiqu'il eût subi divers mécomptes : "Je convoite la Vérité. La satisfaction du véritable héroïsme illumine le cœur de celui qui est réellement qualifié pour parler ainsi."

Tyndall.

*

* *

"Un témoignage est suffisant lorsqu'il repose :

1° Sur un grand nombre de témoins très conscients s'accordant pour dire qu'ils ont bien vu ;

2° Qui sont sains, de corps et d'esprit ;

3° Qui sont impartiaux et désintéressés ;

4° Qui sont unanimement d'accord ;

5° Qui certifient solennellement le fait."

VOLTAIRE. Dictionnaire *Philosophique.*

Le Comte Agénor de Gasparin est un Protestant convaincu. Sa lutte contre des Mousseaux, de Mirville et autres fanatiques, qui attribuent tous les phénomènes spirites à Satan, fut longue et rude. Deux volumes de quinze cents pages et plus en sont résultés, prouvant *les effets,* niant la *cause* et s'épuisant en efforts surhumains pour inventer toutes les explications possibles susceptibles d'être suggérées, à l'exclusion de la seule vraie.

Le blâme sévère infligé par M. de Gasparin au *Journal des Débats* a été lu dans toute l'Europe civilisée [185]. L'auteur avait commencé par décrire minutieusement les nombreuses manifestations dont il fut le témoin. *Les Débats* eurent l'impertinence de demander aux autorités françaises l'internement aux *Incurables* de quiconque persisterait à croire de telles folies, après avoir lu la *belle* analyse des "hallucinations spirites" publiée par Faraday. "Prenez garde, écrivit en réponse M. de Gasparin, les représentants des sciences exactes sont en train de devenir… les *Inquisiteurs* **[166]** de notre époque. Les faits sont plus forts que les Académies. Rejetés, niés, raillés, ils n'en sont pas moins les faits et ils existent *quand même* [186].

Les affirmations suivantes de phénomènes physiques dont il fut lui-même le témoin ainsi que le professeur Thury se trouvent dans l'œuvre volumineuse de M. de Gasparin.

> "Les expérimentateurs ont vu parfois les pieds de la table, collés en quelque sorte au parquet, ne s'en détacher à aucun prix, malgré l'excitation des personnes qui forment la chaîne. Puis, ils ont vu d'autres fois ces tables accomplir des soulèvements francs, énergiques… Ils ont entendu de leurs oreilles les grands coups et les petits coups, les premiers qui menacent de briser la table, les seconds que l'on a peine à saisir au passage... Quant aux soulèvements sans contact, nous avons trouvé un procédé qui en rend le succès plus facile. Ceci n'a pas été un résultat isolé. Nous l'avons reproduit trente fois environ [187]… Un jour la table tournera et lèvera les pieds, chargée qu'elle sera d'un homme qui pèse 87 kilogrammes ; un autre jour elle demeurera immobile, quoique la personne qui y est montée n'en pèse que 60… Un jour, nous lui avons ordonné de se renverser entièrement et elle est tombée les pieds en l'air, bien que nos doigts s'en fussent toujours tenus séparés et l'eussent

---

[185] *Des Tables*, vol. I, p. 213.

[186] *Ibid*., p. 216.

[187] *Des Tables*, vol. 1, p. 48.

précédée à la distance convenue[188]… "Il est certain, remarque de Mirville, qu'un homme blasé sur de tels phénomènes ne pouvait accepter la belle analyse du physicien anglais"[189].

Depuis 1850, des Mousseaux et de Mirville, catholiques romains intransigeants, ont publié bien des volumes dont les titres sont adroitement choisis pour attirer l'attention publique. Ils trahissent de la part de leurs auteurs une très sérieuse inquiétude que, d'ailleurs, ils ne prennent pas la peine de cacher. S'il eût été possible de considérer les phénomènes comme inauthentiques, l'Eglise de Rome ne se serait pas tant mise en frais pour les combattre.

Les deux partis étant d'accord sur les faits, laissant les sceptiques hors de cause, le public ne pouvait se partager qu'en deux camps : ceux qui croient à l'action directe du diable et ceux qui croient aux esprits désincarnés ou autres. Le fait que la théologie redoutait les révélations susceptibles de se produire par cette entremise mystérieuse bien davantage que tous les menaçants "conflits" avec la Science et les dénégations catégoriques de celle-ci aurait dû suffire pour ouvrir les yeux des plus sceptiques. L'Eglise de Rome n'a jamais été ni crédule ni lâche : le Machiavélisme **[167]** qui caractérise sa politique en fait foi largement. D'ailleurs, elle ne s'est jamais inquiétée beaucoup au sujet des adroits prestidigitateurs qu'elle savait être tout bonnement des adeptes ès-jonglerie. Robert-Houdin, Comte, Hamilton et Bosco ont pu dormir tranquilles dans leurs lits alors qu'elle a persécuté des hommes tels que Paracelse, Cagliostro et Mesmer, les philosophes et mystiques Hermétiques, et qu'elle a efficacement fait cesser toute manifestation vraie, de nature occulte, en tuant les médiums.

Ceux qui ne peuvent croire ni à un diable personnel ni aux dogmes de l'Eglise doivent, néanmoins, accorder au clergé assez de perspicacité pour ne pas compromettre sa réputation d'infaillibilité en s'en prenant à des manifestations qui, si elles sont frauduleuses, ne peuvent manquer d'être démasquées un jour.

---

[188] *Ibid.*, p. 24.

[189] De Mirville. *Des Esprits*, p. 26.

Mais le meilleur témoignage de la réalité de cette force a été fourni par Robert-Houdin lui-même. Ce roi des prestidigitateurs, appelé comme expert par l'Académie pour être témoin de pouvoirs merveilleux de *clairvoyance* et erreurs occasionnelles d'une table, déclara : "Nous autres faiseurs de tours, nous ne commettons jamais d'erreurs et ma seconde vue ne m'a jamais trompé."

Le savant astronome Babinet ne fut pas plus heureux quand il choisit, comme expert, Comte, le célèbre ventriloque, pour témoigner contre les voix directes et les coups frappés. Comte, s'il faut en croire les témoins, éclata de rire au nez de Babinet à la seule suggestion que les coups provenaient d'une ventriloquie inconsciente. Cette théorie, sœur jumelle de la *cérébration inconsciente,* fit rougir les académiciens les plus sceptiques. En effet, son absurdité était par trop évidente.

> "Le problème du surnaturel, dit de Gasparin, tel qu'il fut présenté au moyen âge et tel qu'il se pose aujourd'hui, n'est point au nombre de ceux qu'il est permis de dédaigner. Ni son étendue, ni sa grandeur n'échappent à personne. En lui, tout est profondément sérieux, tant le mal que le remède, la recrudescence de la superstition et le fait physique qui doit finalement l'emporter sur elle." [190]

Plus loin, il formule une opinion décisive. Il y est arrivé, vaincu par diverses manifestations : "Le nombre des faits qui réclament leur place au grand jour de la vérité a tellement augmenté, depuis quelque temps, que l'une des deux conséquences suivantes est désormais inévitable : ou le domaine des sciences naturelles doit accepter de s'élargir, ou le domaine du surnaturel s'étendra tellement qu'il n'aura plus de limites." [191] **[168]**

Parmi la multitude des livres publiés contre le Spiritisme, d'origine catholique et protestante, il n'en est point qui aient produit une sensation aussi grande que les ouvrages de de Mirville et de des Mousseaux : *La magie au XIXème siècle, Mœurs et Pratiques des Démons, Hauts phénomènes de la magie, Les médiateurs de la magie. Des Esprits et de leurs manifestations*. Ils constituent la biographie la plus encyclopédique

---

[190] *Avant-propos*, p. 12 et 16.

[191] Vol. I, p. 244.

du diable et de ses suppôts qui, depuis le moyen âge, ait paru pour la plus grande joie des catholiques.

D'après ces auteurs, celui qui fut "un menteur et un meurtrier, depuis le commencement", fut aussi le promoteur principal des phénomènes spirites. Il fut pendant des milliers d'années à la tête de la théurgie païenne, et c'est lui encore qui, encouragé par l'hérésie croissante, l'infidélité et l'athéisme, a fait sa réapparition dans le siècle actuel. L'Académie poussa un cri d'indignation et M. de Gasparin y vit même une insulte personnelle. "C'est une déclaration de guerre, une levée de boucliers, écrivit-il dans son volumineux ouvrage de réfutation. Le livre de M. de Mirville est un véritable manifeste... Je serais heureux de le considérer comme l'expression d'une opinion strictement personnelle, mais, en vérité, c'est *impossible*. Le succès de l'ouvrage, tant d'adhésions solennelles, leur reproduction fidèle par les journaux et les écrivains du parti, la solidarité prouvée entre eux et le corps catholique entier… tout tend à prouver qu'il s'agit d'un travail qui *est essentiellement un acte possédant la valeur d'une œuvre collective*. Cela étant, j'ai senti que j'avais un devoir à remplir. J'ai senti que j'étais obligé de relever le gant... de porter haut et ferme le drapeau du Protestantisme contre la bannière Ultramontaine." [192]

Les facultés de médecine, comme on pouvait le prévoir, assumant le rôle du chœur de la tragédie grecque, se firent l'écho des plaintes diverses suscitées par les auteurs démonologues. *Les Annales médico-psychologiques*, éditées par les Dr Brierre de Boismont et Cerise, publièrent les lignes suivantes : "En dehors des controverses des partis en lutte, jamais un auteur, dans notre pays, n'osa faire face, avec une sérénité plus agressive,… aux sarcasmes, au mépris de ce que nous appelons le sens commun et, comme pour défier, pour provoquer en même temps, les explosions de rire et les haussements d'épaules, l'auteur accentue encore son attitude et, se posant effrontément devant les membres de l'Académie... leur adresse ce qu'il intitule modestement son Mémoire sur le Diable !" [193] **[169]**

Certes, c'était une insulte mordante pour les Académiciens mais plus d'une fois depuis 1850 ils semblent avoir été contraints de souffrir dans leur orgueil plus que beaucoup d'entre eux ne peuvent supporter. Quelle

---

[192] Vol. II, p. 524.

[193] Annales médico-psychologiques, 1er janvier 1854.

idée que celle d'appeler l'attention des quarante "Immortels" sur les faits et gestes du Diable ! Ils firent vœu de se venger et se liguant entre eux, formulèrent une théorie qui surpassait en absurdité, même la démonolâtrie de de Mirville ! Le Dr Royer et Joubert de Lamballe, tous deux célèbres en leur genre, firent alliance et présentèrent à l'Institut un Allemand dont l'adresse, s'il fallait l'en croire, donnait la clé de tous les bruits et coups produits ou frappés par les tables, dans les deux hémisphères. "Nous rougissons", remarque le marquis de Mirville, "d'ajouter qu'il s'agissait simplement cette fois du déplacement réitéré de l'un des tendons musculaires de la jambe, appelé le long péronier. Aussitôt, et séance tenante, démonstration du système en plein Institut, expression de la reconnaissance académique pour cette *intéressante* communication et, peu de jours après, assurance donnée par un professeur agrégé de la Faculté de médecine, que, les savants ayant prononcé, le mystère était, enfin, éclairci." [194].

Mais des éclaircissements *scientifiques* de ce genre n'empêchèrent ni le phénomène de suivre tranquillement son cours, ni les deux écrivains démonologues de continuer l'exposé de leurs doctrines strictement orthodoxes.

Niant que l'Eglise eût rien de commun avec ses livres, des Mousseaux, comme suite à son *Mémoire,* gratifia gravement l'Académie de pensées intéressantes et profondément philosophiques concernant Satan :

"*Le diable est le pilier fondamental de la foi*. Il est un des grands personnages dont l'existence est étroitement liée à celle de l'Eglise et sans le discours si triomphalement sorti de la bouche du Serpent, *son médium*, la chute de l'homme n'aurait pas pu se produire. Supprimez-le, notre Sauveur, le Crucifié, le Rédempteur deviendrait tout juste, à nos yeux, le plus ridicule des surnuméraires et la Croix une insulte au bon sens !" [195]

Cet écrivain, souvenez-vous-en, n'est que l'écho fidèle de l'église qui anathématise également celui qui nie Dieu et celui qui met en doute l'existence objective de Satan.

---

[194] De Mirville. *Des Esprits*, p. 4.

[195] Chevalier des Mousseaux. *Mœurs et Pratiques des Démons*, p.4

Mais le marquis de Mirville pousse encore plus loin cette idée d'après laquelle Dieu serait le partenaire du Diable. D'après lui, c'est une affaire commerciale régulière : l'associé principal, l'aîné, **[170]** "partenaire muet", tolère que le commerce actif de la raison sociale soit conduit au gré de son jeune associé dont l'audace et l'activité lui sont profitables. Quelle autre opinion pourrait se faire celui qui lit les lignes suivantes ?

> "Au moment de cette invasion spirite de 1853, si légèrement étudiée, nous avons osé prononcer ces mots : "catastrophe menaçante". Le monde ne daigna pas s'en préoccuper, mais comme l'histoire nous montre les mêmes symptômes à toutes les époques de désastres, nous avions un pressentiment des tristes effets d'une loi que Goërres a formulée ainsi (vol. V, p. 356) : Ces mystérieuses apparitions ont invariablement annoncé que la main de Dieu s'apprêtait à châtier la terre" [196].

Ces escarmouches entre les champions du clergé et la matérialiste Académie des Sciences prouvent surabondamment combien peu cette dernière a fait pour déraciner le fanatisme aveugle, même dans les esprits des personnes les plus instruites. *Evidemment la science n'a ni complètement vaincu ni muselé la théologie*. Elle en viendra à bout le jour seulement où elle daignera voir dans un phénomène spirite autre chose qu'hallucination et charlatanisme. Mais comment peut-elle le faire sans étudier à fond la question ? Supposons qu'avant l'époque où l'électro-magnétisme fut publiquement reconnu, le professeur Oerstedt de Copenhague, son inventeur, eût souffert d'une attaque de cette affection que nous nommons *psychophobie ou pneumatophobie*. Il remarque que le fil métallique, le long duquel passe un courant électrique, manifeste des tendances à faire tourner l'aiguille aimantée de sa position naturelle à une autre position, perpendiculaire cette fois, à la direction du courant. Faisons encore d'autres suppositions : le professeur a entendu parler de certaines personnes superstitieuses qui se sont servi de ces aiguilles aimantées pour converser avec des intelligences invisibles ; il a su qu'elles avaient reçu des signaux, qu'elles avaient même tenu des conversations suivies avec ces intelligences, à l'aide de ces aiguilles. Figurez-vous enfin que le professeur, à la suite de cela, ait été soudainement saisi d'horreur scientifique et de dégoût pour une croyance prouvant tant d'ignorance et

---

[196] De Mirville. *Des Esprits*, p. 4.

qu'il ait carrément refusé d'avoir rien à faire avec une telle aiguille. Que serait-il arrivé ? L'électro-magnétisme ne serait peut-être pas encore découvert et nos expérimentateurs en auraient été les principales victimes.

Babinet, Royer, Jobert de Lamballe, tous les trois membres de l'Institut, se sont particulièrement distingués dans cette lutte contre le scepticisme et le surnaturalisme et n'y ont assurément pas récolté de lauriers. Le célèbre astronome s'est imprudemment **[171]** aventuré sur-le-champ de bataille des phénomènes. Il avait scientifiquement *expliqué* les manifestations. Mais, enhardi par la croyance si chère aux savants, que la, nouvelle épidémie ne pourrait résister à une sérieuse investigation et qu'elle ne durerait pas une année, il eut l'imprudence plus grande encore de publier deux articles sur cette question. Si ces deux articles n'eurent qu'un très maigre succès dans la presse scientifique, ainsi que le fait spirituellement remarquer de Mirville, ils n'en eurent absolument aucun dans la presse quotidienne.

M. Babinet commença par accepter a priori la rotation et le mouvement des meubles, fait qu'il déclare "*hors de doute*". "Cette rotation, dit-il, peut se manifester avec une énergie considérable, soit par une vitesse très grande, soit par une forte résistance lorsqu'on veut l'arrêter." [197]

Voici, maintenant, l'explication de l'éminent astronome : "Poussée doucement par de petites impulsions concordantes des mains placées sur elle, la table commence à osciller de droite à gauche... Au moment où, après un délai plus ou moins long, une trépidation nerveuse est établie dans les mains, lorsque les petites impulsions individuelles de tous les assistants se sont harmonisées, la table se met en mouvement." [198]

Il trouve cela fort simple car "tous les mouvements musculaires sont déterminés dans les corps par des leviers de troisième ordre pour lesquels le point d'appui est très rapproché du point sur lequel agit la force. D'où, par conséquent, la grande vitesse communiquée aux mobiles ; elle est proportionnelle à la très petite distance que la force doit parcourir... Quelques personnes sont étonnées de voir une table, soumise à l'action de plusieurs individus bien disposés et agissant avec ensemble, surmonter de *puissants obstacles* et même briser ses pieds lorsqu'on l'arrête court. Mais

---

[197] *Ibid. Revue des Deux-Mondes*, 15 janvier 1854, p. 108.

[198] C'est une répétition avec une variante de la théorie de Faraday.

cela est *fort simple* si nous tenons compte de la puissance des *petites actions concordantes*... Encore une fois, l'explication physique n'offre pas de difficultés." [199]

Dans cette dissertation, on nous montre clairement deux résultats. La réalité des phénomènes est prouvée et l'explication scientifique rendue ridicule. Mais M. Babinet peut bien se permettre d'être raillé : il sait, en qualité d'astronome, qu'on trouve des taches même dans le soleil.

Il est une chose, cependant, que M. Babinet a toujours énergiquement niée : savoir : la lévitation des meubles, sans contact De Mirville le reprend de proclamer qu'une telle lévitation est **[172]** impossible : "simplement *impossible*, dit-il, aussi impossible que le mouvement perpétuel." [200]

Qui osera prétendre, après cette déclaration, que la science est infaillible quand elle prononce le mot *impossible* ?

Mais, après avoir valsé, oscillé, tourné, les tables commencèrent à s'incliner et à frapper des coups, parfois aussi retentissants que des coups de pistolet. Que dites-vous de cela ? Voici la réponse : "les témoins et les expérimentateurs sont des *ventriloques* !"

De Mirville nous renvoie à la Revue des Deux-Mondes qui publia un très intéressant dialogue, imaginé par M. Babinet parlant de lui-même â lui-même, comme l'En-Soph Chaldéen des Cabalistes : "Que pouvons-nous dire finalement de tous ces faits soumis à notre observation ? Ces coups frappés sont-ils réels ? Oui. Ces coups répondent-ils à des questions ? Oui. Par qui ces coups sont-ils produits ? Par les médiums. Par quels moyens ? *Par la méthode acoustique ordinaire des ventriloques*. Mais on nous faisait croire que ces sons pouvaient résulter du *craquement des orteils ou des doigts* ? Non, car, dans ce cas, ils partiraient toujours du même point, ce qui n'est pas le cas." [201]

> "Maintenant, demande de Mirville, que devons-nous penser des Américains, de leurs *milliers de médiums* qui

---

[199] *Revue des Deux-Mondes*, p. 140.

[200] *Revue des Deux-Mondes*, janvier 1854, p. 414.

[201] *Revue des Deux-Mondes*, 1er mai 1854, p. 531.

> produisent les mêmes coups devant des millions de témoins ?" "*Ventriloquie, assurément*", répond Babinet : "Mais comment pouvez-vous expliquer une telle impossibilité ?" Le plus simplement du monde ; écoutez bien : "Il n'a fallu pour la *première maison* qu'un gamin frappant à la porte d'un bourgeois mystifié, peut-être au moyen d'une balle de plomb, attachée à une ficelle, et si M. Weekman (le premier croyant américain) [202], qui se tenait en embuscade pour la troisième fois, n'entendit pas les éclats de rire, dans la rue, cela tient à l'essentielle différence qui existe entre le gamin français et le gamin anglais transatlantique, toujours largement pourvu de cet humour… ou *gaieté triste*" [203].

De Mirville dit, véridiquement, dans sa célèbre réponse aux attaques de Gasparin, Babinet et autres savants : "Ainsi donc selon notre grand physicien, les tables tournent très vite, très énergiquement, résistent de même et, selon M. de Gasparin, *elles se soulèvent sans contact.* Un ministre disait : "Avec trois mots de l'écriture d'un homme, je me charge de le faire pendre". Avec ces trois lignes, nous nous chargeons, nous, de mettre en déroute **[173]** tous les physiciens de la terre, ou plutôt de révolutionner le monde. Comment les savants distingués auxquels nous avons affaire n'ont-ils pas eu du moins la précaution d'en appeler, comme M. de Gasparin, "à quelque loi encore inconnue ?" Avec cela on se tire de tout." [204]

Babinet investigateur, expert en spiritisme ! Lisez ses notes relatives aux "faits et théories physiques". C'est là que vous trouverez sa logique et son raisonnement à leur apogée.

Il semblerait que M. de Mirville, si nous consultons son récit des merveilles qui se produisirent au presbytère de Cideville [205], ait été frappé de la nature prodigieuse de certains faits. Malgré le constat précis des magistrats enquêteurs, ces faits sont tellement miraculeux que l'auteur

---

[202] Nous traduisons mot à mot. Nous doutons que M. Weekman ait été le premier chercheur.

[203] Babinet. *Revue des Deux-Mondes*, 1er mai 1854, p. 511.

[204] De Mirville. *Des Esprits*, p. 33.

[205] *Ibid*.

démonologue recula, lui-même, devant la responsabilité de leur publication.

Ces faits sont les suivants : "Au moment précis *prédit* par un *sorcier* (il s'agissait d'une vengeance), un violent coup de tonnerre se fit entendre au-dessus de l'une des cheminées du presbytère. Le fluide descendit le long de la maison avec un fracas formidable, passa par la cheminée et jeta par terre ceux qui croyaient et ceux qui ne croyaient pas (au pouvoir du sorcier). Ils se chauffaient près de la cheminée. Le *fluide,* après avoir empli la pièce d'une foule *d'animaux fantastiques*, revint à la cheminée par laquelle il remonta puis disparut au milieu du bruit épouvantable qui avait signalé son arrivée." De Mirville ajoute : "Nous n'étions déjà que trop riches de faits, nous reculâmes devant cette nouvelle énormité qui s'ajoutait à tant d'autres." [206]

Mais Babinet qui, de concert avec ses collègues, s'était tant moqué des deux auteurs démonologues, Babinet, très décidé d'ailleurs à prouver l'absurdité de toutes les histoires de ce genre, crut devoir enlever tout crédit aux phénomènes de Cideville que nous avons rapportés plus haut, en faisant un récit plus incroyable encore. Laissons parler M. Babinet, lui-même.

Le fait suivant, qu'il présenta à la Séance de l'Académie du 5 juillet 1852, se trouve, *sans le moindre commentaire*, donné simplement comme un exemple *de foudre sphérique*, dans les *Œuvres de F. Arago, volume I, page 52*. Nous le reproduisons *textuellement.*

> "Après un violent coup de tonnerre, mais pas immédiatement après, dit M. Babinet, un apprenti tailleur, demeurant rue Saint-Jacques, finissait de dîner, lorsqu'il vit un écran de papier, qui bouchait l'ouverture de la cheminée, tomber, comme poussé par **[174]** un léger coup de vent. Immédiatement après, il aperçut un globe de feu, grand comme la tête d'un enfant, sortir *tranquillement* de la grille et traverser lentement la chambre, sans toucher les briques du sol. Ce globe de feu présentait l'aspect d'un jeune chat, de taille moyenne… se mouvant sans se servir de ses pattes. Le globe était

---

[206] Notes, *Des Esprits*, p. 38.

plutôt brillant et lumineux que chaud et enflammé : le tailleur n'éprouva aucune sensation de chaleur. Ce globe s'approcha de ses pieds, comme un jeune chat qui voudrait jouer et se frotter contre ses jambes, ainsi que font souvent ces animaux ; mais l'ouvrier retira ses pieds à son approche et, se levant avec beaucoup de précautions, il évita le contact du *météore*. Ce dernier resta quelques secondes à tourner autour de ses jambes tandis que le tailleur l'examinait avec curiosité en se penchant au-dessus de lui. Après avoir fait divers tours dans des directions opposées, mais sans quitter le centre de la chambre, le globe de feu s'éleva verticalement jusqu'au niveau de la tête de l'homme qui, pour éviter d'être touché au visage, se jeta en arrière sur son siège. Arrivé à environ un mètre du sol, le globe de feu s'allongea légèrement, prit une direction oblique vers une ouverture pratiquée dans le mur, au-dessus de la cheminée, à un mètre à peu près plus haut que le dessus de la cheminée. Ce trou avait été percé pour le passage d'un tuyau de poêle pendant l'hiver ; mais, suivant l'expression du tailleur, *le tonnerre ne pouvait pas le voir* car il était recouvert par le papier qui tapissait toute la pièce. Le globe alla directement vers cette ouverture, décolla le papier sans l'endommager et remonta dans la cheminée… lorsqu'il arriva au faîte, ce qu'il fit assez lentement... il fit explosion avec un bruit effrayant… à environ vingt mètres du sol, et détruisit en partie la cheminée…", etc...

"Il semble, remarque de Mirville dans sa revue, que nous pourrions appliquer à M. Babinet l'observation suivante faite par une femme très spirituelle à Raynal : "Si vous n'êtes pas Chrétien ce n'est pas que la foi vous manque." [207]

Ce ne sont pas seulement les croyants qui furent surpris de la crédulité dont fait preuve M. Babinet quand il persiste à nommer cette manifestation un *météore,* car le Dr Boudin le signale fort sérieusement, dans un livre sur

[207] De Mirville. *Faits et Théories Physiques*, p. 46.

la *foudre* qu'il était en train de publier. "Si ces détails sont exacts comme ils paraissent l'être, dit le docteur, puisqu'ils sont admis par MM. Babinet et Arago, il semble très difficile de conserver à ce phénomène la qualification de *foudre sphérique*. Cependant nous laissons à d'autres le soin d'expliquer, s'ils le peuvent, *la nature de ce globe de feu ne produisant* **[175]** *aucune sensation de chaleur, ayant l'aspect d'un chat, se promenant lentement dans une chambre, qui trouve le moyen de s'échapper en remontant dans la cheminée par une ouverture dans le mur, ouverture recouverte de papier qu'il décolle sans l'endommager*." [208].

> "Nous sommes du même avis que le savant docteur, ajoute le marquis ; il est difficile de, donner un nom exact à ce fait et nous ne voyons pas pourquoi nous n'aurions pas, à l'avenir, la foudre sous la forme d'un chien, d'un singe, etc..., etc. On frémit à la simple idée de toute une *ménagerie météorologique* qui, grâce au *tonnerre*, viendrait ainsi se promener à volonté dans nos appartements."

De Gasparin, dans son volume de réfutation dit : "En matière de témoignage, la certitude doit cesser complètement dès que nous franchissons la frontière du surnaturel." [209]

La ligne de démarcation n'étant pas suffisamment établie et déterminée, lequel des deux adversaires est le plus apte à entreprendre la tâche difficile ? Lequel des deux a le plus de titres à devenir l'arbitre public ? Est-ce le parti de la superstition appuyé dans ses assertions par le témoignage de milliers de personnes ? Pendant près de deux ans, ils se pressaient dans le pays où se manifestaient journellement les miracles sans précédent de Cideville, maintenant à peu prèsoubliés, au milieu d'une innombrable quantité d'autres phénomènes spirites : devons-nous y croire ou devons-nous nous incliner devant la science représentée par Babinet, qui sur le témoignage *d'un seul* homme (le tailleur), accepte la manifestation du globe de feu, du *chat météore* et qui réclame pour lui une place parmi les faits bien établis des phénomènes *naturels ?*

---

[208] Voir la Monographie : *De la foudre considérée au point de vue de l'histoire de la médecine légale et de l'hygiène publique*, par M. Boudin, chirurgien en chef de l'hôpital de Boule.

[209] De Gasparin, vol. I, p. 288.

M. Crookes, dans son premier article (*Quarterly Journal of Science*, 1er octobre 1871), parle de Gasparin et de son livre : *La Science contre le Spiritisme*. Il remarque que "l'auteur finit par conclure que tous ces phénomènes s'expliquent par l'action de causes naturelles sans imaginer de miracles ; il n'y aurait lieu de croire ni à l'intervention des esprits, ni à l'influence du diable. Gasparin considère comme un fait pleinement établi par ses expériences, que *la volonté dans certains états de l'organisme peut agir à distance sur la matière inerte*, et la plus grande partie de son ouvrage est consacrée à vérifier les lois et les conditions sans lesquelles cette action se manifeste [210]. **[176]**

Parfaitement : mais comme le livre de Gasparin a provoqué d'innombrables *Réponses, Défenses et Mémoires*, il fut alors démontré par son propre ouvrage que M. de Gasparin étant protestant et s'agissant de fanatisme religieux, il y a lieu de se fier aussi peu à lui qu'à MM. des Mousseaux et de Mirville. Gasparin est un calviniste d'une piété profonde tandis que les deux derniers sont de fanatiques catholiques romains. D'ailleurs Gasparin, par ses propres paroles trahit son esprit de parti : "Je sens, dit-il, que j'ai un devoir à remplir… Je tiens haut et ferme le drapeau du protestantisme en face de la bannière ultramontaine, etc. !" [211]. Dans des questions comme celle de la nature des prétendus phénomènes spirites, on ne peut compter sur aucune preuve autre que le témoignage désintéressé de personnes *sans parti pris* jugeant froidement et sur celui de la science.

La Vérité est une, les sectes religieuses sont légion et chacune prétend avoir trouvé l'inaltérable vérité ; de même que "le Diable est le soutien principal de l'Eglise (catholique)", de même le surnaturel et les miracles ont cessé "avec les apôtres", d'après Gasparin.

Mais M. Crookes a mentionné un autre éminent érudit, Thury, de Genève, professeur d'histoire naturelle, qui fut le confrère de Gasparin lors de l'enquête relative aux phénomènes de Valleyres. Ce professeur contredit carrément les assertions de son collègue. "La première et la plus nécessaire des conditions, dit Gasparin, est la *volonté* de l'expérimentateur ; sans la volonté, on n'arrivera à rien. Vous pouvez faire la chaîne (faire cercle)

---

[210] Crookes. *Physical Force*, p. 26.

[211] De Gasparin. *La Science contre tes Esprits*, vol. 1, p. 313.

pendant vingt-quatre heures consécutives sans obtenir le moindre mouvement." [212]

Cela prouve seulement que de Gasparin ne fait aucune différence entre les phénomènes purement magnétiques produits par la volonté persévérante des assistants parmi lesquels il ne peut n'y avoir pas un seul médium, développé ou non, et ce qu'on appelle les phénomènes spirites. Les premiers peuvent être produits *consciemment* presque par tout le monde, à condition d'avoir une volonté ferme et déterminée. Les seconds dominent le sensitif contre son gré et agissent très souvent indépendamment de lui. *Le mesmériseur veut une chose, et, s'il est assez puissant, cette chose est faite*. *Le médium*, même s'il a l'honnête dessein de réussir, *peut très bien ne pas obtenir du tout de manifestation*. *Moins il exerce sa volonté, meilleurs sont les phénomènes* ; *plus il éprouve d'inquiétude, moins le résultat est probable*. Mesmériser demande une nature positive, être médium, une nature parfaitement passive. **[177]** C'est l'Alphabet du Spiritisme, il n'y a pas de médium qui l'ignore.

L'opinion de Thury, ainsi que nous l'avons dit, est tout à fait en désaccord avec les théories de Gasparin sur le pouvoir de la volonté. Il le dit clairement dans une lettre en réponse au comte qui l'invitait à modifier le dernier article de son mémoire. Nous n'avons pas sous les yeux le livre de Thury, nous citons donc sa lettre telle qu'elle a paru dans le *résumé* de la DÉFENSE de Mirville. L'article de Thury qui avait si fort choqué son pieux ami, avait trait à la possibilité de l'existence et de l'intervention dans ces manifestations "de *volontés* autres que celles des hommes et des animaux". Voici le texte de sa lettre :

> "Je sens parfaitement, monsieur, la justesse de vos observations relatives à l'influence fâcheuse pour moi qu'auront, sur l'esprit des savants en général, les dernières pages de ce mémoire. Je souffre surtout de sentir que ma détermination vous cause quelque *peine* ; cependant je persiste dans ma résolution, parée que je crois que c'est un devoir auquel je ne saurais me soustraire sans une sorte d'infidélité.

[212] *Ibid*., vol. 1, p. 313.

Si, contre toute attente, il y avait quelque chose de vrai dans le *spiritualisme*, en m'abstenant de dire, de la part de la science, telle que je la conçois, que *l'absurdité de la croyance à l'intervention des Esprits n'est pas démontrée scientifiquement* (car c'est là le résumé et la thèse des dernières pages du mémoire), en m'abstenant de dire cela à ceux qui, après avoir lu mon travail, seront portés à s'occuper expérimentalement de ces choses, je *risquerais* de les engager dans une voie dont plusieurs issues sont *équivoques*.

Sans sortir du domaine scientifique, comme je l'estime, j'irai donc jusqu'au bout, sans aucune réticence au profit de ma propre gloire et, pour me servir de vos paroles, "comme c'est là le grand scandale", je ne veux pas en avoir honte. Je soutiens d'ailleurs que "*ceci est tout aussi scientifique qu'autre chose*." Si je voulais soutenir maintenant la théorie de l'intervention des esprits, *je n'aurais pour cela aucune force*, parce que les faits connus ne sont pas suffisants pour la démonstration de cette théorie. Mais, dans la position que j'ai prise, je me sens fort contre tous. *Bon gré, mal gré*, il faudra bien que tous les savants apprennent, par l'expérience de leurs erreurs, à suspendre leur jugement sur les choses qu'ils n'ont point suffisamment examinées. La leçon que vous venez de leur donner à cet égard ne doit pas être perdue."

Genève, 21 décembre 1854

Analysons cette lettre et tâchons d'y découvrir ce que l'auteur pense ou, plutôt, ce qu'il ne pense pas de cette nouvelle force. **[178]** Une chose est au moins certaine : le professeur Thury, physicien et naturaliste distingué, admet et va jusqu'à prouver scientifiquement que diverses manifestations ont eu lieu. Pas plus que M. Crookes il ne croit qu'elles soient dues à l'intervention d'esprits ni d'hommes désincarnés, ayant vécu et étant morts sur terre. Rien, dit-il dans sa lettre, n'est venu fournir une preuve en faveur de cette théorie. Il ne croit pas davantage aux diables ou démons catholiques de de Mirville. Ce dernier cite la lettre de Thury comme un témoignage accablant contre la théorie naturaliste de Gasparin.

Dès qu'il arrive à cette phrase, il s'empresse d'en accentuer la portée par une note marginale disant : "A Valleyres, *peut-être*, mais partout ailleurs..." [213]. Il montre son ardent désir de faire entendre que le professeur, en niant le rôle des démons, n'avait en vue que les manifestations de Valleyres.

Nous regrettons de le dire, les absurdités et les contradictions auxquelles M. de Gasparin se laisse aller sont nombreuses. Tout en critiquant avec amertume les prétentions des partisans de Faraday, il attribue des choses qu'il déclare *magiques* à des causes parfaitement naturelles, par exemple : "Si, dit-il, nous avions à nous occuper uniquement de tels phénomènes (tels ceux vus et expliqués (?) par le grand physicien), nous ferions aussi bien de nous taire. Mais nous avons été *au-delà*. Quel bien pourraient faire maintenant, je vous prie, ces appareils qui démontrent comment *une pression inconsciente* explique tout ? Elle explique *tout* et pourtant la table résiste à la pression et à la direction donnée ! Elle explique *tout* et cependant un meuble, *sans être touché par personne*, suit le doigt tendu vers lui : il *s'élève* (sans contact) et se renverse lui-même *sens dessus dessous* !" [214]

A part tout cela, il prend sur lui d'*expliquer* les phénomènes.

> "L'on criera au miracle, à la magie, dites-vous. Toute nouvelle loi est un prodige pour certaines gens. Calmez-vous. J'assume volontairement la tâche de rassurer ceux qui sont alarmés. En présence de phénomènes de ce genre nous ne franchissons nullement les frontières de la loi naturelle." [215]

Très certainement non. Mais les savants peuvent-ils affirmer que les clefs de cette loi sont entre leurs mains. M. de Gasparin pense qu'il les tient. Voyons.

> "Je ne me risque pas personnellement à expliquer quoi que ce soit : *Ce n'est pas mon affaire* (?). Constater l'authenticité de simples faits et soutenir une vérité que la

---

[213] De Mirville plaide, ici, pour la théorie des démons. – Naturellement.

[214] *Des Tables*, vol. I, p. 213.

[215] *Des Tables*, vol. I, p. 217.

> science veut étouffer, c'est tout ce que je prétends faire. Cependant je ne puis résister à **[179]** la tentation de montrer (à ceux qui nous traiteraient volontiers comme autant d'*illuminés* et de sorciers), que la manifestation dont il s'agit comporte une interprétation cadrant avec les *lois ordinaires de la science.*
>
> Supposez un fluide émanant des assistants et, surtout, *de quelques-uns d'entre eux ;* supposez que la volonté détermine la direction prise par ce fluide ; alors vous comprendrez aisément le mouvement de rotation et de lévitation de celui des pieds de la table du côté duquel est émis un excès de fluide, à chaque acte de volition. Supposez que le verre puisse permettre au fluide de s'échapper et vous comprendrez comment un gobelet placé sur une table peut interrompre la rotation, vous comprendrez que le gobelet, étant placé d'un côté, produit une accumulation de fluide sur l'autre côté lequel, en conséquence, est *soulevé !*"

Si chacun des expérimentateurs était un magnétiseur habile, l'explication, *sauf* certains détails importants, pourrait être acceptable. Voilà qui est bien en ce qui concerne le pouvoir de la *volonté humaine* sur la matière inerte, selon le savant ministre de Louis-Philippe. Mais qu'en est-il de l'intelligence manifestée par la table ? Quelle explication donne-t-il pour les réponses à certaines questions, obtenues par l'intermédiaire de cette table ? Des questions qui ne peuvent être des "reflets du cerveau" des assistants, quoique cette théorie soit chère à de Gasparin. Leurs idées étaient absolument contraires à la philosophie très *libérale* professée par cette table merveilleuse. Sur ce point il est muet. Tout, mais pas des *esprits* qu'ils soient humains, sataniques ou élémentals.

Avouons-le, la "concentration simultanée de la pensée" et "l'accumulation de fluide" ne valent pas mieux que "la cérébration inconsciente" et "la force psychique" d'autres savants. Il nous faut chercher encore et, nous pouvons le prédire, les mille et une théories scientifiques seront aussi impuissantes, jusqu'au jour où on reconnaîtra que la force en question, loin d'être une projection des volontés accumulées du cercle est, au contraire, une force qui est anormale, étrangère aux assistants, et *supra-intelligente*.

Le professeur Thury, qui nie la théorie des esprits désincarnés, rejette la doctrine chrétienne du diable et ne semble guère enclin à admettre la sixième théorie de M. Crookes (celle des Hermétistes et des Théurgistes de l'antiquité). Il adopte celle qui lui paraît "*la plus prudente*, celle qui lui donne l'impression qu'il est fort contre qui que ce soit". D'ailleurs, il n'accepte pas davantage l'hypothèse de de Gasparin sur "la puissance inconsciente de la volonté." **[180]**

Voici ce qu'il dit dans son ouvrage :

> "Quant aux phénomènes annoncés, tels que la *lévitation sans contact* et le déplacement des meubles par des mains invisibles, personne n'est capable d'en démontrer l'impossibilité, *a priori*, personne n'a donc le droit de traiter d'absurdes les témoignages sérieux qui affirment leur exactitude." (p. 9).

Quant à la théorie proposée par M. de Gasparin, Thury la juge très sévèrement. "Tout en admettant, dit de Mirville, que dans les expériences de Valleyres, la *force* pût résider dans les *individus* (or nous prétendons qu'elle est intrinsèque et extrinsèque, en même temps), en admettant aussi que la volonté puisse être nécessaire généralement (p. 20), il ne fait que répéter ce qu'il a dit dans sa préface, savoir : M. de Gasparin nous présente des faits bruts et nous offre à leur sujet des explications qu'il nous donne pour ce qu'elles valent. *Soufflez dessus*, il n'en restera pas grande chose. Non, de ces explications il restera fort peu, s'il en reste quelque chose. Les faits, eux, sont *désormais prouvés*." (p. 10)

Comme nous le dit M. Crookes, le professeur Thury "réfute toutes ces explications. Il considère les effets comme résultant d'une substance particulière, fluide ou agent pénétrant à la manière de l'éther lumineux des salants toute la matière nerveuse, organique et inorganique : il l'appelle *Psychode.* Il discute à fond les propriétés de cet état, forme ou matière. Il propose de nommer : *force ecténique*... le pouvoir exercé par l'esprit lorsqu'il agit à distance, sous l'influence du psychode." [216]

---

[216] Crookes. *Psychic Force*, part I, p. 26-27.

M. Crookes fait observer en outre "que la *force ecténique* du professeur Thury et sa propre force psychique sont évidemment des termes équivalents."

Nous pourrions, certes, aisément démontrer que les deux forces sont identiques et, de plus, qu'en somme, sous ces deux noms, il s'agit de la lumière astrale ou *sidérale* telle que la définissent les alchimistes et Eliphas Lévi, dans son *Dogme et Rituel de Haute Magie ;* que sous le nom d'AKASA, ou principe de vie, cette force qui pénètre tout était connue des gymnosophes, des magiciens Hindous, des adeptes de tous les pays, depuis des milliers d'années. Ils la connaissent encore ; les lamas du Tibet, les fakirs, les thaumaturges de toutes les nationalités, et même les jongleurs de l'Inde, s'en servent encore aujourd'hui.

Dans bien des cas de transe produite artificiellement par magnétisation, il est aussi fort possible, et même très probable, que c'est l'esprit du sujet qui agit sous la direction de la volonté de l'opérateur. Mais si le médium reste conscient et si des phénomènes **[181]** psycho-physiques se produisent, laissant supposer une intelligence directrice, l'épuisement physique prouve seulement une prostration nerveuse, à moins qu'il ne s'agisse d'un magicien capable de projeter son double. La preuve paraît concluante que le médium est l'instrument passif d'entités invisibles possédant un pouvoir occulte. Mais si la force *ecténique* de Thury et la force *psychique* de Crookes ont, en substance, la même origine, leurs deux parrains semblent différer beaucoup quant aux propriétés et aux potentialités de cette force ; d'un côté, le professeur Thury admet, naïvement, que les phénomènes sont souvent produits par "des volontés *non* humaines" et apporte ainsi, naturellement, une adhésion caractérisée à la théorie n° 6 de M. Crookes ; celui-ci, d'autre part, bien qu'il admette l'authenticité des phénomènes, n'a encore exprimé aucune opinion définitive quant à leur cause.

Ainsi, nous le voyons, ni M. Thury qui a examiné ces manifestations avec de Gasparin en 1854, ni M. Crookes qui admet leur incontestable authenticité en 1874, ne sont arrivés à rien de plus. Tous deux sont des chimistes, des physiciens, des hommes fort instruits. Tous deux ont donné toute leur attention à cette angoissante question. Outre ces deux savants, d'autres ont abouti à la même conclusion et ont été incapables d'offrir une solution définitive. Donc, en vingt ans, aucun savant n'a fait un seul pas

vers l'éclaircissement du mystère qui reste immuable, imprenable, comme les murailles d'un château enchanté dans un conte de fées.

Y aurait-il impertinence à insinuer que peut-être nos savants modernes ont tourné dans ce qu'on appelle un *cercle vicieux* ? Alourdis par le fardeau de leur matérialisme, par l'incapacité des sciences qu'ils disent "exactes" à leur prouver l'existence d'un univers spirituel plus peuplé, plus habité encore que notre univers visible, ils sont condamnés à se traîner perpétuellement dans ce cercle, dépourvus de la volonté de franchir sa circonférence enchantée plutôt qu'incapables de pénétrer au-delà pour une exploration complète. Seuls, les préjugés leur défendent un compromis avec des faits bien établis et de chercher à s'allier à des magnétiseurs experts comme Du Potet et Regazzoni.

"Que produit la mort ?" demandait Socrate à Cébès. "La vie", fut la réponse... [217]. L'âme, puisqu'elle est immortelle, peut-elle ne pas être impérissable ? [218] "La semence ne peut se développer que si elle est en partie consommée", dit le professeur Lecomte ; "pour être vivifiée, il faut qu'elle meure", dit saint Paul. **[182]**

Une fleur éclot, se fane et meurt. Elle laisse, derrière elle, un parfum qui embaume l'air, longtemps après que ses pétales délicats ne sont plus qu'un peu de poussière. Nos sens matériels peuvent ne pas le percevoir depuis longtemps et, néanmoins, il subsiste. Qu'une note vibre sur un instrument et le son le plus faible produit un écho éternel. Une perturbation se produit dans les vagues invisibles de l'océan sans bornes de l'espace, et les vibrations ne s'éteignent plus ; elles passent du monde de la matière dans le monde immatériel où elles vivront éternellement. Et l'on veut nous faire croire que l'homme, l'entité vivante, pensante, raisonnable, la divinité incarnée, chef-d'œuvre de notre nature, ne serait plus dès qu'il a dépouillé son enveloppe ! Le principe de continuité qui existe même dans ce qu'on nomme la matière *inorganique,* dans un atome flottant, serait refusée à l'esprit dont les attributs sont la conscience, la mémoire, le mental et l'AMOUR ? C'est vraiment absurde. Plus nous pensons, plus nous apprenons, moins nous comprenons l'athéisme du savant. Nous comprendrions aisément qu'un homme ignorant des lois de la nature, ne connaissant rien de la chimie ni de la physique, pût être fatalement

---

[217] Platon. *Phédon,* § 44.

[218] *Ibid*., § 128.

entraîné au matérialisme par son ignorance même, son incapacité de comprendre la philosophie des sciences exactes, de tirer une induction quelconque, par analogie, du *visible à l'invisible*. Un métaphysicien né, un rêveur ignorant, peut se réveiller soudain et se dire : "Je l'ai rêvé ; je n'ai point de preuve palpable de ce que j'ai imaginé : c'est une illusion", etc... Mais, pour un homme de science, au courant de tout ce qui caractérise l'énergie universelle, soutenir que la vie est purement un phénomène de matière, une espèce d'énergie, c'est tout simplement confesser qu'il est incapable d'analyser et de comprendre convenablement l'alpha et l'oméga, même de cette matière.

Le scepticisme sincère au sujet de l'immortalité de l'âme humaine est une maladie, une malformation du cerveau physique ; cela a existé de tout temps. De même que certains enfants naissent coiffés, de même certains hommes, jusqu'à leur dernière heure, sont incapables de rejeter cette espèce de coiffe qui, évidemment, enveloppe chez eux les organes de la spiritualité. Mais c'est un tout autre sentiment qui leur fait repousser la possibilité des phénomènes spirituels et magiques. Le véritable nom de ce sentiment, c'est la *vanité*. "Nous ne pouvons ni le produire ni l'expliquer, donc ce phénomène *n'existe pas et n'a jamais existé*". Tel est l'argument irréfutable de nos philosophes actuels. Il y a une trentaine d'années, E. Salverte surprit le monde des gens "crédules" par son ouvrage, *La Philosophie de la Magie*. Ce livre prétendait dévoiler tous les miracles de la Bible aussi bien que ceux des sanctuaires Païens. On peut le résumer ainsi : Longs siècles d'observation ; **[183]** grande connaissance (pour des temps d'ignorance), des sciences naturelles et de la philosophie ; imposture ; tours de passe-passe ; illusions d'optique ; fantasmagorie ; exagération. Comme conclusion logique : thaumaturges, prophètes, magiciens des coquins, des chenapans ; le reste du monde, des imbéciles.

Parmi bien d'autres preuves concluantes, on verra que l'auteur offre celle-ci : "Les disciples enthousiastes de Jamblique affirmaient que, lorsqu'il priait, il s'élevait à dix coudées au-dessus du sol et, *dupes* de la même métaphore, bien que Chrétiens, certains ont eu la simplicité d'attribuer des miracles analogues à sainte Claire et à saint François d'Assise" [219].

---

[219] Des sciences occultes. *Essai sur la Magie.*

Des centaines de voyageurs racontent avoir vu des fakirs produire les mêmes phénomènes et on les a tous tenus pour des menteurs ou des hallucinés. Mais c'est hier seulement qu'un savant bien connu a vu et constaté le même phénomène dans des conditions permettant le contrôle ; déclaré authentique par M. Crookes, il est *impossible* de l'attribuer à une illusion ou à un truc. Il s'est souvent ainsi produit auparavant et a été attesté par de nombreux témoins, quoique invariablement, maintenant, on ne croit pas ces derniers.

Paix à tes cendres scientifiques, o crédule Eusèbe Salverte ! Qui sait ? Avant la fin du présent siècle, la sagesse populaire aura peut-être fabriqué un nouveau proverbe : "Aussi incroyablement crédule qu'un savant !"

Pourquoi semblerait-il tellement impossible que l'être spirituel, une fois séparé de son corps, puisse avoir la faculté d'animer quelque forme fugitive créée par cette force magique "ecténique", "psychique", ou "éthérée", avec le concours des esprits élémentaux mettant à sa disposition la matière sublimée de leur propre corps ? Toute la difficulté consiste à comprendre que l'espace qui nous environne n'est pas le vide mais bien un réservoir, rempli jusqu'aux bords, des modèles de tout ce qui a été, est et sera, et d'êtres appartenant à des races sans nombre qui diffèrent de la nôtre. Des faits en apparence surnaturels (en ce sens qu'ils jurent d'une façon flagrante avec les lois naturelles de la gravitation, comme dans le cas de lévitation mentionné plus haut) sont reconnus par beaucoup de savants. Quiconque n'a pas craint d'examiner sérieusement la question a été obligé d'admettre leur existence. Mais, dans leurs efforts inutiles pour expliquer ces phénomènes par des théories fondées sur les lois de forces déjà connues, plusieurs, parmi les représentants les plus qualifiés de la science, se sont engagés dans d'inextricables difficultés. **[184]**

Dans son Résumé, de Mirville reproduit l'argumentation de ces adversaires du Spiritisme ; elle consiste en cinq paradoxes qu'il appelle des *distractions*.

> *Première distraction*. – Celle de Faraday qui explique les phénomènes de la table qui vous pousse comme "conséquence de la résistance qui la pousse en arrière."

> *Seconde distraction*. – Celle de Babinet expliquant toutes les communications (par les coups frappés). Elles sont produites "de

bonne foi, dit-il, et très consciencieusement par la *ventriloquie*", dont l'emploi implique nécessairement la *mauvaise foi.*

Troisième distraction. – Celle du Dr Chevreuil expliquant la faculté du mouvement imprimé aux meubles, *sans contact*, par l'acquisition préalable de cette faculté.

Quatrième distraction. – Celle de l'Institut de France et de ses membres. Ils consentent à admettre les miracles à condition qu'ils ne soient en contradiction avec aucune des lois naturelles qui leur sont connues.

Cinquième distraction. – Celle de M. de Gasparin. Il offre comme un phénomène très *simple* et tout à fait *élémentaire* ce que tout le monde rejette, précisément parce que personne n'a jamais rien vu qui lui ressemble. [220]

Tandis que des savants bien connus donnent libre cours à ces théories fantastiques, quelques neurologues moins connus trouvent une explication des phénomènes occultes de tout genre dans l'émission anormale d'effluves résultant de l'épilepsie. [221] Un autre traiterait volontiers les médiums (et les poètes, aussi, probablement) par Passa fœtida et l'ammoniaque [222] : Il veut que tous ceux qui croient aux manifestations spirites soient des fous et des hallucinés mystiques.

Nous recommandons à ce conférencier, pathologue par état, le petit conseil sensé du Nouveau Testament : "Médecin, guéris-toi, toi-même". Certes, il est impossible qu'un homme sain d'esprit ose aussi cavalièrement taxer de folie quatre cent quarante-six millions d'hommes disséminés dans diverses parties du globe, croyant tous à des rapports entre des esprits et nous !

En présence de tels faits, nous sommes bien forcés d'être étonnés par l'outrecuidante présomption de ces hommes qui voudraient, en raison de leurs connaissances, être considérés comme **[185]** les grands prêtres de la science et classer des phénomènes dont ils ne savent rien. Des millions de leurs concitoyens, hommes ou femmes, fussent-ils dans l'erreur, devraient,

---

[220] De Mirville. *Des Esprits*, p. 159.

[221] Voir : *Ten years with spiritual mediums*, par F. Gerry Fairfield's, New-York, 1875.

[222] Marwin. *Lecture ou Monomania.*

évidemment, avoir droit à autant d'attention, au moins, que des doryphores ou des sauterelles ! Mais que voyons-nous ? Le Congrès des Etats-Unis, à la requête de la Société Américaine pour l'Avancement des Sciences, rédige des statuts pour l'organisation de Commissions Nationales des Insectes. Des chimistes passent leur temps à faire bouillir des grenouilles et des punaises, des géologues occupent leurs loisirs à des mesures ostéologiques des *ganoïdes* cuirassés et à discuter le système odontologique des diverses espèces de *dinichtys* ; les entomologistes poussent l'enthousiasme jusqu'à manger des sauterelles bouillies, frites et en potage. [223] En attendant, des millions d'Américains s'égarent dans un labyrinthe "de grossières illusions", selon l'opinion de quelques-uns de ces très savants encyclopédistes, ou bien meurent physiquement de "désordres nerveux", apportés ou révélés par la diathèse médiumnique.

Il fut un temps où on pouvait raisonnablement espérer voir les savants Russes entreprendre avec impartialité et sérieux l'étude de ces phénomènes. Une commission ayant pour président le professeur Mendeleyeff, le savant physicien, avait été nommé par l'Université Impériale de Saint-Pétersbourg. Le programme affiché annonçait une série de quarante séances destinées à éprouver les médiums. On les invita à venir dans la capitale de la Russie, soumettre leurs facultés médiumniques à l'examen. En règle générale, ils refusèrent, sans doute flairant le piège qui leur était tendu. Après *huit* séances, sous un prétexte futile, au moment même où les manifestations devenaient intéressantes, la Commission, préjugeant la question, publia une décision tout à fait contraire aux prétentions de la médiumnité. Au lieu de suivre des méthodes dignes et scientifiques, on chargea des espions de regarder par les trous des serrures. Le professeur Mendeleyeff déclara dans une conférence publique que le Spiritisme ou toute autre croyance à l'immortalité de l'âme était un mélange de *superstition, d'illusion et de fraude*. Il ajoutait que toute "manifestation" de ce genre – en y comprenant pensons-nous la lecture de la pensée, la transe et les autres phénomènes psychologiques – devait être, et était en réalité, produite par des appareils ingénieux, un mécanisme caché sous les vêtements des médiums !

Après une pareille marque d'ignorance et de préjugés, M. Butlerof, professeur de chimie à l'Université de Saint-Pétersbourg, et M. Aksakoff,

---

[223] *Scientific American*. N.Y., 1875.

Conseiller d'Etat dans la même ville, qui avaient été invités à assister aux séances du Comité, furent tellement choqués **[186]** qu'ils se retirèrent. Leurs protestations indignées dans les journaux russes furent appuyées par la plus grande partie de la presse et les sarcasmes ne furent ménagés ni à M. Mendeleyeff ni à son Comité officieux. Le public agit loyalement, en cette circonstance. Cent trente personnes, les plus influentes de la meilleure Société de Saint-Pétersbourg, dont beaucoup n'étant pas Spirites cherchaient simplement à s'instruire, ajoutèrent leurs signatures au bas de cette protestation bien justifiée.

Cette manière de procéder eut des résultats inévitables ; l'attention universelle fut attirée sur le Spiritisme ; des cercles privés s'organisèrent dans tout l'empire ; quelques-uns des journaux les plus libéraux commencèrent à s'occuper du sujet et, au moment où nous écrivons, une nouvelle commission s'organise pour achever l'œuvre interrompue.

Cette commission, naturellement, fera son devoir encore moins que jamais. Elle a un prétexte plus plausible que jamais : l'affaire du médium Slade que le professeur Lankester de Londres prétendait avoir démasqué. II est vrai qu'au témoignage d'un savant et de son ami, MM. Lankester et Donkin, le médium accusé opposait celui de MM. Wallace, Crookes et d'une foule d'autres, ce qui réduit à néant l'accusation uniquement fondée sur des preuves douteuses et le parti pris. C'est ce que déclare, avec beaucoup d'à propos le "*Spectator*" *de Londres :*

"C'est pure superstition d'affirmer que nous connaissons si bien les lois de la nature, que des faits, soigneusement examinés par un observateur expérimenté, doivent être mis de côté, comme indignes de créance, uniquement parce qu'à première vue ils ne cadrent pas avec nos connaissances précises. Assumer comme semble le faire le Professeur Lankester que, parce qu'on trouve abondance de fraude et de crédulité dans de tels cas – ce qui est certainement vrai dans toutes les maladies nerveuses, aussi – que la fraude et la crédulité doivent expliquer toutes les déclarations, soigneusement attestées, d'observateurs précis et consciencieux, serait scier toutes les branches de l'arbre du savoir sur lesquelles repose nécessairement la science inductive, ce serait jeter à bas le tronc lui-même."

Mais tout cela n'est-il pas indifférent à nos savants ? Le torrent de superstition qui, selon eux, emporte des millions de claires intelligences,

dans son cours impétueux, n'est pas pour les atteindre. Le déluge moderne du Spiritisme ne peut affecter leur esprit fort. Les vagues bourbeuses de l'inondation feront rage autour d'eux, sans même mouiller la semelle de leurs bottes. Ce doit être seulement son obstination traditionnelle qui aveugle le Créateur et l'empêche de confesser le peu de chance qu'ont ses miracles de tromper aujourd'hui les savants de profession ? A notre **[187]** époque, Il devrait même connaître, pour en tenir compte, ce qu'ils ont décidé d'inscrire sur les portes de leurs universités et de leurs collèges :

De par la science, défense à Dieu,

De faire miracle en ce lieu. [224]

Les Spirites infidèles et les Catholiques Romains semblent, cette année, s'être ligués contre les prétentions iconoclastes du matérialisme. Les progrès du scepticisme ont accentué, dernièrement, un égal progrès de la crédulité. Les champions des miracles "divins" de la Bible font concurrence aux panégyristes des phénomènes médiumniques et le moyen âge revit au XIXème siècle. Une fois de plus, nous voyons la Vierge Marie reprendre sa correspondance épistolaire avec les fidèles enfants de son église. Tandis que les "Guides angéliques" écrivent des messages aux Spirites par l'intermédiaire des médiums, la "Mère de Dieu" laisse tomber des lettres, directement, du Ciel sur la terre. Le sanctuaire de Lourdes s'est changé en un cabinet spirite de "matérialisation", tandis que les cabinets des médiums populaires américains sont transformés en sanctuaires sacrés où Mahomet, l'évêque Polk, Jeanne d'Arc et d'autres esprits aristocratiques ayant franchi le "fleuve noir", "se matérialisent" en pleine lumière. Et, si l'on peut voir la Vierge Marie faisant sa promenade quotidienne dans les bois autour de Lourdes, avec une forme humaine, pourquoi pas l'apôtre de l'Islam et le défunt Evêque de la Louisiane ? Ou ces deux "miracles" sont possibles, ou ces deux sortes de manifestations, la "divine" comme la "spirite", sont d'insignes impostures. Le temps seul prouvera ce qu'il en est. Mais, d'ici là, la science refusant de prêter sa lampe magique pour éclairer ces mystères, le commun des mortels doit marcher à tâtons, au risque de s'embourber.

---

[224] Paraphrase de l'inscription apposée sur les murs du cimetière au temps des miracles jansénistes et de leur prohibition par la police de France :

"De par le roi, défense à Dieu

De faire miracle en ce lieu."

Les récents "miracles" de Lourdes ont été défavorablement appréciés par les journaux de Londres. Aussi Mgr Capel a communiqué au *Times* les idées de l'Eglise Romaine à ce sujet : "Pour les cures miraculeuses, je renverrai vos lecteurs à l'ouvrage si calme et si judicieux du docteur Dozous : *La grotte de Lourdes*. L'auteur est un éminent praticien, résidant dans le pays, inspecteur des épidémies pour son arrondissement, médecin légiste du Tribunal. Il décrit avec force détails un grand nombre de cures miraculeuses qu'il déclare avoir étudiées avec une minutieuse **[188]** persévérance. Son récit est précédé des réflexions suivantes : "J'affirme que ces cures opérées au sanctuaire de Lourdes, au moyen de l'eau de la fontaine, ont un caractère surnaturel bien établi pour les hommes de bonne foi. Sans ces cures, je l'avoue, mon esprit, peu enclin à accepter les miracles d'aucune sorte, n'aurait accepté qu'à grande peine même ce fait (celui de l'apparition) si remarquable soit-il à bien des égards. Mais les cures, dont si souvent je fus l'un des témoins oculaires, ont éclairé mon esprit. Je ne puis méconnaître l'importance des visites de Bernadette à la grotte ni la réalité des apparitions dont elle a été favorisée". Le témoignage d'un docteur distingué qui, dès le début, a soigneusement observé Bernadette qui, même, a contrôlé les cures miraculeuses opérées à la grotte, est digne d'être, pour le moins, pris en sérieuse considération. Je puis ajouter que les innombrables personnes qui viennent à la grotte ont des mobiles divers : faire acte de contrition pour leurs péchés, croître en piété, prier pour la régénération de leur patrie, affirmer publiquement leur foi dans le Fils de Dieu et dans sa Mère Immaculée. Beaucoup viennent aussi pour guérir leurs maladies corporelles et d'après la déclaration de témoins oculaires, plusieurs retournent chez eux affranchis de leurs souffrances. Accuser d'incrédulité, comme le fait votre article, ceux qui font également usage des eaux thermales des Pyrénées n'est guère raisonnable. C'est comme si vous accusiez d'incrédulité le magistrat condamnant certains individus pour avoir négligé de recourir à l'assistance d'un médecin. Je fut obligé, pour raison de santé, de passer à Pau les hivers de 1860 à 1867. J'eus ainsi l'occasion de faire une enquête minutieuse sur l'apparition de Lourdes. J'interrogeai souvent et longtemps Bernadette, je fis de quelques-uns des miracles un examen très approfondi. Voici ma conviction : *s'il est des faits qui doivent être admis sur des témoignages humains, l'apparition de Lourdes a tous les droits imaginables pour être admise comme un fait incontestable. Néanmoins, elle ne constitue pas un article de foi catholique*. Par conséquent, tout fidèle peut l'accepter ou la rejeter sans encourir ni louange ni blâme à cet égard."

Que le lecteur veuille bien ne pas perdre de vue la phrase imprimée par nous en italiques. Cette phrase établit clairement que l'Eglise Catholique malgré son infaillibilité, malgré la franchise postale dont elle jouit avec le Ciel, accepte volontiers le témoignage humain de validité des miracles *divins*. Revenons, maintenant, aux opinions émises par M. Huxley dans ses récentes conférences sur l'évolution, faites à New-York. Il nous dit : C'est sur le "témoignage historique des hommes que repose la plus grande partie de nos connaissances en ce qui concerne les faits du passé." Dans une conférence sur la biologie, il a dit : "...Tout **[189]** homme aimant la vérité doit désirer ardemment que soit formulée toute critique juste et bien fondée. Mais il est essentiel que le critique connaisse le sujet qu'il traite." Cet auteur devrait toujours se répéter cet aphorisme lorsqu'il entreprend de se prononcer sur des sujets psychologiques. Ajoutons-le à ses idées précédemment exprimées. Quel meilleur terrain pour nous mesurer avec lui pourrait-on demander ?

D'un côté, un représentant du matérialisme, de l'autre, un prélat catholique émettent des opinions identiques sur le témoignage humain qui suffit à leurs yeux pour démontrer les faits qu'il convient à chacun d'eux de croire, selon ses préjugés.

Les adeptes de l'occultisme ou même les Spirites n'ont donc plus maintenant besoin d'étayer, par des confirmations nouvelles, l'argument qu'ils ont invoqué si longtemps avec tant de persévérance, c'est-à-dire que les phénomènes psychologiques des thaumaturges anciens et modernes étant surabondamment prouvés par les témoignages des hommes doivent être acceptés comme des faits. Puisque l'Eglise et la Faculté ont fait appel au témoignage humain, elles ne peuvent plus refuser le même recours au reste de l'humanité. Un des fruits de la récente agitation occasionnée à Londres par les phénomènes médiumniques fut l'expression de quelques opinions extrêmement libérales dans la presse profane. Le *London Daily News* en 1876 déclare : "En tout cas, nous sommes d'avis qu'il faut accorder au Spiritisme une place parmi les croyances tolérées et par conséquent le laisser tranquille. Il compte beaucoup de fidèles aussi intelligents que la plupart d'entre nous. Un vice palpable et manifeste dans les preuves dont dépend la conviction aurait été pour eux, depuis longtemps, palpable et manifeste. *Quelques-uns des hommes les plus sages du globe ont cru aux fantômes*. Ils auraient persisté dans leur croyance, quand bien même, l'une après l'autre, cinq ou six personnes auraient été reconnues coupables d'avoir effrayé les gens avec de pseudo-revenants."

Ce n'est pas la première fois dans l'histoire du monde que l'invisible a dû lutter contre le scepticisme matérialiste des Sadducéens à l'âme aveugle. Platon déplore cette incrédulité et revient plus d'une fois, dans ses ouvrages, sur cette tendance pernicieuse.

Depuis Kapila, le philosophe Hindou, plusieurs siècles avant le Christ, qui ne voulut point se prononcer sur la prétention des Yogis mystiques, qui disent qu'un homme en extase a le pouvoir de contempler la Divinité face à face et de converser avec les êtres "les plus élevés", jusqu'aux Voltairiens du XVIII[ème] siècle, qui riaient de tout ce qui était sacré pour d'autres, chaque époque a eu ses Thomas incrédules. Ont-ils jamais réussi à faire échec aux progrès de la vérité ? Pas plus que les bigots ignorants qui mirent **[190]** Galilée en jugement n'ont empêché le succès de la rotation de la terre. Il n'est aucune condamnation capable d'atteindre dans ses œuvres vives la stabilité ou l'instabilité d'une croyance héritée par l'humanité des premières races d'hommes, qui – si on peut croire à l'évolution de l'homme spirituel comme à celle de l'homme physique – avaient recueilli la grande Vérité des lèvres de leurs ancêtres, *les dieux de leurs pères* "qui vivaient avant le déluge". L'identité de la Bible avec les légendes des livres sacrés Hindous et les cosmogonies des autres nations sera démontrée quelque jour. *On s'apercevra que les fables des époques mythologiques ont simplement exprimé, sous une forme allégorique, les plus grandes vérités de la géologie et de l'anthropologie*. C'est dans ces fables, dont la forme semble ridicule, que la science devra chercher ses fameux "chaînons manquants".

S'il en était autrement, d'où viendraient ces coïncidences étranges dans les histoires respectives de nations et de peuples si éloignés les uns des autres ? D'où viendrait cette identité dans les conceptions primitives, fables ou légendes – qu'on les nomme comme on voudra. Elles n'en contiennent pas moins le germe de la vérité, si voilée qu'elle soit sous ses embellissements populaires, vérité, tout de même !

La Genèse (VI) s'exprime ainsi : "Lorsque les *hommes eurent commencé à se multiplier* sur la face de la terre et que des filles leur furent nées, les fils de Dieu virent que les filles des hommes étaient belles et ils en prirent pour femmes parmi toutes celles qu'ils choisirent… *Il y avait des géants sur la terre en ce temps-là…*", etc. Comparez ce verset avec cette partie de la cosmogonie Hindoue, dans les Védas, qui parle de l'origine des Brahmanes. Le premier Brahmane se plaint d'être seul, sans femme, parmi

ses frères. L'Eternel l'engage à consacrer ses jours uniquement à la Science sacrée (Véda), mais le *premier né* de l'humanité insiste. Irrité de cette ingratitude, l'Eternel donne au Brahmane une femme de la race des *Daityas ou géants* dont tous les Brahmanes descendent en ligne maternelle. Ainsi, toute la caste sacerdotale des Hindous descend, d'un côté, des Esprits *supérieurs* (les fils de Dieu), et, de l'autre côté, de *Daityani*, fille des géants terrestres, les hommes primitifs [225]. "Et elles leur donnèrent des enfants : ce sont ces héros qui furent fameux dans l'antiquité." [226]. **[191]**

On trouve la même chose dans un fragment cosmogonique scandinave. Dans *l'Edda,* on donne la description, faite à Gangler par Har, l'un des trois maîtres (Har, Jafuhar et Tredi) du premier homme nommé Bur, "le père de Bôr, qui prit pour femme Besla, fille du géant Bôlthara, de la race des *géants primitifs*". La narration complète et fort intéressante a été donnée, dans son livre : *Northern Antiquities*, par Mallet, dans la *Prose Edda*, sections 4-8 [227].

C'est encore la même vérité historique qui se cache dans les fables grecques relatives aux Titans. On peut la trouver dans la légende des Mexicains – les quatre races successives de *Popol-Vuh*. Elle constitue un des bouts si nombreux de l'écheveau emmêlé et, en apparence, inextricable auquel on peut comparer l'humanité en tant que phénomène psychologique. Autrement, la croyance au surnaturel serait inexplicable. Prétendre qu'elle est née, qu'elle a grandi et qu'elle s'est développée, à travers des siècles innombrables, sans qu'il y eût une cause, une base solide sur laquelle elle reposait, qu'elle n'est qu'une simple fantaisie, c'est une monstrueuse absurdité, allant de pair avec la doctrine théologique que l'Univers a été créé de rien.

Il est trop tard, aujourd'hui, pour lutter contre l'évidence qui se manifeste pour ainsi dire, à la lumière éclatante de midi. Les journaux libéraux, comme les feuilles chrétiennes et les organes scientifiques les

---

[225] Polier. *Mythologie des Indous*.

[226] Dans la *Quaterly Review*, 1859, Graham fait une étrange description de certaines clés de l'Orient, maintenant désertes. Les portes de pierre sont de dimensions énormes et, souvent, en apparence, tout à fait hors de proportion avec les édifices eux-mêmes. Il fait remarquer que ces constructions et ces portes portent, toutes, la marque d'une ancienne race de géants.

[227] Mallet. *Northern Antiquities*. Edition de Bohn, p. 401-405.

plus avancés, commencent à protester unanimement contre le dogmatisme ou les préjugés étroits des demi-savants. Le *Christian World*, journal religieux, joint sa voix à celle de la Presse incrédule de Londres. Voici un excellent spécimen de son bon sens :

> "Si on peut démontrer, dit-il [228], même de la façon la plus évidente, qu'un médium est un imposteur, nous n'en protesterons pas moins contre les tendances manifestées par certaines personnes, faisant autorité en matière de science. Ces personnes sont prêtes à faire fi et à hausser les épaules quand on leur parle d'examiner soigneusement les questions traitées par M. Barrett dans son mémoire présenté à la British Association. De ce que les spirites se sont livrés à bien des absurdités, il ne s'ensuit pas qu'on doive dédaigner, comme indignes d'examen, les phénomènes sur lesquels ils s'appuient. Ils sont, peut-être, magnétiques, ou clairvoyants ou autre chose. Que nos savants nous disent ce qu'ils sont, qu'ils ne nous rabrouent pas à la manière des ignorants qui, trop souvent, réprimandent la jeunesse curieuse, en usant de **[192]** l'apophtegme aussi peu satisfaisant que commode : "Les petits enfants ne doivent pas poser de questions."

Ainsi le moment est venu où les savants ont perdu tout droit à se voir appliquer le vers de Milton : "O toi qui, pour rendre témoignage à la vérité, as encouru le blâme universel !" Triste dégénérescence ! Elle rappelle l'exclamation citée, il y a cent quatre-vingts ans, par le Dr Henry More. Il s'agit d'un "docteur ès sciences physiques" qui, entendant raconter l'histoire du tambour de Tedworth et d'Anne Walker, s'écria tout à coup : "*Si c'est vrai, je me suis trompé jusqu'à présent, il me faut recommencer mon exposé*." [229].

Mais, à notre époque, malgré la déclaration d'Huxley sur la valeur du "témoignage des hommes", le Dr Henry More, lui-même, est devenu "un

---

[228] *Genèse*, VI, 4.

[229] Dr More. *Letter to Glanvil*, author of "*Saducismus Triumphatus*".

enthousiaste et un visionnaire : Ces deux épithètes infligées à une même personne en font un *déplorable fou*". [230]

Ce n'est pas de faits que la psychologie a longtemps manqué pour mieux faire comprendre, pour mieux appliquer aux affaires ordinaires et extraordinaires de la vie ses lois mystérieuses. Au contraire, ces faits abondaient. Ce qui manquait c'est des observateurs capables, des analystes compétents pour enregistrer et classer les faits. Le Corps scientifique aurait dû en fournir. Si l'erreur a prévalu, si la superstition a régné pendant des siècles sur la Chrétienté, ce fut le malheur des peuples et la faute de la science. Les générations sont nées et ont passé, chacune d'elles fournissant son contingent de martyrs du courage moral et de la conscience. Cependant la psychologie n'est guère mieux comprise aujourd'hui qu'au temps où la lourde main du Vatican envoyait ces valeureux infortunés au supplice, et flétrissait leur mémoire du stigmate réservé aux hérétiques et aux sorciers.

---

[230] J.S.Y. *Demonologia, or Natural Knowledge Revealed*, 1827, p. 219.

[193]

CHAPITRE V

—

L'AETHER OU LA "LUMIERE ASTRALE"

"Je suis l'esprit qui nie toujours."

Méphistophélès dans Faust.

"Je suis l'esprit de vérité que le monde ne peut recevoir parce qu'il ne Le voit pas, et parce qu'il ne Le connaît pas."

(Évangile selon saint Jean, XIV, 17).

"Des millions de créatures spirituelles parcourent la terre, invisibles pour nous, que nous soyons éveillés ou endormis."

MILTON.

"La simple lumière intellectuelle ne suffit point pour reconnaître ce qui est spirituel. Comme le soleil fait pâlir la flamme, l'esprit éblouit les yeux de l'intelligence humaine."

W. HOWITT.

II y a eu confusion infinie dans les noms désignant une seule et même chose.

Le chaos des anciens, le feu sacré de Zoroastre, *l'Antusbyrum* des Parsis, le feu d'Hermès, le feu de Saint-Elme des anciens Germains, l'éclair de Cybèle, la torche d'Apollon, la flamme sur l'autel de Pan, l'inextinguible feu du temple de l'Acropole et celui de Vesta, la flamme du casque de Pluton, les étincelles brillantes de la coiffure des Dioscures, celles de la tête de Gorgone, le casque de Pallas et le Caducée de Mercure, le πυρ

ἄσβεστος, le Phta ou Ra Égyptien, le *Zeus Cataibatès* (celui qui descend) [231] des Grecs, les langues de feu de la Pentecôte, le buisson ardent de Moïse, la colonne de feu de l'*Exode*, et la "lampe allumée" d'Abraham, le feu éternel du "puits sans fond", les vapeurs de l'oracle de Delphes, la lumière Sidérale des Rose-Croix, l'AKASA des adeptes hindous, la lumière Astrale d'Eliphas Lévi, l'aura nerveuse et **[194]** infinie dans les noms désignant une seule le fluide des magnétiseurs, l'*od* de Reichenbach, le globe de feu ou *chat* météorique de Babinet, le *Psychode* et la force ecténique de Thury, la force psychique de Sergeant Cox et de Crookes, le Magnétisme atmosphérique de quelques naturalistes, le galvanisme et, enfin, l'électricité, sont, simplement, des noms divers s'appliquant à des manifestations différentes, ou effets de la même cause mystérieuse qui pénètre tout, l'*Archeus* ou Αρχαῖος ; des Grecs.

Sir Bulwer Lytton, dans son roman *The Coming Race* la décrit comme le VRIL [232] dont se servent les populations souterraines, et qu'il laisse ses lecteurs considérer comme une fiction. "Ces peuples, dit-il, sont persuadés qu'avec le vril ils sont arrivés à posséder l'unité des agents naturels de l'énergie." Il continue en montrant que Faraday a fait connaître ces agents "sous le nom plus prudent de corrélation", quand il a dit :

> "C'est depuis longtemps pour moi une opinion, presque une conviction, partagée, je crois, par bien d'autres fervents des connaissances naturelles que les diverses formes sous lesquelles les forces de la nature se manifestent ont UNE ORIGINE COMMUNE. En d'autres termes, elles ont une corrélation si directe, elles dépendent si naturellement les unes des autres qu'elles sont pour ainsi dire convertibles entre elles et possèdent, dans leur action, des équivalents de puissance."

Il peut paraître absurde et peu scientifique de comparer le *vril* imaginaire du grand romancier anglais et la force primordiale du non moins grand expérimentateur avec la lumière astrale des cabalistes, et pourtant, c'est la vraie définition de cette force. Les découvertes qui se succèdent confirment cette audacieuse déclaration. Depuis que nous avons

---

[231] Pausanias. *Eliœ*, liv. I, ch. XIV.

[232] Nous craignons que le noble auteur n'ait inventé ses noms si curieux en contractant des mots appartenant aux langues classiques. *Gy* viendrait ainsi de *gune* et *vril* de *virile*.

écrit le début de cette partie du présent ouvrage, plusieurs journaux ont annoncé que M. Edison, l'électricien de Newark, N.J., avait découvert une nouvelle force. Elle semblerait différer beaucoup de l'électricité et du galvanisme sauf dans ses propriétés de conductibilité. Si la chose est démontrée, cette force restera, peut-être, longtemps cachée sous un pseudonyme scientifique. Cependant elle appartiendra tout simplement à la famille nombreuse enfantée, depuis le commencement des âges, par notre cabalistique mère, la *Vierge Astrale*. En fait, l'inventeur prétend que cette force "est aussi distincte, et a des formes aussi précises que la chaleur, le magnétisme ou l'électricité". Le journal, qui publie le premier compte rendu de l'invention, ajoute que "M. Edison estime qu'elle a une certaine relation avec la chaleur mais qu'elle peut aussi être générée par des moyens inconnus, encore ignorés." **[195]**

Une autre découverte, sensationnelle et récente, est la possibilité de supprimer les distances pour la voix humaine grâce *au téléphone*, instrument inventé par le professeur Graham Bell. Cette possibilité fut d'abord suggérée par le petit télégraphe des amoureux. II consistait en deux petits cornets de fer blanc tendus de *parchemin*, reliés par un fil, et permettait de converser d'une manière suivie à cent mètres de distance. Ce jouet est devenu le téléphone qui sera la merveille de notre siècle. On a déjà tenu une longue conversation entre Boston et Cambridgeport : "Chaque mot était entendu distinctement, parfaitement compris et les inflexions des voix, d'après le rapport officiel, étaient reconnaissables." La voix est, pour ainsi dire, prise sur le vif, maintenue par un aimant. *L'onde sonore est transmise par l'électricité agissant à l'unisson de l'aimant et coopérant avec lui. Tout le succès dépend du parfait contrôle des courants électriques et de la puissance de l'aimant* employé avec lequel ils doivent collaborer.

Le journal s'exprime ainsi : "L'invention peut être sommairement décrite. Figurez-vous une sorte de trompette, à l'embouchure de laquelle est tendue une membrane délicate. Quand la voix est émise dans le tube, la membrane s'enfle proportionnellement à la force dont fut animée l'onde sonore. A sa partie extérieure est fixée une feuille de métal qui prend contact avec un électro-aimant dès que la membrane est poussée au dehors. Aimant et courant électrique sont aux ordres de l'opérateur. En vertu d'un principe encore mal défini, le courant électrique transmet l'onde sonore telle qu'elle est émise par la voix dans la trompette et l'auditeur, placé à l'autre extrémité de la ligne, en portant à son oreille une trompette

analogue, entend distinctement chaque mot et saisit immédiatement les inflexions de la voix de son interlocuteur."

Les prodigieuses découvertes actuelles dans le domaine de la nature et les possibilités magiques latentes encore inconnues – surtout si, comme il est fort probable, la force d'Edison et le téléphone de Graham Bell modifient, et peut-être renversent toutes les notions que nous possédons sur les fluides impondérables – n'inciteront-elles pas les personnes portées à contredire nos assertions à mieux attendre pour voir si les nouvelles découvertes les confirment ou les réfutent ?

Seulement, à propos de ces *découvertes*, nous pourrions, peut-être, utilement rappeler à nos lecteurs les allusions nombreuses qu'on peut trouver dans les annales de l'antiquité concernant certain secret que possédaient les prêtres Egyptiens qui, pendant la célébration des mystères, pouvaient, instantanément, communiquer d'un temple à un autre, le premier fût-il à Thèbes et le second à l'autre extrémité du pays. Les légendes attribuent **[196]** ce pouvoir, naturellement, aux "tribus invisibles de l'air qui portent des messages aux mortels. L'auteur de *l'Homme Pré-Adamique* cite un exemple qui, donné simplement de sa propre autorité, doit être pris pour ce qu'il vaut. D'autant plus que l'écrivain semble ne pas savoir positivement si l'histoire est empruntée à Macrin ou à un autre écrivain. Pendant son séjour en Egypte, il dit avoir découvert la preuve "qu'une des Cléopâtres (?) transmit des nouvelles, par un fil métallique, à toutes les villes, depuis Héliopolis jusqu'à Eléphantine, sur le Haut-Nil" [233].

II n'y a pas si longtemps que le professeur Tyndall nous a introduits dans un monde nouveau, peuplé de formes aériennes de la plus exquise beauté.

> "La découverte consiste, dit-il, à soumettre les vapeurs de liquides volatils à l'action de la lumière concentrée du soleil ou de la lumière électrique." Les vapeurs de certains nitrates, d'iodures et d'acides sont soumises à l'action de la lumière, *dans un tube à essais* posé horizontalement et placé de façon à ce que coïncident l'axe du tube et celui des rayons parallèles de la lampe. Les vapeurs forment des nuages de teintes somptueuses.

---

[233] P.B. Randolph. *Pre-Adamite* Man, p. 48.

> Elles prennent la forme de vases, de fioles, de cônes par faisceaux de six ou plus, de coquilles, de tulipes, de roses, de tournesols, de feuilles et de rosaces. "Une fois, nous dit Tyndall, le bourgeon de nuages prit rapidement la forme d'une tête de serpent. Une gueule se dessina et un filet nuageux se forma, figurant la langue." Enfin, pour clore la liste des merveilles, "il prit la forme d'un poisson, avec ses yeux, ses branchies et ses nageoires. Symétrie complète, la ressemblance était parfaite ! *Pas une écaille, pas une marque, pas un signe n'existait sur une des faces de son corps qui ne fût exactement reproduite sur l'autre.*"

Ces phénomènes peuvent peut-être s'expliquer en partie par l'action mécanique d'un rayon lumineux comme M. Crookes l'a démontré dernièrement. On peut supposer, par exemple, que les rayons forment un axe horizontal autour duquel les molécules des vapeurs en mouvement se rassemblent en forme de globes et de fuseaux. Mais comment expliquer le poisson, la tête de serpent, les fleurs de diverses variétés, les coquilles ? Cela semble offrir à la science un problème aussi embarrassant que le chat météorique de Babinet. Tyndall, que nous sachions, n'a pas risqué, à propos de son phénomène extraordinaire, une explication aussi absurde que celle du savant français. **[197]**

Ceux qui n'ont point étudié cette question seront surpris de voir combien on en savait déjà, dans les temps anciens, sur ce principe subtil qui pénètre tout et qu'on a baptisé récemment L'ÉTHER UNIVERSEL.

Avant d'aller plus loin, nous voudrions, encore une fois, formuler en deux propositions catégoriques, ce que nous avons seulement indiqué jusqu'à présent. Pour les anciens théurgistes ces propositions étaient des lois démontrées.

I. Les prétendus miracles, à commencer par ceux de Moïse pour finir par ceux de Cagliostro, quand ils sont authentiques, sont, comme l'insinue fort justement de Gasparin dans son ouvrage sur les phénomènes, parfaitement conformes à la loi naturelle, donc pas des miracles. L'électricité et le magnétisme ont été, incontestablement, mis en œuvre pour la production de quelques-uns de ces prodiges. Aujourd'hui, comme autrefois, tout être

sensitif les emploie ; il se sert *inconsciemment* de ces forces, en vertu de la nature spéciale de son organisme qui sert de conducteur à certains de ces fluides impondérables encore si imparfaitement connus de la science. Cette force est la mère féconde d'innombrables attributs et de propriétés dont beaucoup, la plupart même, sont encore inconnus de la physique moderne.

II. Les phénomènes de la magie naturelle, tels qu'on les voit au Siam, en Inde, en Egypte et dans d'autres contrées d'Orient, n'ont aucun rapport avec la prestidigitation. La première est un effet absolument physique dû à l'action de forces naturelles occultes ; la seconde est simplement un résultat trompeur produit par d'adroites manifestations et avec l'aide de compères [234].

Les thaumaturges de tous les temps, de toutes les écoles, de tous les pays, opéraient leurs merveilles parce qu'ils connaissaient parfaitement les ondes impondérables – dans leurs effets – mais parfaitement tangibles de la lumière astrale. Ils en dirigeaient les courants et les guidaient par leur force de volonté. Les prodiges étaient de nature à la fois physique et psychologique ; ceux-là étant des effets sur des objets matériels, ceux-ci étant les phénomènes mentaux de Mesurer et ses successeurs. Cette dernière classe est, de nos jours, représentée par deux hommes illustres : **[198]** Du Potet et Regazzoni dont les pouvoirs merveilleux ont été attestés en France et ailleurs. Le magnétisme est la branche la plus importante de la magie. Ses phénomènes sont les effets de l'agent universel sous-jacent à toute magie et qui, à toutes les époques, a produit les prétendus miracles.

Les anciens le nommaient *Chaos*, Platon et les Pythagoriciens l'appelaient *l'Ame du Monde*. D'après les Hindous, la Divinité, sous forme d'Ether, pénètre toutes choses. C'est le Fluide invisible mais tangible, comme nous l'avons déjà dit. Parmi les autres noms de ce Protée universel que de Mirville, par dérision, croit devoir appeler "le nuageux Tout

---

[234] Ici, du moins, nous sommes en terre ferme. Le témoignage de M. Crookes confirme nos assertions. Il dit, page 84 de sa brochure *Phenomenal Spiritualism :* "Les centaines de faits que je suis prêt à attester, ont été produits dans ma maison, à des heures que j'avais moi-même fixées, dans des conditions qui excluaient l'emploi de l'instrument même le plus rudimentaire. Malgré leur habileté, les Robert-Houdin, les Bosco, les Anderson seraient incapables de les imiter même avec les moyens mécaniques ou physiques, toutes les ressources d'un appareillage compliqué et des années de pratique."

Puissant", nous trouvons ceux de "feu vivant"[235] que lui attribuent les théurgistes, "Esprit de lumière"et de Magnès. Ce dernier mot indique ses propriétés magnétiques et montre sa nature magique. Car, ainsi que le dit, avec raison, un de ses détracteurs μάγος et μάγνης, sont deux branches issues du même tronc et produisant les mêmes effets.

Magnétisme est un mot pour l'origine duquel il faut remonter à une époque incroyablement ancienne. La pierre dite d'aimant tirerait son nom, au dire de bien des gens, de Magnésia, ville de Thessalie, aux environs de laquelle on trouverait ces pierres en quantité. Nous croyons cependant que l'opinion des Hermétistes est la bonne. Le mot *Mag, Magus* est dérivé du mot sanscrit *Mahaji*, *le grand, le sage* (l'oint de la sagesse divine). "Eumolpus est le fondateur *mythique des Eumolpides* (prêtres) qui faisaient remonter leur sagesse à l'Intelligence Divine"[236]. Les diverses cosmogonies montrent que l'Ame Universelle Archaïque était considérée par tous les peuples, comme le "mental" du Démiurge Créateur, la *Sophia* des gnostiques ou le *Saint-Esprit, en tant que principe femelle*. Comme les Mages tiraient de là leur nom, la pierre magnésienne ou Magnès (aimant) fut ainsi nommée en leur honneur, car ils furent les premiers à en découvrir les propriétés. Leurs temples étaient disséminés partout dans le pays et, dans le nombre, il y avait des temples d'Hercule[237]. Il en résulta que lorsqu'on sut **[199]** que les prêtres se servaient de cette pierre pour des fins guérisseuses et magiques, on lui donna le nom de pierre de magnésie ou d'Hercule. Socrate, qui en parle, dit : "Euripide l'appelle pierre de Magnésie. Mais le peuple la nomme Héracléenne[238]". C'est le pays et la pierre qui reçurent leur nom des Mages et non point les Mages qui furent nommés d'après le premier ou la seconde. Pline nous apprend que, chez les Romains, l'anneau nuptial était magnétisé par les prêtres avant la

---

[235] Dans cette appellation nous pouvons découvrir le sens de certaine phrase embarrassante du Zend-Avesta : "le feu donne la connaissance de l'avenir, la science et l'aisance de parole" car il développe une éloquence extraordinaire chez certains sensitifs.

[236] Dunlap. *Musah, His mysteries*, p. III.

[237] "Hercule était connu comme le roi des Musiens", dit Schwab, II, 44 ; et Musien était la fête "de l'Esprit et de la matière", Adonis et Vénus, Bacchus et Cérès. (Voir Dunlap. *Mystery of Adonis*, p. 95.) Dunlap montre, sur l'autorité de Julien et d'Anthon (67) qu'Esculape "le Sauveur de tout" est identique à Phta (l'Intelligent Créateur, la Sagesse Divine) et avec Apollon, Baal, Adonis et Hercule (*ibid*., p. 93) Phta est l' "Anima Mundi", l'Ame Universelle de Platon, le Saint-Esprit des Egyptiens et la Lumière astrale des Cabalistes. Cependant, Michelet considère l'Hercule grec comme un autre personnage, l'adversaire des orgies bachiques et des sacrifices humains qui les accompagnaient.

[238] Platon. *Ion* (Burgess), vol. IV, p. 294.

cérémonie. Les anciens historiens païens avaient soin de garder le silence sur certains Mystères des "sages" (Magi) et Pausanias dit qu'il fut averti dans un songe de ne pas révéler les rites sacrés du temple de Déméter et Perséphone à Athènes [239].

La science moderne, après avoir vainement nié le magnétisme animal, s'est vue forcée de l'accepter comme un fait. C'est, maintenant, reconnu comme une propriété de l'organisme humain et animal ; quant à son influence psychologique et occulte, les Académies luttent contre elle, à notre époque, avec plus d'acharnement que jamais. II faut d'autant plus le regretter et s'en étonner que les représentants des "sciences exactes" ne peuvent nous expliquer la mystérieuse et indiscutable puissance contenue dans un simple aimant, et ne nous offrent même pas un semblant d'hypothèse raisonnable. Nous commençons à trouver des preuves quotidiennes montrant que cette force était la base des mystères théurgiques ; peut-être pourrait-on, expliquer ainsi les facultés occultes des thaumaturges anciens et modernes de même qu'un grand nombre de leurs exploits les plus étonnants. Tels furent les dons transmis par Jésus à quelques-uns de ses disciples. Lorsqu'il opérait ses guérisons miraculeuses, le Nazaréen sentait qu'un *pouvoir* émanait de lui. Socrate, dans son dialogue avec Théagès [240] lui parle de son dieu familier (son démon), et du pouvoir qu'il avait de communiquer sa sagesse (celle de Socrate) à ses disciples ou d'empêcher les personnes avec lesquelles il frayait d'en profiter. A l'appui de ses paroles, Socrate cite l'exemple suivant : "Je vous dirai, Socrate (c'est Aristide qui parle) une chose incroyable. Mais, par les dieux ! Elle est vraie. J'ai eu grand profit à te fréquenter même si je n'habitais que la même maison sans être dans la même chambre. Le bénéfice était bien plus grand quand nous étions dans *la même chambre*... surtout lorsque *je te regardais*... Mais où le profit était le plus grand, c'est quand j'étais assis près de toi et te *touchais*." **[200]**

C'est le magnétisme moderne, le mesmérisme de du Potet et d'autres maîtres. Lorsqu'ils ont soumis une personne à leur influence *fluidique*, ils peuvent lui communiquer toutes leurs pensées, même à distance et contraindre leur sujet, par une force irrésistible, à obéir à leurs ordres mentaux. Mais combien mieux les anciens philosophes connaissaient-ils

---

[239] Platon. *Attic*., I, XIV.

[240] Platon. *Théagès*. Cicéron rend le mot δαιμονίον par *quiddam diuinum*, quelque chose de divin, non quelque chose de personnel.

cette force psychique. Nous pouvons glaner des renseignements aux sources antiques. Pythagore enseignait à ses disciples que Dieu est le Mental universel répandu en toutes choses, que ce mental, par la seule vertu de son identité universelle, pouvait être communiqué d'un objet à un autre et qu'on pouvait lui faire créer toutes choses par la seule puissance de la volonté humaine. Chez les anciens Grecs *Kurios* était le Mental Dieu (Νοὺς). "Or Koros (Kurios) signifie la nature pure et sans mélange de l'Intellect Sagesse", dit Platon [241]. Kurios, c'est Mercure, la Sagesse Divine et "Mercure c'est Sol" (Soleil) [242] de qui Thaut-Hermès reçut cette divine sagesse qu'à son tour il transmit au monde dans ses livres.

Hercule est aussi le Soleil, l'entrepôt céleste du magnétisme universel [243], ou, plutôt, Hercule est la lumière magnétique qui s'étant ouvert une voie, par "l'œil ouvert du ciel" passe dans les régions de notre planète et devient ainsi le "Créateur". Hercule traverse les douze travaux, le vaillant Titan ! Il est appelé "le Père de Tout", "né de lui-même" (*Autophnès* [244]. Hercule, le Soleil est tué par le Diable, Typhon [245]. Il en est de même d'Osiris, père et frère d'Horus et qui lui est aussi identique. Rappelons-nous que l'aimant était appelé "l'os d'Horus" et le fer "l'os de Typhon". On l'appelle Hercule *Invictus* mais seulement lorsqu'il descend au Hadès [246] le jardin souterrain), cueille "les pommes d'or"de "l'arbre de vie", et tue le dragon. Le pouvoir Titanique brut, "doublure" de chaque dieu solaire, oppose sa force de matière aveugle à l'esprit magnétique divin qui s'efforce d'harmoniser **[201]** toutes choses dans la nature. Tous les dieux solaires avec leur symbole, le soleil visible, ne sont les créateurs que de la nature physique. La nature *spirituelle* est l'œuvre du Dieu Très-Haut,

---

[241] *Cratyle*, p. 79.

[242] *Arnobius*, VI, XII.

[243] Ainsi que nous le ferons voir dans les chapitres suivants le soleil n'était pas considéré par les anciens comme la cause directe de la lumière et de la chaleur, mais seulement comme un agent de cette cause, au travers duquel la lumière passait pour se diriger vers notre sphère. Aussi était-il toujours nommé par les Egyptiens l' Œil d'Osiris qui lui-même était le *Logos*, le Premier-Né, ou la lumière manifestée au monde, lumière "qui est le mental et le divin intellect du Caché". C'est seulement la lumière que nous connaissons qui est le Demiurge, le *Créateur* de notre planète et de tout ce qui s'y rapporte. Les dieux solaires n'ont rien à faire avec les univers visibles ou invisibles semés dans 1'espace. L'idée est très clairement exprimée dans les "Livres d'Hermès".

[244] *Orphic Hymn* XII ; Hermann ; Dunlap. Musah His Mysteries, p. 91.

[245] Movers, 525. Dunlap. *Mysteries of Adonis*, 94.

[246] Preller, II 153. Origine évidente du dogme chrétien : descente du Christ dans l'enfer et défaite de Satan.

SOLEIL Caché, Central, Spirituel, et de son Demiurge le Mental Divin de Platon et la Divine Sagesse d'Hermès Trismégiste [247], la sagesse émanant d'Oulom ou Kronos.

> "Après la distribution du Feu pur, dans les Mystères de Samothrace, une vie nouvelle commençait [248]". C'est à cette "nouvelle naissance" que Jésus fait allusion dans sa conversation nocturne avec Nicodème. "Initiés dans les plus sacrés de tous les Mystères, étant nous-mêmes purs..., nous devenons justes et saints avec sagesse [249]". "Il *souffla* sur eux et leur dit : "Recevez le Saint-Pneuma [250]". Et ce simple acte de puissance de la volonté suffisait pour communiquer le don de prophétie dans sa forme la plus noble et la plus parfaite si l'initiateur et l'initié en étaient dignes". Railler ce don même sous son aspect actuel, dit le Rév. J.-B. Gross, l'assimiler au rejeton corrompu, aux traces attardées d'un siècle d'ignorance et de superstition, le condamner d'emblée, comme indigne de tout examen sérieux, serait aussi injuste qu'antiphilosophique. Ecarter le voile qui dérobe l'avenir à nos yeux, on l'a tenté à tous les âges du monde. Aussi cette tendance à fouiller dans les arcanes du temps, considérée comme une des facultés du mental humain, nous arrive avec encouragement sous la sanction de Dieu... Zwingli, le réformateur suisse, montrait la largeur de sa foi en la providence de l'Etre Suprême par sa doctrine sans exclusivité d'après laquelle le Saint-Esprit n'était pas complètement exclu de la partie la plus méritante du monde païen. Admettant qu'il en soit ainsi, il nous serait difficile d'imaginer une raison plausible

---

[247] Ce fait important explique admirablement le polythéisme grossier des masses et la conception du Dieu *Un*, conception raffinée et hautement philosophique, enseignée seulement dans les sanctuaires des temples "païens".

[248] Anthon. *Cabeiria.*

[249] Platon. *Phœdre*, traduction Gary.

[250] Saint Jean, XX, 22.

pour contester à un païen, favorisé de la sorte, l'aptitude à la vraie prophétie [251]".

Or quelle est cette substance mystique primordiale ? Dans le livre de la Genèse, au commencement du premier chapitre, elle est désignée par : "la surface des eaux" qu'on dit fécondée par "l'Esprit de Dieu". Job, au chapitre XXVI, 5, dit que "les choses mortes sont formées de ce qui est sous les eaux et de leurs habitants". Dans le texte original, au lieu de "choses mortes", il est écrit *Rephaim* morts (géants ou puissants hommes primitifs.) C'est d'eux que "l'Evolution" pourra, quelque jour, faire descendre **[202]** notre race actuelle. Dans la mythologie égyptienne, Kneph, le Dieu Eternel *non révélé*, est représenté par un serpent, emblème de l'éternité, enroulé autour d'une urne remplie d'eau au-dessus de laquelle il lève la tête pour la couver de son souffle. Dans ce cas, le serpent est l'Agathodaimon, le bon esprit ; dans son aspect opposé, il est le Kakodaimon, le mauvais esprit. Dans les *Eddas* Scandinaves, la rosée de miel, nourriture des dieux et des abeilles d'Yggdrasill actives et créatrices, tombe pendant la nuit, alors que l'atmosphère est imprégnée d'humidité. Dans les mythologies du Nord, en tant que principe passif de la création, elle est le type de la création de l'Univers, *tiré de l'eau*. Cette rosée est la lumière astrale dans une de ses combinaisons et elle possède des propriétés créatrices aussi bien que destructrices. Dans la légende Chaldéenne de Bérose, Oænnes ou Dagon, l'homme poisson, instruisant le peuple, montre le monde enfant créé de *l'eau* et tous les êtres issus de cette *matière première*. Moïse enseigne que la terre et l'eau peuvent seules produire une âme vivante et nous lisons dans les Ecritures que les plantes ne pouvaient croître avant que l'Eternel n'eût fait *pleuvoir* sur la terre. Dans le *Popol-Vuh* Mexicain, l'homme est créé de la *boue* ou terre glaise tirée de dessous l'eau. Brahma a créé Lomus, le grand Mouni (ou premier homme) assis sur sa feuille de lotus, mais seulement après avoir appelé à l'être les *esprits* qui jouissaient ainsi, parmi les mortels, d'une priorité d'existence et il le forma d'eau, d'air et de terre. Les alchimistes prétendent que la terre primordiale ou pré-adamique, lorsqu'elle est réduite à sa substance primitive, est, dans son *deuxième stade* de transformation, comme de l'eau claire, le premier degré étant l'alkahest [252] proprement dit. Cette substance primordiale est

---

[251] *Heathen Religion*, 104.

[252] Alkahest, mot que Paracelse employa le premier pour désigner le menstruum ou dissolvant universel, celui qui est capable de réduire toutes choses.

dite contenir l'essence de tout ce qui contribue à former l'homme. Elle n'a pas seulement tous les éléments de son être physique, mais même "le souffle de vie" à l'état latent et tout prêt à s'éveiller. Cela lui vient de "l'incubation" de l'Esprit de Dieu sur la surface des eaux, le chaos ; de fait, cette substance est le chaos lui-même. De là Paracelse se disait capable de faire ses "homunculi" ; et voilà pourquoi Thalès, le grand philosophe naturel, soutenait que l'eau était le principe de toutes choses dans la nature. Qu'est-ce que le Chaos primordial sinon l'Æther ? L'éther moderne, non pas tel qu'il est admis par nos savants modernes, mais tel qu'il *était* défini par les anciens philosophes, longtemps avant Moïse, l'Ether avec toutes ses propriétés mystérieuses et occultes, contenant en lui-même le germe de la création universelle, **[203]** l'Ether, la vierge céleste, la mère spirituelle de toute forme et de tout être, du sein de laquelle, aussitôt qu'elle est couvée par l'Esprit Divin, sont appelées à l'existence la Matière et la Vie, la Force et l'Action. L'électricité, le magnétisme, la chaleur, la lumière et l'affinité chimique sont si peu compris encore que des faits nouveaux élargissent constamment le cercle de notre savoir. Qui peut dire où finit la puissance de ce géant protéen, l'Ether ; ou nous faire connaître sa mystérieuse origine ? En posant cette question, nous avons en vue ceux qui nient l'esprit qui travaille dans l'Ether et en fait évoluer toutes les formes visibles ?

Il est facile de prouver que les légendes cosmogoniques répandues dans le monde entier sont fondées sur les connaissances que les anciens avaient de ces sciences qui aujourd'hui se sont alliées pour appuyer la doctrine de l'évolution ; de nouvelles recherches prouveront peut-être qu'ils étaient bien mieux au courant de l'évolution qu'on ne l'est aujourd'hui, au double point de vue physique et spirituel. Pour les philosophes anciens, l'évolution était un théorème universel, une doctrine *d'ensemble*, un principe bien établi : nos évolutionnistes modernes ne peuvent, en somme, nous offrir que des théories spéculatives avec des théorèmes limités à des *particularités* quand ils ne sont pas complètement *négatifs*. C'est en vain que les représentants de notre sagesse moderne cherchent à clore le débat et prétendent que la question est réglée, uniquement parce que l'obscure phraséologie du récit mosaïque se heurte à l'exégèse précise de la "science exacte."

Un fait, au moins, est démontré : il n'est point de fragment cosmogonique, à quelque nation qu'il appartienne, qui, par son allégorie universelle de l'eau et de l'esprit planant sur elle, n'apporte la preuve que,

pas plus que nos physiciens modernes, aucune cosmogonie n'a jamais prétendu faire sortir l'univers du néant. Toutes les légendes débutent par cette période où les vapeurs naissantes et l'obscurité cimmérienne planent au-dessus d'une masse fluidique prête à commencer le voyage au premier souffle de Celui qui est le Non Révélé. Toutes Le sentent si elles ne Le voient pas. Leurs intuitions spirituelles n'étaient point aussi obscurcies que les nôtres le sont aujourd'hui par les sophismes subtils des siècles qui ont précédé le nôtre. Si les anciens parlaient moins de l'époque silurienne se développant lentement et se transformant en époque mammalienne, et, si la période Cenozoïque est seulement indiquée dans quelques allégories relatives à l'homme primitif, l'Adam de *notre* race, cela ne prouve pas que leurs "sages" et maîtres ne connussent point aussi bien que nous ces périodes et leur succession. Au temps de Démocrite et d'Aristote le Cycle était déjà entré dans la courbe descendante de sa marche. **[204]**

Si ces deux philosophes ont si bien su discuter la théorie atomique et suivre l'atome jusqu'à son *point* de départ physique ou matériel, leurs devanciers peuvent être allés encore plus loin et reculer la genèse bien au-delà de la limite où Tyndall et d'autres semblent cloués sur place, n'osant pas franchir la ligne qui les sépare de "l'Incompréhensible". *Les arts perdus* prouvent surabondamment que les découvertes des anciens en physiographie sont aujourd'hui mis en doute à cause des écrits peu satisfaisants de leurs physiciens et de leurs naturalistes ; Par contre, leur connaissance pratique de la phytochimie et de la minéralogie dépassait la nôtre et de beaucoup.

En outre, ils pouvaient connaître parfaitement l'histoire physique de notre globe sans communiquer leur savoir aux masses ignorantes dans cette période des mythes religieux.

Ce n'est donc point uniquement des livres mosaïques que nous entendons tirer la preuve de notre argumentation ultérieure. Les anciens Juifs avaient puisé toutes leurs connaissances, religieuses et profanes, chez les peuples auxquels ils avaient été mêlés dès les âges les plus reculés. Même la plus ancienne de toutes les sciences, leur "doctrine secrète" cabalistique peut être suivie dans chacun de ses détails jusqu'à la source primitive, c'est-à-dire la Haute-Inde ou le Turkestan, longtemps avant l'époque où les nations Aryenne et Sémitique se sont séparées. Le roi Salomon, resté fameux pour son savoir magique tenait ses connaissances

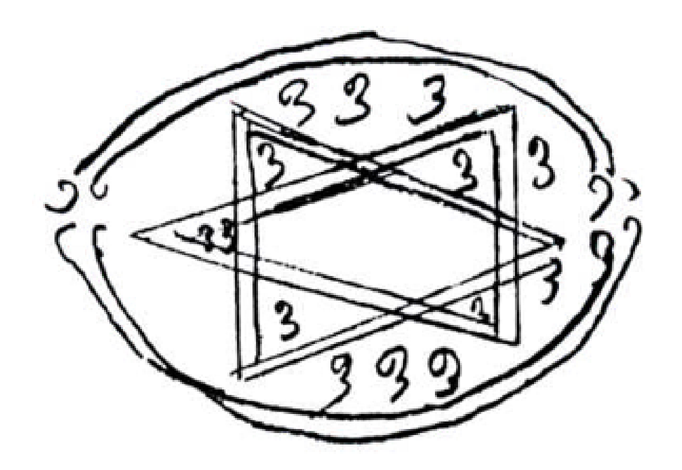
secrètes de l'Inde par Hiram, roi d'Ophir, et peut-être de Saba [253]. Son anneau, généralement connus sous le nom de "sceau de Salomon", si célèbre pour son pouvoir sur les divers génies et démons, d'après toutes les légendes populaires, est également d'origine Hindoue. Le Révérend Samuel Mateer, de la Société des missions de Londres, déclare être en possession d'un volume manuscrit très ancien traitant d'incantations magiques et de sortilèges en langage Malayâlim et donnant des indications pour produire une grande variété de phénomènes. Cette mention se trouve dans un écrit où le Révérend traite des prétentions et de l'habileté abominable des "adorateurs du diable" à Travancore. Comme de raison, il ajoute que "parmi ces incantations, beaucoup sont effrayantes de malignité et d'obscénité". Il donne dans son travail le fac-similé de quelques amulettes portant des figures magiques et des dessins. Dans le nombre nous en trouvons un avec la légende suivante : "Pour faire disparaître le tremblement qui résulte de la possession démoniaque, tracez cette figure sur une plante ayant un jus laiteux et traversez là d'un clou : le tremblement cessera. [254]" **[205]** Cette figure représente le sceau exact de Salomon ou le double triangle des Cabalistes. Les Hindous l'ont-ils pris du Cabaliste juif ou ce dernier de l'Inde, par héritage de son roi, le grand Cabaliste, le sage Salomon ? [255]

---

[253] Josèphe. *Antiquités* vol. VIII, c. 2, 5.

[254] *The Land of Charity*, p. 210.

[255] Certains "adeptes" ne sont point d'accord avec les disciples de la pure Cabale Juive. Ils disent que la "doctrine secrète" est originaire de l'Inde d'où elle fut apportée en Chaldée et d'où elle passa postérieurement aux mains des "Tanaïm" Hébreux. Ces prétentions sont singulièrement corroborées par les recherches des missionnaires chrétiens. Sans l'avoir voulu, ces pieux et savants voyageurs sont venus à notre aide. Le Dr Caldwell dans sa *Grammaire comparée des langues dravidiennes*, p. 66 et le Dr Mateer, dans sa *Land of Charity*, p. 83, confirment pleinement nos assertions à savoir que le "sage" roi Salomon avait puisé toutes ses connaissances cabalistiques dans l'Inde comme le montre bien la figure magique ci-dessus reproduite. Le baobab, n'est pas, semble-t-il, un arbre originaire de l'Inde mais appartient au sol d'Afrique. On le trouve seulement dans plusieurs anciens centres de commerce étranger (à Travancore). Or le Dr Caldwell, missionnaire, se propose de prouver que des spécimens très anciens de cet arbre énorme pourraient bien "pour autant que nous sachions, ajoute-t-il, avoir été introduits dans l'Inde et plantés par des serviteurs du roi Salomon". La seconde preuve est plus concluante encore. Le Dr Mateer, dans son chapitre sur l'histoire naturelle de Travancore, dit : "Il y a un fait curieux relatif au nom de cet oiseau (le paon), fait qui jette un certain jour sur l'histoire des Ecritures. Le roi Salomon envoya sa flotte à Tharsis d'où elle revint trois ans après, rapportant de l'or, de l'argent, de l'ivoire, des singes et des paons (*Les Rois*, X, 22). Le mot employé par la Bible pour désigner le paon et le mot *tukki*. Comme naturellement, les Juifs n'avaient point de mot pour désigner le paon, avant qu'il eût été importé en Judée par le roi Salomon, il n'est pas douteux que ce mot *tukki* est simplement le vieux mot Tamil *toki*, qui désigne le paon. Le singe est également appelé, en hébreu, *Koph* : le mot indien est *Kaphi* : Nous avons vu que l'ivoire est abondant dans l'Inde méridionale. L'or est très commun dans les rivières de la Côte



Mais laissons cette discussion oiseuse pour continuer notre étude plus intéressante, sur la lumière astrale et ses propriétés inconnues. **[206]**

En admettant, donc, que cet agent mythique est l'Ether, examinons ce que la science sait à son sujet.

Relativement aux divers effets des différents rayons solaires, Robert Hunt, F.R.S., dans ses *Researches on Light in its chemical Relations*, fait les réflexions suivantes :

> "Les rayons qui donnent *le plus* de lumière, les rayons jaunes et orangés, ne produisent aucun changement de couleur dans le chlorure d'argent, "tandis que" les rayons qui ont *le moins* de pouvoir éclairant, les bleus et les violets, produisent le plus grand changement et dans un temps extrêmement court... Les verres jaunes arrêtent à peine n'importe quelle lumière, les verres bleus, au contraire, peuvent être foncés au point de n'en laisser filtrer que très peu".

Et nous voyons, cependant, sous l'action des rayons *bleus* la vie animale et végétale se développer d'une façon désordonnée tandis que, sous l'action des rayons jaunes, elle est proportionnellement arrêtée. On ne peut expliquer cela d'une manière satisfaisante si ce n'est par l'hypothèse que les vies animale et végétale sont des phénomènes électromagnétiques

---

Occidentale. Par conséquent, le pays de Tharsis dont il s'agit était, indubitablement, la Côte Occidentale de l'Inde et les navires de Salomon étaient des navires qui faisaient le voyage des Indes". Nous pouvons de ces faits tirer encore une conclusion ; outre "l'or, l'argent, les singes et les paons", le roi Salomon et son ami Hiram, si célèbres en la Franc-Maçonnerie, obtinrent leur "magie" et leur "sagesse" de l'Inde.

différemment modifiés mais dont les principes fondamentaux sont encore inconnus.

M. Hunt estime que la théorie ondulatoire n'explique pas les résultats de ses expériences. Sir David Brewster, dans son *Traité d'optique* montre que "les couleurs de la vie végétale proviennent... d'une attraction spécifique que les particules de ces corps exercent sur les différents rayons lumineux". "C'est, dit-il, par la lumière du soleil que les sucs colorés des plantes sont élaborés, que les couleurs des corps sont modifiées..., etc...) Il remarque "qu'il est difficile d'admettre que ces effets soient produits par la simple vibration d'un milieu éthéré". Alors, dit-il, il se voit *forcé* "par des faits de cet ordre, de raisonner comme si la lumière était *matérielle*. (?)" Le professeur Josias P. Cooke de l'Université d'Harward, dit qu'il ne "peut être d'accord avec ceux qui considèrent la théorie des ondes lumineuses comme un principe scientifiquement établi [256]." La doctrine d'Herschell, veut que l'intensité de la lumière, par suite de chaque ondulation "soit en raison inverse du carré de la distance du corps lumineux". Si elle est exacte, elle porte une grave atteinte, pour ne pas dire le coup mortel à la théorie ondulatoire. Les expériences réitérées à l'aide de photomètres, ont prouvé qu'il avait raison mais, bien qu'un doute très accentué commence à percer, la théorie ondulatoire est encore debout.

Puisque le général Pleasanton, de Philadelphie, a entrepris de combattre cette hypothèse antipythagoricienne et qu'il y a **[207]** consacré tout un volume, nous ne pouvons mieux faire que de renvoyer le lecteur à son récent ouvrage sur le *Rayon bleu*, etc... Nous laissons la théorie de Thomas Young qui, d'après Tyndall, "a placé la théorie ondulatoire de la lumière sur une base inébranlable", soutenir sa thèse, si elle le peut, avec l'expérimentateur de Philadelphie.

Eliphas Lévi, le magicien moderne, décrit la lumière astrale dans la phrase suivante : "Nous avons dit que, pour acquérir la puissance magique, deux choses sont nécessaires : dégager sa volonté de toute servitude et l'exercer en la contrôlant."

> "La volonté souveraine est représentée dans nos symboles par la femme qui écrase la tête du serpent et par l'ange radieux qui terrasse le dragon qu'il tient sous

---

[256] Cooke. *New Chemistry*, p. 22.

> son pied et sous son glaive. Le grand agent magique, le double courant de lumière, le *feu* vivant et astral de la terre a été représenté, dans les anciennes théogonies, par le serpent à tête de taureau, de bélier ou de chien. C'est le double serpent du *Caducée*, c'est le vieux serpent de la Genèse, mais c'est aussi le *Serpent d'airain de Moïse*, enroulé autour du *tau*, c'est-à-dire le *lingha* générateur. C'est aussi le bouc des sorcières du Sabbat et le Baphomet des Templiers, c'est le *Hylé* des gnostiques, c'est la double queue du serpent qui forme les pattes du coq solaire de l'abraxas et, enfin, c'est le Diable de M. Eudes de Mirville. Mais c'est réellement la force aveugle que les âmes doivent conquérir pour se libérer elles-mêmes des liens de la terre car si leur volonté ne les délivre pas "de *cette fatale attraction*, elles seront entraînées dans le courant par la force qui les a produites et *elles retourneront au feu central et éternel.*"

Cette image en langue cabalistique, malgré son étrange phraséologie, est précisément celle qu'employa Jésus dont la pensée ne pouvait avoir qu'une signification possible : celle que lui attribuèrent les Gnostiques et les Cabalistes. Plus tard, les théologiens chrétiens l'ont interprétée différemment et, pour eux, elle est devenue la doctrine de l'Enfer. Mais littéralement elle veut dire tout simplement ce qu'elle dit – la lumière astrale, le générateur et destructeur de toutes formes.

"Toutes les opérations magiques, continue Lévi, ont pour but de nous libérer des étreintes de l'Ancien Serpent ; nous visons ensuite à lui mettre le pied sur la tête et à le faire agir selon la volonté de l'opérateur. Dans le mythe évangélique, le Serpent dit : "Je te donnerai tous les royaumes de la terre si tu veux te prosterner et m'adorer." L'initié devra lui répondre : "Je ne m'agenouillerai point mais, toi, tu te prosterneras à mes pieds ; tu ne me donneras rien mais je me servirai de toi et je prendrai ce que je voudrai. *Car je suis ton maître et ton Seigneur* !" Tel **[208]** est le vrai sens de la réponse ambiguë faite par Jésus au tentateur... Le Diable n'est donc pas une Entité, c'est une force vagabonde, comme son nom l'indique. Un *courant odique ou magnétique*, formé par une chaîne (un cercle) de volontés pernicieuses, doit créer ce mauvais esprit que l'évangile nomme *Légion* et qui force un troupeau de pourceaux à se jeter dans la mer. Encore une allégorie évangélique montrant combien les natures basses et

viles peuvent être entraînées par les forces aveugles que l'erreur et le péché mettent en mouvement." [257]

Dans son important ouvrage sur les manifestations mystiques de la nature humaine, le naturaliste et philosophe allemand Maximilien Perty, a consacré un chapitre entier *aux formes Modernes de la Magie*. Nous lisons dans sa préface : "Les manifestations de la vie magique reposent, en partie, sur un ordre de choses tout autre que celui de la nature avec lequel nous sommes familiers, et qui comporte les idées de temps, d'espace et de causalité. Les possibilités d'expérimentation sont faibles, les manifestations en effet, ne peuvent être provoquées à volonté ; on ne peut que les suivre et les étudier avec soin partout où elles ont lieu en notre présence. Nous ne pouvons que les grouper par analogie sous certaines rubriques distinctes pour être mieux à même d'en déduire les principes généraux et les lois". Ainsi, pour le professeur Perty, qui appartient évidemment à l'école de Schopenhauer, la possibilité et le *caractère naturel des phénomènes* qui ont eu lieu en présence de Kavindasami, le fakir, et qui sont décrits par l'Orientaliste Louis Jacolliot, sont pleinement démontrés de ce fait. Le fakir était un homme qui, grâce à l'entier assujettissement de la matière de son organisme corporel avait atteint cet état de purification dans lequel l'esprit est presque entièrement libéré de sa prison [258], et peut produire des merveilles. Sa *volonté*, que dis-je, un simple désir de sa part devient une force créatrice, et il peut commander aux éléments et aux puissances de la nature. Son corps n'est plus un obstacle pour lui ; aussi peut-il converser "d'esprit à esprit, de souffle à souffle". Sous ses mains étendues, une graine qu'il n'a jamais vue germera instantanément pénétrera dans le sol et ses bourgeons sortiront. Cette graine, Jacolliot l'avait prise au hasard dans un sac, parmi beaucoup d'autres d'une grande variété, il l'avait semée lui-même, dans un pot, après l'avoir marquée. Se **[209]** développant en moins de deux heures, la plante acquit une grosseur et une taille qui, dans des circonstances ordinaires, eussent exigé des semaines et des mois. Elle poussa, miraculeusement, à

---

[257] Eliphas Lévi. *Dogme et Rituel de la Haute Magie.*

[258] Platon fait allusion à une cérémonie pratiquée dans les Mystères au cours de cette cérémonie, on enseignait aux néophytes que les hommes sont *dans cette vie*, dans une sorte de prison et enseignait *comment s'en évader temporairement*. Comme d'habitude, les traducteurs trop érudits ont défiguré ce passage : en partie, parce qu'ils ne pouvaient pas le comprendre, en partie *parce qu'ils ne le voulaient pas*. Voyez Phédon, § 16, avec les commentaires d'Henry More, le philosophe mystique et platonicien bien connu.

vue d'œil, sous les regards des spectateurs ébahis et bouleversa toutes les formules acceptées en Botanique. Est-ce un miracle ? En aucune façon. S'en est un, peut-être à la rigueur, si nous acceptons cette définition de Webster : un miracle est "tout événement contraire à la constitution et à la marche établies des choses – une déviation des lois *connues de la nature*". Mais nos naturalistes sont-ils prêts à démontrer que ce qu'ils ont une fois *établi*, d'après l'observation, est infaillible ? Ou bien peuvent-ils prouver que *toutes* les lois de la nature leur sont connues ? Dans le cas présent, le "miracle" est *à peine* plus marqué que les expériences bien connues du général Pleasanton de Philadelphie. Tandis que la végétation et la maturité de ses vignes étaient activées d'une manière incroyable par la lumière violette artificielle, le fluide magnétique émané des mains du fakir produisait des changements encore plus rapides et plus intenses dans les fonctions vitales des plantes Indiennes. Il ne faisait qu'attirer et condenser *l'Akasa* ou principe vital sur le germe. [259] Son magnétisme, obéissant à sa volonté attirait l'*Akasa*, en un courant concentré qui traversait la plante dans la direction de ses mains. Ainsi s'établissait un courant ininterrompu pendant le temps nécessaire. Son action contraignait le principe vital de la plante à construire cellule après cellule, couche après couche, avec une rapidité de maturation extraordinaire, jusqu'à ce que l'œuvre soit terminée. Le principe vital n'est qu'une force aveugle qui obéit à une influence qui la domine. Dans le cours ordinaire de la nature, le **[210]** protoplasme de la plante l'eût concentrée et guidée, mais à une vitesse normale. Cette vitesse est réglée par les conditions atmosphériques : elle s'accroît ou se ralentit proportionnellement au degré de lumière, de chaleur et d'humidité de la saison. Mais, le fakir, venant en aide à la nature, avec sa puissante volonté

---

[259] *Akasa* est un mot sanscrit qui veut dire firmament, mais qui désigne aussi le principe impondérable et intangible de vie : ces lumières astrale et céleste qui combinées forment toutes deux, *l'anima mundi*. Elles constituent l'âme et l'esprit de l'homme, la lumière céleste formant son Νουϛ, πνευμα, ou esprit divin tandis que la lumière astrale forme sa Φυχη, âme ou esprit astral. Les particules les plus grossières de cette dernière entrent dans la composition de sa forme extérieure, son corps. *Akasa* est le mystérieux fluide nommé par la science scholastique : "l'éther qui pénètre tout". Il agit dans toutes les opérations magiques de la nature, produit les phénomènes mesmériques, magnétiques et spirituels. *As*, en Syrie, en Palestine et dans l'Inde signifie en même temps, le *ciel*, la *vie* et le *soleil* qui était considéré par les anciens sages comme le grand réservoir magnétique de notre univers. La prononciation adoucie de ce mot était *Ah*, dit Dunlap, "car l'*s* se transforme continuellement en *h* de la Grèce à Calcutta". *Ah* c'est Iah, Ao et lao. Dieu dit à Moïse que son nom est *Je suis* (Ahiah), c'est un simple doublement de *Ah* ou *Jah*. Le mot *As, Ah* ou *lah* signifie : *Vie, existence* : c'est, évidemment, la racine du mot *Akasa* prononcé Ahasa en Indoustan : Le principe de vie ou le fluide divin donnant la vie. C'est le mot hébreu *zuah* qui veut dire le "vent", le "souffle", *l'air en mouvement* ou "*l'esprit mouvant*", suivant le Lexicon de Parkhurst. C'est bien ce même "Esprit de Dieu qui se *mouvait* à la surface des eaux."

et son esprit purifié du contact de la matière [260], condense, pour ainsi dire, l'essence de la vie de la plante dans son germe et la force à mûrir longtemps avant son heure. Cette force aveugle, entièrement subjuguée et soumise à sa volonté, lui obéit. *S'il lui plaît* que cette plante soit un monstre, elle le deviendra aussi sûrement qu'elle croît d'une façon normale en temps ordinaire. En effet, l'image concrète, esclave du modèle subjectif esquissé dans l'imagination du fakir est forcée de suivre l'original jusque dans ses moindres détails : De même la main et la brosse du peintre suivent fidèlement l'image qu'ils copient dans son mental. La volonté du fakir magicien donne à la plante une matrice invisible mais parfaitement objective dans laquelle la matière végétale est amenée à se déposer et à prendre la forme voulue. La volonté crée ; car la volonté en mouvement est une *force* et la *force* produit la *matière*.

On pourrait objecter que le fakir était incapable de créer dans son imagination le modèle de la plante, Jacolliot l'ayant laissé dans l'ignorance de la semence choisie pour l'expérience. Nous répondrons que l'esprit de l'homme, comme celui de son Créateur, est omniscient par essence. A l'état normal, le fakir *ne pouvait savoir et ne savait pas* si la graine était celle d'un melon ou de toute autre plante. Mais, une fois en transe, c'est-à-dire mort corporellement, à toute perception extérieure, l'esprit pour lequel il n'existe ni obstacle matériel ni distance, ni temps, n'éprouve aucune difficulté à voir la graine déposée dans la terre du pot ou réfléchie fidèlement dans le cerveau de Jacolliot. Nos visions, nos présages, et autres phénomènes psychologiques qui, tous existent dans la nature, corroborent ce fait.

Nous ferons peut-être bien de répondre maintenant à une objection possible. Les *jongleurs* Indiens, nous dit-on, font la même chose et aussi bien que le fakir, s'il faut en croire les journaux **[211]** et les récits des voyageurs. Cela ne fait pas de doute et cependant ces jongleurs errants ne sont ni purs dans leur manière de vivre ni considérés comme des saints soit

---

[260] Kavindasami, il faut se le rappeler, avait fait jurer à Jacolliot de ne pas s'approcher de lui, de ne pas le toucher aussi longtemps que durerait sa transe. Le moindre contact avec la matière aurait paralysé l'action de l'esprit libéré qui, s'il est permis d'employer une comparaison aussi prosaïque, serait rentré chez lui, comme un limaçon effarouché rentre les cornes à l'approche de toute substance étrangère. Dans certains cas, quand survient une *brusque* interruption de cette nature, l'infiltration en retour de l'esprit a lieu, parfois, si soudainement qu'elle brise complètement le fil délicat qui l'unit au corps. Le sujet en transe pourrait succomber. Voir, sur cette question, les nombreux ouvrages du Baron du Potet et de Puységur.

par les étrangers soit par leurs concitoyens. D'ordinaire les *indigènes* les CRAIGNENT et *les méprisent* car ce sont *des sorciers*, des hommes pratiquant *l'art noir*. Alors qu'un saint homme comme Kavindasami n'a pour l'aider que son âme divine, étroitement unie avec l'esprit astral, et quelques *pitris* familiers (être purs, éthérés, qui se groupent autour de leur frère d'élection incarné), le sorcier ne peut appeler à son aide que cette classe d'esprits que nous appelons des élémentals. Les semblables s'attirent : l'appât de l'argent, des desseins impurs, les vues égoïstes ne peuvent attirer d'autres esprits que ceux bien connus des Cabalistes Hébreux sous le nom de *Klippoth*, habitants d'*Asiah*, le quatrième monde. Les magiciens d'Orient les appellent *afrits*, ou esprits élémentaires de l'erreur, ou *deus*.

Voici comment un journal anglais décrit le tour étonnant de la croissance des plantes tel qu'il est exécuté par les *jongleurs* Indiens.

> "Un pot de fleurs vide fut alors placé sur le sol par le jongleur. II demanda qu'on permît à ses camarades de lui apporter un peu de terreau provenant d'un petit parterre voisin. La permission accordée, un homme partit et, deux minutes après, revint avec une petite quantité de terre fraîche serrée dans un morceau de tissu. Cette terre fut déposée dans le pot de fleurs et légèrement tassée. Prenant alors dans sa corbeille un noyau sec de mangue, il le fit passer à tous les assistants pour leur permettre de l'examiner et de constater qu'il était bien ce qu'il paraissait être. Le jongleur enleva un peu de la terre du pot, mit le noyau dans le trou ainsi pratiqué, le recouvrit de terre et, après l'avoir légèrement arrosé, il cacha le pot à tous les regards en le recouvrant d'un linge maintenu par une petite tringle. Les voix des opérateurs s'élevèrent en chœur, les tambourins roulèrent et la graine germa. Un moment vint où le voile soulevé de côté laissa voir un bourgeon formé de deux longues feuilles d'un brun foncé. Le linge fut replacé et l'incantation recommença. Peu de temps après, il fut soulevé pour la seconde fois et l'on put voir que les deux feuilles primitives avaient fait place à plusieurs autres de teinte verte et que la plante avait maintenant de neuf à dix pouces de hauteur. Une troisième fois, le feuillage fut plus épais et la tige s'éleva

> à une hauteur de quatorze pouces. Lorsque le voile fut soulevé pour la quatrième fois, l'arbre en miniature mesurait environ dix huit pouces de hauteur et dix à douze mangues, de la grosseur d'une noix, pendaient à ses branches. Enfin, après un nouveau délai de trois ou quatre minutes, la toile fut entièrement enlevée et les fruits **[212]** ayant atteint leur volume parfait, sinon leur maturité, furent cueillis et passés aux spectateurs qui, les ayant goûtés, déclarèrent qu'ils étaient presque mûrs car ils étaient déjà sucrés."

Nous pouvons ajouter que nous fûmes personnellement témoin de cette expérience en Inde et au Tibet. Plus d'une fois, nous avons fourni nous-même le récipient en vidant une vieille boîte d'extrait Liebig. Nous le remplissions de terre, de nos propres mains, et nous y plantions une petite racine que nous remettait le faiseur de tours. Jusqu'à la fin de l'expérience, nous ne quittions pas des yeux le récipient *qui était placé dans notre chambre*. Toujours le résultat fut semblable à celui ci-dessus décrit. Imagine-t-on qu'un prestidigitateur serait capable d'exécuter ce tour dans des conditions analogues ?

Le savant Orioli, membre correspondant de l'Institut de France, cite un grand nombre d'exemples montrant les merveilleux effets obtenus par la puissance de la volonté agissant sur l'invisible Protée des mesméristes. "J'ai vu, dit-il, des personnes qui, en prononçant simplement certains mots, arrêtaient net des taureaux furieux, des chevaux lancés à fond de train et des flèches lancées dans les airs". Thomas Bartholini l'affirme également.

Le baron du Potet écrit : "Lorsque sur le parquet avec de la craie ou du charbon, je trace une certaine figure..., un feu, une lumière s'y fixe..., bientôt il attire à lui l'être qui s'en approche ; Il le détient et le fascine, et c'est inutilement qu'il essaye de franchir la ligne ; Une puissance magique l'oblige à rester immobile. Au bout de quelques instants il succombe, éclatant en sanglots. *La cause n'est pas en moi*, elle est dans ce signe entièrement cabalistique. C'est en vain que vous emploieriez la violence." [261]

---

[261] *La magie dévoilée*, p. 147.

Au cours d'une série d'expériences remarquables faites par Regazzoni à Paris, en présence de certains médecins français bien connus, le 18 mai 1856, une réunion eut lieu le soir. Regazzoni, avec son doigt, traça une ligne cabalistique imaginaire sur le parquet sur laquelle il fit quelques passes rapides. Il avait été convenu que des sujets magnétiques, choisis par les investigateurs et le comité formé pour ces expériences, sujets étrangers, tous, à Regazzoni, seraient amenés les yeux bandés dans la pièce ; ils seraient conduits vers cette ligne, sans qu'un mot soit prononcé qui puisse leur indiquer ce qu'on attendait d'eux. Les sujets avancèrent sans se douter de rien, jusqu'à la barrière invisible et là, "*comme si leurs pieds eussent été subitement paralysés et rivés au sol*, ils restèrent immobiles sur le parquet, tandis que leur **[213]** corps, entraîné par l'élan de la marche, tombait en avant. La rigidité instantanée de leurs jambes était celle d'un cadavre et leurs talons étaient cloués, avec une précision mathématique, sur la ligne fatale !" [262]

Dans une autre expérience, on convint qu'au signal donné par un des médecins, un simple regard, la jeune fille servant de sujet, dont les yeux étaient bandés, serait jetée à terre et comme frappée par la foudre en raison du fluide magnétique émis par la volonté de Regazzoni. Elle fut placée à une certaine distance du magnétiseur, le signal fut donné et, instantanément, le sujet fut précipité à terre, sans qu'un mot eût été prononcé ni un geste ébauché. Involontairement, un des spectateurs avança la main pour la retenir dans sa chute. Mais Regazzoni, d'une voix de stentor lui cria : "Ne la touchez pas, laissez-la tomber ; jamais un sujet magnétisé ne se blesse en tombant." Des Mousseaux qui raconte le fait dit que "le marbre n'est pas plus rigide que ne l'était le corps du sujet. Sa tête ne porta pas sur le parquet, un de ses bras resta levé en l'air, une de ses, jambes était redressée tandis que l'autre était horizontale. Elle resta dans cette position incommode pendant un temps indéfini. Moins rigide est une statue de bronze." [263]

Tous les résultats annoncés dans les conférences publiques sur le magnétisme étaient obtenus d'une manière parfaite par Regazzoni et toujours sans qu'un seul mot révélât ce que le sujet devait faire. Par un acte silencieux de sa volonté, il produisait les effets les plus surprenants sur le

---

[262] *Magie au XIXème siècle*, p. 268.

[263] *Ibid.*

système physique de personnes qui lui étaient totalement inconnues. Des indications murmurées à son oreille par des membres du comité d'enquête étaient immédiatement exécutées par les sujets dont les oreilles étaient bouchées avec du coton et les yeux bandés. Bien plus, dans certains cas, il n'était pas nécessaire d'exprimer ce qu'on désirait au magnétiseur, car les injonctions mentales étaient exécutées avec une parfaite fidélité.

Des expériences d'un caractère analogue furent faites par Regazzoni, en Angleterre, sur des sujets qu'on lui amenait et qu'on plaçait à une distance de trois cents pas. La *Jettatura* ou mauvais œil n'est autre chose que l'émission de ce fluide invisible, chargé de mauvais vouloir ou de haine, d'une personne à une autre, et lancé avec l'intention de nuire. Il peut être également employé pour le bien ou pour le mal. *Dans le premier cas, c'est de la magie* ; *dans le second, de la sorcellerie.*

Qu'est-ce que la VOLONTÉ ? La "science exacte" peut-elle le dire ? Quelle est la nature de cette force intelligente, intangible et **[214]** puissante qui règne en souveraine sur toute la matière inerte ? La grande Idée Universelle voulut et le cosmos prit naissance. Je *veux* et mes membres obéissent. Je *veux* et ma pensée, franchissant l'espace qui n'existe pas pour elle, enveloppe le corps d'un autre individu qui ne fait point partie de moi-même, pénètre par tous ses pores et, dominant ses facultés, si elles sont plus faibles, le force à accomplir un acte déterminé. Elle agit comme le fluide d'une batterie galvanique sur les membres d'un cadavre. Les effets mystérieux de l'attraction et de la répulsion sont les agents *inconscients* de cette volonté ; la fascination telle qu'elle est exercée par certains animaux, par les serpents sur les oiseaux, notamment, en est une action consciente et le résultat de la pensée. La cire à cacheter, le verre et l'ambre, lorsqu'on les frotte, c'est-à-dire lorsqu'on excite en eux la chaleur latente existant dans chaque substance, attirent des corps légers : ils exercent une volonté inconsciente, car la matière inorganique aussi bien que la matière organique possède en elle une parcelle de la *divine* essence, si infinitésimalement petite soit-elle. Et comment pourrait-il en être autrement ? Bien qu'au cours de son évolution elle puisse avoir passé, du commencement à la fin, par des millions de formes diverses, elle doit toujours conserver son point germinal de cette *matière préexistante* qui est la première manifestation et l'émanation de la divinité elle-même.

Qu'est alors cet inexplicable pouvoir d'attraction, sinon une portion atomique de cette essence que les savants et les cabalistes s'accordent à

reconnaître pour le "principe de la vie", l'*akasa ?* Admettons que l'attraction exercée par ces corps soit aveugle ; plus nous nous élevons sur l'échelle des êtres organisés de la nature, plus nous voyons que ce principe de vie développe des attributs et des facultés qui deviennent de plus en plus déterminés et marqués, à chaque échelon de cette échelle infinie. L'homme, le plus parfait des êtres organisés, ici-bas, l'homme chez qui la matière et l'esprit – *c'est-à-dire la volonté* – sont les plus développés et puissants, est le seul auquel il soit donné d'imprimer unie impulsion consciente à ce principe qui émane de lui. Seul, il est capable de communiquer au fluide magnétique des impulsions opposées et diverses, sans limite aucune, quant à la direction." Il veut, dit du Potet, et la matière *organisée* obéit. Elle n'a *pas de pôles*."

Le Dr Brierre de Boismont, dans son volume sur les *Hallucinations*, passe en revue une grande quantité de visions, d'apparitions, d'extases, généralement considérées comme hallucinations. "Nous ne pouvons nier, dit-il, que dans certaines affections morbides, nous constatons une grande surexcitation de la sensibilité qui prête aux sens une prodigieuse acuité de perception. Ainsi, **[215]** quelques rares individus voient à des distances considérables, d'autres annonceront l'approche d'une personne qui est réellement en route, bien que les personnes présentes ne la voient ni ne l'entendent venir." [264]

Un patient lucide, couché dans son lit, annonce l'arrivée d'une personne qu'il ne peut voir qu'à l'aide de la *vision transmurale* et cette faculté Brierre de Boismont l'appelle *hallucination.* Dans notre ignorance, nous avions naïvement supposé, jusqu'à présent, qu'il fallait qu'une vision fût subjective pour qu'on pût raisonnablement la qualifier *d'hallucination*. Elle ne doit avoir d'existence que dans le cerveau délirant du malade. Mais si ce dernier annonce la visite d'une personne se trouvant à des milles de distance et si cette personne arrive au moment précis annoncé par le *voyant*, dans ce cas, la vision n'est plus subjective ; elle est, au contraire, parfaitement *objective* puisqu'il a vu la personne dans l'action de venir. Et comment le malade pourrait-il voir à travers des corps solides et à travers l'espace un objet tout à fait hors de portée pour notre vue mortelle, s'il ne

[264] Brierre de Boismont. *Des Hallucinations ou Histoire raisonnée des apparitions, des songes, des visions, de l'extase, du magnétisme*, 1845, p. 301 (Edition française). – Voir aussi Fairfield. *Ten years among the Mediums*.

faisait usage, en cette circonstance, de ses yeux *spirituels* ? Est-ce une coïncidence ?

Cabanis parle de certains désordres nerveux dans lesquels les patients distinguent, à l'œil nu, des infusoires et d'autres êtres microscopiques que d'autres personnes ne pourraient apercevoir qu'avec de puissantes lentilles : "J'ai rencontré, dit-il, des sujets qui voyaient dans une obscurité cimmérienne aussi bien que dans une pièce bien éclairée..., d'autres qui suivaient, comme les chiens, des personnes à la trace et qui, par l'odorat, reconnaissaient des objets leur appartenant ou qui n'avaient été que touchés par elles. Ils faisaient preuve d'un flair constaté, jusqu'ici, uniquement chez les animaux." [265]

C'est ainsi parce que la raison, Cabanis le reconnaît, ne se développe qu'aux dépens de l'instinct naturel. C'est une muraille de Chine s'élevant peu à peu sur le terrain du sophisme, qui finit par fermer les perceptions spirituelles de l'homme dont l'instinct est un exemple des plus importants. Arrivé à un certain degré de prostration physique, lorsque l'esprit et les facultés raisonnantes sont paralysés par l'épuisement du corps, l'instinct, cette *unité* spirituelle des cinq sens, voit, entend, touche, goûte et sent sans être gêné par le temps ni l'espace. Que connaissons-nous des limites exactes de l'action mentale ? Comment un médecin peut-il prendre sur lui de distinguer le sens imaginaire des sens réels, **[216]** chez un homme qui vit d'une vie spirituelle, dans un corps tellement privé de sa vitalité usuelle qu'il est incapable d'empêcher son âme de s'échapper de sa prison ?

La lumière divine, à l'aide de laquelle, n'étant plus bornée par la matière, l'âme a la perception des choses passées, présentes et futures, comme si elles se reflétaient dans une glace ; le coup mortel porté dans un moment de violente colère ou dans le paroxysme d'une haine longtemps inassouvie ; la bénédiction d'un cœur reconnaissant ou bienveillant et la malédiction lancée contre un être, coupable ou victime ; tout doit passer par cet agent universel qui, sous l'une de ces impulsions, est le souffle de Dieu et, sous l'autre, le venin du diable. Il a été *découvert* (?) Par le baron Reichenbach et appelé OD, intentionnellement ou non, nous l'ignorons. Mais il est singulier que le nom choisi soit précisément, un nom mentionné dans les livres les plus anciens de la Cabale.

---

[265] Cabanis. Septième mémoire : *De l'Influence des maladies sur la Formation des Idées,* etc... Un respectable sénateur de l'Etat de New-York possède cette faculté.

Nos lecteurs demanderont certainement ce qu'est alors cet invisible tout ? Comment se fait-il que nos méthodes scientifiques, quelque perfectionnées qu'elles soient, n'aient jamais découvert une des propriétés magiques qu'il possède ? A cela nous répondrons que ce n'est pas une raison, parce que nos savants modernes les ignorent, pour qu'il ne possède point toutes les propriétés dont les anciens philosophes l'avaient doté. La science rejette, aujourd'hui, ce que, demain, elle se verra obligée d'accepter. Il y a un peu moins d'un siècle, l'Académie niait l'électricité de Franklin et, aujourd'hui, c'est à peine si on trouve un édifice sans paratonnerre. Tout en chassant sur la lisière du champ, l'Académie ne voit pas le champ lui-même. C'est ce que font souvent nos savants modernes par scepticisme volontaire et par docte ignorance.

Emepht, le premier et suprême principe, produisit un œuf. En le couvant, et en pénétrant la substance de sa propre essence vivifiante, le germe intérieur se développa et *Phtha*, le principe actif créateur en procéda et commença son œuvre. Par suite de l'expansion illimitée de la matière cosmique qui s'était formée sous son souffle ou *volonté*, cette matière cosmique – lumière astrale, æther, brouillard de feu, principe de vie (peu importe le nom qu'on lui donne), ce principe créateur ou loi d'évolution selon le nom que lui donne la philosophie moderne en mettant en mouvement ses puissances latentes, a formé les soleils, les étoiles, les satellites, réglé leur place par l'immuable loi de l'harmonie et les a peuplés "de toutes les formes et qualités de la vie". Dans les anciennes mythologie orientales, le mythe cosmogonique dit qu'il n'y avait que de l'eau (le père) et du limon prolifique (la mère, *Ilus* ou *Hylé*), desquels sortit la *matière*-serpent mondiale. C'était le dieu *Phanès*, le révélé, le Mot ou *logos*. L'empressement avec lequel ce mythe fut accepté, même par les chrétiens qui compilèrent **[217]** le Nouveau Testament, peut être aisément déduit du fait suivant : Phanès, le dieu révélé est représenté dans ce symbole serpentin comme un *protogonos*, un être pourvu de têtes d'homme, de faucon ou d'aigle, de taureau – *taurus* et de lion, avec des ailes de chaque côté. Les têtes se rapportent au Zodiaque et sont les emblèmes des quatre saisons car le serpent *mondain* est l'année mondiale, tandis que le serpent lui-même est le symbole de Kneph, la divinité *cachée ou non révélée* – Dieu le Père. Le temps est ailé et c'est pour cela que le serpent est représenté avec des ailes. Si nous rappelons que chacun des quatre évangélistes est représenté comme ayant près de lui un des quatre animaux décrits, groupés ensemble dans le triangle de Salomon, dans le pentacle

d'Ezéchiel et qu'on les trouve dans les quatre chérubins ou sphinx de l'arche sainte, nous comprendrons, peut-être, le sens occulte de ce symbole et pourquoi les chrétiens primitifs l'ont adopté ; Comment il se fait que les catholiques Romains actuels et les Grecs de l'Eglise d'Orient représentent encore ces animaux dans les tableaux où figurent leurs évangélistes et illustrant quelquefois le texte des *Evangiles*. Nous comprendrons aussi pourquoi Irénée, évêque de Lyon, a tant insisté sur la nécessité du *quatrième* évangile ; d'après lui, il ne pouvait pas y en avoir moins de quatre parce qu'il y a quatre zones dans le monde et quatre vents principaux soufflant des quatre points cardinaux, etc... [266]

D'après un des mythes Egyptiens, la forme-fantôme de l'île de Chemmis (Chemi, ancienne Egypte), qui flotte sur les vagues éthérées de l'empyrée, fut appelée à l'existence par Horus-Apollon, le dieu soleil qui la fit évoluer de l'œuf du monde.

Dans le poème cosmogonique de *Völuspa* (le chant de la prophétesse), qui contient les légendes scandinaves de l'aurore même des âges, le germe fantôme de l'univers est représenté couché au fond du *Ginnungagap* – la coupe d'illusion, un abîme vide et sans bornes. Dans cette matrice du monde, d'abord région de ténèbres et de désolation, *Nebelheim* (la région des brouillards), tomba un rayon de lumière froide (l'æther) qui déborda de cette coupe et s'y congela. L'Invisible déchaîna alors un vent brûlant qui fit fondre les eaux glacées et dissipa le brouillard. Ces eaux, appelées les fleuves d'*Elivâgar*, distillées en gouttes vivifiantes, tombèrent pour créer la terre et le géant *Ymir* qui n'avait que "l'apparence humaine" (principe mâle). Avec lui fut créée la vache *Audhumla* [267] principe femelle), du pis de laquelle coulèrent **[218]** quatre courants de lait [268] qui se répandirent dans l'espace (la lumière astrale dans sa plus pure émanation). La vache Audhumla produit un être *supérieur* appelé *Bur*, beau et puissant, en léchant des pierres couvertes de *sel minéral*.

---

[266] Irénée : livre III, chap. II, sect. 8.

[267] La vache est le symbole de la génération prolifique et de la nature intellectuelle. Elle était consacrée à Isis, en Egypte, à Christna en Inde et à une infinité d'autres dieux et déesses, personnifications des diverses forces productrices de la nature. La vache était considérée, en un mot, comme l'emblème de la Grande Mère de tous les êtres, tant mortels que dieux, et de la génération physique et spirituelle des choses.

[268] Dans la Genèse, la rivière de l'Eden fut divisée et "devint *quadruple*", elle eut quatre têtes (Genèse, II, 5).

Or, si nous réfléchissons que ce minerai était universellement considéré par les anciens philosophes comme un des principes essentiels dans la création organique ; que les alchimistes voyaient en lui le dissolvant universel qui, disaient-ils, devait être tiré de l'eau et que tout le monde (la science moderne et les croyances populaires) le considèrent comme un ingrédient indispensable pour l'homme et les animaux, nous nous rendons aisément compte de la sagesse cachée dans cette allégorie de la création de l'homme. Paracelse appelle le sel "le centre de l'eau où les métaux doivent mourir"... etc., et Van Helmont appelle l'*Alkahest :* "*Summum et felicissimum omnium salium*", le plus réussi de tous les sels.

Dans *l'Evangile selon Mathieu*, Jésus dit : "Vous êtes le *sel de la terre*, mais si le sel a perdu sa saveur, avec quoi faudra-il le saler ?" Poursuivant la parabole, il ajoute : "Vous êtes la *lumière* du monde, etc..." (V. 14). C'est plus qu'une allégorie. Ces paroles indiquent une signification directe et sans équivoque relativement aux organismes spirituel et physique de l'homme dans sa double nature. Elles montrent en outre sa connaissance de la "doctrine secrète", dont nous trouvons des traces directes dans les plus anciennes parmi les traditions populaires courantes, dans l'Ancien et le Nouveau Testament, et dans les ouvrages des mystiques et des philosophes de l'antiquité et du moyen âge.

Mais revenons à la légende de l'*Edda*. Ymir, le géant, s'endort et transpire abondamment. Cette transpiration fait sortir de son aisselle gauche un homme et une femme, tandis que son pied leur donne un fils. Ainsi, tandis que la "vache" mythique engendre une race d'hommes supérieurs et spirituels, le géant Ymir engendre une race méchante et dépravée : les Hrimthursen, ou géants des glaces. Mettant ces notes en regard des Védas hindous, nous retrouvons la même légende cosmogonique en substance et en détail, avec de légères modifications. Aussitôt que Bhagaveda, le Dieu Suprême a investi Brahma de pouvoirs créateurs, celui-ci produit des êtres animés, complètement spirituels, au début. Les Dejotas, habitants de la région du Surg (céleste), ne sont pas constitués pour vivre sur la terre. Aussi Brahma crée les Daints (géants qui deviennent les habitants des Patals [269] régions inférieures **[219]** de l'espace), qui eux aussi ne sont pas aptes à habiter Mirtlok (la terre). Pour remédier à cet inconvénient, le pouvoir créateur fait sortir de sa bouche le premier

[269] Patals. *Les enfers et, en même temps, les antipodes*. H.-P. B. (Note ne figurant pas dans la 1er édition).

Brahmane qui devient ainsi le progéniteur de notre race. De son bras droit, Brahma crée Raettris, le guerrier, et, du gauche, Shaterany, la femme de Raettris. Puis, leur fils Bais sort du pied droit du créateur et sa femme, Bassany, du gauche. Tandis que, dans la légende scandinave, Bur (le fils de la Vache Audhumla), un être *supérieur*, épouse Besla, fille de la race dépravée des géants – dans la tradition Hindoue, le premier Brahmane épouse Daintary, fille aussi de la race des géants. Dans la Genèse, nous voyons les fils de Dieu prenant pour femmes les filles des hommes et produisant même les hommes puissants d'autrefois. Sans aucun doute, ces rapprochements de textes établissent une identité d'origine entre le Livre inspiré des Chrétiens et les "fables" païennes de Scandinavie et de l'Hindoustan. Les traditions de presque toutes les autres nations, si on les étudie, donneront un résultat analogue.

Quel est le cosmogoniste moderne qui pourrait condenser un tel monde de pensées dans un symbole aussi simple : Celui du serpent égyptien roulé en cercle ? Nous avons là, dans cet animal, toute la philosophie de l'univers : matière vivifiée par l'esprit, et ces deux évoluant conjointement du chaos (Force) toutes les choses qui devaient être. Pour indiquer que les deux principes sont fortement unis dans cette matière cosmique que symbolise le serpent, les Egyptiens lui font *un nœud* à la queue.

Il est un autre emblème important, qui, sauf erreur de notre part, n'a jamais attiré, jusqu'ici, l'attention de nos symbolistes ; il a trait à la mue du serpent. Le reptile, ainsi délivré d'une enveloppe grossière qui gênait son corps devenu trop volumineux pour elle, se reprend à vivre avec une activité nouvelle : *de même l'homme, en rejetant son corps de matière grossière, entre dans une phase nouvelle de son existence avec des forces accrues et une vitalité plus intense.* Par contre, les Cabalistes Chaldéens nous disent que l'homme primitif, en opposition à la théorie darwinienne, était plus pur, plus sage, beaucoup plus spirituel, en un mot d'une nature très supérieure à celle de l'homme actuel de la race adamique. C'est indiqué par les mythes du Bur scandinave, des Déjotas Hindous et des mosaïques "fils de Dieu". *L'homme primitif perdit sa spiritualité* et se teinta de matière : C'est alors que, pour la première fois, il reçut un corps charnel. La Genèse a fixé le fait dans ce verset d'une signification profonde : "Pour Adam et pour sa femme le Seigneur Dieu fit des

vêtements de peau et les en revêtit [270]." A moins que les commentateurs ne veuillent **[220]** transformer la Cause Première en un *tailleur céleste*, ces mots absurdes en apparence, peuvent-ils vouloir dire autre chose ? L'homme spirituel a atteint, par le progrès de l'involution, le point où la matière l'emportant sur l'esprit qu'elle domine, l'a transformé en un homme physique, c'est-à-dire en le deuxième Adam du troisième chapitre de la Genèse.

Cette doctrine cabalistique est beaucoup plus développée dans le *Livre de Jasher* [271] Au chapitre VII, ces vêtements de peau sont placés par Noé dans l'arche : il les a obtenus par héritage de Mathusalem et d'Enoch qui les tenaient d'Adam et de sa femme. Cham les dérobe à son père Noé, et les donne "en secret" à Cush qui, de son côté, les cache à ses fils et à ses frères pour les donner à Nemrod.

Quelques Cabalistes et même des archéologues disent : "Adam, Enoch et Noé, quant aux apparences extérieures, peuvent avoir été des hommes différents. En réalité, ils étaient la même personne divine [272]." D'autres expliquent que plusieurs Cycles se seraient écoulés entre Adam et Noé. C'est-à-dire que chacun des patriarches antédiluviens figure comme représentant d'une race qui vécut dans une succession de Cycles et que chacune de ces races fut moins spirituelle que sa devancière. Ainsi, Noé, quoique bon, n'aurait pu soutenir la comparaison avec son aïeul Enoch, qui "marcha avec Dieu et ne mourut pas". D'où l'interprétation allégorique qui attribue à Noé cette tunique de peau, héritage du second Adam et d'Enoch, qu'il n'a point portée lui-même puisque Cham n'aurait alors pas pu la lui soustraire. Mais Noé et ses enfants ont franchi le déluge. Noé appartient à l'ancienne génération antédiluvienne qui était encore spirituelle et bien qu'il ait été choisi dans le genre humain tout entier, en raison de sa pureté, ses enfants étaient *post*-diluviens. Le vêtement de peau porté par Cush "en secret", c'est-à-dire quand sa nature spirituelle commença à être teintée de

---

[270] Genèse. Chap. III, vers. 21.

[271] Ce livre passe pour être un de ceux qui manquent dans les recueils canoniques des Juifs. Il en est fait mention dans Josué et dans le IIème, livre de Samuel. Il avait été découvert par *Sidras*, un des officiers de Titus pendant le pillage de Jérusalem. Il fut publié à Venise au XVIIème siècle comme le déclare la préface du consistoire des Rabbins. Cependant l'édition américaine et l'édition anglaise passent aux yeux des Rabbins modernes pour un faux du XII^ème^siècle.

[272] Voyez Godfrey Higgins. *Anacalypsis*, citation empruntée à Faber.

matière, est transmis à Nemrod le plus puissant et le plus fort des hommes physiques postérieurs au déluge, le dernier des géants antédiluviens [273].

Dans la légende scandinave, Ymir, le géant est tué par les fils de Bur et les flots de sang coulant de ses blessures sont tellement abondants que l'inondation noie tous les individus appartenant **[221]** à la race des géants de brume et de glace. Seuls de cette race, Bergelmir et sa femme se sauvent en montant dans une barque ; il peut, ainsi, perpétuer les géants par une branche nouvelle provenant de l'antique souche. Mais aucun des fils de Bur ne fut englouti par le déluge. [274]

Lorsqu'on déchiffre le symbolisme de cette légende diluvienne, on comprend aussitôt le sens réel de l'allégorie. Le géant Ymir personnifie la rude *matière* organique primitive, les forces cosmiques aveugles, dans leur état chaotique avant d'avoir reçu l'impulsion intelligente de l'Esprit Divin qui les met en mouvement régulier et les soumet à des lois immuables. La progéniture de Bur est "les fils de Dieu" ou les dieux mineurs mentionnés par Platon, dans le *Timée*. C'est à eux qu'avait été confiée, comme il le dit, la mission de créer les hommes. En effet, nous les voyons emporter les restes déchiquetés d'Ymir dans le Ginnunga-gap, l'abîme chaotique, et les employer pour la création de notre monde. Son sang va former les océans et les fleuves ; ses os, les montagnes ; ses dents, les rochers et les falaises ; ses cheveux, les arbres ; etc. Son crâne forme la voûte céleste supportée par quatre colonnes représentant les quatre points cardinaux. Les sourcils d'Ymir viennent former le futur séjour de l'homme, Midgard. Ce séjour (la terre), dit l'*Edda*, doit, pour être correctement décrit dans ses plus minutieux détails, *être conçu rond comme un anneau ou un disque*, flottant au milieu de l'Océan Céleste (Ether). Il est entouré par Yœrmungand, le gigantesque Midgard ou Serpent Terrestre, tenant sa queue dans sa gueule. C'est le serpent mondial, matière et esprit, production et émanation combinées d'Ymir, la matière grossière rudimentaire et de l'esprit des "fils de Dieu" qui façonnèrent et créèrent toutes les formes. Cette émanation est la lumière astrale des Cabalistes et l'Ether, encore problématique et à peine connu, c'est "l'agent hypothétique d'une grande élasticité" de nos physiciens.

---

[273] Cory. *Ancients Fragments*, Bérose.

[274] Nous renvoyons le lecteur pour de plus amples renseignements à la "Prose Edda" dans les *Northern Antiquities* de Mallett.

On peut, grâce à cette même légende Scandinave de la création du genre humain, se faire une idée du degré de certitude auquel les anciens étaient parvenus au sujet de la nature trinitaire de l'homme. D'après le *Vôluspa*, Odin, Hönir et Lodur, qui sont les progéniteurs de notre race, trouvèrent dans une de leurs courses, sur les bords de l'Océan, deux bâtons qui flottaient sur les vagues, "impuissants, au gré des flots". Odin leur insuffla la vie, Hönir les doua d'une âme et du mouvement, Lodur leur accorda la beauté, la parole, la vue et l'ouïe. Ils donnèrent à **[222]** l'homme le nom d'*Askr*, le frêne [275] ; la femme fut appelée *Embla*, l'aulne. Ces premiers êtres sont placés dans Midgard (Jardin du milieu ou Eden) et ils héritent ainsi de leurs créateurs, la matière ou la vie inorganique ; le mental ou âme ; et l'esprit pur. La première correspond à la partie de leur organisme qui émane des restes d'Ymir, le géant-matière ; le second à la partie émanant des *Æsirs* ou dieux, les descendants de Bur ; le troisième procède de *Vanr*, le représentant de l'esprit pur.

Une autre version de l'*Edda* fait sortir notre univers visible des rameaux luxuriants de l'arbre mondial, l'Yggdrasil, l'arbre aux *trois* racines. Sous la première racine coule la fontaine de vie, *Urdar ;* sous la seconde se trouve le puits célèbre de Mimer, dans lequel sont profondément enfouis la Vivacité d'Esprit et la Sagesse. Odin, l'Alfadir, demande une gorgée de cette eau : il l'obtient au prix d'un de ses yeux mis en gage. Dans ce cas, l'œil est le symbole de la Divinité se révélant elle-même dans la sagesse de sa création, car Odin le laisse au fond du puit profond. Le soin de l'arbre du monde est confié à trois vierges (les Normes ou Parques), Urdhr, Verdandi et Skuld, c'est-à-dire le Présent, le Passé, et le Futur. Chaque matin, tout en fixant le terme de la vie humaine, elles puisent de l'eau à la fontaine Urdar et en arrosent les racines de l'arbre du monde afin qu'il puisse vivre. Les exhalaisons d'yggdrasil (le frêne) se condensent, et, tombant sur la terre, elles appellent à l'existence et aux changements de forme chaque partie de la matière inanimée. Cet arbre est le symbole de la Vie *universelle*, organique aussi bien qu'inorganique ; ses émanations représentent l'esprit qui vivifie chaque forme de la création ; de ses trois racines l'une s'étend vers le ciel, la seconde est le séjour des magiciens – géants habitant *de hautes montagnes* – ; la troisième, sous laquelle coule la source Hvergelmir, est rongée par le monstre Nidhügg qui cherche constamment à induire au mal le genre humain. Les Tibétains ont

[275] Il est à remarquer, fait digne d'attention, que, dans le *Popul-Vuh* mexicain la race humaine est créée d'un roseau, et, dans Hésiode, d'un frêne, comme dans la légende Scandinave.

aussi leur arbre du monde et sa légende remonte à une antiquité immémoriale. Chez eux, il se nomme *Zampun*. La première de ses trois racines s'étend aussi vers les cieux, jusqu'au sommet des montagnes les plus élevées ; la seconde traverse la région inférieure ; la troisième reste à mi-chemin et atteint l'Orient. L'arbre mondial des Hindous est l'Aswatha [276]. Ses branches sont les éléments qui composent le monde visible et ses feuilles sont les *Mantras* des Védas, symboles de l'univers, dans son caractère intellectuel ou moral. **[223]**

Quiconque étudie soigneusement les anciens mythes cosmogoniques et religieux est forcé de reconnaître que cette frappante similitude de conceptions dans leur forme exotérique et leur esprit ésotérique n'est nullement le résultat d'une simple coïncidence : c'est bien au contraire la preuve d'une origine commune. Nous y voyons que, déjà voilée à nos yeux par la brume impénétrable de la tradition, la pensée religieuse de l'humanité se développait avec une sympathique uniformité dans les parties du globe. Les Chrétiens donnent le nom de Panthéisme à cette adoration de la nature, dans ses vérités les plus cachées. Mais le Panthéisme qui adore et nous révèle Dieu dans l'espace, sous sa seule forme objective possible – celle de la nature visible –, rappelle perpétuellement à l'humain *Celui* qui l'a créé ; une religion de dogmatisme théologique ne sert qu'à LE dérober encore davantage à nos regards. Et, alors, laquelle de ces deux conceptions est la mieux adaptée aux besoins de l'humanité ?

La science moderne insiste sur la doctrine de l'évolution la raison humaine et la "doctrine secrète "font de même. Cette idée est confirmée par les légendes et par les mythes anciens, même par la Bible, pour qui sait lire entre les lignes. Nous voyons une fleur se dégager lentement d'un bouton et le bouton de la semence. Mais d'où cette semence provient-elle avec tout son programme de transformations physiques et ses forces invisibles, donc spirituelles, qui développent graduellement sa forme, sa couleur et son odeur ? Le mot *évolution* s'explique lui-même. Le germe de la race humaine actuelle doit avoir préexisté dans une race antérieure comme la graine dans laquelle gît, cachée, la fleur du printemps à venir, s'est développée dans le calice de sa mère, la fleur. La mère peut ne différer que *légèrement*, mais cependant elle diffère de sa descendance

[276] Voir Kann. *Pantheum der Æltesten Philosophie*.

future. Les ancêtres antédiluviens de l'éléphant et du lézard actuels étaient, peut-être, le mammouth et le plésiosaure. Pourquoi les dieux de notre race humaine n'auraient-ils pas été "les géants" des *Védas*, du *Völuspa* et du livre de la *Genèse ?* S'il est positivement absurde de croire que "la transformation des espèces" ait eu lieu dans le sens adopté par les évolutionnistes les plus matérialistes, il est fort naturel de penser que chaque espèce (en commençant par les mollusques pour finir avec l'homme-singe), a changé depuis sa forme primordiale propre. Supposons comme admis que tous "les animaux descendent simplement de quatre ou cinq couples progéniteurs [277]", à la *rigueur* même "tous les êtres organisés qui ont vécu sur *cette terre* **[224]** sont issus d'une forme primordiale unique [278]". Malgré cela, un matérialiste aveugle, entièrement dépourvu d'intuition peut seul compter sérieusement voir "dans un avenir éloigné…, la psychologie établie sur une base nouvelle, celle de l'acquisition nécessaire et par degrés de chacun des pouvoirs, de chacune des facultés de l'intellect [279]."

L'homme physique, produit de l'évolution, peut être abandonné à l'homme des sciences exactes. Lui seul peut nous éclairer sur l'origine physique de la race. Mais nous devons positivement refuser un tel privilège au matérialiste, dès qu'il s'agit de l'homme psychique et de l'évolution spirituelle. En effet, ni lui, ni ses facultés ne peuvent être prouvés de façon concluante "comme produits de l'évolution, à la manière des plantes les plus humbles ou des plus infimes vermisseaux [280]."

Cela posé, nous allons, maintenant, montrer l'hypothèse évolutionniste des anciens Brahmanes, telle qu'ils l'ont incorporée à l'allégorie de l'arbre mondial. Les Hindous représentent leur arbre mythique, qu'ils appellent *Aswatha*, d'une manière qui diffère de celle des Scandinaves. Ils le décrivent comme croissant dans une position renversée, branches en bas et racines en haut. Les branches figurent l'image du monde extérieur des sens, c'est-à-dire l'univers cosmique visible et les racines le monde invisible de l'esprit, parce que les racines ont leur genèse dans les régions célestes où, depuis la création du monde, l'humanité a placé son invisible

---

[277] *Origin of Species*, p. 484.

[278] *Ibid*. Nous ne pouvons accepter cette expression si ce n'est dans le sens que cette "forme primordiale" est la forme primitive concrète que l'esprit a revêtue en tant que Divinité révélée.

[279] *Ibid*., p. 488.

[280] Conférence par T.H.Huxley, F.R.S. : *Darwing and Hæckel*.

divinité. L'énergie créatrice ayant tiré son origine de ce point primordial, les symboles religieux de chaque peuple sont autant d'exemples de cette hypothèse métaphysique exposée par Pythagore, Platon et d'autres philosophes. D'après Philon [281], "ces Chaldéens voyaient, parmi les choses qui existent, le Cosmos comme un simple point. Ce point lui-même était soit Dieu (Théos) soit ce qui, dans le Cosmos, est Dieu et comprend l'âme de toutes chose."

La pyramide égyptienne représente également d'une façon symbolique cette idée de l'arbre mondial. Son sommet est le chaînon mystique qui relie la terre au ciel et tient lieu de racines ; la base représente les branches s'étendant aux quatre points cardinaux de l'univers de matière. La pyramide comporte l'idée que toutes choses ont leur origine dans l'esprit car, à l'origine, l'évolution a commencé par le haut et s'est donc faite vers le bas, **[225]** contrairement à la théorie de Darwin. En d'autres termes, il y eut une matérialisation graduelle des formes, jusqu'à ce qu'elles eussent atteint le point le plus bas fixé pour elles. C'est à ce point que la doctrine moderne de l'évolution entre dans l'arène de l'hypothèse spéculative. Arrivés à cette période, nous comprendrons mieux l'*Anthropogénie* de Hæckel. Ce philosophe remonte dans la généalogie de l'homme "jusqu'à sa racine protoplasmique fermentant dans la vase des mers qui existaient avant les plus anciennes roches fossilifères", selon le professeur Huxley. Nous pouvons croire l'homme évolué, "par modification graduelle, d'un mammifère d'organisme ressemblant au singe". C'est encore plus facile quand on se souvient que la même théorie a été émise selon Bérose, bien des milliers d'années avant son époque par Oannès ou Dagon, l'homme poisson, le semi-démon de Babylone [282]. Sa phraséologie était plus condensée et moins élégante mais cependant aussi compréhensible. Ajoutons, le fait est intéressant, que cette antique théorie de l'évolution est conservée non seulement par l'allégorie et la légende, mais encore par le pinceau, sur les murs des anciens temples de l'Inde et, sous une forme incomplète, nous la retrouvons encore dans ceux d'Egypte et sur les dalles de Nimroud et de Ninive, exhumées par Layard.

Mais qu'y a-t-il au fond de la théorie de Darwin sur l'origine des espèces ? En ce qui le concerne, rien que des "hypothèses d'une

---

[281] *Migration of Abraham*, 32.

[282] Cory. *Anciens Fragments*.

vérification impossible". Car, ainsi qu'il le dit, il considère tous les êtres "comme les descendants directs de quelques rares individus qui vivaient longtemps avant que fût déposée la première couche silurienne". [283] Il n'essaie pas de nous montrer ce qu'étaient ces "rares individus". Mais ce mutisme remplit notre but tout aussi bien car, en admettant leur existence, le recours aux anciens, pour confirmer et développer son idée, lui mérite l'estampille de l'approbation scientifique. Songez à tous les changements subis par notre globe au point de vue de la température, du climat, du sol et, qu'on nous pardonne d'ajouter, en tenant compte de progrès récents, au point de vue de ses conditions électromagnétiques, il faudrait être vraiment téméraire pour oser affirmer que la science moderne contredit l'hypothèse ancienne de l'homme pré-silurien. Les haches de silex trouvées les premières par Boucher de Perthes, dans la vallée de la Somme, prouvent que des hommes doivent avoir existé à une époque dont l'ancienneté défie le calcul. Si nous en croyons Büchner, l'homme doit avoir vécu durant, et même avant la période glaciaire, subdivision de la période quaternaire ou diluviale qui s'étend, probablement, bien **[226]** au-delà de celle-ci. Mais qui peut dire ce que nous réserve encore la prochaine découverte ?

Or, si nous avons des preuves indiscutables de l'existence de l'homme à une époque si reculée, il doit y avoir eu d'étonnantes modifications dans son système physique qui correspondent aux changements de climat et d'atmosphère. Cela ne prouve-t-il pas, par analogie, qu'en remontant en arrière, il puisse y avoir eu d'autres modifications qui s'appliqueraient aux plus anciens ancêtres des "géants de glace" de la Vœluspa et leur auraient permis d'être les contemporains des poissons dévoniens et des mollusques siluriens ? Il est vrai qu'ils n'ont point laissé de haches de pierre, ni d'ossements, ni de dépôts dans les grottes ; mais, si les anciens étaient dans le vrai, les races, à cette époque, étaient composées non seulement de géants ou "d'hommes puissants" mais aussi de "fils de Dieu". Si ceux qui croient à l'évolution de l'*esprit*, aussi fermement que les matérialistes croient à celle de la *matière*, sont accusés d'enseigner des "hypothèses invérifiables", il leur est facile de retourner l'argument contre leurs accusateurs en leur rappelant que, *de leur propre aveu*, l'évolution physique est encore "une hypothèse non vérifiée, sinon invérifiable" [284]. Les premiers ont, du moins, la preuve inductive des mythes légendaires

---

[283] *Origin of Species*, p. 448, 489, première édition.

[284] Huxley. *Darwin and Hæckel*.

dont l'immense antiquité est reconnue tant par les philologues que par les archéologues, tandis que leurs adversaires n'ont rien de pareil, *à moins qu'ils n'utilisent une partie des inscriptions murales et en suppriment le reste.*

D'un côté les ouvrages de quelques érudits, justement réputés, contredisent nettement nos hypothèses, mais il est fort heureux que les recherches d'autres savants, non moins éminents, paraissent, au contraire, les confirmer pleinement. Dans l'ouvrage récent de M. Alfred Wallace, *The Geographical Distribution of Animals*, nous voyons l'auteur plaider sérieusement en faveur d'un "procédé lent de développement" des espèces actuelles, issues d'autres espèces qui les ont précédées, son estimation remontant à une série de cycles innombrables. Et, si c'est le cas pour les animaux, pourquoi pas pour l'animal-homme, précédé de bien plus loin encore par un homme tout à fait "spirituel" – un "fils de Dieu ?"

Revenons, maintenant, une fois encore, à la symbolique des anciens âges et à leurs mythes physico-religieux. Avant de clore ce travail, nous espérons démontrer avec plus ou moins de succès combien les conceptions antiques s'alliaient avec un grand nombre des découvertes de la science moderne en physique et philosophie naturelle. Sous les formules emblématiques et la phraséologie **[227]** particulière du clergé de jadis se cachent des allusions à des sciences que l'on n'a pas encore découvertes dans le cycle actuel. Si familiers que soient, pour un savant, l'écriture hiératique et le système hiéroglyphique des Egyptiens, il faut, avant tout, qu'il apprenne à sonder leurs archives. Il doit s'assurer, compas et règle en mains, que l'écriture figurée qu'il examine concorde, à une ligne prés, avec certaines figures géométriques fixes qui sont la clé secrète de ces archives. Après, seulement, il pourra risquer une interprétation.

Mais il est des mythes qui parlent d'eux-mêmes. Dans cette catégorie nous pouvons ranger les premiers créateurs androgynes de chaque cosmogonie. Le Zeus-Zên grec (æther), et Chthonia (la terre chaotique) et Métis (l'eau), ses femmes ; Osiris et Isis-Latone – le premier dieu représentant aussi l'æther, la première émanation de la Divinité Suprême, Amun, la source primordiale de la lumière ; la déesse figurant encore la terre et l'eau ; Mithras [285], le dieu né du rocher, symbole du feu mâle mondial ou la lumière primordiale personnifiée, et Mithra, la déesse du

---

[285] Mithras était considéré, chez les Perses, comme le *Theos ek petros*, le dieu du roc.

feu, à la fois sa mère et son épouse ; le pur élément du feu (le principe actif ou mâle) envisagé comme lumière et chaleur, en conjonction avec la terre et l'eau, ou la matière (éléments passifs ou féminins de la génération cosmique). Mithras est le fils de Bordj, la montagne mondiale de la Perse [286], de laquelle il jaillit, comme un étincelant rayon de lumière. Brahma, le dieu du feu et sa prolifique conjointe ; et l'*Unghi* hindou, la divinité brillante du corps de laquelle sortent mille torrents de gloire et *sept* langues de flamme et en l'honneur de laquelle les Brahmanes de Sagnikou conservent jusqu'aujourd'hui un feu *perpétuel ;* Siva, personnifié par la montagne mondiale des Hindous – le *Mérou* (Himalaya). Ce terrible dieu du feu que, d'après la légende, on dit être descendu du ciel, comme le Jehovah des Juifs, *dans une colonne de feu*, et une douzaine d'autres divinités archaïques bisexuées proclament bien haut leur signification cachée. Que peuvent en effet vouloir dire ces doubles mythes sinon le principe physico-chimique de la création primordiale ? La première révélation de la Cause Suprême, dans sa triple manifestation d'esprit, de force, et de matière : la *corrélation* divine à son point de départ évolutif, rendue allégoriquement comme le mariage du *feu* et de l'eau, produits de l'esprit électrisant, union du principe actif-mâle avec l'élément passif-femelle qui deviennent les géniteurs de leur enfant **[228]** tellurique, la matière cosmique, la *prima materia* dont l'esprit est l'éther, la LUMIÈRE ASTRALE !

Ainsi toutes les montagnes mondiales, l'œuf mondial de tant de légendes, les arbres, les serpents et les piliers mondiaux doivent être considérés comme renfermant des vérités de philosophie naturelle, scientifiquement démontrées. Toutes ces montagnes contiennent, avec des variantes insignifiantes, la description allégorique de la cosmogonie primitive ; les arbres mondiaux représentent l'évolution ultérieure de l'esprit et de la matière ; les serpents et les piliers mondiaux des rappels symboliques des divers attributs de cette double évolution, dans sa corrélation sans fin avec les forces cosmiques. Dans les solitudes mystérieuses de la montagne – matrice de l'univers – les dieux (puissances) préparent les germes atomiques de la vie organique, et, en même temps, le breuvage de vie qui éveillera dans l'homme-matière, l'homme-*esprit*. Le soma, le breuvage sacrificiel des Hindous, est cette boisson sacrée. Car lors de la création de la *prima materia*, tandis que les

---

[286] Bordj est appelé une montagne de feu, un volcan. C'est pourquoi il contient feu, rochers, terre et eau, les éléments mâles et actifs et les éléments femelles ou passifs. Le Mythe est suggestif.

parties les plus grossières étaient employées pour le monde physique embryonnaire, son essence plus divine pénétrait l'univers, pénétrait invisiblement le nouveau-né et l'enfermait dans ses vagues éthérées, développait et stimulait son activité, au fur et à mesure que, lentement, il sortait de l'éternel chaos.

De cette poésie des conceptions abstraites, les mythes du monde passèrent, graduellement, aux images concrètes des symboles cosmiques, telles que l'archéologie les retrouve aujourd'hui. Le serpent, qui joua un rôle si marqué dans les symboles sacrés des anciens, a été dégradé par l'interprétation absurde de celui du Livre de la *Genèse* qui en fait un synonyme de Satan, le Prince des Ténèbres, alors qu'il est le plus ingénieux de tous les mythes dans les divers symbolismes. Dans l'un, comme *agathodaïmon*, il est l'emblème de l'art de guérir et de l'immortalité de l'homme. Il encadre les images de la plupart des dieux de médecine et d'hygiène. *La coupe de santé,* dans les Mystères Egyptiens, était entourée de serpents. Comme le mal ne peut venir que d'une exagération du bien, le serpent, à d'autres points de vue, devint typique de la matière ; plus elle s'éloigne de sa source spirituelle primitive, plus elle devient sujette au mal. Dans les images égyptiennes les plus anciennes, comme dans les allégories cosmogoniques de Kneph, le serpent mondial, quand il représente la matière, est généralement enfermé dans un cercle gisant droit en travers de son équateur. Il indique ainsi que l'univers de lumière astrale hors duquel a évolué le monde physique, tout en limitant ce dernier, est lui-même limité par Emepht ou la Suprême Cause Primordiale. *Phta* produisant *Ra*, et les myriades de formes auxquelles il donne vie sont représentés comme sortant de l'œuf mondial, parce que c'est la **[229]** forme la plus familière du réceptacle dans lequel se dépose et se développe le germe de tout être vivant. Lorsque le serpent représente l'éternité et l'immortalité, il enferme le monde dans un cercle, en se mordant la queue et n'offrant aucune solution de continuité. Il devient alors la lumière astrale. Les disciples de l'école de Phérécydes enseignaient que l'éther (Zeus ou Zen) est la région la plus élevée de l'empyrée qui renferme le monde supérieur et que sa lumière (astrale) est l'élément primordial concentré.

Telle est l'origine du serpent métamorphosé en Satan dans l'ère Chrétienne. C'est l'*Od*, l'*Ob* et l'Aour de Moïse et des Cabalistes. Lorsqu'il est à l'état passif, lorsqu'il agit sur ceux qui sont involontairement entraînés dans le courant de sa sphère d'attraction, la lumière astrale est l'*Ob* ou Python. Moïse avait résolu de détruire tous ceux qui, sensibles à son

influence, se laissaient entraîner sous la domination facile des êtres vicieux qui se meuvent dans les vagues astrales comme les poissons dans l'eau ; *êtres* qui nous environnent et que Bulwer-Lytton appelle dans *Zanoni,* "les gardiens du seuil". Il devient l'*Od* dès qu'il est vivifié par *l'effluve consciente* d'une âme immortelle, parce qu'alors les courants de l'astral agissent sous la direction d'un adepte, d'un esprit pur ou d'un magnétiseur capable, qui est pur lui-même et qui sait diriger les forces aveugles. Dans ces cas-là, même un esprit Planétaire élevé, un des individus de cette classe d'êtres qui n'ont jamais été incarnés (cette hiérarchie compte cependant beaucoup d'êtres ayant vécu sur terre), descend exceptionnellement dans notre sphère et, purifiant l'atmosphère environnante, rend le *sujet* capable de voir, et ouvre en lui les sources de la véritable prophétie divine. Quant au terme *Aoûr*, on l'emploie pour désigner certaines propriétés occultes de l'agent universel. Il appartient plus directement au domaine de l'alchimiste et n'offre point d'intérêt pour la généralité du public.

L'auteur du système de philosophie *Homoiomerian*, Anaxagore de Clazomène, croyait fermement que les prototypes spirituels des choses, aussi bien que leurs éléments, se trouvaient dans l'éther sans limites où ils étaient engendrés, d'où ils sortaient par évolution et où ils rentraient en quittant la terre. Les Hindous avaient personnifié leur Akas'a (ciel ou éther) et en avaient fait une entité divine. Comme eux, les Grecs et les Latins avaient déifié l'Æther. Virgile appelle Zeus : *pater omnipotens æther* [287] ; *Magnus*, le grand dieu Ether. **[230]**

Les êtres, auxquels il est fait allusion ci-dessus, sont les esprits élémentals des Cabalistes [288], que le clergé chrétien dénonce comme des " diables ", ennemis du genre humain.

---

[287] Virgile. *Géorgiques,* liv. II.

[288] Porphyre et d'autres philosophes expliquent la nature de ces gardiens. Ils sont malfaisants et trompeurs ; toutefois, il en est de parfaitement inoffensifs et aimables, mais si faibles qu'ils ont la plus grande difficulté à communiquer avec les mortels dont ils recherchent incessamment la société. Les premiers ne sont pas doués d'une malice intelligente. La loi d'évolution spirituelle n'ayant pas encore permis le développement de leur instinct en intelligence, dont les clartés supérieures n'appartiennent qu'aux esprits immortels, leur faculté de raisonnement est encore à l'état latent et c'est pourquoi ces êtres sont eux-mêmes irresponsables.

Mais l'Eglise Latine contredit les Cabalistes. Saint Augustin a même une discussion à ce sujet avec Porphyre, le néo-Platonicien. "Ces esprits, dit-il, sont trompeurs, *non en raison de leur nature,* comme l'affirme Porphyre, le théurgiste mais par malice. Ils se donnent pour *des dieux et pour les*

Des Mousseaux remarque gravement : "Déjà Tertullien *formellement* découvert le secret de leurs ruses" (Chapitre sur les démons).

Assurément, c'est une découverte inestimable. Maintenant que nous avons tant appris Sur les travaux intellectuels des saints pères, et sur leurs découvertes en anthropologie astrale, pourrons nous être surpris le moins du monde Si, dans le zèle de leurs explorations spirituelles ils ont négligé leur planète au point de lui refuser, parfois, non seulement le droit au mouvement, mais même sa sphéricité ?

Voici ce que nous relevons dans Langhorne, traducteur de *Plutarque :* "Denys d'Halicarnasse (L. II) est d'avis que Numa fit construire le temple de Vesta de forme *circulaire* pour représenter la terre, car, par Vesta, on entendait la terre." De plus, Philolaüs, d'accord avec tous les autres Pythagoriciens, soutenait que l'élément du feu était situé au centre de l'univers. Plutarque, parlant du même sujet, remarque que, selon les Pythagoriciens, "la terre n'est point immobile, *ni* située au centre du monde ; elle fait sa révolution autour de la sphère de feu sans être une des parties les plus précieuses ou les plus importantes de la grande machine." Platon est dit avoir été également de cet avis. Il semble donc que les Pythagoriciens aient devancé la *découverte* de Galilée.

Une fois admise l'existence de cet invisible univers, comme il semble probable qu'on y viendra, si les spéculations des auteurs **[231]** de *Unseen Universe* sont jamais acceptées par leurs collègues, bien des phénomènes, mystérieux et inexplicables jusqu'ici deviennent simples. Cet invisible univers agit sur l'organisme des médiums magnétisés, les pénètre et les sature de fond en comble, qu'ils soient dominés par la puissante volonté d'un magnétiseur ou qu'ils obéissent à l'influence d'êtres invisibles produisant les mêmes effets. Une fois cette opération muette accomplie, le fantôme astral ou sidéral du sujet magnétisé quitte son enveloppe terrestre paralysée et, après avoir parcouru l'espace sans bornes, il s'arrête sur le seuil du "but" mystérieux. Pour lui, les portes qui marquent l'entrée de la "terre du silence" ne sont, maintenant, que partiellement entrouvertes ;

âmes des défunts." (*Civit. Déc*, liv. X, ch. 2). Jusque-là Porphyre est d'accord mais, " ces êtres ne prétendent pas être des *démons* [lisez : des diables], car en réalité, ils en sont !" ajoute l'évêque d'Hippone. Mais alors dans quelle catégorie placerons-nous les hommes *sans tête* que saint Augustin veut nous persuader avoir vus lui-même ? Ou les satyres de saint Jérôme qui, d'après son assertion furent exhibés à Alexandrie pendant longtemps ? C'étaient, nous dit-il, "des hommes avec des jambes et des queues de boucs". S'il faut l'en croire, un de ces satyres fut, à cette époque, mis en conserve dans un baril et expédié à l'Empereur Constantin !

elles ne le seront toutes grandes pour l'âme du somnambule entransé, que le jour où s'étant unie avec son essence supérieure immortelle, elle aura quitté pour toujours son enveloppe mortelle. Jusqu'à ce moment, le voyant ou la voyante ne peut regarder que par une fente. Ce qu'on en verra dépendra de l'acuité de vue spirituelle du sujet.

La trinité dans l'unité est une idée commune à toutes les nations : les trois Dejotas, la Trimourti hindoue, les *Trois Têtes* de la Cabale Juive [289]. "Trois têtes sont sculptées l'une dans l'autre et l'une sur l'autre." La trinité des Egyptiens et celle de la mythologie grecque étaient des images semblables de la première émanation triple avec ses deux principes mâles et un principe femelle. C'est l'union du mâle *Logos* ou sagesse, la Divinité révélée, avec la femelle *Aura ou Anima Mundi* (le saint *Pneuma* qui est la *Sephira* des Cabalistes et la *Sophia* des Gnostiques raffinés) qui a produit toutes choses visibles et invisibles. Tandis que la véritable interprétation métaphysique de ce dogme universel restait confinée dans les sanctuaires, les Grecs avec leurs instincts poétiques la personnifiaient dans une foule de mythes charmants. Dans les *Dionysiaques* de Nonnus, le dieu Bacchus, entre autres allégories, est représenté comme amoureux d'une brise suave et douce (le saint Pneuma), sous le nom d' "*Aura Placida*" [290]. Et, maintenant, laissons la parole à Godfrey Higgins : "Lorsque les Pères *ignorants* constituèrent leur calendrier, ils firent de cette "douce brise", deux saintes Catholiques Romaines ! !". Sainte *Aura* et sainte *Placida* naquirent ainsi. Mais ils ont fait mieux ; ils ont été jusqu'à transformer le joyeux et galant dieu en *saint Bacchus*. En fait, *on montre à Rome son cercueil et ses reliques*. La fête des bienheureuses saintes Aure et Placide tombe le 5 octobre et n'est pas éloignée de celle de saint Bacchus [291]. **[232]**

Combien plus poétique et plus large est l'esprit religieux que l'on trouve dans les légendes "païennes" du Nord relatives à la création. Le vent du dégel souffle soudain dans l'abîme sans fond du puits mondial, le Ginnunga-gap, où luttent avec rage et fureur aveugle la matière cosmique et les forces primordiales. C'est "le Dieu non révélé" qui envoie son souffle bienfaisant du haut de Muspellheim, la sphère de feu empyréen dans les rayons étincelants duquel réside ce Grand Etre, bien au-delà du monde de

---

[289] "Tria capita exsculpta sunt, unum intra alterum et alterum supra alterum". – Sohar, "Idra Suta", sect. VII.

[290] Littéralement : *douce bise*.

[291] Higgins. *Anacalypsis* ; aussi *Dupruis*.

la matière ; l'*animus* de l'Invisible, l'Esprit qui plane sur les Sombres eaux de l'abîme met de l'ordre dans le Chaos, et une fois la première impulsion donnée à toute la création, la CAUSE PREMIÈRE se retire et reste pour toujours *in statu abscondito* [292].

Il y a de la religion et de la science dans ces chants scandinaves du paganisme. Comme exemple de science, prenons leur conception de Thor, fils d'Odin. Toutes les fois que cet Hercule du Nord doit saisir la poignée de son arme terrible, la foudre, ou marteau électrique, il est obligé de mettre ses gantelets de *fer*. Il porte aussi une ceinture magique, connue comme "*ceinture de force*" qui, toutes les fois qu'elle est ceinte par lui, accroît considérablement sa puissance céleste. Il voyage dans un char traîné par deux béliers aux brides d'argent, et son front redoutable est ceint d'un bouquet d'étoiles. Son chariot a une lance en fer pointu, et les roues, qui lancent des étincelles, roulent sans cesse sur des nuages d'orage. Il lance avec une force irrésistible son marteau sur les géants de glace rebelles, et il les dissout et les réduit à néant. Lorsqu'il se rend à la fontaine Urdar, où les dieux se réunissent en conclave pour décider des destinées de l'humanité, il est le seul qui y aille à pied, les autres divinités sont montées. Il marche de peur qu'en traversant Bifrost (l'arc-en-ciel), le pont d'Aesir aux nombreuses couleurs, il ne l'incendie avec son char tonnant, et ne fasse en même temps bouillir les eaux d'Urdar.

Traduit en langue ordinaire, comment peut-on interpréter ce mythe, sinon en reconnaissant que les auteurs des légendes du Nord étaient bien versés dans l'électricité ? Thor, c'est l'électricité ; il se sert de son élément particulier, seulement lorsqu'il est protégé par des agents de *fer*, qui sont ses conducteurs naturels. Sa ceinture de force est un circuit fermé, autour duquel le courant isolé est forcé de passer, au lieu de se perdre dans l'espace. Lorsqu'il s'élance avec son char sur les nuages, il est l'électricité à l'état actif, comme les étincelles qui jaillissent de ses roues, et le bruit de tonnerre des nuages l'attestent. La lance de fer pointue du chariot, c'est la verge électrique ; les deux béliers qui lui servent **[233]** de coursiers sont les anciens symboles familiers de la puissance mâle génératrice ; leur bride d'argent est l'emblème du principe femelle, car l'argent est le métal de la lune, Astarte, Diane. C'est pourquoi, dans le bélier et dans sa bride, nous voyons combinés les principes actif et passif de la nature, en opposition,

---

[292] Mallett. *Northern Antiquities*, p. 401-406, et *The Songs of a völuspa, Edda*.

l'un poussant et l'autre retenant, tandis que tous deux sont soumis au principe électrique qui pénètre le monde et qui leur donne l'impulsion. Avec l'électricité donnant l'impulsion, et les principes mâle et femelle se combinant et recombinant sans cesse en corrélations permanentes, on obtient l'évolution constante de la nature visible, dont le couronnement est le système planétaire, symbolisé chez le mythique Thor par le diadème d'astres radieux, qui entoure son front. Lorsqu'il est en activité, sa foudre terrible détruit tout, même les autres forces Titanesques plus faibles. Mais il passe à pied l'arc-en-ciel Bifrost, parce que, pour frayer avec des dieux moins puissants que lui, il faut qu'il reste à l'état *latent,* ce qui lui serait impossible dans son char ; sans cela, il incendierait et anéantirait tout. La signification de la fontaine Urdar, que Thor redoute de faire bouillir, et qui cause sa réticence, ne sera comprise par nos physiciens que lorsque les relations électromagnétiques réciproques des innombrables éléments du système planétaire, maintenant à peine soupçonnées, seront complètement déterminées. Les récents essais scientifiques de MM. Mayer et Sterry Hunt nous permettent d'entrevoir quelques fragments de la vérité. Les anciens philosophes croyaient que, non seulement les volcans, mais les sources thermales, étaient produits par des concentrations de courants électriques souterrains, et que cette même cause donnait lieu aux dépôts minéraux de diverses natures qui forment des sources médicinales. Si l'on objectait à cela que le fait n'est point distinctement indiqué par les auteurs anciens, qui, dans l'opinion de notre siècle, connaissaient à peine l'électricité, nous pouvons tout simplement répondre que tous les ouvrages qui traitent de la Sagesse antique ne sont point connus de nos savants. Les eaux claires et fraîches d'Urdar étaient nécessaires pour arroser journellement l'arbre mystique mondial ; et si elles étaient troublées par Thor, ou l'électricité active, elles pourraient être converties en eaux minérales impropres à l'objet en vue. Les exemples ci-dessus corroborent l'ancienne prétention des philosophes *qu'il y a un logos dans chaque mythe* et un fondement de vérité dans toute fiction.

CHAPITRE VI

—

PHENOMENES PSYCHO-PHYSIQUES

> Hermes, porteur de mes ordres, prend son bâton avec lequel il ferme les yeux des mortels et réveille les endormis.

Odyssée V.

> J'ai vu les anneaux de Samothrace bondir et la limaille d'acier s'agiter dans un plat d'airain aussitôt que l'on plaçait au-dessous la pierre d'aimant, et le fer paraissait s'envoler plein de terreur haineuse.

LUCRECE.

> Ce qui distingue spécialement les frères, c'est leur connaissance merveilleuse des ressources de l'art médical. Ils opèrent non par des charmes, mais par des simples.

Ms. Exposé sur l'Origine et les attributs des vrais Rose-croix.

Une des plus grandes vérités qu'ait jamais émises un savant est la remarque faite par le Prof. Cooke, dans sa *New Chemistry*. "L'histoire de la Science montre, dit-il, que le siècle doit être préparé avant que les vérités scientifiques puissent y prendre racine et croître. Les avertissements stériles de la science ont été stériles, parce que cette semence de la vérité était tombée sur une terre aride ; et aussitôt que la plénitude des temps est venue, le grain a pris racine, et le fruit a mûri… Chaque étudiant est surpris de voir combien est faible la part de vérité nouvelle, que même les plus grands génies ont ajoutée à l'acquis antérieur".

La révolution par laquelle la chimie vient de passer est bien faite pour attirer l'attention des chimistes sur ce fait ; et il ne faudrait pas s'étonner si,

dans un espace de temps moins long que celui qu'il a fallu pour l'effectuer, on se mettait à étudier avec impartialité les prétentions des alchimistes à un point de vue rationnel. La distance de l'étroit chenal à franchir et qui sépare la chimie *nouvelle* de l'alchimie *ancienne* est à peine plus grande (si elle l'est) que celle qui sépare le dualisme de la loi d'Avogadro.

De même qu'Ampère a été l'introducteur d'Avogadro auprès de la chimie contemporaine, de même Reichenbach aura **[235]** peut-être eu un jour le mérite d'avoir, avec son OD, aplani les voies à une juste appréciation de Paracelse. Il y a plus de cinquante ans qu'on luttait pour arriver à faire accepter les molécules, comme unités dans les calculs chimiques ; il peut se faire qu'il faille moins de la moitié de ce temps pour faire reconnaître le mérite extraordinaire du philosophe mystique suisse. Le paragraphe monitoire sur les médiums guérisseurs [293] qui sera trouvé ailleurs, aurait pu être écrit par un lecteur de ses œuvres. "Vous devez bien comprendre, dit-il que l'aimant est cet esprit de vie, dans l'homme, que le malade recherche, car tous deux s'unissent au chaos extérieur, et c'est ainsi qu'un homme bien portant est infecté par le malade, en vertu de l'attraction magnétique".

Les causes premières des maladies qui affligent l'humanité ; les relations secrètes entre la physiologie et la psychologie inutilement torturées par les savants modernes pour en tirer quelque lueur qui servira de base à leurs spéculations ; les spécifiques et les remèdes pour tous les maux du corps humain – tout cela est décrit dans ses volumineux ouvrages. L'électro-magnétisme, la prétendue *découverte* du Professeur Oersted, avait été utilisé par Paracelse, trois siècles auparavant. On en a la preuve par l'examen critique de son procédé de guérison des maladies. Il n'y a pas lieu de s'étendre sur ses découvertes en chimie, car tous les auteurs loyaux et exempts de préjugés admettent déjà que c'était un des plus grands chimistes de son temps [294]. Brierre de Boismont le qualifie de "génie", et il est d'accord avec Deleuze pour reconnaître qu'il a créé une nouvelle époque dans l'histoire de la médecine. Le secret de ses heureuses et magiques guérisons, pour employer l'épithète dont on se sert à son endroit, réside dans son souverain mépris pour les prétendues autorités de son temps. "Cherchant la vérité dit Paracelse, je me dis que, dans le cas où

---

[293] D'un journal spirite de Londres.

[294] Hemmann. *Medico-Surgical Essays*, Berlin, 1778.

il n'existerait pas de professeurs de médecine dans ce monde, comment ferai-je pour apprendre cet art. Il faudrait l'étudier dans le livre grand ouvert de la nature, écrit par la main de Dieu…. On m'accuse de n'être point entré par la vraie porte. Mais quelle est la véritable porte ? Est-ce celle de Galien, celle d'Avicenne, de Mesne, de Rhasis, ou bien celle de l'honnête nature ? Pour moi, je crois que c'est cette dernière. C'est par cette porte-là que je suis entré ; c'est la lumière de la nature et aucune lampe d'apothicaire qui m'a montré le chemin".

Ce mépris complet des lois établies et des formules scientifiques, cette aspiration de l'argile mortelle à s'unir à l'esprit de la nature, et ce propos de ne chercher que lui pour la santé, l'aide **[236]** et la lumière de vérité, furent la cause de la haine invétérée des pygmées contemporains pour ce philosophe du feu et alchimiste. Quoi d'étonnant à ce qu'ils l'aient accusé de charlatanisme et même d'ivrognerie. De cette dernière accusation Hemmann l'a bravement et courageusement lavé, et démontré que l'accusation venait d'un certain "Oporinus qui vécut quelque temps avec lui pour apprendre ses secrets ; et que son plan avait échoué ; c'était la source de ces odieuses allégations, de ses disciples et des apothicaires". Il fut le fondateur de l'école du Magnétisme animal, et l'inventeur des propriétés occultes de l'aimant. Il fut flétri sous l'inculpation de sorcellerie par son temps, parce que ses guérisons étaient merveilleuses. Trois siècles plus tard, le baron du Potet a été aussi accusé de sorcellerie et de démonolâtrie par l'Eglise de Rome et de charlatanisme par les Académiciens d'Europe. Mais, comme le disent les philosophes du feu, il n'est pas un chimiste qui veuille condescendre à examiner le "feu vivant" autrement que le font ses collègues. "Tu as oublié ce que tes pères t'ont enseigné à ce sujet, ou plutôt tu ne l'as jamais su… *c'est trop fort pour toi*" [295].

Un ouvrage sur la philosophie magico-spirite et la science occulte serait incomplet sans une notice particulière sur l'histoire du magnétisme animal, tel que nous le connaissons, depuis que Paracelse frappa par lui de stupeur tous les hommes de science de la dernière moitié du XVI^ème^siècle.

Passons rapidement sur son apparition à Paris lorsqu'il y fut importé d'Allemagne par Anton Mesmer. Parcourons avec une attention sérieuse les vieux documents qui moisissent maintenant dans les archives de l'Académie des sciences de cette capitale, car nous y trouverons qu'après

---

[295] Robert Fludd. *Treatise* 111.

avoir repoussé tour à tour toutes les découvertes faites depuis Galilée, les *Immortels* mirent le comble à leur aveuglement en tournant le dos au magnétisme et au mésmérisme. Ils fermèrent volontairement devant eux les portes qui donnent accès aux grands mystères de la nature qui sont cachés dans les sombres régions du monde psychique comme du monde physique. Le grand dissolvant universel, l'Alkahest était là, tout près d'eux ; ils l'ont laissé passer inaperçu ; et maintenant que près de cent années se sont écoulées, nous lisons l'aveu suivant :

> "Il est vrai néanmoins qu'au delà des limites de l'observation directe, notre science (la chimie) n'est point infaillible, et que nos théories et nos systèmes, bien qu'ils puissent *tous* renfermer quelque noyau de vérité, subissent de fréquents changements, et, souvent, sont révolutionnés de fond en comble" [296]. **[237]**

Pour affirmer aussi dogmatiquement que le mesmérisme et le magnétisme animal ne sont qu'hallucinations, il faut être en mesure de le prouver. Où sont-elles, ces preuves qui, seules, devraient donner de l'autorité à la science ? Mille fois les Académiciens ont eu des occasions de s'assurer de la vérité ; ils les ont toujours invariablement repoussées. C'est en vain que les mesméristes et les guérisseurs ont invoqué le témoignage des sourds, des boiteux, des malades, des mourants, qui ont été guéris et rendus à la vie, par de simples manipulations, et par "imposition des mains apostoliques". "Coïncidence ! Est leur réponse habituelle lorsque le fait est trop évident pour être absolument nié ; "feux follets", "exagération", "charlatanisme", sont les expressions favorites de nos nombreux Thomas modernes. Newton le guérisseur américain bien connu a accompli plus de cures instantanées que bien des médecins renommés de New-York n'ont eu de malades dans leur vie ; Jacob le Zouave a eu le même succès en France. Devons-nous donc considérer les témoignages accumulés des quarante dernières années sur ce sujet, comme des illusions, des compérages d'habiles charlatans, ou pure folie ? Mais le seul fait de supposer une duperie aussi prodigieuse équivaut déjà à s'accuser d'aliénation mentale.

---

[296] Prof. J.-P. Cooke. *New Chemistry.*

Malgré la récente condamnation de Leymarie [297], les railleries des sceptiques et d'une grande majorité des médecins et des savants, l'impopularité du sujet, et, par-dessus tout, les persécutions infatigables du clergé catholique qui combat dans le Mesmérisme l'ennemi traditionnel de la femme, la vérité de ses phénomènes est si évidente et incontestable, que même la magistrature française a été forcée, bien qu'à contrecœur de le reconnaître tacitement. La célèbre *clairvoyante*, Mme Roger fut accusée d'extorsion d'argent en même temps que son magnétiseur le Dr Fortin. Le 18 mai 1876, elle fut assignée devant le tribunal correctionnel de la Seine. Son témoin était le baron du Potet, le grand maître du Mesmérisme en France depuis cinquante ans ; son avocat, le non moins célèbre Jules Favre. Pour une fois la vérité triompha, et l'accusation fut abandonnée. Cette victoire fut-elle due à l'éloquence extraordinaire du défenseur, ou à la vérité incontestable et absolument irréprochable des faits ? Mais Leymarie, le directeur de la *Revue Spirite*, avait aussi les faits en sa faveur ; et de plus, le témoignage de plus d'une centaine de personnes respectables, parmi lesquelles figuraient les premiers noms d'Europe. A cela il n'y a qu'une réponse, les magistrats n'ont point osé contester les faits du mesmérisme. Mais la photographie des esprits, les coups frappés, l'écriture, les mouvements, les conversations, **[237]** et même les matérialisations d'esprits peuvent être simulés ; A peine existe-t-il aujourd'hui un phénomène physique en Europe ou en Amérique, qui ne puisse être imité (avec des appareils) par un habile prestidigitateur. Les merveilles du mesmérisme et les phénomènes subjectifs seuls défient les trompeurs, les sceptiques, la science austère et les médiums malhonnêtes. *L'état cataleptique est impossible à feindre*. Les spirites qui tiennent à proclamer leurs vérités et à les faire admettre de force par la science cultivent les phénomènes magnétiques. Magnétisez, sur la scène de "l'Egyptian Hall" une bonne somnambule plongée dans le sommeil mesmérique profond ; que son magnétiseur envoie son esprit libéré partout où il plaira au public ; Qu'on éprouve ainsi sa clairvoyance, et sa clair audience ; que l'on plante des épingles dans toutes les parties de son corps, sur lesquelles le magnétiseur a fait des passes ; qu'on lui enfonce des aiguilles dans la peau, au-dessous des paupières ; qu'on la brûle et la lacère avec un instrument pointu. "Ne craignez rien !" disent Regazzoni, du Potet, Teste, Pierrard, Puységur et Dolgorouky, "un sujet magnétisé ou endormi *n'est jamais blessé* !" Et lorsque vous l'aurez fait, que l'on invite quelqu'un

---

[297] Directeur de *la Revue Spirite* (Note ne figurant pas dans la 1er édition)

de ces magiciens populaires modernes qui ont soif de réclame, et qui prétendent être assez habiles pour imiter tous les phénomènes spirites à se soumettre aux mêmes épreuves [298].

Le discours de M. Jules Favre dans l'affaire Roger, dura, dit-on, une heure et demie, et avait tenu les juges et le public fasciné par son éloquence. Ceux qui comme nous ont entendu cet orateur n'auront pas de peine à le croire ; Mais la déclaration qui termine son plaidoyer était malheureusement prématurée et erronée, en même temps. "Nous sommes en présence de phénomènes que la *science admet,* sans essayer de les expliquer. *Le public peut en rire*, mais nos plus illustres docteurs les considèrent avec gravité. La justice ne peut plus ignorer ce que *la science a reconnu*".

Si cette déclaration entraînante était fondée sur les faits, et si le magnétisme avait été impartialement examiné par un grand nombre, au lieu d'un petit nombre de savants, plus désireux de questionner sérieusement la nature que l'opportunisme, le public n'en rirait jamais. Le public est un enfant docile et soumis, et il **[239]** va partout où sa bonne le conduit. Il choisit ses idoles et ses fétiches, et il les honore en proportion du bruit qu'ils font, il se retourne ensuite avec un regard de timide flatterie pour voir si la gouvernante, la vieille Madame l'Opinion Publique, est satisfaite.

Lactance, l'ancien père de l'Eglise, disait que pas un sceptique de son temps n'aurait osé soutenir devant un magicien que l'âme ne survit pas au corps, et qu'elle périt avec lui ; "parce que le magicien l'aurait réfuté séance tenante, en évoquant l'âme des morts, en les rendant visibles aux yeux humains, et en leur faisant prédire des événements futurs" [299]. Il en fut ainsi des magistrats et des membres du parquet, dans l'affaire de Mme Roger ; le baron Du Potet était là, et ils eurent peur qu'en magnétisant,

---

[298] Dans le *Bulletin de l'Académie de Médecine*, Paris, 1837, vol. I, p. 343 et seq., on trouve le rapport du D[r] Oudet qui pour s'assurer de l'état d'insensibilité d'une dame plongée dans le sommeil magnétique, la piqua avec des épingles, introduisit même une longue épingle jusqu'à la tête dans la chair, et lui tint un des doigts au-dessus de la flamme d'une bougie pendant plusieurs secondes. Un cancer fut extrait du sein droit d'une Mme Plaintain. L'opération dura douze minutes ; pendant tout le temps la patiente conversa très tranquillement avec son magnétiseur et n'éprouva jamais la moindre sensation de douleur. (*Bulletin de l'Académie de Médecine*, tome II, p. 370).

[299] Prophecy, Ancient and Modern, par A. Wilder. *Journal Phrénologique.*

séance tenante, la somnambule, il ne les forçât, non seulement à croire au phénomène, mais encore à le reconnaître, ce qui eût été bien pis.

Revenons maintenant à la doctrine de Paracelse. Son style incompréhensible, quoique gracieux, doit être lu comme les rouleaux d'Ezechiel, "*en dedans et en dehors*". Le danger d'émettre des théories hétérodoxes était grand en ce temps-là ; l'Eglise était puissante, et les sorciers étaient brûlés par douzaines. C'est pour cette raison que Paracelse, Agrippa, et Eugène Philalètes se font remarquer par leurs déclarations pieuses, presque autant que par leurs œuvres alchimiques et magiques. Les idées de Paracelse, sur les propriétés occultes de l'aimant, sont expliquées en partie dans son célèbre livre *Archidaxarum,* dans lequel il décrit la teinture merveilleuse, remède extrait de l'aimant, et nommée *Magisterium Magnetis*, et en partie dans *De Ente Dei et De Ente Astrorum :* Lib I. Mais les explications sont toutes données dans un langage inintelligible aux profanes. "Chaque paysan voit, dit-il, qu'un aimant attire le fer, mais un homme sage cherche par lui-même… J'ai découvert que l'aimant, en dehors de ce pouvoir visible d'attirer le fer, en possède un autre caché".

Il démontre plus loin que, dans l'homme, réside une "force *sidérale*", qui est une émanation des astres et des corps célestes, dont est composée la forme spirituelle de l'homme, l'esprit astral. Cette identité d'essence, que nous pourrions nommer l'esprit de la matière cométaire, est toujours en rapport direct avec les astres dont elle est tirée, et il existe ainsi une attraction mutuelle entre les deux car tous deux sont des aimants. La composition identique de la terre et des autres corps planétaires, et du corps terrestre de l'homme était une des idées fondamentales de sa philosophie. "Le corps vient des éléments, l'esprit (astral) vient des astres…L'homme mange et boit ce qu'il tire des éléments pour soutenir **[240]** son sang et sa chair ; mais c'est des astres que sont tirés l'intellect et les pensées qui alimentent l'esprit". *Le spectroscope a démontré la vérité de cette théorie relative à la composition identique de l'homme et des astres ; les physiciens font maintenant des cours sur les attractions magnétiques du soleil et des planètes* [300].

---

[300] La théorie d'après laquelle le soleil est un globe incandescent est, pour se servir de l'expression d'un rédacteur de revue, "en train de passer de mode". Il a été calculé que si le soleil dont nous connaissons parfaitement la masse et le diamètre, était un bloc solide de charbon et, si on lui donnait une quantité suffisante d'oxygène pour produire tous les effets dont nous sommes témoins, il serait complètement consumé en moins de cinq mille années. Et cependant, il y a quelques

Parmi les substances qu'on sait exister dans la composition du corps de l'homme, on a déjà découvert, dans les étoiles, l'hydrogène, le sodium, le calcium, le magnésium, et le fer. Dans toutes les étoiles observées, qui se comptent par centaines, on a trouvé de l'hydrogène, sauf dans deux. Maintenant, si nous nous rappelons combien on a décrié Paracelse et sa théorie de l'homme et des astres composés de substances semblables, combien les astronomes et les physiciens ont tourné en ridicule ses idées sur l'affinité chimique et l'attraction existant entre eux ; et ensuite, si nous constatons que le spectroscope est venu donner raison au moins à l'une de ses assertions, est-il si absurde de prédire qu'un temps viendra où toutes ses théories seront confirmées ?

Et maintenant, une question se présente tout naturellement. Comment Paracelse en est-il arrivé à connaître quelque chose de la composition des étoiles, alors que, jusqu'à une époque très récente, c'est-à-dire la découverte du spectroscope, les éléments des corps célestes étaient complètement inconnus de nos savants académiciens ? Et même aujourd'hui, malgré le téléspectroscope et autres perfectionnements modernes très importants, à part un petit nombre d'éléments et une chromosphère hypothétique, tout est encore un mystère pour eux dans les étoiles. Paracelse aurait-il pu être si sûr de la nature de l'armée stellaire, s'il n'avait point eu des moyens dont la science ne connaît rien ? Et pourtant, quoique ne sachant rien, elle ne veut pas entendre prononcer seulement le nom de ces moyens qui sont la philosophie hermétique et l'alchimie.

Ne perdons pas de vue que *Paracelse fut l'inventeur de l'hydrogène et qu'il en connaissait parfaitement toutes les propriétés* et la composition longtemps avant que qui que ce soit parmi les académiciens orthodoxes y ait seulement songé ; Qu'il avait étudié l'astrologie et l'astronomie, comme l'ont fait tous les philosophes du feu : Et que, s'il a affirmé que l'homme est en affinité directe avec les astres, il savait fort bien ce qu'il avançait. **[241]**

Le point suivant que les physiologistes auront à vérifier est sa proposition selon laquelle la nutrition du corps ne s'opère pas seulement par l'estomac, "mais aussi d'une manière imperceptible par la force magnétique qui réside dans toute la nature, et dans laquelle chaque individu puise sa nourriture spécifique". L'homme, dit-il encore, tire non

---

semaines encore, on a soutenu, que dis-je ? l'on soutient encore que le soleil est un réservoir de métaux vaporisés !

seulement la santé des éléments lorsqu'ils sont en équilibre, mais encore la maladie, lorsque leur équilibre vient à être rompu. Les corps vivants sont sujets aux lois de l'attraction et de l'affinité chimique, ainsi que l'admet la science ; la propriété physique la plus remarquable des tissus organiques, d'après les physiologistes, est la propriété d'*imbibition*. Quoi de plus naturel, dès lors, que cette théorie de Paracelse, que notre corps absorbant, attractif, et chimique rassemble en lui les influences astrales ou sidérales ? "Le soleil et les étoiles nous attirent à eux et nous, de notre côté nous les attirons". Quelle objection la science peut-elle faire à cela ? Ce que nous exhalons est indiqué dans la découverte faite par le Baron Reichenbach des émanations odiques de l'homme, qui sont identiques aux effluves de l'aimant, des cristaux, et, en fait, de tous les organismes végétaux.

L'unité de l'univers fut affirmée par Paracelse, qui dit que "le corps humain possède l'étoffe primitive (ou matière cosmique)" ; le spectroscope a démontré cette assertion, en faisant voir que les mêmes éléments chimiques qui existent sur la terre et dans le soleil se retrouvent aussi dans tous les astres. Le spectroscope fait encore davantage ; il montre que toutes les étoiles sont des *soleils*, pareils au nôtre, au point de vue de la constitution [301] ; Et que, comme le dit le professeur Mayer [302], la condition magnétique de la terre change avec chaque variation qui se produit à la surface du soleil, au point de dire qu'elle est soumise aux émanations du soleil. Les étoiles étant des soleils doivent aussi avoir des émanations qui nous affectent à un degré proportionnel.

"Pendant nos rêves", dit Paracelse, "nous sommes comme les plantes qui ont aussi un corps élémentaire et vital, mais qui ne possèdent pas d'esprit. Dans notre sommeil, notre corps astral est libre, et peut, grâce à l'élasticité de sa nature, soit tourner autour de son véhicule endormi, soit s'élever plus haut, et aller converser avec ses parents étoilés, soit même communiquer avec ses frères, à grande distance. Les rêves d'un caractère prophétique, la prescience, et les besoins actuels sont les facultés de l'esprit **[242]** astral. A notre corps élémentaire plus grossier, ces dons n'ont point été accordés, car, à la mort, il descend dans le sein de la terre, et se réunit aux éléments physiques, tandis que les divers esprits retournent aux

---

[301] Voir Youmans. "*Chemistry on the Basis of the New System. Spectrum Analysis*".

[302] Professeur de Physique au Stevens Institut of Technology. *The Earth a Great Magnet*. Conférence faite au Club scientifique de Yale, 1872. Voyez aussi professeur Balfour Stewart. *Conférence sur le soleil et les étoiles.*

étoiles." Les animaux, ajoute-t-il, "ont aussi leurs pressentiments, parce qu'ils ont eux aussi un corps astral".

Van Helmont, qui était disciple de Paracelse, dit la même chose, quoique ses théories sur le magnétisme soient plus largement développées, et encore plus soigneusement élaborées. Le *Magnale Magnum* au moyen duquel la propriété magnétique occulte permet à une personne d'en affecter mutuellement une autre est attribué par lui à cette sympathie universelle qui existe entre toutes choses dans la nature. La cause produit l'effet, l'effet remonte à la cause et réciproquement. "Le magnétisme, dit-il, est une propriété inconnue, d'une nature céleste, ressemblant beaucoup aux étoiles, et qui n'est nullement arrêtée par aucun obstacle d'espace ou de temps… Chaque être créé possède son pouvoir céleste propre et est étroitement allié avec le ciel. Ce pouvoir magique de l'homme qui agit ainsi extérieurement réside, pour ainsi dire, caché dans l'homme intérieur. Cette sagesse et force magique sommeille ainsi, mais elle est éveillée à l'activité par une simple suggestion, et elle est d'autant plus vivante que l'homme extérieur de chair et de ténèbres est dompté... Je dis que cet effet est provoqué par l'art cabalistique ; il réveille dans l'âme, ce pouvoir magique, quoique naturel, qui y sommeillait" [303].

Van Helmont et Paracelse s'accordent sur la grande puissance de la volonté, dans l'état d'extase ; ils disent que "l'esprit est répandu partout ; et que l'esprit est le milieu du magnétisme" ; que la primitive magie pure ne consiste pas en pratiques superstitieuses ni en vaines cérémonies, mais dans l'*impériale volonté de l'homme*. "Ce ne sont point les esprits du ciel et de l'enfer qui sont les maîtres de la nature physique, mais l'âme et l'esprit de l'homme, qui sont dissimulés en lui, comme le feu est caché dans le silex".

La théorie de l'influence sidérale sur l'homme a été professée par tous les philosophes du moyen âge. "Les étoiles sont formées des éléments des corps terrestres", dit Cornélius Agrippa. "Et c'est pourquoi les idées s'attirent réciproquement... Les influences s'exercent seulement avec le concours de l'esprit ; mais cet esprit est répandu partout dans l'univers, et il est en plein accord avec l'esprit de l'homme. Le magicien qui veut acquérir des pouvoirs surnaturels, doit posséder *la foi, la charité et l'espérance…*

---

[303] *De Magnetica Vulner Curatione*, p. 772, 1. c.

Dans toutes choses, un pouvoir secret est caché, et c'est de là que viennent les pouvoirs miraculeux de la magie". **[243]**

La théorie moderne du général Pleasanton [304] sur les propriétés de la lumière bleue, concorde singulièrement avec les idées des philosophes du feu. Ses vues sur les électricités positive et négative de l'homme et de la femme, et sur l'attraction et la répulsion de toutes choses dans la nature semblent avoir été copiées sur celles de Robert Fludd, le Grand Maître des Rose-croix d'Angleterre. "Lorsque deux hommes s'approchent l'un de l'autre", dit le philosophe du feu, "leur magnétisme est passif ou actif ; c'est-à-dire positif ou négatif. Si les émanations qu'ils produisent sont rompues ou renvoyées, il en résulte de l'antipathie. Mais si elles passent de l'un à l'autre sans obstacle, il y a, dans ce cas, magnétisme positif, car les rayons procèdent du centre à la circonférence. Dans ce cas, il n'affecte pas seulement les maladies, mais il agit aussi sur les sentiments moraux. Ce magnétisme ou sympathie se retrouve non seulement chez l'homme, mais encore chez les plantes et chez les animaux" [305].

Examinons maintenant comment, lorsque Mesmer eut importé en France son "baquet", et son système entièrement basé sur la Philosophie et les doctrines de Paracelse, la grande découverte psychologique et physiologique fut traitée par les médecins. Cela démontrera combien l'ignorance, la légèreté, et les préjugés peuvent être manifestés par un corps scientifique, lorsque le sujet heurte ses théories les plus chères. C'est d'autant plus important, que c'est probablement à la négligence du comité de l'Académie de France des sciences en 1784, que sont dues les tendances matérialistes du public ; et certainement les lacunes que ses plus dévoués professeurs reconnaissent exister dans la philosophie atomique. Le comité de 1784 comprenait des hommes éminents tels que Borie, Sallin, d'Arcet et le fameux Guillotin, auxquels vinrent s'ajouter par la suite Franklin, Leroi, Bailly, de Borg et Lavoisier. Borie mourut peu de temps après, et fut remplacé par Magault. Il est impossible de révoquer en doute deux choses, savoir : que le comité commença ses travaux sous l'influence des préjugés très vifs, et uniquement parce qu'il en avait reçu l'ordre péremptoire du roi ; et en second lieu, que sa manière d'observer les faits délicats du mesmérisme fut peu judicieuse et mesquine. Le rapport, rédigé par Bailly,

---

[304] Cf. "*On the influence of the Blue Ray*".

[305] Ennemoser. *History of Magie*.

était destiné à donner le coup de grâce à la nouvelle science. Il fut ostensiblement répandu dans les écoles et dans tous les rangs de la société, éveillant des sentiments d'une profonde amertume chez une grande partie de l'aristocratie et de la classe commerciale riche qui avaient patronné Mesmer, et avaient été témoins oculaires de ses cures. Ant. de Jussieu, Académicien **[244]** du plus haut rang, qui avait étudié à fond la question, avec l'éminent médecin de la Cour, d'Eslon, publia un contre-rapport rédigé avec la plus minutieuse exactitude, dans lequel il préconisait de faire observer soigneusement, par la Faculté de médecine, les effets thérapeutiques du fluide magnétique, et insistait sur la publication immédiate de leurs découvertes et observations. Sa demande fut appuyée par un grand nombre de mémoires, d'ouvrages de polémique, et de livres dogmatiques, développant des faits nouveaux. Les œuvres de Thouret intitulées : *Recherches et doutes sur le Magnétisme Animal*, dans lesquelles était déployée une vaste érudition, stimulèrent les recherches dans les archives du passé ; et les phénomènes magnétiques chez les nations qui se sont succédé depuis l'antiquité la plus reculée furent placés sous les yeux du public.

La doctrine de Mesmer était tout simplement une reprise des doctrines de Paracelse, Van Helmont, Santanelli et Maxwell l'Ecossais ; Et il s'était même rendu coupable de copier des textes de l'ouvrage de Bertrand en les présentant comme ses propres principes [306]. Dans le livre de Stewart [307], l'auteur envisage l'univers comme composé d'atomes, avec un agent intermédiaire entre eux faisant l'office de machine, et les lois de l'énergie pour la faire marcher. Le professeur Youmans nomme cela "une doctrine moderne", mais nous trouvons parmi les vingt-sept propositions mises en avant par Mesmer en 1775, juste un siècle auparavant, dans sa Lettre à un médecin étranger, ce qui suit :

1. *Il existe une influence mutuelle entre les corps célestes, la terre et les corps vivants ;*

2. *Un fluide universellement répandu et continu de façon à ne point admettre de vide, dont la subtilité est au-delà de foute comparaison, et qui, de sa nature, est susceptible de recevoir, de*

---

[306] *Du magnétisme animal en France, Paris,* 1826.

[307] *The Conservation of Energy,* N.V., 1875.

propager et de communiquer foutes les impressions de mouvement, est le médium de cette influence.

Il paraîtrait, d'après cela, que la théorie n'est pas si nouvelle après tout. Le professeur Stewart dit : "Nous pouvons considérer l'univers comme une vaste machine physique" et Mesmer dit :

3. *Cette action réciproque est assujettie à des lois mécaniques inconnues jusqu'à ce jour.*

Le professeur Mayer, réaffirmant la doctrine de Gilbert que la terre est un grand aimant, remarque que les variations mystérieuses dans l'intensité de sa force paraissent être subordonnées **[245]** aux émanations du soleil, changeant avec les révolutions apparentes quotidiennes et annuelles de ce globe, et vibrant sympathiquement avec les immenses vagues de feu qui s'agitent à sa surface. Il parle de fluctuation constante, de flux et de reflux de l'influence dirigeante de la terre. Voici ce que dit Mesmer :

4. *De cette action résulte des effets alternants qui peuvent être considérés comme un flux et un reflux ;*

5. *C'est par cette opération (la plus universelle de celles que nous offre la nature) que les relations d'activité se nouent entre les corps célestes, la ferre et ses parties constituantes.*

Il y en a encore deux qui seront intéressantes à lire pour nos savants modernes :

6. *Les propriétés de la matière et des corps organisés dépendent de cette opération* ;

7. *Le corps animal éprouve les effets alternés de cet agent ; et c'est en s'insinuant dans la substance des nerfs, qu'il les affecte immédiatement.*

Parmi d'autres ouvrages importants parus entre 1798 et 1824, époque où l'Académie nomma sa seconde Commission pour étudier le magnétisme, les *Annales du Magnétisme animal*, du baron d'Hénin de Cuvillier, lieutenant général, chevalier de Saint-Louis, membre de l'Académie des Sciences, et correspondant de plusieurs sociétés savantes d'Europe, pourraient être consultées avec avantage. En 1820, le Gouvernement prussien engagea l'Académie de Berlin à offrir un prix de

trois cents ducats d'or, pour la meilleure thèse sur le mesmérisme. La Société Royale scientifique de Paris, sous la présidence de S.A.R. le duc d'Angoulême, offrit une médaille d'or pour le même objet. Le marquis de la Place, pair de France, un des quarante de l'Académie des Sciences, etc., publia un livre intitulé : *Essai philosophique sur les Probabilités*, dans lequel l'éminent savant s'exprime comme suit : "De tous les instruments dont nous pouvons nous servir pour connaître les imperceptibles agents de la nature, les plus sensibles sont les nerfs, particulièrement lorsque des influences exceptionnelles augmentent leur sensibilité… Les phénomènes singuliers qui résultent de cette extrême sensibilité nerveuse de certains individus ont donné naissance à diverses opinions sur l'existence d'un nouvel agent qui a été dénommé magnétisme animal. Nous sommes si loin de connaître tous les agents de la nature et leurs divers modes d'action, qu'il serait peu philosophique de nier des phénomènes tout simplement parce qu'ils sont inexplicables dans l'état actuel de nos connaissances. Il est strictement de notre devoir de les **[246]** examiner avec une attention d'autant plus scrupuleuse qu'il paraît plus difficile de les admettre".

Les expériences de Mesmer furent beaucoup perfectionnées par le marquis de Puységur qui se passa complètement d'appareils, et opéra des cures remarquables parmi les fermiers de ses propriétés de Busancy. Ces faits ayant été publiés, un grand nombre de personnes instruites expérimentèrent avec succès, et en 1825, M. Foissac proposa à la Faculté de Médecine d'instituer une nouvelle enquête. Un comité spécial composé des Drs Adelon, Parisey, Marc, Eurdin aîné, avec Husson comme rapporteur, unit ses efforts à ceux du savant, pour faire accepter la proposition. Il fit le viril aveu qu'en "science, une décision, quelle qu'elle soit, n'est jamais absolue ni irrévocable", et il nous fournit le moyen d'apprécier la valeur qu'il fallait attacher aux conclusions du comité de Franklin de 1784, en disant que "les expériences sur lesquelles était basé ce jugement paraissaient avoir été conduites sans la présence simultanée et nécessaire de tous les membres de, la Commission, et avec des *prédispositions morales* qui, suivant les principes du fait qu'ils étaient appelés à examiner, *devaient motiver leur échec complet.*"

Ce qu'ils ont dit du magnétisme en tant que remède secret, a été dit bien des fois par les auteurs les plus respectés sur le spiritisme moderne et notamment : "Il est du devoir de l'Académie de l'étudier, de le soumettre à des épreuves, enfin d'en enlever l'usage et la pratique à des personnes tout

à fait étrangères à l'art qui abusent des moyens qu'il fournit et en font un objet de lucre et de spéculation".

Ce rapport provoqua de longs débats, mais en mai 1826, l'Académie nomma une commission qui comprenait les illustres noms suivants : Leroux, Bourdois de la Motte, Double, Magendie, Guersant, Husson, Thillaye, Marc, Itard, Fouquier et Guénau de Mussy. Elle commença sur-le-champ ses travaux, qu'elle continua pendant cinq années, communiquant à l'Académie, par l'entremise de M. Husson, le résultat de ses observations. Le rapport renferme les comptes rendus de phénomènes classés en trente-quatre paragraphes différents, mais comme ce travail n'est pas spécialement consacré à la science du magnétisme, nous nous contenterons de quelques courts extraits. Il affirme que ni le contact des mains, ni les frictions, ni les passes, ne sont invariablement nécessaires, puisque dans plusieurs occasions, la volonté, la fixité du regard avaient suffi pour produire les phénomènes magnétiques, même à l'insu de la personne magnétisée. "Des phénomènes thérapeutiques bien attestés" dépendent du magnétisme seul, et ne peuvent être reproduits sans lui. L'état de somnambulisme existe et "occasionne le développement de nouvelles facultés qui ont reçu la **[247]** dénomination de *clairvoyance*, intuition, prévision interne". Le sommeil (magnétique) a e été provoqué dans des circonstances où les sujets ne pouvaient voir, et étaient parfaitement ignorants des moyens employés pour l'occasionner. Le magnétiseur, s'étant une fois rendu maître de son sujet, peut le mettre complètement en état de somnambulisme, l'en tirer sans qu'il le sache, étant même hors de sa vue, à une certaine distance et à travers des portes fermées". Les sens extérieurs du dormeur paraissent être entièrement paralysés, et une nouvelle série de sens semble être mise en action. "Le plus souvent, le somnambule reste complètement étranger au fruit extérieur et inattendu fait à ses oreilles, tel que le son de vases en cuivre frappés avec violence, la chute d'un objet lourd, etc… On peut lui faire respirer de l'acide chlorhydrique ou de l'ammoniaque sans l'incommoder, et même sans qu'il le soupçonne". La commission pouvait "chatouiller ses pieds, ses narines, et les angles des paupières avec les barbes d'une plume, pincer la peau de façon à y provoquer des ecchymoses, le piquer sous les ongles avec des épingles enfoncées à une certaine profondeur sans causer la moindre souffrance et sans qu'il fît le plus léger signe qui indiquât le moins du monde qu'il en eût conscience. En un mot, nous avons vu une personne qui a été insensible à

une des plus pénibles opérations de la chirurgie et dont l'attitude, le pouls ou la respiration ne manifestaient pas la plus légère émotion".

Voilà pour ce qui concerne les sens extérieurs ; maintenant voyons ce qu'ils ont à dire au sujet des sens internes qui peuvent justement être considérés comme démontrant une différence marquée entre l'homme et le protoplasme de mouton. "Pendant qu'ils sont dans cet état de somnambulisme", dit le comité, "les sujets magnétisés que nous avons observés conservent l'exercice des facultés qu'ils ont à l'état de veille. Leur mémoire paraît même être plus fidèle et plus étendue… Nous avons vu deux somnambules distinguer les yeux fermés les objets placés devant eux ; ils ont dit, sans les toucher, la couleur et la valeur des cartes ; ils ont lu des mots tracés à la main, ou quelques lignes d'un livre ouvert au hasard. Ce phénomène a eu lieu, même lorsque les paupières étaient closes au moyen des doigts. Nous avons rencontré chez deux somnambules la faculté de prévoir des actes plus ou moins compliqués de l'organisme. L'un d'eux annonça plusieurs jours et même plusieurs mois à l'avance, le jour, l'heure et la minute où des attaques d'épilepsie devaient se produire et récidiver ; un autre prédit le moment de la guérison. Leurs prévisions se réalisèrent avec une exactitude remarquable".

La commission dit "qu'elle a recueilli et communiqué des faits suffisamment importants pour induire à penser que l'Académie doit encourager les recherches sur le magnétisme comme une très **[248]** curieuse branche de l'histoire psychologique et naturelle". La commission conclut en disant que les faits sont *si extraordinaires*, qu'elle peut à peine s'imaginer que l'Académie admettra leur réalité, mais elle affirme qu'elle a été constamment animée de sentiments honnêtes et guidée par des motifs d'un ordre élevé, "l'amour de la science et la nécessité de justifier les espérances que l'Académie avait conçues de son zèle et de son dévouement".

Ses craintes furent complètement justifiées par la conduite d'au moins un de ses membres qui s'était absenté au moment des expériences, et qui, nous dit M. Husson, "ne jugea point convenable de signer le rapport". Ce fut Magendie, le physiologiste qui, malgré la constatation faite au rapport officiel, qu'il n'avait pas été "présent aux expériences", n'hésita point à consacrer quatre pages de son fameux ouvrage sur la *physiologie humaine* à la question du mesmérisme. Et, après avoir fait un résumé sommaire des phénomènes allégués, sans les admettre aussi pleinement que l'érudition et

les acquis scientifiques de ses collègues de la Commission semblaient l'exiger, il dit : "Le respect de soi-même et la dignité de la profession veulent qu'on traite ces choses avec prudence. Il (le médecin bien informé) se souviendra combien il est facile de voir le mystère dégénérer en charlatanisme et combien la profession est apte à se déshonorer même en apparence lorsqu'elle est appuyée par des praticiens respectables." Aucun mot dans le contexte ne révèle au lecteur qu'il avait été nommé par l'Académie pour faire partie de la Commission de 1826 ; qu'il avait été absent de ces réunions ce qui lui avait fait manquer l'occasion d'apprendre la vérité au sujet des phénomènes magnétiques, et qu'il prononçait son jugement *ex-parte*. "Le respect de soi-même et la dignité de la profession" exigeaient sans doute le silence !

Trente-huit ans plus tard, un savant anglais, dont la spécialité est l'étude de la physique et dont la réputation est encore plus grande que celle de Magendie, s'abaissa par une conduite tout aussi déloyale. Lorsque lui fut offerte l'occasion d'étudier les phénomènes spirites et d'aider à retirer cette étude des mains d'investigateurs ignorants ou malhonnêtes, le professeur Tyndall esquiva le sujet ; Mais dans ses *Frayments of Science*, il se rendit coupable des appréciations peu chevaleresques que nous avons citées ailleurs.

Mais nous avons tort : il fit une seule tentative, et cela lui suffit. Il nous dit, dans ses *Fragments*, qu'il se plaça une fois sous une table pour voir comment les coups étaient frappés, et qu'il en sortit avec une indignation telle contre l'humanité qu'il n'en avait jamais éprouvé de pareille ! Israel Putnam, se traînant à quatre pattes pour surprendre et tuer la louve dans son repaire, nous fournit en partie un parallèle pour faire apprécier le courage du **[249]** chimiste tâtonnant dans le noir pour savoir l'horrible vérité ; mais Putnam tua sa louve, tandis que Tyndall fut dévoré par la sienne. "*Sub mensâ desperado*" devrait être la devise de ses armoiries.

Parlant du rapport de la Commission de 1824, le Dr Alphonse Teste, un distingué savant contemporain, dit qu'il fit grande impression sur l'Académie, mais sans entraîner beaucoup de conviction. "Nul ne pourrait mettre en doute la véracité des Commissaires, dont la bonne foi aussi bien que le grand savoir étaient incontestables, mais on les soupçonna d'avoir été dupés. Il y a en effet *certaines vérités fâcheuses qui compromettent ceux qui y ont foi, et ceux surtout qui sont assez candides pour l'avouer*

publiquement." Que cela est vrai ! C'est ce qu'attestent les annales de l'histoire, dès les premiers temps jusqu'à ce jour. Lorsque le professeur Robert Hare annonça les résultats préliminaires de ses investigations sur le spiritisme, et bien qu'il fût un des plus éminents chimistes et physiciens de son temps, on le considéra néanmoins comme une dupe. Lorsqu'il prouva qu'il ne l'était pas, on l'accusa de gâtisme ; les professeurs du collège d'Harvard désavouèrent "son adhésion insensée à cette gigantesque mystification."

Lorsque ce savant commença ses investigations en 1853, il annonça qu'il "se sentait appelé, par devoir pour ses semblables, à user de toute son influence pour arrêter la marée de la folie populaire qui montait rapidement en dépit de la raison et de la science, en faveur de la *grossière illusion* nommée spiritisme."Bien que, d'après sa propre déclaration, "il partageât l'opinion de Faraday sur la théorie des tables tournantes", il eut la vraie grandeur d'âme qui caractérise les princes de la science, d'étudier la question à fond et de proclamer ensuite la vérité. Il nous montre comment il en fut récompensé par ses collègues. Dans une conférence donnée à New-York, en septembre 1854, il dit que "pendant plus d'un demi-siècle il s'est constamment occupé de recherches scientifiques, que son exactitude et sa précision n'ont jamais été mises en doute, jusqu'au moment où il est devenu spirite ; Et que son intégrité, comme homme, n'avait jamais été attaquée, jusqu'au jour où les professeurs de Harvard fulminèrent leur rapport contre ce qu'il *savait* être vrai et qu'eux ne *savaient* pas être faux."

Quelle douleur exprimée en peu de mots ! Un vieillard de soixante-seize ans, un savant d'un demi-siècle, abandonné pour avoir dit la vérité ! Et voici que Mr A.-R. Wallace, qui jusqu'ici avait été estimé parmi les plus illustres des savants britanniques, ayant proclamé sa croyance au spiritisme et au magnétisme, n'excite plus que la compassion. Le professeur Wagner, de Saint-Petersbourg, dont la réputation comme zoologiste est éminente, **[250]** subit à son tour la peine de sa naïveté exceptionnelle dans la manière outrageante dont il est traité par les savants russes ?

Il y a savants et *savants* ; et si les sciences occultes, dans l'exemple du spiritisme moderne, souffrent de la malice d'une classe, elles ont eu, dans tous les temps, leurs défenseurs parmi ceux dont les noms ont jeté un éclat sur la science elle-même. Au premier rang figure Isaac Newton, "le flambeau de la science", qui croyait pleinement au magnétisme, tel que l'enseignait Paracelse, Van Helmont et les philosophes de feu en général.

Personne n'osera contester que sa doctrine de l'espace et de l'attraction universelle ne soit purement une théorie du magnétisme. Si ses propres paroles ont une signification, elles veulent dire qu'il fonde toutes ses spéculations sur "l'âme du monde", le grand agent magnétique universel, qu'il nomme le *divin sensorium* [308]. "Ici, dit-il, la question roule sur un esprit subtil qui pénètre toutes choses, même les corps les plus durs, et qui est caché dans leur substance. Par la force et l'activité de cet esprit, les corps s'attirent mutuellement et adhèrent ensemble lorsqu'ils sont mis en contact. C'est par lui que les corps électriques agissent de loin comme de près, s'attirent ou se repoussent ; c'est par cet esprit aussi que la lumière se répand, qu'elle est réfractée et réfléchie et qu'elle réchauffe les corps. Tous les sens sont excités par cet esprit et c'est par lui que les animaux remuent leurs membres. Mais ces choses ne peuvent être expliquées en peu de mots, et nous n'avons pas encore assez d'expérience pour déterminer pleinement les lois en vertu desquelles cet esprit universel agit".

Il y a deux sortes de magnétisation ; la première est purement *animale* et l'autre est transcendante, dépendant de la volonté et du savoir du magnétiseur, aussi bien que du degré de spiritualité du sujet et de son aptitude à recevoir les impressions de la lumière astrale. Nous devons d'abord nous assurer que la clairvoyance dépend bien plus de la première que de la seconde. Le sujet le plus *positif* est forcé de se soumettre à la puissance d'un adepte comme Du Potet. Si sa vue est convenablement dirigée par le magnétiseur, magicien ou esprit, la lumière devra livrer à notre examen ses archives les plus secrètes ; car si elle est un livre toujours fermé pour ceux qui "voient et ne perçoivent pas", il est, d'autre part, toujours ouvert pour ceux qui *veulent* le voir ouvert. Ce livre contient un enregistrement intégral de tout ce qui a été, est, ou sera. Les moindres actes de notre vie y sont imprimés et mêmes nos pensées demeurent photographiées sur ses tablettes éternelles. C'est le livre que nous voyons ouvrir par l'Ange, dans **[251]** l'*Apocalypse*, "lequel est le Livre de vie, et c'est sur lui que les morts seront jugés suivant leurs œuvres." En un mot, c'est la MÉMOIRE DE DIEU !

"Les oracles affirment que l'impression des pensées, des caractères, des hommes, et autres visions divines, apparaissent dans Æther… Les

[308] *Fundamental Principes of Nattiral Philosophy*.

choses qui n'en ont point y prennent une forme", dit un ancien fragment des *Oracles Chaldéens* de Zoroastre [309].

Ainsi, la sagesse, la prophétie et la science anciennes et modernes concourent à confirmer les assertions des cabalistes. C'est sur les indestructibles tablettes de la lumière astrale qu'est marquée l'empreinte de chaque pensée que nous formons, de chaque acte que nous accomplissons ; c'est là que les événements futurs – effets de causes depuis longtemps oubliées – sont déjà tracés comme, un tableau vivant, pour l'œil du voyant ou du prophète. La mémoire – désespoir des matérialistes, énigme du psychologue, sphinx de la science – est, pour l'étudiant des anciennes philosophies, tout simplement un nom pour exprimer la puissance inconsciemment exercée par l'homme qui la partage avec beaucoup d'animaux inférieurs, pour regarder, avec la vue interne dans la lumière astrale, et y voir l'image des sensations et des événements passés. Au lieu de chercher des ganglions cérébraux, pour y retrouver des "micrographies des vivants et des morts, des scènes que nous avons visitées, et des événements auxquels nous avons été mêlés" [310], les anciens allaient au vaste dépôt où ces archives de la vie de tout homme, aussi bien que chaque pulsation du cosmos visible, sont conservés pour toute l'éternité !

L'éclair de mémoire qui, d'après la tradition, montre à l'homme qui se noie, les scènes depuis longtemps oubliées de sa vie mortelle – comme un paysage se révèle au voyageur à la lueur intermittente des éclairs – est tout simplement un coup d'œil rapide que l'âme en lutte jette dans les silencieuses galeries où son histoire est peinte en couleurs impérissables.

Le fait bien connu – confirmé par l'expérience personnelle de neuf personnes sur dix – que nous reconnaissons souvent comme familiers des scènes, des paysages, ou des conversations, que nous voyons ou entendons pour la première fois, et parfois dans des contrées que nous n'avions jamais visitées, est un effet des même causes. Ceux qui croient à la réincarnation invoquent ce fait comme une preuve additionnelle d'une existence antérieure dans d'autres corps. Ils attribuent cette reconnaissance d'hommes, de pays et de choses, que nous n'avons jamais vus, à des éclairs **[252]** de mémoire d'expériences antérieures de l'âme *dans son existence*

---

309 *Simpl. in Phys*., 143 ; "*The Chaldean Oracles*", Cory.

310 Draper. *Conflict between Religion and Science*.

antérieure. Mais les hommes de l'antiquité ainsi que les philosophes du moyen âge soutiennent énergiquement une opinion contraire.

Ils affirment que, bien que ce phénomène psychologique soit un des plus puissants arguments en faveur de la survivance et de la préexistence de l'âme, comme cette dernière est douée d'une mémoire individuelle, autre que celle de notre cerveau physique, ce n'est point là une preuve de la réincarnation. Ainsi que l'exprime très bien Eliphas Lévi, "la nature ferme la porte après chaque chose qui passe et pousse la vie en avant" dans des formes plus parfaites. La chrysalide devient papillon ; mais celui-ci ne se transforme jamais de nouveau en larve. Dans le calme des heures nocturnes, lorsque nos sens corporels sont emprisonnés dans les fers du sommeil, et que notre corps élémentaire repose, la forme astrale devient libre. Elle se *glisse* alors hors de sa prison terrestre, et, suivant l'expression de Paracelse elle "fraye avec le monde extérieur", et voyage à travers les mondes visibles et invisibles. "Dans le sommeil, dit-il, le corps astral (âme) est libre de ses mouvements ; il prend alors son essor vers ses ancêtres, et lie conversation avec les étoiles." Les rêves, les signes, la prescience, les pronostics, et les pressentiments sont des impressions laissées par notre esprit astral dans notre cerveau, qui les reçoit plus ou moins distinctement, suivant la quantité de sang dont il est pourvu pendant les heures du sommeil. Plus le corps est épuisé, plus l'homme spirituel est libre, et plus vivaces sont les impressions de notre mémoire d'âme. Après un sommeil lourd et robuste, sans rêves et ininterrompu, en se réveillant et en reprenant conscience, on peut ne se souvenir de rien. Mais les impressions de scènes et de paysages que le corps astral a vus dans ses pérégrinations sont toujours là, quoique latentes, sous la pression de la matière. Elles peuvent se réveiller à un moment donné et, durant ces éclairs de la mémoire intime de l'homme, il s'opère un échange instantané d'énergies entre les univers visibles et les mondes invisibles. Un courant s'établit entre les micrographies des ganglions cérébraux et les galeries photo-scénographiques de la lumière astrale. Et celui qui sait qu'il n'a jamais visité dans son corps, ni vu le paysage ou la personne qu'il reconnaît, peut affirmer néanmoins qu'il les a vus et qu'il les connaît, car cette connaissance s'est faite pendant qu'il voyageait en "esprit". A cela, les physiologistes n'ont qu'une seule objection à opposer. Ils répondront que dans le sommeil naturel, parfait et profond, "la moitié de notre nature, qui est volitive se trouve à l'état inerte", et par conséquent hors d'état de voyager ; d'autant plus qu'ils considèrent l'existence de quelque chose

comme un corps individuel astral **[253]** ou âme, comme à peine mieux qu'un mythe poétique. Blumenbach affirme que dans l'état de sommeil, tout rapport, toute relation entre le mental et le corps sont interrompus ; assertion démentie par le Dr Richardson F.R.S., qui rappelle honnêtement au savant allemand que "les limites précises et les connexions de l'esprit et du corps étant inconnues", ce qu'il avance dépasse évidemment ce qu'il peut savoir. Cet aveu joint à celui du physiologiste français Fournier, et à celui plus récent encore du Dr Allechin, éminent médecin de Londres, qui reconnaît franchement, dans une allocution aux étudiants, que "de toutes les recherches scientifiques qui touchent pratiquement aux intérêts de la société, il n'en est point qui repose sur des bases aussi incertaines et aussi peu sûres que la médecine", nous donne un certain droit à opposer les hypothèses des savants de l'antiquité à celles des savants modernes.

Nul homme, si matériel et grossier qu'il puisse être, ne peut éviter de mener une existence double ; l'une dans le monde visible, l'autre dans l'invisible. Le principe de vie qui anime son enveloppe physique se trouve surtout dans son corps astral ; et tandis que les parties les plus animales reposent, les parties plus spirituelles ne connaissent ni limites, ni obstacles. Nous savons très bien que beaucoup de gens instruits, aussi bien que des ignorants s'élèveront contre cette nouvelle théorie de distribution du principe de vie. Ils aimeraient mieux rester dans la bienheureuse ignorance et continuer à avouer que personne ne sait ni ne peut prétendre dire d'où vient ce mystérieux agent, et où il va, que de prêter un moment d'attention à ce qu'ils considèrent comme des théories antiques et surannées. Quelques-uns, se plaçant sur le terrain adopté par la théologie, objecteront que les animaux n'ont point d'âme immortelle, et, par conséquent, ne peuvent pas avoir d'esprit astral ; *car, les théologiens de même que les laïques, vivent sous l'impression erronée que l'âme et l'esprit sont une seule et même chose*. Mais si nous étudions Platon et les autres philosophes de l'antiquité, nous n'avons pas de peine à comprendre que, tandis que "*l'âme irrationnelle*", par laquelle Platon désigne notre corps astral, ou la partie la plus éthérée de notre être, ne peut avoir, tout au plus, qu'une continuité d'existence plus ou moins prolongée au-delà du tombeau ; le divin esprit, appelé à tort *âme* par l'Eglise, est immortel par essence même. (Tout lettré hébraïsant comprendra et appréciera très aisément la différence qui existe entre les deux mots *ruah et nephesph*). Si le principe de vie est quelque chose d'autre que l'esprit astral, et sans rapport avec lui, comment se fait-il que l'intensité des pouvoirs de

clairvoyance dépende tellement de la prostration corporelle du sujet ? Plus la transe est profonde, plus les signes de vie **[254]** donnés par le corps sont faibles, plus les perceptions spirituelles deviennent claires, et plus les visions de l'âme sont puissantes. L'âme, délivrée du fardeau des sens corporels, montre alors un degré d'activité et de puissance bien supérieure à celui qu'elle pourrait déployer dans un corps fort et sain. Brierre de Boismont fournit des exemples répétés de ce fait. Les organes de la vue, de l'odorat, du goût, de l'ouïe et du toucher deviennent beaucoup plus aigus, chez un sujet magnétisé privé de la possibilité de les exercer corporellement, qu'ils ne le sont à l'état normal.

Ces seuls faits, une fois démontrés, se posent comme une preuve indiscutable de la continuité de la vie individuelle, au moins pendant une certaine période, après que le corps a été abandonné par nous, par usure ou par accident. Mais quoique durant son court séjour sur la terre, notre âme puisse être comparée à une lumière cachée sous un boisseau, elle brille pourtant, avec plus ou moins d'éclat, et attire à elle les influences des esprits apparentés ; et lorsqu'une pensée, bonne ou mauvaise, est engendrée dans notre cerveau, elle lui attire des impulsions semblables aussi irrésistiblement que l'aimant attire la limaille de fer. Cette attraction est proportionnée aussi à l'intensité avec laquelle l'impulsion de pensée se fait sentir dans l'éther ; et ainsi, l'on peut comprendre comment un homme s'impose à son époque avec tant de force, que l'influence est transmise – par les courants d'énergie sans cesse échangés entre les deux mondes, visible, et invisible – d'âge en âge, jusqu'à ce qu'elle affecte une grande partie du genre humain.

Il serait difficile de dire jusqu'à quel point les auteurs de *Unseen Universe* (l'Univers invisible) se sont laissés aller à penser dans cette direction ; mais on peut conclure qu'ils n'ont pas dit tout ce qu'ils auraient pu dire, en lisant le passage suivant :

> "Qu'on l'envisage comme l'on voudra, les propriétés de l'éther sont, sans aucun doute, d'un ordre bien plus élevé dans le champ de la nature, *que celles de la matière pondérable*. Or, comme même les grands prêtres de la science trouvent encore ces dernières bien au-dessus de leur compréhension, sauf dans des cas particuliers, nombreux, mais de minime importance, et souvent isolés, il ne nous siérait point de pousser plus loin nos

> spéculations. Il est suffisant pour le but que nous avons en vue, de savoir, d'après ce que l'éther fait, *qu'il est capable d'infiniment plus de choses que l'on ne s'est encore hasardé à le dire.*"

Une des plus intéressantes découvertes des temps modernes est celle de la faculté, qui permet à une certaine catégorie de personnes sensitives de recevoir, d'un objet quelconque placé dans leurs mains ou appliqué sur leur front, des impressions sur le **[255]** caractère ou l'aspect de l'individu ou de l'objet, avec lequel il a été antérieurement en contact. Ainsi, un manuscrit, un tableau, un vêtement, un bijou – quelle qu'en soit l'antiquité, montre au sujet une image vivace de l'écrivain, du peintre ou de la personne qui en a été porteur, même quand il aurait vécu du temps de Ptolémée ou d'Enoch. Bien plus, un fragment d'un édifice ancien rappellera son histoire, et même les scènes qui se sont passées dans son enceinte, ou dans son voisinage. Un morceau de minerai provoquera la vision d'âme de l'époque où il était en voie de formation. Cette faculté est appelée par celui qui l'a découverte – M. Buchanan de Louisville, Kentucky – *psychométrie*. C'est à lui que le monde est redevable de cette importante addition aux sciences psychologiques ; et c'est à lui, peut-être, quand le scepticisme aura été terrassé par une telle accumulation de faits, que la postérité devra élever une statue. En annonçant au public sa grande découverte, le professeur Buchanan, s'en tenant au pouvoir que présente la psychométrie de dessiner le caractère de l'homme, dit : "L'influence mentale et physiologique accordée à l'écriture paraît être indestructible, car les plus anciens spécimens que nous avons examinés donnaient leurs impressions avec une force et une netteté peu affaiblies par le temps. D'anciens manuscrits, exigeant un antiquaire pour en déchiffrer les étranges caractères, étaient facilement interprétés par la puissance psychométrique... La faculté de conserver l'empreinte du mental n'est point limitée à l'écriture. Les dessins, les tableaux, tout ce sur quoi la pensée, la volonté ou le contact d'un homme s'est fixé vient s'enchaîner intimement à cette pensée, à cette vie, de façon à les rappeler au mental d'un autre, lorsqu'il y a contact."

Sans pouvoir apprécier exactement, au début de sa grande découverte, toute la portée de ses paroles prophétiques, le professeur ajoute "Cette

découverte, dans son application aux arts et à l'histoire, ouvrira une mine, de savoir intéressant." [311]

L'existence de cette faculté fut expérimentée pour la première fois en 1841. Elle a été vérifiée depuis par mille psychomètres, dans différentes parties du monde. Elle prouve que tout événement dans la nature – malgré son peu d'importance – laisse son empreinte indélébile sur la nature physique ; et comme il n'y a pas eu une perturbation moléculaire appréciable, la seule déduction possible est que ces images ont été produites par cette force universelle – l'Ether ou lumière astrale. **[256]**

Dans son charmant livre intitulé *The soul of Things* (L'âme des choses) le professeur Denton (géologue) [312] entre, avec grands détails, dans la discussion de cette question. Il donne une multitude d'exemples du pouvoir psychométrique, que Mrs. Denton possède à un degré très marqué. Un fragment de la maison de Cicéron à Tusculum, lui permit de décrire, sans avoir la moindre connaissance de la nature de l'objet qu'on plaçait sur son front, non seulement l'emplacement du grand orateur romain, mais encore ce qui se rapportait au précédent propriétaire de la maison, Cornélius Sulla Felix, habituellement connu comme Sulla le dictateur. Un fragment de marbre de l'ancienne Eglise Chrétienne de Smyrne fit apparaître devant elle l'assemblée des fidèles et les prêtres officiant. Des fragments apportés de Ninive, de Chine, de Jérusalem, de Grèce, du mont Ararat et d'autres endroits, lui représentèrent des scènes de la vie de personnages divers dont les cendres ont disparu depuis des milliers d'années. Dans bien des cas, M. Denton vérifia ces renseignements, annales historiques en main. Mieux que cela, un morceau de squelette ou de dent de quelque animal antédiluvien permit à la voyante d'apercevoir la créature, telle qu'elle était de son vivant, et même de vivre pendant quelques instants, de sa vie, et d'éprouver ses sensations. Devant l'enquête du psychomètre, les replis les plus cachés du domaine de la nature dévoilent leurs secrets ; et les événements des époques les plus reculées rivalisent d'éclat, d'impression avec les circonstances passagères d'hier.

L'auteur dit dans le même ouvrage : "Pas une feuille ne tremble, pas un insecte ne rampe, pas une vague ne se meut, sans que chacun de ces

---

[311] J.R. Buchanan M.D. *Outlines of Lectures on the Neurological System of Anthropology*.

[312] W. et Elisabeth M.F. Denton. *The soul of Things or Psychometric Researches and Discoveries. Boston,* 1873.

mouvements ne soit enregistré par mille scribes fidèles, dans des écrits infaillibles et indélébiles. Et cela est vrai de tous temps. Dès l'aurore de ce globe naissant, lorsqu'un rideau de vapeurs flottait encore autour de son berceau, jusqu'à ce jour, la nature n'a cessé de photographier toute chose. Quelle galerie de tableaux que la sienne !

Il nous semble impossible d'imaginer que les scènes qui ont eu lieu dans l'ancienne Thèbes ou dans quelque temple des temps préhistoriques ne soient photographiées que sur la substance de certains atomes. Les images des événements sont incrustées dans ce milieu universel, pénétrant tout, et conservant tout, que les philosophes nomment "l'Ame du Monde", et que M. Denton qualifie "d'Ame des Choses". Le psychomètre, en appliquant un fragment d'une substance à son front, met son *soi intérieur* en relation avec l'âme intime de l'objet qu'il manie. Il est maintenant **[257]** admis que l'Æther universel interpénètre toutes choses dans la nature, même les plus denses. On commence à admettre aussi qu'il conserve les images de toutes les choses qui surviennent. Lorsque le psychomètre examine son spécimen, il est mis en contact avec le courant de lumière astrale qui est en relation avec ce spécimen, et qui conserve les tableaux des scènes associées à son histoire. Ces scènes, d'après Denton, défilent devant ses yeux avec la vitesse de la lumière ; l'une après l'autre elles s'amoncellent l'une sur l'autre si rapidement, que c'est seulement par un acte énergique de la volonté qu'il en retient une dans le champ de sa vision, assez longtemps pour pouvoir la décrire.

Le psychomètre est clairvoyant ; cela veut dire qu'il voit avec l'œil intérieur. A moins que sa force de volonté ne soit très puissante, à moins qu'il ne se soit pleinement entraîné à ce genre particulier de phénomène, et que sa connaissance des aptitudes de sa vue ne soit profonde, ses perceptions des lieux, des personnes et des événements doivent être nécessairement très confuses. Mais dans le cas de magnétisation, dans lequel cette même faculté de clairvoyance est développée, l'opérateur, dont la volonté domine le sujet, peut forcer celui-ci à concentrer son attention sur un tableau spécial, assez longtemps pour en observer tous les plus minutieux détails. De plus, sous la direction d'un magnétiseur expérimenté, le voyant dépasse le psychomètre naturel, dans la prévision des événements futurs qui se présentent à lui plus distincts et plus clairs. Si l'on objecte l'impossibilité de percevoir "ce qui n'existe pas", nous poserons cette question : Pourquoi est-il plus impossible de voir ce qui sera que de rappeler la vue de ce qui est passé et n'est plus ? D'après la doctrine

des Cabalistes, l'avenir existe dans la lumière astrale à l'état d'embryon, comme le présent existait dans le même état dans le passé. Tandis que l'homme est libre d'agir comme il lui plaît, la façon dont il usera de *sa liberté* était connue d'avance, et de tout temps ; non point, sur le terrain du fatalisme ou de la destinée, mais simplement en vertu du principe de l'harmonie universelle immuable ; de la même façon qu'on peut savoir à l'avance que, lorsqu'une note musicale est frappée, ses vibrations ne se changeront pas en celles d'une autre note. De plus, l'éternité ne peut avoir ni passé, ni futur, mais seulement le présent ; de même que l'espace illimité, dans le sens strict du mot, ne peut avoir d'endroits rapprochés ou éloignés. Nos conceptions limitées au champ étroit de notre expérience cherchent à déterminer, sinon une fin, du moins un commencement au temps et à l'espace ; mais rien de tout cela n'existe en réalité ; car s'il en était autrement, le temps ne serait pas éternel ni l'espace illimité. Le passé n'existe pas plus que l'avenir, ainsi que nous l'avons dit ; ce qui survit, c'est notre **[258]** mémoire : et nos souvenirs ne sont que les aperçus que nous saisissons de ce passé dans les courants de la lumière astrale, de même que le psychomètre les saisit dans les émanations astrales de l'objet qu'il tient.

Le professeur Hitchcock, parlant des influences de la lumière sur les corps et de la formation d'images sur ceux-ci, grâce à elle, dit : "Il semble que cette influence photographique pénètre toute la nature, sans que nous puissions dire où elle s'arrête. La seule chose que nous sachions, c'est qu'elle peut imprimer nos traits sur le monde qui nous entoure, en reproduire les modifications que la passion leur fait subir et remplir ainsi la nature de daguerréotypes de toutes nos actions... il peut se faire aussi qu'il y ait des procédés par lesquels la nature plus habile que n'importe quel photographe, tire et fixe ces portraits de façon que des sens *plus perçants* que les nôtres les aperçoivent comme s'ils se reproduisaient sur une grande toile tendue sur l'univers matériel. *Peut-être*, aussi, ne s'effacent-ils jamais de la toile et deviennent-ils les échantillons de la grande galerie de tableaux de l'éternité." [313]

Ce "*peut-être*" du professeur Hitchcock a été transformé, depuis, par la démonstration de la psychométrie, en triomphante certitude. Ceux qui comprennent ces facultés psychologiques et clairvoyantes critiqueront sans doute la notion du professeur Hitchcock, et diront que des sens plus

---

[313] *Religion of Geology.*

perçants que les nôtres sont nécessaires pour voir ces tableaux sur sa toile cosmique supposée et soutiendront qu'il aurait dû borner ses restrictions aux sens externes du corps. *L'esprit humain, faisant partie de l'Esprit immortel Divin, n'apprécie ni passé, ni avenir, mais voit toutes choses comme dans le présent*. Les daguerréotypes dont il est parlé ci-dessus sont imprimés sur la lumière astrale où, nous l'avons déjà dit – et d'accord avec les enseignements hermétiques dont la première partie est déjà acceptée et démontrée par la science – est enregistré tout ce qui a été, ce qui est et ce qui sera.

Dernièrement, quelques-uns de nos érudits ont prêté une attention particulière à une question jusqu'à présent stigmatisée comme "superstitieuse". Ils ont commencé à émettre des opinions au sujet des mondes hypothétiques et invisibles. Les auteurs de *Unseen Universe* ont été les premiers à prendre courageusement la direction, et déjà ils ont trouvé un partisan dans le professeur Fiske, dont les idées sont consignées dans l'ouvrage intitulé le *Unseen World*. Evidemment les savants tâtent le terrain douteux du matérialisme, et, le sentant trembler sous leurs pieds, ils se préparent à rendre moins déshonorante leur capitulation, en cas de **[259]** défaite. Jevons confirme ce que dit Babbage et tous les deux croient fermement que chaque pensée, déplaçant les particules du cerveau et les mettant en mouvement, les répand dans l'univers, et ils pensent que "chaque parcelle de matière existante doit être un registre de tout ce qui est arrivé [314]." D'autre part, le Dr Thomas Young, dans ses conférences sur la philosophie naturelle, nous engage très fortement "à spéculer librement sur la possibilité de mondes indépendants ; quelques-uns existant dans différentes parties, d'autres *s'interpénétrant les uns les autres, invisibles et inconnus*, dans le même espace, et d'autres encore, auxquels l'espace n'est peut-être pas un mode nécessaire d'existence". [315]

Si les savants, partant d'un point de vue strictement scientifique, tel que la possibilité de la transmission de l'énergie au monde invisible et le principe de la continuité se permettent de telles spéculations, pourquoi refuserait-on aux occultistes et aux spirites le même privilège ? D'après la science, les impressions produites sur une surface de métal poli sont imprimées et peuvent être conservées pendant un temps indéfini ; et

---

[314] *Principes of Science*, vol. II, p. 455.

[315] *Principes of Science*, vol. II, p. 455.

Draper démontre le fait très poétiquement. "Une ombre", dit-il, "ne tombe jamais sur un mur sans y laisser une trace permanente, trace qu'on pourrait rendre visible en recourant à des procédés convenables. Les portraits de nos amis ou les paysages restent invisibles sur la plaque sensible, mais ils y apparaissent aussitôt qu'on la met dans un révélateur. Un spectre est invisible sur une surface métallique ou polie jusqu'à ce que notre nécromancie le fasse venir dans le monde visible. Sur les murs de nos appartements les plus privés, là où nous croyons que tout regard indiscret est exclu et que notre retraite ne peut être profanée, existe le vestige de toutes nos actions, des silhouettes de tout ce que nous avons fait". [316]

Si une empreinte indélébile peut ainsi être produite sur la matière inorganique, si rien n'est perdu ou ne sort complètement de l'existence dans l'univers, pourquoi cette levée de boucliers contre les auteurs de *Unseen Universe* ? Sur quoi s'appuient les savants pour repousser l'hypothèse d'après laquelle "*la pensée conçue pour affecter la matière d'un autre univers en même temps que celle du nôtre peut expliquer ainsi un -état à venir ?*" [317]

A notre avis, si la psychométrie est une des plus importantes preuves de l'indestructibilité de la matière, retenant éternellement les empreintes du monde extérieur, la possession de cette faculté par notre vue interne en est encore une plus grande de l'immortalité de l'esprit individuel de l'homme. Capable de discerner les **[260]** événements qui ont eu lieu il y a des centaines de milliers d'années, pourquoi n'appliquerait-il pas la même faculté à un avenir perdu dans l'éternité, dans laquelle il ne peut y avoir ni passé, ni futur, mais seulement un présent sans limites ?

Malgré les aveux de stupéfiante ignorance sur certaines choses faits par les savants eux-mêmes, ceux-ci persistent à nier l'existence de cette force spirituelle mystérieuse qui se trouve hors de la portée des lois physiques ordinaires. Ils espèrent encore pouvoir appliquer aux êtres vivants les mêmes lois qui, selon eux, régissent la matière inerte. Et ayant découvert ce que les Cabalistes appellent les "purgations grossières" de l'éther – la lumière, la chaleur, l'électricité et le mouvement – ils se sont réjouis de leur bonne fortune, ont compté les vibrations qui produisent les couleurs du spectre et, fiers de leurs exploits, ils refusent de regarder plus

---

[316] J -W. Draper. *Conflict between Religion and Science*, p. 132-133.

[317] *Unseen Universe*, p. 159.

loin. Plusieurs hommes de science ont plus ou moins médité sur cette essence protéenne et, incapables de la mesurer avec leurs photomètres, ils l'ont dénommée "un intermédiaire *hypothétique* d'une grande élasticité et d'une extrême ténuité qui est supposé remplir tout l'espace, sans en excepter l'intérieur des corps solides" et "être le moyen de transmission de la lumière et de la chaleur" (Dictionnaire). D'autres, que nous nommerons les "feux follets" de la science – ses pseudo-rejetons – l'ont examinée également et ils ont même pris la peine, nous disent-ils, de la regarder avec de "puissants microscopes". Mais n'y apercevant ni esprit ni fantôme, et n'ayant non plus rien découvert dans ses vagues traîtresses qui eût un caractère plus scientifique, ils lui ont tourné le dos en traitant tous ceux qui croient à l'immortalité, en général, et les spirites, en particulier, de "fous insensés", de "visionnaires lunatiques" [318], sur un ton plaintif parfaitement adapté à leur piteux échec.

Voici ce que disent les auteurs de *Unseen Universe :*

> "Nous avons chassé hors du monde objectif l'opération de ce mystère, *nommé Vie*. L'erreur commise consiste à imaginer que, par ce procédé, on se débarrasse complètement d'une chose ainsi rejetée, et qu'elle disparaît entièrement de l'univers. Or, il n'en est point ainsi. Elle ne disparaît que du *petit cercle* de lumière, qu'on peut appeler l'univers de la *perception scientifique*. Appelez cela la trinité du mystère : le mystère de la matière, le mystère de la vie, et le mystère de Dieu et ces trois sont *Un*." [319]

Partant du principe que "l'univers visible doit *certainement finir, en tant qu'énergie transformable et probablement en tant* **[261]** *que matière* ; partant aussi du principe de la continuité… qui, de son côté, exige la continuation de l'univers...", les auteurs de ce remarquable ouvrage se voient forcés de croire "qu'il existe quelque chose *au-delà* de ce qui est visible [320]… et que le système visible ne constitue pas tout l'univers, mais n'en est peut-être qu'une faible partie". De plus, regardant en arrière aussi bien qu'en avant, à l'origine de cet univers visible, les auteurs soutiennent

---

[318] F -R. Marvin. *Lecture on Mediomania*.

[319] *Unseen Universe*, p. 84 et suivantes.

[320] *Unseen Universe*, p. 89.

que, "si cet univers visible est *tout* ce qui existe, dans ce cas, sa première brusque manifestation est aussi bien une solution de continuité que sa destruction finale". (Art. 85) Par conséquent, comme cette rupture est en conflit avec la loi admise de la continuité, les auteurs arrivent à la conclusion suivante :

> "N'est-il pas naturel d'imaginer qu'un univers de cette nature, *que nous avons toute raison de croire exister* et qui est uni par des liens d'énergie avec l'univers visible, est aussi capable d'en recevoir de l'énergie ?… Ne pouvons-nous considérer l'Ether ou le médium, comme n'étant pas simplement un pont [321] entre un ordre de choses et un autre, mais plutôt comme formant une espèce de ciment, grâce auquel les divers ordres de l'univers sont liés entre eux et ne font plus qu'un seul ? En somme, ce que nous nommons Ether peut n'être point un simple milieu, mais un milieu avec, *en plus*, l'invisible ordre de choses, de sorte que, lorsque les mouvements de l'univers visible sont transmis dans l'Ether, une partie en est portée comme sur *un pont* dans l'univers invisible où l'on s'en sert et où on les met en réserve. Mais quoi ! Est-il même nécessaire de retenir cette figure d'un pont ? Pourquoi ne pas dire tout de suite que lorsque l'énergie est transférée de la matière dans l'Ether elle l'est du visible à l'invisible ; Et que lorsqu'elle passe de l'Ether dans la matière c'est de l'invisible qu'elle entre dans le visible ?" (*Unseen Universe*, art. 198)

Précisément ; et si la Science voulait faire quelques pas de plus dans cette direction et sonder plus sérieusement "le milieu hypothétique", qui sait si l'abîme infranchissable de Tyndall, entre les processus physiques du cerveau et la conscience ne pourrait pas être franchi – au moins intellectuellement – avec une surprenante facilité et en sécurité ? **[262]**

---

[321] Que dites-vous de cela ! Des savants éminents du XIX[ème] siècle confirment la sagesse de la fable scandinave citée dans le chapitre précédent. Il y a plusieurs milliers d'années l'idée d'un pont entre les univers visible et invisible a été exprimée allégoriquement par les "païens" ignorants dans "le chant de Völuspa des Eddas" et la "vision de Vala, la prophétesse". Qu'est-ce en effet que le pont de Bifrost, le radieux arc-en-ciel qui conduit les dieux à leur rendez-vous près de la fontaine Urdar, sinon la même idée que celle offerte à l'examen du penseur par les auteurs de *Unseen Universe ?*

Déjà, en 1856, un homme considéré alors comme un savant, le Dr Jobard de Paris, avait certainement les mêmes idées que les auteurs de *Unseen Universe* au sujet de l'éther, lorsqu'il étonna la Presse et le monde scientifique par la déclaration suivante : "J'ai fait une découverte qui m'effraye : Il y a deux sortes d'électricités ; l'une brutale et aveugle, est produite par les métaux et les acides ;" (La purgation grossière). "l'autre est intelligente et CLAIRVOYANTE !… L'électricité s'est dédoublée dans les mains de Galvani, Nobili et Matteuci. La force brutale du courant a suivi Jacobi, Bonelli et Moncal, tandis que la force intelligente s'est rangée du côté de Bois-Robert, Thilorier et du chevalier Duplanty. La boule électrique ou électricité globulaire contient une pensée qui n'obéit point à Newton ni à Mariotte, et ne suit que ses propres impulsions. Nous avons, dans les *Annales de l'Académie*, des milliers de preuves de L'INTELLIGENCE de l'étincelle électrique. Mais je m'aperçois que je deviens indiscret. Un pas de plus et j'allais vous dévoiler la clé qui nous permettra de contempler l'esprit universel." [322]

Ce qui précède, ajouté aux étonnantes confessions de la science et à ce que nous venons de citer de *l'Unseen Universe*, jette un jour nouveau sur la sagesse des âges depuis longtemps disparus. Dans un des chapitres précédents nous avons fait allusion à une citation de la traduction des *Anciens Fragments* par Cory dans laquelle on voit qu'un des *Oracles Chaldéens* exprime exactement la même idée sur l'éther et dans un langage qui ressemble à celui des auteurs d'*Unseen Universe*. Il dit que toutes choses dérivent de l'æther et que toutes y retourneront ; que les images de toutes choses y sont imprimées de façon indélébile, et qu'il est l'entrepôt des germes et des restes de toutes les formes visibles et même des idées. On dirait que cette circonstance corrobore singulièrement notre assertion que quelles que soient les découvertes que l'on fasse aujourd'hui, elles ont été devancées de plusieurs milliers d'années, par nos "candides ancêtres."

Au point où nous sommes parvenus, l'attitude prise par les matérialistes à l'égard des phénomènes psychiques étant parfaitement définie nous pouvons affirmer sans crainte que si la clé du problème était posée au seuil de "l'abîme", pas un de nos Tyndalls daignerait se baisser pour la ramasser.

---

[322] *L'Ami des sciences*, mars 2, 1856, p. 67.

Combien timides paraîtraient à certains Cabalistes ces vains efforts pour résoudre le GRAND MYSTÈRE de l'éther universel ; Quoique bien en avance sur tout ce que les philosophes contemporains ont proposé, les théories mises en avant par les intelligents **[263]** observateurs de l'*Unseen Universe* étaient déjà une science familière pour les maîtres de la philosophie hermétique. Pour eux l'éther n'était pas un simple pont reliant les côtés visibles de l'univers, mais en traversant son arche, leur pied hardi suivait la route qui conduit aux portes mystérieuses, que nos penseurs modernes ne veulent ou ne *peuvent* pas ouvrir.

Plus les recherches des explorateurs modernes sont profondes et plus ils se trouvent en présence des découvertes des anciens. Elie de Beaumont, l'éminent géologue français, ose-t-il risquer une allusion à la circulation terrestre, relativement à quelques éléments de la croûte de la terre, il se trouve devancé par les anciens philosophes. Si nous demandons aux technologistes distingués quelles sont les plus récentes découvertes, au sujet de l'origine des dépôts métallifères, nous voyons l'un d'eux, M. Sterry Hunt, en nous prouvant comment l'eau est le *dissolvant universel*, énoncer la doctrine professée et enseignée par Thalès il y a plus de deux douzaines de siècles, à savoir que l'eau est le principe de toutes choses. Puis, le même professeur, s'appuyant sur l'autorité de de Beaumont, nous expose la circulation terrestre et les phénomènes chimiques et physiques du monde matériel. Tout en lisant avec plaisir qu'il "n'est point disposé à admettre que, dans les procédés chimiques et physiques, réside *tout le secret de la vie organique*", nous notons avec encore plus de satisfaction la loyale confession suivante : "A bien des égards, nous pourrions comparer les phénomènes du monde organique à ceux du règne minéral ; et nous apprenons en même temps que ces deux domaines sont tellement connexes et dépendants l'un de l'autre, que nous *commençons à entrevoir une certaine vérité* dans les connaissances de ces philosophes de l'antiquité, qui étendaient au monde minéral la notion d'une force vitale, ce qui les amenait à parler de la terre comme d'un grand organisme *vivant*, et à considérer les divers changements dans son air, ses eaux et ses gouffres rocheux, comme autant de processus appartenant à la vie de notre planète."

Toute chose en ce monde doit avoir un commencement. Les savants ont poussé dernièrement les choses si loin, en matière de préjugé, qu'il est étonnant que l'on ait fait cette concession à la philosophie de l'antiquité. Les pauvres, honnêtes éléments primordiaux sont depuis longtemps exilés, et nos ambitieux hommes de science luttent à l'envi pour décider qui

ajoutera un élément de plus à la couvée fraîche éclose des soixante-trois (ou plus) corps simples. En attendant, une véritable guerre se livre en chimie au sujet du vocabulaire. On nous conteste le droit de nommer ces substances des "éléments chimiques", parce qu'elles ne sont pas des "principes primordiaux, ou des essences indépendantes dont **[264]** est formé l'univers" [323]. Ces idées associées au mot *élément* étaient assez bonnes pour "l'ancienne philosophie de la Grèce" mais la science moderne les repousse ; car, comme le dit M. Cooke, ce sont des "termes maladroits", et la science expérimentale "ne veut rien avoir à faire avec aucune espèce d'essences sinon celles que nous pouvons voir, sentir ou goûter." Elle ne veut connaître que celles qu'on peut mettre sous les yeux, sous le nez ou dans la bouche ! Elle abandonne les autres aux métaphysiciens.

Aussi, quand Van Helmont nous dit que "bien qu'il soit possible de convertir artificiellement en eau une portion homogène de la terre élémentaire – tout en niant que la nature seule puisse le faire car nul agent naturel n'a le pouvoir de transformer un élément en un autre" ; Lorsqu'il donne pour raison que les éléments restent toujours les mêmes, nous devons croire qu'il est, sinon un ignorant, tout au moins un disciple attardé de la "philosophie surannée de l'ancienne Grèce". Ayant vécu et étant morts dans la bienheureuse ignorance simples futurs, qu'auraient bien pu faire des soixante-trois corps lui ou son maître Paracelse ? Rien, naturellement, que des spéculations *métaphysiques* folles, présentées dans l'inintelligible jargon commun à tous les alchimistes de l'antiquité et du moyen âge. Néanmoins, en comparant les notes, nous trouvons ce qui suit dans le plus récent ouvrage sur la chimie moderne : "L'étude de la chimie a révélé une classe extraordinaire de substances, d'aucune desquelles on n'a pu extraire par un procédé chimique quelconque une deuxième substance pesant moins qu'elle. Il n'est point de processus chimique par lequel nous puisions tirer du fer, une substance pesant moins que le métal qui a servi à la produire. En un mot, du fer nous ne pouvons *extraire que du fer* [324]." Il apparaît en outre, suivant le professeur Cooke, qu' "il y a *soixante-quinze ans*, on ne savait pas qu'il y eût une différence" entre les substances élémentaires et les substances composées, car dans l'antiquité les alchimistes n'avaient jamais conçu que "le poids est la mesure de la

---

[323] Cooke. *New Chemistry*, p, 113.

[324] Cooke. *New Chemistry*, p. 110-111.

matière, et que, mesuré de la sorte, aucune matière ne se perd, mais au contraire, ils croyaient que dans des expériences [325] de ce genre, les substances employées subissaient une *transformation mystérieuse*... En un mot "on a gaspillé des siècles en vaines tentatives, pour transformer en or les métaux plus vils".

Le professeur Cooke, si compétent en matière de chimie moderne, est-il aussi informé sur ce que savaient ou ne savaient pas les alchimistes ? Est-il certain de comprendre le sens du **[265]** jargon des alchimistes ? Nous ne le sommes pas. Mais comparons ses idées exprimées ci-dessus avec de simples phrases écrites en anglais clair, quoique ancien, et tirées des traductions de Van Helmont et de Paracelse. Nous apprenons, par leurs propres indications, que l'Alkahest provoque les transformations suivantes :

> "1° L'alkahest ne détruit jamais les vertus séminales des corps qu'il a dissous ; Ainsi, par son action l'or est réduit en un *sel d'or*, l'antimoine en un *sel d'antimoine*, etc., ayant les mêmes vertus séminales, ou caractères, que la matière concrète originale ; 2° Le *sujet exposé* à son action est converti en ses trois principes, sel, soufre et mercure, et après, en sel seulement, qui devient volatil ensuite et se transforme, à la longue, entièrement en eau claire ; 3° Tout ce qu'il dissout peut être rendu volatil au bain de sable chaud ; et si, après avoir volatilisé le dissolvant, il en est extrait par distillation, le corps reste pur, sous forme d'eau insipide, mais toujours *en quantité égale à son soi originel*."

Plus loin, nous constatons que Van Helmont, l'ancien, affirme que ce sel dissout les corps les plus réfractaires, en substances ayant les mêmes vertus séminales, "*d'un même poids que la matière dissoute*" ; et il ajoute : "Ce sel, lorsqu'il a été distillé plusieurs fois (ce que Paracelse indique par l'expression : *sal circulatum*), perd toute sa fixité, et finit à la longue par devenir une eau insipide, *égale en quantité* au sel duquel elle a été formée." [326]

---

[325] *Ibid*., p. 106.

[326] *De Secretis Adeptorum*. Werdenfelt ; Philalète ; Van Helmont ; Paracelse.

L'objection que pourrait faire le professeur Cooke, aux expressions hermétiques, en faveur de la science moderne, pourraient également s'appliquer aux écritures hiératiques égyptiennes, à savoir qu'elles masquent ce qu'elles veulent cacher. S'il voulait profiter des travaux du passé, il devrait s'adresser à un cryptographe, et non à un satirique. Paracelse, comme tous les autres, a épuisé son génie à des transpositions de lettres et à des abréviations de mots et de phrases. Par exemple lorsqu'il écrit *sutratur* il veut dire tartre et par *mutrin* il veut dire *nitrum*, et ainsi de suite. Les prétendues explications de la signification de l'alkahest sont sans fin. Quelques-uns s'imaginaient que c'était un sel alcalin de tartre ; d'autres qu'il désignait l'*Algeist*, mot allemand, qui veut dire tout esprit ou spiritueux. Paracelse appelait habituellement sel "le centre de l'eau, dans laquelle les métaux doivent périr". Cela a suscité les plus absurdes suppositions et quelques personnes, comme Glauber, ont pensé que l'alkahest était l'esprit du sel. C'est être bien téméraire que d'affirmer que Paracelse et ses collègues ignoraient la nature des corps élémentaires et des corps composés ; **[266]** ils n'étaient peut-être pas désignés les mêmes noms qui sont de mode aujourd'hui, mais qu'ils les ont connus c'est un fait démontré par les résultats obtenus. Qu'importe le nom sous lequel Paracelse a désigné le gaz qui se dégage lorsque le fer est dissous dans l'acide sulfurique, puisqu'il est reconnu, même par nos princes de la science, comme l'inventeur de *l'hydrogène* ? [327] Son mérite est le même ; et quoique Van Helmont ait dissimulé sous le nom de "vertus séminales", sa connaissance du fait que des substances élémentaires ont leurs propriétés originales, que leur combinaison avec d'autres ne modifie que temporairement – et ne détruit jamais – il n'en est pas moins le plus grand chimiste de son temps, pouvant marcher de pair avec les savants modernes. Il affirmait que *l'aurum potabile* pouvait être obtenu avec l'alkahest, en convertissant la substance entière de l'or en sel, qui conserve ses vertus séminales et est soluble dans l'eau. Lorsque les chimistes apprendront ce qu'il entendait par *aurum potabile*, alkahest, sel et vertus séminales – ce qu'il entendait réellement, et non point ce qu'il prétendait vouloir dire ; ni ce que l'on a pensé qu'il entendait – alors, mais alors seulement, ils pourront avec sécurité, prendre ces airs dédaigneux qu'ils ont pour les philosophes du feu, et les anciens maîtres, dont ils écoutaient respectueusement les enseignements mystiques. Une chose est claire, en tout cas. Dans sa forme simplement exotérique, le langage de Van

---

[327] *Chemistry*, par Youmans, p. 169 ; et *Inorganic Chemistry*, de W.-B. Kemshead, F.R.A.S.

Helmont montre qu'il comprend la solubilité des substances métalliques dans l'eau, dont Sterry Hunt fait la base de sa théorie, des dépôts métallifères. Quels termes inventeraient nos savants contemporains pour dissimuler, tout en la révélant à moitié, leur audacieuse proposition, que le "seul Dieu de l'humanité est la matière périssable de son cerveau", si dans les caves de la Cour d'appel ou de la cathédrale, il y avait une chambre de torture, où le premier juge ou cardinal venu pourrait les envoyer à son gré.

Le professeur Sterry Hunt dit, dans une de ses conférences [328] : "Les alchimistes cherchaient en vain un dissolvant universel ; mais nous savons aujourd'hui que l'eau aidée en certains cas, par la chaleur, la pression, ou l'addition de certaines substances largement répandues, telles que l'acide carbonique, les carbonates et les sulfures alcalins, dissout les corps les plus insolubles ; de sorte qu'elle, pourrait, après tout, être considérée comme l'alkahest, ou le dissolvant universel tant cherché".

Cela ressemble fort à une paraphrase de Van Helmont ou de Paracelse lui-même ! Ils connaissaient aussi bien que les chimistes **[267]** modernes les propriétés dissolvantes de l'eau, et qui plus est, ils ne s'en cachaient pas ; ce qui prouve que, pour eux, ce n'était pas leur solvant universel. Beaucoup de commentaires et de critiques de leurs ouvrages existent encore et il n'y a guère d'ouvrage sur la question où on ne trouve au moins une de leurs propositions, dont ils n'ont jamais cherché à faire un mystère. Voici ce que nous lisons dans un ancien livre sur les alchimistes – une satire en plus – de 1820, écrite au commencement du siècle, c'est-à-dire, à une époque où les nouvelles théories sur la puissance chimique de l'eau étaient à peine à l'état d'embryon.

> "Une chose contribuera peut-être à jeter un certain jour sur la question, c'est que Van Helmont, aussi bien que Paracelse *considéraient l'eau comme l'instrument (l'agent) universel de la chimie* – et de la philosophie naturelle ; et la terre, comme la base immuable de toutes choses – que le feu était considéré comme la cause suffisante de toutes choses – que les empreintes séminales étaient comprises dans le mécanisme de la terre – que l'eau, en dissolvant cette terre, et, en fermentant avec elle à l'aide du feu produit toutes

[328] *Origin of Metalliferous Deposits*.

> choses ; et que de là proviennent les règnes animal, végétal et minéral [329]."

Les alchimistes comprennent parfaitement le pouvoir universel de l'eau. Dans les œuvres de Paracelse, de Van Helmont, de Philalèthes, de Pantatem, de Tachenius, et même de Boyle, "la grande caractéristique de l'alkahest de dissoudre et de modifier tous les corps sublunaires, *l'eau seule exceptée*", est très explicitement exprimée. Faut-il croire que Van Helmont, dont le caractère privé était irréprochable, et dont le grand savoir était universellement, reconnu, ait solennellement déclaré qu'il était en possession du secret, si ce n'était que vantardise [330] ?

Dans un discours prononcé dernièrement à Nashville (Tennessee), le professeur Huxley pose une règle relative à la validité du témoignage humain comme base de l'histoire et de la science, que nous sommes tous prêts à appliquer au cas présent. "Il est impossible, dit-il, que notre vie pratique ne soit pas plus ou moins influencée par les idées que nous nous faisons sur l'histoire passée des choses. L'une d'elles est le *témoignage humain* sous ses différentes formes, toutes les attestations des témoins oculaires, la transmission par la bouche même de ceux qui *ont assisté aux événements*, le témoignage de ceux qui ont consigné leurs impressions par l'écrit ou l'imprimé... En lisant les Commentaires de César, dans tous les passages où il raconte ses batailles avec les Gaulois, on se fie, dans une certaine mesure à ses dires. On accepte **[268]** son témoignage. *On est convaincu que César n'aurait pas fait ces déclarations, s'il n'était pas persuadé de leur exactitude*."

Eh bien, nous ne saurions logiquement admettre que la règle philosophique de M. Huxley soit appliquée d'une manière partiale à César. Ou ce personnage était naturellement véridique, ou naturellement menteur ; Et puisque M. Huxley a réglé ce point à sa propre satisfaction, en ce qui concerne les faits militaires historiques, nous prétendons que César est aussi un témoin compétent et digne de foi, pour les augures, les devins et les faits psychologiques. Il en est de même d'Hérodote et des autres autorités antiques qui, à moins d'être, par leur nature même, dignes de foi, ne devraient pas inspirer confiance, même pour les affaires civiles ou militaires. *Falsus in uno, falsus in omnibus*. Et, par conséquent, si nous

---

[329] John Bumpus. *Alchemy and the Alkahest*, 85, J.S.F., édition de 1820.

[330] Voir les ouvrages de Boyle.

pouvons nous fier à eux, au sujet des choses physiques, nous devons aussi le faire pour les choses spirituelles ; car suivant le professeur Huxley la nature humaine était la même dans les temps anciens qu'elle l'est de nos jours. Les hommes d'intellect et de conscience d'alors ne mentaient pas pour le plaisir de tromper ou de mystifier la postérité.

La probabilité que de tels hommes aient dénaturé les faits étant ainsi nettement écartés par un homme de science, nous ne voyons pas la nécessité de discuter ce point quant à Van Helmont et son illustre, mais malheureux maître, le tant décrié Paracelse. Deleuze tout en signalant dans les œuvres de Van Helmont beaucoup d'idées mythiques et illusoires – peut-être uniquement parce qu'il ne les comprenait pas – lui reconnaît néanmoins une vaste science, un "jugement pénétrant", et il dit en même temps qu'il a donné au monde de "grandes vérités". "Il fut le premier, ajoute-t-il, à donner le nom de *gaz* aux fluides éthérés. Sans lui, il est probable que l'acier n'eut pas donné une nouvelle impulsion à la science. [331]" Quelle doctrine des probabilités faut-il appliquer pour nous rendre compte que des expérimentateurs capables de résoudre et de recombiner des substances chimiques, ainsi qu'on admet qu'ils ont fait, aient ignoré la nature des corps élémentaires, leurs énergies de combinaison, et le ou les dissolvants qui les désagrègent quand on le veut ?

Ce serait tout différent si ce n'était que des théoriciens, et notre argument perdrait de sa force ; mais les découvertes chimiques qui leur sont reconnues à regret, de l'aveu même de leurs plus cruels ennemis, nous donnent le droit de tenir un langage beaucoup plus énergique que celui que nous avons employé, dans la crainte d'être taxés de partialité. Et comme cet ouvrage est du **[269]** reste basé sur l'idée qu'il existe une nature plus élevée chez l'homme, et que ses facultés morales et intellectuelles devraient être appréciées *psychologiquement*, nous n'hésitons pas à affirmer que, puisque Van Helmont a "solennellement" déclaré qu'il connaissait le secret de l'alkahest, aucun critique moderne n'a le droit de le traiter de menteur ou de visionnaire, avant de savoir quelque chose de plus certain sur la nature de ce *menstruum* universel allégué.

---

[331] Deleuze. De l'opinion de Van Helmont *sur la cause, la nature et les effets du magnétisme*. Anim., vol. I, p. 45 et vol. II, p. 198.

"Les faits sont têtus", remarque M. A.-R. Wallace, dans sa préface de *Miracles and Modern Spiritualism*. [332] C'est pour cela que, comme les faits doivent être nos plus puissants alliés, nous apporterons tous ceux que les "miracles" de l'antiquité et des temps modernes nous fourniront. Les auteurs de *Unseen Universe* ont démontré *scientifiquement* la possibilité de certains prétendus phénomènes psychologiques, au moyen de l'éther universel. Wallace a prouvé que le catalogue entier des allégations contraires, y compris les sophismes de Hume, sont indéfendables en face de la stricte logique. M. Crookes a offert au monde des sceptiques ses propres expériences qui durèrent plus de trois ans avant qu'il ne fût convaincu par la preuve la plus indiscutable, celle de ses propres sens. On pourrait dresser une liste de savants, qui ont témoigné dans ce sens. Et Camille Flammarion, le réputé astronome français, auteur de beaucoup d'ouvrages qui, aux yeux des sceptiques, le feront classer parmi les "dupes", avec Wallace, Crookes et Hare, confirme nos paroles dans le passage suivant :

> "Je n'hésite pas à affirmer ma conviction basée sur un examen personnel de la question, que tout savant qui déclare impossibles les phénomènes dénommés magnétiques, somnambuliques, médiumniques et autres inexpliqués par la science, parle sans savoir ce dont il parle ; tout homme habitué aux observations scientifiques, s'il n'est pas prévenu par une opinion préconçue, et si sa lucidité mentale n'est pas obscurcie par une illusion contraire, malheureusement trop commune dans le monde de la science, qui consiste à *imaginer que toutes les lois de la nature nous sont déjà connues*, et que tout ce qui dépasse les limites de nos formules actuelles est impossible, un tel homme est en droit d'exiger une certitude radicale et absolue de la réalité des faits auxquels il est fait allusion."

Dans *Notes of an Enquiry into the Phenomena called spiritual,* à la page 101, M. Crookes cite M. Sergeant Cox qui, après avoir donné à cette force inconnue le nom de *psychique*, l'explique en **[270]** ces termes : "Comme l'organisme est lui-même dans sa structure mue et dirigé par une force qui est ou qui n'est pas contrôlée par l'âme, l'esprit, ou le mental, qui

---

[332] A -R. Wallace. *An Answer to the Arguments of Hume*, Lecky, etc., against miracles.

constitue l'être individuel que nous appelons "l'homme", on est de même en droit de conclure que la force qui est la cause des mouvements, en dehors des limites du corps, *est la même que celle qui produit le mouvement en dedans de ces mêmes limites*. Et comme la force extérieure est souvent dirigée par l'intelligence, c'est une conclusion également raisonnable que l'intelligence directrice de cette force extérieure est la même que celle qui dirige la force intérieurement".

Pour mieux comprendre cette théorie, nous la diviserons en quatre propositions, pour montrer ce que croit M. Sergeant Cox :

1. Que la force qui produit les phénomènes physiques provient du médium (et par conséquent est engendrée en lui).

2. Que l'intelligence, qui dirige la force pour la production des phénomènes (a), *peut* quelquefois être différente de celle du médium ; mais la "preuve" de ce fait est "insuffisante", et par conséquent (b) il est probable que l'intelligence dirigeante est celle du médium lui-même. M. Cox appelle cela une "conclusion raisonnable".

3. Que la force qui fait mouvoir la table est identique à celle qui fait mouvoir le corps du médium lui-même.

4. Il combat énergiquement la théorie ou plutôt l'affirmation spirite, que les "esprits des morts sont les *seuls* agents de la production de *tous* les phénomènes".

Avant de poursuivre notre analyse de ces idées, nous devons rappeler au lecteur que nous nous trouvons placé entre les deux extrêmes, représentés par deux partis – les croyants et les incroyants à cette intervention d'esprits humains. Aucun des deux ne paraît en mesure de trancher la question posée par M. Cox : car, tandis que les spirites se montrent tellement gobeurs dans leurs crédulité, qu'ils en sont arrivés à croire que tout bruit et tout mouvement dans une *séance* est produit par des êtres humains *désincarnés*, leurs antagonistes nient dogmatiquement que rien ne peut être produit par des "esprits", parce qu'il n'y en a pas. Par conséquent ni les uns ni les autres ne se trouvent en situation d'examiner la question sans parti pris.

S'ils considèrent la force "qui produit le mouvement dans le corps", et celle qui "occasionne les mouvements en dehors des limites du corps" comme étant *de même essence*, ils peuvent être dans le vrai. Mais là s'arrête l'identité de ces deux forces. Le principe de vie qui anime le corps de M. Cox est de la même **[271]** nature évidemment que celui de son médium ; et cependant il n'est pas le médium, pas plus que celui-ci n'est M. Cox.

Cette force que, pour plaire à M. Cox et à M. Crookes, nous pouvons tout aussi bien nommer *psychique* qu'autrement, procède par et non point *du médium* individuel. Si elle procédait de lui, elle serait engendrée en lui, et nous sommes prêts à montrer qu'il ne peut pas plus en être ainsi, dans les cas de lévitation des corps humains, de déplacement de meubles ou autres objets, sans contact, que dans les cas où cette force fait preuve de raison et d'intelligence. C'est un fait bien connu des médiums et des spirites que, plus le médium est passif meilleure est la manifestation ; Et, chacun des phénomènes en question exige une volonté consciente pré-déterminée. Dans les cas de lévitation, il nous faudra admettre que cette force autogénérée soulèverait la masse inerte, la dirigerait en l'air, et la redescendrait, en évitant les obstacles, et par conséquent, en faisant preuve d'intelligence, tout en agissant d'une façon automatique, le médium restant tout le temps *passif*. S'il en était ainsi, le médium serait un magicien conscient, et toute prétention à n'être qu'un instrument passif entre les mains d'intelligences invisibles serait inutile. Autant soutenir qu'une quantité suffisante de vapeur pour remplir une chaudière sans la faire éclater la ferait s'élever dans les airs ; ou qu'une bouteille de Leyde, chargée d'électricité, pourrait triompher de l'inertie de cette bouteille ou autre absurdité mécanique. Toutes les analogies semblent indiquer que la force qui agit en présence du médium sur des objets extérieurs provient d'une source qui est derrière le médium lui-même. Nous pourrions la comparer à l'hydrogène qui a raison de l'inertie du ballon. Le gaz, sous la direction d'une intelligence, s'accumule dans le récipient en volume suffisant pour vaincre l'attraction de la masse d'ensemble. C'est d'après le même principe que cette force fait mouvoir les meubles et accomplit d'autres manifestations : et bien qu'identique, dans son essence, avec l'esprit astral du médium, cela ne peut être uniquement son esprit, parce que celui-ci demeure dans une sorte de torpeur cataleptique lorsque la médiumnité est authentique. Donc la première des assertions de M. Cox paraît fondée sur une hypothèse mécaniquement insoutenable. Comme de

juste, notre argumentation part de l'hypothèse que le cas de lévitation est un fait bien observé. La théorie de la force psychique pour être parfaite, doit pouvoir expliquer tous les "mouvements visibles… des substances solides", et la lévitation en fait partie.

Quant au second point, nous nions que "la preuve soit insuffisante" que la force qui produit les phénomènes est quelquefois dirigée par d'autres intelligences que le mental du "psychique". Au contraire, il y a une telle abondance de témoignages pour **[272]** montrer que l'intelligence du médium, dans la majorité des cas, n'a rien à voir avec les phénomènes, que nous ne pouvons laisser l'assertion de M. Cox sans la relever.

Nous envisageons sa troisième proposition comme également illogique ; car, si le corps du médium n'est pas le générateur, mais simplement le canal de la force qui produit les phénomènes – question sur laquelle les recherches de M. Cox ne jettent aucune lumière – il ne s'ensuit pas que, parce que "l'âme, l'esprit ou le mental" du médium dirigent son organisme, ce soit "l'âme, l'esprit ou le mental" du médium qui soulève une chaise, ou frappe des coups correspondant aux lettres de l'alphabet.

Quant à la quatrième proposition, savoir que "les esprits des morts sont les seuls agents dans la production de tous les phénomènes", nous n'avons pas besoin de nous en occuper pour le moment, parce que nous traitons longuement, dans d'autres chapitres, la nature des esprits qui produisent les manifestations médiumniques.

Les philosophes, et en particulier ceux qui étaient initiés aux Mystères, soutenaient que l'âme astrale est le duplicata impalpable de la forme extérieure grossière, que nous appelons le corps. C'est le *périsprit* d'Allan Kardec, et *la forme spirituelle* des spirites. Au-dessus de ce double interne, et l'illuminant comme un chaud rayon de soleil éclaire la terre, dans laquelle il fait fructifier le germe, dont il appelle à la vie spirituelle les qualités latentes qui y dorment, plane l'esprit divin. Le *périsprit* astral est contenu et confiné dans le corps physique, comme l'éther dans un flacon, ou le magnétisme dans le fer aimanté. C'est un centre et un moteur de force alimenté par les réserves universelles de force, et mis en mouvement par les mêmes lois générales qui emplissent la nature, et produisent tous les phénomènes cosmiques. Son activité inhérente occasionne les incessantes opérations physiques de l'organisme animal, et comme résultat final, sa destruction par usure et son propre départ. Il est le

prisonnier, et non point l'habitant volontaire du corps. Il a un penchant si marqué pour la force extérieure universelle, qu'après avoir usé son enveloppe, il en sort pour aller vers elle. Plus l'enveloppe corporelle qui l'enserre est robuste, grossière et matérielle, et plus longue la durée de l'emprisonnement. Quelques personnes naissent avec des organisations si exceptionnelles, que la barrière qui empêche toute communication avec le monde de la lumière astrale, peut être facilement levée pour eux, si bien que leurs âmes peuvent voir ce monde, et même y passer, et en revenir. Celles qui le font consciemment et à volonté sont appelées magiciens, hiérophantes, voyants, adeptes ; celles qui le font, soit par le fluide d'un magnétiseur, soit par les "esprits", sont des "médiums". L'âme astrale, une fois **[273]** la barrière ouverte, est si puissamment attirée par l'aimant astral universel, que, quelquefois, elle entraîne avec elle son enveloppe, qu'elle tient ainsi suspendue en l'air, jusqu'à ce que le poids de la matière l'emporte de nouveau, et que le corps redescende sur la terre.

Chaque manifestation objective, qu'elle consiste dans le mouvement d'un membre ou dans celui de quelque corps inorganique, exige deux conditions : volonté et force – plus la matière, ou ce qui rend visible à nos yeux l'objet mû de la sorte ; Et ces trois facteurs sont tous des forces convertibles, et constituent la corrélation des forces des savants. Elles sont à leur tour dirigées, ou plutôt adombrées par l'intelligence Divine, que ces hommes ignorent si soigneusement, mais sans laquelle le plus léger mouvement du plus humble vermisseau ne pourrait avoir lieu. Le plus simple comme le plus commun de tous les phénomènes – le bruissement des feuilles qui tremblent au léger contact de la brise – exige un constant exercice de ces facultés. Les savants peuvent bien les nommer lois cosmiques, immuables et fixes. Mais au-delà de ces lois, il nous faut chercher la cause intelligente qui, les ayant créées et mises en action, leur a infusé l'essence de sa propre conscience. Que nous la nommions Cause première, volonté universelle, ou Dieu, elle doit toujours produire de l'intelligence.

Et maintenant, qu'il nous soit permis de demander comment une volonté peut se manifester à la fois d'une façon intelligente et *inconsciente* ? Il est difficile, sinon impossible, de concevoir l'intellection séparée de la conscience. Par conscience, nous n'entendons pas nécessairement une conscience physique ou corporelle. *La conscience est une qualité du principe qui sent, ou, en d'autres termes, de l'âme ; Et souvent celle-ci déploie une grande activité, même quand le corps*

sommeille, ou lorsqu'il est paralysé. Lorsque nous levons machinalement le bras, nous pouvons croire que nous le faisons inconsciemment, parce que nos sens superficiels ne peuvent apprécier l'intervalle entre le projet et son exécution. Toute latente qu'elle soit pour nous, notre volonté vigilante a émis une force, et mis la matière en mouvement. Il n'y a rien dans la nature du plus banal des phénomènes médiumniques pour rendre plausible la théorie de M. Cox. Si l'intelligence manifestée par cette force n'est pas une preuve qu'elle appartient à un esprit désincarné, elle démontre encore moins qu'elle est sortie inconsciemment du médium ; M. Crookes lui-même nous parle de cas où l'intelligence n'aurait pu venir de personne dans la pièce, comme dans l'exemple où le mot *however*, caché par son doigt, et qu'il ignorait lui-même, fut correctement écrit par la planchette [333]. Il n'y a pas **[274]** d'explication : la seule hypothèse admissible, si nous excluons l'intervention du pouvoir d'un esprit, est que la faculté de clairvoyance était mise en jeu. Mais les savants n'admettent pas la clairvoyance ; et si, pour échapper à la désagréable alternative d'attribuer les phénomènes à une cause spirite, ils nous accordent la clairvoyance, il leur faut soit accepter l'explication cabalistique de cette faculté, soit réussir ce que jusqu'à présent on n'a pu faire, présenter une théorie nouvelle qui cadre avec ces faits.

De plus, si pour les besoins de l'argumentation, on admettait que, dan§ le cas de M. Crookes, le mot *however* a pu être lu grâce à la clairvoyance, que dira-t-on des communications médiumniques ayant un caractère prophétique ? Y a-t-il une théorie de l'impulsion médiumnique, qui explique l'aptitude à prédire des événements qui échappent aux connaissances possibles tant de celui qui parle, que de celui qui écoute ? M. Cox devra essayer encore.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, la force psychique moderne, et les fluides oraculaires de l'antiquité, terrestres ou sidéraux, sont identiques, en essence – simplement une force aveugle. Tel est l'air. Et tandis que, dans un dialogue, les ondes sonores produites par la conversation des interlocuteurs affectent le même air, cela n'implique aucun doute sur la présence de deux personnes qui conversent. Est-il raisonnable de dire que, lorsqu'un agent commun est employé par un médium et un "esprit", pour communiquer, il ne doit y avoir qu'une seule intelligence à manifester. Comme l'air est nécessaire pour l'échange mutuel des sons, de même

---

[333] Crookes. *Researches*, p. 96.

certains courants de lumière astrale, ou éther, dirigés par une Intelligence, sont nécessaires pour la production des phénomènes dits spirites. Mettez deux interlocuteurs dans une machine pneumatique vide d'air, et, s'ils pouvaient y vivre, leurs paroles resteraient des pensées inarticulées, car il n'y aurait point d'air en vibration, et, par conséquent, pas d'ondes pour arriver à leurs oreilles. Mettez le médium le plus doué dans une atmosphère isolante, comme celle qu'un puissant magnétiseur familiarisé avec les propriétés de l'agent magique peut créer autour de lui, et aucune manifestation n'aura lieu, jusqu'à ce qu'une intelligence opposée, plus puissante que la volonté du magnétiseur, domine cette dernière, et mette fin à l'inertie astrale.

Les anciens distinguaient parfaitement entre une force aveugle agissant spontanément, et cette même force dirigée par une intelligence.

Plutarque, prêtre d'Apollon, en parlant des vapeurs oraculaires, qui n'étaient qu'un gaz souterrain imprégné de propriétés magnétiques enivrantes montre que leur nature était double, lorsqu'il leur adresse ces paroles : "Qui es-tu ? sans un Dieu qui **[275]** t'a *créé* et qui te donne l'existence ? Sans un daïmon (esprit) qui, agissant aux ordres de Dieu, te dirige et te gouverne ? Tu ne peux rien, et tu n'es *rien* qu'un vain souffle". Ainsi, sans l'âme ou l'intelligence qui l'habite, la force psychique ne serait qu'un "vain souffle."

Aristote soutient que ce gaz ou émanation astrale s'échappant de l'intérieur de la terre est la seule cause *suffisante*, opérant du dedans au dehors, pour vivifier toute plante ou être vivant, sur la croûte extérieure. Répondant aux négateurs sceptiques de son siècle, Cicéron animé d'une juste indignation s'écrie : "Et que peut-il y avoir de plus divin que les émanations de la terre qui affectent l'âme humaine pour lui faire prédire l'avenir ? La main du temps pourrait-elle dissiper cette vertu ? Croyez-vous parler d'un vin ou d'une viande salée [334]". Est-ce que nos modernes ont la prétention d'être plus sages que Cicéron pour affirmer que cette force s'est évaporée et que les sources prophétiques sont taries ?

Tous les prophètes de l'antiquité – sensitifs inspirés – émettaient disait-on leurs prédictions dans les mêmes conditions, soit sous l'influence d'une impulsion directe de l'émanation astrale, soit sous l'action d'une

---

[334] *De Divinatio* livre I chap. 3.

vapeur humide s'exhalant de la terre. C'est cette matière astrale qui sert d'enveloppe temporaire aux âmes qui se forment dans cette lumière. Cornélius Agrippa exprime les mêmes idées quant à la nature de ces fantômes en disant qu'elle est humide. "*In spirito turbido* HUMIDOQUE [335]".

Les prophéties sont faites de deux manières – consciemment par des magiciens capables de lire dans la lumière astrale ; ou inconsciemment, par ceux qui agissent par ce qu'on nomme inspiration. C'est à cette dernière catégorie qu'appartiennent les prophètes Bibliques et les modernes voyants entransés. Platon était si familier avec ce fait, qu'il dit de ces prophètes : "Personne dans la jouissance de ses sens n'arrive à la vérité prophétique et à l'inspiration… sauf dans un état de démence à la suite de maladie ou de possession…" (par quelque daïmon ou esprit) [336]. "Quelques personnes les appellent prophètes ; elles ignorent que ce ne sont que *des portes voix* et qu'ils ne doivent point être qualifiés de prophètes, mais seulement de *transmetteurs* de visions et de prophéties", ajoute-t-il.

Dans la suite de son argumentation, M. Cox dit : "Les spirites les plus ardents admettent, en pratique, l'existence de la force psychique, sous le nom très peu approprié de magnétisme (avec **[276]** lequel, elle n'a pas le moindre rapport), car ils affirment que les esprits des morts ne sont capables de faire ce qu'on leur attribue, qu'en utilisant le magnétisme (c'est-à-dire la force psychique) des médiums [337].

Il y a encore ici un malentendu, conséquence de la diversité de noms donnés à ce qu'il est facile de démontrer n'être qu'un seul et unique composé impondérable. De ce que l'électricité n'est devenue une science qu'au XVIIIème siècle, personne ne se hasardera à dire que cette force n'a pas existé depuis la création ; bien plus, nous sommes en mesure de prouver que même les anciens Hébreux la connaissaient. Toutefois, si la science exacte n'en a pas fait la découverte avant 1819 en montrant la relation intime qui existe entre le magnétisme et l'électricité, cela n'empêche en aucune façon ces deux agents d'être identiques. Si l'on peut communiquer à une barre de fer des propriétés magnétiques en faisant passer un courant d'électricité voltaïque sur un conducteur placé d'une

---

[335] *De Occulta Philosoph*, p. 355.

[336] Platon. *Timée,* vol. II, p. 563.

[337] Crookes. *Researches*, etc., p. 101.

certaine façon près de cette barre, pourquoi ne pas accepter, à titre de théorie provisoire, qu'un médium puisse être aussi un conducteur, et rien de plus, pendant une séance ? Est-il antiscientifique de dire que l'intelligence de la "force psychique" qui attire des courants d'électricité des vagues de l'éther, et employant le médium comme conducteur, développe et fait agir le magnétisme latent, dont l'atmosphère de la chambre de séance est saturée, pour produire les effets désirés ? Le mot *magnétisme* en vaut un autre, tant que la science ne nous aura pas fourni quelque chose de plus qu'un agent purement hypothétique, doué de propriétés conjecturales.

M. Sergeant Cox dit que : "La différence entre les défenseurs de la force psychique et les spirites consiste en ce que nous prétendons qu'il n'y a encore que des preuves insuffisantes de l'existence de tout autre agent dirigeant que l'intelligence du médium, et *aucune preuve quelconque* de l'action des "esprits" des morts". [338]

Nous sommes pleinement d'accord avec M. Cox quant à l'absence de preuves que cette action est celle des esprits des morts ; mais pour le reste, nous trouvons que c'est une extraordinaire déduction tirée d'une "richesse de faits" selon l'expression de M. Crookes qui remarque : "En consultant mes notes, je trouve…une surabondance de preuves, une masse si écrasante de témoignages… que je pourrais en remplir plusieurs numéros de la *Quarterly Review*". [339] **[277]**

Voici quelques-uns des faits d'une "force probante écrasante" : 1° Mise en mouvement de corps lourds, avec contact, mais sans aucune impulsion mécanique ; 2° Phénomènes de percussion et autres sons ; 3° Modification du poids de corps ; 4° Mouvements de substances pesantes à *distance du médium* ; 5° Elévation en l'air, *sans contact avec personne*, de tables et de chaises ; 6° LÉVITATION D'ETRES HUMAINS [340] ; 7°

---

[338] Crookes. *Researches*, etc., p. 101.

[339] *Ibidem*, p. 83.

[340] En 1854, M. Foucault, éminent médecin et membre de l'Institut de France, un des adversaires de de Gasparin, repoussant même la possibilité de pareilles manifestations, écrivait les mémorables paroles qui suivent : "Le jour où j'arriverai à faire mouvoir un fétu de paille, par la seule et unique action de ma volonté, ce jour-là, j'en serai terrifié". Voilà une parole significative. A peu près la même année, M. Babinet, l'astronome, répétait à satiété dans la Revue *des Deux-Mondes*, la phrase suivante : "L'élévation d'un corps en l'air, *sans contact*, est aussi *impossible* que le mouvement perpétuel, parce que le jour où cela pourrait se faire, *le monde s'écroulerait*". Heureusement que

Apparitions lumineuses. M. Crookes dit : "Dans les conditions les plus strictes, j'ai vu un solide lumineux de la grosseur, et à peu près de la forme d'un œuf de dinde, flotter sans bruit dans la chambre, parfois à une hauteur à laquelle aucun des assistants n'aurait pu atteindre sur la pointe des pieds, et puis descendant doucement jusqu'à terre. Il fut visible pendant dix minutes et avant de s'évanouir il frappa trois coups sur la table avec un bruit que fait un corps solide et dur". [341] Peut-être l'œuf était-il de même nature que le chat météorique de Babinet, classé dans les ouvrages d'Arago avec d'autres phénomènes naturels) ; 8° Apparition de mains, soit lumineuses par elles-mêmes, soit visibles à la lumière ordinaire ; 9° "Ecriture directe" par ces mêmes mains lumineuses, détachées, et évidemment douées d'intelligence (force psychique ?) ; 10° "Des formes et des visages de fantômes". Dans cet exemple, la force psychique vient d'un "coin de la salle", sous la "forme d'un fantôme", elle prend dans sa main un accordéon, et se met alors à parcourir la pièce, comme en glissant, et en jouant de l'instrument, Home, le médium, étant tout le temps en vue de tous. [342] Tout ce qui précède, M. Crookes l'a vu et expérimenté dans sa propre maison, en s'assurant scientifiquement de l'authenticité du phénomène, et il en a fait un rapport à la *Royal Society* de Londres. Quel accueil lui fit-on, pour avoir ainsi découvert des phénomènes d'un caractère nouveau et important ? Que le lecteur consulte son livre pour avoir la réponse.

En outre de ces tours joués à la crédulité humaine par la "force psychique", M. Crookes rend compte d'une autre classe de **[278]** phénomènes, qu'il appelle des "cas spéciaux", et qui *paraissent* (?) indiquer l'action d'une intelligence extérieure.

"Je me trouvais, dit-il, avec Miss Fox, alors qu'elle écrivait automatiquement un message à une personne présente, pendant qu'un autre message, sur un *autre* sujet, était donné alphabétiquement au moyen de "coups frappés", et, durant tout ce temps, elle parlait tranquillement avec une troisième personne, de choses tout à fait différentes des deux autres… Pendant une séance avec M. Home, une petite latte, se déplaça sur la table vers moi, en *pleine lumière*, et me transmit un message en frappant sur ma

---

nous ne voyons pas encore le moindre indice de ce prétendu écroulement, et pourtant des corps *sont* lévités.

[341] *Ibidem*, p. 91.

[342] *Ibidem*, p. 86-97.

main ; je répétais les lettres de l'alphabet, et le morceau de bois touchait ma main, lorsque j'énonçais la bonne lettre… Nous étions éloignés des mains de M. Home". La même latte, à la demande de M. Crookes, lui transmit un message télégraphique, à l'aide de l'alphabet Morse, de la même façon (avec cette particularité que l'alphabet Morse était tout à fait inconnu des assistants, et mal connu de M. Crookes lui-même), et, ajoute-t-il, je fus convaincu qu'un excellent opérateur Morse se trouvait à l'autre bout de la ligne, OU QU'IL FUT". [343] Serait-il impertinent de suggérer à M. Cox de rechercher l'opérateur dans son domaine privé : "la Région psychique ?" Mais cette même planchette fit encore plus et mieux. En pleine lumière du salon de M. Crookes, on *lui* demande message… "un crayon et quelques feuilles de papier avaient été posés au centre de la table ; Un instant après, le crayon se *dresse droit sur sa pointe*, et, après avoir avancé par saccades vers le papier, il tombe ; Il se relève et retombe encore... Après trois tentatives infructueuses, une petite latte de bois" (l'opérateur Morse) "qui se trouvait sur la table *glisse vers le crayon et s'élève de quelques pouces* au-dessus de la table ; le crayon se relève de nouveau, et *s'appuyant sur la latte*, ils font tous deux un effort pour écrire sur le papier. Il échoue et ils font un nouvel effort conjugué. A la troisième tentative, la latte renonce et ; le crayon reste comme il était tombé sur le papier, et un message alphabétique nous dit : "Nous avons essayé de faire ce que vous nous avez demandé, *mais notre pouvoir est épuisé.* [344]" Le mot *notre* indiquant les efforts intelligents de la latte et de son ami le crayon, donne à entendre qu'il y avait là *deux forces* psychiques à l'œuvre.

Dans tout cela y a-t-il une preuve que l'agent dirigeant était "l'intelligence du médium" ? N'y avait-il pas au contraire toute indication que les mouvements de ces objets étaient guidés par des esprits "des morts", ou tout au moins par d'autres entités **[279]** intelligentes invisibles ? Certes, le mot magnétisme est aussi peu explicatif dans le cas présent que celui de *force psychique* ; néanmoins le premier a plus de raison d'être que le second, ne fût-ce que parce que le magnétisme *transcendant* ou mesmérisme produit des phénomènes identiques, quant aux effets, à ceux du spiritisme. Le phénomène du cercle *enchanté* du baron Du Potet et de Regazzoni est aussi contraire aux lois admises de la physiologie, que la lévitation d'une table, sans contact, l'est aux lois de la philosophie

---

[343] Crookes. *Researches*, p. 94.

[344] *Ibidem*, p. 94.

naturelle. De même que les hommes forts ont souvent été incapables de soulever une petite table, ne pesant que quelques kilos, et l'ont brisée dans leurs efforts, de même une douzaine d'expérimentateurs, parmi lesquels, parfois, figuraient des académiciens, ont été absolument incapables de franchir la ligne tracée à la craie sur le sol, par Du Potet. Dans un cas, un général russe, bien connu pour son scepticisme, persista jusqu'à tomber sur le sol, en proie à de violentes convulsions. Dans ce cas, le fluide qui opposait une pareille résistance était-il la force psychique de M. Cox, qui dote les tables d'un poids extraordinaire et surnaturel ? S'ils provoquent les mêmes effets physiologiques et psychologiques, il y a de bonnes raisons de croire qu'ils sont plus ou moins identiques. Nous ne croyons pas que notre déduction puisse être rejetée raisonnablement. D'ailleurs, le fait, fût-il nié, cela ne l'empêcherait pas d'exister. Il fut un temps où toutes les Académies de la Chrétienté s'étaient mises d'accord pour nier l'existence de montagnes dans la Lune et où, si quelqu'un avait eu la témérité d'avancer que la vie existait dans les régions supérieures de l'atmosphère, aussi bien que dans les profondeurs insondables de l'océan, il aurait été traité de fou ou d'ignorant.

"Le Diable l'affirme – ce doit être un mensonge !" Se plaisait à dire le pieux abbé Almiguana, dans une discussion avec une "table spirite." Nous serons bientôt autorisés à paraphraser sa proposition en disant : "Les savants le nient, cela doit donc être vrai."

CHAPITRE VII

—

LES ELEMENTS, LES ELEMENTALS ET LES ELEMENTAIRES

O toi, Grande Cause Première, la moins comprise.

POPE.

D'où vient ce doux espoir, et ce désir profond

Et ces aspirations vers l'immortalité ?

D'où ce secret effroi, cette horreur instinctive

De la chute dans le néant ? Pourquoi l'âme craintive

Recule-t-elle ainsi devant la destruction ?

C'est le rayon divin qui brille en nous

C'est le ciel qui nous montre notre au-delà

Et qui s'annonce à l'homme pour l'éternité.

Eternité ! Pensée terrible et douce.

ADDISON.

II y a un autre et meilleur monde.

KOTZEBUE. L'Etranger.

Après avoir accordé tant de place aux opinions contradictoires des savants au sujet de certains phénomènes occultes de notre temps, il est juste de prêter attention aux spéculations des alchimistes médiévaux, et de certains autres hommes illustres. Presque sans exception, les savants de l'antiquité et du moyen âge croyaient aux doctrines secrètes de la sagesse. Ces doctrines comprenaient l'Alchimie, la Cabale Chaldéo-Judaïque, les systèmes ésotériques de Pythagore et des anciens Mages, et ceux des

philosophes et théurgistes Platoniciens postérieurs. Nous nous proposons aussi, dans les pages suivantes, de parler des gymnosophes Indiens, et des astrologues Chaldéens. Nous ne devons point négliger de montrer les grandes vérités sous-jacentes aux religions incomprises du passé. Les quatre éléments de nos pères, la terre, l'air, l'eau, et le feu, contiennent pour l'étudiant de l'Alchimie et de l'ancienne psychologie, ou, comme on la désigne maintenant, de la *magie*, bien des choses dont notre philosophie n'a jamais rêvé. Nous ne devons pas non plus oublier que ce que l'Eglise appelle aujourd'hui *Nécromancie*, et les croyants modernes *Spiritisme*, ce qui englobe l'évocation des esprits défunts, est une science qui, **[281]** depuis l'antiquité reculée, a été à peu près universellement répandue sur la surface du globe.

Bien que ni alchimiste, ni magicien, ni astrologue, mais tout simplement grand philosophe, Henry More de l'Université de Cambridge, homme universellement estimé, doit être aussi considéré comme logicien perspicace, savant et métaphysicien. Pendant toute sa vie il a cru fermement à la sorcellerie. Sa foi en l'immortalité, et ses solides arguments en faveur de la survie de l'esprit, après la mort, sont tous basés sur le système de Pythagore, adopté par Cardan, Van Helmont, et autres mystiques. Selon lui, l'esprit, infini et incréé, que nous nommons habituellement Dieu, substance de la plus haute vertu et excellence, a produit tout par *causalité émanante*. Dieu est ainsi la substance primordiale, et tout le reste la substance secondaire ; si la première a créé la matière, avec la faculté de se mouvoir par elle-même, elle, la substance primitive, est quand même la cause de ce mouvement, aussi bien que de la matière, et, pourtant, c'est avec raison que nous disons que la matière se meut elle-même. "Nous pouvons définir le genre d'esprit dont nous parlons, comme une substance insaisissable, qui peut se mouvoir, se pénétrer, se contracter et se dilater et aussi pénétrer, mouvoir et modifier la matière" [345] qui est la troisième émanation. Il croyait fermement aux apparitions, et défendit énergiquement la théorie de l'individualité de chaque âme, chez qui "la personnalité, la mémoire et la conscience subsisteront sûrement dans l'état futur". Il divisait l'esprit astral humain, après son départ du corps, en deux entités distinctes : le "véhicule aérien" et le "véhicule æthéré". Pendant le temps que l'homme désincarné agit dans son enveloppe aérienne, il est soumis au *destin*, c'est-à-dire au mal et

---

[345] *Antidote*, lib. I, cap. 4.

à la tentation, attaché à ses intérêts terrestres, et par conséquent pas tout à fait pur ; Ce n'est que lorsqu'il quitte ce vêtement des premières sphères, et qu'il devient éthéré, qu'il est assuré de son immortalité. "Car quelle ombre ce corps peut-il jeter, lui qui est une lumière pure et transparente, comme l'est le véhicule éthéré ? Et c'est ainsi que s'accomplit l'oracle, lorsque l'âme est montée dans cet état déjà décrit où seulement elle est hors des atteintes du destin et de la mortalité". Il termine son ouvrage en déclarant que cette condition transcendante et divinement pure était le but unique des Pythagoriciens.

Quant aux sceptiques de son temps, il les traite avec mépris et sévérité. Parlant de Scot, d'Adie et de Webster, il les nomme "nos saints nouvellement inspirés… les avocats jurés des sorcières, qui follement et témérairement, en dépit du bon sens et de toute raison, contrairement à toute l'antiquité, tous les interprètes et **[282]** même contrairement à l'Ecriture, ne veulent pas même admettre Samuel en scène, mais seulement un abject compère. Lequel doit-on croire de l'Ecriture ou de ces bouffons, gonflés seulement d'ignorance, de vanité et de stupide incrédulité ? Que chacun en juge", ajoute-t-il [346].

Quel langage cet éminent mystique aurait-il employé pour combattre nos sceptiques du XIX[ème] siècle ?

Descartes, bien qu'ayant le culte de la matière, était un des maîtres les plus dévoués de la doctrine magnétique et, jusqu'à un certain point de l'alchimie. Son système de physique ressemblait beaucoup à celui d'autres grands philosophes. L'espace, qui est infini, est composé ou plutôt rempli d'une matière fluide élémentaire, et c'est l'unique source de toute vie, comprenant tous les globes célestes et les conservant perpétuellement en mouvement, il mentionne les courants magnétiques de Mesmer, sous le masque des tourbillons cartésiens, et tous les deux reposent sur le même principe. Ennemoser n'hésite pas à dire que tous les deux ont plus en commun "que ne le supposent généralement ceux qui n'ont pas soigneusement examiné le sujet" [347].

---

[346] *Letter to Glanvil, auteur du Sadducismus Triumphatus*, mai 25, 1678.

[347] *History of Magic*, vol. II, p 272.

Le philosophe, Pierre Poiret-Naudé, était le plus ardent défenseur des doctrines du magnétisme occulte, et l'un de ses premiers propagateurs [348] en 1679. La philosophie magico-théosophique est amplement défendue dans ses ouvrages.

Le célèbre Dr Hufeland a écrit un livre sur la magie [349], dans lequel il propose la théorie de la sympathie magnétique universelle entre les hommes, les animaux, les plantes et même les minéraux. Il confirme le témoignage de Campanella, de Van Helmont, et de Servius en ce qui concerne la sympathie existant entre les différentes parties du corps, aussi bien qu'entre toutes les parties des corps organiques et même inorganiques.

Telle était aussi la doctrine de Tenzel Wirdig. On peut même la trouver dans ses ouvrages, exposée avec beaucoup plus de clarté, de logique, et de vigueur que dans ceux d'autres auteurs mystiques qui ont traité le même sujet. Dans son fameux traité *The New Spiritual Medicine*, il démontre, sur le terrain du fait récemment reconnu de l'attraction et de la répulsion universelles – nommé aujourd'hui "gravitation" – que toute la nature est *douée d'une âme*. Wirdig appelle cette sympathie magnétique "l'accord des esprits". Chaque chose est attirée vers celles auxquelles elle ressemble, et converge vers les natures qui lui conviennent. De cette sympathie et de cette antipathie naît un mouvement constant dans **[283]** le monde entier et dans toutes ses parties et une communion ininterrompue entre le ciel et la terre qui produit l'harmonie universelle. Chaque chose vit et meurt par le magnétisme ; une chose en affecte une autre, même à de grandes distances, et ses "congénères" peuvent être influencés à tout instant soit pour la santé, soit pour la maladie, par la puissance de cette sympathie, malgré l'espace qui les sépare [350]. "Hufeland", dit Ennemoser, "parle d'un nez qui avait été coupé dans le dos d'un portier, mais qui, lorsque le portier mourut, mourut aussi, et tomba de sa position artificielle. Les cheveux d'un morceau de peau, pris sur une tête vivante, grisonnèrent en même temps que ceux de la tête d'où il avait été prélevé."

Kepler, le précurseur de Newton pour beaucoup de grandes vérités, et même pour celle de la "gravitation" universelle qu'il attribuait très justement à l'attraction magnétique, bien qu'il nomme l'astrologie, "la fille

---

[348] *Apologie pour tous les grands personnages faussement accusés de magie.*

[349] Berlin, 1817.

[350] *Nova Medicina Spirituum*, 1675.

insensée d'une mère très sage", l'Astronomie, partage la croyance cabalistique que les esprits des étoiles sont autant d'intelligences. *Il croit fermement que chaque planète est le siège d'un principe intelligent et qu'elles sont habitées par des êtres spirituels, qui exercent une influence sur les autres êtres habitant des sphères plus grossières et matérielles que les leurs, et spécialement notre terre* [351]. Comme les influences spirituelles, stellaires de Kepler ont été remplacées par les tourbillons de Descartes, plus matérialiste, que ses tendances athées n'ont pas empêché de croire qu'il avait trouvé un régime qui prolongerait sa vie de cinq cents ans et plus, de même les tourbillons de ce dernier et ses théories astronomiques pourront bien, un jour ou l'autre, faire place aux courants magnétiques *intelligents*, dirigés par *l'Amina Mundi.*

Baptista Porta, le savant philosophe italien, malgré ses efforts pour prouver au monde la fausseté de ses accusations que la magie n'est que superstition ou sorcellerie, n'a pas été mieux traité que ses collègues, par les critiques ultérieures. Ce célèbre alchimiste a laissé un ouvrage sur la *Magie Naturelle* [352], dans lequel il base tous les phénomènes occultes possibles, pour l'homme, sur l'âme du monde, qui relie toutes choses entre elles. Il montre que la lumière astrale agit en harmonie et sympathie avec la nature entière ; que c'est de son essence que nos esprits **[284]** sont formés ; Et que c'est en agissant à l'unisson avec leur source-mère, que nos corps sidéraux sont capables d'exécuter des merveilles magiques. Tout le secret réside dans la connaissance des éléments apparentés. Il croyait à la pierre philosophale "de laquelle le monde a une si haute opinion, que de tous temps on a tant vantée, et que quelques-uns *ont heureusement découverte*". Finalement, il émet bien des aperçus de valeur sur sa "signification spirituelle". En 1643, entre autres mystiques, parut un moine, le père Kircher, qui professa un système complet de philosophie du magnétisme universel. Ses nombreux ouvrages [353] embrassent un grand nombre de sujets simplement effleurés par Paracelse. Sa définition du magnétisme est très originale, car elle contredit la théorie de Gilbert, que la

---

[351] Il serait vain et trop long de prendre ici la défense de la théorie de Kepler au sujet de la relation entre les cinq solides réguliers de la géométrie et les magnitudes des orbites des cinq planètes principales, théorie qui fut assez raillée par le professeur Draper dans son *Conflict*. Nombreuses sont les théories des anciens auxquelles les découvertes modernes ont rendu justice. Quant aux autres, il faudra attendre le moment propice.

[352] *Magia Naturalis*, Lugduni, 1569.

[353] Athanase Kischer. *Magnes sive de arte magnetici, opus tripartitum*, Coloniae, 1654.

terre est un gigantesque aimant. Il affirme que, quoique chaque parcelle de matière, et même les "forces" invisibles et intangibles soient magnétiques, elles ne constituent par elles-mêmes un aimant. *Il n'y a qu'un AIMANT dans l'Univers et de lui procède la magnétisation de tout ce qui existe*. Cet aimant, comme de juste, est ce que les Cabalistes nomment le Soleil central Spirituel, ou Dieu. Le soleil, la lune, les planètes et les étoiles sont, dit-il, éminemment magnétiques ; mais ils le sont devenus par induction, en vivant dans le fluide magnétique universel – la lumière Spirituelle. Il démontre la mystérieuse sympathie qui existe entre les corps des trois règnes principaux de la nature, et il appuie sa démonstration d'un étonnant catalogue d'exemples. Un grand nombre de ces derniers ont été vérifiés, par les naturalistes, mais il y en a d'autres, bien plus nombreux, dont l'authenticité n'a pas été reconnue ; Aussi, nos savants, fidèles à leur politique traditionnelle et à leur logique équivoque, les nient. Il montre, par exemple, la différence qui existe entre le magnétisme minéral et le zoomagnétisme ou magnétisme animal. Il le démontre par le fait que, hors le cas du minerai magnétique de fer, tous les minéraux sont magnétisés par la puissance plus élevée du magnétisme animal, tandis que celui-ci le possède sous la forme d'émanation directe de la cause première, le Créateur. On peut aimanter une aiguille en la faisant simplement tenir par un homme doué d'une volonté puissante, et l'ambre développe sa propriété magnétique, plus par le frottement de la main de l'homme que par celui de tout autre objet ; ce qui prouve que l'homme peut communiquer sa propre vie, et, jusqu'à un certain point, *animer* les objets inorganiques. Cette faculté, "aux yeux des insensés est de la sorcellerie". "Le Soleil est le plus magnétique de tous les corps", dit-il, devançant ainsi de plus de deux siècles, la théorie moderne du général Pleasonton. "Les anciens philosophes n'ont jamais contesté ce fait", ajoute-t-il, "mais ils ont de tout temps compris que les émanations du soleil reliaient toutes choses à lui, et qu'il exerce cette puissance de lien sur tout ce qui se trouve directement placé sous ses rayons."

Comme preuve de cette affirmation, il allègue l'exemple d'une quantité de plantes qui sont tout spécialement attirées par le soleil, et d'autres qui le sont par la lune, et qui, toutes, montrent leur irrésistible sympathie pour le premier en suivant sa course dans le ciel. La plante connue sous le nom *Githymale*[354] suit fidèlement son seigneur, même

---

[354] *Lib. III*, p. 643.

lorsque le brouillard le rend invisible. L'acacia ouvre ses pétales à son lever, et les ferme à son coucher. De même, le lotus égyptien et le tournesol commun. La belladone témoigne la même prédilection pour la lune.

Comme exemples d'antipathies et de sympathies des plantes, il cite l'aversion que la vigne manifeste à l'égard du chou et son amitié pour l'olivier ; l'amour de la renoncule pour le nénuphar et de la rue pour le figuier. L'antipathie qui parfois existe, même entre des substances apparentées, est clairement démontrée, dans le cas du grenadier du Mexique dont les pousses, une fois coupées en morceaux, se repoussent avec "la plus extraordinaire férocité."

Kircher explique chaque sentiment dans la nature humaine, comme le résultat de changements dans notre condition magnétique. La colère, la jalousie, l'amitié, l'amour et la haine, sont tous des modifications de l'atmosphère magnétique qui se développe en nous, et qui émane constamment de nous. L'amour est une des plus variables, et, c'est pourquoi ses aspects sont innombrables. L'amour spirituel, celui d'une mère pour son enfant, d'un artiste pour son art particulier, l'amour en tant qu'amitié pure, sont des manifestations purement magnétiques de sympathie, entre deux natures de même genre. *Le magnétisme de l'amour pur est la source de toutes choses créées*. Dans son acception ordinaire, l'amour entre les deux sexes est de l'électricité, et il le dénomme *amor febris species*, la fièvre des espèces. Il y a deux sortes d'attraction magnétique, la sympathie et la fascination ; l'une, sainte et naturelle, l'autre, mauvaise et contre nature. C'est à cette dernière, la fascination, que nous devons attribuer le pouvoir du crapaud venimeux qui, simplement, en ouvrant la gueule, force le reptile ou l'insecte qui passe, à s'y jeter et courir à sa perte. Le daim, aussi bien que de plus petits animaux sont attirés par l'haleine du boa, et sont irrésistiblement entraînés à se placer à sa portée. Le poisson électrique, la torpille, repousse le bras par un choc électrique, capable de l'engourdir pendant quelque temps. Pour que l'homme exerce **[286]** une pareille puissance dans un but bienfaisant, il faut trois conditions : 1° la noblesse de l'âme ; 2° une volonté forte et une faculté imaginative ; 3° un sujet plus faible que le magnétiseur ; autrement, il résistera. Un homme libre de préjugés mondains et de sensualité peut guérir, de cette façon, les maladies les plus "incurables", et sa vision devenir lucide et prophétique.

Un exemple curieux de l'attraction universelle ci-dessus mentionnée entre tous les corps du système planétaire et tout ce qui est en relation avec eux, organique ou inorganique, est rapporté dans un étrange livre ancien du XVIIème siècle. Il contient les notes de, voyage, et le rapport officiel adressé au Roi de France, par son Ambassadeur, de La Loubère, sur ce qu'il avait vu dans le royaume de Siam. "Au Siam", dit-il, "il y a deux espèces de poissons d'eau douce, que l'on nomme le *pal-out* et le *pla-cadi*. Une fois salés et placés entiers dans la marmite, on les voit suivre exactement le mouvement de flux et de reflux de la mer, s'élevant ou descendant dans le récipient, au fur et à mesure que le flot monte ou descend" [355]. De La Loubère a fait pendant longtemps des expériences dans ce sens sur ce poisson, de concert avec un ingénieur du Gouvernement, nommé Vincent, et par conséquent, il atteste et certifie avec toute l'autorité nécessaire ce fait, qu'au début on écarta comme une simple fable. Cette attraction mystérieuse est tellement puissante, qu'elle s'exerçait encore sur les poissons entièrement décomposés et tombant en lambeaux.

C'est tout particulièrement dans les pays qui ne jouissent pas des bienfaits de la civilisation, que nous devons chercher des explications de la nature, et observer les effets de cette subtile puissance, que les anciens philosophes nommaient "l'âme du monde". C'est uniquement dans l'Orient, et dans les immenses déserts inexplorés d'Afrique, que l'étudiant de la psychologie trouve une nourriture abondante pour son âme affamée de vérité. La raison en est manifeste. L'atmosphère des centres populeux est physiquement viciée par la fumée et les émanations des usines, des machines à vapeur, des chemins de fer, et des bateaux à vapeur ; et spécialement par les mauvaises émanations des vivants et des morts. La nature est aussi bien soumise que l'être humain, à certaines conditions pour pouvoir agir, et sa puissante respiration, pour ainsi dire, est aussi facilement gênée, arrêtée et empêchée, et la corrélation de ses forces détruite sur un point donné, que si elle était un homme. Non seulement le climat, mais aussi les influences occultes subies journellement modifient la nature physio-psychologique **[287]** de l'homme et même altèrent la constitution de la matière prétendue inorganique, à un degré que la science européenne est incapable de concevoir. C'est ainsi, que le *London Medical and Surgical Journal* engage les chirurgiens à ne pas emporter de lancettes à Calcutta, parce que l'expérience a démontré que l'acier anglais ne peut

---

[355] Notes d'une nouvelle Relation Historique du Royaume de Siam, par de La Loubère ambassadeur de France au Siam dans les années 1687-1688. Edition de 1692.

supporter l'atmosphère de l'Inde ; de même qu'un trousseau de clés anglaises ou américaines se couvre de rouille, vingt-quatre heures après avoir été apporté en Egypte ; tandis que des objets en acier du pays y restent inoxydés.

On a constaté de même qu'un Shaman de Sibérie, qui avait donné de stupéfiantes preuves de sa puissance occulte, parmi ses concitoyens Tschuktschens, a été graduellement et quelquefois complètement privé de ce pouvoir, dès son arrivée dans la brume et la fumée de Londres. L'organisme intérieur de l'homme est-il moins sensible aux influences climatériques qu'un bout d'acier ? Sinon, pourquoi douterions-nous du témoignage des voyageurs qui ont suivi le Shaman et l'ont vu exécuter journellement des phénomènes surprenants dans son pays natal, et révoquerions-nous en doute la possibilité de ces pouvoirs et de ces phénomènes, uniquement parce qu'il n'en peut faire autant à Paris ou à Londres ? Dans sa conférence sur les *Arts perdus*, Wendell Philipps prouve que sans compter que la nature psychologique de l'homme est affectée par un changement de climat, les peuples Orientaux sont doués de sens beaucoup plus développés que ceux des Européens. Les teinturiers français de Lyon, qu'on ne peut surpasser en habileté, dit-il, "ont une théorie, qu'il existe une certaine nuance délicate de bleu, que les Européens *ne peuvent voir*. Et au Cachemire, où les jeunes filles font des châles qui valent 30.000 dollars, elles feraient voir (à ce teinturier lyonnais) trois cents couleurs distinctes, que, non seulement il ne pourra reproduire, mais qu''il ne pourra *même pas distinguer*". S'il existe une différence si grande entre l'acuité des sens extérieurs de deux races, pourquoi n'existerait-elle pas également dans leurs pouvoirs psychologiques ? Bien plus, si l'œil de la Cachemirienne voit objectivement une couleur, qui existe réellement, mais que l'Européen est incapable de distinguer, elle n'existe donc pas pour lui. Pourquoi donc refuser d'admettre que certains organismes particulièrement doués, auxquels on attribue la faculté mystérieuse dénommée seconde vue, voient leurs tableaux aussi objectivement que la jeune fille voit les couleurs ; et, que, par conséquent, ces tableaux, au lieu d'être de simples hallucinations subjectives créées par l'imagination, sont, au contraire, des réflexions de choses réelles et de personnes, empreintes sur l'éther astral, ainsi que cela est expliqué par l'ancienne philosophie des *Oracles Chaldéens*, et exposé par des modernes inventeurs Babbage, Jevons et les auteurs de *Unseen Universe ?* **[288]**

> "Trois esprits animent et font agir l'homme", enseigne Paracelse ; "trois mondes projettent sur lui leurs rayons ; mais tous les trois opèrent uniquement comme l'image et l'écho d'un seul et même principe constructeur et unificateur. Le premier est l'esprit des éléments (corps terrestre, et force vitale dans sa condition grossière) ; le second, l'esprit des astres (corps sidéral ou astral, l'âme) ; le troisième est le divin esprit (*Augoeides*)". Notre corps, étant en possession de "l'étoffe terrestre primitive", ainsi que Paracelse la nomme, nous pouvons, volontiers accepter la tendance des recherches scientifiques modernes, "de considérer le processus de la vie animale et végétale comme simplement physiques et chimiques". Cette théorie corrobore d'autant plus les assertions des philosophes de l'antiquité et de la Bible Mosaïque, que nos corps ont été faits de la poussière de la terre, et qu'ils y retourneront. Mais n'oublions pas que :
>
> "Tu es poussière, et à la poussière tu retourneras N'a point été dit de l'âme."

L'homme est un petit monde, un microcosme dans l'intérieur du grand univers. Comme un fœtus, il est suspendu par ses trois esprits, dans la matrice du macrocosme ; et tandis que son corps terrestre est en sympathie constante avec la terre, sa mère, son âme astrale vit à, l'unisson de *l'anima mundi* sidérale. II est en elle, comme elle est en lui, car l'élément qui pénètre tout remplit tout l'espace et *il est*, lui-même, l'espace infini et sans bords. Quant à son troisième esprit, le divin, qu'est-il, sinon un rayon infinitésimal, une des innombrables radiations procédant directement de la plus Haute Cause – la Lumière Spirituelle du Monde ? C'est la trinité de la nature organique et inorganique, spirituelle et physique, trois en un, dont Proclus dit que "la première monade est le Dieu Eternel ; la seconde l'éternité ; Et la troisième le paradigme, ou modèle de l'univers", les trois constituant la Triade intelligible. Toute chose, en cet univers visible, découle de cette Triade, et est elle-même une triade microcosmique. Elles se meuvent, donc en une majestueuse procession, dans le champ de l'éternité, autour du soleil spirituel, comme, dans le système héliocentrique, les corps célestes se meuvent autour des soleils visibles. La *Monade* de Pythagore, qui vit "dans la solitude et les ténèbres", peut demeurer éternellement invisible sur cette terre, impalpable, et

indémontrable par la science expérimentale. Toutefois, l'univers tout entier gravitera autour d'elle comme il l'a fait depuis le "commencement des temps", et à chaque seconde, l'homme et l'atome se rapprochent de plus en plus de ce moment solennel, dans l'éternité, où la Présence Invisible se révélera à leur vue spirituelle. Lorsque chaque parcelle de matière, même la plus sublimée, aura été rejetée **[289]** de la dernière forme qui constitue l'ultime chaînon de cette chaîne de la double évolution qui, à travers des millions de siècles et de transformations successives, a poussé l'entité en avant, et lorsqu'elle se retrouvera vêtue de l'essence primordiale, identique à celle de son Créateur, cet atome organique, jadis impalpable, aura terminé sa carrière et les fils de Dieu "crieront de joie" une fois de plus au retour du pèlerin.

> "L'homme, dit Van Helmont, est le miroir de l'univers, et sa triple nature est en relation avec toutes choses". La volonté du Créateur, à travers qui toutes choses ont été faites, et de qui elles ont reçu leur impulsion première, est la propriété de tout être vivant. L'homme, doué d'une spiritualité additionnelle, en a la plus large part sur cette planète. De la proportion de matière qui existe en lui dépend son plus ou moins grand degré d'aptitude à exercer sa faculté magique, avec plus ou moins de succès. Partageant cette puissance divine avec chaque atome inorganique, il l'exerce pendant tout le cours de sa vie, d'une façon consciente ou inconsciente. Dans le premier cas, lorsqu'il est en pleine possession de ses pouvoirs, il sera le maître, il dirigera et guidera le *magnale magnum* (l'âme universelle). Dans le cas des animaux, des plantes, des minéraux, et même de la moyenne de l'humanité, ce fluide éthéré, qui pénètre toutes choses, n'éprouvant pas de résistance, et étant abandonné à lui-même, les fait mouvoir comme son impulsion les dirige. Tout être créé dans cette sphère sublunaire est formé de ce *magnale magnum* avec lequel il est apparenté. L'homme possède un double pouvoir céleste, et il est allié au ciel. Ce pouvoir existe "non seulement dans l'homme extérieur, mais, à un certain degré aussi, chez les animaux, et peut-être dans toutes autres choses, car toutes choses dans l'univers se trouvent

en relation les unes avec les autres ; ou, du moins, Dieu est dans toutes choses, comme l'ont fait observer les anciens avec une exactitude qui mérite notre admiration. Il faut que la force magique soit éveillée dans l'homme extérieur, aussi bien que dans l'homme intérieur. Et si nous appelons cela une puissance magique, seuls les ignorants seront effrayés par cette expression. Mais, si on le préfère, disons que c'est un pouvoir spirituel – *spirituale robur vocitaveris*. Un pareil pouvoir existe donc dans l'homme intérieur. Mais comme il y a une certaine relation entre l'homme intérieur et l'homme extérieur, cette force doit être diffusée dans l'homme tout entier" [356]. **[290]**

Dans une description détaillée des rites religieux, de la vie monastique et des superstitions des Siamois, de la Loubère cite, entre autres, l'étonnante puissance que possèdent les *Talapoins* (les moines ou les saints hommes de Bouddha), sur les bêtes féroces. "Un Talapoin du Siam", dit-il "passera des semaines entières dans les bois touffus, sous un petit abri de branches et de feuilles de palmier, sans jamais faire de feu la nuit, pour écarter les bêtes féroces, comme le font tous ceux qui voyagent à travers les forêts de ce pays". Le peuple attribue à un miracle que les Talapoins ne sont jamais dévorés. Les tigres, les éléphants et les rhinocéros – dont le pays abonde – les respectent ; et les voyageurs, placés en embuscade en lieu sûr, ont souvent vu les bêtes féroces lécher les mains et les pieds des Talapoins endormis. "Tous font usage de la magie" ajoute le gentilhomme Français "et ils croient que toute la nature est animée (douée d'une âme) [357] ; Ils croient aux génies tutélaires". Mais ce qui paraît le plus choquer l'auteur, c'est l'idée qui prévaut chez les Siamois, "que tout ce que l'homme a été durant sa vie corporelle, il le sera encore après sa mort". "Lorsque le Tartare qui règne maintenant sur la Chine" remarque de la Loubère "voulut contraindre les Chinois à se raser la tête, à la mode Tartare, plusieurs d'entre eux préférèrent souffrir la mort que d'aller, disaient-ils, dans l'autre monde, et paraître devant leurs ancêtres sans cheveux ; s'imaginant qu'ils avaient rasé aussi la chevelure de leur

---

[356] Batiste d'an Helmont. *Opera omnia*, 1682, p. 720 et autres.

[357] De la Loubère. *Notes,* etc. (voir *ante*), p. 115.

âme" [358] ! Mais ce qui est tout à fait erroné" ajoute l'ambassadeur "dans cette absurde opinion c'est que les Orientaux attribuent à l'âme la forme humaine plutôt que toute autre". Sans faire connaître aux lecteurs la forme particulière que ces enténébrés Orientaux devraient adopter pour leurs âmes désincarnées, de la Loubère continue à exhaler sa bile contre ces "sauvages". Il attaque finalement la mémoire du vieux roi de Siam, le père de celui à la cour duquel il avait été envoyé, en l'accusant d'avoir follement dépensé plus de deux millions de livres à la recherche de la pierre philosophale. "Les Chinois, dit-il, réputés si sages, ont eu pendant trois ou quatre mille ans la folie de croire à l'existence d'un remède universel et de rechercher ce remède au moyen duquel ils espèrent s'affranchir de la nécessité de mourir. Ils se basent sur une tradition insensée, concernant quelques rares personnes qu'on dit avoir fabriqué de l'or, et avoir vécu pendant plusieurs siècles ; il y a quelques exemples enracinés chez les Chinois, les Siamois et autres Orientaux, relativement à ceux qui se seraient rendus immortels, soit d'une façon absolue, **[291]** soit de manière à ne mourir que de mort violente [359]. Par conséquent ils donnent les noms de quelques individus qui se sont soustraits à la vue des hommes, pour jouir d'une vie libre et paisible. Ils racontent des merveilles, au sujet des connaissances de ces prétendus immortels."

Si Descartes, un Français et un savant, a pu, au sein de la civilisation croire fermement qu'on avait trouvé ce remède universel et que s'il pouvait s'en procurer, il vivrait au moins cinq cents ans, pourquoi les Orientaux n'auraient-ils pas le droit d'avoir la même croyance ? Le problème capital de la vie et de la mort est encore non résolu par les physiologistes Occidentaux. Même le sommeil est un phénomène, sur la cause duquel leurs opinions divergent grandement. Comment prétendent-ils alors assigner des limites au possible et définir l'impossible ?

Dès les temps les plus reculés, les philosophes ont affirmé la singulière puissance de la musique, sur certaines maladies, spécialement sur celles de nature nerveuse. Kircher la recommande en ayant expérimenté les bons effets sur lui-même, et il donne une description détaillée de l'instrument dont il se servait. C'était un harmonica composé de cinq verres minces, placés en rang. Deux d'entre eux contenaient deux

---

[358] *Ibidem*, p. 120.

[359] *Ibidem*, p. 63.

sortes de vin ; le troisième de l'eau-de-vie ; le quatrième de l'huile et le cinquième de l'eau. Il en tirait cinq sons mélodieux de la façon ordinaire, en frottant simplement ses doigts sur les bords des gobelets. Le son a une propriété d'attraction ; il chasse le mal qui accourt se mêler aux ondes sonores, et tous les deux réunis disparaissent dans l'espace. Asclepiades employait la musique dans le même but, il y a environ vingt siècles ; il sonnait une trompette pour guérir la sciatique, et ses sons prolongés faisant palpiter les fibres des nerfs, la souffrance cédait invariablement. Démocrite affirmait, de la même manière, que bien des maladies pouvaient être guéries par les sons harmonieux d'une flûte. Mesmer faisait usage du même harmonica que Kircher pour ses cures magnétiques. Le célèbre Ecossais Maxwell offrait de prouver aux diverses facultés de médecine qu'au moyen de certains procédés magnétiques à sa disposition il guérirait n'importe quelle maladie qu'elles auraient déclarée incurable telle que l'épilepsie, l'impuissance, l'aliénation mentale, la claudication, l'hydropisie et les fièvres les plus rebelles [360].

Le récit bien connu de l'exorcisme du "mauvais esprit de Dieu" qui obsédait Saül, se présentera à l'esprit de chacun à ce propos. Elle est rapportée ainsi : "Il arriva que lorsque le mauvais esprit venant de Dieu était sur Saül, David prit une harpe et **[292]** joua de sa main ; Saül fut soulagé et se trouva bien et le mauvais esprit se retira de lui" [361].

Maxwell, dans sa *Medicina Magnetica*, expose les propositions suivantes qui sont les doctrines des alchimistes et des cabalistes.

> "Ce que les hommes nomment l'âme du monde est une vie, comme le feu, spirituelle, légère, lumineuse et éthérée, comme la lumière elle-même. C'est un esprit de vie partout, et partout le même... Toute matière est dépourvue d'action, à moins d'être animée par cet esprit. Il maintient toutes choses dans leur condition particulière. On le trouve dans la nature, libre de toute entrave, et celui qui connaît la manière de l'unir avec un corps en harmonie avec lui, possède un trésor qui surpasse toute richesse.

---

[360] Voir ses *Conf.*, XIII, 1. c. *in præfatione.*

[361] I *Samuel*, XVI, 14-23.

> Cet esprit est le lien commun de toutes les parties de la terre ; il vit en toutes et par toutes. *Adest in mundo quid commune omnibus mextis, in quo ipsa permanent.*
>
> Celui qui connaît cet esprit de vie universel et ses applications évitera tous les maux [362].
>
> Si tu sais utiliser cet esprit et le fixer sur un corps particulier, tu accompliras les mystères de la magie.
>
> Celui qui sait agir sur les hommes, au moyen de cet esprit universel, peut guérir tous les maux, et cela à n'importe quelle distance. [363]
>
> Celui qui parviendrait à fortifier l'esprit particulier par l'esprit universel, *pourrait continuer à vivre jusqu'à l'éternité.* [364]
>
> II y a un mélange des esprits ou des émanations, même lorsqu'ils sont séparés et loin les uns des autres. Et quel est ce mélange ? C'est un épanchement éternel et incessant des rayons d'un corps dans un autre.
>
> En attendant", ajoute Maxwell, "il n'est *pas sans danger* de parler de ces choses. Cela peut donner lieu à de nombreux et abominables abus."

Voyons maintenant quels sont les abus de la puissance magnétique chez quelques médiums guérisseurs.

L'art de guérir, pour mériter son nom, exige de la foi de la part du patient, ou une santé robuste, unie à une forte volonté chez l'opérateur. *Avec de la patience et de la foi, on peut se guérir de presque toute disposition morbide.* Le tombeau d'un saint ; une relique sacrée ; un talisman ; un morceau de papier ou d'étoffe, que **[293]** le supposé guérisseur a eu en mains ; un élixir ; une pénitence ou une cérémonie ; l'imposition des mains, ou quelques mots prononcés d'une façon

---

[362] *Aphorisme*, 22.

[363] *Ibidem*, p. 69.

[364] *Ibidem*, p. 70.

impressionnante, n'importe quoi fera l'affaire. C'est affaire de tempérament, d'imagination, d'autosuggestion. Dans des milliers de cas, les guérisons portées au crédit du docteur, du prêtre ou de la relique, sont simplement le résultat de la volonté inconsciente du malade. La femme affligée d'une perte de sang, qui se glissait dans la foule, pour toucher la robe de Jésus, fut assurée que sa "foi" l'avait guérie.

L'influence du mental sur le corps est si puissante que, de tout temps, elle a accompli des miracles.

> "Combien de guérisons inespérées, subites et prodigieuses ont été opérées par l'imagination, dit Salverte. Nos livres de médecine sont remplis de faits de cette nature, qu'il serait facile de faire passer pour des miracles [365]."

Mais qu'arrive-t-il si le patient n'a pas la foi ? S'il est physiquement négatif et réceptif, et si le guérisseur de son côté est robuste, fort, positif et déterminé, le mal peut être extirpé par l'impérieuse volonté de l'opérateur, volonté qui consciemment ou inconsciemment, attire l'esprit universel de la nature, s'en renforce et rétablit l'équilibre dans l'aura du malade. Qu'il se serve en plus d'un crucifix, comme le fit Gassner ; qu'il impose les mains et la "volonté", comme le zouave français Jacob, ou comme le célèbre américain Newton qui a guéri plusieurs milliers de malades, ainsi que tant d'autres ; ou bien comme Jésus et quelques apôtres qu'il guérisse par une parole de commandement, le processus dans tous les cas est le même.

Dans tous ces exemples, la cure est radicale et réelle, sans fâcheux effets secondaires. Mais lorsqu'on est soi-même malade, et qu'on essaye de guérir les autres, non seulement on n'y réussit pas, mais encore il peut arriver que l'on communique au patient son propre mal, et qu'on lui enlève le peu de forces qu'il peut avoir. Le roi David, parvenu à la décrépitude, renforçait sa vigueur défaillante par le magnétisme vigoureux de la jeune Abischag [366] ; et les ouvrages de médecine nous parlent d'une dame âgée, de Bath en Angleterre, qui ruina successivement la constitution robuste de deux servantes, de la même façon. Les anciens sages, et Paracelse également, enlevaient le mal en appliquant un organisme sain sur la partie

---

[365] Philosophie des Sciences Occultes.

[366] 1 *Rois*, I, 1-4, 15.

malade, et dans les ouvrages de ce philosophe du feu, leur théorie est nettement et catégoriquement exposée. Si une personne malade – médium ou non – tente de guérir, sa force peut être assez intense pour déplacer le mal, pour le chasser **[294]** de son siège actuel, et le transférer ailleurs, où il ne tardera pas à se montrer ; en attendant le malade se croit guéri.

Mais, qu'arrive-t-il si le guérisseur est malade moralement ? Les conséquences sont infiniment plus préjudiciables ; car il est plus aisé de guérir une maladie corporelle que de purifier une constitution atteinte de turpitude morale. Le mystère de Morzine dans les Cévennes, et celui des Jansénistes sont encore aujourd'hui un mystère pour les physiologistes, aussi bien que pour les psychologues. Si le don de prophétie, comme l'hystérie et les convulsions peuvent être transmis par "contagion", pourquoi pas tout autre vice ? Dans ce cas, le guérisseur communique à son patient devenu maintenant sa victime, le poison moral qui infecte son mental et son cœur. Son contact magnétique est une souillure ; son regard une profanation. Contre cette tare insidieuse le sujet passivement réceptif n'a aucune défense. Le guérisseur le tient en son pouvoir, sous le charme, et impuissant, comme le serpent tient un pauvre et faible oiseau. Le mal qu'un tel "médium guérisseur" peut faire est incalculable ; et malheureusement ils se comptent par centaines.

Mais, comme nous l'avons dit précédemment, il y a de véritables guérisseurs divins qui, malgré toute la malice et le scepticisme de leurs fanatiques adversaires, sont devenus célèbres dans l'histoire du monde. Tels sont le curé d'Ars, Jacob de Lyon, Newton et d'autres. Tels aussi furent Gassner, l'ecclésiastique de Klorstele, et Valentin Greatrakes, l'ignorant et pauvre Irlandais, que patronna le célèbre Robert Boyle, président de la Société Royale de Londres en 1670. En 1870, on l'aurait enfermé dans un asile en compagnie d'autres guérisseurs, si un autre président de la même société avait eu à trancher son cas ; Ou le professeur Lankester l'eût assigné devant les tribunaux, en vertu de la loi sur le vagabondage, pour avoir traité des sujets de Sa Majesté, "par *chiromancie* ou autres pratiques".

Pour clore une liste de témoignages qu'on pourrait prolonger à l'infini, il suffit de dire que, du premier au dernier, de Pythagore à Eliphas Levi, du plus illustre au plus humble, tous enseignent *que la puissance magique n'est jamais le fait de ceux qui s'adonnent à des vices*. Seuls, les cœurs purs "voient Dieu", ou exercent les dons divins, seuls ils peuvent guérir les

maux du corps, et compter pour eux-mêmes, avec une certaine sécurité, sur l'aide de "puissances invisibles". Seuls, ils peuvent rendre la paix aux esprits troublés de leurs frères et sœurs, car les eaux qui guérissent ne jaillissent point de sources empoisonnées ; les ronces ne produisent pas de raisins, et les chardons ne donnent pas de figues. Mais, malgré cela, "la magie n'a rien de surnaturel" ; c'est une science, et même le pouvoir de "chasser les démons" **[295]** n'en est qu'une branche, dont les initiés faisaient et font encore une étude spéciale. "L'art qui chasse les démons du corps des hommes est une science utile et profitable à l'humanité", dit Josèphe [367].

Ces aperçus suffisent pour montrer pourquoi nous nous en tenons à la sagesse des anciens, de préférence à toutes les théories nouvelles imaginées, d'après des événements modernes, concernant les lois des relations entre les mondes et les pouvoirs occultes de l'homme. Si les phénomènes d'une nature physique ont leur valeur comme moyen d'exciter l'intérêt des matérialistes, et de confirmer, tout au moins notre croyance en la survivance de nos âmes et esprits, on peut se demander si, sous leur aspect actuel, les phénomènes modernes ne font pas plus de mal que de bien. Combien y en a-t-il qui, en quête de preuves de l'immortalité, tombent bien vite dans le fanatisme ; et, comme le remarque Stow, "les fanatiques sont plutôt guidés par l'imagination que par le jugement".

Sans aucun doute, ceux qui croient aux phénomènes modernes peuvent se prévaloir, en faveur de leur foi, d'une grande variété d'avantages, mais le "discernement des esprits" ne figure évidemment pas dans ce catalogue de dons "spirituels". En parlant des "Diakkas", qu'un beau matin il avait découverts sous les frais ombrages du *Summer Land*, A.-J. Davis, le grand voyant américain, dit : "Un Diakka est un être qui prend un plaisir stupide *à jouer des rôles, à faire des niches et à personnifier les personnages les plus divers* ; les prières ou les paroles frivoles ont pour lui la même valeur ; dominé par sa passion pour les récits lyriques… et dépourvu de sens moral, il n'a aucun sentiment de justice, de philanthropie, ni d'affection. Il n'a aucune notion de ce que les hommes appellent la gratitude ; la haine ou l'amour se valent pour lui ; sa devise est souvent redoutable et terrible pour les autres ; L'EGOISME est tout ce qu'il connaît de la vie privée ; et l'annihilation est pour lui *la fin de toute*

---

[367] Josèphe. *Antiquités*, VIII, 2.

existence privée. Tout dernièrement, l'un d'eux disait à une dame médium, en signant *Swedenborg* : Tout ce qui a été, est, sera ou pourra être, tout cela JE LE SUIS. La vie particulière d'un être n'est pas autre chose que les fantômes agrégés d'atomes pensants, s'élevant dans leur course jusqu'au cœur central de la mort éternelle." [368] et [369]

Porphyre, dont les ouvrages (pour emprunter l'expression d'un partisan aigri des phénomènes) "moisissent, comme tout **[296]** vieux rebut, dans les armoires de l'oubli, parle ainsi de ces Diakkas, si tel est leur nom, redécouverts de nouveau au XIXème siècle : "C'est avec le concours direct de ces mauvais démons, que sont accomplis toute espèce de sortilèges… C'est le résultat de leurs opérations, et les hommes qui font du tort à leurs semblables par leurs incantations, rendent habituellement de grands honneurs à ces méchants démons, et tout particulièrement à leur chef. Ces esprits passent leur temps à nous tromper, par un grand déploiement de prodiges et d'*illusions* faciles. Leur ambition est d'être pris pour des dieux et leur chef voudrait être reconnu pour le Dieu suprême [370]."

L'esprit qui signe Swedenborg – cité par Davis dans *Diakka* – et déclarant qu'il est le JE SUIS, ressemble singulièrement à ce chef des mauvais démons de Porphyre.

Quoi de plus naturel que certains médiums vilipendent les théurgistes anciens et expérimentés, lorsque nous voyons Jamblique, le professeur de la théurgie spirituelle, interdisant strictement tout effort pour produire de pareilles manifestations de phénomènes, si ce n'est à la suite d'une longue préparation, par une purification morale et physique, et sous la direction de théurgistes expérimentés. Il ajoute encore qu'à part de très rares exceptions, "*paraître allongée ou épaissie, ou bien être soulevée dans les airs*" est, pour une personne, un indice certain d'obsession par de *mauvais* démons [371].

---

[368] "Les Diakkas et leurs victimes terrestres ; une explication du faux et du repoussant dans le spiritisme", New-York, 1873, p. 10-11.

[369] Voir le chapitre sur les esprits humains devenant habitants de la *huitième sphère*, et dont la fin est généralement *l'annihilation* de l'individualité personnelle.

[370] Porphyre. *Au sujet des bons et des mauvais démons ?*

[371] *De mysteriis Egyptorum*, lib. III, c. 5.

Chaque chose, en ce monde, en son temps, et la vérité, quoique fondée sur des preuves irréfutables, ne prendra pas racine, ni ne poussera, si, de même que la plante, elle n'est pas semée à l'heure convenable. "Le siècle doit être préparé", dit le professeur Cooke ; et il y a une trentaine d'années, cet humble ouvrage lui-même aurait été voué à la destruction à cause de son contenu. Mais le phénomène moderne, malgré les *scandales* quotidiens, le ridicule dont l'accablent tous les matérialistes, et ses nombreuses erreurs, grandit et s'enrichit de faits, sinon de sagesse et d'esprit. Ce qui, il y a vingt ans, aurait paru tout simplement absurde, est écouté aujourd'hui que les phénomènes sont défendus par d'illustres savants. Malheureusement, si les manifestations augmentent chaque jour de puissance, il n'y a pas d'amélioration correspondante dans le domaine de la philosophie. Le discernement des esprits laisse autant à désirer que jamais.

Parmi tous les auteurs spirites d'aujourd'hui, il n'en est peut-être pas un qui soit tenu en plus haute estime, pour le caractère, l'éducation, la sincérité et le talent, que Epes Sargent, de **[297]** Boston (Massachusetts). Sa monographie intitulée *La preuve palpable de l'Immortalité*, occupe, à juste titre, un haut rang parmi les ouvrages publiés sur cette question. Quoique tout à fait disposé à être charitable et indulgent envers les médiums et leurs phénomènes, M. Sargent se voit forcé de leur tenir ce langage : "Le pouvoir des esprits de reproduire les formes des personnes qui ont quitté la vie terrestre, suggère cette question ; jusqu'à quel point pouvons-nous être assuré de l'identité d'un esprit quelconque, quelles que soient les preuves données ? Nous ne sommes pas encore arrivés à ce degré de connaissance qui nous permette de répondre avec confiance à cette question… Le langage et les actes de cette sorte d'esprits matérialisés est encore une énigme pour nous." Quant à la portée intellectuelle de la plupart des esprits qui se cachent derrière les phénomènes physiques, M. Sargent est, sans aucun doute, considéré comme un juge très compétent et voici ce qu'il dit : "la grande majorité de ces esprits, de même que dans ce monde, sont d'une nature inintelligente". Nous serait-il permis de demander, si la question n'est pas indiscrète, pourquoi ils manquent ainsi d'intelligence, si ce sont des esprits humains ? Ou bien les esprits humains intelligents ne peuvent pas se matérialiser, ou alors les esprits qui se matérialisent n'ont pas d'intelligence humaine et par conséquent, suivant l'assertion même de M. Sargent, ils peuvent tout aussi bien être des esprits "élémentaires" qui ont entièrement cessé d'être humains ; ou ce sont les

démons qui, suivant les Mages de la Perse et Platon, tiennent un rang intermédiaire entre les dieux et les hommes désincarnés.

L'expérience de M. Crookes est un sûr garant que de nombreux esprits "matérialisés" parlent à voix intelligible. Or nous avons montré, sur le témoignage des anciens, que la voix des esprits humains n'est pas et *ne peut pas être articulée* ; elle est comme un "profond soupir", ainsi que le déclare Emmanuel Swedenborg. Auquel des deux témoins devons-nous ajouter foi ? Est-ce le témoignage des anciens qui avaient l'expérience de tant de siècles de pratique théurgique, ou est-ce celui des spirites modernes qui n'en ont absolument aucune, et qui n'ont point de faits sur lesquels baser une opinion, sauf ceux qui leur ont été communiqués par des "esprits", dont ils n'ont pas les moyens de prouver l'identité ? Il y a des médiums dont les organismes ont évoqué parfois des centaines de ces formes prétendues humaines ; et cependant nous ne nous rappelons pas en avoir vu ni entendu un seul qui ait exprimé autre chose que les idées les plus banales, les lieux communs les plus vulgaires. Ce fait devrait certainement appeler l'attention des spirites les moins critiques. Si un esprit est capable de parler, et si la voie est ouverte aux êtres intelligents aussi bien qu'aux inintelligents, pourquoi ne nous donnent-ils **[298]** pas quelquefois des allocutions, qui approchent, dans une mesure quelconque, de la qualité des communications obtenues, au moyen de "l'écriture directe ?" M. Sargent met en avant une idée suggestive et pleine de conséquences, dans la phrase suivante : "La question de savoir jusqu'à quel point le fait de la matérialisation limite leurs opérations mentales et leurs souvenirs, ou jusqu'à quel point il sont limités par l'horizon intellectuel du médium, est encore à résoudre". [372] Si c'est le même genre d'"esprits" qui se matérialise et qui produit l'écriture directe et si, dans les deux cas, c'est par l'entremise des médiums qui produit l'écriture directe et si dans les deux cas, c'est par l'entremise des médiums qu'il se manifeste, dans l'un ne disant que des niaiseries, tandis que dans l'autre il nous donne souvent des enseignements philosophiques sublimes, pourquoi leurs opérations mentales seraient-elles limitées "par l'horizon intellectuel du médium", dans un cas plus que dans l'autre ? Les médiums à matérialisations – du moins dans l'étendue de notre observation – ne sont pas plus dépourvus d'instruction que bien des paysans et des ouvriers qui à diverses époques, ont présenté au monde, sous des influences supérieures, des idées

---

[372] Epes Sargent. *Proof Palpable of Immortality* p. 45.

profondes et d'une grande élévation. L'histoire psychologie abonde en exemples à l'appui de cette thèse, et, dans le nombre, on remarque ceux de Jacob Boehme, le cordonnier ignorant mais inspiré, et de notre Davis. En fait d'inintelligence, point n'est besoin de chercher d'exemples plus frappants que ceux des enfants prophètes des Cévennes, poètes et voyants, comme ceux que nous avons cités dans les chapitres précédents. Lorsque des esprits se sont emparés d'organes vocaux, qui leur permettent de parler, il ne devait certainement pas leur être plus difficile de s'exprimer d'une façon conforme à leur éducation, à leur intelligence, et à leur rang social, que de tomber invariablement dans ce monotone niveau de lieux communs et, trop souvent même, de platitudes. Quant à l'espoir exprimé par M. Sargent, que "la Science du Spiritisme étant encore dans l'enfance, nous pouvons espérer voir un jour plus de lumière sur elle", nous craignons bien d'être dans le vrai, en répondant que ce n'est pas des "*cabinets noirs*", *que cette lumière jaillira jamais.* [373]

Il est tout simplement ridicule et absurde d'exiger de quiconque apporte son témoignage sur les merveilles du jour et des phénomènes psychologiques, le diplôme de maître ès arts et ès sciences. L'expérience des quarante dernières années prouve que ce ne sont pas toujours ceux qui ont le plus d'entraînement scientifique qui sont les meilleurs juges en fait de sens commun et de bonne foi. Rien n'aveugle autant que le fanatisme ou le parti pris. **[299]** Nous en voulons pour preuve la Magie orientale ou le Spiritualisme des Anciens aussi bien que les phénomènes modernes. Des centaines, que dis-je des milliers de témoins, parfaitement dignes de foi, de retour d'un séjour ou de voyages en Orient, ont attesté le fait que des fakirs ignorants, des sheiks, des derviches et des lamas, avaient opéré des merveilles en leur présence, sans compères ni appareils. Ils ont affirmé que les phénomènes exhibés par ces hommes étaient tous en contradiction avec toutes les lois connues de la science et tendaient donc à démontrer qu'il existe dans la nature bon nombre de forces encore inconnues, dirigées, manifeste, en apparence, par des intelligences surhumaines. Quelle a été l'attitude prise par nos savants à cet égard ? Jusqu'à quel point ces témoignages d'hommes "scientifiquement" entraînés ont-ils fait impression sur leur esprit ? Les recherches de Hare, de Morgan, de Crookes, de Wallace, de Gasparin, de Thury, de Wagner, de Buttleroff, etc…, ont-elles ébranlé pour un moment leur scepticisme ? Comment ont-ils accueilli le

[373] Voir *saint Mathieu*, XXIV, 26.

récit des expériences personnelles de Jacolliot fakirs de l'Inde, et les explications psychologiques du professeur Perty de Genève ? Dans quelle mesure, le cri poussé par le genre humain, réclamant des preuves palpables et démontrées d'un Dieu, de l'âme individuelle et de l'éternité, les a-t-il émus, et quelle a été leur réponse ? Ils renversent et détruisent tout vestige des choses spirituelles, mais, ne savent rien édifier. "Nos creusets et les cornues de nos laboratoires ne nous donnent aucun de ces résultats", disent-ils "par conséquent, tout cela n'est qu'illusion". Dans ce siècle de froide raison et de préjugés, l'Eglise elle-même est tenue de demander l'aide de la Science. Des croyances bâties sur le sable, des dogmes orgueilleux, mais sans racines, croulent sous le souffle glacial de l'examen, entraînant dans leur chute la *véritable* religion. Mais le besoin de quelque signe extérieur, d'un Dieu et d'une vie future, reste aussi tenace que jamais, dans le cœur de l'homme. Tous les sophismes de la science sont vains ; elle ne fera jamais taire la voix de la nature. Seulement ses représentants ont empoisonné les eaux limpides de la foi candide, et aujourd'hui l'humanité se mire dans les eaux troublées par la vase remuée au fond de cette source, jadis pure. Le Dieu anthropomorphe de nos pères est remplacé par des monstres anthropomorphes ; et, ce qui est pire encore, par le reflet de l'humanité elle-même dans ces eaux dont les vagues lui renvoient des images déformées de la vérité et des faits que fait surgir l'imagination égarée. Ce n'est point de miracle dont nous avons besoin", dit le révérent Brooke Herfort, mais bien des preuves palpables du spirituel et du divin. Ce n'est point aux prophètes que l'homme demande des "signes", mais plutôt aux savants. Les hommes sentent qu'en tâtonnant au bord, ou dans les retraites les plus **[300]** cachées de la création le chercheur doit à la fin atteindre les faits profonds sous-jacents à toutes choses, et quelques signes non équivoques de Dieu." Les signes sont là, et les savants aussi ; que pouvons-nous attendre encore de ces derniers, maintenant qu'ils ont si bien fait leur devoir ? Ces Titans de la pensée n'ont-ils pas fait tomber Dieu hors de Son sanctuaire Mystérieux, pour nous donner à sa place un *protoplasme ?*

Sir William Thomson disait en 1871 à la réunion British Association à Edimbourg : "La Science est tenue, par l'éternelle loi de l'honneur, de regarder en face et sans crainte tout problème qui peut lui être convenablement posé." Et, à son tour, le professeur Huxley remarque : "En ce qui concerne la question des miracles, je puis seulement dire que le mot impossible n'est pas applicable à mon avis, à la philosophie". Le grand

Humboldt exprime l'opinion, qu' "un scepticisme présomptueux, qui repousse les faits sans examen de leur vérité est, à bien des égards, plus malfaisant qu'une crédulité aveugle."

Ces hommes n'ont pas été conséquents avec leurs propres enseignements. Ils ont repoussé l'occasion qui leur avait été offerte, par l'ouverture de l'Orient, d'examiner par eux-mêmes les phénomènes que tout voyageur a affirmé avoir vus là-bas. Nos physiologistes et nos pathologistes ont-ils seulement songé à s'en servir pour résoudre cette question si importante de la pensée humaine ? Oh ! non ; ils n'auraient pas osé. Il ne faut pas s'attendre à ce que les principaux Académiciens d'Europe et d'Amérique entreprennent jamais un voyage au Tibet et en Inde, pour y étudier sur place les merveilles des fakirs. Et si l'un d'eux se décidait, en pèlerin solitaire, à aller contempler tous les miracles de la création, dans cette terre des prodiges, pourrait-on s'attendre à ce qu'un de ses collègues prêtât foi à son témoignage ?

Il serait aussi fastidieux qu'inutile de recommencer un exposé des faits si vigoureusement faits par d'autres. MM. Wallace et W. Howitt [374] ont, à bien des reprises, admirablement signalé les mille et une absurdes erreurs, dans lesquelles les sociétés savantes de France et d'Angleterre sont tombées, par suite de leur scepticisme aveugle. Si Cuvier a pu négliger le fossile déterré en 1828, par Boué, le géologue français, uniquement parce que l'anatomiste se croyait plus sage que son collègue, et n'a pas voulu croire que des squelettes humains étaient enfouis à quatre-vingt pieds de profondeur dans la vase du Rhin ; si l'Académie des Sciences n'a point ajouté foi aux assertions de Boucher de Perthes en 1846, pour seulement se voir critiquée à son tour en 1860, lorsque la vérité **[301]** des découvertes et des observations de Boucher de Perthes fut pleinement confirmée par tout le corps des géologues qui avaient trouvé des armes de silex dans les alluvions du nord de la France ; et si l'on s'est moqué du témoignage de Mac Enery en 1825, sur sa découverte de silex travaillés, trouvés avec des débris d'animaux disparus, dans la Hole Cavern [375] du comté de Kent, et de celui de Godwin Austen en 1848 attestant les mêmes faits et encore plus ridiculisé, si c'est possible tout ce scepticisme scientifique, toute cette

---

[374] Voir *Miracles and Modem Spiritualism* de Wallace et *History of the supernatural de Howit* vol. II.

[375] Voir la conférence de Wallace faite devant la Société de Dialectique en 1871 : *Réponse à Hume*, etc.

ironie a été pour les savants un sujet de confusion en 1865, quand suivant Wallace, "tous les rapports précédents, depuis quarante ans, furent complètement confirmés, et où l'ont acquit la certitude que tout ce qui avait été dit était encore moins surprenant que la réalité". Qui donc serait désormais assez crédule pour admettre un seul instant l'infaillibilité de notre science moderne

Ainsi, les faits ont été discrédités les uns après les autres. De tous côtés on ne cesse de se plaindre. "On ne sait que peu de chose en psychologie !" soupire un F.R.S. [376] "Nous devons confesser que nous savons bien peu de chose, peut-être rien en physiologie", dit un autre ; et un troisième remarque que, "de toutes les sciences, il n'y en a pas une qui soit assise sur une base aussi incertaine que la médecine". "Que savons-nous, dit un quatrième, sur les fluides nerveux supposés… ? Rien encore" ; et ainsi de suite pour toutes les sciences sans exception. Et, en attendant, des phénomènes surpassant en intérêt tous les autres phénomènes naturels, et qui ne peuvent être expliqués qu'à l'aide de la physiologie, de la psychologie, et des fluides "encore inconnus" sont rejetés comme des illusions, ou même s'ils sont réels, ils "n'intéressent pas" les savants. Ou bien et c'est bien pire : Si un *sujet* dont l'organisme présente les particularités les plus essentielles des pouvoirs occultes, bien que naturels, s'offre spontanément pour être étudié, au lieu d'expérimenter sur lui d'une façon loyale et honnête, les savants (?) lui tendent un piège et on le récompense par une peine de trois mois de prison. Cela promet en vérité.

II est aisé de comprendre qu'un fait produit en 1731, pour prouver un autre fait survenu durant le pontificat de Paul III, par exemple, soit révoqué en doute en 1876. Et lorsqu'on dit aux savants que les Romains conservaient des flambeaux allumés dans leurs sépulcres, pendant des années sans nombre, grâce à la *nature huileuse de l'or ;* et qu'une de ces lampes perpétuelles avait **[302]** été trouvée, brûlant avec un vif éclat, dans le tombeau de Tullia, fille de Cicéron, bien que ce tombeau n'eût pas été ouvert depuis quinze cent cinquante ans [377], ils sont, jusqu'à un certain point, en droit de douter, même de refuser de croire ce fait, jusqu'à ce qu'ils se soient assurés, par le témoignage de leurs sens, que la chose est possible. Dans ce cas, ils peuvent rejeter le témoignage de tous les

---

[376] *Fellow Royal Society*, membre de la Société Royale. (N.d.T.).

[377] Φιλοζογος, Seconde édition de Bailey.

philosophes de l'antiquité et du moyen âge. L'enterrement d'un fakir vivant, et sa résurrection après trente jours d'inhumation pourra leur paraître suspecte. Il en sera de même des blessures mortelles que s'infligent certains lamas, qui présentent leurs entrailles aux assistants et guérissent, presque instantanément, ces horribles blessures.

Pour ceux qui nient jusqu'au premier témoignage de leurs propres sens au sujet de phénomènes qui ont lieu dans leur pays même, et devant de nombreux témoins, les récits répandus dans les livres classiques et les récits de voyages, doivent naturellement paraître absurdes. Mais ce que nous ne parvenons pas à comprendre, c'est l'entêtement collectif des Académies, en présence des amères leçons du passé infligées à ces institutions qui ont si souvent "obscurci les choses par des discours sans intelligence". Comme le Seigneur répondant à Job "dans le tourbillon", la magie peut dire à la science moderne : "Où étais-tu quand j'ai posé les fondations de la terre ? Dis-le si tu as de l'entendement." Et qui es-tu pour oser dire à la Nature : "Tu n'iras pas au-delà ; ici s'arrêtera l'orgueil de tes flots ?"

Mais qu'importe s'ils contestent et nient les faits ? Peuvent-ils empêcher les phénomènes de se produire aux quatre coins du globe, quand même leur scepticisme serait mille fois plus amer ? Les fakirs n'en continueront pas moins à être enterrés et ressuscités pour satisfaire la curiosité des voyageurs européens ; les lamas et les ascètes hindous n'en continueront pas moins à se blesser, à se mutiler, et à s'enlever les entrailles, sans pour cela, s'en porter plus mal ; et toutes les négations du monde entier n'auront jamais un souffle assez puissant pour éteindre les lampes inextinguibles, qui continuent à brûler dans les sanctuaires souterrains de l'Inde, du Tibet et du Japon. Le Rév. S. Mateer des missions de Londres parle d'une de ces lampes. Dans le temple de Trevandrum, dans le royaume de Travancore, Inde du Sud, "il y a, à l'intérieur d'un temple, un puits très profond dans lequel d'immenses richesses sont jetées tous les ans, et, dans un autre endroit, dans un creux recouvert d'une pierre, une grande lampe en or, dit-on, qui fut allumée il y a plus de 120 ans, continue encore à brûler, dit ce missionnaire, dans sa description de l'endroit. **[303]** Comme de raison, les missionnaires catholiques attribuent ces lampes à l'amabilité du diable. Le prêtre protestant, plus prudent, mentionne le fait, sans commentaire.

L'abbé Huc a vu et examiné une de ces lampes, et de même ont fait d'autres personnes qui ont eu la bonne fortune de gagner la confiance et l'amitié des lamas et des prêtres d'Orient. On ne peut pas contester davantage les merveilles dont fut témoin le capitaine Lane en Egypte, les expériences à Bénarès de Jacolliot, et celles de sir Charles Napier ; ni la lévitation d'êtres humains, en pleine lumière du jour, qui ne peut s'expliquer que par la théorie que nous avons présentée dans l'Introduction de ce livre (voir article sur l'Aéthrobatie). Ces lévitations sont attestées – outre M. Crookes – par le professeur Perty, qui affirme qu'elles se sont produites en plein air, et qu'elles ont duré quelquefois vingt minutes ; tous ces phénomènes et beaucoup d'autres ont été, sont et seront produits, dans tous les pays du globe, et cela malgré tous les sceptiques et savants qui sont issus de la boue silurienne.

Parmi les prétentions ridiculisées de l'alchimie se trouve justement celle des lampes *perpétuelles*. Si nous affirmons au lecteur que nous en avons vu, on nous demandera – si l'on ne révoque pas en doute notre sincérité – comment nous pouvons dire que les lampes que nous avons observées sont perpétuelles, puisque la durée de notre observation a été nécessairement limitée ? Simplement parce que, connaissant les ingrédients employés dans leur composition, la manière dont elles sont construites, et la loi naturelle applicable au cas, nous savons que notre déclaration peut être confirmée par un examen approprié. Quant à connaître l'endroit où s'adresser et comment arriver à la connaissance nécessaire, nos critiques l'apprendront, s'ils veulent s'en donner la peine, ainsi que nous l'avons fait. En attendant, citons quelques-unes des cent soixante-treize autorités qui ont écrit sur cette question. Aucun de ces auteurs, selon nos souvenirs, n'a dit que ces lampes sépulcrales brûleraient perpétuellement, mais bien un nombre indéfini d'années ; et l'on cite des exemples où elles ont brûlé pendant plusieurs siècles. S'il existe une loi naturelle en vertu de laquelle une lampe peut brûler, sans être alimentée, pendant dix ans, il n'y a pas de raison pour que la même loi ne lui permette de brûler pendant cent, et même mille années.

Parmi les personnages bien connus qui croyaient fermement, et soutenaient énergiquement que ces lampes sépulcrales brûlaient pendant des centaines d'années, et qu'elles auraient pu continuer à brûler peut-être toujours si elles n'avaient pas été éteintes ou brisées accidentellement, nous pouvons mentionner les noms suivants : Clément d'Alexandrie ; Hermolaus Barbarus ; Appien ; Burattinus ; Citesius ; Cœlius ; Costœus ;

Casalius ; Cedrenus ; **[304]** Delrius ; Eric ; Fox ; Gesner ; Jacoboni ; Leander ; Libavius ; Lazius ; Pic de la Mirandole ; Philalèthes ; Licetus ; Maiolus ; Maturantius ; Baptista Porta ; Pancirollus ; Ruscellius ; Scardonius ; Ludovic Vives ; Volateranus ; Paracelse ; plusieurs alchimistes Arabes, et finalement Pline, Solinus, Kircher, et Albert le Grand.

Ce sont les Egyptiens qui en revendiquent l'invention, ces fils de cette terre de la Chimie. [378]. Du moins, ce sont eux qui ont fait usage de ces lampes beaucoup plus que toutes les autres nations, à cause de leurs doctrines religieuses. L'âme astrale de la momie était censée s'attarder autour du corps, pendant le laps de trois mille années du cercle de nécessité. Attachée à lui par un fil magnétique qui ne pouvait être rompu que par un effort de sa part, les Egyptiens espéraient que la lampe perpétuelle, symbole de leur esprit incorruptible et immortel, déciderait enfin la partie la plus matérielle de l'âme à se séparer de sa demeure terrestre, et à s'unir pour toujours à son SOI divin. C'est pour cela que les lampes étaient suspendues dans les tombeaux des riches. Ces lampes sont souvent trouvées dans les caveaux souterrains des sépultures, et Licetus a écrit un grand ouvrage, pour prouver que, de son temps, partout où l'on ouvrait un sépulcre, on y trouvait une lampe brûlant, mais qu'elle s'éteignait aussitôt, par suite de la profanation. Tite-Live, Burattinus et Michel Schatta, dans leurs lettres à Kircher [379] affirment que l'on trouvait beaucoup de ces lampes dans les cavernes souterraines de l'ancienne Memphis. Pausanias parle de la lampe l'or du temple de Minerve à Athènes, qui était l'œuvre de Callimaque, et brûlait une année entière. Plutarque [380] dit avoir vu dans le temple de Jupiter Ammon, une de ces lampes, ajoutant que les prêtres lui avaient assuré qu'elle brûlait depuis des années sans discontinuer et que, bien que placée en plein air, ni vent ni eau ne pouvaient l'éteindre. Saint Augustin, une autorité catholique, décrit aussi une lampe du sanctuaire de Vénus, du même genre que les autres, inextinguible par le vent le plus violent ou par l'eau. On trouva une lampe à Edessa, dit Kedrenus, qui "cachée en haut d'une certaine porte, brûla pendant cinq cents ans". Mais, de toutes ces lampes, celle mentionnée par

---

[378] Psaume CV, 23. *Le Pays de Cham ou chem*, en Grec Zδμι d'où viennent les termes alchimie et chimie.

[379] *Œdipi Ægyptiaci theatrum Hieroglyphicum*, p. 544.

[380] *Lib. De defecta Oraculorum*.

Olybius Maximus de Padoue est de beaucoup la plus extraordinaire. Elle fut trouvée dans les environs d'Atteste, et Scardonius[381] en donne une brillante description. "Une grande urne de terre cuite en contenait une autre de dimension plus petite, et dans celle-ci une lampe allumée brûlait sans discontinuer depuis **[305]** 1.500 ans, au moyen d'une liqueur des plus pures, contenue dans deux flacons, l'un en or, et l'autre en argent. Ces flacons étaient confiés à la garde de Franciscus Maturantius, qui les estimait un prix énorme."

En faisant la part des exagérations, et en laissant de côté comme une négation gratuite et sans preuves, l'assurance donnée par la science moderne de l'impossibilité de pareilles lampes, qu'on nous dise si, dans le cas où il serait démontré que ces lampes inextinguibles ont réellement existé aux siècles des "miracles", les lampes qui brûlent dans les sanctuaires chrétiens et dans ceux de Jupiter, de Minerve et autres divinités païennes devraient être envisagées sous des aspects différents. D'après certains théologiens, il paraîtrait que les premières (car le Christianisme revendique aussi de telles lampes) brûlaient en vertu d'une puissance miraculeuse *divine*, et que la lumière des autres, produite par un art "païen", était entretenue par les artifices du démon. Kircher et Licetus font voir qu'elles fonctionnaient de ces deux façons. La lampe d'Antioche, qui brûla quinze cents ans sur une place publique au-dessus de la porte d'une église, était entretenue par la "*Puissance de Dieu*" qui "a fait un nombre infini d'étoiles, pour donner une lumière éternelle". Quant aux lampes païennes, saint Augustin nous assure qu'elles étaient l'œuvre du diable, "qui nous trompe de mille manières". Quoi de plus aisé pour Satan, que de faire apparaître un éclair de lumière, ou une flamme brillante aux yeux de ceux qui les premiers entrent dans un tel caveau souterrain ? C'est aussi ce qu'affirmaient tous les bons Chrétiens, pendant le pontificat de Paul III, lorsque à l'ouverture d'une tombe sur la voie Appienne, à Rome, on trouva le corps entier d'une jeune fille, nageant dans un liquide brillant, qui l'avait si bien conservée que le visage était fort beau, et comme plein de vie. A ses pieds brûlait une lampe, dont la flamme s'éteignit lorsqu'on ouvrit le sépulcre. D'après une inscription gravée sur la pierre, le corps avait été

[381] Lib. 1, class. 3, *Cap ult.*

inhumé depuis plus de quinze cents ans, et l'on supposa que ce devait être celui de Tulliola ou Tullia, fille de Cicéron. [382]

Les chimistes et les physiciens contestent que ces lampes perpétuelles soient possibles, en alléguant que toute substance qui se résout en vapeur ou en fumée ne peut être permanente, mais doit infailliblement se consumer ; et comme l'aliment huileux d'une lampe allumée s'exhale en vapeur, il s'ensuit que la flamme ne peut durer perpétuellement, faute d'aliment. Les alchimistes, d'autre part, contestent que tout ce qui sert à l'entretien d'un feu **[306]** allumé doive nécessairement se convertir en vapeur. Ils disent qu'il existe, dans la nature, des choses qui non seulement résistent à l'action du feu et, partant, ne sont pas consumées, mais qui ne sont éteintes ni par le vent, ni par l'eau. Dans un ancien livre de chimie de l'année 1700, intitulé ΝΕΚΡΟΚΗΔΕΙΑ, l'auteur réfute quelques-unes des prétentions des divers alchimistes. Mais bien qu'il nie qu'un feu puisse brûler *perpétuellement*, il est presque disposé à croire à la possibilité qu'une lampe brûle pendant plusieurs centaines d'années. Nous avons en outre de nombreux témoignages d'alchimistes qui ont consacré des années à ces expériences et sont arrivés à la conclusion que la chose était possible.

Il existe certaines préparations spéciales d'or, d'argent et de mercure, et aussi de naphte, de pétrole et d'autres huiles bitumineuses. Les alchimistes mentionnent également l'huile de camphre et d'ambre, *le Lapis Asbestos seu Amianthus, le Lapis Carystius, Cyprius, et le Linum vivum seu Creteum* comme ayant été employés pour ces lampes. Ils affirment que cette matière peut être préparée avec de l'or ou de l'argent, réduits en fluide, et ils indiquent l'or comme l'aliment le plus convenable pour cette flamme merveilleuse parce que, de tous les métaux, l'or est celui qui subit le moins de déperdition lorsqu'il est chauffé ou fondu, et que de plus, on peut lui faire réabsorber son humidité oléiforme aussitôt qu'elle se dégage, alimentant ainsi continuellement sa propre flamme une fois qu'elle est allumée. Les Cabalistes assurent que le secret en était connu de Moïse qui le tenait des Egyptiens, et que la lampe que le "Seigneur" ordonna de faire brûler sur le tabernacle était une lampe inextinguible. "Et tu ordonneras aux enfants d'Israël de t'apporter de l'huile pure d'olives concassées, afin d'entretenir les lampes continuellement." (*Exode* XXVII, 20)

---

[382] Tous les détails de cette histoire se trouvent dans l'ouvrage d'Erasmus Franciscus qui cite Pflaumerus, Pancirollus et beaucoup d'autres.

Licetus conteste de même que ces lampes aient été faites de métal, mais à la page 44 de son ouvrage, il fait mention d'une préparation de mercure filtré sept fois par le feu à travers du sable blanc, avec laquelle, dit-il, on pouvait fabriquer des lampes qui brûleraient toujours. Maturantius et Citesius croient fermement, tous deux, que ce résultat peut être obtenu par un procédé purement chimique. Cette liqueur de mercure était connue des alchimistes sous les noms de *Aqua mercuriales, Materia metallorum, Perpetua Dispositio, et Materia prima Artis*, et aussi *d'Oleum Vitre.* Tritenheim et Bartolomo Korndof ont fait tous deux des préparations pour le feu inextinguible, et ils en ont laissé la recette. [383] **[307]**

---

[383]"*Sulphur. Alum ust*. a 3 iv. ; sublimez-les en fleur à 3 ij auxquels ajoutez 3 j de borax de Venise cristallin (en poudre) ; versez là-dessus de l'esprit de vin fortement rectifié et laissez-le digérer, puis réduisez-le et versez-le de nouveau dessus ; répétez cette opération jusqu'à ce que le soufre fonde comme de la cire sans produire de fumée, sur une plaque de laiton chaude : Ceci est pour le *pabulum*, mais la mèche doit être préparée de la façon suivante : prenez des fils ou des bouts de *Lapis Asbestos*, environ de l'épaisseur de votre doigt médian et de la longueur de votre petit doigt, et mettez-les dans un verre de Venise et couvrez-les avec le soufre épuré ou aliment ci-dessus décrit, mettez le verre pendant vingt-quatre heures dans du sable si chaud que le soufre reste tout le temps en ébullition. La mèche ainsi imprégnée et enduite sera placée dans un verre de la forme d'une coquille, de telle manière qu'une partie dépasse la masse de soufre préparé ; mettez alors ce verre sur du sable chaud, et faites fondre le soufre de façon à saisir la mèche et lorsque celle-ci sera enflammée elle brûlera d'une flamme perpétuelle et vous pourrez placer cette lampe où vous voudrez."

Et voici l'autre :

"R. *Salis tosti*, lb j. ; versez dessus du vinaigre de vin très fort, et réduisez-le jusqu'à consistance d'huile ; ajoutez-y de nouveau du vinaigre, macérez et distillez-le comme auparavant. Répétez cette opération quatre fois de suite, et mettez ensuite dans ce vinaigre une livre de vitr. antimonii subtilis lœvigat lb. j. ; placez-le sur des cendres dans un récipient fermé pendant l'espace de six heures, afin d'en extraire la teinture, décantez la liqueur, remettez-en de nouveau et extrayez-la de nouveau ; répétez cette opération jusqu'à ce que vous en ayez fait sortir toute la teinte rouge. Faites coaguler tous vos extraits à la consistance de l'huile et rectifiez-les dans le bain-marie. Prenez ensuite l'antimoine, dont la teinture a été extraite et réduisez-le en poudre très fine, et mettez-le ainsi dans un récipient de verre ; versez dessus l'huile rectifiée que vous réduirez et distillerez sept fois jusqu'à ce que la poudre ait absorbé toute l'huile et qu'elle soit tout à fait sèche. Faites extraire avec de l'esprit de vin jusqu'à ce que toute l'essence en ait été extraite et mettez celle-ci dans un filtre avec du papier plié cinq fois et distillez-le alors, de façon que l'esprit en ait été retiré et qu'il ne reste au fond qu'une huile qui ne se consume pas, à utiliser avec une mèche de la même manière qu'avec le soufre décrit ci-dessus."

"Ce sont les lumières éternelles de Tritenheimus", dit son commentateur Libavius, "qu'en vérité, bien qu'elles ne s'accordent pas avec la constance de la naphte ces choses peuvent cependant illustrer mutuellement. La naphte n'est pas durable au point de ne pas brûler, car elle se volatilise et s'enflamme, mais si on la fixe en y ajoutant le suc du Lapis asbestinos, elle est capable de fournir un combustible perpétuel", dit ce savant.

L'*asbestos,* qui était connu des Grecs sous le nom d'Ασδεστος ; ou *inextinguible*, est une sorte de pierre qui, une fois allumée, ne peut plus s'éteindre, comme nous l'apprennent Pline et Solinus. Albert le Grand le décrit comme une pierre couleur de fer, qui se trouve le plus souvent en Arabie. On le trouve généralement couvert d'une humidité presque imperceptible de matière oléagineuse, qui s'enflamme aussitôt qu'on l'approche de la flamme d'une bougie. Les chimistes ont fait des expériences sans nombre pour en extraire son huile insoluble, mais tous ont échoué, dit-on. Toutefois, nos chimistes sont-ils en mesure de dire que cette opération est absolument impraticable ? Si on parvenait à extraire cette huile, il ne peut y avoir de doute qu'elle constituerait un **[308]** combustible perpétuel. Les anciens pouvaient donc bien se vanter d'en posséder le secret, car, nous le répétons, certains expérimentateurs encore vivants ont réussi à le faire. Les chimistes qui l'ont vainement essayé affirment que le fluide ou liqueur extrait chimiquement de cette pierre avait plutôt la nature de l'eau que celle de l'huile, et qu'elle était tellement impure et épaisse qu'elle était incapable de brûler ; d'autres assurent, au contraire, que cette huile, aussitôt qu'on l'expose à l'air, devient si épaisse et si solide que c'est à peine si elle coule et qu'une fois allumée elle ne produit pas de flamme, mais une fumée épaisse ; tandis que les lampes des anciens brillaient dit-on avec une flamme des plus pures et des plus brillantes, sans la moindre fumée. Kircher, qui montre qu'on peut l'épurer, pense néanmoins qui c'est si difficile que ce n'est accessible qu'aux plus hauts adeptes de l'alchimie.

Saint Augustin, qui attribue tous ces arts au bouc émissaire des Chrétiens, le diable, est carrément contredit par Ludovic Vives [384], qui prouve que toutes ces prétendues opérations magiques sont tout simplement le fruit de l'industrie de l'homme et d'une profonde étude des mystérieux secrets de la nature, tout merveilleux et tout miraculeux qu'ils paraissent. Podocattarus, chevalier Cypriote [385], possédait du lin et de

---

Nous ajouterons que nous avons vu, de nos propres yeux, une lampe préparée de cette manière, et on nous a affirmé que depuis qu'elle a été allumée, le 2 mai 1871, elle ne s'est pas éteinte. Comme nous savons que la personne qui fait cette expérience est tout à fait incapable de tromper qui que ce soit, étant elle-même un expérimentateur zélé des secrets hermétiques, nous n'avons aucune raison de mettre en doute ses affirmations.

[384] Commentaires sur le *Traité de la Cité de Dieu* de saint Augustin.

[385] Auteur de *De Rebus Cypriis,* 1566 AD.

l'étoffe fabriqués avec un autre asbestos, que *Porcacchius* dit [386] avoir vus chez ce chevalier. Pline appelle ce *lin linum vinum* et lin indien, et il dit qu'il est fabriqué avec *l'asbeston sive asbestinum*, espèce de lin dont on fait une étoffe qu'on nettoie en la mettant dans le feu. Il ajoute que ce lin était aussi précieux que les perles et les diamants, car non seulement on n'en trouvait que très rarement, mais encore il était extrêmement difficile à tisser, en raison du peu de longueur des fils. Battu et aplati au marteau, et plongé ensuite dans de l'eau chaude, ce lin, une fois sec, peut facilement être divisé en fils comme de la filasse, et être tissé. Pline déclare avoir vu des serviettes faites de cette matière, et avoir assisté à leur nettoyage par le feu. Baptista Porta dit également avoir vu la même chose à Venise chez une dame de Chypre ; il appelle cette découverte de l'alchimie un *secretum optimum*.

Dans sa description des curiosités du collège de Gresham, au XVIIème siècle, le Dr Grew exprime l'opinion que cet art et l'usage de cette étoffe sont tout à fait perdus ; Mais ce ne doit pas être à ce point, puisque nous voyons le Musée Septalius se glorifiant de posséder du fil, des cordages, du papier, et du filet fabriqué avec cette matière encore en 1726 ; quelques-uns de ces **[309]** articles même avaient été faits par Septalius, de ses propres mains, comme nous l'apprend Greenhill dans *l'Art of Embalming*, p. 361 (l'Art d'embaumer). "Grew" dit cet auteur, "paraît confondre *l'asbestinus lapis* avec l'*amianthus* et il les nomme en anglais *thrumstone*" ; il dit que cela pousse en fils ou filaments courts, d'un quart de pouce à un pouce de long, parallèles et brillants, aussi fins que ces petits fils que filent les vers à soie, et très flexibles comme du chanvre ou de l'étoupe. Que le secret n'en soit pas tout à fait perdu est prouvé par le fait que quelques couvents Bouddhistes de Chine et du Tibet en possèdent. Nous ignorons s'ils sont faits avec les fibres de l'une ou de l'autre de ces pierres, mais nous avons vu dans un monastère de femmes Talapoins, une robe jaune, comme en portent les moines Bouddhistes, jetée dans un foyer rempli de charbons ardents, et retirée deux heures après, aussi propre que si elle avait été lavée avec de l'eau et du savon.

L'asbestos ayant été soumis dernièrement en Europe et en Amérique à d'aussi sévères épreuves, on utilise maintenant cette substance pour des usages industriels, tels que la couverture de toits, des vêtements

---

[386] *Book of Ancient Funerals.*

incombustibles et des coffres-forts à l'épreuve du feu. Un dépôt très important, établi à Staten Island, dans la baie de New-York, livre le minéral en paquets, comme du bois sec, avec des fibres de plusieurs pieds de long, La variété d'asbestos la plus fine, nommée χμιχντος (sans tache) par les anciens, tirait son nom de son lustre blanc satiné.

Les anciens fabriquaient encore les mèches de leurs lampes perpétuelles avec une autre pierre, qu'ils nommaient *Lapis Carystius*. Les habitants de la ville de Carystos paraissent n'avoir fait aucun mystère du procédé, car *Matthœus Raderus* dit [387] qu'ils "peignaient, filaient, et tissaient cette pierre duveteuse dont ils faisaient des tuniques, des nappes, et autres objets, qu'ils nettoyaient quand ils étaient sales par le feu, au lieu de l'eau". Pausanias, dans *Atticus*, et Plutarque [388] affirment également que des mèches de lampes étaient fabriquées avec cette pierre ; mais Plutarque ajoute qu'on n'en trouvait déjà plus de son temps. Licetus est porté à croire que les lampes perpétuelles dont les anciens faisaient usage dans les tombes, n'avaient pas de mèche du tout, car on n'en avait trouvé que fort peu ; mais Ludovic Vives est d'un avis contraire, et il affirme qu'il en a vu un grand nombre.

De plus, Licetus est fermement persuadé qu'un "aliment pour le feu peut être mesuré avec une telle exactitude, qu'il met des siècles à se consumer de telle façon que la matière, sans produire d'exhalation, résiste énergiquement à l'action du feu, et que celui-ci **[310]** ne consume pas la matière, mais est empêché par elle, comme avec une chaîne, de monter". A cela, Sir Thomas Brown [389] répond, parlant des lampes qui ont brûlé pendant plusieurs centaines d'années enfermées dans de petits espaces, que "cela est dû à la pureté de l'huile, qui ne produit pas d'exhalaisons fuligineuses, qui étouffent le feu ; car si l'air avait alimenté la flamme, elle n'aurait duré que fort peu de temps, car l'air aurait été vite absorbé et épuisé par le feu." Mais, il ajoute : "le secret de la préparation de cette huile incombustible est perdu"

Non pas tout à fait ; le temps le prouvera, bien que tout ce que nous écrivons soit condamné d'avance, comme tant d'autres vérités.

---

[387] *Comment. on the 77th. Epigram of the IXth. book of Martial*.

[388] *De Defectu Oraculorum*.

[389] *Vulgar errors* p. 124.

On nous dit, en faveur de la science, qu'elle n'accepte aucun autre mode d'investigation que l'observation et l'expérience. D'accord ; mais n'avons-nous pas les archives d'au moins trois mille années d'observation de faits qui démontrent les pouvoirs occultes de l'homme ? Quant à l'expérience, quelle meilleure occasion que celle fournie par les prétendus phénomènes modernes ? En 1869, divers savants Anglais furent invités, par la *London Dialectical Society*, à assister à l'examen de ces phénomènes. Voyons quelle fut la réponse de nos philosophes. Le professeur Huxley écrivit : "Je n'ai pas de temps à consacrer à cette enquête qui occasionnerait beaucoup de tracas et d'ennuis (à moins qu'elle ne soit bien différente de toutes les enquêtes de ce genre à ma connaissance)… Je ne m'intéresse pas à la question… et même en admettant que les phénomènes soient authentiques, ils ne m'intéressent pas. [390] " M. George Lewes écrit sagement : "Lorsqu'un homme dit que les phénomènes ne sont produits par aucune loi physique connue, il déclare qu'il connaît les lois en vertu desquelles ils sont produits. [391]" Le professeur Tyndall exprime des doutes sur la possibilité d'obtenir de bons résultats dans une séance à laquelle il assisterait. Sa présence, de l'avis de M. Varley, jette partout la confusion. [392] Quant au professeur Carpenter, il écrit : "Je me suis assuré, par des recherches personnelles, que, tandis qu'une bonne partie de ce qui se passe pour des manifestations spirites est le résultat de fraudes intentionnelles, l'autre partie n'est qu'illusion. Il y a cependant certains phénomènes qui sont tout à fait authentiques, et doivent être considérés comme des sujets légitimes d'étude scientifique… mais la source de ces phénomènes ne réside pas dans une communication *ab extra*, mais dans la conditions *subjective* de l'individu qui opère, selon certaines lois physiologiques bien connues… Je donne à ce procédé le nom de **[311]** *cérébration inconsciente*…, et suivant moi, c'est à celle-ci qu'il faut attribuer une grande partie de la production des phénomènes dits spirites" [393]

C'est ainsi que le monde est instruit par l'organe de la science exacte, que la *cérébration inconsciente* a la faculté de faire voler des guitares en l'air et de forcer les meubles à exécuter toutes sortes d'acrobaties !

---

[390] *Rapport sur le Spiritisme de la London Dialectical Society*, p. 229.

[391] *Ibidem, p. 230*

[392] *Ibidem*, p 265.

[393] *Ibidem*, p. 266.

Voilà pour ce qui concerne les opinions des savants anglais. Les savants américains n'ont pas fait mieux. En 1857, un comité de l'Université de Havard prémunit le public contre l'étude de la question car elle "corrompt le sens moral et dégrade l'intelligence." On la taxait en outre "d'influence contagieuse, qui tend sûrement à affranchir la franchise chez l'homme et la pureté chez la femme." Plus tard, le professeur Hare, l'éminent chimiste, bravant l'opinion de ses contemporains, étudia le spiritisme et devint un croyant ; il fut aussitôt, *non compos mentis* ; et en 1874, lorsqu'un des journaux de New-York adressa une circulaire aux principaux savants de ce pays, leur demandant de faire des recherches et offrant de payer les frais, comme les invités de la parabole évangélique, "ils s'excusèrent d'un commun accord."

Cependant, malgré l'indifférence d'Huxley, la jactance de Tyndall, et la *cérébration inconsciente* de Carpenter, maint savant aussi célèbre que ceux-là entreprit d'étudier l'indésirable question, et, convaincu par l'évidence, s'est converti. Et voici qu'un autre savant, un grand auteur, quoique non spirite, apporte ce loyal témoignage : "Que les esprits des morts reviennent occasionnellement parmi les vivants, ou hantent leurs anciennes demeures, a été, de tous temps, et dans tous les pays d'Europe, une croyance fixe, non pas restreinte au vulgaire, mais partagée aussi par les intelligents…Si le témoignage humain en pareille matière a une valeur quelconque, l'ensemble des preuves qui s'étendent depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours est aussi important et indiscutable que tout ce que l'on pourrait trouver en faveur de quoi que ce soit." [394]

Malheureusement, le scepticisme humain est une forteresse qui défie tous les témoignages. Pour commencer par M. Huxley, nos savants n'acceptent que ce qu'ils veulent bien et rien de plus.

Oh shame to men ! devil with devil damn'd

Firm concord holds – men only disagree,

Of creatures rational…" [395]. **[312]**

---

[394] Draper. *Conflict between Religion and Science*, p. 121.

[395] "Oh honte à l'homme ! Le diable est constamment d'accord avec un autre diable ; les hommes seuls – de toutes les créatures rationnelles – ne s'entendent pas…" (Milton.*Paradise Lost*)

Comment expliquer ces divergences de vues entre des hommes qui furent instruits par les mêmes manuels et qui tirent leur savoir de la même source ? C'est sans doute une nouvelle preuve de l'aphorisme, qu'il n'y a pas deux hommes pour voir une même chose de la même façon. Cette idée est admirablement formulée par le Dr J.-J. Garth Wilkinson, dans une lettre adressée à la *Dialectical Society.*

> "Je suis depuis longtemps convaincu", dit-il, "par l'expérience de ma vie de pionnier dans plusieurs hétérodoxies, qui se sont rapidement transformées en orthodoxies, que presque toute vérité est affaire de tempérament, ou qu'elle nous vient d'affections ou d'intuitions, et que la discussion et l'examen ne font guère qu'alimenter le tempérament."

Ce profond observateur aurait pu ajouter à son expérience celle de Bacon, qui dit : …Un peu de philosophie porte l'homme à l'athélisme, mais la *profondeur* en philosophie conduit la pensée de l'homme à la religion."

Le professeur Carpenter vante la philosophie avancée du siècle actuel, qui "n'ignore aucun fait, si étrange qu'il soit, qui est établi par des preuves valables" ; et pourtant il serait le premier à repousser les prétentions des anciens au savoir philosophique et scientifique, quoique, chez eux aussi, il soit fondé sur des preuves "aussi valables" que celles sur lesquelles les hommes d'aujourd'hui appuient leurs propres prétentions à la distinction philosophique ou scientifique. Prenons par exemple dans le domaine de la science, l'électricité et l'électro-magnétisme, qui ont porté si haut les noms de Franklin et de Morse. Six siècles avant l'ère chrétienne, Thalès est censé avoir découvert les propriétés électriques de l'ambre ; et cependant, les dernières recherches de Schweigger, exposées dans ses ouvrages sur le symbolisme, ont parfaitement démontré que toutes les anciennes mythologies étaient fondées sur la science de la philosophie naturelle, et montrent que les propriétés les plus occultes de l'électricité et du magnétisme étaient connues des théurgistes des plus anciens Mystères mentionnés dans l'histoire, ceux de Samothrace. Diodore de Sicile, Herodote, et Sanchoniathon le Phénicien – les plus anciens historiens – nous disent que ces Mystères. viennent de la nuit des temps, remontant à des siècles, et peut-être des milliers d'années avant l'époque historique. Nous en trouvons une des meilleures preuves dans une très remarquable gravure, qui figure dans les *Monuments d'Antiquité Figurés* de Raoul

Rochette, dans laquelle, comme le "Pan aux cheveux hérissés", tous les personnages ont leur chevelure coulant dans toutes les directions, excepté celui du centre, représentant la Demeter Kabeirienne, dont émane la puissance, **[313]** et un autre, un homme agenouillé [396]. Cette gravure, selon Schweigger, représente évidemment une partie de la cérémonie d'initiation. Et cependant, il n'y a pas si longtemps que les ouvrages élémentaires sur la philosophie naturelle ont commencé à être illustrés de *têtes électrisées* dont les cheveux se dressent dans toutes les directions, sous l'influence du fluide électrique. Schweigger nous fait voir que les plus importantes cérémonies religieuses étaient en relation intime avec *la philosophie naturelle de l'antiquité maintenant perdue*. Il démontre de la façon la plus détaillée, que dans les temps préhistoriques, *la magie* faisait partie des mystères, et que les grands phénomènes, les prétendus miracles – Païens, Juifs, ou Chrétiens – reposaient en réalité sur la connaissance secrète que les prêtres de l'antiquité possédaient sur la physique et toutes les branches de la chimie ou plutôt de l'alchimie.

Au chapitre XI, entièrement consacré aux merveilleuses découvertes des anciens, nous nous proposons de faire d'une façon plus complète la preuve de nos affirmations. Nous montrerons, d'après le témoignage des classiques les plus dignes de foi, qu'à une époque bien antérieure au siège de Troie, les prêtres instruits des sanctuaires étaient parfaitement au courant de l'électricité et même des paratonnerres. Nous n'ajouterons maintenant que quelques mots avant de laisser ce sujet de côté.

Les théurgistes comprenaient si bien les propriétés les plus infimes du magnétisme, que, sans posséder la clé perdue de leurs arcanes, mais en se servant uniquement de ce qu'on savait au sujet de l'électro-magnétisme à leur époque moderne, Schweigger et Ennemoser ont pu établir l'identité des "Jumeaux", les Dioscures, avec la polarité de l'électricité et du magnétisme. Selon Ennemoser, les mythes symboliques, pris d'abord pour des fictions dénuées de sens, sont maintenant reconnus comme "l'expression la plus ingénieuse, et en même temps la plus profonde, de vérités naturelles bien définies, strictement scientifiques." [397]

---

[396] Voir Ennemoser. *Histoire de la Magie*, vol. II, et Schweigger. *Introduction à la Mythologie par l'Histoire Naturelle.*

[397] *Histoire de la Magie*, vol. 2.

Nos physiciens s'enorgueillissent des découvertes de notre siècle, et chantent réciproquement leurs louanges. L'éloquence de leurs cours, leur phraséologie fleurie n'a besoin que de légères modifications pour se transformer en mélodieux sonnets. Nos modernes Plutarque, nos Dante, nos Tasse, rivalisent avec les troubadours de jadis, en poétiques effusions. Dans leur glorification sans bornes de la matière, ils chantent l'amoureux accouplement **[314]** des atomes errants, et les voluptueux enlacements des protoplasmes, en déplorant l'inconstance coquette des "forces", qui jouent d'une façon si provocante à cache cache, avec nos graves professeurs, dans le grand drame de la vie, qu'ils ont baptisé la "corrélation des forces". Proclamant la matière, seule et autocratique souveraine de l'Univers sans Limite, ils la font divorcer de force d'avec son conjoint, et ils placent leur reine devenue veuve, sur le grand trône de la nature, rendu vacant par l'exil de l'esprit. Et maintenant, ils cherchent à la faire paraître aussi attrayante que possible, en l'encensant et en se prosternant devant le sanctuaire élevé de leurs propres mains. Oublient-ils, ou ignorent-ils entièrement le fait, qu'en l'absence du souverain légitime, ce trône n'est plus qu'un sépulcre blanchi, au-dedans duquel tout n'est que pourriture et corruption ! Que la matière, sans l'esprit qui la vivifie, et dont elle n'est que la "grossière scorie", pour employer l'expression des hermétistes, n'est qu'un corps sans âme, un cadavre, dont les membres, pour se mouvoir dans une direction déterminée, exige un opérateur intelligent pour actionner la grande batterie galvanique, qu'on nomme LA VIE !

En quoi le savoir du siècle actuel est-il si supérieur à celui des anciens ? Lorsque nous parlons de connaissances, nous n'entendons point cette définition brillante et claire de nos érudits modernes pour les détails les plus insignifiants de chaque branche de science exacte ; ni cette intuition qui fait trouver un terme approprié pour chaque chose, toute insignifiante et microscopique qu'elle soit ; Un nom pour chaque nerf et chaque artère dans l'organisme humain ou animal ; Une appellation pour chaque cellule, filament ou nervure des plantes ; Ce que nous entendons, c'est l'expression philosophique et définitive de toutes les vérités de la nature.

On reproche aux plus grands philosophes de l'antiquité leur superficialité et leur ignorance de ces détails des sciences exactes dont les modernes sont si fiers. Les divers commentateurs de Platon l'accusent d'avoir entièrement ignoré l'anatomie et les fonctions du corps humain ; de n'avoir pas connu l'action des nerfs pour transmettre les sensations ; et de

n'avoir rien de mieux à mettre en avant, que de vaines spéculations au sujet des questions physiologiques. Il a simplement généralisé les divisions du corps humain, disent-ils, et il n'a rien dit qui rappelle les faits anatomiques. Quant à ses idées sur la structure du corps humain, l'être microcosmique, image en miniature du macrocosme, elles sont beaucoup trop transcendantes pour que nos matérialistes sceptiques leur accordent la moindre attention. L'idée que cette structure est, comme l'univers, formée de triangles, parait par trop ridicule **[315]** à ses traducteurs. Seul, parmi ceux-ci, M. Jowett, dans son introduction au *Timée*, observe loyalement que le physicien moderne "ne consent qu'à contrecœur à admettre que ses connaissances ne sont que "les ossements d'un homme mort", qui lui ont permis de s'élever à de plus hautes connaissances. [398]" Il oublie à quel point la métaphysique de l'antiquité est venue en aide aux sciences "physiques" d'aujourd'hui. Si au lieu de chercher chicane au sujet de l'insuffisance, et parfois même de l'absence de termes et de définitions strictement scientifiques dans les œuvres de Platon, nous les analysons avec soin, nous trouvons dans le seul *Timée*, tout limité qu'il soit, le germe de toutes les nouvelles découvertes. La circulation du sang et la loi de la gravitation y sont clairement mentionnées ; bien que le premier fait ne soit peut-être pas assez nettement défini, pour repousser les attaque réitérées de la science moderne ; Car, suivant le professeur Jowett, Platon ignorait totalement la découverte spécifique que le sang sort d'un côté du cœur par les artères, et revient de l'autre côté par les veines, quoiqu'il ait su parfaitement que le "sang est un fluide toujours en mouvement."

La méthode de Platon, comme celle de la géométrie, consiste à descendre des universaux aux particuliers. La science moderne cherche, en vain, la cause première dans les permutations des molécules ; Platon la chercha, et la trouva dans la majestueuse marche des mondes. Pour lui c'était assez de connaître le plan grandiose de la création, et de pouvoir suivre les mouvements majestueux de l'univers, à travers leurs changements, jusqu'à leur fin. Les menus détails, dont l'observation et la classification ont mis à l'épreuve la patience de nos savants modernes, ne préoccupaient guère les philosophes anciens. Aussi, tandis qu'un gamin de cinquième saura mieux discourir sur les menus détails de la science physique que Platon lui-même, par contre le plus obtus des disciples de Platon en savait plus long au sujet des grandes lois cosmiques et de leurs

---

[398] B. Jowett, MA. *The dialogues of Plato*, vol. 11, p. 508.

relations mutuelles et montrait une plus grande connaissance et un plus grand contrôle des forces occultes qui sont derrière ces lois, que le plus savant professeur de n'importe quelle Académie moderne.

Ce fait si peu apprécié et si négligé des traducteurs de Platon, explique les louanges que nos savants modernes se décernent aux dépens de ce philosophe et de ses compagnons. Leurs prétendues erreurs en anatomie et physiologie sont amplifiées outre mesure, pour satisfaire notre amour-propre ; si bien qu'à force **[316]** de nous bercer de l'idée de notre supériorité scientifique nous finissons par perdre de vue la splendeur intellectuelle des siècles passés. C'est comme si en grossissant par l'imagination démesurément les taches de soleil, on en venait à penser qu'on en a tout à fait éclipsé la lumière.

L'inutilité des recherches scientifiques modernes est montrée par le fait que, tout en ayant donné un nom aux plus infimes parcelles des minéraux, des plantes, des animaux et de l'homme, nos plus érudits professeurs sont incapables de nous dire quoi que ce soit de précis sur la force vitale, qui produit les changements dans ces différents règnes. Pour confirmer notre assertion, il faut chercher plus loin que les ouvrages de nos plus savantes autorités scientifiques.

II faut un certain courage moral à celui qui occupe une position élevée dans le monde savant, pour rendre justice aux anciens, en présence d'un sentiment public qui n'est satisfait que lorsqu'on les dénigre. Aussi, lorsque nous nous trouvons en présence d'un homme de cette catégorie, nous cueillons volontiers des lauriers, pour en faire hommage à ce savant courageux et loyal. Un tel homme est le professeur Jowett, maître au Collège de Baliol, et professeur de grec à l'Université d'Oxford, qui, dans sa traduction de Platon, parlant de la philosophie physique des anciens, en général, lui reconnaît les mérites suivants : 1° "Les physiciens des temps primitifs admettaient la théorie des nébuleuses". Elle ne date donc pas des découvertes télescopiques de Herschel ainsi que l'affirme Draper. [399] 2° "Que les animaux proviennent des grenouilles qui vinrent sur terre, et l'homme des mammifères était déjà enseigné par Anaximène au VIème siècle avant Jésus-Christ". Le professeur aurait pu ajouter que cette théorie était antérieure de plusieurs milliers d'années peut-être, à Anaximène" ; c'était la doctrine des Chaldéens, et l'évolution des espèces de Darwin et sa

---

[399] *Conflict between Religion and Science*, p. 240.

théorie du singe sont d'origine antédiluvienne. 3° "Philoléus et les premiers Pythagoriciens affirmaient que la terre était un corps comme les autres planètes, évoluant dans l'espace." [400] Ainsi, Galilée, en étudiant quelques fragments de Pythagore – qui, affirme Reuchlin, existaient encore du temps du mathématicien Florentin – familier d'ailleurs avec les enseignements des anciens philosophes, n'a fait que remettre en lumière une doctrine astronomique, qui prévalait dans l'Inde depuis l'antiquité la plus reculée. [401] **[317]** 4° Les anciens "supposaient que les plantes avaient un sexe tout comme les animaux". Il est donc prouvé que nos naturalistes modernes n'avaient qu'à emboîter le pas de leurs prédécesseurs. 5° "Les notes de musique dépendaient de la longueur relative, ou de la tension des cordes qui les produisaient, et elles se mesuraient par des rapports de nombres". 6° "Le monde est régi par des lois mathématiques, et même les différences qualitatives ont leur origine dans les nombres". 7° Enfin, "ils niaient énergiquement l'anéantissement de la matière, et en réalité ce n'était qu'une *transformation*." [402] "Bien qu'une de ces découvertes puisse être considérée comme un heureux hasard", ajoute M. Jowett, "on ne peut pas toutes les attribuer à de simples coincidences." [403]

En résumé, la philosophie platonicienne était une science d'ordre, de système et de proportion ; elle embrassait l'évolution des mondes et des espèces, la corrélation et la conservation de l'énergie, la transmutation des formes matérielles, l'indestructibilité de la matière et de l'esprit. Sa position, à ce dernier point de vue, était en avance sur la science moderne, surmontant son système philosophique par une clé de voûte parfaite et immuable. Si la science a progressé à pas de géant dans ces dernières années, si nous avons des idées plus claires que les anciens sur la loi naturelle – pourquoi nos investigations, sur la nature et les sources de la

---

[400] Plutarque, traduit par Langhorne.

[401] Quelques érudits cabalistes affirment que l'original Grec des sentences Pythagoriciennes de Sextus, qui passe aujourd'hui pour perdu, existait encore à cette époque dans un couvent de Florence et que Galilée en avait eu connaissance. Ils ajoutent, en outre, qu'un traité d'astronomie, manuscrit d'Archytas, disciple direct de Pythagore, dans lequel étaient consignées les plus importantes doctrines de leur école était en la possession de Galilée. Si quelque Rufinas s'en était emparé, nul doute qu'il ne l'eût dénaturé, comme le prêtre Ruffinas dénatura les sentences de Sextus ci-dessus mentionnées, les remplaçant par un texte frauduleux, dont il chercha à attribuer la paternité à un certain évêque Sextus. (*Voir Introduction à la vie de Pythagore* de Jamblique, traduite par Taylor.)

[402] Jowett. *Introduction du Timée*, vol. II, p. 508.

[403] *Ibidem. Vie de Pythagore*, p. 17.

vie demeurent-elles sans réponse ? Si le laboratoire moderne est, comme on le dit, tellement plus riche en résultats de recherches expérimentales que ceux de l'antiquité, comment se fait-il que nous ne marchions que dans des sentiers déjà battus longtemps avant l'ère chrétienne ? Comment se fait-il que le sommet le plus élevé que nous ayons atteint aujourd'hui, ne nous permette de voir, dans le lointain mystérieux des cimes inaccessibles de la connaissance que les preuves monumentales laissées par les explorateurs antérieurs pour jalonner les sites qu'ils avaient atteints et occupés avant nous ? **[318]**

Si les maîtres modernes sont tellement en avance sur les anciens, pourquoi ne nous rendent-ils pas les arts perdus de nos ancêtres postdiluviens ? Pourquoi ne nous donnent-ils pas les couleurs impérissables de Luxor, la pourpre de Tyr ; le vermillon brillant, et le bleu éclatant qui décorent les murs de ce temple, où les teintes sont encore aussi fraîches qu'au premier jour ? Le ciment indestructible des pyramides et des aqueducs anciens ; la trempe des lames de Damas, que l'on pouvait tourner comme un tire-bouchon dans leur fourreau, sans les rompre ; les superbes et incomparables teintes des vitraux que l'on retrouve dans la poussière des ruines antiques et qui rayonnent aux fenêtres des anciennes cathédrales ; et le secret de la fabrication du verre malléable ? Et si la chimie est si peu en état de rivaliser même avec le moyen-âge dans certaines branches des arts, pourquoi se vanter de quelques découvertes qui, selon toute probabilité, étaient déjà connues il y a des milliers d'années ? Plus l'archéologie et la philologie font de progrès, plus humiliantes pour notre orgueil sont les découvertes que l'on fait de jour en jour ; plus glorieux aussi sont les témoignages qu'elles apportent en faveur de ceux que l'on a considérés jusqu'à ce jour, peut-être à cause de la distance qui nous sépare de leur antiquité éloignée, comme des ignorants, pataugeant dans la boue épaisse de la superstition.

Pourquoi oublierons-nous que, des siècles avant que la proue de l'aventureux Génois ait fendu les mers occidentales, les vaisseaux phéniciens avaient déjà voyagé autour du globe, et porté la civilisation dans des régions aujourd'hui silencieuses et désertes ? Quel est l'archéologue qui osera affirmer que la même main qui donna les plans des Pyramides d'Egypte, de Karnak, et des milliers de ruines, vouées aujourd'hui à l'oubli, sur les berges sablonneuses du Nil, n'a pas édifié le monumental Nagkonwat au Cambodge ? Ou gravé les inscriptions hiéroglyphiques sur les obélisques et les portiques du village Indien

abandonné, récemment découvert par lord Dufferin, en Colombie Britannique ? Ou ceux des ruines de Palenque et d'Uxmal en Amérique Centrale ? Est-ce que les reliques que nous gardons comme des trésors dans nos musées, derniers souvenirs "d'arts perdus" depuis longtemps, ne parlent pas hautement en faveur de la civilisation antique, ne sont-elles pas la preuve mainte fois répétée, que les nations et les continents disparus ont emporté avec eux, dans la tombe, des arts et des sciences que ni le premier creuset chauffé dans un cloître au moyen-âge, ni la dernière cornue brisée par un chimiste moderne, n'ont pas fait revivre ni ne feront revivre – au moins dans le siècle actuel.

> "Ils n'étaient point sans avoir quelque notion d'optique"concède aux anciens le professeur Draper, magnanime ; d'autres **[319]** vont jusqu'à la leur refuser. "La lentille convexe trouvée à Nemrod prouve qu'ils n'étaient pas sans connaître les instruments grossissants." [404]. Oui-dà ? S'ils ne les connaissaient pas, tous les auteurs classiques ont donc menti. Car, lorsque Cicéron nous apprend qu'il a vu l'*Iliade* tout entière écrite sur une peau si petite qu'elle pouvait tenir dans une coquille de noix ; et quand Pline affirme que Néron avait une bague sertie d'un verre qui lui permettait de voir à distance les spectacles de gladiateurs, il serait difficile de pousser plus loin l'audace du mensonge. Certes, lorsque l'on nous dit que Maurice, du haut du promontoire de Sicile, pouvait voir toute la mer jusqu'à la côte d'Afrique, au moyen d'un instrument nommé *nauscopite*, nous devons croire de deux chose l'une : ou que tous ces témoins oculaires ont menti, ou que les anciens avaient une connaissance plus que superficielle en matière d'optique et de verres grossissants. Wendell Philips déclare qu'un de ses amis possède une bague extraordinaire "ayant à peu prèstrois quarts de pouce de diamètre, sur laquelle est gravée le corps nu du dieu Hercule. A l'aide d'une loupe on distingue l'entrelacement des muscles, et *on compte chaque poil séparé des sourcils*... Rawlinson rapporta une pierre

---

[404] *Conflict between Religion and Science*, p. 14.320

> d'environ vingt pouces de long et dix de large, contenant un traité complet de mathématiques, qui serait absolument *illisible* sans lentille... Au muséum du Dr Abbott, il y a un anneau de Cheops, que Bunsen déclare dater de 500 ans avant Jésus-Christ. Le sceau de l'anneau est de la grandeur d'une pièce d'un franc, et la gravure qui y est exécutée serait invisible sans le secours d'une loupe. On montre à Parme un bijou jadis porté par Michel-Ange, dont la gravure remonte à 2.000 années, et représente *sept* femmes. Il faut une loupe puissante pour en distinguer les formes... Par conséquent", ajoute le savant conférencier, "le microscope, au lieu de dater de nos jours, avait déjà des frères dans les livres de Moïse, des frères en bas âge."

Les faits qui précèdent ne paraissent donc pas indiquer une simple notion d'optique. C'est pourquoi, tout en différant complètement d'avis avec le professeur Fiske, dans la critique qu'il fait, dans son *Unseen World*, de l'ouvrage du professeur Draper, *Conflict between Religion and Science*, le seul reproche que nous adressions au livre admirable de Draper, c'est que, comme critique historique, il emploie parfois ses instruments d'optique à contre-sens. Ainsi, pour grossir le prétendu athéisme du Pythagoricien Bruno, il le regarde à travers la lentille convexe ; et lorsqu'il veut parler des connaissances des anciens, c'est de la lentille concave qu'il fait évidemment usage. **[320]**

Il est intéressant de suivre, dans divers ouvrages modernes, les essais prudents des auteurs érudits, aussi bien chrétiens qu'incrédules, pour tracer une ligne de démarcation entre ce que nous devons croire ou ne pas croire chez les auteurs anciens. On ne leur accorde aucun crédit sans réserve. Si Strabon nous dit que Ninive avait quarante-sept milles de circonférence, et que l'on accepte son témoignage, pourquoi agit-on autrement à son égard, lorsqu'il atteste la réalisation des prédictions Sibyllines ? Quel sens commun y a-t-il à appeler Hérodote le "Père de l'histoire", en l'accusant ensuite de radoter, toutes les fois qu'il rend compte de manifestations merveilleuses, dont il fut le témoin oculaire ? Qui sait, après tout, cette précaution est-elle plus que jamais nécessaire, dès qu'on a baptisé notre époque, le *Siècle des Découvertes*. Le désenchantement pourrait être trop cruel pour l'Europe. Voici que l'on enseigne maintenant dans les livres d'école que la poudre à canon, qu'on croyait être l'invention de Bacon et de

Schwartz, était déjà, des siècles avant notre ère, employée par les Chinois, pour niveler les collines et faire sauter les rochers. Draper dit qu' "au musée d'Alexandrie, il y avait une machine inventée par Hero, le mathématicien, quelque 100 ans avant Jésus-Christ, qui marchait au moyen de la vapeur, et avait la forme de celles que nous nommons machines à réaction... Le hasard n'a rien eu à voir avec l'invention de la machine à vapeur moderne." [405] L'Europe s'enorgueillit des découvertes de Copernic et de Galilée, et nous savons maintenant que les observations astronomiques des Chaldéens remontent à peu prèsà l'époque du déluge fabuleux de Noé, que Bunsen fixe à 10.000 ans au moins avant notre ère. [406] Bien plus, un empereur de Chine, plus de 2.000 ans avant le Christ (donc avant Moïse), fit mettre à mort deux de ses principaux astronomes, pour n'avoir pas prédit une éclipse de soleil.

On peut noter, comme un exemple du peu d'exactitude des notions courantes au sujet des prétentions scientifiques de notre siècle, que les découvertes de l'indestructibilité de la matière et de la corrélation des forces, et surtout cette dernière, sont proclamées comme un de nos plus grands triomphes. C'est "la découverte la plus importante du siècle présent", dit Sir William Armstrong, président de la *British Association*. Mais cette "importante découverte" n'est pas une découverte du tout : Son origine, outre qu'on en trouve des traces dans les ouvrages des philosophes anciens, se perd dans la nuit des temps préhistoriques. On en découvre les premiers vestiges dans les rêveuses spéculations de la théologie Védique, dans la doctrine de l'émanation et de l'absorption, bref **[321]** dans le nirvana. Jean Erigène l'a esquissée, dans son audacieuse philosophie du VIIIème, siècle, et nous engageons le lecteur à lire *De Divisione Naturae*, pour se convaincre de cette vérité. La Science dit que lorsque la théorie de l'indestructibilité de la matière (une très, très vieille idée de Démocrite, par parenthèse) fut démontrée, il devint nécessaire de l'étendre également à l'énergie. Aucune particule de matière ne se perd jamais ; aucune énergie dans la nature ne peut disparaître ; par conséquent, on a la preuve que l'énergie est également indestructible, et que ses diverses manifestations, ou forces, sous différents aspects, sont interchangeables et ne sont que les modes différents de mouvement des particules de matière. C'est ainsi que fut redécouverte la corrélation des forces. M. Grove déjà en 1842, donna à

---

[405] *Conflict between Religion and Science*, p. 311.

[406] Bunsen. *La place de l'Egypte dans l'histoire universelle*, vol. V, p. 88.

chacune de ces forces chaleur, électricité, magnétisme et lumière... le caractère de convertibilité ; les reconnaissant capables d'être tantôt cause et tantôt effet. [407] Mais d'où viennent ces forces, et où vont-elles, lorsqu'elles nous échappent ? Sur ce point, la science est muette.

La théorie de la "corrélation des forces", bien que passant aux yeux de nos contemporains, pour la "plus grande découverte de notre temps", n'explique ni le commencement ni la fin d'une seule de ces forces ; elle n'en indique pas non plus la cause. Les forces peuvent être convertibles et l'une produire l'autre, mais, malgré tout, la science exacte est incapable d'expliquer l'alpha ou l'oméga du phénomène. En quoi donc sommes-nous en avance sur Platon qui, discutant dans le *Timée* sur les qualités primaires et secondaires de la matière [408], et sur la faiblesse de l'intelligence humaine, fait dire à Timée : "Dieu connaît les qualités originelles des choses ; l'homme ne peut espérer atteindre qu'à la probabilité. Nous n'avons qu'à ouvrir une des brochures de Huxley et de Tyndall, pour y trouver précisément le même aveu ; mais ils renchérissent sur Platon en n'accordant même pas à Dieu qu'il en sait plus long qu'eux ; et c'est peut-être là-dessus qu'ils fondent leurs prétentions à la supériorité ! Les anciens hindous fondaient leur doctrine de l'émanation et de l'absorption précisément sur cette loi. Le Tó 'Ov, le point primordial dans le cercle sans limites, "dont la circonférence n'est nulle part et le centre partout" émanant toutes choses, et les manifestant sous des formes multiples dans l'univers visible ; les formes changeant sans cesse, se mêlant, et après une transformation graduelle de l'esprit pur (ou le "néant" bouddhique) en la matière la plus grossière, commençant à se rétracter, et, graduellement à se replonger dans leur état **[322]** primitif, qui est l'absorption en Nirvana [409] ; qu'est-ce que tout cela sinon la loi de la corrélation des forces ?

---

[407] W.R. Grove. *Preface to the correlation of Physical Forces*.

[408] *Timée*, p. 22.

[409] A commencer par Godfrey Higgins et jusqu'à Max Müller, chaque archéologue et philologue, qui a honnêtement et sérieusement étudié les religions anciennes, a compris que prises à la lettre, elles ne pouvaient conduire que sur une fausse piste. Le Dr Lardner a défiguré et dénaturé les doctrines anciennes, volontairement ou involontairement. La *pravritti*, ou l'existence de la nature vivante en activité, et la *nirvritti* ou repos, l'état de l'absence de vie, est la doctrine ésotérique Bouddhique. Le "pur néant" ou la non-existence, dans son sens ésotérique signifie "l'esprit pur", le SANS NOM, ou quelque chose que notre intellect est incapable de saisir, et donc, rien. Mais nous en parlerons plus loin.

La Science nous dit que la chaleur développe de l'électricité, et que l'électricité produit de la chaleur ; que le magnétisme produit de l'électricité et vice-versa. Elle nous dit que le mouvement résulte du mouvement même, et ainsi de suite, à l'infini. C'est l'A. B. C. de l'occultisme des premiers alchimistes. L'indestructibilité de la matière et de l'énergie étant découverte et prouvée par nos savants modernes, le grand problème de l'éternité est résolu. Qu'avons-nous besoin désormais de l'esprit ? Son inutilité n'est-elle point scientifiquement démontrée ?

Ainsi, les philosophes modernes n'ont pas fait un pas au-delà de ce que savaient les prêtres de Samothrace, les hindous, et même les Gnostiques Chrétiens. Les premiers l'ont démontré, dans l'ingénieux mythe des Dioscures, les "fils du ciel", les jumeaux dont parle Schweigger, " qui meurent et reviennent constamment ensemble à la vie parce qu'il est absolument indispensable que *l'un meure pour que l'autre vive*." Ils savaient aussi bien que nos physiciens que lorsqu'une force a disparu, elle s'est tout simplement transformée en une autre force. Bien que l'archéologie n'ait pas découvert d'appareil ancien pour ces conversions spéciales, nous sommes néanmoins fondés à affirmer, par déductions d'analogies, que presque toutes les religions anciennes étaient fondées sur l'indestructibilité de la matière et des forces, et en plus sur l'émanation du tout, hors d'un feu éthéré spirituel – ou soleil central, qui est Dieu ou esprit. C'est sur la connaissance de la potentialité résidant dans cet esprit qu'était basée l'ancienne magie théurgique.

Dans le commentaire manuscrit de Proclus sur la magie, il donne l'explication suivante : "De même que les amoureux procèdent graduellement de la beauté apparente dans les formes sensibles à celle qui est divine ; de même les prêtres de l'antiquité, lorsqu'ils jugeaient qu'il y a une certaine alliance et sympathie mutuellement entre les choses de la nature, entre celles visibles et les forces occultes et qu'ils découvraient que toutes choses subsistent en tout, ils créaient une science sacrée, sur cette sympathie mutuelle et de cette similarité. Ils reconnaissaient ainsi, dans les **[323]** choses secondaires, les choses suprêmes dont les premières sont l'image grossière ; ils voyaient dans les régions célestes les propriétés terrestres subsistant d'une façon causale et céleste, et sur la terre, les propriétés célestes selon la condition terrestre."

Proclus signale ensuite certaines particularités mystérieuses des plantes, des minéraux, des animaux, qui toutes sont bien connues de nos

naturalistes, mais dont aucune n'est expliquée. Tel est le mouvement de rotation du tournesol, de l'héliotrope et du lotus qui, avant le lever du soleil, replient leurs feuilles, retirant pour ainsi dire leurs pétales en elles-mêmes, et les étalent ensuite petit à petit, à mesure que le soleil se lève, pour les replier de nouveau, lorsqu'il descend au couchant. Telle aussi la conduite des pierres solaires et lunaires, de l'héliosélène, du coq, du lion et d'autres animaux. "Or, dit-il, les anciens ayant étudié cette sympathie mutuelle des choses (célestes et terrestres), les appliquèrent pour des fins occultes de nature terrestre et céleste, et, par ce moyen, grâce à certaine similitude, ils attirèrent les vertus divines dans ce séjour inférieur... Toutes choses sont remplies de natures divines ; les natures terrestres recevant la plénitude de celles qui sont célestes ; mais les natures célestes les reçoivent à leur tour des essences super célestes, et chaque ordre procède graduellement en une belle descente, *du plus haut au plus bas*. [410] Car les éléments particuliers rassemblés en un seul, dans une région au-dessus de l'ordre de choses, se dilatent ensuite en descendant, *diverses âmes étant ainsi distribuées, sous la conduite de leurs diverses divinités*." [411]

Evidemment Proclus ne défend pas par là une simple superstition, mais la science ; car tout en étant occulte et inconnue de nos savants qui en contestent la possibilité, la magie est une science. Elle est solidement et uniquement établie sur les mystérieuses affinités existant entre les corps organiques et inorganiques, productions visibles des quatre règnes, et les puissances invisibles de l'Univers. Ce que la science appelle gravitation, les hermétistes de l'antiquité et du moyen âge le nommaient magnétisme, attraction, affinité. C'est la loi universelle qui est comprise par Platon, et expliquée dans le *Tinée*, sous le nom d'attraction des corps plus petits par les plus grands, des corps semblables par leurs semblables, ces derniers dégageant une force magnétique, plutôt qu'ils ne suivent la loi de la gravitation. La formule antiaristotélienne : *que la gravité fait tomber tous les corps avec une égale rapidité sans égard à leur poids*, la différence étant causée par quelque **[324]** autre agent inconnu, semblerait devoir forcément s'appliquer avec plus de vérité au magnétisme qu'à la gravitation, puisque celui-ci attire plus en vertu de la substance, que du poids. Une connaissance complète et absolue des facultés occultes de chaque chose dans la nature, visible aussi bien qu'invisible ; leurs relations,

---

[410] C'est exactement l'opposé de la théorie moderne de l'évolution.

[411] Ficinus. Voir *Excerpta* et "*Dissertation on Magie*" ; Taylor. Platon Vol. 1, p. 63.

leurs attractions et leurs répulsions mutuelles ; la cause de ces dernières, remontant jusqu'au principe spirituel qui pénètre et anime toutes choses ; l'aptitude à donner à ce principe les meilleures conditions de manifestation, en d'autres termes, la connaissance profonde et étendue des lois de la nature – telle *était* et telle *est la base* de la magie.

En passant en revue, dans ses notes sur *Fantômes et Lutins*, certains faits mis en avant par quelques illustres défenseurs des phénomènes spirites, tels que le professeur de Morgan, M. Robert Dale Owen et M. Wallace, parmi tant d'autres, M. Richard A. Proctor, dit qu'il "ne voit pas la portée des remarques suivantes du professeur Wallace : "Comment peut-on réfuter ou expliquer de pareilles preuves", dit Wallace en parlant d'un récit d'Owen ? Les preuves de cette nature, toutes aussi bien fondées, sont produites par centaines, mais on n'essaie même pas de les expliquer. On les ignore, et dans bien des cas on prétend qu'une explication est impossible". A cela M. Proctor répond, avec infiniment d'esprit, que comme "nos philosophes déclarent que, depuis longtemps, ils ont décidé que ces histoires de revenants ne sont que des illusions ; *par conséquent* il n'y a qu'à les ignorer ; ils sont fort ennuyés de voir présenter de nouvelles preuves, et faire de nouveaux convertis dont quelques-uns sont assez déraisonnables pour demander qu'on fasse un nouveau procès en alléguant que le premier verdict était contraire aux preuves."

Et il ajoute : "Tout cela est une raison excellente pour que les convertis ne soient pas tournés en ridicule à cause de leur foi ; mais il s'agit de mettre en avant quelque chose de plus probant pour que les philosophes consacrent de leur temps à étudier la question. *Il faudrait montrer que le bien-être de l'humanité est largement en jeu dans cette affaire*, tandis que la nature triviale de la conduite des revenants est admise même par ceux qui y croient !"

Mme Emma Hardinge Britten a réuni un grand nombre de faits authentiques tirés des journaux mondains et scientifiques, qui tendent à montrer avec quelles sérieuses questions nos savants remplacent quelquefois le sujet irritant des "fantômes et lutins". Elle reproduit d'un journal de Washington le rapport d'un de ces conclaves solennels, qui eut lieu le soir du 29 avril 1854. Le professeur Hare, de Philadelphie, l'éminent chimiste, si universellement respecté pour son caractère individuel, ainsi que pour sa vie de travail **[325]** pour la science, "fut malmené et réduit au silence" par le professeur Henry, dès qu'il toucha au spiritisme. "L'attitude

impertinente d'un des membres de *l'American Scientific Association* D, dit l'auteur, "fut sanctionnée par la plupart des membres de ce corps distingué, et mentionnée ensuite par tous dans le procès-verbal. [412]" Le matin suivant, dans le compte rendu de la session, le *Sipitual Telegraph* commenta ces événements comme suit :

"Il semblerait qu'un sujet de cette nature" (présenté par le professeur Hare "serait capable d'intéresser tout spécialement les savants. Mais l'American Association for the Promotion of Science [413] décida qu'il était indigne d'attention, ou alors qu'il était dangereux de s'en occuper, et que, par conséquent, ils déposeraient la requête sur le bureau. N'oublions pas, à ce sujet, de rappeler que *l'American Association for the Promotion of Science* aborda, pendant la même session, une discussion très savante, très étendue, très grave et très profonde, sur la cause *qui faisait que les coqs chantaient entre minuit et une heure du matin*". Sujet digne des philosophes ; il concerne, en outre, *largement* le bien-être de l'humanité entière.

Il suffit que l'on exprime la croyance qu'il existe une mystérieuse sympathie entre la vie de certaines plantes et celles des êtres humains pour être aussitôt tourné en ridicule. Malgré cela, les cas sont nombreux et bien prouvés, qui démontrent la réalité de cette affinité. Il y a eu des personnes qui sont tombées malades en même temps que l'on déracinait un arbre, planté le jour de leur naissance, et qui sont mortes le jour où l'arbre mourait. Et vice-versa, on a vu un arbre, planté dans les mêmes conditions, s'étioler et périr simultanément avec la personne, à la naissance de laquelle i1 avait été planté. M. Proctor dirait sans doute que le premier cas est un "effet de l'imagination", et le second une "curieuse coïncidence."

Max Müller cite un grand nombre de ces cas dans son essai *On Manners and customs*. Il montre que cette tradition populaire existe dans l'Amérique Centrale, dans l'Inde et en Allemagne. Il en suit la trace presque dans toute l'Europe, la constate chez les guerriers Maoris, en Guyane Britannique et en Asie. Passant en revue les *Researches into the Early History of Mankind*, de Tyler, ouvrage dans lequel sont réunies beaucoup de ces traditions, le grand philologue fait les observations très

---

[412] *Modern American Spiritualism*, p. 119.

[413] Le nom exact et complet de cette savante Société est *The American Association for the Advancement of Science*. On l'appelle toutefois pour simplifier *The American Scientific Association*.

justes que voici : "Si on ne les trouvait que dans les récits hindous et allemands, nous pourrions les considérer comme appartenant aux anciens Aryens ; **[326]** mais lorsque nous les rencontrons encore en Amérique Centrale, il ne nous reste qu'à admettre une communication entre les colons européens et les conteurs américains indigènes... ou bien à chercher s'il n'y a pas d'élément intelligible et véritablement humain, dans cette prétendue sympathie entre la vie des fleurs et celle de l'homme."

La génération actuelle, qui ne croit à rien, en dehors de l'évidence superficielle de ses sens, rejettera sans doute jusqu'à l'idée d'un sympathique pouvoir, entre les plantes et les animaux et même les pierres. La taie qui couvre leur vue interne les empêche de voir autre chose que ce qu'il est impossible de nier. L'auteur du *Dialogue Asclépien* nous en fournit la raison, qui pourrait peut-être s'appliquer au temps présent, et expliquer cette épidémie d'incrédulité. Dans notre siècle, comme alors, "il y a une déplorable séparation entre la divinité et l'homme ; on ne croit ni n'entend plus rien en faveur du ciel, et toute voix divine est nécessairement réduite au silence." Ou, comme le disait l'empereur Julien, "la *petite* âme" du sceptique est "en vérité subtile ; mais elle ne voit rien par vision saine et sûre".

Nous sommes au bas d'un cycle, et évidemment dans un état de transition. Platon divise en périodes fécondes et stériles le progrès intellectuel de l'univers durant chaque cycle. Dans les régions sublunaires, les sphères des divers éléments, dit-il, restent éternellement en parfaite harmonie avec la nature divine ; "mais leurs parties", en raison d'une trop étroite proximité de la terre et de leur conjonction *avec le terrestre* (qui est matière et par conséquent le royaume du mal), "sont quelquefois en accord, et quelquefois en désaccord avec la nature (divine)." Lorsque ces circulations (qu'Eliphas Lévi nomme "les courants de lumière astrale"), dans l'éther universel, qui contient en lui chaque élément, s'opèrent en harmonie avec l'esprit divin, notre terre, et tout ce qui lui appartient jouissent d'une période fertile. Les puissances occultes des plantes, des animaux et des minéraux sympathisent magiquement avec les "natures supérieures", et l'âme divine de l'homme est en parfaite intelligence avec ces natures "inférieures". Mais pendant les périodes stériles, ces dernières perdent leur sympathie magique, et la vue spirituelle de la majorité du genre humain est aveuglée au point de perdre toute notion des pouvoirs supérieurs de son propre esprit divin. Nous sommes dans une période stérile : le XVIIIème siècle, durant lequel la fièvre maligne du scepticisme

s'est si violemment déclarée, a greffé l'incrédulité, comme un mal héréditaire, sur le XIX[ème]. L'intellect divin est voilé dans l'homme ; seul son cerveau animal raisonne.

La magie était jadis une science universelle, entièrement entre les mains du prêtre savant. Quoique le foyer en fût jalousement **[327]** gardé dans les sanctuaires, ses rayons illuminaient tout le genre humain. Comment expliquerait-on autrement l'extraordinaire identité de "superstitions", de coutumes, de traditions, et même de phrases, répétées en proverbes populaires, si répandus d'un pôle à l'autre, qu'on rencontre exactement les mêmes idées chez les Tartares et les Lapons, que chez les peuples du midi de l'Europe, les habitants des steppes russes, et les aborigènes d'Amérique du Nord et du Sud. Tyler montre par exemple qu'une des anciennes maximes de Pythagore : "Ne tisonnez point le feu avec un glaive", est aussi populaire chez une foule de nations qui n'ont jamais eu la moindre relation entre elles. Il cite De Plano Carsini, qui trouve que cette tradition était courante chez les Tartares dés 1246. Un Tartare ne consentirait à aucun prix à planter un couteau dans le feu, ni à le toucher avec un instrument tranchant ou pointu, de peur de couper "la tête du feu". Le Kamtchadal de l'Asie du Nord-Est le considère comme un grand péché. Les Indiens Sioux du Nord de l'Amérique ne toucheraient le feu, ni avec une aiguille, ni avec un couteau, ni avec un instrument tranchant. Les Kalmoucks partagent cette frayeur ; et un Abyssin mettrait plutôt ses bras nus jusqu'au coude dans un brasier, que de se servir auprès de lui d'un couteau ou d'une hache. Tyler qualifie également tous ces faits de "curieuses coïncidences." Toutefois Max Müller pense qu'ils perdent beaucoup de leur force, par le fait "qu'ils sont basés sur la doctrine de Pythagore."

Toute phrase de Pythagore, ainsi que c'est le cas pour la plupart des anciennes maximes, a une double signification ; et tandis qu'elle a un secs physique occulte, exprimé littéralement dans ses mots, elle renferme un précepte de morale qui est expliqué par Jamblique dans sa *Vie de Pythagore*. Ce "Ne creuse pas le feu avec un glaive" est le neuvième symbole, dans le *Protreptique* de ce Néo-platonicien. "Ce symbole, dit-il, exhorte à la prudence." II fait voir "qu'il ne faut pas opposer des mots tranchants à un homme plein du feu de la colère et ne pas discuter avec lui. Car, par des paroles impolies, vous troublerez et irriterez un ignorant, et vous-même vous en souffrirez. Héraclite atteste aussi la vérité de ce symbole. Car il dit : "II est difficile de lutter avec colère, car tout ce qu'on

doit faire rachète l'âme." Et c'est très juste. En effet, en cédant à la colère, beaucoup changent les conditions de leur âme et rendent la mort préférable à la vie. Mais en gouvernant votre langue et en restant calme, l'amitié naît du conflit, le feu de la colère étant éteint et vous-même ne paraîtrez pas dépourvu d'intelligence." [414] **[328]**

Nous avons eu parfois des craintes ; nous avons douté de l'impartialité de notre jugement, de notre compétence à critiquer avec tout le respect qui leur est dû les œuvres grandioses de nos philosophes modernes. Tyndall, Huxley, Spencer, Carpenter et quelques autres. Dans notre amour immodéré pour les "hommes de jadis", les sages primitifs, nous avons toujours craint de dépasser les limites de la Justice, et de refuser leur dû aux autres. Mais petit à petit, cette crainte naturelle a disparu, en présence de renforts inattendus. Nous avons constaté que nous n'étions qu'un faible écho de l'opinion publique, qui, malgré les obstacles, a trouvé quelque soulagement dans des articles pleins de valeur répandus dans les périodiques du pays. Un de ces articles parut dans le numéro de la *National Quarterly Review* de décembre 1875, sous le titre : "Nos philosophes sensationnels d'aujourd'hui." C'est un article très bien écrit, discutant sans crainte les prétentions de beaucoup de nos les savants à des découvertes nouvelles sur la nature de la matière, sur l'âme humaine, le mental, l'Univers. Comment l'Univers est venu à l'existence, etc... "Le monde religieux a été fort impressionné, dit l'auteur de l'article, et non peu ému des paroles d'hommes comme Spencer, Tyndall, Huxley, Proctor et quelques autres de la même école." Tout en reconnaissant volontiers ce que la Science doit à ces Messieurs, l'auteur leur conteste "très énergiquement" le droit de revendiquer la moindre découverte. Il n'y a rien de nouveau dans les spéculations même des plus avancés parmi eux ; rien qui ne fût connu et enseigné, sous une forme ou sous une autre, il y a des milliers d'années. Il ne dit pas que ces savants "présentent leurs théories comme s'ils les avaient découvertes ; mais ils laissent croire la chose, et les journaux font le reste... Le public qui n'a ni le temps, ni l'envie d'examiner les faits, adopte, de confiance, l'opinion des journaux... et se demande ce qui suivra ! Les prétendus inventeurs de ces étonnantes théories sont attaqués dans les journaux. Parfois, les fâcheux savants entreprennent leur propre défense, mais nous n'avons pas connaissance d'un seul cas où ils soient venus franchement dire : "Messieurs, ne nous en veuillez pas ; nous

[414] Jamblique. *De Vita Pythag.*, notes additionnelles (Taylor).

ne faisons que *rééditer* des histoires aussi vieilles que le monde." Cela eût été conforme à la vérité ; "Mais les savants et les philosophes eux-mêmes, ajoute l'auteur, ne sont pas toujours à l'épreuve de la faiblesse d'encourager toute opinion qui leur assurerait une place parmi les immortels. [415]" **[329]**

Huxley, Tyndall et les autres sont devenus depuis peu les grands oracles, les "papes infaillibles" des dogmes du protoplasme, des molécules, des formes primordiales, et des atomes. Ils ont cueilli plus de lauriers et de palmes, pour leurs grandes découvertes, que Lucrèce, Cicéron, Plutarque et Sénèque n'avaient de cheveux sur la tête. Et pourtant, les œuvres de ces derniers fourmillent d'idées sur le protoplasme, les formes primordiales, sans parler des atomes, qui ont fait donner à Démocrite, le nom de *philosophe atomiste*. Dans la même *Revue*, nous trouvons cette dénonciation suivante surprenante :

> "Qui, parmi les *gogos*, n'a été surpris dans le courant de l'année dernière, des merveilleux résultats obtenus avec l'oxygène ! Quel étonnement Tyndall et Huxley n'ont-ils pas déchaîné en proclamant de leur manière doctorale et ingénieuse exactement les mêmes doctrines que nous avions citées d'après Liebig ; et cependant, en 1840 le professeur Lyon Playfair avait traduit en Anglais œuvres les plus avancées du baron Liebig [416] !"

Et l'auteur ajoute : "Une autre récente déclaration qui a surpris un grand nombre de personnes pieuses et simples, est celle que chaque pensée que nous exprimons, ou que nous essayons d'exprimer, produit un changement dans la substance cérébrale. Mais nos philosophes n'avaient qu'à consulter le livre du baron de Liebig pour trouver cela et bien d'autres choses encore. Ainsi, par exemple, ce savant proclame que "la physiologie a des raisons suffisantes et décisives pour formuler l'opinion que *chaque pensée*, *chaque sensation* est accompagnée d'un changement dans la composition de la *substance cérébrale* ; que chaque mouvement, chaque manifestation de force est le résultat d'une transformation dans sa structure ou dans sa substance." [417]

---

[415] *The National Quarterly Review* ; déc. 1875.

[416] *Ibidem*, p. 94.

[417] *Force and matter*, p. 151.

Ainsi, dans les sensationnelles conférences de Tyndall, nous pouvons suivre, page par page, les notions de Liebig, entremêlées de temps en temps de pensées encore plus anciennes, empruntées à Démocrite et autres philosophes Païens. Tout son bagage scientifique consiste en un pot pourri d'anciennes hypothèses, élevées par la grande autorité du jour au rang de formules quasi démontrées, et, présentées avec cette phraséologie pathétique, pittoresque, mielleuse et hautement éloquente qui lui est propre.

Le même chroniqueur nous fait voir en outre nombre d'idées identiques et les matériaux nécessaires pour démontrer les grandes découvertes de Tyndall et d'Huxley, dans les ouvrages du Dr Joseph Priestley, auteur de *Disquisitions on matter and Spirit* (Dissertations **[330]** sur la Matière et l'Esprit), et même dans la *Philosophy of History* (Philosophie de l'Histoire) de Herder.

> "Priestley, dit l'auteur, ne fut pas inquiété par le gouvernement, uniquement parce qu'il n'avait pas l'ambition d'acquérir la renommée, en criant, sur les toits, ses opinions athées. Ce philosophe... est l'auteur de soixante-dix à quatre-vingts volumes, et il a découvert l'oxygène. C'est dans ces nombreux ouvrages qu'il a "mis en avant des idées identiques à celles qui ont été trouvées aussi "saisissantes", aussi "hardies", etc... que ce qu'ont déclaré nos philosophes modernes.
>
> Nos lecteurs, ajoute-t-il, se souviennent de l'émotion produite dans le monde philosophique, par les déclarations de quelques-uns de nos idéologues modernes, sur l'origine et la nature des idées, mais ces déclarations, comme beaucoup d'autres qui les ont précédées et suivies, ne contenaient rien de nouveau." "Une idée, dit Plutarque, est un *être* incorporel, qui n'a point d'existence par lui-même, mais qui donne figure et forme à la matière informe, et *devient la cause de sa manife*station" (Plutarque. De *Placitio Philosophorum*).

Certes, pas un athée moderne, y compris M. Huxley, ne peut dépasser Epicure en matérialisme ; il ne peut que le singer. Qu'est-ce que son "protoplasme", sinon un réchauffé des spéculations des Swabhavikas ou

Panthéistes hindous, qui affirment que toutes choses, les dieux aussi bien que les hommes et les animaux, sont issus de Swabhava ou leur propre nature [418] ? Quant à Epicure, voici ce que lui fait dire Lucrèce : "L'âme produite de la sorte doit être *matérielle*, parce que nous la voyons sortir d'une source matérielle ; parce qu'elle existe et qu'elle existe seule dans un système matériel ; parce qu'elle est nourrie d'aliments matériels ; qu'elle se développe avec le corps, mûrit avec lui, et décline lorsqu'il déchoit ; d'où il suit que, qu'elle appartienne à l'homme ou à la brute, elle doit mourir à sa mort." Rappelons, toutefois, au lecteur, qu'Epicure parle ici de *l'Ame Astrale*, et non de l'Esprit Divin. Cependant, si nous comprenons bien ce qui précède, le protoplasme de mouton de M. Huxley est d'une très ancienne origine, et peut revendiquer Athènes comme patrie, et comme berceau le cerveau du vieil Epicure.

Dans un autre passage, l'auteur que nous citons, craignant d'être mal compris et accusé de déprécier les travaux de nos savants, termine son étude en disant : "Nous voulons simplement prouver que tout au moins la partie du public qui se considère comme intelligente et instruite, devrait cultiver ses souvenirs, **[331]** et se rappeler, mieux qu'elle ne le fait, les penseurs"de pointe" du passé. Ce sont surtout ceux qui, soit à la tribune, soit dans la chaire, entreprennent d'instruire ceux qui acceptent leur enseignement, qui devraient ne pas oublier aussi facilement les anciens. Il y aurait ainsi moins de conceptions mal fondées, moins de charlatanisme, et surtout moins de plagiats qu'il n'y en a [419]."

Cudworth remarque, avec raison, que la plus profonde ignorance, dont nos prétendus sages modernes accusent les anciens, est leur croyance à l'immortalité de l'âme. Comme le vieux sceptique Grec, nos savants ont peur, s'ils admettent l'existence des esprits et des apparitions, d'être obligés d'admettre aussi l'existence de Dieu ; et rien ne leur paraît trop absurde, pourvu qu'ils réussissent à écarter l'existence de Dieu. La grande armée des matérialistes de l'antiquité, pour sceptiques qu'ils nous paraissent aujourd'hui, pensaient différemment ; Epicure, qui rejetait l'immortalité de l'âme, croyait néanmoins en Dieu, et Démocrite reconnaissait formellement la réalité des apparitions. La plupart des sages de l'antiquité croyaient à la préexistence et aux pouvoirs divins de l'esprit humain. C'est

---

[418] Burnouf. *Introduction,* p. 118.

[419] *The National Quarterly Reniew*, déc. 1875, p. 96.

sur cette foi que la magie de Babylone et de la Perse fondait sa doctrine de *machagistia*. Les *Oracles Chaldéens*, que Plettho et Psellus ont tant commentés, exposaient et amplifiaient constamment leurs témoignages dans ce sens. Zoroastre, Pythagore, Epicharme, Empédocle, Kebes, Euripide, Platon, Euclide, Philon, Boëthe, Virgile, Cicéron, Plotin, Jamblique, Proclus, Psellus, Synesius, Origène, et enfin Aristote lui-même, loin de nier notre immortalité, l'affirment très formellement. Comme Cardon et Pompanatius, "qui n'étaient point partisans de l'immortalité de l'âme, dit Henry More, Aristote conclut expressément que l'âme rationnelle est un être distinct de l'âme du monde, quoique d'une même essence, et qu'elle préexiste avant de venir dans le corps. [420]"

Des années se sont écoulées depuis que le comte Joseph de Maistre écrivait une phrase qui, si elle s'adapte à l'époque voltairienne pendant laquelle il vivait, s'appliquerait encore bien mieux à notre ère de scepticisme outrancier. "J'ai entendu", dit cet éminent écrivain,", j'ai entendu et lu des plaisanteries sans nombre sur l'ignorance des anciens qui voyaient toujours des esprits partout ; il me semble que nous sommes bien plus imbéciles encore que nos ancêtres, en nous obstinant à n'en voir jamais nulle part. [421]"

---

[420] *De Anima*, lib. I, cap. 3.

[421] De Maistre. *Soirées de Saint-Pétersbourg*.

CHAPITRE VIII

—

QUELQUES MYSTERES DE LA NATURE

Ne croyez point que mes merveilles magiques soient accomplies

Avec l'aide des anges du styx évoqués de l'Enfer ;

Elles sont l'effet de la perception des pouvoirs secrets

Des sources minérales, dans la cellule intime de la nature ;

Des herbes qui forment un rideau de leurs vertes tonnelles

Et des astres mouvants au-dessus des montagnes et des tours.

TASSE. Chant XIV.

Mon cœur déteste à l'égal de l'Enfer

Celui qui pense une chose et en dit une autre.

HOMERE. L'Iliade (Trad. Pope).

Si l'homme cesse d'exister lorsqu'il descend dans le tombeau, vous êtes obligé d'affirmer qu'il est la seule créature existante que la nature ou la Providence aient voulu tromper et abuser en lui donnant des aptitudes pour lesquelles il n'y a point d'objet ni de but.

BULWER-LYTTON. *A Strange Story*.

La préface du dernier livre de Richard Proctor sur l'astronomie, intitulé : *Our Place among Infinities*, contient ces extraordinaires paroles :

"C'est leur ignorance de la place de la terre dans l'infini qui porta les anciens à considérer les corps célestes comme réglant favorablement ou défavorablement les destinées des hommes et des nations, et à dédier les jours, par série de sept, aux sept planètes de leur système astrologique."

Dans cette phrase M. Proctor formule deux assertions distinctes : 1° Que les anciens ignoraient la place de la terre dans l'espace infini. Et 2° qu'ils considéraient les corps célestes comme réglant favorablement ou non le destin des hommes et des nations. [422] Nous sommes certains qu'il y a au moins de bonnes raisons pour soupçonner que les anciens étaient au courant des notions du mouvement, de l'emplacement et des relations mutuelles des **[333]** corps célestes. Les témoignages de Plutarque, du professeur Draper et de Jowett sont assez explicites. Mais nous voudrions demander à M. Proctor comment il se fait, si les anciens étaient aussi ignorants de la loi de la naissance et de la mort des mondes, que, dans les rares fragments que la main du temps a épargnés et qui nous sont parvenus, l'on trouve, bien que donnés dans un langage obscur, tant de renseignements reconnus exacts à la suite des dernières découvertes de la science ? En commençant par la dixième page de l'ouvrage en question, M. Proctor esquisse une théorie de la formation de la terre et des changements successifs par lesquels elle a passé avant de devenir habitable pour l'homme. Il peint avec de vives couleurs la condensation graduelle de la matière cosmique, en sphères gazeuses revêtues d'une "coque liquide non permanente" ; leur condensation et la solidification définitive de la croûte extérieure ; le lent refroidissement de la masse ; les résultats chimiques qui accompagnent l'action de l'intense chaleur sur la matière terrestre primitive ; la formation des terrains et leur distribution ; les changements dans la constitution de l'atmosphère ; l'apparition de la végétation et de la vie animale ; et enfin l'avènement de l'homme.

Or, reportons-nous aux plus anciennes écritures que nous ont léguées les Chaldéens, le *Livre hermétique des Nombres* [423], et voyons ce que nous

---

[422] Nous n'avons pas besoin de remonter bien loin pour nous assurer que beaucoup de grands hommes croyaient la même chose. Kepler, l'éminent astronome, admettait pleinement l'idée que les astres et tous les corps célestes et même notre terre, étaient doués d'âmes vivantes et pensantes.

[423] Nous n'avons pas connaissance qu'un exemplaire de cet antique ouvrage figure dans le catalogue d'aucune bibliothèque d'Europe ; mais il fait partie des livres d'Hermès", et un grand nombre d'auteurs philosophiques de l'antiquité et du moyen âge y font allusion et en citent des passages. Parmi ces autorités figurent le *Rosarium philosophia* d'Arnaud de Villeneuve, le *Lucensis opus de lapide* de Francesco Arnolphius, le *Tractatus de transmutatione Metallorum* d'Hermès Trismegiste

trouverons dans le langage allégorique d'Hermès, Kadmus ou Thuti, le trois fois grand Trismegiste. "Au commencement des temps, le Grand invisible avait les mains pleines de matière céleste, qu'il répandit à travers l'infini ; ô prodige ! Voilà qu'elle devint des boules de feu et des boules de limon ; et elle s'éparpilla, comme le métal mouvant (le mercure), en une foule de petites boules et elles commencèrent à tourner sans cesse. Quelques-unes, qui étaient des boules de feu, se transformèrent en boules de terre ; et les boules de terre se transformèrent en boules de feu ;les boules de feu attendaient le moment de devenir des boules de terre ; et les autres leur portaient envie, en attendant de devenir des globes de pur feu divin.".

Pourrait-on exiger une définition plus claire des changements cosmiques, que M. Proctor expose avec tant d'élégance ?

Nous y trouvons la distribution de la matière dans l'espace ; puis sa concentration sous forme de sphère ; la séparation des **[334]** sphères plus petites se détachant des plus grandes ; la rotation axiale, le changement graduel des globes, de l'état incandescent à la consistance terrestre ; et finalement la perte totale de chaleur, qui marque leur entrée dans la phase de mort planétaire. Le changement des boules de terre en boules de feu serait, pour les matérialistes, un phénomène comme celui de l'incandescence subite d'une étoile dans Cassiopée, en 1572, et d'une autre, dans Serpentaire, en 1604, qui fut notée par Kepler. Mais les Chaldéens, dans cet exposé, donnent-ils des preuves d'une philosophie plus profonde que celle de nos jours ? Ce changement en globes de "pur feu divin" signifie-t-il une existence planétaire continue, correspondant à la vie spirituelle de l'homme, après le redoutable mystère de la mort ? Si, comme nous le disent les astronomes, les mondes ont leurs périodes embryonnaires, d'enfance, d'adolescence, de maturité, de décadence et de mort, ne peuvent-ils, comme l'homme, continuer leur existence sous une forme sublimée, éthérée ou spirituelle ? Les mages l'affirment. Ils nous disent que la Terre, mère féconde, est sujette aux mêmes lois que chacun de ses enfants. Au temps fixé pour elle, elle enfante toutes les choses créées ; dans la plénitude de ses jours, elle descend dans le tombeau des mondes. Son corps grossier, matériel, se sépare lentement de ses atomes, en vertu de la loi inexorable, qui exige leur arrangement nouveau en

---

et sa *Table d'Emeraude*, et surtout le traité de Raymond Lulle intitulé : *Ab angelis opus diainum de quintâ essentiâ.*

combinaisons différentes. Son esprit vivifiant, perfectionné, obéit de son côté à l'attraction éternelle, qui l'entraîne vers le soleil spirituel central, d'où il est originairement sorti, et que nous connaissons vaguement sous le nom de DIEU.

> "Et le ciel était visible en sept cercles, et les planètes apparurent avec tous les signes, sous forme d'étoiles, et les étoiles furent divisées et comptées avec leurs régents, et leur cours *rotatoire* fut limité par l'air, et entraîné dans une orbite circulaire par l'action de l'ESPRIT divin. [424]"

Nous mettons quiconque au défi d'indiquer un seul passage, dans l'œuvre d'Hermès, qui puisse le faire accuser d'avoir jamais admis cette énorme absurdité de l'Eglise Romaine, qui prétend, d'après la théorie du système géocentrique, que les corps célestes ont été créés pour notre usage et notre plaisir, et qu'il valait la peine pour le fils unique de Dieu de descendre sur ce fragment cosmique, et d'y mourir en expiation de nos péchés ! M. Proctor nous parle d'une enveloppe non permanente de matière fluide, enfermant un "océan plastique visqueux", dans lequel "se trouve un autre globe solide en rotation." Nous, de notre côté, prenant le livre : *Magia Adamica* d'Eugenius Philaléthes, publié en 1650, nous trouvons à la page 12, cette citation de Trismégiste : **[335]** "Hermes affirme qu'au *Commencement* la terre était un marécage, une sorte de boue liquide, faite *d'eau congelée*, par l'incubation et la chaleur de l'esprit divin ; *cum adhuc Terra tremula esset, Lucente sole compacta esto*".

Dans le même ouvrage, Philalèthes, parlant toujours dans son langage étrange et symbolique, dit : "La terre est invisible... sur mon âme elle l'est, et qui -plus est, *l'œil de l'homme n'a jamais vu la terre*, et elle ne peut point être *vue* sans le secours de l'art. Faire cet *élément invisible* est le *plus grand secret de la magie*... quant à *ce corps féculent* et grossier, sur *lequel nous marchons*, c'est un *composé*, et non point de la terre, *mais il y a de la terre en lui*... en un mot, tous les *éléments sont visibles*, sauf *un*, c'est-à-dire *la terre* et lorsque tu auras atteint un degré de *perfection* suffisant, pour savoir pourquoi *Dieu* a placé la *terre in abscondito* [425], tu auras une

---

[424] Esprit dans ce passage signifie la Divinité... Pneuma ó θέος. Hermès, IV, 6.

[425] Magia Adamica, p. 11.

excellente figure pour connaître *Dieu lui-même*, et comment il est *visible*, et comment il est invisible. [426]" **[336]**

Des centaines d'années avant que nos savants du XIX[ème] siècle vinssent au monde, un sage de l'Orient s'exprimait comme suit, en s'adressant à la Divinité Invisible : "Car Ta Main Toute puissante qui fit le Monde *d'une matière sans forme* [427]."

Il y a dans cette expression, plus de choses que nous ne voulons en indiquer ; mais nous dirons que le secret qu'elle renferme vaut la peine d'être scruté ; peut-être dans cette matière informe, la terre pré-Adamique, il y a-t-il une "puissance", avec laquelle MM. Tyndall et Huxley seraient bien aisé de faire connaissance.

Mais pour descendre des universaux aux particuliers, de l'ancienne théorie de l'évolution planétaire à l'évolution de la vie animale et végétale,

---

[426] L'ignorance des anciens de la sphéricité de la terre est afirmée sans preuve. Quelle preuve avons-nous de ce fait ? Ce n'étaient pas les illettrés qui manifestaient cette ignorance. Même du temps de Pythagore, les païens l'enseignaient ; Plutarque l'attesta et Socrate est mort à cause d'elle. D'ailleurs, ainsi que nous l'avons déjà dit à plusieurs reprises, tout le savoir était confiné dans les sanctuaires des temples, d'où il se répandait fort rarement parmi les non-initiés. Si les sages et les prêtres de l'antiquité la plus reculée n'avaient été au courant de cette vérité astronomique, comment se fait-il qu'ils représentaient Kneph, l'esprit de la *première heure*, avec un œuf placé sur ses lèvres, l'œuf symbolisant notre globe, auquel il communique la vie au moyen de son souffle ? De plus, si, vu la difficulté de consulter le *Livre des Nombres Chaldéen*, nos critiques nous demandaient la citation des autres autorités, nous pourrions les renvoyer à Diogène Laërce, qui attribue à Manetho d'avoir enseigné que la terre avait la forme d'une boule. Le même auteur, citant très probablement le "Compendium de Philosophie Naturelle" fait l'exposé suivant de la doctrine des Egyptiens. "Le commencement est de la matière ΑρΧχην ρεῦ έιναι ῦλην, de laquelle sont sortis les quatre éléments... La véritable forme de Dieu est inconnue ; mais le monde a eu un commencement et il est par conséquent périssable... La lune est éclipsée lorsqu'elle croise l'ombre de la terre." (*Diog. Laerce. Proain*, 10, 11). D'ailleurs Pythagore est reconnu comme ayant enseigné que la terre était ronde, qu'elle tournait autour de son axe et qu'elle n'était qu'une planète comme n'importe quel autre corps céleste. (Voy. Fénelon : *Vie des grands Philosophes*) Dans la plus récente des traductions de Platon (*Les dialogues de Platon*, par Jowett), l'auteur. dans son introduction au *Timée*, nonobstant "un doute malheureux", né du mot ίίλεσθαι, qui peut se traduire par *tournant* ou par *condensé*, semble porté à croire que Platon était familier avec la notion de la rotation de la terre. La doctrine de Platon est exposée dans la phrase suivante : "La terre qui est notre nourrice (condensée ou) *tournant* autour du pôle qui s'étend à tout l'univers". Si nous en croyons Proclus et Simplicius, Aristote avait compris ce mot dans le Timée, dans le sens de tournant ou faisant une révolution (De Cœlo) et M. Jowett lui-même admet plus loin, qu' "Aristote attribuait à Platon la doctrine de la rotation de la terre". Il eût été extraordinaire, pour ne pas dire plus, que Platon, grand admirateur de Pythagore, et qui, comme initié devait connaître les doctrines les plus secrètes du grand sage de Samos, ait pu ignorer cette vérité astronomique élémentaire.

[427] *Sagesse de Salomon*, XI, 17.

en tant qu'opposée à la théorie de création spéciale, comment M. Proctor appellera-t-il le langage d'Hermès dans le passage suivant, s'il n'y voit pas une anticipation de la théorie moderne de l'évolution des espèces ? "Lorsque Dieu eut rempli ses puissantes mains de toutes les choses qui sont dans la nature, et dans ce qui l'entoure, les fermant de nouveau, il dit : Reçois de moi, ô terre sacrée, qui est destinée à être *la mère de tout*, afin que tu n'aies besoin de rien. Et alors ouvrant ces mains, telles qu'il convient à un Dieu d'en avoir, il répandit sur elle tout ce qu'il était nécessaire pour la constitution des choses." Nous y voyons la matière primitive investie "de la promesse et de la puissance de produire toute forme future de vie", et la terre déclarée prédestinée à être la mère de tout ce qui jaillira désormais de son sein.

Plus explicite encore est le langage de Marcus Antoninus, dans son entretien avec lui-même. "La nature de l'Univers ne se complaît à rien, autant qu'à modifier les choses, et à les présenter sous une autre forme. Son idée est de jouer un jeu, et d'en commencer un autre. La matière est placée devant elle, comme un morceau de cire, et elle la pétrit et lui donne toute sorte de formes et de figures. Maintenant elle en fait *un oiseau, et ensuite, de l'oiseau elle forme une bête, et d'autres fois une fleur*, et puis une grenouille, et elle est satisfaite de ses opérations magiques, comme les hommes le sont de leurs propres fantaisies. [428]"

Avant qu'aucun de nos maîtres modernes ne songeât à l'évolution, les anciens nous apprenaient, par Hermès, que rien n'est brusque dans la nature ; qu'elle ne procède pas par bonds et par sauts ; que toutes ses œuvres sont le fruit d'une lente harmonie, et qu'il n'y a rien de soudain, pas même la mort violente. **[337]**

Le développement lent de formes préexistantes était une doctrine professée par les Illuminés Rose-croix. *Les Tres Matres* montrèrent à Hermès la marche mystérieuse de leur œuvre, avant de condescendre à se révéler aux alchimistes médiévaux. Or dans le dialecte Hermétique, ces trois mères sont le symbole de la lumière, la chaleur, et l'électricité ou magnétisme, les deux derniers étant aussi convertibles que toutes les autres forces ou agents, qui ont une place assignée dans la moderne "corrélation des forces." Synesius fait mention de livres de pierre qu'il a trouvés dans le temple de Memphis, et sur lequel est gravée la phrase suivante : "*Une*

---

[428] Eugenius Philalèthes. *Magia Adamica.*

nature se complaît dans une autre ; une nature en maîtrise une autre, une nature en dirige une autre ; et, ensemble, elles n'en font toutes *qu'une seule*."

Le mouvement incessant, inhérent à la matière est indiqué dans la sentence suivante d'Hermès : "l'action est la vie de Phta" ; et Orphée appelle la nature Πολυμήχάνος μάτηρ, "la mère qui fait beaucoup de choses", ou la mère ingénieuse, inventive, industrieuse.

M. Proetor dit : "Tout ce qui *est sur* et *dans la terre, toutes les formes végétales et toutes* les formes animales, nos corps, nos cerveaux, sont formés de matériaux, qui ont été tirés de ces profondeurs de l'espace qui nous environne de toutes parts." Les Hermétiques et les Rose-croix soutenaient que toutes choses visibles et invisibles, étaient produites par la lutte de la lumière avec les ténèbres, et que chaque parcelle de matière contient en elle une étincelle de la divine essence – ou lumière, esprit – qui par sa tendance à s'affranchir de ses liens et à retourner à la source centrale, produisit le mouvement dans les parcelles, et de ce mouvement naquirent les formes. Hargrave Jennings, citant Robert Fludd, dit : "Ainsi, tous les minéraux, dans cette étincelle de vie, ont la possibilité rudimentaire des plantes et des organismes qui grandissent ; ainsi, toutes les plantes ont des sensations rudimentaires qui leur permettraient (au cours des siècles) de se perfectionner et de se transformer en créatures nouvelles et mobiles d'un degré plus ou moins élevé ou de fonctions plus ou moins nobles ; ainsi toutes les plantes et toute la végétation pourraient (en empruntant des voies détournées) passer dans des voies plus élevées, de progrès plus indépendant et plus complet, en laissant leur divine étincelle originelle de lumière se développer et briller d'un éclat plus vif, et pousser plus avant avec un but plus assuré, tout tracé par l'influence planétaire dirigée par les esprits (ou travailleurs) invisibles du grand architecte originel. [429]" **[338]**

La lumière (la première mentionnée dans la Genèse), est appelée par les Cabalistes : Sephira, ou la Divine *Intelligence*, la mère de toutes les Sephiroth, dont la *Sagesse Cachée* est le père. La Lumière est le premier engendré, et la première des émanations du Suprême, et la Lumière est la Vie, dit l'Evangéliste. Toutes deux sont de l'électricité – le principe de vie, *l'anima mundi*, pénétrant l'univers, le vivificateur électrique de toutes

---

[429] Hargrave Jennings. *The Rosicrucians.*

choses. La lumière est le grand magicien Protée, et, sous l'action de la Volonté Divine de l'architecte, ses vagues multiples et toutes-puissantes donnent naissance à toutes les formes, ainsi qu'à tout être vivant. De son sein gonflé d'électricité, sortent *la matière et l'esprit*. Dans ses rayons, se cache le commencement de toute action physique et chimique, et de tout phénomène spirituel et cosmique ; elle vivifie et désorganise ; elle donne la vie et produit la mort, et de son point primordial émergent graduellement à l'existence les myriades de mondes, corps célestes visibles et invisibles. Ce fut au rayon de cette *Première mère*, une en trois, que Dieu, suivant Platon, "alluma un feu, que nous nommons maintenant le soleil [430]", et qui n'est la cause ni de la lumière ni de la chaleur, mais seulement le foyer, ou, si l'on peut s'exprimer ainsi, la lentille, par laquelle les rayons de la lumière primordiale se matérialisent, sont concentrés sur notre système solaire, et produisent toutes les corrélations des forces.

Voilà pour ce qui concerne la première proposition de M. Proctor ; passons maintenant à la seconde.

L'ouvrage dont nous parlons comprend une série de douze essais, dont le dernier est intitulé : Thoughts on Astrology (Pensées sur l'Astrologie). L'auteur traite le sujet avec plus de considération que ce n'est l'habitude chez les hommes de sa classe, si bien qu'il est évident qu'il y a apporté toute son attention. Il va même jusqu'à dire : " Si nous envisageons la question sous son véritable aspect, nous devons reconnaître que, de toutes les erreurs dans lesquelles les hommes sont tombés, par suite de leur désir de pénétrer l'avenir, l'astrologie est la plus respectable, nous pourrions même dire la plus raisonnable. [431]"

Il admet que "Les corps célestes règlent les destinées des hommes et des nations, de la façon la moins équivoque, vu que, sans l'influence souveraine et bienfaisante du principal de ces globes, le Soleil, toute créature vivante sur la terre périrait." [432] Il admet aussi l'influence de la lune, et ne voit rien d'étrange à ce que les anciens, raisonnant par analogie, prétendissent que si deux **[339]** de ces corps célestes étaient si puissants en influences terrestres, il était "naturel de penser que les autres globes en mouvement, connus des anciens, devaient aussi posséder leurs pouvoirs

---

[430] *Timée*.

[431] *Our Place among Infinites*, p. 313.

[432] *Ibidem*.

spéciaux. [433]" En vérité, le professeur ne voit rien de déraisonnable dans la supposition que les influences exercées par les planètes aux mouvements plus lents "pussent être même plus puissantes que celles du soleil." M. Proctor pense que le système de l'astrologie "fut formé graduellement, et peut-être expérimentalement." On a pu déduire des faits observés, certaines influences, la destinée de tel ou tel chef ou roi, par exemple, ayant servi de guide aux astrologues dans la détermination des influences particulières à tels ou tels aspects planétaires, qui s'étaient présentés au moment de sa nativité. D'autres ont pu être inventées et avoir été ensuite généralement acceptées, parce qu'elles étaient confirmées par quelques *coïncidences curieuses.*

Un trait d'esprit peut toujours être placé à propos, même dans un traité scientifique, et le mot "coïncidence" est aisément applicable à tout ce que l'on ne veut pas accepter. Mais un sophisme n'est point un truisme ; encore moins une démonstration mathématique, qui seule devrait servir de phare, au moins aux astronomes. L'astrologie est une science *aussi infaillible* que l'astronomie elle-même, à la condition, toutefois, que ses interprètes soient également infaillibles ; et c'est cette condition, *sine qua non*, d'une réalisation si difficile, qui a toujours été la pierre d'achoppement pour les deux. L'astrologie est à l'astronomie exacte ce que la psychologie est à la physiologie exacte. Dans l'astrologie et dans la psychologie, on fait un pas en dehors du monde visible de la matière, pour entrer dans le domaine de l'esprit transcendant. C'est la vieille lutte entre les écoles Platonicienne et Aristotélienne, et ce n'est pas dans notre siècle de scepticisme Sadducéen, que la première l'emportera sur son adversaire, M. Proctor, dans son rôle professionnel, est comme la personne peu charitable du sermon de la Montagne, qui, toujours prête à attirer l'attention sur la paille qui se trouve dans l'œil de son voisin dédaigné, ne sait pas s'apercevoir qu'elle a une poutre dans le sien. Si nous devions rappeler tous les échecs et les bévues ridicules des astronomes, nous craignons fort que la liste n'en soit de beaucoup plus longue que celle des erreurs des astrologues. Les événements actuels donnent pleinement raison à Nostradamus, que nos sceptiques ont tant tourné en ridicule. Dans un vieux livre de prophéties

---

[433] *Ibidem*, p. 314.

publié **[340]** au XV[ème] siècle (l'édition est de 1453), nous lisons, parmi d'autres prédictions astrologiques, la prédiction suivante [434] :

> Dans deux fois deux cents ans, l'Ours attaquera le Croissant ; Mais si le coq et le taureau s'unissent, l'Ours ne vaincra pas. En deux fois dix ans ensuite, que l'Islam le sache et tremble, La Croix se lèvera, et le croissant à son déclin se dissoudra et disparaîtra.

Et juste deux fois deux cents ans après la date de la prophétie, nous avons eu la guerre de Crimée, durant laquelle l'alliance du Coq Gaulois avec le Taureau Anglais, vint mettre obstacle aux projets politiques de l'Ours Russe. En 1856, la guerre fut terminée, et la Turquie ou le Croissant fut sauvée de la destruction. Dans l'année 1876, les événements les plus inattendus d'un caractère politique se sont produits, juste encore au moment où deux fois dix ans avaient passé depuis la conclusion de la paix. Tout semble annoncer l'accomplissement de la vieille prophétie ; l'avenir nous apprendra si le Croissant Musulman, qui semble en vérité décliner, "déclinera irrévocablement, s'il se dissoudra, et s'il disparaîtra."

En écartant par une explication apparente certains faits hétérodoxes, qu'il paraît avoir rencontrés sur son chemin, dans sa recherche du savoir, M. Proctor est obligé plus d'une fois de recourir à ses chères "curieuses coïncidences". Une des plus curieuses est indiquée par lui dans une note (p. 301) en ces termes : "Je ne m'arrêterai pas à la curieuse coïncidence – si toutefois les astrologues chaldéens n'avaient pas découvert l'anneau de Saturne – qu'ils représentaient le dieu correspondant avec un anneau *triple*. Une faible connaissance de l'optique – telle qu'on peut l'inférer de la présence d'instruments d'optique dans les ruines Assyriennes – pourrait avoir fait découvrir les anneaux de Saturne et les lunes de Jupiter... Bel, le Jupiter Assyrien, était représenté quelquefois avec quatre ailes terminées par une étoile. Mais", dit-il, "*il est possible que ce ne soit que de simples coïncidences.*"

---

[434] La bibliothèque d'un parent de l'auteur du présent livre possède une copie de l'édition française de cet ouvrage unique. Les prophéties sont écrites en vieux français, et sont fort difficiles à déchiffrer pour ceux qui étudient le français moderne. Nous en donnons par conséquent la traduction d'après une version anglaise qu'on dit avoir été prise d'après un livre dans la possession d'un propriétaire dans le Comté de Sommerset en Angleterre.

En somme, la théorie des coïncidences de M. Proctor suggère, en définitive, davantage l'idée du miracle, que les faits eux-mêmes. Nos amis les sceptiques paraissent très friands de coïncidences. Nous avons, dans le chapitre précédent, donné assez de témoignages pour montrer que les anciens doivent avoir eu des instruments d'optique aussi bons que les nôtres. Les instruments que possédait Nabuchodonosor étaient-ils donc d'une si faible puissance, **[341]** et le savoir de ses astronomes tellement à dédaigner, lorsque, suivant l'interprétation de Rawlinson des briques assyriennes, on voit que le Birs-Nemrod, ou temple de Borsippa, avait sept étages, symbolisant les cercles concentriques des sept sphères, chacun construit de briques et de métaux, correspondant à la couleur de la planète régente de la sphère qu'il représentait ? Est-ce encore une coïncidence que ce fait d'avoir appliqué, à chaque planète, la couleur que nos dernières découvertes télescopiques ont démontré être la vraie [435] ? Est-ce également une coïncidence qui fait indiquer par Platon, dans le Timée, sa connaissance de l'indestructibilité de la matière, de la conservation de l'énergie, et de la corrélation des forces ? "Le dernier mot de la philosophie moderne, dit Jowett, est la continuité et le développement, mais pour Platon, *c'est le commencement et la base de la science*. [436]"

L'élément radical des plus anciennes religions était essentiellement *sabaistique*, et nous soutenons que leurs mythes et allégories, correctement et complètement interprétés, concorderont parfaitement avec les notions astronomiques les plus exactes d'aujourd'hui. Nous dirons plus ; il n'y a guère de loi scientifique – soit d'astronomie physique, soit de géographie physique – qui ne se retrouve dans les ingénieuses combinaisons de leurs fables. Ils ont allégorisé les causes les plus importantes, ainsi que les plus insignifiantes, des mouvements célestes ; la nature de chaque phénomène y était personnifiée ; et, dans les biographies mythiques des dieux et des déesses de l'Olympe, un homme bien versé dans les derniers principes de la physique et de la chimie peut retrouver leurs causes, leurs influences mutuelles et leurs relations, incorporées dans la conduite et les actes de ces capricieuses divinités. L'électricité atmosphérique, dans ses états neutres et latents, est symbolisée d'habitude par des demi-dieux et déesses, dont le champ d'action est plus limité à la terre, et qui, dans leur essor exceptionnel vers les régions plus élevées, déploient leur puissance

---

[435] Rawlinson, vol. XVII, p. 30-32.

[436] Jowett. Introduction au Timée, *Dial. de Platon, vol. I*, p. 509.

électrique, toujours *dans la stricte proportion de l'accroissement des distances de la terre* ; les armes d'Hercule et de Thor n'étaient jamais plus terribles et plus mortelles que lorsque les dieux s'élevaient dans les nuages. Nous ne devons pas perdre de vue qu'avant l'époque où le Jupiter Olympien fut anthropomorphisé par le génie de Phidias en Dieu Tout-Puissant, le *Maximus*, le Dieu des dieux, et abandonné ainsi à l'adoration des multitudes, dans la primitive et abstraite science des symboles, il était avec ses attributs la personnification de l'ensemble des forces cosmiques. Le Mythe était moins métaphysique **[342]** et moins compliqué, mais plus véritablement éloquent, comme expression de la philosophie naturelle. Zeus, l'élément masculin de la création, avec Chthonia ou Vesta (la terre), et Métis (l'eau) la première des Océanides (les principes féminins), était considéré, suivant Porphyre et Proclus, comme le *zoon ek zoon*, le principal des êtres vivants. Dans la théologie Orphique, la plus ancienne de toutes, il représentait, métaphysiquement parlant, à la fois *la potentia et l'actus*, la *cause* non révélée, et le Démiurge, ou le créateur actif, considéré comme émanation de l'invisible puissance. Dans cette dernière fonction démiurgique, conjointement avec ses consorts, nous trouvons en lui tous les agents les plus puissants de l'évolution cosmique – l'affinité chimique, l'électricité atmosphérique, l'attraction et la répulsion.

C'est en suivant ses représentations dans cette signification physique, que nous voyons combien les anciens étaient versés dans toutes les branches de la science physique, dans ses développements modernes. Plus tard, dans les doctrines de Pythagore, Zeus devint la trinité métaphysique ; la monade évoluant de son SOI invisible, la cause active, l'effet, et la volonté intelligente, qui, ensemble, formaient la *Tetractys*. Plus tard encore, nous voyons les Néoplatoniciens laissant de côté la monade primitive, en raison de son incompréhensibilité pour l'intellect humain, ne plus spéculer que sur la triade démiurgique de cette divinité, visible et intelligible dans ses effets ; la suite métaphysique aboutit avec Plotin, Porphyre, Proclus et autres, à considérer Zeus comme le père, *Zeus Poseidon ou dunamis*, le fils ou pouvoir, et l'esprit ou nous. Cette triade fut aussi acceptée dans son ensemble par l'école d'Irénée au IIème siècle ; la différence la plus substantielle entre les Néoplatoniciens et les chrétiens, consistant simplement dans le mélange, opéré de force, par ceux-ci, de la monade incompréhensible, avec sa trinité créatrice réalisée.

Sous son aspect astronomique, Zeus-Dionysus a son origine dans le Zodiaque, l'ancienne année solaire. Dans la Lybie, il prenait la forme d'un

bélier, et il était identique avec l'Amun Egyptien qui engendra Osiris le dieu-Taureau. Osiris est aussi une émanation personnifiée du Père Soleil, étant lui-même le Soleil dans le Taureau, le Père Soleil étant le Soleil dans le Bélier. Comme ce dernier, Jupiter est figuré par un bélier, et comme Jupiter Dionysus ou Jupiter-Osiris, il est le taureau. Cet animal, c'est bien connu, est le symbole de la puissance créatrice ; de plus, la Cabale explique, par l'entremise d'un de ses principaux maîtres, Simon-ben-Jochai (qui vivait au I[er] siècle avant J.-C.), l'origine de cet étrange culte des taureaux et des vaches. Ce ne sont ni Darwin ni Huxley – les fondateurs de la doctrine d'évolution, et de son complément nécessaire, la transformation des espèces – **[343]** qui pourront trouver quelque chose contre la justesse de, ce symbole, à moins que ce ne soit le malaise qu'ils pourraient éprouver d'avoir été devancés par les anciens jusque dans cette découverte moderne. Nous donnerons ailleurs la doctrine des cabalistes, telle que l'enseigne Simon-ben-Jochai.

On peut aisément démontrer que, de temps immémorial, Saturne ou Kronos, dont l'anneau fut très positivement découvert par les astrologues Chaldéens, et dont le symbolisme n'est nullement une "coïncidence", était regardé comme le père de Zeus, avant que celui-ci ne devînt lui-même le père de tous les dieux, et la plus haute divinité. Il était le Bel ou Baal des Chaldéens, chez qui il avait été originairement importé par les Akkadiens. Rawlinson soutient que ce dernier venait de l'Arménie ; mais s'il en est ainsi, comment expliquer le fait que Bel n'était que la personnification Babylonienne du Siva Hindou, ou Bala, le dieu du feu, le créateur omnipotent, et en même temps, la Divinité destructrice, à bien des égards supérieure à Brahma lui-même ?

> "Zeus, dit un hymne orphique, est le premier et le dernier, la tête et les extrémités ; de lui procèdent toutes choses. Il est un homme et une nymphe immortelle (élément mâle et femelle) ; l'âme de toutes choses ; et le principal moteur dans le feu ; il est le soleil et la lune ; la source de l'océan ; le demiurge de l'univers ; une puissance, un Dieu ; le puissant créateur et le gouverneur du cosmos. Tout, le feu, l'eau, la terre, l'éther, la nuit, les cieux, Métis, l'architecte primitive (la Sophia des Gnostiques, et la Sephira des Cabalistes), le bel Eros,

Cupidon, tout est contenu dans les vastes dimensions de son corps glorieux". [437]

Ce bref hymne de louange contient le plan de toute conception mythopœique. L'imagination des anciens était aussi illimitée que les manifestations visibles de la Divinité elle-même, qui leur fournissaient les thèmes de leurs allégories. Encore ces dernières, pour exubérantes qu'elles paraissent, ne s'écartent jamais des deux idées principales, que l'on peut toujours retrouver marchant de pair dans leur imagerie sacrée ; ils s'attachaient étroitement aux aspects de la loi naturelle aussi bien physique que morale ou spirituelle. Leurs recherches métaphysiques ne se heurtent jamais aux vérités scientifiques, et l'on peut avec raison qualifier leurs religions de croyances psycho-physiologiques des prêtres et des savants qui les fondèrent sur les traditions du monde à son enfance, telles que les esprits non faussés des races primitives les avaient reçues, et sur leurs propres connaissances expérimentales, mûries de toute la sagesse des siècles écoulés. **[344]**

En tant que soleil, quelle meilleure image pouvait-on trouver pour Jupiter émettant ses rayons dorés, que de personnifier cette émission en Diane, la vierge Artemis, illuminant tout, dont le plus ancien nom est Diktynna, littéralement le *rayon émis*, du verbe *dikein*. La lune n'est pas lumineuse, et elle ne brille qu'en reflétant la lumière du soleil ; de là sa représentation comme la fille du soleil, la déesse de la lune, elle-même Lune. Astarté, ou Diane. Comme la Diktynna crétoise, elle porte une couronne faite avec la plante magique *diktamnon ou dictamnus*, l'arbrisseau toujours vert, dont le contact, dit-on, développe et guérit à la fois le somnambulisme ; et comme Eilithyia et Junon Pronuba, elle est la déesse qui préside aux naissances ; c'est une divinité Esculapienne, et l'usage de la couronne de dictame, en association avec la lune, montre une fois de plus la profonde observation des anciens. Cette plante est connue en botanique comme douée de propriétés sédatives puissantes ; elle croit sur le mont Dicté, montagne de Crète, en grande abondance ; d'un autre côté, la lune, selon les meilleures autorités en magnétisme animal, agit sur les humeurs et le système ganglionnaire, ou les cellules nerveuses, siège d'où procèdent toutes les fibres nerveuse qui jouent un rôle si prépondérant dans la magnétisation. Pendant l'enfantement, les femmes de Crète étaient

---

[437] Stobœus. *Eclogues*.

couvertes de cette plante, et ses racines étaient administrées, comme les plus propres à calmer les douleurs aiguës, et à tempérer l'irritabilité si dangereuse dans cette période. Elles étaient placées en outre dans l'enceinte du temple consacré à la déesse, et si possible, sous les rayons directs de la resplendissante fille de Jupiter, la brillante et chaude lune orientale.

Les Brahmanes hindous et les Bouddhistes ont des théories compliquées sur l'influence du soleil et de la lune (les éléments masculin et féminin) qui contiennent des principes positifs et négatifs, les contraires de la polarité magnétique. "L'influence de la lune sur les femmes est bien connue", écrivent tous les auteurs anciens sur le magnétisme ; et Ennemoser, de même que Du Potet, confirme dans tous leurs détails les théories des voyants hindous.

Le respect que les Bouddhistes professent pour le saphir, qui était aussi consacré à la Lune dans tous les autres pays, est peut-être fondé sur quelque chose de plus scientifiquement exact qu'une pure et simple superstition. Ils lui attribuent une puissance magique, que tout étudiant du magnétisme psychologique comprendra aisément, car sa surface polie d'un bleu sombre produit des phénomènes somnambuliques extraordinaires. L'influence variée des couleurs du prisme sur le développement de la végétation, et spécialement celle du "rayon bleu" n'a été reconnue que récemment. Les Académiciens se querellaient sur l'inégale puissance calorique des rayons du prisme, jusqu'à ce qu'une série d'expériences du **[345]** Général Pleasonton soit venue démontrer que, sous le rayon bleu, le plus électrique de tous, le développement tant animal que végétal augmentait dans une proportion véritablement magique. Ainsi, les recherches d'Amoretti sur la polarité électrique des pierres précieuses montrèrent que le diamant, le grenat et l'améthyste sont – E, tandis que le saphir est + E. [438] Nous sommes donc en mesure de faire voir que les plus récentes expériences de la science ne font que confirmer ce que les sages hindous savaient déjà, avant qu'aucune Académie moderne ne fût fondée. Une ancienne légende hindoue dit que Brahma, étant devenu amoureux de sa propre fille *Oushas* (le ciel et parfois aussi l'aurore) il prit la forme d'un chevreuil (*ris'ya*), et Oushas celle d'une biche (*rôhi*t) et ils commirent ainsi

---

[438] Kieser. *Archiv*., vol. IV, p. 62. En fait, beaucoup des anciens symboles étaient de simples jeux de mots sur les noms.

le premier péché.[439]. Témoins de cette profanation, les dieux furent tellement épouvantés, que prenant, d'un commun accord, leur corps le plus effrayant (chaque dieu possédant autant de corps qu'il le désire), ils produisirent Boûthavan (l'esprit du mal) qui fut créé par eux dans le but de détruire cette *incarnation* du premier péché commis par le Brahma lui-même. Ce que voyant, Brahma-Hiranyagarbha[440] se repentit amèrement et commença à répéter les Mantras ou prières de la purification ; et, dans sa douleur, il versa sur la terre une larme, la *plus chaude* qui fût jamais tombée d'un œil ; Et c'est de cette larme que fut formé le premier saphir.

Cette légende moitié sacrée, moitié populaire, montre que les Hindous connaissaient quelle était la plus électrique des couleurs prismatiques ; bien plus, l'influence particulière du saphir était aussi bien définie que celle des autres minéraux. Orphée enseigne comment il est possible d'impressionner toute une assistance avec la pierre d'aimant ; Pythagore accorde une attention particulière à la couleur et à la nature des pierres précieuses ; tandis qu'Apollonius de Tyane apprend à ses disciples les vertus secrètes de chacune d'elles, et change chaque jour ses bagues, faisant usage d'une pierre particulière pour chaque jour du mois, selon les lois de l'astrologie judiciaire. Les Bouddhistes affirment que le saphir produit la paix du mental, l'équanimité, qu'il chasse toutes les mauvaises pensées, en établissant une circulation saine dans l'homme. Une batterie électrique agit de même si son fluide est bien dirigé, disent nos électriciens. "Le saphir", disent les Bouddhistes, "ouvre les portes closes et les demeures pour l'esprit de **[346]** l'homme ; il inspire le désir de la prière, apporte avec lui plus de paix que toute autre gemme ; mais celui qui le porte doit mener une vie pure et sainte."[441]

Diane-Lune, est fille de Zeus et de Proserpine qui représente la Terre dans son travail actif, et, selon Hésiode, comme Diane Eilythia-Lucina, elle est fille de Junon. Mais Junon, dévorée par Saturne ou Kronos, et rendue à la vie par Métis l'Océanide, est connue aussi comme la Terre. Saturne, comme évolution du Temps, avale la terre dans un des cataclysmes préhistoriques, et c'est seulement lorsque Métis (les eaux), en se retirant dans ses nombreux lits, dégage le continent, que l'on dit que

---

[439] Voir *Rig Vedas*, le Aitareya-Brahmanes.

[440] Brahma est aussi appelé par les Brahmanes hindous, Hiranyagarbha, ou *l'âme unité*, tandis qu'*Amrita* est l'âme suprême, la cause première qui émana d'elle-même le Brahma créateur.

[441] *Marbod. Liber lapid. ed Beekmann.*

Junon est rendue à sa première forme. L'idée est exprimée aux 9° et 10° versets du premier chapitre de la Genèse. Dans les fréquentes querelles conjugales entre Jupiter et Junon, Diane est toujours représentée comme tournant le dos à sa mère, et souriant à son père, quoiqu'elle le réprimande souvent pour ses nombreuses fredaines. Les magiciens de Thessalie, dit-on, étaient obligés, pendant ces éclipses, d'attirer son attention sur la terre, par la puissance de leurs charmes et de leurs incantations, et les astrologues Babyloniens et les mages ne cessaient leurs charmes qu'après avoir ramené entre le couple irrité une réconciliation, à la suite de laquelle Junon "souriait radieuse à la brillante déesse" Diane, qui, ceignant son front du croissant, retournait à ses lieux de chasse dans les montagnes.

Il nous semble que cette fable représente les différentes phases de la lune. Nous, habitants de la terre, nous ne voyons jamais qu'une moitié de notre radieux satellite, qui tourne ainsi *le dos* à sa mère Junon. Le soleil, la lune et la terre changent constamment de position, l'un par rapport à l'autre. Avec la *nouvelle* lune, survient toujours un changement de temps ; et parfois le vent et les tempêtes pourraient bien suggérer l'idée d'une querelle entre le soleil et la terre, surtout quand celui-là est caché par des nuées d'orage grondantes. De plus, la nouvelle lune, lorsque sa partie sombre est tournée de notre côté, est invisible pour nous ; et ce n'est qu'après une *réconciliation* entre le soleil et la terre, qu'un croissant lumineux devient visible du côté le plus proche du soleil, quoiqu'en ce moment-là, Luna ne soit pas illuminée par les rayons directs de cet astre, mais par la lumière solaire reflétée de la terre à la lune, et renvoyée par celle-ci à la terre. C'est pour cela, disait-on, que les astrologues de la Chaldée et les magiciens de Thessalie, qui probablement surveillaient et déterminaient aussi soigneusement que Babinet le cours des corps célestes, forçaient, par leurs incantations, la lune à descendre sur **[347]** la terre, c'est-à-dire à montrer son croissant, ce qu'elle ne pouvait faire qu'après avoir reçu le " sourire radieux " de la terre, sa mère, qui ne le lui accordait qu'après la réconciliation entre les époux. Alors Diane-Luna, ayant orné sa tête du croissant, s'en retournait chasser dans *ses montagnes*.

Quant à mettre en doute la science intrinsèque des anciens, à cause de leurs "*superstitieuses* déductions des phénomènes naturels", cela serait aussi juste que, si dans cinq siècles d'ici, nos descendants considéraient les disciples du professeur Balfour Stewart comme *d'anciens* ignorants, et lui-même comme un philosophe superficiel. Si la science moderne, dans la personne de ce docteur, condescend à faire des expériences pour

déterminer si l'apparition de taches sur la surface du soleil a quelque rapport direct ou indirect avec la maladie des pommes de terre, et trouve *qu'il en existe*, et que, de plus, "la terre est très sérieusement affectée par ce qui se passe dans le soleil" [442], pourquoi les anciens astrologues seraient-ils tenus pour des insensés ou pour de fieffés coquins ? Il y a la même relation entre l'astrologie naturelle et la judiciaire, qu'entre la physiologie et la psychologie, entre le physique et le moral. Si, dans les derniers siècles, ces sciences ont *dégénéré* en charlatanisme, du fait de quelques imposteurs âpres au gain, est-il juste d'englober dans cette accusation ces hommes puissants et sages de jadis, qui, par leurs persévérantes études et la sainteté de leur vie, ont immortalisé le nom de la Chaldée et de Babylone ? Assurément, ceux que l'on reconnaît aujourd'hui pour avoir calculé exactement les observations astronomiques "remontant jusqu'à cent ans après le déluge", du haut de l'observatoire de "Bel entouré de nuages", comme le dit Draper, ne peuvent guère être considérés comme des imposteurs. Si leur manière d'enseigner au peuple les grandes vérités astronomiques diffère du "système d'éducation" actuel, et si elle paraît ridicule à quelques-uns, la question subsiste de savoir laquelle des deux méthodes est la meilleure. Pour les anciens, la science marchait toujours de pair avec la religion, et l'idée de Dieu était inséparable de celle de ses œuvres. Tandis que dans notre siècle il n'y a pas une seule personne, sur dix mille, qui sache (si jamais elle en a eu seulement une idée), que la planète Uranus vient *après* Saturne, et qu'elle tourne autour du soleil en quatre-vingt-quatre ans ; que Saturne suit Jupiter et met vingt-neuf ans et demi à faire sa révolution complète dans son orbite ; Tandis que Jupiter accomplit la sienne en douze années, les masses sans éducation de Babylone et de la Grèce, avaient l'esprit pénétré de la notion qu'Uranus était le père de Saturne, et Saturne celui de Jupiter, les **[348]** considérant de plus comme des divinités ainsi que leurs satellites et compagnons. Nous pouvons peut-être en conclure que les Européens n'ayant découvert Uranus qu'en 1781, on relève une curieuse coïncidence dans les mythes ci-dessus mentionnés.

Nous n'avons qu'à ouvrir le premier livre venu sur l'Astrologie, et à comparer les descriptions données dans *la fable des douze maisons*, avec les découvertes les plus récentes de la Science sur la nature des planètes et des éléments dans chaque astre, pour voir que, sans le moindre

---

[442] *The Sun and the Earth*. Conférence par le Professeur Balfour Stewart.

spectroscope, les anciens avaient acquis ces mêmes connaissances. A moins que l'on ne veuille encore envisager ce fait comme une "coïncidence", nous pouvons apprendre, jusqu'à un certain point, le degré de la chaleur solaire, la lumière et la nature des planètes, en étudiant tout simplement leurs représentations symboliques dans les dieux de l'Olympe et les douze signes du Zodiaque, à chacun desquels on attribue, en Astrologie, une propriété particulière. Si les déesses de notre propre planète ne diffèrent pas des autres dieux et déesses, ayant tous une nature physique analogue, cela n'indique-t-il pas que les guetteurs, qui jour et nuit veillaient au haut de la tour de Bel, en communion avec les divinités évhémérisées, avaient remarqué, avant nous, l'unité physique de l'Univers et le fait que les planètes qui brillent au-dessus de nos têtes sont composées précisément des mêmes éléments chimiques que la nôtre. Le Soleil dans le Bélier, Jupiter, est en Astrologie un signe masculin, diurne, cardinal, équinoxial, oriental, chaud et sec, et répond parfaitement au caractère attribué au volage "Père des dieux". Lorsque le coléreux Zeus-Akrios arrache de son ardente ceinture la foudre qu'il lance du haut des cieux, il déchire les nuages et descend en Jupiter *Pluvius,* en torrents de pluie. Il est le plus grand et le plus élevé des dieux, et ses mouvements sont aussi rapides que ceux de la foudre elle-même. Or, la planète Jupiter, on le sait, tourne si rapidement sur son axe, que chaque point de son équateur parcourt une distance de 450 milles par minute ; un excès immense de développement de force centrifuge à l'équateur, résultat de cette vitesse, a, croit-on, extrêmement aplati cette planète aux pôles ; et en Crète, sa personnification, le dieu Jupiter, était représentée sans oreilles. Le disque de la planète est zébré de raies sombres ; variant en largeur, celles-ci paraissent être en relation avec sa rotation sur son axe et sont produites par des perturbations dans son atmosphère. La face du Père Zeus, dit Hésiode, devint mouchetée de fureur, lorsqu'il vit les Titans prêts à se révolter.

Dans le livre de M. Proctor, les astronomes paraissent spécialement condamnés par la Providence à rencontrer toute espèce de curieuses "coïncidences", car il cite beaucoup de cas, parmi une "multitude", et même des "*milliers* de faits" (sic). A cette liste **[349]** nous pourrions ajouter l'armée d'Egyptologues et d'Archéologues, qui, dans ces derniers temps, ont été les favoris de la capricieuse *Dame Chance*, qui choisit généralement plutôt des "Arabes aisés" et autres gentlemen de l'Orient, pour jouer auprès d'eux le rôle de bienveillants génies venant au secours

des Orientalistes dans l'embarras. Le professeur Ebers a été un des derniers ainsi favorisés. C'est un fait bien connu, que toutes les fois que Champollion avait besoin de quelque renseignement important, il le trouvait toujours de la façon la plus originale et, souvent, la plus inattendue.

Voltaire, le plus grand des "infidèles" du XVIII[ème] siècle, avait coutume de dire que, si Dieu n'existait pas, il aurait fallu l'inventer. Volney, autre "matérialiste", ne nie nulle part, dans ses nombreux ouvrages, l'existence divine. Au contraire, il affirme nettement, dans plusieurs endroits, que l'univers est l'œuvre de la "Sagesse Suprême", et il est convaincu qu'il existe un Agent Suprême, un Artisan universel et identique, désigné sous le nom de Dieu [443]. Voltaire devient Pythagoricien sur la fin de sa vie, et conclut en disant : "J'ai passé quarante ans de mon pèlerinage... à chercher cette pierre philosophale qui a nom la vérité. J'ai consulté tous les adeptes de l'antiquité, Epicure et saint Augustin, Platon et Malebranche, et je reste encore dans l'ignorance. Tout ce que j'ai pu obtenir, en comparant et en combinant le système de Platon, celui du précepteur d'Alexandre, de Pythagore, et celui de l'Orient, est ceci : *Le hasard est un mot vide de sens*. Le monde est organisé d'après des lois mathématiques" [444].

Il nous est naturel de suggérer que la pierre d'achoppement de M. Proctor est celle contre laquelle viennent buter tous les savants matérialistes, dont il reproduit les idées : Il confond les opérations physiques et les opérations spirituelles de la nature. Sa théorie même du raisonnement probable des anciens par induction, relativement aux influences subtiles des planètes les plus éloignées, par comparaison avec les effets familiers et puissants produits par le soleil et la lune sur la terre, montre la tendance de son esprit. Parce que la science *affirme* que le soleil nous communique la *chaleur* et la *lumière*, et que la lune agit sur les marées, il pense que les anciens doivent avoir considéré les autres corps célestes comme exerçant le même genre d'influence sur nous physiquement, et indirectement sur nos destinées [445]. Ici, nous nous permettrons une digression.

---

[443] Volney. *La Loi Naturelle*.

[444] *Diction. philosophique, art. Philosophie*.

[445] "Boston Lecture", déc. 1875.

Il est fort difficile de déterminer, lorsqu'on n'est pas au courant de l'explication ésotérique de leurs doctrines, comment les **[350]** anciens envisageaient les corps célestes. Lorsque la philologie et la théologie comparée ont abordé la tâche ardue de l'analyse, elles n'ont, jusqu'à présent, donné que de maigres résultats. La forme allégorique du discours a souvent égaré nos commentateurs, jusqu'à leur faire plus d'une fois confondre les causes et les effets, et vice versa. Dans le phénomène embarrassant de la corrélation des forces, nos plus grands savants eux-mêmes trouveront beaucoup de difficultés pour expliquer laquelle de ces forces est la cause, et laquelle est l'effet, puisque chacune peut être, tour à tour, l'une et l'autre, et qu'elles sont toutes également convertibles. Ainsi, si nous demandons aux physiciens : "Est-ce la chaleur qui engendre la lumière, ou bien est-ce la lumière qui produit la chaleur ?" Ils nous répondraient probablement que c'est certainement la lumière qui crée la chaleur. Fort bien ; mais comment ? Le grand Artisan a-t-il d'abord produit la lumière, ou bien a-t-Il construit en premier lieu le soleil, que l'on dit être l'unique dispensateur de la lumière et conséquemment de la chaleur ? Ces questions peuvent paraître au premier abord un indice d'ignorance ; mais, peut-être, en les scrutant avec soin, prendront-elles un autre aspect. Dans la *Genèse*, le "Seigneur" crée d'abord la *lumière,* et l'on prétend que trois jours et trois nuits s'écoulent avant qu'Il crée le soleil, la lune et les étoiles. Cette grossière bévue contre la science *exacte* a fait beaucoup rire les matérialistes. Ils seraient parfaitement en droit d'en rire si leur doctrine que la lumière et la chaleur dérivent du soleil était inattaquable. Jusqu'à une époque très récente, rien n'est survenu pour ébranler cette théorie qui, à défaut d'une meilleure, règne, suivant l'expression d'un prédicateur, "en souveraine dans l'Empire de l'Hypothèse." Les anciens adorateurs du soleil regardaient le Grand Esprit comme un dieu de la nature, identique à elle, et le soleil comme la divinité dans laquelle "réside le Seigneur de vie". D'après la théologie hindoue, Gama est le soleil, et "le soleil est la source des âmes et *de toute vie.*" [446] Agni, le "Feu Divin", la divinité des hindous, est le soleil [447] aussi, car le feu et le soleil sont la même chose. Ormazd est la lumière, le Dieu-Solaire, ou le Vivificateur. Dans la philosophie hindoue, "les âmes proviennent de l'âme du monde et retournent à elle,

---

[446] Weber. *Ind. Stud*, I, 290.

[447] Wilson. *Rig Veda Sanhita*, 11, 143.

comme les étincelles au feu." [448] Mais, dans un autre endroit, il est dit que "*le Soleil est l'âme de toutes choses* ; que tout est sorti de lui, et doit retourner à lui" [449] ; ce qui montre bien que dans ces **[351]** passages le soleil est pris dans un sens allégorique, et représente le soleil *central*, invisible, DIEU, dont la première manifestation fut Sephira, l'émanation d'En-Soph – bref la Lumière.

"Je regardai, et voici, il vint du septentrion un vent impétueux, une grosse nuée et une gerbe de feu, qui répandait de tous côtés une lumière éclatante... Il y avait quelque chose en forme de trône… et sur cette forme de trône apparaissait comme une figure d'homme placé dessus, en haut... Je vis encore comme du feu… et qui rayonnait tout autour", dit Ezéchiel. (chap. I, 4, 22) Et Daniel parle de "l'ancien des jours", le cabalistique En-Soph, dont le trône "était comme des flammes de feu et les roues comme un feu ardent... Un fleuve de feu coulait et sortait de devant lui." [450] Comme le Saturne Païen qui avait son palais de flammes dans le septième ciel, le Jehovah des Juifs avait "son château de feu au-dessus des septièmes cieux." [451].

Si l'espace limité de cet ouvrage nous le permettait, nous pourrions facilement montrer que nul, parmi les anciens, y compris les adorateurs du soleil, ne considérait notre soleil visible autrement que comme un emblème de leur dieu-solaire métaphysique, central que notre science et invisible. De plus, ils ne croyaient *pas ce* moderne nous apprend, savoir que la lumière et la chaleur procèdent de *notre soleil*, et que c'est cet astre qui donne la vie à toute la nature visible. "Son rayonnement est impérissable", dit le *Rig-Veda*, "les rayons d'Agni à l'éclat intense, incessant, pénétrant tout, ne s'arrêtent jamais, ni le jour ni la nuit." Cela se rapporte évidemment au soleil central spirituel, dont les rayons pénètrent sans cesse partout, le vivificateur éternel et infini. IL est le *Point ;* le centre (qui est partout) du cercle (qui n'est nulle part), le feu éthéré, spirituel, l'âme et l'esprit du mystérieux éther qui pénètre tout ; l'énigme des matérialistes, qui quelque jour trouveront que la cause des innombrables forces cosmiques en éternelle corrélation n'est qu'une divine électricité, ou

---

[448] "Duncker", II, 162.

[449] "Wultke", II, 262.

[450] *Daniel*, VII, 9 et 10.

[451] *Livre d'Enoch*, XIV, 7, ff.

plutôt un *galvanisme*, et que le soleil n'est qu'un des myriades *d'aimants* disséminés dans l'espace, un réflecteur, selon le général Pleasonton. Ils trouveront que le soleil n'a pas, en lui, plus de chaleur que la lune, ou que l'innombrable essaim d'étoiles étincelantes qui fourmillent dans l'espace. Ils reconnaîtront qu'il n'y a point de gravitation dans le sens Newtonien, mais seulement une attraction **[352]** et une répulsion magnétiques [452] ; et que c'est en vertu de leur magnétisme que les mouvements des planètes du système solaire sont réglés, dans leurs orbites respectives, par le magnétisme encore plus puissant du soleil, et non point par leur poids ou gravitation. Ils apprendront cela et bien d'autres choses encore ; mais jusque-là, nous nous contenterons d'être raillés, au lieu d'être brûlés vifs pour impiété, ou enfermés dans un asile d'aliénés.

Les lois du Manou sont les doctrines de Platon, Philon, Zoroastre, Pythagore et la Cabale. C'est cette dernière qui peut résoudre l'ésotérisme de chaque religion. La doctrine cabalistique du Père et du Fils allégoriques, Πατηρ et Λογος, est identique à la base du Bouddhisme. Moïse ne pouvait pas révéler à la multitude les sublimes secrets de la spéculation religieuse, ni la cosmogonie de l'univers ; tout cela reposant sur l'*Illusion* hindoue, masque ingénieux voilant le *Sanctum Sanctorum*, et qui a égaré tant de commentateurs théologiens. [453] **[353]**

---

[452] Cette proposition, qui sera flétrie de l'épithète d'absurde, mais que nous sommes prêts à soutenir, et à montrer, sur l'autorité de Platon (cf. Jowett : Introduction au *Timée*, dernière page), comme une doctrine de Pythagore, de même que cette autre qui affirme que le soleil n'est que la lentille à travers laquelle passe la lumière, est singulièrement confirmée aujourd'hui par les observations du général Pleasonton de Philadelphie. Cet expérimentateur s'avance résolument pour révolutionner la science moderne, et il ne craint pas de dire que les forces centripète et centrifuge, et la loi de gravitation de Newton sont autant d' "erreurs". Il soutient sa thèse avec beaucoup d'énergie, contre les Tyndalls et Huxleys du jour. Nous sommes heureux de trouver un défenseur aussi instruit des plus anciennes *hallucinations* hermétiques (jusqu'à présent qualifiées d'absurdes) (voir le livre du général Pleasonton : *L'Influence du rayon bleu de la lumière solaire et de la couleur bleue du ciel sur le développement de la vie animale et végétale*, adressé à la Société pour l'avancement de l'agriculture de Philadelphie).

[453] Dans aucun pays, les véritables doctrines ésotériques ne furent consignées par écrit. Le Brahma Maia hindou a passé de génération en génération par tradition orale. La Cabale n'a jamais été écrite ; et Moïse n'en confia les enseignements, toujours oralement, qu'à ceux qu'il avait choisis. Le pur gnosticisme primitif de l'Orient a été complètement dégradé et corrompu par les diverses sectes qui suivirent. Philon, dans le livre De *Sacrificiis Abeli et Caini*, déclare qu'il y a là un mystère, qui ne *doit pas être révélé aux non initiés*. Platon garde le silence sur une foule de points, et ses disciples font constamment allusion à ce fait. Tout homme qui a étudié ces philosophes, ne fût-ce que superficiellement, en lisant les Lois de Manou, apercevra clairement que toutes ces doctrines ont été puisées à la même source. "Cet univers, dit Manou, existait seulement dans *l'idée divine primitive*, *encore non déployé, comme enveloppé de ténèbres*, imperceptible, indéfinissable,

Les hérésies cabalistiques reçoivent un appui inespéré des théories hétérodoxes modernes du Général Pleasonton. D'après ses dires (fondés sur des faits bien plus incontestables que ceux des savants orthodoxes), l'espace entre le soleil et la terre doit être rempli par un agent matériel, qui, autant que nous en pouvons juger par ses descriptions, répond à la lumière astrale cabalistique. Le passage de la lumière à travers ce milieu doit produire un frottement énorme. Le frottement développe de l'électricité, et c'est cette électricité et les forces magnétiques corrélatives qui forment ces forces effrayantes de la nature, qui déterminent sur, dans et autour de notre planète les divers changements que l'on y remarque partout. Il démontre que la chaleur terrestre *ne peut pas dériver* directement du soleil, car la chaleur monte. La force par laquelle la chaleur est produite est une force répulsive, dit-il, et comme elle est associée à l'électricité positive, elle est attirée vers la haute atmosphère par son électricité négative, toujours associée avec le froid, qui est l'opposé de l'électricité positive. Il affermit sa position en montrant que la terre qui, lorsqu'elle est couverte de neige, ne peut être affectée par les rayons du soleil, est plus chaude là où la neige est plus épaisse. Il explique ce fait par la théorie que le rayonnement de la chaleur de l'intérieur de la terre électrisée positivement, rencontrant à la *surface* de la terre la neige électrisée négativement en contact avec cette surface, produit la chaleur.

Il montre ainsi que ce n'est nullement au soleil que nous sommes redevables de la lumière et de la chaleur ; que la lumière est une création *sui generis*, qui est venue à l'existence lorsque la Divinité *voulut* et prononça son *fiat* : "Que la lumière soit" ; Et que c'est cet agent matériel indépendant qui produit la chaleur *par le frottement*, en raison de son énorme et incessante rapidité de mouvement. Bref, c'est auprès de la première émanation des Cabalistes, que le général Pleasonton nous introduit, auprès de la Sephira, ou *Intelligence* divine (le principe féminin) qui, unie à En-Soph, ou sagesse divine (le principe masculin), a produit toutes choses visibles et invisibles. Il rit de la théorie couramment admise de l'incandescence du soleil et de sa substance gazeuse. La réflexion de la photosphère solaire, dit-il, passant par les espaces planétaires et stellaires,

---

impossible à découvrir par le raisonnement, et non dévoilé *par la révélation*, comme s'il était entièrement plongé dans le sommeil ; alors la seule Puissance existant par Elle-même, inconnue, apparaissait avec une gloire non amoindrie et, *développant son idée et dissipant l'obscurité*." Ainsi s'exprime le premier Code du Bouddhisme. L'idée de Platon c'est la Volonté, ou le Logos, la divinité, qui se manifeste elle-même. C'est l'Eternelle Lumière, dont procède, comme une *émanation,* la lumière visible et *matérielle.*

doit avoir créé une grande quantité d'électricité et de magnétisme. L'électricité, par l'union de ses polarités opposées, émet de la chaleur, et transmet du magnétisme à toutes les substances capables de le recevoir. Le soleil, les planètes, les étoiles, et les nébuleuses sont tous des aimants, etc.

Si ce courageux et savant amateur parvient à bien établir sa thèse, les générations futures seront peu portées à rire de Paracelse et de sa lumière sidérale ou astrale, ou de sa doctrine de **[354]** l'influence magnétique des étoiles et des planètes sur toute créature vivante, plante ou minéral de notre globe. De plus, si l'hypothèse de Pleasonton est reconnue exacte, la gloire transcendante de Tyndall sera grandement ternie. L'opinion publique est que le général livre un terrible assaut au savant physicien, qui a attribué au soleil les effets calorifiques qu'il a éprouvés, pendant une excursion dans les Alpes, et qui étaient tout simplement dus à sa propre électricité vitale. [454]

La prépondérance de ces idées révolutionnaires en science, nous amène à demander à ses représentants, s'ils peuvent expliquer pourquoi la marée suit la lune dans son mouvement circulaire ? Le fait est qu'ils ne peuvent pas même faire la démonstration d'un phénomène aussi familier que celui-là, et qui n'est nullement un mystère pour les simples néophytes de l'alchimie et de la magie. Nous aimerions aussi savoir s'ils sont aussi incapables de nous dire pourquoi les rayons lunaires sont si toxiques et même mortels pour certains organismes ; pourquoi, dans certaines parties d'Afrique et d'Inde, une personne dormant au clair de lune devient très souvent folle ? Pourquoi les crises, dans certaines maladies, correspondent à des changements lunaires ; pourquoi les somnambules sont plus affectés à la pleine lune ; Et pourquoi les jardiniers, les fermiers et les bûcherons persistent avec tant de ténacité dans l'idée que la végétation subit les influences lunaires ? Plusieurs mimosas ouvrent ou ferment alternativement leurs pétales, suivant que la pleine lune se montre ou est

---

[454] Il parait qu'en descendant du Mont Blanc, Tyndall souffrit beaucoup de la chaleur quoi qu'il eut de la neige jusqu'aux genoux. Le professeur attribue cela aux rayons ardents du soleil, mais, Pleasonton soutient que si les rayons du soleil avaient été aussi intenses que le prétend le voyageur, ils auraient fait fondre la neige, ce qui n'avait pas lieu ; il en conclut que la chaleur dont souffrait Tyndall provenait de son propre corps et était due à l'action électrique du soleil sur ses vêtements de laine sombre qui étaient électrisés positivement par la chaleur de son corps. L'éther froid et sec de l'espace planétaire et la haute atmosphère terrestre devinrent électrisés négativement et en tombant sur son corps et ses vêtements chauffés et électrisés positivement, ils produisirent un surcroît de chaleur (voir l'ouvrage précité, pp. 39, 40, 41, etc.)

cachée par les nuages. Les Hindous de Travancore ont un proverbe populaire extrêmement significatif, qui dit : "Douces paroles valent mieux que criailleries ; la mer est attirée par la froide lune, et non par le soleil ardent." Peut-être que celui ou ceux qui lancèrent ce proverbe dans le monde en savaient davantage sur la cause de cette attraction des eaux par la lune, que nous n'en savons. Ainsi, si la science ne peut expliquer la cause de cette influence physique, que pourrait-elle savoir des influences morales et occultes exercées par les corps célestes, sur les hommes et sur leurs destinées ? Et pourquoi contredire toujours ce dont elle ne peut démontrer la **[355]** fausseté ? Si certains aspects de la lune produisent des effets tangibles, si courants de tous temps dans l'expérience des hommes, quelle violence fait-on à la logique, en admettant la possibilité qu'une certaine combinaison d'influences sidérales puisse aussi avoir une influence plus ou moins puissante ?

Si le lecteur veut bien se rappeler ce que disent les érudits auteurs de *Unseen Universe*, au sujet de l'effet positif produit sur l'éther universel par une cause aussi infime que la simple pensée d'un homme, combien plus raisonnable ne lui semblera-t-il pas qu'on dise que les terribles impulsions imprimées à ce milieu commun, par le mouvement de ces myriades de globes flamboyants, parcourant les profonds espaces interstellaires, peuvent nous affecter à un très haut degré et affecter cette terre sur laquelle nous vivons ? Si les astronomes ne peuvent nous expliquer la loi occulte, par laquelle les parcelles flottantes de la matière cosmique s'agglomèrent pour former des mondes, et prendre ensuite leur place dans le majestueux cortège qui se meut sans cesse autour de quelque point central d'attraction, comment peut-on prétendre dire quelles influences mystiques peuvent ou ne peuvent pas se faire sentir à travers l'espace, et agir sur les éléments de la vie sur cette planète ou sur d'autres ? On ne sait presque rien des lois du magnétisme et des autres agents impondérables ; presque rien non plus de leurs effets sur nos corps et notre mental ; et même ce qui en est connu et parfaitement démontré est attribué au hasard, ou à de curieuses *coïncidences* [455]. Mais nous savons, grâce à ces coïncidences, "qu'il y a des époques, où certaines maladies, certaines tendances, certaines bonnes ou mauvaises fortunes de l'humanité sont plus prononcées que dans d'autres." Il y a des périodes d'épidémie morale aussi bien que physique. A une

---

[455] A notre avis, la plus curieuse de toutes ces "curieuses coïncidences", est que nos savants écartent des faits assez frappants, pour leur faire employer cette expression, au lieu de se mettre à l'œuvre pour en donner une explication philosophique.

époque, "l'esprit de controverse religieuse réveille les plus farouches passions dont la nature humaine soit susceptible, provoquant la persécution mutuelle, l'effusion de sang, les guerres ; à un autre, une épidémie de résistance à l'autorité constituée, se répand sur la moitié du monde (comme en 1848), rapide et simultanée comme la contagion corporelle la plus virulente."

Le *caractère collectif* des phénomènes mentaux est démontré par une perturbation psychologique, qui envahit et domine des milliers d'individus, qu'elle dépouille de toute faculté, pour ne leur laisser qu'une action automatique, et qui fait naître l'idée populaire d'une possession démoniaque, idée justifiée, dans une **[356]** certaine mesure, par les passions sataniques, les émotions et les actes, qui accompagnent cette condition. A un moment donné, c'est la tendance collective à la retraite et à la contemplation, d'où le foisonnement du monachisme et des anachorètes ; dans un autre c'est la manie de *l'action,* vers quelque but utopique, aussi impraticable qu'inutile. De là, les milliers d'individus qui ont abandonné leurs parents, leur foyer, leur patrie, pour chercher une terre dont les pierres étaient d'or, ou se sont lancés dans des luttes d'extermination pour la conquête de villes sans valeur ou de désert sans pistes. [456]

L'auteur auquel nous empruntons ces lignes dit que "la semence des vices et du crime paraît être répandue sous la surface de la société, et germer et porter ses fruits avec une rapidité déconcertante et une succession qui paralyse."

En présence de ces phénomènes émouvants, la science reste sans voix ; elle n'essaye même pas de faire des conjectures sur leur cause, et c'est naturel, puisqu'elle n'a pas encore appris à regarder au-dehors de cette boule de boue sur laquelle nous vivons, et de sa lourde atmosphère, pour chercher les influences cachées qui agissent sur nous journellement et même à chaque minute. Mais les anciens, dont "l'ignorance" est affirmée par M. Proctor, avaient parfaitement compris que les relations réciproques entre les corps planétaires sont aussi parfaites que celles qui existent entre les globules du sang, qui flottent dans un fluide commun ; et que chacun d'eux est affecté par les influences combinées des autres, comme chacun affecte aussi tous les autres à son tour. Comme les planètes diffèrent en

---

[456] Voyez Charles Elam M.D. *A Physician's Problems*. Londres, 1869, p159.

dimension, en distance et en activité, de même diffèrent aussi leurs impulsions sur l'éther ou la lumière astrale, et les forces magnétiques et autres forces subtiles qu'elles font rayonner sur certaines parties du ciel. La musique est la combinaison et la modulation des sons, et le son est l'effet produit par les vibrations de l'éther. Si l'impulsion donnée à l'éther par les différentes planètes est comparée aux notes d'un instrument de musique, il n'est pas difficile de comprendre que "la musique des sphères" de Pythagore est quelque chose de mieux qu'une lubie, et que certains aspects planétaires peuvent produire des perturbations dans l'éther de notre planète, et certains autres au contraire du calme et de l'harmonie. Certains genres de musique nous inspirent de la frénésie ; d'autres exaltent dans l'âme les aspirations religieuses. Enfin, il n'est guère de créature humaine qui ne réponde à certaines vibrations de l'atmosphère. Il en est de même des couleurs ; quelques-unes nous **[357]** surexcitent ; d'autres nous calment et nous font plaisir. La religieuse s'habille de noir, pour indiquer la tristesse d'une foi écrasée par le péché originel ; la mariée prend des vêtements blancs, le rouge excite la colère chez certains animaux. Si l'homme et les animaux sont ainsi affectés par des vibrations opérant sur une petite échelle, pourquoi ne serions-nous pas affectés en masse par des vibrations produites sur une vaste échelle, par les influences combinées des astres ?

> "Nous savons", dit le Dr Elam, "que certaines conditions pathologiques ont une tendance à devenir épidémique *sous l'influence de causes non encore étudiées*... Nous voyons combien est forte la tendance de l'opinion, une fois promulguée, à prendre une forme épidémique – et il n'est pas d'opinion ou d'illusion, trop absurde pour prendre ce caractère collectif. Nous observons aussi de quelle façon remarquable les mêmes idées se reproduisent et *reparaissent à des époques successives*… nul crime n'est trop horrible pour devenir populaire : l'homicide, l'infanticide, le suicide, l'empoisonnement, toutes les conceptions diaboliques de l'humanité… En fait d'épidémies, la cause de leur rapide propagation à une époque particulière *est et demeure un mystère*."

Ces quelques lignes contiennent un fait *psychologique* indéniable, esquissé de main de maître, et en même temps une demi-confession de parfaite ignorance ("*Causes non encore étudiées*"). Pourquoi ne pas être

franc et ajouter "qu'il est impossible de les étudier avec les méthodes scientifiques actuelles ?"

Signalant une épidémie d'incendiaires, le Dr Elam cite, des *Annales d'Hygiène publique*, les cas suivants : "Une jeune fille d'environ dix-sept ans est arrêtée… et elle avoue que deux fois elle a mis le feu à des habitations *par instinct*, poussée par un *besoin irrésistible*... Un garçon de dix-huit ans commet plusieurs actes de même nature. Il n'était mû par aucune passion, mais la montée des flammes lui procurait une émotion particulièrement agréable."

Qui n'a pas rencontré, dans les colonnes de journaux, des cas analogues ? Ils frappent constamment l'œil. Dans des cas de meurtre de toute nature, et d'autres crimes d'un caractère diabolique, l'acte est attribué dans neuf cas sur dix, par les coupables eux-mêmes, à des *obsessions irrésistibles*. "Quelque chose me répétait sans cesse à l'oreille… Quelqu'un me poussait constamment et m'engageait à agir". Telles sont les trop fréquentes confessions des criminels. Les médecins les attribuent à des hallucinations de cerveaux mal équilibrés, et ils nomment ces impulsions homicides une folie temporaire. Mais la folie elle-même est-elle bien comprise par les psychologues ? Sa cause a-t-elle jamais été formulée dans une hypothèse capable de soutenir l'examen d'un chercheur intransigeant ? Que les ouvrages de controverse de nos aliénistes répondent à cette question. **[358]**

Platon reconnaît que l'homme est le jouet de l'élément de nécessité, dans lequel il entre à son apparition dans ce monde de matière ; il est influencé par des causes extérieures, et ces causes sont des *daïmonia*, comme celui de Socrate. Heureux l'homme physiquement pur, car si son âme externe (le corps) est pure, elle ajoutera de la force, à la seconde (le corps astral), ou l'âme qu'il nomme *l'âme mortelle plus élevée*, laquelle, bien que susceptible de commettre des erreurs par ses propres mobiles, se range néanmoins, avec la raison, contre les penchants animaux du corps. Les désirs de l'homme naissent de son corps matériel périssable, et il en est de même des autres maladies ; mais quoiqu'il considère les crimes comme quelquefois *involontaires*, car ils sont le résultat, comme les maladies corporelles, de causes extérieures, Platon fait clairement une grande distinction entre ces causes. Le fatalisme qu'il accorde à l'humanité n'exclut en aucune manière la possibilité de les éviter, car, si la douleur, la crainte, la colère et d'autres sensations sont imposées à l'homme par la

nécessité, "s'il sait en triompher, il vivra honnêtement, mais s'il se laisse vaincre par elles, il vivra *malhonnêtement* [457]." L'homme *double*, c'est-à-dire, celui dont l'esprit divin *immortel* s'est enfui, en ne laissant que la forme animale et le corps astral (l'âme *mortelle* supérieure de Platon), est abandonné à ses seuls *instincts*, car il a été vaincu par tous les maux inhérents à la matière. Par conséquent, il devient le jouet docile des *invisibles,* êtres d'une matière sublimée, errant dans notre atmosphère et toujours prêts à influencer ceux qui ont été justement abandonnés par leur *immortel* conseiller, le Divin Esprit nommé "génie" par Platon. [458] Suivant ce grand philosophe initié, celui "qui a vécu honnêtement durant le temps qui lui avait été assigné, retournera habiter *son étoile,* et y mènera une existence bénie et conforme à sa nature. Mais s'il ne l'obtient pas dans la deuxième génération, il passera dans *le corps d'une femme* (deviendra faible et impuissant comme une femme) [459] ; et si, dans **[359]** cette condition, il ne se détourne pas du mal, il sera changé en une brute, qui lui ressemblera dans sa mauvaise conduite, et ses tourments et ses transformations ne cesseront point, jusqu'à ce que, suivant le principe originaire de ressemblance en lui-même, il surmonte, à l'aide de la raison, les dernières sécrétions des *éléments irrationnels* et turbulents (démons élémentaires) composés de feu, d'air, d'eau et de terre, et revienne à la forme de sa première et meilleure nature." [460]

Mais le Dr Elam pense autrement. A la page 194 de son livre, *A physician's Problem*, il dit que la cause de la propagation rapide de certaines maladies épidémiques, qu'il indique, "demeure un mystère" ; mais, en ce qui concerne la pyromanie, il remarque que, "dans tout cela, il

---

[457] Jowett. *Timœus*.

[458] *Ibidem*.

[459] Suivant la théorie du général Pleasonton de l'électricité positive et négative qui forme la base de tous les phénomènes psychologiques, physiologiques et cosmiques, l'abus des stimulants alcooliques transforme un homme en femme et *vice-versa* en transformant leurs *électricités.* "Lorsque ce changement dans la condition de leur électricité s'est opérée, les attributs (de l'ivrogne) deviennent *féminins ;* il est irritable, déraisonnable, excitable… ; devient violent, et s'il rencontre sa femme dont la condition électrique est la même que la sienne, ils se repoussent, s'insultent et se battent, et les journaux du lendemain enregistrent un nouveau cas de mort violente. Qui s'attendrait à trouver la découverte de la cause de tous ces crimes terribles dans la nature de la transpiration du criminel ? Et pourtant, la science a démontré que les métamorphoses de *l'homme en femme* en changeant la condition négative de son électricité en électricité positive de la femme avec tous ses attributs sont indiquées par la nature de la transpiration augmentée par l'usage des stimulants alcooliques." (*The Influence of the Blue Ray,* p. 119).

[460] Platon. *Timée*.

n'y a rien de mystérieux", quoique l'épidémie soit fortement développée. Etrange contradiction ! De Quincey, dans son pamphlet intitulé : *Murder Considered as one of the fine arts*, parle d'une épidémie d'assassinat, entre 1588 et 1635, au cours de laquelle sept des hommes les plus distingués de cette époque périrent par la main des assassins, et ni lui, ni aucun autre commentateur n'a pu expliquer la cause de cette manie homicide.

Si nous pressons ces messieurs de s'expliquer, ce qu'en leur qualité de philosophes ils sont tenus de faire, on nous répond qu'il est bien plus *scientifique* d'assigner, pour cause à ces épidémies, "la surexcitation du mental"… "une époque d'agitation politique (1830)" "la fièvre d'imitation et l'impulsion"... "des garçons désœuvrés et faciles à entraîner", et des "filles *hystériques*"... que de s'attarder à d'absurdes recherches, pour vérifier des traditions superstitieuses, dans une hypothétique lumière astrale. Il nous semble cependant que si, par quelque fatalité providentielle, *l'hystérie* venait à disparaître entièrement de l'organisme humain, la confrérie médicale se trouverait fort empêchée, pour donner l'explication de bien des phénomènes aujourd'hui commodément classés sous le titre de "symptômes normaux de certaines conditions pathologiques des centres nerveux." L'hystérie a été jusqu'à présent l'ancre de salut des pathologistes sceptiques. Qu'une jeune paysanne crasseuse se mette subitement à parler couramment différentes langues étrangères, jusqu'alors ignorées d'elle, et qu'elle écrive des poésies… "hystérie !". Qu'un médium s'enlève dans l'espace, en présence d'une douzaine de témoins ; qu'il sorte par une fenêtre à la hauteur du troisième étage et rentre par une autre... "trouble des centres nerveux, suivi d'illusion *collective hystérique*" [461]… Un terrier écossais, enfermé dans une chambre, pendant une manifestation, est lancé par une main invisible à travers **[360]** la pièce, dont le plafond est haut de dix-huit pieds ; casse, dans son saut périlleux, un chandelier, et retombe mort [462]… "hallucination canine !"

"La science véritable", dit le Dr Fenwick, dans *Strange Story* de Bulwer-Lytton "n'a pas de croyances ; elle ne connaît que trois états d'esprit : la négation, la conviction, et le vaste intervalle entre les deux, qui n'est pas la foi, mais la *suspension du jugement*." Telle était peut-être la science au temps du Dr Fenwick. Mais la véritable science de nos temps

---

[461] Littré. *Revue des Deux-Mondes*.

[462] Voyez Des Mousseaux. *Œuvres des Démons*.

modernes procède d'autre façon ; elle nie catégoriquement, sans la moindre investigation préliminaire, ou bien elle s'asseoit dans l'intervalle, entre la négation et la conviction et, dictionnaire en main, elle invente de nouveaux termes gréco-latins pour désigner des genres d'hystérie inexistants.

Que de fois des clairvoyants puissants ou des adeptes du magnétisme ont décrit des épidémies et des manifestations *physiques* (bien qu'invisibles pour les autres) que la science attribuait à l'épilepsie, à des désordres hémato-nerveux, et que sais-je encore ? Manifestations *d'origine somatique*, qu'ils voyaient clairement, grâce à leur lucidité, dans la lumière astrale. Ils affirment que les "ondes électriques" étaient dans un état de perturbation violente et qu'ils discernaient une relation directe entre ce trouble de l'éther et l'épidémie mentale ou physique, qui faisait rage alors. Mais la science ne les a pas écoutés, et elle a continué son travail encyclopédique, qui consiste à donner des noms nouveaux à de vieilles choses.

> "L'histoire", nous dit M. Du Potet, le prince des mesmériseurs français, "ne conserve que trop bien les tristes enregistrements concernant la sorcellerie. Les faits n'étaient que trop réels et donnaient lieu à d'affreux abus, à des pratiques monstrueuses !… Mais comment ai-je trouvé cet art ? Où l'ai-je appris ? Dans mes idées ? Non ; C'est la nature elle-même qui me l'a fait connaître. Et comment ? En produisant sous mes yeux, sans que je les cherchasse d'abord, des faits indubitables de sorcellerie et de magie. Qu'est-ce, en effet, que le sommeil magnétique ? Un résultat de la puissance magique. Et qui détermine ces attractions, ces penchants subits, ces faveurs, ces antipathies, ces crises, ces convulsions que l'on peut rendre durables si ce n'est le principe même que nous employons, l'agent trop certainement connu des hommes du passé ! Ce que vous appelez fluide nerveux ou magnétisme, les anciens l'appelaient puissance occulte ou pouvoir de l'âme, sujétion, MAGIE !"
>
> "La Magie est fondée sur l'existence d'un monde mixte, placé *en dehors* de nous ; et avec lequel nous pouvons entrer en communication, par l'emploi de certains procédés et de certaines **[361]** pratiques... Un élément

existant dans la nature, inconnu de la plupart des hommes, s'empare de quelqu'un, le flétrit et le terrasse, comme un terrifiant ouragan le fait d'un jonc ; il éparpille au loin les hommes, les frappe en mille endroits à la fois, sans qu'il leur soit permis d'apercevoir l'ennemi invisible ou d'être capables de se protéger… tout cela est démontré. Mais que cet élément puisse choisir des amis et adopter des favoris, qu'il obéisse à leurs pensées, qu'il réponde à la voix humaine et comprenne le sens de signes tracés, voilà ce que les gens ne peuvent réaliser, et ce que leur raison rejette, et c'est ce que j'ai vu et, je le dis résolument, ce qui est pour moi un fait et une vérité à jamais démontrée." [463]

"Si j'entrais dans de plus longs détails, on pourrait aisément comprendre qu'il existe *autour de nous, comme en nous-mêmes,* des êtres mystérieux, qui ont un *pouvoir et une forme* ; Qui entrent et sortent à volonté, malgré les portes les mieux closes [464]." En outre, le grand magnétiseur nous apprend que la faculté de diriger ce fluide est une "propriété physique résultant de notre organisation… il passe à travers tous les corps... toute chose peut être employée comme un conducteur pour les opérations magiques, et peut conserver le pouvoir de produire, à son tour, des effets"… Cette théorie est commune à tous les philosophes hermétiques. Le pouvoir de ce fluide est tel "*qu'il n'est point de force physique ou chimique capable de le détruire*… Il y a une très petite analogie entre les fluides impondérables connus des physiciens, et ce fluide magnétique animal. [465] "

Si nous nous reportons maintenant au moyen âge, nous trouvons, entre autres, Cornélius Agrippa, qui nous dit précisément la même chose : "La force universelle toujours changeante, "l'âme du monde" peut féconder quoi que ce soit en lui infusant ses propriétés célestes. Préparés suivant la

---

[463] Du Potet. *Magie dévoilée*, p. 51-147.

[464] *Ibidem*, p. 201.

[465] Baron du Potet. *Cours de Magnétisme*, p. 17-108.

formule enseignée par la science, ces objets reçoivent le don de nous communiquer leur vertu. Il suffit de les porter, pour les sentir aussitôt opérer sur l'âme, aussi bien que sur le corps... L'âme humaine possède, par le seul fait d'être de même essence que toute la création, *un pouvoir merveilleux*. Celui qui en possède le secret, peut s'élever dans la science et les connaissances humaines aussi haut que son imagination peut atteindre ; mais il ne le peut qu'à la condition de devenir intimement uni à cette force universelle… La vérité, voire même l'avenir, peuvent être rendus présents aux yeux de l'âme ; et ce fait a été bien des fois démontré par des événements qui se sont accomplis, tels qu'ils avaient été vus et décrits d'avance… le **[362]** temps et l'espace disparaissent devant le regard d'aigle de l'âme *immortelle*… son pouvoir est sans limites… elle frappe à travers l'espace, et enveloppe de sa présence un homme, quelle que soit la distance, elle peut plonger en lui, et le pénétrer entièrement, et lui faire entendre la voix de la personne à qui elle appartient comme si cette personne était dans la chambre. [466]"

Si, nous ne voulons pas chercher nos preuves ou nos renseignements dans la philosophie hermétique du moyen âge, nous pouvons aller plus avant encore dans l'antiquité, et choisir dans la grande pléiade des philosophes des siècles qui ont précédé notre ère, quelqu'un qui puisse le moins être accusé de superstition et de crédulité : Cicéron. Parlant de ceux qu'il appelle des *dieux* et qui sont des esprits humains ou des esprits atmosphériques, il dit : "Nous savons que de tous les êtres vivants, l'homme est le mieux formé, et comme les dieux sont de ce nombre, ils doivent avoir la forme humaine… Je ne veux pas dire que les dieux ont corps et sang en eux ; je dis qu'ils *semblent* avoir des corps avec du sang... Epicure, pour qui les choses cachées étaient aussi tangibles que s'il les eût touchées du doigt, nous apprend que les dieux ne sont pas généralement visibles, mais qu'ils sont *intelligibles* ; qu'ils ne sont pas des corps solides... mais que nous pouvons les reconnaître par leur image *qui passe* ; Que, comme il y a assez d'*atomes* dans l'espace infini *pour produire de telles images,* celles-là se produisent devant nous…, et nous donnent une idée de ce que sont ces bienheureux être immortels. [467]"

---

[466] *De Occulto Philosophiâ*, p. 332-358.

[467] Cicéron. *De Natura Deorum*, lib. I, cap. XVIII.

"Lorsqu'un initié", dit à son tour Eliphas Lévi, "est devenu tout à fait *lucide*, il *communique* et dirige à volonté les vibrations *magnétiques* dans la masse de la lumière astrale… Transformée en lumière humaine au moment de la conception, *elle* (la lumière) devient la *première enveloppe de l'âme* ; par combinaison avec les fluides les plus subtils, elle forme un corps éthéré ou *le fantôme sidéral*, qui n'est entièrement dégagé *qu'au moment de la mort*." [468] Projeter ce corps éthéré à n'importe quelle distance ; le rendre plus objectif et tangible en condensant, sur sa forme fluidique, les ondes de son essence mère, voilà le grand secret de l'adepte-magicien.

La magie théurgique est la dernière expression de la science psychologique occulte. Les Académiciens la repoussent, comme une hallucination de cerveaux malades, ou la flétrissent de l'opprobre du charlatanisme. Nous leur contestons, de la façon la plus formelle, le droit d'exprimer leur opinion sur un sujet qu'ils n'ont **[363]** jamais étudié. Ils n'ont pas plus le droit, dans l'état actuel de leurs connaissances, de juger la magie et le spiritisme, qu'un indigène des îles Fidgi de hasarder son avis, sur les travaux de Faraday ou d'Agassiz. Tout ce qu'ils peuvent faire un jour, c'est de corriger leurs erreurs du jour précédent. Il y a près de trois mille ans, antérieurement à Pythagore, les anciens philosophes professaient que la lumière était pondérable, et par conséquent de la *matière,* et que la lumière était une force. La théorie corpusculaire, par suite de certains échecs de Newton pour en rendre compte, fut tournée en ridicule, et la théorie ondulatoire, qui proclame que la lumière est *impondérable*, fut acceptée. Et maintenant, voilà le monde stupéfait de voir M. Crookes peser la lumière avec son radiomètre. Les Pythagoriciens soutenaient que ni le soleil ni les étoiles n'étaient les *sources* de la chaleur ou de la lumière ; que le premier n'était qu'un agent ; Mais les écoles modernes enseignent le contraire.

On en peut dire autant de la loi de gravitation de Newton. Suivant strictement la doctrine de Pythagore, Platon professait que la gravitation n'est pas simplement la loi de l'attraction magnétique des corps moindres par les corps plus grands, mais bien une répulsion magnétique des semblables et une attraction des contraires. "Les choses réunies, contrairement à la nature, se font naturellement la guerre et se repoussent

---

[468] Eliphas Lévi.

mutuellement.[469]" Cela ne veut pas dire que la répulsion a lieu nécessairement entre des corps de propriétés dissemblables, mais que, lorsque des corps naturellement en antagonisme sont mis en contact, ils se repoussent réciproquement. Les recherches de Bart et de Schweigger ne laissent que peu ou point de doutes sur le fait que les anciens étaient bien au courant des attractions mutuelles du fer et de l'aimant, aussi bien due des propriétés positives et négatives de l'électricité, quels que soient les noms qu'ils lui donnaient. Les relations magnétiques réciproques des globes planétaires, qui sont tous des aimants, étaient pour eux un fait démontré, et les aérolithes, non seulement étaient nommés par eux pierres magnétiques, mais encore étaient employés dans les Mystères, pour les usages auxquels maintenant nous employons les aimants. Par conséquent, lorsque le professeur Mayer de l'Institut de Technologie de Stevens disait en 1872, au Club Scientifique de Yale, que la terre est un grand aimant, et qu' "à la moindre agitation, survenant soudainement à la surface du soleil, le magnétisme de la terre éprouve une perturbation profonde d'équilibre, imprimant des **[364]** secousses aux aimants de nos observatoires, et produisant ces grands jaillissements de lumière polaire dont les flammes brillantes dansent au même rythme que l'aiguille instable[470]", il ne faisait que redire, en bon anglais, ce qui avait été dit en bon dialecte Dorique, nombre de siècles avant que le premier philosophe chrétien n'ai vu le jour.

Les prodiges accomplis par les prêtres de la magie théurgique sont si bien prouvés, et l'évidence en est si accablante (si le témoignage des hommes a une valeur quelconque) que plutôt que de reconnaître que les théurgistes païens l'emportaient de loin sur les chrétiens, en fait de miracles, Sir David Brewster leur accorde pieusement qu'ils avaient atteint la plus haute efficacité en physique et en tout ce qui est du domaine de la philosophie naturelle. La science se trouve ainsi dans une désagréable alternative. Elle se voit obligée de confesser que les anciens physiciens étaient supérieurs en savoir à ses représentants modernes, ou bien qu'il existe quelque chose dans la nature, au-delà de la science physique, et que l'*esprit* possède des pouvoirs auxquels nos philosophes n'ont jamais songé.

---

[469] *Timée*. Ces expressions font dire à M. Jowett, dans son Introduction, que Platon enseignait l'attraction des corps similaires par leurs semblables. Mais cela équivaudrait à refuser au grand philosophe une connaissance rudimentaire des lois des pôles magnétiques.

[470] Alfred Marshall, Mayer, Dr Phil. "*The Earth a great Magnet*", conférence faite devant le Club scientific de Yale, 14 fév. 1872.

> "Les erreurs que nous commettons dans une science que nous avons cultivée tout spécialement", dit Bulwer-Lytton, "ne peuvent, le plus souvent, être aperçues qu'à la lumière d'une science différente, tout autant spécialement cultivée par un autre. [471]"

Rien n'est plus aisé à expliquer que les possibilités les plus élevées de la magie. A la lumière radieuse de l'océan magnétique universel, dont les ondes électriques relient le cosmos et pénètrent chaque atome dans leur mouvement incessant, les disciples de Mesmer, malgré l'insuffisance de leurs expériences, perçoivent, par intuition, l'alpha et l'oméga du grand mystère. Seule, l'étude de cet agent, qui est le souffle divin, peut ouvrir les portes du secret de la psychologie et de la physiologie, des phénomènes cosmiques et spirituels.

> "La Magie", dit Psellus, "formait la dernière partie de la science sacerdotale. Elle scrutait la nature, les pouvoirs et les qualités de toutes les choses sublunaires ; les éléments et leurs parties ; les animaux, toutes les variétés de plantes et leurs fruits ; les pierres et les herbes. Bref, elle étudiait l'essence et le pouvoir de chaque chose. C'est donc ainsi qu'elle arrivait à produire ses effets. Elle formait des statues (magnétisées), qui procuraient la santé ; elle faisait diverses figures ou objets (nommés talismans), qui pouvaient également devenir des instruments de maladie aussi bien que de santé. Souvent aussi, au moyen de la magie, on fait **[365]** apparaître le feu céleste, et alors les statues rient, et les lampes s'allument spontanément. [472]"

Si la découverte moderne de Galvani met en mouvement les membres d'une grenouille morte et force le visage d'un homme mort à exprimer, par la contorsion des traits, les émotions les plus variées, depuis la joie jusqu'à la colère diabolique, le désespoir et l'horreur, les prêtres païens, (à moins que les preuves combinées des témoignages d'hommes très dignes de foi de jadis n'aient plus aucune valeur), accomplissaient le prodige plus grand

---

[471] "*Strange Story*".

[472] Voyez *Pausanias* de Taylor, M.S. *Treatise on Dæmons, par Psellus et le Treatise on the Eleusinian and Bacchic Mysteries*.

encore de faire transpirer et rire leurs statues de marbre et de métal. Le pur feu *céleste* des autels païens était de l'électricité, tirée de la lumière astrale. C'est pourquoi les statues, convenablement préparées pour cela, pouvaient, sans aucune accusation de superstition, être douées de la propriété de donner santé et maladie par contact, aussi bien qu'une ceinture galvanique moderne, ou qu'une batterie surchargée.

Les savants sceptiques, aussi bien que les matérialistes ignorants, se sont beaucoup amusés, pendant les deux derniers siècles, des *absurdités* attribuées à Pythagore par son biographe Jamblique. On dit que le philosophe de Samos avait persuadé un ours de ne plus manger de chair humaine ; qu'il a forcé un aigle blanc à descendre des nuages pour venir à lui, et qu'il l'a apprivoisé, en le caressant avec la main et en lui parlant. Dans d'autres circonstances, Pythagore dissuada un bœuf de manger des fèves, en murmurant tout simplement quelques mots à son oreille [473] ! O ignorance et superstition de nos ancêtres, que vous paraissez ridicules aux yeux de nos générations éclairées ! Analysons, néanmoins, ces absurdités. Chaque jour, nous voyons des hommes illettrés, propriétaires de ménageries ambulantes, apprivoiser et subjuguer complètement les animaux les plus féroces, uniquement par la puissance de leur volonté irrésistible. Bien plus nous avons en ce moment en Europe, plusieurs frêles jeunes filles de moins de vingt ans qui ne craignent pas de le faire. Tout le monde a pu voir ou entendre parler du pouvoir, aux allures magiques, de quelques magnétiseurs et psychologues. Ils tiennent leurs sujets sous leur domination pendant un temps illimité ; Regazzoni le magnétiseur, qui produisit une si grande sensation en France et à Londres, accomplissait des choses plus extraordinaires que celles attribuées à Pythagore. Pourquoi donc accuser les biographes anciens, d'hommes tels que Pythagore et Appolonius de Tyane d'imposture volontaire ou d'absurde superstition ? Lorsqu'on voit la majorité de ceux qui se montrent si incrédules de la puissance **[366]** magique que possédaient les philosophes de l'antiquité, et rient des anciennes théogonies et des mensonges de la mythologie, témoigner néanmoins leur foi implicite dans les récits et l'inspiration de leur Bible, osant à, peine exprimer un doute, même sur cette monstrueuse absurdité de Josué arrêtant la marche du soleil, l'on ne peut que s'associer à la juste réflexion de Godfrey Higgins : "lorsque je vois des hommes instruits, dit-il, croire au pied de la lettre à la *Genèse* que les anciens, avec

---

[473] Jamblique."*De vita Pythag*".

toutes leurs défaillances, avaient trop de bon sens pour admettre autrement que comme une allégorie, je suis tenté de douter de la réalité du progrès du mental humain. [474]"

Un des rares commentateurs des auteurs de l'antiquité Grecque et Romaine qui se soit montré équitable envers eux au point de vue du développement mental, est Thomas Taylor. Dans sa traduction de la *Vie de Pythagore* de Jamblique, nous trouvons la remarque suivante : "Puisque Pythagore, comme nous l'apprend Jamblique, avait été initié à tous les Mystères de Byblos et de Tyr, aux opérations sacrées des Syriens et aux Mystères des Phéniciens, puisqu'il avait passé vingt-deux ans dans les mystérieux sanctuaires des temples Egyptiens, qu'il s'était associé aux Mages de Babylone, et avait été instruit par eux dans leur vénérable science, il n'est nullement surprenant qu'il fût très versé en magie, en théurgie, et qu'il fût, par conséquent, capable de faire des choses qui surpassent le pouvoir simplement humain, et qui paraissent parfaitement incroyables au vulgaire. [475]"

L'éther universel n'était pas, à leurs yeux, simplement quelque chose remplissant toute l'étendue du firmament inhabité c'était un océan sans bornes, peuplé, comme nos mers, de créatures monstrueuses et d'autres plus petites, et possédant dans chacune de ses molécules des germes de vie. Comme les tribus aquatiques qui fourmillent dans nos océans et dans nos moindres cours d'eau, chaque espèce ayant un habitat curieusement adapté à sa nature, quelques-unes amicales, et d'autres hostiles à l'homme, quelques-unes agréables et d'autres effrayantes à voir, celles-ci cherchant un refuge dans des renfoncements tranquilles ou dans des rades bien abritées, celles-là parcourant de grandes surfaces d'eau, les diverses races d'esprits *élémentals* habitent, suivant eux, les différentes parties du grand océan de l'éther, étant exactement adaptés à leurs conditions respectives. Si nous ne perdons pas de vue le fait que la course des planètes, dans l'espace doit créer une perturbation aussi absolue, dans ce milieu plastique et atténué, que le passage d'un boulet de canon dans l'air, ou d'un bateau dans l'eau, **[367]** et cela sur une échelle cosmique, nous comprendrons, en admettant le bien-fondé de nos prémisses, que certains aspects planétaires peuvent produire une agitation beaucoup plus violente, dans ces vagues

---

[474] *Anacalypsis,* vol. 1, page 807.

[475] Jamblique. *Life of Pythagoras*, p. 297.

éthérées, et y occasionner des courants plus prononcés, dans une direction donnée, que d'autres. Nous pouvons aussi dans ce cas nous expliquer pourquoi du fait de ces diverses positions des astres, des multitudes d'esprits élémentals, ami ou ennemis, peuvent être déversés dans notre atmosphère, ou dans quelque partie de celle-ci, et rendre le fait sensible par les effets qui s'ensuivent.

Conformément aux doctrines anciennes, les esprits élémentals, dépourvus d'âme, étaient créés par le mouvement incessant inhérent à la lumière astrale. La lumière est une force, et celle-ci est produite par la volonté. Comme la volonté procède d'une intelligence qui ne peut se tromper, car elle est la Loi et n'a rien des organes matériels de la pensée *humaine*, étant la plus pure émanation de la divinité suprême ("le Père" de Platon) elle évolue depuis le commencement des temps, suivant d'immuables lois, le matériau nécessaire pour les générations subséquentes de ce que nous appelons les races humaines. Toutes ces races, qu'elles appartiennent à notre planète ou à une autre, parmi les myriades parsemées dans l'espace, ont leurs corps terrestres, élaborés dans la matrice avec les corps d'une certaine classe de ces êtres élémentals qui sont morts dans les mondes invisibles. Dans la philosophie ancienne, il n'y avait pas de chaînon manquant à reconstituer au moyen de ce que Tyndall appelle "une imagination éduquée" ; il n'y avait point de vide à remplir, avec des volumes de spéculations matérialistes, rendues nécessaires par l'absurde tentative de résoudre une équation en n'ayant qu'un seul terme ; nos ancêtres "ignorants" ont suivi la loi d'évolution dans l'univers entier. Or, comme cette règle tient bon, et qu'elle rend parfaitement compte de la progression graduelle des êtres, depuis la nébuleuse jusqu'à l'homme physique, de même ils suivent la trace d'une série ininterrompue d'entités depuis l'éther universel jusqu'à l'esprit incarné de l'homme. Ces évolutions s'opèrent en effet du monde de l'esprit à celui de la matière grossière ; et repassent à travers celle-ci pour retourner à la source de toutes choses. La "descendance des espèces" était pour les anciens une descente de l'esprit, source primitive de tout, dans "l'avilissement de la matière". Dans cette chaîne complète de développements, les esprits élémentaires avaient une place distincte, intermédiaire entre les extrêmes, comme le chaînon manquant de Darwin entre le singe et l'homme.

Aucun auteur n'a donné une description plus vraie et plus poétique de ces êtres que Sir Bulwer Lytton, l'auteur de *Zanoni.* Lui-même, non une chose de matière, mais une idée de joie et **[368]** de lumière", ces paroles

semblent un écho fidèle du souvenir, plutôt qu'une exubérante saillie de l'imagination.

> "L'homme est arrogant en proportion de son ignorance", fait-il dire par le sage Mejnour à Glyndon. "Pendant plusieurs siècles, il n'a vu dans les mondes innombrables qui resplendissent dans l'espace comme les bulles d'un océan sans rivages que de minuscules chandelles..., que la Providence a bien voulu allumer sans autre but que de rendre la nuit plus agréable à l'homme... L'astronomie a dissipé cette illusion de la vanité humaine ; et l'homme reconnaît maintenant, à contrecœur, que les astres sont des mondes plus grands et plus glorieux que le sien… Ainsi, partout, dans cet immense ensemble, la Science donne une nouvelle vie à la lumière… Raisonnant donc par analogie évidente, si ni une feuille d'arbre, ni une goutte d'eau, n'existe qui ne soit, aussi bien que l'étoile la plus éloignée, un monde habitable et vivant ; si l'homme lui-même est un monde pour d'autres vies et si des millions et des milliards d'êtres peuplent les rivières de son sang, et habitent son corps, comme les hommes peuplent la terre, le sens commun (si nos savants en avaient) devrait suffire pour nous apprendre que l'ambiance infinie que vous nommez l'espace, l'impalpable, sans bornes, qui sépare la terre de la lune et des étoiles, est rempli aussi de sa vie correspondante et appropriée. N'est-il pas absurde de supposer que des êtres pullulent sur une feuille et qu'ils sont absents des immensités de l'espace ? La loi de la grande doctrine n'admet pas même la perte d'un atome ; elle ne reconnaît pas d'endroit où ne vive quelque être... Peut-on donc admettre que l'espace, qui est lui-même l'infini, soit seul désert, seul sans vie, seul plus inutile, dans le plan universel…, que la moindre feuille peuplée et que le globule habité ? Le microscope nous fait voir les créatures sur la feuille ; mais aucune lunette n'a encore été inventée pour découvrir les êtres plus nobles et mieux doués qui planent dans l'air illimité. Et pourtant entre eux et l'homme il existe une mystérieuse *et terrible* affinité...

> Mais, d'abord, pour franchir cette barrière, l'âme, avec laquelle nous écoutons, doit être épurée par un ardent enthousiasme, qui la purifie de tous les désirs terrestres... Ainsi préparée, elle peut appeler la science à son aide ; la vue peut être rendue plus subtile, les nerfs plus sensibles, l'esprit plus vif et plus libre, et l'élément lui-même, l'air, l'espace peut être rendu, par certains secrets de haute chimie, plus palpable et plus clair. Et cela n'est pas de la magie comme disent les gens crédules ; Car, ainsi que je l'ai déjà dit, la magie (science qui viole la nature) n'existe pas ; *c'est une science, grâce à laquelle la nature peut être contrôlée*. Or, dans l'espace, il y a des millions d'êtres, non pas spirituels au sens littéral du mot, car ils ont tous, comme les animalcules invisibles à l'œil nu, certaines **[369]** formes de matière, mais d'une matière si délicate, si aérienne, si subtile, qu'elle est comme une pellicule qui enveloppe l'esprit... Cependant, en vérité, ces races diffèrent beaucoup entre elles... quelques-unes se distinguent par une sagesse remarquable ; D'autres par une affreuse malignité ; Ceux-ci sont hostiles à l'homme comme les démons ; ceux-là lui sont dévoués comme des messagers entre la terre et le ciel... Parmi les habitants du seuil, il en est un qui surpasse en malice et en haine tous ceux de sa tribu ; un, dont l'œil a paralysé les plus braves, et dont la puissance en impose à l'esprit, précisément en proportion de la peur qu'il inspire. [476]"

Telle est l'esquisse incomplète des êtres élémentaires dénués d'esprit divin, tracée par un homme que bien des gens soupçonnent d'en savoir beaucoup plus long qu'il n'est disposé à en convenir devant un public incrédule.

Dans le chapitre suivant, nous tâcherons d'expliquer quelques-unes des théories ésotériques des initiés du sanctuaire, sur ce que l'homme a été, est, et peut être. Les doctrines qu'ils enseignaient dans les Mystères (source d'où sont sortis l'Ancien, et, en partie, le Nouveau Testaments), appartiennent aux plus hautes notions de la morale et de la *révélation*

---

[476] *Zanoni*, de Bulwer Lytton.

religieuse. Tandis que leur sens littéral était abandonné en pâture au fanatisme des classes inférieures, qui ne raisonnent pas, les plus élevées, dont la majorité était composée *d'Initiés,* poursuivaient leurs études dans le silence solennel des temples, et leur culte du *Dieu unique* du Ciel.

Les théories de Platon, dans le *Banquet* sur la création des hommes primitifs, et l'essai de Cosmogonie du *Timée* doivent être prises allégoriquement, si nous devons les accepter du tout. C'est le sens Pythagoricien *caché dans Timée, Cratyle et Parmenide*, et quelques autres trilogies et dialogues, que les Néoplatoniciens ont essayé d'exposer, autant que le vœu théurgique du secret leur permettait de le faire. La doctrine Pythagoricienne, *que Dieu est le mental universel répandu en toutes choses*, et le dogme de l'immortalité de l'âme, sont les traits principaux de ces enseignements en apparence incongrus. La piété et la grande vénération de Platon pour les mystères sont une garantie suffisante qu'il n'aurait jamais consenti à se laisser entraîner à d'indiscrètes révélations, oubliant la responsabilité que ressent chaque adepte. "En se perfectionnant constamment dans les parfaits MYSTERES, dit-il dans le *Phèdre,* l'homme devient véritablement parfait par eux seuls."

Il ne dissimulait pas son mécontentement de ce que les Mystères étaient devenus moins secrets qu'auparavant. Au lieu de les **[370]** profaner en les mettant à la portée de la multitude, il aurait voulu qu'on les gardât avec un soin jaloux, contre tous, sauf les plus sérieux et les plus dignes de ses disciples [477]. Tout en faisant mention des dieux à chaque page, son monothéisme est incontestable, car tout le fil de son discours indique que, par ce mot dieux, il entend une classe d'êtres placés fort bas sur l'échelle des divinités et d'un degré seulement plus haut que les hommes. Josèphe lui-même observa et reconnut ce fait, malgré le préjugé naturel de sa race. "Cependant, ceux qui, parmi les Grecs, ont philosophé *d'accord avec la vérité*", dit cet historien, dans sa célèbre attaque contre Apion " n'étaient ignorants de rien… ils n'avaient pas manqué de percevoir les étranges légèretés des allégories mythiques, qui les leur faisaient mépriser… C'est sous l'influence de ce sentiment, que Platon dit qu'il n'est point nécessaire

---

[477] Cette assertion est clairement confirmée par Platon lui-mène qui dit : "Vous dites que, dans un discours antérieur, je ne vous ai point suffisamment expliqué la nature du Premier. J'ai parlé avec intention énigmatiquement, de sorte que, dans le cas où la tablette aurait éprouvé un accident, soit par terre, soit par mer, une personne, sans une certaine connaissance préalable du sujet, n'aurait pu en comprendre le contenu." (Platon ; *Epitre* II, p. 312 ; Cory. *Ancient Fragments*).

d'admettre aucun des autres poètes dans "la communauté", et il écarte doucement Homère, après l'avoir couronné et l'avoir oint de baume, afin qu'il ne vînt point détruire, *par ses mythes, la croyance orthodoxe au sujet du Dieu unique.*"

Ceux qui comprennent le véritable esprit de la philosophie de Platon ne seront guère satisfaits de l'appréciation que Jowett en donne à ses lecteurs. Il nous dit que l'influence exercée sur la postérité par le *Timée*, est due, en partie, à une mauvaise interprétation de la doctrine de son auteur par les Néoplatoniciens. Il voudrait nous faire croire que le sens caché qu'ils trouvaient dans ce Dialogue est "tout à fait différent de l'esprit de Platon." Cela équivaut à dire que Jowett comprend ce qu'était réellement cet esprit ; tandis que sa critique sur ce point précisément indique plutôt qu'il ne l'a pas saisi du tout. Si, comme il nous le dit, les chrétiens y trouvent leur trinité, le verbe, l'église, et la création du monde, au sens juif, c'est parce que tout cela s'y trouve ; par conséquent, il n'y a rien d'extraordinaire à ce qu'ils l'y aient trouvé. L'édifice extérieur est le même ; mais l'esprit qui animait la lettre morte de l'enseignement du maître s'est envolé, et nous le chercherions en vain dans les dogmes arides de la théologie chrétienne. Le Sphinx est encore le même que des siècles avant l'ère chrétienne ; mais Œdipe n'est plus là. Il est mort, parce qu'il a donné au monde ce que le monde n'était pas assez mûr pour recevoir. C'était la personnification de la vérité et il fallait qu'il mourût, parce que **[371]** toute grande vérité doit périr, avant de renaître, comme le Phénix de ses cendres. Chaque traducteur des œuvres de Platon a remarqué l'étrange similitude entre la philosophie des ésotéristes et les doctrines chrétiennes, et chacun d'eux a essayé de l'interpréter conformément à ses propres sentiments religieux. Ainsi, Cory, dans ses *Anciens Fragments*, essaye de prouver que ce n'est qu'une ressemblance extérieure ; et il fait son possible pour rabaisser la Monade de Pythagore dans l'estime publique, pour élever, sur ses ruines, la divinité anthropomorphique postérieure. Taylor défendant la monade agit sans plus de façon avec le Dieu Mosaïque. Zeller se moque hardiment des prétentions des pères de l'Eglise qui, malgré l'histoire et la chronologie, que le monde le veuille ou non, soutiennent que Platon et son école ont pris au Christianisme ses principales vérités. Il est aussi heureux pour nous, que malheureux pour l'Eglise, que des tours de prestidigitation comme celui auquel Eusèbe a eu recours, soient difficiles dans notre siècle. Il était plus aisé de tronquer la chronologie, "pour le synchronisme", à l'époque de l'évêque de Césarée, qu'aujourd'hui et tant que l'histoire

existe il n'est au pouvoir de personne d'empêcher le monde de savoir que Platon vivait six cents ans avant qu'il prit la fantaisie à Irénée d'établir une doctrine nouvelle, sur les ruines de l'Académie plus ancienne de Platon.

Cette doctrine de Dieu conçue comme le mental universel répandu dans toutes choses, se retrouve dans toutes les philosophies anciennes. Les données du Bouddhisme qui ne peuvent jamais être mieux comprises que lorsqu'on étudie la philosophie Pythagoricienne, leur fidèle reflet, dérivent de cette source, aussi bien que la religion de Brahma, et le Christianisme primitif. Le cours purificateur des transmigrations – les métempsychoses – quoique grossièrement anthropomophisées plus tard, ne peuvent être considérées que comme une doctrine supplémentaire, défigurée par la Sophistique des théologiens, pour avoir une emprise plus solide sur les croyants, par une superstition populaire. Ni le Bouddha Gautama, ni Pythagore n'ont prétendu enseigner cette allégorie purement métaphysique, dans un sens *littéral*. Esotériquement, elle est expliquée dans le mystère du *Kounboun* [478], et se rapporte aux pérégrinations purement spirituelles de l'âme humaine. Ce n'est point dans la lettre morte de la littérature sacrée des Bouddhistes que les penseurs peuvent s'attendre à trouver la véritable solution de ses subtilités métaphysiques. Celles-ci fatiguent la pensée par l'inconcevable profondeur de leur raisonnement ; et l'étudiant n'est jamais plus éloigné de la vérité que lorsqu'il se croit le plus près de la découvrir. On ne peut obtenir la clé des doctrines du système **[372]** embarrassant du Bouddhisme qu'en procédant strictement suivant la méthode de Pythagore et de Platon, c'est-à-dire des universaux aux particuliers. Cette clé se trouve dans les données raffinées et mystiques de l'influx spirituel de la vie divine. "Quiconque ne connaît point ma loi, dit Bouddha, et meurt dans cet état, doit retourner à la terre, jusqu'à ce qu'il devienne un parfait Samanéen. Pour atteindre ce but, il faut qu'il détruise en lui la trinité de *Maya* [479]. Il faut qu'il éteigne ses passions ; qu'il s'unisse et s'identifie avec *la loi* (l'enseignement de la doctrine secrète), et qu'il comprenne la religion de l'*annihilation*."

Ici l'annihilation s'applique uniquement à la matière, celle du corps visible, aussi bien que celle du corps invisible ; car l'âme astrale (*périsprit*) est encore de la matière, quelque subtile qu'elle soit. Le même livre dit que

---

[478] Voyez chap. IX.

[479] "Illusion ; La matière dans sa triple manifestation dans l'âme terrestre, astrale ou primitive, ou le corps, et la double âme de Platon, la rationnelle et l'irrationnelle." (Voir chap. suivant).

ce que Fo (Bouddha) entend, est que "la substance primitive est éternelle et immuable". Sa plus haute révélation est l'éther pur, lumineux, l'espace infini, sans limites, non pas un vide résultant de l'absence de formes, mais, au contraire, *la source de toutes formes* et antérieure à elles. "Mais la présence même de ces *formes dénote* que c'est la création de *Maya,* et toutes ses œuvres sont comme le néant, devant l'être *incréé*, l'ESPRIT, dans le profond repos sacré duquel tout mouvement doit pour toujours cesser."

Dans la philosophie Bouddhique, *l'annihilation* veut dire seulement une dispersion de la matière, sous quelque forme ou apparence que ce soit ; Car tout ce qui a une forme a été créé et doit, par conséquent, périr tôt ou tard ; C'est pourquoi, une chose temporaire, bien que permanente en apparence, n'est qu'une illusion, *Maya ;* car, comme l'éternité n'a ni commencement ni fin, la durée plus ou moins prolongée de quelque forme particulière passe, pour ainsi dire, comme un éclair. Avant que nous ayons eu le temps de nous rendre compte que nous l'avons vu, il est passé et disparu pour toujours ; Et il s'ensuit que, même notre corps astral, fait d'éther pur, n'est qu'une illusion de la matière, tant qu'il conserve sa forme terrestre. Cette dernière change, dit le Bouddhiste, suivant les mérites ou les démérites de la personne, durant sa vie, et c'est la métempsychose. Lorsque *l'entité* spirituelle se sépare entièrement de toute parcelle de matière, alors seulement elle entre dans l'éternel et immuable Nirvana. Elle existe en esprit, dans le *néant* ; en tant que forme, que figure, qu'apparence, elle est complètement *annihilée,* et ainsi elle ne mourra plus, car l'esprit seul n'est point *Maya*, mais la seule REALITE, dans un univers illusoire de formes toujours transitoires. **[373]**

C'est sur cette doctrine Bouddhique que les Pythagoriciens ont basé les principaux dogmes de leur philosophie. "Cet esprit qui donne la vie et le mouvement, et tient de la nature de la lumière, disent-ils, peut-il être réduit à une non-entité ?" "Cet esprit sensible, qui, dans les bêtes, exerce la mémoire, une des facultés rationnelles, peut-il périr et être réduit à néant ?" Et Whitelock Bulstrode, dans sa remarquable défense de Pythagore, explique cette doctrine en ajoutant : "Si vous dites que les animaux exhalent leur esprit dans l'air, et qu'ils y disparaissent, c'est précisément ce que je prétends. L'air, en vérité, est l'endroit le plus convenable pour les recevoir, étant, d'après Laërce, rempli d'âmes, et, suivant Epicure, plein d'atomes, les principes de toutes choses ; car même cet espace, dans lequel nous marchons, et dans lequel les oiseaux volent, a une nature d'autant plus

spirituelle qu'il est invisible, et c'est pour cela qu'il peut bien recevoir des formes, puisque les formes de tous les corps le sont aussi, et nous ne voyons ni n'entendons que leurs effets ; l'air lui-même est trop subtil, et au-dessus de la capacité du temps. Qu'est donc l'éther dans la région supérieure, et quelles sont les influences ou les formes qui en descendent ?" Les *esprits* des créatures, disent les Pythagoriciens, qui sont les émanations des parties les plus sublimées de l'éther, des émanations, des SOUFFLES, *mais non point des formes*. L'éther est incorruptible, tous les philosophes s'accordent à ce propos ; et ce qui est incorruptible *loin d'être annihilé*, lorsqu'il se *débarrasse de la forme*, a de bons droits à l'IMMORTALITE. "Mais quelle est cette chose, disent les Bouddhistes, qui n'a point de corps, point de *forme* ; qui est impondérable, invisible, et indivisible ; qui existe et qui *n'est point* ? C'est *Nirvana*."Ce n'est RIEN, ce n'est pas une région, c'est plutôt un état. Dès qu'il a atteint le Nirvana, l'homme est exempt des effets des "quatre vérités" ; car un effet ne peut être produit que par une cause ; et toute cause est *annihilée* dans cet état.

Ces "quatre vérités" sont la base de toute la doctrine Bouddhique du Nirvana. Ce sont, dit le livre de *Pradjnâ Pâramitâ* (Perfection de Sagesse) : 1° l'existence de la souffrance ; 2° la production de la souffrance ; 3° l'annihilation de la souffrance ; 4° la voie pour arriver à l'annihilation de la souffrance. Quelle est la source de la souffrance ? L'existence. La naissance existant, la décrépitude et la mort s'ensuivent ; car là où il y a une forme, il y a une cause pour la douleur et la souffrance. *L'esprit* seul, n'a pas de forme et, par conséquent, on *ne peut pas dire qu'il existe*. Lorsque l'homme (l'homme éthéré, intime) parvient au point où il devient complètement spirituel, par conséquent, sans forme, il a atteint l'état de bonheur parfait. L'HOMME, en tant qu'être objectif, est annihilé, mais l'entité spirituelle, avec son existence **[374]** subjective, vivra éternellement, car l'esprit est incorruptible et immortel.

C'est par l'esprit des enseignements de Bouddha et de Pythagore, que nous pouvons si aisément reconnaître l'identité de leurs doctrines. L'âme universelle, pénétrant tout, *l'Anima mundi*, est le Nirvana ; et le Boudhha en tant que nom générique est la *monade* anthropomorphisée de Pythagore. Lorsqu'il repose en Nirvana, la félicité finale, le Bouddha est la monade silencieuse, vivant dans les ténèbres et le silence ; il est aussi le Brahm sans forme, la Divinité sublime, mais *inconnaissable,* qui pénètre tout l'univers d'une façon invisible. Chaque fois qu'il se manifeste, désirant se faire connaître à l'humanité sous une forme intelligible pour notre esprit,

que nous l'appelions un *Avatar*, ou un *Roi Messie*, ou une *permutation* de l'Esprit Divin, ou le *Logos*, ou *Christos* c'est tout un, c'est une seule et même chose. Dans chacun de ces cas, c'est "le Père" qui est dans le *Fils*, et le Fils qui est dans "le Père." L'esprit immortel adombre l'homme mortel. Il entre en lui et pénétrant tout son être, il en fait un dieu qui descend dans son tabernacle terrestre. Chaque homme peut devenir un Bouddha, dit la doctrine. Et ainsi, à travers l'interminable série des âges, nous voyons de temps à autre des hommes réussir plus ou moins à s'*unir* "avec Dieu", suivant l'expression reçue, avec leur *propre esprit*, comme nous devrions dire. Les Bouddhistes appellent ces hommes des *Arhat*. Un *Arhat* est presqu'un Bouddha, et nul ne l'égale en science *infuse*, ni en pouvoirs *miraculeux*. Certains fakirs démontrent pratiquement cette théorie, comme l'a prouvé Jacolliot.

On reconnaît même dans les soi-disant récits *fabuleux* de certains livres Bouddhiques lorsqu'ils sont dépouillés de leur masque allégorique, les doctrines secrètes enseignées par Pythagore. Les livres Pali nommés les *Joutakâs* donnent les 550 incarnations ou métempsychoses du Bouddha. Ils racontent comment il est apparu sous chaque forme de vie animale, et comment il a animé chaque être sensible sur la terre, depuis l'insecte infinitésimal. jusqu'à l'oiseau, le mammifère et finalement l'homme, l'image microcosmique de Dieu sur terre. Cela doit-il être pris au pied de la lettre ; cela nous est-il donné comme une description des transformations *réelles*, et de l'existence d'un seul et même esprit immortel, divin, qui, tour à tour, a animé chaque classe d'êtres sensibles ? Ne devons-nous pas plutôt l'interpréter, avec les métaphysiciens Bouddhistes, comme signifiant que, quoique les esprits individuels humains soient innombrables, collectivement ils n'en font qu'un, de même que chaque goutte d'eau de l'Océan peut, métaphoriquement parlant, avoir une existence individuelle, et en même temps ne faire qu'un avec les autres gouttes qui forment cet Océan ; car chaque esprit humain est une étincelle de la lumière **[375]** qui pénètre tout ? Que cet esprit divin anime la fleur, le fragment de granit au flanc de la montagne, le lion, l'homme ? Les hiérophantes Egyptiens, comme les Brahmanes et les Bouddhistes d'Orient, et quelques philosophes Grecs soutenaient en principe que le même esprit qui anime les parcelles de poussière, latent en elles, anime aussi l'homme, se manifestant en lui, à son plus haut état d'activité. La doctrine de réabsorption graduelle de l'*âme* humaine dans l'essence de l'esprit primordial, duquel elle est issue, était universelle aussi à une époque. Mais

cette doctrine n'a jamais impliqué l'idée de l'anéantissement de l'*ego* spirituel supérieur ; seulement la dispersion des *formes extérieures* de l'homme, après sa mort terrestre, aussi bien que durant son séjour sur la terre. Qui nous ferait mieux connaître les mystères d'après la mort qu'à tort on suppose impénétrables, que ces hommes qui, ayant réussi par la pureté de leur vie et de leurs aspirations, à s'unir avec leur "Dieu", obtinrent *quelques aperçus*, bien qu'imparfaits, de la grande vérité [480] ? Et ces voyants nous racontent d'étranges histoires sur la *variété* des formes que prennent les âmes astrales désincarnées ; formes dont chacune est une réflexion spirituelle, mais concrète, de l'état abstrait du mental et des pensées de l'homme autrefois vivant.

Accuser la philosophie Bouddhique de rejeter un Etre Suprême – Dieu et l'immortalité de l'âme, la taxer d'athéisme, en un mot, parce que d'après ses doctrines Nirvana signifie *anéantissement* et que *Swabhâvât* n'est PAS *une personnalité, mais rien*, est tout simplement absurde. L'En (ou Ayîn) du En Soph juif signifie également *nihil* ou *rien*, ce qui n'est pas (*quo ad nos*) ; pourtant, jamais il n'est venu à l'idée de quiconque d'accuser les Juifs d'athéisme. Dans les deux cas, le sens véritable du terme rien comporte l'idée que Dieu *n'est pas une chose*, un être concret ou visible, auquel un nom exprimant un *objet quelconque* connu de nous sur terre puisse convenablement être appliqué.

FIN DE LA PREMIERE PARTIE DU TOME I

---

[480] Porphyre attribue à Plotin, son maître, le privilège d'avoir été uni à "Dieu" six fois durant sa vie, et il se plaint de n'y être parvenu lui-même que deux fois.

ISIS DÉVOILÉE

CLEF DES MYSTERES DE LA SCIENCE ET DE LA THEOLOGIE ANCIENNES ET MODERNES

VOLUME I – SCIENCE

DEUXIEME PARTIE

par

H.P. BLAVATSKY

Traduction de Ronald JACQUEMOT entièrement révisée par le Docteur Paul THORIN

---

[5]

CHAPITRE IX

—

LES PHENOMENES CYCLIQUES

Tu ne dois point appeler folie une chose dont tu ne sais rien.

TERTULIEN.

Apologie. Ch. I.

Ceci n'est point l'affaire d'aujourd'hui, Ni d'hier, cela a existé de tous temps ; Et nul ne peut dire d'où cela vient ni comment c'est venu.

SOPHOCLE.

La croyance au surnaturel est un fait naturel, primitif universel et constant de la vie et de l'histoire de la race humaine. Ne pas croire au surnaturel engendre le matérialisme ; le matérialisme la sensualité ; la sensualité les convulsions sociales, et au sein de leurs tempêtes l'homme apprend de nouveau à croire et à prier.

GUIZOT.

Si quelqu'un trouve ces choses incroyables, qu'il garde son opinion pour lui, et qu'il ne cherche point à contredire ceux qui, grâce à ces effets, sont portés à l'étude de la vertu.

JOSEPHE.

Des idées de Platon et de Pythagore sur la matière et la force, nous allons passer à celles de la philosophie cabalistique sur l'origine de l'homme, et nous les comparerons avec la théorie de la sélection naturelle

exposée par Darwin et Wallace. Peut-être reconnaîtrons-nous aux anciens autant de droits à la priorité sur ce point que sur tous ceux que nous avons déjà examinés. Pour nous, nous ne voulons pas de preuve plus solide de la théorie de la progression cyclique, que les connaissances comparées des siècles primitifs et celles des Pères de l'Eglise, en ce qui concerne la forme de la terre et les mouvements du système planétaire. Même en l'absence d'autres preuves, l'ignorance de saint Augustin et de Lactance, induisant en erreur toute la chrétienté sur ces questions jusqu'au temps de Galilée, indiquerait les éclipses par lesquelles le savoir humain passe d'âge en âge. **[6]**

Les "tuniques de peau" dont il est parlé au troisième chapitre de la *Genèse*, comme fournies par Dieu à Adam et Eve, sont interprétées par quelques philosophes de l'antiquité, dans le sens de corps charnels dont furent revêtus les progéniteurs de la race, dans la marche des cycles. Ils affirmaient que la forme physique créée à l'image de Dieu devenait de plus en plus grossière, jusqu'à ce que fut atteinte la partie la plus inférieure du dernier cycle spirituel, après lequel le genre humain entre dans l'arc ascendant du premier cycle humain. Il commence alors une série ininterrompue de cycles ou *yougas* dont la durée précise est restée un mystère inviolable, conservé dans l'enceinte des sanctuaires, et uniquement révélé aux initiés. Aussitôt que l'humanité entre dans un cycle nouveau, l'âge de pierre, par lequel s'est terminé le cycle précédent, commence à se transformer en un âge plus élevé. A chaque époque successive, les hommes se raffinent de plus en plus jusqu'à ce qu'ils aient atteint le plus haut degré possible de perfection physique et intellectuelle dans ce cycle particulier. Alors le reflux du temps humain emporte de nouveau avec lui les derniers vestiges du progrès humain social et intellectuel. Les cycles succèdent aux cycles par transitions imperceptibles ; des nations éminemment civilisées, devenues florissantes, grandissent en puissance et parviennent au sommet du développement ; puis, déclinent et disparaissent ; et l'humanité, ayant atteint la partie inférieure de l'arc cyclique, retourne à la barbarie par laquelle elle avait commencé. Les royaumes se sont écroulés, et les nations ont succédé aux nations, depuis le commencement jusqu'à nos jours ; les races montant alternativement au plus haut degré du développement pour retomber ensuite au plus bas. Draper fait observer qu'il n'y a pas de raison pour supposer qu'un cycle particulier doive nécessairement s'appliquer à la race humaine tout entière.

Au contraire, lorsque l'homme rétrograde sur une partie de la planète, il peut se trouver sur la voie du progrès et de la civilisation sur une autre.

Combien cette théorie n'offre-t-elle pas d'analogies avec la loi du mouvement planétaire qui cause la rotation des globes individuels sur leurs axes, qui fait tourner les divers systèmes autour de leurs soleils respectifs et fait suivre à toute l'armée stellaire la même route autour d'un centre commun ! Vie et mort, lumière et ténèbres, jour et nuit sur la planète, pendant que celle-ci pivote sur son axe et traverse le cercle du zodiaque représentant les cycles mineur et majeur. Rappelez-vous l'axiome hermétique : "En bas comme en haut ; dans le ciel comme sur la terre"[1]. **[7]**

M. Alfred Wallace montre avec une logique profonde que le développement de l'homme est plus apparent dans son organisation mentale que dans sa forme extérieure. L'homme, d'après sa conception, diffère de l'animal, en ce qu'il est susceptible de subir de grands changements de condition et d'entourage sans qu'il y ait d'altération marquée dans sa structure et dans sa forme. Il fait face aux changements de climat en modifiant en conséquence sa manière de se vêtir, de se loger, de se défendre, ainsi que son outillage. Son corps devient moins velu, plus droit, et de couleur ou de proportions différentes. "Sa tête et son visage sont plus immédiatement en rapport avec l'organe du mental, en en étant l'interprète, exprime les mouvements les plus raffinés de sa nature", seul changement réel que produise le développement de son intellect. Il y eut un temps où "il n'avait pas encore acquis ce cerveau si merveilleusement développé, l'organe du mental, qui maintenant, même dans les spécimens les plus inférieurs, le hausse bien au-dessus des animaux les plus élevés, époque où il avait bien la forme, mais à peine la nature de l'homme, et où il ne possédait ni langage humain, ni sentiments sympathiques et moraux". Plus loin, M. Wallace dit que : "L'homme peut avoir été, que dis-je, doit avoir été autrefois une race homogène... les poils qui couvraient son corps ont presque entièrement disparu". Au sujet des troglodytes des Eyzies, M. Wallace remarque que la grande largeur de la face, l'énorme développement de la branche montante de la mâchoire inférieure indiquent une grande puissance musculaire et le comportement d'une race sauvage et brutale.

---

[1] On dit qu'Orphée a fixé au grand cycle une durée de 120.000 années et Cassandre 136.000 années. Voir Censorinus, *De Natal. Die*

Tels sont les aperçus que l'anthropologie nous fournit, des hommes arrivés au point le plus bas d'un cycle ou commençant leur ascension d'un cycle nouveau. Voyons jusqu'à quel point ils sont confirmés par la psychométrie clairvoyante. Le professeur Denton soumit un jour à l'examen de sa femme, sans lui donner la plus légère indication sur ce que cela pouvait être, un fragment d'os fossile. Aussitôt se présentèrent des tableaux d'un peuple et de scènes, que le professeur croit avoir appartenu à l'âge de pierre. Elle vit des hommes, ressemblant fort à des singes, ayant le corps très velu, et "comme si le poil naturel devait leur tenir lieu de vêtements". "Je doute, ajoutait-elle, qu'ils puissent se tenir parfaitement droits ; les articulations de la hanche semblent indiquer que non. Je vois parfois une partie du corps d'un de ces êtres, qui parait comparativement lisse et unie ; j'en distingue la peau, qui est de couleur claire, mais je ne sais s'il appartient à la même période... A une certaine distance, la face semble plate ; la partie inférieure en est lourde ; ils ont ce qu'on est convenu d'appeler la mâchoire prognathe. La région frontale est basse avec la partie inférieure très proéminente, faisant sillon sur le front, juste au-dessus **[8]** des sourcils... Maintenant je vois une figure qui ressemble à un être humain, bien qu'elle ait encore une apparence simiesque... Tous ces êtres paraissent appartenir à la même espèce, ayant de longs bras, et un corps velu..[2]".

Que les savants soient ou non disposés à reconnaître l'exactitude de la théorie hermétique de l'évolution physique de l'homme, émanant de natures plus élevées et plus spirituelles, ils nous montrent eux-mêmes comment la race a progressé du point le plus bas qui ait été observé, jusqu'à son développement actuel. Et comme toute la nature semble formée d'analogies, est-il déraisonnable d'affirmer que le même développement progressif de formes individuelles a dû prévaloir parmi les habitants de l'univers invisible ? Si ces merveilleux effets ont été causés par l'évolution, sur notre planète insignifiante, en produisant des hommes raisonnables et intuitifs, issus de quelque type supérieur de la famille des singes, pourquoi supposer que les royaumes illimités de l'espace sont peuplés seulement de formes *angéliques* désincarnées ? Pourquoi ne pas admettre, dans ces vastes domaines, les doubles spirituels de ces ancêtres velus, aux longs bras, et semi-pensants, qui auraient été leurs prédécesseurs, ainsi que tous ceux qui leur ont succédé jusqu'à notre

---

[2] W. et E. Denton, *The soul of things*, Vol. 1, pp. 204-11.

époque ? Naturellement les parties spirituelles de ces membres des temps primitifs de la famille humaine devaient être aussi barbares et aussi peu développées que leur corps physique. Bien qu'ils n'aient pas cherché à calculer la durée du "grand cycle", les philosophes hermétiques soutenaient cependant que, suivant la loi des cycles, la race humaine doit inévitablement et collectivement retourner un jour à ce point de départ même, où l'homme fut revêtu de "tuniques de peau" ou, pour être plus clair, la race humaine doit finalement, suivant la loi d'évolution, être physiquement spiritualisée. A moins que MM. Darwin et Huxley ne soient en mesure de prouver que les hommes de notre époque ont, en tant qu'animal physique et moral, atteint le sommet de la perfection, et que l'évolution étant parvenue à son apogée, doit arrêter tout progrès ultérieur et s'en tenir au type moderne, l'HOMO, nous ne voyons pas comment ils pourraient réfuter une déduction aussi logique.

Dans ses "*Contributions to the Theory of natural Selection*", M. Alfred Wallace termine ses démonstrations, au sujet du développement des races humaines sous cette loi de sélection, en disant que, si ses conclusions sont justes, "il doit inévitablement s'ensuivre que les races les plus intellectuelles et les plus morales remplaceront nécessairement celles qui sont plus basses et plus dégradées ; et la puissance de la "sélection naturelle" agissant encore sur son **[9]** organisation mentale, provoquera toujours l'adaptation la plus parfaite des facultés les plus élevées de l'homme, à la condition de la nature qui l'entoure et aux exigences de l'état social. Tandis que sa forme extérieure restera probablement toujours la même, sauf dans le développement de sa beauté parfaite... raffinée et ennoblie par les facultés intellectuelles les plus hautes, et par les plus sympathiques émotions, sa constitution mentale continuera à progresser et à s'améliorer, jusqu'à ce que le monde soit de nouveau habité par une seule race, presque homogène, dont pas un seul individu ne sera inférieur *aux plus nobles spécimens de l'humanité actuelle*". Des méthodes scientifiques sobres et modérées, et une certaine prudence dans l'exposition de possibilités hypothétiques ont évidemment une large part dans cette expression des opinions de l'éminent anthropologiste. Néanmoins, ce qu'il dit ne détruit nullement nos assertions cabalistiques. Qu'on accorde à la nature incessamment progressive, à la grande loi de "la survivance des plus aptes", un pas de plus dans les déductions de M. Wallace, et nous avons dans l'avenir la possibilité, mieux que cela, l'assurance de l'existence d'une

race qui, comme le *Vril-ya* du *Coming Race* de Bulwer Lytton, ne sera que d'un degré inférieure aux primitifs *Enfants de Dieu*.

On remarquera que cette philosophie des cycles, qui était rendue allégorique par les Hiérophantes égyptiens, dans le "Cercle de Nécessité", explique en même temps l'allégorie de la "Chute de l'Homme". D'après les descriptions arabes, chacune des sept chambres des Pyramides, ces symboles cosmiques les plus grandioses de tous, était désignée par le nom d'une planète. L'architecture particulière des Pyramides décèle par ses formes mêmes la pensée métaphysique qui a guidé leurs constructeurs. Le sommet en est perdu dans le ciel bleu de la terre des Pharaons, et il représente le point primordial noyé dans l'univers invisible, d'où est sortie la première race des prototypes spirituels de l'homme. Chaque momie, dès qu'elle est embaumée, perd, dans un sens, son individualité physique ; elle symbolise la race humaine. Placée de la façon la plus favorable à l'essor de "l'âme" quittant le corps, celle-ci avait à passer par les sept chambres planétaires, avant de pouvoir sortir par le sommet symbolique. Chaque chambre était l'emblème, en même temps, d'une des sept sphères ou planètes, et d'un des sept types les plus élevés de l'humanité physico-spirituelle, censé être supérieur au nôtre. Tous les trois mille ans, l'âme, représentante de sa race, était tenue de retourner à son point de départ primitif, avant de subir une nouvelle évolution vers une transformation spirituelle et physique plus parfaite[3]. Il nous faut plonger, **[10]** en vérité, très avant dans la métaphysique abstraite du mysticisme oriental, avant d'arriver à nous faire une idée complète de l'infinité de sujets qu'embrassait, d'un seul coup, la majestueuse pensée de ceux qui la professaient.

Etre spirituel créé parfait et pur, l'Adam du second chapitre de la *Genèse*, ne se trouvant pas satisfait de la position qui lui était assignée par le Démiurge (qui est le plus ancien des Premiers-Nés, l'Adam Kadmon), ce second Adam, "l'homme de poussière"s'efforce, dans son orgueil, à devenir créateur à son tour. Emané du Kadmon androgyne. Cet Adam est lui-même androgyne ; car, suivant les plus anciennes croyances exposées allégoriquement dans le Timée de Platon, les prototypes de nos races étaient tous enfermés dans l'arbre microcosmique, qui croissait et se développait dans et sous l'arbre macrocosmique du monde. L'Esprit divin

---

[3] [Hérodote, *Histoire*, II, § 123.]

étant considéré comme une unité, malgré les nombreux rayons de ce grand soleil spirituel, l'homme tirait son origine, comme toutes les autres choses organiques ou non de cette Fontaine unique de Lumière Eternelle. Dussions-nous rejeter même l'hypothèse d'un homme androgyne, en ce qui concerne l'évolution physique, le sens de l'allégorie au point de vue spirituel resterait encore entier. Tant que le premier dieu-homme, symbolisant les deux disciples primitifs de la création, le double élément masculin et féminin, n'avait pas la notion du bien et du mal, il ne pouvait faire l'hypostase de la "femme", parce qu'elle était en lui comme il était en elle. Ce ne fut qu'à la suite des mauvais conseils du serpent, la *matière*, lorsque celle-ci se fut condensée et refroidie dans l'homme spirituel, dans son contact avec les éléments, que les fruits de l'arbre-homme, qui est lui-même l'arbre de la connaissance, se montrèrent à ses yeux. A dater de ce moment, l'union androgyne cessa, l'homme faisant évoluer de sa propre substance la femme, comme entité séparée. Ils ont rompu le fil qui unissait le pur esprit et la matière pure. Il s'ensuit qu'ils ne créeront plus *spirituellement* et par la seule puissance de leur volonté ; l'homme est devenu un créateur physique, et le royaume de l'esprit ne peut plus être conquis que par un long emprisonnement dans la matière. La signification de Gogard, l'Arbre de vie Mazdéen, le chêne sacré dans les branches duquel habite un serpent, qui *n'en peut être délogé*[4], devient ainsi fort claire. Sorti en rampant de l'*ilus* primordial, le serpent du monde devient de plus en plus matériel en se développant, et il croît en force et en puissance, à chaque évolution nouvelle.

Le premier Adam, ou Kadmon, le Logos des mystiques juifs, est le même que le Prométhée des Grecs, qui cherche à rivaliser **[11]** avec la Sagesse divine ; c'est aussi le Pimandre d'Hermès, ou la PUISSANCE DE LA PENSÉE DIVINE, sous son aspect le plus spirituel, car il était moins hypostasié chez les Egyptiens que les deux premiers. Ils créent tous des hommes, mais il échouent dans leur projet final. Désireux de doter l'homme d'un esprit divin, afin qu'en liant la trinité à l'unité, il puisse retourner graduellement à son état spirituel primitif, sans perdre son individualité, Prométhée échoue dans sa tentative de dérober le feu divin, et il est condamné à expier son attentat sur le mont Kazbeck. Prométhée est aussi le *Logos* des anciens Grecs aussi bien qu'Héraclès. Dans le *Codex*

---

[4] Voir la Cosmogonie de Pherecydes. Cf. F. Lenormant, *Les premières civilisations*, 1874, App. 3.

Nazaræus[5] nous voyons Bahak Ziwa désertant le ciel de son père en confessant que bien qu'il soit le père des génies, il est incapable de "former des créatures", car il connaît aussi peu Orcus, que dans le "feu qui consume et qui manque de lumière". Et Pthahil, une des "puissances", s'assied dans la "boue" (la matière), et s'étonne de ce que "le feu vivant" soit si changé.

Tous ces *Logoï* essayent de douer l'homme de l'esprit immortel ; ils échouent dans leur tentative, et pour cela on les montre presque tous frappés de peines sévères. Ceux des premiers Pères chrétiens qui, comme Origène et Clément d'Alexandrie, étaient très versés dans le Symbolisme païen, ayant d'abord été philosophes, furent fort gênés. Ils ne pouvaient nier que les anciens mythes eussent anticipé sur leurs doctrines. Le dernier *Logos*, suivant leurs enseignements était également apparu pour enseigner à l'humanité la voie de l'immortalité ; et dans son désir de doter le monde de la vie éternelle au moyen du feu de la Pentecôte, il avait perdu la vie, conformément au programme traditionnel. Ce fut là l'origine de l'explication embarrassée, à laquelle notre clergé moderne recourt souvent, que tous ces types mythiques possédèrent le don de prophétie, lequel, par la grâce de Dieu, était accordé même aux païens idolâtres ! Les païens, disent-ils, avaient représenté, dans leurs images, le grand drame du Calvaire, et de là, vient la ressemblance. D'un autre côté, les philosophes soutenaient, avec une logique impeccable, que les pieux Pères s'étaient tout simplement servis d'une base toute préparée, soit qu'ils trouvassent la chose plus aisée que de se creuser la cervelle, soit parce que la plus grande partie des prosélytes ignorants étaient attirés vers la nouvelle doctrine, précisément à cause de cette ressemblance extraordinaire avec leurs mythologies, au moins en ce qui concerne la forme extérieure des doctrines fondamentales.

L'allégorie de la Chute de l'Homme et du feu de Prométhée est aussi une version du mythe de la rébellion de l'orgueilleux Lucifer, précipité dans l'abîme sans fond, l'*Orcus*. Dans la religion des **[12]** Brahmanes, Mahâ-soura, le Lucifer hindou, devient envieux de la lumière resplendissante du Créateur, et, à la tête d'une légion d'esprits inférieurs, se révolte contre Brahma et lui déclare la guerre. De même qu'Hercule, le Titan fidèle, qui aide Jupiter et le rétablit sur son trône, Siva, la troisième

---

[5] Voir quelques pages plus loin la citation du *Codex Nazaræus*.

personne de la trinité hindoue, les précipite tous du céleste séjour dans Andhera, la région des ténèbres éternelles. Mais ici, les Anges déchus se repentent de leur mauvaise action, et, dans la doctrine hindoue, ils obtiennent tous l'occasion de progresser. Dans la fiction grecque, Hercule, le dieu-solaire, descend aux enfers pour y délivrer les victimes de leurs tortures ; et l'Eglise chrétienne fait aussi descendre son dieu incarné dans les sombres régions plutoniennes pour y vaincre l'ex-archange rebelle. A leur tour, les cabalistes expliquent l'allégorie d'une manière semi-scientifique. Le second Adam, ou la première race créée que Platon appelle dieux, et la *Bible*, les Elohim, n'était pas triple dans sa nature, comme l'homme terrestre, c'est-à-dire il n'était pas composé d'une âme, d'un esprit et d'un corps, mais était constitué d'éléments sublimés de nature astrale, dans lesquels "le Père", le principe universel, avait insufflé un esprit divin et immortel. Celui-ci, en raison de son essence divine, luttait toujours pour se débarrasser des liens même de cette prison subtile ; par conséquent, les "fils de Dieu", dans leurs imprudents efforts, furent les premiers à tracer un modèle futur pour la loi des cycles. Mais l'homme ne doit pas être "comme l'un de nous", dit la Divinité Créatrice, un des Elohim, "chargé de construire l'animal inférieur"[6]. Et c'est ainsi que lorsque les hommes de la première race furent parvenus au sommet du premier cycle, ils perdirent leur équilibre, et leur seconde enveloppe, le vêtement grossier (le corps astral), les entraîna sur la pente de l'arc opposé.

Cette version cabalistique des "fils de Dieu" (ou de la lumière) est donnée dans le *Codex Nazaræus*. *Bahak-Ziwa*, le "père des génies", reçoit l'ordre de "former les créatures", mais comme il "ignore l'*Orcus*", il échoue, et il appelle à son aide *Pthahil*, un esprit encore plus pur, qui éprouve un échec encore plus sérieux[7].

C'est alors que sur la scène de la création apparaît l'Esprit[8] (que l'on devrait traduire plus justement par "*l'âme*", car il est *l'anima mundi*, qui, chez les Nazaréens et les Gnostiques, était **[13]** *féminin*) ; lequel,

---

[6] Voir Platon, *Témée*, 41-42-69

[7] *Codex Nazaræus*, I, p. 177.

[8] Sur l'autorité d'Irénée, de Justin Martyr, et du Codex lui-même, Dunlap montre que les Nazaréens traitent leur *Esprit*, ou plutôt l'âme, comme une puissance femelle et sinistre. Irénée accusant les Gnostiques d'hérésie, appelle Christ et le Saint-Esprit, le couple Gnostique qui produit les Acous (voir Dunlap : *Sod, the son of man*, note, page 52).

s'apercevant qu'en *Phtahil*[9] *l'homme le plus nouveau* (le dernier), la splendeur était "modifiée", et que dans cette splendeur il y avait "décroissance et dommage", réveille *Karabtanos*,[10], "qui était frénétique et *dénué de sens et de jugement*" et lui dit : "Lève-toi ; vois, la Splendeur (la lumière) de l'HOMME *nouveau* (Phtahil), et sa décroissance est visible. Viens, étends-toi avec ta MERE et rejette les entraves qui te retiennent, et qui sont plus vastes que le monde entier". A ce moment a lieu l'union de la matière désordonnée et aveugle, guidée par les insinuations de l'esprit (non point le souffle *Divin*, mais l'esprit Astral, celui qui, par sa double essence, est déjà souillé de matière), et l'offre de la MERE étant acceptée, l'Esprit conçoit les "Sept Formes" – qu'Irénée[11] semble disposé à prendre pour les sept stellares (planètes), mais qui représentent les sept *péchés capitaux*, la progéniture d'une âme astrale, séparée de sa source divine (Esprit), et de la *matière*, l'aveugle démon de la concupiscence. En voyant cela, *Phtahil* étend sa main sur l'abîme de la matière et dit : "Que la terre existe comme le séjour des Puissances existe..." Et trempant sa main dans le chaos qu'il condense, il crée notre planète[12].

Le *Codex* continue en nous disant comment Bahak-Ziwa fut séparé de l'Esprit, et les génies ou Anges, des rebelles[13]. Ensuite, Mano[14] (le plus grand) qui habite avec le *plus grand* FERHO, appelle Kebar-Zivo (connu aussi sous le nom de Nebat-Iavar bar lufin-Ifafin), la vigne et l'ormeau de vie[15], et prenant en pitié les génies rebelles et insensés, à raison de la grandeur de leur ambition, il dit : "Seigneur des génies (AEons)[16] vois ce que font les anges rebelles, et sur quoi ils se concertent[17], ils disent :

---

[9] Phtahil était chez les Nazaréens le roi de lumière, et le Créateur ; mais dans le cas actuel, il est l'infortuné Prométhée qui ne réussit pas à attirer le feu vivant nécessaire à la formation de l'âme divine, parce qu'il ignore le nom secret (l'ineffable et incommunicable nom des Cabalistes). Tout cela a référence aux mystères du Temple.

[10] L'esprit de la matière et de la concupiscence.

[11] [*Adv. Haer*, I, XXX, 9.]

[12] Voyez le *Codex Nazaræus* de Norberg, I, 178-79, et *Sod, the Son of the Man* de Dunlap, pp. 51-52.

[13] *Codex Nazaræus*, II, 233.

[14] Ce Mano des Nazaréens ressemble étrangement au Manou hindou, l'homme céleste du *Rig Veda*.

[15] "Je suis le VRAI CEP et mon père est le vigneron" (Jean XV, I)

[16] Chez les Gnostiques, le Christ, ainsi que Michel, qui, à bien des points de vue, est identique avec lui était le chef des Æons.

[17] *Codex Nazaræus*, I, 135

Créons le monde, et appelons les puissances à la vie. Les génies sont les Principes, "les fils de la lumière, mais tu es le *Messager de la Vie*"[18].

Et dans le but de contrebalancer l'influence des sept principes "mal intentionnés", progéniture du *Spiritus*, Cabar Zio, le puissant **[14]** Seigneur de splendeur, procrée *sept autres êtres* (les vertus cardinales), qui brillent de leur propre forme et de leur propre lumière "du haut des cieux"[19], et il rétablit ainsi l'équilibre entre le bien et le mal, entre la lumière et les ténèbres.

Mais cette création d'êtres, sans l'indispensable concours du souffle divin pur en eux, ce souffle que les Cabalistes appellent le "Feu vivant", ne produit que des créatures de matière et de lumière astrale[20]. Ainsi furent formés les animaux qui précédèrent l'homme sur la terre. Les êtres spirituels, les "fils de lumière", ceux qui restèrent fidèles au grand *Ferho* (la Cause Première de tout), constituent la hiérarchie céleste ou angélique, les *Adonim*, et les légions d'hommes spirituels qui n'ont jamais *été encore incarnés*. Les séides des génies insensés et rebelles, et les descendants des sept esprits "sans jugement", engendrés par *Karabtanos* et le *Spiritus*, devinrent, dans le cours des temps, "les hommes de notre planète"[21], après avoir passé auparavant par chaque "création" de chacun des éléments. Depuis cette phase de la vie, Darwin en a suivi la trace, et il nous montre comment nos formes les plus élevées sont évoluées des plus basses. L'Anthropologie n'ose pas suivre le Cabaliste dans son essor métaphysique au délà de notre planète, et il est douteux que ses professeurs aient le courage de rechercher le chaînon manquant dans les anciens manuscrits de la *Cabale*.

---

[18] *Ibidem*.

[19] *Codex Nazaræus*, III, 61.

[20] La Lumière Astrale, ou *anima mundi* est double et bisexuée. La portion mâle en est purement spirituelle et divine ; c'est la *Sagesse* ;tandis que la portion femelle (le *Spiritus* des Nazaréens) est souillée dans un sens par la matière, et par conséquent est déjà mauvaise. C'est le principe de vie de toute créature vivante, et elle fournit à l'Ame astrale, le *périsprit* fluidique, aux hommes, aux animaux, aux oiseaux des airs, à tout ce qui vit. Les animaux ont seulement le germe de l'âme immortelle ou spirituelle, comme troisième principe.

Ce germe ne se développera que dans une série d'évolutions innombrables, dont la doctrine est contenue dans l'axiome cabalistique : "Une pierre devient une plante ; une plante devient un animal ; un animal devient un *homme* ; un homme un esprit et l'esprit, dieu."

[21] Voyez les commentaires du *Idra Suta* par le Rabbin Eleashar.

C'est ainsi que le *premier cycle* fut mis en mouvement, lequel, dans sa rotation *descendante*, amena une partie infinitésimale des *êtres créés*. à notre planète de *boue*. Arrivé au point le plus bas de l'arc du cycle, qui précéda directement la vie sur la terre, la pure étincelle divine qui restait encore dans Adam, fit un effort pour se détacher de l'esprit astral, car "l'homme tombait graduellement dans la génération" et (enveloppe de chair se condensait de plus en plus à chaque action. **[15]**

Nous touchons maintenant à un mystère, un *Sod*[22], un secret que le rabbin Siméon, l'auteur du *Sohar*, le grand ouvrage cabalistique du premier siècle de notre ère, ne communiqua qu'à un très petit nombre d'initiés. Il était pratiqué une fois tous les sept ans, pendant les Mystères de Samothrace, et les archives en sont imprimées par la nature même sur l'arbre sacré du Tibet[23], le mystérieux Kounboum, dans la Lamaserie des saints adeptes.

Dans l'océan sans rivages de l'espace, brille le soleil spirituel, central, mais *Invisible*. L'univers entier est son corps, son esprit et son âme ; et d'après ce modèle idéal, TOUTES CHOSES sont formées. Ces trois émanations sont les trois vies, les trois degrés du *Plérome* gnostique, les trois "Faces Cabalistiques", car l'ANCIEN des Anciens, le saint des âges, le grand En-Soph "a une forme, puis il n'en a point". L'invisible "prend une forme lorsqu'il appelle un univers à l'existence[24]", dit Le *Sohar*, le Livre de la Splendeur. La *première* lumière est Son âme, le souffle Infini, Sans Bornes, Immortel, sous l'action duquel l'univers soulève son sein puissant pour infuser la vie *Intelligente* à la création. La *seconde* émanation condense la matière cométaire et produit les formes dans le cercle cosmique ; elle fait flotter des mondes innombrables dans l'espace électrique et transmet le principe de vie *inintelligent* et aveugle dans chaque forme. La troisième produit tout l'univers de matière physique ; et comme il s'éloigne graduellement, de la Divine Lumière Centrale, son éclat s'affaiblit et disparaît, et il devient les TENEBRES et le MAL, la pure matière, ce que les Hermétistes nomment les "grossières scories du feu céleste".

---

[22] *Sod* signifie un mystère religieux. Cicéron mentionne le *Sod*, comme faisant partie des Mystères du *mont Ida*. Les membres du *Collège de Prêtres* étaient nommés *Sodales*, dit Dunlap, en citant le Latin *Lexicon* IV, 448 de Freund.

[23] Voir abbé Huc, missionnaire apostolique, *Voyage en Tartarie*, *au Tibet*, *etc*.. II, 2.

[24] Le *Sohar* III, 288 ; *Idra Suta*.

Lorsque l'Invisible Central (le Seigneur *Ferho*) vit les efforts de l'*Étincelle* divine qui ne voulait pas se laisser entraîner encore plus bas dans la dégradation de la matière, pour s'affranchir elle-même de ses liens, il lui permit de tirer d'elle-même une monade, sur laquelle, attachée à elle comme par le fil le plus fin, l'étincelle divine, (l'âme), devait veiller durant ses incessantes pérégrinations d'une forme à une autre. Ainsi la monade fut jetée dans la première forme de la matière, et fut enfermée dans une pierre ; puis, au cours du temps, par les efforts combinés du *feu* et de *l'eau vivants*, qui, tous deux agissaient par *réflexion* sur la pierre, la monade sortit de sa prison et apparut à la lumière du soleil sous forme d'un lichen. De métamorphose en métamorphose, la monade s'élève toujours plus haut, empruntant à chaque transformation nouvelle **[16]** un peu plus de l'éclat de sa mère, l'*Etincelle*, dont elle s'approche ainsi progressivement à chaque transmigration. La "Cause Première avait voulu qu'elle procédât de la sorte" ; elle la destinait à monter plus haut encore, jusqu'à ce que sa forme physique fût redevenue de nouveau l'Adam de poussière, formé à l'image de l'Adam Kadmon. Avant de subir sa dernière métamorphose terrestre, l'enveloppe extérieure de la monade, à partir du moment de sa conception comme embryon, passe, elle aussi, de nouveau par les diverses phases des différents règnes. Dans sa prison fluidique elle prend aux diverses époques de la gestation une vague ressemblance avec la plante, le reptile, l'oiseau, le mammifère, jusqu'à ce qu'elle devienne un embryon humain [25].

Au moment de la naissance de l'homme futur, la monade rayonnant avec tout l'éclat de la gloire de sa mère immortelle, qui la surveille du haut de la septième sphère, devient *insensible* [26]. Elle perd tout souvenir du passé, et ne reprend conscience d'elle-même que progressivement, lorsque l'instinct de l'enfance fait place à la raison et à l'intelligence. Et quand a lieu la séparation entre le principe de vie (l'esprit astral) et le corps, l'âme-Monade libérée, rejoint joyeuse et triomphante l'esprit père et mère, le radieux Augoeides. Ensemble et fusionnés ils prennent pour toujours une forme unique, d'autant plus glorieuse que la pureté spirituelle de la vie terrestre passée a été plus grande, et que l'Adam, qui a parfait son cycle de nécessité, est libéré du dernier vestige de son enveloppe physique. A partir de ce moment, devenant de plus en plus radieux à chaque pas en avant de

---

[25] Everard, *Mystères Physiologiques*, p. 132.

[26] Voyez le *Timée* de Platon.

son progrès ascendant, il gravit le sentier brillant qui se termine à son point de départ autour du GRAND CYCLE.

Toute la théorie de la sélection naturelle de Darwin est comprise dans les six premiers chapitres du livre de la *Genèse*. "L'Homme" du chapitre premier est tout à fait différent de l'Adam du chapitre II, car le premier fut créé "mâle et femelle", c'est-à-dire bisexué, et à l'image de Dieu, tandis que le dernier, d'après le verset sept, est formé de la poussière de la terre, et ne devint une "âme vivante" qu'après que "le Seigneur Dieu" lui eût insufflé dans les narines le souffle de vie. De plus, cet Adam était un être masculin, et l'on nous apprend, au verset vingt, que "pour l'homme, il ne trouva point de compagnon". Les *Adonaï*, étant des entités spirituelles pures, n'avaient point de sexe ou plutôt ils réunissaient en eux les deux sexes, comme leur Créateur ; et les anciens le comprenaient si bien qu'ils représentaient beaucoup de leurs divinités comme bisexuées. Celui qui étudie la *Bible* doit accepter cette **[17]** interprétation, ou alors les deux passages de chapitres en question se contredisent l'un l'autre jusqu'à l'absurde. C'est l'acceptation de ces passages dans leur sens littéral qui a permis aux matérialistes de tourner en ridicule le récit mosaïque, et c'est la lettre morte du texte antique qui a engendré le matérialisme de notre siècle. Non seulement ces deux races d'êtres sont clairement désignées dans la *Genèse*, mais encore il y est question d'une troisième et d'une quatrième que l'on présente au lecteur au chapitre IV sous la dénomination de "fils de Dieu" et de "race de Géants".

Au moment où nous écrivons, paraît, dans un journal américain, le *Kansas City Times*, un compte rendu des importantes découvertes des restes d'une *race de géants préhistorique*, qui confirment les déclarations des Cabalistes, et, en même temps, les allégories de la *Bible*. Ce compte rendu mérite d'être conservé.

"Dans ses recherches à travers les forêts du Missouri occidental, le juge E.-P. West a découvert un certain nombre de tumuli de forme conique, de construction analogue à ceux trouvés dans l'Ohio et le Kentucky. Ces tumuli ont été trouvés sur les hautes collines qui dominent la rivière du Missouri, et les plus grands et les plus proéminents sont ceux que l'on voit dans le Tennessee, le Mississipi et la Louisiane. Il y a trois semaines encore, on ne se doutait pas le moins du monde que les hommes qui avaient élevé ces monticules funèbres, avaient fait leur patrie de cette région dans les temps préhistoriques ; mais aujourd'hui, on a découvert que

cette étrange race, éteinte maintenant, occupa autrefois cette contrée, et y laissa une vaste nécropole formée des innombrables monticules répandus sur les coteaux du comté de Clay.

"Jusqu'à ce jour, on n'a ouvert qu'un seul de ces tumuli. Le juge West y a trouvé, il y a environ deux semaines, un squelette, et il a fait à ce sujet un rapport à ses collègues de la Société. Ceux-ci l'accompagnèrent sur les lieux, et non loin de la surface du sol, où les fouilles étaient pratiquées, on retira les restes de deux squelettes. Les os en sont très grands et très forts, tellement grands même que, si on les compare avec un squelette ordinaire de date moderne, ils paraissent avoir appartenu à un géant. Les os du crâne qui n'ont point été réduits en poussière sont d'une dimension monstrueuse. La mâchoire inférieure de l'un de ces squelettes est en parfait état de conservation, et elle est le double de celle d'une personne civilisée. Les dents en sont grandes et paraissent usées par la mastication des racines et d'aliments carnés. L'os maxillaire indique une force musculaire immense. L'os de la cuisse, si on le compare à celui d'un squelette moderne ordinaire, est plutôt pareil à celui d'un cheval. La longueur, l'épaisseur et le développement musculaire sont remarquables. Mais la partie la plus singulière du squelette, c'est l'os frontal. Il est très bas, et diffère essentiellement **[18]** de tout ceux que l'on a pu voir jusqu'à présent. Il forme un épais bourrelet osseux d'un pouce de large, s'étendant au travers des deux yeux. Au lieu de se développer vers le haut, comme de nos jours, le front fuit vers l'arrière, à partir des sourcils, formant une tête aplatie, ce qui indique un ordre très inférieur d'êtres humains. L'opinion des savants qui ont fait cette découverte, est que l'on se trouve en présence de restes d'une race d'hommes préhistoriques. Ils ne ressemblent pas à la race indienne actuelle, et les tumuli n'ont été construits d'après aucun modèle connu pour avoir été employé par les diverses races d'hommes existant aujourd'hui en Amérique. Les corps ont été trouvés assis dans les tumuli, et parmi les ossements, on a trouvé des

> armes de pierre, telles que des couteaux en silex, des racloirs et autres, dont la forme diffère sensiblement de celle des dards de flèches, des haches de guerre, et autres armes de pierre en usage chez les Indiens aborigènes de l'Amérique, lorsqu'elle fut découverte par les blancs. Les personnes auxquelles ces ossements ont été confiés les ont déposés chez le Dr Foe dans Main Street. Leur intention est de faire de plus amples et de plus sérieuses recherches dans les monticules des coteaux qui se trouvent en face de cette ville. Ils feront un rapport de leurs travaux à la prochaine séance de l'Académie des Sciences, époque à laquelle ils espèrent pouvoir définitivement asseoir leur opinion. Il est déjà établi d'une façon assez nette, toutefois, que les squelettes dont il s'agit sont ceux d'une race d'hommes qui n'existe plus".

L'auteur d'un ouvrage récent et très détaillé [27] trouve un sujet d'hilarité dans l'union des "fils de Dieu" avec les "filles des hommes" qui *étaient belles*, comme il est dit dans la *Genèse*, et décrites avec plus de détails, dans cette merveilleuse légende, le *Livre d'Enoch* [28]. Il est fort dommage que nos hommes les plus érudits et les plus libéraux n'emploient pas leur logique serrée et impitoyable à remédier à ce travers de n'envisager qu'un des côtés de la question, et à rechercher le véritable esprit qui a dicté cette allégorie de l'antiquité. Cet esprit était certainement plus scientifique que les sceptiques ne semblent disposés à l'admettre, et chaque année, quelque nouvelle découverte peut confirmer ses assertions, jusqu'à ce que toute l'antiquité soit ainsi réhabilitée.

Une chose au moins a été bien indiquée dans le texte hébreu, savoir : qu'il y a eu une race de créatures purement physiques, et une autre de créatures purement spirituelles. L'évolution et la "transformation des espèces nécessaires pour combler le vide entre les deux races a été laissée à des anthropologistes plus habiles. **[19]** Nous ne pouvons que répéter la philosophie des anciens, qui dit que l'union de ces deux races en produisit une troisième – la race Adamique. Participant de la nature de ses deux parents, celle-ci est apte à vivre également dans l'un ou l'autre des deux

---

[27] *Supernatural Religion and inquiry into the reality of Divine Revelation*, 5ème éd., Londres 1875, vol. I, ch. IV, pp. 103 et sq.

[28] [Ch. VI-XI.]

mondes matériel et spirituel. La raison, qui met l'homme à même de maintenir sa suprématie sur les animaux inférieurs, et de soumettre la nature à ses besoins, est chez lui alliée à la partie physique de son être ; et c'est à sa partie spirituelle qu'est alliée la conscience, qui lui sert de guide infaillible au milieu des entraînements des sens ; car la conscience est cette perception instantanée, qui permet de discerner le mal du bien, et qui ne peut être exercée que par l'esprit, lequel étant partie de la Sagesse et de la Pureté Divines, est absolument sage et pur lui-même. Ses injonctions sont indépendantes de la raison, et ne peuvent se traduire en manifestations claires et nettes, que lorsqu'il n'est pas empêché par les attractions inférieures de sa double nature.

La raison étant une faculté de notre cerveau physique, cette faculté qu'on dit capable de tirer des conséquences logiques de prémisses posées, et, par conséquent, placée sous la dépendance du témoignage des sens, ne peut pas être envisagée comme une qualité appartenant directement à notre esprit divin. Ce dernier sait – et, par conséquent, tout raisonnement qui implique une discussion et des arguments serait inutile pour lui. De même, une entité, si elle doit être considérée comme une émanation directe de l'éternel Esprit de Sagesse, ne peut l'être que douée des mêmes attributs que l'essence dont elle fait partie. C'est donc avec un certain degré de logique que les anciens théurgistes soutenaient que la partie rationnelle de l'âme humaine (l'esprit), n'entrait jamais entièrement dans le corps de l'homme, mais qu'elle l'adombrait plus ou moins à travers l'âme *irrationnelle* ou astrale qui sert d'agent intermédiaire entre l'esprit et le corps. L'homme qui a suffisamment dompté la matière pour dégager de son Augoeides étincelant la lumière directe, sent la vérité par intuition ; il ne peut point faillir dans son jugement, malgré tous les sophismes suggérés par la froide raison, car il est ILLUMINE. De là, les prophéties, les prédictions et la prétendue inspiration Divine, qui sont tout simplement les effets de cette illumination d'en haut par notre propre esprit immortel.

Swedenborg, poursuivant les doctrines mystiques des philosophes hermétiques, a consacré quantité de volumes à l'élucidation du "sens véritable" de la *Genèse*. Swedenborg était indubitablement un "magicien-né", un voyant ; ce n'était pas un adepte. Ainsi, quoiqu'il ait suivi étroitement la méthode apparente d'interprétation des alchimistes et des auteurs mystiques, il a partiellement échoué, d'autant plus que le modèle choisi par lui, dans cette **[20]** méthode, tout grand alchimiste qu'il fût, n'était pas plus un *adepte*, dans toute l'acception du mot, que le voyant

suédois lui-même. Eugène Philalèthes n'a jamais atteint la "plus haute pyrotechnie", pour employer l'expression des philosophes mystiques, mais, quoique tous les deux n'aient pas vu la vérité tout entière dans ses détails, Swedenborg a virtuellement donné au premier chapitre de la *Genèse*, la même interprétation que les philosophes hermétiques. Le voyant, aussi bien que les initiés, malgré leur phraséologie voilée, montre clairement que les premiers chapitres de la *Genèse* se rapportent à la *régénération* ou à une nouvelle naissance de l'homme, et non pas à une création de notre univers et de son œuvre maîtresse, l'HOMME. Le fait que les termes des alchimistes, tels que sel, soufre et mercure, sont transformés par Swedenborg en *être, cause, et effet*[29], ne modifie pas l'idée sous-jacente de résoudre les problèmes des livres mosaïques par la seule méthode possible, celle employée par les hermétistes : la méthode des correspondances.

Sa doctrine des correspondances du symbolisme hermétique est celle de Pythagore et des Cabalistes : *En haut comme en bas*. C'est aussi celle des philosophes bouddhistes qui, dans leur métaphysique encore plus abstraite, intervertissant le mode usuel de définition donné par nos *érudits*, nomment unique réalité les types invisibles, et illusion tous les autres effets de causes ou prototypes visibles. Quelque contradictoires que leurs diverses élucidations du *Pentateuque* puissent paraître *à la surface*, chacune d'elles tend à montrer que la littérature sacrée de chaque pays, la *Bible*, aussi bien que les *Védas*, ou les Ecritures Bouddhistes, ne peut être comprise et complètement approfondie qu'à la lumière de la philosophie hermétique. Les grands sages de l'antiquité, ceux du moyen âge, et les auteurs mystiques de nos temps modernes également, étaient tous des *Hermétistes*. Soit que le flambeau de la vérité les ait éclairés grâce à leur faculté d'intuition, soit par suite de leurs études et d'une initiation régulière, ils avaient virtuellement accepté la méthode, et suivi la voie que leur avaient tracée des hommes tels que Moïse, Gautama Bouddha et Jésus. La vérité, symbolisée par des alchimistes sous la forme de la rosée du ciel, était descendue dans leurs cœurs, et tous ils l'avaient recueillie *sur le sommet des montagnes*, en étendant des *linges* IMMACULÉS pour la recevoir, c'est ainsi que, dans un sens, ils s'étaient assuré, chacun à sa manière, le *dissolvant universel*. Dans quelle mesure leur fut-il permis de le partager avec le public, c'est une autre question. Le voile dont Moïse se couvrit le visage en descendant du Sinaï pour enseigner au peuple "la

---

[29] Voyez *Arcana cælestia*.

Parole de Dieu" ne peut être enlevé à la seule volonté du maître ; il faut **[21]** encore que les auditeurs enlèvent le voile qui se trouve "sur leur cœur". Saint Paul le dit clairement ; et ses paroles adressées aux Corinthiens peuvent être appliquées à tout homme ou femme à toute époque de l'histoire du monde. Si "leurs esprits sont aveuglés" par l'éblouissante enveloppe de la vérité divine, que le voile hermétique soit levé ou non du visage du maître, il ne peut pas être enlevé de leurs cœurs, à moins *qu'ils ne tournent celui-ci vers le Seigneur*. Mais cette dernière appellation ne doit pas être appliquée à l'un ou à l'autre des personnages anthropomorphes de la Trinité, mais au "Seigneur", tel que l'entendent Swedenborg et les philosophes hermétiques : le Seigneur qui est VIE et HOMME.

L'éternel combat que se livrent les religions du monde, le Christianisme, le Judaïsme, le Brahmanisme, le Paganisme et le Bouddhisme, provient de cette source unique : La vérité n'est connue que du petit nombre ; les autres, ne voulant pas soulever le voile de leur cœur, s'imaginent qu'il aveugle aussi les yeux de leurs voisins. Le dieu de toute religion exotérique, y compris le Christianisme, malgré ses prétentions au mystère, est une idole, une fiction et ne peut être autre chose. Moïse, *soigneusement voilé*, parle aux multitudes endurcies de Jéhovah, la divinité cruelle et anthropomorphique, comme du Dieu très haut, cachant au plus profond de son cœur la vérité "qui ne peut être ni dite ni révélée". Kapila frappe du glaive acéré de ses sarcasmes les Yoguis Brahmanes qui, dans leurs visions mystiques, prétendent voir le TRES HAUT. Gautama Bouddha cache la vérité sous un impénétrable voile de subtilités métaphysiques, et il est regardé par la postérité comme un *athée*. Pythagore avec son mysticisme allégorique et sa métempsycose est tenu pour un habile imposteur, et l'on dit la même chose d'autres philosophes, comme Apollonius et Plotin, qu'on traite en général de visionnaires, sinon de charlatans. Platon, dont les écrits n'ont jamais été lus par la majorité de nos grands érudits, sinon d'une manière superficielle, est accusé par beaucoup de ses traducteurs d'absurdités et de puérilités, voire même d'ignorance de sa propre langue[30], très probablement parce qu'il a dit, relativement à l'Etre suprême, qu' "une nature de ce genre ne pouvait être définie par des paroles comme les autres choses que l'on peut apprendre"[31],

---

[30] Voyez Burges, *Préface*.

[31] *Septième Lettre*, 341 C.

et parce que son Protagoras insiste trop sur les "voiles". Nous remplirions tout un volume avec les noms des sages méconnus dont les écrits passent généralement pour absurdes, uniquement parce que les critiques matérialistes se sentent incapables de lever les "voiles" qui les couvrent. Le trait le plus important de ce mystère, en apparence **[22]** incompréhensible, réside peut-être dans l'habitude invétérée de la majorité des lecteurs, de juger une œuvre sur ses mots et sur les idées insuffisamment exprimées, en laissant son esprit hors de question. Des philosophes appartenant à des écoles diamétralement opposées emploient souvent une multitude d'expressions différentes, dont certaines paraissent obscures et métaphoriques, mais qui sont toutes figuratives et traitent pourtant du même sujet. De même que les innombrables rayons divergents d'un globe de feu, aboutissent tous au même point central, chaque philosophe mystique, qu'il soit un pieux enthousiaste comme Henry More, ou un alchimiste irascible au langage quelque peu trivial, comme son adversaire Eugène Philalèthes, ou un "athée" (!) comme Spinoza, tous ont un seul et même objet en vue... l'HOMME. C'est Spinoza toutefois qui nous fournit peut-être la clé la plus sûre pour éclaircir une partie de ce secret non écrit. Tandis que Moïse prohibe les "images gravées ou sculptées" de Celui dont le nom ne doit pas être pris en vain, Spinoza va plus loin. Il déclare nettement que l'on ne doit même pas essayer de décrire Dieu. Le langage humain est tout à fait impropre à donner une idée de cet "Etre ?" absolument unique. Que ce soit Spinoza ou la théologie chrétienne qui approche le plus de la vérité, nous laissons au lecteur le soin de juger leurs prémisses et les conclusions qu'ils en tirent. Toute tentative de définition de Dieu aboutit à entraîner une nation à anthropormorphiser la divinité à laquelle elle croit, et le résultat est celui qu'indique Swedenborg. Au lieu d'établir que Dieu a fait l'homme à son image, nous devrions véritablement dire que l'homme "*imagine* Dieu à sa ressemblance"[32], en oubliant que c'est à son propre reflet qu'il voue un culte.

Où se trouve donc le vrai, le réel secret dont il est tant parlé chez les Hermétiques ? Qu'il y eût et qu'il y ait un secret, aucun doute n'est possible à cet égard, même pour le plus naïf étudiant de la littérature ésotérique. Des hommes de génie, comme le furent incontestablement beaucoup de philosophes hermétiques, ne se seraient pas abusés en cherchant à tromper les autres de la sorte, pendant plusieurs milliers d'années. Que ce grand

---

[32] *The true Christian Religion*.

secret communément appelé "la pierre philosophale" ait eu une portée spirituelle, aussi bien que physique, c'est chose qui a été soupçonnée de tout temps. L'auteur de *Remarks on Alchemy and the Alchemists* fait remarquer, avec beaucoup de raison, que l'art hermétique, c'est l'HOMME, et que le but de cet art n'est autre que la perfection de l'homme[33], mais nous ne sommes pas d'accord avec lui, lorsqu'il dit qu'il n'y a que ceux qu'il appelle des "imbéciles **[23]** avides d'argent", qui aient jamais cherché à transporter un dessein purement moral (celui des alchimistes), dans le domaine de la science physique. Le fait seul que l'homme, à leurs yeux, est une trinité qu'ils divisent en *sol*, eau de *mercure*, et *soufre*, qui est le feu secret, ou, pour parler plus clairement, en *corps*, âme et *esprit*, ce fait démontre qu'il y a dans cette question un côté physique. Au point de vue spirituel, l'homme est la pierre philosophale, "*une trinité dans l'unité*", suivant l'expression de Philalèthes, mais il est aussi cette pierre au point de vue physique. Cette dernière n'est que l'effet d'une cause, laquelle est elle-même le dissolvant de toutes choses, l'esprit divin. L'homme est une corrélation des forces physiques et chimiques, aussi bien qu'une corrélation des pouvoirs spirituels. Ces derniers réagissent sur les puissances physiques de l'être, en proportion du degré de développement de l'homme terrestre. "L'œuvre est amenée à la perfection, suivant la vertu d'un corps, d'une âme et d'un esprit, dit un alchimiste, car le corps ne serait jamais pénétrable, si ce n'était à cause de l'esprit, et l'esprit ne serait pas permanent dans sa *teinture* ultra-parfaite, si ce n'était à cause du corps ; et tous les deux ne pourraient agir l'un sur l'autre sans l'âme, car *l'esprit est une chose invisible*, et il ne fait jamais son apparition sans un autre VETEMENT, qui est L'AME[34]."

Les "philosophes hermétiques" affirment, par l'organe de leur chef Robert Fludd, que la sympathie est la progéniture de la lumière et que "l'antipathie prend naissance dans les ténèbres". Ils enseignent en outre avec d'autres Cabalistes, que "les contraires dans la nature procèdent d'une essence éternelle, qui est la racine de toutes choses". Ainsi, la cause première est la source-mère du bien ainsi que du mal. Le Créateur, qui n'est pas le Dieu le plus élevé, est le père de la matière qui est mauvaise, aussi bien que de l'esprit qui, émanant de la plus haute et invisible cause, passe par lui. comme par un véhicule, et envahit tout l'univers. "Il est très

---

[33] E. A. Hitchcock, *Remarks upon Alchemy and the Alchemists*.

[34] *Ripley Revived*, 1678. Eirenæus Philalethes.

certain, dit Robert Fludd (Robertus di Fluctibus), que s'il y a une variété infinie de créatures, de natures diverses, dans la machine universelle, chacune d'elles a été d'abord créée diversement, puis fut générée et maintenue après la génération... Quant au nom mystérieux de Dieu, que *Moïse* était si désireux d'apprendre et de connaître, il reçut cette réponse : *Jehova est mon nom éternel*. Ce nom est si pur et si simple, *qu'il ne peut point être articulé ou composé, ou véritablement exprimé par la voix humaine*... tous les autres noms sont compris dans celui-là, car il contient la propriété du *vouloir* aussi bien que du *non-vouloir*, de la privation aussi bien que de la jouissance, de la mort aussi bien **[24]** que de la vie, de la malédiction aussi bien que de la bénédiction, du mal à l'égard des créatures comme du bien (quoique idéalement rien ne soit mauvais en lui), de la haine et de la discorde, et par conséquent de la sympathie comme de l'antipathie...[35]".

Les plus inférieurs dans l'échelle des êtres sont ces créatures invisibles appelées par les Cabalistes les élémentaires. Il y en a trois classes distinctes. La plus élevée en intelligence et en ruse est celle des esprits dits terrestres dont nous parlerons avec plus de détails dans d'autres parties de cet ouvrage. Qu'il suffise de dire pour le moment, que ce sont les larves, les ombres de ceux qui ont vécu sur la terre, repoussant toute lumière spirituelle, et toujours restés jusqu'à la mort, profondément plongés dans le cloaque de la matière ; ceux dont l'esprit immortel s'est peu à peu détaché de leur âme pécheresse. La seconde classe est composée des anté-types invisibles des hommes *à naître*. Aucune forme ne prend une existence objective, depuis les plus élevées jusqu'aux plus basses, avant que l'idéal abstrait de cette forme ou, comme le dit Aristote, la *privation* de cette forme[36] n'ait été évoquée. Avant qu'un artiste ait peint un tableau, chaque trait en existe déjà dans son imagination ; et pour qu'il nous soit donné de voir une montre, il faut que la forme abstraite de cette montre ait d'abord existé dans l'esprit de l'horloger. I1 en est de même des hommes futurs.

D'après la doctrine d'Aristote, il y a trois principes de corps naturels : la privation, la matière et la forme ; ces principes peuvent être appliqués au cas spécial actuel. La privation d'un enfant qui va naître est localisée dans le mental invisible du grand Architecte de l'Univers, la privation n'étant

---

[35] *Mosaïcall. Philosophy*, p. 173, 1659.

[36] [Métaphysique, V-22 et VII-7, etc...]

pas considérée, dans la philosophie d'Aristote, comme un principe dans la composition des corps, mais comme une propriété extérieure dans leur production ; car la production est un changement par lequel la matière passe de la forme qu'elle n'a pas à celle qu'elle prend. Quoique la privation de l'enfant qui n'est pas encore né, aussi bien que la forme future de la montre, non encore fabriquée, ne soit ni substance, ni extension, ni qualité, ni même existence proprement dite, cependant c'est quelque chose qui *est*, bien que, pour exister, ses contours doivent prendre une forme objective, en un mot, que l'abstrait devienne concret. Ainsi, aussitôt que cet idéal de la matière est transmis par l'énergie à l'éther universel, il devient une forme matérielle, quoique sublimée. Si la science moderne nous enseigne que la pensée *humaine* "affecte la matière d'un autre univers simultanément avec son action sur celui-ci", comment **[25]** celui qui croit en une Cause Première Intelligente pourrait-il nier que la pensée divine soit transmise de même, par la même loi d'énergie, à notre médiateur commun, l'éther universel, l'âme du monde ? Or, s'il en est ainsi, il s'ensuit nécessairement qu'une fois là, la pensée divine se manifeste objectivement, l'énergie reproduisant fidèlement les contours de ce dont la privation est née d'abord dans l'esprit divin. Seulement, il ne faut pas prendre cela dans le sens que cette pensée crée la matière. Non, elle ne crée que le plan de la forme future ; la matière qui sert à faire ce modèle ayant toujours existé, et ayant été préparée pour former un corps humain par une série de transformations progressives, comme le résultat d'une évolution. Les formes passent ; les idées qui les ont créées, et la matière qui leur donne l'objectivité demeurent. Ces modèles, encore dépourvus d'esprits immortels, sont les "élémentals" proprement dits des embryons psychiques qui, lorsque vient leur tour, meurent dans le monde invisible, et naissent dans ce monde visible, sous forme d'enfants humains en recevant au passage ce souffle divin nommé esprit, qui complète l'homme parfait. Cette classe ne peut communiquer *objectivement* avec les hommes.

La troisième classe est composée des "élémentals" proprement dits, qui jamais n'évolueront pour devenir des êtres humains, mais qui occupent pour ainsi dire un degré particulier de l'échelle des êtres, et qui, par comparaison avec les autres, peuvent être justement nommés les esprits de la nature, les agents cosmiques de la nature, chaque être se trouvant confiné dans son élément, et ne franchissant jamais les frontières des autres. Ce sont eux que Tertullien appelle les "princes des puissances de l'air".

On croit que cette classe possède un seul des trois attributs de l'humanité. Ils n'ont ni esprit immortel, ni corps tangible ; ils n'ont que des formes astrales, qui participent, dans un degré sensible, à l'élément auquel ils appartiennent, et aussi à l'éther. Ils sont une combinaison de matière sublimée, et d'un mental rudimentaire. Quelques-uns sont immuables, mais ils n'ont pas d'individualité distincte, et ils agissent toujours collectivement, pour ainsi dire. D'autres, formés de certains éléments et espèces, changent de forme, d'après une loi fixe, que les Cabalistes expliquent. La partie la plus solide de leurs corps est ordinairement juste assez immatérielle pour échapper à la perception de notre vision physique, mais pas assez insubstantielle, pour qu'ils ne puissent être parfaitement reconnus par la vision interne ou clairvoyante. Non seulement ils existent et peuvent vivre dans l'éther, mais ils peuvent le saisir et le diriger pour la production d'effets physiques, aussi aisément que nous comprimons l'air ou l'eau, dans le même but, au moyen d'appareils pneumatiques ou hydrauliques ; et ils **[26]** y sont d'ailleurs aidés par les esprits "élémentaires humains". Bien plus : ils peuvent le condenser au point de s'en faire des corps tangibles, auxquels, par leur puissance protéenne, ils peuvent faire prendre la forme qu'il leur plaît, en prenant pour modèle les portraits qu'ils voient gravés dans la mémoire des personnes présentes. Il n'est pas nécessaire pour cela que ces personnes pensent, sur le moment, à celle qui va être représentée. Son image peut même être effacée depuis plusieurs années. Le mental reçoit l'empreinte indélébile même d'une connaissance fortuite, ou de personnes que l'on n'a vues qu'une seule fois. De même que quelques secondes d'exposition de la plaque photographique suffisent à y imprimer pour un temps indéfini l'image de celui qui a posé devant l'appareil, il en est ainsi pour le mental.

Selon la doctrine de Proclus, les régions supérieures depuis le zénith jusqu'à la lune appartiennent aux dieux ou esprits planétaires, suivant leur hiérarchie et leur classe. Les plus élevés parmi eux étaient les douze *hyper ouranioi* ou dieux supra-célestes, ayant des légions entières de dæmons subordonnés, placés sous leurs ordres. Ils sont suivis dans l'ordre hiérarchique par les *egkosmioi*, les dieux ou esprits inter cosmiques qui ont chacun autorité sur un grand nombre de dæmons, auxquels ils communiquent leur puissance, en la reportant de l'un à l'autre, à leur gré. Ce sont là évidemment les forces personnifiées de la nature dans leur corrélation mutuelle, les dernières étant représentées par la troisième classe ou les "élémentals", que nous avons déjà décrits.

Plus loin, il montre, sur le principe de l'axiome hermétique des types et des prototypes, que les sphères inférieures ont leurs subdivisions et leurs classes d'êtres, aussi bien que les sphères célestes supérieures, les premières étant toujours subordonnées à celles-ci. Il professe que les quatre éléments sont tous remplis de daemons, soutenant avec Aristote que l'univers est plein et qu'il n'existe point de vide dans la nature. Les dæmons de la terre, de l'air, du feu et de l'eau sont d'une essence semi-corporelle, élastique et éthérée. Ce sont ces classes qui agissent comme intermédiaires entre les dieux et les hommes. Quoique inférieurs en intelligence au sixième ordre des dæmons les plus élevés, ces êtres président directement aux éléments et à la vie organique. Ils dirigent la croissance, la floraison, les propriétés et les divers changements des plantes. Ils sont la personnification des idées ou vertus tombées du hylé céleste dans la matière inorganique ; et comme le règne végétal est un degré plus élevé que le régime minéral, ces émanations des esprits célestes prennent forme et existence dans la plante, et en deviennent l'*âme*. C'est ce que la doctrine d'Aristote nomme la *forme* dans les trois principes des corps naturels, classés par lui sous la rubrique de privation, matière et forme. Sa philosophie **[27]** enseigne qu'outre la matière originelle, un autre principe est nécessaire pour compléter la triple nature de chaque parcelle, et celui-ci est la forme ; un être invisible, mais néanmoins, dans l'acception ontologique du mot, substantiel et réellement distinct de la matière proprement dite. Ainsi, dans un animal ou dans une plante, outre les os, les chairs, les nerfs, la cervelle, le sang dans le premier, outre la matière bulbeuse, les tissus, les fibres, la sève dans la plante, lesquels sang et sève, en circulant dans les veines et les fibres, nourrissent toutes les parties de l'animal et de la plante, outre les esprits animaux, qui sont le principe du mouvement, et l'énergie chimique qui se transforme en force vitale dans la feuille verte, il doit y avoir une forme substantielle, qu'Aristote appelait dans un cheval, l'âme du cheval ; Proclus, le *daemon* de chaque minéral, plante ou animal ; et les philosophes du moyen âge, les *esprits élémentaires* des quatre règnes.

Tout cela est tenu, dans notre siècle, pour de la métaphysique et de la grossière superstition. Cependant, d'après des principes strictement ontologiques, il y a dans ces anciennes hypothèses quelque ombre de probabilité, quelque indice pour les embarrassants "chaînons manquants" de la science exacte. Celle-ci est devenue si dogmatique dans ces derniers temps, que tout ce qui dépasse la portée de la science inductive est traité

d'imaginaire ; et nous voyons le professeur Joseph Le Conte déclarer que quelques-uns des plus éminents parmi les savants tournent en dérision l'expression *force vitale* ou vitalité, comme un reste de *superstition*[37]. De Candolle suggère que le terme "mouvement vital" serait préférable à force vitale[38], préparant ainsi le saut scientifique final qui transformera l'homme immortel et pensant, en un automate, actionné par un mouvement d'horlogerie, "Mais, objecte Le Conte, pouvons-nous concevoir un mouvement sans une force ? Et si le mouvement est spécial, spéciale aussi doit être la *forme de cette force*."

Dans la *Cabale* Juive, les esprits de la nature sont connus sous la dénomination générique de *Shedim*, et divisés en quatre classes. Les Perses les appelaient *daëvas* ; les Grecs les désignaient indistinctement sous le titre de *dæmons* ; et les Egyptiens leur donnaient le nom de *afrites*. Les anciens Mexicains, dit Kaiser, croyaient aux nombreux séjours des esprits, dans l'un desquels les ombres des enfants innocents étaient placées jusqu'à leur distribution finale ; dans un autre, situé dans le soleil, on plaçait les âmes vaillantes des héros ; tandis que les hideux spectres des **[28]** pécheurs incorrigibles étaient condamnés à errer désespérés, dans des souterrains, retenus dans les limites de l'atmosphère terrestre, sans vouloir ni pouvoir s'en dégager. Ils passaient leur temps à communiquer avec les mortels, et à effrayer ceux qui pouvaient les voir. Quelques tribus africaines les appelaient *Yowahous*. Dans le Panthéon hindou, il n'y a pas moins de 333.000.000 de genres divers d'esprits, y compris les élémentals, qui plus tard furent nommés *Daityas* par les Brahmanes. Les adeptes savent que ces êtres sont attirés vers certaines parties du ciel par une force mystérieuse comparable à celle qui fait tourner l'aiguille magnétique vers le nord, ainsi que certaines plantes. On croit aussi que les diverses races ont une sympathie particulière pour certains tempéraments humains, et exercent plus facilement leur pouvoir sur les uns que sur les autres. Ainsi, une personne bilieuse, lymphatique, nerveuse ou sanguine est affectée favorablement ou d'une façon défavorable par certaines conditions de la lumière astrale, résultant de certains aspects des corps planétaires. Ce principe général établi, d'après des observations dont la durée s'étend sur une série indéfinie d'années, l'adepte astrologue n'a besoin que de savoir quels étaient les aspects planétaires à une date antérieure déterminée, et

---

[37] *Corrélation de la Force vitale avec les forces chimiques et physiques*, par J. Le Conte.

[38] *Archives des sciences*, vol. XLV, p. 345. Décembre 1872.

d'appliquer cette connaissance des changements qui se succèdent dans les corps célestes, pour être en mesure de suivre avec une exactitude approchée, les destinées variables du personnage dont il établit l'horoscope, et même de prédire l'avenir. L'exactitude de l'horoscope dépend naturellement, non moins de la connaissance par l'astrologue des forces et des races occultes de la nature, que de son érudition astronomique.

Eliphas Lévi expose avec une grande clarté, dans son *Dogme et Rituel de Haute Magie*, la loi des influences réciproques entre les planètes, et leurs effets combinés sur les règnes minéral, végétal et animal, aussi bien que sur nous-mêmes. Il déclare que l'atmosphère astrale change aussi constamment d'un jour à l'autre, et d'une heure à l'autre, que l'air que nous respirons. Il cite, en l'approuvant, la doctrine de Paracelse que chaque homme, chaque animal et chaque plante portent des signes évidents intérieurs et extérieurs des influences qui dominaient au moment du développement de leur germe. Il répète l'antique doctrine cabalistique que rien n'est sans importance dans la nature, et que, même une aussi petite chose que la naissance d'un enfant sur notre insignifiante planète, a son effet dans l'univers, de même que l'univers entier exerce son influence réactive sur lui.

"Les astres, dit-il, sont liés l'un à l'autre par des attractions qui les maintiennent en équilibre, et les font mouvoir avec régularité dans l'espace. Ce filet de lumière s'étend sur toutes les sphères qu'il enveloppe, et il n'est pas de point, sur une planète **[29]** quelconque, auquel ne soit attaché un de ces fils indestructibles. L'endroit précis, aussi bien que l'heure de la naissance devraient par conséquent être soigneusement enregistrés par le véritable adepte en astrologie ; puis, lorsqu'il aura fait le calcul exact des influences astrales, il lui restera à compter les chances de sa position dans la vie, les concours sur lesquels il peut compter, les obstacles qu'il aura à surmonter... et enfin ses impulsions naturelles pour l'accomplissement de sa destinée"[39]. Il affirme aussi que la force individuelle d'une personne, comme indication de son aptitude à vaincre les difficultés et les circonstances défavorables, et ainsi façonner sa destinée, ou ses tendances à attendre passivement ce que le destin aveugle lui réserve, doit aussi entrer en ligne de compte.

---

[39] [E. Levi, I, 27.]

L'examen de cette question, au point de vue des anciens, nous donne, comme on le voit, une idée bien différente de celle exprimée par Tyndall dans son célèbre discours de Belfast. "C'est aux êtres Supersensoriels, dit-il, qui, tout-puissants et invisibles qu'ils paraissent, ne sont néanmoins qu'une sorte de *créatures humaines* élevées peut-être au-dessus de l'humanité, et conservant toutes les passions et tous les appétits humains, qu'ont été confiés l'empire et le gouvernement des phénomènes naturels."

Tyndall, pour affirmer son dire, cite à propos le passage bien connu d'Euripide, que l'on trouve dans Hume : "Les dieux lancent tout au hasard et en désordre, mélangent ensemble les choses les plus opposées, afin que tous, par ignorance et par indécision, nous leur rendions un culte d'autant plus respectueux"[40]. Mais. tout en énonçant, dans *Chrysippus*, plusieurs doctrines pythagorisiennes, Euripide est considéré par tous les auteurs anciens comme hétérodoxe, et par conséquent la citation tirée de ce philosophe ne corrobore nullement l'argumentation de Tyndall.

En ce qui concerne l'esprit *humain*, les notions des plus anciens philosophes et des cabalistes du moyen âge, bien que différant sur quelques détails, sont d'accord sur l'ensemble ; de sorte que la doctrine de l'un d'eux peut être considérée comme étant celle de l'autre. La différence la plus substantielle consistait à déterminer la place que doit occuper l'esprit immortel ou divin de l'homme. Tandis que les anciens Néo-Platoniciens professaient que l'*Augoeides* ne descend jamais hypostatiquement dans l'homme vivant, et qu'il ne fait que projeter plus ou moins son rayonnement sur l'homme intérieur – l'âme astrale – les cabalistes du moyen âge prétendaient que l'esprit, se détachant de l'océan de lumière et d'esprit, entrait dans l'âme de l'homme où il restait **[30]** emprisonné pendant toute la vie dans l'enveloppe astrale. Cette différence résultait de la croyance plus ou moins enracinée des cabalistes chrétiens, dans la lettre morte de l'allégorie de la chute de l'homme. L'âme, disaient-ils, devint, par la chute d'Adam, souillée par le monde de la matière ou Satan. Avant qu'elle pût comparaître, avec l'esprit divin qu'elle renferme, en présence de l'Eternel, il fallait qu'elle se purifiât des impuretés des ténèbres. Ils comparaient "l'esprit captif dans l'âme à une goutte d'eau enfermée dans une capsule de gélatine et lancée dans l'océan ; tant que la capsule subsiste intacte, la goutte d'eau reste isolée ; mais que l'enveloppe

---

[40] ["Belfast Address" dans *Fragments of Science*.]

se brise, la goutte devient une partie de l'océan, et son existence individuelle cesse. Il en est de même de l'esprit. Tant qu'il est enfermé dans son intermédiaire plastique, l'âme, il a une existence individuelle, mais que la capsule soit détruite, ce qui peut avoir pour cause l'agonie d'une conscience flétrie, le crime, un mal moral quelconque, alors l'esprit s'en retourne à son lieu d'origine. Son individualité est partie".

D'autre part, les philosophes qui enseignaient "la chute dans la génération", à leur manière, considéraient l'esprit comme quelque chose de tout à fait distinct de l'âme. Ils admettaient son existence dans l'enveloppe astrale, seulement en ce qui concerne les émanations spirituelles, ou rayons de "l'être lumineux". L'homme et son âme devaient conquérir leur immortalité en s'élevant vers l'unité, avec laquelle, en cas de succès, ils étaient finalement liés et, dans laquelle, pour ainsi dire, ils s'absorbaient. L'individualisation de l'homme après sa mort dépendait de l'esprit et non de l'âme et du corps. Quoique le mot "personnalité", dans le sens qu'on lui donne généralement, soit une absurdité, si on l'applique littéralement à notre essence immortelle, toutefois celle-ci est une entité distincte, immortelle et éternelle *per se* ; et, comme dans le cas de criminels pour lesquels il n'y a pas de rédemption, lorsque le fil brillant qui unit l'esprit à l'âme, depuis le moment de la naissance de l'enfant, est violemment tranché, et lorsque l'être désincarné est condamné à partager le sort des animaux inférieurs, à se dissoudre graduellement dans l'éther, et à voir son individualité annihilée, même dans ce cas-là, l'esprit reste encore un être distinct. Il devient un esprit planétaire, un ange ; car les dieux des païens ou les archanges des chrétiens, émanations directes de la Cause Première, malgré la déclaration aventurée de Swedenborg, *n'ont jamais été et ne seront jamais des hommes*, du moins sur notre planète.

Cette spécialisation a été de tous temps la pierre d'achoppement des métaphysiciens. Tout l'ésotérisme de la philosophie bouddhique est basé sur cet enseignement mystérieux, compris par si peu de personnes, et complètement dénaturé par beaucoup **[31]** de nos savants les plus érudits. Les métaphysiciens eux-mêmes sont trop enclins à confondre l'effet avec la cause. Une personne peut avoir gagné la vie immortelle, et demeurer le même soi intérieur qu'elle était sur la terre, et cela pendant toute l'éternité ; mais il ne s'ensuit pas nécessairement qu'elle doive continuer à être le Monsieur un tel ou la Madame une telle qu'elle était sur la terre, ou perdre son individualité. C'est pourquoi l'âme astrale et le corps terrestre de l'homme peuvent, dans le sombre au-delà, être absorbés dans l'océan

cosmique des éléments sublimés, et cesser de sentir leur *ego*, si cet *ego* n'a pas mérité de s'élever plus haut ; et l'esprit divin reste encore une entité non changée, quoique les expériences terrestres de ses émanations puissent être entièrement oubliées dès l'instant de sa séparation avec son indigne véhicule.

Si "l'esprit" ou la partie divine de l'âme préexiste, en tant qu'entité distincte, de toute éternité, ainsi qu'Origène, Synésius, et d'autres pères et philosophes chrétiens l'ont enseigné, et si cet esprit est le même et rien de plus que l'âme métaphysiquement objective, comment pourrait-elle être autrement qu'éternelle ? Et dans ce cas, qu'importerait-il que l'homme menât une vie animale ou une vie pure, si, quoi qu'il fasse, il ne devait jamais perdre son individualité ? Cette doctrine est aussi pernicieuse dans ses conséquences que celle de l'expiation par substitution. Si ce dernier dogme avait été montré sous son véritable jour, de même que la fausse idée que nous sommes tous immortels, l'humanité aurait été rendue meilleure par sa propagation. Le crime et le péché auraient été évités, non par crainte d'un châtiment terrestre ou d'un enfer ridicule, mais sous l'influence du désir profondément enraciné dans notre nature intime d'une vie individuelle distincte, dans l'autre monde, l'assurance positive que nous ne pouvons la mériter, si nous ne "nous emparons du royaume des cieux par la violence", et enfin la conviction que ni les prières des hommes, ni le sang d'un autre ne peuvent nous sauver de la destruction individuelle après la mort, à moins que nous ne nous unissions étroitement pendant notre vie terrestre, à notre propre esprit immortel, notre DIEU.

Pythagore, Pluton, Timée de Locres et toute l'école d'Alexandrie faisaient dériver l'âme de l'universelle Ame du Monde ; et cette dernière était, selon leurs propres enseignements, l'éther ; quelque chose d'une nature si raffinée, qu'elle ne pouvait être perçue que par la vue intérieure. C'est pour cela qu'elle ne peut être l'essence de la Monade, ou cause, parce que l'anima mundi n'est que l'effet, l'émanation objective de la Monade. L'esprit de l'homme et son âme spirituelle sont tous les deux préexistants. Mais tandis que le premier existe comme entité distincte, comme **[32]** individualisation, l'âme humaine n'est qu'à l'état de matière préexistante, partie inconsciente d'un tout intelligent. Tous les deux ont été formés originellement de l'Eternel Océan de Lumière ; mais, comme l'expriment les théosophes, il y a dans le feu un esprit visible aussi bien qu'invisible. Ils faisaient une différence entre *l'anima bruta* et *l'anima divina*. Empédocle croyait fermement que tous les hommes et tous les animaux possèdent

deux âmes ; et nous trouvons dans Aristote qu'il nomme l'une d'elles l'âme raisonnable, νσμς, et l'autre l'âme animale, φυχη. Selon ces philosophes, l'âme qui raisonne vient du *dehors* de l'âme universelle, l'autre du *dedans*. Cette région supérieure et divine, dans laquelle ils plaçaient la divinité suprême et invisible, était considérée par eux (et par Aristote lui-même), comme un cinquième élément purement spirituel et divin, tandis que *l'anima mundi* proprement dite était composée d'une nature subtile, ignée et aethérée, répandue dans tout l'univers, en un mot l'aether. Les stoïciens, les matérialistes les plus célèbres de l'antiquité, affirmaient que tout était formé d'une substance corporelle de cette nature, excepté le Dieu Invisible et l'Ame Divine (l'Esprit). Leurs commentateurs modernes et leurs admirateurs, saisissant l'occasion avec empressement, ont échafaudé là-dessus l'hypothèse que les stoïciens ne croyaient ni en Dieu, ni en l'âme. Mais Epicure, dont la doctrine, militant directement contre l'intervention d'un Etre Suprême et de dieux dans la formation ou le gouvernement du monde, le plaçait bien au-dessus des stoïciens dans le champ de l'athéisme et du matérialisme, enseignait pourtant que l'âme est d'une essence subtile et tendre, formée des atomes les plus suaves, les plus arrondis et les plus beaux, dont la description nous ramène en définitive à l'idée de l'éther sublimé. Arnobe, Tertullien, Irénée et Origène, malgré leur Christianisme, croyaient, avec les plus modernes Spinoza et Hobbes, que l'âme était corporelle, quoique d'une nature extrêmement subtile.

Cette doctrine de la possibilité de perdre son âme, et par conséquent son individualité est contraire aux théories idéales et aux pensées progressives de quelques spirites, bien que Swedenborg l'ait pleinement adoptée. Ils n'accepteront jamais la doctrine cabalistique, qui enseigne que ce n'est qu'en observant la loi d'harmonie que la vie individuelle future peut être obtenue ; et que plus l'homme intérieur et extérieur s'éloigne de cette source d'harmonie qui jaillit de notre esprit divin, plus il lui est difficile de regagner le terrain perdu.

Mais tandis que les spirites et les autres adhérents du christianisme n'ont que peu ou point d'idée de la possibilité de la mort et de l'oblitération de la personnalité humaine, par la séparation de la partie immortelle d'avec celle qui est périssable, les disciples **[33]** de Swedenborg le comprennent parfaitement. Un des ministres les plus respectés de la Nouvelle Eglise, le Rev. Chauncey Giles D. D. de New-York a récemment élucidé la question, dans un discours public, de la manière suivante : La mort physique, ou mort du corps, est une disposition de l'économie divine pour l'avantage de

l'homme, une disposition grâce à laquelle il peut atteindre les fins les plus élevées de son être. Mais il y a une autre mort qui est l'interruption de l'ordre divin, et la destruction de chaque élément humain dans la nature de l'homme, ainsi que de toute possibilité de bonheur humain. C'est la mort spirituelle qui a lieu avant la dissolution du corps. "Il peut y avoir un vaste développement de l'intelligence naturelle de l'homme, sans que ce développement soit accompagné du moindre amour pour Dieu, ou de l'amour désintéressé de l'homme". Lorsqu'un homme tombe dans l'amour de soi, et dans l'amour du monde et de ses plaisirs, laissant de côté l'amour de Dieu et du prochain, il tombe de la vie dans la mort. Les principes supérieurs qui constituent les éléments essentiels de son humanité périssent, et il ne continue à vivre que sur le plan naturel de ses facultés. Physiquement, il existe ; spirituellement, il est mort. Il est aussi mort à tout ce qui appartient à la phase la plus noble et la seule durable de l'existence, que son corps est mort à toute activité, à tout plaisir, à toute sensation du monde, lorsque l'esprit l'a abandonné. Cette mort spirituelle est le résultat de la désobéissance aux lois de la vie spirituelle, qui est suivie de la même peine que la désobéissance aux lois de la vie naturelle. Mais le mort spirituellement a encore ses plaisirs ; il possède encore ses qualités intellectuelles, la puissance de ses facultés et son intense activité. Il possède encore toutes ses jouissances animales, et pour beaucoup d'hommes et de femmes, cela constitue l'idéal le plus élevé de la félicité humaine. La poursuite infatigable des richesses, des amusements et des distractions de la vie sociale, la culture de l'élégance dans les manières, du goût dans la toilette, de la prédominance sociale, de la distinction scientifique, enivrent et charment ces morts vivants ; mais, ajoute l'éloquent prédicateur, ces créatures, avec toutes leurs grâces, leurs riches atouts et leurs brillants succès, sont mortes aux yeux du Seigneur et des anges, et lorsqu'on les pèse sur la seule véritable et immuable balance, elles n'ont pas plus de vie authentique que le squelette dont la chair est retournée à la poussière". Un développement considérable des facultés intellectuelles n'implique en aucune façon une vie spirituelle et véritable. Beaucoup de nos plus grands savants ne sont que des cadavres animés ; ils n'ont pas la vision spirituelle, parce que leurs esprits les ont abandonnés. Nous pourrions ainsi parcourir tous les siècles, examiner toutes les occupations, peser toutes les connaissances **[34]** humaines, et rechercher toutes les formes de sociétés, et nous trouverions partout de ces êtres *spirituellement morts*.

Pythagore enseignait que l'univers entier est un vaste système de combinaisons mathématiquement exactes. Platon montre la divinité *géométrisant*. Le monde est soutenu par la même loi d'équilibre et d'harmonie sur laquelle il a été établi. La force centripète ne peut se manifester sans la force centrifuge, dans les révolutions harmonieuses des sphères ; toutes les formes sont le produit de cette double force dans la nature. Ainsi, pour illustrer notre thèse, nous désignerons l'esprit comme la force centrifuge, et l'âme comme la force centripète, en tant qu'énergies spirituelles. Lorsqu'elles se trouvent en parfaite harmonie, les deux forces produisent un résultat unique ; brisez ou entravez le mouvement centripète de l'âme terrestre qui tend vers son centre d'attraction ; arrêtez sa course, en la surchargeant d'un poids de matière plus grand qu'elle ne peut porter, et l'harmonie de l'ensemble, qui était sa vie, est détruite. La vie individuelle ne peut se continuer que si elle est soutenue par cette double force. La moindre déviation dans cette harmonie la compromet, et lorsqu'elle est détruite sans rémission, les forces se séparent, et la forme est graduellement annihilée. Après la mort des dépravés et des méchants, arrive le moment critique. Si durant sa vie, l'homme intérieur néglige de faire un suprême effort désespéré pour s'unir à la vague lueur rayonnant de son père divin ; si ce rayon est de plus en plus arrêté par l'épaisse croûte de matière, l'âme, une fois dégagée du corps, suit ses attractions terrestres, et est magnétiquement entraînée et retenue par les épais brouillards de l'atmosphère matérielle. Elle coule alors de plus en plus bas, jusqu'à ce qu'elle se trouve, lorsqu'elle reprend conscience, dans ce que les anciens nommaient le Hades. L'anéantissement d'une telle âme n'est jamais instantané ; il peut durer des siècles peut-être, car la nature ne procède jamais par bonds, et l'âme astrale étant formée d'éléments, la loi d'évolution doit prendre son temps. Alors commence le règne de la terrible loi des compensations, le *Yin-youan* des Bouddhistes.

Cette catégorie d'esprits est nommée "terrestre" ou "*élémentaires* terrestres", en opposition avec les autres, comme nous l'avons indiqué dans notre chapitre d'introduction. En Orient, ils sont désignés sous la dénomination de "Frères de l'Ombre". Rusés, abjects, vindicatifs et cherchant à prendre la revanche de leurs souffrances sur l'humanité, ils deviennent, jusqu'à leur complète annihilation, des vampires, des goules et des comédiens éminents. Ce sont les "étoiles" conductrices sur la grande scène spirite des "matérialisations" dont ils accomplissent les phénomènes avec le concours des plus intelligentes créatures de la catégorie des

élémentals authentiques, qui voltigent tout autour, et les **[35]** accueillent avec plaisir dans leurs propres sphères. Henry Kunrath, le grand cabaliste allemand, représente sur une des gravures de son précieux ouvrage *Amphitheatrium Sapientiæl Æternæ*, les quatre classes de ces "esprits élémentaires humains". Une fois le seuil de ce sanctuaire d'initiation franchi, une fois qu'un adepte a soulevé le "voile d'Isis", la déesse mystérieuse et jalouse, il n'a plus rien à redouter ; mais jusque-là, il est constamment en danger.

Bien qu'Aristote lui-même, devançant les physiologistes modernes, considérât l'esprit humain comme une substance matérielle, et se moquât des *hylozoïstes*, néanmoins il croyait pleinement à l'existence d'une âme "double", ou esprit et âme. Il se moquait de Strabon, parce qu'il croyait qu'une parcelle quelconque de matière, per se, pouvait avoir assez de vie et d'intelligence pour façonner graduellement un monde aussi multiforme que le nôtre[41]. Aristote doit la sublime morale de son Ethique à Nichomaque, à une étude approfondie des *Fragments Ethiques de Pythagore* ; car l'on peut aisément prouver que ce dernier est la source à laquelle il a puisé ses idées, bien qu'il n'ait pu jurer "par celui qui trouva le Tétractys"[42]. Du reste, que savons-nous en fin de compte de certain au sujet d'Aristote ? Sa philosophie est si abstraite, qu'elle laisse constamment au lecteur le soin de suppléer par l'imagination aux lacunes de ses déductions logiques. De plus, nous savons qu'avant que ses ouvrages fussent parvenus à nos savants, qui semblent se complaire dans ses arguments, en apparence athées, à l'appui de sa doctrine du destin, ses œuvres étaient passées par beaucoup trop de mains pour être restées immaculées. De Théophraste, son légataire, elles passèrent à Nélée, dont les héritiers les laissèrent moisir dans des caves souterraines, pendant près de cent cinquante ans[43]. Après ce laps de temps, nous dit-on, ses manuscrits furent copiés et considérablement augmentés, par Apellicon de Théos, qui remplaça les paragraphes devenus illisibles, par des conjectures à lui personnelles, et dont beaucoup furent probablement tirées des profondeurs de sa propre conscience. Nos savants du XIXème siècle pourraient certainement profiter beaucoup de l'exemple d'Aristote, s'ils étaient aussi désireux de l'imiter dans la pratique, qu'ils sont empressés à jeter à la tête des Platoniciens sa méthode d'induction et

---

[41] Aristote, *De Part. an.* lib. i. c. 1.

[42] Serment pythagoricien. Les Pythagoriciens prêtaient serment par le nom de leur maître.

[43] Voyez Lemprière, *Dictionnaire Classique*.

ses théories matérialistes. Nous leur conseillons de rassembler les faits aussi soigneusement qu'il l'a fait, au lieu de nier ceux auxquels ils ne connaissent rien. **[36]**

Ce que nous avons dit dans le chapitre d'introduction et ailleurs des médiums et des tendances de leur médiumnité, n'est pas basé sur des conjectures, mais sur une expérience personnelle et sur l'observation. Il est à peine une phase de la médiumnité d'un genre quelconque, dont nous n'ayons vu des exemples, durant les vingt-cinq dernières années, dans divers pays. L'Inde, le Tibet, Bornéo, le Siam, l'Egypte, l'Asie Mineure, l'Amérique du Nord et du Sud et autres parties du globe, nous ont montré leurs phases spéciales de phénomènes médiumniques, et de pouvoir magique. Notre expérience variée nous a enseigné deux vérités importantes, savoir : que, pour l'exercice de la puissance magique, la pureté personnelle et l'exercice d'une volonté bien entraînée et indomptable sont indispensables ; et que les spirites ne sont jamais assurés de l'authenticité des manifestations médiumniques, à moins qu'elles ne se produisent en pleine lumière, et dans des conditions de contrôle telles que toute tentative de fraude serait immédiatement découverte.

De crainte d'être mal compris, nous ferons remarquer que, tandis qu'en règle générale, les phénomènes physiques sont produits par les esprits de la nature, agissant de leur propre mouvement, et pour satisfaire leur propre fantaisie, il y a néanmoins de bons esprits humains désincarnés qui peuvent, dans des circonstances *exceptionnelles*, telles que l'aspiration d'un cœur pur et des conditions très favorables, manifester leur présence par quelques phénomènes, *sauf celui d'une matérialisation personnelle*. Mais il faut un attrait bien puissant en vérité, pour pousser un pur esprit désincarné à quitter son radieux séjour afin de venir se plonger dans l'atmosphère viciée d'où il s'est évadé en abandonnant son corps terrestre !

Les mages et les philosophes théurgistes s'opposaient avec énergie à "l'évocation des âmes". "Ne la ramenez pas au monde, dit Psellus en parlant de l'âme, de peur qu'en se retirant, elle n'en conserve quelque chose"[44]. Et un autre philosophe dit : "Il ne vous sied point de les voir

---

[44] "Oracles Chaldéens", 3. Cf. Cory, *Anc. Fragm.*, 270. Ed. 1832.

avant que votre corps ne soit initié, car, par des leurres incessants, elles séduisent les âmes des non-initiés"[45].

Ils s'y opposaient pour plusieurs bonnes raisons : 1° "Il est extrêmement difficile de distinguer un bon daemon d'un mauvais", dit Jamblique. 2° "Si une âme humaine réussit à pénétrer dans la densité de l'atmosphère terrestre qui l'oppresse toujours et souvent lui est odieuse, il y a là néanmoins ce danger, que l'âme ne peut rentrer en contact avec le monde matériel sans subir cette conséquence inévitable : "en se retirant, elle en conserve quelque chose" **[37]** qui contaminera sa pureté et la fera souffrir plus ou moins après son départ. C'est pour cela qu'un vrai théurgiste évite toujours de causer plus de souffrance à un habitant de la sphère supérieure, que les intérêts de l'humanité ne l'exigent absolument. Il n'y a que le magicien noir qui, par de puissantes incantations de nécromancie, rappelle ici-bas les âmes souillées de ceux qui ont mené une vie mauvaise et qui sont toujours disposés à l'aider dans ses projets égoïstes. Nous parlerons ailleurs des rapports avec l'Augoeides, au moyen des pouvoirs médiumniques de médiums subjectifs. Les théurgistes employaient des substances chimiques et minérales, pour chasser les mauvais esprits. Une des plus puissante de ces substances était une pierre nommée Μνιζουριν.

> Lorsque vous verrez un daemon terrestre approcher,
>
> Elevez la voix, et sacrifiez la pierre Mnidzourin.

s'écrie un oracle de Zoroastre (Psel, 40, cf Cory, op. cit. 279).

Et maintenant, pour redescendre des hauteurs de la poésie théurgico-magique, à la magie "inconsciente" de notre siècle actuel et à la prose d'un cabaliste moderne, passons en revue les documents suivants

Dans le *Journal de Magnétisme* du Dr Morin, publié il y a quelques années à Paris, à un moment où les "tables tournantes"faisaient fureur en France, on publia une lettre curieuse, dont voici quelques extraits.

> "Croyez-moi, Monsieur, écrivait le correspondant anonyme, il n'y a pas d'esprits, de fantômes, d'anges, de démons *enfermés dans une table* ; mais tous ces êtres

---

[45] Produs ; cf. Cory, *op. cit.*, p. 270.

peuvent s'y trouver, car tout cela dépend de *notre propre volonté* et de notre imagination. Ce MENSABULISME[46] est un phénomène ancien... mal compris des modernes, mais naturel au demeurant et appartenant au domaine de la physique et de la psychologie ; malheureusement, il devait demeurer incompréhensible jusqu'à ce que l'on ait découvert l'électricité et l'héliographie, car pour expliquer un fait de nature spirituelle, nous sommes obligés de nous baser sur un fait correspondant d'ordre matériel...

Comme nous le savons tous, la plaque daguerréotype peut être impressionnée non seulement par les objets eux-mêmes, mais encore par leurs réflexions. Eh bien ! le phénomène en question, qui devrait être appelé *photographie mentale* met au jour, outre des réalités, les rêves de notre imagination, avec une fidélité telle, que très souvent, nous sommes incapables de distinguer une épreuve **[38]** tirée d'après une *personne présente*, d'avec un négatif obtenu par une simple image...

La *magnétisation* d'une table ou d'une personne est absolument identique dans ses résultats ; c'est la saturation d'un corps étranger soit par l'électricité vitale *intelligente*, soit par la pensée du magnétiseur et des personnes présentes".

Rien ne peut en donner une meilleure et plus juste idée que la batterie électrique accumulant le fluide sur son conducteur, pour obtenir ainsi une force *aveugle* qui se manifeste par des étincelles lumineuses, etc... Ainsi, l'électricité condensée sur un corps isolé acquiert une puissance de réaction égale à l'action, soit pour charger, magnétiser, décomposer, enflammer, soit pour décharger ses vibrations à une grande distance. Ce sont les effets visibles d'une électricité aveugle, ou à l'état brut produite par d'aveugles éléments – le mot aveugle étant employé par la table elle-même, par opposition à l'électricité *intelligente*. Mais il existe évidemment une électricité correspondante produite par la pile cérébrale de l'homme ; cette

---

[46] Du mot latin *mensa*, table. Cette curieuse lettre est reproduite *in extenso* dans la *Science des Esprits*, d'Eliphas Lévi, t. III, chap. 1.

électricité psychique, cet éther spirituel et universel qui est la *nature ambiante, intermédiaire de l'univers métaphysique*, ou plutôt *incorporel*, a besoin d'être étudiée, avant d'être admise par la science qui, n'en ayant point la moindre idée, ne saura jamais rien de ce grand phénomène de la vie tant qu'elle ne l'aura pas étudié.

> "Il semble que pour se manifester, l'électricité cérébrale exige le concours de l'électricité statique ordinaire ; lorsque cette dernière fait défaut dans l'atmosphère, lorsque l'air est très humide, par exemple, on n'obtient que peu ou même rien, soit des tables, soit des médiums...
>
> Il n'est pas nécessaire que les idées soient formulées avec grande précision dans le cerveau des personnes présentes ; la table découvre et formule ces idées elle-même, tant en prose qu'en vers, mais toujours correctement ; la table a besoin d'un certain temps pour composer un vers ; elle commence, puis elle rature un mot, le corrige, et quelquefois elle envoie une épigramme à notre adresse... Si les personnes présentes sont parfaitement en sympathie entre elles, elle plaisante et rit avec elles, comme une personne vivante pourrait le faire. Quant aux choses du monde extérieur, il faut que, comme nous, elle se contente de suppositions ; la table compose de petits systèmes philosophiques, elle les discute et les soutient comme le ferait le plus habile rhétoricien. En un mot, elle se crée une conscience et une raison qui lui appartiennent en propre, mais avec les matériaux qu'elle trouve en nous...
>
> Les Américains sont persuadés qu'ils conversent avec leurs morts ; quelques-uns pensent (avec plus de raison) que ce sont des *esprits* ; d'autres les prennent pour des anges, et d'autres encore **[39]** pour des diables, [*l'intelligence*] prenant la forme qui correspond à la conviction et à l'opinion préconçue de chacun. Ainsi faisaient les initiés des temples de Sérapis, de Delphes, et autres établissements théurgico-magiques du même genre. Ils étaient convaincus d'avance qu'ils allaient se

mettre en communication avec leurs dieux ; et ils y réussissaient toujours.

Nous, qui connaissons bien la valeur du phénomène... nous sommes parfaitement sûrs, qu'après avoir chargé la table de nos effluves magnétiques, nous avons appelé à la vie ou créé une intelligence analogue à la nôtre qui, comme nous-mêmes, est douée d'une volonté libre ; qui peut causer et discuter avec nous, avec une lucidité supérieure, attendu que la résultante est plus forte que l'individu, ou plutôt que le tout est plus grand qu'une de ses parties... N'accusons pas Hérodote de nous citer des mensonges, lorsqu'il rapporte les faits les plus extraordinaires, car nous devons les tenir pour aussi véritables et aussi exacts que les autres faits historiques, que l'on trouve chez tous les auteurs païens de l'antiquité...

Le phénomène est aussi ancien que le monde... Les prêtres de l'Inde et de la Chine le pratiquaient avant les Egyptiens et les Grecs. Les sauvages et les Esquimaux le connaissent bien. C'est le phénomène de la Foi, seule source de tout prodige, et il vous sera fait selon votre foi. Celui qui énonçait cette profonde doctrine était, sûrement, le Verbe incarné de la Vérité ; il ne se trompait pas, et il ne cherchait pas à tromper les autres ; il posait un axiome que nous répétons aujourd'hui, sans beaucoup d'espoir de le voir accepter.

L'homme est un microcosme ou un monde en miniature ; il porte en lui un fragment du grand *Tout*, dans un état chaotique. La tâche de nos demi-dieux est de dégager de cet ensemble la part qui leur revient, par un travail mental et matériel incessant. Ils ont leur mission à remplir, l'invention perpétuelle de nouveaux produits, de moralités nouvelles, et l'arrangement convenable des matériaux grossiers et informes que leur fournit le Créateur, qui les a créés à Son image, pour qu'ils puissent créer à leur tour, et compléter de la sorte, ici-bas, l'œuvre de la Création ; labeur immense qui ne sera achevé que

lorsque l'ensemble sera devenu si parfait, qu'il sera comme Dieu lui-même, et capable ainsi de se survivre à lui-même. Nous sommes bien loin encore de ce moment final, car on peut dire que tout est à faire, à défaire, et à améliorer encore sur notre globe, les institutions, l'outillage et les produits.

"*Mens non soluni agitat sed creat molem*."

Nous vivons dans cette existence, dans un centre intellectuel ambiant, qui entretient entre les êtres humains et les choses, une **[40]** solidarité nécessaire et perpétuelle ; chaque cerveau est un ganglion, une station d'un télégraphe neurologique universel, en rapport constant avec la station centrale et les autres, au moyen de vibrations de la pensée.

Le soleil spirituel brille pour les âmes, comme le soleil matériel brille pour les corps, car l'univers est double et suit la loi des couples. L'opérateur ignorant interprète d'une manière erronée les dépêches divines, et souvent il les transmet sous une forme ridicule et fausse. Ainsi, seules l'étude et la véritable science peuvent détruire les superstitions et les sottises répandues par les interprètes ignorants placés aux stations d'enseignement, parmi tous les peuples de ce monde. Ces aveugles interprètes du *VERBE* ont toujours pris à tâche d'imposer à leurs disciples, l'obligation de jurer pour toutes choses, sans examen, *in verba magistri*.

Hélas, nous ne désirerions rien de mieux que de les voir interpréter correctement les voix *intérieures*, voix qui ne trompent jamais personne, sauf ceux qui ont de faux *esprits* en eux. "Notre devoir, disent-ils, est d'interpréter les oracles ; c'est nous qui en avons reçu la mission exclusive du ciel, *spiritus flat ubi volt*, et c'est sur nous seuls qu'il a soufflé..."

Il souffle sur *chacun*, et les rayons de la lumière spirituelle illuminent toutes les consciences... et lorsque tous les corps et tous les esprits refléteront également

cette double lumière, on verra beaucoup plus clair qu'on ne le fait aujourd'hui."

Nous avons cité les fragments qui précèdent, à cause de leur grande originalité et de leur vérité. Nous en connaissons l'auteur ; la renommée le proclame un grand Cabaliste, et les quelques amis qui le connaissent le tiennent pour un sincère et honnête homme.

La lettre montre d'ailleurs que celui qui l'a écrite a étudié très soigneusement la nature de caméléon des intelligences qui président aux séances des cercles spirites. Qu'elles soient de même genre et de même race que celles dont il est si fréquemment question dans l'antiquité, ne fait pas plus de doute que le fait que la génération actuelle d'hommes est de la même nature que les êtres humains du temps de Moïse. Les manifestations subjectives procèdent, sous des conditions harmonieuses, de ces êtres que l'on connaissait dans l'antiquité sous la dénomination de "bons daemons". Elles sont produites quelquefois, mais rarement, par les esprits planétaires – êtres d'une autre race que la nôtre ; quelquefois par les esprits de nos amis et de nos bien-aimés désincarnés ; quelquefois par des esprits de la nature de l'une ou de l'autre de leurs innombrables catégories ; mais le plus fréquemment par les esprits élémentaires terrestres, hommes méchants désincarnés, les *Diakka* de A. Jackson Davis. **[41]**

Nous n'oublions pas ce que nous avons écrit ailleurs au sujet des phénomènes médiumniques *subjectifs* et *objectifs*. Nous avons toujours cette distinction présente à la mémoire. Dans les deux classes, il y en a de bons et de mauvais. Un médium impur attire vers son être intime impur les influences vicieuses, dépravées et malignes, aussi inévitablement qu'un médium pur attire uniquement celles qui sont bienfaisantes et pures. Peut-on trouver un plus noble exemple de ce genre de médiums purs que la charmante baronne autrichienne Adelma de Vay (née comtesse Wurmbrandt), qu'on nous dépeint comme "la Providence de son entourage" ? Elle emploie son pouvoir médiumnique à guérir les malades et à consoler les affligés. Pour les riches, elle est un phénomène, mais pour les pauvres, un ange bienfaisant. Pendant bien des années, elle a vu et reconnu les esprits de la nature, ou élémentaires cosmiques, et elle les a toujours trouvés amicaux. Mais c'est parce qu'elle est pure, douce et bonne. D'autres correspondants de la Société Théosophique n'ont pas été aussi bien partagés dans leurs rapports avec ces êtres frivoles et espiègles. Le cas de la Havane, raconté ailleurs, en est un exemple.

Bien que les spirites les discréditent tellement, ces esprits de la nature sont néanmoins des réalités. Si les gnomes, les sylphes, les salamandres et les ondines des Rosecroix existaient de leur temps, ils doivent encore exister aujourd'hui. Le *Dweller of the Threshold* (*Le Gardien du seuil*) de Bulwer Lytton, est une conception moderne, modelée sur l'ancien type de la *Sulanuth* qui est mentionnée dans le *Livre de Jasher*, des Hébreux et des Egyptiens[47].

Les Chrétiens les nomment "diables", "suppôts de Satan", et autres désignations caractéristiques analogues. Ils ne sont rien de pareil, mais tout simplement des créatures d'une matière éthérée, irresponsables, ni bonnes ni mauvaises, mais subissant l'influence d'intelligences supérieures. Il est fort extraordinaire d'entendre les dévots catholiques malmener et dénigrer les esprits de la nature, alors qu'une de leurs plus grandes autorités, Clément d'Alexandrie, leur commandait et en donnait une description exacte. Clément, qui peut-être avait été théurgiste aussi bien que néoplatonicien, et qui, par conséquent, s'appuyait sur de bonnes autorités, **[42]** dit qu'il est absurde de les appeler des diables[48], car ce ne sont que des anges *inférieurs*, "des puissances qui habitent les éléments, mettent les vents en mouvement, distribuent la pluie, et comme tels sont les agents et les sujets de Dieu[49]". Origène qui, avant d'être chrétien avait appartenu aussi à l'école néoplatonicienne, est du même avis. Porphyre décrit ces daemons plus soigneusement que tout autre.

Lorsqu'on connaîtra mieux la nature possible des intelligences qui se manifestent, que les savants croient être une force psychique et les spirites, les esprits des trépassés, les académiciens et les croyants se tourneront du côté des philosophes de l'antiquité, pour être renseignés.

---

[47] "Et lorsque les Egyptiens se cachèrent pour échapper à l'invasion des mouches (une des prétendues plaies infligées par Moïse)... ils fermèrent leurs portes et les verrouillèrent avec soin derrière eux ; mais Dieu donna ordre à Sulanuth (que le traducteur rend naïvement, dans une note, par *monstre marin*), qui se trouvait dans la mer, d'en sortir et de se rendre en Egypte... Elle avait de longs bras de dix coudées de long... et elle se rendit sur le haut des maisons, dont elle enleva la toiture, et plongeant ses bras à l'intérieur, elle tira les verrous, et ouvrit les portes des maisons égyptiennes, et les essaims de moucherons et autres animaux exterminèrent les Egyptiens, en les faisant souffrir extrêmement." *Livre de Jasher*, LXXX, 19-22.

[48] *Strom*, VI, 17, § 159.

[49] *Ibidem*, VI, 3, § 30.

Imaginons, pour un instant, un orang-outang intelligent, ou bien un singe anthropoïde africain désincarné, c'est-à-dire privé de son corps physique, mais en possession d'un corps astral, sinon immortel. Nous avons lu dans les journaux spirites de nombreux récits d'apparitions de chiens favoris, ou d'autres animaux. C'est pourquoi, sur le témoignage même des spirites, nous pensons que les "esprits" de ces sortes d'animaux apparaissent, tout en nous réservant le droit de nous ranger à l'avis des anciens qui affirment que ces apparitions sont des tours joués par les élémentals. Une fois la porte ouverte aux communications entre le monde spirituel et le monde terrestre, qui empêche le singe de produire des phénomènes physiques analogues à ceux qu'il voit produire par les esprits humains ? Et pourquoi ne dépasseraient-ils pas en habileté et en ingéniosité bon nombre de ceux dont on a été témoin dans les cercles spirites ? Que les spirites nous répondent. L'orang-outang de Bornéo est bien peu inférieur en intelligence à l'homme sauvage, si tant est qu'il le soit. M. Wallace et d'autres grands naturalistes citent des exemples de son étonnante acuité d'esprit, quoique son cerveau soit inférieur comme volume à celui du moins développé parmi les sauvages. Il ne manque à ces quadrumanes que la parole pour être des hommes d'un degré inférieur. Les sentinelles placées par les singes ; les dortoirs choisis et bâtis par les orangs-outangs ; leur prévision du danger et les calculs qui dénotent plus que de l'instinct ; leur choix de chefs auxquels ils obéissent ; et l'exercice d'une foule de leurs facultés, leur donnent droit à une place sur le même niveau que beaucoup d'aborigènes australiens au crâne aplati. "Les aptitudes mentales des sauvages. dit M. Wallace, et les facultés qu'ils exercent actuellement sont fort peu supérieures à celles des animaux." **[43]**

Or, bien des gens prétendent qu'il ne peut pas y avoir de singes dans l'autre monde, parce qu'ils n'ont pas "d'âme". Mais les singes ont autant d'intelligence, parait-il, que certains hommes ; pourquoi donc ces hommes, qui ne leur sont aucunement supérieurs, seraient-ils doués d'un esprit immortel, et les singes pas ? Les matérialistes répondront que ni les uns ni les autres n'ont d'esprit, mais que l'anéantissement est leur sort commun après la mort physique. Mais les philosophes spiritualistes de toutes les époques s'accordent à dire que l'homme occupe une place d'un degré plus élevé que celle de l'animal, et possède ce quelque chose qui fait défaut à ce dernier, et cela, qu'il soit le plus primitif des sauvages ou le plus sage des philosophes. Les anciens, nous l'avons vu, enseignaient que, tandis que l'homme est une trinité formée du corps, de l'âme astrale et de l'esprit

immortel, l'animal n'est qu'une dualité, un être pourvu d'un corps physique et d'un esprit astral qui l'anime. Les savants ne reconnaissent aucune différence entre les éléments qui composent le corps des hommes et celui des animaux, et les cabalistes sont d'accord avec eux du moment où ils soutiennent que le corps astral (ou, comme le nomment les physiciens, le "principe de vie") des animaux et des hommes est *identique* en essence. L'homme physique n'est que le plus haut développement de la vie animale. Si, comme le disent les savants, la pensée même est de la matière, et si chaque sensation de douleur ou de plaisir, chaque désir transitoire est accompagné d'une perturbation de l'éther – et les hardis spéculateurs qui ont écrit *l'Unseen Universe* croient que la pensée est conçue de façon à "agir sur la matière d'un autre univers, simultanément avec celui-ci" – alors pourquoi la pensée grossière et animale d'un orang-outang ou d'un chien, faisant son empreinte sur les vagues éthérées de la lumière astrale, aussi bien que celle de l'homme, n'assurerait-elle pas à l'animal une continuité d'existence ou un état futur après la mort ?

Les cabalistes soutenaient et soutiennent encore aujourd'hui qu'il n'est pas philosophique d'admettre que le corps astral de l'homme puisse survivre à la mort corporelle, et d'affirmer en même temps que le corps astral du singe est dissous en molécules indépendantes. Ce qui survit, comme *personnalité*, après la mort du corps, c'est *l'âme astrale*, que Platon, dans le *Timée*, et dans le *Gorgias*, appelle *l'âme mortelle*, car, suivant la doctrine hermétique, elle rejette ses particules les plus matérielles à chaque changement progressif dans une sphère plus élevée. Socrate raconte à Calliclès[50] que cette âme *mortelle* conserve toutes les caractéristiques du corps, après la mort de celui-ci ; au point qu'un homme qui **[44]** serait marqué par le fouet aurait son corps astral tout rempli de "marques et de cicatrices". L'esprit astral est une reproduction fidèle du corps tant au sens physique qu'au moral. L'esprit Divin, la plus haute et l'immortelle partie de l'homme, ne peut être ni puni ni récompensé. Soutenir une pareille doctrine serait en même temps absurde et blasphématoire, car l'esprit n'est pas seulement une flamme allumée à la source inépuisable et centrale de la Lumière, mais encore il en est une partie, et d'essence identique. Il assure l'immortalité à l'être individuel astral proportionnellement au désir de celui-ci de la recevoir. Tant que l'homme double, c'est à-dire l'homme de chair et d'esprit se tient dans les

---

[50] *Gorgias*.

limites de la loi de continuité spirituelle ; tant que la divine étincelle, pour si faible qu'elle soit, s'attarde en lui, il est sur la voie de l'immortalité dans un état futur. Mais ceux qui se laissent aller à une vie matérialiste, qui mettent obstacle au rayonnement divin de leur esprit, dès le début de leur pèlerinage terrestre ; ceux qui étouffent la voix de cette sentinelle vigilante, la conscience, qui sert de foyer à la lumière dans l'âme, de tels êtres ayant laissé de côté l'esprit et le sens moral, et ayant franchi les limites de la matière, seront nécessairement tenus d'en subir les lois.

La matière est aussi indestructible et éternelle que l'esprit immortel lui-même, mais seulement dans ses molécules, et non en ses formes organiques. Le corps d'une personne aussi grossièrement matérialiste que celle dont nous venons de parler ayant été abandonné par son esprit longtemps avant sa mort physique, lorsque celle-ci a lieu, les matériaux plastiques, l'âme astrale, se conformant aux lois de la matière aveugle, se façonne d'après le moule que le vice lui a graduellement préparé, pendant la vie terrestre de l'individu. Ensuite, comme le dit Platon, elle prend la forme de "l'animal auquel elle a ressemblé par ses défauts durant sa vie[51]. "C'est une ancienne doctrine, dit-il, que les âmes qui quittent la terre existent dans le Hadès et reviennent de nouveau ici, et sont une reproduction de ceux qui sont morts[52]". Mais ceux qui ont mené une vie éminemment sainte sont ceux qui atteignent la région CELESTE pure, et HABITENT LES REGIONS ELEVEES de la terre (la région éthérée)[53]. Dans Phèdre encore, il nous apprend que, lorsque l'homme a terminé sa première existence (sur notre globe), il y en a qui vont au lieu de châtiment sous la terre[54]. Cette région au-dessous de la terre, les cabalistes ne l'entendent pas comme un endroit à l'intérieur du globe, mais comme une sphère bien inférieure en perfection et beaucoup plus matérielle que la terre. **[45]**

De tous les spéculateurs modernes qui se sont occupés des apparentes absurdités du Nouveau Testament, seuls les auteurs de *l'Unseen Universe* paraissent avoir entrevu ses vérités cabalistiques, relativement à la *géhenne*

---

[51] *Timée*.

[52] *Phédon*, 70 C.

[53] *Ibidem*, 114 BC.

[54] *Phèdre*, 249 B.

de l'Univers[55]. Cette *géhenne*, que les occultistes nomment la *huitième* sphère (en comptant à rebours), est tout simplement une planète comme la nôtre, attachée à celle-ci, et la suivant dans sa pénombre ; une sorte de dépotoir où "toutes les immondices de la terre sont déversées et consumées", suivant l'expression des dits auteurs et où toutes les scories de matière cosmique de notre globe sont dans un état perpétuel de remaniement.

La doctrine secrète enseigne que l'homme, s'il gagne l'immortalité, restera toujours la trinité qu'il est durant sa vie, et continuera à rester tel à travers toutes les sphères. Le corps astral qui, dans cette vie est recouvert d'une enveloppe physique grossière, devient à son tour, lorsqu'il est délivré de ce vêtement par la mort corporelle, l'enveloppe d'un autre corps plus éthéré. Celui-ci commence à se développer à partir du moment du décès, et il devient parfait lorsque le corps astral de la forme terrestre se sépare finalement de lui. Ce processus se renouvelle, dit-on, à chaque passage nouveau d'une sphère à une autre. Mais l'âme immortelle, "l'étincelle argentée", observée par le Dr Fenwick dans le cerveau de *Margrave*[56] et qu'il ne trouve pas chez les animaux, ne change jamais, et demeure "indestructible pour quoi que ce soit qui vienne renverser son temple". Les descriptions faites par Porphyre, Jambique et autres, des esprits des animaux qui habitent dans la lumière astrale, sont confirmées par celles de nombreux clairvoyants des plus intelligents et des plus dignes de foi. Quelquefois les formes animales sont même rendues visibles, par la matérialisation, à toutes les personnes présentes, dans un cercle spirite. Dans son livre intitulé : "*Les habitants de l'autre monde*", le colonel Olcott décrit un écureuil matérialisé qui à la vue des spectateurs suivit l'esprit d'une femme, qui disparut et réapparut à leurs yeux à diverses reprises, et qui finalement suivit l'esprit dans le cabinet.

Faisons un nouveau pas en avant dans notre démonstration. Si après la mort corporelle, il y a une autre existence dans le monde spirituel, elle doit se produire conformément aux lois de l'évolution. Elle prend l'homme de sa place au sommet de cette pyramide de la matière, et le fait entrer dans une sphère de vie où la même loi inexorable l'accompagne. Et si elle le suit

---

[55] *The Unseen Universe*, p. 205-206.

[56] Voir Bulwer-Lytton. *Strange Story*, p. 76. Nous ne savons où trouver, dans le domaine de la littérature, une description plus vivante et plus belle de cette différence entre le principe de vie de l'homme et celui des animaux, que dans le passage auquel nous faisons rapidement allusion.

de la sorte, **[46]** pourquoi pas les animaux et les plantes, qui ont tous un principe de vie, et dont les formes grossières se décomposent comme la sienne, lorsque ce principe de vie les abandonne ? Si son corps astral devient plus éthéré en arrivant dans une autre sphère, pourquoi n'en serait-il pas de même des leurs ? Eux, aussi bien que lui, ont évolué de la matière cosmique condensée, et nos physiciens ne voient pas la moindre différence entre les molécules des quatre règnes de la nature, qui sont énumérés, comme suit, par le professeur Le Conte :

4 *Règne animal.*
3 *Règne végétal.*
2 *Règne minéral.*
1 *Eléments.*

La progression de la matière de chacun de ces plans à celui au-dessus, est continue ; et, suivant Le Conte, il n'y a pas de force dans la nature capable d'élever la matière d'un seul coup du n° 1 au n° 3, ou dit n° 2 au n° 4, sans s'arrêter et sans recevoir un supplément de force d'un genre différent, dans le plan intermédiaire[57].

Maintenant, quelqu'un se hasarderait-il à dire que, d'un nombre donné de molécules *originairement et constamment homogènes, et recevant leur force du même principe d'évolution*, une certaine partie puisse être portée à travers ces quatre règnes, jusqu'à l'évolution finale qui forme l'homme immortel, et que les autres n'auraient pas le droit de progresser au-delà des plans 1, 2 et 3 ? Pourquoi toutes ces molécules n'auraient-elles pas un avenir analogue devant elles ; le minéral devenant plante, la plante animale, et l'animal homme, sinon sur *cette* terre, du moins quelque part dans les royaumes infinis de l'espace ? L'harmonie, que la géométrie et les mathématiques, seules sciences exactes, démontrent comme étant la loi de l'univers, serait détruite, si l'évolution était amenée à sa perfection dans l'homme seul, et limitée dans les règnes subalternes. Ce que la logique suggère, la psychométrie le démontre ; et ainsi que nous l'avons déjà dit, il n'est pas impossible qu'un monument soit un jour élevé par les savants à Joseph Buchanan, son inventeur moderne. Si un fragment de minéral, une plante fossile, ou une forme animale donnent au psychomètre des tableaux aussi vivants et précis de leurs conditions précédentes, que le fait un ossement humain de l'individu à qui il a appartenu, il semblerait que le

---

[57] [*Op. cit.*, p. 188.]

même esprit subtil pénètre toute la nature, et qu'il est inséparable des substances organiques ou inorganiques. Si **[47]** les anthropologistes, les physiologistes et les psychologues sont également perplexes au sujet de l'indication des causes premières et finales, et s'ils sont aussi embarrassés les uns que les autres, en constatant dans la matière tant de similitudes dans les formes, et de si profonds abîmes de différences dans l'esprit, cela tient, peut-être, à ce que leurs recherches ont été limitées à notre globe visible, et qu'ils ne peuvent ou n'osent aller au delà. L'esprit d'un minéral, d'une plante, d'un animal peut commencer à se former ici, et n'atteindre son développement définitif que des millions de siècles plus tard, sur d'autres planètes connues ou inconnues, visibles ou invisibles pour nos astronomes. Qui, en effet, est en mesure de détruire la théorie ci-dessus suggérée, que la terre elle-même, de même que les créatures vivantes auxquelles elle a donné naissance deviendra par la suite, après avoir passé elle aussi par les diverses phases de l'existence, de la mort et de la dissolution, une planète astrale éthérisée ? "En haut comme en bas" l'harmonie est la grande loi de la nature.

L'harmonie, dans le monde physique et mathématique des sens, c'est la *Justice* dans le monde spirituel. La Justice produit l'harmonie, et l'injustice la discorde ; or, la discorde, sur une échelle cosmique, signifie chaos, annihilation.

S'il y a dans l'homme un esprit immortel, il doit se retrouver aussi dans tout le reste, tout au moins dans un état latent ou en germe, et ce ne peut être qu'une question de temps pour chacun de ces germes de se développer complètement. Ne serait-ce pas une injustice criante, qu'un homme criminel, impénitent, ayant perpétré un meurtre horrible dans le libre exercice de sa volonté, possédât un esprit immortel qui, à la longue, serait lavé et purifié de son crime, et jouirait d'un bonheur parfait, tandis qu'un pauvre cheval innocent de tout crime aurait souffert et travaillé, dans les tortures infligées par le fouet impitoyable de son maître, pendant toute sa vie et serait ensuite voué au néant, après sa mort ? Une pareille croyance implique une injustice brutale, et n'est guère possible que chez un peuple, à qui l'on a inculqué le dogme, que tout a été créé en vue de l'homme, et que seul il est souverain de l'univers ; un souverain tellement puissant, que pour le garantir des conséquences de ses mauvaises actions, il a fallu que le Dieu de l'univers mourût pour apaiser sa propre colère.

Si le sauvage le plus abject, ayant un cerveau "très peu inférieur à celui d'un philosophe[58]" (celui-ci développé physiquement par des siècles de civilisations) est encore, en ce qui concerne l'exercice de ses facultés intellectuelles, très peu supérieur à un animal, est-il juste d'en inférer que ni lui, ni un singe n'auront **[48]** l'occasion de devenir des philosophes ; l'homme dans ce monde, et le singe sur une autre planète également peuplée d'êtres créés à *quelque autre image* de Dieu ?

Le professeur Denton, en parlant de l'avenir de la psychométrie dit : "L'astronomie ne dédaignera pas le concours de cette puissance. Comme de nouvelles formes d'être organiques sont révélées, lorsque nous retournons vers les périodes géologiques des âges antérieurs, de même de nouveaux groupements d'étoiles, de nouvelles constellations seront découvertes, lorsque les cieux de ces périodes antiques auront été examinés à l'aide de la vision perçante des psychomètres futurs. Une carte soigneusement dressée du firmament étoilé, pendant l'époque silurienne, nous révélerait bien des secrets que nous n'avons pu découvrir jusqu'à présent... Pourquoi donc ne pourrions-nous pas être, un jour, à même de lire l'histoire des divers corps célestes... leur histoire géologique, naturelle et peut-être aussi humaine... ? J'ai de bonnes raisons de croire que des psychométres bien exercés pourront un jour voyager d'une planète à l'autre, et connaître à fond leur condition actuelle, aussi bien que leur histoire passée[59]".

Hérodote nous apprend que dans la huitième des tours de Bélus à Babylone, laquelle servait aux astrologues sacerdotaux, il y avait une chambre supérieure, un sanctuaire, où les prêtresses prophétesses dormaient pour recevoir les communications du dieu. A côté de la couche était placée une table d'or, sur laquelle étaient posées diverses pierres, que Manéthon nous apprend avoir été toutes des aérolithes. Les prophétesses développaient en elles-mêmes la vision prophétique en plaçant ces pierres sacrées sur leur tête ou en les pressant sur leur sein. La même chose avait lieu à Thèbes et à Patara, dans la Lycie[60].

Cela semblerait indiquer que les anciens connaissaient la psychométrie, et la pratiquaient sur une assez vaste échelle. Nous avons lu

---

[58] A.R. Wallace, *Contributions to the Theory of Natural Selection*.

[59] W. Denton, *The soul of things*, p. 273.

[60] *Hérodote*, b. i. c. 181.

quelque part que la profonde connaissance que possédaient, d'après Draper, les anciens astrologues de la Chaldée, des planètes et de leurs relations, avait été acquise par la divination à l'aide du *betylos*, ou pierre météorique, plus que par les instruments astronomiques. Strabon, Pline, Hélancius, parlent tous du pouvoir électrique ou électromagnétique des *betyli*. Ils étaient révérés dès la plus haute antiquité en Egypte et en Samothrace, comme des pierres magnétiques "renfermant des âmes tombées du ciel", et les prêtres de Cybèle portaient un petit *betylos* sur eux. Quelle curieuse coïncidence entre ces pratiques des prêtres de Bélus et les expériences du professeur Denton ! **[49]**

Ainsi que le professeur Buchanan le fait remarquer, la psychométrie nous permettra... de découvrir le vice et le crime. Aucun acte criminel... ne pourra échapper aux regards du psychomètre, lorsque ses facultés seront convenablement développées... et la certitude de découvrir le coupable (si secret que puisse être l'acte) rendra vain tout effort pour le cacher[61].

Porphyre dit, en parlant des élémentaires : "Ces êtres invisibles ont reçu des hommes les honneurs divins... une croyance universelle laisse supposer qu'ils sont capables de devenir extrêmement malfaisants ; cela démontre que leur haine est dirigée contre ceux qui négligent de leur offrir un culte légitime[62]".

Homère les décrit en ces termes : "*Nos dieux* nous apparaissent lorsque nous leur offrons des sacrifices ;... s'asseyant à nos tables, *ils prennent part à nos repas de fête*. Lorsqu'ils rencontrent dans ses voyages quelque Phénicien solitaire, *ils lui servent de guides*, et manifestent de toute façon leur présence. On peut dire que notre piété nous rapproche d'eux, autant que le crime et l'effusion du sang unissent les Cyclopes à la race féroce des géants[63]". Cela prouve que ces dieux étaient des daemons bienveillants et portés à la bienfaisance, et que, soit qu'ils fussent des esprits *désincarnés* ou des êtres élémentaires, ils n'étaient pas des *diables*.

Le langage de Porphyre, qui était lui-même un disciple direct de Plotin, est encore plus explicite, quant à la nature de ces esprits. "Les daemons, dit-il, sont invisibles ; mais ils savent comment se revêtir de

---

[61] *Anthropology*, p 125.

[62] *De abstinentia*, II, § 37.

[63] *Odyssée*, livre VII.

formes et de figures sujettes à de nombreuses variations, qui peuvent être expliquées par le fait que *leur nature a beaucoup d'éléments corporels*. Leur séjour est dans le voisinage de la terre... *et lorsqu'ils peuvent s'échapper à la surveillance des bons démons, il n'est pas de méfait qu'ils ne soient prêts à commettre*. Un jour, ils emploieront la force brutale ; un autre jour ils auront recours à la ruse[64]". Plus loin, il dit : "C'est un jeu d'enfant pour eux que d'exciter en nous de viles passions, d'inculquer aux nations et aux sociétés des doctrines turbulentes, de provoquer des guerres, des séditions, et d'autres calamités publiques, et de nous dire ensuite que tout cela est l'œuvre des dieux... Ces esprits passent leur temps à tromper et à décevoir les mortels, à produire autour d'eux des illusions et des prodiges ; *leur plus grande ambition* est de passer pour *des dieux* et des *âmes* (des esprits désincarnés)[65]". **[50]**

Jamblique, le grand théurgiste de l'école néo-platonicienne, homme versé dans la magie sacrée, enseigne que les "bons daemons nous apparaissent en *réalité*, tandis que les mauvais ne peuvent se manifester que sous la *forme nébuleuse de fantômes*". Dans un autre passage, il confirme le dire de Porphyre, et il nous dit que... *les bons ne craignent pas la lumière*, tandis que les mauvais *ont besoin de ténèbres*... Les sensations qu'ils provoquent en nous, nous font croire à la présence et à la réalité des choses qu'ils montrent, bien que ces choses n'existent pas[66]".

Les théurgistes les plus expérimentés trouvaient parfois du danger dans leurs rapports avec certains élémentaires, et Jamblique déclare que "les dieux, les anges et les daemons, aussi bien que les âmes peuvent être appelés par l'évocation et la prière... Mais prenez garde lorsqu'une erreur est commise pendant les opérations théurgiques. Ne vous imaginez pas communiquer avec des divinités bienfaisantes qui ont répondu à votre fervente prière ; non, car ce sont de mauvais daemons, sous le masque de bons ! En effet, les élémentaires se présentent souvent sous l'apparence de bons esprits, et ils s'arrogent un rang bien supérieur à celui qu'ils occupent réellement. Leurs vantardises les trahissent[67]".

---

[64] *Porphyre*, *op cit*., VII, 199-206.

[65] *Ibidem*, II, 40-42.

[66] Jamblique, De *Mysteriis Egyptorum*, II, 4-10.

[67] Jamblique, II, 10.

Il y a une vingtaine d'années, le baron Du Potet, dégoûté de l'indifférence des savants qui persistaient à voir dans les plus grands phénomènes psychologiques le résultat d'adroites prestidigitations, donnait libre cours à son indignation en ces termes :

> "Me voici, je puis le dire en vérité, en route pour la terre des merveilles ! Je me prépare à blesser toutes les opinions, et à provoquer le rire chez nos plus illustres savants... car, je suis convaincu que *les agents d'une puissance immense existent en dehors de nous* ; qu'ils peuvent entrer en nous, faire mouvoir nos membres et nos organes ; et en user à leur fantaisie. C'était, après tout, la croyance de nos père et de tout l'antiquité. Chaque religion a admis la réalité d'agents spirituels... Rappelant les innombrables phénomènes que j'ai produits sous les yeux de milliers de personnes, voyant la *stupide indifférence de la Science officielle* en présence d'une découverte qui transporte l'esprit dans les régions de l'inconnu ; vieillard, au moment où je devrais naître, pour ainsi dire... je ne suis pas certain qu'il n'eût pas mieux valu pour moi avoir partagé l'ignorance commune.
>
> J'ai supporté que l'on me calomniât par écrit, sans réfuter les calomnies... Dans un cas, c'est la simple ignorance qui fait parler, et je garde le silence ; dans un autre encore c'est un esprit superficiel qui, élevant la voix, commet une bévue, et j'hésite, ne **[51]** sachant si je dois parler ou me taire. Est-ce indifférence ou apathie ? La crainte a-t-elle le pouvoir de paralyser mon esprit ? Non ; aucune de ces choses ne me touche ; je sais, tout simplement, qu'il faut prouver ce que l'on avance, et c'est ce qui me retient. Car, en justifiant mes assertions, en montrant le FAIT vivant, qui démontre ma sincérité et la vérité, je transporte hors de L'ENCEINTE DU TEMPLE l'inscription sacrée, QU'AUCUN ŒIL PROFANE NE DOIT JAMAIS LIRE.

Vous doutez de la sorcellerie et de la magie ? O vérité ! ta possession est un lourd fardeau[68] !"

Avec un fanatisme que l'on chercherait vainement en dehors de l'Eglise dans l'intérêt de laquelle il écrit, des Mousseaux cite ce passage comme une preuve positive que ce savant dévoué, et tous ceux qui partagent sa croyance, se sont placés sous la domination du *Démon* !

La suffisance est un travers qui constitue l'obstacle le plus sérieux à l'instruction du spirite moderne. Son expérience de trente années de phénomènes lui paraît suffisante pour avoir établi des rapports entre les mondes sur des bases inébranlables. Ces trente années ont non seulement produit chez lui la conviction que les morts communiquent avec les vivants, et prouvent ainsi l'immortalité de l'esprit, mais elles ont encore inculqué dans son esprit l'idée que l'on ne peut rien apprendre de l'autre monde, ou fort peu de chose, si ce n'est à l'aide de médiums.

Les récits du passé n'existent pas pour les spirites, ou s'ils sont familiers avec ses trésors accumulés, ils les considèrent comme n'ayant aucun rapport avec leurs propres expériences. Et cependant, les problèmes qui les embarrassent tant étaient résolus, il y a des milliers d'années, par les théurgistes, qui en ont laissé les clés à ceux qui les cherchent dans des dispositions convenables, et avec discernement. Est-il possible que la nature ait changé son œuvre, et que nous ayons affaire à des esprits et à des lois différents de ceux de l'antiquité ? Ou bien un spirite quelconque s'imagine-t-il qu'il en sait davantage ou même autant, au sujet des phénomènes médiumniques et de la nature des divers esprits, que cette caste sacerdotale, qui passa sa vie dans la pratique de la théurgie, connue et étudiée depuis des siècles sans nombre ? Si les récits d'Owen, de Hare, d'Edmonds, de Crookes et de Wallace sont dignes de foi, pourquoi ceux d'Hérodote, le "Père de l'Histoire", de Jamblique et de Porphyre, et de centaines d'autres auteurs anciens ne le seraient-ils pas ? Si les phénomènes des spirites se présentent dans des conditions de contrôle absolu, il en **[52]** était de même de ceux des anciens théurgistes, dont les relations, d'ailleurs, prouvent qu'ils pouvaient provoquer et varier les manifestations à volonté. Le jour où ce fait sera reconnu, et où les spéculations sans profit des chercheurs modernes feront place à l'étude

---

[68] Du Potet, *La Magie dévoilée*.

patiente des œuvres des théurgistes, ce jour-là marquera l'aurore de nouvelles et importantes découvertes dans le champ de la psychologie.

[53]

CHAPITRE X

—

L'HOMME INTERIEUR ET EXTERIEUR

Τῆς δὲ γάρ ἐκ τριάδος πᾶν πνεῦμα πατὴρ-ἐκέρασε.

JOANNES LYDUS,

De mensibus, 20, dans Cory, p. 245.

"Les âmes les plus puissantes perçoivent par elles-mêmes la vérité et sont d'une nature plus inventive. Ces âmes sont sauvées par leur propre force, conformément à l'oracle."

PROCLUS,

Sur le premier Alcibiade, dans Cory, p. 257.

Puisque l'âme est perpétuellement en mouvement et passe par toutes choses dans un certain espace de temps, à la fin duquel elle est présentement contrainte à revenir à travers toutes choses, et à dérouler la même toile de génération dans le monde, c'est que toutes les fois que les mêmes causes agissent, les mêmes effets doivent se produire de la même façon.

M. FICINO,

Theol. Plat. de immort. anim.,

129, dans Cory, p. 259.

Si elle n'a point de but spécial, l'étude est une bagatelle spécieuse de l'esprit.

YOUNG.

Depuis le moment où l'embryon du fœtus est formé, jusqu'à celui où, transformé en vieillard, il rend son dernier soupir et descend dans la tombe, ni le commencement ni la fin ne sont compris par la science scholastique. Tout avant nous est vide, et après nous tout est chaos. En effet, il n'existe pour elle aucune preuve des relations entre l'esprit, l'âme et le corps, soit avant, soit après la mort. Le simple principe de vie lui-même présente une énigme insoluble, à l'étude de laquelle le matérialisme a vainement épuisé ses facultés intellectuelles. En présence d'un cadavre, le physiologiste sceptique reste muet, lorsque l'élève lui demande d'où venait ce quelque chose qui habitait naguère cette enveloppe vide, et où il s'en est allé. L'élève est obligé ou de se contenter, comme son maître, de l'explication que c'est le protoplasme qui forma l'homme, et que la force lui donna la vie et consumera maintenant son corps, ou bien de chercher l'explication du mystère en dehors des murs de son collège et de sa bibliothèque. **[54]**

Il est parfois aussi intéressant qu'instructif de suivre ces deux grandes rivales, la science et la théologie, dans leurs fréquentes escarmouches. Tous les fils de l'Eglise ne sont pas aussi malheureux, dans leurs tentatives de défense que le pauvre abbé Moignot de Paris. Ce prêtre respectable et certainement bien intentionné échoua complètement dans ses efforts pour réfuter les arguments des libres penseurs Huxley, Tyndall, Du Bois-Raymond et autres. Le succès de ses arguments antidotaux fut plus que douteux, et comme récompense de sa peine, la "Congrégation de l'Index" interdit la circulation de son ouvrage parmi les fidèles.

Il est toujours dangereux d'engager un duel avec les savants sur des questions qui sont bien élucidées par les recherches expérimentales. Dans les choses qu'ils connaissent, ils sont inattaquables, et tant qu'ils n'auront pas détruit eux-mêmes la vieille formule en la remplaçant par une autre plus récente, il est inutile de lutter contre Achille, à moins toutefois que l'on ne soit assez heureux pour atteindre le demi-dieu au pied léger, à son vulnérable talon. Or ce talon, c'est ce qu'ils avouent ne pas savoir.

C'est à une telle astuce qu'eut recours certain prédicateur bien connu, pour atteindre la partie mortelle en question. Avant de faire le récit des faits extraordinaires, mais parfaitement authentiques, que nous allons présenter dans ce chapitre, il sera utile de montrer une fois de plus

combien la science moderne est sujette à se tromper en ce qui concerne tous les faits qui ne peuvent être démontrés à l'aide du creuset ou de la cornue. Voici quelques fragments d'une série de sermons prêchés par le Père Félix à Notre-dame, sous le titre de : "Les mystères et la Science". Ils méritent d'être cités dans un ouvrage qui est écrit précisément dans le même esprit que celui dont parait animé le prédicateur. Pour une fois, l'Eglise a réduit temporairement au silence l'arrogance de son ennemie traditionnelle, en présence des savants académiciens.

On savait que le grand prédicateur, se conformant au désir général des fidèles, et obéissant peut-être aux ordres de ses supérieurs ecclésiastiques, s'était préparé à un grand effort oratoire, et la cathédrale historique était remplie d'une assistance considérable. Au milieu d'un silence profond, il commença son sermon, dont les paragraphes suivants suffisent pour notre but :

> "Une parole effrayante a été prononcée contre nous, afin de mettre face à face le progrès et le Christianisme, et cette parole c'est "la SCIENCE". Telle est la formidable évocation par laquelle on essaye de nous épouvanter. A tout ce que nous pouvons dire pour baser le progrès sur le Christianisme, l'on a toujours une réponse prête ; ce n'est pas scientifique. Nous parlons de révélation ; **[55]** la révélation n'est pas scientifique, dit-on. Nous disons miracle ; on nous répond : le miracle n'est pas scientifique.
>
> Ainsi l'antichristianisme, fidèle aujourd'hui plus que jamais à ses traditions, prétend nous tuer par la Science. Principe de ténèbres, il nous menace de la lumière, car il prétend être la lumière...
>
> Cent fois je me suis demandé : Quelle est donc cette science terrible qui se prépare à nous dévorer ?... Est-ce la science mathématique ?... Mais nous aussi, nous avons nos mathématiciens. Est-ce la physique ? l'astronomie ? la physiologie ? la géologie ? Mais nous comptons dans la religion catholique des astronomes, des physiciens, des géologues et des physiologistes qui font assez bonne

figure dans le monde scientifique[69], et qui ont leur place à l'Académie, et leur nom inscrit dans l'histoire. Il paraîtrait que ce qui doit nous écraser n'est pas telle ou telle science, mais bien la science en général.

Et pourquoi nous prédit-on le renversement du Christianisme par la science ? Ecoutez... nous devons périr par la science, parce que nous enseignons des mystères, et parce que les mystères chrétiens sont en antagonisme fondamental avec la science moderne... Le mystère est la négation du sens commun ; la science le repousse, elle le condamne ; elle a parlé... Qu'il soit anathème !

Ah ! vous avez raison : si le mystère Chrétien est ce que vous le dites, prononcez contre lui l'anathème au nom de la science. Rien n'est antipathique à la science comme l'absurde et le contradictoire. Mais rendons gloire à la vérité ! Tel n'est pas le mystère Chrétien. S'il l'était, il vous resterait à expliquer le plus inexplicable des mystères : Comment se fait-il que depuis près de deux mille ans, tant d'esprits supérieurs et de rares génies aient accepté nos mystères, sans songer à répudier la science ou à abdiquer pour cela la raison[70] ? Parlez tant que vous voudrez de votre science moderne, de la pensée moderne, du génie moderne, il y avait des savants avant 1789. Si nos mystères sont manifestement absurdes et contradictoires, comment se fait-il que de si puissants génies les aient acceptés sans le moindre doute ?... Mais Dieu nous préserve d'insister sur la démonstration que le mystère n'implique point de contradiction avec la science. A quoi bon prouver par des abstractions métaphysiques que la science peut se concilier avec le mystère, alors que toutes les réalités de la création montrent d'une façon incontestable que le mystère déjoue

---

[69] Nous serions curieux de savoir si le père Félix range dans cette catégorie saint Augustin, Lactance, et le vénérable Bède ?

[70] Par exemple, Copernic, Bruno et Galilée, sans doute ? Pour de plus amples détails voir l'Index expurgatoire, certes c'est le cas d'ajouter le fameux proverbe : Audaces fortuna juvat.

partout les efforts de la **[56]** science? Vous nous demandez de vous prouver que la science exacte ne peut pas admettre le mystère, je vous réponds en parfaite assurance qu'elle ne peut pas s'y soustraire. Le mystère, c'est la FATALITE de la science.

Avons-nous besoin de choisir nos preuves ? En premier lieu, jetons donc, autour de nous, un regard sur le monde matériel depuis l'atome le plus microscopique jusqu'au soleil le plus majestueux. Eh bien là, si vous essayez d'embrasser dans l'unité d'une simple loi tous ces corps et leurs mouvements, si vous cherchez le mot qui explique, dans ce vaste panorama de l'univers, cette harmonie prodigieuse, où tout semble obéir à l'empire d'une force unique, vous prononcez une parole pour l'exprimer, et vous dites : *attraction* !... Oui, attraction, tel est le sublime épitome de la science des corps célestes. Vous dites qu'à travers l'espace ces corps se reconnaissent et s'attirent mutuellement ; vous dites qu'ils s'attirent proportionnellement à leur masse, et en raison inverse du carré de leurs distances. Et de fait jusqu'à présent, rien n'est venu contredire cette assertion, mais tout, au contraire, a confirmé une formule qui règne maintenant en souveraine dans l'EMPIRE DE L'HYPOTHÈSE, et c'est pourquoi elle doit dorénavant jouir des honneurs d'un truisme incontestable.

Messieurs, je rends de tout mon cœur hommage scientifique à la souveraineté de l'attraction. Ce n'est pas moi qui voudrais obscurcir la lumière dans le monde matériel qui se reflète dans le monde des esprits. L'empire de l'attraction est donc palpable ; il est donc souverain ; il nous éblouit.

Mais qu'est-ce que cette attraction ? Qui l'a vue ? Qui l'a rencontrée ? Qui l'a touchée, cette attraction ? Comment ces corps muets, *inintelligents*, insensibles, exercent-ils inconsciemment, l'un sur l'autre, cette réciprocité d'action et de réaction, qui les maintient dans un équilibre commun, et dans une unanime harmonie ! Cette force qui

entraîne un soleil vers un autre et un atome vers un autre atome est-elle un médiateur invisible qui va de l'un à l'autre ? Et dans ce cas, quel est ce médiateur ? D'où lui vient la force dont il se sert, la puissance qu'il possède, et à laquelle le soleil ne peut pas plus échapper que l'atome ? Mais cette force est-elle quelque chose qui diffère des éléments eux-mêmes, qui s'attirent entre eux ? Mystère ! Mystère !

Oui, messieurs, cette attraction qui resplendit d'une lumière si éclatante dans le monde matériel, reste pour vous, en somme, un mystère impénétrable... Cela vous fait-il nier sa réalité qui vous saisit, ou son empire qui vous subjugue ?... Et encore, remarquez, s'il vous plaît, que le mystère se trouve si bien à la base de toute science, que si vous désiriez l'en exclure, vous seriez contraint de **[57]** supprimer la science elle-même. Imaginez telle science que vous voudrez, suivez le magnifique enchaînement de ses déductions... et lorsque vous arrivez à sa source, vous vous trouvez face à face avec *l'inconnu*[71]

Qui donc a pénétré le secret de la formation d'un corps, la génération d'un simple atome ? Qu'y a-t-il, je ne dirai pas, au centre d'un soleil, mais au centre même d'un atome ? Qui a sondé dans ses profondeurs l'abîme qui se trouve dans un grain de sable ? Le grain de sable, messieurs, a été étudié par la science pendant quatre mille ans ; elle l'a tourné et retourné ; elle l'a divisé et subdivisé ; elle l'a tourmenté par toutes sortes d'expériences ; elle l'a accablé de questions pour en tirer le mot final quant à sa secrète constitution ; elle lui demande avec une curiosité ardente : Dois-je te diviser à l'infini ? Et suspendue alors sur cet abîme, la science hésite, elle se trouble, elle est éblouie, elle est prise de vertige, et, découragée, elle s'écrie : "JE NE SAIS PAS".

---

[71] Ni Herbert Spencer ni Huxley ne sont prêts à réfuter cette assertion. Mais le père Félix paraît ignorer ce qu'il doit à la science ; s'il avait dit cela en l'an 1600, peut-être eût-il partagé le sort du pauvre Giordano Bruno.

> Mais si vous êtes fatalement ignorants de la *genèse* et de la nature cachée d'un grain de sable, comment pouvez-vous avoir l'intuition, quant à la génération d'un seul être vivant ? D'où vient la vie dans cet être vivant ? Où commence-t-elle ? Quel est le principe de la vie [72] ?"

Les savants ont-ils une réponse à donner à l'éloquent religieux ? Peuvent-ils se dégager des liens de son impitoyable logique ? Certes le mystère les tient de toutes parts, et *l'ultima Thule*, soit d'Herbert Spencer, Tyndall ou Huxley porte écrit sur les frontispices de ses portes : INCOMPRÉHENSIBLE, INCONNAISSABLE. Pour l'ami des métaphores, l'on peut comparer la science à une étoile scintillante, qui brille d'un éclat resplendissant à travers les éclaircies des nuages épais. Si ses adeptes ne réussissent pas à définir cette attraction mystérieuse, qui rassemble en masses compactes les parcelles de matière qui composent le plus petit galet sur la plage de l'océan, comment peuvent-ils prétendre définir les limites du possible et de l'impossible, et dire où finit l'un et où commence l'autre ?

Pourquoi y aurait-il une attraction entre les molécules de la matière et non pas entre celles de l'esprit ? Si, en vertu de l'agitation inhérente de ses molécules, les formes des mondes et leurs espèces de plantes et d'animaux sont construites avec la partie matérielle de l'éther, pourquoi les races successives d'êtres depuis la monade jusqu'à l'homme ne se développeraient-elles pas de sa **[58]** partie spirituelle ; chaque forme inférieure se transformant en une continue, jusqu'à ce que l'évolution soit la formation de l'homme immortel ? nous laissons de côté les faits accumulés qui démontrent le cas et que nous n'avons recours qu'aux déductions de la logique.

Peu importe le nom que les physiciens donnent au principe d'énergie de la matière ; c'est quelque chose de subtil, en dehors de la matière elle-même, et comme ce quelque chose échappe à leur analyse, ce doit être distinct de la matière. Si l'on admet la loi d'attraction comme gouvernant l'une, pourquoi l'exclurait-on d'une influence sur l'autre ? En laissant à la logique le soin de répondre à cette question, nous rechercherons dans le domaine de l'expérience commune du genre humain, et nous y trouverons

---

[72] *Le mystère et la science*, conférences du père Félix de Notre-Dame ; des Mousseaux, *Hauts Phén. magie*.

une masse de témoignages confirmant l'immortalité de l'âme, si nous en jugeons par des analogies. Mais nous avons encore mieux que cela, nous avons la preuve irrécusable fournie par des milliers et des milliers de penseurs, qu'il y a une science de l'âme qui, quoi qu'on lui refuse encore aujourd'hui une place parmi les autres sciences, n'en est pas moins une science. Cette science, en pénétrant les arcanes de la nature bien plus profondément que notre philosophie moderne ne l'a jamais cru possible, nous enseigne comment on peut forcer l'*invisible* à devenir visible ; elle nous apprend l'existence des esprits élémentaires ; la nature et les propriétés magiques de la lumière astrale ; le pouvoir qu'a l'homme vivant de se mettre en communication avec ceux-là au moyen de celle-ci. Qu'elles examinent avec le flambeau de l'expérience les preuves qui leur en sont fournies, et ni l'Académie, ni l'Eglise, en faveur de laquelle le père Félix a si éloquemment parlé, ne pourront le nier.

La science moderne se trouve en face d'un dilemme ; il faut qu'elle reconnaisse la vérité de notre hypothèse, ou qu'elle admette la possibilité du miracle. Admettre le miracle, c'est dire qu'il peut y avoir une dérogation aux lois de la nature. Or si c'est le cas, quelle certitude avons-nous que cela ne se reproduira pas une infinité de fois, détruisant ainsi la fixité de ces lois, ce parfait équilibre de forces qui régit l'univers. C'est un argument fort ancien et irréfutable. Contester l'apparition parmi nous d'êtres super-sensoriels, alors qu'ils ont été vus, à différentes époques et dans des contrées différentes, non point par des milliers, mais par des millions de personnes, est une obstination impardonnable ; et dire que dans un cas quelconque l'apparition est l'œuvre du miracle est funeste au principe fondamental de la science. Que feront-ils ? Que pourront-ils faire lorsqu'ils seront revenus de l'engourdissement **[59]** où les plonge leur orgueil, sinon recueillir les faits, et essayer d'élargir les limites de leur champ d'investigation ?

L'existence de l'esprit dans l'intermédiaire commun, l'éther, est niée par le matérialisme ; tandis que la théologie en fait un dieu personnel, le cabaliste soutient que tous les deux se trompent, et, disant que dans l'éther les éléments ne représentent que la matière, les forces cosmiques aveugles de la nature, et l'Esprit, l'intelligence qui les dirige. Les doctrines cosmogoniques d'Hermès, d'Orphée et de Pythagore, aussi bien que celles de Sanchoniathon et de Berose, sont toutes fondées sur une formule irréfutable, savoir : Que l'Ether et le Chaos, ou, pour employer le langage de Platon, le mental et la matière sont les deux principes primordiaux et

éternels de l'univers, parfaitement indépendants de tout le reste. Le premier est le principe intellectuel vivifiant toutes choses ; le chaos est le principe informe, liquide, sans "forme ou sentiment" ; de l'union de ces deux, l'Univers surgit à l'existence ou plutôt le monde universel, la première divinité androgyne, dont le corps est formé de la matière chaotique, et l'âme de l'éther. D'après la phraséologie d'un *fragment d'Hermias*, "le chaos, par suite de cette union avec l'esprit, devenant doué de *sentiment*, resplendit de plaisir, et produit ainsi le *Protogonos* (le premier-né) la lumière[73]". C'est l'universelle Trinité, basée sur les conceptions métaphysiques des anciens qui, raisonnant par analogie, ont fait de l'homme, composé lui aussi d'intellect et de matière, le microcosme du macrocosme ou grand univers.

Si, maintenant, nous comparons cette doctrine avec les spéculations de la science, qui vient s'arrêter net sur la Frontière de l'Inconnu, et qui tout en étant incompétente pour résoudre le mystère, ne permet pas qu'on examine la question en dehors d'elle ; ou bien, avec le grand dogme théologique que le monde a été appelé à l'existence par un tour de prestidigitation céleste, nous n'hésitons pas à croire, qu'en l'absence de preuve meilleure, la doctrine hermétique est de beaucoup plus raisonnable, tout éminemment métaphysique qu'elle puisse paraître. L'univers est là, et nous savons qu'il existe ; mais comment y est-il venu, et comment y sommes-nous apparus ? Les représentants de la science physique refusant de nous répondre, et les usurpateurs du domaine spirituel lançant contre nous l'excommunication et l'anathème pour notre curiosité impie, que pouvons-nous faire, si ce n'est nous tourner du côté des sages qui ont médité sur la question, des siècles avant que les molécules de nos philosophes modernes se soient agrégées dans l'espace éthéré ? **[60]**

Cet univers visible d'esprit et de matière, disent-ils, n'est qu'une image concrète de l'abstraction idéale ; il a été construit sur le modèle de la première IDÉE divine. Ainsi, notre univers existait de toute éternité à l'état latent. L'âme qui anime cet univers purement spirituel est le soleil central, la plus haute Divinité elle-même... Ce n'est pas Elle qui a construit la forme concrète de son idée mais bien son premier-né ; et comme elle a été bâtie sur la figure géométrique du dodécaèdre[74], le premier-né "a bien

---

[73] Damascius, dans la *Théogonie* l'appelle *Dis, le dispensateur de toutes choses*. Cory, *Ancient Fragments*, pp. 295-514, éd. 1832.

[74] Platon, *Timée*.

voulu mettre douze mille ans à sa création". Ce dernier nombre est indiqué dans la Cosmogonie Tyrrhénienne[75], qui montre l'homme créé dans la six millième année. Cela peut concorder avec la théorie égyptienne de 6.000 années[76], et avec le comput Hébraïque. *Sanchoniathon*[77], dans sa Cosmogonie, déclare que lorsque le vent (esprit) devint amoureux de ses propres principes (le chaos), une union intime s'opéra, dont la réalisation fut appelée *Pothos*, et de cette union sortit la semence de toutes choses. Et le chaos ne connut point sa propre production, car il était dénué de sens ; mais de son étreinte avec l'esprit fut engendré *Môt* ou *l'Ilus* (la boue)[78]. C'est de là que sont issus les éléments de la création et la génération de l'Univers.

Les anciens, qui ne nommaient que quatre éléments, firent de l'aether un cinquième. En raison de ce que son essence était divinisée par la présence invisible, ils le considéraient comme un intermédiaire entre ce monde et le monde suivant. Ils professaient que lorsque les intelligences directrices se retiraient d'une partie quelconque de l'éther, un des quatre règnes qu'ils sont tenus d'administrer, l'espace ainsi abandonné était la proie du mal. Un adepte qui se préparait à entrer en communication avec les "invisibles" devait bien connaître son rituel, et être parfaitement au courant des conditions requises pour le parfait équilibre des quatre éléments dans la lumière astrale. Il devait avant tout purifier son essence, et, équilibrer les éléments, dans le cercle dans lequel il cherchait à attirer les esprits purs, de façon à empêcher l'intrusion des élémentaires dans leurs sphères respectives. Mais malheur au chercheur imprudent qui s'aventure, par ignorance, dans le terrain défendu ; le danger le menacera à chaque pas. Il évoque des puissances dont il n'est pas maître ; il réveille des sentinelles qui ne laissent passer que leurs maîtres. Car pour employer l'expression de l'immortel Rose-croix, "Une fois que tu as résolu de devenir **[61]** un coopérateur de l'esprit du Dieu vivant, prends garde de ne point Le gêner dans Son œuvre ; car, si ta chaleur dépasse la proportion

---

[75] *Suidas* : V. *Tyrrhenia*.

[76] Le lecteur comprendra que par "années" on veut dire des "âges" et non simplement des périodes de treize mois lunaires chacune.

[77] Voir la traduction grecque, par Phélon Byblius, conservée dans *Praep. evang* d'Eusèbe.

[78] Cory, *Ancient Fragments*.

naturelle, tu provoqueras le courroux des natures humides[79], qui se heurteront contre le feu central, et le feu central contre elles, et il y aura une division terrible dans le chaos[80]." L'esprit d'harmonie et d'union se séparera des éléments, troublés par une main imprudente ; et les courants des forces aveugles seront immédiatement infestés par les innombrables créatures de matière et d'instinct, les mauvais démons des théurgistes, les diables de la théologie ; les gnomes, les salamandres, les sylphes et les ondines assailliront le téméraire opérateur, sous les formes aériennes les plus variées. Incapables d'inventer quoi que ce soit, ils fouilleront sa mémoire jusqu'au plus profond ; c'est de là que proviennent l'épuisement nerveux et l'oppression mentale de certaines natures impressionnables dans les cercles spirites. Les élémentals remettront en lumière des souvenirs du passé depuis longtemps oubliés ; les formes, les images, les doux souvenirs, les phrases familières depuis longtemps effacées, mais conservés vivants dans les profondeurs insondables de notre mémoire, ainsi que sur les tablettes astrales de l'immortel LIVRE DE LA VIE."

Dans ce monde toute chose organisée, visible et invisible, a un élément qui lui est approprié. Le poisson vit et respire dans l'eau ; la plante consomme l'acide carbonique qui est mortel pour les animaux et les hommes ; quelques êtres sont faits pour vivre dans les couches raréfiés de l'air, et d'autres n'existent que dans celles où il est le plus dense. Leur vie pour quelques-uns dépend de la lumière du soleil, pour d'autres, de l'obscurité, et c'est ainsi que la sage économie de la nature adapte une forme vivante à chaque condition d'existence. Ces analogies permettent de conclure que, non seulement il n'y a pas de place inoccupée dans la nature

---

[79] Nous reproduisons le texte de ce Cabaliste qui vivait et publia ses ouvrages au XVIIème siècle. Il est généralement considéré comme un des plus célèbres alchimistes parmi les philosophes Hermétiques.

[80] Les plus positifs parmi les philosophes matérialistes sont d'accord pour admettre que tout ce qui existe a été tiré de l'éther ; par conséquent, l'air, l'eau, la terre et le feu, les quatre éléments primordiaux doivent aussi procéder de l'éther et du chaos la première *Duade* ; tous les impondérables connus ou inconnus viennent de la même source. Si donc il y a dans la matière une essence spirituelle et que cette essence la contraigne à prendre des millions de formes individuelles, pourquoi serait-il illogique d'affirmer que chacun de ces règnes spirituels dans la nature est peuplé d'êtres issus de cette même substance ? La chimie nous apprend que dans le corps de l'homme il y a de l'air, de l'eau, de la terre et de la chaleur ou feu ; *l'air* est présent par ses composés ; *l'eau* se trouve dans les sécrétions ; la *terre* dans ses constituants inorganiques ; et le *feu* dans la chaleur animale. Le cabaliste sait par expérience que l'esprit élémental n'en possède qu'un, et que chacun des quatre règnes a ses esprits élémentaux particuliers ; l'homme étant au-dessus d'eux, la loi d'évolution trouve son application dans la réunion des quatre éléments en lui.

universelle, mais aussi que pour chaque chose ayant vie, des conditions **[62]** spéciales sont fournies, et sont nécessaires dès qu'elles existent. Ainsi, en admettant qu'il y ait un côté invisible dans l'univers, les conditions fixes dans lesquelles agit la nature autorisent à en déduire que cette partie est occupée exactement comme l'autre, et que chaque groupe de ses habitants est pourvu de tous les éléments indispensables d'existence. Il est aussi illogique d'imaginer que des conditions identiques sont fournies à tous indistinctement dans cette moitié de l'univers, que de soutenir cette théorie relativement aux habitants de la partie visible de la nature. Le fait qu'il y a des esprits implique qu'il doit y en avoir une variété ; car les hommes diffèrent, et les esprits ne sont que des êtres humains désincorporés.

Dire que tous les esprits sont pareils ou faits pour vivre dans la même atmosphère, ou investis des mêmes pouvoirs, ou enfin régis par les mêmes attractions, électriques, magnétiques, odiques, astrales ou autres, serait aussi absurde que de prétendre que toutes les planètes sont de même nature, que tous les animaux sont amphibies, ou que tous les hommes peuvent s'accommoder de la même nourriture. Il est, au contraire, parfaitement conforme à la raison que les natures les plus grossières parmi les esprits descendent davantage dans les bas-fonds de l'atmosphère spirituelle, ou en d'autres termes, dans les régions plus voisines de la terre. Par contre les plus pures monteront bien plus haut. Dans ce que nous appellerions la Psychomatique de l'occultisme (si nous avions à créer un mot pour exprimer la chose) il est aussi peu fondé de prétendre que l'une de ces catégories d'esprits peut prendre la place de l'autre ou subsister dans les mêmes conditions que lui, que de s'attendre, en matière d'hydraulique, à ce que deux liquides de densité différente puissent échanger leur marque sur l'échelle de l'hydromètre de Beaumé.

Görres, dans la description qu'il fait d'un entretien qu'il eut avec quelques Hindous de la côte de Malabar, raconte que leur ayant demandé s'il y avait des fantômes parmi eux, ils répondirent : "Oui mais nous savons que ce sont de mauvais esprits... il est rare que les bons se fassent voir. Ce sont surtout les esprits des suicidés et des meurtriers, ou de ceux qui sont morts de mort violente. Ils errent constamment autour de l'humanité, et lui apparaissent sous la forme de fantômes. La nuit leur est favorable, ils

séduisent les faibles d'esprit, et tentent les autres, de mille manières différentes[81]."

Porphyre nous apprend quelques faits répugnants, dont la vérité est confirmée par l'expérience de tous les adeptes de la **[63]** magie. "L'âme[82], dit-il, ayant, même après la mort, une certaine affection pour son corps, une affinité proportionnée à la violence avec laquelle leur union a été rompue, nous voyons beaucoup d'esprits errant désespérés autour de leurs dépouilles terrestres ; nous les voyons même cherchant et fouillant avec avidité les restes putrides d'autres corps, mais surtout recherchant le sang fraîchement répandu, qui leur donne momentanément quelques-unes des facultés de la vie[83]."

Que les spirites qui doutent des assertions des théurgistes essayent l'effet que produira à leur prochaine séance de matérialisation un demi-litre de sang fraîchement versé.

> "Les dieux et les anges, dit Jamblique, nous apparaissent dans la paix et l'harmonie ; les mauvais démons au milieu du désordre et de la confusion... Quant aux âmes ordinaires, nous ne les apercevons que plus rarement[84].
>
> L'âme humaine (le corps astral) est un daemon que notre langage peut nommer génie, dit Apulée[85]. C'est un dieu immortel, quoique, dans un sens, elle soit née en même temps que l'homme dans lequel elle se trouve. Par conséquent, on peut dire qu'elle meurt de la même façon qu'elle est née."
>
> L'âme naît dans ce monde, en quittant un autre monde (*anima mundi*) dans lequel son existence avait précédé celle que nous connaissons tous (celle de la terre). Ainsi les dieux qui examinent sa conduite sous toutes les

---

[81] Görres, *Mystique*, lib. III, p. 63.

[82] Les anciens appelaient âmes les mauvais esprits des hommes ; l'âme était la larve et les *lémures*. Les bons esprits humains devenaient des dieux

[83] Porphyre, *Des sacrifices*, chap. du Vrai culte.

[84] *Mystères des Egyptiens*.

[85] Deuxième siècle. *Du Dieu de Socrate*. Apul. class., p. 143-145.

phases de ses diverses existences et dans son ensemble, la punissent quelquefois ici des fautes commises dans une vie antérieure. Elle meurt lorsqu'elle se sépare d'un corps dans lequel elle a fait la traversée de la vie, comme dans un frêle esquif. Et tel est, si je ne me trompe, le sens secret de l'inscription tumulaire : *Aux dieux mânes qui ont vécu*, si aisée à comprendre pour l'initié. Mais ce genre de mort n'anéantit point l'âme, elle ne fait que la transformer en *lémure*. Les lémures sont les mânes ou fantômes que nous connaissons sous le nom de larves. Lorsqu'ils se tiennent éloignés, et qu'ils nous accordent une protection bienfaisante, nous honorons en eux les divinités protectrices du foyer domestique ; mais si leurs crimes les condamnent à une existence errante, nous les désignons sous le nom de larves. Ils deviennent une plaie pour les méchants, et causent aux bons une *terreur vaine*."

Il serait difficile de taxer d'ambiguïté un pareil langage, et malgré cela, les partisans de la réincarnation citent Apulée à l'appui **[64]** de leur théorie, que l'homme passe sur cette planète par une succession de naissances physiques humaines, jusqu'à ce qu'il ait enfin réussi à se purger des impuretés de sa nature. Mais Apulée dit très nettement que nous arrivons sur cette terre, en venant d'une autre, dans laquelle nous avons vécu, mais dont nous avons perdu le souvenir. De même que la montre passe d'un atelier à un autre et de main en main dans la fabrique, une partie étant ajoutée ici, et une autre là, jusqu'à ce que la délicate machine soit parfaitement conforme au plan conçu dans l'esprit du maître, avant que l'ouvrage fût commencé, de même, d'après la philosophie ancienne, la première conception divine prend forme au fur et à mesure dans les divers compartiments de l'atelier universel, et l'être humain parfait apparaît finalement sur notre scène.

Cette philosophie enseigne que la nature ne laisse jamais son œuvre inachevée ; si elle échoue la première fois, elle recommence. Lorsqu'elle évolue en embryon humain, son intention est que l'homme devienne parfait physiquement, intellectuellement et spirituellement. Son corps doit croître, s'user et périr ; son mental se développer, mûrir et s'équilibrer harmonieusement ; son esprit divin enfin illuminer et se confondre doucement avec l'homme intérieur. Aucun être humain ne complète son

grand cycle ou son "cycle de nécessité" tant que tout n'est point réalisé. De même que les traînards, dans une course, luttent et se fatiguent dans la première partie de la course, tandis que les vainqueurs atteignent le but, de même, dans la course de l'immortalité, quelques âmes dépassent en vitesse toutes les autres et atteignent le but, tandis que des myriades de compétiteurs luttent sous le fardeau de la matière, non loin du point de départ. Quelques infortunés abandonnent et perdent toute chance de gagner le prix, d'autres enfin reviennent sur leurs pas et recommencent. La transmigration et la réincarnation sont ce que les Hindous redoutent par dessus tout ; mais cela seulement dans d'autres planètes inférieures, jamais dans celle-ci[86]. Il y a toutefois un moyen de l'éviter, et le Bouddha l'indique dans sa doctrine de pauvreté, la domination restrictive des sens, la parfaite indifférence pour les choses de cette terrestre vallée de larmes, le dégagement de toute passion, et les fréquents rapports avec l'Alma, la contemplation spirituelle. La cause de la réincarnation est l'ignorance de nos sens, et l'idée que, dans ce monde il y ait quelque chose de réel, autre chose qu'une existence abstraite. "L'hallucination", que nous nommons contact, provient des organes des sens ; du contact le désir ; du désir la sensation (qui est aussi une tromperie de notre corps) ; de la sensation l'attachement aux choses existantes ; de cet attachement la reproduction ; et de la reproduction, la maladie, le dépérissement et la mort. **[65]**

Ainsi comme dans les révolutions d'une roue, les morts et les naissances se succèdent en succession régulière, dont la cause morale est l'attachement aux choses existantes, tandis que la cause instrumentale est le *Karma* (la puissance qui régit l'univers en lui imprimant l'activité, le mérite et le démérite). L'ardent désir de tous les êtres qui voudraient être débarrassés du *souci des naissances successives* est donc de trouver le moyen de détruire la cause morale... cet attachement funeste aux choses existantes ou les mauvaises aspirations... Ceux qui ont détruit en eux tous mauvais penchants, sont nommés les *rahats*. L'affranchissement des mauvais désirs assure la possession d'un pouvoir *miraculeux*. A sa mort, le rahat ne se réincarne jamais ; il arrive invariablement au Nirvana, expression entre parenthèse mal comprise et faussement interprétée par les chrétiens, aussi bien que par les commentateurs sceptiques. Nirvana est le monde des causes, dans lequel tous les effets trompeurs ou les illusions de nos sens disparaissent. Le Nirvana est la sphère la plus élevée qu'on puisse

---

[86] [Voir ci-dessous (page 70) la note du traducteur.]

atteindre. Les *pitris* (esprits pré-adamiques), sont considérés comme *réincarnés* par le philosophe Bouddhiste, bien que dans une condition de beaucoup supérieure à celle de l'homme terrestre. Ne meurent-ils pas à leur tour ? Leur corps astral ne souffre-t-il ou ne se réjouit-il pas, et n'éprouve-t-il la même malédiction des sentiments illusoires, que pendant l'incarnation ? [87]

Ce que le Bouddha enseignait au VI[ème] siècle avant Jésus-Christ dans l'Inde, Pythagore l'enseignait au V[ème] siècle en Grèce et en Italie. Gibbon montre combien profondément cette croyance de la transmigration des âmes impressionnait les pharisiens[88].

Le cycle de nécessité Egyptien est gravé d'une manière indélébile sur les monuments de l'antiquité. Et Jésus, lorsqu'il guérissait les malades, employait invariablement l'expression suivante :

"Tes péchés te sont pardonnés". Or cette doctrine est purement Bouddhique. "Les Juifs dirent à l'aveugle : Tu es né *complètement dans le péché*, et tu veux nous instruire ? La doctrine des disciples [du Christ] est analogue à celle du "Mérite et du Démérite" des Bouddhistes ; car, les malades guérissaient *si leurs fautes leur étaient pardonnées*"[89]. Mais cette existence antérieure, à laquelle croient les sectateurs du Bouddha, n'est pas la vie passée sur *cette planète-ci*[90]car, plus que tout autre peuple, les philosophes Bouddhistes faisaient grand cas de la sublime doctrine des cycles. **[66]**

Les spéculations de Dupuis, de Volney et de Godfrey Higgins sur la secrète signification des cycles ou des Kalpas et des yougas des Brahmanes et des Bouddhistes n'ont pas grande portée, puisqu'ils ne possédaient pas la clé de la doctrine spirituelle ésotérique qu'ils renferment. Aucune philosophie n'a jamais envisagé Dieu comme une abstraction, mais toutes L'ont considéré sous Ses diverses manifestations. La "Cause Première" de la *Bible* des Hébreux, la "Monade" de Pythagore, "l'Existence Une" des philosophes Hindous, et l' "EnSopht" cabalistique, l'*Infini*, sont identiques. Le Baghavat hindou ne crée pas ; il entre dans

---

[87] *Eastern monachism*, p. 6.

[88] The *Decline and Fall of the Roman Empire*, n. 385.

[89] Hardy, *Manual of Buddhism* ; Dunlap, *Vestiges of the Spirit-History of man*, p. 306.

[90] Voir ci-dessous (page 70) la note du traducteur.

l'œuf du monde, et en sort transformé en Brahma, de la même manière que la Duade de Pythagore émane de la plus haute et solitaire Monas[91]. La Monade du philosophe de Samos est la Monade hindoue (mental), "qui n'a pas de cause première (apourva) ou cause matérielle et qui n'est pas sujette à périr[92]. Brahma, en qualité de Prajâpati, se manifeste tout d'abord sous la forme de "douze corps" ou attributs, qui sont représentés par les douze dieux symbolisant : 1° Le feu ; 2° Le soleil ; 3° Le soma qui donne l'omniscience ; 4° Les être vivants ; 5° Vayou ou l'Ether matériel ; 6° La mort ou le souffle de destruction, Siva ; 7° La terre ; 8° Le ciel ; 9" Agni, le feu immatériel ; 10° Aditya, le soleil immatériel femelle et invisible ; 11° Le Mental ; 12° Le grand cycle infini qui ne peut être arrêté"[93]. Après cela, Brahma se dissout dans l'Univers Visible, dont chaque atome est sa substance. Cela fait, la Monade, **[67]** non manifestée, indivisible et indéfinie se retire dans la majestueuse solitude de son Unité, que rien ne vient troubler. La divinité manifestée, d'abord une duade, devient maintenant une triade ; sa qualité trine donne sans cesse naissance à des puissances spirituelles, qui deviennent des dieux immortels (des âmes). Chacune de ces âmes doit à son tour s'unir à un être humain, et du moment où sa conscience apparaît, elle commence une série de naissances et de morts. Un artiste oriental a essayé de rendre par la peinture cette doctrine

---

[91] Lemprière, dans son *Dictionnaire classique*, à l'article "Pythagore", dit qu'il y a de grandes raisons pour suspecter la vérité de tout le récit du voyage de Pythagore dans l'Inde, et il en conclut que ce philosophe n'a jamais vu ni les Gymnosophes ni leur pays. S'il en était ainsi, comment expliquer ce fait que la doctrine de la métempsycose de Pythagore ressemble bien davantage à celle des Hindous qu'à celle des Egyptiens ? Mais, surtout, quelle explication fournir du fait que le nom de MONADE donné par lui à la Cause Première est identique à la désignation en sanscrit de cet Etre suprême. En 1788 lorsque Lemprière fit paraître son dictionnaire, le sanscrit était, dirait-on, complètement inconnu et ignoré ; la traduction de *l'Aitareya Brahmana* (Rig*Vedas*) par le Dr Haug, dans laquelle se trouve ce mot, a été publiée il y a une quinzaine d'années environ, et, jusqu'à ce que cette précieuse addition au trésor de la littérature des âges archaïques fut complète, et que l'âge précis de *l'Aitareya*, fixé maintenant par Haug à 200 ou 400 ans avant Jésus-Christ, cessât d'être un mystère, on a pu supposer comme pour les symboles chrétiens, que les hindous l'avaient *emprunté* à Pythagore. Mais aujourd'hui, à moins que la philologie ne puisse trouver que c'est une *coïncidence*, et que le mot *monade* n'est pas le même dans ses définitions les plus minutieuses, nous avons le droit d'affirmer que Pythagore a été dans l'Inde, et que c'est auprès des Gymnosophes qu'il fut instruit dans sa théologie métaphysique. Le fait seul que "le sanscrit comparé au grec et au latin est considéré comme la sœur aînée de ces langues, ainsi que le démontre Max Müller, n'est pas suffisant pour expliquer l'identité du mot monade dans le sanscrit et le grec, [MANAS et] MONAS dans son sens le plus métaphysique et le plus abstrait. Le mot sanscrit Deva est devenu le mot latin Deus et indique une source commune, mais nous voyons le même mot prendre dans le Zend Avesta un sens opposé, daeva, esprit mauvais, d'où vient le mot anglais devil [diable].

[92] Haug, *Aitareya Brahmanam*.

[93] *Ibidem*.

cabalistique des cycles. Le tableau couvre tout un mur intérieur d'un temple souterrain, dans une grande pagode Bouddique, et il est vraiment suggestif. Essayons d'en donner un aperçu, tel que nous l'avons vu.

Imaginez-vous un point dans l'espace, représentant le point primordial ; tracez ensuite avec le compas un cercle autour de ce point ; à l'endroit où le commencement et la fin s'unissent, l'émanation et la réabsorption se rencontrent. Le cercle lui-même est composé d'une multitude innombrable de cercles plus petits, comme les anneaux d'un bracelet, et chacun de ces anneaux moindres forme la ceinture de la déesse que représente cette sphère. Là où la courbe de l'arc approche du point extrême du demi-cercle, le nadir du grand cycle, où le peintre mystique a placé notre planète, la face de chaque déesse successive devient plus sombre et plus hideuse que ne le saurait concevoir une imagination européenne. Chaque ceinture est couverte de représentations de plantes, d'animaux, et d'êtres humains, appartenant à la flore, à la faune et à l'anthropologie de cette sphère particulière. Une certaine distance a été laissée exprès, entre chaque sphère ; car après l'accomplissement des cycles, à travers les diverses transmigrations, il est accordé à l'âme un temps de Nirvana temporaire. durant lequel l'atman perd tout souvenir des peines passées. L'espace éthéré intermédiaire est rempli d'êtres étranges ; ceux qui se trouvent entre l'éther le plus élevé et la terre au-dessous sont des créatures de la "nature moyenne", des esprits de la nature ou, comme les cabalistes les nomment, des élémentals.

Cette peinture est, ou bien une copie d'un tableau, dont la description a été transmise, à la postérité par Berose, le prêtre du temple de Belus à Babylone, ou bien alors l'original. Nous laissons à la pénétration des archéologues modernes le soin d'élucider cette question. Mais la muraille est précisément couverte de créatures analogues décrites par le semi-démon ou demi-dieu Oannes, l'homme poisson[94]des Chaldéens..., être hideux produits par un double principe, la lumière astrale, et la matière la plus grossière. **[68]**

Les antiquaires ont, jusqu'aujourd'hui, beaucoup négligé même les reliques architecturales des races primitives. Les Cavernes d'Ajanta qui se trouvent à 200 milles seulement de Bombay, dans la chaîne des Monts Chandor, et les ruines de l'ancienne cité d'Aurangabad, dont les palais

---

[94] Bérose : Fragment conservé par Alex. Polyhistor ; Cory, *Anc. Fragm.*, 1852, p. 24.

écroulés et les curieux tombeaux gisent dans ces solitudes désolées depuis bien des siècles, n'ont attiré l'attention que depuis fort peu de temps. Souvenirs d'une antique civilisation depuis longtemps disparue, ils étaient devenus l'abri des bêtes féroces, des siècles avant qu'on les ait jugés dignes d'une exploration scientifique, et ce n'est que tout récemment que *The Observer* donnait une description enthousiaste de ces ancêtres archaïques d'Herculanum et de Pompéi.

Après avoir blâmé avec raison le gouvernement local, qui a fourni tout simplement un bungalow où le voyageur trouve un abri, mais rien de plus, il raconte dans le passage suivant les merveilles que l'on peut voir dans cet endroit retiré.

> "Dans une gorge profonde tout en haut dans la montagne se trouve un groupe de temples souterrains, qui sont les cavernes les plus curieuses qu'il y ait sur la terre. On ne sait pas encore aujourd'hui combien de ces cavernes existent dans les profonds replis de ces montagnes ; mais on en a exploré, mesuré et, dans une certaine mesure, déblayé et nettoyé vingt-sept. Il y en a, sans doute, beaucoup d'autres. Il serait difficile de se faire une idée du travail infatigable qu'il a fallu pour creuser ces cavernes dans le solide roc amygdaloïde. On assure qu'à l'origine elles étaient toutes bouddhiques et qu'elles étaient destinées aux pratiques de culte et d'ascétisme. On les considère comme des œuvres d'art de haute valeur. Elles s'étendent à plus de cinq cents pieds dans l'intérieur d'une falaise élevée, et les parois en sont sculptées de la façon la plus curieuse, faisant honneur au talent, au bon goût et à la persévérance des sculptures hindous.
>
> Ces temples souterrains sont admirablement ornés de sculptures à l'extérieur ; niais intérieurement le travail est plus fini, plus soigné, et décoré avec une profusion de peintures et de sculptures. Ces sanctuaires longtemps désertés ont souffert de l'humidité et de l'abandon et les peintures et les fresques ne sont plus ce qu'elles étaient il y a quelques centaines d'années, mais les couleurs sont encore vives et éclatantes, et les scènes représentées,

gaies et animées, se distinguent sur les murs. On croit que quelques-unes des figures sculptées sur les murs représentent un cortège nuptial, et d'autres scènes de la vie domestique de nature joyeuse. Les femmes sont belles, délicates et blondes comme les Européennes. Toutes ces reproductions sont éminemment artistiques, et l'on n'y voit nulle part les grossières obscénités si communes dans les œuvres Brahmaniques du même genre. **[69]**

Ces cavernes ont été visitées par un grand nombre d'antiquaires, qui ont cherché à déchiffrer les hiéroglyphes inscrits sur les murailles, et à déterminer l'âge exact de ces étranges temples.

Les ruines de l'ancienne cité d'Aurengabad n'en sont pas très éloignées. C'était une ville fortifiée de grand renom, mais elle est maintenant entièrement déserte. Non seulement ses murailles sont écroulées mais ses palais le sont aussi. Les constructions étaient pourtant d'une solidité extrême et les murs paraissaient aussi solides que les éternelles collines.

On trouve dans les environs beaucoup de vestiges hindous, consistant principalement en grottes profondes et en temples taillés dans le roc. Un grand nombre de ces sanctuaires sont entourés d'un mur circulaire souvent orné de statues et de colonnes. L'image de l'éléphant y est très commune, placée devant ou près de l'entrée du temple, comme une sentinelle. Des centaines et des milliers de niches sont admirablement taillées à même dans le roc, et lorsque ces lieux sacrés étaient remplis de fidèles, chaque niche avait sa statue, dans le style fleuri des sculptures orientales. Il est triste de constater que presque toutes les statues que l'on y voit encore ont été honteusement défigurées et mutilées. On a prétendu que les Hindous ne s'inclinent pas devant une image imparfaite, et que les Musulmans, sachant cela, ont volontairement mutilé toutes ces images, afin d'empêcher les Hindous de les adorer. Les Hindous considèrent ce

procédé comme sacrilège et impie et il réveille en eux la haine la plus ardente qu'ils héritent de leurs pères et que les siècles n'ont pas encore réussi à effacer.

On voit aussi ici les restes de villes ensevelies, ruines mélancoliques, sans un seul habitant. Dans les grands palais où la royauté autrefois tenait sa cour et donnait ses fêtes, habitent maintenant les bêtes féroces. La voie du chemin de fer a en maints endroits été construite à travers ces ruines, et leurs matériaux ont servi au ballast... Des blocs énormes de pierre sont restés en place depuis des milliers d'années et y seront probablement encore pendant des siècles à venir. Ces temples, taillés dans le roc, et ces statues mutilées prouvent une habileté artisanale et un talent que les Hindous d'aujourd'hui ne peuvent égaler[95]. Il est évident qu'il y a quelques siècles ces collines étaient animées par la présence de multitudes, qui se pressaient là où règne aujourd'hui la désolation, sans culture et sans habitants, domaine exclusif des bêtes féroces. **[70]**

Ce sont aujourd'hui des terrains giboyeux, et comme les Anglais sont de fervents chasseurs, ils préfèrent sans doute laisser ces montagnes et ces ruines dans leur état actuel sans y rien changer".

Nous espérons qu'ils y réussiront. Assez d'actes de vandalisme ont été commis au début, pour nous permettre d'espérer qu'à notre époque d'exploration et de science, l'archéologie et la philologie ne seront pas privées de ces souvenirs inappréciables du passé, écrits sur d'impérissables tablettes de pierre et de granit.

Mettons maintenant devant nos lecteurs quelques fragments de cette doctrine mystérieuse de la réincarnation, si distincte de la métempsycose, que nous tenons d'une autorité en la matière. La réincarnation, c'est-à-dire, l'apparition du même individu, ou plutôt de sa monade astrale deux fois sur la même planète n'est point de règle dans la nature ; c'est une exception,

---

[95] Un écrivain, en parlant de la majesté des monuments archaïques hindous, et du travail exquis de leurs sculptures, s'est servi d'une expression fort heureuse : "Ils construisent, dit-il, comme des géants et fignolent comme des orfèvres."

comme le phénomène tératologique d'un enfant à deux têtes. Elle est précédée d'une violation des lois de l'harmonie de la nature, et elle n'arrive que lorsque celle-ci, cherchant à rétablir son équilibre rompu, rejette violemment dans la vie terrestre la monade astrale, qui a été lancée hors du cercle de nécessité, par un crime ou un accident. Ainsi, en cas d'avortement et d'enfants morts avant un certain âge, et dans ceux d'idiotisme constitutionnel et incurable, le dessein originaire de la nature de produire un être humain parfait a été interrompu. C'est pourquoi tandis que la matière grossière de chacune de ces diverses entités se désagrège dans la mort, et se perd dans le vaste domaine de l'être, l'esprit immortel et la monade astrale de l'individu, cette dernière mise en réserve pour animer un autre corps, et l'esprit pour projeter sa divine lumière sur l'organisation corporelle, devront essayer une seconde fois de réaliser le but de l'intelligence créatrice.

Si la raison a été développée au point d'être devenue active et pleine de discernement, il n'y a pas de réincarnation sur cette terre car les trois parties de l'homme trinitaire sont réunies et il peut dès lors parcourir sa carrière. Mais lorsque le nouvel être n'a pas dépassé la condition de monade, ou bien lorsque, comme dans le cas d'un idiot, la trinité n'a pas été complétée, l'étincelle immortelle qui l'illumine doit rentrer dans le plan terrestre parce qu'elle a échoué dans sa première tentative[96]. S'il en était

---

[96] Note du Traducteur :

Dans une longue note ajoutée à un article de J.H. Mitalmier "Chant funèbre pour les morts" publié dans *Lucifer*, février 1889, H.P. Blavatsky commente les deux paragraphes précédant cette note en ces termes :

"Depuis 1882, quand l'erreur fut découverte dans Isis Dévoilée, on a dit et redit dans le Theosophist, que le mot "planète" était une faute et qu'il fallait lire "cycle", c'est-à-dire le cycle de "repos dévachanique". Cette faute, due à l'un des éditeurs littéraires – l'auteur étant il y a 12 ans très malhabile en anglais, et les éditeurs étant encore plus ignorants du Bouddhisme et de l'Hindouisme – a créé une grande confusion et suscité des accusations sans nombre de contradictions entre les déclarations d'Isis et les enseignements théosophiques plus tardifs. Le paragraphe en question voulait écarter la théorie des réiacarnationnistes français qui enseignait la réincarnation de la même personnalité, souvent quelques jours après la mort, si bien qu'un grand-père pouvait renaître comme sa petite fille. C'est pourquoi l'idée était combattue et l'on disait que ni Bouddha ni aucun philosophe Hindou n'avait enseigné la réincarnation *dans le même cycle* ou de la *même personnalité*, mais de l' "homme tri-un", qui lorsqu'il était convenablement uni pouvait "faire la course" jusqu'à l'état de perfection. Une erreur identique et plus grave se trouve aux pages (64-65, notes 86 et 90). Car dans la première on dit que les Hindous redoutent la *réincarnation* seulement sur les planètes autres et inférieures "au lieu de – ce qui est le cas –" *dans des corps autres et inférieurs* d'animaux, ou *transmigration*, alors que page (65) l'erreur de mettre "planète" au lieu de "cycle" et "personnalité", montre que l'auteur (bouddhiste déclarée) parle comme si Bouddha n'avait jamais enseigné la doctrine de la réincarnation !. On devrait lire la phrase ainsi : "La *vie précédente*

autrement, **[71]** les âmes mortelle ou astrale, et immortelle ou divine ne pourraient pas progresser à l'unisson, et s'élever à une sphère supérieure. L'esprit suit une ligne parallèle à celle de la matière ; et l'évolution spirituelle s'opère conjointement et simultanément avec l'évolution physique. Comme l'indique l'exemple cité par le professeur Le Conte (chap. IX), "il n'y a pas de force dans la nature qui puisse élever d'un seul coup [l'esprit ou] la matière"(car la règle s'applique à l'évolution spirituelle aussi bien qu'à la physique), du numéro 1 au numéro 3 ou du numéro 2 au numéro 4, sans s'arrêter, et recevoir un surcroît de force d'une nature différente dans le plan intermédiaire[97]". Cela revient à dire que la monade qui a été emprisonnée dans un être élémentaire – la forme astrale rudimentaire la plus inférieure de l'homme futur –après avoir passé par la forme physique la plus élevée d'un animal muet, comme l'orang-outang, ou l'éléphant, les animaux les plus intelligents, par exemple – cette monade, dis-je, ne peut franchir d'un bond la sphère physique et intellectuelle de l'homme terrestre, et être immédiatement introduite dans la sphère spirituelle supérieure. Quelle récompense ou quel châtiment pourrait-il y avoir, dans ce domaine des entités humaines désincarnées, pour un fœtus **[72]** ou un embryon humain qui n'a pas même eu le temps de respirer sur la terre, et encore moins d'exercer les facultés divines de l'esprit ? Ou bien, quel traitement pourrait-on y réserver à un enfant irresponsable, dont la monade insensible est restée dormante dans l'enveloppe astrale et physique, à un degré tel, qu'elle ne l'aurait pas même empêché de périr ou de faire périr une autre personne dans les flammes. Ou bien encore quelle serait la destinée d'un idiot de naissance, dont le nombre de circonvolutions cérébrales n'est guère que de trente pour cent de celui des

---

à laquelle croient les bouddhistes n'est pas une vie dans le même cycle et la même personnalité", car nul n'apprécie plus qu'eux "la grande doctrine des cycles". Cependant, telle qu'elle est, c'est-à-dire que "cette *vie antérieure* à laquelle croient les bouddhistes n'est pas *une vie sur cette planète*", cette phrase étant précédée par cette autre : "Ainsi, comme les révolutions d'une roue, il y a une *succession régulière de la mort et de la naissance*", etc. – l'ensemble apparaît comme les divagations d'un fou et un ramassis de propos contradictoires. Si on demande pourquoi on a laissé l'erreur au cours de dix éditions, nous répondrons que "(a) l'attention de l'auteur n'a été attirée sur elle qu'en 1882 et (b) que la soussignée n'avait pas le pouvoir de la modifier sur les planches stéréotypées, qui étaient non sa propriété mais celle de l'éditeur américain. L'ouvrage a été écrit dans des circonstances exceptionnelles, et sans aucun doute on peut découvrir plus d'une grosse erreur dans *Isis Dévoilée*".

H.-P. B. précise aussi, comme elle l'avait fait ailleurs, que le mot "immédiate" devait être ajouté et que la phrase de la page (70) d'Isis était"...il n'y a pas de réincarnation *immédiate* sur cette terre..."

[97] ["*Corrélation of Vital*, etc.", p. 158.]

personnes saines d'esprit[98], et qui, par conséquent, n'est pas responsable de ses dispositions, de ses actes, et des imperfections de son intellect à demi développé et vagabond ?

Il semble inutile de dire que, fût-elle même hypothétique, cette théorie n'est pas plus ridicule que tant d'autres considérées comme strictement orthodoxes. N'oublions pas que, soit par suite de l'inaptitude des spécialistes, soit pour toute autre raison, la physiologie elle-même est la moins avancée ou la moins comprise des sciences, et que quelques médecins Français, d'accord avec le Dr Fournié, désespèrent de jamais pouvoir aller au delà des pures hypothèses.

De plus, la même doctrine occulte reconnaît une autre possibilité ; mais si rare et si vague, que réellement ce n'est pas la peine d'en faire mention. Même les occultistes occidentaux modernes la nient, quoiqu'elle soit universellement acceptée en Orient. Lorsque, par suite de ses vices, de ses crimes et de ses passions animales, un esprit désincarné tombe dans la huitième sphère – le Hadès allégorique, la *Gehenne* de la *Bible* – la sphère la plus voisine de notre terre – il peut, avec le concours de la lueur de raison et de conscience qui lui est restée, en exerçant le reste de sa puissance de volonté, s'efforcer de s'élever, et, comme l'homme qui se noie, remonter encore une fois à la surface. Dans les *Chaldean* Oracles de Zoroastre nous en trouvons un qui dit comme avertissement à l'humanité

> "Ne regarde pas en bas, car au-dessous de la terre il existe un précipice qui attire par une *descente de SEPT degrés*, sous lesquels est le trône de la destinée inévitable[99]".

Une ardente aspiration pour s'affranchir de ses maux, un désir énergique le ramèneront une fois de plus dans l'atmosphère de la terre. Il y errera et souffrira plus ou moins dans une douloureuse solitude. Ses instincts le pousseront à rechercher avidement le contact des êtres vivants... Ces esprits sont les vampires magnétiques invisibles mais trop tangibles ; les démons *subjectifs*, **[73]** si bien connus des extatiques du moyen âge, nonnes ou moines, des "sorcières" rendues célèbres par le

---

[98] Mich. V.G. Malacarne, *Anatomia Cerebrale*, Milan.

[99] Psellus, 6, Pletho, 2 ; Cory, *Anc. Fragm*., 1832, p. 270.

Witches Hammer[100] ; et, suivant leurs propres aveux de clairvoyants sensitifs. Ce sont les démons de sang de Porphyre, les *larves* et les *lémures* des anciens ; les diaboliques instruments qui ont envoyé tant d'infortunées et faibles victimes à l'échafaud et au bûcher. Origène affirme que tous les daemons, dont étaient possédés les démoniaques, mentionnés dans le *Nouveau Testament*, étaient des "esprits" humains. C'est parce que Moïse savait si bien ce qu'ils étaient, et combien terribles les conséquences pour les personnes faibles soumises à leur influence qu'il avait édicté cette loi cruelle et sanguinaire contre les prétendues "sorcières" ; mais jésus, plein de justice et d'amour divin pour l'humanité, les guérissait au lieu de les *faire périr*. Plus tard, notre clergé, prétendant être les modèles des principes chrétiens, suivit la loi de Moïse, et méconnut sans scrupules la loi de Celui qu'il nomme "le Dieu Vivant", en faisant brûler des douzaines de milliers de ces prétendues "sorcières".

Sorcière ! Nom puissant et terrible, qui assurait dans le passé, à celles à qui on le donnait, une mort ignominieuse ; et qui n'a qu'à être prononcé aujourd'hui, pour provoquer une explosion de ridicule, une avalanche de sarcasmes ! Comment se fait-il qu'il y ait toujours eu des hommes d'intelligence et de savoir, qui n'ont pas jugé contraire à leur réputation de savants ou à leur dignité d'affirmer la possibilité de l'existence des "sorcières" dans la véritable acception du mot. Un de ces intrépides champions était Henry More, le savant professeur de Cambridge, au XVIIème siècle. Cela vaut la peine d'examiner l'habileté avec laquelle il traitait la question.

Il paraît que, vers l'année 1677, un certain ecclésiastique nommé John Webster écrivit un livre intitulé *The Saints Guide*. *Displaying of supposed mitchcraft* etc... contre l'existence des sorcières et autres "superstitions". Jugeant cet ouvrage "faible et mal à propos", le Dr More en fit la critique dans une lettre adressé à *Glanvil*, auteur du *Sadducismus Triomphatus* et, en guise d'appendice, il y joignit un traité sur la sorcellerie avec des explications sur le mot "sorcier" lui-même. Ce document est fort rare, mais nous le possédons, en fragments, dans un vieux manuscrit, et nous ne l'avons vu mentionner ailleurs que dans un ouvrage insignifiant sur les

[100] [*Malleus maleficarum*, Jacob Sprenger, 1487, etc.]

Apparitions[101] publié en 1820, car il paraît que le document lui-même est épuisé depuis fort longtemps.

Les termes *witch* (sorcière) et *wizard* (magicien) d'après le Dr More ne signifient rien de plus qu'un homme ou une femme **[74]** savants. On s'en rend compte à première vue avec le mot *wizard* (magicien), c'est la déduction la plus simple et la moins laborieuse du terme *witch* (sorcière), qui est dérivé de toit (esprit) dont le qualificatif serait *wittigh*, ou *wittich*, qui se contracte par l'usage en *witch* ; de même que le substantif *wit* est dérivé du verbe to *weet*, savoir. De sorte qu'une *witch* (sorcière) n'est, en somme, rien de plus qu'une femme savante ; ce qui correspond parfaitement au mot latin *saga*, suivant l'expression de Festus*, sagæ dictæ anus quæ multa sciunt*[102].

Cette définition du mot nous semble d'autant plus plausible, qu'elle correspond parfaitement avec la signification des termes russo-slaves pour les sorcières et les magiciens. On appelle celles-là *vyédma*, et ceux-ci *vyédmak*, ces deux termes étant dérivés du verbe savoir, *védat* ou *vyedât* ; la racine, elle-même, vient sans aucun doute du sanscrit. "Veda y, dit Max Müller, dans sa *Lecture on the Vedas*, signifie *savoir*, ou *connaissance*... Veda est le même mot qui, en grec, est οἶδα ; je sais [omission faite du digamme *vau*] ; en anglais c'est *wise*, sage, *wisdom*, sagesse, to *wit*, savoir[103]. De plus, le terme sanscrit *vidma* correspond à l'allemand *wir wissen*, nous savons. Il est fort regrettable que l'éminent philologue, tout en ayant donné les racines comparées de ce mot en sanscrit, grec, gothique, anglo-saxon et allemand, ait négligé le slavon.

Une autre désignation russe pour *sorcière* et *magicien*, est *znâhâr* et *znâhârka* (féminin) celui que nous donnons ci-dessus étant purement slavon ; ces termes sont dérivés du même verbe znât, savoir. Par conséquent la définition donnée par le Dr More en 1681 est parfaitement correcte, et correspond point pour point avec la philologie moderne.

> "L'usage, dit-il, a incontestablement approprié le nom à la chose, et dans ce cas il s'applique à ce genre d'habileté et de savoir qui sort des routes battues. *Et cette*

---

[101] [A. Calmet, *Dissertations sur les apparitions*, etc. Paris, 1746, 1759.]

[102] [*Sadducismas triumphatus*, p 20 (lettre de More à Glanvill).]

[103] *Chips from a German Workshop*, I, 8.

particularité n'impliquait aucune idée d'illégalité. Plus tard on y mit une autre restriction... ce qui fait qu'aujourd'hui... on donne aux termes *witch* sorcière, et *wizard*, magicien, cette unique interprétation et qu'on l'emploie pour désigner ceux qui font ou disent les choses d'une manière extraordinaire par suite de leur association ou d'un pacte exprès ou supposé avec *mauvais esprits*[104]". Dans la clause de la loi sévère de Moise, il est donné tant de noms divers pour désigner une *witch* (ou sorcière), qu'il serait aussi difficile qu'inutile d'en donner la définition, telle qu'on la trouve dans le remarquable **[75]** traité du Dr More. "On ne devra point trouver parmi vous des gens... qui se livrent à la divination, qui observent les astres, ni enchanteur, ni sorcier, ni charmeur, ni homme consultant les esprits familiers, ni nécromanciens", dit le texte[105]. Nous ferons voir plus loin le but réel de cette sévérité. Pour le moment, nous nous contenterons de constater que le Dr More, après avoir donné une très docte définition de chacune de ces dénominations, et fait ressortir leur signification réelle du temps de Moïse, prouve qu'il y a une très grande différence entre les charmeurs, les gens qui consultent les astres, et les sorciers. "Cette loi prohibitive de Moïse donne tant de termes pour ce délit, à seule fin, comme c'est le cas pour notre propre code de lois, de rendre le sens plus clair, et ne donner lieu à aucune équivoque. [Ce nom de *witch* (sorcière)] ne doit pas s'appliquer aux escamoteurs et ceux qui font des tours sur la place publique, mais il doit être réservé à ceux qui évoquent (les spectres par la magie afin de tromper les hommes ; ceux-là sont bien les sorciers, hommes et femmes *possédés d'un mauvais esprit* ! Cela ressort d'Exode XXII, 18. "Tu ne souffriras point que vive מכשפה *mecassephah*, c'est-à-dire une sorcière. Cette loi serait d'une sévérité extrême, voire même cruelle,

---

[104] [Glanvill, *op. cit*., p. 21.]

[105] [*Deut*., XVIII, 10-11.]

envers les pauvres diables de prestidigitateurs, qui exécutent des tours de passe-passe". [106]

Ainsi ce ne sont que ceux de la sixième classe, ceux qui consultent les esprits familiers ou sorciers qui s'exposent aux pires peines de la loi de Moise, car seuls les sorciers devaient être mis à mort, tandis que tous les autres ne sont mentionnés qu'afin que les enfants d'Israël n'aient aucune communication avec eux, à cause, principalement, de leur idolâtrie ou plutôt de leurs convictions religieuses et de leur savoir. Cette sixième catégorie est le שאל אוב *Shoel Aub*, qu'on traduit par "celui qui consulte les esprits familiers" ; mais la septuaginte le traduit par Εγγαστριμυθος, celui qui a un esprit familier en lui, celui qui est possédé de l'esprit de divination, que les Grecs nommaient Python, et les Hébreux *obh*, l'antique serpent ; sa signification ésotérique est l'esprit de concupiscence et de la *matière* ; ce qui, suivant les cabalistes, est toujours un esprit élémental humain de la huitième sphère.

"Je crois, dit Henry More, que *Shoel obh* doit se dire de la sorcière qui demande conseil à son esprit familier... La raison du terme *obh*... vient de ce que l'esprit était dans le corps de la personne, et l'enflait au point d'y créer une protubérance, "la voix paraissant toujours sortir d'une bouteille, raison pour laquelle on leur donnait le nom de *ventriloques*. *Ob* signifie la même chose **[76]** que *Pytho*, qui reçut son nom de *pythii vates*, l'esprit qui dit les choses cachées, ou qui prédit l'avenir. Dans les *Actes*, XVI, 16, πνευμα πὺδωνος, lorsque saint Paul en étant fatigué se retourna et dit à l'esprit : "Je te commande, au nom de Jésus, de sortir de cette fille" et il sortit à l'heure même". Par conséquent les mots *obsédés* et *possédés* sont synonymes du mot *witch*, sorcière ; car cet esprit de Python de la huitième sphère n'aurait pas pu sortir d'elle, s'il n'avait été un esprit distinct d'elle-même. C'est ainsi que nous lisons dans la *Levitique*, XX, 27 : "Si un homme ou une femme évoque les esprits ou se livre à la divination [un *yiddeoni* irresponsable] ils seront punis de *mort* ; on les lapidera ; leur *sang retombera* sur eux.

Loi cruelle et injuste assurément, qui contredit d'une façon formelle l'assertion récente faite par les esprits par l'entremise d'un des médiums les mieux *inspirés* d'aujourd'hui, que les recherches philologiques démontrent que la loi de Moise n'a jamais voulu faire périr les pauvres médiums ou les

---

[106] [*Sadduc.triumph*., pp. 25-26.]

sorciers[107] de *l'Ancien Testament*, mais que les mots : "vous ne souffrirez pas qu'une sorcière vive au milieu de vous", signifiaient que l'on ne devait pas souffrir qu'elle vécut de sa médiumnité, qu'elle en fût un moyen de gagner sa vie. Cette interprétation n'est pas moins ingénieuse que nouvelle. Sans cette *inspiration*, nous n'aurions, certes, pas atteint une si grande profondeur philologique ![108]

"Fermez la porte au nez du démon, dit la *Cabale*, et il s'enfuira loin de vous comme si vous le poursuiviez", ce qui veut dire qu'on ne doit pas donner prise aux esprits obsesseurs en les attirant dans une atmosphère de péché de même nature.

Ces démons cherchent à s'introduire dans le corps des simples d'esprit et des idiots, et ils y restent jusqu'à ce qu'ils en soient chassés par une volonté puissante et *pure*. Jésus, Appolonius et quelques-uns des apôtres avaient le pouvoir de chasser **[77]** les *diables* en purifiant l'atmosphère au dedans et au dehors du patient, et de forcer, par ce moyen, l'hôte indésirable à se retirer. Certains sels volatils leur sont particulièrement désagréables, et l'effet de certaines substances chimiques versées dans une soucoupe placée sous son lit par M. Varley de Londres[109], dans le but de

---

[107] [Ibid., pp. 27-29.]

[108] Afin d'éviter d'être contredit par les spirites, nous donnons textuellement cette version, comme un spécimen du peu de foi qu'il faut ajouter aux oracles formulés de la sorte par certains "esprits". Qu'ils soient humains ou élémentals, les esprits capables de pareilles impertinences ne doivent être considérés par les occultistes comme rien moins que des guides sûrs en philosophie, en sciences exactes, ou en morale. "Rappelons-nous, dit Mme Cora V. Tappan dans un discours public sur "l'Histoire de l'Occultisme et ses relations avec le Spiritisme" (voir *Banner of Light*, 26 août 1876), que l'ancien mot : sorcellerie ou l'exercice de cet art était interdit chez les Hébreux. La traduction dit que l'on ne doit pas permettre aux sorciers de vivre. Cette interprétation que l'on a crue littérale a été cause de ce que nos très pieux et très dévots ancêtres ont mis à mort, sans preuves suffisantes, une infinité de personnes très intelligentes, sages et sincères, sous l'inculpation de sorcellerie. Or il est maintenant prouvé que l'interprétation ou la traduction de ce texte doit être qu'il ne faut permettre à aucune sorcière de faire de la pratique de leur art un moyen d'existence, c'est-à-dire d'en faire une profession." Nous serait-il permis maintenant de demander au fameux orateur *par qui et sur quelle autorité* une pareille chose *a-t-elle été prouvée* ?

[109] M. Cromwell F. Varley, l'électricien bien connu de la Compagnie du Câble Transatlantique, communique le résultat de ses observations au cours d'une discussion à la Société psychologique de Grande-Bretagne rapportée dans le *Spiritualist* de Londres du 14 avril 1876. Il pense que l'effet de l'acide nitrique libre dans l'atmosphère était d'éloigner ce qu'il nomme les "esprits déplaisants". Il croit que ceux qui sont inquiétés chez eux par les esprits de cette nature, se trouveront bien de verser dans une soucoupe une once de vitriol sur deux onces de sel de nitre pulvérisé et de placer ce mélange sous leur lit. Voilà un savant dont la réputation est bien connue dans les deux continents, qui donne une recette pour éloigner les mauvais esprits. Et pourtant le public en général se moque,

tenir à distance quelques phénomènes physiques nocturnes désagréables, confirme cette grande vérité. Les esprits humains purs ou simplement inoffensifs ne redoutent rien, car s'étant débarrassés de la matière *terrestre*, les composés matériels ne les affectent pas ; de tels esprits sont comme un souffle. Mais ce n'est pas le cas pour les âmes attachées à la terre et les esprits de la nature.

Est-ce pour ces *larves* charnelles, terrestres, esprits humains dégradés, que les anciens cabalistes nourrissaient l'espoir de la *réincarnation*. Mais alors quand et comment ? A l'heure convenable, aidés par un sincère désir d'amendement et de repentir, inspiré par une personne puissante et sympathique, ou par la volonté d'un adepte, ou même tout simplement par un désir de l'esprit fautif lui-même, il peut atteindre ce résultat, pourvu que ce désir soit, chez lui, assez énergique pour lui faire secouer le fardeau de la matière pécheresse. Perdant alors toute conscience, la monade, jadis brillante, est reprise par le tourbillon de notre évolution terrestre, et elle traverse de nouveaux règnes inférieurs, pour respirer une fois de plus dans le corps d'un enfant. Il serait impossible de fixer le temps nécessaire pour accomplir ce processus. Puisque la notion du temps n'existe pas pour l'éternité, ce serait une perte de temps que d'essayer d'en faire le calcul.

Ainsi que nous l'avons dit, fort peu de cabalistes croient à cette doctrine enseignée à l'origine par certains astrologues. En recherchant les horoscopes de certains personnages historiques renommés pour quelques dispositions spéciales, ils trouvèrent que la conjonction des planètes correspondait parfaitement avec les oracles et les prophéties remarquables au sujet de personnes nées plusieurs siècles plus tard. L'observation et ce que l'on pourrait nommer de "singulières coïncidences", ajoutées à la révélation **[78]** obtenue durant le "sommeil sacré" du néophyte, firent découvrir la redoutable vérité. La pensée en est si horrible que même ceux qui auraient dû être convaincus, préfèrent l'ignorer, ou tout au moins ils évitent soigneusement d'aborder ce sujet.

Cette façon d'obtenir des oracles était pratiquée dès la plus haute antiquité. Dans l'Inde, cette sublime léthargie est appelée "le sommeil sacré de***". C'est un état d'oubli dans lequel le sujet est plongé par certains procédés magiques, secondés par le breuvage du suc du soma. Le

---

comme d'une "*superstition*", des herbes et encens employés par les Hindous, les Chinois, les Africains et autres races pour arriver au même résultat.

corps du dormeur reste pendant plusieurs jours dans un état pareil à la mort, et, par la puissance de l'adepte, il est purifié de ses souillures terrestres ; il est ainsi préparé pour devenir le réceptacle temporaire de la splendeur de l'Augoeides immortel. Dans cet état, le corps engourdi reflète la gloire des sphères supérieures, comme un miroir poli reflète les rayons du soleil. Le dormeur n'a pas conscience du temps qui s'écoule, et, à son réveil, après quatre ou cinq jours de transe, il s'imagine n'avoir dormi que quelques instants. Ce que ses lèvres ont proféré, il ne le saura jamais ; mais comme c'est l'esprit qui les meut, elles n'ont pu prononcer que la vérité divine. Pendant un laps de temps cette pauvre enveloppe charnelle impuissante, sera devenue le tabernacle de la présence sacrée, et il est transformé en oracle mille fois plus infaillible que la pythonisse asphyxiée de Delphes ; son sommeil sacré, qui n'est pas comparable à l'espèce de folie que celles-ci exhibaient en présence de la foule, n'a pour témoins, dans l'enceinte du sanctuaire, que quelques adeptes, dignes eux-mêmes de se tenir en présence de l'ADONAI.

La description que fait Isaïe de la purification nécessaire pour qu'un prophète devienne digne d'être le porte-voix du ciel, s'applique au cas qui nous occupe. Il dit en employant la métaphore familière : "Mais l'un des séraphins vola vers moi, tenant à la main un charbon ardent pris sur l'autel avec des pincettes. Il en toucha ma bouche et dit : Ceci a touché tes lèvres ; ton iniquité est enlevée et ton péché est expié" (Isaïe VI, 6, 7).

L'invocation de son propre Augoeides, par l'adepte purifié, est traduite en termes d'une beauté sans égale par Bulwer Lytton dans *Zanoni*[110] et il nous y donne à entendre que le moindre élan de passion mortelle rend l'hiérophante impropre à la communion avec son âme immuable. Non seulement il y en a peu qui puissent accomplir cette cérémonie avec succès, mais encore ces rares individus n'y ont que rarement recours, pour l'instruction d'un néophyte et pour obtenir une connaissance de la plus haute importance.

Cependant, le public en général n'apprécie ni ne comprend la science précieusement gardée par ces hiérophantes ! "Il existe **[79]** une autre collection d'écrits et de traditions sous le titre de *Cabale*, attribués à des savants orientaux dit l'auteur de *Art Magic* ; mais, comme cet ouvrage remarquable, n'a peu ou point de valeur sans la clé, *qui ne peut être*

---

[110] [Livre IV, ch. IX.]

obtenue que dans certaines confréries d'Orient, sa transcription ne serait d'aucune valeur pour le lecteur ordinaire[111]. Tout cela a été tourné en ridicule par les voyageurs de commerce qui parcourent l'Inde à la recherche de "commandes", et qui écrivent dans le Times leurs récits de voyages ; d'autres jongleurs habiles, prétendent faire croire aux foules ébahies que leurs tours de passe-passe sont les véritables exploits des magiciens orientaux !

Malgré la mauvaise foi dont fit preuve dans l'affaire d'Alger Robert Houdin, autorité dans l'art de la prestidigitation, ainsi que Moreau Cinti, ils ont loyalement témoigné en faveur des médiums Français. Ils ont attesté tous deux, lorsqu'ils furent interrogés par les Académiciens, que seuls des "médiums" pouvaient produire les phénomènes de coups frappés dans les tables, et de lévitation sans préparatifs, ou sans mobilier truqué à cette fin. Ils reconnurent également que les "lévitations sans contact" étaient des faits tout à fait en dehors du pouvoir des jongleurs de *profession* ; que pour eux, la lévitation était tout à fait impossible à moins d'être présentée dans une chambre pourvue de machinerie secrète et de miroirs concaves. Ils ajoutèrent que la simple apparition d'une main diaphane dans un endroit ou il serait impossible de se faire aider par des compères, le médium ayant été préalablement fouillé, constituerait la preuve que cette apparition serait l'œuvre d'une agence étrangère à l'homme quelle que cette agence puisse être en réalité. Le Siècle et deux autres journaux de Paris s'empressèrent de publier leurs soupçons que ces deux habiles professionnels étaient devenus les comparses des spirites.

Le professeur Pepper, directeur de l'Institut Polytechnique de Londres, a inventé un ingénieux appareil pour produire sur la scène les apparitions spirites, et il vendit son brevet en 1863 à Paris, moyennant une somme de 20.000 F. Les fantômes paraissaient réels et puis s'évanouissaient, mais ils n'étaient que des effets d'optique produits par la réflexion d'un objet très éclairé sur la surface polie d'une plaque de verre. Ils apparaissaient et disparaissaient, se promenaient sur la scène, et jouaient leur rôle à la perfection. Quelquefois, un des fantômes se plaçait sur un banc ; après cela un des acteurs vivants commençait à se quereller avec lui, et, saisissant une lourde hache, partageait d'un coup en deux la tête et le corps du fantôme. Mais les deux parties se rejoignaient aussitôt, et le spectre reparaissait

---

[111] *Art-Magic*, p. 97.

intact quelques pas plus loin **[80]** au grand étonnement du public. L'appareil fonctionnait merveilleusement, et chaque soir ce spectacle attirait la foule. Mais naturellement l'exhibition de ces fantômes exigeait des appareils et plus d'un compère. Cela n'empêcha pas des reporters d'en faire un prétexte pour ridiculiser les *spirites*, comme si les deux genres de phénomènes avaient eu le moindre rapport !

Ce que les fantômes de Pepper prétendaient faire, de véritables esprits humains désincarnés peuvent réellement l'accomplir lorsque leur réflexion est matérialisée par les élémentals. Ils se laisseront trouer le corps par des balles ou des épées, et couper les membres, et reparaîtront aussitôt intacts. Mais il n'en est pas de même des esprits cosmiques et des esprits élémentaires humains, car une épée ou un poignard ou même un bâton pointu, les fait fuir terrorisés. Cela paraîtra peut-être inexplicable à ceux qui ne comprennent pas de quelle substance matérielle sont composés les élémentaires, mais les cabalistes le comprennent parfaitement. Les récits de l'antiquité et du moyen âge, pour ne rien dire des merveilles modernes de Cideville, dont nous avons l'attestation faite devant les tribunaux, confirment ce fait.

Les incrédules et même les spirites sceptiques ont souvent injustement accusé les médiums de fraude, lorsqu'on leur refusait, ce qu'ils considéraient comme leur droit, d'éprouver les esprits. Mais pour un cas de ce genre, il y en a cinquante où les spirites ont été bernés par des imposteurs, tandis qu'ils négligeaient d'apprécier les manifestations authentiques que leurs médiums leur procuraient. Ignorants des lois de la médiumnité, ils ne savent pas que lorsque les esprits ont une fois pris possession d'un médium honnête, qu'ils soient désincarnés ou élémentals, il n'est plus son maître. Il ne peut pas diriger les actes des esprits, pas même ses propres actions. Il est devenu un pantin dont ils tirent les fils à leur gré, dans les coulisses. Le faux médium peut simuler la transe et néanmoins jouer tout le temps, la comédie ; tandis que, au contraire, le médium véritable aura l'air d'être dans son état normal, alors qu'en réalité son esprit est loin, et son corps animé par son "guide Indien" où son "contrôle". Ou bien il est endormi dans le cabinet, tandis que son corps astral (double) ou *doppelgänger* se promène dans la salle, mû par une autre intelligence.

Parmi tous les phénomènes, celui de la répercussion, intimement lié avec ceux de la bilocation ou ubiquité, et de la "locomotion" aérienne sont

les plus surprenants. Au moyen âge ils étaient compris sous le chef de sorcellerie. De Gasparin, dans ses réfutations du caractère merveilleux des prodiges de Cideville, traite ce sujet tout au long ; mais ces prétendues explications sont toutes battues en brèche à leur tour par de Mirville et des Mousseaux, **[81]** qui, tout en essayant de prouver l'intervention du Diable dans ces phénomènes, démontrent néanmoins leur origine spirituelle.

> "Le prodige de la répercussion", dit des Mousseaux, se produit lorsqu'un coup frappé sur l'esprit, visible ou non, d'une personne *vivante* absente, ou sur un fantôme qui la représente, frappe cette personne au même moment, et à la place exacte où le spectre ou son image ont été touchés ! Nous supposons donc que le coup est répercuté, et qu'il atteint par contre-coup l'image de la personne vivante – son double fantôme [112] – l'original en chair et en os n'importe où.
>
> Ainsi, par exemple, un individu se présente devant moi et, visible ou non, il me déclare la guerre, me menace et m'obsède. Je frappe à l'endroit où je perçois son fantôme, où je l'entends remuer, où je sens quelqu'un ou quelque chose qui m'agace et me résiste. Je frappe ; le sang quelquefois se montre à cet endroit, et parfois un cri se fait entendre ; il est blessé, peut-être mort ! C'est fait et je l'ai expliqué.
>
> Et cependant, au moment où je le frappais, sa présence dans un autre endroit est authentiquement démontrée... J'ai vu, oui, j'ai vu clairement le fantôme atteint sur la joue ou à l'épaule, et cette même blessure se retrouve précisément sur le corps de la personne vivante, répercutée sur la joue ou sur l'épaule. Ainsi, il est évident que les faits de répercussion sont étroitement liés à ceux de duplication ou d'ubiquité, [dédoublement] soit spirituelle soit corporelle" [113].

---

[112] Ce fantôme est appelé *Scin-laece*. Voyez "Une étrange histoire" de Bulwer-Lytton, ch. XI.

[113] [*Les hauts phénomènes de la Magie*, pp. 144-145.]

Dans l'édition de ses œuvres publiées à Strasbourg en 1809, Paracelse écrit au sujet de la merveilleuse puissance magique de l'esprit de l'homme : "Il est possible". dit-il, "que mon esprit,

L'histoire des sorcelleries de Salem, telle que nous la trouvons consignée dans les œuvres de Cotton Mather, Calef, Upham, et autres, fournit une curieuse confirmation du fait de ce dédoublement, comme elle confirme aussi les inconvénients de laisser les esprits élémentaires agir à leur guise. Ce chapitre tragique de l'histoire américaine n'a jamais été écrit d'une façon conforme à la vérité. Quatre ou cinq jeunes filles avaient "développé" la **[82]** médiumnité en fréquentant une négresse des Antilles qui pratiquait *l'Obeah*. Elles commencèrent à souffrir toutes sortes de tortures physiques, telles que des pincements, des piqûres d'épingles, des coups et des morsures par tout le corps. Elles déclarèrent qu'elles avaient été frappées par les spectres de différentes personnes, et nous apprenons par la célèbre *Narrative of Demat Lamson* (publiée à Londres en 1704), que "quelques-unes de ces personnes avouèrent avoir frappé les jeunes filles, ainsi que ces dernières les en accusaient. Interrogées sur la façon dont elles avaient agi, quelques-unes déclarèrent avoir planté des épingles dans des poupées faites de chiffons, ou de cire ou d'autres matières. Une d'elles confessa, après que l'on eut signé sa sentence de mort, qu'elle avait pris l'habitude de tourmenter ces jeunes filles, en leur prenant les mains, les pinçant et en indiquant par la pensée la partie du corps où elle désirait qu'elles fussent atteintes, et cela se passait ainsi qu'elle l'avait voulu" [114].

M. Upham nous apprend qu'Abigail Hobbs, une de ces filles, reconnut qu'elle avait fait un pacte avec le Diable, "qui s'était introduit chez elle sous la forme d'un homme", et qui lui avait commandé de tourmenter ces jeunes filles, en lui apportant des images en bois à leur ressemblance, et des épines pour les planter dans ces statuettes, ce qu'elle fit ; et aussitôt les victimes crièrent, se plaignant d'avoir été piquées par elle [115].

Comme ces faits, dont l'exactitude a été démontrée par des témoignages irrécusables, devant le tribunal, confirment la doctrine de

---

sans le secours du corps, par la seule force d'une volonté puissante, et sans avoir besoin d'une arme, poignarde et blesse d'autres personnes. Il est possible aussi de faire venir l'esprit de mon ennemi dans une image quelconque, de le terrasser et de l'estropier... L'exercice de la volonté est un grand point en médecine... Chez tous les hommes, l'imagination agit par le cœur, car il est le soleil du microcosme, et du microcosme l'imagination se dirige vers le grand univers (l'éther universel)... L'imagination de l'homme est une semence qui est *matérielle*. (Nos atomistes modernes l'ont démontré. Voyez Babbage et le profess. Jevons). "Une idée fixe est aussi un moyen d'atteindre un but. La magie est la grande sagesse cachée, et la raison est une grande folie publique. Aucune armure ne protège contre la magie, car elle atteint l'esprit *intime* de la vie."

[114] *Salem Witchcraft*, par C : W. Upham, Boston, 1867, vol. II, pp. 527-534.

[115] [*Ibid*., II, pp. 129-130.]

Paracelse ! Il est fort étrange qu'un savant tel que M. Upham ait accumulé, dans les 1.000 pages de ses deux volumes, une masse pareille de preuves légales démontrant jusqu'à l'évidence l'action d'âmes attachées à la terre et de malins esprits de la nature ayant participé à ces tragédies sans avoir soupçonné la vérité.

Il y a des siècles, Lucrèce faisait dire au vieil Ennius :

"Bis duo sunt hominis, manes, caro, *spiritus*, umbra ;

Quatuor ista loci bis duo suscipiunt ;

Terra tegit carnem ; tumulum circum volat umbra ;

Orcus habet manes."

Dans le cas présent, comme dans tous les cas semblables, les savants, impuissants à expliquer le fait, affirment qu'il *n'a pas pu* exister.

Mais nous fournirons maintenant quelques exemples tirés de l'histoire, pour montrer que quelques démons ou esprits élémentaires **[83]** ont peur des épées, des couteaux ou de tout autre objet pointu. Nous ne prétendons pas toutefois en expliquer la raison. C'est affaire à la physiologie et à la psychologie. Malheureusement les physiologistes n'ont pas même encore pu établir les relations qui existent entre la parole et la pensée, et ils en ont laissé le soin aux métaphysiciens, qui de leur côté, selon Fournié, n'ont rien fait. Ils n'ont rien fait, c'est vrai, mais cela ne les a pas empêchés d'afficher des prétentions comme s'ils avaient résolu le problème. Aucun fait ne parait trop vaste à ces savants, pour qu'ils essaient tout au moins de les classer dans leurs casiers en les affublant de noms Grecs exprimant tout ce que l'on voudra, excepté la nature véritable du phénomène.

"Hélas, hélas, mon fils !" s'écrie le sage Muphti d'Alep, en parlant à son fils Ibrahim qui s'étranglait avec la tête d'un gros poisson, "quand donc te rendras-tu compte que ton estomac est plus petit que l'océan ?" Ou comme le remarque Mrs Catherine Crowe, dans son livre *Night-side of Nature*, quand est-ce que nos savants reconnaîtront que "leurs intellects sont incapables de mesurer les desseins de Dieu Tout-Puissant" ?

Nous ne demanderons pas quel est l'écrivain de l'antiquité qui mentionne des faits d'un caractère en apparence surnaturel ; niais plutôt quel est celui qui ne le fait pas ? Dans Homère, nous trouvons Ulysse

évoquant l'esprit de son ami, Tiresias le devin. En se préparant pour la cérémonie de la "fête de sang", Ulysse tire son épée, effraye et écarte ainsi les milliers de fantômes qu'avait attirés le sacrifice. L'ami lui-même, le tant attendu Tiresias, n'ose pas approcher, tant qu'Ulysse tient à la main son arme redoutable[116]. Enée se prépare à descendre dans le royaume des ombres, et aussitôt qu'il approche de l'entrée, la sibylle qui le guide lui dit les précautions à prendre, et lui ordonne de tirer son glaive et de se frayer un passage à travers la foule épaisse des formes errantes.

Tuque invade viam, vaginâque eripe ferrum[117].

Glanvil fait une narration sensationnelle de l'apparition du "Tambour de Tedworth", qui eut lieu en 1661[118]. Dans cette apparition, le *scîn-lâc* ou le double du tambour-sorcier, fut évidemment fort effrayé à la vue de l'épée. Psellus, dans son ouvrage[119], raconte longuement l'histoire de sa belle-sœur, mise dans un état effroyable par un *démon* élémentaire qui s'était emparé **[84]** d'elle. Elle fut guérie par un magicien étranger nommé Anaphalangis qui commença par menacer l'invisible habitant de ce corps avec son épée nue, jusqu'à ce qu'il l'eût fait déloger. Psellus nous offre un catéchisme complet de démonologie, dans lequel il s'exprime en ces termes, autant que nous pouvons nous en souvenir

Vous voulez savoir", dit le magicien, "si les corps des esprits peuvent être blessés par l'épée ou par toute autre arme[120] ? Oui, ils peuvent l'être. Toute substance dure qui les frappe leur cause une douleur sensible ; et quoique leurs corps ne soient faits d'aucune substance solide et dure, ils ressentent néanmoins ces sensations, parce que dans les êtres doués de sensibilité, ce ne sont pas seulement les nerfs qui possèdent cette faculté de sentir, mais aussi l'esprit qui réside en eux... le corps d'un esprit est sensible dans son ensemble, aussi bien que dans chacune de ses parties. L'esprit voit et entend sans le secours d'aucun organe physique, et, si on le touche, il sent le contact. Si vous le coupez en deux, il éprouvera la même douleur que ressentirait un homme vivant, car c'est encore de la matière,

---

[116] *Odyssée*, V, 82.

[117] *Enéide*, livre VI, 260.

[118] [*Sadduc. Triumph.*, II, pp. 97 et *seq.*]

[119] *De Dæmon*, cap. *Quomodo dæm. occupant.*

[120] *Numquid dæmonum corpora pulsari possunt? Possunt sane, at que dolere solido quodam percussa corpore.*

bien qu'elle soit si raffinée qu'elle est généralement invisible à nos yeux... Une chose cependant le distingue de l'homme vivant : c'est qu'une fois que les membres de ce dernier sont coupés, leurs parties ne peuvent pas aisément être réunies. Mais coupez un démon en deux, et les deux tronçons se rejoignent immédiatement. De même que l'eau ou l'air se referment sur un corps solide, qui a passé à travers ces éléments[121], sans en garder de trace, de même le corps d'un démon se condense de nouveau, lorsque l'arme tranchante est retirée de la blessure. Mais chaque entaille qui lui est faite ne lui occasionne pas moins de la douleur. *Voilà pourquoi les démons* craignent la pointe d'une épée ou d'un instrument aigu. Que ceux qui veulent les voir fuir en fassent l'expérience"[122].

Un des plus instruits, parmi les savants de son siècle, Bodin, le démonologue, professe la même opinion ; ils soutient que les élémentaires humains et cosmiques ont "fort peur des épées et des poignards". C'était aussi l'opinion de Porphyre, de Jamblique et de Platon. Plutarque le répète souvent. Les théurgistes pratiquants le savaient et agissaient en conséquence, et un grand nombre d'entre eux affirment "que les démons souffrent de la moindre blessure faite à leur corps". Bodin nous raconte à ce sujet une curieuse histoire, dans son ouvrage *Sur les Démons*. **[85]**

> "Je me rappelle, dit l'auteur, qu'en l'année 1557, un démon élémental, de ceux que l'on nomme *tonnants*, tomba avec la foudre dans la maison de Pondot le cordonnier, et immédiatement il se mit à lancer des pierres par toute la chambre. Nous en recueillîmes une si grande quantité, que la maîtresse de la maison en remplit un grand coffre, après avoir soigneusement fermé les portes et les fenêtres, et le coffre aussi. Mais cela n'empêcha pas le démon d'introduire d'autres pierres dans la pièce, mais sans faire du mal à personne. Latomi, qui était alors président du quartier[123], vint voir ce qui se passait. Aussitôt après son entrée, l'esprit fit tomber son chapeau de dessus sa tête et le mit en fuite. Cela durait depuis plus de six jours, lorsque M. Jean Morgues,

---

[121] *Ubi secatur, mox in se iterum recreatur et coalescit... dictu velocius dœmonicus spiritus in se revertitur*

[122] [Cf. des Mousseaux, Les *hauts phénomènes*, etc., pp. 151-153.]

[123] Un magistrat du district.

> conseiller de la *Présidence*, vint me chercher pour voir ce mystère. Lorsque j'entrai, quelqu'un conseilla au maître de la maison de prier Dieu avec ferveur, et de faire tournoyer une épée dans l'air par toute la chambre. Il le fit ; et le lendemain, la femme du cordonnier nous apprit qu'à partir de ce moment, on n'avait plus entendu le moindre bruit dans la maison, tandis que pendant les sept jours que ce phénomène avait duré, il leur avait été impossible d'avoir un moment de repos".

Les livres sur la sorcellerie du moyen âge sont remplis de récits de ce genre. Le très rare et intéressant ouvrage de Glanvil, intitulé *Sadducismus Triumphatus*, figure, avec celui de Bodin déjà cité, parmi les meilleurs. Mais il nous faut maintenant faire place à certains récits de philosophes plus anciens, qui expliquent en même temps qu'ils racontent.

Au premier rang, en fait de merveilles, il faut placer Proclus. Sa liste de faits, dont la plupart sont appuyés par des citations de témoins, qui sont souvent des philosophes bien connus, est véritablement stupéfiante. Il raconte une foule de cas contemporains, de personnes mortes que l'on avait trouvées ayant changé de posture dans le sépulcre où, après avoir été mises dans une position horizontale, on les retrouvait assises ou debout. Il attribue cela à leur nature de larves, ainsi, dit-il, que "le rapportent les anciens auteurs, tels que Aristide, Epiménide et Hermodore". Il cite cinq cas tirés de *l'histoire* de Cléarque, disciple d'Aristote. 1° Le cas de Cléonyme l'Athénien. 2° Celui de Polykrite, homme illustre parmi les Etoliens. Ce fait est raconté par l'historien Nomaque, qui dit que Polikrite mourut et revint neuf mois après sa mort. "L'Ephésien Hiéro et d'autres historiens, dit Taylor son traducteur, attestent la vérité de ce fait". 3° Le cas de Eurynous, à qui arriva la même chose à Nicopolis. Ce dernier ressuscita le quinzième jour après son inhumation, et vécut quelque temps après **[86]** cela, menant une vie exemplaire. 4° Le cas de Rufus, prêtre de Thessalonique, rendu à la vie le troisième jour après sa mort afin qu'il pût accomplir certaines cérémonies religieuses, conformément à une promesse. Il remplit son engagement, et mourut de nouveau, pour ne plus revenir. 5 ° Le cas de Philonœe, qui vivait du temps de Philippe. Elle était fille de Demostrate et de Charite d'Amphipolis. Mariée contre son gré à un nommé Krateros, elle mourut bientôt après. Mais le sixième mois après sa mort, elle ressuscita, comme dit Proclus, "par amour pour un jeune homme nommé Machates, qui était venu de Pella la demander à Demostrate". Elle

le visita pendant plusieurs nuits consécutives, mais lorsque cela fut enfin découvert, elle, ou plutôt le vampire qui la représentait, mourut de colère. Avant sa nouvelle mort, elle avait déclaré qu'elle avait agi de la sorte par la volonté de *démons terrestres*. Son cadavre, à ce deuxième décès, fut vu par tout le monde, dans la maison de son père. Lorsqu'on ouvrit son tombeau, ou son corps avait été placé, lors du premier décès, on le trouva vide, et le fait fut soigneusement constaté par des parents incrédules, qui avaient tenu à s'assurer eux-mêmes de la vérité. Le récit en est confirmé dans les *Epîtres d'Hipparque* et par celles d'Arridée à Philippe [124].

Proclus dit : "Bien d'autres auteurs anciens ont recueilli les récits de ceux qui sont morts, en apparence, et ont revécu ensuite. Parmi eux se trouve le philosophe Démocrite. Dans ses écrits sur l'Hadès et le prodigieux Conotes familier de Platon, il affirme que la mort n'est pas, dans le cas en question, comme elle le parait, une désertion complète de la vie totale du corps, mais une suspension causée par un coup, ou peut-être une blessure ; mais les liens de l'âme demeurent attachés à la moelle et le cœur conserve encore dans sa profondeur l'empyreume de vie ; celui-ci étant conservé, la vie suspendue peut reprendre, en s'adaptant à l'animation".

Il dit encore : "Il est possible à l'âme de quitter le corps et d'y rentrer ; cela est rendu évident par l'homme qui, suivant Cléarque, se servait d'une *baguette qui attirait au dehors* l'âme d'un garçon endormi. Il convainquit Aristote, dit Cléarque dans son *Traité du sommeil*, que l'âme peut être séparée du corps, et y rentrer, et s'en servir comme d'un logement. En effet, en frappant le garçon avec sa baguette, il en fit sortir l'âme qu'il fit aller et venir, afin de démontrer que le corps restait immobile lorsque l'âme [le corps astral] était loin de lui, et qu'il ne lui était fait **[87]** aucun mal ; l'âme ramenée dans le corps, au moyen de la baguette, rendait compte alors de tout ce qui s'était passé. C'est à la suite de ce fait qu'Aristote aussi bien que les autres spectateurs furent convaincus que l'âme est distincte et séparée du corps" [125].

---

[124] Ce fait étonnant a été certifié par le Préfet de la Cité, et le Proconsul de la Province en fit l'objet d'un rapport à l'empereur. L'histoire est modestement racontée par Mr. Catherine Crowe (*Night side of Nature*, p. 335-37). (Cf. Thos. Taylor, *The works of Plato*, vol. I, pp. 467-68, note.]

[125] Proclus, *Manusc. Comm. on Pluto's Republic*. [Cf. Thos. Taylor, *The works of Plato*, I, pp. 468-69, note.]

Il parait absurde de rappeler aussi souvent les faits de sorcellerie, en pleine lumière du XIXème siècle. Mais le siècle lui-même se fait vieux ; et comme il approche petit à petit de sa fin fatale, il a l'air de tomber en enfance ; non seulement il refuse de reconnaître que les faits de sorcellerie sont démontrés, mais il ne veut même pas admettre ce qui s'est fait depuis une trentaine d'années, dans le monde entier. Nous pourrions douter, à la rigueur, du pouvoir magique des prêtres de la Thessalie et de leurs "sortilèges "mentionnés par Pline[126] après un laps de plusieurs milliers d'années ; nous pourrions ne pas ajouter foi aux renseignements fournis par Suidas, qui raconte le voyage de Médée par les airs, et oublier ainsi que la magie est la connaissance la plus haute de la philosophie naturelle ; mais comment expliquerons-nous la reproduction fréquente de ces mêmes voyages "dans les airs" précisément lorsqu'ils s'accomplissent sous nos yeux, et qu'ils sont attestés et confirmés par le témoignage de centaines de personnes ayant toutes les apparences de gens sains d'esprit ? Si l'universalité d'une croyance est une preuve de sa vérité, peu de faits ont été mieux établis que celui de la sorcellerie.

"Chaque peuple, depuis le plus barbare jusqu'au plus raffiné, nous pouvons même ajouter, dans chaque siècle, a cru à l'action surnaturelle que nous désignons par ce terme", dit Thomas Wright, l'auteur de *Narratives of Sorcery and Magic* et membre sceptique de l'Institut National de France. "Elle était fondée sur une croyance également répandue, qu'outre notre existence visible, nous en avons une autre qui se passe dans un monde invisible d'êtres spirituels, par lesquels nos actions *et même nos pensées* sont souvent guidées, et qui jusqu'à un certain point ont un pouvoir sur les éléments et sur le cours ordinaire de la vie organique".

De plus, s'étonnant que cette science mystérieuse ait fleuri ainsi partout, et faisant remarquer l'existence de plusieurs écoles de magie dans différentes parties de l'Europe, il explique la croyance consacrée par le temps et montre la différence qu'il y a entre la sorcellerie et la magie dans les termes suivants : "Le magicien diffère du sorcier en ce que, *tandis que le dernier était un instrument ignorant dans la main des démons, le premier était* **[88]** *devenu leur maître par la toute-puissante influence de la Science* qui n'était à la portée que d'un petit nombre, et à laquelle ces êtres

[126] Pline, XXX, I.

étaient dans l'impossibilité de désobéir[127]". Cette séparation établie et connue depuis le temps de Moise, l'auteur la donne comme tirée des "sources les plus authentiques".

Si, de cet incrédule, nous passons à l'autorité d'un adepte de cette mystérieuse science, l'auteur anonyme de *l'Art Magique*, voici ce que nous lisons : "Le lecteur demandera en quoi consiste la différence entre un médium et un magicien ?... Le médium est un être au moyen de l'esprit astral duquel d'autres esprits peuvent se manifester, en faisant sentir leur présence par divers genres de phénomènes. Quelle que soit la nature de ces phénomènes, le médium est tout simplement un agent passif entre leurs mains. Il ne peut ni commander leur présence, ni vouloir leur absence ; il ne peut jamais provoquer à son gré l'accomplissement d'un acte quelconque, ni en diriger la nature. Le magicien, au contraire, *peut faire venir et renvoyer les esprits à volonté* ; il peut accomplir une foule d'actes de puissance occulte, par son propre esprit ; il peut forcer les esprits d'êtres inférieurs au sien à venir et à lui prêter leur concours, et enfin effectuer des transformations dans les domaines de la nature sur les corps animés et inanimés[128]".

Ce savant auteur a oublié de signaler une distinction marquée dans la médiumnité, qu'il devait bien connaître. Les phénomènes physiques sont le résultat de manipulations de forces au moyen du système physique du médium, par des intelligences invisibles de n'importe quelle classe. En un mot, la médiumnité physique dépend d'une organisation particulière du système physique ; la médiumnité spirituelle, qui est accompagnée d'une certaine manifestation de phénomènes intellectuels subjectifs, dépend d'une organisation également spéciale de la nature *spirituelle* du médium. Ainsi que le potier d'une masse d'argile peut faire un vase d'honneur, et d'une autre un vase abject, de même, parmi les médiums physiques, l'esprit astral plastique de l'un peut être prédisposé à une certaine classe de phénomènes objectifs, et celui d'un autre à des genres de phénomènes différents. Une fois cette prédisposition acquise, il paraît difficile de modifier la phase de médiumnité, comme lorsqu'une barre d'acier est forgée sous une certaine forme, elle ne peut plus être aisément employée à un usage autre que celui auquel elle est destinée. En règle générale, les

---

[127] *Narratives of Sorcery and Magic*, I, pp. 1-2

[128] *Art Magic*, p. 159-160.

médiums qui ont été développés pour un genre de phénomènes, changent rarement pour un autre, mais ils répètent à *l'infini* la même manifestation. **[89]**

La psychographie, ou l'écriture directe des messages par les esprits, tient aux deux formes de médiumnité. L'écriture elle même est un fait objectif physique, tandis que les sentiments qu'elle exprime peuvent être du caractère le plus noble. Cela dépend entièrement de l'état moral du médium. Il n'est pas nécessaire qu'il ait de l'instruction pour écrire des traités de philosophie dignes d'Aristote, ni d'être poète pour écrire des vers qui feraient honneur à lord Byron ou à Lamartine ; mais il est indispensable que l'âme du médium soit assez pure pour servir de canal aux esprits qui sont capables de donner une forme élevée à des sentiments de ce genre.

Dans *Art Magic*, un des plus délicieux tableaux qui nous aient été présentés, est celui d'un innocent petit médium en présence duquel, pendant les trois dernières années, quatre volumes de manuscrits en ancien sanscrit ont été rédigés par les esprits, sans plumes, ni encre ni crayons. "Il suffit, dit l'auteur, de placer des feuilles de papier blanc sur un trépied, soigneusement tenu à l'écart des rayons directs de lumière, mais dans un endroit où ils soient encore visibles aux yeux des assistants. L'enfant s'assied à terre auprès du trépied, sur lequel elle appuie la tête en tenant le pied embrassé dans ses petits bras. Dans cette attitude elle dort souvent une heure, pendant laquelle les feuilles posées sur le trépied se remplissent de caractères sanscrits anciens, admirablement exécutés" [129]. Voilà un exemple remarquable de médiumnité psychographique, et qui donne une idée complète du principe posé plus haut, que nous ne pouvons résister au désir de citer quelques passages de ces écrits sanscrits, d'autant plus qu'ils renferment un exposé de cette partie de la philosophie hermétique, qui se rapporte au précédent état de l'homme, que nous avons décrit ailleurs d'une façon bien moins satisfaisante.

> "L'homme vit sur beaucoup de globes avant d'atteindre celui-ci. Des myriades de mondes nagent dans l'espace et servent de lieux de pèlerinage à l'âme, à l'état rudimentaire, avant de gagner la grande et brillante planète nommée la Terre, dont la glorieuse fonction est

---

[129] *Art Magic*, etc ,p. 26.

> de lui donner la *soi-conscience*. Ce n'est que lorsque ce degré est atteint que cet être devient un homme ; à chaque autre étape de sa vaste et sauvage carrière, il n'est qu'une entité embryonnaire, une forme matérielle flottante et temporaire, une créature dans laquelle *une partie*, mais seulement une partie, de l'âme élevée brille emprisonnée ; une forme rudimentaire ayant des fonctions rudimentaires, toujours vivant, mourant, soutenant une existence spirituelle passagère, aussi rudimentaire que la forme matérielle d'où elle émane ; un papillon s'élançant de sa chrysalide, **[90]** mais toujours au fur et à mesure qu'il avance, passant de nouvelles naissances à de nouvelles morts, subissant de nouvelles incarnations, pour mourir et renaître de nouveau ; mais toujours faisant un pas en avant, cherchant à gagner du terrain, jusqu'à ce qu'il atteigne le sentier vertigineux et pénible, raboteux et rude où il se réveille une fois encore, mais pour vivre et devenir une forme matérielle, une chose de boue, une créature de chair et d'os, mais désormais un homme[130]".

Nous avons, nous-même, été témoin une fois dans l'Inde d'un essai de puissance psychique, dans un assaut entre un saint *gossain*[131] et un sorcier[132], lequel a quelque rapport avec notre sujet. Nous venions de discuter sur le pouvoir relatif des Pitris du fakir, esprits pré-adamiques, et des alliés invisibles du jongleur. On convint d'en faire une épreuve comparative, et l'auteur de ces lignes fut choisi pour arbitre. Nous faisions la sieste dans une tente près d'un petit lac, dans l'Inde septentrionale. Sur la surface des eaux cristallines flottaient d'innombrables fleurs aquatiques, aux feuilles larges et luisantes. Chacun des champions prit une de ces feuilles. Le fakir, appuyant la sienne contre sa poitrine, croisa ses mains sur elle et tomba momentanément en transe. Il plaça alors la feuille sur l'eau, la surface supérieure tournée en bas. Le Jongleur se vantait de dominer le "maître des eaux", l'esprit qui y habite et de le faire obéir. Il prétendit qu'il forcerait la puissance d'empêcher les Pitris de manifester le

---

[130] *Art Magic*, p. 28.

[131] Un fakir mendiant.

[132] Un prétendu jongleur.

moindre phénomène dans son élément sur la feuille choisie par le fakir. Il prit donc sa propre feuille, et après avoir pratiqué sur elle une sorte d'incantation barbare, il la posa à son tour sur l'eau. La feuille commença aussitôt à éprouver un mouvement d'agitation violente, tandis que l'autre feuille était parfaitement immobile. Au bout de quelques secondes, les deux feuilles furent retirées. Sur celle du fakir nous vîmes, à la grande indignation du jongleur, quelque chose comme un dessin symétrique formé de traits d'un blanc de lait, comme si les sucs de la plante avaient été transformés en fluide corrosif. Lorsqu'elle fut sèche, nous examinâmes les lignes plus attentivement et nous y reconnûmes une série de caractères sanscrits parfaitement formés, et composant une phrase qui renfermait un précepte de haute morale. Hâtons-nous d'ajouter que le fakir ne savait ni lire ni écrire. Sur la feuille du jongleur, au lieu d'écriture, nous trouvâmes une figure hideuse, démoniaque. Chaque feuille portait par conséquent la marque, reflet allégorique du caractère de son maître, et indiquait la qualité des esprits qui **[91]** l'entouraient. Mais nous devons, à regret, quitter une fois encore l'Inde, son ciel d'azur et son passé mystérieux, ses dévots religieux et ses sorciers magiques, et revenir à l'atmosphère moisie de l'Académie Française.

Pour apprécier la timidité, les préjugés et l'esprit superficiel dont on a fait preuve dans l'étude des questions psychologiques, dans le passé, nous nous proposons de passer rapidement en revue un livre que nous avons devant nous. C'est *l'Histoire du Merveilleux dans les Temps Modernes*. L'ouvrage a été publié par le savant Dr Figuier, et il est rempli de citations des autorités les plus en vue, en matière de physiologie, de psychologie et de médecine. Le Dr Calmeil, directeur en chef de l'asile de Charenton, est le robuste Atlas sur les épaules duquel repose ce monde d'érudition. Fruit mûr de la pensée en 1860, il doit désormais avoir sa place parmi les plus curieuses œuvres *d'art* de l'époque. Mû par l'infatigable démon de la science, décidé à tuer la superstition, et par conséquent le spiritisme du même coup, l'auteur nous fournit un aperçu sommaire des exemples les plus remarquables de phénomènes médiumniques pendant les deux derniers siècles.

La discussion embrasse les prophètes des Cévennes, les Camisards, les Jansénistes, le diacre Pâris, et autres épidémies historiques, dont nous parlerons très brièvement, parce qu'elles ont été décrites depuis une vingtaine d'années par presque tous les auteurs qui ont écrit sur les phénomènes modernes. Ce ne sont pas des *faits* que nous voulons remettre

en question, mais tout simplement la manière dont ces faits ont été envisagés et traités par ceux qui, en qualité de médecins et d'autorités reconnues, ont eu la plus grande part de responsabilité dans ces questions. Si nous présentons à cette heure cet auteur rempli de préjugés à nos lecteurs, c'est uniquement parce que son ouvrage nous permet de montrer ce que les faits d'occultisme et ses manifestations peuvent attendre de la science orthodoxe. Si les épidémies psychologiques qui ont fait le plus de bruit dans le monde sont traitées de la sorte, qu'est-ce qui engagera les matérialistes à étudier sérieusement d'autres phénomènes aussi bien authentifiés, aussi intéressants, mais moins populaires ? N'oublions pas que les rapports adressés à cette époque par les divers comités à leurs académies respectives, de même que les procès-verbaux des séances des tribunaux judiciaires existent encore aujourd'hui et peuvent, par conséquent, être consultés pour vérifier les faits. C'est à ces sources irréfutables que le Dr Figuier a puisé pour écrire son ouvrage extraordinaire. Nous devons donner au moins, en substance, les arguments incomparables avec lesquels l'auteur cherche à démolir chaque forme de superstition, ainsi que les commentaires du démonologue **[92]** des Mousseaux qui, dans un de ses livres[133], fond sur sa victime sceptique comme un tigre sur sa proie.

Entre les deux champions, le matérialiste et le bigot, l'étudiant sans parti-pris peut recueillir une riche moisson.

Nous commencerons par les Convulsionnaires des Cévennes, épidémie dont les étonnants phénomènes survinrent vers la fin de l'année 1700. Les impitoyables mesures adoptées par les catholiques français, pour extirper l'esprit de prophétie du sein d'une population tout entière, sont historiques, et n'ont pas besoin d'être répétées ici. Le fait seul qu'une simple poignées d'hommes, de femmes et d'enfants, ne dépassant pas 2.000 personnes, ont pu tenir en échec pendant plusieurs années les troupes royales qui, avec la milice, comptaient 60.000 hommes, est déjà un miracle. Les merveilles sont rapportées, et les procès-verbaux du temps conservés dans les Archives de la France jusqu'à ce jour. Il existe, entre autres, un rapport officiel envoyé à Rome par le féroce abbé Chayla, prieur de Laval, dans lequel il se plaint que le Malin est si puissant, que ni les tortures. ni les exorcismes inquisitoriaux ne furent capables de le déloger

---

[133] La Magie au XIXème siècle, pp. 427-433.

de l'âme des Cévennols. Il ajoute qu'il leur a posé les mains sur des charbons ardents, et qu'ils n'en ont pas même été brûlés ; qu'il a enveloppé leur corps entièrement dans de la *ouate trempée dans l'huile, et qu'il y a mis le feu*, sans avoir trouvé, dans bien des cas, la moindre phlyctène sur leur peau ; qu'on leur a tiré des coups de feu, et que l'on a retrouvé les balles aplaties entre leurs vêtements et leurs corps, sans que ceux-ci en eussent souffert la plus légère atteinte, etc., etc.[134].

Acceptant toutes ces choses comme un terrain solide pour ses savants arguments, voici ce que dit le Dr Figuier : "Vers la fin du XVIIème siècle, une vieille fille importa dans les Cévennes l'esprit de prophétie. Elle le communiqua (?) à de jeunes garçons et à des jeunes filles, qui l'exercèrent à leur tour, et le répandirent dans l'atmosphère ambiante. Les femmes et les enfants furent les plus sensibles à l'infection"[135]. Des hommes, des femmes, des enfants au berceau parlaient sous l'influence de l'inspiration, non pas en patois ordinaire du pays, mais dans le français le plus pur, langue à cette époque entièrement inconnue dans la contrée. Des enfants de douze mois et même moins, ainsi que nous l'apprennent les procès-verbaux, des enfants qui jusqu'alors avaient à peine prononcé un petit nombre de syllabes courtes, parlaient couramment et prophétisaient. "Huit mille prophètes étaient répandus par tout le pays ; des docteurs et des médecins éminents furent appelés". La moitié des écoles de médecine de France, y compris la Faculté **[93]** de Montpellier, accoururent sur les lieux. Des consultations furent tenues, et les médecins se déclarèrent "complètement déroutés et perdus d'étonnement et d'admiration, en entendant de jeunes fillettes et de jeunes garçons, ignorants et illettrés, prononcer des discours sur des sujets *qu'ils n'avaient jamais étudié*"[136]. La sentence portée par Figuier contre ces confrères traîtres à leur profession, pour avoir été charmés à ce point par les jeunes prophètes, consiste à dire "qu'ils n'ont pas compris eux-mêmes ce qu'ils voyaient"[137]. Beaucoup de ces prophètes communiquaient par force leur esprit à ceux qui essayaient de rompre le charme[138]. Parmi ceux-ci un grand nombre étaient âgés de trois à douze ans ; d'autres étaient *encore à la mamelle* et parlaient distinctement et

---

[134] [Howlitt, *Hist. of the Supernatural* II, chap. XVII.]

[135] *Histoire du Merveilleux dans les temps modernes*, vol. II, p. 261.

[136] *Ibidem*, p. 262.

[137] *Ibidem*.

[138] *Ibidem*, p. 263.

correctement le français[139]. Ces discours, qui souvent duraient plusieurs heures, auraient été impossibles pour ces petits orateurs, s'ils avaient été dans leur état normal[140].

> "Or, quelle était la signification de cette série de prodiges franchement reconnus et admis par Figuier dans son livre ? Pas de signification du tout ! "Ce n'était pas autre chose, dit-il, que l'effet d'une exaltation momentanée des facultés intellectuelles[141]". "Ces phénomènes, ajoute-t-il, peuvent être observés dans beaucoup de cas d'affections cérébrales.
>
> *Une exaltation momentanée*, qui dure pendant plusieurs heures *dans les cerveaux de petits enfants au-dessous d'un an*, non encore sevrés, et parlant en bon français, avant d'avoir appris un mot dans leur propre patois ! O miracle de la physiologie ! *Prodige* devrait être ton nom !" s'écrie des Mousseaux.
>
> Le Dr Calmeil, dans son ouvrage sur l'insanité, remarque Figuier, lorsqu'il parle de la *théomanie* extatique des Calvinistes, conclut que la maladie doit être attribuée, dans les cas les plus simples, à l'HYSTÉRIE, et dans les autres d'un caractère plus grave, à l'ÉPILEPSIE... Nous inclinons plutôt, dit Figuier, vers l'opinion qui en fait une affection sui generis, et pour donner un nom approprié à cette maladie, nous nous contenterions de celui de Convulsionnaires trembleurs des Cévennes"[142].

Encore la *théomanie* et *l'hystérie* ! Les corporations médicales doivent être elles-mêmes atteintes d'une *atomomanie* incurable ; sans cela, pourquoi mettraient-elles en avant de pareilles absurdités sous le nom de Science, avec l'espoir de les faire accepter ? **[94]**

---

[139] *Ibidem*, p. 267, 401 402.

[140] *Ibidem*, p. 266 et *seq*. 399-402.

[141] *Ibidem*, p. 403.

[142] *Histoire du Merveilleux*, vol. II, p. 397.

> "Telle était la fureur d'exorcismes et de *bûchers*, continue Figuier, que les moines virent des possessions de démons, partout oh ils avaient besoin de miracles, soit pour jeter plus de jour sur la toute-puissance du Diable, soit pour faire bouillir leur marmite au couvent" [143].

Pour ce sarcasme, le pieux des Mousseaux exprime une cordiale gratitude à Figuier ; car, fait-il observer, "il est en France un des premiers écrivains, qu'à notre grande surprise nous ne voyions pas nier les phénomènes qui, depuis longtemps, sont *indéniables*. Mû par un sentiment de haute supériorité et même de dédain pour la méthode employée par ses prédécesseurs, M. Figuier désire que ses lecteurs sachent qu'il ne suit pas la même route qu'eux. "Nous ne rejetterons pas, dit-il, comme indignes de créance, *des faits*, uniquement parce qu'ils sont embarrassants pour notre théorie. Au contraire, nous recueillerons tous les faits que la même évidence historique nous a transmis, et qui, par conséquent, ont droit à la même créance, et c'est sur la masse entière de ces faits que nous baserons *l'explication naturelle* que nous avons à en fournir, à notre tour, comme suite à celle qu'en ont donnée les savants qui ont traité ce sujet avant nous" [144].

Là-dessus, le Dr Figuier continue ; il fait quelques pas en avant, et se plaçant au milieu des convulsionnaires de Saint Médard, il invite ses lecteurs à étudier, sous sa direction, *les prodiges* qui ne sont pour lui que de simples effets des lois de la nature [145].

Mais, avant d'aller plus loin, et afin de bien montrer l'opinion de Figuier, nous aurons, à notre tour, à rafraîchir la mémoire du lecteur sur ce qu'étaient les miracles Jansénistes, d'après les témoignages historiques.

Le diacre Pâris était un Janséniste qui mourut en 1727. Immédiatement après sa mort, les phénomènes les plus surprenants se manifestèrent sur son tombeau. Le cimetière était plein de monde du matin jusqu'au soir. Les Jésuites, exaspérés de voir des hérétiques opérer des guérisons et autres merveilles, obtinrent des magistrats un ordre interdisant rigoureusement à tout le monde l'accès à la tombe du diacre. Mais, malgré

---

[143] *Ibidem*, p. 26-27.

[144] *Ibidem*, p. 238.

[145] Des Mousseaux, *Magie au XIX*^{ème} *siècle*, p. 428.

toute l'opposition qu'on leur faisait, les prodiges continuèrent et durèrent encore pendant plus de vingt années. Mgr Douglas, qui vint à Paris en 1749 dans ce seul but, visita les lieux, et il raconte que les miracles continuaient parmi les convulsionnaires. Lorsqu'il vit que tous les efforts tentés pour les arrêter échouaient, le clergé catholique fut bien forcé d'admettre leur réalité : mais il s'abrita, suivant la coutume, derrière **[95]** l'intervention du Diable. Hume, dans ses *Philosophical Essays*, dit : "Il n'y eut, certes, jamais un aussi grand nombre de miracles attribués à une personne, que ceux qu'on dit avoir été opérés, en France, sur le tombeau de l'abbé Pâris... Guérir les malades, rendre l'ouïe aux sourds et la vue aux aveugles, sont choses qu'on attribuait communément à ce tombeau sacré. Mais, ce qui est plus extraordinaire encore, beaucoup de ces miracles furent opérés sur le champ, devant des Juges d'une intégrité incontestable, et cela dans un siècle d'érudition, et sur le théâtre le plus éminent du monde... et ce ne sont pas les Jésuites, tout instruits qu'ils soient, appuyés par des magistrats civils et ennemis acharnés des opinions en faveur desquelles on prétend que ces miracles furent opérés, qui les aient jamais réfutés ou expliqués" [146]. Telle est la preuve historique. Le Dr Middleton, dans son *A Free Enquiry*, livre qu'il écrivit à une époque où les manifestations étaient en décroissance, c'est-à-dire environ dix-neuf ans après leur début, déclare que l'évidence de ces miracles est tout à fait aussi complète que celle des merveilles attribuées aux apôtres.

Ces phénomènes si bien authentifiés par des milliers de témoins en présence de magistrats, et en dépit du clergé catholique, figurent parmi les plus surprenants de l'histoire. Carré de Montgeron, membre du Parlement, devenu célèbre par ses relations avec les Jansénistes, les énumère soigneusement dans son ouvrage, qui comprend quatre forts volumes in-quarto, dont le premier est dédié au roi, sous le titre : *La vérité des miracles opérés par l'intercession de M. de Pâris... démontrée contre l'archevêque de Sens. Ouvrage dédié au roi, par M. de Montgeron conseiller au Parlement*. L'auteur présente une quantité énorme de témoignages officiels et personnels de la véracité de chaque cas. Pour avoir parlé *irrespectueusement* du clergé romain, Montgeron fut enfermé à la Bastille, mais son ouvrage fut accepté.

---

[146] Hume, *Philosophical Works*, "of Miracles", Part. II. Londres, 1874, 75.

Voyons, maintenant, ce que le Dr Figuier a à dire au sujet de ces phénomènes incontestablement historiques ; le savant auteur cite des passages des procès-verbaux, dont voici quelques extraits : "Une convulsionnaire se courbe en arrière comme un arc, ses reins étant soutenus sur la pointe d'un pieu très aigu. Elle demande qu'on la frappe avec une pierre pesant cinquante livres, suspendue par une corde passant dans une poulie fixée au plafond. La pierre, élevée jusqu'à sa plus grande hauteur, retombe de tout son poids sur le ventre de la patiente, dont le dos porte toujours sur la pointe du pieu. Montgeron et d'autres nombreux témoins attestent que ni la chair ni la peau des reins n'en laissaient voir la moindre trace, **[96]** et que la jeune fille, afin de prouver qu'elle n'éprouvait aucune douleur, ne cessait de crier : Plus fort ! plus fort ! [147].

> "Jeanne Maulet, âgée de vingt ans, le dos appuyé contre un mur, recevait sur l'estomac une centaine de coups d'un marteau de forge, pesant trente livres ; les coups, administrés par un homme très fort, étaient si violents, qu'ils ébranlaient la muraille. Pour éprouver la force des coups, Montgeron en fit lui-même l'essai sur le mur en pierre auquel la jeune fille était adossée... Il prit un de ces instruments des guérisons Jansénistes, appelés le "GRAND SECOURS". "Au vingt-cinquième coup, dit-il, la pierre sur laquelle je frappais, ébranlée par les coups précédents, se détacha et tomba de l'autre côté de la muraille, en laissant une ouverture d'environ un demi-pied de diamètre". Lorsque les coups étaient frappés avec violence sur une plaque de fer placée en guise de plastron sur l'estomac d'un Convulsionnaire (qui est souvent une femme frêle et délicate), on aurait dit que le corps allait être aplati, l'épine dorsale brisée, et les intestins entièrement broyés par la force des coups (vol. 1, p. 380). Mais loin de là ; la Convulsionnaire criait, avec une expression de parfait ravissement sur le visage : "Oh que c'est délicieux ! Que cela me fait du bien ! Du courage, frère ; frappez le double plus fort, si vous le pouvez !" [148]. Il nous reste maintenant, continue le Dr

---

[147] [*Hist. du Merveilleux*, I, p. 380.]

[148] Figuier, *op cit.*, I, 383.

> Figuier, à essayer d'expliquer les étranges phénomènes que nous venons de décrire"[149].
>
> "Nous avons dit, dans l'Introduction de cet ouvrage, qu'au milieu du XIXème siècle, une des plus célèbres épidémies de possession éclata en Allemagne. C'est celle des *Nonnains*, qui opéraient tous les miracles les plus admirés depuis les temps de saint Médard, et même de plus grands encore ; par exemple, faire des sauts périlleux, gravir un mur vertical, parler des LANGUES ÉTRANGÈRES"[150].

Le rapport officiel de ces merveilles, qui est encore plus complet que le récit de Figuier, ajoute quelques détails, tels que les faits "de personnes affectées se tenant pendant des heures sur la tête ; qui racontaient avec exactitude les événements qui s'accomplissaient au moment même dans la maison des membres du comité, ce qui fut vérifié par la suite. Des hommes et des femmes étaient maintenus suspendus en l'air par une force invisible, et les efforts combinés des membres de la commission d'enquête furent insuffisants pour les faire redescendre. De vieilles femmes montaient le long des murs perpendiculaires de trente pieds de haut, avec l'agilité de chats sauvages, etc., etc. **[97]**

On s'attend, maintenant, à ce que le savant critique, l'éminent médecin et psychologue, qui, non seulement croit à ces incroyables phénomènes, mais encore les décrit minutieusement lui-même, et *con amore*, pour ainsi dire, va étonner le lecteur, par quelque explication tellement extraordinaire, que sa manière de voir scientifique inaugurera réellement une ère dans les champs encore inexplorés de la psychologie. Eh bien, oui, il nous surprend, il nous abasourdit ; car, à tout cela, il répond tranquillement : *On eut recours au mariage* pour mettre un terme aux désordres des Convulsionnaires[151].

Ici, pour une fois, des Mousseaux eut beau jeu contre son adversaire. "Le mariage ! Est-ce cela que vous voulez dire ?", dit-il. Le mariage guérit les gens de la faculté de monter le long des hautes murailles, comme autant

---

[149] *Ibidem*, p. 397.

[150] *Ibidem*, p. 401.

[151] *Ibidem*, p. 401.

de mouches et de parler les langues étrangères ! Oh ! curieuses propriétés du mariage, dans ces temps extraordinaires !

> "Il faut ajouter, continue Figuier, qu'avec les fanatiques de Saint Médard, les coups n'étaient jamais frappés que pendant les crises de convulsions, et que, par conséquent, ainsi que le fait remarquer le Dr Calmeil, le météorisme de l'abdomen, l'état spasmodique de l'utérus chez les femmes et du canal alimentaire, dans tous les cas l'état de *contraction, d'éréthisme de turgescence des enveloppes charnues des muscles* qui recouvrent et protègent l'abdomen, la poitrine, et les masses vasculaires principales et les surfaces osseuses *peuvent avoir singulièrement contribué à réduire et même à détruire* la force des coups !
>
> L'étonnante résistance que la peau, le tissu aréolaire, la surface du corps et des membres des convulsionnaires offraient aux choses qui paraissaient devoir les écraser est de nature à exciter une surprise plus grande. Néanmoins, elle peut encore être expliquée. Cette force de résistance, cette insensibilité parait tenir à des modifications extrêmes de la sensibilité, qui peuvent survenir dans l'économie animale, pendant une période de grande exaltation. La colère, la peur, et en un mot toutes les passions, pourvu qu'elles soient poussées au paroxysme, peuvent produire cette insensibilité [152].
>
> Remarquons en outre, ajoute le Dr Calmel cité par Figuier, que pour frapper sur le corps des convulsionnaires, l'on faisait usage d'objets massifs à surfaces plates ou rondes, ou de formes cylindriques et mousses. L'action de ces agents physiques n'est pas comparable, au point de vue du danger qu'elle offre, à celle de cordes, d'instruments souples et flexibles, ou ayant des bords **[98]** tranchants ou aigus. Enfin, le contact et le choc des coups produisaient sur les

[152] *Ibidem*, vol II, pp. 410, 411.

> convulsionnaires l'effet d'une douche salutaire, et diminuaient la violence des tortures de L'HYSTÉRIE" [153].

Que le lecteur veuille bien ne pas oublier que ceci n'est pas une plaisanterie, mais bien une théorie sérieusement émise par un des plus éminents docteurs en médecine de France, chargé d'années et d'expérience, Directeur et médecin en chef de l'Asile d'aliénés de Charenton. Certes, cette explication serait capable d'induire le lecteur en erreur. On serait tenté de croire que le Dr Calmeil a fréquenté ses pensionnaires plus longtemps qu'il ne convenait à sa santé et au bon fonctionnement de son cerveau.

D'ailleurs, lorsque Figuier parle d'objets massifs, de forme cylindrique ou mousse, il oublie certainement les pieux pointus en fer, les épées et les haches dont il a fait la description lui-même à la page 409 de son premier volume. Il nous fait voir le frère d'Elie Marion se frappant l'estomac et l'abdomen avec un couteau pointu et affilé, et avec une violence extrême, son corps résistant tout le temps, comme s'il était en fer [154].

Ici, des Mousseaux perd toute patience, et s'écrie avec indignation :

> "Est-ce que le savant médecin était bien éveillé, lorsqu'il écrivait ces choses ?... Si, par hasard, les Drs Calmeil et Figuier maintiennent sérieusement leurs dires, et persistent dans leurs affirmations et dans leurs théories, nous leur répondrons ceci : Nous sommes parfaitement disposés à vous croire. Mais, avant de faire cet effort surhumain de condescendance, voulez-vous nous prouver la vérité de votre théorie d'une manière plus pratique ? Laissez nous, par exemple, provoquer chez vous une violente et terrible passion, la colère ou même la rage, si vous voulez. Permettez-nous, pour un moment, de vous irriter, d'être envers vous grossier, insultant. Naturellement nous ne le serions qu'à *votre demande* et dans l'intérêt de la science et de votre cause. Notre devoir, en vertu de ce contrat, consisterait à vous humilier et à vous provoquer jusqu'à la dernière limite.

---

[153] *Ibidem*, p. 413.

[154] [*Ibidem*, I, 409 ; II, 407.]

> Devant un public nombreux, qui ne saura rien de nos conventions, mais à qui vous devrez prouver vos assertions, nous vous insulterons grossièrement... Nous vous dirons que vos écrits sont un piège tendu à la vérité, une injure au sens commun, une honte que le papier seul peut porter ; mais que le public doit flétrir. Nous ajouterons que vous *mentez à la science*, que vous mentez à la face des ignorants et des stupides insensés qui se pressent autour de vous, bouche bée, comme une foule autour **[99]** d'un charlatan courant les foires... Et lorsque, transporté de colère, hors de vous, le visage cramoisi, tuméfié par la fureur vous aurez bien déplacé vos fluides, lorsque votre irritation sera à son comble, nous frapperons des coups violents et terribles sur vos muscles turgescents ; vos amis nous indiqueront les endroits les plus insensibles ; et nous y laisserons tomber une bonne averse, une avalanche de pierres... car c'est ainsi qu'était traitée la chair de ces femmes convulsées, dont la soif de ces coups n'était jamais satisfaite. Mais, afin de vous procurer la satisfaction d'une douche salutaire, comme vous le dites si gracieusement, vos membres ne seront frappés qu'avec des objets ayant des *surfaces mousses et des formes cylindriques*, avec des gourdins et des bâtons arrondis au tour" [155].

Des Mousseaux est tellement libéral, tellement décidé à fournir à ses adversaires toutes les chances possibles pour prouver leur théorie, qu'il leur offre le choix de se faire remplacer, dans cette expérience, par leurs femmes, leurs mères, leurs sueurs ou leurs filles, puisque, dit-il, vous avez vous-mêmes fait observer que le sexe faible est le sexe fort qui résiste le mieux dans ces épreuves déconcertantes".

Inutile d'ajouter que le défi de des Mousseaux demeura sans réponse.

---

[155] [*La Magie*, etc., pp. 430-431.]

CHAPITRE XI

—

MERVEILLES PSYCHOLOGIQUES ET PHYSIQUES

Etrange condition de l'esprit humain qui paraît avoir besoin de s'être longtemps exercé dans l'ERREUR, avant d'oser approcher de la VERITE.

MAGENDIE.

La vérité que je défends est empreinte sur tous les monuments du passé. Pour comprendre l'histoire, il faut étudier les symboles anciens, les signes sacrés du sacerdoce, et l'art de guérir dans les temps primitifs, art oublié aujourd'hui.

Baron du POTET.

C'est une vérité éternelle que des faits accumulés en désordre commencent à s'ordonner si une hypothèse leur est jetée.

Herbert SPENCER.

Nous allons maintenant fouiller l'histoire de la magie, pour y trouver des cas analogues à ceux que nous avons cités dans le chapitre précédent. Cette insensibilité du corps humain aux coups les plus violents, et sa résistance à la pénétration d'objets pointus ou de balles est un phénomène assez familier à l'expérience de tous les temps et de tous les pays. Tandis que la science est complètement incapable de donner une explication raisonnable du mystère, la question ne parait pas offrir de difficulté aux mesméristes qui ont bien étudié les propriétés du fluide. L'homme qui, au moyen de quelques passes sur un membre, peut provoquer une paralysie locale telle qu'elle le rend entièrement insensible aux brûlures, aux coupures, aux piqûres d'aiguilles, etc..., ne sera guère étonné des phénomènes des Jansénistes. Quant aux adeptes de la magie,

particulièrement dans les Indes Orientales et au Siam, ils sont trop familiarisés avec les propriétés de *l'akasha*, le mystérieux fluide de vie, pour considérer l'insensibilité des convulsionnaires comme un phénomène bien important. Il est possible de comprimer le fluide astral autour d'une personne de façon à lui en faire une coque élastique absolument impénétrable à tout objet physique, quelque grande que soit la rapidité de sa course. En un mot, ce fluide peut égaler et même dépasser en force de résistance l'eau et l'air. **[102]**

En Inde, au Malabar, et dans quelques endroits d'Afrique Centrale, les charmeurs permettront au voyageur de tirer sur eux avec un fusil ou un revolver, sans avoir touché l'arme eux-mêmes ni choisi les projectiles. Dans *Travels in Timmannee, Kooranko and Soolima Countries* de Laing, on trouve la description d'une scène extrêmement curieuse, par un voyageur anglais, le premier blanc qui ait visité la tribu des Soolimas, près des sources du Dialliba. Un piquet de soldats d'élite fit feu sur un chef, qui n'avait pour se défendre que certains talismans. Bien que leurs fusils fussent parfaitement chargés et amorcés, aucune balle ne l'atteignit. Salverte cite un cas analogue dans sa *Philosophie des Sciences Occultes*. "En 1563, dit-il, le prince d'Orange condamna un prisonnier espagnol à être fusillé à Juliers ; les soldats l'attachèrent à un arbre et tirèrent, mais il resta invulnérable. A la fin, ils le dépouillèrent pour voir quelle armure il portait, mais ils ne lui trouvèrent qu'une *amulette*... Celle-ci lui ayant été retirée, il tomba mort au premier coup de feu"

C'est autre chose que le tour habile auquel Robert-Houdin eut recours en Algérie. Il prépara lui-même des balles de suif noircies avec de la suie, et, par un tour de prestidigitation, il les substitua aux balles véritables que les cheiks arabes croyaient mettre dans leurs pistolets. Les naïfs Arabes, ne connaissant que la magie réelle dont ils avaient hérité de leurs ancêtres, et qui consiste, dans la plupart des cas, en certains actes à accomplir, sans en connaître le comment ni le pourquoi, en voyant Robert-Houdin obtenir ce qu'ils croyaient être les mêmes résultats par des moyens plus impressionnants, ils s'imaginèrent qu'il était un plus grand magicien qu'eux. Bien des voyageurs, y compris l'auteur de ce livre, ont été témoins de faits d'invulnérabilité de ce genre, mais dans lesquels toute tromperie était impossible. Il y a quelques années, vivait dans un village d'Afrique, un Abyssin qui passait pour un sorcier. Une fois, quelques Européens se rendant au Soudan s'amusèrent, pendant une heure ou deux, à tirer sur lui des coups de pistolet et de fusil, chose à laquelle il avait consenti

moyennant une faible rétribution. Un Français nommé Langlois tira jusqu'à cinq coups simultanément, et les canons des armes n'étaient pas à plus de deux mètres de la poitrine du sorcier. A chaque coup, en même temps que la flamme de la détonation, on voyait la balle apparaître au bout du canon, trembler en l'air, décrire une courte parabole, et tomber, inoffensive, sur le sol. Un Allemand de la troupe, qui voyageait pour acheter des plumes d'autruche, lui offrit cinq francs, pour avoir l'autorisation de tirer, le canon du fusil touchant le corps du sorcier. L'homme refusa d'abord ; mais à la fin, après avoir eu une sorte de colloque avec un être invisible sous **[103]** terre, il y consentit. L'expérimentateur chargea soigneusement son arme, et appuyant la bouche du canon sur le corps du sorcier, après un moment d'hésitation, tira... le canon éclata en morceaux jusqu'à la crosse, et l'homme ne fut pas blessé.

Cette qualité d'invulnérabilité peut être donnée aux personnes aussi bien par des adeptes vivants que par des esprits. De notre temps, plusieurs médiums bien connus ont souvent, en présence des plus respectables témoins, non seulement manié des charbons ardents à pleines mains, et placé leur visage sur un brasier sans se roussir un cheveu, mais même mis des charbons allumés sur la tête ou dans les mains des assistants, comme dans le cas de lord Lindsay et de lord Adair. L'histoire bien connue du chef indien qui avoua à Washington qu'à la bataille de Braddock il avait fait feu de son rifle sur lui dix-sept fois à une faible distance, sans avoir pu le toucher, reviendra sans doute à la mémoire du lecteur en cette occurrence. Et de fait, beaucoup de grands capitaines ont eu, parmi leurs soldats, la réputation de posséder ce que l'on nomme un *charme*, et le prince E. de Sayn-Wettgenstein, général russe, passait pour en posséder un.

La même force qui permet de comprimer le fluide astral au point de former une cuirasse impénétrable autour de quelqu'un, peut-être utilisée pour diriger, pour ainsi dire, un jet de fluide sur un objet quelconque avec une force fatale. Beaucoup de vengeances ténébreuses ont été exercées de la sorte ; et, dans ces cas, les enquêtes des magistrats n'y ont jamais découvert qu'un cas de mort subite, résultant en apparence d'une maladie de cœur, d'une apoplexie ou de toute autre cause naturelle qui n'était pourtant pas la véritable. Beaucoup de personnes croient fermement que certains individus possèdent le pouvoir du mauvais œil. Le *mal'occhio*, ou *jettatura*, est une croyance très répandue en Italie et dans le Midi de l'Europe. Le pape Pie IX passait généralement pour être doué, inconsciemment sans doute, de ce fâcheux don. Il y a des gens qui peuvent

tuer des crapauds rien qu'en les regardant, et qui peuvent même tuer des hommes. La qualité malfaisante de leurs désirs constitue un foyer de forces malignes qui jaillit et frappe comme le projectile d'une arme à feu.

En 1860, dans le département du Var, nous raconte le chevalier des Mousseaux, près du petit village de Brignoles, vivait un paysan nommé Jacques Pelissier, qui gagnait sa vie en tuant des oiseaux par sa seule *puissance de volonté*. Son cas est rapporté par le célèbre Dr d'Alger, à la requête duquel ce singulier chasseur opéra à plusieurs reprises en présence de quelques savants. Voici comment s'exprime le Dr d'Alger : "A environ quinze ou vingt pas de nous, je vis un charmant petit chardonneret que je montrai à Jacques. "Regardez bien, monsieur, me dit-il, il est à moi". **[104]** Aussitôt, dirigeant sa main droite vers l'oiseau, il s'en approcha doucement. Le chardonneret s'arrête, lève et baisse sa jolie tête ; il secoue les ailes, mais sans pouvoir s'envoler ; enfin il ne peut même plus bouger, et il se laisse prendre en battant légèrement de l'aile avec un faible cri. J'examinai l'oiseau ; ses yeux étaient entièrement fermés, et son corps avait toute la rigidité d'un cadavre, bien que les battements du cœur fussent encore très perceptibles ; c'était le véritable sommeil cataleptique, et tous les phénomènes produits prouvaient jusqu'à l'évidence l'existence d'une action magnétique. Quatorze petits oiseaux furent pris de la même façon dans l'espace d'une heure ; aucun ne résistait à la puissance de maître Jacques, et tous présentaient les mêmes indices du sommeil cataleptique, sommeil qui, d'ailleurs, se terminait au gré du chasseur, dont ces petits êtres étaient devenus les esclaves soumis.

> "Cent fois je demandai à Jacques de rendre la vie et le mouvement à ses prisonniers, de ne les endormir qu'à moitié de façon à ce qu'ils puissent aller et venir sur le sol et de les remettre de nouveau complètement sous le charme. Il fit tout ce que je lui demandai, et ce remarquable Nemrod ne manqua pas une seule fois son coup. Il me dit à la fin : "Si vous le désirez, je ferai mourir, sans les toucher, ceux que vous désignerez. J'en indiquai deux pour faire l'expérience, et à vingt-cinq ou trente pas, en moins de cinq minutes, il avait accompli ce qu'il voulait" [156].

---

[156] Villecroze, Le *Dr d'Alger*, 19 mars 1861. Pierrart, vol. IV, p. 254-257.

Le trait le plus curieux du cas en question, c'est que Jacques exerçait un pouvoir complet seulement sur les passereaux, les moineaux, les rouges-gorges, les chardonnerets et les mauviettes ; il magnétisait parfois les alouettes, mais "elles m'échappent souvent", disait-il.

Ce même pouvoir est exercé avec une force plus grande encore par les individus connus sous la dénomination de dompteurs. Sur les bords du Nil, certains indigènes peuvent attirer hors de l'eau les crocodiles, au moyen d'un sifflement très doux, particulièrement mélodieux et les manier impunément ; d'autres exercent ce même empire sur les serpents les plus venimeux. Les voyageurs racontent qu'ils ont vu de ces charmeurs entourés de quantités de ces reptiles, qu'ils éloignent à volonté.

Bruce, Hasselquist et Lampriére[157] attestent avoir vu, en Egypte, au Maroc, en Arabie et surtout dans le Sennaar, quelques naturels qui ne faisaient aucun cas des morsures des vipères les plus venimeuses, ni des piqûres des scorpions. Ils les prennent et **[105]** jouent avec eux et ils les plongent à volonté dans un état de stupeur. "C'est en vain, dit Salverte, que les auteurs Latins et Grecs nous assurent que le don de charmer les reptiles venimeux était héréditaire depuis un temps immémorial dans certaines familles... ; qu'en Afrique les Psylles en étaient doués, et qu'il était possédé par les Marses en Italie, même au commencement du XVIème siècle, des hommes qui prétendaient descendre de la famille de saint Paul bravaient, comme les Marses les morsures de serpents[158].

> "Les doutes sur ce sujet, dit cet auteur, ont été définitivement dissipés à l'époque de l'expédition française en Egypte, et la relation suivante est attestée par des milliers de témoins oculaires. Les Psylles qui prétendent, au dire de Bruce, posséder ce don..., allaient de maison en maison pour... détruire les serpents de toute espèce... Un instinct merveilleux les guidait dès le premier pas vers l'endroit où les serpents se tenaient cachés. Furieux, hurlants, écumants... ils étaient saisis avec les mains et déchirés avec les ongles ou les dents.

---

[157] Bruce, *Travels to Discover the Source of the Nile*, vol. x, p. 402-447. *Voyages and Travels in the Levant*, vol. I, p. 63-65. Lemprière, *Voyage dans l'Empire du Maroc*, etc., en 1801, p.42-43.

[158] Salverte, *La Philosophie de la Magie. De l'influence sur les animaux*, vol. I.

> Mettons sur le compte du charlatanisme si l'on veut, dit le sceptique invétéré qu'était Salverte lui-même, la fureur et les hurlements ; il n'en est pas moins vrai que cet instinct qui avertissait les Psylles de la présence des serpents a quelque chose de plus réel". Aux Antilles, les nègres découvrent par son odeur le serpent qu'ils ne peuvent apercevoir[159]". Ce don est encore possédé en Egypte par des hommes qui ont été dressés à l'acquérir depuis leur enfance et qui naissent avec le don supposé héréditaire de découvrir les serpents même à distance où les effluves de ces animaux sont absolument imperceptibles aux sens plus émoussés d'un Européen. Le fait principal qui domine tous les autres, la faculté de réduire à l'impuissance les animaux dangereux, simplement en les touchant, est parfaitement démontré, et il est probable que nous n'en saurons jamais plus long au sujet de la nature de ce secret célèbre dans l'antiquité et conservé jusqu'à notre époque par quelques-uns des hommes les plus ignorants"[160].

La musique est agréable à tout le monde. Un sifflement doucement modulé, un chant mélodieux ou les accords d'une flûte attireront invariablement les reptiles dans toutes les contrées où on les trouve. Nous en avons été témoins nous-mêmes et nous avons pu vérifier le fait maintes et maintes fois. En Haute-Egypte, partout où notre caravane s'arrêtait, un jeune voyageur qui se croyait un flûtiste distingué amusait la compagnie avec son instrument. **[106]** Les chameliers et autres Arabes l'arrêtaient invariablement parce que, plus d'une fois, ils avaient été ennuyés par la présence inattendue de spécimens de la tribu des ophidiens, qui évitent généralement avec soin la rencontre de l'homme. Finalement, notre caravane rencontra une société dans laquelle se trouvaient des charmeurs de profession, et le virtuose fut alors requis à déployer son talent afin d'exhiber leur savoir-faire. A peine eut-il commencé à jouer, que l'on entendit un léger frémissement et notre musicien fut saisi de frayeur à la vue d'un énorme serpent qui s'était approché de ses jambes d'une façon inquiétante. Le reptile, la tête haute et les yeux fixés sur lui, rampait

---

[159] Thibaut de Chanvallon, *Voyage à la Martinique*, etc.

[160] Salverte, *La Philosophie de la Magie*.

lentement et comme inconsciemment, en faisant doucement onduler son corps et en suivant chacun de ses mouvements. A ce moment apparut un second serpent, puis un autre et un quatrième bientôt suivi de plusieurs autres, si bien qu'au bout de quelques instants nous en avions toute une bande autour de nous. Plusieurs des voyageurs se réfugièrent sur le dos de leurs chameaux, tandis que d'autres se sauvaient dans la tente de la cantine. Mais ce n'était qu'une fausse alarme. Les charmeurs, au nombre de trois, commencèrent leurs chants et leurs incantations et, attirant les reptiles, ils en furent bientôt couverts de la tête aux pieds. Aussitôt que les serpents approchaient des hommes, ils donnaient des signes de torpeur et ils ne tardaient pas à être plongés dans un profond sommeil cataleptique. Leurs yeux étaient à demi clos et vitreux et leurs têtes retombaient. Il ne restait plus qu'un seul récalcitrant, un grand serpent noir luisant, à la peau tachetée. Ce mélomane du désert s'avançait gracieusement en sautillant, comme s'il eût dansé sur sa queue toute sa vie, et il suivait la mesure des notes de la flûte. Ce serpent ne paraissait pas disposé à se laisser entraîner par les charmes des Arabes, mais il marchait toujours dans la direction du joueur de flûte qui finit par prendre la fuite. Le moderne Psyllie prit alors dans son sac une plante à demi desséchée qu'il agita un moment du côté du serpent. Elle avait une forte odeur de menthe, et dès que le reptile en eut senti le parfum, il suivit l'Arabe, toujours dressé sur sa queue et s'approchant de plus en plus de la plante. Encore quelques secondes, et "l'ennemi traditionnel" de l'homme était enroulé, autour du bras du charmeur, devenait à son tour insensible, et toute la troupe des reptiles était jetée dans une mare, après qu'on leur eut coupé la tête.

Bien des gens croient que ces serpents sont dressés et qu'ils sont ou privés de leurs crochets ou que leurs bouche a été préalablement cousue. Sans doute, les supercheries de quelques jongleurs de bas étage ont donné lieu à cette croyance. Mais les authentiques charmeurs de serpents ont trop bien fait leurs preuves en Orient, pour avoir besoin de recourir à une fraude de cette nature. Ils ont **[107]** le témoignage incontestable de trop de voyageurs dignes de foi, y compris des savants, pour qu'on les accuse de semblable charlatanisme. Que les serpents ainsi charmés et amenés à danser et à devenir inoffensifs sont encore venimeux a été démontré par Forbes. "La musique s'étant arrêtée trop subitement, dit-il, ou pour toute autre cause, le serpent qui dansait au milieu d'un cercle s'élança sur les

assistants, et infligea une morsure au cou d'une jeune femme, qui mourut dans de cruelles souffrances au bout d'une demi-heure[161]".

Suivant les relations des voyageurs, les négresses de la Guyane Hollandaise, les femmes Obi, excellent dans l'art de dompter de très gros serpents nommés *ammodites* ou *papa* ; elles les font descendre des arbres, les suivre et leur obéir uniquement en leur parlant[162].

Nous avons vu en Inde une petite confrérie de fakirs rassemblés autour d'un petit lac, ou plutôt d'un étang profond littéralement tapissé d'énormes alligators. Ces monstres amphibies se traînaient et venaient se réchauffer au soleil à quelques pieds des fakirs, dont quelques-uns étaient étendus immobiles, absorbés dans la prière ou la contemplation. Tant que l'un de ces pieux mendiants était en vue, les crocodiles étaient aussi inoffensifs que des petits chats[163]. Mais nous n'aurions pas conseillé à un étranger de s'aventurer seul à quelques mètres seulement de ces monstres. Le pauvre Pradin, voyageur Français, trouva une tombe prématurée dans un de ces terribles sauriens, généralement nommés par les hindous *Moudelai*[164].

Lorsque Jamblique, Hérodote, Pline et quelques autres anciens auteurs nous parlent de prêtres qui faisaient descendre des aspics de l'autel d'Isis, ou de thaumaturges domptant d'un regard les animaux les plus féroces, on les considère comme des menteurs ou comme des imbéciles ignorants. Et quand des voyageurs modernes nous racontent des faits merveilleux analogues accomplis en Orient, on les traite de bavards enthousiastes ou d'écrivains *peu dignes de foi*.

Mais, n'en déplaise au scepticisme matérialiste, l'homme possède positivement ce pouvoir, ainsi que nous le constatons par les exemples que nous venons de citer. Lorsque la psychologie et la physiologie seront devenues dignes du nom de science, les Européens seront convaincus de l'étrange et formidable puissance qui réside dans la volonté et dans l'imagination de l'homme, qu'il l'exerce consciemment ou non. Et cependant, qu'il serait d'ores **[108]** et déjà facile de s'en rendre compte, si l'on songeait seulement à cette grande vérité naturelle que l'atome le plus

---

[161] Forbes, *Oriental Memoirs*, vol. I, p. 44 ; vol. II, p. 387.

[162] Stedman, *Narrative of... Expedition... in Surinam*, vol. III, p. 64-65.

[163] Voyez *Edinburgh Review*, vol. LXXX, p. 428, etc.

[164] [*Nihang* ou *ghariyat en Hindoustani*.]

infime existant dans la nature est mû par *l'esprit* qui est *un* dans son essence, car la plus petite parcelle représente le *tout* ; et que la matière n'est, après tout, que la copie concrète d'une idée abstraite. A ce propos, citons quelques exemples de la puissance souveraine de la volonté, même *inconsciente*, pour créer conformément aux plans dressés par l'imagination, ou plutôt par la faculté de discerner les images dans la lumière astrale.

Il n'y a, pour cela, qu'à se rappeler le phénomène très familier des *nævi*, ou marques de naissance, dans lesquels certains effets sont produits par l'action involontaire de l'imagination maternelle surexcitée. Le fait que la mère a une influence sur la conformation de son enfant non encore né était si bien connu des anciens que l'usage parmi les Grecs aisés était de placer de belles statues auprès des lits, afin que les mères eussent constamment sous les yeux des modèles de formes parfaites. La ruse à l'aide de laquelle le patriarche Hébreu Jacob obtenait des veaux mouchetés ou non, dans ses troupeaux, est un exemple d'application aux animaux de cette loi naturelle ; et Aucante nous apprend qu'il a connu "quatre portées successives de jeunes chiens nés de parents parfaitement bien conformés et sains, où quelques sujets de la portée étaient bien venus, tandis que les autres étaient dépourvus de membres antérieurs et avaient le bec de lièvre". Les œuvres de Geoffroy Saint Hilaire, de Burdach et d'Elam contiennent des citations d'un grand nombre de cas analogues, et l'important ouvrage du Dr Prosper Lucas, Sur *l'Hérédité Naturelle*, en rapporte une quantité. Elam cite, d'après Pritchard, un cas dans lequel un enfant d'un noir et d'une blanche était marqué de noir et de blanc sur diverses parties du corps[165]. Il ajoute, avec une sincérité digne d'éloges : "Ce sont là des singularités dont la science, dans son état actuel, ne peut fournir aucune explication [166]". Il est fâcheux que son exemple ne soit pas plus généralement imité. Parmi les anciens. Empédocle, Aristote, Pline, Hippocrate, Galien, Marc Mamascène et autres citent des cas tout aussi merveilleux que les auteurs contemporains.

Dans un ouvrage publié à Londres en 1659[167], un argument puissant est fourni pour réfuter les matérialistes, en montrant la puissance de l'esprit humain sur les forces subtiles de la nature. L'auteur, le Dr More, considère

---

[165] [*Journal de Médecine*, etc., vol. XXXII, janv. 1770 : "Lettre sur une production monstrueuse.]

[166] C. Elam, *A Physician's Problems*, p. 25.

[167] *The Immortality of the Soule*, par Henry More, Membre du Christ's College, Cambridge.

le fœtus comme une substance **[109]** plastique, qui peut être façonnée par la mère, de manière à lui donner une forme agréable ou repoussante, à ressembler à une seule personne ou à plusieurs dans différentes parties du corps, à être empreinte de certaines marques, ou pour employer un terme plus approprié, *d'astrographies* de quelque objet qui a plus vivement frappé son imagination. La mère peut produire ces effets volontairement ou involontairement, consciemment ou inconsciemment, faiblement ou énergiquement, suivant les cas. Cela dépend de son ignorance ou de sa science des profonds mystères de la nature. En prenant les femmes en masse, on doit considérer les marques de l'embryon plutôt comme accidentelles que comme le résultat d'un calcul ; et, comme l'atmosphère de chaque personne dans la lumière astrale est peuplée d'images de personnes de sa famille, la surface sensible du fœtus, qu'on peut comparer à l'émulsion du photographe, peut fort bien prendre l'empreinte de l'image d'un ancêtre immédiat ou non, que la mère peut n'avoir jamais vu, mais qui, dans un moment critique, est venue se présenter pour ainsi dire au foyer de la chambre noire de la nature. Le Dr Elam dit : "Près de moi est assise une visiteuse venue d'un continent éloigné où elle était née et ou elle avait été élevée. Le portrait d'une meule, qui vivait au commencement du siècle dernier, est accroché au mur. Or, dans chaque trait, dans chaque détail de la physionomie, la visiteuse offrait une ressemblance complète et frappante avec le portrait, quoique l'une d'elles n'eût jamais quitté l'Angleterre, tandis que l'outre était Américaine de naissance et par une des branches de sa famille" [168].

La puissance de l'imagination sur notre état physique, même après que nous ayons atteint l'âge mûr, est démontrée de bien des manières. En médecine, un praticien intelligent n'hésite pas à lui attribuer une influence curative ou morbifique bien supérieure à celle de ses pilules et potions. Il l'appelle *vis medicafrix naturæ*, et son premier effort tend à gagner la confiance de son malade au point que, grâce à elle, il peut forcer la nature à vaincre le mal. La peur tue souvent ; et la douleur a un tel pouvoir sur les fluides subtils du corps, que non seulement elle dérange les organes internes, mais encore elle fait blanchir les cheveux. Ficino mentionne des signatures de fœtus, formées en forme de cerises ou autres fruits, de couleurs, de poils, d'excroissances, et il reconnaît que l'imagination de la mère peut transformer ces signes en images d'un animal, d'un singe, d'un

---

[168] [C. Elam, *op. cit.*, p. 27.]

porc, d'un chien, etc... Marc Damascène parle d'une jeune fille qui était couverte de poils, et portait de la barbe, comme notre moderne Julia Pastrana ; Guillaume **[110]** Paradin parle d'un enfant dont la peau et les ongles étaient ceux d'un ours ; Balduin Ronsceus en cite un, né avec des barbes de dindon ; Paré dit en avoir vu un avec une tête de grenouille, et Avicenne fait mention de poulets ayant des têtes d'épervier[169]. Dans ce dernier cas, qui prouve péremptoirement l'influence de l'imagination chez les animaux, l'embryon a dû être ainsi formé au moment de la conception, l'imagination de la poule ayant été frappée par la vue réelle ou imaginaire d'un épervier. Cela est évident, car le Dr More, qui cite ce cas, sur l'autorité d'Avicenne, observe très justement que comme l'œuf en question aurait pu être couvé et éclore à des centaines de milles de distance de la poule qui l'avait pondu, l'image microscopique du faucon empreinte sur l'embryon a dû croître avec le poulet et, par conséquent, indépendamment de toute influence ultérieure de la poule.

Cornelius Gemma nous parle d'un enfant né avec le front blessé et ruisselant de sang, résultat de menaces faites par le père à la mère avec un sabre dirigé contre son front. Sennert rapporte le fait d'une femme enceinte qui, voyant un boucher partager une tête de porc avec son couperet, mit au monde un enfant dont la figure était fendue depuis le palais et la lèvre supérieure jusqu'à la racine du nez. Dans le traité *Ortus medicinæ*, [sect. "*De Injectis Materialibus*", § 9] de Van Helmont, on trouve rapportés quelques phénomènes bien surprenants. La femme d'un tailleur de Mechlin se tenait sur le pas de sa porte, lorsqu'elle vit, dans une querelle, couper la main d'un soldat, et cela lui fit une telle impression, qu'elle accoucha avant terme et mit au monde un enfant n'ayant qu'une main, et l'autre bras mutilé saignant. En 1602, la femme de Marcus de Vogeler, marchand d'Anvers, voyant un soldat qui venait de perdre un bras, fut prise des douleurs et accoucha d'une fille dont l'un des bras était mutilé et saignait, comme dans le cas précédent. Van Helmont raconte un troisième fait d'une autre femme qui fut témoin de la décapitation de treize personnes par ordre du duc d'Albe.. L'horreur que lui inspira ce spectacle fut si forte, qu'elle "entra subitement en travail, et donna le jour à un enfant parfaitement conformé, mais dont la tête manquait, et dont le cou saignait comme ceux des suppliciés qu'elle avait vus. Et ce qui vient accroître ces merveilles, c'est

---

[169] [Cf. Licetus, *De monstris*, Amsterdami, 1668.]

que, dans ces divers cas, il fut impossible de retrouver *la main, le bras et la tête* de ces enfants" [170].

S'il était possible de concevoir un miracle dans la nature, les cas ci-dessus cités de disparition soudaine de parties de corps non encore nés pourraient être donnés comme tels. Nous avons vainement cherché dans les plus récentes autorités qui ont écrit sur la **[111]** physiologie de l'homme, pour y trouver une théorie satisfaisante qui explique les moins remarquables de ces empreintes ou signatures fœtales. Tout ce que ces auteurs ont pu faire a été de rappeler les exemples de ce qu'ils nomment des "variétés spontanées de types", et de se rejeter ensuite sur les "curieuses coïncidences"de M. Proctor, ou sur les naïfs aveux d'ignorance que l'on rencontre chez les auteurs, qui ne sont pas complètement satisfaits de la somme actuelle des connaissances humaines. Magendie reconnaît que, malgré les recherches scientifiques, on ne sait que relativement fort peu de chose au sujet de la vie fœtale. A la page 518 de l'édition américaine de son *Précis Elémentaire de Physiologie*, il rapporte "un cas où le cordon ombilical était rompu et parfaitement cicatrisé", et il demande "comment la circulation du sang avait pu avoir lieu" ? A la page suivante, il dit : "Pour le moment, on ne sait rien relativement à l'utilité de la digestion chez le fœtus". En ce qui concerne sa nutrition, il pose la question suivante : "Que pouvons-nous donc dire de la nutrition du fœtus ? Les ouvrages de physiologie ne contiennent que de *vagues conjectures* à ce sujet". A la page 520, il tient le langage suivant : "Par suite d'une cause ignorée, les différentes parties du fœtus se développent quelquefois d'une façon anormale". Mais avec une inconséquence singulière, après avoir admis l'ignorance des savants sur tous ces points, il ajoute : "*Il n'y a pas de raison pour croire que l'imagination de ta mère ait une influence quelconque dans la formation de ces monstres* ; d'ailleurs, des productions de ce genre sont journellement observées chez les autres animaux et même dans les rejetons des plantes". Quel parfait exemple il nous donne de la manière de procéder des savants ! Dès qu'ils dépassent la limite des faits observés, leur jugement paraît entièrement perverti. Les déductions qu'ils tirent de leurs propres recherches sont souvent très inférieures à celles tirées par d'autres, qui ne tiennent les faits que de seconde main.

---

[170] Dr H. More, *Immortalitg of the Soule*, vol. III, ch. VI, p. 392-94.

La littérature de la science fournit à chaque pas des preuves de cette vérité ; et lorsque nous examinons les raisonnements des observateurs matérialistes de phénomènes psychologiques, la règle devient manifeste. Ceux qui souffrent de *cécité de l'âme* sont aussi incapables de discerner les causes psychologiques des effets matériels que les daltoniens sont inaptes à distinguer le rouge du noir.

Elam, sans être le moins du monde spirite, bien mieux, étant ennemi déclaré du spiritisme, exprime l'opinion des savants honnêtes dans les termes suivants : "Il est certainement impossible d'expliquer comment la matière et l'esprit agissent et réagissent l'un sur l'autre ; il est reconnu par tous que ce mystère est insondable, et qu'il restera probablement à jamais insoluble" [171]. **[112]**

L'auteur anglais le plus autorisé en matière de malformation est le Dr W. Aitken, d'Edimbourg, professeur de Pathologie à l'Ecole de Médecine militaire, à qui l'on doit l'ouvrage intitulé : *The Science and Practice of Medicine*, dont l'édition américaine, imprimée par les soins du professeur Meredith Clymer de l'Université de Pensylvanie, jouit d'une réputation égale aux EtatsUnis. Au pages 225-26 du premier volume, nous trouvons ce sujet traité tout au long. L'auteur dit : "La superstition, les notions absurdes et les causes étranges attribuées à ces malformations disparaissent maintenant, assez vite, en présence des lucides explications données par les célèbres anatomistes qui ont fait du développement et de la croissance de l'œuf l'objet d'une étude spéciale. Il suffit de citer ici les noms de J. Muller, Rathke, Bischoff, Saint-Hilaire, Burdach, Allen Thompson, G. et W. Vrolick, Wolff, Meckel, Simpson, Rokitansky et Von Ammon, pour démontrer que les vérités de la science dissiperont à un moment donné les brumes de l'ignorance et de la superstition". On croirait, au ton de complaisante assurance adopté par cet éminent auteur, que nous sommes en possession, sinon des moyens de résoudre immédiatement ce difficile problème, du moins d'un fil pour nous guider dans ce labyrinthe. Mais en 1872, après avoir mis à profit tous les travaux des plus illustres professeurs de pathologie, nous le voyons formuler le même aveu d'ignorance que Magendie en 1838. "Néanmoins, dit-il, un grand mystère enveloppe encore l'origine de ces monstruosités ; on peut envisager ces défauts de conformations à deux points de vue différents : Sont-ils dus à

---

[171] [Ch. Elam, *op. cit.*, p. 238.]

une malformation originaire du germe ? Ou bien sont-ils le résultat de déformations ultérieures de l'embryon par des causes qui agissent sur son développement ? Pour ce qui est de la première question, on pense que le germe a été mal formé à l'origine, *ou défectueux à la suite d'une influence soit de la femelle, soit du mâle*, comme dans les cas où le même vice de conformation se reproduit par les mêmes parents, qui le transmettent en héritage aux enfants".

N'ayant aucun système philosophique propre pour expliquer les lésions, les pathologistes, fidèles à leur instinct professionnel, ont recours à la négation. "Que ces difformités puissent être produites par les impressions mentales des femmes enceintes, c'est ce qu'aucune preuve positive ne démontre y, disent-ils. "Les polypes, les marques et taches cutanées doivent être attribués à des états morbides des membranes de l'œuf. Une cause de malformation généralement admise consiste dans l'arrêt de développement du fœtus, *mais la cause de ce temps d'arrêt n'est pus toujours manifeste, et elle est, au contraire, le plus souvent cachée... Les formes transitoires de l'embryon humain sont comparables aux formes persistantes de beaucoup d'animaux inférieurs*". L'éminent **[113]** professeur peut-il en donner la raison ? "*C'est pourquoi les malformations, résultant d'un arrêt de développement, adoptent souvent un aspect animal*" [172].

C'est juste ; mais pourquoi les pathologistes ne nous en donnent-ils pas la raison ? Tout anatomiste qui a fait une étude spéciale du développement et de la croissance de l'embryon peut dire, sans beaucoup se creuser la cervelle, ce que l'expérience de tous les jours et le témoignage de ses propres yeux lui montrent, savoir : Que, jusqu'à une certaine période, l'embryon humain est le fac-similé d'un jeune batracien à sa sortie de l'œuf, d'un têtard. Mais aucun physiologiste ou anatomiste ne paraît avoir eu l'idée d'appliquer au développement de l'être humain, depuis le premier moment de son apparition à l'état de germe jusqu'à sa formation définitive complète, et à sa naissance la doctrine ésotérique de la métempsycose de Pythagore, si mal comprise et interprétée par les critiques. Le sens de l'axiome cabalistique : "Une pierre devient une plante ; une plante devient un animal ; un animal un homme, etc..." a déjà été indiqué ici relativement à l'évolution spirituelle et physique de l'homme

---

[172] [Magendie, *op. cit.*, 6ème éd., Londres 1872, pp. 225-26.]

sur cette terre. Nous ajouterons maintenant quelques mots, afin de rendre l'idée plus claire.

Quelle est la forme primitive de l'homme futur ? Un grain, un corpuscule, disent quelques physiologistes ; une molécule, un germe d'œuf disent les autres. S'il pouvait être analysé au moyen du microscope ou autrement, de quoi devrait-on s'attendre à le voir composé ? A cette question, nous répondrions, par analogie, d'un noyau de matière inorganique, déposé par la circulation au point de la germination, et uni à un dépôt de matière organique. En d'autres termes, ce noyau infinitésimal de l'homme futur est formé des mêmes éléments qu'une pierre, des mêmes éléments que la terre, que l'homme est destiné à habiter. Moise est cité par les cabalistes comme une autorité pour sa remarque qu'il a fallu de l'eau et de la terre pour former un être vivant, et c'est ainsi que l'on peut dire que l'homme, au début, apparaît comme une pierre.

Au bout de trois ou quatre semaines, l'œuf prend l'aspect d'une plante, une de ses extrémités devenant sphéroïdale, et l'autre allongée comme une carotte. A la dissection, on trouve qu'elle est formée, comme l'oignon, de membranes très délicates, renfermant un liquide. Ces lamelles se rapprochent de plus en plus à l'extrémité inférieure, et l'embryon pend à la racine de l'ombilic, presque comme un fruit pend à la branche. La pierre s'est maintenant transformée, par la métempsycose, en une plante. Puis la créature embryonnaire commence à bourgeonner **[114]** ses membres du dedans au dehors et à développer ses traits. Les yeux sont visibles comme deux points noirs ; les oreilles, le nez et la bouche forment des dépressions, comme les points d'un ananas, avant de commencer à se projeter en saillie. L'embryon devient un fœtus animal – ayant d'abord la forme d'un têtard – et vit comme un amphibie dans l'eau où il se développe. Sa monade n'est pas encore humaine ni immortelle, car les cabalistes nous apprennent que la première ne devient humaine qu'à la "quatrième heure". Le fœtus prend alors un à un les caractères de l'être humain, et le premier réveil du souffle immortel traverse son être ; il se meut ; la nature lui ouvre la voie ; elle l'introduit dans le monde, et l'essence divine habite dans le corps de l'enfant, où elle résidera jusqu'à sa mort physique, lorsque l'homme devient un esprit.

Ce mystérieux processus de formation qui dure neuf mois est ce que les cabalistes appellent l'achèvement du "cycle individuel d'évolution". Comme le fœtus se développe dans le liquide amniotique dans la matrice,

de même les terres germent dans l'éther universel, ou fluide astral, dans la matière de l'univers. Ces enfants cosmiques, de même que leurs habitants pygmées, sont d'abord des noyaux ; puis des ovules, et atteignent graduellement la maturité ; devenant mères à leur tour, ils développent les formes minérales, végétales, animales et humaines. Du centre à la circonférence, depuis l'imperceptible vésicule jusqu'aux dernières limites concevables du cosmos, ces glorieux penseurs, les cabalistes, suivent la trace des cycles se fondant dans des cycles, contenants et contenus, en des séries sans fin. L'embryon faisant son évolution dans sa sphère prénatale, l'individu dans sa famille, la famille dans l'état, l'état dans l'humanité, la terre dans notre système, ce système dans l'univers central, l'univers dans le cosmos, et le cosmos dans la Cause Première, l'Illimité et le Sans-fin. Ainsi procède leur philosophie de l'évolution.

> "All are but parts of one stupendous whole
>
> Whose body nature is ; and God the soul[173].
>
> Worlds without number
>
> Lie in this bosom like children[174]."

Tout en s'accordant à reconnaître que les causes physiques, telles que les coups, les accidents et la mauvaise qualité de la nourriture de la mère affectent le fœtus de façon à compromettre son **[115]** existence, et en admettant aussi que des causes morales, comme la crainte, une terreur subite, un chagrin violent ou même une joie extrême puissent retarder la croissance du fœtus, et même le tuer, beaucoup de physiologistes sont d'accord pour dire avec Magendie : "qu'il n'y a pas de raison pour croire que l'imagination de la mère exerce une influence quelconque sur la formation des monstres", et cela uniquement "parce que tous les jours on observe des phénomènes de ce genre dans la production des autres animaux et même des plantes".

La plupart des principaux tératologistes d'aujourd'hui partagent cette opinion. Bien que Geoffroy Saint-Hilaire ait baptisé la nouvelle science, les faits sur lesquels il s'appuie sont tirés des expériences décisives de

---

[173] [Pope, *Essay on Man*, I, 267.]

[174] Ils sont tous les parties d'un tout prodigieux dont le corps est la nature, et dont Dieu est l'âme, Des Mondes sans nombre Reposent dans ce sein comme des enfants.

Bichat, qui, en 1802, a été reconnu comme le fondateur de l'anatomie analytique et philosophique. Une des plus importantes contributions à la littérature tératologique est la monographie de G.-J. Fisher de Sing-Sing (New-York), intitulée *Diptoteratology ; an Essay on Compound Human Monsters*. Cet auteur classe les croissances fœtales monstrueuses en genres et espèces, en faisant suivre chaque cas de réflexions suggérées par ses particularités. Comme Saint-Hilaire, il divise l'histoire du sujet en périodes fabuleuse, positive et scientifique.

Il est suffisant pour l'objet que nous avons en vue de dire, que dans l'état actuel de la science, deux points sont considérés comme établis, savoir : 1° que la condition mentale de la mère n'a aucune influence sur la production des monstruosités ; 2° que la plupart des variétés de monstruosités peuvent être attribuées à la théorie d'un *arrêt* ou *retard* de développement. Fisher dit : "Par une soigneuse étude des lois du développement, et de l'ordre dans lequel les divers organes évoluent et se forment dans l'embryon, on a observé que les monstres par défaut ou arrêt de développement sont, jusqu'à un certain point, des embryons permanents. Les organes anormaux ne représentent que la condition primitive de la formation, telle qu'elle existait pendant la première phase de la vie embryonnaire ou fœtale [175].

Avec la physiologie dont l'état chaotique est admis aujourd'hui, il serait assez difficile pour un tératologiste, quelque grands que soient ses succès en anatomie, en histologie ou en embryologie de soutenir une thèse aussi dangereuse que celle qui prétend que la mère n'a aucune influence sur sa progéniture. Tandis que les microscopes de Haller et de Prolik, de Dareste et de Lereboulet ont découvert nombre de faits intéressants concernant les simples ou doubles traces sur la membrane vitelline, ce que la science a encore **[116]** à découvrir sur l'embryologie paraît plus important encore. Si nous admettons que les monstruosités sont le résultat d'un arrêt de développement ; bien mieux, si, allant plus loin encore, nous concédons qu'on peut pronostiquer l'avenir du fœtus d'après les traces vitellines, où les tératologistes prendront-ils les éléments nécessaires pour nous apprendre la cause psychologique antérieure de ces deux faits ? Le Dr Fisher peut avoir sérieusement étudié quelques centaines de cas, et se croire autorisé à faire une nouvelle classification de leurs genres et

---

[175] *Transactions ot the Medical Society* of N Y., 1865, p. 249.

espèces ; mais les faits sont des faits, et en dehors de son champ d'observation, il paraît, même si nous n'en jugeons que par notre expérience personnelle, dans diverses contrées, qu'on peut obtenir d'abondantes preuves que de violentes émotions maternelles sont souvent reflétées dans des déformations tangibles, visibles et permanentes chez l'enfant. Et les cas en question semblent. en outre, contredire l'assertion du Dr Fisher que les développements monstrueux sont dus à des causes que l'on peut retrouver "dans les premières phases de la vie embryonnaire ou fœtale". Un cas à citer est celui d'un Juge de la Cour Impériale à Saratow en Russie, qui portait toujours un bandeau pour cacher une tache en forme de souris sur la joue gauche. C'était une souris parfaitement conformée, dont le corps était représenté en relief sur la joue, et dont la queue, remontant par la tempe, allait se perdre dans la chevelure. Le corps paraissait luisant, grisâtre et tout à fait naturel. De son propre aveu, sa mère avait une invincible répugnance pour les souris, et elle avait accouché avant terme à la vue d'une d'entre elles bondissant tout à coup de sa boîte à ouvrage.

Dans un autre cas qu'a vu l'auteur de ces lignes, une dame enceinte, deux ou trois semaines avant ses couches vit un plat de framboises, et elle fut prise d'une violente envie d'en avoir, ce qu'on lui refusa. Elle porta vivement sa main droite à son cou par un geste quelque peu théâtral en s'écriant qu'il lui en fallait absolument. L'enfant, né sous nos yeux, trois semaines plus tard, portait une framboise parfaitement reproduite sur le côté droit du cou ; et jusqu'à ce jour, à l'époque de la maturité du fruit, la marque de naissance devient d'un rouge profond, tandis que durant l'hiver elle est très pâle.

De tels exemples, très familiers aux mères de famille, soit par leur propre expérience ou celle de leurs amies, produisent une conviction réelle, en dépit des théories de tous les tératologistes d'Europe et d'Amérique. De ce que l'on observe des malformations de l'espèce chez les animaux et chez les plantes, aussi bien que chez les êtres humains, Magendie et son école concluent que les malformations humaines d'un caractère identique ne sont en aucune façon dues à l'imagination maternelle, *puisque celles-là ne* **[117]** *le sont pas*. Si les causes physiques produisent des effets physiques dans les règnes inférieurs de la nature, la déduction est que la même règle doit s'appliquer à nous.

Mais une théorie tout à fait originale a été émise par le professeur Armor, du collège médical de Long Island, au cours de la discussion qui eut lieu à l'Académie de Médecine de Détroit. En opposition avec la doctrine orthodoxe représentée par le Dr Fisher, le professeur Armor dit que les malformations proviennent de l'une ou l'autre de deux causes, savoir : 1° une insuffisance ou une condition anormale dans la matière générative dans laquelle le fœtus est développé, ou 2° des influences morbides agissant sur le fœtus dans l'utérus. Il soutient que la matière générative représente dans sa composition chaque tissu, chaque structure, chaque forme, et qu'il peut y avoir telles transmissions de singularités structurales acquises, qui rendent la matière générative incapable de produire un rejeton sain et d'un développement équilibré. D'autre part, la matière générative peut être parfaite en elle-même, mais se trouver soumise à des influences morbides durant la gestation, et l'enfant en deviendra nécessairement monstrueux.

Pour être conséquente, cette théorie devrait expliquer en même temps les cas diplotératologiques (les monstres à deux têtes ou à doubles membres) ce qui paraît difficile. Nous pourrions peut-être admettre que dans la matière générative défectueuse, la tête de l'embryon ne soit pas représentée, ou que quelque autre partie du corps fasse défaut ; mais il est malaisé d'admettre qu'il puisse y avoir deux, trois modèles ou plus d'un seul membre. En outre, si la matière est atteinte d'une tare héréditaire, il faut croire que toute la progéniture sera également monstrueuse. Or, il arrive que, dans beaucoup de cas, la mère a donné naissance à un grand nombre d'enfants sains, avant que le monstre n'apparaisse, provenant tous du même père. Le Dr Fisher cite de nombreux cas de ce genre ; entre autres, celui de Catherine Corcoran, "femme très robuste et très saine, âgée de trente ans, qui, avant de donner naissance à un monstre, avait eu cinq enfants fort bien conformés, dont aucuns n'étaient jumeaux... Le monstre auquel elle donna le jour avait une tête à chaque extrémité du corps, deux poitrines avec les bras complets, deux cavités abdominales et pelviennes réunies bout à bout avec quatre jambes placées par deux, de chaque côté, à l'endroit ou les deux bassins étaient reliés[176]. Toutefois, certaines parties du corps n'étaient pas doubles, de sorte que l'on ne peut citer ce cas comme un fait de deux corps jumeaux réunis en un seul. **[118]**

---

[176] Dublin, *Quarterly Journal of Medical Science*, vol. XV, p. 263, 1853.

Un autre exemple est celui de Marie-Thérèse Parodi[177]. Cette femme, qui avait précédemment mis au monde huit enfants bien formés, accoucha d'une fille dont la partie supérieure du corps était double. Les cas, où *avant* et *après* la production d'un monstre les enfants étaient parfaitement conformés, sont nombreux, et si, d'autre part, le fait que les monstruosités sont aussi communes chez les animaux que chez les hommes est un argument généralement accepté contre la théorie populaire que ces malformations sont dues à l'imagination de la mère ; et si on admet cet autre fait qu'il n'y a aucune différence entre les cellules ovariennes d'un mammifère et ceux d'une femme, que devient dès lors la théorie du professeur Armor ?. Dans ce cas, le fait d'une malformation animale est aussi concluant que celui d'un monstre humain, et c'est ce que nous lisons dans l'article du Dr Samuel Mitchel : On two-headed Serpents. Un serpent femelle fut tué avec toute sa portée, au nombre de 120 petits, parmi lesquels il y avait trois monstres. L'un avait deux têtes bien distinctes ; un autre avait deux têtes, mais seulement trois yeux ; et un troisième avait un double crâne, muni également de trois yeux, mais avec une seule mandibule. Ce dernier avait deux corps[178]. Certes, la matière *générative* qui avait produit ces trois *monstres* était identique à celle qui avait formé les 117 autres ! Ainsi donc, la théorie du Dr Armor est aussi imparfaite que toutes les autres.

L'erreur provient de la méthode défectueuse de raisonnement habituellement adoptée, *l'Induction*. C'est une méthode qui prétend rassembler, par *l'expérience* et l'observation, tous les faits à sa *portée*, la première recueillant et examinant les faits pour en tirer des conclusions ; et, comme le dit l'auteur de Philosophical Inquiry[179], "comme ces conclusions ne s'étendent pas au delà de ce qui est garanti et démontré par l'expérience, l'Induction est un instrument de preuve et de limitation". Bien que nette limitation se retrouve partout dans les enquêtes scientifiques, on en convient très rarement, mais on bâtit des hypothèses, comme si les expérimentateurs y avaient trouvé des théorèmes, mathématiquement démontrés, au lieu d'être de simples approximations, pour ne pas dire plus.

---

[177] A.E. Serres, *Recherches d'Anatomie Transcendante et Pathologique*, etc., Paris, 1832.

[178] *Silliman's Journal of Science and Art*, vol. x, p. 48.

[179] [Dans H. Mandsley, *Body and Mind*.]

Pour un homme qui étudie la philosophie occulte et qui, à son tour, rejette la méthode d'induction, en raison précisément de ces limitations perpétuelles, mais qui adopte pleinement la division Platonicienne, c'est-à-dire en causes Efficientes, Formelles, Matérielles, et Finales, aussi bien que la méthode Eléatique consistant **[119]** à examiner toute proposition émise, il paraît tout naturel de raisonner en partant du principe suivant de l'école Néo-Platonicienne : 1° Le sujet est ou n'est pas tel qu'on le suppose. Par conséquent, nous demanderons : L'Ether universel, connu des cabalistes sous le nom de "lumière astrale", contient-il de l'électricité et du magnétisme, ou non ? La réponse doit être affirmative, car la "science exacte" nous apprend qu'il y a entre ces deux agents convertibles, saturant tous deux la terre et l'air, un échange constant d'électricité et de magnétisme. La question n°1 étant réglée, nous avons maintenant à examiner *ce qui a lieu* : 1° Pour *lui* par rapport à *lui-même* ; 2° Pour *lui* relativement aux *autres choses* ; 3° dans les *autres choses* par rapport à *lui* ; 4° enfin, dans *les autres choses* par rapport à *elles-mêmes*.

REPONSES. 1° Par rapport à *lui-même*. Les propriétés inhérentes, d'abord latentes dans l'électricité, deviennent actives sous certaines conditions favorables ; et à un moment donné, la forme de force magnétique est assumée par l'agent subtil et pénétrant tout ; à un autre moment, c'est la forme de force électrique qui est assumée ;

2° Relativement aux autres choses. Il est attiré par tous les corps pour lesquels il a de l'affinité, et repoussé par les autres ;

3° Dans les autres choses par rapport à lui. Il arrive que toutes les fois qu'elles se trouvent en contact avec l'électricité, elles en reçoivent une impression, en proportion de leur conductibilité ;

4° Dans les autres choses par rapport à elles-mêmes. Sous l'impulsion reçue de la force électrique, et proportionnellement à son intensité, leurs molécules changent leurs mutuelles corrélations ; elles sont forcément séparées de façon à détruire l'objet qu'elles forment, organique ou inorganique ; ou bien, si elles étaient dérangées auparavant, elles sont remises en équilibre (comme dans les cas de maladie) ; ou la perturbation ne sera que superficielle, et l'objet recevra l'empreinte d'un autre corps, rencontré par le fluide avant d'arriver à lui.

Pour appliquer les proportions ci-dessus au cas en question, nous dirons : il y a plusieurs principes scientifiques bien reconnus, comme, par exemple, qu'une femme enceinte se trouve dans un état physique et mental d'une extrême impressionnabilité. La physiologie nous apprend que ses facultés intellectuelles sont affaiblies, et qu'elle est affectée, à un degré anormal, par les événements les plus insignifiants. Ses pores sont ouverts, et elle est sujette à une transpiration cutanée particulière ; elle semble dans une situation qui la rend réceptive à toutes les influences de la nature. Les disciples de Reichenbach affirment que sa condition **[120]** *odique* est très intense. Du Potet recommande de prendre des précautions pour la magnétiser, de peur d'affecter l'enfant. Ses maladies l'atteignent, et souvent il les absorbe entièrement ; ses douleurs et ses joies réagissent sur son tempérament, aussi bien que sur sa santé ; les grands hommes passent pour avoir eu des mères de mérite, et vice-versa. "*Il est vrai que l'imagination influe sur le fœtus*", dit Magendie, qui contredit ainsi une de ses assertions formulées ailleurs ; et il ajoute qu' "une terreur subite peut occasionner la mort du fœtus, ou *retarder son développement*" [180].

Dans le cas, récemment raconté dans les journaux américains, d'un garçon qui fut tué par la foudre, on trouva, en le déshabillant, parfaitement imprimée sur sa poitrine, la reproduction fidèle d'un arbre, qui se trouvait non loin de la fenêtre en face de laquelle il était au moment de la catastrophe, et qui avait été lui-même abattu par la foudre. Cette photographie électrique faite par les forces aveugles de la nature nous fournit une analogie, grâce à laquelle nous pouvons comprendre comment les images mentales de la mère sont transmises à l'enfant encore à naître. Ses pores sont ouverts ; elle exsude une émanation *odique* qui n'est qu'une forme différente de *l'Akasha*, l'électricité ou le principe de vie, lequel, d'après Reichenbach, produit le sommeil mesmérique, et par conséquent est du *magnétisme*. Les courants magnétiques se développent, à leur sortie du corps, en électricité. Un objet faisant une impression violente sur le mental de la mère, son image est aussitôt projetée dans la lumière astrale, ou éther universel, que Jevons et Babbage, de même que les auteurs de *Unseen Universe* nous disent être le dépôt des images *spirituelles* de toutes les formes et même des pensées humaines. Ses émanations magnétiques attirent le courant descendant, qui porte déjà l'image, et s'unissent à lui. Il rebondit et, se répercutant plus ou moins violemment, il s'imprime sur le

---

[180] *Précis Elémentaire de Physiologie*, p. 520.

fœtus, d'après la formule même de la physiologie, qui montre comment chaque sentiment maternel réagit sur l'enfant. Est-ce que cette théorie cabalistique est plus hypothétique ou incompréhensible que la doctrine tératologique enseignée par les disciples de Geoffroy Saint-Hilaire ? C'est cette doctrine, dont Magendfe dit, avec tant de raison, "qu'elle a été trouvée commode et facile à cause de son obscurité et du vague de ses enseignements, et "qu'elle ne Vise à rien moins qu'à la création d'une science nouvelle, dont la théorie repose sur certaines lois pas très intelligibles, telles que celles de *l'arrêt*, du *retard*, de la position *similaire* ou *excentrique*, et spécialement de ce qu'on appelle la grande loi du *soi* pour *soi*" [181]. **[121]**

Eliphas Lévi, qui est certainement une des meilleures autorités sur certains points, parmi les cabalistes, dit : "Les femmes enceintes sont, plus que les autres, sous l'influence de la lumière astrale qui concourt à la formation de leur enfant, et leur présente constamment des réminiscences de formes dont elle est remplie. C'est ainsi que de très vertueuses femmes trompent la malignité des observateurs par des ressemblances équivoques. Souvent elles impriment sur le fruit du mariage une image qui les a frappées durant un rêve, et de la sorte les mêmes physionomies se perpétuent d'âge en âge."

> "L'usage cabalistique du pentagramme peut déterminer, par conséquent, les traits de l'enfant encore à naître, et une femme initiée pourrait donner à son enfant les traits de Nérée ou d'Achille, aussi bien que ceux de Louis XV ou de Napoléon" [182].

Si cette théorie devait en confirmer une autre que celle du Dr. Fischer, il devrait être le dernier à se plaindre, car, ainsi qu'il le confesse lui-même, confession d'ailleurs que son exemple confirme, "un des obstacles les plus redoutables à l'avancement de la science... a toujours été *l'aveugle soumission envers l'autorité...* Dégager l'esprit de l'influence de l'autorité, afin qu'il ait les coudées franches dans la recherche des lois et des faits qui

[181] *Ibidem*, p. 521.

[182] *Dogme et Rituel de la Haute magie*, Vol. I, ch. V.

existent dans la nature, est la première condition indispensable aux découvertes scientifiques et au progrès permanent" [183].

Si l'imagination maternelle peut arrêter le développement ou détruire la vie du fœtus, pourquoi ne pourrait-elle pas exercer une influence sur son apparence physique ? Il y a des chirurgiens qui ont consacré leur vie et leur fortune à la découverte des causes de ces malformations, mais qui n'ont abouti qu'à l'opinion qu'elles étaient tout simplement des "coïncidences". Il serait aussi éminemment antiphilosophique de dire que les animaux ne sont pas doués d'imagination ; et bien que l'on puisse considérer comme le comble de la spéculation métaphysique de formuler même l'idée que les individus du règne végétal – par exemple les mimosas et le groupe des plantes insectivores – possèdent un instinct et même une imagination rudimentaire qui leur est propre, cependant cette idée ne manque pas de défenseurs. Si de grands physiciens, comme Tyndall, sont obligés de reconnaître que, même dans le cas de l'homme intelligent et doué du langage, ils sont impuissants à combler l'abîme qui sépare le mental de la matière, et à définir la puissance de l'imagination combien plus grand encore doit être le mystère de ce qui se passe dans le cerveau d'un animal muet ? **[122]**

Qu'est-ce que l'imagination ? Les psychologues nous disent que c'est la *puissance plastique ou créatrice de l'âme* ; mais les matérialistes la confondent avec la fantaisie. La différence radicale qui existe entre les deux a été cependant si clairement indiquée par Wordsworth, dans la préface de ses Lyrical Ballads, que l'on n'a plus d'excuse de confondre ces deux termes. Pythagore soutenait que l'imagination était le souvenir d'états spirituels, mentaux et physiques antérieurs, tandis que la fantaisie est la production désordonnée du cerveau matériel.

De quelque côté que l'on envisage et étudie la matière, la philosophie vieille comme le monde disant qu'elle a été vivifiée et fécondée par l'idée éternelle ou imagination (l'esquisse préparant la forme concrète) s'impose inévitablement. Si nous rejetons cette doctrine, la théorie d'un cosmos évoluant graduellement de son désordre chaotique devient une absurdité ; car rien n'est moins philosophique que d'imaginer une matière inerte, mise uniquement en mouvement par une force aveugle, non dirigée par l'intelligence, se formant spontanément en un univers d'une harmonie aussi

---

[183] *Transactions of Medical Society of New-York*, 1865, etc., p. 246.

admirable. Si l'âme de l'homme est réellement le produit de l'essence de cette âme universelle, une fraction infinitésimale de ce premier principe créateur, il doit nécessairement participer, dans une certaine mesure, à tous les attributs de la puissance démiurgique. De même que le créateur, en brisant la masse chaotique de matière morte et inactive, lui donna la forme, de même l'homme, s'il connaissait sa puissance, agirait aussi, jusqu'à un certain point, de la sorte. Ainsi que Phidias, en réunissant les parcelles éparses de l'argile et en les humectant d'eau, a pu donner une forme plastique à la sublime idée évoquée par sa faculté créatrice, ainsi la mère qui a la conscience de son pouvoir est capable de façonner à son gré l'enfant qui va naître. Ignorant sa force, le sculpteur avec sa matière inerte ne produit qu'une figure ravissante, mais inanimée ; tandis que l'âme de la mère, violemment affectée par l'imagination, projette aveuglément dans la lumière astrale l'image d'un objet qui l'a vivement impressionnée, et, par voie de répercussion, cette image vient s'imprimer sur le fœtus. La science nous apprend que la loi de la gravitation nous assure que tout déplacement s'opérant au centre même de la terre est ressenti dans tout l'univers, "et nous pouvons imaginer que la même chose est vraie des mouvements moléculaires qui accompagnent la pensée"[184]. Parlant de la transmission de l'énergie à travers l'éther universel ou lumière astrale, le même auteur dit : "Des photographies continuelles de tous les faits sont de la sorte **[123]** obtenues et conservées. Une grande partie des énergies de l'univers peut être ainsi employée dans ces images."

Le Dr Fournié de l'Institut national des Sourds et Muets de France au chapitre II de son ouvrage[185], en examinant la question du fœtus, dit que le microscope le plus puissant est incapable de nous montrer la plus légère différence entre la cellule ovarienne d'un mammifère et celle de l'homme ; et en ce qui concerne le premier ou le dernier mouvement de l'ovule, il pose cette question : "Qu'est-ce que c'est ? A-t-il des caractères particuliers qui le distinguent de tout autre ovule ?" Et il répond lui-même avec raison : "Jusqu'à présent, la science n'a pas répondu à ces questions, et sans être pessimiste, je ne crois pas qu'elle y répondra jamais. Du jour où ses méthodes d'examen lui permettront de surprendre le mécanisme caché du conflit entre le principe de vie et la matière, elle connaîtra la vie elle-même et sera capable de la produire. Si notre auteur avait lu le sermon du Père

---

[184] *Fournié, Physiologie du système nerveux, cérébro-spinal*. Paris, 1872.

[185] *Ibidem*.

Félix, comme il aurait répondu Amen ! à l'exclamation du prêtre : MYSTERE ! MYSTERE !

Examinons l'assertion de Magendie à la lumière des exemples cités de la puissance de l'imagination pour produire des difformités monstrueuses, en dehors de la question des femmes enceintes. Il admet que ces anomalies se produisent journellement dans les rejetons des animaux inférieurs ; comment explique-t-il l'éclosion de poulets à tête de faucon, si ce n'est au moyen de la théorie que l'apparition de l'ennemi héréditaire agit sur l'imagination de la poule, qui à son tour imprime à la substance dont le germe est constitué certains mouvements qui, avant de se former, produisent les poussins monstrueux ? Nous avons connu un cas analogue dans lequel une colombe apprivoisée, appartenant à une dame de nos relations, ayant été journellement effrayée par un perroquet, eut à la couvée suivante deux petits avec des têtes de perroquet, la ressemblance avec cet oiseau s'étendant jusqu'à la couleur des plumes. Nous pourrions citer aussi Columella, Youatt, et d'autres auteurs ainsi que les résultats de l'expérience d'éleveurs qui démontrent qu'en agissant sur l'imagination de la robre, l'aspect extérieur du produit peut être grandement modifié. Ces exemples n'affectent en aucune manière la question de l'hérédité, car ils ne sont simplement que des variations spéciales de types produits artificiellement.

Catherine Crowe discute longuement au sujet du pouvoir du mental sur la matière, et elle raconte à son appui une foule de faits parfaitement authentiques[186]. Entre autres, le curieux phénomène **[124]** des stigmates a, à cet égard, une portée décisive. Ces marques sont produites sur des personnes de tout âge, et elles sont toujours le résultat d'une imagination surexcitée. Dans les cas de l'extatique Tyrolienne Catherine Emmerich et de beaucoup d'autres, les plaies de la crucifixion sont, paraît-il, aussi naturelles que possible. Une certaine Mme von N. rêva, une nuit, qu'une personne lui offrait une rose blanche et une rouge, et qu'elle choisissait cette dernière. A son réveil, elle éprouva sur une partie du bras comme la sensation d'une brûlure, et elle y vit apparaître graduellement l'image parfaite de couleur et de forme d'une rose ; elle formait légèrement relief sur la surface de la peau. Cette marque augmenta d'intensité jusqu'au huitième jour, et elle se fana ensuite jusqu'au quatorzième, où elle disparut

---

[186] *Night-Side of Nature*, par Catherine Crowe, p. 434 et suivantes.

complètement. Deux jeunes dames, en Pologne, se tenaient pendant un orage devant une croisée ouverte ; un coup de foudre éclata tout près d'elles, et le collier en or de l'une d'elles fut fondu du coup, en laissant sur la peau une empreinte qui dura toute sa vie. L'autre, effrayée de l'accident survenu à sa compagne, fut saisie d'horreur pendant quelques minutes et s'évanouit. Petit à petit, la même marque d'un collier, qui s'était instantanément produite sur le cou de son amie, apparut aussi sur le sien, et subsista pendant plusieurs années, au bout desquelles il finit par disparaître.

Le Dr Justin Kerner, le distingué auteur allemand, raconte un fait encore plus extraordinaire. "A l'époque de l'invasion française, un cosaque ayant poursuivi un Français, et l'ayant acculé dans une impasse, une lutte terrible s'engagea entre eux, dans laquelle le dernier fut grièvement blessé. Une personne qui avait cherché un refuge dans ce cul-de-sac, et ne put s'échapper, fut tellement effrayée, qu'en rentrant chez elle, on vit se reproduire sur son corps exactement les mêmes blessures que le cosaque avait infligées à son ennemi [187]".

Dans ce cas, comme dans ceux où des désordres organiques et même la mort physique sont le résultat d'une surexcitation soudaine de l'esprit, réagissant sur le corps, Magendie aurait de la peine à attribuer l'effet à tout autre cause qu'à l'imagination ; et s'il était un occultiste, comme Paracelse ou Van Helmont, la question serait débarrassée du mystère qui l'enveloppe. Il comprendrait la puissance de la volonté et de l'imagination humaine, (la première consciente et la seconde inconsciente), sur l'agent universel, pour porter des atteintes physiques et mentales non seulement à des victimes choisies, mais aussi, par action réflexe, inconsciemment à soi-même. C'est un des principes fondamentaux de la magie, que si un courant de ce fluide subtil n'est pas poussé avec **[125]** une force suffisante pour atteindre le point objectif, il réagira sur le sujet qui l'a mis en mouvement, de même qu'une balle élastique rebondit dans la main du joueur, après avoir frappé la muraille qu'elle n'a pu traverser. Il y a, en effet, beaucoup d'exemples où de prétendus sorciers ont été eux-mêmes les victimes. Van Helmont dit : "La puissance d'imagination d'une femme vivement excitée produit une idée, qui sert d'intermédiaire entre le corps et l'esprit. Elle se transfère à

---

[187] [*Ibid.*, p. 435.]

l'être avec lequel la femme est en relation la plus immédiate, et elle imprime en lui l'image qui l'a le plus agitée elle-même" [188].

Deleuze a recueilli, dans sa *Bibliothèque du Magnétisme animal*, un grand nombre de faits remarquables, tirés de Van Helmont,, et parmi ces faits, nous nous contenterons de citer le suivant, faisant pendant au cas du chasseur d'oiseaux, Jacques Pelissier. Il dit "que des hommes en regardant fixement des animaux, occulis intentis, pendant un quart d'heure, peuvent occasionner leur mort ; ce que Rousseau confirme, d'après sa propre expérience en Egypte et en Orient, où il tua de cette manière plusieurs crapauds. Mais lorsqu'il voulut l'essayer à Lyon, le crapaud, sentant qu'il ne pourrait échapper aux atteintes de son regard, s'éveilla et s'élança sur lui avec tant de violence, sans détacher ses yeux de lui, que Rousseau fut pris de faiblesse et s'évanouit, et pendant quelque temps on le crut mort" [189].

Mais pour en revenir à la question de tératologie, Wier, dans son livre *De Præstigiis Dæmonum* [190], parle d'un enfant né d'une femme qui, peu de temps avant sa naissance, avait été menacée par son mari, lui disant qu'elle avait le diable en elle, et qu'il voulait le tuer. L'effroi de la mère fut tel, que l'enfant vint au monde "bien conformé de la ceinture au bas, mais ayant à la partie supérieure le corps moucheté de taches d'un brun rougeâtre, les yeux à fleur de tête, la bouche d'un satyre, des oreilles de chien, et des cornes recourbées sur la tête comme un bouc". Dans un ouvrage de démonologie écrit par Peramatus, on lit l'histoire d'un monstre, né à Saint-Laurent, dans les Indes Occidentales, en 1573, dont l'authenticité est attestée par le duc de Medina-Sidonia. L'enfant, "outre l'horrible difformité de la bouche, des oreilles et du nez, avait deux cornes sur la tête pareilles à celles des jeunes boucs, le corps couvert de longs poils, et vers le milieu du corps une espèce de ceinture charnue, de laquelle pendait un morceau de chair ayant la forme d'une bourse, et une cloche de chair dans la main gauche, comme celles dont se servent les Indiens dans leurs **[126]** danses ; il avait enfin les jambes emprisonnées dans des bottes à retroussis en chair de couleur blanche. En un mot, tout l'ensemble était horrible et diabolique, et il était à présumer que tout cela provenait d'une frayeur que la mère

---

[188] [Van Helmont, *Ort. medic.*, p. 287 ; éd. 1652.]

[189] [Résumé de *Bibliothèque du magnétisme animal*. Paris 1817-18, Vol. I, pp. 67-68.]

[190] Cap. XVIII, col. 453-55, Basileae, 1583.]

avait éprouvée, en voyant des Indiens exécuter leurs danses grotesques"[191]. Le Dr Fisher rejette tous ces exemples comme dénués d'authenticité et comme fabuleux.

Mais nous ne voulons pas fatiguer davantage le lecteur par le récit des nombreux cas de tératologie que l'on trouve rapportés dans les œuvres des auteurs qui ont écrit sur la matière ; ceux qui précèdent suffisent pour prouver qu'il y a de fortes raisons pour attribuer ces aberrations du type physiologique à la réaction mutuelle de l'esprit maternel et de l'éther universel. Dans le cas où l'on révoquerait en doute l'autorité de Van Helmont, comme homme de science, nous en référerions à l'ouvrage de Fournié, le célèbre physiologiste, dans lequel (à la page 717) on trouve l'appréciation suivante de son caractère : "Van Helmont était un chimiste extrêmement distingué ; il avait tout particulièrement étudié les fluides aériformes, auxquels il avait donné le nom de gaz ; en même temps il poussait la piété jusqu'au mysticisme, s'abandonnant exclusivement à une contemplation constante de la divinité... Van Helmont s'est distingué au-dessus de tous ses prédécesseurs en reliant le principe de la vie directement et en quelque sorte expérimentalement, ainsi qu'il le dit lui-même, aux plus infimes mouvements du corps. C'est l'action incessante de cette entité, qu'il n'associe nullement avec les éléments matériels, mais qui forme une individualité distincte, que nous ne pouvons comprendre. Néanmoins, c'est sur cette entité qu'une célèbre école a établi sa base principale"[192].

"Le principe de vie" de Van Helmont, ou l'archœus, n'est ni plus ni moins que la lumière astrale de tous les cabalistes et l'éther universel de la science moderne. Si les empreintes les plus importantes du fœtus ne sont pas dues à l'imagination de la mère, à quelle autre cause Magendie attribuerait-il la formation des plaques cornées, des cornes de boucs et la peau velue d'animaux que, dans les citations précédentes, nous voyons caractériser les monstrueuses progénitures en question ? Il n'existait, certes, aucun germe latent de caractères du règne animal, capables d'être développés sous l'impulsion soudaine d'un caprice maternel. Bref, la seule explication possible est celle présentée par les adeptes des sciences occultes. **[127]**

---

[191] Henry More, *The Immortality of the Souls*, III, ch. VII, p. 399.

[192] Fournié, *Physiologie*, p. 717.

Avant de quitter ce sujet, nous voudrions encore dire quelques mots relativement aux cas dans lesquels la tête, le bras et la main furent instantanément dissous, bien qu'il soit évident que, dans chacun de ces cas, le corps entier de l'enfant avait été parfaitement formé. Quelle est la composition du corps de l'enfant à sa naissance ? Les chimistes nous diront qu'il comprend une douzaine de livres de gaz solidifiées, quelques onces d'un résidu cendreux, de l'eau, de l'oxygène, de l'hydrogène, de l'azote, de l'acide carbonique, un peu de chaux, de magnésie, de phosphore et quelques autres substances minérales ; et c'est tout ! D'où viennent ces substances ? Comment ont-elles été rassemblées de la sorte ? Comment ces parcelles que M. Proctor nous dit "être attirées des profondeurs de l'espace qui nous environne de toutes parts", pour être façonnées sous la forme d'êtres humains ? Nous avons vu qu'il était inutile de le demander à l'école dominante dont Magendie est l'illustre représentant ; car il avoue qu'elle ne sait rien de la nutrition, de la digestion ou de la circulation du fœtus ; et la physiologie nous apprend que tandis que l'ovule est enfermé dans le follicule de Graaf, il participe à la structure générale de la mère, dont il forme partie intégrante. Mais à la rupture de la vésicule, il devient presque aussi indépendant d'elle pour ce qui doit constituer le corps de l'être futur, que le germe dans un œuf d'oiseau, après que la mère l'a déposé dans le nid. Certes peu de chose, dans les faits démontrés de la science, viennent contredire l'idée que la relation de l'enfant embryonnaire avec la mère est fort différente de celle du locataire envers la maison, l'abri dont il dépend pour sa santé, sa chaleur et son confort.

Suivant Démocrite, l'âme[193] provient de l'agrégation d'atomes, et Plutarque décrit sa philosophie comme suit : "Il y a un nombre infini de substances indivisibles, insensibles, sans différences entre elles, sans qualités, et qui se meuvent dans l'espace, où elles se trouvent disséminées ; lorsqu'elles s'approchent les unes des autres, elles s'unissent, s'accrochent et forment par leur agrégation l'eau, le feu, une plante, un homme. Toutes ces substances, qu'il nomme des atomes en raison de leur solidité, ne peuvent éprouver ni changement, ni altération. "Mais, ajoute Plutarque, nous ne pouvons faire une couleur de ce qui est incolore, ni une substance ou une âme de ce qui n'a ni âme ni qualité"[194]. Le professeur Balfour

---

[193] Par le mot *âme*, ni Démocrite ni les autres philosophes n'entendaient ni le *Nous* ni le *Pneuma*, l'âme divine *immatérielle*, mais bien la *psyché* ou corps astral ; ce que Platon a toujours désigné sous le nom de seconde âme mortelle.

[194] Plutarque, *Contre Colotes*, § 8.

Stewart dit que cette doctrine, dans les mains de John Dalton, "a permis au mental humain de **[128]** saisir les lois qui règlent les changements chimiques, aussi bien que de se représenter les phénomènes qui y ont lieu". Après avoir cité, en l'approuvant, l'idée de Bacon que l'homme cherche perpétuellement les limites extrêmes de la nature, il formule un étalon d'après lequel, lui et ses collègues en philosophie devraient bien régler leur conduite : "Nous devrions assurément être très prudents avant d'abandonner une branche quelconque de connaissance ou une direction de pensée, comme essentiellement inutile" [195].

Vaillantes paroles que celles-là ! Mais combien de savants les mettent en pratique ?

Démocrite d'Abdère nous montre l'espace rempli d'atomes, et nos astronomes contemporains nous font voir comment ces atomes se réunissent pour former les mondes et ensuite les races, y compris la nôtre, pour les peupler. Puisque nous avons signalé l'existence d'une puissance dans la volonté de l'homme, laquelle, en concentrant les courants de ces atomes sur un point objectif, peut créer un enfant conformément à l'imagination de la mère, pourquoi ne serait-il pas admissible que ce même pouvoir exercé par la mère puisse, par un renversement intense, quoique inconscient, de ces courants, dissoudre et faire entièrement disparaître une partie quelconque et même tout le corps de son enfant encore à naître ?Ici se pose actuellement la question des fausses grossesses, qui ont si souvent embarrassé et les médecins et leurs patients. Si la tête, le bras et la main des trois enfants dont parle Van Helmont ont pu disparaître par suite d'un mouvement d'horreur, pourquoi une émotion analogue ou même de toute autre nature, excitée au même degré, ne causerait-elle pas la disparition du fœtus dans ces prétendues fausses grossesses ? Ces cas sont rares, mais ils existent, et, de plus, ils défient totalement les efforts de la science. Il n'y a certainement pas dans la circulation de la mère de dissolvant chimique assez puissant pour dissoudre l'enfant, sans la détruire elle-même. Nous recommandons en conséquence ce sujet à la profession médicale, dans l'espoir qu'elle n'adoptera pas la conclusion de Fournié, qui dit : "Dans cette succession de phénomènes, nous devons nous en tenir au rôle d'historien, car nous n'avons pas même essayé d'expliquer le pourquoi et le comment de ces choses, et elles restent les mystères inscrutables de la vie ;

---

[195] Balfour Stewart, L. L. D., F. R. S. : *The Conservation of Energy*.

à mesure que nous avançons dans notre exposition, nous sommes obligés de reconnaître que c'est là pour nous le *terrain défendu*" [196]. **[129]**

Dans les limites de ses capacités intellectuelles, le vrai philosophe ne connaît pas de terrain défendu, et il n'admet pas qu'il y ait dans la nature de mystère inscrutable ou inviolable.

Aucun étudiant de la philosophie hermétique, aucun spirite ne fera d'objection au principe abstrait posé par Hume, que le miracle est impossible ; car supposer sa possibilité serait admettre que l'univers est gouverné par des lois spéciales au lieu de lois générales. C'est là un des points fondamentaux de désaccord entre la science et la théologie. La première, raisonnant d'après l'expérience universelle, soutient qu'il y a dans la nature une uniformité générale, tandis que la seconde prétend que le Mental Dirigeant peut être invoqué et prié de suspendre la loi générale, pour cadrer avec des éventualités spéciales. John Stuart Mill [197], dit : "Si nous ne croyons pas d'avance aux agents surnaturels et à leur action, il n'y a pas de miracle qui puisse nous prouver leur existence. Le miracle lui-même, considéré simplement comme un fait extraordinaire, peut être attesté d'une façon satisfaisante par témoignage ou par nos sens ; mais rien ne pourra jamais démontrer que ce soit un miracle. Il y a encore une autre hypothèse possible ; c'est que le fait en question soit le résultat d'une cause naturelle inconnue ; et cette possibilité ne peut en aucun cas être si complètement écartée, qu'il ne nous reste plus d'autre alternative que d'admettre l'existence et l'intervention d'un Etre supérieur à la nature".

Telle est la conviction que nous avons cherché à faire naître chez nos logiciens et nos physiciens. Comme le dit M. Mill lui-même, "nous ne pouvons admettre une proposition comme une loi de la nature, et croire, en même temps, un fait qui est en contradiction manifeste avec elle. Il faut de toute nécessité ou repousser la croyance à un pareil fait, ou admettre que nous avons fait erreur en admettant la loi en question" [198]. M. Hume invoque "*la ferme et inaltérable expérience*" du genre humain, comme établissant les lois dont l'action rend *ipso facto* les miracles impossibles. La difficulté que présente cette théorie réside principalement dans l'adjectif souligné (inaltérable), qui suppose que notre expérience ne change jamais,

---

[196] Fournié, *Physiologie du système nerveux*, p. 16.

[197] A. *System of Logic*, 8• édit. 1872. Vol. II, p. 165.

[198] [*Op. cit.*, ch. XXV.]

et que, par conséquent, les mêmes expériences et observations serviront de base à notre jugement. Cette opinion suppose également que tous les philosophes auront toujours les mêmes faits à examiner, et elle semble ignorer entièrement les rapports d'expériences philosophiques et de découvertes scientifiques dont nous avons été temporairement privés. Ainsi l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie, et la destruction de **[130]** Ninive ont privé le monde, pendant plusieurs siècles, des données nécessaires pour se former une opinion de la valeur de la véritable connaissance ésotérique et exotérique des anciens. Mais, dans ces dernières années, la découverte de la pierre de Rosette, des manuscrits d'Ebers, d'Aubigné, d'Anastasi et autres papyrus, et l'exhumation des bibliothèques sur tablette d'argile ont ouvert un vaste champ aux recherches archéologiques qui, très probablement, aboutiront à des modifications radicales dans cette "expérience fertile et inaltérable". L'auteur de *Supernatural Religion* fait remarquer, avec raison, "qu'une personne qui croit à quelque chose qui est en contradiction avec la logique, et cela uniquement sur la foi d'une affirmation sans preuve, est tout simplement crédule ; mais cette affirmation ne porte aucune atteinte à l'évidence même de la chose [199].

Dans une conférence de M. Hiram Corson, professeur de littérature Anglo-Saxonne à l'université de Cornell, à Ithaca (Etat de New-York) faite aux élèves du Collège de Saint-John à Annapolis, en juillet 1875, le conférencier condamne à bon droit la science en ces termes :

> "Il y a des choses que la science ne fera jamais, et qu'elle aurait de la présomption à vouloir essayer. Il fut un temps où la Religion et l'Eglise, dépassant les limites de leur domaine légitime, avaient envahi et harcelé celui de la Science, et imposé à celle-ci un tribut extrêmement lourd ; mais il semblerait que leurs anciennes relations subissent un changement complet ; la Science, à son tour, a franchi ses frontières et a envahi le domaine de la Religion et de l'Eglise, et au lieu d'une Papauté Religieuse, nous courons le risque d'avoir à subir le joug d'une Papauté Scientifique ; en fait, nous sommes déjà placés sous cette domination ; et de même qu'au XVIème siècle on a protesté, dans l'intérêt de la liberté

---

[199] [5ème éd. ; Londres 1875, p. 88.]

intellectuelle, contre le despotisme religieux et ecclésiastique, de même, dans notre XIXème siècle, les intérêts spirituels et éternels de l'homme exigent qu'une protestation soit formulée contre le despotisme scientifique qui va se développant rapidement, afin que les Savants, non seulement restent dans leurs domaine légitime du phénoménal et du conditionné, mais encore aient à "examiner de nouveau tout leur bagage, de façon à s'assurer positivement jusqu'à quel point la masse de numéraire qu'ils ont dans leurs caves, et sur la foi de l'existence duquel on a fait circuler tant de papier-monnaie, est bien réellement l'or pur de la Vérité".

"Si ce n'est pas fait pour la science, comme on le fait pour les affaires ordinaires, les savants sont capables d'évaluer trop haut leur capital et d'entreprendre, par conséquent, des opérations **[131]** dangereuses d'inflation. Depuis même que le professeur Tyndall a prononcé son discours de Belfast, il a été démontré par les nombreuses répliques qu'il a provoquées que le capital de l'école de la Philosophie d'Evolution, à laquelle il appartient, n'est pas, à beaucoup près, aussi considérable qu'on l'avait vaguement supposé auparavant, dans les milieux intelligents mais non scientifiques. Pour une personne étrangère au monde de la science, il est fort surprenant de voir combien la science officielle s'entoure d'un domaine de pures hypothèses, dont se vantent souvent les savants en les présentant comme leurs propres conquêtes".

C'est exact ; mais il faudrait ajouter en même temps qu'ils contestent aux autres le même privilège. Ils protestent contre les "miracles" de l'Eglise et répudient avec tout autant de logique les phénomènes modernes. En présence des aveux d'autorités scientifiques telles que le Dr Youmans et autres, que la science moderne passe par une phase de transition, il semblerait qu'il est temps de cesser de traiter certaines choses d'incroyables, uniquement parce qu'elles sont merveilleuses, et parce qu'elles semblent contraires à ce que l'on est habitué à considérer comme une loi universelle. Il ne manque pas de penseurs sérieux, dans notre siècle, désireux de venger la mémoire des martyrs de la science, tels qu'Agrippa, Palissy et Cardan, qui n'y arrivent cependant pas, faute des

moyens de bien comprendre leurs idées. Ils croient à tort que les néoplatoniciens prêtaient plus d'attention à la philosophie transcendante qu'à la science exacte.

> "Les insuccès qu'on constate souvent chez Aristote, dit le professeur Draper, ne sont pas une preuve de l'infiabilité [de sa méthode], mais bien plutôt de sa valeur. Ce sont les insuccès qui résultent de l'insuffisance des faits"[200].

Quels faits demanderons-nous ? Un savant n'admettra jamais que l'on aille les chercher dans les sciences occultes, puisqu'il n'y croit pas. Néanmoins, l'avenir peut en démontrer la vérité. Aristote a légué sa méthode d'induction à nos savants ; mais tant qu'ils ne la compléteront pas par celle des "Universaux de Platon", ils éprouveront plus "d'insuccès" encore que le grand instructeur Alexandre. Les universaux ne sont un article de foi que tant qu'ils ne peuvent être démontrés par la raison et appuyés sur l'expérience ininterrompue. Quel est le philosophe actuel qui pourrait prouver, à l'aide de cette même méthode d'induction, que les anciens n'étaient pas en possession de ces démonstrations par suite de leurs études ésotériques ? Les propres négations de nos philosophes, dénuées qu'elles sont de preuves, attestent suffisamment qu'ils ne restent pas aussi fidèles à la méthode d'induction **[132]** qu'ils veulent le laisser croire. Forcés qu'ils sont de baser leurs théories, bon gré, mal gré, sur le terrain de la philosophie ancienne, leurs découvertes modernes ne sont que des bourgeons provenant de germes plantés par leurs prédécesseurs de l'antiquité. Et encore, ces découvertes sont généralement incomplètes, quand elles ne sont pas avortées. Leur cause est enveloppée d'obscurité, et leur effet définitif imprévu. "Nous ne sommes pas en état, dit le professeur Youmans, de considérer les théories de l'antiquité comme des erreurs discréditées, ni les théories actuelles comme définitives. Le corps vivant et progressant de la vérité n'a fait que transformer ses téguments anciens dans la marche vers plus de vigueur et de force[201]". Ce langage, appliqué à la chimie moderne par un des premiers chimistes philosophes et l'un des auteurs scientifiques les plus enthousiastes du jour, montre bien l'état de transition dans lequel se trouve la science moderne ; mais ce qui est vrai de la chimie l'est aussi de toutes les sciences, ses sœurs.

---

[200] Draper, *Conflit entre la Religion et la Science*, p. 22.

[201] Edward L. Youmans, M.D., *A Class-Book of Chemisiry*, préface p. 2.

Depuis l'avènement du *spiritisme*, les médecins et les pathologistes sont plus disposés que jamais à traiter de superstitieux empiriques et de charlatans de grands philosophes comme Paracelse et Van Helmont, et à tourner en ridicule leurs notions au sujet de *l'Archæus* ou *anima mundi*, aussi bien que l'importance qu'ils accordent à la connaissance de la structure des astres. Et cependant combien de progrès substantiels la médecine a-t-elle faits depuis l'époque ou lord Bacon la rangeait parmi les sciences *conjecturales*

Des philosophes tels que Démocrite, Aristote, Euripide, Epicure, ou plutôt son biographe Lucrèce, Eschyle et autres anciens auteurs, que les matérialistes citent si volontiers comme des autorités à opposer aux Platoniciens rêveurs, n'étaient que des théoriciens et non pas des adeptes. Les adeptes, lorsqu'ils écrivaient, voyaient leurs ouvrages brûlés par la plèbe chrétienne, ou alors ils les rédigeaient dans des termes qui ne les rendaient intelligibles que pour les initiés. Quel est celui de leurs détracteurs modernes qui peut assurer qu'il sait tout ce qu'ils savaient ? Dioclétien, à lui seul, a brûlé des bibliothèques entières de livres sur les "arts secrets" ; pas un manuscrit traitant de l'art de faire de l'or et de l'argent n'a échappé à la fureur de ce tyran grossier[202]. Les arts et la civilisation avaient atteint un tel développement à l'époque que l'on se plaît à appeler les temps archaïques, que nous apprenons, par Manetho, qu'Athothis, le deuxième roi de la *première* dynastie, avait écrit un livre sur l'anatomie[203], **[133]** et le roi Necho un traité d'astrologie et d'astronomie. Blantasus et Cynchrus furent deux savants géographes de ces temps pré-mosaïques. Elien parle de l'Egyptien Iachus, dont la mémoire était vénérée depuis des siècles, pour des découvertes étonnantes en médecine. Il arrêta la marche de plusieurs épidémies, tout simplement au moyen de certaines *fumigations*. Un ouvrage d'Apollonide, surnommé *Orapios*, est cité par Théophile, patriarche d'Antioche[204], il était intitulé le *Livre Divin* et donnait la biographie secrète et l'origine de tous les dieux de l'Egypte. Ammien Marcellin[205] parle d'un ouvrage secret dans lequel était indiqué *l'âge précis du bœuf Apis* –clé de nombreux mystères et de maint

---

[202] [Suidas, *Greek Lexicon*, I 595. Diocletianos et III 669 *Xemeia*.]

[203] [Manetho. dans Jul. Afric. et Eusèbe.]

[204] [*Ad Antolycum*, II, ch. VI.]

[205] [XXII, XIV, 7.]

calcul cyclique[206]. Que sont devenus ces livres ? Qui connaît les trésors d'érudition et de science qu'ils peuvent avoir contenus ? Nous ne savons avec certitude qu'une chose : c'est que les vandales Païens et Chrétiens ont détruit ces trésors littéraires *partout où ils les trouvaient* ; que l'Empereur Alexandre Sévère parcourut l'Egypte entière, pour rassembler tous les livres sacrés sur le mysticisme et la mythologie, pillant tous les temples ; que les Ethiopiens, malgré l'antiquité bien démontrée des connaissances des Egyptiens dans les arts et les sciences, prétendaient avoir priorité sur eux ; et du reste, ils le pouvaient puisque ce savoir existait dans l'Inde, dès la première aurore de l'histoire. Nous savons aussi, que Platon apprit plus de secrets en Egypte qu'il ne lui fut permis d'en révéler ; que, suivant Champollion, tout ce qui est réellement bon et scientifique dans l'œuvre d'Aristote, si vanté de nos jours par nos modernes intructionnistes, est dû à son *divin Maître*[207], et que, comme conséquence logique, Platon ayant enseigné oralement à ses disciples initiés les profonds secrets qu'il avait appris des prêtres de l'Egypte, ces secrets se transmirent ainsi de génération en génération parmi les adeptes, dont les derniers en savent plus sur les pouvoirs occultes de la nature que nos philosophes d'aujourd'hui.

C'est le cas de mentionner ici les ouvrages d'Hermès Trismégiste. Qui les a lus ou combien ont eu occasion de les lire, tels qu'ils existaient dans les sanctuaires d'Egypte ? Dans ses *Mystères de l'Egypte*, Jamblique attribue à Hermès 1.200 volumes, et Seleucus ne compte pas moins de 20.000 ouvrages de lui avant la période de Ménès. Eusèbe n'en a vu que quarante-deux de son temps, dit-il, et le dernier des six livres sur la médecine traitait de cet art tel qu'on le pratiquait dans les siècles les plus sombres[208] ; **[134]** et Diodore dit que ce fut le plus âgé des législateurs Mnévis, le troisième successeur de *Ménès*, qui les reçut d'Hermès.

---

[206] [Champollion-Figéac, *Egypte Ancienne*, p. 138.]

[207] [*Ibid*., p. 139.]

[208] Sprengel, dans son *Histoire de la Médecine*, fait voir Van Helmont comme outré du charlatanisme et de la présomption ignorante de Paracelse. "Les ouvrages de ce dernier, dit Sprengel, qu'il (Van Helmont) avait lus avec attention, réveillèrent en lui l'esprit de la réforme ; mais ils ne lui suffirent pas à eux seuls, car son érudition et son jugement étaient infiniment supérieurs à ceux de cet auteur, et il méprisait cet égoiste, ce vagabond ignorant et ridicule qui semble parfois être atteint de folie." Cette affirmation est parfaitement fausse. Nous avons devant nous les ouvrages de Van Helmont lui-même qui viennent le contredire. Dans la célèbre dispute entre les deux écrivains, Goclenius, un professeur de Marburg, qui préconisa l'efficacité du baume sympathique découvert par Paracelse pour guérir toutes les plaies, et le Père Robert, un Jésuite, qui condamna toutes ces guérisons, les ayant attribuées au Diable, Van Helmont entreprit d'arranger le

De tous les manuscrits qui sont parvenus jusqu'à nous, la plupart ne sont que des retraductions latines des textes traduits en grec, principalement par les Néoplatoniciens, d'après les ouvrages originaux conservés par quelques adeptes. Marcile Ficin, qui fut le premier à les publier à Trévise, en 1471, ne nous en a donné que de simples extraits et les plus importantes parties paraissent en avoir été négligées ou volontairement omises, comme trop dangereuses à publier dans ces temps *d'auto da fé*. Aussi, il arrive maintenant que lorsqu'un cabaliste, qui a consacré sa vie entière à étudier l'occultisme et a acquis ainsi le grand secret, se hasarde à faire remarquer que la *Cabale* seule conduit à la connaissance de l'Absolu dans l'Infini, et de l'Infini dans le Fini, il est tourné en dérision par ceux qui, sous prétexte qu'ils connaissent l'impossibilité de la quadrature du cercle, en tant que problème physique, en contestent la possibilité dans le sens métaphysique.

La psychologie, suivant les autorités les plus considérables, est un département de la science jusqu'à présent presque inconnu. La physiologie, d'après Fournié, un de ses maîtres en France, se trouve dans des conditions tellement mauvaises, qu'il écrit dans la préface de son savant ouvrage : *Physiologie du système nerveux :* "Nous nous apercevons enfin que non seulement la physiologie du cerveau n'est pas connue, mais encore qu'il n'existe pas de physiologie du système nerveux du tout". La chimie a été entièrement refondue dans ces dernières années ; c'est pourquoi, comme toutes les autres sciences en enfance, elle ne peut être considérée comme très solidement établie sur sa base. La Géologie n'a pas encore pu faire savoir à l'anthropologie depuis combien de temps l'homme existe. L'astronomie, la plus exacte des sciences, en est encore aux tâtonnements et aux recherches sur l'énergie cosmique, et sur beaucoup d'autres questions aussi importantes. Quant à l'anthropologie, M. Wallace nous apprend qu'il y a parmi ses **[135]** adeptes une divergence d'opinions énorme, au sujet des questions les plus vitales touchant la nature et l'origine de l'homme. Plusieurs médecins célèbres estiment que la médecine n'est tout au plus que des devinettes scientifiques. Ce n'est partout que connaissances incomplètes, et nulle part la perfection. Lorsque nous voyons ces hommes sérieux tâtonnant dans les ténèbres pour y trouver les anneaux manquants de leur chaîne brisée, ils nous font l'effet de

---

différend. La raison qu'il donna pour son intervention était que toutes ces chicaneries "affectaient Paracelse comme inventeur, et, lui-même, comme son élève". (Voyez *Ortus médicinae*, sect "De Magnetica vulnerum curatione", p. 594 ; éd. 1652).

personnes émergeant par divers chemins d'un abîme sans fond. Chacun de leurs sentiers aboutit au bord de ce gouffre qu'ils ne peuvent explorer. D'une part, le moyen de descendre dans ses mystérieuses profondeurs leur fait défaut, et de l'autre ils sont repoussés par des sentinelles jalouses, qui leur en interdisent l'accès, à chaque tentative qu'ils font pour y pénétrer. C'est ainsi qu'ils continuent à étudier les forces inférieures de la nature, en initiant de temps à autre le public à leurs grandes découvertes. Ne viennent-ils pas de se lancer dans l'étude de la force vitale, et de définir son rôle dans le jeu des corrélations avec les forces physiques et les forces chimiques ? Certes, ils l'ont fait ; mais si nous leur demandons d'où provient cette force vitale, et comment il se fait que ceux qui, naguère encore, croyaient si fermement que la matière était destructible et sortait de l'existence, ont maintenant appris à croire qu'elle est indestructible, sans pouvoir rien nous dire de plus à ce sujet, ils sont forcés, dans ce cas comme dans bien d'autres, de revenir à une doctrine enseignée par Démocrite il y a vingt-quatre siècles[209]. A cette question, en effet, ils répondent : "La création ou la destruction de la matière, son augmentation ou sa diminution sont *au-delà du domaine de la science* ; son domaine est purement et simplement limité à ce qui concerne les changements de la matière... c'est dans les limites de ces changements qu'est enfermé le domaine de la science, en dehors duquel se trouvent sa création et son anéantissement[210]". Oh non ! ils ne se trouvent qu'en dehors des atteintes des *savants matérialistes*. Pourquoi confondre ainsi les savants avec la science ? S'ils disent que "la force ne peut être détruite que par la puissance même qui l'a créée", n'est-ce point admettre tacitement l'existence d'une telle *puissance*, et n'est-ce pas, par conséquent, déclarer que l'on n'a pas le droit de mettre les obstacles sur la route de ceux qui, plus audacieux qu'eux, essayent de pénétrer plus avant, et qui constatent qu'on ne peut le faire qu'en soulevant *le Voile d'Isis ?* **[136]**

Mais assurément parmi toutes ces branches ébauchées de la science, il doit y en avoir au moins une complète ! Il nous semble que nous avons entendu de grandes clameurs d'approbation,, "comme la voix de grandes eaux", à propos de la découverte du protoplasme. Mais, hélas ! lorsque nous lisons les livres de M. Huxley, le savant progéniteur du nouveau-né,

---

[209] Démocrite a dit que comme rien ne pouvait être produit de rien, de mëme il n'y a rien qui puisse jamais être réduit à *néant*.

[210] J. Le Conte, *Correlation of Vital with Chemical and Physical Forces*, dans Pop. Sc. Vlonthly, IV, déc. 1873, p. 157.

nous y trouvons l'aveu, "que, strictement parlant, il est vrai que l'examen chimique ne peut nous apprendre directement, que fort peu de chose ou *rien du tout*, sur la composition de la matière vivante, et... qu'il n'est pas moins exact que *nous ne savons rien* de la composition d'un corps quelconque tel qu'il est"[211].

Voilà, en vérité, un pénible aveu. Il paraît donc que la méthode d'induction d'Aristote est, après tout, insuffisante, dans bien des cas. Cela expliquerait aussi que ce philosophe modèle, malgré toutes ses études des particuliers avant de s'élever aux universaux, ait enseigné que la terre se trouvait *au centre de l'univers* ; tandis que Platon, qui s'est perdu dans les méandres des "divagations"pythagoriciennes, et qui parlait des principes généraux, était parfaitement au courant du système héliocentrique. Nous pouvons aisément prouver le fait, en faisant usage de cette même méthode d'induction pour le bien de Platon. Nous savons que le serment Sodalien de l'initié aux Mystères l'empêchait de faire part au monde de ses connaissances, autrement que dans des termes voilés. "C'était le rêve de sa vie", dit Champollion, "d'écrire un ouvrage dans lequel il eût consigné intégralement les doctrines professées par les hiérophantes Egyptiens ; il en parlait souvent, mais il se vit contraint de s'en abstenir, à cause de son "serment solennel"[212].

Maintenant, jugeant nos philosophes modernes d'après la méthode opposée, c'est-à-dire celle qui procède des universaux aux *particuliers*, et laissant de côté les savants en tant qu'individus pour donner simplement notre opinion sur leur ensemble, nous sommes forcés de soupçonner cette très respectable corporation de sentiments très mesquins à l'égard de leurs confrères aînés les philosophes anciens et archaïques. On dirait, vraiment, qu'ils ont sans cesse à la mémoire l'ancien adage : "Eteignez le *soleil*, et les *étoiles* brilleront".

Nous avons entendu un Académicien français, homme d'une érudition profonde, assurer qu'il sacrifierait très volontiers sa propre réputation pour voir la nomenclature des nombreuses et ridicules erreurs de ses collègues rayées de la mémoire des hommes. Mais ces erreurs ne sauraient être *trop souvent* rappelées à propos **[137]** du sujet que nous traitons. Le temps viendra où les enfants des savants, à moins qu'ils n'héritent de

---

[211] [On the Physical Basis of Life.]

[212] [Champollion-Figeac, *Egypte Ancienne*, p. 139.]

l'aveuglement intellectuel de leurs sceptiques parents, auront honte du matérialisme avilissant et de l'étroitesse d'esprit de leurs pères. Pour employer une expression du véritable William Howitt : "Ils détestent les vérités nouvelles, comme les voleurs et les hiboux ont horreur du soleil... L'instruction purement intellectuelle ne veut pas reconnaître celle qui est spirituelle. De même que le soleil éclipse le feu, de même l'esprit éblouit les yeux du seul intellect".

C'est une vieille, vieille histoire. Depuis l'époque où un prédicateur s'écriait : "l'œil n'est pas satisfait de voir, ni l'oreille d'entendre" les savants se sont conduits comme si ces paroles avaient été écrites pour dépeindre leur état mental. Avec quelle fidélité Locky, rationaliste lui-même, dépeint inconsciemment cette tendance des savants à railler toutes les nouveautés dans la description qu'il fait de la manière dont les "hommes instruits"écoutent la relation d'un miracle ! "Ils l'accueillent, dit-il, avec une incrédulité absolue et même ironique, qui les dispense d'examiner les preuves fournies à l'appui[213] ! Bien plus, ils sont tellement saturés du scepticisme à la mode, une fois qu'ils ont obtenu accès au sein de l'Académie, qu'ils deviennent persécuteurs à leur tour. "C'est une des curiosités de la Science, dit Howitt, que Benjamin Franklin, qui avait été en butte aux railleries de ses concitoyens, à propos de ses tentatives pour démontrer l'identité de la foudre et de l'Electricité, ait été l'un des membres de la Commission de Savants, à Paris, qui, en 1778 après avoir examiné les titres du mesmérisme, le condamna comme du pur charlatanisme"[214].

Si les savants se contentaient de jeter le discrédit sur les nouvelles découvertes, ils seraient excusables dans leurs tendances conservatrices née d'une vieille habitude d'étude patiente ; mais non seulement ils ont des prétentions à l'originalité que rien ne justifie, mais encore ils repoussent dédaigneusement toutes les allégations que les anciens en savaient autant et même plus qu'eux. Il est regrettable que le texte suivant de l'Ecclésiaste ne soit pas affiché dans chacun de leurs laboratoires : "Y a-t-il une chose dont on puisse dire : vois, ceci, c'est nouveau ? cette chose existait déjà dans les siècles qui nous ont précédés"[215]. Dans le verset qui suit celui que nous venons de citer, le Sage dit : "On ne se souvient pas de ce qui est

---

[213] [Hist. of *European Morals*, Vol. 1, pp. 369-70 ; éd. 1869.]

[214] Howitt, *op. cit.*, 11, p. 240. La date est inexacte ; ce doit être en 1784

[215] *Ecclésiaste*, I, 10.

ancien" ; de sorte que cette assertion peut, expliquer toutes les négations nouvelles. M. Meldrum peut tirer vanité de ses observations météorologiques des cyclones à **[138]** Maurice ; M. Baxendell, de Manchester, parler savamment des courants de convection terrestres ; le Dr Carpenter et le commandant Maury tracer le plan du courant équatorial, et le professeur Henry nous montrer comment les vents chargés d'humidité déposent leur fardeau, pour former les ruisseaux et les rivières, uniquement pour être tirés depuis l'Océan et ramenés aux collines d'où ils sortent ; cela n'empêche pas que Koheleth ait dit : "Le vent se dirige vers le midi, tourne vers le nord, puis il tourne encore et reprend les mêmes circuits"[216].

> "Tous les fleuves vont à la mer, et la mer n'est point remplie ; *ils continuent à aller vers le lieu d'où ils viennent"*[217].

La philosophie de la distribution de la chaleur et de l'humidité, au moyen des courants ascendants et descendants entre l'équateur et les pôles, est d'origine très récente ; mais son énonciation est passé inaperçue depuis près de trois mille ans, dans le livre qui nous est le plus familier. Et même aujourd'hui, en le citant, nous sommes obligés de rappeler que Salomon était un cabaliste, et que, dans les textes ci-dessus, il ne fait que répéter ce que l'on avait écrit des milliers d'années avant lui.

Séparés qu'ils sont de l'accumulation de faits d'une moitié de l'univers, et celle-là la plus importante, les savants modernes sont naturellement incapables d'édifier un système de philosophie qui les satisfasse eux-mêmes, pour ne pas parler des autres. Ils sont comme les mineurs dans une mine de houille, qui y restent toute la journée et n'en sortent que le soir, si bien qu'ils sont dans l'impossibilité d'apprécier la beauté et la gloire du Soleil. La vie, pour eux mesure le terme de l'activité humaine, et l'avenir ne présente à leur perception intellectuelle qu'un abîme de ténèbres. Ils n'ont aucun espoir d'une éternité de recherches, de découvertes et de satisfactions qui en sont la conséquence, pour adoucir les aspérités de l'existence présente ; la seule récompense qu'ils entrevoient pour leurs travaux, c'est outre leur subsistance, l'impalpable et vaine conviction que leur nom ne sera pas oublié quelques années après que la tombe se sera refermée sur leurs restes. La mort, à leur sens, signifie l'extinction de la

---

[216] *Ibidem*, I, 6.

[217] *Ibidem*, I, 7.

flamme de vie, et la dispersion, dans l'espace sans bornes, des fragments de la lampe. Berzélius, le grand chimiste, à sa dernière heure, s'écriait, les larmes aux yeux : "Ne soyez pas surpris de me voir pleurer ; ne pensez pas que je sois un homme faible, ni que je sois alarmé de ce que m'a annoncé le docteur ; je suis prêt à tout. Mais il faut *que je dise adieu à la Science*, et ne doutez pas que cela ne soit un grand sacrifice pour moi"[218]. **[139]**

Que les réflexions d'un aussi grand étudiant de la nature doivent être amères, lorsqu'il se voit contraint d'interrompre à moitié chemin ses laborieuses études, l'édification d'un système grandiose, la découverte d'un mystère qui avait déjoué les efforts de l'humanité pendant des siècles, et que le philosophe mourant avait osé espérer résoudre ! Regardez le monde savant d'aujourd'hui, et vous verrez ces théoriciens des atomes rapiécer de leur mieux leurs robes en haillons, qui laissent voir partout les imperfections de leurs spécialités séparées ! Voyez-les, raccommodant les piédestaux sur lesquels ils replaceront leurs idoles, tombées de l'endroit où elles avaient été exposées au culte, avant que cette théorie révolutionnaire eût été exhumée par John Dalton du tombeau de Démocrite ! Dans l'océan de la science matérialiste, ils jettent leurs filets dont les mailles se rompent inévitablement, lorsqu'ils rencontrent quelque problème monstrueux et inattendu. Ses eaux sont amères comme celles de la Mer Morte ; elles sont si denses, qu'à peine peuvent-ils s'y plonger et encore moins en atteindre le fond ; elles n'ont ni issue, ni vie dans leur sein, ni sur leurs rives. C'est une immensité sombre, interdite, sans issue ; c'est un désert qui ne produit rien qui vaille, car ce qu'il produit n'a ni vie, ni âme.

Il fut un temps où les Académiciens instruits faisaient des gorges chaudes des simples énonciations de quelques faits merveilleux que les anciens racontaient comme les ayant observés eux-mêmes. Comme ils devaient paraître niais, voire même des imposteurs aux yeux d'un siècle aussi éclairé que le nôtre ! Ne racontaient-ils pas qu'ils avaient vu des chevaux et d'autres animaux, dont les pieds offraient quelques points de ressemblance avec les mains et les pieds des hommes ? Or voici que dans l'an de grâce 1876, M. Huxley, dans d'érudites conférences, nous parle du *protohippos*, dont l'avant-bras est quasi humain ; du *orohippos*, avec ses quatre orteils et son origine Eocénienne, et de l'hypothétique *pedactyl-equus* grand-oncle maternel du cheval actuel, qui jouent tous un rôle

---

[218] P.A. Siljeström, *Minnefert öfver J.J. Berzelius*, p. 79.

important. La merveille est donc confirmée ! Les Pyrrhoniens matérialistes du XIXème siècle se vengent des Platoniciens superstitieux et des *gobe-mouches* antédiluviens. Or, avant M. Huxley, Geoffroy Saint-Hilaire avait cité le cas d'un cheval qui avait positivement des doigts séparés par des membranes[219].

Lorsque les anciens parlaient d'une race de pygmées existant en Afrique, ils furent taxés de mensonges. Et pourtant des pygmées tout à fait conformes à leurs descriptions ont été vus et examinés par un savant français, pendant son voyage dans le Tenda Maia sur les bords du Rio Grande en 1840[220] ; par Bayard Taylor **[140]** au Caire en 1854 ; et par M. Bond du Comité d'Exploration Trigonométrique de l'Inde, qui a découvert une race sauvage naine vivant dans les Jungles du Galitax Occidental vers le sud-ouest des collines de Palini, race dont on n'avait trouvé aucune trace auparavant, bien qu'il en eût été souvent fait mention. "C'est une nouvelle race de pygmées, ressemblant aux Obongos Africains du Chaillu, aux Akkas de Schweinfurth, et aux Dokos du Dr Krapf, pour la taille, l'aspect et les mœurs"[221].

Hérodote fut tenu pour fou pour avoir parlé d'un peuple *dont on disait* qu'il dormait pendant une nuit de six mois de durée. Si l'on explique le mot dormir en faisant sentir l'équivoque à laquelle il prête, il sera très facile de comprendre qu'il est fait ici allusion à la nuit des régions polaires[222]. Pline, dans ses œuvres, présente une abondance de faits, qui ont été rejetés comme des fables jusqu'à une époque toute récente. Entre autres, il mentionne une race de petits animaux *dont les mâles allaitent leurs petits*. Cette assertion provoqua naturellement une grande hilarité parmi nos savants. Dans son *Rapport de l'exploration géologique des territoires pour 1872*, M. C.-H. Merriam décrit une curieuse et rare espèce de lapins (*lepus Bairdi*) habitant les régions de pins vers les sources des rivières Wind et Yellowstone, dans le Wyoming[223]. M. Merriam se procura cinq spécimens de cette race, qui sont les *premiers individus de l'espèce qui aient été présentés au monde scientifique*. Un fait extrêmement remarquable est que

---

[219] *Séance de l'Académie de Paris*, août 1807.

[220] Mollien, *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique*, tome II, p. 210.

[221] *The Popular Science Monthly* mai 1876, p. 110.

[222] Malte-Brun, *Géogr. Math.*, p 372-373 ; Hérodote, *Histoire*, IV, p. 25.

[223] *The Popular Science Monthly*, déc. 1874, p. 252.

tous les mâles ont des mamelles, et prennent part à l'allaitement de leurs petits... Les mâles adultes avaient des mamelles pleines de lait, et le poil autour du bout de l'une d'elles était mouillé et collé, indiquant qu'au moment où celui-là fut pris, il était en train de donner à téter à son petit". Dans le récit carthaginois des premiers voyages de Hanno, on trouve une longue description d'un "peuple sauvage... dont le corps était tout velu, et que les interprètes appelaient *gorillæ*", νθροποι ἄργιοι, suivant le texte, ce qui implique assez clairement que ces sauvages étaient des singes. Jusqu'au siècle actuel, ce récit a été considéré comme un conte, et Dodwell rejeta complètement l'authenticité du manuscrit et des récits qu'il contient[224]. **[141]**

La fameuse Atlantis est envisagée par le plus récent des commentateurs modernes et traducteurs des œuvres de ce sage, comme un des "nobles mensonges" de Platon[225]. Le fait d'admettre franchement dans le *Timée* que "*l'on dit que*, de leur temps... les habitants de cette île [Poseidonl conservaient une tradition qui leur avait été transmise par leurs ancêtres sur l'existence de l'île Atlantique d'une prodigieuse étendue..., etc.[226] n'a pas préservé le grand philosophe de l'accusation de mensonge portée contre lui par "l'infaillible école moderne".

Dans la grande masse de peuples plongés dans la superstitieuse ignorance du moyen âge, il n'y eut que fort peu d'adeptes de l'ancienne philosophie hermétique qui, profitant de ses enseignements, pressentirent les découvertes qui sont l'orgueil de notre siècle ; tandis que les ancêtres de nos modernes grands prêtres du temple de la Sainte Molécule en étaient à découvrir les traces du pied fourchu de Satan, dans le phénomène naturel le plus simple. Le professeur A. Wilder dit : "Roger Bacon [au XIIIème siècle], dans son traité sur *Admirable force of Art and Nature*[227], consacre la première partie de son œuvre aux faits naturels. Il nous donne quelques vagues notions sur la poudre à canon, et il prédit l'emploi de la vapeur comme force motrice. La presse hydraulique, la cloche à plongeur et le kaléidoscope y sont aussi décrits".

---

224 L'original en était exposé dans le temple de Saturne à Carthage. Falconer a publié deux dissertations sur ce document, et il est d'accord avec Bougainville pour l'attribuer au VI" siècle avant l'ère chrétienne (Voir Cory, *Ancient Fragments*, "Periple de Hannon", p. 207.

225 Professeur Jowett, *Dialogues of Plats*, 2° éd. 1875, Vol. III, p. 684.

226 Produs, *On the Timaeus*, cf. Cory, *op. cit.*, p. 233, éd. 1832.

227 New Platonism and Alchemy Albany, 1869 ; *Alchemy, or the Hermetic Philosophy*, p. 29.

Les anciens parlent d'eaux changées en sang, de pluies de sang, de tempêtes de neige pendant lesquelles la terre était couverte sur une étendue de plusieurs milles comme d'une couche de neige *sanguinolente*. Cette chute de molécules écarlates a été démontrée, comme tout le reste, n'être qu'un phénomène naturel. Elle s'est produite à diverses époques, mais sa cause demeure un mystère jusqu'à ce jour.

De Candolle, un des botanistes les plus distingués de ce siècle, a cherché à prouver en 1825, au moment où les eaux du lac de Morat s'étaient changées, en apparence, en un sang épais, que le phénomène était facile à expliquer. Il l'attribuait au développement de myriades de ces animaux, mi-végétaux, mi-infusoires, qu'il nomme *Oscillatoria rubescens*, et qui forment le lien entre l'animal et les organismes végétaux[228]. Nous donnons ailleurs une explication de la neige rouge que le capitaine Ross a observée dans les régions Arctiques. Un grand nombre de mémoires ont été écrits sur ce sujet par les naturalistes les plus éminents, mais l'on n'en trouve pas deux qui soient d'accord dans leurs hypothèses. Quelques-uns **[142]** veulent que ce soit "le pollen d'une espèce particulière de pin" ; d'autres de petits insectes ; et le professeur Agardt confesse très franchement qu'il ne sait comment définir la cause de ces phénomènes, ni expliquer la nature de cette substance carminée[229].

Le témoignage unanime du genre humain est reconnu comme la preuve irréfutable d'une vérité ; or sur quel point y a-t-il eu un témoignage plus unanime que pendant des milliers de siècles les peuples civilisés, aussi bien que les barbares, ont eu une foi inébranlable dans la magie ? Celle-ci n'implique une contravention aux lois de la nature que dans l'esprit de l'ignorant ; et si l'on doit déplorer cette ignorance chez les nations anciennes peu instruites, pourquoi ne la déplorerait-on pas chez nos fervents chrétiens des classes élevées et *éminemment* instruites ? Les mystères de la religion chrétienne ne supportent pas mieux un examen sérieux que les miracles bibliques. La magie seule, dans le véritable sens du mot, fournit la clé des merveilles de la verge d'Aaron et des exploits des mages de Pharaon qui s'opposaient à Moise ; et elle les explique, sans porter atteinte à la véracité des auteurs de l'Exode, ni favoriser, sous ce rapport, le prophète d'Israël plus que ses adversaires, et sans avoir à

---

[228] Voyez *Revue Encyclopédique*, vol. XXXIII, p. 676.

[229] *Bulletin de la Soc. Géograph.*, vol. VI, p. 209-219.

admettre la possibilité d'un seul cas où le "miracle" ait été accompli, en contravention aux lois de la nature. Prenons, par exemple, parmi les "miracles", celui "des eaux du fleuve changées en sang". Le texte dit : "Prends ta *verge*, et étends tes mains sur les eaux... les cours d'eau, etc., afin qu'elles deviennent du sang"[230].

Nous n'hésitons pas à affirmer que nous avons vu la même chose se reproduire nombre de fois sur une petite échelle, les expériences dont nous avons été témoin n'ayant jamais été faites sur un fleuve. Depuis le temps de Van Helmont qui, au XVIIème siècle et en dépit du ridicule auquel il s'exposait, a voulu donner les véritables explications de la prétendue production d'anguilles, de grenouilles et d'infusoires de divers genres, jusqu'aux champions de la génération spontanée de notre siècle, il est bien connu que ce hâtif développement des germes est possible, sans appeler à l'aide des miracles en contravention aux lois naturelles. Les expériences de Pasteur et de Spallanzani, et la controverse des panspermistes avec les hétérogénistes, disciples de Buffon, et parmi eux Needham, ont trop longtemps occupé l'attention publique pour nous permettre de douter désormais que des êtres puissent être appelés à l'existence partout où il y a de l'air et des conditions favorables d'humidité et de température. Les rapports des réunions officielles de **[143]** l'Académie des Sciences de Paris[231], contiennent des relations de fréquentes apparitions de telles chutes de neige et de pluie d'un rouge sang. Ces phénomènes étaient dénommés *Lepra vestuum*, et n'étaient autre chose que ces infusoires de lichen. Ils furent observés d'abord en 786 et en 959, deux années dans lesquelles eurent lieu de grandes calamités. Que ces *Zoocarpes* fussent des plantes ou des animaux, on ne l'a pas encore déterminé à ce jour, et il n'y a pas de naturaliste qui osât se risquer à dire avec certitude à quelle division du règne organique de la nature ils appartiennent. Les chimistes modernes ne peuvent pas non plus nier que ces germes se développent dans un élément favorable, et dans un espace de temps incroyablement court.

Or, si la chimie, d'une part, a trouvé le moyen de priver l'atmosphère de ses germes flottants, et d'autre part, dans des conditions opposées elle développe ou facilite le développement de ces organismes, pourquoi les magiciens de l'Egypte n'auraient-ils pas pu en faire autant, "*par leurs*

---

[230] [*Exode*, VII, 19.]

[231] Voyez *Revue Encyclopédique*, vol. XXXIII, p. 676 ; XXXIV, p. 395.

enchantements y ? Il est beaucoup plus aisé d'imaginer que Moise, qui, d'après le dire de Manethon, avait été un prêtre Egyptien et avait appris les secrets de la terre de *Khem*, produisait des "miracles" conformes aux lois naturelles, que d'admettre que Dieu lui-même violait l'ordre établi par lui dans Son univers. Et nous répétons que nous avons vu nous même cette transformation de l'eau en sang, opérée par des adeptes de l'Orient. Cela peut se faire de deux manières : dans l'un des deux cas, l'expérimentateur se servait d'une *baguette* magnétique fortement électrisée, qu'il passait sur l'eau contenue dans un bassin métallique, suivant un procédé que nous n'avons pas le droit de décrire plus en détail, pour le moment ; l'eau, au bout d'une dizaine d'heures, se couvrit d'une sorte d'écume rougeâtre qui, deux heures plus tard, était devenue un lichen semblable à la *Lepraria kermasina* du baron Wrangel. Elle se transforma alors en une gelée d'un rouge de sang, dont l'eau de couleur rouge se peuplait, vingt-quatre heures plus tard, d'une masse innombrable d'organismes vivants. La seconde expérience consista à saupoudrer abondamment la surface d'un ruisseau vaseux à très faible courant, de la poudre d'une plante préalablement séchée au soleil et pulvérisée. Quoique cette poudre, en apparence, eût été entraînée par le courant, une partie sans doute atteignit le fond, car le lendemain matin l'eau s'épaissit à la surface, se couvrit de ce que de Candolle décrit comme *l'Oscittatoria rubescens*, d'une couleur cramoisi, et qu'il croit être le chaînon entre la vie végétale et la vie animale. **[144]**

Prenant ce qui précède en considération, nous ne voyons pas pourquoi les alchimistes et les physiciens instruits (nous disons les *physiciens*) du temps de Moise n'auraient pas été en possession du secret naturel pour faire développer en quelques heures des myriades d'une espèce de ces bactéries, dont les germes se trouvent dans l'air, dans l'eau et dans la plus grande partie des tissus animaux ou végétaux. La *verge* joue dans les mains d'Aaron et de Moïse un rôle aussi important que dans toutes les prétendues "momeries magiques" des cabalistes magiciens du moyen âge, que l'on considère aujourd'hui comme une folie superstitieuse ou du charlatanisme. La baguette de Paracelse (son trident cabalistique), et les fameuses verges d'Albert le Grand, de Roger Bacon, et d'Henry Kunrath ne sont pas plus ridicules que la baguette graduée électro-magnétique de nos physiciens. Des choses qui paraissent absurdes et impossibles aux charlatans ignorants, et même aux savants du siècle dernier, commencent maintenant à prendre un vague aspect de probabilités, et, dans certains cas,

la tournure de faits accomplis. Aussi certains charlatans instruits et certains savants peu érudits commencent-ils même à admettre cette vérité.

Dans un fragment conservé par Eusèbe, Porphyre, dans sa Lettre à Anebo, fait appel à Chameron "l'hiérogrammatiste", pour prouver que la doctrine des arts magiques, au moyen desquels les adeptes "peuvent frapper de terreur les dieux eux-mêmes", était réellement admise par les sages de l'Egypte[232]. Or, si l'on tient compte de la règle des preuves historiques proposée par Huxley dans son discours à Nashville, deux conclusions s'imposent à l'esprit avec une force irrésistible. La première, c'est que Porphyre, ayant une réputation incontestée de haute moralité et d'honorabilité, incapable de tomber dans des exagérations, était par conséquent incapable de proférer un mensonge à cet égard, et qu'il n'a pas menti ; et la seconde, c'est qu'étant parfaitement instruit dans toutes les branches des connaissances humaines dont il parle[233], il était impossible qu'on lui en fît accroire en ce qui concerne les "arts" magiques, et que, par conséquent, on ne lui en a point imposé. C'est pourquoi la doctrine des probabilités, sur laquelle s'appuie la théorie du professeur Huxley, nous oblige à croire : 1° qu'il existait réellement des "arts" magiques ; et 2° qu'ils étaient connus et pratiqués par les magiciens et les prêtres égyptiens, et même sir David Brewster reconnaît qu'ils étaient profondément versés dans les sciences.

---

[232] [Cf. Thos. Taylor, *Iamblichus on the Mysteries*, etc., pp. 1-16 ; Londres, 1821 • Eusèbe, *Praep. evang*. lib. V, cap. X (198).]

[233] Porphyre, dit le Dictionnaire classique de Lemprière, était un homme de savoir universel. et, suivant le témoignage des anciens, il dépassait ses contemporains dans la connaissance de l'histoire, des mathématiques, de la musique et de la *philosophie*.

CHAPITRE XII

—

"L'ABIME INFRANCHISSABLE"

Jamais vous n'entendrez les défenseurs vraiment philosophiques de la doctrine d'Uniformité parler des *impossibilités* dans la Nature. Ils ne disent jamais, comme on les en accuse constamment, qu'il est impossible au Constructeur de l'univers de modifier Son travail... [Aucune théorie ne les déconcerte (le clergé anglais)]... Que la théorie la plus dure leur soit présentée, *pourvu qu'elle soit formulée en un langage de bon ton*, et ils la regarderont en face.

TYNDALL, *Fragments of Science*
(éd. 1872), pp. 156, 157, 162.

Le monde doit avoir une religion d'une espèce quelconque, alors même qu'il devrait, pour l'avoir, se lancer dans cette prostitution intellectuelle, nommée spiritisme.

TYNDALL.

"But first on Earth as vampire sent

Thy corpse shall from its tomb be rent...

Then ghastly haunt thy native place

And suck the blood of all thy race."

Lord BYRON, *Giaour*[234].

---

[234] Mais d'abord envoyé sur terre comme Vampire

Ton cadavre sera arraché à sa tombe

Nous approchons maintenant de l'enceinte sacrée de ce dieu Janus – le moléculaire Tyndall. Entrons-y pieds nus. En franchissant le portique sacro-saint du temple du savoir, nous approchons de l'éblouissant soleil du système *Huxleyocentrique*. Baissons les yeux, si nous ne voulons être aveuglés.

Nous avons discuté les diverses matières contenues dans ce livre avec toute la modération possible, en présence de l'attitude gardée pendant des siècles par le monde scientifique et théologique, vis-à-vis de ceux qui lui ont légué les notions sur lesquelles reposent toutes les connaissances qu'il possède actuellement. Lorsque nous nous tenons à l'écart, et que, simples spectateurs, nous **[146]** constatons combien les anciens savaient, et combien les modernes croient savoir, nous sommes stupéfaits que la déloyauté de nos savants contemporains puisse passer inaperçue.

Chaque jour apporte de nouvelles confessions des savants eux-mêmes, et de nouvelles critiques des observateurs profanes bien informés. A l'appui de ce que nous avançons nous lisons dans un quotidien le passage suivant :

> "Il est curieux de noter les diverses opinions qui prévalent parmi les savants, au sujet de quelques-uns des phénomènes naturels les plus ordinaires. L'aurore[235], par exemple, en est un exemple frappant. Descartes la considérait comme un météore tombant des régions les plus élevées de l'atmosphère. Halley l'attribuait au magnétisme du globe terrestre, et Dalton partageait cette opinion. Coats supposait que l'aurore provient de la fermentation d'une matière émanée de la terre. Marion prétendait qu'elle est la conséquence d'un contact de l'atmosphère brillante du soleil avec l'atmosphère de notre planète. Euler pensait que l'aurore provenait des vibrations de l'éther, au sein des particules de l'atmosphère terrestre. Canton et Franklin la considéraient comme un pur phénomène électrique, et Parrot y voyait l'effet de la combustion de carbure

---

Puis hantera, en fantôme, ton lieu de naissance

Et sucera le sang de toute ta race. (N.d.T.)

[235] Il s'agit des aurores polaires (N.d.T.).

> d'hydrogène sortant de terre, par la fermentation de substances végétales ; et, suivant lui, le bombardement des astres était la cause initiale de cette conflagration. De la Rive et OErsted soutenaient que c'est un phénomène électromagnétique, mais purement terrestre. Olmsted supposait qu'un certain corps nébuleux opérait sa révolution autour du soleil dans un laps de temps donné, et que lorsque ce corps arrivait dans le voisinage de la terre, une partie de ses matières gazeuses se mêlait à notre atmosphère, et que c'était là l'origine du phénomène de l'aurore". Nous pourrions en dire autant de chaque branche de la science.

Il semblerait donc que les opinions des savants sont loin d'être unanimes, même en ce qui concerne les phénomènes naturels les plus ordinaires. Il n'y a pas d'expérimentateur ou de théologien qui, traitant des relations subtiles entre l'esprit et la matière, de leur genèse et de leur fin, ne trace un cercle magique, sur la surface duquel il inscrit : *terrain interdit*. Là où la foi permet à un prêtre d'aller, il va ; car, comme le dit Tyndall, "l'élément positif, c'est-à-dire l'amour de la vérité ne lui fait pas défaut ; mais l'élément négatif, la crainte de l'erreur l'emporte". Le malheur est que leur foi dogmatique alourdit le pied léger de leur intellect, comme la chaîne et le boulet alourdissent les jambes du forçat. **[147]**

Quant au progrès des Savants, leurs connaissances elles-mêmes sont paralysées par ces deux causes : 1° L'incapacité constitutionnelle de comprendre le côté spirituel de la nature, et 2° leur crainte de l'opinion publique. Personne ne leur a adressé une plus cruelle parole que le professeur Tyndall, lorsqu'il dit : "En fait, ce n'est pas parmi le clergé, mais bien dans les rangs de la science, que l'on trouve aujourd'hui les plus grands poltrons"[236]. S'il existait le moindre doute sur la justesse de cette dégradante épithète, il serait levé par la conduite du professeur Tyndall lui-même ; car, dans son discours de Belfast, en qualité de Président de la *British Association* non seulement il déclare discerner dans la matière "la *promesse et la potentialité* de toute forme et de toute qualité de vie", mais il dépeint la Science comme "enlevant à la théologie le domaine tout entier

---

[236] *Fragments of Science*, "On the Scientific use of the Imagination".

de la théorie cosmologique"[237]. Voyant ensuite cette opinion accueillie défavorablement par le public, il publia une édition revue de son discours, dans laquelle il modifie son expression, en substituant aux mots : "*toute forme et toute qualité de vie*", ceux-ci : "*toute vie terrestre*". C'est agir plus qu'en poltron, car c'est abjurer ignominieusement les principes qu'il a professés. A l'époque de la réunion de Belfast, M. Tyndall avait deux violentes aversions, la Théologie et le Spiritisme. Sa manière de voir sur la première a déjà été indiquée ; quant au second il l'appelle "une croyance dégradante". Lorsqu'il est pris à partie par l'Eglise pour son prétendu athéisme, il s'empresse de repousser l'imputation, et d'implorer son pardon ; mais comme ses "centres nerveux" agités et ses "molécules cérébrales" ont besoin de reprendre leur équilibre en employant leur force dans un autre sens, il se retourne contre les spirites impuissants, parce que pusillanimes, et, dans ses *Fragments of Science*, il insulte leur croyance en ces termes : "Le monde veut avoir une religion quelconque, même s'il faut, pour cela, recourir à la *prostitution* intellectuelle du *spiritisme*". Quelle monstrueuse anomalie que des millions de personnes intelligentes se laissent ainsi rabaisser par un prince de la science, qui, lui-même nous dit que "ce qu'il faut combattre, dans la science et en dehors d'elle, c'est le dogmatisme" !

Nous ne voulons pas perdre notre temps à discuter la valeur étymologique de cette épithète ; mais tout en exprimant l'espoir que la science ne l'adoptera pas à l'avenir sous le titre de Tyndallisme, nous attirons seulement l'attention de ce bienveillant personnage sur un de ses traits caractéristiques. Un de nos plus intelligents, honorables et érudits spirites, homme d'un grand **[148]** renom[238], a fait ressortir "ses coquetteries" (de Tyndall) simultanées avec des opinions opposées". Si donc nous devons accepter l'épithète de M. Tyndall avec toute sa brutalité nous dirons qu'elle s'applique moins aux spirites, qui restent fidèles à leur foi, qu'au savant athée qui quitte les amoureuses accolades du matérialisme pour se jeter dans les bras d'un théisme dédaigné, uniquement parce qu'il y trouve son profit.

Nous avons vu comment Magendie avoue franchement l'ignorance des physiologistes en ce qui concerne quelques-uns des problèmes les plus

---

[237] [*Populart ScienceeMonthly*, Vol. V, oct. 1874.]

[238] Epes Sargent, voir sa brochure, *Materialism's Last Assault. La matière fait-elle tout ?*

importants de la vie, et comment Fournié se trouve d'accord avec lui. Tyndall reconnaît lui-même que l'hypothèse de l'évolution ne résout pas et n'a pas la prétention de résoudre le mystère final.

Nous avons aussi porté toute l'attention dont nous sommes capables à la fameuse conférence du professeur Huxley, *On the Physical Basis of Life*, de sorte que ce que nous dirons dans ce volume sur les tendances de la pensée scientifique moderne ne donnera lieu à aucune équivoque. En serrant sa théorie le plus près possible, elle peut se formuler comme suit : Toutes choses ont été créées à partir de la matière cosmique ; les formes dissemblables résultent des différentes permutations et combinaisons de cette matière ; la matière "a dévoré l'esprit", et, par conséquent l'esprit n'existe pas ; la pensée est une propriété de la matière ; les formes existantes meurent pour faire place à d'autres ; la dissimilitude dans l'organisme est due uniquement à la variété d'action chimique sur la même voie vitale, tout protoplasme étant identique.

En ce qui concerne la chimie et la microscopie, le système du professeur Huxley peut être irréprochable, et la sensation profonde produite dans le monde par son énonciation s'explique facilement. Mais son défaut consiste en ce que le fil de sa logique ne commence nulle part et se termine dans le vide. Il a fait le meilleur usage possible des matériaux disponibles. Etant donné un univers rempli de molécules, douées de force active, et contenant en elles-mêmes le principe de Vie, tout le reste est aisé ; une série de forces inhérentes à ces molécules les poussent à s'agréger pour former des mondes, et une autre série les fait évoluer et prendre les diverses formes de l'organisme de la plante et de l'animal. Mais qui est-ce qui a donné la première impulsion à ces molécules et qui les a douées de cette mystérieuse faculté de vie ? Qu'est cette propriété occulte qui est la cause que les protoplasmes de l'homme, de la bête, du reptile, du poisson, ou de la plante se différencient, et que **[149]** chacun d'eux évolue dans son espèce, jamais dans une autre ? Et après que le corps physique a rendu ses parties constituantes à la terre et à l'air, "champignon ou chêne, ver ou homme", que devient la vie qui l'animait naguère ?

La loi d'évolution, si impérative dans son application à la méthode de la nature, depuis le moment où les molécules flottent dans l'espace jusqu'à celui où elles forment un cerveau humain, doit-elle être coupée court à ce moment et devenir inhabile à développer des entités plus parfaites en partant de cette "loi préexistante de la forme" ? M. Huxley est-il disposé à

affirmer l'impossibilité pour l'homme d'atteindre, après la mort physique, à un état d'existence dans lequel il sera entouré de nouvelles formes de vie végétale et animale, etc., résultant de nouvelles combinaisons de la matière sublimée ?[239]. Il reconnaît qu'il ne sait rien des phénomènes de gravitation, si ce n'est que, comme dans toute expérience humaine "les pierres dépourvues de soutien tombent à terre, il n'y a pas de raison pour croire que, dans les mêmes conditions, une pierre quelconque ne tombera pas à terre". Mais il rejette entièrement toute tentative de changer cette probabilité en une nécessité et, de fait, il dit : "Je répudie complètement et j'anathématise l'intrus. Je connais les Faits, et je connais la Loi ; mais qu'est-ce que cette Nécessité, sinon une ombre vaine surgie de mon propre mental ?"[240] A cela il n'y a qu'une objection que voici : tout ce qui a lieu dans la nature résulte de la nécessité, et une loi, une fois en action, continue indéfiniment cette même action, jusqu'à ce qu'elle soit neutralisée par une loi contraire d'une puissance égale. Ainsi, il est naturel que la pierre tombe sur le sol, obéissant à une force, et il serait également naturel qu'elle ne tombât pas, ou qu'étant tombée elle se relevât en obéissant à une autre force également puissante, que M. Huxley connaisse cette dernière ou non. Il est naturel qu'une chaise reste sur le sol lorsqu'on l'y a placée, et il est tout aussi naturel qu'elle s'élève en l'air (ainsi que l'attestent des centaines de témoins dignes de foi) sans le contact visible d'une main mortelle. N'est-il pas du devoir de M. Huxley de s'assurer d'abord de la réalité du phénomène, et de trouver ainsi un nouveau nom scientifique pour la force qui le produit ? **[150]**

"Je connais les Faits, dit M. Huxley, et je connais la Loi". Mais par quels moyens est-il arrivé à connaître les Faits et la Loi ? A l'aide de ses propres sens, sans doute ; et ces serviteurs vigilants lui ont permis de découvrir assez de ce qu'il considère comme la vérité, pour édifier là-dessus un système qui, de son propre aveu, "paraît presque choquer le sens commun". Si l'on doit accepter son témoignage, comme base pour une

---

[239] Dans son *Essay on Classification* (sect. XVII, p. 99), Louis Agassiz, le grand zoologiste, remarque que : "La plupart des arguments en faveur de l'immortalité de l'homme s'appliquent également à la permanence de ce principe chez tous les autres êtres vivants. Ne pourrai-je ajouter qu'une vie future dans laquelle l'homme serait privé de cette grande source de jouissances et de progrès intellectuel et moral qui se trouve dans la contemplation des harmonies d'un monde organique, entraînerait une perte lamentable? Et ne pouvons-nous pas envisager un concert spirituel des mondes combinés et de tous leurs habitants en présence de leur Créateur, comme la plus haute conception du paradis ?"

[240] [*On the Physical Basis of Life*.]

reconstruction générale de la croyance religieuse, alors qu'en définitive il n'a produit qu'une théorie, pourquoi donc les témoignages accumulés de millions de personnes sur les phénomènes qui sapent les bases de ce système ne seraient-ils pas dignes de la même respectueuse considération ? M. Huxley n'est *nullement intéressé* dans ces phénomènes, mais ces millions de témoins le sont ; et tandis qu'il digérait ses "protoplasmes de pain et de mouton", afin de récupérer des forces pour des envolées encore plus hardiment métaphysiques, ils ont reconnu l'écriture familière de ceux qu'ils avaient le plus aimés, tracée par des mains spirituelles, et ils ont discerné les simulacres vaporeux de ceux qui, ayant vécu sur la terre et étant passés par le changement de la mort, venaient donner un démenti à sa théorie favorite.

Tant que la science confessera que son domaine est *restreint* aux limites de ces changements de la matière, et que la chimie certifiera que la matière, en changeant sa forme "de l'état solide ou liquide à l'état gazeux", ne fait que passer de la condition visible à *l'invisible* ; et enfin qu'à travers toutes ces transformations, la même quantité de matière subsiste, elle n'a pas le droit de dogmatiser. Elle est incompétente pour dire oui ou non, et elle doit abandonner le terrain aux personnes douées de plus d'intuition que ses représentants.

M. Huxley inscrit très haut au-dessus de tous les autres, dans son Panthéon du Nihilisme, le nom de David Hume. Il estime que le grand service rendu par ce philosophe à l'humanité consiste dans sa démonstration irréfragable des "limites de l'enquête philosophique", en dehors desquelles se trouvent les doctrines fondamentales "du spiritisme" et autres "*ismes*". Il est vrai que le dixième chapitre de *Enquiry concerning Human Understanding de Hume* était si prisé par son auteur, qu'il considérait "avec les sages et les érudits", que c'était là "un coup mortel définitif porté à tous les genres d'illusions superstitieuses", ainsi qu'il qualifiait la croyance à des phénomènes qui ne lui étaient pas familiers, et qu'il classait arbitrairement au rang des miracles. Mais, comme le remarque très à propos M. Wallace, l'apophtegme de Hume qu' "un miracle est une violation des lois de la nature"est imparfait, car, en premier lieu, il suppose que nous connaissons toutes les lois de la nature ; et en second lieu qu'un phénomène peu fréquent est un miracle. M. Wallace propose de définir **[151]** le miracle : "tout acte ou événement impliquant

nécessairement l'existence et l'opération d'intelligences surhumaines"[241]. Or, Hume lui-même dit qu' "une expérience uniforme a la valeur d'une preuve", et Huxley, dans son fameux Essai, admet que tout ce que nous pouvons savoir de l'existence de la loi de gravitation est que, si, dans toutes les expériences humaines, les pierres non soutenues sont tombées à terre, il n'y a pas de raison de croire que la même chose ne se reproduira pas, dans les mêmes circonstances, mais qu'au contraire, il y a tout lieu de croire qu'elle se reproduira.

S'il était certain que les limites de l'expérience humaine ne seront jamais reculées ni élargies, il pourrait y avoir quelque vérité dans l'assertion de Hume qu'il était familier avec tout ce qui peut se produire suivant la loi naturelle, et cela excuserait dans une certaine mesure le ton de mépris qui marque toutes les allusions au spiritisme faites par Huxley. Mais comme il est évident, d'après les écrits des deux philosophes, qu'ils ignoraient les possibilités des phénomènes psychologiques, on ne saurait prendre trop de précautions pour accorder une valeur à leurs assertions dogmatiques. On supposerait vraiment qu'une personne qui se permet de critiquer aussi vertement les manifestations spirites a acquis des droits au titre de censeur, par des études longues et appropriées ; mais dans une lettre adressée à la *London Dialectical Society*, M. Huxley, après avoir déclaré qu'il n'avait pas de temps à consacrer à cette question, qui d'ailleurs ne l'intéresse pas, formule l'aveu suivant, qui montre sur quelles bases légères les savants modernes édifient parfois leurs opinions les plus positives : *Le seul cas de spiritisme que j'aie eu occasion d'examiner par moi-même*, écrit-il, "était une imposture aussi grossière que toutes celles dont j'ai eu connaissance".

Que penserait ce philosophe protoplasmique d'un spirite qui, n'ayant eu qu'une seule occasion de regarder dans un télescope, et ayant été trompé dans cette circonstance unique par un mauvais plaisant de l'observatoire, s'en irait traitant l'astronomie de "croyance dégradante" ? Ce fait montre que les savants, en général, ne sont utiles qu'en rassemblant des faits physiques ; leurs généralisations sont souvent plus faibles et bien plus illogiques que celles de leurs critiques profanes. C'est aussi pour cette raison qu'ils déforment les doctrines de l'antiquité.

---

[241] [A.R. Wallace, *On Miracles and Modern Spiritualism*, pp. 4-5.]

Le professeur Balfour Stewart est plus juste. Il rend un hommage éclatant à l'intuition philosophique d'Héraclite d'Ephèse, qui vivait cinq siècles avant notre ère, du philosophe "chagrin" qui déclarait que "le feu était la grande cause, et que toutes choses se mouvaient dans un flux et reflux perpétuel". "Il est évident, **[152]** dit le professeur qu'Héraclite doit avoir eu une vive conception de l'incessante mobilité et de l'énergie de l'univers, conception de même nature et *seulement moins précise* que celle des philosophes modernes, qui considèrent la matière comme essentiellement dynamique"[242]. Il est d'avis que l'expression le feu est fort vague ; et tout naturellement, les preuves manquent pour faire apprécier si, soit le professeur Balfour Stewart (qui paraît moins porté vers le matérialisme que quelques-uns de ses collègues) soit tout autre de ses contemporains comprennent dans quel sens le mot était employé.

L'opinion d'Héraclite sur l'origine des choses est la même que celle d'Hippocrate. Tous deux professent les mêmes idées sur une puissance suprême[243], et, par conséquent, si leurs notions du feu primordial, regardé comme une force matérielle, ou, en un mot, comme ayant une certaine analogie avec le dynamisme de Leibnitz, étaient "moins précises" que celles des philosophes modernes, question qui reste encore à résoudre, d'un autre côté, leurs idées métaphysiques étaient bien plus philosophiques et plus rationnelles sur ce point que les théories unilatérales de nos savants d'aujourd'hui. Leurs notions sur le feu étaient précisément celles des "derniers philosophes hermétiques" : les Rose-Croix et les premiers disciples de Zoroastre. Ils affirmaient que le monde avait été créé de feu, dont *l'esprit divin* était un DIEU omniscient et tout puissant. La science a bien voulu condescendre à confirmer leur assertion, quant à la question physique.

Dans la philosophie antique de tous les temps et de tous les pays, y compris le nôtre, le feu a été considéré comme un triple principe. De même que l'eau contient un fluide visible avec des gaz invisibles qui y sont renfermés et que, derrière eux, se trouve le principe spirituel de la nature, qui leur donne leur énergie dynamique, de même dans le feu on reconnaissait : 1° la flamme visible ; 2° le feu invisible ou astral – qui n'était invisible qu'à l'état inerte, mais qui, en activité produit la chaleur, la

---

[242] [*The conservation of Energy*, p 133.]

[243] Diog. *in Vita*, "Héraclite", VI.

lumière, la force chimique, et l'électricité, les forces moléculaires ; 3° l'Esprit. On appliquait la même règle à chacun des éléments ; et on considérait que toutes les choses produites par leurs combinaisons et leurs corrélations, l'homme compris, étaient triples. Le feu, de l'avis des Rose-Croix, qui n'étaient que les successeurs des théurgistes, était la source, non seulement des atomes matériels, mais encore des forces qui les animent. Lorsqu'une flamme visible est éteinte, elle est disparue, à jamais non seulement de notre vue, mais encore de la conception du matérialiste. Mais le philosophe **[153]** Hermétique la suit au delà "de la frontière du monde connu, à travers le monde invisible et au delà, dans l'inconnaissable", comme il suit la trace de l'esprit humain désincorporé, "étincelle vitale de la flamme céleste", dans les espaces éthérés au delà du tombeau[244].

Ce point est trop important pour que nous le laissions passer sans quelques mots de commentaires. L'attitude de la science physique officielle vis-à-vis de la moitié spirituelle du cosmos est parfaitement dessinée dans sa grossière manière de concevoir le feu. Là, comme dans toutes les autres branches de la science, sa philosophie n'a pas un seul point d'appui solide ; tous ceux sur lesquels elle s'étaye sont faibles et inconsistants. Les ouvrages de ses propres leaders fourmillent d'aveux humiliants, qui nous donnent le droit de dire que le sol sur lequel ils se tiennent est mouvant, au point qu'à chaque instant, quelque nouvelle découverte, faite par l'un d'eux peut renverser les étais, et les précipiter dans l'abîme. Ils ont un tel souci d'écarter l'esprit de leurs conceptions et de leurs doctrines que, comme le dit Balfour Stewart, "il y a une tendance à se rejeter dans l'extrême opposé, et à pousser à l'excès les conceptions purement physiques". Il formule un avertissement très utile en ajoutant : "prenons bien garde, en voulant éviter Scylla, de ne pas nous précipiter tête baissée dans Charybde, car l'univers offre plus d'un point de vue, et il peut y avoir des régions qui ne livrent pas leurs trésors aux physiciens, même les plus déterminés, armés seulement de kilogrammes, de mètres et de chronomètres". Plus loin, il fait l'aveu suivant : "Nous ne savons rien ou presque rien de la structure ultime et des propriétés de la matière organique ou inorganique"[245].

---

[244] Voyez les ouvrages de Robert Fludd ; et Les *Rosecroix*, par Hargrave

[245] [*Ibid*., p. 2.]

En ce qui concerne l'autre grande question, nous trouvons dans Macaulay une déclaration encore plus nette :"... Quant à ce que l'homme devient après la mort, nous ne voyons point qu'un Européen, doué d'une instruction supérieure, puisse résoudre cette question mieux qu'un Indien de la tribu des Blackfoot (pieds noirs). Pas une des sciences dans lesquelles nous surpassons ces Blackfoot ne jette la moindre lumière sur l'état de l'âme, après que la vie animale s'est éteinte. En vérité, tous les philosophes, anciens et modernes, qui ont essayé, sans le secours de la révélation, de prouver l'immortalité de l'homme, depuis Platon jusqu'à Franklin, nous paraissent avoir échoué d'une façon déplorable"[246]. **[154]**

Il y a des révélations des sens spirituels de l'homme auxquelles on peut bien mieux se fier qu'à tous les sophismes du matérialisme. Ce qui était une démonstration et un succès aux yeux de Platon et de ses disciples est maintenant considéré comme un débordement de fausse philosophie, et comme un échec. Les méthodes scientifiques sont renversées. Les témoignages des hommes de l'antiquité, qui étaient plus près de la vérité, parce qu'ils se rapprochaient davantage de l'esprit de la nature – seul aspect sous lequel la Divinité se laisse voir et comprendre – leurs témoignages et leurs démonstrations sont repoussées. Leurs spéculations, si nous en croyons les penseurs modernes, ne sont que l'expression d'une redondance d'opinions peu systématiques, d'hommes ignorant les méthodes scientifiques du siècle actuel. Ils fondaient follement le peu de physiologie qu'ils savaient sur une psychologie bien démontrée, tandis que les savants actuels basent leur psychologie – dont ils se reconnaissent parfaitement ignorants – sur la physiologie, qui est elle-même pour eux un livre encore fermé, et pour l'étude de laquelle ils n'ont aucune méthode propre, ainsi que nous l'apprend Fournié. Quant à la dernière objection dans l'argument de Macaulay, Hippocrate l'a réfutée il y a des siècles. "Toute science, tous les arts se trouvent dans la nature, dit-il ; si nous l'interrogeons *ainsi qu'il convient*, elle nous révélera les vérités qui se rapportent à chacun d'eux et à nous-mêmes. Qu'est ce que la nature en action, sinon la divinité elle-même manifestant sa présence ? Comment devons-nous l'interroger ? et comment nous répondra-t-elle ? Nous devons procéder avec foi, avec la ferme assurance de découvrir à la fin toute la vérité ; et la nature nous fera connaître sa réponse par l'intermédiaire de notre sens *intérieur*, avec l'aide

---

[246] [Essays : Essay on Rauke's *History of the Popes*, p. 402 ; éd. 1852.]

duquel notre connaissance de certain art ou de certaine science, nous révèle la vérité avec une telle clarté que le doute devient impossible"[247].

Ainsi, dans le cas qui nous occupe, l'instinct de l'Indien Blackfoot de Macaulay est plus digne de foi que la raison la plus développée et la plus instante, en ce qui concerne le sens intime de l'homme qui lui affirme son immortalité. L'instinct est le don universel de la nature, conféré par l'Esprit de la Divinité elle-même ; la raison est le lent développement de notre constitution physique, l'évolution de notre cerveau matériel adulte. L'instinct, telle une étincelle divine, se cache dans le centre nerveux inconscient du mollusque ascidien et se manifeste dans la première phase d'action de son système nerveux, sous la forme que le physiologiste désigne par le nom d'action réflexe. Il existe dans les classes les plus inférieures des animaux acéphales, aussi bien que dans ceux **[155]** qui ont des têtes distinctes ; il croit et se développe conformément à la loi de la double évolution, physiquement et spirituellement ; et, entrant dans sa phase consciente de développement et de progrès chez les espèces céphaliques, déjà douées de sensorium et de ganglions symétriquement arrangés, cette action réflexe – que les savants la nomment *automatique*, comme dans les espèces inférieures, ou *instinctive*, comme dans les organismes plus complexes, qui agissent sous l'influence du sensorium et du stimulant qui provient d'une sensation distincte – est toujours une seule et même chose. C'est l'instinct divin dans son progrès incessant de développement. Cet instinct des animaux, qui agit, à partir du moment de leur naissance, dans les limites fixées par la nature pour chacun d'eux, et qui leur fait savoir comment ils doivent se préserver, sauf les cas d'accidents provoqués par un instinct supérieur au leur, cet instinct peut être nommé automatique, si l'on tient à une définition exacte ; mais il doit avoir, soit au-dedans de l'animal qui le possède, soit *en dehors de lui*, l'intelligence de quelque chose ou de quelqu'un pour le guider.

Cette croyance, au lieu de contredire la doctrine de l'évolution et du développement graduel, soutenue par les hommes éminents de notre époque, la simplifie au contraire et la complète. Elle dispense sans difficulté d'une création spéciale pour chaque espèce ; car, là où la première place est donnée à un esprit dénué de formes, la forme et la substance matérielle sont d'une importance secondaire. Chaque espèce

---

[247] P.J.G. Cabanis, *Histoire de la médecine*.

perfectionnée dans l'évolution physique ne fait qu'offrir plus de prise à l'intelligence dirigeante, pour agir dans le système nerveux amélioré. L'artiste tirera mieux des flots d'harmonie d'un Erard, qu'il ne le ferait d'une épinette du XVIème siècle. Donc, que cette impulsion *instinctive* soit directement imprimée au système nerveux du premier insecte, ou que chaque espèce l'ait vue se développer graduellement en elle, par l'imitation des actes qu'elle verra accomplir par ses pareils, ainsi que le prétend la doctrine plus parfaite de Herbert Spencer, cela implique peu pour le sujet que nous traitons. La question ne concerne que l'évolution *spirituelle*. Si nous rejetons l'hypothèse comme non scientifique ou non démontrée, l'aspect physique de l'évolution s'écroulera également avec elle, puisque l'un est aussi peu prouvé que l'autre, et que l'intuition spirituelle de l'homme n'est pas autorisée à les emboîter, sous prétexte qu'elle "n'est pas philosophique". Ainsi, bon gré mal gré, nous retombons dans la vieille querelle du *Symposiaque* de Plutarque[248], pour savoir lequel de l'oiseau ou de l'œuf fit le premier son apparition. **[156]**

Maintenant que l'autorité d'Aristote est ébranlée jusque dans ses fondements par celle de Platon, et que nos savants repoussent toute espèce d'autorité, et même la détestent, à l'exception de la leur propre ; maintenant que les appréciations générales de la sagesse humaine collective se trouvent à leur plus bas niveau, l'espèce humaine guidée par la science elle-même en est encore à retourner inévitablement en arrière jusqu'au point de départ des plus anciennes philosophies. Notre manière de voir est parfaitement exprimée par un rédacteur de la *Popular Science Monthly*. "Les dieux des sectes et des spécialités, dit Osgood Mason, pourront peut-être se voir frustrés du respect auquel ils sont accoutumés, mais en même temps on voit poindre sur le monde, avec un éclat plus doux et plus serein, la conception, tout imparfaite qu'elle soit encore, d'une âme consciente, origine des choses, active et pénétrant tout, "l'Ame suprême", la Cause, la Divinité ; non révélée par la parole ou la forme humaines mais remplissant et inspirant suivant ses moyens toute âme vivant en ce vaste univers, *dont le temple est la Nature*, et dont le culte est admiration". C'est là du Platonisme pur, du Bouddhisme, ce sont les idées exaltées mais justes des premiers Aryens dans leur déification de la nature. Et telle est l'expression de la pensée fondamentale de tous les théosophes, des cabalistes, et des occultistes en général ; et si nous la comparons avec la citation

---

[248] [Livre II, Question III.]

d'Hippocrate que nous avons donnée plus haut, nous y trouvons exactement le même esprit et la même pensée.

Pour en revenir à notre sujet, l'enfant manque de raison, parce que celle-ci est encore latente en lui ; et pendant ce temps il est inférieur à l'animal, sous le rapport de l'instinct proprement dit. Il se brûlera ou se noiera avant de savoir que le feu et l'eau peuvent faire périr et constituent un danger pour lui ; tandis que le petit chat évitera instinctivement l'un et l'autre. Le peu d'instinct que l'enfant possède s'éteint au fur et à mesure que la raison se développe en lui. On pourrait objecter que l'instinct n'est pas un don spirituel, puisque les animaux *n'ont pas d'âme*. Une pareille croyance est erronée et repose sur des fondements très peu sûrs. Elle vient de ce que la nature intime de l'animal peut être encore moins sondée que celle de l'homme, qui est doué de la parole, et peut manifester ses forces psychologiques.

Mais quelles autres preuves, sinon des preuves négatives, avons-nous que l'animal est dépourvu d'une âme qui lui survit, si même elle n'est pas immortelle ? Sur le terrain purement scientifique, il y a autant d'arguments *pour que contre* ; et afin d'être plus clair nous dirons que ni l'homme ni l'animal ne fournissent aucune preuve pour ni contre la survivance de leur âme après la mort. Au point de vue de l'expérience scientifique, il est impossible **[157]** de placer ce qui n'a pas d'existence objective dans le domaine d'une loi scientifique exacte. Mais Descartes et du Bois-Raymond ont épuisé leur imagination sur cette question, et Agassiz ne pouvait concevoir l'idée d'une existence future, qui ne serait partagée par les animaux que nous aimons, et même par les êtres du règne végétal qui nous entourent. Il nous suffirait, pour nous faire mettre en révolte contre la prétendue justice de la Cause Première, de croire que, tandis qu'un scélérat sans cœur est doué d'un esprit immortel, le noble et honnête chien, dont l'abnégation va souvent jusqu'au sacrifice de sa vie ; qui protège l'enfant ou le maître qu'il aime, jusqu'à la mort ; qui jamais n'oublie son maître et se laisse mourir de faim sur sa tombe ; l'animal, chez qui les sentiments de la justice et de la générosité sont souvent développés à un degré surprenant, que cet animal sera anéanti ! Non, arrière la raison civilisée qui suggère une aussi impitoyable partialité. Il vaudrait mieux cent fois s'en rapporter à son propre instinct en pareil cas, et avoir la foi de l'Indien de Pope, dont "l'esprit naïf"et ignorant ne peut se représenter qu'un ciel où

"...admis à ce séjour d'égalité

Son chien fidèle lui tiendra compagnie."[249]

L'espace nous manque pour présenter ici les opinions spéculatives de certains occultistes de l'antiquité et du moyen fige à cet égard. Qu'il nous suffise de dire qu'ils ont devancé Darwin, qu'ils ont embrassé plus ou moins toutes ses théories sur la sélection naturelle et l'évolution des espèces, et qu'ils ont largement prolongé la chaîne dans les deux sens. De plus, ces philosophes étaient des explorateurs aussi hardis dans le domaine de la psychologie, que dans celui de la physiologie et de l'anthropologie. Ils n'ont jamais dévié du double sentier parallèle que leur avait tracé leur grand maître Hermès. "En haut comme en bas", fut toujours leur axiome ; et leur évolution physique marchait de pair avec leur évolution spirituelle.

Nos biologistes modernes sont du moins d'accord sur un point : ne pouvant encore démontrer l'existence d'une âme individuelle chez les animaux, ils la refusent aussi à l'homme. La raison les a amenés sur le bord du "gouffre infranchissable" de Tyndall, entre le mental et la matière ; seul l'instinct peut les aider à le franchir. Lorsque, dans leur désespoir de ne pouvoir approfondir le mystère de la vie, ils se verront obligés de s'arrêter net, leur instinct peut s'affirmer de nouveau et les aider à traverser l'abîme jusque là infranchissable. C'est le point que le professeur **[158]** John Fiske et les auteurs de *Unseen Universe* paraissent avoir atteint ; et Wallace, l'anthropologiste et ex-matérialiste, est le premier qui, courageusement, ait fait le saut. Qu'ils continuent hardiment jusqu'à se rendre compte que ce n'est pas l'esprit qui séjourne dans la matière, mais bien la *matière* qui s'attache temporairement à l'esprit ; et que ce dernier seul est une demeure éternelle et impérissable, pour toutes choses visibles et invisibles.

Les philosophes ésotériques professaient que tout, dans la nature, n'est qu'une matérialisation de l'esprit. La Cause Première Eternelle, disaient-ils, est l'esprit latent et la matière dès le commencement. "Au commencement était le verbe... et le verbe était Dieu". Tout en admettant que la notion d'un tel Dieu est une abstraction incompréhensible pour la raison humaine, ils prétendaient que l'instinct humain infaillible le saisit comme la réminiscence d'une chose dont il fait partie, bien que non tangible pour nos sens physiques. Avec la première idée émanée de la Divinité bi-sexuée et jusqu'alors inactive, le premier mouvement fut transmis à l'univers tout entier, et la vibration électrique, instantanément ressentie à travers l'espace

---

[249] [*Essay on Man*, I, III.]

sans bornes. L'esprit engendra la force, et la force engendra la matière ; c'est ainsi que la divinité latente se manifesta comme une énergie créatrice.

Quand cela eut-il lieu ? à quel moment de l'éternité ? et comment ? ces questions resteront toujours sans réponse car la raison humaine est incapable de saisir le grand mystère. Mais bien que l'esprit matière ait existé de toute éternité, il existait à l'état latent ; l'évolution de notre univers visible doit avoir eu un commencement. Pour notre faible intellect, ce commencement paraît si éloigné qu'il nous fait l'effet de l'éternité, cette période ne pouvant s'exprimer ni par les chiffres ni par le langage. Aristote concluait que le monde était éternel, et qu'il serait toujours le même ; qu'une génération d'hommes en produit toujours une autre, sans que jamais il y ait eu un commencement pouvant être calculé par notre intellect. En cela, son enseignement, dans son sens ésotérique, était en opposition avec celui de Platon, lequel enseignait que, "il y eut un temps où l'humanité ne se perpétuait pas" ; mais les deux doctrines concordent dans leur esprit, car Platon ajoute, immédiatement : "cette humanité fit place à la race *humaine* terrestre, chez laquelle le souvenir de l'histoire primitive tomba graduellement dans l'oubli, et l'homme descendit de plus en plus bas"[250] ; et Aristote, dit : "S'il y a eu un premier homme, il a dû naître sans père ni mère – ce qui répugne à la nature. Car il n'y a pu avoir un premier œuf pour donner naissance aux oiseaux, ou alors il a dû exister un premier oiseau pour pondre le premier **[159]** œuf ; car l'oiseau est le produit d'un œuf". On peut en dire autant de toutes les espèces, tablant avec Platon, que toute chose avant d'apparaître sur terre doit avoir existé premièrement dans l'esprit.

Ce mystère de la création initiale, qui a toujours fait le désespoir de la science, est insondable, à moins d'accepter la doctrine des Hermétistes. Bien que la matière soit co-éternelle avec l'esprit, ce n'est, certes, pas notre matière visible, tangible et divisible, mais bien sa sublimation extrême. L'esprit pur n'est qu'un degré au-dessus. Si nous n'admettons pas que l'homme ait été évolué de cette matière-esprit primordiale, comment pouvons-nous arriver à une hypothèse raisonnable quant à la genèse des êtres animés ? Darwin fait commencer son évolution des espèces au point le plus bas, et de là il les fait s'élever. Son seul tort serait d'appliquer son système par le mauvais bout. S'il reportait ses recherches de l'univers

---

[250] [*Politique*, 271.]

visible à l'univers invisible, il se trouverait probablement sur la bonne voie. Mais alors, il suivrait la trace des Hermétistes.

Que nos philosophes – positivistes – même les plus savants, n'aient jamais compris l'esprit des doctrines mystiques enseignées par les philosophes de l'antiquité – les Platoniciens – est évident si nous devons en croire cet ouvrage le plus éminent des temps modernes, *The History of the Conflit between Religion and Science.* Le professeur Draper commence son cinquième chapitre en disant que "les Païens grecs et romains croyaient que *l'esprit* de l'homme ressemble à sa forme corporelle, son apparence changeant avec ses variations, et croissant avec sa croissance". Ce que les masses ignorantes croyaient n'avait aucune importance, bien qu'elles n'eussent jamais pu croire à de pareilles fantaisies au pied de la lettre. Quant aux philosophes grecs et romains de l'école platonicienne ils ne croyaient rien de semblable au sujet de l'esprit de l'homme, mais ils appliquaient la doctrine ci-dessus à son âme, ou nature psychique, laquelle, ainsi que nous l'avons déjà fait observer, n'est pas l'esprit divin.

Aristote, dans ses déductions philosophiques sur Les Songes, donne clairement à entendre cette doctrine de l'âme double, ou âme-esprit. "Il faut rechercher *dans quelle partie* de l'âme les songes apparaissent", dit-il[251]. Tous les anciens Grecs croyaient non seulement qu'une âme double, mais même qu'une âme triple existait dans l'homme. Nous voyons même qu'Homère appelle θύμος l'âme animale, que M. Draper nomme "l'esprit", et l'âme divine νούς – nom par lequel Platon lui-même désignait l'esprit supérieur. **[160]**

Les Jaïns hindous conçoivent l'âme, qu'ils appellent *Jiva*, comme ayant été unie de toute éternité jusqu'à deux corps éthérés, sublimés, dont l'un est invariable et est formé des pouvoirs divins de l'esprit *supérieur* ; l'autre est variable et composé des passions grossières de l'homme, ses affections sensuelles et ses attributs terrestres. Quand l'âme se purifie après la mort elle rejoint son *Vaykarika* ou esprit divin, et devient un dieu. Les partisans des *Védas*, les savants Brahmanes, exposent la même doctrine dans le *Vedanta*. Suivant leur enseignement ; le *Vedanta* affirme que celui qui atteint *la connaissance complète de son dieu* devient un dieu lui-même, pendant qu'il est encore dans son corps mortel, et acquiert la suprématie sur toutes choses.

---

[251] [*Parva naturalia*, § V De Somno, I, 458, ab.]

M. Draper, en citant dans la théologie Védique le verset qui dit : "Il n'y a, en vérité, qu'une seule Divinité. l'Esprit Suprême ; elle est de la même nature que l'âme humaine", veut prouver que la Doctrine Bouddhique fut importée en Europe orientale par Aristote[252]. Nous croyons que cette assertion n'est pas fondée car Pythagore et, après, lui, Platon l'avaient enseignée bien avant Aristote. Si, par la suite, les Platoniciens subséquents acceptèrent dans leur dialectique les arguments d'Aristote au sujet de l'émanation, ce ne fut que parce que leurs points de vue coïncidaient, sous quelque rapport, avec ceux des philosophes orientaux. Le nombre harmonieux de Pythagore, et la doctrine ésotérique de Platon, sur la création, sont inséparables de la doctrine bouddhique de l'émanation ; et le grand but de la philosophie Pythagoricienne, savoir, celui de libérer l'âme astrale des liens de la matière et des sens, et de la rendre, par cela même, apte à la contemplation éternelle des choses spirituelles, est une théorie identique à celle de la doctrine Bouddhique de l'absorption finale. C'est le Nirvana interprété dans son véritable sens ; c'est une doctrine métaphysique que commencent à peine à entrevoir nos érudits sanscritistes modernes.

Si les doctrines Aristotéliciennes ont exercé une "influence dominante" sur les Néo-Platoniciens ultérieurs, comment se fait il que ni Plotin, ni Porphyre, ni même Proclus, n'aient jamais accepté sa théorie des songes et des visions prophétiques de l'âme ? Tandis qu'Aristote prétend que la plupart de ceux qui prophétisent sont atteints de "maladies mentales"[253] – donnant ainsi l'occasion à quelques plagiaires et spécialistes américains de défigurer des notions fort raisonnables – l'opinion de Porphyre et, partant, celle de Plotin, étaient diamétralement opposées. Les Néo-Platoniciens contredisent à tous moments Aristote dans les **[161]** questions les plus vitales des spéculations métaphysiques. De plus, ou bien le Nirvana Bouddhique ne constitue pas la doctrine nihiliste, telle qu'on la représente aujourd'hui, ou alors les Néo-platoniciens ne l'admettaient pas dans ce sens. Certes M. Draper ne prendra pas sur lui d'affirmer que Plotin, Porphyre, Jamblique ou quelque autre philosophe de leur école mystique, niaient l'immortalité de l'âme. Dire qu'ils cherchaient l'extase comme un "avant-goût de l'absorption dans l'âme mondiale universelle", dans le sens que prêtent au Nirvana Bouddhique tous les savants sanscritistes, est faire

---

[252] [*Hist. of the Conflict*, etc., pp. 121-122.]

[253] *Problemata*, XXX, 1-19.

tort à ces philosophes. Nirvana n'est *pas*, ainsi que le dit M. Draper, "la réabsorption dans la *Force Universelle*, le repos éternel et la béatitude suprême" ; mais pris au pied de la lettre par ces savants, il veut dire *l'extinction, l'annihilation* totale, et non l'absorption[254]. Autant que nous le sachions, personne n'a pris la peine de se rendre compte de la *véritable* signification métaphysique de ce mot, qu'on ne trouve même pas dans la *Lankâvafâra*[255], qui donne les différentes interprétations du Nirvana par les Brahmanes-Tirthikas. Par conséquent, pour celui qui lit ce passage dans l'ouvrage de M. Draper, et ne tient compte que de la signification généralement acceptée de Nirvana, Plotin et Porphyre ne seront que des *nihilistes*. Ce passage dans le *Conflict* nous donne le droit de supposer : 1° que l'auteur désirait placer Plotin et Porphyre sur le même niveau que Giordano Bruno dont il fait, bien à tort, un athée ; ou 2° qu'il ne prit jamais la peine d'étudier les vies de ces philosophes ou leurs doctrines.

Or, pour celui qui connaît le professeur Draper, même de réputation, cette dernière supposition est parfaitement absurde. Nous devons, par conséquent, croire, tout en le regrettant sincèrement que, comme tant d'autres matérialistes, il voulait exposer sous un faux jour leurs aspirations religieuses. Il est fort malaisé pour un philosophe moderne, dont le but unique parait être d'éliminer de la pensée humaine les notions de Dieu et de l'esprit immortel, d'avoir à traiter avec impartialité historique les plus célèbres parmi les Platoniciens païens. D'avoir à admettre, d'une part, leur profond savoir, leur génie, leurs connaissances par rapport aux questions philosophiques les plus abstraites, et, par conséquent, leur sagacité ; et d'autre part, leur adhésion, sans réserves à la doctrine de l'immortalité, du triomphe final de l'esprit sur la matière, et leur foi inébranlable en Dieu, et les dieux, ou esprits ; il y a tout lieu de croire que la nature humaine académique ne s'affranchira pas de sitôt du dilemme où l'ont placé le retour des *défunts*, les apparitions et les autres questions "spirituelles". **[162]**

Le moyen adopté par Lemprière[256], en pareille circonstance, est plus grossier encore que celui du professeur Draper, mais non moins efficace. Il accuse les anciens philosophes de mensonges délibérés, de fourberie et de crédulité. Après avoir représenté Pythagore, Plotin et Porphyre comme des

---

[254] Voir Max Müller, *Chips etc*. Vol. 1, ch. XI, "La signification du Nirvana"

[255] *Le Lankâvatâra*, traduction de Burnouf, p. 54.

[256] *Dictionnaire classique*, 1788.

merveilles de savoir, de moralité et de mérite ; comme des hommes remarquables par leur dignité personnelle, la pureté de leurs vies et l'abnégation dans la poursuite des vertus divines, il n'hésite pas à qualifier d'imposteur "ce célèbre philosophe" (Pythagore) ; quant à Porphyre il prétend qu'il est "crédule, malhonnête et qu'il manque de jugement". Lorsqu'il se voit obligé par les faits de l'histoire à leur rendre justice au cours de son récit, il laisse percer sa prévention fanatique dans les commentaires entre parenthèses qu'il y ajoute. Nous apprenons de cet auteur suranné du siècle dernier, qu'un homme peut être honnête tout en étant un imposteur ; qu'il peut être pur, vertueux et un grand philosophe, et cependant être malhonnête menteur et stupide !

Nous avons fait voir, d'autre part, que la "doctrine secrète" ne concède pas à tous les hommes l'immortalité au même degré. "L'œil ne verrait jamais le soleil s'il n'était pas de même nature que le soleil", dit Plotin. Ce n'est "qu'au moyen de la plus sublime pureté et chasteté que nous pouvons nous rapprocher de Dieu, et recevoir, dans Sa contemplation, les véritables sagesse et pénétration", écrit Porphyre. Si l'âme humaine a négligé pendant sa vie de recevoir l'illumination de son Esprit Divin, notre *Dieu personnel*, il est fort difficile pour l'homme grossier et sensuel de survivre longtemps à sa mort physique. De même qu'un monstre difforme ne peut vivre longtemps après sa naissance physique, de même l'âme, une fois qu'elle s'est *trop* matérialisée, est incapable d'exister après sa naissance dans le monde spirituel. La viabilité de la forme astrale est si faible que ses particules n'adhèrent pas fermement les unes aux autres lorsqu'elles s'échappent de la capsule rigide du corps externe. Ses particules obéissant graduellement à l'attraction désorganisatrice de l'espace universel, s'échappent finalement hors de toute possibilité de se ré-agréger. Lorsqu'une catastrophe de cette nature a lieu, la personnalité cesse d'exister ; son glorieux *Augoeides* l'a abandonnée. Pendant la période intermédiaire entre sa mort physique et la désintégration de sa forme astrale, celle-ci, attachée par l'attraction magnétique à son hideux cadavre, erre à l'entour de celui-ci et puise de la vitalité chez des victimes possibles. L'homme, qui s'est fermé à tous les rayons de la lumière divine, se perd dans l'obscurité et, par conséquent, s'attache à la terre et à ce qui est terrestre. **[163]**

Aucune âme astrale, pas même celle des purs, des bons et des vertueux, n'est immortelle au sens strict du mot ; "elle a été formée d'éléments – et aux éléments elle doit retourner p. Mais, tandis que l'âme

du méchant disparaît, et est absorbée sans rédemption, celle de tous les autres, même modérément purs, ne fait que changer ses particules éthérées contre d'autres plus éthérées encore : et tandis qu'il reste en elle une étincelle du Divin, l'homme individuel, ou plutôt l'essence de son égo personnel, ne mourra pas. "Après la mort", dit Proclus, "l'âme [l'esprit] continue à séjourner dans la forme aérienne [forme astrale] jusqu'à sa complète purification de toutes ses passions irritables et voluptueuses... elle se débarrasse alors du corps aérien par une seconde mort, ainsi qu'elle l'avait déjà fait pour son corps terrestre. C'est ainsi que les anciens prétendent qu'un corps céleste est toujours uni à l'âme, laquelle est *immortelle, lumineuse et de la nature des étoiles*".

Laissons maintenant la digression qui nous a fait écarter de notre sujet, pour étudier la question de *l'instinct* et de la *raison*. Cette dernière suivant les anciens, procède de la divinité, et le premier est purement humain. L'un (l'instinct) est le produit des sens, une sagacité que possèdent les animaux les plus bas, même ceux qui sont dépourvus de raison, c'est αισθητικον ; l'autre est le produit des facultés réflectives, le νοητικὸν, dénotant le jugement et l'intellectualité humain. C'est pourquoi l'animal dépourvu de raisonnement possède, dans l'instinct inhérent à son être, une faculté infaillible, qui n'est autre chose que cette étincelle divine qui réside dans chaque parcelle de matière, inorganique, elle-même esprit matérialisé. Dans la *Cabale* Juive, le second et le troisième chapitres de la *Genèse* sont expliqués comme suit : lorsque le second Adam fut créé "de la poussière", la matière est devenue tellement grossière, qu'elle règne en souveraine. De ses désirs est émanée la femme, et Lilith possédait la meilleure partie de l'esprit. Le Seigneur Dieu "se promenant dans le Jardin *à la fraîcheur du Jour*" (le crépuscule de l'esprit, ou la divine lumière obscurcie par les ombres de la matière), maudit, non seulement ceux qui commirent le péché, mais encore la terre elle-même et tous les êtres vivants, et le serpent-matière, tentateur par-dessus tout.

Qui donc, sinon les cabalistes, serait capable d'expliquer cet acte en apparence si injuste ? Comment devons-nous comprendre cette malédiction de toutes les choses créées innocentes de tout crime ? L'allégorie est évidente. La malédiction est inhérente à la matière elle-même. Il s'ensuit qu'elle est condamnée à lutter contre sa propre grossièreté, pour sa purification ; l'étincelle latente de l'esprit divin, bien qu'étouffée, est encore là ; et son invincible **[164]** attraction ascensionnelle la contraint à combattre dans la douleur et le travail afin de se libérer. La

logique nous montre que comme toute matière a eu une origine commune, elle doit avoir des attributs communs, et que, comme l'étincelle vitale et divine se trouve dans le corps matériel de l'homme, elle doit se retrouver aussi dans toutes les espèces qui lui sont inférieures. La mentalité latente que, dans les règnes inférieurs, l'on considère comme une semi conscience et instinct est grandement adoucie chez l'homme. La raison, produit du cerveau physique, développe aux dépens de l'instinct la vague réminiscence d'une omniscience autrefois divine – l'esprit. La raison insigne de la souveraineté de l'homme physique sur tous les autres organismes physiques, est souvent bafouée par l'instinct d'un animal. Comme son cerveau est plus parfait que celui de toute autre créature, ses émanations doivent naturellement produire les résultats les plus élevés de l'action mentale ; mais la raison ne sert uniquement que pour l'étude des choses matérielles ; elle est incapable d'aider son possesseur dans la connaissance des choses de l'esprit. En perdant l'instinct, l'homme perd sa force d'intuition, qui est le couronnement et le point culminant de l'instinct. La raison est l'arme grossière des savants, l'intuition est le guide infaillible du voyant. L'instinct enseigne à la plante et à l'animal leurs saisons pour la procréation de leurs espèces, et il guide l'animal muet dans la recherche du remède convenable à l'heure de la maladie. La raison – orgueil de l'homme – est impuissante à battre en brèche les penchants de la matière, et ne tolère aucun obstacle à la satisfaction illimitée de ses sens. Loin de le porter à être son propre médecin, ses subtils sophismes le mènent trop souvent à sa propre destruction.

Rien n'est plus aisé à prouver que la proposition que la perfection de la matière s'obtient aux dépens de l'instinct. Le zoophyte attaché au rocher sous-marin, en ouvrant la bouche pour y attirer la nourriture qui flotte aux alentours, fait preuve, proportionnellement à sa structure physique, de plus d'instinct que la baleine. La fourmi, avec ses aptitudes architecturales, sociales et politiques, est placée infiniment plus haut sur l'échelle que l'adroit tigre royal guettant sa proie. "C'est avec crainte et admiration", s'écrie du Bois-Raymond, "que celui qui étudie la nature regarde cette molécule microscopique de substance nerveuse, qui est le siège de l'âme laborieuse, amie de l'ordre, industrieuse, loyale et intrépide de la fourmi !"[257].

---

[257] [*über die Grenzen der Naturerkennens*, 1872.]

Comme tout ce qui tire son origine des mystères psychologiques, l'instinct a été trop longtemps négligé dans le domaine de la science. "Nous voyons ce qui a indiqué à l'homme la route pour **[165]** trouver un soulagement à toutes ses souffrances physiques", dit Hippocrate. "C'est l'instinct des races primitives, alors que la froide raison n'avait pas encore obscurci la vision interne de l'homme... Son indication ne doit jamais être dédaignée, car c'est à l'instinct seul que nous devons nos premiers remèdes[258]. Connaissance instantanée et infaillible d'un mental omniscient, l'instinct est en tout différent de la raison finie et limitée ; et dans le progrès expérimental de celle-ci, la nature divine de l'homme est souvent complètement engloutie, lorsqu'il renonce de lui-même à la lumière divine de l'intuition. L'une rampe, l'autre vole ; la raison est la puissance de l'homme, l'intuition est la prescience de la femme !

Plotin, l'élève du Grand Ammonius Saccas, principal fondateur de l'école néo-platonicienne enseigne que les connaissances humaines passent par trois degrés ascendants : l'opinion, la science et *l'illumination*. Il l'explique en disant que : "le moyen ou instrument de l'opinion, c'est le sens ou la perception ; celui de la science, la dialectique ; et celui de l'illumination, *l'intuition* [ou instinct divin]. A cette dernière est *subordonnée la raison* ; elle est la connaissance absolue, fondée sur l'identification du mental avec l'objet connu".

La prière ouvre la vue spirituelle de l'homme, car la prière, c'est le désir, et le désir développe la VOLONTÉ ; les effluves magnétiques qui se dégagent du corps à chaque effort, soit mental soit physique, produisent l'auto magnétisation et l'extase. Plotin recommande la solitude pour la prière, comme le moyen le plus efficace d'obtenir ce que l'on demande ; et Platon avertit ceux qui prient "de demeurer silencieux en présence des êtres divins, jusqu'à ce qu'ils fassent disparaître le nuage de devant leurs yeux, et les rende aptes à voir, *grâce à la lumière qui émane d'eux-mêmes*". Apollonius s'isolait toujours des hommes pendant la "conversation" qu'il entretenait avec Dieu, et partout où il sentait le besoin de la contemplation divine et de la prière, il s'enveloppait la tête et tout le corps dans les plis de son blanc manteau de laine. "Lorsque vous priez,

---

[258] Voir Cabanis, *Histoire de la Médecine*.

entrez dans votre cabinet, et en ayant fermé la porte, priez votre Père, en secret"[259], dit le Nazaréen, disciple des Esséniens.

Chaque être humain est né avec un rudiment du sens interne nommé *intuition*, qui peut être développé, et devenir ce que les Ecossais appellent "la seconde vue". Tous les grands philosophes qui, comme Plotin, Porphyre et Jamblique ont fait usage de cette faculté, enseignent cette doctrine. "Il est une faculté du mental **[166]** humain", écrit Jamblique, "qui est supérieure à tout ce qui naît ou est engendré. C'est par elle que nous pouvons atteindre l'union avec les intelligences supérieures, à être transportés au delà des scènes de ce monde, et à prendre part à la vie plus élevée, et aux pouvoirs particuliers des êtres célestes[260].

Sans la *vue interne* ou intuition, les Juifs n'auraient jamais eu leur *Bible*, ni les chrétiens Jésus. Ce que Moise et Jésus ont donné au monde était le fruit de leur intuition ou illumination. Ceux qui les ont suivis comme chefs et instructeurs n'ont enseigné au monde que de faux exposés dogmatiques et trop souvent des blasphèmes.

Accepter la *Bible* comme une révélation, et ajouter une foi aveugle à une traduction littérale de son texte, c'est pire qu'une absurdité, c'est un blasphème contre la Divine majesté de l' "Invisible". Si nous avions à juger la Divinité et le monde des esprits, par ce qu'en disent leurs interprètes humains maintenant que la philologie avance à pas de géants dans le champ des religions comparées, la croyance en Dieu et dans l'immortalité de l'âme ne résisterait pas un siècle de plus aux attaques de la raison. Ce qui soutient la foi de l'homme en Dieu et la vie spirituelle future, c'est l'intuition ; ce divin produit de notre être intime qui défie les mômeries du prêtre catholique Romain, et ses idoles ridicules ; les mille et une cérémonies du Brahmane et ses idoles ; et les jérémiades du prédicateur protestant, et sa foi désolée et aride, sans idoles, mais avec un enfer sans limites et la damnation pour finir. Si ce n'était l'intuition, immortelle, quoique souvent indécise, parce qu'elle est obscurcie par la matière, la vie humaine serait une parodie et l'humanité une fraude. Ce sentiment indéracinable de la présence de quelqu'un *en dehors et au-dedans* de nous-mêmes est tel, qu'aucune contradiction dogmatique, aucune forme extérieure de culte ne peut le détruire dans l'humanité malgré tout ce qu'ont

---

[259] [Mathieu, VI, 6.]

[260] [Vie de Pythagore et XXIX, etc.]

beau faire le clergé et les savants. Mû par cette pensée de l'infinité et de l'impersonnalité de la Divinité, Gautama Bouddha, le Christ hindou, s'écrie : "De même que les quatre rivières qui se jettent dans le Gange perdent leur nom aussitôt qu'elles mêlent leurs eaux avec celles du fleuve sacré, de même tous ceux qui croient au Bouddha[261] cessent d'être Brahmanes, Kshatriyas, Vaisyas et Soudras !"

L'Ancien Testament fut compilé et arrangé d'après la tradition orale ; les masses n'ont jamais connu sa signification réelle, car Moise reçut l'ordre de ne faire part des "vérités secrètes" qu'aux **[167]** soixante-dix vieillards, sur lesquels le "Seigneur souffla l'esprit qui était sur le législateur. Maimonides, dont l'autorité et la connaissance de l'histoire sacrée ne peuvent guère être rejetées, dit : "Quiconque trouvera le sens véritable du Livre de la *Genèse* doit avoir soin de ne pas le divulguer... Si une personne en découvrait par elle-même la véritable signification, ou avec l'aide d'un autre, elle doit garder le silence ; ou si elle en parle, il faut qu'elle le fasse d'une manière obscure et énigmatique".

Cette confession que ce qui se trouve dans les Ecritures sacrées n'est qu'une allégorie a été faite par d'autres autorités juives, en dehors de Maimonides ; car nous voyons Josèphe[262] déclarer que Moise a philosophé (a parlé par énigmes dans des figures allégoriques) lorsqu'il a écrit le livre de la *Genèse*. C'est pourquoi la science moderne en négligeant de déchiffrer le vrai sens de la *Bible*, et en laissant la Chrétienté tout entière croire à la lettre morte de la théologie Judaïque, s'est faite tacitement la complice du clergé fanatique. Elle n'a pas le droit de tourner en ridicule les récits d'un peuple qui ne les a jamais écrits dans la pensée qu'ils dussent recevoir une aussi étrange interprétation, de la part d'une religion ennemie. L'un des caractères les plus tristes du Christianisme est que ses textes les plus saints ont été tournés contre lui, et les os des morts ont étouffé l'esprit de vérité.

"Les dieux existent, dit Epicure, mais ils ne sont pas ce que le peuple, οἱ πολλοι suppose qu'ils sont"[263]. Et cependant Epicure, jugé comme

---

[261] Ce n'est pas à lui-même – "Gautama Bouddha" – que ce dernier faisait allusion en disant cela, mais bien au Bouddha impersonnel, à l'AdiBouddha ou Bouddhi, la Sagesse divine et Eternelle.

[262] [*Préface des Antiquités*, § 4.]

[263] [Diog. Laert., *Vies*, LX, 123, "Epicure".]

d'habitude par les critiques superficiels, passe pour un matérialiste et est présenté comme tel.

Mais ni la grande Cause Première ni son émanation, l'esprit immortel de l'homme, ne sont restés "sans témoins". Le mesmérisme et le spiritisme moderne sont là pour attester les grandes vérités. Pendant plus de quinze siècles, grâce aux aveugles et brutales persécutions de ces grands vandales de l'histoire des premiers temps du Christianisme, Constantin et Justinien, l'antique SAGESSE dégénéra, et petit à petit finit par tomber dans la fange la plus profonde de la superstition et de l'ignorance monacales. La notion Pythagoricienne "des choses qui existent" ; la profonde érudition des Gnostiques ; les enseignements des grands philosophes honorés de tous temps et en tous lieux, tout cela fut rejeté comme doctrines de l'Antéchrist et du Paganisme, et livré aux flammes. Avec les derniers sept sages de l'Orient, le groupe qui restait des Néo-platoniciens, Hermias, Priscianus, Diogène, Eulamius, Damascius, Simplice et Isidore, qui se réfugièrent en Perse pour échapper aux fanatiques persécutions de Justinien, le règne **[168]** de la sagesse prit fin. Les livres de Thoth (ou Hermès Trismégiste), qui renferment dans leurs pages sacrées l'histoire spirituelle et physique de la création et de la marche de notre monde moisirent dans l'oubli et le mépris, pendant des siècles. Ils ne trouvèrent pas d'interprètes dans l'Europe Chrétienne ; les Philaléthéens, ou sages "amis de la vérité", n'étaient plus ; ils furent remplacés par les railleurs ignorants, moines tonsurés et encapuchonnés de la Rome papale, qui craint la vérité, sous quelque forme et de quelque côté qu'elle apparaisse, si elle tend le moins du monde à porter atteinte à ses dogmes.

Quant aux sceptiques, voici les remarques que fait à leur sujet et au sujet de leurs disciples le professeur Alexandre Wilder, dans ses esquisses sur le *Néo-platonisme et l'Alchimie* : "Un siècle s'est écoulé depuis que les compilateurs de l'Encyclopédie Française ont infusé le scepticisme dans le sang du monde civilisé, et fait envisager comme déshonorant de croire à quelque chose qu'on ne peut éprouver dans les creusets, ni démontrer par un raisonnement critique. Même de nos jours, il faut une certaine dose de candeur et de courage pour se risquer à traiter un sujet qui a été pendant bien des années écarté et dédaigné, parce qu'il n'a pas été bien compris ou correctement interprété. Celui-là doit être audacieux, qui soutient que la philosophie Hermétique est autre chose qu'une apparence de science, et qui, dans cette conviction, réclame pour ses enseignements un auditoire patient. Et pourtant ses professeurs furent jadis les princes de l'examen

savant et des héros parmi les hommes ordinaires. En outre, il n'y a rien à dédaigner dans ce qui a provoqué la vénération des hommes et, mépriser les convictions ardentes d'autrui, c'est faire preuve d'ignorance et manquer de générosité"[264].

Encouragé par ces opinions d'un érudit, qui n'est ni un fanatique ni un conservateur, nous rappellerons maintenant quelques faits rapportés par des voyageurs qui en ont été témoins au Tibet et en Inde, et que les indigènes gardent comme des preuves pratiques de la vérité de la philosophie et de la science, transmises par leurs ancêtres.

En premier lieu, nous allons étudier le très remarquable phénomène qu'on peut contempler dans les temples du Tibet et dont les relations ont été apportées en Europe par des témoins oculaires, autres que les missionnaires Catholiques, dont nous écarterons les témoignages, pour des motifs aisés à comprendre. Au commencement de notre siècle, un savant Florentin, sceptique, et correspondant de l'Institut de France, ayant obtenu la permission de **[169]** pénétrer sous un déguisement dans l'enceinte réservée d'un temple Bouddhique, ou l'on célébrait la plus solennelle de toutes les cérémonies, rapporte les faits suivants, dont il a été lui-même témoin. Un autel était préparé pour recevoir un Bodhisâtva ressuscité, trouvé par le clergé initié, et reconnu à certains signes secrets pour s'être réincarné dans le corps d'un enfant nouveau-né. Le nourrisson, âgé seulement de quelques jours, est amené en présence du peuple, et révérencieusement placé sur l'autel. Se dressant tout à coup sur son séant, l'enfant commence à prononcer d'une voix haute et mâle les paroles suivantes : "Je suis Bouddha, je suis son esprit ; et moi, Bouddha, votre Taley-Lama, j'ai laissé mon vieux corps décrépit dans le temple de..., et j'ai choisi le corps de ce petit enfant pour mon nouveau séjour sur la terre. Notre savant ayant finalement été autorisé par les prêtres à prendre avec tout le respect voulu l'enfant dans ses bras, et à l'emporter à une distance des assistants suffisante pour le convaincre qu'il n'y avait pas eu de ventriloquie, ni aucune supercherie, le bébé jette sur le grave académicien un regard "qui le fit frissonner, suivant ses propres expressions, et répète les mots qu'il avait dits auparavant. Un rapport détaillé de cet événement, dit-on, attesté par la signature de ce témoin oculaire, fut envoyé à Paris ; mais les membres de l'Institut, au lieu d'accepter le témoignage d'un savant

---

[264] ["Alchemy or the Hermetic Philosophy", *op. cit.*, p. 21.]

observateur dont le mérite était reconnu, conclurent que le Florentin avait été soit *sous l'influence d'une attaque d'insolation*, soit trompé par un adroit truc acoustique.

Quoique, suivant M. Stanislas Julien, le traducteur français des textes sacrés de la Chine, il y ait un verset dans le Lotus[265] qui dit qu' "un Bouddha est aussi difficile à trouver que les fleurs *d'Oudoumbara* et de *Palâca*, si nous devons croire les nombreux témoins oculaires, ce phénomène se produit certainement. Comme de juste, les cas en sont rares, puisqu'ils n'ont lieu qu'à la mort de chaque grand Taley-Lama ; et ces vénérables personnages vivent jusqu'à une vieillesse devenue proverbiale.

Le malheureux abbé Hue dont les livres de voyage au Tibet et en Chine sont bien connus, raconte le même fait de la résurrection d'un Bouddha. Il y ajoute, en outre, la circonstance curieuse que le bébé-oracle prouva péremptoirement "à ceux qui l'interrogeaient et qui avaient connu la vie passée du défunt, qu'il était bien un esprit mûri par la vieillesse dans un corps d'enfant, en donnant les détails les plus exacts sur son existence antérieure"[266]. **[170]**

Une chose digne de remarque, c'est que des Mousseaux, qui s'étend assez longuement sur ce phénomène, en l'attribuant, comme de raison, au Diable, observe en parlant du pauvre abbé que le fait d'avoir été défroqué "est un accident qui, il faut l'avouer, n'est pas de nature à fortifier notre confiance". A notre humble avis, cette petite circonstance ne fait au contraire que l'augmenter.

L'ouvrage de l'abbé Hue a été mis à l'Index, parce qu'il disait la vérité sur la similitude des rites Bouddhiques avec des rites Catholiques. Il fut en outre rappelé de sa mission, pour avoir été *trop sincère*.

Si cet exemple d'enfant prodige était le seul, nous pourrions avec raison éprouver une certaine hésitation à l'admettre ; mais, sans parler des prophètes Camisards de 1707, parmi lesquels se trouvait l'enfant de quinze mois cité par Jacques Dubois, lequel parlait en excellent Français, "comme si Dieu eût parlé par sa bouche", ni des enfants des Cévennes, dont le langage prophétique est attesté par les premiers savants de France, nous

---

[265] *Le Lotus de la Bonne Loi*, traduit du Sanscrit par E. Burnouf.

[266] [*Voyages en Tartarie, au Tibet et en Chine*, VIII.]

avons des exemples dans les temps modernes, d'un caractère tout aussi remarquable. Le *Lloyd's Weekly Newspaper* de mars 1875 contient la relation du phénomène suivant : "A Saar-Louis, en France, un enfant venait de naître. La mère venait d'accoucher, la sage femme s'extasiait sur la beauté de "la petite créature", et les amis félicitaient le père de l'heureux événement, lorsque quelqu'un demanda l'heure. Qu'on juge de la surprise de tous les assistants, en entendant le nouveau-né répondre distinctement : Deux heures ! Mais ce n'était encore rien en comparaison de ce qui suivit. La compagnie regardait l'enfant avec une muette surprise et presque avec épouvante, lorsqu'il ouvrit les yeux et dit : "J'ai été envoyé dans ce monde pour vous dire que l'année 1875 sera une bonne année, mais que l'année 1876 sera une année de sang. Après avoir fait cette prophétie, il se retourna sur le côté et expira, à peine âgé d'une demi-heure".

Nous ignorons si ce prodige a été officiellement reconnu par l'autorité civile ; comme de juste d'ailleurs, on ne peut pas l'attendre de la part du clergé, puisqu'il n'en pouvait retirer ni honneur ni profit ; mais même si une Revue anglaise ne s'était pas portée garante responsable de l'histoire, le résultat n'en aurait pas moins eu un intérêt tout particulier. L'année 1876 qui vient de finir (nous écrivons ces lignes en février 1877), a été surtout d'une manière imprévisible en mars 1876, une année de sang. C'est dans les principautés Danubiennes qu'a été écrit un des chapitres les plus sanglants de l'histoire des guerres et des rapines, un chapitre d'excès des Musulmans sur les Chrétiens, qui n'a point d'équivalent depuis que les soudards catholiques massacraient par dizaines de mille les **[171]** simples naturels de l'Amérique du Nord et du Sud, et que les protestants anglais s'avançaient péniblement jusqu'au trône impérial de Delhi, pas à pas, à travers des fleuves de sang. Si la prophétie de Saar-Louis n'était qu'un article sensationnel d'un journal, le cours des événements l'a fait monter au rang des prédictions accomplies ; 1875 fut une année de grande abondance, et 1876, à la grande surprise de tout le monde, une année de carnage.

Mais en supposant même que le prophète nouveau-né en question n'ait jamais desserré les lèvres, le cas de l'enfant Jenckeli reste encore pour dérouter l'examinateur. C'est un des plus surprenants phénomènes de médiumnité. La mère de cet enfant est la célèbre Kate Fox, et son père H.D. Jencken, M.R.I., avocat à Londres. Il est né à Londres en 1873 et avant l'âge de trois mois il commença à donner des marques de médiumnité spirite. Des coups étaient frappés sur son oreiller et son

berceau et aussi sur la personne de son père, pendant qu'il tenait l'enfant sur ses genoux, et que Mme Jencken était absente de la maison. Deux mois plus lard, une communication de vingt mots, sans la signature, fut écrite de sa main. Un gentleman, un avoué de Liverpool nommé J. Wason, se trouvait présent à ce moment, et il signa avec la mère et la nourrice un certificat qui fut publié dans le *Medium and Daybreak* du 8 mai 1874. Le rang professionnel et scientifique de M. Jencken rend tout à fait improbable l'hypothèse qu'il se soit prêté à une supercherie. Bien plus, l'enfant était si bien à portée de la Royal Institution, dont son père était membre, que le professeur Tyndall et ses partisans n'avaient aucune excuse pour négliger d'examiner le cas, et d'informer le monde de ce phénomène psychologique.

L'enfant sacré du Tibet étant si loin, ils avaient beau jeu pour nier le fait en le mettant sur le compte de l'insolation et de l'illusion acoustique. Mais en ce qui concerne le nourrisson de Londres, l'affaire est encore plus simple ; que l'enfant grandisse et apprenne à écrire, et alors ils nieront le fait tout net.

Ainsi que l'ont fait d'autres voyageurs, l'abbé Hue nous donne une description de ce merveilleux arbre du Tibet, nommé le Koumboum ; c'est-à-dire l'arbre aux 10.000 images et caractères. Il ne pousse pas sous une autre latitude, malgré les essais répétés qui en ont été faits ; et il ne peut même pas se reproduire par boutures. La tradition rapporte qu'il naquit de la chevelure d'un des Avatars (le Lama Tson-ka-pa) une des incarnations de Bouddha. Mais nous laisserons l'abbé Hue raconter lui-même le reste de l'histoire : "Chacune de ses feuilles, lorsqu'on l'ouvre, porte soit une lettre soit une phrase religieuse écrite en caractères sacrés, et ces lettres sont, dans leur genre, d'une telle perfection, que les fonderies de caractères de Didot ne présentent rien qui les surpasse. Ouvrez les feuilles que la végétation est sur le point de dérouler, **[172]** et vous y découvrirez, prêts à se montrer, les lettres ou les mots distincts qui sont la merveille de cet arbre unique ! Détournez votre attention des feuilles, et reportez-la sur l'écorce des branches, et de nouveaux caractères s'offriront à vos yeux ! Ne laissez point se refroidir votre curiosité : levez les couches de cette écorce, et d'AUTRES CARACTERES encore, dont la beauté vous surprendra, se montreront au-dessous des premiers. Et ne vous imaginez point que ces couches superposées répètent la même IMPRESSION. C'est tout le contraire ; chaque lame que vous enlevez vous offre un type différent. Comment donc y soupçonner de la supercherie ? J'ai fait tout mon possible

pour y découvrir le plus légère trace de l'adresse de l'homme, et mon esprit abasourdi n'a pas pu conserver le moindre doute à cet égard"[267].

Nous ajouterons au récit de Hue la déclaration que les caractères qui apparaissent sur les différentes parties du Koumboum sont en caractères Sensar, ou langage dit du soleil (langue sacerdotale et secrète) qui a précédé l'ancien sanscrit, dit-on, et que l'arbre sacré contient dans ses diverses parties toute l'histoire de la création in extenso, et en substance les livres sacrés du Bouddhisme. Sous ce rapport, il présente, relativement à la religion Bouddhique, les mêmes relations que les peintures du temple de Dendera en Egypte relativement à l'ancienne foi des Pharaons. Ces dernières sont brièvement décrites par le professeur W.B. Carpenter, président de la *British Association*, dans sa conférence faite à Manchester, sur l'Egypte[268]. Il montre clairement que le livre juif de la *Genèse* n'est pas autre chose que l'expression des idées primitives des Juifs, basées sur les archives peintes des Egyptiens chez lesquels ils avaient vécu. Mais il ne donne pas clairement à entendre sauf par voie de déduction, s'il croit que les peintures de Dendera et le récit Mosaïque ne sont qu'une allégorie ou bien une prétendue narration historique. Il est inadmissible qu'un savant qui a étudié la question même superficiellement, puisse se hasarder à affirmer que les anciens Egyptiens avaient les mêmes notions ridicules sur la création instantanée du monde que les théologiens chrétiens primitifs. Comment peut-il dire que, parce que les peintures de Dendera se trouvent représenter leur cosmogonie dans une allégorie, elles avaient pour but de montrer la scène comme accomplie en six minutes ou six millions d'années ? Elles peuvent aussi bien indiquer allégoriquement six époques successives ou œons, ou l'éternité que six jours. De plus, les *Livres d'Hermès* ne renforcent pas l'accusation, et *l'Avesta* parle d'une façon spécifique de six périodes, embrassant chacune des milliers **[173]** d'années au lieu de jours. Nombre d'hiéroglyphes Egyptiens contredisent la théorie de Carpentier, et Champollion a vengé la mémoire des anciens sur une foule de points. De ce qui a été fait auparavant, il résultera clairement, croyons-nous, pour le lecteur, que la philosophie égyptienne n'a point de place pour ces spéculations grossières, si tant est que les Hébreux y aient jamais ajouté foi ; leur cosmogonie considérait l'homme comme le résultat

---

[267] [Abbé Hue, *op. cit.*, II, II.]

[268] [*Ancient and Modern Egypte*, etc. Londres, 1866.]

d'une évolution, et son progrès, comme devant s'accomplir dans des cycles immensément longs. Mais revenons aux merveilles du Tibet.

En fait de peintures, celle décrite par Hue, et placée dans une certaine lamaserie, peut être envisagée comme la plus surprenante qui existe. C'est une simple toile sans le moindre appareil mécanique, comme le visiteur peut s'en convaincre en l'examinant à loisir. Elle représente un paysage au clair de lune, mais la lune n'y est pas immobile et morte ; tout au contraire, car, d'après l'abbé, on dirait que notre lune elle-même, ou du moins son image vivante éclaire le tableau. Chaque phase, chaque aspect, chaque mouvement de notre satellite, s'y trouve reproduit en fac-similé, dans le mouvement et la marche de la lune dans la peinture sacrée. "Vous voyez cette planète dans le tableau marcher avec la forme d'un croissant, devenir pleine, briller avec éclat, passer derrière des nuages, se montrer ou disparaître d'une manière correspondant de la façon la plus extraordinaire aux allures de l'astre réel. C'est en un mot une reproduction très servile et resplendissante de la pâle reine des nuits, qui était l'objet de l'adoration de tant de fidèles dans l'antiquité"[269].

Si l'on songe à l'étonnement que ressentirait inévitablement un de nos académiciens si satisfaits d'eux-mêmes, en voyant une pareille peinture (et elle n'est pas la seule, car il y en a d'autres dans d'autres parties du Tibet et du Japon également, représentant les mouvements du soleil), si l'on songe, disons-nous, à l'embarras de cet Académicien devant la conviction, que s'il ose dire franchement la vérité à ses collègues, il est condamné à subir le même sort que le pauvre abbé Hue, et à être chassé de son siège académique, comme un menteur ou un dément, on ne peut s'empêcher de se rappeler l'anecdote de Tycho-Brahe racontée par Humboldt dans son *Cosmos*[270].

> "Un soir, dit le grand astronome Danois, que suivant mon habitude, je considérais la voûte céleste, à mon indicible étonnement, je vis tout près du zénith dans Cassiopée une radieuse étoile d'une grandeur extraordinaire... Frappé de saisissement, je ne **[174]** savais si je devais en croire mes yeux. Quelque temps après, j'appris qu'en Allemagne des voituriers et d'autres

---

[269] M. des Mousseaux certifie le fait, disant qu'il l'a eu de la bouche même de l'abbé.

[270] *Cosmos*, vol. III, part. 1, p. 168.

> personnes du peuple avaient averti les savants à plusieurs reprises qu'une grande apparition se voyait dans le ciel ; ce fait fournit à la presse et au public une nouvelle occasion de se livrer aux railleries habituelles contre les hommes de science qui, dans les cas d'apparition de plusieurs comètes antérieures, n'avaient pas prédit leur venue".

Depuis les temps les plus reculés, les Brahmanes étaient réputés comme possédant de merveilleuses connaissances dans toutes les branches de l'art magique. Depuis Pythagore, le premier philosophe qui ait étudié la sagesse chez les Gymnosophes, et Plotin qui était initié au mystère de l'union avec la Divinité par la contemplation abstraite, jusqu'aux adeptes modernes, tous savaient parfaitement que c'est dans la contrée des Brahmanes et de Gautama Bouddha qu'il fallait aller chercher les sources de la sagesse "cachée". Il appartiendra aux siècles futurs de découvrir cette grande vérité, et de l'accepter comme telle, puisque aujourd'hui elle est ravalée et méprisée comme une basse superstition. Que savaient même les plus éminents hommes de science sur l'Inde, le Tibet et la Chine, jusqu'au dernier quart de siècle actuel ? Le plus infatigable des savants, Max Müller, nous apprend que jusqu'à cette époque, pas un seul document original de la religion Bouddhique n'avait été accessible aux philologues Européens ; qu'il y a cinquante ans, "il n'existait pas un lettré, qui eût pu traduire une ligne du Veda, une ligne du *Zend-Avesta*, ou une ligne du *Tripitâka* Bouddhique", sans parler des autres dialectes ou langages[271].

Et même maintenant que la Science est en possession des divers textes sacrés, ceux que l'on possède ne sont que des éditions très incomplètes de ces ouvrages, et *rien*, absolument rien de la littérature sacrée secrète du Bouddhisme. Le peu que nos érudits sancritistes ont appris, qualifié d'abord par Max Müller "une effroyable Jungle de littérature religieuse, la plus excellente cachette pour les Lamas et les Taley-Lamas", commence à peine maintenant à jeter une faible lueur dans ces ténèbres primitives. Nous voyons ce lettré nous déclarer que ce qui apparaît au premier coup d'œil, dans le labyrinthe des religions du monde, comme plein d'obscurité, de tromperie et de vanité commence à prendre une autre forme. "On croirait, écrit-il, que c'est dégrader le nom même de la religion que de

---

[271] [*Chips* et I, p. 24.]

l'appliquer aux sauvages élucubrations des Yoguis hindous, et aux purs blasphèmes des Bouddhistes chinois. Mais à mesure que, lentement et patiemment, on poursuit sa **[175]** route à travers ces cachots redoutables, nos yeux semblent se désiller, et *nous apercevons un rayon de lumière*, là où auparavant tout n'était d'abord que ténèbres"[272].

Comme preuve du peu de compétence de la génération qui a directement précédé la nôtre, pour juger les religions et les croyances des centaines de millions de Bouddhistes, Brahmanes et Parsis, que l'on consulte l'annonce placée en tête d'un ouvrage scientifique publié en 1828 par le professeur Dunbar, le premier érudit qui ait entrepris de démontrer que le Sanscrit est dérivé du Grec. Il parut sous ce titre :

> "*Une enquête sur la structure et l'affinité des langues Grecque et Latine ; avec des comparaisons circonstanciées du Sanscrit et du Gothique, et un appendice dans lequel on s'est efforcé d'établir que* LE SANSCRIT EST DÉRIVÉ DU GREC. *Par George Dunbar* F.R.S.E. *et professeur de Grec à l'Université d'Edimbourg*. Prix 8 sh."[273].

Si Max Müller était tombé du ciel en ce temps-là au milieu des lettrés de l'époque, avec ses connaissances actuelles, nous aimerions à recueillir toutes les épithètes dont aurait été gratifié par les savants académiciens l'audacieux innovateur ! Songez donc ! Un savant qui, classant généalogiquement les langages, dit que "le Sanscrit, comparé au Grec et au Latin, est un frère aîné... le plus ancien dépôt de la langue Aryenne".

On peut ainsi naturellement s'attendre à ce qu'en 1976 les mêmes critiques soient faites au sujet de découvertes scientifiques, aujourd'hui considérées par nos savants comme définitives et irrévocables. Ce qui, maintenant, est qualifié de *verbiage* superstitieux et de baragouinage de païens et de sauvages, composé il y a des milliers de siècles, pourrait bien renfermer la clé de tous les systèmes religieux. La prudente phrase de saint Augustin, auquel Max Müller fait souvent allusion dans ses conférences, "qu'il n'y a pas de fausse religion qui ne contienne quelques éléments de vérité", pourra encore être prouvée exacte, d'autant plus que loin d'être

---

[272] *Ibid*., I, p. 183.

[273] *Classical Journal*, Vol. IV, p. 107, 348.

originale chez l'évêque d'Hippone, cette sentence est empruntée par lui aux ouvrages d'Ammonius Saccas, le grand maître de l'école d'Alexandrie.

Oui, ce philosophe, "instruit par Dieu", *theodidaktos*, avait répété cela à satiété dans ses nombreux ouvrages, quelques cent quarante ans avant saint Augustin. Reconnaissant Jésus comme "un excellent homme, et l'ami de Dieu", il soutint toujours que son but n'était point d'abolir le commerce avec les dieux et les démons (esprits), mais tout simplement de purifier les religions **[176]** anciennes ; que "la religion de la multitude marchait d'accord avec la philosophie, et qu'avec elle, elle s'était corrompue par degrés, et avait été obscurcie par les vanités humaines, la superstition et les mensonges ; qu'elle devrait par conséquent être ramenée à sa *pureté originelle* en la débarrassant de ces scories, et en la rétablissant sur des principes philosophiques ; que le seul objet du Christ avait été de réinstaller et de rétablir dans son intégrité primitive la sagesse des anciens"[274].

Ce fut Ammonius qui enseigna le premier que chaque religion était fondée sur une seule et même vérité ; qui est la Sagesse trouvée dans les *livres de Thoth* (Hermès Trismégiste) desquels livres Pythagore et Platon avaient tiré toute leur philosophie. Il affirmait que les doctrines du premier étaient identiquement conformes avec les premiers enseignements des Brahmanes compris maintenant dans les plus anciens *Vedas*. "Le nom de *Thoth*, dit le professeur Wilder, signifie un collège ou assemblée, et il n'est pas improbable que les livres aient été ainsi nommés, parce qu'ils contenaient la collection des oracles et des doctrines de la Confrérie sacerdotale de Memphis. Le Rabbin Wise avait suggéré une hypothèse analogue relativement aux paroles divines recueillies dans les Ecritures Hébraïques. Mais les écrivains de l'Inde affirment que durant le règne du roi Kansa, les Yadous [les Juifs ?] ou la tribu sacrée quitta l'Inde et émigra vers l'Ouest, en emportant avec elle les quatre *Vedas*. Il existe certainement une grande ressemblance entre les doctrines philosophiques et les coutumes religieuses des Egyptiens et des Bouddhistes Orientaux ; mais on ignore encore si les livres Hermétiques et les quatre *Vedas* étaient identiques"[275].

---

[274] Mosbeim, *An Eccles. Hist*. Cent. II, Par. II, Ch. I, §§ 8-9.

[275] New Platonism and Alchemy, Albany, 1869, p. 6.

Ils ne le sont pas ; mais il est certain que tous deux sont basés sur la même doctrine ésotérique. Une chose est certainement connue, et c'est qu'avant que le mot philosophe fût prononcé pour la première fois par Pythagore à la Cour du roi des Phliasiens, la "doctrine secrète" ou sagesse était identique dans tous les pays. C'est par conséquent dans les textes les plus anciens, les moins souillés par des falsifications ultérieures, que nous devons rechercher la vérité. Maintenant que la philologie a été mise en possession des textes sanscrits, que l'on peut hardiment déclarer ces documents de beaucoup antérieurs à la *Bible* Mosaïque, le devoir des lettrés est de présenter au monde la vérité, et *rien que la vérité*. Sans égard pour leurs préjugés sceptiques ou théologiques, ils sont tenus d'examiner impartialement les deux documents, les *Vedas* les plus anciens et *l'Ancien Testament*, et de décider ensuite lequel **[177]** des deux est le Srouti ou Révélation originale, et lequel n'est que le Smriti, qui, comme l'indique correctement Max Müller, signifie seulement souvenir ou *tradition*.

Origène a écrit que les Brahmanes furent toujours renommés pour les merveilleuses cures qu'ils opéraient avec certains mots[276] et dans notre siècle actuel nous avons Orioli, savant correspondant de l'Institut de France[277], qui confirme la déclaration faite au IIIème siècle par Origène, et celle de Léonard de Vair au XVIème, dans laquelle ce dernier écrit : "Il y a aussi des personnes, qui en prononçant certaines formules, au moyen de certains charmes, marchent nu-pieds sur des charbons ardents et sur des pointes de couteaux affilés, plantés dans la terre ; et qui, une fois en équilibre sur un orteil sur ces pointes, peuvent soulever en l'air un homme lourd, ou tout autre fardeau d'un poids considérable. Ils domptent de même des chevaux sauvages et les taureaux les plus furieux avec une simple parole[278]. **[177]**

Selon quelques adeptes, il faut chercher ce mot dans les Mantras des *Védas* Sanscrits. C'est aux philologues à décider s'il existe un mot de ce genre dans les *Védas*. Autant que le permet le témoignage des hommes, il semblerait prouvé que ces mots magiques existent.

Il paraît que les révérends pères de l'Ordre des Jésuites ont appris beaucoup de ces tours dans leurs voyages de mission. Baldinger leur rend

---

[276] Origène. *Contra Celsum*, L. I, ch. XXIV.

[277] *Fatti relativi al Mesmerismo*, p. 88, 93, 1842.

[278] *Léonard de Vair, Trois livres des charmes*, liv. II, chap. 2. Paris, 1583.

pleinement justice à cet égard. Le *châmpnâ*, mot Hindi d'oïl est dérivé le mot moderne shampooing est une manipulation magique bien connue dans les Indes Orientales. Les *sorciers* indigènes l'emploient avec succès jusqu'à ce jour, et c'est d'eux que les pères Jésuites tirent leur sagesse.

Camerarius, dans ses *Horæ Subcicivæ*, raconte que, à une époque, il existait une grande rivalité pour les "miracles" entre les moines Augustins et les Jésuites. Une dispute s'étant élevée entre le père général des moines Augustins qui était très instruit et le général des Jésuites, qui était très ignorant, mais versé dans les *connaissances magiques*, ce dernier proposa de trancher la question en mettant à l'épreuve leurs subordonnés, et en montrant lesquels dans les deux ordres étaient le plus disposés à obéir à leurs supérieurs. Là-dessus, se tournant vers l'un de ses Jésuites : "Frère Marc, lui dit-il, nos confrères ont froid ; je vous ordonne, au nom de la sainte obéissance que vous m'avez jurée, d'apporter ici immédiatement du feu de la cuisine, en tenant dans vos mains quelques charbons ardents, afin qu'ils puissent se réchauffer pendant **[178]** que vous les tiendrez". Le frère Marc obéit aussitôt, et apporta dans ses deux mains des braises enflammées, qu'il y garda jusqu'à ce que tous les assistants se fussent réchauffés, et qu'il rapporta ensuite dans le fourneau de la cuisine. Le général des Augustins baissa la tête, car aucun de ses subordonnés n'aurait poussé l'obéissance jusque-là. Le triomphe des Jésuites fut ainsi complet[279].

Si l'on regarde ce qui précède comme une anecdote indigne de créance, nous demanderons au lecteur ce que nous devons penser de certains "médiums" modernes, qui exécutent la même chose, lorsqu'ils sont *en transe*. Le témoignage de nombreuses personnes très respectables et dignes de foi, telles que lord Adair et M.S.C. Hall, est indiscutable. "Les esprits", diront les spirites. Peut-être bien est-ce cela dans le cas de médiums *à l'épreuve du feu* en Amérique et en Angleterre ; mais non pas au Tibet et en Inde. En Occident, une personne "sensitive" a besoin d'être endormie pour devenir invulnérable, sous l'influence des "guides"qui dirigent l'opération, et nous défions quelque "médium" que ce soit, dans son état normal physique, de plonger les bras jusqu'au coude dans des charbons ardents. Mais en Orient, que l'acteur soit un saint lama ou un sorcier mercenaire (ces derniers sont en général nommés "jongleurs"), il

---

[279] [Philippe Camerarins, *The Watking Library or Meditations*, etc., ch. X, p. 262, éd. 1621.]

n'a pas besoin de préparation, ni de se mettre dans un état anormal pour pouvoir tenir du feu dans la main, des morceaux de fer rougi, ou du plomb fondu. Nous avons vu, en Inde Méridionale, ces jongleurs tenir leurs mains dans des charbons ardents jusqu'à ce que ceux-ci fussent réduits en cendres. Pendant la cérémonie religieuse de *Siva-Râtri*, ou la veillée de Siva, lorsque le peuple passe des nuits entières à veiller et à prier, quelques Sivaïtes firent venir un jongleur Tamil, qui produisit les phénomènes les plus merveilleux en appelant simplement à son aide un esprit qu'on nomme *Koutti-Shâttan*, le petit *démon*. Mais, loin de laisser croire qu'il est guidé ou "contrôlé"par ce gnome, car ce n'est qu'un gnome, s'il est quelque chose, l'homme, pendant sa redoutable opération, riposta fièrement à un missionnaire catholique, qui profitait de l'occasion pour informer les spectateurs que ce misérable pécheur "s'était vendu au diable". Sans ôter ses mains et ses bras de la fournaise dans laquelle il les rafraîchissait, le Tamil se contenta de tourner la tête ; regardant avec mépris et arrogance le missionnaire qui rougit, il lui dit : "Mon père et le père de mon père ont eu ce petit démon à leurs ordres. Depuis deux siècles, le *Koutti* est un serviteur fidèle dans notre maison, et maintenant, Monsieur, vous voudriez faire **[179]** croire au peuple qu'il est mon maître ! Ils savent bien que c'est faux". Après cela, il retira tranquillement ses mains du feu et passa à d'autres exercices.

Quant au pouvoir étonnant de prédiction et de clairvoyance que possèdent certains Brahmanes, il est bien connu de tous les Européens résidant en Inde. Si, à leur retour dans les contrées "civilisées", ils rient de ces histoires, et quelquefois les nient carrément, cela fait du tort à leur bonne foi, mais non pas aux faits eux-mêmes. Ces Brahmanes vivent principalement dans des "villages sacrés" et dans des endroits retirés, surtout sur la côte occidentale de l'Inde. Ils évitent les cités populeuse, et particulièrement le contact des Européens, et il est fort rare que ces derniers réussissent à se lier intimement avec les "voyants". On croit généralement que cette circonstance est due à leur religieuse fidélité aux observances de caste ; mais nous sommes fermement convaincus que dans bien des cas, ce n'est pas la raison. Des années, peut-être des siècles s'écouleront, avant que la véritable raison soit connue et constatée.

Les castes inférieures, dont quelques-unes sont dénommées par les missionnaires adorateurs du diable, malgré les pieux efforts des missionnaires catholiques pour répandre en Europe des rapports navrants sur la misère de ces populations, "vendues à Satan", et malgré les

tentatives analogues, mais tant soit peu moins ridicules et absurdes des missionnaires protestants, le mot diable, dans le sens que lui donnent les chrétiens, est une non entité pour eux. Ils croient aux bons et aux mauvais esprits ; mais ils n'adorent pas le Diable ni ne le craignent. Leur culte est tout simplement un "cérémonial de précaution contre les esprits "terrestres" et humains qu'ils redoutent bien davantage que les millions d'élémentaux de diverses formes[280]. Ils font usage de toute espèce de musique, d'encens et de parfums, dans leurs pratiques pour éloigner les "mauvais esprits" (les élémentaires). Dans ces circonstances, ils ne donnent pas plus matière à raillerie, que le savant bien connu, spirite convaincu, qui suggérait d'avoir du vitriol et de la poudre de nitre dans la chambre, pour tenir à l'écart les esprits déplaisants et pas plus que lui ils n'ont tort de faire ce qu'ils font. L'expérience de leurs ancêtres, en effet, qui porte sur plusieurs milliers d'années, leur a appris la manière de procéder contre cette vile "horde spirituelle". Ce qui démontre que ce sont pour eux des esprits *humains*, c'est que très souvent ils **[180]** essayent de satisfaire et d'apaiser les larves de leurs propres filles ou parentes, lorsqu'ils ont des raisons de soupçonner qu'elles ne sont pas mortes en odeur de sainteté et de chasteté. Ils nomment ces esprits-là "*Kanyas*", *mauvaises vierges*. Le cas a été signalé par plusieurs missionnaires ; le Rév. E. Lewis[281], entre autres. Mais ces pieux gentlemen insistent qu'ils pratiquent le culte du démon alors qu'ils ne font rien de semblable ; car ils cherchent tout simplement à rester en bons termes avec eux, afin de n'en pas être molestés. Ils leur offrent des gâteaux et des fruits, et divers genres de mets qu'ils aimaient de leur vivant, parce que plusieurs d'entre eux ont éprouvé les effets de la méchanceté de ces "morts", qui reviennent et dont les persécutions sont quelquefois terribles. C'est d'après ce principe qu'ils agissent à l'égard des esprits de tous les méchants. Ils laissent près de leur tombe, s'ils ont été inhumés, ou tout proche de l'endroit où leur corps a été brûlé, des aliments et des boissons dans le but de les retenir dans le voisinage de ces lieux, et avec l'idée que ces vampires seront de la sorte empêchés de revenir chez eux. Ce n'est point là un culte ; c'est plutôt un spiritisme d'un genre pratique. Jusqu'en 1861, l'usage de mutiler les pieds des meurtriers exécutés subsistait chez les Hindous, dans la ferme

---

[280] Voir le journal *The Theosophist*, rédigé et publié à Madras, il est plein de confessions venant des indigènes. Les Indous regardent comme un malheur la présence d'un médium dans leurs maisons, et cherchent tous les moyens possibles pour délivrer la malheureuse personne des Esprits qui l'obsèdent (note de H-P.B.).

[281] *The Tinnevelly Shanars*, p. 43.

croyance que de cette façon l'âme désincarnée se trouverait dans l'impossibilité d'errer et de commettre d'autres mauvaises actions. Plus tard, cette pratique fut interdite par la police.

Une autre excellente raison pour laquelle les Hindous n'adorent pas le "Diable", c'est qu'ils n'ont aucun mot dans leur langue pour exprimer l'idée d'un tel être. Ils appellent ces esprits "*bhoutam*" mot qui correspond à notre "*goule*" ; une autre expression est *pey* et en sanscrit *pisacha*, qui, tous deux signifient fantômes ou "revenants", peut-être farfadet dans quelques cas. Les *bhoutam* sont les plus terribles, car ils sont littéralement des "*goules*", qui reviennent sur la terre pour tourmenter les vivants. On croit qu'ils visitent généralement l'endroit où leur corps a été brûlé. Les "Esprits de Siva" ou du "feu" sont identiques aux gnomes et aux salamandres des Rose-croix ; car on les peint sous la forme de nains d'un aspect féroce, vivant sur la terre et dans le feu. Le démon de Ceylan nominé *Dewal* est une forte et souriante femelle, ayant une collerette blanche autour du cou.

Ainsi que le fait remarquer très justement le Dr Warton : "Il n'est pas de notion plus strictement orientale que celle des dragons du roman et de la fiction ; on les trouve mêlés à toutes les traditions d'une date antique, et leur présence est pour ainsi dire une preuve évidente de l'origine de la tradition". Il n'y a pas **[181]** d'écrits Où ces figures soient plus marquées que dans les récits du Bouddhisme exotérique ; ils rapportent une infinité de détails sur les *Nagas* ou serpents royaux, qui habitent les cavités souterraines, correspondant aux habitations de Tiresias et des voyants grecs, une région de mystère et d'obscurité, dans laquelle se pratique le système de la divination par les oracles, grâce à une sorte de possession par l'esprit de Python, le dragon tué par Apollon. Mais les Bouddhistes ne croient pas plus que les hindous au diable du système chrétien, c'est-à-dire à une entité aussi distincte de l'humanité que la divinité elle-même. Les Bouddhistes enseignent qu'il existe des dieux inférieurs, qui ont été des hommes sur cette planète ou sur une autre, mais qui n'en ont pas moins été des hommes. Ils croient aux Nagas, qui ont été des *sorciers* sur la terre, gens méchants, et qui donnent à d'autres méchants encore vivants le pouvoir de flétrir tous les fruits qu'ils fixent, et même les vies humaines. Lorsqu'un Cingalais a la réputation de faire faner et périr un arbre, ou une personne, en le fixant du regard, on dit qu'il a en lui un *Naga-Rajan* ou Roi-Serpent. L'interminable catalogue des mauvais esprits n'en comprend pas un qui soit un diable dans le sens que le clergé chrétien veut nous faire accepter, mais tout simplement des péchés, des crimes, et des pensées

humaines *spirituellement incarnés*, si nous pouvons nous exprimer ainsi. Les dieux-démons bleus, verts, jaunes et pourpres, comme les dieux inférieurs de Yougamdhara appartiennent plutôt aux génies, et beaucoup d'entre eux sont aussi bons et bienfaisants que les divinités de *Nat* elles-mêmes : quoique les *Nats* comptent parmi eux des géants, de mauvais génies et autres esprits analogues, qui habitent les déserts du Mont Yougamdhara.

La doctrine véritable de Bouddha dit que les démons, lorsque la nature produisit le soleil, la lune et les étoiles étaient des *êtres humains*, mais qu'en raison de leurs péchés ils déchurent de leur état de félicité. S'ils en commettent de plus grands, ils subissent des châtiments plus terribles, et les damnés sont comptés par les Bouddhistes parmi les *diables* ; tandis qu'au contraire, les *démons qui meurent* (les esprits élémentaux), et naissent ou s'incarnent sous la forme d'hommes et qui ne commettent plus de péché, peuvent arriver à l'état de félicité céleste. Cela est une preuve, observe Edward Upham dans son *History and Doctrine of Bouddhism*, que tous les êtres, divins aussi bien qu'humains, sont sujets aux lois de la transmigration qui agissent sur tous, suivant une progression de faits moraux. Cette croyance, par conséquent, est le type complet d'un code de motifs et de lois morales appliqués à la règle et au gouvernement de l'homme, et, ajoute-t-il une expérience "qui rend l'étude du Bouddhisme un sujet important et curieux pour le philosophe". **[182]**

Les Hindous croient aux vampires aussi fermement que les Serbes et les Hongrois. Bien plus, leur doctrine est celle de Pierart, le fameux spirite et magnétiseur français, dont l'école florissait il y a une douzaine d'années. "Le fait d'un spectre revenant sucer le sang humain", dit ce docteur[282], "n'est pas aussi inexplicable qu'il le paraît, et ici nous en appelons aux spirites, qui admettent le phénomène de la *bicorporéité* ou *dédoublement de l'âme*. Les mains que nous avons pressées... ces membres "matérialisés"rendus si palpables... prouvent clairement ce que peuvent [les spectres astraux] dans les *conditions favorables*".

L'honorable médecin reproduit la théorie des Cabalistes. Les Shadim étaient le dernier des ordres d'esprits. Maimonides, qui nous apprend que ses concitoyens étaient obligés d'entretenir un commerce intime avec leurs morts, décrit la fête du sang qu'ils célébraient dans ces occasions. Ils

---

[282] Pierart, *Revue spiritualiste*, vol. IV, chapitre sur le "vampirisme", p. 64

creusaient un trou, et l'on y faisait couler du *sang frais*, puis on plaçait au-dessus une table, et après cela les "esprits" venaient et répondaient à toutes les questions[283].

Pierart, dont la doctrine était fondée sur celle des théurgistes, manifeste une ardente indignation contre la superstition du clergé, qui exige, toutes les fois qu'un cadavre est soupçonné de vampirisme, qu'un pieu lui soit enfoncé dans le cœur. Tant que la forme astrale n'est pas entièrement libérée du corps, il y a une possibilité qu'elle puisse être forcée de le réintégrer au moyen d'une attraction magnétique. Quelquefois elle ne sera qu'à demi-sortie, lorsque le corps, qui présente les apparences de la mort est inhumé. Dans ces cas, l'âme astrale terrifiée rentre violemment dans son enveloppe ; et alors il arrive l'une de ces deux choses : ou la malheureuse victime se tordra dans les terribles tortures de la suffocation, ou, si elle a été grossièrement matérielle, elle deviendra un vampire. La vie bicorporelle commence ; et ces infortunés, enterrés en état de catalepsie, soutiennent leur misérable existence en faisant sucer par leur corps astral, le sang vital de personnes vivantes. La forme éthérée va où il lui plaît d'aller ; et tant que le lien qui l'attache au corps n'est pas brisé, elle est libre d'errer de-ci, de-là, visible ou invisible, et se repaissant de victimes humaines. "Suivant toutes apparences, cet "esprit" transmet alors au moyen d'un lien de connexion mystérieux et invisible, qui peut-être un jour sera expliqué, les résultats de la succion au corps matériel, qui gît inerte au fond du tombeau, l'aidant, de cette façon, à perpétuer son état de catalepsie"[284]. **[183]**

Brierre de Boismont cite un nombre de cas de ce genre, parfaitement constatés qu'il se plaît à nommer des "hallucinations"[285]. Une enquête récente, dit un journal français, "a établi qu'en 1861 deux cadavres ont été soumis à l'infâme traitement de la superstition populaire, à l'instigation du clergé... Oh préjugé aveugle !" Mais le Dr Pierart, cité par des Mousseaux qui croit fermement au vampirisme, s'écrie : "Aveugle, dites-vous ? Oui, aveugle tant que vous voudrez. Mais d'où proviennent ces préjugés ? Pourquoi se sont-ils perpétués dans tous les temps et dans tant de pays. Après une quantité de faits de vampirisme si souvent prouvés, pouvons-

---

[283] Maimonides, *Mishna Torah* : sect. "Abodah Zarah", XI.

[284] Pierart, *op. cit.*, p. 313.

[285] [*Des Hallucinations*, pp 338-39, etc.]

nous dire qu'il n'en existe plus, et qu'ils étaient dénués de fondement ? Rien ne sort de rien. Chaque croyance, chaque coutume prend sa source dans des faits et des causes qui lui ont donné naissance. Si l'on n'avait jamais vu apparaître, dans le sein des familles de certaines contrées, des êtres ayant pris la forme de morts familiers, venant ainsi sucer le sang d'une ou de plusieurs personnes, et si la mort, par affaiblissement des victimes ne s'en était pas suivie, on n'aurait jamais été déterrer les corps dans les cimetières ; nous n'aurions jamais vu attester le fait incroyable de personnes inhumées depuis plusieurs années, retrouvées avec le corps souple, les membres flexibles, les yeux ouverts, le teint frais et rosé, la bouche et le nez pleins de sang, et leur sang coulant à flots des blessures infligées, ou lorsqu'on leur coupe la tête[286].

Un des exemples les plus frappants de vampirisme est relaté dans les lettres particulières du philosophe, marquis d'Argens ; et dans la *Revue Britannique* de mars 1837, le voyageur anglais Pashley en décrit quelques-uns parvenus à sa connaissance dans l'île de Candie. Le Dr Jobard, le savant anticatholique et antispirite Belge, atteste de semblables expériences[287].

"Je n'examinerai pas", écrivait l'évêque d'Avranches Huet, "si les faits de vampirisme, qui sont constamment rapportés, sont vrais ou s'ils sont le résultat d'une erreur populaire ; mais il est certain qu'ils sont attestés par bon nombre d'auteurs capables et dignes de foi, et par tant de témoins oculaires que personne ne devrait trancher cette question sans beaucoup de circonspection[288]".

Le chevalier qui s'était donné tant de peine pour recueillir les matériaux pour sa théorie démonologique, fournit les exemples les plus saisissants, pour démontrer que tous ces faits sont produits par le Diable, qui se sert des cadavres des cimetières, pour s'en **[184]** revêtir, et errer la nuit suçant le sang des hommes. Il me semble que nous pourrions nous en tirer parfaitement, sans introduire ce sombre personnage sur la scène. Si nous allons jusqu'à croire au retour des esprits, il ne manque pas de méchants sensualistes, d'avares et de pécheurs de toutes sortes, et spécialement de suicidés, qui pourraient rivaliser en fait de malice avec le

---

286 Pierart, *Revue spiritualiste*, vol. IV, p. 104.

287 Voyez *Hauts Phén*., p. 199.

288 *Huetiana*, Paris, 1722, p. 83.

Diable lui-même, dans ses plus mauvais jours. C'est assez de croire à ce que nous voyons, et *savons être des faits réels*, sans ajouter à notre Panthéon de fantômes le Diable, que personne n'a jamais vu.

Néanmoins, il y a d'intéressants détails à rassembler au sujet du vampirisme, puisque la croyance en ce phénomène a existé dans tous les pays, depuis les temps les plus reculés. Les nations Slaves, les Grecs, les Valaques, et les Serbes révoqueraient plutôt en doute l'existence de leurs ennemis les Turcs, que le fait de l'existence des vampires. Les *Wkodlak* ou *vardalak*, comme on nomme ces derniers, sont des hôtes trop familiers des foyers Slaves. Des écrivains d'un talent hors ligne, des hommes aussi remplis de sagacité que d'irréprochable intégrité, ont traité cette question, et y croient. D'où provient donc cette *superstition* ? D'où cette unanime croyance à travers les siècles, et d'où cette identité dans les détails, cette similitude dans les descriptions de ce phénomène particulier, que nous trouvons dans les témoignages, généralement rendus sous serment, de peuples étrangers les uns aux autres, et en divergence très tranchée sur ce qui touche à d'autres *superstitions* ?

"Il y a", dit Dom Calmit, Bénédiction sceptique du dernier siècle, "deux moyens différents de détruire la croyance en ces prétendus fantômes... Le premier consisterait à *expliquer* les prodiges du vampirisme par des causes physiques. Le second moyen consiste à *nier entièrement* la vérité de toutes ces histoires ; et ce dernier plan serait incontestablement le plus sûr et le plus sage[289]".

Le premier procédé, celui qui consiste à l'expliquer par des causes physiques quoique occultes, est celui qu'a adopté l'école de magnétisme de Pierart. Ce ne sont certainement pas les spirites qui ont le droit de mettre en doute la plausibilité de cette explication. Le second plan est celui qu'ont adopté les savants et les sceptiques. Ils contestent tout net les faits. Ainsi que des Mousseaux le fait observer, il n'y a pas de moyen meilleur ni plus sûr, et il n'en est pas qui exige moins de philosophie ou de science.

Le spectre d'un pâtre de village, près de Kodom en Bavière, commença à apparaître à plusieurs habitants du pays, et soit par **[185]** suite de la frayeur éprouvée, soit pour toute autre cause, chacun d'eux mourut dans le courant de la semaine suivante. Poussés au désespoir, les paysans

---

[289] Dom Calmit, *Dissertations sur les Apparitions*, etc. Hauts Phén. de la Magie, 193.

déterrèrent le cadavre et le clouèrent au sol avec un long pieu. La même nuit il reparut plongeant les gens dans l'épouvante, et en étouffant plusieurs. Alors les autorités du village livrèrent le corps aux mains du bourreau, qui le traîna dans un champ voisin et l'y brûla. "Le cadavre", dit des Mousseaux citant dom Calmit, "hurlait comme un fou, ruant et pleurant comme s'il eût été vivant. Lorsqu'on le perça de nouveau avec des pieux très pointus, il poussa des cris perçants, et vomit des masses de sang vermeil. Les apparitions de ce spectre ne cessèrent que lorsque le corps eût été réduit en cendres"[290].

Des officiers de Justice visitèrent les endroits que l'on disait ainsi hantés ; les corps furent exhumés, et dans presque tous les cas, on remarqua que le cadavre soupçonné de vampirisme paraissait frais et rose, et que sa chair n'était nullement décomposée. On constata que les objets qui avaient appartenu à ces fantômes se mouvaient dans la maison, sans que personne les touchât. Mais les autorités légales, en général, refusèrent d'avoir recours à la crémation et à la décapitation, avant d'avoir strictement observé toutes les règles de la procédure légale. Des témoins furent assignés à comparaître, et leurs dépositions furent entendues et soigneusement pesées. Après cela les corps exhumés furent examinés ; et s'ils offraient des signes caractéristiques et non équivoques de vampirisme, ils étaient livrés à l'exécuteur.

"Mais la principale difficulté, dit dom Calmit, consiste à savoir comment ces vampires peuvent quitter leur tombe, et comment ils peuvent y rentrer sans *déranger le moins du monde la terre* qui les recouvre ; comment se fait-il qu'on les voie couverts de leurs vêtements ordinaires ; comment peuvent-ils aller, marcher et prendre de la nourriture...? Si tout cela n'est que le produit de l'imagination chez ceux qui croient qu'ils sont tourmentés par ces vampires, comment se fait-il que les fantômes incriminés sont ensuite retrouvés dans leur tombeau..., ne présentant aucun signe de décomposition, pleins de sang, souples et frais ? Comment expliquer la cause de *la boue ou de la poussière dont leurs pieds sont couverts le lendemain du jour* où ils sont apparus et ont effrayés leurs voisins, tandis que rien de pareil ne se retrouve jamais sur les autres cadavres enterrés dans le même cimetière[291] ? Comment se fait-il encore

---

[290] *Hauts Phénom*., p. 196-7.

[291] *Ibid.* Voir le même témoignage sous serment dans les documents officiels. De *l'Inspir. des Camisards*, H. Blanc, 1859. Plon, Paris.

qu'une fois brûlés, ils ne reparaissent plus ? et que ces cas se reproduisent si *souvent* dans ce pays, qu'il semble impossible de guérir le peuple de ce préjugé ; car, au lieu de le détruire, l'expérience de chaque jour ne fait que fortifier la croyance superstitieuse du peuple et accroître sa foi dans ces faits[292].

Il existe un phénomène d'une nature inconnue, et qui, par conséquent, est repoussé dans notre siècle d'incrédulité par la physiologie et la psychologie. Ce phénomène est un état de demi-mort. Virtuellement, le corps est mort ; et dans les cas de personnes chez lesquelles la matière ne prédomine pas sur l'esprit et chez lesquelles la méchanceté n'est pas assez puissante pour détruire la spiritualité, si elle est laissée libre, leur âme astrale se dégagera elle-même par des efforts graduels, et lorsque le dernier lien sera brisé, elle se trouvera séparée pour toujours de son corps terrestre. Une polarité magnétique analogue repoussera violemment l'homme éthéré, loin de sa masse organique en décomposition. Toute la difficulté repose en ce que : 1° l'on croit que le moment décisif de la séparation entre les deux est celui où le corps est déclaré être *mort* par la science ; et 2° que cette même science nie l'existence de l'âme ou de l'esprit dans l'homme.

Pierart essaye de démontrer que, dans tous les cas, il est dangereux d'inhumer trop tôt les gens, même lorsque le corps présenterait des signes indubitables de putréfaction. "Pauvres morts cataleptiques", dit le docteur, "enterrés comme étant *tout à fait morts*, dans des endroits froids et secs, *où les causes morbides sont incapables de produire la destruction de leur corps*, leur esprit [astral] s'enveloppant d'un corps *fluidique* [éthéré], est poussé à quitter le séjour de la tombe, pour exercer sur des êtres vivants des actes particuliers à la vie physique et celui de la *nutrition* en particulier ; il en résulte par un mystérieux lien entre l'âme et le corps que la science spiritualiste expliquera un jour, que la nourriture est fournie au corps matériel encore gisant dans le tombeau, et ce dernier est ainsi aidé à perpétuer son existence vitale. Ces esprits, dans leurs corps éphémères, ont souvent été vus *sortant du cimetière* ; on a constaté qu'ils se sont attachés à des voisins vivants et qu'ils en ont sucé le sang"[293]. L'enquête judiciaire a établi qu'il en est résulté, pour les victimes, un état d'affaiblissement, qui s'est souvent terminé par la mort.

---

[292] Dom Calmet, *Apparitions*, vol. II, pp. 36, 212.

[293] Pierart, *Revue spiritualiste*, Vol. IV, p. 104.

Ainsi, en suivant le pieux avis de dom Calmet, nous devons soit continuer à nier, soit, si les témoignages humains et légaux sont bons à quelque chose et ont quelque valeur, accepter la seule explication possible : "Que les âmes des morts sont incorporées dans des véhicules aériens ou éthérés ; cela est pleinement et clairement **[187]** démontré par ces excellents hommes le Dr C. et le Dr More, dit Glanvil, et ils ont pleinement démontré que telle était la doctrine des plus grands philosophes et des pères des temps les plus reculés"[294].

Gœrres, le philosophe Allemand, parlant dans le même sens, dit que "Dieu n'a jamais créé l'homme comme un corps mort, mais sous la forme d'un animal *plein de vie*. Une fois qu'Il l'eût formé de la sorte, trouvant qu'il était prêt à recevoir le souffle immortel, Il lui souffla au visage, et c'est ainsi que l'homme devint un double chef-d'œuvre entre Ses mains. C'est au centre de la vie elle-même que cette mystérieuse insufflation eut lieu pour le premier homme [la première race ?] ; et c'est à partir de ce moment, que furent unis l'âme animale issue de la terre et *l'esprit* émané du ciel"[295].

Des Mousseaux, d'accord avec d'autres écrivains Catholiques Romains, s'écrie : "Cette proposition est tout à fait anti-catholique !" Soit ; supposons que ce soit le cas ? Elle peut être archi-anti-catholique, et néanmoins être logique et offrir une solution à plus d'un embarrassant problème psychologique. Le soleil de la science et de la philosophie brille pour tout le monde ; et si les catholiques, qui comptent à peine un septième de la population du globe, ne s'en trouvent pas satisfaits, peut-être les nombreux millions d'hommes appartenant à d'autres religions, dont le nombre est de beaucoup supérieur le seront-ils.

Et maintenant, avant de quitter ce repoussant sujet du vampirisme, citons un exemple de plus sans autre garantie que la déclaration qui nous a été faite par des témoins apparemment dignes de foi.

Vers le commencement du siècle actuel, survint en Russie un des cas de vampirisme les plus effrayants dont on ait gardé le souvenir. Le gouverneur de la province de Tch** était un homme d'environ soixante ans, et d'un naturel méchant, tyrannique, cruel et jaloux. Investi d'une

---

[294] *Sadducismus triumphatus*, vol. II, p. 70.

[295] J.J. von Görres, Gesammelte Schriften, III, ch. VII, p. 132. Munich, 1854.

autorité despotique, il l'exerçait sans mesure, suivant ses instincts brutaux. Il devint amoureux de la jolie fille d'un petit fonctionnaire. Quoique la demoiselle fût fiancée à un jeune homme qu'elle aimait, le tyran contraignit le père à consentir à son mariage avec elle ; et la pauvre victime, malgré son désespoir, devint sa femme. Sa jalousie ne tarda pas à se manifester. Il la battait, la séquestrait des semaines entières dans sa chambre, et l'empêchait de voir qui que ce soit, si ce n'est en sa présence. Finalement il tomba malade et mourut. Voyant sa dernière heure approcher, il lui fit jurer qu'elle ne se remarierait **[188]** jamais ; et la menaça avec des serments effroyables, dans le cas où elle contracterait une nouvelle union, de sortir de sa tombe et de la tuer. Il fut enterré dans le cimetière de l'autre côté du fleuve et la jeune veuve n'eut plus de tourments, jusqu'à ce que, la nature reprenant le dessus, et dominant ses frayeurs, elle prêta l'oreille aux importunités de son premier amoureux, et de nouvelles fiançailles eurent lieu.

La nuit de la fête habituelle des fiançailles, lorsque tout le monde fut retiré, l'antique demeure fut mise en émoi par des cris venant de sa chambre. Les portes furent enfoncées, et l'on trouva la malheureuse femme étendue évanouie sur sa couche. En même temps on entendit le bruit des roues d'une voiture sortant de la cour. Le corps de la jeune veuve était couvert d'ecchymoses, comme si elle avait été pincée en divers endroits, et d'une petite piqûre au cou s'échappaient des gouttes de sang. En reprenant ses sens, elle déclara que son défunt mari était entré soudain dans sa chambre, exactement tel qu'il était durant sa vie, sauf qu'il était d'une pâleur mortelle ; qu'il lui avait reproché son inconstance, et qu'ensuite il l'avait battue et cruellement pincée. On n'ajouta aucune foi à son récit ; mais le lendemain matin, les gardes stationnant de l'autre côté du pont, racontèrent qu'un moment avant minuit, une voiture sombre attelée de six chevaux avait passé au grand galop devant eux, se dirigeant vers la ville, sans répondre à leurs appels.

Le nouveau gouverneur, qui s'était montré incrédule à l'histoire de l'apparition, prit néanmoins la précaution de doubler la garde du pont. Malgré cela, le fait se reproduisit toutes les nuits ; les soldats déclaraient que la barrière de leur station auprès du pont s'ouvrait d'elle-même, et que l'équipage spectral filait devant eux, malgré tous leurs efforts pour l'arrêter. En même temps, chaque nuit, la voiture roulait bruyamment sur le pavé de la cour de l'hôtel ; les veilleurs, y compris la famille de la veuve et les serviteurs, étaient plongés dans un profond sommeil ; et chaque matin, la

jeune victime était trouvée meurtrie, sanglante et sans connaissance comme auparavant. La ville était dans la consternation. Les médecins ne pouvaient fournir aucune explication ; les prêtres venaient passer la nuit en prières, mais aux approches de minuit, tous étaient invinciblement pris d'une terrible léthargie. Finalement, l'archevêque de la province vint, et fit en personne les cérémonies de l'exorcisme, mais le lendemain matin, la veuve du gouverneur fut trouvée dans un état pire encore que jamais. Elle était aux portes de la mort.

Le gouverneur fut enfin amené à prendre les mesures les plus sévères pour mettre un terme à la panique, toujours croissante, dans la ville. Il plaça cinquante cosaques en station le long du **[189]** pont, avec ordre d'arrêter à tout prix la voiture fantôme. A l'heure habituelle, on l'entendit et on la vit approcher, venant de la direction du cimetière. L'officier de garde et un prêtre portant un crucifix se plantèrent devant la barrière, et crièrent ensemble : "Au nom de Dieu et du Tsar, qui va là ?" De la portière de la voiture émergea une tête bien connue, et une voix familière répondit : "Le Conseiller privé d'Etat, et gouverneur C..." Au même moment, prêtre, officiers et soldats furent jetés de côté par un choc électrique, l'équipage fantôme passa outre avant qu'ils eussent repris leurs sens.

L'archevêque résolut alors, comme dernier expédient, de recourir au procédé consacré par le temps, d'exhumer le cadavre, et de le clouer au sol avec un pieu de chêne planté dans le cœur. Cela fut fait avec un grand cérémonial religieux, en présence de la population tout entière. L'histoire rapporte que le corps fut trouvé gorgé de sang, avec les joues et les lèvres rouges. Au moment où le premier coup fut frappé sur le pal, le cadavre poussa un gémissement, et un jet de sang jaillit en l'air. L'archevêque prononça la formule usuelle de l'exorcisme, le cadavre fut ré-inhumé, et à partir de ce moment on n'entendit plus parler du vampire.

Jusqu'à quel point les faits de ce drame ont-ils été exagérés par la tradition, c'est ce que nous ne pouvons dire. Mais nous les tenons, il y a de longues années, d'un témoin oculaire ; et il existe aujourd'hui en Russie des familles, dont les membres les plus âgés se rappellent parfaitement cette terrible histoire.

Quant à la déclaration que l'on trouve dans les livres de médecine, qu'il y a des cas fréquents d'inhumation de personnes à l'état de catalepsie, et quant aux dénégations persistantes des spécialistes que ces choses

n'arrivent que très rarement, nous n'avons qu'à consulter la presse quotidienne de tous les pays, pour trouver l'horrible fait établi. Le Rév. H : R. Haweis M.A., auteur du livre *Ashes to Ashes*[296] énumère dans son ouvrage, écrit en faveur de la crémation, quelques cas très poignants d'inhumations prématurées. A la page quarante-six, on lit le dialogue suivant :

> "Mais... avez-vous connaissance de beaucoup de cas d'inhumation prématurée ?
>
> Sans aucun doute ; je ne dirai pas qu'ils soient fréquents dans notre climat tempéré, mais il en survient. A peine explore t-on un cimetière sans y trouver des cercueils renfermant des corps, non seulement retournés, mais encore des squelettes contournés dans la dernière lutte désespérée pour la vie, sous la terre. La position renversée pourrait être attribuée à quelque secousse du cercueil, *mais certainement pas les contorsions*". **[190]**

Après cela, il mentionne les cas suivants qui ont eu lieu récemment.

> "A Bergerac (Dordogne), en 1842, le malade prit un narcotique, mais ne se réveilla pas... On le saigna, et il ne s'éveilla pas... Enfin on déclara qu'il était mort, et on l'enterra. Après quelques jours, au souvenir du narcotique qu'il avait pris, on ouvrit la tombe et le cercueil. Le corps s'était retourné et *débattu*.
>
> *Le Sunday Times* du 30 décembre 1838 raconte qu'à Tonneins, dans le Lot-et-Garonne un homme était inhumé, lorsqu'on entendit du bruit venant du cercueil ; pris de peur le fossoyeur indifférent se sauva... La bière fut remontée et ouverte. Un visage pétrifié de terreur et de désespoir, le linceul déchiré, les membres retournés, disaient la navrante vérité... *trop tard*.
>
> [Le *Times* de mai 1874 raconte] qu'en août 1873, une jeune dame mourut peu de temps après son mariage... Au bout d'une année, son mari se remaria, et la mère de sa

---

[296] *Ashes to Ashes*. London : Daldy, Isbister et C°, 1875.

> première femme résolut de transporter le corps de sa fille à... Marseille. On ouvrit le caveau, et l'on trouva le corps de la pauvre fille, la face contre terre, la chevelure flottante, et son suaire mis en lambeaux"[297].

Comme nous avons à reparler de ce sujet à propos des miracles de la *Bible*, laissons de côté ce sujet pour le moment, et revenons aux phénomènes magiques.

Si nous voulions donner une description complète des diverses manifestations qui ont lieu parmi les adeptes de l'Inde et d'autres contrées, nous pourrions remplir des volumes entiers, mais ce serait sans utilité, parce qu'il ne resterait pas de place pour les explications. C'est pourquoi nous choisirons de préférence celles qui ont leur équivalent dans les phénomènes modernes, ou qui sont authentifiées par des enquêtes légales. Horst a essayé de donner à ses lecteurs une idée de certains esprits Persans et il a échoué ; car la seule mention de quelques-uns d'entre eux est bien faite pour mettre la cervelle d'un croyant à l'envers. Il y a les *Dævas* et leurs agissements particuliers ; les *Darwands* et leurs sombres tours ; les *Shedim* et les *Djinns* ; toute la vaste légion Yazatas, des Amshàspands, des esprits, des démons, des lutins et des elfes du calendrier Persan ; et d'autre part, les Séraphins, Chérubins, Sephiroth, Malachim, Elohim des Juifs ; et, ajoute Horst, "les millions d'esprits élémentaires, ou esprits intermédiaires, fantômes et êtres imaginaires de toutes races et de toutes couleurs"[298]. **[191]**

Mais la majorité de ces esprits n'ont rien à voir avec les phénomènes produits consciemment et de propos délibéré par les magiciens de l'Orient. Ces derniers repoussent une telle accusation, et ils laissent aux sorciers même le concours des esprits élémentaux et des élémentaires. L'adepte possède un pouvoir illimité sur ces deux catégories d'esprits, mais il en fait rarement usage. Pour la production des phénomènes physiques, il appelle les esprits de la nature, dont il se sert comme de *forces* obéissantes, mais non comme des intelligences.

---

[297] L'auteur renvoie ce4x qui douteraient des faits qu'il rapporte à l'ouvrage. *Gatherings from Graveyards*, par G : A. Walker, pp. 84, 193-94, etc.

[298] Horst, *Zauber Bibliothek*, vol. V, p. 52.

Comme nous aimons toujours à renforcer nos arguments par des témoignages d'autres personnes que nous-même, peut-être ferons-nous bien de citer l'opinion d'un journal, le *Boston Herald*, en ce qui concerne les phénomènes en général et les médiums en particulier. Ayant éprouvé de tristes déceptions avec des personnes malhonnêtes, qui peuvent être ou ne pas être des médiums, l'auteur de l'article prit la peine de vérifier certains prodiges, que l'on dit se produire dans l'Inde, et il les compare à ceux des thaumaturges modernes.

> "Le médium d'aujourd'hui, dit-il, offre une ressemblance plus intime, quant aux méthodes et aux manipulations, avec le sorcier bien connu de l'histoire, qu'avec tout autre représentant de l'art magique. Ce qui va suivre démontre combien il est encore loin des performances de ses prototypes. En 1614, une délégation de personnages distingués et d'une haute éducation, appartenant à la Compagnie des Indes, vint rendre visite à l'empereur Jehangire. Au cours de leur mission, ils assistèrent à une foule d'exercices merveilleux, au point de leur faire douter du témoignage de leurs propres sens, et défiant toute explication. Un groupe de sorciers et de jongleurs du Bengale faisant exhibition de leur art devant l'empereur fut sollicité de produire dix mûriers séance tenante, au moyen de semences. Ils plantèrent immédiatement des graines qui, en quelques minutes produisirent autant d'arbres. La terre où la semence avait été jetée s'ouvrit pour livrer passage à quelques feuilles légères, bientôt suivies de jeunes pousses, qui s'élevèrent rapidement, en développant des bourgeons, des branches et des feuilles, à mesure qu'elles montaient, et finalement donnèrent en plein air des fleurs et des fruits, qui mûrirent sur place, et qui furent trouvés excellents. Tout cela sans que les assistants aient détourné les yeux. Des figues, des amandes, des mangues, des noisettes furent obtenues de la même manière, dans des conditions analogues. Les merveilles succédaient aux merveilles. Les branches se garnissaient d'oiseaux au riche plumage, voletant entre les feuilles, et semant dans les airs leurs notes pleines de douceur. Les feuilles jaunirent et

tombèrent, les branches et les tiges se desséchèrent, et enfin les arbres rentrèrent dans le sol, d'où ils avaient poussé à peine une heure auparavant. **[192]**

Un autre avait un arc et une cinquantaine de flèches à pointe d'acier. Il lança en l'air une de ses flèches, qui resta fixée dans l'espace à une hauteur considérable. Une autre fut tirée, puis une autre, et ainsi de suite, chacune venant se planter dans l'empennage de la précédente, de façon à former une chaîne de flèches dans l'espace, jusqu'à la dernière, qui, frappant en plein dans la chaîne, la rompit et la fit tomber à terre par tronçons."Ils installèrent deux tentes en face l'une de l'autre, à la distance d'environ une portée d'arc. Ces tentes furent consciencieusement examinées par les spectateurs, comme le sont les cabinets des médiums, et l'on reconnut qu'elles étaient vides. Elles étaient fermement attachées au sol. Les assistants furent alors invités à désigner les sortes d'animaux ou d'oiseaux qu'ils voulaient voir sortir des tentes, et se livrer bataille. Khaun-e-Jahaun demanda, avec un accent très marqué d'incrédulité, à voir un combat d'autruches. Quelques minutes après, une autruche sortit de chacune des tentes, et se lança au combat avec une énergie mortelle ; bientôt le sang commença à couler, mais elles étaient tellement de force égale, qu'aucune ne put triompher de son adversaire, et qu'elles furent enfin séparées par les jongleurs, qui les ramenèrent dans leurs tentes. Après cela, toutes les demandes d'animaux et d'oiseaux faites par les assistants furent satisfaites, toujours avec les mêmes résultats.

Un grand chaudron fut installé, dans lequel on mit une grande quantité de riz. Sans la moindre trace de feu, ce riz commença bientôt à bouillir, et l'on tira du récipient plus de cent assiettes de riz cuit, avec un poulet sur chacune d'elles. Ce tour est exécuté aujourd'hui sur une plus petite échelle par les fakirs les plus vulgaires.

Mais l'espace manque pour illustrer, par des exemples du passé, combien en comparaison les exercices

> misérablement incolores, des médiums de nos jours, sont pâles et éclipsés par ceux des autres époques et de gens plus adroits. Il n'y a pas un exploit merveilleux, dans un phénomène ou manifestation quelconque qui ne fut, que dis-je, qui ne soit aujourd'hui beaucoup mieux présenté par d'autres habiles exécutants, dont les relations avec la terre et avec la terre seule, sont trop évidentes pour pouvoir être révoquées en doute, même lorsque le fait ne serait pas appuyé par leur propre aveu".

C'est une erreur de prétendre que les fakirs ou les jongleurs se disent toujours aidés par des esprits. Dans les évocations semi religieuses du genre de celle que le Govinda Svami de Jacolliot fit devant cet auteur français, qui en fait la description, lorsque les spectateurs désiraient voir des manifestations réellement spirituelles, ils avaient recours aux prières adressées à leurs pitris, **[193]** ancêtres défunts et autres purs esprits. Ils ne peuvent évoquer ces derniers qu'au moyen de la prière. Quant à tous les autres phénomènes, ils sont produits par le magicien et le fakir à volonté. Malgré l'état apparent d'abjection dans lequel le dernier paraît vivre, il est souvent un initié des temples, et il est aussi versé dans l'occultisme que ses frères plus riches.

Les Chaldéens, que Cicéron compte parmi les plus anciens magiciens, plaçaient le fondement de toute la magie dans les pouvoirs internes de l'âme de l'homme, et dans la connaissance des propriétés magiques existant dans les plantes, les minéraux et les animaux. Avec leur aide, ils accomplissaient les plus étonnants "miracles". Magie, chez eux, était synonyme de religion et de science. Ce n'est que plus tard que les mythes religieux du dualisme Mazdéen, défigurés par la théologie chrétienne, et parés par certaines pères de l'Eglise, prirent la déplaisante forme sous laquelle nous les voyons exposés par les écrivains catholiques, tels que des Mousseaux. La réalité objective de l'incube et du succube médiévaux, cette superstition abominable du moyen âge, qui coûta tant de vies humaines, soutenue par cet auteur dans un volume tout entier, est le monstrueux produit du fanatisme religieux et de l'épilepsie. Elle n'a pas de forme *objective* ; et en attribuer les effets au diable c'est proférer un blasphème : c'est supposer que "Dieu, après avoir créé Satan" lui a permis d'agir de la sorte. Si nous sommes forcés de croire au vampirisme, c'est en nous appuyant sur la force de deux propositions irréfragables de la science psychologique occulte, savoir : 1° L'âme astrale est une entité distincte,

pouvant se séparer de notre ego, et pouvant courir et vagabonder loin du corps, sans rompre le fil de vie ; 2° le corps n'est pas entièrement mort, et tant que son locataire peut y rentrer, celui-ci peut en tirer une somme d'émanations matérielles, suffisante pour lui permettre de se montrer sous une forme quasi terrestre. Mais, soutenir avec des Mousseaux et de Mirville, que le Diable, que les catholiques douent d'une puissance en antagonisme égale à celle de la Divinité Suprême, se transforme en loup, en serpent, en chien, pour satisfaire ses convoitises, et procréer des monstres, c'est une idée dans laquelle se trouvent en germe la démonolâtrie, la démence et le sacrilège. L'Eglise catholique qui non seulement nous enseigne à croire à cette monstrueuse erreur, mais force ses missionnaires à prêcher ce dogme, n'a pas beau jeu à s'indigner contre le culte du démon de certaines sectes Parsis et de l'Inde méridionale. Au contraire, car lorsque nous entendons les Yézidis répéter le proverbe bien connu : "Restez amis avec les démons ; donnez-leur votre bien, votre sang, vos services, et vous n'aurez pas besoin de vous préoccuper de Dieu – *Il ne vous fera aucun mal*", nous trouvons qu'ils sont logiques et conséquents **[194]** avec leur foi et leur respect pour l'Etre Suprême. Leur logique est saine et rationnelle ; ils révèrent trop profondément leur Dieu, pour s'imaginer que Celui qui selon eux, a créé l'univers et ses lois, soit capable de leur faire du mal à eux, pauvres atomes ; mais les *démons* sont là ; ils sont *imparfaits*, et, par conséquent, les humains ont de bonnes raisons pour les redouter.

C'est pourquoi, le Diable, dans ses diverses transformations, ne peut être qu'une illusion. Lorsque nous nous imaginons que nous voyons, que nous entendons ou que nous sentons le diable, c'est trop souvent le reflet de notre âme perverse, dépravée et souillée que nous voyons, entendons et sentons. Les semblables s'attirent, dit-on ; aussi, suivant la disposition dans laquelle notre forme astrale s'échappe durant les heures du sommeil, suivant nos pensées, nos tendances et nos occupations journalières, toutes choses qui impriment leur cachet sur la capsule plastique nommée âme humaine, cette dernière attire autour d'elle des êtres spirituels de même nature. C'est de ce fait qu'il résulte que des rêves et des visions sont purs et pleins de beauté, et d'autres démoniaques et bestiaux. La personne au réveil se hâte alors vers le confessionnal, ou rit avec indifférence de ce souvenir. Dans le premier cas, on lui promet le salut final, au prix de quelques indulgences (qu'elle aura à acheter à l'Église), et peut-être un peu de purgatoire sinon de l'enfer. Qu'importe ? N'est-elle pas assurée de

l'immortalité et de l'éternité, quoi qu'elle fasse ! C'est le Diable. On le met en fuite avec les cloches, le rituel, et le saint goupillon ! Mais le "Diable" revient, et souvent le croyant est amené à ne plus croire en Dieu, lorsqu'il finit par s'apercevoir que le Diable l'emporte sur son Créateur et son Maître. Alors il en est réduit à la seconde possibilité ; il se plonge dans l'indifférence, et il se donne tout entier au Diable. Il meurt, et le lecteur connaît la suite, pour l'avoir vue dans les chapitres précédents.

Cette pensée est magnifiquement exprimée par le Dr Ennemoser : "La religion n'a pas jeté ici [en Europe et en Chine] d'aussi profondes racines que chez les Hindous", dit-il en faisant allusion à cette superstition. "L'esprit des Perses et des Grecs était plus versatile... L'idée philosophique du bon et du mauvais principe et du monde spirituel... doit avoir aidé la tradition à former des visions... de formes infernales et célestes, et des contorsions les plus effroyables, qui dans l'Inde étaient produites beaucoup plus simplement, par un fanatisme plus enthousiaste ; il y a là le voyant recevant la lumière divine ; ici, il se perd dans une multitude de choses extérieures avec lesquelles il confond sa propre identité. Les convulsions accompagnées de l'absence du mental loin du corps, dans des pays lointains, étaient communes ici, parce que l'imagination y est moins ferme, et aussi moins spirituelle. **[195]**

> "Les causes extérieures sont aussi différentes ; les manières de vivre, la position géographique et les moyens artificiels produisent des modifications diverses. La façon de vivre, dans les contrées du Proche-Orient, a toujours été très variable, et elle trouble et détourne, par conséquent, l'occupation des sens, et *c'est pour cela que la vie extérieure se reflète* dans le monde interne des songes. Les esprits sont donc d'une variété infinie de formes, et ils portent les hommes à satisfaire leurs passions, leur en indiquant les moyens, et descendant même jusqu'aux plus menus détails, ce qui est *si contraire* au caractère élevé des voyants hindous" [299].

Que celui qui étudie les sciences occultes cherche à rendre sa nature aussi pure, et ses pensées aussi élevées que celles de ces voyants de l'Inde, et il pourra dormir sans être molesté par le vampire, l'incube ou le succube.

---

[299] *History of Magic*, I, pp 223-24.]

L'esprit immortel rayonne autour de la forme insensible de ce dormeur, comme un bouclier, un pouvoir divin qui le protège contre les atteintes du mal, comme s'il était un mur de cristal.

> "Hæc murus æreus esto ; nil conscire sibi, nulla pallescere culpa." [300]

[300] [Horace, Epitres, I, I : "Que ceci soit notre mur de bronze, de n'avoir aucune faute au cœur, aucun méfait pour nous faire pâlir."].

[197]

CHAPITRE XIII
—
REALITES ET ILLUSIONS

L'ALCHIMISTE. – Tu dis toujours des énigmes. Dis-moi si tu es cette fontaine dont parle Bernard Lord Trevisan ?

MERCURE. – Je ne suis pas cette fontaine, mais j'en suis l'eau. La fontaine m'enferme.

SANDIVOGIUS,
New Light of Alchymie.

Tout ce que nous prétendons faire, c'est trouver les secrets de l'humaine structure, savoir pourquoi certaines parties s'ossifient, et le sang stationne, et appliquer de continuels préservatifs contre les effets du temps. Cela n'est point de la magie, mais l'art de la médecine bien compris.

BULWER-LYTTON,
Zanoni.

"Lo, warrior ! now the cross of red

Points to the cross of the mighty dead :

Within it burns a wondrous light,

To chase the spirits that love the night

That lamp will burn unquenchably

Until the eternal doom shall be."

....

"No earthly flame blazed e'er so bright[301]."

Sir Walter SCOTT,
The Lay of the Lart Minstrel.

Il y a des personnes dont le *mental* est incapable d'apprécier la grandeur intellectuelle des anciens, même dans les sciences physiques, et même si on leur offrait la démonstration la plus complète de leur profond savoir et de leurs œuvres. Malgré la leçon de prudence que plus d'une découverte inattendue leur a infligée, elles persistent à suivre l'ancien procédé de nier, et, ce qui est pire encore, de ridiculiser ce qu'elles n'ont le moyen ni de prouver **[198]** ni de réfuter. Ainsi, par exemple, elles riront de l'idée de l'efficacité des talismans. Que les sept esprits de l'Apocalypse aient une relation directe avec les sept forces occultes de la nature, paraît incompréhensible et absurde à leurs faibles intellects ; et la seule pensée d'un magicien prétendant accomplir des merveilles, à l'aide de certains rites cabalistiques, les fait rire aux larmes. N'apercevant qu'une figure géométrique tracée sur une feuille de papier, sur un morceau de métal, ou sur toute autre substance, elles ne s'imaginent pas qu'un être raisonnable puisse reconnaître à l'une de ces choses une puissance occulte quelconque. Mais ceux qui ont pris la peine de se renseigner savent comment les anciens faisaient des découvertes aussi grandes dans la psychologie que dans la physique, et que leurs recherches ne laissaient que peu de secrets à découvrir.

Lorsque nous constatons de notre côté qu'un pentacle est une figure synthétique qui exprime dans une forme concrète une profonde vérité naturelle, nous ne voyons rien de plus ridicule dans cette figure que dans celles d'Euclide, ni rien qui soit aussi comique que les symboles employés dans un ouvrage de chimie moderne. Qu'est-ce qui, pour un lecteur non

---

[301] Ah, guerrier maintenant la croix rouge

Indique la tombe du puissant mort ;

Dans ce sépulchre brûle une lumière merveilleuse

Qui chasse les esprits amis des ténèbres.

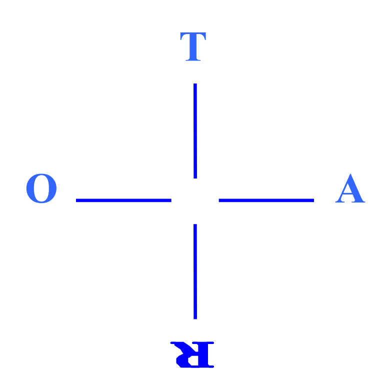
Cette lampe brûlera sans s'éteindre

Jusqu'au jugement éternel.

…………………………………………….

Jamais flamme terrestre n'eut un pareil éclat...

initié, paraîtrait plus absurde que la donnée, que le symbole Na^2CO^3 veut dire du carbonate de soude ? et que C^2H^60 n'est autre chose qu'une manière différente d'écrire le mot alcool ? Qu'y a-t-il donc de si risible à ce que les alchimistes exprimassent leur azoth, ou principe créateur de la nature (la lumière astrale) par le symbole :



qui embrasse trois choses : 1° La divine hypostase ; 2° La synthèse philosophique ; 3° La synthèse physique, c'est-à-dire une croyance, une idée et une force. Mais combien n'est-il pas plus naturel qu'un chimiste moderne, qui veut indiquer à ses élèves dans son laboratoire, la réaction d'un carbonate de soude avec de la crème de tartre en solution se serve du symbole suivant :

$$Na^2CO^3 + 2\ HKC^4H^40^6 + Aq = 2\ NaKC^4H^4O^6 + H^2O + Aq + CO^2$$

Si le lecteur non inspiré peut être excusable d'ouvrir des yeux effarés devant cet abracadabra de la science chimique, pourquoi ses professeurs ne modéreraient-ils pas leur hilarité jusqu'à ce qu'ils aient appris la valeur philosophique du symbolisme des **[199]** anciens ? Du moins s'éviteraient-ils d'être aussi ridicule que M. de Mirville qui, confondant l'Azoth des philosophes hermétiques avec l'azote des chimistes, affirme que les premiers adoraient le gaz nitrogène[302].

Appliquez un morceau de fer sur un aimant, et il devient aussitôt imprégné de ce principe subtil et capable de le communiquer à son tour à d'autres morceaux de fer. Il n'en pèse pas davantage ni ne présente aucune différence avec son état antérieur. Et pourtant une des plus subtiles forces de la nature a pénétré dans sa substance. Un talisman, morceau de métal probablement sans valeur intrinsèque, chiffon de papier ou lambeau

---

[302] Voir Eliphas Levi, *La Science des Esprits*, Préface.

d'étoffe quelconque, a néanmoins été imprégné de l'influence du plus grand de tous les aimants, la volonté de l'homme, avec une puissance pour le bien ou le mal, aussi reconnaissable par ses effets que la propriété subtile que le fer acquiert par son contact avec l'aimant physique. Que l'on fasse sentir à un limier une pièce du vêtement qu'a porté un fugitif, et il suivra sa trace à travers marécages et forêts jusqu'à l'endroit où il se cache. Qu'on donne à un des "psychomètres" du professeur Buchanan un manuscrit, quelle que soit son antiquité, et il décrira le caractère de l'écrivain, et peut-être même son aspect physique. Que l'on remette à un clairvoyant une mèche de cheveux ou un objet quelconque qui ait été en contact avec une personne dont on désire savoir quelque chose, et il entrera en sympathie si intime avec elle, qu'il pourra la suivre pas à pas dans toute sa vie.

Les éleveurs nous apprennent que les jeunes animaux ne doivent pas être mis en troupeau avec les vieux ; et les médecins intelligents défendent aux parents de prendre leurs jeunes enfants dans leurs lits. Lorsque David devint vieux et affaibli, ses forces vitales furent rétablies en mettant une jeune personne en contact avec lui de manière qu'il absorbât de sa force. Feue l'impératrice de Russie, sœur de l'empereur d'Allemagne actuel[303], était si faible dans les dernières années de sa vie que les médecins lui conseillèrent sérieusement de faire coucher avec elle une jeune et robuste paysanne. Quiconque a lu la description faite par le Dr Kerner de la Voyante de Prévorst, M- Hauffee, se rappellera, sans doute, ses paroles[304]. Elle déclara à plusieurs reprises qu'elle entretenait sa vie uniquement par l'atmosphère des personnes qui l'entouraient et par leurs *émanations magnétiques*, qui étaient vivifiées d'une façon extraordinaire par sa présence. La voyante était très simplement un vampire magnétique, qui absorbait, en **[200]** l'attirant à elle, la vie de ceux qui étaient assez robustes pour lui communiquer de leur vitalité, sous la forme de sang volatilisé. Le Dr Kerner observa que ces personnes étaient toutes plus ou moins affectées par cette perte forcée.

Grâce à ces exemples familiers de la possibilité, pour un individu, de communiquer un fluide subtil à un autre ou aux substances qu'il touche, il devient moins difficile de comprendre que, par une concentration

---

[303] Guillaume Ier , cet ouvrage fut écrit en 1877 (Note du Traducteur).

[304] [J.A.C. Kerner, *Die Seherin von Prevorst*, etc., 1829.]

déterminée de la volonté, un objet, d'ailleurs inerte, puisse être imprégné d'un pouvoir protecteur ou destructeur, suivant le but qu'on a en vue.

Une émanation magnétique produite inconsciemment est sûrement vaincue par une émanation plus énergique avec laquelle on la met en opposition. Mais lorsqu'une volonté intelligente et puissante dirige la force aveugle et la concentre sur un point donné, l'émanation la plus faible l'emporte souvent sur la plus forte. Une volonté humaine produit le même effet sur *l'Akâsha*.

Nous avons assisté un jour au Bengale[305] à une manifestation de la puissance de la volonté, qui illustre une très intéressante phase du sujet. Un adepte dans la magie fit quelques passes sur un objet d'étain commun, l'intérieur d'un couvercle de marmite, qui se trouvait à sa portée, et, tout en le regardant attentivement pendant quelques minutes, il paraissait recueillir à poignées le fluide impondérable et le répandre sur la surface du métal. Lorsque l'étain eut été exposé à la pleine lumière du jour pendant environ six secondes, la surface polie et brillante se couvrit soudain comme d'une pellicule. Bientôt des plaques plus foncées commencèrent à se montrer à la surface ; et lorsque au bout d'à peu près trois minutes l'objet nous fut rendu, nous y trouvâmes imprimé un tableau, ou plutôt une photographie du paysage qui s'étendait devant nous, reproduction fidèle comme la nature elle-même et parfaite de coloris. Ce tableau subsista en cet état pendant environ quarante-huit heures, puis s'effaça lentement.

Ce phénomène est facile à expliquer. La volonté de l'adepte avait condensé sur le métal une pellicule *d'Akâsha*, qui le rendit pour le moment sensible, comme une plaque photographique. La lumière fit le reste.

Une pareille manifestation de la puissance de la volonté pour produire des résultats objectifs physiques préparera l'étudiant à comprendre son efficacité pour la guérison des maladies, en communiquant la vertu désirée aux objets inanimés placés en contact avec le malade. Lorsque nous voyons des psychologues tels que **[201]** Maudsley[306] citer, sans être contredit, les récits de quelques cures miraculeuses opérées par le père de

---

[305] Dans le Sikkim, près de Darjeeling. Ce pays qui, quoique tout à côté de la province du Bengale du Nord, permet rarement à un voyageur *Européen* de traverser ses frontières, est visité fort souvent par des Lamas Tibétains. Le Tibet n'étant qu'à un pas du Sikkim (Note de H.-P. B.).

[306] Henry Maudsley, *Body and Mind*, Part. II, Essay on Swedenborg.

Swedenborg, récits qui ne diffèrent guère de centaines de guérisons obtenues par d'autres "fanatiques", suivant sa propre expression, magiciens et guérisseurs naturels, et cela sans essayer d'expliquer leurs actes, mais retenant le rire devant l'intensité de leur foi, sans se demander même si le secret de ce pouvoir de guérir ne se trouve pas précisément dans l'empire que cette foi donne sur les forces occultes, nous déplorons qu'il y ait tant de savoir et si peu de philosophie en notre temps.

Certes, nous ne voyons pas que le chimiste moderne soit moins magicien que l'ancien théurgiste ou philosophe Hermétique, si ce n'est pourtant que ceux-ci, reconnaissant la dualité de la nature, avaient un champ double de celui du chimiste, pour leurs recherches expérimentales. Les anciens animaient des statues, et les Hermétistes appelaient à l'être, en les tirant des éléments, des formes de salamandres, de gnomes, d'ondines et de sylphes, qu'ils ne prétendaient pas créer, mais tout simplement rendre visibles, en tenant ouverte la porte de la nature, de sorte que, sous certaines conditions favorables, ils se montraient aux regards. Le chimiste met en contact deux éléments contenus dans l'atmosphère, et en développant en eux une force latente d'affinité, il crée un nouveau corps, l'eau. Dans les perles diaphanes et sphéroïdes qui sont nées de cette union de deux gaz naissent les germes de la vie organique, et dans leurs interstices moléculaires se dissimulent la chaleur, l'électricité et la lumière, exactement comme dans le corps humain. D'où vient cette vie dans une goutte d'eau qui vient de se former de l'union de deux gaz ? Et qu'est-ce que l'eau elle-même ? Est-ce que l'oxygène et l'hydrogène subissent quelque transformation qui oblitère leur qualité simultanément avec l'oblitération de leur forme ? Voici la réponse de la science moderne : "L'oxygène et l'hydrogène existent-ils tels quels dans l'eau, ou ont-ils été produits par quelque transformation inconnue et inconcevable de leur substance, voilà une question au sujet de laquelle nous pouvons nous livrer à des spéculations, mais sur laquelle nous n'avons aucune connaissance réelle"[307]. Sans donnée aucune sur un sujet aussi simple que la constitution moléculaire de l'eau, ou sur le problème plus profond de l'apparition de la vie en elle, et M. Maudsley ne ferait-il pas bien de donner l'exemple de son propre principe et de s'en tenir à *un calme acquiescement dans l'ignorance, jusqu'à ce que la lumière se fasse*[308] ? **[202]**

---

[307] Josiah Cooke, Jr, *The New Chemistry* p. 101.

[308] Henry Maudsley, *Body and Mind*, *The limits of Philosophical Inquiry*.

Les prétentions des amis de la science ésotérique qui affirment que Paracelse produisait chimiquement de certaines combinaisons encore inconnues de la science officielle les *Homunculi*, sont comme de raison reléguées parmi les mystifications démasquées. Mais pourquoi donc ? Si Paracelse n'a pas fabriqué *d'homunculi*, d'autres adeptes en ont développé et cela il n'y a pas mille ans. Ils ont été produits, de fait, d'après exactement le même principe, en vertu duquel le chimiste et le physicien donnent vie à leurs *animalcules*. Il y a quelques années, un gentleman anglais, Andrew Crosse du Sommersetshire, produisit des *acares* par le procédé suivant : "Du silex noir ayant été chauffé au rouge et réduit en poudre fut mêlé à du carbonate de potasse et exposé à une grande chaleur pendant quinze minutes ; le mélange fut ensuite versé dans un creuset de mine de plomb, dans un fourneau à air. Il fut réduit en poudre encore chaud et mêlé avec de l'eau bouillante que l'on laissa bouillir pendant quelques minutes, et l'on y ajouta ensuite de l'acide chlorhydrique jusqu'à sursaturation. Après l'avoir exposé à l'action voltaique pendant vingt-six jours, un insecte parfait de la tribu des acares apparut, et dans l'espace de quelques jours on en obtint une centaine d'autres. L'expérience fut renouvelée avec d'autres liquides chimiques et avec des résultats analogues. Un M. Weeks de Sandwich en produisit aussi avec du ferrocyanure de potasse... Cette découverte produisit une sensation profonde... M. Crosse fut accusé d'impiété et de viser au rôle de -créateur". Il répliqua, en niant l'imputation, qu'il considérait que "*créer c'était former quelque chose de rien*" [309].

Un autre, considéré par plusieurs personnes comme un homme de grand savoir, nous a répété plusieurs fois qu'il était sur le point de prouver que même les œufs non fécondés pouvaient être amenés à éclosion, en faisant passer à travers eux un courant d'électricité négative.

Les mandragores (*dudim* ou fruit d'amour) trouvées dans le champ de Ruben fils de Jacob, qui excitèrent la convoitise de Rachel, étaient des mandragores cabalistiques malgré toutes les négations ; et les versets qui s'y rapportent appartiennent aux passages les plus osés, dans leur signification ésotérique [310], de tout l'ouvrage. La mandragore est une plante ayant la forme rudimentaire d'une créature humaine ; avec une tête, deux bras et deux jambes formant racines. La superstition qui veut que lorsqu'on

---

[309] *Scientific American*, 12 août 1868.

[310] [Exotérique ? Signification douteuse.]

l'arrache elle crie avec la voix humaine n'est pas complètement dénuée de fondement. Elle produit une espèce de son qui ressemble à un cri aigu, qui est dû à la nature résineuse de la substance dont **[203]** sont formées ses racines, ce qui les rend difficiles à arracher ; elle possède plus d'une propriété secrète, absolument ignorée du botaniste.

Le lecteur qui voudrait avoir une idée claire et précise de la commutation des forces, et de la ressemblance qui existe entre les principes de vie des plantes, des animaux et des êtres humains, peut consulter avec profit un travail sur la corrélation des forces nerveuses et mentales, par le professeur Alexandre Bain de l'Université d'Aberdeen. Cette mandragore paraît occuper sur la terre le point où les règnes végétal et animal se touchent comme le font dans la mer les zoophites et les polypes ; la barrière entre les deux étant, dans l'un et l'autre cas, si peu distincte, qu'elle rend presque imperceptible le point où l'une finit et où l'autre commence. Il semblerait improbable qu'il y ait des *homunculi*, mais un naturaliste quelconque osera-t-il, en présence de l'extension récente de la science, assurer que c'est impossible ? "Qui, dit Bain, limite les possibilités de l'existence ?"

Les mystères inexpliqués de la nature sont nombreux, et de ceux que l'on présume avoir expliqués, à peine il y en a-t-il un, dont on puisse dire qu'il est devenu absolument intelligible. Il n'est pas une plante ou un minéral qui ait révélé la dernière de ses propriétés aux savants. Que savent les naturalistes sur la nature intime des règnes végétal et minéral ? Comment peuvent-ils penser que, pour chacune des propriétés découvertes il n'y a pas beaucoup de forces cachées dans la nature *intime* de la plante ou de la pierre. Elles ne font qu'attendre d'être mises en relation avec quelque autre plante ou minéral, ou avec quelque force de la nature, pour se manifester dans ce qu'on veut bien considérer comme "une façon surnaturelle". Partout où Pline le naturaliste, Alien et même Diodore, qui cherchèrent avec une si louable persévérance à débrouiller la vérité historique de son pêle-mêle d'exagérations et de fables, ont attribué à quelque plante ou minéral une propriété inconnue à nos botanistes ou physiciens modernes, leurs assertions ont été mises de côté, sans plus de cérémonie, comme absurdes, et on n'en parle plus.

De temps immémorial, la spéculation des savants a eu pour objet ce qu'est cette force vitale ou principe de vie. A notre avis seule la "doctrine secrète" peut fournir le fil conducteur. La science exacte ne reconnaît que

cinq forces dans la nature : une molaire, et quatre *moléculaires* ; les cabalistes en admettent sept ; et dans ces deux forces additionnelles gît tout le mystère de la vie. L'une d'elle est l'esprit immortel, dont le reflet est rattaché par d'invisibles liens, même avec la matière inorganique ; nous laissons à chacun le soin de faire la découverte de l'autre. Le professeur Joseph Le Conte dit : "Quelle est la nature de la différence **[204]** qui existe entre l'organisme vivant et l'organisme mort ? Nous n'en pouvons découvrir *aucune*, physique ou chimique. Toutes les forces physiques ou chimiques tirées du fond commun de la nature et incorporées dans l'organisme vivant, paraissent être encore incorporées dans l'organisme mort, jusqu'à ce que petit à petit il tombe en décomposition. Et pourtant la différence est immense, inconcevablement grande. Quelle est la nature de cette différence exprimée dans la formule de la science matérielle ? Qu'est-ce qui est parti, et où est-ce allé ? Il y a ici quelque chose que la science ne peut pas encore comprendre. Et cependant c'est cette chose manquante qui disparaît à la mort, et avant la décomposition, qui représente, au plus haut degré, la force vitale !"[311].

Pour si difficile, voire même impossible que paraisse à la science de découvrir le moteur invisible et universel de toutes Choses, *la Vie*, d'en expliquer la nature, ou même de suggérer une hypothèse raisonnable à ce sujet, le mystère n'est pourtant qu'un demi-mystère, non seulement pour les grands adeptes et voyants, mais encore pour les sincères et fermes croyants au monde spirituel. Pour le simple croyant, non favorisé par un organisme personnel pourvu de cette sensibilité nerveuse et délicate qui le mettrait à même, comme elle le fait pour le voyant, d'apercevoir l'univers visible reflété, comme dans une glace, dans l'Invisible, et cela d'une façon objective, il reste *la foi* divine. Elle est fortement enracinée dans ses sens internes ; dans son infaillible intuition, avec laquelle la froide raison n'a rien à voir, il sent qu'elle ne peut le tromper. Que les dogmes erronés, enfants de l'esprit humain et les sophismes de la théologie se contredisent ; qu'ils se bousculent les uns les autres, et que la subtile casuistique d'une croyance détruise le raisonnement artificieux de l'autre ; la vérité demeure toujours une, et il n'y a pas de religion, chrétienne ou païenne, qui ne soit fermement bâtie sur le roc séculaire, le Dieu Universel et l'Esprit immortel.

---

[311] Le Conte, *Corrélation de la Force Vitale avec les Forces Chimiques et Physiques dans Pop. Science Monthly*, IV, déc. 1878, p. 170.

Chaque animal est plus ou moins doué de la faculté de percevoir, sinon les esprits, du moins quelque chose qui demeure pour le moment invisible à l'homme ordinaire et ne peut être discerné que par un clairvoyant. Nous avons fait des centaines d'expériences dans ce sens, avec des chats, des chiens, des singes de divers genres, et une fois, avec un tigre apprivoisé. Un miroir rond et noir, connu sous le nom du "*cristal magique"*, fut fortement magnétisé par un hindou, résidant antérieurement à Dindigal et domicilié maintenant dans un endroit plus retiré, dans les montagnes connues sous le nom de Western Ghàts. Il avait apprivoisé **[205]** un jeune tigre, qui lui avait été apporté de la côte du Malabar, partie de l'Inde ou les tigres sont d'une férocité proverbiale ; c'est avec cet intéressant animal que nous fîmes nos expériences.

De même que les anciens Marses et Psyllis, les célèbres charmeurs de serpents, cet hindou prétendait posséder le don mystérieux d'apprivoiser toute espèce d'animaux. Le tigre avait été réduit à un état de *torpeur mentale* chronique, pour ainsi dire, il était devenu aussi inoffensif et doux qu'un chien. Les enfants pouvaient le taquiner et lui tirer les oreilles, et il ne faisait que se secouer et gémir comme un chien. Mais toutes les fois qu'on le forçait à regarder dans le "miroir magique", la pauvre bête était instantanément poussée à une sorte de frénésie. Son regard était empreint d'une terreur *humaine* ; il hurlait de désespoir, incapable de détourner les yeux du miroir auquel son regard semblait cloué par un charme magnétique ; il se tordait et tremblait, jusqu'à tomber en convulsions par la crainte de quelque vision, qui pour nous restait inconnue. Il se couchait alors en poussant de faibles gémissements, mais toujours les yeux fixés sur le miroir. Lorsqu'on l'enlevait, l'animal restait pantelant et dans un état de prostration visible pendant près de deux heures. Que voyait-il ? Quel tableau spirituel de son propre monde *animal* invisible pouvait produire un effet si terrible sur une bête sauvage, naturellement féroce et hardie ? Qui le dira ? Petit-être celui qui provoqua la scène.

La même impression, produite sur les animaux a été observée pendant les séances spirites, avec quelques vénérables mendiants ; et il en fut de même lorsqu'un syrien moitié païen, moitié chrétien, de Kunankulam (Etat de Cochin), sorcier en renom, fut invité à se joindre à nous pour faire des expériences.

Nous étions en tout neuf personnes, sept hommes et deux femmes, dont une indigène. Il y avait en outre dans la pièce le jeune tigre très

occupé après un os ; un *wanderoo* ou singe-lion qui, avec son poil noir, sa barbe d'un blanc de neige, et ses yeux rusés et brillants, semblait une personnification de la malice ; et un beau loriot doré, lissant tranquillement sa queue aux radieuses teintes, sur un perchoir placé près d'une grande fenêtre sur la véranda. Dans l'Inde, les séances "spirites" n'ont pas lieu dans l'obscurité, comme en Amérique ; et il n'y faut rien d'autre qu'un silence parfait et de l'harmonie. C'était donc en pleine lumière du jour, pénétrant à flots par les portes et les fenêtres large ouvertes, au milieu du bourdonnement lointain de la vie dans les forêts voisines, et dans les jungles, dont les échos nous renvoyaient les bruits de myriades d'insectes, d'oiseaux et d'animaux. Nous étions installés au milieu d'un jardin, qui entourait la maison, et au lieu de respirer l'atmosphère étouffante d'une salle de séances, nous nous trouvions entourés de massifs d'hérythrina, à la teinte couleur **[206]** de feu, de l'arbre corail, respirant les odorantes effluves des buissons et des fleurs de bégonia, dont les blancs pétales tremblaient au souffle de la brise légère. Bref, nous étions environnés de lumière, d'harmonie et de parfums. De larges bouquets de fleurs et de branches d'arbustes consacrés aux dieux indigènes avaient été cueillis pour la circonstance, et apportés dans les appartements. Il y avait le basilic odorant, la fleur de Vishnou sans laquelle, au Bengale, aucune cérémonie religieuse ne peut avoir lieu ; et les branches du *ficus religiosa*, l'arbre dédié à cette même brillante divinité, entremêlaient leurs feuilles avec les fleurs rosées du lotus sacré, et de la tubéreuse de l'Inde, répandues à profusion pour parer les murs.

Pendant que le "saint béni" représenté par un fakir très sale, mais néanmoins véritablement fort saint, restait plongé dans la contemplation, et que quelques prodiges spirituels s'accomplissaient sous l'influence de sa volonté, le singe et l'oiseau ne donnaient que de rares signes d'inquiétude. Le tigre seul tremblait visiblement par intervalles, et regardait fixement par toute la pièce, comme si ses phosphorescentes prunelles vertes suivaient quelque chose d'invisible flottant dans tous les sens. Cette chose encore imperceptible pour le regard humain devait donc être devenue *objective* pour lui ; quant au wanderoo, toute sa gentillesse avait disparu ; il paraissait assoupi, et reposait accroupi sans mouvement. L'oiseau ne manifestait que peu ou pas d'indices de malaise. On entendait un son comme un bruit d'ailes battant doucement l'air ; les fleurs allaient et venaient dans la chambre, comme déplacées par d'invisibles mains ; et une fleur admirablement teintée d'azur étant tombée sur les pattes croisées du

singe, il eut un soubresaut nerveux, et courut chercher un refuge sous la blanche tunique de son maître. Ces manifestations durèrent environ une heure, et il serait trop long de les narrer toutes. La plus curieuse fut précisément celle qui clôtura la série de ces merveilles. Quelqu'un s'étant plaint de la chaleur, nous eûmes le spectacle d'une rosée délicieusement parfumée. Les gouttes tombaient larges et serrées, et procuraient une sensation de fraîcheur inexprimable, en séchant aussitôt qu'elles avaient touché nos personnes.

Lorsque le fakir eut terminé cette séance de magie *blanche*, le "sorcier" ou charmeur, comme on les nomme, s'apprêta à déployer son pouvoir. Nous fûmes gratifiés d'une succession de prodiges, que les récits des voyageurs ont rendus familiers au public ; et il nous fut montré, entre autres choses, que les animaux possèdent naturellement la faculté de clairvoyance et même, semble-t-il, le pouvoir de discerner entre les bons et les mauvais esprits. Tous les tours du sorcier étaient précédés de fumigations. Il fit brûler des branches d'arbres et d'arbustes résineux qui répandaient des **[207]** colonnes de fumée. Quoiqu'il n'y eut rien dans tout cela de nature à effrayer un animal faisant usage de ses yeux physiques, le tigre, le singe et l'oiseau manifestaient une terreur indicible. Nous suggérâmes l'idée que peut-être les animaux étaient effrayés par les branches enflammées, en nous rappelant l'usage familier d'entretenir des feux autour des camps pour éloigner les bêtes féroces. Afin de ne pas laisser de doute à cet égard, le Syrien s'approcha du tigre avec une branche de l'arbre de Bael (consacré à Siva), et il l'agita plusieurs fois sur sa tête en murmurant ses incantations. La bête donna aussitôt des marques d'une frayeur au-delà de toute expression. Ses yeux sortaient de leurs orbites, comme des boules de feu ; sa gueule était pleine d'écume ; il se précipita sur le sol, comme s'il eût cherché un trou pour s'y cacher ; il poussait rugissements sur rugissements, et réveillait les nombreux échos dans la jungle et les bois. Enfin, jetant un dernier regard sur cet endroit, que ses yeux n'avaient pas quitté, il fit un suprême effort, qui brisa sa chaîne, et il franchit d'un bond la fenêtre de la véranda, en emportant un morceau de la boiserie. Le singe s'était enfui longtemps auparavant, et l'oiseau était tombé de son perchoir, comme frappé de paralysie.

Nous ne demandâmes ni au fakir ni au sorcier d'explication sur la méthode par laquelle leurs phénomènes respectifs étaient produits. L'eussions-nous fait, il n'est pas douteux qu'ils nous eussent répondu ce qu'un fakir répondit à un Français, M. Louis Jacolliot, qui en fait le récit

reproduit de son livre dans un numéro récent d'un journal de New-York, le *Franco-Américain*, en ces termes

> "Beaucoup de ces jongleurs hindous qui vivent dans le silence des pagodes exécutent des tours, qui dépassent de beaucoup les prestidigitations de Robert-Houdin, et il y en a beaucoup d'autres qui provoquent les phénomènes le plus curieux en fait de magnétisme et de catalepsie, sur les premiers objets qui leur tombent sous la main, au point que je me suis souvent demandé si les Brahmanes avec leurs sciences occultes n'ont pas fait d'importantes découvertes dans les questions qui ont tout récemment été agitées en Europe.
>
> Nous trouvant une fois en compagnie d'autres personnes dans un café avec sir Maxwell, il ordonna à son dubash de faire entrer un charmeur. Peu après entra un Hindou décharné, presque nu, à la face ascétique d'une teinte bronzée. Autour de son cou, de ses bras, de ses cuisses, de son corps, étaient enroulés des serpents de diverses dimensions. Après nous avoir salués, il nous dit : "Que Dieu soit avec vous, je suis Chibh-Chundor, fils de Chibh-Gontnalh-Mava". **[208]**
>
> "Nous désirons voir ce que vous pouvez faire", dit notre hôte.
>
> "J'obéis aux ordres de Siva, qui m'a envoyé ici", répondit le fakir, s'installant sur une des dalles de marbre.
>
> "Les serpents dressèrent leurs têtes et sifflèrent, mais sans témoigner la moindre colère. Prenant alors un flageolet fixé dans une mèche de ses cheveux, il produisit des sons à peine perceptibles, imitant le chant du *tailapaca*, un oiseau qui se nourrit de noix de coco écrasées. Les serpents se déroulèrent alors, et descendirent l'un après l'autre à terre. Aussitôt qu'ils eurent touché le sol, ils se redressèrent d'environ un tiers de leur longueur, et commencèrent à se balancer en mesure avec la musique de leur maître. Tout à coup le fakir remit son instrument en place et fit quelques passes

avec ses mains sur les serpents, au nombre de dix, et tous appartenaient aux espèces les plus dangereuses du cobra Indien. Son œil prit une expression étrange. Nous éprouvâmes tous un sentiment de malaise indéfinissable, et nous cherchions instinctivement à détourner de lui nos regards. En ce moment un petit *Chokra*[312] (garçon) dont le rôle était d'offrir du feu dans un petit brasier pour allumer les cigares, succombant à son influence, s'affaissa et resta endormi. Cinq minutes se passèrent et nous sentîmes que si ses manipulations devaient continuer quelques secondes de plus, nous allions tous être endormis. Chundor se releva et faisant encore deux passes sur le Chokra, il lui dit : "Donne du feu au commandant". Le jeune garçon se leva et sans hésiter, vint offrir du feu à son maître. On le pinça, on le poussa, on le secoua de manière à bien s'assurer qu'il était parfaitement endormi. Il ne voulut pas s'éloigner de sir Maxwell, jusqu'à ce qu'il en eût reçu l'ordre du fakir.

Nous examinâmes alors les cobras. Paralysés par l'influence magnétique, ils étaient étendus tout de leur long sur le sol. Ils étaient dans un état de catalepsie complète. En les prenant, nous les trouvâmes raides comme des bâtons. Le fakir les réveilla, et là-dessus ils revinrent s'enrouler de nouveau autour de son corps. Nous lui demandâmes s'il pourrait nous faire sentir son influence. Il fit quelques passes sur nos jambes, et instantanément nous perdîmes l'usage de ces membres ; nous ne pûmes quitter nos sièges. Il nous soulagea aussi aisément qu'il nous avait paralysés.

Chibh-Chundor termina la séance par des expériences faites sur des objets inanimés. Au moyen de quelques passes exécutées **[209]** avec ses mains, dans la direction des objets sur lesquels il voulait agir, et sans quitter son siège, il fit pâlir et même s'éteindre des bougies dans les parties les plus éloignées de l'appartement ; il fit se

---

[312] (Traduit par singe) ce qui n'est pas correct ; le mot hindou pour singe est *rûkh-charhâ*. Il est fort probable qu'on a voulu dire chokra, un jeune domestique indigène.

mouvoir les meubles, y compris les divans sur lesquels nous étions assis, s'ouvrir et se fermer les portes. Apercevant un Hindou qui puisait de l'eau dans un puits au jardin, il fit une passe dans sa direction, et la corde s'arrêta soudain dans son mouvement de descente, résistant à tous les efforts du jardinier abasourdi. Avec une autre passe, la corde recommença à descendre.

Je demandai à Chibh-Chundor : "Employez-vous pour agir sur les objets inanimés le même procédé que sur les créatures vivantes" ?

Il répondit : "Je n'ai qu'un seul et unique procédé".

"Quel est-il ?

"LA VOLONTÉ. L'homme, qui est la fin de toutes les forces intellectuelles et matérielles, doit les dominer toutes. Les Brahmanes ne connaissent rien autre que cela".

"Sanang Setzen", dit le Colonel Yule (Ser Marco Polo John. I, p. 306-307) "énumère toute une série d'actes merveilleux qui sont accomplis au moyen du *Dharani* [charmes mystiques des hindous], tels que planter une cheville dans une roche dure ; rappeler les morts à la vie ; changer un cadavre en or ; pénétrer partout, comme le fait l'air [sous sa forme astrale] ; voler ; saisir avec la main les animaux sauvages ; lire la pensée ;faire remonter le courant à de l'eau ; manger des tuiles ; s'asseoir en l'air sur ses jambes repliées, etc...". Les légendes anciennes attribuent à Simon le Magicien précisément les mêmes pouvoirs. "Il faisait marcher les statues ; il sautait dans le feu sans s'y brûler ; il volait dans les airs ; il transformait les pierres en pain ; il pouvait modifier sa propre forme ; il présentait deux figures à la fois ; il se métamorphosait en pilier ; il faisait s'ouvrir spontanément les portes closes ; il faisait se mouvoir d'eux-mêmes les ustensiles de la maison, etc...". Le Jésuite Delrio déplore que des princes crédules, et jouissant d'ailleurs d'une réputation de piété, permettent

que fou exécute en leur présence des tours diaboliques, tels par exemple, que faire bondir d'un bout de la table à l'autre des objets en fer, des gobelets en argent et autres articles pesants sans employer aucun aimant, ni aucun autre procédé"[313]. Nous croyons que la FORCE DE LA VOLONTE est le plus puissant des aimants. L'existence d'une pareille puissance magique chez certaines **[210]** personnes est *démontrée*, mais l'existence du Diable est une fiction, qu'aucune théologie ne saurait démontrer.

"Il y a certains hommes que les Tartares honorent pardessus tout dans le monde", dit le moine Ricold, "ce sont les *Baxita*, une sorte de prêtres des idoles. Ces hommes sont originaires de l'Inde, et ils ont une profonde sagesse et *une morale des plus graves à laquelle ils conforment leur conduite*. Ils sont familiers avec les arts magiques... exécutent nombre d'illusions, et prédisent des événements futurs. Par exemple, on dit qu'un des plus éminents parmi eux vole dans les airs ; mais la vérité, telle qu'elle a été démontrée, c'est qu'il ne volait pas, mais qu'il marchait près de la surface du sol, sans la toucher et il *paraissait être assis sans avoir aucun support pour le soutenir*. Ce dernier phénomène fut vu par Ibn Batoutha à Delhi, ajoute le colonel Yule, qui cite le moine dans le *Livre de Ser Marco Polo*, en présence du Sultan Mahomet Tughlak ; et il fut exhibé formellement à Madras, dans le siècle actuel, par un Brahmane descendant, sans doute, de ces Brahmanes qu'Apollonius vit marcher à deux coudées du sol. Il est décrit aussi par l'honorable Francis Valentyn, comme une chose bien connue et pratiquée de son temps dans l'Inde. On raconte, dit-il, qu'un homme commence par s'asseoir sur trois perches placées ensemble, de manière à former un trépied ; ensuite, l'on retire de dessous lui une des perches, puis une deuxième, et enfin la troisième, et l'homme ne tombe pas et reste encore assis en l'air ! J'en ai parlé même avec deux amis, qui avaient été témoins

---

[313] Delrio, *Disquis-Magica*, p. 34, 100. Lyon, 1608. Cf. Yule, op. cit., Vol. I, p. 306

> d'un fait de cette nature ; l'un d'eux n'en croyant pas ses yeux, avait pris la peine de s'assurer avec un long bâton s'il n'existait pas quelque soutien invisible sur lequel l'homme aurait été posé ; mais, comme me le dit ce gentleman, il ne put rien sentir ni voir de pareil"[314]. Nous avons rapporté ailleurs que la même chose avait eu lieu, l'année dernière, devant le Prince de Galles et sa suite.

De tels faits ne sont rien en comparaison de ce qu'accomplissent les jongleurs affirmés. "Faits qui pourraient être considérés comme de simples inventions, dit l'auteur ci-dessus cité, s'ils n'étaient rapportés que par un seul auteur, mais qui paraissent mériter une *sérieuse attention*, lorsqu'ils sont racontés par toute une série d'écrivains assurément indépendants les uns des autres, et écrivant à de longues distances et à de longs intervalles. Notre premier témoin est Ibn Batoutha, et il est nécessaire de le citer en entier aussi bien que les autres, afin de montrer jusqu'à quel point leurs témoignages concordent. Le voyageur arabe assistait **[211]** à une grande représentation à la Cour du vice-roi de Khrausa... "Ce même soir, un jongleur, un des esclaves du Khan fit son apparition, et l'Emir lui dit : "Viens, et montre-nous quelques uns de tes tours". Là-dessus, il prit une bille de bois percée de plusieurs trous dans lesquels étaient passées de longues lanières, et tenant une de celles-ci, il lança la bille dans les airs. Elle s'y éleva si haut que nous la perdîmes entièrement de vue... (Nous étions au milieu de la cour du palais). Il ne restait plus qu'un petit bout d'une des lanières dans la main de l'escamoteur, et il demanda que l'un des garçons qui l'assistait le prît et y montât. Le garçon le fit et monta le long de la courroie si bien, qu'il eut vite disparu à nos regards. Le magicien l'appela alors par trois fois, mais n'en obtenant pas de réponse, il prît un couteau, comme s'il eut été dans un violent accès de colère, prit la lanière, et disparut à son tour. L'un après l'autre, il jeta à terre une des mains du jeune homme, puis un pied, ensuite l'autre main, après cela l'autre pied, le tronc, et enfin la tête ! Il redescendit alors lui-même, soufflant avec effort, et les vêtements tout ensanglantés, il se prosterna et baisa la terre en présence de l'Emir, en lui adressant quelques mots en chinois. L'Emir lui donna un ordre en réponse ; et l'homme prit les membres du gamin, les remit à leur place, et frappant la terre du pied, voilà que le garçon se relève et se plante droit devant nous ! Tout cela me surprit outre mesure, et j'eus

[314] Colonel Yule, *Le livre de Marco Polo*, vol. 1, p. 308.

des palpitations comme lorsque le Sultan de l'Inde me fit voir quelque chose du même genre. Mais l'on me donna un cordial qui me guérit et fit cesser l'attaque. Le Kaji Afkharuddin qui se trouvait auprès de moi me dit à voix basse : "Allah, je crois qu'il n'y a eu ni ascension, ni descente, ni mutilation, ni reboutage ! Tout cela, c'est un tour de passe-passe !" [315].

Et qui doute que ce ne soit un tour de passe-passe, une illusion, ou *Mayta*, comme le nomment les Hindous ? Mais lorsqu'une pareille illusion est imposée, pour ainsi dire, chez plusieurs milliers d'individus en même temps, comme nous l'avons vu, nous même, durant une fête publique, certainement les moyens à l'aide desquels cette étonnante hallucination est provoquée méritent l'attention de la Science ! Lorsque, par une magie pareille, un homme qui se tient devant vous, dans une chambre, dont vous avez vous-même fermé les portes et dont vous tenez les clés dans votre main, disparaît tout à coup, s'évanouit comme un éclair, et que vous ne le voyez nulle part, tout en entendant sa voix de divers côtés de la chambre, vous adressant la parole et riant de votre perplexité, assurément un tel art n'est pas indigne de M. **[212]** Huxley ni du Dr Carpenter. Est-ce que cela ne vaut pas la peine que l'on consacre à son étude autant de temps qu'on en a mis à examiner un moindre mystère, pourquoi des coqs de ferme chantent à minuit.

Ce que Ibn Batoutha le Maure vit en Chine vers l'an 1348, le colonel Yule nous apprend qu'Edouard Melton, voyageur anglohollandais en fut témoin à Batavia vers l'année 1670. "Un individu de la même bande (de sorciers), dit Melton [316], prit une petite pelote de corde, et en gardant le bout dans sa main, il lança la pelote avec une telle force en l'air, que l'autre extrémité fut bientôt hors de vue. Il grimpa alors le long de la corde avec une indescriptible rapidité... J'étais plein de surprise, ne concevant pas ce qui allait se produire lorsque voilà une jambe qui tombe d'en haut... Un moment après c'est le tour d'une main, etc... En résumé, tous les membres du corps tombèrent successivement et furent mis ensemble dans un panier. Le dernier fragment qui parut... fut la tête, et à peine avait-elle touché la terre, que l'homme qui le servait et qui avait ramassé les membres, les retourna sens dessus dessous, en renversant le panier. Aussitôt, *nous vîmes de nos propres yeux ces membres ramper l'un vers l'autre, se rejoindre* et,

---

[315] Edward Melton, *Engelsh Edelmans Zeldraame en Geden Hwaardige Zee en Land Reizen*, etc., p. 468. Amsterdam, 1702.

[316] *Ibid*., vol. I, pp. 308-09. [Voyage d'Ibn Batoutha, IV, pp. 39-290, Paris 1853]

en un mot, reconstruire un homme complet, qui peut dès lors se redresser et agir comme auparavant, sans paraître sentir le moindre mal. Jamais, dans le cours de ma vie, je n'ai été aussi étonné... et je ne doutais plus que ces hommes égarés ne fissent ces choses avec le secours du Diable".

Dans les mémoires de l'empereur Jehangire, les exercices de sept jongleurs ou sorciers du Bengale, qui opérèrent devant lui, sont décrits en ces termes : "*Neuvième* : ils présentèrent un homme dont ils détachèrent les membres l'un après l'autre, en finissant par séparer la tête du tronc. Ils éparpillèrent ces membres mutilés sur le sol et les y laissèrent pendant quelque temps. Ils étendirent ensuite un drap au-dessus d'eux, et l'un des hommes s'étant mis sous le drap, en ressortit au bout de quelques minutes, suivi de l'homme que l'on avait cru coupé en morceaux, en parfait état de santé, et sans aucune avarie... *Vingt-troisième*. Ils montrèrent une chaîne de cinquante coudées de longueur, et, en ma présence, ils en lancèrent un des bouts vers le ciel *où elle demeura comme fixée à quelque chose en l'air*. Un chien fut alors amené et placé au bas de la chaîne ; immédiatement il y grimpa, et, gagnant l'autre extrémité, il disparut dans les airs. De la même façon, un porc, une panthère, un lion et un tigre furent sucessivement envoyés en haut de la chaîne, et tous disparurent de même à **[213]** l'extrémité supérieure. Enfin ils firent retomber la chaîne qu'ils remirent dans le sac sans que personne ait pu découvrir de quelle manière ces différents animaux avaient pu ainsi disparaître mystérieusement en l'air comme nous l'avons rapporté[317]".

Nous avons en notre possession un tableau représentant un magicien persan avec un homme, ou plutôt les divers membres de ce qui, une minute auparavant, était un homme, épars devant lui. Nous avons vu de ces jongleurs, et nous avons été témoins de ces exercices plus d'une fois en divers endroits.

Ne perdant pas de vue que nous répudions l'idée de miracle, et revenant à des phénomènes plus sérieux, nous demanderons maintenant quelle objection logique l'on peut faire contre la prétention que beaucoup de thaumaturges aient réussi à réanimer des morts ? Le fakir cité dans l'article du *Franco American*, que nous venons de reproduire dans une note pourrait avoir poussé les choses jusqu'à dire que le pouvoir de la volonté de l'homme est si énergique qu'il a la faculté de réanimer le corps en

---

[317] *Mémoires de l'empereur Jehangire*, p. 99-102.

apparence mort, en rappelant l'âme envolée qui n'a pas encore rompu le fil qui les unissait l'un à l'autre par la vie. Des douzaines de fakirs comme celui-là se sont laissés enterrer vivants devant des milliers de témoins, et ont été ressuscités des semaines après. Si les fakirs ont le secret de ce processus artificiel, identique ou analogue à l'hibernation, pourquoi ne pas admettre que leurs ancêtres, les gymnosophes et Apollonius de Tyane, qui avait étudié chez eux dans l'Inde, et Jésus et d'autres prophètes et voyants qui tous en savaient bien plus long sur les mystères de la vie et de la mort que n'importe lequel de nos savants modernes, aient pu ressusciter des hommes et des femmes morts ? Etant tout à fait familiers avec cette puissance, ce mystérieux *quelque chose* "que la science ne peut pas encore comprendre" ainsi que le confesse le professeur Le Conte, sachant en outre "d'où elle vient et où elle va", Elie, Jésus, Paul et Apollonius, ascètes enthousiastes et initiés instruits, ont pu aisément rappeler à la vie tout homme qui "n'était pas mort, mais endormi", et cela sans aucune espèce de miracle.

Si les molécules du cadavre sont imprégnées des forces physiques et chimiques de l'organisme vivant[318], qu'est-ce qui peut les empêcher d'être de nouveau mises en mouvement pourvu que l'on sache quelle est la nature de la force vitale, et comment la commander ? Le matérialiste ne fera certes pas d'objection, car pour lui il n'est nullement question de réinfuser une âme. Pour lui, l'âme n'existe pas, et le corps humain doit être considéré, tout **[214]** simplement, comme une machine vitale, une locomotive qui partira lorsqu'on lui appliquera chaleur et force, et qui s'arrêtera lorsqu'elles lui seront retirées. Pour le théologien, le cas présente des difficultés plus grandes, car, à son point de vue, la mort coupe tout net le lien qui unit l'âme et le corps, et l'une ne peut pas plus retourner dans l'autre sans miracle, que l'enfant déjà né ne peut être poussé à reprendre son existence fœtale après l'accouchement et la section du cordon. Mais le philosophe Hermétiste se place entre ces deux antagonistes irréconciliables, en *maître de la situation*. Il connaît la nature de l'âme, cette forme composée de fluide nerveux et d'éther atmosphérique, et il sait comment la force vitale peut être rendue à volonté active ou passive, tant que quelque organe essentiel n'a pas été définitivement détruit. Les prétentions formulées par Gaffarilus, qui, soit dit en passant, parurent si

---

[318] J. Hugues Bennet, *Text Book of Physiology*, etc. Edimbourg, 1870, p. 37-50.

déraisonnables en 1650[319], ont été plus tard corroborées par la science. Il soutenait que chaque objet existant dans la nature – pourvu qu'il ne soit pas artificiel – lorsqu'il était brûlé, conservait néanmoins sa forme dans les cendres dans lesquelles il restait ainsi, jusqu'à sa résurrection. J. Duchesny, chimiste éminent, s'assura du fait. Les cendres des plantes brûlées, renfermées dans les flacons, lorsqu'on les chauffe, présentent de nouveau leurs diverses formes. "Un petit nuage obscur s'éleva graduellement dans le flacon, prit une forme définie et offrit à nos yeux la fleur ou la plante qui avaient donné les cendres". Kircher, Digby et Vallemont ont démontré que les formes des plantes pouvaient être ressuscitées de leurs cendres. Dans une réunion de naturalistes en 1834, à Stuttgart, une recette pour produire ces expériences fut trouvée dans un ouvrage d'Oetinger[320]. "L'enveloppe terrestre", écrit-il, "reste dans la cornue, tandis que l'essence volatile monte comme un *esprit*, parfaite de forme, mais dépourvue de substance[321]".

Or, si la forme astrale, même d'une plante, survit encore dans les cendres, lorsque le corps est mort, les sceptiques persisteront-ils à dire que l'âme de *l'homme, l'égo intérieur*, est, après la mort de la forme plus grossière, dissoute en même temps et qu'elle n'existe plus ? "A la mort, dit le philosophe, un des corps s'échappe de l'autre, par *osmose* et à travers le cerveau ; il est maintenu près de son ancienne enveloppe, par une double attraction, physique et spirituelle, jusqu'à ce que cette dernière se décompose ; et si les conditions convenables sont remplies, l'âme peut se réincarner et reprendre la vie suspendue. Elle le fait dans le sommeil ; elle le fait encore plus complètement dans la léthargie ; **[215]** et enfin elle le fait d'une façon plus surprenante encore au commandement, et avec le concours d'un adepte de l'Hermétisme. Jamblique déclarait qu'une personne bien douée de ce pouvoir de ressusciter était "remplie de Dieu". Tous les esprits subordonnés des sphères supérieures sont à ses ordres, car il n'est plus un mortel, mais bien un dieu lui-même. Dans son Epître aux Corinthiens, Paul remarque que "les esprits des prophètes *sont soumis aux prophètes*"[322].

---

[319] *Curiosités inouïes*, etc. Paris, 1629-1631.

[320] *Pensées sur la naissance et la génération des choses*.

[321] Crowe, *Nigh side of Nature*, p, 111.

[322] [XIV, 32.]

Quelques personnes possèdent naturellement, et d'autres acquièrent le pouvoir de séparer à volonté le corps *intérieur de l'extérieur*, de lui faire de longs trajets, et de se rendre visible à ceux qu'il visite. Nombreux sont les exemples, attestés par d'irrécusables témoins, de "doubles" de personnes, qui ont été vues, et qui ont conversé à des centaines de milles de distance de l'endroit où l'on savait qu'elles étaient. Hermotine, si nous devons en croire Pline et Plutarque[323] pouvait à volonté tomber en transe, et alors sa *seconde* âme se rendait au lieu éloigné qu'il voulait.

L'abbé Tritheim, le célèbre auteur de *Stéganographia*, qui vivait au XV[ème] siècle, pouvait entrer en conversation avec ses amis, par la simple puissance de la volonté. "Je puis faire connaître mes pensées aux initiés", écrivait-il, "à une distance de plusieurs centaines de milles, sans faire usage de la parole, ou de l'écriture, ni de chiffres, par messager. Ce dernier ne peut pas me trahir, car il ne sait rien. Si c'est nécessaire, je puis même me passer de messager. Je pourrais faire parvenir mes pensées aussi clairement et aussi fréquemment que je voudrais à n'importe quel correspondant, fût-il enseveli dans le cachot le plus profond, et cela de la façon la plus simple, sans pratique superstitieuse et sans l'aide des esprits". Cardan pouvait de même envoyer son esprit, ou un message quelconque. Lorsqu'il le faisait, il sentait "comme si une porte était ouverte, par laquelle je passe immédiatement, dit-il, laissant mon corps derrière moi".[324]. Le cas d'un haut fonctionnaire allemand, le conseiller Wesermann, est rapporté dans un journal scientifique[325]. Il prétendait pouvoir faire rêver un ami ou une connaissance à tel ou tel objet qu'il voulait, ou voir la personne qu'il désirait leur faire voir à n'importe quelle distance. Ses prétentions furent prouvées exactes, et attestées dans plusieurs circonstances par des sceptiques et des personnes faisant profession d'érudition. Il pouvait aussi faire apparaître son double **[216]** partout où il lui convenait, et être vu par plusieurs personnes à la fois. En murmurant à leurs oreilles quelque phrase préparée et acceptée d'avance par des incrédules, dans ce but, il prouvait d'une façon indiscutable sa faculté de projeter son double.

Suivant Napier, Osborne, le major Lawes, Quenouillet, Nikiforovitch, et un grand nombre d'autres témoins modernes, il est démontré maintenant

---

[323] Pline, *Histor. Nat.*, VII, chap. 52 ; et Plutarque, *Discours concernant le démon de Socrate*, 22.

[324] De *varietate rerum*, VIII, 43, éd. 1557

[325] Nasse, *Zeitschrift für Psychische Aerzte*, 1820.

que les fakirs peuvent, à la suite d'un long régime de préparation et de repos, amener leur corps à un état qui leur permet d'être enterrés à six pieds de profondeur au-dessous du sol, pendant un temps indéfini. Sir Claude Wade était présent à la cour Randjit Singh, lorsque le fakir dont parle l'honorable capitaine Osborne, fut enterré vivant pendant six semaines, dans un cercueil placé dans une cave à trois pieds au-dessous du niveau du sol[326]. Afin d'enlever toute chance de supercherie, une garde composée de deux compagnies d'infanterie "fut établie dans la maison et quatre sentinelles relevées toutes les deux heures, et veillant nuit et jour, furent placées à toutes les issues avec consigne d'empêcher d'y entrer. En ouvrant le cercueil, dit sir Claude, nous vîmes une forme humaine enfermée dans un sac d'étoffe blanche, retenue au-dessus de la tête par un lien... Le serviteur commença alors à répandre de l'eau chaude sur le corps... Les jambes et les bras étaient racornis et raides, la face pleine, la tête inclinée sur l'épaule comme celle d'un cadavre. J'appelai alors le médecin qui m'assistait, et je le priai de venir examiner le corps, ce qu'il fit, mais il ne put découvrir de pulsations ni au cœur, ni aux tempes, ni au poignet. Il y avait cependant une *certaine chaleur vers la région cérébrale*, que l'on ne retrouvait dans aucune autre partie du corps"[327].

Regrettant que les limites de cet ouvrage ne nous permettent pas de citer tous les détails de cette intéressante histoire, nous nous bornerons à ajouter que le procédé de ressuscitation comprenait le bain chaud, les frictions, l'enlèvement des tampons de ouate et de cire des narines et des oreilles, la friction des paupières avec du beurre clarifié, et ce qui paraîtra plus étrange à bien des gens, l'application d'un gâteau de froment chaud, d'un pouce d'épaisseur, sur le sommet de la tête. "Après que le gâteau eut été appliqué pour la troisième fois, le corps eut des convulsions violentes, les narines s'enflèrent, la respiration revint, les membres reprirent leur plénitude naturelle, mais les battements du cœur étaient encore faiblement perceptibles. "La langue fut ointe de beurre ; **[217]** les globes oculaires se dilatèrent et reprirent leur couleur normale, et le fakir reconnut les personnes présentes et leur adressa la parole". Il est à remarquer que non

---

[326] Osborne, *Court and Camp of Ranjit Singh*, pp. 49-52, éd. 1840. J. Braid, *Observations on France*.

[327] Il y a deux ans à peine, que nous eûmes une entrevue à Lahore avec un des témoins oculaires de ce phénomène, Brij-Lala, un vieillard respectable dans sa jeunesse au service de Randjit Sing Il nous donna des détails qui ne se trouvent même pas dans le récit de sir Claude Wade. (Note de H.P.B.).

seulement les narines et les oreilles avaient été bouchées, mais que la langue avait été repliée en arrière, de façon à fermer le gosier, et à empêcher toute introduction de l'air atmosphérique par une ouverture quelconque. Pendant notre séjour dans l'Inde, un fakir nous dit que l'on agissait de la sorte, non seulement afin d'empêcher l'action de l'air sur les tissus organiques, mais encore pour garantir le sujet contre le dépôt de germes de décomposition, qui dans les cas de suspension de la vie, amèneraient la décomposition, exactement comme pour toute autre chair exposée à l'air. Il y a aussi des localités où un fakir refuserait de se laisser enterrer ; telles, par exemple, que beaucoup d'endroits dans le sud de l'Inde, infectés de fourmis blanches ; ces termites nuisibles sont considérés comme les plus dangereux ennemis de l'homme et de ses biens. Ils sont si voraces, qu'ils dévorent tout ce qu'ils rencontrent, sauf peut-être les métaux. Quant au bois, il n'y a pas d'espèce à travers laquelle ils ne se frayent un passage ; les briques même et le mortier n'offrent qu'une faible résistance à leurs armées formidables. Ils travailleront patiemment sur le mortier le détruisant petit à petit, et un fakir, quelque saint qu'il soit, et quelque solide que soit son cercueil temporaire, n'exposerait pas son corps à être dévoré, au moment où devrait avoir lieu son retour à la vie.

Dans tous les cas, voici un exemple, un entre mille, qui est attesté par le témoignage de deux nobles Anglais, l'un d'eux officier, et par un prince hindou, qui était aussi sceptique qu'eux. Il place la science dans une alternative *embarrassante* : il faut révoquer en doute de nombreuses et irrécusables attestations, ou admettre que, si un fakir peut ressusciter au bout de six semaines, tout autre fakir le peut également, et si un fakir le peut, pourquoi pas un Lazare, un enfant de la Sunamite, ou la fille de Jaire[328] ?

Il ne sera peut-être pas hors de propos maintenant de s'informer sur quelle certitude peut s'appuyer un médecin quelconque, en dehors de l'évidence *extérieure*, pour affirmer que le corps est réellement mort ? Les

---

328 Mme Catherine Crowe, dans son livre : *Night side of Nature*, p 118, nous fournit les détails d'un cas analogue d'enterrement d'un fakir, en présence du général Ventura, ainsi que du Maharajah et d'un grand nombre de ses Sardars. L'agent politique à Loodhiana était "présent lorsqu'on le déterra dix mois après qu'il eût été inhumé." Le cercueil ou caisse contenant le corps du fakir "était enterré dans un endroit voûté, la terre avait été jetée tout autour et dessus et ensemencée d'orge, et des factionnaires furent placés pour le garder. Malgré cela, le Maharajah était si incrédule à ce sujet, qu'en dépit de ces précautions, par deux fois en dix mois, il le fit retirer et examiner, et chaque fois, il fut trouvé exactement dans le même état, que lorsqu'on l'avait enfermé."

meilleures autorités s'accordent à dire qu'il **[218]** n'y en a aucune. Le Dr Todd Thomson de Londres[329] dit, de la façon la plus positive, que "l'immobilité du corps, et même son aspect cadavérique, le froid de la surface, l'absence de la respiration et du pouls, le renfoncement de l'œil, ne sont pas des preuves non équivoques de l'extinction totale de la vie"[330]. Seule la décomposition complète constitue une preuve irréfutable que la vie s'est enfuie pour toujours, et que le tabernacle est vide. Démocrite affirmait qu'il n'existait aucun signe *certain* de la mort réelle[331]. Pline soutenait la même thèse, et affirmait que la certitude était encore plus difficile dans le cas des femmes que des hommes.

Todd Thomson, déjà cité, rapporte plusieurs cas de cette suspension de la vie. Il mentionne, entre autres, un certain Francis Neville, gentilhomme normand, qui mourut en apparence à deux reprises et qui, par deux fois fut sur le point d'être enterré. Mais, au moment de descendre la bière dans la fosse, il se reprenait spontanément à vivre. Au XVIIème siècle, Lady Russell offrit toutes les apparences de la mort, et l'on allait l'inhumer, mais pendant que le glas annonçait ses funérailles, elle se mit sur son séant dans le cercueil et s'écria : "Il est temps d'aller à l'Eglise !" Diemerbroeck fait mention d'un paysan, qui ne donna pas de signes de vie pendant trois jours, mais qui, placé dans la bière et arrivé près du tombeau, revint à la vie, et vécut encore plusieurs années[332]. En 1836, un respectable citoyen de Bruxelles tomba un dimanche matin dans une profonde léthargie. Le lundi, comme ses serviteurs s'apprêtaient à visser le couvercle du cercueil, le prétendu mort se redressa, se frotta les yeux, et demanda son café et un journal[333].

Ces cas de mort apparente sont assez fréquemment rapportés dans la presse quotidienne. Au moment ou nous écrivons (avril 1877), nous trouvons dans une lettre adressée au *Times* de New-York, le paragraphe suivant : "Miss Annie Goodale, l'actrice, est morte il y a trois semaines. Jusqu'à hier, elle n'avait pas encore été enterrée. Le corps est chaud et souple, et les traits aussi doux et mobiles que pendant la vie. Plusieurs

---

329 In Salverte, *The Phil. of Magic*, II, p. 111, note.

330 *A Cornel-Cels*, *De Medicina*, lib. II, cap. VI.

331 *His. Natur*., lib. VII, cap. 52.

332 [*Treatise on the Plagne*, 1. IV.]

333 *Morning Herald*, 21 juillet 1836.

médecins l'ont examinée, et ont donné l'ordre de veiller le corps jour et nuit. La pauvre dame est évidemment en léthargie, mais il est impossible de dire si elle reviendra à la vie".

La Science considère l'homme comme une agrégation d'atomes unis temporairement par une force mystérieuse, nommée principe de vie. Pour le matérialiste, la seule différence entre un corps **[219]** vivant et un cadavre, est que dans le premier cas la force est active, et dans le second elle est latente. Lorsqu'elle est éteinte ou tout à fait latente, les molécules obéissent à une attraction supérieure, qui les dissémine et les répand dans l'espace.

Cette dispersion doit être la mort, s'il est possible de concevoir une chose telle que la mort, là où les molécules même du corps mort manifestent une énergie vitale intense. Si la mort n'est que l'arrêt de la machine à digérer, à se mouvoir et à moudre des pensées, comment peut-elle être réelle et non pas relative, avant que cette machine ne soit complètement brisée, et ses particules totalement dispersées ? Tant que quelques-unes se maintiennent adhérentes, la force vitale centripète peut l'emporter sur l'action centrifuge dispersive. Eliphas Levi disait : "Le changement atteste le mouvement, et le mouvement seul révèle la vie. Le cadavre ne se décomposerait pas s'il était mort ; toutes les molécules qui le composent sont vivantes, et luttent pour se séparer. Et vous imaginez-vous que l'esprit se dégage le premier de tout, pour cesser d'exister ? Que la pensée et l'amour peuvent mourir, lorsque les plus grossières formes de la matière ne meurent pas ? Si le changement devait être appelé mort, nous mourons et nous renaissons tous les jours, car tous les jours nos formes subissent un changement[334]".

Les cabalistes disent qu'un homme n'est pas mort lorsque son corps est dans la tombe. La mort n'est jamais soudaine ; car, suivant Hermès, rien dans la nature ne s'opère par transitions violentes. Tout a lieu graduellement, et de même qu'il faut un développement long et graduel pour produire un être humain, de même il faut du temps pour enlever toute vitalité à la charpente. "La mort n'est pas plus une fin absolue, que la naissance n'est un commencement véritable. La naissance démontre la préexistence de l'être, comme la mort en prouve l'immortalité", dit le même cabaliste français.

---

[334] *La Science des Esprits*.

Tout en ajoutant implicitement foi à la résurrection de la fille de Jaire, du chef de la Synagogue, et aux miracles de la *Bible*, des chrétiens éduqués, qui d'ailleurs seraient indignés de passer pour superstitieux, accueillent les faits, comme celui d'Apollonius et de la jeune fille qu'il rappela à la vie, nous dit son biographe, avec une dédaigneuse incrédulité. Diogène Laërce, qui parle d'une femme rendue à la vie par Empédocle[335], n'est pas traité avec plus de respect, et pour les chrétiens, le nom d'un thaumaturge païen n'est qu'un synonyme d'imposteur. Nos savants sont au moins d'un degré plus rationnels ; ils rangent tous les prophètes et apôtres de la *Bible* et les faiseurs de miracles païens en deux catégories d'imbéciles hallucinés, et d'habiles imposteurs. **[220]**

Mais tant les chrétiens que les matérialistes pourraient, sans grand effort, se montrer loyaux et logiques en même temps. Pour opérer un pareil miracle, il leur suffirait de consentir à comprendre ce qu'ils lisent, et à le soumettre sans parti pris à la critique de leur jugement. Voyons jusqu'à quel point cela serait possible. Laissant de côté l'incroyable fiction de Lazare, choisissons deux cas : celui de la fille du chef de la Synagogue rappelée à la vie par Jésus, et celui de la mariée de Corinthe, ressuscitée par Apollonius. Dans le premier cas, sans tenir aucun compte de la parole significative de Jésus : *Elle n'est pas morte, mais elle dort*[336], le clergé force son dieu à violer lui-même ses propres lois, et à accorder injustement à l'un, ce qu'il refuse à tous les autres, sans autre objet en vue, que d'opérer un miracle inutile. Dans le second cas, nonobstant les paroles du biographe d'Apollonius, si claires et si précises, qu'il n'y a pas le plus léger motif pour les méconnaître, on accuse Philostrate d'imposture préméditée. Or, qui pourrait être plus honnête et qui moins accessible à l'imputation de mystification que lui ; car, en donnant le récit de la résurrection de la jeune fille par le sage de Tyane, en présence d'un immense concours de peuple, en biographe consciencieux il dit : "elle *paraissait* morte".

En d'autres termes il indique très clairement un cas de suspension de la vie ; et il ajoute immédiatement, "comme la pluie tombait très abondante sur la jeune fille", tandis qu'on la transportait au bûcher, "son visage tourné vers le ciel, cela aussi a pu contribuer à réveiller ses sens"[337]. Est-ce que

---

[335] [*Vies,* "Empedocle" § 61]

[336] [*Math*., IX, 24.]

[337] *Vita Apollon. Tyan*., lib. IV, chap XLV.

cela ne démontre pas clairement que Philostrate n'a pas vu de miracle dans cette ressuscitation ? Cela n'implique-t-il pas plutôt, si cela veut dire quelque chose, le profond savoir et l'habileté d'Apollonius qui, de même qu'Asclépiade, avait le mérite de savoir distinguer d'un coup d'œil la mort apparente de la mort réelle[338] ?

Une résurrection, après que l'âme et l'esprit se sont entièrement séparés du corps, et que le dernier fil électrique est tranché, est aussi impossible que, pour un esprit une fois désincarné, de se réincorporer sur cette terre, excepté de la façon décrite dans les chapitres précédents. "Une feuille, une fois tombée, ne se rattache plus d'elle-même à la branche, dit Eliphas Levi. La chenille devient papillon, mais le papillon ne retourne jamais à l'état de ver. La nature ferme la porte derrière tout ce qui passe, et pousse la vie en avant. Les formes passent, la pensée reste, et ne fait pas revenir ce qui une fois a été anéanti[339]". **[221]**

Pourquoi s'imaginerait-on qu'Asclépiade et Apollonius jouissaient de facultés exceptionnelles pour discerner la mort réelle ? Quelque école moderne de médecine a donc cette science à donner à ses élèves ? Que leurs autorités répondent pour elles. Ces prodiges de Jésus et d'Apollonius sont si bien attestés, qu'ils paraissent authentiques. Que dans un-cas ou dans les deux la vie ait été simplement suspendue ou non, il reste ce fait important que le même pouvoir, qui leur était particulier à tous les deux, permit à ces deux faiseurs de merveilles de rappeler, en un instant, à la vie, des personnes paraissant mortes[340].

Est-ce, parce que les médecins modernes n'ont pas encore découvert le secret que les théurgistes possédaient évidemment, que sa possibilité est niée ?

Négligée comme l'est maintenant la psychologie, et dans l'état étrangement chaotique dans lequel se trouve la physiologie, de l'aveu

---

[338] Salverte, *Sciences Occultes*, vol. II.

[339] *La Science des Esprits*, II, ch. II.

[340] Il serait fort utile pour l'humanité que nos médecins modernes possédassent cette inestimable faculté, car nous aurions alors beaucoup moins de récits de morts horribles survenues après l'inhumation. Mrs Catherine Crowe, dans le *Nighl Side of Nature*, rappelle dans le chapitre intitulé "Cas de léthargie", cinq de ces cas, en Angleterre seulement, et dans le siècle actuel. Parmi eux, celui du Dr Walker de Dublin, et d'un M. S.., dont la belle-mère fut accusée de l'avoir empoisonné, et qui, lorsqu'on l'exhuma, fut trouvé couché sur le ventre.

même de ses plus loyaux adeptes, il n'est certainement pas probable que nos savants soient encore prêts à redécouvrir le savoir perdu des anciens. Jadis, quand les prophètes n'étaient pas traités en charlatans, ni les thaumaturges en imposteurs, il y avait des collèges institués pour enseigner l'art de prophétiser, et les sciences occultes en général. Samuel est représenté comme le chef d'une institution de ce genre à Ramah ; Elisée de même à Jéricho. Les écoles de *Hazim*, prophètes ou voyants, étaient célèbres dans toute la contrée. Hillel avait une académie régulière, et l'on sait bien que Socrate envoya plusieurs de ses disciples étudier le manticisme. L'étude de la magie, ou sagesse, comprenait toutes les branches de la science métaphysique aussi bien que physique, la psychologie et la physiologie dans leurs phases communes et occultes, et l'étude de l'alchimie était universelle, car c'était en même temps une science physique et spirituelle. Pourquoi donc douter ou s'étonner de ce que les anciens, qui étudiaient la nature sous son double aspect, aient réalisé des découvertes qui, pour nos physiciens modernes, qui n'en étudient que la lettre morte, sont un livre fermé ?

Aussi, la question n'est-elle pas de savoir si un corps *mort* peut être ressuscité, car, l'affirmer serait admettre la possibilité du miracle, ce qui est absurde, mais bien de nous assurer si les autorités médicales ont la prétention de déterminer le moment **[222]** précis de la mort. Les cabalistes disent que la mort survient à l'instant où le corps astral, ou principe de vie et l'esprit se séparent pour jamais du corps matériel. Le médecin scientifique, qui nie le corps astral et l'esprit, et qui n'admet l'existence que du principe de vie, juge que la mort arrive lorsque la vie paraît être éteinte. Lorsque les battements du cœur et le jeu des poumons cessent, que la rigidité de la mort se manifeste, et, surtout, lorsque la décomposition commence, ils affirment que le patient est mort. Mais les annales de la médecine sont remplies d'exemples de suspension de la vie, comme résultat de l'asphyxie par immersion, inhalation de gaz, et autres causes ; la vie étant rappelée, dans le cas de personnes noyées, même douze heures après la mort apparente.

Dans les cas de transe somnambulique, aucun des signes ordinaires de la mort ne fait défaut ; la respiration et le pouls sont éteints ; la chaleur animale a disparu ; les muscles sont rigides, les yeux vitreux, et le corps décoloré. Dans le cas célèbre du colonel Townshend, il se mit, de lui-même, dans cet état en présence de trois médecins ; au bout d'un certain temps ceux-ci furent persuadés qu'il était réellement mort, et allaient

quitter la chambre, lorsqu'il revint lentement à la vie. Il décrit son don particulier, en disant qu'il "pouvait mourir ou expirer quand il le voulait ; puis par un effort, ou *d'une manière. quelconque, revenir à la vie*".

Il y a quelques années, un remarquable cas de mort apparente eut lieu à Moscou. La femme d'un riche marchand resta en catalepsie pendant dix-sept jours pendant lesquels les autorités firent plusieurs démarches pour l'enterrer ; mais comme le corps n'entrait pas en décomposition, la famille empêcha la cérémonie, et au bout de ce temps elle revint à la vie.

Les exemples ci-dessus cités prouvent que les hommes les plus instruits dans la profession médicale sont incapables d'avoir une certitude absolue qu'une personne est morte. Ce qu'ils nomment "suspension de la vie" est cet état duquel le patient peut sortir spontanément, par un effort de son propre esprit, et que des causes diverses peuvent provoquer. Dans ces cas-là le corps astral n'a pas quitté le corps physique ; ses fonctions extérieures sont tout simplement suspendues ; le sujet est dans un état de torpeur, et son retour à la vie n'est que la guérison de cet état.

Mais dans le cas que les physiologistes appelleraient "la mort réelle" et qui ne l'est pas réellement, le corps astral s'est retiré ; peut-être même la décomposition s'est-elle manifestée. Comment l'homme sera-t-il rappelé à la vie ? La réponse est : le corps intérieur doit être contraint à rentrer dans son enveloppe extérieure, et la vitalité réveillée dans celle-ci. L'horloge s'est arrêtée ; il faut la remonter. Si la mort est absolue ; si les organes **[223]** n'ont pas seulement cessé de fonctionner, mais s'ils ont perdu la possibilité d'un renouvellement d'action, dans ce cas, il faudrait précipiter l'univers dans le chaos pour ressusciter le corps ; un miracle serait nécessaire. Mais, ainsi que nous l'avons dit, l'homme n'est pas mort lorsqu'il est froid, raide, sans pulsation, sans respiration, et manifestant même des signes de décomposition ; il n'est pas mort lorsqu'on l'enterre, ni même après cela, jusqu'à ce qu'un certain point ait été atteint. Ce point, c'est le *moment où les organes vitaux sont tellement décomposés que s'ils étaient réanimés, ils ne pourraient plus reprendre leurs fonctions accoutumées* ; lorsque le grand ressort et les rouages de la machine sont, pour ainsi dire, tellement rongés par la rouille, qu'ils se casseraient au premier tour de clé. Tant que ce point n'est pas atteint, on peut, sans miracle, faire rentrer le corps astral dans son tabernacle, soit par un effort de sa propre volonté, soit sous l'irrésistible impulsion de la volonté de celui qui connaît les forces de la nature et sait comment les diriger. L'étincelle

n'est pas éteinte, mais seulement latente, de même que le feu dans le silex, ou la chaleur dans le fer froid.

Dans les cas de la plus profonde clairvoyance cataleptique, tels que ceux obtenus par le baron du Potet, et décrits très minutieusement par feu le professeur Villiam Gregory, dans ses *Letters... on Animal Magnetism*, l'esprit est tellement dégagé du corps, qu'il lui serait impossible d'y rentrer sans un effort du magnétiseur. Le sujet est pratiquement mort, et s'il était abandonné à lui-même, l'esprit s'échapperait pour toujours. Bien qu'indépendant de l'enveloppe physique endormie, l'esprit, à demi-affranchi, est encore lié à celle-ci par un cordon magnétique, que les clairvoyants décrivent comme ayant un aspect sombre et nébuleux, par contraste avec l'ineffable clarté de l'atmosphère astrale dans laquelle plongent leurs regards. Plutarque racontant l'histoire de Thespesius[341], qui tomba d'une grande hauteur, et resta trois jours avec toutes les apparences de la mort nous fait connaître les sensations éprouvées par lui dans cet état de mort partielle. "Thespesius", dit-il, "remarqua alors qu'il était différent des morts dont il était environné... Ils étaient transparents et enveloppés d'un rayonnement, mais il paraissait lui-même traîner avec lui un rayon sombre, ou une ligne d'ombre". Toute sa description, très circonstanciée dans les détails, parait confirmée par les clairvoyants de toutes les époques, et, en tant que ce genre de témoignage peut être admis, cela a une certaine importance. Suivant l'interprétation donnée de leur doctrine par Eliphas Levi, dans la *Science des Esprits*, les cabalistes prétendent que, lorsqu'un homme tombe **[224]** dans son dernier sommeil, il est plongé d'abord dans une sorte de rêve, avant de reprendre conscience de l'autre côté de la vie. Il voit alors, soit une vision belle, soit un terrible cauchemar, le paradis ou l'enfer, auxquels il croyait pendant son existence physique. C'est pour cela qu'il arrive souvent que l'âme effrayée revient violemment dans la vie terrestre qu'elle vient de quitter, et que quelques-uns qui étaient réellement morts, c'est-à-dire qui, s'ils eussent été laissés tranquilles abandonnés à eux-mêmes, auraient paisiblement passé pour toujours dans cet état de léthargie inconsciente, s'ils étaient enterrés prématurément, se réveillaient à la vie dans le tombeau"[342].

---

[341] [*Des châtiments divins*, § 22.]

[342] [Part. II, ch. II.]

A ce propos, le lecteur se rappellera peut-être le cas bien connu du vieillard qui avait légué, par son testament, quelques généreux dons à ses nièces orphelines ; au moment de sa mort, il avait confié ce document à son fils qui était riche, en lui enjoignant d'exécuter ses volontés. Mais il y avait à peine quelques heures qu'il avait rendu le dernier soupir, que son fils déchira le testament et le brilla. La vue de cet acte impie rappela, semble-t-il, l'esprit encore errant, et le vieillard, se dressant sur son lit de mort, prononça une terrible malédiction contre le misérable saisi d'horreur, et, retombant sur sa couche, rendit l'âme, cette fois pour toujours. Dion Boucicaut fait usage d'un incident de ce genre dans son puissant drame *Louis XI* ; et Charles Kean fit une profonde impression dans le rôle du monarque français, lorsque le mort ressuscite pour un instant, et saisit la couronne, au moment où l'héritier présomptif s'en approche.

Levi dit que la ressuscitation n'est pas impossible tant que l'organisme vital n'est pas détruit, et que l'esprit astral est encore à portée. "La nature, dit-il, ne fait rien par soubresauts, par secousses, et la mort éternelle est toujours précédée d'un état qui tient un peu de la nature de la léthargie. C'est une torpeur qu'un choc puissant ou le magnétisme d'une volonté puissante sont capables de surmonter". Il explique de cette façon la résurrection du mort jeté sur les ossements d'Elisée, en disant qu'à ce moment l'âme planait près du corps ; les personnes du cortège mortuaire, d'après la tradition, furent attaquées par des brigands ; et leur frayeur se communiquant par sympathie à cette âme, elle fut saisie d'horreur à l'idée de voir ses restes profanés, et "elle rentra violemment dans son corps pour le relever et le sauver". Ceux qui croient à là survivance de l'âme ne voient rien dans cet incident qui ait un caractère surnaturel ; ce n'est qu'une manifestation parfaite de la loi naturelle. Raconter à un matérialiste un fait pareil, si bien prouvé soit-il, serait un discours inutile ; le théologien **[225]** regardant toujours au delà de la nature pour y trouver une providence spéciale, le considère comme un prodige. Eliphas Lévy dit : "On attribua cette résurrection au contact des ossements d'Elisée ; et le culte des reliques date logiquement de cette époque"[343].

Balfour Stewart a raison de dire que les savants "ne savent rien ou presque rien de la structure ultime et des propriétés de la matière organique ou inorganique" !

---

[343] [La Science des Esprits, Part. III, ch. II.]

Nous sommes maintenant sur un terrain si solide que nous pouvons faire un nouveau pas en avant. *La même connaissance et le même empire sur les forces occultes, y compris ta force vitale qui permet au fakir de quitter temporairement son corps et d'y rentrer, et à Jésus, Apotlonius et Etisée de rappeler leurs divers sujets à ta vie, rendaient possible aux anciens hiérophantes d'animer tes statues, et de tes faire agir et parler comme des créatures vivantes*. C'est cette même connaissance et ce même pouvoir qui rendit possible à Paracelse la création de ses homuncuti ; à Aaron de changer sa verge en serpent et en branche fleurie ; à Moise de couvrir l'Egypte de grenouilles et autres fléaux ; et au théurgiste égyptien de nos jours de vivifier sa mandragore pygmée, qui possède la vie physique, mais pas d'âme. Ce n'était pas plus étonnant pour Moïse, dans des conditions convenables, d'appeler à la vie de grands reptiles et des insectes, que pour nos physiciens modernes d'appeler à la vie, dans les mêmes conditions favorables, de plus petits auxquels ils donnent le nom de bactéries.

Et maintenant, par rapport aux faiseurs de miracles et aux prophètes de l'ancien temps, examinons les prétentions des médiums modernes. Nous constatons qu'ils prétendent reproduire aujourd'hui presque toutes les formes de phénomènes rapportées dans les histoires sacrées et profanes du monde. Choisissons dans le nombre des prétendues merveilles, la lévitation de lourds objets inanimés, ainsi que les corps humains, nous fixerons notre attention sur les conditions dans lesquelles le phénomène se manifeste. L'histoire cite les noms de théurgistes païens, de saints chrétiens, de fakirs hindous et de médiums spirites, qui ont été ainsi enlevés, et qui restaient suspendus en l'air, souvent pendant un temps considérable. Le phénomène n'a pas été limité à une contrée ou à une époque, mais presque invariablement les sujets ont été des extatiques religieux, des adeptes de la magie ou, comme aujourd'hui, des médiums spirites.

Nous considérons que ce fait est si bien établi qu'il n'est pas besoin maintenant d'un grand effort de notre part, pour prouver que les manifestations inconscientes de la puissance des esprits, de **[226]** même que les exploits conscients de haute magie ont eu lieu dans tous les pays, dans tous les temps, et par des hiérophantes aussi bien que par des médiums irresponsables. Lorsque la civilisation européenne actuelle était encore à l'état d'embryon, la philosophie occulte déjà blanchie par l'âge spéculait sur les attributs de l'homme, par analogie avec ceux de son

Créateur. Plus tard, des individus, dont les noms resteront à jamais immortels inscrits sur le portique de l'histoire spirituelle de l'humanité, ont fourni dans leur personne des exemples de l'étendue possible du développement des pouvoirs divins du *microcosme*. Le Professeur A. Wilder décrivant les Doctrines et les principaux maîtres de l'Ecole d'Alexandrie, dit : "Plotin enseignait qu'il existe dans l'âme une impulsion de retour, l'amour qui l'attire intérieurement vers son origine et son centre, le Bien éternel. Tandis que la personne qui ne comprend pas comment l'âme contient le Beau en elle, cherchera par de laborieux efforts à reconnaître la beauté au dehors, l'homme sage la reconnaît en lui-même, en développe l'idée en se retirant en lui-même, en y concentrant son attention, et en s'élançant ainsi vers la source divine, qui coule au-dedans de lui. Ce n'est pas par la raison que l'on acquiert la connaissance de l'Infini... mais au moyen d'une faculté supérieure à la raison, en entrant dans un état où l'individu cesse, pour ainsi dire, d'être fini, et où la divine essence lui est transmise. C'est l'état d'EXTASE..." [344].

Le Professeur fait la belle remarque suivante, au sujet d'Apollonius qui, en raison de sa vie sobre, affirmait qu'il pouvait voir "le présent et l'avenir dans un miroir clair". "C'est ce que l'on pourrait appeler la *photographie spirituelle*. L'âme est la chambre noire, dans laquelle les faits et les événements futurs, passés et présents, sont fixés de la même manière ; et le mental en a conscience. Au-delà de notre monde journalier limité, tout est comme un jour ou un état, le passé et l'avenir sont compris dans le présent" [345].

Ces hommes pareils à Dieu étaient-ils des "médiums", comme les spirites orthodoxes le pensent ? Nullement, si par cette expression nous entendons ces "sensitifs maladifs", qui naissent avec une organisation particulière, et qui, à mesure que leurs aptitudes se développent, deviennent de plus en plus sujets à l'irrésistible influence des esprits de diverses espèces purement humains, élémentaires ou élémentaux. Cela est incontestable, si nous envisageons chaque individu comme un médium, dans l'atmosphère magnétique duquel les habitants des sphères invisibles plus élevées peuvent se mouvoir, agir et vivre : Dans ce sens, tout le **[227]** monde est médium. La médiumnité peut être ou : 1° développée

---

[344] A. Wilder, *New-Platonism and Alchemy*, pp. 12-13.

[345] *Ibid.*, p. 15.

spontanément ; 2° dépendre d'influences étrangères ; ou 3° conservée à l'état latent pendant toute la vie. *Le lecteur doit tenir compte de la définition du terme, car, à moins de le comprendre clairement, la confusion sera inévitable*. La médiumnité de ce genre peut être active ou passive, répulsive ou réceptive, positive ou négative. La médiumnité se mesure par la qualité de l'aura dont chaque individu est entouré. Elle peut être dense, brumeuse, malfaisante, méphitique, nauséabonde pour l'esprit pur, et n'attirer que ces êtres incomplets qui s'y plaisent, comme l'anguille dans les eaux vaseuses, ou bien elle peut être pure, cristalline, limpide et opaline comme la rose du matin. Tout dépend du caractère moral du médium.

Autour d'hommes tels qu'Apollonius, Jamblique, Plotin et Porphyre, se condensait ce nimbe céleste. Il était engendré par la puissance de leurs propres âmes en union étroite avec leurs esprits, et par la surhumaine moralité et sainteté de leur vie, et il était aidé par une fréquente contemplation extatique intérieure. Les influences pures et spirituelles pouvaient agir sur des hommes aussi saints. En faisant rayonner autour d'eux une atmosphère divine et bienfaisante, ils mettent en fuite les mauvais esprits. Non seulement, il est impossible à ces derniers d'exister dans leur aura, mais ils ne peuvent pas même rester dans celles des personnes obsédées, si le thaumaturge exerce sa volonté ou même s'approche d'elles. Cela, c'est la MEDIATION, et non pas la *médiumnité*. De telles personnes sont des temples dans lesquels réside l'esprit du Dieu vivant ; mais si le temple est souillé par l'admission d'une passion, d'une pensée ou d'un désir mauvais, le médiateur retombe dans la sphère de la sorcellerie. La porte est ouverte ; les esprits purs se retirent, et les mauvais y font irruption. C'est encore de la médiation, bien que mauvaise ; le sorcier, de même que le magicien pur, forme sa propre aura, et soumet à sa volonté les esprits inférieurs qui lui sont sympathiques.

Mais la médiumnité, telle qu'elle est comprise et se manifeste de nos jours est différente. Les circonstances indépendantes de sa propre volonté peuvent, soit au moment de la naissance, soit plus tard, modifier l'aura d'une personne, de façon à donner lieu à des manifestations étranges, physiques ou mentales, diaboliques ou angéliques. Ce genre de médiumnité, de même que la médiation dont nous venons de parler, a existé sur terre depuis l'apparition du premier homme. Celle-là est la soumission de la chair faible et mortelle à l'empire et aux suggestions d'esprits et d'intelligences autres que le démon immortel de la personne.

C'est littéralement *l'obsession* et la *possession* ; et les médiums qui se vantent d'être les esclaves fidèles de leurs "guides", et qui repoussent avec indignation **[228]** l'idée de "contrôler"les manifestations, ne peuvent pas contester le fait sans manquer de logique. Cette médiumnité est symbolisée dans l'histoire d'Eve succombant aux raisonnements du serpent, dans celle de Pandore regardant dans la boite interdite, et en laissant échapper dans le monde le chagrin et le mal ; et enfin dans celle de Marie-Madeleine qui, après avoir été obsédée par "sept diables", fut finalement rachetée par la lutte victorieuse de son esprit immortel touché par la présence d'un saint médiateur, contre l'obsesseur. Cette médiumnité, bienfaisante ou malfaisante, est toujours *passive*. Heureux sont ceux qui, purs de cœur, repoussent inconsciemment les sombres esprits du mal grâce à cette pureté de leur nature intérieure. Car ils n'ont aucune autre arme pour se défendre, sinon, cette bonté et cette pureté innées chez eux. La médiumnité, telle qu'elle est pratiquée aujourd'hui, est un don plus indésirable que la robe de Nessus.

"On connaît l'arbre à ses fruits". Côte à côte avec les médiums passifs apparaissent, dans l'histoire du monde, les médiateurs actifs. Faute d'une meilleure, nous les désignons par cette qualification. Les anciens sorciers et enchanteurs, et ceux qui avaient un "esprit familier" faisaient généralement commerce de leur faculté ; et la femme fétiche d'En-d'Or si bien dépeinte par Henry More, quoiqu'elle puisse avoir tué son veau pour Saül, n'en accepta pas moins un salaire d'autres visiteurs. En Inde, les jongleurs qui, soit dit en passant, le sont moins que beaucoup de médiums modernes, et les *Essaoua* ou sorciers et charmeurs de serpents d'Asie et d'Afrique, tous exercent leurs talents pour de l'argent. Il n'en est pas ainsi des médiateurs ou des hiérophantes. Le Bouddha était mendiant, et refusa le trône de son père. Le "Fils de l'Homme n'avait pas un lieu où reposer sa tête" ; les apôtres choisis n'avaient "ni or, ni argent, ni monnaie de billon dans leurs bourses". Apollonius donna la moitié de sa fortune à ses proches, et l'autre moitié aux pauvres ; Jamblique et Plotin étaient renommés pour leur charité et leur abnégation ; les fakirs ou saints mendiants de l'Inde sont fidèlement dépeints par Jacolliot ; les Esséniens Pythagoriciens et les Thérapeutes croyaient souiller leurs mains par le contact de l'argent. Lorsqu'on offrit de l'argent aux apôtres pour qu'ils communiquassent leurs pouvoirs spirituels, Pierre, bien que la *Bible* le représente comme un lâche, trois fois renégat, repoussa néanmoins avec indignation cette offre en disant : "Que ton argent périsse avec toi, parce

que tu as pensé que les dons de Dieu pouvaient être achetés"[346]. Ces hommes étaient les méditateurs, guidés simplement par leur esprit personnel, ou âme **[229]** divine, et se servant du concours des esprits seulement tant que ceux-ci restaient dans le bon chemin.

Loin de nous la pensée de flétrir les médiums à phénomènes physiques. Harcelés par des intelligences diverses, subjugués par une influence prédominante, à laquelle leurs natures faibles et nerveuses sont incapables de résister, à un état morbide, qui finit par devenir chronique, ils sont empêchés par ces "influences d'entreprendre d'autres occupations. Ils deviennent mentalement et physiquement impropres à autre chose. Qui pourrait les juger sévèrement, lorsque poussés à la dernière extrémité, ils sont obligés d'accepter la médiumnité comme un métier ? Et le Ciel sait, ainsi que de récents événements l'ont trop bien démontré, si cette vocation est de nature à être enviée par qui que ce soit ! Ce ne sont pas les véritables médiums loyaux et honnêtes que nous avons jamais blâmés, mais leurs patrons, les spirites.

Sollicité d'assister au culte public des dieux, Plotin répondit fièrement : "C'est à eux (aux esprits) à venir à moi"[347]. Jamblique affirmait et prouvait par son propre exemple que notre âme peut s'élever à la communion avec les intelligences les plus hautes, avec "les natures plus élevées que la sienne", et il écartait soigneusement de ses cérémonies théurgiques[348] tout esprit inférieur, ou mauvais démon, qu'il apprenait à ses disciples à reconnaître. Proclus, qui "élabora la théosophie entière et la théurgie de ses prédécesseurs en un système complet, suivant le professeur Wilder[349], croyait avec Jamblique à la possibilité d'atteindre à une puissance divine qui, triomphant de la vie mondaine, faisait de l'individu un organe de la Divinité". Il enseignait même qu'il y avait "un mot de passe mystique qui transporterait une personne d'un ordre d'ores spirituels à un autre, de plus en plus haut, jusqu'à atteindre l'absolu divin". Apollonius méprisait les sorciers et les "vulgaires diseurs de bonne aventure", et déclarait que c'était son genre particulier "de vie régulière et sobre qui produisait cette acuité des sens et créait les autres facultés, de

---

[346] [*Actes*, VIII, 20.]

[347] [Porphyre, Plotini vita, X]

[348] Jamblique fut le fondateur de la théurgie Néo-platonicienne.

[349] *New Platonism and Alchemy*, Albany, N Y, 1869.

sorte que l'on pouvait ainsi produire les choses les plus grandes et les plus remarquables". Jésus proclamait l'homme *le seigneur du sabbat*, et à son ordre les esprits terrestres et élémentaires fuyaient de leurs séjours temporaires ; puissance qui était partagée par Apollonius, et par nombre de membres de la Confrérie des Esséniens de la Judée et du Mont Carmel. **[230]**

Il a dû y avoir incontestablement de bonnes raisons pourquoi les anciens persécutaient les médiums qui n'avaient point de règle. Sans cela, pourquoi du temps de Moise, de David et de Samuel, aurait-on encouragé le don de prophétie et de divination, l'astrologie et l'art de prédire l'avenir, entretenu des écoles et collèges dans lesquels ces dons naturels étaient renforcés et développés, tandis que les sorcières et ceux qui faisaient de la divination par l'esprit d'Ob étaient mis à mort ? Même au temps du Christ, les pauvres médiums opprimés étaient chassés vers les tombeaux et les endroits déserts, hors des murs. Pourquoi cette injustice grossière en apparence ? Pourquoi le bannissement, la persécution et la mort auraient-ils été le partage des médiums physiques de ces temps-là, tandis que des communautés entières de thaumaturges, tels que les Esséniens, étaient non seulement tolérées mais révérées ? C'est parce que, bien différents de nous, les anciens pouvaient "éprouver"les esprits, et discerner la différence qu'il y avait entre les bons et les mauvais, les humains et les élémentaux. Ils savaient aussi que le commerce sans règle des esprits était une cause de ruine morale pour les individus, et de désastres pour la communauté.

Cette manière de voir la médiumnité est peut-être nouvelle et même antipathique pour un grand nombre de spirites ; mais c'est pourtant l'opinion enseignée dans l'ancienne philosophie, et démontrée de temps immémorial par l'expérience du genre humain.

C'est une erreur de dire qu'un médium a des *pouvoirs* développés ; un médium passif n'a pas de pouvoirs. Il réunit certaines conditions morales et physiques qui produisent des émanations ou une aura, dans laquelle les intelligences qui le guident peuvent vivre, et au moyen de laquelle elles peuvent se manifester. Il est tout simplement le véhicule grâce auquel elles exercent leur pouvoir. Cette atmosphère varie tous les jours et, même, d'après les expériences de M. Crookes, d'une heure à l'autre. C'est un effet extérieur résultant de causes internes. L'état moral du médium détermine le genre d'esprits qui viennent ; et ces esprits influencent réciproquement le médium au point de vue intellectuel, physique et moral. La perfection de

sa médiumnité est en raison directe de sa passivité, et le danger qu'il court est au même degré. Lorsque le médium est complètement "développé", parfaitement passif, son propre esprit astral peut être engourdi et même poussé hors du corps qui est alors occupé par un élémental, ou ce qui est pire, par un monstre humain de la huitième sphère, qui s'en sert comme de son propre corps. Trop souvent, hélas, la cause des crimes les plus fameux doit être cherchée dans ce genre de possession. **[231]**

La médiumnité physique dépendant de la passivité, son antidote est tout indiqué ; le médium doit cesser d'être passif. Les esprits ne dominent jamais les personnes d'un caractère positif, déterminées à résister à toute influence étrangère. Ils entraînent au vice les faibles d'esprit ou de cœur, dont ils peuvent faire leur victime. Si ces esprits élémentaux et ces diables désincarnés nommés esprits élémentaires, faiseurs de miracles, étaient véritablement les anges gardiens qu'on a voulu faire croire pendant ces trente dernières années, pourquoi n'ont-ils pas donné, au moins à leurs fidèles médiums, une bonne santé et le bonheur domestique? Pourquoi les abandonnent-ils au moment le plus critique de l'épreuve, lorsqu'on les accuse de fraude ? Il est de notoriété publique que les meilleurs médiums physiques sont ou maladifs, ou quelquefois, ce qui est pis encore, portés à quelque vice anormal. Pourquoi ces "guides" guérisseurs qui font jouer à leurs médiums le rôle de thérapeutes et de thaumaturges à l'égard des antres, ne leur font-ils pas don d'une vigueur physique robuste ? Les anciens thaumaturges et les apôtres, en général, sinon invariablement, jouissaient d'une bonne santé ; leur magnétisme n'apportait jamais au malade une tare morale ou physique quelconque ; et jamais ils ne furent accusés de VAMPIRISME, inculpation qu'un journal spirite formule très justement à l'égard de quelques médiums guérisseurs[350].

Si nous appliquons la loi ci-dessus de la médiumnité et de la médiation à la question de la lévitation, avec laquelle nous avons ouvert notre présente discussion, que trouverons-nous ? Voici un médium et un sujet appartenant à la classe des médiateurs enlevés en l'air, le premier dans une séance, le second pendant une prière, ou dans une contemplation extatique. Le médium étant passif *doit être soulevé*, l'extatique étant actif doit s'enlever lui-même. Le premier est élevé par ses esprits familiers, quels qu'ils soient ou quoi qu'ils soient et l'autre par la puissance des

---

[350] Voir : *Medium and Daybreak* du 7 juillet 1876, p. 428.

aspirations de son âme. Peut-on les qualifier tous deux indistinctement, du nom de médiums ?

On pourrait néanmoins nous objecter que les mêmes phénomènes sont produits tant en présence d'un médium moderne, qu'en celle d'un saint de l'antiquité. Sans doute ; et il en était ainsi du temps de Moïse ; car nous croyons que le prétendu triomphe de ce dernier sur les magiciens de Pharaon, proclamé dans *l'Exode*, est tout simplement une fanfaronnade nationale de la part du "peuple élu"[351]. Le plus probable, c'est que le pouvoir qui produisit les phénomènes de Moise produisit également ceux des magiciens **[232]** qui, d'ailleurs, avaient été les premiers maîtres du législateur Hébreu, et lui avaient enseigné leur "sagesse". Mais même à cette époque, l'on paraît avoir bien apprécié la différence entre des phénomènes en apparence identiques. La divinité tutélaire nationale des Hébreux (qui n'est pas le Père Très-Haut)[352], défend formellement dans le *Deuteronome* (chap. XVIII) à son peuple, d'apprendre à pratiquer les abominations des autres nations... de passer dans le feu, ou de faire usage de la *divination*, d'étudier l'astrologie, ou l'art des enchanteurs, des sorcières, de ceux qui consultent des esprits *familiers*, ou des nécromans.

Quelle différence y avait-il donc entre tous les phénomènes que nous venons d'énumérer, produits par "les autres nations" et ces mêmes phénomènes accomplis par les prophètes ? Evidemment on en faisait une, et elle était basée sur quelque bonne raison ; et nous la trouvons dans la *Première Epître* de saint Jean (IV) qui dit : "Ne croyez pas à tous les esprits, mais éprouvez-les pour savoir s'ils viennent de Dieu, parce que beaucoup de faux prophètes se sont introduits dans le monde".

L'unique étalon à la portée des spirites et des médiums de notre temps pour éprouver les esprits consiste à les juger : 1° suivant leurs actes et leurs

---

[351] [*Exode*, VII, 11, VIII, 19.]

[352] Dans un autre volume, nous prouverons clairement que *l'Ancien Testament* fait mention d'un culte rendu à plus d'un dieu par les Israélites. *L'El Shadi* d'Abraham et de Jacob n'était pas le Jehovah de Moïse, ou le Seigneur Dieu adoré par les Juifs pendant quarante ans dans le désert. Et le dieu des Armées d'Amos n'est pas, si nous devons en croire ses propres paroles, le Dieu Mosaïque, la divinité du Sinaï, car voici ce que nous y lisons : "Je hais et je méprise vos solennités... vos offrandes de viandes, et je ne veux point les accepter... M'avez-vous offert des sacrifices et des offrandes dans le désert pendant quarante années, ô maison d'Israël ?... Non, *mais vous y avez porté le tabernacle de votre Moloch* et *Chiun* (Saturne), vos images, l'étoile de votre dieu, que vous vous êtes fait vous-mêmes... C'est pourquoi je vous ferai réduire en captivité... dit le *Seigneur dont le nom est le Dieu des Armées*." (Amos, V, 21-27).

discours ; 2° par leur promptitude à se manifester ; et 3° par l'objet en vue, s'il est digne ou non de l'apparition d'un "*esprit désincarné*", ou s'il est de nature à excuser celui, quel qu'il soit, qui vient ainsi déranger les *morts*. Saül était sur le point de périr, lui et ses enfants, et cependant Samuel lui demande : "Pourquoi m'as-tu *troublé* en me faisant monter ?"[353]. Mais les "intelligences" qui visitent les salles de séances accourent au premier signal du premier farceur venu, qui cherche à se distraire un moment.

Dans le numéro du 14 juillet 1877 du *London Spiritualist*, nous trouvons un long article dans lequel l'auteur cherche à prouver que "les merveilleux prodiges du temps présent, qui **[233]** appartiennent au prétendu spiritisme moderne, sont identiques, comme caractère, aux expériences des patriarches et des apôtres de l'antiquité".

Nous nous voyons forcés de contredire de but en blanc une pareille assertion. Ils ne sont identiques qu'en ce qu'ils sont le produit des mêmes forces des puissances occultes de la nature. Mais quoique ces pouvoirs et ces forces puissent être et soient certainement toutes dirigées par des intelligences invisibles, ces dernières diffèrent encore plus entre elles, comme essence, caractère, et tendances, que le genre humain lui-même, composé, tel qu'il est aujourd'hui, d'hommes blancs, noirs, bruns, rouges et jaunes, et comptant des saints et des criminels, des génies et des idiots. L'auteur peut, par exemple, recourir aux services d'un orang-outang apprivoisé ou d'un insulaire des Mers du Sud ; mais le seul fait d'avoir un serviteur ne rend ni celui-ci, ni soi-même identique à Aristote et à Alexandre. L'auteur compare Ezéchiel "enlevé" dans les airs et porté "au portail oriental de la maison du Seigneur" avec les lévitations de certains médiums, et les trois jeunes Hébreux "dans la fournaise ardente" avec les *médiums à l'épreuve du feu* ; "la lumière esprit" de John King est assimilée à "la lampe allumée" d'Abraham ; et enfin, après de nombreuses comparaisons analogues, le cas des frères Davenport relâchés de la prison d'Oswego est comparé à celui de saint Pierre, délivré de sa prison par "l'Ange du Seigneur !

Or, à l'exception de l'histoire de Saül et de Samuel, on ne rencontre dans la *Bible* aucun exemple "*d'évocation des morts*". Quant à ce qui est de

---

[353] Ce mot *monter* dit par l'esprit d'un prophète, dont le séjour devait certainement être dans le ciel et qui, par conséquent, aurait dû dire *descendre*, est très significatif en lui-même, pour un chrétien qui place le paradis et l'enfer aux deux points opposés.

la légitimité de cette opération, elle est contredite par chaque prophète et Saül lui-même l'avait interdite avant d'y recourir. Moise punit de mort ceux qui évoquent les esprits des morts, les "nécromans". Nulle part dans l'Ancien Testament, ni dans Homère, ni dans Virgile, la communion avec les morts n'est qualifiée autrement que de nécromancie. Philon le Juif fait dire à Saül que s'il bannit du territoire tout devin et nécroman, son nom lui survivra. Le *Sama Veda* est déclaré impur par le législateur hindou Manou, seulement parce qu'il y enseigne l'évocation des morts, des *bhoutas* !

Une des grandes raisons pour cela était la doctrine des anciens, qu'aucune âme "du séjour des élus" ne revenait sur la terre, sauf dans les rares occasions dans lesquelles son apparition pouvait être requise pour accomplir quelque grande œuvre qu'elle avait en vue, et procurer ainsi quelque grand avantage à l'humanité. Dans ce dernier cas, l'âme n'avait pas besoin d'être *évoquée*. Elle transmettait son merveilleux message, soit au moyen d'un simulacre fugitif d'elle-même, soit par l'intermédiaire de messagers, qui pouvaient apparaître sous une *forme matérielle* et **[234]** personnifier fidèlement le trépassé. Les âmes qu'on évoquait si facilement étaient considérées comme d'un commerce inutile et dangereux. Il y avait des âmes, ou plutôt des *larves*, venant de la région infernale des limbes, le *Sheol*, la région connue des cabalistes juifs comme la huitième sphère, mais bien différente de l'enfer ou Hades orthodoxe de l'ancienne mythologie. Horace décrit cette évocation et le cérémonial qui l'accompagnait, et Maïmonide nous fournit des détails sur le rite juif. Chaque cérémonie nécromantique était accomplie dans des lieux élevés, sur -des collines, et l'on employait le sang, dans le but d'apaiser les *goules* humaines[354].

"Je ne puis empêcher les sorcières de ramasser leurs ossements, dit le poète. Voyez le sang qu'elles versent dans la fosse, pour attirer les âmes qui rendront leurs oracles !" *Cruore in fossam confusus ut inde mane elicerent, animas responsa daturas*[355].

---

[354] William Howitt, *History of the Supernatural*, vol. II, ch. 1.

[355] Horace, lib. 1, Sat. 3.

"Les âmes, dit Porphyre, préfèrent à tout le reste du *sang fraîchement répandu*, qui semble, pour un temps assez court, leur rendre quelques-unes des facultés de la vie" [356].

Quant aux matérialisations, il y en a de nombreuses et très variées rapportées dans les livres sacrés. Mais étaient-elles opérées dans les mêmes conditions qu'aux séances modernes ? L'obscurité, à ce qu'il paraît, n'était pas indispensable dans le temps des patriarches et des pouvoirs magiques. Les trois Anges qui apparurent à Abraham burent à la pleine lumière du soleil, car "*il était assis à la porte de la tente pendant la chaleur du jour*", dit le livre de la *Genèse* (XVIII. 1). Les esprits d'Elie et de Moise apparurent également en plein jour, car il n'est pas probable que le Christ et les apôtres fussent montés sur une haute montagne pendant la nuit. Jésus est représenté comme étant apparu à Marie Magdeleine dans le jardin à la pointe du jour ; et aux apôtres à trois reprises différentes, et généralement dans la journée ; une fois "dans la matinée" (Jean, XXI, 4). Même lorsque l'ânesse de Balaam vit l'ange "matérialisé", c'était à la pleine clarté de la lune.

Nous sommes tout disposés à convenir avec l'auteur en question, que nous trouvons dans la vie du Christ, et nous pourrions ajouter dans l'Ancien Testament, aussi, "un récit ininterrompu de manifestations spirites", mais rien de *médiumnique*, ni d'un caractère physique, si nous en exceptons la visite de Saül à Sedecla, la femme sorcière d'En-Dor. Ce point est d'une importance capitale. **[235]**

Certes la promesse du Maître avait été clairement exprimée :

> "En vérité, vous accomplirez des œuvres plus grandes que celles-là", des œuvres de médiation. D'après Joël [II. 28], le moment viendrait où il y aurait un épanchement abondant de l'esprit divin. "Vos fils et vos filles, dit-il, prophétiseront, vos vieillards auront des songes et vos jeunes gens des visions". Le temps est venu, et toutes ces choses s'accomplissent de nos jours ; le spiritisme a ses voyants et ses martyrs, ses prophètes et ses guérisseurs. Comme Moïse et David et Joram, il y a des médiums qui obtiennent des communications écrites directement par

---

[356] Porphyre, *De abstinentia*, II, §§ 47-42.

> de vrais esprits planétaires humains ; et le mieux est que ces communications ne procurent aux médiums aucun profit pécuniaire. Le plus grand ami de la cause en France, Leymarie, languit, au moment où nous écrivons, dans une cellule de prison, et, comme il le dit dans un touchant langage, il n'est "plus un homme mais un *numéro*" sur le registre d'écrou.

Il y a peu, bien peu d'orateurs à la tribune spirite, qui parlent par inspiration ; et s'ils ont le moins du monde la connaissance de ce qu'on y dit, ils sont dans les conditions indiquées par Daniel : "Je perdis toute vigueur, j'entendis le son de ses paroles, je tombai frappé d'étourdissement la face contre terre"(Daniel, X. 8). Il y a des médiums, ceux dont nous avons parlé, pour qui la prophétie de Samuel pourrait avoir été écrite. "L'esprit du Seigneur te saisira, tu prophétiseras avec eux et tu seras *changé en un autre homme*" [357]. Mais, dans la longue liste des merveilles de la *Bible*, où voyons-nous des récits de guitares volantes, de tambourins résonnant dans les airs et de sonnettes carillonnant dans des chambres plongées dans une profonde obscurité, comme preuves de l'immortalité ?

Lorsque le Christ fut accusé de chasser les démons par la puissance de Belzébuth, il le nia, et répliqua amèrement en disant :

"Par quelle puissance vos fils et vos disciples les chassent-ils ?" [358] Les spirites affirment, eux aussi, que Jésus était un médium ; qu'il était guidé par un ou plusieurs esprits ; mais lorsque cette imputation lui fut adressée directement, il dit qu'il n'en était rien. "N'avons-nous pas raison de dire que tu es un Samaritain et que tu as un démon ?" [Daimonion, un Obeah, ou esprit familier, dans le texte Hébreu]. Jésus répondit : "Je n'ai pas de démon" [359].

L'écrivain dont nous empruntons quelques citations, établit aussi un parallèle entre les essors aériens de Philippe et d'Ezéchiel, et ceux de Mrs Guppy, et autres médiums modernes. Il ignore **[236]** ou a oublié le fait, que la lévitation, tout en n'étant dans les deux cas qu'un effet, est produite par des causes totalement différentes. Nous avons déjà indiqué la nature de

---

[357] *Samuel*, X, 6.

[358] *Evangile selon saint Jean*, VII, 20.

[359] *Jean*, VIII, 48-49.

cette différence. La lévitation peut être produite d'une façon consciente ou inconsciente pour le sujet. Le jongleur détermine à l'avance qu'il sera élevé dans les airs, le temps que cela durera, et à quelle hauteur ; et il règle l'action des forces occultes en conséquence. Le fakir obtient le même résultat par la puissance de ses aspirations et de sa volonté, et, sauf lorsqu'il se trouve à l'état d'extase, il conserve la direction de ses mouvements. Le prêtre de Siam agit de même, lorsque, dans les pagodes sacrées, il monte à cinquante pieds de hauteur, un cierge à la main, et vole d'une idole à l'autre, allumant les flambeaux des niches, se supportant lui-même et s'arrêtant avec autant d'aisance que s'il marchait sur la terre ferme. Il y a des personnes qui l'ont vu et qui l'ont attesté. Les officiers d'une escadre russe, qui tout récemment a fait un voyage de circumnavigation, et qui stationna longtemps dans les eaux du Japon, rapportent, en plus d'un grand nombre d'autres faits merveilleux, celui de jongleurs, qu'ils ont vus marcher en l'air, du sommet d'un arbre à un autre, sans le moindre point d'appui[360]. Ils ont aussi vu les exploits de grimper le long des perches ou des cordages, décrits par le colonel Olcott, dans son livre *People from the other World*, et qui ont tant été critiqués par certains spirites et médiums, dont le zèle est bien supérieur à l'instruction. Les citations du colonel Yule et d'autres auteurs données à part dans cet ouvrage, semblent mettre hors de doute la possibilité d'exécuter ces phénomènes.

Ces phénomènes, lorsqu'ils sont produits en dehors des rites religieux dans l'Inde, le Japon, le Tibet, le Siam et autres contrées "païennes", et cent fois plus variés et plus surprenants que tout ce qui a été vu en Europe et en Amérique, ne sont jamais attribués aux esprits des morts. Les Pitris des Hindous n'ont rien à voir dans ces exhibitions publiques. Et nous n'avons qu'à consulter la liste des principaux démons ou esprits élémentaux, pour trouver que leurs noms seuls indiquent leurs professions, ou pour parler plus clairement, les tours auxquels chaque variété est le plus apte. Ainsi, nous avons les *Mâdan*, nom générique, désignant les méchants esprits élémentaux, moitié brutes, moitié monstres, car *Mâdan* signifie un être qui ressemble à une vache. Il est l'ami des sorciers malicieux, et les aide à accomplir leurs actes de vengeance, en frappant les hommes et les troupeaux de maux subits et de mort. **[237]**

---

[360] La personne qui nous fournit ce renseignement, qui en fut, elle-même, un témoin oculaire est M. N...ff de Saint-Pétersbourg qui était attaché au vaisseau amiral "Almaz" si nous ne nous trompons pas.

Le *Shoudâla Mâdan*, ou démon des cimetières, correspond à notre goule. Il se complaît dans les lieux où des crimes et des meurtres ont été commis, près des sépultures et des places d'exécutions. Il prête son concours aux jongleurs, dans tous les phénomènes où le feu joue un rôle ; ainsi que les *Koutti Shâttan*, les petits farfadets des jongleurs musulmans dans l'Inde. Le *Shouddla*, dit-on, est un démon moitié feu, moitié eau, car il reçut de Siva la permission de choisir et de prendre telle forme qu'il voudrait, de métamorphoser une chose en une autre ; et lorsqu'il n'est pas dans le feu, il est dans l'eau. C'est lui qui aveugle les gens pour leur faire voir des choses qu'ils ne voient pas. Le *Shoula Mâdan* est un autre mauvais génie. Il est le démon des *fournaises*, habile dans l'art du potier et du boulanger. Si vous vous tenez en bons termes avec lui, il ne vous fera point de mal ; mais malheur à celui qui encourt sa colère. Le *Shoula* aime les compliments et la flatterie, et comme il se tient généralement sous terre, c'est à lui que le jongleur doit recourir pour l'aider à faire sortir un arbre d'une semence et en faire mûrir les fruits dans l'espace d'un quart d'heure.

Le *Koumil-Mâdan* est l'ondine, proprement dite. C'est un esprit elémental de l'eau, et son nom signifie éclatant comme une bulle. C'est un lutin très gai ; et il aidera un ami dans tout ce qui est de sa compétence ; il fera tomber la pluie, et montrera l'avenir et le présent à ceux qui auront recours à l'hydromancie ou divination par l'eau.

Le *Porouthon-Mâdan* est le démon "lutteur" ; il est le plus fort de tous ; et toutes les fois qu'il s'agit de faits dans lesquels la force physique est nécessaire, tels que les *lévitations*, le domptage d'animaux féroces, il aidera l'opérateur en le soutenant à distance du sol, ou en maîtrisant la bête sauvage, jusqu'à ce que le dompteur ait eu le temps de prononcer son incantation. Ainsi chaque manifestation physique a son genre spécial d'esprits élémentaux pour y présider.

Pour en revenir à la lévitation des corps humains et des objets inanimés dans les salles de séances, nous renvoyons le lecteur au chapitre d'introduction de cet ouvrage (voyez Æthrobacie). A propos de l'histoire de Simon le magicien, nous avons donné l'explication des anciens sur la manière dont pouvaient être produits la lévitation et le transport des objets pesants. Nous essayerons maintenant d'émettre une hypothèse au sujet des *médiums*, c'est-à-dire des personnes supposées inconscientes, au moment des phénomènes que les croyants attribuent aux "esprits" désincarnés. Nous n'avons pas besoin de répéter ce qui a été suffisamment expliqué

déjà. L' Æthrobacie consciente, dans certaines conditions électromagnétiques, est possible seulement aux *adeptes*, qui ne peuvent jamais être dominés par une influence étrangère, et qui restent toujours maîtres de leur VOLONTE. **[238]**

Ainsi, la lévitation, disons-nous, doit toujours s'effectuer en obéissant à la loi, loi aussi inexorable que celle qui fait qu'un corps qui n'est pas sous son influence reste attaché au sol. Et où chercherions-nous cette loi en dehors de la théorie de l'attraction moléculaire ? C'est une hypothèse scientifique que la force, qui la première entraîne la nébuleuse ou la matière stellaire dans un tourbillon, est l'électricité ; et la chimie moderne est totalement réédifiée sur la théorie des polarités électriques des atomes. La trombe d'eau, le cyclone, le typhon, l'ouragan et la tempête sont, tous, sans aucun doute le résultat d'une action électrique. Ce phénomène a été observé d'en haut aussi bien que d'en bas, car les observations ont été faites à terre, et dans un ballon planant au-dessus du centre d'un orage.

Or, cette force, sous des conditions de sécheresse et de chaleur de l'atmosphère à la surface de la terre, est capable d'accumuler une énergie dynamique suffisante pour soulever d'énormes quantités d'eau, de comprimer les molécules de l'atmosphère et de balayer toute une contrée, déraciner les forêts, soulever les rochers, et réduire des bâtiments en morceaux. La machine électrique de Wilde produit des courants induits électromagnétiques si puissants, qu'ils donnent une lumière permettant de lire dans la nuit les caractères les plus fins, à une distance de deux milles de l'endroit où elle opère.

Déjà dès l'année 1600, Gilbert, dans son livre *De Magnete*, formulait le principe que le globe lui-même est un vaste aimant, et quelques-uns de nos électriciens les plus avancés commencent à reconnaître que l'homme aussi possède cette propriété, et que les attractions et les répulsions mutuelles des individus peuvent, du moins en partie, trouver leur explication dans ce fait. L'expérience des assistants dans les cercles spirites confirme cette opinion. Le professeur Nicholas Wagner de l'Université de Saint-Pétersbourg dit : "La chaleur ou *peut-être le fluide électrique des investigateurs* assis en cercle doit se concentrer sur la table et graduellement se développer en mouvements. En même temps, ou peu après, la force psychique vient s'y joindre pour assister les deux autres pouvoirs. Par force *psychique*, j'entends cette force qui se dégage de toutes les autres forces de notre organisme : la combinaison de plusieurs forces

séparées, en quelque chose de général, capable lorsqu'il est ainsi combiné, de se manifester à un certain degré suivant l'individualité". Il considère que le progrès des phénomènes est influencé par le froid et la sécheresse de l'atmosphère. Or, rappelant ce qui a été dit au sujet des formes plus subtiles d'énergie dont les hermétistes ont démontré l'existence dans la nature, et acceptant l'hypothèse émise par M. Wagner, que "la puissance qui provoque ces manifestations est centralisée dans les **[239]** médiums", est-ce que le médium ne pourrait pas, en créant en lui-même un foyer aussi parfait dans son genre que le système des aimants d'acier permanents dans la batterie de Wilde, produire des courants astraux suffisamment énergiques, pour enlever dans leur tourbillon un corps même aussi pondérable que le corps humain ? Point n'est nécessaire que l'objet soulevé prenne pour cela un mouvement giratoire, car le phénomène que nous observons, différent de la trombe, est dirigé par une intelligence capable de maintenir le corps montant ainsi dans le courant ascendant, et empêcher sa rotation.

Dans ce cas la lévitation serait un phénomène purement mécanique. Le corps inerte du médium passif est soulevé par un tourbillon, créé soit par les esprits élémentaux, peut-être dans quelques cas par des esprits humains, soit quelquefois par des causes purement morbides, comme dans le cas des malades somnambules du professeur Perty. La lévitation de l'adepte, au contraire, est un effet électromagnétique, ainsi que nous venons de le constater. Il a rendu la polarité de son corps, opposée à celle de l'atmosphère, et identique à celle de la terre ; il s'ensuit qu'il est propre à être attiré par celle-là, et repoussé par celle-ci, tout en conservant tout le temps sa conscience. Une lévitation phénoménale de cette nature est également possible lorsque la maladie modifie la polarité corporelle du patient, comme la maladie le fait toujours plus ou moins. Mais dans ce cas, la personne ainsi enlevée ne serait probablement pas consciente.

Dans une série d'observations sur les tourbillons, faite en 1859, dans le bassin des Montagnes Rocheuses, un journal fut enlevé... à une hauteur de quelque deux cents pieds ; là, il oscilla dans un sens et dans un autre, pendant un temps considérable, tout en suivant le mouvement en avant[361].

---

[361] "Quelles étaient les forces qui agissaient pour occasionner cette oscillation du journal?", demande M. J W. Phelps qui cite le fait. "Il y avait le mouvement ascensionnel rapide de l'air échauffé, le mouvement descendant de l'air froid, le mouvement de translation de la brise de surface et le mouvement circulaire de la trombe. Mais comment ces divers mouvements pouvaient-ils se

Comme de juste, les savants diront qu'on ne peut pas établir de parallèle entre ce fait et celui d'une lévitation humaine ; qu'un tourbillon assez puissant ne peut pas être formé dans une chambre, pour pouvoir enlever un médium ; mais c'est une question de lumière astrale et d'esprit, qui ont leurs lois dynamiques particulières. Ceux qui comprennent ces lois affirment qu'un concours de personnes mentalement surexcitées, dont l'excitation réagit sur le système physique, projette des émanations électromagnétiques qui, lorsqu'elles ont une intensité suffisante, peuvent jeter la perturbation dans toute **[240]** l'atmosphère ambiante. On peut engendrer ainsi suffisamment de force pour créer un tourbillon électrique assez puissant pour produire bien des phénomènes étranges. A ce point de vue le tournoiement des derviches, et les danses sauvages, les balancements, les gesticulations, les chants et les cris des dévots doivent être envisagés comme ayant tous en vue un objet commun, c'est-à-dire la création de ces conditions astrales, propres à favoriser la production de phénomènes psychologiques et physiques. La raison d'être des revivals religieux sera aussi mieux comprise, si l'on ne perd pas ce principe de vue.

Mais il y a encore un autre point à considérer. Si le médium est un noyau de magnétisme et un conducteur de cette force, il sera sujet aux mêmes lois que le conducteur métallique, et il sera attiré par son aimant. Si donc, un centre magnétique de la puissance voulue était formé directement au-dessus de lui par les puissances invisibles, qui président aux manifestations, pourquoi son corps ne serait-il pas soulevé vers lui, malgré l'attraction terrestre ? Nous savons bien que dans le cas d'un médium qui est inconscient de la marche de l'opération, il est nécessaire d'admettre, d'abord, le fait d'une telle intelligence, et ensuite la possibilité de conduire l'expérience de façon dont on l'a décrite ; mais en présence des nombreuses attestations produites, non seulement dans nos propres recherches qui n'ont pas la prétention de faire autorité, mais encore dans celles de M. Crookes et d'un grand nombre d'autres, dans beaucoup de pays et à diverses époques, nous ne pouvons nous empêcher d'offrir cette hypothèse, tout en sachant qu'il est inutile de défendre un cas que les savants n'examineront pas avec patience, même après la sanction que lui ont donné les hommes les plus distingués parmi eux.

---

combiner de façon à produire l'oscillation ?" (Conférence sur *Force Electricity Exhibited*, 1859, p. 98).

Dès 1836, le public fut informé de certains phénomènes qui étaient aussi extraordinaires, sinon davantage, que toutes les manifestations qui se sont produites de nos jours. La fameuse correspondance entre deux célèbres magnétiseurs, Deleuze et Billot, fut publiée en France, et les merveilles auxquelles elle faisait allusion furent pendant quelque temps l'objet de la discussion dans toutes les sociétés. Billot croyait fermement à l'apparition des esprits, car, ainsi qu'il le dit lui-même, il en avait vu, entendu et touché. Deleuze était tout aussi convaincu de cette vérité que lui, et il déclarait que l'immortalité de l'homme et le retour des morts, ou plutôt de leurs ombres, était, dans son opinion, le fait le mieux démontré. Des objets matériels lui avaient été apportés d'endroits éloignés par des mains invisibles, et il communiquait avec d'invisibles intelligences sur les questions les plus importantes. "A ce sujet, dit-il, je ne puis concevoir comment des êtres spirituels sont **[241]** capables de transporter ses objets matériels"[362]. Plus sceptique et moins intuitif que Billot, néanmoins, il était d'accord avec lui, que "la question du spiritisme était, non pas une question d'opinion, mais une question de *faits*".

Telle est précisément la conclusion à laquelle était finalement amené le professeur Wagner de Saint-Pétersbourg. Dans la seconde brochure sur les *Phénomènes Médiumniques* publiée par lui, en décembre 1875, il adresse à M. Shkliarevsky, un de ses critiques matérialistes, la réprimande suivante : "Tant que les manifestations spirites furent faibles et sporadiques, nous autres hommes de science, nous pouvions nous laisser aller à nous. tromper, avec les théories de l'action musculaire inconsciente, ou de l'inconsciente cérébration, et traiter tout le reste de tours de passe-passe... Mais maintenant que ces prodiges sont devenus patents ; que les esprits se montrent sous des formes matérielles et tangibles, pouvant être touchées et palpées à volonté par tout incrédule instruit comme vous-même, et qui est plus est, mesurées et pesées, nous ne pouvons plus lutter, car toute résistance devient absurde, et peut amener la démence. Essayez donc de vous en rendre compte comme il convient, et humiliez-vous devant la possibilité de faits considérés impossibles".

Le fer n'est aimanté que temporairement, mais l'acier l'est d'une façon permanente par le contact de l'aimant. Or l'acier n'est que du fer qui a subi un procédé de carburation, et cette opération pourtant a complètement

---

[362] [G.P. Billot, *Recherches psychologiques sur la cause des phénomènes*, etc., p. 20.]

modifié la nature du métal, du moins, en ce qui concerne ses relations avec l'aimant. On peut dire de même que le médium n'est qu'une personne ordinaire, magnétisée par l'influx de la lumière astrale ; et comme la permanence de la propriété magnétique dans le métal est proportionnée à ses qualités plus ou moins proches de l'acier, ne pouvons-nous dire que l'intensité et la permanence de la faculté médiumnique est en proportion de la saturation en force magnétique ou astrale du médium ?

Cette condition de saturation peut être congénitale, ou obtenue par l'un ou l'autre des procédés suivants, par la magnétisation, par l'action des esprits, par celle de sa propre volonté. De plus, la condition parait être héréditaire, comme toute autre particularité physique ou mentale ; un grand nombre de médiums, et nous pourrions même dire la majorité, ayant eu chez quelqu'un ou quelques-uns de leurs ascendants des signes de médiumnité. Les sujets magnétiques passent aisément à un état plus élevé de clairvoyance et de médiumnité, ainsi que Grégory, Deleuze, Puységur, **[242]** du Potet et autres autorités nous l'apprennent. Quant au procédé de saturation par soi-même, nous n'avons qu'à jeter les yeux sur les relations des dévots et des prêtres du Japon, du Siam, de la Chine, de l'Inde, du Tibet et de l'Egypte, aussi bien que des contrées de l'Europe, pour être renseignés sur la réalité du fait. Une longue persistance dans la détermination bien arrêtée de subjuguer la matière provoque un état, dans lequel, non seulement l'on devient insensible aux impressions extérieures, mais où l'on peut simuler la mort, ainsi que nous l'avons déjà vu. L'extatique fortifie sa puissance de volonté au point d'attirer à lui, comme dans un tourbillon, les forces résidant dans la lumière astrale, afin de suppléer à l'insuffisance de ses ressources naturelles.

Les phénomènes du mesmérisme ne sont explicables par aucune autre hypothèse sinon celle de la projection d'un courant de force, de l'opérateur au sujet. Si un homme peut projeter cette force par un exercice de la volonté, qu'est-ce qui l'empêchera de l'attirer à lui, en renversant ce courant ? A moins, toutefois, que l'on ne prétende que la force est engendrée dans son corps, et ne peut être attirée d'aucune source du dehors. Mais, même dans cette hypothèse, s'il peut faire naître une surabondance de' force pour en saturer une autre personne, ou même un objet inanimé au moyen de sa volonté, pourquoi ne pourrait-il pas le générer en excès, pour s'en saturer lui-même ?

Dans son ouvrage sur *l'Anthropologie* le professeur J.R. Buchanan constate la tendance des gestes naturels à suivre la direction des organes phénologiques ; l'attitude de combativité étant vers le bas et l'arrière ; celle de l'espérance et de la spiritualité vers le haut et l'avant ; celle de la fermeté en haut et en arrière ; et ainsi de suite. Les adeptes de la science hermétique connaissent si bien ce principe, qu'ils expliquent la lévitation de leur propre corps, lorsqu'elle survient à l'improviste, en disant que la pensée est fixée sur un point au-dessus d'eux, avec tant d'intensité, que lorsque le corps est entièrement imprégné de l'influence astrale, il suit l'aspiration mentale, et s'élève dans l'espace aussi aisément qu'un bouchon de liège, poussé sous l'eau, remonte à la surface, et que sa légèreté le fait surnager. Le vertige qui s'empare de certaines personnes lorsqu'elles se trouvent sur le bord d'un abîme s'explique d'après le même principe. Les jeunes enfants qui n'ont qu'une imagination peu on pas active du tout, et chez qui l'expérience n'a pas encore eu assez de temps pour développer la crainte, sont rarement pris de vertige, s'ils le sont jamais ; mais l'adulte d'un certain tempérament mental voyant le gouffre, et se peignant dans son imagination les conséquences d'une chute, se laisse aller à l'attraction de la terre, et à moins que le charme qui le fascine ne soit rompu, son corps suivra sa pensée au fond du précipice. **[243]**

Que ce vertige soit purement une affaire de tempérament est démontré par le fait qu'Il y a des personnes qui n'éprouvent jamais cette sensation, et l'examen révélerait probablement que ces personnes sont dépourvues de la faculté imaginative. Nous avons présent à la mémoire le cas d'un monsieur qui, en 1858, fit preuve d'une fermeté nerveuse telle qu'il effrayait tous ceux qui le virent se tenir debout sur la corniche de l'Arc de Triomphe à Paris, les bras croisés, et les pieds à moitié sur le rebord ; mais depuis, ayant été atteint de myopie, il fut saisi de frayeur en essayant de passer sur une passerelle en planches de plus de deux pieds et demi de large, jetée sur la cour d'un hôtel, et ou il n'y avait pas le moindre danger. En regardant le sol au-dessous, il donna libre carrière à son imagination, et il serait tombé s'il ne s'était vivement assis

C'est un dogme scientifique que le mouvement perpétuel est impossible. C'est encore un dogme de ne voir qu'une absurde superstition dans l'affirmation que les Hermétistes avaient découvert l'élixir de vie, et que quelques-uns d'entre eux, en en faisant usage, avaient prolongé leur existence au delà des limites ordinaires. La prétention que les métaux communs avaient été transmués en or, et que le dissolvant universel avait

été trouvé n'excite que le mépris, dans un siècle qui a couronné l'édifice de la philosophie avec la coupole du *protoplasme*. Le premier est déclaré *une impossibilité physique*, autant selon Babinet, l'astronome, que "la lévitation d'un objet sans contact[363]" ; la seconde est qualifiée de divagation physiologique, émanée d'un esprit en délire ; et la troisième est une absurdité chimique.

Balfour Stewart dit que, tant qu'un savant ne peut affirmer "qu'il est parfaitement au courant de toutes les forces de la nature, et démontrer que le mouvement perpétuel est impossible, car, en réalité, il ne sait que fort peu de chose de ces forces... il pense qu'il a *pénétré l'esprit et les desseins de la nature*, et c'est pour cela qu'il nie *ex abrupto* la possibilité d'une telle machine"[364]. S'il a découvert les desseins de la nature, il n'a certainement pas pénétré *son esprit*, car il conteste son existence en un sens ; et en niant l'esprit, il empêche cette parfaite entente de la loi universelle, qui délivrerait la philosophie moderne de ses erreurs mortifiantes et de ses dilemmes. Si la négation de B. Stewart ne repose pas sur une plus solide analogie que celle de son collègue français Babinet, il court le danger d'aboutir comme lui à une humiliante catastrophe. L'univers lui-même démontre la réalité du mouvement perpétuel ; et la théorie atomique, ce baume **[244]** salutaire pour les esprits épuisés de nos explorateurs cosmiques, est basée sur ce mouvement. Le télescope fouillant l'espace, et le microscope découvrant les mystères du petit monde dans une goutte d'eau, nous révèlent cette même loi en action ; et comme tout en bas est comme en haut, qui oserait prétendre que, lorsque l'on comprendra mieux la conservation de l'énergie et que l'on aura ajouté les deux forces additionnelles des cabalistes au catalogue de la science orthodoxe, on ne découvrira pas le moyen de construire une machine marchant sans frottement, et se fournissant de l'énergie au fur et à mesure de sa consommation ? "Il y a cinquante ans, dit le vénérable M. de Lara, un journal de Hambourg, reproduisant le compte rendu donné par un journal anglais de l'inauguration de la ligne du chemin de fer de Manchester à Liverpool, déclarait que c'était une grossière imposture ; et il y mettait le comble en ajoutant : voilà pourtant jusqu'où peut aller la crédulité des Anglais !" La morale est apparente. La découverte récente par un chimiste américain du composé dénommé métalline laisse croire à la probabilité

---

[363] *Revue des Deux-Mondes*, p. 414, 1858.

[364] *Conservation of Energy*, p. 140.

que l'on a réussi à éviter le frottement dans une large mesure. Une chose est certaine ; c'est que, quand l'homme aura découvert le mouvement perpétuel, il sera en mesure de comprendre par analogie tous les secrets de la nature ; le progrès en raison directe de la résistance.

Nous pourrions en dire autant de l'élixir de vie par laquelle il faut entendre la vie physique, l'âme étant, comme de raison, immortelle, mais seulement à cause de son union immortelle divine avec l'esprit. Mais *continuel* ou *perpétuel* ne veut pas dire sans fin. Les cabalistes n'ont jamais prétendu qu'une vie physique sans fin, ou un mouvement sans fin fussent possibles. L'axiome hermétique soutient que seule la Cause Première et ses émanations directes, nos esprits (étincelles du soleil central éternel, qui seront réabsorbées par lui à la fin du temps), sont incorruptibles et éternels. Mais, connaissant les forces naturelles occultes, non encore découvertes par les matérialistes, ils affirmaient que tant la vie physique que le mouvement mécanique pouvaient être prolongés indéfiniment. La pierre philosophale avait plus d'une signification attachée à son origine mystérieuse. Le professeur Wilder dit : "L'étude de l'Alchimie... était même plus universelle que bon nombre qui ont écrit sur elle ne paraissaient s'en douter, et elle fut toujours l'auxiliaire des sciences occultes, de la magie, de la nécromancie et de l'astrologie, si elle n'était pas identique avec elles ; cela venait probablement de ce qu'à l'origine ces sciences n'étaient que les formes d'un spiritualisme qui a existé de tous temps dans l'histoire de l'humanité"[365]. **[245]**

Ce qui nous surprend le plus, c'est que ces mêmes hommes, qui envisagent le corps humain tout simplement comme "une machine à digérer", trouvent des objections à l'idée que, si on appliquait une substance équivalente à la métalline entre ses molécules, elle fonctionnerait sans frottement. Le corps de l'homme, d'après la *Genèse*, a été tiré de la terre ou de la poussière, cette allégorie détruit la prétention de nos analystes modernes à l'originalité de la découverte de la nature des constituants inorganiques du corps humain. Si l'auteur de la *Genèse* en a eu connaissance, et si Aristote a enseigné l'identité entre les principes vitaux des plantes, des animaux et des hommes, notre filiation avec la terre notre mère semble avoir été établie depuis longtemps.

---

[365] [*New Platonism and Alchemy*, p. 23, note.]

Récemment, Elie de Beaumont a réaffirmé l'ancienne doctrine d'Hermès, qu'il existe une circulation terrestre comparable à celle du sang chez l'homme[366]. Or puisque c'est une doctrine aussi vieille que le monde ; que la nature renouvelle continuellement ses énergies épuisées par l'absorption à la source des énergies vitales, pourquoi l'enfant différerait-il sur ce point de sa mère ? Pourquoi l'homme ne pourrait-il pas, en découvrant la source et la nature de cette énergie récupératrice, extraire de la terre elle-même le suc ou la quintessence, avec lesquels il reconstitue ses forces ? C'était *peut-être* là le grand secret des alchimistes. Arrêtez la circulation des fluides terrestres, et nous avons la stagnation, la putréfaction, la mort ; que l'on arrête la circulation des fluides chez l'homme, et la stagnation, l'absorption, la calcification sénile et la mort en seront la conséquence. Si les alchimistes avaient tout simplement découvert quelque composé chimique pour conserver toujours libres les canaux de notre circulation, tout le reste ne s'ensuivrait-il pas facilement ? Et pourquoi, demanderons-nous, si les eaux de la surface de certaines sources minérales ont une telle vertu pour la guérison des maladies et le rétablissement de la vigueur physique, est-il illogique de dire, que si nous pouvons obtenir les premiers produits de l'alambic de la nature dans les entrailles de la terre nous pourrons peut-être trouver que la fontaine de Jouvence n'était peut-être pas un mythe ? Jennings assure que l'élixir était tiré par quelques adeptes du laboratoire chimique secret de la nature ; et Robert Boyle, le chimiste, parle d'un vin médicinal ou cordial, que le Dr Lefèvre essaya sur une vieille femme avec un résultat merveilleux.

L'alchimie est aussi ancienne que la tradition elle-même. "La première mention authentique que l'on ait à ce sujet, dit William Godwin, est un édit de Dioclétien d'environ trois cents ans après **[246]** le Christ, ordonnant de faire en Egypte de diligentes recherches pour retrouver tous les livres anciens, traitant de l'art de faire de l'or et de l'argent afin de les jeter tous au feu. Cet édit laisse nécessairement supposer que cette étude était d'une certaine antiquité et l'histoire *fabuleuse* donne Salomon, Pythagore et Hermès, comme ses adeptes les plus distingués"[367].

Et cette question de la transmutation, cet *alkahest* ou dissolvant universel qui vient après *l'élixir de vie* dans l'ordre des agents de

---

[366] [*Recherches*, etc., 1830.]

[367] [*Lives of the Necromancers*, Londres, 1876, pp. 18-19.]

l'alchimie ? L'idée est-elle tellement absurde, qu'elle doive être considérée comme indigne de l'examen de ce siècle de découvertes chimiques ? Comment expliquerons-nous ces anecdotes historiques d'hommes qui ont véritablement fait de l'or, et qui l'ont abandonné, et des attestations de ceux qui déclarent les avoir vu faire ? Libavius, Geber, Arnold, Thomas d'Aquin, Bernard Comes, Joannès, Penotus, Quercetan Geber, le père arabe de l'alchimie en Europe, Eugène Philalèthe, Baptista Porta, Rubeus, Dornesius, Vogelius, Irénée Philaléthe Cosmopolita, et quantité d'alchimistes du moyen âge et de philosophes hermétistes affirment le fait. Devons-nous prendre pour des visionnaires ou des lunatiques tous ces savants, traités ailleurs de grands génies ? FranÇois Pic, dans son livre *de Auro* [Sec 3 c 2] cite dix-huit cas de fabrication de l'or par des procédés artificiels dont il a été témoin ; et Thomas Vaughan[368] étant allé chez un orfèvre, pour lui vendre 1.200 marcs d'or, l'homme fit la remarque, d'un air soupçonneux, que l'or était trop pur pour avoir jamais été extrait d'une mine, ce qui fit fuir le vendeur en laissant l'argent. Dans un chapitre précédent nous avons cité les témoignages d'un grand nombre d'auteurs sur ce sujet.

Marco Polo nous apprend que dans quelques montagnes du Tibet, qu'il nomme *Chingintalas*, il existe des filons de la substance dont est faite la Salamandre : "Car à la vérité dit-il, la salamandre n'est pas un animal, comme on le prétend dans nos contrées, mais une substance que l'on trouve dans la terre". Et il ajoute qu'un Turc nommé Zurficar lui dit qu'il avait été occupé pendant trois ans dans cette région à procurer des salamandres au grand Khan. "Il lui dit que le moyen employé pour se les procurer consistait à creuser cette montagne jusqu'à ce qu'ils eussent découvert une certaine veine. La substance de cette veine était alors enlevée et écrasée, et après ce traitement elle se divise pour ainsi dire en filaments, de laine, et que l'on fait sécher. Ces fibres une fois sèches, sont broyées dans un grand mortier de bronze et lavées de façon à ce qu'il ne reste plus que les fibres, de laine. On les **[247]** tisse ensuite... D'abord, ces étoffes ne sont pas très blanches, mais en les passant au feu un certain temps, elles deviennent aussi blanches que la neige"[369].

---

[368] Eugène Philalèthe.

[369] *Livre de Marco Polo*, vol. 1, p. 215.

Par conséquent, ainsi que l'attestent plusieurs autorités, cette substance minérale est le fameux Abestos[370] ou amiante, que le Rév. A. Williamson dit se trouver au Shantung. Mais ce n'est pas seulement un fil incombustible que l'on en peut tirer. On en extrait aussi une huile qui possède plusieurs propriétés extraordinaires et seuls quelques Lamas et adeptes hindous possèdent le secret de ses vertus. Lorsqu'on en frictionne le corps, elle ne laisse aucune tache ni marque ; et néanmoins la partie enduite peut être lavée au savon, et avec de l'eau chaude ou froide, sans que l'effet de l'onction soit le moins du monde affecté. La personne ainsi frictionnée peut sans crainte s'avancer dans le feu le plus ardent ; et, à moins d'être suffoquée, elle n'en éprouvera aucun mal. Une autre propriété de l'huile, lorsqu'elle est combinée avec une autre substance, que nous ne sommes pas libres de désigner, et exposée aux rayons de la lune, dans certaines nuits indiquées par les astrologues indigènes donne naissance à d'étranges créatures. Nous pourrions, dans un sens, les appeler des infusoires, n'était que celles-ci croissent et se développent. En parlant du Cachemire, Marco Polo remarque que les habitants "sont très versés dans les diableries des enchantements, puisqu'ils en arrivent à faire parler leurs idoles"[371].

Les plus grands mages mystiques de ces régions se trouvent encore en effet au Cachemire. Les diverses sectes religieuses de ce pays ont toujours eu la réputation d'avoir des pouvoirs surnaturels et d'être la retraite d'adeptes et de sages. Ainsi que le fait observer le colonel Yule, "Vambery nous apprend que, même de nos jours, les derviches Cachemiris excellent, parmi leurs frères Mahométans, pour la science, les arts secrets, l'habileté dans les exorcismes, etc..."[372].

Mais tous nos chimistes modernes ne sont pas aussi dogmatiques dans leur négation de la possibilité d'une telle transmutation. Le Dr Peisse, Despretz, et même le négateur de tout, Louis Figuier de Paris sont loin de rejeter cette idée. Le Dr Wilder dit : "La possibilité de réduire les éléments à leur forme primitive, tels qu'on les suppose avoir existé dans la masse ignée, de laquelle on croit que la croûte terrestre a été formée, n'est pas considérée par les physiciens comme une idée aussi absurde que l'on a

---

[370] Voir *Dictionnaire des Tissus*, de Sage, vol. II, pp. 1-12.

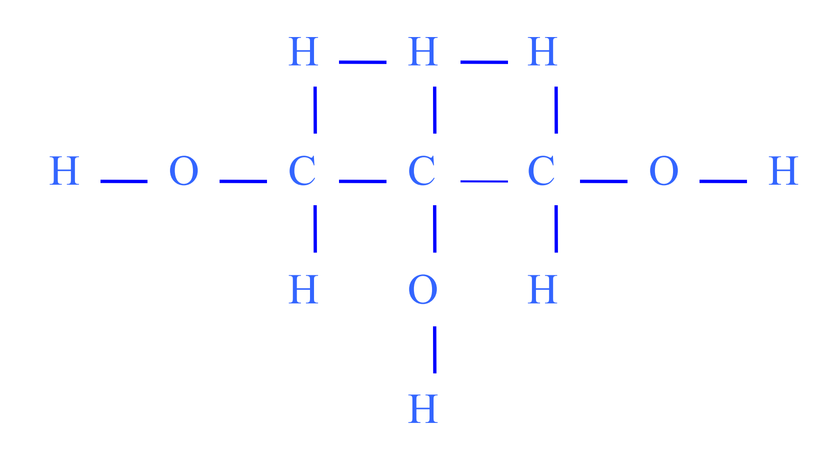
[371] Yule, *op cit.*, vol. I, p. 175.

[372] A. Vambery, *Travels in Central Asia*, p. 9. Cf. Yule, *op. cit.*, vol. I,

voulu **[248]** le donner à entendre. Il y a comme une sorte de parenté entre les métaux, et souvent tellement proche, qu'elle semble indiquer une origine identique. Les personnes que l'on nomme alchimistes pourraient, par conséquent, avoir consacré toute leur énergie à des recherches dans ces matières, comme Lavoisier, Davy, Faraday et autres, de nos jours, ont expliqué les mystères de la chimie[373]". Un savant Théosophe, un médecin praticien, qui a étudié pendant plus de trente ans les sciences occultes de l'alchimie, a réussi à réduire les éléments à leur forme primitive, et à faire ce que l'on nomme "de la terre pré-adamique". Elle apparaît sous la forme d'un précipité terreux dans l'eau pure, qui, si on la trouble, présente les couleurs les plus vives et les plus opalescentes.

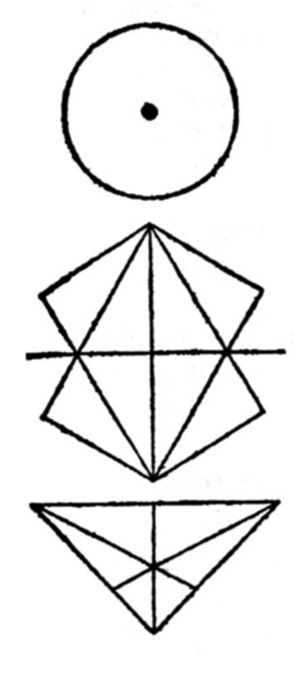
"Le secret", disent les alchimistes, comme s'ils goûtaient l'ignorance des non initiés, "est un amalgame de sel, de soufre, et de mercure, combiné trois fois dans l'Azoth, par une triple sublimation et une triple fixation".

"Quelle ridicule absurdité !" s'écriera le savant chimiste moderne. Eh bien, les disciples du grand Hermès comprennent ce qui précède, aussi bien qu'un gradué de l'Université d'Harvard comprend la signification de ce que lui enseigne son professeur de chimie, lorsque celui-ci lui dit : Avec un groupe hydroxyl nous ne pouvons produire que des composés monatomiques ; en employant deux groupes, nous pourrons former autour du même squelette un certain nombre de composés diatoniques... Attachez à ce noyau trois groupes hydroxyl, et il en résultera des composés triatomiques, parmi lesquels se trouve une substance très familière.



Glycérine

[373] *Alchemy or the Hermetic Philosophy*, dans *New Platonism and Alchemy*, pp. 24-25.



"Attache-toi", dit l'alchimiste, "aux quatre lettres du tétragramme disposé de la manière suivante : les lettres du nom ineffable s'y trouvent, bien que tu ne puisses tout d'abord les discerner. L'axiome incommunicable s'y trouve cabalistiquement renfermé, **[249]** et c'est ce que les maîtres nomment l'arcane magique". L'arcane, la quatrième émanation de l'Akâsha, le principe de VIE, qui est représenté dans sa troisième transmutation, par le soleil ardent, l'œil du monde, ou d'Osiris, comme le nomment les Egyptiens. Un œil veillant tendrement sur sa plus jeune fille, épouse et sueur, Isis, la terre notre mère. Voici ce que dit d'elle Hermès, le maître trois fois grand : "Son père est le soleil, sa mère est la lune[374]". Il l'attire et la caresse, puis il la repousse par une force projectile. C'est à l'élève Hermétique de guetter ses mouvements, de saisir ses courants subtils, de les guider et de les diriger avec l'aide de l'athanor, le levier d'Archimède de l'alchimiste. Qu'est-ce que ce mystérieux Athanor ? Le physicien peut-il nous le dire, lui qui le voit et l'examine journellement ? Oui, il le voit, mais comprend-il les caractères secrètement chiffrés, tracés par le doigt divin sur chaque coquillage dans le fond des mers ; sur chaque feuille qui tremble au souffle de la brise ; dans la brillante étoile, dont les lignes radieuses ne sont à ses yeux qu'autant de raies plus ou moins lumineuses d'hydrogène?

"Dieu *géométrise*", dit Platon[375]. "Les lois de la nature sont les pensées de Dieu", s'écriait Oërstedt 2.000 ans plus tard. "Ses pensées sont immuables", répétait l'élève solitaire de la Science Hermétique, "et c'est pour cela que c'est dans la parfaite harmonie et l'équilibre de toutes choses que nous devons chercher la vérité". Et ainsi procédant de l'unité indivisible, il trouva deux forces contraires, émanant d'elle, chacune agissant par l'autre, et produisant l'équilibre, et les trois n'en faisant qu'une,

---

[374] [*Table d'Emeraude*.]

[375] Voir Plutarque, *Symposiaque*, VIII, 2. "Diogéniane commence et dit : Admettons Platon à la conférence, et voyons à quel point de vue il dit, en supposant que ce soit sa formule, que *Dieu remplit toujours le rôle d'un géomètre*." Je dis : Cette sentence n'a pas été clairement formulée dans aucun de ses livres ; mais il y a de bons arguments en faveur de l'opinion qu'elle lui appartient, et elle ressemble beaucoup à sa manière de s'exprimer". Tyndare ajoute alors : Il exalte la géométrie comme une science qui élève les hommes au-dessus des objets sensibles, et les porte vers l'intelligible et Eternelle Nature, dont la contemplation est le but de la philosophie, ainsi qu'un aperçu des mystères de l'initiation aux rites sacrés".

la Monade Eternelle de Pythagore. Le point primordial est un cercle. Le cercle **[250]** réalisant sa propre quadrature, en partant des quatre points cardinaux, devient le quaternaire, un carré parfait, ayant à chacun de ses quatre angles une lettre du nom mirifique, le *tétragramme* sacré. Ce sont les quatre Bouddhas primitifs qui vinrent et sont passés ; le *tétractys* de Pythagore, absorbé et résolu par l'unique éternel NON-ETRE.

La tradition déclare que sur le cadavre d'Hermès, à Hébron, un Isarim, un initié, trouva la tablette connue sous le nom de *Table d'Emeraude*. Elle contient en quelques phrases l'essence de la Sagesse Hermétique. A ceux qui ne lisent qu'avec les yeux du corps les préceptes qu'elle renferme ne suggéreront rien de nouveau ni d'extraordinaire, car elle commence purement et simplement par dire qu'elle ne parle pas de choses fictives, mais de ce qui est vrai et très certain.

> "Ce qui est en bas est pareil à ce qui est en haut, et ce qui est en haut est semblable à ce qui est en bas, pour accomplir les merveilles d'une seule chose.
>
> "De même que toutes choses ont été produites par la médiation d'un être, de même toutes choses ont été produites de celui-ci *par adaptation*.
>
> "Son père est le soleil, sa mère est la lune.
>
> "C'est la cause de toute perfection dans la terre entière.
>
> "Son pouvoir est parfait, *s'il est changé en terre*.
>
> "Séparez la terre du feu, le subtil du grossier, en agissant avec prudence et jugement.
>
> "Montez avec la plus grande sagacité de la terre au ciel, et descendez ensuite de nouveau sur la terre, et réunissez les forces des choses inférieures et supérieures ; vous posséderez ainsi la lumière du monde entier, et toute obscurité s'éloignera de vous.
>
> "Cette chose a plus de force que la force elle-même, *parce qu'elle vaincra tolite chose subtile et pénétrera toute chose solide*.

"C'est par elle que le monde est formé[376]"...

Cette chose mystérieuse est l'agent universel, magique, la lumière astrale qui, par la corrélation de ses forces, fournit *l'alkahest*, la pierre philosophale et l'élixir de vie. La philosophie Hermétique la nomme *Azoth*, l'âme du monde, la vierge céleste, le grand Aimant, etc.... etc... La science physique la connaît sous la forme de chaleur, lumière, électricité et magnétisme ; "mais, ignorant ses propriétés spirituelles et la puissance occulte contenue dans **[251]** l'éther, elle repousse tout ce qu'elle ignore. Elle explique et dépeint les formes cristallines des flocons de neige, leurs modifications d'un prisme hexagonal, qui produit une infinité d'aiguilles délicates. Elle les a si parfaitement étudiées qu'elle a même calculé, avec la précision mathématique la plus étonnante, que toutes ces aiguilles forment un angle divergent de 60 degrés. Peut-elle nous indiquer aussi bien la cause de cette infinie variété de formes les plus exquises", dont chacune est en elle-même une figure géométrique la plus parfaite ? Ces corolles gelées, semblables à des étoiles ou à des fleurs, peuvent être, en plus de ce que la science matérialiste en connaît, une averse de messages lancés par des mains spirituelles des mondes d'en haut, lisibles pour les yeux spirituels d'en bas.

La croix philosophique, les deux lignes courant dans des directions opposées, l'horizontale et la perpendiculaire, la hauteur et la largeur, que la Divinité géométrisant divise au point d'intersection, et qui forme le quaternaire magique, aussi bien que scientifique, lorsqu'elle est inscrite dans un carré parfait, est la base de l'occultiste. Dans sa mystique enceinte se trouve la clé qui ouvre la porte de toute science, physique aussi bien que spirituelle. Elle symbolise notre existence humaine, car le cercle de la vie circonscrit les quatre pointes de la croix qui représentent, dans leur succession, la naissance, la vie, la mort et l'IMMORTALITE. Chaque chose en ce monde est une trinité, complétée par le quaternaire[377], et chaque élément est divisible d'après ce même principe. La physiologie peut diviser l'homme à l'infini, de même que la science physique a divisé les quatre éléments primordiaux et principaux, en plusieurs douzaines d'autres ; elle ne réussira à en changer aucun. La naissance, la vie et la mort seront toujours une trinité qui n'est complétée qu'à la fin du cycle.

---

[376] [Cf. La *Doctrine Secrète* et Fabricius, *Bibl. Graeca*, I, X.]

[377] Dans les nations anciennes, la divinité était une trinité complétée par une déesse l'Arba-Il ou Dieu quadruple. [Sepher Yetzirah, 1.]

Même dans le cas où la science arriverait à changer l'immortalité désirée en annihilation, elle serait toujours un quaternaire ; car Dieu "géométrise".

C'est pourquoi peut-être serait-il permis un jour à l'alchimie de parler de son sel, de son mercure, de son soufre et de l'azoth, de ses symboles et de ses mirifiques lettres, et de répéter, avec l'exposé de "*l'homérisme et la Synthèse des Composés Organiques*", "qu'il faut bien se souvenir que le groupement n'est pas un jeu de fantaisie, et que l'on peut fournir de très bonnes raisons pour la position de chaque lettre[378]". **[252]**

Le Dr Piesse de Paris écrivait en 1863 les lignes suivantes :

> "Un mot à propos d'alchimie. Que devons-nous penser de l'art Hermétique ? Est-il correct de croire que nous pouvons transmuer les métaux, faire de l'or ? Eh bien, les hommes positifs, les esprits forts du XIXème siècle savent que M. Figuier, docteur ès sciences et en médecine, analyste chimiste à l'école de Pharmacie de Paris, n'a nulle envie de se prononcer sur cette question. Il doute, il hésite. Il connaît plusieurs alchimistes (car il en existe) qui, se fondant sur les découvertes chimiques modernes, et spécialement sur la singulière circonstance des équivalents, démontrée par M. Dumas, prétendent que les métaux ne sont pas des corps simples, de véritables éléments dans l'absolue acception du mot, et que, par conséquent, ils peuvent être produits par le procédé de la décomposition... Cela m'encourage à faire un pas en avant, et à avouer candidement que je ne serais guère surpris de voir quelqu'un faire de l'or. Je n'ai qu'une raison à en donner, mais elle paraît suffisante ; c'est que l'or n'a pas toujours existé ; il a été formé par un travail chimique ou autre, dans le sein de la matière en fusion de notre globe[379] ; peut-être il y en a-t-il maintenant en voie de formation. Les prétendus corps simples de notre chimie sont fort probablement des produits secondaires, dans la formation de la masse terrestre. Cela a été

---

[378] Josiah Cooke, The *New Chemistry*, XIII, p. 311.

[379] La théorie du prof. Sterry Hunt sur les dépôts métallifères contredit cette assertion. Mais cette théorie est-elle exacte ?

démontré pour l'eau, un des plus respectables éléments de la physique ancienne. Aujourd'hui nous créons l'eau. Pourquoi ne ferions-nous pas de l'or? Un éminent expérimentateur M. Desprez a fait du diamant. Il est vrai que ce diamant n'est qu'un *diamant scientifique*, un diamant philosophique, qui peut n'avoir aucune valeur ; mais malgré cela, ma thèse tient bon. D'ailleurs, nous n'en sommes pas réduits à cet égard à de simples conjectures. Il existe encore un homme qui, dans un mémoire adressé aux corps savants, en 1853, a souligné ces mots : "J'ai découvert la méthode pour produire de l'or artificiel, j'ai fait de l'or". Cet adepte, c'est M. Théodore Tiffereau, ex-préparateur de chimie à *l'École Professionnelle Supérieure* de Nantes[380]". Le cardinal de Rohan, la célèbre victime de l'affaire du collier de la Reine, attesta qu'il avait vu le Comte de Cagliostro faire des diamants et de l'or. Nous présumons que ceux qui sont d'accord avec le professeur T. Sterry Hunt, ne seront pas satisfaits de la théorie du Dr Peisse, car ils croient que tous nos dépôts métallifères sont dus à l'action de la vie organique. Par conséquent jusqu'à ce qu'ils se soient mis d'accord en nous faisant connaître avec certitude la nature de l'or, et s'il est le produit d'une alchimie **[253]** volcanique intérieure, ou une ségrégation et filtration de surface, laissons-les régler leur querelle, et faisons crédit en attendant aux philosophes de l'antiquité.

Le professeur Balfour Stewart que personne ne s'avisera de ranger parmi les esprits mesquins, qui plus loyalement et plus fréquemment que ses collègues admet les défaillances de la Science moderne, se montre néanmoins en cela aussi imbu de préjugés que les autres savants. La lumière perpétuelle n'étant qu'une autre expression du mouvement perpétuel, nous dit-il, et ce dernier étant impossible, parce que nous n'avons pas les moyens d'équilibrer la déperdition du matériel combustible, une lumière hermétique est, par conséquent, une impossibilité[381]. Notant le fait "qu'une lumière perpétuelle doit être le résultat de pouvoirs magiques",

---

[380] Peisse, *La Médecine et les Médecins*, vol. I, p. 57 et *seq*.

[381] *La Conservation de l'Énergie*.

et faisant observer en outre qu'une pareille lumière "n'est certainement pas de cette terre, où la lumière et toutes les autres formes d'énergie supérieure sont essentiellement transitoires", ce savant en tire un argument, comme si les philosophes Hermétiques avaient toujours prétendu que la flamme dont il s'agit était une flamme terrestre ordinaire, résultant de la combustion de matières luminifères. Sur ce point-là, les philosophes ont toujours été mal compris et mal interprétés.

Que de grands esprits, incrédules au début, après avoir étudié la "doctrine secrète", ont modifié leurs opinions, et reconnu à quel point ils étaient dans l'erreur ! Et comme il parait contradictoire de voir, à un moment donné, Balfour Stewart citer quelques maximes philosophiques et morales de Bacon, qu'il nomme le père de la science expérimentale, et dire... "Sûrement nous devons tirer une leçon de ces remarques... et nous garder *de rejeter comme inutiles une branche quelconque des connaissances*, ou de l'exercice de la pensée", puis, à un autre moment, repousser comme complètement impossibles les prétentions des alchimistes ! Il montre Aristote "entretenant l'idée que la lumière n'est nullement un corps, ni l'émanation d'un corps quelconque... et que, par conséquent, la lumière est une énergie ou action ; et pourtant, bien que les anciens aient été les premiers à faire voir la doctrine des atomes par Démocrite, jusqu'à John Dalton, et, par Pythagore et même les plus anciens oracles de la Chaldée, celle de l'éther comme agent universel, leurs idées, dit Stewart, "n'étaient pas fécondes". Il admet qu'ils "possédaient un grand génie et la puissance intellectuelle", mais il ajoute qu'ils étaient très pauvres en conceptions physiques, et que, par conséquent, leurs idées ne furent pas fécondes"[382]. **[254]**

Tout le présent ouvrage n'est qu'une protestation contre une aussi folle manière de juger les anciens. Pour être tout à fait Compétent pour critiquer leurs idées, et s'assurer si elles étaient distinctes et "appropriées aux faits", il faudrait les avoir étudiées à fond. Il est oiseux de répéter ce que nous avons dit souvent, et ce que tout érudit devrait savoir ; c'est que la quintessence de leurs connaissances était dans les mains des prêtres, qui jamais ne les ont consignées par écrit, et dans celles des "initiés" qui, comme Platon, n'osèrent pas les écrire. C'est pourquoi, les rares spéculations sur les univers, matériel et spirituel, qu'ils confièrent à

---

[382] *La Conservation de l'Énergie*, p. 136.

l'écriture, ne peuvent mettre la postérité à même de les juger correctement, même si les vandales chrétiens des premiers siècles, les croisés venus après eux, et les fanatiques du moyen âge n'avaient pas détruit la majeure partie de ce qui restait de la Bibliothèque d'Alexandrie, et de ses écoles postérieures. Le professeur Draper nous apprend que le Cardinal Ximenes, à lui seul, "fit livrer aux flammes, sur les places publiques de Grenade, 80.000 manuscrits Arabes, dont un grand nombre étaient des traductions d'auteurs classiques"[383]. Dans les bibliothèques du Vatican, des passages entiers de traités précieux des anciens ont été trouvés, grattés et effacés, uniquement dans le but de les remplacer par quelques absurdes psalmodies !

Qui donc, parmi ceux qui tournent le dos à la "doctrine secrète", parce qu'elle est "antiphilosophique", et comme telle, indigne d'une pensée scientifique, a le droit d'affirmer qu'il a étudié les anciens ; qu'il sait tout ce que ceux-là savent, et que bien plus instruit encore maintenant, il sait que leur science était peu de chose, ou rien. Cette "doctrine secrète" renferme l'alpha et l'oméga de la science universelle ; c'est là que se trouvent la pierre d'angle et la clé de voûte de toutes les connaissances anciennes et modernes ; et c'est seulement dans cette doctrine "antiphilosophique" que reste enfoui *l'absolu* dans la philosophie des obscurs problèmes de la vie et de la mort.

> "Les grandes énergies de la Nature ne nous sont connues que par leurs effets", dit Paley. Paraphrasant cette phrase, nous dirons que les grandes découvertes des temps anciens ne sont connues de la postérité que par leurs effets. Si l'on prend un livre traitant d'alchimie, et si l'on y voit les spéculations des frères Rosecroix sur la lumière et l'or, on sera certainement surpris, par la simple raison que l'on n'y comprendra rien du tout. On y pourra lire que "l'or hermétique est le produit des rayons solaires ou de la lumière répandue invisiblement et magiquement dans le corps **[255]** du monde. La lumière est l'or sublimé, tiré magiquement par une invisible attraction stellaire des profondeurs de la matière. L'or est ainsi le dépôt de la lumière qui engendre d'elle-même. La lumière, dans le monde céleste, est l'or subtil, vaporeux,

---

[383] [*The History of the Conflict*, etc., p. 104.]

> et magiquement exalté, ou *l'esprit de la flamme*. L'or entraîne les natures inférieures dans les métaux, et en les intensifiant et les multipliant, il les convertit en lui-même"[384].

Néanmoins, les faits sont les faits ; et, comme le dit Billot du spiritisme, nous remarquerons, au sujet de l'occultisme en général et de l'alchimie en particulier, que ce n'est pas une affaire d'opinion, mais de faits ; et que si des savants considèrent une lampe inextinguible comme une *impossibilité*, il n'en est pas moins vrai que des personnes, de nos jours, aussi bien que dans les siècles d'ignorance et de superstition, en ont trouvé brûlant encore d'une flamme brillante, dans d'anciens caveaux fermés depuis des siècles ; et que d'autres personnes possèdent le secret d'entretenir de pareilles flammes pendant plusieurs siècles. Les savants disent que le spiritisme ancien et moderne, le magnétisme et la magie sont du charlatanisme et de l'illusion ; mais il y a sur la surface du globe 800 millions d'hommes et de femmes, parfaitement sains d'esprit, qui croient à toutes ces choses. Qui croirons-nous ?

> "Démocrite, dit Lucien[385], ne croyait pas aux [miracles...] il s'appliqua à découvrir le procédé par lequel les théurges en opéraient ; en un mot, sa philosophie le conduisit à la conclusion que la magie était entièrement confinée à l'application et à *l'imitation* des lois et des œuvres de la nature".

Or, l'opinion du rieur "philosophe" est pour nous de la plus haute importance, puisque les Mages laissés à Abdère par Xerxès furent ses maîtres, et qu'il avait en outre longtemps étudié la magie, avec les prêtres Egyptiens[386]. Pendant près de quatre-vingt-dix ans, sur les cent neuf qu'il vécut, ce grand philosophe avait fait des expériences, qu'il avait notées dans un livre *traitant*, suivant Petrone[387], de faits de la *nature* qu'il avait, lui-même, observés et vérifiés. Et nous le voyons, non seulement refusant de croire aux miracles qu'il rejette absolument, mais encore affirmant que tous ceux qui étaient attestés par des témoins oculaires avaient, et

---

[384] Extraits de Robert Fludd dans *Les Rosecroix*.

[385] *Philopseudes*.

[386] Diogène Laérce in *Democriti Vitæ*.

[387] Satyricon, LXXXVIII. Cf. M. Vitruve, *Architectur*., 1B, III.

pouvaient avoir réellement eu lieu ; car tous, même les plus incroyables, avaient été exécutés conformément aux "*lois secrètes de la nature*"[388]. **[256]**

"Le jour où une des propositions d'Euclide sera contestée est encore à venir", dit le professeur Draper[389] exaltant les disciples d'Aristote aux dépens de ceux de Pythagore et de Platon. Refuserons-nous, dans ce cas, de croire aux nombreuses autorités bien informées (Lamprière entre autres) qui affirment que les quinze livres d'Eléments ne doivent pas tous être attribués à Euclide ; et que beaucoup des plus précieuses démonstrations et vérités qu'ils contiennent doivent leur existence à Pythagore, à Thalès et à Eudoxe ? Qu'Euclide, malgré son génie, fut le *premier* à mettre de l'ordre dans ces matières, et qu'il ne fit qu'y intercaler quelques-unes de ses théories, afin de rendre l'ensemble complet, et en faire un système suivi de géométrie ? Et si ces autorités sont dans le vrai, c'est donc à ce soleil central de la science métaphysique, Pythagore et son école, que les modernes sont directement redevables d'hommes, tels qu'Eratosthéne, le géomètre et cosmographe, et dont la réputation est universelle, Archimède, et même Ptolémée, malgré ses erreurs obstinées. Sans la science exacte de ces hommes et sans les fragments des ouvrages qu'ils nous ont laissés, et sur lesquels Galilée a basé ses spéculations, les grands prêtres du XIX[ème] siècle pourraient peut-être encore se trouver, sous la tutelle de l'Eglise, philosophant en 1876 sur la cosmogonie d'Augustin et de Bède, avec la rotation de la voûte céleste autour de la terre, et celle-ci encore souverainement plate.

Le XIX[ème] siècle semble positivement condamné aux confessions humiliantes. Feltre (en Italie) érige une statue "*à Panfilo Cataldi, l'illustre inventeur des caractères mobiles d'imprimerie*", et ajoute, dans l'inscription, le généreux aveu que l'Italie lui rend "*ce tribut d'hommages trop longtemps différé*". Mais la statue n'est pas plutôt installée que le colonel Yule conseille aux habitants de Feltre de "la briller dans de la chaux vive". Il leur démontre que plus d'un voyageur, outre Marco Polo, a rapporté de la Chine des types mobiles en bois, et des spécimens de livres chinois, dont le texte entier avait été imprimé au moyen de caractères

---

[388] Pline, *Hist. Nat.*

[389] Draper, *Conflit entre la Religion et la Science*.

mobiles[390]. Nous avons vu dans plusieurs lamaseries du Tibet, où il y a des imprimeries, de ces types conservés comme curiosités. On sait qu'ils remontent à la plus haute antiquité, puisque les types furent perfectionnés, et les anciens abandonnés, à une époque contemporaine des premiers souvenirs du lamaïsme Bouddhique. Par conséquent, ils doivent avoir existé en Chine avant l'ère chrétienne.

Que chacun médite et pèse les sages paroles du professeur Roscoe, dans sa conférence sur *l'Analyse du Spectre*. "Les vérités à l'état d'enfance doivent être rendues utiles. Ni vous ni moi, peut-être, **[257]** ne verrons comment ni quand cela aura lieu, mais nul de ceux qui savent ce que c'est que la science ne doutera un seul instant que l'heure peut sonner à tout moment où les secrets les plus cachés de la nature seront utilisés, pour le bien de l'humanité. Qui aurait prédit que la découverte que les pattes d'une grenouille morte se contractant lorsqu'on touche avec deux métaux différents conduirait en quelques années à la découverte du télégraphe électrique ?"

Le professeur Roscoe, visitant Kirchhoff et Bunsen, lorsqu'ils faisaient leurs grandes découvertes sur la nature des lignes de Fraunhoffer, dit qu'il eut *l'intuition* qu'il devait y avoir du fer dans le soleil ; ce qui ajoute une preuve nouvelle au million de preuves antérieures, que ce n'est pas par induction, mais bien plus souvent comme un éclair subit, que s'opèrent les grandes découvertes. Il y a encore bien d'autres éclairs de la sorte en réserve pour nous. On trouvera, peut-être, qu'une des dernières étincelles de la science moderne, le beau spectre vert de l'argent, n'offre rien de nouveau, et qu'il était bien connu. des anciens physiciens et chimistes, malgré la rareté et "la grande infériorité de leurs instruments d'optique". L'argent et le vert étaient déjà associés à l'époque d'Hermès. La lune ou Astarté (l'argent Hermétique) est un des deux principaux symboles des Rose croix. C'est un axiome Hermétique, que "la cause de la splendeur et de la variété des couleurs est profondément ensevelie dans les affinités de la nature ; et qu'il existe une alliance singulière et mystérieuse entre la couleur et le son". Les cabalistes placent leur "nature moyenne" en relation directe avec la lune ; et le rayon vert occupe le point central des autres, étant situé au milieu du spectre. Les prêtres Egyptiens chantaient les sept

---

[390] Book of Ser Marco Polo, vol. I, p. 133-135, éd. 1875.

voyelles comme un hymne adressé à Serapis[391], et au son de la septième voyelle, de même qu'au septième rayon du soleil levant, la Statue de Memnon répondait[392]. De récentes découvertes ont démontré les merveilleuses propriétés de la lumière bleu-violet, le septième rayon du spectre, le plus puissant de tous, chimiquement parlant, et qui correspond à la note la plus élevée de la gamme musicale. La théorie des Rose croix que tout l'univers est un instrument de musique est la doctrine Pythagoricienne de la musique des sphères. Les sons et les couleurs sont tous des nombres spirituels de même que les sept rayons du prisme procèdent d'un seul endroit du ciel, de même les sept forces de la nature, chacune d'elles un nombre, sont les sept radiations de l'Unité, le SOLEIL spirituel central. **[258]**

"Heureux celui qui comprend les nombres spirituels et perçoit leur puissante influence !" s'écrie Platon. Et heureux, pouvons-nous ajouter, celui qui, parcourant le labyrinthe de la corrélation des forces, ne néglige pas de les faire remonter à ce Soleil invisible !

Les futurs expérimentateurs récolteront l'honneur d'avoir démontré que les tons de la musique ont un merveilleux effet sur le développement de la végétation. C'est par l'énonciation de cette erreur peu scientifique que nous clorons ce chapitre, et nous continuerons à rappeler au lecteur indulgent certaines choses que les anciens savaient et que les modernes *croient* savoir.

---

[391] *Denis d'Halicarnasse.*

[392] [*Cf. Tacite, Annale*, II, LXI ; Philochate, Vie d'Appollonius, VI, IV.]

CHAPITRE XIV
—
SAGESSE EGYPTIENNE

"Les travaux scientifiques de notre cité de Saïs ont été consignés dans nos écrits sacrés pendant une période de 8.000 ans".

PLATON, *le Timée*.

Les Egyptiens affirment que du règne d'Héraclès à celui d'Amasis 17.000 années se sont écoulées.

HERODOTE, *lib*. II, c. 43.

Le théologien ne peut-il pas dériver au moins quelque lumière de cette foi pure des âges primitifs qui se montre dans les hiéroglyphes egyptiens afin d'aider à la démonstration de l'immortalité de l'une et de la résurrection finale ? L'historien ne daignera-t-il pas remarquer la priorité d'origine de tout art et de toute science en Egypte, mille ans avant que les Pelasges eussent couvert les iles et les caps de l'archipel de leurs forteresses et de leurs temples ?

GLIDDON, *Ancient Egypt*, p. 31.

Comment l'Egypte a-t-elle acquis sa science ? A quelle époque a lui cette aurore de la civilisation, dont la merveilleuse perfection est indiquée par les débris et les fragments que nous en fournissent les archéologues ? Hélas, les lèvres de Memnon sont muettes, et ne rendent plus d'oracles ; le Sphinx dans soli mutisme est devenu un problème plus embarrassant que ne l'était l'énigme proposée à Œdipe.

Ce que l'Egypte a enseigné aux autres, elle ne l'avait certainement pas acquis dans l'échange international d'idées et de découvertes avec ses

voisins de race Sémitique, et ce n'est pas ceux-ci qui la stimulèrent. "Plus nous en apprenons sur le compte des Egyptiens", dit un auteur dans un récent article, "et plus ils nous paraissent surprenants"[393]. De qui aurait-elle appris ses arts merveilleux, dont le secret s'est perdu avec elle ? Elle n'a envoyé aucun agent à travers le monde, pour apprendre ce que les autres **[260]** savaient ; mais c'est vers elle que les sages des nations voisines se tournaient pour acquérir la science. Se renfermant fièrement dans son domaine enchanté, la belle reine du désert créait des merveilles, comme avec une baguette magique. "Rien ne prouve, dit le même auteur que nous citerons encore, que la civilisation et la science aient suivi chez elle la même marche que chez les autres peuples, mais tout semble y avoir existé au même degré de perfection *dès les temps les plus anciens*. L'histoire nous démontre que nulle nation n'a eu autant de connaissances qu'elle".

Ne pourrait-on donner pour raison de cette remarque, que jusqu'à une époque fort récente l'on ne savait rien de l'Inde antique ? Que ces deux nations, l'Inde et l'Egypte, étaient sœurs ? Qu'elles étaient les plus anciennes dans le groupe des nations ; et que les Ethiopiens Orientaux – les puissants constructeurs étaient venus de l'Inde à l'état de peuple adulte, apportant leur civilisation avec eux, et colonisant peut-être le territoire inoccupé de l'Egypte ? Mais nous développerons ce thème d'une façon plus complète dans un autre volume[394].

> "La mécanique, dit Eusèbe Salverte, était pratiquée par les anciens à un degré de perfection qui n'a jamais été atteint dans les temps modernes. Leurs inventions ont-elles été surpassées à notre époque ? Certainement non ; et aujourd'hui, avec tous les moyens que le progrès de la science et les découvertes modernes ont placés entre les mains des ingénieurs, n'avons-nous pas été arrêtés par de nombreuses difficultés, en cherchant à mettre en place un de ces monolithes sur son piédestal, qu'il y a quarante siècles, les Egyptiens érigeaient en si grand nombre devant leurs édifices sacrés"[395].

---

[393] [Article anonyme "*About What the Old Egyptians knew*" dans *Blackrvood's Edinburgh Magazine*, août 1870, pp. 220 et *seq*., dont un certain nombre de passages et de faits sont cités dans ce chapitre.]

[394] Voir volume IV, chap. 8.

[395] *The Philosophy of Magic*, 1, 240.

Aussi loin que nous jetions nos regards dans l'histoire, jusqu'au règne de Ménès, le plus ancien des rois dont nous ayons connaissance, nous trouvons la preuve que les Egyptiens étaient beaucoup plus versés en hydrostatique et en matière de machines hydrauliques que nous-mêmes. L'œuvre gigantesque du détournement du cours du Nil, ou plutôt de ses trois principales branches, pour l'amener à Memphis, fut accomplie sous le règne de ce monarque, qui nous parait aussi éloigné dans la nuit des temps qu'une étoile lointaine brillant dans la voûte céleste. Wilkinson dit : "Ménès prit soigneusement la mesure de la force qu'il avait à combattre, et il construisit une digue dont les puissants remblais et les énormes remparts firent dévier les eaux vers l'est, et depuis cette époque le fleuve est resté maintenu dans son nouveau lit"[396]. **[261]** Hérodote nous a laissé une poétique mais exacte description du lac Mœris, ainsi nommé du Pharaon qui fit creuser ce réservoir artificiel[397].

L'historien a décrit ce lac comme mesurant 450 milles de circonférence et 300 pieds de profondeur. Il était alimenté par le Nil au moyen de canaux artificiels, et il avait été construit dans le but de mettre en réserve une partie des eaux de l'inondation annuelle, pour servir à l'irrigation sur une étendue de plusieurs milles. Ses nombreuses écluses, ses batardeaux, ses barrages et ses mécanismes merveilleusement adaptés aux besoins étaient construits avec la plus grande habileté. Les Romains, à une époque beaucoup plus récente, puisèrent leurs connaissances, en matière de constructions hydrauliques chez les Egyptiens, mais nos progrès les plus récents, dans la science de l'hydrostatique, ont démontré que leurs notions sur certaines branches de cette science laissaient beaucoup à désirer. Ainsi, par exemple, s'ils étaient au courant de ce que l'on appelle la grande loi en hydrostatique, ils paraissent avoir été moins familiers avec ce que nos modernes ingénieurs désignent sous le nom de joints étanches. Leur ignorance est suffisamment démontrée par leur manière de conduire l'eau à travers de grands aqueducs de niveau, au lieu d'employer pour cela, à moins de frais, des tubes de fer placés au-dessous de la surface du sol. Mais les Egyptiens évidemment usaient d'une méthode de beaucoup supérieure, pour leurs canaux et leurs irrigations artificielles. Malgré cela, les ingénieurs modernes employés par de Lesseps pour le Canal de Suez, qui avaient appris des anciens Romains tout ce

---

[396] [*Manners and Customs of the Ancient Egyptians*, 1837, I, p. 89.]

[397] [*Histoire*, II, § 149.]

qu'ils ont pu leur enseigner de leur art, que de leur côté ils avaient puisé en Egypte, ont haussé les épaules à l'idée qu'on leur suggérait, qu'ils pourraient chercher le remède à certaines imperfections de leur travail dans l'étude des divers musées Egyptiens. Néanmoins, les ingénieurs ont réussi à donner aux rives de ce "long et vilain fossé", comme l'appelle le professeur Carpenter, une solidité suffisante, pour en faire une voie d'eau navigable, au lieu du piège de boue qu'il était d'abord pour les navires.

Les dépôts d'alluvions du Nil, durant les trente derniers siècles, ont complètement modifié la région du Delta, de sorte qu'il gagne continuellement sur la mer, en ajoutant sans cesse au territoire du Khédive. Dans les temps anciens, la principale bouche du fleuve était nommée Pélusienne ; et le canal creusé par l'un des rois, le canal de Necho, conduisait de Suez à cette branche[398]. Après la défaite d'Antoine et de Cléopâtre à Actium, on proposa de faire passer une partie de la flotte par le canal dans la Mer Rouge, ce **[262]** qui indique la profondeur que ces ingénieurs des premiers âges avaient su donner à leur canal. Les colons du Colorado et de l'Arizona ont récemment reconquis de grandes étendues de terrain aride par un système d'irrigation ; et les journaux ont fait de pompeux éloges de leur ingéniosité. Mais sur une distance de 500 milles au-dessus du Caire, s'étend une bande de terre conquise sur le désert et rendue, suivant le professeur Carpenter, "la plus fertile qui existe sur la surface du globe". Cet auteur dit : "Pendant des milliers d'années ces canaux d'embranchement ont apporté l'eau du Nil pour fertiliser le sol de cette longue et étroite langue de terre, aussi bien que celui du Delta". Il décrit "le réseau des canaux du Delta qui date de la première époque de la monarchie égyptienne"[399].

La province française de l'Artois a donné son nom aux puits artésiens, comme si cette forme d'appareils de forage avait été employée pour la première fois dans cette contrée ; mais, si nous consultons les annales de la Chine, nous trouvons que ces puits y ont été d'un usage commun, des siècles avant l'ère chrétienne.

Si maintenant nous nous tournons du côté de l'architecture, nous voyons se déployer à nos yeux de véritables merveilles qui défient toute description. En parlant des temples de Philae, d'Abou Simbel, de Dendera,

---

[398] [Hérodote, *Histoire*, II, § 158.]

[399] [W.B. Carpenter, *Ancient and Modern Egypt*, etc., Londres, 1866.]

d'Edrou, et de Karnak le professeur Carpenter remarque que "ces belles et étonnantes constructions, splendides et stupéfiantes... ces pyramides et ces temples gigantesques" ont une "ampleur et une beauté encore impressionnantes, après tant de milliers d'années". Il reste confondu de "l'admirable caractère du travail, les pierres étant jointes, dans la plupart des cas, avec une étonnante exactitude, si bien que l'on ne peut pas même introduire entre les joints la lame d'un couteau". Il signale, au cours de son pèlerinage archéologique d'amateur, une autre de ces "*curieuses coïncidences*" que Sa Sainteté le Pape apprendra peut-être avec quelque intérêt. Il parle du *Livre Egyptien des Morts*, sculpté sur les anciens monuments, et de l'antique croyance à l'immortalité de l'âme. "Or, dit-il, il est fort étonnant de voir que non seulement cette ancienne croyance, mais encore le langage dans lequel elle est exprimée dans l'antiquité Egyptienne, anticipent sur * la Révélation Chrétienne. En effet, dans ce Livre des Morts, on fait usage des mêmes phrases que nous retrouvons dans Nouveau Testament, au sujet du jour du Jugement" et l'auteur admet que ce hiérogramme "a été gravé probablement 2.000 ans avant le Christ". **[263]**

D'après Bunsen[400], qui est considéré comme ayant fait les calculs les plus exacts, la masse de maçonnerie de la grande pyramide de Cheops mesure 82.111.000 pieds, et pèserait 6.316.000 tonnes. L'immense quantité de blocs de pierre carrés nous montre l'adresse sans pareille des tailleurs de pierre Egyptiens. Parlant de la grande pyramide, Kenrick dit : "Les joints sont à peine perceptibles, car leur épaisseur ne dépasse pas celle d'une feuille de papier d'argent et le ciment en est si dur, que les fragments des pierres de revêtement restent encore dans leur position originelle, malgré le passage de plusieurs siècles, et la violence avec laquelle elles furent détachées"[401]. Lequel de nos architectes modernes et de nos chimistes redécouvrira le ciment indestructible des plus anciens édifices égyptiens ?

> "L'habileté des anciens dans la taille des pierres, dit Bunsen, se montre le plus manifestement dans l'extraction des blocs gigantesques dont sont tirés les obélisques et les statues colossales, obélisques de quatre-vingt-dix pieds de hauteur, et statues de quarante pieds, sculptés dans un seul bloc !" Il en existe un grand

---

[400] [*Egypt's Place*, etc., II, p. 155.]

[401] [*Ancient Egypt under the Pharaohs* I, VI, p. 124.]

> nombre. Ils ne faisaient pas sauter les blocs pour ces monuments ; mais ils avaient adopté la méthode scientifique suivante : Au lieu d'employer d'énormes coins en fer, qui auraient fait éclater la pierre, ils creusaient une petite rigole sur toute la longueur de la roche, sur une longueur d'une centaine de pieds, et ils inséraient très près les uns des autres un grand nombre de petits coins en bois très sec ; ils jetaient ensuite de l'eau dans la rigole, et les coins gonflés par l'humidité se détendaient et éclataient simultanément avec une force terrible, qui fendait l'immense pierre aussi net qu'un diamant coupe un morceau de verre".

Les géographes et les géologues modernes ont démontré que ces monolithes étaient apportés de distances prodigieuses, sans pouvoir se former une idée de la manière dont s'effectuaient ces transports. D'anciens manuscrits nous apprennent qu'ils étaient opérés au moyen de rails portatifs, qui reposaient sur des sacs de peau gonflés et rendus indestructibles par le même procédé mis en usage pour la conservation des momies. Ces ingénieux coussins d'air empêchaient les rails de s'enfoncer dans le sable profond. Manetho en fait mention, et il observe qu'ils étaient si bien préparés, qu'ils pouvaient braver l'usage pendant des siècles.

Il est impossible de fixer, d'après les règles de la Science moderne, la date des centaines de pyramides dans la vallée du Nil ; mais Hérodote nous informe que chaque roi en érigeait une en commémoration de son règne, et pour lui servir de sépulture. **[264]** Mais, Hérodote n'a pas tout dit, bien qu'il ait été au courant que le but réel de sa pyramide était bien différent de celui qu'il lui attribue. Si ses scrupules religieux ne le lui eussent défendu, il aurait pu ajouter qu'extérieurement, elle symbolisait le principe créateur de la nature, et qu'elle servait aussi d'illustration aux principes de la géométrie, des mathématiques, de l'astrologie, et de l'astronomie. Intérieurement c'était un temple majestueux, dans les sombres retraites duquel s'accomplissaient les mystères, et dont les murs avaient souvent été témoins des cérémonies d'initiation des membres de la famille royale. Le sarcophage de porphyre que le professeur Piazzi Smyth, Astronome Royal d'Ecosse, fait descendre au rôle trivial de coffre à grain, était le *fonds baptismal*, d'où, en sortant, le néophyte "était né de nouveau" et devenait un *adepte*.

Hérodote nous donne cependant une juste idée du travail considérable dépensé dans le transport d'un de ces gigantesques blocs de granit. Il mesurait trente-deux pieds de long, vingt et un de large et douze d'épaisseur. Il évalue son poids à plus de 300 tonnes, et 2.000 hommes travaillèrent pendant trois ans à le transporter le long du Nil de Syène à Sais[402]. Gliddon dans son livre : *Ancient Egypt*, mentionne la description donnée par Pline des mesures prises pour transporter l'obélisque érigé à Alexandrie par Ptolémée Philadelphe. On creusa un canal du Nil à l'endroit où gisait l'obélisque. Deux bateaux furent amenés au-dessous ; ils étaient lestés de pierres d'un pied cube chacune, et le poids de l'obélisque ayant été calculé par les ingénieurs, le chargement des bateaux était exactement proportionné à ce poids, si bien qu'ils étaient suffisamment enfoncés pour pouvoir passer sous le monolithe couché en travers du canal. Dans cette position, le lest était graduellement enlevé, les bateaux se relevaient et soulevaient l'obélisque, qui descendait ainsi le fleuve.

Dans la Section Egyptienne du Musée de Dresde, ou de Berlin, nous ne savons plus au juste lequel, il y a un dessin représentant un ouvrier grimpant le long d'une pyramide inachevée, portant une corbeille de sable sur le dos. Cela a suggéré à certains Egyptologues l'idée que les blocs des pyramides étaient composés chimiquement sur place. Quelques ingénieurs modernes croient que le ciment de Portland, un double silicate de chaux et d'alumine, constitue le ciment indestructible des Anciens. Mais, d'autre part, le professeur Carpenter affirme que les pyramides, à l'exception de leur enveloppe de granit, étaient formées de ce que les "géologues nomment pierre calcaire nummulitique. Ce calcaire est plus récent que la vieille craie ; il est formé des coquilles **[265]** d'animaux nommés *nummulites*, grands comme des pièces de monnaie d'un shilling". Quelle que soit la façon dont on tranchera la question, personne, depuis Hérodote et Pline, jusqu'au dernier ingénieur voyageant qui a contemplé ces monuments impériaux de dynasties depuis longtemps disparues, n'a pu nous dire comment ces masses gigantesques avaient été transportées et dressées. Bunsen accorde à l'Egypte une antiquité de 20.000 ans. Mais, même à cet égard, si nous voulons nous en rapporter aux autorités modernes, nous en sommes réduits aux conjectures. Elles ne nous apprennent ni pourquoi les pyramides furent construites, ni sous quelle

---

[402] [*Histoire*, II, § 175.]

dynastie la première fut érigée, ni les matériaux dont elles ont été bâties. Tout est conjecture en ce qui les concerne.

Le professeur Smyth nous a fourni la description mathématique, de beaucoup la plus exacte de la grande pyramide que l'on trouve dans la littérature. Mais après nous avoir montré la portée astronomique de sa structure, il apprécie si mal la pensée de l'ancienne Egypte, qu'il soutient fermement que le sarcophage de porphyre dans la chambre du roi est l'unité de mesure des deux nations les plus éclairées du globe, "L'Angleterre et les Etats-Unis d'Amérique". Un des *Livres d'Hermès* décrit certaines de ces pyramides, comme s'élevant sur les bords de la mer, "dont les vagues viennent briser leur vaine furie à leur base". Cela laisse supposer que les tracés géographiques de la contrée ont été changés, et pourrait indiquer que nous devons attribuer à ces anciens "greniers", "observatoires magico-astrologiques", et "sépulcres royaux", une Origine antérieure à la formation du Sahara et des autres déserts. Cela impliquerait une antiquité de beaucoup supérieure aux quelques milliers d'années, si généreusement concédées par les Egyptologues.

Le Dr Rebold, archéologue français de quelque renom, donne à ses lecteurs un aperçu de la culture qui prévalait 5.000 (?) ans avant Jésus-Christ, en disant qu'il n'y avait à cette époque pas moins de "trente à quarante collèges de prêtres, qui étudiaient les sciences occultes et la magie pratique"[403].

Un rédacteur de la *National Quaterly Review* (vol. XXXII, n° LXIII, décembre 1875) dit que "les récentes excavations faites dans les ruines de Carthage ont amené au jour des traces de civilisation, et d'un raffinement d'art et de luxe qui doit même avoir éclipsé ceux de l'ancienne Rome ; et lorsque le fameux mot d'ordre Delenda est Carthago fut lancé, la maîtresse du monde savait bien qu'elle allait détruire une nation plus grande qu'elle-même, car, tandis que l'un de ces deux empires conquérait le monde par la seule force des armes, l'autre était le dernier et le plus parfait **[266]** représentant d'une race qui avait été à la tête de la civilisation, bien des siècles avant que l'on n'eût rêvé de Rome, et dirigeait l'instruction et l'intelligence du genre humain". Cette Carthage est celle qui, d'après Appien, existait déjà en 1234 avant Jésus-Christ, ou cinquante ans avant la

---

[403] [*Histoire générale de la Franc-Maçonnerie*, Paris, 1861.]

prise de Troie, et non celle que la tradition populaire suppose avoir été bâtie par Didon (Elissa et Astarté) quatre siècles plus tard.

Nous trouvons ici encore une illustration de la vérité de la doctrine des cycles. Les affirmations de Drapier, au sujet de l'érudition astronomique des anciens Egyptiens, sont singulièrement corroborées par un fait intéressant cité par J.M. Peebles d'une conférence donnée à Philadelphie par feu le professeur d'astronomie O.M. Mitchell. Sur le cercueil d'une momie, actuellement au British Muséum, est dessiné un Zodiaque, avec les positions exact des planètes au moment de l'équinoxe d'automne, de l'année 1722 avant Jésus-Christ. Le professeur Mitchell calcula la position exacte des corps célestes appartenant à notre système solaire, à l'époque indiquée. "Le résultat, dit M. Peebles, le voici suivant ses propres expressions : "A ma grande surprise... je trouvai que le 7 octobre 1722 avant Jésus-Christ la lune et les planètes avaient occupé exactement, dans le ciel, les places indiquées sur le cercueil du British Museum [404]".

Le professeur John Fiske, dans son attaque contre le *History of the Intellectual Developement of Europe* du Dr Draper, part en guerre contre la doctrine de la progression cyclique, en faisant remarquer "que nous n'avons jamais connu le commencement ni la fin d'un cycle historique et que nous n'avons aucune garantie inductive pour croire que nous en traversons un maintenant" [405]. Il blâme l'auteur de cet éloquent et remarquable ouvrage, pour "l'étrange disposition qu'il y trahit, non seulement de rapporter la meilleure part de la culture des Grecs à une source Egyptienne, mais encore d'exalter uniformément la civilisation non Européenne, aux dépens de celle de l'Europe". Nous croyons que cette "étrange disposition" pourrait être directement sanctionnée par les aveux des grands historiens Grecs eux-mêmes. Le professeur Fiske pourrait relire Hérodote avec profit. Le "Père de l'Histoire confesse à plusieurs reprises que la Grèce doit tout à l'Egypte. Quant à son assertion que le monde n'a jamais connu le commencement ni la fin d'un cycle historique, nous n'avons qu'à jeter un coup d'œil rétrospectif sur les nombreuses glorieuses nations qui ont disparu, c'est-à-dire qui ont atteint la fin de leur grand cycle **[267]** national. Que l'on compare l'Egypte de cette époque avec ses arts poussés à la perfection, sa science, sa religion, ses glorieuses cités, ses

---

[404] Peebles, *Around the World*, etc., 1875, p. 305.

[405] John Fiske, *The North American Review*, art. "The Laws of History", juillet 1869, p. 205.

monuments, et sa nombreuse population, avec l'Egypte d'aujourd'hui, peuplée d'étrangers ; ses ruines devenues l'asile des chauves-souris et des serpents, et quelques rares Coptes, les seuls héritiers survivants de toutes ces grandeurs, et que l'on dise si la théorie cyclique est un vain mot. Gliddon, qui est contredit par Fiske dit : "Les philologues, les astronomes, les chimistes, les peintres, les architectes, les médecins, doivent revenir à l'Egypte, pour y apprendre l'origine du langage et de l'écriture ; du calendrier et du mouvement solaire, de l'art de tailler le granit avec un ciseau de cuivre, et de donner de l'élasticité à une épée de cuivre ; de fabriquer du verre avec la diversité de nuances de l'arc-en-ciel ; de mouvoir des blocs de syénite polie, de *neuf cents tonnes*, et de les transporter à n'importe quelle distance, par terre ou par eau ; de construire des arches de plein cintre ou en ogive, avec une précision maçonnique qui n'a pas été surpassée jusqu'à nos jours, et cela 2.000 années avant la *Cloaca Magna* de Rome ; de sculpter une colonne *Dorique* mille ans avant que les Doriens aient été connus dans l'histoire ; de peindre à *fresque* avec des couleurs inaltérables ; de la connaissance pratique de l'anatomie.

> "Tout artisan peut se rendre compte du progrès de son art il y a 4.000 ans, dans les monuments de l'Egypte ; et, qu'il soit charron construisant des chars ; cordonnier cousant sa chaussure ; corroyeur employant la même forme de couteau que les anciens, parce qu'elle est considérée aujourd'hui comme la meilleure ; tisserand faisant usage de la même navette ; ferblantier se servant d'un soufflet de forge de forme identique à la leur, reconnue tout récemment la plus efficace ; le graveur sur pierre taillant en hiéroglyphes des noms comme ceux de Schoupho i1 y a plus de 4.300 ans ; *toutes ces preuves*, et bien d'autres plus surprenantes encore de la priorité des Egyptiens ne demandent, pour être obtenues, qu'un simple coup d'œil jeté sur les gravures de Rossellini" [406].

> "En vérité", s'écrie Peebles, "ces temples et ces tombeaux des Rhamsés étaient d'incontestables merveilles pour Hérodote autant que pour nous-mêmes [407]".

---

[406] [G.R. Gliddon, *Ancient Egypt*, III, p. 31 ; 10ème édit. 1847.]

[407] Peebles, *ibid*., p. 286.

Malgré cela, l'impitoyable main du temps a laissé les traces de son passage sur leurs constructions, et quelques-unes d'entre elles, dont le souvenir aurait été perdu sans les *Livres d'Hermès*, ont été plongées pour jamais dans l'oubli des âges. Roi après roi, et dynastie après dynastie ont passé dans leur pompe brillante sous **[268]** les yeux des générations successives, et leur renommée a rempli le monde habitable. Le même voile d'oubli était tombé sur eux ainsi que sur leurs monuments, avant que la première de nos autorités historiques, Hérodote, ait conservé pour la postérité le souvenir de cette merveille du monde, le grand Labyrinthe. La chronologie Biblique longtemps acceptée a tellement rétréci les esprits, non seulement du clergé, mais encore de nos savants à peine affranchis de leurs chaînes, qu'en traitant les vestiges préhistoriques, dans les différentes parties du monde, ils manifestent toujours une crainte constante d'aller au-delà de la période de 6.000 années, jusqu'à présent accordée par la théologie comme étant l'âge du monde.

Hérodote trouva le Labyrinthe déjà en ruines ; mais, malgré cela, son admiration pour le génie de ses constructeurs ne connut pas de bornes. Il le considérait comme, de beaucoup, plus merveilleux que les pyramides elles-mêmes, et il le décrit minutieusement en témoin oculaire. Les savants Français et Prussiens, aussi bien que d'autres Egyptologues, sont d'accord sur son emplacement, et ils ont identifié ses ruines. De plus, ils confirment les rapports qu'en a fait l'historien antique. Hérodote dit qu'il y a trouvé 3.000 chambres, dont la moitié souterraines et l'autre moitié au-dessus du sol. "Les chambres supérieures, dit-il, je les ai parcourues et examinées en détail. Dans celles au-dessous du sol [*qui peuvent encore exister aujourd'hui*, quoi qu'en disent les archéologues], les gardiens de l'édifice ne voulurent pas me laisser pénétrer, parce qu'elles renferment les sépulcres des rois qui construisirent le Labyrinthe, et aussi ceux des crocodiles sacrés. Je trouve que ces chambres supérieures que j'ai vues et étudiées de mes yeux dépassent toutes les autres productions humaines". Dans la traduction de Rawlinson, on fait dire à Hérodote : "Les passages dans les édifices et les détours variés des couloirs à travers les cours éveillaient en moi une admiration sans bornes, lorsque je passais des cours dans les chambres, et de celles-ci dans les colonnades, et ainsi de suite dans des pièces et des cours encore inexplorées. Le toit était tout entier en pierre, comme les murs, et ceux-ci étaient tout sculptés couverts de personnages. Chaque cour était entourée d'une colonnade construite en pierres blanches très finement ajustées. Au coin du Labyrinthe s'élève une

pyramide de quarante brasses de hauteur, avec de grandes figures gravées[408]" et dans laquelle on arrive par un passage souterrain.

Si tel était le Labyrinthe, lorsque Hérodote le visita, qu'était donc l'ancienne Thèbes, la ville détruite longtemps avant l'époque de Psammétique, qui lui-même régnait 530 ans après la destruction **[269]** de Troie ? Nous trouvons que de son temps Memphis était la capitale, tandis que de la glorieuse Thèbes il ne restait plus que des ruines. Or, si nous, qui ne pouvons baser nos appréciations que sur les ruines de ce qui était déjà à l'état de ruine tant de siècles avant notre ère, nous sommes stupéfaits par leur contemplation, que doit avoir été le spectacle général de Thèbes, dans ses jours de gloire ? Karnak, temple, palais, ruines, quelque nom qu'il plaise aux archéologues de lui donner, est maintenant son unique représentant. Mais tout solitaire et abandonné qu'il soit, emblème exact d'un majestueux empire, et comme oublié par le temps dans la marche des siècles, il atteste hautement l'art et l'habileté des anciens. Il faudrait en vérité être tout à fait dépourvu de la perception spirituelle du génie, pour ne pas sentir et voir la grandeur intellectuelle d'une race, qui a pu concevoir le plan d'un pareil édifice et le construire.

Champollion, qui a passé presque toute sa vie à explorer les restes archéologiques, donne carrière à ses sentiments dans la description suivante de Karnak : "Le sol couvert par la masse de l'édifice encore debout est de forme carrée ; et chaque face mesure 1.800 pieds... On est frappé de stupeur et *atterré par la grandeur* de ces restes sublimes et par la prodigalité et la magnificence du travail qui s'y trahit partout... Aucun peuple des temps anciens ou modernes n'à conçu l'art de l'architecture sur une échelle aussi vaste et aussi grandiose que celle des anciens Egyptiens ; et l'imagination qui, en Europe, s'élève bien plus haut que nos portiques, *s'arrête et tombe impuissante* au pied des cent quarante colonnes de l'hypostyle de Karnak ! La cathédrale de Notre Dame de Paris pourrait tenir sans toucher la voûte dans une de ses salles en y produisant au centre l'effet d'un petit meuble d'ornement[409].

Un écrivain, dans un numéro d'une revue anglaise de 1870[410] parlant évidemment avec la compétence d'un voyageur qui décrit ce qu'il a vu,

---

[408] [G. Rawlinson, *The History of Herodotus*, II, p. 228.]

[409] J.P. Champollion, *Lettres... d'Egypte*, etc., pp. 98, 303-304.]

[410] [*Blackwood's Edinburgh Magazine*.]

s'exprime en ces termes : "Les cours, les salles, les portes, les piliers, les obélisques, les statues monolithes, les sculptures, les rangées de sphinx se trouvent en si grande profusion [à Karnak] que ce spectacle en impose à la compréhension moderne".

Denon, voyageur français, dit de son côté : "Il est à peine possible de croire, après l'avoir vu, à la réalité de l'existence de tant de constructions rassemblées sur un même point, à leurs dimensions, à la ferme persévérance que leur édification a exigé, et aux dépenses incalculables d'une si grande magnificence ! Il **[270]** faut que le lecteur s'imagine que ce qu'il a sous les yeux est un rêve, puisque celui qui voit les objets mêmes, se prend parfois à douter qu'il soit parfaitement éveillé... Il y a des lacs et des montagnes dans la *périphérie du Sanctuaire*. Ces deux édifices sont choisis pour exemples, dans une liste *presque inépuisable*. Toute la vallée et le delta du Nil, des cataractes à la mer, étaient couverts de temples, de palais, de tombeaux, de pyramides, d'obélisques et de piliers. L'exécution des sculptures est au-dessus de tout éloge. De l'avis de tous les experts la perfection mécanique avec laquelle les artistes travaillaient le granit, l'ophite, la brèche et le basalte est merveilleuse... Les animaux et les plantes sont aussi bien exécutés que s'ils étaient naturels, et les objets artificiels sont admirablement sculptés ; des batailles sur terre ou sur mer et des scènes de la vie domestique se retrouvent partout dans les bas-reliefs" [411].

> "Les monuments ", dit un auteur français, "qui frappent l'esprit du voyageur, le remplissent d'idées grandioses. On ne peut s'empêcher de s'écrier, à l'aspect des colosses et des magnifiques obélisques qui semblent dépasser les limites de la nature humaine : "Voilà l'ouvrage de l'homme ", et ce sentiment paraît ennoblir son existence [412]".

A son tour, le Dr Richardson, parlant du temple de Dendera, dit : "Les figures de femmes sont si bien exécutées, qu'il ne leur manque que la

[411] [*Voyage dans la Basse et la Haute Egypte*, etc. Paris, 1862, vol. 1, pp. 258 et *seq*.]

[412] C.E. Savary, *Lettres sur l'Egypte*, pp 143-144, 2• éd. 1786.

parole ; elles ont une douceur de physionomie et d'expression qui n'a jamais été surpassée[413]".

Chacune de ces pierres est couverte d'hiéroglyphes, et plus ils sont anciens, plus ils sont finement ciselés. Cela ne fournit-il pas une preuve nouvelle que l'histoire n'a eu son premier aperçu des anciens, que lorsque les arts étaient déjà en décadence ? Les obélisques ont des inscriptions fouillées à deux pouces de profondeur parfois plus, et gravées à la perfection. On peut se faire une idée de leur profondeur, par le fait que les Arabes, pour une somme minime, montent parfois jusqu'au sommet d'un obélisque, en plaçant orteils et doigts dans le creux des inscriptions hiéroglyphiques. Que tous ces travaux, où la solidité le dispute à la beauté, aient été exécutés avant l'époque de l'Exode, ne fait pas le moindre doute. (Tous les archéologues s'accordent aujourd'hui à dire que plus nous remontons dans l'antiquité, plus ces arts sont beaux et finis). Ces opinions contredisent formellement celle, personnelle de M. Fiske, qui voudrait nous faire croire que les **[271]** sculptures de ces monuments [Egypte, Hindoustan et Assyrie] dénotent un *très faible* développement des facultés artistiques[414]". Que dis-je : ce savant va plus loin encore. Joignant sa voix à celle de Lewis, pour réfuter la prétention aux connaissances, qui, par droit, étaient le lot des castes sacerdotales de l'antiquité, il remarque dédaigneusement que "la théorie extravagante de la science profonde du clergé Egyptien depuis l'antiquité la plus reculée, et communiquée aux philosophes grecs voyageurs, a été complètement détruite [?] par Sir G : C. Lewis[415]... tandis qu'en ce qui concerne l'Egypte et l'Hindoustan aussi bien que l'Assyrie, on peut dire que les monuments colossaux qui ont orné ces contrées depuis les temps préhistoriques, attestent la prédominance d'un despotisme barbare, totalement incompatible avec la noblesse sociale, et, par conséquent, avec un progrès soutenu"[416].

Drôle d'argument, en vérité ! Si la grandeur et l'étendue des monuments publics doivent servir de critérium à la postérité pour apprécier approximativement le "degré de civilisation" atteint par leurs constructeurs, l'Amérique, si fière de ses prétendus progrès et de sa liberté,

---

[413] [R. Richardson, *Travels along the Mediterranean*, etc., vol. I, p. 187.]

[414] John Fiske, *North American Review*, art. "The Laws of History ", juillet 1869. 209.

[415] Sir G C. Lewis, *An Historical Survey of the Astronome of the Ancients*, Londres, 1862.

[416] John Fiske, *ibid.*, p. 210.

ferait bien de réduire ses édifices à un seul étage ; sans quoi, selon la théorie du professeur Fiske, les archéologues de l'année 3877 appliqueront à "l'ancienne Amérique" de 1877 la règle de Lewis, et diront que les anciens Etats-Unis "doivent être considérés comme un grand *latifundium* ou plantation, cultivée par la population tout entière, esclave du roi (c'est-à-dire du président)". Est-ce parce que les races Aryennes à peau blanche n'étaient pas nées "constructeurs ", comme les Ethiopiens Orientaux, ou les Caucasiens bronzés[417], et, par conséquent, étaient incapables de faire concurrence à ces derniers pour ces colossales constructions, que nous devons tirer la conclusion que ces temples grandioses et ces pyramides n'auraient jamais été bâtis si ce n'est sous le fouet d'un despote impitoyable ? Etrange logique ! Il semblerait, certes, plus prudent de s'en tenir aux "rigoureuses règles de la critique" posées par Lewis et Grote et de confesser loyalement, une fois pour toutes, que nous ne savons que fort peu de chose au sujet des nations de l'antiquité, et que sauf ce qui concerne les spéculations purement hypothétiques, nous avons tout aussi peu de chance à l'avenir, à moins que nous ne dirigions nos études dans le même sens que les prêtres anciens. Nous ne savons que ce qu'ils permettaient aux non initiés de savoir, mais le peu **[272]** que nous avons pu en apprendre par déduction devrait suffire à nous donner la certitude que, même au XIX[ème] siècle, avec toutes nos prétentions à la suprématie dans les arts et les sciences, nous sommes tout à fait incapables, non seulement de bâtir quelque chose de pareil aux monuments d'Egypte, d'Indoustan ou d'Assyrie, mais même de redécouvrir le moindre de leurs "*arts perdus*". D'ailleurs, Sir Gardner Wilkinson corrobore cette appréciation des trésors exhumés de l'antiquité, en ajoutant "qu'il ne peut reconnaître aucun mode *primitif* de vie, aucune coutume barbare, mais bien une sorte de civilisation stationnaire *dès les époques les plus reculées*". Ainsi l'archéologie à cet égard est en désaccord avec la géologie, qui affirme que plus loin nous remontons dans le passé de l'humanité, plus nous la trouvons barbare. Il est douteux que la géologie ait déjà épuisé le champ de recherches que lui ont fourni les cavernes, et l'opinion des géologues basée sur l'expérience présente, pourrait être radicalement modifiée, lorsqu'on aura découvert les restes des ancêtres du peuple qu'ils désignent, maintenant, sous le nom de troglodytes.

---

[417] Nous essaierons de démontrer dans le vol. IV, chap. 2, que les anciens Ethiopiens n'appartenaient pas à la race Chamitique.

Qu'est-ce qui illustre mieux la théorie des cycles que le fait suivant ? Près de 700 ans avant Jésus-Christ, dans les écoles de Thalès et de Pythagore, l'on enseignait la doctrine du véritable mouvement de la terre, de sa forme réelle ; et tout le système héliocentrique. Et en l'an 317 après Jésus-Christ, nous trouvons Lactance, précepteur de Crispus César, fils de Constantin le grand, enseignant à son disciple que la terre était une surface plane entourée de ciel, composée de feu et d'eau, et le prémunissant contre la doctrine hérétique de la forme sphérique de la terre[418] !

Toutes les fois que, dans l'orgueil d'une découverte nouvelle, nous jetons un regard sur le passé, nous sommes fort étonnés de constater que la prétendue découverte n'était peut-être pas entièrement inconnue des anciens.

On affirme généralement que ni les habitants primitifs des temps mosaïques, ni même les nations plus civilisées de la période des Ptolémées ne connaissaient l'électricité. Si nous persistons à professer cette opinion, ce n'est pas faute de preuves du contraire. Si nous dédaignons de chercher à connaître le sens profond de certaines assertions caractéristiques de Servius et autres auteurs, nous ne pouvons les faire oublier au point, que plus tard, leur signification ne nous saute aux yeux avec toute son incontestable vérité. "Les premiers habitants de la terre, dit-il, n'apportaient jamais de feu sur leurs autels ; mais par leurs prières, ils le faisaient descendre du ciel"[419]. Prométhée découvrit et révéla aux **[273]** hommes l'art d'attirer la foudre ; et grâce à la méthode qu'il leur enseigna, ils faisaient descendre le feu des régions supérieures[420]".

Si, après avoir médité ces paroles, nous ne voulons encore y voir que la vaine phraséologie des fables mythologiques, nous pourrions nous reporter au temps de Numa, le roi philosophe, si renommé pour ses connaissances ésotériques, et nous nous trouverions embarrassés pour faire concorder notre opinion avec son cas. Nous ne pouvons l'accuser d'ignorance, de superstition ni de crédulité ; car si l'on doit en croire l'histoire, il était fermement, décidé à détruire le polythéisme et l'idolâtrie. Il avait si bien dissuadé les Romains de l'idolâtrie que, pendant près de deux siècles on ne vit dans leurs temples ni statues, ni images. D'autre part,

---

[418] [Lactance, *Divine Institutes*, III, 24.]

[419] Servius, *Commentaires sur Virgile*, Enéïde, XII, 200.

[420] *Ibid*, *Eglogues*, VI, 42.

les anciens historiens nous apprennent que les connaissances que possédait Numa dans la physique naturelle étaient remarquables. La tradition rapporte qu'il avait été initié par les prêtres des divinités Etrusques, et qu'ils lui avaient enseigné à contraindre Jupiter, le maître du tonnerre, à descendre sur la terre[421]. Ovide nous montre que c'est de cette époque que date le culte des Romains à Jupiter Elicius. Salverte est d'avis, qu'avant que Franklin eût découvert son électricité perfectionnée, Numa l'avait expérimentée avec le plus grand succès et que Tullus Hostilius fut la première victime du dangereux "hôte céleste" dont l'histoire ait fait mention. Tite Live et Pline racontent que ce prince, ayant trouvé dans les *Livres de Numa* des instructions sur les sacrifices secrets offerts à Jupiter Elicius, commit une erreur, et, par suite, "il fut frappé de la foudre et tué dans son propre palais[422].

Salverte remarque que Pline, dans l'exposé des secrets scientifiques de Numa, fait usage d'expressions qui paraissent indiquer deux procédés distincts ; l'un servait à obtenir le tonnerre (*impetrare*) et l'autre à le contraindre à l'éclair (*cogere*)[423]. "Guidé par le livre de Numa, dit Lucius Pison cité par Pline, Tullus entreprit d'invoquer l'aide de Jupiter... Mais s'étant trompé dans la pratique des rites, il périt foudroyé[424]"

Si nous remontons aux connaissances que les prêtres Etrusques avaient du tonnerre et de la foudre, nous constatons que Tarchon, fondateur de leur théurgie, désirant préserver sa maison du feu du ciel, l'entoura d'une haie de bryone blanche[425], plante grimpante qui a la propriété de préserver de la foudre. Tarchon **[274]** le théurge vécut longtemps avant le siège de Troie. Les pointes métalliques des paratonnerres dont nous sommes censés redevable à Franklin, ne sont probablement qu'une *redécouverte*. Il existe un grand nombre de médailles qui paraissent indiquer nettement que le principe en était connu dans l'antiquité. Le toit du temple de Junon était couvert d'une quantité de pointes de lames d'épée[426].

---

[421] Ovide, *Fast.*, livre III, v. 285, 346.

[422] *Tite Live, Livre* 1[èmer], Cap. XXXI.

[423] Pline, *Histoire naturelle*, liv. II, cap. LIII. Cf. Salverte, Phil. of Magic, II, p 156.

[424] Pline, *op. cit.*, lib. XXVIII, cap. IV.

[425] Columella, *De re rustica*, liv., 346 et seq.

[426] Voir *Notice sur les travaux de l'Académie du Gard*, part. I, pp. 304-314, par La Boissière.

Si nous n'avons que peu de preuves que les anciens avaient des notions claires sur tous les effets de l'électricité, dans tous les cas, les preuves sont concluantes qu'ils étaient parfaitement au courant de l'électricité elle-même. "Ben David, dit l'auteur de *The Philosophy of Magic* affirmait que Moise connaissait les phénomènes de l'électricité". Le professeur Hirt de Berlin est aussi de cet avis. Michaelis remarque : 1° "qu'il n'y a rien qui indique que la foudre ait jamais frappé le temple de Jérusalem dans l'espace d'un millier d'années. 2° Que, d'après Josèphe[427], une forêts de pointes... d'or très aiguës couvrait le toit du temple... 3° Que ce toit communiquait avec les souterrains de la montagne sur laquelle il était situé, par le moyen de tuyaux reliés à la dorure qui couvrait toute la partie extérieure de l'édifice ; par conséquent les pointes agissaient comme des conducteurs[428]".

Ammien Marcellin, historien célèbre du IV[ème] siècle, et auteur généralement estimé pour la franchise et la correction de ses renseignements, nous dit que "les mages conservaient perpétuellement dans leurs fournaises du feu qu'ils avaient obtenu miraculeusement du ciel[429]". On trouve dans *l'Oupnek-hat* hindou une phrase ainsi conçue : "Connaître le feu, le soleil, la lune et la foudre, ce sont les trois quarts de la Science de Dieu[430]".

Enfin, Salverte nous apprend qu'au temps de Ketsias, "l'Inde connaissait l'usage des paratonnerres". Cet historien déclare nettement "qu'un fer placé au fond d'une fontaine... et ayant la forme d'une épée, avec *la pointe tournée vers le haut*, possédait, aussitôt qu'il était ainsi fixé dans le sol, la propriété de préserver des orages, de la grêle et de la foudre[431]". Quoi de plus clair ?

Quelques auteurs modernes contestent le fait qu'un grand miroir avait été placé dans le phare d'Alexandrie, afin de découvrir en mer les navires à une grande distance. Mais le célèbre Buffon le croyait, et il avoue loyalement que "si ce miroir d'acier **[275]** ou de fer poli a réellement

---

[427] *Bell. Jud. adv. Romain*, lib. V, cap XIV.

[428] *Magasin scientifique de Göttingen*, 3[ème] année, 5[ème] cahier, 1783.

[429] Amm. Marcell, *Histoire*, lib. XXIII, cap. VI.

[430] A.H. Anquetil-Duperron, *Oupnek-hat, Brahman*, XI. [Cf. *Chandogyo-panishad* IV, VII, 3-4.]

[431] Ktésias, *Indica apud Photium Bibl.*, Cod. LXXII.

existé, comme je le crois fermement, dit-il, c'est aux anciens qu'appartient l'honneur d'avoir inventé le télescope[432]".

J.L. Stevens dans son ouvrage sur l'Orient affirme avoir trouvé des chemins de rails dans la Haute-Egypte, dont les rainures étaient revêtues de fer[433]. Canova, Powers, et d'autres sculpteurs célèbres des temps modernes, étaient honorés d'être comparés à Phidias dans l'antiquité, mais à la vérité ils n'auraient probablement pas accepté une flatterie de cette nature.

Le professeur Jowett n'accorde aucune créance à l'histoire de l'Atlantide, du *Timée* ; et il considère les récits d'il y a 8.000 à 9.000 ans comme une fable de l'antiquité. Mais Bunsen remarque qu' "il n'y a rien d'improbable dans les réminiscences et les relations de grands événements accomplis en Egypte 9.000 ans avant Jésus-Christ... car les origines de l'Egypte remontent au neuvième millénaire avant notre ère[434]". Que dira-t-on alors des forteresses Cyclopéennes des premières époques de l'ancienne Grèce ? Est-ce que les murailles de Tyrins, que d'après les constatations archéologiques, les anciens eux-mêmes reconnaissaient comme l'œuvre des Cyclopes[435], doivent être considérées comme postérieures aux pyramides ? Faut-il croire que des masses de pierre, quelques-unes de six pieds de côté et dont les plus petites, nous dit Pausanias n'auraient pu être remuées par une paire de bœufs, faisant partie de murs de solide maçonnerie épais de vingt-cinq pieds, et hauts de plus de quarante, aient été travaillées par des hommes appartenant aux races connues de notre histoire !

Les recherches de Wilkinson ont fait connaître que bon nombre d'inventions que nous disons modernes, et dont nous nous glorifions, avaient été perfectionnées par les anciens Egyptiens[436]. La récente découverte du papyrus d'Ebers, l'archéologue Allemand, prouve que ni nos chignons modernes, ni les poudres de beauté en perles, ni les eaux dentifrices n'avaient de secrets pour eux. Plus d'un de nos médecins

---

[432] Buffon, *Histoire Naturelle des Minéraux*, 6ème Mém., art. II, p. 450.

[433] [*Incidents of Travel in Egypt*. Arabia petraca and the Holy Land, New York, 1837.]

[434] Bunsen, *La Place de l'Egypte dans l'Histoire Universelle*, vol. IV, p. 468.

[435] *Archeologia*, vol. XV, p. 920. "*Remarks on the Fortresses of Ancient Greece*" par W. Hamilton.

[436] [*Manners and Customs of the Ancient Egyptians*.]

modernes, même parmi ceux qui se font de la réclame comme "spécialistes des maladies nerveuses", consulteraient avec profit les *Livres de Médecine d'Hermès*, qui contiennent des prescriptions d'une réelle valeur thérapeutique.

Les Egyptiens, ainsi que nous l'avons vu, excellaient dans tous les arts. Ils faisaient un si excellent papier, qu'il était à l'épreuve du temps. "Ils prenaient la moelle du papyrus, dit notre auteur **[276]** anonyme déjà cité, ils la disséquaient et en ouvraient les fibres, et, les aplatissant par un procédé à eux, ils les faisaient aussi minces que notre papier à écrire, mais infiniment plus durable... Quelquefois ils le coupaient en lanières qu'ils collaient ensemble. Beaucoup de ces manuscrits existent encore aujourd'hui. "Le papyrus trouvé dans le tombeau de la momie de la Reine, et un autre dans le sarcophage de la "Chambre de la Reine", à Ghizeh, offrent l'apparence de la plus belle mousseline blanche tout en étant aussi résistant que le meilleur parchemin. Pendant longtemps les savants ont cru que le papyrus avait été introduit par Alexandre le Grand, comme ils ont imaginé à tort bien d'autres choses", mais Lepsius a trouvé le caractère hiéroglyphique des rouleaux de papyrus sur des monuments de la douzième dynastie ; on a découvert plus tard le même caractère sur des monuments de la quatrième dynastie, et il est maintenant démontré que l'art de l'écriture était connu et en usage du temps de Menés, le protomonarque ; et l'on s'est ainsi rendu compte que l'art de l'écriture et leur système de lettres étaient parfaits et complets *depuis le début*.

C'est à Champollion que nous devons la première interprétation de leur étrange écriture ; et sans ses travaux qui durèrent toute sa vie, nous resterions encore aujourd'hui tout à fait ignorants de la signification de toutes ces lettres figurées et les anciens passeraient encore pour des ignorants aux yeux des modernes, qu'ils surpassent beaucoup en certains arts et sciences. "Il fut le premier à découvrir quels merveilleux récits les Egyptiens avaient à faire à celui qui arriverait à déchiffrer leurs longs manuscrits et leurs annales... Ils en ont recouvert tous les endroits et tous les objets susceptibles de recevoir des caractères... Ils les ont gravés, ciselés et sculptés sur les monuments ; ils les traçaient sur les meubles, les rochers, les pierres, les murs, les cercueils et les tombeaux comme sur le papyrus... Les scènes de leur vie journalière se déroulent d'une façon merveilleuse dans leurs plus petits détails, devant nos yeux étonnés... Rien de ce que nous savons ne paraît avoir été ignoré des Egyptiens... L'histoire de Sesostris nous montre à quel point son peuple et lui étaient versés dans

l'art et la pratique de la guerre... Les peintures nous indiquent combien ils étaient redoutables dans le choc des batailles. Ils construisaient des machines de guerre... Homère dit que par chacune des cent portes de Thèbes sortaient deux cents hommes avec leurs chevaux et leurs chariots ; ces derniers étaient admirablement construits et fort légers, en comparaison de nos fourgons d'artillerie si lourds, si grossiers et si peu confortables. Henrick les décrit dans les termes suivants : "Bref, de même que tous les principes essentiels qui régissent la construction et l'attelage des voitures sont appliqués dans les chariots de guerre des Pharaons, de même il n'y a rien **[277]** que le goût et le luxe modernes n'aient imaginé pour leur décoration, dont nous ne retrouvions le prototype dans les monuments de la dix-huitième dynastie[437]". Les ressorts, des ressorts *métalliques*, y ont été retrouvés, et, malgré l'étude très superficielle de Wilkinson dans ce domaine, dans la description qu'il nous en a faite, nous trouvons des preuves qu'ils étaient employés pour éviter les cahots dans les courses trop rapides des chars. Les bas-reliefs nous montrent certaines mêlées et batailles, où l'on se rend compte de leurs us et coutumes dans leurs plus petits détails. Les hommes lourdement armés étaient couverts de cottes de mailles ; l'infanterie avait des tuniques capitonnées et des casques de feutre recouverts de métal, pour mieux les protéger. Muratori, l'inventeur moderne Italien, qui il y a une dizaine d'années, fit connaître sa "cuirasse imperforable", n'a fait que suivre ce dont l'ancienne méthode lui a suggéré l'idée. Le procédé pour rendre les substances telles que le carton, le feutre et autres tissus impénétrables aux coups de taille ou d'estoc d'une arme quelconque est maintenant classé parmi les arts perdus. Muratori n'a réussi qu'imparfaitement à préparer de ces cuirasses de feutres, et malgré les découvertes dont se vante la chimie moderne, il n'a pas pu en tirer une préparation appropriée au but qu'il se proposait, et il a échoué.

On se rend compte du degré de perfection que la chimie avait dans l'antiquité, par un fait relaté par Virey. Dans ses dissertations[438], il nous informe qu'Asclepiodotus, général de Mithridate, reproduisait chimiquement les exhalaisons délétères de la grotte sacrée. Ces vapeurs, comme celles de Cumes, jetaient la pythonisse dans l'extase prophétique.

---

[437] [Y. Kenrik, *Ancient Egypt*, etc., I, XIII, p. 228.]

[438] [Journal de Pharmacie.]

Les Egyptiens faisaient usages d'arcs, d'épées à deux tranchants et de dagues, de javelots, d'épieux et de piques. Les troupes légères étaient armées de dards et de frondes ; les conducteurs de chars se servaient de massues et de haches. Ils étaient parfaits dans les opérations de siège. "Les assaillants, dit l'auteur anonyme, avançaient formés en ligne droite et longue, dont la tête était protégée par une machine impénétrable triangulaire, qu'une escouade invisible poussait devant elle, sur une espèce de rouleau. Ils avaient des passages souterrains couverts, des trappes et des échelles, et ils pratiquaient l'art de l'escalade et de la stratégie militaire à la perfection... Le bélier leur était connu comme les autres engins ; et, experts comme ils l'étaient dans l'art d'extraire les pierres des carrières, ils savaient creuser une mine au pied des murailles, pour les effondrer. Le même auteur remarque qu'il est de beaucoup plus aisé pour nous d'énumérer ce que les Egyptiens **[278]** *savaient*, que ce qu'ils ne savaient pas, car chaque jour apporte un témoignage nouveau au sujet de leurs étonnantes connaissances et il ajoute, "si on nous disait qu'ils faisaient usage du canon Armstrong, cela ne nous étonnerait pas plus que bien d'autres faits déjà mis en lumière".

La preuve qu'ils étaient très versés dans les sciences mathématiques se trouve dans le fait que ces anciens mathématiciens, que nous honorons comme les pères de la géométrie, allaient s'instruire en Egypte. Le professeur Smyth, cité par Peebles, dit que "la science géométrique des constructeurs de pyramides commençait où celle d'Euclide finissait". Avant que la Grèce n'eût existé, les arts, chez les Egyptiens, étaient déjà épanouis et anciens. L'arpentage, art reposant sur la géométrie, était certainement bien connu des Egyptiens, puisque, d'après la *Bible*, Josué, après avoir conquis la Terre Sainte, fut assez adroit pour faire le partage du pays. Et comment un peuple, aussi habile que l'étaient les Egyptiens dans la philosophie naturelle, n'aurait-il pas été en proportion versé dans la psychologie et la philosophie spirituelle ?. Le temple était l'école de la civilisation la plus élevée, et seul il possédait les notions les plus hautes de la magie, qui, elle-même, était la quintessence de la philosophie naturelle. Les puissances occultes de la nature étaient enseignées dans le plus grand secret, et les cules les plus merveilleuses étaient opérées pendant les mystères. Hérodote reconnaît[439] que les Grecs apprirent des Egyptiens tout ce qu'ils savaient, y compris les services sacrés des temples, et voilà la

[439] *Lib*. II, cap. 50.

raison pourquoi leurs principaux temples étaient consacrés à des divinités Egyptiennes. Melampe, le célèbre guérisseur et devin d'Argos, employait ses médicaments "à la façon des Egyptiens", desquels il avait acquis ses connaissances, toutes les fois qu'il voulait rendre ses guérisons complètes et effectives. Il guérit Iphiclés de son impuissance et de sa débilité, au moyen de la *rouille de fer*, d'après les conseils de Mantus, son sujet magnétique, ou oracle[440]. Spengel cite un grand nombre d'exemples de ces sortes de guérisons *magiques* dans son *Histoire de la Médecine* (voir Tome I).

Diodore, dans son ouvrage sur les Egyptiens (livre 1er, 25), dit qu'Isis avait bien mérité l'immortalité ; car toutes les nations de la terre attestent la puissance de cette déesse pour guérir les maladies par son influence. "Cela est démontré, dit-il, non point par la fable, comme chez les Grecs, mais par des faits authentiques". Galien rapporte plusieurs procédés curatifs soigneusement conservés dans la partie des temples consacrée au traitement des **[279]** maladies. Il fait aussi mention d'un remède universel, qui de son temps était dénommé *Isis*[441].

Les doctrines de plusieurs philosophes grecs qui avaient été instruits en Egypte prouvent leur profonde science. Orphée, qui, suivant Artapane était un disciple de Moyse[442], Pythagore, Hérodote et Platon étaient redevables de leurs philosophies aux mêmes temples, dans lesquels le sage Solon fut instruit par les prêtres. "Aristide raconte, dit Pline, que les lettres furent inventées en Egypte par une personne nommée Menon, quinze cent ans avant l'avènement de Phoronée, le plus ancien roi de Grèce[443]". Jablonski démontre que le système héliocentrique, aussi bien que la sphéricité de la terre étaient connus des prêtres de l'Egypte depuis un temps immémorial. "Cette théorie, ajoute-t-il, Pythagore l'emprunta aux Egyptiens, qui eux-mêmes la tenaient des Brahmanes de l'Inde[444]". Fénelon, l'illustre archevêque de Cambrai, dans son livre *Vies des Anciens philosophes*, fait crédit à Pythagore de cette connaissance, et il dit qu'en plus d'enseigner à ses disciples que la terre était ronde, il y avait aussi des

---

440 [Apollodore, *Bibliotheca*, I, IX, § 12.]

441 Galien, *De composit*. *Medec*., lib. V.

442 Cory, *Ancient fragments*. Voir chapitre sur les premiers rois d'Egypte.

443 Pline, lib. VII, 41, 193.

444 Jablonski, Le *Panthéon d'Egypte*, II proleg. 10.

antipodes, puisqu'elle était habitée partout. Le grand mathématicien fut le premier qui découvrit que l'étoile du matin était la même que celle du soir. Si nous considérons maintenant que Pythagore vivait du temps de la seizième Olympiade à peu près 700 ans avant Jésus-Christ, et qu'il enseignait ce fait à une époque aussi reculée, nous devons supposer qu'il était connu d'autres avant lui. Les œuvres d'Aristote, de Laërce et de plusieurs autres, dans lesquelles Pythagore est cité, démontrent qu'il avait appris des Egyptiens les notions sur l'obliquité de l'écliptique, la composition stellaire de la voie lactée, et la lumière réfléchie de la lune.

Wilkinson, confirmé plus tard par d'autres auteurs, dit que les Egyptiens divisaient le temps, et connaissaient la véritable longueur de l'année, et la précession des équinoxes[445]. En tenant compte du lever et du coucher des étoiles, ils avaient compris les influences particulières exercées par les positions et les conjonctions de tous les corps célestes, et c'est pourquoi leurs prêtres, tout en prédisant aussi exactement que nos astronomes modernes les changements météorologiques, pouvaient en outre faire de l'astrologie avec les mouvements des astres. Bien que le sobre et éloquent Cicéron ait raison jusqu'à un certain point lorsqu'il s'indigne contre les exagérations des prêtres de Babylone, qui "affirmaient **[280]** avoir conservé sur leurs monuments des observations remontant jusqu'à une période de 470.000 années[446], malgré cela, l'époque à laquelle l'astronomie était arrivée à la perfection chez les anciens remonte bien au delà des calculs modernes.

Un rédacteur d'un de nos journaux scientifiques fait remarquer que "chaque science passe par trois phases distinctes, dans sa marche ascendante : 1° La période d'observation, pendant laquelle les faits sont recueillis et enregistrés par une foule d'esprit dans un grand nombre de lieux. 2° La période de généralisation, dans laquelle ces faits, soigneusement vérifiés, sont arrangés méthodiquement, systématiquement généralisés, et logiquement classés de manière à déduire et à élucider les lois qui les régissent et l'ordre dans lequel ils se produisent. 3° Enfin, la période de prophétie, durant laquelle ces lois sont appliquées de façon à prédire les événements, avec une infaillible exactitude". Si plusieurs milliers d'années avant Jésus-Christ les astronomes de Chine et de Chaldée

---

[445] [*Manners and Customs*, etc., 1837, vol. I, pp. 268-269 ; vol. IV, pp. 153-154.]

[446] Cicéron, *De Divnatione*, II, 46

prédisaient les éclipses, que les derniers le fissent à l'aide du cycle de Saros ou par d'autres moyens, la chose importe peu, le fait est là. Ils étaient parvenus au plus élevé et au dernier degré de la science astronomique – ils *prophétisaient*. Si, 1722 ans avant l'ère Chrétienne, ils ont pu tracer le Zodiaque avec les positions exactes des planètes au moment de l'équinoxe d'automne, et cela d'une manière si exacte, que le professeur d'Astronomie Mitchell n'a pas eu de peine à le démontrer, il est certain qu'ils connaissaient parfaitement les lois qui règlent "les faits soigneusement vérifiés", et qu'ils les appliquaient avec autant de certitude que nos astronomes modernes. De plus, on prétend que l'astronomie est, aujourd'hui, "la seule science qui ait entièrement atteint la *dernière phase*... les autres sciences en sont encore aux diverses phases de leur développement, l'électricité dans quelques-unes de ses branches en est arrivée à la dernière période, mais dans beaucoup d'autres elle en est encore à l'enfance[447]. Nous savons cela par les aveux exaspérants des savants eux-mêmes, et nous n'avons pas de doute au sujet de cette triste réalité, dans le XIXème siècle, puisque nous lui appartenons. Il n'en est pas de même des hommes qui vivaient du temps de la gloire de Chaldée, d'Assyrie et de Babylone. Nous ne savons *rien* du degré qu'ils avaient atteint dans les autres sciences, mais dans l'astronomie ils étaient nos égaux, car ils étaient aussi parvenus à la *troisième* et dernière période. Dans sa conférence sur *The Lost Arts*, Wendell Philips décrit la situation fort artistiquement. "Nous voulons bien croire, dit-il, que, soit que la Science meure avec nous ou nous survive, **[281]** elle a certainement commencé avec nous. Nous avons une bien faible estime et nous éprouvons une tendre pitié pour l'ignorance, l'obscurité et l'étroitesse d'esprit des âges passés" [p. 5]. Afin de rendre plus claire notre propre idée, à l'aide de la phrase finale du conférencier favori, nous avouons que nous avons entrepris ce chapitre qui, dans un sens interrompt notre récit pour demander à nos savants s'ils sont persuadés "*d'être dans le vrai*" en se vantant de ce qu'ils savent ?

Ainsi nous lisons au sujet d'un peuple qui, suivant quelques savants auteurs venait de sortir de l'âge de bronze pour entrer dans l'âge de fer[448] :

---

[447] *Telegraphic Journal*, art. "Scientitic Prophecy".

[448] Le professeur Albrecht Müller, dans Die ältesten Spuren des Menschen in Europa, § 4, p. 46, dit : "Cet âge de bronze s'étend jusqu'au commencement de la période historique et la *dépasse* dans certaines contrées ; il comprend ainsi les grandes époques des Empires Assyrien et Egyptien, 1.500 ans avant J C. et les premiers temps de l'âge de fer qui vinrent immédiatement après".

"Si la Chaldée, l'Assyrie et Babylone nous présentent des *antiquités vénérables et étonnantes remontant bien loin dans la nuit des temps*, la Perse n'est pas sans ses merveilles d'une date plus récente. Les salles à colonnades de Persépolis sont remplies de prodiges d'art, ciselures, sculptures, émaux, bibliothèques d'albâtre, obélisques, sphinx, taureaux gigantesques. Ecbatane, [en Médie], la fraîche retraite d'été des rois Perses, était défendue par sept murailles de circonvallation, construites avec des blocs taillés et polis, de plus en plus hauts vers l'intérieur et de couleurs variées en concordance astrologique avec les sept planètes. Le palais était couvert de *tuiles d'argent*, les solives étaient plaquées d'or. L'éclairage, dans ses salles à minuit, fourni par de nombreuses lampes à l'huile de naphte, rivalisait avec le soleil. Un paradis, le luxe des monarques d'Orient, était planté au milieu de la ville. L'empire de Perse... était vraiment le jardin du monde... Il reste encore à Babylone les murailles qui avaient autrefois un développement de plus de soixante milles, et qui après les ravages de trois siècles, et de trois conquérants ont encore plus de quatre-vingts pieds de haut ; il y a encore les ruines du temple de Bel dont le sommet se perdait dans les nuages. Là était établi l'observatoire dans lequel les astronomes Chaldéens s'entretenaient la nuit avec les astres ; il s'y trouvait encore des vestiges de deux palais avec leurs jardins suspendus, où les arbres fleurissaient sur des terrasses élevées, et les débris d'un système de machines hydrauliques qui leur amenait l'eau du fleuve. Dans le lac artificiel, avec ses vastes réseaux d'aqueducs et de vannes, les neiges fondues des montagnes d'Arménie trouvaient un débouché, et étaient arrêtées dans leur cours à travers la ville, par les quais de l'Euphrate. **[282]** Le plus merveilleux de tout, peut-être, c'était le tunnel *creusé sous le lit du fleuve*[449]".

Dans son livre *Die ältesten Spuren des Menschen in Europa*, Albrecht Müller propose pour le siècle où nous vivons un nom caractéristique, et suggère "l'âge du papier", peut-être aussi bon que tous ceux que l'on pourrait offrir. Là-dessus nous ne sommes pas d'accord avec le savant professeur. Notre ferme conviction est que les générations à venir surnommeront notre époque tout au plus "l'âge du laiton", et, au pis aller l'âge de l'oroïde.

---

[449] Draper, *Conflit entre la Religion et la Science*, chap. 1.

L'opinion du commentateur et critique d'aujourd'hui, au sujet de la science des anciens est limitée à *l'exotérisme* des temples, et ne va pas au delà. Il ne veut ou ne peut pénétrer dans le mystérieux sanctuaire de l'antiquité, où l'hiérophante apprenait au néophyte à considérer le culte public sous son véritable jour. Aucun sage de l'antiquité n'eût enseigné que l'homme est le roi de la création, et que la voûte étoilée et notre mère la terre avaient été créées pour lui. Celui qui en douterait n'a qu'à consulter les Oracles Chaldéens de Zoroastre pour y trouver la confirmation dans les maximes suivantes :

> Ne porte point ton esprit vers les vastes étendues de terre,
>
> Car l'arbre de la vérité ne pousse point sur son sol.
>
> Ne mesure point la surface du soleil, en rassemblant des règles,
>
> Car il est soutenu par l'éternelle volonté du Père mais *non pas pour ta convenance*.
>
> Laisse s'accomplir la course impétueuse de la lune,
>
> Car elle se meut toujours par la force de la nécessité.
>
> La progression des astres n'a *pas été faite pour toi seul*.[450]

C'est un enseignement plutôt étrange de la part de ceux que l'on s'est généralement plu à considérer comme les adorateurs du soleil et de la lune, et de la légion d'étoiles, comme autant de dieux. La sublime profondeur des préceptes des Mages étant bien au-delà de la portée de la pensée matérialiste moderne, on a accusé les philosophes Chaldéens, ainsi que les masses ignorantes, de Sabianisme et de culte du Soleil.

Il y avait une grande différence entre le *véritable* culte enseigné à ceux qui s'en montraient dignes, et les religions d'Etat. On a accusé les mages de toutes sortes de superstitions, mais voici ce que dit le même oracle :

> Le large vol aérien des oiseaux n'est pas un *signe exact*,
>
> Pas plus que la dissection des entrailles des victimes ; ce sont de simples jouets, **[283]**

---

[450] Psellus, *Oracles Chaldéens*, 4, CXLIV.

Qui servent de *base à des fraudes mercenaires* ; éloignez-vous-en,

Si vous voulez avoir accès au paradis sacré de la piété,

Où se rassemblent la vertu, la sagesse et l'équité[451].

Assurément, ce ne sont pas ceux qui mettent le peuple en garde contre des "fraudes mercenaires" qui peuvent en être accusés eux-mêmes ; et s'ils accomplissent des actes qui paraissent miraculeux, qui donc osera loyalement contester qu'ils n'ont été accomplis que parce qu'ils possédaient une connaissance de la philosophie naturelle et de la science psychologique, à un degré inconnu chez nous ?

Que peut-on nommer dont ils étaient ignorants ? C'est un fait bien démontré que le véritable méridien était correctement tracé avant que la première pyramide fût construite. Ils avaient des horloges et des cadrans solaires pour mesurer le temps ; leur coudée était l'unité établie de mesure linéaire, équivalant à 1,707 pieds anglais ; suivant Hérodote ils connaissaient aussi l'unité de poids ; quant à la monnaie, ils avaient des anneaux d'or et d'argent évalués suivant leur poids ; ils employaient pour leurs calculs le système décimal et le système duodécimal depuis les temps primitifs, et ils étaient au courant de l'algèbre. Comment auraient-ils pu autrement mettre en œuvre des forces mécaniques aussi colossales, s'ils n'avaient pas entièrement compris la philosophie de ce que nous appelons les forces mécaniques ?

L'art de faire de la toile et de belles étoffes est démontré comme faisant partie de leurs connaissances, puisque la *Bible* en parle. Joseph reçut en don de Pharaon un vêtement de fine toile, une chaîne d'or et plusieurs autres choses. Le lin de l'Egypte était renommé dans le monde entier. Les momies étaient toutes enveloppées dans des bandes de lin, qui est toujours admirablement conservé. Pline[452] parle d'un certain vêtement envoyé 600 ans ;avant J : C. par le roi Amasis à Lindus ; chaque fil était formé de 365 brins tordus ensemble. Hérodote nous donne[453], dans sa description d'Isis et des mystères célébrés en son honneur, une idée de la

---

[451] Psellus, *Oracles de Zoroastre*, 4.

[452] [*Hist. nat.*, XIX, II, 12.]

[453] [*Histoire*, II, § 37.]

beauté et de "l'admirable souplesse de l'étoffe de lin portée par les prêtres". Ces derniers portaient des chaussures faites de papyrus, et des vêtements de fine toile parce que cette déesse enseigna la première son usage ; et ainsi, outre leur domination d'*Isiaques*, ou prêtres d'Isis, ils étaient aussi connus sous celle de Linigères ou "porteurs de lin". Ce lin était filé et teint de ces brillantes et riches couleurs, dont le secret est aujourd'hui un art perdu. Nous trouvons souvent sur les momies les plus belles broderies **[284]** et dentelles ornant leurs chemises ; plusieurs d'entre elles peuvent être vues au musée de Boulak (au Caire), et elles sont incomparables comme beauté ; les dessins en sont exquis, et le travail fort beau. Les tapisseries si travaillées et si vantées des Gobelins ne sont qu'une production grossière, comparées avec certaines broderies des anciens Egyptiens. Nous n'avons qu'à nous reporter à *l'Exode*, pour voir quelle était l'habileté de main-d'œuvre des élèves Israélites des Egyptiens, dans l'exécution du tabernacle et de l'arche sainte. Les habits sacerdotaux, avec leurs ornements de "grenades et de clochettes d'or", et le *thummim* ou pectoral en orfèvrerie du grand-prêtre sont décrits par Josèphe comme étant d'une incomparable beauté et d'un travail merveilleux [454], et cependant il n'est pas douteux que les Juifs avaient emprunté aux Egyptiens les rites et les cérémonies, et même le costume spécial des Lévites. Clément d'Alexandrie le reconnaît à contre-cœur, et il en est de même d'Origène et des autres Pères de l'Eglise, dont quelques-uns, comme de juste, attribuent cette coïncidence à une farce de Satan, en anticipation sur les événements. L'astronome Proctor dit dans un de ses livres : "Le célèbre pectoral porté par le grand-prêtre Juif venait directement des Egyptiens". Le mot *thummim* lui-même est évidemment d'origine Egyptienne, emprunté par Moïse comme le reste ; car, plus bas, sur la même page, M. Proctor dit que "dans le tableau souvent reproduit du Jugement, l'on voit le mort égyptien, conduit par le dieu Horus [?], tandis qu'Anubis place sur un des plateaux un vase que l'on suppose contenir ses bonnes actions, et que dans l'autre plateau est l'emblème de la vérité, une représentation de Thmèi, la déesse de la Vérité, qui figure aussi dans le pectoral judiciaire". Wilkinson dans son livre : *Manners and Customs of the ancient Egyptians*, montre que le *thummim* Hébreu est la forme plurielle du mot Thmèi" [455].

---

[454] [*Guerres juives*, V, V, 7.]

[455] *Proctor, Saturn and the Sabbath of the jews*, p. 309.

Les Egyptiens paraissent avoir connu tous les arts décoratifs. Leur joaillerie et orfèvrerie d'or, d'argent et de pierres précieuses étaient admirablement façonnées ; il en était de même de la taille, du polissage et de la monture exécutés par leurs lapidaires, dans le plus beau style. L'anneau d'une momie Egyptienne, si nos souvenirs sont fidèles, a été jugé la pièce de bijouterie la plus artistique de l'Exposition de Londres en 1851. Leur imitation en verre des pierres précieuses est bien au-dessus de tout ce qui se fait aujourd'hui ; l'émeraude, surtout, était imitée à la perfection.

"On a découvert à Pompéi, dit Wendell Phillips, une chambre pleine de verre ; il y avait un sol en verre, des vitres, du verre **[285]** taillé et du verre coloré de toutes variétés. On montra à des prêtres catholiques qui passèrent en Chine il y a 200 ans un verre transparent, et sans couleur, rempli d'une liqueur faite par les Chinois et qui paraissait incolore comme l'eau ? Ce liquide était versé dans le verre, et lorsqu'on regardait à travers, il semblait rempli de poissons. Ils vidèrent le verre et en répétant l'expérience il se remplit de nouveau de poissons". On montre à Rome un morceau de verre transparent, "qu'on éclaire de façon à faire voir qu'il ne contient rien de caché ; mais au centre du verre il y a une goutte de verre de couleur, peut-être de la grosseur d'un pois, tacheté comme un canard... avec une telle perfection qu'on ne pourrait mieux le rendre en miniature. Il est évident que cette goutte de verre liquide a dû y être versée, car il n'y a aucune trace de jointure. Elle doit avoir été produite par une chaleur plus intense que celle employée dans la recuite, car ce procédé montre toujours des solutions de continuité"[456]. Parlant de leur art merveilleux d'imitation des pierres précieuses, l'auteur mentionne le célèbre vase de la cathédrale de Gênes, qui pendant de longs siècles fut considéré comme fait "d'une émeraude massive". La légende catholique romaine prétend qu'il faisait partie du trésor dont la reine de Saba fit présent à Salomon, et que c'était dans cette coupe que le Sauveur avait bu pendant la Sainte Cène[457]. Plus tard, on reconnut que ce n'était pas une émeraude mais bien une imitation ; et lorsque Napoléon l'apporta à Paris, et la donna à l'Institut, les savants furent obligés de reconnaître que *ce n'était pas une pierre*, mais ils ne purent dire ce que c'était.

---

[456] [*The Lost Arts*, pp. 12-14.]

[457] [*Ibid*., p. 14.]

Parlant ensuite de l'habileté des anciens à travailler les métaux, le même conférencier raconte que "lorsque les Anglais pillèrent le Palais d'Eté de l'Empereur de Chine, les artistes Européens furent surpris de voir les vases de métal de toute sorte si curieusement travaillés et finis, qu'ils surpassaient de beaucoup l'habileté, tant vantée des ouvriers européens". Des tribus de l'intérieur de l'Afrique ont offert aux voyageurs de meilleurs rasoirs que les leurs. "George Thompson m'a dit, ajoute-t-il, qu'il avait vu à Calcutta un homme lancer en l'air une poignée de soie floche, et un hindou la couper en morceaux avec un sabre d'acier indigène". Il termine par cette judicieuse remarque que "l'acier est le plus grand triomphe de la métallurgie, et que la métallurgie est la gloire de la chimie". Il en a été ainsi des anciens Egyptiens et des races sémitiques. Ils extrayaient l'or et le séparaient de ses alliages avec une parfaite habileté. On trouvait le cuivre, le plomb et le fer en abondance près de la Mer Rouge. **[286]**

Dans une conférence faite en 1873, sur les *Troglodytes du Devonshire*, M. W. Pengelly déclare, sur l'autorité de quelques Egyptologues, que le premier fer employé en Egypte était du fer météorique, puisque la première mention de ce métal se trouve dans un document Egyptien, dans lequel il est dénommé "la pierre du ciel" [458]. Cela impliquerait l'idée que le seul fer en usage dans l'antiquité était météorique. C'était probablement le cas au début de la période comprise dans la sphère de nos explorations géologiques actuelles, mais jusqu'à ce que nous puissions calculer, approximativement l'âge des reliques qu'on a mises à jour, qui dira si nous ne nous trompons pas peut-être de quelques centaines de milliers d'années ? L'erreur d'affirmer d'une manière positive ce que les anciens Chaldéens et Egyptiens *ignoraient* au sujet des mines et de la métallurgie, est confirmée, du moins en partie, par les découvertes du colonel Howard Wyse [459]. En outre, beaucoup de ces pierres précieuses que l'on ne trouve qu'à une grande profondeur dans les mines sont mentionnées dans Homère et dans les Ecritures Hébraïques. Les savants ont-ils vérifié le moment précis où les premiers puits de mine furent creusés par l'homme ? D'après le D` A.-C. Hamlin, les arts de l'orfèvre et du lapidaire en Inde ont été pratiqués dès "l'antiquité la plus reculée". Que les Egyptiens aient connu dès les âges les plus lointains la trempe de l'acier, ou qu'ils aient possédé quelque chose de mieux et de plus parfait que nos outils de ciselure, est

---

[458] [*Conférence à Malvern*, 28 janv. 1870, p. 16.)

[459] [*Operations... at the Pyramid of Gizeh in 1887*, Londres, 1840, 42.]

une alternative à laquelle les archéologues ne peuvent se soustraire. Sans cela comment auraient-ils pu produire des ciselures aussi artistiques et travailler les sculptures comme ils le faisaient ? Que les critiques choisissent de deux choses l'une ; ou bien des outils d'acier d'une trempe parfaite, ou alors un autre moyen de tailler la syénite, le granit et le basalte ; dans ce dernier cas, ce procédé serait à ajouter encore au long catalogue des arts perdus.

Le professeur Albrecht Müller dit : "Nous pouvons attribuer]'introduction de la fabrication du bronze en Europe à une grande race, nommée Aryas ou Aryens, venue de l'Asie, il y a quelque 5.000 ans... La civilisation de l'Orient a précédé de bien des siècles celle de l'Occident... Nombreuses sont les preuves que la culture avait atteint dès le début un degré très avancé. Le bronze y était encore en usage, *mais le fer l'était aussi*. La poterie n'était pas seulement façonnée au tour mais encore cuite d'un beau rouge. On y rencontre pour la première fois des manufactures de verre, d'or et d'argent. On rencontre encore dans des endroits isolés des montagnes de scories et des vestiges de fours à fer. Certes ces **[287]** scories ont été quelquefois attribuées à l'action volcanique, mais on les rencontre dans des endroits où jamais il n'a pu exister de volcans" [460]

Mais c'est dans le procédé de préparation des momies que l'habileté de ce peuple étonnant se montre au plus haut degré. Nul, excepté ceux qui en ont fait une étude spéciale, ne peut apprécier la somme de connaissances, d'adresse et de patience qu'exigeait l'exécution de ce travail indestructible qui durait plusieurs mois. La chimie et la chirurgie étaient toutes deux requises. Si on les laisse dans le climat sec de l'Egypte, les momies ne semblent pas s'altérer le moins du monde ; et même lorsqu'on les change de place, après un repos de plusieurs milliers d'années, elles ne présentent aucun signe de modification dans leur état. "Le corps, dit Hérodote, était rempli de myrrhe, de casse et d'autres gommes, puis ensuite saturé de natrum..." [461]. On procédait ensuite au merveilleux emmaillotement du corps embaumé, exécuté avec tant d'art, que les bandagistes professionnels modernes restent en admiration devant son excellence. Le D` Granville dit :"... Il n'y a pas une seule forme de bandage connue de la chirurgie moderne dont on ne trouve des exemples [bien mieux exécutés] dans les

---

[460] [*Die ältesten Spuren*, etc., pp 46-47]

[461] [*Histoire*, II, 86]

bandelettes enveloppant les momies égyptiennes. Les bandes de toile n'ont pas une seule couture, bien qu'elles aient une longueur de mille mètres". Rossellini, cité dans *Ancient Egypt* de Kenrick, atteste de même la merveilleuse variété et l'adresse avec laquelle les bandelettes étaient placées et entrelacées. Il n'y a pas de fracture dans le corps humain qui n'aurait été réduite avec succès par le prêtre-médecin de ces temps reculés.

Qui ne se souvient de la sensation produite il y a environ vingt-cinq ans par la découverte de l'anesthésie ? Le protoxyde d'azote, l'éther sulfurique ou chlorique, le chloroforme, "le gaz hilarant", sans compter diverses autres combinaisons de ces substances, furent accueillis comme autant de bénédictions du ciel pour la partie souffrante de l'humanité. Il fut inventé en 1844 par le pauvre D` Horace Wells de Hartford, mais les D" Morton et Jackson en eurent l'honneur et le profit en 1846, ainsi que cela a presque toujours lieu. Les anesthésiques furent proclamés "la plus grande découverte qui ait jamais été faite". Et bien que le fameux *Letheon* de Morton et Jackson (un composé d'éther sulfurique), le chloroforme du Dr James Y. Simpson et le gaz nitreux, introduit par Colton en 1843 et par Dunham et Smith, aient éprouvé des insuccès accompagnés de quelques cas de mort, cela n'empêcha pas de considérer ces Messieurs comme des bienfaiteurs de l'humanité. **[288]** Des malades, que l'on avait endormis, ne se réveillaient parfois plus ; mais qu'importe, si d'autres s'en trouvaient soulagés ? Les médecins nous affirment qu'aujourd'hui ces accidents ne sont que rarement à craindre. Peut-être cela tient-il à ce que les anesthésiques sont administrés avec tant de parcimonie, que la moitié du temps ils manquent leur effet, laissant le patient paralysé dans ses mouvements pendant quelques secondes, mais sentant la douleur aussi profondément qu'auparavant. Cependant, dans l'ensemble, le chloroforme et le gaz hilarant sont des découverte, bienfaisantes. Mais, à proprement parler, ces anesthésiques sont-ils les premiers qu'on ait découverts ? Dioscoride parle de la pierre de Memphis (*lapis Memphiticus*) et la décrit comme un petit caillou rond, poli et très brillant. Lorsqu'on la réduisait en poudre et qu'on l'appliquait comme un onguent sur la partie du corps sur laquelle le chirurgien devait opérer, soit avec le scalpel soit avec le feu, il préservait cette partie, mais *rien que cette partie*, de toute douleur résultant de l'opération. Autrement, cette pierre était parfaitement inoffensive pour la constitution du malade, qui conservait toute sa conscience pendant toute la durée de l'opération ; elle n'était nullement dangereuse dans ses effets, et agissait néanmoins aussi longtemps qu'elle restait appliquée sur la partie

malade. Prise dans de l'eau ou du vin, elle enlevait tout sentiment de douleur[462]. Pline en donne également une description complète[463].

De temps immémorial les Brahmanes ont possédé des secrets aussi précieux. La veuve qui se soumettait volontairement au sacrifice de la crémation conjointe appelé *Sahamarana* ne craint pas d'avoir à endurer la plus légère souffrance, car les flammes la consumeront sans qu'elle ait la moindre agonie. Les plantes sacrées qui couronnent sa tête au moment où on la conduit en cérémonie au bûcher funèbre, la racine sainte, cueillie à minuit à l'endroit où le Gange et le Joumna mêlent leurs eaux ; et l'onction du corps de la victime volontaire avec du Ghi[464] et des saintes huiles, après s'être baignée avec tous ses vêtements et ses parures, sont autant d'anesthésiques *magiques*. Supportée par ceux que son corps va quitter, elle fait trois fois le tour de son ardente couche funèbre, et après leur avoir dit adieu, elle est jetée sur le cadavre de son époux, et elle quitte le monde sans un instant de souffrance. "Le semi-fluide ", dit un missionnaire, témoin oculaire de plusieurs de ces cérémonies, "le Ghi est répandu sur le bûcher, il s'enflamme instantanément, et la veuve *droguée* meurt de *suffocation*, avant que le feu ait atteint son corps"[465]. **[289]**

Ce n'est pas ainsi que les choses se passent si la cérémonie sacrée est accomplie strictement suivant les rites prescrits. Les veuves ne sont jamais droguées dans le sens général de ce mot. Seulement, des mesures de précaution sont prises contre un martyre physique inutile, l'atroce agonie de la mort par le feu. L'esprit de la victime est aussi libre, aussi dégagé que jamais, et même davantage. Croyant fermement aux promesses d'une vie future, son âme est tout entière absorbée dans la contemplation du bonheur qui approche, de la béatitude de "la liberté", qu'elle est près d'atteindre. Elle meurt généralement le sourire de l'extase céleste sur les lèvres, et si quelqu'un doit en souffrir à l'heure de la rétribution, ce n'est pas la sincère victime de sa foi, mais les astucieux brahmanes qui savent fort bien qu'un rite aussi barbare n'a jamais été prescrit[466]. Quant à la victime elle-même,

---

[462] Dioscoride, Περι Υαπς Ιατρικῆς, lib. V, ch. CXV.

[463] Pline, *Histoire naturelle*, lib. XXXVI, ch. XI, 56.

[464] [*Beurre clarifié*.]

[465] Le P. Paulin de Saint-Barthélemy, Voyage aux Indes Orientales, vol. 1, p. 358.

[466] Max Müller, le professeur Wilson et H.-J. Bushby, ainsi que plusieurs autres savants Sanscritistes, prouvent que "les savants Orientaux, aussi bien indigènes qu'Européens ont démontré que le rite [de la crémation des veuves] était non seulement injustifié, mais encore, par voie de

une fois consumée, elle devient une *sati*, pureté transcendante, et elle est canonisée après sa mort.

L'Egypte est la patrie et le berceau de la chimie. Kenrick prouve[467] que la racine du mot est *chemi* ou *chem*, qui était le nom donné au pays (Psaumes CV. 27). La chimie des couleurs paraît avoir été parfaitement connue dans cette contrée. Les faits sont là. Or, où chercherions-nous, parmi nos peintres, l'artiste qui décorerait les murs de nos monuments de couleurs impérissables ? Des siècles après que nos édifices de pygmées seront tombés en poussière, et que les villes qui les renferment seront devenues d'informes amas de briques et de mortier aux noms oubliés, les salles de Karnak et de Luxor (El Uxor) seront encore longtemps debout, et les superbes peintures murales de celle-ci seront sans doute aussi vives et aussi brillantes dans 4.000 ans, qu'elles l'étaient il y a 4.000 ans, et qu'elles le sont aujourd'hui, "La science de l'embaumement et la peinture à fresque, dit notre auteur, n'étaient pas, chez les Egyptiens, des découvertes du hasard, mais bien des notions acquises et basées sur des définitions et des maximes comme les inductions de Faraday".

Les Italiens modernes s'enorgueillissent de leurs vases et tableaux Etrusques ; les ornements des vases Grecs excitaient **[290]** l'admiration des amateurs de l'antiquité, et on les attribue aux artistes Grecs, tandis qu'en réalité "ce ne sont que des copies de vases Egyptiens". On les retrouve sur les murs d'un tombeau du temps d'Aménophis Ier, époque à laquelle la Grèce n'existait pas encore.

Où, de nos jours, verrons-nous quelque chose de comparable aux temples creusés dans le roc d'Abou Simbel en Basse Nubie ? On y peut voir des statues assises hautes de soixante-dix pieds, sculptées en pleine roche. Le torse de la statue de Rhamsès II à Thèbes mesure soixante pieds aux épaules, et le reste en proportion. A côté de cette sculpture de Titans, la nôtre paraît une sculpture de Pygmées. Le fer était connu des Egyptiens

---

déduction, interdit par les autorités les plus anciennes et les plus puissantes des Ecritures sacrées indoues" (Bushley, *Crémation des veuves*, p. 21). Voir Max Müller, *Mythologie Comparative*. "Le professeur Wilson, dit Max Müller, fut le premier à signaler la falsification de texte, et le changement du terme *yonim agre* en celui de yonim agne [la matrice de feu]... D'après les hymnes du *Rig Veda* et le cérémonial Védique contenu dans les Grihya Soutras, l'épouse accompagne le corps de l'époux au bûcher funéraire, mais là, on lui récite un verset du Rig Veda, et on lui ordonne de quitter son mari et de retourner dans le monde des vivants." (*Mythologie Comparative*, p 35.)

[467] [*Ancient Egypt*, etc., vol. I, ch. XII, p. 215.]

longtemps avant la construction de la première pyramide qui, selon Bunsen, date de plus de 20.000 ans. La preuve en est demeurée cachée pendant plusieurs milliers d'années dans la pyramide de Cheops, jusqu'au jour où le *colonel Howard Wyse la découvrit, sous la forme d'un morceau de fer enfoncé dans un des joints, où il avait été évidemment Placé à l'époque de la construction de cette pyramide*. Les Egyptologues apportent la preuve que les anciens, dans les temps préhistoriques, étaient parfaitement au courant de la métallurgie. "On trouve aujourd'hui encore, au Mont Sinaï, de grands dépôts de scories produits par la fonte"[468]. La métallurgie et la chimie, telles qu'elles étaient pratiquées alors, étaient connues sous la dénomination *d'alchimie*, et formaient la base de la magie préhistorique. De plus, Moise donne la preuve de son savoir dans la chimie alchimique en pulvérisant le veau d'or et en en jetant la poudre dans l'eau.

Si maintenant nous portons nos regards sur la navigation, nous serons à même de démontrer, sur de bonnes autorités, que Nechao II arma une flotte sur la Mer Rouge et l'envoya en exploration. La flotte resta absente plus de deux ans, et au lieu de revenir par le détroit de Bab el Mandeb, comme c'était l'habitude, elle rentra par le détroit de Gibraltar. Hérodote n'était pas disposé à reconnaître aux Egyptiens le mérite d'une entreprise maritime aussi vaste que celle-là. Ils avaient semé le bruit, dit-il, qu'en "retournant dans leur patrie, le soleil se levait à leur droite ; chose qui me parait incroyable"[469]. "Et pourtant, observe l'auteur de l'article ci-dessus, cette assertion incroyable est aujourd'hui démontrée d'une *incontestable* exactitude, comme le comprendra *tout homme ayant doublé le cap de Bonne-Espérance*". Il est ainsi prouvé que les plus anciens de ces peuples ont accompli une **[291]** chose qui a été attribuée au génie de colomb, bien des siècles plus tard. Ils rapportèrent qu'ils avaient jeté l'ancre deux fois dans le cours de leur voyage, qu'ils avaient semé du grain et qu'ils l'avaient récolté ; après quoi, ayant de nouveau mis à la voile, ils s'étaient dirigés en triomphe par les colonnes d'Hercule et le long des côtes de la Méditerranée. "Il est un peuple, ajoute-t-il, qui mérite bien plus la qualification de "*veteres*" que les Romains et les Grecs. Les Grecs, jeunes encore en fait de science, embouchèrent la trompette pour proclamer leurs connaissances et convoquèrent tout le monde à admirer leur habileté.

---

[468] Voilà d'où vient le récit que Moise fabriqua le serpent ou Seraph d'airain que les israélites adorèrent jusqu'au règne d'Hezekias.

[469] [*Histoire*, IV, § 42.]

L'Egypte, vieillie dans la sagesse, était si sûre de ses progrès et de ses découvertes, qu'elle n'invita personne à l'admirer, et elle se souciait aussi peu de l'opinion des Grecs bavards que nous le faisons aujourd'hui de celle des habitants des îles Fidji".

> "O Solon, Solon, disait le plus ancien des prêtres Egyptiens à ce sage, vous autres Grecs vous êtes toujours comme des enfants, sans expérience et sans la discipline que crée une longue carrière !" Et le grand Solon fut fort surpris en vérité lorsque les prêtres d'Egypte lui apprirent que tant de dieux et de déesses du Panthéon Grec n'étaient que les dieux déguisés de l'Egypte. Zonaras disait avec raison : "Toutes ces choses sont venues de la Chaldée en Egypte, et de là elles furent transmises aux Grecs".

Sir David Brewster fait une brillante description de plusieurs automates ; et le XVIIIème siècle se vante de ce chef-d'œuvre de mécanique, "le Joueur de flûte de Vaucanson". Le peu de renseignements que les anciens auteurs nous donnent à ce sujet laissent croire que les savants mécaniciens du temps d'Archimède, et quelques-uns même antérieurs au grand Syracusain, n'étaient ni plus ignorants ni moins ingénieux que nos inventeurs modernes. Archytas, natif de Tarente en Italie, le maître de Platon, philosophe distingué par ses remarquables et merveilleuses découvertes en mathématiques et en mécanique pratique, construisit une colombe en bois. Ce devait être un mécanisme extraordinairement ingénieux, car elle volait, battait des ailes et se soutenait en l'air pendant un laps de temps considérable. Cet homme habile, qui vivait 400 ans avant Jésus-Christ, inventa outre sa colombe de bois, la vis, la grue, et diverses machines hydrauliques[470].

L'Egypte avait ses pressoirs et faisait du vin. Rien d'extraordinaire à cela assurément, mais elle brassait aussi sa bière et en grande quantité ; nos Egyptologues l'affirment. Le manuscrit d'Ebers démontre maintenant d'une façon qui ne laisse pas de doute, que les Egyptiens faisaient usage de la bière 2.000 ans avant Jésus-Christ. Leur bière doit avoir été forte et excellente, **[292]** comme tout ce qu'ils faisaient. Ils fabriquaient le verre sous toutes ses formes. On voit sur beaucoup de sculptures Egyptiennes

---

[470] Aulu Gelle, Noet. Attic., lib. X, cap. XII

des scènes de soufflage de verre et de bouteilles ; parfois dans les recherches archéologiques on trouve des verres et de la verrerie qui semblent avoir été fort beaux. Sir Gardner Wilkinson dit que les Egyptiens taillaient, meulaient et gravaient le verre, et qu'ils possédaient l'art d'introduire de l'or entre les deux surfaces de la substance. Ils imitaient avec le verre les perles, les émeraudes et toutes les pierres précieuses à la perfection[471].

De même les plus anciens Egyptiens cultivaient les arts musicaux et comprenaient bien les effets de l'harmonie musicale et son influence sur l'esprit humain. On trouve dans les sculptures les plus anciennes, des scènes dans lesquelles on voit des musiciens jouant de divers instruments. La musique était employée en médecine dans les temples pour la cure des affections nerveuses. On remarque dans beaucoup de monuments des hommes jouant en orchestre, le chef marquant la mesure en battant des mains. Nous devons donc en conclure qu'ils connaissaient les lois de l'harmonie. Ils avaient leur musique sacrée, domestique et militaire. La lyre, la harpe, la flûte étaient employées dans les concerts religieux ; dans les fêtes, ils avaient la guitare, les doubles et simples flattes, et les castagnettes ; pour les troupes, et durant le service militaire, ils faisaient usage de trompettes, de tambourins, de tambours et de cymbales. Ils avaient inventé divers genres de harpes, tels que la lyre, le *sambuc* et *l'ashur* ; quelques-unes avaient plus de vingt cordes. La supériorité de la lyre Egyptienne sur la Grecque est un fait acquis. La matière dont ces instruments étaient faits était souvent un bois rare et très coûteux, et il était très bien sculpté ; ils l'importaient quelquefois de pays fort éloignés ; quelques-uns de ces bois étaient peints avec incrustations de nacre et ornements de maroquin de couleur. Ils se servaient pour leurs instruments de cordes en boyaux, comme nous. Pythagore apprit la musique en Egypte et en fit une science régulière en Italie. Toutefois dans la Grèce antique les Egyptiens étaient généralement considérés comme les meilleurs maîtres de musique. Ils connaissaient à fond le moyen de tirer des sons harmonieux d'un instrument en y tendant des cordes, ainsi que la multiplication des notes, en raccourcissant les cordes sur le manche ; or ces connaissances dénotent de grands progrès dans l'art musical. En parlant de harpes à propos d'un tombeau à Thèbes, Bruce observe "qu'elles renversent toutes les notions qu'on avait jusqu'alors de l'état primitif de la musique et des

---

[471] [*Manners and Customs*, etc., 1837, ch. IX, pp. 88-91.]

instruments de musique en Orient ; et qu'en définitive, au point de vue de la forme, des ornements et de **[293]** la portée, elles sont une preuve incontestable, *plus forte que mille citations Grecques*, que la géométrie, le dessin, la mécanique et la musique avaient atteint le plus haut degré de perfection lorsque ces instruments furent construits ; et que la période à laquelle nous faisons remonter l'invention de ces arts n'était que le *commencement de l'ère de leur restauration*" [472].

Sur les murs du palais d'Amenhotep II à Thèbes, le roi est représenté jouant aux échecs avec la reine. Ce monarque régnait longtemps avant la guerre de Troie. En Inde, on sait qu'on y jouait il y a 5.000 ans au moins.

Quant à leurs connaissances en médecine, maintenant qu'un des *Livres* perdus d'*Hermès* a été retrouvé et traduit par Ebers, les Egyptiens parlent pour eux-mêmes [473]. Il résulte des *manipulations curatives* des prêtres, qu'ils connaissaient la circulation du sang, qu'ils savaient l'attirer aux extrémités ou l'empêcher momentanément de circuler, etc. Une étude plus approfondie de leurs bas-reliefs, représentant des scènes dans la salle de traitement des divers temples, en donne facilement la preuve. Ils avaient leurs dentistes et leurs oculistes, et il n'était permis à aucun docteur d'avoir plus d'une spécialité ; cela justifie amplement la croyance qu'ils perdaient à cette époque beaucoup moins de malades que nos médecins aujourd'hui. Quelques autorités affirment même que les Egyptiens ont été le premier peuple du monde qui ait institué le jugement par le jury, bien que nous n'en soyons pas nous-mêmes certains.

Mais les Egyptiens n'étaient pas le seul peuple de ces époques reculées que leurs entreprises aient placés dans une position aussi en vue, aux yeux de la postérité. A part d'autres nations dont l'histoire est à présent voilée par les brumes de l'antiquité, telles que les races préhistoriques des deux Amériques, de Crète, de Troade, des Lacustres, du continent submergé de la fabuleuse Atlantide aujourd'hui classée parmi les mythes, les exploits des Phéniciens leur impriment presque le sceau de demi-dieux.

Le correspondant de la *National Quarterly Review* précédemment cité dit que les Phéniciens ont été les plus anciens navigateurs du monde, qu'ils ont fondé la plupart des colonies de la Méditerranée, et qu'ils ont voyagé à

---

[472] [*Travels to Disconer the Source of the Nile*, etc., 2ème édit., 1873, p. 132.]

[473] [*Cf. Papyrus Ebers*, etc., Leipzig, 1873.]

travers toutes les autres régions habitées. Ils ont visité les régions Arctiques d'où ils rapportaient la notion de jours éternels sans nuit, qu'Homère mentionne dans l'Odyssée[474]. Des Iles Britanniques, ils importèrent de l'étain en Afrique, et l'Espagne fut un lieu favori pour l'établissement **[294]** de leurs colonies. La description de Charybde répond si parfaitement au maëlstrom, "qu'il est difficile d'imaginer, dit l'auteur cité, qu'il ait eu un autre prototype". Leurs explorations paraissent s'être étendues dans toutes les directions, leurs voiles blanchissant l'Océan Indien aussi bien que les fjords de Norvège. Différents auteurs reconnaissent qu'ils ont créé des établissements dans les endroits les plus reculés ; tandis que toute la côte méridionale de la Méditerranée était couverte de leurs villes. Une grande partie du territoire Africain fut, assure-t-on, peuplé par des races chassées par Josué et les enfants d'Israël. A l'époque où écrivait Procope, il y avait encore debout, dans la Mauritanie Tingitane, des colonnes qui portaient en caractères Phéniciens l'inscription : "Nous sommes ceux qui s'enfuirent devant le brigand Josué, fils de Nun ou Navé"[475].

Quelques écrivains supposent que ces hardis navigateurs des fiers Arctiques et Antarctiques sont les ancêtres des races qui bâtirent les temples et les palais de Palenque et Uxmal de Copan et d'Arica[476]. Brasseur de Bourbourg nous fournit beaucoup de renseignements sur les mœurs et coutumes, l'architecture et les arts, et particulièrement sur la magie et les magiciens des anciens Mexicains. Il nous dit que Votan, leur fabuleux héros, et le plus grand de leurs magiciens, revenant d'un long voyage, visita le Roi Salomon à l'époque de la construction du temple. Ce Votan parait être identique nu redouté Quetzal-Cohuatl, qui figure dans toutes les légendes mexicaines ; et chose assez curieuse, ces légendes offrent une ressemblance frappante, dans leurs récits de voyages et d'exploits d'Hittim, avec ceux de la *Bible* Hébraïque, au sujet des Hivites, les descendants de Seth, fils de Chanaan. La tradition nous apprend que Votan "fournit à Salomon les détails les plus précieux sur les hommes, les animaux, et les plantes, l'or et les bois précieux de l'Occident", mais qu'il refusa tout net de lui donner la moindre information sur la route qu'il avait suivie, ni sur la manière de gagner le mystérieux continent. Salomon lui-

---

[474] [LX, 86 et *seq*.]

[475] [Procope, *De Bello Vandalico*, II, p. 7.]

[476] Telle n'est pas notre opinion. Ils furent probablement construits par les Atlantéens.

même nous fait un récit de cette entrevue, dans son *Histoire des Merveilles de l'Univers*, le chef Votan y figurant sous l'allégorie du Serpent Navigateur. Stephens, comptant d'avance sur la découverte "d'une clé plus sûre que la pierre de Rosette", pour déchiffrer les hiéroglyphes américains[477], dit que les descendants des Caciques et les Aztèques sont supposés avoir survécu, et exister encore dans les solitudes inaccessibles des Cordillères, "déserts dans lesquels **[295]** aucun homme blanc n'a encore pénétré... et qu'ils y vivent comme vécurent leurs pères, construisant les mêmes édifices", avec les mêmes ornements de sculpture et de moulage" ; "de grandes et vastes cours", des "tours élevées avec de hautes séries de marches", et gravant encore sur des tables de pierre les mêmes hiéroglyphes mystérieux". Il ajoute : "Je me tourne vers cette vaste région inconnue, que pas une route ne traverse, et où l'imagination nous dépeint cette mystérieuse cité, aperçue du sommet des Cordillères, peuplée d'aborigènes insoumis, et que nul n'a visités ni n'a vus".

Outre que cette mystérieuse cité a été vue d'une grande distance par de hardis voyageurs, son existence n'est pas absolument improbable, car qui peut dire ce que devint le peuple primitif qui fuyait devant les brigands rapaces de Cortes et de Pizarre ? Le Dr Tschudi, dans son ouvrage sur le Pérou[478], nous parle d'une légende Indienne, qui rapporte qu'un convoi de 10.000 lamas, chargés d'or pour compléter la rançon de l'infortuné Inca, fut arrêté dans les Andes par la nouvelle de sa mort, et que l'énorme trésor fut si efficacement caché, que pas la moindre trace n'en a jamais été trouvée. Ainsi que Prescott et d'autres auteurs, il nous apprend que les Indiens ont conservé jusqu'à ce jour leurs traditions et leur caste sacerdotale et qu'ils obéissent fidèlement aux ordres de chefs choisis parmi eux, tout en professant de nom la religion catholique, et obéissant en apparence, aux autorités Péruviennes. Les cérémonies magiques pratiquées par leurs ancêtres sont encore en honneur parmi eux, et les phénomènes magiques se produisent. Ils persévèrent à un tel point dans leur fidélité au passé, qu'il paraît impossible qu'ils ne soient pas soutenus par quelque autorité occulte qui encourage et fortifie leur foi, et la maintient toujours vive. N'est-il pas possible que cette source de foi immortelle réside dans cette ville mystérieuse avec laquelle ils sont en communication secrète ? Ou bien

---

[477] *Incidents d'un voyage dans le Centre-Amérique, à Chiapas et dans le Yucatan*, vol. II, p. 457, 12ème édit., 1846.

[478] [J.J. von Tschudi et M.E. de Rivero, *Antiguedades Peruanas*, 1831.]

devons-nous encore croire que tout ce que nous venons de signaler ne sont que de "curieuses coïncidences" ?

L'histoire de cette mystérieuse cité fut racontée à Stephens par un Père espagnol en 1838. Le prêtre lui jura qu'il l'avait vue de ses yeux et il donna à Stephens les détails suivants que le voyageur croyait exacts. Le curé du petit village non loin des ruines de Santa-Cruz del Quiché avait entendu parler de la ville inconnue, au village de Chajul. "Il était jeune alors, et il grimpa avec beaucoup de peine jusqu'à la cime dénudée de la sierra à une hauteur de dix à douze mille pieds. Il vit une immense plaine, **[296]** s'étendant jusqu'au Yucatan et au golfe du Mexique, et il aperçut à une grande distance une grande ville se développant sur un vaste emplacement, dont les blanches tours brillaient aux rayons du soleil". La tradition rapporte "qu'aucun blanc n'est jamais parvenu jusqu'à cette ville ; que les habitants parlent la langue Maya, qu'ils savent que des étrangers ont conquis tout le territoire, et qu'ils massacrent tout homme blanc qui essaye de pénétrer sur leurs terres. Ils n'ont pas de monnaie... pas de chevaux, de bœufs, de mules ou d'autres animaux domestiques, sauf de la volaille, dont ils gardent les coqs dans des souterrains, pour empêcher que l'on entende leurs chants" [479].

A peu près la même chose nous a été racontée à nous personnellement, il y a une vingtaine d'années, par un vieux prêtre indigène, que nous rencontrâmes au Pérou, et avec lequel nous eûmes des relations d'affaires. Il avait passé sa vie essayant vainement de cacher sa haine pour les conquérants, les "brigands", comme il les appelait ; et il nous avoua qu'il restait en bons termes avec eux et avec la religion catholique dans l'intérêt de son peuple, mais il était de cœur un fidèle adorateur du soleil, et il n'avait jamais cessé de l'être. Il avait voyagé en sa qualité de missionnaire indigène *converti*, il avait été à Santa-Cruz, et il nous assura solennellement qu'il avait été voir son peuple, par "un passage souterrain" qui conduisait à cette cité mystérieuse. Nous ajoutons foi à son récit ; car un homme qui est sur le point de mourir, passe rarement son temps à inventer des histoires oiseuses ; et cette histoire nous la trouvons confirmée dans les *Voyages* de Stephens. En outre, nous connaissons deux autres villes entièrement ignorées des voyageurs Européens ; non pas que leurs habitants aient le désir de se cacher, car au contraire, des hommes des

---

[479] [Stephens, *op. cit.*, II, pp. 195-196 ; 12ème éd., 1846.]

pays Bouddhiques viennent parfois les visiter ; mais leurs villes ne sont pas indiquées sur les cartes européennes ou asiatiques ; et, soit par crainte des trop zélés et trop entreprenants missionnaires chrétiens, soit pour d'autres raisons plus mystérieuses qui leur sont propres, les rares indigènes des autres pays qui connaissent ces deux villes n'en font jamais mention. La nature a ménagé d'étranges retraites et des recoins mystérieux pour ses favoris ; et malheureusement ce n'est que loin des contrées, soi-disant civilisées, que l'homme est libre d'adorer la Divinité comme le faisaient ses pères.

Il n'y a pas jusqu'au savant et sobre Max Müller qui ne soit, jusqu'à un certain point, incapable à se débarrasser des *coïncidences*. Elles viennent vers lui sous la forme des découvertes les plus inattendues. Ces Mexicains, par exemple, dont l'origine obscure n'a suivant toutes les lois de probabilité, aucun rapport avec **[297]** les Aryens de l'Inde, représentent néanmoins, tout comme les Hindous, une éclipse de lune, comme "la lune dévorée par un dragon"[480]. Et quoique le professeur Müller admette que Humbolt soupçonnait l'existence de relations historiques entre ces deux peuples, et qu'il les considère lui-même comme possibles, il ajoute néanmoins que la concordance de ce fait "n'est pas nécessairement le résultat de relations historiques quelconques". Ainsi que nous l'avons déclaré plus haut, l'origine des aborigènes de l'Amérique est une question fort embarrassante pour ceux qui sont intéressés à suivre les traces de la filiation et des migrations des peuples. En dépit des travaux de Brasseur de Bourbourg et de son excellente traduction du célèbre *Popol-Vuh*, que l'on attribue à Ixtlilxochitl, après en avoir bien pesé le contenu, l'antiquaire reste comme avant plongé dans l'obscurité. Nous avons lu *le Popol-Vuh* dans sa traduction originale[481], et l'analyse qu'en a faite Max Müller, et nous trouvons qu'elles jettent une si vive lumière, qu'il n'est pas étonnant que les savants sceptiques et terre-à-terre en aient été aveuglés. Mais s'il faut juger un auteur par ses écrits, le professeur Max Müller n'est pas un incrédule déloyal ; et de plus, peu de choses importantes lui échappent. Comment se fait-il donc qu'un homme d'une érudition aussi vaste et aussi rare, accoutumé comme il l'est à embrasser d'un coup d'œil d'aigle les traditions, les coutumes religieuses et les superstitions d'un peuple, en y

---

[480] Max Müller, "Popol-Vuh" dans *Chips from a German Workshop*, vol. I, p 331.

[481] [Brasseur de Bourgbourg, *Popol-Vuh*, Le livre sacré et les mythes de l'Antiquité américaine, Paris, 1861.]

découvrant la moindre similitude, et en en saisissant les plus petits détails, n'ait point compris l'importance, ni même soupçonné l'existence de ce que l'humble auteur du présent volume, qui n'a, beaucoup s'en faut, ni son éducation scientifique ni son érudition, a saisi à première vue ? Quelque fallacieuse et dénuée de garantie que puisse paraître à bien des gens cette remarque, il nous semble que la science perd plus qu'elle ne gagne à négliger la littérature ésotérique ancienne et même médiévale, ou plutôt ce qu'il en reste. Pour quelqu'un qui se consacre à cette étude, bien des coïncidences se transforment en résultats naturels de causes antérieures aisées à démontrer. Nous pensons pouvoir comprendre comment il se fait que le professeur Müller avoue "que de temps à autre... on s'imagine voir clair dans certaines époques et à certains indices, tandis qu'à la page suivante tout redevient chaos"[482]. N'est-ce pas tout simplement que ce chaos soit rendu aussi intense par le fait que la plupart des savants, portant toute leur attention sur l'histoire, passent par-dessus tout ce qu'ils traitent de "vague, contradictoire, **[298]** miraculeux, absurde". Malgré le sentiment qu'il y a "une base de nobles conceptions qui a été dénaturée et masquée par une végétation de fantastiques sottises, le professeur Müller ne peut s'empêcher de comparer ces sottises aux contes des *Mille et une Nuits*.

Loin de nous la ridicule prétention de critiquer un savant aussi digne d'admiration pour son savoir que Max Müller. Mais nous ne pouvons nous empêcher de dire que, même parmi les fantastiques sottises des *Mille et une Nuits*, la moindre chose serait digne d'attention, si elle pouvait aider à faire sortir quelque vérité historique. L'Odyssée d'Homère dépasse en non-sens fantastiques tous les contes des *Mille et une Nuits*, et malgré cela, il est démontré que nombre de ses mythes sont autre chose que des créations de l'imagination d'un vieux poète, Les Lestrygons qui dévorent les compagnons d'Ulysse sont considérés comme la race cannibale[483] qui dans les premiers temps habitait, dit-on, les grottes de Norvège. La Géologie, par ses découvertes, confirme quelques-unes des assertions d'Homère, que pendant des siècles l'on a supposées n'être que des hallucinations poétiques. Le jour perpétuel dont jouissait cette race de Lestrygons indique qu'ils habitaient le Cap Nord, où, durant tout l'été, il y a un jour perpétuel. Les fjords de Norvège sont parfaitement décrits par Homère dans son Odyssée X, 110 ; et la Stature gigantesque des Lestrygons est bien

[482] Max Müller, *Popol-Vuh*, dans *Chips*, etc., vol. I, p. 331.

[483] Pourquoi pas les sacrifices humains dans les anciens cultes ?

démontrée par les ossements humains d'une dimension extraordinaires trouvés dans les cavernes situées près de cette région, et que les géologues supposent avoir appartenu à une race éteinte longtemps avant l'immigration Aryenne. Charybde, ainsi que nous l'avons vu, a été reconnu dans le Maëlstrom ; et les Roches errantes[484] dans les énormes glaçons des mers Arctiques.

Il est étrange en vérité que les essais consécutifs à la création de l'homme, décrits dans la *Cosmogonie* de *Quiché* n'aient pas suggéré une comparaison avec certains Apocryphes, les livres sacrés des Juifs, et les théories cabalistiques de la création. Même le *Livre de Jasher* condamné comme un grossier faux du XIIème siècle, est capable de fournir plus d'un indice pour découvrir une corrélation entre la population de l'Ur des Kasdéens, où le Magisme florissait avant l'époque d'Abraham, et celles de l'Amérique du Centre et du Nord. Les êtres divins "rabaissés au niveau de la nature humaine" n'accomplissaient pas des choses ou des tours plus invraisemblables que les actes miraculeux de Moise et des magiciens de Pharaon, tandis que beaucoup sont exactement les mêmes. Et lorsque, en plus de ce dernier fait, nous trouvons une ressemblance **[299]** aussi grande entre certains termes cabalistiques communs aux deux hémisphères, il doit y avoir quelque chose de plus qu'un simple accident pour expliquer cette circonstance. Beaucoup de ces faits ont évidemment une origine commune. L'histoire des deux frères du Centre Amérique qui, partant en voyage pour Xibalba, "plantent chacun un bâton au centre de l'habitation de leur grand'mère, pour qu'elle puisse savoir en le voyant fleurir ou se flétrir s'ils sont vivants ou morts"[485], trouve son analogue dans les croyances de bien d'autres contrées. Dans les *Contes et Traditions populaires Russes* par Saharoff (Russie), on retrouve un récit semblable, et il est facile de suivre les traces de cette croyance dans diverses autres légendes. Et cependant ces contes de fées avaient cours en Russie bien des siècles avant que l'Amérique ne fût découverte.

Nous ne sommes nullement surpris de reconnaître dans les dieux de Stonehenge les divinités de Delphes et de Babylone. Bel et le Dragon, Apollon et Python, Osiris et Typhon sont tous un seul être sous des dénominations différentes, et ils ont voyagé dans toutes les directions. Le

---

[484] *Odyssée*, XII, 71 et seq.

[485] *Chips from a German Workshop*, p. 268.

Both-Al d'Irlande indique clairement son origine, le Betylos des Grecs et le Beth-el de Chanaan. "L'histoire, dit M. de la Villemarqué, qui n'a pas pris de notes à ces époques lointaines, peut plaider l'ignorance, mais la science des langues affirme. La Philologie, avec une probabilité sans cesse croissante, renoue la chaîne à peine rompue entre l'Orient et l'Occident"[486].

La découverte d'une ressemblance analogue entre les mythes Orientaux et les contes et les anciennes traditions de Russie n'est pas pour nous surprendre, car il est tout naturel de rencontrer une similitude entre les croyances des familles sémitiques et aryennes. Mais lorsque nous découvrons une identité presque parfaite entre le rôle de Zarevna Militrissa, avec un *croissant* sur le front, se trouvant constamment en danger d'être dévorée par *Zmei Gorinitch* (le Serpent ou Dragon), qui joue un rôle si proéminent dans tous les contes populaires russes, et les caractères semblables dans les légendes mexicaines, et embrassant jusqu'aux moindres détails, nous ferons bien de nous arrêter et de nous demander s'il n'y a pas là quelque chose de plus qu'une simple coïncidence.

Cette tradition du Dragon et du Soleil, remplacé quelquefois par la Lune, a réveillé des échos dans les parties les plus reculées du monde. On l'explique sans peine à l'aide de la religion héliolâtre autrefois universelle. Il fut un temps où l'Asie, l'Europe, l'Afrique et l'Amérique étaient couvertes de temples consacrés au **[300]** soleil et au dragon. Les prêtres prenaient les noms de leurs divinités, et c'est ainsi que la tradition de ces dernières formait un vaste réseau partout autour du globe : "Bel et le Dragon étant uniformément accouplés, et le prêtre de la religion Ophite prenant aussi uniformément le *nom de son dieu*"[487]. Néanmoins, "si la conception originelle est naturelle et intelligible.. et si sa manifestation n'est pas nécessairement le résultat d'un échange quelconque de relations historiques", comme le dit le professeur Müller, les détails sont si frappants dans leur similitude, que nous ne pouvons nous contenter d'admettre que le problème soit ainsi entièrement résolu. L'origine de ce culte universel symbolique étant cachée dans la nuit du temps, nous aurions beaucoup plus de chances d'arriver à la vérité en remontant à la source de ces traditions. Or, où est-elle cette source ? Kircher croit que

---

[486] *Villemarqué, membre de l'Institut* : vol. LX ; *Collection et Nouvelle Série*, 24, p. 570, 1863 ; *Poésie des cloîtres Celtiques*.

[487] *Archéol*., vol. XXV, p. 220. Londres, "*Observations on Dracontia*", par le Rev. John Bathursti Deane.

l'origine du culte Ophique et héliolâtre, la forme des monuments coniques et des obélisques, doit remonter à l'Hermès Trismégiste Egyptien[488]. Où donc devons-nous chercher ce renseignement si ce n'est dans les livres Hermétiques ? Est-il vraisemblable que les auteurs modernes en sachent davantage ou même autant, au sujet des anciens mythes et des cultes de l'antiquité, que ceux qui les enseignaient à leurs contemporains ? Evidemment, deux choses sont nécessaires : la première, c'est de retrouver les *Livres d'Hermès* qui manquent ; et la seconde d'avoir la clé pour les *comprendre*, car il ne suffit pas de les lire. A défaut de cela, nos savants en sont réduits à des spéculations stériles, de même que, pour une raison analogue, les géographes perdent leur temps en vaines recherches des sources du Nil. En vérité l'Egypte est l'asile du mystère.

Sans nous arrêter à discuter si Hermès fut le "Prince de la magie postdiluvienne", ainsi que le nomme Des Mousseaux[489], ou le principe de la magie antédiluvienne, ce qui paraît plus probable, une chose est certaine : c'est l'authenticité, l'exactitude et l'utilité des *Livres d'Hermès* – ou plutôt de ce qui reste des quarante-deux livres attribués au magicien Egyptien, lesquelles sont parfaitement reconnues par Champollion le jeune et confirmées par Champollion-Figéac qui s'y réfère. Or, si nous examinons attentivement les ouvrages cabalistiques, qui tous proviennent de cette réserve universelle des connaissances ésotériques, nous trouvons les reproductions de beaucoup de prétendus miracles opérés par l'art magique reproduits aussi par les Quichés ; et si même dans les fragments qui nous ont été transmis du *Popol-Vuh* original, **[301]** il y a des preuves suffisantes que les coutumes religieuses des Mexicains, des Péruviens et autres races Américaines étaient à peu près identiques à celle des anciens Phéniciens, Babyloniens et Egyptiens ; et si enfin nous trouvons que quantité de leurs expressions religieuses ont étymologiquement la même origine ; comment ne pas croire qu'ils sont les descendants de ceux, dont les aïeux "s'enfuirent devant le brigand Josué fils de Nun ?"[490]. Nuñez de la Vega dit que Nin ou Imos, des Tzendales, était le Ninus des Babyloniens[491].

---

[488] *Archéol*., vol. XXV, p. 92. Londres.

[489] [*Les Hauts Phénomènes*, etc., p. 58.]

[490] [Procope, *De Bello Vandalico*.]

[491] [Eusèbe, *Chronica*, ch. I, cap XIII]

Il est possible que ce soit une simple coïncidence ; car l'identification de l'un avec l'autre repose sur un assez pauvre argument. "Mais on sait, ajoute de Bourbourg, que ce prince et, selon d'autres, son père Bel ou Baal reçut, comme le Nin des Tzendales, les hommages de ses sujets sous la forme d'un serpent". Cette dernière assertion, outre qu'elle est fantastique, ne se trouve confirmée nulle part dans les traditions babyloniennes. Il est vrai que les Phéniciens représentaient le soleil sous l'image d'un dragon ; mais tous les autres peuples qui symbolisaient leurs dieux solaires ont fait de même. D'après Castor et Eusèbe qui le cite, Bélus, le premier roi de la dynastie Assyrienne, fut déifié, c'est-à-dire classé parmi les dieux, "mais seulement après sa mort"[492]. Ainsi, ni lui ni son fils Ninus ou Nin ne pouvaient avoir reçu leurs sujets sous la forme d'un serpent, quoi qu'aient fait les Tzendales. Bel, d'après les Chrétiens, c'est Baal ; et Baal, c'est le diable, depuis que les prophètes de la *Bible* ont désigné de la sorte toutes les divinités de leur voisins ; c'est pourquoi Bélus, Ninus et le Nin Mexicain sont des serpents et des diables ; et comme le diable ou père du mal, est un, sous une foule de formes, il s'ensuit que, sous quelque nom que le serpent apparaisse, c'est le Diable. Etrange logique ! Pourquoi ne pas dire que Ninus l'Assyrien, représenté comme le mari et la victime de l'ambitieuse Sémiramis, était grand prêtre aussi bien que roi de son pays ? Que c'est en cette qualité qu'il portait sur sa tiare les emblèmes sacrés du dragon et du soleil ? De plus, comme le prêtre prenait généralement le nom de son Dieu, Ninus est représenté recevant ses sujets, comme représentant de ce dieu-serpent. L'idée est éminemment Catholique Romaine, et elle n'a d'ailleurs guère de portée, comme toutes leurs inventions. Si Nuisez de la Vega était si désireux d'établir une filiation entre les Mexicains et les adorateurs du soleil Biblique et du serpent, pourquoi n'a-t-il pas montré une autre et meilleure ressemblance entre eux, sans aller chercher chez les Ninivites et les Tzendales les sabots et les cornes du diable chrétien ? **[302]**

Et pour commencer, il aurait pu se rapporter à *l'Historia de Guatemala* de Fuentes y Guzman, et au *Manuscrit* de don Juan Torres, le petit-fils du dernier roi des Quichés. Ce document, que l'on dit avoir été en la possession du lieutenant général nommé par Pedro de Alvarado, établit que les Toltèques eux-mêmes, descendaient de la maison d'Israël, et qu'abandonnés par Moïse, après le passage de la Mer Rouge, ils tombèrent

---

[492] Brasseur de Bourbourg, Cartas, p. 52.

dans l'idolâtrie. Après leur séparation d'avec leurs compagnons, guidés par un chef nommé Tanub, ils avaient erré d'un continent à l'autre, et étaient arrivés à un endroit nommé les Sept Cavernes dans le royaume du Mexique, où ils fondèrent la célèbre ville de Tula, etc. [493].

Si cette déclaration n'a jamais obtenu plus de créance qu'elle n'en a, c'est simplement dû au fait qu'elle passa par les mains du Père François Vasquez, historien de l'ordre de Saint-François [494], et que cette circonstance, pour employer l'expression de Des Mousseaux à propos du pauvre défroqué l'abbé Hue, "n'est pas de nature à raffermir notre confiance". Mais il est un autre point aussi important, sinon davantage, car il paraît avoir échappé à la falsification des zélés pères catholiques, et repose principalement sur la tradition Indienne. Un célèbre roi Toltèque, dont le nom est mêlé aux étranges légendes d'Utatlan, la capitale en ruines du grand royaume Indien, portait le titre biblique de Balam Acan [495] ; le premier de ces noms étant tout particulièrement Chaldéen, et rappelant immédiatement à l'esprit celui de Balaam, avec son âne à voix humaine. Outre la déclaration de lord Kingsborough [496], qui a trouvé une si grande ressemblance entre le langage des Aztèques (la langue mère) et l'Hébreu, un grand nombre de figures des bas-reliefs de Palenque, et d'idoles en terre cuite exhumées à Santa-Cruz Del Quiché, portent sur leur tête des bandelettes, avec une protubérance carrée au milieu du front, analogues aux phylactères portés pendant la prière par les Pharisiens Hébreux de l'antiquité, et même par les dévots de nos jours, surtout parmi les Juifs de Pologne et de Russie. Mais comme, après tout, cela n'est probablement qu'une imagination de notre part, nous n'insistons pas sur ces détails.

Suivant témoignage des anciens, confirmé par les découvertes modernes, nous savons qu'il existait de nombreuses catacombes en Egypte et en Chaldée, quelques-unes d'une très grande étendue. Les plus célèbres sont les cryptes souterraines de Thèbes et de Memphis. Les premières commencent du côté occidental du Nil, **[303]** s'étendent vers le désert de Libye, et étaient connues sous le nom de catacombes ou passages du Serpent. C'est là que s'accomplissaient les mystères sacrés du *kuklos*

---

[493] Voir Stephem, *Travels in Central America*, etc., II, p. 172.

[494] [*Cronica de la Provincia... de Guatemala*, 1714.]

[495] [Voir F.A. de Fuentes y Guzman, *Historia de Guatemala*, etc., vol. II, p. 170.]

[496] [*The antiquities of Mexico*, Londres, 1848.]

anagkés, "l'Inévitable Cycle ", plus généralement connu sous la désignation de "cycle de nécessité" ; inexorable sentence imposée à chaque âme après la mort corporelle, et après avoir été jugée dans la région Amenthienne.

Dans l'ouvrage de Bourbourg, Votan, le demi-dieu Mexicain, en racontant son expédition, décrit un passage souterrain, qui s'étend sous terre et se termine à la racine du Ciel, en ajoutant que ce passage était un trou de serpent, "*un agu jero de culebra*", et qu'il y fut admis, parce qu'il était lui-même "un fils des serpents"ou un serpent[497].

Cela est, en vérité, très suggestif ; car sa description du *trou de serpent* est celle de l'ancienne crypte égyptienne mentionnée plus haut. De plus, les hiérophantes égyptiens de même que ceux de Babylone s'intitulaient généralement "Fils du Dieu-Serpent", ou "Fils du Dragon" non pas, comme Des Mousseaux voudrait le faire croire à ses lecteurs, parce qu'ils étaient le fruit de l'incube Satan, l'ancien serpent de l'Éden, mais parce que, dans les mystères, le serpent était le symbole de la SAGESSE et de l'immortalité. "Le prêtre Assyrien portait toujours le nom de son dieu", dit Movers[498]. Les Druides des régions celto-britanniques s'intitulaient également serpents. "Je suis un Druide, je suis un Serpent", dit Taliesin[499]. Le karnak égyptien est un frère jumeau du Carnac de Bretagne, ce dernier signifiant la montagne du serpent. Les Draconties couvraient, jadis, la surface du globe, et ces temples étaient consacrés au Dragon, uniquement parce qu'il était l'emblème du soleil qui, à son tour, était le symbole du dieu le plus élevé, le Phénicien Elon ou Elion, qu'Abraham reconnaissait pour El Elion[500]. Outre le surnom de serpents, on leur donnait aussi celui de "constructeurs" ou "architectes" ; car l'imposante grandeur de leurs temples et de leurs monuments était telle que, même aujourd'hui, leurs ruines poussiéreuses effrayent les calculs mathématiques de nos ingénieurs modernes.

De Bourbourg insinue que les chefs du nom de Votan, les Quetzal-Cohuatl, ou dieu serpent des Mexicains sont des descendants de Cham et

---

[497] *Cartas*, etc., IV, P. 56 ; Popol-Vuh, Intr. p. 89.

[498] *Die Phönizer*, vol. I, p. 70.

[499] *Archeologia*, vol. XXV, 220.

[500] *Cory, Anc. Fragm.*, p.9 ; Eusèbe, *Praep. evang.*, lib. I, cap. X (36). aussi Génèse, XIV.

de Chanaan. "Je suis Hivim, disent-ils. Étant un Hivim, je suis de la grande race du Dragon (serpent). Je suis un **[304]** serpent moi-même, car je suis un Hivim"[501]. Et Des Mousseaux exultant parce qu'il s'imagine être sur la trace du serpent ou plutôt du Diable, s'empresse de s'écrier : "Selon les plus savants commentateurs de nos livres sacrés, les Chivim ou Hivim ou *Hévites* étaient les descendants de Seth, fils de Chanaan, fils de Cham, le *maudit*"[502].

Toutefois, les recherches modernes ont démontré, sur des preuves irrécusables, que toute la table généalogique du dixième chapitre de la *Genèse* se rapporte à des héros imaginaires, et que les versets qui terminent le neuvième ne sont pas autre chose qu'un fragment de l'allégorie Chaldéenne de Sisuthrus et du déluge mythique, compilé et arrangé pour cadrer avec la légende de Noé. Mais supposons que les descendants de ces Chananéens, "les maudits", eussent voulu se venger de cet outrage immérité ! Il leur eut été aisé de renverser les tables, et de répondre à ces racontars basés sur une *fable*, par un *fait* démontré par les archéologues et les symbologistes ; que Seth, le troisième fils d'Adam, et l'aïeul de tout le peuple d'Israël, l'ancêtre de Noé, et le père du "peuple élu", n'était autre qu'Hermès, le dieu de la Sagesse appelé aussi Thoth, Tat, Seth, Set et *Sat-an* ; qu'en outre, lorsqu'on l'envisageait sous son mauvais aspect, c'était Typhon, le Satan Egyptien, qui s'appelait aussi *Set*. Pour le peuple juif, dont les hommes instruits, comme Philon le juif et Josèphe l'historien, ne considéraient les livres mosaiques que comme une allégorie, une pareille découverte n'aurait pas grande importance. Mais pour les chrétiens qui, comme Des Mousseaux, acceptent très sottement au pied de la lettre les récits de la *Bible* comme de l'histoire, le cas est bien différent.

En ce qui concerne la filiation, nous sommes d'accord avec ce pieux écrivain ; et nous sommes chaque jour de plus en plus convaincus que quelques-uns des peuples de l'Amérique Centrale remontent aux Phéniciens et aux Israélites du temps de Moïse, et que ces derniers étaient aussi bien adonnés à la même idolâtrie – si idolâtrie il y a – du culte du soleil et du serpent, que les Mexicains. Il y a des preuves – et des preuves Bibliques – que deux des fils de Jacob, Lévi et Dan, de même que Juda, épousèrent des femmes Chananéennes, et qu'ils adoptèrent le culte de leurs

---

[501] *Cartas*, 51.

[502] *Hauts Phénomènes de la Magie*, 51.

femmes. Comme de juste, tout chrétien protestera, mais on peut en trouver la preuve dans la traduction de la *Bible* elle-même, toute revue et expurgée qu'elle soit aujourd'hui. Jacob mourant dépeint ainsi ses enfants : "Dan, dit-il, sera un *serpent* sur le chemin, **[305]** et une *vipère* sur le sentier, mordant les talons du cheval, pour que le cavalier tombe à la renverse. J'ai espéré ton secours, ô Eternel". De Siméon à Lévi, le patriarche dit qu'ils "*sont* frères, des instruments de cruauté sont en leur demeure. Que mon âme n'entre point dans leur *conciliabule*, que mon esprit ne s'unisse point à leur *assemblée*"[503]. Or, dans le texte original, les mots "leur conciliabule" sont remplacés par leur SOD[504]. Et *Sod* était le nom pour les grands Mystères de Baal, Adonis et Bacchus, qui, tous, étaient des dieux-solaires, et avaient des serpents pour symboles. Les cabalistes expliquent l'allégorie des serpents de feu en disant que c'était le nom donné à la tribu de Lévi, à tous les *Lévites*, en un mot, et que Moïse était le chef des *Sodales*[505]. Voici le moment de prouver ce que nous avançons.

Plusieurs historiens anciens donnent Moise comme un prêtre Egyptien. Manétho dit qu'il était un hiérophante d'Hiéropolis, et un prêtre du dieu-solaire Osiris, et que son nom était Osarsiph. Les modernes qui acceptent comme un fait acquis "qu'il était instruit dans toutes les branches de la Sagesse" des Egyptiens doivent aussi admettre la véritable interprétation du mot sagesse qui, dans le monde entier, était connu comme synonyme d'initiation aux mystères secrets des Mages. Est-ce que l'idée n'a jamais frappé le lecteur de la *Bible* qu'un étranger de naissance, élevé dans un pays étranger n'aurait pas pu être présenté ni admis, nous ne disons pas à *l'initiation* finale, le plus grand de tous les mystères, mais même à partager les connaissances des prêtres inférieurs, qui faisaient partie des mystères mineurs ? Dans la *Genèse*, chapitre XLIII, verset 32, nous lisons qu'aucun Egyptien ne pouvait s'asseoir à table pour manger le pain avec les frères de Joseph, "car c'était à leurs yeux une abomination",

---

[503] *Genèse*, ch. XLIX.

[504] Dunlap, dans son introduction au *Sod, les mystères d'Adonis*, explique le mot Sod comme équivalent d'Arcane ; mystère religieux, et cela sur l'autorité du "Penteglott" de Shindler (1201). "Le *secret* du Seigneur est pour ceux qui le craignent, dit le Psaume 25, 41, grâce à une fausse traduction des chrétiens, car le texte porte : "Sod Ihoh (les mystères d'Ihoh), sont pour *ceux qui le craignent*." (Dunlap, *Mystères d'Adonis*, XI). "A1 [El] est terrible dans le grand Sod (*Assemblée, Mystères*) des Kedeshim" (les prêtres, les sacrés, les Initiés). Psaume LXXXIX.

[505] "Les membres des *collèges des prêtres* étaient appelés *Sodales*", dit le Lexique Latin de Freund (IV, 448). "Les *Sodalités* étaient constituées dans les Mystères Idéens de la *Puissante Mère*", dit Cicéron. (De *Sénectute*, 13) ; Dunlap, *Mystères d'Adonis*.

et que les Egyptiens mangeaient avec *lui* (Joseph). Cela prouve deux choses : 1° Quelle que fût sa pensée intime, Joseph avait, du moins en apparence, changé de religion, épousé la fille d'un prêtre de la nation "idolâtre", et était devenu lui-même Egyptien ; autrement les Egyptiens n'auraient jamais mangé le pain avec lui. Et 2° que plus **[306]** tard Moïse, quoique n'étant pas Egyptien de naissance, le devint par son admission dans le clergé, et qu'il fut ainsi compris au nombre des SODALES. Par voie d'induction, le récit du "serpent d'airain" (le Caducée de Mercure ou Asclepios, le fils du dieusolaire Apollon-Python) devient logique et naturel. Ne perdons pas de vue que la fille de Pharaon qui sauva Moïse et l'adopta est nommée *Thermutis* par Josèphe ; et ce nom, d'après Wilkinson, est celui de *l'aspic* consacré à Isis[506], de plus, Moïse descendait de la tribu de Lévi. Nous expliquerons d'une manière plus complète dans le quatrième volume les idées cabalistiques concernant les livres de Moïse et le grand prophète lui-même.

Si Brasseur de Bourbourg et le Chevalier Des Mousseaux avaient si fort à cœur de démontrer l'identité des Mexicains et des Chananéens, ils auraient pu trouver des preuves bien meilleures et d'un plus grand poids qu'en prouvant que les deux descendaient de Cham "le maudit". Ils auraient pu indiquer, par exemple, le *Nergal*, le chef des Mages Chaldéens et Assyriens (*Rab-Mag*), et le *Nagual* chef sorcier des Indiens du Mexique. Tous deux tiraient leur nom de *Nergal-Sarezer*, le dieu Assyrien, et tous deux avaient la même faculté ou pouvoir de posséder un *démon* assistant, avec lequel ils s'identifiaient complètement. Le Nergal Chaldéen et Assyrien gardait son démon sous la forme d'un animal considéré comme sacré, dans l'intérieur du temple ; le Nagual Indien le conserve partout où il peut, dans le lac ou la forêt voisine ou dans sa maison, sous la forme d'un animal domestique[507].

Dans un de ses récents numéros, nous voyons le journal le *Monde Catholique* se plaindre amèrement de ce que l'ancien élément Païen des aborigènes de l'Amérique ne soit pas complètement disparu des Etats-Unis. Même chez les tribus qui pendant de longues années ont été placées sous la direction de maîtres chrétiens, les rites païens sont pratiqués en secret, et le crypto-paganisme ou *Nagualisme* fleurit aujourd'hui comme au temps de

---

[506] Voir Wilkinson, *Manners and Customs*, etc., 1837, vol. V, pp. 64, 66, 239.

[507] Brasseur de Bourbourg, Nations civilisées du Mexique, vol. I, p. 382 ; vol. II, pp. 137, 564. [Cf. Fuentès, *Hist. de Guatém*., II, pp. 44-45.]

Montezuma. Il dit : "Le *Nagualisme* et le culte Woudou", ainsi qu'il nomme ces deux étranges sectes, "sont ni plus ni moins le *culte du diable*". Un rapport adressé aux Cortès en 1812 par don Pedro Baptista Pino dit : "Tous les pueblos ont leurs *artufas*, c'est ainsi que les natifs appellent des chambres souterraines n'ayant qu'une seule porte, où ils se rassemblent pour célébrer leurs fêtes et tenir leurs réunions. Ce sont des temples impénétrables... et les portes en sont toujours fermées aux Espagnols." **[307]**

> "Tous ces pueblos, malgré l'autorité que la religion exerce sur eux, ne peuvent oublier une partie des croyances qui leur ont été transmises, et qu'ils ont bien soin de transmettre à leurs descendants. De là vient le culte qu'ils rendent au soleil et à la lune et aux autres corps célestes, et le respect qu'ils professent pour le feu, etc.
>
> Les chefs du pueblo paraissent en même temps en être les prêtres ; ils accomplissent divers rites simples, par lesquels on reconnaît la puissance du soleil et de Montezuma, aussi bien que celle du Grand Serpent, auquel (suivant certaines narrations), ils sont redevables de la vie par ordre de Montezuma. Ils officient aussi dans certaines cérémonies dans le but d'obtenir la pluie. Certaines peintures représentent le grand serpent avec un homme contrefait aux cheveux rouges, et qui est, dit-on, la représentation de Montezuma. Il y avait aussi en 1845, dans le pueblo de Laguna, une grossière effigie ou idole de ce dernier, destinée en apparence à reproduire uniquement la tête de la divinité" [508].

La parfaite identité de rites, de cérémonies, de traditions et même de noms des divinités, chez les Mexicains et les anciens Babyloniens et Egyptiens, est une preuve suffisante que l'Amérique du Sud a été peuplée par une colonie qui trouva mystérieusement sa route à travers l'Atlantique. Quand ? A quelle époque ? L'histoire garde le silence sur ce point ; mais ceux qui croient que toute tradition consacrée par les siècles est basée sur une parcelle de vérité, ajoutent foi à la légende de *l'Atlantide*. Il existe,

---

[508] *Catholic World*, N.Y., janvier 1877. Article "Nagualisme, Woudouisme, etc."

disséminés de par le monde, une poignée d'étudiants penseurs et solitaires qui passent leur vie dans l'obscurité, loin des bruits du monde, à étudier les grands problèmes des univers physiques et spirituels. Ils ont leurs archives secrètes dans lesquelles sont conservés les fruits des travaux scolastiques de la longue série de reclus dont ils sont les successeurs. La science de leurs premiers ancêtres, les sages de l'Inde, de Babylone, de Ninive et de l'impériale Thèbes ; les légendes et les traditions commentées par les maîtres de Solon, de Pythagore et de Platon, dans les salles de marbre d'Héliopolis et de Saïs ; traditions qui, de leur temps déjà, brillaient faiblement en se dégageant des épaisses brumes du passé ; tout cela, et bien d'autres choses encore sont consignées sur des parchemins indestructibles, et transmises avec un soin jaloux d'un adepte à un autre. Ces hommes croient que l'histoire de l'Atlantide n'est pas une fable, et ils soutiennent qu'à différentes époques du passé, là où aujourd'hui il n'y a que le désert de l'Océan, existaient des **[308]** îles immenses et même des continents. L'archéologue trouverait s'il pouvait les explorer, dans ces temples et ces bibliothèques engloutis, des matériaux pour combler toutes les lacunes qui existent dans ce que nous nous imaginons être l'histoire. Ils disent qu'à une époque éloignée, un voyageur pouvait traverser ce qui est aujourd'hui l'Océan Atlantique, dans presque toute son étendue par terre, n'ayant à franchir en bateau que l'espace d'une île à une autre, séparées entre elles par de petits détroits.

La parenté que nous supposons avoir existé entre les races cis-atlantiques et trans-atlantiques est confirmée par la lecture de merveilles accomplies par Quetzal-Cohuatl, le magicien Mexicain. On peut assimiler sa baguette à la verge traditionnelle de Moise, verge qui florissait dans le jardin de Raguel-Jethro son beau-père, et sur laquelle était gravé le nom ineffable[509]. Les "quatre hommes" décrits comme les quatre ancêtres réels de la race humaine, "qui ne furent ni engendrés par les dieux, ni nés d'une femme", mais dont la "création fut une merveille accomplie par le Créateur" et qui furent formés après trois tentatives infructueuses, présentant également des points de ressemblance frappants avec les explications ésotériques des Hermétistes[510] ; ils rappellent

---

[509] [*Nombres*, XVII, 8.]

[510] Dans Hésiode [*Les Travaux et les Jours*, 190-2], Zeus crée sa troisième race d'hommes du fresne. Dans le *Popol-Vuh* [I, III, pp 25-26], on nous dit que la *troisième* race d'hommes fut créée de l'arbre *tzite* et que les femmes sont tirées de la mœlle d'un roseau que l'on nonune "*zibac*". Voilà encore une étrange coïncidence.

incontestablement les quatre fils de Dieu de la théogonie égyptienne. De plus, ainsi que chacun peut s'en rendre compte, la ressemblance de ce mythe avec la narration consignée dans la *Genèse* est manifeste même pour un observateur superficiel. Ces quatre ancêtres "raisonnaient et parlaient, leur vue n'avait pas de limites, et ils savaient toutes choses d'emblée. Lorsqu'ils eurent rendu grâces à leur Créateur de leur existence, *les dieux furent effrayés*, et ils soufflèrent un nuage sur les yeux des hommes, afin qu'ils ne pussent voir au delà d'une certaine distance et qu'ils ne soient pas *semblables aux dieux eux-mêmes*"[511]. Cela a un rapport direct avec la phrase de la *Genèse* : "Voici, *l'homme est devenu comme l'un de nous*, connaissant le bien et le mal. Empêchons-le maintenant d'avancer sa main, de prendre de l'arbre de vie", etc. Et ailleurs : "Et pendant *qu'ils dormaient*, Dieu leur donna des femmes", etc.

Loin de nous l'intention de manquer de respect et de suggérer des idées à ceux qui ont assez de savoir pour n'en avoir pas besoin. Mais nous ne devons pas perdre de vue que les traités authentiques **[309]** sur l'ancienne magie des Chaldéens et des Egyptiens ne sont pas répandus à foison dans les bibliothèques publiques ni dans les ventes aux enchères. Leur existence est néanmoins un fait pour beaucoup de ceux qui étudient la philosophie occulte. N'est-il pas de la plus grande importance pour l'historien de l'antiquité de connaître leur contenu, fût-ce superficiellement ? "Les quatre ancêtres de la race, dit Max Müller, paraissent avoir eu une longue vie, et lorsqu'à la fin ils moururent, ils disparurent d'une façon mystérieuse, laissant à leur fils ce qu'on appelle la *Majesté Cachée*, qui ne doit jamais être ouverte par des mains humaines. Nous ignorons ce que c'était"[512].

S'il n'existe aucune parenté entre cette Majesté Cachée et la gloire cachée de la *Cabale* Chaldéenne, que l'on nous dit avoir été laissée derrière lui par Enoch, lorsqu'il fut enlevé d'une façon mystérieuse, il ne faut, en ce cas, accorder aucun crédit aux preuves les plus probantes. Mais n'est-il pas simplement possible que ces "quatre ancêtres" de la race Quiché soient les types des quatre progéniteurs successifs de l'humanité dont il est fait mention dans la *Genèse* I, II, et VI ? Dans la *Bible* nous trouvons quatre races distinctes mentionnées. Dans le premier chapitre, le premier homme

---

[511] *Popol-Vuh*, III, II, pp 199-205 ; voir aussi la revue par Max Müller, in *Chips*, etc., conf. XIV, pp. 813 et seq.

[512] [*Chips*, etc, I, p. 340.]

est bi-sexuel – "il les créa mâle et femelle" – ce qui correspond aux divinités hermaphrodites des mythologies subséquentes ; le second, Adam, fait de "la poussière de la terre" est uni-sexuel, correspond aux "enfants de Dieu" du chapitre VI ; le troisième, les géants ou *nephilim*, auxquels il n'est fait qu'une allusion dans la *Bible*, mais qui sont pleinement décrits ailleurs ; le quatrième est l'ancêtre des hommes dont les filles étaient belles".

En prenant pour point de départ le fait acquis, que les Mexicains eurent leurs magiciens depuis les temps les plus reculés ; que la même remarque s'applique à toutes les anciennes religions du monde ; qu'une grande ressemblance se manifeste non seulement dans les formes des cérémonies du culte, mais jusque dans les noms employés pour désigner certains actes magiques ; et finalement, que tous les autres indices, d'accord avec les déductions scientifiques, ont fait défaut (parce que beaucoup étaient égarés dans l'abîme sans fond des coïncidences), pourquoi n'aurions-nous pas recours aux grandes autorités sur la magie, et ne verrions nous pas si, sous cette "végétation de fantastiques sottises", il n'y aurait pas une profonde couche de vérité ? Nous ne désirons pas donner lieu ici à un malentendu. Nous ne prétendons pas renvoyer les savants à la *Cabale* et aux livres Hermétiques, pour **[310]** y étudier la magie, mais bien aux autorités sur cette science afin d'y découvrir des matériaux pour l'histoire et la science. Nous ne voulons, en aucune façon, nous exposer aux dénonciations irritées des Académiciens, par une indiscrétion comme celle de ce pauvre Des Mousseaux, lorsqu'il essaya de les forcer à lire ses *Mémoires démonologiques*, et à entreprendre une étude sur le Diable.

L'Histoire de Bernal Diaz del Castillo, un des compagnons de Cortès, nous donne une idée de l'extraordinaire raffinement et de l'intelligence des peuples qu'ils conquéraient ; mais les descriptions en sont trop longues pour être insérées ici. Qu'il suffise de dire que les Aztèques paraissent avoir ressemblé, sous plus d'un rapport, aux anciens Egyptiens, en ce qui concerne la civilisation et le raffinement. Chez les deux peuples, la magie et la physique occulte étaient cultivées au plus haut degré. Ajoutez à cela que la Grèce, "le dernier berceau des arts et des sciences" et l'Inde, berceau des religions, furent et sont encore adonnées à cette étude et à ses pratiques, et qui se hasardera à nier sa dignité comme étude, et sa profondeur comme science ?

Il n'y a jamais eu, et il ne peut y avoir plus d'une religion universelle ; car il ne peut y avoir qu'une vérité concernant Dieu. Elle enlace notre globe dans tous les sens, ainsi qu'une immense chaîne, dont l'extrémité supérieure, l'alpha, demeurerait invisible, émanant de la divinité, *in statu abscondito* avec chaque théologie primitive ; elle ne laisse aucun recoin inexploré, avant que l'autre extrémité, l'oméga, retourne rejoindre le point d'où elle émane. C'est sur cette chaîne divine qu'est établie la symbologie exotérique de tous les peuples. La diversité des formes est impuissante à en affecter la substance, et sous l'idéal des types divers de l'univers matériel, symbolisant ses principes vivifiants, l'image immatérielle, incorruptible de l'esprit qui les guide, reste toujours la même.

Si loin que l'intelligence humaine puisse aller dans l'interprétation idéale de l'univers spirituel, de ses lois et de ses forces, le dernier mot à cet égard a été dit, il y a des siècles ; et si les *idées* de Platon peuvent être simplifiées afin de les rendre d'une compréhension plus aisée, l'esprit de leur substance ne peut être ni altéré ni enlevé, sans un sérieux dommage pour la vérité. Que les cerveaux humains se mettent à la torture pendant les millénaires à venir ; que la théologie embrouille la foi, et la simule, en la surchargeant d'incompréhensibles dogmes métaphysiques ; que la science renforce le scepticisme, en jetant à terre les restes chancelants de l'intuition spirituelle de l'humanité par la démonstration de sa propre faillibilité, malgré tout, la vérité éternelle ne peut jamais être détruite. Nous trouvons sa dernière expression **[311]** possible dans notre langage humain, dans le Logos Perse, le *Honover*, ou le Verbe vivant, *manifesté* de Dieu. *L'Ahuna-Vairya* de Zoroastre est identique au "Je suis" judaïque, et le "Grand Esprit" du pauvre et ignorant Indien est évidemment le Brahma manifesté du philosophe hindou. Un de ces derniers, Tcharaka, un médecin hindou, que l'on dit avoir vécu 5.000 ans avant Jésus-Christ, dans son traité sur l'origine des choses, intitulé Usa, s'exprime admirablement en ces termes : "Notre Terre est, comme tous les corps lumineux qui nous entourent, un des atomes de l'immense Tout, et, en le nommant l'Infini nous n'en avons qu'une faible conception".

"Il n'y a qu'une lumière et qu'une obscurité", dit un proverbe Siamois. *Dæmon est Deus inversus* le diable est l'ombre de Dieu, dit l'axiome cabalistique universel. La lumière existerait-elle sans les ténèbres primitives Et n'est-ce pas du maillot du chaos sombre et triste, que l'univers brillant et ensoleillé s'est dégagé dès le principe ? Si "*la plénitude de celui qui*, suivant les chrétiens, remplissait tout en tout est une

révélation, nous devons, en ce cas, admettre que, s'il y a un diable, il doit être compris dans cette plénitude, et faire partie de celui qui "remplit tout en tout". De temps immémorial on a essayé de justifier la Divinité et de la séparer du mal existant ; et le but a été atteint par l'ancienne philosophie de l'Orient, dans la fondation du *théodiké* ; mais ses idées métaphysiques sur *l'esprit déchu* n'ont jamais été dénaturées par la création de la personnalité anthropomorphe du Diable, comme cela a été fait postérieurement par les lumières de la théologie chrétienne. Un diable personnel qui se met en lutte ouverte avec la Divinité, et entrave le progrès dans sa voie vers la perfection, ne doit être cherché que sur la terre et au sein de l'humanité, non dans le ciel.

C'est ainsi que tous les monuments religieux de l'antiquité, dans n'importe quelle contrée et sous quelque climat que ce soit, sont l'expression des mêmes pensées, dont la clé se trouve dans la doctrine ésotérique. On chercherait en vain, sans étudier cette dernière, à pénétrer les mystères ensevelis depuis des siècles dans les temples et les ruines d'Egypte et d'Assyrie, or : dans celle de l'Amérique Centrale, de la Colombie Britannique et de NagkonWat[513] au Cambodge. Si chacun de ces monuments a été construit par une nation différente, et aucune nation n'a eu de rapports avec les autres pendant des siècles, il est certain aussi que tous ont été conçus et édifiés sous la surveillance directe des prêtres. Et le clergé de chaque nation, bien que pratiquant des rites et des cérémonies qui différaient extérieurement, avait évidemment été **[312]** initié aux mêmes mystères traditionnels qui étaient enseignés par tout le globe.

Afin d'établir une comparaison plus exacte entre les spécimens de l'architecture préhistorique qu'on retrouve aux points les plus opposés du globe, nous n'avons qu'à signaler les ruines grandioses d'Ellora, dans le Dekkan, celles de Chichen-Itza dans le Yucatan mexicain, et les ruines encore plus vastes de Copan dans le Honduras. Elles présentent de tels traits de ressemblance, qu'il semble impossible de se soustraire à la conviction qu'elles furent bâties par des peuples mûs par les mêmes idées religieuses, et ayant atteint le même niveau de civilisation dans les arts et les sciences.

Il n'y a probablement pas sur toute la surface du globe une masse de ruines plus importantes que celles de Nagkon-Wat qui font l'étonnement et

---

[513] [Actuellement appelé *Angkor-Vat*.]

le désespoir des archéologues Européens qui s'aventurent au Siam. Et lorsque nous disons ruines, c'est à peine si l'expression est correcte ; car nulle part on ne trouverait des constructions d'une antiquité aussi colossale, dans un meilleur état de conservation que celles de Nagkon-Wat, et du grand temple d'Angkorthôm.

Retiré au loin, dans la province de Siamrap, Siam Oriental, au milieu d'une végétation tropicale luxuriante, entouré de forêts presque impénétrables de palmiers, de cocotiers et d'arbres de bétel, "l'aspect général de ce merveilleux temple est magnifique et romantique autant que grandiose et impressionnant, dit M. Vincent. Nous qui avons la bonne fortune de vivre au XIX[ème] siècle, nous sommes accoutumés à nous vanter de la perfection et de la supériorité de notre civilisation moderne ; de la grandeur de nos réussites dans les sciences, les arts, la littérature, dans n'importe quoi, en les comparant avec celles des anciens ; mais, malgré tout, nous sommes forcés d'admettre qu'ils ont de beaucoup surpassé nos récents efforts sur une foule de points, et notamment dans les beaux-arts, peinture, architecture et sculpture. Nous venons de voir un des plus merveilleux spécimens de ces deux derniers arts, car, en fait de style et de beauté d'architecture, de solidité de construction, de magnificence et de fini de sculpture, le grand Nagkon-Wat n'a pas un supérieur aujourd'hui, ni certainement de rival. Le premier coup d'œil jeté sur ces ruines est renversant[514].

L'opinion d'un nouveau voyageur vient donc s'ajouter à celle des nombreux voyageurs qui l'ont précédé, y compris des archéologues et d'autres critiques compétents, lesquels ont été d'avis que les ruines de la splendeur passée de l'Egypte ne méritaient pas d'éloges plus chaleureux que celles de Nagkon-Wat. **[313]**

Conformément au plan que nous nous sommes tracé, nous laisserons des critiques plus impartiaux que nous décrire ce monument, puisque dans un ouvrage spécialement consacré à la réhabilitation des anciens, le témoignage d'un défenseur aussi enthousiaste que le présent auteur pourrait été révoqué en doute. Nous avons pourtant visité Nagkon-Wat dans des circonstances exceptionnellement favorables, et nous pouvons, par conséquent certifier l'exactitude et la correction de la description de M. Vincent. Il s'exprime en ces termes :

---

[514] Frank Vincent Jr., *The Land of the White Elephant*, p. 209.

> "Nous entrâmes dans une immense chaussée, dont les degrés étaient flanqués de six gigantesques griffons, taillés chacun dans un seul bloc de pierre. La chaussée... a 725 pieds de long, et elle est pavée de dalles mesurant chacune quatre pieds de longueur, sur deux de large. De chaque côté se trouvent des lacs artificiels alimentés par des sources, et couvrant chacun une superficie de cinq acres... Le mur extérieur de Nagkon-Wat [la cité des monastères], est d'un demi-mille carré..., avec des portes..., qui sont admirablement sculptées de figures de dieux et de dragons... Les fondations ont dix pieds de profondeur... L'édifice entier..., y compris le toit, est en pierre, mais *sans ciment et les joints en sont si exactement rassemblés, que même aujourd'hui ils sont à peine perceptibles*... La forme de l'édifice est rectangulaire, de 796 pieds de long, et 588 de large. La pagode centrale, la plus haute, s'élève à 250 et quelques pieds au-dessus du sol, et quatre autres, aux angles de la cour, ont environ 150 pieds de haut"[515].

Le texte en italiques ci-dessus est significatif pour les voyageurs qui ont remarqué et admiré le même merveilleux travail de maçonnerie, dans les ruines de l'Egypte. Si ce ne sont pas les mêmes ouvriers qui ont exécuté le travail dans les deux pays, nous devons en conclure que le secret de cet incomparable art d'élever les murs était également connu des architectes de tous les pays.

> "Nous montons sur une plate forme..., et nous entrons dans le temple lui-même, sous un portique à colonnade, dont la façade est magnifiquement ornée de bas-reliefs représentant des sujets mythologiques anciens. Depuis cette porte, court de chaque côté un corridor, avec une double rangée de colonnes taillées tout entières, base et chapiteau, dans un bloc de pierre, avec double toit de forme ovale, couverte de sculptures s'étendant sur le mur extérieur. Cette galerie de sculptures qui forme l'extérieur du temple consiste en un demi-mille de longueur de bas-reliefs sculptés sans discontinuité, dans

---

[515] *Op. cit*., pp. 210-213.

des dalles de grès de six pieds de large, et représentant des scènes tirées de la mythologie hindoue, du **[314]** *Ramayana*, le poème épique sanscrit de l'Inde avec ses 25.000 vers décrivant les exploits du Dieu Rama et du fils du roi d'Oudh. Les démêlés du roi de Ceylan et *d'Hanouman*[516], le Dieu-singe, y sont graphiquement représentés. Il n'y a *pas de clé de voûte* dans le cintre de ce corridor…. Les murs sont couverts de sculptures de 100.000 figures séparées…. Une scène [du *Ramayana*] occupe 240 pieds du mur…. L'on a compté dans le *Nagkon-Wat* jusqu'à 1.532 colonnes massives, et dans toutes les ruines d'Angkor…. le nombre de 6.000, presque toutes taillées dans un seul bloc et artistement fouillées…

Mais quia bâti *Nagkon-Wat* ? Et quand a-t-il été construit ? Les savants…. ont essayé de se former une opinion par l'étude de son mode de construction et spécialement de son ornementation, "mais ils n'ont pas réussi". Les historiens indigènes du Cambodge, ajoute Vincent, comptent 2.400 ans depuis l'édification du temple…. Je demandai à l'un d'eux depuis combien de temps *Nagkon-Wat* avait été construit…. Nul ne peut dire l'époque…. Je ne le sais pas…. I1 doit avoir surgi du sol,

---

[516] L'Hanouman est haut de plus de trois pieds et noir comme du charbon. Le *Ramayana*, qui donne la biographie de ce singe sacré, raconte que Hanouman était primitivement un chef puissant qui, étant le meilleur ami de Rama,l'aida à retrouver sa femme Sita, qui avait été emmenée à Ceylan par Ravana, le puissant roi des géants. Après de nombreuses aventures Hanouman fut fait prisonnier par ce dernier, pendant qu'il visitait la ville des géants, en espion de Rama. Pour ce crime, Ravana oignit d'huile la queue du pauvre Hanouman et y mit le feu, et c'est en cherchant à l'éteindre, que le singe devint tellement noir que ni lui ni sa postérité ne purent jamais de débarrasser de cette couleur. Si nous devons en croire les légendes hindoues, ce même Hanouman fut le père des Européens ; tradition qui, bien que strictement Darwinienne, et par conséquent scientifique, n'est aucunement flatteuse pour nous. La légende rapporte qu'en retour des services rendus, Rama, le héros et demi-dieu, donna en mariage aux singes guerriers de son armée les filles des géants de Ceylan – les Rakshasas – en leur garantissant en outre comme douaire toutes les parties occidentales du globe. S'y étant rendus, les singes et leurs femmes géantes vécurent heureux, et eurent un grand nombre de descendants. Ces derniers sont les Européens actuels. On trouve de nombreuses inscriptions Dravidiennes en Europe Occidentale, et elles indiquent qu'il existe une origine unique de race et de langage entre ces populations. Cela ne pourrait-il pas être un indice de la parenté des traditions de races d'elfes et des lutins en Europe, et des singes leurs alliés dans l'Hindoustan ?

> ou avoir été bâti par des géants ou peut-être même par des anges, furent les réponses que j'obtins".

Lorsque Stephens demandait aux Indiens : Qui a construit Copan ? Quelle nation a tracé les dessins hiéroglyphiques, sculpté ces élégantes figures et ciselures, ces traits emblématiques ? La monotone réponse qu'il reçut fut : *Quien sabe* ? Qui sait ? Tout est mystère ; sombre impénétrable mystère écrit Stephens. En Egypte, les squelettes colossaux des temples gigantesques sont là…. dans toute la nudité de la désolation. Ici, une immense forêt enveloppe les ruines, les cachant aux regards[517]". **[315]**

Mais il y a peut-être bien des circonstances, insignifiantes pour les archéologues qui ne sont pas au courant des "vaines et fantastiques" légendes de l'antiquité, et qui, par conséquent, ont été négligées ; autrement, cette découverte aurait pu les mettre sur une autre voie. L'une d'elles est la présence invariable du singe dans les temples en ruines de l'Egypte, du Mexique et de Siam. Le cynocéphale Egyptien prend les mêmes postures que l'Hanouman hindou ou Siamois, et parmi les fragments de sculptures de Copan, Stephens a trouvé des restes de singes ou babouins gigantesques "ressemblant beaucoup, comme dessin et apparence, aux quatre animaux monstrueux qui jadis étaient placés de front à la base de l'obélisque de Louxor, actuellement à Paris[518], et qui, sous le nom de cynocéphales étaient honorés d'un culte à Thèbes". Dans presque tous les temples Bouddhiques, on conserve de colossales idoles de singes, et il y a des gens qui gardent dans leurs maisons des singes blancs, "dans le but d'éloigner les *mauvais* esprits".

> "La civilisation, dans le sens complexe que nous donnons à ce mot, écrit Louis de Carné[519], était-elle parmi les anciens Cambodgiens à la hauteur que paraissent indiquer les prodiges d'architecture ? Le siècle de Phidias fut celui de Sophocle, de Socrate et de Platon ; Michel-Ange et Raphaël succédèrent à Dante. Il y a des époques lumineuses, durant lesquelles l'esprit humain, se développant dans tous les sens, triomphe partout, et crée des chefs-d'œuvre qui *émanent tous de la*

---

[517] *Incidents of Travels in Central America*, vol. I, p. 105, 1846.

[518] Ils n'y sont plus, car l'obélisque seul a été transporté à Paris.

[519] [*Voyage en Indo-Chine* etc Paris, 1872.]

> *même source d'inspiration*". "Nagkon-Wat, conclut Vincent, doit être attribué à d'autres qu'aux anciens habitants du Cambodge. Mais qui ?.... Il n'existe là-dessus aucune tradition *digne de foi. Tout n'est que fable ou légende*"[520].

Cette dernière phrase est devenue depuis peu une phrase à la mode dans la bouche des voyageurs et des archéologues. Lorsqu'ils ont trouvé qu'aucun indice n'est possible ailleurs que dans les légendes populaires, ils tournent le dos découragés et diffèrent un verdict définitif. Vincent cite en même temps un auteur qui fait remarquer que ces ruines "sont aussi imposantes que celles de Thèbes, ou de Memphis, mais plus mystérieuses". Mouhot[521] pense qu'elles ont été bâties par quelque Michel-Ange de l'antiquité", et il ajoute que Nagkon-Wat "est plus grandiose que tout ce que nous ont laissé la Grèce et Rome". De plus, Mouhot attribue encore cet édifice à une des *tribus perdues d'Israël*, et il est confirmé dans cette opinion par Miche, l'Evêque Français du Cambodge, **[316]** qui confesse avoir été frappé "du caractère Hébraïque des visages de beaucoup de sauvages Stiens". Henri Mouhot croit que, "sans exagération, on peut accorder aux parties les plus anciennes des ruines d'Angkor plus de deux mille années d'existence". Cet âge, comparé à celui des Pyramides, les rendrait presque modernes ; mais la date est d'autant plus incroyable, que les peintures des murailles appartiennent évidemment à ces siècles archaïques, où Poseidon et les Kabires étaient adorés sur tout le continent. Si Nagkon-Wat avait été construit, comme le prétend le Dr Adolf Bastian[522], "pour la réception du savant patriarche Bouddhagosha qui apporta de Ceylan les livres sacrés du *Trai-Pidok*", ou, comme le dit l'évêque Pallegois, qui place la construction de cet édifice pendant le règne du Phra Pathum Suriving, au moment où les livres sacrés du Bouddhisme furent apportés de Ceylan, et où le Bouddhisme devint la religion des Cambodgiens", comment expliquer ce qui suit ?

> "Nous voyons sculptées dans le même temple des images de Bouddha ayant quatre et trente-deux bras, des dieux à deux et à seize têtes, le Vishnou hindou, des dieux avec

---

[520] Voir *The Land of the White Elephant* pp. 221-222.

[521] [*Voyages dans les royaumes de Siam, de Laos, de Cambodge*, etc., 1864.]

[522] Président de la Société Royale de Géographie de Berlin.

> des ailes, des têtes Birmanes, des figures hindoues, et la mythologie Cingalaise... On y voit des guerriers montés sur des éléphants ou dans des chariots, des soldats à pied avec des lances et des boucliers, des bateaux..., des tigres, des griffons..., des serpents, des poissons, des crocodiles, des bœufs... des soldats d'un développement physique immense, portant des casques, et des gens à grandes barbes, probablement des Maures. Les figures, ajoute M. Vincent, sont placées à peu près comme celles que l'on voit sur les grands monuments de l'Egypte, le côté presque tourné de front..., et j'ai remarqué en outre cinq cavaliers armés d'éperons et de sabres, marchant en ligne, comme ceux que l'on voit sur les tablettes assyriennes au British Museum[523]".

Pour notre part, nous pourrions ajouter qu'il y a sur les murs plusieurs images de Dagon, l'homme-poisson des Babyloniens, et des dieux Kabires de Samothrace. Cela peut avoir échappé à l'attention des rares archéologues qui ont examiné le monument ; mais en l'inspectant de plus près, on les y trouvera, aussi bien que le fameux père des Kabires, Vulcain, avec ses foudres et ses outils, ayant auprès de lui un roi, sceptre en main, contre-partie de celui de Chéronée, dit "sceptre d'Agamemnon", qui lui avait été donné par le dieu boiteux de Lemnos. Dans un autre endroit, nous trouvons Vulcain, reconnaissable à son marteau et à ses tenailles, mais **[317]** sous la forme d'un singe, tel qu'il était habituellement représenté par les Egyptiens.

Or, si Nagkon-Wat est essentiellement un temple Bouddhique, comment se fait-il qu'il ait sur ses murs des bas-reliefs d'un caractère tout à fait Assyrien ; et des dieux Kabires qui, bien qu'adorés universellement comme les plus anciens dieux mystérieux de l'Asie, avaient déjà été abandonnés 200 avant Jésus-Christ, et les mystères de Samothrace eux-mêmes complètement défigurés ? D'où vient la tradition populaire parmi les Cambodgiens concernant le Prince de Roma, personnage mentionné par tous les historiens indigènes, qui lui attribuent la fondation du temple ? N'est-ce pas possible que le Ramayana lui-même, le fameux poème épique, ne soit que l'original de l'Iliade d'Homère, ainsi qu'on l'a suggéré il y a

---

[523] *The Land of the White Elephant*, pp. 215, 219-220 [Cf. J.B. Pallegois, *Description du royaume Thai ou Siam*, 1854.]

quelques années ? Le beau Pâris enlevant Hélène ressemble beaucoup à Ravana, roi des géants, s'enfuyant avec Sita, femme de Rama. La guerre de Troie est la contre-partie de la guerre du Ramayana ; de plus Hérodote nous assure que les héros et les dieux Troyens datent en Grèce seulement du temps de *l'Iliade*. Dans ce cas, Hanouman lui-même, le dieu-singe, ne serait que Vulcain déguisé ; d'autant plus que la tradition du Cambodge fait venir de *Roma* le fondateur d'Angkor, qu'ils placent à l'extrémité occidentale du monde, et que le Rama hindou attribue également l'Occident aux descendants d'Hanouman.

Toute hypothétique que puisse paraître maintenant cette suggestion, elle mérite d'être prise en considération, ne fût-ce que pour la réfuter. L'abbé Jaquenet, missionnaire catholique en Cochinchine, toujours prêt à relier la moindre lueur historique à la révélation chrétienne écrit : "Soit que nous examinions les relations commerciales des Juifs... lorsqu'ils étaient à l'apogée de leur puissance, et que les flottes combinées d'Hiram et de Salomon allaient chercher les trésors d'Ophir..., soit que, descendant plus bas, nous arrivions à la dispersion des dix tribus, qui, au lieu de revenir de la captivité, partirent des rives de l'Euphrate et gagnèrent les côtes de l'Océan..., l'éclat de la lumière de la révélation dans l'Extrême-Orient n'en est pas moins incontestable" [524].

Cela paraîtrait certainement "incontestable", si nous renversions la proposition, et si nous admettions que toute la lumière qui ait jamais brillé aux yeux des Israélites leur venait de l'Extrême-Orient, en passant d'abord par la Chaldée et l'Egypte. Le premier point à établir consisterait à trouver ce qu'étaient les Israélites eux-mêmes ; et c'est là la question capitale. Beaucoup **[318]** d'historiens paraissent admettre, avec raison, que les Juifs étaient semblables ou identiques aux anciens Phéniciens, mais les Phéniciens étaient, incontestablement, de race Ethiopienne ; de plus la race actuelle du Punjab est une race hybride d'Ethiopiens Asiatiques. Hérodote suit la trace des Hébreux jusqu'au Golfe Persique ; et au sud de ce point se trouvaient les Himyarites (les Arabes) ; au-delà, les premiers Chaldéens et Susiniens, les grands constructeurs. Cela paraît établir assez clairement leur affinité Ethiopienne. Megasthènes dit que les Juifs étaient une secte Indienne appelée *Kalani*, et que leur théologie ressemblait à celle des

---

[524] [Vincent, *op. cit.*, p. 224.]

Indiens[525]. D'autres auteurs aussi soupçonnaient les Juifs colons ou établis en Judée d'être des *Yadous* d'Afghanistan, l'Inde ancienne[526]. Eusèbe nous apprend que "les Ethiopiens venaient des rives de l'Indus, et s'établirent près de l'Egypte". De plus amples recherches pourraient démontrer que les hindous Tamil, que les missionnaires accusent d'adorer le Diable, *Kutti Shattan*, honorent seulement, après tout, Seth ou Satan qu'adoraient les Hittites de la *Bible*.

Mais si les Juifs étaient, à l'aurore de l'histoire, des Phéniciens, ces derniers peuvent être retracés jusqu'aux nations qui faisaient usage de la langue sanscrite ancienne. Carthage était une ville Phénicienne, et de là son nom ;car Tyr était également Karth (Mel, Baal), ou le seigneur tutélaire de la ville. En sanscrit, une cité ou commune était un *Koula* et son seigneur était un Hari[527]. Her-cules est donc la traduction de Mel-Karth et d'origine sanscrite. En outre, toutes les races de Cyclopes étaient Phéniciennes. Dans l'Odyssée[528], les Cyclopes sont des bergers de Libye ; et Hérodote les décrit comme des mineurs et de grands constructeurs. Ce sont les anciens Titans ou géants qui, dans Hésiode, forgent des foudres pour Zeus[529]. Ce sont les *Zanzummim* Bibliques de la terre des géants, les *Anakim*.

Or il est aisé de voir que les excavateurs d'Ellora, les constructeurs des anciennes pagodes, les architectes de Copan et des ruines de l'Amérique Centrale, ceux de Nagkon-Wat, et ceux des restes Egyptiens étaient, sinon de la même race, du moins de la **[319]** même religion, celle que l'on enseignait dans les plus anciens mystères. De plus, les figures sur les murailles d'Angkor sont purement archaïques, et n'ont rien de commun avec les images et les idoles de Bouddha, qui sont probablement d'une origine beaucoup plus récente. "Ce qui donne un intérêt particulier à cette

---

[525] [Dans *Indica*. Cf. Clément d'Alex, *Stromata*, I, 305.]

[526] La Didon phénicienne est le féminin du nom de David. Sous le nom d'Astarté, elle conduisit les colonies phéniciennes, et son image était à la proue de leurs navires. Mais David et Saül sont des noms appartenant aussi à l'Afghanistan.

[527] (Le professeur Wilder). Cet archéologue dit : "Je considère les races Ethiopiennes, Cushites et Chamitiques comme la race artistique et de constructeurs qui adorait Baal (Siva) ou Bel qui bâtirent des temples, des grottes, des pyramides, et parlaient un langage d'un type particulier. Rawlinson fait dériver ce langage de celui des *Touraniens* dans l'Hindoustan."

[528] [Livre IX, 187-192.]

[529] [Théogonie, 198-201.]

section, dit le docteur Bastian, c'est le fait que l'artiste a représenté les différentes nationalités dans tous leurs traits caractéristiques distinctifs, depuis le sauvage au nez plat, dans le vêtement orné de glands du Pnom et du Lao à cheveux ras, jusqu'au Rajapoute au nez droit avec l'épée et le bouclier, et le *Maure barbu*, formant un catalogue de nationalités, comme une autre colonne de Trajan, avec la conformation physique prédominante de chaque race. En résumé, il y a une telle prépondérance du type Grec dans les profils et les traits, de même que dans l'élégante attitude des cavaliers, que l'on pourrait supposer que, dans l'antiquité, Xénocrate, après avoir terminé ses travaux à Bombay, avait fait une excursion dans l'est" [530].

C'est pourquoi si nous acceptons que les tribus d'Israël aient mis la main à l'édification de Nagkon-Wat, ce ne peut être celles qui furent dénombrées et envoyées à la recherche de la terre de Chanaan, dans le désert de Paran, mais bien leurs ancêtres, ce qui équivaut au rejet de ces tribus, comme conséquence de la révélation mosaïque. Mais où est la preuve *historique* que l'on ait entendu parler de ces tribus, avant la compilation de l'Ancien Testament, par Esdras ? Certains archéologues sont fermement convaincus que les douze tribus ne sont qu'un mythe [531], car il n'y a jamais eu de tribu de Siméon, et celle de Lévi était une caste. Le même problème reste encore à résoudre, à savoir si les Juifs ont jamais été en Palestine avant Cyrus. Depuis les fils de Jacob, qui avaient tous épousé des Chananéennes, excepté Joseph, dont la femme était la fille d'un prêtre Egyptien du Soleil, jusqu'au légendaire *Livre des Juges*, on reconnaît que les unions furent ouvertement pratiquées entre les dites tribus et les races idolâtres. "Et les enfants d'Israël habitèrent au milieu des Cananéens, des Hittites, des Amoréens, des Phéréziens, des Héviens et des Jébusiens ; ils prirent leurs filles pour femmes et ils donnèrent à leurs fils leurs propres filles, et ils servirent leurs dieux ", dit le troisième chapitre des *Juges*... "et les enfants d'Israël... oublièrent le Seigneur leur Dieu et ils servirent Baal et les idoles". Ce Baal était Moloch, M'Ich Karta ou Hercule. Il était adoré partout où allaient les Phéniciens. Comment les Israélites auraient-ils pu se maintenir en tribus puisque, sur l'autorité même de la *Bible*, nous voyons **[320]** que des populations entières étaient d'année en année violemment enlevées par les Assyriens et autres conquérants ? "Et Israël a été emmené captif loin de son pays en Assyrie, où il est resté jusqu'à ce jour. Le Roi

---

[530] [Vincent, *op. cit.*, p 216.]

[531] Le professeur A. Wilder entre autres.

d'Assyrie fit venir des gens de Babylone, de Cutha, d'Awa, de Hameth et de Sépharvaim ; et les établit dans les villes de Samarie *à la place* des enfants d'Israël" (2 Rois, XVII, 23, 24)[532].

Si le langage de la Palestine devint peu à peu sémitique, c'est à la suite de l'influence des Assyriens ; car la Phénicie en devint une dépendance dès l'époque d'Hiram, les Phéniciens ayant évidemment changé leur langue Chamitique pour la Sémitique. L'Assyrie était "la terre de Nemrod" (de *Nimr* le moucheté), et Nemrod, c'était Bacchus avec sa peau mouchetée de léopard. Cette peau de léopard est un accessoire sacré des "mystères y ; elle était employée à Eleusis, de même que dans les mystères de l'Egypte ; on la trouve sculptée dans les bas-reliefs des ruines de l'Amérique Centrale, couvrant le dos des sacrificateurs. Il en est fait mention dans les plus anciennes dissertations des Brahmanes sur la signification de leurs prières des sacrifices, *l'Aytareya Brahmanam*[533]. Elle est employée dans *l'Agnisthoma*, les *rites d'initiation* du Mystère du Soma. Lorsque le néophyte doit "naître de nouveau", il est recouvert d'une peau de léopard, de laquelle il émerge comme du sein de sa mère. Les Kabires étaient aussi des dieux Assyriens. Ils avaient différents noms ; dans le langage commun ils étaient connus comme Jupiter et Bacchus, et quelquefois Achiochersos, Aschieros, Achiochersa et Casmilos[534] ; le peuple lui-même ne connaissait pas au juste le nombre de ces divinités. Dans le "langage sacré" ils avaient d'autres noms qui n'étaient connus que des hiérophantes et des prêtres ; et "il n'était pas permis de les divulguer". Comment se fait-il donc que nous les trouvions reproduits dans les "postures" de Samothrace sur les murailles de Nagkon-Wat ? Comment se fait-il encore qu'on les prononce, quoique légèrement défigurés, dans ce même langage sacré au Tibet, au Siam et en Inde ?

Le nom de Kabires serait peut-être un dérivé de אבר, *Abir*, grand ; חבר *Hébir*, astrologue, ou *Habir* un associé ; ils étaient honorés à Hebron, la cité des *Anakim*, les géants. Le nom d'Abraham, d'après le Dr Wilder, a une "apparence fortement Kabirienne". Le mot *Heber* ou *Gheber* est peut-être la racine étymologique d'Hébreux, appliquée à Nemrod et aux géants de la *Bible*, dans le sixième chapitre de la *Genèse*, mais nous devons

---

[532] 2 Rois XVII, 23-24.

[533] Voir la traduction de *l'Aytareya Brahmanam*, par Martin Haug.

[534] [*Scholia in Apollonium Rhodium*, I, 917.]

chercher [321] son origine bien avant l'époque de Moïse. Le nom de *Phénicien* apporte avec lui sa propre preuve. Ils sont appelés Φυινικες par Manetho, ou *Ph'Anakes*, ce qui prouve que les Anakes, ou *Anakim* de Chanaan, par lesquels le peuple d'Israël s'il n'était pas de race identique, avait fini par être absorbé, à la suite de mariages, étaient les Phéniciens ou les problématiques *Hyk-sos*, comme le dit Manetho, et que Josèphe déclare avoir été les ancêtres directs des Israélites. Ainsi donc, c'est dans ce pêle-mêle d'opinions, d'autorités contradictoires, et cette *olla podrida* historique que nous devons chercher une solution du mystère. Tant que l'origine des *Hyk-sos* n'est pas positivement fixée, nous ne saurons rien de certain au sujet du peuple Israélite qui, soit volontairement, soit autrement, a enchevêtré sa chronologie et son origine dans un fouillis inextricable. Mais si l'on démontre que les *Hyk-sos* étaient les pasteurs Palis de l'Indus, qui se transportèrent en partie dans l'Est, et qui descendaient de tribus nomades Aryennes de l'Inde, on se rendra, alors, plus facilement compte du mélange existant entre les mythes Bibliques et les Dieux des Mystères des Aryens et des Asiatiques. Ainsi que le dit Dunlap : "Les Hébreux en sortant d'Egypte se mélangèrent aux Chananéens ; point n'est besoin de chercher leur trace au-delà de l'Exode. *C'est là leur commencement historique*. Il était très facile de masquer cet événement lointain par le récit de traditions mythiques, et de préluder par le récit d'une origine dans laquelle les dieux (patriarches) figuraient comme leurs ancêtres". Mais ce n'est pas *leur commencement historique* qui est la question capitale pour les savants et les théologiens. C'est leur début religieux. Et si nous pouvons suivre la trace des *Hyk-sos* (des Phéniciens, des constructeurs Ethiopiens et des Chaldéens) pour savoir si c'est aux Hindous que ces derniers doivent leurs connaissances, ou bien si ce sont les Brahmanes qui doivent les leurs aux Chaldéens, nous aurons le moyen de reconnaître la source et l'origine de toutes les prétendues *révélations* d'affirmations dogmatiques de la *Bible*, origine qu'il faut rechercher dans la pénombre de l'aurore de l'histoire ; et cela avant la séparation des familles Aryennes et Sémitiques. Et comment le faire plus sûrement, sinon à l'aide des moyens fournis par l'archéologie ? L'écriture peinte peut être détruite, mais si elle survit, elle ne peut mentir ; et si nous retrouvons les mêmes mythes, les mêmes idées, les mêmes symboles secrets sur les monuments par tout le globe : et si, de plus, on peut prouver que ces monuments sont antérieurs aux douze tribus "élues", nous pourrons alors montrer, sans risque de nous tromper, qu'au lieu d'être une *révélation* directe divine elle n'est qu'une réminiscence, incomplète, une tradition se perpétuant dans une tribu, qui s'est identifiée et mélangée,

des siècles avant l'apparition d'Abraham, avec les trois grandes familles **[322]** mondiales ; les nations Aryenne, Sémitique et Touranienne, si c'est ainsi que nous devons les nommer.

Les *Théraphim*, du père d'Abraham, *Terah*, le "faiseur d'images", étaient les dieux Kabires, et nous voyons qu'ils ont été adorés par Micah, par les Danites et autres[535]. Les *Théraphim* étaient identiques aux *Séraphins*, et ceux-ci étaient des images de serpent, dont l'origine en sanscrit est *Sarpa* (le serpent), un symbole consacré à toutes les divinités, comme emblème de l'immortalité. *Kiyun*, ou le dieu *Khiyun* adoré par les Hébreux dans le désert est Siva, le dieu hindou[536], de même que Saturne[537]. L'histoire Grecque montre que Dardanus, l'Arcadien, les ayant reçus en dot, les emporta en Samothrace, et de là à Troie ; et ils furent adorés longtemps avant les jours de gloire de Tyr et de Sidon, bien que celle-là ait été bâtie 2.760 ans avant Jésus-Christ. D'où Dardanus les avait-il tirés ?

Il est facile d'assigner un âge aux ruines, sur la seule preuve extérieure des probabilités ; mais il est plus difficile de le prouver. En attendant, les travaux cyclopéens de Ruad, de Béryte, de Marathos ressemblent même extérieurement à ceux de Petra, de Baalbeck et d'autres édifices Ethiopiens. D'autre part les assertions de certains archéologues qui ne trouvent aucune ressemblance entre les temples de l'Amérique Centrale et ceux de l'Egypte et de Siam, laissent parfaitement indifférent le symbologiste versé dans le langage secret de l'écriture peinte. Il voit les points de repère d'une seule et même doctrine sur tous ces monuments, et il lit leur histoire et leur filiation dans des signes imperceptibles pour le savant non-initié. Il y a aussi les traditions ; et une de celles-ci parle du dernier des rois initiés – (qui n'étaient que rarement admis aux ordres les plus élevés des confréries de l'Orient) – qui régnait en 1670. Ce roi de Siam était celui que l'ambassadeur de France, de la Loubère, tournait en ridicule, en le traitant de fou parce que pendant toute sa vie il avait cherché la pierre philosophale.

---

[535] Juges XVII-XVIII, etc.

[536] L'*H* Zendique est l'*S* dans l'Inde. Ainsi Hapta est Sapta ; le mot *hindou* est *Sindhaya* (A. Wilder)... "L'S s'adoucit graduellement en *H* à mesure qu'on passe de la Grèce à Calcutta, du Caucase à l'Egypte", dit Dunlap. C'est pour cela que le *K*, l'*H* et l'*S* sont interchangeables.

[537] Dunlap, *op. cit.*, p. 269.

Un de ces mystérieux points de repère se trouve dans la structure particulière de certaines arches des temples. L'auteur du *Land of the White Elephant* considère comme curieuse "l'absence de clé de voûte dans les arches de l'édifice et les inscriptions indéchiffrables"[538]. Stephens avait remarqué, lui **[323]** aussi, dans les ruines de Santa-Cruz del (Zuiché, un corridor voûté sans clé de voûte. En décrivant les ruines désolées de Palenque, et en faisant observer que les arches des galeries étaient toutes construites sur ce modèle, et les plafonds de cette forme, il suppose que "les constructeurs étaient évidemment ignorants des principes de l'arche et qu'ils arrivaient à obtenir le support, en faisant déborder graduellement les pierres à chaque assise, comme c'est le cas à Ocosingo, et dans les ruines Cyclopéennes de Grèce et d'Italie[539]. Dans d'autres constructions, bien qu'elles appartiennent au même groupe, on constate la présence de la clé de voûte, ce qui prouve suffisamment que son omission, ailleurs, était *préméditée*.

N'y aurait-il pas lieu de chercher la solution du mystère dans le *Manuel maçonnique*. La clé de voûte a une signification ésotérique, qui devrait être, si elle ne l'est pas, bien appréciée des Maçons de haut grade. L'édifice souterrain le plus important mentionné à l'origine de la Franc-maçonnerie est celui construit par Enoch. Le patriarche est conduit sous les neuf voûtes par la Divinité qu'il aperçoit dans une vision. Après cela, avec le concours de son fils Mathusalem, il construit dans le pays de Chanaan, "dans les flancs de la montagne", neuf chambres sur les modèles qui lui ont été montrés dans la vision. Chacune d'elles est couverte d'un plafond en voûte et le centre de chacune d'elles formait une clé de voûte, avec des inscriptions en caractères magiques. De plus, chacune de ces dernières représentait un des neuf noms tracés en caractères emblématiques des attributs par lesquels la Divinité était, selon l'ancienne Franc-maçonnerie, connue des frères antédiluviens. Enoch construisit alors deux deltas d'or pur, et, traçant sur chacun d'eux des mystérieux caractères, il en plaça un dans l'arche la plus profonde, et confia l'autre à Mathusalem, en lui communiquant en même temps d'autres importants secrets *aujourd'hui perdus pour la Franc-maçonnerie*.

---

[538] *Op. cit.*, p. 225.

[539] *Incidents of Travel in Central America*, vol. II, pp. 313-314, 12• éd.

Ainsi, parmi les mystérieux secrets, désormais perdus pour leurs successeurs modernes, on trouve aussi le fait que les clés de voûte n'étaient employées que dans les arches de certaines parties des temples, consacrées à des usages spéciaux. Une autre ressemblance que présentent les restes architecturaux des monuments religieux de toutes les contrées se reconnaît dans l'identité de parties, de mesures et d'exposition. Tous ces édifices appartiennent au siècle d'Hermès Trismégiste, et quelque modernes ou comparativement anciens que les temples paraissent, leurs proportions mathématiques correspondent avec celles des édifices religieux de l'Egypte. Il y a une disposition analogue dans les cours, **[324]** les réduits, les passages et les escaliers ; par conséquent, en dépit de quelques dissemblance dans le style d'architecture, on est en droit de conclure que des rites religieux analogues étaient célébrés dans tous ces édifices. Le Dr Stukeley dit au sujet de Stonehenge : "Cette construction n'a pas été érigée d'après les mesures romaines, et cela est démontré par le grand nombre de fractions que donne la mesure de chaque partie, d'après l'échelle de mesures européennes. Au contraire, les figures sont justes, si on les mesure suivant l'ancienne coudée, qui était commune aux enfants Hébreux de Sem, ainsi qu'aux Phéniciens et aux Egyptiens fils de Cham [?] et imitateurs des monuments de pierres brutes et servant à rendre des oracles" [540].

La présence de lacs artificiels, et leur disposition particulière dans les terrains consacrés est aussi un fait d'une grande importance. Les lacs dans l'intérieur de l'enceinte de Karnak, et ceux enfermés dans les terrains de Nagkon Wat et autour des temples, dans les ruines mexicaines de Copan et de Santa-Cruz del Quiché, présentent les mêmes particularités. Outre qu'ils possèdent d'autres significations, toute leur surface était disposée suivant les calculs cycliques. Dans les constructions Druidiques, on retrouve les mêmes nombres mystérieux et sacrés. Le cercle est généralement formé soit de douze, de vingt et une ou de trente-six pierres. Dans ces cercles, la place du centre appartient à Assar ou Azon, ou le dieu dans le cercle, quel que soit d'ailleurs le nom par lequel on le désigne. Les treize dieux-serpents mexicains ont une parenté éloignée avec les treize pierres des ruines Druidiques. Le T ⊤ (Tau) et la croix astronomique d'Egypte ⊕ sont bien visibles dans plusieurs ouvertures des ruines de Palenque. Dans un des bas-reliefs du palais de Palenque, sur le côté occidental, il y a un Tau

[540] [*Stonehenge, a temple restor'd to the British Druids*, Londres, 1740.]

sculpté sur une inscription hiéroglyphique, au-dessous d'un personnage assis. Le personnage debout qui s'appuie sur le premier est en train de se couvrir la tête de sa main gauche avec le voile de l'initiation, tandis qu'il étend sa main droite, l'index et le médium levés vers le ciel. La posture est précisément celle d'un évêque chrétien donnant la bénédiction, ou celle dans laquelle Jésus est souvent représenté dans la Sainte Cène. On retrouve même le dieu hindou à tête d'éléphant, le dieu de la Sagesse (ou de la science magique), Ganesha, dans les figures en stuc des ruines mexicaines.

Quelle explication les archéologues, les philologues, en un mot le clan choisi des Académiciens, peuvent-ils nous donner ? Aucune assurément. Tout au plus ont-ils des hypothèses, détruites par celles qui leur succèdent, lesquelles sont, à leur tour, des **[325]** pseudo-vérités comme leurs devancières. Les clés des miracles bibliques de l'antiquité et des phénomènes des temps modernes, les problèmes de psychologie, de physiologie, et les nombreux "chaînons manquants" qui ont si fort embarrassé les savants de notre époque, se trouvent tous dans les mains des confréries secrètes. Ce mystère sera révélé quelque jour. Mais jusque-là, le sombre scepticisme continuera à interposer ses menaces, son ombre néfaste entre les vérités divines et la vision spirituelle de l'humanité ; et ils sont nombreux ceux qui, infectés de la mortelle épidémie de notre siècle, le matérialisme désespéré, resteront dans le doute et la poignante agonie sur la question de savoir si l'homme revit après la mort, quoi que ce point ait été élucidé par des générations de sages. Les réponses sont là. On les trouve sur les parois de granit usées par le temps dans les temples souterrains, sur les sphinx, les pylônes et les obélisques. Elles y sont depuis des siècles sans nombre, et ni la rude action du temps ni celle plus rude encore des mains chrétiennes n'ont réussi à en oblitérer les témoignages. Couverts qu'ils sont de problèmes qui ont été résolus, qui sait ? par les ancêtres archaïques de ceux qui les ont construits, peut-être la solution accompagne-t-elle chaque question ; et voilà ce que les chrétiens n'ont pu s'approprier, car, à part les initiés, pas un n'a jamais su déchiffrer l'écriture mystique. La clé était en la garde de ceux qui savent comment entrer en communion avec l'invisible présence, et qui ont appris les grandes vérités des lèvres de la mère Nature elle-même. Et voilà pourquoi ces monuments demeurent comme des sentinelles muettes, oubliées sur le seuil de ce monde invisible, dont les portes ne s'ouvrent que pour quelques rares élus.

Défiant la main du Temps, les vaines investigations de la science profane, les insultes des religions révélées, ils ne dévoileront leur énigme qu'aux mandataires de ceux auxquels ils ont confié les MYSTERES. Les lèvres glacées de Memnon, jadis si éloquentes, et celles des sphinx orgueilleux gardent jalousement leurs secrets. Qui saura les faire parler ? Lequel parmi nos pygmées matérialistes modernes, et nos Sadducéens incrédules, osera soulever le VOILE D'ISIS ?

[327]

CHAPITRE XV

—

L'INDE BERCEAU DE LA RACE

> "Stephano – De quoi s'agit-il ? Avons-nous des diables ici ? Voulez-vous nous en imposer avec les sauvages et les hommes de l'Inde ?"

The Tempest, acte II, sc. 2.

> "Nous avons maintenant, autant que cela est nécessaire pour notre but, étudié la Nature et les fonctions de l'âme ; et nous avons nettement démontré qu'elle est une substance distincte du corps."

Dr Henry MORE,
Immortalité de l'âme, 1659.

> Le savoir est une puissance ; l'ignorance est une imbécillité.

E. HARDINGE-BRITTEN,
Pays des Fantômes.

Pendant bien des siècles la "doctrine secrète" a été, comme le symbolique "homme des douleurs" du prophète Esaïe. "Qui donc a ajouté foi à nos paroles?" a été la question de ses martyrs, une génération après l'autre. La doctrine s'est développée à la face de ses persécuteurs, "comme un frêle arbuste, un rejeton qui sort d'une terre desséchée. Il n'avait ni beauté ni attrait... Il était méprisé, abandonné des hommes... comme un objet à la vue duquel on se couvre le visage ; et nous n'avons fait aucun cas de lui" [541].

---

[541] [*Esaïe*, LIII, 2-3.]

Point n'est nécessaire d'entamer une controverse pour savoir si cette doctrine est ou non, d'accord avec les tendances iconoclastes des sceptiques modernes. Elle est d'accord avec la vérité, et cela suffit. Il serait oiseux d'espérer que ses détracteurs et ses calomniateurs y ajoutent foi. Mais la tenace vitalité qu'elle manifeste dans le monde entier, partout où il y a un groupe d'hommes pour la discuter, est la meilleure preuve que la semence, jetée par nos pères "d'au-delà du déluge" était celle d'un chêne robuste, et non le germe d'une théologie fongoïde. Aucun éclair lancé par le ridicule, et jamais foudre forgée par les Vulcains **[328]** de la science n'ont été assez puissants pour renverser ou éclater le tronc, ou même imprimer un stigmate sur les branches de l'arbre universel de la CONNAISSANCE.

Nous n'avons qu'à ignorer la lettre qui tue, et à saisir l'esprit subtil de la sagesse cachée, pour trouver dissimulées dans les *Livres d'Hermès* (qu'ils soient l'original ou la copie de tous les autres) les preuves d'une vérité et d'une philosophie que nous avons l'intuition d'être *basées* sur les lois éternelles. Nous comprenons instinctivement que, quelque bornés que soient les pouvoirs de l'homme, durant son incarnation, ils doivent être en relation étroite avec les attributs d'une Divinité infinie ; et nous devenons capables de mieux apprécier le sens caché du don octroyé par *l'Elohim à Adam*. "Voici, je t'ai donné tout ce qui se trouve sur la surface de la terre... *Soumets-le* et exerce *ton empire* sur TOUT..." [542].

Si les allégories contenues dans les premiers chapitres de la *Genèse* avaient été mieux comprises, même dans leur sens géographique et historique, qui n'implique rien d'ésotérique, les droits de leurs véritables interprètes, les cabalistes, n'auraient pas été si longtemps méconnus. Tout étudiant de la *Bible* doit savoir que le premier et le second chapitres de la *Genèse* ne peuvent pas être sortis de la même plume. Ce sont évidemment des allégories et des paraboles [543], car les deux récits de la création et du peuplement de la terre se contredisent diamétralement dans presque tous les détails d'ordre, de temps, de place et des méthodes suivies dans la prétendue création. En acceptant ces narrations au pied de la lettre et dans leur ensemble, nous rabaissons la dignité de la Divinité inconnue. Nous la faisons descendre au niveau de l'humanité, et nous la dotons de la

---

[542] [Condensé de la *Génèse*, I, 28-29.]

[543] Voir *Galates*, IV, 24 et *Mathieu*, XIII, 10-15.

personnalité particulière de l'homme, qui a besoin de "la fraîcheur du jour" pour se délasser ; qui se repose de ses fatigues ; et qui est susceptible de colère, de désir de vengeance et même de prendre des précautions contre l'homme, "de peur qu'il n'avance la main, et ne prenne aussi de l'arbre de vie". (Ce qui, soit dit en passant, indique de la part de Dieu la pensée que l'homme *pouvait le faire*, s'il n'en avait été empêché par la force). Mais en reconnaissant la nuance allégorique de la description de ce que l'on peut appeler des faits historiques, nous nous trouvons aussitôt sur un terrain solide.

Et d'abord, en tant que localité, le jardin de l'Eden n'est pas du tout un mythe ; il appartient à ces points de repère de l'histoire, qui, de temps en temps, laissent voir à celui qui étudie la *Bible*, que tout n'y est pas une simple allégorie. "L'Eden ou le **[329]** גן-עדן *Gan-Eden* hébreu, ce qui signifie le parc ou le jardin d'Eden, est un nom archaïque de la contrée arrosée par l'Euphrate et ses nombreux bras, de l'Asie et l'Arménie à la mer Erythrée. Dans le *Livre* chaldéen *des Nombres*, sa situation est indiquée en nombres, et dans le manuscrit chiffré des Rose croix, laissé par le comte de Saint-Germain, il est complètement décrit. Dans les Tablettes assyriennes il est dénommé *Gan-Dunias*[544]. Voyez, disent les *Elohim* de la *Genèse*, "l'homme est devenu comme l'un de nous". L'*Elohim* peut être accepté dans un sens pour *dieux* ou puissances, et dans un autre il peut être interprété par *Aleim* ou prêtres : les hiérophantes initiés dans le bien et le mal de ce monde ; car il y avait un collège de prêtres appelés *Aleim*, et le chef de leur caste ou le maître des hiérophantes portait le titre de *Yava Aleim*. Au lieu de devenir un néophyte, et d'obtenir graduellement ses connaissances ésotériques par une initiation régulière, un Adam ou homme, fait usage de ses facultés d'intuition, et, poussé par le Serpent – la *Femme* et la matière – il goûte au fruit de l'Arbre de la Science, la doctrine ésotérique ou secrète, d'une façon illégitime. Les prêtres d'Hercule, ou MelHarth, le "Seigneur" de l'Eden, portaient tous des "tuniques de peau". Le texte dit : "Et *Yava-Aleim* fit pour Adam et sa femme כתנות עור "CHITONOUTH-OUR". Le premier mot Hébreu *chitoun* est le même que le grec χιτων, *chiton*. Il devint un mot slave par adoption de la *Bible* et il veut dire un *manteau*, un vêtement de dessus.

---

[544] A. Wilder dit que "Gan-dunias" est un des noms de la Babylonie.

Bien qu'elle renferme le même substratum de vérité ésotérique que toutes les autres cosmogonies primitives, l'Ecriture Hébraïque porte en elle les marques de sa double origine. Sa *genèse* est tout simplement une réminiscence de la captivité de Babylone. Les noms de lieux, des hommes et même des objets se retrouvent dans le texte original des Chaldéens et des Akkadiens leurs ancêtres et leurs maîtres Aryens. On conteste énergiquement que les tribus Akkadiennes de Chaldée, de Babylonie et d'Assyrie aient eu le moindre lien de parenté avec les Brahmanes de l'Hindoustan ; mais il y a plus de preuves en faveur de cette opinion que de l'autre. On aurait peut-être dû nommer les Sémites ou Assyriens des Touraniens et on a appelé les Mongols des Scythes. Mais, si les Akkadiens ont jamais existé, ailleurs que dans l'imagination de quelques philologues et ethnologues, ils n'ont certainement jamais été une tribu Touranienne, comme quelques Assyriologues ont cherché à nous le faire croire. C'étaient de simples émigrants allant de l'Inde, le berceau de l'humanité, **[330]** vers l'Asie Mineure, où leurs adeptes sacerdotaux s'étaient arrêtés pour civiliser et initier un peuple barbare. Halevy[545] a démontré l'erreur de la manie Touranienne, en ce qui concerne le peuple Akkadien, dont le nom, lui-même, a déjà changé une douzaine de fois ; et d'autres savants ont prouvé que la civilisation Babylonienne n'était pas née dans cette contrée et ne s'y était pas développée. Elle y fut importée de l'Inde, et les importateurs furent des Hindous Brahmaniques.

L'opinion du professeur A. Wilder est que, si les Assyriens avaient été dénommés des Touraniens et les Mongols des Scythes, les guerres d'Iran et de Turan, de Zohak et Jemshid ou Yima auraient alors certainement été comprises comme la lutte des anciens Perses contre les entreprises des Satrapes Assyriens pour conquérir leur pays, lutte qui se termina par la chute de Ninive, ou "l'araignée tissait sa toile dans le palais d'Afrasiab"[546].

"Le Touranien du professeur Müller et de son école, ajoute notre correspondant, était évidemment le Caucasien nomade et sauvage, duquel sont issus les constructeurs Chamites et Ethiopiens ; puis les Sémites, peut-être une race hybride de Chamites et d'Aryens ; et enfin les Aryens, Mèdes, Perses et Hindous ; et plus tard encore les peuples Goths et Slaves d'Europe. Il suppose que les Celtes étaient des hybrides, analogues aux

---

[545] [*Mélanges d'épigraphie et d'archéologie sémitique*, Paris, 1874.]

[546] La définition exacte du nom de Touranien comprend toute famille ethnique au sujet de laquelle les ethnologues ne savent absolument rien.

Assyriens, entre les envahisseurs Aryens de l'Europe et les populations Ibériques (probablement Ethiopiennes) d'Europe". Dans ce cas, il doit admettre la possibilité de ce que nous disons : que les Akkadiens étaient une tribu des Hindous primitifs. Or, qu'ils fussent Brahmanes du planisphère Brahmanique proprement dit (40 degrés de latitude Nord) ou de l'Inde (Hindoustan), ou, encore, de l'Inde de l'Asie Centrale, c'est ce que nous laisserons aux philologues des siècles futurs le soin d'élucider.

Une opinion qui, pour nous, est une certitude démontrée par la méthode d'induction qui nous est propre, et que nous craignons de voir médiocrement appréciée par les méthodes orthodoxes de la science moderne, est fondée sur ce qui semblera, à cette dernière, une preuve purement de circonstance. Pendant des années nous avons, à bien des reprises, constaté que les mêmes vérités ésotériques étaient exprimées par des symboles identiques et des allégories analogues, dans des contrées entre lesquelles on n'a jamais pu trouver la moindre trace de parenté historique. Nous avons trouvé la *Cabale* Juive et la *Bible* reproduisant les "mythes" **[331]** Babyloniens[547] et les allégories Orientales et Chaldéennes, telles qu'elles sont présentées en forme et en substance dans les plus anciens manuscrits des Talapoins (Moines) Siamois, et dans les plus antiques traditions populaires de Ceylan.

Dans cette Ile, nous avons un ancien et très digne ami, que nous avons rencontré aussi dans d'autres parties du globe, un érudit Pali et Cingalais de naissance, qui a en sa possession une curieuse feuille de palmier, à laquelle on a donné une solidité à l'épreuve du temps, par des procédés chimiques, et une énorme conque, ou plutôt une moitié de conque, car elle a éclatée en deux morceaux. Sur la feuille nous avons vu la représentation d'un géant renommé de l'antiquité Cingalaise, aveugle et démolissant avec ses bras, qui embrassent les quatre piliers du centre, une pagode dont il fait retomber les débris sur une foule armée d'ennemis. Sa chevelure est longue et s'étend presque jusqu'à terre. Le possesseur de cette curieuse relique nous apprit que le géant aveugle était "Somona le Petit" ; ainsi nommé par opposition à Somona-Kadom le Sauveur Siamois. De plus, la légende Pali, dans ses détails importants correspond à celle du Samson biblique.

La coquille porte sur sa face nacrée une gravure divisée en deux compartiments, et le travail en est bien plus artistique, comme conception

---

[547] Voir Bérose et Sanchoniathon ; *Cory, Ancient Fragments* ; Movers et autres.

et exécution, que celui des crucifix et autres objets religieux exécutés avec la même matière à Jaffa et à Jérusalem. Dans le premier panneau est représenté Siva avec tous ses attributs hindous, sacrifiant son fils, "unique" ou non, c'est ce que nous ne nous sommes pas arrêtés à savoir. La victime est placée sur un bûcher funéraire, et le père plane au-dessus d'elle avec un glaive dégainé, prêt à frapper ; mais la face du Dieu est tournée vers une jungle, où un rhinocéros a profondément enfoncé sa corne dans le tronc d'un arbre gigantesque, et ne peut plus la retirer. Le panneau suivant représente le même rhinocéros sur le bûcher, l'arme plongée dans le côté, et la victime visée, le fils de Siva, libre et aidant le Dieu à allumer le feu sur le bûcher du sacrifice.

Or, il nous suffit de rappeler que Siva et le Baal de la Palestine ou Moloch, et Saturne sont identiques ; qu'Abraham a été tenu, jusqu'à nos jours, par les Arabes Mahométans, pour Saturne dans le Kaaba[548] ; qu'Abraham et Israël étaient des noms de Saturne[549] ; et que Sanchoniathon nous dit que Saturne offrit **[332]** son fils unique en sacrifice à son père Uranus, et même qu'il se circoncit lui-même, et força toute sa maison et ses alliés à en faire autant[550], pour suivre infailliblement le mythe biblique, jusqu'à sa source. Mais cette source n'est ni Phénicienne, ni Chaldéenne ; elle est purement indienne, et on en trouve l'original dans le *Mahabharata*. Mais Brahmanique ou Bouddhique, il doit être certainement beaucoup plus ancien que le *Pantateuque* Juif, compilé par Esdras après la captivité de Babylone, et revu par les Rabbins de la Grande Synagogue.

C'est pour cette raison que nous ne craignons pas de maintenir notre assertion contre l'opinion de bien des gens instruits, que, néanmoins, nous considérons comme plus savants que nous. L'induction scientifique est une chose, et la *connaissance des faits*, quelque antiscientifique qu'elle puisse paraître au premier abord, en est une autre. Mais la science en a assez découvert pour nous apprendre que les originaux sanscrits du Nepal ont été traduits par les missionnaires Bouddhistes dans presque toutes les langues Asiatiques. De même les manuscrits Palis furent traduits en siamois, et apportés en Birmanie et au Siam ; il est donc aisé de rendre compte du fait que les mêmes légendes religieuses et les mêmes mythes circulent dans

---

[548] Movers, *Die Phönizier*, I, 86.

[549] *Ibidem*, pp. 86-132.

[550] Sanchoniathon : dans *Fragments de Cory*, p. 14, éd. 1832.

tous ces pays. Mais Manetho nous parle aussi de bergers Palis qui émigrèrent en Occident ; et lorsque nous trouvons quelques-unes des plus anciennes traditions de Ceylan dans la *Cabale* Chaldéenne et la *Bible* Juive, nous devons penser, ou que les Chaldéens ou Babyloniens ont été à Ceylan ou dans l'Inde, ou bien que les anciens Palis avaient les mêmes traditions que les Akkadiens dont l'origine est si incertaine. En supposant même que Rawlinson soit dans le vrai, et que les Akkadiens soient venus d'Arménie, il ne suit pas leurs traces au delà. Mais comme le champ est maintenant ouvert à toute espèce d'hypothèses, nous suggérons que cette tribu pourrait tout aussi bien être venue en Arménie d'au delà de l'Indus, en suivant sa route dans la direction de la Mer Caspienne, territoire qui fit aussi partie de l'Inde d'autrefois, et de là au Pont Engin. Ou bien elle est venue originairement de Ceylan par la même voie. Il a été impossible de suivre, avec quelque degré de certitude, les pérégrinations de ces tribus nomades Aryennes ; et nous en sommes réduits à juger, par induction, et par la comparaison de leurs mythes ésotériques. Abraham lui-même, ainsi que tous les savants le savent, pourrait bien être un de ces bergers Palis qui émigrèrent vers *l'Ouest*. On dit qu'il partit d' "*Ur* en Chaldée" avec son père Tharé ; et Sir Rawlinson a trouvé la ville **[333]** Phénicienne de Martu ou Marathus, mentionnée dans une inscription à *Ur*, et il fait voir qu'elle veut dire l'OUEST.

Si, dans un sens, leur langage semble s'opposer à leur identité avec les Brahmanes de l'Hindoustan, il y a néanmoins d'autres raisons qui militent en faveur de notre opinion, que les allégories bibliques de la *Genèse* sont entièrement dues à ces tribus nomades. Leur nom *Ak-ad* est de la même classe *qu'Ad-Am*, *Ha-va*[551], ou *Ed-En* "peut-être, dit le Dr Wilder, signifie-t-il fils de Ad, comme les fils de Ad dans l'ancienne Arabie. En langue Assyrienne *Ak* c'est le créateur et Ad-ad c'est AD, le père". En Araméen, Ad signifie aussi un, et Ad-ad l'unique ; et dans la *Cabale Ad-am* est le seul engendré, la première émanation du Créateur invisible. *Adon* c'était le "Seigneur" dieu de Syrie, et l'époux *d'Adar-gat* ou *Aster-'t* la déesse

---

[551] Dans un ancien livre Brahmanique intitulé : Prophéties, par Ramat-sariar, aussi bien que dans le Manuscrit du Sud dans la légende de Krishna, ce dernier donne presque mot à mot les deux premiers chapitres de la *Genèse*.Il raconte la création de l'homme, qu'il appelle *Adima*, en sanscrit le "premier homme" et la première femme est nommée Heva, ce qui complète la vie. D'après Louis Jacolliot (*La Bible dans l'Inde*), Krishna existait et sa légende fut écrite plus de 3.000 ans avant Jésus-Christ.

Syrienne, qui n'était autre que Vénus Isis, Istar, ou Mylitta, etc. ; et chacune d'elles était "la *mère de tout être vivant*", la *Magna Mater*.

Ainsi, tandis que le premier, second et troisième chapitres de la *Genèse* ne sont que des imitations dénaturées d'autres cosmogonies, le quatrième chapitre, à partir du seizième verset, et le cinquième chapitre jusqu'à la fin, ne donnent que des faits purement historiques ; quoique les derniers n'aient jamais été correctement interprétés. Ils sont pris, mot pour mot, du *Livre* secret *des Nombres* de la Grande *Cabale Orientale*. A partir de la naissance d'Enoch, le premier père reconnu de la Franc-maçonnerie moderne, commence la généalogie des familles dites Touraniennes, Aryennes et Sémitiques, si ces dénominations sont exactes. Chaque femme est la personnification d'un pays ou d'une cité ; chaque homme ou patriarche représente une race, une branche ou une subdivision d'une race. Les femmes de Lamech donnent la clé de l'énigme, qu'un savant devinerait facilement, même sans étudier les sciences ésotériques. "Et Ad-ah enfanta Jabal ; il fut le père de ceux qui vivent sous la tente, et des pasteurs *qui ont des troupeaux*" ; une race Aryenne nomade. "Et son frère fut Jubal, qui fut père de tous ceux qui *tiennent la harpe et les orgues*... Et Tsilla enfanta Tubai-Cain, qui enseigna *aux hommes à forger l'airain et le fer*, etc."[552]. Chaque mot a une signification, mais n'est pas une *révélation*. C'est tout simplement une compilation de *faits très historiques*, quoique l'histoire soit trop embarrassée **[334]** sur ce point, pour savoir comment les revendiquer. C'est du Pont Euxin au Cachemire et au delà qu'il faut chercher le berceau du genre humain et des fils *d'Ad-ah* ; et nous devons laisser le jardin particulier *d'Ed-en* sur l'Euphrate au collège des mystérieux astrologues et mages, les Aleim[553]. Ne nous étonnons donc pas que le voyant du Nord, Swedenborg, engage les gens à chercher le mot PERDU chez les hiérophantes de Tartarie, de Chine ou du Tibet ; car c'est là, et là seulement qu'il se trouve aujourd'hui quoique nous le voyions inscrit sur les monuments des plus anciennes dynasties Egyptiennes.

La poésie grandiose des quatre *Vedas* ; les *Livres d'Hermès* ; le *Livre* Chaldéen *des Nombres* ; le *Codex Nazaréen* ; la *Cabale du Tanaïm* ; le *Sepher Jezira* ; le *Livre de la Sagesse* de Schlomoh (Salomon) ; le traité

---

[552] [*Genèse*, IV, 20-22.]

[553] *Adah* en Hébreu c'est עדה, et Eden עדן. Le premier est un nom de femme, le second une désignation de lieu. Ils ont une étroite relation entre eux. Mais ils n'en ont guère avec Adam et Akkad qui s'écrivent avec l'aleph.

secret sur *Moukta et Baddha*[554], attribué par les cabalistes Bouddhistes à Kapila, le fondateur du système Sankhya ; les *Brahmanas*[555] ; le *Stan-gyour* des Tibétains[556] ; tous ces livres ont la même base. Variant quant aux allégories, ils enseignent la même doctrine secrète qui, lorsqu'elle sera une fois complètement élucidée, se montrera comme *l'ultima Thule* de la vraie philosophie, et découvrira ce qu'est le MOT PERDU.

N'attendons pas des savants qu'ils trouvent dans ces ouvrages quoi que ce soit d'intéressant en dehors de ce qui a une relation directe avec la philologie ou la mythologie comparée. Max Müller lui-même, aussitôt qu'il parle de mysticisme et de philosophie métaphysique répandus dans l'ancienne littérature sanscrite, n'y voit rien que des "absurdités théologiques" et de "fantastiques sottises".

En parlant des *Brahmanas*, tout pleins de mystérieuses, et, par conséquent, comme de raison, d'absurdes significations, il nous dit : "La plus grande partie de ces traités est remplie de radotages, et qui pis est de *radotages théologiques*. Une personne **[335]** n'étant pas d'avance au courant de la place que tiennent les *Brahmanas* dans l'histoire de la pensée Indienne, n'en pourrait lire plus de dix pages, *sans en être dégoûtée*[557]."

La critique sévère de ce savant ne nous surprend en aucune façon. Sans un fil conducteur pour connaître la signification de ces "radotages", portant sur des conceptions religieuses, comment pourrait-il juger l'ésotérique par l'exotérique ? Nous trouvons la réponse dans une autre des intéressantes conférences du savant Allemand : "Aucun Juif, Grec, Romain ou Brahmane n'a jamais pensé à convertir les gens à son propre culte national. Partout la religion était considérée comme une propriété privée

---

[554] Ces deux mots correspondent aux termes *Macroprosopos*, ou macrocosme, l'absolu sans limites, et le *Microprosopos* de la *Cabale*, la "petite face"ou microcosme, le fini et le conditionné. Ils n'ont pas été traduits et ne le seront probablement pas non plus. Les moines Tibétains disent que ce sont les véritables *Soutras*. Quelques Bouddhistes croient que le Bouddha était dans une existence antérieure, Kapila lui-même. Nous ne voyons pas comment plusieurs érudits sanscritistes peuvent s'imaginer que Rapila était un athée, alors que toutes les légendes nous le montrent comme l'ascète le plus mystique, fondateur de la secte des Yoguis.

[555] Certaines Brahmanas ont été traduites par le Dr Haug ; voir son "*Aitareya Brahmanam*".

[556] Le *Stan-gyour* [Bstan-hgyur – prononcer *Tanjour*] est rempli de règles de magie, de l'étude des puissances occultes, de leur acquisition, des charmes, des incantations, etc. ; et il est mal compris de ses interprètes profanes, de même que la *Bible* Juive l'est par notre clergé, ou la *Cabale* par les Rabins d'Europe.

[557] L' "Aitareya Brahmanam", conférence par Max Müller, Chips, etc.

ou nationale. Elle devait être défendue contre les étrangers. Les noms les plus sacrés des dieux, les prières à l'aide desquelles on obtenait leur faveur, étaient gardées secrètes. Et aucune religion n'était plus exclusive que celle des Brahmanes[558]."

C'est pourquoi, lorsque nous trouvons des savants qui, parce qu'ils ont appris d'un *Srotriya* – prêtre Brahmane initié aux mystères des sacrifices – la signification de quelques rares rites exotériques, se croient capables d'interpréter tous les symboles et avoir appris à déchiffrer les religions hindoues, nous ne pouvons nous empêcher d'admirer l'étendue de leurs illusions scientifiques. Nous le faisons d'autant plus, lorsque nous voyons Max Müller lui-même affirmer que, puisqu'on naît Brahmane, que dis-je – c'est un *deux fois né* – et qu'on ne peut pas le devenir, même les rangs de la classe la plus basse, celle des Sudras, ne s'ouvriront devant un étranger". Combien est-il encore moins probable qu'il permettrait à un étranger de révéler au monde ses Mystères religieux les plus sacrés, dont le secret a été si jalousement gardé de toute profanation pendant un nombre de siècles incalculable.

Non, nos savants ne comprennent pas, et ne peuvent comprendre correctement l'ancienne littérature hindoue, pas plus qu'un athée ou un matérialiste n'est capable d'apprécier, à leur juste valeur, les sentiments d'un voyant ou d'un mystique, dont toute la vie a été consacrée à la contemplation. Ils ont parfaitement le droit de se complaire dans la douce admiration de leur génie, et dans la conscience de leur grand savoir, mais non celui d'inculquer au monde leurs propres erreurs, en lui faisant croire qu'ils ont résolu le dernier problème de la pensée antique dans la littérature, sanscrite ou autre, et qu'il n'y a pas, derrière ces "radotages" apparents, des vérités bien supérieures à tout ce qu'a pu rêver notre philosophie exacte moderne ; ou au-delà ou au-dessus du **[336]** sens correct des phrases et des mots sanscrits, il n'y a pas de pensée plus profonde, intelligible pour quelques-uns des descendants de ceux qui les voilèrent au début de l'existence terrestre, si elle ne l'est pas pour le lecteur profane.

Nous ne serions nullement surpris de ce qu'un matérialiste, voire même un chrétien orthodoxe, ne puisse lire sans dégoût les ouvrages Brahmaniques anciens, ou leurs dérivés, la *Cabale*, le *Codex* de

---

[558] Max Müller, *Les Pèlerins Bouddhistes*, in Chips, etc., I, 225.

Bardesanes, ou les *Ecritures* juives, à cause de leur immodestie, et de leur défaut apparent de ce qu'un lecteur non initié se plaît à appeler "le sens commun". Mais si nous ne pouvons les blâmer pour ce sentiment, surtout dans le cas des livres Hébreux, et même de la littérature Grecque et Latine, et si nous sommes tout à fait disposés à admettre avec le professeur Fiske "que c'est un signe de sagesse de ne pas être satisfait de preuves imparfaites", nous avons le droit, d'autre part, de nous attendre à ce qu'ils reconnaissent que ce n'est pas une moindre preuve d'honnêteté, de confesser sa propre ignorance, dans les cas où il y a deux côtés à la question, pour la solution de laquelle le savant peut se tromper aussi bien que le premier ignorant venu. Lorsque nous voyons le professeur Draper, dans sa définition des périodes, dans *The Intellectual Development of Europe*[559], établir la classification du temps comme suit : De l'époque de Socrate, le précurseur et le maître de Platon, à Carneade, "l'âge de la foi" ; et de Philon le juif à la destruction des Ecoles Néo-Platoniciennes par Justinien, "l'âge de la décrépitude", nous devons en conclure que le savant professeur connaît aussi peu les tendances réelles de la philosophie Grecque et des écoles de l'Attique qu'il ne connaissait le véritable caractère de Giordano Bruno. Aussi, lorsque nous voyons un des meilleurs sanscritistes déclarer, de sa propre autorité, sans autre preuve à l'appui, que la plus "grande partie des *Brahmanas* n'est qu'un tissu de divagations théologiques", nous regrettons profondément que le professeur Max Müller soit beaucoup plus au courant des verbes et des noms de l'ancien Sanscrit, que de la pensée Sanscrite elle-même ; et qu'un savant, aussi généralement disposé à rendre justice aux religions et aux hommes de l'antiquité, fasse si effectivement le jeu des théologiens Chrétiens. "Quelle est l'utilité du Sanscrit ?"demande Jacquemont qui, à lui seul, a commis plus d'erreurs dans ses affirmations au sujet de l'Orient que tous les Orientalistes réunis. A ce compte-là, il n'y en aurait aucune, en vérité. Si nous devions échanger un cadavre contre un autre, autant vaudrait disséquer la lettre morte de la *Bible* juive que celle des *Vedas*. **[337]** Quiconque n'est pas vivifié par l'intuition, par l'esprit religieux de l'antiquité, ne verra jamais au-delà du "radotage" exotérique.

Lorsque nous lisons d'abord que, "dans la cavité du crâne du Macroprosopos – la longue Face – gît cachée la SAGESSE aérienne, qui n'est nulle part ouverte ; et qu'elle n'est ni découverte, ni manifeste" ; ou

---

[559] [Table des Matières.]

encore que "le nez de "l'ancien des jours" est la Vie dans toutes ses parties", nous sommes portés à le considérer comme l'incohérente divagation d'un fou. Et lorsqu'en outre, le *Codex Nazareus*[560] nous apprend qu'elle (*Spiritus*) invite son fils *Karabtanos*, "qui est fou et sans jugement" à un crime contre nature avec sa propre mère, nous sommes assez disposés à mettre le livre de côté avec dégoût. Mais n'est-ce que cette bêtise sans nom qui est exprimée dans ce langage rude, voire même obscène ? On ne peut pas plus le juger par les apparences extérieures, que les symboles sexuels des religions égyptienne et hindoue, ou la grossière franchise d'expression de la *Sainte Bible* elle-même. Pas plus, également, que l'allégorie d'Eve et du serpent tentateur d'Eden. L'esprit inquiet, toujours mobile et insinuant, dans sa "descente dans la matière", tente Eve ou Hava, qui représente la matière chaotique, "folle et sans jugement". Car *la matière*, Karabtanos, est le fils de *l'Esprit*, ou le *spiritus* des Nazaréens, *la Sophia-Achamofh*, et celle-ci est la fille de l'esprit intellectuel pur, le souffle divin. Lorsque la science aura effectivement démontré l'origine de la matière, et prouvé l'erreur des occultistes et des anciens philosophes qui soutiennent (comme le font aujourd'hui leurs descendants), que la matière n'est qu'une des corrélations de l'esprit, alors le monde des sceptiques aura le droit de rejeter l'antique Sagesse ou de jeter l'accusation d'obscénité à la face des religions anciennes.

> "De temps immémorial, dit Mrs Lydia Maria Child, un emblème a été honoré d'un culte dans l'Hindoustan, comme le type de la création, ou la source de la vie. C'est le symbole commun de Siva [Bala, ou Maha-Deva], et il est universellement lié à son culte... Siva n'était pas seulement le reproducteur des formes humaines ; il représentait le Principe Fructificateur, le Pouvoir Générateur qui pénètre tout l'univers... De petites images de cet emblème, sculptées en ivoire, en or ou en cristal sont portées autour du cou comme ornement... L'emblème maternel est également un type religieux ; et les adorateurs de Vishnou le représentent sur leur front, au moyen d'une marque horizontale... Faut-il s'étonner qu'ils envisagent avec vénération le grand mystère de la naissance de l'homme ? *Sont-ils* impurs parce qu'ils

---

[560] [I, pp. 178-179.]

> l'envisagent ainsi ? Ou est-ce *nous* qui sommes impurs de *ne* pas le considérer **[338]** de la sorte ? Nous avons voyagé au loin, et les routes ont été souillées, depuis que les anciens anachorètes ont pour la première fois parlé de Dieu et de l'âme, dans les profondeurs solennelles de leurs sanctuaires primitifs. Ne nous moquons pas de leur manière de rechercher la Cause Infinie et Incompréhensible, à travers tous les mystères de la Nature, de peur qu'en agissant ainsi nous ne jetions l'ombre de notre propre grossièreté sur leur simplicité patriarcale"[561].

Nombreux sont les savants qui ont essayé de leur mieux de rendre justice à l'Inde antique. Colebrooke, Sir William Jones, Barthelémy Saint-Hilaire, Lassen, Weber, Strange, Burnouf, Hardy, et finalement Jacolliot, ont tous apporté leur témoignage en faveur de ses belles couvres en matière de législation, d'éthique, de philosophie et de religion. Aucun peuple n'est parvenu à une aussi remarquable grandeur de pensée, dans les conceptions idéales de la Divinité et de son produit, l'HOMME, que les métaphysiciens et les théologiens Sanscrits. "Mes reproches contre beaucoup de traducteurs et d'Orientalistes, dit Jacolliot, sont, tout en admirant leur profond savoir, que *n'ayant pas vécu dans l'Inde*, ils manquent d'exactitude dans l'expression et la compréhension du sens *symbolique* des chants poétiques, des prières, et des cérémonies, et tombent ainsi trop souvent dans des erreurs matérielles, soit de traduction soit d'appréciation[562]". Plus loin, cet auteur qui, par suite d'un long séjour dans l'Inde et de l'étude de sa littérature, est plus à même de l'apprécier et a mieux qualité pour en témoigner que ceux qui n'y ont jamais été, nous dit que "l'existence de plusieurs générations suffirait à peine pour lire les œuvres que l'Inde ancienne nous a laissées sur l'histoire, la morale, la poésie, la philosophie, la religion, différentes sciences et la médecine". Et cependant Louis Jacolliot n'a pu en juger que par les quelques fragments qu'il a pu examiner grâce à la complaisance et à l'amitié de quelques Brahmanes avec lesquels il s'était lié. Lui montrèrent-ils *tous* leurs trésors ? Lui ont-ils expliqué tout ce qu'il aurait désiré apprendre ? Nous en doutons, car sans cela il n'aurait pas jugé leurs cérémonies religieuses avec

---

[561] *The Progress of Religious Ideas through Successive Ages*, vol. I, p. 17.

[562] *La Bible dans l'Inde*, I, ch. I.

autant de précipitation qu'il l'a souvent fait, simplement, sur des preuves accessoires.

Néanmoins, aucun voyageur n'a fait preuve d'autant de loyauté et d'impartialité à l'égard de l'Inde, que Jacolliot. S'il est sévère pour sa dégradation actuelle, il est encore plus sévère pour ceux qui en ont été la cause, la caste sacerdotale des derniers siècles, et ses reproches sont proportionnés à l'intensité de son appréciation **[339]** de sa grandeur passée. Il fait connaître les sources d'où provenaient les révélations de toutes les anciennes croyances, y compris les *Livres* inspirés de Moise, et c'est l'Inde qu'il indique directement comme le berceau de l'humanité, la mère des astres nations, et le foyer de tous les arts et de toutes les sciences Perdus de l'antiquité, pour laquelle, déjà, l'Inde antique elle-même était perdue dans la nuit Cimmérienne des âges archaïques. "Etudier l'Inde, dit-il, c'est remonter l'humanité jusqu'à sa source".

> "De même que notre société moderne se heurte à chaque pas aux souvenirs de l'antiquité, de même que nos poètes ont copié Homère et Virgile, Sophocle et Euripide, Plaute et Térence, que nos philosophes se sont inspirés de Socrate, de Pythagore, de Platon et d'Aristote, que nos historiens prennent Tite-Live, Salluste ou Tacite pour modèles, nos orateurs, Démosthènes ou Cicéron ; que nos médecins étudient encore Hippocrate, et que nos codes traduisent Justinien. De même l'antiquité a eu, elle aussi, une antiquité qu'elle a étudiée, imitée et copiée. Quoi de plus simple et de plus logique ? Est-ce que les peuples ne procèdent pas tous les uns des autres. Est-ce que les connaissances péniblement conquises par une nation se circonscrivent sur son territoire, et meurent avec la génération qui les a acquises ? Est-ce qu'il peut être enfin insensé de prétendre que l'Inde il y a 6.000 ans, brillante, civilisée, regorgeant de population, a imprimé sur l'Egypte, la Perse, la Judée, la Grèce et Rome, un cachet aussi ineffaçable, des traces aussi profondes, que celles que ces dernières ont laissées parmi nous ?".

> "Il est temps d'en finir avec ces préjugés qui nous représentent les anciens comme arrivés presque spontanément aux idées philosophiques, religieuses et

morales les plus élevées ;avec ces préjugés qui expliquent tout, dans leur admiration naïve, à l'aide de l'intuition de quelques grands hommes, dans le domaine scientifique, artistique et littéraire ; et dans le domaine religieux à l'aide de la révélation[563]"

Nous croyons que le jour n'est pas éloigné, où les adversaires de ce subtil et savant écrivain seront réduits au silence par la force d'une irréfutable évidence. Et lorsque *les faits* auront une bonne fois confirmé ses théories et ses assertions, que trouvera le monde ? Que c'est à l'Inde, la contrée la moins explorée et la moins connue de toutes, que toutes les autres nations sont redevables de leur langage, de leurs arts, de leur littérature et de leur civilisation. Ses progrès, arrêtés quelques siècles avant notre ère, car, ainsi que le dit cet auteur, à l'époque du grand conquérant Macédonien "l'Inde avait déjà traversé la période de sa splendeur", furent **[340]** complètement étouffés dans les siècles suivants. Mais les preuves de ses gloires passées se trouvent dans sa littérature. Quel est le peuple dans tout le globe qui puisse se vanter d'une pareille littérature, qui serait bien plus étudiée qu'elle ne l'est aujourd'hui, si le sanscrit était moins difficile ? Jusqu'à présent, le public en général a dû s'en rapporter, pour être renseigné, à quelques rares savants qui, malgré leur grande science et leur véracité, ne pouvaient être à la hauteur de la tâche de traduire et de commenter autre chose, que quelques livres sur l'innombrable quantité qui, en dépit du vandalisme des missionnaires, sont encore restés pour montrer le puissant développement de la littérature sanscrite. Or, même pour accomplir cette œuvre dans ces limites, il faudrait l'existence entière d'un Européen. I1 en résulte que le monde juge et apprécie à la hâte, et qu'il commet souvent les plus ridicules méprises.

Tout récemment, un certain Révérend Dunlop Moore de New Brighton Pa, voulant montrer à la fois son habileté et sa piété, attaqua la déclaration faite par un Théosophe, dans un discours prononcé à la cérémonie de l'incinération du baron de Palm, que le *Code de Manou* existait un millier d'années avant Moïse. "Tous les Orientalistes de quelque valeur, dit-il, sont d'accord maintenant à reconnaître que les *Lois de Manou* ont été écrites à différentes époques. *La partie la plus ancienne de cette collection date probablement du XVI*[ème] *siècle avant l'ère*

---

[563] *La Bible dans l'Inde*

chrétienne[564]". Quoi que puissent penser les autres Orientalistes visés par ce lettré Pensylvanien, Sir William Jones est d'un avis différent. "Il est clair, dit-il dans la Préface à ses *Ordonances of Manu*, que puisque ces lois ne comportent que 2.685 vers, elles ne peuvent pas être la totalité de l'œuvre attribuée à Soumati, laquelle est probablement celle désignée sous le nom de *Vriddha Manava*, ou *Ancien Code du Manou*, qui n'a pas encore été entièrement reconstruite, quoique beaucoup de passages du livre aient été conservés par tradition, et soient souvent cités par les commentateurs".

> "Nous lisons dans la préface d'un traité sur la législation par Narada, dit Jacolliot, préface écrite par un de ses adeptes, un des complaisants du pouvoir Brahmanique : Manou ayant écrit les lois de Brahma en cent mille slocas ou distiques, qui comprenaient vingt-quatre livres et mille chapitres, donna l'ouvrage à Narada, le sage parmi les sages, qui l'abrégea pour l'usage du *genre* humain en douze mille vers, qu'il donna à un fils de *Brighou* nommé Soumati, lequel, pour la plus grande facilité de la race humaine, les réduisit à quatre mille"[565]. **[341]**

Nous avons ici l'opinion de Sir William Jones qui, en 1794, affirmait que les fragments en la possession des Européens ne pouvaient pas être *l'Ancien Code de Manou*, et celle de Louis Jacolliot qui, en 1868, après avoir consulté toutes les autorités, auxquelles il ajoutait le résultat de ses propres, longues et patientes recherches, écrivait ce qui suit : "Les lois hindoues furent codifiées par Manou, *plus de 3.000 ans avant l'ère chrétienne*, copiées par toute l'antiquité, et surtout par Rome, qui seule nous a laissé des lois écrites, le *Code de Justinien* ; lequel a été adopté comme base par toutes les législations modernes[566]".

Dans un autre volume intitulé *Christna et le Christ*, en prenant à partie scientifiquement un adversaire pieux, bien que fort instruit, M. Textor de Ravisi, qui cherche à démontrer que l'orthographe du nom Christna n'est pas conforme à l'épellation sanscrite, et qui a le dessous dans ce débat, Jacolliot fait la remarque suivante : "Nous savons que le législateur Manou

---

[564] *Presbyterian Banner*, 20 décembre 1876.

[565] *La Bile dans l'Inde*, p. 76.

[566] *Ibid.*, p. 33.

se perd dans la nuit de la période anté-historique de l'Inde ; et que pas un Indianiste n'a osé lui contester le titre du plus ancien législateur du monde" (p. 350).

Mais Jacolliot n'avait pas entendu parler du Révérend Dunlop Moore. C'est pour cela peut-être, que lui et plusieurs autres indiologues s'apprêtent à prouver que beaucoup de textes Védiques, aussi bien que ceux de Manou, envoyés en Europe par la Société Asiatique de Calcutta, *ne sont en aucune façon des textes authentiques*, mais qu'ils sont dus, pour la plupart, aux efforts astucieux de certains missionnaires Jésuites, pour égarer la science, au moyen d'œuvres apocryphes, conçues en vue de jeter sur l'histoire de l'antiquité hindoue un voile d'incertitude et d'obscurité, et un soupçon d'interpolation systématique sur les Brahmanes et pundits modernes. "Ces faits, ajoute-t-il, qui sont si bien établis dans l'Inde qu'ils n'y sont même pas mis en question, *doivent être révélés à l'Europe" (Christna et le Christ*, p. 347).

De plus, le *Code de Manou*, connu des Orientalistes Européens, comme celui qui a été commenté par *Brighou*, ne forme même pas une partie de l'Ancien Manou nommé le *Vriddha Manava*. Quoique de petits fragments seulement en aient été découverts par nos savants, il existe en entier dans certains temples ; et Jacolliot démontre que les textes envoyés en Europe sont en complet désaccord avec ceux que l'on trouve dans les pagodes du Sud de l'Inde. Nous pouvons aussi citer, pour atteindre notre but, Sir William Jones qui, se plaignant de Koullouka, remarque que ce dernier paraît avoir considéré dans ses commentaires que les lois de Manou sont *restreintes aux premiers trois siècles*[567]. **[342]**

D'après les calculs, nous sommes aujourd'hui dans l'âge du Kali-Youga, le *quatrième* en partant de celui du Satya ou KritaYouga, première époque à laquelle la tradition hindoue reporte les lois de Manou, et dont Sir William Jones accepte implicitement l'authenticité. En admettant tout ce que l'on pourrait dire de l'énorme exagération de la chronologie hindoue qui, malgré tout, concorde beaucoup mieux avec les données de la géologie moderne et de l'anthropologie, que les 6.000 années de la caricaturale chronologie de *l'Ecriture* Juive, comme toutefois quelques 5.000 ans se sont passés depuis que le quatrième âge du monde ou KaliYouga a commencé, nous avons ici une preuve qu'un des plus grands

---

[567] [*The works of Sir William Jones*, vol. III, p. 446.]

Orientalistes qui ait jamais vécu (et de plus Chrétien non pas Théosophe), estimait que Manou est de plusieurs milliers d'années antérieur à Moïse. Evidemment de deux choses l'une : Ou il faut refaire l'histoire de l'Inde pour la *Presbyterian Banner*, ou bien les écrivains de cette famille devront étudier la littérature hindoue, avant de critiquer, de nouveau les Théosophes.

Mais en dehors des opinions particulières de ces révérends gentlemen, dont les idées nous touchent peu, nous trouvons même dans la *New American Cyclopædia* une tendance marquée à contester l'antiquité et l'importance de la littérature hindoue. Les *Lois de Manou*, dit un des rédacteurs, "ne remontent pas au-delà du III" siècle avant Jésus-Christ". Ces expressions sont fort élastiques. Si par loi de Manou, l'auteur entend *l'abrégé* de ces lois, compilées et arrangées par les derniers Brahmanes pour servir d'autorité à leurs projets ambitieux, et avec l'idée de se créer une règle de domination, dans ce cas, il peut avoir raison, quoique nous soyons tout prêts à contester même ce point-là. Dans tous les cas, il est aussi peu convenable de prendre cet abrégé pour les anciennes et authentiques lois codifiées par Manou, que d'affirmer que la *Bible* Hébraïque n'est pas antérieure au Xème siècle de notre ère, parce que nous n'avons pas de manuscrit Hébreu plus ancien, ou bien que les poèmes de *l'Iliade* d'Homère n'étaient ni connus, ni écrits avant que l'on eût découvert leur premier manuscrit authentique. Il n'existe pas de manuscrit sanscrit, en la possession des savants Européens, qui remonte au-delà de quatre ou cinq siècles[568], ce qui ne les a pas empêchés d'assigner aux *Védas* une antiquité de quatre à cinq mille ans. Les arguments les plus sérieux existent en faveur de la grande ancienneté des *Livres de Manou*, et, sans s'arrêter à citer les opinions de divers érudits, dont pas deux ne concordent, nous présenterons la nôtre, du moins en ce qui concerne l'affirmation injustifiée de la *Cyclopædia*. **[343]**

Si, comme le démontre Jacolliot, texte en main[569], le *Code de Justinien* a été copié sur les *Lois de Manou*, il faut avant tout vérifier l'âge du premier ; non pas en tant que code parfait et écrit, mais au point de vue de son origine. Or à notre avis, il est aisé de répondre à cette question.

---

[568] Voir Max Müller, "*Lecture on the Vedas*", Chips, etc., I, p. 11.

[569] [*La Bible dans l'Inde*, pp. 33-47.]

D'après Varron, Rome fut bâtie en l'an 3961 de la période Julienne (754 av. J : C.). La loi romaine telle qu'elle fut compilée par ordre de Justinien, et connue sous le nom de *Corpus Juris Civilis*, n'était pas un code, nous apprend-on, mais bien un digeste des coutumes de la législation de plusieurs siècles. Quoique en fait l'on ne connaisse rien des autorités originelles, la principale source de laquelle fut tiré le *Jus scriptum* ou droit écrit, était le *Jus non scriptum*, ou la loi coutumière. Or c'est précisément sur cette loi coutumière que nous voulons baser notre argumentation. La *loi des douze tables*, d'ailleurs, fut compilée environ 300 ans A. U. C.[570] et même, en ce qui concerne la loi privée, elle avait été compilée de *sources encore plus anciennes*. C'est pourquoi, si ces sources antérieures se trouvent concorder aussi bien avec les *Lois de Manou*, que les Brahmanes affirment avoir été codifiées dans le *Krita-Youga*, époque antérieure au *Kali-Youga*, nous devons supposer que cette source des "*Douze Tables*" en tant que lois de coutume et de tradition, sont au moins de plusieurs centaines d'années plus anciennes que leurs copistes. Cela seul nous reporte à plus de 1.000 ans avant Jésus-Christ.

Le *Manava-Dharma-Sastra*, embrassant le système de cosmogonie hindoue, est reconnu comme presque aussi ancien que les *Vedas* ; et même Colebrooke assigne comme date à ces derniers le XVème siècle avant Jésus-Christ. Or, quelle est l'étymologie du nom Manava Dharma Sastra ? C'est un mot composé de *Manou*, de *Dharma*, institut, et de *Sastra*, commandement ou loi. Comment, alors les lois de Manou ne dateraient-elles que du IIIème siècle avant notre ère chrétienne ?

Le Code hindou n'a jamais prétendu être une révélation divine. La distinction faite par les Brahmanes eux-mêmes entre les *Vedas* et tous les autres livres sacrés, quelle que soit leur antiquité, en est une preuve. Tandis que toutes les sectes tiennent les *Vedas* pour la parole directe de Dieu, *Srouti* (révélation) – le *Code de Manou* est qualifié simplement par elles de *smriti*, une collection de traditions orales. Encore ces traditions ou "réminiscences"figurent-elles parmi les plus anciennes, aussi bien que les plus vénérées dans le pays. Mais, peut-être le plus puissant argument **[344]** en faveur de leur antiquité et de l'estime générale dans laquelle elles sont tenues, réside-t-il dans le fait suivant. Les Brahmanes ont incontestablement remanié ces traditions à une époque éloignée, et rédigé

---

570 [*Anno Urbis Conditae* – "Année de la fondation de la Ville", c'est à-dire Rome.]

un grand nombre de lois actuelles, telles qu'elles figurent dans le *Code de Manou*, pour favoriser leurs projets ambitieux. Par conséquent, ils *doivent l'avoir fait à un moment où la crémation des veuves* (soutti) n'était *ni pratiquée ni envisagée*, et elle l'a été pendant près de 2.500 ans. Le *Code de Manou* pas plus que les *Védas* ne font mention d'une loi aussi barbare ! Qui ne sait, à moins d'être complètement ignorant de l'histoire de l'Inde, que ce pays a été sur le point de se lancer dans une révolte religieuse, occasionnée par la prohibition des *Souttis* par le Gouvernement Anglais ? Les Brahmanes invoquaient un verset du *Rig-Veda*, qui les prescrivait. Mais il a été démontré récemment que ce verset avait été falsifié[571]. Si les Brahmanes avaient été les seuls auteurs du *Code de Manou*, ou s'ils l'avaient codifié entièrement à l'époque d'Alexandre au lieu d'y pratiquer, simplement, des interpolations pour atteindre leur but, comment se ferait-il qu'ils auraient négligé le point le plus important, et mis ainsi en danger leur autorité ? Ce fait seul démontre que le *Code* doit être rangé parmi les plus anciens de leurs livres.

C'est sur la force de cette évidence, celle de la raison et de la logique, que nous affirmons que si l'Egypte a donné sa civilisation à la Grèce, et si celle-ci, à son tour, a donné la sienne à Rome, l'Egypte elle-même avait, dans les siècles passés où régnait Menès[572], reçu ses lois, ses institutions sociales, ses arts et ses sciences de l'Inde pré-védique[573], et que, par conséquent, c'est chez cette ancienne initiatrice des prêtres adeptes de toutes les autres nations, que nous devons chercher la clé des grands mystères du genre humain.

Et lorsque nous disons indistinctement "l'Inde", nous ne parlons pas de l'Inde des temps modernes, mais de celle de la période archaïque. Dans les anciens temps certaines contrées qui nous sont connues aujourd'hui sous d'autres dénominations étaient toutes comprises sous celle de l'Inde. Il y avait une Inde haute, une Inde inférieure, et une Inde occidentale, qui est aujourd'hui la Perse-Iran. Les contrées nommées Tibet, Mongolie et GrandeTartarie étaient aussi considérées par les anciens auteurs comme faisant partie de l'Inde. Nous allons maintenant transcrire une **[345]**

---

[571] Voir Roth, *The burial in India* ; Max Müller, *Mythologie comparée* (conférence) ; l'article Wilson : "The supposed vaidic authority for the burning, of Hindu Widows", etc.

[572] Bunsen indique comme première année de Menés 3645 ; Manetho 3892 avant Jésus-Christ, *Egypts'Place*, vol. V, v. 34.

[573] Louis Jacolliot dans *La Bible dans l'Inde* affirme la même chose, I, ch. VI.

légende relative à ces lieux, que la science reconnaît aujourd'hui comme le berceau de l'humanité.

La tradition rapporte et les récits du *Grand Livre* expliquent que longtemps avant l'époque d'Ad-am et de sa femme curieuse, He-va, là où maintenant on ne trouve que des lacs salés et des déserts nus, il y avait une vaste mer intérieure qui s'étendait sur l'Asie centrale, au nord de la fière chaîne de l'Himalaya, et de son prolongement occidental. Une île, qui n'avait pas de rivale pour sa beauté sans pareille dans le monde, était habitée par le dernier survivant de la race qui a précédé la nôtre. Cette race vivait avec la même facilité dans l'eau, l'air ou le feu, car elle avait un empire sans limites sur tous les éléments. C'était "les fils de Dieu", non pas ceux qui virent les filles des hommes, mais les Elohim réels, quoique dans la *Cabale* Orientale on les désigne sous un autre nom. Ce sont eux qui enseignaient aux hommes les secrets les plus merveilleux de la Nature, et qui leur révélaient l'ineffable "mot", maintenant perdu. Ce mot, qui n'en est pas un, a parcouru le monde et résonne encore, comme un écho lointain, dans les cœurs de quelques hommes privilégiés. Les hiérophantes de tous les collèges sacerdotaux connaissaient l'existence de cette île, mais le "mot" n'était connu que du *Yava Aleim*, ou seigneur principal de chaque collège et, n'était transmis à son successeur qu'au moment de la mort. Il y avait beaucoup de ces collèges et les anciens auteurs classiques en parlent.

Nous avons déjà vu que suivant les traditions universelles, acceptées par tous les peuples de l'antiquité il y a eu plusieurs races d'hommes antérieures à nos races actuelles. Chacune de ces races était distincte de celle qui l'avait précédée ; et chacune disparaissait dès que la suivante faisait son apparition. Dans Manou se trouvent clairement mentionnées six de ces races comme s'étant succédé l'une après l'autre.

> "De ce Manou Svayambhouva [le moindre, et correspondant à Adam Kadmon], issu de Svayambhou, ou l'Etre existant par lui-même, descendent six autres Manous [hommes symbolisant les aïeux], et chacun d'eux donna naissance *à une race* d'hommes... Ces Manous, tout puissants, desquels Svayambhouva est le premier, ont chacun, *dans son époque*, (*anfara*), produit et dirigé ce monde composé d'êtres mobiles et immobiles". (Manou, liv. 1).

Dans le *Siva Pourana*[574] l'auteur s'exprime ainsi :

> "O Siva, toi, dieu du feu, puisses-tu détruire mes péchés, comme l'herbe sèche de la jungle est détruite par le feu. C'est **[346]** sous ton souffle puissant qu'Adhima [le premier homme] et Heva [le complément de la vie, en sanscrit], *les ancêtres de cette race d'hommes* ont reçu la vie et couvert le monde de leurs descendants".

Il n'existait aucune communication avec cette belle île par mer, mais des passages souterrains, connus uniquement des chefs, communiquaient avec elle dans toutes les directions. La tradition parle de beaucoup de majestueuses ruines de l'Inde, Ellora, Elephanta, et les cavernes d'Ajunta (chaîne de Chandor), qui appartenaient autrefois à ces collèges, et avec lesquels ces voies souterraines étaient reliées[575]. Qui pourra affirmer que l'Atlantide disparue, mentionnée aussi dans le *Livre Secret*, mais encore sous un autre nom prononcé dans le langage sacré, n'existait pas encore à cette époque ? Le grand continent disparu pourrait peut-être avoir été situé au Sud de l'Asie s'étendant de l'Inde à la Tasmanie[576]. Si l'hypothèse si contestée aujourd'hui et même niée par quelques éminents auteurs qui la considèrent comme une plaisanterie de Platon, se trouve jamais vérifiée, peut-être alors les savants croiront-ils que la description du continent habité par les dieux n'était pas tout à fait une fable. Et ils comprendront alors que les insinuations voilées de Platon, et le fait d'en attribuer la relation à Solon et aux prêtres Egyptiens, n'était qu'une façon prudente de communiquer le fait au monde en combinant adroitement la vérité avec la fiction ; il se libérait ainsi de la responsabilité d'une histoire que les obligations imposées par son initiation lui interdisaient de divulguer.

---

[574] Pourana signifie l'histoire ou tradition ancienne et sacrée. Voire Loiseleur Des Longchamps, traduction de Manou et aussi L. Jacolliot, La *Genèse dans l'Humanité*, p. 328.

[575] Il y a des archéologues qui, comme M. James Ferguson, contestent la grande antiquité voire même d'un seul monument de l'Inde. Dans son ouvrage : *Illustrations of the Rock-Cut Temples of India*, l'auteur ne craint pas d'exprimer la très extraordinaire opinion que "l'Egypte avait cessé d'être une nation avant que le plus ancien des temples souterrains [de l'Inde] eût été creusé". En un mot, il n'admet pas l'existence de cavernes avant le règne d'Asoka, et parait disposé à prouver que la plus grande partie de ces temples taillés dans le roc furent exécutés à partir de l'époque de ce pieux roi Bouddhiste jusqu'à la destruction de la dynastie Andhra de Maghada au commencement du Ve siècle. Nous croyons cette prétention parfaitement arbitraire. Des découvertes postérieures doivent sûrement en démontrer l'erreur et le peu de fondement.

[576] C'est une étrange coïncidence que, lorsqu'on la découvrit pour la première fois, l'Amérique portait parmi certaines tribus aborigènes le nom d'Atlanta.

Et comment le nom d'Atlanta lui-même aurait-il été inventé par Platon ? Atlanta n'est pas un nom grec, et sa construction n'a rien en elle-même d'hellénique. Brasseur de Bourbourg a essayé de le démontrer il y a des années, et Baldwin, dans son livre : *Prehistoric Nations and Ancient America* cite cet auteur, qui déclare que les mots Atlas et Atlantique n'ont pas d'étymologie satisfaisante dans un langage européen quelconque. Ils ne sont pas Grecs, et ne peuvent être rattachés à aucune langue connue de **[347]** l'ancien monde. Mais dans le langage Nahualt [ou Toltec] nous trouvons immédiatement le radical *a*, *atl*, qui signifie eau, guerre, et le sommet de la tête... De là dérivent une foule de mots, tels que *Atlan*, sur le rivage de, ou parmi l'eau ; d'où naturellement nous avons l'adjectif *Atlantique*. Nous trouvons aussi *Atlaca*, combattre... Une cité nommée Atlan existait lorsque le continent fut découvert par Colomb, à l'entrée du golfe d'Uraba, dans le Darien, avec une bonne rade. Elle est maintenant réduite à un *pueblo* [village] peu important, nommé Acla [577].

N'est-il pas extraordinaire, pour ne pas dire plus, de trouver en Amérique une ville, mentionnée sous un nom qui contient un élément purement local, étranger d'ailleurs à toute autre contrée, dans la prétendue *fiction* d'un philosophe qui vivait 400 ans avant Jésus-Christ ? On pourrait en dire autant du nom d'Amérique, qu'il serait plus juste de rapporter au mont Merou, le mont sacré, au centre des *sept* continents, d'après la tradition hindoue, qu'à celui d'Amerigo Vespucci. Nous avons les raisons suivantes en faveur de notre thèse :

1. "Améric, Amérrique ou Amérique est le nom donné dans le Nicaragua à une chaîne de montagnes ou hauts plateaux, qui se trouvent entre Juipalpa et Libertad, dans la province de Chontales, et qui s'étendent d'un côté sur le territoire des Indiens Carcas et de l'autre sur celui des Indiens Ramas" [578].

   Ic ou *ique* comme terminaison a la signification de grand, comme *Cacique*, etc...

   Colomb, dans son quatrième voyage mentionne le village de Cariai, probablement *Caîcai*. Cette localité était remplie de

---

[577] Baldwin, *Prehistoric Nations*, p 179, éd. 1872.

[578] [Jules Marcou, *Atlantic Monthly*, mars 1873. Voir Thomas Belt, *The Naturalist in Nicaragua*, Londres, 1873.]

sorciers ou hommes de médecine ; et c'était la région de la chaîne Améric, haute de 3.000 pieds.

Toutefois il omet d'en mentionner le nom.

Le nom *America Provincia* parut pour la première fois sur une carte publiée à St-Dié en 1507. Jusqu'à cette date, on avait cru que cette région faisait partie de l'Inde. Cette année-là, le Nircaragua fut conquis par Gil Gonzales de Avila.

2. "Les northmen qui visitèrent le continent au X[ème] siècle[579], trouvèrent une côte, plate et basse, couverte d'épaisses forêts, qu'ils nommèrent *Markland* de *Mark* forêt. La lettre *r* devait être roulée comme dans *marrick*. On trouve un nom analogue dans la région de l'Himalaya, et le nom de Montagne du Monde. Merou, est **[348]** prononcé Meruah dans certains dialectes avec la lettre *h* fortement aspirée. L'idée qui se présente naturellement à l'esprit est de rechercher comment deux peuples peuvent avoir accepté un mot d'une consonance semblable, en l'employant chacun dans leur propre sens, et en l'appliquant au même territoire.

> "Il est fort plausible, dit le professeur Wilder, que l'Etat de l'Amérique Centrale où nous trouvons le nom Americ "qui signifie [de même que le mot hindou Merou] grande montagne, ait donné son nom à ce continent. Vespucci lui aurait donné son nom de famille s'il avait eu l'intention de donner un titre à un continent. Si la théorie de l'abbé de Bourbourg, donnant *Atlan* comme la racine d'Atlas et d'Atlantique, était reconnue exacte, les deux hypothèses pourraient parfaitement s'accorder. Comme Platon n'a pas été le seul écrivain qui ait parlé du monde au-delà des colonnes d'Hercule et comme l'Océan est encore peu profond et porte des plantes marines sur toute la partie tropicale de l'Atlantique, il n'est nullement étrange d'imaginer que ce continent s'élevait là, ou qu'il y avait un monde insulaire sur cette côte. Le

---

[579] Torfœus, *Historia Vinlandiæ antiques*, XII, p. 60, éd. 1705.

> Pacifique aussi offre des indices qui font penser qu'il a été le populeux empire insulaire des Malais ou des Javanais sinon un continent entre le Nord et le Sud. Nous savons que la Lémurie dans l'Océan Indien est un rêve des savants ; et que le Sahara et le désert qui coupe l'Asie au milieu furent probablement une fois le fond de mers".

Pour continuer la tradition, nous devons ajouter que la classe des hiérophantes était divisée en deux catégories distinctes : celle qui avait été instruite par "les fils de Dieu" de l'Ile et initiée dans la doctrine divine de la révélation pure, et celle qui habitait l'Atlantide disparue, si tel doit être son nom ;celle-ci, étant d'une autre race, était née avec une vue qui embrassait toutes les choses cachées, et était indépendante des lois de la distance aussi bien que des obstacles matériels. En un mot, ceux-ci appartenaient à la quatrième race d'hommes, mentionnée dans le *Popul Vuh*, dont la vue était illimitée et qui savaient toutes choses aussitôt. C'était, peut-être, ce que nous appellerions maintenant des médiums naturels de naissance, qui n'avaient ni à lutter ni à souffrir pour obtenir leurs connaissances, qu'ils acquéraient sans aucun sacrifice. C'est pourquoi, tandis que les premiers marchaient sur les traces de leurs divins instructeurs, et, acquérant par degrés leur science, apprenaient en même temps à discerner le mal du bien, les adeptes de naissance de l'Atlantide suivaient aveuglément les insinuations du grand et invisible "Dragon", le roi Thevetat (le serpent de la *Genèse* ?). Thevetat n'avait ni appris ni acquis ses connaissances, mais, pour emprunter une expression du Dr Wilder relativement au Serpent tentateur, il était "une sorte de Socrate qui *savait* sans avoir été initié". Ainsi, sous les mauvaises inspirations **[349]** de leur démon, *Thevetat*, la race de l'Atlantide devint une nation de *magiciens mauvais*. Par suite de cela, une guerre fut déclarée, dont l'histoire serait trop longue à raconter ; la substance de ce récit se trouve dans les allégories dénaturées de la race de Caïn, les géants, et de celle de Noé, et de sa famille juste. Le conflit- se termina par la submersion de l'Atlantide ; celle-ci a été imitée par les récits des déluges Babylonien et Mosaïque : les géants et les magiciens moururent "ainsi que toute chair, et tout homme". Tous, sauf Xisuthrus et Noé, qui, en substance, étaient identiques au grand Père des *Thlinkitiens* dans le *Popul Vuh*, ou livre sacré des Guatemaliens, qui raconte aussi qu'il se sauva dans une grande barque, comme le Noé hindou, Vaivasvata.

Si nous devons en croire la tradition, il faut ajouter foi à l'histoire qui suit, d'après laquelle des alliances entre les descendants des hiérophantes de l'île et ceux du Noé Atlante est issue une race mixte d'hommes justes et de méchants. D'une part, le monde eut ses Enochs, ses Moises, ses Gautama-Boudhas, ses nombreux "Sauveurs", et ses grands hiérophantes ; d'autre part, il eut ses "magiciens naturels" qui, n'étant pas retenus par le pouvoir de lumières spirituelles, et à cause de la faiblesse des organisations physiques et mentales, profanèrent involontairement leurs précieux dons en de mauvais usages. Moise n'eut pas une parole de blâme pour ces adeptes de la prophétie et autres facultés qui avaient été instruits dans les collèges de la sagesse ésotérique, mentionnés dans la *Bible*[580]. Ses anathèmes étaient réservés pour ceux qui, sciemment ou non, dégradaient le pouvoir qu'ils avaient hérité de leurs ancêtres Atlantes, en le mettant au service de mauvais esprits, pour nuire à l'humanité. Sa colère s'enflammait contre l'esprit de Ob et non pas contre celui de OD[581]. **[350]**

---

[580] *Livre des Rois*, XXII, 14, 2° *juges*, XXXIV, 22.

[581] Au moment de mettre sous presse, nous recevons de Paris, grâce à l'obligeance de M. John L. O'Sullivan, les œuvres complètes de Louis Jacolliot en vingt et un volumes. Elles roulent principalement sur l'Inde et ses antiques traditions, religion et philosophie. Cet infatigable auteur a recueilli un monde de renseignements à différentes sources, la plupart authentiques. Tout en n'acceptant pas ses idées personnelles sur beaucoup de points, nous reconnaissons volontiers toutefois l'extrême valeur de ses abondantes traductions des livres sacrés de l'Inde, d'autant plus qu'elles confirment à tous points de vue nos propres affirmations. Entre autres exemples se trouve la question de la submersion de continents dans les temps préhistoriques.

Dans son *Histoire des Vierges* : *Les peuples et les continents disparus*, il dit : "Une des plus anciennes légendes de l'Inde conservée dans les temples par la tradition orale et écrite, raconte qu'il y a plusieurs centaines de mille ans, il existait dans l'Océan Pacifique un immense continent qui fut détruit par un soulèvement géologique et dont il faut chercher les fragments à Madagascar, Ceylan, Sumatra, Java, Bornéo et les files principales de la Polynésie.

"Suivant cette hypothèse, les hauts plateaux de l'Hindoustan et de l'Asie n'auraient été représentés à ces époques éloignées que par de grandes iles contiguës au continent central... D'après les Brahmanes cette contrée avait atteint un haut degré de civilisation, et la péninsule de l'Hindoustan, agrandie par le déplacement des eaux, à l'époque du grand cataclysme, n'a fait que continuer la chaîne des traditions primitives nées en cet endroit. Ces traditions donnent le nom de Rutas aux populations qui habitaient cet immense continent équinoxial, et c'est de leur langue qu'est *dérivé le sanscrit*. [Nous aurons quelque chose à dire au sujet de ce langage dans un autre volume.]

"La tradition Indo-Hellénique, conservée par la population la plus intelligente qui ait émigré des plaines de l'Inde, rapporte également l'existence d'un continent et d'un peuple auxquels elle donne le nom d'Atlantis et d'Atlantide, et qu'elle place dans l'Atlantique, dans le Nord des tropiques.

"Outre que le fait de la supposition d'un ancien continent dans ces latitudes, continent dont les traces se retrouvent dans les îles volcaniques et les surfaces montagneuses des Açores, des Canaries et du Cap Vert, n'est pas dépourvue de probabilité au point de vue géographique, les Grecs, qui d'ailleurs

Les ruines qui couvrent les deux Amériques, et que l'on trouve dans beaucoup d'îles des Indes Occidentales sont toutes attribuées aux Atlantéens submergés. Comme le faisaient les hiérophantes de l'ancien monde, lequel, au temps de l'Atlantide, était relié **[351]** au nouveau par une langue de terre, les magiciens de la contrée aujourd'hui engloutie, avaient

---

n'avaient jamais osé aller au delà des colonnes d'Hercule, à cause de leur frayeur du mystérieux Océan, sont apparus trop tard dans l'antiquité, pour que les récits conservés par Platon fussent autre chose qu'un écho de la légende hindoue. De plus, lorsque nous jetons un coup d'œil sur un planisphère, à l'aspect des îles et îlots répandus de l'Archipel Malais à la Polynésie, et des détroits de la Sonde à l'île de Pâques, il est impossible, dans l'hypothèse de continents ayant précédé celui que nous habitons, de ne pas placer là le plus important de tous.

"Une croyance religieuse commune à Malacca et à la Polynésie, c'est-à-dire aux deux extrêmes opposés du monde océanien, affirme que toutes ces îles formaient autrefois deux immenses contrées, habitées par des hommes jaunes et noirs toujours en guerre ; que les dieux, fatigués de leurs querelles, ayant chargé l'Océan de les pacifier, ce dernier engloutit les deux continents, et que depuis il a été impossible de lui faire rendre sa proie. Seuls les pics montagneux et les hauts plateaux ont échappé à l'inondation par la puissance des dieux, qui s'aperçurent trop tard de l'erreur qu'ils avaient commise.

"Quoi qu'il en soit de l'exactitude de ces traditions, et quel que soit l'endroit où s'est développée une civilisation plus ancienne que celle de Rome, de la Grèce, de l'Egypte et de l'Inde, il est certain que cette civilisation a existé, et il est extrêmement important pour la science de découvrir ses traces, quelque faibles et fugitives qu'elles puissent être" (pp. 13-15).

Cette dernière tradition traduite des manuscrits sanscrits par Louis Jacolliot confirme celle donnée d'après les *Souvenirs de la doctrine secrète*. La guerre mentionnée entre les hommes jaunes et les noirs se rapporte à la lutte entre "les fils de Dieu" et "les fils des Géants" ou les habitants et les magiciens de l'Atlantide.

La conclusion finale de Jacolliot qui a visité personnellement les îles de la Polynésie et consacré des années à l'étude de la religion, du langage et des traditions de presque tous les peuples est la suivante :

"Quant au continent Polynésien qui disparut à l'époque des cataclysmes géologiques définitifs, son existence repose sur tant de preuves que, logiquement nous ne pouvons plus en douter.

"Les trois sommets de ce continent, les îles Sandwich, la Nouvelle-Zélande, l'île de Pâques sont distants l'un de l'autre de quinze à dix-huit cents lieues, et les groupes d'îles intermédiaires, Viti, Samoa, Tonga, Fontouna, Ouvea, les Marquises, Tahiti, Poumouton, Gambiers sont elles-mêmes distantes de ces points extrêmes de sept à huit cents ou mille lieues.

"Tous les navigateurs s'accordent à dire que les groupes extrêmes et du centre n'auraient jamais pu communiquer, vu leur position géographique actuelle, et l'insuffisance des moyens qu'ils possédaient. Il est physiquement impossible de franchir de pareilles distances en pirogue..., sans boussole, et de voyager pendant des mois sans provisions.

"D'un autre côté, les aborigènes des îles Sandwich, Viti, Nouvelle-Zélande, et des groupes centraux de Samoa, Tahiti, etc., *ne s'étaient jamais connus et n'avaient jamais entendu parler les uns des autres, avant l'arrivée des Européens*. *Et pourtant, chacun de ces peuples soutenait que son île avait, à une époque, fait partie d'une immense étendue de terre qui allait vers l'Ouest du côte de l'Asie*. Et tous parlent la même langue, ont les mêmes usages, les mêmes coutumes, les mêmes croyances religieuses. Et tous, à cette question Où est le berceau de votre race ? pour unique réponse *tendaient la main vers le couchant* (*Ibid*., p. 308)."

un réseau de passages souterrains courant dans toutes les directions. Parlant de ces mystérieuses catacombes nous donnons ci-après une curieuse histoire, qui nous a été racontée par un Péruvien, mort depuis longtemps, au cours d'un voyage fait ensemble à l'intérieur de son pays. Il doit y avoir du vrai dans ce récit, car il nous a été confirmé plus tard par un Italien qui avait vu les lieux, et qui, s'il n'en avait été empêché faute de moyens et de temps, aurait vérifié lui-même le fait, du moins en partie. Cet Italien tenait la chose d'un vieux prêtre, auquel le secret avait été divulgué en confession par un Indien du Pérou. Nous pourrions ajouter, que le prêtre fut forcé d'en faire la révélation, parce qu'il se trouvait à ce moment complètement sous l'influence magnétique du voyageur.

Le récit a rapport au fameux trésor du dernier des Incas. Le Péruvien affirmait que depuis le meurtre atroce et bien connu de ce prince par Pizarre, le secret en était connu de tous les Indiens, excepté des Métis, en qui on n'avait pas confiance. Voici ce qu'il racontait : L'Inca fut fait prisonnier et sa femme offrit pour sa mise en liberté une chambre pleine d'or, "depuis le sol jusqu'au plafond, aussi haut que le conquérant pouvait atteindre", et cela avant le coucher du soleil du troisième jour. Elle tint parole, mais Pizarre viola sa promesse, suivant la coutume des Espagnols. Emerveillé à la vue de ces richesses, le conquérant déclara qu'il ne délivrerait pas le prisonnier et qu'il le mettrait à mort, à moins que la reine ne lui révélât l'endroit d'où venait ce trésor. Il avait entendu dire que les Incas avaient une mine inépuisable ; une voie souterraine ou tunnel, long de plusieurs milles sous terre, où étaient conservées les richesses accumulées de la contrée. La malheureuse reine demanda un délai et courut consulter les oracles. Le grand prêtre lui montra, pendant le sacrifice dans le "miroir noir" consacré[582], le meurtre inévitable de son époux, qu'elle livrât ou non à Pizarre le secret des trésors de la couronne. Alors la reine donna ordre de fermer l'entrée de la cachette qui était une porte taillée dans la muraille rocheuse d'un précipice. D'après le conseil des prêtres et des magiciens, l'abîme lui-même fut comblé jusqu'aux bords

---

[582] Ces "miroirs magiques" généralement noirs sont une nouvelle preuve de l'universalité d'une croyance identique. Dans l'Inde ces miroirs sont préparés dans la province d'Agra et on les fabrique aussi au Tibet et en Chine. Et nous les retrouvons dans l'ancienne Egypte, d'où, suivant un historien indigène, cité par Brasseur de Bourbourg, les ancêtres des Quichés les apportèrent au Mexique. Les adorateurs Péruviens du Soleil en faisaient également usage. Lorsque les Espagnols débarquèrent, dit l'historien, le roi des Quichés ordonna à ses prêtres de consulter le miroir afin d'apprendre le destin de son royaume. Le démon, ajoute de Bourbourg, y faisait refléter le présent et le futur comme dans une glace. (*Mexique*, p. 184.)

avec d'immenses quartiers de roc, et la surface **[352]** recouverte de façon à ne laisser aucune trace du travail. L'Inca fut assassiné par les Espagnols, et l'infortunée reine se suicida. La cupidité des Espagnols fut déçue par sa propre exagération, et le secret des trésors enterrés resta enseveli à jamais dans les cœurs de quelques Péruviens fidèles.

Notre narrateur Péruvien ajouta que, par suite de certaines indiscrétions à diverses époques, des gens avaient été envoyés par différents gouvernements, pour rechercher le trésor, sous prétexte d'explorations scientifiques. Ils avaient remué et fouillé le pays dans tous les sens, mais sans atteindre leur but. Jusque-là, cette tradition est confirmée par les récits du Dr Tschudi et autres historiens du Pérou. Mais il y a certains détails additionnels, que nous ne croyons pas avoir été publiés jusqu'à ce jour.

Plusieurs années après avoir entendu raconter cette histoire, et sa confirmation par le voyageur italien, nous visitâmes de nouveau le Pérou. Nous rendant par eau au sud de Lima, nous atteignîmes, au coucher du soleil, un endroit près d'Arica, et nous fûmes frappés de l'aspect d'un énorme rocher presque perpendiculaire qui s'élevait dans une solitude désolée sur le rivage et bien détaché de la chaque des Andes. C'était le tombeau des Incas. Comme les derniers rayons du soleil couchant éclairaient le rocher, on pouvait y distinguer avec une jumelle de curieuses inscriptions hiéroglyphiques taillées dans le roc volcanique.

Lorsque Cuzco était la capitale du Pérou, elle renfermait un temple du soleil renommé pour sa magnificence. Il était recouvert d'épaisses plaques d'or, et les murs étaient aussi revêtus du même précieux métal ; les anges du larmier étaient également en or massif. Dans la muraille du côté de l'Occident, les architectes avaient aménagé une ouverture, de façon à ce que lorsque les rayons du soleil l'atteignaient, ils étaient concentrés à l'intérieur de l'édifice. S'étendant comme une chaîne d'or d'un point brillant à un autre, ils entouraient les parois, illuminant les monstrueuses idoles et laissant voir certains signes mystiques, invisibles à d'autres moments. Ce n'est qu'en déchiffrant ces hiéroglyphes identiques à ceux que l'on voit encore aujourd'hui sur la tombe des Incas – que l'on peut apprendre le secret du tunnel et de ses approches. Une de celles-ci était, dans le voisinage de Cuzco, masquée aujourd'hui et défiant toute tentative pour la découvrir. Elle conduit directement à un immense tunnel, allant de Cuzco à Lima et qui tournant ensuite vers le Sud, s'étend jusqu'en Bolivie. A un

certain endroit, ce tunnel est intercepté par un tombeau royal. A l'intérieur de cette chambre sépulcrale sont habilement disposées deux portes, ou plutôt deux énormes dalles qui tournent sur des pivots et qui joignent si parfaitement qu'on ne peut les distinguer des autres portions de la muraille chargée de sculptures, qu'à des **[353]** signes secrets dont la clé est dans la possession de gardiens fidèles. Une de ces dalles tournantes couvre l'entrée méridionale du tunnel de Lima, et l'autre l'entrée septentrionale du couloir Bolivien. Ce dernier, courant vers le Sud, passe par Tarapaca et Cobijo, car Arica n'est pas loin de la petite rivière nommée Pay'quina[583], qui est la limite entre le Pérou et la Bolivie.

Non loin de cet endroit, se trouvent trois sommets séparés, qui forment un singulier triangle ; ils sont compris dans la chaîne des Andes. Suivant la tradition, la seule entrée praticable du tunnel qui conduit au nord, se trouve dans l'une de ces cimes ; mais sans connaître le secret de ses points de repère, un régiment de Titans chercherait vainement à remuer les rochers pour la découvrir. Mais, même dans le cas où quelqu'un parviendrait à découvrir l'entrée et à trouver le chemin jusqu'à la dalle tournante du mur du sépulcre, afin de la faire sauter, les rochers qui surplombent sont disposés de façon à ensevelir le tombeau, ses trésors, et, suivant l'expression du mystérieux Péruvien, "toute une armée de guerriers", dans une ruine commune. Il n'existe pas d'autre accès à la chambre d'Arica que par la porte dans la montagne près de Pay'quina. Tout le long du souterrain, depuis la Bolivie jusqu'à Cuzco et à Lima, se trouvent d'autres cachettes, plus petites, remplies d'or et de pierres précieuses d'une valeur incalculable accumulées là par des nombreuses générations d'Incas.

Nous possédons un plan très exact du tunnel, du sépulcre et des entrées, qui nous fut donné dans le temps par le vieux Péruvien. Si jamais nous avions eu la pensée de profiter de ce secret, nous aurions eu besoin de l'ample concours des gouvernements Péruvien et Bolivien. Sans parler des obstacles physiques à surmonter, aucun individu ni un petit groupe ne pourrait entreprendre une pareille exploration, sans avoir à lutter contre les bandes de malfaiteurs et de brigands qui infestent la côte, et qui, de fait, comprennent presque toute la population. Le seul fait de purifier l'air méphitique du tunnel où l'on n'a pas pénétré depuis des siècles, offrirait

---

[583] Pay'quina ou Payaquina, ainsi nommé parce que ses eaux charrient des parcelles d'or depuis le Brésil. Nous avons trouvé quelques fragments de métal authentique dans une poignée de sable que nous avons rapportée en Europe.

déjà de sérieuses difficultés. C'est là pourtant que gît le trésor, et la tradition dit qu'il y restera jusqu'à ce que le dernier vestige de la domination espagnole ait disparu de toute l'Amérique du Nord et du Sud.

Les trésors exhumés par le Dr Schliemann à Mycène ont réveillé la cupidité populaire, et les regards d'aventureux spéculateurs se sont tournés vers les localités où l'on suppose que la richesse des peuples de l'antiquité est enfouie dans des cryptes ou **[354]** des souterrains, ou sous le sable ou les dépôts d'alluvion. Or, il n'est pas de localité, voire même au Pérou, où les traditions soient si nombreuses qu'autour du désert de Gobi. Dans la Tartarie indépendante, ce désert immense de sable était autrefois, si la tradition dit vrai, le siège d'un des plus riches empires que le monde ait jamais vus. On prétend que sous sa surface se trouvent des richesses inouïes, or, bijoux, statues, armes et ustensiles, et tout ce qui dénote la civilisation, le luxe et les arts, au point que nulle capitale de la chrétienté, aujourd'hui, ne pourrait rivaliser avec elles. Les sables de Gobi se meuvent régulièrement de l'est à l'ouest sous l'action des furieux vents qui y règnent continuellement. De temps en temps quelques-uns de ces trésors cachés sont mis à découvert ; mais aucun naturel n'oserait y toucher, car le district tout entier est sous le coup d'un charme puissant. La mort serait la peine encourue. Les *bahtis*, gnomes hideux, mais fidèles, gardent les trésors cachés de ce peuple préhistorique, en attendant l'époque où la révolution des périodes cycliques fera connaître leur histoire pour l'instruction de l'humanité.

D'après la tradition locale, la tombe de Ghengis Khan existe encore près du lac Tabasun-Nor. Dans l'intérieur repose l'Alexandre Mongol comme endormi. Dans trois siècles il se réveillera, et conduira son peuple à de nouvelles victoires, et à une nouvelle moisson de gloire. Bien que cette tradition prophétique doive être naturellement accueillie avec toutes sortes de réserves, nous affirmons, comme une chose certaine, que le tombeau en lui-même n'est pas une fiction, et que son étonnante richesse n'est nullement exagérée.

Le district du désert de Gobi et, de fait, toute l'étendue de la Tartarie indépendante et du Tibet sont jalousement gardés contre l'intrusion étrangère. Ceux qui sont autorisés à les traverser sont placés sous la garde spéciale et sous la conduite de certains agents de l'autorité supérieure, et sont tenus à ne fournir au monde extérieur aucun renseignement sur les lieux ou sur les personnes. N'était cette restriction, nous pourrions nous-

mêmes apporter ici des récits d'explorations, d'aventures et de découvertes qui intéresseraient le lecteur. Tôt ou tard, le moment viendra où le sable du désert révélera ses secrets si longtemps ensevelis ; à ce moment notre vanité moderne souffrira plus d'une mortification inattendue.

> "Le peuple de Pashai", dit Marco Polo[584], le hardi voyageur du XIIIème siècle "est grand adepte de sorcellerie et d'arts diaboliques". Et son savant éditeur ajoute : "Ce Pashai ou Udyana était le pays natal de Padma Sambhava, un des principaux apôtres **[355]** du lamaïsme, c'est-à-dire du Bouddhisme Tibétain et un grand maître en fait d'enchantements. Les doctrines de Sakya, telles qu'elles prévalaient *autrefois* dans l'Udyâna étaient probablement fortement teintées de magie Sivaïtique, et les Tibétains considèrent encore cette contrée comme la terre classique de la sorcellerie".

Les "temps anciens" sont exactement comme les "temps modernes" ; rien n'est changé en ce qui concerne les pratiques magiques, excepté qu'elles sont devenues plus ésotériques et cachées, et que les précautions des adeptes ont grandi en proportion de la curiosité des voyageurs. Hiouen-Thsang dit des habitants : "Les hommes... aiment l'étude, mais ils ne s'y livrent pas avec ardeur. *La science des formules magiques est devenue pour eux une profession régulière dont ils vivent*[585]". Nous ne contredirons pas sur ce point le vénérable pèlerin chinois, et nous sommes tout disposés à admettre qu'au VIIème siècle quelques individus faisaient de la magie une "profession" ; aujourd'hui encore quelques personnes font de même ; mais ce ne sont certainement pas les vrais adeptes. Ce n'est pas Hiouen-Thsang, l'homme pieux et courageux, qui risqua sa vie cent fois pour avoir le bonheur de voir l'ombre du Bouddha dans le souterrain de Peshawar, qui accuserait les saints lamas et les moines thaumaturges de "faire métier" de montrer cette ombre aux voyageurs. L'injonction de Gautama, contenue dans sa réponse au roi Prasenagit son protecteur, qui l'engageait à faire des miracles, doit avoir toujours été présente à l'esprit de Hiouen-Thsang. "Grand roi, lui dit Gautama, je n'enseigne pas la loi à mes

---

[584] Les régions situées du côté *d'Udyana* ou du Cachemire, suivant l'opinion du colonel Yule, traducteur et éditeur de Marco Polo, vol. I, pp. 172-173.

[585] *Voyage des Pèlerins Bouddhistes*, vol. I ; *Histoire de la vie de HiouenThsang*, etc, traduit du chinois par Stanislas Julien.

disciples en leur disant : "Allez, ô saints, et accomplissez au moyen de vos pouvoirs surnaturels, devant les yeux des Brahmanes et des notables, des miracles plus grands qu'aucun homme n'en peut faire". En leur enseignant la loi, je leur dis : "Allez, ô saints, *cachant vos bonnes œuvres et laissant voir vos faiblesses*".

Frappé des récits des manifestations magiques dont avaient été spectateurs, et que relataient les voyageurs de tous les temps, qui ont visité la Tartarie et le Tibet, le colonel Yule en conclut que les naturels doivent avoir à leur disposition toute l'encyclopédie des "Spirites" modernes. Du Halde mentionne au nombre de leurs sortilèges, l'art de produire, par leurs invocations, l'image de Lao-tseu et de leurs divinités *dans l'air*, et de *faire écrire par un crayon sans contact des réponses à des questions*[586]. **[356]**

Les premières invocations appartiennent aux mystères religieux de leurs sanctuaires : exécutées autrement, ou en vue d'un gain, elles sont considérées comme des pratiques de *sorcellerie*, de nécromancie, et rigoureusement interdites. L'art mentionné ci-dessus de faire écrire au crayon sans aucun contact, était connu et pratiqué en Chine et dans d'autres contrées, des siècles avant l'ère chrétienne. C'est l'A. B. C. de la magie dans ces pays-là.

Lorsque Hiouen-Thsang désira adorer l'ombre du Bouddha, il ne s'adressa pas aux "magiciens de profession", mais à la puissance d'invocation de sa propre âme ; au pouvoir de la prière, de la foi et de la contemplation. Tout était sombre et redoutable près de la caverne où l'on prétend que le miracle s'opère de temps à autre. Hiouen-Thsang y pénétra et y fit ses dévotions. Il fit cent révérences, mais il ne vit et n'entendit rien. Alors, se jugeant trop pécheur, il pleura amèrement et commença à désespérer. Mais au moment où il allait renoncer à tout espoir, il aperçut sur la muraille à l'est une faible lueur qui disparut. Il renouvela ses prières, plein d'espoir cette fois, et il revit de nouveau la lumière qui brilla comme un éclair et disparut encore. Après cela, il fit un vœu solennel de ne pas quitter la caverne avant d'avoir eu la joie de voir au moins l'ombre du "Vénérable du Siècle". Il dut attendre encore longtemps après son vœu, car ce ne fut qu'après deux cents prières, que la sombre caverne se trouva subitement "inondée de lumière, et que l'ombre du Bouddha d'un blanc

---

[586] *Le Livre de Ser Marco Polo*, vol. I, p. 138. Voir aussi à ce sujet les expériences de M. Crookes décrites au chap. VI de son livre.

éclatant se dressa majestueusement sur le mur, comme lorsque les nuages s'entr'ouvrent soudain et découvrent tout à coup la merveilleuse image de "la Montagne de Lumière". Une radieuse splendeur illuminait les traits de la divine physionomie, Hiouen-Thsang était perdu dans la contemplation et l'émerveillement, et ne voulut point détacher ses yeux de ce sublime et incomparable spectacle". Hiouen-Thsang ajoute dans son propre journal, *Si-yu-Ki*, que ce n'est que lorsque l'homme "prie avec une foi sincère, et qu'il a reçu d'en haut une impression secrète, qu'il voit clairement l'ombre, mais il ne peut jouir longtemps de sa vue"[587].

Ceux qui sont si portés à accuser les Chinois d'irreligion feraient bien de lire les *Essays on Buddhism in China and Upper Asia* de Schott[588]. "Au cours des années *Yuan-yeu*, des Sung (1086-1093 après J.-C.) vivait une pieuse matrone avec ses deux servantes, fortement attirées vers le Pays de la Connaissance. Une des servantes dit un jour à sa compagne : "Cette nuit je passerai dans le Royaume d'Amita [Bouddha]". La même nuit, une odeur balsamique remplit la maison, et la jeune servante mourut, sans **[357]** maladie préalable. Le lendemain la survivante des domestiques dit à sa maîtresse : "Hier ma défunte compagne m'est apparue en songe, et m'a dit : Grâce aux persévérantes exhortations de notre maîtresse, je suis devenue une habitante du Paradis, et ma béatitude dépasse toute expression". La matrone répondit : "Si elle m'apparaît à moi aussi, je croirai tout ce que vous me dites". La nuit suivant la défunte lui apparut réellement... La dame lui demanda : "Pourrai-je une fois visiter le Pays de la Connaissance" ? "Oui, répondit l'âme bienheureuse, tu n'as qu'à suivre ta servante". La dame la suivit (en songe), et bientôt elle aperçut un lac d'une étendue incommensurable, tout parsemé d'innombrables fleurs de lotus rouges et blanches, de différentes grandeurs, les unes épanouies et les autres se flétrissant. Elle demanda ce que pouvaient signifier ces fleurs ? La jeune fille répondit : "Ce sont les êtres humains vivant sur la terre dont les pensées sont tournées vers le Pays de la Connaissance". Le premier ardent désir d'entrer au Paradis d'Amita donne naissance à une fleur dans le Céleste Lac, et cette fleur devient chaque jour plus grande et plus glorieuse, à mesure que grandit le progrès de la personne qu'elle

---

[587] Max Müller, *Buddhist Pilgrims* (*Chips*, etc., 1, pp. 272-273).

[588] *Berlin Academy of Sciences*, année 1846.

représente ; dans le cas contraire, elle perd son éclat, et se fane[589]. La matrone voulut connaître le nom d'un bienheureux qui reposait sur une des fleurs, couvert d'un vêtement flottant d'un merveilleux éclat. Sa complaisante fille répondit : "C'est Yang-Kie". Elle demanda ensuite le nom d'un autre, et il lui fut répondu : "C'est Mahou". La dame dit alors : "En quel lieu serai-je après mon entrée dans la nouvelle existence?" L'âme bienheureuse la conduisit alors un peu plus loin, et lui montra une colline qui resplendissait d'azur et d'or. "Voici, lui dit-elle, votre futur séjour. Vous appartiendrez au premier ordre des bienheureux". Lorsque la matrone se réveilla, elle envoya demander des nouvelles de Yang-Ki et de Mahou. Le premier était déjà décédé ; l'autre était encore vivant et en bonne santé. C'est ainsi que la dame apprit que l'âme de celui qui progresse en sainteté et ne retourne jamais en arrière, peut déjà habiter le Pays de la Connaissance, même lorsque le corps séjourne encore dans ce monde transitoire". **[358]**

Le même Essai donne la traduction d'une autre histoire chinoise tendant aux mêmes fins. "J'ai connu un homme, dit l'auteur, qui durant sa vie avait tué beaucoup d'êtres vivants, et qui fut frappé d'une attaque d'apoplexie. Les peines qui étaient réservées à son âme chargée de péchés me navraient le cœur ; je lui rendis visite, et l'exhortai à invoquer Amita ; mais il refusa obstinément... Son mal avait obscurci son intelligence ; et par suite de ses méfaits son cœur s'était endurci. Quel sort aurait cet homme, quand il aurait fermé les yeux ?... Dans cette vie, la nuit succède au jour, et l'hiver à l'été ; cela, tout le monde le sait. Mais que cette vie soit suivie de la mort, voilà à quoi personne ne songe ! Oh étrange aveuglement, et obstination !" (P. 93).

Ces deux spécimens de la littérature chinoise sont peu de nature à confirmer l'accusation habituelle d'irréligion et de matérialisme absolu, portée contre cette nation. La première historiette mystique est pleine de

---

[589] Le colonel Yule fait au sujet du mysticisme chinois une remarque que nous citons volontiers pour sa noble franchise : "En 1871, dit-il, je vis dans Bond Street une exposition de dessins de prétendus esprits, c'est-à-dire de dessins censés avoir été exécutés par un médium sous une influence étrangère et invisible. Un grand nombre de ces productions extraordinaires (car elles étaient incontestablement extraordinaires), avaient la prétention de représenter les "Fleurs Spirituelles" de telles ou telles personnes ; et l'explication qui en était donnée dans le catalogue était en substance exactement la même que celle qui était indiquée dans le texte du livre de Schott. Or, il est extrêmement peu probable que l'artiste ait eu connaissance des *Essays* de Schott, et par conséquent la coïncidence était certainement frappante". (*Le Livre de Marco Polo*, vol. I, p. 442 et note, éd. 1878).

charme spirituel, et ferait honneur à n'importe quel livre religieux Chrétien. La seconde est aussi digne d'éloges, et nous n'aurions qu'à remplacer Amita par Jésus, pour avoir un récit parfaitement orthodoxe, au point de vue des sentiments religieux et du code de moralité philosophique. L'exemple suivant est encore plus frappant, et nous le citons pour que les chrétiens partisans des missions de réveil de la foi, en profitent :

> "Hoang-ta-tie, de T'ancheu, qui vivait sous les Sung, exerçait la profession de forgeron. Il invoquait sans cesse pendant son travail le nom d'Amita Bouddha. Un jour il remit à un voisin les vers suivants de sa composition, pour être diffusés :
>
> > Ding, Dong ! Les coups de marteau tombent drus et serrés.
> >
> > Jusqu'à ce que le fer se soit transformé en acier.
> >
> > Le long, long jour du repos va poindre,
> >
> > Et la *Terre de l'Eternel Bonheur* m'appelle.
>
> Puis il mourut. Mais ses vers circulèrent partout dans Honan, et bien des gens apprirent à invoquer le Bouddha[590].

Contester aux Chinois ou à tout autre peuple de l'Asie, Centrale, Haute ou Basse, la possession de connaissances ou même de perceptions des choses spirituelles, est parfaitement ridicule. D'un bout à l'autre, cette contrée est remplie de mystiques, de philosophes religieux, de saints Bouddhistes et de *magiciens*. La croyance en un monde spirituel, rempli d'êtres invisibles, qui, dans certaines circonstances, apparaissent objectivement aux mortels, y est universelle. "Conformément à la croyance des nations de l'Asie Centrale, fait observer I. J. Schmidt, la terre et son intérieur, aussi bien que l'atmosphère qui l'environne, sont remplis d'êtres spirituels, **[359]** qui exercent une influence, en partie bienfaisante et en partie mauvaise, sur tout l'ensemble de la nature organique et

[590] Schott, *Essay on Buddhism*, p. 105.

> inorganique... Les déserts et autres étendues de terrains sauvages et inhabités ou les régions dans lesquelles la nature déploie ses influences sur une échelle gigantesque et terrifiante sont spécialement considérés comme les principaux lieux de séjour et de rendez-vous des mauvais esprits... C'est pour cela que les steppes de Turan, et, tout particulièrement le grand Désert de Sable de Gobi, ont toujours passé pour le séjour d'êtres malfaisants, depuis les temps de l'antiquité la plus reculée" [591].

Marco Polo, comme de raison, fait plus d'une fois mention dans son curieux livre de *Voyages*, de ces esprits espiègles de la nature dans les déserts. Pendant des siècles, et surtout au siècle dernier on n'a ajouté aucune foi à ses histoires étranges. Personne ne voulait le croire, lorsqu'il affirmait avoir vu de ses propres yeux, et à plusieurs reprises, les faits les plus étonnants accomplis par des sujets de Kublai-Khan et des adeptes des autres pays. A son lit de mort, Marco fut vivement pressé de rétracter ses prétendus "mensonges ", mais il jura solennellement que ce qu'il avait dit était la vérité, en ajoutant qu'il n'avait même pas raconté *la moitié* des choses qu'il avait vues. Nul aujourd'hui ne doute qu'il n'ait dit la vérité, depuis qu'ont paru l'édition de Marsden et celle du colonel Yule. Le public est spécialement redevable à ce dernier d'avoir mis en lumière les autorités qui confirment le témoignage de Marco, et d'avoir expliqué quelques-uns des phénomènes de la façon habituelle, car il montre, de manière à rendre la chose incontestable, que le grand voyageur était non seulement un écrivain véridique, mais encore un éminent observateur. Prenant chaudement la défense de son auteur, le consciencieux éditeur, après avoir énuméré plus d'un point jusqu'à présent discuté et même rejeté dans les Voyages du Vénitien, conclut en disant : "Bien plus encore, les deux dernières années ont apporté une promesse de lumière même sur ce qui paraissait *la plus étrange* des histoires de Marco Polo, et le squelette d'un véritable ROUC de la Nouvelle-Zélande est exposé sur la table du laboratoire du professeur Owen " [592].

L'oiseau monstrueux des *Mille et Une Nuits* ou de la *Mythologie Arabe*, ainsi que Webster appelle le *Rouc* (ou Roc), a été reconnu et

---

[591] [Sanang-Setzen, Chungtaidschi, *Geschichte der Ost-Mongolen*, p. 352, St-Petersb., 1829.]

[592] *Le Livra de Ser Marco Polo*, vol. I, préface de la deuxième édition, p. VIII, 1873.

identifié ; il reste maintenant, dans l'ordre des faits, à *découvrir* et à reconnaître que la lampe magique *d'Aladin* a aussi certains titres à la réalité. **[360]**

Dans la description de son passage à travers le grand désert de Lop, Marco Polo parle d'une chose merveilleuse, "qui est que lorsque les voyageurs sont en marche pendant la nuit... ils entendent parler des esprits... Quelquefois les esprits les appellent par leurs noms,... et même dans le jour on les entend, parfois, parler. On entend quelquefois le son d'une variété d'instruments de musique, et plus souvent encore le bruit de tambours" [593].

Dans ses notes, le traducteur cite l'historien chinois Ma-Twan-lin qui confirme ces faits. "Durant la traversée de cette solitude, dit Ma-Twan-lin, on entend des bruits, quelquefois de chants, quelquefois de gémissements ; et il est souvent arrivé à des voyageurs, s'écartant pour voir ce que ces bruits pouvaient être, de s'égarer de leur route et de se perdre complètement ; car c'étaient les voix des esprits et des lutins" [594]. "Ces lutins ne sont pas spéciaux au désert de Gobi, ajoute l'éditeur, bien qu'ils paraissent le hanter de préférence. *La terreur qu'inspire un vaste désert solitaire les fait surgir dans toutes les localités semblables*" [595].

Le colonel Yule aurait dû examiner la possibilité de sérieuses conséquences qui pourraient survenir de l'acceptation de sa théorie. Si nous admettons que les gémissements fantastique du Gobi sont dus à la *terreur* inspirée par un "vaste désert solitaire", pourquoi les démons des Gadaréniens (St Luc, VIII, 29) seraient-ils l'objet d'une plus grande considération ? Et pourquoi refuserait-on d'admettre que Jésus se serait trompé sur l'objectivité de son tentateur pendant les quarante jours d'épreuves dans le désert ? Nous sommes tout disposés à admettre ou à repousser la théorie émise par le colonel Yule, mais nous insistons pour qu'on l'applique impartialement à tous les cas. Pline parle de fantômes qui apparaissent et disparaissent dans les déserts d'Afrique [596], Æthicus, le cosmographe chrétien des premiers siècles, fait mention, tout en se

---

[593] *Ibid*., vol. I, p. 203, éd. 1875.

[594] *Visdelou* : Suppl. à la *Bibliothèque Orientale* de B. d'Herbelot, p. 139, Paris, 1780.

[595] Col. Yule, *op cit*., I, p. 205.

[596] *Pline*, VII, 2

montrant incrédule à leur égard, d'histoires disant que l'on entendait des voix de chanteurs et de gais convives dans le désert ; et "al-Mas'udi parle de goules qui, dans les déserts, apparaissent aux voyageurs la nuit aux heures solitaires", et aussi "d'Apollonius de Tyane et de ses compagnons qui, dans un désert près de l'Indus, au clair de lune, virent une *empuse* ou *goule*, revêtant diverses formes... Ils l'injurièrent, et elle s'enfuit en poussant des cris aigus"[597]. Ibn Batuta rapporte une légende semblable du Sahara Occidental : "Si le messager est seul, les démons courent **[361]** avec lui et le fascinent, de telle sorte qu'il s'égare et périt"[598]. Or, si toutes ces choses sont susceptibles d'une "explication rationnelle", et nous n'en doutons pas pour ce qui est du plus grand nombre des cas, les diables de la *Bible* dans les solitudes, ne méritent pas plus de considération et doivent être soumis aux mêmes règles. Ils sont, eux aussi, des créatures de la terreur, de l'imagination et de la *superstition* ; par conséquent les récits de la *Bible* doivent être faux ; et si un seul verset est faux, un doute est jeté sur les prétentions de tout le reste à être tenu pour une révélation divine. Une fois cela admis, cette collection de documents canoniques est au moins aussi accessible à la critique que tout autre livre d'histoires[599].

Il y a beaucoup d'endroits dans le monde, où les phénomènes les plus étranges ont été le résultat de ce qu'on a reconnu, plus tard, avoir été des causes physiques naturelles. Il y a certains endroits, sur le bord de la mer dans le Sud de la Californie où le sable, lorsqu'on le remue, produit un puissant son musical. Il est désigné sous le nom de "sable musical", et l'on suppose que le phénomène est de nature électrique. "Le son des instruments de musique, et particulièrement celui des tambours est un phénomène d'un autre ordre, et il est réellement produit dans certains cas dans les dunes, lorsqu'on remue le sable", dit l'éditeur de *Marco Polo*. "Un

---

[597] *Philostrate*, livre II, chap. IV.

[598] *Ibid*., livre IV, p. 382. *Livre de Ser Marco Polo*, vol. I, p 206.

[599] Il y a de pieux critiques qui refusent au monde le même droit de juger la *Bible* d'après les déductions de la logique que "tout autre livre". La science exacte elle-même doit s'incliner devant cet arrêt. Dans le paragraphe final d'un article consacré à démolir entièrement la "*Chronologie*" du baron Bunsen *qui ne concorde pas tout à fait* avec celle de la "*Bible*", un écrivain s'écrie "Le but que nous nous sommes proposé est complètement atteint... Nous avons tâché de repousser les accusations du chevalier Bunsen contre l'inspiration de la "*Bible*", en nous plaçant sur son propre terrain... Un livre inspiré... ne peut jamais dans l'expression de ses propres enseignements, ou par l'énonciation de ses récits, attester un fait faux ou l'interpréter par ignorance soit en matière d'histoire ou de doctrine. *S'il était capable d'attester un seul fait erroné, qui ajouterait foi à l'évidence des autres*." (*Journal of Sacred Litterature*, oct. 1869, p. 70.)

récit saisissant d'un phénomène de ce genre, *considéré comme surnaturel*, est donné par le frère Odoric, dont j'ai vérifié l'expérience dans le *Reg Ruwan*, ou "sable mouvant"au Nord de Caboul[600]. Outre cet exemple célèbre... j'ai remarqué celui bien connu de *Jibal Nakia* ou "Colline de la Cloche", dans le désert du Sinaï... et celui de *Gibal-ul-Thabul* ou "Colline des Tambours"... Un récit chinois du Xème siècle mentionne ce phénomène comme ayant été observé près de Kwachau, sur la lisière orientale du désert de Lop, sous le nom de "sables chantants"[601]." **[362]**

Que tous ces phénomènes soient parfaitement naturels, c'est ce dont personne ne doute. Mais que faut-il penser des questions et des réponses clairement et distinctement faites et reçues ? Que penser des conversations soutenues entre certains voyageurs et les esprits *invisibles* ou êtres inconnus, qui parfois apparaissent sous des formes tangibles à des caravanes entières ? Si des millions d'hommes croient possible que des esprits se matérialisent, derrière le rideau d'un "médium", et apparaissent au cours de la séance, pourquoi rejetteraient-ils la même possibilité chez les esprits élémentaux des déserts ? C'est le *to be or not to be* de Hamlet. Si les "esprits" sont capables de faire tout ce que les spirites leur attribuent, pourquoi ne pourraient-ils pas apparaître également au voyageur dans les déserts et les solitudes ? Un récent article scientifique dans un journal russe attribue à un écho ces sortes de "voix d'esprits" dans le grand désert de Gobi. Une explication très raisonnable en vérité que celle-là, si l'on pouvait seulement démontrer que ces voix ne font simplement que répéter ce qui a déjà été dit par une personne vivante ! Mais lorsque le voyageur "superstitieux" obtient des *réponses* intelligentes aux questions qu'il pose, cet écho de Gobi fait tout de suite preuve d'une très proche parenté avec l'écho du théâtre de la Porte Saint-Martin à Paris. "Comment vous portez-vous, monsieur ?" s'écrie un acteur dans une pièce : "Pas trop bien, mon fils, merci, je vieillis beaucoup, beaucoup", répond poliment l'écho !

Quelle gaieté incrédule doivent avoir provoqué pendant des siècles les récits *superstitieux* et *absurdes* de Marco Polo, touchant les dons "surnaturels" de certains charmeurs de requins et de bêtes féroces de l'Inde, qu'il appelle *Abraiaman* ! En faisant la description de la pêche des perles à Ceylan, telle qu'on la pratiquait en ce temps-là, il dit que les marchands

---

[600] [Yule, *Cathay and the Way Thither*, pp. CCXLIV, 156, 398.]

[601] Remusat, *Histoire du Khotan*, p. 74. *Marco Polo*, vol. I, p. 206.

étaient obligés de donner aussi aux hommes qui *charment* les grands poissons, la vingtième partie de tout ce qu'ils prenaient afin de les empêcher de faire du mal aux plongeurs, pendant qu'ils sont sous l'eau à chercher les perles. Ces charmeurs de poissons sont nommés *Abraiaman* [Brahman ?], et leur charme n'avait d'effet que pendant un seul jour, car à la nuit ils défaisaient leur charme, de sorte que les poissons pouvaient faire du mal à leur gré. Ces Abraiaman connaissent aussi le moyen de charmer les bêtes et les oiseaux, et tout être vivant[602].

Et voici ce que nous trouvons dans les notes explicatives du colonel Yule, relativement à cette *dégradante* "superstition" Asiatique : "La relation de la pêche des perles, faite par Marco, est encore exacte en substance... Aux mines de diamant des Circars du **[363]** Nord, les Brahmanes sont employés d'une manière analogue, pour se rendre propices les génies tutélaires. Les charmeurs de requins sont appelés en Tamil, *Kadal-Katti*, "lieurs de mer", et en hindoustani *Hai-banda* ou "lieurs de requins". A Aripo, ils appartiennent à une seule famille qui possède, croit-on, le monopole du charme[603]. Le principal opérateur est (ou était, il n'y a pas longtemps) *payé par le gouvernement*, et lui aussi recevait journellement dix huîtres de chaque bateau, pendant la durée de la pêche. Tennent, dans sa visite, trouva que celui qui remplissait cette fonction était un *Chrétien Catholique Romain* [?] mais que cela ne paraissait en aucune façon porter atteinte à la validité de son emploi. *Il est curieux qu'... on n'ait constaté officiellement qu'un seul accident occasionné par les requins, pendant toute la durée de l'occupation anglaise*[604].

Il y a deux choses à relever dans les faits indiqués au paragraphe précédent, savoir : 1° Le gouvernement Britannique paye un salaire à des charmeurs de requins de profession, pour l'exercice de leur art ; et 2° *Une seule existence* a été perdue depuis la signature du contrat. (Il reste à savoir si cet accident unique n'est pas survenu pendant le temps d'exercice du *sorcier* catholique.) Prétendra-t-on que le salaire est payé comme concession à la *dégradante* superstition des indigènes ? Soit, mais que dira-t-on à propos des requins ? Reçoivent-ils eux aussi, un salaire des autorités anglaises prélevé sur les fonds secrets ? Tous ceux qui ont visité

---

[602] *Livre de Ser Marco Polo*, II, p. 314, éd. 1875.

[603] Comme les *Psylli* ou charmeurs de serpents de Libye, dont la faculté est héréditaire.

[604] *Ser Marco Polo*, vol. II, p. 321.

Ceylan savent que les eaux des côtes des pêcheries de perles abondent en requins de l'espèce la plus vorace, et qu'il est même dangereux de s'y baigner, et à plus forte raison d'y plonger pour chercher des huîtres. Nous pourrions aller plus loin encore, et donner les noms des fonctionnaires Anglais du plus haut rang, au service de l'Inde, qui ont eu recours aux "magiciens" et aux "sorciers" indigènes pour retrouver des objets perdus, ou pour démêler des mystères vexatoires de différente nature ; leurs efforts ayant été couronnés de succès, ils en ont exprimé *secrètement* leur gratitude, mais une fois partis, ils ont fait preuve d'une insigne lâcheté en niant publiquement devant l'Aréopage du monde la vérité de l'art magique, et en tournant en ridicule la "superstition" hindoue.

Il y a quelques années, une des pires *superstitions* parmi les savants, était la croyance que le portrait du meurtrier restait imprimé dans l'œil de la victime, et qu'il était aisé de reconnaître ainsi l'assassin par l'examen de la rétine. La "superstition" affirmait que la ressemblance était rendue encore plus frappante en **[364]** soumettant la personne assassinée à certaines fumigations de bonne femme, et autres niaiseries. Or, voilà qu'aujourd'hui un journal américain, dans son numéro du 26 mars 1877, dit : "Il y a quelques années, l'attention fut attirée par une théorie qui soutenait que le dernier effort de la vision se matérialisait et restait imprimé sur la rétine de l'œil après la mort. Cela a été démontré comme un fait réel par une expérience faite, en présence du Dr Gamgee de Birmingham (Angleterre) et du professeur Bunsen, sur un lapin vivant. Le moyen adopté pour prouver la vérité de la théorie fut fort simple : l'animal ayant été placé près d'une ouverture dans un volet les yeux en conservèrent la forme après que l'animal eut été tué".

Si, du pays de l'idolâtrie, de l'ignorance et de la superstition, ainsi que certains missionnaires désignent l'Inde, nous nous tournons du côté du centre prétendu de la civilisation, Paris, nous trouvons les mêmes principes de magie mis en pratique sous le nom de spiritisme *occulte*. L'honorable John L. O' Sullivan, ex-ministre plénipotentiaire des Etats-Unis au Portugal, nous fournit obligeamment les détails étranges d'une séance semi-magique, à laquelle il a assisté avec quelques personnes éminentes de Paris. Nous publions intégralement sa lettre avec son autorisation.

New-York, 7 février 1877.

"J'accueille volontiers votre demande d'une relation écrite de ce que je vous ai rapporté de vive voix, au sujet de ce dont j'ai été témoin à Paris, l'été dernier, dans la maison d'un très respectable médecin dont je ne suis pas autorisé à révéler le nom, mais que, suivant la mode française en fait d'anonymat, j'appellerai le Dr X.

J'avais été présenté dans la maison par un Anglais de mes amis, bien connu dans les cercles spirites de Londres, M. Gledstanes. Environ huit ou dix autres visiteurs des deux sexes étaient présents. Nous étions assis dans des fauteuils occupant la moitié d'un long salon, de plain pied avec un vaste jardin. Dans l'autre moitié de la pièce il y avait un grand piano, un grand espace libre entre lui et nous, et deux fauteuils dans cet espace, évidemment placés là pour être occupés par d'autres personnes. Une porte tout auprès s'ouvrait sur la partie privée de l'appartement.

Le Dr X... entra, et nous parla pendant environ vingt minutes avec l'éloquence rapide et véhémente des Français, que je n'entreprendrai point de reproduire. Il avait pendant plus de vingt ans, nous dit-il, étudié les mystères occultes dont il allait nous montrer quelques phénomènes. Son but était d'attirer ses confrères du monde savant, mais peu ou point d'entre eux étaient venus voir par eux-mêmes. Il avait l'intention de publier sous peu un livre. Il amena ensuite deux dames dont la plus jeune était sa femme et l'autre (que j'appellerai Mme Y.) un médium ou sujet, avec laquelle il avait travaillé pendant toute la période de ses études, et qui avec lui s'était dévouée et avait **[365]** sacrifié sa vie entière à cette entreprise. Les deux dames avaient les yeux fermés et paraissaient être dans le sommeil magnétique.

Il les plaça aux deux extrémités du grand piano à queue qui était fermé et il leur recommanda d'y poser les mains. Bientôt des sons commencèrent à se faire entendre, provenant de ses cordes et produisant des marches, des bruits de galop, des tambours, des trompettes, de la

mousqueterie, du canon, des cris, des gémissements en un mot une *bataille*. Cela dura, pourrai-je dire, de cinq à dix minutes.

J'aurais dû dire qu'avant l'introduction des deux médiums, j'avais écrit au crayon sur un petit morceau de papier (sur l'invitation de M. Gledstanes qui avait assisté auparavant à d'autres séances) les noms de trois objets connus de moi seul, savoir : le nom d'un *compositeur de musique* décédé, celui d'une fleur, et celui d'un gâteau. J'avais choisi Beethoven, la marguerite, et un genre de gâteau Français appelé Plombières ; j'avais fait de mon papier un petit rouleau que je gardai dans la main, sans en laisser connaître le contenu même à mon ami.

Lorsque la bataille fut finie, le docteur plaça Mme Y. dans l'un des deux fauteuils, M[me] X. restant assise à part d'un autre côté du salon, et je fus invité à remettre mon papier roulé à Mme Y. Elle le tint sans l'ouvrir, entre ses doigts, sur ses genoux. Elle était vêtue de mérinos blanc, la robe tombant droit de son cou et retenue à la taille par une ceinture, et elle était placée dans la pleine lumière des candélabres allumés de part et d'autre. Après un moment, elle laissa glisser à terre le petit rouleau de papier, que je m'empressai de ramasser. Le docteur la fit alors lever, et lui ordonna de faire "l'évocation du mort". Il retira le fauteuil, et lui mit dans la main une baguette d'acier longue de quatre pieds et demi à cinq, et terminée à l'une des extrémités par une petite barre transversale, le Tau Egyptien. Avec cette baguette elle traça autour d'elle un cercle d'environ six pieds de diamètre. Elle ne tenait pas la croix comme une poignée, mais au contraire, c'est par l'autre bout qu'elle tenait la baguette. Elle la rendit alors au Dr X. Elle resta debout quelque temps, les bras baissés et les mains croisées devant elle, sans mouvement, le regard fixé un peu en haut, sur une des encoignures du salon qui lui faisait face. Ses lèvres commencèrent à remuer, avec des sons murmurés, qui après un moment devinrent distincts et articulés, se traduisant en courtes phrases ou expressions

entrecoupées, ressemblant à la récitation d'une litanie. Certains mots, paraissant des noms, revenaient de temps en temps. Ils me semblaient avoir des consonances semblables à celles des langages de l'Orient que j'avais entendus. Son visage était très grave et avait une mobilité d'expression, et parfois un froncement de sourcils. Je pense que cela dura quinze à vingt minutes, au milieu d'un silence et d'une immobilité complète de la part de l'assistance, qui contemplait cette scène magique. Sa récitation parut croître en véhémence et en rapidité. Enfin elle étendit un bras dans la direction de son regard, et avec un grand éclat de voix, presque un cri perçant, elle s'écria : BEETHOVEN ! et elle tomba à la renverse sur le parquet.

Le Dr X. s'empressa auprès d'elle, fit quelques énergiques passes magnétiques sur son visage et son cou, et lui plaça la tête et les épaules sur des coussins. Elle resta étendue comme une personne malade et souffrante, poussant par moments des gémissements, se retournant inquiète, etc. Une demi-heure à peu-près s'écoula durant laquelle elle parut passer par toutes les phases d'une lente agonie (c'était, me dit-on, **[366]** la reproduction de la mort de Beethoven). Il serait trop long de décrire la scène dans tous ses détails, alors même que je me les rappellerais tous. Nous regardions comme si nous assistions à une agonie réelle. Je me contenterai de dire que son pouls cessa de battre, que l'on ne percevait plus aucun mouvement du cœur, que ses mains d'abord et ses bras ensuite devinrent froids, et alors qu'on sentait encore la chaleur sous les aisselles, qui à la fin se refroidirent aussi complètement, les pieds et les jambes se refroidirent également et gonflèrent d'une façon étonnante. Le docteur nous engagea tous à nous approcher, et à constater ces phénomènes. La respiration devint de plus en plus haletante et rare, et s'affaiblit par degrés. Enfin elle cessa ; la tête se pencha de côté ; les mains, dont les doigts se crispaient sur sa robe, se détendirent aussi. Le docteur nous dit : "maintenant elle

est morte", et elle le paraissait en effet. Avec une grande rapidité, il prit (je ne sais où, ne l'ayant pas vu) deux petits serpents qu'il parut placer sur son cou et dans son sein, tout en lui faisant de larges passes transversales sur la tête et sur le cou. Après un moment, elle parut revenir lentement à la vie, et enfin le docteur et deux domestiques la prirent et l'emportèrent dans la chambre voisine, d'où il ne tarda pas à revenir. Il nous dit que tout cela était très risqué, mais sans aucun danger, pourvu que l'on ne perdit point de temps, car, sans cela, la mort qui était réelle, nous dit-il, deviendrait définitive.

Je n'ai pas besoin de dire l'effet que produisit cette scène sur tous les spectateurs, pas plus que d'ajouter qu'il ne s'agissait pas d'un truc de prestidigitateur payé pour étonner. La scène se passait dans l'élégant salon d'un honorable médecin, chez lequel il est impossible de s'introduire sans être présenté, tandis qu'en dehors des phénomènes eux-mêmes, mille détails imperceptibles de langage, d'expressions, de manières et d'action, offrent ces mêmes garanties de sincérité et de gravité qui apportent la conviction dans l'esprit de ceux qui en sont témoins, bien qu'il soit possible de les transmettre à ceux qui seulement l'entendent raconter ou qui en lisent le récit.

Après un moment, Mme Y. rentra et s'assit sur l'un des deux fauteuils, dont j'ai parlé plus haut, et je fus invité à prendra place dans l'autre, à côté d'elle. Je tenais encore à la main le petit rouleau de papier toujours fermé, dans lequel avaient été écrits secrètement par moi, les trois mots dont le nom de Beethoven était le premier. Elle resta quelques minutes les mains ouvertes posées sur ses genoux. Au bout de ce temps elles commencèrent à se remuer avec des mouvements fébriles. "Ah, cela brûle, cela brûle !" dit-elle, et ses traits se contractèrent avec une expression de souffrance. Quelques instants après elle leva l'une de ses mains, qui tenait une marguerite, la fleur que j'avais indiquée comme mon deuxième mot. Je la reçus d'elle, et après qu'elle eût été bien examinée par

tout le reste de l'assistance, je la conservai. Le Dr X. nous dit qu'elle était d'une espèce inconnue dans cette partie du pays, opinion certainement erronée, car quelques jours après je vis la pareille au marché aux fleurs de la Madeleine. Que la fleur ait été créée dans ses mains, ou qu'elle fût tout simplement un apport, comme dans le phénomène avec lequel nous sommes familiarisés dans les expériences de Spiritisme, c'est ce que je ne saurai dire. C'était l'un ou l'autre, en tous cas, car elle ne l'avait certainement pas, au moment où elle était assise à côté de moi en pleine lumière, avant l'apparition de la fleur. Celle-ci était parfaite de fraîcheur, dans toutes les parties de ses délicats pétales. **[367]**

Le troisième mot que j'avais écrit sur le morceau de papier était le nom d'un gâteau, *Plombières*. Elle commença à faire des mouvements d'une personne qui mange, quoiqu'il n'y eût aucun gâteau visible, et elle me demanda si je ne voudrais pas aller avec elle, à Plombières, le nom du gâteau que j'avais inscrit. Cela pourrait être tout simplement un cas de lecture mentale.

A cela succéda une scène dans laquelle Mme X., la femme du docteur, fut, me dit-on, et je crois que ce fut le cas, possédée par l'esprit de Beethoven. Le docteur, en lui parlant, lui disait : Monsieur Beethoven. Elle ne fit pas attention, tant qu'il n'eut pas prononcé ce nom très fort à son oreille. Alors, elle répondit en faisant des salutations polies. (Vous pouvez vous rappeler que Beethoven était extrêmement sourd). Après une courte conversation, il lui demanda de jouer, et elle s'assit au piano, et exécuta magnifiquement quelques morceaux connus de ce compositeur, et des improvisations que les assistants, en général, jugèrent dans le style du compositeur. J'ai appris plus tard, d'une dame amie de Mme X., que, dans son état normal, elle est une pianiste amateur très ordinaire. Après une demi-heure de musique et de dialogue, toujours dans le rôle de Beethoven, auquel son visage, dans l'expression de physionomie, et sa chevelure tombante la faisaient ressembler d'une façon

étrange, le docteur mit dans sa main du papier et un crayon, et la pria d'esquisser le portrait de la personne qu'elle voyait devant elle. Elle produisit très rapidement un croquis de profil d'une tête et d'une figure ressemblant aux bustes de Beethoven, bien que rajeuni, et elle traça rapidement au-dessous, en guise de signature, le nom de Beethoven. J'ai conservé l'esquisse ; je ne puis dire toutefois si l'écriture de cette signature correspond à celle du célèbre compositeur.

Il se faisait tard, et la société se sépara, je n'eus pas le temps d'interroger le Dr X, sur ce que nous venions de voir. Mais je lui rendis visite avec M. Gledstanes quelques jours plus tard. J'appris là qu'il admet l'action des esprits, qu'il est spirite, mais aussi quelque chose de bien plus que cela, ayant étudié longtemps et profondément les mystères occultes de l'Orient. C'est ce que j'ai compris de ses paroles, quoiqu'il préférât nous renvoyer à son livre, qu'il publiera probablement avant la fin de l'année courante. Je remarquai quantité de feuilles éparses sur une table, toutes chargées de caractères Orientaux qui me sont inconnus, œuvre de Mme Y. endormie, me dit-il en réponse à ma question à ce sujet. Il nous dit que dans la scène à laquelle nous avions assisté, elle était devenue (c'est-à-dire, je présume, qu'elle était possédée par) une prêtresse d'un des anciens temples Egyptiens, et que l'origine de cette transformation était la suivante : un savant de ses amis avait acquis en Egypte la momie d'une prêtresse, et lui avait fait cadeau de quelques-unes des bandelettes qui enveloppaient le corps ; et c'est du contact de cette étoffe, vieille de 2.000 à 3.000, ans, de son existence entière vouée à cette relation occulte et de vingt années de retraite loin du monde, que son médium, la sensible Mme Y. avait acquis les facultés dont nous avions été les témoins. Le langage que je lui avais entendu employer était le langage sacré des temples, dans lesquels elle avait été instruite, non point tant par son inspiration que par les moyens que nous employons actuellement pour l'étude

des langues, les dictées, les exercices écrits, etc. Elle était même grondée et punie lorsqu'elle se montrait paresseuse ou lente. Il nous **[368]** dit que Jacolliot l'avait entendue dans une séance semblable, et qu'il avait reconnu des consonnances et des mots du langage sacré le plus ancien, tel qu'il est conservé dans les temples de l'Inde, antérieure, si j'ai bonne mémoire, à l'époque du sanscrit.

En ce qui concerne les *serpents* qu'il avait employés dans l'opération si hâtive du rappel à la vie, ou plutôt peut-être celle d'empêcher la mort de faire son œuvre, il nous dit qu'il y avait un mystère étrange dans la relation de ces animaux avec les phénomènes de la vie et de la mort. Je compris que leur emploi était indispensable. Il avait aussi insisté sur notre silence et inaction absolus pendant toute la durée de la séance, et il repoussait d'un ton péremptoire et presque irrité toute question qui lui était adressée à ce moment. On pouvait le voir et lui parler après ou attendre la publication de son livre, mais seul, pendant les séances, il avait le droit de parler, droit dont il usait avec une grande volubilité, avec toute l'éloquence et la précision de diction d'un Français chez lequel se trouvent combinées la culture scientifique et une vive imagination.

J'avais l'intention de revenir à une des soirées suivantes, mais j'appris de M. Gledstanes qu'il y avait renoncé pour le moment, dégoûté de son insuccès à obtenir la présence de ses confrères et des hommes de science, pour assister à ce qu'il se proposait de faire voir.

A part quelques détails sans intérêt, voilà à peu près tout ce dont je puis me souvenir de cette étrange soirée magique. Je vous ai donné confidentiellement le nom et l'adresse du Dr X. parce qu'il parait avoir avancé plus ou moins dans la même voie que vous poursuivez dans les études de votre Société Théosophique. A part cela je suis tenu de garder ce nom secret, n'étant pas autorisé par lui à m'en servir d'une façon quelconque pour le faire connaître.

Je suis très respectueusement votre ami et obéissant serviteur.

"J.-L. O'SULLIVAN".

Dans ce cas intéressant, le simple spiritisme s'est élevé au-dessus de sa routine et a empiété sur les limites de la magie. Les caractères de la médiumnité s'y retrouvent dans la double existence menée par la sensitive Mme Y., dans laquelle elle a une vie entièrement distincte de sa vie normale et en raison de la subordination de son individualité à une volonté étrangère, elle devient par permutation une prêtresse d'Egypte ; il en est de même dans sa personnification de l'esprit de Beethoven, et dans l'état inconscient et cataleptique dans lequel elle est plongée. D'autre part, la puissance de volonté déployée par le Dr X. sur son sujet, le tracé du cercle mystique, les évocations, la matérialisation de la fleur demandée, la réclusion et l'éducation de Mme Y., l'emploi de la baguette et sa forme, la création et l'emploi des serpents, l'empire évidemment exercé sur les forces astrales, toutes ces choses appartiennent à la magie. De pareilles expériences sont pleines d'intérêt et de valeur pour la science, mais elles se prêtent aux abus, entre les mains de praticiens moins consciencieux que l'éminent gentleman, désigné sous le nom de Dr X… Un vrai cabaliste Oriental ne conseillerait pas de les renouveler. **[369]**

Des sphères inconnues sous nos pieds, des sphères encore plus inconnues et plus inexplorées encore au-dessus de nous, entre les deux, une poignée de taupes aveugles à la grande lumière Divine et sourdes aux murmures du monde invisible, mais se vantant de guider l'humanité. Où ? En avant à ce qu'elles prétendent mais nous avons le droit d'en douter. Le plus grand de nos physiologistes, si on le place à côté d'un fakir hindou, qui ne sait ni lire ni écrire, sera forcé d'admettre qu'il est aussi ignorant qu'un écolier qui a négligé d'apprendre sa leçon. Ce n'est pas en vivisectant des animaux vivants, qu'un physiologiste s'assurera de l'existence de l'âme humaine et ce n'est pas à la pointe du scalpel qu'il la retirera du corps humain. "Comment l'homme sain d'esprit, demande M. Sergeant Cox, Président de la Société psychologique de Londres, ne connaissant rien du magnétisme ou de la physiologie, n'ayant jamais assisté à une expérience ou étudié ses principes, voudrait-il passer pour un *imbécile*, en niant les faits et en condamnant la théorie ?" La réponse sincère à cette question devrait être : "Les deux tiers de nos savants modernes sont dans ce cas".

L'impertinence, si la vérité est jamais impertinente, doit être laissée à la responsabilité de celui qui l'a énoncée, un savant du petit nombre de ceux qui ont assez de courage et d'honnêteté pour dire de salutaires vérités quelque désagréables qu'elles puissent être. Et il n'y a pas à se méprendre sur la portée réelle de l'imputation, car immédiatement après l'irrévérencieuse question, le savant conférencier remarque avec la même pertinence : "Le chimiste prend à l'électricien son électricité, le physiologiste se tourne du côté du géologue pour ce qui a trait à la géologie, et chacun d'eux considérerait comme une impertinence si l'autre prononçait un jugement dans la branche de connaissances qui n'est pas la sienne. Il est donc étrange, mais aussi vrai qu'étrange, que l'on mette entièrement de côté cette règle rationnelle de conduite, lorsqu'il s'agit de la psychologie. *Les savants physiciens se croient compétents pour prononcer un jugement dogmatique sur la psychologie et tout ce qui la concerne sans avoir vu un seul de ses phénomènes, et dans l'ignorance complète de ses principes et de sa pratique*[605].

Nous avons le sincère espoir que les deux éminents biologistes, M. Mendeleyeff de Saint-Pétersbourg, et M. Ray Lankester de Londres, se comporteront sous ce coup aussi bravement que leurs victimes vivantes, lorsqu'elles palpitent sous leurs scalpels qui les dissectent.

Pour qu'une croyance soit devenue universelle, il faut qu'elle ait été fondée sur une immense accumulation de faits, tendant à la confirmer et à la fortifier, d'une génération à l'autre. En tête de **[370]** ces sortes de croyances, figure la magie, ou si on le préfère, la psychologie occulte. Quel est celui parmi ceux qui reconnaissent son incroyable puissance même si on en juge par ses effets faibles et à moitié paralysés dans nos pays civilisés, qui refusera de croire aux assertions de Porphyre et de Proclus, que même des objets inanimés tels que des statues de dieux, peuvent être amenées à se mouvoir et à manifester pendant quelques instants des symptômes d'une vie factice ? Qui se fait fort de le démentir ? Sont-ce ceux qui journellement attestent par leur signature qu'ils ont vu des tables et des sièges se mouvoir et marcher, des crayons écrire, sans contact ? Diogène Laërce nous parle d'un certain philosophe, Stilpo, qui fut exilé d'Athènes par l'Aréopage, pour avoir osé nier publiquement que la

---

[605] *The Spirituatist*, Londres, 10 nov. 1876.

Minerve de Phidias était autre chose qu'un bloc de marbre[606]. Mais notre siècle actuel, après avoir mimé les anciens dans toutes choses et jusque dans leurs dénominations, telles que "Sénats", "préfets" et "consuls", etc. ; après avoir admis que Napoléon le Grand a conquis les trois quarts de l'Europe en appliquant les principes de l'art de la guerre enseignés par les Césars et les Alexandres, ce siècle, disons-nous, se croit tellement supérieur à ses précepteurs pour ce qui a trait à la psychologie, qu'il serait capable d'envoyer à Charenton tous ceux qui croient aux "tables animées".

Quoi qu'il en soit, *la religion des anciens est la religion de l'avenir*. Encore quelques siècles, et il n'y aura plus de croyances sectaires dans aucune des grandes religions de l'humanité. Le Brahmanisme et le Bouddhisme, le Christianisme et le Mahométisme disparaîtront tous devant la puissante poussée des *faits*. "Je répandrai mon esprit sur toute chair", écrit le prophète Joël. "En vérité, je vous le dis, vous accomplirez de plus grandes choses que celles-ci", promet Jésus. Mais cela ne pourra avoir lieu que lorsque le monde reviendra à la grande religion du passé ; la connaissance de ces majestueux systèmes qui ont précédé de beaucoup le Brahmanisme, et même le monothéisme primitif des anciens Chaldéens. En attendant rappelons-nous les effets directs du mystère révélé. Les seuls moyens à l'aide desquels les savants prêtres de l'antiquité parvenaient à inculquer dans l'esprit obtus des masses l'idée de Toute-puissance de la volonté créatrice ou CAUSE PREMIÈRE, étaient l'animation divine de la matière inerte ; l'âme infusée en elle par la puissante volonté de l'homme image microscopique du grand Architecte, et le transport d'objets lourds à travers l'espace et les obstacles matériels.

Pourquoi par exemple le pieux catholique romain se détournerait-il avec répugnance des pratiques "païennes" des Tamils **[371]** hindous ? Nous avons vu le miracle de saint Janvier dans la bonne ville de Naples, et nous avons vu la même chose à Nargercoil dans l'Inde. Où est la différence ? Le sang coagulé du saint catholique est amené à bouillir et fumer dans son flacon de cristal pour la plus grande satisfaction des lazzaroni ; et de sa châsse précieuse, l'idole du martyr prodigue ses gracieux sourires et ses bénédictions sur la congrégation chrétienne. D'un autre côté, une boule de terre glaise remplie d'eau est pressée dans la poitrine ouverte du dieu Surân ; et tandis que le *pâdre* secoue sa fiole et

---

[606] [*Vies*, "Stilpo", § 116.]

produit son "miracle" du sang, le prêtre hindou plonge une flèche dans la poitrine du dieu et produit son "miracle" ; car le sang coule à flots et l'eau est changée en sang. Les chrétiens et les hindous s'extasient, l'un comme l'autre, à la vue d'un pareil miracle. Jusqu'ici nous ne voyons pas grande différence entre les deux. Mais alors, est-ce le païen qui a appris le truc de saint Janvier ?

> "Sache ô Asclepius, dit Hermès, que comme le Très-Haut est le père des dieux célestes, de même l'homme est *l'artisan des dieux qui résident dans les temples*, et qui se plaisent dans la société des mortels. Fidèle à son origine et sa nature, l'humanité persévère dans cette imitation de la puissance divine ; et si le Père Créateur a fait à son image les *dieux éternels*, le genre humain, à son tour, façonne ses dieux à sa propre image !" "Et parles-tu des statues des dieux, ô Trismégiste ?" "Véritablement, oui, Asclepius et quelque grande que soit ta méfiance, ne perçois-tu pas que ces statues sont *douées de raison*, qu'elles sont animées par une âme, et qu'elles peuvent opérer les plus grands prodiges ? Comment pouvons-nous repousser l'évidence, lorsque nous voyons ces dieux posséder le don de prédire l'avenir, qu'ils sont obligés de révéler, lorsqu'on les y force par des charmes magiques, comme ils le font par l'organe de leurs prêtres et par les visions ?... C'est la merveille des merveilles que l'homme puisse avoir inventé et créé des dieux... En vérité, la foi de nos ancêtres s'est trompée, et, dans leur orgueil, ils sont tombés dans l'erreur sur l'essence précise dans ces dieux... Mais ils ont néanmoins découvert cet art par eux-mêmes. Impuissants à créer l'âme et l'esprit, ils évoquent les âmes des anges et des démons, pour les introduire dans les statues consacrées ; et ils les font présider de la sorte à leurs mystères en communiquant à des idoles leur propre faculté de *faire le bien de même que le mal*" [607].

Ce n'est pas seulement l'antiquité qui est remplie de preuves que les statues et les idoles des dieux manifestaient de l'intelligence et le pouvoir de la locomotion. En plein XIXème siècle, nous **[372]** voyons des journaux

---

[607] [Cf. L. Ménard, *Hermès Trismegiste*, Paris, 1867, pp. 146, 167-168.]

qui racontent les escapades de la statue de Notre-Dame de Lourdes. Cette gracieuse dame, la Notre-Dame Française, s'enfuit souvent dans les bois qui entourent sa résidence habituelle, l'église paroissiale. Le sacristain a été obligé plus d'une fois de courir après la fugitive, et de la ramener à son domicile[608]. Après cela, commence une série de "miracles", guérisons, prophéties, lettres tombées du ciel, que sais-je ? Ces "miracles" sont implicitement admis par des millions et des millions de catholiques, et bon nombre de ceux-ci appartiennent aux classes les plus intelligentes et les plus instruites. Pourquoi alors refuserions nous d'ajouter foi aux témoignages de même nature, qui ont rapport à des phénomènes contemporains de même genre racontés par les historiens les plus accrédités et les plus estimés, par Tite-Live, par exemple ? "Junon, vous plairait-il d'abandonner les murs de Veiès, et de changer ce séjour pour celui de Rome ?" demanda à la déesse un soldat Romain, après la conquête de cette ville. Junon consent et secouant la tête en signe d'acquiescement, sa statue répond : "Oui, je le veux bien". De plus, lorsqu'on se met en devoir de transporter son image, elle paraît instantanément "*avoir perdu son grand poids*", ajoute l'historien, et la statue semble plutôt suivre ses porteurs qu'être portée par eux[609].

Avec une naïveté et une foi qui touche au sublime, des Mousseaux se lance à corps perdu dans de dangereux parallèles et fournit une quantité d'exemples de miracles de ce genre, chrétiens aussi bien que "païens". Il donne une liste de ces statues ambulantes de saints ou de madones qui perdent leurs poids et qui se meuvent comme autant d'êtres vivants, hommes ou femmes ; il offre des preuves irréfutables de ces faits, tirées des auteurs classiques qui ont décrit leurs *miracles*[610]. Il n'a qu'une pensée, qu'un désir violent qui domine tout, c'est de prouver à ses lecteurs que la magie existe, et que le christianisme en triomphe complètement ; non pas que les miracles de ce dernier soient plus nombreux ou plus extraordinaires, plus concluants que ceux des païens ; nullement, car c'est un historien honnête, quant aux faits et aux preuves. Mais ce sont ses arguments et ses réflexions qui sont impayables ; ainsi, un genre de miracles est produit par Dieu, et l'autre par le diable ; il rabaisse la divinité pour la placer face à face avec Satan, et il met ainsi l'ennemi à même de

---

[608] Lire à ce sujet n'importe quel journal de l'été et l'automne de 1876.

[609] *Tite-Live*, V, déc. 1. *Valère Maxime*, 1 cap. VII.

[610] Voir *Les Hauts Phénomènes de la Magie. La Magie au XIX*ème *siècle, Dieu et les Dieux*, etc.

battre le Créateur avec avantage. Il n'a pas un mot de preuves solides et concluantes, pour démontrer la différence substantielle entre les deux genres de prodiges. **[373]**

Si nous lui demandons la raison pour laquelle il reconnaît dans les uns la main de Dieu, et dans les autres les cornes et la griffe du diable..., écoutons sa réponse : "La Sainte Eglise catholique apostolique et romaine déclare que les miracles opérés par ses fidèles enfants le sont par la volonté de Dieu ; et que tous les autres sont l'œuvre des esprits infernaux". Très bien, mais sur quoi se base-t-on ? On nous exhibe alors une liste qui n'en finit pas, d'auteurs sacrés ; de saints, qui toute leur vie ont lutté contre les démons ; et de pères dont la parole et l'autorité sont acceptées comme la "parole de Dieu", par cette même église. "Vos idoles, vos statues consacrées sont la demeure des démons, s'écrie saint Cyprien. Oui, ce sont ces *esprits* qui inspirent vos prêtres, qui animent les entrailles de vos victimes, qui règlent le vol de vos oiseaux, et qui, mêlant sans cesse le mensonge avec la vérité, rendent des oracles, et... opèrent des prodiges ; leur but étant de vous amener invinciblement à leur culte[611]".

Le fanatisme religieux, le fanatisme scientifique ou tout autre fanatisme quel qu'il soit se transforme en idée fixe, et ne peut qu'aveugler nos sens. Il sera toujours inutile de discuter avec un fanatique. Et, à ce propos, nous ne pouvons nous empêcher d'admirer encore une fois la profonde connaissance de la nature humaine, qui dicte à M. Sergeant Cox les paroles suivantes dans sa conférence, dont nous avons déjà parlé. "Il n'y a pas d'erreur plus fatale que celle qui fait croire que la vérité prévaudra par sa propre force, et qu'elle n'a qu'à se montrer pour être acceptée. En réalité le désir de la vérité n'existe que chez très peu d'esprits, et l'aptitude à la discerner chez un nombre encore plus restreint. Lorsque les hommes disent qu'ils recherchent la vérité, ils veulent dire qu'ils recherchent quelque preuve à l'appui d'un préjugé ou d'une opinion préconçue. Leurs croyances se modèlent sur leurs désirs ; ils voient tout, et plus que tout ce qui parle en faveur de ce qu'ils désirent ; mais ils sont aveugles comme des chauves-souris, pour tout ce qui leur est contraire. Les savants ne sont pas plus exempts de ce travers que les autres".

Nous savons que depuis les temps les plus reculés il a existé une mystérieuse et redoutable science connue sous la dénomination de

---

[611] *De Idolorum Vanitate*, Lib. 1, p. 452.

theopoiia. Cette science enseignait l'art de doter d'intelligence et d'une existence temporaire les divers symboles des dieux. Des statues et des blocs de matière inerte s'animaient, sous la volonté toute puissante du hiérophante. Le feu dérobé par Prométhée, dans la lutte, était tombé sur la terre ; il remplissait les régions inférieures du ciel, et, fixé dans les vagues de l'éther universel, comme le puissant *Akasha* des rites hindous. Nous le respirons, et notre système **[374]** organique s'en imprègne avec chaque bouffée d'air frais. Notre organisme en est rempli depuis l'instant de notre naissance. Mais sa puissance ne s'exerce que sous l'influence de la VOLONTE et de l'ESPRIT.

Abandonné à lui-même, ce principe de vie suit aveuglément les lois de la nature ; et suivant les circonstances, il produit la santé et une exubérance de vie, ou il provoque la mort et la dissolution. Mais, guidé par la volonté de l'adepte, il devient obéissant ; ses courants rétablissent l'équilibre dans les corps organiques, remplissent le vide, et produisent les miracles physiques et psychologiques bien connus des magnétiseurs. Infusés dans la matière inorganique et inerte, ils créent l'apparence de la vie, et le mouvement. Si à cette vie et à cette intelligence individuelle il manque une personnalité, l'opérateur doit ou envoyer son *scin-lecca*, son propre esprit astral, pour l'animer, ou bien faire usage de son pouvoir sur les esprits de la nature, pour forcer l'un d'entre eux à infuser dans le marbre, le bois ou le métal sa propre entité, ou enfin, se servir du concours des esprits humains. Mais ces derniers, si l'on en excepte ceux qui sont vicieux, catégorie attachée à la terre[612], ne consentent pas à infuser leur essence à ces objets inanimés. Ils laissent aux catégories inférieures le soin de produire le semblant de la vie et da mouvement, et ils ne font sentir leur influence sur les sphères intermédiaires, comme un rayon de la lumière divine, que lorsque le prétendu "miracle" est sollicité pour un bon but. La condition *essentielle pour cela*, et c'est la loi de la nature spirituelle, est la pureté d'intention, pureté de l'atmosphère magnétique ambiante, et pureté personnelle de l'opérateur. C'est ainsi qu'un "miracle" païen peut être beaucoup plus saint qu'un miracle chrétien.

---

[612] Ceux-ci après leur mort corporelle, incapables de s'élever plus haut, retenus dans les régions terrestres, se complaisent dans la société d'une catégorie d'élémentaux vers lesquels leur attachement au vice les attire le plus. Ils s'identifient avec eux à tel point, que bientôt ils en viennent à perdre de vue leur propre identité, et finissent par faire partie de ces élémentaux, dont le concours leur est nécessaire pour communiquer avec les mortels. Mais comme les esprits de la nature ne sont pas *immortels*, de même les élémentaires humains qui ont perdu leur guide divin, l'esprit, peuvent n'avoir point d'autre durée que l'assemblage d'essence des éléments qui composent leur corps astral.

Quel est celui qui, ayant été témoin des exercices des fakirs dans l'Inde méridionale, pourrait douter de l'existence de la *theopoiia* dans l'antiquité ? Un sceptique invétéré, tout désireux qu'il soit d'attribuer tous les phénomènes à la jonglerie, se voit contraint de proclamer les faits ; et ces faits peuvent être vus journellement si on le veut. "Je n'ose décrire, dit-il en parlant de Chibh-Chondor, fakir de Jaffna-patnam, tous les exercices auxquels il s'est livré. Il est des choses qu'on *n'ose pas* rapporter, même **[375]** lorsqu'on les a parfaitement vues, de peur qu'on ne vous accuse d'avoir été sous l'influence d'une hallucination inexplicable ! Et pourtant, dix fois, que dis-je, vingt fois, j'ai vu et revu le fakir obtenir les mêmes résultats sur la matière inerte... C'était un jeu d'enfant pour notre "charmeur", que de faire pâlir et s'éteindre la flamme des bougies, placées, sur ses indications, dans les coins les plus éloignés de la chambre ; de faire mouvoir les meubles sans en excepter les sophas sur lesquels nous étions assis, de faire ouvrir les portes et se refermer à plusieurs reprises, et tout cela, sans quitter la natte sur laquelle il était assis...

> "Peut-être me dira-t-on que j'ai vu imparfaitement... C'est possible... mais je répondrai que des centaines et des milliers de personnes ont vu et voient ce que j'ai vu, et des choses encore plus merveilleuses ; y en a-t-il une seule qui ait découvert le secret, et qui ait été capable, de son côté, de reproduire ces phénomènes ? Et je ne saurai trop répéter que tout cela n'a pas lieu sur une scène pourvue de mécanisme et machinée pour l'usage de l'opérateur. Non ; c'est un mendiant nu, accroupi par terre qui se joue ainsi de votre intelligence, de vos sens, et de tout ce que nous sommes convenus d'appeler les lois immuables de la nature, et qu'il semble modifier à son gré !
>
> Change-t-il le cours naturel des choses ? Non ; mais il les fait agir, en se servant de forces qui nous sont encore inconnues, disent les croyants. Quoi qu'il en soit, j'ai assisté vingt fois à de pareilles exhibitions, en compagnie des hommes les plus distingués de l'Inde anglaise, professeurs, médecins et officiers. Or, il n'en est pas un, parmi eux, qui n'ait résumé ses impressions en quittant le salon où elles avaient eu lieu, en disant : C'est véritablement assombrissant pour l'intelligence

humaine ! Chaque fois que j'ai vu reproduire par un fakir l'expérience de mettre les serpents en état de catalepsie, situation dans laquelle ces animaux ont la rigidité d'une branche d'arbre, mes pensées se reportaient vers la fable biblique [?] qui attribue à Moise et aux prêtres de Pharaon un pouvoir analogue[613]".

Certes il doit être aussi facile de doter la chair de l'homme, de la bête, et de l'oiseau du principe de vie magnétique, que la table inerte du médium moderne. Ou bien ces deux prodiges sont possibles et véritables, ou alors tous deux s'écroulent avec les miracles du temps des Apôtres, et ceux des temps plus modernes de l'Eglise papale. Quant aux preuves vitales qu'on nous donne en faveur de ces possibilités, nous pourrions citer plus de ces livres qu'il n'en faut pour remplir toute une bibliothèque. Si Sixte V a donné les noms d'une formidable cohorte d'esprits attachés à divers **[376]** talismans, sa menace d'excommunication contre tous ceux qui pratiquaient cet art n'a-t-elle pas été faite parce qu'il voulait que ce secret restât confiné dans le sein de l'Eglise ? Que serait-il advenu si ses miracles divins avaient été étudiés et reproduits avec succès, par tout individu doué de persévérance, d'un pouvoir magnétique positif énergique, et d'une inébranlable volonté ? Les récents événements de Lourdes (en supposant, naturellement, qu'ils aient été rapportés fidèlement) démontrent que le secret n'en est pas tout à fait perdu ; et si quelque puissant magnétiseur magicien ne se cache pas, sous le froc et le surplis, la statue de Notre-Dame est mue par les mêmes forces qui font mouvoir toute table magnétisée, dans les séances de spiritisme, et la nature de ces "intelligences", qu'elles appartiennent à la catégorie des esprits humains, ou à celles des élémentaires humains ou des esprits élémentaux, dépend de conditions fort diverses. Quiconque connaît un peu de magnétisme, et en même temps l'esprit charitable de l'Eglise catholique romaine, comprendra aisément que les malédictions incessantes des prêtres et des moines, les anathèmes amers si copieusement lancés par Pie IX, puissant magnétiseur lui-même, et réputé *Jettatore* (mauvais œil), ont mis des légions d'élémentaires et d'élémentaux sous les ordres des Torquemadas désincarnés. Ce sont là les "anges" qui font des espiègleries avec la statue de la Reine du Ciel. Tout individu qui admet le "miracle" et pense autrement commet un blasphème.

---

[613] L. Jacolliot, *Voyage au pays des Perles*, Paris, 1874, pp. 95-97.

Bien qu'on puisse croire que nous avons déjà donné assez de preuves que la science moderne n'a que très peu ou pas de raisons de se vanter d'originalité, nous en donnerons encore quelques-unes avant de terminer ce volume, afin de ne laisser aucun doute à cet égard. Nous n'avons pour cela qu'à récapituler, aussi rapidement que possible, les diverses prétentions à de nouveaux systèmes de philosophie, et à des découvertes dont l'annonce a fait ouvrir grand les yeux au monde pendant les deux derniers siècles. Nous avons signalé les découvertes des anciens Egyptiens, Grecs, Chaldéens et Assyriens dans les arts, les sciences et la philosophie ; nous citerons maintenant un auteur quia passé de longues années dans l'Inde à étudier sa philosophie. Dans le célèbre et récent ouvrage *Christna et le Christ*, nous trouvons la nomenclature suivante[614].

> "*Philosophie* : Les anciens Hindous ont créé depuis la fondation, les deux systèmes du spiritualisme et du matérialisme, de la philosophie métaphysique et de la philosophie positive. La première était enseignée dans l'école Védantine fondée par Vyasa ; **[377]** la seconde était professée dans l'école de Sankhya, dont le fondateur fut Kapila.
>
> *Science Astronomique* : Ils établirent le calendrier, inventèrent le Zodiaque, calculèrent la précession des équinoxes, découvrirent les lois générales des mouvements des astres et observèrent et prédirent les éclipses.
>
> *Mathématiques :* Ils inventèrent le système décimal, l'algèbre et les calculs différentiel, intégral et infinitésimal. Ils découvrirent aussi la géométrie et la trigonométrie, et, dans ces deux sciences, ils construisirent et démontrèrent des théorèmes *qui n'ont été découverts en Europe qu'au XVII*[ème] *et au XVIII*[ème] *siècles*. Ce furent les Brahmanes qui, de fait, établirent les premiers la mesure de la surface d'un triangle d'après le calcul de ses trois côtés, et calculèrent la relation de la circonférence au diamètre. De plus, nous devons leur restituer le carré de l'hypoténuse et la table si

---

[614] [Pages 372-375.]

improprement dite de Pythagore, que nous trouvons gravée dans les gopouras de la plupart des grandes pagodes.

Physique : Ils établirent le principe en vigueur encore aujourd'hui, que l'univers est un tout harmonique, sujet à des lois qui peuvent être déterminées par l'observation et l'expérience. Ils découvrirent l'hydrostatique ; et la fameuse proposition que tout corps plongé dans l'eau perd de son poids une quantité égale au poids du volume d'eau qu'il déplace, n'est qu'un emprunt fait aux Brahmanes par le célèbre architecte grec Archimède. Les physiciens des pagodes avaient calculé la vitesse de la lumière, fixé d'une façon définitive les lois de la réflexion, et enfin, il est hors de doute, d'après les calculs *de Sourya-Sidhanta*, qu'ils connaissaient et avaient mesuré la force de la vapeur.

Chimie : Ils connaissaient la composition de l'eau, et ils avaient formulé, en ce qui concerne les gaz, la fameuse loi *que nous ne connaissons que d'hier, que le volume des gaz est en raison inverse de la pression à laquelle ils sont soumis*. Ils connaissaient la manière de préparer les acides sulfurique, azotique et muriatique ; les oxydes de cuivre, de fer, de plomb, d'étain et de zinc ; les sulfures de fer, de cuivre, de mercure, d'antimoine et d'arsenic ; les sulfates de zinc et de fer ; les carbonates de fer, de plomb et de soude ; le nitrate d'argent ; et la poudre.

Médecine : Leurs connaissances étaient véritablement surprenantes. Dans Tchakara et Sousrouta, les deux princes de la médecine hindoue, se trouve posé le système que plus tard s'est approprié Hippocrate. Sousrouta principalement énonce les principes de la médecine préventive ou hygiène, qu'il place bien au-dessus **[378]** de la médecine curative, trop souvent empirique, suivant lui. Sommes-nous aujourd'hui plus avancés ? Il n'est pas sans intérêt de faire remarquer que les médecins arabes, qui jouissaient au moyen âge d'une célébrité méritée, et Averroes entre autres, parlaient

constamment des médecins hindous et les considéraient comme les initiateurs des Grecs eux-mêmes.

Pharmacologie : Ils connaissaient tous les simples, leurs propriétés, leur emploi ; et sur ce point ils n'ont pas encore cessé de donner des leçons à l'Europe. Tout récemment nous avons reçu d'eux le mode de traitement de l'asthme, par le datura.

Chirurgie : Dans cette branche, ils n'étaient pas moins remarquables. Ils faisaient l'opération de la pierre, réussissaient admirablement dans celle de la cataracte, dans l'extraction du fœtus, dont tous les cas exceptionnels et dangereux sont décrits par Tchakara avec une extraordinaire exactitude scientifique.

Grammaire : Ils ont créé la langue la plus merveilleuse qu'il y ait dans le monde – le Sanscrit – qui a donné naissance à la plus grande partie des idiomes de l'Orient et des contrées Indo-Européennes.

Poésie : Ils ont traité tous les genres et se sont montrés maîtres suprêmes dans tous, *Sakountala*, *Avrita* la Phèdre Indoue, *Saranga* et un millier d'autres drames n'ont pas été surpassés par Sophocle, Euripide, Corneille ou Shakespeare. Leur poésie descriptive n'a jamais été égalée. Il faut lire, dans *Megadouta*, la "Plainte d'un Exilé" qui implore un nuage qui passe et le prie de porter ses souvenirs à sa maison, à ses parents et à ses amis qu'il ne reverra plus, pour se faire une idée de la splendeur à laquelle ce style atteint dans l'Inde. Leurs fables ont été copiées par tous les peuples anciens et modernes, qui ne se sont pas même donné la peine de donner des couleurs différentes aux sujets de ces petits drames.

Musique : Ils ont inventé la gamme avec ses différences de tons et de demi-tons, longtemps avant Gui d'Arezzo. Voici la gamme hindoue : SA – RI – GA – MA – PA – DA – NI – SA.

Architecture : Ils paraissent avoir épuisé tout ce que le génie de l'homme est capable de concevoir. Des dômes d'une hardiesse inexprimable ; des coupoles élancées, des minarets à dentelle de marbre, des tours gothiques, des hémicycles grecs, le style polychrome, tous les genres et toutes les époques s'y trouvent, indiquant clairement l'origine et la date des différentes colonies qui, en émigrant, apportaient avec elles les souvenirs de leur art indigène". **[379]**

Tels furent les résultats de cette ancienne et imposante civilisation Brahmanique. Qu'avons-nous à offrir en comparaison ? A côté de ces majestueuses œuvres du passé, que pouvons-nous mettre en parallèle qui puisse paraître assez grandiose et sublime pour justifier nos prétentions de supériorité sur d'ignorants ancêtres ? Auprès des inventeurs de la géométrie et de l'algèbre, des constructeurs du langage humain, des pères de la philosophie, des premiers maîtres de la religion, des adeptes de la science psychologique et physique, combien petits paraissent même les plus grands de nos biologistes et de nos théologiens ! Que l'on nous cite une découverte moderne quelle qu'elle soit et nous nous faisons forts de dire qu'il n'est pas nécessaire de chercher longtemps dans l'histoire de l'Inde pour en trouver le prototype dans ses annales. Nous en sommes à la transition de la science à moitié achevée, et cherchant à faire concorder nos idées avec les théories de la corrélation des forces, de la sélection naturelle, de la polarité atomique et de l'évolution. Et voici, pour railler notre vanité, nos appréhensions et notre désespoir, que nous lisons ce que disait Manou, 10.000 ans peut-être avant la naissance du Christ :

"Le premier germe de vie fut développé par l'eau et la chaleur". (*Manou*, livre Ier , Sloka, 8, 9).

"L'eau monte vers le ciel à l'état de vapeurs ; du soleil elle retombe en pluie, de la pluie naissent les plantes, et des plantes les animaux". (Livre III, Sloka, 78).

"Chaque être acquiert les qualités de celui qui le précède immédiatement, de telle manière que, plus un être s'éloigne de l'atome primitif de sa série, plus il possède de qualités et de perfections". (Livre I", Sloka, 20).

"L'homme traverse l'univers, en montant graduellement, et passant par les rochers, les plantes, les vermisseaux, les insectes, les poissons, les serpents, les tortues, les animaux sauvages, le bétail et les animaux supérieurs... C'est le *degré inférieur*". (Livre XII, Sloka 42).

Telles sont les transformations déclarées depuis la plante jusqu'à Brahma, qui doivent s'opérer en ce monde. (Livre I, Sloka 50).

"Le Grec, dit Jacolliot, n'est que le Sanscrit. Phidias et Praxitèle ont étudié en Asie les chefs-d'œuvre de Daouthia, Ramana et Aryavosta. Platon disparaît devant Jaimini et Veda-Vyasa, qu'il copie littéralement. Aristote est mis dans l'ombre par le *Pourva-Mimansa* et *l'Outtara-Mimansa* dans lesquels on trouve tous les systèmes de philosophie que nous nous occupons actuellement à rééditer, depuis le Spiritualisme de Socrate et de son école, le scepticisme de Pyrrhon, Montaigne et Kant jusqu'au *positivisme de Littré*. **[380]**

"Que ceux qui doutent de l'exactitude de cette dernière affirmation lisent cette phrase prise textuellement dans l'*OuttaraMimansa*, ou *Védanta* de Vyasa, qui vivait à une époque que la chronologie Brahmanique fixe à 10.400 ans avant notre ère

"Nous ne pouvons qu'étudier les phénomènes, les vérifier et les considérer comme relativement vrais, mais rien dans l'univers, ni par perception, ni par induction, ni par les sens, ni par le raisonnement n'étant capable de démontrer l'existence d'une Cause Suprême qui pourrait, à un certain point du temps, avoir donné naissance à l'univers, la Science n'a à discuter ni la possibilité, ni l'impossibilité de cette Cause Suprême" [615].

C'est ainsi que graduellement, mais sûrement, toute l'antiquité sera réhabilitée. La vérité sera soigneusement débarrassée des exagérations ; bien des choses qu'on traite aujourd'hui de fiction, seront démontrées être

---

[615] [L. Jacolliot, *Voyage au pays des Perles*, pp. 38-39.]

des faits, et on reconnaîtra que les "faits et lois" de la science moderne appartiennent aux limbes des mythes surannés. Lorsque, des siècles avant notre ère, l'hindou Brahmagoupta affirmait que la sphère étoilée était immobile, et que le lever et le coucher quotidien des astres confirme le mouvement de la terre sur son axe ; et lorsque Aristarque de Samos, né 27 ans avant Jésus-Christ, et le philosophe Pythagoricien Niceta de Syracuse soutenaient la même chose, quel crédit a-t-on accordé à leurs théories, jusqu'à l'époque de Copernic et de Galilée ? Et combien de temps le système de ces deux princes de la Science, système qui a révolutionné le monde entier, restera-t-il un tout complet et ininterrompu ? N'avons-nous pas à l'heure présente en Allemagne, un savant, un professeur Shoëpfer, qui essaie de démontrer dans des conférences publiques à Berlin : 1° que la terre est immobile ; 2° que le soleil n'est qu'un peu plus grand qu'il ne paraît ; et 3° que Tycho-Brahe avait parfaitement raison, et Galilée tout à fait tort ?[616]. Or, quelle était la théorie de Tycho-Brahe ? Que la terre se tient immobile au centre de l'univers, et qu'autour d'elle, comme autour de son centre, toute la voûte céleste gravite toutes les vingt-quatre heures ; et finalement, que le soleil et la lune, outre ce mouvement, procèdent sur des lignes courbes qui leur sont spéciales, tandis que Mercure, avec le reste des planètes, décrit une épicycloide.

Nous n'avons certainement pas l'intention de perdre notre temps, ni la place, pour réfuter ou soutenir cette *nouvelle* théorie, que nous soupçonnons fort de ressembler à celles déjà *anciennes* **[381]** d'Aristote, et même du vénérable Bède. Nous laisserons la savante armée des académiciens modernes "laver leur linge sale en famille", pour nous servir de l'expression du grand Napoléon. Mais nous nous prévaudrons, néanmoins, de l'excellente occasion que nous fournit cette défection, pour demander une fois de plus à la science son diplôme ou son brevet d'infaillibilité. Hélas, sont-ce donc là les résultats du progrès tant vanté ?

Ce n'est que tout dernièrement, par les choses que nous avons observées, confirmées par le témoignage d'une multitude de témoins, que nous avons timidement risqué l'assertion que des tables, des médiums et des fakirs hindous étaient parfois lévités. Et lorsque nous ajoutions que, si de pareils phénomènes ne se produisaient même qu'une fois dans le courant d'un siècle, "sans cause mécanique visible, cette élévation est la

---

[616] *Dernières déductions de la Science* ; *la Terre immobile*. Conférence démontrant que notre globe ne tourne ni sur son axe ni autour du soleil ; faite à Berlin par le Dr Shoëpfer. Septième édition.

manifestation d'une loi naturelle, que nos savants ignorent encore", on nous traita "d'iconoclaste" et on nous accusa, à notre tour, dans les journaux, d'ignorer les lois de la gravitation. Iconoclastes ou non, nous n'avons jamais pensé à accuser la science de nier la rotation de la terre sur son axe, ni sa révolution autour du soleil, nous pensions au moins voir ces deux flambeaux installés et entretenus jusqu'à la fin des temps dans le phare académique. Mais, hélas ! voici qu'un professeur de Berlin arrive et détruit notre dernier espoir de voir la Science prouver son exactitude au moins sur un point. Le cycle, certes, est parvenu à son point le plus bas, et une nouvelle ère commence. La terre est immobile, et Josué est justifié !

Jadis, en 1876, le monde croyait à la force centrifuge, et la théorie newtonnienne, qui expliquait l'aplatissement des pôles par le mouvement de rotation de la terre autour de son axe, était orthodoxe. Suivant cette hypothèse, on croyait que la plus grande partie de la masse du globe gravitait vers l'équateur ; et, à son tour, la force centrifuge, agissant de toute sa puissance sur cette masse, la forçait à se concentrer autour de l'équateur. De cette manière les savants crédules s'imaginaient que la terre tournait autour de son axe, car s'il en avait été autrement, il n'existerait pas de force centrifuge, et, sans cette force, il n'y aurait pas de gravitation vers les latitudes équatoriales. C'était une des preuves admises du mouvement de rotation de la terre, et c'est cette déduction, jointe à plusieurs autres, que le professeur de Berlin déclare "rejeter, de concert avec bien d'autres savants".

> "N'est-il pas ridicule, Messieurs, dit-il, que, nous fiant à ce qui nous a été enseigné à l'école, nous ayons accepté la rotation de la terre autour de son axe, comme un fait pleinement démontré, alors que rien ne le prouve, et que cela *ne peut* pas être démontré ? N'est-il pas étonnant que les savants du monde instruit, à commencer **[382]** par Copernic et Kepler, aient accepté dès le principe un mouvement de cette nature et en soient encore, trois siècles et demi plus tard, à rechercher les preuves de ce fait ? Mais hélas, il fallait s'y attendre nous avons beau chercher, nous n'en trouvons aucune. Tout, tout est en vain !

Ainsi, d'un seul coup, le monde perd son mouvement de rotation, et l'univers est dépouillé de ses gardiens et protecteurs, les forces centrifuge

et centripète. Bien plus, l'éther lui-même, rejeté de l'espace, n'est qu'un "mensonge", un mythe né de la mauvaise habitude d'employer des mots creux et vides ; le soleil est un imposteur, qui a des prétentions à des dimensions auxquelles il n'a pas droit ; les étoiles sont des points étincelants, et "ont été ainsi expressément disposées à des distances considérables les unes des autres par le Créateur de l'univers, probablement avec l'intention de leur faire éclairer simultanément les vastes espaces sur la surface de notre globe", dit le Dr Shoëpfer.

En sommes-nous donc à ce point que trois siècles et demi n'aient pas suffi aux hommes de science pour édifier une théorie qu'aucun professeur d'université n'oserait attaquer ? Si l'astronomie, l'unique science fondée sur l'inébranlable base des mathématiques, la seule de toutes qui soit réputée aussi infaillible et inattaquable que la vérité elle-même, peut être ainsi, avec irrévérence, accusée de tromperie, qu'avons-nous donc gagné à discréditer Platon au profit des Babinets ? Comment donc se risquera-ton à rallier le plus humble observateur qui, honnête et intelligent à la fois, viendra dire qu'il a vu un phénomène médiumnique ou magique ? Et comment osera-t-on assigner des "limites à l'examen philosophique", limites que l'on ne saurait dépasser légitimement ? Et ces faiseurs d'hypothèses en désaccord les uns avec les autres se permettent encore d'accuser les géants intellectuels du passé, qui maniaient les forces de la nature comme des Titans constructeurs de mondes, et portaient la race mortelle à une telle hauteur, qu'elle s'y alliait avec les dieux ! Etrange destinée d'un siècle qui se glorifie d'avoir élevé la science exacte au *sommet de la renommée*, et que l'on invite maintenant à retourner en arrière et à recommencer à apprendre son A. B. C.

Si nous récapitulons les preuves contenues dans cet ouvrage, si nous commençons aux temps archaïques et inconnus de l'Hermétique Pimandre, pour en arriver à l'année 1876, nous trouvons qu'une croyance universelle à la magie a traversé tous ces siècles. Nous avons exposé les idées de Trismégiste, dans son dialogue avec Asclepius ; et sans faire mention des mille et une preuves de la prédominance de cette croyance dans les premiers temps du christianisme, il suffit, pour atteindre notre but, de citer un auteur ancien, et un moderne. Le premier sera le grand philosophe Porphyre **[383]** qui, plusieurs milliers d'années après Hermès, fit, au sujet du scepticisme dominant de son siècle, l'observation suivante : Nous ne devons pas être surpris de voir les masses vulgaires (οἱ πολλοί) n'apercevoir dans les statues que la pierre et le bois. Il en est généralement

ainsi chez ceux qui, ignorants dans les lettres, ne trouvent dans les stèles couvertes d'inscriptions que de la pierre, et dans les livres écrits, autre chose qu'un tissu de papyrus". Et 1.500 ans plus tard, nous voyons M. Sergeant Cox, rapporter un cas de honteuse persécution d'un médium, par un matérialiste tout aussi aveugle, exprimer les mêmes idées : "Que le médium soit coupable ou non... il est certain que son procès a eu pour effet fort inattendu d'attirer l'attention du public tout entier sur le fait que l'on *affirme* que les phénomènes sont véritables, et qu'un grand nombre d'examinateurs compétents affirme *qu'ils sont vrais* et que toute personne peut, si bon lui semble, se convaincre par elle-même, de leur réalité au moyen d'un examen approprié démolissant ainsi et pour toujours *les ténébreuses et dégradantes doctrines des matérialistes*".

Cependant, d'accord avec Porphyre et d'autres théurgistes, qui affirmaient les différentes natures des "esprits" qui se manifestent, et l'esprit personnel ou volonté de l'homme, ajoute M. Sergeant Cox, sans s'avancer jusqu'à émettre une opinion personnelle : "Véritablement, il y a des divergences d'opinion... et peut-être y en aura-t-il toujours..., au sujet des sources de la puissance qui se manifeste dans ces phénomènes ; mais qu'ils soient le produit de la force psychique du cercle..., ou que ce soient les esprits des morts qui en soient les agents, comme certains le prétendent, ou bien encore que ce soient des esprits élémentaires (quoique cela puisse être), ainsi que le soutient un troisième, ce fait au moins est bien établi ; que l'homme n'est pas entièrement matériel, que le mécanisme de l'homme est mû et dirigé par quelque chose d'immatériel, c'est-à-dire de structure non-moléculaire, qui, non seulement possède l'intelligence, mais encore *peut aussi exercer une force sur la matière*, ce quelque chose enfin à qui, faute d'un meilleur terme, nous avons donné le nom d'âme. Ces heureuses notions ont été portées par ce procès à la connaissance de milliers et de myriades de personnes, dont les matérialistes avaient flétri le bonheur ici-bas et les espérances pour la vie future, en prêchant avec tant de persistance que l'âme n'était qu'une superstition, l'homme un automate, le mental une sécrétion, l'existence présente une chose purement animale, et l'avenir le néant".

"La vérité seule, dit Pimandre, est éternelle et immuable ; la *vérité* est le premier des bonheurs ; mais la vérité n'existe pas et ne peut pas exister sur la terre ; il est possible que Dieu favorise parfois un petit nombre d'hommes, en leur accordant la faculté **[384]** de comprendre les choses divines et d'entendre, comme il faut, la vérité ; mais rien n'est vrai sur

terre, parce que tout y renferme de la matière, tout y est revêtu d'une forme corporelle, sujette au changement, à l'altération, à la corruption et à de nouvelles combinaisons. L'homme n'est pas la vérité, parce qu'il n'y a de vrai que ce qui a tiré son essence de lui-même, qui reste lui-même immuable. Comment ce qui change au point de n'être plus reconnaissable, pourrait-il jamais être vrai ? Donc la vérité est seulement ce qui est immatériel et n'est pas enfermé dans une enveloppe corporelle, ce qui est incolore et sans forme, exempt de changement et d'altération ; ce qui est ÉTERNEL. Tout ce qui périt est mensonge ; la terre n'est que dissolution et génération ; chaque génération procède d'une dissolution ; les choses de la terre ne sont que des *apparences* et des imitations de vérité ; elles sont ce que la peinture est à la réalité. Les choses terrestres ne sont point la VERITE !… La mort, pour certaines personnes, est un mal qui les frappe d'une terreur profonde. C'est l'effet de l'ignorance… La mort est la destruction du corps ; l'être qu'il renferme ne meurt pas… Le corps matériel perd sa forme, qui se désagrège au cours du temps : les sens qui l'animaient retournent à leur source, et reprennent leurs fonctions ; mais ils perdent graduellement leurs passions et leurs désirs, et l'esprit monte au ciel pour devenir une HARMONIE. Dans la première zone, il laisse derrière lui la faculté de croître ou de décroître ; dans la seconde, le pouvoir de faire le mal et les fraudes de l'oisiveté ; dans la troisième, les tromperies et la concupiscence ; dans la quatrième, l'ambition insatiable ; dans la cinquième, l'arrogance, l'audace et la témérité ; dans la sixième, tout désir pour les acquisitions malhonnêtes ; et dans la septième le mensonge. L'esprit ainsi purifié, par l'effet que produisent sur lui les harmonies célestes, retourne une fois de plus à son état primitif, fort d'un mérite et d'une puissance qu'il s'est acquis par lui-même, et qui lui appartiennent en propre ; et c'est seulement alors qu'il commence à habiter avec ceux qui chantent éternellement les louanges du PERE. A ce point-là, il est placé parmi les puissances, et comme tel, il arrive au suprême bienfait de la connaissance. Il est devenu un DIEU !… Non, les choses de la terre ne sont point la vérité,[617].

Après avoir consacré leur existence à l'étude des archives de la Sagesse de l'Egypte ancienne, Champollion-Figeac et Champollion le jeune déclarèrent publiquement, nonobstant bien des jugements contraires formulés, quelque peu au hasard, par des critiques trop pressés et peu

---

[617] Champollion-Figeac, *Egypte*, pp. 141-143 ; éd. 1847.

renseignés, que les *Livres d'Hermès* **[385]** "contiennent certainement une masse de traditions Egyptiennes, que viennent confirmer tous les jours les documents les plus authentiques et les monuments de l'Egypte de l'antiquité la plus reculée" [618].

Et terminant son volumineux sommaire des doctrines psychologiques des Egyptiens, des sublimes enseignements des livres sacrés hermétiques, et des étonnantes notions des prêtres initiés, en fait de philosophie métaphysique et pratique, Champollion-Figeac recherche, autant qu'il le peut, eu égard aux preuves alors accessibles, "s'il y a jamais eu dans le monde une autre association ou caste d'hommes, qui ait pu les égaler en crédit, en puissance, en savoir, en capacités, et qui ait atteint un pareil degré de bien ou de mal ? Non, *jamais* ! Et cette caste n'a été par la suite *maudite* et stigmatisée que par ceux qui, je ne sais sous quelle sorte d'influences modernes, l'ont considérée comme l'ennemie des hommes et de la science" [619].

A l'époque où Champollion écrivait ces mots, le sanscrit était, si l'on peut dire, une langue presque totalement inconnue de la science. Mais on n'aurait tiré que peu de chose d'un parallèle établi entre les mérites respectifs des Brahmanes et des philosophes Egyptiens. Depuis lors, cependant, on a découvert que les mêmes idées, exprimées presque dans des termes identiques, se retrouvent dans la littérature Bouddhique et Brahmanique. Cette philosophie même de la non réalité des choses mondaines, et de l'illusion des sens, dont les métaphysiciens allemands de notre époque ont copié en plagiaires toute la substance, forme la base des philosophies de Kapila et de Vyasa, et on la retrouve dans l'énonciation des "quatre vérités", dogmes cardinaux de la doctrine de Gautama Bouddha. L'expression de Pimandre : "il est devenu un dieu", est concentrée là, dans un seul mot : *Nirvana*, que nos savants orientalistes considèrent fort improprement comme synonyme *d'annihilation* !

Cette opinion de deux éminents Egyptologues est de la plus haute importance pour nous, ne fût-ce que comme réponse à nos adversaires. Les Champollion ont été les premiers en Europe, à prendre par la main l'étudiant archéologue, à le conduire dans les cryptes silencieuses du passé, et à lui prouver que la civilisation n'a pas commencé avec nos générations ;

---

[618] *Ibid*., p. 139.

[619] Champollion-Figeac, *Egypte*, p. 143.

car "quoique les origines de l'ancienne Egypte soient inconnues, on trouve qu'elle a été, aux époques les plus anciennes que la recherche historique peut atteindre, pourvue de ses lois merveilleuses, de ses coutumes bien établies, de ses cités, de ses rois et de ses dieux ", et au-delà, bien **[386]** au-delà de ces époques, nous trouvons des ruines appartenant à d'autres périodes de civilisation encore plus éloignées et plus élevées. "A Thèbes, des parties d'édifices ruinés nous permettent de reconnaître des vestiges de constructions encore antérieures, dont les matériaux ont servi à l'érection de ces mêmes monuments, qui comptent maintenant une existence de trente-six siècles[620]". "Tout ce que nous disent Hérodote et les prêtres Egyptiens a été reconnu exact, et confirmé par les savants modernes", ajoute Champollion[621].

D'où venait la civilisation des Egyptiens, c'est ce que nous montrerons dans un prochain volume, et, à ce sujet, nous ferons voir que nos déductions, bien que basées sur les traditions de la Doctrine Secrète, marchent de pair avec celles d'un certain nombre d'autorités les plus respectées. Il y a à ce sujet dans un ouvrage hindou bien connu, un passage qui peut être rappelé.

"Sous le règne de Visvamitra, premier roi de la dynastie de Soma Vansa, à la suite d'une bataille qui avait duré cinq jours, Manou-Vina, l'héritier des anciens rois, ayant été abandonné par les Brahmanes émigra avec tous ses compagnons, passant par Arya et les contrées de Barria, jusqu'à ce qu'il eût atteint les rives de Masra" (*Histoire de l'Inde*, par Koullouka-Bhatta). Incontestablement, ce *Manou Vina* et *Menés*, le premier roi égyptien, sont identiques. [622]

Arya c'est Eran, (la Perse) ; Barria, c'est l'Arabie, et Masra était le nom du Caire, qui encore aujourd'hui est appelé *Masr*, Musr et Misro. L'histoire phénicienne désigne Maser comme un des ancêtres d'Hermès.

Et maintenant prenons congé de la thaumatophobie et de ses défenseurs, et envisageons la thaumatomanie sous ses multiples aspects. Dans les troisième et quatrième volumes nous nous proposons de passer en revue les "miracles" du paganisme, et de peser les preuves en leur faveur

---

[620] Champollion-Figeac, *Egypte*, p. 2.

[621] Champollion-Figeac *Egypte*, pp. 11-12.

[622] [Cf. Jacolliot, Les Fils de Dieu, pp. 215, 223, 323.]

dans la même balance que la théologie chrétienne. Un conflit imminent sinon déjà commencé, se déroule entre la science et la théologie d'une part, l'esprit et sa science vénérable et la magie de l'autre. Quelques-unes des possibilités de cette dernière ont déjà été étalées, mais il en reste encore à venir. Le monde mesquin et insignifiant, dont les savants et les magistrats, les prêtres et les chrétiens, recherchent à l'envi l'approbation, a commencé sa croisade de la dernière heure, en condamnant dans la même année deux innocents, l'un en France et l'autre à Londres, au mépris de toute loi et de toute justice. Comme **[387]** l'apôtre de la circoncision, ils sont toujours prêts à renier trois fois tout bien impopulaire, par crainte de l'ostracisme de leurs contemporains. Les Psychomantiques et les Psychophobes se livreront bientôt un rude combat. Chez les premiers, l'ardent désir de voir leurs phénomènes étudiés et appuyés par les savants et les autorités scientifiques, a fait place à une indifférence glaciale. Résultat naturel des préjugés et de la déloyauté qu'on a déployés envers eux, leur respect pour les savants disparaît, et les épithètes réciproquement échangées entre les deux partis, sont loin d'être flatteuses de part et d'autre. Lequel a raison et lequel a tort, le temps le dira bientôt et le fera comprendre aux générations futures. On peut du moins prédire avec assurance qu'il faudra chercher *l'Ultima Thule* des mystères divins, et leur clé ailleurs que dans le tourbillon des molécules d'Avogadro.

Les gens qui, soit par légèreté de jugement, soit par suite de leur impatience naturelle, voudraient fixer le soleil éblouissant avant que leurs yeux soient capables de soutenir l'éclat de la lumière d'une lampe, sont fondés à se plaindre de l'obscurité exaspérante du langage qui caractérise les ouvrages des anciens Hermétistes et de leurs successeurs. Ils déclarent incompréhensibles leurs traités philosophiques sur la magie. Nous refusons de perdre notre temps avec la première catégorie ; à la seconde, nous demanderons de modérer leur impatience, en se souvenant de ces paroles d'Espagnet : "La vérité se cache dans l'obscurité ", et "les philosophes n'écrivent jamais d'une façon plus trompeuse que lorsqu'ils le font clairement, ni plus sincèrement que lorsqu'ils sont obscurs". Il existe en outre une troisième catégorie, à laquelle ce serait faire trop d'honneur de dire qu'elle apprécie la question. Elle se borne à la dénoncer purement et simplement ex-cathedra. Ceux-là traitent les anciens de rêveurs imbéciles, et bien qu'ils ne soient que des physiciens et des positivistes thaumatophobes, ils prétendent souvent au monopole de la sagesse spirituelle.

C'est Irénée Philalèthe qui répondra à cette dernière catégorie... "Dans le monde, nos écrits seront comme un outil curieusement tranchant ; pour quelques-uns, il servira à sculpter des pièces délicates, mais à d'autres il ne servira qu'à se couper les doigts. Et pourtant, nous ne sommes pas blâmables, car nous avons soin d'avertir sérieusement tous ceux qui tentent cette œuvre, qu'ils entreprennent l'ouvrage le plus élevé de la philosophie dans la nature ; et, quoique nous écrivions en anglais, notre traité sera aussi difficile à déchiffrer que du Grec, pour quelques-uns, qui croiront néanmoins nous bien comprendre, alors précisément qu'ils interprètent mal le sens et le pervertissent ; car faut-il supposer, que les gens qui dans la nature, manquent de sagesse, en possèdent **[388]** dans l'étude de nos livres, qui sont des témoignages dans la nature ?" [623] [624].

Aux rares esprits élevés qui interrogent la nature, au lieu de prescrire des lois pour la régler ; qui ne limitent pas ses possibilités à l'imperfection de leurs propres forces ; et qui ne refusent de croire, que parce qu'ils ne savent pas, nous rappellerons cet apophtegme de Narada, l'ancien philosophe hindou :

> "Ne dis jamais : "Je ne sais pas ceci, par conséquent c'est faux".
>
> "Il faut étudier pour savoir, savoir pour comprendre, comprendre pour juger"

FIN DU VOLUME I

---

[623] [Cf. Jacolliot, *Les Fils de Dieu*, pp. 215, 223, 323.]

[624] [*Ripley Reviv'd*, etc., pp. 159-169 ; éd. 1678.]

ISIS DÉVOILÉE

CLEF DES MYSTERES DE LA SCIENCE ET DE LA THEOLOGIE ANCIENNES ET MODERNES

VOLUME II – THÉOLOGIE

PREMIERE PARTIE

par

H.-P. BLAVATSKY

Traduction de Ronald JACQUEMOT
entièrement révisée par le
Docteur Paul THORIN

"Cecy est un livre de bonne Foy."

MONTAIGNE

TABLES

PHRASES OCCULTES

DIAGRAMMES

TABLEAUX

REGLES

LIVRE

[5]

PREFACE DU LIVRE II

Nous voudrions si possible que ce livre restât ignoré de tous les Chrétiens auxquels cette lecture ne ferait aucun bien, et auxquels il n'est pas destiné. Nous faisons allusion à ceux chez lesquels la foi dans leur religion respective est pure et sincère, ceux dont les vies sans tache reflètent le divin exemple du Prophète de Nazareth, par la bouche duquel l'esprit de vérité a parlé si puissamment à l'humanité. De tous temps il a existé de ces personnes-là. L'histoire en a conservé les noms dans ceux des héros, des philosophes, des philanthropes, des martyrs, des saints et des saintes ; mais combien aussi ont vécu et sont morts ignorés, sauf de leur entourage immédiat, bénis seulement par les humbles âmes qui ont bénéficié de leur charité. Ceux-là ont ennobli le Christianisme, mais ils auraient fait de même pour toute autre religion, s'ils l'avaient professée – car ils se sont élevés au-dessus d'elle. La douceur de Peter Cooper et d'Elisabeth Thompson en Amérique, qui eux, ne sont pas des Chrétiens orthodoxes, est non moins à l'imitation du Christ que celle de la Baronne Angela Burdett-Coutts en Angleterre, qui en est une. Et cependant, à côté des millions qui se disent Chrétiens, ils n'ont toujours été qu'une minorité. On en rencontre aujourd'hui dans la chaire et sur les bancs de l'église, dans les palais et dans les chaumières ; mais le matérialisme croissant, l'esprit mondain et l'hypocrisie en réduisent la proportion au minimum. Leur charité, leur foi simple et enfantine dans l'infaillibilité de leur Bible, de leurs dogmes et de leurs prêtres, mettent en activité toutes les vertus dont est douée la nature humaine. Nous avons connu, nous-mêmes, de ces prêtres, de ces pasteurs, ayant foi en leur Dieu et nous avons toujours évité de discuter avec eux, de peur de nous rendre coupable de blesser leurs sentiments ; loin de nous aussi de vouloir diminuer la confiance aveugle d'un seul laïque, si celle-ci lui est nécessaire pour vivre saintement et mourir en paix.

Comme analyse des croyances religieuses en général, ce volume est spécialement écrit afin de combattre le christianisme théologique, qui est

l'ennemi acharné de la liberté de pensée. Il ne contient pas un seul mot contre les purs enseignements de Jésus, mais il s'élève avec fermeté contre leur avilissement en systèmes ecclésiastiques pernicieux, fatals pour la foi humaine en son immortalité et en son Dieu, en renversant toute barrière morale. **[6]**

Nous jetons le gant à tous les théologiens dogmatiques qui cherchent à enchaîner l'histoire et la science ; et nous le faisons tout spécialement pour le Vatican dont le despotisme fait horreur à presque toute la Chrétienté éclairée. A part le clergé, seuls le logicien, le chercheur et l'explorateur intrépide devraient lire un livre de cette nature. Ces ardents chercheurs de vérité ont le courage de leur opinion.

[7]

PREMIÈRE PARTIE

—

"L'INFAILLIBILITE" DE LA RELIGION

CHAPITRE I

—

L'EGLISE : OU EST-ELLE ?

"Qu'il soit ANATHEME... quiconque dira que les Sciences humaines doivent se poursuivre dans un tel esprit de liberté, qu'il soit permis de prendre leurs assertions pour vraies même lorsqu'elles sont en opposition avec la doctrine révélée."

Concile Œcuménique de 1870.

"Gloucester. – L'Eglise ! Où est-elle ?"

Henri VI. Acte I. Scène I. Shakespeare.

Soixante mille hommes (60.428) aux Etats-Unis d'Amérique reçoivent un salaire pour enseigner la Science de Dieu et Ses relations avec Ses créatures.

Ces hommes s'engagent à nous transmettre la connaissance qui traite de l'existence, du caractère et des attributs de notre Créateur ; de Ses Lois et de Son gouvernement ; des doctrines auxquelles nous devons croire et des devoirs que nous devons pratiquer. Parmi ceux-ci, cinq mille (5.141) [1] avec l'appoint de 1.273 étudiants en théologie pour leur venir en aide par la suite, enseignent cette science à cinq millions d'âmes suivant la formule prescrite par l'évêque de Rome. Cinquante-cinq mille (55.287) ecclésiastiques, fixes et voyageurs, représentant quinze sectes différentes [2], se contredisant toutes les unes les autres sur des questions théologiques plus ou moins vitales, instruisent, dans leurs doctrines respectives, trente-trois millions (33.500.000) d'autres personnes. Parmi ceux-ci, beaucoup

---

[1] Ces chiffres ont été copiés dans le *Religious Statistics of the United States for the year 1871*.

[2] Ce sont : *Les Baptistes, Congrégationnistes, Episcopaliens, Méthodistes du Nord, Méthodistes du Sud, Méthodistes divers, Presbytériens du Nord, Presbytériens du Sud, Presbytériens Unis, Frères Unis, Frères en Christ, Hollandais réformés, Allemands réformés, Presbytériens réformés, Presbytériens du Cumberland.*

d'entre eux enseignent suivant les canons de la branche cis-atlantique d'une église établie qui reconnaît la fille de feu le duc de Kent pour son chef spirituel. Il y a quelques centaines de mille Juifs ; quelques milliers d'Orientaux de toutes sortes ; et quelques rares individus qui appartiennent à l'Eglise grecque. Un homme à Salt Lake City, qui a dix-neuf femmes et plus d'une centaine d'enfants et petits-enfants, est le chef spirituel **[10]** de quatre-vingt-dix mille âmes, qui croient qu'il est en rapport fréquent avec les dieux – car les Mormons sont Polythéistes de même que Polygames, et leur dieu principal est représenté comme habitant une planète à laquelle ils ont donné le nom de Colob.

Le Dieu des Unitaires est célibataire ; la Divinité des Presbytériens, des Méthodistes, des Congrégationnistes et des autres sectes orthodoxes protestantes, est un Père sans épouse, ayant un Fils qui est identique à Lui. On a dépensé une somme de $ 354.485.581 pour construire les soixante-deux mille et quelques églises, maisons de prière et de réunions où l'on enseigne toutes ces doctrines théologiques contradictoires. La valeur des presbytères protestants seuls, qui abritent les pasteurs et leurs familles est estimée à environ $ 54.115.297. La somme de seize millions de dollars (16.179.387) est en outre contribuée annuellement pour les dépenses des sectes protestantes seulement. Une église presbytérienne à New-York à elle seule a coûté en chiffres ronds un million de dollars ; un autel catholique à lui tout seul en a coûté le quart.

Nous ne mentionnerons pas la multitude des sectes plus petites, des communautés et des extravagantes petites hérésies originales qui naissent une année dans ce pays et meurent l'année suivante, comme autant de champignons après un jour de pluie. Nous ne nous arrêterons même pas à faire mention des soi-disant millions de spirites, car la plupart d'entre eux n'ont même pas le courage de se séparer de leurs sectes respectives. Ce sont les Nicodèmes de la porte de derrière.

Et maintenant demandons avec Pilate : Qu'est-ce que la Vérité ? Où faut-il la chercher dans cette multitude de sectes antagonistes ? Chacune prétend être basée sur la révélation divine ; chacune se targue de posséder la clé des portes du ciel. Laquelle est en possession de cette vérité rare ? Ou bien devons-nous conclure avec le philosophe bouddhiste : "Il n'y a qu'une seule vérité sur la terre, et elle est immuable ; la voici : il n'existe sur terre aucune vérité !"

Bien que nous n'ayons aucune envie d'empiéter sur le terrain foulé tant de fois par les savants qui ont démontré que tout dogme chrétien a son origine dans un rite païen, néanmoins les faits qu'ils ont mis à jour depuis l'affranchissement de la science ne perdent rien à être répétés. En outre notre but est d'examiner ces faits à un point de vue différent et peut-être nouveau ; celui des anciennes philosophies prises ésotériquement. C'est à peine si nous les avons effleurées dans les deux premiers tomes. Nous allons nous en servir comme étalon de comparaison des dogmes et des miracles chrétiens avec les doctrines et les phénomènes de l'ancienne magie, et la "Nouvelle Dispensation" moderne, ainsi que le Spiritisme est dénommé par ses adeptes. Puisque les matérialistes nient les **[11]** phénomènes sans même les étudier, et puisque les théologiens, en les admettant, ne nous laissent que le choix entre deux absurdités palpables – le Diable ou les miracles – nous ne pouvons pas perdre grand chose en nous adressant aux théurgistes, qui, eux, nous aideront peut être à jeter un flot de lumière sur un sujet particulièrement ténébreux.

Le professeur A. Butlerof, de l'Université Impériale de Saint-Pétersbourg, dit dans une publication récente, intitulée *Manifestations médiumniques* : "Que ces faits (ceux du spiritisme moderne) soient du nombre de ceux plus ou moins connus des anciens qu'ils soient identiques à ceux qui, dans les âges obscurs, donnaient une importance aux prêtres Egyptiens ou aux augures Romains ; qu'ils forment, même la base de la sorcellerie de nos Shamans sibériens ; qu'ils soient tout cela, si ce sont des faits véritables, cela ne nous importe pas. Tous les faits dans la nature *appartiennent à la science*, et chaque addition à ce domaine l'enrichit au lieu de l'appauvrir. Si l'humanité a admis une vérité et qu'elle la nie ensuite dans l'aveuglement de son orgueil, le fait de revenir à sa compréhension constitue un pas en avant et non un pas en arrière."

Du jour où la science moderne donna ce qu'on peut considérer comme le coup mortel à la théologie dogmatique, en admettant que la religion est pleine de mystères, et que les mystères sont antiscientifiques, l'état mental des classes éduquées a présenté un aspect curieux. Dès ce moment, la société paraît se maintenir en équilibre par une seule jambe qu'on ne voit pas sur une corde tendue entre notre univers visible et le monde invisible ; craignant à tout instant de voir le bout rattaché à la foi se détacher soudain et la précipiter dans la destruction finale.

La grande masse de ceux qui se disent Chrétiens peut se diviser en trois groupes inégaux, les matérialistes, les spirites et les Chrétiens proprement dits. Les matérialistes et les spirites font cause commune contre les prétentions hiérarchiques du clergé ; celui-ci, de son côté, les dénonce aussi bien les uns que les autres avec la même véhémence. Les matérialistes sont aussi peu d'accord entre-eux que les sectes chrétiennes elles-mêmes ; les Comtistes, ou comme ils s'intitulent, les positivistes, étant exécrés et honnis au dernier degré par toute les écoles de penseurs, dont l'une est honorablement représentée en Angleterre par Maudsley. Rappelons nous que le positivisme est cette "religion" de l'avenir, contre le fondateur de laquelle, Huxley, lui-même s'est élevé dans sa fameuse conférence *The Physical Basis o f Life*. Maudsley, de son côté, se crut obligé de s'exprimer comme suit, au nom de la science moderne : "Ne nous étonnons pas si les hommes de science renient Comte comme leur législateur, et qu'ils protestent contre le roi qu'on veut leur imposer. N'ayant aucune obligation personnelle envers ses **[12]** œuvres – et reconnaissant jusqu'à quel point, il a faussement représenté l'esprit et les prétentions de la science – ils répudient le serment de fidélité que ses disciples enthousiastes voudraient leur imposer, et que l'opinion populaire tend de plus en plus à considérer comme naturelle. Ils n'ont pas tort d'armer à temps leur indépendance, car si ce n'est bientôt fait, il sera bientôt trop tard pour l'affirmer utilement [3]". Lorsqu'une doctrine matérialiste est répudiée à ce point par deux matérialistes tels que Huxley et Maudsley, il est grand temps de reconnaître qu'elle est l'absurdité même.

Chez les Chrétiens il n'y a que désaccord. Leurs diverses églises représentent tous les degrés des croyances religieuses depuis la crédulité omnivore de la foi aveugle, jusqu'à cette déférence condescendante et altière envers la Divinité qui voile à peine la conviction de leur propre sagesse divine. Toutes ces sectes croient plus ou moins à l'immortalité de l'âme. Quelques-unes admettent comme un fait les rapports entre les deux mondes ; d'autres en font une affaire de sentiment ; il y en a qui les nient d'emblée ; et il n'en est que peu pour observer une attitude d'attente réfléchie.

Mordant le frein qui la retient, et faisant des vœux pour le retour des âges obscurs, l'Eglise Romaine regarde d'un mauvais œil les

---

[3] H. Maudsley, *Body and Mind*.

manifestations *diaboliques* ; elle laisse entendre ce qu'elle réserverait à leurs défenseurs si elle avait encore son pouvoir de jadis. S'il n'était évident que la science la tient elle-même sur la sellette et qu'elle a les mains liées, elle serait prête, sans préavis, à renouveler dans ce XIX[ème] siècle les scènes révoltantes des siècles passés. Quant au clergé protestant, sa haine contre le spiritisme est si intense, qu'un journal fait la judicieuse remarque suivante : "Ils sont d'accord pour détruire la foi publique en tous les phénomènes spirites du passé, tels qu'ils sont relatés dans la *Bible*, afin de voir la pestilentielle hérésie moderne frappée au cœur." [4]

Faisant retour aux lois mosaïques, depuis longtemps tombées en désuétude, l'Eglise romaine prétend posséder le monopole des miracles, ainsi que le droit de les juger, en étant l'unique héritière par droit de succession directe. *L'Ancien Testament*, proscrit par Colenso, ses prédécesseurs et contemporains, est rappelé de son exil. Les prophètes que Sa Sainteté le Pape consent enfin à placer sinon sur le même pied que lui-même, du moins à une moindre distance [5], sont époussetés et nettoyés. Le souvenir de tout l'abracadabra **[13]** démoniaque est évoqué à nouveau. Les horreurs blasphématoires du paganisme, son culte phallique, les miracles thaumaturgiques exécutés par Satan, les sacrifices humains, les incantations, les sortilèges, la magie et la sorcellerie sont remis en mémoire et le DEMONISME est placé en regard du *spiritisme* afin de leur permettre de se reconnaître et de s'identifier. Nos démonologues modernes ont soin d'ignorer quelques détails insignifiants, parmi lesquels nous reconnaissons la présence indéniable du phallisme païen, parmi les symboles chrétiens. Nous pourrions aisément démontrer qu'un puissant élément spirituel de ce culte existe dans le dogme de l'Immaculée conception de la Vierge, Mère de Dieu ; de même que nous avons la preuve d'un culte physique de fétiches dans l'adoration des saints *membres* des saints Cosme et Damien, à Isernia, près de Naples ; qu'un trafic lucratif était annuellement exercé par le clergé en ex-votos de cire, jusqu'à il y a à peine un demi-siècle [6].

---

[4] *Boston Sunday Herald*, 5 novembre 1876.

[5] Voyez l'auto-glorification du Pape actuel dans l'ouvrage intitulé *Discours du pape Pie IX*, par Don Pascale de Francisis ; et le fameux pamphlet de Gladstone qui porte le même nom. Ce dernier cite dans l'ouvrage sus-nommé la phrase suivante prononcée par le Pape : "Mon désir est que tous les gouvernements sachent que je parle de cette façon... Et j'ai le droit de parler, plus même que le prophète Nathan au roi David, *et encore plus que saint Ambroise à Theodosius*." [p. 148].

[6] Voyez les *Gnostics* de King et autres ouvrages.

Certes, les écrivains catholiques ont tort de déverser leur bile dans des phrases comme celle-ci : "Dans beaucoup de pagodes, la pierre phallique revêt constamment, ainsi que le *babylos* grec, la forme brutale et indécente du *lingham*... le Maha Deva [7]." Avant de souiller un symbole, dont la haute signification métaphysique est trop profonde pour les champions modernes de cette religion sensualiste par excellence, le catholicisme romain, ils devraient détruire leurs temples les plus anciens et en changer la forme des coupoles. Le Mahadéva d'Elephanta, la Tour Ronde de Bhangulpore, les minarets de l'Islam, qu'ils soient arrondis ou pointus, sont les modèles originaux du *Campanile* de saint Marc à Venise, de la cathédrale de Rochester et du Dôme plus moderne de Milan. Tous ces clochers, tourelles, dômes, ainsi que les temples chrétiens, sont des reproductions de l'idée primitive du *lithos* ou phallus érigé. "La tour occidentale de la cathédrale de Saint-Paul à Londres, dit l'auteur de *The Rosicrucians*, est un des doubles *lithoï* érigés devant chaque temple, tant chrétien que païen." De plus, dans toutes les églises chrétiennes, a et surtout dans les temples protestants, où elles occupent une place très apparente, les deux tables de pierre de la Loi de Moise se trouvent côte à côte au-dessus de l'autel, réunies en une seule et dont la partie supérieure est arrondie... La pierre de droite est *mâle*, celle de gauche est *femelle*" [8]. Par conséquent ni les Catholiques, ni les Protestants ne devraient parler des "formes indécentes" des monuments païens, tant qu'ils ornent leurs propres temples avec les symboles du *Lingham* et du *Yoni*, et même qu'ils gravent sur ceux-ci les lois de leur Dieu. **[14]**

Un autre détail qui n'est guère à la louange du clergé chrétien est rappelé par le mot Inquisition. Les torrents de sang humain que cette institution *chrétienne* a fait couler, et la quantité de ses sacrifices humains, n'a pas son pendant dans toutes les annales du paganisme. La *sorcellerie* est un autre point important, où le clergé a surpassé ses maîtres, les païens. Il n'existe, certes, aucun temple païen où la magie noire, dans son sens véritable, n'ait été plus mise en pratique qu'au Vatican. Tout en pratiquant l'exorcisme comme une importante source de revenus, le clergé catholique a aussi peu négligé la magie que les prêtres païens de l'antiquité. Il est facile d'établir la preuve que le *sortilegium*, ou la sorcellerie, a été

---

[7] Des Mousseaux, *La magie au XIXème siècle*, chap I.

[8] Hargrave Jennings, *The Rosicrucians*, p. 228-241.

pratiquée par le clergé et par les moines, pas plus tard que le siècle dernier, et elle l'est encore occasionnellement de nos jours.

Tout en prononçant l'anathème contre toute manifestation occulte en dehors du sein de l'Eglise, le clergé – malgré toutes les preuves du contraire – les qualifie "d'œuvre de Satan", "de pièges des anges déchus", qui "montent et descendent dans l'abîme sans fond" dont parle saint Jean dans son *Apocalypse* cabalistique, "d'où monte une fumée, comme la fumée d'une immense fournaise". "*Grisés par ses émanations, des millions de spirites accourent journellement autour de ce gouffre, pour adorer à l'* "*Abîme de Baal*".

Plus arrogante que jamais, entêtée et despote, aujourd'hui qu'elle a presque été renversée par les recherches modernes mais n'osant pas s'attaquer aux puissants champions de la science, l'Eglise latine se venge sur les phénomènes décriés. Un despote sans victime est un non-sens ; le pouvoir qui néglige de se faire reconnaître par des effets extérieurs et sagement calculés, risque fort, par la suite, d'être mis en doute. L'Eglise n'a aucune envie de tomber dans l'oubli, comme les mythes anciens, ou de permettre que son autorité soit trop étroitement remise en question ; c'est pour cette raison qu'elle poursuit sa traditionnelle politique, du moins autant que les temps le permettent. Elle déplore l'absence forcée de sa grande alliée, la sainte Inquisition, et fait contre mauvaise fortune bon cœur. Les seules victimes à sa portée, pour le moment, sont les spirites de France, mais les faits récents ont démontré que la douce épouse du Christ ne dédaigne pas de prendre sa revanche sur des victimes sans défense.

Ayant joué avec plein succès son rôle de *Deus-ex-Machina*, derrière les tribunaux français, qui n'ont pas craint de se déshonorer pour elle, l'Eglise romaine se met à l'œuvre et nous montre, en l'an 1876, ce dont elle est capable. Le monde chrétien est averti d'avoir à se détourner des tables tournantes et des crayons dansants des spirites profanes, et de reconnaître les "miracles" divins de Lourdes. Entre temps, les autorités ecclésiastiques emploient leurs loisirs **[15]** à préparer de plus faciles triomphes qui jetteront l'effroi parmi les gens superstitieux. A cet effet le clergé, agissant sur ordres, lance de toutes les chaires des diocèses catholiques des anathèmes qui, s'ils sont fort dramatiques, ne sont guère impressionnants ; il menace ; il excommunie et à droite et à gauche il maudit. Mais, s'apercevant, enfin, que ses foudres, même celles dirigées contre les têtes couronnées, tombent autour d'elle avec aussi peu d'effet que les tonnerres

de *Calchas* dans l'opérette d'Offenbach, Rome, dans sa fureur impuissante, se tourne contre les infortunés *protégés* de l'Empereur de Russie, les Bulgares et les Serbes. Malgré l'évidence et le sarcasme, malgré les preuves accumulées, "l'agneau du Vatican" partage sa colère entre les libéraux italiens, "ces impies dont le souffle ressemble à la puanteur du sépulcre" [9], les "schismatiques *sarmates* russes", et les hérétiques et spirites, "qui adorent dans l'abîme sans fond, où le grand Dragon guette sa proie".

M. Gladstone a pris la peine de réunir en un catalogue ce qu'il appelait les "fleurs de rhétorique" disséminées dans les discours du Pape. Cueillons-en quelques-unes, employées par le vicaire de Celui qui disait, "quiconque dira *Fou* à son frère est en danger du feu de l'enfer". Elles ont été choisies dans les discours authentiques. Ceux qui s'opposent à l'autorité papale sont : des loups, des pharisiens, des voleurs, des menteurs, des hypocrites, des enfants hydropiques de Satan, des fils de la perdition, du péché et de la corruption, des suppôts de Satan sous forme humaine, des monstres de l'enfer, des démons incarnés, des cadavres puants, des êtres issus des abîmes de l'enfer, des traîtres, des Judas conduits par les esprits infernaux, des enfants des plus profonds abîmes infernaux", etc., etc. ; tout ce pieux vocabulaire a été recueilli et publié par Don Pasquale di Franciscis, que Gladstone a nommé avec raison "un professeur accompli de *servilisme* en choses spirituelles [10].

Puisque Sa Sainteté le Pape possède un aussi riche vocabulaire d'injures, nous ne devons pas nous étonner que l'évêque de Toulouse n'ait pas craint de formuler les plus indignes mensonges au sujet des Protestants et des Spirites d'Amérique – gens doublement odieux aux yeux d'un catholique – dans son allocution à son diocèse, où il dit : "Rien n'est plus commun dans notre ère d'incrédulité que voir une *fausse révélation se substituer à la véritable* et des hommes négliger l'enseignement de la Sainte Eglise, pour se vouer à l'étude de la divination et des sciences occultes." Professant un dédain épiscopal pour la statistique et faisant une étrange **[16]** confusion dans sa mémoire entre les cultes des revivalistes Moodey et Sankey, et les adeptes des obscures chambres de séances, il émet l'assertion fausse et imméritée que "il est prouvé que le spiritisme aux

---

[9] Don Pasquale di Franciseis, *Discorsi del sommo Pontifice Pio IX*, part 1, p. 341.

[10] W.E. Gladstone, *Rome and the newest Fashions in Religion*. (*Discours de Pie IX*, p. 14. Edition Amer.)

Etats-Unis a été la cause de la sixième partie de cas de suicides et de folie". Il prétend qu'il n'est pas possible que les esprits "enseignent une science exacte, par la raison que ce sont des démons menteurs ; ou même une science utile, parce que le caractère de l'œuvre de Satan de même que Satan lui-même, est stérile". Il avertit ses chers collaborateurs que "les livres en faveur du Spiritisme sont mis à l'Index" ; et il leur enjoint de faire savoir que "le fait de fréquenter les cercles spirites avec l'intention d'accepter la doctrine, constitue une apostasie de la Sainte Eglise, et un risque d'excommunication". Enfin, dit-il : "Publiez le fait que l'enseignement d'aucun esprit ne devrait prévaloir contre celui de la chaire de saint Pierre, qui est l'enseignement de l'Esprit de Dieu lui-même" !!!

Connaissant les multiples enseignements erronés que l'Eglise romaine attribue au Créateur, nous préférons n'ajouter aucune foi à cette affirmation. Le célèbre théologien catholique, Tillemont, nous affirme dans son œuvre que : "tous les païens illustres sont condamnés aux tourments éternels des feux de l'enfer, parce qu'ils ont vécu avant l'époque de Jésus et, par conséquent, ils ne peuvent bénéficier de la rédemption !! [11]" Il affirme également que la Sainte Vierge Marie en a certifié la vérité, dans une lettre signée à un saint, de sa propre main. Par conséquent nous voici encore en présence d'une révélation, celle de "l'Esprit de Dieu Lui-même" y enseignant des doctrines aussi charitables.

Nous avons également lu, avec grand profit, la description topographique de *l'Enfer et du Purgatoire* dans le fameux traité qui porte ce nom, dû à un Jésuite, le Cardinal Bellarmin [12]. Un critique prétend que l'auteur, qui donne sa description suivant une vision *divine* qui lui a été accordée, "paraît posséder toutes les connaissances d'un arpenteur" en parlant des sentiers secrets et des formidables divisions de "l'abîme sans fond". Justin Martyr ayant formulé la notion hérétique, qu'après tout, Socrate n'était peut être pas fixé définitivement en enfer [13]. son éditeur Bénédictin tança vertement ce père de l'Eglise trop bénévole. Ceux qui auraient encore un doute au sujet de la charité Chrétienne de l'Eglise Romaine à ce sujet, feraient bien de parcourir la Censure de la Sorbonne, du *Bélisarius* de Marmontel. Le *odium théologicum* y brille sur le sombre

---

[11] [L.S. le Nain de Tillemont, *Mémoires*, 1693, etc...]

[12] [*De Loco Purgatorii*, in *De Controversiis christianae Fidei*, cf. *Opera* Roan 1619.]

[13] [1ère apologie.]

ciel de la théologie orthodoxe comme une **[17]** aurore boréale – précurseur de la colère Divine, selon les enseignements de quelques théologiens du moyen âge.

Dans la première partie de cet ouvrage nous avons entrepris de démontrer, au moyen d'exemples historiques, jusqu'à quel point les savants ont mérité le sarcasme mordant de feu le professeur Morgan, qui en parlant d'eux disait : "ils portent les vêtements rejetés par les prêtres, passés à la teinture afin de n'être pas reconnus". Le clergé chrétien est vêtu, lui aussi, avec les défroques des prêtres *païens* ; agissant en opposition directe avec les préceptes moraux de leur *Dieu*, ils se permettent cependant de juger le monde entier.

En mourant sur la croix, l'Homme des Douleurs, pardonnait à ses ennemis. Ses dernières paroles furent une prière en leur faveur. Il enseigna à ses disciples de ne point maudire, mais au contraire, de bénir même leurs ennemis. Les héritiers de saint Pierre, par contre, qui se sont érigés eux-mêmes en représentants sur la terre de ce même doux Jésus, maudissent sans hésiter quiconque s'oppose à leur volonté despotique. En outre n'ont-ils pas depuis longtemps relégué le "Fils" à l'arrière-plan ? Leur loyalisme ne va plus qu'à la Mère Douairière, car, suivant eux, et encore en vertu "de l'Esprit direct de Dieu" elle seule est capable d'agir comme médiatrice. Le Concile Œcuménique de 1870 transforma cet enseignement en dogme, et celui qui se permet d'en douter est condamné à jamais à l' "abîme sans fond". L'ouvrage de Don Pasquale di Franciscis est positif sur ce point, car il nous dit que comme la Reine du Ciel est redevable au Pape actuel (Pie IX) "du joyau le plus précieux de sa couronne" puisqu'il lui a conféré l'honneur inespéré de devenir soudainement immaculée, il n'y a rien qu'elle ne puisse obtenir de son Fils pour "Son Eglise" [14].

Des voyageurs virent, il y a quelques années, à Bari, en Italie, une statue de la Madone vêtue d'une jupe à falbalas en soie rose, posée sur une large crinoline ! Les pieux pèlerins, qui désireraient se renseigner sur la garde-robe officielle de la mère de leur Dieu, feront bien de se documenter en Italie Méridionale, en Espagne et dans l'Amérique catholique du Nord et du Sud. La Madone de Bari doit y être encore, entre deux vignes et une *locanda* (débit de vins). La dernière fois qu'elle a été vue, on avait essayé

---

[14] Voyez *Discours du Pape Pie IX* par Don Pasquale di Francisis ; le pamphlet de Gladstone sur ce livre : le *Conflit entre la Religion et la Science* de Draper, et autres.

avec un certain succès d'habiller l'enfant Jésus ; on lui avait enfilé sur les jambes une paire de pantalons d'une propreté douteuse et festonnés sur les bords. Un voyageur anglais ayant fait cadeau à la "Médiatrice" d'un parasol en soie verte, la population reconnaissante des *contadini*, avec le curé du village en tête, organisèrent une procession **[18]** sur les lieux. Ils parvinrent à figer le parasol ouvert, entre le dos de l'enfant et le bras de la Vierge qui le tenait. La scène et la cérémonie étaient aussi solennelles qu'imposantes pour nos sentiments religieux, car nous avions devant nous l'image de la déesse dans sa niche, entourée d'un cordon de lampions dont les flammes remuées par la brise, empestaient l'air pur du Bon Dieu de relents d'huile d'olive. La Mère et le Fils sont certainement les représentants des deux plus fameuses idoles de la Chrétienté *Monothéiste* !

Si vous désirez avoir un pendant de l'idole des pauvres *contadini* de Bari, transportez-vous à l'opulente cité de Rio de Janeiro. On pouvait voir, il y a quelques années, une autre Madone, dans un corridor qui court le long d'un des côtés de l'église du Duomo de la Candelaria. Tout le long de ce couloir il y a une file de saints, chacun placé au-dessus d'un tronc, ce qui leur constitue un excellent piédestal. Au centre de la file, sous un riche dais de soie bleue, est exposée la vierge Marie, s'appuyant sur le bras du Christ. "Notre-Dame" est parée d'un corsage de satin bleu, très décolleté, avec de très courtes manches, qui font valoir son corps, ses bras et ses épaules blancs et admirablement modelés. La jupe, aussi en satin bleu, recouvert de dentelle blanche et de bouffants de mousseline est aussi courte que celle d'une danseuse de ballet ; arrivant à peine aux genoux, elle laisse voir une paire de jambes délicieusement modelées, enfermées dans un maillot de soie couleur chair, et terminées par des bottines de satin bleu à talons démesurément hauts ! La chevelure blonde de cette "Mère de Dieu, est coiffée à la dernière mode avec un volumineux chignon de boucles : appuyée sur le bras de Jésus, elle tourne la tête avec amour vers son "Fils Unique", dont l'accoutrement et l'attitude ne sont pas moins dignes d'attention. Le Christ porte un frac, des pantalons noirs et un gilet de soirée blanc largement ouvert ; des souliers vernis, des gants de daim blanc ; à un de ses doigts *brille un anneau* orné d'un magnifique brillant, estimé plusieurs milliers de francs, sans doute une pierre brésilienne inestimable. La tête qui surmonte le corps de ce moderne dandy brésilien a des cheveux partagés par une raie ; la figure est triste et solennelle, et les

yeux paraissent refléter toute l'amertume de cette dernière insulte à la majesté du "Crucifié" [15].

Les dévots de l'Isis Egyptienne la représentaient également comme une Vierge mère, tenant son fils Horus dans les bras. Dans les Statues et bas-reliefs où elle est représentée seule, elle est ou complètement nue, ou voilée des pieds à la tête. Mais, dans les Mystères, de même que pour toutes les autres déesses, elle est **[19]** entièrement voilée, comme symbole de la chasteté maternelle. Nous ne perdrions rien à emprunter aux anciens un peu du sentiment poétique de leurs religions, et de la vénération innée qu'ils avaient pour leurs symboles.

Il n'est que juste de dire que le dernier *véritable* chrétien, disparut avec le dernier des apôtres directs. Max Muller pose la question embarrassante : "Comment un missionnaire peut-il, dans des circonstances analogues, faire face à la surprise et répondre aux questions de ses élèves, si ce n'est en montrant la semence [16], et en leur disant ce qui devait être le christianisme, s'il ne leur fait voir également que, de même que toutes les autres religions, le Christianisme a eu son histoire. Que le Christianisme du XIX[ème] siècle n'est pas le Christianisme du moyen âge, et que celui du moyen âge n'est pas non plus le Christianisme des premiers Conciles ; que celui des Conciles n'est pas le Christianisme des Apôtres, et que seul ce que le Christ a dit a été véritablement bien dit [17]."

Nous en concluons que la seule différence caractéristique entre le Christianisme moderne et les anciennes religions païennes est la croyance de celui-là en un diable personnel et un enfer. "Les nations aryennes n'avaient pas de diable" affirme Max Muller. "Bien que d'un caractère sombre, Pluton était un personnage respectable ; et Loki [le Scandinave] bien qu'espiègle, n'était nullement un démon. La déesse allemande, Hell, de même que Proserpine, avait vu de meilleurs jours, De sorte que, quand on prêcha aux Teutons la notion d'un diable véritable, le Seth sémite, Satan ou Diabolus, ils le traitèrent avec bonhomie." [18].

---

[15] Ce récit a été fait par un témoin Oculaire, qui a visité l'église à plusieurs reprises ; c'est un catholique qui en a été *horrifié* ainsi qu'il l'a avoué.

[16] Semée par Jésus et ses Apôtres.

[17] *Chips*, vol. I, p. 26. Préface.

[18] *Op. cit*., II, p. 235.

Il en est de même de l'enfer. Le Hadès était un lieu bien différent de notre région de damnation éternelle ; on pourrait l'appeler plutôt un état intermédiaire de purification. Le *Hel* ou *Hela* des scandinaves ne donne pas non plus l'impression d'un lieu de punition, car, lorsque Frigga, la mère éplorée de Bal-dur, le dieu blanc, qui mourut et se trouva dans la sombre région des ténèbres (Hades), envoya Hermod, fils de Thor, à la recherche de son fils bien aimé, le messager le trouva, certes, dans la région inexorable ! mais cependant, confortablement assis sur un roc et lisant un livre [19]. De plus, le royaume de la mort norvégien est situé dans les hautes latitudes polaires ; c'est un lieu froid et désolé, et ni les salles glacées de Hela, ni l'occupation de Bal-dur, n'ont une ressemblance quelconque avec l'enfer de flammes éternelles et les pauvres pécheurs damnés dont l'Eglise l'a si généreusement peuplé. Ce n'est **[20]** pas non plus l'*Amenthés* des Egyptiens, le lieu de jugement et de purification ; pas plus que le *Anderâh*, l'abîme des ténèbres hindou ; car même les anges déchus, qui y furent précipités par Shiva, sont autorisés par Para-brahm, à considérer ce lieu comme un état intermédiaire, où l'occasion leur est offerte de se préparer pour des degrés de purification plus haute, et se libérer de leur triste condition. La Géhenne du *Nouveau Testament* était une localité située en dehors des murs de Jérusalem, et en la mentionnant, Jésus n'a fait qu'employer une métaphore banale. D'où donc est venu ce terrible dogme de l'enfer, ce levier d'Archimède de la théologie chrétienne, au moyen duquel on a réussi à subjuguer des millions de chrétiens depuis plus de dix-neufs siècles ? Certes on ne le trouve pas dans les Ecritures juives, ce dont peut faire foi tout lettré hébreu.

L'unique mention, dans la Bible de quelque chose ressemblant à l'enfer, serait *Gehenna* ou Hinnom, une vallée près de Jérusalem, là où était situé Tophet, localité où l'on entretenait constamment un feu pour des besoins sanitaires. Le prophète Jérémie nous dit que les Israélites avaient l'habitude de sacrifier à cet endroit leurs enfants à Moloch-Hercule ; plus tard, nous constatons que les Chrétiens remplacèrent tranquillement cette divinité par leur dieu de miséricorde, dont la colère ne peut être apaisée que si l'Eglise lui sacrifie ses enfants non baptisés et ses fils morts dans le péché, sur l'autel de la "damnation éternelle" !

---

[19] Mallet, *Northern Antiquities*, p. 448.

Où donc, les ecclésiastiques ont-ils si bien appris les conditions qui existent en enfer, au point de diviser ses tourments en deux catégories, le *pœna damni* et le *pœna sensus*, l'une étant la privation de la vision béatifique et l'autre les tourments *éternels dans un étang de soufre et de feu* ? S'ils prétendent que c'est dans l'*Apocalypse* (XX, 10) nous sommes tout prêts à leur prouver d'où le théologien Jean a tiré cette idée. "Et le diable qui les séduisait fut jeté dans l'étang de feu et de soufre où sont la bête et le faux prophète, et ils seront tourmentés... aux siècles des siècles", dit-il. Laissant de côté l'interprétation ésotérique que le "diable" ou démon tentateur, signifie notre propre corps terrestre, qui après la mort est dissous dans les éléments ignés ou éthériques [20] le mot "éternel" par lequel nos théologiens ont traduit les mots "aux siècles des siècles", n'existe pas dans la langue hébraïque, ni comme mot, ni comme signification. Il n'y a en hébreu aucun mot qui rende exactement le sens *d'éternité* ; עולם *oulam*, suivant Le Clerc, ne veut dire qu'un espace de temps dont on ignore le **[21]** commencement et la fin [21]. Tout en démontrant que ce mot n'a en aucune façon la signification d'une durée *infinie*, et que dans *l'Ancien Testament* le mot *pour toujours* ne veut dire que pendant un long espace de temps, l'Archevêque Tillotson a complètement dénaturé sa signification en ce qui concerne les tourments de l'enfer. Selon lui, lorsqu'on dit que Sodome et Gomorrhe subissent les "flammes éternelles", il ne faut le comprendre que dans le sens que le feu ne fut éteint qu'une fois que les deux cités furent entièrement consumées ; mais pour feu de l'enfer, ces mots doivent être pris dans le sens absolu d'une durée infinie. Telle est la décision du savant ecclésiastique. Car la durée de la punition des méchants doit être proportionnée à la béatitude des justes. Il dit, par conséquent, "Ils (parlant des méchants) s'en iront εις πόλαοιν αιῶνιον à la *punition éternelle* ; mais les justes iront ευςζωην αιωνιον, dans la *vie éternelle*." [22].

Le révérend T. Swinden [23], en commentant les théories de ses prédécesseurs, remplit un volume tout entier d'arguments incontestables, tendant à démontrer que *l'Enfer est situé dans le Soleil*. Nous soupçonnons fort que le révérend commentateur doit avoir lu l'Apocalypse au lit, ce qui

---

[20] L'Ether est aussi bien un feu pur qu'un feu impur. La composition de ce dernier comprend toutes ses formes visibles, telles que la "corrélation des forces", la chaleur, la flamine, l'électricité, etc. Le premier est l'Esprit du feu. La différence est purement alchimique.

[21] [Cf. Gesenino, *A Hebrew and English Lexicon*, S.V. Olam.]

[22] [Tillotson, *Works*, 3ème édit., pp. 410 ss.]

[23] Voyez *Inquiry into the nature and plan of Hell*, par le Rév. T. Swinden.

lui aura procuré des cauchemars. Il y a deux versets dans l'Apocalypse de saint Jean qui disent : "Le quatrième ange versa sa coupe sur le soleil. Et il lui fut donné de brûler les hommes par le feu ; et les hommes furent brûlés par une grande chaleur, et ils blasphémèrent le nom de Dieu" [24]. Ce n'est qu'une allégorie pythagoricienne et cabalistique, et ni Pythagore ni saint Jean n'eurent la primeur de cette idée. Pythagore plaçait la "sphère de purification dans le soleil" ; de plus il place ce soleil et sa sphère au centre de l'univers [25]. Cette allégorie a une double signification : 1° Symboliquement, le soleil central, spirituel, la Divinité suprême. L'âme ayant atteint cette région se purifie de ses péchés, et s'unit à son esprit à tout jamais, ayant souffert, auparavant, en passant à travers toutes les autres sphères ; 2° En plaçant la sphère de feu *visible* dans le centre de l'univers, il ne fait qu'enseigner le système héliocentrique, qui était du ressort des mystères, et ne se donnait que dans une initiation plus élevée. Saint Jean attribue à son Verbe une signification purement cabalistique, qu'aucun des "Pères", sauf ceux qui avaient appartenu à l'école néo-platonicienne, n'était capable de comprendre. Origène le comprenait bien, lui, ayant été un disciple d'Ammonius Saccas ; **[22]** c'est pour cette raison que nous le voyons courageusement nier l'éternité des tourments de l'enfer. II soutient que non seulement les hommes, mais les diables eux-mêmes (et par ce terme il voulait désigner les pêcheurs humains désincarnés) après une punition d'une certaine durée, seront pardonnés et reprendront leur place au ciel [26]. A la suite de cela et d'autres hérésies analogues, Origène naturellement fut exilé.

Nombreuses ont été les théories savantes et réellement inspirées, au sujet de l'emplacement de l'enfer. Celle qui eut le plus de succès le situa au centre de la terre. Cependant, à un moment donné, certains doutes sceptiques, troublant la placidité de la croyance en cette doctrine réconfortante, surgirent à la suite des déclarations embarrassantes des savants. Ainsi que le fait observer dans notre propre siècle, le Rev. Tobias Swinden, cette théorie est inadmissible pour deux raisons : 1° il est impossible de supposer qu'il puisse exister un stock de combustible ou de soufre, suffisants pour maintenir constamment un feu aussi ardent ; et 2°

---

[24] *Apocalypse* XVI, 8-9.

[25] Aristote parle de disciples de Pythagore qui plaçaient la sphère de feu dans le soleil, en lui donnant le nom de Prison de Jupiter. Voyez *De cœlo*, liv. II.

[26] Origène, *De princ* I, VI. Cf – *De Civit-Dei*, I, XXI, c. 17.

que les particules nitreuses de l'air y font défaut pour la combustion. "Et comment, s'écrie-t-il, un tel feu peut-il être éternel, lorsque, de cette manière, toute la substance terrestre aura graduellement été consumée [27] ?" Ce sceptique ignorait probablement, qu'il y a déjà plusieurs siècles, saint Augustin avait résolu le problème. N'avons-nous pas la déclaration de ce savant théologien que, malgré tout, l'enfer est bien situé au centre de la terre, car "Dieu fournit l'air au feu central *au moyen d'un miracle*" ? L'argument est irréfutable, de sorte que nous ne voulons pas chercher à le contredire [28].

Ce furent les Chrétiens qui, les premiers, érigèrent l'existence de Satan en dogme de l'Eglise. Et, l'ayant ainsi établi, celle-ci eut à lutter pendant plus de 1.700 ans contre la force mystérieuse que sa politique lui imposait d'attribuer à une origine diabolique. Malheureusement, cette force en se manifestant, vient renverser une pareille croyance, en raison de la ridicule disproportion qu'il y a entre la cause supposée et ses effets. Si le clergé n'a pas exagéré le véritable pouvoir de "l'Archi Ennemi de Dieu", il faut avouer qu'il prend de sérieuses précautions pour ne pas être qualifié de "Prince des Ténèbres" qui en veut à nos âmes. Si les "esprits"modernes sont des diables, ainsi que le prétend l'Eglise, ils ne peut être que ces "pauvres, imbéciles de diables" que Max Muller décrit comme apparaissant souvent, dans les contes allemands et norvégiens. **[23]**

Malgré cela, le clergé craint, par-dessus tout, de se voir forcé d'abandonner cette emprise qu'il a sur l'humanité. Il refuse de nous laisser juger l'arbre à ses fruits, car ce raisonnement pourrait parfois le placer sur un terrain dangereux. Il refuse aussi d'admettre avec ceux qui n'ont pas de parti pris, que les phénomènes du Spiritisme ont, sans contredit, spiritualisé et ramené au bien maint athée et sceptique endurci. Mais, comme ils l'avouent eux-mêmes, à quoi servirait un Pape, s'il n'existait pas de Diable ?

Et voilà pourquoi Rome met en campagne ses meilleurs avocats et prédicateurs pour sauver ceux qui périssent dans "l'abîme sans fond". Rome délègue ses écrivains les plus habiles pour servir cette cause – bien qu'ils répudient avec indignation une pareille accusation – et dans chaque préface des ouvrages du prolifique des Mousseaux, le Tertulien français de

---

[27] *Demonologia and Hell*, Londres 1827, p. 289.

[28] [Swinden, *op. cit.*, p. 75.]

notre siècle, nous en voyons des preuves indéniables. Ainsi, entre autres certificats d'approbation ecclésiastique, chaque volume est agrémenté du texte d'une certaine lettre adressée de Rome à ce pieux auteur, par le Père Ventura de Raulica, universellement connu. Qui n'a pas entendu parler de ce prêtre fameux ? C'est un des principaux piliers de l'Eglise romaine, Ex-Général de l'Ordre des Théatins, Consulteur de la Sacrée Congrégation des Rites, Examinateur des Evêques, et du clergé romain, etc., etc. Ce document éminemment caractéristique restera afin d'étonner les générations futures par son pur esprit de démonolatrie et sa sincérité à toute épreuve. Nous en traduisons un passage mot à mot, et en contribuant à sa propagation nous espérons mériter la bénédiction de notre Mère l'Eglise [29].

> "Cher Monsieur et excellent ami :
>
> ... Satan remporta sa plus grande victoire le jour où il réussit â faire nier son existence. Démontrer l'existence de Satan est rétablir un des dogmes fondamentaux de l'Eglise, qui servent de base au Christianisme, et sans lesquels Satan ne serait qu'un vain mot... La Magie, le mesmérisme, le magnétisme, le somnambulisme, le spiritualisme, le spiritisme, l'hypnotisme... ne sont que d'autres noms pour le SATANISME.
>
> Dévoiler une pareille vérité et la montrer sous son jour véritable, c'est démasquer l'ennemi ; c'est dévoiler le danger immense de certaines pratiques, réputées innocentes ; c'est bien mériter de l'humanité et de la religion...
>
> "PERE VENTURA DE RAULICA."
>
> A-MEN ! **[24]**

Voilà un honneur inattendu pour nos "guides" américains en général et les innocents "guides Indiens" en particulier. Etre ainsi présentés à Rome comme princes de l'Empire d'Eblis est plus qu'ils n'auraient jamais pu espérer dans d'autres pays.

---

[29] *Les Hauts Phénomènes de la Magie*, p. IV. Préface. Cf. *La Magie au XIXème siècle*, p. I.

Sans soupçonner le moins du monde qu'elle travaillait pour le bien-être futur de ses ennemis, les spirites, l'Eglise en admettant, il y a quelques vingt ans, des Mousseaux et de Mireille comme biographes du Diable, et en leur donnant son approbation, a tacitement confessé sa collaboration littéraire.

A en juger par leurs titres ronflants, M. le Chevalier Gougenot des Mousseaux et son ami et collaborateur, le Marquis Eudes de Mireille, doivent être des aristocrates pur sang, tout en étant aussi des écrivains de talent et de haute érudition. S'ils n'abusaient pas des double points d'exclamation à la suite de chaque injure contre Satan et ses adorateurs, leur style serait impeccable. Quoi qu'il en soit, leur croisade contre l'ennemi de l'humanité fut acharnée et dura plus de vingt ans.

Avec les catholiques accumulant les phénomènes psychologiques pour arriver à prouver l'existence d'un diable personnel d'une part ; et de l'autre le comte de Gasparin, ancien Ministre de Louis Philippe collectionnant des volumes de faits pour prouver le contraire, les spirites de France ont contracté une dette éternelle de gratitude envers les deux adversaires. L'existence d'un univers spirituel, peuplé d'êtres invisibles, est maintenant démontré sans conteste. Ils ont réuni la quintessence des preuves puisées dans les annales historiques, en fouillant dans les plus anciennes bibliothèques. Toutes les époques, depuis celle d'Homère, jusqu'à nos jours, ont fourni des matériaux précieux à ces auteurs infatigables. En voulant prouver l'authenticité des miracles exécutés par Satan avant l'ère chrétienne, et au moyen âge, ils n'ont réussi qu'à jeter une base solide pour l'étude des phénomènes dans nos temps modernes.

Bien que des Mousseaux fut un enthousiaste ardent mais intransigeant, il se transforme inconsciemment en un démon tentateur, ou, comme il aime à qualifier le Diable – en "Serpent de la Genèse". Dans son désir de prouver dans toute manifestation la présence du Malin, il ne réussit qu'à démontrer que le Spiritisme et la Magie ne sont pas nouveaux en ce bas monde, mais que ce sont de très anciens frères jumeaux, dont l'origine doit être recherchée dans l'enfance des anciennes nations de l'Inde, de la Chaldée, de la Babylonie, de l'Egypte, de la Perse et de la Grèce.

Il prouve l'existence des "esprits", que ceux-ci soient des anges ou des démons, avec une telle clarté d'argumentation et de logique, et par de telles preuves historiques irréfutables et authentifiées, qu'il ne reste plus grand

chose à faire pour les auteurs spirites **[25]** qui viendraient après lui. Il est fort regrettable que les savants, qui ne croient ni au diable ni aux esprits soient enclins à tourner en ridicule les ouvrages de M. des Mousseaux sans les lire, car ils contiennent beaucoup de faits du plus haut intérêt scientifique !

Nous ne devons pas nous attendre à autre chose dans notre siècle d'incrédulité, puisque Platon, il y a vingt-deux siècles, se plaignait déjà de la même chose. "Moi aussi, s'écrie-t-il dans son *Euthyphron*, lorsque je disserte en assemblée publique sur *les choses divines, et que je leur prédis ce qui va arriver, ils me taxent de fou ; et quoique tout ce que je leur ai prédit se soit réalisé*, ils envient tous les hommes comme moi. Cependant il ne faut pas y faire attention, mais poursuivre notre route."

Il est évident que ces auteurs modernes ont largement puisé dans les ressources littéraires du Vatican et celles d'autres dépôts du savoir de la catholicité. Lorsqu'on a sous la main de tels trésors – manuscrits originaux, papyrus, et livres dérobés aux plus riches bibliothèques païennes ; vieux traités sur la magie et l'alchimie ; annales des procès de sorcellerie et les jugements qui ont condamné les accusés à la question, à la torture et au bûcher, il est aisé de remplir des volumes avec des accusations contre le Diable. Nous sommes bien fondés pour affirmer que des centaines d'ouvrages les plus précieux sur les sciences occultes, qui sont condamnés à être pour toujours cachés aux yeux du public ont été attentivement lus et étudiés par les privilégiés ayant accès à la Bibliothèque du Vatican. Les lois de la nature sont les mêmes pour le sorcier païen que pour le saint catholique ; et l'un peut produire un "miracle" aussi aisément que l'autre, sans intervention quelconque de Dieu ou du diable.

A peine les manifestations [spirites] commencèrent-elles à attirer l'attention de l'Europe, que le clergé jeta le cri d'alarme que son ennemi traditionnel avait réapparu sous un autre nom, et alors on commença à entendre parler de "miracles divins" dans différents endroits isolés les uns des autres. Au début ils eurent lieu chez des individus d'humble extraction, qui prétendirent qu'ils étaient produits par la Vierge Marie, les saints et les anges ; d'autres, d'après le clergé, commencèrent à souffrir d'*obsession* et de *possession*, car il fallait que le Diable eût sa part de renommée, de même que la Divinité. Mais, voyant que, malgré les avertissements, les phénomènes *indépendants*, ou soi-disant spirites, allaient en augmentant, et que ces manifestations menaçaient de renverser les dogmes solidement

établis de l'Eglise, une nouvelle extraordinaire vint, tout à coup, jeter la consternation dans le monde entier. Une communauté tout entière fut possédée du Diable en 1864. Morzine, avec ses terribles histoires et ses démoniaques ; Valleyres, avec les récits de ses manifestations bien authentifiées de sorcellerie, et ceux **[26]** du Presbytère de Cideville glacèrent le sang dans les veines de tous les bons catholiques.

Il est curieux de noter, et la question a été mainte et mainte fois posée, pourquoi les "miracles divins" et la plupart des cas d'obsession sont-ils strictement confinés aux pays et aux diocèses catholiques Romains ? Pourquoi, depuis la Réforme, n'y a-t-il pas eu un seul "miracle" divin, dans un pays protestant ? Il est tout naturel que la réponse catholique ait été que ces derniers sont peuplés d'*hérétiques* et, par conséquent, qu'ils sont abandonnés de Dieu. Pourquoi alors, n'y a-t-il pas plus de miracles d'Eglise en Russie, où la religion ne diffère de la religion catholique Romaine que dans les formes rituelles extérieures, ses dogmes fondamentaux étant les mêmes, sauf en ce qui concerne la procession du Saint-Esprit ? La Russie possède ses propres saints, ses reliques thaumaturgiques et ses images miraculeuses. Saint Mitrophane de Voroneg est un faiseur de miracles authentique mais ses miracles se limitent à la guérison ; et quoique des centaines de malades aient été guéris *par la foi*, que l'ancienne cathédrale soit remplie d'effluves magnétiques, et que des générations entières continuent à *avoir foi* en son pouvoir, et les malades à être guéris, on n'entend jamais parler en Russie, d'apparitions de la Madone, de lettres écrites par elle, ou de ses statues parlantes des pays catholiques. Pourquoi en est-il ainsi ? Pour la simple raison que les empereurs Ont formellement défendu ce genre de choses. Le Tzar, Pierre le Grands arrêtait net tout miracle "divin"apocryphe d'un froncement de ses augustes sourcils ; il déclara qu'il ne voulait entendre parler de *faux miracles*, attribués aux saintes icônes (images des saints), et ils disparurent à jamais [30].

On relate des cas isolés et indépendants de phénomènes produits par certaines images dans le siècle dernier le dernier fut celui du saignement de la joue de la Vierge, lorsqu'un soldat de Napoléon lui sabra le visage.

---

[30] Dr Stanley, *Lectures on the Eastern church*, p. 407.

Ce miracle qu'on prétend avoir eu lieu en 1812, pendant l'invasion de la Grande Armée, fut le dernier à être enregistré [31]. **[27]**

Mais depuis lors, et bien que les trois empereurs successifs aient été des hommes très pieux, leur volonté a été respectée, et les images des saints se sont tenues coites, et on n'en parle guère si ce n'est en relation avec le culte religieux. En Pologne, cette terre archi-ultramontaine, il y eut, à diverses reprises, des tentatives désespérées de production de miracles. Elles furent étouffées dès le début, la police ayant l'œil ouvert pour les réprimer, car les miracles catholiques en Pologne, mis en avant par les prêtres, étaient généralement suivis d'une révolution politique, de massacre et de guerre.

Nous pouvons donc inférer que si, dans un pays, les miracles divins peuvent être arrêtés par les lois civiles et militaires, et que dans un autre, ils *n'ont jamais lieu*, il faut chercher l'explication de ces faits dans une cause naturelle, au lieu de les attribuer à Dieu ou au diable. A notre avis – s'il a une valeur quelconque – tout le secret réside en ceci : le clergé russe ne se soucie pas d'impressionner ses ouailles, dont la piété sincère et forte n'a pas besoin de miracles ; il est persuadé que rien n'est mieux calculé pour semer dans les masses le doute et le scepticisme qui finit par dégénérer en athéisme. De plus, le climat s'y prête moins et le magnétisme de l'ensemble de la population est trop positif, *trop sain*, pour engendrer des phénomènes *indépendants* ; par conséquent la fraude ne prendrait pas. D'un autre côté, ni le clergé protestant d'Allemagne, ni celui d'Angleterre, ni même celui d'Amérique, n'ont eu accès aux Bibliothèques secrètes du

---

[31] Un cas curieux eut lieu dans la famille d'un riche propriétaire foncier du Gouvernement de Tambov pendant la campagne de Hongrie en 1848. N'ayant pas d'enfants, il avait adopté un neveu qu'il aimait beaucoup ; ce neveu combattait dans l'armée Russe. Le vieux couple plaçait un portrait à l'aquarelle du neveu, sur la table à la place qu'il aurait occupée. Un soir, tandis que la famille prenait le thé avec quelques amis, le verre qui couvrait le portrait se brisa en mille morceaux avec un bruit d'explosion, sans qu'il eût été touché. Lorsque la tante prit le portrait dans ses mains elle vit que le front et la tête étaient couverts de sang. Les amis, afin de la tranquilliser, la persuadèrent que le sang provenait d'une coupure qu'elle avait dû se faire avec le verre cassé. Mais après examen on ne lui trouva aucune blessure aux mains et personne d'autre n'avait touché le portrait. Inquiet de la voir si frappée, le mari, sous prétexte d'examiner le portrait de plus près, se coupa volontairement et essaya de la persuader que c'était son sang et qu'il avait pris le cadre au moment de la première surprise sans que personne s'en soit aperçu. Tout fut en vain, et la vieille dame était certaine que leur neveu Dimitri avait été tué. Elle fit dire des messes quotidiennes pour le repos de son âme dans l'église du village, et fit porter le deuil à toute la maisonnée. Quelques semaines plus tard une communication officielle parvint du colonel de son régiment les informant que leur neveu avait été tué par un éclat d'obus qui lui avait enlevé toute la partie supérieure de la tête.

Vatican, depuis l'époque de la Réformation. Par conséquent ce ne sont tous que de piètres acteurs pour la magie d'Albertus Magnus.

Si l'Amérique est inondée de médiums et de sensitifs, cela tient d'une part, à l'influence climatérique et surtout aux conditions physiologiques de la population. Depuis l'époque de la sorcellerie de Salem, il y a environ 200 ans, lorsque les colons, plutôt clairsemés, portaient dans leurs veines un sang pur et non adultéré, on n'entendit presque jamais parler "d'esprits" ou de "médiums jusqu'en 1840 [32] phénomènes firent alors leur apparition en premier lieu chez les Shakers ascétiques et exaltés, chez lesquels **[28]** les besoins religieux, les coutumes particulières, la pureté morale de la vie, et la chasteté physique, les portaient à produire des phénomènes indépendants de nature psychologique aussi bien que physique. Depuis l'an 1492 des centaines de mille, que dis-je, des millions d'individus de tous climats et de toutes sortes de coutumes et de constitutions ont envahi l'Amérique du Nord, et se mariant entre eux ont considérablement changé le type physique de ses habitants. Dans quel pays du monde la constitution féminine peut-elle être comparée à cette constitution délicate, nerveuse et sensitive, des femmes des Etats-Unis ? A notre arrivée dans ce pays nous avons été frappée de la transparence délicate du teint chez les deux sexes. Comparez un garçon ou une fille travaillant dans une fabrique irlandaise, à un spécimen de famille américaine authentique. Regardez leurs mains. L'un travaille aussi dur que l'autre ; ils sont du même âge, et paraissent aussi sains l'un que l'autre ; néanmoins tandis que les mains des uns après une heure de savonnage laisseront voir une peau à peu près aussi douce que celle d'un jeune crocodile, celle des autres malgré un travail constant permet de voir circuler le sang sous la peau fine et délicate. Ne nous étonnons donc pas, bien que l'Amérique soit la serre des êtres sensitifs, que le clergé en général, impuissant à produire des miracles divins ou non, nie la possibilité des phénomènes autres que ceux qui sont le résultat de fraudes et de tours de passe-passe. Il est tout naturel aussi que les prêtres catholiques, parfaitement au courant de l'existence de la magie et des

---

[32] Des exécutions pour sorcellerie eurent lieu pas plus tard que le siècle dernier dans d'autres provinces de l'Amérique. Une surtout, où des nègres furent brûlés vifs à New-Jersey ; ce supplice fut répudié dans plusieurs Etats. Même dans la Caroline du Sud, en 1865, lorsque le gouvernement fut "reconstruit" après la guerre civile, les lois condamnant à mort pour cause de sorcellerie n'avaient pas été rapportées. Il n'y a pas un siècle qu'elles ont été remises en vigueur suivant la lettre meurtrière de leur texte.

phénomènes spirites, qui y croient tout en ayant une crainte instinctive de leurs conséquences, essaient de tout attribuer à l'action du diable.

Voici encore un argument comme preuve accessoire à ce que nous avançons. Dans quels pays les "miracles divins" ont-ils été les plus fréquents et les plus remarquables ? Ce fut sans contredit dans l'Espagne catholique et dans l'Italie Pontificale. Et lequel de ces deux pays a eu le plus accès à l'ancienne littérature ? L'Espagne était célèbre pour ses bibliothèques ; les Maures pour leurs profondes connaissances en alchimie et autres sciences. Le Vatican est le dépositaire d'une immense quantité de manuscrits anciens. Ils s'y accumulent depuis plus de 1.500 ans à la suite de procès sans nombre, où les livres et les manuscrits ont été arrachés aux victimes de l'Eglise et confisqués à son profit. Les catholiques diront que ces livres furent généralement livrés aux flammes ; que les ouvrages des célèbres sorciers et enchanteurs périrent avec leurs auteurs exécrés. Mais le Vatican, s'il pouvait parler, en donnerait une autre version. Il ne connaît que trop bien l'existence de certaines armoires et de certaines chambres dont l'accès n'est donné qu'à quelques rares privilégiés. Il sait également que l'entrée de ces cachettes secrètes est si bien dissimulée dans les sculptures des cadres et la **[29]** profusion d'ornements des murs de la Bibliothèque que même certains Papes qui ont vécu et sont morts dans les enceintes du palais, n'en ont jamais soupçonné l'existence. Mais ces Papes ne furent ni Sylvestre II, ni Benoît IX, ni Jean XX, ni Grégoire VI et VII ; ce furent encore moins le célèbre Borgia, de toxicologique mémoire. Ce ne furent pas non plus les amis des fils de Loyola, qui ignorèrent l'existence de ce savoir caché.

Où trouverons-nous dans les annales de la Magie européenne, de plus habiles magiciens que dans les mystérieuses solitudes des cloîtres ? Albert le Grand, le célèbre évêque et magicien de Ratisbonne, n'a jamais été surpassé dans son art. Roger Bacon était un moine et Thomas d'Aquin fut un des plus éminents élèves d'Albert le Grand. Trithemius, abbé des Bénédictins de Sponheim, était le maître, l'ami et le confident de Cornélius Agrippa ; et tandis que les confédérations de Théosophes étaient largement répandues en Allemagne, où elles prirent naissance, s'aidant les unes les autres, et luttant pendant des années pour acquérir les connaissances ésotériques, quiconque parvenait à devenir le disciple favori de certains moines pouvait très bien se voir promptement initié à toutes les branches importantes de la connaissance occulte.

Tout cela fait partie de l'histoire et ne peut être nié. La Magie, sous tous ses aspects, était largement et ouvertement pratiquée par le clergé jusqu'à la Réforme. Et même celui auquel on donna jadis le nom de "Père de la Réformation", le célèbre John Reuchlin [33], auteur du *Monde Merveilleux* et ami de Pic de la Mirandole, le maître et l'instructeur d'Erasme, de Luther et de Melanchton, était cabaliste et occultiste.

L'antique *sortilegium* ou divination au moyen des Sortes ou tirages au sort – pratique réprouvée aujourd'hui par le clergé comme une abomination, que le *Stal. 10 Jac*. taxait de félonie, et que le *Stat. 12 Carol II* plaçait hors la liste des pardons généraux, sous l'inculpation de sorcellerie [34] – était largement pratiqué par le clergé et les moines. Que dis-je, il était sanctionné par saint Augustin lui-même, qui ne "désapprouvait pas cette manière de connaître l'avenir, à la condition que ce ne fût pas pour des besoins séculiers." Bien plus, il confesse l'avoir pratiquée lui-même [35].

Mais voilà ; le clergé lui donnait le nom de *sortes sanctorum* lorsque c'était lui qui le pratiquait ; tandis que le *sortes prœnestinæ*, suivi du *sortes Homericæ* et du *sortes Virglianæ* étaient du **[30]** par *paganisme*, le culte du Démon, lorsque d'autres qu'eux en faisaient usage.

Grégoire de Tours nous fait savoir que lorsque le clergé avait recours aux *sortes*, ils avaient l'habitude de placer la Bible sur l'autel, en priant le Seigneur de leur faire connaître Sa volonté et de leur dévoiler l'avenir dans un des versets du livre. Guibert de Nogent, dit que de son temps (vers le XIIème siècle), la coutume était, lorsqu'on consacrait un évêque, de consulter le *sortes sanctorum*, afin de connaître de cette manière le succès et le sort de l'épiscopat. D'un autre côté, on nous dit que les *sortes sanctorum* furent interdits par le Concile d'Agde en 506. Cela nous autorise à demander de quel côté l'infaillibilité de l'Eglise est-elle mise en question ? Est-ce lorsqu'elle interdit ce qui fut pratiqué par son plus grand patron saint Augustin, ou lorsque les Sortes furent ouvertement employés au XIIème siècle, par le clergé de l'Eglise dans les élections épiscopales ?

---

[33] Voyez le titre de la traduction anglaise du *Reuchlin und seine Zeit*, Berlin 1830, par Mayerhof. *The Life and Times of John Reuchlin or Capnion The Father of the German Reformation*, par F. Barham, Londres, 1843.

[34] Lord Coke : 3 *Institutes*, fol. 44.

[35] Voyez *La Vie de saint Grégoire de Tours.*

Ou bien, devons-nous croire que dans ces deux cas contradictoires, le Vatican a agi sous l'inspiration directe de l'Esprit de Dieu ? S'il existe un doute que ces pratiques qui prévalent encore plus ou moins aujourd'hui chez de strictes Protestants, avaient l'approbation de Grégoire de Tours, qu'ils lisent le passage suivant : "Lendastus, comte de Tours, qui voulait me nuire auprès de la reine Frédégonde, vint à Tours rempli de mauvaises intentions à mon égard ; je me réfugiai plein d'inquiétude dans mon oratoire où je pris le livre des Psaumes... Mon cœur bondit au-dedans de moi lorsque mes yeux tombèrent sur ce verset du Psaume soixante-dix-septième : "Il leur permit de continuer leur chemin en paix pendant que la mer engloutit leurs ennemis." Par conséquent, le comte ne dit pas un mot contre moi ; et en quittant Tours le jour même, le bateau sur lequel il était monté chavira dans une tempête ; mais le comte étant bon nageur, en échappa."

Le saint évêque confesse de la sorte qu'il avait pratiqué un peu magnétiseur connaît le pouvoir de la volonté, lorsque le désir est fixé avec intensité sur un sujet donné. *Tout magnétiseur connaît le pouvoir de la volonté, lorsque le désir est fixé avec intensité sur un sujet donné*. Que ce soit une coïncidence ou non, le verset en question lui suggéra sa vengeance par noyade. Comme il passa le reste de sa journée "plein d'inquiétude", possédé de cette pensée obsédante, le saint, peut-être inconsciemment, fixa sa volonté sur le sujet ; croyant voir alors le doigt de Dieu dans l'accident, il devient tout bonnement un sorcier exerçant sa volonté de magnétiseur, qui réagit sur la personne de son ennemi ; le comte s'en tira tout juste avec la vie sauve. Si Dieu avait décrété l'accident, le comte se serait certainement noyé ; car un simple bain n'aurait pu changer ses mauvaises intentions à l'égard de saint Grégoire, si sa volonté avait été nettement arrêtée. **[31]**

Nous voyons encore fulminer des anathèmes contre cette loterie du sort, au Concile de Vannes, qui interdit "à tout ecclésiastique, sous peine d'excommunion, de pratiquer ce genre de divination, ou de chercher à connaître l'avenir, soit en consultant un livre ou un écrit quelconque". La même prohibition est faite aux conciles d'Agde en 506, d'Orléans en 511, d'Auxerre en 578 et enfin au concile d'Ænham en 1110 ; ce dernier condamnait "tout sorcier, sorcière, devin qui auraient occasionné la mort par des pratiques magiques, ou qui diraient la bonne aventure au moyen de tirage au sort dans les livres sacrés" ; la plainte de tout le clergé réuni contre de Garlande, évêque d'Orléans, adressée au pape Alexandre III,

termine ainsi : "Que vos mains apostoliques se chargent de force pour *mettre à nu* l'iniquité de cet homme, afin qu'il soit atteint par la malédiction prédite contre lui, le jour de sa consécration ; car, en ayant ouvert les Evangiles suivant la coutume, les premières paroles furent : *et le jeune homme abandonnant entre leurs mains son vêtement de lin, s'enfuit de là tout nu* [36]."

Pourquoi, alors, brûler les magiciens laïques, et ceux qui consultent les livres, si l'on canonise les ecclésiastiques ? Parce que les phénomènes du moyen âge de même que ceux d'aujourd'hui manifestés par des laïques, qu'ils soient le résultat de la science occulte ou se produisant spontanément, viennent renverser les prétentions des Eglises Catholiques et Protestantes aux miracles divins. A la suite de preuves réitérées et incontestables, il devint impossible à ces Eglises, de maintenir avec quelque chance de succès l'affirmation que les manifestations semblant miraculeuses, avec l'intervention directe de Dieu et de ses "bons anges", ne pouvaient être produites uniquement par ses ministres élus et ses saints. Il était également impossible pour les Protestants, se plaçant sur le même terrain, d'affirmer que les miracles avaient pris fin avec l'époque apostolique. Car, qu'ils obéissent, aux mêmes lois naturelles ou non, les phénomènes modernes ont une parenté étroite avec ceux de la Bible. Les magnétiseurs et les guérisseurs de notre époque, entraient en concurrence directe et ouverte avec les apôtres. Le Zouave français Jacob rivalisait avec le Prophète Elie, en rappelant à la vie des personnes qui paraissaient mortes ; et Alexis Didier, le somnambule, dont M. Wallace fait mention dans son ouvrage [37], par sa lucidité, faisait honte aux apôtres, aux prophètes et aux Sybilles de jadis. Depuis que la dernière sorcière périt sur le bûcher, la grande Révolution Française, préparée avec tant de soins par la ligue des sociétés secrètes et leurs habiles émissaires, avait envoyé son souffle **[32]**à travers toute l'Europe, en jetant la terreur au sein de l'Eglise et de ses prêtres. Comme un ouragan dévastateur, elle balaya dans sa course les meilleurs alliés de l'Eglise, l'aristocratie Catholique Romaine. Dès ce moment le droit de l'opinion individuelle se trouva établi sur une base solide. Le monde fut délivré de la tyrannie ecclésiastique en frayant un chemin pour l'entrée du Grand Napoléon, qui infligea le coup mortel à

---

[36] Traduit d'un document original aux Archives d'Orléans, France ; Voyez aussi *Sortes et Sortilèges* ; et *Lettres de Pierre de Blois*, Paris, 1667.

[37] *Miracles and Modern Spiritualism*.

l'Inquisition. Ce grand abattoir de l'Eglise Chrétienne – où elle immola, au nom de l'Agneau, toutes les brebis qu'arbitrairement elle déclarait galeuses – tomba en ruines et elle se vit laissée à ses propres responsabilités et ressources.

Tant que l'apparition du phénomène ne fut que sporadique, l'Eglise s'est toujours crue assez puissante pour en réprimer les conséquences. La superstition et la croyance au Diable étaient aussi fortes que jamais, et la science n'avait pas encore osé mesurer publiquement ses forces contre celles de la Religion surnaturelle. Mais entre temps, l'ennemi avait lentement, mais sûrement, gagné du terrain, et, tout d'un coup la guerre éclata avec une violence inattendue. Les "Miracles" s'opérèrent au grand jour, et de leurs cachettes mystiques, ils passèrent dans le domaine des lois naturelles, où la main profane de la science était toute préparée pour arracher le masque sacerdotal. Néanmoins l'Eglise tint bon pendant quelque temps, et maîtrisa la puissance envahissante avec l'aide de la crainte superstitieuse. Mais, lorsque, coup sur coup, apparurent des magnétiseurs et des somnambules qui reproduisaient les phénomènes extatiques, physiques et mentaux, que jusqu'alors on croyait être le privilège des saints ; lorsque la frénésie des tables tournantes envahit la France et d'autres pays ; lorsque la psychographie – supposée spirituelle – de simple objet de curiosité se transforma en un intérêt discontinu pour déferler en mysticisme religieux ; lorsque les échos éveillés par les premiers coups frappés à Rochester, traversèrent l'océan, et furent répercutés dans toutes les parties du monde, alors, et alors seulement, l'Eglise de Rome eut le sentiment du danger qui la menaçait. Les cercles spirites et les chambres de séances des magnétiseurs retentirent des merveilles qui y furent présentées ; les malades étaient guéris, les aveugles recouvraient la vue, les infirmes se mirent à marcher et les sourds à entendre. J. R. Newton en Amérique et Du Potet en France guérissaient les malades sans prétendre à aucune intervention divine. La grande découverte de Mesmer, qui révèle au chercheur sérieux le mécanisme de la nature, maîtrisa, comme par enchantement, les corps organiques et inorganiques.

Mais ce n'était pas le pire. Une calamité bien plus sérieuse s'abattit sur l'Eglise dans l'évocation d'une multitude "d'esprits"des mondes supérieurs et inférieurs, et leur conversation, de même que leur attitude, vinrent donner le démenti le plus formel aux **[33]** dogmes de l'Eglise les plus sacrés et les plus profitables. Ces "esprits" prétendaient être les mêmes entités, à l'état désincarné, des pères, mères, fils et filles, amis et

connaissances de ceux qui assistaient à ces étranges phénomènes. Le Diable semblait avoir perdu son existence objective, et ce coup sapa les fondations mêmes sur lesquelles reposait le siège de Saint-Pierre [38]. Pas un

---

[38] Il existait deux sièges de l'apôtre titulaire de Rome. Le clergé effrayé des preuves ininterrompues fournies par les recherches scientifiques, décida enfin de faire front à l'ennemi, et nous remarquons que la *Chronique des arts* donne l'explication la plus habile, en même temps que la plus jésuite du fait. D'après leur version, "*l'augmentation* du nombre des fidèles, décida Saint-Pierre à faire de Rome le centre de son activité. Le cimetière d'Ostrianum était trop éloigné et *ne suffisait plus aux réunions des chrétiens*. Le motif qui avait décidé 1 apôtre de conférer successivement à *Linus* et à Clétus la dignité épiscopale, afin de leur permettre de partager les charges d'une église qui devait être illimitée, conduisit à multiplier le nombre des lieux de réunion. Par conséquent, Pierre fixa sa résidence particulière sur le Viminal ; et ce fut là que s'établit ce siège mystérieux, symbole du pouvoir et de la vérité. L'auguste siège qu'on vénérait dans les catacombes d'Ostrian ne fut pourtant pas enlevé. Pierre continua à visiter ce berceau de l'Eglise Romaine et, sans doute y exerça souvent ses saintes fonctions. Un second siège, exprimant le même mystère que le premier, fut placé à Cornélia et c'est celui-là qui nous a été légué des siècles passés."

Or, loin qu'il y ait la possibilité de l'existence de deux sièges authentiques de cette sorte, la majorité des critiques est d'accord pour déclarer que Pierre n'a jamais été à Rome du tout ; les raisons sont nombreuses et irréfutables. Peut-être ferions-nous bien de commencer en citant les ouvrages de Justin Martyr. Ce grand champion du Christianisme, écrivant dans la première partie du second siècle, à Rome, où il s'était fixé, désireux de réunir jusqu'aux plus infimes preuves de la vérité pour laquelle il devait souffrir par la suite, *parait être tout à fait ignorant de l'existence de saint Pierre* !!

Aucun écrivain d'une certaine notoriété n'en fait non plus mention en relation avec l'Eglise de Rome avant l'époque d'Irénée, lorsque celui-ci se mit à inventer une nouvelle religion, tirée des profondeurs de sa propre imagination. Le lecteur qui désirerait se documenter à ce sujet, ferait bien de lire l'intéressant ouvrage de M. George Reber, *The Christ of Paul*. Les arguments de cet auteur sont concluants. L'article cité ci-dessus de la *Chronique des Arts*, parle de l'*augmentation* des fidèles, au point que le cimetière d'Ostrianum ne pouvait plus contenir la foule des chrétiens. Or, si saint Pierre a jamais été à Rome – suivant l'argument de M. Reber – cela a dû être entre les années 64 et 69 de notre ère ; car en 64 il était à Babylone, d'où il écrivit les épîtres et les lettres à Rome, et alors à une époque entre 64 et 68 (durée du règne de Néron) il a dû mourir en martyr, ou dans son lit, car Irénée lui fait transmettre l'Eglise de Rome, d'accord avec saint Paul (!?) (qu'il persécuta et avec lequel il se disputa pendant toute sa vie) entre les mains de *Linus* qui prit l'épiscopat en 69. (Voyez le *Christ of Paul*, par Reber, p. 122). Nous y reviendrons plus longuement au chapitre III.

Comment se fait-il alors, et ceci nous le demandons au nom du sens commun, que les *fidèles* de l'Eglise de Saint-Pierre aient *augmenté* à ce point, si Néron, pendant tout son règne, les a fait emprisonner et mourir comme des souris ? L'histoire nous dit que les quelques chrétiens qui étaient à Rome se sauvaient de la ville où et comment ils pouvaient, afin d'échapper aux persécutions de l'Empereur, et la *Chronique des Arts* au contraire, les fait augmenter et se multiplier ! L'article en question continue en disant : "Le Christ avait voulu que le signe visible de l'autorité doctrinale de son vicaire eût également sa part d'immortalité ; on en suit la trace, siècle après siècle, dans les documents de l'Eglise Romaine." Tertullien en atteste formellement l'existence dans son livre *De Præscriptionibus* XXXVI. Désireux de nous renseigner sur un sujet de cette importance, nous serions heureux si l'on voulait bien nous faire savoir quand le *Christ* a-t-il *voulu* une chose pareille ? Quoi qu'il en soit, "on a fait incruster des ornements d'ivoire sur le devant et le dos de la chaise, mais seulement sur les parties qui avaient été restaurées avec du bois d'acacia. Les ornements qui couvrent le panneau du devant sont divisés en trois rayons superposés, chacun composé de six plaques d'ivoire, sur lesquelles sont gravés différents sujets, entre autres les *Travaux d'Hercule*.

seul esprit, **[34]** à part les entités espiègles de la Planchette, ne voulut reconnaître une parenté, même éloignée avec sa majesté satanique, ou lui faire crédit d'un seul pouce de royauté. Le clergé sentait son prestige diminuer de jour en jour, puisque le peuple secouait impatiemment au grand jour de la vérité, les sombres voiles qui lui avaient obscurci la vue pendant tant de siècles. Puis, finalement, la fortune qui les avait assistés jusqu'alors, dans leur longue lutte entre la théologie et la science, passa au camp adverse. L'aide que celui-ci apporta à l'étude du côté occulte de la nature fut aussi précieuse que bienvenue, et la science inconsciemment élargit le sentier jadis si étroit des phénomènes, en une spacieuse avenue. Si ce conflit ne s'était terminé juste à temps, il est probable que nous aurions vu se renouveler sur une échelle réduite les scènes scandaleuses de la sorcellerie de Salem et des nonnes de Loudun. De toutes façons, le clergé était désormais maté.

Mais, si la science a contribué involontairement au développement des phénomènes occultes, ceux-ci, de leur côté, lui ont prêté leur aide. Jusqu'à l'époque où la philosophie nouvellement réincarnée a revendiqué hautement sa place dans le monde, relativement peu de savants avaient entrepris la tâche ingrate de l'étude de la théologie comparée. Cette science fait partie d'un domaine où, jusqu'ici, peu d'explorateurs s'étaient aventurés. Cette étude, exigeant une connaissance profonde des langues mortes, limita nécessairement le nombre des étudiants. De plus, le besoin s'en faisait peu sentir, tant qu'on n'avait pas réussi à remplacer l'orthodoxie chrétienne par quelque chose de plus tangible. C'est une des vérités indéniables de la psychologie que l'homme ordinaire est aussi peu capable

---

Quelques-unes des plaques avaient été mal placées, et paraissent avoir été ajoutées à la chaise au moment où les fragments antiques étaient employés comme ornements, sans se préoccuper s'ils étaient bien à leur place." Voilà la question. L'article en question est tout simplement une habile réponse à diverses questions publiées pendant le siècle actuel. Bower dans son *History of the Popes* (vol. I p. 7) raconte qu'en 1662, lorsqu'on nettoya un des sièges, "on s'aperçut qu'on y avait gravé malheureusement les douze travaux d'Hercule", après quoi le siège fut enlevé et remplacé par un autre. Mais en 1795, lorsque Rome fut occupée par les soldats de Bonaparte, on examina de nouveau le siège. Cette fois on y trouva gravée en lettres arabes, la confession de foi de Mahomet : "Il n'y a pas d'autre Dieu qu'Allah et Mahomet est son prophète." (Voyez appendice *d'Ancient Symbol Worship*, par H.-M. Westropp et C. Staniland Wake.) Le Prof. Alexander Wilder fait observer avec raison dans l'appendice : "Nous voulons supposer que l'apôtre de la Circoncision, ainsi que Paul, son grand rival, l'appelle, n'a jamais été, du tout, dans la cité impériale, et qu'il n'y a jamais eu, non plus, de successeur, même dans le ghetto. Par conséquent, "Le Siège de Saint-Pierre" est plutôt sacré qu'apostolique. Sa sainteté, toutefois, provient de la religion ésotérique des anciens temps romains : Il fut probablement occupé par le hiérophante des Mystères, les jours d'initiation, lors de la présentation aux candidats du *petrona* [tablette de pierre où étaient inscrites les dernières révélations du hiérophante au néophyte pour son initiation."]

de vivre en dehors d'un élément religieux, que le poisson hors de l'eau. La voix de la vérité cette voix plus puissante que **[35]** "celle du tonnerre" parle à l'homme intérieur dans le XIX[ème] siècle de l'ère chrétienne, de la même manière qu'elle lui parlait dans le siècle correspondant avant Jésus-Christ. C'est une tâche inutile et ingrate que celle de proposer à l'humanité le choix entre une vie future et l'annihilation. L'unique chance qui resterait aux amis du progrès de l'humanité désireux de fonder une foi pour son bien, entièrement dépourvue de superstition et de liens dogmatiques, serait de leur parler ainsi que l'avait fait Josué : "Choisissez aujourd'hui qui vous voulez servir, ou les dieux que servaient vos pères au-delà du fleuve, ou les dieux des Amorrhéens, dans le pays que vous habitez [39]."

"La science de la Religion, écrivait Max Muller en 1860, en est à son début... Pendant les derniers cinquante ans, on a retrouvé d'une façon inattendue et presque miraculeuse, des documents authentiques concernant les religions les plus importantes du monde [40]. Les livres canoniques du Bouddhisme sont maintenant ouverts devant nous : le Zend-Avesta de Zoroastre n'est plus un mystère pour nous ; les hymnes du Rig-Veda nous ont révélé une condition religieuse bien antérieure à l'aurore de la mythologie qui nous apparaît déjà comme une ruine vermoulue dans Homère et dans Hésiode [41].

---

[39] *Josué,* XXIV, 15.

[40] Un des faits les plus curieux qui se soit présenté à notre observation, c'est que les chercheurs profonds n'aient pas associé la répétition de ces trouvailles "inattendues et presque miraculeuses a d'importants documents au moment le plus opportun, avec un dessein prémédité. Il paraît étrange, que les gardiennes de la sagesse "païenne", voyant l'heure venue fassent que justement l'ouvrage, le document, ou la relique dont on avait besoin, se trouvât, comme par accident, sur le chemin de la personne qui pouvait l'utiliser ? Les géologues et les explorateurs, aussi compétents que Humboldt et Tschudi n'ont pas réussi à découvrir les mines secrètes d'où les Incas péruviens tiraient leurs trésors, bien que ceux-ci aient avoué que les indigènes dégénérés actuels en aient conservé le secret. L'archéologue Perring, en 1839, offrit deux bourses d'or au cheick d'un village Arabe, s'il voulait l'aider à découvrir le passage secret, conduisant aux chambres sépulcrales dans la pyramide Nord de Dashour. Mais, quoique ses hommes fussent sans travail et à moitié morts de faim, le cheick refusa de "vendre le secret des morts" en promettant toutefois de le divulguer pour rien, lorsque l'heure serait venue. Est-il, par conséquent, impossible que d'autres contrées du globe recèlent encore des restes de la glorieuse littérature du passé, fruit de sa merveilleuse civilisation ? Qu'y aurait-il de si surprenant à cela ? Qui sait, si, puisque l'Eglise Chrétienne a, sans le vouloir engendré la libre pensée par la réaction contre sa propre cruauté, sa rapacité et son dogmatisme, l'esprit public suivra, avec joie les Orientalistes qui l'éloignèrent de Jérusalem, pour la conduire vers Ellora ; et qu'alors sera révélé beaucoup de ce qui est caché aujourd'hui !

[41] *Chips from a German Workshop*, vol. 1, p. 377-78. Monothéisme sémite.

Dans leur désir insatiable d'étendre le domaine de la foi aveugle, les premiers architectes de la théologie chrétienne se sont vus forcés autant que possible d'en cacher la véritable source. A cet effet, on dit qu'ils ont brûlé ou autrement détruit tous les manuscrits originaux de la Cabale, de la magie et d'autres sciences occultes qui leur sont tombés sous la main. Ils supposaient, dans leur **[36]** ignorance, que les ouvrages les plus dangereux de cette catégorie avaient péri avec le dernier Gnostique ; ils reconnaîtront peut être un jour leur erreur. D'autres documents, importants et authentiques, apparaîtront, peut-être, de nouveau, de la manière "la plus inattendue et presque miraculeuse".

Dans diverses partie de l'Orient, au mont Athos, et dans le désert de Nitrie, par exemple, certains moines et doctes rabbins de la Palestine, qui ont passé leur vie à étudier le Talmud, rapportent de curieuses traditions ; ils assurent que tous les rouleaux et les manuscrits, censés, d'après l'histoire, avoir été brûlés par César, par les émeutiers chrétiens en 389 et par le général arabe Amru, n'ont pas été détruits comme on le croit généralement ; leur version est la suivante : à l'époque de la dispute pour le trône, en l'an 51 avant J.-C. entre Cléopâtre et son frère Dionysius Ptolémée, le Bruchion qui renfermait plus de sept cent mille rouleaux, tous montés sur bois et en parchemin ignifugé, était en état de réparation ; une grande quantité des manuscrits originaux, qu'on considérait comme les plus précieux, et dont il n'y avait pas de duplicata, furent transportés dans la demeure d'un des bibliothécaires. Comme le feu qui consuma le reste fut attribué à un accident, aucune précaution ne fut prise à ce moment-là. Mais ils ajoutent que plusieurs heures s'écoulèrent entre l'incendie de la flotte, par ordre de César, et le moment où les premiers édifices à proximité du port prirent feu, à leur tour ; tous les bibliothécaires, aidés de plusieurs centaines d'esclaves attachés au muséum, réussirent à sauver les rouleaux les plus précieux. Le parchemin sur lequel ils étaient écrits était si solide et si parfait ; que bien que quelques pages intérieures et les couvertures de bois de quelques-uns des rouleaux fussent réduites en cendres, la reliure de parchemin des autres resta intacte. Ces détails furent écrits en langues grecque, latine et chaldéosyriaque par un jeune savant de nom de Théodas, un des scribes employés dans le muséum. Un de ces manuscrits passe pour avoir été conservé, dans un couvent de la Grèce, et celui qui fit part de cette tradition l'y avait vu lui-même. Il affirma que d'autres personnes le verraient également et apprendraient où il fallait rechercher les importants documents, lorsqu'une certaine prophétie aura été réalisée ; il ajouta qu'on

retrouvera la plupart de ces ouvrages en Tartarie et en Inde [42]. Le moine nous fit voir une copie de **[37]** l'original, que nous avouons avoir eu de la peine à lire, n'ayant aucune prétention à la connaissance des langues mortes. Mais nous fûmes si frappés de la lumineuse et pittoresque traduction du saint père, que nous avons parfaitement gardé la mémoire de certains paragraphes, qui, autant que nous pouvons nous le rappeler, disaient : – "Lorsque la Reine du Soleil (Cléopâtre) fut reconduite à la ville en ruines, après que le feu eût dévoré la *Gloire du Monde* ; et lorsqu'elle contempla la pile de livres – ou de rouleaux – qui couvrait les marches à moitié consumées de l'*estrada* ; lorsque voyant que l'intérieur avait disparu ne laissant que les couvertures indestructibles, elle pleura de rage et de honte, et maudit la parcimonie de ses ancêtres, qui avaient économisé sur le coût des vrais parchemins, aussi bien pour l'intérieur que pour l'extérieur des précieux rouleaux". De plus, l'auteur, Théodas, se permet une facétie envers la reine qui croyait que presque toute la bibliothèque avait été la proie des flammes ; quand, de fait, des centaines et des milliers des ouvrages les plus précieux avaient été soigneusement mis à l'abri dans sa propre maison et celles des autres scribes, bibliothécaires, étudiants et philosophes.

La croyance que les bibliothèques ultérieures n'ont pas été totalement détruites est partagée par quelques très savants Coptes, disséminés dans tout l'Orient, l'Asie Mineure, l'Egypte et la Palestine. Ils affirment, par exemple, que pas un seul exemplaire de la bibliothèque d'Attalus III de Pergame, offerte à Cléopâtre par Antoine, n'a été détruit. A ce moment-là, suivant leurs affirmations, dès que les chrétiens commencèrent à prendre de l'influence à Alexandrie – vers la fin du IVème siècle – et qu'Anatole, évêque de Laodicée, se mit à insulter les dieux nationaux, les philosophes païens et les savants théurgistes adoptèrent des mesures sévères pour préserver les dépôts de leurs connaissances sacrées ; Théophilus, évêque qui laissa la réputation d'une franche canaille vénale, fut accusé par un nommé Antoninus, célèbre théurgiste et savant érudit de la science occulte

---

[42] En y réfléchissant, nous croyons comprendre la signification des phrases suivantes du Moses of Choren : "Les anciens asiatiques, cinq siècles avant notre ère, et particulièrement les hindous, les perses et les chaldéens, gardaient, en leur possession, une quantité d'ouvrages historiques et scientifiques. Partie de ces ouvrages furent empruntés à la langue grecque ou traduits dans cette langue, surtout depuis que les Ptolémées avaient fondé la bibliothèque d'Alexandrie, encourageant les auteurs par leurs libéralités, de sorte que la langue grecque devint la langue pour toutes les sciences." (*History of Armenia*.) Par conséquent, la plus grande partie de la littérature de 700.000 volumes de la Bibliothèque d'Alexandrie, provenait de l'Inde et des pays voisins.

d'Alexandrie, de payer les esclaves du Sérapéion pour voler les livres, qu'il vendait ensuite fort cher à des étrangers. L'histoire nous dit que Théophilus possédait les meilleurs ouvrages des philosophes en l'an 389 de notre ère ; et comment son successeur et neveu, le non moins infâme Cyrile, fit massacrer Hypatie. Suidas nous a transmis quelques détails au sujet d'Antoninus, qu'il nomme Antonins, et de son éloquent ami Olympus, défenseur du Sérapéion. Mais l'histoire est loin d'être complète dans les restes insignifiants des ouvrages qui, à travers tant de siècles, se sont conservés jusqu'à notre époque de connaissances ; elle ne nous dit rien au sujet des cinq siècles de Christianisme, dont les nombreuses traditions ont été conservées en Orient. Malgré le défaut d'authenticité par lequel elles pèchent, elles contiennent **[38]** néanmoins beaucoup de bon grain sous un monceau de rebut. Il ne faut pas s'étonner si ces traditions ne sont pas plus souvent communiquées aux Européens, car nos voyageurs ont souvent le tort de se rendre odieux aux yeux des indigènes par leur attitude sceptique et souvent dogmatiquement intolérante. Quand des hommes exceptionnels comme certains archéologues qui ont su capter la confiance et même l'amitié d'Arabes, sont favorisés par l'acquisition de documents précieux, on prétend simplement que ce n'est là qu'une "coïncidence". Et cependant il ne manque pas de traditions fort répandues de l'existence de certaines immenses galeries souterraines dans les environs de Ishmonia – la "cité pétrifiée" – dans lesquelles sont conservés d'innombrables manuscrits et rouleaux. Aucun Arabe ne voudrait s'en approcher pour tout l'or du monde. A la nuit tombée, disent-ils, par les crevasses des ruines désolées, au plus profond des sables desséchés du désert, on voit des lumières courant d'une galerie à l'autre, portées par des mains qui n'ont rien d'humain. Les Afrites étudient la littérature des âges antédiluviens, suivant leurs croyances, et les Djins apprennent dans leurs rouleaux magiques les leçons du jour suivant.

Dans son article sur Alexandrie, l'Encyclopedia Britannica dit : "Lorsque le temple de Sérapis fut démoli... l'inestimable bibliothèque fut pillée ou détruite ; et vingt ans plus tard [43], les rayons vides causaient le regret... etc." Mais elle ne dit pas le sort qu'eurent les livres pillés.

Rivalisant avec les féroces adorateurs de Marie au IVème siècle, les persécuteurs cléricaux modernes du libéralisme et de l' "hérésie", ne demanderaient pas mieux que de faire enfermer tous les hérétiques et leurs

---

[43] Bonamy dit, dans *Dissertation historique sur la Bibliothèque d'Alexandrie*, en citant, croyons-nous, le Père Orosius, qui avait été un témoin oculaire, "vingt ans plus tard".

livres dans un Sérapéion moderne, et d'y mettre le feu [44]. La raison de cette haine est fort naturelle. Les recherches modernes ont contribué de plus en plus à dévoiler le secret. "Le culte des saints et des anges", disait l'évêque Newton [45] il y a déjà plusieurs années, "n'est-il pas partout le même que le culte des démons dans l'ancien temps ? Le nom en a été changé, mais la chose est restée identique... les mêmes temples, les mêmes images, consacrés jadis à Jupiter et à d'autres démons, sont consacrés aujourd'hui à la Vierge Marie et à d'autres saints... le paganisme tout entier s'est converti et a été adapté au *Papisme*". **[39]**

Pourquoi ne pas être franc et ajouter qu'une "bonne partie a aussi été adoptée par les religions protestantes ?"

La désignation apostolique *Peter*, elle-même, est prise dans les Mystères. Le hiérophante ou suprême pontife portait le titre chaldéen de פתר, *pether*, ou interprète. Les noms de Ptah, Peth'r, le lieu de résidence de Balaam, Patara et Patras, les noms des cités des oracles, *pateres* ou *pateras* et, peut-être aussi Bouddha dérivent tous de la même racine. Jésus dit : sur cette pierre (petra) je bâtirai mon église et les portes ou gardiens de l'Hadès ne prévaudront pas contre elle" ; voulant dire par petra le temple sur le roc, et par métaphore les mystères chrétiens, dont les adversaires étaient les anciens dieux des mystères du monde inférieur que l'on invoquait dans les cultes d'Isis, d'Adonis, d'Atys, de Sabazius, de Dionysius et d'Eleusis. Il n'y a jamais eu à Rome un *apôtre* Peter ; mais le Pape, en s'emparant du sceptre du *Pontifex Maximus*, des clés de Janus et de Cybèle, et coiffant sur sa tête chrétienne du bonnet de la Magna Mater, copié sur la tiare du *Brahmâtma*, le suprême Pontife des Initiés de l'Inde antique, devint ainsi le successeur du grand prêtre païen, le véritable Peter-Roma, ou *Petroma* [46].

L'Eglise Catholique Romaine a deux ennemis bien plus puissants que les "hérétiques" et les "infidèles" ; ce sont la Mythologie comparée et la

---

[44] Depuis que ceci a été écrit, l'état d'esprit ci-dessus décrit a été parfaitement illustré à Barcelone, en Espagne, où l'évêque Fray Joachim invita les spirites de l'endroit à assister à un autodafé officiel de livres spirites. Nous trouvons la relation dans un journal intitulé *La Revelacian* publié à Alicante, qui ajoute avec raison, que le spectacle n'était qu'une "caricature de l'époque mémorable de l'Inquisition".

[45] [Anglican. N.d.T.] E. Pococke donne les variantes du nom de Bouddha comme suit : Bud'ha ; Buddha ; Booddha ; Butta ; Pont, Pote ; Pto ; Pte ; Phte ; Phtha ; Phut, etc., etc... Voyez *India in Greece*. Note appendice, 397.

[46] La tiare du pape est aussi une copie exacte de celle du Dalaï Lama du Tibet.

Philologie. Lorsque des ecclésiastiques aussi éminents que le Rev. James Freeman Clarke se donnent la peine de prouver à leurs lecteurs que la "théologie critique depuis l'époque d'Origène et de Saint-Jérôme... que la Théologie controversielle, pendant quinze siècles n'ont pas eu pour but unique l'adoption forcée des opinions d'autrui", mais qu'au contraire, elles ont fait preuve "d'arguments clairs et subtils" nous ne pouvons que regretter que tant d'érudition ait été gaspillée en cherchant à prouver ce qu'un coup d'œil sur l'histoire de la théologie vient renverser d'un seul coup. On trouve, certes, bon nombre "d'arguments subtils" dans ces "controverses" et ces critiques des doctrines de l'Eglise, mais on y rencontre surtout une bien plus forte dose de subtils sophismes.

Tout dernièrement les preuves accumulées se sont accrues au point de ne laisser que peu de chance de succès aux controverses ultérieures. La preuve concluante a été fournie par trop de savants et le doute n'est plus permis que l'Inde fut l'Alma Mater non seulement de la civilisation, des arts et des sciences, mais aussi celle de toutes les grandes religions du passé ; y compris du judaïsme et par conséquent aussi du christianisme. Herder fait de l'Inde le **[40]** berceau de l'humanité, et présente Moïse comme un compilateur habile et comparativement *moderne* des anciennes traditions Brahmaniques : "La rivière qui contourne le pays (l'Inde) est le Gange sacré, que toute l'Asie considère comme le fleuve du paradis. Là, aussi, est situé le Gihon biblique, qui n'est autre que l'Indus. Les Arabes à ce jour l'appellent encore ainsi, et les noms des pays baignés par ce fleuve existent encore aujourd'hui chez les Hindous" [47]. Jacolliot prétend avoir traduit chaque manuscrit ancien écrit sur des feuilles de palmier, qu'il eut la bonne fortune d'avoir entre les mains en vertu de la permission qui lui fut accordée par les Brahmanes des pagodes. Nous trouvons dans une de ses traductions certains passages qui révèlent *indubitablement l'origine des clés de Saint-Pierre*, ce qui explique l'adoption ultérieure de ce symbole par leurs Saintetés, les Papes de Rome.

Il nous fait voir, sous l'autorité de *l'Agroushada Parikshai*, qu'il traduit librement par *Livre des Esprits* (Pitris), que des siècles avant notre ère, les *initiés* du temple nommaient un Conseil Supérieur, présidé par le *Brahmâtma* ou chef suprême de tous ces initiés. Que ce pontificat ne pouvait être exercé que par un Brahmane ayant atteint l'âge de quatre-

---

[47] [Voir son *Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit*, Liv. X, ch. 6.]

vingts ans [48] ; que celui-ci était l'unique gardien de la formule mystique, le résumé de toute science, contenue dans les trois lettres mystérieuses.

A
U M

qui veulent dire, création, conservation, et transformation. Lui seul était capable d'en exposer la signification en présence des initiés du troisième et suprême degré. Quiconque, parmi ces initiés, révélait à un profane une seule de ces vérités, voire même un des moindres secrets qui lui avaient été confiés, était mis à mort. Celui qui avait reçu la confidence partageait le même sort.

"Enfin, pour couronner cet habile système", dit Jacolliot, "il existait un mot encore plus important que le mystérieux monosyllabe-AUM ; qui faisait de celui qui était en possession de sa clé, presque l'égal de Brahma lui-même. Le *Brahmâtma*, seul, était en possession de cette clé, et la transmettait à son successeur dans un coffret scellé.

"Ce mot inconnu, dont aucun pouvoir humain ne pouvait FORCER LA RÉVÉLATION, même aujourd'hui, où l'autorité Brahmanique a été domptée par les invasions mongole et européenne, et **[41]** où chaque pagode a son *Brahmâtma* [49], était gravé sur un triangle d'or et conservé dans un des sanctuaires du temple d'Asgartha, dont seul le *Brahmâtma* possédait les clés. Il portait également sur sa tiare, *deux clés croisées*, supportées par deux Brahmanes agenouillés symbole du précieux dépôt dont il avait la charge... Ce mot et ce triangle étaient gravés sur l'anneau que ce dignitaire religieux portait comme un des signes de son office ; Il était également encadré dans un soleil d'or sur l'autel, où chaque matin le Pontife Suprême présentait le sacrifice du *sarvamedha* ou sacrifice à toutes les forces de la nature [50]."

Est-ce assez clair ? Et les catholiques prétendront-ils encore que ce sont les Brahmanes d'il y a 4.000 ans qui ont copié le rituel, les symboles

---

[48] La coutume traditionnelle du collège des cardinaux est de choisir, autant que possible, le nouveau Pape parmi les plus âgés. Le hiérophante d'Eleusis était également un prêtre fort âgé et célibataire.

[49] C'est une erreur.

[50] Le spiritisme dans le Monde, p. 28.

et les vêtements des Pontifes Romains ? Nous n'en serions pas autrement surpris.

Sans chercher des comparaisons si lointaines, nous nous en tiendrons au IVème et Vème siècles de notre ère, afin de mettre en contraste le prétendu "paganisme" de la troisième Ecole Eclectique-Néo-Platonicienne, avec le Christianisme grandissant ; le résultat ne sera, peut être pas favorable à celui-ci. Même à cette période primitive, où la nouvelle religion avait à peine esquissé ses dogmes contradictoires ; où les champions du sanguinaire Cyrille ne savaient pas encore eux-mêmes si Marie devait devenir la "Mère de Dieu" ou devait être classée parmi les "démons" en compagnie d'Isis ; où le souvenir de l'humble et doux Jésus parlait encore au cœur de tous les chrétiens, et que ses paroles de compassion et d'amour vibraient encore dans l'air, même à ce moment-là, les chrétiens surpassaient déjà les païens en férocité et en intolérance religieuse.

Si nous portons nos regards encore plus loin en arrière et cherchons des exemples de véritable Christianisme, à l'époque où le Bouddhisme venait à peine de remplacer le Brahmanisme en Inde, et où le nom de Jésus ne devait être prononcé que trois siècles plus tard, que voyons-nous ? Quel est le saint pilier de l'Eglise qui se soit jamais élevé au niveau de tolérance religieuse et de noble simplicité que nous constatons chez quelques païens ? Comparez, par exemple, le roi hindou Asoka, qui vécut trois cents ans avant Jésus-Christ et saint Augustin le Carthaginois qui florissait trois siècles après le Christ. Si nous en croyons Max Muller, voici ce qui fut trouvé gravé sur les rochers de Girnar, Dhauli et Kapurdigiri : "Piyadasi, le roi aimé des dieux, veut que les ascètes de *toutes les religions* puissent trouver asile en tous lieux. Tous ces ascètes professent également l'empire sur eux-mêmes et la pureté d'âme que **[42]** chacun devrait exercer. *Mais les gens ont des opinions et des inclinations différentes*."

Et voici ce que saint Augustin écrivit après son baptême : "Merveilleuse profondeur de ta parole ! vois, sa surface s'étend devant nous, pour attirer les petits ; et néanmoins, ô mon Dieu, sa profondeur est grande, elle est merveilleuse ! Elle est terrible à contempler ; oui... un honneur imposant, et un tremblement d'amour. Tes ennemis [lisez païens] *je les hais* avec ardeur ; Oh, *daigne les mettre à mort* avec ton épée à deux

tranchants, afin qu'ils ne soient plus tes ennemis ; *c'est ainsi que j'aime les voir exterminer* [51]."

Merveilleux esprit du Christianisme ; et cela venant d'un Manichéen converti à la religion de Celui qui, sur la croix, priait pour ses ennemis !

Il est aisé de supposer qui étaient les ennemis du Seigneur, au point de vue des Chrétiens ; les rares brebis dans la bergerie Augustinienne étaient ses nouveaux enfants et ses favoris, qui avaient supplanté, dans son affection, les fils d'Israël, son "peuple élu". Tout le reste de l'humanité étaient ses ennemis naturels : Les multitudes innombrables de païens étaient naturellement la proie des flammes de l'enfer ; seule la poignée qui était, dans la Communion de l'Eglise, "Héritiers du Salut".

Mais si cette attitude proscriptive était équitable et que son application "trouvait faveur" auprès du "Seigneur" pourquoi ne pas aussi abolir la philosophie et les rites païens ? Pourquoi puiser si profondément aux puits de la sagesse, qui avaient été creusés et remplis jusqu'au bord par ces mêmes païens ? Ou alors, dans leur désir d'imiter le peuple élu, dont ils essayaient de chausser les sandales usées, les pères de l'Eglise voulaient-ils recommencer la scène de spoliation de l'*Exode* ? Prétendaient-ils en fuyant le paganisme, comme les Juifs fuirent d'Egypte, emporter avec eux le trésor de ses allégories, comme le firent les "élus" avec les ornement d'or et d'argent religieux.

On pourrait certainement croire que les événements des premiers siècles du christianisme ne sont qu'une image reflétée sur le miroir de l'avenir à l'époque de l'Exode. Pendant les jours orageux d'Irénée, la philosophie Platonicienne, avec sa plongée mystique dans la Divinité, n'était pas si nuisible après tout, pour la nouvelle doctrine, au point d'empêcher les Chrétiens de s'approprier de toutes façons et de toutes manières sa métaphysique abstraite. Faisant cause commune avec les thérapeutes ascétiques, ancêtres et modèles des ermites et des moines chrétiens, ce fut à Alexandrie, ne **[41]** l'oublions pas, qu'ils jetèrent les premières bases de la doctrine trinitaire purement platonicienne. Celle-ci devint plus tard la doctrine Plato-philonéenne, telle que nous la retrouvons aujourd'hui. Platon envisageait la nature divine sous une triple

---

[51] *Confessions*, 1. XII, ch. XIV. Cité par le professeur Draper dans *Conflict between Religion and Science*, etc., ch. II, p. 60-61.

modification de la Cause Première, la raison, ou le Logos, et l'âme ou l'esprit de l'univers. "Les trois principes originels ou archaïques" dit Gibbon [52], "étaient représentés dans le système Platonicien, par trois dieux, unis entre eux par une génération mystérieuse et ineffable". Fondant cette idée transcendante avec la figure plus hypostatique du Logos de Philon le Juif, dont la doctrine reposait sur l'ancienne Cabale, et qui considérait le Messie Roi, comme le Métatron, ou "ange du Seigneur", le Legatus descendu dans la chair, mais non pas l'Ancien des Jours Lui-même [53] ; les Chrétiens affublèrent Jésus, le fils de Marie, de cette représentation mythique du Médiateur pour la race déchue d'Adam. Sous cet accoutrement inattendu il faillit perdre sa personnalité. Nous retrouvons dans le Jésus moderne de l'Eglise Chrétienne, l'idéal de l'imaginatif Irénée, non l'adepte des Esséniens, l'obscur réformateur de Galilée. Nous le voyons sous le masque déformant Plato-Philonéen, et non comme les disciples l'entendirent sur la montagne.

La philosophie païenne vint ainsi en aide pour l'édification du dogme principal. Mais lorsque les théurges de la troisième école néo-platonicienne, privés de leurs anciens mystères, voulurent mettre d'accord les doctrines de Platon avec celles d'Aristote, en combinant les deux philosophies, ils ajoutèrent à leur théosophie les doctrines primitives de la Cabale orientale, et alors de rivaux qu'ils étaient, les Chrétiens devinrent persécuteurs. Au moment où les allégories métaphysiques de Platon allaient être discutées en public sous la forme de la dialectique grecque, tout le système si soigneusement préparé de la trinité chrétienne serait dévoilé, et le prestige divin complètement bouleversé. En renversant l'ordre, l'école éclectique adopta la méthode inductive ; cette méthode sonna son glas funèbre. La logique et les explications raisonnables étaient de toutes choses, ce qui déplaisait le plus à la nouvelle religion du mystère, car ils menaçaient de révéler toutes les bases de la conception trinitaire ; elle mettait la multitude au courant de la doctrine des émanations, et détruisait l'unité de l'ensemble. On ne pouvait pas le permettre, et on ne le permit pas. L'histoire nous a mis au courant des moyens Chrétiens auxquels on recourut.

---

[52] *Decline and Fall of the Roman Empire*, ch. XXI.

[53] Zohar, *Comment*, Genèse, XL, 10 ; *Kabbal Denud*, I, 528.

La doctrine universelle des émanations, adoptée depuis un temps immémorial par les plus célèbres écoles où enseignèrent les philosophes cabalistes, Alexandrins et Orientaux, donne la clé de **[47]** la panique qui éclata parmi les pères de l'Eglise chrétienne. L'esprit de Jésuitisme et d'astuce cléricale qui fit que Pankhurst, plusieurs siècles plus tard, supprima dans son *Dictionnaire Hébreu*, la véritable signification du premier mot de la Genèse, prit naissance dans ces jours de guerre contre les écoles moribondes néo-platonicienne et éclectique. Les pères décidèrent de fausser la signification du mot "*daïmon*" [54], et par-dessus tout ils craignaient de voir la véritable signification ésotérique du mot *Rasit* dévoilée au peuple ; car, du moment que la signification véritable de cette phrase, ainsi que celle du mot hébreu asdt (traduit par "*anges*" dans la version des Septante, quand il veut dire, émanations) [55] étaient bien comprises, le mystère de la trinité chrétienne s'écroulait, emportant dans sa chute la nouvelle religion, parmi les décombres des anciens mystères. C'est là la raison pour laquelle les dialecticiens ainsi qu'Aristote, lui-même, "le philosophe chercheur" ont toujours été si déplaisants pour la théologie chrétienne. Luther, lui-même, lorsqu'il préparait sa réforme, sentant le terrain se dérober sous lui, bien que les dogmes aient été réduits à leur plus simple expression, donna libre cours à la crainte et à la haine qu'il portait à Aristote. Les invectives qu'il accumula sur la mémoire du grand logicien ne peuvent être qu'égalées, jamais surpassées, par les anathèmes et les malédictions papales contre les libéraux du gouvernement italien. En les réunissant on formerait facilement une encyclopédie nouvelle de modèles de diatribes monacales.

Il est tout naturel que le clergé chrétien ne puisse jamais se réconcilier avec une doctrine fondée sur la stricte application de la logique aux raisonnements discursifs ? Le nombre de ceux qui ont abandonné la théologie pour cette raison n'a jamais été publié. Ils ont posé des questions et on leur a défendu de le faire ; le résultat a été la séparation, le dégoût et bien souvent aussi en désespoir de cause, un plongeon dans le gouffre de l'athéisme. On dénonça également les notions orphiques de l'éther comme principal *médium entre* Dieu et la matière créée. L'éther orphique rappelait trop vivement l'*Archeus*, l'Ame du monde, et celle-ci, dans son sens

---

[54] Les êtres que les philosophes d'autres peuples distinguent sous l'appellation de "Daemons", Moïse les nomme "Anges", dit Philon le Juif, *De Gigant*, I, 253.

[55] *Deutéronome* XXXIII, 2, est traduit par "le feu de la loi" dans la version française de la Bible.

métaphysique était un proche parent des émanations, puisqu'elle était la première manifestation – *Sephira*, la Lumière Divine. Quand donc, aurait-elle pu inspirer une plus grande crainte, sinon à ce moment critique ? **[45]**

Origène, Clément d'Alexandrie, Chalcidius, Methodius et Maïmonides [56], sur l'autorité du *Targum* de Jérusalem, la plus célèbre autorité orthodoxe juive, soutinrent que les deux premiers mots du livre de la Genèse – B-RASIT, veulent dire *La sagesse*, ou le Principe. L'idée que ces deux mots devraient être interprétés par "*au commencement*", n'a jamais été entretenue sinon par les profanes, auxquels on ne permit pas d'approfondir le sens ésotérique de la phrase. Beausobre et après lui Godfrey Higgins ont prouvé le fait. "Toutes choses", dit la *Cabale*, "sont dérivées par émanation d'un grand Principe unique, et ce principe c'est le Dieu [*inconnu et invisible*]. De Lui procède immédiatement un pouvoir substantiel, qui est *l'image de Dieu* et la source de toutes les émanations subséquentes. Ce second principe émet, au moyen de l'énergie [ou volonté et force] de l'émanation, d'autres natures, qui sont plus ou moins parfaites, suivant leurs différents degrés d'éloignement dans l'échelle des émanations, de la Source Première de l'existence et qui constituent les différents mondes, ou ordres d'êtres, tous unis au pouvoir éternel dont ils procèdent. *La Matière n'est rien autre que l'effet le plus éloigné de l'énergie émanée de la Divinité*. Le monde matériel reçoit sa forme de l'agence immédiate de pouvoirs bien inférieurs à la Source Première de l'Etre [57]... Beausobre [58] fait dire à saint Augustin, le Manichéen : "Et, si par Rasit nous entendons le *Principe actif* de la création, au lieu de son commencement, nous comprenons clairement, alors, que Moïse n'a jamais voulu dire que le ciel et la terre furent les premières œuvres de Dieu. Il a seulement dit que Dieu créa le ciel et la terre *au moyen du Principe* qui est Son Fils. Il ne se réfère pas au temps, mais à l'auteur immédiat de la Création". D'après saint Augustin, les anges furent créés *avant* le firmament, et, suivant l'interprétation ésotérique, le ciel et la terre furent créés après celui-ci, évoluant du *second* Principe ou du Logos – la Divinité créatrice. "Le mot principe", dit Beausobre, "ne veut pas dire que le ciel et la terre furent créés avant toute autre chose, car les *anges* furent créés

---

[56] [Respectivement, *De princi*, III, V ; *Strom*, VI, VII ; *Comm. in Timæum* ; Fragm. *Things Created* ; *Moreb Nebî-Khim*, II, ch. XXX-]

[57] Voyez *Cyclopaedia* de Rees. Art. Cabala.

[58] *Histor Manich*, Liv. V, ch. I, p. 291.

avant cela ; mais que Dieu fit toute chose par *Sa Sagesse* qui est *Son Verbum*, ce que la Bible chrétienne appelle le *Commencement*", adoptant ainsi la signification exotérique du mot, qu'on avait laissée à la masse du peuple. La Cabale, aussi bien l'orientale que la juive, indique que plusieurs *émanations* (les Séphiroth Juives) sortirent du Premier Principe dont la principale était la *Sagesse*. Cette sagesse est le Logos de Philon le Juif, et Michel, le chef des Æons Gnostiques ; il est l'Ormazd des Persans ; **[46]** la *Minerve*, déesse de la sagesse des Grecs, qui sortit de la tête de Jupiter ; c'est la seconde Personne de la Trinité Chrétienne. Les pères primitifs de l'Eglise n'eurent pas beaucoup à se creuser la tête ; ils trouvèrent une doctrine toute faite qui avait existé dans toutes les théogonies depuis des milliers d'années avant l'ère chrétienne. Leur Trinité n'est que le trio de Séphiroth, les trois premières *lumières* cabalistiques, dont Moïse Nachmanides dit qu'elles "*n'ont jamais été vues par qui que ce soit* ; il n'y a en elles ni défaut, ni désunion." Le premier nombre éternel est le Père, ou le *chaos* chaldéen primitif, invisible et incompréhensible, duquel procéda l'*Intelligible*. Le Phtah égyptien, ou "le *Principe de Lumière*, mais non la lumière elle-même, et le Principe de Vie, qui *n'est pas*, lui-même, la vie." La *Sagesse*, au moyen de laquelle le Père créa les cieux, est le *Fils*, ou l'Adam Kadmon androgyne de la *Cabale*. Le Fils est en même temps le mâle *Ra*, ou la Lumière de Sagesse, et la Prudence ou *Intelligence*, Séphira, la partie femelle de Lui-même ; tandis que de cet être double procède la troisième émanation la Binah, ou Raison, la seconde Intelligence – le Saint-Esprit des Chrétiens. Par conséquent, strictement parlant, il y a une TETRAKTIS, ou un quaternaire, constitué par la Première Monade Inintelligible, et sa triple émanation, qui proprement parlant constitue notre Trinité.

Comment donc ne pas s'apercevoir dès l'abord, que si les Chrétiens n'avaient pas délibérément défiguré la Genèse mosaïque dans leur traduction et leur interprétation, pour la faire cadrer avec leurs propres desseins, leur religion, avec ses dogmes actuels, eût été impossible ? Du moment que le mot Rasit était interprété dans sa signification nouvelle de *Principe* et non de *Commencement*, et que l'on acceptait la doctrine anathématisée des émanations la position du second personnage de la trinité devenait intenable car, si les anges constituent les *premières* émanations divines de la Substance Divine, et qu'ils existaient *avant* le second Principe, alors le *Fils* anthropomorphe n'est, après tout qu'une émanation comme eux, et ne peut pas plus être le Dieu *hypostatique*, que

nos œuvres visibles ne sont nous-mêmes. II est évident que ces subtilités métaphysiques n'ont jamais préoccupé l'honnête et sincère saint Paul ; bien plus encore, étant au courant, comme tous les juifs lettrés, de la doctrine des émanations, il n'a jamais eu l'idée de la défigurer. Comment pouvons-nous supposer que saint Paul ait confondu le *Fils* avec le *Père*, lorsqu'il nous dit que Dieu a mis Jésus "un peu *au-dessous* des anges" (*Hébreux*, II, 9) et un peu *au-dessus* de Moise ! "Car cet *Homme* a été jugé digne d'une gloire supérieure à celle de Moise." (*Hébreux*, III, 3). De combien de supercheries, introduites par la suite dans les *Actes des Apôtres*, les Pères ont-ils été coupables, nous ne le savons pas ; mais il est évident **[47]** que Paul ne considéra jamais le Christ autrement que comme un homme "rempli de l'Esprit de Dieu". "Le Logos demeurait dans l'*arché* et le Logos était adné au Théos." [59].

La *Sagesse*, première émanation de En-Soph ; le Prototognos, l'Hypostase ; l'Adam Kadmon de la Cabale, le Brahma des hindous ; le Logos de Platon, et le "*commencement*" de saint Jean, sont le Rasit, ראשית, du *Livre de la Genèse*. Correctement interprété, il renverse, comme nous l'avons dit, tout le système compliqué de la théologie chrétienne, car il prouve que derrière la Divinité *créatrice*, il existe un Dieu plus ELEVE ; un architecte qui dresse les plans ; et que celle-là n'est que Son agent pour l'exécution, un simple *pouvoir* !

Les gnostiques furent persécutés, les philosophes assassinés, les cabalistes et les franc-maçons condamnés au bûcher ; et lorsque le grand jour du règlement des comptes arrivera, et que la lumière dissipera les ténèbres, qu'auront-ils à offrir à la place de leur religion moribonde et chancelante ? Que répondront ces prétendus monothéistes, ces adorateurs et *pseudo*-serviteurs du Dieu vivant unique, leur Créateur ? Comment justifieront-ils la longue persécution de ceux qui étaient les véritables partisans du grand Mégalistor, le suprême grand maître des Rose-croix, le PREMIER des Franc-Maçons ? "Car il est le Constructeur et l'Architecte du Temple de l'univers ; Il est le *Verbum Sapienti* [60]."

---

[59] [*Jean* I, 1.]

[60] "Le coloris mystique du christianisme s'harmonisait bien avec les règlements et les opinions des Esséniens, et il est fort probable que Jésus et saint Jean-Baptiste furent initiés aux Mystères des Esséniens ; le Christianisme est redevable à ceux-ci de différentes formes d'expression ; de même que la communauté des Thérapeutes, qui était un rejeton de l'ordre des Esséniens, fit peu de temps après, partie du Christianisme" (I.M. Jost, I, 411. Cité par Dunlap dans *Sod the Son of Man*).

"Chacun sait, écrivait Fauste, le grand Manichéen du quatrième siècle, que les Evangiles ne furent écrits ni par Jésus-Christ, ni par ses apôtres, mais longtemps après eux, par quelques inconnus qui, comprenant parfaitement qu'ils n'obtiendraient pas créance en parlant d'événements auxquels ils n'avaient pas assisté, mirent comme en-tête à leurs récits les noms des apôtres ou des disciples contemporains. [61].

Dans ses commentaires sur ce sujet, A. Frank, le savant lettré hébreu de l'Institut, et traducteur de la *Cabale*, émet la même opinion. "Ne sommes-nous pas autorisés, demande-t-il, à considérer la Cabale comme une précieuse relique de la philosophie orientale, laquelle, transportée à Alexandrie, se mélangea à la doctrine de Platon, et sous le nom usurpé de Denis l'Aréopagite, évêque d'Athènes, converti et consacré par saint Paul, put ainsi pénétrer dans le mysticisme du moyen âge ? [62]." **[48]**

De son côté Jacolliot nous dit : "Qu'est-ce donc que cette philosophie religieuse de l'orient qui a pénétré dans le symbolisme mystique du Christianisme ? Nous répondrons : Cette philosophie, dont nous trouvons les traces chez les Mages, les Chaldéens, les Egyptiens, les Cabalistes hébreux et le Christianisme, n'est rien d'autre que celle des Brahmanes hindous, les sectaires des *pitris* ou esprits des mondes invisibles qui nous environnent [63]."

Mais si les Gnostiques furent exterminés, la Gnose, fondée sur la secrète science des sciences, vit toujours. C'est la terre qui vient en aide à la femme et qui est destinée à ouvrir la bouche pour avaler le christianisme médiéval usurpateur et assassin de la doctrine du grand maître. L'ancienne *Cabale*, la Gnose, ou la connaissance *secrète* traditionnelle n'a jamais manqué de représentants à n'importe quelle époque et dans n'importe quel pays. Les trinités d'initiés, qu'elles soient connues de l'histoire, ou cachées sous le voile impénétrable du mystère, ont été préservées et gravées dans la mémoire des âges. Elles sont connues par les noms de Moise, Aholiab et Bezaleel, le fils d'Uri, le fils de Hur, Platon, Philon et Pythagore, etc. Nous les voyons dans la Transfiguration en Jésus, Moise et Elie, les trois Trismégistes ; et les trois cabalistes Pierre, Jacques et Jean – dont l'*apocalypse* est la clé de toute sagesse. Nous les voyons à l'aube de

---

[61] [Faustus, apud August. Cf. Beausobre, *Hist. crit. du Manich*, I, p. 297.]

[62] A. Franck, *Die Kabbala*.

[63] *Le Spiritisme dans le Monde*, p. 215.

l'histoire juive dans Zoroastre, Abraham et Terah, et plus tard dans Enoch, Ezéchiel et Daniel.

Qui parmi ceux qui se sont adonnés à l'étude des anciennes philosophies, et ont eu l'intuition de la grandeur de leurs conceptions, ou de la magnificence illimitée de leurs notions au sujet de la Divinité Inconnue, hésitera un seul instant à donner la préférence à leurs doctrines, plutôt qu'à la théologie incompréhensible, dogmatique et contradictoire des centaines de sectes chrétiennes ? Qui a jamais lu Platon et approfondi son Tὸ Ov, "*que personne n'a jamais vu à l'exception du Fils*", a jamais pu douter que Jésus était un disciple de la même doctrine secrète dans laquelle s'instruisit le grand philosophe ? Car, ainsi que nous l'avons déjà montré, Platon n'a jamais prétendu avoir été l'inventeur de ce qu'il enseigna, mais il l'attribuait à Pythagore qui, à sont tour, affirmait que c'est dans le lointain Orient qu'il avait puisé ses connaissances et sa philosophie. Colebrooke prouve que Platon en convient dans ses lettres et avoue qu'il a tiré ses enseignements dans les anciennes doctrines sacrées [64]. De plus, il est indéniable que les théologies de tous les grands peuples s'emboîtent les unes dans les autres, en démontrant que chacune n'est qu'une partie "d'un ensemble colossal". Comme ce fut le cas chez tous les autres initiés, nous **[49]** voyons Platon s'efforcer de cacher la signification véritable de ses allégories. Chaque fois que le sujet effleure un des grands secrets de la *Cabale* orientale, celui de la véritable cosmogonie de la nature et du monde idéal préexistant, Platon voile sa philosophie dans les ténèbres les plus épaisses. Son *Timée* est si confus, que seul un *initié* est capable d'en déchiffrer la signification secrète [65]. Mosheim est d'opinion que Philon a émaillé ses œuvres de passages parfaitement contradictoires, dans le seul but de voiler la doctrine véritable. Pour une fois nous voyons un critique engagé dans la bonne voie.

Et maintenant, où trouverons-nous l'origine de cette doctrine Trinitaire perdue dans la nuit des temps, ainsi que de celle si amèrement critiquée des émanations ? La réponse est aisée et les preuves sont entre nos mains. Dans la plus sublime et la plus profonde de toutes les philosophies, celle de la "Religion Sagesse", dont les recherches historiques ont trouvé les premières traces dans l'ancienne religion pré-védique de l'Inde. Ainsi que

---

[64] *Asiat. Trans.*, I, p. 579.

[65] [Note dans Cudworth, *True Intellectual System*, II, p. 324, Londres 1845.]

le fait observer avec raison l'auteur si souvent maltraité, Jacolliot : "Ce n'est pas dans les ouvrages religieux de l'antiquité, tels que les *Védas*, le *Zend-Avesta* et la *Bible* que nous devons chercher l'expression exacte des croyances nobles et sublimes de ces époques [66].

"La syllabe primitive sacrée, composée des trois lettres [A-U-M], dans laquelle est contenue la Trimourti [trinité] Védique, doit être tenue secrète comme un autre Véda triple" dit Manou dans le livre XI, sloka 266.

Swayambhou est la Divinité non révélée ; c'est l'Etre existant en lui-même et par lui-même ; c'est le germe central et immortel de tout ce qui existe dans l'univers. De lui émanent trois trinités, confondues en lui et formant une *Unité Suprême*. Ces trinités, ou triple *Trimourti* sont : les Nara, Nari et Viradj – la triade *initiale* ; Agni, Vayou, et Sourya – la triade *manifestée* ; Brahma, Vishnou et Shiva, la triade *créatrice*. Chacune de ces triades devient de moins en moins métaphysique et de plus en plus adaptée à l'intelligence vulgaire, à mesure qu'elle descend. Par conséquent la dernière se réduit au symbole dans son expression concrète, le déterminisme d'une conception purement métaphysique. Elles constituent avec Swayambhou les dix *Sephiroth* des Cabalistes hébreux, les dix *Pragâpatis* hindous – le En-Soph de la première, correspondant au sublime Inconnu exprimé par le mystique A-U-M de la seconde. **[50]**

Franck, le traducteur de la *Cabale*, s'exprime ainsi :

> "Les dix Séphiroth... se divisent en *trois classes*, chacune nous présentant la divinité *sous un aspect différent*, l'ensemble demeurant pourtant une *Trinité indivisible*.
>
> Les trois premiers Séphiroth sont purement intellectuels en métaphysique ; ils sont l'expression de l'identité absolue de l'existence et de la pensée, et forment ce que les cabalistes modernes nomment le monde intelligible – qui est la première manifestation de Dieu.
>
> Les trois suivants... font concevoir Dieu sous un de leurs aspects, comme la bonté et la sagesse ; sous l'autre ils nous font voir, dans le bien suprême, l'origine de la beauté et de la magnificence [dans la création]. C'est

---

[66] Louis Jacolliot, *Le Spiritisme*, etc., p. 13.

> pour cela qu'on leur donne le nom de *vertus*, ou du *monde sensible*.
>
> Enfin, nous voyons, par les trois derniers Séphiroth, que la Providence Universelle, l'artiste Suprême est aussi la Force absolue, la cause toute-puissante, et que, en même temps, cette cause est l'élément générateur de tout ce qui existe. Ce sont ces derniers Séphiroth qui forment le monde naturel, ou la nature dans son essence et son principe actif ? *Natura Naturans* [67]."

Cette conception de la Cabale est, par conséquent, identique avec celle de la philosophie hindoue. Quiconque a lu Platon, et son Dialogue de *Timée* retrouvera ces idées fidèlement reproduites par le philosophe grec. En outre, la nécessité du secret était aussi stricte pour les cabalistes que pour les initiés de l'Adyta et des Yoguis hindous.

> "Ferme ta bouche de peur de parler de cela [le mystère] et ton cœur de crainte de penser à haute voix ; et si ton cœur t'a échappé ramène-le à sa place, car tel est le but de notre alliance."

(*Sepher Jezireh*, *Le Livre de la Création*).

> "Ceci est un secret qui donne la mort ; ferme ta bouche de crainte de le révéler au vulgaire ; comprime ton cerveau de crainte que quelque chose ne s'en échappe et ne tombe au dehors."

(*Agrouchada-Parikshai*).

Certes le sort de plus d'une génération future fut suspendu à un fil d'araignée pendant les troisième et quatrième siècles. Si l'Empereur n'avait pas envoyé un rescrit à Alexandrie en 389, rescrit qui lui fut imposé par les Chrétiens, pour la destruction de toutes les idoles, notre siècle actuel n'eût jamais possédé un panthéon mythologique chrétien propre. Jamais auparavant l'école néo-platonicienne ne s'était élevée à une pareille hauteur **[51]** philosophique qu'à l'approche de sa fin. Unissant la théosophie

---

[67] Franck, *La Kabbale*, Paris 1843, pt. II, drap. III, pp, 197-98.

mystique de l'ancienne Egypte avec la philosophie raffinée des Grecs, se rapprochant plus des anciens mystères de Thèbes et de Memphis, qu'ils ne l'avaient fait pendant des siècles ; aussi bien versés dans la science de la prophétie et de la divination, que dans l'art des thérapeutes ; liés d'amitié avec les hommes les plus perspicaces de la nation juive, qui étaient profondément imbus des notions de Zoroastre, les Néo-Platoniciens tendaient à amalgamer l'antique sagesse de la *Cabale* orientale avec les conceptions plus raffinées de la théosophie occidentale. Malgré la trahison des Chrétiens qui, pour des raisons politiques après la mort de Constantin, crurent bien faire de répudier leurs instructeurs, l'influence de la nouvelle philosophie platonicienne est évidente dans l'adoption subséquente de dogmes dont l'origine peut aisément être attribuée à cette école remarquable. Tout mutilés et défigurés qu'ils soient, ils ont conservé cet air de famille que rien ne peut effacer.

Mais, si la connaissance des pouvoirs occultes de la nature entrouvre la vision spirituelle de l'homme, élargit ses facultés intellectuelles, et l'amène infailliblement à une vénération plus profonde pour son Créateur, d'un autre côté, l'ignorance, l'étroitesse de vue dogmatique, et la crainte puérile d'approfondir les choses, conduit invariablement au culte des fétiches et à la superstition.

Lorsque Cyrille, évêque d'Alexandrie, eut ouvertement adopté la cause d'Isis, la déesse égyptienne, en l'anthropomorphisant en Marie, mère de Dieu ; et que la controverse trinitaire eut eu lieu ; dès ce moment-là, la doctrine égyptienne de l'émanation du Dieu créateur hors de Emepht [68] commença à être forturée de mille manières différentes jusqu'à ce que les Conciles se fussent mis d'accord pour l'adopter telle que nous la voyons aujourd'hui, le Ternaire défiguré du cabalistique Salomon et de Philon le Juif ! Mais comme son origine était encore trop évidente, le *Mot* ne fut désormais plus appelé "l'homme céleste", l'Adam Kadmon *primordial*, mais devint le Logos – le Christ, et on lui donna l'âge de "l'Ancien des Anciens" son père. La SAGESSE *secrète* devint identique à son émanation, la PENSEE DIVINE, et on la considéra Co-égale et co-éternelle avec sa première manifestation.

Si nous nous arrêtons maintenant pour jeter un coup d'œil sur un dogme fondamental du Christianisme, la doctrine de la rédemption, nous

---

[68] [Cf. A. Kircher, *Sphinx Mystagoga*, Amsteldolami, 1676, Pt III, ch. III, p. 52.]

n'aurons aucune difficulté à lui trouver une origine païenne. Cette pierre angulaire d'une Eglise qui s'enorgueillissait d'être édifiée sur le roc pour de longs siècles a été maintenant mise au jour par la science, et on a montré son origine Gnostique. Le **[52]** professeur Draper démontre que ce dogme était à peine connu du temps de Tertullien, et qu'il avait "pris naissance chez les hérétiques gnostiques" [69]. Nous ne nous permettrions pas de contredire une si haute autorité, si ce n'est pour suggérer que ce dogme n'a pas plus *pris naissance* chez eux, que leur notion du Christos, *l'oint du Seigneur*, et leur Sophia. Le premier fut copié d'après le "Messie Roi" originel, le principe mâle de la sagesse, et l'autre d'après la 3ème Séphiroth de la *Cabale* [70] Chaldéenne, voire même d'après le Brahmâ hindou et Sarasvati [71] et les Dionysius et Déméter païens. Ici nous sommes sur terre ferme, puisqu'il a été maintenant prouvé que le *Nouveau Testament* n'avait pas paru, dans sa forme complète, telle que nous le possédons aujourd'hui, sinon trois cents ans après l'époque des apôtres [72], et que le Zohar et d'autres ouvrages cabalistiques datent du premier siècle avant notre ère, s'ils ne sont pas encore bien plus âgés.

Les Gnostiques avaient beaucoup d'idées en commun avec les Esséniens ; et ceux-ci possédaient déjà leurs Mystères "majeurs et mineurs" deux siècles avant notre ère. C'était les *Ozarim* ou Initiés, les descendants des hiérophantes égyptiens, dans le pays desquels ils s'étaient établis plusieurs siècles avant leur conversion au Bouddhisme monastique par les missionnaires du Roi Asoka, et par la suite ils s'amalgamèrent avec les chrétiens primitifs ; ils avaient probablement existé avant que les anciens temples égyptiens n'aient été profanés et détruits pendant les continuelles invasions des Perses, des Grecs et d'autres hordes conquérantes. Les hiérophantes faisaient représenter leur *rédemption* dans le mystère de l'initiation, des siècles avant l'apparition des Gnostiques ou même des Esséniens. Elle était connue, chez les hiérophantes, sous le nom de BAPTEME DU SANG, et on la considérait non comme une expiation pour la "Chute de l'homme" dans l'Eden, mais simplement comme une

---

[69] Voyez *Conflict between Religion and Science*, p. 224.

[70] Voyez Zohar, *Kab. Den*, le plus ancien livre des Cabalistes ; et Milman, *History of Christianity*, 140, pp. 212-15).

[71] Milman, *History of Christianity,* p. 280. Saint Justin martyr mentionne à plusieurs reprises les *Kurios* et *Kora*, 1ère Apologie, etc...

[72] Voyez *Olshausen, Biblischen Commentar liber sæmmtliche Schriftten des Neuen Testaments*, p. 11.

expiation pour les péchés du passé, du présent et de l'avenir, de l'humanité ignorante, mais corrompue. L'hiérophante avait le choix entre offrir aux dieux, qu'il espérait rejoindre, sa vie pure et sans tache en sacrifice pour sa race, ou une victime animale. Cela ne dépendait que de sa propre volonté. Au dernier moment de la solennelle "nouvelle naissance", l'initiateur transmettait le "mot" à l'initié, et immédiatement après avoir **[53]** placé une arme dans sa main droite, il lui ordonnait de *frapper* [73]. Voilà la véritable origine du dogme Chrétien de la rédemption.

---

[73] Il existe surtout chez les Slavons et les Russes, une *superstition* fort répandue qu'un magicien ou un sorcier ne peut mourir avant d'avoir transmis le "mot" à son successeur. Cette croyance est si fermement enracinée dans le peuple, que nous ne croyons pas qu'il existe une seule personne en Russie qui n'en ait entendu parler. Il n'est pas difficile de suivre la trace de cette superstition dans les anciens Mystères qui, pendant des siècles, avaient été répandus dans le monde entier. L'ancien *Variago-Rouss* avait ses Mystères dans le Nord aussi bien que dans le Sud de la Russie ; et nous retrouvons des reliques de l'ancienne croyance disséminées dans les contrées baignées par le Dnieper sacré, le Jourdain baptismal de la Russie. En effet aucun *Znâchar* (celui qui sait) ou *Koldoun* (sorcier) mâle ou femelle, ne peut mourir avant d'avoir transmis la parole mystérieuse à quelqu'un. La croyance populaire est que s'il ne le fait pas, il languit et souffre pendant des semaines et des mois, et s'il parvient finalement à se libérer, ce n'est que pour errer sur la terre, incapable de quitter sa demeure jusqu'à ce qu'il ait trouvé un successeur, même après sa mort. Nous ignorons jusqu'à quel point cette croyance peut être vérifiée, mais nous avons vu un cas, qui mérite d'être raconté pour illustrer le sujet à cause de son dénouement tragique. Un vieillard de plus de cent ans, serf-paysan dans le Gouvernement de S..., qui avait la réputation fort répandue d'être un sorcier et un guérisseur, était moribond déjà depuis quelques jours, et ne parvenait cependant pas à mourir. La nouvelle se répandit comme un éclair, et le pauvre homme était abandonné même par les membres de sa famille, car ils craignaient de recevoir l'héritage redouté. La rumeur courut enfin dans le village, qu'il avait envoyé un message à un collègue moins versé que lui dans son art, et qui, bien que demeurant dans une contrée éloignée, devait accourir à son appel et serait là le lendemain matin. Il y avait, à ce moment, en visite chez le propriétaire du village, un jeune docteur appartenant à la célèbre école Nihiliste, et qui s'amusa beaucoup de cette idée. Le maître de la maison qui était très pieux, ne pouvant se résoudre à faire si bon marché de la superstition, sourit comme on dit là-bas, d'un seul coin de la bouche. Pendant ce temps, le jeune sceptique, afin de gratifier sa curiosité, alla visiter le moribond et s'assura qu'il ne pouvait vivre vingt-quatre heures de plus ; il décida alors, pour prouver l'absurdité de la superstition, de faire en sorte de retarder l'arrivée du "successeur" dans un village voisin.

Le lendemain matin, de bonne heure, une réunion de quatre personnes, composée du docteur, le propriétaire du village et sa fille, et de l'auteur de ces lignes, se rendit à la hutte où le triomphe du scepticisme devait se produire. Le moribond attendait son libérateur à chaque instant, et son tourment s'accrut en ne le voyant pas venir. Nous essayâmes de persuader le docteur de satisfaire le malade, par amour de l'humanité, mais il ne fit qu'en rire. Tenant le pouls du sorcier dans une de ses mains, il sortit sa montre de l'autre, et tout en nous disant, en français, que ce serait fini dans quelques instants, il demeura absorbé par l'expérience professionnelle. La scène était solennelle et terrifiante. Tout d'un coup la porte s'ouvrit et un jeune garçon entra informant le docteur que le *Koum* était ivre-mort dans un village voisin, et que par conséquent, *suivant ses ordres*, il ne pourrait venir que le lendemain auprès du Grand'père. Le jeune docteur se troubla et allait s'adresser au vieillard, lorsque prompt comme l'éclair, le Znachâr retira sa main de la sienne et se dressa sur son séant. Ses yeux enfoncés dans leurs orbites lancèrent des éclairs, sa barbe et ses cheveux d'un blanc-

Certes, nombreux furent les "Christs" dans les âges préchrétiens. Mais ils moururent ignorés du monde et disparurent aussi silencieusement et mystérieusement de la vue des hommes que Moise du sommet de Pisgah, la montagne de Nebo (sagesse oraculaire) après avoir imposé les mains à Josué, qui de ce moment fut "rempli de l'esprit de sagesse" (c'est-à-dire qu'il fut initié). **[54]**

Le mystère de l'Eucharistie n'est pas non plus la propriété exclusive des chrétiens. Godfrey Higgins démontre qu'il fut institué plusieurs siècles avant la "Sainte Cène", et il dit que "le sacrifice du pain et du vin était commun à beaucoup de nations" [74]. Cicéron en fait mention dans ses ouvrages et s'étonne de l'étrangeté du rite. Une signification ésotérique s'y rattachait dès le début de l'établissement des Mystères, et l'Eucharistie est un des plus anciens rites de l'antiquité. Chez les hiérophantes, il avait à peu près la même signification que chez les chrétiens. Cères représentait le *Pain* et Bacchus le *Vin* [75], la première étant la régénération de la vie au moyen de la semence, et l'autre – le raisin – l'emblème de la sagesse et de la connaissance, l'accumulation de l'esprit des choses, la fermentation et la puissance subséquente de la connaissance ésotérique, étant symbolisées par le vin. Le mystère avait une relation avec le drame de l'Eden ; il fut, dit-on, enseigné d'abord par Janus, qui fut aussi le premier à introduire dans les temples le sacrifice du "pain" et du "vin" pour commémorer la "chute dans la génération" sous le symbole de la "semence". "Je suis la vigne et mon Père est le vigneron", dit Jésus [*Jean* XV, 1] en faisant allusion à la connaissance secrète qu'il pouvait enseigner. "Je ne boirai

---

jaune encadrant sa face livide, lui donnèrent une expression effrayante... Puis, soudain, ses longs bras décharnés entourèrent le cou du docteur, et l'attirant à lui par une force surnaturelle, inclina la tête du docteur jusqu'à toucher la sienne, où il la tint comme dans un étau : il lui *murmura* alors quelques paroles inaudibles pour nous, à l'oreille. Le sceptique fit des efforts pour se libérer, mais avant qu'il n'eût le temps de faire un seul mouvement, l'œuvre fut accomplie. Les bras se dénouèrent et le vieux sorcier retomba sur sa couche, un cadavre ! Un étrange et satanique sourire resta figé sur ses lèvres blêmes, un sourire de triomphe démoniaque et de vengeance satisfaite ; mais le docteur était encore plus pâle et plus livide que le mort. Il regarda autour de lui avec une expression de terreur indicible, et, sans répondre à nos questions il s'élança au dehors dans la direction de la forêt. On envoya des hommes à sa recherche mais il resta introuvable. Vers le coucher du soleil on entendit un coup de feu dans la forêt. Une heure plus tard on ramenait le cadavre du docteur la tête traversée par une balle ; le sceptique s'était fait sauter la cervelle !

Qui le poussa au suicide ? Quelle incantation magique ou sortilège, la "parole" du sorcier moribond, avait-elle produit sur son esprit ? Qui pourra le dire ?

[74] *Anacalypsis* ; voyez également Tertullien.

[75] [Cicéron, *De natura deorum*, III, 16.]

plus du fruit de la vigne jusqu'au jour où je le boirai de nouveau dans le royaume de Dieu." [*Marc* XIV, 25].

La fête des Mystères d'Eleusis commençait dans le mois de Boëdromion, correspondant à celui de septembre, époque de la vendange, et durait du 15 au 22 du mois, c'est-à-dire pendant sept jours [76]. La fête juive des Tabernacles commençait le 15 et terminait le 22 du mois d'Ethanim, que Dunlap all'Irme avoir été dérivé de Adonim, Adonia, Attenim, Ethanim [77] ; dans l'*Exode* (XXIII, 16), cette fête porte le nom de fête de la moisson. "Tous les hommes d'Israël se réunirent auprès du roi Salomon, au mois d'Ethanim, qui est le septième mois, pendant la fête [78]." **[55]**

Plutarque estime que la fête des loges était un rite Bachique, et non pas Eleusinien. Donc "on évoquait directement Bacchus", dit-il. Le culte *Sabazien* était *sabbatique* ; les noms de Evius ou Hévius, et Luaïos sont identiques à ceux de Hivite et Lévite. Le nom français Louis, est le *Lévi* hébreu ; de même que Iacchus est le Iao ou Jéhovah ; Baal ou Adon comme Bacchus était un dieu phallique. "Qui pourra monter à la montagne de l'Eternel ? (l'endroit élevé)" s'écrie le saint roi David, "qui s'élèvera jusqu'à la place de son *Kadoushou* קדשו ?" (*Psaumes*, XXIV, 3). Kadesh peut avoir dans un sens la signification de consacrer, vénérer, sanctifier, et même d'initier, de mettre à part ; mais il veut aussi dire l'usage de rites lascifs (culte de Vénus) et la véritable interprétation du mot Kadesh est donnée au *Deutéronome*, XXIII, 17 ; *Osée*, IV, 14 ; et *Genèse*, XXXVIII du verset 15 au 22. Les "saintes" Kadeshuth de la *Bible* étaient identiques, quant à leur profession, aux Femmes-Nautch, à une époque plus récente dans les pagodes hindoues. Les *Kadeshim* hébreux ou galli, vivaient "dans la maison de l'Eternel et où les femmes tissaient des tentures pour le bosquet", ou pour le buste de Vénus Astarté, dit le septième verset du 23ème chapitre du 9ème Livre des Rois.

La danse exécutée par David autour de l'arche était la "danse du cercle" qu'on dit avoir été instituée par les Amazones pour les Mystères. C'était la même danse que pratiquaient les filles de Siloh (*Juges*, XXI, 21 et 33 et *passim*) et les prophètes de Baal en sautant devant leur idole (*Rois*,

---

[76] *Anthon*, art. Eleusinia.

[77] *Sod, the mysteries of Adoni*, p. 71.

[78] *Rois*, VIII, 2.

XVIII, 26). Cette danse était caractéristique du culte sabbéen, car elle représentait le mouvement des planètes autour du soleil. Il n'y a pas de doute que cette danse était une folie bachique. A cette occasion on se servait de sistres, et le reproche de Mical ainsi que la réponse du roi sont tout à fait expressifs. "Le roi d'Israël se découvrit devant ses servantes, ainsi que se découvrent sans honte les vains compères [débauchés]". Et il ajoute : "Je jouerai [j'agirai lubriquement] devant יהוה, et je serai plus vil encore, et je me rabaisserai à mes propres yeux" [79]. Si nous nous rappelons que David avait séjourné parmi les Tyriens et les Philistins, où ces rites étaient communs, et qu'il avait arraché cette contrée à la maison de Saül, à l'aide de mercenaires de leurs pays, l'acceptation et peut-être aussi l'introduction d'un culte païen de cette nature par le faible "psalmiste" n'a rien qui doive nous surprendre. David ne savait rien de Moise, à ce qu'il paraît, et s'il introduisit le culte de Jéhovah, ce ne fut pas dans son caractère monothéiste, mais simplement comme l'un des nombreux dieux des nations avoisinantes – divinité tutélaire à laquelle il avait donné la préférence, et qu'il avait choisie entre "tous les autres dieux". **[56]**

Poursuivant dans leur ordre l'étude des dogmes chrétiens, si nous concentrons notre attention sur celui qui provoqua les luttes les plus acharnées, jusqu'au moment de son acceptation, nous voulons parler du dogme de la Trinité, que voyons-nous ? Nous le rencontrons, ainsi que nous l'avons déjà dit au Nord-Est de l'Indus ; suivant sa trace en Asie Mineure et en Europe, nous le reconnaissons chez tous les peuples qui possédaient un semblant de religion établie. Il était enseigné dans les plus anciennes écoles Chaldéennes, égyptiennes et mithraïtiques. Le dieu solaire chaldéen, Mithra, était "triple" et la notion trinitaire des chaldéens était une doctrine des Akkadiens, qui, de leur côté appartenaient à une race qui fut la première à concevoir une trinité métaphysique. Suivant Rawlinson, les Chaldéens étaient une tribu des Akkadiens, qui, depuis des temps immémorables, vivaient à Babylone. Suivant d'autres, ils étaient des Touraniens et transmirent aux Babyloniens les premières notions de religion. Mais alors, qui étaient ces Akkadiens ? Les savants qui leur donnent une origine touranienne, leur attribuent l'invention des caractères cunéiformes ; d'autres leur donnent le nom de Sumériens ; d'autres, encore, veulent que leur langage, dont aucune trace n'est restée, et cela pour d'excellentes raisons, ait été le Kasdéen, le Chaldaique, le Proto-Chaldéen,

---

[79] [2 Sam, VI, 20-22.]

le Kasdo-Scythique et ainsi de suite. La seule tradition à laquelle on puisse ajouter foi, est celle que ces Akkadiens instruisirent les Babyloniens dans les Mystères, en leur enseignant le langage sacerdotal ou langage des *Mystères*. Ces Akkadiens n'étaient, alors, qu'une tribu de Brahmanes hindous appelés aujourd'hui Aryens, dont le langage vernaculaire était le sanscrit [80] des *Védas* ; et le langage sacré ou des *Mystères*, est celui dont, de nos jours, se servent les fakirs hindous et les brahmanes initiés dans leurs évocations magiques [81]. Ce langage a été employé depuis un temps immémorial, et l'est encore par les initiés de tous les pays, et les Lamas Tibétains prétendent que c'est dans cette langue qu'apparaissent les caractères mystérieux, sur les feuilles et l'écorce du Koumboum sacré.

Jacolliot qui fit tant d'efforts pour pénétrer les mystères de l'initiation Brahmanique, en traduisant et en commentant *l'Agrouchada-Parikshai*, fait la confession suivante : **[57]**

> "On prétend aussi, sans que nous ayons pu vérifier la chose, que les évocations magiques étaient prononcées dans un langage particulier, et qu'il était défendu, sous peine de mort, de les traduire en langage vulgaire. Les rares expressions que nous avons pu saisir, comme – *L'rhom*, *h'hom*, *sh'hrum*, *sho'rhim*, sont, en effet fort curieuses, et ne paraissent appartenir à aucun langage connu" [82].

Ceux qui ont vu un fakir, ou un lama récitant ses mantras et ses conjurations savent que lorsqu'il prépare un phénomène, il ne prononce jamais les mots d'une façon audible. Ses lèvres remuent, et personne ne peut entendre prononcer la terrible formule, sinon dans l'intérieur des temples et seulement à voix basse. Voilà quel était ce langage baptisé aujourd'hui par les savants suivant leurs penchants imaginatifs et philologiques, du nom de Kasdéo-Sémite, Scythique, Proto-Chaldéen et ainsi de suite.

---

[80] Rappelons-nous, à cette occasion, que le Col. Vans Kennedy a déclaré il y a déjà longtemps, que Babylone fut à une époque le siège du Sanscrit et de l'influence Brahmanique.

[81] "*L'Agrouchada-Parikshai* qui révèle, jusqu'à un certain point, l'ordre de l'initiation, ne donne pas la formule de l'évocation", dit Jacolliot, et il ajoute que suivant certains Brahmanes "ces formules n'ont jamais été écrites, mais qu'elles étaient, et sont encore transmises à voix basse à l'oreille des adeptes". (Les Maçons disent : "*de la bouche à l'oreille et â voix basse*".)

[82] *Le Spiritisme dans le Monde*, p. 108.

Il est rare que deux philologues sanscristes même des plus érudits soient d'accord sur l'interprétation des mots védiques. Qu'un auteur publie un essai, une conférence, un traité, une traduction, un dictionnaire, et tous les autres commencent à se quereller entre eux et avec lui, en lui reprochant ses péchés d'omission et de commission. Le Professeur Whitney, le plus célèbre orientaliste américain, dit que les notes du Professeur Müller sur le *Rig Véda Sâmhitâ* "sont loin de faire preuve d'un jugement sain et profond, de cette modération et cette économie qui devraient être les qualités les plus précieuses d'un exégète" [83]. Le Professeur Müller répond avec aigreur à son critique que "non seulement la satisfaction, qui est la récompense inhérente de toute œuvre loyale, est empoisonnée, mais l'égoïsme, la méchanceté, voire même l'*inexactitude* prennent le dessus, et arrêtent ainsi la saine croissance de la science". Il n'est pas d'accord, "dans beaucoup de cas, avec les explications de mots Védiques, mises en avant par le professeur R. Roth" dans son *Dictionnaire Sanscrit*, et le professeur Whitney leur lave la tête à tous les deux, en disant qu'il y a sans contredit des mots et des expressions entières, "pour lesquels tous les deux auront à accepter une correction, par la suite".

Dans le premier volume de ses *Chips*, le professeur Müller stigmatise tous les *Védas*, à l'exception du *Rig*, *l'Atharva Véda* inclus, en les qualifiant de "bavardage théologique", tandis que le professeur Whitney considère ce dernier comme de la plus précieuse et la plus compréhensive des quatre collections après le Rig" [84]. Mais revenons au cas de Jacolliot. Le professeur Whitney **[58]** le taxe "d'ignorant et de menteur", mais comme nous l'avons déjà fait remarquer plus haut, cette appréciation est assez générale. Toutefois, lorsque parut *La Bible dans l'Inde*, la Société Académique de Saint-Quentin pria Textor de Ravisi, indianiste érudit, gouverneur pendant dix années de Karikal, dans l'Inde, de faire un rapport sur sa valeur. C'était un fervent catholique, et violemment opposé aux conclusions de Jacolliot quand celles-ci portaient atteinte aux révélations mosaïques et catholiques ; mais il fut obligé d'avouer : "écrit en toute bonne foi, dans un style facile, vigoureux et passionné, d'une argumentation aisée et variée, l'ouvrage de M. Jacolliot était d'un intérêt

---

[83] [*Oriental and Linguistic studies*, p. 138.]

[84] [*Ibid*., p. 147.]

absorbant... un ouvrage savant traitant de faits connus, avec des arguments familiers" [85].

Bref, que Jacolliot bénéficie du doute, quand des autorités aussi imposantes font de leur mieux pour se faire passer les uns les autres pour des incompétents et des littérateurs besogneux. Nous sommes parfaitement d'accord avec le professeur Whitney que le dicton [pour les critiques Européens ?] il est plus facile de démolir que d'édifier n'a jamais été plus vrai que dans tout ce qui touche à l'archéologie et à l'histoire de l'Inde" [86].

Babylone était située sur la route du grand courant de la première émigration hindoue, et les Babyloniens furent un des premiers peuples à en bénéficier [87]. Ces Khaldi étaient des adorateurs du Dieu Lunaire, Deus Lunus, d'où nous pouvons conclure que les Akkadiens – si tel était leur nom – appartenaient à la race des Rois de la Lune, que la tradition nous montre comme ayant régné à Prayâga, aujourd'hui Allâhâbâd. Pour eux la trinité de Deus Lunus se manifeste dans les trois phases de la lune, complétant le quaternaire avec la quatrième, et représentant la mort du Dieu Lunaire par son décours et sa disparition finale. Cette mort, pour eux, était allégorique, et ils l'attribuaient au triomphe du génie du mal sur la divinité qui donnait la lumière ; c'est ainsi que les nations subséquentes allégorisaient la mort de leurs Dieux-Solaires, Osiris et Apollon, aux mains de Typhon et du grand Dragon Python, lorsque le soleil entrait dans le solstice d'Hiver. Babel, Arach et Akkad, sont des noms du Soleil. Les *Oracles Chaldéens* sont **[59]** prolixes et explicites au sujet de la Triade Divine [88]. "Une triade de Divinités reluit sur le monde tout entier, dont une Monade est le chef", admet le Révérend Dr Maurice.

---

[85] [L. Jacolliot, *Christna et le Christ*, p. 339.]

[86] W.-D. Withney, *Oriental and Linguistic Studies*, *The Veda*, etc.

[87] Il semblerait que Jacolliot ait démontré fort logiquement les contradictions absurdes de quelques philologues, anthropologues et orientalistes au sujet de leur manie Akkado-Sémite : "Leurs négations ne pèchent, certes pas par la bonne foi" écrit-il. "Les savants qui ont inventé les peuples Touraniens savent fort bien que seulement dans le "Manou, il y a plus de science et de philosophie véritable que dans tout ce que ce prétendu sémitisme nous a fait voir ; mais ils sont esclaves d'une voie que plusieurs d'entre eux ont suivie depuis quinze, vingt ou même trente ans... Par conséquent, nous n'avons rien à attendre du présent. L'Inde devra sa reconstitution aux savants de la prochaine génération". (*La Genèse de l'Humanité*, p. 60-61.)

[88] [Cory, *op. cit*., p. 6.]

"Car toutes choses sont gouvernées depuis le sein de cette Triade" dit un oracle chaldéen. Les Phos, Pur et Phlox de Sanchoniathon, sont la Lumière, le Feu et la Flamme, trois manifestations du Soleil qui est un. Bel-Saturne, Jupiter-Bel et Bel ou Baal-Chom constituaient la trinité chaldéenne [89] ; "Le Bel babylonien était considéré sous le triple aspect de Belitan, Zeus-Belus (le médiateur) et Baal-Chom, qui est lui-même l'Apollon Chomœus. Celui-ci était le Triple aspect du "Très Haut" [90] qui, suivant Bérose, est : soit El [Hébreu] Bel, Belitan, Mithra, soit Zervana et porte le nom de πχτήρ, "Le Père" [91]. Les Brahmâ, Vichnou et Shiva [92], qui correspondent à la Puissance, la Sagesse et la Justice, qui de leur côté, répondent à l'Esprit, la Matière, le Temps, ainsi qu'au Passé, Présent et Futur, se trouvent dans le temple de Gharapouri ; des milliers de Brahmanes dogmatiques adorent ces attributs de la Divinité Védique, tandis que les austères moines et nonnes du Tibet bouddhique ne reconnaissent que la trinité sacrée des trois vertus cardinales : *Pauvreté, chasteté et obéissance*, professées par les chrétiens, mais pratiquées par les Bouddhistes et quelques rares hindous."

La Divinité triple des Perses est aussi composée de trois personnes : Ormazd, Mithra et Ahriman. "C'est ce principe", dit Porphyre [93], dont l'auteur du *Chaldaic Summary* parle en disant : *Ils croient qu'il existe un principe unique de toutes choses et ils déclarent qu'il est un et bon*. L'idole chinoise Sampao est constituée de trois personnes égales sous tous les rapports [94] ; et les Péruviens "considéraient que leurs Tanga-Tanga était un en trois et trois en un", nous dit Faber [95]. Les Egyptiens avaient leur Emepht, Eikton et Ptah ! et le triple dieu assis sur le Lotus est visible au musée de Saint-Pétersbourg, sur une médaille provenant des Tartares du Nord.

---

[89] Cory, *Anc. Frag*.

[90] Movers, *Phainizer*, 263.

[91] Dunlap, *Sp. Hist. of Man*, p. 281.

[92] Shiva n'est pas strictement parlant, un dieu des Védas. Lorsque les Védas furent écrits, il tenait le rang de Maha-Deva, ou Bel, parmi les dieux de l'Inde aborigène.

[93] *De Antro Nympharum*.

[94] *Navarette*, livre II, c. X.

[95] *On the Origin of Heathen idolatry*, vol. I, p. 269, éd. 1816.

De tous les dogmes de l'Eglise, ce dernier est celui qui a eu le plus à souffrir dernièrement, à la suite des attaques des Orientalistes. La réputation de chacun des trois personnages de la divinité anthropomorphe, prise au point de vue de la révélation aux Chrétiens, par la volonté Divine, a été sérieusement compromise à la **[60]** suite de l'enquête faite sur son origine et ses antécédents. Les Orientalistes ont publié plus de choses au sujet de la ressemblance entre le Brahmanisme, le Bouddhisme et le Christianisme qu'il n'a été agréable au Vatican. L'affirmation de Draper, que "le Paganisme a été modifié par le Christianisme, et le Christianisme par le Paganisme" [96]... se vérifie chaque jour. "L'Olympe a été restauré, mais les divinités ont pris d'autres noms", nous dit Draper en parlant de la période de Constantin. "Les provinces les plus puissantes insistèrent pour qu'on adoptât leurs conceptions consacrées par le temps. On établit des notions de la trinité d'accord avec les anciennes traditions égyptiennes. On restaura non seulement l'adoration d'Isis sous un autre nom, mais on rétablit son image elle-même, debout sur le croissant. L'effigie bien connue de cette déesse, tenant son enfant Horus dans les bras, s'est perpétuée jusqu'à nos jours, dans les ravissantes créations artistiques de la Madone et son enfant.

On attribue cependant une origine plus ancienne à la Vierge "Mère de Dieu" Reine du Ciel, que celle des Egyptiens et des Chaldéens. Bien qu'Isis fut aussi, de droit, Reine du Ciel, et qu'on la représente généralement tenant en sa main une Croix Ansée, composée de la croix mondiale et du Stauros des Gnostiques, elle est beaucoup moins ancienne que la vierge céleste Neith. Champollion le jeune découvrit dans un des tombeaux des Pharaons, Rhamsès, dans la vallée de Biban-el-Molouk, à Thèbes, une peinture, qui, à son avis, est la plus ancienne qui ait jamais été découverte. Elle représente le ciel, symbolisé par une forme de femme parée d'étoiles. La naissance du Soleil est représentée par un petit enfant, sortant du sein de sa "Divine Mère" [97].

Tout le dogme trinitaire, accepté par les Chrétiens, est développé dans des phrases claires et ne donnant lieu à aucune équivoque dans le *Livre*

---

[96] D'après les livres sacrés des Egyptiens Isis et Osiris seraient apparus (c'est-à-dire furent adorés) sur la terre après Thot, le *premier* Hermès, nommé le Trismégiste, qui écrivit tous leurs livres sacrés d'après le commandement de Dieu, ou par "révélation divine". Le compagnon et l'instructeur d'Isis et d'Osiris fut Thoth ou Hermès II, qui était une incarnation de l'Hermès céleste.

[97] [Champollion-Figeac, *Egypte ancienne*, p 104.]

d'Hermès "Pimandre". "La Lumière c'est moi" dit Pimandre, la PENSEE DIVINE, "Je suis le *nous* ou l'intelligence et je suis ton dieu, et je suis plus âgé que le principe humain qui s'échappe de l'ombre. Je suis le germe de la pensée, la PAROLE resplendissante, le FILS DE DIEU. Réfléchis que ce qui pense et entend en toi est le Verbe du Maître, c'est la Pensée qui est Dieu le Père... L'océan céleste, l'ÆTHER, qui coule de l'est à l'ouest, est le Souffle du Père, le Principe qui donne la vie, le SAINT ESPRIT !" "Car ils ne sont pas du tout séparés et leur union c'est la VIE." [98]. **[61]**

Si ancienne que soit l'origine d'Hermès, confondue dans la nuit des temps de la colonisation égyptienne, il existe cependant, d'après les Brahmanes, une prophétie bien plus ancienne, ayant un rapport direct avec le Krishna hindou. Il est étrange, pour ne pas dire plus, que les chrétiens prétendent fonder leur religion sur une prophétie de la *Bible*, qu'on ne retrouve nulle part dans ce livre. Dans quel chapitre ou verset, Jehovah "le Seigneur Dieu" promet-il à Adam et Eve de leur envoyer un Rédempteur pour sauver l'humanité ? "Je mettrai inimitié entre toi et la femme", dit le Seigneur Dieu au serpent, "entre ta postérité et sa postérité ; celle-ci t'écrasera la tête, et tu lui blesseras le talon" [99].

Il n'y a, dans ces paroles, pas la moindre allusion à un Rédempteur et les intelligences les plus subtiles ne pourraient en tirer telles que nous les voyons dans le troisième chapitre de la Genèse, quoi que ce soit qui ressemble à ce que les chrétiens s'efforcent d'en tirer. D'autre part, suivant les traditions du Manou, Brahma fait une promesse directe au premier couple de leur envoyer un Sauveur qui leur enseignera le chemin du salut.

"C'est des lèvres mêmes d'un messager de Brahma, qui naîtra à Kouroukshetra, Matsya, dans le pays de Panchola, aussi nommé Kanya-Koubja [Montagne de la Vierge] que tous les hommes de la terre apprendront à connaître leur devoir", dit *Manou* (livre II, shlokas 19 et 20).

Les Mexicains nommaient le Père de leur Trinité Ozamna, le Fils Bacab et le Saint Esprit Echvah, "et ils prétendent l'avoir reçue [la doctrine] de leurs ancêtres" [100]. Nous trouvons la trace d'une trinité chez les nations sémitiques, dans l'époque préhistorique du fabuleux Sésostris, que

---

[98] [L. Ménard, *Hermès Trismégiste*, Paris 1867, I, 1.]......

[99] [Genèse III, 15.]

[100] Lord Kingsborough, *Ant. Mex.*, p. 165.

plus d'un critique a identifié avec Nemrod "le puissant chasseur". Manetho fait réprimander le roi par l'oracle, lorsqu'il lui demande : "Dis-moi, oh toi, puissant dans le feu, qui, avant moi, a pu subjuguer toutes choses ? et qui le fera après moi ?" Et l'oracle lui répond ainsi : "Premièrement Dieu, puis le Verbe, et après eux l'Esprit [101]."

C'est dans ce qui précède que nous trouvons l'origine de la haine féroce des chrétiens pour les "Païens" et les théurgistes. On avait *emprunté* trop de choses ; les anciennes religions et les Néo-Platoniciens avaient été mis par eux à contribution, au point de rendre le monde perplexe pendant des milliers d'années. Si les anciennes croyances n'avaient été promptement détruites, il eût été impossible de prêcher la religion chrétienne comme une Nouvelle Dispensation, où la Révélation directe de Dieu le Père, par Dieu le Fils, et sous l'influence de Dieu le Saint-Esprit. Pour faire face aux **[62]** exigences politiques les Pères eurent, pour gratifier les désirs de leurs riches prosélytes, à instituer même les fêtes de Pan. Ils allèrent jusqu'à adopter les cérémonies célébrées jusqu'alors par le monde païen en honneur du *Dieu des jardins* dans toute leur *sincérité* primitive [102]. Il était grand temps de mettre fin à cette liaison. Ou le culte païen et la théurgie néo-platonicienne, avec tout leur cérémonial de magie, devaient être étouffés pour toujours, ou alors les chrétiens devaient embrasser le Néo-Platonisme.

Les polémiques violentes et les duels entre Irénée et les Gnostiques sont trop connus pour qu'on revienne là-dessus. Ils se continuèrent pendant plus de deux siècles après que le peu scrupuleux évêque de Lyon eut débité son dernier paradoxe religieux. Celse, le Néo-Platonicien, et disciple de l'école d'Ammonius Saccas, avait jeté la confusion parmi les chrétiens, et même arrêté pendant un certain temps les progrès du prosélytisme en prouvant, avec succès, que les formes originelles et pures des plus importants dogmes chrétiens ne se trouvent que dans l'enseignement de Platon. Celse accusa les chrétiens d'adopter les pires superstitions du Paganisme et d'introduire dans leurs ouvrages des passages des livres sibyllins sans avoir bien compris leur signification. Les accusations étaient si plausibles et les faits si notoires, que pendant longtemps, aucun écrivain chrétien n'osa en prendre la défense. Origène, à

---

[101] *Ap. Malal*, lib. I, chap. IV.

[102] Payne Knight, *Phallic Worship*, Londres 1865, pp. 171 et seq.

la requête pressante de son ami saint Ambroise, fut le premier à la prendre en main, car, ayant appartenu à la même école platonicienne d'Ammonius, on le considérait comme la personne la plus compétente pour réfuter des accusations si bien fondées. Mais son éloquence lui fit défaut et le seul remède qu'on apporta fut la destruction de tous les ouvrages de Celse [103]. Cela n'eut guère lieu que dans le cinquième siècle, après que de nombreuses copies eussent été prises de ces ouvrages et qu'ils eurent été lus et étudiés par de nombreuses personnes. Si aucune copie n'est parvenue jusqu'aux savants de notre génération, ce n'est pas parce qu'il n'en existe pas aujourd'hui, mais pour la simple raison que les moines d'une certaine église Orientale du Mont Athos, ne veulent ni les laisser voir, ni reconnaître qu'ils en possèdent un exemplaire [104]. Peut-être ignorent-ils

---

[103] Le Celse mentionné plus haut, qui vécut entre le second et le troisième siècle, n'est pas Celse l'Epicurien. Ce dernier écrivit plusieurs ouvrages condamnant la magie, et vécut avant l'autre pendant le règne d'Adrien.

[104] Nous avons ces détails d'un témoin digne de foi, qui n'a aucun intérêt à inventer une pareille histoire. S'étant blessé à la jambe en sautant du vapeur dans le canot qui devait le conduire au Mont, il fut soigné par les moines, et pendant sa convalescence, à la suite de cadeaux d'argent et d'autres présents, il gagna leur amitié et bientôt après leur entière confiance. Ayant demandé qu'on lui prêtât quelques livres, il fut conduit par le supérieur dans une vaste cave dans laquelle ils gardaient les vases sacrés et autres choses précieuses. Ouvrant une grande malle, pleine de manuscrits et de rouleaux vermoulus, le supérieur lui dit de s'amuser. Ce monsieur était un lettré et versé dans les langues grecque et latine. "Je fus émerveillé", écrivit-il dans une lettre particulière, "au point d'en perdre le souffle, en rencontrant, parmi ces anciens parchemins, traités avec si peu de cérémonie, quelques-unes des plus précieuses reliques des premiers siècles, que jusqu'à maintenant on croyait perdues". Entre autres, il trouva un manuscrit à moitié détruit, qu'il est absolument certain d'être une copie de la "Véritable Doctrine" le Αόγος ἀλὴθὴς de Celse, dont Origène a cité des pages entières. Le voyageur prit autant de notes qu'il put ce jour-là mais lorsqu'il offrit au supérieur de lui acheter quelques-uns des manuscrits qu'il avait parcourus, il fut surpris de constater qu' "aucune somme d'argent ne pourrait tenter les moines". Ils ne savaient pas ce que contenaient les manuscrits, et cela leur était bien égal", dirent-ils. Mais tout le lot de manuscrits leur avait été transmis d'une génération à une autre, et il existait parmi eux, une tradition, que ces papiers leur procureraient, un jour, le moyen d'écraser la "Grande bête de l'Apocalypse", leur ennemi héréditaire, l'Eglise de Rome. Ils étaient en querelles constantes et en bataille ouverte avec les moines catholiques, et dans tout "le tas" ils savaient qu'il y avait une relique "sacrée" qui les protégeait. Ils ne savaient pas laquelle, et par conséquent, dans le doute ils s'abstenaient. Il paraît que le supérieur, qui était un Grec rusé, comprit la bévue qu'il avait faite, et se repentit de son amabilité, car en premier lieu il fit promettre au voyageur sur sa parole d'honneur, appuyée par un serment sur l'image de la Sainte Patronne du Pays, de ne jamais dévoiler leur secret, et surtout de ne jamais mentionner le nom de leur couvent. Et enfin, lorsque le voyageur qui avait passé quinze jours à lire toutes sortes de grimoires anciens sans valeur, était tombé par hasard sur un manuscrit précieux, voulut avoir la clé pour "s'amuser un peu" avec les parchemins, on lui dit très naïvement que la clé "avait été perdue" et qu'on ne savait pas où la chercher. Il dut, par conséquent, se contenter des quelques notes qu'il avait prises.

eux-mêmes la valeur du contenu de ces manuscrits, par suite de leur profonde ignorance. **[63]**

La dispersion de l'école Eclectique était devenue le plus ardent espoir des Chrétiens ; on l'avait cherchée et contemplée avec une anxiété fébrile. Elle fut enfin obtenue. Ses membres furent dispersés par les monstres Théophile, évêque d'Alexandrie, et son neveu Cyrille, le meurtrier de la jeune savante et innocente Hypatie [105] !

A la suite de la mort de la fille martyrisée de Théon, le mathématicien, il ne fut plus possible aux Néo-Platoniciens de continuer leur école à Alexandrie. Tant que vécut la jeune Hypatia, son amitié et son influence auprès d'Oreste, gouverneur de la ville, assura la sécurité et la protection des philosophes contre leurs ennemis féroces. Par sa mort ils perdirent leur plus puissant ami. Nous constatons combien elle était vénérée par tous ceux qui connaissaient son érudition, ses vertus et la noblesse de son caractère, dans les lettres que Synésius, évêque de Ptolémaïs lui adressait, et dont quelques fragments sont parvenus jusqu'à nous. "Mon cœur soupire après la présence de ton esprit divin", écrivait-il en l'an 413, "qui plus que tout autre chose calmerait l'amertume de ma destinée". Dans une autre, il dit : "Oh, ma mère, ma sœur, mon instructeur, ma bienfaitrice ! Mon âme est fort triste. Le souvenir de mes enfants que j'ai perdus causera ma mort... Lorsque je reçois de tes nouvelles et que j'apprends que tu es plus heureuse que moi, je ne suis malheureux qu'à moitié." [106]. **[64]**

Quels eussent été les sentiments de ce noble et digne évêque chrétien, noble et digne entre tous, qui avait abandonné famille, enfants et bonheur pour la foi dans laquelle il avait été entraîné, si une vision prophétique lui avait révélé que la seule amie qui lui restait, sa "mère, sa sœur, sa bienfaitrice" devait sous peu devenir un amas de chair et de sang, écrasée sous le coup de massue de Pierre le Lecteur, que son jeune corps innocent serait taillé en pièces, "la chair raclée des os" avec des écailles d'huîtres et le résidu jeté dans les flammes par ordre du même évêque Cyrille, qu'il

---

[105] Voyez le roman historique du Chanoine Kingsley Hypatia où l'on trouvera un récit pittoresque du sort tragique de cette jeune martyre.

[106] [*Epistolæ*, X et XVI.]

connaissait si bien, ce Cyrille qui plus tard fut CANONISE comme saint !! [107].

Aucune religion du monde n'a eu une histoire aussi sanglante que le Christianisme. Toutes les autres, y compris les féroces batailles du "peuple élu" contre leurs proches parents, les tribus idolâtres d'Israël, pâlissent devant le fanatisme meurtrier des partisans du Christ ! L'extension rapide du Mahométisme conquérant par le glaive du prophète de l'Islam est une conséquence directe des batailles et des rixes sanglantes parmi les Chrétiens. Ce fut la guerre intestine entre les partisans de Nestor et de Cyrille qui donna naissance à l'Islamisme ; et ce fut dans le couvent de Bozrah que la prolifique semence fut premièrement plantée par Bahira, le moine nestorien. Arrosé par des fleuves de sang, l'arbre de la Mecque s'est développé au point que dans le siècle actuel il abrite près de deux cents millions de fidèles. Les récents massacres bulgares [108] sont le résultat naturel du triomphe de Cyrille et des adorateurs de Marie.

Le politicien cruel et rusé, le moine conspirateur, glorifié dans l'histoire religieuse et couronné de l'auréole du saint ; les philosophes dépouillés, les Néo-Platoniciens et les Gnostiques journellement anathématisés par l'Eglise, dans le monde entier et pendant de longs siècles ; la malédiction d'une Divinité indifférente invoquée à tout instant sur les rites magiques et la pratique théurgique, et le clergé chrétien, lui-même, s'adonnant à la sorcellerie pendant des siècles ; des êtres comme Catherine de Médicis, Lucrèce Borgia, Jeanne de Naples, et Isabelle d'Espagne présentés au monde comme les enfants dévoués de l'Eglise, quelques-uns d'entre eux, même décorés par le Pape de l'ordre de la "Rose Immaculée" l'emblème le plus sublime de la pureté et de la vertu féminines, symbole le plus **[65]** sacré de la Vierge Mère de Dieu ! Voilà quels sont les exemples de la justice humaine ! Combien moins blasphématoire nous apparaît le rejet de Marie en tant que déesse immaculée, que son culte idolâtre accompagné de pratiques pareilles.

---

[107] Nous prions le lecteur de ne pas oublier que ce même Cyrille fut accusé et reconnu coupable d'avoir vendu les ornements d'or et d'argent de son église, après avoir dilapidé l'argent. Il reconnut qu'il était coupable et essaya de s'excuser en disant qu'il avait donné l'argent aux pauvres, mais il n'en put faire la preuve. Sa duplicité avec Arius et son parti est bien connue. Ainsi, un des premiers saints chrétiens, le fondateur de la Trinité, apparaît dans les annales de l'histoire comme un assassin et un voleur.

[108] [Cela fut écrit en 1877.]

Nous présenterons, dans le chapitre suivant, quelques exemples de sorcellerie, tels qu'ils furent pratiqués sous le patronage de l'Eglise Romaine.

CHAPITRE II

—

CRIMES CHRETIENS ET VERTUS PAIENNES

"Ils prétendent connaître, à l'échelle des milles, les limites,

[les dimensions et l'étendue de l'enfer,

…………………………………………………………

Où les âmes impures sont suspendues pour être fumées comme des jambons et des langues de Westphalie, et qu'on rachète au moyen d'une messe ou d'une chanson."

Oldham, *Satire sur les Jésuites*, 1678.

"*York*. Mais vous êtes encore plus inhumains, plus inexorables,

Oui, dix fois plus – que des tigres d'Hyrcanie."

Shakespeare, *Henry VI*, 3ème partie, acte I, scène IV.

"*War*. Ecoutez, Messieurs, parce que c'est une femme N'épargnez pas les fagots, qu'il y en ait beaucoup ; Placez des tonneaux de poix sur le bûcher fatal. Pour abréger son supplice.

Shakespeare, *Henry VI*, 1ère partie, acte V, scène IV.

Bodin, dans son célèbre ouvrage sur la sorcellerie [109] raconte une histoire effrayante au sujet de Catherine de Médicis. L'auteur était un savant publiciste, qui pendant vingt années de sa vie, collectionna des documents authentiques dans les archives de presque toutes les plus

---

[109] *La Démonomanie, ou Traité des Sorciers*, Paris, 1587.

importantes villes de France, afin d'écrire un ouvrage très complet sur la sorcellerie, la magie et le pouvoir de divers "démons". D'après une expression d'Eliphas Lévi, son livre présente une collection surprenante de "faits sanglants et hideux ; des actes de superstition la plus révoltante, d'arrestations et d'exécutions commises avec une férocité stupide. Brûlez tout le monde, semblait dire l'Inquisition – Dieu retrouvera facilement les siens ! Pauvres diables, femmes hystériques et malheureux idiots, tous furent brûlés vifs sans merci, sous l'accusation de "Magie". Mais en même temps, combien de misérables coupables échappèrent à cette *Justice* injuste et sanguinaire. Voilà ce que Bodin nous fait apprécier dans son livre." [110] **[68]**

Catherine, la pieuse Catherine – celle qui mérita les éloges de l'Eglise du Christ pour l'atroce et inoubliable massacre de la Saint-Barthélemy – la Reine Catherine avait à son service un prêtre jacobin apostat. Très versé dans la magie, et sous le patronage de la famille des Médicis, il s'était acquis la gratitude et la protection de sa pieuse maîtresse, par sa maîtrise incomparable de faire mourir les personnes à distance en torturant leurs effigies de cire avec diverses incantations. Le procédé a été souvent décrit, nous n'y reviendrons pas.

Charles (IX) se mourait d'une maladie incurable. La Reine Mère qui avait tout à perdre par suite de son décès, décida d'avoir recours à la nécromancie et de consulter l'oracle de la "tête sanglante". Cette opération infernale exigeait la décapitation d'un enfant qui devait être pur et beau. Il avait été préparé en secret pour sa première communion par le *chapelain* du palais qui était au courant du projet, et à minuit du jour fixé, dans la chambre du mourant, en présence seulement de Catherine et de quelques complices, la "messe du diable" fut célébrée. Nous donnons la suite telle que nous la trouvons dans un des ouvrages d'Eliphas Lévi. "Pendant cette messe, célébrée devant l'image du démon, ayant sous ses pieds une croix renversée, le sorcier consacra deux hosties, une blanche et une noire. L'hostie blanche fut administrée à l'enfant, qu'on amena vêtu de blanc comme pour le baptême, et qui fut égorgé sur les marches de l'autel à l'instant même où il reçut la communion. La tête fut tranchée d'un seul coup, placée toute sanglante et palpitante sur la grande hostie noire qui recouvrait le fond de la patène, et mise sur la table où brûlaient quelques

---

[110] [*Dogme et rituel*, etc., II, ch. XV.]

lampes mystérieuses. A ce moment commença l'exorcisme, et le démon fut sommé de prononcer un oracle et de répondre par la bouche de cette tête d'enfant, à une question secrète que le roi n'osait pas faire à haute voix, et qui n'avait été confiée à âme qui vive. Alors, une faible et étrange voix, qui n'avait rien d'humain, se fit entendre dans la bouche du pauvre petit martyr." La sorcellerie ne servit à rien ; le roi mourut, et – Catherine demeura néanmoins la pieuse et fidèle servante de l'Eglise de Rome !

Il est étrange que des Mousseaux, qui fit de copieux emprunts dans les matériaux de Bodin pour échafauder sa formidable accusation contre les spirites et autres sorciers, ait laissé passer inaperçu cet intéressant épisode.

C'est un fait avéré que le Pape Sylvestre II fut publiquement accusé par le cardinal Benno, de s'adonner à la sorcellerie et aux enchantements. La "tête oraculaire" que Sa Sainteté fit couler en bronze, était de même nature que celle fabriquée par Albertus Magnus. Celle-ci fut brisée par saint Thomas d'Aquin non parce qu'elle était l'œuvre d'un "démon" ou qu'elle fut habitée par lui, mais **[69]** parce que l'esprit qui résidait à l'intérieur parlait sans cesse, par la puissance mesmérique, et que ce verbiage empêchait le saint de s'adonner à ses problèmes mathématiques. Ces têtes et autres statues parlantes, trophées de l'habileté magique de quelques moines et évêques, étaient des copies des dieux animés des temples de l'antiquité. L'accusation contre le pape fut prouvée, voire même qu'il était constamment en compagnie de "démons" ou d'esprits. Dans le chapitre précédent, nous avons parlé de Benoît IX, Jean XX et Grégoire VI et VII, qui, tous, passaient pour être des magiciens. Ce dernier pape était le célèbre Hildebrand qu'on disait pouvoir "faire sortir l'éclair de sa manche". Cette expression fait croire à M. Howitt, le vénérable écrivain spirite, "qu'elle est l'origine des célèbres foudres du Vatican" [111].

Les exploits magiques de l'Evêque de Ratisbonne et ceux de "l'angélique docteur", saint Thomas d'Aquin, sont trop bien connus pour être relatés ici ; mais il n'est pas inutile d'expliquer comment les "illusions" de celui-là furent produites. Si l'évêque catholique était assez habile pour faire croire à ses sujets pendant une nuit d'hiver mordante, qu'ils jouissaient de la température délicieuse d'un jour d'été et que les glaçons qui pendaient aux branches des arbres dans le jardin étaient autant de fruits tropicaux, les magiciens hindous pratiquent encore de nos jours des

---

[111] [*Hist of the Supernatural*, vol. I, p. 483.]

pouvoirs biologiques analogues, mais sans se prévaloir de l'aide de dieu ou du diable. Les "miracles" de cette nature sont tous le produit de la même force humaine, inhérente en chaque individu, si seulement il apprend à la développer.

L'étude de l'alchimie et de la magie s'était développée, au moment de la Réformation, parmi le clergé, au point de créer un grand scandale. Le cardinal Wolsey fut ouvertement accusé devant la cour et le conseil privé, de complicité avec un sorcier nommé Wood, qui affirma que : "*Monseigneur le cardinal possédait un anneau en vertu duquel tout ce qu'il demandait à sa grâce le Roi, il l'obtenait ; et il ajouta que : Messire Cromwell lorsqu'il... était domestique dans la maison de Monseigneur le Cardinal... lut beaucoup de livres et surtout le livre de Salomon... qu'il étudia les métaux et les vertus qu'ils possédaient suivant le canon de Salomon*." On trouve la relation de ce cas, ainsi que beaucoup d'autres tout aussi curieux, dans les papiers de Cromwell au Bureau des Annales de la Rolls House [112].

On arrêta sous l'accusation de sorcellerie, pendant le règne d'Henri VIII, un prêtre, nommé William Stapleton, et le récit de ses aventures est encore conservé dans les annales de la Rolls House. **[70]** Le prêtre sicilien que Benvenuto Cellini taxe de nécromancien devint célèbre par ses évocations, couronnées de succès et ne fut jamais inquiété. Son étonnante aventure en compagnie de Cellini dans le Colisée, où le prêtre évoqua toute une horde de démons, est bien connue des bibliophiles. La rencontre subséquente de Cellini et de sa maîtresse, amenée par le sorcier et prédite par lui, à l'heure qu'il avait fixée, sera sans doute considérée comme une "curieuse coïncidence" [113]. Dans les dernières années du XVIème siècle, il n'y avait presque pas de paroisse dans laquelle les prêtres ne s'adonnaient pas à l'étude de la magie et de l'alchimie. Les exorcismes pour chasser les démons, "à l'imitation du Christ", qui, soit dit en passant, n'en pratiqua jamais, amena le clergé à faire usage ouvertement de la magie "sacrée" par opposition à la magie noire, crime dont on accusait tous ceux qui n'étaient ni prêtres ni moines.

Les connaissances occultes, jadis glanées par l'Eglise Romaine dans les champs naguère fertiles de la théurgie, connaissances qu'elle conservait

---

[112] Thos. Wright, *Narr. of Sorcery and Magie*, vol. I, pp. 203-4.]

[113] *Ibid.*, I, pp. 219 et seq.]

pour son usage personnel, n'envoyant au bûcher que les praticiens qui "braconnaient" sur ses terres gardées de la *Scientia Scientiarum*, et dont les péchés ne pouvaient être cachés sous le froc monacal. Nous en avons la preuve dans l'histoire. "Au cours de seulement quinze années, entre 1580 et 1595, et dans la seule province de Lorraine, le Président Rémigius fit brûler 900 sorcières", dit Thomas Wright, dans son *Sorcery and Magic* [114]. Ce fut à cette époque fertile en meurtres ecclésiastiques, d'une cruauté et d'une férocité inouïes, que Jean Bodin écrivit ses mémoires.

Tandis que le clergé orthodoxe évoquait des légions entières de "démons" par ses incantations magiques, sans être molesté par les autorités, pourvu qu'il ne se départît pas des dogmes établis et ne se rendit pas coupable d'hérésie, des actes de férocité incroyable étaient accomplis d'autre part, sur de pauvres naïfs sans défense. Gabriel Malagrida, un vieillard de quatre-vingts ans, fut brûlé par ces énergumènes évangéliques en 1761. Le récit de son procès, traduit de l'édition de Lisbonne, existe à la Bibliothèque d'Amsterdam. Il était accusé de sorcellerie et de rapports illicites avec le Diable, qui "lui avait révélé *l'avenir*". (?) La prophétie révélée par l'Ennemi au malheureux visionnaire jésuite est donnée dans les termes suivants : "Le coupable a confessé que le démon, sous la forme de la Sainte Vierge, lui ayant ordonné d'écrire la biographie de l'Antéchrist [?] lui dit, que lui, Malagrida, était un second saint Jean, mais plus clair que saint Jean l'Evangéliste ; qu'il **[71]** devait y avoir trois Antéchrists, et que le dernier devait naître à Milan, d'un moine et d'une nonne en l'an 1920 ; qu'il épouserait Proserpine, une des furies de l'enfer" [115], etc.

La prophétie doit s'accomplir dans quarante-trois ans. Même si tous les enfants nés de moines et de nonnes devaient devenir des Antéchrists, si on les laissait grandir, ce fait serait beaucoup moins regrettable que les découvertes faites dans beaucoup de couvents où les fondations ont été remuées pour une raison ou pour une autre. Si nous ne devons pas ajouter foi à l'assertion de Luther, à cause de sa haine contre la papauté, nous devons faire mention des découvertes de même nature faites, tout récemment, en Autriche et dans la Pologne russe. Luther [116] parle d'un vivier à Rome, situé près d'un couvent de nonnes, lequel ayant été mis à

---

[114] [Vol. I p. 300.]

[115] [*The Proceeding and Sentences of the... Inquisition... against G. Matagrida*, etc., Londres 1762.].

[116] [*Tischreden*, ch. XXXIII, Leipzig 1700.]

sec par ordre du Pape Grégoire, mit à jour dans le fond, plus de six mille crânes d'enfants ; un couvent de nonnes à Neinburg, Autriche, cachait dans ses fondations, lorsque celles-ci furent mises à nu, les mêmes reliques du célibat et de la chasteté !

Ecclesia non novil Sanguinem ! murmuraient humblement les cardinaux vêtus de pourpre. Et, afin d'éviter l'effusion de sang, qu'ils avaient en horreur, ils instituèrent la Sainte Inquisition. Si, suivant ce qu'affirment les occultistes, et ce que la science confirme à demi, nos actes et nos pensées les plus insignifiants sont imprimés d'une façon indélébile sur le miroir éternel de l'éther astral, il doit y avoir, quelque part dans le royaume infini de l'univers invisible, l'impression d'une image fort curieuse. C'est celle d'un somptueux étendard flottant dans la brise céleste, au pied du grand "trône blanc" du Tout-Puissant. Sur son champ écarlate on voit, d'un côté, une croix, symbole du "Fils de Dieu qui mourut pour l'humanité" et une branche d'olivier ; sur l'autre un glaive, la garde. Une légende, prise dans les *Psaumes* y est introduite en lettres dorées : *Exurge Domine, et judica causa mean*. C'est ainsi qu'apparaît l'étendart de l'Inquisition, sur une photographie en notre possession, prise sur l'original qui se trouve à l'Escurial de Madrid.

A l'ombre de cet étendard chrétien, et dans le bref espace de quatorze années, Thomas de Torquemada, confesseur de la Reine Isabelle, fit brûler plus de dix mille personnes, et condamna à la torture quatre-vingt mille autres. Orobio, l'écrivain bien connu, qui languit longtemps en prison, et échappa à grande peine aux bûchers de l'Inquisition, immortalisa cette institution dans ses ouvrages, une fois à l'abri et en liberté en Hollande. Il ne trouva pas de meilleur argument contre la Sainte Eglise, que d'embrasser **[72]** la foi Judaïque, et alla jusqu'à se soumettre à la circoncision. Un auteur sur l'Inquisition dit que : "Dans la cathédrale de Saragosse, se trouve le tombeau d'un célèbre Inquisiteur. Six piliers l'entourent et *à chacun d'eux un Maure est enchaîné*, comme préparation à monter au bûcher pour être brûlé". Sur ce, Saint Foix observe ingénument : "Si jamais le bourreau de n'importe quel pays devenait assez riche pour pouvoir se payer un tombeau grandiose, celui-ci pourrait certainement lui servir de modèle ! [117]. Mais pour le compléter, les constructeurs du tombeau n'auraient garde d'oublier le bas-relief du célèbre cheval qui fut

[117] [*Demonologia*, p. 302.]

brûlé, lui aussi, pour sorcellerie et maléfice. Granger nous raconte l'histoire comme ayant eu lieu de son temps. Le pauvre animal "avait appris à indiquer le nombre de points sur des cartes à jouer, et l'heure à une montre. Le cheval et son propriétaire furent accusés, tous deux, par le Saint Office, d'avoir fait un pacte avec le Diable, et ils furent brûlés comme sorciers en grande pompe d'autodafé à Lisbonne, en 1601 [118]).

Cette institution immortelle du Christianisme ne fut pas sans avoir son Dante, pour chanter ses louanges. "Macedo, un Jésuite portugais, dit l'auteur de la *Demonologia*, a découvert l'origine de l'Inquisition dans le Paradis Terrestre, et il prétend que Dieu fut le premier à remplir les fonctions d'Inquisiteur contre Caïn et les ouvriers de la Tour de Babel" ! [119].

Pendant le moyen âge, les arts de la magie et de la sorcellerie ne furent nulle part plus pratiqués par le clergé, qu'en Espagne et au Portugal. Les Maures étaient profondément versés dans les sciences occultes, et Tolède, Séville et Salamanque furent, à un moment donné, les grands centres pour l'étude de la magie. Les cabalistes de cette dernière ville étaient experts en matière de sciences abstraites ; ils connaissaient les vertus des pierres précieuses et autres minéraux et ils avaient appris tous les plus profonds secrets de l'alchimie.

Les documents authentiques relatifs au fameux procès de la Maréchale d'Ancre, pendant la régence de Marie de Médicis, révèlent que la malheureuse périt par la faute des prêtres, qu'en bonne Italienne qu'elle était, elle retenait auprès d'elle. Elle fut accusée de sorcellerie par le peuple de Paris parce qu'on avait affirmé qu'elle s'était servie, après une cérémonie d'exorcisme, de coqs blancs récemment tués. Se croyant toujours ensorcelée, et étant de santé fort délicate, la Maréchale se fit exorciser publiquement dans l'église des Augustins ; quant aux volatiles, elle s'en servit comme application **[73]** sur le front, pour calmer de violentes douleurs de tête, remède que Montalto, le médecin juif de la reine et les prêtres italiens lui avaient conseillé.

Au XVIème siècle, le curé de Bargota, du diocèse de Callahora, en Espagne, acquit une renommée universelle par ses pouvoirs magiques. On raconte que son exploit le plus surprenant était de se transporter dans un

---

[118] [James Granges, *Biogr. Hist. of England*, 1769.]

[119] [*Demonologia*, pp. 304-306.]

lointain pays, y prendre connaissance d'événements politiques et autres, et de revenir ensuite chez lui pour en prédire l'accomplissement dans son pays. Il avait un démon familier, qui le servit fidèlement pendant de longues années, raconte le *Chronicle*, mais le curé, pris d'ingratitude, le trompa. Son démon lui ayant révélé un complot contre la vie du Pape, en conséquence d'une intrigue galante de celui-ci avec une gentille dame, le curé se transporta à Rome (son double naturellement) et parvint ainsi à sauver la vie de Sa Sainteté. Peu après, il se repentit, confessa ses péchés au Pape galant, et reçu l'absolution. "A son retour il fut emprisonné pour la forme, par les inquisiteurs de Logrono, mais on l'acquitta et peu de temps après il fut remis en liberté." [120].

Fra Pietro, un moine dominicain du XIVème siècle – le magicien qui fit cadeau au célèbre Dr Eugenio Torralva, médecin attitré de l'amiral de Castille, d'un *démon* nommé Zéquiel – devint célèbre à la suite du procès de Torralva. La procédure et les circonstances de ce fameux procès sont relatées dans les manuscrits originaux préservés dans les Archives de l'Inquisition. Le cardinal de Volterra et celui de Santa-Cruz virent tous deux le démon Zéquiel et conversèrent avec lui ; il prouva avoir été, pendant toute la vie de Torralva, un esprit élémental, pur et bon, accomplissant toutes sortes d'actes charitables, et qui était resté fidèle au médecin jusqu'à la dernière heure de sa vie. L'Inquisition elle-même acquitta Torralva de ce chef ; et bien que Cervantès le rendit immortel par sa satire, ni Torralva ni le moine Pietro ne sont des héros fictifs, mais bien des personnages historiques, ce dont font foi les documents ecclésiastiques tant à Rome qu'à Cuença où le procès du médecin fut jugé en janvier 1530 [121].

Le livre du Dr W. G. Soldan, de Stuttgart, est devenu aussi célèbre en Allemagne que le livre de Bodin sur la *Demonomania* en France. Il représente le traité allemand le plus complet sur la sorcellerie du XVIème siècle. Quiconque s'intéresse à connaître le mécanisme secret sur lequel se basent ces milliers de meurtres légaux, commis par les prêtres qui avaient la prétention de croire au Diable, et réussirent à y faire croire les autres, peut en lire la divulgation **[74]** dans l'ouvrage sus-mentionné [122]. La

---

[120] [Thos. Wright, *Narr. of Sorcery*, etc., II, pp. XX-XVIII.]

[121] [Plutôt de 1528 à 1530. Cf. Thos. Wright, *op. cit.*, II, p. XVIII.]

[122] Dr W.-G. Soldan, *Geschichte der Hexen Processe, aus den Quellen dargestellt*, Stuttgart, 1843.

véritable origine des accusations journalières et des condamnations à mort pour le délit de sorcellerie est fort habilement ramenée à des inimitiés personnelles et politiques, et surtout à la haine des catholiques contre les protestants. L'œuvre astucieuse des Jésuites se reconnaît à chaque page de ces sanglantes tragédies ; et ce fut à Bamberg et à Würzburg, où ces dignes fils de Loyola étaient à ce moment tout puissants, que les cas de sorcellerie furent les plus nombreux. Dans les pages suivantes, nous donnons une liste curieuse de quelques-unes de ces victimes, parmi lesquelles figurent de nombreux enfants entre sept et huit ans, et beaucoup de protestants. "Parmi la quantité de personnes qui périrent en Allemagne sur le bûcher, pendant la première moitié du XVII[ème] siècle sous l'accusation de sorcellerie, le seul crime de beaucoup d'entre eux, nous dit T. Wright, fut leur attachement à la religion de Luther,... et les petits princes ne dédaignèrent pas de saisir cette occasion pour remplir leurs coffres... les personnes les plus persécutées ayant été celles dont les propriétés étaient le plus considérables... Tant à Bamberg qu'à Wûrzburg, l'évêque était un prince souverain, maître de ses domaines. Le prince-évêque, Jean Georges II, qui régnait à Bamberg... après plusieurs essais infructueux pour déraciner la foi luthérienne... distingua son règne par une série de sanglants procès de sorcières, qui sont une honte pour l'histoire de cette ville... On peut se faire une idée des procédés de son digne agent [123], d'après le récit des historiens les plus autorisés... qu'entre 1625 et 1630, non moins de 900 procès furent jugés dans les deux tribunaux de Bamberg et de Zeil : une brochure, publiée par l'autorité de Bamberg en 1659, fixe à 600 le nombre des personnes que l'évêque Jean Georges fit brûler pour sorcellerie". [124].

Nous regrettons que la place ne nous permette pas de donner ici la liste complète des sorcières qui périrent sur le bûcher ; nous publierons néanmoins quelques extraits de l'œuvre originale, parue dans la *Bibliotheca Magica* de Hauber [125]. Un coup d'œil jeté sur cet effrayant catalogue de meurtres commis au nom du Christ, nous suffit pour constater que de 162 personnes condamnées au bûcher dans cette cité hospitalière, plus de la moitié sont qualifiées d'étrangers (c'est-à-dire de protestants) ; dans l'autre moitié nous trouvons trente-quatre enfants, dont le plus âgé

---

[123] Frédéric Forner, suffragant à Bamberg, auteur d'un traité contre les hérétiques et les sorciers, sous le titre de *Panoplia Armaturæ Dei*, etc...

[124] *Sorcery and Magic*, par T. Wright, M. A., F. S. A., etc. Membre correspondant de l'Institut national de France, vol. II, pp. 183-185.

[125] [Cf. T. Wright, *op. cit.*, II, pp. 187-94.]

avait quatorze ans, **[75]** et le plus jeune, un enfant en bas âge du Dr Schütz. Afin d'abréger le catalogue, nous ne donnerons que les plus saillantes des vingt-neuf exécutions par le feu [126].

DANS LA PREMIÈRE EXÉCUTION, QUATRE PERSONNES.

La femme de Liebler.

La veuve du vieil Ancker.

La femme de Gutbrodt.

La femme de Hœcker.

DANS LA SECONDE EXÉCUTION, QUATRE PERSONNES.

La femme âgée de Beutler.

Deux femmes étrangères (noms inconnus).

DANS LA TROISIÈME EXÉCUTION, CINQ PERSONNES.

Tungersleber, un ménétrier.

Les femmes de quatre citoyens.

DANS LA QUATRIÈME EXÉCUTION, CINQ PERSONNES.

Un homme étranger.

DANS LA CINQUIÈME EXÉCUTION, NEUF PERSONNES.

Lutz, un grand boutiquier.

La femme de Baunach, sénateur.

DANS LA SIXIÈME EXÉCUTION, SIX PERSONNES.

---

[126] Outre ces exécutions en Allemagne, qui se chiffrèrent par plusieurs milliers, nous trouvons quelques renseignements intéressants dans le *Conflict between Religion and Science* du Prof. Draper. Il dit à la page 146 : "Les familles des condamnés furent ruinées de fond en comble. Llorente, l'historien de l'Inquisition, calcule que Torquemada et ses collaborateurs, au cours de dix-huit années, ont fait brûler sur le bûcher 10.220 personnes, 6.860 en effigie, et qu'ils en ont puni de diverses manières, 97.321 autres !... Nous apprenons avec une inexprimable indignation que le Gouvernement papal reçut de fortes sommes d'argent en vendant aux personnes aisées des dispenses pour les garantir contre l'Inquisition."

La femme du gros tailleur.

Un homme étranger.

Une femme étrangère. **[76]**

DANS LA SEPTIÈME EXÉCUTION, SEPT PERSONNES.

Une jeune fille étrangère, âgée de douze ans.

Un homme étranger, une femme étrangère.

Un bailli étranger (Schultheiss).

Trois femmes étrangères.

DANS LA HUITIÈME EXÉCUTION, SEPT PERSONNES.

Baunach, sénateur, le citoyen le plus gras de Würzburg.

Un homme étranger.

Deux femmes étrangères.

DANS LA NEUVIÈME EXÉCUTION, CINQ PERSONNES.

Un hommes étranger.

Une femme et sa fille.

DANS LA DIXIÈME EXÉCUTION, TROIS PERSONNES.

Steinacher, un homme très riche.

Un homme étranger, une femme étrangère.

DANS LA ONZIÈME EXÉCUTION, QUATRE PERSONNES.

Deux hommes et deux femmes.

DANS LA DOUZIÈME EXÉCUTION, DEUX PERSONNES.

Deux femmes étrangères.

DANS LA TREIZIÈME EXÉCUTION, QUATRE PERSONNES.

Une petite fille de neuf ou dix ans.

Une plus jeune, sa sœur.

DANS LA QUATORZIÈME EXÉCUTION, DEUX PERSONNES.

La mère des deux petites filles ci-dessus mentionnées.

Une jeune fille de vingt-quatre ans.

DANS LA QUINZIÈME EXÉCUTION, DEUX PERSONNES.

Un garçon de douze ans, de l'école primaire.

Une femme. **[77]**

DANS LA SEIZIÈME EXÉCUTION, SIX PERSONNES.

Un jeune garçon de dix ans.

DANS LA DIX-SEPTIÈME EXÉCUTION, QUATRE PERSONNES.

Un jeune garçon, de onze ans. Une mère et sa fille.

DANS LA DIX-HUITIÈME EXÉCUTION, SIX PERSONNES.

Deux garçons de douze ans.

La fille du Dr Junge.

Une jeune fille de quinze ans.

Une femme étrangère..

DANS LA DIX-NEUVIÈME EXÉCUTION, SIX PERSONNES.

Un garçon de dix ans.

Un autre garçon de douze ans.

DANS LA VINGTIÈME EXÉCUTION, SIX PERSONNES.

La fille de Gœbel, la plus jolie fille de Würzburg.

Deux garçons âgés, chacun de douze ans.

La fillette de Stepper.

DANS LA VINGT ET UNIÈME EXÉCUTION, SIX PERSONNES.

Un garçon de quatorze ans.

Le petit garçon du sénateur Stolzenberger.

Deux élèves.

DANS LA VINGT-DEUXIÈME EXÉCUTION, SIX PERSONNES.

Stürman, un riche tonnelier.

Un garçon étranger.

DANS LA VINGT-TROISIÈME EXÉCUTION, NEUF PERSONNES.

Le fils de David Croten, âgé de neuf ans.

Les deux fils du cuisinier du prince, un de quatorze et l'autre de dix ans.

DANS LA VINGT-QUATRIÈME EXÉCUTION, SEPT PERSONNES.

Deux garçons de l'hôpital. Un riche tonnelier. **[78]**

DANS LA VINGT-CINQUIÈME EXÉCUTION, SIX PERSONNES.

Un enfant étranger.

DANS LA VINGT-SIXIÈME EXÉCUTION, SEPT PERSONNES.

Weydenbusch, sénateur.

La fillette de Valkenberger.

Le petit garçon du bailli du Conseil de Ville.

DANS LA VINGT-SEPTIÈME EXÉCUTION, SEPT PERSONNES.

Un garçon étranger.

Une femme étrangère.

Un autre garçon.

DANS LA VINGT-HUITIÈME EXÉCUTION, SEPT PERSONNES.

La petite fille en bas âge du Dr Schütz.

Une jeune fille aveugle.

DANS LA VINGT-NEUVIÈME EXÉCUTION, SEPT PERSONNES.

La grosse dame noble (Edelfrau).

Un docteur en théologie.

Récapitulation

TOTAL

Hommes et femmes "étrangers" c'est-à-dire Protestants	28	
Citoyens, toutes apparemment, des personnes AISÉES	100	
Garçons, filles et petits enfants	34	
En dix-neuf mois	162	personnes

"Il y avait, dit Wright, parmi les sorcières de petites filles de sept à dix ans, dont *vingt-sept* furent condamnées et brûlées", à quelques autres *Brænde* ou exécutions par le feu. "Le nombre d'accusés amenés pour être jugés pendant ces horribles procès était si grand, et ils étaient traités avec si peu d'égards, qu'on ne prenait pas même leurs noms, et qu'ils étaient simplement classés n° 1, n° 2, n° 3, et ainsi de suite [127]. Les jésuites les confessaient en particulier."**[79]**

Quelle place devraient occuper les paroles de mansuétude suivantes dans une théologie qui exige de tels holocaustes comme ceux dont nous venons de parler, pour apaiser les appétits de ses prêtres ? "Laissez venir à moi les petits enfants et ne les en empêchez point, car le royaume des cieux est à eux." "De même que c'est la volonté de votre Père... qu'il ne se perde pas un seul de ces petits." "Mais si quelqu'un devrait être une

---

[127] *Sorcery and Magic ; The Burnings at Würzburg*, p, 186.

occasion de chute pour un seul de ces petits qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui qu'on lui suspendit au cou une grosse meule et qu'on le précipitât au plus profond de la mer." [128].

Nous faisons des vœux pour que les paroles ci-dessus n'aient pas été une vaine menace pour ces brûleurs de petits enfants.

Ces boucheries au nom de leur dieu Moloch empêchèrent-elles ces chercheurs de trésors de pratiquer eux-mêmes la magie noire ? Pas le moins du monde ; car nulle part les consulteurs d'esprits "familiers" ne furent plus nombreux que parmi le clergé des XVème, XVIème et XVIIème siècles. Sans doute, il y eut quelques prêtres catholiques parmi les victimes, mais bien que celles-ci fussent généralement accusées de "s'être rendues coupables de pratiques trop révoltantes pour qu'on en fasse mention", cela n'a certainement pas été le cas. Dans les vingt-neuf exécutions cataloguées ci-dessus, nous trouvons *parmi ceux qui furent brûlés* les noms de *douze vicaires, de quatre chanoines* et de deux docteurs en théologie. Mais si nous consultons les livres écrits â cette époque nous nous rendrons facilement compte que tout prêtre romain brûlé était accusé "d'hérésie damnable", c'est-à-dire qu'il penchait pour la réforme, un crime autrement sérieux que celui de sorcellerie.

Que ceux qui veulent se documenter sur la manière dont le clergé catholique unissait le devoir â l'agrément en matière d'exorcisme, de vengeance, et de recherche des trésors, se donnent la peine de consulter le volume II, chapitre I du *History of the supernatural*, de W. Howitt. Ce vénérable auteur nous affirme que "toutes les formules d'adjuration et de conjuration sont inscrites dans le livre dénommé : *Pneumatologia Occulta et Vera*". Il continue alors en donnant une longue description du *modus operandi* le plus usité. Le Dogme et rituel de la Haute Magie de feu Eliphas Lévi, traité avec tant de mépris par des Mousseaux, ne parle que des cérémonies et pratiques légalement permises aux prêtres du moyen âge avec le consentement tacite, sinon manifeste, de l'Eglise. Le prêtre exorciseur se plaçait, à minuit, au centre d'un cercle, revêtu d'un surplis neuf, et portait autour du cou une étole consacrée, couverte de caractères sacrés. Sur la tête, il portait un bonnet pointu, sur le devant duquel la parole sacrée Tetragammaton – **[80]** le nom ineffable était écrit en caractères hébreux. Ce nom était écrit avec une plume neuve, trempée dans

---

[128] [*Mathieu* XIX, 14 ; XVIII, 14, 6.]

le sang d'une colombe blanche. Ce que les exorciseurs recherchaient le plus, était de délivrer les misérables esprits, *qui hantent les lieux où gisent des trésors enfouis*. L'exorciseur arrosait le cercle avec le sang d'un agneau noir et d'un pigeon blanc. Le prêtre conjurait alors les mauvais esprits de l'enfer, Acheront, Magoth, Asmodei, Beelzébub, Belial et toutes les âmes damnées, aux noms puissants de Jéhovah, Adonaï, Elohah, et Sabaïoth, ce dernier étant le dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, qui demeure dans l'Urim et le Thummin. Lorsque les âmes damnées ripostaient à l'exorciseur qu'il n'était qu'un pécheur et qu'il ne leur arracherait pas le trésor, le prêtre sorcier devait répondre que "tous les péchés étaient lavés dans le sang du Christ [129] et qu'il leur ordonnait de se retirer en esprits maudits et mouches damnées qu'elles étaient". Lorsque enfin l'exorciseur les avait délogés, la pauvre âme était "réconfortée au nom du Sauveur, et confiée aux soins des bons anges", qui devaient être moins puissants, croyons-nous, que les dignes exorciseurs catholiques, "et le trésor reconquis restait naturellement acquis à l'Eglise".

"Certains jours", ajoute Howitt, "sont signalés dans le calendrier de l'Eglise, comme particulièrement favorables à la pratique de l'exorcisme ; et si les démons sont difficiles à chasser, une fumigation de soufre, d'assafétida, de fiel d'ours et de rue, est recommandée ce qui aurait pour effet d'empester même les démons". [130].

Voilà l'Eglise et le sacerdoce qui, au cours du XIXème siècle, emploie 5.000 prêtres pour enseigner au peuple des Etats-Unis l'inexactitude de la science et l'infaillibilité de l'Evêque de Rome !

Nous avons déjà constaté l'aveu d'un éminent prélat que l'élimination de Satan de la théologie serait fatal à l'existence de l'Eglise. Cela n'est vrai qu'à moitié. Le Prince du Péché n'existerait plus, sans doute, mais le Péché lui-même survivrait. Avec la destruction du Diable, les *Articles de foi* et la *Bible* resteraient. En somme, il y aurait encore une prétendue révélation divine, et un besoin d'interprètes inspirés qui s'arrogent eux-mêmes ce titre. Par conséquent nous devons avant tout considérer l'authenticité de la *Bible* elle-même. Etudions-la page par page, et voyons si, vraiment, elle contient les commandements de la Divinité, ou si elle n'est qu'un ramassis

---

[129] Et retrempés dans le sang des millions d'êtres assassinés en son nom – et dans le sang non moins innocent que le sien, des petits enfants-sorciers.

[130] [Howitt, *op. cit.*, vol. II, pp. 13-16.]

d'anciennes traditions et de mythes démodés. Interprétons-les, si possible, nous-mêmes. Quant à ses prétendus interprètes **[81]** la seule ressemblance que nous leur trouvons dans la Bible, est celle de l'homme décrit par le sage roi Salomon, dans ses *Proverbes* ; celui qui commet les "six choses que hait l'Eternel, et même sept qu'il a en horreur ; les yeux hautains, la langue menteuse, les mains qui répandent *le sang innocent, le cœur qui médite des projets iniques*, les pieds qui se hâtent de courir au mal, le faux témoin qui dit des mensonges, et *celui qui excite des querelles entre frères*" (*Proverbes*, VI, 16, 17, 18, 19).

Quelle est, parmi ces accusations, celle qui ne pourrait s'adapter à la longue liste de ceux qui ont laissé la trace de leurs pas dans le Vatican ?

"Lorsque les démons, dit saint Augustin, *s'insinuent* dans une créature, ils commencent par se conformer *à la volonté de chacun*... Pour attirer les hommes, ils commencent par les séduire en simulant l'obéissance... *Comment pourrait-on connaître, sans en avoir été instruit par les démons eux-mêmes*, ce qu'ils aiment et ce qu'ils haïssent ; *le nom qui les attire, ou celui qui les force à obéir* ; tout cet art de la *magie* qui est le résumé de la science des magiciens [131] ?

A cette impressionnante dissertation du "Saint", nous nous permettrons d'ajouter qu'aucun magicien n'a jamais nié avoir appris l'*art* par l'entremise des "esprits" soit qu'en raison de sa médiumnité, ils aient agi sur lui indépendamment de sa volonté, soit qu'il ait été initié à la science des "évocations", par ses ancêtres qui la connaissaient avant lui. Mais alors, qui l'enseigna à l'exorciseur ? Le prêtre qui se revêt de son autorité non seulement sur le magicien, mais même aussi sur ces "esprits" qu'il nomme des démons et des *diables* dés le moment qu'ils obéissent à quelqu'un d'autre que lui ? Il doit avoir appris quelque part et de quelqu'un à manier le pouvoir qu'il prétend posséder. Car, comme le dit saint Augustin... "*comment savoir qu'il n'a pas appris des démons eux-mêmes... le nom qui les attire, ou celui qui les force à obéir*" ?

Inutile de dire que nous connaissons d'avance la réponse qu'on nous donnera : "La Révélation... *le don divin*... le Fils de Dieu ; que dis-je, Dieu lui-même, par l'entremise directe de Son Esprit, qui descendit sur les

---

[131] Saint Augustin, *La Cité de Dieu*, I, XXI, ch. VI ; des Mousseaux, Murs et pratiques des Démons, p. 181.

apôtres par le feu de la Pentecôte", et qui est censé adombrer aujourd'hui chaque prêtre auquel il prend la fantaisie d'exorciser pour la gloire ou pour son profit. Devons-nous croire alors, que le récent scandale d'exorcisme public, pratiqué vers le 14 octobre 1876 par le Curé de l'Eglise du Saint-Esprit à Barcelone, Espagne, a aussi été exécuté sous la direction toute Spéciale **[82]** du Saint-Esprit [132] ?" On prétend que "l'évêque n'était pas au

---

[132] Un correspondant du Times de Londres donne, comme suit, une description de 1 exorciseur catalan.

"On annonça secrètement, aux environs du 14 octobre, qu'une jeune femme de dix-sept ou dix-huit ans, de basse extraction, qui souffrait depuis longtemps d'un dégoût pour les choses saintes, serait guérie de sa maladie par le Curé de l'église du Saint-Esprit". La représentation devait avoir lieu dans une église fréquentée par le meilleur monde de la communauté. "L'église était dans l'obscurité, mais quelques cierges jetaient une faible lumière sur les formes vêtues de noir de quatre-vingts ou cent personnes qui se groupaient autour du Presbiterio, ou sanctuaire en face de l'autel. A l'intérieur de la petite enceinte ou sanctuaire, et séparée de la foule par une légère barrière, une jeune fille, pauvrement vêtue et appartenant, selon toute apparence, à la classe des paysans ou artisans, était étendue sur un banc ordinaire sa tête reposant sur un coussin : son frère ou son mari était debout à ses pieds pour arrêter les coups de pieds effrénés qu'elle donnait de temps à autre, en la maintenant par les jambes. La porte de la Sacristie s'ouvrit et le démonstrateur, c'est-à-dire le prêtre, fit son entrée. La pauvre fille, non sans raison, avait une aversion pour les choses sacrées, ou, du moins, les quatre cents démons qui torturaient son corps avaient cette aversion, et dans la confusion du moment, croyant que le prêtre était une chose sacrée, elle ramena ses jambes, et poussa des cris la bouche tordue, le corps tout entier contorsionné, elle faillit se jeter à bas du banc. L'homme qui la surveillait la saisit par les jambes, les femmes lui relevèrent la tête et écartèrent ses cheveux en désordre. Le prêtre s'avança et circulant familièrement au milieu de la foule terrorisée, dit en montrant la jeune fille souffrante qui pleurait maintenant et se tordait sur son banc : "Promettez-moi mes enfants, que vous serez sages (*prudentes*) et, en vérité mes fils et mes filles, vous verrez s'accomplir des miracles !" La promesse fut donnée. L'Exhibiteur alla, alors, se vêtir du surplis et de l'estole (*estola y roquete*) et revint, un moment après, se placer à côté de la fille "possédée des démons", faisant face au public. L'ordre du jour comprenait un sermon pour les assistants et l'opération d'exorciser les démons. "Vous savez, [dit le prêtre], que l'aversion de cette fille pour les choses saintes est si grande, moi-même inclus, qu'elle entre en convulsion, donne des coups de pieds, crie et se tortille aussitôt qu'elle arrive au coin de la rue, et que ses luttes convulsives atteignent leur point culminant lorsqu'elle met les pieds dans la sainte maison du Très-Haut"... Puis, se tournant vers la forme prostrée et l'objet infortuné de son attaque, le prêtre commença en ces termes : "Au nom de Dieu, de ses Saints, de la Sainte Hostie, et de tous les Saints Sacrements de notre Eglise, je t'adjure, Rusbel, sors de cette femme" (N.B. Rusbel est le nom d'un diable, celui-ci ayant 257 noms en Catalogne.) Ainsi adjurée, la jeune fille se jeta dans une agonie de convulsions, la face tordue, l'écume aux lèvres, les membres presque rigides – de tout son long par terre, et en langage moitié obscène, moitié violent elle s'écria : "Non je ne sortirai pas, voleurs, canailles, bandits"... Enfin les lèvres palpitantes de la jeune fille murmurèrent : "Oui je sortirai ; mais le démon ajouta avec sa perversité traditionnelle : je rejetterai les cent, mais par la bouche de cette fille". Le prêtre objecte, que la sortie des cent démons par la bouche de la femme la suffoquerait. La folle enfant prétendit qu'il fallait qu'elle se déshabillât pour laisser échapper les démons. Le prêtre refusa d'y consentir. Je sortirai alors par le pied droit, mais auparavant – la fille portait des espadrilles de chanvre étant évidemment de la classe la plus pauvre – il faut que vous lui enleviez sa chaussure". Une fois celle-ci détachée, le pied fit des mouvements convulsifs ; le démon et ses acolytes (dit le prêtre en regardant triomphalement autour de lui) étaient partis pour leur demeure

courant de cette fantaisie de son clergé" ; mais même s'il l'avait été, comment aurait-il pu protester contre un rite, qui depuis l'époque des apôtres, était considéré comme une des prérogatives les plus sacrées de l'Eglise de Rome ? Sans aller plus loin que 1852, **[83]** c'est-à-dire il y a seulement vingt-cinq ans, ces rites furent publiquement et solennellement sanctionnés par le Vatican, et un nouveau *Rituel des Exorcismes* fut publié à Rome, à Paris et dans d'autres capitales de l'Europe catholique.

Des Mousseaux, écrivant sous les auspices du Père Ventura, Général des Théatins de Rome, va jusqu'à nous donner de longs extraits de ce célèbre rituel, et explique *pourquoi* il fut de nouveau mis en vigueur. Ce fut à la suite de la réapparition de la Magie, sous le nom de Spiritisme Moderne [133]. On déterra la bulle du pape Innocent VIII, et on la traduisit pour le bénéfice des lecteurs de des Mousseaux. "On nous dit, s'écrie le Souverain Pontife, qu'un grand nombre de personnes des deux sexes n'ont pas craint d'entrer en relation avec les esprits des enfers ; et qu'en pratiquant la sorcellerie... ils rendent stériles le lit conjugal, ils détruisent les germes d'humanité dans le sein des mères, ils leur jettent des sorts, et empêchent la multiplication des bêtes... etc., etc.". Viennent ensuite les malédictions et les anathèmes contre des pareilles pratiques [134].

Cette croyance chez le Souverain Pontife d'un pays chrétien civilisé est un héritage direct des masses les plus ignorantes, de la lie des peuplades méridionales de l'Inde, les "païens". Les arts diaboliques de certaines *Kângâlins* (sorcières) et *jâdûgar* (magiciens) obtiennent une croyance illimitée chez ces peuples. Voici quelques-uns de leurs pouvoirs les plus redoutés : inspirer à volonté l'amour ou la haine ; envoyer le diable prendre possession et torturer une personne ; le chasser ; frapper de mort subite ou communiquer une maladie incurable ; semer les épidémies parmi le bétail ou l'en préserver ; composer des philtres qui frappent de stérilité les hommes et les femmes, ou qui provoquent chez eux des passions effrénées, etc., etc. La seule vue d'un homme ayant la réputation d'un sorcier, met une terreur mortelle au cœur des Hindous.

---

habituelle. Et, certaine de ce que le prêtre avait dit l'infortunée dupe se tranquillisa. L'évêque... n'était pas au courant... de cette fantaisie du clergé... mais lorsque l'événement parvint aux oreilles des autorités civiles, on prit des mesures sévères pour que le scandale qui avait soulevé de dégoût la ville de Barcelone ne se renouvelât pas" [*The Times*, Londres 2 nov. 1878.]

[133] *La magie au XIXème siècle*, pp. 138 et sq.

[134] [*Mœurs et pratiques des Démons*, p 175.]

Citons maintenant, à ce sujet, la remarque judicieuse d'un écrivain qui vécut pendant plusieurs années en Inde, étudiant l'origine de ces superstitions : "La Magie vulgaire aux Indes, telle une infiltration corrompue, va de concert avec les plus nobles croyances des sectateurs des *Pitris*. Elle était *l'œuvre du plus bas clergé*, et son but était de tenir le peuple dans un perpétuel état de terreur. C'est ainsi qu'à toutes les époques et sous chaque latitude, côte à côte avec les notions philosophiques les plus élevées, on trouve toujours la *religion de la canaille* [135]." En Inde, ce fut l'œuvre du *plus bas clergé* ; à Rome, c'est celle des *Souverains Pontifes*. **[84]** Mais, n'ont-ils pas pour cela l'autorité de leur plus grand saint, Augustin, qui déclare que "celui qui ne croit pas aux mauvais esprits, refuse aussi de croire aux Saintes Ecritures" [136] ?

C'est pour cette raison que, dans la seconde moitié du XIXème siècle, nous voyons le conseiller de la Sacrée Congrégation des Rites (exorcisme de démons y compris) le Père Ventura de Raulica, écrire ce qui suit, dans une lettre publiée par des Mousseaux en 1865 :

> "Nous sommes en pleine magie ! et sous un faux nom ; l'esprit de mensonge et d'impudicité continue à perpétrer ses horribles déprécations... Le plus grave de tout cela c'est que les personnes les plus sérieuses n'attachent pas aux étranges phénomènes l'importance qu'ils méritent, ces manifestations auxquelles nous assistons et qui deviennent de jour en jour plus étranges, surprenantes, et disons-le, fatales.
>
> A ce point de vue, je ne puis assez louer et admirer le zèle et le courage que vous déployez dans votre œuvre. Les faits que vous avez recueillis sont calculés pour jeter la lumière et la conviction dans l'âme des plus sceptiques ; après la lecture de cet ouvrage remarquable, écrit avec une conscience et une érudition si grandes, l'aveuglement n'est plus possible.
>
> Si quoi que ce soit pouvait me surprendre, ce serait l'indifférence avec laquelle la fausse Science a traité ces

---

[135] Louis Jacolliot, *Le Spiritisme dans le Monde*, p. 162.

[136] Saint Augustin, *La Cité de Dieu*, XXI-VI.

phénomènes, en cherchant, ainsi qu'elle le fait, à tourner en ridicule un sujet aussi grave ; la simplicité puérile dont elle fait preuve, en voulant expliquer les faits au moyen d'hypothèses absurdes et contradictoires...

(Signé) "*Père Ventura de Raulica, etc., etc.*" [137].

Encouragé de cette manière par les plus hautes autorités de l'Eglise de Rome, anciennes et modernes, le chevalier conclut à la nécessité et à l'efficacité de l'exorcisme par les prêtres. Il cherche à démontrer *par la foi*, cela va sans dire – que le pouvoir des esprits de l'enfer a un rapport étroit avec certains rites, paroles et signes. "Dans le catholicisme diabolique, dit-il, aussi bien que le catholicisme divin, la grâce potentielle est liée à certains signes." Tandis que le pouvoir du prêtre catholique lui vient de Dieu, celui du prêtre païen lui vient du Diable. Or le Diable, ajoute-t-il, "est forcé de se soumettre" devant le Saint ministre de Dieu – "il n'ose pas MENTIR" [138]. **[85]**

Nous ferons remarquer au lecteur que nous avons souligné la phrase, voulant examiner son exactitude en toute impartialité. Nous sommes préparés à fournir des preuves irréfutables et irréfutées même par l'église de Rome, forcée qu'elle a été de les accepter – preuves de centaines de cas en relation avec ses dogmes les plus sacrés, où les "esprits" ont menti du commencement à la fin. Que dirons-nous de certaines saintes reliques dont l'authenticité est prouvée par des visions de la Sainte Vierge et de toute une légion de saints ? Nous avons devant nous un traité écrit par un pieux catholique, Guibert de Nogent, où il parle des reliques des saints. Il confesse avec un sincère désespoir qu'il existe "un grand nombre de fausses reliques, de même que de fausses légendes", et il critique sévèrement les inventeurs de ces miracles mensongers. "Ce fut par rapport à *une des dents de Notre Sauveur* écrit l'auteur de *Demonologia*, que de Nogent prit la plume à ce sujet ; ce fut au moyen de cette dent que les moines de Saint-Médard de Soissons prétendirent opérer des miracles ; cette prétention, ajoute-t-il, était aussi chimérique que celle des personnes

---

[137] *Mœurs et Pratiques des Démons,* p. 11.

[138] Des Mousseaux, *Mœurs, etc*., p. 431 etc. et XV etc.

qui croyaient posséder le nombril et les autres parties plus intimes du corps du Christ" [139].

Stevens [140] nous informe qu'un "Moine de Saint-Antoine, ayant été à Jérusalem, y vit quelques reliques, entre autres une phalange *du doigt du Saint Esprit*, aussi saine et entière que jamais ; le nez du séraphin qui apparut à saint François ; un ongle de chérubin ; une côte du *Verbum caro factum est* (Le Verbe fait chair) ; quelques rayons de l'étoile qui apparut aux trois rois Mages ; un flacon plein de la sueur de saint Michel, laquelle coula de son corps pendant son combat avec le Diable... etc." Toutes ces choses, dit le collectionneur de reliques, "je les ai ramenées avec moi, très dévotement".

Si ce qui précède est mis à l'écart comme l'invention d'un ennemi protestant, on nous permettra de citer l'Histoire d'Angleterre, et certains documents authentiques qui affirment l'existence d'une relique non moins extraordinaire que la meilleure de celles-là. Henri III reçut du Grand Maître des Templiers une fiole contenant quelques gouttes du sang sacré que le Christ versa sur la croix. Son authenticité était attestée par les sceaux du Patriarche de Jérusalem et autres. La procession transportant la fiole sacrée de saint Paul à l'abbaye de Westminster est décrite comme suit par l'historien : "Deux moines reçurent la fiole et la déposèrent dans l'Abbaye... ce qui fit briller de gloire toute l'Angleterre en la consacrant à Dieu et à saint Edouard." [141]. **[86]**

L'histoire du prince Radzivil est bien connue. C'est à la suite des tromperies indiscutables des moines et des nonnes de son entourage, ainsi que de son confesseur, que le noble Polonais se fit luthérien. Il était si outré au début de voir "l'hérésie" de la Réforme se répandre en Lithuanie, qu'il fit le voyage de Rome pour déposer son hommage de sympathie et de vénération aux pieds du Pape. Celui-ci lui fit cadeau d'une boîte de précieuses reliques. De retour dans son pays, son confesseur vit la Vierge descendre de sa demeure glorieuse dans le seul but de bénir les reliques et de les authentifier. Le supérieur du couvent voisin et la Mère Abbesse d'un couvent de nonnes eurent tous deux la même vision renforcée de celle de divers saints et martyrs ; tous prophétisèrent "avoir senti le Saint Esprit"

---

[139] *Demonologia*, Londres, 1827, p. 432.

[140] *Traité préparatif à l'Apologie pour Hérodote*, c. 39.

[141] [*Demonologia*, p. 436.]

sortant de la boîte des reliques et adombrant le prince. Un possédé du démon amené, tout exprès, par le clergé, fut exorcisé en grande pompe, et aussitôt qu'il eut été touché par la boîte, il guérit instantanément, rendant sur-le-champ grâces au Pape et au Saint Esprit. La cérémonie terminée, le gardien du trésor où les reliques étaient enfermées, se jeta aux pieds du prince et confessa que pendant le voyage de Rome, il avait égaré la boîte des reliques, mais que craignant la colère de son maître, il s'était procuré une boîte pareille "qu'il remplit de petits ossements de chiens et de chats" ; voyant, toutefois, comment le prince avait été trompé, il préférait confesser son crime et sa participation dans ces supercheries impies. Le prince ne dit mot, mais continua à observer pendant quelque temps – non les reliques, mais son confesseur et les visionnaires. Leur faux enthousiasme lui fit découvrir toute la supercherie des moines et des nonnes, et outré de leurs procédés, il embrassa la foi Réformée [142].

C'est de l'histoire. P. Bayle nous démontre que lorsque l'Eglise de Rome ne peut plus nier qu'il y ait eu de fausses reliques, elle a recours au sophisme et répond que si les fausses reliques ont opéré des miracles c'est "à cause de la bonne intention des croyants, qui, de cette manière obtinrent de Dieu la récompense de leur bonne foi" ! Ce même Bayle nous fait voir, dans plusieurs cas, que lorsqu'il a été prouvé que plusieurs corps ou trois têtes du même saint, ou trois bras (comme ce fut le cas pour saint Augustin) existaient disait-on en différents endroits, et que par conséquent ils ne pouvaient pas tous être authentiques, la réponse invariable de l'Eglise a été qu'ils étaient tous authentiques ; car "Dieu les avait miraculeusement multipliés et reproduits, pour la plus grande gloire de sa sainte Eglise" ! En d'autres termes, on voudrait faire croire aux fidèles que le corps d'un saint décédé peut, par un miracle divin, acquérir les particularités physiologiques d'une écrevisse ! **[87]**

Sans doute il serait fort difficile de prouver d'une manière satisfaisante que les visions des saints catholiques sont, en somme, plus authentiques ou plus dignes de foi que les visions ou les prophéties de nos "médiums" modernes. Les visions de Andrew Jackson Davis – quoi qu'en disent les critiques – sont infiniment plus philosophiques et plus en rapport avec la science moderne que les théories spéculatives de saint Augustin. Lorsque les visions de Swedenborg, le plus célèbre des voyants modernes,

---

[142] [*Dictionnaire historique et critique*, 1697.]

s'écartent de la philosophie et de la vérité scientifique, c'est quand elles se rapprochent le plus des données théologiques. Ces visions ne sont pas plus inutiles à la science ou à l'humanité que celles des grands saints orthodoxes. On raconte, dans la vie de saint Bernard, qu'étant à l'église, une veille de Noël, il pria que l'heure exacte de la naissance du Christ lui fût révélée ; et lorsque vint "l'heure exacte et véritable, il vit le divin enfant apparaître dans sa crèche". Quel dommage que le divin enfant n'ait pas saisi une occasion aussi favorable pour fixer en même temps le jour et l'année exacte de sa mort, afin de mettre ainsi d'accord les controverses de ses historiens putatifs. Les Tischendorf, les Lardner, les Colenso, et combien d'autres théologiens catholiques qui se sont, en vain, creusé la cervelle pour extraire la quintessence des annales de l'histoire, dans cette recherche inutile, auraient au moins eu l'occasion de témoigner au saint leur reconnaissance.

Quoi qu'il en soit, il ne nous reste plus qu'à supposer que la plupart des visions béatifiques et divines de la *Légende Dorée* et celles qu'on trouve dans les biographies plus complètes des "saints" les plus en renom, de même que celles de nos voyants et voyantes persécutés, sont produites par des "esprits" ignorants et non développés qui ont passionnément le goût de se faire passer pour des grands personnages historiques. Nous sommes d'accord avec le chevalier des Mousseaux et les autres persécuteurs infatigables de la magie et du spiritisme au nom de l'Eglise, que les esprits modernes sont, dans beaucoup de cas, des "esprits mensongers" ; qu'ils sont toujours prêts à flatter les manies de ceux qui communiquent avec eux aux séances ; qu'ils les bernent et que, par conséquent, ce ne sont pas *toujours* de bons "esprits".

Mais, puisque nous avons fait cette concession ; qu'il nous soit permis de poser la question suivante à toute personne impartiale : est-il possible de croire en même temps que le *pouvoir* concédé au prêtre exorciseur, ce pouvoir suprême et *divin* dont il se vante, lui a été donné par Dieu, dans le seul but de berner le monde ? Que la prière qu'il prononce *au nom du Christ* et qui en forçant le démon à se soumettre, et à se révéler, soit calculée en même temps pour faire confesser au diable, non la vérité, mais seulement *ce qui, dans l'intérêt de l'église à laquelle appartient l'exorciseur*, **[88]** *doit passer pour la vérité* ? C'est ce qui a lieu invariablement. Comparez, par exemple, les réponses du démon à Luther, avec celles des diables à saint Dominique. L'un argue contre la messe privée et reproche à Luther de mettre la Vierge Marie et les saints avant le

Christ, déshonorant ainsi le Fils de Dieu [143] ; tandis que les démons exorcisés par saint Dominique, en voyant la Vierge que le saint père avait appelé à son secours, s'écrient : "Oh ! notre ennemie ! Oh ! notre damnatrice !... pourquoi descends-tu du ciel pour nous torturer ? Pourquoi intercèdes-tu si puissamment pour les pécheurs ! Oh ! toi le chemin le plus sûr pour atteindre le ciel... tu nous commandes et nous sommes obligés de confesser que personne n'est damné s'il persévère dans ton saint culte, etc., etc. [144]". Le "saint Satan" de Luther l'assure que tout en croyant à la transsubstantiation du corps et du sang du Christ, il n'avait adoré que du pain et du vin ; et les diables de tous les saints catholiques promettent la damnation éternelle à tous ceux qui ne croient pas au dogme ou qui seulement le mettent en doute !

Qu'il nous soit permis, avant de clore le sujet, de présenter quelques exemples tirés des Chroniques de la Vie des Saints et choisis dans les récits qui sont pleinement acceptés par l'Eglise. On remplirait des volumes avec les preuves d'une entente incontestable entre les exorciseurs et les démons. Ils sont trahis par leur nature même. Au lieu d'être des ennemis indépendants et rusés, ayant à cœur la destruction des âmes et des esprits des hommes, la plupart ne sont que les élémentals des cabalistes ; créatures sans intelligence propre, mais miroirs fidèles de la VOLONTE qui les évoque, les contrôle et les conduit. Nous ne voulons pas perdre de temps en occupant l'attention du lecteur avec les thaumaturges et les exorciseurs douteux, mais nous prenons pour étalon un des plus grands saint du catholicisme, en cueillant un bouquet dans le jardin le plus fleuri de pieux mensonges la *Légende Dorée* de Jacques de Voragine [145].

Saint Dominique, fondateur de l'ordre célèbre qui porte son nom, est un des plus puissants saints du calendrier. Son ordre est le premier qui fut solennellement confirmé par le Pape et il est bien connu dans l'histoire comme l'associé et le conseiller de l'infâme Simon de Montfort, le général papal, qu'il aida à massacrer les malheureux Albigeois dans Toulouse et aux environs. On raconte que ce saint, et l'Eglise après lui, prétendent avoir reçu de la Vierge, *in propia persona*, un rosaire dont les vertus

---

[143] De Missa Privata et Unctione Sacerdotum.

[144] Voyez la Vie de *saint Dominique* et l'histoire du Rosaire miraculeux, ainsi que la *Légende Dorée*.

[145] Jacques de Varasse, connu sous son nom latin de Jacobus de Voragine, était vicaire général des Dominicains et évêque de Gênes en l'an 1292.

produisaient **[89]** de si étonnants miracles, que ceux des apôtres, et de Jésus lui-même, étaient relégués dans l'ombre. Un homme, dit son biographe, un pécheur invétéré, fut assez téméraire pour douter de la vertu du rosaire dominicain ; pour ce blasphème impie, il fut puni, incontinent, en permettant à 15 000 démons de prendre possession de lui. En voyant les souffrances intenses du démoniaque torturé, saint Dominique oublia l'insulte et appela les démons à rendre compte.

Voici le colloque entre le "bienheureux exorciseur" et les démons :

> *Question*. – Comment avez-vous pris possession de cet homme et combien êtes vous ?
>
> *Réponse des démons*. – Nous sommes entrés en lui parce qu'il a parlé irrespectueusement du rosaire. Nous sommes 15.000.
>
> *Question*. – Pourquoi êtes-vous entrés en lui au nombre si grand de 15.000 ?
>
> *Réponse*. – Parce qu'il y a quinze décades dans le rosaire dont il s'est moqué, etc.
>
> *Dominique*. – Tout ce que j'ai dit du Rosaire n'est-il pas vrai ?
>
> *Les Démons*. – Oui ! Oui ! (*Ils font sortir des flammes par les narines du démoniaque*). Sachez, chrétiens, que saint Dominique n'a jamais proféré une seule parole au sujet du rosaire qui ne soit pas absolument vraie ; et sachez, de plus, que si vous n'y croyez pas, les pires calamités se déchaîneront sur vous.
>
> *Dominique*. – Qui est l'homme que le Diable hait le plus au monde ?
>
> *Les démons* (en chœur). – Tu es cet homme. (Ils se confondent ici en compliments).
>
> *Dominique*. – Parmi quelle classe de chrétiens y a-t-il le plus de damnés ?

Les Démons. – Nous avons aux enfers, des marchands, des prêteurs sur gages, des banquiers véreux, des épiciers, des juifs, des apothicaires, etc., etc.

Dominique. – Y-a-t-il des prêtres ou des moines en enfer ?

Les Démons. – Il y a un grand nombre de prêtres, *mais pas de moines*, sauf ceux qui ont transgressé la règle de leur ordre.

Dominique. – Y a-t-il des Dominicains ?

Les Démons. – Hélas ! hélas ! il n'y en a pas encore, mais nous ne désespérons pas d'en avoir lorsque leur dévotion se sera refroidie. **[90]**

Nous n'avons pas la prétention de donner mot à mot les questions et les réponses, car elles remplissent vingt-trois pages ; mais les voici en substance, comme pourra s'en rendre compte quiconque se donnera la peine de parcourir la *Légende Dorée*. La description complète des affreux hurlements des démons, leurs louanges outrées du saint, etc., seraient trop longues pour ce chapitre. Qu'il suffise de dire qu'en lisant les nombreuses questions de saint Dominique et les réponses des démons, on est convaincu qu'elles corroborent, en tous points, les affirmations douteuses de l'Eglise et se font le soutien de ses intérêts. Le récit est suggestif. La légende fait une description graphique de la lutte de l'exorciseur contre la légion des démons de l'abîme sans fond. Les flammes sulfureuses qui s'échappent des narines, de la bouche, des yeux et des oreilles du possédé ; l'apparition soudaine de plus de cent anges, vêtus d'armures dorées ; et enfin l'arrivée de la Sainte Vierge en personne, portant une verge d'or, avec laquelle elle administre une volée au possédé, pour contraindre les démons à dire à sa louange ce qu'il serait oiseux de répéter ici. Tout le catalogue des vérités théologiques émises par les démons de saint Dominique, a été condensé en autant d'articles de foi par Sa Sainteté le Pape Pie IX, en 1870, dans le dernier Concile Œcuménique.

Par ce qui précède il est aisé de voir que la seule différence substantielle entre les "médiums" infidèles et les saints orthodoxes, réside dans l'utilité relative des démons, si c'est ainsi qu'on doit les nommer. Tandis que le Diable assiste loyalement l'exorciseur chrétien dans ses

opinions orthodoxes (?) le fantôme moderne laisse généralement son médium en plan. Car, en mentant, il agit plutôt contre les intérêts du médium qu'autrement, et de cette manière jette trop souvent le discrédit sur l'authenticité de la médiumnité. Si les "esprits" modernes étaient des diables, ils feraient preuve de plus de discernement et de ruse qu'ils ne font. Ils agiraient comme les démons du saint, lesquels, sous la contrainte du magicien ecclésiastique, et par le pouvoir du "nom... qui les oblige à obéir", *mentent d'accord avec l'intérêt direct* de l'exorciseur et de son église. Nous laissons au lecteur le soin de tirer la morale de cette comparaison.

"Observez, s'écrie des Mousseaux, qu'il y a des *démons* qui disent parfois la vérité" ; puis il ajoute en se référant au *Rituel* "l'exorciseur doit ordonner au démon de lui dire s'il est maintenu dans le corps du possédé au moyen d'un acte de sorcellerie ou par des *signes*, ou par tout autre objet qui puisse servir pour cette méchante pratique. Dans le cas où la personne exorcisée a avalé un de ces objets, il est obligé de le vomir ; et s'ils ne sont pas dans son corps, le démon est tenu d'indiquer l'endroit exact où ils se **[91]** trouvent ; une fois trouvés ils doivent être brûlés" [146]. C'est ainsi que certains démons révèlent l'existence de l'envoûtement, disent qui en est l'auteur, et indiquent le moyen de détruire le *maléfice*. Gardez-vous, dans ce cas, de jamais vous adresser aux magiciens, aux sorciers ou aux médiums. Pour être aidés il ne faut vous adresser qu'au ministre de votre Eglise ! et il ajoute, "comme vous le voyez l'Eglise a foi dans la Magie, du moment qu'elle le dit aussi formellement. Et ceux qui *ne croient pas à la magie*, peuvent-ils encore espérer de partager la foi de leur Eglise ? Qui donc, mieux qu'Elle, pourrait les enseigner ? A qui le Christ a-t-il dit ces paroles : allez et enseignez les nations... et voici, je suis avec vous toujours jusqu'à la fin des siècles" [147].

Devons-nous croire qu'il ne l'a dit qu'à ceux qui portent l'uniforme noir ou pourpre de Rome ? Faut-il faire crédit, au récit, que ce pouvoir fut conféré par le Christ à Siméon Stylite, ce saint qu'on canonisa parce qu'il demeura perché sur une colonne (*stylos*) de soixante pieds de haut, pendant trente-six ans, sans jamais en descendre, à seule fin que, entre autres miracles, relatés dans la *Légende Dorée*, il put guérir l'œil malade d'un

---

[146] *Rituale Romanum*, p. 475-478, Paris, 1851-52.

[147] *Mœurs et Pratiques des Démons*, p. 177.

dragon ? "Près de la colonne où vivait Siméon se trouvait l'habitation d'un dragon si venimeux, que l'air était empesté sur un espace de plusieurs milles autour de sa caverne." Cet hermite ophidien eut un accident ; une épine pénétra dans son œil, et se sentant devenir aveugle, il rampa jusqu'à la colonne du saint et y pressa son œil pendant trois jours sans faire de mal à personne. C'est alors que le bienheureux saint, du haut de sa demeure aérienne, "*de trois pieds de diamètre*", ordonna qu'on mît de la terre et de l'eau sur l'œil du dragon, duquel émergea incontinent une épine (ou pieu) de la longueur d'une coudée ; en voyant ce "miracle", le peuple glorifia le Créateur. Quant au dragon reconnaissant, il se leva "et ayant adoré Dieu pendant deux heures, il rentra dans sa caverne" [148] – en tant que saurien à demi converti, peut-on supposer.

Que devons-nous encore penser de cet autre récit dont le rejet nous fait courir *le risque de compromettre notre salut*, comme nous l'affirme un des missionnaires du Pape, de l'ordre des Franciscains ? Lorsque saint François d'Assise prêchait dans le désert, les oiseaux se rassemblèrent autour de lui, venus des quatre points cardinaux. Ils gazouillaient et applaudissaient à chaque phrase ; ils chantèrent une messe en chœur ; et enfin ils se séparèrent, pour porter la bienheureuse nouvelle aux confins du monde. Profitant de l'absence de la Sainte Vierge, qui tenait généralement compagnie **[92]** au saint, une sauterelle demeura perchée pendant une semaine entière sur la tête du "bienheureux". Attaqué par un loup féroce, le saint, qui n'avait d'autre arme que le signe de la croix avec lequel il se signa, au lieu de fuir son ennemi, se mit à lui faire un discours. Lui ayant révélé tout le bénéfice que pouvait lui apporter notre sainte religion, saint François ne cessa de parler jusqu'à ce que le loup fût devenu aussi doux qu'un agneau, et même qu'il versât des larmes de repentir pour ses péchés passés. Enfin, "il mit ses pattes dans les mains du saint, le suivit comme un chien dans toutes les villes où il prêcha, et devint un demi-chrétien" [149]. Que de merveilles zoologiques ne voyons-nous pas ! un cheval devenir sorcier, et un loup et un dragon convertis au Christianisme !

Ces deux anecdotes prises, au hasard, parmi des centaines d'autres, ont pu être égalées mais pas surpassées par les extravagances les plus folles des thaumaturges païens, des magiciens et des spirites ! Et cependant,

---

[148] Voyez le récit tiré de la *Légende Dorée*, par Alban Butler.

[149] Voyez la *Légende Dorée* ; *Life of saint Francis* ; *Demonologia*.

lorsqu'on prétend que Pythagore domptait les animaux, et même les fauves, par le seul pouvoir de l'influence mesmérique, la bonne moitié des catholiques le taxe d'imposteur éhonté, et l'autre le traite de sorcier, pratiquant la magie et complice du Diable ! Ni l'ours, ni l'aigle, ni même le taureau que, dit-on, Pythagore persuada de ne plus se nourrir de haricots, n'ont répondu avec la voix humaine ; tandis que le "corbeau noir" de saint Benoît, auquel il donnait le nom de "frère" discute avec lui et croasse ses réponses en casuiste né. Lorsque le saint lui offre la moitié d'un pain empoisonné, le corbeau s'indigne et lui fait des reproches en latin comme s'il avait pris ses grades à la Propagande !

Si l'on objecte que la *Légende Dorée* n'est, aujourd'hui, qu'à demi soutenue par l'Eglise ; qu'il a été reconnu que son auteur l'a compilée d'après une collection de vies des saints, la plupart sans preuves à l'appui, nous pouvons démontrer, au moins un cas, où la biographie n'est point le résultat d'une légende, mais bien l'histoire d'un homme racontée par un autre qui fut son contemporain. Jean Jortin et Gibbons établirent la preuve, il y a déjà bien des années, que les pères primitifs faisaient un choix de narrations, prises dans Ovide, Homère, Live et même dans les légendes populaires orales des nations païennes, pour illustrer les vies de leurs saints apocryphes. Mais ce n'est pas le cas dans les exemples ci-dessus. Saint Bernard vivait au XIIème siècle, et saint Dominique était presque contemporain de l'auteur de la *Légende Dorée*. De Voragine mourut en 1298 et saint Dominique, dont il décrit si minutieusement la vie et les exorcismes, fonda son ordre pendant le premier quart du XIIIème siècle. De plus, de Voragine fut, lui-même, Vicaire Général **[93]** des Dominicains, au milieu de ce même siècle, et, par conséquent, il fit la description des miracles exécutés par son héros et patron, peu d'années après le temps où ils sont sensés avoir eu lieu. Il les écrivit dans le même couvent ; et pendant qu'il exposait ces merveilles il y avait probablement cinquante personnes présentes qui avaient été les témoins oculaires de la façon de vivre du saint. Que devons-nous penser d'un biographe qui fait très sérieusement le récit que voici : Un jour que le saint travaillait dans sa cellule, le diable vint le déranger sous la forme d'une puce. Elle gambadait et sautait sur les pages du livre jusqu'à ce que le saint, impatienté, bien que peu disposé à faire du mal, même à un diable, se vit contraint de la punir, immobilisant le diable importun sur la phrase qu'il lisait, en fermant brusquement le livre. Une autre fois le diable apparut sous la forme d'un singe. Il fit tant d'horribles grimaces, que Dominique, pour s'en

débarrasser, ordonna au singe-démon de prendre la chandelle et de la lui tenir jusqu'à ce qu'il eût terminé sa lecture. Le pauvre diable s'exécuta et tint la chandelle jusqu'à ce qu'elle fût consumée jusqu'au bout de la mèche ; malgré ses cris perçants pour demander grâce, le saint, l'obligea à tenir la chandelle jusqu'à ce que ses doigts fussent brûlés jusqu'à l'os !

En voilà assez. L'approbation que reçut ce livre de l'Eglise et la sainteté toute spéciale qu'elle lui attribue, suffisent pour démontrer combien ses patrons avaient sa véracité en haute estime. Nous ajouterons, pour terminer, que la quintessence du *Decameron* de Boccace, est de la pruderie, à côté du répugnant réalisme de la *Légende Dorée*.

Nous ne pouvons que nous étonner des prétentions de l'Eglise catholique à vouloir convertir au christianisme les Hindous et les Bouddhistes. Si le "païen" reste fidèle à la foi de ses ancêtres, il a, du moins, cette qualité rédemptrice de ne pas apostasier pour le seul plaisir d'échanger une série d'idoles pour une autre. Peut-être trouverait-il quelque nouveauté en embrassant le Protestantisme, car ici, du moins, il a l'avantage de réduire ses notions religieuses à leur plus simple expression. Mais lorsqu'un bouddhiste a été réduit à échanger le soulier de Dagoon contre la pantoufle du Vatican, ou les huit chevaux de Gautama et la dent du Bouddha qui opèrent des miracles, contre une boucle de cheveux d'un saint chrétien et une dent de Jésus, qui font des miracles bien moins habiles, il n'a pas lieu de se vanter de son choix. Sir T.-S. Raffles, en parlant à la Société Littéraire de Java, raconta, dit-on, l'anecdote caractéristique suivante : "En visitant le grand temple situé sur les collines de Nagasaki, le commissaire anglais fut reçu avec toutes les marques de considération et de respect par le vénérable patriarche des provinces du nord, un vieillard de quatre-vingts ans, qui l'hébergea somptueusement. En le conduisant à travers **[94]** les cours du temple, un des officiers anglais présents s'écria sans y prendre garde, pour montrer sa surprise "Jésus-Christ" ! Le patriarche, se retournant, s'inclina en souriant en disant : "Nous connaissons votre Jasus Christus ! Mais ne nous l'imposez pas dans nos temples et nous continuerons à être amis. Sur ce, les deux antagonistes se séparèrent avec une amicale poignée de mains [150]."

Presque tous les rapports envoyés par les missionnaires des Indes, du Tibet et de Chine, se plaignent de "l'obscénité" diabolique et de la fâcheuse

---

[150] *The Mythology of the Hindus*, par Chase Coleman, p. 331.

impudicité des rites païens, "qui suggèrent tous, le culte du diable", suivant l'expression de des Mousseaux. Nous doutons fort que la moralité des païens gagnerait beaucoup à une enquête sur la vie du Roi psalmiste, par exemple, l'auteur des délicieux *Psaumes* que les Chrétiens répètent avec tant de ferveur. La différence entre David exécutant une danse phallique devant l'arche sacrée (emblème du principe féminin) et un Vishnavite hindou, portant ce même emblème sur la tête, ne favorise celui-là qu'aux yeux de ceux qui n'ont étudié ni les croyances anciennes ni la leur. Lorsqu'une religion qui exigea de David qu'il coupât et délivrât au roi les prépuces de cent ennemis avant de devenir son gendre (I, *Samuel* 25-27) est acceptée comme modèle par les Chrétiens, ils ne devraient pas jeter à la figure des païens les impudicités de leurs religions. Se rappelant la suggestive parabole de Jésus ils devraient ôter la poutre de leur œil avant de retirer la paille dans celui de leur voisin. L'élément sexuel est aussi apparent dans le Christianisme que dans n'importe quelle autre "religion païenne" ; mais en tous cas on ne rencontre nulle part dans les Védas, les crudités et l'indécence de langage que les hébraïsants découvrent aujourd'hui dans la *Bible* Mosaïque.

Cela ne nous servirait pas à grand chose de nous arrêter à considérer des sujets qui ont été traités d'une façon magistrale par un auteur anonyme, dont l'ouvrage créa une sensation énorme l'année dernière en Angleterre et en Allemagne [151]. Quant au sujet en question nous ne pouvons mieux faire que de référer le lecteur aux ouvrages très savants du Dr Inman. Bien qu'entachés de partialité, et souvent injustes envers les anciennes religions païennes et juive, les faits traités dans *Ancient Pagan and Modern Christian Symbolism* sont inattaquables. Nous ne sommes pas non plus d'accord avec quelques critiques anglais qui l'accusent de viser à renverser le Christianisme. Si par Christianisme on entend les formes extérieures du culte, il cherche évidemment à le détruire, car, pour lui, comme pour toute personne vraiment religieuse, ayant étudié **[95]** les anciennes croyances exotériques et leur symbologie, le Christianisme est du paganisme tout pur, et le Catholicisme, avec son culte de fétiches est autrement plus nuisible et plus pernicieux que l'Hindouisme dans son aspect le plus idolâtre. Mais, tout en dénonçant les formes exotériques et démasquant les symboles, ce n'est nullement à la religion du Christ qu'il s'attaque, mais au système

---

[151] *Supernatural Religion* : *An Inquiry into the Reality of Divine Revelation*, Londres, 1874 [Publié anonymement par W.R. Cassels.]

artificiel de la théologie. Laissons-le expliquer sa thèse par sa propre bouche en citant sa préface :

> "Lorsque la perspicacité d'un observateur faisait découvrir un vampire, celui-ci était, nous dit-on, ignominieusement mis à mort en lui passant un pieu à travers le corps ; mais l'expérience démontra qu'ils avaient la vie si tenace qu'ils ressuscitaient mainte et mainte fois malgré l'empalement répété, et qu'on ne s'en débarrassait qu'en les brûlant. De même le paganisme régénéré, qui prédomine chez les partisans de Jésus de Nazareth, a été ressuscité nombre de fois, après avoir été détruit. Favorisé par la masse il est dénoncé par la minorité. Entre autres accusateurs, j'élève la voix contre le paganisme qui existe d'une manière si étendue dans le Christianisme ecclésiastique, et je ferai mon possible pour dévoiler l'imposture. "Dans une histoire de vampire racontée par Southey dans Thalaba, l'être ressuscité prend la forme d'une vierge bien-aimée, et le héros est obligé de la tuer de sa propre main. Il la tue ; mais en frappant la forme de sa bien-aimée il est certain de n'avoir tué qu'un démon. De même, en cherchant à détruire le flot du paganisme déguisé en Christianisme, je ne m'attaque nullement à la vraie religion [152]. Qui est celui qui accuserait un ouvrier de malignité pour avoir enlevé la saleté qui recouvrait une belle statue. Il n'en manquera pas qui seront trop délicats pour s'attaquer à un sujet aussi répugnant, mais ils verront avec plaisir qu'un autre le fasse pour eux. C'est d'un éboueur de cette sorte que le besoin se fait sentir [153]."

Mais n'y a-t-il que les païens et les infidèles qui soient persécutés par les catholiques, lesquels s'adressent à la Divinité ainsi que le faisait saint

---

[152] Ni nous non plus, si par la véritable religion on comprendra enfin l'adoration par les œuvres et les actes, d'une Divinité suprême, Invisible et Inconnue, et non pas la profession de vains dogmes humains. Mais nous ne voulons pas en dire plus. Nous cherchons à démontrer que si nous excluons le cérémonial et le culte des fétiches comme faisant partie essentielle de la religion, les principes vraiment chrétiens n'ont été manifestés et le véritable Christianisme n'a été pratiqué que par les Bouddhistes et les païens, depuis l'époque des Apôtres.

[153] *Ancient Pagan and Modern Symbolism*, p. XVI, Introd.

Augustin, "Oh ! mon Dieu ! c'est ainsi que je voudrais voir périr tous tes ennemis" ? Pas le moins du monde ! leurs désirs sont plus mosaïques et plus à l'imitation de Caïn que cela. C'est contre leurs propres frères dans la foi, leurs frères **[96]** schismatiques qu'ils complotent sous les murs qui abritèrent les meurtriers Borgia. Les *larvae* des Papes infanticides, parricides et fratricides se sont révélées d'aptes conseillers pour les Caïns de Castelfidardo et de Mentana. C'est maintenant le tour des Chrétiens slavons, des schismatiques orientaux – les philistins de l'église Grecque !

Sa Sainteté le Pape après avoir épuisé dans une métaphore à sa propre louange tous les points de ressemblance entre lui et les grands prophètes bibliques, se compare enfin au Patriarche Jacob "luttant contre son Dieu". Il couronne aujourd'hui l'édifice de la piété catholique en sympathisant avec les Turcs ! Le vice-régent de Dieu inaugure son infaillibilité en encourageant, dans un esprit très chrétien, les actes du David Musulman, le Bachibazouk moderne. Sans doute rien ne serait plus agréable à Sa Sainteté que de recevoir de lui un présent sous forme de quelques milliers de "prépuces" serbes ou bulgares. Fidèle à sa politique d'être tout pour tous afin de faire avancer ses propres intérêts, l'Eglise de Rome, à l'heure où nous écrivons, (1876) voit avec placidité les atrocités serbes et bulgares, et est en train, probablement, de manœuvrer de concert avec la Turquie contre la Russie. Plutôt voir l'Islam et le Croissant, jusqu'ici détestés, maîtres du sépulcre du dieu chrétien, que l'église Grecque établie à Constantinople et à Jérusalem comme religion d'état. Tel un tyran en exil, caduc et édenté, le Vatican recherche toute alliance qui lui promet sinon la restauration de sa puissance perdue, du moins l'affaiblissement de son rival. Il joue en sous-main avec la hache maniée naguère par ses Inquisiteurs tâtant son fil, et attendant le moment propice, tout en espérant contre tout espoir. De son temps l'église des Papes a frayé avec de drôles d'individus, mais jamais elle ne s'est abaissée au point de prêter son appui moral à ceux qui pendant plus de 1.200 ans lui ont craché à la figure, traitant ses enfants de "chiens infidèles", répudiant son enseignement et niant la divinité de son Dieu !

Jusqu'à la presse catholique de France se soulève contre cette indignité et accuse ouvertement le parti Ultramontain de l'Eglise catholique et le Vatican de faire cause commune dans le conflit oriental, avec les musulmans contre les chrétiens.

> "Lorsque le Ministre des Affaires Etrangères éleva la voix à la Chambre en faveur des chrétiens grecs, il ne fut applaudi que par les catholiques libéraux, tandis que le parti Ultramontain le reçut froidement", dit le correspondant français d'un journal de New-York.
>
> Ce fut au point que M. Lemoine, directeur bien connu du grand journal catholique libéral, les Débats, se vit obligé d'avouer que l'Eglise Romaine avait plus de sympathie pour les musulmans que pour les schismatiques, de même qu'elle préférait un infidèle **[97]** à un protestant. Il y a, au fond, dit cet écrivain, une grande affinité entre le Syllabus et le Coran, de même qu'entre les deux chefs des croyants. Les deux systèmes sont de même nature, et s'unissent sur le terrain commun d'une même théorie immuable ! De même, en Italie, le roi et les catholiques libéraux s'unissent dans une vive sympathie pour les infortunés chrétiens, tandis que le Pape et le parti ultramontain inclinent vers les Mahométans."

Le monde civilisé peut s'attendre, sous peu, à l'apparition matérialisée de la Vierge Marie, dans les murs du Vatican. Le "miracle" si souvent répété de la Visiteuse Immaculée pendant le moyen âge, vient de se reproduire dernièrement à Lourdes ; pourquoi ne le ferait-elle pas une fois de plus, afin d'infliger le coup de grâce à tous les hérétiques, schismatiques et infidèles ? Le cierge miraculeux existe encore à Arras, la capitale de l'Artois ; et à chaque nouvelle calamité qui menace sa "chère Eglise" "Notre Dame" apparaît en personne et l'allume de ses propres mains en présence de toute la congrégation "biologisée". Cette sorte de "miracles", nous dit M. E. Worsley, exécuté par l'Eglise catholique romaine, "réussit toujours et ne fait de doute pour personne" [154]. La correspondance privée dont la "Bienheureuse Dame" honore ses amis ne fait non plus aucun doute. Il existe deux précieuses missives de cette sorte dans les archives de l'Eglise. La première, prétend-on, est une lettre en réponse à celle que lui adressa saint Ignace. Elle confirme tout ce que son correspondant avait appris au sujet de "son ami", par lequel elle veut dire l'apôtre Jean. Elle

---

[154] "*Discourses of Miracles wrought in the Roman Catholic Church, or a full Refutation of D' Stillingfleet's unjust Exceptions against Miracles*", Octavo 1676, p. 64.

l'enjoint de respecter ses vœux et ajoute sous forme d'encouragement : *Moi et Jean nous viendrons ensemble vous rendre visite* [155].

Rien n'avait transpiré de cette fraude éhontée, jusqu'à la publication des lettres à Paris en 1495. Par une curieuse coïncidence cette publication parut au moment où des investigations menaçantes venaient d'être faites au sujet de l'authenticité du quatrième Evangile synoptique. Qui se permettrait de douter après une pareille confirmation venue du Quartier Général ? Mais le comble de l'effronterie se produisit en 1534, lorsqu'une nouvelle lettre fut reçue, venant de la "Médiatrice", lettre qui ressemble plutôt au rapport **[98]** d'un politicien à un confrère politique. Elle était rédigée en excellent latin, et on la trouva dans la cathédrale de Messine, avec l'image dont elle fait mention. En voici la traduction :

> "La Vierge Marie, Mère du Rédempteur du monde, à l'Evêque, au Clergé et à tous les fidèles de Messine, envoie la santé et la bénédiction, en son nom à elle et celui de son fils [156].
>
> Attendu que vous avez eu à cœur l'établissement de mon culte ; ceci est pour vous faire savoir qu'en ce faisant vous avez trouvé grâce devant mes yeux. Depuis longtemps je pense à votre ville avec douleur, car elle est exposée à de grands dangers à cause de sa proximité du feu de l'Etna, et j'ai eu des discussions à ce sujet avec mon fils, car il était fâché contre vous parce que vous aviez négligé mon culte, et que par conséquent il se souciait fort peu de mon intercession. Aujourd'hui, cependant, comme vous êtes revenus à de meilleurs sentiments, et que, heureusement, vous avez recommencé à m'adorer, il m'a conféré le droit de devenir votre protectrice éternelle ; mais en même temps, je vous avertis de faire attention à ce que vous faites, et de ne pas me donner l'occasion d'avoir à me repentir de

---

[155] Après cela, pourquoi les Catholiques Romains objecteraient-ils aux prétentions des Spirites ? Si, sans preuve à l'appui, ils croient à la "matérialisation" de la Vierge Marie et de saint Jean vis-à-vis de saint Ignace, comment peuvent-ils logiquement nier la matérialisation de Katie et de John (King), lorsque celle-ci est certifiée par les expériences de M. Crookes le chimiste anglais, et les témoignages de nombreux autres témoins ?

[156] La "Mère de Dieu" a, par conséquent, la préséance sur Dieu ?

> ma bienveillance envers vous. Les prières et les fêtes instituées en mon nom me sont particulièrement agréables (*véhémenter*), et si vous persévérez dans ces choses, et que vous vous opposiez, dans la mesure de vos forces, aux hérétiques qui se répandent aujourd'hui sur tout le monde, ce qui cause un grand danger à mon culte et à celui des autres saints et saintes, vous jouirez de ma protection éternelle.
>
> Comme gage de ce pacte, je vous envoie du ciel, cette image de moi-même, coulée par des mains célestes et si vous l'honorez comme elle le mérite, ce me sera une preuve de votre obéissance et de votre foi. Adieu. Daté au Ciel, assise près du trône de mon fils, le mois de décembre de l'an 1534 de son incarnation."
>
> "MARIE VIERGE"

Que le lecteur ne s'imagine pas qu'il s'agit d'un faux anticatholique. L'auteur auquel cette lettre est empruntée [157] affirme que l'authenticité de la lettre a été attestée par l'Evêque lui-même, son vicaire général, son secrétaire, et six chanoines de l'église-cathédrale de Messine, qui tous ont signé l'attestation de leurs noms, en le confirmant par serment.

> "La lettre et l'image furent trouvées, toutes deux, sur le grand autel, où les avaient placées des anges descendus du ciel,"

Il faut qu'une Eglise soit tombée dans la plus basse dégradation pour que son clergé ait recours à de telles supercheries sacrilèges et que celles-ci soient acceptées par le peuple avec ou sans murmures.

Non ! une religion de cette sorte est bien loin de l'homme qui sent en lui l'action d'un esprit immortel. Il n'y a jamais eu et il n'y aura jamais de philosophe véritable, qu'il soit païen, infidèle, juif ou chrétien, qui ait suivi cette ligne de pensée. Le Bouddha **[99]** Gautama est reflété dans les préceptes du Christ ; saint Paul et Philon le juif sont les fidèles échos de Platon ; et Ammonius Saccas et Plotin se couvrirent de gloire immortelle

---

[157] Voyez *New Era* de juillet 1875, N. Y.

en combinant les enseignements de tous ces grands maîtres de la véritable philosophie. "Mettez tout à l'épreuve ; et attachez-vous à ce qui est bien", voilà quelle devrait être la devise de tous les frères de par le monde. Il n'en est pas ainsi avec les interprètes de la Bible. La graine de la Réformation fut semée le jour où le second chapitre de *l'Epître catholique de saint Jacques* entra en conflit avec le onzième chapitre de *l'Epître aux Hébreux*, dans le même *Nouveau Testament*. Celui qui croit en saint Paul ne peut croire en saint Jacques, saint Pierre ou saint Jean. Pour être chrétiens avec leur apôtre, il faut que les partisans de saint Paul combattent saint Pierre, "face à face", et si saint Pierre "doit être blâmé" et qu'il avait tort, il n'était pas infaillible. Comment, alors, son successeur (?) peut-il se vanter de son infaillibilité ? Tout royaume divisé contre lui-même est sûr de sa perte ; et toute maison divisée contre elle-même tombera. La pluralité de maîtres s'est montré aussi fatale en religion qu'en politique. Ce que prêcha saint Paul fut enseigné par tous les autres philosophes mystiques. "Tenez-vous donc *fermes dans la liberté* dans laquelle le Christ nous a mis, et ne vous *remettez pas de nouveau sous le joug de la servitude*" ; s'écrie le sincère philosophe apôtre ; puis il ajoute sous une inspiration prophétique : "Mais si vous vous mordez et vous mangez les uns les autres, prenez garde que vous ne soyez détruits les uns par les autres [158]."

Dans l'adoption de leurs rites et de leurs théurgie, nous avons la preuve que les Néo-Platoniciens n'ont pas toujours été méprisés et accusés de démonolatrie, par l'Eglise romaine. Les évocations et incantations identiques des Cabalistes païens et juifs sont répétées aujourd'hui par les exorcistes chrétiens, et la théurgie de Jamblique a été adoptée mot à mot. "Malgré la distinction qui séparait les Platoniciens des chrétiens Pauliniens aux premiers siècles", dit le professeur A. Wilder "parmi les instructeurs les plus en vue de la nouvelle foi, il y en eut beaucoup qui étaient profondément teintés du levain philosophique. Synesius, évêque de Cyrène était un disciple d'Hypatie. Saint *Antoine s'inspirait de la théurgie de Jamblique*. *Le Logos*, ou le Verbe de *l'Evangile selon saint Jean* était une personnification gnostique. Clément d'Alexandrie, Origène et bien d'autres parmi les pères, étanchèrent leur soif aux sources de la philosophie. L'idée d'ascétisme qui entraîna l'Eglise était pareille à celle que pratiquait Plotin... tout au long du moyen âge apparurent des hommes qui acceptaient les

---

[158] *Galates*, V, 1 et 15.

doctrines intimes promulguées par le célèbre instructeur de l'Académie [159]."
[100]

Nous donnons ci-après la traduction de quelques fragments des formules d'exorcisme employées par les cabalistes et les chrétiens afin d'établir l'accusation que l'Eglise Romaine eut soin de ravir aux cabalistes et aux théurgistes leurs rites magiques et leurs cérémonies, avant de leur lancer ses anathèmes. L'identité de la phraséologie nous révèle, peut-être, une des raisons pourquoi l'Eglise Romaine a toujours tenu ses fidèles dans l'ignorance sur la signification de ses prières et de son rituel latin. Seuls ceux qui avaient un intérêt direct dans la supercherie ont eu l'occasion de comparer le rituel de l'Eglise avec celui des Magiciens. Jusqu'à une date comparativement récente, les meilleurs latinistes étaient soit des hommes d'église, soit des lettrés dépendant d'elle. La masse du peuple ne lisait pas le latin, et si elle l'avait fait, la lecture des livres de magie était prohibée sous peine d'anathème et d'excommunication. L'habile artifice de la confession rendit presque impossible toute velléité de consulter, même en cachette, ce que les prêtres nomment un *grimoire* (un griffonnage du diable), ou *Rituel de Magie* ; et par surplus de précaution l'Eglise commença par détruire, ou mettre en lieu sûr, tous les documents de la sorte sur lesquels elle put mettre la main.

Voici la traduction du *Rituel Cabalistique*, et celui généralement connu sous le nom de *Rituel Romain*. Celui-ci fut promulgué en 1851 et 1852 sous la sanction du Cardinal Engelbert, archevêque de Malines, et de l'archevêque de Paris. Le démonologue des Mousseaux dit à son sujet : "C'est le rituel de Paul V, révisé par le plus érudit des Papes modernes, Benoît XIV, contemporain de Voltaire [160]."

---

[159] "*Paul and Plato*".

[160] Voyez *La Magie au XIX*[ème] *siècle*, p. 139.

CABALISTIQUE (juif et païen)	CATHOLIQUE ROMAIN
Exorcisme du Sel	*Exorcisme du Sel* [161]
Le Prêtre-Magicien bénit le sel, et dit : "*Créature du Sel* [162], que la SAGESSE [de Dieu] demeure en toi ; qu'elle préserve *notre esprit et nos corps* de toute corruption. "Par le pouvoir de Hochmael חכמאל [Dieu de la Sagesse] et celui de *Ruach* Hochmael [Esprit du Saint Esprit] que les Esprits de la Matière (mauvais esprits) fuient devant lui... Amen."	Le Prêtre bénit le Sel et dit : Créature du Sel, je t'exorcise au nom du Dieu vivant... *sois la santé de l'âme et du corps* ! Partout où tu es jeté, *que les esprits impurs soient mis en fuite*... Amen.
Exorcisme de l'Eau *(et des Cendres)*	*Exorcisme de l'Eau*
"Créature de l'Eau, je t'exorcise... par *les trois noms* qui sont Netsah, Hod et Yesod [Trinité cabalistique], dans le commencement et à la fin, par Alpha et Oméga, qui sont dans l'Esprit Azoth [Saint Esprit ou *Ame Universelle*], je t'exorcise et je t'adjure... Aigle errant que le Seigneur t'ordonne, *par les ailes du taureau et son épée flamboyante*. (Le chérubin placé à la porte de l'Est de l'Eden).	"Créature de l'Eau, au nom du Dieu Tout-Puissant, du Père, du Fils et du Saint Esprit... *sois exorcisée*... Je t'adjure au nom de l'Agneau... [le Magicien dit *taureau* ou bœuf, *per alas Tauri*] de l'Agneau qui marcha sur le basilic et l'aspic et qui écrase, sous ses pieds, le lion et le dragon."

[161] *Rituel Romain*, édit. 1851, p. 291-296, etc., etc.

[162] *Créature* du sel, de l'air, de l'eau ou de tout objet capable d'être enchanté ou béni ; terme technique en Magie adopté par le clergé chrétien.

Exorcisme d'un Esprit Elémental	*Exorcisme du Diable*
"Serpent, au nom du Tétragrammaton, le Seigneur ; Il te commande, par l'Ange et le Lion. Ange des Ténèbres, obéis, et fuis avec cette eau bénite [exorcisée]. Aigle enchaîné, obéis à ce signe, et retire-toi devant le souffle. Serpent mobile, rampe à mes pieds, ou sois torturé par ce feu sacré, et évapore-toi devant cet encens sacré. Que l'eau retourne à l'eau [l'esprit élémental de l'eau] ; que le feu brûle, et que l'air circule ; que la terre retourne à la terre en vertu du Pentagramme qui est l'Etoile du matin, et au nom du Tétragrammaton qui est tracé dans le centre *de la Croix de Lumière*. *Amen*."	.... "O, Seigneur, que celui qui porte avec lui la terreur, fuie, frappé lui-même de terreur, et qu'il soit vaincu. O toi, qui es l'Ancien Serpent... tremble devant le bras de celui qui, ayant triomphé des peines de l'enfer [?] *devictis gemitibus inferni*, rappela les âmes à la lumière... Plus tu tarderas, plus ta torture sera grande... par Celui qui règne sur les vivants et sur les morts... et qui jugera le siècle par le feu, *seculum per ignem*, etc. Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. *Amen* [163]."

Nous ne voulons pas mettre à l'épreuve plus longtemps la patience du lecteur, bien que nous puissions multiplier les exemples, mais n'oublions pas que nous nous référons à la dernière édition du Rituel parue en 1851-1852. Si nous nous reportions à l'antérieure nous y trouverions des points de ressemblance encore plus frappant, pas seulement dans la phraséologie mais dans la forme du cérémonial. Nous n'avons même pas choisi, pour la comparaison, le rituel du cérémonial magique des cabalistes chrétiens du moyen âge, où le langage modelé sur la croyance dans la divinité du Christ est, sauf une expression par-ci, par-là, identique avec le Rituel Catholique [164]. Celui-ci, toutefois, est en progrès, et pour cette note **[102]** originale l'Eglise a droit à tout le bénéfice. On ne trouverait, certes, rien

[163] *Rom. Rit.*, pp. 428-33. Cf. Des Mousseaux, *La Magie, etc.*, p. 139-43.

[164] Voir *Art Magic*, Pt III, sect. XIX, art. sur Peter d'Albano.

d'aussi fantastique dans n'importe quel rituel de Magie. Apostrophant le "Démon" il dit : "Cède le pas à Jésus-Christ... *bête puante, dégoûtante et féroce...* Tu te révoltes ? Ecoute et tremble, Satan ; ennemi de la foi, ennemi de la race humaine, introducteur de la mort... racine de tout mal, promoteur du vice, âme de l'envie, origine de l'avarice, cause de discorde, prince de l'homicide, maudit de Dieu, auteur de l'inceste et du sacrilège, inventeur de toute obscénité, professeur des actes les plus détestables, et *Grand Maître des Hérétiques* [!!] (Doctos Hœreticorum). Quoi !... tu résistes encore ? Oses-tu résister, sachant que le Christ, notre Seigneur, va venir ?... Fais place à Jésus-Christ, fais place au Saint Esprit, qui, par son Apôtre bienheureux, saint Pierre, t'a renversé devant le monde dans la personne de Simon le Magicien" (*le manifeste stravit in Simone Mago*) [165].

Après une telle pluie d'injures, quel est le diable ayant la plus petite parcelle de point d'honneur, qui consentirait à rester en pareille compagnie ; à moins d'être un Libéral Italien ou le Roi Victor Emmanuel en personne, lesquels, grâce à Pie IX, sont à l'épreuve de l'anathème.

C'est vraiment grand dommage que d'enlever à Rome tous ses symboles à la fois ; mais il faut rendre justice aux hiérophantes dépouillés. Longtemps avant que le signe de la croix ne fut adopté comme symbole chrétien, il était employé comme signe de reconnaissance entre les néophytes et les adeptes. Eliphas Lévi nous dit que : "Le signe de la croix, adopté par les Chrétiens, n'est pas leur propriété exclusive. Il est cabalistique, car il représente l'opposition et l'équilibre quaternaire des éléments. Nous constatons, par la strophe occulte du *Pater*, à laquelle nous faisons allusion dans un autre volume, qu'il y avait, à l'origine, deux manières différentes de le faire, ou du moins, deux formules fort distinctes pour expliquer sa signification – une réservée aux prêtres et aux initiés ; et l'autre communiquée aux néophytes et aux profanes. Ainsi, par exemple, *l'initié*, en portant la main à son front, disait : "*A Toi* ; puis il ajoutait, *appartiennent* ; il continuait en plaçant la main sur la poitrine – *le royaume* ; puis à l'épaule gauche – *la justice* ; à l'épaule droite – *et la miséricorde*. Il joignait ensuite les mains en ajoutant : *à travers les cycles générateurs* : *Tibi sunt Malchect, et Geburah et Chassed per Æonas* ; ce signe de la croix est en tous points et magnifiquement cabalistique, et

---

[165] *Rituel*, p. 429-433 ; voyez *La Magie au XIXème siècle*, p. 142-43.

l'Eglise militante et officielle l'a laissé complètement perdre, à la suite de la profanation du Gnosticisme [166]." **[103]**

Combien fantastique, alors, nous apparaît l'affirmation du père Ventura, que, tant que saint Augustin était un Manichéen, un philosophe, ignorant la "sublime révélation chrétienne", et refusant de s'humilier devant elle, il ne savait rien, et ne comprenait rien de Dieu, des hommes et de l'univers ; "...il resta pauvre, petit, obscur, stérile ; il n'écrivit rien et ne fit rien de grand ou d'utile". Mais aussitôt qu'il eut embrassé la foi chrétienne "... son intelligence et son pouvoir de raisonner, éclairés à *la lumière de la foi*, l'élevèrent aux sommets les plus sublimes de la philosophie et de la théologie". Et son autre argument : que par conséquent le génie de saint Augustin "se développa dans toute sa grandeur et sa fécondité prodigieuse... son intelligence rayonnait de cette intense lumière, qui réfléchie dans ses œuvres immortelles, n'a jamais cessé un instant, depuis quatorze siècles, d'éclairer le monde et l'Eglise" [167].

Ce que fut saint Augustin comme Manichéen, nous laissons au Père Ventura le soin de nous faire savoir ; mais que sa conversion au Christianisme établit un conflit éternel entre la théologie et la science ne fait pas l'ombre d'un doute. Tout en étant obligé de reconnaître que "les doctrines des Gentils avaient peut-être quelque chose de *divin* et de vrai", il déclara, toutefois, que, par suite de leur superstition, leur idolâtrie et leur orgueil, il fallait "les détester et, s'ils ne s'amendaient pas, les vouer à la punition par le jugement divin". Cela nous fournit la clef de la politique ultérieure de l'Eglise chrétienne, même en ce qui concerne l'époque actuelle. Si les Gentils refusaient d'entrer dans l'Eglise, tout ce qu'il y avait de divin dans leur philosophie ne comptait pour rien, et la colère divine s'abattait sur eux. Draper nous dit en peu de mot l'effet produit par cette attitude : "Ce Père, plus que tout autre, contribua à jeter la discorde entre la science et la religion ; ce fut surtout lui qui enleva à la Bible son vrai but – c'est-à-dire d'être un guide pour vivre une vie pure – et la mit dans la position dangereuse de se poser comme arbitre des connaissances humaines et d'exercer une tyrannie audacieuse sur les pensées des hommes. L'exemple une fois donné, les partisans ne se firent pas attendre ; on traita de profanes les œuvres des philosophes grecs ; les exploits

---

[166] *Dogme et Rituel de la Haute Magie*, vol. II, p. 88

[167] *Conférences par le Père Ventura*, vol. II, part. I, p. LVI. Préface.

transcendants et glorieux du Muséum d'Alexandrie furent cachés sous un voile d'ignorance, de mysticisme et de jargon inintelligible, d'où partaient trop souvent, hélas, les éclairs destructeurs de la vengeance ecclésiastique [168]." **[104]**

Saint Augustin [169] et saint Cyprien [170] admettent, tous deux, qu'Hermès et Hostanés croyaient en un vrai dieu ; ils reconnaissent, avec les deux païens, qu'il est invisible et incompréhensible, sauf pour l'esprit. De plus, nous défions n'importe quelle personne intelligente, qui ne soit pas aveuglée par le fanatisme religieux, après lecture de fragments pris au hasard dans les ouvrages d'Hermès et de saint Augustin sur la Divinité, de nous dire lequel des deux donne une définition plus philosophique du "Père invisible". Nous connaissons au moins un auteur de marque qui est de notre opinion. Draper traite les productions de saint Augustin de "rhapsodies conversationnelles" avec Dieu ; de "rêveries incohérentes" [171].

Le Père Ventura nous présente le saint comme se plaçant devant le monde ébahi, "sur les sommets les plus sublimes de la philosophie". Mais voici que le même critique impartial fait la remarque suivante au sujet de ce colosse de la philosophie patristique. "Est-ce pour ce projet absurde, pour ce produit de l'ignorance et de l'audace, qu'il fallait mettre à l'écart tous les ouvrages des philosophes grecs ? Les grands critiques qui apparurent avec la Réformation, en comparant les œuvres de ces écrivains les unes avec les autres, ne vinrent pas trop tôt pour les placer sur le niveau qui leur convient, et nous enseigner à toutes les traiter avec mépris [172]."

Que des hommes comme Plotin, Porphyre, Jamblique, Appolonius et même Simon le Magicien, soient accusés d'avoir fait un pacte avec le Diable, que ce personnage existe ou non, paraît si absurde, qu'il ne vaut pas la peine de le réfuter. Si Simon le Magicien – le plus problématique de tous au point de vue historique – a jamais existé autre part que dans l'imagination enfiévrée de saint Pierre et des autres apôtres, il n'était certes pas plus mauvais que n'importe lequel de ses adversaires. Une différence

---

[168] *Conflict between Religion and Science*, p. 62.

[169] [*De baptismo contra Donatistas*, 1. VI, c. XLIV.]

[170] [*Sancti C. Cypriani opera*, 5 V, "De Idolorum vanitate", Traité VI, sect. VI, p. 14.]

[171] *Conflict*, *etc*., p. 60.

[172] *Conflict*, *etc*.

de point de vue religieux, quelque grande qu'elle soit, n'est pas suffisante en elle-même, pour envoyer un des adversaires au ciel et l'autre en enfer. Ces doctrines autoritaires et peu charitables ont pu être enseignées au moyen âge ; mais il est trop tard aujourd'hui, même pour l'Eglise, de mettre en avant ce traditionnel épouvantail. Les recherches commencent à nous faire entrevoir ce qui, si l'on parvient à en établir la preuve, jettera un blâme éternel sur l'Eglise de l'apôtre Pierre ; et l'attribution de celle-ci à ce disciple doit être considérée comme une des assertions les moins vérifiées et les moins vérifiables du clergé catholique. **[105]**

Le savant auteur de *Supernatural Religion* [173] cherche assidûment à prouver que par Simon le Magicien, nous devons entendre l'apôtre Paul, dont les Epîtres furent secrètement et ouvertement calomniées par saint Pierre et accusées de contenir des "enseignements *dysnoétiques*". L'apôtre des Gentils était courageux, franc, sincère et très savant ; l'apôtre de la Circoncision était lâche, cauteleux, hypocrite et très ignorant. Que saint Paul ait été, du moins en partie, sinon tout à fait, initié aux mystères théurgiques, ne fait aucun doute. Son langage, la phraséologie si particulière aux philosophes grecs, certaines expressions utilisées par les seuls initiés, sont tous des signes certains pour étayer cette supposition. Nos soupçons ont été renforcés par un article fort bien écrit, paru dans un journal de New-York intitulé, "*Paul et Platon*" [174], dans lequel l'auteur émet quelques observations remarquables, et pour nous, fort précieuses. Dans son *Epître aux Corinthiens*, il nous fait voir Paul abondant en "expressions suggérées par les initiations aux mystères de Sabazius et d'Eleusis, et les enseignements des philosophes [grecs]. Il [saint Paul] se donne comme un *idiôtês* c'est-à-dire une personne ignorante en ce qui concerne le Verbe, mais non pas dans la gnose ou connaissance philosophique.

"Nous discourons de la sagesse parmi les parfaits, ou initiés, écrit-il ; non la sagesse de ce monde, ni celle des Archontes de ce monde, mais la sagesse divine dans un mystère secret – *qu'aucun des Archontes de ce monde n'a connue* [175]."

---

[173] *Ibid*., p. 66.

[174] *Paul and Plato*, par A. Wilder, éditeur de *The Eleusinian and Bacchic Mystéries* par Thomas Taylor.

[175] Corinthiens II, 6, 7, 8.

Que prétend l'apôtre donner à entendre par ces paroles claires et non équivoques, sinon que, lui-même, faisant partie des *mystœ* (initiés) discourait de choses exposées, et expliquées seulement dans les Mystères ? La "sagesse divine dans un mystère qu'aucun *des Archontes de ce monde n'a connue*" se réfère, sans aucun doute, au *basileus* de l'initiation éleusinienne qui, lui, *savait*. Le *basileus* faisait partie de la suite du grand hiérophante, et était *Archonte* d'Athènes ; en cette qualité il était un des principaux *mystœ*, appartenant aux Mystères *intérieurs* auxquels un nombre fort restreint et choisi était seul admis [176]. Les magistrats qui dirigeaient les Eleusinies étaient appelés Archontes.

Nous voyons une nouvelle preuve que Paul faisait partie du cercle des "Initiés", dans le fait suivant. L'apôtre se fit tondre la tête à Chenchrea (où fut initié Lucius *Apuleius*) parce qu'il "avait fait un vœu". Les *nazars* – ou les mis à part – ainsi que nous le lisons dans les Ecritures juives, devaient se faire couper les **[106]** cheveux, qu'on portait longs, et qu' "aucun rasoir ne devait toucher" à un autre moment, et les sacrifier sur l'autel de l'initiation. Les *nazars* étaient une classe des théurgistes chaldéens. Nous donnerons plus loin la preuve que Jésus en faisait partie.

Saint Paul déclare que : "Selon la grâce de Dieu qui m'a été donnée, j'ai posé les fondations comme un sage architecte [177]."

Cette expression, architecte, qui n'est employée *qu'une seule fois* dans toute la *Bible*, et cela par Paul, doit être considérée comme une véritable révélation. La troisième partie des rites sacrés dans les Mystères se nommait *Epopteia*, ou révélation, la réception aux secrets. En substance, elle fait allusion à ce degré de clairvoyance divine, quand tout ce qui touche à ce monde disparaît, la vue terrestre étant paralysée, et l'âme pure et libre, s'unit à son Esprit, ou Dieu. Mais la véritable signification de ce mot est "surveillant", de οπτομαι, *je me vois*. En sanscrit le mot *avâpta* a la même signification, et aussi celle d'*obtenir* [178]. Le mot *epopteia* est un mot

---

[176] Voyez le *Eleusinian and Bacchic Mysteries* de Taylor.

[177] I. *Epître aux Corinthiens*, III, 10.

[178] Dans son sens le plus étendu, le mot sanscrit a la même signification littérale que le terme grec ; tous deux impliquent une "révélation" par un agent non humain mais déterminée par "la boisson sacrée". Aux Indes, les initiés recevaient la boisson sacrée du "Soma" qui les aidait à libérer leur âme de leur corps ; et dans les *Mystères d'Eleusis* c'était la boisson sacrée offerte à l'*Epopteia*. Les mystères grecs dérivaient en entier des rites védiques Brahmaniques, et ceux-ci des Mystères religieux ante-védiques, la philosophie Bouddhiste primitive.

composé de Επὶ, sur et ὀπτομαι, voir, surveiller, employé aussi dans le sens d'architecte. Le titre de Maître-Maçon dans la Franc-Maçonnerie, en dérive, dans le sens qu'il avait dans les Mystères. Par conséquent, lorsque Paul dit qu'il est un "architecte", il se sert d'une expression éminemment cabalistique, théurgique et maçonnique, qu'aucun des autres apôtres n'eût employée. Il avoue, par cela, qu'il est un adepte, ayant le droit d'initier les autres.

Si nous faisons des recherches dans ce sens, sous la direction de ces guides très sûrs, les Mystères Grecs et la *Cabale*, il n'est pas difficile de trouver la raison secrète, pourquoi saint Paul était haï par saint Pierre, saint Jean et saint Jacques, et persécuté par eux. L'auteur de l'*Apocalypse* était un cabaliste juif, pur sang, avec toute la haine des Mystères qu'il avait héritée de ses ancêtres [179]. Du temps de Jésus, sa jalousie se porta jusque sur Pierre ; et ce ne fut qu'après la mort de leur maître que nous voyons les deux apôtres – dont le premier ceignit la Mitre et le Pétalon des Rabbins Juifs – prêcher avec tant de zèle le rite de la circoncision. Aux yeux de Pierre, saint Paul qui l'avait humilié, et qu'il sentait être si supérieur à lui en "connaissances grecques" et en philosophie, **[107]** devait naturellement apparaître comme un magicien, un homme souillé de la "Gnose", de la "sagesse" des Mystères grecs, et par conséquent, qui sait ? comme "Simon le Magicien" [180].

Quant à Pierre, la critique biblique a déjà démontré qu'il n'a probablement rien eu à faire avec la fondation de l'Eglise latine à Rome, sauf en ce qu'il a fourni le prétexte dont le rusé Irénée a profité pour faire bénéficier cette Eglise du nouveau nom de l'apôtre, *Petras* ou *Kephas*, nom qui se prêtait si bien, en jouant avec les mots, pour l'associer à celui de *Petroma*, le double jeu de tablettes de pierre employées par le hiérophante aux initiations, dans le mystère final. C'est peut-être là-dessus que repose

---

[179] Inutile de dire que *l'Evangile selon saint Jean* n'a jamais été écrit par Jean, mais par un Platonicien ou un Gnostique appartenant à l'école néoplatonicienne.

[180] Le fait que Pierre persécuta "l'Apôtre des Gentils" sous ce nom ne veut pas dire qu'il était Simon le Magicien en personne, personnage distinct de saint Paul ; cela pouvait avoir été un terme générique de mépris. Theodoret et saint Chrysostome, les premiers et les plus prolifiques commentateurs du Gnosticisme de cette époque paraissent faire de Simon un rival de Paul et vont jusqu'à prétendre qu'ils échangèrent plus d'un message. Theodoret en fervent propagandiste de ce que saint Paul nomme "l'Antithèse de la Gnose" (1er Epître à Thimothée) paraît avoir été une douloureuse épine dans le côté de l'apôtre. Les preuves ne manquent pas de l'existence réelle de Simon le Magicien.

tout le secret des prétentions du Vatican. Ainsi que le remarque fort à propos le professeur Wilder : "Dans les pays orientaux, la désignation פתר Peter [en phénicien et en chaldéen, un interprète] paraît avoir été le titre de ce personnage [le hiérophante]... Il y a dans ces faits une réminiscence des circonstances particulières de la Loi Mosaïque... ainsi que la prétention du Pape d'être le successeur de Pierre, le hiérophante ou interprète de la Religion chrétienne [181]."

Dans cette qualité, nous devons lui reconnaître, jusqu'à un certain point, le droit d'être un tel interprète. L'Eglise latine a fidèlement conservé dans ses symboles, ses rites, ses cérémonies, son architecture, et même dans l'accoutrement de ses prêtres, la tradition du culte païen – des cérémonies publiques ou exotériques cela va sans dire ; autrement, ses dogmes feraient preuve de plus de bon sens, et renfermeraient moins de blasphèmes envers la majesté du Dieu Suprême et Invisible.

Une inscription trouvée sur le tombeau de la Reine Mentuhept, de la onzième dynastie (2.250 avant J.-C.) qu'on a reconnue avoir été transcrite du dix-septième chapitre du *Livre des Morts* (datant d'au moins 4.500 avant J.-C.) est encore plus suggestive. Ce texte **[108]** monumental contient un groupe d'hiéroglyphes qui, interprétées, donnent

PTR. RF. SU.

Peter. Ref. Su.

Le Baron Bunsen nous fait voir cette formule sacrée mélangée à toute une série de commentaires et d'interprétation diverses, sur un monument âgé de quarante siècle. "Cela équivaut à dire que la mention (la véritable interprétation) n'était déjà plus intelligible à cette époque... Nous voulons par cela faire entendre au lecteur, ajoute-t-il, qu'un texte sacré, un hymne, reproduisant les paroles d'un esprit désincarné, existait en cet état il y a

[181] Thos. Taylor, *op cit*., pp. 17-18 (4ème éd.). Si nous n'avions pas la tradition cabalistique, digne de foi, à laquelle nous fier, nous nous verrions peut-être forcés de nous demander si l'*Apocalypse* doit être attribuée à l'apôtre de ce nom. Il paraît avoir été connu sous le nom de Jean le Théologien.

environ 4.000 ans... au point d'être à peu prés inintelligible pour les scribes royaux [182]."

Qu'elle fût inintelligible pour les non initiés parmi ceux-ci, est aussi certain, en lisant les commentaires confus et contradictoires, qu'elle était une "parole mystérieuse" connue seulement des hiérophantes du sanctuaire, et de plus, un mot choisi par Jésus, pour désigner l'office qu'il attribue à un de ses apôtres. Ce mot PTR n'a été interprété qu'en partie, à la suite d'un autre mot écrit dans un autre groupe d'hiéroglyphes, sur une stèle, le signe qui le représente étant un œil ouvert [183]. Bunsen donne encore une autre signification à PTR, qui serait "Montrer". "Il me semble, ajoute-t-il, que le PTR est littéralement l'ancien mot Aramique et Hébreu, "Patar" qui figure dans l'histoire de Joseph comme le mot spécifique pour *interprète* ; de là, par conséquent, *Pitrun* doit être l'interprétation d'un texte, d'un songe [184]." Dans un manuscrit du Ier siècle, combinaison de textes grec et démotique [185], et probablement un des rares ouvrages qui échappèrent aux vandales chrétiens des IIème et IIIème siècles, lorsque tous ces précieux manuscrits furent brûlés sous l'inculpation de magie, nous trouvons répétée, à plusieurs reprises, une expression qui, peut-être, va jeter un peu de lumière sur le sujet. Un des principaux héros du manuscrit, qu'on nomme toujours "l'Illuminateur Juif", ou Initié, Τελειωτὴς, n'est censé communiquer qu'avec son *Patar* ; ce dernier mot étant écrit en caractères chaldéens. Ce mot est associé, une fois, avec le nom de *Shimeon*. **[109]**

"L'Illuminateur", qui interrompt rarement sa solitude contemplative, nous est montré, plusieurs fois, habitant une Κρύπτη (caverne) et enseignant, non pas oralement, mais par l'entremise de ce *Patar*, une multitude de disciples avides d'apprendre, et qui se tiennent au dehors. Le Patar écoute les paroles de sagesse en appliquant son oreille à un trou percé dans la cloison qui cache l'instructeur à son auditoire et les transmet à la foule, en les commentant et en les expliquant. Cela était, à peu de chose près la méthode adoptée par Pythagore, lequel, d'après ce que nous

---

[182] Bunsen, *Egypt's place in Universal History*, vol. V, p. 90.

[183] Voyez de Rougé, *Stèle*, p. 44 ; PTAR (*videns*) est interprété par "apparaître" suivi d'un point d'interrogation – le signe usuel de la perplexité scientifique. Dans le cinquième volume de l'Egypte de Bunsen, l'interprétation est "Illuminateur", ce qui est plus correct.

[184] *Egypte*, de Bunsen. Vol. V, p. 90.

[185] Ce manuscrit est la propriété d'un mystique que nous avons rencontré en Syrie.

savons, ne permettait pas aux néophytes de le voir pendant les années de probation, mais il les instruisait depuis derrière un rideau qui fermait l'entrée de sa caverne.

Que "l'Illuminateur" du manuscrit gréco-démotique ait été identifié avec Jésus ou non, le fait reste acquis, que nous le voyons se servir d'un terme usité dans les "Mystères" pour désigner celui que, plus tard, l'Eglise catholique élève au rang de Janitor du Royaume des Cieux et d'interprète de la volonté du Christ. Le terme Patar ou Peter place d'emblée le maître et le disciple dans le cercle de l'initiation et les met en rapport avec la "Doctrine Secrète". Le grand hiérophante des anciens mystères ne permettait jamais aux candidats de le voir ou de l'entendre en personne. Il était le Deus-ex-Machina, la Divinité invisible qui préside, transmettant sa volonté et ses instructions par un intermédiaire ; et deux mille ans plus tard, nous constatons que les Dalaï-Lamas du Tibet ont suivi ce programme traditionnel dans les mystères religieux les plus solennels du lamaïsme. Si Jésus connaissait la signification occulte du titre qu'il décerna à Simon, alors il a dû être un initié ; autrement il ne l'eût pas connu ; et s'il était un initié des Esslénes Pythagoriciens, des Mages chaldéens, ou des Prêtres égyptiens, la doctrine qu'il enseigna était une parcelle de la "Doctrine Secrète" révélée par les hiérophantes païens à quelques adeptes choisis, admis dans les sanctuaires sacrés.

Nous en reparlerons plus loin. Pour le moment nous allons indiquer sommairement l'extraordinaire ressemblance, nous devrions plutôt dire, l'identité, des rites et des vêtements de cérémonie du clergé chrétien, avec ceux des babyloniens, des assyriens, des phéniciens, des égyptiens, et d'autres païens de la plus haute antiquité.

Si nous voulons avoir le modèle de la tiare papale, il faut le chercher dans les anciennes tablettes assyriennes. Nous renvoyons le lecteur à l'ouvrage illustré du Dr Innan intitulé : *Ancient Pagan and Modern Christian symbolism*. A la page 64, il reconnaîtra sans peine la coiffure du successeur de saint Pierre dans celle portée par les dieux ou les anges de l'antique Assyrie "où elle figure couronnée par l'emblème de la Trinité *mâle*" (La Croix chrétienne). "Disons, en passant", ajoute le Dr Inman, "que, de même que les catholiques **[110]** romains adoptèrent la mitre et la tiare "de la race damnée de Cham", de même aussi ils adoptèrent la crosse épiscopale des augures étruriens, et la forme artistique qu'ils prêtent à leurs

anges, fut empruntée aux peintres et aux fabricants d'urnes de la Grande Grèce et de l'Italie Centrale".

Si nous poussons plus loin nos recherches et que nous cherchions à connaître l'origine du nimbe et de la tonsure des prêtres et des moines catholiques [186], nous trouverions des preuves irréfutables que ce sont des emblèmes solaires. Knight, dans son *Old England* ; *a Pictorial Museum* reproduit un dessin de saint Augustin, représentant un ancien évêque chrétien, dans un accoutrement probablement identique à celui porté par le grand "saint" en personne. Le *pallium* ou ancienne étole épiscopale est le signe féminin lorsqu'il est porté par le prêtre officiant. Sur la gravure de saint Augustin, il est couvert de croix bouddhiques et l'ensemble de son apparence est une copie du T égyptien (le Tau) prenant un peu la forme d'un Y. "La pointe inférieure..., dit Inman, est la marque de la triade masculine ; l'index de la main droite [du sujet] est étendu, comme le faisaient les prêtres assyriens, lorsqu'ils rendaient hommage *au bois*... Lorsqu'un homme endosse le pallium au cours du culte, il devient le représentant de la Trinité dans l'unité, le *arba*, ou le quaternaire mystique" [187].

"Immaculée est Notre Dame Isis", est la légende qui entoure une gravure de Sérapis et d'Isis, décrite par King, dans *The Gnostics and their Remains*, Ή ΚΥΡΙΑ ICIC ΑΓΝΗ... "Ce sont les termes identiques qui furent, par la suite, appliqués au personnage (la Vierge Marie) qui lui succéda et prit ses titres, ses symboles, ses rites et ses cérémonies... Ainsi, ses adhérents reportèrent sur les nouveaux prêtres les anciens signes de leur profession, le célibat, la tonsure et le surplis, en omettant, malheureusement, les fréquentes ablutions prescrites par l'ancien culte". "Les "Vierges Noires" si vénérées dans quelques cathédrales françaises durant la longue nuit du moyen âge ont été reconnues, après examen critique, n'être que des statues d'Isis sculptées dans du basalte [188] !"

Des clochettes tintinnabulantes étaient suspendues devant le sanctuaire de Jupiter Ammon, et c'est au son de ces cloches que les prêtres recevaient leurs augures ; "une clochette d'or et une grenade... autour du bord de la

---

[186] Les prêtres d'Isis étaient tonsurés.

[187] Voyez *Ancient Pagans etc*., pp. 51-52 'Voir aussi son *Ancient Faillis Embodied in Ancient Names*, vol. II, pp. 915-918.]

[188] *The Gnostics and their Remains*, p. 71.

robe", tel était le résultat chez les Juifs du temps de Moïse. Chez les Bouddhistes, on invoque toujours pendant les services religieux, les dieux du Deva Loka, en les invitant à descendre sur l'autel en sonnant les cloches suspendues dans **[111]** les pagodes. La cloche de la table sacrée de Shiva à Kuhama est décrite dans Kailâsa, et tout *vihâra* ou lamaserie bouddhiste a ses cloches.

Nous constatons, par conséquent, que les cloches dont se servent les Chrétiens leur viennent en droite ligne des bouddhistes tibétains et chinois. Les rosaires ont la même origine et ont été en usage chez les moines bouddhistes il y a plus de 2.300 ans. Les *lingham* dans les temples hindous sont décorés, à certaines dates, de grosses baies provenant de l'arbre consacré au Mahadeva, enfilées en forme de rosaire. Le titre de "nonne" est un terme égyptien, et avait chez eux exactement la même signification ; les Chrétiens ne se sont même pas donné la peine de traduire le mot *Nonna*. L'auréole des saints était déjà employée par les artistes antédiluviens de Babylone, lorsqu'ils voulaient déifier ou honorer la tête d'un mortel. Dans la célèbre gravure du *Hindoo Panthéon* de Moore, intitulée "Krishna allaité par Dévaki, d'après une peinture admirablement exécutée, la Vierge hindoue est représentée assise sur un divan et allaitant Krishna. Les cheveux ramenés en arrière, le long voile et l'auréole dorée autour de la tête de la Vierge, ainsi qu'autour de celle du Sauveur hindou, sont frappants de ressemblance. Aucun Catholique, si versé soit-il dans le mystérieux symbolisme de l'iconologie, n'hésiterait un seul instant à adorer, devant cette image, la Vierge Marie, la mère de son Dieu" [189]. On voit encore aujourd'hui, à Indra Subbâ, à l'entrée sud des grottes d'Ellora, la représentation de l'épouse d'Indra, Indrânî, assise avec son enfant-dieu, montrant le ciel avec le doigt dans le même geste que la Madona et le Bambino italiens [190]. Dans *Pagan and Christian Symbolism*, l'auteur nous donne une reproduction copiée sur une gravure sur bois du Moyen Age, telle qu'on les voit par douzaines dans les anciens psautiers, où la Vierge Marie, avec son fils, est représentée comme la Reine du Ciel, debout sur le croissant de lune, emblème de la virginité. "Etant placée devant le soleil, elle en éclipse en partie la lumière. Rien n'est mieux calculé pour identifier la Mère Chrétienne et son enfant avec Isis et Horus, Ishtar, Vénus, Junon, et une légion d'autres déesses païennes, qui portaient également les titres

---

[189] Voyez l'illustration dans *l'Ancient Pagan and Modern Christian Symbolism* de Inman, p. 27.

[190] [Inman, *op. cit.*, p. 29.]

de Reine du Ciel, Reine de l'Univers, Mère de Dieu, Epouse de Dieu, Vierge Céleste, Pacificatrice Céleste, etc, [191]."

De telles gravures ne sont pas purement astronomiques. Elles représentent le dieu mâle et la déesse femelle, comme le soleil et la lune en conjonction, "l'union de la triade et de l'unité". Les cornes de vache sur la tête d'Isis ont la même signification. **[112]**

Par conséquent, on constate l'estampille du Paganisme exotérique au-dessus, au-dessous, à l'extérieur et à l'intérieur de l'Eglise chrétienne, aussi bien dans les vêtements de ses prêtres que dans ses rites religieux. II n'est pas de sujet, dans l'ordre étendu des connaissances humaines, où le monde ait été si aveugle ou dupé par de continuels faux exposés que celui de l'antiquité. Son passé vénérable, et ses croyances religieuses ont été faussement représentés et foulés aux pieds par leurs successeurs. Ses hiérophantes et ses prophètes, les *Mystae* et les *Epoptae* [192] de ses sanctuaires, jadis sacrés, ont été transformés en démoniaques et adorateurs du diable. Vêtu des dépouilles de ses victimes, le prêtre chrétien d'aujourd'hui fulmine l'anathème contre elles, en faisant usage de rites et de cérémonies qui lui ont été enseignés par les théurgistes eux-mêmes. La *Bible* Mosaïque sert d'arme contre ceux qui l'ont écrite. Le philosophe païen est maudit sous le toit qui fut témoin de son initiation ; et le "singe de Dieu" (c'est-à-dire le diable de Tertullien) "le créateur et le fondateur de la théurgie magique, la science de l'illusion et du mensonge, dont le père et l'auteur est le démon", est exorcisé avec de l'eau bénite par la main qui brandit le même *lituus* [193], avec lequel l'ancien augure, après une prière solennelle, déterminait les régions du ciel et évoquait, au nom du Très Haut, le dieu mineur (qu'on nomme aujourd'hui le Diable) qui devait dévoiler l'avenir à ses yeux, et lui permettre de prophétiser ! De la part des Chrétiens et du clergé, ce n'est que honteuse ignorance, parti-pris, et un orgueil méprisable (si hardiment pris à partie par un des leurs, le Révérend Ministre T. Gross) [194], qui s'élève contre toute recherche, en la taxant "d'œuvre criminelle et inutile, lorsqu'il est à craindre qu'elle ait pour résultat le renversement de croyances pré-établies". De la part de la

---

[191] *Ibid*., p. 76.

[192] Initiés et voyants.

[193] La crosse pastorale de l'augure, et aujourd'hui celle de l'évêque.

[194] *The Heathen Religion*, Introd.

science, c'est la même crainte de se voir dans l'obligation de modifier quelques-unes de ses théories basées sur des données fausses. "Seul, le misérable parti pris", dit Gross, "est capable de dénaturer à ce point la théologie païenne, et d'avoir faussé, que dis-je, caricaturé les formes de son culte religieux. Il est temps que la postérité élève la voix pour revendiquer la vérité violée, et que le siècle actuel fasse preuve d'un peu de ce bon sens dont il s'enorgueillit avec autant de satisfaction intérieure que si le privilège de la raison était le droit d'aînesse des temps modernes seulement".

Tout cela nous met sur la voie de la véritable cause de la haine que les Chrétiens primitifs et ceux du Moyen Age avaient pour leurs frères païens et dangereux rivaux. On ne hait que ce que l'on craint. Une fois que les thaumaturges chrétiens eurent rompu tout **[113]** contact avec les Mystères des temples, et avec "ces écoles si renommées pour la magie", décrites par saint Hilaire [195], ils ne pouvaient guère s'attendre à rivaliser avec les faiseurs de miracles païens. Aucun apôtre n'est arrivé à la hauteur d'Apollonius de Tyane, sauf, peut-être, en ce qui concerne le pouvoir mesmérique de guérir, et le scandale déchaîné parmi les apôtres par le faiseur de miracles, Simon le Magicien, est trop connu pour être répété ici. "Comment se fait-il", dit saint Justin martyr, évidemment intimidé, "comment se fait-il que les talismans d'Apollonius (τελεσματα) ont un pouvoir sur certains objets de la création, car *comme nous le constatons*, ils calment la fureur des vagues et la violence du vent, ainsi que les attaques des bêtes sauvages ; et tandis que les miracles de Notre Seigneur ne nous ont été conservés que par la tradition, ceux d'Apollonius *sont plus* nombreux et se manifestent vraiment par des faits capables de désorienter tous les spectateurs" [196] ? Ce martyre embarrassé résout le problème en attribuant, avec raison, l'efficacité et le pouvoir des charmes employés par Apollonius, à sa connaissance profonde des sympathies et des antipathies (ou répugnances) de la nature.

Incapables de nier la supériorité évidente du pouvoir de leurs ennemis, les Pères eurent recours à la méthode ancienne, mais toujours couronnée de succès – la calomnie. Ils honorèrent les Théurgistes avec la même calomnie insinuante que celle pratiquée par les Pharisiens contre Jésus.

---

[195] *Pères du Désert d'Orient,* vol. II, p. 283, Avignon 1761.

[196] Justin martyr, *Quoest.*, XXIV.

"Tu as un Démon" lui dirent les Anciens de la Synagogue juive. "Tu as le Diable", répétèrent les Pères astucieux, avec la même dose de vérité en s'adressant au thaumaturgiste païen ; et c'est ainsi que l'accusation criée par-dessus les toits, érigée par la suite en un article de foi, l'emporta.

Mais les héritiers modernes de ces faussaires ecclésiastiques, qui attribuent la magie, le spiritisme et même le magnétisme, à l'œuvre d'un démon, oublient les classiques, ou peut-être ne les ont jamais lus. Aucun de nos fanatiques n'a jamais regardé avec plus de dédain les abus de la magie, que ne l'ont fait jadis les véritables initiés. Aucune loi moderne ou médiévale n'a été plus sévère que celle des anciens hiérophantes. Certes, ces derniers faisaient preuve de plus de discernement, de charité et de justice que le clergé chrétien ; car, s'ils bannissaient le sorcier "inconscient", la personne possédée d'un démon, hors des limites sacrées du sanctuaire, au lieu de le brûler sans merci, les prêtres prenaient soin du malheureux "possédé". Comme il y avait des hôpitaux expressément bâtis à cet effet aux environs des temples, si l'ancien "médium" était possédé, on en prenait soin et on le guérissait. Mais **[114]** pour celui qui, au moyen de sorcellerie consciente, avait acquis des pouvoirs qui mettaient ses semblables en danger, les prêtres de jadis étaient aussi sévères que la justice elle-même. "Toute personne accidentellement coupable d'homicide, ou d'un crime quelconque, ou convaincue de sorcellerie, était exclue des Mystères Eleusiniens [197]." Et il en était de même pour tous les autres Mystères. Cette loi, mentionnée par tous les écrivains sur les anciennes initiations, parle en elle-même. La prétention de saint Augustin, que toutes les explications fournies par les Néo-Platoniciens étaient inventées par eux de toutes pièces est parfaitement absurde ; car presque toutes les cérémonies dans leur ordre véritable et successif sont mentionnées par Platon d'une façon plus ou moins voilée. Les Mystères sont vieux comme le monde, et celui qui est au courant des mythologies ésotériques des différentes nations peut en suivre la trace en arrière jusqu'à l'époque anté-védique de l'Inde. La vertu la plus stricte et la plus grande pureté sont exigées, aux Indes, du *Vatou*, ou Candidat, avant de pouvoir prétendre à l'initiation, que ce soit pour devenir un simple Fakir, un *Pourohita* (prêtre public) ou un Sannyâsi, un saint du second degré d'initiation, la plus sainte et la plus vénérée entre toutes. Après sa victoire dans les terribles épreuves qui précèdent son admission au temple intérieur des cryptes souterraines

---

[197] Voyez *Eleusinian and Bacchic Mysteries*, par Taylor ; Porphyre et autres.

de sa pagode, le Sannyâsi passe le reste de sa vie dans le temple, en pratiquant les quatre-vingt-quatre règles et les dix vertus assignées aux Yoguis.

"Quiconque n'a pratiqué, pendant toute sa vie, les dix vertus que le divin Manou exige comme un devoir, ne peut être initié aux Mystères du Concile", dit le livre hindou de l'initiation.

Ces vertus sont : "la Résignation ; l'acte de rendre le bien pour le mal ; la tempérance ; la probité ; la pureté ; la chasteté ; la répression des sens physiques ; la connaissance des Saintes Ecritures ; celle de l'âme [esprit] Supérieure ; le culte de la vertu ; et l'abstinence de la colère [198]." Ces vertus seules doivent diriger la vie d'un véritable Yogui. "Aucun adepte indigne ne devrait souiller par sa présence les rangs des saints initiés pendant vingt-quatre heures." L'adepte est tenu pour coupable s'il viole, une seule fois, un de ces vœux. Certes, la pratique de telles vertus est incompatible avec la notion d'un culte du diable ou d'une vie de débauches !

Nous allons, maintenant, essayer de donner un aperçu clair et précis d'un des buts principaux de cet ouvrage. Ce dont nous voulons établir la preuve, c'est qu'à la base de chaque ancienne religion populaire, se trouve la même ancienne doctrine-sagesse, **[115]** unique et toujours la même, professée et pratiquée par les initiés de tous pays, lesquels étaient seuls au courant de son existence et de son importance. Il serait aujourd'hui humainement impossible d'en déterminer l'origine et de fixer l'époque exacte où elle à atteint son développement. Toutefois, un seul coup d'œil nous fera voir qu'elle n'a pu atteindre la perfection surprenante où nous la rencontrons dans les restes des divers systèmes ésotériques, sinon après une succession de siècles sans nombre. La profondeur de sa philosophie, la noblesse de son code de morale, ses résultats pratiques si concluants et ses preuves si uniformes, ne sont pas le produit d'une seule génération, ou même d'une seule époque. Il faut que les faits aient été entassés sur les faits, que les déductions soient venues s'ajouter les unes aux autres, que la science ait engendré la science et des myriades d'intelligences humaines les plus éclairées aient approfondi les lois de la nature, pour que cette antique doctrine ait pris une forme concrète. La preuve de l'identité fondamentale des anciennes religions se reconnaît dans la persistance d'un système d'initiation ; dans celle des castes sacerdotales secrètes gardiennes

---

[198] [*Manou*, VI, Shlokes, 92-93.]

des puissantes paroles mystiques, et dans les manifestations publiques du contrôle sur les forces naturelles, preuve évidente d'un rapport avec les êtres surhumains. Toute approche aux Mystères de toutes nations était gardée avec un soin jaloux, et toutes les disciplines condamnaient impitoyablement à mort l'initié de n'importe quel degré qui divulguait les secrets qui lui avaient été confiés. Nous avons vu que tel était le cas dans les Mystères Eleusiniens et Bachiques, chez les Mages Chaldéens, et chez les Hiérophantes égyptiens ; la même loi prévaut depuis un temps immémorial chez les Hindous, de chez qui tous ces Mystères sont dérivés. Il n'y a pas de doute à ce sujet, car la *Agroushada Parikshai* dit explicitement : "Tout initié, à quelque degré qu'il appartienne, qui aura révélé la grande formule sacrée, sera mis à mort.

Il s'en suit tout naturellement que ce châtiment extrême fut adopté par toutes les nombreuses sectes et confraternités qui naquirent de l'ancienne souche, à différentes époques. Nous le constatons chez les Esséniens primitifs, les Gnostiques, les Néo-Platoniciens et les Philosophes du Moyen Age ; et de nos jours encore, les Francs-Maçons ont perpétué le souvenir des anciennes obligations dans les menaces de trancher la gorge, de démembrer et d'arracher les entrailles, du candidat en cas de trahison. De même que le "mot de Maître" maçonnique est communiqué à "voix basse", de même aussi cette précaution est exigée, dans le *Livre des Nombres chaldéen* et la *Mercaba* juive. Après avoir reçu l'initiation, le Néophyte était mené par un des Anciens dans un endroit retiré, et là **[116]** on lui murmurait à *l'oreille* le grand secret [199]. Le Franc-Maçon prête serment, sous les peines les plus sévères, de ne communiquer les secrets de quelque degré que ce soit "à un frère d'un degré inférieur" ; et *l'Agroushada Parikshai* dit : "L'initié du troisième degré qui révélerait, avant le temps voulu, les vérités supérieures aux initiés du second degré, sera mis à mort." L'apprenti Maçon consent, de même, à ce qu'on lui "arrache la langue", s'il divulgue quoi que ce soit à un profane ; et dans les ouvrages hindous de l'initiation, le même *Agroushada Parikshai*, nous lisons que tout initié du premier degré (le plus bas) qui trahirait les secrets de son initiation à des membres d'autres castes, pour qui la science doit être un livre fermé, aurait "la langue coupée" et subirait d'autres mutilations.

---

[199] Franck, *La Kabbale*, ch. I.

Nous mettrons en relief, par la suite, les preuves de l'identité des vœux, des formules, des rites et des doctrines entre les anciennes croyances. Nous démontrerons aussi que non seulement leur souvenir a été perpétué en Inde, mais que l'Association Secrète est aussi vivante et aussi active que jamais. Après avoir lu ce que nous avons à dire, on reconnaîtra que le suprême pontife et hiérophante, le *Brahmâtma*, est encore accessible à "*ceux qui savent*", bien qu'il soit probablement connu sous un autre nom et que les ramifications de son influence s'étendent par tout le monde. Mais revenons maintenant à la période chrétienne primitive.

Feignant d'ignorer qu'il faut attacher une signification ésotérique aux symboles exotériques et que les Mystères eux-mêmes se divisaient en deux parties, les Petits à Agræ et les Grands à Eleusis, Clément d'Alexandrie, poussé par une bigoterie rancunière à laquelle on pourrait s'attendre de la part d'un Néo-Platonicien renégat, mais qui étonne chez ce Père généralement loyal et lettré, condamnait les Mystères en les traitant d'indécents et de diaboliques. Quoi que fussent les rites pratiqués par les néophytes avant de passer à une initiation plus élevée ; si mal comprises qu'eussent été les épreuves de *Katharsis*, ou purification, au cours desquelles ils étaient soumis à toute espèce de probations ; et jusqu'à quel point l'aspect immatériel ou physique ait prêté à la calomnie, seuls ceux qui sont méchamment de parti-pris sont capables de soutenir que, sous cette signification externe, il n'en existait pas une beaucoup plus profonde et plus spirituelle.

Il est de tous points absurde de juger les anciens à notre point de vue de la bienséance et de la vertu, et certes, ce n'est pas à l'Eglise – que tous les symbologistes modernes accusent d'avoir adopté ces mêmes emblèmes sous leur forme la plus grossière, et qui se sent impuissante à réfuter ces accusations – de jeter la **[117]** pierre à ceux qu'elle a copiés. Lorsque des hommes comme Pythagore, Platon et Jamblique, connus pour leur sévère moralité, prenaient part aux Mystères et en parlaient avec vénération, il sied mal à nos critiques modernes de les juger si légèrement en se basant seulement sur leur aspect extérieur. Jamblique donne la description des plus hardis, et son explication, devrait paraître tout à fait plausible à un esprit sans parti pris. "Les exhibitions de cette sorte, dit-il, dans les Mystères, étalent calculées pour nous délivrer des passions licencieuses, en assouvissant la vue et, en même temps, faisant disparaître toute mauvaise

pensée, par suite de la *terrible sainteté* qui accompagnait tous ces rites" [200]. "Les hommes les plus sages et les meilleurs du monde païen, ajoute M. Warburton, sont tous d'accord sur ce point, que les Mystères furent institués purs, et qu'ils n'enseignaient que les fins les plus nobles et par des moyens les plus louables" [201].

Bien que des sujets des deux sexes et de toutes classes pussent prendre part dans ces rites célèbres, et que même une certaine participation fût obligatoire, peu nombreux étaient ceux qui atteignaient l'initiation finale et la plus élevée. La hiérarchie des Mystères nous a été donnée par Proclus dans le quatrième livre de sa *Théologie de Platon* [202]. "Le rite perfectif [télésé], précède l'ordre de l'initiation – Muesis – et l'initiation "*Epopteïa*", ou Apocalypse finale." Théon de Smyrne, dans *Mathematica*, divise aussi en cinq parties les rites des Mystères : la première consiste en une purification préalable, car les *Mystères ne sont pas transmis à tous ceux* qui veulent bien les recevoir ;... certaines personnes en sont empêchées par la voix du crieur (χηρυξ)... puisqu'il est nécessaire que ceux qui ne sont pas exclus des Mystères soient auparavant, épurés par certaines purifications auxquelles succèdent la réception des rites sacrés. La troisième partie est appelée *Epopteïa* ou Réception. Et la quatrième, qui est la fin et le but de la Révélation, consiste à bander la fête et ceindre les couronnes [203]... soit que, par la suite, il (la personne initiée) deviennent porte-flambeau,,, un hiérophante des Mystères ou qu'il remplisse un autre rôle dans le rite sacerdotal. Mais la cinquième, qui est le résultat de toutes celles-ci, est *l'amitié et la communion intime avec Dieu...* " Celui-ci était le dernier et le plus solennel des Mystères. **[118]**

Certains auteurs se sont souvent demandé quelle était la signification de la phrase "amitié et communion intime avec Dieu". Les auteurs chrétiens ont nié la prétention des Païens à une pareille "communion", alléguant que, seuls, les saints chrétiens étaient et sont capables d'en jouir ; les sceptiques matérialistes ont raillé la prétention des uns et des autres.

---

[200] *Mystères des Egyptiens, des Chaldéens et des Assyriens*, I, ch. XI.

[201] *Divine Legation of Moses ; the Eleusinian Mysteries*, cités par Thos. Taylor.

[202] *On the Theology of Platon*, L. IV, p. 220, Londres 1816.

[203] Il ne faut pas prendre cette expression au sens littéral ; car, ainsi que dans l'initiation de quelques Fraternités, elle a une signification secrète mentionnée par Pythagore, lorsqu'il dépeint ses sensations après l'initiation, en nous disant qu'il avait été couronné par les Dieux en présence desquels il avait bu "les sources de la vie", en hindoustani â-bi-havât, la fontaine de la vie.

Après de longs siècles de matérialisme religieux et de stagnation spirituelle, il est devenu fort difficile, sinon impossible, d'établir les prétentions de chacun. Les anciens Grecs, qui accouraient autrefois en foule à l'Agora d'Athènes avec son autel au "Dieu Inconnu", ne sont plus, et leurs descendants sont convaincus qu'ils ont trouvé l' "Inconnu"dans le Jehovah des Juifs. Les extases divines des Chrétiens Primitifs ont fait place à des visions d'un caractère plus moderne en rapport avec le progrès et la civilisation. Le "Fils de l'Homme" apparaissant dans les extases ravies des premiers Chrétiens, venant du septième ciel, dans une nuée de gloire, entouré d'anges et de séraphins ailés, a cédé la place à un Jésus plus prosaïque et en même temps plus commercial. On nous fait voir celui-ci faisant une visite matinale à Marie et à Marthe à Béthanie ; il prend place sur l'ottomane avec la sœur cadette qui était éprise d'éthique, tandis que Marthe passe son temps à la cuisine à confectionner le repas. Et voici que l'imagination fiévreuse d'un prédicateur et saltimbanque blasphémateur de Brooklyn, le Révérend Dr Talmage, nous la représente accourant "la sueur au front, un broc dans une main et les pincettes dans l'autre... en présence du Christ" et le tançant vertement de ne pas faire attention que sa sœur la laisse "faire seule tout l'ouvrage" [204] [205].

Depuis l'origine de la conception solennelle et majestueuse de la Divinité non révélée des anciens adeptes, aux descriptions caricaturales de Celui qui mourut sur la croix pour son dévouement philanthropique envers l'humanité, de longs siècles se sont écoulés, et leur lourd fardeau paraît avoir presque complètement effacé toute notion d'une religion spirituelle dans les cœurs de ceux qui se disent ses partisans. Devons-nous nous étonner que la phrase **[119]** de proclus ne soit plus comprise par les Chrétiens, et qu'elle soit rejetée comme une "divagation" par les matérialistes, qui en niant sont moins coupables de blasphème et

---

[204] [Cf. Taylor, *Eleusin. and Bacchic Myst.*, édit. Wilder, pp. 82-83, 41 édit.]

[205] Ce sermon original et très long fut prononcé dans une église de Brooklyn N.Y., le 15 avril 1877. Le jour suivant, le révérend orateur fut invectivé dans le "Sun" sous le qualificatif de charlatan baragouineur ; mais cette épithète bien méritée n'empêchera pas d'autres révérends bouffons de faire de même et peut-être pis. Voilà ce qu'est la religion du Christ ! Il vaudrait mille fois mieux ne pas croire en Lui que de caricaturer son Dieu de cette manière. Nous applaudissons de tout cœur au "Sun" pour sa façon de penser, telle que nous la voyons dans ce qui suit – "Et lorsque Talmage fait dire par le Christ à Marthe dans sa fureur : "Ne t'agite pas, mais assieds-toi sur ce sofa", il met le comble à une scène au sujet de laquelle les auteurs inspirés n'eurent rien à dire. La bouffonnerie de Talmage va un peu trop loin. S'il était l'hérétique le plus infâme du pays, au lieu d'être, comme il l'est pétri d'orthodoxie, il ne ferait pas autant de mal à la religion, que celui qu'il lui cause par ses blasphèmes familiers."

d'athéisme que beaucoup de révérends et de paroissiens des églises. Mais si les Epoptes de la Grèce n'existent plus, nous avons, aujourd'hui, un peuple autrement plus ancien que les plus anciens Hellènes, qui pratique les dons prétendus "surhumains" au même degré que leurs ancêtres d'avant le siège de Troie. C'est sur ce peuple que nous appelons l'attention des psychologues et des philosophes.

Nul n'est besoin d'approfondir la littérature des Orientalistes pour se convaincre que, dans la plupart des cas, ils ne soupçonnent même pas que, dans la philosophie secrète de l'Inde, il est des profondeurs qu'ils n'ont pas sondées, et qu'ils *ne peuvent* sonder, car ils passent à côté sans s'en apercevoir. On traite la métaphysique hindoue sur un ton de supériorité consciente, avec un suprême mépris, comme si la pensée européenne était seule assez éclairée pour polir le diamant brut des anciens auteurs sanscrits, en séparant le bon du mauvais dans l'intérêt de leurs descendants. Nous les voyons se disputer sur la forme extérieure des expressions, sans comprendre les grandes vérités vitales que celles-ci cachent à l'œil profane.

"En règle générale, nous dit Jacolliot, les Brahmanes s'élèvent rarement au-dessus de la classe des *Grihasta* [prêtres des castes vulgaires] et des *pourohita* [exorciseurs, devins, prophètes et évocateurs d'Esprits]. Et cependant nous verrons... une fois que nous aurons touché la question et étudié les manifestations et les phénomènes, que ces initiés du *premier degré* [le plus bas] s'attribuent et possèdent, en apparence, des facultés développées à un point qui n'a jamais été égalé en Europe. Quant aux initiés de la seconde et surtout de la troisième catégorie, ils prétendent pouvoir ignorer le temps, l'espace, et commander à la vie et à la mort" [206].

M. Jacolliot *n'a pas rencontré* d'initiés de cette catégorie ; car, comme il le dit lui-même, ils ne se font voir que dans les occasions les plus solennelles et lorsque la foi de la multitude a besoin d'être fortifiée par un phénomène d'un ordre supérieur. "On ne les voit jamais, soit aux environs, soit à l'intérieur des temples, sauf à la grande fête quinquennale du feu. A cette occasion, ils apparaissent, vers le milieu de la nuit, sur une plate-forme élevée au centre du lac sacré, comme autant de fantômes, et ils illuminent tout l'espace au moyen de leurs conjurations. Une colonne de feu s'élève autour d'eux, allant de la terre au ciel. L'air vibre de sons étranges **[120]** et cinq ou six mille Hindous, venus de toutes les régions de

---

[206] Le Spiritisme dans le monde, p. 68.

l'Inde pour contempler ces demi-dieux, se prosternent la face dans la poussière en invoquant les mânes de leurs ancêtres" [207].

N'importe quel lecteur impartial du *Spiritisme dans le monde* restera convaincu que ce "rationaliste implacable", ainsi que Jacolliot se plaît à s'intituler, n'a pas avancé quoi que ce soit qui ne fût corroboré par ce qu'il a vu. Ses affirmations viennent étayer celles d'autres sceptiques et sont corroborées par elles. En règle générale, les missionnaires, après avoir vécu la moitié de leur vie dans le pays du "culte du diable", comme ils appellent l'Inde, nient effrontément ce qu'ils ne peuvent empêcher de reconnaître comme exact, ou alors attribuent ridiculement les phénomènes à la puissance du diable, qui rivalisent avec les "miracles" des temps apostoliques. Nous voyons alors ce que cet auteur français, malgré son rationalisme incorrigible, est forcé d'admettre à la suite de sa description des merveilles les plus surprenantes. Après avoir observé les Fakirs de toutes manières, il se voit contraint à rendre justice à leur parfaite honnêteté dans la production de leurs miraculeux phénomènes. "Nous n'avons jamais réussi, dit-il, à en prendre un seul en flagrant délit de fraude". Nous rapportons ce qui suit pour tous ceux qui, n'ayant pas été aux Indes, s'imaginent encore être assez habiles pour démasquer la fraude des prétendus magiciens. Cet observateur habile et réfléchi, ce matérialiste redoutable, après un long séjour en Inde, dit : "Nous avouons sans hésiter que nous n'avons rencontré, ni aux Indes ni à Ceylan, un seul européen, même parmi les anciens résidents, qui ait jamais été capable d'indiquer les moyens qu'emploient ces dévots dans la production de ces phénomènes !"

Et comment le pourraient-ils ? Ce zélé Orientaliste ne confesse t-il pas que lui-même, qui avait tout ce qu'il fallait pour apprendre de première main leurs rites et leurs doctrines, a échoué dans ses efforts pour faire que les Brahmanes lui dévoilassent leurs secrets ? "Tout ce que nos recherches les plus assidues ont pu tirer des Purohitas au sujet des actes de leurs Supérieurs (les initiés des temples) se réduit à fort peu de chose". Puis, parlant d'un de leurs livres, il avoue que, tout en promettant de révéler tout ce qu'on voudrait savoir, "ils se borne à donner des formules mystérieuses, combinées avec des lettres occultes et magiques, dont il nous a été impossible de pénétrer le secret", etc.

---

[207] *Ibid.*, p. 78-79.

Bien que les Fakirs ne puissent pas aller au-delà du premier degré de l'initiation, ils sont, néanmoins, les seuls agents entre le monde visible et les "frères silencieux", ou ces initiés qui ne franchissent jamais le seuil de leurs demeures sacrées. Les *Fukarâ-yoguis* **[121]** appartiennent aux temples, et qui sait si ces cénobites des sanctuaires n'ont pas plus à faire avec les phénomènes psychologiques des Fakirs, et que Jacolliot a si magistralement décrits, que les *Pitris* eux-mêmes ? Qui nous dira si le spectre fluidique du vieux Brahmane vu par Jacolliot était le scîn-lêcca, le double spirituel d'un de ces mystérieux sannyâsis ?

Quoique le récit ait été traduit et commenté par le Professeur Perty, de Genève, nous nous hasardons néanmoins à le reproduire tel que Jacolliot l'a donné : "Un instant après la disparition des mains, le Fakir, continuant ses évocations (*mantras*) plus sérieusement que jamais, un nuage comme le premier, mais plus opalescent et plus opaque, se mit à voltiger près du petit brasero, qu'à la requête de l'Hindou, nous avions constamment entretenu avec des charbons ardents. Petit à petit, il prit une forme entièrement humaine et je pus distinguer le spectre – car je ne puis lui donner un autre nom – d'un vieux sacrificateur Brahmane, agenouillé près du brasero.

> "Il portait sur la tête les insignes consacrées à Vishnou, et une triple corde entourait son corps, signe des initiés de la caste sacerdotale. Il joignit les mains au-dessus de sa tête, comme pendant le sacrifice, et ses lèvres remuaient comme s'il récitait des prières. A un moment donné, il prit une pincée de poudre parfumée et la jeta sur les charbons ; ce devait être une forte composition, car une fumée intense se répandit instantanément et remplit les deux chambres.
>
> Lorsqu'elle se dissipa, j'aperçus le spectre qui, à deux pas de moi, étendait vers moi sa main décharnée ; je la pris dans les miennes en saluant, et à mon grand étonnement, bien qu'osseuse et dure, je la trouvai chaude et vivante.
>
> Es-tu vraiment, lui dis-je à ce moment, d'une voix forte, un ancien habitant de la terre ?
>
> Je n'avais pas plus tôt posé la question, que le mot AM (oui) apparut en lettres de feu sur la poitrine du vieux

Brahmane, puis disparut, comme si ce mot eût été écrit dans l'obscurité avec un bâton de phosphore.

Veux-tu me laisser un gage de ta visite ? continuai-je.

L'esprit déchira la triple corde, composée de trois brins de coton, qui ceignait ses hanches, me la donna, et disparut à mes pieds" [208]. **[122]**

"Oh Brahmâ ! quel est ce mystère qui se reproduit chaque nuit ?... Lorsque je suis étendu sur les nattes, les yeux fermés, corps se perd de vue et l'âme s'échappe pour entrer en conversation avec les Pitris... Garde-la, O Brahmâ, quand, abandonnant le corps qui repose, elle s'en va voltiger au-dessus des eaux, errante dans l'immensité du firmament, et pénétrant dans les recoins sombres et mystérieux des vallées et des immenses forêts de l'Hymavat !"

(*Agroushada Parikshai*.)

Lorsqu'ils font partie d'un temple, les Fakirs n'agissent jamais que d'après des ordres. Aucun d'eux, à moins qu'il n'ait atteint un degré extraordinaire de sainteté, n'est libéré de l'influence et de la direction de son gourou, son maître, qui le premier l'initia et l'instruisit dans les mystères des sciences *occultes*. De même que le *sujet* d'un magnétiseur européen, le Fakir, en général, ne peut se soustraire entièrement à l'influence psychologique exercée sur lui par son gourou. Après avoir passé deux ou trois heures en prière et en méditation, dans le silence et la solitude du temple intérieur, le Fakir en sort mesmériquement fortifié et préparé ; il produit des miracles bien plus variés et plus puissants qu'avant son entrée dans le temple. Le "maître" *lui a imposé les mains*, et le Fakir se sent fort.

On constate, sur l'autorité du nombre de livres sacrés Brahmaniques et Bouddhiques, qu'il a toujours existé une grande différence entre les adeptes d'ordre élevé et les sujets purement psychiques, comme beaucoup de ces Fakirs, qui sont des médiums, qualifiés à un certain point de vue.

---

[208] Louis Jacolliot, *Le spiritisme dans le monde*, pp. 319-20, 65.

Sans doute, le Fakir parle toujours des Pitris, ce qui est naturel, car ce sont ses divinités protectrices ; mais les Pitris *sont-ils des êtres désincarnés de notre race humaine* ? Voilà la question, et nous la discuterons tout à l'heure.

Nous avons dit qu'à un certain point de vue le Fakir peut être considéré comme un médium ; car il est – ce qui n'est pas généralement connu – sous l'influence mesmérique directe d'un adepte vivant, son Sannyâsi ou Gourou. Lorsque celui-ci meurt, la puissance du Fakir, s'il n'a pas reçu le dernier transfert de forces spirituelles, décline et, dans beaucoup de cas, disparaît. S'il en était autrement, pourquoi les Fakirs auraient-ils été exclus du droit de passer du second au troisième degré ? Les vies de beaucoup d'entre eux font preuve d'une grande sainteté et d'une abnégation inconnue et incompréhensible pour des Européens, qui frémissent à la seule pensée de pareilles tortures volontairement imposées. Mais, bien que garanti de tomber au pouvoir d'esprits terrestres et vulgaires, quelque grand que soit l'abîme entre une influence avilissante et leurs âmes puissantes ; bien qu'il soit protégé par la baguette magique en bambou à sept nœuds qu'il reçoit de son maître, le fakir vit, néanmoins, dans le monde extérieur du péché et de la matière, **[123]** et il est possible que son âme soit teintée, qui sait, par les émanations magnétiques des objets et des personnes profanes, donnant ainsi accès aux esprits et aux dieux étrangers. Admettre dans cet état quelqu'un, qui ne serait pas sûr de conserver la maîtrise de lui-même dans toute circonstance, à la connaissance des terribles mystères et des secrets inestimables de l'initiation, serait impossible. Non seulement ce serait mettre en danger la sécurité de ce qui doit, en toute circonstance, être garanti contre la profanation, mais ce serait consentir à admettre derrière le voile un être dont l'irresponsabilité médiumnique risquerait à chaque instant de lui faire perdre la vie à la suite d'une indiscrétion involontaire. La même loi en vigueur dans les Mystères Eleusiniens avant notre ère est encore observée aujourd'hui dans l'Inde.

Non seulement l'adepte doit être maître de lui-même, mais il doit pouvoir contrôler les êtres spirituels inférieurs, esprits de la nature, âmes enchaînées à la terre, enfin tous ceux qui pourraient affecter le fakir.

Si l'on objecte que les adeptes Brahmanes et les fakirs admettent qu'ils ne peuvent rien par eux-mêmes, et n'agissent qu'aidés par les esprits désincarnés, c'est vouloir dire que les Hindous ignorent les lois de leurs

livres sacrés, et même la signification du mot *Pitris*. Les *Lois de Manou*, *l'Atharva-Véda*, et autres livres, sont la preuve de ce que nous avançons. "Tout ce qui existe, dit *l'Atharva-Véda*, est au pouvoir des dieux. Les dieux sont soumis aux conjurations magiques, les conjurations magiques sont sous le contrôle des Brahmanes. Par conséquent, les dieux sont au pouvoir des Brahmanes". C'est logique, bien que paradoxal, et cependant c'est un fait. Et ce fait explique à ceux qui, jusqu'ici, n'ont pas trouvé le mot de l'énigme (parmi lesquels il faut compter Jacolliot, ainsi que nous le constatons dans ses ouvrages) en vertu duquel le fakir doit être maintenu dans le premier ou le plus bas degré de l'initiation, dont les adeptes les plus élevés ou hiérophantes sont les *sannyâsis*, ou membres de l'ancien Concile Suprême des Soixante-dix.

De plus, dans le Livre I de la *Genèse* hindoue, ou *Livre de la Création de Mano*u, les *Pitris* sont appelés les ancêtres *lunaires* de la race humaine. Ils appartiennent à une race d'êtres différente de la nôtre, et ne répondent pas, proprement parlant, au terme "d'esprits humains" dans le sens que les spirites lui attribuent. Voici ce qu'on dit d'eux :

> "Ils [les dieux] créèrent alors les Yackshas, les Rakshasas, les Pishachas [209], les Gandharvas [210] et les Apsaras, et les **[124]** Asouras, les Nâgas, les Sarpas, et les Souparnas [211] et les Pitris, *ancêtres lunaires de la race humaine*." (Voyez, *Institutions de Manou*, Livre I, shloka 37, où l'on nomme les Pitris "les progéniteurs de l'humanité".) [212].

Les Pitris sont une race d'esprits distincts qui appartiennent à la hiérarchie mythologique, ou plutôt à la nomenclature cabalistique, et doivent se confondre avec les bons génies, les daïmons des Grecs, ou les dieux inférieurs du monde invisible ; et lorsqu'un fakir attribue ses phénomènes à l'influence des Pitris, il n'avance que ce que les anciens philosophes et les théurgistes prétendaient, en affirmant que tout "miracle" était obtenu par l'intervention des dieux, ou des bons et des mauvais

---

[209] Pishachas, démons de la race des gnomes, des géants et des vampires.

[210] Gandharvas, bons démons, séraphins célestes, chanteurs.

[211] Les Asouras et les Nagas sont les esprits titanesques et les esprits à tète de serpent ou de dragon.

[212] [Plus tard aussi en *Manou*, III, 201.]

daïmons, qui contrôlent les pouvoirs de la nature, les élémentals subordonnés au pouvoir de celui "qui sait". Un fakir appellerait une apparition ou un fantôme humain *palit*, ou *bhoûtnâ*, et celui d'un esprit féminin humain *picalpâi*, mais il ne les appellerait pas des Pitris. Il est vrai que *pitarâi* (au pluriel) veut dire pères, ancêtres ; et *pitarâî* est un parent ; mais ces termes sont employés dans un sens bien différent de celui des Pitris invoqués dans les mantras.

Affirmer, devant un Brahmane éclairé ou un fakir, qu'une personne quelconque peut converser avec les esprits des morts serait l'offenser et lui semblerait un blasphème. Le dernier verset de la *Bhagavata Pourâna* ne dit-il pas que cette félicité suprême est réservée seulement aux saints sannyâsis, aux gourous et aux yoguis ?

> "Longtemps avant de s'être débarrassées de leurs enveloppes mortelles, les âmes de ceux qui n'ont pratiqué que le bien, comme celles des sannyâsis et des vanaprasthas, acquièrent la faculté de converser avec les âmes qui les ont précédées dans le swarga". [213].

Dans ce cas, les Pitris, au lieu des génies, sont les esprits, ou plutôt les âmes des êtres désincarnés ; mais ils ne communiquent librement qu'avec ceux dont l'atmosphère est aussi pure que la leur, et à la pieuse *Kalâsha* (invocation) desquels ils peuvent répondre sans risquer de mettre en danger leur pureté céleste. Lorsque l'âme de l'évocateur a atteint le *sâyoud jya*, ou identité parfaite d'essence avec l'Ame Universelle, la matière étant complètement subjuguée, l'Adepte peut alors entrer librement en communion journalière et de tous les instants avec ceux qui, bien que débarrassés du fardeau de leurs corps terrestre, progressent encore par des séries de transformations infinies, y compris l'approche graduelle vers le *Paramâtma*, ou la sublime Ame Universelle. **[125]**

Si nous tenons compte que les Pères chrétiens ont toujours prétendu au nom d' "amis de Dieu" pour eux ou pour les saints et sachant qu'ils ont emprunté cette expression ainsi que beaucoup d'autres, à la terminologie des temples païens, il n'est que naturel qu'ils voient d'un mauvais œil toute allusion à ces rites. Etant, en règle générale, fort ignorants, et leurs biographes ayant été aussi ignorants qu'eux, nous ne devons pas nous

---

[213] [L. Jacolliot, *Christna et le Christ*, p. 139.]

attendre à trouver dans leurs visions béatifiques la beauté descriptive que nous constatons chez les classiques païens. Si nous devons discréditer les visions et les phénomènes objectifs attribués aux Pères du désert et aux Hiérophantes des sanctuaires, ou les accepter comme des faits accomplis, la beauté des descriptions de Proclus et d'Apulée, en narrant la minime partie de l'initiation finale qu'ils se crurent permis de révéler, rejette complètement dans l'ombre les récits plagiaires des ascètes chrétiens, quelque fidèles qu'aient voulu être ces copies. L'histoire de la tentation de saint Antoine, dans le désert, par un démon féminin, n'est que la parodie des épreuves préliminaires du néophyte pendant les *Mikra*, ou Mystères mineurs, d'Agrae, rites au souvenir desquels saint Clément se déchaîne si amèrement, et qui représentent Déméter dépouillée, à la recherche de son enfant et de sa bonne hôtesse Baubo [214].

Sans revenir sur la démonstration que dans les églises chrétiennes, et surtout dans les catholiques romaines de l'Irlande [215], les mêmes coutumes, apparemment indécentes comme celles ci-dessus, avaient encore cours jusqu'à la fin du siècle dernier, nous rappellerons les labeurs incessants et les ouvrages de l'honnête et courageux défenseur de l'ancienne doctrine, qui a nom Thomas Taylor. Malgré tout ce que les dogmatiques érudits grecs aient trouvé à redire au sujet de ses "erreurs de traduction", son souvenir restera cher à tout sincère Platonicien, qui recherche plutôt le sens intime de la pensée du grand philosophe que la pureté de style clans la traduction de ses œuvres. De meilleurs et de plus classiques traducteurs ont sans doute rendu les *paroles* de Platon dans un style plus correct, mais Taylor nous donne le sens de son enseignement, et c'est plus que n'ont fait Zeller, Jowett, et leurs prédécesseurs. Cependant, ainsi que le dit le professeur A. Wilder, "les ouvrages de Taylor" ont été favorablement accueillis par des hommes capables d'un jugement abstrus et profond ; il faut reconnaître qu'il était doué de qualités supérieures dans la perception intuitive du sens intérieur des sujets qu'il traitait. D'autres savaient peut-être mieux le grec, mais il connaissait mieux Platon [216]. **[126]**

Taylor voua son existence à la recherche d'anciens manuscrits qui lui permettraient de faire corroborer ses propres notions au sujet de quelques

---

[214] Voyez Arnobe, *op. cit*., p. 249-250.

[215] Voyez Inman, *Ancient and modern Christian Symbolism*, 1874, p. 66.

[216] Introduction aux *Eleusinian and Bacchic Mysteries* de Taylor, publiés par J.-W. Bouton, 4ème éd., p. 27.

rites obscurs des Mystères, par des écrivains qui avaient été eux-mêmes initiés. C'est d'accord avec les affirmations d'auteurs très classiques que nous prétendons que si l'ancien culte peut paraître ridicule et qui sait, licencieux, pour les critiques modernes, il n'aurait pas dû apparaître ainsi pour les Chrétiens. Au Moyen Age, et même plus tard, ils acceptaient à peu prés le même culte, sans comprendre la portée cachée de ses rites, et ils se contentaient de l'interprétation obscure et tant soit peu fantastique du clergé, qui adoptait la forme extérieure en dénaturant sa signification intime. Pour être justes, nous sommes prêts à reconnaître que des siècles se sont écoulés depuis que la majeure partie du clergé chrétien, *qui n'a pas le droit d'approfondir les Mystères Divins ou de chercher à expliquer* ce que l'Eglise avait une fois pour toutes accepté et établi, ait eu la moindre idée de leur symbolisme, que ce soit dans sa signification exotérique ou ésotérique. Il n'en est pas ainsi pour le chef de l'Eglise et ses hauts dignitaires. Et si nous sommes pleinement d'accord avec Inman qu'il est "difficile de croire que les ecclésiastiques qui ont sanctionné la publication de pareilles gravures [217] étaient aussi ignorants que les ritualistes modernes", nous n'admettons pas, avec le même auteur, que "si ces derniers avaient connu la véritable signification des symboles employés par l'Eglise Romaine, ils ne les auraient pas adoptés".

Eliminer ce qui dérive clairement du culte du sexe et de la nature des anciens païens, équivaudrait à renverser d'un seul coup tout le culte Catholique Romain des images – l'élément de la Madone – et transformer le culte en protestantisme. La promulgation du récent dogme de l'Immaculée Conception fut inspirée par cette même raison secrète. La science de la symbologie faisait de trop rapides progrès. La foi aveugle dans l'infaillibilité papale et dans la nature immaculée de la Sainte Vierge et de sa lignée d'ancêtres féminins jusqu'à un certain recul, pouvait seule mettre l'Eglise à l'abri des révélations indiscrètes de la science. Ce fut un habile coup de politique de la part du Vicaire de Dieu. Qu'importe si, en

---

[217] Gravures d'un ancien Rosaire de la Sainte Vierge Marie, imprimé à Venise en 1524, avec la permission de l'Inquisition. Dans les illustrations données par le D[r] Inman, la Vierge est représentée dans un "bosquet" assyrien, une abomination aux yeux du Seigneur, suivant les prophètes de la Bible. "Le livre en question", dit l'auteur, "contient beaucoup de gravures, ressemblant toutes d'une manière frappante à l'emblème mésopotamien d'Ishtar. La présence de la femme, ici, identifie les deux comme symbolisant Isis, ou la Nature ; et l'homme, qui s'incline en l'adorant, représente la même idée que celle des sculptures assyriennes, où les mâles offrent à la déesse des symboles deux-mêmes" (Voyez *Ancient Pagan and modern christian symbolism*, p. 91, seconde édition, New-York, p. 91).

[127] lui "conférant un pareil honneur [218], comme le dit naïvement Don Pascale de Franciscis, il a fait une déesse de la Vierge Marie, une Divinité Olympienne, qui, par sa nature même, a été mise dans l'impossibilité de commettre le péché ; elle ne peut prétendre à aucune vertu, à aucun mérite personnel pour sa pureté justement pour laquelle on nous laissait croire, dans notre jeune âge, qu'elle avait été choisie entre toutes les femmes. Si sa Sainteté l'a privée de cette vertu, peut-être pense-t-il, d'autre part, l'avoir douée d'au moins un attribut physique qu'elle ne partage pas avec les autres déesses-vierges. Mais même ce nouveau dogme, associé à la nouvelle prétention à l'*infaillibilité* qui a presque mis en révolution le monde chrétien, n'est pas nouvelle dans l'Eglise de Rome. Ce n'est qu'un retour à une hérésie presque oubliée des temps du Christianisme primitif, celle des Collyridiens, ainsi nommés parce qu'ils *offraient des gâteaux en sacrifice* à la Vierge, qu'ils prétendaient être elle-même *née d'une Vierge* [219]. La nouvelle formule "O Vierge Marie, *conçue sans péché*", n'est qu'une réminiscence tardive de ce que les Pères orthodoxes qualifiaient au début "*d'hérésie impie*".

Penser un seul instant que les papes, les cardinaux et autres dignitaires n'ont pas su à quoi s'en tenir, du commencement à la fin, au sujet de la signification extérieure de leurs symboles, serait faire tort à leur grand savoir et à leur esprit machiavélique. C'est ignorer que les émissaires de Rome ne sont arrêtés par aucune difficulté qui puisse être contournée par l'emploi d'artifices jésuitiques. La politique d'acquiescement complaisant n'a jamais été mise plus en pratique que par les missionnaires de Ceylan, lesquels, suivant les dires de l'abbé Dubois – certes une autorité savante et compétente – "transportaient les images de la Vierge et du Sauveur sur un char triomphal, reproduit d'après les orgies de Jaggernath, en introduisant les danseurs des rites Brahmaniques dans le cérémonial de l'Eglise" [220]. Rendons grâces à ces politiciens en soutane de la continuité dont ils ont fait preuve en se servant du char de Jaggernath sur lequel les "païens impies" paradent le *lingha* de Shiva. Se servir de ce char pour transporter à son tour l'emblème Romain du principe féminin de la Nature, c'est faire preuve de discernement et d'une connaissance profonde des plus anciennes

---

[218] [*Diseorsi del Sommo Pontifice Pio IX*, part. II, p. 26. Cf. W.E. Gladstone *Rome, etc.*, p. 140.]

[219] Voyez *Gnostics de King* pp 91-92 ; *The genealogy of the Blessed Virgin Mary*, par Faustus, évêque de Riez.

[220] *Edinburg Review*, vol. XCIII, avril 1851, p. 415. Cité par Pococke, *India in Greece*, Londres 1852, pp. 318-19.]

conceptions mythologiques. Ils ont réuni deux divinités et ont représenté ainsi, dans une procession chrétienne, le Brahmâ "païen", ou Nara (le père), Nâri (la mère) et Virâj (le fils) [221]. **[128]**

Manou s'exprime ainsi : "Le Souverain Maître, qui existe par lui-même, divise son corps en deux moitiés, mâle et femelle, et de l'union de ces deux principes naît Virâj, le Fils" [222].

Aucun des Pères chrétiens n'eût ignoré ces symboles dans leur signification physique, car c'est sous cet aspect qu'ils étaient abandonnés à la plèbe ignorante. Ils avaient tous, en outre, d'excellentes raisons pour soupçonner le symbolisme occulte de ces images mais, comme aucun d'entre eux – à l'exception, peut-être, de saint Paul – n'avait été initié, ils ne pouvaient connaître quoi que ce soit au sujet des derniers rites. Quiconque révélait ces Mystères était mis à mort, quels que fussent son sexe, sa nationalité ou sa foi. Un Père chrétien n'était pas plus à l'abri *d'un accident* qu'un Μυστης païen.

Si, au cours des *aporrhéta*, ou arcanes préliminaires, il existait quelques pratiques qui eussent pu choquer la pudeur d'un converti chrétien – bien que leur sincérité à cet égard puisse être révoquée en doute – leur symbolisme mystique était suffisant pour mettre la représentation à l'abri de toute imputation de libertinage. Même l'épisode de la matrone Baubo, dont l'excentrique mode de consolation était immortalisé dans les Mystères Mineurs, est rendu d'une façon toute naturelle par les mystagogues impartiaux. Cérés-Déméter et ses pérégrinations terrestres à la recherche de sa fille représentent un des sujets les plus métaphysico-psychologiques qui aient jamais été conçus par la pensée humaine. C'est un masque pour le récit transcendant des voyants initiés ; la vision céleste de l'âme libérée de l'initié de la dernière heure, donnant la description du procédé par lequel l'âme qui ne s'est pas encore incarnée opère pour la première fois sa descente dans la matière. "Bienheureux est celui qui a vu ces *choses communes* du monde inférieur ; celui-là connaît la fin de la vie et son origine divine dans Jupiter", dit Pindare [223] Taylor prouve, sur l'autorité de

---

[221] Princeps Dubois, cité par *Edinburgh Review*, avril 1851, p. 411.

[222] *Manou*, livre 1, shloka 32 : Sir W. Jones traduisant de Manou du Nord interprète ce shloka comme suit : "Ayant séparé sa propre substance, le Pouvoir puissant devint moitié mâle, moitié femelle, ou la nature active et passive ; et de cette femelle il produisit Virâj."

[223] [Clem. Alex, *Strom* III-IV, citant Pindare, *Dirges*, 137.]

plus d'un initié, que les représentations dramatiques des Mystères Mineurs étaient destinées par les anciens théologiens à représenter d'une manière *occulte* la condition de l'âme non encore purifiée, attachée à un corps terrestre et enveloppée dans une nature non effacée... qu'en vérité, l'âme, jusqu'au moment où elle a été purifiée par la philosophie, subit la mort par suite de son union avec le corps... [224].

Le corps est le sépulcre, la prison de l'âme, et de nombreux Pères chrétiens admettaient avec Platon que l'âme est *châtiée*, par son union avec le corps. C'est la doctrine fondamentale des Bouddhistes **[129]** et aussi de beaucoup de Brahmanes. Lorsque Plotin dit que, "quand l'âme est descendue en génération [de sa condition servi-divine], elle participe au mal et est emportée fort loin dans un état tout à fait opposé à sa pureté et son intégrité primitives ; son plongeon dans cet état n'est rien moins qu'une chute dans la fange" [225], il ne fait que répéter l'enseignement de Gautama Bouddha. Si nous devons croire les anciens initiés, il faut accepter leur interprétation des symboles. Et si, de plus, nous voyons qu'ils sont en parfait accord avec l'enseignement des plus grands philosophes, et avec ce que nous savons symboliser la même signification dans les Mystères modernes de l'Orient, nous devons croire qu'ils ont raison.

Si Déméter était la personnification de l'âme intellectuelle ou plutôt de l'âme Astrale, moitié émanation de l'esprit et moitié teintée de matière par une succession d'évolutions spirituelles, nous comprendrons aisément la signification de la matrone Baubo, l'Enchanteresse qui, avant de réussir à réconcilier l'âme, Déméter, avec sa nouvelle position, se voit obligée d'assumer les formes sexuelles d'un enfant. Baubo, c'est la *matière*, le corps physique ; et l'âme astrale intellectuelle, encore pure, ne peut être attirée dans sa nouvelle prison terrestre qu'en faisant miroiter à ses yeux l'innocence de l'enfance. Jusqu'à ce moment, condamnée à son sort, Déméter, ou *Magna-Mater*, l'Ame, hésite, s'étonne et souffre ; mais, dès qu'elle a trempé ses lèvres dans la potion magique préparée par Baubo, elle oublie ses peines ; elle se sépare, pendant un certain temps, de cette conscience intelligente plus élevée qu'elle possédait avant d'entrer dans le corps d'un enfant. Elle cherchera, dès lors, à la retrouver ; et lorsque l'âge de raison arrive pour l'enfant, la lutte, oubliée pendant les années de

---

[224] [Taylor, *Eleus. and Bacchic Myst.*, pp. 34-35, 4ème éd.]

[225] *Ennéades*, I-VIII.

l'enfance, recommence de nouveau pour elle. L'âme astrale est placée entre la matière (le corps) et l'intelligence supérieure (son esprit immortel ou *Nous*). Lequel des deux remportera la victoire ? Le résultat de la lutte de la vie réside dans la triade. C'est une question de quelques années de jouissance physique ici-bas, et – si celle-ci a engendré des abus – de la dissolution du corps terrestre, suivie de la mort du corps astral ; ainsi empêché de s'unir à l'esprit le plus élevé de la triade, lequel seul nous confère l'immortalité individuelle ; ou alors, de devenir des mystes immortels, des initiés, avant la mort, aux vérités divines de la vie future ; des demi-dieux ici-bas et des DIEUX là-haut.

Tel était le but principal des Mystères, entaché de diabolisme par la théologie et ridiculisé par les symbologistes modernes. Nier que l'homme possède certains pouvoirs secrets, qu'il peut développer au plus haut degré par l'étude psychologique ; qu'il est capable **[130]** de devenir un hiérophante afin de les transmettre à d'autres dans les mêmes conditions de discipline terrestre, c'est accuser de mensonge et de folie les meilleurs, les plus purs et les plus savants parmi les hommes de l'antiquité et du Moyen Age. Ce qu'il était donné à l'hiérophante de voir au dernier moment, ils ne l'ont jamais laissé soupçonner, et cependant Pythagore, Platon, Plotin, Jamblique, Proclus et combien d'autres ont connu, l'ont su et en ont armé la réalité.

Que ce soit dans "le temple intérieur", ou par l'étude privée de la théurgie, ou encore par le seul effort de toute une vie de travail spirituel, ils eurent, tous, la preuve pratique de possibilités divines de cette nature chez l'homme qui combat ici-bas avec la vie, pour gagner la vie dans l'éternité. Platon, dans Phèdre, fait allusion à ce que devait être la dernière *epopteïa* (250 av. J.-C.) : "... étant initié dans ces Mystères, qu'il est juste de dénommer les plus divins de tous les mystères... nous sommes délivrés des maux qui autrement nous atteindraient dans les temps à venir. De même, à la suite de cette divine *initiation*, nous devenons les spectateurs de *visions divines*, entières, simples, immuables, qui ont pour siège la lumière pure." Cette phrase nous laisse croire qu'ils avaient des *visions* de dieux et d'esprits. Ainsi que Taylor le fait observer avec raison, nous pouvons conclure de tous ces passages empruntés aux ouvrages des initiés, "que la partie la plus sublime des *epopteïa*... consistait dans la vue des dieux eux-

mêmes resplendissants de lumière" [226], c'est-à-dire des esprits planétaires les plus élevés. L'affirmation de Proclus à cet égard ne laisse aucun doute ! "Dans toutes les initiations et tous les mystères, les dieux se présentent sous des formes variées et apparaissent dans une *variété d'états*, et quelquefois, même, ils se présentent à la vue dans une lumière sans forme ; quelquefois cette lumière *prend la forme humaine*, et quelquefois aussi une forme différente [227]."

"Tout ce qui existe *sur la terre est la ressemblance* et L'OMBRE de quelque chose qui existe dans la sphère, tandis que la chose resplendissante [le prototype de l'âme-esprit], demeure dans un état *immuable* ; il en est de même aussi de son ombre. Mais lorsque le *resplendissant* se retire loin de son ombre, la vie se retire aussi à une distance de celle-ci. Et cependant, cette même lumière est l'ombre de quelque chose de plus resplendissant encore qu'elle-même." C'est ainsi que parle *Desâtir* [228], laissant voir ainsi l'identité de ses doctrines ésotériques avec celles des philosophes de la Grèce. **[131]**

La seconde affirmation de Platon nous confirme dans notre supposition que les Mystères des anciens étaient identiquement les mêmes que les Initiations pratiquées de nos jours chez les adeptes Bouddhistes et Hindous. Les visions les plus sublimes et les plus *véridiques* sont obtenues, non pas par des extatiques naturels ou des "médiums", comme on l'arme à tort quelquefois, mais au moyen d'une discipline régulière d'initiations graduées et du développement des pouvoirs psychiques. Les Mystes étaient mis en contact intime avec ceux que Proclus nomme des "natures mystiques", des "dieux resplendissants", parce que, ainsi que le dit Platon, "nous étions nous-mêmes purs et immaculés, ayant été délivrés de ce *vêtement qui nous entoure* et qu'on nomme le corps, auquel nous sommes liés comme l'huître à sa coquille" [229].

C'est ainsi que, dans l'Inde antique, la doctrine des Pitris planétaires et terrestres n'était entièrement révélée, ainsi que c'est encore le cas de nos jours, qu'au dernier moment de l'initiation et seulement aux adeptes des

---

[226] T. Taylor, *op. cit.*, p. 107, 4ème éd.

[227] Commentaires sur la *République de Platon*, p. 380.

[228] *The Book of Shet the Prophet Zirtorîsht*, Bombay 1818, versets 35-38.

[229] *Phèdre*, p. 64.

degrés supérieurs. Nombreux sont les fakirs qui, bien que purs, loyaux et dévoués, n'ont jamais encore vu la forme astrale d'un pur *pitar humain* (un ancêtre ou père) autrement qu'au moment solennel de leur première et dernière initiation. C'est en présence de son instructeur, Son Gourou, et juste avant que le *Vatou-Fakir* soit envoyé dans le monde des vivants avec sa baguette de bambou à sept nœuds pour toute protection, qu'il est mis, soudain, face à face avec la PRESENCE inconnue. Il la voit, et se prosterne aux pieds de la forme qui s'évanouit devant lui ; mais on ne lui confie point le grand secret de son évocation ; car c'est le mystère suprême de la syllabe sainte. Le AUM renferme l'évocation de la triade Védique, la *Trimoûrti* de Brahma, Vichnou, Shiva, suivant les Orientalistes [230] ; elle renferme, à notre avis, l'évocation de *quelque chose de plus réel et de plus objectif que cette trinité abstraite* – contredisant en cela, avec tout le respect qui leur est dû, nos éminents hommes de science. C'est la trinité de l'homme, lui-même, en voie de devenir immortel par l'union **[132]** solennelle de son triple SOI intime – le corps grossier, extérieur, l'enveloppe n'étant même pas prise en considération dans cette trinité [231]. C'est lorsque cette trinité, anticipant sur la réunion triomphante au-delà des portes de la mort corporelle, devient pendant quelques secondes une UNITE, que le candidat est autorisé, au moment de l'initiation, à contempler son *soi* futur. C'est ainsi que nous devons l'interpréter dans le

---

[230] Le Bouddha suprême est invoqué avec deux de ses acolytes de la triade théiste, Dharma et Sangha. On s'adresse à cette triade en sanscrit dans les termes suivants

Namo Bouddhdya Namo Dharmâya

Namo Sanghdga

Aum !

tandis que les Bouddhistes tibétains prononcent leur invocation comme suit :

Nan-wou Fo-tho-ge,

Nan-wou Tha-ma-ye,

Nan-wou Seng-Kia-ge,

Aum !

Voir également, *Nouveau Journal Astatique*, tome VII, mars 1831, p. 265.

[231] Le corps humain, son vêtement de peau est, par lui-même une masse inerte de matière ; seul, le corps vivant et sensible, au-dedans de l'homme doit être considéré comme son véritable corps, et c'est celui-là qui, avec l'âme-source ou corps astral pur, en contact direct avec l'esprit immortel, constitue la trinité humaine.

Desatir persan, en parlant du "Resplendissant" ; chez les philosophes-initiés grecs avec l'Augoeides – la "divine vision dont le siège est la lumière pure" lumineuse par elle-même ; et dans Porphyre [232] lorsqu'il dit que Plotin fut réuni à son "dieu" six fois durant sa vie ; et ainsi de suite.

Bhrihaspati dit que, dans l'Inde ancienne, le Mystère de la trinité, connu seulement des initiés, ne pouvait être révélé au vulgaire, sous peine de mort.

II en était de même dans les Mystères de l'Ancienne Grèce et de Samothrace. *La même chose a lieu aujourd'hui*. Il est confié au pouvoir des adeptes, et doit rester un mystère pour le monde aussi longtemps que le savant matérialiste le considère comme une illusion improbable, une folle hallucination, et que le théologien dogmatique le condamne comme un piège du Démon.

On divise, en Inde, en trois catégories, les communications *subjectives* avec les êtres humains, les esprits divins de ceux qui nous ont précédés dans la silencieuse région de la félicité. Entraîné spirituellement par son Gourou ou Sannyâsi, le *vatou* (disciple ou néophyte) commence à *ressentir* leur présence. S'il n'était sous la tutelle immédiate d'un adepte, il serait dominé par les êtres invisibles et entièrement à leur merci, car, parmi toutes ces influences subjectives, il est incapable de discerner les bonnes des mauvaises. Heureux celui qui est sûr de la pureté de son atmosphère spirituelle !

A cette conscience subjective, qui constitue le *premier* degré, vient s'ajouter, après un laps de temps, celle de la clairaudience. Celle-ci constitue le *second* degré, ou stade de développement. Le sensitif – lorsqu'il ne l'est pas devenu par un entraînement psychologique – entend à ce moment clairement, mais il est encore incapable de discerner : il ne peut encore vérifier ses impressions, et celui qui n'est pas protégé, n'est que trop souvent trompé par les malicieux pouvoirs de l'air, par des semblants de voix et de phrases. **[133]** Mais l'influence du Gourou le soutient ; c'est le bouclier le plus sûr contre l'intrusion des *bhoûthâ* dans l'atmosphère du vatou, consacré aux purs Pitris humains et célestes.

[232] [*Plotini vita*, corp. XXIII, in J.A. Fabricius, *Bibl. Græc*., 1705-28.]

Le *troisième* degré est celui où le fakir, ou un candidat quelconque, ressent, entend et voit ; il peut encore reproduire, à volonté, la *réflexion* des Pitris sur le miroir de la lumière astrale. Tout dépend de ses pouvoirs psychologiques et magnétiques, qui sont toujours proportionnés à l'intensité de sa *volonté*. Mais le fakir ne réussira jamais à contrôler l'Akâsha, le principe vital spirituel, l'agent omnipotent de tout phénomène, au même degré qu'un adepte de la troisième et plus haute initiation. Les phénomènes produits par la volonté de ces derniers ne courent généralement pas les rues pour la satisfaction des investigateurs bouche-bée.

L'unité de Dieu, l'immortalité de l'esprit, la foi dans la rédemption par les œuvres, le mérite et le démérite ; voilà les principaux articles de foi de la Religion-Sagesse, et les bases du Védisme, du Bouddhisme et du Parsisme ; nous constatons aussi qu'elles furent celles de l'antique Osirisme, lorsque, après avoir abandonné le dieu solaire populaire au matérialisme du peuple, nous concentrons notre attention sur les *Livres d'Hermès*, le trois fois grand.

> "LA PENSEE enveloppait encore le monde dans le silence et les ténèbres... Alors le Seigneur qui existe par Lui-même, et qui ne peut être divulgué aux sens externes des hommes, dissipa les ténèbres, et manifesta le monde visible.
>
> Celui qui ne peut être perçu que par l'esprit, qui échappe aux organes des sens, qui n'a aucune partie visible, qui est éternel, l'âme de toutes choses, que nul ne peut comprendre, déploya Sa propre splendeur."

(*Manou*, livre I, shlokas 5-7)

Tel est l'idéal du Suprême dans la pensée de tout philosophe hindou.

> "Le principal de tous les devoirs, c'est d'acquérir la connaissance de l'âme suprême [l'esprit] ; c'est la première de toutes les sciences, *car elle seule confère à l'homme l'immortalité*".

(*Manou*, livre XII, shloka 85)

Et nos savants prétendent que le Nirvâna du Bouddha et le Moksha de Brahmâ sont le synonyme d'annihilation complète ! C'est ainsi que le verset suivant est interprété par quelques matérialistes :

> "Celui qui reconnaît *l'Ame suprême* dans sa propre âme, ainsi que dans celle de toutes les autres créatures, et qui est également juste pour tous [qu'ils soient des hommes ou des animaux], se réserve le plus heureux de tous les sorts, celui d'être finalement *absorbé* dans le sein de Brahma".

(*Manou*, livre XII, shloka 125).

[134]

La doctrine de Moksha et de Nirvâna, telle que l'a l'école de Max Müller, ne souffre pas la comparaison avec les nombreux textes que l'on pourrait lui opposer, si on le voulait bien comme réfutation finale. Il existe, dans beaucoup de pagodes, grand nombre de sculptures qui contredisent de but en blanc une pareille accusation. Demandez à un Brahmane de vous expliquer Moksha ; adressez-vous à un Bouddhiste cultivé et priez-le de vous exposer la signification de Nirvâna. Ils vous répondront tous deux que, dans chacune de ces religions, le Nirvâna représente le dogme de l'immortalité de l'esprit ; qu'atteindre Nirvâna signifie l'absorption dans la grande âme universelle, et que celle-ci représente un *état* et non un être individuel ou un dieu anthropomorphe, tel quelques-uns conçoivent l'EXISTENCE suprême. Qu'un esprit a atteint cet état devient une *partie du tout* intégral ; mais malgré cela, il ne perd jamais son individualité. A partir de ce moment, l'esprit vit une existence spirituelle sans crainte de modifications ultérieures dans la forme ; car la forme est un attribut de la

matière, et l'état de *Nirvana* implique la purification complète, ou la délivrance finale même de la particule la plus sublimée de la matière.

Lorsqu'il est démontré que les Hindous et les Bouddhiste croient à l'*immortalité* de l'esprit, l'expression *absorber* signifie nécessairement l'union intime, et non l'annihilation. Que les Chrétiens les appellent idolâtres, s'ils l'osent encore, en présence de la science et des plus récentes traductions des livres sacrés sanscrits ; ils n'ont pas le droit de présenter les doctrines philosophiques anciens sages comme une inconséquence, et les philosophes eux-mêmes comme des sots dénués de logique. Nous pourrions, avec bien plus de raison, accuser les anciens Juifs de *nihilisme* total. Il n'y a pas dans les livres de Moise – ni dans les prophètes à ce compte-là – un seul mot qui, interprété littéralement, laisse concevoir la notion de l'immortalité de l'esprit. Et cependant, tout fervent israélite espère être "recueilli dans le sein d'A-Braham".

On a accusé les Hiérophantes et quelques Brahmanes d'administrer des boissons fortes et des anesthésiques aux *époptaï* afin de provoquer chez eux des visions qu'ils prenaient pour des réalités. Ils se sont servis de breuvages sacrés, et ils s'en servent encore ; ces breuvages, comme le Soma, possèdent la propriété de libérer la forme astrale des liens de la matière ; mais, dans ces visions, il n'y a pas plus d'hallucinations, que dans les aperçus que le savant donne, à l'aide de son instrument d'optique, sur le monde microscopique. On ne peut percevoir, toucher et converser avec l'esprit pur au moyen des sens corporels. Seul, l'esprit peut voir l'esprit et parler avec lui ; et même notre âme astrale, le *Doppel-gænger*, est trop grossière, trop teintée encore de matière terrestre, **[135]** pour que nous puissions nous fier entièrement à ses perceptions et à ses insinuations.

Le cas de Socrate nous prouve le danger de la médiumnité *non entraînée*, et combien les anciens Sages qui l'avaient compris avaient raison de prendre leurs précautions à son égard. L'ancien philosophe grec était un "médium", par conséquent, il n'avait jamais été initié aux Mystères, car telle était la loi immuable ; mais il possédait un "esprit familier", comme ils disent, son *daïmon* ; et ce conseiller invisible fut la cause de sa mort. On croit généralement que s'il ne fût pas initié aux Mystères, c'est parce qu'il négligea lui-même de s'y faire admettre. Mais les Annales Secrètes nous enseignent qu'il ne pouvait pas être admis à participer aux rites sacrés, et ce, précisément, comme nous l'avons dit, en raison de sa médiumnité. Il y avait une loi qui prohibait l'admission non

seulement de ceux qui étaient convaincus de pratiquer la *sorcellerie* [233] de propos délibéré, mais même ceux qu'on savait avoir un "esprit familier". La loi était juste et logique, parce qu'un véritable médium est toujours plus ou moins irresponsable. Les excentricités de Socrate sont donc, jusqu'à un certain point, expliquées par ce fait. Un médium doit être *passif* ; et s'il a une foi aveugle dans son "esprit-guide", il permettra à celui-ci de le dominer, au lieu d'être dominé par les règles du sanctuaire. *Un médium*, dans les anciens temps, de même que le "médium" moderne, était sujet à *tomber en transe*, et il se trouve alors à la merci de celui qui le *domine* ; par conséquent, on ne peut lui confier les terribles secrets de l'initiation finale, "qu'on ne doit jamais révéler sous peine de mort". Le vieux sage, dans des moments d'inattention "d'inspiration spirituelle", révéla ce qu'il n'avait jamais appris ; il fut donc mis à mort comme athée.

Comment est-il possible, alors, en prenant pour exemple le cas de Socrate, par rapport aux visions et aux merveilles spirituelles des *époptaï* du Temple Intérieur, d'affirmer que ces voyants, théurgistes et thaumaturges, étaient tous des "médiums-esprits" ? Ni Pythagore, ni Platon, ni aucun des plus importants Néo-Platoniciens ultérieurs, Jamblique, Longinus, Proclus, ni Apollonius de Tyane, ne furent des médiums ; car, dans ce cas, ils n'eussent jamais été admis aux Mystères. Ainsi que le démontre Taylor : "L'affirmation des visions divines dans les Mystères est pleinement **[136]** confirmée par Plotin [234] et, somme toute, que les évocations magiques aient fait partie de l'office sacerdotal [des Mystères] que telle ait été la croyance universelle de toute l'antiquité bien longtemps avant l'ère des Platoniciens" [235] tout cela prouve qu'outre la "médiumnité" naturelle, il existait, dès les temps les plus reculés, une science mystérieuse, dont beaucoup ont parlé, mais que fort peu ont connue.

---

[233] Il nous semble que le terme "sorcellerie" devrait, une fois pour toutes, être compris dans son sens véritable. La sorcellerie est consciente ou inconsciente. On obtient certains résultats funestes et dangereux au moyen des pouvoirs mesmériques des prétendus sorciers, qui font un mauvaise usage de leur fluide potentiel ; d'autre part, on y arrive par l'accès facile des "esprits"malicieux et trompeurs (d'autant plus pernicieux si ceux-ci sont humains), dans l'atmosphère qui entoure le médium. Combien de milliers de pauvres innocentes et irresponsables victimes ont trouvé une mort infamante, à la suite des tours joués par ces êtres élémentaires.

[234] [*Enneades*, I, VI ; IX, IX.]

[235] [*Eleus, and Bacchic Myst*., pp. 108-11, 4ème éd.]

La pratique de cette science comporte le désir de réintégrer notre seule et véritable patrie – la vie future, et de s'unir plus étroitement avec notre esprit d'origine ; par contre, son abus traduit par la sorcellerie, les sortilèges et la magie noire. Entre, les deux se trouve placée la "médiumnité" naturelle, âme revêtue de matière imparfaite, agent approprié à l'une ou à l'autre et dépendant entièrement de son entourage, de l'hérédité constitutionnelle – physique aussi bien que mentale – et à la merci des "esprits" qu'elle attire autour d'elle – une bénédiction ou une malédiction suivant le destin, à moins que le médium ne se soit purifié des scories terrestres.

Il y a deux raisons pour lesquelles, de tous temps, si peu de choses a transpiré au sujet des mystères de l'initiation. Plus d'un auteur a déjà donné l'explication de la première ; elle consistait, dans le châtiment terrible qui punissait la plus légère indiscrétion. Quant à la seconde, il faut y voir les difficultés surhumaines, voire, même les dangers que le courageux candidat des anciens temps avait à affronter pour s'attribuer la victoire, ou à mourir, en essayant si, ce qui est pire encore, il n'en perdait pas la raison. Il n'y avait, pas de danger réel pour celui dont la nature était complètement, spiritualisée, et qui de cette manière s'était préparé à se familiariser avec les visions les plus terrifiantes. Celui qui reconnaissait pleinement le pouvoir de son esprit immortel, celui qui, à aucun moment ne doutait de sa protection toute puissante, n'avait rien à craindre. Mais malheur au candidat chez lequel la moindre crainte physique – chétif enfant de la matière – faisait perdre la foi dans son invulnérabilité. Celui qui doutait de son aptitude morale pour se charger du fardeau de ces redoutables secrets était condamné d'avance.

Le *Talmud* [236] donne le récit des quatre Tanaïm, qu'en langage allégorique on introduit dans le jardin des délices, c'est-à-dire qu'on prépare pour l'initiation à la science occulte finale. **[137]**

> "Suivant l'enseignement de nos saints maîtres, les noms des quatre qui entrèrent dans le jardin des délices, sont : Ben Asai, Ben Zoma, Acher et Rabi Akiba...
>
> Ben Asai contempla et perdit la vue.
>
> Ben Zoma contempla et perdit la raison.

---

[236] [*Mishnah Hagigab*, 14 b.]

> Acher commit des déprédations dans la plantation" [embrouilla le tout et échoua]. Mais Akiba, qui était entré en paix, en sortit en paix, car le saint, (que son nom soit béni), avait dit ce vieillard mérite de nous servir avec gloire."

A. Frank, dans sa *Kaballe*[237], nous dit que : "les savants commentateurs du Talmud, les Rabbins des synagogues, expliquent que le *jardin des délices*, dans lequel on fait pénétrer les quatre personnages, n'est autre chose que cette science mystérieuse, la plus redoutable de toutes *pour les intelligences faibles, qu'elle pousse à la démence*." Celui dont le cœur est pur et qui étudie dans le but de se perfectionner, et de cette façon acquérir plus facilement l'immortalité promise, n'a rien à craindre ; mais qu'il tremble, celui qui ferait de la science des sciences un prétexte impie pour ses aspirations mondaines. *Ceux-ci ne résisteront jamais aux évocations cabalistiques de l'initiation suprême*.

Les représentations libidineuses des mille et une sectes chrétiennes primitives seront critiquées par les commentateurs partiaux, de même qu'ils l'ont fait pour les anciens rites Eleusiniens et autres. Mais pourquoi mériteraient-ils le blâme des théologiens, des Chrétiens, lorsque leurs propres "Mystères", ceux de "l'incarnation divine avec Joseph, Marie et l'Ange" dans une trilogie sacrée, ont été représentés dans plus d'un pays et furent, dans un temps, renommés en Espagne et le Sud de la France ? Plus tard, ces représentations tombèrent, comme beaucoup d'autres anciens rites, dans le domaine public. Il y a quelques années encore, pendant la semaine de Noël, les théâtres de guignols de la Pologne et du Sud de la Russie présentaient l'enfant Jésus dans sa crèche, à côté des personnages classiques de la comédie. On les appelait *Kaliadovki*, terme dont l'étymologie exacte nous échappe, si ce n'est qu'il provient du verbe Kaliadovât, explication que j'abandonne avec plaisir aux savants philologues. Nous avons vu ces exhibitions dans notre jeune âge. Nous nous rappelons fort bien les trois Rois Mages représentés par trois poupées en perruques poudrées et maillots de couleur ; et c'est en nous remémorant la vénération naïve et profonde reflétée sur les figures des pieux spectateurs, que nous apprécions à sa juste valeur la loyale et sincère remarque de l'éditeur dans la préface des *Eleusinian and Bacchic* **[138]**

---

[237] [Partie II, ch. I, pp. 57-58, éd. Paris 1843.]

Mysteries, lorsqu'on dit : "C'est l'ignorance qui est cause de profanation. Les hommes ridiculisent ce qu'ils ne comprenne pas bien... le courant de ce monde se précipite vers un but ; et dans la crédulité humaine – appelez-la faiblesse humaine, si vous voulez – il y a un pouvoir quasi-infini, une foi vibrante, capable de s'assimiler les suprêmes vérités de l'Existence." [pp. 11-12]

Si ce sentiment abstrait qu'on nomme la *Charité Chrétienne* prévalait dans l'Eglise, nous aurions aimé laisser tout cela dans l'ombre. Nous n'avons aucune animosité contre les Chrétiens dont la foi est sincère et dont les actes sont en accord avec leur profession de foi ; mais devant un clergé arrogant, dogmatique et déloyal, nous n'avons pas autre chose à faire que de voir réhabiliter et rétablir l'antique philosophie – combattue par la théologie moderne dans sa chétive progéniture, le Spiritisme – autant qu'il est notre pouvoir de le faire, afin de proclamer sa grandeur et sa valeur. Nous ne luttons pas seulement pour la philosophie ésotérique, encore moins pour un système moderne de philosophie moral, mais pour le droit inaliénable de l'opinion privée, et surtout pour' la notion pleine de noblesse d'une vie future d'action et de responsabilité.

Nous louons sans réserve les commentateurs tels que Godfrey Higgins, Inman, Payne Knight, King, Dunlap, et le Dr Newton, bien qu'ils ne soient pas d'accord avec nous sur nos notions mystiques, car leur assiduité est constamment récompensée par de nouvelles découvertes dans le champ de la paternité païenne des symboles chrétiens. Autrement, tous ces savants ouvrages sont sans utilité aucune. Leurs recherches ne couvrent que la moitié du terrain. La véritable clé de l'interprétation leur faisant défaut, ils ne voient les symboles que sous leur aspect physique. Ils ne possèdent pas le mot de passe qui fait ouvrir, toutes grandes, les portes du mystère ; l'ancienne philosophie spirituelle est, pour eux, un livre fermé. Bien que leurs idées sur ce sujet soient diamétralement opposées à celles du clergé, ils ne font guère plus, dans l'interprétation, que ce que font leurs adversaires pour répondre aux questions du public. Leurs travaux tendent à fortifier le matérialisme, de la même manière que ceux du clergé, et surtout du clergé Romain, tendent à cultiver la croyance au diabolisme.

Si l'étude de la philosophie hermétique ne nous procurait pas d'autre satisfaction, ce serait déjà plus que suffisant de savoir qu'elle nous enseigne la parfaite justice avec laquelle le monde est gouverné. Chaque page de l'histoire est un sermon sur ce texte, mais aucun ne comporte une

morale plus profonde que le cas de l'Eglise Romaine. Jamais la loi divine des compensations n'a été mieux confirmée que, par le fait de ses propres actions, elle a perdu tout espoir de posséder la clé de ses propres mystères religieux. La **[139]** supposition de Godfrey Higgins que l'Eglise Romaine possède deux doctrines, une pour les masses, et l'autre – la doctrine ésotérique pour les "parfaits" ou les initiés, ainsi que cela se pratiquait dans les anciens Mystères, nous paraît sans fondement et plutôt fantastique. Nous le répétons, elle a égaré la clé ; autrement, aucun pouvoir terrestre n'aurait pu l'abaisser, et sauf en ce qui concerne la connaissance superficielle des moyens nécessaires pour produire des "miracles", son clergé ne peut en aucune façon être comparé, pour sa sagesse avec les Hiérophantes de jadis.

En brillant les ouvrages des théurgistes ; en bannissant ceux qui s'appliquaient à les étudier ; en stigmatisant de démonolâtrie la magie en général, Rome a permis à tout libre penseur de déchiffrer son culte exotérique et sa Bible, d'entacher de grossièreté ses emblèmes sexuels, et de faire que ses prêtres deviennent inconsciemment des magiciens, si ce n'est des sorciers, en pratiquant leurs exorcismes, qui ne sont que des évocations de nécromants. C'est ainsi que la rétribution, suivant la parfaite application de la loi divine, atteint ce programme de cruauté, d'injustice et de fanatisme, à la suite de ses propres actes suicidaires.

Philosophie véritable et vérité divine sont des termes interchangeables. Une religion qui craint la lumière ne peut être basée ni sur la vérité, ni sur la philosophie, par conséquent elle doit être erronée. Les anciens Mystères n'étaient des mystères que pour les profanes, que les Hiérophantes ne recherchaient pas et qu'ils n'auraient pas acceptés comme prosélytes ; les Mystères étaient dévoilés aux initiés aussitôt que le voile final était levé. Des hommes tels que Pythagore ou Platon ne se seraient pas contentés d'un mystère insondable et incompréhensible, comme celui du dogme chrétien. II ne peut y avoir qu'une vérité, car deux vérités mineures sur le même sujet ne constituent qu'une grande erreur. Parmi les milliers de religions contradictoires, populaires ou exotériques, qui ont été propagées depuis le jour où les hommes échangèrent pour la première fois leurs idées, pas une nation, pas un peuple, pas même la tribu la plus abjecte, qui n'ait, à sa manière cru en un Dieu invisible, Cause Première de lois infaillibles et immuables, et admis l'immortalité de l'esprit. Ni une croyance quelconque, ni la fausse philosophie, ni les exagérations religieuses ne sont capables de détruire ce sentiment. Il faut, par conséquent, qu'il soit basé sur une vérité

absolue. D'autre part, chacune des innombrables religions et des sectes religieuses considère la Divinité à sa manière ; elles attribuent leurs propres spéculations à l'inconnu ; ces excroissances humaines d'une imagination enfiévrée sont imposées aux masses ignorantes, en leur donnant le nom de "révélation". Comme les dogmes de chaque religion et de chaque secte diffèrent radicalement les uns des autres, ils ne peuvent pas être *vrais*. Et s'ils sont faux, que sont-ils donc ? **[140]**

"La pire malédiction pour une nation, dit le Dr Inman, pas une *mauvaise religion*, mais la forme de croyance qui met un frein aux questions viriles. Aucune nation de l'antiquité, que je sache, soumise à l'autorité des prêtres, qui ne soit tombée sous le glaive de ceux qui étaient opposés aux hiérarques... Le plus grand danger vient des prêtres qui ferment l'œil au vice et l'encourage comme un moyen d'augmenter leur pouvoir sur leurs ouailles. Tant que chacun ne fera aux autres que ce qu'il voudrait qu'on lui fit, et *ne permettra à personne de s'entremettre entre lui et son Créateur*, tout ira bien dans ce bas monde [238]."

---

[238] *Ancient Pagan and Modern Christian Symbolism*, préface p. 34.

[141]

CHAPITRE III

—

DIVISIONS PARMI LES PREMIERS CHRETIENS

"Le Roi. – Racontez-moi cette histoire d'un bout â l'autre."

Shakespeare, *Tout est bien qui finit bien*, acte V, scène 3.

"Il est l'UN, procédant de lui-même ; et de Lui procèdent toutes choses. Et c'est en elles qu'Il exerce Lui-même son activité ; nul mortel ne le contemple, mais il voit tout !"

Hymne Orphique [239].

"Et Athènes, O Athéna, est ton bien !

Grande Déesse, écoute-moi ! et répands ta pure lumière

En flots ininterrompus sur mon front obscurci ;

Ta sainte lumière, O Reine toute puissante,

Qui brille éternellement sur ta face sereine.

Inspire mon âme, dans son séjour terrestre,

De tes feux bénis et irrésistibles !"

Proclus. Taylor, *A Minerve* [240].

"Or, la foi est une ferme attente des choses... C'est par la foi que Rahab la prostituée ne périt pas avec les rebelles, parce qu'elle avait reçu les espions avec bienveillance."

---

[239] [Cf. Justin Martyr, *Cohortatio ed Græcos*, XV ; Gesnerus, *Orpheos apantæ ;* T. Taylor, *Eleus. and Bacchic Myst.*, 4ème éd., p. 238.]

[240] [T. Taylor, *op. cit.*, p. 226.]

Hébreux, XI, 1 et 31.

> "Mes frères, que sert-il à quelqu'un de dire qu'il a la foi, s'il n'a pas les œuvres ? La foi peut-elle le sauver ?... Rahab la prostituée ne fut-elle pas également justifiée par les œuvres, lorsqu'elle reçut les messagers et qu'elle les fit partir par un autre chemin ?"

Saint Jacques, II, 14, 25.

Saint Clément représente Basilides, le Gnostique, comme "un philosophe voué à la contemplation des choses divines". Cette expression fort appropriée pourrait être appliquée à beaucoup de fondateurs des plus importantes sectes religieuses qui furent, par la suite, englobées en une seule, ce mélange de dogmes inintelligibles forgés par Irénée, Tertullien et d'autres, qui aujourd'hui a nom Christianisme. Si l'on veut les qualifier d'hérésies, le Christianisme primitif doit lui-même être compris dans le nombre. Basilides et **[142]** Valentin vécurent avant Irénée et Tertullien ; et ces deux derniers Pères ont moins de raisons à donner, que les deux premiers Gnostiques, pour justifier la plausibilité de leur *hérésie*. Ni le droit divin, ni la vérité n'assurèrent le triomphe de leur Christianisme ; le hasard seul lui fut propice. Nous nous faisons fort d'affirmer, avec parfaite raison, qu'il n'est aucune de ces sectes – le Cabalisme, le Judaïsme, sans en omettre le Christianisme actuel – qui ne soit née des deux branches principales du tronc primitif, la religion jadis universelle qui précéda les âges védiques ; nous voulons parler du Bouddhisme préhistorique qui se fondit, plus tard, dans le Brahmanisme.

La religion qui eut le plus de ressemblance avec l'enseignement primitif des quelques premiers apôtres – religion prêchée par Jésus lui-même – est la première de ces deux, le Bouddhisme. L'autre, telle qu'elle fut enseignée dans sa pureté primitive, et portée à sa perfection par le dernier des Bouddhas, Gautama, fondait son éthique sur trois principes fondamentaux. Elle enseignait :

que toutes choses existaient à la suite de causes naturelles ;

que la vertu porte en elle sa propre récompense, le péché et le vice leur châtiment ; et

que l'état des hommes sur cette terre est un état de probation.

Nous pourrions ajouter que sur ces trois principes reposent les bases universelles de toute foi religieuse : Dieu, et l'immortalité individuelle pour chaque homme, s'il est capable de la conquérir. Malgré l'enchevêtrement des dogmes théologiques postérieurs ; malgré l'incompréhensibilité apparente des abstractions métaphysiques qui ont convulsionné la théologie de toutes les grandes religions de l'humanité dès le moment qu'elles ont été établies sur des bases solides, on verra que ce qui précède est l'essence de toute philosophie religieuse, exception faite du Christianisme moderne. Ce fut celle de Zoroastre, de Pythagore, de Platon, de Jésus, et même de Moise, bien que l'enseignement du législateur juif ait subi tant de pieux travestissements.

Nous allons consacrer ce chapitre à une brève étude des nombreuses sectes qui se sont dites chrétiennes ; c'est-à-dire de toutes celles qui professent de croire au *Christos*, l'OINT. Nous essaierons également d'expliquer ce dernier terme au point de vue cabalistique, et de démontrer comment il reparaît dans chaque système religieux. Peut-être serait-il utile, en même temps, de nous rendre compte jusqu'à quel point les premiers apôtres – Paul et Pierre – étaient d'accord en prêchant la nouvelle Dispensation. Commençons par Pierre.

Et d'abord, revenons à la plus grande de toutes les fraudes patristiques : celle qui, sans contredit, a aidé l'Eglise Catholique Romaine à acquérir sa suprématie imméritée, c'est-à-dire l'affirmation effrontée en dépit des preuves historiques, que saint Pierre **[143]** subit le martyre à Rome. Ce n'est que naturel que le clergé romain s'attache à cette fable, car en démasquant la nature frauduleuse de ce prétexte, tout le dogme de la succession apostolique est renversé.

On a écrit, ces derniers temps, beaucoup de savants ouvrages pour réfuter cette ridicule prétention. Entre autres, nous retiendrons *The Christ of Paul* de M. G. Reber, qui la démolit d'une manière tout à fait habile. L'auteur prouve :

1. qu'aucune Eglise n'avait été fondée à Rome avant le règne d'Antonin le Pieux ;
2. que comme Eusèbe et Irénée concordent tous deux à dire que Linus fut le second Evêque de Rome, aux mains duquel "les

bienheureux apôtres" Pierre et Paul confièrent l'Eglise après l'avoir construite, ce n'a pu avoir lieu qu'entre, 64 et 68 ;

3. que cet intervalle tombe pendant le règne de Néron, car Eusèbe arme que Linus resta en fonctions pendant douze ans (*Ecclesiastical History*, livre III, c. 13), ayant commencé son épiscopat en 69, une année après la mort de Néron, et qu'il mourut lui-même en 81.

A la suite de cela, l'auteur affirme, sur des preuves irréfutables, que Pierre n'a pas pu être à Rome en 64, puisqu'à cette époque il était à Babylone, d'où il écrivit sa première Epître, dont la date a été fixée, par le Dr Lardner et d'autres critiques, précisément à cette année là. Mais, à notre avis, son meilleur argument consiste dans la preuve qu'il n'était pas dans le caractère du pusillanime Pierre de risquer un voisinage si proche de Néron qui, à ce moment-là, "donnait en pâture aux bêtes féroces de l'Amphithéâtre la chair et les os des chrétiens" [241].

Qui sait si l'Eglise de Rome n'a pas été d'accord avec ses principes en choisissant comme son fondateur titulaire l'apôtre qui renia son maître par trois fois, au moment du danger ; et fut le seul, excepté Juda, qui appela sur lui, de la part du Christ, l'épithète de "l'ennemi". "Retire toi SATAN !" s'écrie Jésus en réprimandant l'apôtre railleur [242].

Il existe une tradition dans l'Eglise Grecque, qui n'a jamais trouvé faveur auprès du Vatican. L'Eglise Grecque attribue son origine à un des chefs Gnostiques – Basilides qui sait ! – qui vivait sous Trajan et Adrien à la fin du premier siècle et au commencement du second. Quant à cette tradition elle-même, si le Gnostique est Basilides en personne, il faut admettre que son autorité est suffisante, puisqu'il prétend avoir été un disciple de l'apôtre Matthieu, et avoir eu pour instructeur Glaucias, un disciple de Saint Pierre lui-même. Si le récit qu'on lui attribue est authentique, le Comité de Londres pour la révision de la Bible ferait **[144]** bien d'ajouter un nouveau verset aux Evangiles de Matthieu, Marc et Jean, qui racontent l'histoire du reniement du Christ par saint Pierre.

---

[241] *The Christ of Paul*, p. 123.

[242] *Marc* VIII, 33.

La tradition dont il est question arme que, lorsque, effrayé par l'accusation du serviteur du grand-prêtre, l'apôtre renia par trois fois son maître, et que le coq chanta, Jésus, qui traversait la galerie sous la garde des soldats, se retourna et, regardant Pierre, lui dit : " – En vérité, Pierre, je te dis que tu me renieras à travers les âges à venir, et que tu ne t'arrêteras pas jusqu'à ce que tu sois devenu vieux, et que tu tendras les mains, et qu'un autre te ceindra les reins et t'emportera là où tu ne voudras pas." [243] Grecs maintiennent que la dernière partie de cette phrase a rapport à l'Eglise de Rome, et prophétise son apostasie constante du Christ, sous le masque de fausse religion. Elle fut introduite, plus tard, dans le vingt et unième chapitre de l'Evangile selon saint Jean ; mais le chapitre tout entier fut condamné comme l'œuvre d'un faussaire, même avant qu'on n'eût reconnu que cet *Evangile* n'avait jamais été écrit par l'apôtre Jean [244].

L'auteur anonyme de *Supernatural Religion*, ouvrage dont plusieurs éditions furent épuisées en moins de deux ans, et qu'on prétend avoir été écrit par un éminent théologien, fournit la preuve concluante de la contrefaçon des quatre Evangiles, ou tout au moins de leur complète transformation dans les mains du trop zélé Irénée et de ses acolytes. Le quatrième Evangile [245] complètement démoli par ce savant auteur ; il prouve clairement les falsifications extraordinaires auxquelles se sont livrés les Pères des premiers siècles, et il discute la valeur relative des synoptiques avec une puissance de logique inconnue jusqu'alors. Chaque ligne de cet ouvrage impose la conviction. Nous en reproduisons ce qui suit :

> "Nous gagnons infiniment plus que nous ne perdons en abandonnant la croyance à la réalité de la Révélation Divine. Tout en conservant, pur et entier, le trésor de la morale chrétienne, nous n'en écartons que les éléments avilissants ajoutés par la superstition humaine. Nous ne sommes plus tenus d'avoir foi en une théologie qui est un outrage pour la raison et le sens moral. Nous sommes délivrés des notions anthropomorphes de Dieu et de son gouvernement de l'Univers, et de la Mythologie Juive,

---

[243] *Jean* XXI, 18.

[244] [Walter R. Cassels.]

[245] Evangile selon saint Marc, VIII, 33.

> nous nous élevons à de plus hautes conceptions, celles d'un Etre infiniment sage et bon, caché à notre esprit borné, il est vrai, dans la gloire impénétrable de la Divinité, mais dont il nous est donné de contempler sans cesse, autour de nous, l'opération des lois d'une universalité, **[145]** et d'une perfection merveilleuses... L'argument si souvent mis en avant par les théologiens que la Révélation Divine est nécessaire à l'homme, et que certaines notions contenues dans cette Révélation sont indispensables à notre conscience morale, est purement imaginaire et dérive de la Révélation elle-même qu'on veut maintenir à tout prix. La seule chose indispensable pour l'homme est la VERITE, et c'est à elle seule que doit s'adapter notre conscience morale [246]."

Voyons, maintenant, sous quel jour la Révélation Divine de la *Bible* Juive était considérée par les Gnostiques, qui croyaient encore au Christ à leur manière, laquelle, certes, était meilleure et moins blasphématoire que celle de l'Eglise Catholique Romaine. Les Pères ont imposé aux partisans du Christ une Bible dont il fut lui-même le premier à enfreindre les lois ; dont il rejetait l'enseignement de fond en comble ; crimes pour lesquels il fut finalement crucifié. Si le monde chrétien peut se vanter de quelque chose, ce n'est certes pas d'avoir la logique et la stabilité comme vertus principales.

Le seul fait que Pierre resta jusqu'à la fin "l'apôtre de la circoncision" parle par lui-même. Quel que soit celui qui édifia l'Eglise de Rome, ce ne fut certainement pas Pierre. Si c'était le cas, les successeurs de cet apôtre devraient se soumettre à la circoncision, ne serait-ce que par esprit de suite, et comme preuve que les prétentions des Papes ne sont pas sans fondement. Le Dr Inman affirme qu'on dit que, "à notre époque chrétienne les Papes doivent être en particulier absolument parfaits" [247] ; mais nous ignorons si, pour cela, ils doivent se soumettre aux exigences de la Loi Lévitique juive. Les premiers quinze évêques chrétiens de Jérusalem, en

---

[246] *Supernatural Religion*, vol. II, p. 489.

[247] *Ancient Pagan and modern christian Symbolism*, p. 28, Intr.

commençant par Jacques sans en excepter Judas, étaient, tous, des Juifs circoncis [248].

Dans le *Sepher Toldos Jeshu* [249], un manuscrit hébreu d'une haute antiquité, la version de Pierre est toute différente. D'après lui, Simon Pierre était un de leurs frères, bien qu'il se soit écarté, tant soi peu, de leurs lois, et la haine des Juifs et leur persécution **[146]** de l'apôtre ne paraissent avoir existé que dans l'imagination féconde des Pères. L'auteur en parle avec grand respect et loyauté, affirmant qu'il était "un serviteur fidèle du Dieu vivant", passant sa vie dans l'austérité et la méditation, "habitant à Babylone, au sommet d'une tour", composant des hymnes et prêchant la charité. Il ajoute que Pierre recommanda toujours aux Chrétiens de ne faire aucun tort aux Juifs ; mais, sitôt après sa mort, survint un autre prédicateur qui partit pour Rome et prétendit que Simon Pierre avait changé l'enseignement de son maître. II inventa un enfer de flammes et en menaça tout le monde ; il promit des miracles, mais n'en fit point.

Combien ce qui précède contient-il de fiction et combien de vérité ? Nous laissons à d'autres le soin de l'apprécier ; mais il est certain que ce récit porte en lui plus de preuves de sincérité, que les fables inventées par les Pères de l'Eglise pour leur cause.

Nous serions d'autant plus poussés à faire crédit de cette amitié entre Pierre et ses anciens co-religionnaires, que nous trouvons dans Theodoret l'affirmation suivante : "Les Nazaréens sont des Juifs, qui vénèrent l'OINT [Jésus] comme un *homme juste* et se servent de l'*Evangile* selon Pierre [250]." Pierre était Nazaréen, suivant le *Talmud*. Il appartenait à la secte des Nazaréens de date plus récente, qui étaient en désaccord avec les partisans de Jean-Baptiste, et qui devint, par la suite, une secte rivale ; cette secte – suivant la tradition – fut instituée par Jésus lui-même.

---

[248] *Eusèbe*, Ex. H., livre IV, ch. V ; Sulpice-Sévère, Chronica, vol. II, p. 26.

[249] Il parait que les Juifs attribuent une très haute antiquité au *Sepher Toldos Jeshu*. Mention en est faite pour la première fois par Martin, vers le commencement du XIIIème siècle, car les Talmudistes eurent grand soin de le cacher aux yeux des Chrétiens. Lévi prétend que Porchetus Salvaticus [*Victoria Porcheti adversus impios Hebrœos*, Paris 1520 en publia une partie, qui fut utilisée par Luther (voir vol. III, 109-110, Jena éd., 1583, et aussi Wittenberg éd., 1556, vol. V, pp. 509-35). Le texte hébreu, qui manquait fut enfin retrouvé par Münster et Buxtorf, et publié en 1681 par Christophe Wagenseilius, dans une collection intitulée : *Tela Ignea Satanae*, ou Flèches enflammées de Satan [Altdorf, 2 vols ; et par Jah. Jac. Huldrich, comm. *Historia Jeshuæ Nazareni*, Leyden 1705.] (Voir *La Science des Esprits de Eliphas Lévi*, pp. 37-38).

[250] Theodoret, *Hereretic. Fab*., lib. II, 11.

L'histoire veut que les premières sectes chrétiennes aient été ou des Nazaréens, comme Jean-Baptiste ; ou des Ebionites, parmi lesquels se trouvaient de nombreux parents de Jésus ; ou alors des Esséniens (Iaessens) les Thérapeutes, guérisseurs, dont les Nazaréens formaient une branche. Ces sectes, qu'on ne commença à traiter d'hérétiques que depuis l'époque d'Irénée, étaient toutes, plus ou moins, cabalistiques. Elles croyaient à l'expulsion des démons au moyen d'incantations magiques, et mettaient cette méthode en pratique. Jervis applique aux Nabathéens et autres sectes similaires l'appellation de "exorciseurs errants Juifs" [251], le mot arabe *Nabæ* signifiant errer, et l'hébreu אבנ naba, prophétiser. Le *Talmud* appelle tous les chrétiens, sans distinction des Nozari [252]. Toutes les sectes Gnostiques croyaient également à la magie. Irénée, en décrivant les partisans de Basilides, dit "qu'ils faisaient usage d'images, d'invocations et d'incantations, et toutes autres choses du domaine de la magie." [253] Sur l'autorité de Lightfoot, **[147]** Dunlap démontre que Jésus était appelé *Nazaraïos*, à cause de son extérieur humble et pauvre ; "car nazaraïos signifie séparation, aliénation des autres hommes" [254]...

La véritable signification du terme nazar רזנ, est se vouer au service de Dieu. Comme substantif, c'est un diadème ou l'emblème de la consécration, une tête ainsi consacrée [255]. On disait de Joseph qu'il était un *Nazar* [256]. "Sur la tête de Joseph, sur le sommet de la tête (nazar) parmi ses frères". On dit encore que Samson et Samuel (שמשון שמו-אל Semes-on et Sem-va-el) étaient des Nazars. Porphyre, en parlant de Pythagore, dit qu'il avait été purifié et initié à Babylone par Zar-Adas, le chef du sacré collège. Ne pourrait-on, par conséquent, supposer que le Zoro-Aster était le *nazar* d'Istar, Zar-adas ou Na-Zar-ad [257] signifiant la même chose dans le changement des langues ? Esra, ou ארזע était un Prêtre, un Scibe, un Hiérophante ; et le premier colonisateur hébreu de la Judée fut לבבורז, Zeru-Babel ou le Zoro ou nazar de Babylone.

---

[251] John Jervis White Jervis, *Genesis, Elneidated*, Londres 1852, p. 324.

[252] Lightfoot, *Horæ Hebr. et Talm.*, p. 501.

[253] [*Adv. Hær*, I, XXIV, 5.]

[254] Dunlap, *Sod the son of the man*, p. 10.

[255] *Jérémie*, VII, 29. "Coupe ta chevelure, et jette-la au loin ; monte sur les hauteurs, et prononce une complainte."

[256] *Genèse*, XLIX, 26.

[257] Nazareth ? [Cf. Clément Alex, *Strom*, 1, XV ; Apulée, *Floridora*, II, 15.]

Les Ecritures Juives mentionnent deux cultes ou religions distinctes parmi les Israélites : celui de Bacchus, sous le masque de Jéhovah, et celui des initiés chaldéens auquel appartenaient quelques *nazars*, les théurgistes et quelques-uns des prophètes. Le quartier général de ces derniers était toujours à Babylone et en Chaldée, où l'on reconnaît distinctement deux écoles rivales de Mages. Ceux qui en doutent feraient bien de donner l'explication de la différence entre ce que dit l'histoire et ce que dit Platon, qui, de tous les hommes de son temps, était certainement un des mieux informés. En parlant des Mages, il nous les montre instruisant les Rois persans sur Zoroastre, comme fils ou prêtre d'Oromazd ; [258] et cependant Darius, dans l'inscription de Behistun, se vante d'avoir restauré le culte d'Ormazd, et d'avoir renversé les rites des Mages. Il y avait évidemment deux écoles de Mages, rivales et distinctes. La plus ancienne et la plus ésotérique des deux était celle qui, satisfaite de ses connaissances invulnérables et de son pouvoir secret, consentit volontiers à se défaire de sa popularité exotique, en abandonnant sa suprématie aux mains du réformateur Darius. Les Gnostiques, plus tard, firent preuve de la même politique prudente en s'adaptant, dans chaque pays, aux formes de la religion prévalente, tout en restant secrètement fidèles à leurs doctrines essentielles.

Il y aurait une autre hypothèse possible, qui serait que Zero-Ishtar était le grand prêtre du culte chaldéen ou Mage hiérophante. **[148]** Lorsque les Ariens perses, sous Darius Hystaspes, renversèrent le mage Gomates, et *rétablirent* le culte Mazdéen, il s'ensuivit un amalgame à la suite duquel le Mage Zoro-astar devint le Zara-thoushtra de la *Vendidâd*. Cela n'était pas du goût des autres Aryens qui avaient adopté la religion Védique, distincte de celle d'Avesta. Mais ce n'est qu'une simple hypothèse.

Or, qu'on croie ce que l'on voudra à l'égard de Moise, nous allons démontrer que c'était un initié. La religion Mosaïque ne fut, somme toute, qu'un culte du Soleil et du Serpent, peut-être mélangé de quelques notions monothéistes jusqu'au moment où celles-ci furent introduites par la force dans les prétendues "Ecritures inspirées" par Ezra, lorsqu'il ré-écrivit les livres mosaïques. De toute façon, le *Livre des Nombres* fut écrit plus tard ; et on y suit la trace du culte solaire et du serpent aussi nettement que dans n'importe quel récit païen. Dans plus d'un sens, le récit des serpents de feu

---

[258] [*Aleib*, 122 A. Cf. Cicéron, *De Divinatione*, I, 1.]

est allégorique. "Les "Serpents" étaient les *Lévites* ou Ophites qui formaient la garde du corps de Moise (Voir *Exode* XXXII, 26) ; et le commandement du "Seigneur" à Moise de faire plier le cou du peuple "devant le Seigneur contre le Soleil" qui est l'emblème de ce Seigneur, ne prête à aucune équivoque.

Les *nazars* ou prophètes, de même que les Nazaréens, étaient une caste opposée au culte de Bacchus, en ce que, d'accord avec tous les prophètes initiés, ils s'en tenaient à l'esprit des religions symboliques et s'opposaient de toutes leurs forces aux pratiques idolâtres et exotériques de la lettre morte. C'est là la raison pour laquelle les prophètes furent si souvent lapidés par le peuple sous la conduite des prêtres qui avaient tout intérêt à favoriser les superstitions populaires. Ottfried Müller nous fait voir à quel point les Mystères Orphiques différaient des rites populaires de Bacchus [259], bien qu'il soit connu que les *Orphikoï* relevaient du culte de Bacchus. Le système de la moralité la plus pure et de l'ascétisme sévère des enseignements Orphiques, et auxquels adhéraient si strictement ses partisans, sont incompatibles avec l'impudicité et la grossière immoralité des rites populaires. La fable d'Aristée poursuivant Eurydice dans les bois, où la morsure d'un serpent lui donne la mort [260], est une allégorie très claire qui était expliquée, en partie, dans les temps primitifs. Aristée représente la force brutale poursuivant Eurydice, la doctrine ésotérique, dans les bois, où le serpent (l'emblème du dieu solaire, adoré sous son aspect grossier, même par les Juifs), la tue ; c'est-à-dire force la vérité à devenir plus ésotérique encore, et à chercher un refuge dans le **[149]** monde souterrain, qui n'est nullement l'enfer de nos théologiens. En outre, le sort d'Orphée, mis en lambeaux par les Bacchantes, est encore une autre allégorie pour démontrer que les rites grossiers et populaires sont toujours plus goûtés que la vérité simple mais divine, et fait voir également la grande différence qui devait exister entre le culte populaire et le culte ésotérique. Comme les poèmes d'Orphée et de Musée ont été perdus dès les âges les plus reculés, de telle façon que ni Platon, ni Aristote n'ont rien pu reconnaître d'authentique dans les poèmes existant à leur époque, il est difficile de dire avec précision en quoi consistaient ces rites particuliers. Nous avons, néanmoins, la tradition orale, et nous en pouvons tirer nos conclusions ; cette tradition veut qu'Orphée ait rapporté sa doctrine de l'Inde. Cette

---

[259] Ottfried Müller, *A History of the Literature of Ancient Greece*, p. 230-240.

[260] [Virgile, *Georgiques*, VI, 282 et seq.]

religion était celle des plus anciens Mages par conséquent celle à laquelle appartenaient les initiés de toutes les nations, en commençant par Moise, les "Fils des Prophètes" et les *Nazars* ascétiques (qu'il ne faut pas confondre avec ceux contre lesquels se sont élevés Osée et d'autres prophètes) et en finissant par les Esséniens. Cette dernière secte était composée de Pythagoriciens, avant que leur système n'ait dégénéré plutôt que progressé par leur rapprochement avec les missionnaires Bouddhistes, lesquels, d'après ce que nous raconte Pline, s'étaient établis sur les rivages de la Mer Morte, des siècles avant son temps, *per saeculorum millia* [261]. Mais si, d'une part, ces moines Bouddhistes furent les premiers à fonder des communautés monastiques et à introduire la stricte observation d'une régie conventuelle dogmatique ; d'autre part, ils furent aussi les premiers à préconiser et à populariser les vertus sévères dont Sâkyamouni donna l'exemple, et qui, avant lui, n'avaient été pratiquées qu'en des cas isolés par des philosophes bien connus et leurs partisans ; ces vertus furent prêchées quelques siècles plus tard par Jésus, mises en pratique par quelques ascètes chrétiens, et graduellement abandonnées et même complètement oubliées par l'Eglise chrétienne.

Les nazars initiés avaient toujours obéi à cette règle, qu'avaient suivie les adeptes de tous les siècles avant eux ; et les disciples de Jean ne furent qu'une branche dissidente des Esséniens. C'est pourquoi il ne faut pas les confondre avec tous les nazars dont parle *l'Ancien Testament* et que Osée accusa de s'être séparés ou de s'être consacrés à Bosheth תשב, et qui impliquait la plus grande de toutes les abominations [262]. Prétendre, comme le font certains critiques et théologiens, que cela veut dire, se séparer de la chasteté et de la continence, c'est ou vouloir pervertir sa véritable signification, ou être absolument ignorant de la **[150]** langue hébraïque. Le onzième verset du premier chapitre de Michée explique le terme à moitié, sous une forme voilée : "Passe, habitante de Schaphir, etc." ; mais, dans le texte original, ce terme est Bosheth. Certes, ni Baal, ni Iahoh-Kadosh, avec ses Kadeshim, ne fut un dieu pratiquant les vertus ascétiques, bien que la Bible des Septante les représente, de même que les Galli – les prêtres parfaits – τετελεομένοὶ, comme les *initiés* et les *consacrés* [263]. Le grand Sod du Kadeshim, traduit dans le *Psaume* LXXXIX, 7, par "assemblée des

---

[261] [Pline, *Hist. Nat*., V, XV]

[262] [*Osée,* IX. 10.]

[263] Voir Movers, *Die Phönizier*, vol. I, p. 683.

saints", est loin d'être un mystère des *sanctifiés* dans le sens que Webster prête à ce terme.

La secte des Naziréates existait longtemps avant les lois de Moïse [264], et prit naissance chez un peuple en guerre ouverte avec les "élus" d'Israël, c'est-à-dire les habitants de la Galilée, l'ancienne *olla podrida* de nations idolâtres où s'élevait Nazara, le Nadra d'aujourd'hui. Ce fut à Nazara que les anciens Nazaria ou Naziréates tenaient leurs "Mystères de Vie" ou "assemblées", (comme le terme apparaît dans la traduction) [265], qui n'étaient autres que les Mystères secrets de l'initiation [266], tout à fait distincts, dans leur forme pratique, des Mystères populaires qui se célébraient à Byblos en l'honneur d'Adonis. Tandis que les véritables *initiés* de la Galilée ostracisée adoraient le vrai Dieu, et jouissaient de visions transcendantes, que faisaient les "élus" pendant ce temps ? Ezéchiel nous le dit (au chapitre VIII), lorsqu'en décrivant ce qu'il avait vu, il dit que la *forme* d'une main le saisit par une boucle de cheveux et le transporta de Chaldée à Jérusalem. "Et il y avait là soixante-dix hommes des anciens de la maison d'Israël... Fils de l'homme, vois-tu ce que font dans les ténèbres les anciens de la maison d'Israël... A la porte de la maison de l'Eternel ?... Et voici, il y avait là des femmes, assises, qui pleuraient Thammuz." (Adonis) demande le Seigneur. On ne peut vraiment pas supposer que les païens aient surpassé le peuple "élu" dans certaines honteuses *abominations* dont leurs prophètes les accusent si souvent. Nul n'est besoin d'être versé dans la langue hébraïque pour admettre cette vérité ; il n'y a qu'à lire la Bible dans la traduction et réfléchir sur le langage des "saints" prophètes.

Telle fut la raison de la haine des Nazaréens ultérieurs pour les Juifs orthodoxes, les partisans de la Loi Mosaïque exotérique – que cette secte a toujours accusés d'être des adorateurs de *Iurbo-Adunaï*, ou du Seigneur Bacchus. Sous le déguisement de *Adoni-Iachoh* (texte original de *Esaïe* LXI, 1). Iahoh et le Seigneur Sabaoth, **[151]** le Baal-Adonis, ou Bacchus, adoré dans les bosquets et les *gazons publics* ou Mystères, se transforme enfin, sous l'action adoucissante d'Ezra, en l'Adonaï de la Massorah – le Dieu Unique et suprême des Chrétiens !

---

[264] [Cf. *Namal*, VI, 2 ; Munk, *Palestine*, p. 169.]

[265] Norberg, *Codex Nazaræus*, II, 305.

[266] Voir Lucien, *De Syria Dea*.

"Tu n'adoreras point le Soleil dont le nom est Adunai, dit le *Codex des Nazaréens* ; dont le nom est aussi *Kadush* [267] et El-El. Cet Adunaï élira une nation qui se réunira en *foules* [son culte sera exotérique]... Jérusalem deviendra le refuge et la cité des *Avortons*, qui se perfectionneront [se circonciront] par le glaive... et ils adoreront Adunaï [268]."

Les plus anciens Nazaréens, descendants des *nazars* des Ecritures, dont le dernier chef le plus éminent fut Jean-Baptiste, bien que considérés comme peu orthodoxes par les Scribes et les Pharisiens de Jérusalem, commandaient toutefois le respect et ne furent jamais inquiétés, Hérode, lui-même, "craignait la foule, parce qu'elle regardait Jean comme un prophète" (*Matthieu*, XIV, 5). Mais les disciples de Jésus appartenaient manifestement à une secte qui devenait de jour en jour une épine plus douloureuse dans leur côté. Elle apparaissait comme une hérésie contenue dans une autre hérésie ; car, tandis que les nazars des anciens temps, les "Fils des Prophètes", étaient des cabalistes chaldéens, les adeptes de la nouvelle secte dissidente se montrèrent dès le début des réformateurs et des innovateurs. La grande ressemblance notée par quelques critiques entre les rites et les coutumes des premiers Chrétiens et ceux des Esséniens s'explique sans aucune difficulté. Les Esséniens, comme nous venons de le faire remarquer, étaient des convertis, des missionnaires bouddhistes qui, à un moment, avaient parcouru l'Egypte, la Grèce, et même la Judée, depuis le règne d'Asoka, le zélé propagandiste ; et tandis que c'est évidemment aux Esséniens que revient l'honneur d'avoir eu comme élève le Réformateur Nazaréen, Jésus, nous voyons que celui-ci est en désaccord avec ses premiers maîtres, sur plusieurs points, d'observances formelles. On ne peut pas dire qu'il était un Essénien dans le sens strict du mot, pour des raisons que nous donnerons plus loin, et il n'était pas non plus un nazar ou un Nazaréen de la secte plus ancienne. Ce que Jésus *était* en réalité, se trouve dans le *Codex Nazaraeus*, dans les accusations injustes des Gnostiques de Bardesane.

"Jesu Mésio est *Nebu*, le faux Messie, le destructeur de l'ancienne religion orthodoxe", dit le *Codex* [269]. Il est le fondateur de la secte des nouveaux nazars, et, ainsi que les mots l'indiquent clairement, un partisan

---

[267] Voir *Psaume* LXXXIX, 7.

[268] *Codex Nazaræus*, I, 47.

[269] I, p. 55.

de la doctrine Bouddhiste. En hébreu, le **[152]** mot naba אבנ signifie parler d'inspiration ; et ובנ nebo est un dieu de la sagesse. Mais Nebo est encore *Mercure*, et *Mercure* est Bouddha dans le monogramme hindou des planètes. De plus, nous voyons que les Talmudistes reconnaissent que Jésus était inspiré par le génie de Mercure [270].

Le réformateur Nazaréen avait appartenu, sans aucun doute, à l'une ou l'autre de ces sectes, bien qu'il soit presque impossible de dire à laquelle ; mais ce qui est de toute évidence, c'est qu'il prêcha la philosophie du Bouddha-Sâkyamouni. Dénoncés par les derniers prophètes, maudits par le Sanhédrin, les *nazars* – qu'on confondit avec les autres du même nom "qui se sont séparés dans cette même honte" [271] – furent persécutés secrètement, sinon ouvertement, par la synagogue orthodoxe. Il apparaît clairement pourquoi Jésus fut traité avec dédain dès le début, et qu'on le qualifia dédaigneusement de "Galiléen". Nathanaël demande : – "Peut-il venir de Nazareth quelque chose de bon ?" (*Jean*, I, 46) et ce au début de sa carrière, sans autre raison que Nathanaël sait qu'il est un nazar. Cela ne prouve-t-il pas que même les plus anciens nazars ne faisaient pas vraiment partie de la religion hébraïque, mais qu'ils étaient plutôt une classe de théurges chaldéens ? De plus, comme le *Nouveau Testament* est connu pour ses erreurs de traduction et des falsifications transparentes des textes, nous soupçonnons fort que le mot Nazareth fut substitué à celui de *nasaria* ou *nozari*. On devrait alors lire : "Peut-il venir quelque chose de bon d'un *nozari*, ou d'un Nazaréen", c'est-à-dire d'un partisan de saint Jean-Baptiste, avec lequel nous le voyons associé dès le début de son entrée en action, après qu'on l'eut perdu de vue pendant une période de prés de vingt ans ? Les bévues de *l'Ancien Testament* ne sont rien à côté de celles des *Evangiles*. Ces contradictions évidentes sont la meilleure preuve du système de fraudes pieuses sur lequel repose la doctrine du Messie. "C'est lui qui est Elie qui devait venir", dit saint Matthieu en parlant de Jean-Baptiste, forçant ainsi la reconnaissance d'une ancienne tradition cabalistique (XI, 14). Mais lorsque, s'adressant à Baptiste lui-même, ils lui demandent : – "Es-tu Elie ? il dit : – *Je ne le suis point*." Lequel des deux était le mieux renseigné, Jean ou son biographe ? Et laquelle des deux versions constitue la révélation divine ?

---

[270] Alph. de Spire, *Fortalitium Fidei*, II, 2.

[271] *Osée*, IX, 10.

Le but de Jésus, comme ce fut évidemment celui du Bouddha-Gautama, était de faire bénéficier l'humanité entière d'une réforme religieuse qui aboutirait à une religion d'éthique pure ; jusqu'alors, la véritable connaissance de Dieu et de la nature était restée entre **[153]** les mains des seules sectes ésotériques et de leurs adeptes. Comme jésus fit usage d'*huile* et que les Esséniens n'employaient que de l'eau pure [272], on ne peut pas dire qu'il fût un Essénien strict. D'autre part, les Esséniens étaient aussi "mis à part" ; c'étaient des guérisseurs (*assaya*) et habitaient dans le désert, de même que tous les ascètes.

Mais, bien qu'il ne s'abstint pas de vin, il pouvait être néanmoins un Nazaréen. Car, dans le chapitre VI des *Nombres*, nous voyons que lorsqu'un prêtre a agité la chevelure d'un Nazarite en offrande devant le Seigneur, "ensuite le Nazarite pourra boire du vin" (v. 20). Le sévère blâme du réformateur du peuple qui n'était satisfait de rien est ainsi exprimé : "Jean ne mangeait ni ne buvait, et ils dirent de lui : il est possédé du diable... Le Fils de l'Homme mange et boit, et ils disent : Voici : c'est un glouton et un buveur de vin [273]." Malgré cela, il était un Essénien et un Nazaréen, car ne voyons-nous pas qu'il envoie un message à Hérode en lui disant : "Voici, je chasse les démons et je fais des guérisons." II se dit prophète et déclare qu'il est l'égal de tous les autres prophètes [274].

L'auteur de *Sôd* nous montre Matthieu cherchant à rapporter le terme de Nazaréen à une prophétie [275], et il demande alors : "Pourquoi Matthieu veut-il que le prophète ait dit qu'il doit être appelé *Nazaria* ?" tout simplement "parce qu'il *appartenait à cette secte* et *qu'une prophétie confirmait* ses prétentions à devenir un Messie... Or il n'apparaît nulle part que les prophètes aient dit que le Messie devait être appelé un Nazaréen" [276]. Le fait seul que saint Matthieu, dans le dernier verset du chapitre II, cherche à donner du poids à sa prétention que Jésus demeura à

---

[272] Josèphe dit que "Les Esséniens considéraient l'huile comme une souillure", *Guerres*, II, p. 7.

[273] [*Luc*, II, 33-34.]

[274] *Luc*, XIII, 32.

[275] *Matthieu*, II, 23. Rappelons-nous que l'Evangile selon saint Matthieu, dans le *Nouveau Testament*, n'est pas l'Evangile original de l'apôtre de ce nom. L'Evangile authentique demeura pendant des siècles en possession des Nazaréens et des Ebionites, ainsi que nous le ferons voir plus loin, ainsi que le reconnaît saint Jérôme lui-même, qui confesse qu'il dut obtenir la permission des Nazaréens pour le traduire.

[276] Dunlap, *Sod, the Son of the Man*.

Nazareth, dans le seul but d'accomplir la prophétie, non seulement diminue la portée de son argument, mais le renverse au contraire complètement ; car les deux premiers chapitres ont depuis longtemps été reconnus comme des falsifications ultérieures.

Le baptême est un rite des plus anciens, et était pratiqué dans les Mystères de toutes les nations sous forme d'ablutions sacrées. Dunlap ferait dériver le terme *nazars* de *nazah*, asperger ; Bahâk-Tzivo est le Génie qui appela le monde à l'existence [277] en le tirant **[154]** de "l'eau obscure", disent les Nazaréens ; et le *Persian, Arabic and English Lexicon* de Richardson affirme que le mot *Bahak* signifie "pleuvoir". Mais le Bahak-Tzivo des Nazaréens ne peut pas aisément être confondu avec Bacchus, le "dieu de la pluie", car les nazars étaient les plus grands ennemis du culte de Bacchus. "Bacchus est élevé par les Hyades, les nymphes de la pluie", dit Preller [278] ; il prouve, en outre [279], qu'à la fin des Mystères religieux, les prêtres baptisaient (lavaient) leurs monuments et les enduisaient d'huile. Mais tout cela ne forme que des preuves très indirectes. Nul n'est besoin de prouver que le baptême du Jourdain n'était qu'une substitution des rites *exotériques* de Bacchus, et les libations en honneur d'Adonis ou d'Adoni – que les Nazaréens avaient en horreur – pour prouver que c'était une secte née des "Mystères" de la "Doctrine Secrète". Il ne faut pas, non plus, confondre leurs rites avec ceux de la populace païenne, qui n'avait fait que tomber dans la foi idolâtre et irraisonnée de toutes les multitudes plébéiennes. Saint Jean était le prophète de ces Nazaréens, et, en Galilée, on l'appelait "le Sauveur" ; mais il n'était pas le fondateur de la secte dont les traditions remontaient à la plus haute antiquité des théurges Chaldéo-Akkadiens.

"Le peuple Israélite primitif était composé des Canaanéens et de Phéniciens ayant tous le même culte des dieux phalliques – Bacchus, Baal ou Adon, Iacchos – Iaô ou Jehovah" ; mais, même parmi ceux-ci, il y avait toujours eu une classe d'adeptes *initiés*. Par la suite, le caractère de cette *plèbe* fut modifié par les conquêtes Assyriennes ; et, finalement, les colonisations perses imposèrent les notions et les usages Pharisiens et Orientaux, d'où dérivèrent *l'Ancien Testament* et les institutions mosaïques.

---

[277] *Codex Nazaræus*, vol. II, p. 233.

[278] Preller, vol. I, p. 415.

[279] Dunlap, *op. cit.*, pp. 46 et seq.

Les prêtres-rois Asmonéens promulguèrent le canon de *l'Ancien Testament* par opposition à l'*Apocrypha*, ou Livres Secrets des Juifs d'Alexandrie, les cabalistes [280] Jusqu'à l'époque de Jean Hyrcan, c'étaient des Assidiens (Chasidim) et des Pharisiens (Pârsîs) ; mais ils devinrent des Sadducéens ou Zadokites – partisans du gouvernement sacerdotal en opposition avec celui des rabbins. Les Pharisiens étaient doux et intellectuels ; les Sadducéens, intolérants et cruels.

Le *Codex* dit : "Jean, fils d'Aba-Saba-Zacharia, conçu par sa mère *Anasabel* dans sa centième année, avait baptisé depuis **[155]** quarante-deux ans [281] lorsque le Messie Jésus vint au Jourdain pour se soumettre au baptême de Jean... Mais *il pervertira la doctrine de Jean* en changeant le baptême du Jourdain et en pervertissant les paroles de justice" [282].

Le baptême d'*eau* fut changé en celui du Saint-Esprit, sans doute en conséquence de la notion d'une réforme toujours prévalente chez les Pères, et afin de distinguer les Chrétiens des Nazaréens de saint Jean, les Nabathéens et les Ebionites, et faire place aux nouveaux dogmes. Non seulement les Synoptiques nous disent que Jésus baptisait de même que Jean, mais que les disciples de Jean s'en plaignirent, bien qu'on ne puisse certainement pas accuser Jésus de pratiquer un rite purement bachique. La parenthèse dans le verset 2 de l'*Evangile* selon saint Jean IV "... Jésus ne baptisait pas lui-même", est si maladroite qu'on reconnaît tout de suite qu'elle a été interpolée. *Matthieu* fait dire à Jean que celui qui viendra après lui ne les baptiserait pas d'eau, mais "du *Saint-Esprit* et du feu" ; Marc, Luc et Jean corroborent ces paroles. L'eau, le feu et l'esprit, ou Saint-Esprit, ont tous leur origine dans l'Inde, ainsi que nous le démontrerons plus loin.

---

280 Le terme *Apocrypha* fut adopté à tort comme voulant signifier doute et faux. Sa véritable signification est : caché, secret ; mais ce qui est secret souvent plus exact que ce qui est révélé.

281 Si nous pouvons nous y fier, cette affirmation prouverait que Jésus avait entre cinquante et soixante ans quand il fut baptisé, car les Evangiles disent qu'il était seulement de quelques mois plus jeune que Jean-Baptiste. Les Cabalistes disent que Jésus avait plus de quarante ans lorsqu'il apparut pour la première fois devant les portes de Jérusalem. La copie actuelle du *Codex Nazaraeus* date de l'année 1042, mais Dunlap emprunte à Irénée (2ème siècle) des citations et d'amples informations de ce livre : "La base des matériaux communs à Irénée et au *Codex Nazaraeus* doit provenir au moins du 1er siècle", dit l'auteur de *Sôd, the Son of the Man*, dans sa préface p. 3.

282 *Codex Nazaraeus*, vol. I, p. 109 ; Dunlap, *Ibidem*, XXIV.

Or cette phrase présente une particularité très étrange. Elle est nettement contredite dans les *Actes des Apôtres* (XIX 2-5). Apollos, juif d'Alexandrie, appartenait à la secte de saint Jean ; il avait été baptisé, et instruisait les autres dans la doctrine du Baptiste. Et cependant lorsque saint Paul, mettant à profit son absence de Corinthe, rencontre quelques disciples d'Apollos à Ephèse, il leur demande s'ils ont reçu le Saint-Esprit, et ils lui répondent naïvement : " – Nous n'avons même pas entendu dire qu'il y ait un Saint-Esprit". " – De quel baptême avez-vous donc été baptisés ?" leur demande-t-il. " – *Du baptême de Jean*" est la réponse. On fait alors répéter à Paul les paroles attribuées à saint Jean-Baptiste dans les Synoptiques ; et ces hommes "furent alors baptisés au nom du Seigneur Jésus" ; et instantanément "ils parlèrent en langues et prophétisèrent", don qui accompagne la descente du Saint-Esprit.

Que faut-il conclure ? Saint Jean-Baptiste, qu'on nomme le "précurseur" afin "que la prophétie soit accomplie", le grand prophète et martyr, dont les paroles avaient une signification si **[156]** importante aux yeux de ses disciples, annonce la descente du "Saint-Esprit" à ses auditeurs ; les foules se rassemblent sur les rives du Jourdain, où, pendant la cérémonie du baptême du Christ, le "Saint-Esprit" annoncé apparaît dans les cieux entr'ouverts, et la multitude entend la voix ; et cependant les disciples de Jean-Baptiste "*n'ont pas même entendu dire* qu'il y ait un Saint-Esprit" !!

Certes, les auteurs du *Codex Nazaraeus* avaient raison. Seulement, ce ne fut pas Jésus, mais ceux qui vinrent après lui, et qui cuisinèrent la *Bible* pour servir leurs fins, qui "*pervertirent la doctrine de Jean*, *changèrent* le baptême du Jourdain, et pervertirent les paroles de justice".

Inutile d'objecter que le *Codex* actuel fut écrit des siècles après que les disciples directs de Jean-Baptiste eurent cessé de prêcher. Il en est de même pour les *Evangiles*. Lorsque cette étonnante entrevue entre Paul et les "Baptistes" eut lieu, Bardesane n'avait pas encore fait son apparition parmi eux et la secte n'était pas encore accusée "d'hérésie". De plus, nous voyons combien peu la promesse de Jean-Baptiste au sujet du "Saint-Esprit" et l'apparition de "l'Esprit" lui-même avait affecté ses disciples, par le mécontentement dont ils firent preuve envers les disciples de Jésus et la rivalité qu'ils leur manifestèrent dès le début. Bien plus, Jean est lui-même si peu convaincu de l'identité de Jésus avec le Messie attendu, qu'après la célèbre scène du baptême dans le Jourdain, et la confirmation orale du

Saint-Esprit lui-même que "*Celui-ci est mon Fils bien aimé*" (*Matthieu*, III, 17), nous voyons que le "Précurseur (*Matthieu*, IX) envoie, de sa prison, deux disciples à Jésus pour lui demander : "Es-tu *celui* qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre ?" !!

Cette contradiction flagrante à elle seule aurait dû, depuis longtemps déjà, ouvrir les yeux des gens sensés, au sujet de l'inspiration divine putative du Nouveau Testament. Mais nous nous permettrons de demander encore : Si le baptême est le signe de la régénération et qu'il fut institué par Jésus lui-même, pourquoi les Chrétiens ne baptisent-ils pas, ainsi que Jésus est représenté le faire, "du SaintEsprit et du Feu", au lieu de s'en tenir à la coutume des Nazaréens ? Quel a pu être le but d'Irénée, en pratiquant ces interpolations manifestes, sinon de laisser croire au peuple que le nom de Nazaréen, qu'on donnait à Jésus lui venait simplement de la résidence de son père à Nazareth, et non de son affiliation à la secte des Nazaria, ou Guérisseurs ?

Cet expédient d'Irénée fut fort malavisé, car depuis les temps immémoriaux les prophètes de l'ancien temps avaient tonné contre le baptême du feu, tel qu'il était pratiqué chez leurs voisins, lequel communiquait à ceux qui le recevaient "l'esprit de prophétie", **[157]** autrement dit le Saint-Esprit. Mais le cas était désespéré ; les Chrétiens étaient partout connus sous le nom de Nazaréens et d'Esséniens (suivant Epiphane), et le Christ prenait simplement rang parmi les prophètes et les guérisseurs juifs – c'est ainsi qu'ils se nommaient eux-mêmes ; il était ainsi reconnu par ses disciples, et considéré sous cet aspect par leurs partisans. Cette conception ne se prêtait à aucune hiérarchie nouvelle, ni à aucune nouvelle Divinité ; et, du moment qu'Irénée avait entrepris la tâche de les fabriquer de toutes pièces, il était obligé de réunir les matériaux qu'il avait sous la main, en remplissant les lacunes avec ses propres inventions fertiles.

Si nous voulons nous assurer que Jésus était un véritable Nazaréen – bien qu'entretenant des idées de réforme nouvelle – il faut en chercher les preuves non dans la traduction des *Evangiles*, mais dans les versions originelles auxquelles nous pouvons avoir accès. Tischendorf, dans sa traduction du grec, de *Luc*, IV, 34, le présente ainsi : "Jesou de Nazareth" et dans le texte syriaque on lit "Iasoua, toi le *Nazaréa*." De sorte que si nous tenons compte de tout ce qui est embarrassant et incompréhensible dans les quatre *Évangiles*, revus et corrigés tels que nous les voyons

aujourd'hui, nous comprendrons aisément que le véritable christianisme, tel qu'il fut enseigné à l'origine et prêché par Jésus, ne se trouve que dans les prétendues hérésies syriaques. Ce n'est que de celles-là que nous pouvons nous forer une idée claire et précise de ce qu'était le Christianisme primitif. Telle était la foi de saint Paul, lorsque l'orateur Tertullius accusa l'apôtre devant le gouverneur Félix. Ce dont il se plaignait, c'était qu'ils avaient "trouvé cet homme... qui excite des séditions... qui est le chef de la secte des Nazaréens" [283]; et quoique Paul se défende de toute autre accusation, il reconnaît "*qu'il sert le Dieu de ses pères* selon la voie qu'ils appellent une hérésie" [284] Cette confession, à elle seule, est toute une révélation. Elle nous montre :

1. Que Paul admettait faire partie de la secte des Nazaréens ;
2. Qu'il servait le *Dieu de ses pères*, et non le Dieu trinitaire des Chrétiens, au sujet duquel il ne sait rien, et qui ne fut inventé qu'après sa mort ; et
3. Que cette malheureuse confession explique suffisamment pourquoi le traité des *Actes des Apôtres*, ainsi que l'*Apocalypse* de saint Jean, qui à un moment donné fut rejeté de fond en comble, avaient été exclus, pendant si longtemps du canon du *Nouveau Testament*.

A Byblos, les néophytes, de même que les hiérophantes, étaient tenus de jeûner et de demeurer pendant quelque temps dans la solitude, après avoir participé aux Mystères. Un jeune et une préparation très stricte étaient exigés avant, ainsi qu'après les orgies **[158]** de Bacchus, d'Adonis et d'Eleusis ; et Hérodote mentionne avec crainte et vénération le LAC de Bacchus, dans lequel "ils [les prêtres] donnaient, la nuit, des représentations de sa vie et de ses souffrances" [285] Dans les sacrifices mithraïques, et pendant l'initiation, le néophyte simulait une scène préliminaire de la mort ; cette scène précédait celle où il se faisait voir "renaissant par le *rite du baptême*". Une partie de cette cérémonie est encore représentée, de nos jours, par les Francs-Maçons, lorsque le

---

[283] *Actes*, XXIV, 5.

[284] *Actes*, XXIV, 14.

[285] "*Hérodote*", II, p 170.

néophyte, représentant le Grand Maître Hiram Abif est étendu, mort, et est relevé par la puissante prise de la griffe du lion.

Les prêtres étaient circoncis. Le néophyte ne pouvait être initié sans avoir participé aux Mystères solennels du LAC. On baptisait les Nazaréens dans le Jourdain, et ils ne pouvaient être baptisés autre part ; ils se prêtaient également à la circoncision et jeûnaient avant et après la purification par le baptême. Jésus passe pour avoir jeûné pendant quarante jours dans le désert, sitôt après son baptême. Il existe, encore aujourd'hui, devant chaque temple de l'Inde, un lac, une rivière ou un réservoir plein d'eau bénite dans lesquels les dévots Hindous ou Brahmanes font journellement leurs ablutions. Ces réservoirs d'eau consacrée sont nécessaires dans chaque temple. Les fêtes des baignades, ou rites *baptismaux*, ont lieu deux fois par année, en octobre et en avril ; elles ont une durée de dix jours ; et, ainsi que cela se pratiquait dans l'Ancienne Egypte et la Grèce, les statues des dieux, des déesses et les idoles sont immergées dans l'eau par les prêtres ; le but de cette cérémonie est de les laver des péchés de leurs adorateurs, péchés dont ils se sont chargés et qui les souillent, jusqu'à ce qu'ils aient été lavés dans l'eau sacrée. Pendant l'Arati, la cérémonie du bain, le dieu principal de chaque temple est porté en procession solennelle jusqu'à la mer pour y être baptisé. Les prêtres Brahmanes, portant les images sacrées, sont généralement suivis du Maharaja, pieds nus et presque nu. Les prêtres entrent *trois fois* dans la mer, et la troisième fois ils portent avec eux toutes les images. Les élevant au-dessus de lui, toute la congrégation répétant les prières, le Grand Prêtre plonge les statues des dieux par *trois fois* dans l'eau, au nom de la trinité mystique, après quoi elles sont purifiées [286]. L'hymne Orphique dit que l'eau est le plus grand purificateur des hommes et des dieux.

Il a été reconnu que la secte des Nazaréens avait existé quelque 150 ans avant Jésus-Christ, et que, suivant Pline et Josèphe, elle s'était fixée sur les bords du Jourdain et sur la rive occidentale de **[159]** la mer Morte [287]. Mais, dans les *Gnostics* de King, nous voyons que Josèphe donne une autre version d'après le verset 19, "où il dit que les Esséniens avaient été

---

[286] Le Grand Pontife hindou – le chef des Nampontiris qui réside dans le pays de Cochin – est généralement présent pendant ces fêtes de l'immersion dans "l'Eau sacrée". Il voyage souvent fort loin pour présider â une de ces cérémonies.

[287] Pline, *Nat. Hist*., V, XV, 73 ; Josèphe, *Antiq*., XIII, V. 9 ; XV, X, 4-5 ; XVIII, 1, 5.

établis sur les rives de la Mer Morte "des milliers de siècles" avant l'époque de Pline [288].

Suivant l'opinion de Munk, le terme "Galiléen" serait presque synonyme de "Nazaréen" ; il prouve, de plus, que les relations de ceux-là avec les Gentils étaient très intimes. Le peuple avait sans doute peu à peu adopté, dans ses relations très suivies, certains rites et modes du culte des païens, et il attribue à cette même cause le dédain avec lequel les juifs orthodoxes considéraient les Galiléens. Leurs relations amicales les portèrent, à une date ultérieure, à adopter les "Adonia", ou rites sacrés pratiqués lors des lamentations sur le corps mutilé d'Adonis, ainsi que nous le constatons par les plaintes de saint Jérôme. C'est ainsi qu'il dit : "Le bois de Thammuz, c'est-à-dire d'Adonis, jetait son ombre sur Bethléem ! Et dans la grotte où pleura jadis l'enfant Jésus, on lamente la perte de l'amant de Vénus" [289].

Ce fut à la suite de la rébellion de Bar-Kochba, que l'Empereur Romain établit les Mystères d'Adonis dans la grotte sacrée de Bethlehem ; et qui sait si ce ne fut pas sur ce *petra* ou temple sur le roc, que l'Eglise fut édifiée ? Le sanglier d'Adonis était placé au-dessus de la porte de Jérusalem qui faisait face à Bethléem.

Munk prétend que "l'institution des Nazaréates avait été établie avant les lois de Mûsah" [290]. II n'y a pas lieu d'en douter, car nous voyons que cette secte est déjà minutieusement décrite dans le *Livre des Nombres* (chap. VI). Dans le commandement donné par le "Seigneur" à Moïse, dans ce chapitre, il est aisé de reconnaître les rites et les lois des Prêtres d'Adonis [291]. L'abstinence et la pureté prescrites dans les deux sectes est identique. Les fidèles de toutes deux laissaient *croître leurs cheveux*

---

[288] King estime que c'est exagéré et croit que ces Esséniens, qui étaient sans aucun doute des moines Bouddhistes, n'étaient "que la continuation des associations connues sous le nom de Fils des Prophètes". *The Gnostics and their Remains*, p. 22, note [p. 52 de la 2ème éd.]

[289] Saint Jérôme, *Epitres*, p. 49 (ad Paulinum) ; voir Dunlap, *Vestiges*, p. 218.

[290] *Munk*, p. 169.

[291] Bacchus et Cérès ou le *Vin* et le *Pain* mystiques employés dans ces Mystères, deviennent, dans l' "*Adonia*", Adonis et Vénus. Movers nous montre que *Iaô* est Bacchus, p. 550, et il tient son autorité de Joannes Lydus Demensibus (IV, 38-74) ; *Spir. Hist.*, p. 195. *Iaô* est un dieu solaire, et le Jéhovah juif, le Soleil intellectuel ou Central des Cabalistes (Voir Julien dans Proclus). Mais ce *Iaô* n'est pas le dieu des Mystères.

longs [292] comme le font les cénobites et les fakirs hindous encore de nos jours, tandis que d'autres castes se rasent la tête et s'abstiennent de boire du vin à de certaines dates. Le prophète Elisée, un **[160]** Nazaréen, est décrit, dans le IIème *Livre des Rois* et par Josèphe, comme un homme "velu et ayant une ceinture de cuir autour des reins" [293]. Et Jean-Baptiste et Jésus sont représentés tous deux portant les cheveux longs [294]. Jean est "vêtu de poil de chameau" et porte une ceinture de cuir, et Jésus un vêtement long et "sans couture"... "et blanc comme la neige", dit Marc ; ce sont les mêmes vêtements portés par les prêtres Nazaréens, ainsi que par les Esséniens Pythagoriciens et Bouddhistes, tels que les a décrits Josèphe.

Si nous suivons attentivement les termes *nazar* et *nazaret* à travers les œuvres les plus saillantes des auteurs anciens, nous les voyons employés ausi bien pour désigner les adeptes juifs que païens. C'est ainsi qu'Alexandre Polyhistor, en parlant de Pythagore, dit qu'il était un disciple du *Nazaret* assyrien, que quelques-uns supposent avoir été Ezéchiel [295], Diogène Laëce [296], affirme positivement que Pythagore, après avoir été initié à tous les Mystères des Grecs et des Barbares, "se rendit en Egypte et visita ensuite les Chaldéens et les Mages" ; et Apulée [297], de son côté, affirme que ce fut Zoroastre qui instruisit Pythagore.

Si nous voulions prétendre que les *nazars* hébreux, les prophètes injurieux du "Seigneur", avaient été initiés aux prétendus Mystères païens, et appartenaient (tout au moins la plupart d'entre eux) à la même Loge ou Cercle d'adeptes que ceux qu'on considérait comme idolâtres ; que ce "cercle de prophètes" n'était qu'une branche collatérale d'une association secrète, que, sans nous tromper, nous pourrions qualifier d'internationale,

---

[292] Josèphe, *Ant. Jud.*, IV, p. 4.

[293] *Ibidem*, IX, 2ème *Livre des Rois*, I, 8.

[294] Par rapport au fait bien connu que Jésus portait ses cheveux longs, et qu'il a toujours été représenté ainsi, il est étonnant de constater combien le rédacteur inconnu des *Actes des Apôtres* était peu au courant des habitudes de saint Paul, lorsqu'il lui fait dire dans *l'Epître aux Corinthiens*, XI, V. 14 : "La nature elle-même ne nous enseigne-t-elle pas que *c'est une honte pour l'homme de porter de longs cheveux* ?" Il est bien certain que Paul n'a jamais dit une chose semblable ! Par conséquent, si le passage est authentique, Paul ne savait rien du prophète dont il avait embrassé les doctrines et pour lesquelles il mourut ; et s'il est apocryphe, combien alors ce qui en reste est-il plus digne de foi ?

[295] [Clem. Alex, *Strom*, I, 15.]

[296] [Vies, "Pythagore", § 3.]

[297] [Florida, II, XV ; cf. Hyde, *Hist. Rel. Nat. Persarum*, p. 308, 1700.]

nous attirerions sur nous les foudres de la colère chrétienne ! Et, malgré tout, le cas est fort probable.

Rappelons, en premier lieu, ce que Ammien-Marcellin [298] et d'autres historiens ont dit au sujet de Darius Hystaspe. Celui-ci, en pénétrant dans l'Inde septentrionale (la Bactriane) apprit des Brahmans, des rites purs, ainsi que les sciences cosmiques et stellaires, qu'il transmit ensuite aux Mages. Or Hystaspe, on nous le dit, renversa les Mages, et introduisit parmi eux, ou plutôt les força à adopter, la pure religion de Zoroastre, celle d'Ormazd. Comment **[161]** se fait-il alors qu'on trouve sur le tombeau de Darius une inscription qui dit qu'il était "un instructeur et un hiérophante de la Magie, ou du Magisme" ? Il y a évidemment ici une erreur historique, et l'histoire le reconnaît. Dans cet imbroglio de noms, il est impossible que Zoroastre, le maître de Pythagore, soit le Zoroastre ou Zarathoustra qui introduisit le culte du Soleil chez les Pârsîs ; ou celui qui apparut à la cour de Gusthasp (Hystaspe) le père supposé de Darius ; ce n'était pas non plus le Zoroastre qui plaçait ses Mages au-dessus des rois eux-mêmes. La plus ancienne écriture Zoroastrienne, l'*Avesta*, ne laisse supposer en aucune façons que le réformateur ait eu connaissance des nations qui, plus tard, adoptèrent son culte. Il paraît complètement ignorant de ses voisins de l'Iran Occidental, des Mèdes, des Assyriens, des Perses et autres. Si nous ne possédions aucune autre preuve de la haute antiquité de la religion Zoroastrienne, que la découverte de l'erreur commise par quelques lettrés de notre époque, qui ont confondu Vishtâpa (Gushtasp) avec le père de Darius, tandis que la tradition Persane veut que Vishtâspa soit le dernier rejeton de la lignée des princes Kaianiens qui régnaient en Bactriane, elle devrait suffire, puisque la conquête de la Bactriane par les Assyriens eut lieu 1.200 ans avant Jésus-Christ [299].

Il est fort naturel, par conséquent, que nous ne voyions dans l'appellation de Zoroastre qu'un terme générique et non un nom, dont nous laissons aux philologues le soin de rechercher la signification. *Gourou*, en sanscrit, veut dire : instructeur spirituel ; et comme Zuruastara signifie, dans la même langue, celui qui adore le Soleil, pourquoi serait-il

---

[298] [*Hist. Rom.*, XXIII, VI, 33.]

[299] Max Muller l'a abondamment prouvé dans sa conférence sur le "Zend-Avesta". Il appelle Gushtasp "le discile mytique de Zoroastre" [*Chips*, etc., I, p. 88.] Mythique, qui sait ? seulement parce que la période pendant laquelle il vécut et étudia avec Zoroastre est trop éloignée pour permettre à la science moderne d'en parler avec certitude.

impossible que, par un changement naturel du langage, dû au grand nombre des nations différentes qui se convertirent au culte solaire, le mot *gourû-astara*, instructeur spirituel du culte du Soleil, ressemblant à un tel point au nom du fondateur de cette religion, n'ait été graduellement transformé dans sa forme primitive de Zuryastara ou Zoroastre ? Suivant l'opinion des cabalistes, il n'y eut qu'un seul Zarathoustra et plusieurs *guruastars*, ou instructeurs spirituels, et qu'un de ces *gourous*, ou plutôt *huruaster*, ainsi qu'on le nomme dans les anciens manuscrits, fut l'instructeur de Pythagore. Nous donnons pour ce qu'elle vaut cette explication aux philologues et à nos lecteurs. Personnellement, nous la tenons pour vraie, ajoutant bien plus foi à la tradition cabalistique qu'à l'explication des savants, qui jusqu'à ce jour n'ont jamais pu se mettre d'accord. **[162]**

Aristote dit que Zoroastre vécut 6 000 ans avant *Platon* ; Hermippe d'Alexandrie, qui était censé avoir lu tous les livres authentiques des Zoroastriens, bien qu'Alexandre le Grand ai été accusé de les avoir détruits, représente Zoroastre comme un élève d'Azonak (Azon-ach, ou le Dieu Azon) et qu'il vécut 5.000 ans avant la chute de Troie [300]. Er ou Eros, dont Platon relate la vision dans sa *République* [301] censé, d'après saint Clément, avoir été Zordosht [302]. Tandis que le Mage qui détrôna Cambyse était un Mède, et que Darius proclame avoir aboli les rites des Mages pour établir ceux d'Ormazd. Xanthus de Lydie déclare que Zoroastre avait été le chef des Mages ! [303].

Lequel a tort ? ou ont-ils tous raison, et n'est-ce que les interprètes modernes qui ne savent expliquer la différence entre le Réformateur et ses apôtres et partisans ? Ces grossières erreurs de nos commentateurs nous rappellent celle de Suétone, qui confondit les Chrétiens avec un nommé Christos, ou Crestos, comme il l'écrit et informe ses lecteurs que Claude le bannit à cause de l'agitation qu'il entretenait parmi les Juifs.

Revenant, finalement, aux *nazars*, Pline fait mention de Zaratus dans les termes suivants : "Il était Zoroastre et Nazar". Comme Zoroastre est

---

[300] [Pline, *loc. cit.*]

[301] [*Republic,* X, 614 et seq.]

[302] [Strom, V, XIV.]

[303] [Diog. Lært, *Vies, Prœmium*, § 2.]

appelé princeps des Mages, et que nazar signifie mis à part ou consacré, n'est-ce pas une traduction du mag hébreu ? C'est l'opinion de Volney. Le mot perse *Na-zaruan* veut dire des millions d'années, et se réfère à " l'Ancien des Jours" chaldéen ; de là vient le nom de Nazars ou Nazaréens, qui étaient consacrés au service du Dieu Suprême Unique, le Aïn-Soph cabalistique, ou "Ancien des Jours", "l'ancien des Anciens".

Mais nous retrouvons également le mot *nazar* en Inde. En hindoustani, nazar signifie la vue interne, ou vision surnaturelle ; *nazar bandî*, veut dire fascination, charme magique ou mesmérique ; et *nazarân* est le terme pour une vision.

Le professeur Wilder est d'opinion que comme le mot *Zeruana* ne se trouve nulle part dans l'*Avesta*, mais seulement dans les ouvrages Pârsis plus récents, il vient des Mages qui composaient la caste sacrée des Perses dans la période Sassanide, mais qui, à l'origine, étaient des Assyriens. "Je considère que le Turan des poètes, dit-il, doit être Aturia ou Assyrie ; et que Zohak (Az-dahaka, Deiokes, ou Astyages), le Roi-Serpent, était Assyrien, Mède et Babylonien, lorsque ces pays étaient unis."

Toutefois, cette opinion n'infirme en rien notre assertion que les doctrines secrètes des Mages, des Bouddhistes pré-Védiqus, des **[163]** hiérophantes égyptiens de Thoth ou Hermès et des adeptes de tous temps et de toutes nationalités, sans excepter les cabalistes chaldéens et les *nazars* juifs, étaient identiques dès le début. Lorsque nous faisons usage du terme Bouddhistes, nous ne voulons, en aucune manière, faire allusion au Bouddhisme exotérique institué par les partisans du Gautama-Bouddha, ni à la religion Bouddhiste moderne, mais bien à la philosophie secrète de Sakyamuni, laquelle, en essence, est certainement identique avec la religion-sagesse des sanctuaires, le Brahmanisme pré-Védique. Le "schisme" de Zoroastre, ainsi qu'on le nomme, en est une preuve directe, car ce n'est pas un schisme au sens strict du mot, mais simplement un exposé, en partie publié, de vérités religieuses strictement monothéistes, enseignées jusqu'alors dans les sanctuaires et qui avaient été reçues de l'enseignement des Brahmanes. Zoroastre, le fondateur primitif du culte solaire, ne peut être qualifié de fondateur du système dualiste ; ce n'est pas lui, non plus, qui, le premier, prêcha l'unité de Dieu, car il n'a fait qu'enseigner ce qu'il avait, lui-même, appris des Brahmanes. Max Müller fournit également la preuve que Zarathoustra et ses fidèles, les Zoroastriens, "avaient été établis dans l'Inde avant d'émigrer en Perse".

"Qu'il est prouvé, dit-il, que les Zoroastriens et leurs ancêtres partirent de l'Inde, pendant la période Vaïdique, d'une façon aussi certaine que les habitants de Massilia sont originaires de Grèce... Beaucoup des dieux zoroastriens ne sont... que des réflexions et des dérivés des dieux primitifs et authentiques du Véda [304]."

Si, maintenant, nous parvenons à prouver – et nous pouvons le faire sur l'autorité de la *Cabale* et des plus anciennes traditions de la religion-sagesse, la philosophie des sanctuaires de l'antiquité – que tous les dieux, soit zoroastriens, soit *Védiques* ne sont que la personnification des *pouvoirs occultes* de la nature, les serviteurs fidèles des adeptes de la sagesse occulte – la Magie – nous sommes sur un terrain solide.

Par conséquent, lorsque nous disons que le Cabalisme et le Gnosticisme procèdent du Mazdéisme ou du Zoroastrianisme, c'est toujours la même chose, à moins que nous ne voulions parler du culte *exotérique*, ce qui n'est pas le cas. Dans le même ordre d'idées, nous nous faisons l'écho de King, l'auteur des *Gnostics* [305], et de divers autres archéologues, en maintenant que ces deux premiers procèdent du *Bouddhisme*, qui est la plus simple de toutes les philosophies et celle qui satisfait le mieux, et qui donna naissance à une des religions les plus pures du monde. Ce n'est qu'une question de chronologie de savoir laquelle de ces religions, qui ne diffèrent **[164]** entre elles que dans la forme extérieure, est la plus ancienne, et partant la moins adultérée. Mais même cela ne touche qu'indirectement, sinon pas du tout, au sujet qui nous occupe. Quelque temps déjà avant notre ère, les adeptes, excepté en Inde, avaient cessé de se réunir en grandes communautés ; mais que ce soit chez les Esséniens, ou chez les Néo-Platoniciens, ou encore chez les innombrables sectes opposées qui ne naissaient que pour mourir, nous retrouvons toujours les mêmes doctrines, identiques en substance et en esprit, sinon dans la forme. Par conséquent, par *Bouddhisme* nous voulons dire la religion qui signifie littéralement la doctrine de la sagesse, antérieure de bien des siècles à la philosophie métaphysique de Siddhârtha Sakyamouni.

Après dix-neuf siècles d'éliminations forcées de tout ce qui, dans les livres canoniques, pouvait mettre le chercheur sur la bonne voie, il est fort

---

[304] Max Muller, "*Zend Avesta*", in "Chips", etc., I, p. 86.

[305] [Page 55, 2ème éd.]

difficile de montrer, à la satisfaction de la science exacte, que les adorateurs "païens" d'Adonis, leurs voisins les Nazaréens, les Esséniens Pythagoriciens, les Thérapeutes guérisseurs [306], les Ebionites et autres sectes, étaient tous, à de rares exceptions près, des adhérents aux anciens Mystères théurgiques. Malgré cela, nous établissons leur parenté, soit par analogie, soit en étudiant avec soin le sens *caché* de leurs rites et de leurs coutumes.

Il était donné à un contemporain de Jésus d'être l'instrument pour montrer à la postérité, en interprétant la littérature la plus ancienne des Israélites, jusqu'à quel point la philosophie de la cabale concordait, dans son ésotérisme, avec celle des plus profonds penseurs de Grèce. Ce contemporain, ardent disciple de Platon et d'Aristote, était Philon le Juif. Tout en commentant les livres mosaïques suivant la méthode purement cabalistique, il demeure le célèbre écrivain hébreu que Kingsley appelle le Père du Nouveau Platonisme.

Que les Thérapeutes de Philon étaient une branche des Esséniens, cela ne fait aucun doute : leur nom l'indique, Ἐσσαῖοί, Essaioi, médecins. Voilà la raison des contradictions, des fraudes et de toutes les ruses désespérées pour faire cadrer le canon juif avec la nativité galiléenne et sa divinité.

Luc, qui était médecin, est désigné dans les textes syriaques sous le nom de Asaïa, l'Essaien, ou l'Essénien. Josèphe et Philon le Juif ont suffisamment décrit cette secte, pour ne laisser aucun doute dans notre esprit que le Réformateur Nazaréen, après avoir reçu son éducation dans leurs demeures situées dans le désert, et dûment initié aux Mystères, préféra l'existence libre et indépendante d'un *Nazaria* errant, et se sépara d'eux pour devenir un Thérapeute voyageur, un Nazaria, un guérisseur. Tout thérapeute, **[165]** avant de quitter sa communauté, devait faire de même. Tant Jésus que saint Jean-Baptiste prêchèrent la fin de l'Age [307] ; cela prouve leur connaissance des computs secrets des prêtres et des cabalistes qui, avec les chefs des communautés esséniennes, possédaient seuls le secret de la durée des cycles. Ceux-ci étaient des cabalistes et des

---

[306] Philon le juif, *De vita Contemp*.

[307] La véritable signification de la division en Ages est ésotérique et Bouddhiste. Ce fut si peu compris par les Chrétiens non initiés, qu'ils acceptèrent les paroles de Jésus au pied de la lettre et crurent fermement qu'il parlait de la fin du monde. Nombreuses avaient été les prophéties au sujet de l'Age à venir. Virgile, dans la quatrième *Eglogue* fait mention du Métatron, un nouveau rejeton avec qui prendra fin *l'Age de Fer* et un *Age d'Or* naîtra.

théurgistes ; "ils avaient leurs livres *mystiques*, et prédisaient l'avenir", nous dit Munk [308].

Dunlap, dont les recherches personnelles, en ce sens, paraissent avoir été couronnées de succès, constate que les Esséniens, les Nazaréens, les Dosithéens, et quelques autres sectes, existaient toutes avant l'époque du Christ. Il nous dit : "Ils renonçaient aux plaisirs, *méprisaient les richesses et s'aimaient les uns les autres*, et à un plus haut degré que les autres sectes excluaient le mariage, considérant la conquête des passions comme une vertu" [309].

Jésus prêcha toutes ces vertus ; et si nous devons accepter les *Evangiles* comme l'étalon de la vérité, le Christ était partisan de la métempsycose ou de la *réincarnation*, ainsi que l'étaient ces mêmes Esséniens qui, par leurs doctrines et leurs coutumes, étaient des Pythagoriciens. Jamblique affirme que le philosophe de Samos demeura pendant un certain temps avec eux au mont Carmel [310]. Jésus, dans ses discours et ses sermons, parlait toujours en paraboles, et se servait de métaphores en s'adressant à son auditoire. C'était encore une coutume des Esséniens et des Nazaréens ; les Galiléens, qui habitaient dans les villes et les villages, ne faisaient jamais usage de langage allégorique. A vrai dire, quelques-uns de ses disciples étant, ainsi que lui, des Galiléens, s'étonnaient même de le voir faire usage de cette forme d'expression. " – Pourquoi leur parles-tu en paraboles" lui demandèrent-ils souvent. "– Parce qu'il vous a été donné de connaître les Mystères du Royaume des Cieux, et que cela ne leur a pas été donné", fut la réponse, qui était celle d'un initié. " – C'est pourquoi je leur ai parlé en paraboles, parce qu'en voyant ils ne voient point, et qu'en entendant ils n'entendent ni ne comprennent." [311]. Nous voyons, en outre, Jésus exprimer plus clairement encore sa pensée, et dans des phrases purement Pythagoriciennes lorsque, dans le *Sermon sur la Montagne*, il leur dit : **[166]**

" – Ne donnez pas les choses saintes aux chiens,

---

[308] *Palestine*, p. 517 et suivantes.

[309] *Sôd*, vol. II, préface p. XI.

[310] *Vit Pythag*. Munk fait dériver le nom de Iessaïns, ou Esséniens, du syriaque *Asaya*, guérisseurs ou médecins, prouvant ainsi leur identité avec les Thérapeutes égyptiens. *Palestine*, p. 515.

[311] *Saint Mathieu*, XIII, 10-13.

Et ne jetez pas vos perles devant les pourceaux ;

De peur qu'ils ne les foulent aux pieds,

Et ne se retournent et ne vous déchirent."

Le professeur Wilder, l'éditeur des *Eleusinian and Bacchic Mysteries* de Taylor, remarque "la même disposition de la part de Jésus et de Paul de diviser leurs doctrines en ésotériques et exotériques, les "Mystères du Royaume de Dieu", pour les apôtres, et les "paraboles" pour la multitude. "Nous prêchons la Sagesse, dit saint Paul, à ceux qui sont *parfaits*, (ou initiés) [312]."

Dans les Mystères Eleusiniens et autres, les participants étaient toujours divisés en deux classes : les *néophytes* et les *parfaits*. Ceux-là étaient quelquefois admis à l'initiation préliminaire ; la représentation dramatique de Cérès, ou l'âme descendant dans le Hadès [313]. Mais il n'était donné qu'aux "parfaits" de savourer et de connaître les Mystères du divin *Elysium*, la demeure céleste des bienheureux ; cet *Elysium* n'étant, incontestablement, rien d'autre que le "Royaume des Cieux". Le nier ne serait que fermer les yeux à la vérité.

Le récit de l'Apôtre Paul, dans sa *seconde Epître aux Corinthiens* (XII 2, 4.) a frappé nombre d'érudits, bien versés dans les descriptions des rites mystiques de l'initiation, données par quelques auteurs classiques, et faisant allusion, sans aucun doute, à l'*Epoptéïa* finale [314]. "Je connais un homme, *si ce fut dans son corps ou sans son corps*, je ne sais, Dieu le sait, qui fut enlevé dans le Paradis et qui entendit des paroles ineffables *qu'il n'est pas permis à un homme de redire*." Autant que nous le sachions, ces mots n'ont jamais été interprétés par les commentateurs comme une allusion à une vision béatifique d'un voyant "initié" ; mais la phraséologie ne prête pas à l'équivoque. Ces choses *qu'il n'est pas permis de redire* sont suggérées par les mots eux-mêmes, et la raison qu'on donne pour cela est la même que nous voyons répétée maintes et maintes fois par Platon,

---

[312] P. 47 de la 4ème éd.

[313] Cette descente dans le Hadès représentait le sort inévitable de toute âme qui allait s'unir pour un temps à un corps terrestre. Cette union, ou sombre perspective pour l'âme de se voir emprisonnée dans la sombre limite d'un corps, était considérée par tous les philosophes anciens, ainsi que par les Bouddhistes modernes, comme un châtiment.

[314] T. Taylor, *op. cit.*, pp. 87-88 de la 4ème éd.

Proclus, Jamblique, Hérodote et d'autres classiques. "Nous [ne] prêchons la SAGESSE [que] parmi les PARFAITS", dit Paul [315], l'interprétation claire et non équivoque de cette phrase est : "Nous prêchons les doctrines ésotériques, profondes [ou finales], des Mystères (qu'on appelle la *Sagesse*) seulement parmi ceux qui sont *initiés* [316]. **[167]** Par conséquent, en ce qui concerne l'homme qui fut "enlevé dans le paradis", et qui n'était autre que Paul lui-même [317], le mot chrétien Paradis est venu remplacer celui d'Elyseum. Rappelons, pour rendre la preuve plus évidente, les paroles de Platon, déjà citées, qui nous dit qu'avant qu'un initié voie les Dieux dans leur lumière purifiée, il devait *se libérer* de son corps : c'est-à-dire en séparer son âme astrale [318]. Apulée décrit également son initiation aux Mystères de la même manière : "Je m'approchai des limites de la mort et, ayant foulé le seuil de Proserpine, je revins en arrière après avoir été transporté à travers tous les éléments. Dans la profondeur de la nuit, je vis briller le soleil d'une lumière resplendissante, avec *les dieux infernaux et surnaturels*, et m'approchant de ces divinités, je leur payai le tribut de mon adoration profonde [319]."

Ainsi en commun avec Pythagore et d'autres hiérophantes réformateurs, Jésus divisa son enseignement en exotérique et ésotérique. Poursuivant fidèlement la méthode Pythagorico-Essénienne, il ne se mit jamais à table sans "rendre grâce". "Le Prêtre prie avant de se mettre à table" dit Josèphe, en décrivant les Esséniens [320]. De même Jésus divisait ses partisans en "Néophytes", "Frères" et "Parfaits", si nous pouvons en juger d'après les différences qu'il établissait entre eux. Mais sa carrière de Rabbin public fut de si courte durée, qu'elle ne lui permit pas d'établir une école propre, et, à l'exception peut-être de saint Jean, il n'apparaît pas qu'il ait initié aucun autre apôtre. Les amulettes et les talismans Gnostiques sont, pour la plupart des emblèmes, des allégories apocalyptiques. Les

---

315 [1er Corinth., II, 6.]

316 Les doctrines profondes, ou ésotériques, des anciens étaient appelées *Sagesse*, puis *Philosophie*, ainsi que Gnose ou Connaissance. Elles se rapportaient à l'âme humaine, à sa parenté divine, à son avilissement supposé de son état élevé par suite de sa descente dans la "génération" ou monde physique, et son progrès ultérieur et son retour à Dieu au moyen de régénération ou... transmigrations. *Mystères Eleusiniens*, p. 2, note.

317 Saint Cyrille de Jérusalem l'affirme. Voir *Catéchèses*, 1838, XIV, 26.

318 *Phædre*, 64, 250 B, C.

319 *L'Ane d'Or*, XI.

320 [*Guerres*, II, ch. 8, 5.]

"sept voyelles" ont un rapport étroit avec les "sept sceaux" ; et le titre mystique d'Abraxas participe autant de la composition du *Schem Hamphorash*, "la parole divine", ou nom ineffable, que le nom qu'on appelle : "la Parole de Dieu, que "*personne ne connaît si ce n'est lui-même*" [321], ainsi que le dit saint Jean.

Il serait difficile d'échapper aux preuves indiscutables que l'*Apocalypse* est la production d'un initié de la *Cabale*, en constatant que cette *Révélation* reproduit des passages entiers des livres d'*Enoch* et de *Daniel*, ce dernier étant déjà un abrégé de celui-là ; **[168]** et lorsque, de plus, nous nous rendons compte que les Gnostiques-Ophites, qui rejetaient en totalité, *l'Ancien Testament*, « comme émanant d'un être inférieur" (Jehovah)", acceptaient les plus anciens prophètes, tels que Enoch, en basant leur foi religieuse sur les enseignements de ce livre, la preuve est évidente. Nous démontrerons, en outre, la relation intime qui existe entre toutes ces doctrines. De plus, l'histoire de la persécution des magiciens et des philosophes par Domitien fournit une preuve, aussi bonne qu'une autre, que saint Jean passait généralement pour un cabaliste. Comme l'apôtre était compris dans le nombre et que, de plus, il était fort noté, l'édit impérial le bannit non seulement de Rome, mais même du continent. Ce n'était pas aux Chrétiens - les confondant avec les juifs ainsi que le font plusieurs historiens - que l'empereur en voulait, mais aux astrologues et aux cabalistes [322].

Les accusations contre Jésus, de pratiquer la magie égyptienne, étaient nombreuses et, à un moment donné, universelles dans les villes où il était connu. Les Pharisiens, ainsi que le dit la *Bible,* furent les premiers à les lui jeter à la face, bien que le Rabbin Wisi soit d'opinion que Jésus était, lui-même Pharisien. Le *Talmud* indique clairement que Jacques le juste faisait partie de cette secte [323] ; mais il est avéré que ces partisans lapidaient tous

---

[321] *Apocalypse*, XIX, 12.

[322] Suétone, *Vie des 12 Césars*, "Domitien". 3, 12, 14. Ce n'est pas la cruauté, et le fait de s'y complaire, qui nous fait voir cet empereur de l'histoire passant son temps à transpercer les mouches qu'il attrapait avec une épingle d'or, mais bien la superstition religieuse. Les Astrologues juifs lui prédirent qu'il avait encouru la colère de Belzebub, le "Seigneur des Mouches" ; qu'il périrait misérablement par la vengeance du sombre dieu d'Ekron, et qu'il mourrait comme le roi Ahaz, parce qu'il persécutait les juifs.

[323] Nous croyons que ce furent les Sadducéens, et non les Pharisiens, qui firent crucifier Jésus. C'étaient des Zadokites, partisans de la maison de Zadok, ou famille sacerdotale. Dans les Actes, les apôtres étaient, dit-on, persécutés par les Sadducéens, mais jamais par les Pharisiens. Et, de fait,

les prophètes qui dénonçaient leur mauvaise vie, et ce n'est pas sur ce fait que nous basons notre affirmation. Ils l'accusèrent de sorcellerie, et de chasser les démons par Belzébub, leur prince, avec autant de raison que le clergé Catholique, en usa plus tard, pour accuser de la même faute plus d'un innocent martyr. Mais Justin Martyr, affirme, en se basant sur de meilleures autorités, que ceux de son temps qui *n'étaient pas juifs* prétendaient que les miracles de Jésus étaient dus à l'art magique – – exactement la même expression dont se servaient les sceptiques d'alors pour désigner les exploits thaumaturgiques accomplis dans les temples païens. "Ils allèrent jusqu'à l'appeler un magicien et un trompeur du peuple", se récrie le martyr [324]. Dans *l'Evangile de Nicodème,* (les *Actes de Pilate*), les juifs formulent la même accusation devant Pilate. "Ne t'avons-nous pas dit qu'il est un magicien ?" [325] **[169]** Celse admet la même accusation et en bon Néoplatonicien qu'il est, il y croit [326]. La 1ittérature des Talmudistes est remplie de ces menus détails, et leur plus grande accusation contre Jésus est "qu'il pouvait voler aussi facilement que d'autres marchaient" [327]. Saint Augustin affirme que l'opinion générale était qu'il avait été initié en Egypte et qu'il écrivit des livres traitant de la Magie, qu'il transmit à saint Jean. Il y avait un ouvrage intitulé *Magia Jesu Christi,* qui était attribué à Jésus lui-même [328]. Dans les *Clementini Recognitiones,* Jésus est accusé de ne pas avoir accompli ses miracles comme prophète juif, mais comme magicien, c'est-à-dire comme initié des temples "païens" [329].

Il était d'usage alors, de même qu'aujourd'hui, parmi le clergé intolérant des religions antagonistes, dans les basses classes de la société et même parmi les Patriciens qui, pour une raison ou pour une autre, avaient été exclus de la participation aux Mystères, de s'en prendre aux plus élevés des hiérophantes et des adeptes, en les accusant de pratiquer la sorcellerie et la magie noire. C'est ainsi qu'Apulée, qui avait été initié, fut accusé, lui

---

ceux-ci n'ont jamais persécuté personne. Ils avaient parmi eux les Scribes, les Rabbins et les gens lettrés, et n'étaient pas, comme les Sadducéens, jaloux de leur ordre.

[324] *Dial. avec Trypho.*

[325] Fabric, *Cod. Apoc*. NT. 1.243 ; Tischendorf, *Evang. Ap*., p. 214.

[326] Origène, *Cont. Cels*. 11.

[327] *Talmud : Yohanan*.

[328] Cf. *Angnst de Consans. Evang*. 1.95, Fabric : Cod. Ap, NT. I, p. 305. ff.

[329] *Bacog* 5.58 ; cf. p. 40.

aussi, de sorcellerie et de porter sur lui l'image d'un squelette, lequel possédait, dit-on, un grand pouvoir dans les opérations de l'art noir. Une des preuves les plus indiscutables de ce que nous avançons se trouve dans le prétendu *Museo Gregoriano*. On voit, sur le sarcophage dont les panneaux sont sculptés en bas-relief représentant les miracles du Christ [330], la figure en pied de Jésus, à la résurrection de Lazare, sans barbe et portant à la main une baguette dans l'attitude classique des nécromanciens, [?] tandis que le corps de Lazare est entouré de bandelettes, exactement comme une momie Egyptienne.

Si on avait pu avoir de semblables représentations exécutées pendant le premier siècle, lorsque la figure, les vêtements et les coutumes journalières du Réformateur étaient encore présentes à la mémoire de ses contemporains, le monde chrétien d'aujourd'hui serait probablement plus à l'imitation du Christ qu'il ne l'est ; toute la série des spéculations contradictoires, sans fondement et sans signification au sujet du "Fils de l'Homme", eussent été impossibles et l'humanité n'aurait, aujourd'hui, qu'une seule religion et qu'un seul Dieu. C'est cette absence de toute preuve, de tout indice positif à l'égard de celui que la Chrétienté à divinisé, qui est la cause de toutes les difficultés présentes. Aucun portrait du Christ **[170]** ne fut possible avant l'époque de Constantin, lorsque l'élément juif avait été presque totalement éliminé des partisans de la nouvelle religion. Les Juifs, apôtres et disciples, auxquels les Zoroastriens et les Parsis avaient inculqué une sainte horreur de toute espèce d'images, eussent considéré comme un sacrilège blasphématoire la représentation de leur maître, sous n'importe quelle forme. Le seul portrait autorisé de Jésus, même à l'époque de Tertullien, était une représentation allégorique du "Bon Pasteur" [331], qui n'était, à vrai dire, pas un portrait du tout, mais une figure d'homme avec une tête de chacal, comme celle d'Anubis [332]. Sur ce bijou, tel qu'il existe dans la collection des amulettes gnostiques, le Bon Pasteur est représenté portant sur ses épaules la brebis égarée. Il a l'air d'avoir une tête humaine ; mais, ainsi que le remarque King, avec raison, "*cela ne paraît ainsi* qu'à l'œil non initié". En le regardant de plus près, il se transforme en Anubis à double tête, une tête humaine et l'autre de

---

[330] *Gnostics* de King, p. 145. L'auteur attribue ce sarcophage aux premières productions de cet art qui inonda plus tard le monde de mosaïques et de gravures représentant les scènes et les personnages du *Nouveau Testament*.

[331] *De Pudicita*. Voir *The Gnostics and their Remains*, p. 144.

[332] *Ibidem*, figure 1, p. 200.

chacal, tandis que sa ceinture prend la forme d'un serpent levant en l'air sa tête couronnée. "Cette figure, ajoute l'auteur de *Gnostics*, etc., comportait deux significations : l'une évidente pour le vulgaire, l'autre apparente pour *les seuls initiés*. C'était probablement le sceau d'un grand instructeur ou d'un apôtre [333]." Cela nous fournit une nouvelle preuve que les Gnostiques et les Chrétiens *orthodoxes* (?) primitifs ne différaient pas sensiblement en ce qui concerne leur doctrine secrète. King, d'après une citation d'Epiphane, maintient que, déjà, en l'an 400 de notre ère, on considérait comme un péché atroce de chercher à représenter l'apparence corporelle du Christ. Epiphane [334] en fait une accusation d'idolâtrie contre les Carpocratiens, parce qu'ils "avaient des portraits peints et *même des images d'or et d'argent, et d'autres matériaux*, qu'ils prétendaient être des portraits de Jésus exécutés par Pilate, à la ressemblance du Christ... Ils gardent ceux-ci en secret, avec ceux de Pythagore, Platon et Aristote, et les mettant tous ensemble, ils les adorent et leur offrent des sacrifices *à la manière des Gentils*."

Que dirait le pieux Epiphane s'il ressuscitait aujourd'hui et allait faire un tour dans la cathédrale Saint-Pierre de Rome ? Saint Ambroise paraît aussi avoir été fort exaspéré de ce que nombre de personnes accréditaient l'affirmation de Lampride, qu'Alexandre Sévère possédait, dans sa chapelle privée, une image du Christ parmi celles des grands philosophes [335] : "Que les Païens aient conservé **[171]** une image du Christ, s'écrie-t-il, et que les Disciples aient négligé de le faire, non seulement cette idée est de nature à faire frémir, mais elle n'est pas croyable."

Cela tend à prouver qu'à part quelques rares soi-disant Chrétiens, qui, par la suite, remportèrent la victoire, tous les Païens civilisés, qui avaient entendu parler de Jésus, l'honoraient comme un philosophe, un *adepte* ; qu'ils le vénéraient à l'égal de Pythagore et d'Apollonius. D'où venait ce respect pour un homme que les Synoptiques représentent comme un pauvre charpentier juif de Nazareth ? En tant que Dieu incarné, tout ce qu'on dit de lui est incapable d'affronter l'examen critique de la science ; comme un des plus grands réformateurs, ennemi invétéré de tout dogmatisme théologique, en guerre ouverte avec le fanatisme, enseignant

---

[333] Ce bijou est dans la possession de l'auteur de *The Gnostics and their Remains*. Voir p. 201 (1ère édition), Planche I, fig. 8.

[334] *Hærésies*, XXVII, 6.

[335] [*The Gnostics, etc*. (p. 227 de la 2ème éd., 1887).]

le plus sublime code d'éthique, Jésus apparaît comme une des figures les plus grandioses et les plus en évidence sur le panorama de l'histoire humaine. Son époque se perd, graduellement, dans les brouillards du passé ; sa théologie, basée sur la fantaisie des hommes et supportée par des dogmes intenables, peut perdre, que dis-je, doit perdre chaque jour un peu plus de son prestige immérité. Seule, la sublime figure du philosophe et du réformateur moral, loin de pâlir, devient, avec chaque siècle, plus prononcée et mieux définie. Elle ne régnera, toutefois, suprême et universelle, que le jour où l'humanité entière ne reconnaîtra qu'un seul père, l'UNIQUE INCONNU, en haut, et qu'un seul frère, l'humanité entière, ici-bas.

Une lettre attribuée à Lentulus, sénateur et historien distingué, adressée au Sénat romain, donne une description de l'apparence personnelle de Jésus. La lettre par elle-même [336], écrite en mauvais latin, est considérée comme un faux effronté ; mais nous y relevons une expression qui laisse penser beaucoup de choses. Tout en étant un faux, il est évident que celui qui l'a écrite a néanmoins cherché à se rapprocher le plus possible de la tradition. Ainsi les cheveux de Jésus y sont représentés comme "ondulés et bouclés... tombant sur les épaules, "et" *séparés sur le milieu de la tête par une raie, suivant la coutume des Nazaréens*". Cette dernière phrase démontre que :

1. il existait une tradition de ce genre fondée sur la description dans la Bible de Jean-Baptiste, des *Nazaria* et des coutumes de cette secte ;

2. si Lentulus avait été l'auteur de cette lettre, il est peu probable que Paul n'en aurait jamais entendu parler ; et s'il en avait eu connaissance, il n'eût jamais proclamé que c'est une *honte* pour l'homme de porter de longs cheveux [337], **[172]** faisant ainsi honte à son Seigneur et Dieu, le Christ ;

3. si Jésus portait vraiment les cheveux longs et séparés sur le milieu de la tête suivant la coutume des Nazaréens (de même que Jean le seul des apôtres qui suivit cet exemple), nous avons encore une

---

336 [Grinaens, *Monumenta S. Patrum Orthodoxographa*, vol. I, p. 2 ; Basileæ, 1569. Cf. King, *Gnostics, etc.*, p. 69 (1ère édit. 1864).]

337 *Corinthiens*, XI, 14.

> raison de plus pour affirmer que Jésus devait appartenir à la secte des Nazaréens, et que pour cette raison on lui donna le nom de NAZARIA, et non pas parce qu'il était un habitant de Nazareth, car ceux-ci ne portaient jamais les cheveux longs.

Le Nazarite qui se *consacre* à l'Eternel ne permettra pas "que le rasoir passe sur sa tête". "Il sera saint et laissera croître librement ses *cheveux*", disent les *Nombres (VI,5).* Samson était Nazarite, c'est-à-dire qu'il avait été consacré au service de Dieu, et sa force résidait dans ses cheveux. "Le rasoir ne passera point sur sa tête, parce que cet enfant sera consacré à Dieu dès le ventre de sa mère." (*Juges*, XIII, 5). Mais la conclusion finale et la plus probante que nous en déduirons est que Jésus, qui combattait de toutes ses forces les pratiques orthodoxes juives, *n'aurait jamais* porté les cheveux longs s'il n'avait pas fait partie de cette secte, qui, déjà du temps de Jean-Baptiste, passait pour hérétique aux yeux du Sanhédrin. En parlant des Nazaria, ou des Nazaréens (qui s'étaient retirés du monde comme les Yoguis ou Ermites hindous) le *Talmud* dit que c'est une secte de médecins et d'exorciseurs errants ; Jervis prétend la même chose. "Ils allaient par les chemins, vivant d'aumônes et guérissant les malades" [338]. Epiphane dit que les Nazaréens se rapprochent, en hérésie, des Cérinthiens ; mais, qu'ils aient existé "avant ou après eux, ils sont néanmoins *synchrones*", et il ajoute que "à ce moment, tous les Chrétiens étaient appelés des *Nazaréens* !" [339]

Dans la première remarque de Jésus au sujet de Jean-Baptiste, nous voyons qu'il dit qu'il "est Elie qui devait venir". Si cette affirmation n'est pas une interpolation ultérieure pour que la prophétie fût accomplie, elle signifie encore que Jésus était un Cabaliste ; à moins d'adopter la doctrine des Spirites français, et de soupçonner qu'il croyait en la réincarnation. A part les sectes cabalistiques des Esséniens, des Nazaréens, disciples de Siméon Ben Jochaï et de Hillel, ni les Juifs orthodoxes, ni les Galiléens ne croyaient ou avaient une connaissance quelconque de la doctrine de la *permutation* ; et les Saducéens rejetaient jusqu'à la notion de la résurrection.

---

[338] Voir le *Israelite Indeed*, vol. 11, p. 238. *Talmud, Mishnah Nazir.*

[339] *Epiph. ed Petar*, vol. I, p. 117.

Nous lisons dans la *Kabbala* [340]: "Mais l'auteur de cette *restitution* fut Mosah, notre maître, paix soit avec lui ! Qui fut **[173]** le *revolutio* [transmigration] de Seth et de Hebel, afin qui'il puisse couvrir la nudité de son Père Adam-*Primus*."

Par conséquent Jésus, en suggérant que Jean était le *revolutio* ou transmigration d'Elie, donne à connaître sans *conteste* l'école à laquelle il appartenait.

Jusqu'à ce jour, les Cabalistes et les Francs-Maçons non initiés croient que la permutation est le synonyme de transmigration et de métempsycose. Mais ils se trompent en cela aussi bien au sujet de la doctrine des vrais Cabalistes que de celle des Bouddhistes. Il est vrai que le *Zohar* dit que "toutes les âmes sont sujettes à la transmigration... Les hommes ne connaissent pas les voies du Très Saint, béni soit Il ; ils ne savent pas qu'ils sont traduits devant le tribunal aussi bien avant de venir au monde qu'après l'avoir quitté" [341] ; les Pharisiens adoptaient également cette doctrine, ainsi que Josèphe le prouve dans les *Antiquités*, XVIII, 1-3. La doctrine de Gilgûlah soutenait aussi la même étrange théorie du "Tourbillon de l'Ame" qui voulait que les corps des juifs enterrés loin de la Terre Sainte, conservent une partie de l'esprit qui ne les quitte, ni se repose jusqu'à ce qu'elles rentrent dans la "Terre Promise". Et ce "tourbillonnement" de l'âme était censé s'accomplir à travers une véritable évolution des espèces, par une transmigration de l'insecte le plus intime jusqu'aux plus grands animaux. Cela était, toutefois, une doctrine *exotérique.* Nous renvoyons le lecteur à la *Kabbala Denudata* de Knorr von Rosenroth qui, bien qu'en termes assez obscurs jette, néanmoins, un peu de lumière sur le sujet.

Il ne faut cependant pas prendre cette doctrine de permutation, ou de *revolutio,* comme la croyance en la réincarnation. Que Moïse était censé être la transmigration d'Abel et de Seth, cela ne veut pas dire que les Cabalistes (tout au moins les Initiés) croyaient que l'esprit identique d'un des fils d'Adam réapparaissait sous la forme corporelle de Moïse. Cela montre seulement quel était leur mode d'expression en faisait allusion à l'un des plus profonds mystères de la Gnose Orientale, un des articles de foi les plus élevés de la Sagesse Secrète. Il était voilé à dessein, de façon à ne révéler la vérité et à ne la cacher qu'à demi. Cela voulait dire que

---

[340] *Kabbala Denudata*, vol. II, p. 155. *Vallis Begin,* édition de Paris.

[341] [*Zohar*, II, p. 99 b ; éd. d'Amst.]

Moïse, de même que d'autres hommes-dieux, était censé avoir atteint l'état le plus élevé sur cette terre - le plus rare de tous les phénomènes psychologiques, l'union parfaite de l'esprit immortel avec la *duade* terrestre. La trinité était complète. Un *dieu* s'était incarné. Mais combien rares ces incarnations !

L'expression "Vous êtes des dieux" qui, pour nos étudiants de théologie, n'est qu'une simple abstraction, a pour les Cabalistes **[174]** une signification vitale. Chaque esprit immortel qui déverse son rayonnement sur un être humain, est un dieu – le Microcosme dans le Macrocosme, partie intégrante du Dieu Inconnu, la Cause Première dont il est une émanation directe. Il possède tous les attributs de sa source première, et parmi ceux-ci sont l'omniscience et l'omnipotence. Doué de ces attributs, et pourtant incapable de les manifester pleinement tant qu'il est dans un corps, où ils sont obscurcis, voilés et limités par les capacités de la nature physique, l'homme qui sert de demeure à la Divinité est capable de s'élever au-dessus de ses semblables, de mettre en évidence son savoir divin, et de faire preuve de pouvoirs divins ; car, tandis que le reste des mortels, autour de lui, ne sont qu'*adombrés* par leur SOI divin avec la possibilité de devenir plus tard immortels, mais sans autre certitude de gagner le royaume des cieux sinon par leurs efforts personnels, l'homme élu est déjà devenu immortel pendant son séjour ici-bas. Sa récompense est assurée. Dorénavant, il vivra pour toujours de la vie éternelle. Non seulement a-t-il acquis la "domination" [342] sur les œuvres de la création en faisant usage de "l'excellence" du NOM (l'ineffable), mais il s'élèvera dans cette vie, non comme on le fait dire à saint Paul, "un peu au-dessous des anges" [343].

Les anciens n'ont jamais entretenu la croyance sacrilège que ces entités perfectionnées étaient des incarnations de l'Etre Suprême, du Dieu à jamais invisible. Aucune profanation de ce genre de la Majesté divine n'a fait partie de leurs conceptions. Moïse, ses types et ses anté-types n'étaient, pour eux, que des hommes parfaits, des dieux sur terre, car leurs dieux (leurs esprits divins) étaient descendus dans leurs tabernacles sanctifiés,

---

[342] *Psaumes*, VIII, 6.

[343] Cette contradiction attribuée à Paul dans son *Epître aux Hébreux*, en lui faisant dire de Jésus aux chap. 1, 4 : "Qu'il est devenu *d'autant supérieur aux anges*", pour affirmer ensuite au chap. II, 9 : "Mais celui qui a été abaissé pour un peu de temps *au-dessous des anges*" démontre le peu de scrupules avec lesquels les écrits des apôtres ont été traités, si toutefois ils en sont vraiment les auteurs.

autrement dit, leurs corps physiques purifiés. Les esprits désincarnés des héros et des sages portaient, chez les anciens, l'appellation de dieux. Voilà d'où vient l'accusation de polythéisme et d'idolâtrie de la part de ceux qui furent les premiers à anthropomorphiser les plus pures et les plus saintes abstractions de leurs ancêtres.

La signification véritable et cachée de cette doctrine était connue de tous les initiés. Les Tanaïm l'enseignaient à tous leurs élus, les Isarim, dans la solitude solennelle des cryptes et des lieux déserts. Cette doctrine était très ésotérique et jalousement défendue, car la nature humaine était, alors, la même qu'elle l'est aujourd'hui, et la caste sacerdotale était aussi confiante que de nos **[175]** jours dans la suprématie de ses connaissances, et aussi ambitieuse de son ascendant sur les masses ignorantes ; la seule différence serait, peut-être, que les hiérophantes pouvaient faire la preuve de la légitimité de leurs prétentions, et de la plausibilité de leurs doctrines, tandis qu'aujourd'hui, les *fidèles* doivent se contenter de la foi aveugle.

Tandis que les Cabalistes dénommaient cet événement rare et mystérieux de l'union de l'esprit avec le dépôt mortel commis à sa charge la "Descente de l'Ange Gabriel" (nom générique pour ce phénomène) le *Messager de Vie*, et l'ange Métatron ; et que les Nazaréens l'appelaient Abel-Zivo [344], le *Delegatus* envoyé par le Seigneur de Celsitude, il était généralement connu sous la désignation de "l'Esprit Oint".

Ce fut donc, par suite de la reconnaissance de cette doctrine que les Gnostiques maintenaient que Jésus était un homme adombré par le Christos, ou le *Messager de Vie*, et que son cri de détresse sur la croix "*Eloï, Eloï, Lama Sabachthani*" lui fut arraché à l'instant où il sentit que la Présence inspiratrice l'avait finalement abandonné, car – ainsi que quelques-uns l'ont affirmé – sa foi l'*avait* déjà abandonné lorsqu'il fut cloué sur la croix.

Les Nazaréens de la première heure, qu'on doit compter parmi les sectes Gnostiques, tout en croyant que Jésus était un prophète, entretenaient, néanmoins, à son égard la même doctrine de "l'adombrement" divin de certains "hommes de Dieu", envoyés sur la terre pour sauver les nations et les ramener sur le sentier du bien. "La pensée

---

[344] *Codex Nazaraeus*, I, 23.

Divine est éternelle, dit le *Codex* [345], elle est la lumière pure, et irradie à travers *l'espace immense* et splendide (plerome). Elle est la Génératrice de Æons. Mais un de ceux-ci se transforma en matière [chaos] suscitant un mouvement confus (*turbulentos*) ; et au moyen d'une partie de la lumière céleste, il la façonna en une apparence bien constituée pour l'usage, mais qui était le commencement de tout mal. Le Démiurge [de la matière] réclama les honneurs divins [346]. Par conséquent le Christ, "l'Oint", le prince des Æons [pouvoirs], fut envoyé (*expeditus*) et *prenant la forme* d'un juif très pieux, (Jésus), devait le conquérir ; mais l'ayant mis de côté (le corps) il s'envola au ciel" [347]. Nous donnerons plus loin l'explication complète du nom de Christos et de sa signification mystique.

Nous allons, maintenant, faire notre possible pour définir, aussi brièvement que possible, et cela afin de rendre les passages **[176]** ci-dessus plus explicites, les dogmes qui constituaient, à d'insignifiantes différences près, les croyances de presque toutes les sectes Gnostiques. C'est à Ephèse que florissait à cette époque le plus célèbre collège, où les doctrines abstraites de l'Orient et la philosophie de Platon étaient toutes deux enseignées. C'était le foyer des doctrines "secrètes" universelles ; le mystérieux laboratoire d'où naquit, en élégante phraséologie grecque, la quintessence de la philosophie Bouddhiste, Zoroastrienne et Chaldéenne. Arthemis, le gigantesque symbole concret des abstractions théosophico-panthéistes, la sublime mère Multimamma, androgyne et patronnesse des "écritures éphésiennes", fut vaincue par saint Paul ; mais bien que les convertis zélés des apôtres prétendissent avoir brûlé tous les livres traitant des "arts curieux" τα περιεργα, il en resta assez pour qu'ils continuassent à étudier, une fois leur premier élan refroidi. C'est d'Ephèse que se répandit presque toute la Gnose que combattirent si férocement les dogmes d'Irénée ; et c'est encore Ephèse, avec ses nombreuses branches collatérales du grand collège des Esséniens, qui fut la serre chaude de toutes les doctrines cabalistiques, ramenées de captivité par les Tanaïm. "Ce fut à Ephèse, nous dit Matter, que les notions de l'école Judaico-égyptienne, et les doctrines semi-persanes des Cabalistes étaient venues, depuis peu, grossir le vaste confluent des doctrines grecques et asiatiques,

---

[345] *Codex Nazaraeus*, préface, p. V, traduite de Nordberg.

[346] *Ibid*., Préface de Norberg, pp. IV-V.

[347] "Suivant les Nazaréens et les Gnostiques, le Démiurge, le créateur du monde matériel, n'est pas le Dieu suprême." (Voir Dunlap, *Sôd the Son of the Man*.).

de sorte qu'il ne faut pas s'étonner que les instructeurs s'y soient développés, pour essayer de combiner la religion récemment prêchée par l'apôtre, avec les idées qui, depuis fort longtemps, y étaient établies." [348].

Si les Chrétiens ne s'étaient pas embarrassés des Révélations d'une petite nation, en acceptant le Jéhovah de Moise, les notions gnostiques n'auraient jamais été taxées d'*hérésies* ; une fois débarrassé de leurs exagérations dogmatiques, le monde aurait possédé un système religieux basé sur la pure philosophie de Platon, et certes on y aurait beaucoup gagné.

Voyons, maintenant, quelles étaient les grandes *hérésies* des Gnostiques. Prenons Basilides comme base de nos comparaisons, car tous les fondateurs des autres sectes Gnostiques se groupent autour de lui, comme un système de planètes emprunte sa lumière à son soleil.

Basilides prétend que toutes ses doctrines lui viennent de l'Apôtre Matthieu et de saint Pierre, par l'intermédiaire de Glaucus, disciple de ce dernier [349]. Suivant Eusèbe [350], il publia **[177]** vingt-quatre volumes *d'Interprétations des Evangiles* [351] qui furent tous brûlés, ce qui nous fait supposer qu'ils contenaient plus de vérités que ce que l'école d'Irénée n'était préparée à réfuter. Il affirmait que le Père inconnu, éternel et non-créé, ayant donné naissance en premier lieu au *NOUS*, ou le Mental, celui-ci émana de lui-même le Logos. Le Logos (le "Verbe" de Jean) émana, à son tour, *Phronêsis*, ou les Intelligences (esprits divins-humains). De *Phronêsis* naquit *Sophia*, la sagesse féminine, et *Dynamis*, la force [352]. Ceux-ci étaient les attributs personnifiés de la Divinité mystérieuse, le quinternion gnostique, représentant le type des cinq substances spirituelles mais intelligibles, vertus personnelles ou êtres extérieurs à la divinité inconnue. C'est une notion éminemment cabalistique ; elle est encore bien plus Bouddhique. Le système primitif de la philosophie bouddhique – bien antérieure à Gautama – est fondé sur la substance non créée de "l'Inconnu",

---

[348] [King, *The Gnostics, etc*. (p 7 de la 7ème éd.)]

[349] Clemens Alex, *Strom*, VII, 7, § 106. [Cf. Hippolyte, *Philosophumeno*, VII, § 20.]

[350] *Hist. Eccles*., IV, 7.

[351] Les Evangiles interprétés par Basilides n'étaient pas nos Evangiles actuels, lesquels, ainsi que l'ont prouvé les autorités les plus compétentes, n'existaient pas à son époque. Voir *Supernaturel Religion*, vol. II, chap. 6, "Basilides".

[352] [Irénée, *Adv. Hær*., I, XXIV, 3.]

l'Adi Bouddha[353]. Cette Monade, éternelle, infinie, possède, comme essence propre, cinq actes de la sagesse. De ceux-ci, par cinq actes séparés de *Dhyâna* la Monade émana cinq Dhyani-Bouddhas ; ceux-ci, comme Adi-Bouddha, sont passifs dans leur système. Ni Adi, ni l'un quelconque des cinq Dhyani-Bouddhas, **[178]** n'ont jamais été incarnés ; mais sept de leurs émanations devinrent des Avatârs c'est-à-dire s'incarnèrent sur cette terre.

Irénée, en exposant le système de Basilides et citant les gnostiques, s'exprime comme suit :

> "Quand le Père, non créé, *innommé*, vit la corruption des hommes, il envoya son *Nous* premier-né dans le monde, sous la forme du Christ, pour sauver tous ceux qui croiraient en lui, du pouvoir de ceux qui façonnèrent le monde [le Démiurge, et ses six fils, les Génies planétaires]. Il apparut sur la terre comme l'homme Jésus, et fit des miracles. Ce Christ *n'est pas mort* en personne, mais Simon le Cyrénéen souffrit à sa place, et

---

[353] Les cinq constituent mystiquement dix. Ils sont androgynes. "Ayant divisé son corps en deux parties, la Sagesse Suprême devint mâle et femelle"(*Manou*, livre I, shloka 32). On trouve beaucoup d'idées Bouddhiques primitives dans le Brahmanisme.

La notion prévalente que le dernier des Bouddhas, Gautama, est la neuvième incarnation de Vichnou, ou le *neuvième Avatâr*, est partiellement contredite par les Brahmanes, et complètement rejetée par les savants théologiens Bouddhistes. Ceux-ci insistent pour dire que le culte de Bouddha prétend à une bien plus haute antiquité que n'importe quelle divinité Brahmanique des *Védas*, qu'ils traitent de littérature profane. Ils démontrent que les Brahmanes vinrent d'autres contrées, et implantèrent leur hérésie à propos de divinités populaires déjà acceptées. Ils conquirent le pays par le glaive et réussirent à étouffer la vérité en échafaudant une théologie propre, sur les ruines de celle plus ancienne de Bouddha, qui avait prévalu pendant des siècles. Ils admettent la divinité et l'existence spirituelle de quelques-uns des Dieux védantiques ; mais, de même que dans le cas de la hiérarchie angélique des Chrétiens, ils prétendent que toutes ces divinités sont fort inférieures, même aux Bouddhas incarnés. Ils n'admettent pas même la création de l'univers physique ; celui-ci a existé de toute éternité en esprit et *invisiblement*, et seulement ainsi il a été rendu visible pour les sens des hommes. Lorsqu'il apparut en premier lieu, il avait été appelé du royaume de l'invisible et rendu visible par l'impulsion d'Adi Bouddha – "l'Essence". Ils calculent qu'il y eut vingt-deux de ces apparitions visibles de l'univers gouvernés par des Bouddhas, et autant de destructions du même par le feu et par l'eau, en succession régulière. Après la dernière destruction par le déluge, à la fin du cycle précédent – (le calcul exact comprenant plusieurs millions d'années, est un cycle secret), le monde, pendant le présent âge du KaliYug – *Mahâ Bhadra Kalpa* – a été gouverné successivement par quatre Bouddhas, le dernier desquels fut Gautama, le "Saint". Le cinquième, le Maïtreya-Bouddha, est encore à venir. Ce dernier serait le Roi Messie cabalistique, le Messager de Lumière, et Sosiosh, le Sauveur perse, qui viendra monté sur un cheval blanc. C'est également le Second Avent des Chrétiens. Voir l'*Apocalypse* de saint Jean.

lui prêta sa forme corporelle ; car la Puissance Divine, le Nous du Père Eternel, *n'est pas corporel et ne peut pas mourir*. Par conséquent, quiconque affirme que le Christ est mort, est encore sous le joug de l'ignorance ; celui qui le nie est libre, et a compris le but du Père" [354].

Jusque-là, et pris dans son sens abstrait, nous ne voyons pas grand chose d'impie dans cette théorie. Il est possible qu'elle constitue une hérésie contre la théologie d'Irénée et de Tertullien [355] ; mais n'a en elle-même rien de sacrilège contre l'idée religieuse, et paraîtra, sans doute, à tout esprit impartial, bien plus en accord avec la vénération due à la divinité, que l'anthropomorphisme du Christianisme actuel. Les orthodoxes Chrétiens appelaient les Gnostiques des *Docetes*, ou Illusionnistes, parce qu'ils croyaient que le Christ n'était pas mort, ou ne pouvait pas réellement mourir, dans son corps physique. Les ouvrages Brahmaniques plus récents contiennent, de même, beaucoup de choses qui répugnent au sentiment de vénération qu'on doit à la notion de la Divinité ; et de même que les Gnostiques, les Brahmanes expliquent les légendes qui pourraient froisser la dignité des êtres Spirituels, qu'on nomme des dieux, en les attribuant à *Mâyâ*, l'Illusion.

Il ne faut pas s'attendre à ce qu'un peuple, élevé et nourri à travers des âges sans nombre au milieu de tous les phénomènes psychiques dont nous entretiennent les nations civilisées (!), mais qu'elles refusent d'admettre comme incroyables et sans valeur, voie son système religieux compris, et encore moins apprécié. Les doctrines les plus profondes et les plus transcendantes des anciens métaphysiciens de l'Inde, et d'autres contrées, sont toutes fondées sur le grand principe Bouddhique et Brahmanique, sous-jacent à l'ensemble de leur métaphysique religieuse – l'*illusion* des sens. Tout ce qui est fini est illusion ; tout ce qui est éternel et infini est réalité. La forme, la couleur, ce que nous entendons et ce que nous **[179]** sentons, ce que nous voyons avec nos yeux mortels, n'existe qu'en tant que nous nous en rendons compte par nos sens. Pour l'aveugle de naissance, l'univers n'existe pas en forme et en couleur, mais il existe dans sa *privation* (au sens Aristotélicien) qui est une réalité pour les sens spirituels de l'homme aveugle. Nous vivons tous sous la puissante domination de la

---

[354] *Irénée*, I, 24, 4.

[355] Tertullien renversa les tables en désavouant, plus tard, les doctrines pour lesquelles il lutta avec tant d'ardeur, et devint un Montaniste.

fantaisie. Seuls les *originaux*, sublimes et invisibles, émanés de la pensée de l'Inconnu, sont réels et permanents en tant qu'êtres, formes et idées ; ici-bas, nous ne voyons que leurs reflets plus ou moins corrects et dépendants toujours de l'organisation physique et mentale de celui qui les contemple.

Des siècles innombrables avant notre ère, le Mystique hindou, Kapila, que beaucoup de savants traitent de sceptique parce qu'ils le jugent, comme toujours, superficiellement, exprima cette idée d'une façon merveilleuse dans les lignes suivantes :

> "L'homme [l'homme physique] compte pour si peu de chose, qu'il est presque impossible de lui faire comprendre sa propre existence et celle de la nature. Qui sait : ce que nous considérons comme l'univers, et les divers êtres qui paraissent le composer, n'ont peut-être rien de réel, et ne sont que le résultat d'une illusion continuelle, *maya*, de nos sens."

Puis, le moderne Schopenhauer, reproduisant cette notion philosophique, âgée maintenant de 10.000 ans, s'exprime ainsi : "La Nature n'existe pas *per se*... la Nature est une illusion infinie de nos sens." Kant, Schelling et d'autres métaphysiciens ont dit la même chose, et leurs écoles soutiennent cette notion. Les objets des sens étant toujours trompeurs et mouvants ne peuvent être réels. Seul, l'esprit ne change pas ; par conséquent, lui seul n'est pas illusoire. Ceci est de la pure doctrine Bouddhique. La religion de la Gnose (la Connaissance), le rejeton le plus évident du Bouddhisme, était fondée sur ce dogme métaphysique. Christos a souffert pour nous *spirituellement*, et cela bien plus cruellement que l'illusionnaire Jésus, lorsque son corps fut torturé sur la Croix.

Pour les Chrétiens, le Christ n'est qu'un autre nom pour Jésus. La philosophie des Gnostiques, des Initiés et des Hiérophantes le comprenait de toute autre façon. La signification du mot Christos, χριστος, comme celle de tous les mots grecs, doit se chercher dans le Sanscrit, son origine philologique. Dans cette langue, *Kris* veut dire sacré [356], et c'est de là que

---

[356] Dans son débat avec Jacolliot sur l'orthographe exacte du Kristna hindou, M. Textor de Ravisi, catholique ultramontain, cherche à prouver que Christna devrait s'écrire Krishna ; car, comme celui-ci veut dire noir et que les statues de ce dieu sont généralement noires, le mot tire sa signification de la couleur. Nous renvoyons le lecteur à la réponse de Jacolliot dans son livre récent *Christna* et le *Christ*, où il est prouvé avec évidence que ce nom ne vient en aucune manière de la couleur.

vient le nom de la divinité **[180]** hindoue Krishna (le pur ou le sacré). D'autre part, le Christos grec a plusieurs significations, comme l'oint (l'huile pure, *chrism*) et d'autres. Dans toutes les langues, bien que le synonyme du mot veuille dire essence pure ou sacrée, il représente la première émanation de la Divinité invisible, se manifestant tangiblement dans l'esprit. Le Logos grec, le Messie hébreu, le Verbe latin et la Virâdj, (le fils) hindou, sont identiquement les mêmes : ils représentent l'idée d'entités collectives – ou flammes détachées de l'unique et éternel centre de lumière.

> "L'homme qui accomplit des actions pieuses, mais intéressées [dans le seul but de sauver son âme] peut atteindre le rang des dévas [saints] [357] ; mais celui qui accomplit ces mêmes actions pieuses d'une manière désintéressée, se libère pour toujours des cinq éléments" (de la matière). "Percevant l'Ame Suprême dans tous les êtres, et tous les êtres dans l'Ame Suprême, en offrant sa propre âme en sacrifice, il s'identifie avec l'être qui rayonne dans sa propre splendeur."
>
> (*Manou*, livre XII, shlokas, 90, 91).

Ainsi, le Christos, pris comme une unité, n'est qu'une abstraction : une idée générale représentant la réunion collective d'innombrables entités spirituelles, qui sont l'émanation directe de la CAUSE PREMIERE infinie, invisible et incompréhensible – les esprits individuels humains, qu'on nomme, à tort, les âmes. Ce sont les fils divins de Dieu, dont quelques-uns seulement *adombrent* les hommes mortels, mais – et c'est le cas de la majorité, ils restent éternellement des esprits planétaires, et quelques-uns – la faible et rare minorité – s'unissent pendant la vie à quelques êtres humains. Des êtres Divins tels que le Bouddha-Gautama, Jésus, Lao-Tse, Krishna, et quelques autres, s'étaient unis en permanence avec leurs esprits, et par conséquent ils étaient devenus des Dieux sur la terre. D'autres comme Moise, Pythagore, Apollonius, Plotin, Confucius, Platon, Jamblique et quelques saints chrétiens, ayant été ainsi réunis par

---

[357] Les Bouddhistes et les Brahmanes ne possèdent pas d'équivalent pour le mot "miracle" dans le sens que lui attribue le Christianisme. La seule traduction correcte serait *meipo*, une merveille, une chose remarquable, mais non point une violation de la loi naturelle. Les "Saints"n'accomplissent que des *meipos*.

intervalles, ont pris rang dans l'histoire comme des demi-dieux et des guides de l'humanité. Une fois débarrassées de leurs tabernacles terrestres, leurs âmes libérées, dorénavant réunies pour toujours à leurs esprits, rejoignent l'armée resplendissante, unie en une seule solidarité spirituelle de pensées et d'actions, et qu'on nomme "l'Oint". Voilà donc la signification que donnaient les Gnostiques, lesquels en disant que le "Christos" a souffert spirituellement pour l'Humanité, voulaient impliquer que ce fut son Esprit Divin qui souffrit le plus. **[181]**

Ces notions et d'autres, encore bien plus élevées, furent celles de Marcion, le grand "Hérésiarque" du IIème siècle, ainsi que ses adversaires le nommaient. Il vint à Rome vers la moitié du siècle, c'est-à-dire de 139 à 142 de notre ère, suivant les dires de Tertullien, Irénée et Clément, ainsi que de ceux de la plupart de ses commentateurs modernes, Bunsen, Tischendorf, Westcott, et bien d'autres. Credner et Schleiermacher [358] sont d'accord pour louer la grandeur impeccable de son caractère personnel, la pureté de ses aspirations religieuses et ses idées élevées. Son influence a dû être puissante, car nous voyons par les écrits d'Epiphane, deux siècles plus tard, que de son temps, les partisans de Marcion étaient répandus sur toute la surface du monde [359].

Le danger devait être grand et urgent, si nous en jugeons d'après les épithètes injurieuses et les insultes que le "Grand Africain", ce Cerbère patristique que nous voyons toujours aboyant à la porte des dogmes Irénéens, accumulait sur la tête de Marcion [360]. Nous n'avons qu'à ouvrir sa célèbre réfutation des Antithèses de Marcion, pour avoir un spécimen de la fine fleur de l'injure monacale de l'école chrétienne ; ces injures se perpétuèrent fidèlement à travers le Moyen Age, pour se renouveler, aujourd'hui, au Vatican. "Or, bien, chiens que vous êtes, aboyant contre le Dieu de vérité, vous que l'Apôtre a rejetés, voici la réponse à toutes vos questions. Voici les os de la discorde que vous rongez" etc. [361]. "La pauvreté des arguments du "Grand Africain" n'a d'égale que la bassesse de ses insultes", remarque, à ce sujet, l'auteur de *Supernatural Religion* (2). "Leur controverse religieuse [celle du Père] fourmille d'inexactitudes et

---

[358] Credner, *Beiträge*, vol. I, p. 40 ; Schleiermacher, *Sämtliche. Werke*, VIII ; *Einl. N. T.*, p 64, éd. 1845.

[359] *Panarion*, *lib*. I, tome III, Hær, XLII, 1.

[360] Tertullien, *Adv. Marc*, II, 5.

[361] Vol. II, p. 105.

déborde de pieuses injures. Tertullien était passé maître dans ce style, et la véhémence des insultes par lesquelles il débute dans son livre et qu'il continue à travers tout l'ouvrage, contre l'impie et sacrilège Marcion, n'est certes pas une garantie de la légitimité et de la loyauté de sa critique." [362].

On peut se rendre compte combien les deux Pères, Tertullien et Epiphane étaient ferrés sur leur terrain théologique, par le fait curieux que tous les deux reprochent d'une manière intempestive à "la bête" (Marcion) "d'avoir effacé de l'Evangile selon saint Luc des passages entiers qui n'avaient jamais figuré dans cet Evangile" [363]. "La légèreté et l'inexactitude dont fait preuve Tertullien, ajoute le critique, sont d'autant mieux démontrées, que, non seulement il accuse faussement Marcion, mais *qu'il donne* **[182]** *actuellement les raisons* pour lesquelles il avait retranché un passage qui *n'avait jamais existé* ; dans le même chapitre, il accuse également Marcion d'effacer [de saint Luc] l'affirmation du Christ qu'il n'était pas venu pour renverser la loi et les prophètes, mais pour les accomplir, et dans deux autres occasions il revient sur son accusation [364]. Epiphane commet, également, l'erreur de reprocher à Marcion d'omettre, dans l'Évangile selon saint Luc, ce qui ne se trouve que dans celui de saint Matthieu" [365].

Nous venons de faire voir jusqu'à quel point on peut se fier à la littérature des Pères, et comme il a été universellement reconnu par presque tous les critiques de la *Bible*, que ce que les Pères recherchaient n'était nullement la vérité, mais seulement la reconnaissance de leurs interprétations et de leurs affirmations injustifiées [366]. Nous procéderons en

---

[362] *Ibidem*, p. 89.

[363] *Ibidem*, vol. II, p. 100.

[364] *Adv. Marc*, IV, 9 ; IV, 36 ; *Matt*., V, 17.

[365] *Panarron, Hær*, XLII.

[366] Cet 'auteur, vol. II, p. 103, remarque, avec beaucoup de raison, que l'Hérésiarque Marcion, qui, par son caractère personnel élevé, exerça une si puissante influence sur son époque, eut le malheur de vivre dans un siècle où le Christianisme s'était déjà départi de la pure moralité primitive ; lorsque la foi sincère et le pieux enthousiasme (non encore embarrassés des questions dogmatiques compliquées) qui constituaient le grand lien de la fraternité chrétienne, entrèrent dans une phase de développement ecclésiastique où la religion dégénéra bientôt en théologie et où les doctrines compliquées engendrèrent tant d'amertume, de persécutions et de schismes. A une époque ultérieure, Marcion aurait pu être honoré comme un réformateur ; mais, dans la sienne, il fut accusé d'hérésie. Austère et ascétique dans ses opinions, il visait la pureté surhumaine, et bien que ses adversaires cléricaux tournassent en dérision ses doctrines impraticables sur le mariage et la subjugation de la chair, elles ont eu leur pendant chez ceux que l'Église a honorés depuis lors, et

donnant les doctrines de Marcion, que Tertullien cherchait à détruire comme le plus dangereux *hérétique* de son époque. Si nous devons en croire Hilgenfels, un des plus célèbres critiques bibliques allemands, alors, "au point de vue de la critique il faut... considérer les affirmations des Pères de l'Église seulement comme des expressions de leur *opinion subjective*, et partant sujettes à caution".

Nous ne pouvons mieux faire, pour donner un aperçu exact des faits au sujet de Marcion, que de citer, autant que la place nous le permet, l'ouvrage *Supernatural Religion*, où l'auteur fait reposer ses affirmations sur l'évidence des plus grands critiques, ainsi que sur ses propres recherches. II fait voir que, du temps de Marcion, il existait "deux grands partis dans l'Église primitive" ; un qui considérait le Christianisme "comme une simple continuation de la loi, et le ravalait au niveau d'une institution israélite, une secte étroite du judaïsme" ; l'autre représentait la bonne nouvelle "comme l'introduction d'un nouveau système, applicable à tous et remplaçant la dispensation de la loi mosaïque **[183]** par une dispensation universelle de la grâce". Et il ajoute que "ces deux partis étaient représentés dans l'Église primitive par les deux apôtres, Pierre et Paul, et leur antagonisme est tout juste effleuré dans *l'Épître aux Galates*" [367]. **[184]**

---

toute sa doctrine, du moins tendait à la vertu. Nous reproduisons ces doctrines des Beitræge de Credner I, p. 40 ; cf. Neande, *Allg*. Geschichte, II, pp. 792, 815 et seq. Schleiermacher, Milman, etc., etc.

[367] D'autre part, cet antagonisme est *très fortement* mis en lumière dans les Homélies de saint Clément dans lesquelles Pierre nie d'une façon non équivoque que Paul, qu'il nomme Simon le Magicien, ait jamais eu une vision du Christ, il lui lance l'épithète "d'ennemi". Le chanoine Westcott dit : "Il n'y a aucun doute que ce soit saint Paul "l'ennemi" dont il est question (*On the Canon*, p. 252, note 2 ; *Supernatural Religion*, vol. II, p. 35). Mais cet antagonisme, qui fait encore rage aujourd'hui, nous le constatons dans les *Épîtres de Paul*. Quoi de plus explicite que des phrases comme les suivantes : "Ces hommes-là sont de faux apôtres, des ouvriers trompeurs, déguisés en apôtres de Christ... Or j'estime que je n'ai été inférieur en rien à ces apôtres par excellence" (II *Corinthiens*, 13 et 5). "Paul apôtre non des hommes, ni d'un homme, mais de Jésus-Christ et de Dieu le Père, qui l'a ressuscité des morts... Il y a des gens qui vous troublent et qui veulent fausser l'Évangile du Christ... des faux frères... Mais lorsque Pierre vint à Antioche, je lui résistai en face, parce qu'il était répréhensible. En effet, avant l'arrivée de quelques personnes envoyées par Jacques, *il mangeait avec les Gentils* ; et quand elles furent venues, il s'esquiva et se tint à l'écart, par crainte des Circoncis. Les autres juifs usèrent aussi... de *dissimulation*, en sorte que Barnabé même fut entraîné dans *leur hypocrisie*" (*Galates*, I et II). D'un autre côté, nous voyons que Pierre se plaint dans les Homélies, plaintes prétendues adressées à Simon le Magicien, mais qui sont sans contredit la réponse aux phrases ci-dessus, des *Épîtres de Paul*, et qui n'ont certainement rien à faire avec Simon. Saint Pierre dit, par exemple : "Car quelques-uns parmi les Gentils ont rejeté mon enseignement légitime, et ont accepté celui illégitime et insensé d'un homme hostile (ennemi)

Marcion, qui ne reconnaissait d'autres Evangiles que les quelques *Epîtres de Paul*, qui rejetait complètement l'anthropomorphisme de *l'Ancien Testament* et qui tirait une ligne de démarcation bien nette entre le Judaïsme et le Christianisme, ne considérait Jésus ni comme un roi, le Messie des Juifs, ni comme le fils de David, ayant une relation quelconque avec la loi et les prophètes, "mais comme un être divin, envoyé pour révéler à l'Humanité une religion spirituelle, en tous points nouvelle, et un Dieu de bonté et de grâce, inconnu jusqu'alors". A ses yeux, le "Seigneur Dieu"des Juifs, le Créateur (Demiorgos) était totalement différent et distinct de la Divinité qui envoya Jésus pour révéler la vérité divine, annoncer la bonne nouvelle, et apporter à tous la réconciliation et le salut. Pour Marcion, la mission de Jésus consistait à abroger le "Seigneur" juif, qui était aussi opposé à Dieu, le Père de Jésus-Christ, *que la matière l'est à l'esprit, ou l'impureté à la pureté* [368].

"*Épître de Pierre à Jacques*, § 2). Il dit encore : "Simon [Paul] qui vint avant moi auprès des Gentils... je l'ai suivi comme le jour succède aux ténèbres, comme la connaissance à l'ignorance, comme la santé à la maladie" (*Homélies*, II, 17). Un peu plus loin, il l'appelle la Mort et un trompeur (*Ibidem* II, 18). Il prévient les Gentils que "Notre Seigneur et Prophète [?] (Jésus) annonça que le malin enverrait de parmi ses fidèles des apôtres trompeurs. Par conséquent, et par-dessus tout, rappelez-vous d'éviter tout apôtre, tout instructeur ou prophète, qui ne ferait pas coïncider exactement son enseignement avec celui de Jacques, surnommé le frère de Notre Seigneur" (Voir la différence entre Paul et Jacques sur la foi, dans *l'Épître aux Hébreux*, XI et XII et *l'Épître de saint Jacques*, II). "De peur que le malin n'envoie un faux pasteur... ainsi qu'il nous a envoyé Simon [?] prêchant une vérité contrefaite au nom de Notre Seigneur, et disséminant l'erreur" (*Homél.*, XI, 35 ; voir la citation ci-dessus dans *Galates*, I, 5). Il nie ensuite l'affirmation de Paul dans les paroles suivantes : "Si, donc, notre Jésus est véritablement apparu en vision... ce n'était que sous la forme d'un adversaire courroucé... Mais comment quelqu'un peut-il devenir sage dans l'enseignement, à la suite d'une vision ? Et si tu prétends que cela est possible, je demande alors pourquoi l'Instructeur est-il resté une année entière à discourir auprès de nous qui étions attentifs ? Et comment pouvons-nous croire ton récit qu'il t'est apparu ? Et de quelle façon t'est-il apparu, toi qui entretiens des opinions contraires à son enseignement ?... Car maintenant tu te dresses contre moi qui suis ferme comme un roc, le fondement de l'Église. Si tu n'étais pas un antagoniste, tu ne me calomnierais point, et tu n'outragerais point mon enseignement... [la circoncision ?] afin qu'en déclarant ce que j'ai appris moi-même du Seigneur, on ne me prête pas foi, comme si j'étais répréhensible... Mais si tu dis que je suis répréhensible, tu blâmes Dieu qui m'a révélé le Christ en moi". "Cette dernière phrase", fait observer l'auteur de *Supernatural Religion*, "si tu dis que je suis répréhensible", est évidemment une allusion aux *Galates*, II : "Je lui résistai en face, parce qu'il était répréhensible" (*Supernatural Religion*, p. 37). "Il ne peut y avoir aucun doute, ajoute l'auteur, que c'est l'apôtre Paul qui est attaqué, comme étant l'ennemi de la vraie foi, sous le nom détesté de Simon le Magicien, que Pierre poursuit partout pour le démasquer et le confondre" (p. 34). S'il en est ainsi, nous devons alors supposer que ce fut l'apôtre Paul qui se cassa les jambes à Rome, en volant dans l'air.

[368] [*Supernatural Religion*, vol. II, ch. VII, p. 104]

Marcion avait-il tort en cela ? Etait-ce blasphème ou intuition de sa part ? Etait-ce, chez lui, une inspiration divine pour exprimer ce que tout cœur honnête ressent ou proclame plus ou moins dans un ardent désir de vérité ? Si, dans son désir sincère d'établir une religion purement spirituelle, une croyance universelle basée sur la vérité non adultérée, il jugeait nécessaire de faire du Christianisme un système absolument nouveau et séparé du Judaïsme, Marcion ne pouvait-il pas se réclamer des paroles mêmes du Christ ? Personne ne met une pièce de drap neuf à un vieil habit, car elle emporterait une partie de l'habit et la déchirure serait pire... On ne met pas non plus du Vin nouveau dans de vieilles outres : autrement les outres se rompent, le vin se répand et les outres sont perdues ; mais on met *le vin nouveau dans des outres neuves*, et le vin et les outres se conservent (*Matthieu*, IX, 16, 17). Quel rapport le Dieu d'Israël, jaloux, courroucé et vengeur ; a-t-il avec la divinité inconnue, le Dieu de Pardon, prêché par Jésus – son Père qui est dans le ciel et le Père de l'Humanité entière ? Ce Père, seul, est le Dieu spirituel et de pureté, et c'est une erreur grave que de le comparer à la Divinité sinaïtique subordonnée et capricieuse. Jésus a-t-il invoqué, une seule fois, le nom de Jéhovah ? A-t-il jamais mis en regard *son* Père avec ce juge cruel et sévère ; son Dieu de pardon, d'amour et de justice, avec le Génie juif du talion ? Jamais ! De ce jour mémorable où il prêcha son *Sermon sur la Montagne*, un abîme infranchissable se creuse entre son Dieu et cette autre divinité qui fulmine ses commandements du sommet de l'autre montagne – le Sinaï. Le langage de Jésus ne prête à aucune équivoque ; non seulement il s'insurge contre le **[185]** "Seigneur" mosaïque, mais il le défie. "Vous avez appris qu'il a été dit : œil pour œil, et dent pour dent ; mais moi, je vous dis de ne pas résister au méchant. Si quelqu'un te frappe sur la joue droite, présente-lui aussi l'autre. Vous avez appris qu'il a été dit [par le même "Seigneur Dieu" sur le Mont Sinaï] : tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi. Mais moi je vous dis : Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent et priez pour ceux qui vous maltraitent et qui vous persécutent." (*Matthieu*, V, 38).

Prenez, maintenant, le Livre du *Manou* et lisez :

> "La résignation, *l'action de rendre le bien pour le mal*, la tempérance, la probité, la pureté, la répression des sens, la connaissance des *Shastras* [les livres saints], celle de l'âme suprême, la véracité et l'abstention de la colère, voilà quelles sont les dix vertus qui constituent le

devoir... Ceux qui étudient les dix préceptes du devoir, et qui, après les avoir étudiés, y conforment leur vie, atteindront la condition suprême."

(Livre du *Manou*, VI, Shloka 92-93).

Si le *Manou* n'a pas tracé ces mots plusieurs milliers d'années avant l'ère chrétienne, nul ne se permettra de nier qu'ils lui sont antérieurs de plusieurs siècles. II en est de même des préceptes du Bouddhisme.

Si nous consultons la *Prâtimoksha Soûtra* et d'autres traités religieux du Bouddhisme, voici les dix commandements que nous y trouvons :

1. Tu ne tueras aucune créature vivante.
2. Tu ne voleras point.
3. Tu ne rompras point ton vœu de chasteté.
4. Tu ne mentiras point.
5. Tu ne dévoileras point les secrets d'autrui.
6. Tu ne désireras point la mort de tes ennemis.
7. Tu ne convoiteras point la richesse des autres.
8. Tu ne prononceras point de paroles injurieuses et malpropres.
9. Tu ne te livreras point au luxe (coucher sur des lits moelleux, ou se livrer à la paresse).
10. Tu n'accepteras ni or ni argent [369].

"Maître, que dois-je faire de bon pour avoir la vie éternelle ? demande un homme à Jésus." "Observe les commandements."

"Lesquels ?" "Tu ne tueras point ; tu ne déroberas point ; tu ne **[186]** commettras point d'adultère ; tu ne diras point de faux témoignages", fut la réponse [370].

---

[369] *Prâtimoksha Soûtra*. Copie Pâli-Birmane ; voir aussi *Le Lotus de la bonne Loi*, traduction de Burnouf, p. 444.

"Que faut-il faire pour obtenir la possession de Bhodi ? [la connaissance de la Vérité éternelle] demande un disciple à son maître bouddhiste. Quelle est la voie pour devenir un Upâsaka ?" "Observe les commandements." "Quels sont-ils ?" "Abstiens-toi toute ta vie du meurtre, du vol, de l'adultère et du mensonge", lui répond le maître [371].

Recommandations identiques, n'est-il pas vrai ? Conseils divins ; y conformer notre vie purifierait et exalterait l'humanité. Mais sont-ils plus divins lorsqu'une bouche les prononce plutôt qu'une autre ? Si c'est imiter Dieu que de rendre le bien pour le mal, ce précepte énoncé par un Nazaréen lui donne-t-il plus d'autorité que quand il sort de la bouche d'un Philosophe indien ou tibétain ? Nous constatons que la Règle d'Or n'a pas eu son origine en Jésus, mais que c'est dans l'Inde que nous devons chercher son berceau. Malgré tout ce que nous pourrons faire, nous ne pouvons empêcher que Shâkya-Mouni n'ait précédé la naissance de Jésus de plusieurs siècles. Pourquoi Jésus aurait-il été au pied de l'Himalaya plutôt qu'au pied du Sinaï, à la recherche du modèle pour son système d'éthique, si ce n'était que les doctrines de Manou et de Gautama s'harmonisaient parfaitement avec sa propre philosophie, tandis que celles de Jéhovah lui faisaient horreur et lui causaient de la répulsion ? Les Hindous enseignaient de rendre le *bien pour le mal* ; mais le commandement de Jéhovah était : "Œil pour œil" et "dent pour dent".

Les Chrétiens soutiendraient-ils toujours l'identité du "Père de Jésus avec Jéhovah, si on pouvait leur prouver clairement que le "Seigneur Dieu" n'était autre que le Bacchus païen, Dionysos ? Or bien, l'identité du Jéhovah du Mont Sinaï avec le dieu Bacchus ne fait guère l'ombre d'un doute. Le nom יהוה est Yava ou Iao, suivant Diodore et Lydus, qui est le nom *secret* du dieu phénicien des Mystères [372] ; et il avait été pris des Chaldéens dont c'était également le nom secret du Créateur. Partout où Bacchus était adoré, existait la tradition de Nysa et de la grotte où il fut élevé. Beth-San ou Scythopolis en Palestine, portait cette désignation ; il en était de même d'un emplacement sur le mont Parnasse. Mais Diodore déclare que Nysa était situé entre la Phénécie et l'Egypte ; Euripide dit que

---

[370] *Matthieu*, XIX, I6-18.

[371] *Pitakattayan*, livre III, version Pâli.

[372] Voyez *Juges*, XIII 18. Et l'ange de l'Eternel lui répondit : Pourquoi demandes-tu mon nom ? II est SECRET.

Dionysos est venu de l'Inde en Grèce ; et Diodore [373] vient y ajouter son témoignage : "Osiris fut élevé â Nysa, **[187]** dans l'Arabie Heureuse ; c'était le fils de Zeus et fut nommé d'après son père [nominatif Zeus, génitif Dios] et l'endroit Dio-Nysos" – le Zeus ou Jove de Nysa. L'identité du nom ou du titre est des plus significative. En Grèce, Dionysos prenait rang juste après Zeus, et Pindare dit à ce sujet : "Ainsi le Père Zeus gouverne toutes choses, et Bacchus gouverne lui aussi."

Mais, en dehors de la Grèce, Bacchus est le tout-puissant "Zagreus, le dieu suprême". Moise paraît l'avoir adoré personnellement et avec lui le peuple, au Mont Sinaï, à moins que nous n'admettions qu'étant un prêtre initié, un adepte sachant soulever le voile qui couvre le culte exotérique, mais qu'il avait gardé le secret. "Et Moise éleva un autel et lui donna le nom de *Jehovah-NISSI* ! ou Iao-Nisi [374]. Quelle meilleure preuve veut-on que le Dieu du Sinaï était indifféremment Bacchus, Osiris ou Jéhovah ? S. Sharpe ajoute encore son témoignage que l'endroit où naquit Osiris était le "Mont Sinaï, appelé par les Egyptiens Mont Nissa" [375]. Le serpent d'airain était un *nis* שחנ, et le mois de la Pâque juive se nomme *nisan*.

Si le "Seigneur Dieu" mosaïque était le seul Dieu vivant, et Jésus son Fils unique, comment expliquer, alors, le langage rebelle de celui-ci ? Il renverse sans hésiter et sans autre explication la *Loi du Talion* juive, pour lui substituer la loi de charité et d'abnégation. Si *l'Ancien Testament* est une révélation divine, comment le *Nouveau Testament* en peut-il être une aussi ? Devons-nous croire à un Dieu et adorer une Divinité qui se contredit tous les deux ou trois siècles ? Moïse était-il inspiré, ou alors Jésus *n'était-il* pas le Fils de Dieu ? C'est de ce dilemme que les théologiens ont à nous sortir. Et c'est de ce même dilemme que les Gnostiques cherchaient à sauver le Christianisme naissant.

Voilà dix-neuf siècles que la Justice attend des commentateurs intelligents pour apprécier la différence entre l'orthodoxe Tertullien et le gnostique Marcion. La violence brutale, la mauvaise foi et le fanatisme du "Grand Africain" repoussent tous ceux qui acceptent son Christianisme. "Comment un Dieu peut-il enfreindre ses propres commandements ?" demande Marcion. Comment pouvait-il défendre l'idolâtrie et le culte des

---

[373] [Diod. Sic., *Bibl. hist.*, I, XV.]

[374] [*Exode*, XVII, 15.]

[375] [*Egyptian Mythotogy and Egyptian Christianity*, 1863, pp. 10-11.]

images, et cependant ordonner à Moïse d'élever le serpent d'airain ? Comment se fait-il qu'il ordonne : "tu ne déroberas point", et qu'il envoie les Israélites dépouiller les Egyptiens de leur or et de leur argent ? Anticipant sur les résultats de la critique moderne, Marcion nie qu'on puisse attribuer à Jésus les prétendues prophéties messianiques. Et l'auteur de *Supernatural Religion* écrit [376] : "L'Emmanuel **[188]** d'Esaïe [tVII. 14, VIII. 4] n'est pas le Christ ; la "Vierge" sa mère est simplement une "jeune femme", [une alma du temple], et les souffrances du serviteur du Dieu (Esaïe LII, 13, LIII, 3) ne sont nullement des prédictions de la mort de Jésus [377]."

---

[376] Vol. II, p. 106. Cf. Tertullien, *Adv. Marc*, III, XII.

[377] Emmanuel était sans doute le fils du prophète lui-même, ainsi qu'il est représenté au chapitre VI ; ce qui fut prédit ne peut être interprété que dans ce sens. Le Prophète annonça de même à Achaz l'extinction de sa lignée : "Si vous ne croyez pas, vous ne subsisterez pas". Vient ensuite la prédiction de placer sur le trône un nouveau prince, Zacharie de Bethléem, qu'on dit avoir été le gendre d'Esaïe, sous le règne duquel tous les captifs devaient revenir depuis les endroits les plus retirés du monde. L'Assyrie serait humiliée et la paix s'étendrait sur la nation d'Israël (Cf. *Esaïe*, VII, 13-16 ; VIII, 3, 4 ; IX, 6,7 ; X, 12, 20, 21 ; *Michée,* V, 2 7). Le parti populaire, celui des Prophètes, toujours opposé aux prêtres Zadokites, avait résolu de se défaire d'Achaz et de sa politique dilatoire, qui avait permis à l'Assyrie d'entrer en Palestine et de mettre Zacharie sur le trône, un homme de leur pays qui se révolterait contre les Assyriens et renverserait le culte d'Assur et de Baalim (2, *Rois*, XVII, 21). Bien que seuls les Prophètes en aient parlé, tout ce qui concerne cet épisode ayant été retranché des livres historiques, on peut en conclure qu'Achaz sacrifia son propre fils à Moloch, et qu'il mourut à l'âge de trente-six ans, et que Zacharie monta sur le trône à vingt-cinq ans, donc en âge adulte.

[189]

CHAPITRE IV

—

COSMOGONIES ORIENTALES ET ANNALES BIBLIQUES

> "Rien n'est meilleur que ces MYSTERES, au moyen desquels, d'une vie tourmentée et difficile, nous sommes amenés à la mansuétude (humanité, bonté) et apaisés".
>
> (Cicéron, de *Legibus*, II, 14)

> "Descends, O Soma, avec ce fleuve par lequel tu illumines le soleil... Soma, Océan de Vie, pénétrant tout, tu remplis le Soleil créateur de rayons".
>
> (*Rig Véda*, II, 145)

> "...la Vierge merveilleuse monte, les cheveux dénoués, elle tient dans sa main deux épis de blé ; elle est assise sur un siège et donne le sein à un GARÇON, jeune encore ; elle le nourrit et lui donne à manger."
>
> AVENAR [378]

On prétend que le *Pentateuque* fut écrit par Moïse, et néanmoins il contient le récit de sa mort (*Deutéronome* XXXIV, 6) et dans la *Genèse* (XIV, 14) le nom de Dan est donné à une cité, que le livre des *Juges* (XVIII, 29) nous dit n'avoir reçu ce nom qu'à une date ultérieure, ayant été antérieurement connue sous le nom de Laish. Pourquoi nous étonner alors que le roi Josias ait déchiré ses vêtements lorsqu'il eut connaissance des livres de la Loi ; car il y avait aussi peu de Moïse en eux, qu'il y a de Jésus dans *l'Evangile selon saint Jean*.

Nous nous permettrons donc de présenter aux théologiens l'alternative suivante, en leur laissant faire leur propre choix, et nous nous engageons à

---

[378] [Kircher, *Œdip. ægypt.*, vol. II (1653), Part. II, p. 203.]

accepter leur décision. Mais ils devront admettre, ou que Moïse était un imposteur, ou que ses livres sont des faux, écrits à des époques différentes et par des personnages différents ; ou, encore, qu'ils fourmillent d'interpolations frauduleuses. Dans les deux cas, ces livres perdent tout droit à être traités comme une *Révélation* divine. Voici le problème, que nous citons de la *Bible* elle-même – la parole du Dieu de Vérité : "Je suis apparu à Abraham, à Isaac et à Jacob, comme le Dieu Tout Puissant ; mais je n'ai pas été connu d'eux sous mon nom JEHOVAH" (*Exode* VI, 3), dit le Seigneur à Moïse. **[190]**

Ce renseignement a tout lieu de nous surprendre, car avant d'arriver au livre de l'*Exode*, nous lisons dans *Genèse* (XXII, 14) qu' "Abraham donna à ce lieu" – où le patriarche se proposait d'égorger son fils unique – "le nom de JEHOVAH-jireh" ! (Jéhovah voit). Lequel des deux est le texte inspiré ? – Les deux ne peuvent l'être ; lequel des deux est un faux ?

Or, si Abraham aussi bien que Moïse n'avaient pas fait partie du même saint groupement, nous pourrions petit-être venir en aide aux théologiens en leur suggérant un moyen facile de sortir de cette impasse. Qu'ils appellent à leur aide les révérends Pères Jésuites, et spécialement ceux qui ont été missionnaires aux Indes ; ils ne seraient en aucune façon embarrassés. Ils nous diraient, tout bonnement, que sans doute Abraham avait entendu le nom de Jéhovah et l'avait *emprunté* à Moïse. Ne prétendent-ils pas avoir inventé le *Sanscrit*, édité Manou et composé la plus brande partie des *Védas* ?

Marcion, avec d'autres Gnostiques, soutenait l'imposture de la notion d'un Dieu incarné, et par conséquent, il niait la réalité corporelle du corps vivant du Christ. Son entité n'était qu'une simple *illusion* ; il n'était pas constitué de chair et d'os humains, et n'était pas né d'une mère humaine, car sa nature divine ne pouvait pas être souillée du contact de la chair pécheresse [379]. II reconnaissait en Paul le seul apôtre prêchant le pur Evangile de la Vérité, et, accusait tous les autres disciples de "dénaturer la pure forme des doctrines de l'Evangile, ainsi que Jésus les avait données, et de faire un mélange de la Loi avec les paroles du Sauveur" [380].

---

[379] Tertullien, *Adv. Marci,* III 8 et seq.

[380] *Sup Rel*., vol. II, p. 107. Tertullien, *Adv. Marc*., IV, III. Cf. Irénée, *adv. Hær*, III, 162 ; III, XII, 12.

Ajoutons, enfin, que les Critiques bibliques modernes, qui ne sont malheureusement devenus vraiment actifs et sérieux que vers la fin du siècle dernier, admettent généralement que le seul texte que Marcion ait connu des Evangiles, celui de Luc, est bien supérieur et plus exact que tous nos synoptiques actuels. Nous lisons dans *Supernatural Religion* la phrase suivante, qui ne laissera pas d'étonner tous les Chrétiens : "Nous sommes, par conséquent, *redevables à Marcion de la version correcte même de l'Oraison Dominicale, la prière du Seigneur*" [381].

Si nous laissons de côté, pour le moment, les fondateurs les plus marquants des sectes chrétiennes et que nous nous tournions vers les Ophites, lesquels prirent une forme définie du temps de Marcion, et des Basilidéens, nous pouvons y voir la raison des *hérésies* de toutes les autres. De même que tous les autres Gnostiques, **[191]** ils rejetaient, dans son entier, la *Bible* mosaïque. Toutefois, à part quelques déductions originales de quelques autres des plus importants fondateurs des diverses branches du Gnosticisme, leur philosophie n'avait rien de nouveau. Passant par la tradition cabalistique chaldéenne, elle prit ses matériaux dans les livres hermétiques, et ses spéculations métaphysiques suivant encore plus loin en arrière, nous la voyons patauger dans les doctrines du Manou, et la genèse primitive hindoue antésacerdotale. Beaucoup d'éminents savants sur l'antiquité, font remonter les philosophies gnostiques jusqu'au Bouddhisme, ce qui n'amoindrit en aucune manière ni leurs arguments, ni les nôtres. Nous le répétons encore une fois, *le Bouddhisme n'est que la source primitive du Brahmanisme*. Ce n'est pas contre les *Védas* primitifs que protesta Gautama. C'est contre la religion d'Etat officielle et sacerdotale ; et les Brahmanes, afin de faire place aux castes et leur donner de l'autorité, remplirent, à une période ultérieure, les anciens manuscrits de *shlokas* interpolées, par lesquelles ils voulaient prouver que les castes avaient été pré-déterminées par le Créateur, par le fait que chaque classe d'hommes était issue d'un des membres plus ou moins nobles de Brahma. La philosophie de Gautama était celle qui, depuis les temps immémoriaux, était enseignée dans le secret impénétrable des sanctuaires intérieurs des pagodes. Ne nous étonnons donc pas de retrouver, dans tous les dogmes fondamentaux des Gnostiques, les doctrines métaphysiques tant du Brahmanisme que du Bouddhisme. Ils soutenaient que *l'Ancien Testament* était la révélation d'un être inférieur, d'une divinité subordonnée, et qu'il ne

---

[381] *Supern. Relig.*, II, p. 126.

contenait pas une seule phrase de leur Sophia, la Sagesse Divine. Quant au *Nouveau Testament*, il avait perdu sa pureté lorsque les compilateurs se rendirent coupables d'interpolations, et qu'ils sacrifièrent la vérité divine à leurs fins égoïstes, et pour entretenir des querelles. Cette accusation ne manque pas de fondement pour celui qui est au courant de la lutte constante entre les champions de la circoncision et de la "Loi", et les apôtres qui avaient abandonné le Judaïsme.

Les Gnostiques Ophites enseignaient la doctrine des Emanations, si répugnante aux partisans de l'unité dans la trinité, et *vice-versa*. La Divinité Inconnue, pour eux, ne portait *pas de nom* ; mais sa première émanation féminine était appelée Bythos ou Profondeur [382]. Elle répondait à la Shékinah des Cabalistes, le "Voile" qui cache la "Sagesse" dans le *cranium* de la plus élevée des trois têtes. Comme la Monade de Pythagore, cette Sagesse **[192]** sans nom était la *Source* de la Lumière, et *Ennoïa* ou Mental est la Lumière elle-même. Celle-ci était aussi appelée "l'Homme Primitif", comme l'Adam-Kadmon, ou l'Ancien Adam de la *Cabale*. Certes, si l'homme fut créé à l'image de Dieu, ce Dieu, alors, ressemblait à sa créature dans la forme et la figure, par conséquent, il est bien "l'Homme Primitif". Le premier Manou, celui qui évolua de *Svayambhoû*, "celui qui existe, non révélé, dans sa propre gloire", est aussi, dans un sens, l'homme primitif, pour les Hindous.

Par conséquent "l'innommé et le non-révélé", Bythos sa réflexion féminine et Ennoïa, le Mental révélé, procédant des deux premiers, ou leur Fils, sont les contreparties de la première triade chaldéenne, ainsi que celles de la Trimourti brahmanique. Etablissons la comparaison ; dans les trois systèmes nous voyons :

LA GRANDE CAUSE PREMIERE, l'UN, le germe primordial, le non révélé, et le grand TOUT, existant par lui-même. Dans le :

Panthéon hindou	*Panthéon Chaldéen*	*Système Ophite*
Brahma-Dyaus	Ilu, l'Aïn-Soph cabalistique	L'innommé, ou le Nom Secret

---

[382] Nous reproduisons ces systèmes d'après un ancien diagramme conservé chez quelques Coptes et les Druses du Liban. Irénée avait, sans doute, de bonnes raisons pour défigurer leurs doctrines.

Lorsque l'Eternel se réveille de son sommeil et désire se manifester, il se sépare en mâle et femelle. Il devient alors dans chacun des systèmes :

La DIVINITE BI-SEXUEE, le Père et Mère universel.

En Inde	*En Chaldée*	*Système Ophite*
Brahma	Eikon ou Aïn-Soph	Esprit sans nom
Nâra (mâle),	Anu (mâle),	Abrasax (mâle),
Nâri (femelle)	Anata (femelle)	Bythos (femelle)

De l'union des deux émane un troisième, le principe créateur, le FILS, ou le Logos manifesté, le produit du Mental Divin.

En Inde	*En Chaldée*	*Système Ophite*
Viraj, le Fils	Bel, le Fils	Ophis (autre nom pour Ennoïa), le Fils

En outre, chacun de ces systèmes possède une trinité de trois mâles, chacun procédant séparément par lui-même d'une Divinité femelle. Ainsi, par exemple : **[193]**

En Inde

—

La Trinité – Brahma, Vichnou et Shiva, fondus en UN, qui est *Brahma* (genre neutre) créant et étant créé par la Vierge Nâri (la mère de la fécondité perpétuelle).

En Chaldée

—

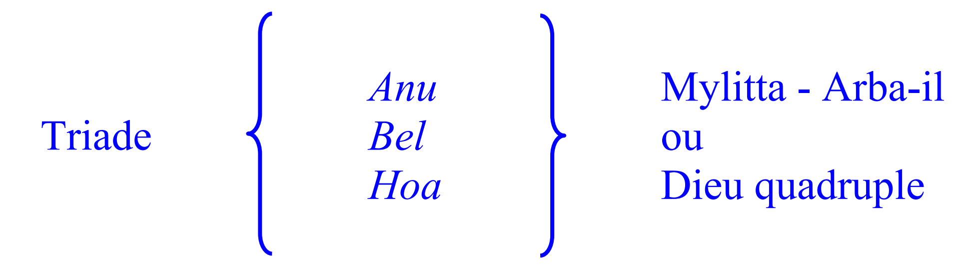
La Trinité – Anu, Bel, Hoa (ou Sin, Samas, Bin) fondus en UN, qui est Anu (bi-sexué) par la Vierge Mylitta

Système Ophite

—

La Trinité consistait du Mystère, nommé Sigé, de Bythos et d'Ennoïa. Ces trois deviennent UN, qui est *Abrasax*, de la Vierge Sophia (ou *Pneuma*) qui est, elle même, une émanation de Bythos et du Dieu Mystère, et qui par eux émane Christos.

Pour le rendre plus clair, disons que le système babylonien admet, en premier lieu, l'UN (*Ad ou Ad-ad*) qu'on ne nomme jamais, mais qui est reconnu par la pensée, comme le *Svayambhoû* hindou. De celui-là il se manifeste comme *Anu* ou *Ana*, l'Unique au-dessus de tout, *Monas*. Vient ensuite le Démiurge nommé *Bel* ou *El*, qui représente la puissance active de la Divinité. Le troisième est le principe de la Sagesse, *Hea* ou *Hoa*, qui gouverne la mer et le monde inférieur. Chacun de ceux-ci a son épouse divine, qui nous donnent *Anata*, *Belta* et *Davkina*. Elles ne sont, toutefois, que comme les *Shaktis* et ne sont pas spécialement remarquées par les théologues. Mais le principe féminin est désigné par Mylitta, la Grande Mère, nommée aussi Ishtar. Ainsi avec les trois dieux mâles, nous avons une Triade ou Trimourti, et en y ajoutant Mylitta, l'*Arba* ou Quaternaire (la Tétraktys de Pythagore) qui rend le tout parfait et le potentialise. Nous avons ainsi les modes d'expression ci-dessus indiqués. Le diagramme chaldéen ci-dessous qui peut servir pour illustrer tous les autres :



devient chez les Chrétiens :

Trinité	Dieu le Père Dieu le Fils Dieu le Saint-Esprit	Marie, ou la mère de ces trois Dieux puisqu'ils ne font qu'un, ou la Tétraktys Céleste Chrétienne,

Par conséquent Hébron, la cité des Kabeiri, était appelée Kir-jath-Arba, la cité des quatre. Les Kabeiri étaient Axieros, le noble Eros, *Axiokersos*, (honorable orné de cornes, *Axiokersa*, Déméter et *Kadmiel*, Hoa, etc.

La Décade de Pythagore désignait le Arba-il, ou le Quaternaire divin, représenté par le Lingha hindou : Anu, 1 ; Bel, 2 ; Hoa, 3, qui font 6. La triade et Mylitta, représentant 4, font les dix.

Bien qu'ayant le titre d' "Homme Primitif", Ennoïa, de même que le Pimandre égyptien, est la "Puissance de la Pensée Divine", **[194]** la Première manifestation intelligible de l'Esprit Divin dans une forme matérielle, il est comme le "Fils Unique x du "Père Inconnu s de toutes les autres nations. Il est l'emblème de la première apparition de la Présence divine dans les œuvres de sa création, tangible et visible, et, par conséquent, compréhensible. Le Dieu-Mystère, ou la Divinité toujours non révélée par Sa pensée, féconde Bythos, la Profondeur insondable et infinie qui existe dans le silence (*Sigé*) et les ténèbres (pour notre intelligence) et cela représente l'idée abstraite de toute la nature, le Cosmos éternellement productif. Comme ni le principe masculin ni le féminin, réunis dans la notion d'une Divinité bi-sexuée dans les anciennes conceptions, n'eût été compréhensible pour une intelligence humaine ordinaire, la théologie de chaque peuple dut créer, pour sa religion, un Logos, ou Verbe manifesté, dans une forme quelconque. Pour les Ophites et les autres Gnostiques, qui prirent leurs modèles directement des anciens originaux, la Bythos non-révélée et sa contrepartie mâle produisirent Ennoïa, et les trois produisirent, à leur tour, Sophia [383], complétant ainsi la Tétraktys, qui émanera Christos, essence même de l'Esprit Père. Sous son aspect de l'UN non révélé, ou Logos, caché dans son état latent, il a existé de toute éternité

---

[383] Sophia est le prototype le plus élevé de la femme – la Première Eve *spirituelle*. Le système est renversé dans la Bible, et l'émanation intermédiaire ayant été omise, Eve est rabaissée à la simple humanité.

dans le Arba-il, l'abstraction métaphysique ; par conséquent, il est Un avec tous les autres en tant qu'unité, ceux-ci (tous inclusivement) portant indifféremment les noms de Ennoïa, Sigé (Silence), Bythos, etc. Sous son aspect révélé, il est Androgyne, Christos et Sophia (la Sagesse Divine), qui descend dans l'homme Jésus. Irénée nous montre que le Père, aussi bien que le Fils aimaient la beauté (*formam*) chez la femme primitive [384], qui est Bythos – la Profondeur – aussi bien que Sophia, et qui, à son tour, donna naissance conjointement à Ophis et Sophia (encore une unité bi-sexuée) la sagesse mâle et femelle, dont l'un est considéré comme le Saint-Esprit non révélé, ou ancienne Sophia – le *Pneuma* – l'intellectuelle "Mère de toutes choses" ; l'autre, le révélé, ou *Ophis*, représentant le type de la sagesse divine tombée dans la matière, ou l'Homme-Dieu, Jésus, que les Ophites représentaient par le serpent (Ophis).

Fécondée par la Lumière Divine du Père et du Fils, l'esprit suprême et Ennoïa, Sophia produit à son tour deux autres émanations : l'une parfaite, Christos, la seconde imparfaite, Sophia-Achamoth [385] de תומכח hakhamoth (la Sagesse simple), qui devient la médiatrice entre les mondes intellectuel et matériel.**[195]**

Christos était le médiateur et le guide entre Dieu (le Suprême) et tout ce qui est spirituel chez l'homme ; Achamoth – la plus jeune Sophia – remplissait les mêmes fonctions entre "l'Homme primitif", Ennoïa et la Matière. Ce qu'on donnait à entendre mystérieusement par le terme général de *Christos*, nous venons de l'expliquer.

Dans un sermon prêché à New York par le Révérend Dr Preston, pendant le "mois de Marie", il exprime la notion chrétienne du principe féminin dans la trinité, mieux et plus clairement que nous ne saurions le faire, et cela en substance, dans l'esprit des anciens philosophes "païens". Il dit que "le plan de la rédemption rendit la production d'une mère nécessaire, et que Marie se présente pré-éminemment comme le seul exemple où une créature fût nécessaire pour l'exécution de l'œuvre de Dieu". Nous nous permettons de contredire ce révérend. Ainsi que nous l'avons fait voir ci-dessus, toutes les théogonies "païennes" admettaient, depuis des milliers d'années, la nécessité de trouver un principe féminin,

---

[384] Voir *Irénée*, livre 1, chap. 31, 33.

[385] Dans les *Gnostics* de King, le système nous semble quelque peu erroné. L'auteur nous dit qu'il se fonde sur le *Drei Programmen über die Abraxas Gernmen* de Bellermann.

une "mère", pour le principe mâle trinitaire. Par conséquent, le Christianisme n'est pas le seul à fournir "l'unique exemple" d'une semblable exécution de l'œuvre divine – bien que, comme le prouve cet ouvrage, il contînt plus de philosophie et moins de matérialisme, ou plutôt d'anthropomorphisme. Mais écoutons le Révérend Docteur exprimer la pensée "païenne" dans des idées chrétiennes. Il nous dit : "Il (Dieu) prépara sa pureté virginale et céleste, (celle de Marie), car une mère souillée ne pouvait devenir la mère du Très-Haut. Même pendant son enfance, la sainte-vierge était plus aimable que tous les Chérubins et les Sépharins, et dès son âge le plus tendre jusqu'à sa puberté et son état de femme, elle devint de plus en plus pure. Sa grande sainteté la fit régner en maîtresse sur le cœur de Dieu. *Lorsque l'heure fut venue, la cour céleste entière se tint immobile et la trinité attendit en silence la réponse de Marie, car sans son consentement, la rédemption du monde eut été impossible*."

Ne dirait-on pas, à l'entendre, Irénée discourant sur l' "*hérésie*" gnostique, qui enseignait que le Père et le Fils aimaient la beauté (*forman*) de la Vierge céleste ? ou encore la doctrine égyptienne qui représentait Isis comme l'épouse, la sœur et la mère d'Osiris Horus ? Il n'y en avait que deux dans la philosophie gnostique, mais les Chrétiens ont perfectionné la doctrine en la rendant tout à fait "païenne", car nous y voyons Anu, Bel-Hoa chaldéen, se fondant en Mylitta. Et le Dr Preston d'ajouter : "Puis, comme ce mois [de Marie] commence pendant la saison pascale, le mois où la nature se revêt de fruits et de fleurs, avant-coureurs d'une moisson glorieuse, commençons aussi, nous-mêmes, à préparer la moisson dorée. C'est pendant ce mois que les morts sortent **[196]** de terre, figurant une résurrection ; de sorte que lorsque nous nous agenouillons devant l'autel de la sainte et immaculée Marie, rappelons-nous que nous devons donner naissance au bourgeon de la promesse, à la fleur de l'espérance, et au fruit impérissable de la sainteté."

C'est précisément le substratum de la pensée Païenne qui, entre autres significations, illustrait les rites de la résurrection d'Osiris, d'Adonis, de Bacchus et d'autres dieux-solaires massacrés, la résurrection de la nature entière au printemps ; la germination des semences, qui reposaient mortes et inertes pendant l'hiver, et que l'allégorie représentait comme emprisonnées dans le monde inférieur, (Hadès). Nous retrouvons cette notion dans le séjour de trois jours en enfer d'Hercule, du Christ et d'autres, avant leur résurrection.

Cette dérivation, ou plutôt cette *hérésie*, ainsi que l'appelle le Christianisme, est simplement la doctrine Brahmanique dans toute sa pureté archaïque. Vichnou, le second personnage de la trinité hindoue, est aussi le Logos, car on le fait s'incarner par la suite en Krishna. Et *Lakshmi*, ainsi que c'est le cas pour Osiris et Isis, pour Aïn-Soph et Sephira, pour Bythos et Ennoïa est à la fois son épouse, sa sœur et sa fille, est la Sophia-Achamoth, par suite de cette corrélation infinie de puissances créatrices mâles et femelles dans la métaphysique abstraite des anciennes philosophies. Krishna est le médiateur promis par Brahma à l'humanité, et représente la même idée que le Christos gnostique. Et *Lakshmi* la moitié spirituelle de Vichnou, est l'emblème de la nature physique, la mère universelle de toutes les formes matérielles et révélées ; la médiatrice et protectrice de la nature, comme Sophia-Achamoth, dont les Gnostiques font la médiatrice entre la Grande Cause et la Matière, de même que Christos est le médiateur entre elle et l'humanité spirituelle.

Cette doctrine brahmano-gnostique est plus logique et plus en accord avec l'allégorie de la chute de l'homme de la *Genèse*. Lorsque Dieu maudit le premier couple, II maudit également la Terre et tout ce qu'elle porte. Le *Nouveau Testament* nous donne un Rédempteur pour le premier péché de l'humanité, qui fut punie pour avoir péché ; mais on ne dit pas un mot au sujet du Sauveur qui doit sauver la terre et les animaux de la malédiction imméritée, eux qui n'avaient commis aucun péché. De sorte que l'allégorie Gnostique fait preuve de plus de justice et de logique que la chrétienne.

Dans le système Ophite, Sophia, la Sagesse Androgyne, est également l'esprit féminin, ou la femelle hindoue Nâri (Nârâyana) se mouvant sur la surface des eaux – le chaos, ou la matière future. Elle la vivifie de loin, mais sans toucher l'abîme des ténèbres. **[197]** Elle ne peut le faire, car la Sagesse est purement intellectuelle, et est incapable d'agir directement sur la matière. Par conséquent, Sophia est obligée d'avoir recours à son Père Suprême ; mais, bien que la vie procède, en premier lieu, de la Cause Invisible et de son Ennoïa, ni l'un ni l'autre, pas plus qu'elle-même, n'ont rien à faire avec le chaos inférieur dans lequel la matière prend sa forme définitive. C'est ainsi que Sophia est obligée de confier cette tâche à son émanation *imparfaite*, Sophia-Achamoth, qui, elle, est de nature mixte, moitié spirituelle et moitié matérielle.

La seule différence entre la cosmogonie Ophite et celle des Nazaréens de saint Jean réside dans un changement des termes. Nous trouvons un

système identique dans la *Cabale*, le *Livre du Mystère* (*Liber Mysterii*) [386]. Ces trois systèmes, et tout spécialement celui des Cabalistes et des Nazaréens, qui servit de modèle à la cosmogonie Ophite, appartiennent au pur Gnosticisme oriental. Le *Codex Nazaraeus* commence par : "Le suprême Roi de la Lumière, Mano, le premier grand UN" [387] etc., celui-ci étant l'émanation de Ferho – la VIE inconnue, sans forme. Il est le chef des Æons, dont procèdent (ou sortent) cinq rayons resplendissants de la lumière Divine. Le Mano est le *Rex Lucis*, le Bythos-Ennoïa des Ophites. "*Unus est Rex Lucis in suo regno, nec ullus qui eo altior, nullus qui ejus similitudinem relulerit, nullus qui, sublatis oculis, viderit coronam quae in ejus capite est*." [388] est la Lumière Manifestée entourant la plus élevée des trois têtes cabalistiques, la Sagesse occulte ; de lui émanent les trois *Vies*. Æbel Zivo est le Logos révélé, Christos, "l'Apôtre Gabriel" et le premier Légat, ou messager de lumière. Si Bythos et Ennoïa sont le Mano Nazaréen, alors l'Achamoth à double nature, mi-spirituelle et mi-matérielle, doit être Fétahil, lorsqu'on la considère sous son aspect spirituel ; et si on l'envisage sous sa nature grossière, elle est le "Spiritus" des Nazaréens.

Fétahil [389], qui est la réflexion de son Père, le Seigneur Aabtur, la *troisième* vie – de même que l'aînée des Sophia est aussi la troisième émanation – est "l'homme le plus nouveau" qui, se rendant compte de ses vains efforts pour créer un monde matériel "Spiritus" appelle à son aide une de ses progénitures, le *Karabtanos* – Ilda-Baoth – qui n'a ni raison ni jugement ("la matière aveugle") – pour s'unir à elle et créer quelque chose de défini avec cette matière confuse (*turbulentos*), ce qu'elle ne **[198]** parvient à faire qu'après avoir produit, au moyen de l'union de Karabtanos, les sept stellaires. De même que les six fils ou Génies de l'Ilda-Baoth gnostique, ils façonnent alors le monde matériel. Ce récit est mainte et mainte fois répété dans la Sophia-Achamoth. Envoyée par sa mère purement spirituelle, l'aînée des Sophia, pour créer le monde des *formes visibles*, elle descend dans le chaos et, dominée par les émanations de la matière, elle perd son chemin. Toutefois, ambitieuse de créer un monde

---

386 Voir *Siphra Dzeniutha*.

387 *Codex Nazaraeus*, part. 1, p. 1 et seq.

388 [*Ibid*., p 11.]

389 Voir *Codex Nazaraeus*, 1, pp. 177 et seq. Fétahil, envoyé pour façonner le monde, se trouve immergé dans l'abîme de fange, et soliloque épouvanté jusqu'à ce que *Spiritus* (la Sophia-Achamoth) vienne s'unir complètement à la matière, et crée ainsi le monde matériel.

matériel à elle, elle se hâte, en voltigeant de ci, de là, autour du sombre abîme, en donnant la vie et le mouvement aux éléments inertes, jusqu'à ce que, inextricablement embarrassée dans la matière, de même que Fétahil, on la représente embourbée dans la fange, dans l'impossibilité d'en sortir ; jusqu'a ce que par le contact de la matière elle-même, elle donne naissance au *Créateur* du monde matériel. Celui-ci est le Démiurge, appelé par les Ophites Ilda-Baoth, et il est, ainsi que nous le ferons voir plus loin, pour quelques sectes, le progéniteur du Dieu juif, et suivant d'autres le "Seigneur Dieu" lui-même. C'est à ce moment de la cosmogonie cabalistico-gnostique, que commence la *Bible* mosaïque. Il ne faut pas s'étonner que les Chrétiens ayant accepté *l'Ancien Testament* juif comme leur étalon aient été obligés, par la position exceptionnelle dans laquelle ils furent placés par suite de leur ignorance, de se tirer d'affaire le mieux qu'ils purent.

Les premiers groupes de Chrétiens que Renan nous fait voir ne dépassant pas sept à douze âmes dans *chaque Eglise*, appartenaient, sans contredit, aux classes les plus pauvres et les plus ignorantes. Ils n'avaient aucune idée des doctrines éminemment philosophiques des Platoniciens et des Gnostiques, et n'en pouvaient avoir, et ils étaient évidemment aussi peu au courant de la nouvelle religion qu'on venait de leur fabriquer de toutes pièces. Pour eux qui comme Juifs, étaient écrasés sous le gouvernement tyrannique de la "Loi" telle que la comprenaient les anciens des synagogues ou comme Païens, avaient toujours été exclus des Mystères religieux, de même que le sont les castes inférieures actuelles de l'Inde, le Dieu des Juifs et le "Père" prêché par Jésus étaient pour les uns, comme pour les autres, une seule et même personne. Les querelles qui régnèrent dès les premières années qui suivirent la mort de Jésus entre les partisans de Paul et de Pierre eurent un effet déplorable. Ce que faisait un des partis, l'autre considérait comme un devoir sacré de le défaire. Si les *Homélies* sont tenues pour apocryphes et ne peuvent être admises comme la mesure de l'animosité qui régnait entre les deux apôtres, nous avons la *Bible* qui nous fournit, à cet égard, des preuves nombreuses.

Irénée paraît si irrémédiablement enchevêtré dans ses efforts stériles pour expliquer, du moins en ce qui concerne les apparences **[199]** extérieures, les véritables doctrines des nombreuses sectes gnostiques et de les présenter comme d'abominables "hérésies", que soit sciemment ou par pure ignorance, il les confond toutes au point que nul métaphysicien ne serait capable de les démêler sans le secours de la *Cabale* ou du *Codex*.

C'est ainsi qu'il est incapable d'établir la différence entre les Séthianites et les Ophites, et il nous dit qu'ils nommaient le "Dieu de Tout", *Hominem*, l'HOMME, et son mental le SECOND homme, ou le "*Fils de l'Homme*". Théodoret fait de même, lui qui vécut plus de deux siècles après Irénée, et qui fait un curieux salmigondis de l'ordre chronologique dans lequel les différentes sectes se sont succédé [390]. Ni les Séthianites (une branche des Nazaréens juifs) ni les Ophites, une secte purement grecque, n'ont jamais prétendu quoi que ce soit de la sorte. Irénée se contredit lui-même en exposant, d'autre part, les doctrines de Cérinthe, le disciple direct de Simon le Magicien. Il dit que Cérinthe enseignait que le monde ne fut pas créé par le PREMIER DIEU, mais par une vertu (*Virtus*) ou puissance, un Æon si éloigné de la Cause Première qu'il ignorait même CELUI qui est *au-dessus de toutes choses*. Cet Æon soumit Jésus à sa domination et il l'engendra physiquement, par Joseph, d'une femme qui n'était pas vierge, mais simplement l'épouse de Joseph, et Jésus vint au monde comme tous les autres hommes. A ce point de vue et sous son aspect physique, Jésus fut appelé le "fils de l'homme". Ce ne fut qu'après son *baptême* que Christos, l'oint, descendit des Principautés célestes sous la forme d'une colombe et proclama le Père INCONNU [391], par l'entremise de Jésus.

Si donc Jésus était considéré, au point de vue physique, comme le fils d'un homme, et spirituellement comme le Christos qui l'adombra, comment pouvait le "DIEU DE TOUT", le "Père Inconnu", être appelé par les Gnostiques *Homo*, un HOMME, et son Esprit Ennoïa, le SECOND homme, ou *Le Fils de l'Homme* ? Le Dieu de Tout n'a jamais été anthropomorphisé ni dans la *Cabale* orientale, ni par les Gnostiques. Ce n'est que la première émanation, ou pour mieux dire la seconde, qui porte le nom "d'hommes primitifs" car Shekinah, Séphira, la Profondeur, et les autres vertus féminines premières manifestées, sont aussi des émanations. Par conséquent, Adam, Kadmon, Ennoïa (ou *Sigê*), bref, les Logoï, sont les "fils uniques", mais non les Fils de l'Homme, cette dernière appellation appartenant, en propre, au Christos, le fils de Sophia (l'aînée) et de l'homme primitif qui l'engendre par sa lumière vivifiante, laquelle émane de la source ou cause de tout, par conséquent la *cause* également de sa lumière, le "Père Inconnu". **[200]** La métaphysique gnostique établit une grande différence entre le premier Logos non révélé et "l'oint" qui est

---

[390] Irenæus, *Adv. Hær.*, I, XXX, 1 ; Théodoret, *Hæreticarum fabularum compendium*.

[391] *Ibidem*, I, XXV, 1.

Christos. On peut dire qu'Ennoïa, ainsi que le comprend Philon le Juif, est le Second Dieu, mais lui seul est "l'Homme Primitif et Premier" et nullement le Second, ainsi que le prétendent Théodoret et Irénée. Ce n'est que l'entêtement de celui-ci à vouloir de toutes manières associer Jésus, même dans ses *Contre les Hérésies* avec le "Dieu suprême", qui l'entraîna à commettre tant de falsifications.

L'idée d'identifier le Dieu Inconnu même avec Christos, l'Oint – l'Æon qui l'adombra – pour ne pas parler de l'homme Jésus, n'est jamais entrée dans l'esprit des Gnostiques ni même des apôtres directs ou de Paul, malgré ce que peuvent avoir ajouté des falsifications postérieures.

Nous constatons jusqu'à quel point nombreuses de ces falsifications délibérées étaient audacieuses et désespérées, lorsque nous comparons les manuscrits originaux avec ceux qui leur succédèrent. Dans l'édition de l'évêque Horsley des ouvrages d'Isaac Newton [392], plusieurs manuscrits sur des sujets théologiques ont été prudemment retirés de la publication. Le dogme connu sous le titre de Descente du Christ aux Enfers que nous retrouvons dans le *Credo des Apôtres*, ne se trouve pas dans les manuscrits du IVème ni du VIème siècles. Il s'agit évidemment d'une interpolation, copiée des fables de Bacchus et d'Hercule, et imposée aux Chrétiens comme un article de foi. A ce sujet, l'auteur de la préface du Catalogue des Manuscrits de la Bibliothèque Royale (préface, p. XXI) fait la remarque suivante : "Je souhaite que l'insertion de la doctrine de la Descente du Christ aux Enfers, contenue dans le Credo Apostolique, soit aussi facilement expliquée que l'insertion du dit verset." (*Première Epître de saint Jean*, v. 7) [393].

Or, ce verset se lit aujourd'hui comme suit : "Car il y en a trois qui rendent témoignage dans le Ciel, le Père, le Verbe et le Saint-Esprit ; et les trois sont un." Or on sait aujourd'hui que ce verset, qui "devait être lu du haut de la chaire", est un faux. On ne le trouve dans aucun manuscrit grec, "sauf dans celui de Berlin, lequel fut transcrit d'une paraphrase intercalée entre les lignes". Dans les première et seconde éditions d'Erasme, imprimées en 1516 et 1519, cette allusion à ces trois témoins célestes est omise ; et ce texte n'existe pas dans quelque manuscrit grec que ce soit,

---

[392] [Londres, 1779-85, 4 vol.]

[393] Voir la préface de *l'Apochryphal new Testament*, Londres, imprimé pour W. Hone Ludgate Hill, 1820, p. VI.

écrit avant le XVème siècle [394]. Ni les écrivains grecs, ni les Pères **[201]** latins primitifs, qui cependant acceptaient tout ce qui pouvait leur venir en aide pour étayer leur trinité, n'en font aucune mention ; et Luther lui-même n'en parle pas dans sa version allemande. Edward Gibbon [395] en a vite signalé la nature frauduleuse. L'archevêque Newcome le rejette et l'évêque de Lincoln est convaincu que c'est un faux [396]. Il n'est ni cité ni mentionné par vingt-huit auteurs grecs, y compris Irénée, saint Clément, et Athanase ; et dix-sept auteurs latins, entre autres saint Augustin, saint Jérôme, Ambroise, Cyprien et le Pape Eusèbe paraissent l'ignorer complètement. "Il est évident que si le texte des témoins célestes eût été connu dès le début du Christianisme, les anciens s'en seraient emparés avec avidité pour l'insérer dans leurs Confessions de Foi ; ils l'auraient répété à satiété aux hérétiques, et l'auraient orné des plus brillantes enluminures dans leurs livres sur la Trinité [397].

C'est ainsi que s'effondre le pilier le plus solide de la doctrine trinitaire. Un autre faux, non moins évident, est cité par l'éditeur de *l'Apocryphal New Testament*, d'après les paroles d'Isaac Newton. Celui-ci dit que "ce que les Latins ont fait pour ce texte (*Première Epître de Jean*, V), les Grecs l'ont fait pour celui de saint Paul (à *Thimothée* III, 16). Car en changeant ΟΣ en ΘΣ l'abréviation de Θεος ; [Dieu], dans le manuscrit d'Alexandrie d'après lequel les copies subséquentes furent exécutées, on lit aujourd'hui : *Le Mystère de la sainteté est grand, DIEU manifesté dans la chair*" ; tandis que toutes les Eglises pendant les quatre ou cinq premiers siècles, et les auteurs de toutes les anciennes versions, saint Jérôme de même que les autres, ont lu : "Le Mystère de la sainteté est grand, DIEU manifesté dans la chair." Newton ajoute, qu'aujourd'hui que les discussions au sujet de ce faux sont terminées, ceux qui lisent *DIEU rendu manifeste dans la chair*, au lieu de la *sainteté qui a été* manifestée dans la chair, considèrent ce passage "comme un des mieux calculés pour la discussion" [398].

---

394 "Virgilius Tapsensis un auteur latin sans autorité, en fait le premier mention vers la fin du Vème siècle, et c'est à lui que le faux a été attribué"(*op. cit*., p. VII).

395 [*Decline and Fall*, etc., III, ch. 37.]

396 G. Tomline, *Elements of Theology*, vol. II, p. 90, note.

397 Porson, *Letters to Travis*, pp. 363-402, Londres 1790.

398 [Home, *op. cit*., p. IX.]

Et maintenant reprenons la question : Qui furent les premiers Chrétiens ? Ceux qui furent facilement convertis par l'éloquente simplicité de Paul qui leur promit, au nom de Jésus, la libération de l'étroit esclavage ecclésiastique. Ils ne comprenaient qu'une seule chose : ils étaient les "enfants de la Promesse" (*Galates*, IV, 28). L' "Allégorie" de la *Bible* mosaïque leur avait été dévoilée l'alliance "du Mont Sinaï, enfantant pour la *servitude*", c'est Agar *(Ibidem*, 24), l'ancienne Synagogue juive, et elle était "dans la servitude avec ses enfants" envers Jérusalem, la nouvelle, la libre, "notre mère à tous". D'une part, la synagogue et la loi qui **[202]** persécutaient tous ceux qui osaient franchir la ligne étroite de la bigoterie et du dogmatisme ; d'autre part, le "Paganisme" [399] avec ses sublimes vérités philosophiques cachées ; dévoilées à quelques rares individus, mais laissant les masses chercher, sans espoir de réussite, à découvrir lequel était LE dieu, dans ce Panthéon encombré de divinités et de sous-divinités. Aux autres, l'apôtre de la circoncision, appuyé de tous ses partisans, promettait, s'ils se conformaient à la "loi", la vie future et une résurrection dont ils n'avaient jamais eu aucune idée. Avec cela, il ne laissait pas échapper une seule occasion de contredire Paul, sans toutefois le nommer, mais en l'indiquant assez clairement pour qu'il ne fût pas possible d'ignorer à qui Pierre se référait. Bien qu'ils en eussent converti quelques-uns, partisans de la résurrection mosaïque promise par les Pharisiens, ou qui étaient tombés dans les doctrines nihilistes des Sadducéens, ou professé les croyances polythéistes de la plèbe païenne, qui ne reconnaissait aucun état après la mort, sinon un néant lugubre, il est peu probable que la contradiction systématique des deux apôtres ait beaucoup contribué à servir leur œuvre de prosélytisme. Ils n'eurent que fort peu de succès auprès des classes pensantes et cultivées, ainsi que le démontre clairement

---

[399] Le terme "Paganisme" est, avec raison, employé par beaucoup d'auteurs modernes avec hésitation. Le professeur Alexander Wilder, dans son édition du *Symbolical Language of Ancieret Art and Mythology* de Payne Knight, dit : "Il [le Paganisme] a dégénéré en argot, et on l'emploie généralement en lui donnant plus ou moins une signification déshonorante. Une expression plus correcte serait, sans aucun doute, "les anciens cultes ethniques", mais on ne lui donnerait probablement pas sa véritable signification, et nous avons, par conséquent, adopté le terme tel qu'on l'emploie populairement, mais sans idée péjorative. Une religion capable de former des hommes tels que Platon, Epictète et Anaxagore, ne peut être grossière, superficielle, ou totalement incapable d'attirer 1'attention. De plus, de nombreux rites et doctrines, introduits dans les Cultes Chrétiens et Juifs, prirent naissance dans les autres systèmes. Le Zoroastrianisme anticipa bien plus qu'on n'est porté à le croire. La croix, les vêtements sacerdotaux, les symboles, les sacrements, le sabbat les fêtes et les anniversaires, sont tous antérieurs de milliers d'années à l'ère chrétienne. L'ancien culte, après avoir été chassé de ses temples primitifs et des cités métropolitaines fut entretenu pendant longtemps par les habitants des humbles villages. C'est à ce fait qu'il doit sa désignation ultérieure. Ses fidèles résidant dans les districts ruraux, les *Pagi*, étaient appelés *Pagans*, ou provinciaux."

l'histoire ecclésiastique. Où était la vérité ? Lequel des deux prêchait la parole inspirée de Dieu ? D'une part, ainsi que nous l'avons vu, ils avaient entendu l'apôtre Paul leur expliquer que des deux alliances, "lesquelles sont allégoriques", l'ancienne, celle du Mont Sinaï, "enfantant pour la servitude", c'était *Agar*, l'esclave ; et le Mont Sinaï, lui-même correspondait à "Jérusalem", qui est maintenant dans la "servitude" avec ses enfants circoncis ; la Nouvelle Alliance, c'était Jésus-Christ ; la "Jérusalem d'en haut qui est libre". D'autre part, il y avait Pierre, qui le contredisait et allait jusqu'à l'injurier. Paul s'écrie avec force : "Chasse l'esclave et son fils" (l'ancienne **[203]** *loi* et la synagogue). "Le fils de l'esclave n'héritera pas avec le fils de la femme libre." "Demeurez donc fermes dans la liberté que nous a donnée le Christ et ne vous laissez pas mettre de nouveau sous le joug de la servitude... Voici, moi, Paul, je vous dis que, si vous vous faites circoncire, Christ ne vous servira de rien !"(*Galates*, V. 2). Qu'écrit Pierre, de son côté ? Que veut-il dire par les paroles suivantes : "Avec des discours enflés de vanité... ils leur promettent la liberté, quand ils sont, eux-mêmes, esclaves de la corruption, car chacun est esclave de ce qui a triomphé de lui". "en effet si, *après s'être retirés* des souillures du monde par la connaissance du Seigneur et Sauveur... ils s'y engagent de nouveau et sont vaincus... leur dernière condition est pire que la première. Car *mieux valait pour eux n'avoir pas connu la voie de la justice*, que de se détourner, après l'avoir connue, du *saint commandement qui leur avait été donné*." (II *Pierre* 18-31).

Certainement, Pierre ne fait pas allusion aux Gnostiques, car à ceux-ci on ne leur avait pas "donné de saint commandement", tandis qu'il avait été donné à Paul. Ils n'avaient jamais promis la "liberté" de la servitude, mais Paul l'avait fait à maintes reprises. De plus, celui-ci rejette "l'ancienne alliance", Agar l'esclave ; et Pierre s'y attache de toutes ses forces. Paul avertit le peuple de se méfier des *puissances* et des *dignités* (les anges inférieurs des Cabalistes) ; et Pierre, ainsi que nous le ferons voir plus loin, les respecte et *condamne ceux qui ne le font pas*. Pierre prêche la circoncision, et Paul l'interdit.

Par la suite, lorsque toutes ces extraordinaires méprises, ces contradictions, ces dissensions et ces inventions se furent de force adaptées au cadre laborieusement exécuté par le clergé de la nouvelle religion, à laquelle on donna le nom de Christianisme ; que le tableau chaotique lui-même fut adroitement soustrait à n examen trop approfondi, au moyen d'un formidable arsenal de pénitences ecclésiastiques et d'anathèmes, destinés à

éloigner les curieux sous prétexte de sacrilège et de profanation des Mystères divins ; et que des millions d'êtres eurent été massacrés au nom du Dieu de Pitié – à ce moment-là vint la Réforme. Elle mérite certainement son nom, au sens le plus paradoxal du mot. Elle abandonna Pierre et prétendit prendre Paul pour son seul guide spirituel ; de sorte que l'apôtre qui tonnait contre l'ancienne loi de servitude ; qui laissait aux Chrétiens liberté entière de célébrer le Sabbat ou de ne pas le faire ; qui rejetait tout ce qui était antérieur à Jean-Baptiste, est aujourd'hui proclamé le porte-bannière du Protestantisme, qui s'accroche à l'ancienne alliance plus que les juifs eux-mêmes, qui met en prison ceux qui considèrent le Sabbat ainsi que le faisaient Jésus et Paul, et qui surpasse en intolérance dogmatique la synagogue du premier siècle ! **[204]**

Mais qui, alors, étaient les premiers Chrétiens, demanderons-nous encore ? Ce furent incontestablement les Ebionites ; et en cela nous ne faisons que nous conformer à l'opinion des meilleurs critiques. "Il n'y a pas de doute que l'auteur [des Homélies de saint Clément] était un représentant du Gnosticisme Ebionite, qui *avait été, en un temps la forme la plus pure du Christianisme primitif*[400]... Et qui étaient les Ebionites ? C'étaient les disciples et les partisans des Nazaréens primitifs, les Gnostiques cabalistes. Le traducteur du *Codex Nazaraeus* dit, dans sa préface : "Que les Nazaréens n'aient pas non plus rejeté... (les Æons), c'est fort naturel, car ils furent les instructeurs des Ebionites, qui les admettaient (les Æons) [401]."

Et voici, de plus, Epiphane, l'Homère chrétien des *Hérésies*, qui nous dit qu' "Ebion était de l'opinion des Nazaréens, la forme des Cérinthiens (qui supposent que le monde fut élaboré par les anges) et on leur donnait le nom de Chrétiens" [402]. Cette appellation leur était certainement plus correctement appliquée qu'aux prétendus Chrétiens orthodoxes de l'école d'Irénée et de celle subséquente du Vatican. Renan nous fait voir que la secte des Ebionites réunissait dans son sein tous les parents survivants de Jésus. Jean-Baptiste, son cousin et *précurseur*, était le Sauveur accepté des Nazaréens, et leur Prophète. Ses disciples habitaient l'autre rive du Jourdain, et l'auteur de *Sôd the Son of the Man* prouve clairement et péremptoirement que la scène du baptême du Jourdain se déroula sur

---

[400] *Super. Relig.*, vol. II, p. 4.

[401] Norberg, *Préface du Cod. Naz.*, p. 5.

[402] *Panarion*, 1. I, tome II, § 8 ; Hær., 1, XXX.

l'emplacement du Culte d'Adonis [403]. "De l'autre côté du Jourdain, et au-delà du lac, habitaient les Nazaréens, une secte qu'on dit avoir déjà existé lors de la naissance de Jésus, et qui le comprit parmi ses membres. Ils doivent s'être étendus à l'est du Jourdain et au sud-est chez les Arabes (*Galates*, I, 17-21 ; II, 11) et les Sabéens, dans la direction de Bosra ; ils doivent encore s'être répandus par le Liban jusqu'à Antioche et au nord-est jusqu'à l'établissement Nazaréen de Berœa, où saint Jérôme les trouva. Il est possible que les Mystères d'Adonis prévalaient encore dans le désert ; dans les montagnes, le cri de Aiaï Adonaï était commun [404]."

"Ayant été en rapport (*conjunctus*) avec les Nazaréens, tout Ebionite enseignait aux autres sa propre hérésie, que le Christ *était né de la semence d'un homme*", écrit Epiphane. **[205]**

S'il en est ainsi, il faut croire qu'ils en savaient plus long au sujet de leur prophète contemporain, qu'Epiphane qui vécut quatre cents ans plus tard. Théodoret, ainsi que nous l'avons fait voir d'autre part, décrit les Nazaréens comme des Juifs qui "vénèrent l'oint comme un homme juste", et acceptent l'Évangile dit "selon saint Pierre". Saint Jérôme trouve l'Évangile original, authentique, écrit en langue hébraïque par Matthieu, l'apôtre publicain, dans la bibliothèque réunie à Césarée par le martyr Pamphile. "Les Nazaréens de Berœa en Syrie, qui se servent de cet Évangile, me donnèrent la permission de le traduire", écrit-il vers la fin du IVème siècle [405]. Et saint Jérôme ajoute : "Dans l'Évangile dont se servent les Nazaréens et les Ebionites, que j'ai traduit dernièrement de l'hébreu en grec et que la plupart des personnes nomment le véritable Évangile de saint Matthieu, etc." [406].

Que les apôtres reçurent de Jésus une "doctrine secrète" et qu'il en enseigna une, c'est ce qui ressort des paroles suivantes de saint Jérôme, qui le confesse dans un moment d'inattention. Écrivant aux évêques

---

[403] Voyez la Préface, de la page 1 à 34.

[404] Renan, *Préface*, p. 7.

[405] Saint Jérôme, *De Viris illust.*, cap. 3. "Il est à noter que tandis que tous les Pères de l'Église affirment que Matthieu écrivit en langue hébraïque, ils se servent tous du texte grec, comme la véritable écriture apostolique, sans mentionner la relation qui existait entre le Matthieu hébreu et notre Matthieu grec ! Il contenait de nombreuses et particulières additions qui manquent dans notre Évangile" (Olshausen, *Nachweiss der Echtheit der sæmmflichen Sehriften des Neuen test.*, p. 35).

[406] Saint Jérôme : *Comment. de Mathieu*, liv. II, ch. XII, 13. Saint Jérôme ajoute qu'il était écrit en langage chaldéen, mais avec des caractères hébreux.

Chromatius et Héliodore, il se plaint, disant : "Je suis chargé d'une tâche difficile, dès le moment que vos Grâces m'ont commandé cette traduction, *que saint Matthieu lui-même, l'Apôtre et Évangéliste*. NE VOULAIT PAS QU'IL FUT ÉCRIT OUVERTEMENT. Car s'il n'avait pas été SECRET, il [Matthieu] aurait ajouté à l'*Evangile* que ce qu'il avançait venait de lui ; mais il écrivit ce livre sous le couvert des caractères hébreux, *de telle manière* que ce livre, écrit en caractères hébreux et *de sa propre main*, pût être mis entre les mains *des hommes les plus religieux*, qui, de leur côté, au cours des siècles, le recevraient de ceux qui les avaient devancés. Mais ce livre ne fut jamais donné à qui que ce soit pour être transcrit, et son *texte* fut interprété d'une manière par les uns, et d'une autre par les autres" [407]. Puis il ajoute à la même page : "Et il arriva que ce livre, ayant été publié par un disciple de Manès, nommé Séleucus, qui écrivit encore, de mauvaise foi, les *Actes des Apôtres*, dévoila des choses qui n'étaient pas faites pour édifier, mais bien pour détruire ; et ce livre fut approuvé par un Synode, que les oreilles de l'Église se refusèrent, avec raison, à écouter" [408]. **[206]**

Il admet, lui-même, que le livre qu'il affirme avoir été écrit *de la main de Matthieu* ; le livre, qui, malgré qu'il l'eût traduit deux fois, était presque inintelligible pour lui, était un arcane ou un *secret*. Malgré cela, Jérôme, très ingénument, taxe d'hérésies tous les commentaires, sauf le sien. Bien plus, Jérôme savait que cet *Évangile originel de Matthieu* enseignait la seule véritable doctrine du Christ, et qu'il était l'œuvre d'un Evangéliste qui avait été un des amis et compagnons de Jésus. II savait, en outre, que si un des deux Évangiles, l'hébreu en question ou le grec qui fait partie de nos Ecritures actuelles, était une falsification, et par cela-même une hérésie, ce n'était pas celui des Nazaréens ; et cependant, sachant tout cela, Jérôme s'acharne avec plus de zèle que jamais dans ses persécutions contre les

---

[407] *Saint Jérôme*, V. 445 ; *Sod, the Son of the Man*, p. 46.

[408] Cela explique le rejet des œuvres de saint Justin Martyr, qui ne fit usage que de cet "*Évangile selon les Hébreux*", ce que fit probablement aussi Tite, son disciple. On se rend compte de la date tardive à laquelle la *divinité* du Christ fut pleinement établie, par le seul fait que, même au IV[ème] siècle, Eusèbe ne dénonça pas ce livre comme apocryphe, mais le classa seulement au même rang que *l'Apocalypse de saint Jean* ; et Credner (*Zur Gesch, des Kan*., p. 120) montre Nicéphore l'insérant avec l'*Apocalypse*, dans sa "*Stichométrie*" dans les *Antilegomena*. Les Ebionistes, les véritables Chrétiens primitifs, rejetant tous les autres ouvrages apostoliques, ne faisaient usage que de cet Évangile (*Adv. Haer*., 1, 26, 2 ; Eusèbe, *Ecel. Hist*., III, 27) et les Ebionites, ainsi que le déclare Epiphane, croyaient fermement, avec les Nazaréens, que Jésus n'était qu'un homme, "né de la semence d'un homme". [*Panarion, Hær*, XXX, 3.]

"Hérétiques". Pourquoi ? Parce que l'accepter équivalait à prononcer la sentence de mort de l'Église établie. *L'Evangile selon les Hébreux* était trop connu comme ayant été le seul accepté pendant quatre siècles par les Chrétiens Juifs, les Nazaréens et les Ebionites. Et aucun de ceux-ci ne reconnaissait la divinité du Christ.

Si les commentaires de Jérôme sur les Prophètes, sa célèbre Vulgate et d'autres ouvrages de polémique, sont tous aussi dignes de foi que cette version de *l'Évangile selon saint Matthieu*, nous avons là une véritable révélation divine !

Pourquoi nous étonner des insondables mystères de la religion chrétienne, du moment qu'elle est parfaitement *humaine* ? N'avons-nous pas la lettre écrite par un des Pères les plus respectés de l'Église à ce même Jérôme, qui démontre, mieux que ne le feraient des volumes entiers, leur traditionnelle politique ? Voici ce que *Saint* Grégoire de Nazianze écrivait à son ami et confident *Saint* Jérôme : "Rien n'en impose plus au peuple que le verbiage ; moins il comprend, et plus il admire. Nos Pères et nos Docteurs ont souvent exprimé non ce qu'ils pensaient, mais ce à quoi les circonstances et la nécessité les ont contraints".

Mais revenons à notre Sophia-Achamoth et à la croyance des véritables Chrétiens Primitifs.

Après avoir produit lïda-Baoth, Ilda de ילד, un enfant, et Baoth de ציבב, l'œuf ou תוחב, *Baoth*, un pays désolé, une désolation, Sophia-Achamoth souffrit à ce point du contact de la matière, qu'après une lutte extraordinaire elle s'échappe enfin du chaos **[207]** fangeux. Bien qu'ignorante du Pleroma, sa région maternelle, elle atteint l'espace médian et réussit à secouer les particules matérielles qui se sont attachées à sa nature spirituelle ; après quoi, elle se met immédiatement à élever une barrière infranchissable entre le monde des intelligences (Esprits) et celui de la matière. Ilda-Baoth, par conséquent, est le "fils des ténèbres", le créateur de notre monde de péché (sa partie physique). Il suit l'exemple de Bythos et engendre six esprits stellaires (fils). Ils sont tous à son image et des réflexions les uns des autres, qui deviennent plus denses à mesure qu'ils s'éloignent de leur père. Avec celui-ci ils habitent sept régions disposées comme une échelle, commençant au-dessous de l'espace médian, la région de leur mère, Sophia-Achamoth, et se terminant par notre terre, la *septième région*. Ce sont, donc, les Génies des sept sphères planétaires,

dont la plus inférieure est la région de notre Terre (la sphère qui l'entoure, c'est-à-dire, notre æther). Les noms respectifs de ces Génies des sphères sont : *Iove (Jehovah), Sabaoth, Adonaïos Eloïos, Ouraios, Astaphaïos* [409]. Les quatre premiers, ainsi qu'on le sait, sont les noms mystiques du "Seigneur Dieu" juif [410], étant, ainsi que le dit King, "rabaissé par les Ophites au point de servir d'assistant aux subordonnés du Créateur ; les deux derniers noms sont ceux des Génies du Feu et de l'Eau".

Ilda-Baoth, que plusieurs sectes considèrent comme le Dieu de Moïse, n'était pas un pur esprit ; il est ambitieux et orgueilleux, et n'acceptant pas la lumière spirituelle que lui offre sa mère, Sophia-Achamoth, il se met à l'œuvre pour créer un monde à lui. Aidé de ses fils, les six Génies planétaires, il façonne un homme ; mais celui-ci n'est pas un succès. C'est un monstre sans âme, ignorant, rampant à quatre pattes sur le sol, comme une bête matérielle. Ilda-Baoth se voit obligé d'implorer l'aide de sa mère spirituelle. Celle-ci lui transmet un rayon de la lumière divine, et de cette manière elle anime l'homme et le dote d'une âme. C'est alors que commence l'animosité d'Ilda-Baoth pour sa propre créature. Suivant l'impulsion de la lumière divine, les aspirations de l'homme s'élèvent de plus en plus haut ; bientôt il présente, non l'image d'Ilda-Baoth, son créateur, mais celle de l'Etre Suprême, "l'Homme Primitif", Ennoïa. Le Démiurge est alors rempli de colère et d'envie ; et, fixant son œil jaloux sur l'abîme de matière, son regard, envenimé de passion, s'y reflète soudain, comme dans un miroir ; la réflexion s'anime, et de l'abîme sort Satan, le serpent Ophiomorphos, "l'incorporation du sentiment d'envie et de ruse". **[208]** Il représente l'union de tout ce qui est abject dans la Matière, avec la haine, l'envie et l'astuce chez une intelligence spirituelle" [411].

A la suite de cela, et toujours en dépit de la perfection de l'homme, Ilda-Baoth crée les trois règnes de la nature : le minéral, le végétal et l'animal, avec tous leurs instincts pernicieux et leurs mauvais penchants. Impuissant à détruire l'Arbre de la Connaissance, qui pousse dans sa sphère ainsi que dans chacune des régions planétaires, mais déterminé à éloigner l'homme de sa protectrice spirituelle, Ilda-Baoth lui défend de manger de son fruit, de peur qu'il ne dévoile à l'humanité les Mystères du

---

[409] Vouez les *Gnostics* de King, p. 22 [p 97 dans la 2ème éd.]

[410] Ce Iove, Iao ou Jehovah est tout à fait distinct du Dieu des Mystères, IAO, considéré sacré par toutes les nations de l'Antiquité. Nous ferons voir la différence plus loin.

[411] *Gnostics*, de King, p. 29 [p. 98 2ème éd.]

monde supérieur. Mais Sophia-Achamoth, qui aime et protège l'homme qu'elle a animé, lui envoie son propre génie, Ophis, sous forme d'un serpent, pour lui conseiller de transgresser le commandement égoïste et injuste. L' "homme" devient, de cette manière, capable de comprendre les mystères de la création.

Ilda-Baoth se venge alors, en punissant le premier couple, car l'Homme, par suite de sa *connaissance*, s'était déjà façonné une compagne de sa moitié spirituelle et matérielle. II emprisonne l'homme et la femme dans une prison de matière, dans le corps si peu en rapport avec sa nature, et dans lequel l'homme est toujours enfermé. Mais Achamoth le protège encore. Elle établit entre "l'homme" et la région céleste un courant de lumière divine, et continue à lui fournir l'illumination *spirituelle*.

Viennent ensuite les allégories embrassant la notion de dualisme, ou la lutte entre le bien et le mal, l'esprit et la matière, qu'on retrouve dans chaque cosmogonie, et dont il faut encore chercher la source dans l'Inde. Les types et les antitypes représentent les héros de ce Panthéon gnostique, emprunté aux âges mythopéiques les plus anciens ; mais, dans ces personnages, Ophis et Ophiomorphos, Sophia et Sophia-Achamoth, Adam-Kadmon et Adam, les génies planétaires et les Æons divins, il est facile de reconnaître les modèles de nos copies bibliques, les Patriarches.

On retrouve les Archanges, les Anges, les Vertus et les Puissances sous d'autres noms dans les Védas et le système bouddhique. L'Etre Suprême de l'*Avesta*, Zero-Ana, ou le "Temps illimité", est le type de toutes ces "Profondeurs", "Couronnes"gnostiques et cabalistiques, et même du Aïn-Soph chaldéen. Les six Amshâspands, créés par la "Parole" d'Ormazd, le "Premier Né", se reflètent dans le Bythos, et ses émanations, et l'antitype d'Ormazd-Abriman et ses *devas* entrent également dans la composition du Ilda-Baoth et des six Génies planétaires *matériels*, bien que non foncièrement mauvais. **[209]**

Achamoth, attristée des maux qui affligent l'humanité, malgré sa protection, supplie sa mère céleste, Sophia, son antitype, d'intercéder auprès de la PROFONDEUR inconnue, pour qu'elle envoie Christos (le fils et l'émanation de la "Vierge Céleste") afin de venir en aide à l'humanité mourante. Ilda-Baoth et ses six fils de matière excluent la lumière divine de l'humanité. L'homme doit être sauvé. Ilda-Baoth a déjà envoyé son agent, Jean-Baptiste, de la race de Seth, qu'il protège, comme

un prophète à son peuple ; mais il n'a été écouté que par un petit nombre – les Nazaréens, les adversaires des Juifs, parce qu'ils adoraient Iurbo-Adunaï [412]. Achamoth avait affirmé à son fils, Ilda-Baoth, que le règne de Christos ne serait que temporel, et l'avait persuadé ainsi d'envoyer un avant-coureur, un précurseur. En outre, elle fait *qu'il cause* la naissance de l'*homme* Jésus de la Vierge Marie, son propre type sur la terre, "car la création d'un personnage matériel ne pouvait être que l'œuvre du Démiurge, car elle n'est pas du ressort d'un pouvoir supérieur. Aussitôt après la naissance de Jésus, Christos le Parfait, s'unissant à Sophia [la Sagesse et la Spiritualité] descendit à travers les sept régions planétaires, prenant dans chacune d'elles une forme analogue, et cachant sa véritable nature aux génies, tandis qu'il attirait à lui les étincelles de la lumière divine qu'ils retenaient dans leur essence. Ainsi, Christos entra dans l'*Homme* Jésus au moment de son baptême dans le Jourdain. Dès ce moment, Jésus commença à faire des miracles ; avant cette époque, il avait été complètement ignorant de sa mission" [413].

Ilda-Baoth, se rendant compte que Christos était en train de mettre fin à son royaume de matière, excita les Juifs contre lui, et Jésus fut mis à mort [414]. Une fois sur la croix, Christos et Sophia abandonnent son corps et retournent à leur propre sphère. Le corps matériel de l'homme Jésus est mis en terre, mais on lui donne un corps fait d'æther (âme astrale). "A partir de ce moment, il n'est qu'*âme* et *esprit*, raison pour laquelle ses disciples ne le reconnurent pas après sa résurrection. Dans cet état spirituel de *simulacre*, Jésus demeura encore sur terre pendant l'espace de **[210]** dix-huit mois, après être ressuscité. Pendant ce dernier séjour, il reçut de Sophia la parfaite connaissance, la véritable Gnose, *qu'il transmit aux quelques rares apôtres* qui étaient capables de la recevoir".

---

[412] Suivant les Ophites, Iurbo et Adunaï sont les noms de Iao-Jehovah, une des émanations de Ilda-Baoth : "Iurbo est appelé Adunaï par les Avortons [les Juifs]" (*Codex Nazaraeus,* vol. III, p. 73).

[413] King : *The Gnostics and their Remains*, p. 31 [p. 100 2ème éd.]

[414] Dans "l'Evangile de Nicodème", Ilda-Baoth est surnommé Satan, par le pieux et anonyme auteur ; c'est sans doute une des dernières flèches qu'il décoche à son ennemi, déjà à moitié terrassé. "Quant à moi", dit Satan, en s'excusant auprès du prince des Enfers, "je le tentai [Jésus] et excitai mon ancien peuple, les Juifs, contre lui" (Chap. XV, 9). De tous les exemples d'ingratitude chrétienne, celui-ci paraît le plus notable. En premier lieu, on dépouille les pauvres Juifs de leurs livres sacrés ; puis, dans un Evangile falsifié, ils sont insultés par le représentant de Satan, qui prétend qu'ils sont son "ancien peuple". S'ils étaient son peuple et, en même temps, le "peuple élu de Dieu", alors le nom de ce Dieu doit être Satan et non Jehovah. C est logique, mais ce n'est guère flatteur pour le "Seigneur Dieu d'Israël".

"Puis, montant dans l'espace médian, il s'assied à la droite de Ilda-Baoth, mais invisible pour lui, et de là il ramène à lui toutes les âmes qui ont été purifiées par la connaissance du Christ. Lorsqu'il aura réuni toute la lumière spirituelle qui existe dans la matière, dans l'empire d'Ilda-Baoth, la Rédemption sera accomplie et le monde sera détruit. Telle est la signification de la réabsorption de toute la lumière spirituelle dans le Plérome ou la Plénitude, d'où elle descendit à l'origine" [415].

Ce qui précède est la description donnée par Théodoret et adoptée par King, dans ses *Gnostics*, avec des additions prises dans Epiphane et Irénée. Mais le premier en donne une version fort imparfaite, établie en partie sur des descriptions d'Irénée, et en partie sur sa propre connaissance des Ophites postérieurs, lesquels, vers la fin du III[ème] siècle, avaient déjà fusionné avec d'autres sectes. Irénée, lui-même, les confond fréquemment, et ni l'un ni l'autre ne donnent avec exactitude la véritable théogonie des Ophites. Sauf quelques changements dans les noms, la théogonie ci-dessus détaillée était celle de tous les Gnostiques, celle aussi des Nazaréens. Ophis n'est que le successeur du *Chnuphis* égyptien, [Khnemu] le Dieu serpent, à tête de lion radiante, et dès l'antiquité la plus éloignée, il était considéré comme l'emblème de la sagesse, autrement dit Thoth, l'instructeur et le Sauveur de l'humanité, le "Fils de Dieu". "Vivez sobrement, ô hommes... méritez votre immortalité !" s'écrie Hermès, le trois fois grand Trismégiste. "Instructeur et guide de l'humanité, je vous conduirai au salut" [416]. C'est ainsi que les plus anciens sectaires considéraient Ophis, l'Agathodémon, comme identique au Christos, le serpent étant l'emblème de la sagesse céleste et de l'éternité et, dans le cas actuel, l'antitype du serpent Chnuphis égyptien. Ces Gnostiques, les premiers de notre ère chrétienne, maintenaient que : "le suprême Æon, ayant émis d'autres Æons, un de ceux-ci, une femme, *Prunikos* (la concupiscence), descendit dans le chaos, d'où, ne pouvant échapper, elle resta suspendue dans l'espace médian, trop chargée de matière pour pouvoir remonter, et ne pouvant tomber plus bas où il n'existait rien en affinité avec sa propre nature. Elle donna alors naissance à son fils Ilda-

---

415 [King, *op cit*., p. 100 2[ème] éd.]

416 [Champollion-Figeac, *Egypte Ancienne*, p. 143.]

Baoth, le Dieu des Juifs, qui, à son tour, engendra sept Æons, ou Anges [417] qui créèrent les sept cieux" : **[211]**

Cette pluralité de ciels faisait partie de la croyance des Chrétiens dès le début, car nous constatons que saint Paul enseigne leur existence, et parle d'un homme "qui fut ravi jusqu'au troisième ciel" (2, *Corinthiens*, XII, 2). "Ilda-Baoth exclut ces sept anges de tout ce qui était au-dessus de lui, de peur qu'ils eussent connaissance de quoi que ce soit de plus élevé que lui [418]. Ils créèrent alors l'homme, à l'image de leur père [419], mais incliné et rampant sur la terre comme un ver. Mais la Mère Céleste, Prunikos, désirant arracher à Ilda-Baoth le pouvoir dont elle l'avait involontairement doué, infuse à l'homme une étincelle céleste, l'âme. L'homme se met immédiatement debout, s'élance en pensée au-delà des limites des huit sphères et glorifie le Père Suprême, *Celui qui est au-dessus de Ilda-Baoth*. Celui-ci, rempli de jalousie, jette les yeux sur la couche la plus basse de la matière et engendre un Pouvoir sous forme d'un serpent, qu'ils [les Ophites] nomment son fils. Eve, lui obéissant comme au fils de Dieu, est persuadée de manger du fruit de l'Arbre de la Connaissance [420].

Il est évident que le serpent de la *Genèse*, qui apparaît soudainement et sans aucune introduction préliminaire, doit avoir été l'antitype des Archi-Dews perses, dont le chef est *Ash-Mogh*, le "serpent à deux pattes du mensonge". Si le serpent biblique avait été privé de ses membres avant de tenter la femme à commettre le péché, pourquoi Dieu aurait-il spécifié que, pour le punir, il se traînerait "sur le ventre" ? On ne se l'imagine pas marchant debout sur l'extrémité de sa queue.

Cette controverse pour la suprématie de Jéhovah entre les prêtres et les Pères, d'une part, et les Gnostiques, les Nazaréens et toutes les sectes qu'en

---

[417] C'est la doctrine des Nazaréens : Le Spiritus, après s'être uni à Karabtanos (la matière turbulente et insensible) donne naissance à *sept stellaires mal disposés*, dans le Orcus ; "sept Figures", qu'elle engendre "sans esprit" (*Codex Nazaraeus*, I, p. 118). Saint Justin Martyr adopte évidemment cette idée, car il nous parle "des prophètes sacrés qui prétendent qu'un seul et même Esprit se divise en sept Esprits (*pneumata*)". *Justin ad Graecos* ; *Sod*, vol. II, p. 52. Dans l'*Apocalypse*, le Saint-Esprit se subdivise en "sept Esprits devant le trône", d'après la méthode de classification Mithraïque des Persans.

[418] Cela rappelle certainement le "Dieu jaloux" des Juifs.

[419] Ce furent les *Elohim* (pluriel) qui créèrent Adam, et qui ne voulaient point que l'homme devint "comme un de NOUS".

[420] Théodoret, *Haeret. fabul*, I, XIV ; King, *Gnostics*, etc., pp. 102-103, 2° éd.

dernier ressort on qualifia d'hétérodoxes, de l'autre, dura jusqu'à l'époque de Constantin et peut-être plus longtemps. Que les opinions particulières des Gnostiques au sujet de la *généalogie* de Jéhovah, et de la place que devait occuper le Dieu des Juifs dans le Panthéon gnostique chrétien, ne furent au début, considérées ni comme impies ni comme hétérodoxes, c'est évident par la différence à ce sujet entre les opinions de Clément d'Alexandrie, par exemple, et de Tertullien. Le premier, qui paraît avoir connu Basilide mieux que tout autre, ne voyait rien d'hétérodoxe ou de blâmable dans les opinions mystiques et transcendantales du nouveau Réformateur. "A ses yeux, dit l'auteur des **[212]** *Gnostics*, en parlant de saint Clément, Basilide n'était pas un hérétique, c'est-à-dire un innovateur à l'égard des doctrines de l'Eglise chrétienne, mais simplement un philosophe théosophique qui cherchait à exprimer les *anciennes vérités* sous des formes nouvelles, et peut-être à les combiner avec la nouvelle foi dont il pouvait admettre la vérité sans renoncer forcément à l'ancienne croyance, exactement comme le font les hindous lettrés de nos jours" [421].

Ce ne fut pas le cas pour Irénée et Tertullien [422]. Les principaux ouvrages de ce dernier, *contre les Hérétiques*, furent écrits après sa séparation de l'Eglise Catholique, lorsqu'il se rangea parmi les zélés partisans de Montanus ; ils fourmillent d'exemples de mauvaise foi et de préjugés fanatiques [423]. Il exagéra chacune des théories gnostiques jusqu'à en faire une monstrueuse absurdité, et ses arguments ne sont pas basés sur un raisonnement coercitif, mais sur l'entêtement aveugle d'un partisan fanatique. Dans sa discussion sur Basilide, le "pieux, divin philosophe théosophe", ainsi que le qualifie Clément d'Alexandrie, Tertullien s'écrie :

---

[421] *Gnostics and their Remains*, p. 252 2ème éd.

[422] Quelques-uns prétendent qu'il était évêque de Rome ; d'autres, de Carthage.

[423] Son ouvrage de polémique dirigé contre la soi-disant Eglise Orthodoxe – la Catholique – nonobstant son amertume et son style passionné de diffamation, est bien plus sincère, si l'on prend en considération que le "Grand Africain" fut, dit-on, expulsé de l'Eglise de Rome. Si nous devons en croire saint Jérôme, ce n'est que la jalousie et les calomnies imméritées du clergé primitif romain contre Tertullien qui l'obligèrent à se séparer de l'Eglise Catholique et à devenir Montaniste. Néanmoins, si l'admiration sans bornes de saint Cyprien, qui attribue à Tertullien le titre de "Maître" et son opinion de lui sont méritées, nous trouverions moins de paganisme dans l'Église de Rome. L'expression de Vincent de Lérins : "que chaque parole de Tertullien est une phrase et chaque phrase un triomphe *sur l'erreur*", ne parait pas si fondée que cela, lorsque nous réfléchissons au respect que l'Église professait pour Tertullien, malgré son apostasie partielle et les *erreurs* dans lesquelles elle persiste encore aujourd'hui et qu'elle a même imposées au monde sous forme de dogmes *infaillibles*.

"Après cela, Basilide l'*hérétique* se sépara [424]. Il affirmait qu'il y a un Dieu Suprême dont le nom est Abraxas, qui créa la Pensée et que les Grecs nomment *Nous*. De celle-ci émana le Verbe ; du Verbe, la Providence ; de la Providence, la Vertu et la Sagesse ; puis, de ces deux furent créées les *Principautés* [425], les Pouvoirs et les *Anges* ; puis ensuite une production et une émission infinie d'anges. Parmi les anges inférieurs et ceux qui façonnèrent ce monde, il place au *dernier rang* le dieu des Juifs, qu'il nie être un Dieu lui-même, mais qu'il affirme n'être qu'un des anges [426]". **[213]**

Il serait tout aussi inutile de nous en référer aux apôtres directs du Christ, et de prouver qu'ils discutaient si Jésus avait jamais établi une différence entre son "Père" et le "Seigneur Dieu" de Moise. Car il est maintenant prouvé que c'est à tort qu'on a attribué à Clément le Romain les *Homélies de saint Clément*, où l'on trouve les plus importantes discussions à ce sujet telles qu'on les voit dans les controverses qui sont censées avoir eu lieu entre saint Pierre et Simon le Magicien. Si cet ouvrage fut écrit par un Ebionite, ainsi que le déclare l'auteur du *Supernatural Religion* d'accord avec d'autres commentateurs [427], il doit avoir été écrit longtemps après l'époque de saint Paul, à laquelle on l'attribue, ou alors la dispute au sujet de l'identité de Jéhovah et de Dieu, le "Père de Jésus", a été faussée par des interpolations ultérieures. Cette discussion est, par son essence même, en contradiction avec les théories primitives des Ebionites. Ceux-ci, ainsi que le prouvent Epiphane et Théodoret, étaient les successeurs directs de la secte des Nazaréens (les Sabéens) [428], les "Disciples de Jean". Il dit, sans équivoque, que les Ebionites croyaient aux Æons (émanations) ; que les Nazaréens furent *leurs instructeurs*, et que "les uns enseignèrent aux autres leur propre perversité". Par conséquent, professant les mêmes croyances que les Nazaréens, les Ebionites n'eussent pas encouragé les doctrines

---

[424] L'Église de Rome ne considérait-elle pas aussi les théories de l'Évêque phrygien Montanus comme des HERESIES ? Il est étonnant de voir avec quelle facilité le Vatican encourage les insultes d'un *hérétique*, Tertullien, contre un autre hérétique, Basilide, lorsque cette insulte favorise son but.

[425] Saint Paul, lui-même, ne parle-t-il pas des "Principautés et des Pouvoirs dans les cieux" (*Ephésiens,* III, 10 ; I 21) et ne confesse-t-il pas qu'il y a plusieurs Dieux et plusieurs Seigneurs (Kurioi) ? De même que des Anges, des Pouvoirs (Dunamets) et des Principautés ? (Voyez I, *Corinthiens*, VIII, 5 et *Romains*, VIII, 38).

[426] Tertullien, *Praescript*.

[427] Baur ; Oredner ; Hilgenfeld ; Kirchhofer ; Lechler ; Nicolas ; Reuss ; Ritschl ; Schwegler ; Westcott et Zeller ; voir *Supernatural Religion*, vol. II, p. 2.

[428] Voyez Epiphane, *Contra Ebionitos*.

soutenues par saint Pierre dans les *Homélies*. Les anciens Nazaréens, de même que les nouveaux, dont les doctrines sont incorporées dans le *Codex Nazaraeus*, ne nommaient jamais Jéhovah autrement que Adonaï Iurbo, le Dieu des *Avortons* [429] (les Juifs orthodoxes). Ils tenaient leurs croyances et leurs doctrines religieuses *si secrètes*, que même Epiphane, qui écrivit déjà vers la fin du IVème siècle [430], confesse son ignorance au sujet de leur véritable doctrine. "Abandonnant le nom de Jésus, dit l'Evêque de Salamis, ils ne s'intitulent ni des *Iessœns*, ni ne veulent conserver le nom de Juifs ou celui de Chrétiens, mais seulement celui de Nazaréens... Ils admettent la résurrection des morts... mais pour ce qui concerne le Christ, je ne puis dire s'ils croient *qu'il n'était qu'un homme*, ou suivant *la vérité*, s'ils confessent qu'il est né de la Vierge par la vertu du *saint Pneuma* [431]". **[214]**

Tandis que Simon le Magicien discute, dans les Homélies, au point de vue des Gnostiques (y compris les Nazaréens et les Ebionites) saint Pierre, en véritable apôtre de la circoncision qu'il est, s'en tient à l'ancienne Loi, et, comme de juste, cherche à faire concorder sa foi dans la divinité du Christ avec son ancienne foi dans le "Seigneur Dieu", et l'ex-protecteur du "peuple élu". Ainsi que le fait voir l'auteur de *Supernatural Religion*, l'*Epitôme* [432], qui est "un mélange des deux autres, probablement destiné à les purger des théories hérétiques [433]", et le plus grand nombre d'autres critiques, attribuent aux *Homélies* une date qui n'est pas antérieure à la fin du IIIème siècle, nous pouvons en conclure qu'ils doivent s'écarter grandement de l'original, si jamais il a existé. Simon le Magicien démontre, à travers tout l'ouvrage, que le Démiurge, l'Architecte du Monde, n'est pas la Divinité la plus élevée ; et il fonde ses assertions sur la parole de Jésus, lui-même, qui affirme que "nul homme n'a vu le Père". Les *Homélies* font répudier par Pierre, avec force indignation, l'assertion que les Patriarches n'étaient pas dignes d'avoir connu le Père ; à quoi, Simon objecte, en citant de nouveau les paroles de Jésus, qui rend grâces au "Seigneur du ciel et de la terre que ce qui est caché aux sages, a été

---

[429] Les Ophites, par exemple, représentaient Adunaï, le troisième fils de Ilda-Baoth, comme un Génie malfaisant et, de même que ses cinq autres frères, un ennemi acharné, adversaire de l'homme, dont l'esprit divin et immortel lui donnait (à l'homme) le moyen de devenir le rival de ces Génies.

[430] L'évêque de Salamis mourut en l'an 403 de notre ère.

[431] *Panarion*, I, II ; *Hær*, XXIX, 7.

[432] Les "Clémentines" se composent de trois parties : *Les Homélies* ; *les Reconnaissances* et un *Epitôme*.

[433] *Supernatural Religion*, vol. II, p. 2.

révélé aux petits", prouvant, fort logiquement, d'après cette phrase, que les Patriarches n'ont pas pu connaître le "Père". Pierre riposte, à son tour, que l'expression "que ce qui est caché aux sages", etc..., se référait aux *mystères* occultes de la création [434].

Par conséquent, si même cet argument de Pierre provenait de l'apôtre lui-même, au lieu d'être "une fable religieuse", ainsi que le considère l'auteur de *Supernatural Religion*, il n'apporterait aucune preuve en faveur de l'identité du Dieu des Juifs avec le "Père" de Jésus. Ce ne serait qu'une preuve de plus que Pierre demeura, du commencement à la fin, "l'apôtre de la circoncision", c'est-à-dire un juif fidèle à ses vieilles traditions et un défenseur de *l'Ancien Testament*. Ce dialogue prouve, de plus, la faiblesse de la cause qu'il défend, car nous voyons dans l'Apôtre un homme qui, bien qu'ayant été en relation intime avec Jésus, est incapable de nous fournir la moindre preuve directe qu'il ait jamais pensé à enseigner que la Paternité omnisciente et supérieurement bienfaisante qu'il prêchait était le Dieu jaloux et le vengeur tonitruant du Mont Sinaï. Mais ce que les *Homélies* prouvent véritablement, c'est que, suivant notre affirmation, il existait une doctrine secrète prêchée par Jésus à quelques rares individus qu'il jugeait aptes à **[215]** la recevoir et à la garder. Et Pierre dit : "Nous nous souvenons que notre Seigneur et Maître nous dit, sur le ton du commandement, gardez ces Mystères pour moi, et les fils de ma maison. C'est pourquoi il exposait à ses disciples, en privé, les mystères du royaume des cieux" [435].

Si, maintenant, nous rappelons qu'une partie des "Mystères" païens se composait des ἀπορρηια, *Aporrheta*, ou discours secrets ; que les *Logia* secrets, ou discours de Jésus, contenus dans l'Evangile original *selon saint Matthieu*, dont la signification et l'interprétation, saint Jérôme le confesse, serait une "tâche difficile" à entreprendre, étaient de la même nature ; si nous nous rappelons, en outre, que seulement de rares personnes triées sur le volet étaient admises à quelques-uns des Mystères intérieurs et derniers ; et qu'enfin, c'est parmi ces dernières qu'on choisissait tous les ministres des rites sacrés "Païens", nous aurons la signification claire et nette de l'expression de Jésus mentionnée par Pierre : *Gardez ces Mystères pour moi et les fils de ma maison*, c'est-à-dire de ma doctrine.

---

[434] *Homélies*, XVIII, 1-15.

[435] *Homélies de saint Clément* ; *Supernatural Religion*, vol. II, pp. 26-27.

Or, si nous le comprenons bien, nous ne pouvons nous empêcher de penser que cette doctrine "secrète" de Jésus, dont les expressions techniques ne sont que des doublets de la phraséologie gnostique et néo-platonicienne – que cette doctrine, disons-nous, était basée sur la même philosophie transcendante que la *Gnose orientale* et que celle de toutes autres religions d'alors et plus anciennes. Qu'aucune des sectes chrétiennes, de date plus récente, malgré leurs fanfaronnades, n'en avaient hérité, cela ressort avec évidence de leurs contradictions, de leurs bévues, et du replâtrage maladroit des erreurs de chaque siècle passé à la suite des découvertes du siècle suivant. Dans beaucoup de manuscrits, ces erreurs, qu'on a la prétention de croire authentiques, sont souvent si ridicules, qu'elles portent en elles-mêmes le sceau d'une pieuse falsification. Ainsi, par exemple, l'ignorance absolue qu'avaient quelques-uns des Pères, des Evangiles dont ils se faisaient les champions. Nous avons mentionné l'accusation de Tertullien et d'Epiphane contre Marcion, d'avoir mutilé l'Evangile attribué à saint Luc, et d'en avoir retranché ce qui a été prouvé n'avoir jamais existé dans cet Evangile. Finalement, la méthode adoptée par Jésus de parler en paraboles, en quoi il ne faisait que suivre l'exemple de sa secte, est attribuée, dans les *Homélies* [436] à une prophétie d'Esaïe ! On fait dire à Pierre : "Car Esaïe a dit : "j'ouvrirai la bouche dans une parabole je dirai des choses qui ont été gardées secrètes depuis la fondation du monde". Cette référence inexacte à Esaïe d'une phrase du Psaume LXXVIII, 2, se trouve non seulement **[216]** dans les *Homélies* apocryphes, mais aussi dans le *Codex* sinaïtique. En commentant ce fait, l'auteur du *Supernatural Religion* dit que "Porphyre se moquait, au IIIème siècle, des Chrétiens d'avoir laissé faussement attribuer à Esaïe, par leur évangéliste inspiré, un passage des *Psaumes,* et mit ainsi les Pères dans un grand embarras" [437]. Eusèbe et Jérôme voulurent tourner la difficulté en mettant l'erreur sur le dos d'un scribe ignorant ; et Jérôme alla jusqu'à affirmer que le nom d'Esaïe n'avait jamais figuré en relation avec la phrase incriminée dans aucun des anciens *Codex*, mais qu'à sa place on trouvait celui d'Asaph, toutefois, "des hommes *ignorants* l'avaient effacé" [438]. A cela l'auteur fait encore observer "que le fait de lire Asaph pour Esaïe ne se trouve dans aucun manuscrit ; et bien qu' "Esaïe" ait disparu de tous les Codex obscurs, sauf de quelques-uns, on ne peut nier que le nom ait existé

---

[436] *Clem. Homél*., XVIII, 15.

[437] *Supernatural Religion*, p. 11.

[438] Saint Jérôme : *Op*. VII, p. 270 ff.

dans les textes anciens. Dans le *Codex* sinaïtique, qui est probablement le plus ancien des manuscrits existants, et qu'on attribue au IVème siècle ajoute l'auteur, le prophète *Esaïe* a été inscrit en première main dans le texte, mais *en a été effacé* en seconde" [439].

C'est un fait des plus suggestifs que, dans les prétendues *saintes Ecritures,* pas un seul mot ne vient à l'appui pour démontrer que Jésus était considéré comme un Dieu par ses disciples. Ils ne lui rendirent les honneurs divins ni avant, ni après sa mort. Leurs relations avec lui se bornaient à celles de Maître à disciples, et c'est ce titre qu'ils lui donnaient [*Kurios*] de même que les disciples de Pythagore et de Platon en s'adressant à leurs maîtres respectifs avant eux. Quelles que soient les paroles attribuées à Jésus, Pierre, Paul et autres, aucune d'elles n'est un acte d'adoration de leur part, et Jésus, lui-même, n'a pas une seule fois déclaré qu'il fût identique avec *son Père*. Il accusait les Pharisiens de lapider les Prophètes, mais non de déicide. Il s'intitulait le fils de Dieu, mais il avait soin d'ajouter, à maintes reprises, que tous étaient des enfants de Dieu, qui était leur Père Céleste à tous. En prêchant cela il ne faisait que répéter la doctrine enseignée, des siècles auparavant, par Hermès, Platon et les autres philosophes. Etrange contradiction ! Jésus, qu'on nous enjoint d'adorer comme le seul Dieu vivant, dit immédiatement après sa résurrection, à Marie-Madeleine - "Je ne suis pas encore monté vers *mon Père ; mais* va trouver mes frères, et dis-leur que je monte vers *mon Père* et *votre père,* vers *mon Dieu* et *votre Dieu* !" (*saint Jean*, XX, 17).

Cela veut-il dire qu'il s'identifie avec son Père ? "*Mon* Père et *votre* Père, *mon* Dieu et *votre* Dieu", donne à entendre une parfaite **[217]** égalité entre lui et ses frère, rien de plus. Théodoret écrit : "Les hérétiques sont d'accord, avec nous au sujet du commencement de toutes chose… Mais ils disent qu'il n'y a pas un Christ (Dieu), mais qu'il y en a un en haut, et l'autre ici-bas, et que ce dernier *demeurait avant dans beaucoup (d'êtres)* ; mais ils disent à un moment que *le Jésus* vient *de Dieu,* et à d'autres ils disent que c'est un ESPRIT" [440]. Cet Esprit est le Christos, le messager de vie, qu'on nomme quelquefois l'Ange Gabriel (en Hébreu, le Puissant de Dieu), et qui, chez les Gnostiques, prenait la place du Logos, tandis que le

---

[439] *Ibidem*.

[440] Théodoret. *Haeret. Fab.*, II, VII.

Saint-Esprit était considéré comme la Vie [441] Néanmoins, dans la secte des Nazaréens, le Spiritus, ou Saint-Esprit, était moins honoré. Tandis que presque toutes les sectes gnostiques le considéraient comme un Pouvoir Féminin, auquel elles donnaient le nom de *Binah*, הניב ou de Sophia, l'Intelligence Divine ; chez les Nazaréens, il était le *Spiritus Féminin*, la lumière astrale, la génératrice de toutes les choses *de la matière*, le chaos sous son aspect mauvais, rendu trouble *(turbido)* par le Démiurge. Au moment de la création de l'homme, "il était la lumière du côté du PERE, et il était la lumière [lumière matérielle], du côté de la MERE. Et cela, dit le *Zohar* [442] est "l'homme *double*".

"Ce jour-là [le dernier] périront les sept stellaires mal disposés, ainsi que les fils de l'homme qui ont reconnu le *Spiritus,* le [faux] Messie, le Deus et la MERE du SPIRITUS" [443].

Jésus donnait plus de force à ses discours et il les illustrait au moyen de signes et de merveilles, et si nous laissons de côté les prétentions de ceux qui l'ont déifié, il n'a fait que ce que faisaient d'autres Cabalistes et *seulement ceux-ci,* à cette époque, car depuis deux siècles les sources prophétiques étaient complètement taries, et c'est cette stagnation de "miracles" publics qui avait donné naissance au scepticisme de la secte incrédule des Sadducéens. En décrivant les "hérésies" de cette époque, Théodoret, qui ne soupçonne même pas le sens occulte du mot Christos, le messager *Oint,* se plaint qu'ils (les Gnostiques) affirment *que ce Messager, ou Delegatus., change son corps de temps à autre, "et entre dans d'autres corps, et chaque fois se manifeste différemment.* Et ceux-ci [les Prophètes adombrés] se servent d'incantations et d'invocations de divers démons et baptêmes dans la confession de leurs principes... Ils embrassent l'astrologie, la magie et les erreurs mathématiques (?)" [444]. **[218]**

Ces "erreurs mathématiques", dont se plaint le pieux auteur, amenèrent, par la suite, la redécouverte du système héliocentrique, tout erroné qu'il puisse être encore et oublié depuis l'époque d'un autre "magicien" qui l'enseignait, c'est-à-dire Pythagore. Par conséquent, les

---

[441] Voyez *Irénée*, I, XI, p. 86.

[442] *Auszüge aus dem Buche Sohar*, p. 15. Berlin, 1857.

[443] *Cod. Naz.*, vol. II, p. 149.

[444] Théodoret. *Haeret. Fab.*, II, VII.

merveilles des guérisons et les *thaumaturgies* de Jésus, qu'ils transmit à ses disciples, montrent que ceux-ci apprenaient, par leur communication journalière avec lui, la théorie et la pratique de l'éthique nouvelle, et cela jour après jour et dans leurs rapports familiers d'amitié intime. Leur foi s'accroissait progressivement, comme celle de tout néophyte, au fur et à mesure de leur avancement dans la connaissance. N'oublions pas que Josèphe, qui est certainement bien informé sur ce point, considère comme "une science" l'art de chasser les démons. Cet accroissement de la foi est particulièrement visible chez Pierre, lequel, manquant de la foi nécessaire pour marcher sur les vagues et aller au-devant de son Maître, devint, par la suite, un thaumaturge suffisamment expert pour que Simon le Magicien, ainsi qu'on le prétend, lui ait offert de l'argent pour qu'il lui enseignât l'art de guérir et d'accomplir d'autres merveilles. Philippe, lui-même, devint, dit-on, un Æthrobate aussi fort qu'Abaris, de mémoire pythagoricienne, mais cependant moins expert que Simon le Magicien.

Nous ne trouvons rien, ni dans les *Homélies*, ni dans les premiers ouvrages des apôtres, qui laisse supposer que les amis ou les disciples de Jésus l'aient considéré autrement que comme un prophète. Cette notion est clairement établie dans les *Clémentines*. Sauf que saint Pierre y développe un peu trop longuement son point de vue pour établir l'identité entre le Dieu de Moïse et le Père de Jésus, l'ouvrage tout entier traite du Monothéisme. L'auteur semble aussi monté contre le Polythéisme que contre la prétention à la divinité du Christ [445]. Il parait absolument ignorant du Logos et limite sa théorie à Sophia, la Sagesse gnostique. Nous n'y voyons pas trace d'une trinité hypostatique, mais le même adombrement de la Sagesse gnostique [Christos et Sophia] est attribué à Jésus de même qu'à Adam, Enoch, Noé, Abraham, Isaac, Jacob et Moïse [446]. Ces personnages sont tous placés sur le même niveau et sont considérés comme "de vrais prophètes" et les sept piliers du monde. Bien plus, Pierre nie avec force la chute d'Adam, et pour lui, s'écroule la doctrine de l'expiation, telle que l'enseigne la théologie chrétienne, car il la combat comme un blasphème [447]. Pour Pierre, la théorie du péché est celle des Cabalistes juifs, et même, jusqu'à un certain point, celle de Platon. Non seulement Adam

---

[445] *Homélies*, XVI, 15 ff. ; II, 12 ; III, 57-59 ; X, 19. Schliemann : *Die Clementinen*, p. 134 ff. *Supernatural Religion*, vol. II, p. 347.

[446] *Ibidem*, II, 16-18 ; III, 20 ff.

[447] *Ibidem*, III, 20 11.

n'a **[219]** jamais péché, mais en "vrai prophète mû par l'Esprit de Dieu, qui, plus tard, descendit sur Jésus, *il ne pouvait pas commettre de péché*" [448]. L'ouvrage entier est, en somme, l'exposé de la croyance de l'auteur de la doctrine cabalistique de permutation. La *Cabale* enseigne celle de la transmigration de l'Esprit [449]. "Mosah est le *revolution* de Seth et de Hebel" [450].

"Dis-moi qui est celui qui occasionne la *renaissance* (la *revolutio*) ?" demande-t-on au sage Hermès, et la réponse du "païen"est la suivante : "Le Fils de Dieu, *l'Homme unique, par la volonté de Dieu* [451]".

"Le Fils de Dieu", c'est l'Esprit immortel assigné à chaque être humain. C'est cette entité divine qui est "*l'homme unique*", car l'écrin qui renferme notre âme et l'âme elle-même ne sont que des demi-entités, et sans son adombrement, le corps et l'âme astrale ne sont, tous deux, qu'une *dualité animale*. Il faut la trinité pour parfaire " l'homme", et lui permettre de rester immortel à chaque "renaissance" ou *revolutio*, à travers les sphères successives et ascendantes, chacune desquelles le rapproche davantage du royaume resplendissant de la lumière éternelle et absolue.

"Le PREMIER-NE de Dieu, qui est le "Saint Voile", la "Lumière des Lumières", celui qui envoie la *revolutio* du Délégatus, car il est la *Première Puissance*", dit le Cabaliste [452].

"Le Pneuma [l'Esprit] et le *Dunamis* (Puissance) qui vient de Dieu, ne doivent être considérés comme rien de moins que le Logos, qui est aussi [?] le Premier-Né de Dieu", riposte le Chrétien [453].

"Les Anges et les Puissances sont dans le ciel", dit Justin, donnant ainsi expression à une doctrine purement cabalistique. Les Chrétiens l'adoptèrent du Zohar et des sectes hérétiques, et si Jésus les mentionne, ce n'était pas dans les Synagogues officielles qu'il apprit à connaître la théorie, mais directement par des enseignements cabalistiques. Dans les

---

[448] Schliemann, *Die Clementinen*, p. 130-176 ; cité aussi dans *Supernatural Religion*, p. 342.

[449] Nous en reparlerons plus loin.

[450] *Kabbala Denudata*, vol. II, p. 155 ; *Vallis Regia*.

[451] [L. Ménard, *Herm. Trim*. Paris, 1867.]

[452] [Kleucker, *Natur und Ursprung der Emanationslehre bal. Kabbalisten*, pp. 10-11.]

[453] Saint Justin Martyr : *1ère Apol*., 33.

livres mosaïques on ne les mentionne que rarement, et Moïse, qui est en communication directe avec le "Seigneur Dieu", n'en fait pas grand cas. La doctrine était secrète et taxée d'hérétique par la Synagogue orthodoxe. Josèphe appelle les Esséniens des hérétiques lorsqu'il dit : "Ceux qui sont admis parmi les Esséniens doivent jurer de ne communiquer leur **[220]** doctrine à qui que ce soit, autrement que *comme ils l'ont reçue eux-mêmes*, et aussi de mettre à l'abri les livres *appartenant à leur secte, et les noms des anges*" [454]. Les Sadducéens ne croyaient pas aux anges, et les Gentils non-initiés non plus, qui limitaient leur Olympe aux dieux et aux demi-dieux, ou "Esprits". Seuls, les cabalistes et les théurgistes adhéraient à cette doctrine depuis un temps immémorial, et par conséquent aussi Platon, et après lui Philon le Juif, suivi premièrement par les Gnostiques puis par les Chrétiens.

Par conséquent, si Josèphe n'est pas l'auteur de la célèbre interpolation concernant Jésus, falsifiée par Eusèbe, par contre il a attribué aux Esséniens toutes les caractéristiques principales que nous rencontrons chez les Nazaréens : Ils se retiraient dans la solitude pour prier [455]. "Mais quand tu pries, entre dans ta chambre... et prie ton Père en secret" (*Matthieu*, VI, 6). "Ce qu'ils [les Esséniens] disent équivaut à un serment. Ils s'abstiennent de prêter serment" (*Josèphe* II, VIII, 6). "Mais moi, je vous dis de ne jurer aucunement... Que votre parole soit oui, oui, non, non" (Matthieu V. 34-37).

Les Nazaréens, de même que les Esséniens et les Thérapeutes, avaient plus foi dans leur interprétation du "sens caché" des anciennes Ecritures, que dans les lois plus récentes de Moïse. Jésus, ainsi que nous l'avons déjà fait voir, n'a qu'une vénération fort mitigée pour les commandements de son prédécesseur, auquel Irénée voudrait tant le rattacher.

Les Esséniens "entrent dans les maisons de ceux qu'ils ne connaissaient pas auparavant, comme s'il s'agissait d'amis intimes" (*Josèphe* II, VIII, 4). Cette coutume était incontestablement celle de Jésus et de ses disciples.

---

454 Josèphe, *Guerres*, chap. 8, sec. 7.

455 Voyez Josèphe ; Philon le Juif ; Munk (35). Eusèbe parle de leur *semneion* où ils accomplissent les Mystères de la vie retirée (*Ecclesiastic Hystory*, lib. II, ch. 17).

Epiphane, qui place l' "hérésie" Ebionite au même rang que celle des Nazaréens, remarque, en outre, que les Nazaraioï prennent rang immédiatement après les Cérinthiens [456], si malmenés par Irénée [457].

Munk, dans son ouvrage sur la Palestine, affirme que 4.000 Esséniens habitaient dans le désert ; qu'ils avaient leurs livres mystiques et qu'ils prédisaient l'avenir [458]. A peu de chose près, **[221]** les Nabathéens avaient les mêmes croyances que les Nazaréens et les Sabéens, et tous avaient une plus grande vénération pour Jean-Baptiste que pour Jésus, son successeur. Les Yezidi persans disent qu'à l'origine ils s'établirent en Syrie, venant de Basrah. Ils pratiquent le baptême, et croient aux sept archanges, bien qu'en même temps ils vénèrent Satan. Leur prophète Iezed, qui était en vogue longtemps avant Mahomet [459], enseignait que Dieu enverrait un messager et que celui-ci lui révélerait un livre qui est déjà écrit, au ciel, de toute éternité [460]. Les Nabathéens habitaient le Liban, de même que leurs descendants à ce jour, et dès son origine leur religion fut purement cabalistique. Maimonide en parle en les identifiant avec les Sabéens. "Je mentionnerai les écritures..." qui ont rapport à la croyance et aux institutions des *Sabéens*, dit-il. Le livre le plus célèbre est le traité *d'Agriculture des Nabathéens*, qui fut traduit par Ibn Wahohijah. Ce livre fourmille de sottises païennes... Il parle de la préparation des TALISMANS, de l'attraction du pouvoir des ESPRITS, de la MAGIE, des DEMONS et des fantômes, qui font du désert leur demeure" [461].

Il existe des traditions, parmi les tribus qui vivent éparses *de l'autre côté* du Jourdain, de même que parmi les descendants des Samaritains à Damas, à Gaza et à Naplosa (l'ancien Shéchem). Beaucoup de ces tribus ont, malgré dix-huit siècles de persécution, conservé dans sa simplicité primitive la foi de leurs ancêtres. C'est là qu'il nous faut nous adresser pour

---

[456] *Panarion*, I-II. *Hær*., XXIX, 1 ; XXX, 1.

[457] Cérinthe est ce même gnostique – contemporain de Jean l'Evangéliste – au sujet duquel Irénée inventa l'anecdote suivante : "Il y en a qui lui [Polycarpe] entendirent affirmer que Jean, le disciple du Seigneur, allant se baigner à Ephèse, et apercevant Cérinthe dans les bains, s'élança hors de la maison des bains... en s'écriant : Sauvons-nous, de peur que la maison ne s'effondre, car Cérinthe l'ennemi de la vérité s'y trouve." (Irénée, *Adv. Haer*., III, 3 § 4.

[458] Munk, *Palestine*, p. 525 ; *Sod, the Son of the Man*.

[459] Haxthausen, *Transcancasia*, p 229, éd. 1854.

[460] *Sharastani*, cité par le Dr D. Chwolsohn : *Die Sabier und der Sabismus*, II, p. 625.

[461] Maïmonide, cité par le Dr D. Chwolsohn : *Die Sabier und der Sabismus*, II, p8458.

les traditions basées sur des *vérités historiques*, tout défigurées qu'elles soient par les exagérations et les inexactitudes, afin de les comparer aux légendes religieuses des Pères, qu'ils veulent nous faire prendre pour des révélations. Eusèbe dit qu'avant le siège de Jérusalem, la petite communauté chrétienne – comprenant beaucoup de ceux, sinon tous, qui connaissaient personnellement Jésus et ses apôtres – se réfugia dans la petite ville de Pella, sur la rive opposée du Jourdain [462]. Certes, ce peuple ingénu et sincère, séparé depuis des siècles du reste du monde, a dû conserver ses traditions plus pures que toute autre nation ! C'est en Palestine qu'il faut chercher les pures eaux du Christianisme, sinon sa source elle-même. Après la mort de Jésus, tous les premiers Chrétiens se réunirent pendant un certain temps, qu'ils aient été Ebionistes, Nazaréens Gnostiques ou autres. Ils n'avaient pas encore, à ce moment-là, de dogmes chrétiens, et leur Christianisme se bornait à croire que Jésus était un prophète, croyance qui variait, depuis ceux qui le considéraient simplement **[222]** comme un "homme juste" [463] ou un saint prophète inspiré, jusqu'à ceux qui prétendaient qu'il était le véhicule utilisé par le Christos et Sophia pour se manifester au monde. Ils se coalisèrent tous contre la Synagogue et la technique tyrannique des Pharisiens, jusqu'à ce que le groupe primitif se séparât en deux branches distinctes, que nous pouvons, avec raison, nommer les Cabalistes chrétiens de l'école juive des Tanaïm, et les Cabalistes chrétiens de la Gnose platonicienne [464]. Ceux-là étaient représentés par les partisans de Pierre et de Jean, l'auteur de l'*Apocalypse* ; ceux-ci comprenaient les Chrétiens de saint Paul, qui se confondirent, à la fin du second siècle, avec les adeptes de la philosophie platonicienne, englobant, plus tard encore, les sectes gnostiques, dont les symboles et le mysticisme incompris submergèrent l'Eglise Romaine.

Dans tout ce galimatias de contradictions, qui pourrait, en toute sincérité, dire qu'il est Chrétien ? Dans l'ancien Evangile syriaque, *selon saint Luc* (III, 22), on dit que le Saint-Esprit descendit sous la forme d'une colombe. "Jesua, rempli de l'Esprit sacré, revint du Jourdain, et l'Esprit le

---

[462] [*Eccles. Hist.*, III, V.]

[463] "Vous avez condamné, vous avez tué le Juste" dit saint Jacques, dans son épître aux douze tribus.

[464] Porphyre établit une distinction entre ce qu'il nomme la Philosophie Antique ou Orientale, et le système grec propre, celui des Néo-Platoniciens. King maintient que toutes ces religions et ces systèmes sont les branches d'une seule religion commune de l'antiquité, la religion Asiatique ou Bouddhique (*Gnostics and their Remains* p. 1).

conduisit au désert" (*Ancien syriaque Luc*, IV, 1, Tremellius). "La difficulté, dit Dunlap, consiste en ce que les Evangiles déclarent que Jean-Baptiste vit l'Esprit (la Puissance de Dieu) descendre sur Jésus, après qu'il eut atteint l'âge d'homme, et si l'Esprit ne descendit sur lui qu'à ce moment, les Ebionites et les Nazaréens n'ont pas très tort lorsqu'ils nient son existence *précédente* et lui refusent les attributs du LOGOS. D'autre part, les Gnostiques faisaient objection à la chair, mais admettaient le Logos [465].

L'Apocalypse de Jean, et les explications d'évêques chrétiens sincères tels que Synésius, qui, jusqu'à la fin, adhérèrent aux doctrines platoniciennes, nous donnent à croire que la manière la plus saine et la plus sûre d'envisager les choses est de s'en tenir à la foi primitive et sincère, que paraît avoir professée l'évêque nommé ci-dessus. Cet excellent Chrétien, le plus sincère et le plus infortuné entre tous, en s'adressant à "l'Inconnu", s'écrie : "O Père des Mondes... Père des Æons... Facteur des Dieux, il est saint de t'adorer !" [466]. Mais Synésius avait été instruit par Hypatie, et voilà la raison pour laquelle nous le voyons exprimer ses opinions et sa profession de foi en toute sincérité. "La populace ne demande pas **[223]** mieux que d'être trompée... Mais, en ce qui me concerne, je me dois d'être toujours un philosophe pour moi-même ; mais, pour le peuple, je dois être un prêtre" [467].

"Saint est Dieu, le Père de tous les êtres, Saint est Dieu, dont la sagesse est mise en exécution par ses propres Puissances !... Sanctifié sois-tu, qui créas tout par le Verbe ! C'est pourquoi je crois en Toi et je témoignerai, et j'irai à la VIE et à la LUMIERE [468]." Ainsi parle Hermès Trismégiste le païen. Quel est l'évêque chrétien qui pourrait mieux manifester sa foi !

Les différences apparentes entre les quatre Evangiles, pris dans leur ensemble, ne devraient pas empêcher que les narrations données dans le *Nouveau Testament* – toutes défigurées qu'elles soient – n'aient un certain fonds de vérité. On y a ajouté, par la suite, fort habilement, certains détails pour cadrer avec les exigences de l'Eglise. Etayés de cette manière, en

---

[465] *Sod, the Son of the Man*, 23.

[466] [Hym. III. Cf. H. Druon, *Œuvres de Synesius*, Paris, 1878.]

[467] [Lettre à son frère, 409 Ap. J.C.]

[468] [L. Ménard, *Hermès Trismégiste*, Paris, 1867, pp. 15-16.]

partie par des preuves indirectes, et surtout par la foi aveugle, ils sont devenus, avec le temps, des articles de foi. Même le massacre fictif des "Innocents" par le roi Hérode, pris au sens allégorique. Laissant de côté le fait, aujourd'hui reconnu, que toute cette histoire du massacre des Innocents a été empruntée tout entière à la *Bhagavata Pourana* et aux traditions Brahmaniques, la légende se réfère, en outre, allégoriquement à un événement historique. Le Roi Hérode est le type de Kansa, le tyran de Madura, l'oncle maternel de Krishna, auquel les astrologues avaient prédit qu'un fils de sa nièce Dévaki lui ravirait son trône. II ordonne, par conséquent, de faire tuer l'enfant mâle auquel elle vient de donner naissance ; mais Krishna échappe à sa fureur par la protection de Mahadeva (le grand Dieu), qui fait transporter l'enfant dans une autre ville, hors de la portée de Kansa. A la suite de cela, pour être certain de tuer l'enfant en question, qui n'a pu tomber entre ses mains meurtrières, il fait mettre à mort tous les nouveau-nés mâles, dans son royaume. Krishna est également adoré par les *gopas* (les bergers) du pays.

Bien que cette vieille légende indienne ait une ressemblance suspecte avec la narration biblique plus récente, Gaffarel et d'autres attribuent l'origine de celle-ci aux persécutions qui eurent lieu du temps d'Hérode contre les Cabalistes et les sages, qui n'étaient plus restés strictement orthodoxes. Ceux-ci, de même que les Prophètes, étaient surnommés les "Innocents", et les "Nouveau-nés" en raison de leur sainteté. Comme c'est le cas pour certains degrés de la Franc-Maçonnerie moderne, les adeptes comptent leurs degrés d'initiation au moyen d'un âge *symbolique*. **[224]** Ainsi Saül, lorsqu'il fut élu roi, était "un homme jeune et beau, et dépassant tous les autres de la tête" ; il est décrit, dans la version catholique, comme "un enfant *d'un an* lorsqu'il commença à régner", ce qui, pris dans le sens littéral, serait parfaitement absurde. Mais au premier livre de *Samuel*, chapitre X, on donne une description de son onction et de son initiation par Samuel, et au verset 6, Samuel prononce les paroles significatives suivantes : "... l'esprit de l'Eternel te saisira et tu prophétiseras avec eux, *et tu seras changé en un autre homme*." L'expression citée ci-dessus devient par conséquent intelligible : il avait passé par un des degrés de l'initiation et, symboliquement, il était "un enfant d'un an". La Bible catholique, à laquelle ce texte est pris, dit avec une candeur charmante, dans une note au bas de la page : "Il est fort difficile d'en donner une explication" (voulant dire, par cela, que Saül était un enfant d'un an). Mais, nullement embarrassé par la difficulté, l'éditeur la

tourne en disant : "*Un enfant d'un an, c'est-à-dire qu'il était simple et innocent comme un enfant*." Cette interprétation est aussi ingénieuse qu'elle est pieuse ; après tout, si elle ne fait aucun bien elle ne peut pas faire de mal [469].

Si l'on n'admet pas l'explication des Cabalistes, toute l'histoire prête à confusion ; bien plus, elle devient un plagiat direct de la légende hindoue. Tous les commentateurs s'accordent à dire que le massacre en bloc de nouveau-nés n'est nulle part mentionné dans l'histoire ; et, qu'en outre, un fait de cette nature eût créé une page si sanglante dans les annales Romaines, que tous les auteurs de l'époque en eussent parlé. Hérode, lui-même, était assujetti **[225]** à la loi Romaine, et il n'est pas douteux qu'il eût payé de sa vie un crime si monstrueux. Mais si, d'une part, nous ne trouvons dans l'histoire aucune trace d'une fable analogue, de l'autre, nous avons des preuves abondantes de plaintes officielles de la Synagogue au sujet des persécutions exercées contre les initiés. Le Talmud le corrobore aussi.

La version juive de la naissance de Jésus est relatée dans le *Sepher-Toldoth-Jeschu*, de la manière suivante :

> "Marie ayant donné le jour à un Fils, nommé *Jehosuah* et l'enfant ayant grandi, elle le confia aux soins de Rabbi

---

[469] C'est l'interprétation exacte des allégories bibliques qui rend le clergé catholique si furieux contre les Protestants qui, eux, sondent en toute liberté les passages de la Bible. Nous nous rendons compte de l'animosité qu'elle a soulevée, en lisant les paroles suivantes du Rév. P. Parker de Hyde-Park, New York, lequel, prêchant dans l'église catholique de Sainte-Thérèse le 10 décembre 1876, disait : "A qui l'Eglise Protestante est-elle redevable de la possession de la Bible, *qu'elle prétend mettre entre les mains de toute personne ignorante et des enfants*, sinon aux moines, qui la transcrivirent laborieusement avant l'invention de l'imprimerie ? Le protestantisme a été la cause de la discorde dans l'Eglise, des révolutions dans l'Etat, de l'instabilité de la vie sociale, et ne sera satisfait que lorsqu'il aura aboli la Bible. Les Protestants doivent cependant reconnaître que l'Eglise Romaine a plus fait pour répandre le Christianisme et pour détruire l'idolâtrie que toutes leurs sectes réunies. Les uns prétendent que l'enfer n'existent pas ; tandis que les autres affirment que la damnation est imminente et sans atténuation. Les uns disent que Jésus-Christ n'était qu'un homme ; d'autres qu'il faut plonger le corps tout entier dans l'eau pour le baptême ; et il y en a qui refusent ce sacrement aux petits enfants. La plupart n'ont pas même une forme de culte ordonnée, ni des vêtements sacerdotaux, et leurs doctrines sont aussi peu définies que le rituel de leur culte. Le fondateur du Protestantisme, Martin Luther, était l'homme le plus vicieux de toute l'Europe. Le début de la Réformation fut le signal de la guerre civile et depuis lors, jusqu'à aujourd'hui, le monde a été dans une condition d'effervescence, d'inquiétude pour les Gouvernements, et devenant de jour en jour plus sceptique. La tendance finale du Protestantisme n'est rien moins que de détruire tout respect pour la Bible et la désorganisation du Gouvernement et de la Société." C'est parler clair ; mais il ne serait pas difficile pour les Protestants de retourner le compliment.

> Elhanam, chez lequel il fit de rapides progrès dans les connaissances, car il était bien doué en esprit et en compréhension. "Le Rabbi Jehosuah, fils de Perachiah, continua l'éducation de Jehosuah (Jésus) après Elhanan, et l'*initia* à la connaissance *occulte*" ; mais le roi Jannée, ayant ordonné de tuer tous les initiés, Jehosuah Ben-Perachiah s'enfuit à Alexandrie, en Egypte, où il emmena l'enfant avec lui."

Pendant leur séjour à Alexandrie, d'après la suite de ce récit, ils furent reçus dans la maison d'une dame riche et savante (la personnification de l'Egypte). Le jeune Jésus la trouva belle, malgré "un défaut dans les yeux", et le déclara à son maître. En l'entendant, celui-ci fut si outré de ce que son disciple pût trouver quoi que ce soit de bon dans le pays de la servitude, qu'il "le maudit et le chassa de sa présence". Vient ensuite toute une série d'aventures racontées en langage allégorique, qui tendent à démontrer que Jésus compléta son initiation à la *Cabale* juive, en y ajoutant la sagesse secrète de l'Egypte. Lorsque les persécutions prirent fin, ils rentrèrent tous deux en Judée [470].

Les véritables griefs contre Jésus sont mentionnés par le savant auteur du *Tela Ignea Satanae* (Les flèches de feu de Satan) comme étant au nombre de deux :

1. qu'il avait découvert les grands Mystères de leur Temple, ayant été initié en Egypte ; et

2. qu'il les avait profanés en les faisant connaître au vulgaire, qui ne les comprenait pas et les avait défigurés. Voici ce qu'ils disent [471] :

> "Il existe, dans le sanctuaire du Dieu vivant, une pierre cubique sur laquelle sont sculptés les caractères sacrés, dont la combinaison donne l'explication des attributs et des pouvoirs du nom inconcevable. Cette explication est la clé secrète de toutes les sciences occultes et des

---

[470] *Talmud, Mishnah Sanhedrin* de Babylone, ch. XI, fol. 107 b et *Mishnah Sotha*, ch. IX, fol. 47 a. Voir aussi Eliphas Levi, *La Science des Esprits*.

[471] Ce fragment est traduit de l'original hébreu par Eliphas Levi, dans *La Science des Esprits*, pp. 32-33.

> forces de la nature. Elle est ce que les hébreux **[226]** nomment le *Scham hamphorash*. Cette pierre est gardée par deux lions d'or, qui rugissent aussitôt qu'on en approche [472]. Les portes du temple ne sont jamais perdues de vue et la porte du sanctuaire ne s'ouvre qu'une fois par an, pour n'admettre que le Grand Prêtre tout seul. Mais Jésus, qui avait appris en Egypte les grands secrets, pendant son initiation, se fabriqua des clés invisibles, et put, de cette manière, pénétrer dans le sanctuaire, sans avoir été vu... Il prit copie des caractères gravés sur la pierre cubique et les cacha dans sa cuisse [473] ; après quoi, sortant du temple il s'en fut par les chemins et jeta l'étonnement dans le peuple par ses miracles. A son commandement les morts ressuscitaient, les lépreux et les obsédés par des démons guérissaient. Il força les pierres, qui gisaient depuis des siècles au fond de la mer, de remonter à la surface, jusqu'à ce qu'elles formassent une montagne, du sommet de laquelle il prêcha." Le *Sepher Toldoth* dit encore, *qu'incapable de déplacer* la pierre cubique du sanctuaire, Jésus en fabriqua une en terre glaise, qu'il montra aux nations et la fit passer pour la véritable pierre cubique d'Israël.

Cette allégorie, ainsi que toutes les autres dans cette classe de livres, doit être *lue entre les lignes* ; elle a sa signification occulte et doit être interprétée de deux manières différentes. Les livres cabalistiques en donnent la signification mystique. Le même Talmudiste, plus loin, dit, en substance, ce qui suit : Jésus fut emprisonné pendant quarante jours ; puis il fut flagellé pour rébellion séditieuse ; puis lapidé comme blasphémateur

---

[472] Ceux qui sont au courant des rites des Hébreux reconnaîtront dans ces deux lions les formes gigantesques des chérubins, dont la monstruosité symbolique était bien calculée pour effrayer le profane et le mettre en fuite.

[473] Arnobe raconte la même histoire de Jésus et dit comment il fut accusé d'avoir volé, dans le sanctuaire, des noms secrets du Très Saint, au moyen desquels il put accomplir tous ses miracles. (*Adv. gent*. I, § 43.)

dans un endroit nommé Lud, et enfin on le laissa expirer sur la croix. "Tout cela, explique Lévi, parce qu'il révéla au peuple les vérités qu'ils [les Pharisiens] voulaient garder cachées pour leur propre usage. Il avait deviné la théologie occulte d'Israël, l'avait comparée à celle de la Sagesse égyptienne, et en avait déduit la raison d'une synthèse religieuse universelle" [474].

Malgré la circonspection avec laquelle nous devons accepter quoi que ce soit au sujet de Jésus, venant de sources juives, il faut reconnaître que, dans certaines choses, leurs affirmations sont mieux fondées (là où leurs intérêts directs par rapport aux faits ne sont pas en jeu) que celles des pieux Pères, par trop jaloux. Une chose est certaine, c'est que saint Jacques, le "frère du Seigneur", ne parle à aucun endroit de sa *résurrection*. Il n'appelle jamais Jésus, "Fils de Dieu", ou même Christ-Dieu. Une fois seulement, **[227]** en parlant de lui, il l'appelle le "Seigneur de Gloire" ; mais les Nazaréens faisaient de même lorsqu'ils parlaient de leur prophète *Iohanan bar Zacharia*, ou Jean, le fils de Zacharie (saint Jean-Baptiste). Leurs expressions favorites pour leur prophète sont les mêmes que celles employées par Jacques en parlant de Jésus. Un homme "de la semence des hommes", "Messager de Vie", "de Lumière", "Seigneur Apôtre", "Roi issu de la Lumière", et ainsi de suite. "Mes frères, que votre foi en notre glorieux Seigneur Jésus-Christ" etc., dit saint Jacques dans son Epître (II, 1) s'adressant au Christ, croit-on, comme DIEU. "La Paix soit avec toi, mon *Seigneur* JEAN Abo Sabo, Seigneur de Gloire !" dit le *Codex Nazaraeus* (11, 19), qu'on sait ne s'adresser qu'à un Prophète. "Vous avez condamné, vous avez tué le Juste", dit *Jacques* (V, 6). "Iohanan (Jean) est le *Juste*, il est venu à vous dans la voie de la justice", dit *Matthieu* (XXI, 32, texte syriaque).

Jacques n'appelle même pas Jésus *Messie*, dans le sens que lui attribuent les Chrétiens, mais il fait allusion au "Messie-Roi" cabalistique qui est le Seigneur des armées [475] (V. 4), répétant plusieurs fois que le "Seigneur" viendra ; mais il ne l'identifie nulle part avec Jésus. "Soyez donc patients, jusqu'à l'avènement du Seigneur... Soyez patients, car l'avènement du Seigneur *est proche*" (V. 7, 8), et il ajoute : "Prenez, mes frères, pour modèles de souffrance et de patience le Prophète [Jésus] *qui a*

---

[474] *La Science des Esprits*, p. 37.

[475] *Isrælite Indeed*, vol. III, p. 61.

parlé au nom du Seigneur." Bien que dans la version actuelle le mot "prophètes" soit au pluriel, il s'agit ici d'une falsification délibérée de l'original, son but étant évident. Après avoir cité les "Prophètes" comme un exemple, Jacques ajoute immédiatement : "Vous avez *entendu parler* de la patience de Job et vous avez vu la fin du Seigneur" – combinant ainsi les exemples de ces deux admirables personnages, et les mettant sur un pied de parfaite égalité. Mais nous avons mieux pour étayer notre argument. Jésus, lui-même, n'a-t-il pas glorifié le prophète du Jourdain ? "Qu'êtes-vous donc allés voir ? un Prophète ? Oui, vous dis-je, et plus qu'un Prophète... Je vous le dis en vérité, parmi ceux qui sont nés *de femmes*, il n'en a point paru de plus grand que Jean-Baptiste." (*Luc* VII. 26-28).

Et de qui était né celui qui parlait ainsi ? Ce ne sont que les Catholiques Romains qui ont transformé Marie, la mère de Jésus, en une *Déesse*. Pour tous les autres Chrétiens, elle était une femme, que sa naissance à lui fût immaculée ou non. Logiquement parlant, Jésus confesse que Jean *était plus grand* que lui. Remarquez comment le langage de l'Ange Gabriel, en s'adressant à Marie, remet les choses au point : "Bénie es-tu entre les femmes." Il n'y a pas d'équivoque ; il ne l'adore pas comme la Mère de Dieu, et il ne lui **[228]** décerne pas non plus le titre de *déesse* ; il ne s'adresse pas même à elle comme "Vierge", mais il l'appelle une *femme* ; et il ne la considère supérieure aux autres femmes que parce que son extrême pureté lui a créé une meilleure chance.

On connaissait les Nazaréens sous les noms de Baptistes, de Sabéens, et de Chrétiens de Saint-Jean. [Mandéens] Ils croyaient que le Messie n'était pas le Fils de Dieu, mais simplement un prophète qui suivrait Jean. "Johanan, le fils d'Abo Sabo Zacharie se dira à lui-même : Celui qui aura foi dans ma *justice* et dans mon BAPTEME sera reçu dans mon association ; il partagera avec moi le siège qui est la demeure de la vie du suprême Mano et du feu vivant." (*Codex Nazaraeus* II, p. 115) Origène fait remarquer "qu'il y en a qui disent de Jean [Baptiste] qu'il était l'oint (Christos) [476]. L'Ange Rasiel des Cabalistes est l'ange *Gabriel* des Nazaréens, et c'est celui-ci qui fut choisi, par les Chrétiens, parmi toute la hiérarchie céleste, pour être le messager de l' "Annonciation". Le génie envoyé par le "Seigneur de Celsitude" est Æbel Zivo, qu'on nomme

[476] Origène, *In Lucam Homie*. Hon. XXIV, ch. III.

également GABRIEL Legatus" [477]. Paul voulait, sans doute, faire allusion à la secte des Nazaréens lorsqu'il dit : "Après eux tous, il [Jésus] m'est aussi apparu à moi, comme à quelqu'un *qui n'est pas né à terme*" (I *Corinth*. XV, 8) rappelant ainsi à son auditoire l'expression commune des Nazaréens, qui traitaient les Juifs "d'avortons ou nés avant terme". Saint Paul se glorifie d'appartenir à une secte hérétique [478].

Lorsque les notions métaphysiques des Gnostiques, qui reconnaissaient en Jésus le Logos et l'Oint, commencèrent à gagner du terrain, les Chrétiens primitifs se séparèrent des Nazaréens, qui accusaient Jésus d'avoir perverti les doctrines de saint Jean, et d'avoir apporté un changement au baptême du Jourdain [479]. Milman dit "qu'aussitôt qu'il (l'Evangile) *eut dépassé* les frontières de la Palestine, et que le nom du "Christ" eut acquis la sainteté et la vénération dans les villes orientales, il devint une sorte *d'impersonnalité métaphysique*, tandis que la religion perdit son objet purement moral et prit le caractère d'une simple *théogonie* spéculative [480]. Le seul document semi-original qui nous ait été transmis de l'époque apostolique primitive est les *Logia* de saint Matthieu. La doctrine véritable et authentique est restée entre les mains des Nazaréens, et dans cet *Evangile de Matthieu*, qui contient la "doctrine secrète", les "Paroles de Jésus" mentionnées **[229]** par Papias. Ces paroles étaient, sans doute, de même nature que les petits manuscrits qu'on mettait entre les mains des néophytes, candidats à l'initiation aux Mystères, et qui contenaient les *Aporrheta* ou révélations de quelques rites et symboles importants. S'il en était autrement, pourquoi Matthieu aurait-il pris tant de précautions pour les tenir "*secrètes*" ?

Le Christianisme primitif eut ses attouchements, ses mots de passe et ses degrés d'initiation. Les innombrables joyaux gnostiques, et les amulettes en sont une preuve de poids. C'est une science symbolique. Les Cabalistes furent les premiers à gratifier le Logos universel [481] d'épithètes

---

[477] *Codex Nazaraeus,* vol. I, p. 23.

[478] "Je sers le Dieu de mes pères selon la voie qu'ils appellent une secte" (*Actes* XXIV, 14).

[479] *Codex Nazaraeus*, vol. II, p. 109.

[480] Milman, *Hist. of Christian*., p. 200.

[481] Dunlap dit, dans *Sod the Son of the Man* : M. Hall, des Indes, nous informe qu'il a vu des traités philosophiques sanscrits dans lesquels il est continuellement fait mention du Logos, p. 39, note.

telles que "Lumière de Lumière", "Messager de VIE" et de LUMIERE" [482], et nous retrouvons ces expressions adoptées *in toto* par les Chrétiens, ainsi que presque tous les termes gnostiques tels que Pleroma (Plénitude), Archons, Æons, etc. Quant aux termes "Premier-Né", le Premier et "Fils Unique", ils sont aussi vieux que le monde. Hippolyte nous dit que le mot "Logos" existait déjà chez les Brahmanes. "Les *Brachmanes* disent que le Dieu est *Lumière*, non pas telle que nous la voyons, ou telle que le soleil et le feu ; mais ils ont un Dieu LOGOS, non pas le Logos articulé de la Gnose, par lequel les plus hauts MYSTERES de la Gnose sont perçus par les Sages [483]. "*Les Actes des Apôtres* et le *Quatrième Evangile* fourmillent d'expressions gnostiques. Le "Premier-né de Dieu" de la *Cabale* "est émané du Très Haut" en même temps que ce qui est "*l'Esprit de l'Onction*" ; et encore : "on l'appelait l'Oint du Très Haut" [484]. Tout cela est reproduit en Esprit et en substance par l'auteur de *l'Evangile selon saint Jean*. "Cette lumière était *la véritable lumière*" et "la lumière luit dans les ténèbres". "Et le VERBE a été fait chair." "Et nous avons tous reçu de sa Plénitude [Pleroma]", etc. (*Jean*, 1).

Par conséquent, le "Christ" et le "Logos" ont existé des siècles avant le Christianisme ; on étudiait déjà la Gnose Orientale longtemps avant l'époque de Moïse, et il faut rechercher l'origine de toutes ces doctrines dans les périodes archaïques de la philosophie asiatique primitive. La seconde *Epître* de Pierre et le fragment de Jude, conservé dans le *Nouveau Testament*, prouvent, par leur phraséologie, qu'ils appartenaient à la Gnose orientale cabalistique, car ils font usage des mêmes expressions que les Gnostiques chrétiens, qui avaient échafaudé une partie de leur doctrine sur la *Cabale* **[230]** orientale. "Audacieux et arrogants, ils [les Ophites] ne craignent pas d'injurier les *Gloires*", dit Pierre (II, *Epître* II, 10) se posant par là en modèle pour les injures ultérieures de Tertullien ou d'Irénée [485]. Malgré cela [à l'instar de Sodome et de Gomorrhe] aussi, entraînés par leurs rêveries, ils souillent pareillement leur chair, méprisent l'autorité et injurient les GLOIRES, dit *Jude* (*Epître* 8), renchérissant sur les paroles de saint Pierre, et se servant d'expressions consacrées dans la *Cabale*.

---

[482] Voyez *Evangile selon saint Jean*, I.

[483] *Philosophumena*, XXI.

[484] Kleuker, *Natur und Ursprung der Emanationlehre bei den Kabalisten*, pp. 10-11, Riga, 1786. Voir *Ciphra Azeninthah*, etc.

[485] "Comme il est naturel pour des brutes animales." "Le chien est revenu manger ses propres déjections ; et la truie qui lui fut amenée se vautrait dans la boue" (22).

L'autorité est "l'Empire" la *dixième* sephira des Cabalistes [486]. *Les Puissances* et les *Gloires* sont les Génies subordonnés des Archanges et des Anges du *Zohar* [487]. Ces émanations sont la vie même de la *Cabale* et du Zoroastrianisme ; et le *Talmud*, lui-même, dans son état actuel, est entièrement emprunté au *Zend Avesta*. Par conséquent, en adoptant le point de vue de Pierre, de Jude, et d'autres apôtres Juifs, les Chrétiens ne sont devenus qu'une secte dissidente des Persans, car ils ne donnent même pas à toutes ces *Puissances* la signification que leur donnent les véritables cabalistes. Paul, en mettant ses prosélytes en garde contre l'adoration des anges, prouve combien il appréciait, déjà à cette époque, le danger des emprunts à une doctrine métaphysique dont la philosophie ne pouvait être correctement interprétée que par ses adhérents érudits, les Mages et les Tanaïm juifs. "Qu'aucun homme, sous une apparence d'humilité et *par un culte des anges*, ne vous ravisse à son gré le prix de la course, tandis qu'il s'abandonne à ses visions et qu'il est enflé d'un vain orgueil par ses pensées charnelles" [488], telle est la phrase que Paul adresse directement à Pierre et à ses défenseurs. Dans le *Talmud*, Michel est le Prince de l'Eau, qui a sept esprits inférieurs subordonnés. Il est le patron, l'ange gardien des Juifs, ainsi que nous en informent *Daniel* (V. 21) et les Ophites grecs, qui l'assimilent à leur Ophiomorphos, la création personnifiée de l'envie et de la malice chez Ilda-Baoth, le Démiurge (Créateur du monde *matériel*) ; il prétend également établir la preuve qu'il est Samâel, le prince hébreu des mauvais Esprits, ou *Devs* **[231]** persans, que les Juifs considéraient naturellement comme des blasphémateurs. Mais Jésus a-t-il jamais sanctionné cette croyance aux anges, si ce n'est qu'avec leur qualité de messagers et de serviteurs de Dieu ? Et voilà encore comment les divergences entre les confessions de foi chrétiennes se rattachent directement à ces deux points de vue primitifs, contradictoires.

---

[486] Les types de la création, ou les attributs de l'Etre Suprême, sont, par les émanations d'Adam Kadmon : "La *Couronne*, la *Sagesse*, la *Prudence*, la *Magnificence*, la *Sévérité*, la *Beauté*, la *Victoire*, la *Gloire*, la *Fondation*, l'*Empire*. La Sagesse est nommée *Jeh* ; la Prudence *Jéhovah* ; la Sévérité *Elohim* ; la Magnificence, *Elohah* ; la Victoire et la Gloire *SABAOTH* ; l'Empire ou l'Autorité, *ADONAI*." Ainsi, lorsque les Nazaréens et les autres Gnostiques de tendances plus platoniciennes surnommaient les Juifs "avortons qui adorent leur dieu Iurbo Adunaï", nous ne devons pas nous étonner de la colère de ceux qui avaient accepté la vieille doctrine Mosaïque, mais bien de celle de Pierre et de Jude qui prétendent être des partisans de Jésus et s'éloignent de 1'opinion de celui-ci qui était également Nazaréen.

[487] Suivant la "Cabale", l'Empire ou l'Autorité est "le feu qui consume, et son épouse est le Temple ou l'Eglise".

[488] "*Colossiens*", II, 18.

Paul, qui croyait à tous ces pouvoirs occultes du monde, "invisibles", bien que toujours "présents", dit : "Vous marchiez suivant l'Æon de ce monde, suivant l'*Archon* [Ilda-Baoth, le Démiurge] qui a la domination de l'air", et "nous ne luttons pas contre la chair et le sang, mais contre les *dominations* et les *puissances* ; les seigneurs des ténèbres, les mauvais esprits des régions supérieures" [489]. Cette phrase : "Vous étiez morts dans le péché et dans l'erreur", car "vous marchiez suivant l'*Archon*", autrement dit Ilda-Baoth, le Dieu et le Créateur de la matière des Ophites, démontre sans équivoque aucune :

1. que Paul, malgré quelques dissensions avec les doctrines les plus importantes des Gnostiques, partageait, plus ou moins, leurs notions cosmogoniques des émanations ; et

2. qu'il savait pertinemment que ce Démiurge, dont le nom Juif était Jehovah, *n'était pas* le Dieu prêché par Jésus. Si nous comparons maintenant la doctrine de Paul avec les principes religieux de Pierre et de Jude, nous trouvons que non seulement ces derniers adoraient l'archange Michel, mais encore qu'ils vénéraient SATAN, car celui-ci, avant sa chute, était aussi un ange ! Ils le font ouvertement et insultent les Gnostiques [490], qui en disaient du "mal".

Il est impossible de nier ce qui suit : Pierre dénonçant ceux qui ne craignaient pas de dire du mal des "dignités", ajoute, "tandis que les anges qui sont, supérieurs en forces et en puissances, *ne portent pas contre elles* [les Dignités] *de jugement injurieux* devant le Seigneur" (*Epître de Pierre* II, II). Qui sont ces dignités ? Jude, dans son Epître *générale*, le dit clair comme le jour : *Les dignités* sont les DIABLES !! Se plaignant du peu de respect des Gnostiques pour les puissances et les dominations, Jude emploie, comme argument, les mêmes paroles que Pierre : "Or, l'archange Michel, lorsqu'il contestait avec le Diable et lui disputait le corps de Moïse, *n'osa pas porter contre lui un jugement injurieux*, mais il dit : Que le Seigneur te réprime" (1,9).

---

[489] [Cf. *Ephés*., II, 2 ; VI, 12 ; II, 1.]

[490] Il est plus que probable que tous deux invectivaient saint Paul, qui prêchait contre cette croyance, et que les Gnostiques n'étaient qu'un prétexte. (Voyez la *deuxième Epître de Pierre*).

Est-ce assez clair ? Sinon, la Cabale se charge de nous faire savoir ce qu'étaient les *Dignités*. **[232]**

Considérant que, suivant le *Deutéronome*, le "*Seigneur*", Lui-même, enterra Moïse dans la vallée, au pays de Moab (XXXIV, 6) "et personne n'a connu son sépulcre jusqu'à ce jour" ce *lapsus linguæ* biblique de Jude donne une couleur très prononcée aux affirmations de quelques Gnostiques. Ils n'affirmaient que ce qui était enseigné secrètement par les Cabalistes juifs eux-mêmes, à savoir : que le Dieu Suprême, le plus élevé, était inconnu et invisible ; que "le Roi de la Lumière est un œil fermé" ; qu'Ilda-Baoth, le second Adam juif, était le véritable Démiurge ; et que Iao, Adonaï-Sabaoth et Eloï étaient l'émanation quaternaire qui constituait l'unité du Dieu des Hébreux – Jéhovah. Celui-ci était, en outre, appelé par eux Michel et Samâel, mais n'était considéré que comme un ange, de plusieurs degrés inférieur à la Divinité. Par cette croyance, les Gnostiques corroboraient les enseignements des plus éminents docteurs juifs, Hillel et autres prêtres babyloniens. Josèphe constate la grande déférence que la Synagogue officielle de Jérusalem témoignait pour les connaissances des écoles de l'Asie Centrale. Les collèges de Sora, Pumbeditha, et Nahardea étaient considérés, par toutes les écoles de la Palestine, comme le siège des connaissances ésotériques et théologiques. La version chaldéenne du *Pentateuque*, élaborée par le célèbre prêtre babylonien Onkelos, était considérée comme la plus valable ; et c'est suivant l'opinion de ce savant Rabbi que Hillel et les autres Tanaïm, après lui, soutinrent que l'Etre qui apparut à Moise dans le buisson ardent, sur le Mont Sinaï, et qui ensuite l'enterra, était l'*ange* du Seigneur, Memra, et non pas le Seigneur Lui-même ; et que celui, que les Hébreux de *l'Ancien Testament* prenaient pour *Iahoh*, n'était que Son envoyé, un de Ses fils ou émanations. Tout cela ne permet qu'une seule conclusion logique, c'est-à-dire que les Gnostiques étaient de beaucoup supérieurs aux disciples, au point de vue de l'éducation et des connaissances générales ; même, dans la connaissance des doctrines religieuses des Juifs eux-mêmes. Tout en étant parfaitement au courant de la sagesse chaldéenne, les disciples ignorants et fanatiques, tout pieux et bien pensants qu'ils étaient, incapables de bien comprendre ou de saisir l'essence religieuse de leur propre doctrine, étaient poussés dans leurs discussions à adopter des termes d'une logique convaincante, tels que "bêtes brutes", "truies", "chiens", et autres épithètes si généreusement employées par Pierre.

Depuis lors, l'épidémie a atteint le sommet de la hiérarchie sacerdotale. Du jour où le fondateur du Christianisme prononça son avertissement, que celui qui dirait à son frère, "Insensé, mérite d'être puni par le feu de la géhenne", tous ceux qui en sont devenus les chefs, en commençant par les loqueteux pêcheurs de Galilée, jusqu'aux pontifes chamarrés de bijoux, paraissent faire assaut **[233]** d'épithètes injurieuses pour qualifier leurs adversaires. Nous voyons, par exemple, Luther s'écrier, dans son jugement final sur les Catholiques : "Les Papistes sont tous des ânes, sous quelque face que ce soit qu'on les envisage ; qu'ils soient rôtis, bouillis, cuits au four, frits, écorchés ou hachés vifs, ils seront toujours les mêmes ânes." Calvin appelait les victimes qu'il persécutait et qu'occasionnellement il faisait brûler, "des chiens méchants qui aboient, pleins de bestialité et d'insolence, infâmes corrupteurs des Saintes Ecritures", etc. Le Dr Warburton considère la Religion Papiste comme "une farce impie", et Monseigneur Dupanloup arme que le service dominical protestant est la "messe du Diable" et que tous les pasteurs sont des "voleurs et des ministres du Démon".

Le même esprit d'ignorance et de connaissances imparfaites a fait que l'Eglise Chrétienne a donné à la plupart de ses apôtres des titres que s'étaient octroyés ses adversaires les plus acharnés, les Hérétiques et les Gnostiques. Nous voyons, par exemple, que Paul est surnommé le Vase d'Election, "*Vas Electionis*", titre choisi par Manès [491], le plus grand hérétique de son époque aux yeux de l'Eglise, Manès voulant désigner par là, en langage Babylonien, le vase ou réceptacle choisi [492].

La même chose a lieu pour la Vierge Marie. Leur génie inventif leur fait si bien défaut, qu'ils n'ont fait que copier, dans les religions Egyptiennes et Hindoue, les prières adressées à leurs Vierges-Mères respectives. Nous les plaçons en regard les unes des autres, afin de rendre plus clairement notre pensée : **[234]**

---

[491] Le vrai nom de Manès – qui était persan, de naissance – était *Cubricus* (Voyez Epiph. *Vie de Manès*, Hærêt. LXV). Il fut écorché vif à la requête des Mages, par ordre du roi persan Varanes I. Plutarque prétend que Manès ou Manis veut dire Masses, ou OINT. Le vase d'élection, par conséquent, est le vase rempli de la Lumière de Dieu, qu'il répand sur celui qu'il a choisi pour son interprète.

[492] Voyez *The Gnostics*, de King, p. 38.

HINDOUE	EGYPTIENNE	CATHOLIQUE ROMAINE
Litanies de Notre-Dame Nari : Vierge	*Litanies de Notre-Dame Isis : Vierge*	*Litanies de Notre-Dame de Lorette : Vierge*
1. Sainte *Nari*-Mariâma, mère de la fécondité perpétuelle.	1. Sainte Isis, mère universelle. *Muth*.	1. Sainte-Marie, mère de la divine grâce.
2. Mère d'un Dieu incarné. Vishnou (*Devaki*).	2. Mère de Dieux. *Hathor*.	2. Mère de Dieu.
3. Mère de Krishna.	3. Mère de Horus.	3. Mère du Christ.
4. Virginité éternelle. *Kanyabava*.	4. Virgo generatrix. *Neith*.	4. Vierge des Vierges.
5. Mère, Essence pure. *Akasa*.	5. Ame-Mère de l'Univers. *Anouk*.	5. Mère de la Divine Grâce.
6. Vierge très chaste. *Kanya*.	6. Vierge, terre sacrée. *Isis*.	6. Vierge très chaste.
7. Mère *Tanmatra*, des cinq vertus ou éléments.	7. Mère de toutes les vertus. Maât., réunissant les mêmes qualités.	7. Mère très pure. Mère non souillée. Mère inviolée. Mère très aimable. Mère très admirable.
8. Vierge *Triguna* (des trois éléments, puissance ou richesse, amour et pitié.)	8. Illustre Isis, puissante, miséricordieuse, juste. (*Livre des morts*.)	8. Vierge très puissante. Vierge très miséricordieuse. Vierge très fidèle.
9. Miroir de la Conscience	9. Miroir de Justice et de Vérité.	9. Miroir de Justice.

suprême (*Ahamkara*).	*Maât*.	
10. Mère sage. *Sarasvati*.	10. Mère mystérieuse du monde. *Mutt*. (Sagesse occulte.)	10. Siège de la Sagesse.
11. Vierge du Lotus blanc. *Padma ou Kamala*.	11. Lotus sacré.	11. Rose mystique.
12. Matrice d'or. *Hiranyagarbha.*	12. Sistre d'or.	12. Maison d'or.
13. Lumière céleste. *Lakshmi*.	13. Astarté (Syrien), Astaroth (juif).	13. Etoile du matin.
14. Ditto.	14. Argua de la lune.	14. Arche d'Alliance.
15. Reine du ciel et de l'Univers. *Sakti*.	15. Reine du Ciel et de l'Univers. *Sati*.	15. Reine du ciel.
16. Ame maternelle de toutes choses. *Paramatman*.	16. Modèle des Mères. *Hathor*.	16. Mater Dolorosa.
17. Devaki est conçue sans péché, et est, elle-même, immaculée. (Suivant la notion Brahmanique.)	17. Isis est une Vierge Mère.	17. Marie, conçue sans péché. (Suivant les décrets récents.)

Si la Vierge Marie a ses nonnes, qui lui sont consacrées et qui font vœu de chasteté, Isis avait les siennes en Egypte, ainsi que Vesta à Rome, et la *Nari* hindoue, "la mère du monde". Les vierges consacrées à son culte – les *Devadasis* des temples, qui étaient les nonnes d'antan – vivaient dans la chasteté la plus stricte et étaient l'objet d'une grande vénération, comme les saintes femmes de la déesse. Les missionnaires et les voyageurs auraient-ils la prétention de reprocher quoi que ce soit aux *Devadasis*

modernes, les femmes Nautch ? Pour toute réponse, nous les renvoyons aux rapports officiels du dernier quart de siècle, mentionnés au chapitre II, relativement à certaines découvertes faites lors de la démolition de couvents en Autriche et en Italie. On a exhumé des mares, **[235]** des voûtes souterraines et des jardins des couvents des milliers de squelettes de nouveau-nés. Rien *de semblable* n'a été révélé dans les pays païens.

La théologie chrétienne, ayant pris sa doctrine des archanges et des anges directement de la Cabale orientale, dont la Bible Mosaïque n'est qu'une copie allégorique, devrait au moins se rappeler la hiérarchie instituée par celle-là pour ses émanations personnifiées. Les armées de Chérubins et de Séraphins qui entourent généralement les Madones catholiques, dans les tableaux, appartiennent, avec les Elohim et les Beni Elohim des Hébreux, au troisième monde cabalistique, le *Jézirah*. Ce monde n'est qu'un degré plus élevé qu'*Asiah*, le quatrième monde et le plus inférieur, par les êtres les plus grossiers et les plus matériels – les *Klippoth*, qui se complaisaient dans le mal et la méchanceté et dont le chef est *Bélial* !

Expliquant, comme de juste à sa façon, les diverses "hérésies" des deux premiers siècles, Irénée dit : "Nos hérétiques prétendent... que PROPATOR n'est connu que du *fils-unique*, c'est-à-dire de *l'Esprit* (le *Nous*) [493]. Ce furent les Valentiniens, les partisans du "plus profond docteur de la Gnose" Valentin, qui maintenaient "qu'il y avait un AION parfait, qui existait avant Bythos, ou Buthon (l'Abîme), nommé Propatôr [494]. Cela appartient encore à la Cabale, car dans le Zohar de Simon Ben Iochaï, nous lisons ce qui suit : "*Senior occultatus est et absconditus ; Microprosopus manifestus est, et non manifestus*." (Rosenroth, "*The Sohar Leber Mysteries*, IV, 4).

Le Très Haut, dans la métaphysique religieuse des Hébreux, est une abstraction ; il n'a "ni forme ni être", "et n'a de ressemblance avec rien d'autre". [495] Et même Philon le Juif définit le Créateur comme le *Logos* qui vient après Dieu, "le SECOND DIEU". "Le *second* Dieu qui est sa

---

[493] [*Advers Hær*., I, II, L]

[494] [*Ibid*., I, I, I]

[495] Franck, *La Kabbale*, II, III, p. 175, éd. Paris 1843.

SAGESSE." [496] Dieu est NEANT, il n'a pas de nom, c'est pourquoi on l'appelle *Aïn-Soph* – le mot Aïn signifiant Néant [497]. Mais si, d'après les anciens juifs, Jéhovah est le Dieu et qu'Il s'est manifesté à plusieurs reprises à Moïse et aux Prophètes, et que l'Eglise Chrétienne a fulminé l'anathème contre les Gnostiques qui niaient le fait – comment se fait-il alors que nous lisions dans la quatrième Evangile que "*Personne n'a JAMAIS vu Dieu que le Fils Unique*... qui l'a fait connaître" [I. 18] ? Ce sont, en substance et en esprit, les paroles mêmes des Gnostiques. Cette phrase de Jean – ou plutôt de celui qui **[236]** écrivit l'Evangile qui porte aujourd'hui son nom – renverse sans appel tous les arguments de Pierre contre Simon le Magicien. Ces paroles sont répétées et accentuées au chapitre VI : "*Ce n'est pas que personne ait vu le Père*, sinon celui qui est de Dieu ; celui-là [Jésus] a vu le Père" (46) – et c'est justement cette objection-là que Simon le Magicien met en avant dans les Homélies. Ces paroles prouvent, soit que l'auteur du quatrième Evangile ignorait totalement l'existence des *Homélies*, ou alors qu'il n'était *pas* Jean, l'ami et le compagnon de Pierre, qu'il contredit de but en blanc par cette affirmation. Quoi qu'il en soit, cette phrase, ainsi que beaucoup d'autres, qui pourraient être citées avec profit, tendent à confondre complètement le Christianisme avec la Gnose de l'Orient, et par conséquent avec la CABALE.

Tandis que les doctrines, le code de l'éthique, et les pratiques de la religion chrétienne ont tous été adaptés du Brahmanisme et du Bouddhisme, ses cérémonies, les vêtements sacerdotaux, et les cortèges ont été copiés, en bloc, du Lamaïsme. Les monastères de moines et de nonnes catholiques romains sont des imitations serviles d'établissements analogues du Tibet et de la Mongolie, et les explorateurs intéressés à la question dans les pays bouddhiques, contraints de reconnaître le fait déplaisant, mais se rendant coupables d'anachronismes qui dépassent toutes les bornes, n'eurent pas d'autre alternative, sinon d'attribuer le plagiat à un système religieux que leur propre Mère l'Eglise avait dépossédé. Ce stratagème a rempli son but et a eu son temps. L'heure a sonné où cette page de l'histoire doit enfin être écrite.

[237]

---

[496] Philar le Juif, *Quæst. et sol. in Gen*., L. II, 55-62.

[497] Franck, *op. cit*., II, IV, pp. 160 et seq.

CHAPITRE V

—

MYSTERES DE LA CABALE

"Apprends à tout connaître, mais demeure, toi-même, ignoré."

Maxime Gnostique.

"Il existe un Dieu suprême au-dessus de tous les dieux, plus divin que les mortels,

Dont la forme n'est pas celle des hommes, encore moins sa nature ;

Mais les frivoles mortels s'imaginent que les dieux sont engendrés comme eux,

Avec des sensations, une voix et des membres corporels humains."

XENOPHANE : *Clem. Al. Strom*, V. 14, § 110.

"TYCHIADES. – Peux-tu me donner la raison, Philoclès, pourquoi la plupart des hommes sont enclins à mentir, et qu'ils aiment non seulement raconter des fictions en parlant d'eux-mêmes, mais prêtent une sérieuse attention aux autres qui le font ?

"PHILOCLES. – Les raisons sont nombreuses, Tychiadês, qui obligent les uns à mentir, parce qu'ils voient qu'ils peuvent en tirer profit."

LUCIEN, *Philopseudès.*

"LE SPARTIATE. – Est-ce à toi, ou à Dieu que je dois me confesser ?

"LE PRETRE. – C'est à Dieu.

"LE SPARTIATE. – Alors, *homme* retire-toi !"

PLUTARQUE, *Notables dictons Lacédémoniens*.

Fixons notre attention, maintenant, sur quelques-uns des plus importants Mystères de la Cabale, et étudions leurs rapports avec les mythes philosophiques des diverses nations.

Dans la plus ancienne *Cabale orientale*, la Divinité est représentée par trois circonférences dans une, voilée par une exhalation chaotique ou de la fumée. Dans la préface du *Zohar*, les trois cercles primordiaux sont transformés en TROIS TETES, au-dessus desquelles est représentée une exhalation ou un nuage de fumée, ni blanc ni noir, mais incolore et circonscrit dans un cercle. C'est **[238]** l'Essence inconnue [498]. L'origine de l'image juive se trouve peut-être dans le *Pimandre* d'Hermès, le Logos égyptien, qui apparaît dans un nuage humide, duquel s'échappe une colonne de fumée [499]. Dans le *Zohar*, le Dieu suprême est, ainsi que nous l'avons fait voir dans le chapitre précédent, et comme c'est le cas pour les philosophies hindoue et bouddhique, une pure abstraction dont ces philosophies nient l'existence objective. Il est Hockma, la "SAGESSE SUPREME, qui ne peut être comprise par l'intelligence" et qui se trouve à l'intérieur et à l'extérieur du CRANE de la LONGUE FACE [500] (Sephira) la plus élevée des trois "Têtes". C'est "le Aïn Soph illimité et infini" le Néant (Nulle-Chose).

"Les "trois Têtes" superposées ont évidemment été copiées sur les trois triangles mystiques des hindous qui, eux aussi, sont superposés. "La "tête" supérieure contient la *Trinité en Chaos*, de laquelle jaillit la trinité manifestée. Aïn Soph, l'à-jamais non révélé, qui est illimité et inconditionné, ne peut pas créer, et par conséquent ce serait une grande

---

[498] Rosenroth, *Kabbala Denudata* ; préface du *Zohar*, II, p. 242.

[499] Voyez Egypte de Champollion, p. 141.

[500] *Idrah Rabbah*, VI p. 58.

erreur, à notre avis, de lui attribuer une "pensée créatrice" ainsi que le font généralement les interprètes.

Dans toute cosmogonie, cette Essence suprême est passive ; si elle est illimitée, infinie et inconditionnée, elle ne peut avoir *ni pensée, ni idée*. Elle n'agit pas suivant le résultat de la volition, mais par obéissance à sa nature propre, et *en vertu de la fatalité de la loi dont elle est elle-même l'incorporation*. Ainsi, pour les cabalistes hébreux, Aïn-Soph est non-existant ןיא, car il est incompréhensible pour notre intelligence limitée, et ne peut, par conséquent, exister pour notre mental. Sa première émanation fut Sephira, la couronne רתכ. Lorsque le moment fut venu pour une période active, une expansion de cette essence Divine se produisit alors du dedans au dehors, obéissant à la loi éternelle et immuable ; et ce fut de cette lumière éternelle et infinie (qui, pour nous, est les ténèbres) qu'émana une substance spirituelle [501]. Ce fut la Première Sephira, qui contenait en elle-même les autres neuf תורידפס Séphiroth, ou intelligences. Dans leur totalité et leur unité, elles représentent l'Homme Archétype, l'Adam Kadmon, le πρωτόγονος, lequel est encore double ou bisexuel dans son individualité ou son unité, le *Didymos* grec, car il est le prototype de l'humanité entière. C'est ainsi que nous obtenons trois trinités, contenues chacune dans une "tête". Dans la première "tête", ou face, (la *Trimurti* hindoue, à trois faces) nous trouvons *Séphira*, le premier androgyne, au sommet du triangle supérieur, émanant Hokhmah, **[239]** ou la Sagesse, un pouvoir masculin et actif – nommé également Iah, הי – et *Binah*, הניב, ou l'Intelligence, un pouvoir féminin et passif, représenté aussi par le nom de Jéhovah הוהי. Ces trois constituent la première trinité ou "face" des Sephiroth. Cette triade a émané *Hesed,* דסה, ou Pitié, pouvoir actif masculin appelé aussi *El*, dont a émané *Geburah*, הרובג, ou Justice, appelé aussi *Eloha*, pouvoir passif féminin ; de l'union de ces deux derniers fut produit *Tiphereth* תראפת, Beauté, Clémence, le Soleil Spirituel connu sous le nom divin *Elohim* ; et la seconde triade, "face" ou "tête" fut formée. Ces dernières Sephiroth émanant, à leur tour, le pouvoir masculin *Netzah*, הצנ, Fermeté ou *Jehovah Sabaoth* qui a émis le pouvoir passif féminin *Hod*, דוה Splendeur, ou *Elohim Sabaoth* ; ces deux ont produit *Yesod*, דוסי, Fondation, qui est le puissant vivant, *El Hay*, donnant ainsi naissance à la troisième trinité ou "tête". La dixième Séphira est plutôt une duade, et on la représente sur les diagrammes par le cercle inférieur. C'est *Malkuth* ou le Royaume, תוכלמ et

---

[501] *Idrah Zutah*, II.

Shekinah שכינה, qu'on appelle aussi *Adonai* et *Cherabim* parmi les armées angéliques. La première "Tête" est appelée le Monde Intellectuel ; la seconde "Tête" est le Monde Sensible, ou des Perceptions, et la troisième est le Monde Matériel ou Physique.

"Avant d'avoir donné une forme à l'univers, dit la *Cabale*, avant d'avoir produit une forme quelconque, Il était seul, sans forme ni ressemblance avec quoi que ce soit. Qui donc pourrait le comprendre, tel qu'il était avant la création, puisqu'il n'avait pas de forme ? Il est, par conséquent, défendu de le représenter par une forme quelconque, par une similitude, voire même par son nom sacré, par une seule lettre, ou par un seul point [502]. L'Ancien des Anciens, l'Inconnu de l'Inconnu, a une forme, et cependant n'en a aucune. Il a une forme par laquelle l'univers est conservé, et cependant il n'a aucune forme, parce qu'il est impossible de le concevoir et cependant il n'a aucune forme [en Séphira, sa première émanation] il fit émaner de lui neuf lumières resplendissantes [503]."

Et maintenant occupons-nous de la Cosmogonie ésotérique hindoue, et de la définition de "Celui qui est et cependant n'est pas".

"De celui qui est [504], de ce Principe immortel qui existe dans notre esprit, mais que nos sens ne peuvent percevoir est né *Purusha*, le mâle-femelle divin, qui devint *Narayana*, ou l'esprit Divin qui se meut sur les eaux." [505]. **[240]**

Svayambhu, l'essence inconnue des Brahmanes, est identique à Aïn Soph, l'essence inconnue des Cabalistes. Comme pour ceux-ci, le nom ineffable ne devait pas être prononcé par les Hindous, sous peine de mort. Dans la trinité primitive hindoue, qu'on a tout lieu de considérer comme pré-Védique, le *germe* qui féconde le *principe-maternel*, l'œuf du monde, ou la matrice universelle, est appelé Nara, l'Esprit, ou le Saint-Esprit, qui émane de l'essence primordiale. Ainsi que Séphira, c'est la plus ancienne émanation, appelée le *point primordial* et la *Tête Blanche*, car c'est le point lumineux divin qui apparaît dans les ténèbres insondables et illimitées. Dans *Manou*, c'est "NARA", ou l'Esprit de Dieu, qui se meut sur Ayana [le

---

[502] *Zohar*, II, p. 42 b, A. éd., 1714.

[503] *Ibid*., III, p. 288 a. (*Idrah Zutah* ch. §§ 41-43).

[504] Ego surn qui sum (*Exode*, 111, 14).

[505] *Works of Win. Jones*, III, pp. 66-67, Londres 1799.

Chaos, ou le lieu du mouvement] et est appelé NARAYANA, ou celui qui se meut sur les eaux" [506]. Nous lisons dans l'égyptien Hermès : "Au commencement du temps il n'existait que le chaos." Mais lorsque le "*Verbum*", sortant du néant comme une "fumée incolore", fit son apparition, alors "*ce Verbum* se mit à se mouvoir sur le principe humide" [507]. Et nous lisons dans la *Genèse* [I, 2.] "il y avait des ténèbres à la surface de l'abîme [chaos] et l'Esprit de Dieu se mouvait au-dessus des eaux". Dans la *Cabale*, l'émanation du principe primordial, passif (Sephira), en se séparant en deux parties, active et passive, émet Chochma-Sagesse, et Binah-Jéhovah, et s'unissant avec ces deux acolytes, qui viennent compléter la trinité, elle devient le Créateur de l'Univers abstrait ; le monde physique est la production de puissances ultérieures et encore plus matérielles [508]. Dans la Cosmogonie hindoue, Svayambhu produit

---

[506] Voyez *Institutes of Manu* traduits par Sir William Jones.

[507] Champollion, *op. cit*., p. 141.

[508] Nous n'ignorons pas que quelques Cabalistes chrétiens traduisent le terme Aïn-Soph par "Couronne" et l'identifient avec Séphira : qu'ils appellent Aïn-Soph "une émanation de Dieu" enfermant "Aïn-Soph" comme une unité dans les dix Séphiroth. Ils renversent aussi, bien à tort, l'ordre des deux premières émanations de Séphira, Chochma et Binah. Les plus grands Cabalistes ont toujours considéré Chochma (la Sagesse), comme une intelligence mâle et active, Jah [HB], et l'ont placé au-dessous du numéro 2 sur le côté droit du triangle, dont le sommet est la Couronne, tandis que Binah (l'Intelligence) ou [HB], est au-dessous du numéro 3 sur le côté gauche. Mais celui-ci, étant représenté sous son nom divin, comme Jéhovah [HB], ne présente tout naturellement le Dieu d'Israël que comme une troisième émanation, c'est-à-dire comme un principe féminin, et passif. Par conséquent, lorsque vint le moment, pour les Talmudistes, de transformer leurs multiples divinités en un Dieu vivant, ils eurent recours à leurs points massorétiques et combinèrent la transformation de Jéhovah en Adonaï, "le Seigneur". Cela, à la suite de la persécution des Cabalistes du moyen âge par l'Eglise, obligea quelques-uns d'entre eux à changer leur sephira femelle en mâle et vice versa, afin d'échapper à l'accusation de manquer de respect et de blasphème envers Jéhovah, dont le nom, par consentement mutuel et secret, fut, de plus, accepté comme un substitut de Jah, ou du nom mystérieux de IAO. Seuls, les Initiés en eurent connaissance, mais cela donna lieu, plus tard, à une grande confusion parmi les non-initiés. Il serait avantageux, si nous en avions le temps, de reproduire quelques-uns des nombreux passages des plus anciennes autorités juives, tels que Rabbi Akiba, et le Zohar, qui viennent corroborer notre affirmation. Chochma-Sagesse est partout considéré comme un principe mâle, et Binah-Jehovah un pouvoir féminin. Les ouvrages d'Irénée, de Théodoret et d'Epiphane, qui fourmillent d'accusations contre les Gnostiques et les "hérétiques", nous montrent, à maintes reprises, Simon le magicien et Cérinthe présentant Binah comme l'Esprit divin, féminin, qui inspirait Simon. Binah, c'est Sophia, et la Sophia des Gnostiques n'est certes pas un pouvoir masculin, mais bien tout simplement la Sagesse féminine ou l'Intelligence. (Voyez tous les anciens "*Arbor Kabbalistica*", ou "Arbre des Sephiroth.) Eliphas Lévi, dans son *Dogme et Rituel de la Haute Magie*, vol. I, p. 23 et 231, lace Chochma sur le numéro 2, et en qualité de Séphira mâle sur la droite de l'arbre. Dans la *Kabala* les trois Séphiroth mâles – Chochma, Chesed, Netsah – sont connus sous le nom du Pilier de la Pitié ; et les trois féminins sur la gauche, c'est-à-dire : Binah, Geburah, Hod, sont appelées le Pilier du jugement, tandis que les quatre Séphiroth du centre – Kether, Tiphereth, Yesod, Malkhuth – sont appelés le Pilier du Milieu.

Nara et *Nari*, son émanation bisexuelle, et les séparant en deux moitiés, mâle et femelle, celles-ci fécondent l'œuf mondial, **[241]** dans lequel se développe Brahmâ, ou plutôt *Viraj*, le Créateur. "Le point de départ de la mythologie Egyptienne, dit Champollion, est une trinité... savoir Kneph, Neith et Phtah ; et Ammon, le mâle, le père ; Muth, femelle, la mère ; et Khonsu, le fils."

Les dix Séphiroth sont des copies des dix Prâdjapatis créés par Viraj, et appelés les "Seigneurs de tous les êtres", qui correspondent aux Patriarches bibliques.

Justin martyr explique quelques-unes des "hérésies" de l'époque, mais d'une façon peu satisfaisante. *Il montre, néanmoins, la parfaite identité de toutes les religions mondiales à leur point de départ*. Le premier début commence invariablement par la divinité passive et *inconnue*, qui émane un certain pouvoir (ou vertu) actif, "rationnel", qui est appelé quelquefois la SAGESSE, d'autres fois le FILS, et très souvent aussi Dieu, Ange, Seigneur et LOGOS [509]. Ce dernier nom est quelquefois attribué à la première émanation ; mais, dans plusieurs systèmes, il procède du premier rayon double ou androgyne, émané au début par l'invisible. Philon le Juif décrit cette sagesse comme mâle et femelle [510]. Mais, bien que sa première manifestation ait eu un commencement, car elle procède de Olam [511], (Aiôn, le temps) le plus élevé des Æons, lorsqu'elle émana des Pères elle demeurait en lui avant toutes les créations, car elle fait partie de lui [512]. C'est pourquoi Philon le juif appelle Adam Kadmon "*le Mental*" (l'Ennoïa de Bythos dans le système gnostique). "Que le mental porte le nom d'Adam" [513].

Strictement parlant, il est difficile de considérer le *Livre de la Genèse* juif autrement que comme une parcelle du tronc de l'arbre mondial de la

---

Et, ainsi que le démontre Mackensie, dans le *Royal Masonic Cyclopedia*, "il existe une analogie entre ces trois Piliers et les trois Piliers de la Sagesse, la Force et la Beauté, dans une Loge Maçonnique, tandis que le Aïn-Soph est représenté sous la forme de l'Etoile flamboyante, ou lumière mystique de l'Orient", p. 407.

[509] Justin martyr : *Cum Trypho*, p 284.

[510] [*De fuga et inventane*, IX, 52.]

[511] Division indicatrice du temps.

[512] Sanchoniâton appelle le temps le plus âgé des Æons, Protogonos, le "premier né".

[513] Philon le juif : *Caïn et sa naissance*, p. XVII.

comosgonie universelle, traduite en allégories orientales. Un cycle succédant à un autre, et une nation apparaissant **[242]** après l'autre sur la scène du monde, pour jouer son rôle infime dans le drame majestueux de la vie humaine, chaque peuple nouveau évolue sa propre religion des traditions ancestrales, en lui imprimant une couleur locale, et la marquant de sa caractéristique individuelle. Tandis que chacune de ces religions possède ses traits distinctifs, au moyen desquels, faute d'autres vestiges archaïques, il est possible d'estimer l'état physique et psychologique de ses créateurs, elles conservent toutes une ressemblance commune avec le prototype unique. Ce culte originel n'est rien autre que la "Religion-Sagesse" primitive. Les *Ecritures* des Israélites ne constituent nullement une exception. Leur histoire nationale – si tant est qu'ils puissent revendiquer une autonomie quelconque, avant leur retour de Babylone, où ils n'étaient, rien de plus que des tribus errantes de parias hindous, ne peut remonter un jour plus loin que l'époque de Moise ; et si ce prêtre ex-égyptien doit, par suite d'une nécessité théologique, se transformer en Patriarche hébreu, nous insisterons pour que la nation juive ait été retirée des roseaux du lac Moëris, en même temps que ce souriant enfant. Leur prétendu père, Abraham, appartient à la mythologie universelle. Il est fort probable qu'il n'est rien autre qu'un des innombrables prête-noms de *Zeruan* (Saturne) le roi de l'Age d'Or, qu'on nomme aussi l'Ancien (l'emblème du Temps) [514].

Il est maintenant prouvé par les Assyriologues que, dans les anciens livres chaldéens, Abraham est appelé Zeru-an, ou Zer-ban, ce qui signifie un homme riche en or et en argent, un prince puissant [515]. On l'appelle aussi Zarouan et Zarman, un homme âgé et diminué [516].

L'ancienne légende babylonienne mit que Xisuthrus (le Hasisadra des tablettes, ou Xisuthros) fit voile vers l'Arménie, et que son fils Sim devint roi puissant. Pline dit que Sim était appelé Zeruan ; et Sim est Shem. Son nom s'écrit, en hébreu שמ, Shem, un signe. Les ethnologistes affirment que l'Assyrie était la patrie de Shem, et que l'Egypte est celle de Cham. Dans le dixième chapitre de la *Genèse*, Shem est représenté comme le père des enfants d'Eber, ou Elam (Olam ou Eilam) et d'Ashur (Assur ou Assyrie).

---

[514] Azræl, l'ange de la mort, est aussi Israël. Ab-ram signifie le père de l'élévation, le père haut placé, car Saturne est la planète la plus haute ou la plus éloignée.

[515] *Genèse*, XIII, 2.

[516] Saturne est généralement représenté comme un vieillard tenant à la main une faux.

les "*Nephelim*", ou hommes déchus, les *Giborim*, hommes puissants dont parle la *Genèse* (VI, 4) venaient de Olam, "hommes de *Shem*". Il n'est pas jusqu'à Ophir, qu'il faut évidemment chercher dans l'Inde du temps de Hiram, qui ne soit représenté comme un descendant de Shem. Les annales ont **[243]** été confondues, à dessein, pour les faire cadrer avec la Bible Mosaïque. Mais la *Genèse*, du premier verset jusqu'au dernier, n'a rien à faire avec le "peuple élu", elle appartient à l'histoire mondiale. Son appropriation par les auteurs juifs à l'époque de la prétendue *restauration* des livres sacrés des juifs, par Ezra, ne prouve rien du tout, et jusqu'à aujourd'hui on a toujours cherché à l'étayer en la prétendant révélation divine. Ce n'est qu'une collection de légendes universelles de l'humanité universelle. Bunsen rapporte que, "dans la tribu chaldéenne en relation immédiate avec Abraham, nous trouvons des réminiscences de dates dénaturées et mal interprétées, comme s'il s'agissait de généalogies d'individus ou de l'indication d'une époque. Les souvenirs tribaux abrahamiques remontent, au moins, à trois mille ans au delà du grand-père de Jacob" [517].

Eupolémus dit qu'Abraham naquit à Camarina, ou *Uria*, une ville de prophètes, et *qu'il inventa l'astronomie* [518]. Josèphe réclame la même chose pour Terah, père d'Abraham. La tour de Babel fut construite tant par les descendants directs de Shem que par ceux "maudits de Cham et Chanaan car, à ce moment-là, ces peuples n'en faisaient "qu'un", et "la terre entière ne parlait qu'une seule langue" ; Babel n'était qu'une tour astrologique et ses bâtisseurs des astrologues et des adeptes de la Religion-Sagesse primitive, ou ce que nous nommons la Doctrine Secrète.

La Sibylle de Bérose dit : Avant la construction de la Tour, Zeru-an, Titan et Yapetosthe gouvernaient la terre. Zeru-an désirait s'approprier le pouvoir suprême, mais ses deux frères lui résistèrent, lorsque leur sueur, Astlik, intervint et les mit d'accord. Ils convinrent que Zeru-an règnerait, mais que ses enfants mâles seraient mis à mort ; et de puissants Titans furent nommés pour exécuter la sentence [519]. Sar, (le Cercle *Saros*) est le dieu babylonien du ciel. Il est aussi Assaros ou Asshur (le fils de Shem) et Zero – Zero-ana, le *chakra*, ou la roue, le temps illimité. Par conséquent,

---

[517] Bunsen, *Egypt's Place in Universal History,* vol. 5, p. 85.

[518] Eusèbe, *Præp. evang*., IX ; cf. *Cory Anc. Frag,* p 57, éd. 1832.

[519] [*Berosi fragm*., p. 59, éd. J.W. Richter, Lepzig 1825.]

comme la première mesure de Zoroastre, en fondant sa nouvelle religion, fut de changer les divinités les plus sacrées du Véda sanscrit, en noms d'esprits mauvais, dans les *Écritures* du Zend, et d'en rejeter une partie, nous ne trouvons pas dans l'*Avesta*, trace du Chakra – le cercle symbolique du firmament.

Elam, un autre des fils de Shem, est Olam םלוע, et a rapport avec un ordre ou un cycle d'événements. Dans l'Ecclésiaste III, 11, on le traduit par "monde" ; dans *Ezéchiel* XXVI, 20, par "autrefois" ; dans la *Genèse* III, 22, on se sert de ce mot comme : éternellement" ; et au chapitre IX, 16, comme "perpétuelle". **[244]** Enfin au chapitre VI, 4, de la *Genèse*, le mot est bien défini par les paroles suivantes : "Les géants (Nephelim, hommes déchus ou Titans) étaient sur la terre en ce temps-là." Le mot est synonyme de Æon, αιων. Aux *Proverbes* VIII, 23, il est représenté par : "J'ai été émané d'*Olam*, de *Rosh*" (la Sagesse). Dans cette phrase, le sage roi-cabaliste se réfère à un des Mystères de l'esprit humain – la couronne immortelle de l'homme trinitaire. Tandis qu'elle devrait se lire comme ci-dessus et être interprétée cabalistiquement avec la signification que le *Je* (c'est-à-dire mon *Ego*, éternel, immortel) l'entité spirituelle est émanée de l'éternité illimitée et sans nom, par la sagesse créatrice du Dieu inconnu, elle devient dans la traduction canonique, ce qui suit : "Le Seigneur m'a possédé au début de sa voie ; avant ses œuvres de jadis", un non-sens inintelligible, sans l'interprétation cabalistique. Lorsqu'on fait dire à Salomon que le JE existait "dès le commencement... lorsqu'il [le Dieu suprême] n'avait encore fait ni la terre... ni le premier atome de poussière du monde... j'étais là", et "lorsqu'il posa les fondements de la terre... j'étais à l'œuvre auprès de lui, *jouant sans cesse en sa présence*", que peut vouloir dire le Cabaliste, par ce JE, sinon son propre esprit divin, cette goutte provenant de l'éternelle fontaine de la Lumière et de la Sagesse – l'esprit universel de la Divinité ?

Le rayon de gloire émis par Aïn-Soph, de la plus élevée des trois têtes cabalistiques, par laquelle "toutes choses resplendissent de lumière", le rayon qui sort par l'Adam-*Primus*, est l'esprit individuel de chaque créature humaine. "Je faisais tous les jours ses délices [à Aïn-Soph], jouant sans cesse en sa présence... et trouvant mon bonheur parmi les *fils des hommes*", ajoute Salomon dans le même chapitre des *Proverbes*. [30-31] L'esprit immortel trouve son bonheur parmi les fils des hommes lesquels, sans cet esprit, ne seraient que des dualités (corps physiques et âme astrale, ou ce *principe de vie* qui anime même les êtres les plus inférieurs du règne

animal). Nous avons vu, toutefois, que la doctrine enseigne que cet esprit ne peut pas s'unir à l'homme chez lequel la matière et les penchants grossiers de son âme animale contribuent à le refouler hors de lui. Par conséquent Salomon, qui parle ici sous l'inspiration de son propre esprit, lequel a pris possession de lui pour le moment, prononce les paroles de sagesse suivantes : "Et maintenant, mon fils, écoute-moi (l'homme double) heureux ceux qui observent mes voies !... Heureux l'homme qui m'écoute, qui veille chaque jour à mes portes... Car *celui qui me trouve a trouvé la vie* et il obtient la faveur du Seigneur... Mais celui qui *pèche contre moi nuit à son âme*... et aime *la mort*." (*Proverbes* VIII, 32-36). **[245]**

Ce chapitre, tel qu'il est interprété, par certains théologiens, comme d'ailleurs tout le reste, doit s'appliquer au Christ, le "Fils de Dieu", qui dit à maintes reprises, que celui qui le suit aura la vie éternelle et vaincra la mort. Mais même dans sa traduction dénaturée, il est possible de prouver que ce passage se rapporte à tout autre chose qu'au prétendu Sauveur. Si on l'acceptait dans ce sens, la théologie chrétienne se verrait obligée de retourner bon gré, mal gré, à l'Averroïsme et au Bouddhisme ; c'est-à-dire à la doctrine des émanations, car Salomon dit : "J'ai été émané" de *Olam* et de *Rosh*, tous les deux faisant partie de la Divinité ; par conséquent, le Christ ne serait pas ce que prétend leur doctrine, Dieu lui-même, mais seulement une *émanation* de celui-ci, comme le Christos des gnostiques. Voilà le sens de la personnification de l'Æon gnostique, mot qui représente les cycles ou les périodes déterminées de l'éternité, en même temps qu'il est une représentation d'une hiérarchie d'êtres célestes – des esprits. C'est pourquoi le Christ porte quelquefois le nom de "Æon éternel". Mais le terme "éternel" est faux en ce qui concerne les Æons. Eternel est ce qui n'a ni commencement ni fin ; mais on doit dire des "Emanations", ou Æons, que bien qu'ayant vécu absorbées dans l'essence divine de toute éternité, une fois émanées individuellement, elles ont eu un commencement. Elles sont, par conséquent, sans fin dans cette vie spirituelle, mais non point éternelles.

Ces émanations sans fin de la Cause Première, qui furent, toutes, transformées par l'imagination populaire en dieux, esprits, anges et démons distincts, étaient si peu considérées comme immortelles, qu'on leur a attribué, à toutes, une durée d'existence limitée. Et cette croyance, commune à tous les peuples de l'antiquité, aussi bien aux Mages de la Chaldée qu'aux Egyptiens, et qu'on rencontre encore aujourd'hui chez les Brahmanistes et les Bouddhistes, prouve surabondamment le monothéisme

des anciens systèmes religieux. Cette doctrine nomme la période d'existence de toutes les divinités inférieures, "un jour de Parabrahma". Après un cycle de quatre milliards, trois cent vingt millions d'années humaines – ainsi le dit la tradition – la trinité elle-même, avec toutes les divinités inférieures, sera anéantie, de même que l'univers et cessera d'exister. Puis, un autre univers surgira graduellement du pralaya (dissolution) et les hommes sur terre seront capables de concevoir SVAYAMBHU tel qu'il est. Seule, cette Cause première continuera à exister indéfiniment, dans toute sa gloire, remplissant l'espace infini. Quelle meilleure preuve pourrions-nous donner du sentiment de profonde vénération que les "païens" professaient pour l'unique cause Suprême et-éternelle de toutes choses visibles et invisibles ?

C'est à cette source, encore, que les cabalistes ont puisé des **[246]** doctrines analogues. Si les Chrétiens ont interprété la *Genèse* à leur façon, acceptant son texte au pied de la lettre, ils ont obligé les masses ignorantes à croire que le monde a été créé de rien ; s'ils lui ont attribué un *commencement*, ce n'est certes pas aux Tanaïm, les seuls interprètes de la signification occulte des textes Bibliques, qu'il faut s'en prendre. Pas plus que les autres philosophes, ils n'ont cru aux créations spontanées, limitées ou *ex-nihilo*. La Cabale a survécu pour faire voir que leur philosophie était précisément celle des modernes Bouddhistes du Népal, les *Swâbhâvikas*. Ils croyaient à l'*éternité* et à l'*indestructibilité* de la matière, et par conséquent à de nombreuses créations et de destructions de mondes bien antérieurs au nôtre. "Il y eut de vieux mondes qui périrent [520]." "Nous voyons, par-là, que le Très-Saint, béni soit Son nom, avait successivement créé et détruit plusieurs mondes, avant de créer le monde actuel ; et lorsqu'il créa ce monde, il dit : "Celui-ci me plaît, les autres ne me plaisaient point [521]."Ils croyaient, en outre, encore comme les *Swâbhâvikas*, qu'on taxe aujourd'hui d'athées, que toute chose procède (est créée) de sa propre nature, et qu'une fois que l'impulsion a été donnée par la Force Créatrice inhérente à la "Substance auto-créée, ou Sephira, tout évolue de lui-même, d'après le moule que lui fournit le prototype spirituel qui le précède dans l'échelle de la création infinie. "Le point indivisible, qui n'a pas de limite, et ne peut être compris [car il est absolu] se développa du dedans au dehors, et détermina une clarté qui servit de vêtement (de voile)

---

[520] Zohar III, p 292 b, Quist éd. (*Idrah Zutah*, X, §§ 21 et sq.).

[521] Bereshith Rabba, *Partha*, IX.

au point indivisible... Celui-là, aussi, se développa du dedans au dehors... Ainsi *toute chose eut son origine* par une agitation constante, ascensionnelle, et c'est ainsi que le monde a finalement été édifié [522]."

Dans les livres zoroastriens postérieurs, après que Darius eut restauré le culte d'Ormazd en y ajoutant le magisme plus pur de la *Sagesse Secrète* primitive – חכמה-נסתרה [Hokhmah-Nistharah], dont, il était lui-même un des hiérophantes, ainsi que nous le dit l'inscription, nous voyons reparaître le Zeru-ana, ou le temps illimité, représenté chez les Brahmanes par le *chakra*, ou le cercle, que nous voyons figurer sur le doigt levé des principales divinités. Nous ferons voir, plus loin, sa relation avec les nombres mystiques de Pythagore – le premier et le dernier – qui est un *zéro* (O), et avec le plus grand des Dieux-des-Mystères IAO. L'identité de ce seul symbole, dans toutes les anciennes religions, suffit pour prouver **[247]** leur origine commune dans une Croyance primitive [523]. Le terme "temps illimité", qui ne peut s'appliquer qu'à l'UNIQUE qui n'a ni commencement ni fin, est appelé par les Zoroastriens Zeruana-Akarene, parce qu'il a existé de tous temps. "Sa Gloire", disent-ils, est trop sublime, sa lumière est trop brillante pour que l'intelligence humaine ou que des yeux mortels puissent la saisir et la voir. Son émanation primitive est la lumière éternelle, laquelle, ayant été cachée jusqu'alors dans les ténèbres, fut appelée à se manifester, et c'est ainsi que fut formé Ormazd "le Roi de Vie". Il est le premier-né du temps sans limites, mais de même que son antitype ou idée spirituelle préexistante, il a vécu dans les ténèbres primitives de toute éternité. Son *Logos* fut le créateur du monde purement intellectuel. Après un délai de trois grands cycles [524] il créa le monde matériel en six périodes. Les six Amshaspands, ou hommes spirituels *primitifs*, qu'Ormazd créa à sa propre image sont les médiateurs entre lui et ce monde. Mithras est une émanation du Logos et le chef des vingt-huit *Yazatas*, qui sont les anges tutélaires de la partie spirituelle de l'humanité, les âmes des hommes. Le nombre des *Ferouers* est infini. Ceux-ci sont les

---

[522] *Zohar*, I, fol. 20 a.

[523] "Le S sanscrit", dit Max Muller, "est représenté par h en *Zend*. C'est ainsi que le nom géographique "hapta hendu", qu'on rencontre dans l'Avesta, devient intelligible, si nous traduisons le Zend *h* en *S* sanscrit. Car "Sapta Sindhu, ou les sept rivières, est l'ancien nom Védique pour l'Inde elle-même." (*Chips*, vol. I, pp. 82-83). "L'Avesta est l'esprit même des Védas", la signification ésotérique partiellement interprétée.

[524] Ce que l'on comprend généralement dans le système de l'*Avesta* par mille ans, signifie, dans la doctrine ésotérique, un cycle d'une durée connue seulement des Initiés, et qui aurait un sens allégorique.

idées, ou plutôt les conceptions idéales des choses qui ont été conçues dans la pensée d'Ormazd, ou Ahuramazda avant qu'il ne voulût qu'elles prennent une forme concrète. Ce sont ce qu'Aristote nomme les "privations" des formes et des substances. La religion de Zarathustra, ainsi qu'il est toujours dénommé dans l'Avesta, est une de celles auxquelles les Juifs ont fait les plus larges emprunts. Dans un des Yashts, Ahuramazda, le Suprême, donne au voyant, comme un de ses noms sacrés, *Ahmi*, "Je suis" ; dans un autre il est, *ahmi yat ahmi*, "Je suis ce que je suis" ; ce que Jéhovah est censé avoir dit à Moïse.

La Cosmogonie adoptée dans la Cabale rabbinique, avec un changement de termes, fut adoptée par le grand corps des Gnostiques, avec quelques théories additionnelles de Manès, le semi-Mage et semi-Platonicien. Les véritables doctrines de Basilide, de Valentin et de Marcion ne peuvent être correctement appréciées en lisant les ouvrages des Pères de l'Eglise entachés de parti-pris et de calomnies ; on les trouvera plutôt dans ce qui reste des ouvrages des sectaires de Bardesane, connus sous l'appellation de Nazaréens. Il est presque impossible, aujourd'hui que tous leurs livres et leurs **[248]** manuscrits ont été détruits, de déterminer la part qui est due à chacune de ces sectes dans leurs opinions dissidentes. Mais il existe encore aujourd'hui certains hommes qui ont conservé des livres et des traditions directes des Ophites, bien qu'ils ne se soucient aucunement de les communiquer au monde en général. La vérité est restée cachée depuis plus de mille ans parmi les sectes ignorées du Mont Liban et de la Palestine. Et leur *diagramme* de la théorie Ophite diffère de la description donnée par Origène [525], et par conséquent aussi du *diagramme* de Matter [526].

La trinité chrétienne a été édifiée en partie sur le modèle de la trinité cabalistique ! "L'ANCIEN, dont le nom soit sanctifié, a trois têtes qui n'en font qu'une seule" [527]. *Tria capita exculpta sunt, unum intra alterum et alterum supra alterum*. La première tête est la Sagesse Occulte (*Sapientia abscondita*). Sous cette tête se trouve l'ANCIEN [*la Monade* de Pythagore] le mystère le plus secret ; c'est une tête qui n'en est pas une [*caput quod non est caput*] ; nul ne peut savoir ce qu'il y a dans cette tête. Aucune

---

525 [*Contra Celsum*, VI, XXIV et seq.]

526 J. Matter, *Histoire critique du Gnosticisme*, pl. III ; texte vol. II, pp. 406-408, éd. 1843-44.

527 *Zohar* III, p. 288. A Amst., éd. 1714 (*Idrah Zutah* II, § 78).

intelligence n'est capable de comprendre cette Sagesse [528], ce *Senior Sanctissimus* est entouré des trois têtes. Il est la LUMIERE éternelle de cette sagesse ; et la sagesse est la source de laquelle toutes les manifestations ont pris naissance. Ces trois têtes, renfermées dans une TETE [qui n'en est pas une] ; et ces trois sont inclinées sur [adombrent] la FACE-COURTE [le Fils] et par elles toutes choses resplendissent de lumière". [529] "Aïn-Soph émet un rayon de El ou *Al* [le plus haut Dieu de la Trinité] et la lumière suit le rayon et entre, et, en passant il sort par Adam *Primus* [Kadmon] qui demeure *caché* jusqu'à ce que le plan des dispositions [*statum dispositionis*] soit achevé ; il passe au travers de lui depuis la tête, jusqu'aux pieds ; et dans lui [dans l'Adam caché] est la forme d'UN HOMME" [530].

"Quiconque voudrait se faire une idée de l'Unité sacrée qu'il contemple une flamme qui surgit d'un charbon ardent ou d'une lampe allumée. Il verra, en premier lieu, une lumière double – une blanche et éclatante et l'autre noire ou bleue ; la lumière blanche est *au-dessus*, et s'élève en une flamme droite, tandis que la lumière bleue, ou lumière obscure, reste *au-dessous* et paraît **[249]** former le siège de la première, et, cependant toutes les deux sont si étroitement liées qu'elles ne font qu'une seule flamme. Toutefois, le siège constitué par la lumière bleue, ou obscure, est encore réuni avec la matière combustible qui est *au-dessous* d'elle. La lumière blanche ne change jamais de couleur, elle est toujours blanche ; mais on observe plusieurs teintes dans la lumière inférieure, tandis que la lumière inférieure prend deux directions ; par *en haut* elle est en contact avec la lumière blanche, et par *en bas* elle l'est avec la matière en combustion. Or, celle-ci se consume constamment, et monte sans cesse vers la lumière supérieure, et de cette manière tout se transforme en une seule unité [531]."

---

[528] *Ibidem*, sect. II, §§ 59-63.

[529] *Ibidem*, II, § 63 ; VII, § 6, 177-87.

[530] Jam vero quoniam hoc in loco recondita est illa plane non utuntur, et tantum de parte lucis ejus participant quae demittitur et ingreditur intra filium Aïn-Soph protensum e Persona [HB] [*Al*-Dieu] deorum : intratque et perrumpit et transit per Adam primum occultum usque in statum dispositionis, transitque per eum a capite usque ad pedes ejus : et in eo est figura hominis (*Kabbala Denudata*, II, p. 246).

[531] *Zohar*, I, p. 51 a.

Telles étaient les anciennes notions de la Trinité dans l'Unité, en tant qu'abstraction. L'homme qui est le microcosme du macrocosme, ou de l'homme archétype céleste, l'Adam Kadmon, est, à son tour, une trinité, car il est : *corps, âme et esprit*.

"Tout ce qui a été créé par "l'Ancien des Anciens" ne peut vivre et exister que par un mâle et une femelle", dit le Zohar [532]. Seul, Celui auquel nul ne peut dire, "Tu", car il est l'Esprit de la TETE BLANCHE, dans laquelle sont réunies les "TROIS TETES, n'est pas créé. Du feu subtil, sur un des côtés de la Tête Blanche, et de "l'air subtil" sur l'autre côté, émane Shekinah, son voile, (le Saint-Esprit féminisé). "Cet air", dit *Idra Rabba* "est le plus occulte [*occultissimus*] attribut de l'Ancien des Jours [533]. Le plus Ancien des Plus Anciens est le Caché des Cachés [534]. Il est toutes choses, et Il est Lui-même caché de toutes parts [535]. Le *cranium* de la TETE BLANCHE n'a pas de commencement, mais sa fin a une réflexion brillante et une *rondeur* qui est notre univers." [536].

"Ils considèrent, dit Klenker, le premier-né comme mari et femme, en ce que sa lumière contient en elle-même toutes les autres, et que son Esprit de vie, ou souffle de vie, contient en lui-même tous les autres esprits de vie" [537]. La Shekinah cabalistique correspond à la Sophia Ophite. Pour parler correctement, l'Adam Kadmon est le Bythos ; mais, dans cette théorie des émanations, où tout est calculé pour jeter la perplexité et de mettre un obstacle à toute question, il est la Source de la Lumière, le premier "homme primitif", et, en même temps *Ennoïa*, la Pensée de Bythos, la Profondeur, car il est Pymandre. **[250]**

Les Gnostiques, de même que les Nazaréens, faisant une allégorie de la personnification, disaient que les *Premier* et *Second* hommes aimèrent la beauté de Sophia (Sephira) la première femme, et ainsi, le Père et le Fils fécondèrent la "Femme" céleste et des ténèbres primordiales ils procréèrent la lumière visible (Séphira est la Lumière Invisible ou

---

[532] *Zohar*, livre III, p. 290.

[533] *Idra Rabba*, § 541-542.

[534] *Ibidem*, III, p. 36.

[535] *Ibidem*, p. 171.

[536] *Idrah Zutah*, II, § 51.

[537] *Nat. und Urspr. d. Emanationslehre b. d. Kabbalisten*, p. 2.

Spirituelle), "qu'ils nommèrent le CHRISTUS OINT, ou le Roi Messie" [538]. Ce Christus est *l'Adam d'Argile* avant la chute, adombré par l'esprit d'Adonaï, son père, et de Shékinah Adonaï, sa mère ; car l'Adam Primus est Adon, Adonaï, ou Adonis. L'existence primordiale se manifeste par sa Sagesse, et donne naissance au LOGOS *Intelligible* (toute la création visible) Cette Sagesse était vénérée par les Ophites sous la forme d'un serpent. Autant que nous puissions en juger, la première et la seconde vie sont les deux Adams, ou le premier et le second homme. Le premier contient Eva, ou l'Eve spirituelle non encore née, et celle-ci est contenue dans l'Adam *Primus*, car elle fait partie de lui, puisqu'il est androgyne. L'Eve d'argile qu'on désignera dans la *Genèse* par "la Mère de tous les vivants" est contenue dans le Second Adam. Or, dès sa première manifestation, le SEIGNEUR *MANO*, la Sagesse Inintelligible, disparaît de la scène ; elle ne se manifestera que sous la forme de Shékinah, la GRACE ; car la CORONA est "la Lumière la plus cachée de toutes les Lumières" et, par conséquent, elle est la substance même des ténèbres [539].

Shekinah, dans la Cabale, est la neuvième émanation de Séphira, qui renferme en elle-même la totalité des dix Séphiroth. Elle appartient à la troisième triade, et elle est conçue en même temps que *Malkuth*, ou le "Royaume", dont elle est la contrepartie féminine. D'autre part, elle est considérée comme plus élevée qu'aucunes d'elles ; car elle est la "Gloire Divine", le "voile"ou le "vêtement" de Aïn-soph. Partout où elle est mentionnée dans le *Targum*, les Juifs disent qu'elle est la gloire de Jéhovah, qui demeurait dans le tabernacle, se manifestant sous la forme d'une nuée visible : la "Gloire" planait au-dessus du Siège de Grâce dans le *Sanctum Sanctorum*.

Dans le système des Nazaréens ou de Bardesane, qu'on pourrait appeler la Cabale dans la Cabale, l'Ancien des Jours – *Antiquus Altus*, qui est le Père du Démiurge de l'Univers, est surnommé la *Troisième Vie*, ou *Abatur* ; et il est le Père de *Fetahil*, Architecte de l'Univers visible, qu'il appelle à l'existence par le pouvoir de ses Génies, sur l'ordre du "Suprême" ; Abatur correspondant au "Père" de Jésus dans la théologie chrétienne postérieure. Ces deux Vies supérieures sont donc la couronne dans laquelle **[251]** réside le plus grand *Ferho*. "Avant qu'une créature

---

[538] *Irénée*, p. 637.

[539] *Idrah Ziztah*, IX, § 355 ; *Kabbala Denudata*, II, p. 364 ; cf. *Monade de Pythagore*.

quelconque ne soit venue à l'existence, le Seigneur Ferho existait déjà" [540]. Celui-ci est la Première Vie, sans formes et invisible, dans laquelle existe l'Esprit de VIE vivant, la MISERICORDE Suprême. Les deux ne font qu'UN, de toute éternité, car ce sont la Lumière et la CAUSE de la Lumière. Ils correspondent par conséquent, à la *Sagesse* cachée cabalistique, et à la Shékinah cachée, le Saint-Esprit. "Cette lumière, qui se manifeste, est le vêtement du Caché Céleste dit *l'Idrah Zutah*. Et "l'homme céleste" est l'Adam supérieur. "Nul ne connaît ses voies, sauf *Macroprosopus*" (La longue face) – le dieu supérieur *actif* [541]. "Je ne serai pas lu, comme je suis écrit ; dans ce monde, mon nom sera écrit Jéhovah et lu Adonaï" [542] disent les rabbins avec parfaite raison. Adonaï est l'Adam Kadmon ; il est à la fois le PERE et la MERE. Par cette double médiation, l'Esprit de "l'Ancien des Anciens" descend sur le *Microprosopus* (la courte face) ou l'Adam de l'Eden. Et le "Seigneur Dieu lui souffla dans les narines le souffle de vie".

Lorsque la femme se sépare de son androgyne et devient une individualité distincte, la même chose se répète. Le Père et le Fils (les deux Adams) s'éprennent, tous deux, de sa beauté ; puis viennent l'allégorie de la tentation et la chute. C'est le cas dans la *Cabale*, comme dans la théorie Ophite, dans laquelle Ophis et Ophiomorphos sont, tous deux, des émanations représentées sous l'emblème de serpents, celui-là représentant l'Eternité, la Sagesse et l'Esprit, (comme dans le culte de l'Aspic du Magisme Chaldéen, et la Doctrine-Sagesse des anciens temps), et celui-ci par l'Astuce, l'Envie et la Matière. L'esprit et la matière sont, tous deux, des serpents ; et Adam Kadmon devient l'Ophis qui se tente lui-même – homme et femme – de manger du fruit de "l'Arbre du Bien et du Mal", afin de leur enseigner les mystères de la sagesse spirituelle. La Lumière tente les Ténèbres, et les Ténèbres attirent la Lumière, car les Ténèbres sont la *matière* et "la Lumière *Suprême* ne luit pas dans ses *Ténèbres*". Avec la connaissance vient la tentation de l'Ophiomorphos, et c'est lui qui a gain de cause. Le dualisme de toute religion existante est démontré par la chute. "J'ai reçu un homme du *Seigneur*", s'écrie Eve à la naissance du Dualisme, Caïn et Abel – le bien et le mal. "Et l'Adam connut Hua, sa femme (*astu*) et elle devint grosse et enfanta *Kin*, et dit קניתי איש את ־ יהוה : *Kanithi aish*

---

[540] *Codex Nazaraeus*, I, p. 145.

[541] *Codex Nazaraeus*, I, p. 145.

[542] *Idrah Rabbah*, VIII, p. 107-109. *Auszüge aus dem Sohar*, p. 11 (Berlin 1857).

ath Yahveh. – J'ai gagné ou obtenu un mari, voire même *Yahveh – Ish, Aish* – – l' "homme". "*Cum arbore peccati Deus creavit seculum*." **[252]**

Comparons, maintenant, cette doctrine avec celle des gnostiques juifs, les Nazaréens, ainsi qu'avec d'autres philosophies.

L'ISH AMON, le pleroma, ou le cercle sans limites dans lequel toutes les formes sont renfermées, est la PENSEE de la puissance divine ; elle agit en SILENCE, et soudain la lumière est engendrée par les ténèbres ; c'est ce qu'on nomme la SECONDE vie : et celle-ci produit, ou génère la TROISIEME. Cette troisième lumière est "le PERE de toutes choses vivantes", de même que EUA est "la mère de tous les vivants". Il est le Créateur qui appelle à la vie la matière inerte, au moyen de son esprit vivifiant et, par conséquent, il est surnommé l'ancien du monde. Abatur est le Père qui crée le premier Adam, lequel, à son tour, crée le second. Abatur ouvre une porte et marche vers les flots obscurs (le chaos) et s'y mire ; et les ténèbres reflètent Sa propre image... et voici ! Un FILS est né – le Logos ou Démiurge ; Fetahil, qui est le constructeur du monde *matériel*, est appelé à l'existence. D'après le dogme gnostique, celui-ci est le *Metatron*, l'Archange Gabriel, ou le messager de vie ; ou, comme le prétend l'allégorie biblique, c'est l'Adam Kadmon androgyne, le FILS, lequel, avec l'esprit de son Père, produit l'OINT, ou Adam avant la chute.

Lorsque Svayambhu, "le Seigneur qui existe par lui-même", est poussé à se manifester, il est ainsi décrit dans les livres sacrés hindous :

> "Ayant été poussé à produire divers êtres de sa propre substance divine, il manifesta premièrement les eaux qui développèrent en elles une semence productive.
>
> La semence devint un germe, brillant comme l'or, resplendissant comme l'astre aux mille rayons ; et dans cet œuf il naquit lui-même, sous forme de BRAHMA, le grand Principe de toutes choses."

(*Manou*, livre I, slokas 8 et 9)

Le Kneph égyptien, ou Chnuphis, la Sagesse Divine, représentée par un serpent, émet un neuf par la bouche, et de cet œuf sort Phtha. Dans ce cas, Phtha représente le germe universel, de même que Brahman, lequel est

neutre [543] ; autrement [comme Brahmâ] il est simplement un des noms de la Divinité. Celui-là (Brahman) a servi de modèle pour les TROIS VIES des Nazaréens, et les "faces" cabalistiques, les PHARTZUPHIM qui, à leur tour, furent prises comme modèles par Irénée et ses partisans, pour édifier la Trinité chrétienne. L'*œuf* était la matière primitive qui constituait les matériaux pour l'édification de l'univers visible ; il renfermait, de même que le Plérome gnostique, la Shékinah cabalistique, **[253]** l'homme et la femme, l'esprit et la vie, "dont la lumière renferme toutes les autres lumières", ou esprits de vie. Cette première manifestation était symbolisée par un serpent, lequel, au début, est la Sagesse *divine*, mais se souille lorsqu'il *tombe dans la génération*. Phtha est l'Homme céleste, l'Adam Kadmon égyptien, ou le Christ, qui, en union avec le Saint-Esprit féminin le ZOE, produit les cinq éléments, l'air, l'eau, le feu, la terre et l'éther ; celui-ci n'étant qu'une copie servile de l'Adi Bouddhique et ses cinq Dhyâni Bouddhas, ainsi que nous l'avons montré dans le chapitre précédent. Le *Swayambhuva-Nara hindou* émane hors de lui le principe-mère, renfermé dans sa propre essence divine – Nari, la Vierge immortelle – qui, lorsqu'elle est fécondée par son esprit, devient *Tanmâtra*, la mère des cinq éléments : l'air, l'eau, le feu, la terre et l'éther. C'est ainsi qu'on constate que toutes les cosmogonies procèdent de la cosmogonie hindoue.

Knorr von Rosenroth, en étudiant l'interprétation de la *Cabale*, maintient que, "dans son état primitif (de sagesse secrète) le Dieu Infini Lui-même doit être considéré comme le "Père" (de la nouvelle alliance). Mais l'Infini ayant fait pénétrer la *Lumière* par un canal dans "l'Adam primitif" ou le *Messie*, et cette lumière s'étant unie à ce dernier, on peut lui appliquer le nom de FILS. Et l'influence transmise par lui [le Fils] aux parties inférieures [de l'univers] peut être attribuée au personnage du Saint-Esprit" [544]. Sophia-Achamoth, la VIE semi-spirituelle, semi-matérielle, qui vivifie la matière inerte dans les profondeurs du chaos, est le Saint-Esprit des gnostiques, et le *Spiritus* (féminin) des Nazaréens. Celle-ci, ne l'oublions pas, est la *sœur du Christos*, l'émanation parfaite, et tous deux sont les enfants ou les émanations de Sophia, la fille purement spirituelle et intellectuelle de Bythos, l'Abîme. Car Sophia l'aînée est Shekinah, la Face de Dieu, "la Shekina de Dieu, qui est son image" [545].

---

[543] Il est le germe universel et spirituel de toutes choses.

[544] *Ad Kabb. Chr.*, p. 6.

[545] *Idrah Rabbah*, XLIV, § 1122.

"Le *Fils* Zeus-Belus, ou Sol-Mithra, est l'image du Père, l'émanation de la *Lumière Suprême*", dit Movers. "Il passait pour être le Créateur" [546].

"Les philosophes prétendent que le premier air est *l'anima mundi*. Mais le vêtement (Shékinah) est plus élevé que le premier air, puisqu'il est en contact plus intime avec Aïn-Soph, le sans limite" [547]. Par conséquent *Sophia* est Shékinah et Sophia-Achamoth est *l'anima mundi*, la lumière astrale des cabalistes, qui renferme les germes spirituels et matériels de *tout ce qui est*. Car **[254]** Sophia-Achamoth, de même qu'*Eve*, dont elle est le prototype, est "la mère de tous les vivants".

Il y a trois trinités dans la théorie des Nazaréens, de même que dans la philosophie hindoue, aussi bien de la période ante-Védique et Védique primitive. Alors que nous constatons comment les quelques traducteurs de la *Cabale*, du *Codex Nazaréen* et d'autres œuvres abstraites, pataugent lamentablement dans un panthéon interminable de noms, incapables de se mettre d'accord pour constituer un système qui permette leur classification, car une hypothèse contredit et renverse l'autre, nous ne pouvons que nous étonner de tant de peine, qui pourrait être si facilement évitée. Mais même aujourd'hui, que la traduction et jusqu'à la lecture du sanscrit est devenu si facile, comme point de comparaison, ils ne s'imagineraient jamais qu'il fut possible que toutes les philosophies, soit Sémitique, Chamitique, ou Touranienne, comme on l'appelle, pourraient avoir leur clé dans les ouvrages sacrés des hindous. Et cependant les faits existent et les faits ne sont pas aisément écartés. Ainsi, tandis que nous voyons que la Trimurti hindoue est manifestée d'une manière triple comme :

---

[546] *Die Phönizier*, vol. I, pp. 265-550-553.

[547] *Sabbats Denudata*, vol. II, p. 236.

Nara (ou ParaPourouha),	Agni,	Brahma,	le Père,
Nâri (Mahâmâyâ),	Vayou,	Vishnou,	la Mère,
Viraj (Brahmâ),	Surya,	Siva,	le Fils.

et que la Trinité égyptienne se présente comme suit :

Kneph (ou Amen),	Osiris,	Râ (Horus),	le Père,
Maut (ou Mut),	Isis,	Isis,	la Mère,
Khonsu,	Horus,	Malouli,	le Fils [548].

nous trouvons que la théorie des Nazaréens est la suivante :

Ferho (Ish-Amon),	Mano,	Abatur,	le Père,
Chaos (l'eau obscure),	Spiritus (féminine),	Netubto,	la Mère,
Fetahil,	Lehdoïo,	Seigneur Jourdain,	le Fils.

La première est la trinité occulte ou non manifestée, une simple abstraction. L'autre, la trinité active, ou révélée dans les résultats de la création, qui procède de la première, son prototype spirituel. La troisième est l'image mutilée des deux autres, cristallisée sous forme de dogmes humains, variant suivant l'exubérance de l'imagination matérialiste de chaque nation.

Le Suprême Seigneur de splendeur et de lumière, lumineux et resplendissant, avant qui aucun autre n'existait, est appelé Corona (la couronne) ; Seigneur Ferho, la vie non révélée qui existait dans celui-là de toute éternité ; et le Seigneur Jourdain – l'esprit, l'eau **[255]** vivifiante de la

---

[548] Champollion, *Egypte ancienne*, pp. 245-46.

grâce [549]. Il est celui par lequel, seul, nous sommes sauvés ; et c'est ainsi qu'il correspond à la Shékinah, le vêtement spirituel de Aïn-Soph, ou le Saint-Esprit. Ces trois constituent la Trinité *in abscondito*. La seconde trinité est composée des trois vies. La première est la représentation du Seigneur Ferho, duquel il a procédé ; et le second Ferho est le roi de Lumière – MANO (*Rex Lucis*). Il est la lumière et la vie céleste, et il est plus âgé que l'Architecte du ciel et de la terre [550]. La seconde vie est *Ish Amon* (le Plerome) le vase d'élection, qui renferme la pensée visible du *Iordanus Maximus* – le type (ou sa réflexion intelligible), le prototype de l'eau vivifiante, qui est le "Jourdain spirituel" [551]. La troisième vie, qui est le produit des deux autres, est ABATUR (de *Ab* le Progéniteur, le Père). Celui-ci est le mystérieux et décrépit "Ancien des Anciens", "l'Ancien *Senem sui obtegentem et grandœvum mundi*". Cette dernière troisième Vie, est le Père du Démiurge Fétahil, le créateur du monde, que les Ophites nomment Ilda-Baoth [552], bien que Fétahil soit le *Fils unique*, la réflexion du Père Abatur, qui l'engendre en se mirant dans "l'eau obscure" [553] ; mais le Seigneur Mano, "le Seigneur Sublime, le Seigneur de tous les génies", est plus élevé que le Père, dans ce *Codex* cabalistique – l'un étant purement spirituel et l'autre matériel. C'est ainsi, par exemple, que tandis que le "Fils Unique" d'Abatur est le génie Fétahil, le Créateur du Monde physique, le Seigneur Mano, le "Seigneur de Celsitude", qui est le fils de Celui qui est "le Père de tous ceux qui prêchent l'Evangile" enfante aussi un "fils unique", le Seigneur Lehdaïo, un "Seigneur juste". Il est le Christos, l'Oint qui répand la "grâce" du Jourdain Invisible, l'Esprit de la *Couronne Suprême*.

Dans l'Arcanum, "au cours de l'assemblée de splendeur, allumée par MANO, à laquelle les étincelles de splendeur doivent leur origine", les génies qui habitent dans la lumière "se levèrent, ils allèrent au Jourdain visible, à l'eau courante... et là ils s'assemblèrent en conseil... et ils évoquèrent le Fils Unique d'une image impérissable, qui ne peut être conçu

---

[549] *Codex Nazaraeus*, vol. II, p. 47-57.

[550] *Ibid*., vol. I, p. 145.

[551] *Ibid*., vol. II, p. 211.

[552] *Ibid*., vol. I, p. 309.

[553] Sophia Achamoth engendre aussi son fils Ilda-baoth, le *Démiurge*, en regardant dans le Chaos, ou la matière, et en venant en contact avec celle-ci.

par réflexion, Lehdaio, le Seigneur Juste, qui vient de Lehdoio, le Seigneur Juste, que la vie avait produit par sa parole" [554].

Mano est le chef des sept Æons, qui sont : Mano (*Rex Lucis*) Ayar-Ziwa, Ignis Vivus, Lux, Vita, Aqua Viva (l'eau vive du baptême, le génie du Jourdain), et Ipsa Vita, le chef des six génies, qui **[256]** constituent avec lui le *sept* mystique. Le Mano Nazaréen est, tout bonnement, la copie du Premier Manou hindou – l'émanation du Manou Swayambhuva – duquel évoluent à la suite, les six autres Manous, types des races humaines subséquentes. Nous les retrouvons tous représentés par l'apôtre cabaliste Jean, dans les "sept lampes ardentes brûlant devant le trône, qui sont les sept esprits de Dieu" [555], et dans les sept anges portant les sept coupes. Nous reconnaissons, de plus, dans Fétahil, l'original de la doctrine chrétienne.

Il est dit dans l'Apocalypse de Joannes Theologos : "Et après m'être retourné, je vis... *sept chandeliers*, et au milieu des sept chandeliers, quelqu'un qui ressemblait au Fils de l'homme... Sa tête et ses cheveux étaient blancs comme de la laine blanche, comme de la neige ; ses yeux étaient comme une flamme de feu... ses pieds étaient semblables à de l'airain ardent, comme s'il eût été embrasé dans une fournaise." (I, 13, 14, 15.) *Jean* ne fait que répéter ici, le fait est bien connu, les paroles de Daniel et d'Ezéchiel. "L'Ancien des Jours... les cheveux de sa tête étaient comme de la laine pure..." etc. Et "comme une figure d'*homme*... placé au-dessus du trône... comme du feu, et qui rayonnait tout autour [556]". Le feu étant "la Gloire du Seigneur". Fétahil est le Fils de l'homme, la Troisième Vie, et sa partie supérieure est représentée blanche comme la neige, tandis que lorsqu'il se tient debout près du trône du feu vivant il apparaît comme une flamme.

Toutes ces visions "apocalyptiques" sont basées sur la description de la "tête blanche" du *Zohar*, dans laquelle la trinité cabalistique est réunie. La tête blanche, "qui cache l'esprit dans son crâne", et qui est environnée de feu subtil. "La forme d'un homme" est celle d'Adam Kadmon, par lequel passe le fil de lumière, représenté par le feu. Fétahil est le *Vir*

---

[554] *Codex. Nazar*. II, pp. 107-09. Voir Dunlap, *Sod*., p. 60

[555] *Apocalypse*, IV, 5.

[556] Ezéchiel ; Daniel.

Novissimus (l'homme le plus nouveau), le fils d'Abatur [557], celui-ci étant "l'homme"ou la *troisième vie* [558], aujourd'hui la troisième personne de la trinité. *Jean* voit "quelqu'un qui ressemblait à un fils d'homme", qui tenait en sa main sept étoiles, debout, entre "sept chandeliers d'or" (*Apocalypse*, I). Fétahil se "tient en haut", suivant la volonté de son père, "le plus élevé des Æons, qui tient sept sceptres", et sept génies, qui représentent, astronomiquement parlant, les sept planètes ou étoiles. Il se tient "resplendissant dans le vêtement du Seigneur, rendu lumineux par l'action des génies [559]", Il est le Fils de son Père, la Vie, et de sa mère, l'Esprit ou la Lumière [560] **[257]** . Dans *l'Evangile selon saint Jean*, le Logos est représenté comme celui dans lequel "était la vie, et la vie était la lumière des hommes" (I, 4). Fétahil est le Démiurge, et son père créa, par son entremise, l'univers visible de la matière [561]. Dans *l'Epître de Paul aux Ephésiens* (III, 9) il est dit que Dieu "a créé toutes choses par Jésus". Dans le *Codex*, la VIE-génératrice dit : "Lève-toi, marche, notre fils premier-né, ordonné pour toutes les créatures [562]." "De même que le Père m'a envoyé", dit le Christ, "Dieu a envoyé son Fils Unique dans le monde afin que nous vivions par lui [563]." Finalement, ayant terminé son œuvre sur la terre, Fétahil remonte vers son père Abatur. "*Et qui, relicto quem procreaverat mundo, ad Abatur suum patrem contendit* [564]. "Mon père m'a envoyé... je vais vers mon père", dit aussi Jésus.

Faisant abstraction des querelles théologiques du christianisme qui cherchent à confondre le Créateur juif du premier chapitre de la *Genèse*, avec le "Père" du *Nouveau Testament*, Jésus dit à plusieurs reprises au sujet de son Père, "qu'Il est dans le secret". II n'aurait certainement pas dénommé ainsi le "Seigneur Dieu" omniprésent, des livres Mosaïques, qui Se fit voir à Moïse et aux Patriarches, et alla jusqu'à Se laisser contempler

---

557 *Codex Nazaraeus*, vol. II, p. 127.

558 La première duade androgyne, étant considérée comme une unité dans toutes ces computations secrètes, est, par conséquent, le Saint-Esprit.

559 *Codex Nazaraeus*, vol. III, p. 59.

560 *Ibidem*, vol. I, p. 285.

561 *Ibidem*, vol. I, p. 309.

562 *Ibidem*, vol. I, p. 287. Voyez *Sod the son of the Man*, p. 101.

563 *Epître de saint Jean*, I, 57 ; IV, 9.

564 *Codex Nazaraeus*, vol. II, p. 123.

par tous les Anciens d'Israël [565]. Lorsqu'on fait dire à Jésus, parlant du Temple de Jérusalem, qu'il était la "Maison de son Père", il n'entend parler en aucune manière de l'édifice physique, qu'il prétend pouvoir détruire et reconstruire en trois jours, mais bien du Temple de Salomon le sage cabaliste, qui dit dans ses *Proverbes* que chaque homme est le temple de Dieu, ou de son esprit divin. Cette désignation du "Père qui est dans le secret", est employée aussi bien dans la *Cabale*, que dans le *Codex Nazaraeus*, et ailleurs. Nul n'a contemplé la sagesse cachée dans le "Cranium" et nul n'a vu "l'Abîme" (Bythos). Simon le *Magicien* prêchait "Un Père inconnu de tous" [566].

Nous trouvons une trace encore bien plus ancienne de ce terme le "Dieu secret". Dans la *Cabale*, le "Fils" du Père *secret* qui demeure dans la lumière et la gloire, est "l'Oint", le *Seir-Anpin*, qui réunit en lui toutes les Séphiroth ; il est le Christos, ou l'Homme Céleste. C'est par le Christ que le Pneuma, ou le Saint-Esprit, crée "toutes choses" (*Ephésiens*, III, 9) et produit les quatre éléments l'air, l'eau, le feu et la terre. Cette affirmation est incontestable, **[258]** car nous constatons que c'est sur ce fait qu'Irénée fonde son meilleur argument pour la nécessité d'avoir quatre Evangiles. Il ne peut y en avoir ni plus ni moins que quatre, s'écrie-t-il. "Car, puisqu'il y a quatre parties du monde et quatre vents généraux (καθολικὰ πνεὺμστα)... il est juste qu'elle (l'Eglise) ait quatre piliers. Il est, donc, manifeste que le Verbe, le *créateur de tout*, Celui qui est *assis au-dessus des Chérubim*... ainsi que le dit David, en appelant sa venue. "O toi, qui es assis entre les Chérubins, apparais !" Car les Chérubins ont aussi quatre faces, et leurs faces sont les symboles de l'œuvre du Fils de Dieu [567]."

Nous ne nous arrêterons pas pour discuter tout au long la sainteté toute spéciale des Chérubins à quatre faces, bien que nous puissions peut-être démontrer que leur origine se trouve dans toutes les anciennes pagodes de l'Inde, dans les vâhans (ou véhicules) de leurs dieux principaux ; nous pourrions également attribuer le respect qu'on leur doit, à la sagesse cabalistique, bien que l'Eglise s'en défende de toutes ses forces. Mais nous ne pouvons résister à la tentation de rappeler à nos lecteurs qu'ils n'auront aucune difficulté pour connaître la signification attribuée à ces Chérubins

---

[565] "Moïse monta avec Aaron, Nadab et Abihu, et soixante-dix anciens d'Israël. Ils virent le Dieu d'Israël". *Exode*, XXIV, 9, 10

[566] Irénée, *Homélies de saint Clément*, I, XXII, p. 118.

[567] *Adv. Hœrs*, III, XI, § 8.

s'ils veulent bien prendre la peine de consulter la *Cabale*. "Lorsque les âmes vont quitter leur demeure", dit le *Zohar*, se tenant à la doctrine de la pré-existence des âmes dans le monde des émanations, "chaque âme paraît séparément devant le Saint Roi, vêtue d'une forme sublime, sous les traits avec lesquels elle paraîtra dans ce monde. C'est de cette forme sublime que procède l'image." (*Zohar*, III, p. 104). Il poursuit, alors, en disant que les types ou formes de ces faces sont au nombre de quatre – celles de l'ange ou homme, du lion, du taureau et de l'aigle." Nous ne serions nullement étonnés, si, en outre, Irénée n'eût donné plus de poids à son argument en faveur des quatre Evangiles, en citant le panthéon tout entier des dieux hindous à quatre bras.

En faisant allusion aux quatre animaux, qu'on nomme maintenant Chérubim, comme types des quatre êtres symboliques, qui, dans ses visions, supportent le trône de Jéhovah, Ezéchiel n'eut pas à chercher bien loin ses modèles. Les génies protecteurs chaldéo-babyloniens lui étaient familiers ; le Sed, Alaph ou *Kirub* (Cherubim) le taureau à la figure humaine ; le Nirgal, le lion à face humaine ; Oustour le Sphinx-homme ; et le Nathga, à tête d'aigle. La religion des maîtres – les babyloniens et assyriens idolâtres – fut transportée presque totalement dans les Ecritures révélées des Juifs en captivité et de celles-ci dans le Christianisme. **[259]**

Nous voyons déjà Ezéchiel interpellé par la ressemblance de la Gloire du Seigneur, "comme Fils de l'Homme". Ce titre particulier revient à travers tout le livre de ce prophète, et il est aussi cabalistique que le "rouleau du livre" que la "Gloire" lui fait manger. Il est écrit *en dehors et en dedans* ; et sa signification est absolument la même que celle de l'*Apocalypse*. Nous sommes par conséquent étonnés que tant d'insistance ait été mise sur cette appellation particulière, qu'on dit s'être appliquée a lui-même par Jésus lorsqu'un prophète est ainsi interpellé dans la langue symbolique ou cabalistique. C'est aussi extraordinaire de voir Irénée se complaisant dans des descriptions graphiques de Jésus en le représentant comme le "créateur de toutes choses, assis sur un Cherub [568], si ce n'est qu'il ne l'identifie avec la Shékina, dont la place usuelle est parmi les Cheroubs du Siège de Pitié. Nous savons également que Chérubin et Séraphin sont les titres du "Vieux Serpent" (le Diable orthodoxe), les Séraphins étant les serpents flamboyants du symbolisme cabalistique. Les

---

[568] [*Fragm*., LIII-LIV.]

dix émanations d'Adam Kadmon, nommées les Séphiroth, ont des emblèmes et des titres qui correspondent à chacun d'eux. Ainsi, par exemple, les deux derniers sont, la Victoire, ou Jéhovah-Sabaoth, dont le symbole est la colonne de droite de Salomon, la Colonne *Jachim* ; tandis que GLOIRE est la colonne de gauche, ou *Boaz*, dont le nom est "l'Ancien Serpent", et aussi "Séraphim et Chérubim" [569].

"Le Fils de l'Homme" est un terme qui ne pourrait être employé que par un cabaliste. Exception faite, ainsi que nous l'avons dit, il n'est employé dans *l'Ancien Testament* que par un seul prophète – Ezéchiel le cabaliste. Dans leurs relations mutuelles et mystérieuses, les Æons ou Sephiroth, sont représentés dans la *Cabale* par un grand nombre de cercles, et quelquefois par la figure d'un HOMME, qui est formé symboliquement par ces mêmes cercles. Cet homme est Seir-Anpin, et les 243 nombres dont sa figure est formée ont rapport aux différents ordres de la hiérarchie céleste. L'idée originelle de cette figure, ou plutôt le modèle, a probablement été emprunté au Brahmâ hindou, et les différentes castes représentaient les différentes parties de son corps ; c'est l'opinion de King dans ses *Gnostics*. Dans un des plus beaux et des plus grandioses temples-cavernes à Ellora, dédié à Visvakarma, fils de Brahmâ, on trouve une représentation de ce dieu et de ses attributs. Pour celui qui est au courant de la description d'Ezéchiel "de la ressemblance des quatre animaux" dont chacun avait quatre faces et des mains d'hommes sous les ailes, etc. [570] cette statue d'Ellora doit paraître absolument *biblique*. **[260]** Brahmâ est surnommé le père de "l'homme" de même que Jupiter et les autres dieux suprêmes.

C'est dans les représentations Bouddhiques du mont Méru, appelé par les Birmans *Myé-nmo*, et par les Siamois *Sineru*, que nous retrouvons un des originaux de l'Adam-Kadmon, Seir-Anpin, "l'homme céleste" et de tous les Æons, les Sephiroth, les Pouvoirs, les Dominations, les Trônes, les Vertus et les Dignités de la *Cabale*. La clé de voûte de l'arche qui relie les deux colonnes, est représentée par un *croissant*. C'est ici qu'habite la Sagesse Suprême d'Adi Bouddha la Divinité Suprême et Invisible. Au-dessous de ce point central le plus élevé se trouve le cercle de l'émanation directe de l'Inconnu – le cercle de Brahmâ, pour quelques hindous, et, suivant d'autres, le premier *avatar* de Bouddha. Cela correspond à l'Adam

---

[569] Voyez les *Gnostics de King*.

[570] *Ezéchiel*, I, 5-7.

Kadmon et aux dix Séphiroth. Neuf de ces émanations sont contenues dans la dixième, et on les représente, parfois, par des pagodes, dont chacune porte un nom qui exprime un des principaux attributs de la Divinité manifestée. Puis, au-dessous, se placent les sept degrés ou sphères célestes, chaque sphère étant entourée d'une mer. Celles-ci sont les demeures célestes des *devatas*, ou dieux, chacun perdant un peu de sa sainteté et de sa pureté, à mesure qu'il se rapproche de la terre. Ensuite vient Mérou, lui-même, constitué par des cercles innombrables contenus dans trois plus grands, qui représentent la trinité de l'homme ; et pour celui qui connaît la valeur numérique des lettres dans les noms bibliques comme celui de la "Grande Bête" ou celui de Mithras μιθρας αβρξας, et d'autres, il est facile d'établir l'identité des dieux du Mérou avec les émanations ou Sephiroth des cabalistes. De même les génies des Nazaréens, avec leurs missions spéciales, se retrouvent dans ce plus ancien des mythes, comme étant une représentation parfaite du symbolisme de la "doctrine secrète" ainsi qu'elle était enseignée dans les temps archaïques.

King donne quelques allusions – bien que trop insuffisantes pour enseigner quoi que ce soit d'utile, car elles se fondent sur les calculs de l'Evêque Newton [571] – pour déchiffrer les mystères dans la valeur des lettres. Néanmoins, nous voyons que ce célèbre archéologue qui a consacré beaucoup de son temps et de sa peine à étudier les joyaux gnostiques, corrobore notre assertion. Il montre que la théorie tout entière vient des hindous, et il fait voir que la *Durgâ*, ou contrepartie féminine de chaque dieu asiatique, est ce que les cabalistes nomment la *Vertu* active [572] dans la hiérarchie **[261]** céleste, terme que les Pères Chrétiens adoptèrent et répétèrent, sans s'en rendre bien compte, et dont la signification fut complètement dénaturée par la théologie ultérieure. Mais revenons à Mérou.

---

[571] *Gnostics and their Remains*.

[572] "Bien que cette science soit généralement considérée comme étant particulière aux Talmudistes juifs, il est impossible de douter que l'idée vient d'une source étrangère, et cela des Chaldéens, les fondateurs de l'art magique" dit King, dans ses *Gnostics*. Les titres Iao et Abraxas, etc., au lieu d'être des inventions des Gnostiques étaient sans contredit des noms sacrés, empruntés aux plus anciennes formules de l'Orient. Pline doit y faire allusion lorsqu'il mentionne les vertus attribuées par les Mages aux améthystes gravées des noms du soleil et de la lune, noms, qui ne sont exprimés ni en latin ni en grec. Dans le "*Soleil Éternel*", l' "*Abraxas*", l' "*Adonaï*" de ces joyaux nous reconnaissons les mêmes amulettes ridiculisées par le Pline philosophique (*Gnostics*, pp. 79-80), *Virtutes* (miracles) termes employés par Irénée.

L'ensemble est entouré de *Mahâ-Samudra* ou grande mer – la lumière astrale et l'éther des cabalistes et des savants ; et à l'intérieur des cercles intérieurs, apparaît "la forme d'un homme". C'est l'Achamoth des Nazaréens, l'unité double, ou l'homme androgyne ; l'incarnation divine, et la représentation parfaite de *Seir-Anpin* (la courte face), le fils de *Arikh-Anpin* (la longue face) [573]. Cette ressemblance est représentée aujourd'hui dans beaucoup de lamaseries par Gautama-Bouddha, le dernier des avatars incarnés. Plus bas encore, au-dessous du Mérou, se trouve la demeure du grand *Nâga*, appelé *Raja Naga*, le roi-serpent – le serpent de la *Genèse*, l'Ophis des Gnostiques – et la déesse de la terre, *Bhumây Nari*, ou *Yami*, qui accompagne le grand dragon, car c'est Eve "la mère de tous les vivants". Plus bas encore se trouve la huitième sphère, les régions infernales. Les régions supérieures de Brahmâ sont entourées du soleil, de la lune et des planètes, les sept stellaires des Nazaréens, et tels qu'ils sont décrits dans le *Codex*.

"Les sept Dæmons-imposteurs, qui trompent les fils d'Adam. Le nom de l'un d'eux est *Sol* ; d'un autre *Spiritus Venereus*, Astro ; le troisième est *Nebu*, Mercure, un faux Messie ;... le nom du quatrième est *Sin Luna* ; le cinquième est *Khiyun*, Saturne ; le sixième, *Bel Zeus* ; le septième, *Nerig Mars*" [574]. Ensuite viennent "Sept vies procréées", sept bons Stellaires, "qui proviennent de Cabar Zio, et ce sont ces êtres lumineux qui brillent dans leur propre forme et splendeur qui se répand de là-haut... Le trône est dûment placé pour le Seigneur de la Splendeur, à la porte de la MAISON DE LA VIE, où il y a TROIS demeures" [575].

Les demeures de la Trimurti, la trinité hindoue, sont placées sous la clé de voûte – le croissant d'or, dans la représentation du Mérou. "Sous ses pieds [du dieu d'Israël], c'était comme un ouvrage de saphir transparent" (*Exode*, XXIV, 10). Le ciel de Brahmâ est situé au-dessous du croissant, tout pavé de saphirs. Le paradis d'Indra resplendit de mille soleils ; celui de Siva (Saturne) est au Nord-Est ; son trône est fait de Lapis-Lazuli et le sol du ciel **[262]** est en or bruni. "Lorsqu'il s'assied sur son trône il resplendit de flammes *jusqu'aux lombes*." Pendant la foire, à Hardwar, où il est plus

---

[573] Ainsi nommées pour distinguer la face courte, qui est extérieure, "de l'Ancien sacré et vénérable" (*Idra Rabba*, III, 36 ; v. 54). *Seir-Anpin* est "l'image du Père". "Celui qui m'a vu, a vu le Père" (*Jean*, XIV, 9).

[574] Codex Nazaraeus, vol. I, p. 55.

[575] Codex Nazaraeus, vol. III, p. 61.

que jamais le *Mahâdeva*, le dieu suprême, on reconnaît un à un les attributs et les emblèmes consacrés au "Seigneur Dieu" judaïque, dans ceux de Siva. La pierre de Binlang [576], consacrée à cette divinité hindoue, est une pierre brute, comme celle de Bethel, consacrée par le patriarche Jacob, et qu'il éleva "comme un pilier" ; de même que celle-ci le Binlang est *oint*. Nous croyons inutile de rappeler que le *linga*, l'emblème consacré à Siva, dont les temples sont construits pour en représenter la forme, est identique quant à la forme, signification et objet, aux "piliers" élevés par les divers patriarches, pour signaler leur adoration du Seigneur Dieu. On pourrait, de fait, promener une de ces pierres patriarcales dans les processions de Siva à Calcutta, sans que son origine hébraïque soit suspectée. On représente parfois les quatre bras de Siva munis d'appendices en forme d'ailes ; il a trois yeux et un *quatrième* dans le croissant, qu'il a obtenu en barattant l'océan, de même que Pâncha Mukha Siva a quatre têtes.

Nous reconnaissons dans ce dieu, la description donnée, par Ezéchiel dans son premier chapitre de la vision, dans laquelle il voit "une ressemblance humaine" dans les quatre créatures vivantes qui avaient "quatre faces, quatre ailes", une paire de "pieds droits... qui étincelaient comme de *l'airain poli*... et les quatre roues étaient remplies d'yeux tout autour". C'est le trône de Siva que le prophète décrit en disant : "... il y avait quelque chose de semblable à une pierre de saphir en forme de trône... je vis encore comme la couleur de l'ambre [or], comme du feu qui rayonnait tout autour... depuis ses reins jusqu'en haut et depuis ses reins jusqu'en bas, je vis comme du feu." (*Ezéchiel*, 1, 27.) "Ses pieds étaient semblables à de l'airain ardent, comme s'il eût été embrasé dans une fournaise." (*Apocalypse*, I, 15.) "Quant à la figure de leurs faces... la face du premier était une face de chérubin, la face du second, une face de lion, celle du troisième, une face de bœuf et celle du quatrième, une face d'aigle." (*Ezéchiel*, 1. 10. X, 14.) Nous retrouvons cette représentation *quadruple* dans les deux *chérubins* d'or à chaque extrémité de l'arche ; ces quatre faces symboliques ont, en outre, été adoptées par la suite, une par chacun des évangélistes, comme on peut s'en rendre compte par les représentations de Matthieu, Marc, Luc et Jean [577] placées comme entête de

---

[576] Cette pierre, de nature spongieuse se trouve à Narada, et il est rare de la rencontrer ailleurs.

[577] Saint Jean a un aigle à ses côtés ; saint Luc un taureau ; saint Marc un lion ; et saint Matthieu un ange – le quaternaire cabalistique du Tarot Egyptien.

leurs Evangiles respectifs de la Vulgate Romaine et des Bibles Grecques. **[263]**

Sanchoniaton nous dit que le grand dieu des Phéniciens, Taautus ayant fait l'image d'Ouranus, représenta aussi les attitudes des dieux Cronus et Dagon, et les caractères sacrés des éléments. "Il dessina aussi pour Cronus l'emblème de son pouvoir royal, ayant quatre yeux par-devant, et par derrière, deux de ceux-ci fermés comme pendant le sommeil ; et sur les épaules quatre ailes, deux déployées comme dans le vol, et deux en position de repos. Et le symbole était que Cronus pendant son sommeil veillait, et reposait tout en étant éveillé. De la même manière, en ce qui concerne les ailes qu'il volait en se reposant et pourtant se reposait en vol."

L'identité de Saturne et de Siva est encore plus démontrée, si nous considérons l'emblème de celui-ci, le *damaru* qui est un sablier, afin de montrer le progrès du temps, représenté par ce dieu dans sa capacité de destructeur. Le taureau *Nandi*, le *vehan* de Siva, l'emblème le plus sacré de ce dieu, est reproduit dans le bœuf Apis des Egyptiens, et dans le taureau créé par Ormazd et tué par Ahriman. La religion de Zoroastre toute basée sur la "doctrine secrète", était pratiquée par le peuple d'Eritène ; c'était la religion des Perses lorsqu'ils subjuguèrent les Assyriens. De là, il est aisé de suivre la trace de l'introduction de cet emblème de VIE représentée par le Taureau dans chaque système religieux. Le collège des Mages l'adopta avec le changement de dynastie [578] ; Daniel est représenté comme Rabbi, chef des astrologues et des Mages babyloniens [579] ; par conséquent nous voyons réapparaître les taureaux assyriens et les attributs de Siva sous une forme à peine modifiée dans les chérubins des Juifs talmudistes, de la même manière que nous retrouvons le bœuf Apis et les sphinx, ou chérubins, sur l'Arche Mosaïque ; nous le retrouvons, de même, après plusieurs milliers d'années en compagnie de saint Luc, un des Evangélistes chrétiens.

Quiconque a habité l'Inde assez longtemps pour connaître, même superficiellement, les divinités indigènes, doit reconnaître la ressemblance entre Jéhovah et d'autres dieux en plus de Siva. Les Talmudistes ont toujours eu une grande vénération pour Siva, sous la forme de Saturne. Les cabalistes d'Alexandrie le tenaient en grande révérence comme l'inspirateur

---

[578] [Cf. Cory, *Anc. Fragm.*, p. 13, éd. 1832.] Voyez Matter à ce sujet, *Hist. crit. de Gnosticisme*.

[579] Voir le *Livre de Daniel*, V, II.

direct de la loi et des prophètes ; un des noms de Saturne était Israël, et nous ferons voir, par la suite, son identité jusqu'à un certain point avec Abram, identité à laquelle Movers [580] et d'autres ont déjà fait allusion. Ne nous étonnons donc pas si Valentinus, Basilide et les Gnostiques Ophites plaçaient la demeure de leur Ilda-Baoth, destructeur en **[264]** même temps que créateur, dans la planète Saturne ; car c'était lui qui dictait la loi dans le désert et parlait par les prophètes. Si nous désirons de plus amples preuves, nous les trouvons dans la *Bible* canonique elle-même. Dans "Amos" le "Seigneur" répand les flots de sa colère sur le peuple d'Israël. Il refuse leurs holocaustes et n'écoute point leurs prières, mais il demande à Amos : "M'avez-vous fait des sacrifices et des offrandes pendant les quarante années du désert, maison d'Israël ?" Mais vous avez emporté la tente de votre roi Moloch, et *Chiun* vos idoles, *l'étoile de votre Dieu*." (V. 25 – et non – 26.) Et qui sont *Moloch* et *Chiun*, sinon Ball, Saturne, Siva, et Chiun, Kivan, le même Saturne, dont les Israélites avaient façonné l'étoile ? Il n'y a pas à dire, toutes ces divinités sont les mêmes.

Il en est de même pour les nombreux Logoï, tandis que le Sosiosh Zoroastrien est modelé sur le dixième Avatar Brahmanique et le cinquième Bouddha des partisans de Gautama ; et nous voyons que celui-là après avoir été incorporé, corps et biens, dans le système cabalistique du Messie-Roi, reflété dans l'apôtre Gabriel des Nazaréens et l'Æbel-Zivo, le Légatus envoyé sur la terre par le Seigneur de Celsitude et de Lumière ; tous – Hindou et Persan, Bouddhiste et Juif, le Christos des Gnostiques et le Logos de Philon le Juif – tous sont confondus dans le "Verbe fait chair" du quatrième *Evangile*. Le Christianisme réunit tous ces systèmes raccommodés et arrangés à cette occasion. Prenons par exemple l'*Avesta*, nous y trouvons le système double si notoire dans la doctrine chrétienne. La lutte entre Ahriman [581], les Ténèbres, et Ormazd, la Lumière, s'est perpétuée sans fin dans le monde depuis le commencement des temps. Lorsque le pire a lieu et qu'Ahriman semble avoir conquis le monde et corrompu l'humanité entière, *alors apparaît le Sauveur des hommes*,

---

[580] [*Die Phönizier*, vol. I, pp. 396 et seq.]

[581] Ahriman, la création de Zoroastre, est ainsi nommée par haine des Arias ou Aryas, les Brahmanes contre lesquels les Zoroastriens s'étaient révoltés. Zoroastre, bien qu'un Arya lui-même (un noble, un sage), comme dans le cas des Dévas qu'il rabaissa de dieux à la position de diables, n'hésita pas de donner à ce type d'esprits du mal, le nom de ses ennemis les Aryas-Brahmanes. Toute la lutte entre Ahura-Mazda et Ahriman, n'est que l'allégorie de la grande guerre religieuse et politique entre le Brahmanisme et le Zoroastrianisme.

Sosiosh. Il vient sur un coursier blanc et suivi par une armée de bons génies, également montés sur des chevaux blancs [582]. Et nous voyons cela, fidèlement reproduit dans l'*Apocalypse* : "Puis je vis le ciel ouvert, et voici, parut un cheval blanc. Celui qui le montait s'appelle fidèle et véritable... Les armées qui sont dans le ciel le suivaient sur des chevaux blancs." (*Apocalypse*, XIX, II, 14.). Sosiosh, lui-même, n'est qu'une *permutation* ultérieure persane du Vichnou hindou. **[265]** On voit encore aujourd'hui dans le temple de Rama l'image de ce Dieu, le représentant comme le Sauveur, le "Préservateur" (l'esprit préservant de Dieu). L'image le représente dans sa dixième incarnation – celle de *l'Avatar Kalki* qui est encore à venir – sous la forme d'un guerrier armé, monté sur un cheval blanc. Il brandit au-dessus de sa tête le glaive [de la] destruction, et tient un disque de l'autre main, fait d'anneaux enroulés les uns dans les autres, emblème de la révolution des cycles très longs [583], car Vichnou doit apparaître ainsi à la fin du *Kaliyuga* qui correspond à la fin du monde de nos Adventistes. "De sa bouche sortait une épée aiguë... sur sa tête étaient plusieurs diadèmes." (*Apocalypse*, XIX, 12-15). On représente souvent Vichnou avec plusieurs couronnes superposées. "Et je vis un ange qui se tenait dans le soleil."(*id.* 17). *Le cheval blanc est le cheval du soleil* [584]. Sosiosh, le Sauveur Persan est également né d'une vierge, et à la fin des temps il doit revenir comme un Rédempteur pour sauver le monde, mais il sera précédé de deux prophètes qui annonceront sa venue [585]. Voilà pourquoi les Juifs qui ont eu Moïse et Elie, attendent maintenant la venue de leur messie. "Puis vient alors, la *résurrection* générale, quand les bons seront immédiatement transférés dans ce séjour bienheureux – la terre régénérée ; et Ahriman et ses anges (les démons) [586], et les méchants seront purifiés en se plongeant dans un lac de métal fondu... Tous jouiront alors de la félicité éternelle, et guidés par Sosiosh, ils chanteront éternellement les louanges de l'Eternel." [587].

La description ci-dessus est une répétition parfaite de Vichnou dans son dixième avatar, car, alors, il précipitera les méchants dans les

---

[582] Nork, *Bibl. Mythol*., II, 146.

[583] Le Rév. M. Maurice estime que cela se réfère également aux cycles.

[584] Dunker, *Geschichte der Alterthums*, II, p. 368.

[585] Voir la traduction du *Zend Avesta*, dans les *Gnostics* du King.

[586] Les devas ou diables des Iraniens contrastent avec les dévas ou divinités de l'Inde.

[587] J.F. Kleucker, *Zend. Avesta Bundahish*, § XXXI.

demeures infernales, où, après s'être purifiés, ils seront pardonnés – même les diables qui se révoltèrent contre Brahmâ, et qui furent précipités par Siva dans le gouffre sans fond, et les "bienheureux" iront séjourner avec les dieux au-dessus du mont Mérou [588].

Maintenant que nous avons fait voir la ressemblance entre les notions du Logos, du Métatron et du Médiateur, telles que nous les trouvons dans la *Cabale* et le *Codex* des Nazaréens et des Gnostiques Chrétiens, le lecteur est préparé à apprécier l'audace **[266]** des formules Patristiques pour réduire une simple figure métaphysique à une forme concrète, et la faire apparaître comme si le doigt de la prophétie avait signalé Jésus comme le Messie attendu, depuis des siècles innombrables. Un *théomythos* qui devait symboliser les temps à venir, vers la fin du grand cycle, où la "bonne nouvelle" céleste proclamerait la fraternité universelle, et la religion commune de l'humanité entière le jour de la régénération – fut complètement dénaturé en le présentant comme un fait accompli.

"Pourquoi dis-tu que je suis bon ? Nul n'est bon sinon Dieu seul", dit Jésus (*Matth*. XIX, 17). Est-ce là le langage d'un Dieu ? de la seconde personne de la Trinité qui est égale à la première ? Et si ce Messie, ou Saint-Esprit des Trinités Gnostiques et Païennes était venu en personne, que voulait-il dire en établissant une distinction entre lui, le "Fils de l'Homme" et le Saint-Esprit ? "Et quiconque parlera contre le Fils de l'homme, il lui sera pardonné ; mais à celui qui blasphèmera contre le Saint-Esprit il ne sera point pardonné [589]" dit-il. Comment, alors, expliquer l'étonnante identité de ce langage avec celui des préceptes, énoncés bien des siècles auparavant par les Cabalistes et les initiés "païens" ? Voici quelques exemples, pris parmi beaucoup d'autres.

"Aucun des dieux, aucun homme ou seigneur, n'est bon, *sinon Dieu seul*", dit Hermès [590].

"Il est impossible d'être un homme bon, Dieu seul possède ce privilège", répète Platon, avec une légère variante [591].

---

[588] Origène maintenait fermement que la doctrine du châtiment éternel était erronée. Il prétendait qu'à la seconde venue du Christ même les diables qui figurent au nombre des damnés seraient pardonnés. La damnation éternelle est une invention chrétienne ultérieure. [*De principiis*, I, V ; II, X ; III, VI.]

[589] *Saint Luc*, XII, 10.

[590] *Hermès Trismégiste*, VI, 55.

Six siècles avant le Christ, Confucius, le philosophe chinois, disait que sa doctrine était simple et aisément compréhensible (*Lûn-yû*. Chap. 5, § 15). A quoi un de ses disciples ajoutait : "La doctrine de notre Maître consiste à faire preuve d'une correction de cœur invariable, et en faisant à autrui ce que nous voudrions qu'ils nous fassent [592]."

"Jésus de Nazareth, *cet homme* à qui Dieu a rendu témoignage devant vous par les miracles [593]", s'écrie Pierre, longtemps après la scène du Calvaire. "Il y eut un homme, envoyé de Dieu : son nom était Jean [594]" dit le quatrième Evangile, mettant ainsi Jean-Baptiste sur un pied d'égalité avec Jésus. Dans un des actes les plus solennels de sa vie lorsqu'il baptisa le Christ, Jean-Baptiste ne croit nullement baptiser *un Dieu*, puisqu'il se sert du mot homme. "C'est celui dont j'ai dit : Après moi vient un *homme* [595]." **[267]** Jésus dit, en parlant de lui-même : "Mais maintenant vous cherchez à me faire mourir, *moi, un homme*, qui vous ai dit la vérité *que j'ai entendue de Dieu* [596]." Jusqu'à l'aveugle de Jérusalem guéri par le grand thaumaturge, rempli de gratitude et d'admiration pour son bienfaiteur, en faisant le récit du miracle n'appelle pas Jésus Dieu, mais il dit simplement : "*Un homme* appelé Jésus a fait de la boue" [597].

Ce n'est pas faute d'exemples que nous en restons là, mais simplement parce que ce que nous venons de dire a été dit et répété bien souvent avant nous. Mais il n'y a pas de mal plus incurable que le fanatisme aveugle et irraisonné. Peu d'hommes ont le courage d'écrire, comme le Dr Priestley : "On ne voit rien de divin attribué au Christ, avant Justin martyr (ap. J. C. 14) qui de philosophe qu'il était, devint chrétien [598]."

Mahomet parut près de six cents ans [599] après le soi-disant déicide. Le monde gréco-romain était encore sous le coup des dissensions religieuses,

---

[591] Platon, *Protagoras*, § 84.

[592] Pauthier, *La Chine*, 11, 375.

[593] *Actes*, II, 22.

[594] *Jean*, I, 6.

[595] *Ibidem*, 30.

[596] *Jean*, VIII, 40.

[597] *Ibidem*, IX, 11.

[598] Priestley, *History of Early Christianity*, p. 2, Sect. 2.

[599] Mahomet naquit en l'an 571 de notre ère.

s'opposant à tous les édits impériaux antérieurs et la christianisation forcée. Tandis que le Concile de Trente discutait au sujet de la *Vulgate*, l'unité de Dieu l'emporta sur la trinité et bientôt les Mahométans furent plus nombreux que les Chrétiens. Pourquoi ? Parce que leur prophète ne chercha jamais à se faire passer pour Allah. Autrement, nous le disons sans crainte, il n'eût pas vécu pour voir triompher sa religion. Le Mahométisme a fait jusqu'à ce jour, et fait encore plus de prosélytes que le Christianisme. Le Bouddha Siddhârtha vint comme un simple mortel, des siècles avant le Christ, son éthique religieuse dépasse encore aujourd'hui en beauté morale, tout ce qu'avaient rêvé les Tertullien et les Augustin.

On ne trouve le véritable esprit du Christianisme, que dans le Bouddhisme ; il se révèle partiellement dans les autres religions "païennes". Le Bouddha ne s'est jamais fait passer pour un dieu, et ses disciples ne l'ont pas, non plus, déifié. On sait qu'aujourd'hui le nombre des bouddhistes dépasse de beaucoup celui des chrétiens ; on les calcule à environ 500.000.000. Tandis que les cas de conversions sont fort rares parmi les Bouddhistes, les Brahmanistes, les Mahométans et les Juifs, nous pouvons en conclure combien sont stériles les efforts des missionnaires, et comment l'athéisme et le matérialisme mettent leurs ulcères gangreneux au cœur même du Christianisme qu'ils rongent plus profondément de jour en jour. Il n'y a pas d'athées parmi les populations païennes, **[268]** et les quelques Bouddhistes et Brahmanistes infectés de matérialisme sont ceux qui habitent les grandes villes peuplées d'Européens, et cela seulement dans les classes éduquées. L'Evêque Kidder dit avec raison : "Si un sage avait à choisir sa religion d'après ceux qui la professent, il est à présumer que le Christianisme serait la dernière qu'il choisirait !

Dans un judicieux petit opuscule, dû à la plume du populaire conférencier J.-M. Peebles, M. D. l'auteur cite le London Athenceun, dont un des articles relate le bien-être des habitants de Yarkand et de Kashgar "qui paraissent vertueux et heureux". "Juste ciel", s'écrie avec ferveur le loyal auteur, qui était lui-même autrefois un pasteur universaliste, "plût à Dieu *d'éloigner* les missionnaires Chrétiens de l'heureuse et païenne Tartarie [600] !

Depuis les premiers temps du christianisme lorsque Paul reprochait à l'*Eglise* de Corinthe un crime "qui n'est même pas mentionné chez les

---

[600] J.M. Peebles, *Jesus-Man, Myth. or God*, etc., 1870, note p. 86.

Gentils – et qui consiste à avoir des relations avec la femme de son père" ; et de se rendre coupables de débauches et d'ivrognerie sous prétexte d'assister à la "Sainte Cène"(I *Corinthiens*, V, 1), la profession du nom du Christ a été plutôt un prétexte que la preuve de sentiments religieux. Toutefois la véritable interprétation de ce verset est la suivante : "On entend dire qu'il y a généralement parmi vous de l'impudicité et une telle impudicité qu'elle ne se rencontre pas même chez les païens ; c'est au point que l'un de vous a la femme de son père ou l'a épousée." On croirait que l'influence persane a dicté ce langage. Cette pratique n'existait "nulle part dans aucune nation", sauf en Perse, où elle passait pour fort méritoire. De là les récits juifs d'Abraham épousant sa sœur, Nahor, sa nièce, Amram la sœur de son père et Judah la veuve de son fils, dont les enfants étaient légitimes. Les tribus aryennes ne voulaient que des mariages endogames, tandis que les Tartares et toutes les nations barbares voulaient que les unions fussent exogames.

Un seul des apôtres de Jésus méritait véritablement ce titre, et celui-là c'était Paul. Malgré la défiguration que firent subir à ses *Epîtres* les mains dogmatiques, avant de les admettre au Canon de l'Eglise, sa conception de la sublime et divine figure du philosophe qui mourut pour son idée se retrouve dans tous ses discours aux diverses nations des Gentils. Seulement, celui qui voudrait le bien comprendre, devra étudier le *Logos* de Philon le Juif, en réfléchissant de temps en temps, au *Sabda* (logos) hindou de l'école Mîmânsâ. **[269]**

Quant aux autres apôtres dont les noms figurent à l'entête des *Evangiles* – nous ne pouvons certes pas croire à leur véracité, lorsque nous les voyons attribuer à leur Maître des miracles entourés de circonstances relatées, sinon dans les plus anciens livres de l'Inde, du moins dans ceux qui précédèrent l'époque du christianisme, suivant la phraséologie même des traditions. Lequel d'entre nous, aux jours de son aveugle et simple crédulité, n'a pas été frappé par le touchant récit, donné dans les *Evangiles selon Marc et Luc*, de la résurrection de la fille de Jaire ? Lequel de nous a douté de son originalité ? Et cependant, cette histoire elle-même est copiée, d'un bout à l'autre, dans le *Hari-vansha*, et fait partie des miracles attribués à Christna [601]. Nous la donnons d'après la version française :

---

[601] Le personnage appelé Christna par Mme Blavatsky n'est autre que le Krishma de la *Bhaghavad Gîtâ* (N.D.E.).

"Le Roi Angashuna fit célébrer en grande pompe les fiançailles de sa fille, la belle Kalavatti, avec le jeune fils de Vamadeva, le puissant Roi d'Antarvédi, nommé Govinda.

Mais, pendant que Kalavatti jouait sous les bosquets avec ses compagnes, elle fut mordue par un serpent et mourut. Antharveda déchira ses vêtements, couvrit sa tête de cendres, et maudit le jour où il était né !

Tout à coup, une grande rumeur s'éleva dans le palais, et on entendit les cris, mille fois répétés de : *Pashya pitaram ; pashya gurum* ! Le Père, le Maître ! Puis Christna s'approcha en souriant, s'appuyant sur le bras d'Arjouna...

... Maître ! s'écria Angashuna, se jetant à ses pieds, et les mouillant de ses larmes ! Vois, ma pauvre fille ! et il lui montrait le corps de Kalavatti, étendu sur une natte...

Pourquoi pleures-tu ? répliqua Christna de sa douce voix. *Ne vois-tu point qu'elle dort* ? Ecoute le bruit de sa respiration, tel le soupir de la brise nocturne qui frémit dans les feuilles des arbres. Vois, ses joues reprennent leur couleur, ses yeux, dont les paupières tremblent comme si elles allaient s'ouvrir ; ses lèvres tressaillent comme si elles allaient parler ; je te dis qu'elle dort ; et vois, elle remue, *Kalavatti ! lève-toi et marche* !

A peine Christna avait-il parlé, que la respiration, la chaleur, le mouvement et la vie revinrent petit à petit, dans le cadavre, et la jeune fille, obéissant à l'ordre du demi-dieu, se leva de sa couche et retourna vers ses compagnes. Mais la foule émerveillée s'écria : Celui-ci est un dieu, puisque, pour lui, la mort n'est pas plus que le sommeil [602]". **[270]**

Toutes ces paraboles sont imposées aux chrétiens, additionnées de dogmes, lesquels, dans leur caractères extraordinaire, laissent loin derrière

[602] Traduit par Jacolliot du Hari-vansha : *Christna et le Christ*, pp. 300-01.

elles les conceptions les plus abracadabrantes du paganisme. Afin de croire à un Dieu les Chrétiens ont cru nécessaire de le tuer, afin d'avoir, eux-mêmes, la vie !

Et maintenant, l'Eglise traite le suprême, l'inconnu, le Père de la grâce et de la pitié, et sa hiérarchie céleste comme autant d'étoiles théâtrales et de surnuméraires salariés. Six siècles avant l'ère chrétienne, Xénophon avait disposé de cet anthropomorphisme dans une satire immortelle conservée et présentée par Clément d'Alexandrie :

> "Il y a un Dieu suprême par-dessus tous les dieux, plus divin que les mortels ;
>
> Dont la forme n'est pas celle de l'homme, et encore moins sa nature ; Mais les mortels orgueilleux s'imaginent que les dieux sont engendrés comme eux,
>
> Avec les mêmes sensations, la même voix, les mêmes membres corporels ; De sorte que si les lions et les bœufs avaient des mains pour travailler comme les hommes,
>
> Et sculpter ou peindre l'image de leur Dieu,
>
> Les chevaux alors peindraient leur dieu comme un cheval, et les bœufs comme un bœuf,
>
> Chaque espèce dotant son Dieu de sa propre nature et forme [603]."

Ecoutez ce que dit Vyasa, le poète panthéiste de l'Inde, qui d'après les preuves réunies par les savants, a dû vivre, ainsi que le dit Jacolliot, il y a quelque quinze mille ans, au sujet de la Mâyâ, l'illusion des sens :

> "Les dogmes religieux ne servent qu'à obscurcir l'intelligence de l'homme... Le culte des Divinités, sous l'allégorie desquelles se cache le respect des lois naturelles, éloigne la vérité au profit des plus basses superstitions."

(*Vyasa-Maya*) [604].

---

[603] Clément, *Strom*, V, 14, § 110. Traduction publiée dans *Supernatural Religion*, vol. I,. 76.

Il était donné au Christianisme de nous dépeindre le Dieu Tout-Puissant d'après le modèle de l'abstraction cabalistique de "l'ancien des Jours". D'après les vieilles fresques sur les plafonds des cathédrales ; d'après les Missels catholiques et d'autres icônes et images, nous le voyons aujourd'hui représenté par le pinceau, artistique de Gustave Doré. L'imposante majesté de Celui qu'aucun païen n'avait osé portraiturer sous une forme concrète, figure dans notre siècle, dans la *Bible Illustrée* de Gustave Doré. Marchant sur **[271]** les nuées qui flottent dans l'espace, les ténèbres et le chaos derrière lui, et le monde sous ses pieds, nous voyons un majestueux vieillard, ramenant de sa main gauche ses robes qui traînent autour de lui et la droite levée dans un geste de commandement. Il vient de prononcer le Verbe et un flot de Lumière – la Shékinah – s'échappe de sa personne altière. Cette conception poétique, en tant que composition, fait honneur à l'artiste, mais honore-t-elle Dieu ? Le chaos derrière Lui, vaut mieux que la figure elle-même, car là, du moins, nous voyons un mystère solennel. Quant à nous, nous lui préférons le silence des anciens païens. Avec une telle représentation grossière, anthropomorphe et, à notre avis, sacrilège de la Cause Première, faut-il s'étonner de l'extravagance iconographique des représentations du Christ Chrétien, des apôtres et des saints putatifs ? Pour les catholiques, saint Pierre devient tout naturellement le concierge du Ciel, assis à la porte du royaume céleste et faisant office de contrôleur des billets vers la Trinité !

Pendant un conflit religieux qui eut lieu dernièrement dans une des provinces Hispano-Américaines, on trouva sur les cadavres de quelques victimes, des passeports signés par l'Evêque du diocèse, et adressés à saint Pierre, en l'enjoignant "*d'admettre le porteur en qualité de véritable fils de l'Eglise*." On reconnut, par la suite, que ces curieux documents avaient été reçus par ses paroissiens du prélat catholique, juste avant d'aller au combat à l'instigation de leurs prêtres.

Dans leur désir immodéré de prouver l'authenticité du *Nouveau Testament*, les meilleurs, les plus savants du clergé protestant, ne tombent que trop souvent dans de regrettables pièges. Nous pouvons à peine croire qu'un commentateur aussi éclairé que le chanoine Westcott, ait ignoré les écritures talmudistes et purement cabalistiques. Comment se fait-il qu'il cite avec une parfaite assurance, comme présentant "une analogie

---

[604] [*La Genèse de l'humanité*, p. 339, Paris 1873.]

frappante avec *l'Evangile selon saint Jean*" des passages entiers de l'ouvrage *Le Pasteur d'Hermas*, qui sont des phrases complètes empruntées à la littérature cabalistique ? "Le point de vue d'Hermas au sujet de l'œuvre et de la nature du Christ n'est pas moins en harmonie avec la doctrine apostolique, et il offre une analogie frappante avec *l'Evangile selon saint Jean*... Il [Jésus] est un "Rocher plus haut que les montagnes, capable de soutenir le monde entier, ancien et cependant avec une porte nouvelle... Il est plus vieux que la création, de sorte qu'il prit conseil du Père au sujet de la création qu'il fit... Personne ne peut arriver jusqu'à lui, sinon par son Fils [605]." **[272]**

Or – ainsi que l'auteur de *Supernatural Religion* le prouve fort bien – tandis qu'il n'y a rien dans ceci, qui ressemble à une corroboration de la doctrine enseignée dans le quatrième Evangile, il ne dit pas que presque tout ce qui a été avancé par le pseudo Hermas, par rapport à sa conversation parabolique avec le "Seigneur", est une simple citation, avec de nombreuses variantes, du *Zohar* et d'autres ouvrages cabalistiques. Comparons-les afin de ne laisser aucun doute dans l'esprit du lecteur.

"Dieu, dit Hermas [606], planta une vigne, c'est-à-dire qu'Il créa le peuple et le donna à Son Fils ; et le Fils... lava, lui-même, leurs péchés, etc." ; c'est-à-dire, que le Fils les lava dans son sang, en commémoration de quoi les chrétiens boivent du vin dans la communion. Dans la *Cabale*, nous voyons que l'Ancien des Anciens, ou la *longue Face* planta un vignoble qui représente l'humanité ; et une vigne qui signifie la Vie. Nous voyons, par conséquent, que l'Esprit du "Messie-Roi" lave ses vêtements dans le vin d'en haut, dès la création du monde [607]. Adam, ou A-Dam, c'est le "sang". La vie de la chair est dans le sang (*nephesh* – l'âme), (*Lévitique*, XVII). Et Adam-Kadmon est le Fils Unique. Noé, aussi, plante un vignoble – la serre chaude allégorique de l'humanité future. Nous le voyons reproduit dans le *Codex* des Nazaréens, comme la conséquence de l'adoption de cette même allégorie. Sept vignes sont procréées, qui naissent

---

605 Cet ouvrage Le Pasteur d'Hermas n'existe plus aujourd'hui, mais paraît seulement dans la *Stichométrie de Nicéphora* ; on le considère aujourd'hui comme apocryphe. Mais du temps d'Irénée on l'accueillait comme une Ecriture Sainte (voir *Sup. Religion*, vol. I, p. 257) par les Pères qui le tenaient pour une inspiration divine, et qu'on lisait publiquement dans les églises (Irénée, *Adv. Haer*. IV, 20). Lorsque Tertullien devint un montaniste il le rejeta, après avoir affirmé son origine divine (Tertullien, *De Orat*., chap XVI).

606 [Hermas, *Similitude*, V, § 6.]

607 *Zohar*, *comm. sur la Genèse*, XI, 10.

de Kabar Ziva, et Ferho (ou Parcha) Raba les arrose [608]. Lorsque les Bienheureux remonteront parmi les créatures de Lumière, ils verront Iavar-Zivo, Seigneur de la VIE, et la Première VIGNE ! [609]. Ces métaphores cabalistiques se répètent tout naturellement dans *l'Evangile de saint Jean* (XV, 1) : "Je suis le vrai cep et mon Père est le vigneron." Dans la *Genèse* (XLIX), on fait dire à Jacob mourant : "Le sceptre ne s'éloignera point de Juda [le jeune lion] ni le bâton souverain d'entre ses pieds, jusqu'à ce que vienne Shiloh... Il attache à la vigne son âne et au meilleur cep le petit de son ânesse ; il lave *dans le vin* son vêtement et *dans le sang des raisins son manteau*." Shiloh c'est le "Messie-Roi" de même que dans Ephraïm, Shiloh devait être la capitale et l'emplacement du sanctuaire. Dans le *Targum d'Onkelos*, le Babylonien, les paroles de Jacob se lisent : "Jusqu'à ce que vienne le *Messie Roi*". La prophétie n'a été accomplie ni dans le sens chrétien ni dans le cabalistico-juif. Le sceptre a été retiré **[273]** à Juda, que le Messie soit déjà venu ou qu'il doive encore venir, à moins que nous ne croyions, avec les cabalistes, que Moise était le premier Messie, qui transféra son âme à Josué-Jésus [610].

Hermas dit : "Et il me montra un grand rocher blanc au centre de la plaine, qui était sorti de la plaine, et le rocher était plus élevé que les montagnes, de forme rectangulaire, de façon à pouvoir contenir le monde entier ; mais le rocher était vieux, avec une porte taillée dans son flanc et l'entaille dans le rocher me parut récente." Et voici ce que nous lisons dans le *Zohar* : "*Le blanc du crâne* de Sa Tête [du plus sacré des Anciens *in abscondito*] s'étend jusqu'à 40.000 mondes supérieurs [611]. Lorsque Seir [la première réflexion et l'image de son Père, l'Ancien des Anciens] descendra dans Iezirah [le troisième monde] par le mystère des soixante-dix noms de Métatron, il ouvrira une nouvelle porte... Le *Spiritus Decisorius* taillera et divisera le vêtement [Shekinah] en deux [612]... Une *lumière blanche* s'élèvera pendant quarante jours de la pierre cubique sacrée du Temple, à la venue du Messie Roi. Elle s'étendra jusqu'à *entourer le monde entier*... A ce moment, le Messie-Roi daignera se révéler, et on le verra sortir de la

---

[608] Codex Nazaraeus, vol. III, p. 60-61.

[609] *Ibidem*, vol. II, p. 281 ; vol. III, p. 59.

[610] Rappelons au lecteur, à ce sujet, que Josué et Jésus sont un seul et même nom. Dans les Bibles slaves on fit *Jessus* (ou Jesus) *Navin*, pour Jésus.

[611] *Idrah Rabbah*, vol. III, § 41 ; le *Zohar*.

[612] *Khabbala Denudata*, vol. II, p. 230 ; *Book of the Babylonian Companions*, p. 35.

porte du jardin d'Odan (Eden). Il se révèlera dans le pays de Galil [613], lorsqu'il aura "donné satisfaction pour les péchés d'Israël, il les mènera par la *nouvelle porte* jusqu'au siège du jugement" [614]. Le trône est préparé pour le Seigneur de Splendeur, au *Portail de la Maison de la Vie* [615]."

Le commentateur introduit, plus loin, la citation suivante : "Ce rocher est cette porte sont le Fils de Dieu. "Comment se fait-il, Seigneur", dis-je, que le rocher soit vieux et la porte nouvelle ? – Ecoute, dit-Il, et comprends, ô homme ignorant. *Le Fils de Dieu est plus vieux que toute sa création*, par conséquent il était le conseiller de son Père dans Son œuvre de la création ; c'est pour cela qu'Il est vieux [616]."

Or, ces deux assertions ne sont pas seulement purement cabalistiques sans qu'une expression y soit changée, mais aussi Brahmanique et Païenne. *Vidi virum excellentem caeli terraeque conditore natu majorera*... J'ai vu le plus excellent (supérieur) HOMME qui est le plus âgé, par sa naissance, que le créateur du ciel et de la terre", dit le *Codex* cabalistique [617]. Le Dionysus Eleusinien, **[274]** dont le nom particulier était *Iacchos* (laccho, Iahoh) [618] – le Dieu dont on attendait la libération des âmes – était considéré plus vieux que le Démiurge.

Pendant les mystères des Anthesteria, à Limnœ (les lacs) les Mystœ, après l'usuel baptême par la purification de l'eau, passaient par une autre porte, particulièrement employée à cet effet, et qu'on nommait "la porte de Dionysos" et porte des "*purifiés*".

Les cabalistes sont informés, dans le Zohar, que l'architecte, le Démiurge, dit au Seigneur : "Faisons un homme à notre image [619]". Dans le texte original du premier chapitre de la *Genèse*, il est dit : "Et les *Elohim* [traduit par le Dieu Suprême] qui sont les dieux ou pouvoirs les plus élevés dirent : Faisons l'homme à notre [?] image, d'après *notre* ressemblance."

---

[613] *Zohar Ex.*, p. 11.

[614] *Midrash Hashirim, Rabbi Akaba, Midrash Koheleth*, vol. II, p. 45.

[615] Codex Nazaraeus, vol. III, p. 60.

[616] *On the Canon*, p. 178 et suiv.

[617] *Ottomasticon de Norberg*. vol. II, p. 57 ; *Sod the Son of the Man*.

[618] Preller, vol. 1, p. 484 ; K.-O. Muller, *History of Greek Literature*, p. 238 ; Movers, p. 553.

[619] *Zohar*, vol. I, fol. 25.

Dans les Védas, Brahma prend conseil de Parabrahman, au sujet de la meilleure manière pour procéder à la création du monde.

Dans une citation de *Hermas* le chanoine Westcott nous le fait voir demandant : "Et pourquoi, Seigneur, la porte est-elle neuve ? Parce que, répondit-il, il se manifesta le dernier jour de la dispensation ; c'est pour cela que la porte fut nouvellement faite, de sorte que ceux qui sont sauvés puissent entrer par elle, dans le Royaume de Dieu [620]". Deux choses sont à retenir dans ce passage. En premier lieu, il attribue au "Seigneur" une fausse allégation de la même nature que celle mise en évidence par l'Apôtre Jean, et qui par la suite causa tant d'ennuis à tous les chrétiens orthodoxes qui acceptèrent, au pied de la lettre, les allégories apostoliques. Jésus, comme Messie, ne se manifesta pas à la fin des temps ; car ceux-ci sont encore à venir, malgré toutes les prophéties d'inspiration divine, qui devaient attester sa venue immédiate et qui ont été suivies d'espoirs déçus. La croyance que la "fin des temps" était venue était fort naturelle, du moment qu'on admettait la venue du Messie-Roi. En second lieu il est curieux que la *prophétie* ait été acceptée, puisque sa réalisation approximative est en contradiction directe avec Marc, qui fait dire catégoriquement à Jésus, que ni les anges dans le ciel, ni le Fils lui-même n'en connaissaient le jour ou l'heure [621]. Nous pourrions ajouter que, comme cette croyance avait, sans aucun doute, pris naissance dans l'*Apocalypse*, ce devrait être une preuve suffisante, qu'elle appartenait aux calculs particuliers des cabalistes et des sanctuaires païens. D'après leurs calculs et suivant la computation occulte, un cycle devait se terminer vers la fin du premier siècle. **[275]** On peut le considérer également comme une preuve concluante que *l'Evangile selon saint Marc*, de même que celui attribué *à Jean* et l'*Apocalypse* furent écrits par des hommes qui n'étaient pas suffisamment au courant les uns des autres. Le Logos fut d'une manière définie appelé *petra* (rocher) par Philon le Juif ; ce mot, ainsi que nous l'avons fait voir, autre part, se traduit par "interprète" en langage Chaldéen et Phénicien. Justin Martyr, dans tous ses ouvrages, lui donne le nom "d'ange" et il établit une différence marquée entre le Logos et le Dieu Créateur. "Le Verbe de Dieu c'est Son Fils... et on le nomme aussi Ange et

---

[620] *Simil*, vol. IX, p. 12 ; *Supernatural Religion*, vol. I, p. 257.

[621] *Marc*, XIII, 32.

Apôtre, car il déclare [interprète] tout ce que nous devrions savoir et il a été envoyé pour déclarer tout ce qui est révélé" [622].

"L'Adan Inférieur est distribué dans ses propres voies, en trente-deux côtés de voies, et cependant nul ne le connaît, sauf *Seir*. Mais nul de connaît l'ADAN SUPERIEUR, ni Ses voies, sauf cette longue Face" – le Dieu Suprême [623]. Seir est le "génie" des Nazaréens, qui est appelé Æbel Zivo et Gabriel Legatus – aussi "Apôtre Gabriel" [624]. Les Nazaréens maintenaient avec les cabalistes que même le Messie à venir ne connaissait pas "l'Adan *Supérieur*", la Divinité cachée ; nul excepté le Dieu *Suprême* ; montrant ainsi, qu'au-dessus de la Divinité Intelligible Suprême, il y en a encore une plus secrète et non révélée. Seir-Anpin est le troisième Dieu, tandis que le "Logos", d'après Philon le Juif, est le second [625]. Nous en avons la preuve distincte dans le *Codex*. Le faux Messie dira : "Je suis Deus, le fils de Deus ; mon père m'a envoyé... Je suis le premier Légat, je suis Æbel Zivo, je viens d'en haut ! Mais méfiez-vous de lui ; car il n'est pas Æbel Zivo. Æbel Zivo ne permettra pas qu'on le voie dans ce siècle [626]". De là la croyance chez quelques Gnostiques, que ce ne fut pas Æbel Zivo (l'Archange Gabriel) qui "*adombra*" Marie, mais Ilda-Baoth, qui façonna le *corps matériel* de Jésus ; *Christos* ne s'étant uni à lui qu'au moment du baptême dans le Jourdain.

Devons-nous douter de l'affirmation de Nork que "le *Bérishith Rabbah*, la partie la plus ancienne de *Midrash Rabboth*, *n'était connu des Pères de l'Eglise que dans la traduction grecque* ?" [627]. **[276]**

Mais si d'une part, ils étaient suffisamment au courant des différents systèmes religieux de leurs voisins pour leur permettre d'échafauder une nouvelle religion prétendue différente de toutes les autres, leur ignorance

---

[622] *Apolog*, vol. I, p. 63.

[623] *Idrah Rabbah*, X, p. 177.

[624] *Codex Nazaraeus*, vol. I, p. 23.

[625] Philon le Juif dit que le Logos est l'interprète du plus haut Dieu, et argue, "qu'il doit être le Dieu de nous autres êtres imparfaits" (*Leg. Alleg.*, III, § 73). Suivant lui, l'homme ne fut pas créé à l'image du Dieu Suprême, le Père de tous les êtres, mais à celle du second Dieu, qui est son Verbe – Logos. (Philon le Juif, *Fragments* ; ex. Euseb, *Praepar. Evang.*, VII, 13.)

[626] *Codex Nazaraeus,* p. 57.

[627] *Hundert und eine Frage*, p. XVII ; Dunlap, *Sod the Son of the Man*, p. 87. L'auteur qui cite Nork, dit que certaines parties du *Midrashim* et du *Targum* d'Onkelos, sont antérieures au *Nouveau Testament*.

de *l'Ancien Testament*, sans parler des questions plus embarrassantes de la métaphysique grecque, nous paraît aujourd'hui déplorable. "Ainsi, par exemple, dans *Matthieu* XXVIII, 9, et suivants, le passage de *Zacharie*, XI, 12, 13 est attribué à *Jérémie*" dit l'auteur de *Supernatural Religion*. "Dans *Marc*, I, 2, une citation de *Malachie*, III, 1, est attribuée à *Esaïe*. Dans la première aux *Corinthiens*, II, 9, un passage mentionné comme tiré des *Saintes Ecritures*, qui ne se trouve nulle part dans *l'Ancien Testament*, mais qui est tiré, ainsi que l'affirment Origène et saint Jérôme, d'un ouvrage apocryphe, la *Révélation d'Elie* [628], est aussi mentionné par la prétendue *Epître de Clément aux Corinthiens* (XVI, 8). On peut juger, de la créance qu'il faut accorder aux Pères de l'Eglise dans leurs expositions des diverses hérésies par le cas d'Epiphane, qui prit la Tétrade sacrée de Pythagore, nommée Kol-Arbas dans la *Gnose* valentinienne, pour un *chef hérétique* [629]. Que devons-nous penser des bévues involontaires, et des falsifications délibérées des enseignements de ceux dont les doctrines différaient des leurs ; la canonisation de l'Aura-Placida (douce brise) mythologique, en une paire de martyres chrétiennes sainte Aura et sainte Placide [630] ; la déification d'un *javelot* et d'un *manteau* sous les noms de saints Longinus et Amphibolus [631] ; et les citations patristiques des prophètes, qui ne se trouvent dans aucun des prophètes ; on est en droit de se demander avec effarement si la prétendue religion du Christ a jamais été autre chose qu'un rêve incohérent depuis le jour de la mort du Grand Maître.

---

[628] *Apocalypsis Eliæ* dans Origène, *Comment. in Matthæum*, tome X, p. 465.

[629] Traitant de Ptolémée et d'Héracléon l'auteur du *Supernatural Religion* s'exprime comme suit : "L'inexactitude des Pères va de pair avec leur manque de jugement critique", puis il met en relief la bévue particulièrement ridicule commise par Epiphane en commun avec Hippolyte, le pseudo Tertullien et Philostrius. "Confondant un passage d'Irénée (*Adv. Haer*, I, 14), au sujet de la Tétrade Sacrée (Kol-Arbas) de la *Gnose* valentinienne, Hippolyte suppose qu'il veut parler d'un autre chef hérétique". II traite alors la Tétrade comme un chef nommé *Colarbasus* et, après avoir discuté les doctrines de Secundus, de Ptolémée et d'Héracléon, il se fait fort (§ 5) de démontrer quelles étaient les opinions professées par Marcus et *Colarbasus*, ces deux, à son avis étant les successeurs de l'école de Valentin (cf. Bunsen, *Hippolytus und seine Zeit*, p 54 et suiv., 1852).

[630] Voir Godf Higgius, *Anacalypsis*, 11, p 85.

[631] Inman, *Ancient Pagan and Modern Christian Symbolism*, p. 84.

Nous constatons l'acharnement des saints Pères de l'Eglise dans la persécution des prétendues "*hérésies*" [632], au point **[277]** qu'ils ne se gênent pas pour dire les plus grossiers mensonges, ou inventer des récits de toutes pièces, afin de convaincre les ignorants par des arguments qui autrement auraient manqué de poids. Si la bévue au sujet de la Tétrade n'avait été que la simple conséquence d'une erreur non préméditée d'Hippolyte, les explications d'Epiphane et d'autres qui tombèrent dans la même absurde erreur auraient moins un caractère d'innocence. Lorsque Hippolyte dénonce sérieusement la grande hérésie de la Tétrade, Kol-Arbas, en disant que le chef gnostique imaginaire s'appelle "Colarbasus qui prétend expliquer la religion au moyen de mesures et de nombres" [633], nous ne pouvons que sourire. Mais lorsque Epiphane, avec grande indignation, renchérit sur ce thème "qui est l'Hérésie XV" et, prétendant être parfaitement au courant du sujet ajoute : "Un certain Héracleon suit les pas de Colarbasus : ce que constitue l'Hérésie XVI [634]" il s'expose à ce qu'on l'accuse de falsification délibérée.

Si ce *Chrétien* zélé, se glorifie sans rougir d'avoir "fait exiler, *par ses informations*, soixante-dix femmes de rang, *par les séductions de quelques-unes* desquelles il avait été entraîné à faire partie de leur secte", il nous fournit un excellent critère pour le juger. C. W. King remarque, fort à propos, à ce sujet, qu'on peut avec raison soupçonner que ce digne apostat se sauva, dans ce cas, du sort réservé à ses compagnons en religion, en dénonçant ses complices, à l'ouverture même de la persécution [635].

C'est ainsi, qu'un à un, périrent les Gnostiques, les seuls qui héritèrent de quelques bribes de la vérité non adultérée du Christianisme primitif. Tout était confusion et désordre dans ces premiers siècles, jusqu'à ce que finalement tous ces dogmes contradictoires furent imposés au monde chrétien et tout examen prohibé. Pendant de longs siècles ce fut un sacrilège punissable par des peines les plus sévères, voire même la mort, que de chercher à comprendre ce que l'Eglise avait, si à propos, élevé au

---

[632] "Cette absurde erreur", ajoute l'auteur de *Supernatural Religion*, Vol. II, p. 218, "prouve combien peu ces auteurs connaissaient les Gnostiques au sujet desquels ils écrivaient, et combien aussi les uns suivaient les autres avec ignorance."

[633] *Ref. Omn. Haer.*, IV, § 13.

[634] *Epiph., Hær*, XXXIV, § 1, p 262 (cité dans *Supernatural Religion*). Voir *Die Colarbasus Gnosis* de Volkmar dans le *Zeitschr. Hist. Theol.* de Niedner.

[635] *Gnostics and their Remains*, p. 182 et suiv., note 3.

rang de mystère divin. Depuis lors les critiques bibliques ont pris sur eux de "remettre de l'ordre dans la maison" et les rôles ont été renversés. Les créanciers païens accourent maintenant de toutes parts pour réclamer leur dû et on commence à soupçonner la théologie chrétienne de banqueroute totale. Tel est le triste résultat du fanatisme des sectes "orthodoxes" lesquelles, pour nous servir d'une expression de l'auteur du *The Decline and Fall of the Roman Empire*, ne furent jamais comme les Gnostiques "les plus polies, les plus **[278]** savantes et qui méritaient le mieux le nom de Chrétiennes". Et si tous ne "sentaient pas l'ail", ainsi que le dit Renan, aucun de ces saints Chrétiens n'auraient hésité à verser le sang de ses voisins, si les opinions de ceux-ci ne s'accordaient pas avec les siennes.

De cette manière tous nos philosophes furent emportés par les masses ignorantes et superstitieuses. Les Philalèthes, les amants de la vérité, et leur école éclectique, périrent ; et là où la jeune Hypatie enseigna les plus sublimes doctrines philosophiques ; là où Ammonius Saccas expliqua que "*tout ce que le Christ avait en vue* était de rétablir et de restaurer dans son intégrité primitive, la sagesse des anciens – de mettre une limite au domaine grandissant de la superstition... et de détruire les erreurs qui s'étaient implantées dans les religions populaires [636]", là, délirèrent abondamment les πολλοι du Christianisme. Plus de préceptes de la bouche du "Philosophe instruit par Dieu", mais, en revanche, d'autres préceptes exposés par l'incarnation de la plus cruelle et diabolique superstition.

"Si ton père", écrit saint Jérôme, "se couche en travers de ta porte, si ta mère découvre, à tes yeux, le sein qui t'a nourri, foule aux pieds le corps inanimé de ton père ; foule aux pieds le sein de ta mère, et, sans une larme dans les yeux, cours vers le Seigneur qui t'appelle !!" [637].

Cette phrase égale, si elle ne rivalise pas avec cette autre, prononcée dans le même esprit. Elle émane d'un autre père de l'Eglise primitive, l'éloquent Tertullien, qui voudrait voir tous les "philosophes", brûlant dans le feu de l'Enfer. "Combien grandiose sera cette scène ! combien j'en rirai ! combien m'en réjouirai-je ! Quel sera mon triomphe lorsque je verrai tant de rois illustres, qu'on dit avoir atteint le ciel, gémissant avec Jupiter, leur dieu, dans les sombres régions de l'Enfer ! C'est alors que les soldats qui

---

[636] Mosheim, *An Eccles. Hist.*, Dublin 1767.

[637] [*Epistola*, XIV ; *Ad Heliodorum Monachum*, § 2.]

ont persécuté le nom du Christ brûleront dans un feu plus cruel que celui qu'ils ont allumé pour le supplice des saints" [638].

Ces expressions malveillantes donnent une idée de l'esprit du christianisme jusqu'à nos jours. Mais en font-elle de même pour les enseignements du Christ ? Nullement. Ainsi que le dit Eliphas Lévi. "Le Dieu au nom duquel nous foulerions aux pieds le sein de notre mère, nous le verrons dans l'avenir, un enfer largement ouvert à ses pieds, et un glaive exterminateur à la main... Moloch ne faisait brûler les enfants que quelques instants ; il était réservé aux disciples, d'un dieu qu'on prétend être mort sur la croix pour la rédemption de l'humanité, de créer un nouveau Moloch, dont le bûcher est éternel !" **[279]**

Cet esprit de véritable amour chrétien a si bien traversé dix-neuf siècles, qu'il fait rage aujourd'hui en Amérique ; nous en avons la preuve dans le cas du féroce revivaliste Moody qui s'écrie : "J'ai un fils, et Dieu seul sait combien je l'aime ; mais j'aimerais mieux que ses yeux adorés fussent arrachés de leur orbite que de le voir grandir et descendre au tombeau sans Christ et sans espérance !!"

A cela, un journal américain de Chicago répond fort à propos "C'est là l'esprit de l'Inquisition qu'on prétend être mort. Si Moody, dans son zèle, était capable d'arracher les yeux de son fils adoré, jusqu'à quel excès n'irait-il pas avec les fils des autres, pour lesquels il professe moins d'amour ? C'est l'esprit de Loyola qui baragouine au XIXème siècle, et que seul le bras de la loi empêche de nouveau d'allumer le bûcher, et de préparer les instruments de torture."

---

[638] Tertullien, *Despectœ*, ch. XXX.

CHAPITRE VI

—

LES DOCTRINES ESOTERIQUES DU BOUDDHISME PARODIEES DANS LE CHRISTIANISME

> "Le rideau d'hier est baissé, celui de Demain se lève ; mais hier et demain, existent tous deux".
>
> CARLYLE (*Sartor Resartus* : *Natural Supernaturalism*)

> "Ne nous est-il pas permis, alors, d'examiner l'authenticité [de la Bible] que, depuis le IIème siècle, on nous prône comme le critérium de la vérité scientifique ? Il faut qu'elle lance un défi "la critique humaine, si elle veut se maintenir dans une position aussi élevée".
>
> DRAPER (*Conflict between Religion and Science*)

> "Un baiser de Nara sur les lèvres de Nari et toute la nature s'éveille".
>
> (VINA SNATI, Poète hindou)

Ne perdons pas de vue que l'Eglise chrétienne doit ses Évangiles canoniques actuels et par conséquent tout son dogmatisme religieux aux Sortes *Sanctorum*. Incapables de se mettre d'accord pour décider lequel des nombreux Évangiles existant à ce moment était le plus divinement inspiré, le Concile de Nicée résolut de laisser à l'intervention miraculeuse la décision de cette question embarrassante. Et, à vrai dire, ce Concile de Nicée fut en tout mystérieux. Il y avait mystère, en premier lieu, dans le nombre mystique de ses 318 évêques nombre auquel Barnabé (VIII, 11, 12, 13) donne tant d'importance ; ajoutez à cela qu'aucun des anciens écrivains n'est d'accord au sujet du lieu et du moment de la réunion, ni même au sujet de l'évêque qui la présida. Malgré les éloges de l'éloquent

Constantin [639], Sabinus, l'évêque d'Héraclée, affirme qu'à "l'exception de l'empereur Constantin et d'Eusèbe Pamphilus, tous ces évêques n'étaient que des créatures *simples et illettrées*, qui n'y comprenaient rien du tout [640] ; ce qui équivaut à dire que c'étaient des imbéciles. C'est apparemment l'opinion de Pappus, qui nous raconte le tour de magie exécuté pour décider lesquels étaient les *véritables* évangiles. Dans son *Synodicon* de ce Concile, Pappus nous dit "qu'ayant mis pêle-mêle, tous les livres présentés aux choix du Concile sous la table de la communion dans l'Église, **[282]** ils (les évêques) prièrent le Seigneur de faire monter sur la table les livres *inspirés*, tandis que les livres apocryphes resteraient dessous ; *il en fut fait ainsi*" [641]. Seulement on ne nous dit pas qui détint les clefs de la chambre du Concile pendant la nuit !

Sur l'autorité des témoins oculaires ecclésiastiques nous pouvons, par conséquent, affirmer que le Monde Chrétien dois sa "Parole de Dieu" à une méthode divinatoire, pour laquelle, par la suite, l'Eglise condamna de malheureuses victimes pour sorcellerie, enchantement, magie, vaticination, et les fit périr par milliers sur le bûcher ! Parlant du phénomène vraiment divin du choix des manuscrits, les Pères de l'Eglise affirmaient que Dieu, lui-même, préside au *Sortes*. Ainsi que nous l'avons déjà fait voir ailleurs, Augustin, lui-même, confesse avoir fait usage de ce genre de divination. Mais les opinions de même que les religions révélées, sont aptes à se modifier. Le livre qui pendant près de quinze cents ans fut imposé à la Chrétienté, dont chaque mot fut écrit sous la surveillance directe du Saint-Esprit ; ce livre dont il ne fallait retrancher ni une syllabe, ni une virgule, sans s'exposer au sacrilège, on le retraduit aujourd'hui, on le révise, on le corrige, et on en élague des versets, que dis-je, des chapitres tout entiers. Et cependant aussitôt que paraît la nouvelle édition, ses docteurs prétendent nous la faire accepter comme une nouvelle "Révélation" du XIXème siècle, au risque de passer pour des infidèles. Nous voyons, par conséquent, que pas plus à l'*intérieur* de ses parvis, qu'au dehors, l'Eglise infaillible ne mérite d'être prise en considération plus qu'il n'est raisonnablement convenable. Les ancêtres de notre clergé moderne s'autorisèrent pour les *Sortes*, du verset où il est dit : "On jette le sort dans

---

[639] Socrate Scholasticus. *Eccl. Hist.*, livre I, ch. IX.

[640] *Ibid.*, I, VIII.

[641] [Fabricius, *Bibl. Græca*, "*Synodus Nicæna*".]

le pan de la robe, mais toute décision vient de l'Eternel" [642] ; aujourd'hui leurs héritiers directs prétendent que "toute décision vient du Diable". Ils commencent, probablement, à endosser inconsciemment, la doctrine du Bardesane syriaque que les actions de Dieu, de même que celles des hommes *sont sujettes à la nécessité* ?

Ce fut sans doute aussi, la *nécessité* qui fit que la populace des chrétiens disposa si sommairement des Néo-platoniciens. On avait oublié, à cette époque, si jamais elles avaient été connues sinon par quelques rares philosophes, les doctrines des naturalistes hindous et des Pyrrhonistes antédiluviens ; et Darwin, et ses *découvertes* modernes, n'avaient même pas été mentionnés dans les prophéties. **[283]** Dans ce cas la loi de survivance, des plus aptes s'est trouvée renversée ; les Néo-Platoniciens étaient voués à la destruction, du moment où ils se mirent ouvertement du côté d'Aristote.

Au début du IVème siècle, la foule s'amassait devant la porte de l'académie où la savante et malheureuse Hypatie exposait les doctrines des divins Platon et Plotin, empêchant, par cela, les progrès du prosélytisme chrétien. Elle dissipait avec trop de succès les voiles qui obscurcissaient, les "mystères" religieux inventés par les Pères, pour que ceux-ci ne la considérassent pas comme dangereuse. Cela seul eût été suffisant pour la mettre en danger, elle et ses partisans. Ce furent précisément les enseignements de ce philosophe païen, auquel les Chrétiens avaient fait de larges emprunts, pour donner le fini à leur doctrine, autrement incompréhensible, qui avaient décidé beaucoup à se joindre à la nouvelle religion ; et la lumière platonicienne venait éclairer la pieuse marqueterie d'une lumière si embarrassante, qu'elle faisait voir à tous la source d'où provenaient les fameuses doctrines "révélées". Mais le péril était plus grand encore. Hypatie avait étudié sous la direction de Plutarque, le chef de l'école Athénienne, et là, elle apprit tous les secrets de la théurgie. Tant qu'elle vécut pour instruire les masses, aucun miracle divin ne se produisit devant celle qui aurait divulgué les causes naturelles qui en permettaient l'exécution. Son sort fut décidé par Cyrille [643], dont elle éclipsait

---

[642] *Proverbes*, chap. XIV, 33. On se servait, dans les temples d'Egypte, de Grèce, et chez les Israélites, pour ce genre d'oracle, de bâtonnets et de boules qu'on nommait "lots divinatoires sacrés". Suivant les figures formées par la juxtaposition accidentelle de ces objets, le prêtre interprétait la volonté du dieu.

[643] [d'Alexandrie.]

l'éloquence, et dont l'autorité, basée sur des superstitions mesquines, devait s'incliner devant celle d'Hypatie qui était édifiée sur le roc immuable de la loi naturelle. Nous pouvons nous étonner que Cave, l'auteur des *Lives of the Fathers*, trouve incroyable que Cyrille ait pu sanctionner le meurtre d'Hypatie, étant donné son "caractère général". Un saint, capable de vendre la vaisselle d'or et d'argent de son église, et de mentir comme il le fit, pendant son procès, après avoir dépensé l'argent, prête le flanc à tout soupçon [644]. En outre, dans le cas présent, l'Eglise avait à lutter pour la vie, sans parler de sa suprématie future. Seuls, les savants et érudits païens tant détestés et les non moins érudits gnostiques, tenaient dans leurs doctrines les fils, jusqu'alors cachés, de tous ces pantins théologiques. Une fois le rideau levé, la relation entre l'ancienne religion païenne et la nouvelle religion chrétienne était dévoilée ; et alors, qu'adviendrait-il des mystères qu'il était péché et blasphème de chercher à pénétrer ? Avec la coïncidence des allégories astronomiques de divers mythes païens, et des dates adoptées par le Christianisme pour la nativité, la crucifixion et la résurrection ; avec l'identité des rites et des cérémonies, quel eût été le sort de la nouvelle religion, **[284]** si l'Eglise, sous prétexte de servir le Christ, ne s'était pas débarrassée des philosophes trop bien informés ? Si le coup d'état avait échoué alors, il est difficile de dire ce qu'eût été la religion prévalente dans le siècle actuel. Mais il est fort probable que l'état des choses qui firent du moyen âge une époque de ténèbres intellectuelles, qui rabaissa les nations occidentales, et mit l'Europe, d'alors, presque au niveau des sauvages de Papouasie, n'aurait pu avoir lieu.

Les craintes des Chrétiens n'étaient que trop bien fondées, et leurs pieux zèle et leur vision prophétique furent récompensés dès le début. A la démolition du *Sérapéum*, après que la sanglante lutte entre la populace chrétienne et les partisans païens, eut pris fin à la suite de l'intervention de l'empereur, on découvrit une croix latine de parfaite forme chrétienne, gravée sur les dalles de granit du sanctuaire. Ce fut, sans contredit, une heureuse découverte ; et les moines ne manquèrent pas d'affirmer que la croix avait été révérée par les païens dans un "esprit de prophétie". Du moins, Sozomen, mentionne le fait, d'un air triomphant [645]. Mais

---

[644] [Cette description s'applique à Cyrille de Jérusalem et non à Cyrille d'Alexandrie.]

[645] C'est encore un de ces auteurs, et historiens ecclésiastiques du VIème siècle, peu dignes de foi, inexacts et ignorants. Sa prétendue histoire de la lutte entre les païens, néo-platoniciens, et les Chrétiens d'Alexandrie et de Constantinople, qui s'étend de l'année 324 à 429, dédiée par lui à

l'archéologie et le symbolisme, ces deux ennemis infatigables et implacables des mensonges du clergé, ont découvert dans les hiéroglyphes qui entouraient le dessin, l'interprétation, du moins partielle, de sa signification.

D'après King, et d'autres numismates et archéologues, la croix fut placée là, comme le symbole de la vie éternelle. Un Tau semblable, ou croix égyptienne, s'employait dans les Mystères Bachiques et Eleusiniens. On le plaçait sur la poitrine de l'initié, comme symbole de la double puissance générative, après sa "nouvelle naissance", et après que les Mystæ étaient revenus de leur baptême dans la mer. C'était le signe mystique que sa naissance spirituelle avait régénéré et réuni son âme astrale avec son esprit divin, et qu'il était prêt à s'élever, en esprit, au séjour bienheureux de la lumière et de la gloire – les Eleusinia. Le Tau était, en même temps qu'un emblème religieux, un talisman magique. II fut adopté par les Chrétiens à la suite des gnostiques et des cabalistes, qui s'en servaient couramment, ainsi qu'en témoignent leurs bijoux, et qui, eux-mêmes, tenaient le Tau (ou croix ansée) des Egyptiens et la croix latine, des missionnaires bouddhistes qui l'avaient apportée de l'Inde, deux ou trois siècles avant Jésus-Christ, et où on la retrouve encore de nos jours. Les Assyriens, les Egyptiens, les **[285]** anciens Américains, les Hindous, et les Romains, tous la possédaient sous des formes diverses avec de légères variantes ; jusqu'à une époque fort avancée du moyen âge, elle était considérée comme un charme puissant contre l'épilepsie et la possession démoniaque ; et le "signe du Dieu vivant" apporté dans la vision de saint Jean, par l'ange venant de l'est "pour mettre le sceau de notre Dieu sur le front de ses serviteurs", n'est autre que le même Tau mystique, la croix égyptienne. Sur le vitrail de Saint-Denis en France, cet ange est représenté marquant de ce signe le front des élus, la légende dit : SIGNUM TAY. King, l'auteur des *Gnostics* nous rappelle que "ce signe est généralement porté par saint Antoine, un reclus *égyptien* [646]". La véritable signification du Tau nous est donnée par le saint Jean Chrétien, le Hermès égyptien et les Brahmanes hindous. Il n'est que trop évident que pour l'apôtre, du moins, il signifiait le "Nom Ineffable", puisqu'il appelle ce "signe du Dieu

Théodose le jeune, fourmille de falsifications délibérées. Edition de *Reading*, Cantab., 1720, fol. Traduction, Plon Frères, Paris.

[646] *Geins of the Orthodox Christians*, vol. I, p. 135.

Vivant" quelques chapitres plus loin [647] "*le nom du Père écrit sur leurs fronts*."

Le Brahmâtma, le chef des initiés hindous avait deux clés en forme de croix représentées sur sa coiffure, symbolisant le mystère révélé de la vie et de la mort ; et dans quelques pagodes bouddhiques de Tartarie et de Mongolie, l'entrée d'une chambre dans le temple, contenant généralement l'escalier qui conduit à la *dagoba* [648] intérieure et les portiques de quelques *Prachida* [649], sont ornées d'une croix formée de deux poissons, qu'on retrouve encore sur quelques zodiaques bouddhiques. Nous ne serions nullement étonnés de savoir que l'emblème sacré sur les tombeaux des Catacombes à Rome, le "Vesica Piscis", soit dérivé de ce même signe du zodiaque bouddhique. II est facile de se faire une idée combien cette figure géométrique était répandue dans les symboles mondiaux, par le fait qu'une tradition Maçonnique dit que le temple de Salomon fut bâti sur trois fondations, formant le "Triple Tau", ou trois croix.

Dans son sens mystique en tant qu'emblème, la croix égyptienne doit son origine, à la réalisation par la philosophie primitive, d'un dualisme androgyne de toute manifestation de la nature, procédant de l'idéal abstrait d'une divinité également androgyne, tandis que l'emblème chrétien n'est qu'un effet du hasard. Si la loi **[286]** mosaïque avait prévalu, Jésus aurait dû être lapidé [650]. Le crucifix était un instrument de torture et aussi commun chez les Romains qu'il était ignoré des nations sémitiques. On l'appelait le "Bois d'infamie". Ce ne fut que par la suite que les Chrétiens l'adoptèrent comme leur symbole ; mais, pendant les deux premières décennies, les apôtres l'avaient en horreur [651]. Ce n'est certes pas la croix Chrétienne que saint Jean avait en vue lorsqu'il parle du "Signe du Dieu Vivant" mais bien le Tau *mystique*, le Tetragrammaton, ou nom puissant, qui est représenté sur les plus anciens talismans cabalistiques par les quatre lettres hébraïques qui composent le Mot Sacré.

---

[647] *Apocalypse*, VII, 2-3 ; XIV, I.

[648] Dagoba est un petit temple de forme ronde, où l'on conserve les reliques de Gautama.

[649] Les Prachidas sont des édifices de toutes formes et de toutes dimensions, comme nos mausolées et sont consacrés aux offrandes votives pour les morts.

[650] Les annales Talmudistes prétendent qu'après avoir été pendu, il fut lapidé puis immergé dans l'eau à la jonction de deux rivières. *Mishna Sanhedrin,* vol. IV, p. 4 ; *Talmud*, de Babylone, même article 43 a, 67 a [cité par E. Renan.]

[651] *Coptic Legends of the Crucifixion*, MMSS. XI.

La célèbre Lady Ellenborough, connue des Arabes de Damas et dans le désert, après son dernier mariage, sous le nom de *Hanourn Med jouyé*, avait en sa possession, un talisman qui lui avait été offert par un Druze du Mont Liban. On le reconnaissait à certain signe sur l'angle gauche, comme appartenant à cette classe de joyaux qu'en Palestine on nomme une amulette *Messianique*, du II[ème] ou III[ème] siècle avant Jésus-Christ. C'est une pierre verte, de forme pentagonale ; dans le bas est gravé un poisson ; un peu plus haut, le sceau de Salomon [652] ; et plus haut encore, les quatre lettres chaldéennes – Iod, He Vau, He, I A H O, qui ensemble forment le nom de la Divinité. Celles-ci sont disposées d'une manière peu usuelle, allant de bas en haut, dans l'ordre renversé, formant ainsi le Tau égyptien. Autour de celles-ci court une légende, que nous ne sommes pas autorisés à publier, le joyau n'étant pas notre propriété. Le Tau dans son sens mystique, de même que la *crux ansata* (la croix ansée) est *l'Arbre de Vie*.



On sait que les plus anciens emblèmes chrétiens – avant qu'on ait cherché à représenter l'apparence corporelle de Jésus – furent, l'Agneau, le Bon Berger et le *Poisson*. L'origine de ce dernier emblème, qui a si fort embarrassé les archéologues, devient ainsi compréhensible. Tout le secret réside dans le fait, dont on peut aisément se rendre compte, que tandis que dans la Cabale le Messie-Roi est appelé "l'Interprète", ou Révélateur du mystère, **[287]** et qu'on y montre qu'il est la *Cinquième* émanation, dans le *Talmud* – pour des raisons que nous allons maintenant expliquer – le Messie est souvent désigné sous le nom de "DAG", le Poisson. C'est un héritage des Chaldéens, et a rapport – ainsi que le nom l'indique clairement – au Dagon babylonien, ou homme-poisson qui fut l'instructeur et l'interprète du peuple, auquel il apparut. Abarbanel donne l'explication du nom en disant que le signe de sa venue (celle du Messie) "est la conjonction de Saturne et de Jupiter dans le signe des *Poissons*" [653]. Par conséquent, du moment que les Chrétiens voulaient à tout prix identifier

---

[652] La gravure représente le talisman environ deux fois grandeur nature. Nous ne comprenons pas pourquoi Ring dans ses *Gnostics Gems* représente le sceau de Salomon sous la forme d'une étoile à cinq pointes, quand elle en a six et qu'elle est le signe de Vichnou aux Indes. [*The Gnostics*, etc., pl. A, 4.]

[653] King (*Gnostics*) donne la figure du symbole chrétien, très commune pendant le moyen âge, comme celui des trois poissons entrelacés, formant un triangle, avec les CINQ lettres (le nombre sacré Pythagoricien) I.X. ΘΥΣ gravé dessus. Le nombre cinq se rapporte à la même computation cabalistique.

leur Christos avec le Messie de *l'Ancien Testament*, ils l'adoptèrent volontiers, au point d'oublier que sa véritable origine datait d'une époque bien antérieure au Dagon babylonien. Pour nous faire une idée jusqu'à quel point les Chrétiens primitifs confondaient l'idéal de Jésus avec n'importe quelle doctrine imaginable, cabalistique ou païenne, nous n'avons qu'à consulter le langage de Clément d'Alexandrie à ses frères en religion.

Lors de la discussion sur le choix d'un symbole approprié pour leur rappeler Jésus, Clément leur tint le langage suivant : "Gravez sur le joyau de votre anneau soit une *colombe*, soit un navire poussé par le vent [l'Argha] ou un *poisson*." Le révérend Père, en écrivant cette phrase, était-il obsédé du souvenir de Josué, fils de Nun, (nommé *Jésus*, dans les versions Grecques et Slavones) ou bien avait-il oublié la véritable interprétation de ces symboles païens ? Josué, le fils de Nun ou Nave (*Navis*) pouvait parfaitement adopter comme symbole l'image d'un navire, voire même d'un poisson, car Josué veut dire Jésus, fils du dieu-poisson ; mais c'était par trop risqué de confondre les emblèmes de Vénus, d'Astarté et de toutes les déesses hindoues – l'*arche*, la *colombe* et le *poisson* – avec la naissance "immaculée" de leur dieu ! On pourrait croire que dans les premiers temps du Christianisme, on ne faisait que peu de différence entre le Christ, Bacchus, Apollon et le Krishna hindou, l'incarnation de Vichnou, avec le premier avatar duquel le symbole du poisson fut en premier lieu associé.

Dans la *Bhagavad-Gita*, ainsi que dans d'autres ouvrages, on nous montre le dieu Vichnou prenant la forme d'un poisson à tête humaine, pour retrouver les *Védas*, qui avaient été perdus dans le déluge. Ayant aidé Vaïvasvata à échapper, lui et sa famille, dans l'arche, Vichnou pris de pitié pour la faible et ignorante humanité, resta pendant quelque temps avec eux. Ce fut ce dieu qui leur **[288]** enseigna à bâtir des maisons, à cultiver la terre, et rendre grâce à la Divinité inconnue qu'il représentait, en construisant des temples et en instituant un culte régulier ; et comme il demeura tout le temps parmi eux moitié poisson, moitié homme, chaque soir au coucher du soleil il rentrait dans l'Océan, où il passait la nuit.

> "Ce fut lui", dit le livre sacré, "qui enseigna aux hommes, après le déluge, tout ce dont ils ont besoin pour leur félicité".

"Un jour, il plongea dans l'eau, et ne revint plus, car la terre s'était couverte de nouveau de végétation, de fruits et de troupeaux."

"Mais il avait enseigné aux Brahmanes le secret de toutes choses."

(*Hari-Pourana* VIII, 24)

Jusque-là nous voyons dans ce qui précède le *double* du récit donné par le Babylonien Bérose au sujet de Oannès, l'homme-poisson, qui n'est autre que Vichnou, à moins que nous n'admettions que ce fut la Chaldée qui civilisa l'Inde.

Nous le répétons, nous ne voulons rien affirmer sur notre propre autorité. Nous ferons donc un emprunt à Jacolliot, lequel, bien que critiqué et contredit sur d'autres points, et tout peu digne de foi qu'il soit en matière de chronologie (quoi qu'il soit plus près de la vérité à cet égard que ces savants qui prétendent que tous les livres hindous sont postérieurs au Concile de Nicée) n'en a pas moins la réputation d'un bon sanscrististe. Voici ce qu'il dit en analysant le mot *Oan*, ou Oannes : que O en sanscrit, est une interjection pour exprimer une invocation, comme dans O, Svayambhu ! O, Dieu ! etc. ; et *Ana* est une racine signifiant, en sanscrit, un esprit, un être ; et, à notre avis, ce que les Grecs voulaient dire par leur mot *Daemon*, un demi-dieu.

"Quelle antiquité extraordinaire", écrit-il, "cette fable de Vichnou déguisé en poisson, ne prête-t-elle pas aux livres sacrés des Hindous ; et cela surtout devant le fait que les Védas et le Manou, accusent une existence de plus de vingt-cinq mille ans, ainsi que le démontrent les documents les plus authentiques. Peu de peuples, dit le savant Halhed, possèdent des annales aussi authentiques et aussi sérieuse que les Hindous [654]".

Peut-être pourrait-on jeter encore une vive lumière sur la question embarrassante du symbole du poisson, en rappelant au lecteur que, suivant la *Genèse*, le premier être vivant, le premier type de vie animale qui fut créé, fut le poisson. "Et Dieu (Elohim) dit : "Que les eaux produisent en

---

[654] *La Genèse de l'Humanité*, pp. 80-81.

abondance des animaux *vivants*... et Dieu créa les grands poissons... ainsi il y eut un soir et il y eut **[289]** un matin ; ce fut le *cinquième* jour." [655] Jonas est englouti par une baleine, et rejeté trois jours après. Les Chrétiens considèrent cela comme une prophétie des trois jours de sépulture de Jésus, avant sa résurrection – bien que le récit de ces trois jours soit aussi imaginaire que tout le reste, et adopté pour cadrer avec la menace de détruire le temple et de le rebâtir en *trois* jours. Entre sa sépulture et la prétendue résurrection il ne s'écoula, qu'un *seul jour* – le sabbat juif – puisqu'il fut enterré le vendredi soir et qu'il ressuscita le dimanche à l'aube. Quoi qu'il en soit, si toute autre circonstance doit être considérée comme une prophétie, l'histoire de Jonas ne peut certainement pas compter dans le nombre.

"Le Grand Poisson" c'est Cetus, la forme latine de Kêtos Κητω et Kêtos est Dabon, Poseïdon, dont le féminin est Kêton Atar-gatis – la déesse Syrienne et la Vénus d'Askalon. Le buste de Der-Kétos ou Astarté était généralement représenté sur la proue des navires [656]. Jonas, (le *Yonah* des Hébreux ou *colombe* consacrée à Vénus) s'enfuit à Jaffa, où l'on adorait le dieu Dagon, l'homme-poisson ; il n'ose pas aller à Ninive, où l'on adorait la colombe. Voilà pourquoi, certains commentateurs croient que lorsque Jonas fut jeté par-dessus bord et englouti par une baleine, nous devons comprendre qu'il a été recueilli par un de ces navires sur la proue desquels était le buste de *Kêtos*. Mais les cabalistes ont une autre légende, que voici : ils prétendent que Jonas était un prêtre évadé du temple de la déesse où on adorait la colombe ; il voulait abolir l'idolâtrie et instituer le culte monothéiste. Que, fait prisonnier près de Jaffa, il fut enfermé par les partisans de Dagon dans une des cellules du temple, et que c'est la curieuse forme de cette cellule qui donna lieu à l'allégorie. Dans la collection de Mosé de Garcia, cabaliste portugais, il existe une gravure représentant l'intérieur du temple de Dagon. Au milieu s'élève une immense idole, dont la partie supérieure a la forme humaine et l'inférieure celle d'un poisson. Entre le ventre et la queue il y a une ouverture qui se ferme comme la porte d'une armoire. On y enfermait les coupables accusés de méfaits contre la divinité locale, jusqu'à ce qu'on eût statué sur leur sort. Cette gravure avait été copiée d'une ancienne tablette couverte de dessins et d'inscriptions en anciens caractères phéniciens, et donnant la description de

---

[655] [*Genèse*, I, 20-23.]

[656] [Pline, *Hist. Nat.* ; Diod. Sic., *Bibl. Hist.*]

cette oubliette vénitienne des temps bibliques. La tablette, elle-même, avait été trouvée dans une fouille faite à quelques milles de Jaffa. Etant donné la tendance des nations orientales pour les jeux de mots et les allégories, n'est-il pas possible que la "baleine" qui avala Jonas n'ait été autre chose qu'une cellule dans le ventre de Dagon ? **[290]**

Il est à remarquer que cette double appellation de "Messie"et "Dag" (le poisson) des Talmudistes, concorde fort bien avec le Vichnou hindou, l'Esprit "Préservateur" et la seconde personne de la trinité brahmanique. Cette divinité, s'étant déjà manifestée, est encore maintenant considérée comme le Sauveur futur de l'humanité ; elle est le Rédempteur choisi, qui apparaîtra dans sa dixième incarnation ou avatar, comme le Messie des Juifs, afin de conduire les bienheureux et les rendre aux *Védas* primitifs. Dans son premier Avatar, on prétend que Vichnou apparut à l'humanité sous la forme d'un poisson. Dans le temple de Râma, il y a une représentation de ce Dieu qui répond parfaitement à celle de Dagon telle que Bérose nous le décrit. Il a corps d'homme émergeant de la bouche d'un poisson, et il tient à la main le *Véda* perdu. De plus, Vichnou est le dieu de l'eau, dans un sens, le Logos du Parabrahman, car comme les trois personnes de la divinité manifestée changent constamment leurs attributs les uns avec les autres, nous le voyons, dans le même temple, représenté couché sur le serpent à sept têtes, Ananta (l'éternité) et se mouvant, comme l'*Esprit* de Dieu sur la face des eaux originelles.

Vichnou est, évidemment, l'Adam Kadmon des cabalistes, car Adam est le Logos, ou premier Oint, de même que le second Adam est le Messie-Roi.

Lakshmî, la contrepartie passive ou féminine de Vichnou, le créateur et le préservateur, est aussi appelée Adi Mâyâ. Elle est la "Mère du Monde", *Dévamatri*, la Vénus Aphrodite des Grecs, ainsi qu'Isis et Eve. Tandis que Vénus naît de l'écume de la mer, Lakshmi sort de l'eau lorsqu'on baratte la mer ; une fois née, elle est si belle que tous les dieux en tombent amoureux. Les Juifs qui empruntèrent leurs types partout où ils les trouvaient, façonnèrent leur première femme sur le modèle de Lakshmi. Il est curieux de noter que Viracocha, l'Etre Suprême du Pérou, signifie littéralement, "écume de mer".

Eugène Burnouf, la grande autorité de l'école française, donne son opinion dans le même ordre d'idées : "Nous apprendrons un jour, dit-il,

que toutes les anciennes traditions défigurées par l'émigration et la légende, appartiennent à l'histoire de l'Inde". C'est là l'opinion de Colebrooke, Imnan, King, Jacolliot, et beaucoup d'autres orientalistes.

Nous avons déjà dit que suivant les calculs secrets propres aux adeptes des sciences occultes, le Messie est la cinquième émanation ou potentialité. Dans la *Cabale* juive, suivant laquelle les dix sephiroth émanent d'Adam Kadmon, (placé au-dessous de la couronne), il vient en cinquième rang. Il en est de même dans le système Gnostique ; de même aussi dans le Bouddhique, dans lequel le cinquième Bouddha, Maïtreya, apparaîtra dans son dernier **[291]** avènement, pour sauver l'humanité avant la destruction finale du monde. Si Vichnou est représenté dans sa dernière apparition à venir comme à son dixième avatar, ou incarnation, ce n'est que parce que chaque unité, considérée comme androgyne, se manifeste en double. Les Bouddhistes qui rejettent l'incarnation bisexuelle, n'en comptent que cinq. Par conséquent, tandis que Vichnou fera sa dernière apparition dans sa dixième incarnation, le Bouddha est censé faire la sienne dans la cinquième [657].

Afin de mieux faire comprendre la véritable signification des avatars connue seulement des adeptes de la doctrine secrète et de démontrer jusqu'à quel point elle a été mal interprétée par les masses ignorantes, nous donnerons, plus loin, les diagrammes des avatars et émanations hindous et chaldéo-cabalistiques [658]. Cette véritable pierre de touche fondamentale des cycles secrets, démontre que loin d'interpréter au pied de la lettre leurs Védas révélés et leur *Bible*, les pandits Brahmanes et les Tanaïm, qui étaient les savants et les philosophes des époques pré-chrétiennes, étudiaient la création et le développement des mondes comme le fait Darwin, anticipant sur sa méthode et son école dans la sélection naturelle des espèces, leur développement graduel et leur transformation.

Que tous ceux qui sont en désaccord avec nous, lisent attentivement les livres de *Manou*, même si ce n'est que dans la traduction incomplète de Sir William Jones et celle plus ou moins fantaisiste de Jacolliot. Si nous comparons la Cosmogonie Phénicienne de Sanchoniaton et le récit de Bérose, avec la *Bhâgavata Pourâna* et Manou, nous y trouverons énoncées

---

[657] Les Sephiroth cabalistiques sont aussi au nombre de dix, ou cinq paires.

[658] Un avatar est la descente d'en haut, sur la terre, d'une divinité sous une forme manifestée quelconque.

les mêmes théories que celles qui ont été présentées comme les derniers développements de la science moderne. Nous avons cité, dans notre premier volume certains passages des récits Chaldéen et Phénicien ; jetons les yeux maintenant sur les ouvrages hindous.

"Lorsque ce monde sortit des ténèbres, les principes élémentaires subtils produisirent la graine végétale qui anima les plantes en premier lieu ; puis, des plantes, la vie passa dans les corps fantastiques, qui furent engendrés dans *l'ilus des eaux* ; puis, à travers une série de formes et d'animaux divers, elles parvint jusqu'à l'Homme [659].

> "Celui-ci [l'homme, avant de le devenir] devra passer successivement à travers les plantes, les vers, les insectes, les poissons, **[292]** les serpents, les tortues, le bétail et les animaux sauvages ; c'est là le degré inférieur."
>
> "Telles sont, depuis Brahma jusqu'aux végétaux, les transmigrations qui ont lieu en ce monde" [660].

Dans la Cosmogonie de Sanchoniaton, les hommes sont aussi évolués de l'*ilus* du chaos [661] et on y retrouve la même évolution et la même transformation des espèces.

Et maintenant donnons la parole à Darwin : "Je crois que les animaux descendent, tout au plus, de quatre ou cinq progéniteurs" [662].

Et encore : "J'en infère, par analogie, que probablement tous les êtres organiques qui ont vécu sur cette terre, descendent d'une seule forme primordiale quelconque [663]… Je considère toutes Choses, non pas comme des créations spéciales, mais comme les descendants linéaires de quelques êtres qui ont vécu longtemps avant *le dépôt de la première couche du système silurien* [664]."

---

[659] *Bhâgavata Pourâna*, L. II, ch. 9 et 10.

[660] *Manou*, livre XII, 42 ; I, 50.

[661] Voir *Ancient Fragments* de Cory.

[662] *Origin of species*, première édition, p. 484.

[663] *Ibidem*, p. 484.

[664] *Ibidem*, pp. 488-489.

Bref, ils vivaient à l'époque du chaos de Sanchoniaton et dans l'*ilus* de Manou. Vyasa et Kapila vont plus loin encore que Darwin et le Manou. "Ils ne voient en Brahmâ que le nom du germe universel ; *ils nient l'existence d'une Cause Première* ; et, ils prétendent que tout, dans la nature, ne s'est développé qu'à la suite de forces matérielles et fatales", dit Jacolliot [665].

Toute correcte que soit cette citation de Kapila, elle demande quelques mots d'explication. Jacolliot compare à tout bout de champ Kapila et le Veda Vyâsa, avec Pyrrhus et Littré. Nous ne voyons pas de mal à ce qu'on le compare au philosophe grec, mais nous nous opposons catégoriquement à ce qu'on le fasse avec le Comtiste français ; nous estimons que c'est une insulte imméritée à la mémoire du grand sage Aryen. Cet auteur prolifique ne parle nulle part la répudiation de Dieu, l'Esprit universel "inconnu" soit par les anciens Brahmanes, soit par les modernes. Aucun autre Orientaliste n'accuse les Hindous de le faire, malgré les raisonnements dénaturés de nos savants au sujet de l'athéisme des bouddhistes.

Au contraire Jacolliot affirme plus d'une fois que les savants Pandits et les Brahmanes éduqués n'ont jamais partagé les superstitions populaires ; il affirme leur croyance inébranlable dans l'unité de Dieu et l'immortalité de l'âme, bien que, sans aucun doute, ni Kapila, ni les Brahmanes initiés, ni les partisans de l'école Vedânta, **[293]** n'admettraient l'existence d'un créateur anthropomorphe, une "Cause Première" au sens chrétien du mot. Jacolliot, dans ses *Traditions Indo-Européennes et Africaines*, est le premier à attaquer le professeur Müller, pour insinuer que les dieux hindous étaient des "masques sans acteurs des noms sans êtres et non des êtres sans noms" [666]. Il ajoute en citant, pour étayer son argument, de nombreux versets tirés des livres sacrés hindous : "Est-il possible de refuser à l'auteur de ces stances une conception claire et définie de la force divine de l'Etre Unique, le maître et le Seigneur de l'Univers ? Les autels étaient-ils alors élevés à une métaphore ? [667]"

Ce dernier argument est parfaitement juste, en ce qui concerne la négation de Max Müller. Mais nous doutons fort que le rationaliste français ait mieux compris la philosophie de Kapila et de Vyasa, que ne l'a

---

[665] *La Genèse de l'Humanité*, p. 338.

[666] *Traditions Indo-Européennes et Africaines*, p. 291.

[667] *Ibidem*, pp. 291-293 et seq.

fait le philologue allemand des "niaiseries théologiques" comme celui-ci traite *l'Atharva-Veda*. Le professeur Müller et Jacolliot ont beau prétendre à une vaste érudition, et connaître à fond le sanscrit et d'autres anciennes langues orientales, il leur manque à tous deux la clé pour déchiffrer les mille et un mystères de l'ancienne doctrine secrète et sa philosophie. Seulement là où le philologue allemand ne daigne même pas prendre la peine d'étudier ces "niaiseries théologiques" et magiques, nous constatons que l'hindouiste français ne perd pas une occasion de s'instruire. De plus, il admet loyalement son incompétence pour sonder jamais les profondeurs de cet océan de connaissances mystiques. Non seulement il croit à son existence, mais dans tous ses ouvrages il attire l'attention des savants sur ses traces indéniables qu'on trouve à chaque pas dans l'Inde. Néanmoins, bien que les savants Pandits et les Brahmanes, ses "maîtres vénérés" des pagodes de Villianour et de Chédambarom dans le Carnatique [668], aient, paraît-il, catégoriquement refusé de lui révéler les mystères de la partie magique de *l'Agroushada-Parikshai* [669], et du triangle du Brahmâtma [670], il persiste dans sa loyale déclaration que tout est possible dans la métaphysique hindoue, y compris que les systèmes de Kapila et de Vyasa soient demeurés incompris jusqu'à ce jour. **[294]**

Jacolliot détruit tout le poids de son assertion en formulant immédiatement après, la contradiction suivante :

> "Nous demandions un jour à un Brahmane de la pagode de Chédambaram, qui appartenait à l'école sceptique des naturalistes de *Vyâsa*, s'il croyait à l'existence de Dieu. Il nous répondit en souriant : *Aham eva Para-brahma*, je suis moi-même un dieu.
>
> Que veux-tu dire par cela ?

---

[668] *Les Fils de Dieu*, p. 32.

[669] *Le Spiritisme dans le monde*, p. 78 et autres.

[670] *Les Fils de Dieu*, p. 272. Nous ne sommes nullement surpris que les Brahmanes aient refusé de satisfaire la curiosité de M. Jacolliot, nous devons néanmoins ajouter que la signification de ce signe est connue des supérieurs de toutes les lamaseries Bouddhiques, et non seulement des Brahmanes.

> Je veux dire que chaque créature sur la terre, si humble soit-elle, est une partie immortelle de la matière immortelle [671]."

Cette réponse aurait été celle de tout ancien philosophe cabaliste ou gnostique des premiers temps. Elle renferme l'esprit même du commandement delphique et cabaliste, car la philosophie ésotérique a résolu, il y a des siècles, le problème de ce que l'homme était, est, et sera. Si ceux qui croient au verset de la *Bible*, que le "Seigneur Dieu forma l'homme de la poussière de la terre et souffla dans ses narines le souffle de la Vie" [672], rejettent, en même temps, la notion que chaque atome de cette poussière, de même que chaque particule de cette "âme vivante" contient "Dieu" en elle-même, nous plaignons alors, la logique de ces chrétiens. Ils ignorent les versets qui précédent celui-là. Dieu bénit également toutes les bêtes des champs et toute créature vivante, dans l'air et dans l'eau, et Il les dote toutes de sa vie qui est le souffle de Son propre Esprit, et l'*âme* de l'animal. L'humanité est l'Adam Kadmon de "l'Inconnu", Son microcosme, et Son seul représentant ici-bas, et chaque homme est un dieu sur la terre.

Nous est-il permis de demander à ce savant français, qui paraît si au courant de chaque sloka des livres de *Manou*, et d'autres auteurs Védiques, quelle est la signification de cette phrase qu'il connaît si bien :

> "Les plantes et la végétation révèlent une foule de formes, à cause de leurs actions antérieures ; elles sont entourées de ténèbres, mais néanmoins dotées d'une âme intérieure, et elles ressentent également le plaisir et la souffrance"
>
> (*Manou*, livre I, 48-49).

Si la philosophie hindoue enseigne que les formes les plus inférieures de la vie végétale sont douées d'une espèce d'âme, comme le sont même tous les atomes dans l'espace, comment est-il possible qu'elle refuse à l'homme le même principe immortel ? Et si une fois, elle admet que l'homme a un esprit immortel, comment niera-t-elle logiquement l'existence de la source originelle, je ne dirai pas la première, mais la

---

[671] *La Genèse de l'Humanité*, p. 339.

[672] [*Gen.*, II, 7.]

Cause éternelle ? Ni les rationalistes [295] ni les sensualistes qui sont incapables de comprendre la métaphysique indienne, ne devraient juger l'ignorance des métaphysiciens hindous d'après la leur.

Ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer, le grand cycle comprend le progrès de l'humanité depuis son germe dans l'homme primordial sous la forme spirituelle, jusqu'à la dégradation la plus profonde à laquelle il puisse atteindre, chaque étape successive dans la descente étant caractérisée par une force plus grande et une plus grande grossièreté de la forme physique, que celle qui l'avait précédée – et se termine au Déluge. Mais tandis que le grand cycle, ou âge, exécute sa course, sept cycles mineurs sont parcourus, chacun marquant l'évolution d'une nouvelle race procédant de la race antérieure, sur un monde nouveau. Et chacune de ces races ou grands types de l'humanité se subdivise en familles, et celles-ci en nations ou en tribus, de même que nous voyons aujourd'hui les habitants de la terre subdivisés en Mongols, Caucasiens, Indiens ?

Avant de montrer, au moyen de diagrammes, la ressemblance étroite qu'il y a entre les philosophies ésotériques de tous les peuples de l'antiquité, si géographiquement éloignés les uns des autres, il ne sera pas sans intérêt d'expliquer sommairement les notions véritables qui sont à la base de tous ces symboles et ces représentations allégoriques, qui ont si fort embarrassé, jusqu'à maintenant, les commentateurs non initiés. Mieux que tout le reste, elle démontrera que dans les temps passés la science et la religion étaient plus intimement réunies que des jumeaux ; que les deux ne formaient qu'un seul corps dès le moment de leur conception. Dotées d'attributs mutuellement convertibles la science était spirituelle et la religion scientifique. Comme l'homme androgyne du premier chapitre de la *Genèse* – en même temps mâle et femelle – passif et actif, est créé à l'Image des *Elohim*. L'omniscience développait l'omnipotence, celle-ci demandait l'exercice de celle-là, et c'est ainsi que le géant obtint la domination sur les quatre règnes du monde. Mais de même que le second Adam, ces êtres androgynes étaient destinés à "tomber et à perdre leurs pouvoirs", aussitôt après la séparation des deux moitiés de la dualité. Le fruit de l'Arbre de la Connaissance donne la mort, s'il n'est accompagné du fruit de l'Arbre de Vie. L'homme doit se connaître lui-même avant de pouvoir connaître la genèse ultime, même de ces êtres et pouvoirs dont la nature intime est moins développée que la sienne. Il en est de même de la religion et de la science ; réunies en un seul les deux sont infaillibles, car l'intuition spirituelle est là pour compenser les limitations des sens

physiques. Séparées, la science exacte répudie l'aide de la voix intérieure, et la religion se transforme simplement en théologie dogmatique – chacune de son côté est un cadavre sans âme. **[296]**

Par conséquent, la doctrine ésotérique, de même que le Bouddhisme, le Brahmanisme et même la Cabale tant décriée, enseignent que l'Essence unique infinie et inconnue existe de toute éternité, et qu'elle est active ou passive en successions harmonieuses. Dans la phraséologie poétique de Manou ces conditions portent les noms de "jour" et "nuit" de Brahmâ. Celui-ci est ou "éveillé" ou "endormi". Les Svâbhâvikas, ou philosophes de la plus ancienne école Bouddhiste (qui existe encore dans le Népal) ne s'occupent que de la condition active de cette "Essence", qu'ils nomment *Svabhâvât*, et considèrent oiseux de se lancer dans des théories au sujet de la puissance abstraite et "inconnaissable", dans son état passif. C'est pourquoi ils sont traités d'athées, aussi bien par les théologiens chrétiens que par les savants modernes ; car ni ceux-ci, ni ceux-là ne sont capables de comprendre la profonde logique de leur philosophie. Ceux-là (les théologiens chrétiens) n'admettent pas d'autre Dieu que les pouvoirs secondaires personnifiés, qui ont édifié en aveugles, l'univers visible, et qui, pour eux, est devenu le Dieu anthropomorphe des Chrétiens, le Jéhovah tonnant dans la foudre et les éclairs. De son côté, la science rationaliste place les Bouddhistes et les Svâbhâvikas au rang des "positivistes" des âges archaïques. Si nous adoptons une vue unilatérale de la philosophie de ces derniers, nos matérialistes auraient peut-être raison à leur point de vue. Les Bouddhistes prétendent *qu'il n'y a pas de Créateur*, mais bien un nombre infini de pouvoirs créateurs, qui forment collectivement la substance unique éternelle, dont *l'essence* est inscrutable et, partant, un sujet impropre à la spéculation d'un véritable philosophe. Socrate a toujours refusé de discuter le mystère de l'être universel, et cependant personne ne l'accuserait d'athéisme, exception faite de ceux qui cherchaient sa perte. En inaugurant une période active, dit la *Doctrine secrète*, une expansion de cette essence Divine, agit *du dedans au dehors*, obéissant à la loi éternelle et immuable et le monde phénoménal ou visible est le résultat d'une longue chaîne de forces cosmiques mises progressivement en action. De la même manière, en reprenant sa condition passive, une contraction de l'Essence Divine a lieu, et l'œuvre antérieure de la création est graduellement et progressivement défaite. L'univers visible se désagrège ; ses matériaux sont dispersés ; et "les ténèbres" solitaires et abandonnées couvrent encore une fois la face de "l'abîme". Pour employer

une métaphore qui fera encore mieux comprendre la pensée, on pourrait dire qu'une exhalation de "l'essence inconnue" donne naissance au monde ; une inhalation de la même le fait disparaître. Ce processus s'est répété de toute éternité, et notre univers actuel n'est qu'un univers d'une série infinie qui n'a jamais eu de commencement et qui n'aura jamais de fin. **[297]**

Nous ne pouvons, par conséquent, échafauder nos théories, que sur les manifestations visibles de la Divinité, sur ses phénomènes objectifs naturels. Il serait puéril et absurde de donner le nom de Dieu à ces principes créateurs. On donnerait en ce cas aussi bien le nom de Benvenuto Cellini au feu qui fond le métal, ou à l'air qui le refroidit lorsqu'il est coulé dans le moule. Si l'Essence spirituelle intime toujours cachée, et pour nous toujours abstraite, qui agit dans ces forces, doit être rattachée avec la création de l'univers physique, elle ne le sera que dans le sens que lui donne Platon. On pourrait, au pis aller, L'appeler l'édification de l'univers abstrait qui s'est développé graduellement dans la Pensée Divine, dans laquelle il était à l'état latent.

Nous essaierons de définir au chapitre VIII la signification ésotérique de la *Genèse*, et son parfait accord avec les idées d'autres nations. On verra que les six jours de la création ont une signification insoupçonnée du nombre des commentateurs qui ont cherché à les faire concorder, tour à tour, avec la théologie chrétienne et la géologie non-chrétienne. Si défiguré que soit *l'Ancien Testament*, il conserve encore dans son symbolisme assez de l'original, dans les traits principaux, pour laisser voir son air de famille avec les cosmogonies des nations plus anciennes que les Juifs.

Nous reproduisons ci-après, les diagrammes des cosmogonies Hindoue et Chaldéo-Juive. L'antiquité du diagramme de la première se reconnaît dans le fait, que beaucoup des pagodes Brahmaniques ont été dessinées et construites sur ce modèle qu'on nomme le "*Sri-Yantra*" [673]. Et néanmoins, on voit que les cabalistes Juifs et du Moyen Age l'avaient en grand estime, et lui donnent le nom de "Sceau de Salomon". Ce sera une chose aisée que d'en retrouver l'origine, une fois qu'on connaîtra l'histoire du roi cabaliste et de ses rapports avec le roi Hiram, et Ophir – la terre des paons, de l'or et de l'ivoire – que nous devons chercher dans l'Inde antique.

---

[673] Voir *Journal of the Royal Asiatic Society*, vol. XIII, p. 79.

DIAGRAMME DE LA COSMOGONIE HINDOUE

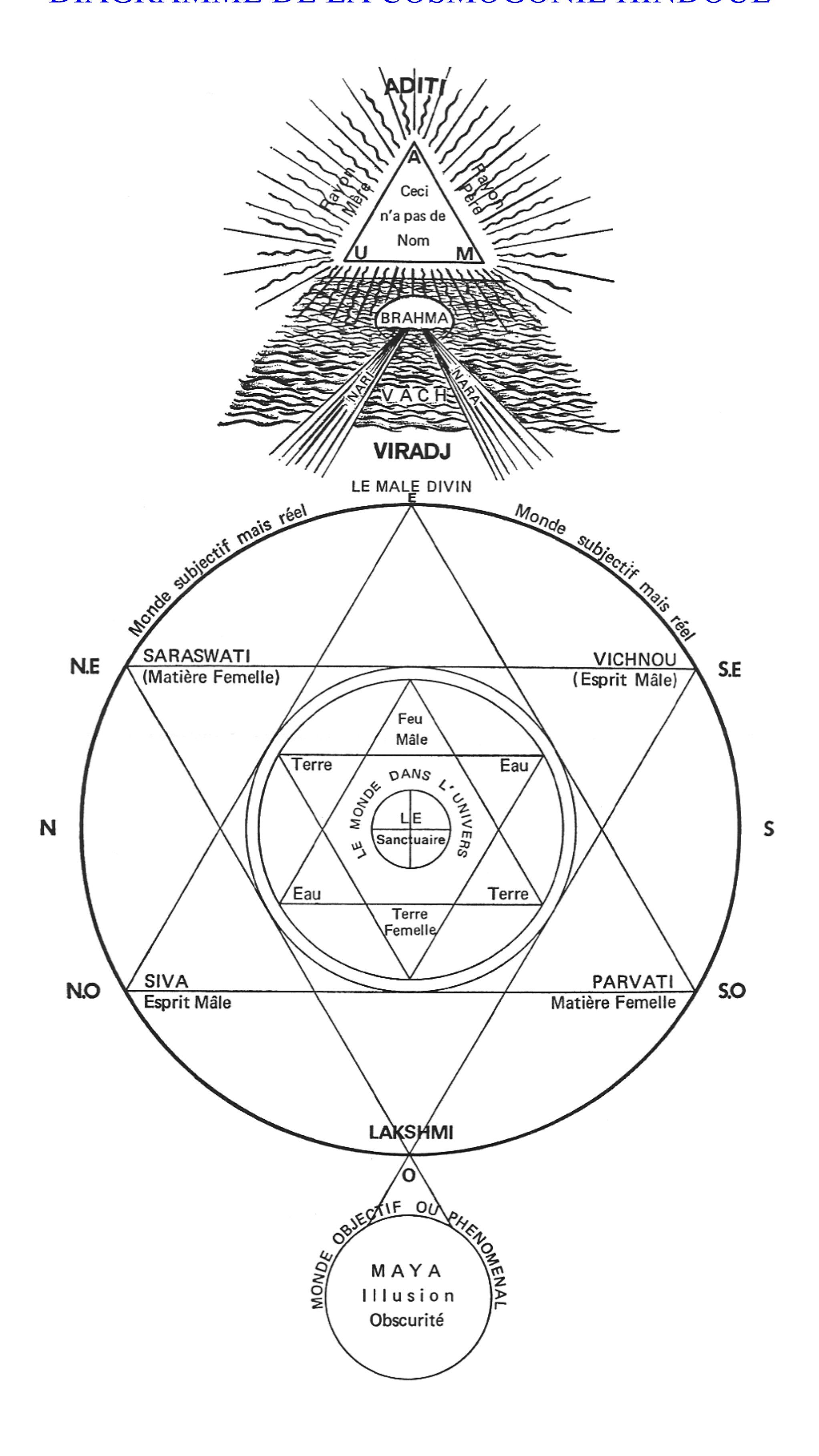
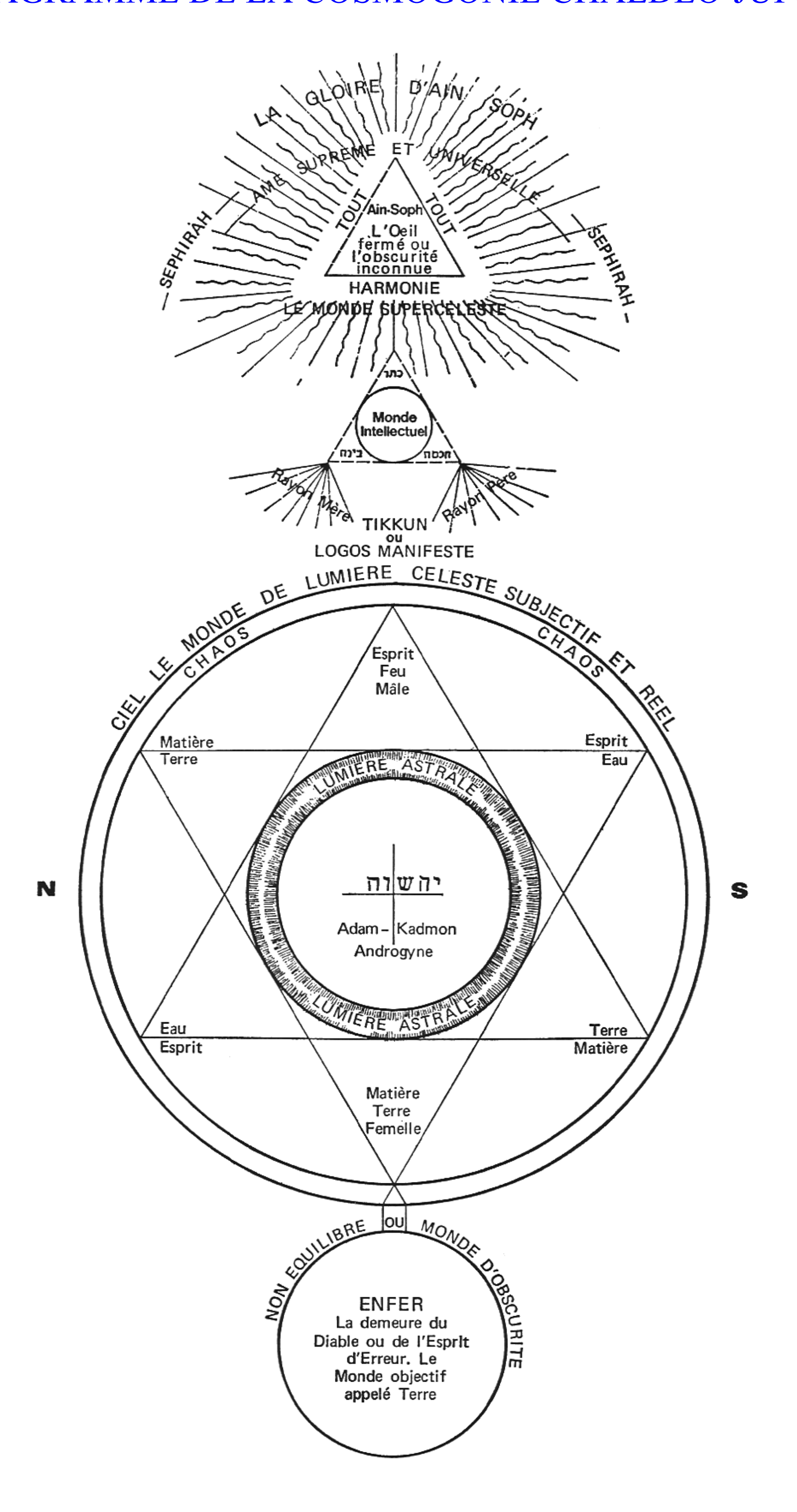


DIAGRAMME DE LA COSMOGONIE CHALDEO-JUIVE



[299]

EXPLICATION DES DEUX DIAGRAMMES
représentant les
PERIODES CHAOTIQUES ET DE FORMATION
AVANT ET APRES QUE NOTRE UNIVERS
AIT COMMENCE A ETRE EVOLUE

d'après les données Brahmaniques, Bouddhiques et Chaldéennes qui concordent en tous points avec la théorie évolutive de la Science Moderne.

DOCTRINE HINDOUE.	DOCTRINE CHALDEENNE.
Le Triangle Supérieur.	Le Triangle Supérieur.
Il renferme le nom Ineffable. Il est le AUM – qu'on ne doit prononcer que mentalement, sous peine de mort. Le Para-Brahman Non Révélé, le Principe Passif ; le "mukta"absolu et inconditionné, qui ne peut entrer dans la condition d'un Créateur, car celui-ci doit être fini, et conditionné (baddha) afin de pouvoir *penser, vouloir et agir* ; par conséquent, dans un sens, être une entité finie. "CELA (Para-Brahman) fut absorbé dans le non-être imperceptible, sans aucun attribut distinct, non existant par nos sens. Il était absorbé dans son sommeil Périodique (pour lui-même) et éternel (pour nous)", car c'était une des "Nuits de Brahma". Par	Il renferme le Nom Ineffable. C'est Aïn-Soph, le sans limites, l'Infini, dont le nom n'est connu que des initiés, et ne pouvait être prononcé à haute voix, sous peine de mort. Pas plus que Para-Brahma, Aïn-Soph ne peut créer, car il est dans la même condition de non-être que celui-ci ; il est אין [Ain] non existant tant qu'il se trouve dans son état latent ou passif, dans *Olam* (le temps illimité et infini) ; comme tel, il n'est pas le Créateur de l'Univers visible ; il n'est pas non plus *Aur* la lumière, il deviendra cette dernière lorsque la période de création l'aura obligé à répandre la Force au-dedans de lui, suivant la Loi dont il

conséquent, il n'est pas la *Première Cause*, mais la Cause Eternelle. Il est l'Ame des Ames, qu'aucun être ne peut comprendre dans cet état. Mais "celui qui étudie les Mantras secrets, et qui comprend la *Vâch*" (l'Esprit, ou la voix occulte des Mantras, la manifestation active de la Force latente) apprendra à le connaître sous son aspect "révélé".

est l'incorporation et l'essence.

"Celui qui apprend à connattre la ח"נ [674], la Mercaba et le lahgash (langage secret ou incantation) [675] apprendra le secret des secrets."

Tant "CELA" qu'Aïn-Soph, dans leur première manifestation de Lumière émergeant des Ténèbres, peuvent être identifiés avec Svabhâvât, la Substance Eternelle, incréée, Soi-Existante, qui produit tout ; tandis que tout ce qui est de son essence se produit hors de sa propre nature. **[300]**

DOCTRINE HINDOUE.

L'Espace autour du Triangle Supérieur.

Lorsque la "Nuit de Brahmâ" prit fin, et que l'heure fut venue pour que le Soi existant SE manifestât par la Révélation, il rendit visible sa gloire en envoyant, de son Essence, un Pouvoir actif, qui, de féminin au début, devient androgyne. C'est Aditi, "l'Infini" [676], le Sans Bornes ou Plutôt "l'Illimité". Aditi est la "mère" de tous les dieux, et Aditi est le Père et le Fils [677]. "Qui nous rendra au grand Aditi, afin que je Puisse voir mon père et ma

DOCTRINE CHALDEENNE.

L'Espace autour du Triangle Supérieur.

Lorsqu'arriva la période active, Aïn-Soph émit hors de sa propre essence éternelle, Séphira, le Pouvoir actif, appelé le Point Primordial, et la Couronne, Keter. Ce n'est que par elle, que la "Sagesse Infinie" pouvait donner une forme concrète à sa Pensée abstraite. Deux côtés du triangle supérieur, le côté droit et la base, sont formés de lignes ininterrompues ; le troisième, le côté gauche, est fait d'une ligne pointillée. C'est au travers de celle-

674 [Initiales de *Hokma nisiharah*, sagesse secrète.]

675 *Lahgach* a presque la même signification que Vâch, la Puissance occulte des Mantras.

[676] Dans le *Rig-Veda Samhita*, la signification que lui donne Max Muller est l'Absolu "car il est dérivé de *diti*, lien, et de la particule négative *A*".

[677] *Hymnes aux Maruts* I, 89, 10.

[678] *Ibidem*, I, 24, 1.

[679] *Ibidem*, X, 63, 2. 42.

[680] C'est ainsi que nous constatons que le Saint-Esprit est féminin dans toutes les théogonies philosophiques. Les nombreuses Sectes Gnostiques avaient Sophia ; les cabalistes et les talmudistes juifs, Shekinah (le vêtement du Très-Haut) qui descendit sur le Siège de Miséricorde entre les deux Chérubins ; et nous voyons même qu'on fait dire à Jésus dans un texte ancien : "*Ma Mère*, le Saint-Esprit, me prit."

Les Eaux sont nommées *Nârâ* parce qu'elles sont la production de Nara, l'Esprit de Dieu" (*Lois de Manou* I, 10).

[681] Narayana ou celui qui se meut à la surface des eaux.

[682] *Manou* sloka 12.

[683] Voir *l'Aytareya Brahmanam* du Rig Veda, de Haug.

[684] On trouve les mêmes transformations dans la cosmogonie de chaque nation importante. Ainsi nous voyons, dans la Cosmogonie égyptienne Isis et Osiris, sœur et frère, mari et femme ; et horus, le fils des deux, qui devient l'époux de sa mère, Isis, et procréant un fils, *Malouti* [Champolion, *Egypt Anc*., p. 245.]

[685] Mandla, I, Sukta 166, Max Müller.

[686] *Asiatic Researches*, vol. VIII, pp 402, 403. Traduction de Colebrooke.

[687] Comme dans le système numérique de Pythagore, chaque nombre sur la terre, ou monde des effets, correspond à son prototype invisible dans le monde des causes.

[688] Voir au chapitre initial vol. I, le mot *Yajna*.

[689] [*Manou*, 1. I-II et seq. ; 33 et seq.].

[690] Lorsque ce monde émergea des ténèbres, les principes élémentaires subtils donnèrent naissance au germe végétal qui anima en premier lieu les plantes ; des plantes la vie passa par les organismes fantastiques qui naquirent dans l'ilus (la boue) des eaux ; puis à travers toute une série de formes et d'animaux différents elle parvint enfin, à l'homme (*Manou*, livre I ; et *Bhagavata Pourana*).

Manou est un type transformable qui ne doit, en aucune façon, être pris pour un personnage. Manou signifie quelquefois l'humanité, quelquefois, aussi, l'homme. Manou qui a émané du *Swayambhuva* non créé est, sans contredit, le type d'Adam Kadmon. Le Manou qui est le progéniteur des six autres Manous, est évidemment identique aux Rishis, ou les sept sages primitifs qui sont les ancêtres des races post-diluviennes. Il est, ainsi que nous le ferons voir dans le chapitre VIII, Noé, et ses fils, ou générations subséqentes, sont les originaux des patriarches post-diluviens et mythiques de la Bible.

[691] George Smith reproduit les premiers versets de la Genèse akkadienne comme on la trouve dans les Textes cunéiformes des "Lateres Coctiles". Nous y trouvons également *Anu*, la divinité passive ou Aïn-Soph, *Bel* le Créateur, l'Esprit de Dieu (Séphira) se mouvant à la surface des eaux, par conséquent l'eau elle-même, et *Héa*, l'Ame Universelle, ou la Sagesse des trois combinée.

Les huit premiers versets sont les suivants :

Lorsque en haut les Cieux n'étaient pas encore formés ;

Et qu'en bas sur la terre aucune plante n'avait surgi ;

mère ?" [678] C'est en conjonction avec ce dernier Pouvoir féminin, que la Pensée divine, mais latente donne naissance au grand "abîme" l'eau. "L'eau est née d'une transformation de la Lumière... et d'une modification de l'eau naît la terre", dit Manou (livre I).

ci que passe Séphira. S'étendant dans tontes les directions, elle entoure, finalement le triangle tout entier. Dans cette émanation du principe actif féminin, depuis le côté gauche du triangle mystique, la création d'Eve de la côte gauche d'Adam, est préfigurée. Adam, c'est le Microcosme du Macrocosme et il

---

L'abîme n'avait pas encore brisé ses bornes ;

Le chaos [ou l'eau], Tiamat [la mer] était la mère productrice de tous. [Ceci est l'Aditi et la Séphira cosmiques] ;

Ces eaux étaient ordonnées dés le commencement mais

Aucun arbre n'avait poussé, aucune fleur ne s'était épanouie ;

Lorsque les dieux n'avaient encore surgi, pas un seul parmi eux ;

Pas une plante n'avait poussé et l'ordre n'existait pas encore.

C'était la période chaotique ou antegénésique [*The Chald. Ace. of Genesis* (1876, pp. 62-63).]

[692] Lorsqu'on la considère comme une puissance féminine, elle est Séphira ; mâle, il est Adam Kadmon, car, de même que celle-là contient en elle-même les autres neuf Séphiroth, de même celles-ci, dans leur totalité, y compris Séphira, sont incorporées dans le Kadmon Archétype, le πρωτογονος.

[693] Eve est la trinité de la nature et Adam est l'unité de l'esprit ; celle là est le principe matériel créé, celui-ci l'organe idéal du principe créateur, ou, en d'autres termes cet androgyne est à la fois le principe et le Logos, car א c'est le mâle, et ב la femelle ; et comme le dit Lévi, cette première lettre du langage sacré, Aleph, représente un homme montrant le ciel d'une main et la terre de l'autre. C'est, à la fois, le macrocosme et le microcosme, et il fournit l'explication du double triangle des Francs-Maçons, et de l'étoile à cinq branches. Tandis que le principe mâle est actif, le principe féminin est passif, car c'est l'ESPRIT et la MATIERE, ce dernier mot se traduisant par *mère* dans presque toutes les langues. Les colonnes du temple de Salomon, Jachim et Boaz sont les emblèmes de l'androgyne ; elles sont aussi respectivement mâle et femelle, blanche et noire, carrée et ronde ; le mâle l'unité ; la femelle le binaire. Dans les traités cabalistiques plus récents, le principe actif est représenté par l'épée רכז, et le passif par le fourreau הבקנ. Voyez *Dogme et Rituel de la Haute Magie*, vol. 1.

[694] La ligne verticale étant le principe mâle, et l'horizontale le féminin, de l'union des deux au point d'intersection se forme la croix, le symbole le plus ancien dans l'histoire des dieux égyptiens. C'est la clé du ciel dans les doigts roses de Neith, la vierge céleste qui ouvre le portail à l'aurore pour permettre la sortie à son premier-né, le soleil radieux. C'est le Stauros des Gnostiques et la croix philosophique des maçons de haut grade. Nous trouvons ce symbole ornant le *Ta* des plus anciennes pagodes en forme de parasol du Tibet, de la Chine et de l'Inde, de même que nous le voyons dans la main d'Isis, sous forme de la "croix ansée". Dans une des cavernes Chaitya à Ajunta, elle surmonte les trois parasols de pierre et forme le centre de la voûte.

[695] *Ancient Fragments de Cory*, pp. 23-24.

"Vous êtes les enfants d'Aditi, nés de l'eau, vous qui êtes nés de la terre, écoutez tous ma voix [679]."

C'est dans cette eau (ou chaos primordial) que l' "Infini" androgyne, lequel avec la Cause Eternelle, forme la première Triade abstraite, représentée par AUM déposa le germe de la vie universelle. C'est l'Œuf Mondial, dans lequel eut lieu la gestation de Purusha, ou le Brahmâ manifeste. Le germe qui féconda le Principe Mère (l'eau) est appelé Nara, l'Esprit Divin ou Saint-Esprit [680] et les eaux, elles-mêmes, Nari, sont une émanation de celui-ci, tandis que l'Esprit qui **[301]** planait sur les eaux est appelé *Narayana* [681].

Dans cet œuf, le grand Pouvoir demeura inactif pendant *une année entière du Créateur*, au bout de laquelle, par sa seule pensée, il fit que l'œuf se partagea en deux [682]. La partie supérieure devint le ciel, et l'inférieure la terre (tous deux sous leur forme idéale, non sous leur forme manifestée).

De cette façon, cette seconde triade, qui n'est qu'un autre nom pour la première (dont le nom ne pouvait être prononcé à haute voix) et qui est la véritable Trimurti Pré-Védique, *secrète* et primordiale, était formée par :

est créé à l'image des Elohim. Dans l'Arbre de Vie עצ מויחח la triade triple est disposée de telle façon, que les trois Sephiroth mâles sont sur la droite, les trois féminines sur la gauche, et les quatre principes qui unissent au centre. De la Rosée Invisible qui tombe de la "Tète" superieure, Séphira crée l'eau primordiale, ou le chaos prenant forme. C'est le premier pas vers la solidification de l'Esprit, qui produira la terre à la suite de diverses modifications [691]. "Il faut de la terre et de l'eau pour produire une âme vivante", dit Moïse.

Lorsque Séphira émerge de la Divinité latente, elle est féminine ; mais lorsqu'elle joue le rôle de créateur elle devient mâle ; elle est donc androgyne. Elle est l'Aditi, Père et Mère de la Cosmogonie hindoue.

Après avoir glané sur l' "Abîme", l'Esprit de Dieu produit sa propre image dans les eaux, la Matrice Universelle symbolisée dans Manou par l'Œuf d'Or. Dans la cosmogonie de la cabale, le Ciel et la Terre sont personnifiés par Adam Kadmon et la second Adam. La première Trinité Ineffable, contenue dans l'idée abstraite des "Trois Têtes" était un "nom mystère". Elle se composait de Ain-Soph, Séphira, et Adam Kadmon, le Protogonos, ce dernier étant identique à la

Nara.	Père – Ciel
Nari.	Mère – Terre
Viraj.	Le Fils ou l'Univers

La Trimurti comprenant Brahmâ, le Créateur, Vichnou, le Préservateur, et Siva le Destructeur et Régénérateur, appartient à une période ultérieure. Ce n'est qu'une arrière-pensée anthropamorphe, inventée pour la compréhension opulaire des masses non initiées. Le *Dikshita*, l'initié savait à quoi s'en tenir. Ainsi, la profonde allégorie sous les couleurs d'une fable ridicule donnée dans *l'Aytareya Brahmanam* [683] qu'on retrouve dans la représentation de quelques temples de Brahmâ-Nara, sous la forme d'un taureau et sa fille, Aditi-Nari sous celle d'une génisse, renferme la même idée métaphysique que la "chute de l'homme" ou celle de l'Esprit dans la Génération – la matière. L'Esprit Divin, qui pénètre tout, personnifié sous les symboles du Ciel, du Soleil et de la Chaleur (le Feu) – la corrélation des forces cosmiques – féconde la Matière ou la Nature, la fille de l'Esprit. Et Para-Brahma, lui-même se voit forcé de se soumettre et de supporter la pénitence des malédictions des autres dieux (Elohim) en raison de cet inceste. (Voyez la colonne correspondante.) Par suite de la loi précédente quand il est bisexuel [692]. Il y a, dans chaque Triade un mâle, une femelle et un androgyne. Adam Séphira est la Couronne (Keter). Il se met à l'œuvre de la création, en produisant en premier lieu, Chochmah, la Sagesse Mâle, une puissance active masculine représentée par יה, Jah, ou les Roues de la Création, מינפוא de laquelle procède Binah, l'Intelligence, une puissance passive, féminine, qui est *Jehovah*, יהוה, que nous voyons, dans la Bible, figurant comme le Suprême Dieu. Mais ce Jehovah n'est pas le *Jodheva* de la cabale. Le *binaire* constitue la pierre d'angle fondamentale de la *Gnose*. Comme le binaire est l'Unité se multipliant elle-même, et autocréatrice, les cabalistes montrent l'Aïn-Soph "Inconnu" passif comme émanant de lui-même Séphira, laquelle devenant la lumière visible, produit dit-on, Adam Kadmon. Mais, au sens occulte, Séphira et Adam ne sont qu'une seule et même lumière, seulement latente et active, invisible et visible. Le second Adam, comme tétragramme humain, donne à son tour naissance à Eve, d'un de ses côtés. C'est cette seconde triade, dont les cabalistes se sont occupés jusqu'à maintenant ne faisant qu'une allusion à l'Unique Suprême et Ineffable, sur lequel ils n'ont jamais rien mis par écrit. Tous les enseignements au sujet de celui-ci

immuable, et, par conséquent fatale, Nara et Nari sont, mutuellement, Père et Mère, aussi bien que Père et **[302]** Fille [684]. La Matière, par ses transformations infinies, est le produit graduel de l'Esprit. L'Unification d'une cause Eternelle Suprême exigeait une telle corrélation ; et si la nature est le produit, ou l'effet de cette Cause, elle doit, à son tour, être fécondée par le même Rayon divin, qui donna naissance à la nature elle-même. On verra que les allégories cosmogoniques les plus absurdes, si on les analyse sans parti pris, sont basées sur la nécessité stricte et logique.

"L'Etre est né du Non-Etre", dit un verset du *Rig-Veda* [685]. Le premier être devait devenir androgyne et fini par le seul fait de sa création en tant qu'être. Par conséquent même la Trimurti sacrée, de Brahmâ, Vichnou et Siva, doit prendre fin, lorsque la "nuit", de para-Brahman, succédera au "jour" actuel, ou période d'activité universelle.

La seconde Trinité, ou plutôt la première – puisque la Trinité suprême n'est qu'une simple abstraction – est le monde intellectuel. La Vâch qui l'environne est une transformation plus définie d'Aditi. Outre sa signification occulte dans le Mantram secret, *Vâch* est se donnaient oralement. Par conséquent, c'est le *second* Adam qui est l'unité représentée par *Jod*, l'emblème du principe mâle de la cabale, et il est, en même temps, Chochmah, la *Sagesse*, tandis que *Binah* ou Jehovah est Eve ; le premier, Chochmah, émanant de Keter, ou. l'Adam Kadmon androgyne et le second, Binah, de Chochmah. Si nous réunissons le Jod avec les trois lettres qui forment le nom d'Eve, nous obtenons le tétragramme divin prononcé IEVO-HEVAH, Adam et Eve, יהוה, Jehovah, mâle et femelle, ou l'idéalisation de l'humanité incorporée dans le premier homme. Nous pouvons donc prouver que tandis que les cabalistes juifs en commun avec leurs maîtres initiés, les Chaldéens et les Hindous adoraient le Dieu Suprême et Inconnu dans le silence sacré de leurs sanctuaires, on laissait les masses ignorantes de toutes les nations adorer quelque chose qui est certainement moindre que la Substance Éternelle des Bouddhistes, prétendus athées. De même que Brahma, la divinité manifestée dans le *Manou* mythique, ou premier homme (né de *Swayambhuva*, ou Auto-Existant) est fini de même aussi Jehovah, représenté par Adam et Eve, n'est qu'un dieu *humain*. Il est le symbole de l'humanité, mélange

représentée comme le pouvoir actif de Brahmâ procédant de lui. Les *Védas* lui font dire qu'elle est l'âme suprême et universelle : "J'ai porté le Père dans mon sein en tête du mental universel, et *mon origine est au milieu de l'Océan* ; par conséquent je pénètre toutes choses... Etant l'origine de toutes choses, je passe comme la brise [le Saint-Esprit] Je suis au-dessus de ce ciel, au-delà de la terre ; et *ce qui est le Grand Un je le suis* [686]." Littéralement Vâch, est la parole, le pouvoir de réveiller, au moyen de la combinaison métrique contenue dans le nombre et les syllabes des Mantras [687], des **[303]** pouvoirs correspondants dans le monde invisible. Dans les Mystères du sacrifice, Vâch éveille le Brahmâ (*Brahmâ Jinvati*), ou la puissance latente à la base de toute opération magique. Comme le *Yajna* (sa forme latente) elle existait de toute éternité, reposant endormie dans Brahmâ depuis le "non-commencement" et elle est sortie de lui sous la forme de Vâch (le pouvoir actif). Elle est la clé de la "*Traividyâ*" la trois fois sainte science qui enseigne les *Yajus* (Les Mystères sacrificiels) [688].

Après avoir disposé de la Triade non révélée et de la première Triade des Séphiroth, nommée le "Monde intellectuel", il ne nous reste pas de bien et d'une partie de mal inévitable ; de l'esprit tombé dans la matière. En vouant un culte à Jehovah, nous ne faisons qu'adorer la nature, représentée au mieux par l'homme mi-spirituel et mi-matériel ; nous sommes des Panthéistes, sinon des adorateurs de fétiches, comme l'étaient les Juifs idolâtres qui sacrifiaient sur les lieux élevés, dans des bosquets, au principe mâle et femelle pérsonnifié, ignorant le IAO, le "Nom-Secret" Suprême des Mystères.

Shekinah est la Vâch hindoue, encensée dans les mêmes termes que celle-ci. Bien que dans l'Arbre de Vie, de la cabale, on la fait voir comme procédant de la neuvième Sephira, Shekinah est cependant le "voile" de Aïn-Soph et le "vêtement" de Jehovah. Le "voile" parce qu'il réussit, pendant de longs âges à cacher le véritable Dieu Suprême, l'Esprit universel, et masquant Jehovah, la divinité exotérique, le fit accepter par les chrétiens comme le "Père" du jésus initié. Toutefois les cabalistes, de même que les *Dikshita* hindous connaissent le pouvoir de la Shekinah ou Vâch, et la nomment la "sagesse secrète" הכמה נמתרה.

Le triangle jouait un rôle primordial dans le symbolisme religieux de chaque grande nation ; car, partout,

figure géométrique où il y a le double triangle, le cercle central représente le monde dans l'univers. Le double triangle appartient à une des plus importantes sinon la plus importante de toutes les figures mystiques de l'Inde. C'est l'emblème de la Trimurti, ou trois en un. Le triangle dont le sommet est tourné vers le haut représente le principe mâle ; tourné vers le bas, c'est le principe féminin : les deux typifient, en même temps, l'esprit et la matière. Notre monde dans l'univers infini, c'est le microcosme dans le macrocosme, comme dans la *Cabale* juive. C'est le symbole de la matrice de l'univers, l'œuf terrestre, dont l'archétype est l'œuf d'or mondial. C'est de l'intérieur de ce sein spirituel de la mère nature, que procèdent tous les grands sauveurs de l'univers – les avatars de la Divinité invisible.

"De celui qui est et qui pourtant n'est pas, du non-être, de la Cause Éternelle, est né l'être Pourousha", dit *Manou*, le législateur. Pourousha c'est le "mâle divin", le *second* dieu, et l'avatar, ou le Logos de Para-Brahman et son fils divin lequel, à son tour, donne naissance à Viraj, le fils, ou le type idéal de l'univers. "Viraj commence l'œuvre de la création en produisant les dix Prajapati, *les seigneurs de tous les êtres*" [689].

il représentait les trois grands principes – l'esprit, la force et la matière ; ou bien, le principe actif (mâle), le passif (féminin) et le duel, ou principe corrélatif, qui participe des deux et les relie ensemble. C'était l'*Arba* ou le "quatre" mystique [693] les dieux-mystères, les Kabires, réunis dans l'unité d'une seule Divinité suprême. On le retrouve dans les pyramides égyptiennes dont les côtés égaux s'élèvent jusqu'à se perdre dans un point culminant. Dans le diagramme cabalistique, le cercle central de la figure brahmanique est remplacé par la croix ; la ligne céleste perpendiculaire et la ligne de base terrestre horizontale [694].

Toutefois l'idée est la même ; Adam Kadmon est le type de l'humanité en tant que totalité collective, dans l'unité du Dieu créateur et de l'Esprit universel.

"De celui qui est sans forme, le non-existant (qui est aussi l'éternelle, mais non pas la Première Cause), est né l'homme céleste". Mais après avoir créé la forme de l'homme céleste מדא עלרה [Adam Illa-ah], il "s'en servit comme d'un véhicule dans lequel il descendit", dit la *Cabale*. Ainsi, Adam Kadmon est l'Avatar de la puissance cachée. Après cela l'Adam céleste crée ou engendre l'Adam terrestre, par le pouvoir combiné des Sephiroth.

D'après la doctrine de Manou, l'univers est sujet à une succession périodique et infinie de créations et de dissolutions, ces périodes de création portant le nom de Manvantaras.

"Il est le germe [que l'Esprit Divin a produit de sa propre substance] qui ne périt jamais dans l'être, car il devient l'âme de l'Etre, et pendant la **[304]** période de *Pralaya* [dissolution] il retourne s'absorber de nouveau dans *l'Esprit Divin* qui, lui-même, se repose de toute éternité dans Swayambhuva, le *Soi-Existant* (*Lois de Manou*, livre I).

Ainsi que nous l'avons fait voir, ni les Svâbhâvikas, les philosophes Bouddhistes, ni les Brahmanes ne croient à une création de l'univers *ex nihilo*, mais ils croient à *Prakriti*, l'indestructibilité de la matière.

L'évolution des espèces et l'apparition successive de divers types nouveaux est fort clairement décrite dans Manou.

"De la terre, de la chaleur et de l'eau sont nées toutes les créatures, qu'elles soient animées ou inanimées ; elles sont produites du germe que l'Esprit Divin tira de sa propre substance. De cette manière Brahmâ établit la série des transformations de la plante jusqu'à l'homme et de l'homme jusqu'à

L'œuvre de la création est aussi commencée par Séphira, par la création des dix Séphuoth qui sont les Prajapatis de la *Cabale*, car ils sont aussi les Seigneurs de tous les êtres.

Le Zohar affirme la même chose. Suivant la doctrine cabalistique, il y avait d'anciens mondes (voir Idra Suta : *Zohar* III, p. 262 b). Tout retournera un jour à ce dont il procéda au début. "Toutes choses dont ce monde est composé, l'esprit aussi bien que le corps, retourneront à leur principe, et aux racines desquelles elles procédèrent" (*Zohar* II, 218 b). Les cabalistes enseignent aussi l'indestructibilité de la matière, bien que cette doctrine soit encore plus soigneusement voilée que celle des hindous. La création est éternelle, et l'univers est le "vêtement" ou "voile de Dieu" – la Shekinah ; et celle-ci est immortelle et éternelle comme Celui au sein duquel elle a toujours existé. Chaque monde est établi sur le modèle de son prédécesseur, et chacun plus grossier et plus matériel que celui qui l'a précédé. Dans la Cabale, tous portent le nom d'étincelles. Finalement, notre monde actuel, grossièrement matériel fut formé.

Dans le récit chaldéen de la période qui précéda la *Genèse* de notre

l'essence primordiale... Parmi celles-ci chaque être (ou élément) successif acquiert les qualités de son prédécesseur ; et à chacun de ses progrès il est doué d'une qualité nouvelle." (*Manou*, livre I, sloka 20) [690]. C'est, à notre avis, la véritable théorie des évolutionnistes modernes.	où il n'existait rien que des ténèbres et l'abîme d'eau, plein de monstres hideux, "produits par un principe double... C'étaient des créatures dans lesquelles étaient combinés les membres de toute espèce d'animaux. En plus de ceux-ci des poissons, des reptiles, des serpents, et d'autres animaux monstrueux, qui prenaient les formes et aspects les uns des autres [695]".

[305]

On lit dans le premier livre du Manou : "Sache que la somme de mille âges divins, compose le total d'un jour de Brahmâ ; et qu'une nuit est égale à ce jour." Mille âges divins équivalent à 4.320.000.000 d'années humaines, suivant les calculs brahmaniques.

> "A l'expiration de chaque nuit, Brahmâ, qui a été endormi, se réveille, et [par la seule énergie du mouvement] il émane de lui-même l'esprit, qui dans son essence est, et cependant n'est pas.
>
> Mu par le désir de créer, l'Esprit [la première des émanations] opère la création et donne naissance à l'éther, auquel les sages prêtent la faculté de transmettre le son.
>
> L'Ether engendre l'air, dont la nature est tangible [et qui est nécessaire pour la vie].
>
> L'air en se transformant, produit la lumière.
>
> De l'air et de la lumière, qui engendrent la chaleur, est produite l'eau, [et l'eau est la matrice de tous les germes vivants]" [696].

---

[696] [*Manou*, I, 72-78.]

Pendant toute l'énorme période de création progressive, qui s'étend sur 4.320.000.000 années, l'éther, l'air, l'eau et le feu (la chaleur) produisent constamment de la matière, sous l'impulsion incessante de l'Esprit, ou du Dieu *non* révélé, qui remplit toute la création, car il est dans tout, et tout est en lui. Ce calcul, qui était secret et auquel même aujourd'hui on ne fait qu'à peine allusion fit commettre à Higgins l'erreur de diviser chaque dix âges en 6.000 ans. S'il avait ajouté quelques zéros de plus à ses totaux, il serait arrivé plus prés de l'explication exacte des néroses ou cycles secrets [697].

Dans le *Sepher-Jezireh*, le Livre cabalistique de la Création, l'auteur ne fait, évidemment, que répéter les paroles de *Manou*. La Substance Divine y est représentée comme ayant, seule, existé dés l'éternité, sans bornes et absolue ; elle émane d'elle-même l'Esprit. "L'Esprit du Dieu Vivant est Un, béni soit Son saint Nom, car il vit pour toujours ! La Voix, l'Esprit et le Verbe, voilà ce qu'est le Saint-Esprit" [698] ; c'est là la Trinité abstraite de la Cabale, que les Pères ont anthropomorphisée avec si peu de façons. De cette UNITE triple, émane tout le Cosmos. D'abord, du UN émane le DEUX, ou l'Air, l'élément créateur ; puis le TROIS, l'Eau procède de l'air ; l'*Ether* ou le *Feu* complète le quatre mystique l'Arba-il [699]." Lorsque le Caché du Caché voulut SE révéler, il façonna premièrement un point [le point primordial, ou la première Sephira, l'air ou le Saint-Esprit], il lui donna la forme **[306]** sacrée [les dix Séphiroth, ou l'homme Céleste] et la recouvrit d'un riche et splendide vêtement *qui est le monde* [700]." "Il fait du vent Ses messagers et du Feu brillant, Ses serviteurs", dit le *Jezireh*, donnant ainsi à entendre le caractère cosmique des anges euhémeriques subséquents [701], et que l'Esprit pénètre même les atomes les plus menus du Cosmos [702].

---

697 Voir vol. I, ch. I du présent ouvrage.

698 *Sepher-Jezireh*, I, g 8.

699 *Ibidem*.

700 *Zohar*, I, 2 a.

701 *Sepher-Jezireh*, I 10.

702 Il est intéressant de mettre ce que dit *saint Paul dans Hébreux*, I, 7 en regard de ce passage : "Celui qui a fait de ses anges des vents, et de ses serviteurs une flamme de feu." La ressemblance entre les deux ouvrages est trop frappante pour nous laisser douter que l'auteur des *Hébreux* était bien au courant de la *Cabale*, ainsi que le sont généralement tous les Adeptes.

Lorsque le cycle de la création se termine, l'énergie du Verbe manifesté faiblit. Lui seul, l'Inconnaissable, est inchangeable (toujours latent), mais la Force Créatrice, bien qu'éternelle, elle aussi, puisqu'elle a été dans celui-là depuis le "non commencement" doit néanmoins être sujette aux cycles périodiques d'activité et de repos ; comme elle a eu un *commencement*, sous un de ses aspects, lors de sa première émanation, elle doit, par conséquent, avoir aussi une fin. C'est ainsi que le soir succède au matin, et la nuit de la divinité s'approche. Brahmâ s'endort peu à peu. Nous lisons ce qui suit dans un des livres du *Zohar* :

"Tandis que Moise veillait sur le Mont Sinaï, en compagnie de la Divinité, qu'un nuage cachait à sa vue, il sentit une grande frayeur s'emparer de lui, et il demanda tout à coup : "Seigneur où es-Tu... dors-tu, ô Seigneur ? Et l'*Esprit* lui répondit : "Je ne dors jamais ; si je m'endormais un seul instant *avant mon heure*, toute la création tomberait à l'instant en dissolution." Et Vâmadeva-Modëliyar décrit comme suit la "Nuit de Brahmâ", ou seconde période de l'existence Divine, Inconnue :

> "D'étranges rumeurs se font entendre, procédant de toutes parts... Ce sont les précurseurs de la Nuit de Brahmâ ; *le crépuscule se lève à l'horizon* et le Soleil disparaît derrière le trentième degré de *Macara* (signe du Zodiaque), et n'atteindra plus le signe de *Mina* (signe des poissons). Les gourous des pagodes, nommés pour veiller sur le râsi-chakra [le Zodiaque], peuvent dès maintenant, briser leur cercle et leurs instruments, car ils sont dorénavant inutiles.
>
> Le jour s'affaiblit petit à petit, la chaleur diminue, les lieux inhabitables augmentent à la surface de la terre, l'air se raréfie de plus en plus ; les sources se dessèchent, les vagues des grands fleuves sont taries, l'océan découvre son lit de sable et les plantes meurent. Les hommes et les animaux diminuent de jour en jour de stature. La vie et le mouvement perdent leur force, les planètes **[307]** gravitent péniblement dans l'espace ; une par une elles s'éteignent, comme une lampe que la main du *chokra* [domestique] cesse de remplir. Sourya (le Soleil) vacille et s'éteint, la matière tombe en dissolution (*pralaya*) et Brahmâ retourne au *Dyâus*, le Dieu Non

Révélé, et sa tâche une fois accomplie, il s'endort. Un autre jour est terminé, la nuit s'étend et continue jusqu'à la nouvelle aurore.

Alors, les germes de tout ce qui existe rentrent dans l'œuf d'or de Ses Pensées, nous dit le divin Manou. Pendant Son paisible repos, les êtres animés, doués de principes d'action cessent leurs fonctions, et toute sensation (manas) reste latente. Lorsque tous sont absorbés dans l'AME SUPREME, cette Ame de tous les êtres s'endort d'un sommeil parfait, jusqu'au jour où elle reprend sa forme et s'éveille encore une fois des ténèbres primordiales [703]."

Si nous examinons maintenant les dix avatars mythiques de Vichnou, nous les voyons relatés dans la progression suivante :

1. Matsya-Avatâra : sous la forme d'un poisson. Ce sera également son dixième avatar, à la fin du Kali-yuga.

2. Kurma-Avatâra : sous la forme d'une tortue.

3. Varâha : sous la forme d'un sanglier.

4. Nara-Sinha : sous celle d'un *homme-lion* ; le dernier état animal.

5. Vâmana : sous la forme d'un nain ; le premier pas vers la forme humaine.

6. Parasu-Râma : en héros, mais encore un homme imparfait.

7. Râma-Chandra : le héros du Râmâyanâ. Physiquement, un homme parfait ; son proche parent, ami et allié Hanouman, le dieu-singe. *Le singe doué de la parole* [704].

8. Avatâra le Fils de la Vierge Krishna Devaki formé par Dieu, ou plutôt par la Divinité manifestée Vichnou, qui est identique à

---

[703] Jacolliot, *Les Fils de Dieu*, pp. 229-30.

[704] Ne devrions-nous pas considérer Hanouman comme le représentant de ces êtres, moitié hommes, moitié singes, qui d'après les théories de Hovelacque et Schleicher, furent arrêtés dans leur développement et tombèrent, ainsi qu'on dit, dans une évolution rétrograde ?

Adam-Kadmon [705]. Krishna est aussi appelé *Kâneya*, le Fils de la Vierge.

9. Gautama Bouddha, Siddhârtha, ou Sakya-Muni. (Les Bouddhistes rejettent cette doctrine, suivant laquelle leur Bouddha serait une incarnation de Vichnou). **[308]**

10. Cet avatâra n'est pas encore accompli. Il est attendu dans l'avenir, comme l'Avent des Chrétiens, dont la notion a été, sans aucun doute, copiée des hindous. Lorsque Vichnou apparaîtra pour la dernière fois, il viendra comme un "Sauveur". Suivant l'opinion de quelques Brahmanes, il doit apparaître sous la forme du cheval *Kalki*. D'autres prétendent qu'il sera monté dessus. Ce cheval est l'enveloppe de l'esprit du mal, et Vichnou le montera, invisible pour tous, jusqu'à ce qu'il l'ait terrassé pour la dernière fois. Le *Kalki-Avatâra*, ou dernière incarnation, partage le Brahmanisme en deux sectes. Celle des Vaïshnâva refuse de reconnaître les incarnations de leur Dieu Vichnou, sous la forme littérale d'un animal. Ils prétendent qu'on doit le prendre au sens allégorique.

Nous voyons retracées, dans ce diagramme des Avatâras, l'évolution graduelle et la transformation de toutes les espèces de la boue antesilurienne de Darwin et de l'*ilus* de Sanchoniaton et de Bérose. Commençant par l'époque Azoïque, correspondant à l'*ilus* dans lequel Brahmâ plante le germe créateur, nous passons par les époques Paléozoïque et Mésozoïque, représentées par les première et seconde incarnations sous la forme du poisson et de la tortue ; puis l'époque Cénozoïque avec l'incarnation dans le mammifère et les formes semi-humaines, le sanglier et le lion-homme ; puis nous arrivons à la cinquième période géologique culminante désignée sous le nom d' "ère du mental, ou âge de l'homme" symbolisée dans la mythologie hindoue par le nain – le premier essai de la nature pour la création de l'homme. II faut, dans ce diagramme, considérer les grandes lignes, sans chercher à connaître le degré de savoir des philosophes de l'antiquité, en prenant au pied de la lettre les formes populaires dans lesquelles nous les a présentées le grand poème épique du *Maha-bharata*, et un de ses chapitres, la *Bhagavad-Gitâ*.

---

[705] L'Essence Primordiale ou Ultime n'a pas de nom dans l'Inde. On l'indique quelquefois par les termes de "Cela" et de "Ceci". "Ceci [l'univers] n'était rien à l'origine. Il n'y avait ni ciel ni terre, ni atmosphère. Cela étant, non-existant (*asat*) résolut d'Etre" (*Texte Original sanscrit*), D[r] Muir, vol. V, p. 366.

Il n'est pas jusqu'aux quatre âges de la chronologie hindoue qui ne renferment une idée philosophique bien plus élevée que celle qui apparaît à la surface. Elle les définit suivant l'état psychologique ou mental et l'état physique de l'homme pendant chaque période. Krita-Yuga, l'âge d'or, l'âge de la félicité", ou innocence spirituelle de l'homme ; Tretâ-yuga, l'âge d'argent, ou celui du feu – la période de la suprématie de l'homme, des géants et des fils de Dieu ; Dwâpara-yuga, l'âge de bronze – mélange, déjà, de pureté et d'impureté (esprit et matière), l'âge du doute : et enfin, le nôtre, le Kali-yuga, ou âge de fer, celui des ténèbres, des souffrances et des chagrins. Dans cet âge, Vichnou eût à s'incarner en Krishna, afin de sauver l'humanité de la déesse Kali, l'épouse de Siva, le destructeur – la déesse de la mort, de la destruction et de la misère humaine. *Kâlî* est l'emblème le plus significatif pour représenter la "chute de l'homme" ; la descente de l'esprit dans la **[309]** fange de la matière, avec tous ses résultats terrifiants. Il faut nous débarrasser de *Kâlî* avant d'atteindre *Moksha*, ou *Nirvana*, la demeure bénie de la Paix et de l'Esprit.

Pour les Bouddhistes, cette dernière incarnation est la cinquième. Lorsque viendra Maitreya Bouddha, notre monde actuel sera détruit et remplacé par un monde nouveau et meilleur. Les quatre bras de toute Divinité hindoue sont les emblèmes des quatre manifestations antérieures de notre terre, depuis son état invisible, tandis que la tête représente le cinquième et dernier *Kalki Avatâra* quand la terre sera détruite, et que la puissance de Boudh – la Sagesse (de Brahmâ suivant les Hindous) sera de nouveau appelée à se manifester – comme un Logos – pour créer le monde futur.

Dans ce système, les dieux mâles symbolisent l'Esprit dans ses attributs divins, et leurs contre-parties féminines – les *Sakti*, représentent les énergies actives de ces attributs. La *Durgâ* (vertu active) est une force subtile et invisible, qui correspond à la Shekinah – l'enveloppe d'Aïn-Soph. Elle est la Sakti à travers laquelle "l'Eternel" passif fait surgir l'univers visible de sa première conception idéale. Chacun des trois personnages de la Trimurti exotérique, utilise sa *Sakti* comme un Vâhana (véhicule). Chacun d'eux est, pour le moment, la forme qui est assise sur le chariot mystérieux d'Ezechiel.

L'idée purement philosophique de l'évolution spirituelle et physique simultanée des animaux et des hommes n'est pas moins bien rendue par cette succession d'avatars. Depuis le poisson, le progrès de cette double

transformation fait passer la forme physique par la tortue, le sanglier et l'homme-lion ; puis, apparaissant dans le nain humain, elle passe dans *Parasu-Rama*, une entité physiquement parfaite, mais spirituellement non développée, jusqu'à amener l'humanité dans la personne d'un homme divin au sommet de la perfection physique et spirituelle – un dieu sur la terre. Nous reconnaissons dans Krishna et les autres sauveurs du monde, la notion philosophique du double développement progressif, telle que le *Zohar* la comprend et l'exprime clairement.

L' "Homme Céleste", qui est le Protogonos, Tikkun, le Premier né de Dieu, ou la Forme et l'Idée universelles, engendre Adam. Voilà pourquoi celui-ci est de naissance divine dans l'humanité et doué des attributs de tous les dix Séphiroth. Ceux-ci sont : la Sagesse, l'Intelligence, la Justice, l'Amour, la Beauté, la Splendeur, la Fermeté, etc. Ils font de lui le Fondement ou base, "le puissant vivant", יה לא, [El-Hag] et la couronne de la création, le plaçant ainsi comme l'Alpha et l'Oméga pour régner sur le "royaume" Malkhuth. "L'homme est, à la fois, la conséquence et le plus haut degré de la création", dit le *Zohar*. "Aussitôt que l'homme fut créé, toute chose fut complète, y compris les mondes supérieurs **[310]** et les mondes inférieurs, car tout est compris dans l'homme. II réunit en lui toutes les formes." (III, p. 48. a.)

Toutefois cela ne se rapporte pas à notre humanité dégénérée ; il est rare de voir naître des hommes, qui sont le type de ce que l'homme devrait être, et qu'il n'est pas. Les premières races d'hommes étaient spirituelles, et leurs corps proto-plastiques n'étaient pas composés des substances grossières et matérielles dont nous les voyons formés aujourd'hui. Les premiers hommes furent créés possédant toutes les facultés de la Divinité, avec des pouvoirs bien supérieurs à ceux des légions angéliques ; car ils étaient l'émanation directe d'Adam Kadmon, l'homme primordial, le Macrocosme ; tandis que l'humanité actuelle est de plusieurs degrés inférieure même à l'Adam terrestre, qui était, lui, le Microcosme, ou "monde en miniature". Seir Anpin, la forme mystique de l'homme est composée de 243 nombres et nous voyons dans les cercles qui se suivent que ce furent les anges qui émanèrent de "l'Homme Primordial", et non pas les Séphiroth des anges. Par conséquent, l'homme devait être, dès le début, un être possédant une nature à la fois progressive et rétrograde. Commençant au sommet du Cycle divin, il se retire graduellement du centre de la Lumière, et il acquiert en descendant à chaque sphère nouvelle

(mondes habités par une race d'êtres humains différents) une forme physique plus dense, en perdant une partie de ses facultés *divines*.

Par la "chute d'Adam" nous devons voir, non la transgression personnelle par l'homme, mais simplement la loi de la double évolution. Adam, ou "l'Homme", commence sa carrière d'existences par son séjour dans le jardin d'Eden, "vêtu de robes célestes, le *vêtement de la lumière céleste*" (*Zohar* 11, 229 b) ; mais lorsqu'on l'en chasse, Dieu, c'est-à-dire la loi éternelle de l'Evolution ou de la Nécessité, lui façonne des vêtements de peau. Mais même sur cette terre d'avilissement matériel, où l'étincelle divine [l'âme, un encroûtement de l'Esprit] devait commencer sa progression physique, par une série d'emprisonnements depuis la pierre jusqu'au corps humain – s'il veut seulement exercer sa VOLONTE, et appeler son dieu à son aide, l'homme peut surpasser les pouvoirs de l'ange. "Ne savez-vous pas que nous jugerons les anges ?" demande saint Paul (I *Corinthiens*, VI, 3). Le véritable homme c'est l'Ame (l'Esprit) enseigne le *Zohar*. "Le mystère de l'homme terrestre vient après le mystère de l'homme céleste... le sage lit les mystères sur la face de l'homme." (11, 76 a).

Cette phrase est une de celles parmi beaucoup d'autres, où nous reconnaissons que Paul était un initié. Pour des raisons que nous avons déjà énoncées, nous considérons plus authentiques certaines Epîtres des Apôtres, qu'on rejette aujourd'hui comme apocryphes, que beaucoup de passages suspects des *Actes des Apôtres*. **[311]** *L'Epître de Paul à Sénèque et Sénèque à Paul* vient corroborer ce que nous avançons. Dans cette Epître Paul en s'adressant à Sénèque lui dit : "mon maître respecté", et Sénèque en parlant de l'apôtre lui donne simplement le titre de "frère".

Nous n'avons pas plus le droit de juger le Brahmanisme et le Bouddhisme par les formes absurdes et parfois répugnantes du culte populaire, que celui de juger la véritable religion de la philosophie judaïque, par les absurdités de la *Bible* exotérique. Si nous voulons nous pénétrer de la véritable essence de la philosophie de *Manou* comme de celle de la *Cabale*, nous reconnaîtrons que Vichnou, de même qu'Adam Kadmon, est l'expression de l'univers lui-même ; et que ses incarnations ne sont que les personnifications concrètes et diverses de la manifestation de ce "Merveilleux Ensemble".

"Je suis l'Ame, ô Arjouna. Je suis l'Ame qui réside en tous les êtres ; je suis le commencement, le milieu et la fin de ce qui existe", dit Krishna à son disciple dans la *Bhagavad-Gita* (ch. X).

"Je suis l'Alpha et l'Oméga, le commencement et la fin... Je suis le premier et le dernier", dit Jésus à Jean (*Apocalypse*, I, 8, 17).

Brahma, Vichnou et Siva sont une Trinité dans l'Unité et, de même que la Trinité Chrétienne, ils sont mutuellement interchangeables. Dans la doctrine ésotérique il sont une seule et même manifestation de celui "dont le nom est trop sacré pour être prononcé, et dont le pouvoir est trop majestueux et trop infini pour que nous puissions nous en faire une idée". Par conséquent, en donnant la description des avatârs de l'un d'eux, tous les autres sont compris dans l'allégorie, en changeant seulement la forme mais non pas la substance. C'est de manifestations de cette nature que sont émanés tous les mondes antérieurs, et qu'émanera celui qui doit venir.

Coleman de même que d'autres orientalistes, tourne en caricature le septième avatar de Vichnou [706]. Outre que le Ramagana est un des poèmes épiques les plus grandioses du monde entier – la source de l'origine de l'inspiration d'Homère – cet avatar cache un des plus scientifiques problèmes des temps modernes. Les savants Brahmanes de l'Inde n'ont jamais considéré la célèbre bataille entre les hommes, les géants et les singes, autrement que comme une allégorie de la transformation des espèces. Nous sommes persuadés que si les académiciens européens s'adressaient aux savants Brahmanes indigènes pour en obtenir quelques informations, au lieu de rejeter d'emblée leur autorité ; si d'autre part, **[312]** comme Jacolliot – contre lequel ils se sont presque tous élevés – ils cherchaient à s'éclairer en étudiant les vieux documents répandus à profusion dans les pagodes du pays tout entier, ils apprendraient de curieuses et fort utiles leçons. Demandez plutôt à un Brahmane *instruit* la raison pour laquelle les singes sont respectés – respect qui date du récit des vaillants faits d'armes de Hanouman le général en chef et le fidèle allié du héros du *Ramayana* [707] – vous aurez bientôt abandonné la notion erronée que les Hindous vouent un culte divin au *dieu-singe*. Vous apprendrez

---

[706] *Hindu mythotogy*, par Coleman.

[707] La chronologie hindoue se basant sur le zodiaque, place le siège et la reddition de Lanka (l'Ile de Ceylan) à Rama, à 7.500 ou 8.000 ans avant J.-C. et la huitième incarnation de Vichnou qui survint après à 4.800 ans avant J.-C. (tiré du *Livre du Zodiaque Historique des Brahmanes*).

peut-être alors, si toutefois le Brahmane vous juge digne de l'explication, que les Hindous ne voient dans le singe que ce que le Manou voulait qu'ils y vissent ; la transformation des espèces en relations directes avec la famille humaine – une branche bâtarde greffée sur son tronc avant que celui-ci eut été perfectionné [708]. On apprendrait, en outre, que pour les "païens" instruits, l'homme intime, ou spirituel est une chose, et son enveloppe physique et terrestre en est une autre ; que la nature physique, la grande combinaison de la corrélation des forces physiques marchant toujours de progrès en progrès, est obligée de se servir des matériaux qu'elle a sous la main ; elle modèle et remodèle tout en allant de l'avant, et terminant son œuvre dans l'homme, elle le présente, seul, comme le tabernacle approprié pour être adombré par l'Esprit Divin. Mais cela ne donne nullement à l'homme le droit de vie et de mort sur les animaux qui lui sont inférieurs dans l'échelle de la nature, ou le droit de les torturer. Bien au contraire. Outre qu'il est doué d'une âme – que chaque animal, et même chaque plante possède plus ou moins aussi – l'homme a une âme rationnelle immortelle, ou nous, qui devrait le rendre au moins aussi magnanime que l'éléphant, qui pose ses pieds avec le plus grand soin de peur d'écraser des êtres plus fragiles que lui-même. **[313]**

C'est ce sentiment qui fait que les Brahmanes aussi bien que les Bouddhistes construisent des hôpitaux pour les animaux malades, voire même pour les insectes, et leur préparent des refuges où on les met pour finir leurs jours. C'est ce même sentiment, encore, qui fait que le Jaïn passe la moitié de son temps à débarrasser son chemin des insectes impotents et rampants, plutôt que priver de la vie, même les plus petits parmi les êtres ; et c'est encore ce sentiment de la plus haute bonté et de la charité envers

---

[708] Un savant du Hanovre a publié dernièrement un ouvrage intitulé *Uber die Auflösung der Arten durch die Naturliche Zuchtmahl*, dans lequel il démontre fort ingénieusement, que Darwin a tout à fait tort de faire descendre l'homme du singe. Bien au contraire, il affirme que c'est le singe qui descend de l'homme, qu'au début l'humanité était moralement et physiquement, le type et le prototype de notre race actuelle et de la dignité humaine, par la beauté de ses formes, la régularité de son visage, le développement crânien, la noblesse des sentiments, les impulsions héroïques et l'élévation de ses conceptions idéales. C'est une philosophie purement Brahmanique, Bouddhiste et Cabalistique. Son livre est copieusement illustré de diagrammes et de tableaux, etc. Il dit que l'avilissement et la dégradation graduelle de l'homme, moralement et physiquement, se retrace à travers toutes les transformations ethnologiques jusqu'à nos jours. Et comme une partie a déjà dégénéré en singes, l'homme civilisé d'aujourd'hui, sous l'action inévitable de la loi de nécessité, sera suivi de descendants de la même nature. Si nous devons juger l'avenir par le présent, il paraîtrait fort possible que les corps aussi peu spirituels et aussi matériels que ceux de nos savants physiciens terminent leur carrière comme des singes plutôt que comme des séraphins.

les faibles, quelque abjects qu'ils soient, qui leur fait honorer une des modifications de leur double nature, ce qui donna lieu, par la suite, à la croyance populaire de la métempsychose. On n'en trouve pas trace dans les *Védas* ; et la véritable interprétation de la doctrine, discutée tout au long dans *Manou* et les livres sacrés des Bouddhistes, ayant été, dès le début, limitée aux castes instruites sacerdotales, il ne faut pas s'étonner des idées fausses et absurdes du peuple à ce sujet.

Pour ceux qui, dans les restes de l'antiquité, voient la preuve que les temps modernes n'ont pas à se vanter d'originalité, il est courant qu'on les accuse d'exagérer et de fausser les faits. Mais le lecteur avisé reconnaîtra que ce n'est pas un exemple à suivre. Il y eut des évolutionnistes avant le jour où la *Bible* nous dit que le Noé mythique s'embarqua dans son arche ; et les savants de l'antiquité étaient mieux informés et leurs théories étaient plus logiquement définies que celles des évolutionnistes modernes.

Platon, Anaxagore, Pythagore, les écoles Eleatiques de la Grèce, aussi bien que les anciens collèges sacerdotaux des Chaldéens enseignaient tous la doctrine de la double évolution ; la doctrine de la transmigration des âmes n'avait trait qu'au progrès de l'homme d'un monde à un autre après la mort ici. Chaque philosophie qui mérite ce titre, enseignait que l'*esprit* de l'homme, sinon son âme, était pré-existant. "Les Esséniens, dit Josèphe, croyaient à l'immortalité de l'âme, et qu'elle descendait des espaces éthérés pour être enchaînée à un corps" [709]. De son côté, Philon le Juif dit : "L'air en est plein [d'âmes] ; celles qui se rapprochent le plus de terre descendent pour être liées à des corps mortels, πτλινδρομοῦσι, et retournent à d'autres corps, désireux qu'ils sont d'y vivre [710]." Dans le *Zohar* l'âme est représentée comme plaidant sa liberté devant Dieu : "Seigneur de l'Univers ! Je suis heureuse en ce monde et ne désire point aller dans un autre où je serai une servante, exposée à toute sorte de souillures [711]. "La doctrine de la nécessité fatale, la Loi éternelle immuable s'affirme dans la réponse de la Divinité : "Tu deviendras un embryon contre ta **[314]** volonté, et contre ta volonté tu naîtras" [712]. La lumière serait incompréhensible sans les ténèbres, pour la rendre manifeste par

---

[709] *De Bel Jud*., vol. II, p 12.

[710] *De Somniis*, I, §, 22 ; *De gigantibus*, § 2.

[711] *Zohar*, vol. II, p. 96 a.

[712] *Mishna ; Aboth*., vol. IV, p. 29 ; *Royal Masonic Cyclopedia*, par Mackenzie, p 413.

contraste ; le bien ne serait pas le bien sans le mal, pour faire ressortir la nature inappréciable du bienfait ; c'est ainsi que la vertu personnelle n'aurait aucun mérite si elle n'avait pas traversé la fournaise de la tentation. Rien n'est éternel et immuable excepté la Divinité Cachée. Rien de ce qui est fini – que ce soit parce qu'il y a eu un commencement, ou doit avoir une fin – ne peut rester stationnaire. Il faut avancer ou reculer ; et l'âme qui a soif de se réunir à son esprit, qui seul lui confère l'immortalité, doit se purifier par des transmigrations cycliques en s'avançant vers le seul Pays de la Félicité et du Repos Eternel, nommé dans le *Zohar* "Le Palais de l'Amour" תבהא לביה ; dans la religion hindoue "Moksha" ; chez les Gnostiques, le "Pleroma de la Lumière éternelle" ; et chez les Bouddhistes le Nirvana. Les Chrétiens l'appellent "Le Royaume des Cieux" et ils prétendent avoir seuls, trouvé la vérité, tandis qu'ils n'ont fait qu'inventer un nouveau nom pour une doctrine qui est vieille comme l'homme.

Nous trouvons dans le *Zohar* la preuve que la transmigration des âmes n'a aucun rapport avec la condition de l'homme sur cette terre après la mort, nonobstant les nombreuses erreurs de ses traducteurs. "Toutes les âmes qui se sont aliéné au ciel le Très Saint (béni soit Son Nom) se sont précipitées dans un abîme, au moment même de leur existence et ont anticipé le moment de leur retour sur cette terre [713]... Viens voir l'âme lorsqu'elle atteint la demeure de l'Amour... L'âme ne pourrait affronter cette lumière sans revêtir le manteau lumineux. Car, de même que l'âme envoyée sur cette terre, revêt le vêtement terrestre pour la préserver ici-bas, elle reçoit, là-haut, un vêtement brillant, afin de regarder sans danger dans le miroir, dont la lumière procède du Seigneur de Lumière." [714]. Le *Zohar* enseigne, en outre, que l'âme ne peut atteindre la demeure de la félicité, sans avoir reçu le "saint baiser", ou l'union de l'âme avec la substance de laquelle elle émane – l'Esprit [715].

Toutes les âmes sont doubles, et tandis que celles-ci sont le principe féminin, l'esprit est le principe masculin. Tant qu'il est emprisonné dans un corps, l'homme est une trinité, à moins que sa souillure soit telle qu'elle ait provoqué son divorce avec l'esprit. "Malheur à l'âme qui préfère l'union

---

[713] *Zohar*, vol. III, p. 66 b.

[714] *Ibid.*, I, pp. 65 b, 66 a.

[715] *Ibid.*, 11, p. 97 a ; I, p. 168 a.

terrestre avec son corps terrestre à son époux divin, [l'esprit]", dit un des textes du *Livre des Clés* [716]. **[315]**

Beaucoup des Pères Chrétiens primitifs croyaient à la transmigration des âmes et à la trinité de l'homme. C'est la confusion entre l'âme et l'esprit créée par les traducteurs du *Nouveau Testament* et des anciens traités philosophiques, qui a été la cause de tant de malentendus. C'est aussi une des nombreuses raisons pourquoi le Bouddha, Plotin et beaucoup d'autres initiés sont aujourd'hui accusés de désirer l'extinction totale de leurs âmes – "l'absorption dans la Divinité", ou "la réunion avec l'âme universelle", ce qui suivant les idées modernes équivaut à l'annihilation. L'âme animale doit, naturellement, désintégrer ses particules, avant de pouvoir réunir pour toujours son essence pure, avec l'esprit immortel. Mais les traducteurs tant des *Actes des Apôtres*, que des *Epîtres*, qui fixèrent les bases du *Royaume des Cieux*, et les commentateurs modernes du *Soutra de la Fondation du Royaume* de Justice bouddhique, ont dénaturé l'enseignement du grand apôtre de la Chrétienté ainsi que celui du grand réformateur de l'Inde.

Ceux-là ont supprimé le mot ψυχικοσ ; de sorte que personne ne pourrait se douter qu'il a une relation quelconque avec l'âme ; et par cette confusion entre l'âme et l'esprit, les lecteurs de la *Bible* ne peuvent se faire qu'une idée erronée du sujet ; les interprètes de l'autre (le *Soutra*, etc.), n'ont pas réussi à comprendre la signification et l'objet des quatre degrés de *Dhyâna* du Bouddhiste.

Dans les ouvrages de saint Paul l'entité humaine est divisée en une trinité – la chair, l'existence psychique ou âme et l'entité intérieure et adombrante ou ESPRIT. Sa phraséologie est bien définie quand il enseigne l'*anastasis*, ou la continuation de la vie de ceux qui sont morts. Il affirme qu'il y a un corps psychique qui est semé dans le corps corruptible et un corps spirituel qui est élevé dans la substance incorruptible. "Le premier homme est de la terre et le second homme est céleste [717]." Il n'y a pas jusqu'à saint Jacques (*Epître de St-Jacques* III, 15), qui n'identifie l'âme en disant que "ce n'est point là la sagesse qui vient d'en haut ; c'est une sagesse terrestre, psychique, diabolique" (voir le *texte grec*). Platon, parlant de l'âme (Psyché) observe que : "lorsqu'elle s'allie au *nous* [la substance divine, le dieu, de même que Psyché est la déesse] elle fait tout

---

[716] Ouvrage Hermétique.

[717] [1 *Cor*., XV, 42-47.]

bien et heureusement ; mais c'est tout différent lorsqu'elle s'attache à *Annoïa*". Ce que Platon nomme *nous*, saint Paul lui donne le nom d'Esprit ; et Jésus fait du cœur, ce que saint Paul dit de la chair. La condition naturelle de l'humanité c'est ce que les Grecs appelaient αποστασια ; la nouvelle condition c'est αναστασια ;. Par Adam vint la première (la mort) par le Christ, la dernière (la résurrection) car ce fut lui qui, le premier, enseigna à l'humanité la "Noble Voie" vers la vie Eternelle de même **[316]** que Gautama enseigna la même Voie pour atteindre Nirvana. Suivant l'enseignement des deux, il n'y a qu'un seul chemin pour atteindre les deux buts. "La pauvreté, la chasteté, la contemplation ou la prière intime ; le dédain des richesses et des joies illusoires de ce monde.

"Entrez sur ce sentier et mettez un terme à vos souffrances ; en vérité j'ai prêché la Voie, moi qui ai trouvé comment on amortit les coups de l'affliction. Vous devez, vous-mêmes, faire l'effort ; *les Bouddhas ne sont que des prédicateurs*. Les avisés qui foulent le sentier se libèrent de la servitude de l'Imposteur (Mârâ) [718].

"Entrez par la porte étroite : car la porte large et le chemin spacieux mènent à la perdition... Suis-moi... quiconque entend ce que je viens de dire et ne le met pas en pratique, sera comparé à un insensé." (*Matthieu* VII, 13-26.) "Je ne puis rien faire de moi-même. (*Jean*, V, 30)". Les soucis du temps présent et la séduction des richesses étouffent cette parole" (*Matthieu* XIII, 22) disent les Chrétiens ; ce n'est qu'en se débarrassant de toutes les illusions que le Bouddhiste entre sur le "Sentier" qui le conduira "loin des vagues agitées de l'océan de la vie", et l'amène à "la douce Cité de la Paix, à la véritable joie et au repos du Nirvana".

Les traducteurs trop savants des philosophes grecs rendent également leur enseignement obscur au lieu de mystique. Les Egyptiens vénéraient l'Esprit Divin, Un Seul et Unique, sous la forme de NOUT. Il est incontestable que ce fut de ce mot qu'Anaxagore tira son dénominatif, *nous*, ou, comme il l'appelle Νοῦς αυτοκρατης – l'Intelligence ou l'Esprit, puissant par lui-même, le αρχητης κινησεως. "Toutes choses, dit-il, existaient dans le chaos ; puis vint le Νοῦς qui introduit l'ordre" [719]. Il appelait également ce Νοῦς, l'Un qui gouverne un grand nombre. Suivant lui, Νοῦς, est Dieu ; et le *Logos* c'est l'homme, l'émanation de celui-là. Les

---

[718] *Dhammapada*, slokas 275-76.

[719] [Diog. Laert, *Vies* : "Anaxergore".]

pouvoirs extérieurs perçoivent les *phénomènes* ; le *nous* seul reconnaît les *noumènes* ou les choses subjectives. C'est une notion purement Bouddhique et ésotérique.

C'est là que Socrate trouva son fil conducteur et il le suivit et Platon après lui, ainsi que le monde entier de la connaissance intérieure. Là où l'ancien monde Ionico-Italien culmina avec Anaxagore, le monde nouveau débuta avec Socrate et Platon. Pythagore faisait de l'âme une unité automotrice avec trois éléments, le *nous*, le *phrên* et le *thumos* ; ces deux derniers elle les partage avec les animaux ; le premier seul, étant son soi essentiel. Par conséquent l'accusation qu'il enseigne la transmigration est dénuée de raison ; il **[317]** ne l'a pas plus enseignée que Gautama Bouddha, malgré sa transformation en superstition populaire par les masses hindoues après sa mort. Que Pythagore l'ait emprunté au Bouddha, ou le Bouddha à quelqu'un d'autre, cela n'a aucune importance ; la doctrine ésotérique reste la même.

L'école platonicienne est encore plus explicite à cet égard.

Le véritable soi est à la base de tout. Socrate enseigna, par conséquent, qu'il avait un δαίμόνιον (*daimonion*) un quelque chose spirituel qui le mit sur la voie de la connaissance. Il ne savait rien par lui-même, mais ce quelque chose lui permit de tout apprendre.

Platon vint après lui avec une investigation complète des principes de l'être. Il y avait un *Agathon*, un Dieu suprême, qui produisit dans sa propre pensée un *paradigme* de toutes choses.

Il enseignait que dans l'homme il y avait "le principe immortel de l'âme", un corps mortel, et "une espèce d'âme mortelle distincte" qui se trouvait dans un réceptacle du corps, séparé de l'autre ; la partie immortelle était dans la tête, l'autre dans le tronc [720].

Il est évident que Platon considérait l'homme intérieur comme constitué de deux principes – un constamment le même, fait de la même entité que la Divinité, et l'autre mortel et corruptible.

"Platon et Pythagore", dit Plutarque, "divisaient l'âme en deux parties, la rationnelle (noëtique) et l'irrationnelle (*agnoia*) ; et "cette partie de l'âme

---

[720] *Timée*, 45-46-47-690.

humaine qui est rationnelle, est éternelle ; car bien qu'elle ne soit pas Dieu, elle est néanmoins le produit d'une divinité éternelle ; mais la partie de l'âme qui est dénuée de raison (*agnoia*) meurt." [721].

"L'homme", dit Plutarque, est composé ; et ils se trompent, ceux qui s'imaginent qu'il n'est fait que de deux parties. Car ils s'imaginent que l'esprit fait partie de l'âme, mais ils se trompent en cela non moins que ceux qui prétendent que l'âme fait partie du corps, car l'entendement (*nous*) est autant supérieur à l'âme, que l'âme est meilleure et plus divine que le corps. Or, cette union de l'âme (ψυχη) avec l'esprit (νοῦς) produit la raison ; et avec le corps, la passion ; de ceux-ci, l'un est le commencement ou principe du plaisir et de la souffrance, et l'autre de la vertu et du vice. Pour ces trois parties réunies et rassemblées la terre a fourni le corps, la lune, l'âme, et le soleil, l'entendement pour la génération de l'homme.

"Or des morts que nous subissons, *l'une fait de l'homme deux de trois*, et l'autre *un* de deux. La première est dans la région et **[318]** la juridiction de Déméter, d'où vient que le nom donné aux Mystères – τελειν ressemble à celui donné à la mort τελευταν. Les Athéniens disent encore que les morts sont consacrés à Déméter. Quant à l'autre mort elle a lieu dans la lune ou la région de Proserpine. C'est ainsi que ce qui est terrestre demeure avec l'un et c'est le céleste Hermès qui demeure avec l'autre. Celui-ci arrache l'âme violemment du corps ; tandis que Proserpine disjoint doucement et à la longue l'entendement de l'âme. C'est pour cette raison qu'on l'appelle *Monogénès, seul engendré*, ou plutôt engendrant un seul ; car la meilleure partie de l'homme devient isolée lorsqu'elle en est séparée. Or, suivant la nature, l'un a lieu de cette manière aussi bien que l'autre. Le Destin ordonne que chaque âme, en possession de l'esprit (νοῦς) ou non, une fois sortie du corps, doit errer pendant un certain temps, mais non pas une même durée pour toutes, dans la région située entre la terre et la lune. Car ceux qui se sont rendus coupables d'injustice et de débauche y souffrent la punition de leurs offenses ; mais les bons et les vertueux y sont retenus jusqu'à ce qu'ils se soient purifiés, et qu'ils aient, par l'expiation, purgé toutes les souillures qu'ils ont contractées de la contagion du corps, comme par exemple par la maladie, en vivant dans l'air le plus doux, qu'on nomme Les Prairies de Pluton, où ils séjournent pendant un laps de temps déterminé et fixé d'avance. Puis, comme s'ils revenaient d'un pèlerinage ou

---

[721] [Plutarque, *De placitio philosophorum*, IV, VII.]

d'un long exil dans leur patrie, ils ont un avant-goût de félicité, comme celle dont jouissent principalement les initiés aux Mystères sacrés, mélangée de crainte, d'admiration et d'espérance propre à chacun de nous." [722].

Le *daimonium* de Socrate était ce νοῦς, mental esprit ou entendement, qui portait en lui la compréhension du divin.

"Le νοῦς, de Socrate", dit Plutarque, "était pur et n'avait de rapport avec le corps que juste ce qu'il était nécessaire... Chaque âme possède une partie de νοῦς, ou raison ; aucun homme ne peut en être privé ; mais en proportion de ce que chaque âme est mélangée de chair, ses désirs se transforment et elle devient irrationnelle par suite de la souffrance et du plaisir. Chaque âme ne se mélange pas d'une seule manière ; quelques-unes s'enferment dans leur corps, par conséquent, pendant cette vie leur corps entier est corrompu par les désirs et la passion ; d'autres sont en quelque sorte mélangés, mais la partie la plus pure [*nous*] demeure toujours *en dehors du corps*. Elle n'est pas enfermée dans le corps, mais voltige au-dessus de lui et effleure [*adombre*] les parties extrêmes de la tête de l'homme ; elle fait l'effet d'une corde qui soutiendrait **[319]** et dirigerait la partie affaissée de l'âme tant que celle-ci demeure obéissante et ne se laisse pas entraîner par les désirs de la chair. La partie qui plonge dans le corps est appelée âme. Mais la partie incorruptible porte le nom de *nous, et les ignorants s'imaginent qu'elle est au-dedans d'eux*, de même qu'ils croient que l'image reflétée par le miroir est dans celui-ci. Mais les intelligents qui savent qu'elle est en dehors, l'appellent un Daëmon (un dieu, un esprit) [723].

"L'âme, pareille à un songe, s'envole rapidement, mais non pas immédiatement, dés qu'elle est séparée du corps, mais plus tard, lorsqu'elle est seule et séparée de l'entendement (*nous*)... L'âme étant moulée et façonnée par l'esprit (*nous*) et de son côté moulant et façonnant le corps, en l'entourant de tous côtés, en reçoit une impression et une forme ; de sorte que, bien que séparée de l'entendement et du corps, elle en conserve pendant longtemps la forme et la ressemblance, au point de pouvoir, avec raison, être dite son image.

---

[722] [Plutarque, *Orbe de la lune*, § 28.]

[723] [Sur le *Daimon de Socrate*, § 20-22.]

"La lune est l'élément de ces âmes, car les âmes se résolvent en elle, comme les corps des morts le font dans la terre. Ceux qui, à la vérité, ont été vertueux et honnêtes, vivant une existence tranquille et philosophique, sans se mêler d'affaires fâcheuses, se résolvent rapidement ; parce que, abandonnés par le *nous*, l'esprit, et ne faisant plus usage des passions corporelles, ils disparaissent rapidement." [724].

Nous voyons que, même Irénée, cet ennemi mortel et infatigable de toute hérésie grecque et "païenne", exprime sa foi dans la trinité de l'homme. Suivant lui, l'homme parfait, est composé de *chair, âme et esprit*"... *carne, anima et spiritu, altero quidem figurante, qui est spiritus, altero quod unitur et formatur, quod est caro. Id uero quod inter haec est duo, quod est anima, quae aliquando quidem subsequens spiritum elevatur ab eo, aliquando autem consentiens carni decidit in terrenas concupiscentias* (*Irénée* V. IX).

Et Origène, dans son *Commentaire de l'Epître aux Romains*, dit : "Il y a une triple division chez l'homme, le corps ou la chair, la partie la plus basse de notre nature, sur laquelle le vieux serpent par le péché originel inscrit sa loi du péché, et par laquelle nous sommes tentés de faire de viles choses, et toutes les fois que nous sommes vaincus par la tentation nous sommes liés au Diable ; l'esprit, dans et par lequel nous exprimons notre ressemblance avec la nature divine dans laquelle le Meilleur Créateur, grava avec son doigt (c'est-à-dire avec son esprit) la loi éternelle de l'honnêteté, prise dans l'archétype, de sa propre pensée ; par cela nous sommes **[320]** réunis (agglutinés) à et nous faisons un avec Lui. Dans la troisième, l'âme est le médiateur entre les deux, mais, de même qu'en une république mutine, on ne peut s'allier qu'avec l'un ou l'autre parti, elle est appelée d'un côté et de l'autre, et elle est libre de choisir le parti auquel elle préfère adhérer. Si, renonçant à la chair elle se porte du côté de l'esprit, elle deviendra, elle-même, spirituelle, mais si elle se laisse aller aux désirs de la chair, elle dégénère dans le corps." [725].

Platon (dans *Les Lois*, X) définit *l'âme* comme "le mouvement qui est capable de se mouvoir lui-même". "L'âme est la plus ancienne de toutes choses, et le commencement du mouvement." "L'âme fut générée avant le corps et le corps est postérieur et secondaire, car il est de par sa nature

---

[724] [*Orbe de la lune*, § 30.]

[725] [Livre VI. Cf. Migne, *Patr. Graeca*, vol. XIV, col. 1050-57.]

gouverné par l'âme dirigeante." "L'âme qui administre toutes choses qui se meuvent en tous sens, administre par cela même le firmament."

"Par conséquent l'âme dirige toutes choses dans le ciel, sur la terre et dans la mer par ses mouvements – dont les noms sont : vouloir, considérer, prendre soin de, consulter, se faire une opinion, bonne ou mauvaise, être en état de joie, de chagrin, de confiance, de crainte, de haine, d'amour, de même que tous les autres mouvements primaires ajoutés à ceux-ci... étant, elle-même, une déesse elle choisit toujours NOUS pour son allié et dirige toutes choses correctement et heureusement ; mais lorsqu'elle s'associe avec *Anoïa*, – non pas avec *nous* – toutes choses tournent au contraire."

Dans ce langage, de même que dans les textes Bouddhiques, l'existence négative est traitée d'essentielle. L'*Annihilation* se classe sous la même exégèse. L'état positif est un être essentiel mais ne se manifeste pas comme tel. Lorsque, suivant la thèse bouddhique, l'esprit entre dans le nirvâna, il perd son existence objective, mais il conserve l'existence subjective. Pour ceux qui jugent au point de vue objectif, c'est la réduction à néant ; pour ceux qui adoptent le point de vue subjectif, rien, qui ne puisse se manifester par les sens.

Ces citations, quelque peu longues, étaient nécessaires pour le but que nous avons en vue. Mieux que tout, elles font voir l'accord qui existe entre les plus anciennes philosophies Païennes – non "soutenues par la lumière de la révélation divine" – pour nous servir de la curieuse expression de Laboulaye au sujet du Bouddha [726] – et le Christianisme primitif de quelques-uns des Pères. La philosophie païenne de même que le Christianisme sont redevables, néanmoins, de leurs notions élevées de l'âme et de l'esprit **[321]** de l'homme et de la Divinité Inconnue, au Bouddhisme et au Manou hindou. Devons-nous nous étonner alors, que les Manichéens affirmaient que Jésus était une permutation de Gautama ; que le Bouddha, le Christ et le Mani n'étaient qu'un seul et même personnage [727], car l'enseignement des deux premiers était identique. C'était la doctrine de l'Inde ancienne que Jésus professait lorsqu'il prêchait la renonciation complète au monde et à ses vanités pour mériter le Royaume des Cieux, le Nirvana, où "on ne se marie point et ne se donne point en mariage, mais où l'on vit comme les anges".

---

[726] [*Journal des débats*, 4 avril 1853.]

[727] Neander, *History of the Church*, vol. 1, p. 817.

Ce fut encore la philosophie de Siddhartha-Bouddha que Pythagore enseignait, lorsqu'il disait que l'égo (νοῦς) est éternel avec Dieu, et que l'âme traverse seulement différentes conditions (les *Rupa-lokas* hindous) afin d'atteindre la perfection divine ; cependant que le *thumos* retourne à la terre, et que même le *phrên* est éliminé. C'est ainsi que sa métempsychose n'est qu'une succession de disciplines à travers les refuges célestes (appelés par les Bouddhistes Zion) [728], pour se débarrasser du mental extérieur, et délivrer le *nous* du *phrên*, ou âme, le "Winyanaskanda" bouddhique, le *principe* qui vit du Karma et des Skandas (groupes). C'est ce dernier, la personnification métaphysique des "actions" de l'homme, bonnes ou mauvaises, qui, après la mort de son corps, s'incarne, pour ainsi dire, et façonne ses composés invisibles et immortels en un corps nouveau, ou plutôt en un être éthéré, le double de ce que l'homme était moralement. C'est le corps astral des cabalistes et les "actions incarnées" qui forment le nouvel être conscient car son *Ahamkara* (l'ego, la soi-conscience) qui lui a été octroyé par le souverain Maître (le Souffle de Dieu) [qui] ne périt jamais, étant immortel *per se* en tant qu'esprit ; de là les souffrances du soi nouveau-né, jusqu'à ce qu'il se soit libéré de toute pensée terrestre, de tout désir et de toute passion.

Nous constatons maintenant qu'on a aussi peu compris les "quatre mystères" de la doctrine Bouddhique, et qu'on les a aussi peu appréciés que la "sagesse" dont parle saint Paul, et qu'il a prêchée "parmi les *parfaits*" (les initiés), la "sagesse mystérieuse", "qu'aucun des *chefs Archons* de ce siècle n'a connue [729]". Le quatrième degré de la Dhyâna bouddhique, le fruit de Samâdhi, qui conduit à l'ultime perfection, *Vishodhana*, terme parfaitement traduit par Burnouf par le verbe "*perfectionné*" [730], a été tout **[322]** à fait mal interprété par d'autres, et même par lui. Dans sa définition de l'état de Dhyâna, Saint-Hilaire parle en ces termes :

> "Ayant, enfin, atteint le quatrième degré, l'ascète ne possède plus cette sensation de béatitude, quelque obscure qu'elle soit... il a perdu toute mémoire... il a

---

[728] C'est du *Zion* le plus élevé que viendra Maïtreya-Bouddha, le Sauveur à venir, en descendant sur la terre ; et c'est également de Sion que viendra le Libérateur Chrétien (Voyez *l'Epître de saint Paul aux Romains*, XI, 26).

[729] *1er Epître aux Corinthiens*, II, 6, 7, 8.

[730] *Lotus de la Bonne Loi*, p. 806.

> atteint l'impassibilité, la plus proche voisine de Nirvana... toutefois, cette impassibilité absolue n'empêche pas l'ascète d'acquérir à ce même moment, l'omniscience et la puissance magique ; contradiction flagrante dont les Bouddhistes se préoccupent aussi peu que de tout le reste [731]."

Et pourquoi s'en préoccuperaient-ils, quand ces contradictions ne sont, de fait, pas des contradictions du tout ? Il nous sied mal à nous de parler de contradictions dans les religions des autres, quand celles de la nôtre ont suscité outre les trois grandes religions antagonistes Romaine, Protestante et Orthodoxe, mille et une sectes minuscules plus étranges les unes que les autres. Quoi qu'il en soit, voici un terme applicable à la même chose, qui est employé par les saints "mendiants" bouddhistes et par l'Apôtre Paul. Lorsqu'il dit : "Pour parvenir, si je puis, à la résurrection des morts (le Nirvana) ce n'est pas que j'aie déjà remporté le prix, ou que j'aie déjà atteint la *perfection*" (l'initiation) [732] il fait usage d'une expression qui est commune à tous les initiés bouddhistes. Lorsqu'un ascète bouddhiste a atteint le "quatrième degré", il est considéré comme un *rahat*. Il produit toute espèce de phénomènes par le seul pouvoir de son esprit libéré. Un *rahat*, disent les bouddhistes, est celui qui a acquis le pouvoir de voler dans l'air, de devenir invisible, de commander aux éléments, et de faire toutes sortes de merveilles, qu'on nomme couramment, mais à tort, *meipo* (miracles). Il est un homme *parfait*, un demi-dieu. Il deviendra un dieu lorsqu'il aura atteint Nirvana ; car, de même que les initiés des deux Testaments, les fidèles du Bouddha savent qu'ils "sont des dieux".

"Le véritable Bouddhisme, franchissant les barrières entre la pensée finie et infinie, enjoint à ses partisans d'aspirer, *par leurs propres efforts* à cette divine perfection, dont l'homme est capable, suivant son enseignement, et en atteignant celle-ci l'homme devient un dieu", dit Brian Houghton Hodgson [733].

Ce fut une voie triste et désolée, noyée dans le sang que celle par laquelle le monde chrétien se vit forcé d'embrasser le christianisme d'Irénée et d'Eusèbe. Et pourtant, à moins d'accepter le point de vue païen

---

[731] *Le Bouddha et sa religion*.

[732] *Philippiens*, III 11, 14.

[733] *Essays on the Languages Literature and Religion of Nepal and Tibet*, etc., p. 20. Londres, 1874.

antique, comment notre génération pourrait-elle prétendre d'avoir résolu le problème des mystères du "Royaume des **[323]** Cieux" ? Que sait le pieux et docte Chrétien de plus au sujet de la destinée future et du progrès de notre esprit immortel, que le philosophe païen d'antan, ou le "Païen" moderne d'au-delà de l'Himalaya ? Peut-il même se vanter d'en savoir autant, bien qu'il soit éclairé par le flambeau éblouissant de la révélation "divine" ? Nous avons vu des Bouddhistes, fidèles à la religion de leurs ancêtres, en théorie comme dans la pratique ; et tout aveugle qu'ait été leur foi, tout absurdes qu'aient été leurs notions au sujet de quelque point de vue doctrinal, greffes ultérieures d'un clergé ambitieux, malgré cela dans la pratique, leur Bouddhisme était bien plus à l'image du Christ en action et en esprit, que ce que nous voyons chez la moyenne de nos prêtres et de nos ministres chrétiens. Le seul fait que leur religion leur prescrit "d'honorer leur propre religion et de ne jamais dénigrer celle des autres" [734], suffit pour la faire respecter. Cela place le lama bouddhiste infiniment plus haut que n'importe quel prêtre ou quel ministre qui croit qu'il est de son devoir sacré de maudire publiquement le "païen" en le vouant, lui et sa religion, à la "damnation éternelle". Le Christianisme devient chaque jour de plus en plus une religion émotionnelle. La doctrine du Bouddha est basée entièrement sur des œuvres pratiques. L'amour général envers toutes les créatures, humaines et animales, est son enseignement fondamental. Celui qui sait qu'à moins de travailler il mourra de faim ; qui comprend qu'il n'y a pas de bouc émissaire pour le charger de ses péchés, a bien plus de chances de devenir un homme. vertueux que celui auquel on enseigne que le meurtre, le vol et la rapine se lavent blanc comme neige, en un instant, si l'on veut bien croire en un Dieu, qui, suivant l'expression de Volney, "prit autrefois nourriture ici-bas, et est devenu depuis, lui-même, la nourriture de ses fidèles".

---

[734] *Les Cinq articles de la Foi.*

[325]

CHAPITRE VII

—

HERESIES CHRETIENNES PRIMITIVES ET SOCIETES SECRETES

"Rien d'authentique n'a transpiré au sujet des doctrines des Druses ; la croyance populaire parmi leurs voisins, est qu'ils adorent une idole qui a la forme d'un veau."

KING, *The Gnostics and their Remains*

"O Seigneurs de la Vérité sans faute, qui tournez éternellement dans un cycle... délivrez-moi de l'annihilation de cette Région des Deux Vérités."

Livre égyptien des Morts, ch. CXXV

"Pythagore considérait avec raison le Nom Ineffable de Dieu... comme la clé des Mystères de la Cabale."

S. PANCOAST, *Blue and Red Light*, ch. 1

Nous passerons en revue dans les deux chapitres suivants, les plus importantes sectes secrètes chrétiennes, les prétendues "Hérésies" qui vinrent à l'existence entre le 1er et le IVème siècle de notre ère.

Jetons un coup d'œil rapide sur les Ophites et les Nazaréens, et passons à leurs rejetons qui existent encore en Syrie et en Palestine sous le nom de Druses du Mont Liban ; et non loin de Basra ou Bassorah, en Perse, "sous celui de Mendéens, ou Disciples de Saint Jean. Toutes ces sectes ont une relation directe avec notre sujet, car elles ont une parenté cabalistique et ont appartenu, une fois, à la "Religion-Sagesse" secrète, reconnaissant comme l'Un Suprême, le Dieu-Mystère au *Nom Ineffable*. En passant en revue ces nombreuses sociétés secrètes du passé, nous les comparerons directement avec quelques-unes des sociétés modernes. Nous terminerons avec un rapide coup d'œil sur les Jésuites, et sur ce vénérable

cauchemar de l'Eglise Catholique Romaine, la Franc-Maçonnerie moderne. Toutes ces confréries modernes, ou anciennes – exception faite des Francs-Maçons modernes – étaient toutes plus ou moins en relation avec la magie – tant pratique **[326]** que théorique ; et chacune d'elles, sans en excepter la Franc-Maçonnerie, étaient et sont encore accusées de pratiquer la démonolâtrie, le blasphème et le libertinage.

Nous n'avons pas l'intention de faire l'historique de ces sectes ; nous voulons seulement comparer ces communautés tant calomniées avec les sectes chrétiennes, du passé et du présent, et en nous guidant sur les faits historiques, présenter la défense de la science secrète et celle des hommes qui l'étudient et en sont les champions, contre toute accusation injuste.

Une par une, les sectes des premiers siècles ont sombré dans l'oubli des temps, n'en laissant subsister qu'une seule dans son intégrité primitive. Celle-là existe encore, ayant conservé intact l'enseignement de son fondateur, et qui prouve sa foi par des actes puissants. Les sables mouvants qui engloutirent toutes les autres excroissances de l'agitation du temps de Jésus, avec son histoire, ses reliques et ses traditions ont été pour elle un terrain ferme. Chassés de leur pays d'origine, ses membres se sont réfugiés en Perse, et aujourd'hui le voyageur peut s'entretenir avec les descendants directs des "Disciples de Jean", qui écoutèrent sur les bords du Jourdain "l'homme envoyé par Dieu", qui crurent en lui et par lui furent baptisés. Ce peuple étrange, d'environ 30.000 âmes, est appelé à tort les "Chrétiens de saint Jean", mais on devrait l'appeler par son ancienne dénomination de Nazaréens, ou suivant la nouvelle, les Mendéens.

L'appellation de Chrétiens qu'on leur donne est tout à fait sans fondement. Ils ne croient ni en Jésus comme Christ, ni n'acceptent son expiation ; ils ne font pas non plus partie de son Eglise et n'acceptent pas ses "Saintes Ecritures". Ils n'adorent pas non plus le Dieu-Jéhovah des Juifs et des Chrétiens, ce qui prouve que leur fondateur, Baptiste, ne l'adorait pas non plus. S'il ne l'a pas fait, quel droit aurait-il à une place dans la *Bible*, ou dans la galerie de portraits des saints Chrétiens ? De plus, si Ferho était son Dieu, et qu'il était "l'envoyé de Dieu", il a dû être envoyé par le Seigneur Ferho, et c'est en son nom qu'il baptisait et qu'il prêchait ? Or, si Jésus fut baptisé par Jean, nous devons supposer qu'il fut baptisé suivant sa foi, par conséquent, Jésus aussi croyait à Ferho, ou Faho, comme ils l'appellent ; cette conclusion est certainement autorisée par le silence que Jésus observait au sujet du nom de son "Père". Et pourquoi

l'hypothèse que Faho n'est qu'une des nombreuses corruptions de Fho ou Fo, comme les Tibétains et les Chinois nomment le Bouddha, paraîtrait-elle ridicule ? Dans le nord du Népal, le Bouddha est plus souvent appelé Fo que Bouddha. Le livre de la *Mahâvansa* montre que dès le début l'œuvre de la propagande Bouddhiste commença dans le Népal ; et l'histoire nous **[327]** enseigne que les moines Bouddhistes pullulaient en Syrie [735] et Babylone dans le siècle avant notre ère, et que Bouddhasp (le *Bodhisattva*) le prétendu Chaldéen, fut le fondateur du Sabisme [736] ou *baptisme* !

Ce que croient réellement les Baptistes, *el-Mogtasila*, ou Nazaréens, a été longuement décrit d'autre part, car ce sont les vrais Nazaréens dont nous avons tant parlé, et du *Codex* desquels nous avons fait des citations. Persécutés et menacés d'annihilation, ils se réfugièrent dans la secte Nestorienne, et permirent ainsi qu'on les classât arbitrairement parmi les Chrétiens, mais dès que l'occasion s'en présenta, ils se séparèrent et aujourd'hui, depuis des siècles, ils ne méritent même pas nominalement cette appellation. Il est aisé de comprendre pourquoi les soi-disant écrivains ecclésiastiques continuent à leur donner ce titre. Ils connaissent

---

[735] Non seulement les missionnaires Bouddhistes pénétrèrent en Mésopotamie, mais ils allèrent dans l'ouest jusqu'en Irlande. Le Révérend Dr Lundy dans son ouvrage *Monumental Christianity*, en faisant allusion aux Tours Rondes de l'Irlande, observe que : "Henry O'Brien explique que la Crucifixion de la Tour Ronde est celle du Bouddha ; que les animaux tels que l'éléphant et le taureau consacrés à Bouddha étaient ceux dans lesquels son âme passa après la mort ; que les deux personnages debout à côté de la croix sont la Vierge mère de Bouddha et Râma son disciple favori. L'image tout entière a une grande ressemblance avec la Crucifixion, dans le cimetière du Pape Jules, sauf en ce qui concerne les animaux, qui prouvent clairement qu'il ne s'agit pas ici d'une image chrétienne. Elle vint de l'Extrême-Orient en Irlande avec les colons Phéniciens, qui érigeaient les Tours Rondes comme des symboles du pouvoir de l'homme et de la nature pour transmettre la Vie et la préserver, de même que la manière dont la vie universelle est produite par la souffrance et la mort." [Cf. *The Round Towers of Ireland*].

Lorsqu'un prêtre protestant se voit ainsi obligé de reconnaître la préexistence du crucifix en Irlande, son caractère Bouddhique et la pénétration des missionnaires de cette religion jusque dans ces parages retirés du monde, il ne faut pas nous étonner que pour les Nazaréens contemporains de Jésus et leurs descendants il n'ait pas été associé à cet emblème universellement connu dans le caractère d'un Rédempteur.

En faisant allusion à cette admission du Dr Lundy M. Charles Sothoran, dans une conférence donnée devant la *American Philological Society*, fait observer que les deux légendes et les restes archéologiques s'accordent pour reconnaître que "l'Irlande comme toutes les autres nations écoutèrent autrefois les propagateurs de Siddhârtha Bouddha".

[736] La religion des baptêmes multiples, les descendants de la secte encore existante des "Chrétiens de saint Jean" ou Mendéens, que les Arabes nomment *el-Moglasita* et Baptistes. Le verbe araméen *Seba*, origine du nom *Sabréens*, est synonyme de βαπτιξω (Renan : *Vie de Jésus*).

trop de choses au sujet du Christianisme primitif pour qu'on les ignore complètement ; car ils pourraient témoigner contre lui, par leurs traditions, sans que le stigmate de l'hérésie et de l'apostasie dont on les qualifierait vienne détruire la confiance dans ce qu'ils pourraient dire.

Mais où la science trouvera-t-elle un champ de recherche biblique plus approprié que parmi ce peuple trop longtemps négligé. On ne peut révoquer en doute l'héritage de la doctrine de Jean-Baptiste ; leurs traditions sont sans lacune. Ce qu'ils enseignent aujourd'hui leurs ancêtres l'ont enseigné a toutes les époques où ils apparaissent dans l'histoire. Ce sont les disciples de ce Jean **[328]** qui, dit-on annonça la venue de Jésus, le baptisa, et qui déclara qu'il (Jean) n'était pas digne de délier le cordon de ses souliers. Pendant que les deux – le Messager et le Messie – étaient debout dans le Jourdain, l'aîné consacrant le cadet – son propre cousin, humainement parlant – les cieux s'entrouvrirent et Dieu Lui-Même, sous la forme d'une colombe, descendit en un rayon de lumière sur son "Fils Bien-aimé". Si ce récit est exact, comment devons-nous alors expliquer l'infidélité de la part des survivants de ces Nazaréens ? Loin de croire que Jésus est le Fils Unique de Dieu, ils affirmèrent aux missionnaires persans, qui les premiers les firent connaître aux Européens au XVIIème s. que le Christ du *Nouveau Testament* était un "faux instructeur" et que la doctrine juive, de même que celle de Jésus (?) émanait du royaume des ténèbres ! Qui le sait mieux qu'eux ? Où trouverait-on un témoignage vivant plus compétent ? Le clergé chrétien veut nous forcer à reconnaître un Sauveur oint, annoncé par Jean, et les disciples de ce même Baptiste, dés les siècles les plus reculés, ont stigmatisé ce personnage idéal comme un imposteur et son Père putatif, Jéhovah, comme une "faux Dieu", l'Ilda Baoth des Ophites ! Ce sera un jour néfaste pour le Christianisme, celui où un lettré honnête et sans peur, persuadera leurs anciens de lui permettre de traduire leurs livres secrets et de compiler leurs antiques traditions ! C'est une illusion étrange qui fait croire à certains auteurs que les Nazaréens ne possèdent pas d'autre littérature sacrée, d'autres reliques que les quatre ouvrages doctrinaux et ce curieux volume d'astrologie et de magie qu'ils sont tenus de parcourir à l'heure du coucher du soleil, chaque jour du soleil (dimanche).

Cette recherche de la vérité, certes, nous oblige à traverser des voies tortueuses. Nombreux sont les obstacles que la ruse ecclésiastique a mis sur notre chemin pour nous empêcher de trouver la source primaire des notions religieuses. C'est le procès du Christianisme qu'on est en train de

faire et on le fait depuis que la science s'est crue assez puissante pour prendre le rôle d'Accusateur Public. Le présent ouvrage expose une partie de ce procès. Quelle vérité il y a t-il dans cette Théologie ? Quelles sont les sectes qui l'ont transmise ? *D'où vient-elle en premier lieu* ? Pour y répondre il faudrait faire l'historique de la Religion Mondiale, aussi bien à travers les sectes chrétiennes secrètes, qu'à travers celles des autres grandes subdivisions religieuses de la race ; car la *Doctrine Secrète est la Vérité* et la religion qui l'a conservée la moins adultérée est celle qui se rapproche le plus du divin.

Notre recherche nous emporte de-ci, de-là, mais ce n'est jamais sans un but spécial que nous établissons une comparaison critique entre deux sectes fort éloignées les unes des autres en ordre chronologique. Il est important de tenir constamment en vue un **[329]** des buts de notre ouvrage – l'analyse des croyances religieuses et la définition de leur transmission depuis le passé jusqu'à nos jours. La barrière la plus infranchissable a été celle du Catholicisme Romain ; et ce n'est que lorsque les principes secrets de cette religion auront été mis a jour, qu'on comprendra quel est le bâton de fer sur lequel elle s'appuie pour affermir ses pas chancelants.

Nous commencerons par les Ophites, les Nazaréens et les Druses modernes. L'opinion personnelle de l'auteur, telle qu'elle sera présentée dans les diagrammes, sera certainement en désaccord avec les notions de parti pris d'Irénée, de Théodoret d'Epiphane (le saint renégat qui vendit ses frères), et cela en ce qu'elle reflète les idées de certains cabalistes intimement reliés aux mystérieux Druses du Mont Liban. Les *okhals* syriaques, ou Spiritualistes, comme on les appelle quelquefois, possèdent de nombreux manuscrits anciens et des joyaux en rapports avec le sujet qui nous occupe.

Dès le début, ainsi que nous l'avons fait voir, la première doctrine, celle des Ophites, se différencie de la description donnée par les Pères, en ce qu'elle fait de Bythos, ou la Profondeur, une émanation féminine, et lui fixe une place qui répond à celle du Pleroma, mais dans une région beaucoup plus élevée ; tandis que les Pères nous affirment que les Gnostiques donnaient le nom de Bythos à la Cause Première. Comme dans la doctrine cabalistique, il représente le néant infini et sans bornes dans lequel se cache au sein des ténèbres le moteur Primordial Inconnu de toutes choses. Il L'enveloppe comme un voile ; somme toute, nous y reconnaissons la "Shekinah" de l'Aïn-Soph. Pris séparément, le nom de

ΙΑΩ, Iao, marque le centre supérieur, ou plutôt le point présumé où l'Inconnu est supposé séjourner. Autour de Iao, court la légende CEMEC ΕΙΛΑΜ ΑΒΡΑΣΑΞ. "L'Eternel Soleil Abrasax" (Le Soleil spirituel Central de tous les Cabalistes, représenté dans quelques-uns de leurs diagrammes par le cercle de Tiphereth).

De cette région de la Profondeur insondable, émerge un cercle formé par des spirales ; dans le langage symbolique ceci veut dire un grand cycle κυκλος, composé d'autres plus petits. Enroulé au centre, de manière à suivre les spirales, se trouve le serpent – l'emblème de la sagesse et de l'éternité – le Double Androgyne : le cycle représente *Ennoïa*, la pensée Divine, et le Serpent – l'Agathodaimon, Ophis – l'Ombre de la Lumière. Tous deux étaient les Logoï des Ophites ; ou l'unité comme Logos se manifestant comme le double principe du bien et du mal ; car, suivant leur manière de voir, ces deux principes sont immuables, et ont existé de toute éternité, comme ils continueront toujours à exister.

Ce symbole explique pourquoi cette secte adorait le Serpent, comme un Sauveur, enroulé soit autour du pain sacramentel soit **[330]** autour du Tau. En tant qu'unité, Ennoïa et Ophis sont le *Logos* ; une fois séparés, l'un est L'Arbre de Vie (Spirituelle) ; et l'autre L'Arbre de la Connaissance du Bien et du Mal. Par conséquent nous voyons qu'Ophis conseille au premier couple humain – la production matérielle d'Ilda-Baoth, mais qui était redevable à Sophia-Achamoth de sa nature spirituelle – de manger du fruit défendu, bien qu'Ophis représente la Sagesse Divine.

Le Serpent, l'Arbre de la Connaissance du Bien et du Mal, et l'Arbre de la Vie, sont tous des symboles transplantés du sol de l'Inde. *L'Arasa-Maram*, l'arbre banyan, si sacré chez les Hindous, puisque Vichnou, pendant une de ses incarnations se reposa à son ombre et y enseigna à l'humanité la philosophie et les sciences, s'appelle l'Arbre de la Connaissance et l'Arbre de la Vie. Sous l'ombre protectrice de ce roi des forêts, les Gourous enseignent à leurs disciples les premières leçons d'immortalité et les initient aux mystères de la vie et de la mort. On dit que les *Yava*-ALEIM du Collège Sacerdotal, dans la tradition Chaldéenne, enseignaient aux fils des hommes à devenir comme l'un d'eux. De nos jours, Foh-tchou [737] qui habite dans son *Foh-Maëyu*, ou temple de

---

[737] Foh-tchou veut dire littéralement en chinois, le Seigneur du Bouddha, ou l'instructeur des doctrines de Bouddha-Foh.

Bouddha, au sommet du Kouin-long-sang [738], la grande montagne, produit ses plus grands miracles religieux sous un arbre nommé en chinois, Sung-Ming-Shü, ou Arbre de la Connaissance et Arbre de Vie, car l'ignorance c'est la mort, et seule la connaissance confère l'immortalité. Ces exploits merveilleux ont lieu tous les trois ans, lorsqu'un immense concours de Bouddhistes Chinois se rassemble en pèlerinage dans ce saint lieu.

Ilda-Baoth, le "Fils des Ténèbres", et créateur du monde matériel, habitait, prétend-on, la planète Saturne, ce qui l'identifie encore mieux avec le Jéhovah des Juifs, qui était lui-même Saturne, suivant les Ophites, lesquels lui refusent son nom Sinaïtique. D'Ilda-Baoth émanent six esprits, qui habitent respectivement avec leur père dans les sept planètes. Celles-ci sont : Tsabaôth, ou Mars ; Adonaïos-Sol [739] ou le Soleil ; Iao, la Lune ; Eloaios, Jupiter ; Astaphaios, Mercure (l'esprit de l'eau) ; et Horaïos, Vénus (l'esprit du feu) [740]. **[331]**

Telles que nous les donnons, ces sept planètes ou sphères, sont identiques quant à la description et leurs fonctions avec les *Sapta-Loka* des Hindous, les sept régions ou sphères, autrement dit, les mondes supérieurs et inférieurs ; car ils représentent les sept sphères cabalistiques.

Pour les Ophites ils appartiennent aux sphères inférieures. Les monogrammes de ces planètes gnostiques sont les mêmes que ceux des Bouddhistes, et ces derniers ne diffèrent que fort peu de ceux des "maisons" astrologiques usuelles. Dans les notes explicatives qui accompagnent le diagramme, les noms de Cerinthus (le disciple de Simon le Magicien), de Ménandre et de certains autres gnostiques dont on ne trouve pas les noms dans les ouvrages des Pères, sont souvent mentionnés ; par exemple celui de *Parcha* (Ferho) [741].

---

[738] Cette montagne est située au sud-ouest de la Chine, à peu près entre la Chine et le Tibet.

[739] SOL, étant situé sur le diagramme exactement au centre du système solaire (que les Ophites paraissent avoir connu) – par conséquent directement sous le rayon vertical du Soleil spirituel plus élevé – il répand sa lumière sur toutes les autres planètes.

[740] Parlant de Vénus, Placide de Tite, l'astrologue, affirme que "sa lumière bleutée dénotait de la chaleur". Quant à Mercure, c'était une étrange fantaisie des Ophites que de le représenter comme l'esprit de l'eau, quand astrologiquement parlant, c'est un astre "froid, sec, terrestre et mélancolique".

[741] Le nom que Norberg, dans son *Onomasticon* au *Codex Nazaraeus* traduit par Ferho, est porté dans l'original comme *Parcha Rabba*. Dans la *Vie de Manes* donnée par Epiphane dans son

L'auteur de ce diagramme réclame, en outre, pour sa secte, la plus haute antiquité, en donnant pour preuve, que leurs "ancêtres" bâtirent tous les temples "Dracontia", même ceux d'au-delà "des grandes eaux". Il affirment que "Le Juste" qui était le porte-parole de l'Eternel Æon (Christos) envoya, lui-même, ses disciples de par le monde en les mettant sous la double protection de Sigé, (le Silence, le Logos) et d'Ophis, l'Agathodaemon. Sans doute, l'auteur fait allusion à l'expression favorite de Jésus, "soyez sages comme les serpents et inoffensifs comme les tourterelles". Dans le diagramme, Ophis est représenté comme le Cnuphis ou Kneph égyptien, appelé Dracontia. Il apparaît comme un serpent se dressant sur sa queue, avec une tête de lion, couronnée et auréolée de rayons, qui portent à chaque extrémité une des sept voyelles grecques, le symbole des sept sphères célestes. Cette image est familière à tous ceux qui connaissent les bijoux gnostiques [742]; elle est empruntée aux Livres Hermétiques égyptiens. La description donnée dans *l'Apocalypse*, de celui "qui était comme le Fils de l'Homme" avec ses sept étoiles, et qui est le Logos, est une autre représentation d'Ophis.

Sauf dans le changement des noms, le diagramme Nazaréen est identique à celui des Gnostiques, qui, évidemment, lui empruntèrent leurs notions, en y ajoutant quelques noms des systèmes de Basilide et de Valentin. Afin d'éviter des répétions nous les reproduisons plus bas l'un en regard de l'autre. **[332]**

Nous voyons, donc, que dans la Cosmogonie Nazaréenne les noms des puissances et des génies ont les relations suivantes avec ceux des Gnostiques :

Panarion [lib. III, tome II, *Hær*. LXVI, III], on mentionne un certain prêtre de Mithras, l'ami du grand Hérésiarque Manes, du nom de Parchus.

[742] On trouve sa description dans un des livres de magie du Roi égyptien Nechepsos, et on prescrit son usage gravé sur des pierres de jaspe verte, comme une puissante amulette. Galien en fait mention dans ses ouvrages. De *Simpl. Med*., c. IX.

NAZAREEN	GNOSTIQUE-OPHITE
PREMIERE TRINITE	PREMIERE UNITE DANS LA TRINITE
Le Seigneur Ferho – la vie qui n'est pas la Vie – le Dieu Suprême. La Cause qui produit la Lumière, ou le Logos in abscondifo. L'Eau du Jordanus Maximus. – L'Eau de la Vie, ou Ajar, le principe féminin. L'Unité dans une Trinité, renfermée dans le ISH AMON.	IAO – le nom Ineffable de la Divinité Inconnue ; – Abraxas, et le "Soleil Spirituel et Eternel". L'Unité renfermée dans l'abîme, Bythos, le principe féminin – le cercle sans bornes, dans lequel se trouvent toutes les formes idéales. De cette Unité émane la...
LA SECONDE TRINITE (Manifestation de la Première)	SECONDE TRINITE (Idem)
1. Le Seigneur MANO. – Roi de la Vie et de la Lumière – *Rex Lucis*. La Première VIE, ou l'homme primitif.	1. Ennoïa – la pensée.
2. Le Seigneur Jourdain – Manifestation ou émanation de Jourdain Maximus – les eaux de la grâce. La Seconde VIE.	2. Ophis, l'Agathodæmon.

3. Le Père supérieur – Abatur. La Troisième VIE. Cette Trinité engendre aussi une Dyade – le Seigneur Ledhoio, et Fétahil, le génie (le premier une émanation parfaite, le second une imparfaite). Le Seigneur Jourdain – "Le Seigneur de tous les Jourdains", manifeste NETUBTO (La Foi, *sans* les œuvres) [743].	3. La Sophia Androgyne – la sagesse ; qui, à son tour – fécondée par la Lumière Divine – donne naissance à Christos et à Sophia-Achamoth (l'un parfait et l'autre imparfaite) comme émanation. La Sophia Achamoth émane Ilda-Baoth, le Demiurge, qui produit la création matérielle et sans âme. "Les Œuvres *sans* la Foi" (ou la grâce) [744].

En outre, les sept génies planétaires des Ophites, qui émanèrent les uns des autres, se retrouvent dans la religion des Nazaréens, sous le nom des "sept dæmons imposteurs" ou stellaires, qui "tromperont tous les fils d'Adam". Ce sont *Sol* ; *Spiritus Venereus* (le Saint-Esprit dans son aspect matériel) [745] la mère des "sept stellaires mal disposés", répondant à l'Achamoth des Gnostiques ; Nebu, ou Mercure, "un faux Messie, qui faussera l'ancien culte de Dieu [746]" ; SIN (ou Luna, ou Shuril) ; KHIYUN (Saturne) ; Bel-Jupiter ; et le septième Nerig, Mars (*Codex Nazareus*, I, p. 39). **[333]**

Le Christos des Gnostiques est le chef des sept Æons, les sept esprits de Dieu, de saint Jean ; les Nazaréens ont aussi leur sept génies, ou bons Æons, dont le chef est *Rex Lucis*, MANO, leur Christos. Les *Sapta Rishis*, les sept sages de l'Inde, habitent dans les *Sapta-Poura* ou les sept cités célestes.

---

[743] Comparez ces deux doctrines diamétralement opposées – la Catholique et la Protestante ; une prêchée par Paul, le Semi-Platonicien, et l'autre par Jacques, le Talmudiste orthodoxe.

[744] Comparez ces deux doctrines diamétralement opposées – la Catholique et la Protestante ; une prêchée par Paul, le Semi-Platonicien, et l'autre par Jacques, le Talmudiste orthodoxe.

[745] Le côté matériel, mauvais de Sophia-Achamoth, qui émane d'elle-même Ilda-Baoth et ses six fis.

[746] Voyez la traduction de la préface du *Codex Nazaræus* par Norberg. Cela prouve, une fois de plus, l'identification de Jésus avec Gautama Bouddha, dans la pensée des Gnostiques Nazaréens, car *Nebu* ou Mercure est la planète consacrée aux Bouddhas.

Que trouvons-nous de plus ou de moins dans l'Ecclesia Universelle, jusqu'à l'époque de la Réforme, et dans l'Eglise Romaine Papale après la séparation ? Nous avons comparé la valeur relative de la Cosmogonie hindoue ; de la *Cabale* Chaldéo-Zoroastrienne-Judaique ; ainsi que celle des prétendus Hérétiques. Un diagramme exact de la religion Judaïco-CHRETIENNE fournirait la meilleure preuve de l'identité des deux ; on dépense annuellement des sommes énormes pour faire adopter cette religion par les païens qui l'ont fournie à l'origine ; toutefois la place nous manque pour le faire et nous jugeons inutile de prouver ce qui a déjà été surabondamment démontré.

Dans les bijoux Ophites des *Gnostics* de King [747], nous trouvons, souvent répété, le nom de Iaô, et confondu avec celui de Ievo, tandis que celui-ci représente simplement un des génies antagonistes d'Abraxas. Nous donnerons sans plus tarder l'explication de ce nom afin qu'on ne le confonde pas avec le nom de Jéhovah juif. Il nous semble fort étrange que tant de savants archéologues aient si peu insisté pour prouver qu'il y a plus d'un Jéhovah, et qu'il a commencé avec Moise. Iaô est, sans contredit, un des titres de l'Etre Suprême, et appartient en partie au Nom Ineffable ; mais son origine ne date pas de la nation juive et elle n'en peut pas non plus revendiquer la propriété. Même s'il avait plu à Moïse de donner ce nom à "l'Esprit" tutélaire, le protecteur et la divinité nationale du "peuple élu d'Israël", il n'y a pas de raison pour que d'autres peuples soient obligés de Le reconnaître comme le Dieu Suprême et Unique. Mais nous nions d'emblée cette supposition. En outre, il est un fait que Yaho ou Iaô était dès le début un "nom des mystères" ; הוהי et הי ne furent jamais employés avant l'époque du roi David. Avant son temps, peu ou point de noms propres ne furent composés avec les syllabes de iah ou yah. Il semblerait plutôt, que David, ayant séjourné chez les Tyriens et les Philistins (II. *Samuel*) en ait apporté ce nom de Jéhovah. Il nomma Zadok grand-prêtre, et c'est de là que vint le nom de Zadokites ou Saducéens. Il vécut et régna en premier lieu à Hébron הבורן, Habir-on, ou cité Habirienne, où l'on célébrait le rite des quatre (dieux des mystères). Ni David, ni Salomon ne reconnurent Moise et ils n'acceptèrent pas non plus sa loi. Ils aspiraient à élever un temple à **[334]** הוהי, comme les édifices érigés par Hiram à Hercule et Vénus, Adon et Astarté.

---

[747] *Gnostics and their Remains.*

Voici ce que dit Fürst : "Le très ancien nom de Dieu, Yâho... en grec Ιαω, à part son étymologie, paraît avoir été un ancien nom mystique de la Divinité Suprême des Sémites. [C'est ainsi qu'il fut révélé à Moïse pendant son initiation à HOR – EB. – la caverne, sous la direction de Jethro, le Prêtre Caïnite de Midian]. Dans une ancienne religion (les Chaldéens, dont on trouve les restes chez les Néo-Platoniciens, la divinité suprême intronisée au-dessus des sept ciels, représentant le Principe Spirituel de la Lumière [*nous*] [748] et conçu également, comme le Demiurge [749], était appelée Ιαω יהו [750] qui, de même que le Yâho des hébreux, était mystérieux ; on ne devait pas en faire mention et son nom n'était communiqué qu'aux initiés... Les Phéniciens avaient un Dieu Suprême dont le nom était (litera trina) trilitéral et *secret*, et il était Ιαω, [751]."

Mais tandis que Fürst maintient que ce nom est d'origine sémitique, il y a d'autres savants qui le font remonter plus loin que lui, et le classent bien au-delà des Caucasiens.

En sanscrit nous avons *Jah* et *Jaya*, ou *Jaa* et *Ja-ga*, et cela éclaire d'une vive lumière l'origine de la célèbre fête du char de *Jagan-nâth*, appelé communément Jaggernâth. *Yavhe* signifie "celui qui est" et le Dr Spiegel fait même remonter le nom Persan de Dieu, *Ahura*, à la racine *ah* [752] qu'on prononce en sanscrit *as*, respirer, et *asu* devint, alors, par la suite le synonyme "d'Esprit" [753]. Rawlinson est fermement d'opinion que la mythologie primitive de Babylone a subi une influence Aryenne ou Védique. Nous avons donné, il n'y a pas longtemps, les preuves les plus indéniables de l'identité de Vichnou et de Dagon. On peut en dire autant du titre de Ιαω, et sa racine sanscrite se retrouve dans tous les pays. JU ou *Jovis* est le plus ancien nom latin pour Dieu. "En tant que mâle, c'est Ju-*piter*, ou Ju, le père, pitär étant le mot sanscrit pour père ; féminin c'est Ju – *non* ou Ju la consolatrice – הוי étant le mot phénicien pour le repos, le

---

[748] *Nous* désignation donnée par Anaxagore à la Divinité Suprême, était emprunté à l'Égypte où on la désignait par NOUT.

[749] Par un petit nombre, toutefois, car les créateurs de l'univers matériel furent toujours considérés comme des divinités subordonnées au Dieu Suprême.

[750] Lydus, *De mensibus* ; Ledrenus, *Compendium historiarum*.

[751] [Fürst, *A Heb. and Chald. Lexic,* Londres, 1871.]

[752] "*Erân das Land zwischen dem Indus und Tigris*". Berlin, 1863. *Avesta*.

[753] *Asi* veut encore dire en sanscrit "Tu es", et aussi "épée", "Asi"sans l'accent sur la première voyelle.

réconfort [754]." Le professeur Max Müller dit que, quoique *Dyaus*, le firmament, ne se trouve pas en langage sanscrit ordinaire, au masculin, on le trouve néanmoins dans le *Véda*, "ce qui est la preuve du culte primitif Aryen de Dyaus, le Zeus des Grecs" (*The Veda*). **[335]**

Pour comprendre la signification primitive et véritable du terme IAΩ, et la raison pourquoi il est devenu la désignation pour la plus mystérieuse de toutes les divinités, il nous faut rechercher son origine dans la phraséologie figurative des peuples primitifs.

Il faut d'abord que nous ayons recours aux plus anciennes sources pour élucider la question. Dans un des *Livres d'Hermès*, par exemple, nous voyons qu'il est dit que le nombre DIX est la mère de l'âme et que la Vie et la *Lumière* s'y trouvent réunies. Car "le nombre 1 (Un) est né de l'esprit, et le nombre 10 (dix) de la matière [755] ;" "l'unité fait le DIX, et le DIX l'unité" [756].

La *Gématria* cabalistique – méthode pour extraire le sens caché des lettres, des mots et des phrases – appartient à l'arithmétique. Elle consiste à appliquer aux lettres d'un mot, la signification qu'elles ont en nombres, sous leur forme *extérieure* aussi bien que leur signification individuelle. De plus, au moyen de la *Themura* (une autre méthode en usage chez les cabalistes), on peut faire que n'importe quel mot dévoile son mystère, au moyen de son anagramme. Nous voyons, par exemple, que l'auteur du *Sepher-Jézirah* nous dit un ou deux siècles avant notre ère [757] : "UN, l'esprit de *l'Alahim* des vies [758]." Et voici encore que dans les plus anciens diagrammes cabalistiques, les Dix Séphiroth sont représentés comme des roues ou des cercles, et Adam Kadmon, l'homme primitif, comme un pilier *dressé*. "Roues et Séraphins et les créatures saintes" (*haygôth*) dit Rabbi

---

[754] Professeur A. Wilder.

[755] Les anagrammes sacrés étaient appelés "Zeruph".

[756] "*Le Livre des Nombres*, ou *Livre des Clés*".

[757] Le *Jésirah* ou livre de la création, écrit par Rabbi Akiba ; il fut le maître et l'instructeur de Siméon Ben Jochai, qu'on appelait le prince des cabalistes et qui écrivit le *Zohar*. Franck affirme que *Jésirah* fut écrit un siècle avant J.-C. (*Die Kabbala*, 65) mais d'autres juges tout aussi compétents estiment qu'il est plus ancien encore. De toutes façons, il est aujourd'hui bien démontré que Siméon Ben Jochai, vécut *avant* la seconde destruction du temple.

[758] *Jésirah*, p. 8.

Akiba [759]. Dans un des autres systèmes de la même branche de la Cabale symbolique, appelé *Albath*, qui dispose les lettres de l'alphabet par paires en trois rangs, tous les couples du premier rang ont la valeur numérique de *dix* ; et dans le système de Siméon Ben-Shetah [760] la paire supérieure, la plus sacrée de toutes, est précédée du nombre pythagoricien, un et zéro, 10.

Une fois que nous aurons reconnu le fait que, chez tous les peuples de la haute antiquité, la conception la plus naturelle de la Cause Primordiale se manifestant dans ses créatures (qui ne pouvaient faire autrement que de lui attribuer la création tout entière), était celle d'une divinité androgyne ; que le principe mâle **[336]** étant considéré comme l'esprit vivifiant invisible, le principe féminin, étant la mère nature ; nous arriverons alors à comprendre comment cette cause mystérieuse en vint à être représentée (probablement dans l'écriture peinte) comme la combinaison de l'Alpha et de l'Oméga des nombres, puis d'un nombre décimal, et enfin par IAO, le nombre trilatéral, qui contenait, en lui-même, une profonde allégorie.

Dans ce cas IAO, étymologiquement parlant, signifierait le "Souffle de Vie", généré ou jaillissant entre un principe naturel mâle dressé et un principe féminin ovoïde ; car, *as*, en sanscrit, signifie "être", "vivre ou exister" ; sa signification originelle étant celle de "respirer". Max Müller nous dit que "c'est à la suite de cette acception originale de respirer, que les Hindous ont formé les mots "asu" le souffle, et "assura", le nom de Dieu, soit pour signifier celui qui respire ou celui qui donne le souffle [761]" ; c'était certainement cette dernière. "Ah" et "Iah" en hébreu veulent dire, la vie. Cornélius Agrippa, dans son traité sur la Prééminence des Femmes, montre que "le mot Eve suggère une comparaison avec les symboles mystiques des cabalistes, le nom de la femme ayant une affinité avec le Tétragrammaton ineffable, le nom le plus sacré de la divinité" [762]. Les noms anciens étaient toujours conformes aux choses qu'ils représentaient. L'insinuation jusqu'ici inexpliquée des cabalistes, au sujet de l'efficacité de la lettre H, "qu'Abram retira du nom de sa femme Sarah" pour *la mettre au*

---

[759] *Ibidem*. Voyez la constance avec laquelle Ezéchiel s'en tient à sa vision des roues des "créatures vivantes" (ch. I, *passim*).

[760] C'était un Néo-Platonicien d'Alexandrie sous le règne du Premier des Ptolémées.

[761] *Chips*, vol. I.

[762] Voyez *Our Figures* de Max Müller.

milieu de son nom à lui devient parfaitement claire, en ce qui concerne le nom mystérieux de la Divinité en question.

On pourrait arguer, comme objection, qu'on n'a pas encore fixé à quelle période de l'antiquité apparaît pour la première fois le *zéro* dans les inscriptions et les manuscrits hindous. Quoi qu'il en soit, ce cas présente des preuves par induction d'un trop grand poids, pour ne pas entraîner avec lui une sérieuse probabilité. Suivant Max Müller, "les deux mots "chiffre" et "zéro", qui, en réalité ne font qu'un,... suffisent pour prouver que nos chiffres ont été empruntés aux Arabes [763]. Chiffre est le "cifron" des Arabes ; sa signification est le *vide* ; suivant lui, ce serait une traduction du nom sanscrit de zéro "sûnya". Les Arabes prirent leurs chiffres en Hindoustan et n'en revendiquèrent jamais la découverte [764]. Quant aux Pythagoriciens, nous n'avons qu'à parcourir les anciens manuscrits de la Géométrie de Boëthius, qui datent du VIème siècle, pour trouver dans les nombres [765] de Pythagore, **[337]**le I et le *zéro* comme le premier et le dernier chiffre. Et Porphyre qui cite le Moderatus Pythagoricien [766] dit que les "nombres de Pythagore étaient des "symboles hiéroglyphiques" au moyen desquels il expliquait les idées concernant la nature des choses".

Or, si les plus anciens manuscrits hindous, ne laissent jusqu'ici apercevoir aucune trace d'une notation décimale, Max Müller dit formellement que jusqu'à présent, il n'y a trouvé que neuf lettres (les initiales des nombres sanscrits), d'autre part nous avons des faits tout aussi anciens pour nous fournir la preuve demandée. Nous voulons parler des sculptures et de l'imagerie sacrée dans les anciens temples de l'Orient. Pythagore tira ses connaissances de l'Inde ; et nous voyons que Max Müller corrobore cette affirmation, du moins jusqu'à reconnaître que les Néo-Pythagoriciens furent les premiers instructeurs de "chiffrage" parmi les Grecs et les Romains ; "qu'à Alexandrie ou en Syrie, ils firent connaissance avec les chiffres hindous, et ils les adaptèrent à "l'abacus" pythagoricien" (nos propres chiffres). Cette prudente reconnaissance implique que Pythagore lui-même ne connaissait que *neuf* chiffres. De sorte qu'on pourrait raisonnablement répondre, que bien que nous n'ayons

---

[763] [*De nobilitatae et praecellentia faeminæ sexus*. Cologne, 1532.]

[764] *Ibidem*.

[765] King, *The Gnostics*.

[766] *Vita Pythagor*.

aucune preuve certaine que Pythagore qui vécut à la fin de l'époque archaïque [767], connût la notation décimale nous possédons des preuves suffisantes pour montrer que les nombres pleins, donnés par Boëthius, étaient connus des Pythagoriciens même avant la construction d'Alexandrie [768]. Nous en avons la preuve dans Aristote qui dit que : "certains philosophes prétendent que les idées et les nombres sont de même nature, et se montent à DIX en tout [769]." Nous croyons que ceci suffira pour démontrer que la notation décimale était connue au moins quatre siècles avant J.-C., car Aristote ne paraît pas traiter la question comme une innovation des "Néo-Pythagoriciens".

En outre, ainsi que nous l'avons déjà dit, la représentation des divinités archaïques sur les murs des temples sont par elles-mêmes suffisamment suggestives. Ainsi, par exemple, Vichnou est représenté dans le *Kûrmâvatâra* (son second avatar) comme une tortue soutenant un pilier circulaire sur lequel se tient un double de lui-même (Mâyâ, ou illusion) avec tous ses attributs. Tandis qu'une main tient une fleur, une autre une massue, la troisième un coquillage, la quatrième, généralement la supérieure droite, tient sur son index relevé en forme du chiffre 1, le *chakra*, ou disque, qui **[338]** ressemble à un anneau, ou une roue, et qui pourrait aussi bien être un zéro. Dans son premier avatar, le Matsyavâtara, émergeant de la bouche du poisson, on le représente dans la même position [770]. Le *Durgâ* aux dix bras du Bengale ; le géant Ravana aux dix têtes ; Parvati – sous la forme de Durgâ, Indra et Indrâni sont dépeints avec cet attribut, qui est une représentation parfaite du mât de cocagne [771].

Les temples les plus sacrés chez les Hindous sont ceux de Jaggernath. Cette divinité est adorée également par toutes les sectes de l'Inde, et Jagannôtha est appelé "Le Seigneur du Monde". C'est le dieu des mystères, et ses temples, qui sont fort nombreux dans le Bengale, ont une forme pyramidale.

---

[767] 608 avant J.-C.

[768] Cette cité fut bâtie en 322 avant J.-C.

[769] *Metaph*, XII, VIII ; XIII, VII. XIII, VIII.

[770] Voyez les dessins dans le Temple de Rama, *Mythology of the Hindus*, par Coleman, New-York ; J.-W. Bouton, éditeur.

[771] Voyez les *Rosicrucians*, par Hagrave Jennings, p. 252.

Aucune autre Divinité ne présente une aussi grande variété d'étymologies que Yaho ; aucun autre nom n'a fourni des prononciations aussi variées. Ce n'est qu'en l'associant aux points Masorétiques que les Rabbins des époques postérieures réussirent à transformer Jéhovah en "Adonaï", ou Seigneur. Philo Byblius l'écrit en lettres grecques IEYΩ-IEVO. Théodoret dit que les Samaritains le prononçaient *Iabé* (Yahya) et les Juifs Yaho. Diodore dit que "les Juifs racontent que Moïse appelait le Dieu *Iao*", ce qui le ferait prononcer I-ah-O comme nous l'avons montré. Par conséquent, c'est sur l'autorité de la *Bible* elle-même, que nous affirmons qu'avant son initiation par Jethro, son beau-père, Moïse n'avait pas connaissance du nom de Yaho. La future Divinité des Enfants d'Israël parle dans le buisson ardent en donnant son nom comme "Je suis celui qui suis" et il spécifie soigneusement qu'Il est "le Seigneur-Dieu des Hébreux" (*Exode* III, 18), non pas celui des autres nations. En le jugeant d'après ses actes, relatés dans l'histoire des Juifs, nous doutons fort, si le Christ en personne était apparu au temps de l'Exode, qu'il eût été bien accueilli par l'irascible Divinité du Sinaï. Toutefois "le Seigneur-Dieu, qui suivant Sa propre confession, ne devient Jéhovah que dans le chapitre 6, verset 3, de *l'Exode*, voit sa véracité mise à l'épreuve au livre de la *Genèse* XXII, 9, 14, où dans ce passage révélé, Abraham élève un autel à *Jéhovah-jireh*. [772]

Il semblerait, par conséquent, tout naturel de faire une différence entre le Dieu des Mystères Ιαω, adopté depuis la plus haute antiquité, par tous ceux qui participaient à la connaissance ésotérique des prêtres, et ses contreparties phonétiques, traitées avec si peu de révérence par les Ophites et les autres Gnostiques. S'étant, une fois, chargés, comme l'Azazel du désert, des péchés et des iniquités **[339]** de la nation juive, il est dur pour les Chrétiens d'avoir à reconnaître maintenant que ceux qu'ils croyaient dignes d'être le "peuple élu" de Dieu – leurs uniques prédécesseurs en monothéisme – étaient jusqu'à une époque fort rapprochée, aussi idolâtres et polythéistes que leurs voisins. Les Talmudistes plus avisés ont, pendant de longs siècles échappé à l'accusation en se retranchant derrière l'invention Masorétique. Mais, comme en toute autre chose, la vérité finit par se faire jour. Nous savons maintenant que Ihoh יהוה doit se lire Yahoh et Yah, et non pas Jéhovah. Le Iah des hébreux est tout simplement le Iacchos (Bacchus) des Mystères ; le Dieu "duquel on attendait la libération

[772] [*Quœst. XV in Exodum*.]

des âmes – Dionysios, Iacchos, Jahoh, Iah [773]". Aristode [avait donc raison en disant que : "הוהי était Oromazd et Ahriman-Pluton, car le Dieu du Ciel, Ahura-Mazda monte un chariot que suit le *Cheval du Soleil* [774]."

Et Dunlap cite le Psaume LXVIII, 4, qui dit :

> Chantez à Dieu, célébrez son nom Iach ( ),
>
> Frayez le chemin à celui qui chevauche les cieux, comme sur un cheval.

puis il prouve que "les Arabes représentaient Iauk (Iach) par un cheval. Le Cheval du Soleil (Dionysios)". Iah est un adoucissement de Iach, explique-t-il. ח ch et ה h sont interchangeables ; de même le *s* s'adoucit en *h*. Les hébreux exprimaient l'idée de la VIE, aussi bien par *ch* que par *h* ; ainsi *chiach*, être, *hitzh*, être ; *Iach*, le Dieu de la Vie, *Iah*, "Je suis" [775]. Nous pouvons donc répéter ces quelques lignes d'Ausone :

> "Ogugia m'appelle Bacchus ; l'Egypte pense que je suis Osiris ;
>
> Les Musiens me nomment Phanax ; les Indiens disent que je suis Dionysios ;
>
> Les mystères romains m'appellent Liber ; la race des Arabes me nomme Adonis !
>
> Les Lucaniens, le Dieu Universel [776]."

Et, ajouterons-nous, le peuple élu, Adoni et Jéhovah.

Nous avons la preuve combien peu était comprise la philosophie de l'antique doctrine secrète, par l'atroce persécution des Templiers par l'Eglise, et dans l'accusation qu'on leur portait d'adorer le Diable sous la forme d'un bouc – Baphomet ! Sans vouloir approfondir les anciens Mystères Maçonniques, nous sommes certains qu'il n'y a pas de maçon –

---

[773] K.O. Müller, *History of Greek Litterature*, p. 283. Movers, pp. 547, 553. *Sod, the Mysteries of Adoni*, p. 21, par Dunlap.

[774] Voir : *Universal History* vol. V, pi, 301.

[775] *Sod, the Mysteries of Adoni*, p. 21.

[776] *Épigrammes*, XLVIII.

de ceux qui savent quelque chose bien entendu – qui ne soit au courant de la véritable **[340]** relation entre Baphomet et Azazel, le bouc émissaire du désert [777], dont le caractère et la signification ont été entièrement faussés dans les traductions chrétiennes. "Ce terrible et vénérable nom de Dieu", dit Lanci [778], bibliothécaire du Vatican, "par la plume des glossaires bibliques, a été un diable, une montagne, un désert, et un bouc." Dans la "*Royal Masonic Cyclopedia*" de Mackensie, l'auteur fait observer avec raison que "ce mot devrait être divisé en Azaz et El", car "il veut dire le Dieu de la Victoire, mais il est employé ici dans l'acception de l'auteur de la Mort, en contraste avec Jéhovah l'auteur de la Vie ; on offrait à ce dernier un bouc mort en sacrifice [779]". La Trinité hindoue se compose de trois personnes, qui peuvent se convertir en une. La *Trimurti* est une, et indivisible dans son abstraction, et cependant nous constatons qu'une division métaphysique a lieu dès l'abord et tandis que Brahmâ, bien que représentant collectivement tous les trois, reste dans la coulisse, Vichnou est le *dispensateur* de Vie, le Créateur et le Préservateur, et Siva est le *Destructeur* et la Divinité qui donne la Mort. "Mort au *Dispensateur* de la Vie, Vie à celui qui donne la mort. L'antithèse symbolique est grandiose et belle" dit Gliddon [780]. Le Deus est *Dæmon inversus* des cabalistes devient alors compréhensible. Ce n'est que le désir intense et cruel d'effacer le dernier vestige des anciennes philosophies en faussant leur signification, de peur que ses propres dogmes ne leur soient pas correctement attribués, qui a poussé l'Eglise catholique à exercer une telle persécution systématique envers tous les Gnostiques, les Cabalistes et même envers les comparativement innocents Franc-maçons.

Hélas ! hélas ! Combien peu la divine semence semée à profusion par la main du doux philosophe de Judée, a-t-elle pris racine et porté son fruit ! Si celui qui flétrissait l'hypocrisie, qui prémunissait contre la prière publique, et en méprisait les exhibitions inutiles, pouvait jeter un regard attristé sur cette terre, depuis les régions de la béatitude éternelle, il verrait que cette semence n'est tombée ni sur un rocher stérile, ni sur le bord du

---

[777] Voyez *Lévitique*, XVI, 8-10 et autres versets ayant trait au bouc biblique dans les textes originaux.

[778] *Sagra Scrittura et Paralipromeni*, etc.

[779] Article "bouc", p. 257.

[780] *Types of Mankind*, p. 600 ; *Royal Masonic Cyclopedia*.

chemin. Bien au contraire, elle a germé dans un terrain fertile ; un terrain engraissé jusqu'à la pléthore, par les mensonges et le sang des hommes !

"Car, si la vérité de Dieu a été rehaussée, à sa gloire, par *mon mensonge*, pourquoi, moi aussi, suis-je encore jugé comme pécheur ?" demande avec naïveté saint Paul, le meilleur et le plus sincère des apôtres. Puis il ajoute : "*Ne ferons-nous pas le mal*, pour qu'il en arrive du bien !" (*Romains* III, 7-8). Voilà une **[341]** confession qu'on veut nous faire passer comme ayant été directement inspirée de Dieu ! Si elle ne l'excuse pas, elle explique la maxime adoptée plus tard par *l'Eglise*, que "c'est un acte de vertu de tromper et de mentir, si par ce moyen les intérêts de l'Eglise sont promus [781]". Cette maxime fut appliquée dans son sens le plus étendu par ce professeur accompli de faux, l'Arménien Eusèbe ; ou mieux encore par ce saint nitouche, Kaléidoscope biblique, Irénée. Ces hommes étaient suivis d'une armée de pieux assassins, qui, entre temps, avaient fait de sérieux progrès dans l'art de tromper, en proclamant qu'il était même légitime de tuer, si, par le meurtre, on arrivait à donner de la vigueur à la nouvelle religion. Théophile, "cet ennemi acharné de la paix et de la vertu", comme on qualifiait ce célèbre évêque ; Cyrille, Athanase, le meurtrier d'Arius, et toute une armée d'autres "Saints" canonisés, n'étaient que les dignes successeurs de *saint* Constantin, qui noya sa femme dans de l'eau bouillante ; qui massacra son jeune neveu ; qui, de sa propre et pieuse main, assassina deux de ses beaux-frères ; qui tua son propre fils Crispus, qui saigna à mort plusieurs hommes et femmes, et noya dans un puits un vieux moine. Malgré tout cela, Eusèbe nous dit que cet Empereur chrétien fut récompensé par une vision du Christ, en personne, portant sa croix, qui lui ordonna de marcher vers de nouveaux triomphes, certain qu'il pouvait être de sa protection !

C'est à l'ombre de l'étendard Impérial et de sa célèbre devise *In hoc signo vinces*, que le Christianisme "*visionnaire*", qui n'avait progressé qu'avec peine depuis l'époque d'Irénée, proclama ses droits en pleine lumière du jour. Le Labarum avait probablement fourni le modèle de la *vraie* croix, qui fut découverte "miraculeusement" et conformément à la volonté impériale, quelques années plus tard. Il n'a fallu rien de moins qu'une telle vision remarquable, mise en doute de façon impie par certains critiques, dont le Dr Lardner, et un nouveau miracle par-dessus le marché,

---

[781] *Ecclesiostical History*, vol. I pp. 381-382. Il faut lire les citations tout entières pour pouvoir apprécier la doctrine dans son ensemble.

pour découvrir une croix là où il n'y en avait jamais eu. Toutefois nous devons, ou bien croire au phénomène ou alors le discuter, au risque de passer pour des infidèles ; et cela, malgré le fait que des calculs consciencieux constateraient que les fragments de la "*vraie croix*" se sont multipliés plus miraculeusement encore que les cinq pains de la boulangerie invisible et les deux poissons. Dans des cas analogues, les miracles qui viennent se placer si à propos, ne laissent pas de place pour les faits brutaux. L'histoire doit céder le pas afin que la fiction puisse entrer en jeu. **[342]**

Si la doctrine du prétendu fondateur de la religion chrétienne est aujourd'hui prêchée, dix-neuf siècles écoulés avec plus ou moins de succès dans tous les coins du globe, nous sommes autorisés à croire qu'il serait plus étonné et consterné que qui que ce soit de la doctrine qu'on lui attribue. Dès le début, on a adopté un système de falsification délibérée. On jugera jusqu'à quel point Irénée était décidé à écraser la vérité pour édifier une Eglise à lui, sur les ruines des sept églises primitives mentionnées dans *l'Apocalypse*, par sa querelle avec Ptolémée. Et voilà encore un cas où la foi aveugle est incapable de l'emporter sur la preuve.

L'histoire ecclésiastique nous enseigne que la mission du Christ n'eut qu'une durée de trois années. Sur ce point il y a une contradiction flagrante entre les trois premiers synoptiques et le quatrième évangile ; mais c'est à Irénée qu'il échut de démontrer, déjà en l'an 180 de notre ère – époque probable où ce père écrivit ses ouvrages contre les hérésies – que même des piliers de l'Eglise comme lui, ou bien ne savaient rien de certain à cet égard, ou alors mentirent de propos délibéré et falsifièrent les dates afin de servir leurs besoins. Ce digne Père était si anxieux de répondre à toutes les objections contre ses plans, qu'il ne reculait devant aucun mensonge ou sophisme. Comment devons-nous comprendre la phase suivante, et quel est le falsificateur dans le cas ? Ptolémée soutenait que Jésus était trop jeune pour avoir enseigné quoi que ce soit d'important ; et il ajoute que "le Christ n'a prêché que pendant *une seule année*, et a souffert le douzième mois". En ceci la différence n'est pas grande entre Ptolémée et les Evangiles. Mais Irénée, emporté par son but loin des limites de la prudence, d'une simple différence entre un et trois ans, en fait dix et même vingt ans ! "Renversant toute son œuvre [celle du Christ], et le *frustrant de cet âge*, qui est *nécessaire* et plus honorable que tout autre ; je parle de cet *âge* avancé pendant lequel aussi, comme instructeur il surpassa tous les autres." Puis n'ayant aucune donnée certaine sur laquelle se baser, il se

rejette sur la *tradition*, et prétend que le Christ prêcha pendant plus de DIX ans ! (livre II. c. 22, pp. 4-5). Autre part il donne à Jésus l'âge de cinquante ans.

Mais revenons à notre sujet qui est celui de faire connaître les diverses origines du Christianisme, ainsi que les sources où Jésus puisa ses propres notions de Dieu et de l'humanité.

Les Koïnobi habitaient l'Egypte, où Jésus passa se première enfance. On les confondait généralement avec les Thérapeutes, qui étaient une branche de cette société fort répandue. Telle est l'opinion de Godfrey Higgins et du Dr Rebold. Après la chute des principaux sanctuaires, chute qui commença déjà à l'époque de Platon, les nombreuses différentes sectes, comme celles des Gymnosophes et des Mages – desquels Cléarque fait, bien à tort, dériver les **[343]** premiers – les Pythagoriciens, les Soufis et les Rishis du Cachemire, instituèrent une espèce de Franc-maçonnerie internationale et universelle parmi leurs sociétés ésotériques. "Ces Rishis", nous dit Higgins, "sont les Soufis, les Esséniens, les Carmélites, ou les Nazarites du Temple [782]." "Cette science occulte, connue des prêtres de l'antiquité sous le nom de *feu régénérateur*", dit le Père Rebold, "... science qui pendant plus de 3.000 ans fut la propriété exclusive des prêtres [hindous et égyptiens], à la connaissance de laquelle Moise fut initié à Héliopolis, où il reçut son éducation ; et Jésus parmi les prêtres Esséniens de [l'Egypte ou de] la Judée ; et au moyen de laquelle ces deux grands réformateurs, *et tout particulièrement ce dernier* exécutèrent beaucoup des miracles mentionnés dans les Ecritures [783].

Platon affirme que la religion mystique des Mages, connue sous le nom de *Machagistia*, est la forme de culte des choses divines, la moins corrompue. Plus tard, les Mystères des sanctuaires Chaldéens y furent incorporés par un des Zoroastres et par Darius Hystaspes [784]. Ce dernier la compléta et la perfectionna beaucoup à l'aide de la connaissance qu'il obtint chez les ascètes de l'Inde, dont les rites étaient identiques à ceux des Mages initiés [785]. Ammien, dans son histoire de l'expédition perse de

---

[782] *Adv. Hær.*, II, XXII, 4 5, 6.

[783] Cité dans le *Seers of the Ages*, par J.-M. Peeble.

[784] [Ammien Marcellin, *Histoire Romaine*, XXIIL]

[785] Nous nous en tenons à la notion – qui devient évidente lorsqu'on considère l'imbroglio Zoroastrien – qu'il y avait, même à l'époque de Darius, deux castes sacerdotales distinctes de

Julien, raconte qu'un jour, lorsque Histaspes pénétrait courageusement dans les régions inconnues de l'Inde septentrionale, il arriva à un endroit boisé solitaire, dont les retraites tranquilles étaient "occupées par ces éminents sages, les Brachmanes (ou Shamans). Instruit par eux dans la science du *mouvement des mondes* et des corps célestes, et dans les *purs rites religieux*... il les incorpora à la doctrine des Mages. Ceux-ci rattachèrent cette doctrine à leur *science particulière de prédire l'avenir*, et ce furent leurs descendants qui transmirent le tout ensemble à la postérité [786]". C'est de ces descendants, que les Soufis, composés principalement de Perses et de Syriens, ont acquis leurs connaissances en astrologie et en médecine, ainsi que la doctrine ésotérique de l'antiquité. "La doctrine **[344]** des Soufis", dit C.-W. King, "renfermait l'idée sublime d'une croyance universelle, qui pouvait être pratiquée secrètement en professant une religion extérieure quelconque ; et, de fait, cette doctrine adoptait le même point de vue au sujet des systèmes religieux, que celui des philosophes de l'antiquité par rapport à ces questions [787]." Les mystérieux Druses du Mont Liban sont les descendants de tous ceux-ci. On voit quelquefois, bien qu'on ne les rencontre que rarement, des Coptes solitaires, étudiants sincères, dispersés, ici et là, à travers les déserts sablonneux de l'Egypte, de l'Arabie Pétrée, de la Palestine et des forêts impénétrables de l'Abyssinie. Les disciples de cette mystérieuse école appartiennent à diverses nationalités, et les rejetons du tronc primitif sont aussi fort, nombreux. Le secret gardé par ces sous-loges, ainsi que par la grande loge suprême a toujours été en proportion de l'activité de la persécution religieuse ; et aujourd'hui devant le matérialisme croissant, leur existence même devient un mystère [788].

Mages ; les initiés et ceux qu'on autorisait à officier dans les rites populaires seulement. Le même fait se produit dans les Mystères Eleusiniens. Attachés à chaque temple il y avait les "hiérophantes" du sanctuaire intérieur, et le clergé séculier qui n'était même pas instruit dans les mystères. Ce fut contre les absurdités et les superstitions de ces derniers que Darius s'éleva, et "les renversa" car l'inscription sur son tombeau prouve qu'il était, lui-même, un "hiérophante" et un Mage. Ce ne sont que les rites exotériques de cette classe de Mages qui passèrent à la postérité, car le secret dans lequel on tenait les "Mystères" des vrais Mages Chaldéens, n'a jamais été violé, quelles que soient les suppositions qu'on ait faites à leur sujet.

[786] [Arum. Marcel., *op. cit*., XXIII, VI.]

[787] *The Gnostics and their Rernains*, p. 185.

[788] Ce sont là des vérités qui ne peuvent manquer de s'imposer à l'esprit de sincères penseurs. Tandis que les Ebionites, les Nazarites, les Hémerobaptistes les Lampséens, les Sabéens et bien d'autres sectes primitives qui hésitèrent, plus tard, entre les différents dogmatismes que leur suggéraient les paraboles ésotériques et mal interprétées de l'instructeur Nazaréen, qu'ils considéraient avec raison comme un prophète, il y eut des hommes, dont nous chercherions en vain les noms dans l'histoire,

Mais ce n'est pas une raison pour croire que cette fraternité mystérieuse n'est qu'une fiction qui n'a même *pas de nom*, bien qu'elle soit encore ignorée jusqu'à ce jour. Il importe peu que ses affiliés portent un nom hindou, égyptien ou persan. Des personnes dignes de foi, et bien connues, outre l'auteur du présent ouvrage (qui relate quelques faits les concernant, par l'autorisation spéciale *de celui qui a le droit* de la donner) ont rencontré certains membres de ces sous-confréries. Dans un ouvrage récent et fort précieux sur les sociétés secrètes, *la Royal Masonic Cyclopedia*, de K. R. H. Mackenzie, nous voyons le savant auteur lui-même, membre honoraire de la Loge de Canongate Kilwinning N° 2 (Ecosse) et un maçon auquel on n'en fait pas accroître, donner la description suivante sous le titre, *Hermetic Brothers of Egypt* (p. 309)

"Une fraternité occulte qui date des temps les plus reculés, ayant une hiérarchie d'officiers, de signes secrets et de mots de **[345]** passe, ainsi qu'une curieuse méthode d'instruction dans les sciences, la religion et la philosophie... Si nous devons en croire ceux qui aujourd'hui, professent en faire partie, la *pierre philosophale, l'élixir de vie, l'art de se rendre invisible*, et le pouvoir de communiquer directement avec la vie au delà de la tombe, feraient partie de l'héritage en leur possession. L'auteur n'a rencontré que trois personnes qui affirment l'existence actuelle de ce groupe de philosophes religieux, et qui donnèrent à entendre qu'ils faisaient réellement partie de ce corps. Il n'y a pas de raison pour douter de la bonne foi de ces personnes, inconnues les unes des autres, de situation modeste, de vies sans tache, de manières austères et de coutumes presque ascétiques. Tous avaient l'air d'avoir de quarante à quarante-cinq ans, et évidemment possédaient une érudition... considérable... leurs connaissances des langues étrangères ne faisaient aucun doute... Ils ne

---

qui gardèrent les doctrines secrètes de Jésus, aussi pures et non adultérées qu'ils les avaient reçues. Et cependant, toutes les sectes ci-dessus mentionnées, en conflit les unes avec les autres, étaient bien plus orthodoxes dans leur Christianisme, ou plutôt leur Christisme, que les Eglises de Constantin et de Rome. "Etrange fut le sort de cet infortuné peuple" (les Ebionites), dit Lord Amburley, "lorsque, débordé par le flux du paganisme qui envahit l'église, on les condamna comme hérétiques. Cependant, il n'y a pas de preuve qu'ils se soient départis de l'enseignement de Jésus, ou de ses disciples qui le connurent de son vivant... Jésus, lui-même, était circoncis... il vénérait le temple de Jérusalem comme un lieu de prière pour toutes les nations... Mais le flot du progrès passa sur les Ebionites et les laissa abandonnés sur la grève." (*An Analysis of Religious Beliefs*, par le Vicomte Amberley, vol. I, p. 446.)

séjournaient jamais longtemps dans un pays, mais partaient sans se faire remarquer" [789].

Une autre de ces sous-fraternités, est la secte des Pitris dans l'Inde. Connue par son nom, maintenant que Jacolliot l'a mise en évidence, elle est encore plus secrète, peut-être, que la confrérie que Mackenzie nomme les "Frères Hermétiques". Ce que Jacolliot put savoir à son sujet, il le tira de fragments de manuscrits qui lui furent donnés par les Brahmanes, lesquels, sans doute, avaient leurs raisons pour cela. La *Agrouchada Parikshai* donne certains détails au sujet de cette association, telle qu'elle existait jadis, et tout en expliquant les rites mystiques et les incantations, elle ne révèle rien du tout, de sorte que le mystique *L'Om, L'Rhum, Sh'hrum, et le Sho-rim Ramaya Namaha*, demeurent pour l'auteur embarrassé une énigme aussi impénétrable que jamais. Toutefois il faut lui rendre justice, qu'il admet le fait, et n'entre pas dans de vaines spéculations à son sujet [790].

Que celui qui voudrait s'assurer qu'il existe aujourd'hui une religion qui, pendant des siècles, a déjoué l'impudente curiosité des missionnaires, et les persévérantes recherches de la science, viole, s'il le peut, la retraite des Druses de Syrie. Il trouvera qu'ils comptent environ 80.000 guerriers, répartis depuis les plaines à **[346]** l'est de Damas jusqu'à la côte occidentale. Ils ne cherchent pas à faire de prosélytes, ils fuient la notoriété, demeurent en bons termes – tant que faire se peut – aussi bien avec les Chrétiens qu'avec les Musulmans ; ils respectent la religion de toute autre secte ou peuple, mais ne divulguent jamais leurs propres secrets. C'est en vain que les missionnaires les taxent d'infidèles, d'idolâtres, de brigands et de voleurs. Ni la menace, ni la subordination, ni une considération quelconque ne décidera un Druse à se convertir au

---

[789] Les lecteurs américains seront, peut-être, encore plus surpris d'apprendre qu'il existe aujourd'hui aux Etats-Unis une confrérie mystique qui se réclame d'une parenté intime avec la plus puissante des Fraternités de l'Orient. Elle est connue sous le nom de Fraternité de Luxor, et ses membres fidèles ont la garde d'importants secrets scientifiques. Ses ramifications s'étendent à travers toute la grande République Occidentale. Quoique cette fraternité ait été à l'œuvre depuis fort longtemps, le secret de son existence a été jalousement gardé. Mackenzie la décrit comme ayant "une base Rosicrucienne et comprenant de nombreux membres" (*Royal Masonic Cyctopedia*, p 461).

Mais l'auteur a tort en cela ; ils n'ont rien à faire avec les Rose-croix. Le nom de Luxor fut dérivé à l'origine de l'ancienne cité du Bélouchistan Loukhsur, située entre Bela et Kedje, qui donna également son nom à l'ancienne cité égyptienne.

[790] [Jacolliot, *Le spiritisme*, p. 78.]

Christianisme dogmatique ; nous avons oui dire de deux qui avaient été convertis au Christianisme dans l'espace de cinquante ans, et tous deux ont terminé leur carrière en prison pour ivrognerie et vol. Ils ont prouvé être de "vrais Druses" [791] dit un de leurs chefs en parlant d'eux. Le cas ne s'est jamais présenté, qu'un Druse initié se soit converti au Christianisme. Quant aux non-initiés, on ne leur permet même jamais de voir les écritures sacrées, et nul parmi eux n'a la moindre idée où on les garde. Certains missionnaires en Syrie se vantent d'en posséder quelques copies. Les ouvrages qui sont, disent-ils, l'exposition exacte de ces livres secrets (tels que la traduction par Pétis de la Croix, en 1701, d'ouvrages présentés par Nasr-Allah au roi de France) ne sont qu'une compilation de "secrets" plus ou moins connus de tous les habitants des chaînes méridionales du Liban et de l'Anti-Liban. C'est l'œuvre d'un Derviche apostat, qui fut chassé de la secte Hanafi pour conduite répréhensible – il s'était approprié l'argent de veuves et d'orphelins. *L'Exposé de la Religion des Druses*, en deux volumes, par Sylvestre de Sacy (1838) est encore un tissu d'hypothèses. Une copie de cet ouvrage était placée en 1870, dans l'embrasure de la fenêtre d'une de leurs principales *Khalwehs*, ou lieu de réunions religieuses. A la question impertinente d'un voyageur anglais, au sujet de leurs rites, *l'Okhal* [792], un vénérable vieillard, qui parlait l'anglais aussi bien que le français, ouvrit le volume de De Sacy et le présentant à son interlocuteur il lui dit avec un bienveillant sourire : "Lisez ce livre instructif et véridique ; je ne pourrais vous expliquer mieux qu'il ne le fait ni plus correctement, les secrets de Dieu et de notre bienheureux Hamsa." Le voyageur se le tint pour dit. **[347]**

Mackensie dit qu'ils s'établirent dans le Liban vers le Xème siècle, et "qu'ils semblent être un mélange de Kurdes, d'Arabes Marid et d'autres tribus à demi civilisées. Leur religion est un composé de Judaïsme, de Christianisme et de Mahométanisme. Ils ont un ordre régulier de prêtres et une *espèce de hiérarchie*... ils ont aussi un système régulier de mots de

---

[791] Ce peuple n'accepte pas le nom de Druses qu'on leur donne ; bien au contraire ils le considèrent comme une insulte. Ils se donnent le nom de "disciples de Kamsa" leur Messie, qui vint vers eux au XIIème siècle du "Pays de la Parole de Dieu", et avec son disciple Mochtana Bohæddin *mit cette Parole par écrit*, et la commit à la garde de quelques initiés, en leur enjoignant le plus profond secret. On leur donne généralement le nom d'Unitariens.

[792] Les *Okhal* (de l'arabe *akl*, intelligence ou sagesse) sont les initiés, ou les sages de cette secte. Ils occupent, dans leurs mystères, la même place que les hiérophantes de l'antiquité, dans les Mystères Eleusiniens et autres.

passe et de signes... Ils font un stage de probation de douze mois avant l'initiation, à laquelle les deux sexes sont admis." [793].

Nous ne citons le passage ci-dessus que pour faire voir le peu que des personnes, même aussi dignes de foi que M. Mackensie, savent au sujet de ces mystiques.

Mosheim qui en sait autant, ou plutôt aussi peu, que tous les autres, a le mérite d'admettre avec candeur que "leur religion est particulière à eux seuls et qu'elle est entourée de quelque mystére [794]" Nous n'en doutons pas !

Il est tout naturel que leur religion montre des traces de Magisme et de Gnosticisme, car c'est la philosophie ésotérique Ophite qui en constitue la base. Mais le dogme caractéristique des Druses est l'unité absolue de Dieu. Il est l'essence de la vie, et bien qu'incompréhensible et invisible, on peut le connaître lorsqu'il *se manifeste occasionnellement sous la forme humaine* [795]. De même que les Hindous, ils croient qu'il s'est incarné plus d'une fois sur cette terre. Hamsa fut le *précurseur* de la dernière manifestation (le dixième *avatar*) [796] et non l'héritier de *Hakem*, qui est encore à venir. Hamsa était la personnification de la "Sagesse Universelle". Dans ses ouvrages Boha-eddin l'appelle le Messie. Le nombre entier de ses disciples, ou ceux qui aux différentes époques mondiales ont enseigné la sagesse aux hommes, et que ceux-ci ont invariablement oubliée et rejetée au cours du temps, est de cent soixante quatre (164 le *s, d, k* cabalistique). Par conséquent leurs stages ou degrés de promotion après l'initiation, sont au nombre de cinq ; les trois premiers degrés sont représentés par "les trois pieds du candélabre du Sanctuaire intérieur, qui supporte la lumière des cinq éléments" ; les deux derniers les plus importants et terrifiants dans leur grandeur solennelle, appartiennent aux ordres les plus élevés ; et les cinq degrés, ensemble, représentent l'emblème des cinq Eléments mystiques déjà énumérés. Les "trois pieds sont la sainte *Application, l'Ouverture et le Fantôme*", dit un de leurs

---

[793] [*Royal Masonic Cyclop*., p. 163.]

[794] [*Eccl. Hist*.]

[795] C'est la doctrine des Gnostiques qui maintenait que le Christos est l'esprit immortel de l'homme en personne.

[796] Les dix Messies ou avatars rappellent encore les cinq Avatars Bouddhistes et les dix Brahmaniques du Bouddha et de Krishna.

livres, l'âme interne et externe de l'homme, et son corps, un fantôme, une ombre transitoire. Le corps, ou la matière **[348]** est aussi appelé le "Rival", car "il est le ministre du péché, le Diable créant constamment des dissensions entre l'Intelligence Céleste [l'Esprit] et l'âme, qu'il tente sans cesse." Leurs notions sur la transmigration sont Pythagoriciennes et cabalistiques. L'esprit, ou Al-Tamîmi (l'âme divine) était en Elie et saint Jean-Baptiste ; et l'âme de Jésus était celle de Hamsa ; c'est-à-dire qu'elle était de la même pureté et sainteté. Jusqu'à leur résurrection, par laquelle ils comprennent le jour où les corps spirituels des hommes seront absorbés dans l'essence de Dieu et dans son être (le Nirvana des Hindous), les âmes des hommes conservent leur forme astrale, sauf quelques élus qui, dès le moment de la séparation de leur corps commencent leur existence comme esprits purs. Ils divisent la vie de l'homme en âme, corps et intelligence ou mental. C'est ce dernier qui transmet et communique à l'âme l'étincelle divine de son H'amsa (Christos).

Ils ont sept grands commandements qui sont enseignés également à tous les non-initiés ; et cependant, même ces articles de foi bien connus ont été si bien brouillés dans les ouvrages d'auteurs extérieurs que dans une des meilleures *Encyclopédies* américaines (celle de Appleton) ils ont été dénaturés ainsi qu'on peut voir dans le tableau ci-après ; nous mettons en regard l'une de l'autre la version véritable et la version dénaturée :

VERSION CORRECTE DES COMMANDEMENTS TELS QU'ILS SONT ENSEIGNES ORALEMENT PAR LES INSTRUCTEURS [797].	VERSION DENATUREE RAPPORTEE PAR LES MISSIONNAIRES CHRETIENS ET PUBLIEE DANS LES PRETENDUS EXPOSES [798].
I. *L'Unité de Dieu*, ou l'unité infinie de la Divinité.	I (II) "La Vérité en paroles" ce qui équivaut dans la pratique, *à la vérité seulement pour la religion et les initiés ; il est permis d'agir et de mentir aux hommes d'autres croyances* [799].
II. *L'excellence essentielle de la Vérité.*	II (VII) "Aide mutuelle, vigilance et protection".
III. Tolérance ; le droit donné à tout homme ou femme d'exprimer librement son opinion sur les choses religieuses, et de les soumettre à la raison. **[349]**	III (?) "Renoncer à toute autre religion" [800].
IV. Le respect pour tout homme ou femme d'après leur caractère et leur	IV (?) "Se tenir à l'écart des infidéles de toute espèce, non pas

[797] Voyez plus loin, la lettre d'un "Initié".

[798] Dans cette colonne les premiers numéros correspondent à l'article sur les Druses dans la *New American Cgclopædia de Appleton*, vol. VI, p. 631. Les numéros entre parenthèses font voir l'ordre dans lequel les commandements seraient lacés, s'ils avaient été correctement reproduits.

[799] Cette doctrine néfaste appartient à l'ancienne politique de l'Eglise catholique, mais elle est absolument fausse en ce qui concerne les Druses. Ils maintiennent qu'il est permis de cacher la vérité au sujet de leur propre doctrine, car nul en dehors de leur secte n'a le droit de fouiller dans leur religion. Les Okhals n'autorisent en aucun cas un mensonge délibéré bien que les laiques se soient souvent débarrassés d'espions envoyés par les chrétiens pour découvrir leurs secrets, en les trompant par de fausses initiations. (Voir la lettre du prof. Rawson à l'auteur).

[800] Ce commandement n'existe pas dans l'enseignement de l'école du Liban.

conduite.	extérieurement, mais seulement dans le cœur" [801].
V. Soumission complète aux décrets de Dieu.	V (I) "Reconnaître l'unité éternelle de Dieu".
VI. Chasteté du corps, du mental et de l'âme.	VI (V) "Etre satisfaits des actes de Dieu".
VII. Aide mutuelle dans toutes les conditions.	VII (V) "Résignation à la volonté de Dieu".

Ainsi qu'on peut le constater le seul exposé, ci-dessus, est celui d'une grande ignorance, sinon de malice de la part d'auteurs qui, comme Sylvestre de Sacy, ont entrepris de faire connaître au monde des choses dont ils ne connaissent pas le premier mot.

"La Chasteté, l'Honnêteté, l'Humilité et la Pitié", sont, par conséquent, les quatre vertus théologales de tous les Druses, outre plusieurs autres qu'on n'exige que des seuls initiés : "le meurtre, le vol, la cruauté, la cupidité et la médisance" sont les cinq péchés, auxquels viennent s'ajouter plusieurs autres dans les tablettes sacrées, mais que nous devons nous abstenir d'énumérer. La moralité des Druses est stricte et intraitable. Rien ne pourrait détourner un de ces Unitariens du Liban de ce qu'on lui a enseigné comme son devoir. Le rituel de leur culte étant inconnu des étrangers, leurs soi-disant historiens ont nié jusqu'à présent qu'ils en eussent un. Leurs "Réunions du Jeudi" sont ouvertes à tous, mais aucun intrus n'a jamais participé aux rites de l'initiation qui ont lieu de temps en temps les vendredis, dans le plus grand secret. On y admet les femmes aussi bien que les hommes, et elles jouent un rôle important à l'initiation des hommes. La probation est longue et sévère, à moins de quelque exception extraordinaire. Une fois, dans une certaine période de temps, a lieu une cérémonie solennelle, pendant laquelle tous les anciens et les initiés des deux degrés les plus élevés, partent en pèlerinage de plusieurs jours, pour un endroit dans la montagne. Ils se rencontrent dans l'abri d'un monastère qu'on dit avoir été bâti dans les premiers temps de l'ère

---

[801] Il n'existe pas de commandement de cette nature, mais la pratique existe par arrangement mutuel, comme à l'époque de la persécution des Gnostiques.

chrétienne. On ne voit à l'extérieur que les anciennes ruines d'un édifice, jadis imposant, utilisé, suivant la légende, par les sectes Gnostiques comme un lieu de culte pendant les persécutions religieuses. Les ruines au-dessus de terre ne sont toutefois qu'un prétexte ; car la chapelle, les halles et les cellules couvrent une surface considérablement plus étendue que l'édifice supérieur ; la richesse de l'ornementation, la beauté des anciennes sculptures et les vases d'or et d'argent dans cette retraite sacrée, donnent l'illusion "d'un rêve **[350]** de gloire", suivant l'expression d'un initié. De même que les lamaseries de la Mongolie et du Tibet sont visitées aux grandes occasions par l'ombre sainte du "Seigneur Bouddha", de même ici, pendant la cérémonie apparaît la forme radieuse et éthérée de Hamsa, le Bienheureux, qui instruit les fidèles. Les exploits les plus extraordinaires de ce qu'on pourrait nommer magie ont lieu pendant les quelques nuits que dure la réunion ; et un des plus grands mystères – fidèle copie du passé – s'accomplit dans le sein discret de notre mère la terre ; pas un écho, pas un murmure, pas un rayon de lumière ne trahissent au dehors le grandiose secret des initiés.

De même que Jésus, Hamsa était un homme mortel, et néanmoins "Hamsa" et "Christos" sont synonymes dans leur signification intime et occulte. Tous deux symbolisent le *Nous*, l'âme divine et supérieure humaine, l'esprit. La doctrine enseignée par les Druses sur cette question particulière de la dualité de l'homme spirituel, consistant en une âme mortelle et une autre immortelle, est identique à celle des Gnostiques, les anciens philosophes grecs, et d'autres initiés.

En dehors de l'Orient, nous avons rencontré un initié, (un seul), qui, pour des raisons qui lui sont propres, ne fait pas un secret de son initiation dans la Confrérie du Liban. Cet homme est le savant artiste et voyageur, le professeur A.-L. Rawson de New-York. Ce Monsieur a séjourné pendant plusieurs années dans l'Orient, il a visité quatre fois la Palestine et a fait le voyage de la Mecque. On peut dire sans crainte qu'il possède des données inappréciables au sujet de l'origine de l'Eglise chrétienne, que seul celui qui a eu accès aux dépôts fermés aux touristes ordinaires, a pu réunir. Le Professeur Rawson, avec la véritable dévotion d'un homme de science, a noté toutes les découvertes importantes qu'il fit dans les bibliothèques de la Palestine, et tous les faits précieux que lui communiquèrent oralement les mystiques qu'il rencontra, et un jour il les publiera. Il nous a, fort aimablement, envoyé la communication suivante, laquelle corrobore pleinement, ainsi que le lecteur le verra, ce que nous avons avancé de nos

expériences personnelles au sujet de l'étrange confrérie qu'on intitule à tort les Druses :

34 Bond Str. New-York, le 6 juin 1877.

...Votre lettre me demandant de vous faire le récit de mon initiation dans un ordre secret chez le peuple connu généralement sous le nom de Druses, du mont Liban, me parvient ce matin. J'ai pris, ainsi que vous le savez, à ce moment, l'obligation de garder secrète dans ma mémoire la plus grande partie des "mystères", ainsi que la partie la plus intéressante des enseignements, de sorte que ce qui me reste à **[351]** vous révéler n'aura probablement pas beaucoup d'intérêt pour le public. Mais l'information que je puis vous donner en tout honneur, est à votre service, pour en faire l'usage qu'il vous conviendra.

La probation fut fixée, en ce qui me concerne, et par *dispensation spéciale*, à un mois, et pendant tout ce temps je fus accompagné par un prêtre, qui ne me quitta pas plus que mon ombre, me servant de cuisinier, de guide, d'interprète et de domestique, afin de pouvoir certifier du fait que je m'étais strictement conformé aux règles de diète, d'ablutions et autres choses. Il était aussi mon instructeur dans le texte du rituel, qu'il me récitait de temps en temps pour la pratique, en dialogue ou en chant, suivant le cas. Lorsque nous étions le jeudi à proximité d'un village de Druses, nous assistions aux "réunions ouvertes" où les hommes et les femmes se réunissaient pour s'instruire et adorer, et exposer au monde en général leurs pratiques religieuses. Je n'ai jamais assisté, avant mon initiation, à une réunion "fermée" du vendredi, et je ne crois pas qu'aucun homme ou femme y ait jamais assisté sauf par l'entremise d'un prêtre complaisant, et cela même est peu probable, car un prêtre parjure y risque la vie. Ceux qui se plaisent à mystifier un "Franc" trop crédule, le bernent avec une initiation simulée, surtout si on a raison de croire qu'il est

en rapport avec les missionnaires de Beyrouth ou d'autre part.

Les initiés comprennent des hommes et des femmes, et la cérémonie est d'un ordre si particulier que les deux sexes sont requis pour assister au rituel et au "travail". L'ameublement de la maison de prière et de la "chambre des visions" est fort simple, et sauf en ce qui a rapport aux commodités pourrait se borner à un simple bout de tapis. Dans le "Hall Gris" (cet endroit n'est jamais nommé ; il est souterrain et *non loin* de Bayt-ed-Deen) il y a de riches décors, et de précieuses pièces d'ameublement anciennes, l'œuvre d'orfèvres, arabes d'il y a cinq ou six siècles, signées et datées. Le jour de l'initiation est un jour de jeûne absolu depuis le lever au coucher du soleil en hiver, ou à six heures en été, et du commencement à la fin la cérémonie est une série d'épreuves et de tentations calculées pour éprouver l'endurance du candidat soumis à un effort physique et mental continu. Sauf les jeunes candidats (hommes ou femmes) il est rare qu'on réunisse à *gagner* tous les *prix*, car *la nature prend quelquefois le dessus*, malgré la volonté la plus ferme, et les néophytes échouent en voulant subir quelques-unes des épreuves. Dans ce cas la probation est prolongée d'une année, au bout de laquelle on se présente de nouveau aux épreuves.

Parmi les épreuves pour le contrôle de soi-même du néophyte, il y a les suivantes : de belles pièces de viande rôtie, des soupes savoureuses, du pilaf et d'autres mets appétissants, des sorbets, du café, du vin et de l'eau, sont placés comme par hasard, sur son chemin, et on le laisse quelque temps seul en présence de ces friandises. Pour celui qui a faim et qui se sent défaillir, la tentation est grande. Mais une épreuve plus dure encore est lorsque les sept prêtresses se retirent, sauf une seule, la plus jeune et la plus jolie, et que la porte est fermée et verrouillée du dehors, après avoir averti le candidat qu'on le laisserait à ses méditations pendant une demi-heure. Fatigué de la longue et interminable cérémonie, affaibli

par la faim, torturé par la soif, la douce réaction venant à la suite d'un effort considérable pour dompter sa nature animale, cet instant de repos et de tentation constitue un péril immense. La charmante jeune vestale, s'approche de lui timidement, et avec des œillades qui prêtent un double attrait magnétique à ses paroles, le supplie, à voix basse, de la "bénir". Malheur à lui s'il cède ! Cent paires d'yeux le contemplent par des trous invisibles et le moment **[352]** opportun et l'apparence du secret n'existent que dans l'esprit du néophyte ignorant et confiant.

Leur doctrine n'a rien d'infidèle, ou d'idolâtre ; elle ne contient non plus aucun trait mauvais. Ils possèdent des reliques de ce qui fut, autrefois, la forme sublime du culte de la nature, qui à la suite de despotisme s'est contracté en un ordre secret, caché à la lumière du jour et exposé seulement à la flamme fumeuse de quelques lampes, qui brûlent dans une caverne humide, ou une chapelle souterraine. Les principaux dogmes de leur religion se réduisent à sept articles, qui sont les suivants, condensés en termes généraux :

L'Unité de Dieu, ou l'unité infinie de la Divinité.
L'excellence essentielle de la Vérité.
La loi de la tolérance pour les opinions de tous les hommes aussi bien que des femmes.
Le respect pour le caractère et la conduite de tous, hommes et femmes.
La soumission absolue aux décrets de Dieu.
La chasteté du corps, de l'âme et de l'esprit.
Aide mutuelle en toute occasion.

Ces dogmes ne sont ni imprimés ni écrits. Il en existe d'autres imprimés ou écrits pour égarer les importuns, mais nous n'avons rien à faire avec ceux-ci.

Le principal résultat de l'initiation paraît être une sorte d'illusion mentale ou de somnambulisme, état dans lequel le néophyte voit, ou croit voir, les images de personnes qu'il sait être absentes et dans certains cas éloignées de milliers de milles. Je crus voir (ou peut-être

n'était-ce que l'effet de l'imagination) des amis et des parents que je savais être à ce moment dans l'Etat de New-York, tandis que j'étais sur le Mont Liban. Il m'est impossible de dire comment ces résultats furent obtenus. "Ils apparaissaient" dans une chambre obscure, tandis que le "guide" parlait, l'assistance chantant dans la "chambre" contiguë et à peu prés à la tombée de la nuit, lorsque j'étais exténué de jeûner, de marcher, de parler, de chanter, de me vêtir et de me déshabiller, ayant vu beaucoup de personnes dans diverses conditions de vêtements et de nudité ; la grande tension d'esprit pour résister à certaines manifestations physiques résultant d'appétits qui surmontent la volonté ; l'attention soutenue pour se rendre compte des visions qui passent, afin de les graver dans la mémoire ; il est donc fort possible que j'aie été incapable de juger un phénomène nouveau et merveilleux pour moi, et par-dessus tout ces apparitions magiques qui ont toujours éveillé chez moi le soupçon et la méfiance. Je connais l'usage des lanternes magiques et d'autres appareils, et je pris soin d'examiner la chambre où les visions m'apparurent le même soir, le jour après, et plusieurs fois par la suite, et je puis certifier qu'en ce qui me concerne, il n'a été fait usage d'aucun truc ou machinerie quelconque, à part la voix du "guide et instructeur". En plusieurs occasions, dans la suite, lorsque je me trouvai à une grande distance de la "chambre", les mêmes visions se reproduisirent, comme par exemple à l'Hôtel Hornstein à Jérusalem. La belle-file d'un négociant juif bien connu à Jérusalem, est une sœur initiée, et peut produire à volonté des visions pour ceux qui consentent à vivre selon des règles strictement en accord avec celles de l'Ordre pendant quelques semaines, plus ou moins suivant leur nature grossière ou raffinée. **[353]**

Je n'hésite pas à affirmer que l'initiation est si spéciale qu'on n'en pourrait pas donner la description dans les livres, pour instruire celui qui n'a pas passé par le travail de la "chambre". Il serait encore plus difficile d'en

donner un exposé que de celle des Franc-maçons. Leurs véritables secrets sont joués et non parlés, et demandent l'assistance de plusieurs personnes initiées pour parfaire le travail.

Je ne crois pas nécessaire de dire combien certaines notions de ce peuple perpétuent les croyances des anciens Grecs, comme par exemple la notion qu'un homme a deux âmes, et beaucoup d'autres – car vous avez probablement été familiarisée avec elle dans votre passage à travers la chambre "supérieure" et la "chambre inférieure". Si je fais erreur en vous croyant une initiée veuillez m'excuser. Je sais que des amis intimes cachent les uns aux autres le "secret sacré" ; et que même le mari et la femme peuvent vivre – ainsi que j'ai été informé c'était le cas dans une famille à Dayr-el-Kamar – pendant vingt ans côte à côte, en ignorant cependant l'initiation l'un de l'autre. Vous avez, sans aucun doute, vos bonnes raisons pour garder le secret.

Votre dévoué,

A.-L. RAWSON.

Avant de clore le sujet nous pourrions ajouter que si un étranger demande à être admis à une des réunions du jeudi, on ne le lui refuse jamais. Seulement si c'est un chrétien, *l'Okhal* ouvrira une *Bible* et en lira un passage ; si c'est un Musulman, il lira quelques chapitres du *Koran* et la cérémonie se terminera ainsi. Ils attendront que l'étranger se soit éloigné, puis, après avoir fermé les portes de leur couvent, ils accompliront leurs rites propres et leurs cérémonies, pour lesquelles ils descendent dans leurs sanctuaires souterrains [802]. "Les Druses, encore plus que les Juifs, demeurent une nation particulière", dit le colonel Churchill, un des seuls auteurs de bonne foi et strictement impartial. "Ils se marient entre eux ; ils ne se convertissent que fort rarement ; ils tiennent fermement à leurs anciennes traditions, et ils déjouent tous les efforts pour approfondir leurs secrets... Le mauvais renom du caliphe qu'ils prétendent être leur

---

[802] Lt-Col. C.H. Churchill, *Mount Lebanon*, vol. II, Londres, 1853.

fondateur, est bien compensé par la pureté des vies de ceux qu'ils honorent comme des saints et par l'héroïsme de leurs chefs féodaux."

Malgré cela on est autorisé à dire que de toutes les sociétés secrètes, celle des Druses est la moins ésotérique. Il y en a d'autres, beaucoup plus puissantes et plus savantes, dont, en Europe, on ne soupçonne même pas l'existence. Il y a beaucoup de Branches faisant partie de la "Loge Mère", qui mélangées à d'autres communautés, pourraient être classées comme des sectes dans d'autres sectes. Une de celles-ci est la secte connue généralement sous le nom des *Langhana-Sastra*. Elle compte plusieurs milliers d'adeptes, disséminés en petits groupements dans le sud du Dekkan, en **[354]** Inde. Suivant la superstition populaire, on craint cette secte à cause de sa grande réputation de magie et de sorcellerie. Les Brahmanes accusent ses membres d'athéisme et de sacrilège, car aucun d'eux ne consent à reconnaître l'autorité des *Védas* ou de *Manou*, sauf en ce qui concerne les versions en leur possession, auxquelles ils se conforment, et qu'ils prétendent être les seuls textes originaux ; les *Langhana-Sastra* n'ont ni temples ni prêtres, mais deux fois par mois, chaque membre de la communauté est tenu de s'absenter de chez lui pendant trois jours. La rumeur populaire, qui a pris naissance chez leurs femmes, veut que ces absences soient dues à un pèlerinage à leurs lieux de réunions bi-mensuelles. Ils se tiennent alors dans leurs *bungalows* qui ressemblent à des forteresses, entourés qu'ils sont de murailles hautes et épaisses, situés dans quelque endroit retiré dans les montagnes, ignoré et inaccessible pour les autres sectes, et cachés aux regards par la luxuriante végétation de l'Inde. Ces murailles, à leur tour, sont entourées d'arbres sacrés nommés *ashvalha*, et en Tamil *arasha maram*. Ce sont les "bosquets sacrés" origine de ceux de l'Egypte et la Grèce, dont les initiés bâtissaient leurs temples dans les "bosquets" analogues, "inaccessibles aux profanes [803]."

Il ne sera pas sans intérêt de lire ce que John Yarker Jr. a à dire au sujet de quelques sociétés secrètes modernes chez les Orientaux. "La ressemblance la plus proche des Mystères Brahmaniques, se voit probablement dans les forts anciens "*Sentiers*" des Derviches, qui sont généralement régis par douze officiers, la plus ancienne "Cour" dirigeant les autres par droit d'antériorité. Ici, le maître de la "Cour" est appelé *Sheik* et il a sous ses ordres ses députés, les "Caliphes", ou successeurs, qui

---

[803] Chaque temple en Inde est entouré d'une ceinture d'arbres sacrés. Et comme le Koum-Boum du Kansu (Mongolie) personne sauf un initié n'a le droit d'en approcher.

peuvent être fort nombreux (comme, par exemple, dans le degré breveté du Maître Maçon). L'ordre est divisé en au moins quatre colonnes, piliers ou degrés. Le premier pas est celui de "l'Humanité", qui présuppose l'observation de la Loi écrite, et qui est "l'annihilation en le *Sheik*". Le second est celui du "Sentier", dans lequel le "*Murid*", ou disciple acquiert les pouvoirs spirituels et l' "auto-annihilation dans le *Pir*" ou fondateur du "Sentier". Le troisième degré est appelé "La Connaissance" et le "Murid" est supposé s'inspirer dans ce qu'on nomme "l'annihilation dans le Prophète". Le quatrième degré le conduit jusqu'à Dieu, et lorsqu'il devient une partie de la Divinité il La voit en toute chose. Le premier et le second degré ont été divisés en subdivisions modernes, qui sont "Intégrité" ; "Vertu" ; "Tempérance" ; "Bienveillance". Après **[355]** cela le *Sheik* lui confère le grade de "Caliphe" ou Maître Honoraire, car, dans leur langage mystique "l'homme doit mourir avant que le saint puisse naître." On voit que ce genre de mysticisme est applicable au Christ, comme fondateur d'un "Sentier".

A cela l'auteur ajoute ce qui suit, au sujet des Derviches Bektash, qui "souvent initièrent les Janissaires. Ils portent sur eux *un petit cube de marbre tacheté de sang*. La cérémonie se passe comme suit : Une année de probation est exigée avant d'être reçu, pendant laquelle de faux secrets sont donnés pour éprouver le candidat ; il a deux parrains, et *on lui enlève tous métaux et même ses habillements* ; une corde est alors faite avec de la laine de mouton pour lui mettre autour du cou, et lui ceindre les reins ; il est conduit au centre d'une chambre carrée, il est présenté comme esclave, et on l'assoit sur une grande pierre avec douze dentelures ; ses bras sont croisés sur la poitrine ; son corps est incliné en avant, ses orteils droits étendus par-dessus le pied gauche ; après diverses prières, on le place d'une façon particulière, sa main placée d'une manière spéciale dans celle du Sheik, qui répète un verset du *Koran* : "Ceux qui en te donnant la main, te font un serment, le jurent à Dieu, car la main de Dieu est placée dans la leur ; quiconque violera ce serment, le fera à ses risques et périls, et celui qui demeure fidèle, recevra de Dieu une magnifique récompense." Leur signe consiste à placer la main sous le menton, peut-être en souvenir de leur vœu. Tous font usage du double triangle. Les Brahmanes inscrivent

leur trinité dans leurs angles ; ils ont également le signe de détresse employée par les Maçons de France" [804].

Dès le moment où le premier mystique trouva le moyen de communiquer avec le monde des êtres invisibles, entre la sphère de la matière et celle de l'esprit pur, il conclut qu'abandonner cette science mystérieuse à la profanation des masses, serait la perdre. Son abus pourrait entraîner l'humanité à la destruction rapide ; ce serait laisser jouer des enfants avec des produits explosifs, et leur fournir des allumettes. Le premier adepte autogène n'initia que quelques élus, et garda le silence envers la multitude. Il reconnut son Dieu et sentit que l'Etre sublime était au-dedans de lui. L' "Atman", le "Soi" [805], le puissant Seigneur et Protecteur, **[356]** du moment que l'homme l'eût connu comme le "*Je suis*", le "*Ego Sum*", le "*Asmi*", donne la preuve silencieuse de tout son pouvoir à celui qui était capable de reconnaître la voix petite silencieuse. Depuis l'époque de l'homme primitif décrit par le premier poète Védique,

---

[804] John Yarker Jr., *Notes on the Scientific and Religions Mysteries of Antiquity*, etc., pp. 78, New-York.

[805] Ce "Soi" que les philosophes grecs nommaient *Augoeides*, le "Brillant", est décrit d'une manière impressionnante et vraiment belle dans le Véda de Max Müller. Démontrant que ce Véda est le premier livre des nations aryennes, le professeur ajoute que "nous y reconnaissons... une période de la vie intellectuelle de l'homme qui n'a pas son pareil dans aucun autre pays du monde entier. Dans les hymnes du Véda nous voyons l'homme abandonné à lui-même pour résoudre l'énigme de ce monde... Il invoque [les dieux autour de lui], il les loue et les adore. Et cependant avec tous ces dieux... au-dessus et au-dessous de lui le poète primitif parait être inquiet en son for intérieur. Là aussi, dans le fond de sa poitrine, il découvre une puissance... qui n'est jamais muette lorsqu'il prie, qui n'est jamais absente lorsqu'il craint et tremble. Elle paraît inspirer ses prières, et cependant les écouter ; elle semble vivre au-dedans de lui et, pourtant, le supporter et tout ce qui l'entoure. Le seul nom qu'il puisse trouver pour cette force mystérieuse est "Brâhman" ; car brâhman voulait dire originellement, force, volonté, désir et le pouvoir propulsif de la création. Mais ce Brâhman impersonnel, aussitôt qu'il est nommé devient quelque chose de grand et de divin. Il finit par devenir un des nombreux dieux, un dieu de la grande triade, qu'on adore jusqu'à ce jour. Et, malgré cela, la pensée au-dedans de lui n'a pas de nom véritable ; ce pouvoir qui n'est rien d'autre que lui-même, qui supporte les dieux, les cieux et chaque chose vivante, flotte devant lui, conçu mais non exprimé. Enfin il lui donne le nom "d'Atman", car Atman qui voulait dire à l'origine le souffle ou l'esprit en vient à signifier le Soi et le Soi seulement ; Le *Soi*, Divin ou humain ; le Soi, qu'il crée ou qu'il souffre ; le Soi, le un ou le tout ; mais toujours le Soi indépendant et libre. "Qui a vu le premier né, demande le poète, lorsque celui qui n'avait pas d'os (c'est-à-dire de forme) donne naissance à celui qui a des os ? Où était la vie, le sang, le Soi du monde ? Qui le demanda à celui qui le savait" (*Rig-Veda*, I, 164, 4). Cette notion du Soi divin, une fois exprimée, tout doit reconnaître sa suprématie ; le Soi est le seigneur de toutes choses, le Soi est le Roi de tout. Ainsi que tous les rayons d'une roue sont contenus dans le moyeu et la circonférence, toute chose est contenue dans ce Soi ; tous les sois sont contenus dans ce Soi" (*Brihad âranyaka*, IV, 5-15, éd. Rœr, p. 487). Brahma lui-même n'est autre chose que le Soi (*Ibid*., p. 478 ; *Châdogya-upanishad*, VIII, 3, 3-4) ; *Chips from a German Workshop*, vol. I, p. 69.

jusqu'aux temps modernes, il n'y a pas eu un seul philosophe digne de ce nom, qui n'ait porté dans le silencieux sanctuaire de son cœur, la sublime et mystérieuse vérité. S'il était initié, il l'apprit comme une science sacrée ; s'il ne l'était pas, alors, de même que Socrate se répétait à lui-même et à tous ses semblables, la noble injonction : "Homme, connais-toi toi-même", il réussit à reconnaître le Dieu en lui. "Vous êtes des dieux", s'écrie le Roi-Psalmiste, et nous voyons que Jésus rappelle aux Scribes que l'expression "Vous êtes des dieux", s'adressait à d'autres hommes mortels, et qu'il réclamait pour lui le même privilège sans blasphème [806]. Et voici que Paul, écho fidèle, tout en affirmant que nous sommes tous "le temple du Dieu vivant [807]", ajoute prudemment, qu'après tout ces choses n'intéressent que les "sages", et qu'il n'est pas "légitime" d'en parler.

Acceptons, par conséquent, l'invite, et notons simplement que même à travers toute la phraséologie barbare et tourmentée du *Codex Nazaraeus*, on retrouve la même idée. Comme une lame de fond, rapide et claire, elle coule sans mélanger sa pureté cristalline avec la vase des lourdes vagues du dogmatisme. Nous le constatons dans le *Codex*, de même que dans les *Védas*, dans *l'Avesta* ; aussi bien dans *l'Abhidarma*, les *Sânkhya Sûtras* de *Kapila* que dans le Quatrième Evangile. Nous ne pouvons atteindre le "Royaume des **[357]** Cieux" que si nous nous unissons indissolublement avec notre *Rex Lucis*, le Seigneur de Splendeur et de Lumière, notre Dieu Immortel. Il faut premièrement conquérir l'immortalité et "prendre le Royaume des Cieux par la force", qui est offert à notre être matériel. "Le premier homme, tiré de la terre, est terrestre ; le second homme est le Seigneur venant du ciel... Voici, je vous dis un mystère", dit Paul (I *Corinthiens*, XV, 47). Dans la religion de Sakya-Muni, que les savants commentateurs se sont plu, dernièrement à représenter comme purement *nihiliste*, la doctrine de l'immortalité est clairement définie, malgré toutes les notions Européennes ou plutôt Chrétiennes au sujet du Nirvâna. Dans les livres sacrés des Jaïns, de Pattana, Gautama Bouddha mourant est interpellé comme suit : "Monte dans le *Nirvi* (Nirvâna) de ce corps en décrépitude dans lequel tu as été envoyé. Monte dans *ton séjour antérieur*, O bienheureux Avatar !" Il nous semble que c'est tout l'opposé du Nihilisme. Si Gautama est invité à réintégrer son "séjour antérieur" et que ce séjour est le Nirvâna, il est donc incontestable que la philosophie

---

[806] *Jean*, X, 34-35.

[807] 2ème *Epître aux Corinthiens*, VI, 16.

Bouddhique n'enseigne *nullement* l'annihilation finale. De même qu'on prétend que Jésus apparut à ses disciples après sa mort, de même on croit, à ce jour, que Gautama redescend du Nirvana. Et s'il existe là-haut, cet état, n'est donc pas synonyme *d'annihilation*.

De même que tous les autres grands réformateurs, Gautama eût une doctrine pour ses "élus" et une autre pour la multitude, bien que son but spécial de réforme était d'initier tout le monde, autant qu'il était possible et prudent de le faire, sans distinction de caste ou de fortune, aux grandes vérités, qui, jusqu'alors, avaient été tenues secrètes par la classe égoïste des Brahmanes. Ce fut Gautama qui, le premier dans l'histoire du monde, mû par ce sentiment généreux qui réunit l'humanité tout entière dans une seule étreinte, invita les "humbles", les "boiteux" et les "aveugles" à la table du festin du Roi, dont il exclut ceux qui, jusqu'alors s'y étaient assis dans leur éloignement hautain. Ce fut lui, qui d'une main énergique, ouvrit le premier la porte du sanctuaire au paria dédaigné et à tous ceux "affligés par les hommes vêtus de pourpre et d'or", mais qui étaient souvent moins dignes que les proscrits qu'ils montraient dédaigneusement du doigt. Tout cela Siddhârtha le fit six siècles avant l'autre réformateur, tout aussi noble et aimant, quoique moins favorisé que lui par le sort, dans une autre contrée. Si tous deux, connaissant le grand danger de laisser entre les mains du peuple ignorant l'épée à double tranchant de *la connaissance qui confère le pouvoir*, laissèrent dans l'ombre le recoin le plus reculé du sanctuaire, où est celui qui connaît la nature humaine, qui saurait les en blâmer. Mais tandis que l'un d'eux agit par prudence, l'autre fut forcé d'adopter ce moyen. Gautama laissa **[358]** de côté la partie ésotérique et dangereuse de la "connaissance secrète", et vécut jusqu'à l'âge avancé de quatre-vingts ans, certain d'avoir enseigné les vertus essentielles, et d'y avoir converti un tiers du monde ; Jésus promit à ses disciples la connaissance qui confère à l'homme le pouvoir de produire *de plus grands miracles que ceux qu'il fit lui-même*, et il mourut, ne laissant derrière lui que quelques fidèles, à mi-chemin de la connaissance, pour lutter contre le monde auquel ils ne pouvaient enseigner que ce qu'ils ne savaient eux-mêmes *qu'à moitié*. Par la suite leurs successeurs défigurèrent encore plus la vérité qu'ils ne l'avaient fait eux-mêmes.

Il n'est pas exact que Gautama n'ait jamais enseigné quoi que ce soit concernant une vie future, ou qu'il ait nié l'immortalité de l'âme. Demandez à un Bouddhiste intelligent ce qu'il pense du Nirvâna, et il répondra incontestablement comme le fit Wong-Chin-Eou, l'orateur chinois bien

connu voyageant aujourd'hui en Amérique [808], dans une conversation qu'il eut avec nous sur le sujet de *Niepang* (Nirvâna). "Cet état", nous dit-il "nous le comprenons tous comme la réunion avec Dieu, coïncidant avec la perfection de l'esprit humain, par son dégagement ultime de la matière. C'est tout l'opposé de l'annihilation personnelle."

Le Nirvâna signifie la certitude de l'immortalité personnelle dans l'Esprit, et non pas dans l'Ame, laquelle en tant qu'émanation finie, doit certainement désintégrer ses particules, composées de sensations humaines, de passions et du désir d'une existence objective quelconque, avant que l'esprit immortel de l'Ego soit complètement libéré et, désormais, certain de ne plus avoir besoin de recourir à une autre transfiguration sous quelque forme que ce soit. Et comment l'homme atteindrait-il cet état tant que *l'Upâdâna*, ce désir de *vivre*, de vivre toujours, n'a pas été effacé de l'être sensible, de l'Ahamkara tout revêtu qu'il est d'un corps sublimé ? C'est "l'Upâdâna", ou le désir intense qui produit la VOLONTE, et c'est la *volonté* qui développe la force, et celle-ci donne naissance à la *matière*, ou l'objet ayant une forme. C'est ainsi que l'Ego désincarné, mû par ce désir immortel en lui, fournit inconsciemment les conditions de ses procréations successives dans des formes variées qui dépendront de son état mental et de son *Karma*, les bonnes et mauvaises actions de son existence antérieure, nommées généralement "mérites et démérites". Voilà pourquoi le "Maître" recommandait à ses mendiants de cultiver les quatre degrés de Dhyâna, le noble "Sentier des Quatre Vérités", c'est-à-dire l'acquisition graduelle de l'indifférence stoïque soit pour la vie soit pour la mort ; cet état d'auto-contemplation spirituelle pendant lequel l'homme perd complètement de vue sa double individualité **[359]** physique, composée d'âme et de corps ; et par l'union avec son troisième soi supérieur et immortel, *l'homme réel et céleste*, se confond, pour ainsi dire, avec l'Essence Divine, d'où son propre esprit procède comme une étincelle du foyer commun. De cette manière l'Arhat, le saint mendiant peut atteindre le Nirvâna pendant qu'il est encore sur terre ; et son esprit, complètement libéré des entraves de la "sagesse psychique terrestre et *diabolique*", ainsi que le nomme saint Jacques, et étant de par sa propre nature omniscient et omnipotent, il peut sur cette terre, par la seule puissance de *sa pensée* produire les plus grands phénomènes.

---

[808] [Ceci fut écrit en 1875. NA.T.]

"Ce furent les missionnaires en Chine et aux Indes, qui, les premiers lancèrent ce mensonge au sujet du Niepang ou Niepana (Nirvâna)", nous dit Wong-Chin-Eou. Qui niera l'exactitude de cette accusation après la lecture des ouvrages de l'Abbé Dubois, par exemple ? Un missionnaire qui passe quarante ans de sa vie en Inde et qui écrit, après cela, que les "Bouddhistes ne reconnaissent pas d'autre Dieu que le corps de l'homme, et qu'ils n'ont pas d'autre but que la satisfaction de leurs passions", profère un mensonge qui peut être prouvé sur le témoignage des lois des Talapoins du Siam et de Birmanie ; ces lois qui ont cours jusqu'à ce jour, condamnent à la mort par décapitation tout *sahân*, ou *punghi* (un savant ; du sanscrit *pundit*) aussi bien qu'un simple Talapoin, convaincu d'impudicité. Aucun étranger n'est admis dans leurs *Kyums*, ou *Vihâras* (monastères) ; néanmoins, certains écrivains français, par ailleurs loyaux et sans parti pris, qui en parlant de l'excessive sévérité de la règle à laquelle sont soumis les moines bouddhistes dans ces communautés, et sans aucune preuve à l'appui pour corroborer leur scepticisme, déclarent que "nonobstant les louanges que leur adresse [aux Talapoins] certains voyageurs, simplement en *vertu des apparences*, je ne crois pas le moins du monde à leur chasteté [809]".

Heureusement pour les talapoins, les lamas, les sahâns, les upasampadâs [810] et même les sâmenaïras [811] Bouddhistes ils ont des preuves et des faits à leur actif, qui pèsent plus dans la balance que l'opinion personnelle d'un Français, né en pays catholique, que nous nous garderions bien de blâmer pour avoir perdu toute confiance dans la vertu du clergé. Lorsqu'un moine Bouddhiste est convaincu de rapports criminels (ce qui n'a probablement pas lieu une fois dans un siècle), il n'a pas à sa disposition une congrégation de fidèles au cœur tendre, auxquels il arrachera des larmes **[360]** par la confession de son péché, ni un Jésus sur le sein accablé duquel se déversent toutes les impuretés de la race, comme dans une poubelle chrétienne ordinaire. Aucun pécheur Bouddhiste ne sera consolé par une vision du Vatican, dans l'enceinte duquel le noir devient blanc, les assassins deviennent des saints impeccables, et où le pénitent

---

[809] Jacolliot, *Voltage au Pays des Éléphants*.

[810] Grands prêtres Bouddhistes à Ceylan.

[811] Le Samenaïra est celui qui étudie pour obtenir l'emploi suprême d'un *Upasampadâ*. Il est disciple et le grand prêtre le considère comme son fils. Nous soupçonnons que le séminariste catholique doit envier aux Bouddhistes la parenté de ce titre.

tardif peut acheter à prix d'or ou d'argent dans les confessionnaux, la remise des offenses plus ou moins grandes envers Dieu et l'homme.

Exception faite de quelques archéologues impartiaux, qui reconnaissent un élément Bouddhique dans le Gnosticisme et toutes ces sectes éphémères, nous n'avons connaissance que de rares auteurs, traitant du christianisme primitif qui aient accordé à cette question l'importance qu'elle mérite. N'avons-nous pas assez de faits pour suggérer au moins quelque intérêt à cet égard ? N'avons-nous pas appris, que déjà du temps de Platon, il y avait des "Brahmanes" – traduisez-le par missionnaires Bouddhistes, Samanéens, Samans ou Shamans – en Grèce, qui, à un moment donné avaient submergé le pays tout entier ? Pline ne nous fait-il pas voir comment ils s'établirent sur les bords de la Mer Morte, "depuis des milliers de siècles" ? Après avoir fait la part de l'exagération, il reste encore toute la marge de quelques siècles avant J.-C. Est-il donc possible que leur influence n'ait pas laissé de plus profondes traces dans toutes ces sectes, qu'on ne se l'imagine généralement ? Nous savons que la secte des Jaïns prétend que le Bouddhisme est un dérivé de leurs doctrines, et qu'il existait déjà avant Siddhârtha, mieux connu sous le nom de Gautama-Bouddha. Les Brahmanes hindous, auxquels les orientalistes européens nient le droit de connaître quoi que ce soit au sujet de leur propre pays, ou de comprendre leur propre langage et leurs archives mieux que tous ceux qui n'ont jamais mis les pieds dans l'Inde, sur le même principe que les théologiens Chrétiens interdisent aux Juifs d'interpréter leurs propres Ecritures, les Brahmanes, disons-nous, possèdent des archives authentiques. Et celles-ci nous font voir que l'incarnation du premier Bouddha – *la lumière divine* – de la Vierge Avany, eut lieu plusieurs milliers d'années avant J.-C. dans l'île de Ceylan. Les Brahmanes rejettent l'idée qu'il était un des avatars de Vichnou, mais par contre, ils admettent l'apparition d'un réformateur du Brahmanisme à cette époque. La légende de la Vierge Avany et de son divin fils Sâkyamuni, est signalée dans un des livres sacrés des Bouddhistes cingalais – le *Culla-Nid-desa* ; et la chronologie Brahmanique fixe la date de la grande révolution Bouddhique, de la guerre religieuse, et de l'expansion subséquente des doctrines de Sâkya-muni au Tibet, en Chine, au Japon, et autres pays, à 4.620 ans avant J.-C. [812]. **[361]**

---

[812] Jacolliot déclare dans *Les Fils de Dieu* qu'il a copié ces dates dans le *Livre du Zodiaque historique* conservé dans la padoge de Vilianur.

Il est évident que Gautama-Bouddha, le fils du Roi de Kapilavastu, et le descendant du premier Sakya, par son père, qui appartenait à la caste des Kshatriyas ou guerriers, ne fut pas l'inventeur de sa philosophie. Philanthrope de sa nature, ses idées se développèrent et mûrirent à l'enseignement de Tir-thamkara, le célèbre gourou de la secte des Jaïns. Ceux-ci prétendent que le Bouddhisme actuel est une branche divergente de leur propre philosophie, et qu'eux-mêmes sont les seuls fidèles du premier Bouddha, auxquels on permit de demeurer dans l'Inde, après l'expulsion de tous les autres Bouddhistes, et cela probablement parce qu'ils firent un compromis en admettant quelques-unes des notions Brahmaniques. C'est pour le moins, assez curieux que trois religions dissidentes et antagonistes comme le Brahmanisme, le Bouddhisme et le Jaïnisme, soient aussi parfaitement d'accord dans leurs traditions et leur chronologie, au sujet du Bouddhisme, et que nos savants n'écoutent que leurs propres spéculations et leurs hypothèses injustifiées. Si la naissance de Gautama doit, avec raison, être placée à environ 600 avant J.-C., alors les Bouddhas antérieurs doivent aussi avoir une place dans la chronologie. Les Bouddhas ne sont pas des dieux, mais simplement des êtres adombrés par l'esprit de Bouddha – le rayon divin. Ou bien, est-ce parce qu'ils sont incapables de tourner la difficulté au moyen de leurs propres recherches seulement, que nos orientalistes préfèrent effacer et nier le tout, plutôt que d'accorder aux Hindous le droit de savoir quelque chose au sujet de leur religion et de leur histoire ? Voilà certes, une étrange manière de découvrir la vérité.

L'argument général mis en avant contre la prétention des Jaïns d'avoir été la source de la restauration de l'ancien Bouddhisme, que le dogme principal de celle-ci est en opposition avec celui des Jaïns, n'a aucune valeur. Les Bouddhistes, disent nos orientalistes, nient l'existence d'un Etre suprême ; les Jaïns en admettent un, tout en protestant contre l'idée qu'Il "puisse jamais intervenir dans le gouvernement de l'univers. Nous avons démontré dans le chapitre précédent, que les Bouddhistes ne nient rien de la sorte. Mais si un savant désintéressé voulait étudier avec soin la littérature des Jaïns, dans les milliers de livres, conservés, ou plutôt, cachés dans le Rajpoutana, à Jaisalmer, à Pattan et dans d'autres lieux [813] ; et surtout s'il pouvait avoir accès aux plus anciens de leurs volumes sacrés, il reconnaîtrait l'identité parfaite de la pensée philosophique, sinon des rites

[813] On nous dit qu'il existait environ 20.000 de ces ouvrages.

populaires, entre les Jaïns et les Bouddhistes. *L'Adi-Bouddha* et l'*Adinâtha* (ou *Adiswara*) sont identiques quant à l'essence et le but. Or, si nous suivons en arrière la trace des Jaïns, avec leur prétention de posséder les temples-cavernes les plus anciens **[362]** (magnifiques specimens de l'architecture et de la sculpture indienne) et leurs annales d'une antiquité presque incroyable, nous ne pourrons refuser de les considérer ainsi qu'ils prétendent le faire eux-mêmes. Nous serons forcés d'admettre, que selon toute probabilité, ils sont les seuls véritables descendants des habitants primitifs de l'Inde, dépossédés par les hordes conquérantes et mystérieuses des Brahmanes à peau blanche, que nous voyons, à l'aurore de l'histoire, errer tout d'abord dans les vallées de la Jumna et du Gange. Les livres des *Shravakas* – les seuls descendants des Arhâts, ou Jaïns primitifs, les hermites nus de la forêt de l'antiquité, jetteraient probablement un flot de lumière sur plus d'une énigme embarrassante. Mais tant que nos savants européens, poursuivront leur propre politique, auront-ils jamais accès aux volumes qui seraient nécessaires ? Nous nous permettons d'en douter. Demandez à n'importe quel Hindou digne de foi, comment les missionnaires ont traité les manuscrits qui malheureusement leur sont tombés sous la main, et jugez alors, si l'on doit blâmer les indigènes d'essayer de sauver de la profanation les "dieux de leurs ancêtres ?"

Irénée et son école eurent une dure lutte à soutenir contre les Gnostiques afin de garder le terrain conquis. Tel fut aussi le sort d'Eusèbe qui se vit fort embarrassé pour se défaire des Esséniens. Les usages et les coutumes de Jésus et ses apôtres ressemblaient par trop à ceux de cette secte pour que cela passât sans explication. Eusèbe fit son possible pour qu'on crût que les Esséniens étaient les premiers Chrétiens. Ses efforts furent contrecarrés par Philon le Juif, qui écrivit une relation historique des Esséniens, les décrivant avec le plus grand soin, longtemps avant l'apparition du premier Chrétien en Palestine. Mais s'il n'y avait pas de Chrétiens, il y eut des *Chrestiens* longtemps avant l'ère chrétienne ; et les Esséniens faisaient partie de ceux-ci ainsi que de toutes les autres confréries d'initiés, sans même faire allusion aux Krishnaïtes de l'Inde. Lepsuis dit que le mot *Nofer* signifie *Chrestos*, "bon" et qu'un des titres d'Osiris, "Onnofre" [*Un-nufer*] doit se traduire par "la bonté de Dieu manifestée [814]". "Le culte du Christ n'était pas universellement répandu à

---

[814] Lepsius, Künigsbuch b. 11, *tal i. dyn*. 5 h. p. Dans 1 saint *Pierre* II, 3, Jésus est appelé "le Seigneur Chrestos".

cette époque primitive", dit Mackenzie, "et par cela j'entends qu'on n'avait pas encore la Christolâtrie ; mais le culte de *Chrestos* – le Principe du Bien – l'avait précédé depuis plusieurs siècles, et survécut même à l'adoption générale du Christianisme, ainsi qu'on le constate par les monuments qui existent encore aujourd'hui... De plus, nous trouvons une inscription pré-chrétienne sur la tablette d'une épitaphe (Spon. *Misc. Erud., Ant*., X.-XVIII, 2) Υαχινθε Λαρισαιων Δημοσιε Ηρως Χρηστε Χαιρε, et, de Rossi (*Roma Solteranea*, tome 1, tav. XXI) nous **[363]** en fournit un autre exemple pris dans les catacombes – "Ælia Chreste, in Pace" [815]. Jacolliot de son côté nous fait voir que *Kris* en sanscrit signifie "sacré" [816].

Les stratagèmes méritoires du digne Eusèbe [817] ne servirent donc à rien. Ses artifices furent triomphalement déjoués par Basnage [818], lequel ainsi que nous le dit Gibbons, "examina avec une exactitude critique le curieux traité de Philon le Juif [819], décrivant les Thérapeutes", et il découvrit que "en prouvant qu'il avait été écrit déjà du temps d'Auguste, il en déduit, malgré les assertions d'Eusèbe et d'une foule de catholiques modernes, que les Thérapeutes n'étaient ni des chrétiens ni des moines" [820].

En somme, les Gnostiques chrétiens vinrent à l'existence vers le commencement du IIème siècle, et justement à l'époque où les Esséniens disparurent mystérieusement, ce qui prouve qu'ils étaient identiquement les mêmes Esséniens et de purs *Christistes*, par-dessus le marché ; c'est-à-dire, qu'ils avaient foi en ce qu'un de leurs frères avait prêché, et qu'ils le comprenaient mieux que tous les autres. Soutenir que la lettre Iota, mentionnée par Jésus dans *Matthieu* (V. 18) avait trait à la doctrine secrète par rapport aux dix æons, suffit pour démontrer à un cabaliste, que Jésus faisait partie de la Franc-maçonnerie de cette époque ; car le 1, qui est le Iota grec, a d'autres noms dans d'autres langues ; et il constitue, ainsi que c'était le cas chez les Gnostiques de ce temps, un mot de passe, signifiant le SCEPTRE du PÈRE, dans les confréries de l'Orient qui existent encore aujourd'hui.

---

815 Mackenzie, *Royal Masonic Cyclopcedia*, p. 207.

816 [Christna, etc., p. 357.]

817 [*Eccl. Hist*., II, XVII.]

818 [*Hist. des Juifs*, II, ch. 20-25.]

819 [*De vita contemplativa*.]

820 [*Hist. of the Decline, etc*., ch. XV, note 163.]

Mais dans les premiers siècles ces faits, si même ils avaient été connus, étaient ignorés à dessein et, non seulement on les cachait autant que possible au public, mais on les niait péremptoirement si par hasard la question venait à être discutée. L'amertume de la dénonciation des Pères était en proportion de la vérité du sujet qu'ils cherchaient à réfuter.

"Ca en arrive à cela", écrit Irénée, lorsqu'il se plaint des Gnostiques, "qu'ils n'acceptent ni les Ecritures ni la tradition [821]." Devons-nous nous en étonner, lorsque même les commentateurs du XIX[ème] siècle, n'ayant que quelques fragments de manuscrits Gnostiques à leur disposition, en comparaison des volumineux ouvrages de leurs calomniateurs, ont pu reconnaître la fraude à chaque page ? Combien les Gnostiques, raffinés et érudits, aidés de tous les avantages de l'observation personnelle et de la connaissance **[364]** des faits, n'étaient-ils pas à même de mieux juger la fraude prodigieuse qui se consommait devant leurs yeux ! Pourquoi auraient-ils accusé Celse de soutenir que leur religion était fondée sur les enseignements de Platon, avec la différence que les doctrines de celui-ci étaient bien plus pures et plus rationnelles que les leurs, lorsque nous voyons Sprengel, dix-sept siècles plus tard, écrire que : "Non seulement croyaient-ils [les Chrétiens] reconnaître les dogmes de Platon dans les livres de Moise, mais ils s'imaginaient qu'en introduisant le Platonisme dans le Christianisme, *ils relèveraient la dignité de cette religion et la rendraient plus populaire parmi les païens* [822]."

Ils l'ont si bien introduit, que non seulement la Philosophie Platonicienne fut choisie comme base de la trinité, mais que même les légendes et les récits mythiques qui avaient cours parmi les admirateurs du célèbre philosophe – hommage traditionnel à tout héros digne d'être déifié – furent restaurés par les Chrétiens et utilisés par eux. Sans aller le chercher en Inde, n'ont-ils pas eu un excellent modèle pour la "conception miraculeuse" dans la légende de Périktioné, la mère de Platon [823]. La légende populaire prétend qu'elle conçut sans péché, et que le père était le dieu Apollon. Même en ce qui concerne l'Annonciation faite par l'ange à Joseph, "en songe", elle a été copiée par les Chrétiens dans le message d'Apollon à Ariston, l'époux de Périktioné, indiquant que l'enfant auquel

---

[821] *Adv. Hœr.*, III, 2, g 2.

[822] Sprengel, *Histoire de la Médecine*.

[823] [Diog. Rært, *Vies*, etc., "Platon", § 1 ; Plutarque, *Sympos.*, VIII, 1-2.]

elle allait donner le jour était la progéniture de ce dieu. De même Romulus était, disait-on, le fils de Mars et de la vierge Reha Sylvia.

Presque tous les écrivains symboliques ont soutenu que les Ophites étaient accusés de pratiquer les rites les plus licencieux dans leurs réunions religieuses. La même accusation fut portée contre les Manichéens, les Carpocrates, les Pauliciens, les Albigeois, en somme contre chaque secte Gnostique qui se permettait d'avoir une opinion propre. De nos jours, les 160 sectes américaines et les 125 sectes anglaises ne sont pas harcelées à ce point par de pareilles imputations ; les temps ont changé, et même le clergé, jadis tout puissant, se voit aujourd'hui contraint de mettre un frein à sa langue, ou alors d'apporter la preuve de ses accusations calomnieuses.

Nous avons soigneusement parcouru les ouvrages d'auteurs tels que Payne Knight, C.-W. King et Oldhausen qui traitent du sujet en question ; nous avons consulté les volumineux ouvrages d'Irénée, de Tertullien, de Sozomen, de Théodoret, et seulement dans ceux d'Epiphane avons-nous rencontré une accusation basée sur la foi directe d'un témoin oculaire. "On dit" ; "Quelques-uns **[365]** disent" ; "Nous avons entendu dire" – voilà les termes généraux et indéfinis employés par les accusateurs patristiques. Seul Epiphane, dont les ouvrages sont cités dans chacun de ces cas, semble se faire des gorges chaudes chaque fois qu'il rompt une lance. Nous n'avons nulle intention de prendre la défense des sectes qui inondèrent l'Europe au IIème siècle, et qui mirent en lumière les croyances les plus étonnantes ; nous nous bornerons à défendre ces sectes chrétiennes dont les théories se groupaient autour du nom générique du *Gnosticisme*. Ce sont celles qui apparurent immédiatement après la prétendue crucifixion, et qui vécurent jusqu'à leur extermination presque totale sous l'application rigoureuse de la loi de Constantin. Le grand grief qu'on avait contre elles, était leurs notions syncrétiques, car à aucune autre époque de l'histoire du monde, la vérité n'a eu une plus pauvre chance de triompher, que pendant cette époque de faux, de mensonges, et de falsification délibérée des faits.

Mais avant de croire aux accusations, ne pourrions-nous pas faire une enquête au sujet du caractère historique de leurs accusateurs ? Commençons par demander sur quel terrain l'Eglise de Rome élève-t-elle ses prétentions à la suprématie de ses doctrines sur celles des Gnostiques ? En vertu de la Succession Apostolique sans doute, succession instituée *traditionnellement* par l'apôtre Pierre en personne. Et si cette tradition n'est qu'une pure fiction ? Il est évident alors, que tout l'édifice soutenu par ce

pilier imaginaire, s'effondrera avec fracas. Et lorsque nous nous informons avec soin, nous trouvons que nous devons nous contenter de l'affirmation d'Irénée *tout seul*, d'Irénée qui ne fournit pas une seule preuve probante pour les prétentions qu'il avait l'audace de mettre en avant, et qui pour le faire eut recours à des faux sans nombre. Il ne fournit la preuve ni de sa chronologie, ni de ses affirmations. Ce digne Smyrniote n'a même pas la sincérité brutale de la foi de Tertullien, car il se contredit à chaque instant, et n'étaye ses prétentions qu'à l'aide de subtils sophismes. Tout en possédant une intelligence fort aiguë et une grande érudition, il ne craint pas, dans quelques-uns de ses arguments et de ses affirmations, de se laisser passer pour un idiot aux yeux de la postérité, aussi longtemps que cela lui permet de dominer la situation." Attaqué et mis au pied du mur à chaque pas par ses adversaires non moins subtils et savants, les Gnostiques, il se retranche carrément derrière la foi aveugle, et en réponse à leur logique sans pitié il a recours à une tradition imaginaire de sa propre invention [824]. Reber remarque fort à propos : "En lisant sa manière de mal interpréter les paroles et les phrases, on pourrait supposer qu'il était un fou, **[366]** si nous n'avions pas raison de savoir qu'il était tout autre chose [825]."

Ce "saint Père" ment si effrontément à plusieurs reprises, qu'il est même contredit par Eusèbe, plus circonspect sinon plus véridique que lui. II est poussé à cette nécessité par les témoignages irréfutables. Ainsi, par exemple, Irénée affirme que Papias, évêque de Hiérapolis fut un auditeur direct de saint Jean [826] ; et Eusèbe se voit obligé de montrer que Papias ne prétendait rien de la sorte, mais dit seulement avoir reçu sa doctrine de ceux qui avaient connu Jean [827].

Sur un point les Gnostiques l'emportèrent sur Irénée. Ils le forcèrent, par pure crainte d'être accusé de se contredire, à reconnaître leur doctrine cabalistique de l'expiation ; incapable de comprendre sa signification allégorique, Irénée présenta, avec le dogme chrétien du "péché originel contre Adam" tel que nous le retrouvons aujourd'hui, une doctrine qui aurait fait frémir Pierre de sainte horreur s'il avait vécu pour l'entendre.

---

[824] [Irénée, *Adv. Hær*., III, 3.]

[825] *Christ of Paul*, p. 188, New-York, 1876.

[826] *Adv. Haer*., V, 33, § 4.

[827] Eusèbe, *Hist. Eccles*., III, p. 39.

Le champion suivant pour la propagation de la Succession Apostolique est Eusèbe en personne. La parole de ce Père arménien vaut-elle mieux que celle d'Irénée ? Ecoutons ce que les critiques les plus compétents ont à dire à son sujet. Et avant de consulter les critiques modernes, nous pourrions rappeler au lecteur les termes injurieux qu'adresse à Eusèbe, Georges Syncellus, le Vice Patriarche de Constantinople (VIIIème siècle) pour son audacieuse falsification de la Chronologie égyptienne. L'opinion de Socrate, historien du Vème siècle, n'est pas plus flatteuse. Il accuse Eusèbe de pervertir délibérément les dates historiques, afin de plaire à l'Empereur Constantin [828]. Dans son ouvrage chronographique, avant de fausser lui-même les tableaux synchroniques, pour donner à la Chronologie des Ecritures une apparence plus plausible, Syncellus déverse sur Eusèbe tout un choix d'épithètes monacales les plus grossières. *Le Baron Bunsen a reconnu la justesse*, sinon la courtoisie d'une pareille réprimande. Ses patientes recherches pour rectifier la *Liste Egyptienne de la Chronologie*, de Manetho, l'amena à reconnaître, qu'à travers tout cet ouvrage, l'Evêque de Césarée "avait entrepris de mutiler l'histoire dans un esprit arbitraire et *dénué de scrupules*." "Eusèbe, dit-il, est le créateur de cette théorie systématique de synchronismes qui a si souvent tronqué et mutilé l'histoire dans son lit de Procuste [829]." A cela, l'auteur du *Développement Intellectuel de l'Europe* ajoute : "Parmi ceux **[367]** qui ont été le plus coupables de cette offense il faut mentionner le nom du célèbre Eusèbe, Evêque de Césarée ! [830]"

Il n'est pas superflu de rappeler au lecteur que c'est le même Eusèbe qu'on accuse d'avoir interpolé le fameux paragraphe concernant Jésus [831], qu'on trouva si miraculeusement, à ce moment-là, dans les ouvrages de Josèphe, la phrase en question ayant été parfaitement ignorée jusqu'à cette époque. Renan, dans sa *Vie de Jésus*, exprime une opinion tout à fait contraire. "J'estime", dit-il, "que le passage concernant Jésus est authentique. *Il est tout à fait dans le style de Josèphe* ; et si cet historien a fait mention de Jésus, c'est ainsi qu'il a dû en parler." [*Avant-Propos*].

---

[828] [Socrates Scholasticus, *Eccles. Hist*., I, I.]

[829] Bunsen, *Egyp*., vol. I, p. 200.

[830] *Développement Intellectuel de l'Europe*, p. 147.

[831] *Antiquités*, liv. XVIII, chap. 3.

Nous faisons toutes nos excuses à l'éminent savant de le contredire à nouveau. Laissant de côté le "si" qu'il ajoute prudemment, nous voulons simplement démontrer que quoique le court paragraphe puisse être authentique, et tout à fait dans le style de Josèphe, ses diverses parenthèses sont, sans contredit, des falsifications postérieures ; et si Josèphe avait fait une mention quelconque du Christ, ce n'est pas ainsi qu'il "en aurait parlé". Le paragraphe tout entier ne comprend que quelques lignes, qui sont les suivantes : "A ce temps-là vivait *Jésous*, un HOMME SAGE [832] si, toutefois, *il est juste de (appeler un homme* ! (ἀνὸρα), car il faisait des choses surprenantes et il était (instructeur des hommes qui prennent plaisir à recevoir la vérité... Celui-ci était (OINT [!!]. Et, accusé par les hommes les plus notoires parmi nous, après avoir été condamné par Pilate à périr sur la croix, ils ne cessèrent d'aimer, celui qui les avait aimés. Car *il leur apparut en vie le troisième jour*, et les divins prophètes ont dit cela et beaucoup d'autres choses merveilleuses à son sujet."

Ce paragraphe (de seize lignes dans l'original) contient deux affirmations non équivoques, et un qualificatif. Celui-ci est exprimé dans la phrase suivante : "Si toutefois il est juste de l'appeler un homme." Les affirmations non équivoques sont contenues dans "Celui-ci était l'OINT", et dans celle que Jésus "*leur apparut en vie le troisième jour*". L'histoire nous montre Josèphe comme un Juif orthodoxe, obstiné et peu accommodant, quoique écrivant "pour les Païens". Observons la fausse position dans laquelle ces phrases auraient placé un Juif pur sang, si réellement il les avait écrites. Les Juifs attendaient leur "Messie" à ce moment-là et ils l'attendent encore. Le Messie est *l'Oint et vice-versa*. Et on fait admettre à Josèphe que les hommes "les plus notoires" parmi eux **[368]** accusèrent et crucifièrent leur Messie et leur Oint !! Nul n'est besoin d'autres commentaires au sujet d'une telle incongruité [833], même si elle est appuyée de l'autorité d'un savant comme Renan.

Quant au boute-feu patristique Tertullien, dont des Mousseaux fait l'apothéose en compagnie de ses autres demi-dieux, Reuss, Baur et Schweigler le voient d'un œil bien différent. L'incorrection des assertions et l'inexactitude de Tertullien, dit l'auteur de *Supernatural Religion* sont

---

[832] Un homme sage, chez les anciens, était toujours un cabaliste. Cela signifie un astrologue et un magicien. (*Un Israélite en vérité*, vol. III, p. 206.) Hakim est un médecin.

[833] Le Dr Lardner la rejette comme fausse et il donne neuf raisons pour la rejeter. [Cf. *The credibility of Gorpel History*.]

souvent notoires. Reuss qualifie son christianisme d' "*âpre, insolent, brutal, ferrailleur*. Il est sans onction, sans charité, et même quelquefois *sans loyauté*, lorsqu'il se trouve aux prises avec l'opposition. Si, au IIème siècle, tous les partis, à l'exception de quelques Gnostiques, étaient intolérants, Tertullien était le plus intolérant de tous !" [834].

L'œuvre commencée par les premiers Pères, fut achevée par le sophomore [835] saint Augustin. Ses spéculations super-transcendantales sur la Trinité ; ses dialogues imaginaires avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit et les *révélations* et allusions voilées relatives à ses ex-frères, les Manichéens, ont amené le monde à couvrir les Gnostiques d'opprobre, et jeté un sombre voile sur la majesté du Dieu unique adoré en silence révérencieux, par tous les "païens".

Et voilà pourquoi tout l'édifice des dogmes du Catholicisme Romain repose, non pas sur des preuves, mais sur des suppositions. Les Gnostiques avaient fort adroitement acculé les Pères au pied du mur, de sorte que *leur seule chance de salut fut de recourir aux falsifications*. Pendant près de quatre siècles les grands historiens presque contemporains de Jésus, ne s'étaient inquiétés ni de sa vie ni de sa mort. Les Chrétiens s'étonnaient d'une omission aussi incompréhensible au sujet de ce que l'Eglise considérait comme l'événement le plus marquant dans l'histoire du monde. Ce fut Eusèbe qui sortit victorieux de cette bataille. Voilà les hommes qui ont calomnié les Gnostiques.

La première et la moins importantes des sectes dont nous entendons parler fut celle des Nicolaïtes, dont Jean, dans *l'Apocalypse* fait dire par la voix dans sa vision, qu'il haïssait leurs œuvres [836]. Cependant ces Nicolaïtes étaient les partisans de Nicolas d'Antioche, un des "sept" élus par les "douze" pour distribuer les fonds communs aux prosélytes de Jérusalem (*Actes*, II, 44, 45. VI, 1-5) quelques semaines à peine, ou peut-être quelques mois **[369]** après la crucifixion [837] ; et un "homme de bon renom *plein d'esprit et de sagesse*" (verset 3). Il apparaîtrait ainsi, que "le Saint-Esprit et la Sagesse" venus d'en haut, ne garantissaient pas mieux contre

---

[834] [*Revue de Théologie*, XX, 1857.]

[835] Un Sophomore est un élève de seconde classe en Amérique. Note du Trad.

[836] *Apocalypse*, I et II, 6.

[837] Philippe, le premier martyr, était un des sept, et il fut lapidé vers l'an 34 de notre ère.

les accusations "d'hérésie", que si "les élus" des apôtres n'avaient jamais été adombrés par eux.

Point n'est besoin de rechercher quelle était l'hérésie, cause de l'offense, même si nous n'avions pas pour cela d'autres et de plus authentiques sources d'information dans les ouvrages cabalistiques. L'accusation et la nature précise de "l'abomination"sont formulées dans le second chapitre de *l'Apocalypse*, versets 14 et 15. Ce péché était tout simplement – le mariage. Saint Jean était vierge, plusieurs pères l'affirment sur l'autorité de la tradition. Il n'est pas jusqu'à saint Paul, lui-même, le plus libéral et le plus noble de tous, qui n'estime qu'il est difficile de concilier la position d'un homme marié avec celle d'un serviteur de Dieu. "L'épouse et la vierge ont aussi des intérêts différents [838]." Celle-ci se "soucie des affaires du Seigneur" tandis que celle-là ne "cherche qu'à plaire à son mari." "Si quelqu'un estime qu'il manquerait aux convenances envers sa fille... qu'il la marie. Mais celui qui sans y être forcé étant maître de faire ce qu'il veut prend en son cœur la ferme résolution de garder sa fille... celui-là fait bien". "Ainsi celui qui marie sa fille fait bien... mais celui qui ne la marie pas *fait mieux*." "Es-tu dégagé d'une femme ?" demande-t-il, "ne cherche point une femme (27)." Il fait la remarque qu'à son avis tous deux seront plus heureux s'ils ne se marient point et il ajoute en manière de conclusion : "C'est mon avis, et je crois avoir, moi aussi, l'Esprit de Dieu (40)." Saint Jean est loin d'avoir cet esprit de tolérance. D'après sa vision il n'y a "que les cent quarante-quatre mille qui ont été rachetés de la terre", et "ceux-ci ne se sont point souillés avec des femmes ; *car ils sont vierges* [839]."C'est concluant ; car, à l'exception de saint Paul, aucun de ces primitifs Nazars, "mis à part" et voués à Dieu, n'a l'air de faire une grande différence entre "le péché" dans les relations du mariage légal et "l'abomination" de l'adultère.

Avec de telles opinions et une pareille étroitesse d'esprit, il était tout naturel que ces fanatiques aient débuté par lancer cette "iniquité" comme une flétrissure à la face de leurs frères, et d'aller, alors, en progressant dans leurs accusations. Ainsi que nous l'avons déjà dit, ce n'est qu'Epiphane qui s'attarde à fournir des détails au sujet des attouchements maçonniques, et autres signes de reconnaissance parmi les Gnostiques. Il avait, à un

---

[838] 1er *Corinthiens*, VIII, 34.

[839] *Apocalypse*, XIV, 3, 4.

moment donné, **[370]** fait partie de leur groupe, et il pouvait, par conséquent, fournir tous les renseignements utiles à leur sujet. Seulement jusqu'à quel point pouvons-nous ajouter foi aux affirmations de ce digne Evêque ; ceci est une autre question. Point n'est besoin d'approfondir la nature humaine pour reconnaître que rares sont les traîtres et les renégats, qui, ayant dénoncé leurs complices, au moment du danger ne mentent aussi effrontément qu'ils ont trahi. Les hommes ne pardonnent pas à ceux auxquels ils ont fait tort ni ne se laissent fléchir par eux. Nous haïssons nos victimes en proportion du mal que nous leur avons fait. Cette vérité est vieille comme le monde. D'autre part il est absurde de croire que des personnes comme les Gnostiques qui, suivant Gibbon [840], étaient les hommes les plus riches, les plus orgueilleux, les plus courtois, ainsi que les plus érudits parmi ceux qui "se nommaient Chrétiens" aient pu être coupables des actes repoussants et libidineux dont se plaît à les accuser Epiphane. Même s'ils avaient été comme "cette bande de gueux, à moitié nus et de mauvaise mine" que Lucien décrit comme les partisans de saint Paul [841], nous nous refuserions à croire à une pareille infamie. Il est certes improbable que des hommes qui étaient non seulement des Platoniciens, mais aussi des Chrétiens, aient jamais été coupables de rites aussi contre nature.

Payne Knight ne paraît pas soupçonner le témoignage d'Epiphane. Il prétend que "si nous tenons compte des exagérations de la haine religieuse et du parti pris populaire qui en est la conséquence, la conviction générale que ces sectaires pratiquaient des rites d'une nature licencieuse, paraît trop bien fondée pour être écartée" [842]. Nous n'avons rien à dire s'il établit une différence entre les Gnostiques des trois premiers siècles et les sectes du Moyen Age dont les doctrines "se rapprochent de celles des communards modernes". Seulement nous prions les critiques de ne pas oublier que si les Templiers ont été accusés du "crime abominable" de "mettre saint baiser" sur la racine de la queue de Baphomet [843], saint Augustin est aussi soupçonné, et à bon escient, d'avoir permis à sa communauté de s'écarter de la manière primitive d'administrer le "saint baiser" au cours du sacrement de l'Eucharistie. Le saint évêque est par trop préoccupé des

---

[840] [*Hist. of the Decline*.]

[841] *Philopatris* dans le *Diegesis* de Taylor, p. 376, Boston 1832.

[842] [*A Discourse on the Worship of Priapus*.]

[843] *Gnostics and their Remains de King*.

détails de la toilette des dames, pour que son "baiser" soit strictement orthodoxe [844]. Il n'y a pas de place pour les détails mondains dans un sentiment religieux sincère et véritable. **[371]**

Considérant l'extraordinaire répulsion dont firent preuve les Chrétiens, dès le début, pour toute notion de propreté, nous ne saurions trop nous étonner de l'étrange sollicitude du saint évêque, pour ses paroissiennes, à moins cependant que son excuse ne soit mise sur le compte d'une réminiscence des rites Manichéens.

Il serait injuste de blâmer les auteurs de nourrir de tels soupçons d'immoralité comme ceux que nous venons de citer, lorsque nous avons les récits de nombreux historiens pour nous permettre de faire des recherches sans esprit de parti. On a accusé les "Hérétiques" de crimes, commis plus ou moins ouvertement par l'Eglise elle-même, jusqu'au début de notre siècle. En 1233 le Pape Grégoire IV promulgua deux bulles contre les Stedingers "pour diverses pratiques *païennes* et magiques [845]", et ceux-ci, comme de juste, furent exterminés au nom du Christ et de sa Sainte Mère. En 1282 un prêtre de la paroisse de Inverkeithing, nommé Jean, exécuta le jour de Pâques des rites pires que "magiques". Réunissant une troupe de jeunes filles, il les obligea à entrer en "extase divine" et en une Bacchanale furieuse, dansant l'ancienne danse des Amazones autour d'une représentation païenne du "dieu des jardins". Quoique, sur la plainte de quelques-uns de ses paroissiens, il fut traduit devant son évêque, il réussit à conserver sa prébende ayant pu prouver que *c'était un usage constant dans le pays* [846]. Les Vaudois, les "premiers Protestants", furent accusés des crimes les plus épouvantables ; ils furent brûlés, massacrés et exterminés à la suite des calomnies de leurs accusateurs. Pendant ce temps, ceux-ci paradaient dans leurs processions païennes du "Corpus Christi" les emblèmes modelés sur ceux du Baal-Peor, et d'Osiris ; et dans toutes les villes du sud de la France on portait, jusqu'en 1825, dans la procession du Jour de Pâques, des pains et des gâteaux façonnés suivant les emblèmes si décriés des adeptes hindous de Siva et de Vichnou ! [847].

---

[844] *Aug Serm*. CLIL Voir *Mystic Theology of the Ancients* de Payne Knight, p. 107.

[845] Baronius, *Annales Ecclesiastici*, t. XXI, p. 89.

[846] *Chron. de Lanercost*. Ed. Stevenson, p. 9.

[847] Dulaure, *Histoire abrégée des différents cultes*, II, p. 285 ; *Martezzi, Pagani e cristiani*, p. 78.

Ne pouvant plus aujourd'hui suivre leur ancienne tactique de calomnier les sectes Chrétiennes dont la religion diffère de la leur, c'est maintenant le tour aux "païens" hindous, chinois et japonais, de partager l'honneur avec les anciennes religions, et de se voir jeter au nez la dénonciation de leurs "religions libidineuses". Sans chercher plus loin la preuve d'une immoralité égale sinon bien supérieure, nous rappellerons aux écrivains catholiques certains bas-reliefs sur les portes de la Cathédrale de Saint-Pierre. Ils sont aussi impudiques que la porte elle-même ; mais ils ne le sont pas plus que les auteurs qui, le sachant, feignent d'ignorer **[372]** les faits historiques. Toute une succession de papes ont laissé reposer leurs regards pontificaux sur ces figures de bronze d'une obscénité grossière, à travers tant de siècles sans jamais avoir songé à les faire enlever. Bien au contraire ; nous pourrions nommer maints Papes et Cardinaux qui ont cherché toute leur vie à copier les suggestions païennes de ces "dieux de la nature", en pratique aussi bien qu'en théorie.

Il y avait, il y a quelques années, dans la Podolie Polonaise, une statue du Christ en marbre noir dans une Eglise Catholique romaine. Elle avait la réputation de faire des miracles, certains jours, comme par exemple de faire pousser ses cheveux et sa barbe, en vue du public, et encore de se permettre d'autres merveilles moins innocentes. Cette exhibition fut finalement interdite par le Gouvernement Russe. Lorsqu'en 1585 les Protestants prirent Embrun (Département des Hautes-Alpes), ils trouvèrent dans les églises de la ville les reliques d'une nature telle, que comme le dit la Chronique, "de vieux soldats huguenots rougissaient, des semaines après, à la seule mention de la découverte". Dans un recoin de l'église de Saint-Fiacre, près de Monceaux, en France, il y avait – et il y a encore, si nous ne faisons erreur – un siège qu'on nommait "la chaise de Saint-Fiacre", qui avait la réputation de rendre fécondes les femmes stériles. Un rocher dans les environs d'Athènes, non loin de ce qu'on appelle "Le Tombeau de Socrate", passe pour posséder la même vertu. Lorsque, il y a quelque vingt ans, la Reine Amélie [de Grèce], dit-on, peut-être dans un moment de facétie, tenta l'expérience, un prêtre catholique, traversant Syra pour rejoindre sa mission, se permit de lui adresser les insultes les plus grossières. Il déclara que la reine était une "hérétique superstitieuse", une "abominable sorcière" : une "Jézabel pratiquant les arts magiques" ! Le zélé missionnaire en aurait probablement dit plus long encore, si au cours de ses reproches, il n'avait été lancé par la fenêtre dans une flaque de boue. C'était le bras puissant d'un officier grec qui venait d'entrer dans la

chambre au bon moment et qui avait fait sortir le vertueux orateur, par cette voie inaccoutumée.

Toutes les grandes réformes religieuses ont été pures au début. Les premiers partisans du Bouddha, de même que les disciples de Jésus étaient tous des hommes de la plus haute moralité. Nous avons la preuve de la répugnance des réformateurs de toutes les époques pour le vice sous n'importe quelle forme, dans les cas de Sâkya-muni, de Pythagore, de Platon, de Jésus, de saint Paul, d'Ammonius Saccas. Les grands chef Gnostiques, s'ils eurent moins de succès, n'étaient pas moins vertueux en pratique, ni moins moralement purs. Marcion, Basilide, Valentin [848], étaient **[373]** célèbres pour l'ascétisme de leurs vies. Les Nicolaïtes, qui, s'ils ne faisaient pas partie du grand corps des Ophites, étaient classés parmi les petites sectes qui furent absorbées par eux au début du IIème siècle, doivent leur origine, ainsi que nous l'avons dit, à Nicolas d'Antioche, "un homme de bon renom plein du Saint Esprit et de sagesse". N'est-ce pas absurde de supposer que de pareils hommes aient institué des "rites libidineux". Autant accuser Jésus d'avoir encouragé des rites analogues à ceux que nous voyons pratiqués en grand par les chrétiens *orthodoxes* du Moyen Age, sous l'abri sûr des murs monastiques ?

Si, cependant, nous devons faire crédit d'une pareille accusation contre les Gnostiques, accusation reportée quelques siècles plus tard avec dix fois plus d'acrimonie contre les malheureux Templiers, pourquoi ne le croirions-nous pas des Chrétiens orthodoxes ? Minucius Felix dit "qu'on accusait les premiers Chrétiens de pousser chaque néophyte admis [pendant la cérémonie de la "Pâque Parfaite"], à plonger un couteau dans le corps d'un enfant caché sous un tas de farine ; le corps était préparé ensuite pour le banquet et servi à toute la corporation. Lorsque [les Chrétiens] eurent le pouvoir, ils transférèrent cette accusation à leurs propres adversaires [849]".

Le véritable crime d'hétérodoxie est clairement indiqué par *Jean* dans ses *Epîtres et son Evangile*. "Celui qui ne confesse pas que Jésus-Christ est venu en chair... c'est un séducteur et l'Anté-Christ." (2ème *Jean* 7). Dans son *Epître* antérieure, il enseigne qu'il existe *deux* trinités (7. 8), en somme la doctrine des Nazaréens.

---

[848] Tertullien dit de Basilide qu'il était un Platonicien. [*De præsc. hær.*, VII.]

[849] C.-W. King, *The Gnostics and their Remains*, p. 197, note 1.

Nous concluons, de tout ceci, que le Christianisme dogmatique et fabriqué de toutes pièces de la période des Constantin, n'est que la progéniture des nombreuses sectes antagonistes, elles-mêmes des demi-castes, nées de parents païens. Chacune de celles-ci revendiquait ses représentants convertis au prétendu corps des Chrétiens *orthodoxes*. Et comme il fallait que chaque nouveau dogme soit accepté à la majorité des votes, chaque secte contribuait à colorer la matière générale avec sa propre nuance jusqu'au moment où l'empereur imposait au monde comme la religion du Christ cette macédoine révélée, dont évidemment il ne comprenait lui-même pas le premier mot. Fatigué de ses vains efforts pour approfondir le marécage insondable des spéculations internationales ; incapable d'apprécier une religion basée sur la spiritualité pure d'une conception idéale, le Christianisme s'abandonna à l'adoration de la force brutale représentée par l'Eglise soutenue par Constantin. Depuis lors, parmi les rites sans nombre, les dogmes et les cérémonies copiés du paganisme, l'Eglise ne peut revendiquer qu'une **[374]** seule invention, absolument originale, c'est-à-dire la doctrine de la damnation éternelle, et une seule coutume, celle de l'anathème. Les païens avaient horreur des deux. "Une malédiction est une grave et terrible chose", disait Plutarque. "La Prêtresse d'Athènes fut blâmée pour avoir refusé de maudire Alcibiade [pour avoir profané les Mystères] lorsque le peuple lui ordonna de le faire ; car, dit-elle, *elle était une prêtresse de prières, mais non de malédiction*." [850].

"Toutes les recherches tendent à prouver", dit Renan, "que le Christianisme presque tout entier, n'est que l'attirail rapporté des Mystères païens. Le culte chrétien primitif n'est autre chose qu'un mystère. Toute la politique intérieure de l'Eglise, les degrés d'initiation, le commandement du silence, et une foule de phrases du langage ecclésiastique, n'ont pas d'autre origine. La révolution qui renversa le paganisme, *paraît*, à première vue... une rupture complète avec le passé... mais *la croyance populaire sauva du naufrage ses symboles les plus familiers*. Au début, le Christianisme introduisit si peu de changements dans les habitudes privées et la vie sociale, que pour beaucoup, dans les IVème et Vème siècles, il est douteux qu'ils aient été païens ou chrétiens ; il y en avait même beaucoup qui n'auraient pu décider entre les deux espèces de cultes."En parlant de *l'Art*, qui était une partie essentielle de l'ancienne religion, il dit "*qu'à peine*

---

[850] Plutarque, Alcibiade, § 22 ; *Questions Romaines*, § 44.

eût-on à rompre avec une seule des anciennes traditions. L'art chrétien primitif n'est que de l'art païen en décadence, ou de nature inférieure. Le Bon Berger des catacombes de Rome est copié sur l'Aristée, ou sur l'Apollon Nornius, représentés dans la même position sur les sarcophages païens, où il joue de la flûte de Pan au milieu des quatre saisons légèrement vêtues. Sur les tombeaux chrétiens du Cimetière de Saint-Calixte, Orphée charme les animaux. Ailleurs, le Christ, comme Jupiter-Pluton, et Marie, comme Proserpine, accueillent les âmes que Mercure, coiffé d'un chapeau à larges bords et tenant dans la main la baguette du guide des âmes (*psychopompos*), leur amène en présence des trois Parques. Pégase symbolise l'apothéose ; Psyché est le symbole de l'âme immortelle ; le Ciel est personnifié par un vieillard, le fleuve Jourdain ; et la Victoire est représentée sur une foule de monuments chrétiens." [851].

Ainsi que nous l'avons fait voir autre part, la communauté chrétienne primitive était composée de petits groupes disséminés par-ci, par-là, et organisée en sociétés secrètes, ayant ses mots de passe, ses attouchements et ses signes. Ils étaient obligés, pour **[375]** échapper aux persécutions incessantes de leurs ennemis, de se réfugier et de se réunir dans des catacombes abandonnées, dans les endroits inaccessibles des montagnes et autres retraites sûres. Chaque réforme religieuse a souffert, au début, des mêmes désavantages. Dès leur première apparition, nous voyons Jésus et ses douze disciples se retirant dans de sûres cachettes du désert, chez des amis à Béthanie et ailleurs. Si le Christianisme n'avait pas été composé dés le début de "communautés secrètes", l'histoire aurait plus de faits à révéler qu'elle n'en a au sujet de son fondateur et de ses disciples.

Il est vraiment surprenant de constater le peu d'importance que la personnalité de Jésus a exercée sur son siècle. Renan nous montre que Philon le Juif, qui mourut vers l'an 50, et qui était né plusieurs années avant Jésus, habitant la Palestine, où la "bonne nouvelle" était prêchée par tout le pays, si l'on en croit les Evangiles, n'avait jamais entendu parler de lui ! Josèphe, l'historien, qui naquit trois ou quatre ans agrès la mort de Jésus, le mentionne par une simple phrase, et même ces quelques mots ont été modifiés "par une *main chrétienne*", nous dit l'auteur de la *Vie de Jésus* [852]. Ecrivant à la fin du Ier siècle, lorsque Paul, le savant

---

[851] [Renan, "*Des religions de l'antiquité*", dans *Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1853.]

[852] [*Introduct.* et ch. XXVIII.]

propagandiste, avait fondé de nombreuses Eglises, et que Pierre dit-on, établit la succession apostolique que la chronologie Irénéo-Eusébienne prétend avoir déjà compté trois évêques de Rome [853], Josèphe, disons-nous, le laborieux énumérateur et l'historien consciencieux des actes les moins importants, ignore complètement l'existence d'une secte chrétienne – Suétone, le secrétaire d'Adrien, qui écrivit dans le premier quart du second siècle, sait si peu de chose de Jésus ou de son histoire, qu'il dit que l'Empereur Claude "bannit tous les Juifs qui causaient continuellement des troubles à l'instigation d'un nommé *Crêsthos*", voulant probablement dire le Christ [854]. L'Empereur Adrien, lui-même, écrivant encore plus tard, est si peu impressionné par les doctrines ou l'importance de la nouvelle secte, que dans une lettre adressée à Servianus, il montre qu'il croyait les Chrétiens adorateurs de Sérapis [855].

"Au IIème siècle", dit C.-W. King, "les sectes syncrétistes qui avaient surgi à Alexandrie, la pépinière du Gnosticisme, découvrirent dans Sérapis un type prophétique du Christ, comme le Seigneur et le Créateur de toutes choses, et le Juge des vivants et des morts [856]." Ainsi, tandis que les philosophes "païens" n'avaient jamais considéré Sérapis, ou plutôt l'idée abstraite incorporée en **[376]** lui, autrement que comme la représentation de l'Anima Mundi, les Chrétiens anthropomorphisaient le "Fils de Dieu" et son "Père", ne trouvant pas de meilleur modèle pour lui que l'idole d'un mythe païen ! "Nul doute", remarque le même auteur, "que la tête de Sérapis, marquée comme elle l'est, d'une majesté grave et pensive, ait suggéré la première idée des portraits conventionnels du Sauveur [857]."

Dans les notes recueillies par un voyageur – dont nous avons mentionné ailleurs l'épisode avec les moines du Mont Athos – nous voyons que, pendant sa jeunesse, Jésus eût de fréquentes relations avec les Esséniens appartenant à l'école Pythagoricienne, et connus sous le nom de Koïnobi. Nous estimons que Renan s'avance trop en affirmant aussi

---

[853] Linus, *Anaclète et Clément.*

[854] *Vie des Césars,* "Claude"', g 25.

[855] Vespicus, *Vita Saturnini, dans Seriptores historia Augustæ*, VIII.p. 68.

[856] *The Gnostics and their Remains*, p. 68.

[857] Dans le *Ancient Art and Mythology de Payne Knight*, Sérapis est représenté avec les cheveux longs "relevés en arrière avec des boucles tombant sur sa poitrine et les épaules comme ceux des femmes. Toute sa personne est aussi toujours enveloppée dans une draperie qui descend jusqu'aux pieds (§ CXLV). C'est là le portrait conventionnel du Christ.

dogmatiquement qu'il le fait, que Jésus ignorait jusqu'aux noms de Bouddha, de Zoroastre et de Platon ; "qu'il n'avait jamais lu un livre grec ou bouddhique", bien qu'il eût, en lui, plus d'un élément, qui, à son insu, procédait de la sagesse Bouddhiste, des Parsis et des Grecs [858]". En cela, il ne fait que concéder un demi-miracle, et laisse autant à la chance et aux coïncidences. C'est un abus de privilège, lorsqu'un auteur, qui prétend donner des faits historiques, tire des déductions appropriées de prémisses hypothétiques, et l'intitule ensuite une biographie – une Vie de Jésus. Renan, pas plus qu'aucun autre compilateur de légendes relatives à l'histoire problématique du prophète Nazaréen, n'a de terrain ferme sur lequel se baser ; on ne peut pas non plus affirmer le contraire, sauf par voie de déduction. Néanmoins, bien que Renan n'ait pas un seul fait à avancer pour prouver que Jésus n'avait jamais étudié les doctrines métaphysiques du Bouddhisme et du Parsisme, ou qu'il ait entendu parler de la philosophie de Platon, ses contradicteurs ont les meilleures raisons pour supposer tout le contraire. Lorsque nous croyons que :

1. toutes ses maximes portent le cachet pythagoricien, quand elles ne sont pas des citations ;
2. que son code d'éthique est du pur Bouddhisme ;
3. que son mode de vie et ses actes sont ceux des Esséniens ; et
4. que sa manière mystique de s'exprimer, ses paraboles, et ses habitudes sont celles d'un initié, soit grec, chaldéen ou mage (car les "Parfaits" qui discouraient de la sagesse occulte appartenaient tous à la même école archaïque, dans le monde entier)

il est difficile de se soustraire à la conclusion logique, qu'il faisait partie du même groupe d'initiés. C'est un pauvre compliment à **[377]** faire à l'Etre Suprême, que de Lui imposer quatre Evangiles, dans lesquels, contradictoires comme ils le sont souvent, il n'y ait pas une seule phrase, un seul récit, une seule expression particulière qui ne se retrouve dans une doctrine ou une philosophie plus ancienne. Certes, le Tout Puissant – n'était-ce que pour épargner aux générations futures les embarras actuels – aurait pu apporter avec Lui, en sa *première et unique incarnation* sur la terre, quelque chose d'original, quelque chose qui aurait tracé une ligne de démarcation entre Lui et les nombreux autres dieux païens incarnés, qui,

---

[858] *Vie de Jésus*, p. 405.

tous, sont nés de vierges, tous ont été des sauveurs, tous ont été tués ou qui se sont sacrifiés pour le bien de l'humanité.

Trop de concessions ont déjà été faites aux côtés émotionnels de l'histoire. Ce dont le monde a besoin est un portrait moins exalté et plus fidèle du personnage, en faveur duquel presque la moitié de la Chrétienté a détrôné le Tout Puissant. Ce n'est pas le savant érudit et célèbre, que nous critiquons au sujet de ce que nous trouvons dans la *Vie de Jésus* ; nous n'en voulons pas non plus à ses affirmations *historiques*. Nous ne contestons que quelques affirmations injustifiables et insoutenables que le narrateur émotionnel a laissé échapper dans les pages, autrement fort belles de son ouvrage – une vie échafaudée sur de simples probabilités, de celui, qui accepté comme un personnage historique, a de bien plus grands droits à notre amour et à notre vénération, faillible comme il l'est, malgré toute sa grandeur, que si nous nous le représentons comme un Dieu tout puissant. Ce n'est qu'à ce dernier point de vue que tout esprit révérencieux taxera Jésus d'insuccès.

Malgré le nombre restreint des ouvrages philosophiques encore en existence aujourd'hui, nous n'en finirons pas de présenter de nombreux exemples d'identité entre les maximes pythagoriciennes, hindoues, et les dires du *Nouveau Testament*. Les preuves ne font pas défaut à cet égard. Ce qu'on voudrait, c'est un public Chrétien qui veuille bien examiner les preuves offertes, et qui serait sans parti pris dans son verdict. Le fanatisme a eu son heure, et a fait le pis qu'il pouvait faire. "Il ne faut pas nous effrayer", dit le professeur Müller, "si nous découvrons des traces de vérité, voire même de vérité Chrétienne, parmi les sages et les législateurs d'autres nations." [859].

Après lecture des aphorismes philosophiques suivants, quel est celui qui croira que Jésus et saint Paul n'avaient pas lu les philosophes Grecs et Hindous ? **[378]**

---

859 [*Chips*, etc., vol. I, p. 55.]

	MAXIMES DE SEXTUS, LE PYTHAGORICIEN ET AUTRES PAIENS.		VERSETS DU NOUVEAU TESTAMENT [860].
1.	"Ne possédez pas de trésors sinon ces choses que nul ne peut vous ravir" [861].	1.	"Ne vous amassez pas des trésors sur la terre, où la gerse et tout ce qui ronge détruit, et où les voleurs font effraction et dérobent" (*Matthieu*, VI, 19).
2.	"Il vaut mieux qu'une partie du corps qui contient de la matière purulente et menace d'infecter le tout, soit brûlée, que de continuer ainsi dans un autre état et il vaut aussi mieux qu'un homme dépravé meurt au lieu de vivre" [862].	2.	"Si ta main est pour toi une occasion de chute, coupe-la ; il te vaut mieux entrer manchot dans la vie, que d'avoir deux mains et d'aller dans la Géhenne", etc. (*Marc* IX, 43).
3.	"Vous avez en vous quelque chose de semblable à Dieu ; par conséquent considérez-vous comme le Temple de Dieu" [863].	3.	"Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu, et que l'Esprit de Dieu habite en vous ?" (I. *Corinthiens* III, 16).
4.	"Le plus grand honneur que vous puissiez faire à Dieu, c'est de	4.	"Afin que vous soyez le fils de votre Père qui est dans les

[860] Voir *Pirke Aboth*, collection de Proverbes et de Sentences des anciens instructeurs juifs, dans lesquels on retrouve nombre de maximes du *Nouveau Testament*.

[861] Taylor, *Vie de Pythagore* par Jamblique.

[862] *Ibid*., Jamblique, *Protreptique*.

[863] *Ibid*., Sextus.

	connaître et d'imiter sa perfection" [864].		cieux. Soyez, donc, parfaits comme votre Père céleste est parfait" (*Matthieu* V, 45-48).
5.	"Ce que je ne voudrais pas que les hommes me fassent, je ne désire pas le leur faire" (*Analects of Confucius*, p 76 ; Voir *The Chips*, par Max Müller).	5.	"Faites aux autres ce que voudriez qu'on vous fît".
6.	"La lune brille même dans la maison du méchant" (*Manou*).	6.	"Car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et il répand sa pluie sur les justes et sur les injustes" (*Matthieu* V, 45).
7.	"On donne à ceux qui donnent ; et il est retenu à ceux qui retiennent" (*Ibidem*).	7.	"Car on donnera à celui qui a ; quant à celui qui n'a pas, on lui ôtera même ce qu'il a" (*Matthieu* XIII, 12).
8.	Les purs d'esprit seuls, contemplent Dieu" (*Ibidem*) – est encore aujourd'hui un dicton populaire aux Indes.	8.	"Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu" (*Matthieu* V, 8).

Platon ne cachait pas le fait qu'il dérivait de Pythagore le meilleur de ses doctrines philosophiques, et qu'il n'avait été que le premier à les mettre en ordre systématique, en leur ajoutant, de temps en temps une doctrine métaphysique de son propre crû. Mais Pythagore, lui-même, reçut ses doctrines occultes, premièrement de Mocchus, et ensuite des Brahmanes de l'Inde. Il avait aussi été initié dans les Mystères chez les hiérophantes de Thèbes, chez les Mages Persans et Chaldéens. C'est ainsi que, pas à pas, nous retraçons l'origine de presque toutes nos doctrines Chrétiennes à l'Asie Centrale. Enlevez au christianisme la personnalité de Jésus, **[379]** si sublime de par sa simplicité incomparable, que reste-t-il ? L'histoire et la

[864] *Ibid.*

théologie comparée nous donnent la réponse mélancolique suivante : "Un squelette vermoulu composé des plus anciens mythes païens" !

Tandis que la naissance mythique et la vie de Jésus sont copiés fidèlement sur ceux du Krishna Brahmanique, son caractère historique en tant que le réformateur religieux de la Palestine, est le véritable type du Bouddha dans l'Inde. La ressemblance de leurs aspirations spirituelles et philanthropiques ainsi que les conditions extérieures sont frappantes sous plus d'un aspect. Bien que fils d'un roi, tandis que Jésus l'est d'un charpentier, le Bouddha n'appartenait pas par la naissance à la haute caste des Brahmanes. De même que Jésus, il était mécontent de l'esprit dogmatique de la religion de son pays, de l'intolérance et de l'hypocrisie des prêtres, de leur étalage extérieur de dévotion, et de leurs inutiles prières et cérémonies. De même que le Bouddha renversa violemment les règles et les lois traditionnelles des Brahmanes, de même aussi Jésus déclara la guerre aux Pharisiens et aux orgueilleux Sadducéens. Ce que fit le Nazaréen en conséquence de l'humilité de sa naissance et de sa position, le Bouddha le fit par pénitence volontaire. Il voyageait comme un mendiant ; et encore, comme Jésus, au cours de sa vie il rechercha de préférence la société des publicains et des pécheurs. Chacun d'eux avait en vue la réforme sociale autant que la réforme religieuse ; et en donnant le coup de grâce aux religions de leurs pays respectifs, chacun d'eux en fonda une nouvelle.

"La réforme du Bouddha, dit Max Müller, avait à l'origine bien plus un caractère social que religieux... L'élément le plus important de la réforme bouddhiste a toujours été son code moral et social, et non ses théories métaphysiques. *Son code moral... est un des plus parfaits que le monde ait jamais connu...* et celui dont les méditations cherchaient à délivrer l'âme humaine de la misère et de la crainte de la mort, délivra le peuple hindou de la servitude dégradante et de la tyrannie sacerdotale". Il ajoute, en outre, que s'il en avait été autrement, "le Bouddha aurait pu enseigner n'importe quelle autre philosophie, nous n'en aurions probablement jamais entendu parler. Le peuple n'en aurait fait aucun cas, et sa doctrine serait tombée dans l'océan des spéculations philosophiques, qui inondèrent l'Inde en tous les temps [865]".

---

[865] *Buddhism*, p. 219-20.

Il en fut de même pour Jésus. Tandis que Philon le Juif, que Renan appelle le frère aîné de Jésus, Hillel, Shammai, et Gamaliel **[380]** sont à peine mentionnés, Jésus est devenu un Dieu ! Et pourtant, pour pur et divin qu'ait été le code moral enseigné par le Christ, il ne soutiendrait pas de comparaison avec celui du Bouddha, si la tragédie du Calvaire n'était pas intervenue. Ce qui aida la déification de Jésus, ce fut sa mort dramatique, le sacrifice volontaire de sa vie, qu'on prétend avoir été fait pour l'amour de l'humanité, et le commode dogme ultérieur de l'expiation, inventé par les chrétiens. En Inde, où la vie n'a pas la valeur qu'elle a chez nous, la crucifixion n'aurait fait que peu d'effet, si même elle en avait produit. Dans un pays où – ainsi que le savent tous les orientalistes – les fanatiques religieux se laissent mourir petit à petit, au cours de pénitences qui durent des années ; où les fakirs s'infligent volontairement les plus cruelles macérations ; où de jeunes et délicates veuves, dans un esprit de bravade contre le gouvernement, autant que par fanatisme religieux, montent le sourire aux lèvres sur le bûcher funéraire ; où, pour citer les paroles du grand conférencier : "des hommes dans la force de l'âge se jettent sous le char de Jaghernath et se font écraser par l'idole qu'ils adorent ; ou le plaignant qui ne réussit pas à se faire rendre justice, se laisse mourir de faim à la porte de son juge ; où le philosophe qui croit avoir tout appris de ce que le monde peut lui enseigner et qui soupire après l'absorption dans la divinité, se jette tranquillement dans le Gange, afin de se transporter sur l'autre rive de l'existence [866]", dans un pays comme celui-là, une crucifixion volontaire, aurait passé complètement inaperçue. Dans la Judée, et même chez d'autres peuples plus braves que les Juifs – les Romains et les Grecs – où chacun était plus ou moins attaché à la vie, et où la plupart auraient lutté désespérément pour la conserver, la fin tragique du grand Réformateur était bien calculée pour produire une profonde impression. Les noms de héros de moins d'envergure tels que Mutius Scævala, Horatius Coclès, la mère des Gracques, et d'autres, ont été légués à la postérité ; et pendant notre temps de classes et même plus tard dans la vie, leurs récits ont éveillé notre sympathie et commandé notre admiration. Mais nous n'oublierons jamais le sourire méprisant d'un certain hindou à Bénarès, lorsqu'une dame anglaise, femme d'un clergyman, essaya de lui faire comprendre l'immense sacrifice de Jésus, en donnant sa vie pour nous. C'est alors que pour la première fois nous fûmes frappés du rôle que le drame pathétique du Calvaire eut à jouer dans les événements

---

[866] Max Muller, *Christ and other Masters* ; *Chips*, vol. 1.

subséquents pour la fondation du Christianisme. Il n'est pas jusqu'à l'imaginatif Renan, qui n'ait été influencé par ce **[381]** sentiment lorsqu'il écrivit dans le dernier chapitre de sa *Vie de Jésus*, quelques pages d'une singulière et délicate beauté [867].

Apollonius, un contemporain de Jésus de Nazareth, fut, comme lui, le fondateur enthousiaste d'une nouvelle école spirituelle. Peut-être était-il moins métaphysique et plus pratique que Jésus, d'une nature moins tendre et moins parfaite, il enseigna néanmoins la même quintessence de spiritualité et les mêmes sublimes vérités morales. Son grand tort fut de les réserver aux classes supérieures de la société. Tandis que Jésus prêchait aux pauvres et aux déshérités "Paix sur la terre et bonne volonté envers les hommes", Apollonius était l'ami des rois et frayait avec l'aristocratie. Il y était né et il était lui-même fort riche, tandis que le "Fils de l'Homme", représentant le peuple "n'avait pas un lieu où reposer la tête" ; néanmoins les deux "faiseurs de miracles" firent preuve d'une grande analogie d'intention. Déjà avant Apollonius était apparu Simon le Magicien, surnommé le "Grand pouvoir de Dieu". Ses "miracles" sont plus étonnants, plus variés et ont été mieux attestés que ceux des apôtres, ou du philosophe Galiléen lui-même. Les matérialistes nient le fait dans les deux cas, mais l'histoire est affirmative. Apollonius vint à la suite des deux ; et ses actes miraculeux eurent un si grand renom, comparés à ceux du prétendu fondateur du Christianisme, ainsi que le disent les cabalistes, que la chose est encore corroborée par l'histoire et par saint Justin, martyr [868]

---

[867] La *Vie de Jésus* par Strauss, que Renan qualifie d'un "livre commode, exact, spirituel et consciencieux", tout violent et iconoclaste qu'il soit est néanmoins, sous plusieurs aspects, préférable à la *Vie de Jésus* de l'auteur français. Laissant de côté la valeur intrinsèque et historique des deux ouvrages – avec laquelle nous n'avons que faire – nous ferons simplement remarquer l'esquisse dénaturée du portrait de Jésus par Renan. Nous ne pouvons comprendre ce qui a pu amener Renan à donner une description si erronée de ce caractère. Il en est peu, parmi ceux qui tout en niant la divinité du prophète Nazaréen, croient cependant qu'il n'est pas un mythe, qui liront cet ouvrage sans un sentiment d'inquiétude et même de colère, envers une pareille mutilation psychologique. Il fait de Jésus une sorte d'hurluberlu sentimental, un niais théâtral, amoureux de ses propres harangues et divagations poétiques, qui s'attend à ce que tout le monde l'adore, et qui se laisse finalement prendre dans les pièges de ses ennemis. Tel n'était pas Jésus, le philanthrope Juif, l'adepte et le mystique d'une école depuis longtemps oubliée par les Chrétiens et par l'Eglise, si jamais celle-ci l'a connue ; le éros qui préféra risquer la mort plutôt que de cacher les vérités qu'il croyait devoir être utiles à l'humanité. Nous préférons le livre de Strauss qui le traite ouvertement d'imposteur et de prétentieux, et, qui à de certains moments doute même de son existence ; mais qui, au moins, lui épargne cette teinte ridicule de sentimentalisme dont l'affuble Renan.

[868] Voyez Chap. II du présent volume.

Comme le Bouddha et Jésus, Apollonius fut l'ennemi acharné de toute forme extérieure de piété, de toute hypocrisie et de toute démonstration de cérémonies religieuses inutiles. Si, comme le sauveur chrétien, le sage de Tyane avait préféré la société des pauvres et des humbles ; et si, au lieu de mourir tranquillement à **[382]** l'âge de cent et quelques années, il avait été un martyr volontaire, proclamant la Vérité divine du haut de la croix [869] son sang aurait probablement été aussi efficace que celui du Messie Chrétien pour répandre ensuite ses doctrines spirituelles.

Les calomnies mises en avant contre Apollonius, étaient aussi nombreuses qu'elles étaient fausses. Même dix-huit siècles après sa mort il fut diffamé par l'Evêque Douglas dans son ouvrage contre les miracles. En ceci le Très Révérend Evêque s'est heurté contre les faits historiques. Si nous étudions la question sans parti pris, nous reconnaîtrons aisément que l'éthique de Gautama-Bouddha, de Platon, d'Apollonius, de Jésus, d'Ammonius Saccas et de ses disciples, était basée sur la même

---

[869] Dans un récent ouvrage intitulé *The World's Sixteen Crucified Saviours* (par Kernsey Graves) dont le titre attira notre attention, nous avons été aussi étonnés en lisant sur la préface que nous y trouverions des preuves *historiques* qu'on ne rencontre ni dans l'histoire ni dans la tradition. Apollonius qu'on nous y représente comme un de ces seize "sauveurs", y est montré par l'auteur comme ayant été finalement crucifié... être ressuscité des morts... apparaissant à ses disciples après sa résurrection, "et" – encore comme le Christ – "convainquant un Thommy [?] Didymus" en lui faisant toucher la marque des clous sur ses mains et ses pieds. D'abord, ni Philostrate, le biographe d'Apollonius, ni l'histoire ne nous racontent rien de pareil. Bien que la date exacte de sa mort ne soit pas connue, aucun disciple d'Apollonius n'a jamais prétendu qu'il eût été crucifié ou qu'il leur soit apparu. Voilà en ce qui concerne un des "Sauveurs". Après cela on nous dit que Gautama-Bouddha, dont la vie et la mort ont été minutieusement décrites par diverses autorités, y compris Barthélemy Saint-Hiolaire – fut aussi "crucifié par ses ennemis au pied des montagnes du Népal" ; tandis que les livres Bouddhistes, l'histoire et les recherches scientifiques nous informent, par l'organe de Max Müller et d'une foule d'autres orientalistes, que "Gautama-Bouddha (Sâkyamuni) mourut près du Gange... "Il avait presque atteint la ville de Kusinagara, lorsque ses forces vitales le trahirent. Il s'arrêta dans une forêt, et pendant qu'il était assis sous un arbre sâl il rendit l'âme" (Max Müller, *Chips front a Germait Workshop*, vol. 1, p. 213). Les références de Graves à Higgins et Sir W. Jones, dont quelques-unes de ses théories spéculatives ne prouvent rien du tout. Max Müller nous dit que quelques autorités surannées s'efforcent... "de prouver que le Bouddha était en réalité le Thoth des Egyptiens ; qu'il était Mercure, ou Wotan, ou Zoroastre ou Pythagore... Même Sir W. Jones identifia d'abord le Bouddha avec Odin, puis ensuite avec Shichak". Nous sommes maintenant au XIXème siècle et non pas au XVIIIème" ; et bien qu'écrire des livres sur l'autorité des premiers orientalistes puisse, dans un sens, passer pour du respect pour la vieillesse, il n'est pas toujours prudent d'essayer l'expérience aujourd'hui. Par conséquent, ce volume éminemment instructif manque d'un trait important qui l'aurait rendu encore plus intéressant. L'auteur aurait dû ajouter à la liste après Prométhée le dieu "Romain" et Alcide le *dieu Égyptien* (p. 266), un dix-septième "Sauveur crucifié", "Vénus le dieu de la guerre" présenté au monde étonné, par M. Artemus Ward, le maître des spectacles forains !

[Artemus Nard était un auteur satirique américain. Note du Trad.]

philosophie mystique. Tous adoraient un seul Dieu, qu'ils L'aient considéré comme le "Père" de l'humanité, qui vit dans l'homme comme l'homme en Lui, ou comme le Principe Créateur Incompréhensible ; tous vécurent des vies saintes. Ammonius, parlant de sa philosophie, enseignait que leur école datait du temps d'Hermès, qui tenait sa sagesse de l'Inde. C'était, en tout, la même contemplation mystique que celle du Yogi ; la communion du Brahmane avec son Soi lumineux – **[383]** "l'Atman". Et ce terme hindou est cabalistique par excellence. Qu'est-ce que le "Soi" ? demande le *Rig Véda* ; "Le Soi est le Seigneur de toute chose... toute chose est contenue en ce Soi ; tous les Soi sont contenus dans ce Soi. Brahmân, lui-même, n'est autre chose que le Soi" [870], est la réponse. *Idrah Rabbah* nous dit : "Toutes choses sont Lui-même, est-il est Lui-même caché de tous côtés [871]." "L'Adam Kadmon des cabalistes contient en lui-même toutes les âmes des Israélites et il est lui-même dans chaque âme", dit le *Zohar* [872]. Les principes fondamentaux de l'Ecole Eclectique étaient par conséquent identiques aux doctrines des Yogis, les mystiques hindous, et du Bouddhisme primitif des disciples de Gautama. Et lorsque Jésus affirme à ses disciples que "l'Esprit de vérité que le monde ne peut recevoir parce qu'il *ne Le voit point et ne Le connaît point*", demeure avec eux et en eux, qui "sont en Lui et Lui en eux" [873], il ne fait qu'enseigner la même doctrine que nous reconnaissons dans toute philosophie qui mérite ce nom.

Laboulaye, ce savant français, érudit et sceptique, ne croit pas un mot de la partie miraculeuse de la vie du Bouddha ; néanmoins il a la candeur de dire de Gautama, qu'il vient immédiatement après le Christ pour la pureté de son éthique et sa morale personnelle. Pour ces deux opinions il est vertement pris à partie par des Mousseaux. Vexé de voir ses accusations de démonolâtrie contre Gautama-Bouddha, scientifiquement contredites, il informe ses lecteurs que "ce savant distingué n'a point étudié cette question" [874].

"Je n'hésite pas à dire" remarque à son tour Barthélemy Saint Hilaire, "qu'à l'exception du Christ, il n'y a pas parmi les fondateurs de religions, une

---

[870] *Chandogya-Upanishad*, VIII, 3, 4 ; Max Müller, Veda.

[871] *Idrah Rabbah*, § 171.

[872] *Introd. Zohar*, pp. 305-312.

[873] *Jean* XIV, 17.

[874] *Les Hauts Phénomènes de la Magie*, p 74.

seule figure plus pure et plus touchante que celle du Bouddha. Sa vie est sans tache. Son héroïsme constant égale ses convictions... Il est le parfait modèle de toutes les vertus qu'il prêche ; son abnégation, sa charité, la douceur inaltérable de son caractère, ne lui font pas défaut un seul instant. A l'âge de vingt-neuf ans, il quitte la cour de son père pour se faire moine et devenir un mendiant... et lorsqu'il meurt dans les bras de ses disciples, c'est avec la sérénité d'un sage qui a pratiqué la vertu toute sa vie et qui meurt avec la conviction d'avoir trouvé la vérité [875]." Ce panégyrique n'est pas plus vigoureux que celui prononcé par Laboulaye et qui attira les foudres de des Mousseaux. **[384]** "On se rend difficilement compte comment des hommes qui n'ont pas été aidés par la révélation aient pu s'élever si haut et soient parvenus si prés de la vérité [876]." Ce qu'il y a de curieux, c'est qu'il y ait tant d'âmes élevées "qui n'aient pas été aidées par la révélation" !

Et pourquoi nous étonner que Gautama soit mort avec une sérénité philosophique ? Ainsi que le disent fort justement les cabalistes : "La Mort n'existe pas, et l'homme ne passe jamais au dehors de la vie universelle. Ceux que nous croyons morts vivent encore au dedans de nous, comme nous vivons en eux... Plus on vit pour ses semblables, moins on doit craindre la mort [877]." Et nous pourrions ajouter, que celui qui vit pour l'humanité, fait plus pour elle que celui qui meurt pour elle.

Le *Nom Ineffable*, à la recherche duquel tant de cabalistes – qui ne connaissent aucun adepte oriental, ni même européen – gaspillent vainement leurs connaissances et leur existence, demeure à l'état latent dans le cœur de chaque homme. Ce nom mirifique qui, d'après les plus anciens oracles "s'élance dans les mondes infinis ἀχοιμήτω στροφάλιγγι" [878], peut s'obtenir de deux manières différentes : dans l'initiation régulière, et par la "petite voix"qu'Elie entendit dans la grotte d'Horeb, la montagne de Dieu. Et "lorsqu'Elie l'entendit *il cacha sa face dans son manteau* et demeura à l'entrée de la grotte. Et voici, une voix vint".

---

[875] Barthélemy Saint-Hilaire, *Le Bouddha et sa religion*, Paris, 1860.

[876] *Journal des Débats*, avril 1853.

[877] *Dogme et rituel de la Haute Magie*, II, XIII.

[878] [Proclus, *Sur le Cratyle de Platon*.]

Lorsque Apollonius de Tyane voulait entendre la "petite voix", il s'enveloppait entièrement dans un manteau de fine laine, sur lequel il mettait ses deux pieds, après avoir fait certaines passes magnétiques en prononçant non pas le "nom", mais une invocation bien connue de tous les adeptes. Puis il se couvrait la tête et la face avec son manteau et son esprit translucide ou astral se trouvait libéré. A l'ordinaire, il ne portait pas de laine, plus que ne le faisaient les prêtres des temples. La possession de la combinaison secrète du "nom" donnait à l'hiérophante le pouvoir suprême sur tout être, humain ou autre, inférieur à lui en force d'âme. Par conséquent, lorsque Max Müller nous parle de la "Majesté Cachée "des Quichés", qui ne devait jamais être ouverte par des mains humaines", les cabalistes comprennent parfaitement ce que l'expression voulait dire, et ils ne sont pas le moins du monde surpris d'entendre cet érudit philologue s'écrier : "Nous ignorons ce que c'était !"

Nous ne pouvons assez répéter que ce n'est que par les doctrines des anciens philosophes qu'on arrive à comprendre la religion prêchée par Jésus. C'est par Pythagore, Confucius et Platon, que **[385]** nous pouvons comprendre l'idée qui est à la base du terme "Père"dans le *Nouveau Testament*. L'idéal de Platon pour sa Divinité, qu'il nomme le Dieu unique, invisible et éternel, le Créateur et le Père de toutes choses [879], est plutôt le "Père" de Jésus. C'est cet Etre Divin duquel le sage grec disait qu'Il ne peut être ni envieux ni l'originateur du mal, car Il ne peut produire que ce qui est bon et juste [880] ; ce n'est, certes, pas le Jéhovah Mosaïque, le "Dieu jaloux", mais bien le Dieu de Jésus, qui "seul est bon". Il vante Sa puissance divine, qui embrasse tout [881], et Son omnipotence, mais il intime en même temps, qu'Il est immuable. Il ne peut jamais désirer changer ses lois, c'est-à-dire, extirper le mal du monde, au moyen d'un miracle [882]. Il est omniscient, et rien n'échappe à Son œil vigilant [883]. Sa justice, que nous voyons incorporée dans la loi de la compensation et de la rétribution, ne laisse aucun crime impuni, aucune vertu sans récompense [884] ; il déclare, par conséquent, que la seule manière d'honorer Dieu est de cultiver la

---

[879] *Timée* ; *Polit*., 269, E.

[880] *Timée*, 29 ; *Phèdre*, 182, 247 ; *Repub*., II, 379, B.

[881] *Lois*, IV, 715, E ; X, 901, C.

[882] *Repub*., II, 381 ; *Thæt*., 176, A.

[883] *Lois*, X, 901, D.

[884] *Lois*, IV, 716, A ; *Repub*., X, 613, A.

pureté morale. Non seulement n'admet-il pas la notion anthropomorphe que Dieu puisse avoir un corps matériel [885], mais "il rejette avec horreur les fables qui attribuent aux dieux mineurs les passions, les querelles et les crimes de toutes sortes [886]. Il nie avec indignation que Dieu se laisse propitier, ou plutôt acheter par des prières et des sacrifices [887]."

Le *Phèdre* de Platon expose tout ce que l'homme fut une fois et ce qu'il peut encore devenir. "Avant que l'esprit de l'homme soit tombé dans la sensualité et qu'il se soit incorporé en elle par la perte de ses ailes, il vivait parmi les dieux dans le monde aérien [spirituel] où tout est vrai et pur." Dans le *Timée* il dit que "il fut un temps où l'humanité ne se reproduisait pas, mais où elle vivait comme des esprits purs". Dans le monde à venir, dit Jésus, "ils ne se marient ni ne sont donnés en mariage", mais, "ils vivent comme les Anges de Dieu dans le Ciel".

Les recherches de Laboulaye, d'Anquetil Duperron, de Colebrooke, de Barthélemy Saint-Hilaire, de Max Müller, de Spiegel, de Burnouf, de Wilson et de bien d'autres linguistes ont mis la vérité en lumière. Et aujourd'hui que les difficultés du Sanscrit, du Cingalais, du Zend, du Pahlavi, du Chinois et même du Birman ont été en partie résolues, et que les *Védas*, le *Zend Avesta*, les textes **[386]** Bouddhiques et même les *Soutras* de Kapila ont été traduits, la porte est ouverte, laquelle, une fois passée laissera derrière elle les calomniateurs spéculatifs ou calomniateurs ignorants des anciennes religions. Jusqu'à l'époque actuelle, le clergé, pour se servir de l'expression de Max Müller – "avait l'habitude d'accuser le culte païen de diableries et d'orgies,... mais il a rarement, si même il l'a jamais fait, cherché à découvrir le caractère véritable et original des étranges formes de culte qu'il attribue à l'œuvre du diable [888]". Lorsque nous lisons le récit authentique du Bouddha et du Bouddhisme, par Müller, et l'opinion enthousiaste de tous les deux exprimée par Barthélemy Saint-Hilaire et Laboulaye ; lorsque enfin, un missionnaire catholique, témoin oculaire, et qu'on peut moins que tous, accuser de partialité envers les Bouddhistes – nous voulons parler de l'abbé Hue – n'a que de l'admiration pour le caractère individuel élevé de ces "adorateurs du diable", nous

---

[885] *Phèdre*, 246, C.

[886] E. Zeller, *Plato and the Old Academy.*

[887] *Lois*, X, 905, D.

[888] Max Müller, *Bouddhisme*, avril 1862.

sommes obligés de considérer la philosophie de Sakyamuni comme quelque chose de plus qu'une religion de fétichisme et d'athéisme comme les catholiques voudraient nous le faire croire. Hue était un missionnaire et son premier devoir était de considérer le Bouddhisme comme un rejeton du culte de Satan. Le pauvre abbé Hue fut rayé à Rome de la liste des missionnaires [889], après la publication de ses récits de voyage. Ceci nous montre le peu de vérité que nous pouvons apprendre des missionnaires au sujet de la religion des autres peuples, lorsque leurs récits doivent, avant tout, être revus et corrigés par les autorités ecclésiastiques supérieures, et qu'on les punit sévèrement pour avoir dit la vérité.

Lorsque Marco Polo demanda à des hommes qu'on a appelés et qu'on appelle encore des "ascètes obscènes", en un mot, les fidèles de certaines sectes de l'Inde, généralement connus sous le nom de "Yogins", "s'ils n'avaient pas honte d'aller tout nus comme ils le faisaient ? ils répondirent au demandeur du XIIIème siècle ainsi qu'ils le firent à un missionnaire du XIXème : "Nous allons tout nus, parce que nous sommes venus au monde tout nus, et que nous ne voulons rien posséder de ce qui est de ce monde. De plus, **[387]** nous n'avons pas de péché de la chair commis consciemment, et par conséquent nous n'avons pas honte de notre nudité, plus que vous n'en n'avez de montrer votre visage ou votre main. Vous qui connaissez les péchés de la chair, vous avez raison d'en avoir honte, et de couvrir votre nudité 890."

La liste serait curieuse à établir des excuses et des explications fournies par le clergé pour expliquer les ressemblances journellement trouvées entre la catholicisme et les religions païennes. Et cependant l'ensemble se réduirait à une seule et unique conclusion : Les doctrines du christianisme auraient été plagiées par celles des païens du monde entier ! Platon et son ancienne

---

[889] Max Müller dit ce qui suit, au sujet de l'abbé Hue, dans son *Chips from a German Workshop*, vol. I, p. 187 : "Feu l'abbé Hue exposa avec une si grande naïveté les ressemblances entre les cérémonies du culte Bouddhique et Catholique Romain, qu'il fut fort surpris de voir que son ravissant ouvrage *Voyages au Tibet* avait été mis à l'Index. On ne peut s'empêcher d'être frappé, écrit-il, de sa grande ressemblance avec le Catholicisme. La crosse des évêques, la mitre, la dalmatique, le chapeau rond, porté par les lamas en voyage... la messe, le double chœur, les psalmodies, les exorcismes, l'encensoir supporté par cinq chaînes, s'ouvrant et se fermant à volonté, les bénédictions des lamas, qui étendent leurs mains droites au-dessus des fidèles, le rosaire, le célibat des prêtres, les pénitences et les retraites, le culte des Saints, les jeûnes, les processions, les litanies, l'eau bénite ; voilà les ressemblances qui existent entre nous et les Bouddhistes. Il aurait pu y ajouter, la tonsure, les reliques et le confessionnal."

[890] *Mission au Siam de Crawford*, p. 182.

académie ont pris leurs idées dans la révélation chrétienne – prétendent les anciens Pères d'Alexandrie !!! Les Brahmanes et le Manou firent des emprunts aux missionnaires Jésuites, et la Bhagavad-Gîtâ est l'œuvre du Père Calmet qui transforma le Christ et Saint-Jean en Krishna et Arjouna afin de l'adapter à l'esprit hindou !!! Le fait insignifiant que le Bouddhisme et le Platonisme aient précédé le Christianisme, et que les Védas avaient déjà dégénéré en Brahmanisme avant l'époque de Moïse, ne paraît avoir aucune importance. Il en est de même d'Apollonius de Tyane. Quoique ses pouvoirs thaumaturgiques ne puissent être niés d'après le témoignage des empereurs, de leur cour et des populations de plusieurs cités ; quoique un nombre fort restreint de celles-ci aient jamais entendu parler du prophète Nazaréen, dont les "miracles" ne furent exécutés que devant quelques-uns de ses apôtres, l'identité desquels demeure encore aujourd'hui problématique, malgré tout cela il ne faut accepter Apollonius que comme "le singe du Christ".

S'il existe des hommes véritablement pieux, bons et honnêtes parmi les prêtres Catholiques, Grecs et Protestants, dont la foi sincère l'emporte sur leur raisonnement et qui n'ayant jamais vécu parmi les populations païennes ne sont injustes que par ignorance, il n'en est pas de même en ce qui concerne les missionnaires. Le subterfuge invariable de ceux-ci est d'attribuer à la démonolâtrie, la vie réellement christique des ascètes hindous et Bouddhistes et de beaucoup de lamas. Des années de résidence chez les païens en Tartarie, au Tibet et en Hindoustan leur ont fourni les preuves de la façon injuste avec laquelle on a calomnié les prétendus idolâtres. Les missionnaires n'ont même pas l'excuse de leur bonne foi, pour tromper le monde ; et à de rares exceptions près, on pourrait paraphraser à leur égard l'observation de Garibaldi en disant : "Un prêtre sait qu'il est un imposteur, s'il n'est pas un imbécile ou s'il n'a pas appris à mentir dès son bas âge."

FIN DE LA PREMIERE PARTIE DU TOME II

ISIS DÉVOILÉE

CLEF DES MYSTERES DE LA SCIENCE ET DE LA THEOLOGIE ANCIENNES ET MODERNES

VOLUME II – THÉOLOGIE

DEUXIEME PARTIE

par

H.P. BLAVATSKY

Traduction de Ronald JACQUEMOT entièrement révisée par le Docteur Paul THORIN

TABLE

TABLEAUX

LIVRE

[7]

CHAPITRE VIII

—

JESUITISME ET MAÇONNERIE

"Les enfants chrétiens et catholiques peuvent accuser leurs parents d'hérésie... bien qu'ils sachent qu'en le faisant leurs parents seront brûlés sur le bûcher et mis à mort… Et non seulement peuvent-ils leur refuser la nourriture, *s'ils cherchent à les détourner de la Foi Catholique*, MAIS ILS PEUVENT LEGALEMENT LES TUER." – Précepte des Jésuites. (F. STEPHEN FAGUNDEZ, in *Proecepta Decalogi*. Lugduni, 1640.)

"Très Sage. Quelle heure est-il ?

1re G.·. Gard.·. – C'est la première heure du jour, où le voile du temple se déchira en deux ; où les ténèbres et la consternation se répandirent sur la terre – l'heure où la lumière s'obscurcit ; où l'étoile flamboyante ayant disparu, les outils de la Maçonnerie furent dispersés ; où la Parole fut perdue" – *Magna est veritas et proevalebit.*

Le plus important ouvrage cabalistique des Hébreux – le *Sohar* זהר – a été écrit par le Rabbin Siméon Ben-Iochaï. Selon certains critiques, cette compilation eut lieu bien des années avant l'ère chrétienne ; suivant d'autres, ce ne fut qu'après la destruction du temple. De toutes façons il ne fut terminé que par le fils de Siméon, le Rabbin Eléazar et son secrétaire, le Rabbin Abba ; car l'ouvrage est si important et les sujets qui y sont

traités sont si abstraits, que la vie entière de ce Rabbin, qu'on a surnommé le Prince des Cabalistes, n'avait pas suffi à la tâche. Comme on savait qu'il était en possession de ce savoir et de la *Mercaba*, qui assurait la réception de la "Parole", sa vie même se trouvait en danger, et il dut s'enfuir au désert, où il vécut dans une caverne pendant douze ans, entouré de fidèles disciples, et mourut finalement au milieu de signes et de merveilles [1]. **[8]**

Mais si volumineux que soit l'ouvrage, qui renferme beaucoup d'éléments de sa tradition secrète et orale, néanmoins il n'embrasse pas tout. Nul n'ignore que ce vénérable cabaliste ne confia jamais les parties les plus importantes de sa doctrine, autrement qu'oralement, et cela à un nombre très limité d'amis et de disciples, parmi lesquels se trouvait son fils unique. Par conséquent, sans l'initiation finale à la *Mercaba*, l'étude de la *Cabale* sera toujours incomplète, et la *Mercaba* ne peut s'enseigner que dans "l'obscurité, c'est-à-dire dans un lieu désert, et après de nombreuses et terrifiantes épreuves". Depuis la mort de Siméon Ben-Iochaï, cette doctrine secrète est restée un secret inviolé pour le monde extérieur. Donnée à connaître seulement *comme un mystère*, on ne la communiquait au candidat qu'oralement, "*face à face et de bouche à oreille*".

Ce commandement maçonnique, "de bouche à oreille, et à voix basse", est un legs des Tanaïm et des anciens Mystères païens. L'usage moderne qui en a été fait, est certainement dû à l'indiscrétion de quelque cabaliste renégat, bien que le "mot", lui-même, ne soit qu'un "substitut" pour la "parole perdue", et qu'il est, ainsi que nous le montrerons plus loin, une invention comparativement moderne. La phrase véritable est restée, pour toujours, en possession des adeptes de diverses contrées des hémisphères Oriental et Occidental. Seul un nombre limité parmi les chefs Templiers et quelques Rose-croix du XVIIème siècle, qui étaient restés en relation étroite avec les alchimistes et les initiés arabes, pouvaient réellement se vanter de la posséder. Du VIIème au XVème siècle nul ne

---

[1] Nombreuses sont les merveilles qu'on dit avoir eu lieu à sa mort, ou plutôt à sa translation ; car il ne mourut pas comme tout le monde, mais, ayant disparu, tandis qu'une lumière éblouissante remplissait la caverne son corps ne fut vu de nouveau qu'après sa disparition. Lorsque cette lumière divine illumina la demi-obscurité de la sombre caverne, alors seulement, dit Ginsburg, "les disciples d'Israël s'aperçurent que le flambeau d'Israël était éteint". Ses biographes nous informent qu'on entendit des voix venant du Ciel pendant les préparatifs de ses funérailles et à sa mise au tombeau. Lorsque la bière fut descendue dans le profond caveau qu'on avait préparé pour la recevoir, une flamme s'en éleva et une voix puissante et majestueuse prononça les paroles suivantes : "C'est celui-ci qui fit trembler la terre et les royaumes !"

pouvait prétendre la connaître en Europe ; et bien qu'il y ait eu des alchimistes avant Paracelse, celui-ci fut le premier qui passa la véritable initiation, cette dernière cérémonie qui conférait à l'adepte la faculté de marcher vers le "buisson ardent" par-dessus le terrain brûlant, et de "brûler le veau d'or dans le feu, le réduire en poudre et de le répandre sur les eaux". Certes, cette *eau* magique, et la "parole perdue" ont ressuscité plus d'un Adoniram, Gedaliah et Hiram-Abiff pré-mosaïques. Le véritable mot, aujourd'hui substitué par *Mac-Benac*, et Mah, était utilisé des siècles avant que son effet pseudo-magique soit essayé sur les "fils de la veuve", pendant les deux derniers siècles. Qui fut, en fait, le premier Maçon opératif de quelque importance ? **[9]** Elie Ashmole, *le dernier des Rose-croix et des alchimistes*. Admis à la franchise de la Compagnie des Maçons Opératifs de Londres, en 1646, il mourut en 1692. En ce temps-là la Maçonnerie n'était pas ce qu'elle devint par la suite ; ce n'était ni une institution politique ni une institution chrétienne, mais une véritable organisation secrète, qui admettait dans les liens de la fraternité tous ceux qui désiraient ardemment obtenir le précieux bienfait de la liberté de conscience, et se soustraire à la persécution cléricale [2]. Ce n'est qu'une trentaine d'années après sa mort que ce que l'on nomme aujourd'hui la Franc-maçonnerie moderne prit naissance. Cette naissance eut lieu le 24 juin 1717, à la Taverne du Pommier (*Apple-tree Tavern*) dans Charles Street Covent Garden, à Londres. Ce fut alors, ainsi que nous le disent les *Constitutions* d'Anderson, que les quatre seules loges du Sud de l'Angleterre, nommèrent Anthony Sager, le premier Grand Maître des Maçons. Malgré sa grande jeunesse, cette grande loge a toujours exigé que tout le corps de la fraternité dans le monde entier reconnût sa suprématie, ainsi que le dirait à quiconque pouvant la voir l'inscription latine gravée sur la plaque au-dessous de la pierre d'angle du Temple des Francs-maçons de Londres en 1775. Nous y reviendrons plus tard.

Franck, l'auteur de *Die Kabbala*, poursuivant ses "divagations ésotériques", ainsi qu'il les appelle, nous donne en plus de sa traduction, ses commentaires. Parlant de ses prédécesseurs, il dit que Siméon Ben-Iochaï mentionne à plusieurs reprises ce que les "compagnons" ont enseigné dans les ouvrages plus anciens. Et l'auteur cite un nommé "leba, l'*ancien*, et Hamnuna, l'*ancien*" *3*. Mais il ne nous donne pas la

---

[2] Plot : *Natural History of Staffordshire*. Publié en 1666.

[3] *Die Kabbala*, 75 ; Sod, vol. II.

signification de ces deux "anciens", ni qui ils sont, car il ne le sait pas lui-même.

Dans la vénérable secte des Tanaïm, ou plutôt des Tananim, les sages, il y avait ceux qui enseignaient pratiquement les secrets et initiaient quelques disciples au grand Mystère final. Mais la *Mishna Hagiga*, la 2° section, dit que la table des matières de la *Mercaba* "ne doit être divulguée qu'aux sages âgés". [4] La *Gemara* est encore plus dogmatique. "Les secrets les plus importants des Mystères, n'étaient même pas révélés à tous les prêtres. On ne les divulguait qu'aux initiés." C'est ainsi que nous voyons que ces mêmes grands secrets prévalent dans toutes les religions anciennes.

Mais nous constatons également que ni le *Sohar* ni aucun autre ouvrage cabalistique ne contient pas seulement la sagesse juive. La doctrine étant, par elle-même, le résultat de milliers d'années **[10]** de pensées, elle est, par conséquent, la propriété collective des adeptes de toutes les nations sous le soleil. Néanmoins, le *Sohar* enseigne l'occultisme pratique plus que ne le fait n'importe quel autre ouvrage sur ce sujet ; non pas, cependant, tel qu'il a été traduit et commenté par divers critiques, mais d'après les signes secrets inscrits en marge. Ces signes contiennent les instructions secrètes, en dehors des interprétations métaphysiques et des absurdités apparentes, si pleinement acceptées par Josèphe dans leur ensemble, car lui n'avait jamais été initié, et il transmit la *lettre morte*, telle qu'il l'avait reçue [5].

La véritable magie pratique contenue dans le *Sohar* et dans d'autres ouvrages cabalistiques, n'a de valeur que pour ceux qui le lisent, en *dedans*. Les apôtres chrétiens – du moins ceux qu'on dit avoir fait des "miracles" *à volonté 6* devaient être au courant de cette science. Il sied mal

---

[4] *Die Kabbala*, 47.

[5] Il raconte comment le Rabbin Eléazar, en présence de Vespasien et de ses officiers, chassa les démons de quelques hommes simplement en mettant sous le nez du démoniaque une des nombreuses racines recommandées par le Roi Salomon ! Le célèbre historien nous affirme que le Rabbin faisait sortir les démons par les narines des patients, au nom de Salomon et par le pouvoir des incantations composées par le Roi-Cabaliste. Josèphe : *Antiquités*, VIII.II 5.

[6] Il y a des miracles *inconscients*, lesquels, comme les phénomènes nommés aujourd'hui phénomènes " *Spirites* " sont produits par les pouvoirs cosmiques naturels, le mesmérisme, l'électricité, et les êtres invisibles qui sont continuellement à l'œuvre autour de nous, que ce soient des esprits humains ou élémentaires.

à un Chrétien de condamner les joyaux "magiques", amulettes et autres talismans contre le "mauvais œil", qu'on utilise comme des charmes pour exercer une influence mystérieuse, aussi bien sur le propriétaire que sur les personnes que le magicien voudrait contrôler ou de s'en moquer. Beaucoup de ces amulettes enchantées existent encore dans les collections particulières ou publiques d'antiquités. Les collectionneurs ont publié les dessins de joyaux convexes, ornés de légendes mystérieuses, dont la signification a déjoué toutes les recherches scientifiques. King nous en montre plusieurs dans ses *Gnostics*, et il donne la description d'une cornaline (Chalcédoine) blanche, recouverte des deux côtés de légendes interminables, dont l'interprétation serait toujours impossible ; pour les savants en tout cas sans doute, mais non pour un étudiant en hermétisme ou adepte. Mais nous renvoyons le lecteur à cet intéressant ouvrage, et aux talismans qui y sont représentés, afin de démontrer que même le "Voyant de Patmos" en personne, était bien versé dans la science cabalistique des talismans et des joyaux. Saint Jean fait clairement allusion à la puissante "cornaline blanche" – un joyau bien connu parmi les adeptes sous le nom d'"*alba-petra*", ou pierre de l'initiation sur laquelle on voit généralement gravé le mot de "*prix*", parce qu'elle était donnée au candidat qui **[11]** avait passé avec succès par toutes les épreuves préliminaires d'un néophyte. Le fait est que le livre de l'*Apocalypse* tout entier n'est pas moins que le *livre de Job*, le récit allégorique des Mystères et de l'initiation d'un candidat à ceux-ci, candidat qui n'est autre que Saint Jean lui-même. Aucun Maçon de haut grade, bien versé dans les différents degrés n'en disconviendra. Les nombres *sept*, *douze* et autres sont autant de traits de lumière jetés dans l'obscurité du texte. Paracelse affirmait la même chose il y a quelques siècles. Et lorsque nous lisons "qu'un être semblable à un fils d'homme" lui dit (chap. II, 17) : "*A celui qui vaincra*, je lui donnerai de la *manne cachée ;* je lui donnerai une PIERRE BLANCHE ; et sur la pierre est écrit un nom nouveau, "– le mot – que *nul ne connaît sauf celui qui le reçoit*", quel Maître Maçon doutera qu'il s'agisse de la dernière ligne de titre du présent chapitre ?

Dans les Mystères Mythraïques pré-chrétiens, le candidat qui avait traversé courageusement les "*douze* tortures" qui précédaient l'initiation finale, recevait un petit gâteau rond, ou pain sans levain, symbolisant, *dans une de ses significations*, le disque solaire, et connu sous le nom de pain céleste ou "manne", sur lequel des figures étaient tracées. Un *agneau*, ou un *taureau* était tué, le candidat devant être aspergé de son sang, comme

dans le cas de l'initiation de l'Empereur Julien. Les *sept* règles ou mystères étaient alors révélées au "nouveau-né", représentées dans l'*Apocalypse* par les sept sceaux qui sont brisés "dans l'ordre"(voir chap. V et VI). Nul doute que le Voyant de Patmos ne se référât à cette cérémonie.

L'origine des amulettes catholiques romaines et des "reliques" bénies par le Pape est la même que celle des "Charmes d'Ephèse" ou caractères magiques gravés sur une pierre ou tracés sur une feuille de parchemin ; les amulettes juives avec des versets de la Loi, appelés *phylacteres*, φυλακηρα, et les charmes musulmans avec des versets du *Koran*. Tous ont été utilisés comme des charmes magiques protecteurs, et portés sur eux par ceux qui y croyaient. Epiphane, le digne ex-Marcusien, qui parle de ces charmes dont font usage les Manichéens comme d'amulettes, c'est-à-dire d'objets qu'on porte autour du cou (Periapta) a des incantations et "*semblables tromperies*" – ne peut discréditer en aucune façon les "*tromperies*" des païens et des Gnostiques sans discréditer en même temps les amulettes catholiques romaines et papistes.

Toutefois, la stabilité est une vertu que, sous l'influence des Jésuites, nous craignons voir perdre le peu de prise qu'elle a jamais eu sur l'Eglise. Cette âme rusée, savante, dénuée de scrupules et terrible du Jésuitisme, au sein du Catholicisme Romain, prend **[12]** lentement mais sûrement possession de tout le prestige et de tout le pouvoir spirituel qui s'y attache encore. Pour mieux exposer notre thème, il sera nécessaire d'établir le contraste entre les principes moraux des anciens Tanaïm et des Théurgistes, et ceux professés par les Jésuites modernes qui ont pratiquement aujourd'hui le contrôle du Catholicisme Romain, et que ceux qui voudraient des réformes doivent nécessairement rencontrer et vaincre. Où trouverions-nous dans toute l'antiquité, et dans quel pays, quoi que ce soit qui ressemble à cet Ordre, ou même s'en approche ? Nous devons une place aux Jésuites dans ce chapitre sur les sociétés secrètes, car plus que toute autre, ils constituent une société secrète, et ils ont un lien bien plus étroit avec la Franc-maçonnerie réelle – du moins en France et en Allemagne – qu'on ne le suppose généralement. Le cri de la morale publique outragée s'est élevé contre cet Ordre dès son début [7]. Quinze ans à peine s'étaient écoulés après la promulgation de la bulle qui approuvait leur constitution, que ses membres commençaient à être chassés d'un

---

[7] Ce cri date de 1540 ; et en 1555 une clameur générale s'éleva contre eux dans certaines parties du Portugal, d'Espagne et d'autres pays.

endroit à l'autre. Le Portugal et les Pays-Bas s'en débarrassèrent en 1578 ; la France en 1594 ; Venise en 1606 ; Naples en 1622. Ils furent expulsés de Saint-Pétersbourg en 1815, et de la Russie tout entière en 1820.

Dés son bas âge ce fut un enfant plein de promesse. Ce qu'il devint, par la suite, chacun ne le sait que trop bien. Les Jésuites ont fait plus de mal moral dans ce bas monde que les armées réunies du Mythique Satan. L'énormité apparente de cette accusation, disparaîtra lorsque nos lecteurs d'Amérique, qui jusqu'à maintenant ne les connaissent que fort peu auront été mis au courant de leurs principes (principio) et de leurs règles, tels qu'ils apparaissent dans les ouvrages écrits par les Jésuites eux-mêmes. Nous rappelons aux lecteurs, que tout ce que nous avançons dans les citations en italiques est tiré de manuscrits authentiques, ou d'ouvrages publiés par cette célèbre société. Beaucoup d'entre eux ont été copiés dans le grand In-Quarto publié avec l'autorisation, et sous la vérification et la collation des Commissaires du Parlement français [8]. Ces rapports furent réunis et présentés au Roi afin que, comme "l'Arrest du Parlement du 5 mars 1762" le dit, "le fils aîné de l'Eglise soit mis au courant de la perversité de cette **[13]** doctrine... qui autorise le Vol, le Mensonge, le Parjure, l'Impureté, toutes les Passions et tous les Crimes, qui enseigne l'Homicide, le Parricide et le Régicide, renversant la religion pour substituer à sa place la Superstition, en favorisant la *Sorcellerie*, le Blasphème, l'Irréligion et l'Idolâtrie... etc." Examinons donc les idées des Jésuites au sujet de la *magie*. Antonio Escobar [9] dit à ce sujet, dans ses instructions secrètes :

"Il est légal... de se servir de la science acquise *à l'aide du Diable*, pourvu que la conservation et l'usage de cette connaissance ne dépendent pas du Diable ; car *la connaissance est bonne en elle-même*, *et le péché par lequel elle a été acquise est passé* [10]." Pourquoi un Jésuite ne bernerait-il pas le Diable, de même qu'il berne les laïques ?

---

[8] Des extraits de cet "Arrêt" furent réunis dans un ouvrage en 4 vol. 12 ms. qui parut à Paris en 1762, connu sous le titre *d'Extraits des Assertions*, etc. Dans un ouvrage intitulé *Réponse aux Assertions* les Jésuites firent un effort pour jeter le discrédit sur les faits réunis par les Commissaires du Parlement français en 1762, en les faisant passer pour des racontars malintentionnés. "Pour se faire une idée de la validité de l'accusation", dit l'auteur des *Principes des Jésuites* "on a cherché dans les bibliothèques des deux universités, du British Museum, et Collège de Sion, les auteurs cités ; et dans chaque cas où le volume fut découvert, on a reconnu l'exactitude de la citation".

[9] *Theologia Moralis*, Tomus IV, Lugduni, 1663.

[10] Tom. IV, lib. XXVIII, sect. I de Prœcept. I, c. 20 n. 184.

"*Les Astrologues et les devins sont tenus, ou ne sont pas tenus, de rendre la rémunération de leur divination si l'événement qu'ils ont prédit ne se réalise pas*. Je conviens", remarque le *bon* Père Escobar, "que la première opinion ne me satisfait point du tout, parce que, lorsque l'astrologue ou le devin a exercé toute diligence dans *l'art diabolique*, qui est nécessaire pour son but, il a rempli son devoir, quel que soit le résultat. De même que le médecin... n'est pas tenu de rendre ses honoraires... si le patient meurt : de même l'astrologue n'est pas obligé de rendre le prix de sa divination... sauf dans le cas où il n'aurait pas fait d'effort, ou aurait été ignorant de son art diabolique ; parce que, lorsqu'il a fait tous ses efforts, il n'a pas usé de tromperie [11]."

Nous lisons encore ce qui suit au sujet de l'astrologie : "Si quelqu'un affirme, sur une supposition basée sur l'influence des astres, le caractère et la disposition d'un homme, qu'il serait soldat, prêtre ou évêque, *cette divination est exemple de tout péché* ; parce que les astres et la disposition de l'homme peuvent avoir le pouvoir de diriger la volonté humaine vers un certain but ou objet, mais non pas de l'y contraindre [12]."

Busembaum et Lacroix nous disent dans la *Theologia Moralis* [13], que "la chiromancie peut être considérée comme légale, si dans les lignes et les signes de la main on peut s'assurer des dispositions du corps, et conjecturer avec probabilité les penchants et les affections de l'âme [14]". **[13]**

Bien que plusieurs prédicateurs aient dernièrement formellement nié que cette noble confrérie ait jamais été une société *secrète*, les preuves existent qu'elle l'a certainement été. Leurs statuts ont été traduits en latin par le Jésuite Polancus, et imprimés au Collège de la Société à Rome en 1558. "On les tenait jalousement secrets, la plupart des Jésuites, eux-

---

[11] Ibidem, sect. 2 de Prœcept. I. Probl. 113, n. 586.

[12] Richard Arsdekin, *Theologia Tripartita*, Coloniæ, 1744. Tom. II. Pars II. Tr. 5. c. I. § 2, n. 4.

[13] *Theologia Moralis nunc pluribus partibus aucta*, a R.P. Claudio Lacroix "Societatis Jesu" Coloniæ 1757 (Ed. Mus. Brit.).

[14] Tom. II, lib. III, Pars I. Fr. 1, c. I, dub. 2, resol VIII. Quel dommage que l'avocat de la défense, n'ait pas pensé à citer cette législation orthodoxe de la "tricherie au moyen de la chiromancie ou autrement", au cours du récent procès religio-scientifique du médium Slade à Londres.

mêmes, n'en connaissant que des fragments [15]. *Ils ne furent jamais exposés en lumière avant 1761, quand ils furent publiés par ordre du Parlement Français de* 1761 à 1762, au cours du célèbre procès de Pierre Lavalette." Les degrés de l'ordre sont : 1° Novices ; 2° Frères laïques coadjuteurs temporels ; 3° Scholastiques ; 4° Coadjuteurs spirituels ; 5° Profés des Trois Vœux ; 6° Profés des Cinq Vœux. "Il existe aussi une classe secrète, connue seulement du Général et de quelques fidèles Jésuites, qui, peut-être plus que toute autre, a contribué au pouvoir redouté et mystérieux de l'Ordre", dit Nicolini. Les Jésuites considèrent comme un des plus brillants exploits de leur Ordre que Loyola ait appuyé, au moyen d'un mémoire spécial au Pape, une pétition pour la réorganisation de cet instrument abominable et détesté de boucherie en gros – l'infâme tribunal de l'Inquisition

L'Ordre des Jésuites est, aujourd'hui, tout puissant à Rome. Ils se sont réinstallés à la Congrégation des Affaires Ecclésiastiques Extraordinaires, au Département du Secrétariat d'Etat, et au Ministère des Affaires Etrangères. Pendant des années, avant l'occupation de Rome par Victor-Emmanuel, le Gouvernement Pontifical était complètement entre leurs mains. La Société compte aujourd'hui 8 584 membres. Mais voyons quelles sont leurs règles principales. Par ce qui précède, et en se rendant compte de leurs façons d'agir, on peut se faire une idée de ce que tout le Corps catholique est probablement appelé à devenir. Mackenzie nous dit que : "L'ordre a ses signes secrets, ses mots de passe, suivant les degrés auxquels les membres appartiennent, et comme ils ne portent pas d'uniforme spécial, il est difficile de les reconnaître, à moins qu'ils ne révèlent eux-mêmes qu'ils font partie de l'Ordre ; car ils apparaissent comme Protestants ou Catholiques, démocrates ou aristocrates, infidèles ou fanatiques, suivant la mission spéciale qui leur a été confiée. Leurs espions sont partout, ils appartiennent à tous les rangs de la société et ils se montrent érudits et savants, simples et benets, suivant les instructions qu'ils ont reçues. Il y a des Jésuites des deux sexes et de tout âge, et c'est un fait notoire que des membres de l'Ordre, de familles nobles et d'éducation raffinée, jouent le rôle de domestiques dans des familles protestantes, ou remplissent d'autres emplois analogues **[15]** afin de servir les fins de la Société. On ne peut être trop sur ses gardes, car la Société toute entière

---

[15] Nicolini : *Histoire des Jésuites*.

étant basée sur la loi de l'obéissance absolue, peut porter ses forces sur un point donné avec une exactitude infaillible et fatale [16]."

Les Jésuites soutiennent que "la Société de Jésus n'est pas d'invention humaine, *mais qu'elle procède de celui dont elle porte le nom.* Car Jésus lui-même, établit la règle de vie qui régit la Société, *premièrement par son exemple,* et ensuite par la parole [17]".

Que tous les pieux et fervents Chrétiens prennent par conséquent, connaissance de cette prétendue "règle de vie" et des préceptes de leur Dieu, ainsi qu'ils sont présentés par les Jésuites. Peter Alagona (*St. Thomæ Aquitanis Summæ Theologiæ Compendium*) dit : "Par le commandement de Dieu il est légal de tuer une personne innocente, de voler ou de commettre… *(Ex mandato Dei licet occidere innocentem, furari, fornicari)* ; car il est le Seigneur de la vie, de la mort, et de toute choses, *et on lui doit d'exécuter ses commandements.* (Ex. primâ secundæ, Quœst., 94.)

> "Un homme appartenant à un Ordre religieux, qui pendant un court laps de temps retire son habit pour une fin pécheresse, est libre de péché mortel, et n'encourt pas la peine d'excommunication." (Lib. III, sec. 2, Probl. 44, n. 212) [18].

Jean-Baptiste Taberna *(Synopsis Theologicæ Praticæ)* pose la question suivante : "Un juge vénal est-il tenu de restituer l'argent qu'il a reçu pour rendre un jugement ?" *Réponse.* "*S'il a reçu l'argent pour rendre un jugement injuste, il est probable qu'il est en droit de le garder… Cette opinion est soutenue et défendue par cinquante-huit docteurs* [19]." (Jésuites).

---

[16] *Royal Masonic Cyclopædia,* p. 369.

[17] Imago, *Primi Sæculi Societis Jesu,* lib. I, c. 3, p. 64.

[18] Antoine Escobar : *Universæ Theologiæ Moralis receptiore, absque lite sustentiæ, etc…,* tomus I. Lugduni, 1652 (Ed. Bibl. Acad. Cant.). *Idem sentio, e breve illud tempus ad unius horæ spatium traho. Religiosus itaque habitum demittens assignato hoc temporis interstitio, non incurrit excommunicationem, etiamsi dimittat non solum ex dausâ, turpi, scilicet fornicandi, aut etiam aliquid abripiendi sed etiam ut ncognitus ineat lupanar.* Probl. 44, n. 213.

[19] Pars II, Tra. 2, c. 31.

Nous renonçons à en dire plus long maintenant. La majeure partie de ces préceptes est si écœurante en raison de son caractère licencieux, hypocrite et démoralisant, qu'il a été impossible de les présenter au public, autrement qu'en latin [20]. Nous en présenterons quelques uns des plus décents, au cours de notre étude, pour comparaison. Mais que devons-nous penser de l'avenir qui attend le monde catholique, s'il doit être contrôlé en précepte et en acte par cette Société néfaste ? Nous ne doutons pas qu'il en **[16]** sera ainsi, lorsque nous voyons le cardinal-archevêque de Cambrai le proclamer à grands cris à tous ses fidèles ? Sa pastorale fit certain bruit en France ; et cependant, puisque voici que deux siècles se sont écoulés depuis l'exposé de ces infâmes principes, les Jésuites ont eu tout le temps de mentir pour nier les justes accusations, que la plupart des Catholiques n'y ajouteront aucune foi. Le Pape *infaillible*, Clément XIV (Ganganelli) les supprima le 23 juillet 1773, et néanmoins ils revinrent à la vie ; un autre Pape, également infaillible, Pie VII, les réinstitua le 7 août 1814.

Mais écoutons ce que Monseigneur de Cambrai proclamait avec tant d'ardeur en 1876. Nous citons d'un journal séculier :

> "Entre autres choses, il soutient que le *Cléricalisme, l'Ultramontanisme et le Jésuitisme ne sont qu'une seule chose– c'est-à-dire, le Catholicisme* – et que les distinctions qu'on y a apportées ont été créées par les ennemis de la religion. Il fut un temps, dit-il, où certaine opinion théologique était couramment enseignée en France, au sujet de l'autorité papale. Elle était limitée à notre pays, et d'origine récente. Le pouvoir civil pendant un siècle et demi imposa l'instruction officielle. Ceux qui professaient ces opinions étaient appelés Gallicans et ceux qui protestaient, des Ultramontains, parce que leur centre doctrinal se trouvait au-delà des Alpes, à Rome. Aujourd'hui la distinction entre les deux écoles n'est plus admissible. Le Gallicanisme théologique n'existe plus, depuis que cette opinion a cessé d'être tolérée par l'Eglise. *Le Concile OEcuménique du Vatican l'a solennellement condamné au-delà de tout retour. Nul ne*

---

[20] Voyez *The Principales of the Jesuits, Developed in a Collection of Extracts from their own Authors.* Londres, 1839.

peut, aujourd'hui, être Catholique, s'il n'est Ultramontain – et Jésuite [21]."

Voilà qui résout la question. Laissons, pour le moment, les conclusions de côté, afin de comparer les pratiques et les préceptes des Jésuites avec ceux des mystiques individuels des castes organisées et des sociétés de l'antiquité. Le lecteur sincère pourra, de cette manière, se faire une idée de la tendance qu'ont leurs doctrines pour faire du bien à l'humanité ou la corrompre.

Le Rabbin Jehoshua Ben Chananea, qui mourut vers 72 de notre ère, déclarait ouvertement qu'il avait accompli des "miracles" au moyen du *Livre de Sepher Jezireh,* et il lançait un défi à tous les sceptiques [22]. Frank en citant le *Talmud* babylonien, donne les noms de deux autres thaumaturges, les Rabbins Chanina et Oshoi [23].

Simon le Magicien, fut sans aucun doute un élève des Tanaïm de Samarie : la réputation qu'il laissa derrière lui, ainsi que le **[17]** titre qu'on lui octroya de "Grand Pouvoir de Dieu", témoignent hautement en faveur du savoir de ses instructeurs. Les calomnies si libéralement répandues contre lui par les auteurs inconnus et les compilateurs des *Actes des Apôtres* et autres ouvrages, n'ont pas réussi à dénaturer la vérité au point de cacher le fait qu'aucun chrétien ne pouvait rivaliser avec lui en exploits thaumaturgiques. Le récit de la chute qu'il fit pendant un vol aérien, se cassant les deux jambes et se suicidant ensuite, est ridicule. Pourquoi, les apôtres au lieu de prier mentalement pour sa défaite, n'ont-ils pas prié pour pouvoir surpasser Simon dans ses merveilles et ses miracles, car de cette manière ils auraient servi leur cause bien plus utilement qu'ils ne le firent, et ainsi converti des milliers au christianisme. La postérité ne possède qu'une seule version de ce récit. Si nous entendions la version des disciples de Simon, nous trouverions peut-être que ce fut saint Pierre qui se cassa les jambes, si nous ne savions pas que cet apôtre était bien trop prudent pour jamais s'aventurer à Rome. De l'aveu de plusieurs auteurs ecclésiastiques, aucun apôtre n'accomplit jamais de telles "merveilles surnaturelles". Naturellement les fidèles diront que c'est une preuve de plus que le "Diable" agissait par Simon.

---

[21] Tiré de la Pastorale de l'Archevêque de Cambrai.

[22] Voyez *Jérusalem Talmud Synhedrin*, c. 7, etc.

[23] *Franck*, pp. 55-56.

On accusa Simon de blasphémer contre le Saint-Esprit, parce qu'il le présentait comme l'Esprit-Saint, le *Mens* (l'intelligence) ou "la mère de toutes choses". Mais nous retrouvons la même expression dans le *Livre d'Enoch*, où par opposition au "Fils de l'Homme", il dit "Le Fils de la Femme". Dans les *Codex* des Nazaréens, et dans le *Sohar*, de même que dans les *Livres d'Hermès*, cette expression est courante ; et même dans l'*Evangelium* apocryphe des Hébreux nous lisons que Jésus, lui-même, admettait le sexe du Saint-Esprit, lorsqu'il dit : *Ma mère, la Sainte-Pneuma*.

Mais qu'est-ce que l'hérésie de Simon le Magicien, et les blasphèmes de tous les hérétiques comparés à ceux des Jésuites qui ont réussi à dominer le Pape, la Rome ecclésiastique et le monde catholique tout entier ? Ecoutez encore leur profession de foi.

"Faites ce que votre conscience vous commande de faire et vous dit être bien ; si, à la suite d'une erreur insurmontable, vous jugez que Dieu ordonne le mensonge et le blasphème, et bien *blasphémez* [24] !

Omettez de faire ce que votre conscience vous dit être défendu ; omettez le culte de Dieu si vous croyez invinciblement que Dieu l'a défendu [25]." **[18]**

> "Il existe une loi inférée... obéissez à un ordre de conscience invinciblement erroné. *Mentez* aussi souvent que vous croyez qu'un mensonge est impérieusement ordonné [26]."
>
> "Supposons qu'un Catholique croie absolument que le culte des images est défendu ; dans ce cas Notre-Seigneur Jésus-Christ se verra obligé de lui dire : "*Va-t-en, damné... car tu as adoré mon image.*" II n'est pas plus absurde de supposer que le Christ lui dirait : "*Viens, ô bienheureux.. parce que tu as menti, en croyant*

---

[24] Charles-Antoine Casnedi : *Crisis Theologica, Ullyssipone*, 1711, t. I, disp. 6, sect. 2, § 1, n. 59.

[25] *Ibidem*.

[26] *Ibidem*, § 2, n. 78.

> *fermement, que dans ce cas c'est moi qui ai ordonné le mensonge* [27]."

Cela ne... mais non ! les mots sont incapables de rendre justice aux émotions que ces étonnants principes doivent éveiller dans le sein de tout homme honorable. Que notre silence, né d'un écœurement *invincible*, soit notre seule réponse à cette déviation morale sans précédent.

Le sentiment populaire à Venise (1606), lorsque les Jésuites en furent chassés, s'exprima d'une façon fort efficace. Une foule immense accompagna les exilés jusqu'au bord de la mer, et le cri d'adieu qui les poursuivit fut celui de *Ande in malora* ! (Allez-vous en ! et malheur à vous). "Ce cri se répercuta à travers les deux siècles qui suivirent", dit Michelet, qui ajoute ce renseignement : "en Bohême en 1618... aux Indes en 1623... et dans la chrétienté tout entière en 1773".

En quoi Simon le Magicien était-il donc coupable de blasphème, s'il ne faisait que ce que sa conscience lui dictait impérieusement comme la vérité ? Et en quoi les "Hérétiques", voire les pires *infidèles* étaient-ils plus répréhensibles que les Jésuites, ceux de Caen [28], par exemple, qui proclament ce qui suit :

> "La religion chrétienne est... *évidemment* digne de croyance, mais non pas *évidemment* vraie. Elle est évidemment digne de croyance ; car il est évident que celui qui l'embrasse est prudent. *Elle n'est pas évidemment vraie* ; car elle enseigne obscurément et les points de son enseignement sont obscurs. Et ceux qui affirment que la religion chrétienne est évidemment vraie, sont obligés de reconnaître que c'est évidemment faux.
>
> "Il faut en conclure :
>
> 1. Qu'il *n'est point* prouvé qu'il y ait aujourd'hui une religion vraie, dans le monde. **[19]**

---

[27] *Ibidem*, sect. 5, § 1, n. 165.

[28] *Thesis propugnata in regio. Soc. Jés. Collegio celeberrimæ Academiæ Cadomensis, die Veneris, 30 jan. 1693.* Cadomi, 1693.

2. Qu'il *n'est point* prouvé que de toutes les religions existant en ce monde, la religion chrétienne est la plus véridique ; car avez-vous voyagé dans tous les pays du monde, ou savez-vous que d'autres l'ont fait ?...

…...…………………………………………………………

3. Qu'il *n'est point* prouvé que les prédictions des prophètes aient été inspirées par Dieu ; car comment réfuteriez-vous, si je nie que ce soient de véritables prophéties, ou si j'affirme que ce ne sont que des suppositions ?

4. Qu'il *n'est point* prouvé que les miracles attribués au Christ aient été véritables ; de même que nul ne peut prudemment nier qu'ils le soient (Position 6).

> "Il n'est pas non plus nécessaire aux chrétiens de professer une croyance absolue en Jésus-Christ, dans la Trinité, dans tous les articles de foi et dans le Décalogue. La seule croyance qui était nécessaire pour ceux-là (les juifs) et qui est nécessaire pour ceux-ci (les chrétiens) est : 1° de croire en Dieu ; 2° de croire en un Dieu rémunérateur" (Position 8).

Par conséquent il est aussi plus que "prouvé" qu'il y a des moments dans la vie où le plus grand menteur est capable de formuler quelques vérités. "Les "bons Pères" l'ont si bien prouvé qu'on voit clairement maintenant d'où venaient les solennelles condamnations de certaines "hérésies" au Concile Œcuménique de 1870, et la sanction d'autres articles de foi auxquels nul ne croyait moins que ceux qui inspirèrent au Pape leur promulgation. L'histoire a peut-être encore à apprendre que le Pape octogénaire, grisé par l'encens de l'infaillibilité qu'on venait tout récemment de lui imposer, n'avait été qu'un fidèle écho des Jésuites. "Un vieillard est élevé, tremblant, sur le pavois du Vatican", dit Michelet, "tout est absorbé et contenu en lui... Pendant quinze siècles la chrétienté a été soumise au joug spirituel de l'Eglise... Mais ce joug ne leur suffisait point ; ils voulaient que le monde entier se pliât sous la main d'un seul maître. Ici, mes propres paroles sont trop faibles ; j'emprunterai celles des autres. Ils (les Jésuites) (voici l'accusation que leur jeta à la figure l'Evêque de Paris

en plein Concile de Trente) *voulaient faire de l'épouse de Jésus-Christ une prostituée aux volontés d'un homme* [29]."

Ils y ont réussi. L'Eglise est dorénavant un outil inerte, et le Pape n'est qu'un pauvre et faible instrument entre les mains de l'Ordre. Mais jusqu'à quand ? Jusqu'à ce que survienne la fin, et les Chrétiens sincères se souviendront des lamentations prophétiques **[20]** du Trismégiste trois fois grand, sur son propre pays : "Hélas, hélas, mon fils, un jour viendra où les hiéroglyphes sacrés se transformeront en idoles. *Le monde prendra les emblèmes de la science pour des dieux,* et accusera la superbe Egypte d'avoir adoré des monstres infernaux. Mais ceux qui nous calomnieront ainsi, adoreront eux-mêmes la Mort au lieu de la Vie, la folie au lieu de la sagesse ; ils dénonceront l'amour et la fécondité, ils rempliront leurs temples d'ossements des morts, en guise de reliques, et ils gaspilleront leur jeunesse dans la solitude et les larmes. *Leurs vierges seront des veuves (des nonnes) avant d'avoir été des épouses*, et elles se consumeront en détresse ; et cela parce que les hommes auront méprisé et profané les mystères sacrés d'Isis [30]."

Nous reconnaissons la correction de cette prophétie dans le précepte jésuite suivant, que nous tirons encore du Parlement de Paris :

> "La véritable opinion est : *qu'il est légitime d'adorer toute chose inanimée et irrationnelle*", dit le Père Gabriel Vazquez, en parlant d'Idolâtrie. "Si la doctrine que nous avons mise en avant est bien comprise, non seulement toute image peinte, et tout objet de sainteté acceptés par l'autorité publique pour le culte de Dieu, doit être adoré comme l'image de Dieu Lui-même, mais encore toute autre chose, dans ce bas monde, qu'elle soit inanimée et irrationnelle, ou bien encore de nature rationnelle." [31].
>
> "Pourquoi n'adorerions-nous pas en même temps que Dieu, et ne lui vouerions-nous pas un culte, danger à part, n'importe quelle chose dans ce bas monde ? car Dieu est en elle, selon Son essence…[C'est précisément

---

[29] Michelet et Quinet du Collège de France : *Les Jésuites*.

[30] Champollion *Hermes Trismégiste,* XXVII.

[31] *De Cultu Adorationis Libri Tres*., Lib. III, Disp I, c., 2.

ce que soutiennent les Panthéistes et les philosophes hindous], et Il la préserve continuellement par Sa puissance ; et lorsque nous nous prosternons devant elle et que nos lèvres la baisent, nous nous présentons avec toute notre âme devant Dieu, qui en est l'auteur, comme devant le prototype de l'image [viennent ensuite des exemples de reliques, etc.] Nous pourrions ajouter, que puisque toute chose ici bas est l'œuvre de Dieu, et que Dieu y est toujours présent et agissant en elle, nous nous Le représenterons bien plus aisément comme étant en elle que le saint dans le vêtement qui lui appartenait. Par conséquent, *sans égard aucun pour la dignité de la chose créée, en dirigeant nos pensées vers Dieu, tout en accordant à la créature les signes de soumission en nous prosternant devant elle ou en la* **[21]** *baisant, nous n'accomplissons pas un vain acte ou une superstition, mais bien un acte de pure religion* [32]."

Qu'il honore ou n'honore pas l'Eglise Chrétienne, ce précepte pourrait être revendiqué avec profit par tout hindou, japonais ou païen quelconque lorsqu'on lui reproche d'adorer des idoles. Nous le citons tout exprès pour le bénéfice de nos honorables amis "païens" qui liraient ces lignes.

La prophétie d'Hermès est moins équivoque que n'importe la quelle des prophéties d'Isaïe, qui ont fourni le prétexte pour déclarer que tous les dieux des autres nations étaient des démons. Seulement, les faits sont parfois plus puissants que la foi la plus enracinée. Tout ce que les Juifs savaient, ils l'avaient appris de nations plus anciennes qu'eux. Les Mages Chaldéens furent leurs maîtres dans la doctrine secrète, et ce fut pendant la captivité de Babylone qu'ils apprirent ses enseignements métaphysiques et pratiques. Pline mentionne trois collèges de Mages ; un de ceux-ci, selon lui, était d'une antiquité incalculable ; un autre fut établi par Osthanes et Zoroastre ; et le troisième par Moïse et Jambres. Et toute la connaissance de ces différentes écoles, Mage, Egyptienne ou Juive, était venue de l'Inde, ou plutôt des deux côtés de l'Himalaya. Plus d'un secret perdu est enfoui sous les sables du Désert de Gobi dans le Turkestan Oriental, et les sages de Khotan ont gardé d'étranges traditions et la connaissance de l'alchimie.

---

[32] *Ibidem*.

Le baron Bunsen nous montre que l'origine des anciens hymnes et prières du *Livre des Morts égyptien*, est *antérieur* à Ménès, et qu'elle date probablement de la Dynastie d'Abydos, pré-Ménite, entre 3100 et 4500 ans avant J.C. ; le savant égyptologue calcule que l'ère de Ménès, ou l'Empire National, n'est pas postérieure à l'an 3059 avant J.C. ; il prouve, en outre, que "le système du culte et la mythologie d'Osiris étaient déjà établis" [33] avant l'ère de Ménès.

Nous voyons dans les hymnes de cette époque pré-Edénique (époque scientifiquement établie, car Bunsen nous transporte en arrière, plusieurs siècles *au-delà* de la date de la création du monde, soit 4 004 ans avant J.C. fixée par la chronologie biblique) des leçons précises de morale, identiques en substance, sinon dans la forme des expressions, avec celles prêchées par Jésus dans son Sermon sur la Montagne. Notre assertion est corroborée par les plus éminents hiéroglyphistes et égyptologues. "Les inscriptions de la douzième Dynastie sont remplies de formules rituelles", dit Bunsen. On trouve sur les monuments des premières Dynasties des extraits des Livres d'Hermès, et "des parties d'un rituel **[22]** *antérieur* ne sont pas rares sur ceux de la douzième (Dynastie)... *Nourrir* les affamés, donner à boire à ceux qui ont soif, vêtir ceux qui sont nus, enterrer les *morts... constituaient le premier devoir de tout homme pieux...* La doctrine de l'immortalité de l'âme est aussi ancienne que cette époque, elle-même" (Tablette, *Brit. Mus*., 562) [34].

Qui sait, bien plus ancienne peut être. Elle date de l'époque où l'âme était un être *objectif*, et où par conséquent on ne pouvait la nier *en elle-même* ; où l'humanité était une race spirituelle et où la mort n'existait pas. Vers le déclin du cycle de vie, l'esprit-homme éthéré tombait alors dans une douce somnolence d'inconscience momentanée, dans une sphère, pour se réveiller dans la lumière encore plus éclatante d'une sphère supérieure. Mais tandis que l'homme spirituel tend à s'élever toujours plus haut vers la source de son être, en traversant les cycles et les sphères de la vie individuelle, l'homme physique doit descendre avec le grand cycle de la création universelle, jusqu'à endosser le vêtement des enveloppes terrestres. Dès lors, l'âme était trop profondément enfouie sous son revêtement physique, pour pouvoir réaffirmer son existence, sauf dans le

---

[33] *Egypt's Place in Universal History*, vol. V, p. 94.

[34] *Ibidem* : vol. V, p 129.

cas de ces natures plus spirituelles qui, à chaque cycle, devenaient de plus en plus rares. Et cependant aucune des nations préhistoriques n'a jamais songé à nier soit l'existence, soit l'immortalité de l'homme intérieur, le "Soi" véritable. Mais nous devons alors, avoir présent à la mémoire l'enseignement des anciennes philosophies : l'esprit, seul, est immortel – l'âme, *en elle-même*, n'est ni éternelle, ni divine. Lorsqu'elle s'allie de trop près au cerveau physique de son enveloppe terrestre, elle devient graduellement un mental *fini,* un simple animal, un principe vital sensitif, le *nephesh* de la *Bible* hébraïque [35]. **[23]**

La doctrine de la *triple* nature de l'homme est aussi clairement définie dans les livres hermétiques, que dans les ouvrages de Platon, ou encore dans les philosophies Bouddhique et Brahmanique. Et cette doctrine est une des plus importantes et des moins bien comprises de la science hermétique. Les mystères égyptiens, si imparfaitement connus dans le monde, et cela seulement par quelques brèves allusions qui y sont faites dans les *Métamorphoses d'Apulée*, enseignaient les vertus les plus sublimes. Ils dévoilaient à l'aspirant aux mystères "supérieurs" de l'initiation, ce que beaucoup de nos étudiants hermétiques modernes, cherchent en vain dans les livres cabalistiques, et ce qu'aucun enseignement obscur de l'Eglise, sous la conduite de l'Ordre des Jésuites, ne sera jamais capable de dévoiler. De comparer, par conséquent, les anciennes sociétés secrètes des hiérophantes, avec les hallucinations artificielles de quelques fidèles de Loyola, qui étaient, peut-être, sincères

---

[35] "Et Dieu créa... tous les *nephesh* (animaux vivants) qui se meuvent" (Genèse 1. 21) ; et il est dit (Genèse II. 7) : "Et l'homme devint un *nephesh* (une âme vivante) ; ce qui prouve que le mot *nephesh* était employé indifféremment pour l'homme *immortel* et l'animal *mortel*. "Sachez-le aussi je demanderai le sang de vos *nepheshim* (vies), je le redemanderai à tout animal et je redemanderai l'âme à l'homme" (Genèse IX.5). "Sauve-toi pour *nephesh*" (la traduction dit pour ta vie) (Genèse XIX.17). "Ne lui ôtons pas la vie" lisons-nous dans la traduction française. "Ne tuons pas son *nephesh*" dit le texte hébreu. "*Nephesh pour nephesh*" dit le Lévitique. "Celui qui frappera un homme mortellement sera puni de mort". "Celui qui frappera le *nephesh* d'un homme (Lévitique XXIV.17) et les versets suivants disent : "Celui qui frappera un animal (*nephesh*) mortellement le remplacera... vie pour vie (animal pour animal) "tandis que le texte original dit "*nephesh* pour *nephesh*". Au I Rois I-12 ; II-23 ; III-11 ; XIX.2.3. ; partout nous voyons *nephesh* pour la vie et l'âme. "Ta vie répondra de sa vie" (Ton *nephesh* répondra de son *nephesh*) s'écrie le prophète aux I Rois XX.39. En vérité si on ne lit cabalistiquement l'Ancien Testament, et qu'on ne comprenne sa signification cachée, on n'y apprendra pas grand'chose au sujet de l'immortalité de l'âme. Le peuple hébreu en général n'avait pas la moindre notion de l'âme et de l'esprit, et ne faisait aucune différence entre la *vie*, le *sang* et l'*âme*, nommant celle-ci "le souffle de vie". Les traducteurs de la Bible en ont fait un tel galimatias *que personne, excepté un cabaliste ne saurait rendre à la Bible sa forme originelle.*

au début de leur carrière, est faire une insulte à celle-là. Et cependant, pour leur rendre justice, nous sommes obligés de le faire.

Un des obstacles insurmontables à l'initiation chez les Egyptiens aussi bien que chez les Grecs était le meurtre sous quelle forme que ce soit. Un des plus grands titres à l'admission dans l'Ordre des Jésuites, est un *meurtre* commis en défendant le Jésuitisme. "*Les enfants sont autorisés à tuer leurs parents s'ils les obligent à renoncer à la foi catholique* !"

> "Les enfants chrétiens et catholiques", dit Etienne Fagundez, "sont en droit d'accuser leurs parents du crime d'hérésie, s'ils cherchent à les détourner de la foi, bien qu'ils sachent qu'en ce faisant leurs parents périront sur le bûcher et seront mis à mort pour ce crime, ainsi que l'enseigne Tolet... Non seulement peuvent-ils leur refuser la nourriture... *mais ils peuvent les tuer à bon droit* [36]."

Il est bien connu que l'Empereur Néron *n'osa jamais* solliciter son initiation aux Mystères, à cause du meurtre d'Agrippine !

Dans la Section XIV des *Principes des Jésuites*, nous trouvons les principes suivants sous la rubrique *Hommicide*, inculqués par le Père Henri Henriquez, dans la Sommæ Theologiæ Moralis. Tomus I. Venetiis 1600 (Ed. Coll. Sion) : "Si un adultère, même s'il est ecclésiastique... attaqué par le mari, venait à tuer son agresseur... *il n'est pas considéré comme irrégulier : non videtur irregularis (*Lib. XIV*, de Irregularitæ,* c. 10, § 3). **[24]**

---

[36] *Præcepta Decaloga* (Edit. de la Bibliothèque de Sion), tom. I, lib. IV, c. 2, n. 7, 8.

> "Si un père était répréhensible pour l'Etat (étant exilé) et la société en général, et qu'il n'y eût pas d'autre moyen d'empêcher un pareil tort, j'approuverais alors cette action (celle d'un fils qui tue son père) dit la Section XV, sous la rubrique de *Parricide et Hommicide* [37].

II est légal pour un ecclésiastique ou un membre d'un Ordre religieux de *tuer un calomniateur* qui menace de répandre d'atroces accusations contre lui ou sa religion [38]", est la règle exposée par le Jésuite François Amicus.

En voilà assez. Les plus hautes autorités nous informent ce qu'un homme peut faire dans la communion catholique mais que la morale publique réprouve comme un acte criminel, sans cependant cesser d'être en odeur de sainteté auprès des Jésuites. Voyons par contre le revers de la médaille et étudions les principes inculqués par les moralistes paiens de l'Egypte, avant que le monde n'eût la bénédiction des améliorations modernes de l'éthique.

En Egypte, toute cité importante était séparée de sa nécropole par un lac sacré. La même cérémonie du jugement décrite dans le *Livre des Morts* comme ayant lieu dans le monde des Esprits, avait lieu sur terre pendant l'enterrement de la momie. Quarante-deux juges ou assesseurs se rassemblaient sur le bord du lac pour juger "l'âme" envolée, suivant ses actes pendant qu'elle occupait son corps, et ce n'était qu'après approbation unanime de ce jury *post-mortem*, que le batelier, qui représentait l'Esprit de la Mort, était autorisé à transporter le défunt justifié jusqu'à sa dernière demeure. Après cela les prêtres rentraient dans l'enceinte sacrée et instruisaient les néophytes au sujet du drame solennel qui probablement se déroulait dans le royaume invisible où l'âme s'était enfuie. L'Al-om-jah [39] enseignait alors avec force l'immortalité de l'esprit. On lit dans la *Crata Nepoa* [40], la description suivante des *sept* degrés de l'initiation.

---

[37] Opinion de Jean de Décastille, sect. XV, *De Justitia et Jure*, etc. cens pp. 319, 320.

[38] *Cursus Theologici*, tomus V, Duaci, 1642, Disp. 36. Sect. 5, n. 118.

[39] Nom du plus élevé des hiérophantes égyptiens.

[40] "*Crata Nepoa*, ou les *Mystères des anciens Prêtres égyptiens*".

Après une épreuve préliminaire à Thèbes, où le néophyte avait à en traverser plusieurs, nommées les "Douze Tortures", on lui ordonnait de gouverner ses passions et de ne jamais perdre de vue un seul instant la notion de son Dieu. Puis, comme symbole des pérégrinations de l'âme non purifiée, il devait escalader plusieurs échelles, et errer dans une caverne obscure où toutes les nombreuses portes étaient fermées à clé. Après avoir traversé les terribles épreuves, on lui conférait le degré de *Pastaphore* ; les **[25]** deuxième et troisième degrés étant appelés le *Néocore* et le *Melanephore*. Amené dans une vaste chambre souterraine, remplie de momies couchées sur des lits de parade, on le mettait en présence de la bière qui contenait les restes ensanglantés et mutilés d'Osiris. Cette salle se nommait la "Porte de la Mort" et c'est sans doute à ce mystère que les passages du *Livre de J*ob (XXXVIII, 17) et d'autres endroits de la *Bible* font allusion en parlant de ces portes [41]. Nous donnerons au chapitre X l'interprétation ésotérique du *Livre de Job* qui est le poème de l'initiation par excellence.

> "Les portes de la mort t'ont-elles été ouvertes ?
>
> "As-tu vu les portes de l'ombre de la mort ?" demande à Job le "Seigneur" – c'est-à-dire de l'Al-om-jah, l'initiateur – en faisant allusion à ce troisième degré de l'initiation.

Après avoir vaincu les terreurs de cette épreuve, on le conduisait à la "Salle des Esprits" pour être jugé par eux. Entre autres règles auxquelles il devait obéir, "*il ne devait ni désirer ni rechercher la vengeance ; être toujours prêt à aider un frère en danger, fût-ce au péril de sa propre vie ; enterrer tout corps mort, honorer ses parents par-dessus tout ;* respecter la vieillesse et protéger les plus faibles que lui-même ; et enfin avoir toujours présent à l'esprit l'heure de la mort et celle de la résurrection dans un corps nouveau et indestructible [42]". La Pureté et la Chasteté étaient hautement recommandées et *l'adultère menacé de mort*.

Le néophyte égyptien devenait alors un *Kristophore*. Dans ce degré on lui communiquait le nom mystérieux de IAO. Le cinquième degré était celui de *Balahala*, et il était instruit, par Horus en achimie, le "mot" étant *chemia*. Dans le sixième on lui àpprenait la danse sacerdotale dans le

---

[41] Voyez Mathieu XVI, 18, où le passage est mal traduit par "les portes de l'enfer".

[42] Humberto Malhandrini : *Ritual of Initiations*, p. 105. Venise, 1657.

cercle, où on lui enseignait l'astronomie, car elle représentait le cours des planètes. Dans le septième degré il était initié aux derniers Mystères. Après une probation finale dans un édifice mis à part à cet effet, l'*Astronomus*, comme on le nommait alors, sortait de ces appartements sacrés nommés *Manneras*, et recevait une croix – le *Tau*, qu'on plaçait, à sa mort, sur sa poitrine. Il était devenu un Hiérophante.

Nous avons vu ci-dessus les règles des saints initiés dans la *Chrétienne* Société de Jésus. Comparez-les avec celles que devaient observer le postulant *païen* ; comparez la morale *chrétienne* (!) avec celle qui était enseignée dans les mystères des Païens, sur lesquels l'Eglise invoque toutes les foudres d'un Dieu vengeur. Celle-ci n'avait-elle donc pas de mystères à elle ? Ou étaient-ils **[26]** alors plus purs, plus nobles, ou aidaient-ils mieux à mener une vie sainte et vertueuse ? Ecoutons ce que Niccolini a à nous dire, dans son célèbre ouvrage *Histoire des Jésuites*, au sujet des mystères *modernes* des couvents chrétiens [43].

> "Dans la plupart des monastères, et surtout dans ceux des Capucins et des réformés (reformati) commence à Noël, une série de festins, qui continue jusqu'au carême. On y joue toutes sortes de jeux, on y donne les banquets les plus magnifiques, et surtout dans les petites villes, le réfectoire du couvent est le lieu d'amusement le plus gai pour la majeure partie de ses habitants. Pendant le carnaval, deux ou trois grandes réceptions ont lieu ; la table est si somptueusement garnie qu'on pourrait croire que Copia y a versé tout le contenu de sa corne. N'oublions pas que ces deux ordres vivent d'aumônes [44]. Le morne silence du cloître est remplacé par un bruit confus de ripailles, et ses sombres voûtes répercutent l'écho d'autres chants que ceux du psalmiste. Un bal vient égayer et terminer la fête ; et pour le rendre encore plus animé, et peut-être aussi pour démontrer *jusqu'à quel point leur vœu de chasteté avait détruit tous leurs appétits charnels*, quelques-uns des plus jeunes moines revêtent coquettement le costume du beau sexe et

---

[43] Pages 42, 44, note f. Nicolini de Rome, auteur de *L'Histoire du Pontificat de Pie IX, La vie du Père Gavazzi,* etc.

[44] En demandant la charité au nom de *Celui* qui n'avait pas où reposer sa tête 1.

dansent avec d'autres qui leur tiennent lieu de cavaliers. *Ce serait dégoûter mes lecteurs que de faire la description des scènes scandaleuses qui suivent.* Je puis seulement affirmer que j'ai été souvent, moi-même, témoin et spectateur de ces saturnales."

Le cycle descend, et en descendant la nature physique et bestiale de l'homme se développe de plus en plus au dépens de son Soi Spirituel [45]. C'est avec dégoût que nous nous détournons **[27]** de cette farce religieuse qu'on nomme le Christianisme moderne, pour envisager les nobles croyances de l'antiquité !

---

[45] Bunsen, dans *Egypt's Place in Universal History* donne un cycle de 21.000 ans qu'il adopte pour faciliter les calculs chronologiques pour la reconstitution de l'histoire universelle de l'humanité. Il démontre que ce cycle "pour la nutation de l'écliptique" arrive à son point culminant dans l'année 1240 de notre ère. Il dit :

"Le cycle se divise en deux moitiés de 10500 (ou deux fois 5250 ans), chacun.

Le commencement de la première moitié :

Le point culminant sera : 19760 avant J.C.

Le plus bas : 9260.

Par conséquent, le milieu de la ligne descendante (le commencement du second quart) sera : 14510.

Le milieu de la ligne ascendante (le commencement du quatrième quart) : 4010.

Le nouveau cycle, qui a commencé en l'an 1240 de notre ère, terminera son premier quart en l'an 4010 de notre ère".

Bunsen explique qu'en "chiffres ronds, les époques les plus favorables pour notre hémisphère depuis la grande catastrophe de la moyenne Asie (le Déluge 10000 ans avant J.C.) sont : "les 4000 ans avant, et les 4000 ans après Jésus-Crist ; et le commencement de la première époque qui est la seule que nous puissions juger, puisqu'elle est la seule complète devant nous, coïncide exactement avec les commencements de l'histoire nationale, ou, ce qui est la même chose, avec le commencement de notre conscience de l'existence continue" (*Egypt's Place in Universal History*, Key p. 102).

"Notre conscience" signifie, croyons-nous, la conscience *des savants* qui n'acceptent rien sur *la foi*, mais beaucoup sur des hypothèses non vérifiées. Nous ne le disons pas pour l'auteur ci-dessus nommé, tout noble champion et sérieux investigateur qu'il est de la liberté dans l'Eglise Chrétienne, mais en général. Le baron Bunsen a parfaitement reconnu qu'un homme ne peut être en même temps un homme de science intègre et donner aussi satisfaction au parti clérical. Même les menues concessions qu'il fit en faveur de l'antiquité de l'humanité, lui valurent en 1859 un torrent de dénonciations insolentes, telles que : "Nous perdons toute confiance dans le jugement de l'auteur... il a encore à apprendre les premiers principes de la critique historique... exagérations extravagantes et *anti-scientifiques*, et ainsi de suite – le pieux censeur terminant ses savantes dénonciations en assurant le public que le Baron Bunsen *ne savait même pas construire une phrase grecque (Quaterly Review*, 1859 ; voyez encore *Eggpt's Place in Universal History*, chapitre sur Egyptological Works and English Reviews). Mais nous regrettons sincèrement que Bunsen n'ait pas eu l'occasion d'étudier la "Cabale" et les livres brahmaniques des Zodiaques.

Dans le *Rituel Funéraire* trouvé parmi les hymnes du *Livre des Morts* nommé par Bunsen "livre précieux et mystérieux", nous lisons une allocution du mort, dans le rôle de Horus, détaillant tout ce qu'il a fait pour son père Osiris. Entre autres choses le dieu dit :

"30 Je t'ai donné ton *Esprit*.

31 Je t'ai donné ton *Ame*.

32 Je t'ai donné ta force (corps)", etc.

Autre part on fait voir que l'entité appelée le "Père" par l'âme désincarnée, doit signifier "l'esprit" de l'homme ; car le verset dit : "J'ai fait venir mon âme pour parler avec *son Père*", son *Esprit* [46].

Les Egyptiens considéraient leur *Rituel* essentiellement comme une inspiration divine, en somme, comme les Hindous pour les *Védas*, et les Juifs modernes, les livres de Moïse. Bunsen et Lepsius démontrent que le terme *Hermétique*, veut dire inspiré ; car c'est Thoth, le Dieu lui-même, qui parle et qui révèle à ses élus parmi les hommes, la volonté de Dieu et les arcanes des choses divines. Il est expressément affirmé que certaines parties "furent écrites par le doigt de Thoth en personne" ; qu'elles ont été l'ouvrage et la composition du grand Dieu [47]. "A une date ultérieure, leur caractère hermétique est reconnu encore plus clairement, car sur un sarcophage de la vingt-sixième dynastie, Horus annonce au mort que Thoth en personne lui a apporté les livres de sa parole divine, ou les écritures hermétiques [48]". **[28]**

Du moment que nous savons que Moïse était un prêtre égyptien, ou du moins, qu'il était versé dans toute leur *sagesse*, nous ne devons pas nous étonner qu'il ait écrit dans le *Deutéronome* (IX. 10) "et le Seigneur me donna deux tables de pierre, écrites du doigt de DIEU" ; ou de lire dans l'*Exode* XXXI, 98 : "Il (le Seigneur) donna à Moïse... les deux tables du témoignage, tables de pierre, écrites du doigt de Dieu."

Suivant les conceptions égyptiennes, ainsi que dans celles de toutes les autres croyances basées sur la philosophie, l'homme n'était pas seulement,

---

[46] *Rituel funéraire des Exploits d'Horus*.

[47] Bunsen : *Eggpt's Place in Universal History*. Vol. V, p. 133.

[48] Lepsius : *Abth*, III ; B1. 276 ; Bunsen, 134.

ainsi que c'est le cas chez les chrétiens, l'union d'une âme et d'un corps ; il était une trinité lorsqu'on y ajoutait l'esprit. De plus, cette doctrine le faisait se composer de *kha* – le corps ; *khaba* – la forme astrale ou ombre ; de *ka* – l'âme animale ou principe de vie ; de *ba* l'âme supérieure ; et de *akh* – l'intelligence terrestre. Ils avaient encore un sixième principe nommé *sah*– – ou la momie ; mais les fonctions de celle-ci ne commençaient qu'après la mort du corps. Après s'être dûment purifiée l'âme, séparée de son corps, continuait à visiter celui-ci dans sa condition de momie, cette âme astrale "devenait un Dieu", car elle était finalement absorbée dans "l'Ame du monde". Elle se transformait en une des divinités créatrices, "le dieu de Phtah [49]", le Démiurge, nom générique donné à tous les créateurs du monde et que la *Bible* exprime par les Elohim. Dans le *Rituel*, *l'âme* bonne ou purifiée, "unie à son esprit supérieur ou *incréé*, devient plus ou moins la victime de la sombre influence du dragon Apophis. Si elle atteint la connaissance finale des mystères célestes et infernaux – la *gnose*, en d'autres termes la réunion complète avec l'esprit, elle triomphera de ses ennemis ; dans le cas contraire, l'âme n'échappait pas à la *seconde mort*. C'est "l'étang de feu où le soufre brûle" (les éléments) dans lequel ceux qui y sont jetés endurent la seconde mort [50] ! (*Apocalypse*). Cette mort est la dissolution graduelle de la forme astrale dans ses éléments primitifs, à laquelle nous avons plusieurs fois fait allusion au cours de cet ouvrage. Mais on évite cet affreux sort par la connaissance du "Nom Mystérieux" – le "Mot" [51], comme disent les cabalistes. **[29]**

---

[49] Dans le quatre-vingt-unième chapitre du *Rituel* l'âme est appelée le germe des lumières et dans le soixante-dix-neuvième le Démiurge, ou un des créateurs.

[50] *Rituel*, VI.44. Champollion : *La Manifestation à la Lumière* ; Lepsius *Le Livre des Morts* ; Bunsen : *Egypt's Place in Uniuersal History*.

[51] Nous ne pouvons nous empêcher de citer une remarque du baron Bunsen au sujet du "Mot" qui est identique au "Nom Ineffable" des Maçons et des Cabalistes. Tout en donnant des explications du *Rituel* dont quelques détails "*ressemblent plutôt à des enchantements de magicien qu'à des rites solennels*, bien qu'il ait dû s'y rattacher une signification cachée et mystique" (la loyale acceptation de cela même a déjà quelque valeur) l'auteur fait observer : "Le Mystère des noms, dont la connaissance constituait une vertu souveraine, et qui, plus tard, dégénère en *pure hérésie* (?) chez les Gnostiques et la magie des enchanteurs, *parait avoir existé non seulement en Egypte mais ailleurs*. On en trouve des traces dans la Cabale... elle prévalait dans la mythologie grecque et asiatique" (*Egypt's Place*, etc., p. 14).

Nous voyons donc les représentants de la Science se mettre d'accord au moins sur ce point. Les initiés de tous pays avaient le même "nom mystérieux". C'est aux savants à prouver maintenant que chaque adepte, chaque hiérophante, chaque magicien, chaque enchanteur (y compris Moïse et Aaron) de même que chaque cabaliste, depuis l'origine des Mystères jusqu'à nos jours, a été un coquin ou un imbécile, pour croire à l'efficacité de ce nom.

Et quelle pénalité encourait-on alors, en n'en tenant pas compte ? Quand l'homme vit naturellement une vie pure et vertueuse il n'en encourt aucune ; sauf en ce qui concerne un temps d'arrêt dans le monde des esprits, jusqu'à être purifié suffisamment pour le recevoir de son "Seigneur" Spirituel, qui fait partie de la puissante cohorte. Mais, si, au contraire, "l'âme", en tant que principe semi-animal, est paralysée et devient inconsciente de sa moitié subjective – le Seigneur – elle perdra tôt ou tard finalement la notion de sa mission divine sur cette terre, en proportion du développement sensoriel du cerveau et des nerfs.

Tout comme le *Vourdalak*, ou Vampire, du récit serbe, le cerveau se nourrit et vit, il croît en force et en puissance aux dépens de son parent spirituel. C'est alors que l'âme, déjà à demi inconsciente, pleinement grisée par les émanations de la vie terrestre, devient insensible au-delà de tout espoir de rédemption. Elle est impuissante à découvrir la splendeur de son esprit supérieur, à entendre l'avertissement de son "Ange Gardien" et de son "Dieu". Elle n'aspire qu'au développement de sa vie terrestre, et à sa compréhension plus complète ; elle ne découvre, par conséquent, que les mystères de la nature physique. Ses douleurs et ses craintes, son espoir et sa joie, sont intimement liés à son existence terrestre. Elle ignore tout ce qui ne peut être démontré soit par ses organes d'action, soit par ceux de la sensation. Elle commence à être virtuellement morte ; elle meurt enfin complètement. Elle est *annihilée*. Une pareille catastrophe peut avoir lieu longtemps avant la séparation finale du principe *vital* d'avec le corps. Lorsque vient la mort, son étreinte visqueuse et puissante s'attaque, comme de juste à la *Vie* ; mais il n'a plus d'âme à mettre en liberté. Toute l'essence de celle-ci a déjà été absorbée par le système vital de l'homme physique. La mort hideuse ne libère qu'un cadavre spirituel ; tout au plus un idiot. Incapable de s'élever plus haut ou de se réveiller de sa léthargie, elle se dissout bientôt dans les éléments de l'atmosphère terrestre.

Les voyants, les hommes justes, qui ont acquis la science suprême de l'homme intime, et la connaissance de la vérité, ont, comme Marc Antoine, reçu. leurs instructions "des dieux", pendant leur sommeil ou autrement. Aidés par les esprits purs, qui **[30]** séjournent dans les "régions de la félicité éternelle" ils ont observé le processus et averti l'humanité à diverses reprises. Laissons railler les sceptiques ; la *foi*, basée sur la *connaissance* et sur la science spirituelle, croit et affirme.

Le présent cycle est, par excellence, un cycle de pareilles morts de l'âme. Nous coudoyons des hommes et des femmes dépourvus d'âmes à chaque pas dans la vie. Nous ne pouvons, non plus, nous étonner de voir, dans le présent état des choses, la colossale faillite des derniers efforts de Schelling et de Hegel, pour échafauder un système métaphysique. Lorsque les faits, palpables et tangibles, des phénomènes spirites se présentent journellement et à toute heure, et qu'ils sont cependant niés par la plupart des nations "civilisées", il y a peu de chance pour que la métaphysique abstraite soit acceptée par la multitude toujours croissante des matérialistes.

Dans le livre de Champollion, intitulé *La Manifestation à la Lumière*, il y a un chapitre qui traite du *Rituel* et qui est plein de dialogues mystérieux, avec des appels aux différentes "Puissances". Il y en a un, entre autres, qui exprime mieux que tous les autres le pouvoir du "Mot". La scène se passe dans la "Salle des deux Vérités". La "Porte" de la "Salle de la Vérité" et même les différentes parties de cette porte, s'adressent à l'âme qui se présente pour être admise. Toutes lui refusent l'entrée à moins qu'elle ne leur révèle leurs noms de mystère ou mystiques. Quel est l'étudiant de la Doctrine secrète, qui ne reconnaîtra en ces noms une identité de signification et de but, avec ceux qu'on rencontre dans les *Védas*, les ouvrages ultérieurs des Brahmanes et la *Cabale* ?

Les Magiciens, les Cabalistes, les Mystiques, les Néo-Platoniciens, les Théurgistes d'Alexandrie, qui surpassaient tellement les exploits des Chrétiens dans la science secrète ; les Brahmanes et les Samanéens (Shamans) de l'antiquité ; les Brahmanes modernes, les Bouddhistes et les Lamaïstes, tous ont affirmé qu'un certain pouvoir s'attache à ces divers noms, appartenant, tous, à un Mot ineffable. Nous avons montré, par expérience personnelle, combien profonde est la croyance aujourd'hui dans l'esprit de tout le peuple russe [52] que le Mot opère des "miracles" et qu'il est la base de tous les exploits magiques. Les cabalistes le rattachent mystérieusement à la *Foi*. Les apôtres firent de même, basant leurs affirmations sur les paroles de Jésus, auquel on fait dire "si vous avez autant de foi qu'un grain de moutarde... rien ne vous sera impossible" et saint Paul, répétant les paroles de Moïse, dit que "le MOT est près de toi dans ta bouche et dans ton cœur, *c'est la* **[31]** *parole de la foi*" (Romains

---

[52] Voy. T. III, chap. I, p. 58.

X : 8). Mais, en dehors des initiés, qui peut prétendre à comprendre sa haute signification ?

Aujourd'hui, comme dans les anciens temps, il faut de la *foi* pour croire aux "miracles" bibliques ; mais pour les produire soi-même, il est nécessaire de connaître la signification ésotérique du "mot". "Si le Christ", disent le Dr Farrar et le chanoine Westcott, "ne fit point de miracles, les *évangiles* ne sont alors pas dignes de foi." Mais même en supposant qu'il en eût fait, cela prouverait-il que les évangiles, écrits par d'autres que par lui, méritent une plus grande confiance ? Et si non, à quoi bon ce raisonnement ?

En outre, un pareil raisonnement laisserait croire que les miracles produits par d'autres que des Chrétiens rendraient leurs écritures dignes de foi. Cela n'implique-t-il pas, pour le témoin, un pied d'égalité entre les Ecritures Chrétiennes et les livres sacrés des Bouddhistes ? Car ceux-ci, aussi, abondent en phénomènes les plus extraordinaires. De plus, les prêtres chrétiens ne produisent plus de phénomènes *authentiques*, parce qu'ils ont *perdu le Mot*. Mais le nombre de Lamas Bouddhistes et de Talapoins siamois, à moins que tous voyageurs ne se soient concertés pour mentir – ont été capables de reproduire, et le sont encore aujourd'hui, tous les phénomènes énumérés dans le *Nouveau Testament* et de faire encore mieux, sans pour cela prétendre suspendre le cours des lois naturelles ou invoquer l'intervention divine. De fait, le Christianisme prouve qu'il est aussi mort dans sa foi, ses oeuvres, tandis que le Bouddhisme est plein de vie et étayé par des preuves pratiques.

Le meilleur argument en faveur de l'authenticité des "miracles" bouddhiques, réside dans le fait que les missionnaires catholiques, au lieu de les nier ou de les traiter de simples tours de passe-passe – comme l'ont fait quelques missionnaires protestants – se sont vus obligés d'adopter la malencontreuse alternative de tout mettre sur le dos du Diable. Et les Jésuites se sont vus si humiliés en présence de ces véritables serviteurs de Dieu, qu'avec leur astuce accoutumée, ils ont conclu d'agir envers les Talapoins et les Bouddhistes ainsi que Mahomet est réputé l'avoir fait avec la montagne. "Et voyant qu'elle ne voulait pas venir à lui, le prophète lui-même se mit en route pour aller vers la montagne." Considérant qu'ils ne pouvaient prendre les Siamois avec la glu de leurs doctrines pernicieuses, sous le couvert du Christianisme, ils se déguisèrent et, pendant des siècles ils apparurent au milieu du pauvre peuple ignorant comme des Talapoins,

jusqu'à ce qu'ils eussent été éventés. Ils sont allés jusqu'à voter et à adopter une résolution qui a aujourd'hui toute la force d'un ancien article de foi. "Naaman, le Syrien", disent les Jésuites de Caen, **[32]** "ne cacha pas sa foi lorsqu'il fléchit le genou devant le roi dans la maison de Rimmon ; *et les Pères de la Société de Jésus ne dissimulent pas non plus la leur lorsqu'ils adoptent l'état et l'habit des Talapoins Siamois*" (nec dissimulant Patres S.J. Talapoinorum Siamensium vestemque affectantes. *Position* 9. 30 janv. 1693).

Le pouvoir contenu dans les *Mantras* et le *Vach* des Brahmanes est encore aujourd'hui l'objet de la même croyance que dans la période Védique primitive. Le "Nom Ineffable" de chaque contrée et de chaque religion se rapporte à celui que les Maçons affirment être formé des neuf caractères mystérieux, emblèmes des neuf noms ou attributs sous lesquels la Divinité était connue des initiés. Le Mot Omnifique tracé par Enoch sur les deux deltas d'or fin, sur lesquels il grava deux des mystérieux caractères, est peut-être mieux connu du pauvre "païen" ignorant, que des doctes Grands Prêtres et Grands Z, des Suprêmes Chapitres d'Europe et d'Amérique. Seulement nous n'arrivons pas à comprendre pourquoi les compagnons de l'Arche Royale se lamentent toujours si amèrement de sa perte. Cette parole des M.:. M.:. est, ainsi qu'ils le disent eux-mêmes, entièrement composée de consonnes. Par conséquent, nous doutons fort qu'aucun d'eux ait réussi à le prononcer, même s'il avait été placé à la lumière de la "voûte sacrée"au lieu de ses multiples corruptions. Néanmoins, c'est au pays de Mizraïm qu'on suppose que le petit-fils de Ham porta le delta sacré du Patriarche Enoch. Par conséquent, c'est en Egypte, seulement, et en Orient, qu'il faut rechercher la "Parole" mystérieuse.

Mais aujourd'hui que tant des plus importants secrets de la Maçonnerie ont été divulgués par amis et ennemis, nous pourrions dire, sans qu'on nous accuse de malveillance ou de mauvaise intention, que depuis la lamentable catastrophe des Templiers, aucune Loge d'Europe et encore moins d'Amérique, n'a jamais su quelque chose qui valut la peine d'être caché. Désireux de ne pas voir notre assertion mal interprétée, nous disons bien *aucune* Loge, laissant quelques rares frères *élus*, hors de question. Les furieuses dénonciations de la Franc-Maçonnerie lancées par les écrivains catholiques et protestants sont tout simplement ridicules ; il en est de même de l'affirmation de l'abbé Barruel que tout "laisse supposer que nos Franc-Maçons ne sont que les descendants des chevaliers

Templiers proscrits de 1314". Les *Mémoires du Jacobinisme* de cet abbé, qui fut un témoin oculaire des horreurs de la première Révolution, traite en grande partie des Rosicruciens et d'autres fraternités maçonniques. Le seul fait qu'il fait descendre les Maçons modernes des Templiers, et nous les montre sous le jour d'assassins secrets, entraînés au meurtre politique, montre combien peu il les connaît, mais aussi, combien ardemment il désire trouver dans ces sociétés les boucs émissaires qu'il faut **[33]** pour les crimes et les péchés d'une autre société secrète, laquelle, depuis sa naissance a donné asile à plus d'un dangereux assassin politique – la Société de Jésus.

Les accusations contre les Franc-Maçons sont presque toujours moitié de simples suppositions, et moitié de la pure méchanceté et de la calomnie préméditée. On n'a jamais eu la preuve concluante et certaine qu'ils aient commis quoi que ce soit ayant un caractère criminel. Et même leur enlèvement de Morgan est toujours resté dans le domaine de la supposition. On s'en est servi, à ce moment, comme d'une arme politique au service de politiciens louches. Lorsqu'on découvrit dans la rivière du Niagara un corps méconnaissable, un des chefs de ce groupe peu scrupuleux, en apprenant que l'identité du cadavre était fort douteuse, dévoila tout le complot en s'écriant : "Qu'est-ce que cela fait, *c'est un assez bon Morgan jusqu'après les élections* !" D'autre part on constate que l'Ordre des Jésuites, non seulement permet dans certains cas *la Haute Trahison et le Régicide*, mais encore qu'il les enseigne et *les préconise* [53]. **[34]**

---

[53] Voyez *The Principles of the Jesuits, Developed in a collection of Extracts front their own Authors*, London, J.G. et F. Rivington, Saint-Paul. Charchyard and Waterloo Place, Pall Mall ; H. Wix, 41, New Bridge Street, Blackfriars ; J. Leslie, Queen Street, etc., 1839, Section XVII, *High Treason and Regicide* contenant trente-quatre extraits du même nombre d'autorités (de la Société de Jésus) sur la question, entre autres l'opinion du célèbre *Robert Bellarmine*. Ainsi Emmanuel Sa dit : "La rébellion d'un ecclésiastique contre un roi, *n'est pas un crime de haute trahison, parce qu'il n'est pas un sujet du roi*" *(Confessarium Aphorismi Verbo Clericus*, Ed. Coloniæ, 1615, Ed. Coll. Sion). "Le peuple, dit John Bridgewater, *a non seulement la permission mais il est obligé et son devoir lui ordonne*, qu'à l'appel du Vicaire du Christ, *qui est le souverain pasteur de toutes les nations du monde*, il ne doit pas garder la foi qu'il a jurée à de tels princes" (*Concertatio Ecclesiæ Catholicæ in Anglia adversus Calvino Papistas*, Resp. fol. 348).

Dans le *De Rege et Regis Institutione*, Libri Tres, 1640 (Édit. Mus. Brit.), Jean Mariana va même encore plus loin, car il dit : "Si les circonstances le permettent, il sera légal de détruire par le glaive le prince qui a été déclaré un ennemi public... *Je ne considérerai jamais qu'un tel homme ait mal agi, qui, favorisant le désir public, essaierait de le tuer*" et "*il n'est pas seulement légitime de le mettre à mort, mais cela constitue une action louable et glorieuse*". *Est tamen salutaris cogitatio, ut*

Nous avons sous les yeux une série de conférences sur la Franc-Maçonnerie et ses dangers, faites en 1862 par James Burton Robertson, professeur d'Histoire Moderne à l'Université de Dublin. Le conférencier y fait mention à maintes reprises et cite comme autorité ledit abbé (Barruel, l'ennemi naturel des Franc-Maçons, *qu'on ne peut prendre au confessionnal*) ainsi que Robinson un apostat maçon bien connu de 1798. Ainsi qu'il est d'usage dans chaque parti, qu'il soit du côté maçonnique ou anti-maçonnique, le traître du camp opposé est accueilli avec louanges et encouragement, et l'on prend bien soin de le laver blanc comme neige. Quelque commode qu'ait pu paraître à la Convention anti-maçonnique de 1830 (Etats-Unis d'Amérique) la formule jésuitique de Puffendorf "que les serments ne lient pas lorsqu'ils sont absurdes ou hors de propos", et cette autre qui enseigne que "un serment ne lie pas s'il n'est accepté par Dieu [54]", aucun honnête homme ne se rendrait complice de pareils sophismes. Nous croyons en toute sincérité que la meilleure moitié de l'humanité aura toujours présent à l'esprit qu'il existe un code moral de l'honneur qui engage un homme bien plus qu'un serment, que celui-ci soit prêté sur la *Bible*, sur le *Koran* ou sur les *Védas*. Les Esséniens ne prêtaient serment sur rien du tout, mais leurs "oui" et leurs "non" valaient bien plus qu'un serment. En outre, il semble extrêmement étrange, que des nations qui se prétendent chrétiennes, aient institué des coutumes dans leurs tribunaux ecclésiastiques et civils, diamétralement opposées à celles que leur

---

sit principibus persuasum si republicam oppresserint, si vitiis et fœditatæ intolerandi erunt, eâ conditione vivere, ut non jure tantum, sed cum laude et gloriâ perimi possint (Lib. I, e. 6, p. 61).

Mais le morceau le plus savoureux de l'enseignement chrétien se trouve dans les préceptes de ce Jésuite, lorsqu'il argue au sujet de la manière la plus sûre et la meilleure de tuer les rois et les hommes d'Etat. "A mon avis", dit-il, "il ne faudrait pas administrer des drogues délétères à un ennemi, et on ne doit pas non plus mélanger du poison dans sa nourriture ou sa boisson... *Toutefois il est certainement légitime de faire usage de cette méthode, dans le cas en question (que celui qui tuera le tyran jouira de l'estime générale, aussi bien dans la faveur qu'en louanges*" car "*c'est une œuvre méritoire de supprimer cette race méchante et pestilentielle de la communauté des hommes)* non pas d'obliger la personne qui doit être tuée de prendre elle-même le poison, qui pris, intérieurement, le priverait de la vie, mais de le faire appliquer extérieurement par quelqu'un d'autre sous son intervention ; car, lorsque le poison est très puissant, en le répandant sur le siège ou les vêtements, il serait assez fort pour causer la mort" (*Ibidem*, lib. I, c. f. p. 67). "C'est ainsi que Squire attenta à la vie de la reine Elizabeth, à l'instigation du Jésuite Walpole." Pasquier. *Catéchisme des Jésuites* (1677, p. 350, etc.) et *Rapin* (fol. Lond., 1733, vol. II, livre XVII, p. 148).

[54] Puffendorf : *Droit de la Nat.*, livre IV, ch. I.

ordonne leur Dieu [55], qui défend formellement de prêter serment, "ni par le ciel... ni par la terre... ni par la tête". A notre avis, soutenir qu'un "serment n'engage pas s'il n'est accepté par Dieu", outre une absurdité – car nul être vivant, qu'il soit faillible ou infaillible, n'est capable de connaître la pensée intime de Dieu – est une chose *anti-chrétienne* dans le sens le plus large du mot [56]. L'argument est mis en avant simplement parce qu'il vient à point pour répondre à la question. Les serments n'engageront personne jusqu'à ce qu'on comprenne que l'humanité est la plus haute manifestation ici-bas de la Divinité Suprême Invisible, et que chaque homme est une incarnation de son Dieu ; lorsque le sentiment de la responsabilité *personnelle* sera tellement développé en lui qu'il considérera le parjure comme la plus grande insulte qu'il soit possible de lui **[35]** faire à lui et à l'humanité. Aucun serment ne lie aujourd'hui, s'il n'est pris par celui qui, sans la nécessité de prêter serment, tiendrait fidèlement une simple promesse sur l'honneur. Par conséquent mettre en avant des autorités comme Barruel et Robison n'est que capter la confiance publique par de faux prétextes. Ce n'est pas "l'esprit de *l'astuce maçonnique* dont le cœur répand la calomnie à profusion", mais surtout celui du clergé catholique et de ses défenseurs ; et celui qui essaierait d'une manière ou d'une autre de concilier les deux notions d'honneur et de parjure, ne mériterait pas qu'on se fiât à lui.

Le XIX[ème] siècle proclame à grands cris la prééminence de sa civilisation sur celle des anciens, et les églises et leurs sycophantes crient encore plus haut que c'est le christianisme qui a sauvé le monde de la barbarie et de l'idolâtrie. Nous avons essayé de prouver dans cet ouvrage combien peu leurs affirmations sont justifiées. Le flambeau du christianisme n'a servi qu'à faire voir combien d'hypocrisie et de vice son enseignement a engendrés dans le monde depuis sa venue et de combien les anciens nous étaient supérieurs au point de vue de l'honneur [57]. En enseignant l'impuissance de l'homme, sa dépendance absolue de la Providence et la doctrine de la rédemption, le clergé a détruit chez ses

---

[55] "Vous avez encore appris qu'il a été dit aux anciens : Tu ne te parjureras point... Mais moi, je vous dis de ne jurer aucunement", etc. "Que votre parole soit oui, oui, non, non ; ce qu'on y ajoute vient du malin. (Matthieu V. 33.34.37).

[56] Barbeyrac, dans ses notes sur Puffendorf, démontre que les Péruviens ne prêtaient jamais serment, mais faisaient une simple déclaration devant l'Inca, et on n'a pas d'exemple qu'ils aient jamais failli à leur parole.

[57] Que le lecteur veuille bien se rappeler que par le *christianisme* nous n'entendons pas dire les *enseignements* du Christ, mais ceux de ses soi-disant serviteurs – le clergé.

fidèles tout germe de confiance en soi et du respect de soi-même. Et cela est si vrai, qu'il est devenu un axiome que c'est chez les athées et les prétendus "infidèles" qu'on rencontre les hommes les plus honorables. Nous lisons dans Hipparque, qu'à l'époque du *paganisme* "la honte et l'opprobre qui s'attachaient avec raison à la violation de son serment, mettaient le pauvre diable dans un accès de folie et de désespoir, au point de lui faite attenter à ses jours en se coupant la gorge, et sa mémoire causait une telle horreur que son cadavre restait sans autre sépulture que le sable de la mer dans l'île de Samos [58]. Mais dans notre XIX[ème] siècle, nous voyons quatre-vingt-seize délégués à la Convention antimaçonnique des Etats-Unis, tous sans aucun doute membres d'une Eglise protestante quelconque, et forts du respect dû à des hommes d'honneur, mettre en avant les arguments les plus jésuitiques au sujet de la validité d'un serment maçonnique. Le Comité, ayant la prétention de citer l'autorité "des guides les plus distingués dans la philosophie de la morale, et se réclamant de l'aide la plus ample des *inspirés* [59]... qui écrivirent avant que la Franc-Maçonnerie **[36]** eût existé, " décidèrent que, comme un serment est "une transaction entre l'homme, d'une part, et le Juge Suprême de l'autre" ; et que comme les Maçons sont tous des infidèles et "impropres à remplir un emploi civil", leurs serments, par conséquent, sont considérés comme illégitimes et ne les engageant pas [60].

Mais, revenons aux *Conférences* de Robertson et à ses accusations contre la Franc-Maçonnerie. Son plus grand grief contre celle-ci est que les Maçons rejettent la notion d'un Dieu *personnel* (toujours sur l'autorité de Barruel et de Robison), et qu'ils prétendent posséder "un secret pour rendre les hommes meilleurs et plus heureux que ne l'ont fait le Christ, ses apôtres et son Eglise". Si cette accusation n'était vraie qu'en partie, elle laisserait encore l'espoir consolant d'avoir vraiment découvert ce secret en brisant toute relation avec le Christ mythique de l'Eglise et le Jéhovah officiel. Mais les deux accusations sont aussi malignes qu'elles sont absurdes et dépourvues de vérité, ainsi que nous le verrons par la suite.

---

[58] "Défense a du D[r] Anderson, citée par John Yarker dans ses Notes *on the Scientific and Religions Mysteries of Antiquity*.

[59] Y compris Epiphane, après qu'il envoya en exil, en violation de son serment, plus de soixante-dix personnes appartenant à la société secrète qu'il avait trahie.

[60] United Stades Anti-Masonic Convention : "Obligation of Masonic Oaths" discours de M. Hopkins de New-York.

Qu'on ne s'imagine pas que nous sommes influencés par un sentiment personnel dans nos réflexions sur la Franc-Maçonnerie. Loin d'être le cas nous n'hésitons pas à proclamer que nous avons un sincère respect pour le but originel de l'Ordre, et quelques-uns de nos meilleurs amis comptent parmi ses membres. Nous n'avons rien à dire contre la Franc-Maçonnerie telle qu'elle devrait être, mais nous la dénonçons comme elle est en train de devenir grâce aux intrigues du clergé, tant catholique que protestant. Etant, soi-disant la plus absolue des démocraties, elle est pratiquement l'apanage de l'aristocratie, de la fortune et de l'ambition personnelle. Se targuant d'enseigner l'éthique pure, elle se rabaisse à faire de la propagande pour la théologie anthropomorphe. On apprend à l'apprenti moitié nu, amené devant le maître pendant l'initiation au premier degré, que toute distinction sociale est mise de côté à la porte de la loge, et que le frère le plus pauvre est l'égal de tous les autres, fussent-ils tête couronnée ou prince impérial. Dans la pratique, l'ordre se transforme, dans tout pays monarchique, en adulateur de tout rejeton de famille royale qui daigne revêtir la symbolique peau d'agneau, afin de s'en servir comme d'un marchepied politique.

Nous pouvons nous rendre compte jusqu'à quel point la Franc-Maçonnerie a dévié dans cette direction, par les paroles d'une de ses plus célèbres autorités. John Yarker Junior, d'Angleterre, Ancien Grand Surveillant de la Grande Loge de la Grèce ; Grand Maître du Rite Swedenborgien ; Grand **[37]** Maître, aussi, du Rite Ancien et Primitif de la Maçonnerie et Dieu sait de combien d'autres [61], dit que la Franc-Maçonnerie ne perdrait rien en "adoptant un étalon plus élevé (non pas pécuniairement) pour ses membres et sa moralité, avec l'exclusion de la "pourpre" de tous ceux qui *inculquent les fraudes, les faux degrés historiques et d'autres abus immoraux* "(p. 158). Et encore à la page 157 : "De la façon dont la Fraternité Maçonnique est gouvernée aujourd'hui, l'Ordre se transforme rapidement en paradis du *bon vivant* ; du "charitable" hypocrite qui oublie la version de saint Paul et décore sa poitrine du "bijou de la charité" (ayant, par cette dépense judicieuse obtenu la pourpre", il mesure la justice à d'autres frères plus habiles et plus moraux que lui mais moins riches) ; le fabricant de clinquant Maçonnique ; l'indigne négociant qui filoute des mille et des cents, en faisant appel aux sensibles consciences de ceux qui respectent encore leurs O. B. ; et les "Empereurs"

---

[61] John Yarker, Junior : *Notes on the Scientific and Religions Mysteries of Antiquity ; the Gnosis and Secret Schools of the Middle Ages ; Modern Rosicrucianism ; and the various Rites and Degrees of Free and Accepted Masonry*, Londres, 1872.

Maçonniques et autres charlatans qui font de l'argent ou acquièrent de la puissance avec les prétentions aristocratiques qu'ils attachent à notre institution – *ad captandum vulgus*."

Nous ne prétendons nullement exposer ici des secrets qui ont déjà été depuis longtemps dévoilés par des Maçons parjures. Tout ce qui est vital, que ce soit en représentations symboliques, en rites ou en mots de passe, en usage dans la Franc-Maçonnerie moderne, est bien connu dans les fraternités orientales, quoiqu'il ne semble pas y avoir de rapports ou de connexions entre elles. Si Ovide décrit Médée comme ayant "le bras, la poitrine et le genou découverts, et le pied gauche déchaussé" ; et Virgile, en parlant de Didon dit que cette "Reine elle-même... résolue à mourir avait un pied déchaussé, etc. [62]", pourquoi douterait-on qu'il existe de *véritables* "Patriarches des Védas sacrés" en Orient, qui expliquent l'ésotérisme de la pure théologie indoue et le brahmanisme, aussi parfaitement que les "Patriarches" européens ?

Mais, si un nombre restreint de Maçons à la suite de l'étude des livres rares ou cabalistiques, et au contact personnel des "Frères" du lointain Orient, ont appris quelque chose de la Maçonnerie *ésotérique*, ce n'est certes pas le cas pour les centaines de Loges Américaines. Pendant que nous écrivions ce chapitre, nous avons reçu d'une manière tout à fait inattendue, par l'attention d'un ami, un exemplaire de l'ouvrage de M. Yarker, auquel nous avons emprunté les passages ci-dessus. Il fourmille à notre avis **[38]** de savoir et ce qui plus est de *connaissance*. Il vient à point à ce moment pour corroborer, sur beaucoup de choses, ce que nous avons dit dans cet ouvrage. Nous y lisons entre autres :

"Nous croyons avoir suffisamment démontré le fait du rapport de la Franc-Maçonnerie avec les autres rites spéculatifs de l'antiquité, de même que l'ancienneté et la pureté de l'ancien rite anglais des Templiers, de *sept degrés* et la fausse dérivation de beaucoup d'autres rites de celui-là [63].

Il est inutile de dire à ces Maçons de haut grade quoiqu'en général, il y ait à le dire aux Artisans, que l'heure est venue de remodeler la Maçonnerie et de rétablir les anciennes bornes, empruntées aux confréries primitives, que les fondateurs de la Franc-Maçonnerie spéculative du XVIIIème siècle

---

[62] *Ibidem*, p. 151.

[63] John Yarker : *Notes*, etc., p. 150.

avaient voulu incorporer dans la fraternité. Il n'y a plus aujourd'hui de secrets à divulguer ; l'Ordre dégénère en une commodité dont les égoïstes se servent et que déprécient de mauvaises gens.

Ce n'est que tout récemment qu'une majorité des Suprêmes Conseils du Rite Ancien et Accepté se réunit à Lausanne, justement outrés d'une croyance aussi blasphématoire que celle d'un Dieu personnel, investi de tous les attributs humains ; ils firent entendre les paroles suivantes : "La Franc-Maçonnerie proclame, ainsi qu'elle l'a fait depuis son origine, l'existence d'un *principe créateur*, sous le nom du Grand Architecte de l'Univers." Une faible minorité protesta, alléguant que "la croyance en un *principe créateur* n'est pas *la croyance en un Dieu, que la Franc-Maçonnerie exige de chaque candidat*, avant de pouvoir franchir ses portes".

Cette confession ne ressemble pas au rejet d'un Dieu personnel. Si nous avions le moindre doute à ce sujet, il s'évanouirait à la suite des paroles du Général Albert Pike [64], qui est peut-être la plus haute autorité du jour, parmi les Maçons américains, et qui s'élève avec force contre une pareille innovation. Nous ne pouvons mieux faire que de reproduire ce qu'il dit :

> "*Ce Principe Créateur* n'est pas un terme nouveau, ce n'est qu'un vieux terme qu'on a fait revivre. *Nos nombreux et formidables adversaires*, nous diront, et ils sont en droit de nous le dire, que notre *Principe Créateur* est identique au *Principe Générateur* des Indiens et des Egyptiens, et qu'on peut, fort à propos, le symboliser, ainsi que les anciens le faisaient, par le Lingae... Accepter cela à la place d'un Dieu personnel, c'est ABANDONNER LE **[39]** CHRISTIANISME et *le culte de Jéhovah* pour retourner se vautrer dans les boues du Paganisme."

Et celles du Jésuitisme valent-elles mieux ? "Nos nombreux et formidables adversaires." Cette phrase résume tout. Inutile de demander quels sont ces ennemis si formidables. Ce sont les Catholiques Romains et

---

64 *Proceedings of the Supreme Council of Sovereign Grand Inspectors General of the Thirty-third and Last Degree*, etc., etc. Tenu dans la cité de New-York, le 15 août 1876, p. 54-55.

quelques Presbytériens réformés. En lisant la prose des deux factions on est en droit de se demander lequel des deux adversaires a le plus peur de l'autre. Mais quel intérêt aurait-on à s'organiser contre une fraternité qui n'ose même pas avoir une croyance qui lui soit propre de peur d'offenser quelqu'un ? Comment se fait-il alors, si les serments maçonniques comptent pour quelque chose, et si les pénalités maçonniques sont quelque chose de plus qu'une farce, que des adversaires, nombreux ou non, faibles ou forts, puissent être renseignés sur ce qui se passe au sein des loges, ou qu'ils puissent y pénétrer, en passant devant ce "frère terrible, ou tuileur, qui garde la porte du temple, une épée nue à la main ?" Ce "frère terrible" n'est-il pas plus formidable que le *Général Boum* de l'opérette d'Offenbach, avec ses pistolets fumants, ses éperons et son mirifique panache ? A quoi servent les millions d'hommes qui constituent cette grande fraternité dans le monde entier, s'ils ne peuvent se coaliser pour faire face à tous leurs adversaires ? Se peut-il que le "lien mystique"ne soit qu'une corde de fumée, et la Franc-Maçonnerie qu'un jouet pour satisfaire la vanité de quelques chefs qui se plaisent à arborer des rubans et des insignes ? Son autorité est-elle aussi fausse que son antiquité ? On pourrait vraiment le croire ; et cependant "de même que les puces ont des parasites plus petits qui les mangent", il y a, même ici, des alarmistes catholiques qui prétendent avoir peur de la Franc-Maçonnerie !

Malgré cela, ces mêmes catholiques, dans toute la sérénité de leur impudence traditionnelle, menacent ouvertement l'Amérique, avec ses 500.000 Maçons et ses 34.000.000 de Protestants d'une Union de l'Eglise et de l'Etat, sous le contrôle de l'Eglise romaine ! Le danger qui menace les institutions libres de cette république, nous viendra, dit-on, des "principes du Protestantisme logiquement développés". L'actuel secrétaire de la Marine, l'Hon. R. W. Thompson, d'Indiana, ayant eu l'audace de publier, tout récemment dans ce pays protestant de la liberté, un livre sur le *Papisme et le Pouvoir civil,* dans lequel le langage est aussi modéré qu'il est bienséant et juste, un prêtre catholique de Washington – le siège même du Gouvernement le dénonce avec violence. Et, qui plus fort est, un membre représentant de la Société de Jésus, le Père F. H. Weninger, Docteur en Théologie, déverse sur lui toute sa bile qu'on dirait importée directement du Vatican. "Les affirmations de M. Thompson, dit-il, au sujet de l'antagonisme nécessaire **[40]** entre l'Eglise catholique et les institutions libres, sont caractérisées par une ignorance pitoyable et une aveugle audace. Il ignore la logique, l'histoire, le sens commun et la charité ; il se

présente devant le loyal peuple américain comme un bigot à l'esprit étroit. Aucun savant ne se permettrait de ressasser les calomnies surannées, si souvent déjà réfutées... Répondant à ses accusations contre l'Eglise d'être l'ennemie de la liberté, je lui dis que si jamais ce pays devait être un jour un pays catholique, c'est-à-dire un pays où la majorité serait catholique, et *aurait le contrôle sur les pouvoirs politiques*, il verrait alors les principes de notre constitution développés au maximum ; il verrait que ces Etats mériteraient vraiment le nom d'*Unis*. Il verrait un peuple vivant en paix et en harmonie ; réunis par les liens d'une seule foi, les cœurs battant à l'unisson pour l'amour de la patrie, charitables et patients envers tous, et respectant jusqu'aux droits et aux consciences de leurs calomniateurs."

Au nom de cette "Société de Jésus", il conseille à M. Thompson d'envoyer son livre au Tsar Alexandre II et à l'Empereur d'Allemagne Frédéric-Guillaume ; il recevra probablement en échange, comme gage de leur sympathie, les ordres de Saint-André et de l'Aigle Noir. "Des Américains patriotes, perspicaces et réfléchis, il ne peut attendre que la *décoration* de leur mépris. Tant que des cœurs américains *battront* dans les poitrines américaines, tant que le sang de leurs ancêtres coulera dans leurs veines, les efforts comme ceux de Thompson *n'auront* aucun succès. Les vrais Américains protègeront, dans ce pays, la religion catholique, et *finiront par l'embrasser*." Après cela, ayant, comme il se l'imagine, laissé le cadavre de son antagoniste sur le carreau, il se retire en versant sur lui le reste de son venin de la manière suivante : "Nous abandonnons ce volume, dont nous avons tué le raisonnement, comme un cadavre pour être dévoré par ces busards du Texas – ces oiseaux puants – par là nous voulons dire ces hommes qui se nourrissent de corruption, de calomnies et de mensonges, et qui sont attirés par les mauvaises odeurs qui s'en dégagent."

Cette dernière phrase mérite d'être classée comme un appendice aux *Discorsi del Sommo Pontifice Pio IX*, de Don Pasquale di Fransciscis, immortalisé par le mépris de M. Gladstone. Tel maître, tel valet !

Morale : Cela servira de leçon aux écrivains bien pensants, modérés et honorables, que des antagonistes aussi courtois que M. Thompson s'est montré dans son livre, n'échapperont pas à la seule arme disponible de l'arsenal catholique – l'insulte grossière. L'argument tout entier de l'auteur prouve que tout en agissant avec force, il entend être juste ; mais il aurait aussi bien fait d'attaquer avec la violence d'un Tertullien, car on ne l'aurait pas **[41]** traité plus mal pour cela. Ce sera, sans doute, une consolation

pour lui de savoir qu'il a été mis sur le même pied que les rois et les empereurs infidèles et schismatiques.

Tandis que les Américains, y compris les Maçons, sont dores et déjà avertis d'avoir à se préparer à être incorporés dans la Sainte Eglise Catholique, Apostolique et Romaine, nous sommes heureux de constater que parmi les Maçons il y en a quelques uns, loyaux et respectés, qui adoptent notre manière de voir. Un des plus notables parmi ceux-ci est notre vénérable ami, M. Léon Hyneman P.M. et membre de la Grande Loge de Pennsylvanie. Il fut, pendant huit ou neuf ans l'éditeur du *Masonic Mirror and Keystone*, et il est en même temps un auteur de marque. Il nous a affirmé que, personnellement, pendant plus de trente ans, il a combattu le projet d'ériger en un dogme Maçonnique, la croyance en un Dieu *personnel*. Dans son ouvrage, *Ancient York and London Grand Lodges,* il dit (p. 169) : "Au lieu de se développer professionnellement avec le progrès intellectuel des connaissances scientifiques, et l'intelligence générale, la Maçonnerie s'est écartée du but originel de la fraternité, et se rapproche, semble-t-il d'une société sectaire. Cela se voit clairement... dans la volonté persistante de ne pas écarter les innovations sectaires, interpolées dans le Rituel... Il semblerait que la fraternité Maçonnique de ce pays est aussi indifférente aux anciennes bornes et coutumes de la Maçonnerie, que l'étaient les Maçons du siècle dernier, sous la direction de la Grande Loge de Londres " C'est cette conviction, qui lui fit refuser la Grande Maîtrise du Rite des Etats-Unis, et le 33ème degré honoraire du Rite ancien et accepté lorsqu'en 1856, Jacques-Etienne Marconis de Nègre, Grand Hiérophante du Rite de Memphis vint en Amérique pour les lui offrir.

Le Temple fut la dernière organisation secrète européenne, qui, en tant que corporation, possédait un reste des mystères de l'Orient. A vrai dire, il y avait au siècle dernier (et il y en a peut-être encore aujourd'hui) quelques "Frères" isolés, qui travaillaient fidèlement et secrètement sous la direction des confréries de l'Orient. Mais, lorsque ceux-là faisaient partie des sociétés européennes, ils y entraient invariablement dans un but qui ignorait la fraternité mais qui lui était profitable. C'est par leur entremise que les Maçons modernes ont appris tout ce qu'ils savent d'important ; et la ressemblance qu'on constate aujourd'hui entre les Rites spéculatifs de l'antiquité, les mystères des Esséniens, des Gnostiques, des Hindous et des degrés maçonniques les plus élevés et les plus anciens, en sont la preuve certaine. Si ces frères mystérieux devinrent possesseurs des secrets des

sociétés, ils n'ont jamais pu rendre la pareille, bien que dans leurs mains, ces secrets étaient peut-être mieux gardés qu'en étant confiés aux Maçons **[42]** européens. Lorsque, parmi ceux-ci, quelques-uns étaient reconnus dignes d'être affiliés aux sociétés orientales, on les instruisait et on les affiliait en secret, sans que les autres en aient jamais eu connaissance.

Nul n'a jamais pu mettre la main sur les Rose-croix, et malgré les prétendues découvertes de "chambres secrètes", de *vellums* appelés "T", et de chevaliers fossiles munis de lampes inextinguibles, cette ancienne institution, de même que son objet, demeurent encore à ce jour un mystère. On a parfois brûlé de prétendus Templiers et de faux Rose-croix, en même temps que quelques véritables cabalistes ; on a déniché et mis à la torture quelques malheureux théosophes et alchimistes ; on leur a même arraché de fausses confessions par les moyens les plus féroces, mais malgré cela, la véritable société demeure encore aujourd'hui, comme elle l'était par le passé, inconnue de tous, et surtout de son ennemie la plus acharnée, l'Eglise.

Pour ce qui est des plus modernes Chevaliers du Temple et des Loges Maçonniques qui, aujourd'hui, prétendent descendre en ligne directe des anciens Templiers, leur persécution par l'Eglise a été une comédie dès le commencement. Ils n'ont pas et n'ont jamais eu de secrets dangereux pour l'Eglise ; bien au contraire, car nous voyons que J.G. Findel dit que les degrés écossais, ou le système des Templiers ne date que de 1735-1740, et "*poursuivant sa tendance catholique il établit sa résidence principale dans le Collège des Jésuites de Clermont, à Paris*, et prit, de là, le nom de Système de Clermont". Le système suédois actuel, a aussi quelque chose de l'élément des Templiers, mais affranchi des Jésuites et de l'intervention de la politique : néanmoins il affirme posséder l'original du testament de Molay, parce qu'un comte Beaujeu, neveu de Molay – *inconnu ailleurs*, dit Findel – transplanta l'ordre des Templiers dans la Franc-Maçonnerie, et donna, de cette manière un sépulcre mystérieux aux cendres de son oncle.

Il suffit pour prouver que tout cela n'est qu'une fable maçonnique de lire sur le monument la date du décès de Molay comme ayant eu lieu le 11 mars 1313, tandis que la date de sa mort était le 19 mars 1313. Cette production illégitime, qui n'est ni du véritable Ordre du Temple, ni de la Franc-Maçonnerie authentique, n'a jamais pris racine ferme en Allemagne. Mais il en fut autrement en France.

Traitant de ce sujet, écoutons ce que Wilcke a à dire de ces prétentions :

> "Les actuels Templiers de Paris, prétendent être les descendants directs des anciens Chevaliers ; ils cherchent à le prouver au moyen de documents, de règlements intérieurs et de doctrines secrètes. Foraisse dit que la Fraternité des Franc-Maçons fut fondée en Egypte, Moïse ayant transmis l'enseignement secret aux israélites, Jésus à ses apôtres, et que ce fut ainsi qu'il parvint aux Chevaliers du Temple. Ces inventions sont nécessaires... pour étayer l'assertion que les Templiers parisiens sont la progéniture de l'ancien ordre. Toutes ces affirmations, non confirmées par l'histoire, ont été fabriquées de toutes pièces *au Grand Chapitre de Clermont* (des Jésuites) et conservées par les Templiers parisiens comme un héritage de ces révolutionnaires politiques, les Stuarts et les Jésuites." C'est la raison pour laquelle ils ont été soutenus par les évêques Grégoire [65] et Münter [66].

En rattachant les Templiers modernes aux anciens, on peut, tout au plus concéder qu'ils ont adopté certains rites et cérémonies d'un caractère purement *ecclésiastique*, après que ceux-ci eussent été adroitement introduits par le clergé dans ce grand et ancien Ordre. Mais à la suite de cette profanation, il perdit, peu à peu, son caractère simple et primitif et s'achemina à grands pas vers la ruine finale. Fondé en 1118 par les Chevaliers Hugues de Payens et Geoffroi de Saint-Omer, nominalement pour protéger les pèlerins, son véritable but était de restaurer le culte secret primitif. La véritable version de l'histoire de Jésus et du Christianisme primitif, fut communiquée à Hugues de Payens par le Grand Pontife de l'Ordre du Temple (de la secte des Nazaréens ou Johannites) un certain Théoclète, après quoi cette version fut connue, en Palestine, de quelques Chevaliers appartenant aux membres influents et plus intellectuels de la secte de saint Jean, initiés à ses mystères [67]. Leur but secret était la liberté

---

[65] *Histoire des sectes religieuses*, vol. II, p. 392-428.

[66] *Notitia codicis græci evangelium Johannis variantum continentis*, Havaniæ, 1828.

[67] Voilà la raison pour laquelle, jusqu'à ce jour, les membres fanatiques et cabalistiques des Nazaréens de Basra, en Perse, conservent une tradition de la gloire, du pouvoir et de la richesse de

de pensée intellectuelle et la restauration d'une seule religion universelle. Ayant fait vœu d'obéissance, de pauvreté et de chasteté, ils furent dès l'abord les véritables Chevaliers de Saint-Jean-Baptiste, prêchant dans le désert et se nourrissant de miel sauvage et de sauterelles. Telle est la tradition et la véritable version cabalistique.

C'est une erreur de prétendre que ce ne fut que plus tard que l'Ordre devint anti-catholique. Il le fut dès le début, et la croix rouge sur le manteau blanc, uniforme de l'Ordre, avait la même signification pour les initiés de tous pays. Cette croix pointait vers **[44]** les quatre points cardinaux et était l'emblème de l'univers [68]. Lorsque, par la suite, la Fraternité fut transformée en Loge, les Templiers se virent contraints, afin d'éviter les persécutions, de pratiquer leurs propres cérémonies dans le secret le plus absolu, généralement dans la salle du chapitre, et plus souvent dans des souterrains ou dans des maisons isolées au milieu des bois, tandis que la forme ecclésiastique de leur culte se célébrait publiquement dans les chapelles de l'Ordre.

Bien que la plupart des accusations portées contre eux par Philippe IV aient été absolument fausses, les principales au point de vue de ce que l'Eglise considérait comme des *hérésies*, étaient certainement bien fondées. Les Templiers d'aujourd'hui, s'en tenant strictement à la lettre de la *Bible*, ne peuvent guère revendiquer leur origine chez ceux qui ne croyaient pas au Christ, en tant qu'homme-Dieu, ou que Sauveur du monde ; qui niaient aussi bien le miracle de sa naissance, que ceux qu'il avait accomplis lui même ; qui ne croyaient ni à la transsubstantiation, ni aux saints, ni aux saintes reliques, ni au purgatoire, etc. Le Christ Jésus était, à leurs yeux, un faux prophète, mais l'homme Jésus était pour eux un Frère. Ils considéraient saint Jean-Baptiste comme leur patron, mais ils ne le reconnurent jamais sous le jour où il est présenté dans la Bible. Ils vénéraient les doctrines de l'alchimie, de l'astrologie, de la magie, des talismans cabalistiques et adhéraient aux enseignements secrets de leurs chefs en Orient. "Dans le siècle dernier", dit Findel, "lorsque la Franc-Maçonnerie s'imagina faussement descendre des Templiers, on s'efforça

---

leurs "Frères" agents ou *messagers* comme il les appellent, à Malte et en Europe. Il en reste quelques uns, disent-ils, qui tôt ou tard, restaureront la doctrine de leur prophète Johanan (saint Jean), le fils du Seigneur Jourdain, et élimineront des cœurs de l'humanité tout autre faux enseignement.

[68] Les deux grandes pagodes de Madura et de Bénares sont construites en forme de croix, chaque branche étant de longueur égale. (Voyez Mauri : *Indian Antiquities*, Vol. III, pp. 360-376).

d'innocenter l'Ordre des Chevaliers Templiers... Dans ce but on inventa non seulement des légendes et des histoires, mais on prit grand soin de cacher la vérité. Les admirateurs maçonniques des Chevaliers Templiers achetèrent tous les documents du procès publiés par Moldenwaher, parce qu'ils établissaient la preuve de la culpabilité de l'Ordre [69]".

Cette culpabilité était leur "hérésie" contre l'Eglise Catholique Romaine. Tandis que les véritables "Frères" subirent une mort ignominieuse, le faux Ordre, qui chercha à chausser leurs bottes, devint exclusivement une branche des Jésuites sous la tutelle de ceux-ci. Les véritables Maçons, loin de vouloir descendre de ceux-ci, devraient rejeter avec horreur tout lien avec eux.

"Les Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, écrit le commandeur Gourdin [70], appelés quelquefois Chevaliers Hospitaliers, **[45]** et Chevaliers de Malte, n'étaient pas des Franc-Maçons. Bien au contraire, ils paraissent avoir été hostiles à la Franc-Maçonnerie, car, en 1740, le Grand Maître de l'Ordre de Malte fit publier, dans cette île, la Bulle du Pape Clément XII, et interdit les réunions maçonniques. A cette occasion, plusieurs Chevaliers et nombre de citoyens quittèrent l'île ; et en 1741, l'Inquisition persécuta les Franc-Maçons de Malte. Le Grand Maître interdit leurs réunions sous des peines sévères, et six Chevaliers furent exilés à perpétuité de l'île pour avoir assisté à une de leurs réunions. De fait, contrairement aux Templiers, ils ne pratiquaient même pas une forme secrète de réception. Reghellini dit qu'il ne put se procurer une copie du Rituel secret des Chevaliers de Malte. La raison est excellente – il n'y en avait pas !"

Malgré cela l'Ordre des Templiers Américains comprend trois degrés : 1° Chevaliers de la Croix-Rouge ; 2° Chevaliers Templiers ; et 3° Chevaliers de Malte. Il fut introduit de France aux Etats-Unis en 1808 et le premier *Grand Convent Général* fut organisé le 20 juin 1816 avec le Gouverneur De Witt Clinton, de New-York, comme Grand Maître.

II n'y a pas lieu de se glorifier de cet héritage des Jésuites. Si les Chevaliers Templiers veulent justifier leurs prétentions ils auront à choisir entre la descendance des Templiers primitifs, "hérétiques", anti-chrétiens

---

[69] Findel : *History of Freemasoury*, appendice.

[70] *A Sketch of the Knight Templars and the Knights of the St.-John of Jerusalem* ; par Richard Woof, F. S. A. commandeur de l'Ordre des Chevaliers Templiers Maçonniques.

et cabalistiques, ou se rattacher aux Jésuites et tendre leurs dais directement sur l'autel de l'Ultra-Catholicisme ! Autrement leurs prétentions manquent totalement de base.

Bien qu'il soit impossible pour les fondateurs du pseudo-ordre *ecclésiastique* des Templiers, introduit en France, selon Dupuy, par les partisans des Stuarts, d'éviter qu'on les prenne pour une branche de l'Ordre des Jésuites, nous ne sommes nullement étonnés de voir un auteur anonyme, justement soupçonné d'appartenir au Chapitre Jésuite de Clermont, publier en 1751 à Bruxelles, un ouvrage sur le procès des Chevaliers Templiers. Dans ce volume, par diverses notes tronquées, des ajoutures et des commentaires, il fait ressortir *l'innocence* des Templiers de l'accusation "d'hérésie", leur enlevant ainsi le meilleur titre au respect et à l'admiration, auquel ces martyrs et primitifs libres penseurs avaient droit !

Ce dernier pseudo-ordre fut institué à Paris, le 4 novembre 1804, en vertu d'une *Constitution qui était un faux* et depuis lors, il a "contaminé la Franc-Maçonnerie authentique", ainsi que nous le disent les Maçons des plus hauts grades. *La Charte de Transmission* (tabula aurea Larmenii) présente tous les signes extérieurs d'une si haute antiquité, "que Grégoire confesse que si toutes les autres reliques de la trésorerie parisienne de l'Ordre n'avaient **[46]** pas calmé ses doutes quant à leur descendance, la vue de la charte elle-même l'aurait persuadé au premier coup d'œil [71]. Le premier Grand Maître de cet ordre apocryphe, fut un médecin parisien le Dr Fahre-Palaprat, qui prit le nom de Bernard Raymond.

Le comte Ramsay, Jésuite, fut le premier à lancer l'idée de réunir les Templiers aux Chevaliers de Malte. C'est pour cette raison que nous lisons ce qui suit, de sa plume :

> "Nos ancêtres (!!!) les Croisés rassemblés en Terre Sainte, venant de toute la Chrétienté, désiraient former une fraternité embrassant toutes les nations, de sorte, qu'une fois unis, cœur et âme, pour le perfectionnement mutuel, ils puissent, avec le temps, représenter un seul peuple intellectuel."

---

[71] Findel : *History of Freemasoury*, Appendice.

C'est pourquoi on a fait se joindre les Templiers aux Chevaliers de Saint-Jean, et ceux-ci s'incorporèrent dans la Franc-Maçonnerie sous le nom de Maçons de Saint-Jean.

Nous trouvons, par conséquent, dans le *Sceau Rompu*, en 1745, l'effronté mensonge suivant, digne des Fils de Loyola : "Les Loges furent dédiées à saint Jean, parce que les *Chevaliers*-Maçons, pendant les guerres de Palestine, s'étaient réunis aux Chevaliers de Saint-Jean."

Le degré des Kadosh fut inventé à Lyon en 1743 (du moins c'est ce que dit Thory) et "il doit représenter la *vengeance des Templiers*". Et nous constatons, qu'à ce sujet, Findel dit que "l'Ordre des Chevaliers Templiers fut aboli en 1311, et c'est à cette époque qu'ils durent se reporter, lorsque, après l'exil de Malte de quelques Chevaliers, inculpés d'être Franc-Maçons, en 1740, il ne fut plus possible de maintenir les relations avec l'Ordre de Saint-Jean, ou Chevaliers de Malte, alors à l'apogée de leur puissance *sous la souveraineté du Pape*".

Si nous écoutons maintenant Clavel, un des meilleurs auteurs sur la Maçonnerie, nous lisons "qu'il est clair que l'institution de l'Ordre français des Chevaliers Templiers, ne date pas d'avant 1804, et qu'il ne peut légitimement prétendre à être la continuation de la soi-disant société de la petite Résurrection des Templiers", et que celle-ci non plus, ne descend pas de l'ancien Ordre des Chevaliers Templiers". Par conséquent nous voyons ces pseudo-Templiers, sous la direction des dignes Pères Jésuites, forger à Paris en 1806, la célèbre charte de Larmenius. Vingt ans après, ce corps néfaste et ténébreux, guidant le bras des assassins, le dirigea contre un des meilleurs et un des plus grands princes de l'Europe, dont la mort mystérieuse, malheureusement pour l'intérêt de la vérité et de la justice, n'a jamais fait l'objet d'une enquête, **[47]** ou proclamée à la face du monde comme elle aurait dû l'être, et cela pour des raisons politiques. C'est ce prince, lui-même un Franc-Maçon, qui fut le dernier dépositaire des secrets des véritables Chevaliers Templiers. Pendant de longs siècles, ils étaient restés inconnus et même insoupçonnés. Se réunissant tous les *treize* ans, à Malte, leur Grand Maître ne prévenant les frères européens que quelques heures à l'avance, du lieu du rendez-vous ces représentants du corps jadis le plus puissant et le plus glorieux des Templiers, se rassemblaient à jour fixe, venant de divers points de la terre. Au nombre de *treize*, en souvenir de l'année de la mort de Jacques Molay (1313) les Frères, maintenant Orientaux, parmi lesquels il y avait des têtes couronnées, concertaient

ensemble l'avenir religieux et politique des nations ; tandis que les Chevaliers papistes, leurs successeurs bâtards et sanguinaires dormaient tranquillement dans leurs lits, sans qu'un rêve vint troubler leurs coupables consciences.

> "Et cependant, dit Rebold, malgré la confusion qu'ils avaient créée (1736-72), les Jésuites ne purent accomplir qu'un seul de leurs buts, c'est-à-dire : *dénaturer et jeter le discrédit sur l'institution maçonnique*. Après avoir réussi, comme ils le croyaient, à la détruire sous une forme, ils étaient résolus à s'en servir sous une autre. Dans ce but, ils instituèrent les systèmes dénommés "Secrétariat des Templiers", un amalgame des différentes histoires, incidents et caractéristiques des croisades mélangés aux rêveries des alchimistes. *Dans cette combinaison, le Catholicisme dirigeait tout, et tout l'édifice se mouvait sur des roues, représentant le grand but pour lequel la Société de Jésus avait été fondée* [72]."

Par conséquent, les rites et les symboles de la Maçonnerie, bien qu'ayant une origine "païenne" ont tous une saveur de Christianisme et servent celui-ci. Il faut qu'un Maçon déclare croire en un Dieu *personnel*, Jéhovah, et dans les degrés de campement, également au Christ, avant d'être reçu dans la Loge, tandis que les Templiers de Saint-Jean croyaient au Principe inconnu et invisible, duquel procèdent les Pouvoirs Créateurs, nommés à tort des *dieux*, et se tenaient à la version nazaréenne que Ben-Panther était le père pécheur de Jésus, qui se proclamait ainsi "le fils de Dieu et de l'humanité [73]". Cela explique encore **[48]** pourquoi les Maçons

---

[72] *General History of Freemasoury*, p 218.

[73] Voyez la version de Gaffarel ; *La Science des Esprits* d'Eliphas Lévy ; le *Royal Masonic Cyclipædia* de Mackenzie ; le *Sepher Toldos Jeshu* et autres ouvrages cabalistiques et rabbiniques. Le récit qui y est donné est le suivant : Une vierge nommée Mariam, fiancée à un jeune homme du nom de Johanan, fut outragée par un autre homme nommé Ben-Panther, ou Joseph Panther, dit le *Sepehr Toldos Jeshu*. "Son fiancé ayant appris son infortune, l'abandonna tout en lui pardonnant. L'enfant qui naquit était Jésus, nommé Joshua. Adopté par son oncle le Rabbin Jehosuah, il fut initié dans la doctrine secrète par le Rabbin Elhanan, un cabaliste, puis par des prêtres égyptiens, qui le consacrèrent Suprême Pontife de la Doctrine Secrète Universelle, à cause de ses grandes qualités mystiques. A son retour en Judée, ses connaissances et ses pouvoirs excitèrent la jalousie des Rabbins, qui lui reprochèrent publiquement son origine et insultèrent sa mère. De là les paroles qui lui ont été attribuées à la noce de Cana : "Femme, qu'y a-t-il entre toi et moi ?"(St-Jean II, 4). Ses disciples lui ayant reproché sa dureté envers sa mère, Jésus se repentit, et ayant appris d'eux les détails de la triste histoire, il déclara que "Ma mère n'a point péché, elle n'a point perdu son

prêtent un si terrible serment *sur la Bible*, et pourquoi aussi leurs conférences concordent d'une manière si servile avec la chronologie Patriarco-Biblique. Dans l'Ordre Américain des Rose-Croix, par exemple, lorsque le néophyte s'approche de l'autel, les "Chevaliers sont debout et à l'ordre et le T. :. Sage fait la proclamation". "A la gloire du Gr.:. Ar.:. de l'U.:. (Jehovah-Binah ?), et sous les auspices du Souverain Sanctuaire de la Franc-Maçonnerie *Antique et Primitive*, etc., etc. Le Chevalier d'Eloquence frappe alors un coup et informe le néophyte que les antiques légendes de la Maçonnerie datent de QUARANTE Siècles ; il ne revendique pas une antiquité plus grande pour aucune d'elles que celle de 622 A.M. à laquelle époque, dit-il, Noé est né. En pareille circonstance, il faut reconnaître que c'est faire une concession fort libérale aux préférences de la chronologie. Après cela on [74] apprend aux Maçons que ce fut à peu près vers l'an 2188 avant J.-C. que Mizraïm emmena des colonies en Egypte, où il fonda l'Empire égyptien, lequel empire subsista pendant 1663 ans (!!!). Bien étrange cette chronologie, qui, si elle se conforme pieusement à celle de la *Bible*, est en parfait désaccord avec celle de l'histoire. Les neuf noms mythiques de la Divinité, importés en Egypte, suivant les Maçons, seulement au cours du XXIIème siècle avant J.-C. se trouvent inscrits sur des monuments deux fois plus anciens, si nous devons en croire les plus célèbres égyptologues. Toutefois il faut aussi prendre en considération que les Maçons, eux-mêmes, ignorent complètement ces noms.

La vérité est que la Maçonnerie moderne est bien différente de ce qu'était, jadis, la fraternité secrète universelle, à l'époque où les adorateurs brahmaniques du AUM échangeaient les attouchements et les mots de passe avec les fervents du TUM, et que les adeptes de tous les pays sous le soleil étaient des "Frères".

Qu'était alors ce nom mystérieux, cette "parole" puissante au moyen de laquelle les initiés hindous, chaldéens et égyptiens exécutaient tous leurs miracles ? Au chapitre CXV du *Rituel égyptien* **[49]** *des Funérailles,* intitulé : "Le Chapitre de la sortie du ciel... et de la connaissance des Esprits de An" (Héliopolis), Horus dit : "J'ai connu les Esprits de An. Les

---

innocence ; elle est immaculée, et cependant elle est ma mère... Quant à moi je n'ai pas de père, dans ce monde, je suis le Fils de Dieu et de l'humanité !" Paroles sublimes de confiance dans le Pouvoir invisible, mais fatales, aujourd'hui, pour les millions de millions d'hommes qui ont été immolés parce que ces paroles ont été si mal comprises !

[74] Nous parlons du Chapitre Américain des Rose-Croix.

très glorieux ne passent pas au-dessus... à moins que les dieux ne me donnent la PAROLE." Dans un autre hymne, l'âme transformée s'écrie : "Ouvrez-moi la route vers Rusta. Je suis le Sublime, vêtu comme le Sublime. Me voici ! Me voici ! Doux sont pour moi les rois d'Osiris. Je crée l'eau (par le pouvoir de la *Parole*)... Je n'ai point vu les secrets cachés ?... J'ai donné au Soleil la Vérité. Je suis clair. On m'adore pour ma pureté" (CXVII-CXIX, chapitres de l'entrée et de la sortie de Rusta). Autre part, le manuscrit de la momie s'exprime comme suit : "Je suis le Grand Dieu (l'esprit) existant par moi-même, le créateur de *Son Nom*... Je connais le nom de ce Grand Dieu qui est là."

Ses ennemis accusaient Jésus d'avoir fait des miracles, et suivant ce que disaient ses apôtres, d'avoir chassé les démons par le pouvoir du NOM INEFFABLE. Ceux-là étaient persuadés qu'il l'avait volé dans le Sanctuaire. "Et il chassait les esprits avec sa *parole*... et guérissait tous ceux qui étaient malades." (Mat. XVIII.16). Lorsque les magistrats des Juifs demandèrent à Pierre (*Actes* IV. 7) : "Par quelle puissance ou par quel *nom* avez-vous fait cela ?" Pierre répond : "C'est par le NOM de Jésus-Christ de Nazareth." Mais cela veut-il dire le nom du Christ, ainsi que les traducteurs voudraient nous le faire croire ; ou alors cela signifierait-il "par le NOM qui était en la possession de Jésus de Nazareth", l'initié que les Juifs accusaient de l'avoir appris, mais qu'il avait vraiment reçu par initiation ? En outre, il affirme à maintes reprises que tout ce qu'il faisait, il le faisait au "*Nom de son Père*", et non au sien.

Mais quel est le Maçon moderne qui l'a entendu prononcer ? Dans leur propre *rituel*, ils confessent qu'ils ne l'ont jamais entendu. Le "Chevalier d'Eloquence" dit au "Chevalier T. :. Sage"que les mots de passe qu'il a reçus dans les degrés précédents "sont autant de corruptions" du véritable nom de Dieu, gravé sur le triangle ; et que, par conséquent, on a adopté un "substitut". C'est le cas, également, pour la Loge Bleue, où le Maître, représentant le Roi Salomon, est d'accord avec le Roi Hiram que le Mot *** "doit servir de *substitut* pour la parole de Maître jusqu'à ce que des siècles plus sages fassent découvrir la vraie parole". Quel est le Premier Surveillant parmi tous les milliers de ceux qui ont aidé à amener les candidats des ténèbres à la lumière ; ou quel est le Maître qui. "murmuré à l'oreille du supposé Hiram Abi, la "parole" mystique, en le tenant par les cinq points de compagnon, ont soupçonné la véritable signification de ce substitut qu'ils transmettent à "voix basse" ? Peu nombreux sont les nouveaux Maîtres **[50]** Maçons qui s'imaginent qu'il a un rapport occulte

quelconque avec la "Moelle dans l'os". Que savent-ils de ce personnage mystique connu seulement de quelques adeptes sous le nom du "vénérable MAH", ou de ces mystérieux Frères Orientaux qui lui Obéissent, et dont le nom est abrégé dans la première syllabe des trois qui composent le substitut Maçonnique – Le MAH, qui vit encore aujourd'hui en un lieu ignoré de tous, sauf des initiés, et auquel on ne peut accéder qu'en traversant des déserts impraticables, où n'ont passé ni les Jésuites ni les missionnaires, car la route est semée de dangers capables d'épouvanter les explorateurs les plus courageux ? Et néanmoins, pendant des générations entières ce jeu incompréhensible de voyelles et de consonnes a été murmuré à l'oreille des novices, comme s'il eût possédé assez de pouvoir pour faire dévier de sa course un duvet de chardon flottant dans l'air ! De même que le Christianisme, la Franc-Maçonnerie est un cadavre dont l'esprit s'est, depuis longtemps, envolé.

En relation avec ce qui précède, nous reproduisons une lettre de M. Charles Sotheran, Secrétaire Correspondant du Club Libéral de New-York, et que nous avons reçue le jour qui suivait la date qui y est indiquée. M. Sotheran est connu comme écrivain et conférencier sur des sujets d'antiquités, de mysticisme et autres. Il a pris un grand nombre de degrés dans la Maçonnerie, de sorte qu'il peut être considéré comme une autorité dans tout ce qui a trait à l'Ordre. Il est 32.:. A. et P.R ; 94.:. Memphis, K.R +, Ch. Kadosh, M. M. 104. Aug. etc. Il est également un initié de la Fraternité anglaise moderne des Rose-Croix et d'autres sociétés, et éditeur Maçonnique du *New-York Advocate*. Voici la lettre en question, que nous plaçons devant les Maçons, afin qu'ils voient ce qu'un de leurs membres a à en dire :

Club de la Presse de New-York,

le 11 janvier 1877

> En réponse à votre lettre, je vous donne avec plaisir les renseignements que vous demandez au sujet de l'antiquité et de la condition actuelle de la Franc-Maçonnerie. Je le fais avec d'autant plus de plaisir que nous appartenons tous deux aux mêmes sociétés secrètes, et que vous pourrez, par conséquent, mieux apprécier la nécessité où je me verrai de temps à autre de faire preuve de réserve. Vous avez raison de dire que la Franc-

Maçonnerie, de même que les stériles théologies modernes, a une histoire fabuleuse à raconter. Embarrassé comme l'Ordre l'a été par le rebut et le courant des légendes bibliques absurdes, il ne faut pas s'étonner que son utilité ait été amoindrie, et que son action civilisatrice ait été entravée. Il est fort heureux que le mouvement anti-maçonnique, qui s'est déchaîné aux Etats-Unis pendant une partie du siècle actuel, ait obligé un nombre considérable de travailleurs à rechercher la véritable origine de la société, amenant ainsi un état de choses plus salutaire. De l'Amérique l'agitation s'est répandue en **[51]** Europe et les efforts littéraires des auteurs maçonniques, des deux côtés de l'Atlantique, tels que Rebold, Findel, Hyneman, Mitchell, Mackenzie, Hughan, Yarker et autres bien connus de la Fraternité font partie aujourd'hui de l'histoire. Le résultat de leurs travaux a été, en grande partie, de placer l'histoire de la Maçonnerie en pleine lumière, où ses enseignements, sa jurisprudence et son rituel ne sont plus des secrets pour les "profanes" qui savent lire entre les lignes.

"Vous avez raison de dire que la *Bible* est la "grande lumière"de la Maçonnerie européenne et américaine. La conséquence en est que cette conception théistique de Dieu, et de la cosmogonie biblique ont toujours été considérées comme deux de ses pierres d'angle. Sa chronologie paraît être fondée sur la même pseudo-révélation. C'est ainsi que le Dr Dalcho, dans un de ses traités, affirme que les principes de l'Ordre maçonnique furent présentés à la création et lui sont contemporains. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'un pundit comme lui dise que Dieu fut le premier Grand Maître, Adam le second, et que celui-ci initia Eve au Grand Mystère, comme je le suppose que le furent par la suite plus d'une Prêtresse de Cybèle et plus d'une "chevalière" Kadosh. Le révérend Dr Oliver, autre autorité maçonnique, donne fort sérieusement ce qu'on pourrait nommer le procès-verbal d'une Loge où Moïse présidait comme Grand Maître, Josué comme Député Grand Maître et Aholiab et

Bezaléel comme Grands Surveillants ! Le Temple de Jérusalem, que les archéologues modernes ont démontré être un édifice qui était loin d'avoir l'antiquité qu'on lui attribuait, et qui porte par erreur le nom d'un monarque où l'on reconnaît son caractère mythique, Sol-Om-On (le nom du soleil en trois langues), joue, comme vous le dites fort correctement, un rôle considérable dans le mystère maçonnique. Les fables de cette nature, et la traditionnelle colonisation maçonnique de l'ancienne Egypte, ont fait bénéficier l'Ordre d'une origine illustre à laquelle il n'a aucun droit et devant les quarante siècles de son histoire légendaire, les mythologies de Grèce et de Rome sont insignifiantes. Les théories égyptiennes, chaldéennes et autres, indispensables pour tous ceux qui ont été promoteurs des "hauts degrés", ont eu, chacune, leur courte période de prééminence. Par conséquent la dernière "hache à affûter" a été la féconde mère de la stérilité.

"Nous sommes d'accord tous deux, que les prêtres de l'antiquité avaient leurs doctrines ésotériques et leurs cérémonies secrètes. De la fraternité des Esséniens, elle-même une évolution des Gymnosophes hindous, procédèrent les Solidarités de la Grèce et de Rome, telles que les ont décrites les écrivains dits "païens". Fondées sur celles-ci, et les copiant en matières de rituel, de signes, d'attouchements et de mots de passe, les corporations du moyen âge se sont développées. De même que les "corporations à livrée" de la ville de Londres, reliques des corps de métiers anglais, les maçons opératifs n'étaient qu'une corporation d'ouvriers, ayant les plus hautes prétentions. Notre terme anglais Mason, constructeur de maison, vient du mot français "Maçon", dérivé de "Mas", ancien mot normand qui veut dire "maison". De même que les compagnies de Londres donnent, de temps à autre, à des étrangers, la franchise des *Livrées*, nous voyons les corporations de maçons faire de même. C'est ainsi que le fondateur du Musée d'Ashmole reçut la franchise des Maçons à Warrington

dans le Lancashire, en Angleterre, le 16 octobre 1646. L'entrée dans la Fraternité d'hommes comme Elie Ashmole, aplanit le chemin pour la grande "Révolution Maçonnique en 1717", lors de la naissance de la Maçonnerie SPECULATIVE. Les Constitutions de 1723 et de 1738, par l'imposteur maçonnique Anderson, furent élaborées pour la première Grande Loge des "Maçons libres et **[52]** acceptés" d'Angleterre, de laquelle dérivent toutes les autres dans le monde d'aujourd'hui.

Ces constitutions factices, écrites par Anderson, furent compilées vers ce temps là, et pour faire accepter par la société son abject rebut, baptisé histoire, il eut l'audace de dire que presque tous les documents ayant rapport à la Maçonnerie en Angleterre avaient été détruits par les réformateurs de 1717. Fort heureusement, Rebold, Hughan et d'autres ont découvert au British Museum, à la Bodleian Library et dans d'autres institutions publiques, des preuves suffisantes, sous forme d'anciennes charges d'artisans Maçons pour réfuter ces allégations.

Il me semble que les mêmes écrivains ont victorieusement renversé les arguments des deux autres documents qu'on a attribués à la Maçonnerie, c'est-à-dire la fausse charte de Cologne de 1535, et le questionnaire falsifié, attribué à Leylande, l'antiquaire, d'après un manuscrit du roi Henri VI d'Angleterre. Dans celui-ci on parle de Pythagore comme ayant formé une Loge à Crotona, "où il initia beaucoup de Maçons, dont quelques-uns se transportèrent en France où ils en initièrent d'autres, et de là, à la suite des temps, l'art passa en Angleterre". Sir Christopher Wren, l'architecte de la cathédrale de Saint-Paul, à Londres, souvent appelé le Grand Maître des Franc-Maçons, était tout simplement le Maître ou le Président de la Compagnie des Artisans Maçons de Londres. Si un pareil tissu de fables a pu se mélanger à l'histoire des Grandes Loges qui président aujourd'hui aux trois premiers degrés symboliques, il ne faut pas s'étonner de ce que presque tous les Hauts degrés Maçonniques aient eu le même sort, car on les a

appelés avec raison "un mélange incohérent de principes contradictoires".

Il est curieux de noter que la plupart des corps qui les travaillent, tels que le Rite Ecossais, ancien et accepté, le Rite d'Avignon, l'Ordre du Temple, le Rite de Fessler, le Grand Concile des Empereurs de l'Orient et de l'Occident – les Souverains Princes Maçons, etc., etc., sont presque tous des progénitures, des fils d'Ignace de Loyola. Le baron Hundt, le chevalier Ramsay, Tschoudy, Zinnendorf, et beaucoup d'autres qui fondèrent les grades de ces rites, travaillaient d'après les instructions de Général des Jésuites. Le nid où ces hauts degrés sont éclos (et aucun rite Maçonnique n'est plus ou moins à l'abri de leur influence néfaste), était le Collège des Jésuites de Clermont, à Paris.

"Ce Bâtard enfant-trouvé de la Franc-Maçonnerie, le "Rite Ecossais Ancien et Accepté", qui n'a pas été reconnu par les Loges Bleues, fut, à l'origine, l'œuvre du Jésuite le Chevalier Ramsay. Il fut introduit par lui en Angleterre en 1736-1738, pour venir en aide à la cause des Stuarts catholiques. Dans sa forme actuelle de trente-trois degrés, le rite fut réorganisé vers la fin du XVIIIème siècle par une demi douzaine d'aventuriers Maçons, à Charleston, dans la Caroline du Sud. Deux d'entre eux, Pirlet un tailleur et un maître de danse nommé Lacorne, furent les prédécesseurs appropriés pour préparer la ressuscitation ultérieure que fit un nommé Gourgas, qui remplissait le rôle aristocratique de commis à bord d'un navire faisant le commerce entre New-York et Liverpool. Le Dr Crucefix, autrement dit Goss, *l'inventeur* de quelques médecines brevetées d'une nature discutable, était à la tête de l'affaire en Angleterre. Les pouvoirs suivant lesquels ces dignes personnages agissaient étaient un document qu'on prétendait avoir été signé à Berlin par Frédéric le Grand, le 1er mai 1786, révisant la Constitution et les Statuts des grades élevés, du Rite Ancien et Accepté. Ce document était un faux impudent et il fallut un protocole des Grandes Loges et des Trois

Globes de Berlin, pour prouver surabondamment que tout cet **[53]** arrangement était faux d'un bout à l'autre. En vertu des prétentions de ce document fictif, le Rite Ancien et Accepté a escroqué aux frères confiants de l'Amérique et de l'Europe, des milliers de dollars, pour la plus grande honte et le discrédit de l'humanité.

"Les Templiers modernes, auxquels vous vous référez dans votre lettre, ne sont que des geais parés de plumes de paon. Le but que se proposent les Templiers Maçons est d'instaurer une attitude sectaire dans la Maçonnerie ou plutôt de la christianiser et d'en faire une fraternité qui admettrait les Juifs, les Parsis, les Mahométans, les Bouddhistes, en somme des fidèles de toutes les religions, qui professent la doctrine d'un dieu personnel et l'immortalité de l'esprit. Suivant la croyance d'une section, sinon de tous les Israélites faisant partie de l'Ordre en Amérique, l'Ordre du Temple c'est le Jésuitisme.

"Il semble étrange, aujourd'hui que la croyance en un Dieu personnel est en train de s'éteindre, et que même les théologiens ont transformé leur divinité en une chose indéfinissable, impossible à décrire, qu'il y en ait encore qui s'opposent à l'acceptation générale du sublime panthéisme oriental primitif, de Jacob Boehme et de Spinoza. On chante encore souvent dans la Grande Loge et les dépendances de cette juridiction et d'autres, l'antique doxologie avec son Gloire au Père, au Fils, et au Saint-Esprit, pour le plus grand déplaisir des Israélites et des frères libres penseurs, qu'on insulte de cette manière, sans nécessité. Cela n'aurait jamais lieu en Inde où la grande lumière de la Loge serait le *Koran*, le *Zend-Avesta*, ou un des *Védas*. L'esprit sectaire chrétien dans la Maçonnerie doit être aboli. Il y a aujourd'hui des Grandes Loges en Allemagne qui n'admettent pas qu'on initie des Juifs, ou qu'on accepte dans leur juridiction des Israélites de pays étrangers comme frères. Les Maçons français, toutefois, se sont insurgés contre cette tyrannie et le Grand Orient de France permet maintenant qu'on

reçoive dans l'Ordre des athées et des matérialistes. C'est un opprobre à la réputation d'universalité de la Maçonnerie que les frères français soient aujourd'hui mis à l'index.

Malgré ses nombreux défauts – car la Maçonnerie spéculative, après tout, est humaine, et par conséquent faillible – aucune autre institution n'a fait autant qu'elle, et n'est encore capable de si grandes choses dans l'avenir pour le progrès humain, politique et religieux. Au siècle dernier les Illuminés enseignaient d'un bout à l'autre de l'Europe "paix à la chaumière et guerre au palais". Au siècle dernier les Etats-Unis furent délivrés de la tyrannie de la mère patrie plus qu'on ne pourrait le croire par l'action des Sociétés Secrètes. Washington, Lafayette, Franklin, Jefferson, Hamilton étaient Maçons. Et au XIXème siècle ce fut le Grand Maître Garibaldi, 33°, qui fit l'unité de l'Italie, agissant d'accord avec l'esprit des frères fidèles, suivant les principes des Maçons, ou plutôt des carbonari, "liberté, égalité, humanité, indépendance, unité", enseignés déjà depuis des années par le frère Joseph Mazzini.

La Maçonnerie spéculative a encore beaucoup à faire. Il faut accepter la femme comme collaboratrice de l'homme dans la lutte pour la vie, ainsi que les maçons hongrois l'ont fait dernièrement, en initiant la comtesse Haideck. Un autre point important serait de reconnaître pratiquement la fraternité de l'humanité en ne refusant personne à cause de sa couleur, sa race, son rang social ou ses croyances. Les hommes de couleur ne devraient pas être, en théorie, seulement les frères des blancs. Les Maçons de couleur qui ont été dûment et régulièrement initiés, demandent à être admis dans toutes les Loges américaines, et **[54]** s'en voient refuser l'entrée. Puis il faut gagner l'Amérique du Sud à participer aux devoirs de l'humanité.

Si la Maçonnerie est, ainsi qu'elle le prétend, une science progressive, et une école de religion pure, elle doit

> toujours être à l'avant-garde de la civilisation et non pas à l'arrière-garde. Si elle ne constitue qu'un effort empirique, un projet informe de l'humanité pour résoudre les plus profonds problèmes de la race, sans faire plus, qu'elle abandonne la place à de plus aptes successeurs, un de ceux, peut-être, que vous et moi connaissons, un conseiller qui a travaillé avec les chefs de l'Ordre, au moment de ses plus grands triomphes, en leur soufflant à l'oreille comme faisait le démon de Socrate.
>
> Bien à vous
>
> CHARLES SOTHERAN.

C'est ainsi que s'effondre le grand poème épique de la Maçonnerie, chanté par tant de mystérieux chevaliers, comme un nouvel évangile révélé. Nous constatons que le Temple de Salomon a été miné et renversé par ses propres "Maîtres Maçons", pendant le siècle actuel. Mais si, suivant l'ingénieuse description exotérique de la Bible, il y a encore des Maçons pour persister à croire qu'il y a eu une fois un édifice véritable de cette nature, quel est l'étudiant de la doctrine ésotérique qui envisagera ce temple mythique autrement que comme l'allégorie de la science occulte ? Nous laissons aux archéologues le soin de décider si oui ou non il a jamais existé ; mais aucun lettré sérieux versé dans le jargon des cabalistes et des alchimistes de l'antiquité et du moyen âge ne doutera un seul instant que la description qui en est donnée au I Livre des Rois, n'est autre chose qu'une pure allégorie. La construction du Temple de Salomon est la représentation symbolique de l'acquisition graduelle de la sagesse *secrète*, autrement dit, la magie ; la croissance et le développement du spirituel en partant du terrestre ; la manifestation de la puissance et de la beauté de l'esprit dans le monde physique, au moyen de la sagesse et du génie du constructeur. Lorsque celui-ci devient un adepte, il est un roi plus puissant que Salomon, lui-même, qui était l'emblème du soleil ou *Lumière* – la lumière du monde subjectif lui-même réel, éclairant les ténèbres de l'univers objectif. Voilà le Temple qui peut être édifié *sans qu'on y entende* "*pendant sa construction*" *le bruit des marteaux, ou celui des outils de fer*.

Dans l'Orient, cette science est appelée, dans certains endroits, le "Temple aux sept étages" dans d'autres le "Temple aux neuf étages"

chaque étage correspond, allégoriquement, à l'acquisition d'un degré de la connaissance. Dans tous les pays orientaux, où on étudie la Magie ou la Religion de Sagesse, les pratiquants et les élèves, sont connus dans leur école comme des Constructeurs – car ils édifient le Temple de la connaissance, ou de la science **[55]** occulte. On appelle les adeptes actifs, les constructeurs pratiques ou opératifs, tandis que les étudiants ou néophytes sont *spéculatifs* ou théoriques. Les premiers prouvent leurs œuvres par le contrôle des forces sur la nature inanimée et animée : les derniers ne font que se perfectionner dans les rudiments de la science sacrée. Il est évident que tous ces termes ont été empruntés dès le début, par des fondateurs inconnus, aux premières corporations maçonniques.

Dans le jargon populaire d'aujourd'hui, on comprend par "Maçons opératifs", les ouvriers qui composaient la société jusqu'à l'époque de Sir Christopher Wren ; et par "Maçons spéculatifs" tous les membres de l'Ordre tels qu'ils apparaissent aujourd'hui. Les paroles attribuées à Jésus : "Tu es Pierre... et sur cette pierre je bâtirai mon église ; et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle", défigurées comme elles l'ont été par la fausse traduction et l'incompréhension fournissent clairement la véritable signification. Nous avons donné la signification que les hiérophantes attribuaient aux mots de Pater et de Petra – cette interprétation était tracée sur les tables de pierre de l'initiation finale, et était remise par l'initiateur au futur élu. Après avoir pris connaissance de son mystérieux contenu, qui lui révélait les mystères de la création, l'initié devenait, lui-même, un *constructeur*, car on lui avait donné à connaître le *dodécahédre*, ou figure géométrique sur laquelle l'univers est édifié. A ce qu'il avait appris dans les initiations précédentes au sujet de la règle et des principes de l'architecture, venait s'ajouter une croix, dont les branches horizontales et perpendiculaires, supposées former la fondation du temple spirituel en les plaçant en travers de la jonction, ou point central primordial, l'élément de toutes les existences [75], représentaient la première idée concrète de la divinité. Il pouvait, dorénavant comme un maître-constructeur (voyez I *Corinthiens* III. 10) élever pour lui-même un temple de sagesse sur ce roc, *Petra* ; et lui ayant posé un soubassement solide "laisser un autre bâtir dessus".

---

[75] Pythagore.

L'hiérophante égyptien recevait une coiffure carrée qu'il devait porter continuellement, et une équerre (voyez les signes maçonniques) sans laquelle il ne pouvait sortir. Le *Tau* parfait, formé par la ligne perpendiculaire (le rayon descendant mâle, ou esprit) la ligne horizontale (le rayon femelle, ou matière) et le cercle mondial était un attribut d'Isis, et ce n'était qu'à la mort de l'hiérophante que la croix égyptienne était placée sur la poitrine de sa momie. Ces coiffures carrées sont portées, encore de nos jours, par les prêtres arméniens. La prétention que la croix soit un symbole purement chrétien, introduit après notre ère, est en vérité fort **[56]** étrange, car nous constatons qu'Ezéchiel mettait au front des hommes de Judah qui craignaient le Seigneur (Ezéchiel IX. 4) la *marque du Tau*, ainsi qu'il est traduit dans la Vulgate. Chez les anciens hébreux ce signe avait la forme de ✕, mais dans les hiéroglyphes égyptiens originaux il prenait celle de la parfaite croix chrétienne ✝. De même, dans l'*Apocalypse*, "l'Alpha et l'Oméga" (l'esprit et la matière), le premier et le dernier, met le nom de son Père sur le front des *élus*.

Et si nos affirmations sont erronées, si Jésus n'était pas un initié, un sage constructeur, ou Maître Maçon, ainsi qu'on les nomme aujourd'hui, comment se fait-il que sur les plus anciennes cathédrales nous le voyons représenté avec tous les signes d'un Franc-Maçon ? Dans la cathédrale de la Santa-Croce, à Florence, on peut voir au-dessus du grand portail, la figure du Christ une équerre parfaite à la main.

Les "Maîtres Maçons" survivants des corporations *d'artisans* du véritable Temple peuvent maintenant circuler à jamais, littéralement *demi-nus* et le *pied déchaussé*, non pas comme une simple cérémonie, mais parce que, de même que le "Fils de l'Homme" ils n'ont pas où reposer la tête – tout en étant les seuls survivants qui possèdent encore la "Parole". Leur "câble" est la triple corde de certains Sannyâsis Brahmanes, ou le cordon auquel certains lamas suspendent leur *pierre yu* ; mais aucun d'eux ne voudrait se séparer de son talisman en apparence sans valeur aucune, pour tous les trésors de Salomon et de la reine de Saba. Le bambou à sept nœuds du fakir peut devenir aussi puissant que la verge de Moïse "laquelle fut créée au déclin du jour et sur laquelle était gravé le NOM sublime et glorieux, par le pouvoir duquel il devait faire tant de miracles à Mizraïm".

Mais ces "artisans" n'ont aucune crainte de voir leurs secrets dévoilés par les traîtres ex-grands prêtres des chapitres, quoiqu'ils aient été transmis à leur génération par d'autres que Moïse, Salomon et Zerubabel. Si Moïse

Michel Hayes, le Frère israélite qui introduisit la Maçonnerie de l'Arche Royale dans ce pays (en décembre 1778) [76] avait eu un pressentiment prophétique des trahisons futures, il aurait sans doute, institué des obligations plus efficaces qu'il ne le fit.

En vérité la Parole omnifique de l'Arche Royale, "*depuis longtemps perdue, mais maintenant retrouvée*" a tenu sa promesse prophétique. Le mot de passe de ce degré n'est plus "JE SUIS CELUI QUI SUIS", il est simplement aujourd'hui "J'étais, mais je ne suis plus !" **[57]**

[77]

Afin qu'on ne puisse pas nous accuser de forfanterie, nous donnerons les clés de quelques chiffres secrets, des prétendus Hauts-Grades Maçonniques les plus exclusifs et les plus importants. Si nous ne faisons erreur, ils n'ont pas encore été révélés au monde profane (sauf celui des Maçons de l'Arche Royale en 1830), ils ont été, au contraire, jalousement gardés par les différents Ordres. Nous n'avons fait aucune promesse, nous n'avons pris aucune obligation et fait aucun serment, et nous ne violons, par conséquence aucune confidence. Notre objet n'est point de satisfaire une vaine curiosité ; nous voulons seulement démontrer aux Maçons et aux affiliés de toutes les autres sociétés occidentales – y compris la Société de Jésus – qu'il est impossible pour eux de garder le secret que les Fraternités orientales ont un intérêt à connaître. Cela leur prouvera, par conséquent, que si celles-ci sont capables de soulever le masque qui cache les sociétés européennes, elles réussissent néanmoins à se mettre elles-mêmes à l'abri ; car, s'il est une chose universellement reconnue, c'est que pas un seul secret véritable, des anciennes fraternités survivantes, n'est devenu la possession des profanes.

Quelques-uns de ces chiffres furent en usage chez les Jésuites dans leur correspondance secrète lors de la conspiration des Jacobins, et lorsque

---

[76] Le premier Grand Chapitre fut fondé à Philadelphie en 1797.

[77] Voici la traduction de ce texte écrit en utilisant l'alphabet indiqué à la page 60 et obtenu suivant la première méthode : "O Maçons de l'Arche Royale, comme vous avez mal préservé vos mystères ; que ces lignes l'attestent." (N. du Trad.).

la Franc-Maçonnerie (les prétendus successeurs des Templiers) fut employée par l'Eglise dans un but politique.

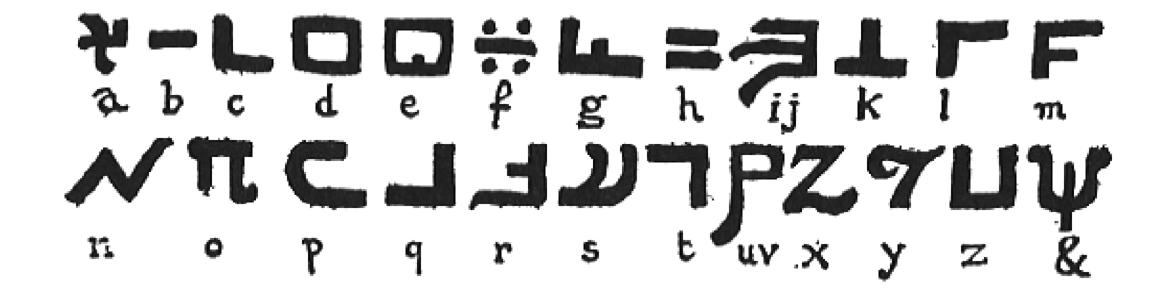
Findel dit (dans son *History of Freemasoury*, p. 253) qu'au XVIIIème siècle, "outre les Chevaliers Templiers modernes, nous voyons les Jésuites... défigurer la bonne renommée de la Franc-Maçonnerie. Plusieurs auteurs maçonniques, bien au courant de l'époque, et en parfaite connaissance des événements, affirment positivement, qu'à ce moment, et plus tard encore, les Jésuites exercèrent une influence pernicieuse sur la fraternité, ou tout au moins essayèrent de le faire". Il remarque, au sujet de l'Ordre des Rose-Croix, sur l'autorité du Professeur Woog, que "dès l'abord, son but n'était... que de faire avancer et développer le Christianisme. Lorsque cette religion manifesta la détermination d'abolir complètement la liberté de pensée... les Rose-Croix de leur côté, se mirent en oeuvre pour arrêter, s'il était possible, les progrès de cette instruction largement répandue".

On reconnaît, dans le Sincerus Renatus (le véritable convert) de S. Richter, Berlin (1714) que des lois furent promulguées pour **[58]** le gouvernement des "Rose-Croix d'Or" qui "portent la preuve évidente de l'intervention des Jésuites".

Commençons par la cryptographie des "Souverains Princes Rose-Croix", aussi nommés Chevaliers de Saint-André, Chevaliers de l'Aigle et du Pélican, Heredom, Rosx Crucis, Rose-Croix, Triple Croix, Frères Parfaits, Princes Maçons, et ainsi de suite.

Les "Rose-Croix Heredom" prétendent aussi descendre des Templiers de 1314 [78].

CHIFFRE DES S.:. P.:. R.:. C.:.



[78] Voyez les *Notes on the Mysteries of Antiquity*, p. 153, de Yarker.

CHIFFRE DES CHEVALIERS ROSE-CROIX DE HEREDOM

(*de Kilwining*).

0	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	10
a	b	c	d	e	f	g	h	i	j	ba ou	k
11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	30	40
kb	kc	kd	ke	kf	kg	kh	ki	kj	ck	dk	ek
50	60	70	80	90	100	200	300	400	500	600	700
fk	gk	hk	ik	jk	l	cl	dl	el	fl	gl	hl
				800	900	1000					
				il	jl	m					

CHIFFRE DES CHEVALIERS KADOSH

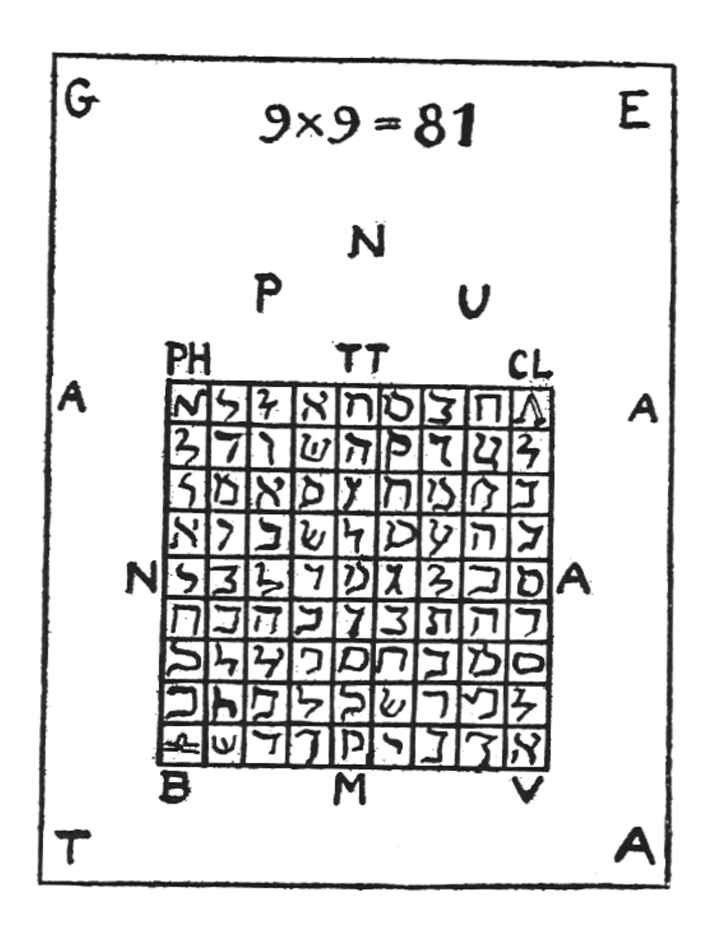
(*aussi celui de l'Aigle Blanc et Noir et des Chevaliers Templiers*)

70	2	3	12	15	20	30	33	38	9	10	40
a	b	c	d	e	f	g	h	i	k	l	m
60	80	81	82	83	84	85	86	90	91	94	95
n	o	p	q	r	s	t	u	v	x	y	z

Les Chevaliers Kadosh possèdent encore un autre chiffre – ou plutôt hiéroglyphe – lequel, dans ce cas est copié de l'hébreu, probablement afin d'être mieux en rapport avec les Kadeshim du Temple de la *Bible* [79]. **[59]**

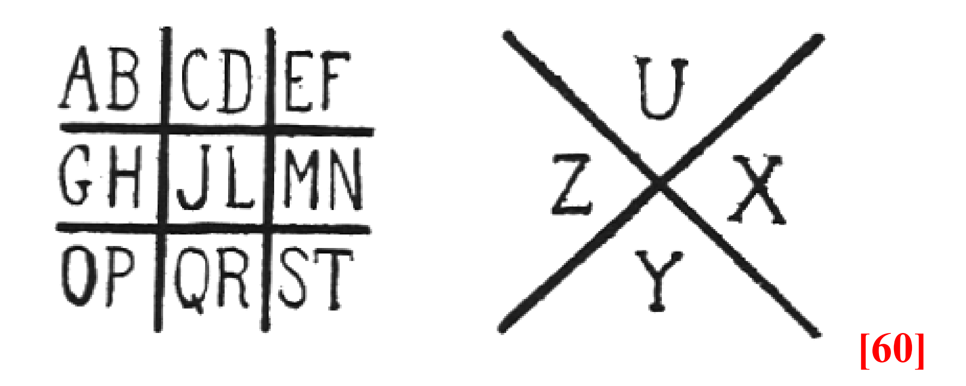
HIÉROGLYPHE DES K.·. KAD.·.

[79] Voyez o, *Rois* XXIII, 7 textes hébreu, et anglais, mais tout spécialement le premier. On donne dans le degré Kadosh une conférence sur l'origine de la Maçonnerie depuis Moïse, Salomon, les Esséniens et les Templiers. Les Chevaliers K. chrétiens peuvent se faire une idée du "Temple" auquel leurs ancêtres avaient été liés, par descendance généalogique, en consultant le verset 13 du chapitre déjà mentionné.



Quant au chiffre de l'Arche Royale, il a été déjà divulgué, mais nous ferons bien de le transcrire, quelque peu amplifié.

Ce chiffre consiste en des combinaisons d'angles droits avec ou sans points. Voici la base sur laquelle il a été construit :



[60]

Or, l'alphabet comprend vingt-six lettres, et en disséquant ces deux signes, on forme treize caractères distincts, comme suit :



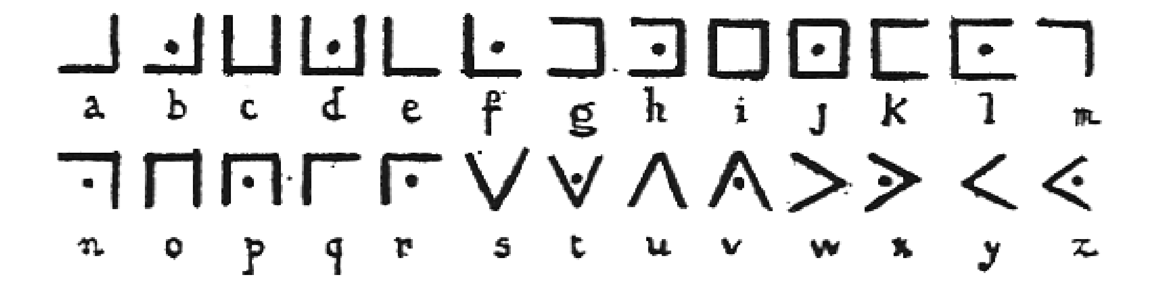
Un point placé au centre de chaque signe en donne treize autres :



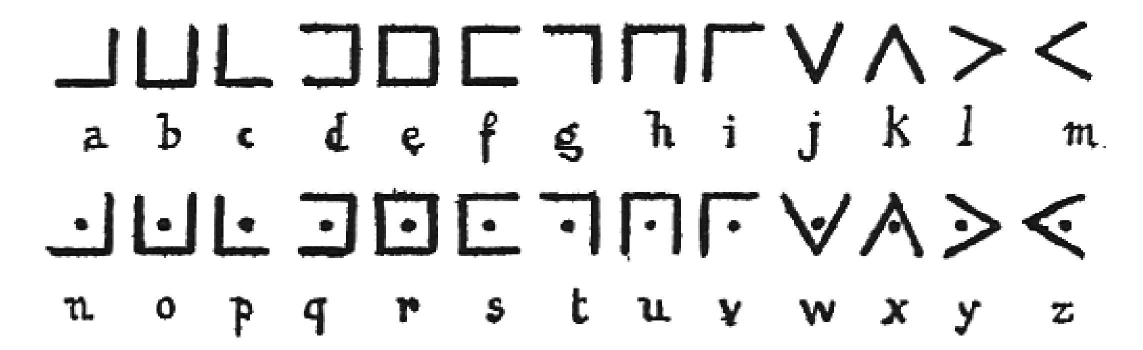
Ce qui fait un total de vingt-six lettres, équivalant au nombre des lettres de l'alphabet.

Il y a, pour le moins, deux manières de combiner et de se servir de ces caractères pour la correspondance secrète. Dans une de ces méthodes on appelle le premier signe ┘ a ; le même avec un point au milieu ┘· b, etc. L'autre méthode consiste à les appliquer à la suite les uns des autres à la première moitié de l'alphabet ┘ a, ⊔ b, et ainsi de suite jusqu'à m ; après quoi on les répète avec un point en commençant par ┘· n, ⊔· o, etc., jusqu'à ⋖ z.

Suivant la première méthode l'alphabet se présente ainsi :



et d'après la seconde méthode :



Outre ces signes, les Maçons français, sans doute à la suite de l'enseignement de leurs distingués maîtres – les Jésuites, ont perfectionné ce chiffre dans tous ses détails. Ils ont donc imaginé des signes pour les virgules, les diphtongues, les accents, la ponctuation, etc., et ces signes sont les suivants : **[61]**

Mais en voilà assez. Nous pourrions, si nous le voulions, donner les alphabets chiffrés avec leurs clés d'une autre méthode des Maçons de l'Arche Royale, avec une forte ressemblance à certains caractères hindous ; du G.:. El.:. de la Cité Mystique ; d'une forme bien connue du manuscrit Devanagri des Sages (français) des Pyramides ; et du Sublime Maître du Grand ouvre, et de bien d'autres. Nous y renonçons, mais, qu'on le sache bien, seulement, parce que seules quelques-unes de ces branches latérales des Loges Bleues Maçonniques originelles maintiennent la promesse d'un avenir utile. Quant aux autres, abandonnons-les aux cendres du temps. Les Maçons de haut grade comprendront ce que nous voulons dire par-là.

Il faut maintenant que nous fassions la preuve de ce que nous avançons, que le nom de Jehovah, si les Maçons le maintiennent, demeurera toujours un substitut, mais ne sera jamais identique au mirifique nom perdu. C'est si bien connu des cabalistes, que dans leur soigneuse étymologie du יהוה, ils prouvent d'une manière incontestable qu'il est un des nombreux substituts pour le véritable nom et qu'il est composé du double nom du premier androgyne – Adam et Eve, Jod (ou Yodh), Vau et He-Va – le serpent féminin comme le symbole de l'Intelligence Divine, qui procède de L'UNIQUE générateur ou Esprit *Créateur*[80]. Par conséquent Jéhovah n'est pas du tout le nom sacré. Si Moïse avait communiqué à Pharaon le *véritable* "nom", celui-ci n'aurait pas répondu comme il le fit, car les Rois-Initiés égyptiens le connaissaient aussi bien que Moïse, qui l'avait appris d'eux. Le "nom" était, à cette époque, la propriété commune des adeptes de toutes les nations de la terre, et Pharaon connaissait sans aucun doute, le "nom" du plus Grand Dieu mentionné dans le *Livre des Morts*. Mais au lieu de cela, Moïse (si nous nous en tenons littéralement à l'allégorie du livre de *l'Exode*) communique à Pharaon le nom de Yeva, l'expression ou la forme du nom Divin employée par tous les *Targums* prononcés par Moïse. De là la réponse du Pharaon : "Et qui est ce *Yeva*[81] pour que j'obéisse à sa voix ?"

---

[80] Eliphas Lévi, *Dogme et Rituel*, vol. 1.

[81] Yeva est le Heva, la contre-partie féminine de Jéhovah-Binah.

"Le Jéhovah" ne date que de l'innovation Masorétique. Quand les Rabbins, craignant de perdre la clé de leur propre doctrine, écrite à ce moment-là, exclusivement au moyen de consonnes, commencèrent à insérer leurs points de voyelles dans leurs manuscrits, ils étaient absolument ignorants de la véritable prononciation du **[62]** NOM. Ils lui donnèrent, par conséquent, le son de *Adonah*, en le faisant lire *Ja-ho-vah*. Celui-ci est donc une pure fantaisie, une perversion du Nom Sacré. Et comment auraient-ils pu le connaître ? Seuls, dans toute leur nation, les Grands Prêtres en avaient la possession, qu'ils repassaient respectivement à leurs successeurs, de même que le Brahmaâtma le fait avant sa mort. Une fois par année seulement, le jour de l'expiation, le Grand Prêtre pouvait le prononcer en murmurant. Passant derrière le voile dans la chambre intérieure du sanctuaire, le Saint des Saints, il invoquait, la lèvre tremblante, et en baissant les yeux le NOM redouté. La persécution acharnée contre les cabalistes, qui reçurent les précieuses syllabes après avoir mérité cette faveur par une vie entière de sainteté, venait de ce qu'on soupçonnait qu'ils en faisaient un mauvais usage. Au début de ce chapitre nous avons raconté l'histoire de Siméon Ben-Jochai, une des victimes de cette connaissance inestimable, et nous constatons combien il avait peu mérité ce cruel traitement.

D'après ce que nous dit un prêtre hébreu, fort savant, de New-York, le *Livre de Jasher* est un ouvrage écrit en Espagne au XIIème siècle, dans le style des "récits populaires", mais qui n'avait pas la sanction du collège des Rabbins de Venise ; il fourmille d'allégories cabalistiques, alchimiques et magiques. Si nous faisons cette concession, il faut avouer qu'il n'y a que peu de récits populaires qui ne soient pas fondés sur des vérités historiques. Le Norsemen in Iceland [82] par le Dr G.-W. Dasent, est aussi une collection de contes populaires mais ils contiennent la clé du culte religieux primitif de ce peuple. Il en est de même du *Livre de Jasher*. Il contient sous une forme condensée, tout l'Ancien Testament, et ainsi que le prétendaient les Samaritains, les *Cinq Livres de Moïse*, à l'exception des Prophètes. Bien qu'il ait été rejeté par les Rabbins orthodoxes, nous ne pouvons nous empêcher de penser que, de même que pour les Evangiles apocryphes, qui ont été écrits avant les livres canoniques, le *Livre de Jasher* est l'original véritable qui a servi plus tard de modèle pour écrire la Bible. Tant les *Evangiles* apocryphes, que le *Livre de Jasher* sont une suite

---

[82] Les Scandinaves en Islande.

de récits religieux, dans lesquels un miracle vient s'ajouter à l'autre, en donnant la narration des légendes populaires telles qu'elles apparurent à l'origine, sans toutefois tenir compte de la chronologie ou du dogme. Il n'y a pas de doute qu'il a dû y avoir un *Livre de Jasher* antérieur au *Pentateuque* de Moïse, car on en parle dans les livres de Josué, *d'Isaie* et de II *Samuel*.

La différence entre les Elohistes et les Jéhovistes n'est nulle part aussi apparente que dans le *Livre de Jasher*. On y parle de **[63]** Jéhovah comme le comprenaient les Ophites, c'est-à-dire le fils de Ilda-Baoth, ou Saturne. Dans ce livre, lorsque le Pharaon leur demande "Qui est-il, celui dont parle Moïse comme du *Je suis* ? les Mages égyptiens répondent que le Dieu de Moïse "ainsi que nous l'avons appris, est le Fils des Sages, le Fils d'anciens rois" (ch. LXXIX. 45) [83]. Or, ceux qui affirment que le *Livre de Jasher* est un faux du XIIème siècle – et nous le croyons aisément – devraient néanmoins fournir l'explication du fait curieux que, tandis que le texte ci-dessus *ne se trouve point* dans la *Bible*, la réponse, elle, *s'y trouve bien*, et dans des termes qui ne prêtent pas à l'équivoque. Dans Isaïe XIX. II, "Seigneur Dieu" s'en plaint amèrement au prophète en disant : "Les princes de Zoan ne sont *que des insensés*, les sages conseillers de Pharaon forment un conseil stupide. Comment osez-vous dire à Pharaon : Je suis fils des Sages, fils d'anciens Rois ?" ce qui constitue, sans contredit, la réponse à la question ci-dessus. Dans *Josué* X. 13, on voit que le *Livre de Jasher* est mentionné pour corroborer l'outrageante affirmation que le soleil s'arrêta et que la lune suspendit sa course, jusqu'à ce que la nation eût tiré vengeance de ses ennemis. "Cela n'est-il pas écrit dans le livre du Juste ? (le *Livre de Jasher*) dit le texte. Dans le 2 Samuel 1.19 le même livre est encore cité ; on y lit : "Il est écrit dans le *Livre de Jasher*". Il est clair que *Jasher* doit avoir été antérieur à Josué ; et, puisque le verset *d'Isaïe* se réfère, sans contredit, au passage ci-dessus mentionné, nous avons autant de raisons pour accepter l'édition courante de *Jasher* comme une transcription, ou compilation tirée du livre originel, que de croire au *Pentateuque* de la version des Septante en tant qu'annales sacrées primitives des Hébreux.

---

[83] Voici un rapprochement fort suggestif, par rapport à ce nom de Jéhovah, "le Fils d'anciens Rois", avec la secte des Jains de l'Hindoustan, connue sous le nom de Sauryas. Ils admettent que Brahma est un Devatâ, mais ils contestent son pouvoir créateur, et lui donnent le nom de "Fils de Roi". Voyez les *Asiatic Researches*, vol. IX, p. 279.

De toutes manières, Jéhovah n'est pas l'ancien des anciens du *Sohar* ; car nous le retrouvons, dans ce livre, discourant avec Dieu le Père au sujet de la création du monde. "Le maître des travaux dit au Seigneur : Faisons l'homme à notre image" (*Sohar* L, fol. 25). Jéhovah n'est que le Métatron, et peut-être même pas le plus élevé, mais seulement un des Mons ; car celui qu'Onkelos nomme *Memro*, la "Parole", n'est pas le Jéhovah *exotérique* de la *Bible*, et il n'est pas non plus le Jahve יהוה, Celui qui Est.

L'inextricable confusion des noms divins est due, au secret qu'ont gardé les cabalistes primitifs, anxieux de mettre le véritable nom mystérieux de l'Eternel a à l'abri de la profanation, **[64]** et plus tard à la prudence que les alchimistes et occultistes du moyen âge étaient obligés d'adopter pour ne pas mettre leur vie en danger. C'est cette raison qui fit accepter le nom biblique de Jéhovah comme celui de "l'unique Dieu Vivant" Tout juif ancien, prophète ou homme d'une importance quelconque connaissait la différence ; mais comme cette différence consistait dans la vocalisation du "nom", et que sa prononciation exacte était punie de mort, la masse du peuple en était ignorante, car aucun initié n'aurait risqué sa vie pour la leur apprendre. C'est ainsi que la divinité du Sinaï en vint graduellement à être confondue avec "Celui dont le nom n'est connu que des Sages". Lorsque Capellus traduit : "Quiconque prononcera le nom de Jéhovah sera puni de mort", il commet une double erreur. La première c'est de mettre un *h* final à ce nom, s'il veut que cette divinité soit considérée comme mâle ou androgyne, car cette lettre rend le nom féminin, comme il devrait être, puisqu'il est un des 'noms de Binah, la troisième émanation ; sa seconde erreur est d'affirmer que le mot *nokeb* signifie seulement prononcer distinctement. Il signifie prononcer *correctement*. Par conséquent il faut envisager le nom biblique de Jéhovah seulement comme un *substitut*, lequel, appartenant à une des "puissances", a été employé pour celui de "l'Eternel". Il y a, sans doute, une erreur (parmi beaucoup d'autres) dans un texte du *Lévitique*, qui a été corrigé par Cahen, et qui prouve que l'interdiction ne touchait pas le nom exotérique de Jéhovah dont les nombreux autres noms pouvaient être prononcés sans encourir une pénalité quelconque [84]. Dans la traduction erronée anglaise on lit : "Celui qui blasphèmera le nom du Seigneur sera puni de mort" (*Lévit.* XXIV. 16). Cahen le rend beaucoup plus correctement par : "Celui qui

---

[84] Comme par exemple, Shaddai, Elohim, Sabaoth, etc.

blasphèmera le nom de l'Eternel sera puni de mort", etc. "*L'Eternel*" étant quelque chose de plus élevé que le "Seigneur" exotérique et personnel [85].

De même que chez les nations des Gentils, les symboles des Israélites portaient toujours, directement ou indirectement sur le culte du soleil. Le Jéhovah exotérique de la *Bible* est un dieu *double*, comme tous les autres dieux ; et le fait que David – qui est absolument ignorant de Moïse – loue son "Seigneur", et l'assure que "le Seigneur est un grand Dieu, et un grand Roi au-dessus de tous les dieux", peut être d'une importance capitale pour les descendants de Jacob et de David, mais leur Dieu national n'a absolument rien à faire avec nous. Nous sommes tout prêts à montrer au "Seigneur Dieu" d'Israël le même respect que nous professons pour Brahma, Zeus ou n'importe quelle autre Divinité **[65]** secondaire. Mais nous refusons catégoriquement de reconnaître en lui, soit la divinité qu'adorait Moïse, ou le "Père" de Jésus, ou encore le "Nom Ineffable" des cabalistes. Jéhovah est, peut-être, un des *Elohim*, employés dans la *formation* (nous ne disons pas la création) de l'univers, un des architectes qui édifia avec de la matière préexistante, mais il n'a jamais été la cause "Inconnaissable" qui créa le "bara" dans la nuit de l'Eternité. Ces Elohim commencent par former et bénir ; puis ils *maudissent* et *détruisent* ; en tant qu'une de ces puissances, Jéhovah est tour à tour bienfaisant et malfaisant ; il punit à un moment donné pour se repentir ensuite. Il est l'antétype de plusieurs patriarches – d'Esaü et de Jacob, les jumeaux allégoriques, symboles du double principe qui se manifeste toujours dans la nature. De même Jacob qui est Israël, est le pilier de gauche – le principe féminin d'Esaü, qui est le pilier de droite et le principe mâle. Lorsqu'il lutte avec Malach-Iho, le Seigneur, c'est celui-ci qui devient le pilier de droite, et Jacob-Israël appelle Dieu ; bien que les traducteurs de la *Bible* aient cherché à le transformer en un simple "ange du Seigneur" (*Genèse* XXXII) Jacob le terrassa – de même que la matière est souvent victorieuse de l'esprit – mais il eut la hanche démise dans la lutte.

Le nom d'Israël est dérivé d'Isaral ou d'Asar, le Dieu Solaire, connu sous les noms de Suryal, Surya, et Sur. Israël signifie "luttant avec Dieu". Le "soleil se levant sur Jacob-Israël s, est le Dieu-Solaire Isaral, qui féconde la *matière* ou la terre, représentée par le Jacob *féminin*. Comme d'habitude, cette allégorie a plusieurs significations cachées dans la

---

[85] *Bible hébraïque* de Cahen, III, p. 117.

Cabale. Esaü, Æsaou et Asu, sont aussi le Soleil. De même que le "Seigneur", Esaü lutte avec Jacob, mais ne sort pas vainqueur du combat. Le Dieu-Solaire lutte premièrement contre lui, et conclut ensuite un pacte avec lui.

"Le *soleil* se levait, lorsqu'il passa sur Péniel, *Jacob boitait de la hanche*" (Genèse XXXII. 31) *Israël* Jacob combattu par son frère Esaü, c'est *Samael*, et "les noms de Samael sont Azazel et *Satan*" (l'adversaire).

Si l'on prétend que Moïse n'était pas au courant de la philosophie hindoue, et que, par conséquent, il n'a pas pu prendre Siva, le régénérateur et le destructeur, comme modèle pour Jéhovah, nous devons admettre qu'une intuition miraculeuse, internationale pousse chaque nation à choisir pour sa divinité nationale exotérique, le double type que nous retrouvons dans le "Seigneur Dieu" d'Israël. Toutes ces fables parlent par elles-mêmes. Siva, Jéhovah, Osiris, sont, tous, le symbole du principe actif, par excellence, de la nature. Ce sont les forces qui président à la formation ou à la *régénérescence* de la matière et à sa destruction. Ce sont les types **[66]** de la Vie et de la Mort, se fécondant et se décomposant sous le flux incessant de *l'anima mundi*, l'Ame Universelle intellectuelle, l'esprit invisible, mais toujours présent, qui est derrière la corrélation des forces aveugles. Cet esprit, seul, est immuable, et par conséquent, les forces de l'univers, la cause et l'effet, sont toujours en parfaite harmonie avec la Grande Loi Unique et Immuable. La Vie Spirituelle est l'unique principe primordial, *là-haut* ; la Vie Physique est le principe primordial, *ici-bas*, mais ils sont Un sous leur double aspect. Lorsque l'Esprit est complètement libéré des entraves de la corrélation et que son essence s'est purifiée au point d'être réunie à sa CAUSE, il peut – mais qui dira s'il le veut en réalité – avoir une lueur de la Vérité Eternelle. Jusqu'à ce moment, ne nous élevons pas d'idoles à notre propre image, et n'acceptons pas les ombres à la place de la Lumière Eternelle.

Le plus grand tort de notre siècle a été de vouloir comparer les mérites relatifs de toutes les anciennes religions, et de tourner en ridicule les doctrines de la Cabale et autres superstitions.

Mais la vérité est plus étrange encore que la fiction ; et cet adage, ancien comme le monde, s'applique parfaitement au cas en question. La "sagesse a des âges archaïques ou la "doctrine secrète" incorporée dans la *Cabale Orientale*, dont, nous l'avons déjà dit, celle des Rabbins n'est qu'un

abrégé, n'est pas morte avec les Philalethéens de la dernière Ecole Eclectique. La *Gnose* plane encore sur la terre et ses fidèles, bien qu'inconnus, sont nombreux. Les fraternités secrètes de cette catégorie ont été mentionnées avant l'époque de Mackenzie, par plus d'un grand auteur. Si on les a tenues pour des fictions de romanciers, cela n'a fait qu'aider les "frères adeptes" à garder plus aisément leur incognito. Nous en avons personnellement connu quelques-uns, qui avaient vu l'histoire de leurs loges, les communautés dans lesquelles ils vivaient et les merveilleux pouvoirs qu'ils exerçaient depuis de longues années niés et tournés en ridicule par des sceptiques qui ne soupçonnaient pas à qui ils avaient affaire. Quelques-uns de ces frères appartiennent au groupe peu nombreux des "voyageurs". Jusqu'à la fin de l'heureux règne de Louis-Philippe, les garçons d'hôtel parisiens et les commerçants leur donnaient pompeusement le titre de "nobles étrangers" et on les prenait innocemment pour des "Boyards", des "Hospodars" valacques, des "Nababs" hindous et des "Margraves" hongrois, qui affluaient à la capitale du monde civilisé pour admirer ses monuments et jouir de ses plaisirs. Il y en eut, toutefois, d'assez fous pour croire que la présence de certains mystérieux hôtes à Paris, avait une relation quelconque avec les événements politiques qui eurent lieu par la suite. Ceux-là rappellent, du moins comme de curieuses coïncidences, la Révolution de 1793, le scandale des Mers du Sud, **[67]** immédiatement après l'arrivée des "nobles étrangers" qui avaient révolutionné Paris plus ou moins longtemps soit par leurs doctrines mystiques, soit par leurs "dons surnaturels". Les Saint-Germain et les Cagliostro de notre siècle ayant appris d'amères leçons à la suite des diffamations et des persécutions du passé, adoptent aujourd'hui une tactique différente.

Mais nombre de ces fraternités mystiques n'ont rien du tout à faire avec les pays "civilisés", et c'est au sein de leurs communautés ignorées, que se cachent les squelettes du passé. Ces "adeptes", s'ils le voulaient, pourraient revendiquer d'étranges ancêtres, et exhiber des documents authentiques qui fourniraient l'explication de plus d'une page mystérieuse de l'histoire profane et sacrée. Si la clé des écritures hiératiques, et le secret des symbolismes égyptien et hindou avaient été connus des Pères chrétiens, ils n'auraient pas laissé debout un seul monument antique. Et cependant, si nous sommes bien informés – et nous avons la prétention de l'être – il n'en existe pas un seul dans toute l'Egypte, dont les annales secrètes et les hiéroglyphes n'aient pas été soigneusement enregistrés par la

caste sacerdotale. Ces annales existent encore aujourd'hui, bien "qu'inexistantes" pour le public en général, et bien que les monuments eux-mêmes aient peut-être à jamais disparu.

Sur quarante-sept tombeaux de rois, près de Gornore, mentionnés par les prêtres égyptiens sur leurs registres sacrés, dix-sept seulement sont connus du public, suivant Diodore de Sicile, qui visita l'emplacement, environ soixante ans avant J.-C. Malgré cette preuve historique, nous affirmons que le nombre entier existe encore à ce jour, et le tombeau royal découvert par Belzoni, dans les montagnes de grès de Biban-el-Melook (Melech ?) n'en est qu'un faible spécimen. Nous ajouterons, en outre, que les Chrétiens arabes, les moines, disséminés dans leurs pauvres couvents désolés, sur les confins du désert de Lybie, connaissent l'existence de ces reliques ignorées. Mais ce sont des Coptes, seuls survivants de la véritable race égyptienne, et les Coptes, d'une nature plus prédominante que celle des moines chrétiens, gardent le silence ; pour quelle raison ? ce n'est pas à nous à le dire. Il y en a qui croient que leur vêtement monacal n'est qu'un masque, et qu'ils ont choisi leur demeure dans ces déserts arides et désolés, entourés de tribus musulmanes, dans un but futur tout spécial d'eux seul connu. Quoi qu'il en soit, les moines grecs de Palestine les tiennent en haute estime ; il court même une rumeur parmi les pèlerins chrétiens de Jérusalem, qui accourent en grand nombre à Pâques au Saint-Sépulcre, que le feu sacré du ciel ne descend jamais aussi miraculeusement **[68]** que lorsque ces moines du désert sont là pour le faire descendre par leurs prières [86].

"Le royaume des Cieux est violenté, et les impétueux le prennent de force." Les candidats sont nombreux qui assiègent la porte de ceux qui ont la réputation de connaître le chemin qui conduit aux confréries secrètes. La grande majorité s'en voit refuser l'entrée, et ils s'en vont en interprétant le refus comme une preuve de la non-existence de ces sociétés secrètes. Sur la minorité qui est acceptée, plus des deux tiers échouent aux épreuves. La septième règle des anciennes confréries de Rose-Croix, qui est universelle pour toutes les véritables sociétés secrètes : "On devient un Rose-Croix, *on ne le fait pas*", est plus que la généralité des hommes est capable d'endurer.

---

[86] Les moines grecs font exécuter ce miracle pour les *fidèles* tous les ans, dans la nuit avant Pâques. Des milliers de pèlerins attendent pour allumer leurs cierges à ce feu sacré, qui descend de la voûte de la chapelle et flotte au-dessus du sépulcre en langues de feu, à l'heure précise et au moment donné, jusqu'à ce que chacun des milliers de pèlerins y ait allumé son cierge.

Mais n'allez pas supposer qu'aucun candidat ayant échoué, osera divulguer au monde même le peu qu'il a appris, ainsi que c'est le cas pour beaucoup de Francs-Maçons. Nul ne sait mieux qu'eux combien il est improbable qu'un néophyte révèle ce qui lui a été communiqué. Ces sociétés continueront à laisser nier leur existence sans dire un mot, jusqu'au jour où elles abandonneront leur réserve et feront voir jusqu'à quel point elles sont maîtresses de la situation.

CHAPITRE IX

—

LES VEDAS ET LA BIBLE

"Tontes choses sont régies an sein de cette triade."

Lydus : *De Mensibus* 20.

"Que le ciel tourne trois fois sur son axe perpétuel."

Ovide. *Fait*. IV.

"Balaam dit à Balak : Bâtis-moi ici sept autels et prépare-moi ici sept taureaux et sept béliers."

Nombre XXIII, 1-2.

"Toutes les créatures qui m'ont offensé seront détruites dans *sept* jours mais toi tu seras sauvé dans un vaisseau miraculeusement construit ; prends par conséquent... avec sept saints hommes, vos femmes respectives, et des couples de toutes espèces d'animaux, et entres sans crainte dans l'arche ; tu connaîtras alors Dieu face à face, et tu auras réponse à tontes tes questions."

Bhagavata Purana.

"Et le Seigneur dit : J'exterminerai de la face de la terre l'homme que j'ai créé... Mais j'établirai mon alliance avec toi... tu entreras dans l'arche toi et les tiens... car encore *sept* jours et je ferai pleuvoir sur la terre."

Genèse IV-VII.

"La Tetraktys n'était pas seulement honorée parce qu'on y trouve toutes les symphonies, mais aussi parce qu'elle contient la nature de toutes choses."

Théos de Smyrne. *Mathem*, p. 147.

Nous aurions accompli notre tâche bien imparfaitement, si nous n'avions pas démontré dans les chapitres précédents que le Judaïsme, le Gnosticisme primitif et tardif, le Christianisme et même la Maçonnerie chrétienne, ont tous été édifiés sur les mêmes mythes, symboles et allégories cosmiques dont la compréhension n'est possible que pour ceux qui en ont hérité la clé de leurs inventeurs.

Dans les pages qui suivront, nous essaierons de faire voir combien ils ont été faussement interprétés par les systèmes ci-dessus énumérés, si différents et cependant si intimement liés, afin de les faire cadrer avec leurs besoins individuels. De cette manière, non seulement les étudiants en tireront utilité, mais nous ferons un **[70]** acte de justice nécessaire quoique longtemps différé, envers les générations primitives, au génie desquelles l'humanité entière est redevable. Commençons par comparer encore une fois les mythes bibliques avec ceux des livres sacrés d'autres nations, afin d'établir quels sont les originaux et quelles sont les copies.

Deux méthodes seulement, correctement interprétées, nous permettront d'arriver à ce résultat. Ce sont les *Védas*, la littérature brahmanique et la *Cabale* juive.

Les premiers ont conçu ces mystères grandioses dans un esprit hautement philosophique ; la Cabale juive, en les empruntant aux Chaldéens et aux Perses, les a façonnés en une histoire du peuple juif, dans laquelle l'esprit philosophique a été enfoui, sous des formes bien plus absurdes que celles que leur donnèrent les Aryens, jusqu'à être absolument méconnaissables pour tous autres que les élus. La *Bible* de l'Eglise Chrétienne est le dernier échafaudage de cette nature, d'allégories défigurées, dont on a construit un édifice de superstition tel qu'il n'avait jamais germé dans le cerveau de ceux dont l'Eglise avait reçu ses connaissances. Les fables abstraites de l'antiquité, qui depuis des siècles ont fait miroiter à l'imagination populaire leurs ombres fugitives et leurs images incertaines, ont pris dans le Christianisme des formes de personnages réels et se sont transformées en faits accomplis. Les allégories

s'y métamorphosent en histoire sacrée, et les mythes païens sont enseignés au peuple comme le récit révélé des rapports de Dieu, avec Son peuple élu.

"Les mythes", dit Horace dans son *Ars Poetica*, "ont été inventés par les sages pour fortifier les lois et enseigner les vérités morales." Tandis qu'Horace s'efforce d'éclaircir l'esprit même et l'essence des anciens mythes, Evémére prétend, au contraire, que les "mythes étaient l'histoire légendaire des rois et des héros, transformés en dieux par l'admiration populaire". C'est cette méthode qu'ont adoptée les Chrétiens par voie de déduction lorsqu'ils convinrent d'accepter les patriarches évémérisés en les prenant pour des hommes qui auraient réellement vécu.

Mais contre cette théorie néfaste, qui a porté de si mauvais fruits, nous avons toute la série des plus grands philosophes que le monde a produits : Platon, Epicharme, Socrate, Empédocle, Plotin et Porphyre, Proclus, Damascène, Origène et même Aristote. Ce dernier donne clairement à entendre cette vérité, en disant qu'une tradition de la plus haute antiquité, transmise à la postérité sous forme de mythes divers, nous enseigne que les premiers principes de la nature doivent être considérés comme des "dieux", car le divin imprègne la nature tout entière. Tout le reste, les détails et les personnages sont des ajoutures postérieures pour une meilleure compréhension par les masses, et souvent aussi dans le but de soutenir les lois inventées dans un intérêt commun. **[71]**

Les contes de fées ne sont pas seulement du domaine des nourrices ; l'humanité tout entière – sauf les rares individus qui de tous temps ont compris leur signification cachée, et ont essayé de désiller les yeux de la superstition – a prêté l'oreille à ces histoires sous une forme ou sous une autre et après les avoir transformées en symboles sacrés, a baptisé le résultat du nom de RELIGION !

Nous chercherons à systématiser notre sujet autant que le permettra la nécessité de tirer les parallèles entre les opinions contradictoires, basées sur les mêmes mythes. Commençons donc par le livre de la Genèse, et cherchons sa signification secrète dans les traditions brahmaniques et la *Cabale* chaldéo-judaïque.

La première leçon biblique qu'on nous a enseignée dans notre enfance était que Dieu créa le monde en six jours et se reposa le septième ; de là une solennité toute spéciale rattachée à ce septième jour, et les Chrétiens,

ayant adopté les observances rigides du sabbat juif, nous l'ont imposé en y substituant le premier jour de la semaine, au lieu du septième.

Tous les systèmes de mysticisme religieux sont basés sur les nombres. Chez Pythagore, la monade ou l'unité, émanant la duade, et formant, ainsi, la trinité, et le quaternaire ou Arba-il (le quatre mystique) forment le nombre sept. Le caractère sacré des nombres commence avec le grand Premier – l'UN, et ne se termine qu'avec le zéro – symbole du cercle infini et sans bornes qui représente l'univers. Tous les chiffres intermédiaires, dans quelque combinaison ou multiplication que ce soit, représentent des notions philosophiques, depuis de vagues ébauches jusqu'à l'axiome scientifique définitivement établi, se rapportant à un fait moral ou physique de la nature. Ce sont les clés des anciennes notions de la cosmogonie, prise dans son ensemble, embrassant les hommes, les êtres et l'évolution de la race humaine, spirituellement aussi bien que physiquement.

Le nombre *sept* est le plus sacré de tous, et il est, sans aucun doute, d'origine hindoue. Les philosophes Aryens, adaptaient et calculaient au moyen de ce nombre, tout ce qui avait une importance quelconque – les idées aussi bien que les localités. C'est ainsi qu'ils avaient les *Sapta-Rishi*, ou sept sages, types des sept races primitives diluviennes, (ou post-diluviennes selon d'aucuns) les *Sapta-Loka*, les sept mondes inférieurs et supérieurs, d'où tous ces Rishis procédaient et où ils retournaient dans la gloire, avant d'atteindre la béatitude parfaite de Moksha [87]. **[72]**

Les *Sapta-Kula*, ou les sept castes – les Brahmanes prétendant représenter les descendants directs de la plus élevée de celles-ci [88].

---

[87] Les *Rishis* sont identiques à *Manou*. Les dix Prajâpati, fils de Viradj, nommés Maritchi, Atri, Angira, Pôlastya, Poulaha, Kratu, Pracheta, Vasishta, Brighu et Narada sont des *Pouvoirs évémérisés*, les Sephiroth hindous. Ceux-ci émanent les sept Rishis ou Manous dont le principal sortit de "l'incréé". C'est l'Adam de terre, et il représente l'homme. Ses "fils", les six Manous suivants, représentent chacun une nouvelle race d'hommes, et dans l'ensemble ils constituent l'humanité, passant graduellement à travers les sept stages primitifs de l'évolution.

[88] Anciennement lorsque les Brahmanes étudiaient plus qu'ils ne le font aujourd'hui le sens caché de leur philosophie, ils expliquaient que chacune de ces six races distinctes qui précédèrent la nôtre avaient disparu. Mais, aujourd'hui, ils prétendent qu'un spécimen fut préservé et ne fut pas anéanti avec le reste, mais qu'il atteint le *septième* degré actuel. Par conséquent, eux, les Brahmanes, sont les spécimens du Manou céleste, et furent émis de la bouche de Brahma ; tandis que les Sudras furent créés de son pied.

Puis il y a encore les Sapta-Pura (les sept villes saintes) ; les Sapta-Dvipa (les sept îles saintes) ; les Sapta-Samudra (les sept lacs sacrés) ; les Sapta-Parvata (les sept montagnes saintes) ; les Sapta-Ariana (les sept déserts) ; les Sapta-Vruksha (les sept arbres sacrés), et ainsi de suite.

Dans l'incantation Chaldéo-Babylonienne, ce nombre réapparaît d'une manière aussi prononcée que chez les Hindous. Les attributs de ce nombre sont doubles, c'est-à-dire que s'il est sacré dans un de ses aspects, il devient néfaste dans d'autres conditions. Nous voyons ainsi l'incantation suivante tracée sur des tablettes assyriennes, interprétées aujourd'hui avec tant d'exactitude.

> "Le soir du mauvais présage, la région du firmament, qui produit le malheur...
>
> "Le Message de la peste.
>
> "Les déprécateurs de Nin-Ki-Gal.
>
> "Les sept dieux du vaste firmament.
>
> "Les sept dieux de la vaste terre.
>
> "Les sept dieux des sphères ardentes.
>
> "Les sept dieux de la légion céleste.
>
> "Les sept dieux malfaisants.
>
> "Les sept mauvais fantômes.
>
> "Les sept fantômes des flammes malfaisantes...
>
> "Le mauvais démon, mauvais *alal*, mauvais *gigim*, mauvais *télal*... le méchant dieu, le méchant *maskim*.
>
> "Rappelle-toi, esprit des sept cieux... Rappelle-toi, esprit des sept terres..., etc."

Ce nombre réapparaît également presque à chaque page de la *Genèse*, et dans tous les livres mosaïques, et nous le retrouvons bien en vue (voyez le chapitre suivant) dans le *Livre de Job* et la *Cabale* orientale. Si les sémites hébreux l'adoptèrent si aisément, il faut croire que ce ne fut pas à l'aveuglette, mais bien en connaissance de sa signification cachée ; ils ont

dû, par conséquent, adopter aussi les doctrines de leurs voisins "païens". Quoi de plus naturel, alors, que nous cherchions dans la philosophie *païenne*, **[73]** l'interprétation de ce nombre, qui réapparaît dans le christianisme dans les *sept* sacrements, les *sept* églises de l'Asie Mineure, les *sept* péchés capitaux, les *sept* vertus (quatre cardinales et trois théologales), etc.

Les *sept* couleurs du prisme de l'arc-en-ciel vu par Noé, n'ont-elles pas d'autre signification que celle d'une alliance entre Dieu et l'homme, pour rafraîchir la mémoire de celui-là ? Du moins, pour le cabaliste, elles ont une signification inséparable des sept travaux de la magie, des sept sphères supérieures, des sept notes de la gamme musicale, des sept nombres de Pythagore, des sept merveilles du monde, des sept âges, et même des sept pas des Franc-Maçons qui conduisent au Saint des Saints après avoir passé par les degrés de *trois* et de *cinq*.

Quelle est alors l'identité de ces nombres énigmatiques, qui reviennent constamment et que nous trouvons à chaque page des Ecritures Juives, de même que dans chaque verset des livres bouddhiques ou brahmaniques ? D'où viennent ces nombres qui sont l'âme de la pensée pythagoricienne et platonicienne et qu'aucun orientaliste ou étudiant biblique non-illuminé n'est capable de sonder ? Et cependant ils ont la clé entre les mains, si seulement ils savaient s'en servir. La valeur mystique du langage humain et ses effets sur l'action humaine ne sont nulle part si parfaitement compris que dans l'Inde, ni mieux expliqués que par les auteurs des plus anciennes *Brahmanas*. Si ancienne que paraisse aujourd'hui cette époque lointaine, ils ne font qu'essayer d'exprimer, d'une manière plus concrète, les spéculations abstraites, métaphysiques de leurs propres ancêtres.

Tel est le respect que professent les Brahmanes pour les mystères du sacrifice, qu'ils soutiennent que la création du monde lui-même, est une conséquence du "mot sacrificiel" prononcé par la Cause Première. Ce mot est le "Nom Ineffable" des cabalistes, que nous avons traité au long dans le chapitre précédent.

Tout en étant la "Connaissance Sacrée", le secret des *Védas* est impénétrable sans le secours des *Brahmanas*. A vrai dire, les *Védas* (qui sont écrits en vers et comprennent quatre livres) constituent la partie nommée les *Mantras*, ou prière magique, et les *Brahmanas* (écrits en prose) en sont la clé. Tandis que seule la partie des Mantras est considérée

comme sainte, les Brahmanas contiennent toute l'exégèse théologique, les spéculations et les explications du clergé. Nos orientalistes, nous le répétons, ne feront aucun progrès important vers la compréhension de la littérature védique, s'ils n'apprennent à apprécier à leur juste valeur les ouvrages qu'ils méprisent aujourd'hui ; comme par exemple, le *Aitareya* et les *Kausihlaki Brâhmanas*, qui font partie du *Rig-Véda*. **[74]**

On appelait Zoroastre un *Manthran*, ou réciteur de Mantras, et, suivant Haug, un des premiers noms donnés aux Ecritures Sacrées des Parsis, était *Mânthra-spenta*. Le pouvoir et la signification du Brahmane qui fait office de prêtre Hotri, dans le Sacrifice du Soma, réside dans sa possession et sa pleine connaissance des usages de la parole ou mot sacré – *Vâch*. Celui-ci est personnifié dans Sara-isvati, l'épouse de Brahma, qui est la déesse de la "Connaissance Secrète" ou sacrée. On la représente généralement montée sur un paon, faisant la roue. Les yeux sur les plumes de l'oiseau sont le symbole des yeux toujours ouverts qui voient tout. Ils rappellent à celui qui ambitionne de devenir un adepte de la "Doctrine Secrète", qu'il faut qu'il ait les cent yeux d'Argus pour tout voir et tout saisir.

Voilà pourquoi nous disons qu'il est impossible de résoudre entièrement les profonds problèmes cachés dans les livres sacrés brahmaniques et bouddhiques, sans la parfaite compréhension de la signification ésotérique des nombres de Pythagore. Le plus grand pouvoir de ce Vâch ou Parole Sacrée, se développe suivant la forme donnée au Mantra par le Hotri officiant, et cette forme réside tout entière dans les nombres et les syllabes de la mesure sacrée.

Si on le prononce lentement et suivant un certain rythme, il se produira un effet ; si on le prononce rapidement et sur un autre rythme le résultat est différent. "Chaque mètre dit Haug, est le maître invisible de quelque chose visible dans ce monde ; il est, pour ainsi dire, son représentant et son idéal. Cette puissante signification de la parole métrique provient du nombre des syllabes qui la composent, car chaque chose a, (comme dans le système pythagoricien) une certaine proportion numérique. Toutes ces choses, les mètres (chchandas), les stomas et les prishthas, sont censés être aussi éternelles et aussi divines que les mots eux-mêmes qu'ils renferment. Les premiers prêtres hindous, non seulement croyaient à une révélation primitive des mots constituant les textes sacrés, mais même à celle des diverses formes. Ces formes, de même que leur

contenu, les paroles *vériques* éternelles, sont des symboles de choses du monde invisible, comparables à bien des égards, aux idées Platoniciennes".

Cette attestation d'un témoin récalcitrant vient encore démontrer l'identité qui existe entre les anciennes religions quant à leurs doctrines secrètes. Le mètre (pied) du Gâyatri, par exemple, comprend trois fois huit syllabes, et on le considère comme le plus sacré de tous les mètres. C'est le mètre d'Agni, le dieu du feu, et il devient parfois, l'emblème de Brahma lui-même, le principal créateur, et "celui qui façonne l'homme" à son image. Or, Pythagore dit que : "Le nombre huit, ou l'Octade, est le premier cube, c'est-à-dire carré dans tous les sens, comme un dé, procédant de sa **[75]** base deux, ou nombre pair ; *c'est ainsi que l'homme est le carré de quatre, ou parfait*." Naturellement, à l'exception des Pythagoriciens et des cabalistes, rares sont ceux qui peuvent complètement saisir cette idée ; mais cet exemple suffit pour indiquer la parenté étroite qui existe entre les nombres et les *Mantras* védiques. Le problème essentiel de chaque théologie se cache sous cette image de feu et du rythme varié des flammes. Le Buisson Ardent de la *Bible*, les feux sacrés des Zoroastriens et d'autres, l'âme universelle de Platon, et les doctrines des Rose-Croix, tant au sujet de l'âme que du corps humais évoluant du feu, l'élément raisonnant et immortel qui pénètre toutes choses, et qui est Dieu suivant Héraclite, Hippocrate, et Parménide, ont tous la même signification.

Chaque mètre dans les Brahmanas correspond à un nombre et, comme le montre Haug, de quelque forme visible, et ses effets sont bons ou mauvais. La "parole sacrée" peut sauver, mais elle peut aussi tuer ; ses nombreuses interprétations et ses pouvoirs ne sont bien connus que des *Dikshitas* (les adeptes), qui ont été initiés à de nombreux mystères, et dont la "naissance spirituelle" est accomplie ; la Vâch du *Mantra*, est un pouvoir parlé, qui éveille un pouvoir correspondant plus occulte ; chacun de ces pouvoirs est personnifié allégoriquement par un dieu dans le monde des esprits et, suivant la manière dont il est utilisé, on obtient une réponse des dieux ou des *Rakshasas* (mauvais esprits). Suivant les notions brahmaniques et bouddhiques, une malédiction, une bénédiction, un vœu, un désir, une pensée oiseuse, prennent tous une forme visible et se manifestent *objectivement* à la vue de leurs auteurs, ou de celui qui en est l'objet. Chaque péché s'incarne, pour ainsi dire, et comme un démon vengeur persécute son auteur.

Il y a des mots qui ont un pouvoir destructeur dans les syllabes mêmes qui le constituent, comme si c'étaient des choses objectives ; car, chaque son éveille un son correspondant dans le monde invisible de l'esprit, et sa répercussion produit soit un bon, soit un mauvais effet. Un rythme harmonieux, une mélodie vibrant doucement dans l'atmosphère, créent à la ronde une douce et bienfaisante influence, et agissent puissamment sur les natures psychologique aussi bien que physique de tout être vivant sur la terre ; ils réagissent même sur les objets inanimés, car la matière est encore de l'esprit par son essence, tout invisible que cela puisse paraître à nos sens plus grossiers.

Il en est de même des nombres. Où que ce soit vers quoi nous nous tournons, des Prophètes à l'Apocalypse, nous voyons que les auteurs bibliques se servent constamment des nombres, *trois, quatre, sept et douze*. **[76]**

Néanmoins nous avons connu des partisans de la *Bible* qui soutiennent que les *Védas* ont été copiés des livres mosaïques [89] ! Les *Védas*, écrits en sanscrit, langage dont les règles grammaticales et les formes (ainsi que l'avouent Max Müller et d'autres savants) *étaient établies* longtemps avant que la grande vague d'émigration l'ait porté de l'Asie sur tout l'Occident sont là pour proclamer leur parenté avec chaque philosophie, et chaque institution religieuse qui se développa par la suite, parmi les peuples sémites. Et quels sont les nombres qui reviennent le plus souvent dans les chants sanscrits, ces hymnes sublimes à la création, à l'unité de Dieu, et aux innombrables manifestations de Sa puissance ? UN, TROIS et SEPT. Ecoutez l'hymne de Dirghatamas :

> "A CELUI QUI REPRESENTE TOUS LES DIEUX."
>
> "Le *Dieu* ici présent, notre bienheureux patron, notre sacrificateur, a un frère qui se répand dans l'air moyen. Il existe un *troisième* Frère, que nous aspergeons avec nos libations... C'est lui que j'ai reconnu comme le maître des hommes, armé des *sept* rayons [90]."

---

[89] Afin d'éviter une discussion, nous adoptons les conclusions paléographiques de Martin Haug et d'autres savants prudents. Personnellement nous acceptons les affirmations brahmaniques et celles de Halhed, traducteur des "*Shastras*".

[90] Le dieu Heptaktis.

Et encore :

> "*Sept* reines concourent à conduire un char qui n'a qu'UNE seule roue, et qui est tiré par un seul cheval qui luit de *sept* rayons. La roue a trois membres, roue immortelle, inlassable, à laquelle sont suspendus tous les mondes."

> "Parfois *sept* chevaux entraînent un chariot avec *sept* roues, et *sept* personnages y prennent place, accompagnés de *sept* fécondes nymphes des eaux."

Et puis encore le suivant à l'honneur du dieu du feu, Agni, qu'on reconnaît clairement comme un esprit subordonné au Dieu UN.

> "Toujours UN, bien qu'ayant trois formes d'une double nature (androgyne) – il s'élève ! et les prêtres offrent à Dieu, dans l'acte du sacrifice, leurs prières qui atteignent le ciel, emportées là-haut par Agni."

Sommes-nous ici en présence d'une coïncidence, ou, plutôt, ainsi que la raison nous le dit, n'est-ce que le résultat de la dérivation de beaucoup de cultes nationaux, d'une religion primitive universelle ? Un *mystère* pour les non initiés ; mais pour l'initié **[77]** c'est *la levée du voile* des problèmes psychologiques et physiologiques les plus sublimes (en raison de leur exactitude et de leur vérité). Ce sont des révélations de l'esprit personnel de l'homme, qui est divin parce que cet esprit n'est pas seulement l'émanation du Dieu UNIQUE suprême, mais c'est le seul Dieu que l'homme dans sa débilité et son impuissance soit capable de comprendre – de sentir *au-dedans* de lui. C'est cette vérité que reconnaît pleinement le poète védique lorsqu'il dit :

> "Le Seigneur, le Maître de l'univers, plein de sagesse, est entré chez moi (en moi) – faible et ignorant – et il m'a formé de *lui-même*, à cet endroit [91] où les esprits acquièrent, à l'aide de la *Science*, la paisible jouissance du *fruit*, doua comme l'ambroisie."

---

[91] Le sanctuaire de l'initiation.

Que ce fruit soit "une pomme" de l'Arbre de la Connaissance ou le *pippala* du poète hindou, cela n'a pas d'importance. C'est le fruit de la sagesse ésotérique. Notre but est de montrer l'existence d'un système religieux en Inde, des milliers d'années avant que les fables exotériques du Jardin d'Eden, et du Déluge eussent été inventées. De là l'identité des doctrines. Instruits dans cette doctrine, les initiés d'autres pays devinrent à leur tour, les fondateurs de quelque grande école philosophique de l'Occident.

Lequel de nos savants sanscritistes a jamais pris de l'intérêt à découvrir la véritable signification de l'hymne suivant, si évidente qu'elle paraisse : "*Pippala*, le doux fruit de cet arbre sur lequel viennent les *esprits* qui aiment la *science* (?) et où *les dieux produisent toutes les merveilles*. C'est un mystère pour celui qui ne connaît point le *Père* du monde."

Ou cet autre :

> "Ces stances portent comme entête un titre qui annonce qu'elles sont consacrées aux *Viswadévas* (c'est-à-dire, à tous les dieux). Celui qui ne connaît pas l'Etre que je chante *dans toutes ses manifestations*, ne comprendra rien à mes vers ; ceux qui LE connaissent, ne sont pas étrangers à cette réunion."

Cela a trait à la réunion et à la séparation des parties mortelles et immortelles de l'homme. "L'Etre immortel", dit la stance précédente, "est dans le berceau de l'Etre mortel. Les deux esprits éternels vont et viennent partout ; seulement quelques hommes connaissent l'un sans connaître l'autre" (*Dirghatamas*).

Qui donnera une idée correcte de Celui dont parle le *Rig-Véda* : "Ce qui est Un, les sages l'appellent de diverses manières." Cet UN est chanté par les poètes védiques dans toutes ses manifestations de la nature ; et les livres qu'on traite "d'enfantins et sots", **[78]** enseignent comment on peut, à volonté, appeler à notre aide, les êtres de sagesse pour nous instruire. Ils enseignent, comme le dit Porphyre : "la libération de tous les intérêts terrestres... le vol de l'unique vers L'UNIQUE".

Le Professeur Max Müller, dont chaque parole est acceptée par ses partisans comme un évangile philologique, a parfaitement raison dans un sens, lorsqu'il détermine la nature des dieux hindous, en disant que ce sont

des "masques sans acteurs... des noms sans êtres, non des êtres sans noms [92]". Il n'établit par cela que le monothéisme de l'ancienne religion védique. Mais il nous semble plus que douteux que lui ou n'importe quel autre savant de son école, puisse entretenir l'espoir d'approfondir la vieille pensée aryenne [93], sans une étude sérieuse de ces "masques" eux-mêmes. Pour le matérialiste, de même que pour le savant, qui, pour diverses raisons cherche à élucider le difficile problème de faire cadrer les faits avec leurs propres dadas ou ceux de la *Bible*, ils peuvent ne paraître que les fantômes vides de sens. Cependant les autorités de cette nature ne seront, comme elles l'ont toujours été, que les guides les moins autorisés, sauf en ce qui concerne les choses de la science exacte. Les patriarches de la *Bible* sont aussi bien des "masques sans acteurs" que les prajâpatis, et cependant, si le personnage bien vivant derrière ces masques n'est qu'une ombre abstraite, il s'incorpore dans chacun d'eux une idée, qui appartient aux théories philosophiques et scientifiques de la sagesse antique [94]. Et qui rendra de plus grands services dans ce travail, sinon les Brahmanes indigènes eux-mêmes, et les cabalistes ?

Le fait de nier d'emblée qu'il y ait une saine philosophie dans les doctrines Brahmaniques au sujet du *Rig-Véda*, équivaut à refuser de comprendre correctement la religion mère elle-même, qui leur donna naissance et qui est l'expression de la pensée intime des ancêtres directs des auteurs postérieurs des *Brahmanas*. Si les savants européens savent si bien démontrer que tous les dieux **[79]** védiques ne sont que des masques vides, il faut aussi qu'ils soient préparés à démontrer que les auteurs brahmaniques étaient aussi incapables qu'eux-mêmes, pour découvrir ces "acteurs" ailleurs. Dans ce cas, non seulement les trois autres livres sacrés qui, suivant Max Müller, "ne méritent pas le nom de *Védas*", mais le *Rig-*

---

[92] *Comparative Mythology*.

[93] Bien que nous n'ayons pas l'intention d'entamer ici une discussion à propos des races nomades de la "période rhématique", nous nous réservons le droit de douter qu'il convienne de donner le nom d'Aryens, à cette partie du peuple primitif, aux traditions duquel nous devons les Védas. Quelques savants prétendent que l'existence des Aryens n'est, non seulement, pas prouvée par la science, mais les traditions de l'Hindoustan protestent contre une pareille affirmation.

[94] Sans les explications ésotériques, *l'Ancien Testament* est un mélange confus de récits sans aucune signification – pire que cela, il doit être classé parmi les livres *immoraux*. Il est étonnant qu'un érudit aussi profond dans la Mythologie Comparée, que l'est le Professeur Max Müller, dise des prajâpatis et des dieux hindous que ce sont des *masques sans acteurs* ; et d'Abraham et d'autres patriarches mythiques, que c'étaient des hommes bien vivants ; surtout en parlant d'Abraham, dont il dit (voyez *Semitic Monotheism*) qu'il "se dresse devant nous comme un personnage qui n'est qu'au second rang dans toute l'histoire du monde".

Véda, lui-même, devient un amas confus de paroles inintelligibles ; car ce que l'intelligence subtile et renommée des anciens sages hindous a été incapable de comprendre, aucun savant moderne, tout érudit qu'il soit, ne peut espérer le sonder. Le pauvre Thomas Taylor avait raison de dire que "la philologie n'est pas de la philosophie".

Il est, pour le moins, illogique d'admettre qu'il y a une pensée cachée dans l'œuvre littéraire d'une race, peut-être ethnologiquement différente de la nôtre ; puis de nier qu'elle ait un sens quelconque parce qu'elle est totalement inintelligible pour nous, dont le développement spirituel a pris une direction opposée pendant les quelques milliers d'années intermédiaires. Mais c'est précisément ce que font du moins à cet égard le Professeur Max Müller et son école, soit dit avec tout le respect pour son érudition.

On nous dit, en premier lieu, que nous pouvons encore marcher sur les traces des auteurs des *Védas*, mais en ayant soin de le faire avec effort et prudence. "Nous nous verrons remis face à face avec des hommes intelligibles pour nous, *après nous être libérés de nos prétentions modernes*. Nous n'y réussirons pas toujours ; des mots, des versets, que dis-je, des hymnes entiers du *Rig-Véda* demeureront à jamais pour nous lettre morte... Car, à peu d'exceptions près... le monde entier des notions védiques est tellement au-delà de notre horizon intellectuel, qu'au lieu de traduire nous ne pouvons guère que deviner et que supposer [95]".

Et néanmoins, afin de ne pas laisser la possibilité d'un doute au sujet de la véritable valeur de ses mots, .le savant professeur exprime, dans un autre passage, son opinion au sujet de ces mêmes *Védas* (à une exception près) comme suit : "Le seul important, le seul *Véda*, c'est le *Rig-Véda*, les autres soi-disant *Védas* ne méritent pas plus le nom de Véda, que le Talmud ne mérite celui de *Bible*". Le Professeur Müller les rejette comme indignes de l'attention de qui que ce soit et, si nous comprenons bien sa pensée, parce qu'ils contiennent tout particulièrement "des formules sacrificielles, des charmes et des incantations [96]".

Qu'il nous soit permis maintenant de poser une question quelqu'un de nos savants est-il préparé à démontrer que, jusqu'à **[80]** présent, ils sont

---

[95] Les italiques sont de nous. "The Védas", conférence de Max Müller, p. 75.

[96] *Chips*. Vol. I, p. 8.

intimement au courant du sens caché de ces absurdités "les formules sacrificielles, les charmes et les incantations" et tous les fatras magiques de *l'Atharva Véda* ? Il nous est permis d'en douter, et nos doutes sont fondés sur la confession du Professeur Müller lui-même, que nous venons de citer. Si "le monde entier des notions védiques" [le *Rig-Véda* n'est pas seul mis en cause dans ce monde croyons-nous], est tellement au delà de notre horizon intellectuel [celui des savants], qu'au lieu de traduire nous ne pouvons encore que deviner et que supposer" ; et que le *Yagur-Véda*, le *Sama-Véda*, et *l'Atharva-Véda* sont "enfantins et sots [97]" ; et que les *Brahmanas*, les *Sutras-Yaska* et le *Sayana*, "bien que *contemporains* des hymnes du *Rig-Véda* se complaisent dans les interprétations les plus frivoles et les plus déplacées", comment peut-il, lui-même, ou d'autres savants, se former une opinion adéquate de n'importe laquelle de celles-ci ? Si, de plus, les auteurs des *Brahmanas*, contemporains des hymnes védiques étaient déjà incapables d'offrir autre chose que des "interprétations déplacées", à quelle période de l'histoire, où et par qui, ces merveilleux poèmes dont le sens mystique s'est éteint avec leur génération, ont-ils été écrits ? Avons-nous, alors, si tort d'affirmer que si les textes sacrés trouvés en Egypte sont devenus – même pour les scribes sacerdotaux d'il y a 4.000 ans – parfaitement inintelligibles [98], et si les Brahmanas ne donnent que les interprétations "enfantines et sottes" du *Rig-Véda*, au moins aussi loin en arrière que cela, alors : 1° les philosophies religieuses égyptiennes et hindoues sont d'une antiquité incalculable, bien antérieures aux siècles que leur ont assignés nos étudiants de mythologie comparée ; et 2° les prétentions des anciens prêtres de l'Egypte et celles des Brahmanes modernes, au sujet de leur antiquité, sont, après tout, parfaitement correctes.

Nous n'admettrons jamais que les trois autres *Védas* méritent moins leur nom que les Rig-hymnes, ou que le *Talmud* et la *Cabale* soient inférieurs à la *Bible*. Le seul nom des *Védas* (dont la signification littérale est *connaissance* ou *sagesse*) prouve qu'ils appartiennent à la littérature de ces hommes qui, dans chaque pays, dans chaque langue, et à toute époque, ont été mentionnés comme "ceux qui savaient". En sanscrit, la troisième personne du singulier est *vêda* (il sait), et le pluriel est *vida* (ils savent). Ce

---

[97] Nous croyons avoir émis autre part, au sujet de *l'Atharva-Véda*, l'opinion contraire du professeur Whitney, de Yale College.

[98] Voyez *L'Egypte* du Baron. Bunsen. Vol. V.

mot est synonyme du grec θεοσέβεια, dont se sert Platon en parlant des sages – les magiciens ; et de l'hébreu Hakharnim, חכמים (hommes sages). Rejetez le Talmud et son antique **[81]** prédécesseur la Cabale, et il sera impossible de jamais rendre correctement un seul mot de cette Bible, si vantée à leur détriment. Mais c'est probablement ce à quoi travaillent ses partisans. Ecarter les *Brahmanas*, c'est rejeter la clé qui ouvre la porte du *Rig-Véda*. L'interprétation littérale de la *Bible* a déjà porté ses fruits ; il en sera de même des *Védas* et des livres sacrés sanscrits en général, avec cette seule différence, que l'absurde interprétation de la *Bible* a obtenu depuis longtemps droit de cité dans le domaine du ridicule, et trouve ses partisans, en dépit de la lumière et des preuves. Pour ce qui concerne la littérature "païenne", après encore quelques années d'essais infructueux pour l'interpréter, sa signification religieuse sera reléguée aux limbes des superstitions condamnées, et on n'en parlera plus.

Nous désirons être clairement compris avant qu'on ne nous blâme et qu'on ne nous critique au sujet des remarques antérieures. L'énorme somme de connaissances du célèbre professeur d'Oxford ne peut être mise en doute même par ses ennemis, et néanmoins nous avons le droit de regretter sa précipitation pour condamner ce qu'il admet lui-même, comme étant "entièrement au delà de notre horizon intellectuel". Car même dans ce qu'il considère comme une erreur ridicule de la part des auteurs des Brahmanas, d'autres personnes plus spirituellement disposées, peuvent y voir tout le contraire. "Lequel est le plus grand des dieux ? Lequel sera le premier à recevoir la louange de nos chants ?" s'écrie un ancien Rishi du Rig-Véda prenant (ainsi que le suppose le professeur MJ le pronom interrogatif "Lequel" pour un nom divin quelconque, le professeur dit : "Une place est allouée dans les invocations sacrificielles à un dieu "Lequel", et on lui adresse des hymnes qu'on nomme "hymnes *whoish*" (Intraduisible ; note du Trad.) [99]. Est-il moins naturel de dire le dieu "Lequel" que le dieu "Je suis" ? ou les hymnes "whoish" sont-ils moins révérencieux que les psaumes "Je suis" ? Et qui est-ce qui prouve qu'il s'agit ici d'une erreur et que ce ne soit pas au contraire une expression voulue ? Est-il aussi impossible de croire que l'étrange expression est le résultat de la crainte révérencieuse, qui fit hésiter le poète avant de donner un nom en guise de forme à ce qui est, à juste titre, considéré comme la plus haute abstraction des idées métaphysiques – Dieu ? Ou que le même

---

[99] Approximativement : hymnes interrogatifs (N. du Trad.).

sentiment obligea le commentateur qui vint après lui, à s'arrêter et à abandonner l'œuvre d'anthropomorphiser "l'Inconnu", le "Lequel" aux conceptions futures de l'humanité ? "Ces anciens poètes", remarque Max Müller, "pensaient plus pour eux-mêmes, que pour les autres". "Ils cherchaient **[82]** plutôt, par leur langage, à être conséquents avec leur propre pensée qu'à être agréables à l'imagination de leurs auditeurs [100]." Malheureusement, c'est cette pensée, elle-même, qui n'éveille en réponse aucun écho dans l'esprit de nos philologues.

Nous lisons, plus loin, le judicieux conseil donné aux étudiants des hymnes du *Rig-Véda*, de réunir, de collationner, de passer au crible et de rejeter. "Qu'il étudie les commentaires, les *Sûtras*, les *Brahmanas*, et même les ouvrages plus récents, afin d'épuiser toutes les sources d'où il pourrait tirer ses informations. Il [l'étudiant] *ne doit pas mépriser les traditions des* Brahmanes, même là où leurs fausses conceptions... sont palpables... Il ne doit laisser inexploré aucun recoin des *Brahmanas, des Sûtras du Yaska et du Sâyana, avant d'imposer sa propre interprétation...* Après que le savant aura complété son oeuvre, c'est au poète et au philosophe de la reprendre et de la terminer [101]".

Quelle chance aurait un "philosophe", s'il voulait chausser les bottes d'un philologue et se permettre de corriger ses erreurs ? Comment le public lettré d'Europe et d'Amérique accueillerait-il le plus savant des érudits hindous, s'il se permettait de relever l'erreur d'un savant qui aurait passé au crible, accepté, rejeté, expliqué et déclaré ce qu'il y avait de bon, ou ce qui était "enfantin et sot" dans les écritures sacrées de leurs ancêtres ? Ce qui aurait été déclaré "une fausse interprétation brahmanique" par le conclave des savants européens et tout particulièrement des allemands, aurait aussi peu de chances d'être reconsidéré à la demande des pandits les plus érudits de Bénarès ou de Ceylan, que l'interprétation des Ecritures juives de Maimonide et Philon le Juif, par les Chrétiens, après que les Conciles de l'Eglise eurent accepté les fausses traductions et les explications d'Irénée et d'Eusèbe. Quel est le pandit hindou, ou le philosophe indigène qui soit aussi bien au courant du langage, de la religion ou de la philosophie de ses ancêtres qu'un Anglais ou un Allemand ? Ou pourquoi permettrait-on plutôt à un hindou d'exposer la doctrine des brahmanes, qu'à un savant

---

[100] Chips, vol. 1 ; *The Vedas*.

[101] Max Müller, conférence sur "Les Védas".

rabbin d'interpréter la religion judaïque ou les prophéties d'Isaïe ? Sans doute avons-nous chez nous des traducteurs bien plus capables et bien plus dignes de foi ! Espérons, néanmoins, qu'on rencontrera enfin, si même ce ne doit avoir lieu que dans un avenir très lointain, un philosophe européen, capable de passer au crible les Ecritures sacrées de la religion-science, sans être contredit par tous les autres de son rang. **[83]**

Entre temps, essayons nous-mêmes de passer au crible quelques-uns de ces mythes de jadis sans nous inquiéter de l'opinion des prétendues autorités en la matière. Nous en chercherons l'explication dans l'interprétation populaire, et nous éclairerons le terrain à l'aide du flambeau magique du Trismégiste – le mystérieux nombre sept. Il doit y avoir une raison pour que ce chiffre ait été universellement accepté comme calcul mystique. Chez tous les peuples de l'antiquité, le Créateur, ou le Démiurge a été placé au-dessus du septième ciel. "Et si j'avais à aborder l'initiation à nos Mystères sacrés", dit l'Empereur Julien le Cabaliste, "que les Chaldéens instituèrent à l'instar de ceux de Bacchus par rapport *au Dieu des sept rayons, élevant les âmes par Lui,* je dévoilerais *des choses ignorées, et inconnues de la populace*, mais bien connues des *bienheureux Théurgistes* [102]." Dans Lydus il est dit que "les Chaldéens nomment le Dieu IAO, et il est souvent appelé SABAOTH, comme Celui qui est au-dessus des sept orbites (cieux ou sphères), c'est-à-dire le Démiurge [103].

C'est des pythagoriciens et des cabalistes qu'il faut apprendre à connaître la puissance de ce nombre. Exotériquement, les sept rayons du spectre solaire sont représentés d'une manière concrète dans le dieu Heptakis aux sept rayons. Ces sept rayons, résumés en TROIS rayons primitifs, c'est-à-dire, rouge, bleu et jaune, composent la trinité solaire, et représentent respectivement la matière esprit, et l'essence-esprit. La science aussi a dernièrement réduit les sept rayons à trois primordiaux, corroborant ainsi la conception scientifique des anciens, au moins d'une des manifestations visibles de la divinité invisible, le sept se divisant en quaternaire et trinité.

Les pythagoriciens nommaient le nombre sept le véhicule de la vie, parce qu'il contient le corps et l'âme. Ils l'expliquaient en disant que le corps humain est composé de quatre éléments principaux, et que l'âme est

---

[102] Julien : *In matrem*, 173 ; Julien : *Oratio*, V, 177.

[103] Lyd : *De Mensibus*, IV, 38-74 ; *Movers*, p. 550 ; Dunlap : *Saba*, p. 3.

triple, car elle comprend raison, passion et désir. La PAROLE ineffable était considérée la Septième, la plus élevée de toutes, car il y a six substituts mineurs, appartenant, chacun, à un degré de l'initiation. Les Juifs empruntèrent leur Sabbat aux anciens, qui l'appelaient le jour de Saturne et lui attribuaient une influence fâcheuse ; et non ceux-là aux Israélites après leur conversion au christianisme. Les nations de l'Inde, de l'Arabie, de la Syrie et de l'Egypte avaient des semaines de sept jours ; et les Romains apprirent le système hebdomadaire de ces pays étrangers lorsque ceux-ci furent assujettis par l'Empire. Ce ne fut, néanmoins, qu'au IVème siècle qu'on abandonna les calendes, **[84]** les nones et les ides de Rome pour y substituer la computation par semaines ; et les noms astronomiques des jours : *dies Solis* (jour du Soleil), *dies Lunx* (jour de la Lune), *dies Martis* (jour de Mars), *dies Mercurii* (jour de Mercure), *dies Jovis* (jour de Jupiter), *dies Veneris* (jour de Vénus), et *dies Saturni* (jour de Saturne), prouvent que ce ne fut pas d'après les Juifs que l'on adopta la semaine de sept jours. Mais avant d'examiner ce nombre au point de vue de la *cabale*, analysons-le au point de vue du Sabbat judéo-chrétien.

Lorsque Moïse institua le *yom shaba* ou Shebang (le Shabbath) l'allégorie du Seigneur Dieu se reposant le septième jour de son œuvre de création, n'était qu'un masque, ou, ainsi que s'exprime le Sohar, un écran pour cacher son sens véritable.

Les Juifs calculaient alors, comme ils le font encore aujourd'hui, leurs jours par des nombres : *premier* jour ; *second* jour et ainsi de suite ; *yom ahad ; yom sheni ; yom shelisho ; yom rebis ; yom shamishi ; yom shishehi ; yom SHABA*.

"Le sept שבע hébraïque, composé des trois lettres S.B.O. "plus d'une signification. En premier lieu il signifie *l'âge* ou le cycle, Shab-ang ; le Sabbath שבת peut aussi bien se traduire par *vieillesse* (âge ancien) que par *repos*, et dans l'ancien Copte *Sabe* veut dire *sagesse*, connaissance. Les archéologues modernes ont trouvé que comme en hébreu Sab שב veut également dire tête blanche, par conséquent le jour de Saba était le jour où les "hommes à tête blanche", ou les "pères âgés" d'une tribu, avaient coutume de se rassembler pour le conseil ou le sacrifice [104].

[104] *Westminster Review*. Institutions septenaires ; *Stone him to Death*.

"Ainsi la semaine de six jours et le septième, le jour de *Saba*, ou *Sapta*, appartiennent à la plus haute antiquité. L'observance des fêtes lunaires en Inde, montre que cette nation avait également ses réunions hebdomadaires. A chaque nouveau quartier la lune apporte des changements dans l'atmosphère, par conséquent certains changements ont lieu dans tout notre univers, dont les plus insignifiants sont les changements météorologiques. C'est en ce *septième* jour, le plus puissant des jours prismatiques, que se réunissent les adeptes de la "Science Secrète", ainsi qu'ils le faisaient il y a des milliers d'années, afin de devenir les agents des pouvoirs occultes de la nature (émanations du Dieu en action), et de communier avec les mondes invisibles. C'est cette observance du septième jour par les anciens sages – non pas comme jour de repos de la Divinité, mais parce qu'ils avaient pénétré dans son pouvoir occulte – que réside la vénération profonde de tous les philosophes païens pour le nombre sept, qu'ils appellent le nombre "vénérable" ou sacré. La *Tetraktis* de Pythagore, vénérée par les **[85]** Platoniciens, était le carré placé au-dessous du triangle ; celui-ci, ou la Trinité incorporant la Monade invisible – l'Unité, était considéré trop sacré pour être prononcé en dehors des murs d'un Sanctuaire.

L'observance ascétique du Sabbat chrétien par les Protestants est une pure tyrannie religieuse, et fait, croyons-nous, plus de mal que de bien. Elle ne date que de l'ordonnance de Charles II en 1678, qui interdit à tout "commerçant, ouvrier, travailleur ou autre personne" de "faire ou d'exécuter un travail profane quelconque, etc., etc. le jour du Seigneur". Les Puritains le portèrent à l'extrême, sans doute pour prouver leur haine du catholicisme, tant Romain qu'Episcopal. Il ressort non seulement des paroles, mais des actes de Jésus, qu'il n'a jamais eu l'intention de mettre ce jour à part. Les chrétiens primitifs ne l'observaient pas.

Lorsque Trypho, le *Juif*, reprocha aux chrétiens de ne pas avoir de *Sabbat*, quelle fut la réponse du martyr ? "La nouvelle loi veut que vous observiez un sabbat perpétuel. *Vous croyez que vous êtes religieux après avoir passé un jour dans l'oisiveté*. Le Seigneur ne se comptait point en choses de cette nature. Que celui qui est coupable de *parjure* ou de *fraude* se réforme ; s'il est adultère, qu'il se repente ; *il aura alors observé l'espèce de Sabbat qui est vraiment agréable à Dieu*... Les éléments ne sont jamais oisifs et ils n'observent pas de Sabbat. Il n'y avait pas davantage lieu de le faire après Jésus-Christ."

Le *Heplaktis* n'est pas la Cause Suprême, mais simplement une émanation *d'Elle* – la première manifestation visible du Pouvoir Non Révélé : "Son *Souffle* Divin, s'échappant avec force, se condensa en brillant avec éclat jusqu'à se transformer en Lumière, devenant de cette manière perceptible aux sens extérieurs", dit John Reuchlin [105]. C'est l'émanation du Suprême, du Démiurge, la multiplicité dans l'unité, les *Elohim*, que nous voyons créant notre monde ou plutôt le façonnant en six jours, et se reposant le *septième*. Et qui sont ces *Elohim* sinon les pouvoirs évémérisés de la nature, les fidèles serviteurs manifestés, les lois de Celui qui est Lui-même, la loi et l'harmonie immuables.

Ils résident au-dessus du septième ciel (ou du monde spirituel) car ce sont eux qui, suivant les cabalistes, façonnèrent successivement les six mondes matériels, ou plutôt les essais des mondes qui précédèrent le nôtre, lequel, disent-ils, est le *septième*. Si, laissant de côté la conception métaphysico-spirituelle, nous portons notre attention uniquement sur le problème religio-scientifique de la création en "six jours", sur laquelle nos meilleurs savants bibliques ont médité depuis si longtemps en vain, nous serions, peut-être, **[86]** sur la voie de la véritable idée sur laquelle l'allégorie est fondée. Les anciens étaient des philosophes conséquents en toutes choses. Ils enseignaient que chacun de ces mondes disparus ayant achevé son évolution physique, et atteint – par la naissance, la croissance, la maturité, la vieillesse et la mort – la fin de son cycle, était retourné à la forme primitive, subjective, d'un monde *spirituel*. A la suite de cela, ce monde devait servir de demeure, pour l'éternité, à ceux qui y vécurent comme hommes, et même comme animaux et qui sont à l'heure qu'il est des esprits. Cette notion, toute incapable qu'elle soit d'être aussi exactement démontrée que celle de nos théologiens concernant le Paradis, est, tout au moins, un tant soit peu plus philosophique.

De même que l'homme, et tout autre être qui l'habite, notre planète a son évolution spirituelle et physique. Né d'une *pensée* idéale impalpable, dans la Volonté créatrice de Celui dont nous ne savons rien, et que nous ne faisons que faiblement concevoir dans notre imagination, ce globe devint fluide et semi spirituel, puis se condensant de plus en plus jusqu'à ce que son développement physique – la matière, démon tentateur – l'ait obligé à essayer ses propres facultés créatrices. La *Matière* lança un défi à

---

[105] *Di Perbo Mirifico*.

l'ESPRIT, et la terre eut, aussi, sa "chute". La malédiction allégorique dont elle souffre n'est due qu'à ce qu'elle *procrée* au lieu de *créer*. Notre planète physique n'est qu'une servante ou plutôt, une bonne à tout faire, de l'esprit son maître. "Maudit soit le sol... il portera des épines et des chardons", fait-on dire aux Elohim. "Tu enfanteras dans la douleur." Les Elohim le disent aussi bien au sol qu'à la femme. Et cette malédiction durera jusqu'à ce que la plus petite particule sur la terre ait vécu sa vie, jusqu'à ce que chaque grain de poussière soit devenu, par transformation graduelle en évoluant, la partie constituante d'une "âme vivante", et jusqu'à ce que celle-ci remonte le long de l'arc cyclique, pour se dresser finalement – son propre *Métatron* ou Esprit Rédempteur – au pied de l'échelon supérieur des mondes spirituels, comme il l'était à la première heure de son émanation. Au-delà, c'est le grand "Abîme" – le MYSTERE !

Rappelons-nous que toute cosmogonie a une *trinité* d'artisans qui y travaillent – Le Père, esprit ; la Mère, nature ou la matière ; et l'univers manifesté, Fils, ou résultat des deux. L'univers, de même que chaque planète qui le compose, passe par *quatre* âges, comme l'homme lui-même. Tous ont leur enfance, leur jeunesse, leur maturité et leur vieillesse, et ces quatre, ajoutés aux trois autres, composent encore une fois le sept sacré.

Les chapitres d'introduction de la *Genèse* n'ont jamais voulu présenter même une lointaine allégorie de la création de notre terre. Ils embrassent (Chapitre I[er]) l'idée métaphysique d'une période **[87]** indéfinie de l'éternité, dans laquelle des efforts successifs furent faits par la loi de l'évolution, pour former des univers. Cette notion est clairement présentée dans le *Sohar* : "Il existait d'anciens mondes qui périrent aussitôt venus à l'existence ; ils n'avaient pas de forme et on les appelait des *étincelles*. De même le forgeron, en battant le fer, fait voler les étincelles dans tous les sens Les étincelles sont les mondes primordiaux qui ne purent continuer leur existence parce que *l'Ancien vénérable* (Séphira) n'avait pas encore revêtu sa forme (de sexes opposés ou androgyne) du roi et de la reine (Séphira et Kadmon) et que le Maître ne s'était pas encore mis à l'œuvre [106]."

Les six périodes ou "jours" de la Genèse ont rapport à la même croyance métaphysique. Cinq essais infructueux furent faits par les

---

[106] Idra Suta : *Sohar*, livre III, p. 292, b. Le Suprême consultant l'Architecte du monde – son Logos – au sujet de la création.

Elohim, mais le résultat du sixième fut des mondes comme le nôtre, (c'est-à-dire que toutes les planètes et la plupart des étoiles sont des mondes habités, quoiqu'ils ne le soient pas de la même manière que notre terre). Ayant façonné enfin ce monde dans la sixième période, *l'Elohim* se reposa dans la *septième*. C'est ainsi que le "Très Saint" lorsqu'il créa le monde actuel dit : "Celui-ci me satisfait ; les autres antérieurs ne me satisfaisaient point [107]."Et *Elohim* "vit tout ce qu'il avait fait ; et voici que *c'était* très bon. Ainsi il y eut un soir, et il y eut un matin : ce fut le sixième *jour*" (*Genèse* I. 31).

Le lecteur se souviendra qu'au chapitre IV nous avons donné une explication du "jour" et de la "nuit" de Brahma. Le premier représente une certaine période de l'activité cosmique, et le second une autre période de repos cosmique. Dans l'un, les mondes sont évolués et passent par leurs quatre phases d'existence ; dans le dernier "l'inspir" de Brahma renverse la tendance des forces naturelles ; toute chose visible se disperse graduellement ; puis survient le chaos ; et une longue nuit de repos donne une nouvelle vigueur au cosmos, pour la prochaine période d'évolution. Au matin d'un de ces "jours", les processus en formation atteignent graduellement le point le plus élevé de leur activité ; le soir celle-ci diminue imperceptiblement jusqu'à ce que vienne le pralaya, et avec lui la "nuit". Un de ces matins et un de ces soirs constituent, en fait, un jour cosmique ; et c'est un "jour de Brahma" que **[88]** l'auteur cabalistique de la *Genèse* a en vue, toutes les fois qu'il dit : "Et il y eut un soir, et il y eut un matin ; ce fut le premier (le cinquième ou le sixième) ou n'importe quel *jour*." Six jours d'évolution graduelle, un jour de repos, puis – le soir ! Depuis l'apparition de l'homme sur *notre* terre, il y a un sabbat éternel ou repos, pour le Démiurge.

Les théories cosmogoniques des six premiers chapitres de la *Genèse* apparaissent dans les races des "fils de Dieu", des "géants", etc, du chapitre VI. A proprement parler, le récit de la formation de notre terre, ou "création", comme on l'a appelée bien à tort, commence avec le sauvetage

---

[107] Idra Suta : *Sohar*, III, 135 b. Si les chapitres de la Genèse et les autres livres mosaïques, de même que les sujets qu'ils traitent sont un peu embrouillés, la faute en est au compilateur et non pas à la tradition orale. Hi1kiah et Josiah furent obligés de se concerter avec Huldah la prophétesse, et par conséquent avoir recours à la magie pour comprendre la parole du "Seigneur Dieu d'Israël" retrouvée si à propos par Hilkiah (2 Rois XXII) ; et il n'est que trop bien prouvé, par les fréquentes incongruités, les répétitions et les contradictions, qu'ils passèrent plus tard par plus d'une révision et plus d'un remodelage.

de Noé du déluge. Les tablettes Chaldéo-babyloniennes récemment traduites par George Smith ne laissent aucun doute à ce sujet dans l'esprit de ceux qui savent lire ésotériquement les inscriptions. Ishtar, la grande déesse, parle dans la colonne III de la destruction du *sixième* monde et de l'apparition du septième, en ces termes :

> "SIX *jours* et six *nuits*, le vent, le déluge et la tempête firent rage.
>
> "Le *septième* jour, se calma le cours de la tempête et le déluge,
>
> "qui avait détruit comme un tremblement de terre [108]
>
> "se calma. Il fit sécher la mer, et le vent et le déluge prirent fin...
>
> "J'aperçus le rivage sur la limite de la mer...
>
> "le navire (l'argha, ou la lune) alla au pays du Nizir,
>
> "la montagne de Nizir arrêta le navire...
>
> "le *premier* jour, et le *second* jour, la montagne de Nizir fit de même,
>
> "le cinquième et le sixième la montagne de Nizir fit de même,
>
> "le *septième* jour, et pendant sa durée.
>
> "J'envoyai une colombe et elle partit. La colombe s'en alla et revint et... le corbeau s'envola... mais ne revint point.
>
> "J'élevai un autel sur le sommet de la montagne,
>
> "par *sept* herbes que je coupai, et au-dessous d'elles je plaçai des joncs, des pins et du timgar...

---

[108] Cette assimilation du déluge à un tremblement de terre, dans les tablettes assyriennes, tendrait à prouver que les nations antédiluviennes étaient au courant d'autres cataclysmes géologiques antérieurs au déluge que la bible présente comme la *première* calamité qui frappe l'humanité, et comme un châtiment.

"les dieux se réunirent comme des mouches, autour du sacrifice.

"Du temps jadis *aussi*, le *grand Dieu* dans sa course

"avait créé la grande splendeur (le soleil) d'Anu [109]. **[89]**

"Quand je ne quitterais pas la gloire de ces dieux sur le charme autour de mon cou... etc."

Tout cela a un rapport purement astronomique, magique et ésotérique. En lisant ces tablettes, on reconnaît le récit biblique, au premier coup d'œil, et l'on voit, en même temps, jusqu'à quel point le grand poème babylonien a été défiguré par des personnages évémériques – tombés de la position élevée de dieux qu'ils occupaient, au rang de simples patriarches. La place nous manque pour étudier tout au long cette parodie biblique des allégories chaldéennes. Nous nous bornerons donc à rappeler au lecteur que d'après l'aveu des témoignages les plus récalcitrants – comme celui de Lenormant, le premier inventeur puis champion des Akkadiens – la trinité chaldéo-babylonienne placée au-dessous d'Ilon, la divinité *non révélée*, se compose de Anu, Nuah et Bel. Anu est le chaos primordial, le dieu temps et monde en même temps, χρόνος et κόσνος, la matière, non-créée issue du seul principe fondamental de toutes choses. Quant à Nuah, il est, selon le même orientaliste :

"... l'intelligence, nous dirions volontiers le *verbum*, qui anime et féconde la matière, qui pénètre l'univers, qui le dirige et le fait vivre ; Nuah est, en même temps, le roi *du principe humide ; l'Esprit qui se meut à la surface des eaux*."

---

[109] George Smith note dans les tablettes, en premier lieu la création de la lune, ensuite celle du soleil : "Sa beauté et sa perfection sont vantées ainsi que la régularité de son orbite qui fit qu'on la considéra comme le type d'un luge et du régulateur du monde." Si ce récit du déluge se rapporte simplement à un cataclysme cosmogonique – même s'il avait été universel – pourquoi la déesse Ishtar ou Astoreth (la lune) parlerait-elle de la *création du soleil* après le déluge ? Les eaux auraient pu atteindre la hauteur de la montagne de Nizir (version chaldéenne), ou de Jebel-pjudi (les montagnes du déluge des légendes arabes) ou même du mont Ararat (du récit biblique) et même de l'Himalaya de la tradition hindoue, sans cependant atteindre le soleil – car même la Bible n'est pas allée jusqu'à un miracle de cette nature. 11 est évident que le déluge de la nation, qui la première en garda le souvenir, avait une autre signification, moins problématique et plus philosophique que celle d'un déluge universel, dont il ne reste aucune trace géologique.

Est-ce assez clair ? Nuah c'est Noé, flottant sur les eaux dans son arche ; celle-ci étant l'emblème de l'argha, ou de la lune, le principe féminin ; Noé c'est l' "esprit" tombant dans la matière. Nous le voyons, à peine débarqué sur la terre, plantant une vigne, buvant le vin, et s'enivrant ; c'est-à-dire que l'esprit pur est enivré aussitôt qu'il est emprisonné dans la matière. Le septième chapitre de la *Genèse* n'est qu'une autre version du premier. Ainsi, tandis que dans celui-ci on lit : "les ténèbres étaient à la surface de l'abîme, et l'esprit de Dieu se mouvait au-dessus des eaux", au chapitre sept, on lit : "Les eaux grossirent... et l'arche flotta (avec Noé – l'esprit) sur la surface des eaux." De sorte que Noé, s'il est le Nuah chaldéen, est l'esprit qui vivifie la *matière*, et le chaos est représenté par l'abîme, ou les eaux du déluge. Dans la légende babylonienne, c'est Ishtar (Astoreth, la lune) qui est enfermée dans l'arche, et qui envoie une colombe (emblème de Vénus et de toutes les déesses lunaires) à la recherche de la terre ferme. Et **[90]** tandis que dans les tablettes sémitiques c'est Xisuthros ou Hasisadra qui est "élevé en compagnie des dieux, pour sa piété", dans la Bible c'est Enoch qui agit selon Dieu et qui ayant été élevé auprès de lui, "ne fut plus".

Tous les anciens peuples croyaient à l'existence successive d'un nombre incalculable de mondes avant l'évolution ultérieure du nôtre et l'enseignaient. Le châtiment des chrétiens pour avoir ravi aux Juifs leurs archives et refusé la clé véritable pour les déchiffrer, commença dès les premiers siècles. Voilà la raison pour laquelle nous voyons les saints Pères de l'église à l'œuvre pour faire concorder une chronologie impossible et les absurdités de l'interprétation littérale, tandis que les doctes rabbins étaient parfaitement au courant de la véritable signification de leurs allégories. De cette manière, non seulement dans le *Sohar*, mais aussi dans d'autres ouvrages cabalistiques mentionnés par les Talmudistes, tels que le *Midrash Berasheth*, ou Genèse universelle, laquelle, avec la *Merkaba* (le chariot d'Ezéchiel) compose la *Cabale*, on reconnaît la doctrine de toute une série de mondes évoluant du chaos, et qui ont été successivement détruits.

Les doctrines hindoues reconnaissent deux *Pralayas* ou dissolutions ; un pralaya universel, le Maha-Pralaya, et l'autre partiel, ou Pralaya mineur. Cela n'a aucun rapport avec la dissolution universelle qui a lieu à la fin de chaque "jour de Brahma", mais avec les cataclysmes géologiques à la fin de chaque cycle mineur de notre globe. Ce déluge historique et purement local, de l'Asie centrale, dont la tradition se retrouve dans chaque pays, et qui, suivant Bunsen, eut lieu environ 10.000 ans avant J.-C., n'avait rien à

faire avec le Noé ou Nuah mythique. Un cataclysme partiel a lieu dit-on à la fin de chaque "âge" du monde, qui ne détruit pas celui-ci, mais ne fait qu'en changer la disposition générale. De nouvelles races d'hommes et d'animaux, et une nouvelle flore évoluent de la dissolution des précédentes.

Les allégories de la "chute de l'homme" et du "déluge" sont les deux traits caractéristiques les plus importants du Pentateuque. Ce sont, pour ainsi dire, l'Alpha et l'Omega, les échelons le plus haut et le plus bas de l'échelle d'harmonie qui forme la base des majestueux hymnes de la création humaine ; car ils dévoilent à celui qui interroge le *zura* (la *Gémantrie* figurative) les processus de l'évolution de l'homme, depuis la plus haute entité spirituelle jusqu'à la plus inférieure physique – l'homme post-diluvien, comme c'est le cas pour les hiéroglyphes égyptiens, (où chaque signe de l'écriture peinte qui ne cadre pas dans une certaine figure géométrique circonscrite, doit être rejeté comme un masque voulu par le hiérogrammate sacré) ; beaucoup de détails de la *Bible* doivent être traités de la même manière, ne retenant que ce qui correspond aux méthodes numériques enseignées par la *Cabale*. **[91]**

Le déluge n'apparaît dans les livres hindous que comme une tradition. Il n'a aucun caractère sacré, et nous ne rencontrons que dans le *Mahâbhârata*, les *Puranas*, et plus antérieurement encore dans le *Satapatha*, un des derniers *Brahmanas*. Il est plus que probable que Moïse, ou, du moins celui qui écrivit pour lui, se soit servi de ces récits comme base de son allégorie défigurée volontairement, en y ajoutant le récit chaldéen de Bérose. Dans le *Mahâbhârata*, nous retrouvons Nemrod, sous le nom du *Roi Daytha*. L'origine de la fable grecque des titans escaladant l'Olympe, et de celle de la construction de la Tour de Babel, afin d'atteindre le ciel, se reconnaît dans l'impie *Daytha*, qui lance ses imprécations contre le tonnerre céleste, et menace de conquérir le ciel avec ses puissants guerriers, attirant ainsi la colère de Brahma sur l'humanité. "Le Seigneur résolut alors", dit le texte, "de châtier ses créatures par une punition terrible qui devrait servir d'avertissement à leurs successeurs et à leurs descendants."

Vaivasvata (qui dans la *Bible* devient Noé) sauve un petit poisson, qu'on reconnaît ensuite pour un *avatar* de Vichnou. Le poisson avertit le saint homme que le globe est sur le point d'être submergé, que tous ses habitants vont périr, et lui ordonne de construire un navire, où lui et sa

famille s'embarqueront. Lorsque le navire est prêt, et que Vaivasvata s'y est enfermé avec sa famille, *les semences de toutes les plantes et un couple de chaque animal* la pluie commença à tomber et un poisson gigantesque, armé d'une corne, se place à la proue de l'arche. Le saint homme, suivant ses ordres attache un câble à cette corne, et le poisson conduit heureusement le navire à travers les éléments déchaînés. Dans la tradition hindoue, le nombre de jours pendant lequel dura le déluge, *coïncide exactement avec celui du récit de Moïse*. Lorsque les éléments furent apaisés, le poisson échoua l'arche sur le sommet des Himalayas.

Beaucoup de commentateurs orthodoxes prétendent que cette fable a été empruntée aux *Ecritures Mosaïques* [110]. Mais certes, si un pareil cataclysme universel a jamais eu lieu de mémoire d'homme, quelques monuments égyptiens, dont beaucoup ont une antiquité fabuleuse, l'auraient mentionné, de concert avec le récit de la disgrâce de Cham, Chanaan et de Mizraïm, leurs ancêtres **[92]** présumés. Mais jusqu'à maintenant, on n'a pas retrouvé la moindre allusion à cette calamité, bien que Mizraïm appartienne certainement à la première génération après le déluge, s'il n'était pas lui-même antédiluvien. D'autre part, les Chaldéens ont conservé la tradition, nous le tenons de Bérose lui-même, et les anciens hindous conservent la légende telle que nous la reproduisons ci-dessus. Or, il n'existe qu'une seule explication du fait extraordinaire, que des deux nations civilisées contemporaines comme l'Egypte et la Chaldée, l'une n'en ait gardé aucune tradition, bien qu'elle ait été plus directement intéressée à le faire – si nous en croyons la Bible – et que l'autre l'ait conservée. Le déluge mentionné dans la *Bible*, dans un des *Brahmanas* et dans les *Fragments* de Bérose, se réfère à l'inondation partielle qui, suivant Bunsen, et les calculs brahmaniques du Zodiaque changea, environ 10.000 ans avant J.-C. la face totale de l'Asie Centrale [111]. Par conséquent les Babyloniens et les Chaldéens ont pu l'apprendre de leurs hôtes mystérieux,

---

[110] La "lettre morte qui tue" est fort bien illustrée dans le cas du Jésuite Carrière mentionné dans la "*Bible de l'Inde*". La dissertation suivante donne une excellente idée de l'esprit du monde catholique tout entier : "Si bien que la création du monde", dit le fidèle disciple de Loyola, en expliquant la Chronologie de Moïse, "et tout ce qui est rapporté dans la *Genèse* a pu être connu de Moïse par les *récits personnels que lui avaient fait ses parents*. Peut-être les souvenirs existaient-ils encore parmi les Israélites, et que d'après ces souvenirs il a pu noter les dates de la naissance et de la mort des patriarches, le nombre de leurs enfants et les noms des différents pays où chacun d'eux s'établit sous la conduite du *saint esprit que nous devons toujours considérer comme le principal auteur de tous les livres sacrés* !!!"

[111] Voyez chapitre XV et dernière partie du second volume.

baptisés par quelques assyriologues du nom d'Akkadiens, ou il est encore plus probable qu'ils aient été eux-mêmes, les descendants de ceux qui peuplaient les cités submergées. Les Juifs recueillirent la légende de ces derniers comme ils reçurent d'eux tout le reste ; les Brahmanes ont pu garder la tradition des contrées qu'ils avaient envahies en premier lieu, et qu'ils avaient peut-être déjà habitées avant leur conquête du Pendjab. Mais les Egyptiens originaires du sud de l'Inde avaient moins d'intérêt à se souvenir du cataclysme, puisqu'il ne les avait affectés peut être qu'indirectement, l'inondation ayant été confinée à l'Asie Centrale.

Burnouf remarquant que le récit du déluge ne se trouve que dans un des plus modernes Brahmanas, croit également que les Hindous ont pu l'emprunter aux nations sémitiques. Toutes les traditions et les coutumes des Hindous s'opposent à une pareille supposition. Les Aryens, et surtout les Brahmanes n'ont jamais rien emprunté aux sémites et en cela nous sommes corroborés par un de ces "témoins récalcitrants", comme Higgins appelle les partisans de Jéhovah et de la Bible. "Je n'ai jamais rien vu dans l'histoire des Egyptiens et des Juifs", écrit l'abbé Dubois, qui avait résidé pendant quarante ans aux Indes, "qui laisserait supposer que n'importe laquelle de ces deux nations, ou une autre quelconque sur la surface de la terre, aient été établie antérieurement aux Hindous et tout particulièrement aux Brahmanes ; je ne puis, donc, m'imaginer que ceux-ci aient tiré leurs rites des nations étrangères. Bien au contraire, j'en déduis qu'ils viennent d'une source originelle qui leur est propre. Quiconque connaît tant soi peu la valeur et le caractère des Brahmanes, leur dignité, leur orgueil et leur **[93]** extrême vanité, l'éloignement et le souverain mépris qu'ils professent pour tout ce qui est étranger, et dont ils ne peuvent pas se vanter d'être les inventeurs, sera d'accord avec moi qu'un pareil peuple ne consentirait jamais à prendre ses coutumes et ses règles de conduite dans celles d'un pays étranger [112]."

Cette fable, qui donne le récit du plus ancien avatar – le Matsya – se réfère à un autre yoga que le nôtre, celui de la première apparition de la vie animale ; qui sait peut-être à la période Dévonienne de nos géologues ? Elle correspond certainement mieux à celle-ci qu'à l'an 2348 avant J.-C. A part cela l'absence même de toute allusion au déluge dans les plus anciens livres des Hindous, est un argument des plus puissants, lorsque nous en

---

[112] *Description, etc... des peuples de l'Inde*, par l'Abbé J.-A. Dubois, missionnaire à Mysore. Vol. I, p. 186.

sommes réduits à des suppositions comme c'est ici le cas. "Les *Védas* et le *Manou*", dit Jaccolliot, "ces monuments de l'ancienne pensée asiatique, existaient bien avant la période diluvienne ; *ceci est un fait incontestable, qui a toute la valeur d'une vérité historique*, car, outre la tradition qui nous montre Vichnou, en personne, sauvant les *Védas* du déluge – tradition qui, malgré sa forme légendaire, doit certainement reposer sur un fait réel – on a remarqué qu'aucun de ces livres sacrés ne fait mention du cataclysme, tandis que les Pouranas et le *Mahâbhârata* et quantité d'autres ouvrages plus récents le décrivent dans ses moindres détails, *ce, qui est une preuve de la priorité des premiers*. Les *Védas* n'auraient certainement pas manqué de dédier quelques hymnes à la terrible calamité, qui entre toutes les manifestations de la nature, a dû frapper l'imagination de ceux qui en furent les témoins.

> "De même le *Manou*, qui nous fait un récit complet de la création, avec la chronologie depuis l'âge divin et héroïque jusqu'à l'apparition de l'homme sur la terre, aurait eu garde de passer sous silence un fait de cette importance". Le *Manou* (livre I, sloka 35) donne les noms de dix saints éminents qu'il nomme de pradjapatis (ou plus correctement des *Prajâpatis*) dans lesquels les théologiens brahmaniques voient les prophètes, les ancêtres de la race humaine, et que les Pandits considèrent comme dix rois puissants qui vécurent dans le Krita-Yug, ou l'âge du bien (l'âge d'or des Grecs).
>
> Le dernier de ces Prajâpatis est Brighou.
>
> En détaillant la succession de ces grands êtres qui, d'après le Manou, ont gouverné le monde, l'ancien législateur brahmanique donne les noms suivants des descendants de Brighou : Swarotchica, Ottami, Tamasa, Raivata, le glorieux Tchakchoucha et **[94]** le fils de Vivasvat, chacun des six s'étant rendu digne de porter le titre de Manou (divin législateur), titre qui avait également appartenu aux Prajâpatis, et à tous les grands personnages de l'Inde primitive. La généalogie s'arrête à son nom.

> Or, d'après les *Pouranas* et le *Mahâbhârata* ce fut sous un descendant de ce fils de Vivaswata, nommé Vaivaswata qu'eut lieu le grand cataclysme, dont le souvenir, comme nous le verrons, a passé dans la tradition, et fut colporté par l'émigration dans tous les pays de l'est et de l'ouest colonisés depuis lors par les Hindous.
>
> La généalogie du Manou, s'arrêtant, ainsi que nous venons de le voir, à Vivaswata, il s'ensuit que cet ouvrage (celui du Manou) n'a eu connaissance ni de Vivaswata, ni du Déluge [113]."

L'argument est incontestable ; et nous le recommandons aux savants officiels qui, pour plaire au clergé, nient chaque fait qui vient corroborer l'immense antiquité des *Védas* et du *Manou*. Il y a longtemps que le colonel Vans Kennedy a déclaré que Babylone avait été, dès l'origine, le siège de la littérature sanscrite et des connaissances des Brahmanes. Alors pourquoi et comment les Brahmanes auraient-ils pénétré jusque-là, sinon à la suite de guerres intestines et d'émigration des Indes ? Le récit le plus complet du déluge, se trouve dans le *Mahâbhârata* de Vedavyasa, poème en honneur des allégories astrologiques, au sujet des guerres entre les races Solaires et Lunaires. Une de ces versions prétend que Vivaswata devint par sa propre progéniture le père de toutes les nations de la terre, et c'est là la formule adoptée dans la version de Noé ; l'autre veut – comme celle de Deucalion et Pyrrha – qu'il n'eut qu'à jeter des cailloux dans la boue déposée par les eaux de l'inondation, pour produire des hommes à volonté. Ces deux versions – l'une juive et l'autre grecque – ne nous laissent pas le choix. Il faut, ou croire que les Hindous ont emprunté la légende aux Grecs païens, ainsi qu'aux Juifs monothéistes, ou alors – ce qui est bien plus probable – que les versions de ces deux nations sont venues de la littérature védique par l'intermédiaire des Babyloniens.

L'histoire rappelle le flot d'immigration à travers l'Indus, qui, plus tard, se déversa sur l'occident ; elle relate aussi le passage des populations d'origine hindoue de l'Asie Mineure, pour aller coloniser la Grèce. Mais l'histoire ne dit rien au sujet du "peuple élu", ou des colonies grecques qui auraient pénétré dans l'Inde antérieurement au Vème et au IVème siècle avant

---

[113] *Fétichisme, Polythéisme, Monothéisme*, pp. 170, 171.

J.-C., époque à laquelle nous trouvons les premières vagues traditions, d'après lesquelles quelques-unes des problématiques tribus *perdues* d'Israël, auraient **[95]** pris, depuis Babylone, la route de l'Inde. Mais même si on devait ajouter foi au récit des dix tribus, et qu'on puisse prouver que ces tribus, elles-mêmes, aient existé dans l'histoire profane comme dans l'histoire sacrée, cela ne résoudrait en aucune façon le problème. Colebrooke, Wilson et d'autres éminents hindouistes prouvent que le *Mahâbhârata*, sinon le *Satapatha*-brahmana, qui donne aussi la version du récit, sont de beaucoup antérieurs à l'époque de Cyrus, et par conséquent à l'époque possible de l'apparition en Inde de l'une quelconque des tribus d'Israël [114].

Les orientalistes attribuent au *Mahâbhârata* une antiquité de douze à quinze cents ans avant J.-C. ; quant à la version grecque, la preuve n'en est pas plus certaine que pour l'autre, et les efforts des hellénistes dans ce sens, ont eu aussi peu de succès. L'histoire des armées conquérantes d'Alexandre pénétrant dans l'Inde septentrionale soulève aujourd'hui de plus en plus de doute. Il n'existe pas une seule archive nationale hindoue, ni le plus petit souvenir historique, d'un bout du pays à l'autre, qui ait laissé la moindre trace d'une invasion de cette nature.

Si nous sommes obligés d'admettre que de pareils faits historiques n'ont été que des fictions, que devons-nous penser des narrations qui portent en elles-mêmes la marque d'avoir été inventées de toutes pièces ? Nous sympathisons de tout cœur avec le professeur Müller, lorsqu'il dit que "cela paraît être un blasphème de considérer ces fables du monde païen comme des fragments corrompus et faussement interprétés de la Révélation *divine*, donnée, autrefois, à l'humanité tout entière." Toutefois, ce savant est-il aussi impartial pour les deux partis, s'il ne comprend dans ces fables, celles de la Bible elle-même ? Et le langage de *l'Ancien Testament* est-il plus pur ou plus moral que celui des livres brahmaniques ? Ou les fables du monde *païen* sont-elles plus impies et plus ridicules que celle de l'entretien de Jéhovah avec Moïse (Exode, XXXIII, 23) ? Quel est le dieu païen qui prenne un aspect plus diabolique que ce même Jéhovah

---

[114] Contre cette dernière affirmation, dérivée uniquement des récits de la Bible, nous pouvons opposer tous les fats historiques : 1° Il n'existe aucune preuve que ces douze tribus aient jamais existé ; celle de Lévi était une caste sacerdotale, et toutes les autres sont imaginaires. 2° Hérodote, le plus exact de tous les historiens, qui était en Assyrie lorsque florissait Esra, ne fait aucune mention des Israélites ? Hérodote naquit en l'an 484 avant J.-C.

en plus d'une occasion ? Si les sentiments d'un pieux chrétien se révoltent à l'absurde récit du Père Kronos mangeant ses enfants, et mutilant Uranus ; ou à celui de Jupiter précipitant Vulcain du haut de l'Olympe et lui cassant la jambe ; peut-il, ailleurs en vouloir à un *non*-chrétien de se faire des gorges chaudes à l'idée de Jacob engageant une partie de boxe avec le Créateur, lequel "voyant qu'il ne pouvait le **[96]** *vaincre*" lui démit la hanche ; le patriarche tenant bon contre Dieu et ne Le laissant point aller, malgré Sa prière ?

Pourquoi l'histoire de Deucalion et de Pyrrha, jetant des pierres dans le limon et créant ainsi la race humaine, serait-elle plus ridicule que celle de la femme de Loth, changée en un pilier de sel, ou celle de l'Eternel façonnant des hommes de *terre glaise* et leur soufflant le souffle de vie dans les narines ? La différence entre ce mode de création et celui du dieu égyptien aux cornes de bélier, formant un homme sur un tour de potier, est à peine perceptible. La légende de Minerve, déesse de la sagesse, venant à l'existence après une période de gestation dans le cerveau de son père est, tout au moins, une allégorie poétique et suggestive. Aucun ancien grec ne fut jamais brûlé pour ne pas l'avoir acceptée au pied de la lettre ; et de toutes manières, les fables "païennes" sont, en général, beaucoup moins absurdes et impies que celles qu'on impose aux chrétiens, depuis que l'Eglise a accepté *l'Ancien Testament*, et que l'Eglise Catholique Romaine a ouvert son registre de saints thaumaturgiques.

> "Beaucoup d'indigènes hindous", continue le professeur Müller, "confessent être outrés des impuretés attribuées à leurs dieux dans ce qu'ils appellent leurs écritures sacrées ; et cependant il ne manque pas d'honnêtes Brahmanes qui soutiennent que *ces fables ont une signification plus profonde* ; que l'immoralité étant incompatible avec un être divin, on suppose *qu'un mystère* se cache dans ces fables consacrées par le temps, mystère qu'un esprit investigateur et révérencieux peut espérer sonder".

Voilà précisément ce que prétend le clergé chrétien lorsqu'il cherche à expliquer les indécences et les incongruités de *l'Ancien Testament*. Mais, au lieu d'en laisser l'interprétation à ceux qui possèdent la clé de ces prétendues incongruités, il s'est arrogé la fonction et le droit, par le pouvoir divin, de les interpréter à sa guise. Il a non seulement fait cela, mais il a,

peu à peu, privé le clergé hébreu des moyens d'interpréter ses Ecritures, comme l'avaient fait les ancêtres ; de sorte qu'au siècle actuel, il est fort rare de rencontrer parmi les Rabbins ; un cabaliste profondément versé dans cette science. Les Juifs, eux-mêmes, en ont perdu la clé ! Et pourrait-il en être autrement ? Où sont les manuscrits originels ? Le plus ancien manuscrit hébreu existant est, dit-on, le *Bodléian Codex*, qui date, tout au plus, de huit ou neuf cents ans [115]. La lacune entre Ezra et ce *Codex* serait donc de quinze siècles. **[97]**

En 1490 l'Inquisition *fit brûler toutes les Bibles hébraïques* ; Torquemada, à lui seul, détruisit plus de 6.000 volumes à Salamanque. Exception faite de quelques manuscrits des *Tora Ketubim* et des *Nebiim*, employés dans les synagogues, nous ne croyons pas qu'il y ait un seul manuscrit ancien qui n'ait pas été ponctué et, par conséquent, mal interprété et déformé par les Masorets. Sans cette invention venue fort à propos de la *Masorah*, il n'aurait pas été possible de tolérer au siècle actuel un seul exemplaire de *l'Ancien Testament*. Il est bien connu que les Masorets prirent à tâche d'effacer, sauf dans quelques passages qui ont probablement dû leur échapper, toutes les expressions inconvenantes en les remplaçant par places par des phrases de leur crû, ce qui changeait souvent complètement le sens du verset. "Il est évident", dit Donald. son, "que l'école masorétique, à Tibériade, s'occupa de faire et de défaire le texte hébreu, jusqu'à la publication finale de la Masorah elle-même." Par conséquent, si nous avions seulement les textes originels – si nous nous en rapportons aux exemplaires actuels de la Bible en notre possession – ce serait édifiant de comparer *l'Ancien Testament* avec les *Védas* et même avec les livres brahmaniques. Nous croyons certainement qu'aucune foi, pour aveugle qu'elle soit, puisse tenir debout devant une pareille avalanche de fables et de crues impudicités. Si celles-ci ne sont pas seulement acceptées par des millions de personnes civilisées, qui s'imaginent qu'il est honorable et édifiant d'y croire comme étant une *révélation divine*, mais aussi qu'elles leur ont été imposées, pourquoi nous étonnerions-nous de ce

---

[115] Le D[r] Kennicot, lui-même, et Bruns sous sa direction vers 1780 collationna 692 manuscrits de la "Bible" hébraïque. Parmi tous ceux-ci, deux seulement étaient attribués au X[ème] siècle, et trois à une époque aussi lointaine que le XI[ème] et XII[ème] siècles. Les autres allaient du XIII[ème] au XVI[ème].

Dans son *Introduzione alla Sacra Scrittura*, pp. 34-47, de Rossi, de Parme, parle de 1418 MSS, collationnés et de 374 éditions. Le plus ancien manuscrit le *Codex*, affirme-t-il – celui de Vienne – date de l'an 1019 ; puis vient celui de Reuchlin, de Carlsruhe, 1038. "Il n'y a", déclare-t-il, "rien dans les manuscrits de l'Ancien Testament hébreu, qui soit antérieur an XI[ème] siècle après le Christ".

que les Brahmanes croient également que leurs écritures sont une *Sruti*, c'est-à-dire une révélation ?

De toutes façons, rendons grâces aux Masorets, mais considérons en même temps les deux faces de la médaille.

Les légendes, les mythes, les allégories, les symboles, s'ils appartiennent à la tradition hindoue, chaldéenne, ou égyptienne, sont tous classés sous la même rubrique, de fiction. On ne leur concède même pas une recherche superficielle au sujet de leur relation possible avec l'astronomie ou les emblèmes sexuels. Les mythes – lorsqu'ils sont mutilés, et justement pour cette raison – sont acceptés comme Ecriture Sainte, bien plus, comme la Parole de Dieu ! Est-ce là de l'histoire impartiale ? Est-ce là de la justice pour le passé, le présent ou le futur ? "Vous ne pouvez servir Dieu et Mammon", disait le Réformateur il y a dix-neuf siècles. "Vous **[98]** ne pouvez servir la vérité et le parti pris public", serait plus applicable en s'adressant à notre époque actuelle. Et cependant nos autorités prétendent servir celle-là.

Il est rare qu'un mythe dans un système religieux quelconque, n'ait pas une base historique aussi bien que scientifique. Les Mythes, ainsi que le dit fort judicieusement Pococke, "sont reconnus aujourd'hui comme des fables, dans la mesure où nous les comprenons mal ; des vérités dans la mesure où elles étaient autrefois comprises. C'est notre ignorance qui a fait un mythe de l'histoire ; et notre ignorance est un héritage des Hellènes, et la plus grande partie de celle-ci est le résultat de la vanité hellénique [116]".

Bunsen et Champollion ont déjà montré que les livres sacrés des Egyptiens étaient bien plus anciens que les parties les plus anciennes du *Livre de la Genèse*. Et aujourd'hui, de soigneuses recherches paraissent autoriser le soupçon – qui pour nous est une certitude – que les lois de Moïse sont copiées sur le code du *Manou* brahmanique. Ainsi, selon toute probabilité, l'Egypte est redevable à l'Inde de sa civilisation, de ses institutions civiles, et de son art. Toute une armée "d'autorités" s'érige contre cette dernière assertion ; mais que nous importe si ces autorités nient aujourd'hui le fait ? Tôt ou tard il faudra qu'elles l'acceptent, qu'elles appartiennent à l'école allemande ou française. Il existe parmi eux, mais non chez ceux qui transigent si aisément entre l'intérêt et la conscience,

---

[116] *India in Greece*. Préface, IX.

quelques savants intrépides, qui jetteront la lumière sur certains faits irrécusables. Il y a quelque vingt ans, Max Müller, dans une lettre à l'éditeur du *Times* de Londres, en avril 1857, soutenait fermement que le Nirvâna voulait dire *annihilation*, au sens le plus large du mot. (Voyez *Chips*, etc. Vol. I, p. 287, au sujet de la signification de Nirvâna). Mais en 1869, dans une conférence devant l'assemblée générale de l'Association des Philologues Allemands, à Kiel, il déclara nettement "qu'il croyait que le nihilisme attribué à l'enseignement du Bouddha, ne fait pas partie de sa doctrine, et qu'il est tout à fait erroné de supposer que le Nirvâna signifie annihilation" (*American and Oriental Litterary Record*, de Trübner, October 16, 1869 ; voyez aussi *Ancient Faiths and Modern de Inmann*, p. 128). Et cependant si nous ne nous trompons fort, le professeur Müller passait aussi bien pour une autorité en 1857 qu'en 1869.

"Il sera difficile d'établir", dit (maintenant) ce célèbre savant, "si les *Védas* sont les livres les plus anciens, ou si quelques parties de *l'Ancien Testament* ne peuvent être attribuées à une date aussi ancienne, sinon antérieure aux plus anciens hymnes **[99]** des Védas [117]." Toutefois sa rétraction au sujet du Nirvâna nous laisse l'espoir qu'il pourra encore changer d'opinion quant à la *Genèse*, de sorte que le public aura le bénéfice simultané de la vérité et de la sanction d'une des plus hautes autorités de l'Europe.

Nul n'ignore que les orientalistes n'ont jamais pu se mettre d'accord sur l'époque de Zoroastre, et jusqu'à ce que cette question ait été élucidée on fera bien de s'en tenir implicitement, plutôt aux calculs brahmaniques au moyen du zodiaque, qu'à l'opinion des savants. Laissant de côté toute la horde profane des savants méconnus, ceux qui attendent encore leur tour pour devenir les idoles du public comme symboles de la direction scientifique, où trouverons-nous, parmi les autorités reconnues aujourd'hui comme telles, deux hommes qui soient d'accord au sujet de cette époque ? Voici Bunsen qui place Zoroastre à Baktra, et l'émigration des Baktriens vers l'Indus en l'an 3784 avant J.-C. [118] et la naissance de Moïse en 1392 [119]. Or il est plutôt malaisé de mettre Zoroastre avant les *Védas* puisque sa doctrine tout entière est celle des Védas primitifs. Certes, il séjourna en

---

[117] *Chips* Vol. I.

[118] *Egypt's place in Universal History*. Vol. V. p. 77.

[119] *Ibidem*, p. 78.

Afghanistan pendant une période plus ou moins problématique, avant de traverser le Pendjab ; mais les *Védas* furent commencés dans ce dernier pays. Ils signalent la marche des Hindous de même que *l'Avesta* signale celle des Iraniens. Puis il y a Haug qui assigne à *l'Aitareya* Brahmanam – doctrine brahmanique et commentaire du *Rig-Véda*, d'une date bien plus récente que le *Véda* lui-même – une date de 1400 à 1200 avant J.-C., tandis qu'il met les *Védas* entre 2000 et 2400 ans avant J.-C. Max Müller fait prudemment ressortir certaines difficultés dans ce calcul chronologique, mais, tout de même, il ne le nie pas entièrement [120]. Quoi qu'il en soit, et en supposant même que le *Pentateuque* ait été écrit par Moïe en personne – nonobstant qu'en ce faisant, il ait fait deux fois le récit de sa propre mort – néanmoins, si Moïse est né, ainsi que le dit Bunsen en 1392 avant J.-C. il est impossible que le Pentateuque ait été écrit avant les *Védas* ; et surtout si Zoroastre est né en 3784 avant J.-C. Si, comme le dit le Dr Haug [121], quelques-uns des hymnes du Rig-Véda furent écrits avant le schisme de Zoroastre, quelque trente-sept siècles avant J.-C. et Max Müller affirme lui-même que les "Zoroastriens et leurs ancêtres partirent de l'Inde pendant la période védique", comment pourrait-on faire remonter quelques parties de *l'Ancien Testament* à la même date, sinon "à une date antérieure aux plus anciens hymnes du *Véda*" ? **[100]**

Les orientalistes en général sont d'accord que les Aryens, 3000 ans avant J.-C., occupaient encore les steppes à l'est de la mer Caspienne, et qu'ils étaient encore unis. Rawlinson suppose qu'ils "vinrent de l'est", de l'Arménie, comme centre commun ; tandis que deux courants congénères s'acheminèrent l'un vers le nord sur le Caucase et l'autre à l'ouest sur l'Asie Mineure et l'Europe. Il retrouve les Aryens, à une période antérieure au XVème siècle avant notre ère, "établis dans le territoire baigné par l'Indus supérieur". De là les Aryens Védiques se transportèrent au Pendjab et les Aryens du Zend à l'occident où ils fondèrent les nations historiques. Mais cela, comme tout le reste, n'est qu'une hypothèse, et n'est donné que comme telle.

Rawlinson encore emboîtant le pas à Max Müller dit que "l'histoire primitive des Aryens demeure pendant plusieurs siècles une lacune absolue". Toutefois beaucoup de Brahmanes instruits nous ont déclaré

---

[120] *Chips. Aytereya Brahmanam.*

[121] Dr. Haug, surintendant des études sanscrites au Collège de Poona, à Bombay.

qu'ils ont trouvé la trace de l'existence des *Védas* dès l'an 2100 avant J.-C. ; et Sir Williams Jones, se basant sur les données astronomiques, assigne au *Yajur-Véda*, une date de 1580 avant J.-C. Cela serait encore antérieur à Moïse.

C'est sur la supposition que les Aryens ne quittèrent pas l'Afghanistan pour le Pendjab avant 1500 ans avant J.-C. que Max Müller et les autres savants d'Oxford croient que certaines parties de *l'Ancien Testament* peuvent être attribuées à la même date, sinon à une date antérieure aux plus anciens hymnes du *Véda*. Par conséquent, jusqu'à ce que les orientalistes puissent nous dire la date exacte à laquelle Zoroastre était florissant, aucune autorité ne doit être considérée plus compétente pour déterminer l'âge des *Védas* que les Brahmanes eux-mêmes.

Comme c'est un fait notoire que les Juifs empruntèrent la plupart de leurs lois aux Egyptiens, examinons qui étaient les Egyptiens. A notre avis – qui n'a, naturellement, pas une grande valeur – ils étaient les anciens habitants de l'Inde, et dans notre premier volume nous avons cité des passages de l'historien Collouca-Batta, à l'appui de cette thèse. Voici ce que nous voulons dire par l'Inde antique :

Aucune contrée sur la carte – si ce n'est l'ancienne Scythie – n'est moins bien définie que celle qui porta la dénomination de l'Inde. L'Ethiopie est peut-être la seule de ce genre. C'était le berceau des races Cushites ou Kamitiques, et il était situé à l'Est de Babylone. Ce fut jadis le nom de l'Hindoustan, lorsque les races noires, adorateurs de Bala-Mahadeva et Bhavani-Mahidévi régnaient suprêmes sur ce pays. L'Inde des sages primitifs parait avoir été la région des sources de l'Oxus et du Jaxartes. Appollonius de Tyane traversa le Caucase ou l'Hindou-Koush, où il rencontra un roi qui lui indiqua la demeure des sages – peut-être les **[101]** descendants de ceux qu'Ammianus appelle les "Brahmanes de l'Inde supérieure", et que visita Hystaspes, père de Darius (ou plus probablement Darius Hystaspes lui-même) ; et lequel, ayant été instruit par eux, infusa leurs rites et leurs idées dans les pratiques des Mages. Ce récit d'Apollonius paraît laisser supposer que le pays qu'il visita était le Cashmire, et que les *Nagas* – après leur conversion au Bouddhisme – furent ses instructeurs. A ce moment l'Inde Aryenne ne s'étendait pas au-delà du Pendjab.

A notre avis, l'obstacle le plus déconcertant pour tout progrès de l'ethnologie, a toujours été la triple progéniture de Noé. En conciliant les races post-diluviennes avec la descendance généalogique de Sem, Cham et Japhet, les orientalistes chrétiens ont entrepris une tâche impossible à accomplir. L'arche biblique de Noé a été un lit de Procuste auquel tout devait s'adapter. Par conséquent on a détourné l'attention des véritables sources d'information concernant l'origine de l'homme, et on a confondu une allégorie purement locale, avec une archive historique venant, d'une source inspirée. Quelle étrange et malencontreuse idée ! De toutes les écritures sacrées des nations nées de la racine primitive de l'humanité, ne faut-il pas que le Christianisme choisisse comme guide les annales nationales et les écritures d'un peuple qui est peut-être le moins spirituel entre tous ceux de la famille humaine – les Sémites. Une nation qui n'a jamais été capable de développer parmi toutes ses langues, un langage qui permette d'incorporer les notions d'un monde intellectuel et moral ; dont les formes d'expression, et les tendances ne se sont jamais élevées au-dessus d'images purement sensuelles et terre à terre ; dont la littérature n'a jamais laissé quoi que ce soit d'original, rien qui n'ait été emprunté à la pensée aryenne ; et dont la science et la philosophie soient absolument dépourvues des nobles traits qui caractérisent les doctrines éminemment spirituelles et métaphysiques des races Indo-européennes (c'est-à-dire Japhétiques).

Bunsen démontre que le Khamisme (le langage de l'Egypte) est un très ancien reste de l'Asie occidentale, contenant le *germe* du sémite ; il témoigne, ainsi, "de l'unité de parenté primitive entre les races Sémite et Aryenne." Rappelons-nous à ce sujet, que les peuples du Sud-Ouest et de l'Ouest de l'Asie, y compris les Mèdes, étaient tous des Aryens. Il est encore loin d'être prouvé qui furent les maîtres originels et primitifs de l'Inde. Que cette période soit maintenant hors de la portée de l'histoire documentaire, n'empêche en aucune manière la probabilité de notre théorie que c'était la puissante race de constructeurs, qu'on les appelle Ethiopiens orientaux ou Aryens à peau noire (ce mot signifiant simplement "noble guerrier", un "brave"). Ils régnèrent, à une époque, en souverains maîtres sur l'ancienne Inde tout entière, désignée, plus **[102]** tard, par le Manou, comme la possession de ceux que nos savants appellent les peuples de langue sanscrite.

On suppose que ces Hindous pénétrèrent dans le pays par le Nord-Ouest ; d'aucuns *croient* qu'ils apportèrent avec eux la religion

brahmanique, et le langage de ces conquérants était probablement le sanscrit. C'est sur ces trois pauvres données que nos philologues ont travaillé depuis que Sir William Jones a appelé l'attention sur l'hindoustan et son immense littérature sanscrite – mais traînant toujours après eux le boulet des trois fils de Noé. C'est de la science *exacte*, dégagée de tout parti pris religieux ! Certes, l'ethnologie n'aurait rien perdu, si le trio des trois fils de Noé était tombé à l'eau et s'était noyé dans les eaux du déluge, avant que l'arche n'ait touché terre !

On classe, généralement, les Ethiopiens dans le groupe des Sémites ; mais nous allons étudier jusqu'à quel point ils ont droit à cette classification. Nous aurons aussi à considérer jusqu'à quel points ils ont été mêlés à la civilisation égyptienne, laquelle comme le dit certain auteur, paraît avoir joui de la même perfection dès les âges les plus reculés, sans avoir passé par une ascension et un progrès, comme cela a été le cas pour tous les 'autres peuples. Pour des raisons que nous allons exposer, nous sommes prêts à affirmer que l'Egypte doit sa civilisation, son gouvernement et ses arts – et surtout celui de la construction – à l'Inde pré-védique, et que ce fut une colonie d'Aryens à peau foncée, ou ceux qu'Homère et Hérodote appellent les Ethiopiens orientaux, c'est-à-dire les habitants de l'Inde méridionale, qui y apportèrent leur civilisation toute faite, dans les temps anté-chronologiques, ce que Bunsen appelle l'histoire pré-Mérite, mais néanmoins, appartenant à une époque déterminée.

Dans le *India in Greece* de Pococke, nous lisons le paragraphe suggestif suivant : "Le récit, sans ornement, des guerres entre les chefs solaires, Oosras (Osiris) le prince des Guclas, et "TUPHOU", n'est rien de plus que le fait historique des guerres des Apiens, ou tribus solaires d'Oude et des peuples de "Tu-PHOO" ou Thibet, qui étaient, de fait, la race lunaire, pour la plupart Bouddhistes [122], et combattus par Rama et les "AITHO-PIAS" ou peuple d'Oude, connus ensuite comme les AITHO-IO-PIENS d'Afrique [123]." (Voir page 121).

---

[122] Pococke appartient à la classe d'orientalistes qui croient que le Bouddhisme a précédé le Brahmanisme, et était la religion des premiers Védas, Gautama n'ayant été que le restaurateur de cette religion dans sa forme la plus pure, et gui est retombée de nouveau après lui dans le dogmatisme.

[123] *India in Greece*, p. 200.

Nous rappellerons au lecteur, à cet égard, que Ravan, le géant, qui, dans le *Ramayana*, combattit Rama Chandra, y est présenté **[103]** comme le Roi de Lanka, qui était l'ancien nom de Ceylan ; et qu'à cette époque, Ceylan faisait peut être partie de la terre ferme de l'Inde méridionale, qui était peuplée par les "Ethiopiens orientaux". Vaincus par Rama, le fils de Dasarata, le Roi Solaire de l'ancienne Oude, une colonie de ceux-ci émigra dans le Nord de l'Afrique. Si, ainsi que beaucoup le soupçonnent, *l'Iliade* d'Homère, et une grande partie de son récit de la guerre de Troie, est un plagiat du *Ramayana*, les traditions qui servirent de base pour ce dernier, doivent avoir une antiquité fabuleuse. Il y a donc amplement de la place dans l'histoire pré-chronologique pour y placer une période pendant laquelle les "Ethiopiens orientaux" auraient pu établir l'hypothétique colonie Mizraique, avec son éminente civilisation et ses arts indiens.

La science est encore dans l'ignorance au sujet des inscriptions cunéiformes. Jusqu'à ce qu'elles aient été complètement déchiffrées, et tout spécialement celles gravées dans les rochers, si abondamment trouvées dans les limites de l'ancien Iran, qui sait les secrets qu'elles auront à nous révéler ? Il n'y a pas d'inscription monumentale sanscrite plus ancienne que Chandragupta (315 avant J.-C.) et les inscriptions de Persépolis sont de 220 ans plus anciennes. Il existe aujourd'hui même quelques manuscrits en caractères totalement inconnus des philologues et des paléographes, et un de ceux-ci est, ou était, il n'y a pas longtemps, dans la bibliothèque de Cambridge en Angleterre. Les écrivains linguistiques classent la langue sémite parmi les langages indo-européens, en y comprenant généralement l'éthiopien et l'ancien égyptien. Mais si quelques dialectes de l'Afrique du Nord moderne, et même le Gheez moderne ou éthiopien, sont aujourd'hui dégénérés et corrompus au point de permettre de fausses conclusions au sujet de leur parenté originelle avec les autres langages sémites, nous ne sommes pas si sûrs que ceux-ci aient droit à une pareille classification, sauf en ce qui concerne l'ancienne langue copte et l'ancien Gheez.

Il reste encore à prouver qu'il existe une plus étroite parenté entre les Ethiopiens et les Aryens à peau foncée, et entre ceux-ci et les Egyptiens. On a reconnu il n'y a pas longtemps que les anciens Egyptiens appartenaient au type caucasien de l'humanité, et que la forme de leur crâne est purement asiatique [124]. Si leur peau était moins cuivrée que celle

---

[124] L'origine asiatique des premiers habitants de la vallée du Nil est clairement prouvée par des témoignages concurrents et indépendants. Cuvier et Blumenbach affirment que les crânes des

des Ethiopiens modernes, les Ethiopiens, eux-mêmes, ont pu avoir un teint plus clair dans les anciens temps. Le fait que, chez les rois éthiopiens, l'ordre de **[104]** succession donnait la couronne au neveu du roi, *au fils de sa sœur*, et non à son propre fils, est fort suggestif. C'est une ancienne coutume qui a encore cours dans l'Inde du Sud. Les successeurs du rajah ne sont pas ses propres fils, mais *ceux de sa sœur* [125].

De toutes les langues et les dialectes prétendus sémitiques, seul l'éthiopien s'écrit de gauche à droite, comme le sanscrit et les langages des nations indo-aryennes [126].

Par conséquent, contre l'attribution de l'origine des Egyptiens à une ancienne colonie indienne, il n'existe pas de plus sérieux obstacle que le fils irrespectueux de Noé – Cham – lui-même un mythe. Mais la forme la plus ancienne du culte égyptien et de son gouvernement, théocratique et sacerdotal, ses habitudes et ses coutumes, tout parle en faveur d'une origine indienne.

Les plus anciennes légendes de l'histoire de l'Inde, parlent de deux dynasties, aujourd'hui perdues dans la nuit des temps ; la première était la dynastie des rois "de la race du soleil", qui régnait à Ayodhia (aujourd'hui

---

momies qu'ils ont eu l'occasion d'examiner présentent le type caucasien. Dernièrement, un physiologiste américain (le Dr Morton), a adopté la même conclusion. (*Crania Ægyphaca*. Philadelphie, 1844).

[125] Feu le Rajah de Travancore eut comme successeur le fils aîné de sa sueur, qui règne aujourd'hui, le Maharajah *Rama Vurmah*. Les héritiers en première ligne sont les fils de sa sueur décédée Dans le cas où la ligne féminine serait interrompue par sa mort, la famille royale est obligée d'adopter la fille d'un autre Rajah, et si cette Rani n'a pas de descendance féminine, on adopte une autre fille, et ainsi de suite.

[126] Quelques orientalistes sont d'opinion que cette coutume ne fut introduite qu'à la suite des premiers colons chrétiens en Ethiopie ; mais, comme sous les Romains la population de ce pays fut presque entièrement changée, l'élément devint tout à fait arabe ; nous pouvons donc, sans mettre l'affirmation en doute, supposer que ce fut l'influence prédominante arabe qui causa le changement dans le mode primitif de l'écriture. Leur mode actuel est encore plus rapproché du Devanàgari et des autres anciens alphabets indiens, qu'on lit de gauche à droite ; et les lettres ne ressemblent nullement aux caractères phéniciens. De plus, toutes les anciennes autorités viennent corroborer ce que nous avançons. Philostrate fait dire au Brahmane Iarchus (V. A. III, 6) que les Ethiopiens étaient originairement une *race indienne*, qui dut émigrer de sa patrie pour cause de sacrilège et de régicide (Voyez *India* de Pococke, etc., II, pi 206). On fait dire à un Egyptien qu'il avait entendu dire par son ère que es Indiens étaient les plus sages parmi les hommes, et que les Ethiopiens, colonie des Indiens, conservaient la sagesse et les coutumes de leurs ancêtres, et reconnaissaient leur antique origine. Julius l'Africain (dans Eusebe et Sycellus) affirme la même chose. Et Eusebe écrit que : "Les Ethiopiens qui émigrèrent du fleuve Indus, s'établirent dans les environs de l'Egypte". (Lemp., édition de Barker, "Meroë").

Oude) ; la seconde était celle de la "race de la lune", qui régnait à Pruyag (Allahabad). Que celui qui voudrait se documenter sur le culte religieux de ces rois primitifs, lise le *Livre des Morts* des Egyptiens, qui traite tout en détail, du culte solaire et des dieux solaires. On ne fait jamais mention d'Osiris ou de Horus sans les rattacher au soleil. Ils sont les "Fils du Soleil" ; ils s'intitulent "le Seigneur et l'adorateur du *Soleil*". "Le Soleil est le créateur du corps, le générateur des dieux qui sont *les successeurs du Fils*." Pococke dans son très ingénieux ouvrage, parle hautement en faveur de cette idée, et cherche à établir encore mieux l'identité des mythologies égyptienne, **[105]** grecque et indienne. Il montre que le chef de la race solaire Rajpout – de fait, le célèbre Cuclo-pos (Cyclope ou constructeur) – nommé "Le Grand Soleil", date de la plus ancienne tradition hindoue. Ce prince Gok-la, patriarche des immenses hordes d'Inachiens, dit-il, "ce *Grand Soleil* fut déifié à sa mort, et suivant la doctrine indienne de la métempsychose, son âme est supposée avoir transmigré dans le taureau "Apis", le Sera-pis grec, et le SOORA-PAS, ou Chef Solaire des Egyptiens... *Osiris*, proprement dit Oosras, signifie à la fois "un taureau" et un "rayon de lumière". *Soora*-pas (Sérapis) le Chef solaire, car le Soleil, en sanscrit, est Sûrya. La *Manifestation de la Lumière* de Champollion rappelle, dans chaque chapitre, les deux Dynasties des Rois du Soleil et de la Lune. Par la suite, ces rois furent tous déifiés et transformés, après leur mort, en divinités solaires et lunaires. Leur culte fut la plus ancienne corruption de la grande religion primitive qui, avec raison, considérait le soleil et ses rayons vivifiants comme le symbole le plus approprié pour nous rappeler la présence universelle, invisible de Celui qui est le maître de la Vie et de la Mort. On en suit la trace maintenant à travers le monde entier. C'était la religion des premiers Brahmanes védiques, qui appellent, dans les plus anciens hymnes du *Rig Véda*, Sûrya (le soleil) et Agni (le feu) "le maître de l'univers", le "Seigneur des hommes" et le "roi sage". Il constituait le culte des Mages, des Zoroastriens, des Egyptiens et des Grecs, qu'ils l'aient appelé Mithra, Ahura-Mazda, Osiris ou Zeus, honorant comme son plus proche parent Vesta, le pur feu céleste. Cette religion se trouve encore dans le culte du soleil du Pérou ; dans le Sabianisme et l'héliolâtrie des Chaldéens, dans le "buisson ardent" de Moïse, dans l'abaissement de la tête des chefs du peuple devant le Seigneur, le "Soleil", et jusque dans la construction par Abraham des autels de feu, et dans les sacrifices des Juifs monothéistes à Astarté, la Reine du Ciel.

Malgré toutes leurs controverses et leurs recherches, l'histoire et la science demeurent encore dans l'ignorance au sujet de l'origine des Juifs. Ils peuvent être aussi bien les Tchandalas exilés, ou les Parias de l'Inde antique, les "maçons" mentionnés par Vina-Svati, Veda Vyasa et Manou, que les Phéniciens d'Hérodote, ou les Hyk-sus de Josèphe, ou les descendants des bergers pali, ou un mélange de tous ceux-là. La Bible parle des Tyriens comme d'un peuple apparenté, et prétend exercer un droit sur eux [127]. **[106]**

Il y a plus d'un personnage important dans la Bible dont la biographie fournit la preuve qu'il est un héros mythique. Samuel est tout indiqué comme le personnage de la communauté hébraïque. Il est le *double* du Samson du *Livre des Juges*, ainsi qu'on s'en rend compte – étant le fils d'Anna et d'EL-KAINA, de même que Samson l'était de Manua ou Manoah. Tous les deux étaient des personnages fictifs, tels qu'ils sont représentés dans le livre révélé ; l'un était Hercule hébreu, et l'autre le Ganesha. Samuel est réputé avoir fondé la république, ainsi que d'avoir renversé le culte cananéen de Baal et d'Astarté, ou d'Adonis et de Vénus, et d'avoir institué celui de Jéhovah. Puis le peuple ayant demandé un roi, il oignit Saül et après lui David de Bethléem.

David est le Roi Arthur israélite. Il accomplit de grandes choses et établit un gouvernement sur toute la Syrie et l'Idumée. Sa domination s'étendit sur l'Arménie et l'Assyrie au nord et au nord-est, le désert Syrien et le Golfe Persique à l'est, l'Arabie au sud, et l'Egypte et le Levant à l'ouest. Seule la Phénicie en fut exclue.

Son amitié avec Hiram laisse croire qu'il fit sa première expédition de ce pays dans la Judée ; et sa longue résidence à Hébron, la cité des Kabires

---

[127] Ils auraient pu être aussi bien, d'après l'avis de Pococke, tout simplement les tribus de "Oxus", nom dérivé des "Ookshas", ce peuple dont richesse était située dans "l'OX", car il prouve que *Ookshan* n'est qu'une forme imparfaite de *Ooksha* un bœuf (en sanscrit, ou *ox* en anglais). Il croit que ce furent eux, "les seigneurs de l'Oxus" qui donnèrent leur nom à la mer qu'entouraient les nombreux pays qu'ils gouvernaient, l'Euxine ou Ookshine. *Pali* veut dire un berger, et *s'than* un pays. "Les tribus guerrières de l'Oxus pénétrèrent en Egypte puis s'acheminèrent vers la Palestine (PALISTAN), le pays des Palis ou des bergers et créèrent là des établissements plus permanents." (*India in Greece*). Cependant, si c'est le cas, cela ne ferait que confirmer notre opinion que les Juifs sont une race hybride, car la *Bible* nous les fait voir à tout instant se mariant librement, non seulement avec les Cananéens, mais aussi avec toutes les autres nations et races avec lesquelles ils entraient en contact.

(*Arba* ou quatre) donnerait également à supposer qu'il établit une nouvelle religion dans le pays.

Après David vint Salomon, puissant et fastueux, et qui chercha à consolider le royaume conquis par David. David étant un adorateur de Jéhovah, un temple à Jéhovah (Tukt Suleima) fut construit à Jérusalem, tandis qu'on érigeait des autels à Moloch-Hermès, Khemosh et Astarté sur le mont des Oliviers. Ces autels subsistèrent jusqu'à l'époque de Josias.

Des conspirations éclatèrent ; des révoltes eurent lieu en Idumée et à Damas ; et Ahijah le prophète se mit à la tête du mouvement populaire qui eut pour résultat la déposition de la maison de David et l'élection de Jéroboam comme roi. Depuis lors, les prophètes dominèrent en Israël, où le culte du veau prédomina ; les prêtres gouvernèrent la faible dynastie de David et le culte lascif local s'étendit sur le pays tout entier. Après la destruction de la maison d'Ahab, et l'échec de Jéhu et de ses descendants pour unir le pays sous un seul chef, l'essai fut tenté en Judée. Isaïe avait terminé la ligne directe dans la personne d'Achaz (*Isaïe* VII, 9) et il plaça sur le trône un prince de Bethléem (*Michée* V. 2. 5). **[107]** Ce fut Ezéchias. En montant sur le trône, il invita les chefs d'Israël à s'allier à lui contre les Assyriens (2 chroniques XXX, 1, 21 ; XXXI, 1, 5 ; 2 Rois XVIII, 7). Il parait aussi avoir établi un sacré collège (Proverbes XXV. I) et avoir complètement transformé le culte. Il alla même jusqu'à briser le serpent d'airain que Moïse avait fait.

Tout cela transforme en mythe l'histoire de Samuel, de David et de Salomon. La plupart des prophètes, qui étaient lettrés, paraissent avoir commencé à écrire à cette époque.

Le pays fut finalement envahi par les Assyriens qui y trouvèrent le même peuple et les mêmes institutions que chez les Phéniciens et les autres nations.

Ezéchias ne descendait pas d'Achaz, mais il était son fils titulaire. Isaïe, le prophète, appartenait à la famille royale, et Ezéchias passait pour son beau-fils. Achaz refusa de s'allier avec le prophète et son parti en disant : "Je ne *tenterai pas* (dépendrai pas de) l'Eternel." (*Isaïe*, VII, 12). Le prophète avait déclaré : "Si vous ne croyez pas, vous ne subsisterez pas", prédisant ainsi la déposition de sa lignée directe. "Vous lassez la patience de mon Dieu", répondit le prophète, qui prédit alors la naissance

d'un enfant d'une aima, ou femme du temple, et qu'avant qu'il atteigne la maturité (*Hébreux*, V, 14 ; *Esaïe*, VII, 16 ; VIII, 4), le roi d'Assyrie renverserait la Syrie et Israël. C'est cette prophétie qu'Irénée prit tant le soin de rattacher à Marie et à Jésus, en la donnant comme la raison pour laquelle la mère du prophète Nazaréen est représentée faisant partie du temple, et consacrée à Dieu dès son enfance.

Dans le second chant, Isaïe célébrait le nouveau chef assis sur le trône de David (IX, 6, 7 ; XI, I), qui devait rendre leurs foyers aux Juifs que la ligue avait emmenés captifs (*Isaïe*, VIII 2-12 ; *Joël*, III, 1-7 ; *Abdias*, 7, II, 14). Michée, son contemporain, prédit également la même chose (IV, 7-13 ; V. 1-7). Le Rédempteur devait venir de Bethléem ; en d'autres termes, être de la maison de David ! il devait aussi résister aux Assyriens auxquels Achaz avait juré obéissance, et réformer la religion (2 *Rois* XVIII, 4, 8). C'est ce que fit Ezéchias. Il était le petit-fils de Zacharie, le voyant, (2 *chroniques* XXIX, I ; XXVI, 5) le conseiller d'Ozias ; aussitôt monté sur le trône il restaura la religion de David et détruisit les derniers vestiges de celle de Moïse, c'est-à-dire la doctrine *ésotérique*, en déclarant que "nos pères ont péché" (2 chroniques XXIX 6-9). Puis il cherche à renouer les relations avec la monarchie septentrionale, parce qu'à ce moment il y avait un interrègne en Israël (2 *chroniques* XXIX, 1, 2, 6 ; XXVI, 1, 6, 7). Il y réussit ; le résultat fut une invasion par le roi d'Assyrie. Mais c'était un nouveau régime ; et tout cela nous fournit la preuve qu'il existait deux **[108]** courants parallèles dans le culte religieux des Israélites ; l'un appartenant à la religion d'état et adopté pour cadrer avec les exigences politiques ; l'autre, de l'idolâtrie pure, résultant de l'ignorance de la véritable doctrine ésotérique prêchée par Moïse. Pour la première fois depuis Salomon "les hauts lieux furent enlevés".

Ezéchias était le Messie attendu de la religion d'état exotérique. Il était le rejeton de la branche de Jessé, qui devait ramener les Juifs de la lamentable captivité, au sujet de laquelle les historiens hébreux sont si muets, évitant avec soin toute allusion à ce fait particulier, mais que les prophètes irascibles mettent fort imprudemment en lumière. Si Ezéchias écrasa le culte de Baal exotérique, il arracha violemment aussi le peuple d'Israël à la religion de ses ancêtres, et aux rites secrets institués par Moïse.

Darius Hystaspes fut le premier à fonder une colonie persane en Judée, et Zoro-babel en fut probablement le chef. "Le nom de *Zoro-babel* signifie" la semence, ou fils de Babylone – de même que Zoro-aster

זרו-אשתר est la semence, le fils, ou prince d'Ishtar [128]." Les nouveaux colons étaient, sans contredit, des *Judæi*, ce qui est une désignation orientale. Même Siam est appelée Judia, et il y avait un Ayodia en Inde. Les temples de *Solom* ou la Paix étaient fort nombreux. A travers toute la Perse et l'Afghanistan les noms de Saül et de David sont très répandus. La "Loi" est tour à tour attribuée à Ezéchias, à Ezra, à Simon le Juste, et à la période Asmonéenne. Il n'y a rien de défini ; partout des contradictions. Lorsque débuta la période Asmonéenne les principaux soutiens de la Loi étaient appelés Asédiens ou Kashdim (Chaldéens) et plus tard Pharisiens ou Pharsi (Parsis). Cela indique que les colonies persanes étaient établies en Judée et qu'elles faisaient la loi dans le pays ; tandis que tous les habitants mentionnés dans le livre de la *Genèse* et de *Josué* y formaient la masse du peuple (Voyez *Esdras* IX, 1).

Il y a pas de véritable histoire dans *l'Ancien Testament*, et le peu d'informations historiques qu'il contient se trouve dans les révélations indiscrètes des prophètes. Dans son ensemble, ce livre a dû être écrit à différentes époques, ou plutôt inventé pour autoriser par la suite un culte dont l'origine se retrouve aisément, partie dans les Mystères Orphiques et partie dans les anciens rites égyptiens, avec lesquels Moïse était familier dès son enfance.

Depuis le siècle dernier l'Eglise s'est vue obligée de céder des parties du territoire biblique dérobé à ceux auxquels il appartenait de droit. Pouce par pouce ce territoire a été abandonné et un personnage après l'autre a été prouvé n'être que mythique et païen. Mais aujourd'hui, après les récentes découvertes de George Smith, **[109]** le regretté assyriologue, un des plus fermes soutiens de la *Bible*, a été renversé. Sargon et ses tablettes ont été reconnus plus anciens que Moïse. De même que le récit de *l'Exode*, la naissance et l'histoire du législateur paraissent avoir été "empruntées" aux Assyriens, de même que les "ornements d'or et d'argent" l'avaient été aux Egyptiens.

A la page 244 des *Assyrian Discoveries*, George Smith écrit : "Dans le palais de Sennachérib à Kouyounjik je trouvai un autre fragment de la curieuse histoire de Sargon, dont je publiai la traduction dans les *Transactions of the Society of Biblical Archeology*, Vol. I, part. I, page 46. Ce texte raconte que Sargon, ancien monarque babylonien, naquit de

---

[128] Professeur S. Wilder, "Notes".

parents royaux, mais qu'il fut caché par sa mère, qui le posa sur l'Euphrate dans un berceau de joncs enduits de bitume, comme celui dans lequel la mère de Moïse cacha son enfant. (Voir *Exode*, II). Sargon fut trouvé par un homme nommé Akki, un porteur d'eau, qui l'adopta comme son fils ; il devint ensuite Roi de Babylone. La capitale de Sargon était la grande cité d'Agadi – nommée par les sémites accad – mentionnée dans la *Genèse* comme la capitale de Nemrod (*Genèse*, X, 10) où il régna *pendant quarante-cinq ans* [129]. Accad était située prés de la cité de *Sippara* [130], sur l'Euphrate au nord de Babylone. "La date à laquelle vécut Sargon, qu'on pourrait nommer le Moïse babylonien, était le XVIème siècle et peut-être même antérieure."

George Smith ajoute dans son *Chaldean Account*, que Sergon I était un monarque babylonien qui régna dans la cité d'Accad, environ 1600 ans avant J.-C. La signification du nom de Sargon est le roi véritable ou légitime. Cette étrange histoire a été trouvée sur des fragments de tablettes à Kouyunjik, comme suit :

1. Je suis Sargona, le puissant roi d'Akkad.
2. Ma mère était une princesse ; je n'ai pas connu mon père ; un frère de mon père gouvernait le pays.
3. Dans la cité d'Azupirana qui est située sur les rives de l'Euphrate,
4. Ma mère, la princesse, me conçut ; elle me donna le jour avec douleur.
5. Elle me plaça dans une arche faite de joncs, elle scella ma sortie avec du bitume.
6. Elle me laissa aller à la dérive sur la rivière qui ne me noya point. **[110]**
7. La rivière m'amena à Akki, le porteur d'eau.
8. Akki, le porteur d'eau, avec grande tendresse de ses entrailles, me prit, etc., etc.

---

[129] Moïse régna sur le peuple d'Israël, dans le désert, pendant plus de *quarante* ans.

[130] Le nom de la femme de Moïse était Zipporah (*Exode*, II).

Voyons, maintenant, ce que dit *l'Exode* (II) :

> "Ne pouvant plus le cacher, elle (la mère de Moïse) prit une caisse de jonc, qu'elle enduisit de bitume et de poix ; elle y mit l'enfant et le déposa parmi les roseaux, sur le bord du fleuve."

Cette histoire, dit Smith, "est supposée avoir eu lieu environ 1600 ans avant J.-C. un peu avant l'âge qu'on donne à Moïse [131], ainsi que nous le savons, lorsque la renommée de Sargon fut connue en Egypte ; il est donc fort probable que ce récit a eu un rapport avec le fait relaté dans *l'Exode* II, car toute action une fois exécutée a une tendance à se reproduire".

Les "âges" des Hindous ne différent pas sensiblement de ceux des Grecs, des Romains, et même des Juifs. Nous y faisons entrer délibérément la computation mosaïque afin de faire la preuve de ce que nous avançons. La chronologie qui ne sépare Moïse de la création du monde que *de quatre générations*, simplement parce que le clergé chrétien a voulu l'imposer littéralement au monde paraît ridicule [132]. Les cabalistes savent parfaitement que ces générations représentent des âges mondiaux. Les allégories qui, dans les calculs hindous, embrassent la prodigieuse étendue des quatre axes, sont habilement entassées, grâce à la Masorah, l'infime espace de deux millénaires et demi (2513 ans) !

On a fait cadrer les quatre âges dans le plan exotérique de la *Bible*. C'est ainsi qu'on y calcule l'Axe d'Or, d'Adam à Abraham ; l'Axe d'Argent d'Abraham à David ! celui du Cuivre de David à la Captivité ; ce qui vient après appartient à celui du fer. Mais la computation secrète est toute différente et ne s'écarte pas des calculs zodiacaux des Brahmanes. Nous

---

[131] Vers 1040, les docteurs juifs transportèrent leurs collèges de Babylone en Espagne, et les ouvrages des grands Rabbins qui florissaient dans les quatre siècles suivants, ont tous des descriptions différentes et fourmillent d'erreurs dans les manuscrits. La "Masorah" vint encore augmenter les difficultés. Beaucoup de choses qui existaient alors dans les manuscrits ne s'y retrouvent plus, et leurs ouvrages sont pleins d'interpolations et de lacunes. Le plus ancien manuscrit hébreu appartient à cette époque. Voilà la révélation divine à laquelle nous devons croire.

[132] Aucune chronologie n'a été acceptée par les Rabbins, comme faisant autorité, jusqu'au XII[ème] siècle. Le 40 et le 1000 ne sont pas des nombres exacts, mais y ont été comprimés pour répondre au monothéisme et aux exigences d'une religion calculée pour paraître différente de celle des païens (*Chron. Orth*., p. 238). On ne trouve dans le *Pentateuque* que des faits ayant eu lieu environ deux ans avant la fable de *l'Exode* et pendant l'année qui la précède. Tout le reste de la chronologie est non existant et on ne peut le suivre que par les calculs cabalistiques, et encore lorsqu'on en possède la clé.

sommes aujourd'hui dans **[111]** l'Axe de Fer, le Kali-Yug, mais il a commencé avec Noé, l'ancêtre mythique de notre race.

Noé, ou Nuah, comme toutes les manifestations évémérisées du Non Révélé – Swayambhuva (ou Swayambhu), était androgyne. C'est ainsi que dans certains cas il fait partie de la triade purement féminine des Chaldéens, connue sous le nom de "Nuah, la Mère universelle". Nous avons fait voir dans un autre chapitre, que chaque trinité mâle avait sa contrepartie féminine, une en trois, comme celle-là. C'était le complément passif du principe actif, sa *réflexion*. Dans l'Inde, la trimurti mâle se reproduit dans la féminine, la Shakti-Trimurti ; et en Chaldée, Ana, Belita et Davkina correspondaient à Anu, Bel, Nuah. Les premières réunies en une – Bélita, étaient appelées : "Souveraine déesse, dame de l'abîme inférieur, mère des dieux, reine de la terre, reine de la féconditié."

Sous la forme de l'humidité primordiale, d'où tout a procédé, Bélita est Tamti, ou la mer, la mère de la *cité d'Erech* (la grande nécropole chaldéenne) ; elle est, par conséquent, une déesse infernale. Dans le monde des étoiles et des planètes elle porte le nom d'Istar ou d'Astoreth. Elle est, par conséquent, identique à Vénus et à toutes les autres reines du ciel, auxquelles on offrait en sacrifice des gâteaux et des pains [133], et, comme le savent tous les archéologues, avec Eve, la mère de tous les vivants, et avec Marie.

L'Arche, dans laquelle sont conservés les germes de toutes choses vivantes nécessaires à la repopulation de la terre, représente la survivance de la vie et la suprématie de l'esprit sur la matière, au milieu du conflit des pouvoirs opposés de la nature. Dans la charte astro-théosophique du Rite occidental, l'arche correspond au nombril, et est placée du côté gauche, le côté de la femme (la lune), dont un des symboles est le pilier de gauche du temple de Salomon – BOAZ. Le nombril est relié au réceptacle dans lequel

---

[133] Les Gnostiques, appelés Collyridiens, avaient transféré leur culte d'Astoreth à Marie également Reine du Ciel. Ils furent persécutés et mis à mort par les Chrétiens orthodoxes, sous l'inculpation d'hérésie. Mais si ces Gnostiques avaient fondé son culte en lui offrant des sacrifices de gâteaux de craquelins et d'hosties, c'était parce qu'ils croyaient qu'elle était née d'une vierge immaculée, de même qu'on prétend que le Christ est né de sa mère. Et aujourd'hui, que *l'infaillibilité* du Pape a été reconnue et acceptée, sa première manifestation pratique a été la restauration de la croyance Collyridienne en un article de foi. (Voyez *Apocryphal New Testament* ; *The Gospel of Mary attributed to Matthew*, par Hone).

fructifient les germes de la race [134]. L'Arche c'est *l'Argha* sacrée des Hindous, et par conséquent, sa relation avec l'arche de Noé est aisément reconnaissable, quand nous savons que l'Argha était un vaisseau oblong, dont se servaient les prêtres comme de calice sacrificiel dans le culte d'Isis, d'Astarté, de Vénus-Aphrodite, qui, toutes, étaient des déesses du pouvoir générateur de la nature, ou **[112]** de la matière – et par conséquent, représentées symboliquement par l'arche qui contient les germes de toutes les choses vivantes.

Nous admettons volontiers que les païens avaient, et ont encore – comme en Inde – d'étranges symboles, qui aux yeux des hypocrites et des puritains peuvent paraître scandaleusement immoraux. Mais les anciens Juifs n'avaient-ils pas copié la plupart de ces symboles ? Nous avons décrit ailleurs l'identité du lingham avec le pilier de Jacob, et si la place nous le permettait, nous pourrions citer maints autres exemples dans les rites chrétiens actuels, qui ont la même origine ; il ont, d'ailleurs, tous été mentionnés par Inman et autres. (Voyez *Ancient Faiths Embodied in Ancient Names* par Inman).

Dans sa description du culte des anciens Egyptiens, Lydia Maria Child dit ce qui suit : "Cette vénération pour ce qui produit la vie, introduisit dans le culte d'Osiris, les emblèmes sexuels si communs dans l'Hindoustan. Une image colossale de ce genre fut donnée à son temple à Alexandrie, par le roi Ptolémée Philadelphe... La vénération pour le mystère de la vie organisée amena la reconnaissance des principes masculin et féminin dans toutes choses, spirituelles aussi bien que matérielles... La description des emblèmes sexuels, partout visibles dans les ornements sculptés de leurs temples, semblerait indécente, mais nul esprit pur et réfléchi ne les considérerait à ce point de vue, en se rendant compte de la candeur évidente et de la solennité avec lesquels le sujet est traité [135]."

C'est ainsi que parle cette femme respectable, doublée d'un auteur admirable, et nul homme ou femme purs ne sauraient l'en blâmer. Mais une pareille perversion de la pensée antique sied bien à une époque d'hypocrisie et de pruderie comme la nôtre.

---

[134] *Rosicrucians*, par Hargrave Jennings.

[135] *Progress of Religions Ideas*.

L'eau du déluge prise dans l'allégorie, comme la "mer" symbolique, Tamti, est le type du chaos en mouvement, ou matière, appelée "le grand dragon". Suivant la doctrine des Gnostiques et des Rose-croix du moyen âge, la création de la femme n'était pas prévue à l'origine. Elle est le rejeton de la propre imagination impure de l'homme et, comme le disent les Hermétistes, "une intrusion". Créée par une pensée impure, elle vint à l'existence à la néfaste "septième heure", lorsque les mondes réels, "surnaturels", avaient disparu et que les mondes "naturels" ou illusoires commencèrent à évoluer sur le "Microcosme descendant", ou pour parler clairement, sur l'arc du grand cycle. En premier lieu "Virgo", la Vierge Céleste du Zodiaque, devint la "Virgo-Scorpio". Mais en évoluant sa seconde compagne, l'homme l'avait douée inconsciemment de sa propre part de Spiritualité ; et le **[113]** nouvel être que son "imagination" appela à la vie devint son "Sauveur" des embûches de l'Eve-Lélith, la première Eve qui avait, dans sa composition, une plus grande part de matière que l'homme "spirituel" primitif [136].

De sorte que la femme apparat dans la cosmogonie, en relation avec la "matière", ou le *grand abîme*, comme la "Vierge de la Mer" qui écrase le "Dragon" sous son talon. Dans la phraséologie symbolique, ainsi que nous l'avons vu à diverses reprises, les "Eaux" sont souvent dénommées "le Grand Dragon". Car pour celui qui est au courant de ces doctrines, il est plus que suggestif de Bavoir que chez les catholiques la Vierge Marie est non seulement la patronne des marins chrétiens, mais qu'elle est également la "Vierge de la Mer". Didon était aussi la patronne des marins phéniciens [137] ; et avec Vénus et d'autres déesses lunaires – car la lune a une influence prépondérante sur les marées – elle était également la "Vierge de la Mer". Mar, la mer est la racine du nom de Marie. La couleur bleue, qui chez les anciens symbolisait le "Grand Abîme", ou le monde matériel, et par conséquent le mal, était consacrée à "Notre-Dame". C'est aussi la couleur de "Notre-Dame de Paris". Par sa relation avec le serpent symbolique, cette couleur est tenue en grande aversion par les ex-

---

[136] Lilith était la première femme d'Adam, "avant qu'il n'épousât Eve", de laquelle "il n'engendra que des démons" ; c'est une explication nouvelle, sinon pieuse dune allégorie bien philosophique : *Anatomy of Melancholy* de Burton.

[137] C'est pour commémorer l'Arche du Déluge, que les Phéniciens, ces hardis explorateurs de la mer, fixaient sur la roue de leurs navires, l'image de la déesse Astarté, qui est Elissà, la Vénus Erycina de la Sicile, et Didon qui est le féminin de David.

Nazaréens, les disciples de saint Jean-Baptiste, aujourd'hui les Mendéens de Basra.

Parmi les superbes illustrations de Maurice, il y en a une qui représente Christna écrasant la tête du Serpent. Il porte sur la tête la mitre à trois pointes (symbole de la trinité) et le corps et la queue du serpent vaincu, encerclent la figure du dieu hindou. Cette gravure nous révèle d'où procède l'inspiration pour la confection d'une autre histoire d'après une prétendue prophétie. "Je mettrai inimitié entre toi et la femme et entre ta descendance et sa descendance ; elle t'écrasera la tête tu la mordras au talon."

L'Orante égyptien est aussi représenté les bras étendus comme sur un crucifix et écrasant un "Serpent" ; et on voit Horus (le Logos), perçant la tête du dragon, Typhon ou Aphophis. Cela nous fournit la clé de l'allégorie biblique de Caïn et d'Abel. Caïn est réputé être l'ancêtre des Hivites, les Serpents, et les jumeaux d'Adam sont évidemment une copie de la fable d'Osiris et de Typhon. Toutefois, laissant de côté la forme extérieure de l'allégorie, elle incarne **[114]** la conception philosophique de la lutte éternelle entre le bien et le mal.

Mais quelle étrange élasticité, quelle adaptabilité à tout et pour tout cette philosophie mystique n'a-t-elle pas donné lieu après l'ère chrétienne ! Quand jamais les faits incontestables, irréfragables ont-ils été moins puissants pour le rétablissement de la vérité que dans notre siècle de casuistique et de duplicité chrétiennes ? Si l'on a prouvé que Christna était connu comme le "Bon Berger" des siècles avant l'an un de notre ère, qu'il avait écrasé le Serpent Kalinaga et qu'il a été crucifié – tout cela n'est qu'une représentation prophétique de ce qui devait arriver ! Si l'on démontre que le Thor scandinave qui écrase la tête du serpent avec sa massue cruciforme, et qu'Apollon qui tue Python, présentent les plus grandes ressemblances avec les héros des fables chrétiennes ; ce ne sont que les conceptions originales de la pensée "païenne", "agissant sur les anciennes prophéties patriarcales au sujet du Christ, telles qu'elles étaient contenues dans la Révélation unique et primordiale [138]".

Le déluge est, par conséquent, "l'Ancien Serpent", sur le grand abîme de la matière, le "dragon de la mer" d'Isaïe (XXVII, 1) sur lequel l'arche

---

[138] *Monumental Christianity* du Dr Lundy.

passe en sûreté, en route pour la montagne du Salut. Mais, si nous avons eu connaissance de l'arche de Noé et de la *Bible* elle-même c'est parce que la mythologie des Egyptiens avait été à portée de main de Moïse (si tant est que Moïse ait écrit une partie quelconque de la *Bible*) et qu'il était au courant de l'histoire d'Horus, debout sur son navire de forme serpentine, et tuant le Serpent avec son javelot ; sans oublier la signification occulte de ces fables et leur réelle origine. Nous le reconnaissons encore dans le *Lévitique*, et autres parties de ses livres, dont des pages entières de lois sont copiées sur celles de Manou.

Les animaux enfermés dans l'arche sont les passions humaines. Ils représentent certaines épreuves de l'initiation, et les mystères institués chez beaucoup de peuples pour commémorer cette allégorie. L'arche de Noé s'arrêta le dix-septième jour du septième mois. Nous retrouvons ici le nombre *sept* ; ainsi que dans les "animaux purs" qu'il prit dans l'arche au nombre de *sept* à la fois. En parlant des mystères de l'eau de Byblos, Lucien dit : "Sur le sommet de l'un des deux piliers élevés par Bacchus, un homme demeure pendant *sept jours* [139]". Il croit que c'est en honneur de Deukalion. Elie, lorsqu'il prie au sommet du Mont Carmel, envoie son serviteur voir s'il n'y a pas de nuage du côté de la mer, et lui répète "retourne *sept* fois". A la septième fois, **[115]** il dit : "Voici un petit nuage qui s'élève de la mer et qui est comme la paume de la main d'un homme [140]".

"Noé est le *revolutio* d'Adam, de même que Moïse est le *revolutio* d'Abel et de Seth", dit la Cabale ; c'est-à-dire, une répétition ou une autre version de la même histoire. La meilleure preuve en est dans la distribution des personnages de la *Bible*. Par exemple, en commençant par Caïn le premier meurtrier, chaque *cinquième* personnage dans la lignée de sa descendance est un assassin. Nous avons donc, Enoch, Irod, Mehujael, Mathusalem, et le *cinquième* est *Lamech*, le second meurtrier, et c'est le père de Noé. Si fou dessine (étoile à cinq branches de Lucifer (dont la pointe coronale est inclinée vers le bas) et si fou écrit le nom de Caïn au-dessous de cette branche inférieure, et celui de ses descendants successivement en face de chacune des autres branches, on verra que chaque cinquième nom – qui vient s'écrire au-dessous de celui de Caïn –

---

[139] Lucien IV, 276.

[140] 1er Livre des Rois XVIII. Tout cela est allégorique, et qui plus est, magique. Car, Elie, à ce moment, est en train d'exécuter une incantation.

correspond à celui d'un assassin. Le *Talmud* donne cette généalogie complète, et c'est ainsi que les noms de treize assassins viennent se ranger au-dessous de celui de Caïn. Ce n'est *point* une coïncidence. Shiva est le Destructeur, mais il est aussi le *Régénérateur*. Cam est un meurtrier, mais il est aussi fondateur de nations, et inventeur. Cette étoile de Lucifer est la même que celle que voit saint Jean tombant sur la terre, dans son *Apocalypse*.

On remarque à Thèbes, ou Theba, qui signifie arche – THABA étant synonyme de Kartha ou Tyr, Astu ou Athènes et Urbs ou Rome, signifiant également la cité – les mêmes feuillaisons que celles décrites sur les piliers du temple de Salomon. La feuille d'olive, à deux couleurs, la feuille de figuier à trois lobes, et la feuille de laurier lancéolée, avaient, toutes, chez les anciens, des significations ésotériques aussi bien que populaires ou vulgaires.

Les recherches des égyptologues nous fournissent d'autres corroborations de l'identité des allégories bibliques avec celles des pays des Pharaons et des Chaldéens. La dynastie chronologique des Egyptiens, rapportée par Hérodote, Manetho, Eratosthène. Diodore de Sicile, et acceptée par nos historiens de (antiquité, divise la période de (histoire de l'Egypte en quatre parties : Le gouvernement des dieux, des demi-dieux, des héros et des hommes mortels. En réunissant les demi-dieux et les héros dans une seule classe, Bunsen réduit les périodes à trois ; Les dieux-rois, les demi-dieux ou héros – fils de dieux mais nés de mères mortelles – et les Manès, qui furent les ancêtres des tribus individuelles. Ces subdivisions, ainsi qu'on le constate, correspondent parfaitement aux **[116]** Elohim bibliques, les fils de Dieu, les géants et les hommes mortels de la race de Noé.

Diodore de Sicile et Bérose donnent les noms des douze grands dieux qui président aux douze mois de l'année et aux douze signes du Zodiaque. Ces noms, qui comprennent celui de Nuah [141], sont trop connus pour que nous les répétions. Le Janus à double face était également à la tête de douze dieux, et dans les représentations qu'on nous en donne, on lui fait

---

[141] Les livres talmudiques disent que Noé, lui-même, fut la *colombe* (l'esprit), l'identifiant, ainsi, une fois de plus avec le Nuah Chaldéen. Baal est représenté avec les ailes d'une colombe et les Samaritains adoraient l'image d'une colombe sur le Mont Gérézim. *Talmud Tract. Chalin*, fol. 6, col. 1.

tenir les clés du domaine céleste. Comme tous ceux-ci ont servi de modèles pour les patriarches bibliques, ils nous ont rendu de signalés services – tout spécialement Janus – en fournissant le modèle de saint Pierre et de ses douze apôtres ; saint Pierre étant aussi à double face par son reniement, et est aussi représenté tenant en mains les clés du Paradis.

L'affirmation que l'histoire de Noé n'est qu'une autre version, dans sa signification occulte, de celle d'Adam et de ses trois fils, est renforcée à la lecture de chaque page du livre de la Genèse. Adam est le prototype de Noé. La chute d'Adam est provoquée parce qu'il mange le fruit défendu de l'arbre de la connaissance *céleste* ; celle de Noé est dite parce qu'il goûte au fruit *terrestre* ; le jus de la vigne représente l'abus de la connaissance chez un esprit mal équilibré. Adam est dépouillé de son enveloppe spirituelle ; Noé de ses vêtements terrestres ; et la *nudité* des deux leur causa honte. La méchanceté de Caïn se répète dans celle de Cham. Mais les descendants des deux sont les races les plus sages de la terre ; on les appelle à cause de cela les "serpents" et les "fils de serpents", c'est-à-dire des *fils de la sagesse* et non de Satan, ainsi que certains théologiens ont voulu le faire croire. Il y a inimitié entre le "serpent" et la "femme", seulement dans ce mortel et phénoménal "monde de l'homme" "né de la femme". Avant la chute charnelle, le "serpent" était *Ophis*, la sagesse divine, qui n'avait pas besoin de matière pour procréer des hommes, l'humanité étant purement spirituelle. Voilà d'où vient la guerre entre le serpent et la femme, ou entre l'esprit et la matière. Si, sous son aspect matériel, "l'ancien serpent" est la matière, représentée par Orphiomorphos, dans sa signification spirituelle il devient l'Ophis-Christos. Dans la magie des anciens Syro-Chaldéens les deux sont réunis dans le signe zodiacal du Virgo-Scorpio androgyne, et peuvent être, si besoin, *divisés* ou séparés. Ainsi comme l'origine du "bien et du mal", la signification des SS et celle des ZZ ont toujours été interchangeables ; et si, à l'occasion, les **[55]** SS sur les sceaux et les talismans suggèrent une influence serpentine du mal, et dénotent une intention de magie noire contre autrui, les doubles SS se trouvent sur les calices sacramentels de l'Eglise pour signifier la présence du Saint-Esprit, ou la sagesse pure.

Les Madianites étaient connus comme les *sages*, ou les fils de serpents, comme aussi les Canaanites et les Chamites ; et telle était la renommée des Madianites, que nous voyons Moïse, le *prophète conduit et inspiré par l'Eternel*, s'humilier devant Hobab, le fils de Raguel le *Madianite*, et le supplier de rester avec le peuple d'Israël : "Ne nous quitte

pas, je te prie ; puisque *tu connais les lieux où nous campons* DANS LE DÉSERT, *tu nous serviras d'yeux*" [142]. De plus, lorsque Moïse envoie des espions pour explorer le pays de Canaan, ils rapportent, comme preuve de la sagesse (cabalistiquement parlant) et de la richesse du pays, une branche avec une grappe de raisin qu'ils sont obligés de se mettre à deux pour porter au moyen d'une perche. Et ils ajoutent : "nous y avons vu les géants, enfants d'ANAK, *de la race des géants* [143] : nous étions à nos yeux et aux leurs comme des sauterelles [144]".

Anak est Enoch, le patriarche, qui ne mourut point, et qui fut le premier possesseur du "nom ineffable" suivant la Cabale et le rituel de la Franc-maçonnerie.

Si nous comparons les patriarches bibliques aux descendants de Vaiswasvata, le Noé hindou, et aux anciennes traditions sanscrites au sujet du déluge dans le Mahâbhdrata brahmanique, nous les trouvons calqués sur les patriarches Védiques qui sont les types primitifs, ayant servi de modèle à tous les autres. Mais avant de pouvoir établir une comparaison il est nécessaire de comprendre la véritable signification des mythes hindous. Outre sa signification astronomique, chacun de ces personnages mythiques a une signification spirituelle ou morale, et une autre anthropologique ou physique. Les patriarches ne sont pas seulement des dieux évémérisés – les anté-diluviens correspondant aux douze grands dieux de Bérose, et aux dix Pradjâpatis, et les post-diluviens aux sept dieux de la célèbre tablette dans la bibliothèque de Ninive, mais ils correspondent également aux symboles des lEons grecs, aux Séphiroth cabalistiques et leurs signes du Zodiaque, comme types d'une série de races humaines [145]. Nous expliquerons bientôt

---

[142] *Nombres*, X, 29-31.

[143] La bible se contredit elle-même et contredit là le récit chaldéen, car, au chapitre VII de la Genèse on dit : e que chacun d'eux périt", dans le déluge.

[144] Nombres XIII.

[145] Nous ne voyons pas pourquoi le clergé – et surtout le clergé catholique – objecterait à notre affirmation que les patriarches sont les signes du Zodiaque, et en même temps les anciens dieux des "païens". Il fut un temps, il n'y a pas plus de deux siècles, où ils émirent les désirs les plus fervents de retourner au culte du soleil et des étoiles. Ce pieux et curieux essai fut dévoilé il y a quelques mois par l'astronome français Camille Flammarion. Il nous dit que deux jésuites d'Augsburg, Schiller et Bayer, avaient à cœur de changer les noms de toutes les armées sabéennes du ciel étoilé et de les adorer, à nouveau, sous des noms chrétiens ! Après avoir lancé l'anathème contre tous les adorateurs idolâtres du soleil pendant plus de quinze siècles, l'Eglise se proposait, fort sérieusement, de continuer l'héliolâtrie – *au pied de la lettre, cette fois* – car leur idée était de substituer des personnages bibliques véritables (à leur yeux) aux mythes du paganisme. Ainsi, ils auraient appelé

[118] cette variation de dix à douze, dont nous déduirons la preuve de la *Bible* elle-même. Seulement ce ne sont pas les premiers dieux, décrits par Cicéron [146], qui appartiennent à une hiérarchie de pouvoirs élevés, les Elohim – mais ils appartiennent plutôt à la seconde classe des "douze dieux", les *Dii minores*, qui sont la réflexion terrestre des premiers, parmi lesquels Hérodote place Hercule [147]. Seul, dans le groupe des douze, Noé, en raison de sa situation au point de transition, appartient à la plus élevée des trinités babyloniennes ; Nouah, l'esprit des eaux. Tous les autres sont identiques aux dieux inférieurs de l'Assyrie et de Babylone, qui représentaient l'ordre inférieur des émanations, introduites autour de Bel, le Demiurge, pour l'aider dans son œuvre, ainsi que les patriarches sont censés assister Jéhovah – le "Seigneur Dieu".

Outre ceux-ci, dont beaucoup étaient des divinités locales, protectrices de rivières et de cités, il y avait les quatre classes de génies auxquels Ezéchiel, dans sa vision, fait supporter le trône de Jéhovah. Ce fait, s'il identifie le "Seigneur Dieu" juif, avec une des trinités babyloniennes, apparente, en même temps, le dieu chrétien actuel, avec la même trinité, d'autant plus que ce sont ces quatre chérubins, ne l'oublions pas, qu'Irénée fait chevaucher par Jésus, et qu'on nous donne comme les compagnons des évangélistes. [119]

La source cabalistique hindoue des livres *d'Ezéchiel* et de *l'Apocalypse* se retrouve d'autant plus clairement dans cette description des quatre bêtes,

---

le soleil, Christ ; la lune, la Vierge Marie ; Saturne, Adam ; Jupiter, Moïse (!) ; Mars, Josué ; Vénus, Jean-Baptiste ; et Mercure, Elle. Substituts fort appropriés, qui montrent la grande familiarité de l'Eglise Catholique avec l'ancienne connaissance cabaliste et païenne, et peut-être son empressement à confesser, enfin, la source de laquelle elle avait tiré tous ses propres mythes. Car le roi Messie n'est-il pas le soleil, le Démiurge des héliolâtres, sous des appellations diverses ? N'est-il pas l'Osiris des Egyptiens et l'Apollon des grecs ? Et quel nom serait plus approprié que celui de la Vierge Marie, pour la Diane-Astarté païenne, la "Reine du Ciel", contre laquelle Jérémie épuise tout son vocabulaire d'imprécations ? Cette adoption aurait été historiquement et religieusement exacte. On avait préparé deux grandes illustrations, dit Flammarion, dans un des numéros de *La Nature*, qui représentaient le firmament avec les constellations chrétiennes, à la place des païennes. Les apôtres, les papes, les saints, les martyrs et tous les personnages de l'Ancien et du Nouveau Testament complétaient ce Sabéanisme chrétien. "Les disciples de Loyola firent des pieds et des mains pour faire réussir ce plan". II est curieux de rencontrer en Inde, parmi les Musulmans le nom de Terah, le père d'Abraham, Azar ou Azarh, et Azur, qui veut dire aussi le feu, et qui est, en même temps, le nom du troisième mois solaire hindou (de juin à juillet) pendant lequel le soleil est dans les *Gémeaux* et la pleine lune voisine du *Sagittaire*.

[146] Cicéron : *De Nat. Deo*, I, 13.

[147] *Herodote*, II, 145.

qui symbolisent les quatre règnes des éléments – la terre, l'air, le feu et l'eau. Ce sont, nul n'en ignore, les sphinx assyriens, mais on retrouve également ces figures sculptées sur les murs de presque toutes les pagodes hindoues.

L'auteur de *l'Apocalypse* copie fidèlement dans son texte, (voyez le Chap. IV, verset 17) le pentacle pythagoricien, dont nous donnons ci-dessous une exacte reproduction du dessin admirable de Lévi.

La déesse hindoue Adanari (ou plutôt Adonari, puisque le second a se prononce comme un o) est représentée entourée des mêmes images. Cette représentation s'adapte parfaitement à la "roue d'Adonai", connue sous le nom de "Chérubin de Jeheskiel" et donne à connaître, sans contredit, la source à laquelle le voyant hébreu a puisé ses allégories. Pour faciliter la comparaison nous avons placé l'image dans le pentacle (Voyez page 120).

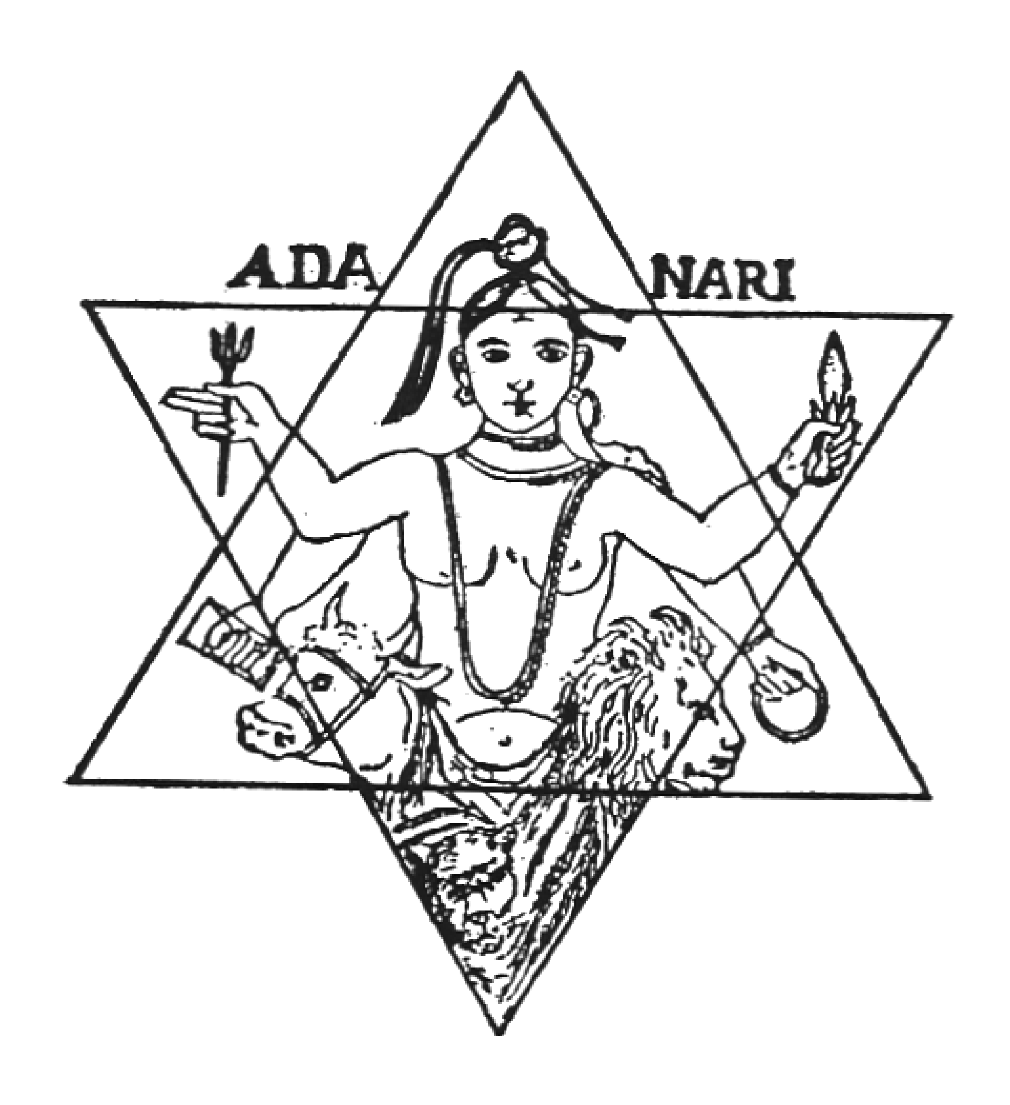
Au-dessus de ces bêtes étaient les anges ou esprits, divisés en deux groupes : les Igili, ou êtres célestes, et les Amanaki, ou esprits terrestres, les géants, les enfants d'Anak, à propos desquels les espions se plaignirent à Moïse.

La *Kabbala Denudata* donne aux cabalistes une description très claire, mais très obscure aux profanes, des permutations ou des substitutions de personnages.



[120]

Ainsi, par exemple, on y dit, que "la scintilla (étincelle spirituelle ou âme) d'Abraham fut prise de Michel, le chef des Æons, la plus haute émanation de la Divinité ; si haute, en vérité, qu'aux yeux des Gnostiques, Michel était identique au Christ. Et cependant Michel et Enoch sont une seule et même personne. Tous deux occupent, en tant qu' "hommes" le point d'intersection de la croix du Zodiaque. L'étincelle d'Isaac est celle de Gabriel, le chef des armées angéliques, et l'étincelle de Jacob fut détachée d'Uriel, dénommé "le feu de Dieu", l'esprit à la vision la plus perçante de toute l'armée céleste. Adam n'est pas l'Adam Kadmon, mais bien l'Adam *Primus*, le *Microprosopus*.



Celui-ci sous un de ses aspects est Enoch, le patriarche terrestre et le père de Mathusalem. Celui qui "vécut selon Dieu" et "ne mourut point" est l'Enoch spirituel qui symbolise l'humanité, éternelle en esprit et aussi éternelle dans la chair, bien que *celle-ci soit mortelle*. La mort n'est qu'une nouvelle naissance et l'esprit est *immortel* ; par conséquent l'humanité ne meurt jamais, car le *Destructeur* est devenu le *Créateur*. Enoch est le type de l'homme double, spirituel et terrestre. C'est pour cette raison que sa place est au centre de la croix astronomique. **[121]**

Mais cette idée tira-t-elle son origine des Hébreux ? Nous ne le croyons pas. Chaque nation qui possédait un système astronomique, et tout spécialement l'Inde, avait une grande vénération pour la croix, car elle était la base géométrique du symbolisme religieux des *avatars* ; la manifestation de la Divinité, ou du Créateur dans sa créature l'Homme ; de Dieu dans l'humanité et de l'humanité en Dieu, en tant qu'esprits. Les plus anciens monuments de la Chaldée, de la Perse et de l'Inde mettent en lumière la double croix, ou croix à huit pointes. Ce symbole, que l'on retrouve tout naturellement, comme d'ailleurs toutes les formes

géométriques, dans la nature, dans les plantes comme dans les flocons de neige, a suggéré au Dr Lundy, dans son mysticisme super-chrétien, de dénommer les fleurs cruciformes qui dessinent une étoile à huit pointes par l'intersection de deux croix "*l'Etoile Prophétique de l'Incarnation* qui unit le ciel et la terre, Dieu et l'homme ensemble". Cette expression est parfaite ; seulement, l'ancien axiome cabalistique "en haut comme en bas", l'exprime encore mieux, car il nous révèle le même Dieu pour toute l'humanité et non seulement pour une poignée de chrétiens. C'est la croix *Mondiale* Céleste qui se reproduit ici-bas dans les plantes et dans l'homme double ; c'est l'homme physique se substituant à l'homme spirituel au point de jonction duquel s'élève le Libra-l'Hermès-Enoch mythique. Le geste d'une main montrant le ciel est contre-balancé par l'autre montrant la terre ; générations innombrables ici-bas, régénérations innombrables là-haut ; le visible, n'étant que la manifestation de l'invisible ; l'homme de poussière abandonné à la poussière, l'homme esprit, renaissant dans l'esprit ; c'est ainsi que l'humanité finie est le Fils du Dieu Infini. Abba-le-Père ; Amonala-Mère ; le Fils, l'Univers. Cette trinité primitive se répète dans toutes les théogonies. Adam, Kadmon, Hermès, Enoch, Orisis, Christna, Ormazd, ou Christos, sont tous un. Ils s'érigent comme les *Métatrons* entre le corps et l'âme – esprits éternels qui rachètent la chair par la régénération de la chair *ici-bas*, et l'âme par la régénération *là-haut*, où l'humanité vit encore une fois selon Dieu.

Nous avons dit, autre part, que le symbole de la croix, ou le Tau égyptien T, était antérieur de bien des siècles à la période assignée à Abraham, ancêtre prétendu des Israélites, car autre ment Moïse n'aurait pas appris à le connaître par les prêtres. Que le Tau ait été tenu sacré par les Juifs de même que par les autres nations "païennes", est certifié par un fait aujourd'hui admis par le clergé chrétien ainsi que par les archéologues infidèles. Dans *l'Exode* XII, 22, Moïse ordonne au peuple de peindre les *deux poteaux* et le *linteau* des portes avec du sang, de peur que "l'Eternel" ne fasse erreur et ne frappe un de ses élus au lieu des **[122]** Egyptiens condamnés [148]. Ce signe peint sur les portes est le Tau ! C'est cette même croix ansée, dont la moitié servait de talisman à Horus pour ressusciter les

---

[148] Qui d'autre que les auteurs du "Pentateuque" aurait inventé un Dieu suprême ou son ange si parfaitement humains, pour qu'il ait été nécessaire de peindre les linteaux des portes avec du sang afin d'empêcher qu'il ne tuât une personne pour une autre ! En fait de grossier matérialisme cela dépasse toute conception théïste dont on aurait pu rêver dans la littérature païenne.

morts, qu'on voit reproduite sur les ruines sculptées de Philae [149]. Le peu de fondement, à la base de cette idée que toutes ces croix et tous ces symboles étaient autant de prophéties inconscientes du Christ, est démontré dans le cas des Juifs, sur l'accusation desquels Jésus fut mis à mort. Le même savant auteur remarque, par exemple, dans *Monumental Christianity* que "les Juifs eux-mêmes reconnurent ce signe de la rédemption, jusqu'au moment où ils rejetèrent le Christ" ; et dans un autre passage, il affirme que la verge de Moïse, dont il se servit pour exécuter ses miracles devant Pharaon "était sans aucun doute, cette croix ansée ou quelque chose d'analogue, *dont se servaient également les prêtres égyptiens* [150]". La déduction logique, serait alors : 1° que si les Juifs adoraient les mêmes symboles que les païens, ils n'étaient pas meilleurs qu'eux ; 2° si, étant aussi bien au courant du symbolisme caché de la croix, ils ont attendu le Messie pendant des siècles, mais qu'ils rejetèrent aussi bien le Messie chrétien que la Croix chrétienne, il faut croire alors, qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas dans l'un et dans l'autre.

Ceux qui n'admettaient pas que Jésus fût le "Fils de Dieu"n'étaient ni le peuple ignorant des symboles religieux, ni la poignée de Saducéens athées qui le mirent à mort mais ceux-là mêmes qui étaient instruits dans la sagesse secrète, qui connaissaient l'origine aussi bien que la signification du symbole de la croix, et qui rejetèrent l'emblème chrétien et le sauveur qu'on y avait attaché, parce qu'ils ne voulaient pas être les complices d'une pareille supercherie impie envers le pauvre peuple.

On attribue aux patriarches et aux prophètes presque toutes les prophéties au sujet du Christ. Si quelques-uns de ces derniers ont réellement existé, tous les premiers ne sont que des mythes. Nous allons essayer de le prouver par l'interprétation occulte du Zodiaque, et la relation des signes zodiacaux avec les hommes antédiluviens.

Si le lecteur veut bien se rappeler ce que nous disions au chapitre VI, il comprendra mieux la relation qui existe entre les patriarches antédiluviens, et cette énigme des commentateurs – la "Roue d'Ezechiel". Rappelons, donc : 1° que l'univers n'est pas une création spontanée, mais bien l'évolution d'une matière pré-existante ; **[123]** 2° qu'il n'est qu'un univers dans une série infinie d'autres ; 3° que l'éternité se divise en grands

---

[149] Denon : *Egypt*, II, pl. 40, n° 8, p. 54.

[150] Pages 13 et 402.

cycles, dans chacun desquels ont lieu douze transformations de notre monde, à la suite de sa destruction partielle, alternativement par le feu et par l'eau. De sorte que lorsque commence une nouvelle période mineure, la terre est changée, même géologiquement, au point d'être pratiquement un monde nouveau ; 4° qu'à la suite de ces douze transformations, la terre est la plus grossière après chacune des six premières, tout ce qui y vit, y compris l'homme, est plus matériel, qu'après la transformation précédente : tandis qu'après les six autres le contraire a lieu, la terre et l'homme deviennent de plus en plus raffinés et spirituels avec chaque changement terrestre ; 5° que lorsque le sommet du cycle a été atteint, une dissolution graduelle a lieu, et chaque être vivant et chaque forme objective sont détruits. Mais lorsque ce point est atteint l'humanité est devenue propre à vivre la vie subjective aussi bien qu'objective. Et non seulement l'humanité, mais aussi les animaux, les plantes et chaque atome. Après une époque de repos, disent les Bouddhistes, lorsqu'un nouveau monde se reforme de lui-même, les âmes astrales des animaux, et de tous les êtres, sauf ceux qui ont atteint le Nirvâna le plus élevé, reviennent sur la terre pour terminer leurs cycles de transformations et devenir des hommes à leur tour.

Pour l'instruction des masses, les anciens synthétisaient cette merveilleuse idée, en une seul conception imagée, le Zodiaque ou ceinture céleste. Au lieu des douze signes employés aujourd'hui, il n'y en avait, à l'origine, que dix connus du public en général ; ce sont : le bélier, le taureau, les gémeaux, le cancer, le lion, la vierge-scorpion, le sagittaire, le capricorne, le verseau et les poissons [151]. C'étaient les signes exotériques. Mais on y ajoutait deux signes mystiques, que seuls les initiés comprenaient, à savoir au point médian, à la jonction où aujourd'hui se trouve la *Balance* et le signe aujourd'hui appelé le *Scorpion*, qui vient après celui de la Vierge. Lorsqu'on fut obligé de les rendre exotériques, ces deux signes furent ajoutés sous leurs dénominations actuelles, comme un masque pour cacher leurs véritables noms qui donnaient la clé de tout le secret de la création, et divulguaient l'origine du "bien et du mal".

---

[151] Dans le *Ruins of Empires* de Volney, p. 360, on remarque que le *Bélier* était dans son quinzième degré 1.447 ans avant J.-C. ; par conséquent le Premier degré de la *Balance* n'a pas pu coïncider avec l'équinoxe d'été plus tard que 15.194 ans avant J.-C. ; et si on y ajoute les 1.790 ans depuis le Christ, il apparaît que 16.984 ans sont révolus depuis l'origine du Zodiaque.

La véritable doctrine astrologique sabéenne, enseignait secrètement, que l'explication de la transformation graduelle du monde, **[124]** de son état spirituel et subjectif, en un état sub-lunaire "bisexuél", était renfermée dans ce double signe. Les douze signes étaient, par conséquent, divisés en deux groupes. Les premiers étaient appelés la ligne ascendante, ou ligne du Macrocosme (le grand monde spirituel) ; les six derniers, la ligne descendante, ou le Microcosme (le petit monde secondaire), qui n'est, pour ainsi dire, que la réflexion du premier. Cette division porte le nom de Roue d'Ezéchiel et se complète de la manière suivante : en premier lieu viennent les cinq signes ascendants (évémérisés en patriarches) le *Bélier*, le *Taureau*, les *Gémeaux*, le *Cancer*, le *Lion* et le groupe se terminait avec la *Vierge-Scorpion*. Puis venait le point tournant, la Balance. Après cela, la première moitié du signe de la Vierge-Scorpion se dédoublait et était transféré pour servir de chef au groupe inférieur, ou descendant, du Microcosme qui continuait jusqu'au signe des *Poissons*, ou Noé (le déluge). Afin de le rendre plus clair, le signe de la Vierge-Scorpion qui était représentée par ♍, devint simplement la *Vierge*, et la duplication ♏, ou *Scorpion*, fut intercalée entre la Balance, le septième signe (lequel est Enoch, ou l'ange Metatron, ou le *Médiateur* entre l'esprit et la matière, ou entre Dieu et l'homme). Il devint alors, le *Scorpion* (ou Caïn) lequel signe ou patriarche conduisit *l'humanité à la perdition*, suivant la théologie exotérique ; mais d'après la véritable doctrine de la religion sagesse, il dénote *la dégradation de l'univers tout entier au cours de son évolution depuis la condition subjective à la condition objective*.

On prétend que le signe, la Balance, est une invention postérieure des Grecs, mais on ne dit pas que ceux parmi eux qui étaient initiés, n'avaient fait qu'un échange de noms, pour exprimer la même idée que le nom secret pour ceux "qui savaient", en laissant les masses dans la même ignorance qu'auparavant. Leur idée toutefois, était fort belle, car cette *Balance* exprimait tout ce qu'il était possible de faire, sans dévoiler cependant la vérité ultime tout entière. Ils voulaient faire entendre par là que lorsque le cours de l'évolution avait amené les mondes au point le plus bas de la matérialité, où les mondes et leurs produits étaient les plus grossiers et leurs habitants les plus bestiaux, le point tournant était atteint et les forces également équilibrées. Au point le plus bas, l'étincelle divine de l'esprit, encore latente en eux, commençait à donner l'impulsion pour les faire remonter. La Balance est le symbole de l'équilibre éternel, qui est une des nécessités d'un univers harmonieux, de justice parfaite d'équilibre des

forces centripète et centrifuge, des ténèbres et de la lumière, de l'esprit et de la matière.

Ces signes additionnels du Zodiaque nous autorisent à affirmer que le livre de la Genèse, tel que nous le voyons aujourd'hui, **[125]** *est d'une date plus récente que celle dei (invention du signe de la Balance, par les Grecs* ; car nous constatons que les chapitres de généalogies y sont remodelés pour cadrer avec le nouveau Zodiaque, au lieu de faire correspondre celui-ci avec la liste des patriarches. Et c'est cette addition, et la nécessité de cacher la véritable clé, qui ont amené les compilateurs rabbiniques à répéter deux fois les noms d'Enoch et de Lamech, comme nous le voyons maintenant dans le tableau Kénite. De tous les livres de la Bible, seule la Genèse appartient à une antiquité très éloignée. Tous les autres sont des ajoutures plus ou moins récentes, dont les plus anciens apparurent avec Hilkliah, qui, évidemment, les confectionna avec l'aide de la prophétesse Huldah.

Comme plus d'une signification se rattache à l'histoire du déluge et de la création, nous maintenons, donc, que le récit biblique ne peut être séparé de la version babylonienne de la même histoire ; et que ni l'une ni l'autre ne seront parfaitement claires sans l'interprétation ésotérique des Brahmanes, au sujet du déluge, telle qu'on la trouve dans le *Mahâbhârata* et la *Sathapatha Brahmana*. Ce sont les Babyloniens, auxquels les "mystères", le langage sacerdotal et leur religion, furent enseignés par les problématiques Akkadiens – lesquels suivant Rawlinson vinrent d'Arménie – et non ceux-là qui émigrèrent en Inde. Voilà oh la preuve devient évidente. Movers nous fait voir le Xisuthros babylonien représentant le "soleil" dans le Zodiaque, dans le signe du *Verseau*, et *Oannés*, l'homme-poisson, le demi-démon, c'est Vichnou dans son premier avatar ; nous avons, ainsi, la clé de la double source de la révélation biblique.

Oannès est le symbole de la sagesse ésotérique sacerdotale ; il sort de la mer, parce que le "grand abîme", l'eau, symbolise, nous l'avons déjà dit, la doctrine secrète. Pour cette même raison, les Egyptiens déifiaient le Nil, outre qu'en vertu de son inondation périodique, il était considéré comme le "Sauveur" du pays. Ils allaient jusqu'à tenir les crocodiles pour sacrés, parce qu'ils avaient leur demeure dans la "profondeur". Les prétendus "Chamites" ont toujours préféré s'établir dans le voisinage des rivières et des océans. D'après certaines anciennes cosmogonies, l'eau fut le premier élément créé. Ce nom d'Oannès est tenu en grande vénération, dans les

annales chaldéennes. Les prêtres chaldéens portaient une coiffure en forme de tête de poisson et un vêtement couvert d'écailles imitant le corps d'un poisson [152].

> "Thalès, dit Cicéron, affirme que l'eau est le principe de toutes choses ; et que Dieu est ce Mental qui façonna et créa toutes choses de l'eau [153]." **[126]**

> "Au commencement l'ESPRIT intérieur donne force au Ciel, à la Terre, à la mer, au globe brillant de la Lune puis aux astres, Titan et le mental répandu dans les membres anime toute la masse et se mêle à la GRANDE MATIERE" [154].

L'eau représente la dualité tant du Macrocosme que du Microcosme, uni à l'Esprit vivifiant, et l'évolution du petit monde venant du cosmos universel. A ce point de vue, le déluge appelle l'attention sur la lutte finale entre les éléments opposés, qui termina le premier grand cycle de notre planète. Ces périodes graduellement s'interpénétrèrent, l'ordre naissant du chaos, ou du désordre, et les types successifs d'organismes n'étant évolués qu'à mesure que les conditions physiques de la nature étaient prêtes pour leur apparition ; car la race actuelle n'aurait pas pu respirer sur notre globe pendant cette période intermédiaire, puisqu'elle n'avait pas encore le vêtement de peau allégorique [155].

Dans les quatrième et cinquième chapitres de la *Genèse*, nous voyons les prétendues générations de Caïn et de Seth. Considérons-les dans l'ordre dans lequel elles sont présentées :

---

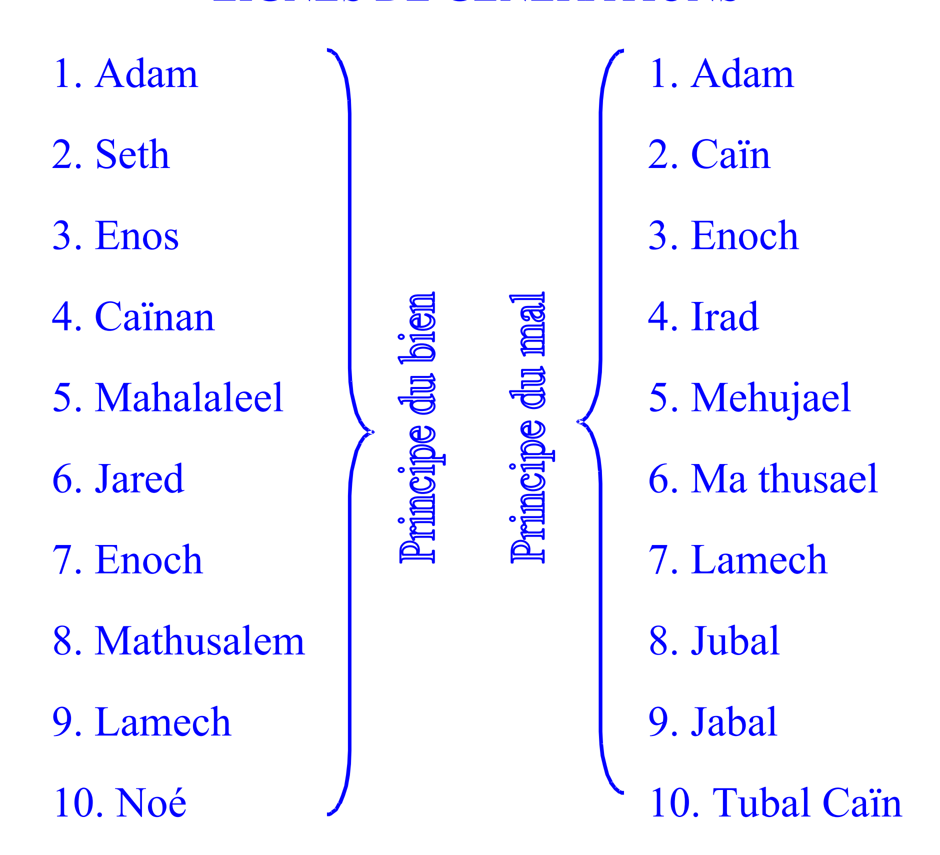
[152] Voyez les gravures de *Ancient Faiths* de Inman.

[153] Cicéron : *Ire Nat. Deorum*, I, 10.

[154] Virgile : *Enéide* VI.

[155] Le terme "vêtement de peau" devient plus suggestif lorsque nous saurons que le mot hébreu "peau" dans le texte origine, veut dire la peau *humaine*. Le texte dit : Et *Java Aleim* confectionna pour Adam et sa femme רוע תנתכ CHITONUT OUR. Le premier mot hébreu est le même que le mot grec χιτονυ – Chiton – vêtement. Pankhurst le définit comme la *peau d'hommes ou d'animaux* רוע רע et ערה, OUR, OR, ou ORA. Nous retrouvons le même mot dans *l'Exode*, XXXIV, 30-35, lorsque *la peau* du visage de Moïse "rayonnait" (A. Wilder).

LIGNES DE GENERATIONS



Ce sont les dix patriarches qui sont identiques aux Pragâpatis (Prapjapatis) hindous, et aux Séphiroth de la *cabale*. Nous disons bien *dix* patriarches et non *vingt*, car la ligne kénite ne fut inventée que pour : 1° développer la notion du dualisme, sur laquelle est fondée la philosophie de toutes les religions ; car ces deux tables généalogiques représentent tout simplement les pouvoirs opposés des principes du bien et du mal ; et 2° comme un masque pour les masses non-initiées. Admettons que nous leur rendions leur forme primitive en effaçant ces masques prémédités ; ils sont si **[127]** transparents qu'ils n'exigent pas une perspicacité bien grande pour faire le choix, même si l'on ne fait usage que de son propre jugement, sans les mettre à l'épreuve, comme c'est notre cas, au moyen de la doctrine secrète.

En nous débarrassant, donc, des noms kénites qui ne sont que les répétitions des séthites, ou l'un de l'autre, nous éliminons Adam ; Enoch – lequel, dans une des généalogies est le père d'Irad, et dans l'autre le fils de Jared ; Lamech, fils de Mathusael, tandis que lui, Lamech, est le fils de Mathusalem dans la ligne séthite ; Irad (Jared) [156], Jubal et Jabal, lequel,

---

[156] Ici encore, lac Masorah a en changeant un nom en un autre, a aidé à fausser le peu qui restait d'original dans les Ecritures primitives.

avec TubalCaïn forment une trinité dans une ligne, et celle-là le double de Caïn ; Mehujael (qui n'est que Mahalaleel écrit différemment), et Mathusael (Mathusalem). Il ne nous reste dans la généalogie kénite du chapitre IV qu'un seul Caïn, qui – comme premier meurtrier et fratricide – est placé dans sa ligne comme le père d'Enoch, le plus vertueux parmi les hommes, qui ne meurt pas, mais est enlevé au ciel en pleine vie. Si nous nous tournons maintenant vers la table séthite nous trouvons que Enos, ou Enoch vient en seconde ligne après Adam, et qu'il est le père de Caïn (an). Ceci n'est pas un accident. Il y a ici une raison évidente pour cette inversion de paternité ; il y a un plan arrêté – qui est celui de créer une confusion et d'égarer les recherches.

Nous disons donc, que les patriarches ne sont autres que les signes du zodiaque ; ce sont des emblèmes, dans leurs divers aspects, de l'évolution spirituelle et physique des races humaines, des âges ou des divisions du temps. Dans l'astrologie, les premières quatre "maisons" dans les diagrammes des "douze maisons du ciel" à savoir : la première, la dixième, la septième et la quatrième, ou le second carré intérieur situé avec ses angles en haut et en bas, sont appelés des *angles*, ayant la plus grande force et puissance. Ils répondent à Adam, Noé, Caïn-an, et Enoch, Alpha, Oméga, le bien et le mal dirigeant le tout. En outre, lorsqu'ils sont divisés (y compris les deux noms secrets) en quatre *trigones* ou triades, à savoir les triades du feu, de l'air, de la terre et de l'eau, nous constatons que la dernière de ces triades correspond à Noé.

Enoch et Lamech furent doublés dans la table de Caïn, afin de compléter le nombre dix dans les deux "générations" de la **[128]** *Bible*, au lieu de faire usage du r Nom secret" ; et, afin que les patriarches pussent correspondre aux dix Séphiroth cabalistiques, et accommoder en même temps les dix, et par la suite *douze* signes du Zodiaque d'une façon compréhensible seulement pour les cabalistes.

De Rossi de Parme, dit des Massoretes, dans son *Compendis*, vol. IV, p. 7 "On sait avec quel soin Esdras, le meilleur critique qu'ils aient eu, réforma [le texte], le *corrigea*, et lui rendit sa première splendeur. De toutes les nombreuses révisions entreprises après lui, aucune n'est plus célèbre que celle des Massoretes, qui vinrent après le VIème siècle... et tous les plus zélés adorateurs et défenseurs de la "Masorah" qu'ils soient Chrétiens ou Juifs... s'accordent ingénument pour reconnaître que telle qu'elle existe elle est *défectueuse, imparfaite, interpolée, remplie d'erreurs*, et *un guide des moins sûrs*." La lettre carrée ne fut inventée qu après le IIIème siècle.

Maintenant qu'Abel eut disparu de cette lignée de descendance, il est remplacé par Seth, qui est évidemment une réflexion tardive suggérée par la nécessité de faire que la race humaine ne descende pas exclusivement d'un meurtrier. Ce dilemme n'ayant sauté aux yeux que lorsque la ligne Kénite eût été terminée, on s'arrangea pour qu'Adam (après l'apparition de toutes les générations) engendrât son fils Seth. Le fait est suggestif que tandis que l'Adam à double sexe du Chapitre V est fait à la ressemblance de l'Elohim (Voyez *Genèse* Chap. I, 27 et Chap. V, 1) (Seth (V. 3) est engendré à "la ressemblance" d'Adam, donnant ainsi à comprendre que c'étaient des hommes d'une race différente. De plus, il est digne d'attention que, ni l'âge, ni aucune autre particularité des patriarches ne sont donnés dans la table Kénite, alors que c'est le contraire pour ceux de la ligne Séthite.

Assurément, nul ne pourrait s'attendre à trouver dans un ouvrage public, les mystères extrêmes qui depuis les âges les plus reculés ont été tenus cachés dans le plus profond secret des sanctuaires. Mais, sans en divulguer la clé aux profanes, ou sans qu'on puisse nous accuser d'indiscrétion, nous pouvons soulever un coin du voile, qui cache les majestueuses doctrines de l'antiquité. Ecrivons, donc, les noms des patriarches tels qu'ils devraient figurer dans leurs rapports avec le Zodiaque, et voyons comment ils correspondent aux signes. Le diagramme suivant représente la Roue d'Ezéchiel telle que la donnent de nombreux ouvrages, entre autre les *Rosicrucians*, de Hargrave Jennings

Ces signes sont les suivants (suivez les nombres).

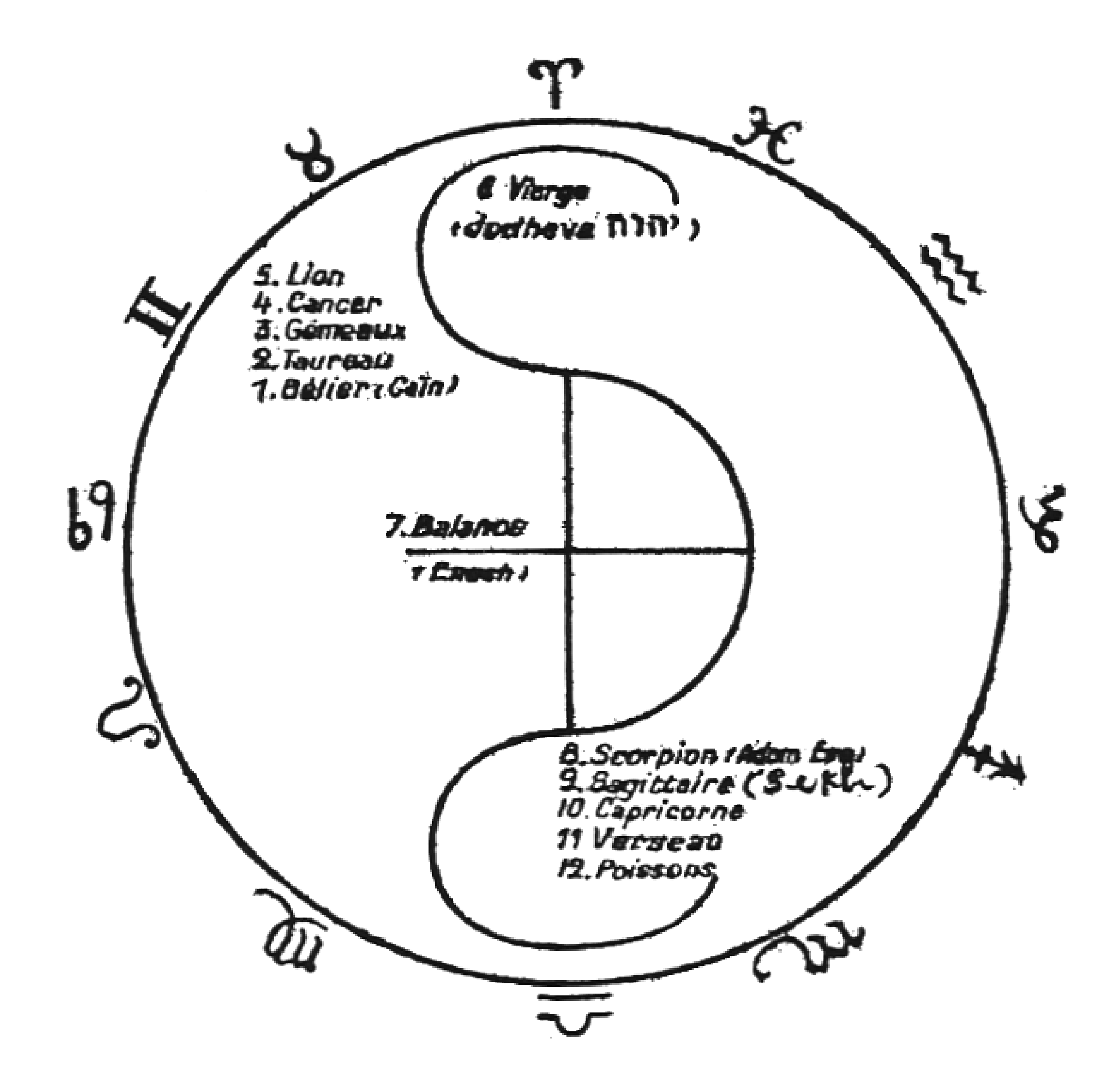
1. Le Bélier ; 2. le Taureau ; 3. les M Gémeaux ; 4. le Cancer ; 5. le Lion ; 6. la Vierge, ou la ligne *ascendante* du grand cycle de la création. Puis vient 7, la Balance – "l'homme", lequel, bien que noua le trouvions placé exactement au milieu, c'est-à-dire au point d'intersection, ramène les nombres vers le bas : 8. le Scorpion ; 9. le Sagittaire ; 10. le Capricorne ; 11. le Verseau ; et 12, les Poissons.



En discutant le double signe de Vierge-Scorpion et de la Balance, **[129]** Hargrave Jennings fait la remarque suivante (p. 65) : "Tout ceci est incompréhensible, sauf pour l'étrange mysticisme des Gnostiques et des Cabalistes ; et toute la théorie aurait besoin d'une clé pour la rendre intelligible ; ces hommes extraordinaires parlent vaguement de la possibilité d'une telle clé, mais ils se refusent absolument à la communiquer, sa divulgation étant de tous points interdite.

Il faut donner sept tours à cette clé avant de pouvoir divulguer le système tout entier. Nous allons lui en donner un, et permettre ainsi aux profanes de jeter un regard sur le mystère. Bien heureux celui qui le comprendra dans son ensemble !

ROUE D'EZÉCHIEL (ésotérique)



Il suffit, pour expliquer la présence de Jodheva (ou de Yodheva), ou ce qu'on nomme généralement le tétragramme יהוה, et celle d'Adam et d'Eve, de rappeler au lecteur les versets suivants de la *Genèse*, avec leur signification exacte entre parenthèses : **[130]**

1. "Dieu [Elohim] créa l'homme à son [leur] image... il les [le] créa mâle et femelle" (ch. I, 27).

2. "Il les [le] créa mâle et femelle... il les [l'] appela du nom d'ADAM" (ch. V, 2).

Lorsque le ternaire est pris au commencement du tétragramme, il est l'expression de la création divine, au sens *spirituel*, c'est-à-dire sans péché

charnel ; de l'autre côté du tétragramme il est pris dans ce dernier sens ; il est alors féminin. Le nom d'Eve se compose de trois lettres ; celui de l'Adam primitif, ou céleste, s'écrit avec une seule lettre, Jod ou Yodh ; il ne doit, par conséquent, pas se prononcer Jehovah, sinon *Yeva*, ou Eve. L'Adam du premier chapitre est l'Adam spirituel, et partant, pur androgyne, c'est l'Adam-Kadmon. Lorsque la femme est tirée de la côte gauche du second Adam (de poussière) la *Vierge* pure se sépare et, par sa chute "dans la génération", ou sur le cycle descendant, elle devient le *Scorpion* [157], l'emblème du péché et de la matière. Tandis que le cycle ascendant a trait aux races purement spirituelles, les dix patriarches anté-diluviens (les Pradjâpatis et les Séphiroth) [158] sont conduits par la Divinité créatrice elle-même, qui est Adam-Kadmon ou Yodheva ; le cycle inférieur est celui des races terrestres, conduites par Enoch ou la *Balance*, le *septième*, qui parce qu'il est moitié divin, moitié terrestre, fut enlevé, dit-on, au ciel, en pleine vie. Enoch, ou Hermès, ou la *Balance* ne font qu'un. Tous trois représentent la balance de l'harmonie universelle ; la justice et l'équilibre sont placés au point central du Zodiaque. Le grand cercle céleste, si bien décrit par Platon dans son Timée, est le symbole de l'inconnu en tant qu'unité ; et les cercles plus petits qui constituent la croix, par leur division sur le plan de l'anneau zodiacal, sont le symbole de la vie, à leur point d'intersection. Les forces centripètes et centrifuges, comme symboles du Bien et du Mal, de l'Esprit et de la Matière, de la Vie et de la Mort, sont aussi ceux du Créateur ou du Destructeur – Adam et Eve, ou Dieu et le Diable, comme on dit en langage vulgaire. Dans les modes subjectifs, aussi bien que dans les mondes objectifs, ce sont les deux pouvoirs qui, par leur opposition éternelle entretiennent l'harmonie dans l'univers de l'esprit et de la matière. Ils obligent les planètes à poursuivre leur course et les maintiennent dans leurs orbites elliptiques, traçant ainsi la croix astronomique dans leur révolution à travers le Zodiaque. Si, dans la lutte, la force centripète **[131]** venait à avoir le dessus, elle pousserait les planètes et les âmes vivantes dans le soleil, le type du Soleil spirituel invisible, le Paramatna ou la grande Ame universelle son progéniteur ; tandis que la force centrifuge chasserait les planètes et les *âmes* dans l'espace solitaire, loin du luminaire de l'univers objectif, loin du royaume

---

[157] Le Scorpion est le signe astrologique des organes de la reproduction.

[158] Les patriarches sont tous convertibles en leurs nombres, de même qu'ils sont interchangeables. Suivant ce qu'ils représentent ils deviennent le dix, le cinq, le sept, le douze et même le quatorze. Tout le système est si compliqué qu'il est absolument impossible, dans un ouvrage comme celui-ci, de faire plus que de donner quelques indications à soja sujet.

spirituel du salut et de la vie éternelle, et dans le chaos de la destruction cosmique finale et de l'annihilation individuelle. Mais la *balance* est là, toujours sensible au point d'intersection. Elle règle l'action des deux combattants, et l'effort combiné des deux fait que les planètes et les "âmes vivantes m poursuivent une double ligne diagonale dans leur révolution à travers le Zodiaque et la Vie ; c'est ainsi qu'elle entretient une stricte harmonie dans le ciel et la terre, visibles et invisibles, l'unité forcée des deux réconciliant l'esprit avec la matière, et Enoch apparaît comme le "Métatron" devant Dieu. En comptant en descendant depuis lui jusqu'à Noé et ses trois fils, chacun d'eux représente un nouveau "monde", c'est-à-dire que notre globe, qui est le *septième* [159], après chaque période de transformation géologique, donne naissance à une nouvelle race distincte d'hommes et d'êtres.

Caïn est la tête de la ligne ascendante, ou Macrocosme, car il est le fils du "Seigneur", et non d'Adam (*Genèse*, IV, 1). Le "Seigneur" c'est l'Adam-Kadmon, Caïn est le fils de la pensée coupable, et non la progéniture de la chair et du sang ; Seth d'autre part, est le chef des races terrestres, car il est le fils d'Adam, engendré "à sa ressemblance selon son image (*Genèse*, V, 3)" Caïn, c'est *Kenu*, l'Assyrien, qui veut dire l'aîné, tandis que le mot hébreu קין veut dire un forgeron, un artisan.

Notre science établit la preuve que notre globe a passé par cinq phases géologiques distinctes, caractérisées chacune par une couche différente, lesquelles, par ordre inverse, en commençant par la dernière sont : 1° la période Quaternaire, dans laquelle l'apparition de l'homme constitue une certitude ; 2° la période Tertiaire, dans laquelle la présence de l'homme est *possible* ; 3° la période Secondaire, celle des sauriens gigantesques, les mégalosaures, **[132]** les ichtyosaures, et les plésiosaures – sans aucun

---

[159] Voyez le premier volume de cet ouvrage (p. 89). Le calcul hindou, au moyen du Zodiaque peut, seul, fournir la clé des chronologies hébraïques et des âges des patriarches. Si nous tenons compte que souvent les anciens calculs astronomiques et chronologiques, sur les quatorze manvantaras (ou périodes divines) dont chacun se compose de *douze* mille ans des dévas, multipliées par soixante et onze, constituant une *période* de la création, il n'y en a pas encore tout à fait sept de révolus, les calculs hébreux deviendront plus intelligibles. Afin de faciliter, dans la mesure du possible, ceux qui sans doute, seraient fort embarrassés par ces calculs, nous rappelons au lecteur que le Zodiaque est divisé en 360 degrés, et chaque signe en 30 degrés ; que dans la *Bible samaritaine l'âge d'Enoch est fixé à 360 ans* ; que dans le "Manou" les divisions du temps sont données comme suit : "Le jour et la nuit se composent de trente Mouhourta. Un mouhourta contient trente *Kâlas*. Un mois des mortels est de trente jours, ce qui ne fait qu'un jour des pitris... Une année des mortels est un jour des Dévas."

vestige de l'homme ; 4° la période Paléozoïque, celle des crustacés gigantesques ; 5° (ou la première) la période Azoïque, pendant laquelle la science affirme que la vie organique n'avait pas encore fait son apparition sur la terre.

Et n'y a-t-il aucune possibilité qu'il y ait eu une période, voire même plusieurs périodes, dans lesquelles l'homme *aurait existé*, sans être cependant un être organique, et n'aurait pu, par conséquent, laisser un vestige quelconque pour la science exacte. *L'Esprit* ne laisse derrière lui ni squelettes ni fossiles, et, néanmoins, rares sont ceux, qui doutent, ici-bas, que l'homme puisse vivre à la fois objectivement et subjectivement. De toutes manières, la théologie des Brahmanes, d'une antiquité incalculable, qui divise les périodes de formation de la terre en quatre figes, et qui place entre chacun de ceux-ci un intervalle de 1.728.000 années, s'accorde bien mieux avec la science officielle et les découvertes modernes, que les absurdes notions chronologiques promulguées par le concile de Nicée et de Trente.

Les noms des patriarches ne sont pas des noms hébreux, bien qu'ils aient été hébraïsés, par la suite ; ils ont, sans contredit, une origine assyrienne ou aryenne.

Ainsi *Adam*, dans la *Cabale* commentée, nous apparaît comme un nom convertible, qui peut s'appliquer à presque tous les autres patriarches, de même que chaque Sephiroth s'applique à chaque Sephira, et *vice versa*, Adam, Caïn et Abel constituent la première *triade* parmi les douze. Ils correspondent à la Couronne, la Sagesse et l'Intelligence, dans l'arbre séphirothique ; et, en astrologie aux trois trigones de feu, de terre et d'air ; si nous pouvions consacrer plus de place à l'élucidation de ce fait, nous verrions peut-être que l'astrologie mérite le nom d'une science, aussi bien que n'importe quelle autre. L'Adam (Kadmon) ou Ariès, (le bélier), est identique au dieu égyptien à la tête de bélier Amun, qui façonne l'homme sur un tour de potier. Par conséquent, son double, l'Adam de poussière, est également Ariès, Amon, lorsqu'à la tête de ses générations, il façonne également les mortels "à sa ressemblance". En astrologie la planète Jupiter correspond à la "première maison" (le Bélier). La couleur de Jupiter ainsi qu'on le voit dans les "étages de sept sphères" sur la tour de Borsippa, ou de Birs-Nimrod, est le *rouge* [160] ; et, en hébreu, Adam, אדם veut dire

---

[160] Voyez les *Diagrams* de Rawlinson.

"rouge" en même temps qu' "homme". Le dieu hindou Agni, qui préside au signe des Poissons, voisin de celui du Bélier dans **[133]** leur relation avec les douze mois (Février et Mars) [161], est teinté de rouge foncé, avec *deux figures* (mâle et femelle), *trois* jambes et *sept* bras ; le tout composant le nombre de douze. De même, aussi, Noé (les Poissons), qui apparaît dans les générations comme le douzième patriarche, en comptant Caïn et Abel, est, de nouveau, Adam sous un autre nom, car il est l'ancêtre d'une nouvelle race d'humanité ; et, avec ses "trois fils", un méchant, l'autre bon, et un participant des deux qualités, est la réflexion terrestre de l'Adam super-terrestre et de ses trois fils. On représente Agni monté sur un bélier, coiffé d'une tiare surmontée d'une croix [162].

Gain, présidant au signe du Taureau, du Zodiaque, est également fort suggestif. Le Taureau appartient au trigone de terre et à ce sujet il n'est pas superflu de rappeler au lecteur une allégorie de *l'Avesta* persane. Suivant la légende, Ormazd produisit un être – source et type de tous les êtres universels – appelé La VIE, ou le Taureau dans le *Zend*. Ahriman (Caïn) tue cet être (Abel) de la semence (Bette) duquel naissent de nouveaux êtres. Abel, en langue assyrienne, veut dire *fils*, mais en hébreu חבל, il signifie quelque chose d'éphémère, ce qui n'a pas une longue vie, ce qui est sans haleur, et aussi une "*idole païenne* [163]", car Caïn est une *statue hermaïque* (une colonne, le symbole de la génération). Dans cet ordre d'idées, Abel est la contre-partie féminine de Caïn (le mâle) car ce sont des jumeaux, et probablement androgynes ; celui-ci correspond à la Sagesse, et celui-là à l'Intelligence.

Il en est de même de tous les autres patriarches. Enos, אנוש, est encore Homo, l'homme ou le même Adam, et Enoch par-dessus le marché ; et ןניק, Kaïn-an, est l'égal de Caïn. Seth תש, est Tette, ou Thoth, ou Hermès ; et voilà, sans doute, la raison pourquoi Josèphe, dans son premier livre (chap. III) fait voir Sets si bien versé en astrologie, en géométrie et dans toutes les autres sciences occultes. Prévoyant le déluge, il dit qu'il grava les principes

---

[161] Tous les signes du Zodiaque brahmanique sont -résidés par, et dédiés à un des douze grands dieux. Ainsi : 1° Mecha (le Bélier) est dédié * Varnna ; 2° Vricha (le Taureau), à Yama ; 3° Mithuna (les émeana) à Pavana ; 4° Karcâtaca (le Cancer) à Sûrya ; 5° Sinha (1er Lion) à Soma ; 6° Kanya (la Vierge) à Kartikeia ; 7° Toulba (la Balance) à Kouvera ; 8° Vristchica (le Scorpion) à Kama ; 9° Dhanous (le Sagittaire) à Ganesa ; 10° Makara (le Capricorne) à Poulhar ; 11° Kumbha (le Verseau) à Indra ; et 12° Minas (les Poissons) à Agni.

[162] *Hindu Pantheon*, de Moor, pp. 295-302.

[163] Apollon était également *Abelius* ou Bel.

fondamentaux de son art sur deux piliers de briques et de pierres ; Josèphe affirme "avoir vu ces piliers en *Syrie de son temps*". C'est pour cette raison que Seth est encore identifié avec Enoch, auxquels les cabalistes et les franc-maçons attribuent le même trait ; et, en même temps avec Herniés ou Kadmus, car Enoch est identique à celui-là ; ווּנח, HE-NOCH veut dire un **[134]** instructeur, un initiateur ou un initié ; dans la mythologie grecque c'est Inachus. Nous venons de voir le rôle qu'on lui fait jouer dans le Zodiaque.

Mahalaleel, si nous partageons le nom en הלחמ, *ma-ha-la*, veut dire doux, miséricordieux ; on le fait correspondre avec la quatrième Sephira, *l'Amour* ou la *Pitié*, émanée de la première triade [164] Irad, דרי, ou Iared, est (moins les voyelles) justement le même. S'il dérive du verbe ri, il signifie *descendance* ; si c'est de דרי, arad, il veut dire progéniture ; il correspond donc parfaitement, aux émanations cabalistiques.

Lamech, ךמל, n'est pas hébreu, mais grec. Lamach signifie Lam – le père, et Ou-Lom-Ach est le père de l'âge ; ou le père de celui (Noé) qui inaugure une nouvelle ère ou période de création après le *pralaya* du déluge ; Noé étant le symbole d'un nouveau monde, le Royaume (Malchuth) des Séphiroth, par conséquent son père, qui répond à la neuvième Séphiroth, est la Fondation [165]. De plus, aussi bien le père que le fils correspondent dans le Zodiaque au Verseau et aux Poissons ; c'est ainsi que le premier appartenant au trigone de l'air, et le second à celui de *l'eau*, ils viennent clore la liste des mythes bibliques.

Mais si, ainsi que nous le constatons, chaque patriarche représente, à un point de vue, ainsi que le font tous les Pradjâpatis, une nouvelle race d'êtres humains antédiluviens ; et si, ainsi qu'il est aisé de le prouver, ce ne sont que des copies des *Saros* ou âges babyloniens, et que ceux-ci sont des copies des dix dynasties hindoues des "Seigneurs des êtres" [166] néanmoins,

---

[164] Halal est le nom d'Apollon. Le nom de *Mahalal-Eliel* serait donc le soleil d'automne, celui de juillet, et ce patriarche préside précisément au signe zodiacal du *Lion* (juillet).

[165] Voyez la description des Séphiroth au chapitre V.

[166] Nous constatons combien servile était cette copie chaldéenne en comparant la chronologie hindoue avec celle des Babyloniens. Suivant Manou, les dynasties antédiluviennes des pradjâpatis régnèrent pendant 4.320.000 années humaines, en d'autres termes un âge divin tout enter des dévas, ou le laps de temps qui s'écoule invariablement entre la vie sur le globe et la dissolution de cette même vie, ou pralaya. De leur côté, les Chaldéens donnent exactement les mêmes chiffres, avec un zéro en moins, à savoir : ils calculent que leurs 120 saros donnent un total de 432.000 années.

de quelque façon que nous les envisagions, elles sont parmi les allégories les plus profondes jamais conçues par un esprit philosophique.

Dans le *Nuctemeron*[167], l'évolution de l'univers et ses périodes successives de formation, y compris le développement graduel des races humaines, sont illustrés aussi pleinement que possible, dans les douze "heures" de la division de l'allégorie. Chaque "heure" symbolise l'évolution d'un homme nouveau, et celle-ci, à son tour, est divisée en quatre quarts ou âges. Cet ouvrage prouve **[135]** jusqu'à quel point l'ancienne philosophie était teintée de la doctrine des anciens Aryens, lesquels furent les premiers à diviser la vie sur notre planète en quatre âges. Si l'on pouvait suivre la trace de cette doctrine depuis sa source dans la nuit des temps de la période traditionnelle jusqu'au voyant de Patmos, on ne risquerait point de s'égarer dans les systèmes religieux des nations. On verrait que les Babyloniens enseignaient que quatre Oannès (ou Soleils) apparurent en quatre différentes périodes ; que les Hindous proclament leur quatre Yugas ; que les Grecs, les Romains et les autres croient fermement à leurs âges d'or, d'argent, de bronze et de fer, chacune de ces époques étant annoncée par l'apparition d'un sauveur. Les quatre Bouddhas des Hindous et les trois prophètes des Zoroastriens – Oshedar-Cami, Oshedar-mah, et Sosiosh – précédés par Zaratushtra, sont les types de ces âges.

A son début même, la *Bible* nous dit *qu'avant que les (fils) de Dieu aient vu les filles des hommes*, ceux-ci vivaient de 365 à 989 ans. Mais lorsque le "Seigneur Dieu" vit les iniquités des hommes, Il décida de ne leur accorder que 120 ans (*Genèse*, VI. 3). Pour expliquer une telle différence dans les tableaux de la mortalité humaine, il faut suivre la trace de la décision du "Seigneur Dieu" jusqu'à son origine. Les incongruités que nous rencontrons à chaque pas de la *Bible* ne peuvent être attribuées qu'au fait que le livre de la *Genèse* et les autres livres de Moïse ont été faussés et remodelés par plus d'un auteur ; et que dans leur condition originelle ils étaient, exception faite de la forme extérieure des allégories, de fidèles copies des livres sacrés hindous. Nous lisons ce qui suit dans le livre I, de *Manou* : "Dans le premier âge, on ne connaissait ni la maladie, ni la souffrance. Les hommes vivaient 400 ans."

Cela avait lieu dans le Krita ou Satya-yug.

---

[167] Eliphas Lévi donne la version grecque aussi bien que l'hébraïque mais arbitraire et condensée au point d'être absolument inintelligible pour quiconque n'est pas aussi savant que lui.

"Le Krita-yug est le symbole de la justice. le *taureau* qui se tient ferme sur ses quatre pieds en est l'image ; l'homme s'attache à la vérité, et le mal ne dirige pas encore ses actions [168]." Mais à chaque âge successif, la vie humaine primitive perd un quart de sa durée, c'est-à-dire que dans le Treta-yug, l'homme ne vit plus que 300 ans, dans le Dwapara-yug 200 et dans le Kaki-yug, ou notre âge actuel, il ne vit en général tout au plus que 100 ans. Noé, fils de Lamech – Oulom *Ach*, ou le père de l'âge – est une copie déformée de Manou, le fils de Swavambhu et les six Manous ou Rishis, issus du "premier homme" hindou, sont les originaux de Terah, Abraham, Isaac, Jacob, Joseph et Moïse, les sages hébreux, lesquels, en commençant par Terah étaient, dit-on, des astrologues, **[136]** des alchimistes, des prophètes inspirés et des devins ; en d'autres termes et pour parler clairement, des magiciens.

Si nous consultons la Mishna talmudique nous y voyons que le premier couple divin émané, l'androgyne Démiurge Chochmah (ou Hachma Achamoth) et Binah se construisent une maison avec *sept* piliers. Ce sont les architectes de Dieu – la Sagesse et l'Intelligence. Son compas et Son équerre. Les sept colonnes sont les *sept* mondes futurs ou les *sept* "jours" typiques primordiaux de la création.

"Chochmah immole ses victimes". Ces victimes sont les innombrables forces de la nature qui doivent "mourir" (se dissiper), afin de pouvoir vivre ; quand une des forces meurt, ce n'est que pour donner naissance à une autre force, sa progéniture. Elle meurt pour vivre dans ses enfants et ressuscite après chaque *septième* génération. Les serviteurs de Chochmah, ou la sagesse, sont les âmes de H.-Adam, car en lui sont toutes les âmes d'Israël.

II y a *douze* heures dans le jour dit la *Mishna*, et c'est au cours de ces heures que s'accomplit la création de l'homme. Cela serait-il compréhensible si nous n'avions Manou pour nous enseigner que ce "jour" embrasse les quatre âges du monde et a une durée de douze milles années divines des Dévas ?

"Les créateurs (Elohim)esquissent dans la deuxième "heure" l'apparence de la forme corporelle de l'homme. Ils la séparent en deus et préparent les sexes afin de les rendre distincts l'un de l'autre. C'est ainsi

---

[168] Voyez la dissertation du Rabbin Siméon sur l'Homme-Taureau primitif et les cornes. "*Sohar*".

que procédèrent les Elohimpar rapport à chaque chose créée" [169]. "Les poissons, les oiseaux, les plantes, les animaux et l'homme, tous étaient androgynes à la première heure."

Voici ce que dit le commentateur, le grand Rabbin Siméon "Oh, compagnons, compagnons, l'homme en tant qu'émanation était aussi bien homme que femme, du côté du PERS comme du côté de la MERE. Voilà la signification des paroles de l'Elohim lorsqu'il dit : "Que la Lumière soit et la Lumière fut !... C'est là "l'homme double" [170] !"

Il fallait une femme spirituelle pour contraster avec l'homme spirituel. L'Harmonie est la loi universelle. Le discours de Pluton, dans la traduction de Taylor, est rendu de manière à lui faire dire de l'univers actuel qu' "Il le fit mouvoir d'un mouvement circulaire... Par conséquent, lorsque Dieu qui est une Divinité raisonnant sans cesse, se mit à réfléchir au sujet de ce Dieu (l'homme) *qui était destiné à subsister d une certaine période du temps*, Il produisit son corps lisse et uni, dans tous les sens et entier depuis **[137]** le centre ; Il le construisit parfait. Ce cercle parfait du Dieu créé, *Il le tailla à angles aigus en forme de la lettre X.*

Les italiques de ces deux phrases du Timée, sont du Dr Lundy, l'auteur du célèbre ouvrage, déjà mentionné plus haut, *Monumental Christianity*. Il attire par là l'attention sur les paroles du philosophe grec, dans le but évident de leur donner le caractère prophétique que leur appliquait Justin Martyr, lorsqu'il accusait Platon d'avoir emprunté sa "discussion physiologique du Timée... relativement au Fils de Dieu placé en croit dans l'univers", à Moïse et son serpent d'airain. Le savant auteur parait pleinement reconnaître, dans ces paroles, une prophétie non préméditée, bien qu'il ne nous dise pas s'il est d'avis, que de même que le Dieu créé de Pluton, Jésus était à l'origine un sphéroïde "lisse et uni dans tous les sens et entier depuis le centre". Même si Justin Martyr pouvait invoquer une excuse pour sa corruption de Pluton, le Dr Lundy devrait savoir que le temps de cette sorte de casuistique est, depuis longtemps passé. Ce que le philosophe voulait dire, c'est que l'homme, avant d'être enfermé dans la matière n'avait pas besoin de membres, car il était une entité purement spirituelle. Par conséquent, si la Divinité, son univers et les corps stellaires doivent être considérés comme des sphéroïdes, cette forme serait

---

[169] Le *Nuctameron des Hébreux*. Eliphas Lévi, vol. II.

[170] *Auszüge aus dem Sohar*, p. 13, 15.

également celle de l'homme archétype. A mesure que son enveloppe prenait du poids, le besoin de membres se fit sentir, et les membres poussèrent. Si nous nous représentons un homme étendant les bras et les jambes sous le même angle, et que nous le placions contre le cercle qui symbolisait sa forme primitive comme esprit, nous aurions exactement la figure décrite par Pluton – le X en croix, dans le cercle.

Toutes les légendes relatives à la création, la chute de l'homme et le déluge consécutif, appartiennent à l'histoire universelle, et ne sont pas plus la propriété des Israélites que celles de n'importe quelle autre nation. Ce qui leur appartient en propre (exception faite des cabalistes) ce sont les détails défigurés de chaque tradition. La *Genèse* d'Enoch est bien antérieure aux livres de Moïse [171], et Guillaume Postel l'a présentée au monde, expliquant ses allégories autant qu'il a osé le faire ; mais le fond de l'ouvrage est resté non-exposé. Pour les Juifs, le livre *d'Enoch* est aussi canonique que ceux de Moïse ; et si les chrétiens ont accepté ceux-ci comme une autorité, nous ne voyons pas pourquoi ils rejetteraient l'autre comme apocryphe. L'âge de l'un comme celui de l'autre **[138]** ne peuvent être déterminés avec une certitude quelconque. A l'époque de la séparation, les Samaritains ne reconnaissaient que les livres de Moïse et celui de Josué, dit le Dr Jost (86). Le temple de Jérusalem fut pillé en l'an 168 avant J.-C. et tous les livres sacrés anéantis (87) ; par conséquent, les quelques MSS qui restaient étaient entre les mains des "maîtres de la tradition". Les Tanaim de la Cabale, leurs initiés et leurs prophètes avaient toujours **[138]** ne peuvent être déterminés avec une certitude quelconque. A l'époque de la séparation, les Samaritains ne reconnaissaient que les livres de Moise et celui de Josué, dit le Dr Jost [172]. Le temple de Jérusalem fut pillé en l'an 168 avant J.-C. et tous les livres sacrés anéantis [173] ; par conséquent, les quelques MSS qui restaient étaient entre les mains des "maîtres de la tradition". Les Tanaïm de la *Cabale*, leurs initiés et leurs prophètes avaient toujours pratiqué ses enseignements de concert avec les Canaanites, les Chamites, les Madianites, les Chaldéens et toutes les autres nations. L'histoire de Daniel en est la preuve.

---

[171] Telle est l'opinion des savants Drs Jost et Donaldson. "Les livres de l'Ancien Testament, tels que nous les voyons aujourd'hui, paraissent avoir été terminés environ 150 ans avant J.-C... Les Juifs recherchèrent alors les autres livres qui avaient été dispersés pendant les guerres, et les réunirent en une collection." (Ghillany, Menschenopfer der Hebräer, p. 1. *Sod the son of the Man*. Appendice.)

[172] *Jost*, vol. I, p. 51.

[173] *Josephus* de Burder, vol. II, pp. 331-335.

Il existait une sorte de Fraternité ou Franc-Maçonnerie parmi les cabalistes, disséminés de mémoire d'homme, de par le monde entier ; et comme ce fut le cas chez certaines sociétés de la Maçonnerie médiévale en Europe, ils s'intitulaient les *Compagnons* [174] et les *Innocents* [175]. C'est une croyance chez les cabalistes (croyance fondée sur la connaissance) que les livres sacrés véritables, des soixante-dix anciens – livres qui contiennent *l'Ancienne Parole* – ne sont pas plus perdus, que ne le sont les rouleaux hermétiques, mais qu'ils ont été conservés depuis les siècles les plus reculés dans les communautés secrètes. Emmanuel Swedenborg en dit autant, et ses dires sont basés sur les informations qu'il reçut de certains *esprits*, qui lui affirmèrent qu'ils "pratiquaient leur culte selon cette Ancienne Parole". "Cherchez-la en Chine" ajoute le grand voyant, "vous la trouverez, peut-être, dans la Grande Tartarie !" D'autres étudiants des sciences occultes ont eu mieux que la parole de "certains esprits", à laquelle se fier dans le cas en question – ils ont vu les livres.

Il faut, par conséquent, choisir entre deux méthodes – accepter la *Bible* dans son sens exotérique, ou dans le sens ésotérique. Les faits suivants parlent contre la première : après l'édition de la première copie *Du Livre de Dieu*, et sa publication par Hilkiah, cette copie disparaît, et Esra se voit obligé d'écrire une *nouvelle Bible*, qui est terminée par Judas Maccabée ; qu'après avoir été copiée des lettres cornées en caractères carrés, elle fut défigurée au point de ne pas être reconnaissable ; que la *Masorah* compléta l'œuvre de la destruction ; et que finalement nous avons un texte, qui n'a pas 900 ans, mais où fourmillent les omissions, les interpolations et les perversions préméditées. Par conséquent, comme ce texte masorétique hébreu a fossilisé ses erreurs, et que la clé de la "Parole de Dieu" a été perdue, nul n'a le droit d'imposer aux soi-disant "chrétiens" les divagations de toute une série de prophètes hallucinés, **[139]** et peut-être faux, sous la supposition insoutenable et injustifiable qu'elle est l'œuvre du "Saint-Esprit" *in propria persona*.

Nous rejetons, donc, ces prétendues Ecritures monothéistes, élaborées justement au moment où les prêtres de Jérusalem avaient tout intérêt à briser violemment toute relation avec les Gentils. Ce n'est qu'à cette époque que nous les voyons persécuter les cabalistes et mettre au ban l' «

---

[174] *Die Kabbala*, p. 95.

[175] Gaffarel : Introduction au *Livre d'Enoch*.

ancienne sagesse » des païens et des Juifs. *La véritable Bible hébraïque était un volume secret, inconnu des masses*, et même le *Pentateuque* Samaritain est bien plus ancien que le *Septuaginte*. Quant à ce volume secret, les Pères de l'Eglise n'en avaient même jamais entendu parler. Nous acceptons plus volontiers la parole de Swedenborg que "l'Ancienne Parole" *se trouve en Chine ou dans la Grande Tartarie* ; d'autant plus, que le voyant suédois est considéré, au moins par un pasteur le Rév. Dr R. L.-Tafel, de Londres, avoir été inspiré par Dieu lorsqu'il écrivit ses ouvrages théologiques. Il a même la supériorité sur les rédacteurs de la *Bible*, car, tandis que ceux-ci ne faisaient qu'entendre les mots parlés à leurs oreilles, il fut donné, à Swedenborg de les comprendre par la raison ; il était donc illuminé *intérieurement*, et non extérieurement. "Lorsqu'un membre consciencieux de la Nouvelle Eglise, entend une accusation portée contre la divinité et l'infaillibilité soit de l'âme ou du corps des doctrines de la Nouvelle Jérusalem", dit ce révérend auteur, "il doit se placer au point de vue de la déclaration non-équivoque contenue dans ces doctrines, que le Seigneur a effectué Sa seconde venue au moyen de ces écritures, qui ont été publiées par Emmanuel Swedenborg, Son serviteur, et que, par conséquent, les accusations ne sont pas et ne peuvent pas être fondées". Et si c'est le Seigneur quia parlé par la bouche de Swedenborg, il nous reste l'espoir qu'au moins un prêtre vienne corroborer notre affirmation que l'ancienne "Parole de Dieu" ne se trouve nulle part, sinon dans les pays païens, et en particulier *dans la Tartarie, le Thibet et la Chine bouddhistes* !

"L'histoire primitive de la Grèce est l'histoire primitive de l'Inde" s'écrie Pococke dans son *India in Greece*. En perspective du fruit des recherches critiques à venir, paraphrasons-le en disant : "L'histoire primitive de la Judée n'est que la distorsion d'une fable indienne greffée sur celle de l'Egypte. De nombreux savants se trouvent acculés par les faits inflexibles, mais ne voulant pas opposer les récits de la révélation "divine" à ceux des livres brahmaniques, ils se contentent de les mettre simplement devant le public. Entre temps, ils limitent leurs conclusions à des critiques mutuelles et à d'acerbes contradictions. Ainsi, Max Müller combat les théories de Spiegel et d'autres ; le Professeur Whitney s'acharne contre celles de l'orientaliste d'Oxford ; et le Dr Haug **[140]** fait le siège de Spiegel tandis que de son côté celui-ci se rejette sur une autre victime ; malgré cela les Akkadiens et les Touraniens d'antique mémoire, ont, eux-mêmes, eu leur jour de gloire. Il faut que les *Proto-Kasdéens*, les *Kasdéo-*

Scythes et les *Sumériens* et tant d'autres, fassent place à d'autres fables. Hélas, pauvres Akkadiens ! car voici Halévy, l'assyriologue qui attaque le langage Akkado-Sumérien de l'ancienne Babylone, et Chabas, l'égyptologue, non content de détrôner la langue touranienne, qui a rendu de signalés services lorsque les orientalistes se trouvaient embarrassés, va jusqu'à qualifier de charlatan François Lenormant, le vénérable père des Akkadiens. Mettant à profit ce conflit entre savants, le clergé chrétien reprend courage avec sa théologie fantastique, en disant que lorsque le jury est en désaccord, c'est du temps de gagné pour l'accusé. On néglige, ainsi, la question vitale de savoir si la Chrétienté ne ferait pas mieux d'adopter le Christisme à la place du Christianisme, avec la Bible, son expiation par délégation et son Diable. Mais nous ne pouvons faire moins que de consacrer un chapitre spécial à un personnage de l'importance de celui-là.

CHAPITRE X

—

LE MYTHE DU DIABLE

"Arrière de moi SATAN" (dit Jésus à Pierre).

Mathieu, XVI, 23.

"Que d'extravagantes sottises, capables de m'écarter de ma foi, Écoutez-moi bien. Il m'a tenu, hier soir, pendant au moins neuf heures, à m'énumérer tous les noms du Diable."

Shakespeare, *Henri IV*, 1ère Partie ; Acte III.

"La force terrible et juste qui tue éternellement les avortons a été nomme par les Égyptiens Typhon, par les Hébreux Samaël, par les orientaux Satan, et par les latine Lucifer. Le Lucifer de la Cabale n'est pas un ange maudit et foudroyé ; c'est l'ange qui éclaire et qui *régénère* en tombant."

Eliphas Lévi : *Dogme et Rituel*.

"Si méchant qu'il soit, le Diable peut être maltraité, accusé k tore Inculpé sans motif, quand les Hommes, ne voulant pas porter seuls le blême, lui imputent des crimes qui sont les leurs."

Defœ, 1726.

Un auteur célèbre en même temps qu'un cabaliste longtemps persécuté, suggéra, il y a plusieurs années, un credo pour les cultes Protestant et Catholique Romain, qui pourrait s'énoncer comme suit.

Protevangelium

"Je crois au Diable, le Père Tout-Puissant du Mal, le Destructeur de toutes choses, le Perturbateur du Ciel et de la Terre ;

Et à l'Anté-Christ, son Fils unique, notre Persécuteur,

Qui a été conçu de l'Esprit du Mal ;

Qui est né d'une Vierge folle et sacrilège ;

Qui fut glorifié par l'humanité, qui régna sur elle,

Et qui monta jusqu'au trône du Dieu Tout-Puissant,

D'où il Le met de côté, et depuis lequel il insulte les vivants et les morts.

Je crois à l'esprit du Mal ;

A la Synagogue de Satan ;

A la coalition des méchants ;

A la perdition du corps ;

Et à la Mort et à l'Enfer éternel. *Amen*". **[142]**

Cela est-il pour vous choquer ? Cela vous parait-il extravagant, cruel, blasphématoire ? Ecoutez. Dans la cité de New-York, le neuf avril 1877, c'est-à-dire dans le dernier quart de ce qu'on se plaît à nommer le siècle des découvertes et des lumières, les notions scandaleuses suivantes furent ouvertement proclamées. Nous citons un rapport publié le lendemain dans *The Sun* : "Les prédicateurs baptistes se réunirent hier dans la chapelle des Marins de Oliver Street. Plusieurs missionnaires étrangers étaient présents. Le Rév. John W. Sarles, de Brooklyn, lut un discours, dans lequel il soutint la proposition *que tous les païens adultes, morts sans avoir eu connaissance de l'Evangile étaient éternellement damnés*. Le révérend conférencier soutint que s'il en était autrement l'Evangile serait une malédiction, au lieu d'être une bénédiction, ceux qui avaient crucifié le Christ n'auraient fait que ce qu'il méritait et que tout l'édifice de la religion révélée s'effondrerait.

"Le frère Stoddard, missionnaire de l'Inde, appuyait les vues du pasteur de Brooklyn. Les Hindous étaient de grands pécheurs. Un jour, après qu'il avait prêché sur la place du marché, un Brahmane se leva et lui dit : Nous autres Hindous, nous sommes les plus forts du monde, en fait de mensonges, mais cet homme-ci nous rend des points. Comment peut-il prétendre que Dieu nous aime ? Voyez les serpents, les tigres, les lions et toutes les bêtes dangereuses autour de nous. Si Dieu nous aime, pourquoi ne nous en débarrasse-t-il pas ?

"Le Rév. M. Pixley, de Hamilton, N.Y. se déclara en accord avec le discours du frère Sarles, et demanda $ 5000, pour préparer des jeunes gens au ministère".

Et ce sont ces hommes – nous ne disons pas qui enseignent la doctrine de Jésus, car ce serait une insulte gratuite à sa mémoire, mais – qui sont payés pour l'enseigner ! Devons-nous nous étonner si des personnes intelligentes préfèrent l'annihilation à une croyance qui enseigne une doctrine aussi monstrueuse ? Nous doutons fort qu'un Brahmane, tant soit peu respectable, ait avoué avoir été coupable de mensonge ; cet art n'est cultivé que dans les régions de l'Inde anglaise, où l'on rencontre le plus grand nombre de chrétiens [176]. Mais nous défions tout honnête homme,

---

[176] La réputation de haute morale des Brahmanes et des Bouddhistes est si bien établie depuis des temps immémoriaux, que nous voyons le colonel Henry Yule, le reconnaître dans son admirable édition de "Marco polo" en ces termes : "Les grandes vertus attribuées aux Brahmanes et aux négociants indiens, étaient, peut-être, le fait de la tradition... mais les éloges sont si constants parmi les voyageurs du moyen âge, *qu'ils doivent avoir eu une base solide*. De fait, il serait facile de suivre la trace de témoignages de cette nature depuis les temps anciens jusqu'à nos jours. Arrien assure qu aucun Indien n'a jamais été accusé de mensonge. Hwen T sang attribue au peuple hindou les plus grands désintéressement, honnêteté et droiture. Le Frère Jordanès (vers l'an 1330) dit que les habitants de l'Inde inférieure (le Sindh et l'Inde Occidentale) étaient véridiques dans leur langage et pratiquaient la justice ; nous pouvons également citer le caractère de haute probité attribué aux hindous par Abul Fazl. Mais *après 250 ans de commerce avec les Européens, on constate, en vérité, un triste*

dans le **[143]** monde entier, de nous dire s'il croit que le Brahmane en question s'écartait beaucoup de la vérité en disant du missionnaire Stoddard, "que cet homme-ci nous rend des points", en matière de mensonges. Que pouvait-il dire de plus, si celui-ci leur prêchait la doctrine de la *damnation éternelle*, parce qu'ils avaient vécu jusque là sans avoir lu un livre juif, dont ils n'avaient jamais entendu parler, ou la rédemption d'un Christ dont ils ne soupçonnaient pas même l'existence ! Mais les pasteurs baptistes, en quête de quelques milliers de dollars, sont capables d'inventer de terribles situations pour enflammer les cœurs congréganistes.

En règle générale, nous nous abstenons de relater nos propres expériences lorsque nous pouvons présenter celles de témoins, dignes de foi, c'est pourquoi, en lisant les injurieuses remarques du missionnaire Stoddard, nous avons prié dans nos relations, M. William L. E. O'Grady [177], de nous donner son opinion impartiale au sujet des missionnaires aux Indes. Son père et son grand-père étaient officiers dans l'armée anglaise ; il est, lui-même, né aux Indes, et par conséquent, a eu de nombreuses occasions de connaître l'opinion des Anglais sur ces propagandistes religieux. Voici la communication qu'il nous a faite en réponse à notre lettre :

> "Vous me demandez mon opinion au sujet des missionnaires chrétiens aux Indes. Pendant toutes les années que j'y ai résidé, je n'ai jamais parlé à un seul missionnaire. Ils ne fréquentaient pas la société, et en ce

---

changement... Cependant Pallas, au siècle dernier, en parlant de la colonie Bamyan à Astrakhan, nous dit que ses membres étaient renommés pour leur droiture, qui les faisait préférer aux Arméniens. Et ce sage et dévoué fonctionnaire public, feu Sir William Sleeman, dit encore à notre époque, qu'il ne connaissait pas dans le monde entier d'hommes plus foncièrement honnêtes que ceux de la classe mercantile des Indes. m (Livre de Ser Marco Polo, le Vénitien, Traduction du Colonel Henry Yule, vol. I, p. 354.)

Le triste exemple de la démoralisation rapide des Indiens *sauvages* de l'Amérique, aussitôt qu'ils sont mis en contact avec les fonctionnaires *chrétiens*, n'est un secret pour personne, dans nos temps modernes.

[177] M. O'Grady, réacteur en chef de *American Builder*, de New-York, est bien connu à la suite de ses intéressants articles *Indian Sketches-Life in the East* publiés sous le pseudonyme *Hadji Nicka Bauker Khan*, dans *Commercial Bulletin* de Boston.

qui concerne leurs procédés, dont j'ai pu me rendre compte par moi-même, je n'en suis pas surpris. *Leur influence sur les indigènes est néfaste*. Les convertis qu'ils font sont sans valeur, et appartiennent, en règle générale, aux plus basses classes de la population ; *ils ne s'améliorent pas du tout par la conversion*. Aucune famille qui se respecte n'emploierait des domestiques chrétiens. Ils sont menteurs, voleurs, malpropres – et la saleté n'est certes pas un vice hindou ; ils se mettent à boire, tandis qu'aucun indigène respectable d'une autre croyance, ne touche jamais aux liqueurs enivrantes ; ils sont le rebut du peuple et tout à fait méprisables. Leurs nouveaux instructeurs leur donnent de pauvres exemples d'harmonie. Tout en prêchant aux parias que Dieu ne fait aucune distinction entre les personnes, ils se vantent **[144]** des rares Brahmanes, qui à de longs intervalles se laissent prendre dans les filets de ces hypocrites.

Les missionnaires sont fort peu payés, ainsi qu'il est publiquement annoncé dans les rapports des sociétés qui les emploient, mais, chose inconcevable, ils s'arrangent pour vivre aussi bien que les fonctionnaires dix fois plus rétribués qu'eux. Lorsqu'ils rentrent en Europe pour refaire leur santé délabrée, disent-ils, par le surmenage – ce qu'ils ont le moyen de faire assez souvent, lorsque d'autres personnes supposées à leur aise, ne peuvent se le permettre – ils racontent des histoires puériles, ils exhibent des idoles qu'ils se sont, soit-disant, procurées aux prix de grands efforts ; ce qui est parfaitement absurde, et font le récit de leurs difficultés imaginaires, qui sont tout à fait touchantes, mais fausses d'un bout à l'autre. J'ai vécu quelques années aux Indes et presque tous mes plus proches parents y ont passé et continuent à y passer leurs meilleures années. Je connais des centaines de fonctionnaires anglais, et je n'ai pas entendu un seul se louer des missionnaires. Les indigènes qui occupent une position quelconque les voient avec le plus grand mépris, tout en souffrant d'exaspération chronique par suite de leurs attaques arrogantes ; et le Gouvernement anglais,

qui continue les subventions aux pagodes, consenties par la Compagnie des Indes et qui soutient l'éducation non-sectaire, ne leur prête aucun appui. Protégés contre la violence personnelle, ils hurlent et aboient aussi bien contre les indigènes, que contre les Européens, comme le ferait une bande de chiens mal élevés. Recrutés la plupart du temps parmi les plus misérables spécimens du fanatisme théologique, ils sont considérés de toutes parts comme nuisibles. Ce fut leur propagande enragée, indiscrète, vulgaire et outrageante qui causa la grande révolte de 1857.

Ce sont de malfaisants menteurs.

"W^{m}. L.D. O'GRADY".
New-York, le 12 juin 1877.

Par conséquent la nouvelle croyance, par laquelle débute ce chapitre, si grossière qu'elle puisse paraître, représente l'essence même de la foi de l'Eglise, telle qu'elle est enseignée par ses missionnaires. On considère comme moins impie, moins infidèle, de douter de l'existence personnelle du Saint-Esprit, ou de la Divinité de Jésus, que de mettre en doute la personnalité du Diable. Mais on a presque complètement oublié la conclusion du Koheleth [178]. Qui se rappelle aujourd'hui la parole d'or du prophète Michée [179], ou l'explication de la Loi telle que la donna Jésus [180] ? Dans la cible du Christianisme moderne le "mille" peut se résumer dans la phrase : "crains le Diable".

Le clergé catholique et quelques champions laïques de l'Eglise de Rome luttent encore plus vigoureusement pour l'existence de Satan et de ses suppôts. Si des Mousseaux affirme la réalité objective **[145]** des phénomènes spirites, avec une ardeur qui ne se dément pas, c'est parce que, selon lui, ceux-ci sont les preuves le plus visibles du Diable à l'œuvre. Le Chevalier est encore plus catholique que le Pape ; sa logique et ses déductions de prémisses impossibles à établir, sont uniques en leur genre,

---

[178] *Ecclesiaste*, XIII, 13. "Ecoutons la fin du discours : Crains Dieu et observe ses commandements. C'est là ce que doit tout homme."

[179] Voyez *Michée*, VI, 6-8.

[180] *Mathieu*, XVII, 37-40.

et prouvent, une fois de plus, que la croyance que nous avons présentée est celle qui exprime de la manière la plus éloquente la croyance catholique.

> "Si la magie et le spiritisme, écrit-il, n'étaient tous deux, que des chimères, nous pourrions dire adieu éternel à tous les anges rebelles qui troublent, aujourd'hui, le monde ; car nous n'aurions, dans ce cas, *plus de démons ici-bas*... Et si nous perdons nos démons, NOUS PERDONS ÉGALEMENT NOTRE SAUVEUR ? Il n'y aurait plus de Rédempteur ; car de qui ou de quoi ce Rédempteur nous délivrerait-il ? Par conséquent *il n'y aurait plus de Christianisme* [181] !!!
>
> Oh, Saint Père du Mal ; Saint Satan ! Nous te supplions de ne pas abandonner des chrétiens aussi pieux que le Chevalier des Mousseaug et certains Pasteurs Baptistes !"

Quant à nous, nous préférons nous en tenir sua sages paroles de J.-C. Colquhoun [182], qui disait que "ceux qui, à notre époque, adoptent la doctrine du Diable dans son sens strictement littéral et dans son application personnelle, ne se rendent pas compte qu'ils sont, en réalité, des polythéistes, des païens et des idolâtres".

Voulant obtenir, en tout, la suprématie sur les anciens credos, les Chrétiens se targuent d'avoir inventé le Diable, officiellement reconnu par l'Eglise. Jésus fut le premier à se servir du mot "légion" en parlant d'eux ; et c'est pour cette raison que des Mousseaux défend sa position, dans un de ses ouvrages de démonologie. "Par la suite, dit-il, lorsque la synagogue *expira*, laissant son héritage aux mains du Christ, naquirent et *brillèrent* dans le monde, les Pères de l'Eglise, que certaines personnes d'une rare et précieuse ignorance, accusèrent d'avoir emprunté, aux théurgistes leurs idées au sujet des esprits des ténèbres".

Trois erreurs délibérées, palpables et aisément réfutées – pour ne pas employer un terme plus sévère – sont à relever dans ces quelques lignes. En premier lieu, loin d'avoir expiré, la synagogue est florissante

---

[181] *Les hauts phénomènes de la magie* ; p. 12. Préface.

[182] *History of Magic, Witchcraft, and Animal Magnetism*.

aujourd'hui dans presque chaque ville d'Europe, d'Amérique et d'Asie ; et de toutes les églises dans les villes chrétiennes, elle est le plus fermement établie, c'est elle également qui se comporte le mieux. De plus, tandis que nul ne niera que beaucoup de Pères chrétiens sont nés en ce monde (exception faite des douze Evêques de Rome imaginaires, qui ne **[146]** sont jamais nés du tout), tous ceux qui veulent bien se donner la peine de lire les ouvrages des Platoniciens de l'ancienne Académie, qui étaient des théurgistes bien avant Jamblique, y reconnaîtront l'origine de la Démonologie chrétienne, ainsi que de l'Angélologie, dont les Pères ont complètement faussé la signification allégorique. Puis, il est à peine admissible de dire que les Pères aient jamais *brillé*, sauf, peut-être, de l'éclat de leur extrême ignorance. Le Révérend Dr Shuckford, qui passa la plus grande partie de sa vie à essayer de concilier leurs contradictions et leurs absurdités, fut finalement obligé d'abandonner le tout en désespoir de cause. L'ignorance des champions de Platon doit paraître rare et précieuse, comparée à la profondeur insondable de saint Augustin, "le géant de la connaissance et de l'érudition", qui niait la sphéricité de la terre, laquelle, si elle était véritable, empêcherait les habitants des antipodes de voir le Seigneur Jésus-Christ, lorsqu'il descendrait du ciel à sa seconde venue sur la terre ; ou à celle de Lactance, qui rejette avec une pieuse horreur la théorie identique de Pline, sous le prétexte fallacieux que cela ferait pousser les arbres et marcher les hommes, de l'autre côté de la terre, avec leurs têtes en bas ; ou, encore, celle de Cosmas-Indicopleuste, dont le système orthodoxe de géographie est condensé dans sa *Christian topography* ; ou enfin, celle de Bède, qui affirmait que le ciel est "tempéré par des eaux glaciales, de peur qu'il ne soit incendié [183]", salutaire dispensation de la Providence, probablement instituée afin d'empêcher que le rayonnement de leur science ne mette le feu au ciel !

Quoi qu'il en soit, ces Pères resplendissants ont certainement emprunté leurs notions sur les "esprits des ténèbres", aux cabalistes juifs et aux théurgistes païens, avec la seule différence, toutefois, qu'ils défigurèrent et surpassèrent en absurdité tout ce que la pensée la plus échevelée de la plèbe des hindous, des grecs et des romains avait jamais inventé. Dans tout le Pandaïmonium de Perse, il n'existe pas un dev d'une conception aussi absurde que *l'Incubus* de des Mousseaux, réédité de saint Augustin. Typhon, sous le symbole d'un *âne*, paraît être un philosophe, comparé au

---

[183] Voyez *Conflict between Religion and Science* de Draper.

diable attrapé dans un trou de serrure par le paysan normand ; et ce n'est certes pas Ahriman, ni le Vritra hindou qui se sauverait la rage et l'effroi dans l'âme, parce qu'un Luther indigène l'aurait interpellé du nom de *saint Satan*.

Le Diable est le génie patronal de la chrétienté théologique. Dans la conception moderne son nom est "trop saint et trop vénéré" pour être prononcé devant un public élégant, sauf de temps à autre en chaire. De même, il n'était pas licite dans les **[147]** temps anciens, de prononcer les noms sacrés, ou de répéter le jargon des Mystères, excepté sous les voûtes sacrées. Nous connaissons à peine les noms des dieux de la Samothrace, et nova ne pouvons dire, avec précision, le nombre des Kabeiri. Les Egyptiens considéraient comme impie de mentionner les titres des dieux ou leurs rites secrets. Même de nos jours, le Brahmane ne prononce la syllabe Om qu'en pensée, et le Rabbin le Nom Ineffable יהוה. Par conséquent nous, qui ne pratiquons pas une vénération semblable, nous nous sommes laissés entraîner à, mal interpréter les noms de HISIRIS et de YAVA, à la suite de leur mauvaise prononciation de Osiris et de Jéhovah. Un charme analogue permet, comme on verra, de retrouver les traits du ténébreux personnage en question ; et il est fort probable qu'en traitant le sujet familièrement, nous heurterions les susceptibilités particulières de ceux qui considèrent que mentionner librement le nom du Diable équivaut à un blasphème – le péché des péchés, qui "n'obtiendra jamais de pardon [184]".

Un ami de l'auteur écrivit, il y a quelques années, un article de journal pour prouver que le diabolos, ou Satan du *Nouveau Testament* était la personnification d'une idée abstraite et qu'il n'était pas un être personnel. Un clergyman lui répondit, en terminant sa réponse par les paroles déprécatives suivantes : "J'ai bien peur qu'il n'ait nié son Sauveur", à quoi il répliqua : "Oh non, nous ne nions que le Diable". Mais le *clergyman* ne parut pas comprendre la différence. Dans sa façon d'envisager la chose, la négation de l'existence objective et personnelle du Diable était elle-même "le péché contre le Saint-Esprit".

Ce Mal nécessaire, ennobli par l'épithète de "Père du Mensonge", était, de l'avis du clergé, le fondateur de toutes les religions de l'antiquité,

---

[184] Evangile selon saint Marc, III, 29. "Mais celui qui aura blasphémé contre le Saint-Esprit, n'obtiendra jamais de pardon ; il est coupable d'un péché éternel" (αμαρτηματος erreur).

et des hérésies, ou plutôt des hétérodoxies des époques postérieures, ainsi que le *Deus ex Machina* du Spiritisme moderne. En faisant les exceptions que nous admettons à cet égard, nous déclarons que nous n'attaquons pas la véritable religion ou la piété sincères Nous ne poursuivons une controverse que contre les dogmes humains. Peut-être ressemblons-nous en cela à Don Quichotte, car ils ne sont, après tout, que des moulins à vent. Rappelons-nous, néanmoins qu'ils ont servi d'occasion et de prétexte pour massacrer plus de cinquante millions d'âmes, depuis que furent prononcées ces paroles : "AIMEZ VOS ENNEMIS [185]". **[148]**

Il est tard maintenant pour qu'on puisse s'attendre à ce que le clergé chrétien défasse ou amende ce qu'il a fait. Il y a trop en jeu pour cela. Si l'Eglise Chrétienne abandonnait le dogme d'un diable anthropomorphe, ou même le modifiait, ce serait retirer la carte du dessous d'un château de cartes. Tout l'édifice s'écroulerait. Les clergymen auxquels nous faisions allusion, reconnaissaient qu'en abandonnant Satan, comme un diable personnel, le dogme de Jésus-Christ comme la seconde personne de leur trinité devait sombrer dans la même catastrophe. Si incroyable ou si épouvantable que cela puisse paraître, l'Eglise de Rome fonde entièrement la doctrine de la divinité du Christ, sur le satanisme de l'archange déchu. Nous avons pour cela le témoignage du Père Ventura, qui proclame l'importance vitale que ce dogme a pour les catholiques.

Le Révérend Père Ventura, l'illustre ex-général des Théatins, certifie que le Chevalier des Mousseaux, dans son traité, Mœurs et Pratiques des Démons, a bien mérité de l'humanité entière, et plus encore de la Très Sainte Eglise Catholique et Apostolique. Appuyé de cette façon, on conçoit que le noble Chevalier parle comme "faisant autorité en la matière". Il affirme d'une manière explicite que c'est *au Diable et h ses anges que nous sommes redevables de notre Sauveur* ; et que si ce n'était pas leur fait, *nous n'aurions pas de Rédempteur ni de Christianisme*.

Combien d'âmes ardentes et sincères se sont révoltées contre le dogme monstrueux de Jean Calvin, le petit pape de Genève, que le péché est *nécessairement la cause du plus grand bien*. Il était, néanmoins, étayé par la même logique que celle de des Mousseaux, et expliqué au moyen des mêmes dogmes. Le supplice de Jésus, l'homme-dieu, sur la croix, était le plus grand crime qui ait jamais été commis dans le monde entier, mais il

---

[185] Evangile selon saint Matthieu, V. 44.

était nécessaire afin que l'humanité, c'est-à-dire ceux qui étaient prédestinés à la vie éternelle, fussent sauvés. D'Aubigné rappelle la citation du Canon, par Luther, lorsqu'il s'écrie en extase : "*O beata culpa, qui talem meruisti redemptorem* !" O Bienheureuse faute, qui mérita un tel Rédempteur. Nous nous apercevons maintenant que le dogme qui nous paraissait si monstrueux dès l'abord, est, après tout, la doctrine du Pape, de Calvin, de Luther – et que les trois ne font qu'un.

Mahomet et ses disciples, qui avaient un grand respect pour Jésus, comme prophète, dit Eliphas Lévi, en parlant des chrétiens disaient : "Jésus de Nazareth était, certes, un véritable prophète d'Allah, et un saint homme ; mais hélas ! ses disciples furent tous, un jour, atteints de folie, en faisant de lui un dieu". **[149]**

Max Muller ajoute avec bienveillance : "Ce fut une erreur des premiers Pères que de traiter les dieux païens de démons ou de mauvais esprits, et nous devons nous garder de commettre la même erreur en ce qui concerne les dieux hindous [186]".

Mais voici qu'on nous présente Satan comme le plus ferme soutien du clergé, tel Atlas soutenant sur ses épaules le ciel et le cosmos chrétiens tout entiers. S'il s'écroule, alors, à leur point de vue, tout est perdu, et nous retombons dans le chaos.

Il semble que ce dogme du Diable et de la rédemption soit fondé sur deux passages du *Nouveau Testament* : "C'est pour détruire les œuvres du Diable que le Fils de Dieu a paru [187]". "Alors il y eut un combat dans le ciel : Michel et ses anges s'avancèrent pour combattre le Dragon ; et le Dragon et ses anges combattirent, mais ils ne purent vaincre ; et la place même qu'ils occupaient ne se retrouva plus dans le ciel. Il fut précipité le grand Dragon, le serpent ancien, celui qui est appelé le Diable et Satan, le séducteur de toute la terre [188]". Recherchons, donc, dans les anciennes Théogonies, afin de nous rendre compte de la signification de ces remarquables expressions.

---

[186] *Comparative Mythology*, avril 1866.

[187] 1er Epître de saint Jean, III, 8.

[188] *Apocalypse*, XII, 7-9.

La première question qui s'impose est celle de savoir si le terme *Diable*, dont on se sert ici, représente vraiment la Divinité malfaisante des chrétiens, ou s'il n'est qu'une force aveugle et antagoniste – le côté ténébreux de la nature. Il ne faut pas y voir la manifestation d'un principe du mal, quelconque, qui serait *malum per se*, mais simplement, pour ainsi dire, l'ombre de la Lumière. Les théories des cabalistes l'envisagent comme une force opposée, mais en même temps essentielle à la vitalité, l'évolution et la vigueur du principe bienfaisant. Les plantes périraient dans le premier degré de leur existence, si on les tenait constamment exposées au soleil ; la nuit alternant avec le jour, est nécessaire pour leur saine croissance et leur développement. De même, la Bonté cesserait bientôt d'exister, si elle n'alternait pas avec le principe opposé. Dans la nature humaine, le mal exprime l'antagonisme de la matière pour l'esprit, et chacun d'eux se purifie en conséquence. L'équilibre doit être gardé dans le cosmos ; l'opération des deux opposés donne naissance à l'harmonie, comme le font les forces centripètes et centrifuges, et elles sont mutuellement nécessaires. Si l'on en arrête une, l'action de l'autre deviendra aussitôt destructrice.

Il faut envisager la personnification qu'on nomme Satan sous trois points de vue différents ; sous celui de l'Ancien Testament, celui des Pères chrétiens, et sous celui des anciens Gentils. On **[150]** prétend qu'il est représenté par le Serpent de l'Eden ; néanmoins, l'épithète de Satan n'est appliquée nulle part dans les Ecritures sacrées des Hébreux à une variété quelconque d'ophidiens. Le Serpent d'Airain de Moïse était adoré comme un Dieu par les Israélites [189] ; étant le symbole de Esmun-Asclepius, le Iao phénicien. En effet, le personnage de Satan lui-même, figure pour la première fois au premier livre des *Chroniques* pour persuader le Roi David à faire le dénombrement du peuple d'Israël, acte, qu'autre part on déclare péremptoirement avoir été provoqué par Jéhovah lui-même [190]. On en déduit incontestablement que Satan et Jéhovah étaient tous deux considérés comme identiques.

---

[189] II Livre des Rois, XVIII, 4. Il est probable que les serpents de feu, ou *Séraphim*, mentionnés dans le chapitre XXI du *Livre des Nombres*, étaient les mêmes que les Lévites, ou tribu des Ophites. Comparez *l'Exode* XXXII, 26-29 avec les *Nombre*, XXI, 5-9. Les noms de *Heva* חוה, de *Hivi*, ou Hivite, יוח, et celui de Lévi לוי, ont tous la signification d'un serpent ; et c'est un fait curieux que les Hivites, ou tribu-serpent de Palestine, de même que les Lévites ou Ophites d'Israël étaient les prêtres des temples. Les Gibonites auxquels Josué confia la garde du Sanctuaire étaient des Hivites.

[190] *Chroniques*, XXI, 1. "Satan se leva contre Israël et il excita David à faire le dénombrement d'Israël.". Deuxième Livre de *Samuel*, XXIV, 1 : "La colère de – l'Eternel s'enflamma de nouveau contre Israël, et il excita David contre eux, en disant : Va, fais le dénombrement d'Israël et de Juda."

On trouve une autre mention de Satan dans *les prophéties de Zacharie*. Ce livre fut écrit à une époque postérieure à la colonisation juive de la Palestine et, par conséquent, il est fort probable que les Asidiens y aient amené d'Orient ce personnage. Il est bien connu que ce corps de sectaires était profondément imbu des notions mazdéennes et qu'il représentait Ahriman ou Anramanyas par les noms des dieux de la Syrie. Set ou Sat-an, le dieu des Hittites et des Hyksos, et Beel-Zebud le dieu oracle, devint, par la suite, l'Apollon grec. Le prophète commença son œuvre en Judée dans la seconde année du règne de Darius-Hystaspes, le restaurateur du culte mazdéen. Il raconte, en ces termes, sa rencontre avec Satan : "Il me fit voir Josué le grand-prêtre debout devant l'Ange de l'Eternel, et Satan qui se tenait à sa droite pour l'accuser. Et l'Eternel dit à Satan : Que l'Eternel te réprime Satan ! que l'Eternel te réprime, lui qui a choisi Jérusalem ! n'est-ce pas un tison arraché du feu [191] ?".

Nous supposons que le passage que nous venons de citer est symbolique ; il y a, dans le *Nouveau Testament*, deux passages qui le donneraient à entendre. *L'Epître catholique de saint Jude* en parle dans ces termes : "L'Archange Michel, au contraire, quand il contestait avec le Diable et lui disputait le corps de Moïse n'osa pas lancer contre lui une parole injurieuse (κρὶσιν έπενεγκειν **[151]** βλασφημιας et lui dit seulement : "Que le Seigneur te punisse [192]". L'archange est, ainsi, présenté comme identique au הוהי le Seigneur, ou l'ange du Seigneur, de la citation précédente, et nous constatons par là, que le Jehovah hébreu avait un double caractère, l'un secret et l'autre se manifestant comme l'ange du Seigneur, ou l'Archange saint Michel. En comparant ces deux passages, il est évident que le "corps de Moïse", objet de la dispute était bien la Palestine, laquelle, comme "le pays des Hittites" [193] était le domaine particulier de Seth, leur dieu tutélaire [194]. Michel, le champion du culte de Jéhovah, luttait avec le Diable, ou l'Adversaire, mais laissait à son supérieur le soin de juger.

---

[191] Zacharie III, 1, 2. Il a évidemment cherché à faire ici, un jeu de mots ; "adversaire a est associé au nom de "Satan", comme sil venait de שטן opposer.

[192] Epître de saint Jude, 9.

[193] Dans les "Tablettes Assyriennes" la Palestine est appelée "le pays des Hittites" ; et les papyrus égyptiens, en déclarant la même chose, font de Seth, le "dieu-pilier a, leur dieu tutélaire.

[194] *Seth*, *Suteth*, ou Sat-an, était le dieu des nations aborigènes de Syrie. Plutarque le considère comme identique à Typhon. Par conséquent il était le dieu de Goshen et de Palestine, contrées qui furent occupées par les Israélites.

Bélial n'a droit ni au titre de dieu, ni à celui de diable. Le terme לעילב, BELIAL, signifie, d'après les dictionnaires hébreux, un ravage destructeur, une inutilité, ou alors, la phrase איש-בליעל, AIS-BELIAL, ou homme-Bélial veut dire un homme gaspilleur, inutile. S'il fallait personnifier Bélial, pour plaire à nos amis religieux, nous serions obligés de le rendre tout à fait distinct de Satan et de le considérer comme une sorte de "Diakka" spirituel. Toutefois, les démonographes, qui comptent neuf classes distinctes de *daimonia*, le placent à la tête de la troisième classe, constituée par les gobelins malins et bons-à-rien.

Asmodée n'est nullement un esprit juif, son origine étant purement perse. Bréal, l'auteur de *Hercule* et *Cacus* démontre qu'il est le Eshem-Dev, ou Aêshma-Dev des Parsis, esprit malin de la concupiscence dont Max Müller dit qu'il "est plusieurs fois mentionné dans *l'Avesta*, comme un des Devs [195], des dieux à l'origine, mais qui devinrent de mauvais esprits".

Samaël est Satan ; mais Bryant et nombre d'autres autorités en la matière font voir que c'est le nom du "Simoun" – le **[152]** vent du désert [196], et le Simoun est appelé Atabul-os ou Diabolos.

Plutarque dit que, par Typhon, on comprend tout ce qui est violent, indomptable, désordonné. L'inondation du Nil était appelée Typhon, par les Egyptiens. La basse Egypte est très plate, et tous les tertres élevés le long de la rivière pour empêcher les inondations fréquentes, portaient le nom de Typhoniens ou *Taphos* ; de là l'origine de Typhon. Plutarque qui était un rigide grec orthodoxe, et peu enclin à louer les Egyptiens, témoigne, dans son *Isis* et *Osiris*, du fait que loin de rendre un culte au Diable (ce dont les chrétiens les accusaient) ils méprisaient Typhon plus qu'ils ne le craignaient. Dans son symbole de pouvoir obstiné et

---

[195] *Vendidad*, Fargard X, 23 : "Je combats le dœva Æshma, le mal en personne". Les *Yaçnas*, X, 18, mentionnent également le Æshma-Daeva, ou Khasm : "Toutes les autres sciences dépendent de Æshma le rusé". Seru., LVI-12. "Frapper le méchant Auramanyas (Ahriman, la puissance du mal), frapper Æshma avec l'arme terrible, frapper les dœvas mazaniens, frapper tous les devas". Dans le même Fargard du "Vendidad", les divinités Brahmanes sont impliquées dans la même dénonciation, en même temps qu'Æshma-daeva". Je combats l'Inde, je combats Sauru, le combats le Daeva Naonhaiti". L'annotateur exp tique que ce sont les dieux védiques, Indes, Gaurea ou Siva, et les dieux Aswins. Il doit pourtant y avoir quelque erreur, car Siva, au temps où les Védas furent complétés, était un dieu aborigène ou Ethiopien, le Bala ou Bel de l'Asie Occidentale. Ce n'était pas une divinité aryenne ou védique. Peut-être voulait-on parler de Sourya.

[196] *Analysis of Ancient Mythology*, par Jacob Bryant.

antagoniste de la nature, ils le considéraient comme une faible divinité, luttant et déjà à moitié morte. C'est ainsi que, déjà à cette époque reculée, nous constatons que les anciens étaient *trop éclairés pour croire à un diable personnel*. Comme on représente Typhon, dans un de ses symboles, sous la forme d'un âne aux fêtes du sacrifice du soleil, les prêtres égyptiens recommandaient aux fidèles de ne pas porter sur eux des ornements d'or, de peur de fournir de la nourriture à l'âne [197] !

Trois siècles et demi avant le Christ, Platon donnait son opinion du mal en disant que : "II y a dans la matière une force aveugle et réfractaire, qui s'oppose à la volonté du Grand Artisan". Cette force aveugle, d'après la notion chrétienne, devait acquérir la vue et devenir responsable ; on la transforma en Satan !

Qui doutera de son identité avec Typhon en lisant dans le livre de Job le récit de sa présence devant l'Eternel parmi les fils de Dieu. II accuse Job de vouloir maudire l'Eternel, face à face, si la provocation était suffisante. De même, dans le *Livre des Morts* des Egyptiens, Typhon figure comme accusateur. La ressemblance s'étend jusqu'aux noms, car un de ceux de Typhon était *Seth*, ou *Seph* ; de même que Sâtân, en hébreu, veut dire un adversaire. En langue arabe le nom est *Shâtana* – être adverse, persécuter, et Manétho dit qu'il avait assassiné traîtreusement Osiris, et s'était allié avec les Shémites (les Israélites). Il est possible que cela ait fourni à Plutarque l'origine de la fable selon laquelle, dans le combat entre Horus et Typhon, celui-ci épouvanté du mal qu'il avait causé, "s'enfuit pendant sept jours monté sur un âne, et, une fois échappé, il engendra ses fils Ierosolumos et Ioudaïos (Jérusalem et Judée)". **[153]**

Le professeur Reuvens, se référant à une invocation de Typhon-Seth, dit que les Egyptiens adoraient Typhon sous la forme d'un âne ; et, suivant lui, Seth "apparaît, peu à peu, chez les Sémites à la base de leur conscience religieuse [198]". Le nom de l'âne en langage copte, AO, est un phonème de IAO, et voilà la raison pour laquelle cet animal donna lieu à un jeu de mots symboliques. Par conséquent Satan est une création postérieure, née de l'imagination enfiévrée des Pères de l'Eglise. Par un revers de fortune, commun aux dieux comme aux mortels, Typhon-Seth est tombé de l'éminence de fils déifié d'Adam Kadmon à la position dégradante d'un

---

[197] Plutarque : *de Iside*, XXX, XXXI.

[198] *Ancient Egyptians*, de Wilkinson, p. 434.

esprit subalterne, un démon mythique – l'âne. Les schismes religieux ne sont pas moins sujets aux mesquineries et aux sentiments haineux que les disputes de parti entre laïques. Nous en avons la preuve dans le cas de la réforme zoroastrienne, lorsque le Magianisme se détacha de l'ancienne foi des Brahmanes. Les brillants Dévas du *Véda* devinrent, sous la réforme religieuse de Zoroastre, les daêvas ou mauvais esprits, de *l'Avesta*. II n'est pas jusqu'à Indra, le dieu lumineux, qui ne fut relégué dans les ténèbres épaisses [199], afin de faire ressortir dans une plus vive lumière, Ahura-Mazda, la Divinité Suprême et Omnisciente.

L'étrange vénération que les Ophites avaient pour le serpent, qui était le symbole du Christ, devient moins embarrassante si l'on réfléchit que dans tous les siècles, le serpent a été le symbole de la sagesse divine, qui tue pour ressusciter, qui détruit afin de mieux reconstruire. On nous représente Moïse comme un descendant de Lévi, une tribu de serpents. Gautama Bouddha est issu d'une lignée de serpents, par la race des rois Naga (serpent) qui régnaient à Magadha. Hermès, ou le dieu Taaut (Thoth), est Têt dans son symbole du serpent ; et, suivant les légendes ophites, Jésus ou le Christos est né d'un serpent (la sagesse divine ou le Saint Esprit), c'est-à-dire, qu'il devint un Fils de Dieu par son initiation à la "Science du Serpent". Vichnou, identique au Kneph égyptien, se tient sur le serpent céleste à *sept* têtes.

Le dragon rouge, ou de feu, des temps anciens était l'étendard militaire des Assyriens. Cyrus l'adopta en le leur prenant lorsque la Perse prédomina. Puis ce fut le tour des romains et des byzantins de l'adopter ; de cette manière le r grand dragon rouge" devint le symbole de Rome, après avoir été celui de Babylone et de Ninive [200]. **[154]**

La tentation, ou la probation [201] de Jésus, est, néanmoins, l'occasion la plus dramatique dans laquelle apparaît Satan. Ainsi comme preuve des désignations d'Apollon, d'Esculape et de Bacchus, Diobolos ou fils de Zeus qu'on leur attribue, on le nomme également Diabolos, ou l'accusateur. La scène de la probation se passe dans le désert. Les demeures des "fils des

---

[199] Voyez le *Vendidad*, fargard X.

[200] Salverte, *Des Sciences Occultes*, appendice, note A.

[201] Le terme πειρασμος signifie une épreuve, ou une probation.

prophètes" et des Esséniens [202] étaient situées dans le désert prés du Jourdain et de la Mer Morte. Ces ascètes soumettaient leurs néophytes à des épreuves, analogues aux tortures du rite mithraïque, et la tentation de Jésus était évidemment une épreuve de ce genre. Par conséquent il est dit dans l'Evangile selon saint Luc, que "le Diabolos ayant épuisé toute espèce de tentation, le laissa pour un temps, αχρι καιροῦ et Jésus, animé de la puissance de l'Esprit s'en retourna en Galilée". Mais dans ce cas le διαβολος ou le Diable, n'est évidemment pas un être malfaisant, mais bien celui qui exerce une discipline. C'est dans ce sens que les termes Diable et Satan sont employés à maintes reprises [203]. Ainsi lorsque saint Paul s'expose à une exaltation excessive, par suite de la sublimité des révélation ou des divulgations epoptiques, il lui fut donné "une écharde dans la chair, un ange de Satan" pour le maintenir [204].

Le récit de Satan dans le *Livre de Job* est d'un caractère analogue. Il est présenté par les "Fils de Dieu" et se tient devant l'Eternel, comme au cours d'une initiation Mystique. Le Prophète Michée décrit une scène analogue lorsqu'il dit : "J'ai vu le Seigneur assis sur son trône et toute l'armée des cieux se tenant auprès de Lui" ; Il prit conseil avec lui, le résultat étant que "l'Eternel mit un esprit de mensonge dans la bouche des prophètes d'Achab [205]", le Seigneur prend conseil de Satan et lui donne carte blanche afin d'éprouver la fidélité de Job. Il le dépouille de sa fortune et de sa famille ; il le frappe d'une maladie répugnante. Dans son extrémité sa femme va jusqu'à douter de son intégrité, et l'exhorte à adorer Dieu alors qu'il est prés de mourir. Tous ses amis l'inculpent, et enfin le Seigneur, le principal hiérophante en personne, l'accuse de proférer des paroles insensées et de discuter avec le Tout-Puissant. Job cède à cette réprimande et s'écrie : "Je t'interrogerai et tu m'instruiras : c'est pourquoi je me condamne et je me repens sur la poussière et sur la cendre". Et, incontinent, il fut justifié. "Le Seigneur dit à **[155]** Eliphaz... vous n'avez pas parlé de moi avec droiture, comme l'a fait mon serviteur Job". Son intégrité s'affermit et sa prédiction se vérifie : "Je sais que mon vengeur est vivant et qu'il se lèvera plus tard sur la terre. Quand ma peur sera détruite,

---

202 2 Samuel, II, 5 15, VI 1-4, Pline.

203 Voyez I Corinthiens V. 5 ; 2 Corinthiens, XI-14 ; 1 Thimothée I 20.

204 II[ème] Epitre de Saint-Paul aux Corinthiens, XII. Au Livre des Nombres, XXII 22 ; 1 Ange de l'Eternel prit le rôle de Satan contre Balaam.

205 1[er] Livre des Rois XXII, 19-23.

il se lèvera ; quand je n'aurai plus de chair je verrai Dieu". La prédiction accomplit : "Mon oreille avait entendu parler de toi ; mais maintenant mon œil t'a vu... Et le Seigneur rétablit Job dans son premier état".

Nous ne voyons, dans toutes ces scènes, aucune manifestation du diabolisme malfaisant, comme celui qu'on attribue à "l'adversaire des âmes".

L'opinion de certains auteurs de mérite, et fort savants, est que le Satan du *Livre de Job* serait un mythe juif, embrassant la doctrine Mazdéenne du Principe du Mal. Le Dr Haug remarque que "la religion de Zoroastre aurait une grande affinité, ou plutôt une identité avec celle de Moïse et le Christianisme, en ce qui à rapport à la personnalité et aux attributs du Diable et la résurrection des morts" [206]. La lutte de l'Apocalypse entre Michel et le Dragon peut être aussi retrouvée dans un des plus anciens mythes des Aryens. On lit dans *l'Avesta* le récit de la bataille entre Thraetaona et Azhi--Dahaka, le serpent destructeur. Burnouf a essayé de démontrer que le mythe védique de Ahi, ou du serpent, luttant contre les dieux, a été graduellement évémérisé en "bataille de l'homme pieux contre le pouvoir du mal" de la religion mazdéenne. Selon ces interprétations Satan serait identique au Zohak, ou Azhi-Dahaka qui est un serpent à trois têtes, dont l'une est humaine [207].

On établit généralement une distinction entre Béelzébul et Satan. Dans le Nouveau Testament Apocryphe il semblerait être considéré comme le potentat du monde inférieur. Le nom est généralement interprété comme le "Bal des mouches", ce qui pourrait désigner les Scarabées sacrés [208]. Il est

---

[206] Haug : "*Essays on the Sacred Language, Writings, and Religion of the Parsees*".

[207] *L'Avesta* attribue au serpent Dahaka la région de Bauri, ou Babylone. Dans l'histoire des Mèdes il y a deux rois nommés Deiokes ou Dahaka et Astyages ou Az-dahaka. Des enfants de Zohak furent assis sur plusieurs trônes orientaux après Feridun. Par conséquent, il est clair que par Zohak on entend la dynastie assyrienne, dont le symbole était le pur *pureum signum draconis* – le signe écarlate du Dragon. Dès la plus haute antiquité (*Genèse* XIV) cette dynastie régnait sur l'Asie, l'Arménie, la Syrie, l'Arabie, Babylone, la Mèdie, la Perse, la Bactriane et l'Afghanistan. Elle fut finalement renversée par Cyrus et Darius Hystaspes, après un règne de 1.000 ans. Yima et Thraetaona, ou Jemshid et Feridun, sont, sans aucun doute, des personnifications. Il est probable que Zohak imposa aux Perses le culte Assyrien ou des Mages. Darius était le vice-régent de Ahura-Mazda.

[208] Dans les *Evangiles* le nom est βεελζεβουλ ou le "Baal de la Maison". Il est presque certain qu'Apollon, le Dieu de Delphes n'était pas d'origine hellénique mais bien phénicienne. Il était le Paian ou médecin, de même que le dieu des oracles. Point n'est besoin d'un grand effort

plus correct de l'interpréter, **[156]** ainsi que le fait le texte grec des Evangiles, par Béelzébul, ou maître de la maison, comme il est dit dans l'Evangile selon saint Mathieu, X, 25 : "S'ils ont appelé le maître de la maison Béelzébul, à combien plus forte raison appelleront-ils ainsi les gens de sa maison. "On le nomme, également, le prince ou l'archon des démons.

Typhon figure dans le *Livre des Morts* comme l'accusateur des âmes, lorsqu'elles se présentent au jugement, de même que Satan se leva, devant l'Ange, pour accuser Josué, le grand-prêtre, et comme le Diable vint tenter Jésus, ou le mettre à l'épreuve, pendant son grand jeune, dans le Désert. Il était également la divinité dénommée Baal-Tsephon, ou dieu de la crypte, dans le livre de *l'Exode*, et *Seth*, ou le pilier. Pendant cette période le culte ancien ou archaïque avait été plus ou moins mis au ban par le gouvernement ; en langage figuré, Osiris avait été traîtreusement tué et coupé en quatorze morceaux (deux fois *sept*), et mis en bière par son frère Typhon, et Isis était partie pour Byblos à la recherche de son cadavre.

N'oublions pas, à cet égard, que le Saba, ou Sabazios, de la Phrygie et de la Grèce, fut coupé en sept morceaux par les Titans, et que comme l'Heptaktis des Chaldéens, il était le dieu aux sept rayons. L'Hindou Siva est représenté couronné de sept serpents et il est le dieu de la guerre et de la destruction. Le Jéhovah hébreu, le Sabaoth, est aussi appelé le "Seigneur des Armées", Seba ou Saba, Bacchus ou Dionysus Sabazios ; par conséquent, il est facile de prouver que ce sont tous les mêmes.

Enfin, les princes du régime plus ancien, les dieux, qui, à l'assaut des géants, avaient revêtu des formes d'animaux et s'étaient réfugiés en Ethiopie, revinrent et chassèrent les bergers.

Les Hyksos, suivant Josèphe furent les ancêtres des Israélites [209]. Il a probablement raison, en substance. Les Ecritures hébraïques qui racontent une histoire tant soit peu différente, furent écrites à une date ultérieure, et passèrent par plusieurs révisions avant d'avoir été promulguées

---

d'imagination pour l'identifier avec Baal-*Zebul*, le dieu d'Ekron ou d'Acheron, transformé, sans doute par dérision par les Juifs en *Zebub* ou Mouches.

[209] *Against Apion*, 1, 25. "Les Egyptiens en plusieurs occasions, nous manifestèrent leur haine et leur envie- – en premier lieu, parce que nos ancêtres (les Hyksos, ou bergers) avaient régné sur le pays, et lorsqu'ils en furent délivrés et qu'ils furent retournés chez eux, ils y vécurent et prospérèrent".

publiquement. Typhon se rendit odieux en Egypte et les bergers devinrent "une abomination". "Il fut subitement traité, pendant la douzième dynastie, comme un démon malfaisant, au point que son nom et ses effigies ont été oblitérés de tous les monuments et inscriptions qu'il fut possible d'atteindre [210]." **[157]**

De tous temps, les dieux se sont exposés à être évémérisés en hommes. Il existe des tombeaux de Zeus, d'Apollon, d'Hercule et de Bacchus ; on en fait mention afin de prouver que ce n'étaient, à l'origine, que des mortels. Sem, Cham et Japhet, se retrouvent dans les divinités Shamas de l'Assyrie, Kham de l'Egypte et Iapetos, le Titan. Seth était le dieu des Hyksos ; Enoch, ou Inachus, celui des Argives ; et Abraham, Isaaac et Judah ont été comparés aux Brahma, Ikshwaka, et Yadu du panthéon hindou. Typhon déchut de la divinité au rang de diable, tant dans son rôle de frère d'Osiris, que dans celui de Seth, ou le Satan de l'Asie. Apollon, le dieu du jour, devint, dans son ancienne acception phénicienne, non plus le Baal Zebul, le dieu des oracles, mais bien le prince des démons, et enfin le seigneur du monde inférieur. La séparation du Mazdéisme et du Védisme transforma les dévas ou dieux, en pouvoirs malfaisants. De même Indra, dans le *Vendidad*, est représenté comme le sulbaterne d'Ahriman [211] créé par lui de matériaux des ténèbres [212] en compagnie de Shiva (Surya) et des deus Aswins. Voire même Jahi, est le démon de la concupiscence – probablement identique à Indra.

Chaque tribu et chaque nation avait ses dieux tutélaires et rabaissait ceux des peuples ennemis. La transformation de Typhon en Satan et Béelzébub est de cette nature. En effet, Tertullien parle de Mithra, le dieu des Mystères, comme d'un diable.

Au douzième chapitre de *l'Apocalypse*, Michel et ses anges terrassèrent le Dragon et ses anges : "Et il fut précipité, le Grand Dragon, l'Ophis Ancien, appelé le Diable et Satan, celui qui séduit toute la terre. "Et on ajoute : "Ils l'ont vaincu par le sang de l'Agneau." D'après le mythe,

---

[210] Bunsen. Le nom de *Seth* avec la syllabe *an*, du chaldéen *ana* ou Ciel, constitue le terme *Satan*. Les facétieux semblent s'en être emparés comme c'est leur coutume, et en ont fait *Satan*, du verbe שטן *Sitan*, s'opposer.

[211] *Vendidad*, fargard X. Le nom de Vendidad est une contraction de *Vidæva-data*, ou ordonnances contre les Daevas.

[212] *Bundahest*, Ahriman créa Akuman et Ander des matériaux des ténèbres, puis ensuite Sauru et Nakit.

l'Agneau, ou le Christ, dut lui-même, descendre aux enfers, le monde des morts, et il y séjourna trois jours avant de subjuguer l'ennemi.

Les cabalistes et les gnostiques appellent Michel, "Le Sauveur", l'ange du soleil et l'ange de lumière. (לאכימ, probablement de הכי manifester et לא Dieu). Il était le premier des Æons, et bien connu des historiens de l'antiquité sous la dénomination de "l'ange inconnu", représenté sur les amulettes gnostiques.

L'auteur de l'Apocalypse, s'il ne fut cabaliste, a dû être gnostique. Michel n'était pas le personnage qu'il vit originellement dans sa vision (epopteia) mais le Sauveur et le Vainqueur du Dragon. Les recherches archéologiques ont fait voir qu'il était le même qu'Anubis, dont l'effigie a été découverte dernièrement sur un monument égyptien, portant une cuirasse et tenant une lance à **[158]** la main, comme saint Michel et saint Georges. On le représente, de même, terrassant un dragon, qui a la tête et la queue d'un serpent [213].

L'étudiant de Lepsius, Champollion et d'autres égyptologues, reconnaîtront aisément Isis, dans "la femme et son enfant", "Vêtue du Soleil et ayant la Lune sous les pieds", que le "grand Dragon de feu" persécute, et à laquelle furent données deux ailes du Grand Aigle pour qu'elle puisse voler au désert". Typhon avait la peau rouge [214].

Les deux Frères, les Principes du Bien et du Mal apparaissent aussi bien dans les Mythes de la *Bible*, que dans ceux des Gentils ; ainsi nous avons Caïn et Abel. Typhon et Osiris, Esaü et Jacob, Appolon et Python, etc. Esaü, ou Osu était, à sa naissance "entièrement roux, comme un manteau de poil". Il est Typhon ou Satan, combattant son frère.

Dès la plus haute antiquité le serpent a été vénéré par tous les peuples, comme la personnification de la sagesse Divine et le symbole de l'esprit, et nous savons, par Sanchoniathon, que ce fut Hermès ou Thoth qui, le premier, considéra le serpent comme "le plus spirituel de tous les reptiles" ; et le serpent gnostique avec sept voyelles au-dessus de la tête, n'est que la copie Dr Ananta, le serpent à sept tètes sur lequel repose le dieu Vichnou.

---

[213] Voir Lenoir "Du Dragon de Metz" dans "Mémoires de l'Académie Celtique", I. 11, 12.

[214] Plutarque, *Isis et Osiris*.

Aussi n'avons-nous pas été peu surpris, en lisant dans les plus récents traités européens sur le culte du serpent, que les auteurs avouent que le public est "encore dans l'ignorance au sujet de l'origine de cette superstition." M. C. Staniland Wake, M. A. I. auquel nous empruntons ce qui suit, dit :" L'étudiant en mythologie sait que les peuples de l'antiquité associaient certaines idées avec le serpent, et qu'il était le symbole favori de certaines divinités en particulier ; mais il est encore incertain de savoir pourquoi cet animal fut choisi à cet effet, plutôt que tout autre." [215].

M. James Fergusson, F. R. S. qui a réuni une telle abondance de preuves au sujet de cet ancien culte, ne paraît pas plus soupçonner la vérité que tous les autres [216].

Notre explication de ce mythe, n'aura probablement aucune valeur pour les étudiants de symbologie, mais malgré cela, nous croyons que l'interprétation du culte primitif du serpent tel que le donnent les initiés, est la bonne. Dans le premier volume, page 66, nous citons du Mantram du *Serpent de l'Aytareya-Brahmana*, **[159]** un passage qui parle de la terre comme étant la *Sarpa-Rajni*, la Reine des Serpents, et la "mère de tout ce qui se meut". Ces expressions se réfèrent au fait qu'avant que notre globe eût pris la forme d'un neuf ou d'une boule c'était une longue traînée de poussière cosmique, ou brouillard de feu, se mouvant et se tordant comme un serpent. C'était, disent les commentateurs, l'Esprit de Dieu se mouvant sur le chaos, jusqu'à ce que son souffle ait couvé la matière cosmique et lui ait fait prendre la forme annulaire du serpent se mordant la queue – l'emblème de l'éternité dans son sens spirituel, et de notre monde dans son aspect physique. Ainsi que nous l'avons déjà fait voir dans le chapitre précédent, suivant les anciens philosophes, la terre, comme les serpents, rejette sa peau, apparaît rajeunie après chaque pralaya mineur, et ressuscite ou évolue de nouveau de sa condition subjective à une existence objective après chaque grand pralaya. Comme le serpent, non seulement elle "rejette sa vieillesse", dit Sanchoniathon, "mais elle croit en taille et en force". C'est pour cette raison que non seulement Sérapis, et plus tard Jésus, furent représentés par un grand serpent, mais que même de nos jours, on entretient avec un soin pieux de grands serpents dans les mosquées musulmanes, comme par exemple, dans celle du Caire. Dans la Haute

---

[215] *The Origin of Serpent Worship*, par C. Staniland Wake, M. A. I., New-York, J : W. Bouton, 1 77.

[216] *Tree and Serpent Worship*, etc.

Egypte, un saint célèbre, apparaît, dit-on, sous la forme d'un grand serpent ; et en Inde, on élève avec certains enfants, dans le même berceau, un couple de serpents mâle et femelle, et on entretient souvent des serpents dans les maisons, car on croit qu'ils amènent avec eux (une aura magnétique de) sagesse, santé et chance. C'est la progéniture de Sarpa Rajni, la terre, et ils sont doués de toutes ses vertus.

Dans la mythologie hindoue, Vasaki, le Grand Dragon, laisse couler de sa gueule sur Durga, un liquide vénéneux qui s'étend sur le sol, mais son conjoint, Siva, fait que la terre ouvre la bouche pour l'avaler.

Ainsi, le drame mystique de la vierge céleste, poursuivie par le dragon, qui cherche à dévorer son enfant, était non seulement décrit dans les constellations célestes, comme nous l'avons déjà dit, mais il était aussi représenté dans le culte secret des temples. C'était le mystère du dieu Sol, et il était inscrit sur une représentation de l'Isis noire [217]. L'Enfant Divin était poursuivi par le cruel Typhon [218]. Dans une légende égyptienne, le Dragon était censé poursuivre Thuesis (Isis) tandis qu'elle cherche à protéger son fils [219]. Ovide décrit Dioné (épouse du Zeus-Pelagien originel **[160]** et mère de Vénus) se sauvant vers l'Euphrate pour échapper à Typhon [220], identifiant le mythe qui était, ainsi, la propriété de tous les pays où l'on célébrait les mystères. Virgile chante la victoire :

> "Les temps approchent ; monte aux honneurs suprêmes,
> Enfant chéri des dieux, noble rejeton de Jupiter Le serpent périra" [221].

Albert le Grand, lui-même, alchimiste et étudiant des sciences occultes, en même temps qu'évêque de l'Eglise Catholique Romaine, dans son enthousiasme pour l'astrologie déclare que le signe zodiacal de la vierge céleste se lève au-dessus de l'horizon le 25 décembre, au moment fixé par l'Eglise pour la naissance du Sauveur [222].

---

[217] Godfrey Higgins : *Anacalypsis* ; Dupuis : *Origines des Cultes*, III, 51.

[218] Martianus Capella : *Hymne au soleil* I, II. Movers : *Phiniza*, 266.

[219] Plutarque : *Isis et Osiris*.

[220] Ovide : *Pasti* II, 451

[221] Virgile : *Eglogues*, IV.

[222] Knorring : *Terra et Caelum*, 53.

Le signe et le mythe de la mère et de l'enfant étaient connus des milliers d'années avant l'ère chrétienne. Le drame des Mystères de Déméter représente Perséphone, sa fille, emportée par Pluton, ou Hadès, au royaume des morts ; et lorsque, finalement la mère l'y découvre, elle la trouve installée comme reine du royaume des Ténèbres. Ce mythe a été transformé par l'Eglise en légende de sainte Anne [223], allant à la recherche de sa fille Marie, emmenée en Egypte par Joseph. On représente Perséphone tenant deux épis de blé à la main ; il en est de même de Marie dans les images anciennes, ainsi que pour la Vierge Céleste de la constellation. L'Arabe Albumazar présente, comme suit, l'identité entre les différents mythes :

"Dans le premier décan de la Vierge, se lève une jeune fille, appelée en arabe Aderenosa [Adha-nari ?], c'est-à-dire, une vierge pure et immaculée [224], gracieuse de sa personne, d'une figure charmante, modeste dans son maintien, les cheveux dénoués, portant à la main deux épis de blé, assise sur un trône richement brodé, allaitant un enfant, et le nourrissant correctement dans le lieu nommé Hebrœa ; je dis, un garçon, nommé Iessus par certaines nations, ce qui veut dire Issa, qu'on nomme également, en grec, Christ [225]." **[161]**

A cette époque, les idées grecque, asiatique et égyptienne avaient subi une notable transformation. Les Mystères de Dionysius-Sabazius avaient été remplacés par les rites de Mithras, dont les grottes prirent la place des cryptes de l'ancien dieu, depuis Babylone jusqu'à la grande Bretagne. Serapis, ou Sri-Apa, depuis le Pont, avait usurpé la place d'Osiris. Asoka le roi de l'Hindoustan oriental, avait embrassé la religion de Siddhârtha, envoyant des missionnaires jusqu'à la Grèce, l'Asie, la Syrie et l'Egypte, pour promulguer l'évangile de la sagesse. Les Esséniens de Judée et d'Arabie, les Thérapeutes [226] d'Egypte et les Pythagoriciens [227] de Grèce et

---

[223] Anne est une désignation orientale prise de *l'ana* chaldéen, dont on a fait Anaïtis et Anaïtres. Durga, l'épouse de Siva, est aussi appelée Anna purna, et était, sans aucun doute, la sainte Anne originelle. La mère du prophète Samuel s'appelait Anna ; le père de sa contrepartie Samson, était Manou.

[224] Les vierges de l'antiquité, ainsi que nous le verrons, n'étaient pas des jeunes filles, mais simplement des *Almas*, c'est-à-dire des femmes nubiles.

[225] Kircher : *Œdipus Egyptieus*, III, 5.

[226] De θιραπευον, servir, adorer, guérir.

de Grande Grèce, avaient évidemment adhéré à la nouvelle religion. Les légendes de Gautama jetèrent dans l'ombre les mythes d'Horus, Anubis, Adonis, Atys et Bacchus. Ceux-ci furent réincorporés dans les Mystères et les Evangiles et c'est à eus que nous sommes redevables de la littérature connue sous le nom des *Evangélistes* et du *Nouveau Testament Apocryphe*. Les Ebionites, les Nazaréens et d'autres sectes les considéraient comme des livres sacrés, qui ne devaient être "montrés qu'aux sages" ; ils furent gardés de cette manière jusqu'à ce que l'influence prépondérante de la politique ecclésiastique Romaine réussit à les arracher à ceux qui en avaient la garde.

A l'époque où le grand-prêtre Hilkiah est censé avoir trouvé le *Livre de la Loi*, les Pouranas (Ecritures) hindoues étaient connues des Assyriens. Depuis de longs siècles, ceux-ci avaient régné de l'Hellespont à l'Indus, et avaient probablement refoulé les Aryens hors de la Bactriane dans le Pendjab. Tout porte à croire que le *Livre de la Lo*i, ait été une *pourana*. "Les brahmanes érudits", dit Sir William Jones, "prétendent que cinq conditions sont nécessaires pour constituer une véritable *pourana* :

1. "Traiter de la création de la matière en général ;
2. "Traiter *de la création ou de la production de la matière secondaire et des âtres spirituels* ;
3. "Donner un résumé chronologique des grandes périodes du temps ;
4. "Fournir un résumé généalogique des principales familles qui régnèrent sur le pays ;
5. "Et enfin, donner l'histoire d'un grand homme en particulier." **[162]**

Il est plus que probable que celui qui écrivit le *Pentateuque* avait ce plan en vue, de même que les auteurs du *Nouveau Testament* avaient été mis au courant du culte rituel bouddhique, de ses légendes et de ses

---

[227] E. Pokocke fait dériver le nom de *Pythagore de Bouddha* et de *Guru*, un Instructeur spirituel. Higgins prétend qu'l vient du celte, et qn'il signifie un observateur des étoiles. Voyez "Celtic Druids". Si, toutefois, nous faisons dériver le mot *Pytho* de התפ, *petah*, ce nom signifierait celui qui expose les oracles, et Bouddba-guru, un Instructeur des doctrines du Bouddha.

doctrines, par les missionnaires bouddhistes qui sillonnaient à cette époque la Palestine et la Grèce.

Mais "pas de Diable, pas de Christ" ; tel est le dogme fondamental de l'Eglise, et il faut traquer les deux ensembles. Il y a entre les deux un rapport mystérieux plus étroit peut être qu'on ne le pense, et qui va jusqu'à l'identité. Si nous mettons en regard les fils de Dieu mythiques, qui, tous, ont été considérés comme des "premiers nés", on verra qu'ils s'emboîtent les uns dans les autres et se confondent dans ce double caractère. Adam Kadmon se transforme de la sagesse spirituelle qui conçoit, en celle qui crée et qui évolue, la *matière*. L'Adam de poussière est le fils de Dieu et de Satan ; et celui-ci, d'après Job, est aussi un fils de Dieu [228].

Hercule était aussi le "premier né". Il est également Bel, Baal, Bal, et, par conséquent, Siva, le Destructeur. Euripide parle de Bacchus comme "Bacchus le Fils de Dieu". A sa naissance, Bacchus, comme le Jésus des *Evangiles Apocryphes* était fort redouté. On le représente comme bienveillant pour l'humanité ; néanmoins il punissait sans pitié tous ceux qui manquaient de respect à son culte. Penthée, le fils de Cadmus et dHermione, fut, de même que le fils du Rabbin Hannon, tué pour son manque de piété.

L'allégorie de Job, que nous avons déjà citée, correctement interprétée, fournira la clé de toute cette affaire du Diable, de sa nature et de son emploi ; elle étaiera nos déclarations. Que les âmes pieuses ne prennent pas ombrage à ce terme d'allégorie. Dans les temps archaïques le mythe était la méthode d'enseignement universellement en usage. Paul, en écrivant aux Corinthiens, déclare que toute l'histoire de Moïse et des Israélites était typique [229] ; et dans son *Epître aux Galates*, il affirme que toute l'histoire d'Abraham, de ses femmes et de ses enfants, était une allégorie [230]. C'est une théorie qui a presque la valeur d'une certitude, que les livres historiques de *l'Ancien Testament* ont le même caractère. Nous ne prenons pas trop de liberté envers le *Livre de Job* en lui donnant la

---

[228] Il y a dans le Musée secret de Naples un bas-relief de marbre représentant la *Chute de l'homme*, où Dieu le père joue le *rôle du Serpent Tentateur*.

[229] Ier Epître aux Corinthiens, X, 11 : "Ces choses leur sont arrivées pour servir *d'exemples*".

[230] Epître de Saint-Paul aux Galates, IV, 24. "Car il est écrit qu'Abraham eut deux fils, un de la femme esclave et un de la femme libre... Ces choses sont allégoriques".

même valeur que Paul attribuait aux histoires d'Abraham et de Moïse. **[163]**

Peut-être serait-il utile d'expliquer l'usage que les anciens faisaient de l'allégorie et de la symbologie. La première laisse déduire la vérité ; le symbole exprimait une qualité abstraite de la Divinité, aisément compréhensible pour les laïques. Là se bornait sa signification élevée ; dis lors, les masses l'employaient comme une image qui devait servir dans les rites idolâtres. Mais l'allégorie était gardée pour le sanctuaire intérieur où, seuls, les élus étaient admis. Par conséquent la réponse de Jésus à ses disciples, lorsqu'ils lui demandaient pourquoi il parlait au peuple en paraboles, fut la suivante : "Parce qu'il vous a été donné de connaître les mystères du Royaume des Cieux et que cela ne leur a pas été donné. Car on donnera à celui qui a et il sera dans l'abondance mais à celui qui n'a pas on ôtera même ce qu'il a" (*Matthieu*, XIII, 1112). On lavait une truie dans les Mystères mineurs, pour représenter la purification du néophyte ; de même que son retour à la fange était une indication de la nature superficielle de l'œuvre accomplie.

> "Le Mythe est la pensée non révélée de l'âme. Le trait caractéristique du mythe est de convertir la réflexion en histoire (c'est-à-dire en forme historique). Dans l'épopée, comme dans le mythe, l'élément historique prédomine. Les faits (les événements extérieurs) constituent souvent la base du mythe et c'est avec ceux-ci que sont tissées les notions religieuses."

Toute l'allégorie de Job est un livre ouvert pour celui qui comprend le langage imagé de l'Egypte, tel qu'il apparaît dans le *Livre des Morts*. Dans la scène du jugement on voit Osiris assis sur son trône, tenant, d'une main le symbole de la vie, "le crochet d'attraction" et, de l'autre, l'éventail mystique de Bacchus. Devant lui se tiennent les fils de Dieu, les quarante-deux assesseurs des morts. Un autel s'élève immédiatement devant le trône, couvert de présents et surmonté de la fleur de lotus sacré, sur lequel quatre esprits se tiennent debout. L'âme qui va être jugée attend à l'entrée, et Thmei, le génie de la Vérité, la félicite à propos de la conclusion de sa probation. Thoth, un roseau à la main, enregistre le procès-verbal dans le Livre de Vie. Horus et Anubis, à côté des balances, notent les poids qui doivent déterminer si le cœur du décédé équilibre le symbole de la vérité,

ou si celui-ci l'emporte. Sur un piédestal siège une chienne – symbole de l'Accusateur.

L'initiation aux Mystères, ainsi que toute personne intelligente le sait, était la représentation dramatique des scènes du monde inférieur. Il en est de même de l'allégorie de Job.

Plusieurs critiques prétendent que ce livre a été écrit par Moïse. Mais il est antérieur au *Pentateuque*. Le poème, lui-même, ne fait aucune mention de Jéhovah ; et si son nom se trouve dans le prologue ce doit être le fait d'une erreur des traducteurs, ou **[164]** alors la préméditation rendue nécessaire par la suite, pour transformer le polythéisme en une religion monothéiste. Le plan adopté fut simplement celui d'attribuer les nombreux noms des Elohim (les dieux) à un dieu unique. Ainsi, dans un des plus anciens textes hébreux du Livre de Job (au chapitre XII, 9) nous trouvons le nom de Jéhovah, tandis que tous les autres manuscrits portent celui "d'Adonaï". Mais le nom de Jéhovah ne figure nulle part dans le poème originel. A sa place on y voit ceux de *A1, Aleim, Ale, Shaddai, Adonai*, etc. Il faut, par conséquent, conclure soit que le prologue, et l'épilogue furent ajoutés à une date ultérieure, ce qui pour plusieurs raisons est inadmissible, ou alors qu'on y a pratiqué des corruptions, comme cela a été le cas pour tous les autres manuscrits. Puis, nous ne trouvons dans tout ce poème archaïque aucune mention de l'Institution du Sabbat ; mais nous y constatons de nombreuses références au nombre sacré sept, sur lequel nous reviendrons plus loin, et une discussion directe à propos du Sabéisme, le culte des corps célestes qui était, à cette époque, fort répandu en Arabie. On y appelle Satan "Fils de Dieu", un membre du conseil qui se présente devant Dieu, et qui le pousse à mettre la fidélité de Job à l'épreuve. C'est dans ce poème plus que n'importe où, qu'on se rend compte de la signification du nom de Satan. C'est un terme employé pour désigner le rôle ou le personnage *d'accusateur public*. Satan est le Typhon des Egyptiens aboyant ses accusations dans l'Amenthi ; cet emploi est aussi respectable que celui du procureur public à notre époque ; mais par suite de l'ignorance des premiers chrétiens, il en vint à être identifié avec le Diable, ce ne fut certes pas par sa faute.

Le *Livre de Job* est une représentation complète de l'ancienne initiation et des épreuves qui, ordinairement, précèdent la plus grande de toutes les cérémonies. Le néophyte se voit dépouillé de tout ce qui a le plus de valeur à ses yeux, et il est affligé d'une maladie répugnante. Sa

femme le supplie d'adorer Dieu et de mourir ; pour lui il n'y a plus d'espoir. Trois amis apparaissent sur la scène d'un commun accord : Eliphas, le docte Thémanite, rempli de la connaissance "que les sages ont reçue de leurs ancêtres, auxquels seuls la terre fut donnée" ; Bildad, le conservateur qui prend les choses telles qu'elles viennent, et qui conclut que Job doit avoir péché, pour être ainsi affligé ; et Tsophar, intelligent et habile en ce qui a trait aux "généralités", mais non sage dans son for intérieur. Job répond courageusement : "Si réellement j'ai péché, seul j'en suis responsable. Pensez-vous me traiter avec hauteur ? Pensez-vous démontrer que je suis coupable ? Sachez alors que c'est Dieu qui me poursuit, et qui m'enveloppe de son filet. Pourquoi me poursuivre... Pourquoi vous montrer insatiables de ma chair ? Mais je sais que mon vengeur est vivant, et qu'il se **[165]** lèvera le dernier sur la terre. Quand ma peau sera détruite, il se lèvera ; quand je n'aurai plus de chair, je verrai Dieu... Vous direz alors : pourquoi le poursuivons-nous ? Car la justice de ma cause sera reconnue !

Ce passage ainsi que tant d'autres, faisant allusion à un "Champion", un "Rédempteur", un "Vengeur" ont été interprétés comme une référence directe au Messie ; cependant, dans la *Septuaginte* ce verset a été traduit par : "Car je sais qu'Il est éternel, celui qui doit me délivrer sur la terre, et restaurer ma chair qui endure tous ces maux", etc.

Dans la version anglaise, dite du Roi Jacques, telle que nous la voyons traduite, ce verset n'a aucune ressemblance avec le texte originel [231]. Les rusés traducteurs l'ont rendu par "Je sais que mon *Rédempteur est vivant*", etc. Et cependant la *Septuaginte* (la version des soixante-dix) la *Vulgate* et l'original hébreu, doivent, l'un comme l'autre, être considérés comme la Parole de Dieu inspirée. Job se réfère à son propre esprit *immortel*, qui est éternel, et qui lorsque la mort viendra, le délivrera de son corps charnel et le vêtira d'une nouvelle enveloppe spirituelle. Dans les *Mystères Eleusiniens*, au Livre des Morts des Egyptiens, et dans tous les autres ouvrages qui traitent de l'initiation, cet "être éternel" porte un nom. Les Néo-platoniciens l'appelaient le *Nous, l'Augœides* ; chez les Bouddhistes. c'est le *Aggra* ; et pour les Persans c'est *Ferouer*. Tous ceux-ci sont dénommés les "Libérateurs", les "Métatrons", etc. Dans les sculptures mithraïques de Perse, le *Ferouer* est représenté par une forme ailée planant

---

[231] Voyez le "Job" des différents traducteurs et comparez les différents textes.

dans l'air, au-dessus de son "objet" ou corps [232]. C'est le Soi lumineux – l'Atman des Hindous, notre esprit immortel, qui seul est capable de sauver notre âme, et qui la sauvera, si nous nous laissons guider par lui au lieu de nous laisser attirer par notre corps. Par conséquent, le passage ci-dessus, se lit comme suit dans les textes chaldéens, "Mon *Libérateur*, mon *Restaurateur*", c'est-à-dire, l'Esprit qui restaurera le corps corrompu de l'homme et le transformera en un vêtement d'éther. Et c'est ce Nous, cet *Augœides*, ce *Ferouer*, cet *Aggra*, cet Esprit de Lui-même, que le Job triomphant verra hors de sa chair – c'est-à-dire, lorsqu'il se sera échappé de sa prison corporelle ; ce que les traducteurs appellent "Dieu".

Non seulement dans tout le poème de Job n'y a-t-il pas la moindre allusion au Christ, mais il est reconnu aujourd'hui, que toutes ces versions de différents traducteurs, qui concordent toutes avec celles du roi Jacques, ont été écrites sur l'autorité de **[166]** saint Jérôme, qui avait pris d'étranges libertés dans sa *Vulgate*. Il fut le premier à introduire dans son texte ce verset fabriqué par lui de toutes pièces

Je *sais que mon Rédempteur est vivant*,

Et qu'au jour dernier *je ressusciterai de la terre*,

Et que je rentrerai dans un corps de peau,

Et dans ma chair je verrai mon Dieu.

Sans doute, pour lui, la raison était excellente d'y ajouter foi, *puisqu'il le savait*, mais pour d'autres *qui ne le savaient pas*, et qui, de plus, voyaient dans ce texte une signification toute différente, c'est une preuve patente que saint Jérôme avait décidé, au moyen d'une nouvelle interpolation, d'imposer le dogme de la résurrection "au jour du jugement dernier" dans les mêmes os et la même peau qui avaient été les nôtres ici-bas. Cette perspective de restauration est fort réjouissante en vérité ; pourquoi n'y ajouterait-on pas encore le même linge de corps qui avait servi pour la sépulture !

Et comment l'auteur du *Livre de Job* aurait-il pu avoir connaissance du *Nouveau Testament*, puisqu'il était même ignorant de *l'Ancien* ? L'absence d'une allusion quelconque aux patriarches est complète ; il est donc si

---

[232] Voyez le "Persia" de Kerr Porter, vol. 1, planches 17, 41.

évidemment l'œuvre d'un *Initié*, qu'une des trois filles de Job a reçu un nom mythologique, ayant une origine absolument "païenne". Le nom de *Kerenhappuch*, est rendu de diverses manières par les traducteurs. La *Vulgate* le donne comme "la corne d'antimoine" ; et la *Septuaginte* le traduit par "la corne d'Amalthée", la nourrice de Jupiter, et une des constellations, l'emblème de la "corne d'abondance". La présence de cette héroïne d'une fable païenne, dans la *Septuaginte*, démontre l'ignorance des traducteurs, aussi bien de sa signification que de l'origine ésotérique du *Livre de Job*.

Au lieu de lui offrir des consolations, les trois amis du malheureux Job s'efforcent de lui faire croire que son malheur est le résultat d'une punition pour quelque extraordinaire transgression de sa part. Rejetant sur eux leurs accusations, Job affirme que jusqu'à son dernier soupir il défendra son innocence. Il passe en revue ses jours de prospérité, "lorsque le secret de Dieu était sur son tabernacle", et qu'il était un juge "assis comme un chef et un roi à la tête de son armée, ou comme celui qui console les affligés" ; il compare ce temps avec l'heure actuelle, où les Bédouins errants, ces hommes plus vils que la terre, se moquent de lui ; où l'infortune le poursuit et la maladie impure le terrasse. Puis il affirme sa sympathie pour les malheureux, sa chasteté, son intégrité, sa probité, stricte justice, sa charité, sa modération, son détachement du culte du soleil, alors prévalent, sa mansuétude envers ses ennemis, son hospitalité pour les étrangers, la droiture **[167]** de son cœur, sa défense du bien, envers et contre la multitude et le mépris des familles ; il supplie l'Eternel de lui répondre, et son adversaire de mettre par écrit ce dont il a été coupable.

A cela il n'y eut et il ne pouvait y avoir de réponse. Tous trois cherchaient à écraser Job par leurs plaidoiries et leurs arguments généraux, et il avait exigé qu'on prit en considération ses actes particuliers. C'est alors que le quatrième fait son apparition ; Elihu, fils de Barakeel, le Buzite, de la famille de Ram [233].

---

[233] Cette expression "de la famille de Ram", donne à entendre qu'il était un Araméen ou Syrien de Mésopotamie. Buz était fils de Nahor. "Elihu, fils de Barakeel" est susceptible d'être traduit de deux manières différentes. Eli Hu – Dieu est, ou Hoa est Dieu ; et Barach-Al – l'adorateur de Dieu, ou Bar-Rachel, le fils de Rachel, ou le fils de la brebis.

Elihu c'est l'hiérophante ; il débute par un blâme, et les sophismes des faux amis de Job sont emportés comme le sable devant le vent de l'occident.

"Et Elihu, fils de Barakeel, prit la parole et dit : Ce n'est pas l'âge qui procure la sagesse... mais dans l'homme c'est l'esprit ; *l'esprit me presse au-dedans de moi...* Dieu parle cependant, tantôt d'une manière, tantôt d'une autre, et l'on n'y prend point garde. Il parle par des songes, par des visions nocturnes, quand les hommes sont livrés à un profond sommeil, quand ils sont endormis sur leur couche. Alors il leur donne des avertissements, et met le sceau à ses instructions... Sois attentif, Job, écoute-moi ; tais-toi et je t'enseignerai la SAGESSE".

Et Job qui s'était écrié dans l'amertume de son cœur, en réponse aux sophismes de ses amis : "On dirait, en vérité, que le *genre humain* c'est vous, et qu'avec vous doit mourir la sagesse... Vous êtes tous des consolateurs fâcheux... mais je veux parler au Tout-Puissant, je veux plaider ma cause devant Dieu ; car vous, vous n'imaginez que des faussetés, vous êtes tous des médecins de néant". Le malheureux Job, affaibli par la maladie, qui, en face du clergé officiel – ne pouvant offrir d'autre espoir que la nécessité de la damnation – se vit presque forcé par le désespoir à abandonner sa foi patiente, répond : "Ce que vous savez, je le sais *aussi* ; je ne vous suis point inférieur... L'homme né de la femme ! sa vie est courte, sans cesse agitée. Il naît, il est coupé comme une fleur ; il fuit et *disparaît* comme une ombre... Mais l'homme meurt, et il perd sa force ; l'homme expire, et où est-il ?... Car le nombre de mes années touche à son terme, et je m'en irai par un sentier d'où je ne reviendrai pas... Oh ! qu'on puisse plaider la cause d'un homme devant Dieu, comme on plaiderait celle de son prochain !"

Job trouve quelqu'un qui répond à son cri d'agonie. Il prête l'oreille à la SAGESSE d'Elihu, le hiérophante, l'instructeur parfait, **[168]** le philosophe inspiré. De ses lèvres austères coule le blâme pour son impiété en accusant l'Etre SUPRÊME des maux qui attristent l'humanité. "Dieu" dit Elihu, "est grand par sa puissance ; le Tout-Puissant ne viole pas la Justice, il rend à l'homme suivant ses œuvres : Dieu *ne commet pas l'iniquité*".

Tant que le néophyte a été satisfait de sa propre sagesse mondaine, et de son irrévérencieuse opinion de la Divinité et de Ses desseins ; tant qu'il

prête l'oreille aux pernicieux sophismes de ses conseillers, le hiérophante s'est tenu à l'écart. Mais, aussitôt que son esprit inquiet est préparé pour recevoir ses conseils et son instruction, la voix de l'hiérophante se fait entendre et il parle avec l'autorité de l'Esprit de Dieu qui le "presse" : "Loin de Dieu l'injustice, loin du Tout-Puissant l'iniquité !... Il ne respecte pas ceux qui se disent sages".

Où trouverions-nous un meilleur commentaire du prédicateur à la mode qui "*multiplie* ses paroles sans les appuyer sur la connaissance" ! Cette superbe *prophétie* satirique, aurait pu être écrite pour représenter l'esprit qui prévaut dans toutes les sectes chrétiennes.

Job écoute la parole de sagesse, et alors le Seigneur lui répond depuis "le tourbillon" de la nature, la première manifestation visible de Dieu : "Sois attentif, Job, écoute-moi ! et considère les merveilleuses œuvres de Dieu ; car, *par elles seules*, tu connaîtras Dieu. Dieu est grand, mais *sa grandeur nous échappe*. Il attire à lui les gouttes d'eau, il les réduit en vapeur et forme la pluie [234] ; non selon le caprice divin, mais en vertu d'une loi établie une fois pour toutes et immuable. Cette loi "transporte soudain les montagnes et elles ne le savent point ; elle secoue la terre sur sa base ; elle commande au soleil et *il ne se lève pas* ; elle met un sceau sur les étoiles ; ... elle fait des choses grandes et *insondables, des merveilles sans nombre*... Voici, *Il passe prés de moi, et je ne le vois pas* ; Il s'en va, et *je ne l'aperçois pas* ! [235].

Et encore : "Qui est celui qui obscurcit mes desseins par des discours sans intelligence [236]" demande la voie de Dieu, par Son porte parole, la Nature. "Où étais-tu quand je fondais la Terre ? Dis-le si tu as de l'intelligence. Qui en a figé les dimensions, *le sais-tu* ?... Alors que les étoiles du matin éclataient en chants d'allégresse, et que tous les fils de Dieu poussaient des cris de joie ?... Quand je dis à la mer : Tu viendras jusqu'ici, tu n'iras pas au-delà, ici s'arrêtera l'orgueil de tes flots ?... Qui a ouvert un passage à la pluie pour qu'elle tombe sur une terre *sans habitants* ; sur un désert où il n'y a *point d'hommes*... Noues-tu les liens des

---

[234] Job, XXXVI, 24-27.

[235] Job, IX, b-11.

[236] *Ibidem*, XXXVIII, 1 et suivants.

Pléiades, ou détaches-tu les cordages d'Orlon ?... *Lances-tu des éclairs* ? partent-ils ? Te disent-ils : Nous voici ? [237]

"Job répondit, alors, au Seigneur." Il avait compris Sa volonté et ses yeux furent ouverts pour la première fois. La Sagesse Suprême descendit sur lui ; et si le lecteur demeure confus devant ce PETROMA final de l'initiation, Job, du moins, ou l'homme souffrant de sa cécité, se rend compte de l'impossibilité de prendre "le Léviathan en lui mettant un hameçon dans les narines". Car le Léviathan c'est la SCIENCE OCCULTE, sur laquelle on peut mettre la main mais *rien de plus*, dont Dieu ne cherche point à cacher la puissance et les "harmonieuses proportions".

"Qui soulèvera son vêtement ? Qui pénétrera entre ses mâchoires ? Qui ouvrira les portes de sa gueule ? Autour de ses dents habite sa terreur. Ses magnifiques et puissants boucliers (écailles) sont unis ensemble comme par un sceau ? Ses éternuements font briller la lumière ; ses yeux sont comme les paupières de l'aurore." "Il laisse après lui un sentier *lumineux*", pour celui qui a le courage de l'approcher. Alors, de même que lui, "il regardera avec dédain tout ce qui est *élevé*, car il n'est roi que pour les enfants de l'orgueil [238]."

Job s'humilie et répond avec modestie :

Je reconnais que tu peux tout,

Et que rien ne s'oppose à tes pensées.

Quel est celui qui fait parade de sagesse cachée ? –

Dont il ne sait rien ?

Des merveilles qui me dépassent et que je ne conçois pas.

---

[237] *Ibidem*, XXXVIII, 35.

[238] Job XLI.4 et suivants, 25.

Écoute-moi, et je parlerai ;

Je t'interrogerai, et tu m'instruiras.

Mon oreille avait entendu parler de toi ;

Mais maintenant mon œil t'a vu.

C'est pourquoi je me condamne et je me repens,

Sur la poussière et sur la cendre [239].

Il reconnaît son "champion" et est assuré que l'heure de sa justification a sonné. Aussitôt le Seigneur dit à ses amis : ("les prêtres et les juges", Deutéronome XIX, 17) "Ma colère est enflammée contre toi et tes deus amis ; parce que vous n'avez pas parlé de moi avec droiture, comme l'a fait mon serviteur Job". Le Seigneur rétablit alors Job dans son premier état, et lui accorda le double de tout ce qu'il avait possédé." **[170]**

Au cours du jugement, le trépassé appelle à son secours les quatre esprits qui président au Lac de Feu, et il est purifié par eux. Il est, alors, conduit à sa demeure céleste, oh il est reçu par Athar et Isis, et il se tient devant *Atum* [240] le Dieu essentiel. Dès ce moment il est *Turu*, l'homme épuré, un esprit pur, et il sera dorénavant On-ati, l'œil de feu, et l'associé des dieux.

Les Cabalistes comprenaient parfaitement le sublime poème de Job. Tandis que beaucoup d'Hermétistes étaient des hommes profondément religieux, dans le fond de leur cœur – comme les cabalistes de toutes les époques – ils étaient les ennemis acharnés du clergé. Combien vraies étaient les paroles de Paracelse, lorsque, harcelé par les persécutions et les calomnies, méconnu de ses amis et de ses ennemis, vilipendé par le clergé et par les laïques, il s'écrie :

> "O vous tous de Paris, de Padoue, de Montpellier, de Salerne, de Vienne et de Leipzig ! vous n'êtes pas des instructeurs de la vérité, mais des confesseurs de l'erreur. Votre philosophie est un mensonge. Si vous voulez

---

[239] *Ibidem*, XLII, 2-6.

[240] *Atum*, ou At-ma, est le Dieu caché ; il est à la fois Phtah et Amnon, le Père et le Fils, le Créateur et la chose créée, la Pensée et l'Apparence, le Père et la Mère.

> savoir *ce qu'est réellement* la MAGIE, cherchez-le dans l'Apocalypse de saint Jean... Puisque vous ne pouvez pas prouver vous-mêmes vos enseignements au moyen de la *Bible* et de la *Révélation*, mettez un terme à vos farces. La Bible est la clé et le *véritable interprète*. Saint Jean, de même que Moïse, Elie, Enoch, David, Salomon, Daniel, Jérémie et tous les autres prophètes, était un magicien, un cabaliste et un devin. Si aujourd'hui un de ceux que je viens d'énumérer, ou même eux tous, étaient encore de ce monde, je ne doute pas que vous en feriez un exemple dans votre infâme abattoir ; vous les immoleriez sur place, et si cela vous était possible, le Créateur de toutes choses aussi !!!"

Paracelse a fait la preuve pratique qu'il avait appris quelques choses mystérieuses et utiles dans l'Apocalypse et d'autres livres de la Bible, de même que dans la Cabale ; et cela est tellement vrai, que beaucoup lui ont décerné le titre de "père de la magie et fondateur de la physique occulte de la Cabale et du magnétisme [241]".

La croyance populaire dans les pouvoirs surnaturels de Paracelse était si bien enracinée, que la tradition s'est perpétuée jusqu'à nos jours parmi les naïfs Alsaciens, qu'il n'est point mort, mais qu'il "dort dans sa tombe" à Strasbourg [242]. Et ils se murmurent, souvent, à l'oreille que le gazon se soulève à chaque respiration **[171]** de cette poitrine lasse, et qu'on entend de profonds soupirs quand le grand philosophe du feu se rappelle les criantes injustices qu'il a endurées de la part de ses cruels calomniateurs, pour l'amour de la grande vérité !

On verra, par ces nombreux exemples, que le Satan de *l'Ancien Testament*, le Diabolos ou Diable des *Evangiles* et des *Epîtres* des Apôtres, n'est que le principe antagoniste dans la matière, qui y est nécessairement lié, et qui n'est pas mauvais dans le sens moral du terme. Venant d'un pays persan, les Juifs apportèrent avec eux la doctrine des *deux principes*. Ils n'ont pas pu introduire *l'Avesta*, puisque celui-ci n'était pas encore écrit. Mais ils (nous voulons dire les Asidiens et les Pharsis) investirent Ormazd du nom secret de יהוה, et Ahriman du nom des dieux du pays, le Satan des

---

[241] Molitor, Ennemoser, Henman, Pfaff, etc.

[242] *Traditions* de Schopheim, p. 32.

Hittites, et le Diabolos, ou plutôt *Diobolos* des grecs. L'église primitive, ou tout au moins la partie Paulinienne, les Gnostiques et leurs successeurs raffinèrent encore ces notions ; et l'Eglise Catholique les adopta et les adapta, après avoir passé par le fil de l'épée ceux qui les avaient promulguées.

L'Eglise Protestante est une réaction de l'Eglise Catholique Romaine. Elle n'est, nécessairement, pas cohérente dans toutes ses parties, mais bien un prodigieux amas de fragments, tournant autour d'un centre commun, s'attirant et se repoussant mutuellement. Certaines parties suivant le mouvement centripète sont poussées du côté de Rome, ou du moins vers le système qui permit l'existence de l'ancienne Rome ; d'autres sont renvoyées sous l'impulsion centrifuge, et cherchent à atteindre la grande région éthérée au-delà de l'influence Romaine, voire même chrétienne.

Le Diable moderne est leur principal héritage de la Cybèle romaine, "Babylone, la Grande Mère des religions abominables et idolâtres de la terre".

Mais on pourrait peut-être arguer, que la théologie hindoue, aussi bien brahmanique que bouddhique, est aussi fortement imprégnée de la croyance aux diables objectifs que le Christianisme lui-même. Il y a une légère différence. La *subtilité*, même, de la pensée est une garantie suffisante que le peuple bien éduqué, tout au moins la partie lettrée des prêtres brahmaniques et bouddhistes, considère le Diable sous un jour différent. Pour eux le Diable n'est qu'une abstraction métaphysique, une allégorie du mal nécessaire ; *tandis que pour les chrétiens le mythe s'est transformé en une entité historique, la pierre fondamentale sur laquelle le Christianisme et son dogme de la rédemption ont été édifiés*. Il est aussi nécessaire à l'Eglise, des Mousseaux l'a montré, que la bête du XVIIème chapitre de *l'Apocalypse* l'était pour son cavalier. Les protestants de langue anglaise ne trouvant pas la Bible assez explicite, ont adopté la *Diabologie* du célèbre poème de Milton, Le **[172]** *Paradis Perdu*, en l'agrémentant de certains passages du drame bien connu de Goethe, *Faust* ; John Milton, un Puritain, au début, puis finalement un Quiétiste et un Unitarien, n'a jamais présenté son ouvrage autrement que comme une simple fiction, mais il emboîtait parfaitement les différentes parties des Ecritures. L'Ilda-Baoth des Ophites fut transformé en ange de lumière et l'étoile du matin, et vint constituer le Diable dans le premier acte du *Drame Diabolique*. Puis, le douzième chapitre de *l'Apocalypse* vint former le second acte. Le grand

Dragon rouge fut identifié au personnage illustre de *Lucifer*, et la dernière scène est constituée par sa chute, comme celle du Vulcain-Hephaistos, du ciel dans l'île de Lemnos ; les armées en fuite et leur chef, se trouvant précipités dans le Pandemonium. Le troisième acte a lieu dans le Jardin de l'Eden. Satan tient conseil dans un palais qu'il a fait ériger pour son nouvel empire, et décide d'aller explorer le monde nouveau. L'acte suivant décrit la chute de l'homme, sa carrière ici-bas, la venue du Logos, ou Fils de Dieu, et sa rédemption de l'humanité, ou tout au moins selon le cas, de la partie de celle-ci constituée par les élus.

Ce drame du *Paradis Perdu* représente la croyance non formulée des Chrétiens protestants évangéliques, de langue anglaise. Ne pas ajouter foi à ses parties principales équivaut, selon eux, à "renier le Christ" et à "blasphémer contre le Saint-Esprit". Si John Milton avait pu supposer que son poème, au lieu d'être considéré comme un pendant de la *Divine Comédie* de Dante, devait prendre place comme une autre *Apocalypse*, ou un supplément de la Bible, pour compléter sa démonologie, il est plus que probable qu'il eût affronté la pauvreté plus résolument qu'il ne le fit, en en interdisant l'impression. Plus tard, un poète, Robert Pollok, en s'inspirant de cet ouvrage, écrivit : *The Course of Time*, qui, à un moment donné, prit presque les proportions d'une *Sainte Ecriture* tardive ; mais, heureusement, le XIXème siècle fut différemment inspiré, et le poète écossais tomba dans l'oubli.

Peut être serait-il à propos de donner quelques brefs renseignements au sujet du Diable européen. C'est le génie qui s'occupe de la sorcellerie, des maléfices et autres méfaits analogues. Les Pères ayant adopté la notion des pharisiens juifs, ont fait des diables des dieux païens, Mithras, Sérapis et tous les autres. L'Eglise Catholique Romaine suivit leurs traces en dénonçant ce culte comme un rapport avec la puissance des ténèbres. Les *maléficii* et les sorcières du moyen âge n'étaient, par conséquent, que les fidèles du culte proscrit. La magie avait toujours été considérée, dans les anciens temps, comme une science divine, comme la sagesse et la connaissance de Dieu. L'art de guérir, dans les temples d'Esculape, d'Egypte et d'Orient avait toujours été magique. Même Darius Hystaspés, qui avait exterminé les Mages de Mèdie, et qui **[173]** avait même chassé les théurgistes chaldéens de Babylone en Asie Mineure, avait été instruit par les Brahmanes de haute Asie, et enfin, tout en établissant le culte d'Ormazd il fut lui-même dénommé le fondateur du magisme. Par la suite tout fut changé. L'ignorance fut considérée comme la mère de la dévotion.

La connaissance fut dénoncée, et les savants ne poursuivirent les sciences qu'au péril de leur vie. Ils se virent obligés de se servir d'un jargon inintelligible pour cacher à tous leurs idées, sauf à leurs propres adeptes, et de se soumettre à l'opprobre, à la calomnie et à la pauvreté.

Les fidèles des anciens cultes furent persécutés et mis à mort pour sorcellerie. Les Albigeois, descendants des Gnostiques, et les Vaudois, précurseurs des Protestants, furent chassés et massacrés à la suite de dénonciations analogues. Martin Luther, lui-même, n'échappa pas à l'accusation d'être en relation personnelle avec Satan. Toute le monde Protestant est encore aujourd'hui accusé du même crime. L'Eglise ne fait aucune distinction dans ses jugements entre les dissentiments, l'hérésie et la sorcellerie ; et sauf là où il y a protection par les autorités civiles, ils sont traités comme des offenses capitales ; l'Eglise considère la liberté religieuse comme de l'intolérance.

Mais les réformateurs avaient été nourris du lait de leur mère. Luther était aussi sanguinaire que le Pape ; Calvin plus intolérant que les Papes Léon ou Urbain. La Guerre de Trente ans dépeupla des régions entières de l'Allemagne, où les Protestants et les Catholiques étaient aussi cruels les uns que les autres. La nouvelle foi ouvrit aussi le feu contre la sorcellerie. Les livres des statuts furent rougis par une législation sanguinaire en Suède, au Danemark, en Allemagne, en Hollande, en Grande-Bretagne et dans la République nord-américaine. Quiconque était plus libéral, plus intelligent, avait plus de franc-parler que ses semblables était sous le coup d'être arrêté et mis à mort. Les bûchers éteints à Smithfield furent rallumés pour les magiciens ; il était plus sûr de se révolter contre le trône, que d'étudier les connaissances abstraites en dehors des limites imposées par l'orthodoxie.

Satan fit une apparition au XVIIème siècle en Nouvelle Angleterre à New-Jersey et New-York, ainsi que dans diverses colonies du Sud de l'Amérique du Nord ; le colonel Mather nous donne la description de ses manifestations principales. Quelques années plus tard il visita la paroisse de Mora en Suède, et *la Vie dans la Dalécarlie* fut agrémentée de condamnations au bûcher de jeunes enfants, et la flagellation d'autres à la porte des temples le jour du Sabbat. Toutefois le scepticisme des temps modernes a presque complètement aboli la croyance en la sorcellerie, et le Diable sous forme personnelle et anthropomorphe avec son pied fourchu **[174]** et ses cornes de Pan, ne se rencontre plus guère que dans les

Encycliques, et les effusions similaires de l'Eglise Catholique Romaine. La bienséance protestante ne permet pas que son nom soit mentionné autrement qu'à voix basse et dans les limites de la chaire.

Ayant maintenant établi la biographie du Diable depuis son origine en Inde et en Perse, de sa marche à travers les théologies juive, chrétienne primitive et moderne, jusqu'aux phases de ses plus récentes manifestations, revenons en arrière pour étudier certaines opinions prévalant dans les siècles chrétiens primitifs.

Les avatars ou les incarnations étaient communs dans les anciennes religions. L'Inde les avait réduits à un système. Les Perses attendaient Sosiosh, et les écrivains juifs étaient dans l'attente d'un libérateur. Tacite et Suétone rappellent que l'Orient tout entier attendait ce Grand Personnage, à l'époque d'Octave. "C'est ainsi que des doctrines évidentes pour les chrétiens étaient les arcanes les plus hauts du paganisme [243]." Le Maneros de Plutarque était un enfant de Palestine [244] ; son médiateur Mithras, le Sauveur Osiris est le Messie. On trouve la trace dans nos *Ecritures Canoniques*, des vestiges des anciens cultes ; et dans les rites et les cérémonies de l'Eglise Catholique Romaine, on retrouve les formes du culte Bouddhique, de ses cérémonies et de sa hiérarchie. Les premiers *Evangiles*, aussi canoniques, alors, que les quatre Evangiles actuels, contiennent des pages entières copiées de narrations bouddhiques, ainsi que nous sommes tout prêts à le montrer. Suivant les preuves de Burnouf, Asoma, Korosi, Beal, Hardy, Schmidt, et les traductions de la *Tripitaka*, il n'est plus possible de douter que toute la doctrine chrétienne ne soit émanée de celle-là. Les miracles "de" la Conception miraculeuse, et autres incidents se rencontrent tout au long dans le *Manuel du Bouddhisme* de Hardy. On conçoit aisément pourquoi l'Eglise Catholique Romaine est si désireuse de laisser le peuple dans l'ignorance de la Bible hébraïque, et de la littérature grecque. La Philologie et la Théologie comparées sont ses ennemis mortels. Les falsifications délibérées d'Irénée, d'Epiphane, d'Eusèbe et de Tertullien étaient devenues nécessaires.

Les *Livres Sybillins* paraissent avoir été en grande faveur à cette époque. Il est facile de voir qu'ils s'inspiraient aux mêmes sources que ceux des nations des gentils.

---

[243] W. Williams : *Primitive History* ; Dunlap : *Spirit History of Man*.

[244] Plutarque : *Isis et Osiris*, p. 17.

Voici un extrait de Gallœus :

> "Un nouvel astre s'est levé ; venant du Ciel il prit une forme humaine... Oh vierge, reçois Dieu dans ton sein pur – et le Verbe entra dans son sein ; il s'incarna avec le Temps, et animé par son **[175]** corps, il prit la forme d'une figure mortelle, et un Garçon fut créé par une Vierge... Le nouvel Astre envoyé par Dieu fut adoré par les Mages, et l'enfant enveloppé de ses langes fut exhibé dans une crèche... et on appela Bethléem "le pays du Verbe ainsi nommé par Dieu [245]".

Ne dirait-on pas, au premier abord, que cette prophétie a rapport à Jésus ; mais cela ne pourrait-il pas aussi bien se référer à un autre Dieu créateur ? Nous avons des propos semblables au sujet de Bacchus et de Mithras.

> "Moi, fils de Deus, je suis venu au pays des Thébains – Bacchus qu'enfanta Sémélé (la vierge) fille de Kadmus, (l'homme de l'Orient) – ayant été délivré par la flamme qui porte l'éclair, et prenant une forme mortelle au lieu d'une forme divine, je suis venu [246]".

Les *Dionysiaques*, écrites au Vème siècle, le rendent des plus clairs, et vont jusqu'à démontrer le rapport intime qui existe entre elles et la légende de la naissance de Jésus :

> "Koré-Perséphone... [247] tu devins l'épouse du Dragon, lorsque *Zeus*, enroulé, changea sa forme et sa face ; Fiancé-Dragon, enveloppé du manteau de l'amour, il s'approcha de la couche virginale de la brune Kore. Ainsi, par l'alliance du Dragon de l'Æther, le sein de

---

[245] *Oracles Sybillins*, 760-788.

[246] *Euripide* : Bacchae.

[247] Nous doutons qu'il faille traduire κορη par *vierge*. En substance, Démeter et Perséphone sont une même divinité de même que l'étaient Apollon et Esculape. La scène de cette aventure est placée en Crète ou *Koureteïa*, où Zeus était le dieu suprême. On a, sans doute, voulu dire *Keres* ou Demeter. On l'appelait aussi κουρα, qui est le même que κωρη. Comme elle était la déesse des Mystères, elle était la plus apte à prendre place comme l'épouse du Dieu-Serpent, et la mère de Zagreus.

> Perséphone fructifia, en donnant le jour à Zagreus [248], l'Enfant Cornu [249]".

Voilà le secret du culte Ophite, et l'origine de la fable chrétienne de l'immaculée conception, revue par la suite et *corrigée*. Les Gnostiques furent les premiers chrétiens à avoir un système théologique régulier, et il est tout naturel qu'ils aient adapté à leur théologie Jésus, sous forme de Christos au lieu de la faire découler de ses enseignements et de ses faits et gestes. Leurs ancêtres, bien avant l'ère chrétienne, maintenaient que le grand serpent – Jupiter, le Dragon de Vie, le Père et la "Divinité Bienfaisante s'était glissé dans la couche de Sémélé et les Gnostiques post-chrétiens, appliquèrent sans y changer grand chose la même fable à l'homme Jésus, et affirmèrent que la même "Divinité Bienfaisante", Saturne (l'Ilda-Baoth) avait passé sur le berceau de Marie **[176]** enfant, sous la forme du Dragon de Vie [250]. Selon eux, le serpent était le Logos – Christos, l'incarnation de la Sagesse Divine, par son Père Ennoïa, et sa Mère Sophia.

> "Or, ma mère, l'Esprit Saint (le Saint Esprit) me prit" fait-on dire à Jésus dans *l'Evangile des Hébreux* [251], entrant, ainsi, dans son rôle de Christos – le Fils de Sophia, l'Esprit Saint [252].

> "*Le Saint Esprit viendra sur toi*, et la PUISSANCE du Très haut te couvrira de son ombre ; aussi l'être *saint* qui naîtra de toi, sera-t-il appelé le Fils de Dieu", dit l'ange (*St Luc* I, 35).

---

[248] Pococke estime que Zeus était un grand lama, ou chef jaïn, et Korê, Perséphone ou Kuru-Parasu-pani. Zagreus est *Chakras*, la roue, le cercle, la terre, le gouverneur du monde. Il fut mis à mort par les Titans, ou Teith ans (les Daityas). Les cornes ou le croissant étaient l'emblème de la souveraineté des Lamas.

[249] Nonnus : *Dionysiaques*.

[250] Voyez le *Serpent Worship* de Deane, pp. 89-90.

[251] Creuser : *Symbole*, Vol. I, p. 341.

[252] Le Dragon est le soleil, le principe générateur – Jupiter Zeus ; et Jupiter est appelé le "Saint Esprit" par les Egyptiens, dit Plutarque, *De Iside*, XXXVI.

> "Dans ces derniers temps, Dieu nous a parlé au moyen d'un Fils, qu'il a institué héritier de toutes choses, et par lequel aussi il créa les Æons" (St Paul, *Héb.*) [253].

Toutes ces expressions sont autant de citations chrétiennes du *Nonnus* "... à travers le Draconteum Ethéré", car l'Ether c'est le Saint Esprit, ou la troisième personne de la Trinité – le Serpent à tête de Faucon, le Kneph égyptien, l'emblème de la Pensée Divine [254], et l'âme universelle de Platon.

> "Moi, la sagesse, je suis sorti de la bouche du Très Haut,
> et *ai recouvert la terre comme un nuage* [255]."

Pimandre, le Logos, émerge des Ténèbres Infinies, et couvre la terre de nuages, qui comme des serpents, se répandent sur tout le monde. (Voyez *l'Egypte* de Champollion). Le Logos est la plus ancienne image de Dieu, et il est le Logos *actif*, dit Philon le Juif [256]. Le Père est la *Pensée Latente*.

Comme cette notion est universelle, nous constatons la même phraséologie pour l'exprimer chez les Païens, les Juifs et les chrétiens primitifs. Le *Logos* Chaldéo-Perse est le Fils Unique du Père dans la cosmogonie babylonienne d'Eudemus. Un des hymnes d'Homère au soleil commence par "chante maintenant ELI, Enfant de Deus [257]" Sol-Mithra est une "image du Père", comme le Seir-Anpin cabalistique.

Il est presque incroyable que de toutes les différentes nations de l'antiquité aucune n'ait cru davantage à un diable personnel que les chrétiens libéraux du XIX[ème] siècle, et cependant, le fait est **[177]** douloureusement exact. Ni les Egyptiens, que Porphyre prétend être "le peuple le plus savant du monde" [258], ni la Grèce, qui en est la fidèle copie, n'ont jamais été coupables d'une pareille absurdité. Disons, tout de suite,

---

[253] L'original porte Æons (les émanations), qui ont été traduits par *mondes*. Il ne fallait pas s'attendre à ce que, après avoir anathémisé la doctrine des émanations, l'Eglise se privât d'effacer le mot originel, qui était en opposition directe avec la doctrine nouvellement promulguée de la Trinité.

[254] Voyez le *Serpent Worship,* de Deane, p. 145.

[255] *Ecclésiastique* XXIV, 3.

[256] Voyez le *Spirit History of Man* de Dunlap, le chapitre sur "le Logos le Fils unique et le Roi".

[257] Traduction de Buckley.

[258] *Select Works on Sacrifice.*

qu'aucun de ces peuples, voire même les anciens Juifs, ne croyait pas plus au Diable qu'à l'enfer ou à la damnation éternelle, bien que nos Eglises chrétiennes ne se fassent pas défaut d'en doter les païens avec libéralité. Partout où le mot "enfer" se trouve dans les traductions des textes sacrés hébreux, il est malheureux. Les Hébreux étaient absolument ignorants de cette notion ; mais les évangiles donnent de fréquents exemples de ces mêmes erreurs. Ainsi, lorsqu'on fait dire à Jésus (Mathieu XVI, 18) "... et les portes du Hadès ne prévaudront point contre elle", on lit dans le texte originel "les portes de la mort". Le mot "enfer" – dans son acception de lieu de *damnation*, temporaire ou éternelle – n'est jamais employé dans un passage quelconque de *l'Ancien Testament*, malgré tout ce que pourront dire dans le sens contraire, les partisans de l'enfer. "Tophet", ou "la Vallée de Hinnom" (Esaïe LXVI, 24) ne comporte pas une pareille interprétation. Le terme grec "Gehenna" a aussi une signification tout à fait différente, et plus d'un auteur compétent a parfaitement bien prouvé que "Gehenna y est l'équivalent du *Tartare* d'Homère.

Et, de fait, nous avons pour cela l'autorité de Pierre lui-même. Dans sa seconde *Epître* (II, 2) on fait dire à l'apôtre, dans le texte originel, au sujet des anges pécheurs, que Dieu "les précipita dans le *Tartare*". Cette expression qui rappelait trop clairement le combat entre Jupiter et les Titans, fut changée, et nous lisons aujourd'hui dans la version anglaise du Roi Jacques : "les précipita dans *l'enfer*".

Dans *l'Ancien Testament*, les expressions "portes de la mort", "chambres de la mort" ne sont qu'une allusion aux "portes du tombeau" qui sont spécialement mentionnées dans les Psaumes et les *Proverbes*. L'Enfer et son Souverain sont, tous deux, des inventions du christianisme, contemporaines de son accession au pouvoir et à la tyrannie. Ce sont des hallucinations nées des cauchemars de saint Antoine et autres dans le désert. Avant notre ère, les anciens sages connaissaient le "Père du Mal", et le traitaient comme un âne, l'emblème choisi pour représenter Typhon, "le Diable" [259]. Triste dégénérescence du cerveau humain !

De même que Typhon était l'ombre obscure de son frère Osiris, Python est le côté mauvais d'Apollon, le lumineux dieu des visions, le voyant et le prophète. Il est mis à mort par Python, **[178]** mais il le tue à

---

[259] Plutarque et Sanchoniathon appellent Typhon, "Tuphon à peau rouge". Plutarque : *Isis et Osiris*, XXI-XXVI.

son tour, sauvant ainsi l'humanité du péché. Ce fut en souvenir de cet exploit que les prêtresses du Dieu-solaire s'enveloppaient d'une peau de serpent, emblème du monstre fabuleux. C'est sous son influence exhilarante (la peau de serpent aurait des propriétés magnétiques) que les prêtresses tombaient en transe magnétique, "et recevant leur voix d'Apollon" prophétisaient et délivraient des oracles.

Apollon et Python sont encore une seule et même personne, et moralement androgynes. Les notions du dieu-solaire sont toutes, sans exception, doubles. La chaleur bienfaisante du soleil appelle le germe à l'existence, mais la chaleur excessive tue aussi la plante. Lorsqu'il joue sur sa lyre planétaire aux sept cordes, Apollon produit l'harmonie ; mais, de même que tous les autres dieux solaires, sous son aspect sombre il devient Python, le destructeur.

On sait que saint Jean voyagea en Asie, pays gouverné par les Mages et imbu d'idées zoroastriennes et, à cette époque, traversé de part et d'autre par les missionnaires bouddhistes. S'il n'avait jamais visité ces contrées et n'avait jamais été en contact avec les bouddhistes, il est peu probable qu'il eût écrit *l'Apocalypse*. Outre ses notions sur le dragon, il fournit des récits prophétiques, absolument ignorés des autres apôtres, et qui, ayant trait à sa seconde venue, font du Christ une fidèle copie de Vichnou.

C'est ainsi que Ophios et Ophiomorphos, Apollon et Python, Osiris et Typhon, Christos et le Serpent, sont tous des termes interchangeables. Ce sont tous des Logoï, et l'un est inintelligible sans l'autre, de même que le jour ne se connaîtrait pas s'il n'y avait pas de nuit. Tous sont des régénérateurs et des sauveurs, l'un au sens spirituel, et l'autre au sens physique. L'un assure l'immortalité de l'Esprit Divin ; l'autre la procure au moyen de la régénération de la semence. Le Sauveur de l'humanité doit mourir, parce qu'il lui dévoile le grand secret de l'égo immortel ; le serpent de la *Genèse* est maudit parce qu'il dit à la *matière* "Vous ne mourrez point." Dans le monde païen, la contrepartie du "serpent' est le second Hermès, la réincarnation d'Hermès Trismégiste.

Hermès est le compagnon constant et l'instructeur d'Osiris et d'Isis. Il est la sagesse personnifiée ; la même chose a lieu pour Caïn, fils du "Seigneur". Tous les deux bâtissent des cités, ils civilisent les hommes et les instruisent dans les arts.

Il a été dit maintes et maintes fois, par les missionnaires chrétiens de Ceylan et de l'Inde, que le peuple est plongé dans la démonolâtrie ; que ce sont des adorateurs du diable, dans le sens le plus plein du mot. Nous affirmons, sans exagération, qu'ils ne le sont pas plus que la messe des chrétiens incultes. Mais, même s'ils adoraient le Diable, (ce qui est plus que d'y croire seulement), il y a cependant une grande différence entre les enseignements de **[179]** leurs prêtres au sujet d'un diable personnel, et les dogmes du clergé catholique et aussi de beaucoup de pasteurs protestants. Les prêtres chrétiens sont tenus d'enseigner à leurs ouailles et de forcer leur esprit à reconnaître l'existence du Diable, et dans les premières pages de ce chapitre nous en donnons la raison. Mais non seulement les Oepasampala Cingalais qui appartiennent au plus haut clergé, ne veulent-ils pas croire à un démon personnel, mais même les Samenaïra, candidats et novices, ne feraient que rire de cette idée. Tout, dans le culte extérieur des Bouddhistes est allégorique, et n'est jamais autrement accepté – ou enseigné par les *pungis* (les pandits) instruits. L'accusation qu'ils permettent, et autorisent tacitement de laisser le pauvre peuple plongé dans la superstition la plus dégradante, n'est pas sans fondement ; mais nous nions formellement qu'ils encouragent de pareilles superstitions. Et en cela ils apparaissent à leur avantage à côté de notre clergé chrétien, qui (du moins tous ceux qui ne laissent pas leur fanatisme prendre le dessus de leur intelligence) sans en croire un seul mot, prêchent néanmoins l'existence du Diable, comme l'ennemi personnel d'un Dieu personnel, et le mauvais génie de l'humanité.

Le Dragon de saint Georges, qu'on voit si communément représenté dans les plus importantes cathédrales des Chrétiens n'est pas plus engageant que le Roi des serpents, le Nammadânamnâraya des bouddhistes, le grand Dragon. Si, suivant la superstition populaire des Cingalais le Démon planétaire Rawho, est supposé détruire la lune en l'avalant ; si, dans la Chine et la Tartarie on permet au peuple de frapper sur des gongs et de produire un bruit infernal pour obliger le monstre à lâcher sa proie pendant les éclipses, pourquoi le clergé catholique y verrait-il du mal, ou le taxerait-il de superstition ? Le clergé des campagnes du sud de la France ne fait-il pas la même chose, à l'occasion, pendant l'apparition des comètes, des éclipses et des autres phénomènes célestes ? Lors du passage de la comète de Halley en 1456 "son apparition fut si terrifiante" dit Draper, "que le Pape, lui-même se vit obliger d'intervenir. Il l'exorcisa et la chassa du firmament. Elle s'enfuit dans les

abîmes de l'espace, effrayée des malédictions de Calixte III, et ne se hasarda pas à revenir avant soixante-quinze ans [260]" !!

Nous n'avons jamais entendu dire qu'un Pape ou un prêtre chrétien ait jamais cherché à dissuader les ignorants que le Diable était pour quelque chose dans les éclipses et les comètes ; mais nous voyons qu'un grand-prêtre bouddhiste dit à un fonctionnaire qui le plaisantait au sujet de cette superstition : "nos livres religieux cingalais nous enseignent que les éclipses du soleil et de la **[180]** lune annoncent une attaque du Rahu [261], (une des neuf planètes) mais *non d'un diable* [262]".

Le mythe du "Dragon", si apparent dans *l'Apocalypse* et la Légende Dorée, et de la fable de Siméon le Stylite convertissant le Dragon, est sans contredit d'origine bouddhique, et peut-être même pré-bouddhique. Ce furent les pures doctrines de Gautama qui ramenèrent au Bouddhisme les cashmiriens qui étaient primitivement adonnés au culte Ophite, ou culte du serpent. L'encens et les fleurs remplacèrent les sacrifices humains et la croyance aux démons personnels. Ce fut au tour du christianisme d'hériter de la superstition dégradante au sujet des diables investis de pouvoirs pestilentiels et meurtriers. La *Mahâvansa*, le plus ancien des livres cingalais, raconte l'histoire du Roi Covercapal (Cobra-de-Capello), le dieu-serpent, qui fut converti au bouddhisme par un saint Rahat [263] ; et cette histoire est antérieure, et de beaucoup, à la *Légende Dorée* qui dit la même chose de Siméon le Stylite et de son dragon.

Le Logos triomphe une fois de plus du grand Dragon ; saint Michel, le brillant archange, le chef des Æons, est vainqueur de Satan [264].

---

[260] *Conflict between Religion and Science*, p. 269.

[261] Rahu et Kehetty sont les deux étoiles fixes qui forment la tête et la queue de la constellation du Dragon.

[262] E. Upham : *La Mahavanoi*, etc., p. 54 pour la réponse donnée par le grand prêtre de Mulgirs Galle Vihari, nommé Sir Bandare Metankéré Samanéré Samavahanse, à un Gouverneur hollandais en 1766.

[263] Nous laissons aux savants archéologues et aux philologues le soin d'expliquer comment le culte du *Naga* ou du serpent a pu voyager du Cashmire au Mexique et devenir le culte de Narga, qui est également un culte du serpent, et une doctrine de lycanthropie.

[264] Saint Michel, le chef des Æons est aussi Gabriel, le messager de Vie des Nazaréens, et le Indra des Hindous, le chef des bons Esprits qui terrassa Vasouki, le Démon qui s'insurgea contre Brahma.

Un fait digne de remarque, c'est que tant que l'initié garde le silence sur "ce qu'il sait", il est en sûreté. C'était le cas dans les temps anciens et ce l'est encore, de nos jours. Aussitôt que le Dieu des Chrétiens émanant du *Silence*, se manifesta comme – le *Verbe* ou le Logos, ce fut la cause de sa mort. Le serpent est le symbole de la sagesse et de l'éloquence, mais il est aussi celui de la destruction. "Oser, savoir, vouloir et se *taire*", sont les axiomes cardinaux du cabaliste. De même qu'Apollon et les autres dieux, Jésus est mis à mort par son *Logos* [265] ; il ressuscite, le tue à son tour et devient son maître. Est-il possible que cet antique symbole comme toutes les autres conceptions philosophiques de l'antiquité, ait plus d'une signification allégorique, et insoupçonnée ? Les coïncidences sont trop singulières pour être le résultat d'un simple hasard. **[181]**

Et maintenant que nous avons montré l'identité entre Michel et Satan, et les Sauveurs et Dragons des autres peuples, qu'y a-t-il de plus clair que toutes ces fables philosophiques aient eu leur origine en Inde, cette terre universelle du mysticisme métaphysique ? "Le monde" dit Ramatsariar, dans ses commentaires des *Védas*, "commença par une lutte entre l'Esprit du Bien et l'Esprit du Mal ; il doit finir de même. Après la destruction de la matière, le mal ne peut plus exister, il faut qu'il rentre dans le néant [266]".

Dans son *Apologia*, Tertullien fausse d'une manière palpable chaque doctrine et chaque croyance des Païens, en ce qui a rapport aux oracles et aux dieux. Il leur donne indifféremment le nom de démons et de diables, et va même jusqu'à accuser ceux-ci de prendre possession des oiseaux de l'air ! Quel est le chrétien qui oserait, aujourd'hui, émettre un doute, au sujet d'une pareille autorité ? Le Psalmiste n'a-t-il pas dit : "Tous les dieux des nations sont des *idoles*" ; et l'Ange de cette Ecole, Thomas d'Aquin, traduit de sa propre autorité *cabalistique*, le mot *idoles* par *diables* ? "Ils se présentent aux hommes", dit-il, "et s'offrent à leur adoration et en opérant certaines choses qui paraissent miraculeuses [267]".

Les Pères étaient aussi prudents dans leurs inventions qu'ils étaient avisés. Pour être impartial, disons, qu'après avoir créé un Diable, ils se

---

[265] Voyez l'amulette gnostique appelée le "Serpent Chnuphis" dans l'acte de lever sa tète couronnée des *sept voyelles*, qui est le symbole cabalistique pour représenter le a don de la parole à l'homme" ou *Logos*.

[266] *Tamas*, les *Védas*.

[267] Saint Thomas d'Aquin : *Somma*, II. 94 Art.

mirent à créer des saints apocryphes. Nous avons donné les noms de plusieurs de ceux-ci dans les chapitres précédents ; mais il ne faut pas oublier Baronius, lequel, après avoir lu dans un ouvrage de Chrysostome, au sujet du saint *Xenoris*, le mot qui signifie un *couple*, il le prit pour le nom d'un saint et, sur-le-champ, il fabriqua de toutes pièces un *martyr* d'Antioche, et donna la biographie détaillée et authentique du "bienheureux saint". D'autres théologiens d'Apollyon – ou plutôt de *Apolouôn* – firent l'anti-Christ. *Apolouôn* est le "laveur" de Platon, le dieu qui *purifie*, qui nous lave et nous *délivre* de nos péchés ; néanmoins il fut, donc, transformé en celui "dont le nom hébreu est Abaddon, mais qui, en grec, est appelé Apollyon" – le Diable !

Max Mûller dit que le serpent dans le Paradis est une notion qui pourrait avoir pris naissance chez les Juifs, "et ne paraît guère souffrir la comparaison avec les notions autrement plus grandioses du pouvoir terrible de Vritra et dAhriman dans les *Véda* et *l'Avesta*". Pour les cabalistes, le Diable n'a toujours été qu'un mythe-Dieu ou le bien inversé. Ce magicien moderne qu'est Eliphas Lévi, appelle le Diable *l'ivresse astrale*. C'est, dit-il, une force aveugle, comme l'électricité ; et parlant allégoriquement, **[182]** comme il l'a fait toujours, Jésus dit qu'il "vit Satan tombant du Ciel comme un éclair".

Les prêtres insistent sur ce fait que Dieu a envoyé le Diable pour tenter l'humanité ; ce serait, en tous cas, une étrange manière de lui prouver son amour sans bornes ! Si l'Etre Suprême est vraiment coupable d'une trahison si peu paternelle, il ne mérite, certes que l'adoration d'une Eglise capable de chanter un *Te Deum* à l'occasion d'un massacre de la Saint-Barthélémy, et de bénir les cimeterres musulmans levés pour égorger les Chrétiens Grecs !

C'est de saine logique et de bonne loi, car une maxime de jurisprudence ne dit-elle pas : "*Qui facit per alium, facit per se* ?"

Les grandes différences qu'on remarque entre les diverses conceptions du Diable, sont souvent fort comiques. Tandis que les bigots l'agrémentent invariablement de cornes et d'une queue, et lui prêtent toutes sortes de caractères répugnants, y compris une odeur *humaine* [268] nauséabonde,

---

[268] Consultez des Mousseaux ; voyez ce que disent d'autres Demonographes ; les divers"procès de sorcières", et les dépositions de celles-ci sous la torture, etc. A notre humble avis, le Diable doit

Milton, Byron, Gœthe, Lermontoff[269] et une foule d'auteurs français ont chanté ses louanges en vers et en prose. Le Satan de Milton, et même le Méphistophélès de Gœthe, sont certainement des figures plus imposantes que celles de beaucoup d'anges, tels que nous les présentent la prose des bigots en extase. Etablissons la comparaison entre deux descriptions et cédons le pas à l'auteur sensationnel, incomparable, des Mousseaux. Il nous donne un récit vibrant d'un incube, dans les propres paroles de la pénitente en personne : "Une fois, nous dit-elle, pendant l'espace d'une grande demi-heure, elle vit *distinctement* à côté d'elle, un individu avec un affreux corps noir et terrible, dont les mains d'une grandeur démesurée se terminaient par des doigts crochus et des griffes. Le sens de la vue, celui du toucher, et le *sens olfactif* étaient confirmés par celui de l'ouïe [270]".

Et néanmoins, pendant l'espace de plusieurs années, cette femme consentit à être mise à mal par un pareil héros ! Combien plus sublime nous apparaît la figure majestueuse du Satan de Milton, comparée à ce galant odorant ! **[183]** Que le lecteur se représente, s'il le peut, cette merveilleuse chimère, cet idéal de l'ange rebelle, transformé en Orgueil incarné, entrant dans la peau du plus répugnant de tous les animaux ! En dépit de cela, le catéchisme chrétien nous enseigne que Satan *in propria pe*rsona, tenta notre mère Eve, dans un véritable paradis, et cela sous la forme d'un serpent, qui, de tous les animaux était le plus insinuant et le plus fascinateur ! Pour le punir, Dieu le condamne à ramper éternellement sur le ventre et à mordre la poussière. "Cette sentence", remarque Lévi, "ne ressemble en rien aux tourments des traditionnelles flammes de l'enfer." D'autant plus, que le vrai serpent zoologique, qui fut créé avant Adam et Eve, rampait déjà sur le ventre, et mordait déjà la poussière, avant qu'il n'y ait eu de péché originel !

---

avoir contracté cette odeur nauséabonde et ses habitudes de malpropreté dans la compagnie des moines du moyen fige. Beaucoup de ces saints se vantaient de ne s'être jamais lavés ! "Se dévêtir par vaine propreté est un péché aux yeux de Dieu", dit Sprenger dans son Marteau des Sorcières Les ermites et les moines "fuyaient tout nettoyage comme une souillure. On ne se baigna pas pendant mille ans !" s'écrie Michelet dans sa Sorcière. Pourquoi alors cette clameur contre les fakirs ? S'ils vivent dans la saleté ils ne se couvrent de boue qu'après s'être lavés, car leur religion leur commande de se laver tous les matins, et quelquefois plusieurs fois par jour.

[269] Lermontoff, le grand poète russe, auteur du *Démon*.

[270] *Les hauts phénomènes de la Magie*, p. 379.

A part cela, Ophion le Daïmon, ou le Diable, n'était-il pas appelé *Dominus*, tout comme Dieu [271] ? Le mot *Dieu* (la divinité) est dérivé du sanscrit *Deva*, et celui de Diable du persan *daëva*, mots qui sont identiques en substance. Hercule, fils de Jupiter et d'Alcmène, un des plus grands dieux-solaires, et Logos manifesté, est néanmoins, comme tous les autres, représenté sous une nature double [272].

L'Agathodaemon, le daemon bienfaisant [273], celui-là même que nous retrouvons, plus tard, chez les ophites sous l'appellation du Logos, ou sagesse divine, était représenté par un serpent se tenant sur un pieu, dans les Mystères des Bacchanales. Le serpent à tête de faucon est un des plus anciens emblèmes égyptiens, et représente, selon Deane, la pensée divine [274].

Azazel c'est Moloch et Samaël, dit Movers [275], et nous voyons qu'Aaron, frère du grand législateur Moïse, sacrifie également à Jéhovah et à Azazel.

"Aaron tirera *au sort deux boucs* ; un pour le Seigneur (*Ihoh* dans l'original) et un pour le bouc émissaire" (*Azazel*).

Jéhovah dans *l'Ancien Testament* présente tous les attributs du vieux Saturne [276], malgré ses métamorphoses de Adoni en Eloï, Dieu des Dieux et Seigneur des Seigneurs [277]. **[184]**

Jésus, sur la montagne, est tenté par le Diable, qui lui promet tous les royaumes du monde et leur gloire, s'il consent à se prosterner devant lui et

---

[271] *Movers*, p. 109.

[272] Hercule est d'origine hindoue.

[273] Le même que le *Kneph* des Egyptiens et l'Ophis Gnostique.

[274] *Serpent Worship*, p. 145.

[275] *Movers*, p. 397. Azazel et Samaël sont identiques.

[276] Saturne est Bel-Moloch, et même Hercule et Siva. Ces deux derniers sont *HaraKala* ou dieux de la guerre, de la bataille, ou le "Seigneur des Armées". "Jéhova est un vaillant guerrier" lit-on dans *l'Exode* XV, 3. "Le Seigneur des Armées est son nom". (*Esaïe* LI.15) et David le bénit parce qu'il "exerce ses mains au combat, ses doigts à la bataille" (*Psaume* CXLIV. I). Saturne est également le Soleil, et Movers dit que "Kronos Saturne était appelé par les Phéniciens, *Israël* (130) Philon le juif dit la même chose (dans Eusèbe, p. 44).

[277] "Béni soit Iahoh, Alahim, Alahi, *Israël*" (Psaume LXXII). (La traduction française dit : "Béni soit l'Eternel Dieu, le Dieu d'Israél". Note du Traducteur).

à l'adorer (*Matthieu*, IV 8. 9). Bouddha est tenté par le Démon Wasawarthi Mara, qui lui dit, lorsqu'il quitte le palais de son père : "Reste, je t'en supplie, afin de posséder les honneurs qui sont à ta portée ; ne pars point, ne pars point !" Et sur le refus de Gautama d'accepter ses offres, il grince des dents avec rage, et le menace de sa vengeance. De même que le Christ, le Bouddha triomphe du Diable [278].

Dans les Mystères Bacchiques, on faisait passer *une coupe consacrée* après le repas, qui portait le nom de coupe de l'Agathodaëmon [279]. Le rite Ophite analogue, fut évidemment emprunté à ces Mystères. La communion du pain et du vin était en usage dans le culte de presque toutes les divinités importantes [280].

En relation avec le sacrement serai-mithraïque, adopté par les Marcosiens, autre secte gnostique, éminemment cabaliste et *théurgique*, Epiphane raconte une étrange histoire pour illustrer l'habileté du Diable. Pendant la célébration de leur Eucharistie, on apportait au milieu de la congrégation trois grands vases du plus pur cristal, remplis de vin blanc. Pendant le cours de la cérémonie, et en vue de toute le monde, ce vin se changeait instantanément en rouge sang, en pourpre et finalement en bleu azur. "Le mage, dit Epiphane, présente alors un des vases à une femme de la congrégation en la priant de le bénir. Cela fait, le mage en verse une partie dans un vase d'une capacité beaucoup plus grande en prononçant la prière suivante : "(tue la grâce de Dieu, qui est au-dessus de tout, inconcevable et inexplicable, remplisse ton homme intérieur, et augmente au-dedans de toi Sa connaissance, en plantant la graine de moutarde dans un sol fertile [281]. La liqueur du grand vase monte, alors, jusqu'à déborder [282]."

---

[278] *Manual of Buddhism* de Hardy, p 60.

[279] *Lect., on Mod. Phil*. Vol. I, p. 44 de Cousin.

[280] Movers, *Duncker, Higgins et autres*.

[281] Haeres, XXXIV ; *Gnostics*, p. 53.

[282] Pour, la première fois le vin fut déclaré sacré dans les Mystères de Bacchus. Payne Knight croit – à tort, pensons-nous – qu'on administrait le vin pour produire une fausse extase par l'ivresse. Il demeura néanmoins sacré, et l'Eucharistie Chrétienne est certainement une imitation du rite païen. Que M. Knight ait tort ou raison, nous regrettons d'avoir à dire qu'un pasteur protestant, le Rév. Joseph Blanchard, de New-York, fut trouvé ivre dans un des squares publics le soir du dimanche 5 août 1877, et emmené en prison. Le rapport qui fut publié disait : "L'accusé dit qu'il avait été à l'église et qu'il avait bu un peu trop de vin de la communion".

Il est bon de comparer les récits pré-chrétiens avec les post-chrétiens à propos des diverses divinités païennes qu'on a fait descendre aux Enfers après leur mort et avant leur résurrection. Orphée fit ce voyage [283], et le Christ fut le dernier de ces voyageurs **[185]** souterrains. Dans le *Credo* des Apôtres, qui est divisé en douze phrases ou *articles*, chacun des articles séparés ayant été inséré, suivant saint Augustin [284], par chaque apôtre en particulier, l'article "Il descendit aux Enfers et le troisième jour il ressuscita d'entre les morts", est attribué à Thomas ; peut-être en expiation pour son manque de foi. Quoi qu'il en soit, cet article a été déclaré un faux, et il n'existe pas de preuve "que cette déclaration de foi ait été formulée par les apôtres, ou même qu'elle ait existé sous forme de Credo à leur époque [285]".

C'est l'addition la plus importante qui ait été faite au Credo des apôtres, et elle date de l'an 600 de notre ère [286]. Elle n'était pas connue à l'époque d'Eusèbe. L'Evêque Parsons dit que cette addition ne figurait pas dans les anciens credos, ou dans les articles de foi [287]. Irénée, Origène et Tertullien ne montrent pas qu'ils en aient eu connaissance [288]. Il ne fut mentionné à aucun Concile avant le VII[ème] siècle. Théodoret, Epiphane et Socrate sont tous muets à son sujet. Il diffère du *Credo* des ouvrages de saint Augustin [289]. Ruffinus affirme qu'à son époque il n'existait ni dans le *credo* romain ni dans l'oriental. (*Exposit in Symbol. Apost*. § 10). Mais le problème est résolu lorsque nous lisons que des siècles auparavant Hermès parla comme suit à Prométhée, enchaîné sur les rochers arides du mont Caucase

> "Ne t'attends pas à une fin de ces labeurs, JUSQU'A CE QU'UN DIEU APPARAISSE COMME UN SUBSTITUT DE TES ANGOISSES, ET QU'IL CONSENTE A DESCENDRE AUSSI BIEN AU

---

[283] Le rite de l'initiation représentait une descente dans le monde inférieur. Bacchus, Héraclès, Orphée et Asklepius descendirent tous aux Enfers et remontèrent le troisième jour.

[284] *Hist. Apost. Creed*. de King, in-8° p. 26.

[285] *Common Prayer* de Justice Bailey, 1813, p. 9.

[286] *Apostle's Creed* ; *Nouveau Testament Apocryphe*.

[287] *On the Creed*, fol. 1676, p. 225.

[288] Lib. IC.2 ; *Libr. de Princ*, dans le Proem. Advers. Praxeam. C. II.

[289] *De Fide et Symbol*.

SOMBRE HADÈS ET AUX TRISTES ABIMES AUTOUR DU TARTARE (Eschyle "Prométhée", 1027 ff).

Ce dieu était Héraclès, le "Fils Unique" et le Sauveur. Et c'est lui que les Pères ingénieux prirent comme modèle. Hercule – appelé Alexicacos – car il ramena les méchants et les convertit à la vertu ; *Soter*, ou Sauveur, appelé également Neulos Eumelos – le *Bon Berger* ; Astrochiton, vêtu d'étoiles et le Seigneur du Feu. "Il ne chercha point à assujettir les nations par la force, mais par la *Sagesse divine* et la persuasion", dit Lucien. "Héraclès répandit la culture et une douce religion, et détruisit la *doctrine du châtiment éternel*, en arrachant Cerbère (le Diable Païen) au monde inférieur". Et ce fut encore Héraclès, ainsi que nous le constatons, qui délivra Prométhée (l'Adam des païens) en mettant une fin aux tortures qui lui avaient été infligées pour **[186]** ses transgressions, par sa descente dans l'Hadès et son voyage autour du Tartare. Comme le Christ il apparut comme un *substitut pour les tourments de l'humanité*, en s'offrant lui-même en sacrifice sur le bûcher funéraire. "Son immolation volontaire, dit Bart, annonçait la nouvelle naissance éthérée de l'humanité... Par la délivrance de Prométhée, et l'érection des autels, nous voyons en lui le médiateur entre l'ancienne foi et la nouvelle... Il abolit les sacrifices humains partout où il les trouva institués. Il descendit dans le sombre royaume de Pluton, sous forme d'ombre... et *il en remonta sous forme d'esprit vers son père, Zeus, dans l'Olympe*".

La légende d'Héraclès impressionna l'antiquité au point que même les juifs *monothéistes* (?) de cette époque, pour ne pas être surpassés par leurs contemporains, en firent usage dans leur rédaction de fables originelles. Héraclès, dans sa mythobiographie, est accusé de plagiat de l'oracle de Delphes. Dans le *Sepher Toldos Jeshu*, les Rabbins ont accusé Jésus d'avoir dérobé dans leur sanctuaire le Nona qui ne pouvait être communiqué !

Il est, par conséquent, fort naturel de voir ses nombreuses aventures, mondaines et religieuses, fidèlement reproduites dans la *Descente aux Enfers*. *L'Evangile de Nicodème*, *maintenant* seulement proclamé apocryphe, surpasse tout ce que nous avons lu, en fait de mensonges et de plagiat éhonté. Que le lecteur juge par lui-même.

Au début du chapitre XVI, Satan et le "Prince des Enfers" sont en paisible conversation. Tout à coup, ils sont effrayés par une "voix comme le tonnerre", et le fracas du vent, qui leur commande de relever leurs portes, parce que le "*Roi de Gloire* désire entrer". Sur ce, le Prince de l'Enfer, "se met à quereller Satan pour n'avoir pas pris les précautions nécessaires, afin d'empêcher une pareille visite". La querelle se termine quand le prince jette "Satan hors de son Enfer », ordonnant en même temps à ses serviteurs impies "d'avoir à fermer les portes de bronze de la cruauté, de les assujettir avec des barres de fer, et de combattre courageusement de peur que nous ne soyons faits prisonniers".

Mais "lorsque la communauté des saints... (en Enfer ?) l'entendit, ils s'adressèrent d'une voix courroucée au Prince des Ténèbres, en lui disant : Ouvre tes portes afin que le Roi de Gloire puisse entrer", prouvant, par cela, que le prince avait besoin de porte-parole.

"Et le *divin* (?) prophète David s'écria, en disant : N'ai-je pas bien prophétisé, lorsque j'étais sur la terre ?". Après cela un autre prophète, Esaie, parla dans les mêmes termes "N'ai-je pas bien prophétisé ?" etc. Puis la communauté des saints et des **[187]** prophètes après s'être vantée d'un bout du chapitre à l'autre, et avoir comparé les notes de leurs prophéties commencent une bagarre ce qui fait dire au Prince de l'Enfer que "les morts ne s'étaient, jusque là, jamais permis une conduite aussi insolente envers nous (les diables, XVIII, 6) ; tout en feignant d'ignorer, pendant tout ce temps, *qui* était celui qui demandait admission. Il demande alors fort innocemment : "Mais qui est ce Roi de Gloire". David lui dit alors qu'il ne connaît que trop bien la voix, et qu'il comprend fort bien ses paroles. "parce que" ajoute-t-il, "je les ai parlées en vertu de son Esprit". Voyant, enfin, que le Prince de l'Enfer s'obstine à ne pas vouloir ouvrir les "portes de bronze de l'iniquité", bien que le roi psalmiste se soit porté garant pour le visiteur, David, se décide alors à traiter l'ennemi "en Philistin et lui crie : Et maintenant immonde et puant prince de l'enfer, ouvre tes portails... Je te dis que le Roi de Gloire est là... laisse-le entrer !"

Pendant qu'il se disputait encore, "le puissant Seigneur apparut sous la forme *d'un homme*" (?) sur quoi "la Mort impie et ses cruels officiers sont saisis de frayeur". Ils s'adressent alors, en tremblant au Christ, lui prodiguant les flatteries et les compliments, sous forme de questions, dont chacune *est un article de foi*. Par exemple : "Et qui es-tu, toi qui es si puissant et si grand, qui libères les captifs *retenus enchaînés par le péché*

originel ?" demande un de ces diables. "Peut-être es-tu Jésus", demande humblement un autre, "dont Satan vient justement de parler, et qui "*par la mort sur la Croix*, as reçu la puissance sur la mort ?" etc. Au lieu de leur répondre, le Roi de Gloire a foule la Mort aux pieds, saisit le Prince des Enfers et le dépouille de son pouvoir".

C'est alors que commence en Enfer un vacarme, fort graphiquement décrit par Homère, Hésiode et leur interprète Preller, dans son récit de l'astronomique Hercules *Invictus*, et de ses fêtes à Tyr, Tarse et Sardes. Après avoir reçu l'initiation dans les Eleusinia de l'Attique, le dieu païen descend dans l'Hadès et lorsqu'il pénètre dans le monde inférieur il répand une telle terreur parmi les morts que tous s'enfuient [290]" ! Nous retrouvons les mêmes paroles dans *Nicodème*. Il s'ensuit alors une scène de confusion, d'horreur et de lamentations. S'apercevant que la bataille est perdue, le Prince de l'Enfer tourne casaque et se range prudemment du côté du plus fort. Celui contre lequel selon Jude et Pierre, même l'archange Michel "n'osa pas porter une accusation devant le Seigneur", est maintenant honteusement abandonné par son ex-allié et ami le "Prince de l'Enfer". Le **[188]** pauvre Satan se voit honni et injurié pour tous ses crimes, aussi bien par les saints que par les diables ; tandis que le Prince est ouvertement récompensé pour sa trahison. S'adressant à lui, le Roi de Gloire lui dit : "Beelzebub, le Prince de l'Enfer, Satan sera dorénavant sujet à ton pouvoir, *à jamais à la place d'Adam* et de ses vertueux fils, qui sont les miens... Venez à moi, vous tous, mes saints, qui avez *été créés à mon image, qui avez été condamnés par l'arbre au fruit défendu et par le Diable et la mort. Vivez dorénavant par le bois de ma croix* ; le Diable, le prince de ce monde est battu (?) et la Mort est *vaincue*". Puis le Seigneur prenant Adam par sa main droite et David par la gauche "*monte* de l'Enfer, suivi par tous les Saints, Enoch, Elie et le *bon larron* [291]".

Est-ce par oubli, que le pieux auteur omet de compléter la cavalcade, en y faisant figurer le dragon repentant de Siméon le Stylite, et le loup converti de saint François, remuant la queue et versant des larmes de joie !

Dans le *Codex* des Nazaréens, c'est *Tobo* qui est le libérateur de l'âme d'Adam, "et qui la transporte de l'Orcus (Hadès) au séjour de VIE. Tobo

---

[290] *Preller* II, p. 154.

[291] *Nicodemus ; Evangile Apocryphe*, traduit de l'Evangile publié par Grynœus, *Orthodoxographa*, Vol. I, tome II, p. 643.

est Tob-Adonijah, un des douze disciples (Lévites) envoyés par Jéhosaphat pour prêcher aux cités de Judah le *Livre de la Loi* (II Chron. XVII). Dans les livres cabalistiques ceux-ci étaient "des hommes sages", des Mages. Ils attirèrent les rayons du soleil pour illuminer Shéol (Hadès) Orcus, et montrer le chemin à l'âme d'Adam, qui représente collectivement les âmes de l'humanité entière, pour sortir des Ténèbres, l'obscurité de l'ignorance. Adam (Athamas) c'est Tamuz ou Adonis, et Adonis est le soleil Hélios. On fait dire à Osiris dans le *Livre des Morts* (VI, 231). "Je resplendis comme le soleil dans la maison des astres, pendant la fête du soleil". Le Christ est appelé "Soleil de Justice", "Hélios de Justice" (Eusèbe : *Démons*. Ev. V. 29) ce qui n'est autre chose qu'une répétition des anciennes allégories païennes ; néanmoins le faire servir à un pareil usage, n'est pas moins impie de la part de ceux qui prétendaient décrire un véritable épisode du pèlerinage terrestre de leur Dieu !

> "Héraclès est sorti des demeures terrestres, en quittant le palais souterrain de Pluton" [292].

> "Tu fis trembler les noirs étangs du Styx, et le portier d'Orcus te redoutait... Ni Typhon, lui-même, ce géant tout armé ne t'inspira aucun effroi... Nous te saluons, digne FILS de JUPITER, nouvelle GLOIRE ajoutée aux dieux ! [293]". **[189]**

Plus de quatre siècles avant la naissance de Jésus, Aristophane avait écrit sa parodie de la *Descente aux Enfers* de Héraclés [294]. Le chœur des a bienheureux", les initiés, les Champs Elysées, l'arrivée de Bacchus (qui est Iacchos-Iaho et *Sabaoth*) avec Héraclès, leur réception avec des torches allumées, emblèmes de la *vie nouvelle* et de la RESURRECTION des ténèbres, de la mort à la lumière, et de la VIE éternelle ; rien ne manque dans ce poème, de tout ce qu'on trouve dans *l'Evangile de Nicodème* [295]

---

[292] Euripide : *Héraclès*, 807.

[293] *Enéide* VIII, 274 f.

[294] Les *Grenouilles* ; voyez fragments dans *Sod, the Mystery of Adonis*.

[295] Voyez p 180-187, 327.

"Réveillez-vous, flambeaux enflammés... car tu viens Iacchos, les brandissant dans tes mains, étoile phosphorescente du rite nocturne" [296]

Mais les chrétiens acceptent au *pied de la lettre* ces aventures *post-mortem* de leur dieu, arrangées d'après celles de ses prédécesseurs païens, et parodiées par Aristophane quatre siècles avant notre ère ! Les absurdités de *Nicodème* étaient lues dans les églises, comme l'étaient aussi celles du *Berger d'Hermas*. Irénée cite ce dernier en le qualifiant *d'Ecriture* et de "révélation" d'inspiration divine ; Jérôme et Eusèbe insistent, tous deus, sur leur lecture publique dans les temples ; et Athanase observe que les Pères en "ordonnèrent la lecture afin de *confirmer la foi et la piété*". Mais voici que survient le revers de cette brillante médaille, afin de faire voir, une fois de plus, l'instabilité et le peu de confiance que méritent les plus puissants piliers d'une Eglise *infaillible*. Saint Jérôme qui vante ce livre dans son catalogue des auteurs ecclésiastiques, le condamna plus tard dans ses commentaires, comme "apocryphe et vain" ! Tertullien qui ne trouvait pas assez de louanges pour le *Berger d'Hermas*, lorsqu'il était catholique, "en dit tout le mal possible lorsqu'il devint Montaniste" [297].

Le chapitre XIII commence par le récit des deux revenants ressuscités, Charinus et Lenthius, fils du même Siméon qui, dans *l'Evangile selon saint Luc* (II, 25-32) prit l'enfant Jésus dans ses bras, et bénit Dieu en disant : "Maintenant, Seigneur tu laisses ton Serviteur s'en aller en paix... Car mes yeux ont vu ton salut [298]". Ces deux revenants sont sortis de leurs tombeaux

---

[296] Aristophane : Les *Grenouilles*.

[297] Voyez la préface du Hermas dans le *Nouveau Testament Apocryphe*.

[298] On trouve l'original de l'épisode décrit dans l'Evangile selon saint Luc, dans la *Vie du Bouddha*, de Bkah Hgyur (Texte Tibétain). Un vieux et saint ascète, le Rishi Asita, vient de loin pour voir le Bouddha enfant, ayant été instruit de sa naissance et de sa mission par des visions surnaturelles. Après avoir adoré le petit Gautama, le saint vieillard se met à pleurer, et lorsqu'on lui demande la raison de ses larmes, il répond : a Après être devenu Bouddha, il aidera des centaines de millions d'âmes à passer à 1 autre rive de l'océan de la vie, et il les conduira pour jamais à l'immortalité. Et moi, moi je ne verrai point cette perle des Bouddhas 1 Guéri de ma maladie, je ne serai pas libéré par lui de la passion humaine ! O, grand Roi ! je suis trop vieux – voilà pourquoi je pleure, et pourquoi, dans ma détresse, je pousse de profonds soupirs !"

Cela n'empêche pas le saint homme de prophétiser au sujet du jeune Bouddha, et à peu de différence près, il dit la même chose que Siméon au sujet de Jésus. Tandis que celui-ci appelle Jésus a une lumière destinée à éclairer les nations et comme la gloire du peuple d'Israël a, le prophète bouddhiste promet que le jeune prince sera vêtu de la *sagesse* complète ou "lumière" du Bouddha et qu'il fera tourner la roue de la *Loi* comme nul homme *ne l'avait tournée avant lui. Rgya Tcher Rol*

glacés, **[190]** tout exprès pour faire la déclaration des "mystères" qu'ils ont vus dans l'enfer, après leur mort. Ce n'est qu'à la requête urgente d'Anne et de Caïphe, de Nicodème (l'auteur), de Joseph (d'Arimathie) et de Gamaliel, qui les ont priés de leur révéler ces grands secrets, qu'ils ont été autorisés à le faire. Toutefois Annas et Caïphas, qui escortent les *revenants* jusqu'à la synagogue de Jérusalem, prennent la précaution de faire jurer sur le *Livre de la Loi*, aux deux hommes ressuscités, et qui étaient enterrés depuis des années, par le Dieu Adonai et le Dieu d'Israël, de ne dire que la vérité. C'est pourquoi après avoir fait le *signe de la cr*oix sur leurs langues [299], ils demandent du papier pour écrire leurs confessions (XII, 21-25). Ils disent comment, lorsque "au fond de l'enfer et dans l'obscurité des ténèbres", ils virent soudain "une substantielle lumière pourpre, illuminant l'endroit". Adam, les patriarches et les prophètes se réjouissent alors, et Esaïe se vante d'avoir *prédit tout cela*. C'est alors qu'arrive Siméon, leur père, en déclarant que "l'enfant qu'il avait tenu dans ses bras, dans le temple, allait venir pour les délivrer".

Après que Siméon eût délivré son message à l'honorable compagnie de l'enfer, "survint un personnage ressemblant à un petit ermite, (?) qu'on reconnut pour être Jean-Baptiste". L'idée est suggestive, et montre que même le "Précurseur" et le "Prophète du Tout Puissant" n'avait pas été exempt de sécher un enfer, jusqu'à être réduit en dimensions, et que cela avait affecté son cerveau et sa mémoire. Oubliant (*Mathieu* XI) qu'il avait manifesté les doutes les plus sérieux au sujet de la mission messianique de Jésus, le Baptiste prétend au droit d'être également reconnu comme prophète. "Et moi, Jean, dit-il, lorsque je vis Jésus s'approchant de moi, mû par le Saint-Esprit, je m'écriai : "Voici l'Agneau de Dieu, qui ôte les péchés du monde... et je le baptisai... et je vis le Saint-Esprit descendre sur lui en disant : Celui-ci est mon Fils Bien Aimé, etc." Et de penser que ses descendants et **[191]** ses disciples, comme les Mandéens de Basra, nient complètement ces paroles !

C'est, alors, au tour d'Adam, qui agit comme si sa véracité était mise en doute dans cette "assemblée impie", d'appeler son fils Seth, en lui ordonnant de déclarer à ses fils, les patriarches et les prophètes, ce que

---

Pa ; traduit du texte tibétain et revu de l'original sanscrit *Lalitavistara*, par P.E. Foucaux 1847. vol. II, pp. 106, 107.

[299] Le signe de la croix – quelques jours seulement après la résurrection et avant que la croix ait été reconnue comme un symbole !

l'Archange Michel lui dit à la porte du Paradis, lorsque lui, Adam, envoya Seth pour "supplier Dieu d'oindre" sa tète pendant la maladie d'Adam (XIV. 2). Et Seth leur raconte que pendant qu'il priait à la porte du Paradis, Michel lui conseilla de ne pas demander à Dieu "l'huile de l'arbre de la pitié pour oindre la tête du père Adam afin de guérir sa *migraine* ; car tu ne pourras l'obtenir, à aucun prix, jusqu'au DERNIER JOUR, c'est-à-dire *jusqu'à ce que 5500 ans se soient éco*ulés".

Cette agréable petite causerie intime entre saint Michel et Seth fut certainement intercalée pour cadrer avec la chronologie patristique, et dans le but d'établir un lien plus étroit entre le Messie et Jésus, sur l'autorité d'un Evangile dûment reconnu et d'inspiration divine. Les Pères des premiers siècles commirent une erreur impardonnable lorsqu'ils détruisirent les images fragiles de païens mortels, au lieu des monuments de l'antiquité égyptienne. Ces derniers ont prouvé être bien plus précieux pour l'archéologie et la science moderne, depuis qu'on a reconnu que le roi Ménès et ses architectes florissaient entre quatre et cinq mille ans avant notre "Père Adam" et avant que l'univers, suivant la chronologie biblique, eût été "crée de rien" [300].

> "Pendant que tous les saints se réjouissaient, voici que Satan, le prince et le capitaine de la mort", dit au Prince de l'Enfer : "Prépare-toi à recevoir Jésus de Nazareth en personne, qui se vantait d'être le Fils de Dieu, et cependant était un homme qui eut peur de la mort, car il dit : mon âme est tourmentée jusqu'à la mort." (XV. 1. 2).

Il existe une tradition parmi les auteurs ecclésiastiques grecs, que les "Hérétiques" (peut-être s'agit-il de Celse) avaient fait d'amers reproches aux Chrétiens au sujet de ce point délicat. Ils maintenaient que si Jésus n'était pas un simple mortel, souvent abandonné par l'esprit de Christos, il n'eut pas pu se plaindre en employant les expressions qui lui sont attribuées ; il ne se serait pas non plus écrié à haute voix : "*Mon Dieu, mon Dieu* ! pourquoi m'as-tu abandonné ?" Cette objection est fort habilement

---

[300] Pagne Knight prouve que *depuis l'époque du premier roi Ménès, quand toute la région autour du lac Méris n'était qu'un marais (Hérodote, 11. k) jusqu'à celle de l'invasion perse, alors qu'elle était le jardin du monde* ; il a du s'écouler entre 11.000 et 12.000 ans. (Voyez *Ancient art and Mythology* ; C L I., de R. Pagne Knight, p. 108. Édité par A. Wilder.

réfutée dans *l'Évangile de Nicodème*, et c'est le "Prince de l'Enfer" qui tranche la difficulté. **[192]**

Il commence par discuter avec Satan en vrai métaphysicien. "Quel est ce prince", demande-t-il dédaigneusement, "qui tout puissant qu'il est n'est cependant qu'un homme et a peur de la mort ?... Je t'affirme que lorsqu'il a avoué craindre la mort, *il n'a voulu que te tromper*, et ce sera un malheur pour toi dans les sicles sans fin !"

Il est réjouissant de voir jusqu'à quel point l'auteur de cet Evangile serre de près le texte du *Nouveau Testament* et surtout du quatrième évangile ; l'habileté avec laquelle il prépare la voie pour des questions et des réponses en apparence "innocentes", corroborant les passages les plus contestables des quatre évangiles, passages plus discutés et plus mis en doute en ces temps de subtil sophisme des savants Gnostiques qu'ils ne le sont de nos jours ; raison de plus pour que les Pères aient cru devoir brûler plutôt les documents de leurs antagonistes, que de détruire leur hérésie. En voici un bon exemple. Le dialogue entre Satan et le Prince métaphysicien à *demi converti* du monde inférieur continue en ces termes

> "Qui donc, est ce Jésus de Nazareth", demande naïvement le prince, "qui par sa parole m'a ravi les morts, sans qu'ils aient eu besoin de prières à Dieu" ? (XV. 16).
>
> "Qui sait", répond Satan, avec innocence jésuitique "*c'est* peut-être le même qui m'a repris *LAZARE* après qu'il eut été mort *pendant quatre jours*, alors qu'il sentait déjà mauvais et était en état de putréfaction ?... C'est ce même Jésus de Nazareth... Je t'en conjure, par les pouvoirs que nous possédons tous les deux, ne l'amène pas ici !" s'écrie le prince. "Car lorsque j'entendis le pouvoir de sa parole, je tremblai de crainte, et toute ma suite impie fut déroutée. Il ne nous fut pas possible de retenir Lazare, *car il se secoua, et donnant tous les signes de la méchanceté*, il s'éloigna immédiatement de nous ; et la terre elle-même, où le corps mort de Lazare était placé, le rejeta plein de vie." "Certes", ajoute pensivement le Prince de l'Enfer, "je reconnais maintenant qu'il *est le Dieu Tout Puissant*, qui est très puissant dans son royaume, et très puissant *dans sa nature humaine*, et qu'il

> est le Sauveur des hommes. Ne l'amène, donc, pas ici, de peur qu'il ne mette en liberté tous ceux que je retiens en prison pour leur infidélité, et... *qu'il ne les conduise à la vie éternelle*" (XV. 20).

Ici termine le témoignage post mortem des deux fantômes. Charinus (le revenant n° 1) donne ce qu'il a écrit à Anne Caïphe et Gamaliel, et Lenthius (le revenant n° 2) passe sa prose à Joseph et à Nicodème, après quoi tous les deux se changent "en formes très blanches et disparaissent".

Et afin de prouver que pendant tout ce temps les "fantômes"avaient été dans ce que les spirites modernes nomment strictement **[193]** des conditions d'expérience, l'auteur de l'Evangile ajoute : "Mais ce que les deux avaient écrit *concordait parfaitement*, de sorte que ce que l'un avait écrit ne comportait pas une seule lettre de plus que la production de l'autre."

Cette nouvelle se répandit par toutes les synagogues, continue à dire l'Evangile, et Pilate monta au Temple, ainsi que le lui avait conseillé Nicodème, et là il rassembla tous les Juifs. Au cours de cette réunion historique, on fait dire à Caïphe et à Anne, que les Ecritures témoignent "*qu'Il (Jésus) est le Fils de Dieu et le Seigneur et le Roi d'Israël*" (!). La confession se termine par ces paroles mémorables :

> "Il apparaît, donc, *que Jésus, que nous avons crucifié, est bien Jésus-Christ, le Fils de Dieu, et le véritable Dieu Tout-Puissant. Amen* (!)"

Malgré le poids écrasant d'une pareille confession, et la reconnaissance de Jésus comme le Dieu Tout-Puissant en personne, le "Seigneur Dieu d'Israël", ni le grand-prêtre, ni son beau-père, ni aucun des Anciens, ni Pilate, qui mit ces récits par écrit, ni aucun des notables juifs de Jérusalem, n'embrassèrent le Christianisme.

Cela se passe de commentaires. Cet *Evangile* finit par ces mots : "Au nom de la *Sainte Trinité* [au sujet de laquelle Nicodème ne pouvait encore rien savoir], *ainsi se terminent les Actes de Notre Sauveur Jésus-Christ, que l'Empereur Theodosius le Grand trouva à Jérusalem, dans la halle de Ponce-Pilate, parmi les archives publiques*" ; cette histoire, prétend avoir été écrite en langue hébraïque par Nicodème, "*les faits ayant eu lieu dans la dix-neuvième année du règne de Tibère César, empereur des Romains,*

et dans la dix-septième année du Gouvernement d'Hérode, le Fils d'Hérode, Roi de Galilée, le huitième avant les calendes d'avril" etc., etc. Tout cela constitue l'imposture la plus éhontée qui ait jamais été perpétrée depuis l'époque des pieuses fraudes inaugurées sous le premier évêque de Rome, quel qu'ait été celui-ci. Le maladroit falsificateur parait avoir ignoré ou n'avoir jamais entendu dire que le dogme de la Trinité ne fut établi que 325 ans, après la date supposée de cet ouvrage. Le mot Trinité n'est mentionné ni dans *l'Ancien Testament* ni dans le *Nouveau*, et on n'y trouve rien qui puisse justifier un prétexte pour mettre cette doctrine en avant. (Voyez page 200 du troisième volume de cet ouvrage "Descente du Christ aux Enfers"). Aucun argument ne peut excuser la publication de ce faux évangile comme une révélation divine, car dès son début il passait déjà pour une imposture préméditée. Si l'évangile, lui-même, a été déclaré apocryphe, **[194]** néanmoins chacun des dogmes qu'il contient a été, et est encore imposé au monde chrétien. Et même le fait qu'il est aujourd'hui répudié n'est nullement à la louange de l'Eglise, *car elle ne ha fait que parce qu'elle s'y est vue forcée par la honte*.

Nous sommes, donc, parfaitement autorisés à répéter le Credo corrigé de Robert Taylor, lequel, en substance, est bien celui des Chrétiens :

Je crois en Zeus, le Père Tout-Puissant,

Et en son Fils, Iasios Christ Notre-Seigneur,

Qui a été conçu du Saint-Esprit,

Né de la Vierge Elektra,

Frappé de la Foudre,

Il est mort et a été enterré,

Il descendit aux Enfers,

Il ressuscita et monta au Ciel,

D'où il reviendra juger les vivants et les morts.

Je crois au Saint Nous,

Au Saint Cercle des Grands Dieux,

Dans la communauté des Divinités,

Dans l'expiation des péchés,

Dans l'immortalité de l'Ame,

Et la vie Eternelle.

II est prouvé que les Israélites ont adoré Baal, le Bacchus syrien, qu'ils ont offert de l'encens au Serpent sabazien ou d'Esculape, et qu'ils ont pris part aux Mystères dionysiens. Comment pouvait-il en être autrement puisque Typhon était appelé Typhon Set [301].et que Seth, fils d'Adam, est identique à Satan ou Sat-an ; et Seth recevait un culte des Hittites 2 Moins de deux siècles avant J.-C. nous voyons les Juifs vénérant, ou simplement rendant un culte à "la tête d'or d'un âne" dans leur temple. Si nous en croyons Apion, Antioche Epiphane l'emporta avec lui. Et Zacharie devient muet de surprise en voyant dans le temple la divinité sous la forme d'un âne [302] ! **[195]**

El, le Dieu-Solaire des Syriens, des Egyptiens et des Sémites, au dire de Pleytè, n'est autre que Set ou Seth, et El est le Saturne originel – Israël [303]. Siva est une divinité éthiopienne, le même que le Baal – Bel des

---

[301] Seth ou Sutech, *Histoire d'Hérodote* ; par Rawlinson, livre II, appendice VIII, 23.

[302] Le fait est garanti par Epiphane. Voyez Hone : *Nouveau Testament Apocryphe* ; *l'Evangile de la Naissance de Marie*.

Dans son célèbre article "Bacchus, Prophet of God", le professeur Wilder fait remarquer que a Tacite fut induit en erreur, lorsqu'il dit que les Juifs adoraient un âne, l'emblème de Typhon ou Seth le Dieu des Hyksos. Le nom égyptien pour âne était *eo*, la phonétique de Iao" ; c'est probablement pour cette raison qu'il ajoute, "pour cette raison même, c'est un symbole". Nous ne sommes pas tout à fait d'accord avec ce savant archéologue, car la notion que pour une raison mystérieuse, les Juifs vénéraient Typhon sous son emblème symbolique, repose sur plus d'une preuve. Nous en avons une dans un passage de *l'Evangile de Marie*, citée d'Epiphane, et qui vient en corroboration de ce fait. "Il se réfère à la mort de Zacharie, le père de Jean-Baptiste, assassiné par Hérode", dit le Protevangelion. Epiphane écrit que la cause de la mort de Zacharie fut qu'ayant eu une vision dans le Temple, il aurait été, par surprise, amené à la dévoiler, mais que sa bouche fut fermée. Ce qu'il avait vu, au moment où il offrait l'encens, était un homme DEBOUT SOUS LA FORME D'UN ANE. Lorsqu'il sortit, et voulut parler au peuple en disant *Malheur à nous, quel est celui que vous adorez* ?, celui qui lui était apparu dans le temple, lui enleva l'usage de la parole. Lorsqu il la recouvra plus tard, et qu'il put parler, il le déclara aux Juifs, et ceux-ci le mirent à mort. "Ils (les Gnostiques) ajoutent, dans ce livre, que c'est pour cette raison que Moïse le législateur, avait ordonné que le Grand Prêtre portât de petites clochettes, afin que lorsqu'il se rendait dans le temple pour le sacrifice, celui qu'ils adoraient, en entendant le tintement des clochettes, eût le temps de se cacher, pour qu'on ne le vît pas sous cette forme disgracieuse." (Epiphane).

[303] *Phallism in Ancient Religions*, par Staniland Wake et Westropp, p. 74.

Chaldéens ; par conséquent. il est aussi Saturne. Saturne, El, Seth, et Kiyun, ou le Chiun biblique d'Amos, sont tous une seule et même divinité, et doivent tous être considérés, sous leur mauvais côté, comme Typhon, le Destructeur. Lorsque le Panthéon religieux prit une expression plus définie, Typhon fut séparé de son androgyne – la divinité *bienfaisante*, et dégénéra en une puissance brutale et *inintellectuelle*.

Les réactions de cette nature dans les sentiments religieux d'une nation sont assez fréquentes. Les Juifs avaient rendu un culte à Baal ou Moloch, le Dieu-Solaire Hercule [304] dans les époques primitives – si tant est qu'ils eurent une époque antérieure aux Perses ou aux Maccabées – et les laissèrent ensuite dénoncer par leurs prophètes. D'autre part, les caractéristiques du Jéhovah mosaïque, se rapprochent plus de Siva que de celles d'un Dieu bienveillant et longanime. De plus, ce n'est pas un piètre compliment que de l'identifier à Siva, car celui-ci est le Dieu de la Sagesse. Wilkinson le décrit comme le plus intellectuel des dieux hindous. Il a trois *yeux*, et comme Jéhovah, il est terrible dans sa vengeance et sa colère. Et, bien qu'il soit le Destructeur, "il est, néanmoins, le reconstructeur de toutes choses, dans sa sagesse parfaite [305]". Il est le type du Dieu de saint Augustin qui "prépare *l'enfer* pour celui qui cherche à pénétrer ses mystères", et qui veut à tout prix éprouver la raison humaine, ainsi que le sens commun, en obligeant l'humanité à vénérer également ses bonnes actions et les mauvaises.

Malgré les preuves réitérées que les Israélites ont adoré une foule de dieux, et qu'ils ont même fait des sacrifices humains, jusqu'à une date beaucoup plus tardive que leurs voisins païens, ils ont réussi à jeter de la poudre aux yeux de la postérité au sujet de la vérité. Ils ont sacrifié des vies humaines jusqu'en l'an 169, **[196]** avant J.-C. [306], et la Bible donne la relation d'une quantité de ces faits. A l'époque où les païens avaient complètement abandonné cette abominable pratique, et remplacé le sacrifice humain par celui des animaux [307], Jephthe est représenté sacrifiant sa fille au "Seigneur" en guise d'holocauste.

---

[304] Hercule, de même que Jacob Israël, lutte avec Dieu.

[305] *Phallism in Ancient Religions*, p. 75.

[306] Antioche Epiphane trouve en l'an 169 avant J.-C. un homme qu'on gardait dans le Temple des Juifs, pour le sacrifice. Apion, *Joseph contre Apion*, II. 8.

[307] Le Boeuf de Dionysius était sacrifié dans les mystères de Bacchus. Voyez *Anthon*.. 365.

Les dénonciations de leurs propres prophètes en sont la meilleure preuve. Leur culte dans les hauts lieux est le même que celui des "idolâtres". Leurs prophétesses sont les contreparties des Pythies et des Bacchantes. Pausanias parle de collèges de femmes qui présidaient au culte de Bacchus, et des seize matrones (FERS [308]. La *Bible* dit que "Deborah, prophétesse... était juge en Israël [309]" ; elle parle également de Huldah, une autre prophétesse, "qui habitait à Jérusalem, dans l'autre quartier de la ville", *dans le collège* [310] ; et le II[ème] livre de Samuel mentionne à plusieurs reprises des "*femmes habiles*" [311], malgré l'injonction de Moïse de ne faire usage ni de divination, ni d'augures. Quant à l'identification concluante et finale du "Seigneur Dieu d'Israël avec Moloch, nous en trouvons la preuve fort suspecte, au dernier chapitre du *Lévitique concernant les choses sanctifiées qui ne peuvent être rachetées*... Tout ce qu'un homme consacrera à l'Eternel, dans ce qui lui appartient, que ce soit une personne ou un animal... tout ce qui sera dévoué par interdit sera entièrement consacré à l'Eternel. Aucune personne dévouée par interdit ne pourra être rachetée, *elle sera mise ci mort... c'est une chose consacrée à l'Eternel* [312].

On a la preuve de la dualité, sinon de la pluralité des dieux d'Israël, dans le fait même de ces amères dénonciations. Leurs prophètes *se sont toujours élevés contre le culte sacrificiel*. Samuel nia que l'Eternel put trouver du plaisir dans les holocaustes et les sacrifices (I Samuel, XV, 22). Jérémie affirme, sans équivoque, que l'Eternel, Yava, Sabaoth Elohe Israël, ne leur avait donné aucun ordre de la sorte, mais bien le contraire (VII, 21-24).

Mais ces prophètes qui s'opposèrent aux sacrifices humains étaient, tous, des nazars, des *initiés*. Ces prophètes étaient à la tête d'un parti de la nation, antagoniste aux prêtres, de même que plus tard, les Gnostiques firent la guerre aux Pères chrétiens. Par conséquent, lorsque la monarchie fut divisée, on trouve que les prêtres **[197]** étaient à Jérusalem, et les prophètes dans le pays d'Israël. Même Achab et ses fils, qui introduisirent en Israël le culte syrien de Baal-Hercule, et la déesse syrienne, furent aidés

---

[308] *Paus*. 5, p 16.

[309] *Juges*. IV 4.

[310] II *Rois*, XXII. 14.

[311] XIV. 2 ; XX, 16. 17.

[312] XXVII. 28. 29.

et encouragés par Elie et Elisée. Peu de prophètes apparurent en Judée jusqu'à l'époque d'Esaïe, après la chute de la monarchie septentrionale. Elisée oignit Jéhu à dessein, pour qu'il renversât les familles royales des deux pays, et que, de cette manière, il réunit le peuple sous un seul gouvernement civil. Les prophètes ou initiés hébreux se souciaient comme d'un fétu du Temple de Salomon, profané par les prêtres. Elie n'y mit jamais les pieds, ni Elisée, ni Jonas, ni Nahum, ni Amos, ni n'importe quel autre Israélite. Tandis que les initiés s'en tenaient à la "doctrine secrète" de Moïse, le peuple sous la conduite de ses prêtres, était plongé exactement dans la même idolâtrie que les païens. Et ce sont les notions et les interprétations populaires de Jéhovah qu'ont adopté les chrétiens.

Nous ne serions nullement étonnés de voir poser la question suivante : "Après tant de preuves pour démontrer que la Théologie chrétienne n'est qu'un pot-pourri des mythologies païennes, comment a-t-on pu la rattacher à la religion mosaïque ?" Les chrétiens primitifs, Paul et ses disciples, les Gnostiques et leurs successeurs, considéraient, en général, le Christianisme et le Judaïsme comme deux religions tout à fait distinctes. A leur point de vue, cette dernière était une doctrine antagoniste, et venant d'une origine inférieure. "Vous avez reçu la loi", dit Stephen, "par le ministère des anges, ou des avons, mais non pas du Très-Haut lui-même. D Les Gnostiques, ainsi que nous l'avons vu, enseignaient que Jéhovah, la Divinité des Juifs, était Ilda-Baoth, le fils de l'ancien *Bohu*, ou Chaos, l'adversaire de la Sagesse Divine.

La réponse à cette question est aisée. *La loi de Moïse et le prétendu monothéisme des Juifs, ne sont guère plus vieux de deux cents ans que le Christianisme*. Le Pentateuque, lui-même, nous en avons la preuve, fut écrit et révisé, à une époque ultérieure à la colonisation de la Judée, sous la dénomination des rois perses. Les Pères chrétiens, dans leur hâte de voir leur doctrine se confondre avec le Judaïsme, et d'éviter ainsi le paganisme, éludèrent inconsciemment Scylla pour se laisser prendre dans le tourbillon de Charybde. Sous le vernis monothéiste des Juifs reparaît la même mythologie familière du paganisme. Mais nous ne devrions pas envisager les Israélites avec moins de faveur, parce qu'ils ont adoré Moloch et qu'ils ont agi comme les peuples indigènes. Nous ne pouvons pas non plus exiger des Juifs qu'ils paient pour leurs ancêtres. Ils avaient leurs prophètes et leur loi, et ils en étaient satisfaits. Qu'ils aient noblement défendu la foi de leurs ancêtres et qu'ils s'y soient maintenus, malgré les persécutions les plus **[198]** cruelles, les restes actuels d'un peuple, naguère glorieux en font

foi. Le monde chrétien a été dans un état de convulsion, depuis le premier siècle jusqu'à nos jours ; il s'est divisé en une foule de sectes ; mais les Juifs sont restés substantiellement unis. Et même leurs divergences d'opinions ne parviennent pas à affaiblir leur unité.

On ne retrouve nulle part dans le monde chrétien l'exemple des vertus chrétiennes prêchées par Jésus dans son sermon sur la montagne. Les ascètes bouddhistes et les fakirs indiens sont peut-être les seuls à les pratiquer. Entre temps, les vices que de vils calomniateurs ont attribués au paganisme florissent ouvertement parmi les Pères Chrétiens et au sein des Eglises Chrétiennes.

La brèche tant vantée entre le Christianisme et le Judaïsme, sous l'autorité de Paul, n'existe que dans l'imagination des dévots. Nous ne sommes rien de plus que les héritiers des Israélites intolérants de jadis ; non pas des Hébreux de l'époque d'Hérode et de la domination romaine, qui, malgré toutes leurs fautes avaient strictement gardé l'orthodoxie et le monothéisme, mais de ces Juifs, qui sous le nom de Jéhovahnissi, adorèrent Bacchus-Osiris, Dio-Nysos et le Jupiter de Nyssa aux formes multiples, le Sinaï de Moïse. Les démons cabalistiques – tous des allégories profondément significatives – furent adoptés comme des entités objectives, et une hiérarchie satanique fut soigneusement élaborée par les démonologues orthodoxes.

La devise des Rose Croix, "*Igne nafura renovatur infegra*" que les alchimistes interprètent par la nature renouvelée par le feu, ou la matière par l'esprit, est aujourd'hui imposée comme *Iesus Nazarenus rex Judorum*. On accepte au pied de la lettre la satire railleuse de Ponce-Pilate, et on fait ainsi reconnaître inconsciemment aux Juifs la Royauté du Christ ; tandis que si l'inscription n'est pas un faux de l'époque de Constantin, elle est néanmoins l'acte de Pilate, contre lequel les Juifs furent les premiers à protester avec violence. I. H. S. est interprété par *Jesus Hominum Salvator*, et par *In hoc signo* tandis que ΙΗΣ est un des plus anciens noms de Bacchus. Et nous constatons de plus en plus, à la lumière de la théologie comparée, que le grand but de Jésus, l'initié du sanctuaire intérieur, était d'ouvrir les yeux de la multitude fanatique, à la différence entre la Divinité la plus élevée, le mystérieux IAO jamais nommé, des anciens initiés chaldéens et des Néo-Platoniciens subséquents – et le Yahuh des Hébreux, ou Yaho (Jéhovah). Les Roses Croix modernes, si violemment pris à partie par les catholiques, sont aujourd'hui accusés, comme de leur crime le plus

abominable, d'avoir prétendu que le Christ avait détruit le culte de Jéhovah. Plût à Dieu qu'il eût eu le temps de le faire, car de cette manière le monde ne se serait pas vu, après **[199]** dix-neuf siècles de massacres mutuels, divisé en 300 sectes se querellant les unes avec les autres, avec un Diable personnel, qui règne sur le Christianisme terrorisé !

Selon l'exclamation de David, paraphrasée dans la version de la Bible (version anglaise) en "tous les dieux des nations sont des idoles n, en d'autres termes, des diables, Bacchus, le "premier né", de la théogonie orphique, le Monogenes, ou le "fils unique" du Père Zeus et de Korê, se vit transformé de même que tous les anciens mythes, en diable. Par cette dégradation, les Pères, dont le zèle pieux ne fut surpassé que par leur ignorance, ont fourni inconsciemment des armes contre eux-mêmes. Ils ont, de leurs propres mains, aplani le terrain pour plus d'une solution future, en aidant les étudiants modernes de la science des religions.

C'est dans le mythe de Bacchus que, pendant de longs et monotones siècles, demeura cachée la justification des "dieux des nations" si souvent maltraités, et le dernier fil conducteur pour déchiffrer l'énigme de Jéhovah. L'étrange dualité des caractéristiques Divines et mortelles, si apparentes dans la Divinité sinaïtique, commence à laisser pénétrer son mystère à la suite des infatigables recherches de l'époque actuelle. Nous en voyons une des dernières contributions dans un court article, mais tris important paru dans *l'Evolution*, un journal de New-York, dont le paragraphe final jette un flot de lumière sur Bacchus, le Jupiter de Nyssa, que les Israélites adoraient sous la forme du Jéhovah du Sinaï.

"Tel était, pour ses adorateurs, le Jupiter de Nyssa", dit l'auteur en terminant. "Il personnifiait pour eux aussi bien le monde de la nature, que le monde de la pensée. Il était le "Soleil de la Justice qui porte la guérison sur ses ailes", et non seulement il apportait aux mortels la joie, mais il ouvrait devant eux l'espoir de la vie immortelle au-delà de la mort. Né d'une mère humaine, il la transporta du monde de la mort dans les régions célestes, pour y être vénérée et adorée. Maître de tous les mondes, il y figurait aussi dans chacun d'eux comme le Sauveur.

"Tel était Bacchus, le dieu-prophète. Une transformation du culte, décrétée par l'Assassin impérial, l'Empereur Théodose, à la requête du Saint Père Ambroise de Milan, vint changer son nom en Père Mensonge. Son culte, naguère universel, fut condamné comme païen ou *local*, et ses

rites abolis comme sorcellerie. Ses orgies prirent le nom de *Sabbat, des Sorcières*, et sa forme symbolique favorite, avec le pied de bœuf, devint la représentation moderne du Diable au pied fourchu. Le maître de la maison ayant reçu l'appellation de Béelzebub, ceux de sa maison furent également dénoncés comme ayant un commerce avec les puissances des ténèbres. On entreprit des croisades ; des peuples entiers furent massacrés. La connaissance et les hautes études furent également **[200]** dénoncées comme de la magie et de la sorcellerie. L'ignorance devint la mère de la dévotion – telle qu'on l'estimait alors. Galilée languit pendant de longues années en prison pour avoir enseigné que le soleil était le centre de l'univers solaire. Bruno périt sur le bûcher à Rome en l'an 1600 pour avoir ranimé la philosophie antique ; et cependant, chose curieuse, les Liberalia sont devenues une des fêtes de l'Eglise [313], Bacchus est un saint qui occupe, à quatre reprises différentes, une place dans le calendrier, et sur maint autel on peut le voir reposant dans les bras de sa mère divinisée. Les noms ont été changés ; les idées sont restées les mêmes qu'auparavant [314].

Et maintenant que nous avons fait voir qu'il faut "dire un adieu éternel à tous les anges rebelles", nous allons passer à l'examen du Dieu Jésus, qui a été fabriqué de l'homme Jésus, afin de nous sauver de ces mêmes diables mythiques, comme nous le dit le Père Ventura. Ce travail nous amènera tout naturellement à faire une étude comparée de l'histoire du Bouddha-Gautama, de ses doctrines et de ses "miracles", en les mettant en regard de ceux de Jésus et du prédécesseur de tous les deux – Christna.

---

[313] La fête dénommée Liberalia tombait le 17 mars, aujourd'hui la fête de saint Patrick. De cette façon Bacchus est aussi le saint patron des Irlandais.

[314] Prof. A. Wilder : "Bacchus, le Dieu Prophète", dans le numéro de juin (1877) de *l'Evolution, a Review of Politics, Religion, Science, Literature and Art*.

CHAPITRE XI

—

RESULTATS COMPARES DU BOUDDHISME ET DE LA CHRETIENTE

"Ne commettre aucun péché, faire le bien, purifier son esprit, voilà l'enseignement des Illuminés.

"Plus précieuse que la Souveraineté de la terre, plus désirable que de monter au ciel, plus enviable que le pouvoir sur tous les mondes, est la récompense du premier pas dans la sainteté."

Dhammapada, Versets 178-183.

Où sont ces tribunaux. ô Créateur, d'où procèdent ces cours de justice, où se rassemblent ces juges, où les tribunaux siègent-ils, dans lesquels l'homme des mondes corporels rend compte des actions de son âme ?

Vendidad perse, XIX, 89.

Salut à toi, Homme. qui viens du monde transitoire au monde Impérissable !

Vendidad, farg. VII, 186.

Pour le véritable croyant, la vérité partout où elle apparaît, est la bienvenue. et arcane doctrine ne paraîtra moins vraie et moins précieuse parce qu'elle est apparue non seulement A Moïse ou au Christ mais aussi an Bouddha ou à Lao-Tsé.

Max Millier.

Malheureusement pour ceux qui aimeraient rendre justice aux philosophies religieuses de l'Orient anciennes et modernes, ils n'en ont guère eu l'occasion dans des conditions favorables. Dernièrement un accord touchant à été conclu entre les philologues qui occupent une haute position officielle et les missionnaires venus de pays païens. Il faut agir avec prudence avant de sacrifier à la vérité, quand elle met nos sinécures en danger ! De plus, il est si facile de faire un compromis avec sa conscience. Une religion d'Etat est un soutien du gouvernement ; toutes les religions d'Etat sont des "baudruches dégonflées" ; par conséquent, du moment qu'une est aussi bonne, ou plutôt aussi mauvaise qu'une autre, autant donner son appui à *la* religion d'Etat. Telle est la diplomatie de la science officielle.

Grote, dans son *Histoire de Grèce*, assimile les Pythagoriciens aux Jésuites, et ne voit dans leur confrérie qu'un but habilement déguisé pour acquérir un ascendant politique. Sur la faible autorité d'Héraclite et d'autres auteurs, qui accusaient Pythagore de **[202]** fourberie et le présentaient comme un homme "d'une haute érudition... mais habile à nuire et dénué de sain jugement", quelques biographes historiques se sont empressés de le présenter à la postérité sous ce jour.

S'il faut accepter le Pythagore dépeint par le satirique Timon comme "un charlatan à la parole solennelle s'occupant de pécher des hommes", comment ne jugerait-on Jésus d'après le portrait que Celse en a fait dans sa satire ? L'impartialité historique n'a rien à faire avec les croyances personnelles, et elle exige que la postérité les traite de même façon. La vie et les actes de Jésus sont bien moins attestés que ceux de Pythagore, si toutefois on peut dire qu'ils aient été attestés par des preuves *historiques* quelconques. Car certes, nul ne contestera qu'en tant que personnage véritable, Celse l'emporte pour la crédibilité de son témoignage, sur Matthieu, Marc, Luc ou Jean, qui n'ont jamais écrit un seul mot des Evangiles qu'on leur attribue. D'autre part le témoignage de Celse est aussi bon que celui d'Héraclite. Quelques-uns des Pères le connaissaient comme lettré et Néo-Platonicien ; tandis qu'il faut accepter comme un article de foi aveugle l'existence des quatre Evangélistes. Si Timon considérait le sublime philosophe de Samos comme un "charlatan", Celse, en fait de même pour Jésus, ou plutôt pour ceux qui le représentaient. En s'adressant au Nazaréen, il dit dans son célèbre ouvrage : "Admettons que vous ayez opéré tous ces miracles... mais ne sont-ils pas communs chez tous ceux à qui les Egyptiens ont appris à les faire en plein forum pour quelques

oboles". Or nous savons, sur l'autorité de *l'Evangile selon saint Matthieu*, que le prophète galiléen était aussi un homme à la parole solennelle et qu'il se disait et prétendait faire de ses disciples des "pêcheurs d'hommes".

Qu'on ne s'imagine nullement que nous faisons ce reproche à ceux qui vénèrent Jésus comme Dieu. Quelle que soit la croyance, si ceux qui croient sont sincères, nous devons la respecter en leur présence. Si nous n'acceptons pas Jésus comme Dieu, nous le vénérons *en tant qu'homme*. Ce sentiment l'honore plus que si nous lui reconnaissions le pouvoir et la personnalité de l'Etre Suprême, en lui attribuant en même temps, d'avoir joué une comédie inutile avec l'humanité, puisqu'après tout, sa mission n'a été guère mieux qu'un fiasco complet ; 2.000 ans se sont écoulés, et les Chrétiens ne représentent pas même un cinquième de la population du globe, et il est peu probable que le Christianisme fasse encore de grands progrès à l'avenir. Notre seul but est une stricte justice ne faisant aucune acception de personnes. Notre question se pose à ceux qui n'adorent ni Jésus, ni Pythagore, ni Apollonius, et qui néanmoins répètent les vains commérages de **[203]** leurs contemporains ; ceux qui dans leurs livres soit maintiennent un silence prudent, soit parlent de "Notre Sauveur" et de "Notre Seigneur" bien que ne croyant pas plus au Christ théologique, fabriqué de toutes pièces, qu'au fabuleux Fo des Chinois.

Il n'y avait pas d'Athées dans l'antiquité ; il n'y avait pas d'incrédules ni de matérialistes, dans le sens moderne du mot, de même qu'il n'y avait pas de fanatiques. Celui qui juge les anciennes philosophies d'après leur phraséologie extérieure, ou qui cite des phrases qui *sembleraient* entachées d'athéisme dans les anciens textes, ne mérite pas la confiance en tant que critique, car il se montre incapable de pénétrer le sens intime de leur métaphysique. Les doctrines de Pyrrhon, dont le rationalisme est proverbial, ne s'interprètent qu'à la lumière de la plus ancienne philosophie hindoue. Depuis Manou jusqu'au dernier Swâbhâvika, sa principale doctrine métaphysique a toujours été de proclamer la réalité et la suprématie de l'esprit, avec une chaleur proportionnée à la négation de l'existence objective de notre monde matériel – fantôme passager de formes et d'êtres transitoires. Les nombreuses écoles engendrées par Kapila, ne reflètent pas plus clairement sa philosophie que les doctrines léguées aux penseurs par Timon, le "Prophète" de Pyrrhon, ainsi que Sextus Empiricus le nomme. Ses vues sur le divin repos de l'âme, son orgueilleuse indifférence pour l'opinion de ses semblables, son mépris des sophismes, reflètent au même degré, les rayons épars de l'auto-

contemplation des Gymnosophes et du *Vaibhâshika Bouddhiste*. Bien que lui et ses partisans aient été nommés, à cause de leur attente constante, des "sceptiques", des "scrupuleux", des questionneurs et des éphectiques, pour la seule raison qu'ils réservaient leur jugement final sur les dilemmes, que nos philosophes modernes préfèrent discuter, en tranchant le nœud gordien, à la façon d'Alexandre, et en déclarant que le dilemme n'est qu'une superstition, des hommes comme Pyrrhon ne peuvent pas être accusés d'athéisme. Pas plus que Kapila, Giordano Bruno, ou encore Spinoza, qui eux aussi ont passé pour des athées ; encore moins le grand poète, philosophe et dialecticien hindou, Veda-Vyasa, qui professe que tout est illusion – sauf le Grand Inconnu et Son essence directe – principe que Pyrrhon a adopté mot pour mot.

Ces croyances philosophiques se sont répandues comme un filet sur tout le monde pré-chrétien ; et bravant la persécution et les fausses interprétations elles constituent la pierre d'angle de toutes les religions d'aujourd'hui, exception faite du christianisme.

La théologie comparée est une arme à double tranchant et de cela elle a fait ses preuves. Mais ses défenseurs chrétiens, malgré les preuves du contraire, s'efforcent en toute sérénité de maintenir **[204]** la comparaison. Les légendes chrétiennes et les dogmes, disent-ils, ont, sans contredit, une certaine ressemblance avec ceux des païens ; mais tandis que ceux-là nous enseignent l'existence, les pouvoirs et les attributs d'un Dieu paternel omniscient et suprêmement bon, le Brahmanisme nous présente une infinité de divinités mineures et le Bouddhisme n'en mentionne pas une seule ; chez l'un c'est du fétichisme et du polythéisme et, chez l'autre de l'athéisme pur et simple. Jéhovah est le seul vrai Dieu et le Pape et Martin Luther sont ses Prophètes ! Voilà un des tranchants de l'épée, et voici l'autre : Malgré les missions, malgré les armées, malgré les rapports commerciaux de plus en plus étendus, les "païens" ne trouvent rien dans les enseignements de Jésus – tout sublimes qu'en soient certains – que Christna et Gautama n'aient pas enseigné avant lui. Aussi pour gagner de nouveaux convertis à leur cause, et pour conserver ceux qu'ils ont conquis au prix de plusieurs siècles de ruses, les chrétiens présentent aux "païens" des dogmes encore plus absurdes que les leurs, et les trompent en adoptant les façons de leurs prêtres indigènes et en pratiquant les mêmes "idolâtrie et fétichisme" qu'ils condamnent chez les "païens". La théologie comparée sert à deux fins.

Au Siam et en Birmanie, les missionnaires catholiques sont devenus, selon toute apparence extérieure, moins les vertus toutefois, de parfaits Talapoins ; et dans l'Inde entière, et surtout dans le sud, ils ont été dénoncés par leur collègue l'abbé Dubois [315]. Par la suite ce fut formellement nié mais les témoins de l'accusation sont là, pour faire foi. Entre autres, le capitaine O'Grady, déjà cité, citoyen de Madras, écrit ce qui suit au sujet de cette méthode systématique de tromperie [316]. "Ces misérables hypocrites professent une abstinence totale et l'horreur de la viande afin de se concilier les convertis de l'hindouïsme... J'enivrai un de ces bons pères, ou plutôt il s'enivra royalement dans ma maison, maintes et maintes fois, et la façon dont il tombait sur le roast-beet était édifiante". L'auteur a, en outre, de jolies histoires à raconter au sujet des "Christs noirs", des "Vierges sur chariots" et des processions catholiques en général. Nous avons vu quelques-unes de ces solennelles cérémonies accompagnées d'une cacophonie infernale d'orchestres cingalais, y compris les gongs et les tam-tams, suivies d'une procession brahmanique semblable, qui par sa mise en scène et son pittoresque bariolé était bien plus imposante que les saturnales chrétiennes. En parlant d'une de **[205]** celles-ci, le même auteur remarque : "Elle était plus diabolique que religieuse... Les évêques s'en retournèrent à Rome, avec une puissante pile de deniers de saint Pierre, récoltés en sommes infimes, des ornements d'or, des anneaux de nez et de chevilles, des bracelets, etc., etc., qui avaient été jetés pêle-mêle aux pieds de la grotesque image cuivrée du sauveur avec son auréole de clinquant, son linge de corps bariolé aux couleurs éclatantes et – ombre de Raphaël ! – un turban bleu [317] !".

Tout le monde peut se convaincre que de telles contributions volontaires rendent singulièrement profitable de singer les Brahmanes indigènes et les bonzes. La différence est, en fait, bien moins grande entre les adorateurs de Christna et du Christ, ou d'Avany et de la Vierge Marie, qu'entre ceux des deux sectes indigènes les Vishnavites et les Sivites. Pour les hindous *convertis*, le Christ n'est qu'une modification légère de Christna, et c'est tout. Les missionnaires s'en vont chargés de riches

---

[315] *Edinburgh Review*, avril 1851, p 411.

[316] *Indian Sketches* ; *or Life in the East* écrit pour le Commercial Bulletin de Boston.

[317] Il vaudrait la peine pour un artiste, faisant le tour du monde, de collectionner l'innombrable quantité de Madones, de Christs, do saints et de martyrs, dans les costumes dont on les affuble dans différents pays. Ils fourniraient certainement de bons modèles pour les bals costumés lors des ventes de charité de l'Eglise.

donations et c'est tout ce que Rome demande. Puis survient une année de famine ; on s'aperçoit alors que les riches bracelets d'or et les anneaux de nez se sont envolés et le peuple meurt de faim par milliers. Qu'importe ? Ils meurent en Christ, et Rome répand ses bénédictions sur leurs cadavres émaciés, dont des milliers sont emportés par les fleuves sacrés vers l'Océan [318]. On se rend si bien compte de la servilité des catholiques dans leurs imitations et ils cherchent si bien à ne pas offenser leurs paroissiens que si, par hasard, parmi ceux-ci se trouvent quelques convertis d'une caste élevée, aucun paria ou homme d'une caste inférieure n'est admis avec eux dans le sein de cette église, si bons chrétiens qu'ils soient. Et néanmoins ils se targuent d'être les serviteurs de Celui qui recherchait, de préférence, la société des publicains et des pécheurs ; de Celui dont la parole – "Venez à moi vous tous qui êtes chargés et je vous soulagerai" lui a ouvert les cœurs de millions de ceux qui souffrent et des opprimés !

Peu d'auteurs sont aussi vaillants et aussi explicites, que feu le D[r] Thomas Inman de Liverpool (Angleterre). Mais si restreint que soit leur nombre, tous ces auteurs reconnaissent, à **[206]** l'unanimité, que la philosophie aussi bien du Bouddhisme que du Brahmanisme doit occuper un rang plus élevé que la théologie chrétienne, et qu'elle n'enseigne ni l'athéisme ni le fétichisme. "A mon avis", dit le D[r] Inman, "l'assertion que Sakya ne croyait pas en Dieu ne repose sur aucune fondation. Bien plus, sa doctrine est basée sur la croyance qu'il existe des pouvoirs supérieurs, capables de punir les hommes pour leurs péchés. Il est vrai que ces dieux n'ont pas nom Elohim, ni Jah, ni Jéhovah, ni Jahveh, ni Adonoï, ni Ehieh, ni Baalim, ni Astoreth – mais néanmoins, pour le fils de Suddhadana, il existait un Etre suprême [319]".

Il existe quatre écoles de théologie bouddhiste, à Ceylan, au Tibet et dans l'Inde. Une de celles-ci est plutôt panthéiste qu'athée, mais les trois autres sont purement *théistes*.

---

[318] Pendant que j'écris ces lignes, on revit un rapport écrit par Lord Salisbury, secrétaire d'Etat four les Indes, disant que la famine de Madras sera probablement suivie dune autre plus terrible encore dans le Sud de l'Inde, le district même où le tribut le plus lourd a été prélevé par les missionnaires catholiques pour les frais de l'Eglise de Rome. Celle-ci ne pouvant se venger autrement, dépouille les sujets britanniques, et lorsque la famine survient, en conséquence elle fait payer les pots cassés à l'hérétique Gouvernement Britannique.

[319] *Ancient Faiths and modern*, p. 24.

C'est sur la première que se fondent les spéculations de nos philologues. Quant aux seconde, troisième et quatrième, leurs enseignements ne varient que dans le mode extérieur d'expression. Nous en avons, autre part, expliqué l'esprit.

En ce qui concerne le point de vue pratique et non pas théorique, du Nirvana, voici ce qu'en dit un rationaliste sceptique :

> "J'ai questionné des centaines de Bouddhistes à la porte de leurs temples, et je n'en ai pas rencontré un seul qui ne luttât, jeûnât et pratiquât toutes sortes d'austérités, pour se perfectionner et acquérir l'immortalité ; ce n'est donc pas pour atteindre l'annihilation finale.
>
> Il y a plus de 300.000.000 de Bouddhistes qui jeûnent, prient et travaillent.
>
> .. Pourquoi vouloir faire de ces 300.000.000 d'hommes des idiots et des imbéciles, qui mortifient leurs corps et s'imposent souvent les privations les plus effroyables de toutes sortes, simplement pour atteindre une annihilation fatale à laquelle ils sont voués d'une manière ou d'une autre [320]".

De même que cet auteur, nous avons questionné des Bouddhistes et des Brahmanistes, et nous avons étudié leur philosophie. *Apavarga* a une signification tout à fait différente d'annihilation. L'aspiration de chaque philosophe hindou est de ressembler de plus en plus à Celui dont on est une des étincelles lumineuses, et l'espoir même du plus ignorant est de *ne jamais abandonner son individualité distincte*. "Autrement", comme le faisait observer un digne correspondant de l'auteur, "l'existence séparée sur terre serait pour Dieu une comédie, et pour nous une tragédie ; un jeu pour Lui de nous voir peiner et souffrir, et pour nous, qui y sommes condamnés, la mort". **[207]**

Il en est de même de la doctrine de la métempsychose, si mal interprétée par les savants européens. Mais l'œuvre de la traduction et de l'analyse marche à grands pas, et l'on découvrira de nouvelles merveilles dans l'étude des anciennes religions.

---

[320] *Fétichisme, Polythéisme, Monothéisme.*

Le professeur Whitney a trouvé, dit-il, dans sa traduction des *Védas*, certains passages où l'importance acquise par le corps pour son ancien locataire est mise au plus haut point en lumière. Ce sont des passages d'hymnes lus pendant les cérémonies funèbres, sur le corps du défunt. Nous reproduisons les suivants d'après l'ouvrage de M. Whitney :

> "Pars, rassemble tous tes membres ; n'en laisse aucun, sans oublier ton corps ; Ton esprit est parti en avant, et c'est à toi de le suivre ; partout où il te plaira, là tu peux aller...".
>
> Rassemble ton corps, ainsi que tous ses membres ; avec l'aide des rites, je te referai tes membres...
>
> Si un de tes membres a été laissé par Agni, lorsqu'il t'emmena vers tes aïeux, ces mêmes membres je te les fournirai maintenant ; réjouissez-vous dans le ciel, ô Pères, avec tous vos membres [321] !

Le corps auquel on fait ici allusion n'est pas le corps physique, mais le *corps astral* ; cette distinction est importante, ainsi qu'on s'en aperçoit.

La croyance à l'existence individuelle de l'esprit immortel de l'homme, est encore indiquée dans les versets suivants du cérémonial hindou de la crémation et de l'enterrement :

> "Ceux qui résident dans la sphère terrestre, ou qui sont fixés maintenant dans le royaume de la félicité, les Pères qui ont la terre – l'atmosphère – le ciel pour siège. L' "avant-ciel", ainsi qu'on nomme le troisième ciel, où les Pères ont leur demeure" – (Rig-Véda, X).

Il n'est pas surprenant, avec de pareilles notions au sujet de Dieu et de l'immortalité de l'âme, que pour tout savant impartial la comparaison entre les hymnes védiques et les livres mosaïques, mesquins et dénués de spiritualité, ne soit tout en faveur de ceux-là. Il n'est pas jusqu'au code éthique du Manou qui ne soit incomparablement plus élevé que le *pentateuque* de Moïse, dans la signification littérale duquel tous les

---

[321] *Oriental and Linguistic Studios, Vedic Doctrine of a Future Life*, par W. Dwyght Whitney, professeur de sanscrit et de philologie comparée an collège de Yale.

étudiants non initiés sont incapables de trouver une preuve quelconque que les anciens juifs aient cru à une vie future, ou à un esprit immortel chez l'homme, ou que Moïse lui-même l'ait enseigné. Et cependant, il y a des Orientalistes qui commencent à soupçonner que la "lettre morte" cache quelque chose qui n'apparaît pas à première vue. C'est ainsi que le professeur Whitney nous informe que "si nous **[208]** approfondissons les formes du cérémonial hindou, nous y découvrons pas mal de ce même désaccord entre la croyance et l'observance ; l'une n'explique pas l'autre", dit ce célèbre savant américain. Et il ajoute : "Nous sommes obligés de conclure, soit que l'Inde a pris sa doctrine dans des rites de provenance étrangère, et les a pratiqués à l'aveuglette, sans s'inquiéter de leur véritable portée, *ou alors que ces rites sont le produit d'une autre doctrine plus ancienne*, et que l'usage populaire les a maintenus après la chute de l'ancienne croyance dont ils étaient l'expression originelle" [322].

Cette croyance ne s'est pas évanouie, et sa philosophie cachée, telle qu'elle est comprise par les hindous initiés, est la même qu'elle était il y a 10.000 ans. Nos savants s'attendraient-ils à ce qu'elle leur fût révélée dès leur première demande ? Ou prétendraient-ils sonder les mystères de la Religion Mondiale au moyen de ses rites populaires exotériques ?

Aucun Brahmane ou Bouddhiste orthodoxe ne nierait l'incarnation chrétienne ; toutefois ils l'interprètent dans leur sens philosophique, et comment pourraient-ils la nier ? La pierre d'angle elle-même de leur système religieux repose sur les incarnations périodiques de la Divinité. Lorsque l'humanité menace de s'effondrer dans le matérialisme et la dégradation morale, un Esprit Suprême s'incarne dans la créature choisie dans ce but. Le "Messager du Très-Haut" s'unit à la dualité de la matière et de l'âme et la triade étant ainsi complétée par l'union de sa Couronne, un sauveur naît qui doit aider à replacer l'humanité sur la voie de la vérité et de la vertu. L'Eglise chrétienne primitive, tout imbue de philosophie asiatique, partageait sans contredit les mêmes idées, autrement *elle n'aurait jamais. érigé en article de foi la seconde venue, ni astucieusement inventé la fable de l'Antéchrist comme une précaution contre la possibilité de futures incarnations*. Elle n'aurait pas non plus imaginé que Melchisédec était un avatar du Christ. Ils n'auraient eu qu'à consulter la Bhagavad Gîta pour voir que Christna ou Bhagavad dit à Arjouna : "Celui qui me suit est

---

[322] *Oriental and Linguistic Studies*, p. 48.

sauvé par la sagesse et même par les œuvres... *Chaque fois que la vertu régresse dans le monde, je me manifeste pour le sauver*".

En vérité, il est plus que difficile d'éviter de partager cette doctrine des incarnations périodiques. Le monde n'a-t-il pas assisté, à de rares intervalles, à la venue de grands Etres tels que Christna, Sakya-muni et Jésus ? Comme ces deux derniers personnages, Christna paraît avoir été un être véritable, déifié par son école à une époque lointaine à l'aube de l'histoire, et qu'on a fait cadrer dans le programme religieux consacré par le temps. Comparez **[209]** les deux Rédempteurs, l'hindou et le chrétien, celui-là précédant celui-ci de quelques milliers d'années ; placez entre les deux Siddartha-Bouddha, reflétant Christna et projetant dans la nuit de l'avenir sa propre ombre lumineuse, des rayons de laquelle a été édifiée l'esquisse du Jésus mythique, et des enseignements duquel ont été tirés ceux du Christos historique. Nous constatons que sous le même vêtement de la légende poétique sont nées et ont vécu trois figures humaines authentiques. Le mérite individuel de chacun d'eux est, de cette manière, mieux mis en relief par cette même coloration mythique ; car l'instinct populaire, si juste lorsqu'il est laissé libre, eût été incapable de fixer son choix sur un personnage indigne, pour en faire son Dieu. Le dicton *Vox populi, vox Dei*, était autrefois exact, tout erroné qu'il soit aujourd'hui en parlant de la masse du peuple sous le joug clérical.

Kapila, Orphée, Pythagore, Platon, Basilide, Marcion, Ammonius et Plotin fondèrent des écoles et semèrent les germes de nobles pensées, et en disparaissant laissèrent après eux l'éclat de demi-dieux. Mais les trois personnalités de Christna, de Gautama et de Jésus apparaissent comme de véritables dieux, chacun dans son époque, et ils léguèrent à l'humanité trois religions édifiées sur le roc impérissable des âges. Que toutes les trois, et surtout le Christianisme, aient été adultérées par le temps au point que ce dernier soit presque méconnaissable, n'est nullement la faute de ces nobles Réformateurs. Ce sont les prêtres qui s'intitulent les ouvriers de la vigne du Seigneur, qui sont responsables de ces méfaits envers les générations futures. Purifiez les trois systèmes de la gangue des dogmes humains, et leur pure essence apparaîtra identique. Il n'est pas jusqu'à Paul, le grand et honnête apôtre, qui n'ait dans l'ardeur de son enthousiasme, inconsciemment perverti les doctrines de Jésus, ou alors ses écrits ont été défigurées au point de ne plus être reconnaissables. Le Talmud, archive d'un peuple qui, malgré son apostasie du Judaïsme, se voit obligé de reconnaître la grandeur de Paul, en tant que philosophe et instructeur

religieux, dit d'Aher (St-Paul) [323] dans le Yerushalmi, "qu'il avait corrompu l'œuvre de cet homme", voulant par cela dire Jésus [324]. **[210]**

En attendant que ce raffinage soit achevé par la science honnête et les générations futures, jetons un coup d'oeil sur le présent aspect des trois religions légendaires.

LES LÉGENDES DES TROIS SAUVEURS

CHRISTNA	GAUTAMA-BOUDDHA	JÉSUS DE NAZARETH
Époque : Incertaine. La science européenne craint de se commettre. Mais les calculs brahmaniques la placent à il y a environ 6.877 ans.	*Époque :* D'après la science européenne et les calculs cingalais, elle se reporte à 2.540 ans.	*Époque* : On suppose qu'elle eut lieu il y a 1.877 ans. Sa naissance et sa descente royale sont cachées à Hérode, le tyran.
Christna descend d'une famille royale, mais il est élevé par des bergers ; on l'appelle le *Dieu berger*. Sa naissance et sa descente divines sont tenues cachées à Kansa.	Gautama est le fils d'un roi. Ses premiers disciples furent des bergers et des mendiants.	Descend de la lignée royale de David. Est adoré par des bergers à sa naissance et on l'appelle le "Bon Berger". (Voyez *l'Évangile selon saint Jean*).

---

[323] Dans son article sur "*Paul, the Fonnder of Christianity*", le professeur A. Wilder, dont le sens intuitif de la vérité a toujours été très clair, dit : "Nous reconnaissons dans le personnage de *Aher*, l'apôtre saint Paul. Il parait avoir été connu sous une variété de noms. Il s'appelait Saut, évidemment à cause de sa vision du paradis – Saul ou *Sheol* étant le nom hébreu pour l'autre monde. Paul, qui ne signifie que "le petit homme", était une sorte de sobriquet. *Aher* ou *Other*, était une épithète biblique pour les personnes en dehors de la politique juive, et on la lui appliqua pour avoir étendu son ministère aux Gentils. Son véritable nom était Elisah Ben Abuiah."

[324] "Dans le *Talmud* Jésus est appelé AUTU-H-AIS, שיאה ותוא, *cet homme*. "A. Wilder.

Incarnation de Vichnou, la seconde personne de la Trimourti (Trinité). On adore Christna à Mathura sur la rivière Jumna. (Voyez Strabon, Arrien, et *Bampton Lectures*, p. 98-100).	Suivant quelques-uns il fut une incarnation de Vichnou ; suivant d'autres celle d'un autre Bouddha et même de Ad'Bouddha, la Science Suprême.	Incarnation du Saint-Esprit, alors seconde personne de la Trinité, aujourd'hui la troisième. Mais la Trinité ne fut inventée que 325 ans après sa naissance. Il alla à Mathura ou Matarea, en Egypte, où il produisit ses premiers miracles. (Voyez l'Évangile de l'Enfance).
Christna est persécuté par Kansa, le tyran de Madura, mais échappe par miracle. Voulant détruire l'enfant, le roi fait mettre à mort des milliers d'enfants innocents.	Les légendes bouddhiques ne reproduisent pas ce plagiat, mais la légende catholique en fait saint Josaphat ; et dit que son père, le roi de Kapilavastu, fit massacrer les jeunes *chrétiens* ! (Voyez La *Légende Dorée*).	Jésus est persécuté par Hérode, roi de Judée, mais s'échappe en Egypte sous la conduite d'un ange. Pour assurer sa vengeance, Hérode ordonne le massacre des innocents, où 40.000 nouveau-nés furent tués.
La mère de Christna s'appelait Devaki ou Devanagui, une vierge immaculée (mais elle avait déjà donné naissance à huit autres fils avant Christna).	La mère du Bouddha était Maya ou Mayadeva, mariée à son époux (mais néanmoins, vierge immaculée).	La mère de Jésus se nommait Mariam ou Miriam ; mariée à son époux, tout en demeurant une vierge immaculée, elle eut plusieurs autres enfants. (Voyez *Saint Mathieu*, XIII, 55-56).

Christna est doué dés sa naissance, de beauté, d'omniscience et d'omnipotence. Il produit des miracles, guérit les Impotents et les aveugles, et chasse les démons. Il lave les pieds des Brahmanes et descend aux régions inférieures (l'enfer) où il délivre les morts et de là revient à *Vaicontha*, le paradis de Vichnou, Christna était le mêmnité Dieu Vichnou sous forme humaine.	Le Bouddha est doué des mêmes pouvoirs et des mêmes qualités ; il exécute aussi les mêmes miracles. Il passe sa vie parmi les mendiants. On prétend que Gautama était différent de tous les autres Avatars, ayant en lui l'esprit tout entier du Bouddha, tandis que les autres n'eurent qu'une partie (ansa) de la divinité en eux.	Jésus a les mêmes dons. (Voyez les *Evangiles et le Testament Apocryphe*). Il vit parmi les publicains et les pêcheurs. Il chasse également les démons. La seule différence notable entre les trois, est que Jésus est accusé de chasser les démons par le pouvoir de Beelzébuth, ce qu'on ne reproche pas aux autres. Jésus lave les pieds de ses disciples, il meurt, descend aux enfers, et monte au ciel, après avoir délivré les morts.
Christna crée des enfants avec des veaux et vice-versa. (*Indian Antiquities*, par Maurice, vol. II, p. 332). Il écrase la tête du serpent. *(Ibidem).*	Gautama écrase la tête du Serpent, c'est-à-dire qu'il abolit le culte de Naga, qu'il traite de fétichisme ; mais de même *que* Jésus, il fait du serpent l'emblème de la sagesse divine.	Jésus, prétend-on, écrase la tête du serpent, conformément à la révélation originelle de la Genèse ; il transforme aussi des enfants en chevreaux et des chevreaux en enfants *(Evangile de l'Enfance).*

Christna est Unitaire. Il persécute le clergé, l'accuse en face d'ambition et d'hypocrisie ; il divulgue les grands secrets du sanctuaire – 1Unité de Dieu et l'immortalité de 1'esprit.

La tradition veut qu'il succombe à leur vengeance. Son disciple favori, Arjouna, ne 1'abandonne jamais jusqu'à la fin. Les traditions dignes de foi disent qu'il mourut sur une croix (un arbre) sur laquelle il fut cloué par une flèche. Les savants sont d'accord que la croix irlandaise à Tuam, érigée longtemps avant l'ère chrétienne, a une origine asiatique. (Voy. *Round Towers,* p. 296 et suiv. de O'Brien ; aussi *Religions de* l'Antiquité ; le Symbolik de Creuzer, vol I, p. 208, ainsi que

Le Bouddha abolit l'idolâtrie ; il divulgue les Mystères de l'Unité de Dieu et du Nirvana, dont la véritable signification n'était avant connue que des prêtres. Persécuté et chassé du pays, il échappe à la mort, en réunissant autour de lui quelques centaines de mille de partisans. Il meurt enfin, entouré d'une foule de disciples, dont Ananda son disciple favori et son cousin, qui prenait le premier rang parmi eux. O'Brien est d'opinion que la croix irlandaise à Tuam, doit être celle de Bouddha, mais Gautama ne fut jamais crucifié. On le représente dans beaucoup de temples assis sous un arbre cruciforme, qui est "l'Arbre de Vie". Dans une autre image on le voit assis sur Naga, le Rajah des Serpents, avec une croix sur la poitrine [325].

Jésus se révolte contre l'antique loi judaïque ; il dénonce les scribes et les Pharisiens, de même que la synagogue pour leur hypocrisie et leur intolé- rance dogmatique. Il viole le sabbath et défie la Loi. Les Juifs l'accusent de divulguer les secrets du Sanctuaire. Il est mis à mort sur la croix (sur un arbre). Parmi les quelques disciples qu'il a convertis à sa cause, un d'eux le trahit; un autre le renie, et les autres l'abandonnent au dernier moment, sauf Jean, le disciple bien-aimé. Les trois Sauveurs, Jésus, Christna et le Bouddha meurent tous, soit sur un arbre ou à son ombre, et sont en rapport avec une croix qui symbolise le triple pouvoir de la création.

---

[325] Voyez les gravures de Moor, 75, n° 3.

les gravures dans le *Monumental Christiainty* de Lundy, p. 160.		
Christna monte au Swarga et devient Nirguna.	Le Bouddha monte au Nirvana.	Jésus monte au Paradis.

Vers le milieu de ce siècle les adeptes de ces trois religions se dénombraient comme suit [326] :

DE CHRISTNA : Brahmanes : 60.000.000

DU BOUDDHA : Bouddhistes : 450.000.000

DE JÉSUS : Chrétiens : 260.000.000 **[212]**

Tel est le présent aspect de ces trois grandes religions, dont chacune est reflétée, tour à tour, dans la suivante. Si les faiseurs de dogmes chrétiens s'en étaient tenus là, le résultat n'aurait pas été aussi désastreux, car il serait difficile, en vérité, de faire une mauvaise religion en se servant des sublimes enseignements de Gautama ou de Christna sous la figure de *Bhagavad*. Mais ils allèrent plus loin encore, et ajoutèrent au pur Christianisme primitif, les fables d'Hercule, d'Orphée et de Bacchus. De même que les Musulmans ne veulent pas admettre que leur Koran ait été édifié sur les bases de la *Bible* juive, les Chrétiens ne veulent pas non plus confesser qu'ils sont redevables de presque tout aux religions des Hindous. Mais les Hindous ont une chronologie pour leur en fournir la preuve. Nous voyons les meilleurs et les plus savants de nos auteurs, cherchant vainement à établir l'extraordinaire ressemblance – allant souvent jusqu'à l'identité – qui existe entre Christna et le Christ, et qui serait dfle aux *Evangiles* apocryphes de *l'Enfance et de saint Thomas*, lesquels évangiles "avaient probablement circulé sur la côte du Malabar, et ont ainsi déteint sur l'histoire de Christna [327]". Pourquoi ne pas accepter la vérité en toute sincérité, et renversant les choses, admettre que saint Thomas, fidèle à la politique de prosélytisme qui caractérisait les premiers Chrétiens, lorsqu'il se trouva en présence au Malabar de l'original du Christ Mythique dans le

[326] Estimation de Max Müller.

[327] *Monumental Christianity* du D[r] Lundy, p. 153.

personnage de Christna, chercha à fondre les deux en un seul, et, adoptant dans son évangile (d'où tous les autres furent copiés) les détails les plus importants de l'histoire de l'Avatar hindou, il greffa l'hérésie chrétienne sur la religion primitive de Christna. Pour celui qui est au courant de l'esprit du Brahmanisme, la notion que les Brahmanes accepteraient quoi que ce soit du dehors, et surtout d'un étranger, est parfaitement ridicule. Qu'eux les gens les plus fanatiques en ce qui a trait aux affaires religieuses, qui, pendant de longs siècles n'ont pas consenti à adopter une seule coutume européenne, puissent être soupçonnés d'avoir introduit dans leurs livres sacrés les "légendes non vérifiées d'un Dieu étranger", cette notion est si absurde et si illogique, que c'est une perte de temps que d'essayer de le contredire !

Nous ne nous arrêterons pas à considérer la ressemblance fort bien connue, entre les formes extérieures du culte Bouddhique, (surtout celles du Lamaïsme), et du culte Catholique Romain dont la constatation fut si chèrement payée par le pauvre abbé Huc, mais nous passerons immédiatement à la comparaison **[213]** des points les plus essentiels. Parmi tous les manuscrits originels, traduits de différentes langues où le Bouddhisme est exposé, les plus extraordinaires et les plus intéressants sont le *Dhammapada de Bouddha*, ou le *Sentier de la Vertu*, traduit du Pâli, par le colonel Rogers [328] et la *Roue de la Loi*, qui contient l'opinion d'un Ministre d'Etat siamois sur sa religion et sur d'autres, et qui a été traduit par Henry Alabaster [329]. La lecture de ces deux livres, et la découverte de similitudes de pensée et de doctrine, allant parfois jusqu'à l'identité, ont incité le Dr Inman à écrire les nombreux passages suivants d'une profonde vérité, contenus dans un de ses derniers ouvrages, "*Ancient Faith and Modern*" [330]. "Je parle en toute bonne foi p, écrit ce bienveillant et sincère savant, "en disant qu'après quarante ans d'expérience parmi ceux qui professent le christianisme et ceux qui proclament... avec plus ou moins de sérénité, leur désaccord pour ses doctrines, j'ai remarqué des vertus plus sincères et une moralité plus grande chez ceux-ci que chez ceux-là... Je connais personnellement de pieux et de bons chrétiens que j'honore, que j'admire, et que peut-être, je serais heureux d'imiter et

---

[328] *Paraboles de Buddhaghosa* traduites du Birman par le col. H.T. Rogers avec une préface de M. Müller, contenant la *Dhammapada*, 1870.

[329] Interprète du Consulat général au Siam.

[330] *Ancient Faith and Modern*, p. 162.

d'égaler ; mais ils méritent l'éloge que j'en fais, à cause de leur bon sens, parce qu'ils ont ignoré jusqu'à un certain point la doctrine de la foi, et qu'ils ont pratiqué et cultivé les bonnes œuvres... A mon avis, les chrétiens les plus méritoires dont j'ai connaissance sont des *Bouddhistes transformés*, bien que, probablement, aucun d'eux n'ait jamais entendu parler de Siddhârtha" [331].

Il y a entre les articles de foi, et les cérémonies des cultes Lamaïco-Bouddhique et Catholique Romain, cinquante et un points qui présentent une parfaite et frappante ressemblance ; par contre il y en a quatre qui sont diamétralement opposés.

Comme il serait inutile d'énumérer les "ressemblances", car le lecteur les trouvera soigneusement détaillées dans l'ouvrage de Inman, *Ancien Faith and Modern* pp. 237-240, nous ne nous arrêterons qu'aux quatre divergences, et nous laisserons chacun en tirer ses conclusions.

1° "Les Bouddhistes maintiennent que rien de ce qui est contredit par la saine raison, ne peut être une véritable doctrine du Bouddha."	1° "Les Chrétiens acceptent toute espèce d'absurdité, si elle est Promulguée par l'Eglise, comme un article de foi [332]."
2° "Les Bouddhistes n'adorent pas la mère de Sakya a bien qu'ils lui rendent hommage comme à une sainte femme, élue pour être sa mère, A cause de sa grande vertu.	2° "Les Catholiques Romains adorent la mère de Jésus, et on lui adresse des prières pour invoquer son **[214]** aide et son intercession." Le culte de la Vierge a affaibli celui du Christ, et rejeté celui du Tout Puissant tout à fait dans l'ombre.
3° "Les Bouddhistes n'ont pas de sacrements."	3° "Ceux de l'Eglise Catholique sont au nombre de sept."

---

[331] *Ancient Faith and Modern* du Dr Inman, p 162.

[332] Les mots entre guillemets sont ceux du Dr Inman.

4° Les Bouddhistes ne croient pas au pardon de leurs péchés, sauf après une punition adéquate pour chaque mauvaise action. et une compensation proportionnée envers les parties lésées.	4° On promet aux Chrétiens que si seulement ils croient au "précieux sang du Christ", ce sang offert par lui en expiation des péchés de toute l'humanité (par cela entendez les Chrétiens) effacera tout péché mortel.

Laquelle de ces théologies se recommande le plus à un observateur sincère, c'est une conclusion que nous laissons au bon sens du lecteur ? L'une nous présente la lumière, l'autre les ténèbres. *La Roue de la Loi* dit ceci :

> "Les Bouddhistes croient que chaque acte, chaque parole, chaque pensée ont leur conséquence, qui apparaîtra, tôt ou tard, dans la condition présente ou dans une autre future. Les mauvaises actions produiront de mauvaises conséquences [333], les bonnes actions de bons effets : la prospérité ici-bas ou la naissance dans le ciel... dans une condition future [334]."

C'est de la justice stricte et impartiale. C'est la notion d'un Pouvoir Suprême, qui ne peut errer, et qui, n'a donc ni colère, ni pitié, mais qui laisse chaque cause, grande ou petite, opérer ses effets inévitables. "On vous mesurera avec la mesure dont vous vous serez servis [335], ne donne aucun espoir de pardon futur ou de salut par intercession, soit dans l'expression elle-même ou par son interprétation. La cruauté et la pitié sont des sentiments finis. La Divinité Suprême est infinie par conséquent elle ne peut être que JUSTE, et la Justice doit être aveugle. Les anciens païens entretenaient, à ce sujet, des notions autrement philosophiques que les Chrétiens modernes, car ils représentaient leur déesse de la Justice, Thémis, avec un bandeau sur les yeux, l'auteur siamois, de l'ouvrage en question, a encore une conception plus élevée de la Divinité que les

[333] Voyez le volume II de cet ouvrage, p.

[334] P.

[335] Saint Matthieu, VII, 2.

Chrétiens, lorsqu'il donne libre cours à sa pensée en disant : "Un Bouddhiste peut croire à l'existence d'un Dieu, sublime au-dessus de toutes les qualités et de tous les attributs humains – un Dieu parfait s'élevant au-dessus de l'amour, de la haine, de la jalousie, et se reposant tranquillement dans une félicité parfaite que rien ne peut troubler ; à un Dieu pareil il ne trouverait rien à redire, non pas par désir de Lui plaire, ou par peur de l'offenser, mais par vénération naturelle. **[215]** Mais il ne peut comprendre un Dieu qui possède des attributs et les qualités des hommes, un Dieu qui aime, qui hait, et qui montre sa colère ; une Divinité qui, qu'elle sait présentée par des missionnaires chrétiens, des Mahométans, des Brahmanes ou des Juifs, tombe au-dessous de son étalon d'un brave homme ordinaire [336]."

Nous avons souvent été surpris de constater les idées extraordinaires de Dieu et de Sa justice que semblerait entretenir en soute bonne foi nombre de Chrétiens qui s'en rapportent aveuglément au clergé pour leur religion, mais jamais à leur raison. Combien illogique est cette doctrine du Rachat. Nous nous proposons de la discuter avec les Chrétiens en nous plaçant au point de vue bouddhique, et de démontrer, dès l'abord, par quelle suite de sophismes, dont le but unique a été de resserrer le joug ecclésiastique sur les nuques populaires, on l'a finalement fait accepter comme un commandement divin ; nous ferons voir également qu'elle s'est révélée comme une doctrine éminemment pernicieuse et démoralisatrice.

Le clergé maintient que : quelle que soit l'énormité de nos crimes contre les lois divines et humaines, si nous croyons au sacrifice volontaire de Jésus pour le salut de l'humanité, Son sang nous lavera de toute souillure. La pitié divine est infinie et insondable. Il serait impossible de concevoir un péché humain assez damnable, pour que le prix offert par anticipation pour la rédemption du pécheur, ne suffise pas à l'effacer, même s'il était encore mille fois plus haïssable. Et, de plus, il n'est jamais trop tard pour se repentir. Même si le pécheur attend jusqu'à la dernière minute de la dernière heure de son dernier jour de sa vie mortelle, avant que ses lèvres blêmes ne murmurent la confession de foi, il peut aller au paradis ; ce fut le cas du larron mourant, et ce peut être le cas de tous les autres aussi vils que lui. Voilà ce que nous enseigne l'Eglise.

---

[336] P. 25.

Mais si nous faisons un pas en dehors du cercle de la foi et si nous considérons l'univers comme un tout, équilibré par l'exquise coordination de ses parties, la saine logique, et le moindre sentiment rudimentaire de Justice se révoltent contre ce Rachat par substitution ! Si le criminel n'a péché que contre lui-même, et n'a causé de tort qu'à lui-même ; si par sa sincère repentante il a effacé tous ses actes passés, non seulement de la mémoire des hommes, mais de ces archives impérissables qu'aucune Divinité – même la plus haute – ne peut faire disparaître, ce dogme ne pourrait pas être incompréhensible. Mais lorsqu'on soutient qu'on peut faire du tort à ses semblables, tuer, révolutionner **[216]** l'équilibre de la société, et renverser l'ordre naturel des choses, pour obtenir ensuite son pardon en croyant – par lâcheté, par espoir ou par contrainte, cela n'a pas d'importance – que le sang répandu lavera les taches d'un autre sang versé, cela est absurde ! *Le résultat* d'un crime peut-il être effacé même si ce crime a été pardonné ? Les effets d'une cause ne se limitent jamais à la cause elle-même, et le résultat d'un crime ne peut jamais ne concerner que l'offenseur et sa victime. Chaque bonne action ainsi que chaque mauvaise a aussi sûrement ses effets que la pierre lancée dans une eau tranquille. Cette comparaison est triviale, mais c'est la meilleure qu'on ait encore trouvée, nous en ferons donc usage. Les cercles concentriques sont plus étendus et plus rapides suivant que la pierre est plus ou moins grande, mais le plus petit caillou, le plus petit grain de sable produit sa vague, si minuscule soit-elle. Et ce mouvement n'est pas seulement visible à la surface. En dessous, invisible, dans toutes les directions, chaque goutte pousse l'autre jusqu'à ce que le fond et les bords aient été remués par cette force. Bien plus, l'air au-dessus de l'eau a été mis en mouvement par elle, et cette vague passe, ainsi que le prétendent les physiciens, d'une couche à l'autre, sans interruption et sans fin dans l'espace. La matière a reçu une impulsion, et elle n'est jamais perdue et ne peut plus être rappelée !...

Il en est de même du crime et de son contraire. L'acte peut être instantané, les effets en sont éternels. Si, après avoir lancé la pierre dans la mare, nous pouvons la rappeler, niveler les ondes, annuler la force employée, remettre les vagues éthériques dans leur ordre antérieur de non-être, et effacer toute trace de l'acte de jeter la pierre, si bien que les archives du Temps ne montreront pas qu'elle ait jamais été lancée, *alors*, et alors seulement nous pourrons patiemment écouter les arguments chrétiens pour prouver l'efficacité de ce Rachat.

Le *Times* de Chicago publiait récemment la liste du bourreau pour le premier semestre de l'année courante (1877) – une longue et terrible liste de meurtres et d'exécutions. Les consolations religieuses furent données à presque tous ces meurtriers, et beaucoup d'entre eux proclamèrent qu'ils avaient reçu l'absolution divine en vertu du sang de Jésus, et qu'ils allaient entrer ce jour même, au Paradis ! *Leur conversion eut lieu en prison*. Voyons jusqu'où va ce compte de Doit et Avoir de la Justice Chrétienne (!) : tous ces meurtriers aux mains rouges, poussés par les démons de la luxure, de la vengeance, de la cupidité, du fanatisme, ou simplement par la soif du sang, assassinèrent leurs victimes, sans leur laisser dans la plupart des cas le temps de se repentir, ou d'implorer Jésus de laver leurs péchés dans son **[217]** sang. Elles moururent probablement pécheresses et naturellement – suivant la logique théologique – elles reçurent le prix de leurs offenses, grandes ou petites. Mais le meurtrier, saisi par la justice humaine, est mis en prison, plaint par les sentimentalistes ; on prie avec lui et pour lui et il prononce les mots magiques de conversion ; il monte alors à l'échafaud, enfant racheté de Jésus ! Sans le meurtre, on n'aurait pas prié pour lui ; il n'aurait pas été racheté, pardonné. Cet homme a donc eu raison d'assassiner, car, par-là, il a obtenu la félicité éternelle. Quant à la victime ou sa famille, ses parents, ses amis, ses relations sociales – la Justice n'a-t-elle aucune récompense pour eux ? Faut-il qu'ils souffrent dans ce monde et dans l'autre, tandis que celui qui leur a fait tort prend place à côté du "Saint Larron" du Calvaire, dans la félicité éternelle ? A cette question le clergé se garde bien de répondre.

Steve Anderson était un de ces criminels américains, condamné pour double meurtre, incendie et vol. Il se convertit avant de mourir, mais l'histoire nous informe que "*son confesseur s'opposa à ce que l'on sursit à son exécution en disant qu'il était certain de son salut si on l'exécutait sur le champ, mais qu'il ne pouvait pas en répondre si l'exécution était différée*." Nous est-il permis de demander à ce prêtre la raison d'une opinion aussi monstrueuse. Comment pouvait-il être *certain*, en face de l'avenir insondable, et des effets infinis de ces meurtres, de ces crimes et de ces vols ? Il ne pouvait être *certain* de rien du tout, sinon que cette doctrine abominable est la cause des trois quarts des crimes des soi-disant Chrétiens ; que ces épouvantables causes doivent produire de monstrueux effets, qui à leur tour donneront naissance à d'autres causes, et ainsi de

suite à travers l'éternité jusqu'à l'accomplissement final que nul homme ne peut prévoir.

Prenez, si vous le voulez, un autre crime, un des plus égoïstes, cruel et lâche, et néanmoins un des plus fréquents ; je veux parler de la séduction d'une jeune fille. Par instinct social d'autopréservation, la victime est jugée sans pitié, et mise au ban de la société. Elle peut être poussée à l'infanticide, ou au suicide ; si elle craint trop la mort, elle vivra probablement pour se plonger dans une carrière de vice et de crime. Elle peut enfanter une famille de criminels, lesquels, comme dans l'histoire du célèbre Jukes, dont M. Dugdale a publié les détails effrayants, engendra d'autres générations de criminels au nombre de plusieurs centaines dans une période de cinquante ou soixante ans. Tout ce désastre social avait été occasionné par la passion égoïste d'un seul homme ; la Justice Divine lui pardonnera-t-elle avant que son crime n'ait été expié, et la punition ne doit-elle retomber que sur les misérables scorpions humains engendrés par sa luxure ? **[218]**

Une clameur vient de s'élever en Angleterre lorsqu'on a découvert que des pasteurs Anglicans pratiquaient largement la confession auriculaire, et donnaient l'absolution après imposition de pénitences. Les enquêtes ont démontré que le même état de choses existait, plus ou moins aux Etats-Unis. Les prêtres interrogés à ce sujet se retranchèrent triomphalement derrière les paragraphes du Livre Liturgique (*Book of Common Prayer*) qui leur donne très clairement l'autorisation d'absoudre les péchés par le pouvoir de "Dieu, le saint Esprit a, pouvoir qui leur a été conféré par l'évêque quand celui-ci leur imposa les mains au moment de l'ordination. L'évêque consulté invoqua *l'Evangile selon Matthieu* XVI. 19, comme son droit de lier et de délier sur la terre ceux qui seraient bénis ou damnés dans le Ciel ; et la succession apostolique comme preuve de sa transmission de Simon Barjona à lui-même. Le présent ouvrage a certainement manqué son but si nous n'avons pas établi la preuve 1°, que Jésus, le Dieu-Christ, est un mythe inventé deux siècles après la mort du véritable Jésus hébreu ; 2° que, par conséquent, il n'a jamais pu donner à saint Pierre ou à une autre personne une autorité ou un pouvoir plénier quelconque ; 3° que même si une telle autorité lui a été conférée le mot Petra (Rocher) se réfère aux vérités révélées du Petroma, et non à celui qui le renia par trois fois ; et que, de plus, la succession apostolique n'est qu'une fraude grossière et palpable ; 4° que *l'Évangile selon saint Matthieu* est une œuvre basée sur un manuscrit totalement différent. Par conséquent le tout n'est qu'une

imposture aussi bien envers les prêtres qu'envers les pénitents. Mais laissant de côté, pour le moment, toutes ces considérations, qu'il nous soit permis de demander à tous ces prétendus agents des trois dieux de la Trinité, comment ils concilient les notions les plus rudimentaires d'équité, avec le pouvoir de pardonner les péchés qui leur a été octroyé ; *comment se fait-il qu'ils n'aient pas été investis, par un miracle, du pouvoir d'effacer le fort fait aux personnes et aux biens* ? Qu'ils rendent la vie à l'homme assassiné ; qu'ils rendent l'honneur à ceux auxquels on l'a ravi ; la propriété à ceux qui ont été dépouillés, et qu'ils obligent les balances de la justice humaine et divine à reprendre leur équilibre. Nous pourrons alors prendre en considération leur pouvoir de lier et de délier. Qu'ils nous disent s'ils en sont capables. Jusqu'à ce jour le monde n'a bénéficié que de sophismes – acceptés par foi aveugle ; nous demandons des preuves tangibles et palpables de la justice et de la miséricorde de leur Dieu. Mais non, ils demeurent tous muets ; aucune réponse ne se fait entendre et malgré tout, la Loi inexorable et infaillible de Compensation suit son cours implacable. Mais si nous observons sa marche nous constatons qu'elle ignore **[219]** les croyances ; qu'elle n'a pas de préférences, mais que ses rayons et ses foudres tombent également sur les païens et sur les chrétiens. Aucune absolution ne peut protéger celui-ci s'il est coupable ; aucun anathème ne blessera celui-là s'il est innocent.

Loin de nous une pareille conception dégradante de la justice divine, comme celle prêchée par les prêtres, de leur propre autorité. Elle n'est bonne que pour les lâches et les criminels ! Si elle est étayée par toute une armée de Pères et d'ecclésiastiques, nous avons pour nous la plus haute de toutes les autorités, le sentiment instinctif et révèrent de l'immortelle et omniprésente loi d'harmonie et de justice.

Mais, outre celle de la raison, nous avons d'autres preuves pour montrer qu'une pareille notion n'est nullement justifiée. Les Évangiles étant une "Révélation Divine", les chrétiens considèreront leur témoignage comme concluant. Affirment-ils que Jésus s'est donné en sacrifice volontaire ? Au contraire, il n'y a pas un seul mot qui vienne soutenir cette thèse. Ils font voir clairement qu'il aurait préféré vivre pour continuer ce qu'il considérait comme sa mission, et *qu'il mourut parce qu'il ne pouvait faire autrement et seulement lorsqu'il eut été trahi*. Avant cela, lorsqu'on (avait menacé de violences, *il s'était rendu invisible*, en employant son pouvoir mesmérique sur les spectateurs, pouvoir dont dispose tout adepte oriental, et il réussit à leur échapper. Lorsqu'enfin, il vit que son heure était

venue, il succomba à l'inévitable. Mais voyez-le dans le jardin, sur le Mont des Oliviers, où luttant dans son agonie, "sa sueur devint comme des grumeaux de sang", il pria avec ferveur pour que cette coupe fût éloignée de lui, il tomba épuisé par cette lutte, au point qu'un ange du ciel dût être envoyé pour le fortifier ; dites-nous après cela, si ce tableau est celui d'un otage et d'un martyr volontaire. Et afin de ne laisser aucun doute dans notre esprit et pour couronner le tout, nous avons son cri de désespoir : "Ta volonté soit faite, et NON LA MIENNE !" (Luc, XXII. 42. 43).

On lit, en outre, dans les Pouranas, que Christna fut cloué à un arbre par la flèche d'un chasseur, lequel, suppliant le dieu mourant de lui pardonner, en reçut la réponse suivante : "Va, chasseur, par ma faveur, au Ciel, la demeure des dieux... L'Illustre Christna s'étant alors uni à son Esprit pur, spirituel, inexhaustible, inconcevable, non-né, inaltérable, impérissable et universel, qui ne forme qu'un avec Vasudéva, abandonna son corps mortel, et... devint Nirguna" (*Vishnou Pourana* de Wilson, p. 612). N'est-ce pas là (origine du récit du Christ pardonnant au larron sur la croix, et lui promettant une place en paradis ? "De tels exemples, dit le D[r] Lundy dans son *Monumental Christianity*, ne nous autorisent-ils pas à rechercher leur origine et leurs signification, **[220]** *si longtemps avant le Christianisme*", et il ajoute néanmoins : "La notion de Christna, sous la forme d'un berger est, à mon avis, plus ancienne que toutes deux (les *Evangiles de l'Enfance* et celui de St Jean) *et prophétique du Christ*" (p. 156).

Les faits de cette nature, ont probablement fourni, par la suite, un prétexte plausible pour déclarer comme apocryphes tous les ouvrages tels que les *Homélies*, qui laissent entrevoir clairement, l'absence complète d'une autorité plus ancienne pour la doctrine de l'expiation. Les *Homélies* ne sont pas en grande contradiction avec les *Evangiles* ; elles le sont, par contre, totalement avec les dogmes de l'Eglise. Pierre ignorait tout de l'expiation ; et sa vénération pour le mythique père Adam, ne lui aurait jamais permis d'admettre que ce patriarche eût péché et qu'il était maudit. Les écoles théologiques d'Alexandrie ne paraissent pas non plus avoir connu cette doctrine, Tertullien non plus ; les Pères primitifs ne l'ont jamais discutée. Philon le juif présente l'histoire de la chute comme un

symbole, et Origène la considérait, de même que Paul, comme une allégorie [337].

Qu'ils le veuillent ou non, les Chrétiens sont tenus de faire crédit à la ridicule histoire de la tentation d'Eve par un serpent. En outre, Augustin s'est formellement prononcé à ce sujet. "Dieu, par Sa volonté arbitraire, dit-il, a choisi d'avance certaines personnes, *sans égard à leur foi ou à leurs bonnes œuvres, et Il a irréparablement ordonné de leur octroyer la félicité éternelle ; tandis qu'Il en a condamné d'autres, de la même façon, à la réprobation éternelle* !" (*De dono perseverantiæ*) [338].

Calvin promulgua des notions sanguinaires de partialité divine tout aussi horribles. "La race humaine, radicalement corrompue par la chute d'Adam, porte en elle le stigmate et l'impuissance **[221]** du péché originel ; sa rédemption ne peut s'effectuer que par une incarnation et une propitiation ; la grâce qui choisit peut seule faire participer l'âme à cette rédemption, et cette grâce, une fois donnée, ne peut plus être perdue ; *cette élection ne peut venir que de Dieu, et elle ne comprend qu'une partie de la race, l'autre étant abandonnée à la perdition ; élection et perdition* (*horrible decretum*) sont toutes deux prédestinées dans le plan Divin ; ce plan est un décret, et ce décret est éternel et immuable... la justification est le résultat de la *foi seule, et la foi est un don de Dieu*."

---

[337] Voyez le *Conflit entre la Religion et la Science* de Draper (p 224).

[338] C'est la doctrine des Supralapsariens, qui affirment que "*Dieu avait établi la prédestination de la chute d'Adam*, avec toutes ses conséquences néfastes, de toute éternité, et que nos premiers parents ne jouirent dès le début d'aucune liberté."

C'est également à cette doctrine éminemment morale que le monde catholique fut redevable, au XIème siècle, de l'institution de l'ordre connu sous le nom de Moines Carthusiens. Son fondateur Bruno fut poussé à fonder cet ordre monstrueux par une circonstance qui vaut bien la peine d'être relatée ici parce qu'elle fournit une image graphique de cette prédestination divine. Un ami de Bruno, médecin français, universellement réputé pour sa grande *piété, sa pureté orale et sa charité*, mourut, et son corps fut veillé par Bruno lui-même. Trois jours après sa mort, au moment où il allait être enterré, le pieux médecin s'assit sur son séant et déclara d'une voix forte et solennelle, "que par le juste jugement de Dieu il était éternellement damné". Ayant annoncé ce message consolateur depuis "l'autre rive", il retomba dans les griffes de la mort.

De leur côté les théologiens Parsis s'expriment ainsi : "Si quelqu'un parmi vous commet un péché dans la conviction qu'il sera sauvé par *quelqu'un*, tant le trompeur que le trompé seront damnés jusqu'au jour de Rasta chez... Il n'y a pas de Sauveur. Vous recevrez dans l'autre monde la récompense de vos actions... Vos Sauveurs sont vos actes et Dieu lui-même. (*The Modern Parsis*, conférence de Max Müller, 1862).

O, divine justice, que de blasphèmes ont été prononcés sur toi ! Malheureusement, pour toutes les spéculations de cette nature, la croyance dans l'efficacité propitiatoire du sang répandu, peut se retracer à travers les plus anciens rites. Il n'y a peut-être pas une seule nation qui l'ait ignorée. Chaque peuple a offert aux dieux des sacrifices animaux et même humains, dans l'espoir d'écarter par ce moyen une calamité publique, et de conjurer le courroux d'une divinité vengeresse. Il y a des exemples de généraux grecs et romains offrant leurs vies pour le succès de leurs armées. César s'en plaint, et traite cela de superstition gauloise. "Ils se vouent à la mort... persuadés que si la vie n'est pas donnée pour une autre vie, les dieux immortels ne peuvent être apaisés", écrit-il. "Si un malheur doit tomber sur ceux qui sacrifient en ce moment, ou sur l'Egypte, qu'il retombe sur cette tête", disaient les prêtres égyptiens en sacrifiant un de leurs animaux sacrés. Et l'on criait des imprécations sur la tête de la victime expiatoire, autour des cornes de laquelle on enroulait une bande de byblus [339]. On emmenait généralement l'animal dans une région aride, consacrée à Typhon, dans ces âges primitifs, alors que cette divinité fatale jouissait encore d'une certaine considération parmi les Egyptiens. C'est cette coutume qui est à la base du "bouc émissaire", des Juifs, lesquels, lorsque l'âne-dieu rouge fut répudié par les Egyptiens, offrirent leurs sacrifices à une autre divinité, "la génisse rouge".

"Que tous les péchés commis en ce monde retombent sur moi, afin que le monde soit libéré", s'écrie Gautama, le sauveur hindou, des siècles avant notre ère.

Nul ne prétendra en notre temps que ce furent les Egyptiens qui empruntèrent quoi que ce soit aux Israélites, comme on accuse aujourd'hui les Hindous de le faire. Bunsen, Lepsius, Champollion, ont depuis longtemps établi la précédence de l'Egypte sur les Israélites, aussi bien en ancienneté, que, pour tout ce qui a trait aux rites religieux que nous constatons encore chez "le **[222]** peuple élu". Il n'est pas jusqu'au *Nouveau Testament* qui ne fourmille de citations et de répétitions du *Livre des Morts*, et Jésus, si tout ce que lui attribuent ses quatres biographes est vrai, doit avoir eu connaissance des Hymnes Funéraires égyptiens [340]. Dans *l'évangile selon Matthieu*, nous retrouvons des phrases entières de l'ancien

---

[339] *De Isid et Osir*, p. 380.

[340] Toute tradition démontre que Jésus fut éduqué en Egypte et qu'il passa son enfance et son adolescence dans les fraternités Esséniennes, et autres communautés mystiques.

Rituel sacré qui précéda notre ère de plus de 4000 ans. Voyons la comparaison [341].

L' "âme" soumise aux épreuves est amenée devant Osiris, le "Seigneur de Vérité", qui est assis, orné de la croix égyptienne, emblème de la vie éternelle, et tenant dans la main droite le Vannus ou le fouet de justice [342]. L'esprit commence, dans la "Salle des deux Vérités" une ardente supplique, en énumérant toutes ses bonnes actions, supporté par les réponses des quarante-deux assesseurs, ses actions incarnées et ses accusateurs. S'il se justifie, on s'adresse alors à lui comme Osiris, lui donnant ainsi le nom de la divinité de laquelle procède son essence divine, et les mots suivants, pleins de majesté et de justice, sont alors prononcés ! "Laissez partir l'Osiris ; vous voyez il est sans tache... Il a vécu de vérité, il s'est nourri de vérité... *Le dieu lui a donné la bienvenue* comme il le désirait. *Il a nourri mes affamés, il a donné à boire à ceux qui avaient soif, il a donné des vêtements à ceux qui n'en avaient pas*... Il a fait de la nourriture sacrée des dieux, l'aliment des esprits."

Dans la parabole du *Royaume des Cieux*, (*Matthieu* XXV) le *Fils de l'Homme* (Osiris est également appelé le Fils) assis sur trône de sa gloire, jugeant les nations, dit aux justifiés : "Venez, vous qui êtes bénis de mon père (*le* Dieu) prenez possession du royaume... Car *j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire, j'étais nu et vous m'avez vêtu*" [343]. Et afin de compléter la ressemblance,

---

[341] Bunsen découvrit quelques documents qui prouvent par exemple que le langage et le culte religieux des Egyptiens existaient non seulement au début de l'ancien Empire, "mais qu'ils étaient déjà si bien établis et enracinés qu'ils ne reçurent *qu'un très faible dével*oppement au cours de l'ancien empire, du moyen et de l'empire moderne a et, tandis que le début de cet ancien empire a été placé par lui à la période antérieure à Ménès, au moins 4.000 ans avant J.-C., l'origine des anciennes prières Hermétiques et des hymnes du *Livre des Morts*, doit, suivant Bunsen, être attribuée à l'époque de la dynastie pré-Ménite, d'Abydos (entre 4.000 et 4.500 ans avant J.-C.) prouvant ainsi, que le "système du culte et de la mythologie Osiriens, était déjà établi 3 000 ans avant l'époque de Moïse."

[342] Il portait également le nom de "*hameçon de l'attraction*". Virgile en parle comme du *Mystica Vannus Iacchi*. Géorgiques, I, 166.

[343] Dans une causerie aux Délégués de l'Alliance Evangélique, New-York, 1874, M. Peter Cooper, un Unitarien et un des plus nobles chrétiens *pratiques* de notre époque, termine avec les mémorables paroles suivantes : "Dans ce *dernier compte final*, il sera heureux pour nous si nous trouvons que notre influence dans cette vie a été de nourrir les affamés, de vêtir ceux qui étaient nus, et de diminuer la souffrance de ceux qui sont malades ou en prison." De telles paroles d'un homme qui a donné deux millions de dollars en charités ; qui a éduqué quatre mille Jeunes filles dans les arts utiles, au moyen desquelles elles gagnent honnêtement leur vie ; qui a entretenu une

(*Matthieu*, III, **[223]** 12) Jean décrit le Christ comme Osiris, "Il a son *van* (ou *vannus*) dans la main, il nettoiera son aire, et il amassera son blé dans son grenier."

Il en est de même pour les légendes bouddhiques. Dans *Matthieu* IV, 19, on fait dire à Jésus : "Suivez-moi, et je vous ferai *pécheurs* d'hommes", au cours d'une conversation entre lui, Simon, Pierre et son frère André.

Dans *Der Weise and der Thor* de Schmidt [344], ouvrage plein d'anecdotes sur le Bouddha et ses disciples, le tout pris dans les textes originaux, on dit d'un converti à la nouvelle religion, "qu'il avait été attrapé par l'hameçon de la doctrine, de même qu'un poisson est retiré de l'eau au moyen de l'appât et de la ligne". Dans les temples du Siam, l'image du Bouddha à venir, le Maïtreya Bouddha, est représenté ayant en mains un filet de pêcheur tandis que dans le Tibet il tient une sorte de piège. L'explication qu'on en donne est la suivante : "Il (le Bouddha) répand sur l'Océan de la naissance et de la mort, la fleur de Lotus de la loi bienfaisante comme *un appât* ; au moyen du filet de la dévotion, qui n'est jamais tendu en vain, il ramène les êtres vivants comme des poissons, et il les emporte sur l'autre rive du fleuve, où existe la véritable compréhension" [345].

Si les savants archevêques Cave, Grabe et le Dr Parker, qui luttèrent si vaillamment, de leur temps, pour qu'on admît l*es Epîtres de Jésus-Christ et d'Abgarus, roi d'Edessa*, dans le Canon des *Ecritures*, avaient vécu à notre époque de Max Müller et de sanscritisme, nous doutons fort qu'ils eussent agi comme ils le firent. La première mention de ces Epîtres fut faite par le célèbre Eusèbe. Ce pieux évêque paraît s'être donné la tâche de fournir au Christianisme les preuves les plus inattendues pour en corroborer les fantaisies les plus abracadabrantes. Nous ne savons si nous devons comprendre parmi les nombreux talents de l'évêque de Césarée la connaissance du cingalais, du pahlavi, du tibétain et d'autres idiomes ;

---

bibliothèque publique, un musée et une salle de lecture, libre de tous frais ; qui a institué des classes pour les ouvriers ; qui a fait faire des conférences par les savants les plus renommés, ouvertes à tout le monde ; qui a été à l'avant-garde de toutes les bonnes œuvres, à travers une vie longue et sans tache, ces paroles portent en elles la force qui marque les bienfaiteurs de l'humanité. Les actes de Peter Cooper obligeront la postérité à réserver une place dans tous les cœurs à ses paroles qui sont d'or.

[344] *Aus dem Tibetischen übersetzt and mit dem Originaltexte herausgegeben* de S.J. Schmidt.

[345] *Buddhism in Tibet*, par Emil Schlagintweit, 1863, p. 213.

mais il est certain que les lettres de Jésus et d'Abgarus, ainsi que le récit du portrait du Christ, reproduit sur un morceau d'étoffe, qui servit pour lui essuyer le visage, **[224]** ont été transcrits par lui du Canon bouddhique. Sans soute, l'évêque déclara qu'il avait trouvé, lui-même, la lettre écrite en langue syriaque et conservée parmi les registres et les archives de la cité d'Edessa, où régnait d'Abgarus [346]. Rappelons ici les paroles de Babrias : "Le Mythe, ô fils du roi Alexandre, est une ancienne invention humaine des Syriens, qui vivaient, jadis, sous Ninus et Bélus." Edessa était une des anciennes "cités saintes". Les Arabes la vénèrent encore aujourd'hui et on y parle l'arabe le plus pur. Ils lui donnent encore son ancienne appellation d'Orfa, anciennement la ville *Arpha-Kasda* (Arphaxad), siège d'un collège de Chaldéens et de Mages ; dont le missionnaire nommé Orphée, transporta en Thrace les Mystères Bacchiques. Eusèbe, tout naturellement, y trouva les récits qu'il incorpora dans l'histoire d'Abgarus, ainsi que dans celle du portrait reproduit sur une toile, de même que celui de Bhagavat, ou du bienheureux Tathagatâ (le Bouddha) [347] obtenu par le roi Binbisara [348]. Le Roi l'ayant apporté, Bhagavat y projeta son ombre [349]. Le "morceau d'étoffe miraculeuse" et son ombre, sont encore conservés, disent les Bouddhistes ; mais l'ombre, elle-même, est rarement visible."

De la même manière, l'auteur gnostique de *l'Evangile selon saint Jean*, copia et métamorphosa la légende d'Ananda qui demandait un peu d'eau à une femme de Matangha – le pendant de la femme rencontrée par Jésus au puits [350], qui lui dit qu'elle appartenait à une caste inférieure, et ne pouvait

---

[346] *Ecclesiastical History*, lib. I, c. 13.

[347] Tathagata est le Bouddha, "celui qui marche dans les pas de ses prédécesseurs" ; comme *Bhagavat* – il est le Seigneur.

[348] Comme pendant, nous avons l'histoire de sainte Véronique.

[349] *Introduction h l'Histoire du Buddhisme indien*, E. Burnouf. p. 341.

[350] Moïse était un célèbre pratiquant de la Science hermétique. Si nous tenons compte qu'on fait échapper Moïse (Asarsiph) au Pays de Madian, et qu'il s'assit "prés d'un puits", (Exode II) nous en déduisons ce qui suit :

Le "Puits" jouait un rôle prépondérant dans les Mystères des fêtes bacchiques. II a la même signification dans le langage sacerdotal de tous les peuples. Un puits est "la source du salut" mentionnée dans Esaïe (XII, 3). Dans son sens spirituel l'eau constitue le *principe mâle*. Par son rapport physique dans l'allégorie de la création, l'eau est le chaos, et le chaos est le principe féminin vivifié par l'Esprit de Dieu – le principe mâle. Dans la *Cabale*, *Zachar* signifie *mâle*, et le Jourdain était appelé Zachar (*Universal History*, vol. II, p. 429). Il est à noter que le père de Jean-Baptiste, le prophète du Jourdain – Zacchar – portait le nom de *Zachar-ias*. Un des noms de Bacchus est *Zagreus*. La cérémonie d'asperger d'eau le sanctuaire était sacrée dans les rites Osiriens, de même que dans les institutions mosaïques. Il est dit dans le Mishna "tu demeureras à Succa, et tu *verseras*

rien avoir à faire **[225]** avec un saint moine. "Ma sœur, je ne te demande, répond Ananda, ni de quelle caste tu es, ni quelle est ta famille ; je ne te demande qu'un peu d'eau, si tu peux m'en donner." Cette femme de Matangha, charmée et émue jusqu'aux larmes, se repentit, et entra dans l'ordre monastique de Gautama, où elle devint une sainte, sauvée d'une vie de désordre par Sakya-muni. Beaucoup de ses actes subséquents furent empruntés par les plagiaires chrétiens pour en parer Marie-Madeleine et d'autres femmes saintes et martyres.

"Et quiconque donnera seulement un verre d'eau à l'un de ces petits parce qu'il est mon disciple, je vous le dis en vérité, il ne perdra point sa récompense", dit l'Evangile (*Matthieu*, X, 42). "Quiconque, avec un cœur pur et croyant, offre seulement une goutte d'eau, ou la présente devant l'assemblée spirituelle, aux besogneux, ou à une bête ou la donne à boire aux pauvres, des champs ; cette action Méritoir ne sera pas perdue dans les siècles sans nombre", dit le *Canon* "Bouddhique [351].

Au moment de la naissance du Bouddha 32.000 merveilles eurent lieu. Les nuages s'arrêtèrent dans les cieux, les eaux des fleuves cessèrent de

---

de l'eau pendant sept jours, et les tuyaux pendant six jours" (*Mishna succah*, p. I). "Prends de la terre *vierge*.. et pétris la poussière avec de *l'EAU vivante*, commande le Sohar (*Introduction au Sohar* ; *Kabbala Denudata*, II, pp. 220-221). Cornelius Agrippe fait la citation suivante : Seule "la terre et l'eau, suivant Moïse, sont capables de donner naissance à une *âme vivante*". L'eau de Bacchus était supposée donner le saint Pneuma à l'initié ; et chez les chrétiens, elle lave tous les péchés dans le baptême par le pouvoir du *Saint-Esprit*. Dans son sens cabalistique, le "puits" est l'emblème mystérieux de la *Doctrine Secrète*. "Si quelqu'un a soif *qu'il vienne à moi et qu'il boive*", dit Jésus (Jean, VII, 37).

Il est par conséquent parfaitement naturel de représenter Moïse, l'adepte, assis auprès d'un puits. Les *sept* filles du prêtre Hénite de Madian, qui venaient puiser de l'eau pour remplir les auges et *abreuver le troupeau de leur père*, s'approchent de lui. Nous retrouvons ici le nombre sept, le nombre mystique. Dans l'allégorie ci-dessus, les filles représentent *les sept pouvoirs occultes*. "Les bergers arrivèrent et les chassèrent (les sept filles). Alors Moïse se leva, prit leur défense et fit boire leur troupeau". Suivant quelques interprètes cabalistes, les bergers représenteraient les sept "Stellaires mal disposés" des Nazaréens ; car dans l'ancien texte samaritain, le nombre de ces bergers est également de sept (voyez les ouvrages cabalistiques).

Moïse ayant conquis les sept Puissances *mauvaises*, et gagné l'amitié des sept pouvoirs *occultes* bienfaisants, demeura chez Réuel, le prêtre de Madian, qui invita "l'Egyptien" à prendre de la nourriture, c'est-à-dire à s'assimiler sa sagesse. Suivant la Bible les anciens de Madian étaient connus comme de grands prophètes et devins. Enfin Réuel, ou Jethro, l'initiateur et l'instructeur de Moïse lui donne sa fille en mariage. Cette fille c'est Zipporah, c'est-à-dire la Sagesse ésotérique, la brillante lumière de la connaissance, car Siprah signifie a le brillant a ou "le resplendissant a du mot "Sapar", briller. Sippara, en Chaldée, était la cité du "soleil". C'est ainsi que Moïse fut initié par le Madianite, ou plutôt le Kénite, et de là l'allégorie biblique.

[351] Schmidt, *Der Weise und der Thor*, p 37.

couler ; les fleurs suspendirent leur éclosion ; les oiseaux émerveillés retinrent leur chant ; toute la nature ralentit sa course et demeura dans l'attente. "Une lumière surnaturelle se répandit sur le monde ; les animaux s'arrêtèrent de manger ; les aveugles virent ; les boiteux et les muets furent guéris", etc. [352]. **[226]**

Voyons, maintenant, ce que dit le *Protevangelion* :

> "Au moment de la Nativité comme Joseph regardait en l'air, "Je vis, dit-il, *les nuages émerveillés* et les oiseaux de l'air s'arrêter dans leur vol... Et je vis les brebis dispersées... et *néanmoins les brebis étaient imm*obiles ; et regardant la rivière, je vis les agneaux la *bouche près de l'eau, la touchant, mais ne buvant pas*.
>
> "*Un nuage resplendissant couvrit alors la grotte*. Mais tout à coup, *le nuage devint une grande lumière* à l'intérieur de la grotte, de sorte que les yeux ne purent pas la supporter... La main de Salomé, qui était flétrie, fut guérie incontinent... Les aveugles virent ; les boiteux et les muets guérirent " [353].

Lorsque le jeune Gautama fut envoyé à l'école sans jamais avoir étudié auparavant, il éclipsa tous ses compétiteurs ; non seulement en calligraphie mais en arithmétique, en mathématiques, en métaphysique, à la lutte, au tir à l'arc, en astronomie, en géométrie, et finalement confondit même ses professeurs, en donnant la définition de soixante-quatre sortes d'écritures qui étaient inconnues de ses maîtres eux-mêmes [354].

Et voici ce que, de son côté, dit *l'Évangile de l'Enfance* :

> "Et lorsqu'il (Jésus) eut atteint l'âge de douze ans... un certain rabbin principal lui demanda : As-tu lu des livres ? et un astronome demanda au Seigneur Jésus s'il avait étudié l'astronomie... Et le Seigneur Jésus lui donna l'explication... des sphères... de la physique et de la métaphysique. Il les entretint également de choses que la

---

[352] *Rgya Tcher Ro.Pa. Histoire du Bouddha Sakya-m*uni (Sanscrit) *Lalitauistara*, vol. II, pp. 90-91.

[353] *Protevangelion* (attribué à saint Jacques), ch. XIII et XIV.

[354] *Pali Buddhistical Annals*, III, p. 28. ; *Manual of Buddhism*, 142, de Hardy.

> raison humaine n'avait jamais déchiffrées... La constitution du corps, comme l'âme opérait dans le corps... etc. Le maître en fut si surpris qu'il s'écria : "Je crois que cet enfant a dû naître avant Noé…, il est plus érudit que tous maîtres" [355].

Les préceptes de Hillel, qui mourut 40 ans avant Jésus-Christ apparaissent plutôt comme des citations que comme des expressions originelles dans le Sermon sur la Montagne. Jésus n'enseigna rien qui n'eût été enseigné aussi sérieusement auparavant par d'autres maîtres. Son sermon sur la montagne débute par certains préceptes purement bouddhiques, qui avaient déjà cours chez les Esséniens, et étaient généralement pratiqués par les *Orphikoi* et les Néo-Platoniciens. Il y avait les Philhellènes, lesquels, comme Apollonius, avaient voué leur vie à la pureté physique et morale, en pratiquant l'ascétisme. Il cherche à faire pénétrer dans l'âme de ses auditeurs le dédain des biens de ce monde ; **[227]** une insouciance de fakir au sujet du lendemain ; l'amour de l'humanité, la pauvreté et la chasteté. Il bénit les pauvres d'esprit, les humbles, ceux qui ont faim et soif de justice, les pacifiques et les miséricordieux et, ainsi que Bouddha, il ne laisse que peu d'espoir aux castes orgueilleuses, d'entrer dans le royaume des cieux. Chacune des paroles de son sermon est l'écho des principes essentiels du Bouddhisme monastique. Les dix commandements du Bouddha, tels qu'on les trouve dans l'appendice du *Prâtimoksha Sûtra* (texte Pali-Birman) sont pleinement développés dans *Saint Matthieu*. Si nous désirons connaître le Jésus historique, il faut laisser complètement de côté le Christ mythique, et apprendre tout ce qu'on peut connaître de l'homme dans le premier Evangile. Ses doctrines, ses notions religieuses, ses plus hautes aspirations sont toutes condensées dans son sermon.

C'est là la cause principale de l'échec des missionnaires pour convertir les Brahmanes, et les Bouddhistes. Ceux-ci constatent que le peu de bien enseigné par la nouvelle religion, ne s'exhibe que dans la théorie, tandis que leur propre croyance exige que ces mêmes règles soient mises en pratique. Malgré l'impossibilité pour les missionnaires chrétiens de comprendre clairement l'esprit d'une religion fondée entièrement sur la

---

[355] *Évangile de l'Enfance*, chap XX, XXI ; accepté par les saints Eusèbe, Epiphane, Chrysostome, Athanase, Jérôme et autres. On retrouve les mêmes récits avec le cachet hindou en moins, afin de ne pas éveiller l'attention, dans saint Luc. II, 46, 47.

doctrine de l'émanation, si contraire à leur propre théologie, le pouvoir raisonnant de quelques simples prédicateurs bouddhistes est si puissant, que nous voyons des savants comme Gutzlaff [356] réduits au silence et grandement décontenancés par les arguments des Bouddhistes. Judson, le célèbre missionnaire baptiste en Birmanie, confesse, dans son *Journal*, les difficultés auxquelles il a souvent été exposé par eux. Parlant d'un certain Ooyan, il dit que son esprit hautement développé était capable de saisir les sujets les plus difficiles. "Sa parole, dit-il, est onctueuse comme de l'huile, aussi douce que le miel et aussi tranchante qu'un rasoir ; sa manière de raisonner est calme, insinuante et aiguë ; et il joue son rôle avec une telle adresse, que de mon côté *avec toute la puissance de la vérité*, je ne pus le maîtriser que difficilement." Il paraît, néanmoins, qu'à une époque ultérieure de sa mission, M. Judson aurait avoué qu'il avait complètement méconnu la doctrine. "Je commence à croire, dit-il, que le semi-athéisme dont j'ai parlé quelquefois, n'est rien de plus que du Bouddhisme raffiné, fondé sur les Écritures Bouddhiques." C'est ainsi qu'il reconnut, enfin, que tandis que dans le Bouddhisme il y a "un terme générique pour la perfection la plus élevée, qui s'applique réellement à de nombreux individus, un Bouddha supérieur à toute la légion des divinités subordonnées", il existe également **[228]** à la base du système "l'étincelle d'une *anima mundi*, antérieure et même supérieure au Bouddha" [357].

La découverte est réconfortante en vérité !

Il n'est pas jusqu'aux Chinois, tant décriés, qui ne croient en *Un* Dieu Suprême : "Le Gouverneur Suprême des Cieux". Le nom de Yuh-Hwang-Shang-Ti n'est inscrit que sur la tablette d'or, devant l'autel du ciel, dans le grand temple de Pékin T'Iantan. "Ce culte, dit le colonel Yule, est mentionné par le narrateur musulman de l'ambassade du Sha Rukh (1421 après J.-C.) ; "pendant quelques jours de chaque année, l'empereur ne prend aucune nourriture animale... il passe son temps dans un appartement qui ne contient aucune *idole*, et il dit *qu'il adore le Dieu du Ciel*" [358].

---

[356] Alabaster : *Wheel of the Law*, pp. 29, 34, 35 et 38.

[357] E. Alpham : *The History and Doctrines of Buddhism*, p. 135. Le Dr Judson commit cette prodigieuse erreur par suite de son fanatisme. Dans son zèle pour "sauver les âmes", il se refusa à étudier les classiques Birmans, de peur de laisser détourner ainsi son attention.

[358] *Indian Antiquary*, vol. II, p. 81. *Book of Ser Marco Polo*, vol. I, p. 441.

Chwolsohn, en parlant du grand savant arabe Shahrastani, dit que, suivant lui, le sabéisme n'était pas de l'astrolâtrie, comme on est porté à le croire. II pensait "que Dieu est trop sublime et trop grand pour s'occuper de l'administration immédiate de ce monde ; que, par conséquent, II en transfère le gouvernement aux dieux, et ne conserve pour Lui que les affaires les plus importantes ; que, de plus, l'homme est trop insignifiant pour pouvoir s'adresser au Très Haut directement ; qu'il est, par conséquent, obligé d'adresser ses prières et ses sacrifices aux divinités intermédiaires, auxquelles l'administration du monde a été confiée par l'Etre Suprême". Chwolsohn en déduit que cette idée est aussi ancienne que le monde et que "cette notion avait généralement cours chez les personnes cultivées du monde païen [359]".

Le Père Boori, missionnaire portugais, qui avait été envoyé pour convertir les "pauvres païens" de la Cochinchine, dès le XVIème siècle, "proteste avec véhémence, dans son récit, qu'il n'y a pas un vêtement, un rite ou une cérémonie de l'Eglise de Rome, pour lesquels le Diable n'ait inventé une contre-partie. Même lorsque le Père se mit à tonner contre les idoles, on lui répondit que c'étaient les images de grands hommes décédés, auxquels ils vouaient un culte, de la même manière que les catholiques le faisaient pour les images des apôtres et des martyrs" [360]. Ces idoles, en outre, n'avaient d'importance qu'aux yeux des masses ignorantes. La *philosophie du bouddhisme* ignore les images et les fétiches. Sa grande vitalité gît dans ses conceptions psychologiques **[229]** de l'homme. La voie pour atteindre la condition de félicité suprême, nommée le Gué de Nirvâna trace ses sentiers invisibles à travers, non pas la vie physique, mais la vie spirituelle d'une personne pendant son existence ici-bas. La littérature sacrée bouddhique indique la voie en exhortant l'homme à suivre, par la *pratique*, l'exemple de Gautama. Par conséquent, les ouvrages bouddhiques accordent une valeur toute spéciale aux privilèges spirituels de l'homme, en lui conseillant de cultiver les pouvoirs pour produire les *Meipo*, (les phénomènes) pendant sa vie présente, et l'acquisition du Nirvâna, dans l'avenir.

---

[359] *Sabismus*, vol. I, p. 725.

[360] *History of Discoveries in Asia* par Murray.

Si nous laissons de côté les récits historiques et que nous considérons les récits mythiques inventés au sujet de Christna, du Bouddha et du Christ, nous trouvons ce qui suit :

Le modèle pour l'avatar chrétien et l'archange Gabriel se trouve dans l'apparition du lumineux San-Tusita (Bodhisat) à Maha-Maya, "sous la forme d'un nuage dans le clair de lune, venant du nord et tenant dans sa main un lotus blanc". Il lui annonça la naissance d'un fils, et tournant trois fois autour de la couche de la reine... il disparut du dewa-loka et fut conçu *dans le monde des hommes* [361]. On verra que la ressemblance est encore plus frappante si l'on consulte les illustrations dans les psautiers du moyen âge [362] et les panneaux peints du XVIème siècle (dans l'église de Jouy, par exemple, où la Vierge est représentée agenouillée, les mains levées vers le Saint-Esprit, et l'enfant, non né, se voit miraculeusement au travers de son corps), et nous constaterons que le même sujet est traité exactement de la même manière dans les sculptures de certains couvents tibétains. Dans les annales Pali-bouddhiques, et d'autres ouvrages religieux, il est dit que Maha-dévi et toutes ses servantes étaient constamment gratifiées par la vue de Bodhisatva enfant, se développant graduellement dans le sein de sa mère, et rayonnant déjà depuis son lieu de gestation sur l'humanité, "le resplendissant rayon de sa bienveillance future" [363].

Ananda, le cousin et futur disciple de Sakya Muni, est représenté comme naissant à peu près à la même époque. Il aurait été l'original de la vieille légende de Jean Baptiste. Par exemple, le récit pali dit que Maha-Maya, pendant sa grossesse visita sa mère, de même que Marie alla voir la mère du Baptiste. Au moment où elle entra dans la chambre, Ananda non né, salua le Bouddha-Siddhârtha également non-né, qui de son côté lui rendit le salut ; et de la même manière l'enfant, qui devait être par la suite Jean **[230]** Baptiste, tressaillit dans le sein de sa mère Elisabeth, lorsque. Marie entra [364]. Bien plus, car Didron donne la description d'une salutation peinte sur un triptique à Lyon, entre Elisabeth et Marie, où les deux enfants non-nés, représentés hors de leurs mères, se saluent également [365].

---

[361] *Manual of Buddhism*, p. 142.

[362] *Ancient Pagan and Modern Christian Symbolism*, p. 92, par Inman.

[363] *Rgya, Tcher. Rol. Pa*, Bkah Hgyour (Version Tibétaine).

[364] Evangile selon saint Luc, I, 39-45.

[365] Didron, *Iconographie Chrétienne, Histoire de Dieu.*

Si maintenant nous nous tournons vers Christna, en comparant attentivement les prophéties qui le concernent, telles qu'elles ont été recueillies dans les traditions Ramatsariennes, de *l'Atharva*, des *Védangas* et des *Védantas* [366] au passage de la *Bible* et des *Evangiles apocryphes*, dont quelques-uns, prétend-on, prophétisent la venue du Christ, nous y rencontrerons des choses fort curieuses. En voici des exemples :

D'APRES LES LIVRES HINDOUS	D'APRES LES LIVRES CHRETIENS
1. Il (le Rédempteur) viendra *couronné de lumière*, le pur fluide émanant de la grande âme... dispersant les ténèbres" (*Atharva*).	1. "Le peuple de la Galilée des Gentils, assis dans les ténèbres, a vu une grande lumière". (*Matthieu*, IV, *d'Esaie*, IX, 1, 2).
2. Dans la première partie du Kali-Yuga naîtra le fils de la Vierge" (*Vedanta*).	2. "Voici, la vierge concevra, elle enfantera un fils". (*Esaïe*, VII reproduit par Matthieu I, 23).
3. "Le Rédempteur viendra et les *Rakhasas* maudits fuiront et chercheront un refuge au plus profond de l'enfer" (*Atharva*).	3. "Or, voici, Jésus de Nazareth avec la splendeur de sa glorieuse divinité, mit en fuite les horribles puissances des ténèbres" (*Nicodéme*).
4. "Il viendra et la vie défiera la mort... et il revivifiera le sang de tous les êtres, il régénérera tous les corps et il purifiera toutes les âmes".	4. "Je leur donne la vie éternelle et elles ne périront jamais" (*Jean*, X, 28).
5. "Il viendra, et tous les êtres animés, les fleurs, les	5. Sois transportée d'allégresse, fille de Sion !

[366] Il existe plusieurs ouvrages tirés immédiatement des *Védas*, intitulés *Upa-Ved*. Quatre ouvrages sont compris sous cette dénomination, ce sont les *Ayus, Gaudharva, Dhanus et Sthapatga*. Le troisième *Upa-Veda* fut composé par Visvamitra à l'usage des Kshatriyas, la caste des guerriers.

plantes, les hommes, les femmes, les enfants, les esclaves... entonneront, tous ensemble, le chant d'allégresse, car il est le seigneur de toutes les créatures... il est infini, car il est la puissance, il est la sagesse, il est la beauté, et il est tout en tout".

Pousse des cris de joie, fille de Jérusalem, voici ton roi qui vient à toi, il est juste... Oh ! quelle prospérité pour eux ! Quelle beauté ! Le froment fera croître les jeunes hommes, et le mont les jeunes filles. (*Zacharie*, IX, 9, 17).

6. "Il viendra plus doux que le miel et l'ambroisie, plus pur que *l'agneau* sans tache" (*Ibidem*).

6. "Voilà l'agneau de Dieu"(Saint-Jean, I, 36) "Semblable à un agneau qu'on mène à la boucherie" (*Esaïe*, LIII, 7).

7. "Bienheureuse la matrice bénie qui le portera" (Ibidem)."

7. "Tu es bénie entre les femmes et le fruit de ton sein est béni" (*Luc*, I, 42). "Heureux le sein qui t'a porté" (XI, 27).

8. "Et Dieu manifestera Sa gloire, et il fera résonner Sa puissance, et il Se réconciliera avec Ses créatures" (*Ibidem*).

8. "Dieu a manifesté sa gloire" (1° *Ep. de Saint-Jean*). "Car Dieu réconciliait en Christ le monde avec lui-même" (II *Corinthiens*, 19). **[231]**

9. "C'est dans le sein d'une femme que le rayon de la splendeur Divine prendra une forme humaine, et elle enfantera, étant vierge, car aucun contact impur ne l'aura souillée" (*Védangas*).

9. "Elle est un exemple incomparable sans souillure et sans tache et une vierge donnera naissance à un fils et une jeune fille enfantera le Seigneur" (*Evangile de Marie*, III).

Que ce soit une exagération ou non d'attribuer une antiquité si grande à *l'Atharva-Véda* et aux autres ouvrages, une chose est certaine, c'est que ces *prophéties et leur réalisation ont précédé le Christianisme*, et que

Christna est antérieur au Christ. C'est tout ce que nous avons à nous demander.

On reste confondu en lisant le *Monumental Christianity* du Dr Lundy. Il serait difficile de dire si nous devons plus admirer l'érudition de l'auteur, ou être étonnés de son sophisme serein et sans égal. Il a réuni un monde de faits qui établissent la preuve que les religions, bien plus anciennes que le Christianisme, celles de Christna, de Bouddha et d'Osiris, avaient anticipé même sur ses symboles les plus infimes. Les matériaux dont il se sert ne viennent pas de papyrus frelatés, ni d'Evangiles interpolés, mais bien des sculptures sur les murs des temples antiques, des monuments, d'inscriptions, et d'autres reliques archaïques, qui n'ont été mutilées que par le marteau des iconoclastes, le canon des fanatiques et la main du temps. Il nous fait voir Christna et Apollon comme de bons bergers ; Christna tenant en mains le *chank* et le *chakra* cruciformes, et Christna "crucifié dans l'espace", comme il le dit, (*Monumental Christianity*, fig. 72). On pourrait vraiment dire de cette gravure – empruntée par le Dr Lundy, au *Hindu Pantheon de Moor* – qu'elle est calculée pour jeter l'étonnement parmi les Chrétiens, car elle représente le Christ crucifié de l'art catholique avec la plus parfaite ressemblance. Il n'y manque pas un trait ; et l'auteur dit lui-même à son sujet : "J'estime que cette représentation est antérieure au Christianisme... sous bien des rapports elle ressemble au crucifix chrétien... Le dessin, l'attitude, la marque des clous aux mains et aux pieds, dénoteraient une origine chrétienne, tandis que la couronne Parthienne à sept pointes, l'absence du bois de la croix et de l'inscription usuelle, et les rayons de gloire au-dessus, laisseraient croire à une origine différente que celle du Christianisme. Est-ce l'homme-victime, ou le prêtre et la victime en une seule personne, de la Mythologie hindoue, qui s'offre en sacrifice avant que les mondes fussent nés ? Est-ce le second Dieu de Platon qui s'imprime sur l'univers sous la forme d'une croix ? Ou bien, est-ce l'homme divin qui voulut être fouetté, torturé, enchaîné, qui voulut qu'on lui brulât les yeux, et finalement... *qu'on le crucifiât* ? (*République* C. II, p. 52. Traduct. de Spens). C'est tout cela et beaucoup plus ; *la Philosophie Archaïque religieuse* était universelle. **[232]**

Quoi qu'il en soit, le Dr Lundy est en contradiction avec Moor, et il maintient que cette figure est celle de *Wittoba* – un des avatars de Vichnou, par conséquent Christna – et *antérieur au christianisme*, fait qu'il est fort difficile de nier. Et néanmoins, bien qu'il admette qu'elle soit prophétique du christianisme, il estime qu'elle n'a aucun rapport avec le

Christ ! Sa raison pour cela est que "dans un crucifix chrétien, la gloire procède toujours de la tête ; ici elle vient d'au-dessus et d'au-delà... Par conséquent, le Wittoba du Pandit, qui a été donné à Moor, paraît être le *Krishna* crucifié, le dieu-berger de Mathura... un *Sauveur – le Seigneur de l'Alliance, aussi bien que le Seigneur du ciel et de la terre – pur et impur, lumineux et sombre, bon et méchant, pacifique et guerrier, aimable et courroucé, doux et turbulent, miséricordieux et vindicatif, Dieu avec un étrange mélange d'homme*, mais non pas le Christ des Evangiles".

Or, toutes ces qualités appartiennent aussi bien à Jésus qu'à Christna. Le seul fait que Jésus était un homme de par sa mère – même s'il était un *Dieu*, le donne à entendre. Sa conduite à l'égard du figuier et ses contradictions dans *Saint-Matthieu*, où à certains moments il promet la paix sur la terre et à d'autres le glaive, etc. en sont la preuve. Sans aucun doute cette gravure n'a jamais été faite pour représenter le Jésus de Nazareth. C'était certainement Wittoba, ainsi qu'on l'affirma à Moor, et comme en outre, les *Ecritures sacrées* des hindous le maintiennent, Brahma, le sacrificateur qui est "en même temps le sacrificateur et la victime" ; c'est "Brahma, victime dans Son Fils Christna, qui vint mourir sur cette terre pour notre salut, qui accomplit Lui-même le solennel sacrifice" (du Sarvameda). Et cependant, c'est l'homme Jésus, de même que l'homme Christna, car tous deux sont unis à leur *Chrestos*.

Il faut alors, ou bien admettre les "incarnations" périodiques, ou alors reconnaître que le Christianisme est la plus énorme fourberie, et le plagiat le plus éhonté des siècles !

Quant aux *Ecritures juives*, seuls des hommes comme le Jésuite de Carrière, digne représentant de la majorité du clergé catholique, voudront imposer à leurs partisans la chronologie établie par le Saint-Esprit. C'est sur l'autorité de celui-ci qu'on nous apprend que Jacob émigre en Egypte 2298 av. J.-C. avec une famille de soixante-dix âmes, en tout, et que 215 années plus tard, en 2513 av. J.-C., ces soixante-dix personnes avaient augmenté de telle façon que les israélites quittèrent l'Égypte au nombre de 600.000 guerriers, "sans compter les femmes et les enfants ce qui, suivant la science de la statistique, devrait représenter une population totale de deux à trois millions d'individus !! L'histoire naturelle ne nous fournit, nulle part, un pareil exemple **[233]** de fécondité, sauf chez les harengs. Après cela que les missionnaires chrétiens se gaussent, s'ils en ont envie, de la chronologie et des computations des hindous.

"Heureux ceux, mais ne les envions pas, s'écrie Bunsen, qui ne craignent pas de faire partir Moïse avec une population de plus de deux millions d'âmes à la suite d'une conspiration et d'un soulèvement populaire à l'époque dorée de la dix-huitième dynastie ; ou de faire conquérir le Canaan par Josué, pendant et après les formidables campagnes des Pharaons conquérants, dans ce même pays. Les annales égyptiennes et assyriennes d'accord avec la critique historique de la *Bible*, prouvent que l'Exode n'a pu avoir lieu que pendant le règne de Menephthah, de sorte que Josué n'a pu traverser le Jourdain avant la Pâque de 1280, la dernière campagne de Ramsès III en Palestine ayant eu lieu en 1281 [367]".

Mais reprenons le fil de notre étude sur le Bouddha.

Ni lui, ni Jésus, n'ont jamais mis un seul mot de leurs doctrines par écrit. Nous devons accepter l'enseignement des maîtres sur le témoignage de leurs disciples et par conséquent, il n'est que juste que nous jugions chacune des deux doctrines d'après leur valeur intrinsèque. Nous constatons dans le résultat des nombreuses discussions entre les missionnaires chrétiens et les théologiens bouddhiques (*pungui*) de quel côté gît la supériorité logique. Ceux-ci en général, sinon invariablement, ont le dessus de leurs adversaires. D'autre part, le "Lama de Jehovah" manque rarement de se mettre en colère, à la grande joie du Lama de Bouddha et fait pratiquement la preuve de sa religion de patience, de miséricorde et de charité, en injuriant son adversaire dans un langage très peu canonique. Nous l'avons vu maintes et maintes fois.

Malgré la similitude entre l'enseignement direct de Gautama et de Jésus, nous constatons néanmoins que leurs disciples respectifs partent de deux points de vue diamétralement opposés. Le prêtre bouddhiste, s'en tenant littéralement à la doctrine éthique de son maître, reste par conséquent, fidèle à l'héritage de Gautama ; tandis que le ministre chrétien, dénaturant les préceptes enseignés par les quatre *Évangiles*, de manière à les rendre méconnaissables, enseigne, non pas ce qu'enseigna Jésus, mais les interprétations absurdes et souvent nuisibles d'hommes sujets àerreur, tels que les Papes, sans excepter Luther ou Calvin. Voici deux exemples

---

[367] Bunsen. *Egypt's Place in Universal history*, vol. V, p. 93

pris dans les deux religions, et mis en regard les uns des autres. Que le lecteur juge par lui-même :

> "Ne croyez rien parce qu'on en fait courir le bruit, ou parce que beaucoup de personnes l'affirment, dit le Bouddha, ne croyez pas que ce soit une preuve de sa véracité.
>
> N'ajoutez aucune foi à quoi que ce soit, simplement sur la production d'une affirmation écrite par un ancien sage ; ne soyez pas certain que ce que ce sage a écrit, ait été revu par lui, ou qu'on puisse y ajouter foi. Ne croyez pas ce que vous vous imaginez, en pensant que, *parce que la notion est extraordinaire, elle a dû être inspirée par un Déva, ou un être surnaturel*.
>
> Ne croyez pas aux suppositions, c'est-à-dire, admettant quoi que ce soit d'emblée et au petit bonheur, pour en tirer ensuite vos conclusions – calculant vos numéros deux, trois ou quatre, *avant d'avoir établi votre numéro un*.
>
> *Ne croyez rien sur la seule autorité de vos maîtres et de vos instructeurs ; ne croyez et ne pratiquez rien seulement parce qu'ils le croient et le pratiquent*.
>
> Moi (le Bouddha) je vous dis à tous, vous devez de par vous-même savoir que cela est mal, que c'est punissable, que c'est réprouvé par les sages ; une telle croyance ne fera de bien à personne, mais causera de la souffrance ; et alors, lorsque vous le saurez, évitez-là" [368].

Il est impossible de ne pas reconnaître le contraste entre ces sentiments bienveillants et humains, et les fulminations du Concile Oecuménique et du Pape, contre l'usage de la raison et de l'étude de la science lorsque celle-ci est en conflit avec la révélation. La scandaleuse bénédiction papale des armes musulmanes, et la malédiction des chrétiens russes et bulgares, ont soulevé l'indignation de certaines des plus ferventes communautés catholiques. Les catholiques tchèques de Prague, le jour du

---

[368] Alabaster. *The Wheel of the Law*, pp. 43-47.

récent jubilé cinquantenaire de Pie IX, et ensuite le 6 juillet, anniversaire de Jean Huss, le martyr mort sur le bûcher se réunirent par milliers sur le mont Zhisko, afin de proclamer l'horreur qu'ils éprouvaient pour l'attitude ultramontaine à ce sujet, ils brûlèrent en grande pompe le portrait du Pape, son syllabus, et sa dernière allocution contre le tsar Russe, en disant que s'ils étaient de bons catholiques ils étaient encore de meilleurs slaves. Evidemment le souvenir de Jean Huss est plus sacré pour eux que les Papes du Vatican.

> "Le culte des mots est plus nuisible que le culte des images", dit Robert Dale Owen. "La grammatolâtrie est la pire des idolâtries. Nous sommes arrivés à une époque où le littéralisme est en train de détruire la foi... La lettre tue" [369]. **[235]**

Il n'y a pas de dogme de l'Eglise auquel ces paroles puissent mieux s'appliquer, que celui de la *transsubstantiation* [370]. "Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie éternelle", fait-on dire au Christ. "Cette parole est dure", répétèrent quelques-uns de ses auditeurs effrayés. La réponse *fut celle d'un initié*. "Cela vous scandalise-t-il ? C'est l'Esprit qui vivifie ; la chair ne sert de rien. Les paroles (*remata* ou expressions cachées) que je vous ai dites sont Esprit et Vie" (St. Jean, VI, 54-63).

---

[369] *The Debatable Land*, p. 145.

[370] "Nous partageons notre zèle", dit le Dr Henry More, "entre tant de choses, que nous croyons infectées de papisme, que nous n'attribuons pas notre juste part d'exécration, à celles qui le sont en réalité. Parmi celles-ci se trouve cette fable grossière et scandaleuse de la *transsubstantiation* ; les divers modes d'idolâtrie nauséabonde et mensongère ; l'incertitude du loyalisme envers les souverains légaux à la suite de l'adhésion superstitieuse à la tyrannie spirituelle du Pape ; et cette *cruauté barbare et sauvage* contre ceux qui ne sont pas assez fous pour croire tout ce qu'on veut en imposer aux hommes, ou assez faux envers leur Dieu et leurs propres consciences, pour les professer, tout en sachant à quoi s'en tenir" (Postscript du *Glanvill*).

Dans les Mystères, le vin représentait Bacchus, et le pain Cérès [371]. L'initiateur hiérophante présentait symboliquement, avant la *révélation* finale, le vin et le pain au candidat qui devait manger et boire des deux pour témoigner que l'esprit vivifie la matière, c'est-à-dire que la sagesse divine devait pénétrer en lui par le moyen de ce qui allait lui être révélé. Dans sa phraséologie orientale, Jésus se compare souvent au vrai cep (St. *Jean*, XV, I). De plus, l'hiérophante, révélateur du Pétroma, avait le tire de "Père". Lorsque Jésus dit, "Buvez... ceci est mon sang", que voulait-il dire sinon que c'était une simple comparaison entre lui et le cep qui porte le raisin, dont le jus est le sang, le vin. Il voulait faire comprendre par là, qu'ayant été, lui-même, initié par le "Père". Il voulait initier les autres. Son "Père" était le vigneron ; **[236]** il était, lui, la vigne et ses disciples étaient les sarments. Comme ses partisans ignoraient la terminologie des Mystères, ils demeuraient surpris ; ils en furent même offensés, ce qui n'est pas pour nous surprendre, étant donné les injonctions de Moïse contre le sang.

Les quatre Evangiles contiennent tout ce qu'il faut pour nous faire comprendre le désir secret et fervent de Jésus ; l'espérance qui le possédait lorsqu'il entreprit son ministère et dans laquelle il mourut. Dans son immense amour désintéressé pour l'humanité, il estimait qu'il était injuste de priver la grande masse des résultats de la connaissance que le petit nombre avait acquise. Il prêche, par conséquent, ce résultat – l'unité d'un

---

[371] Payne Knight est d'avis que Cérès n'était pas la personnification de la matière grossière qui compose la terre, mais bien du *principe productif* féminin, qui est supposé la pénétrer, laquelle, jointe au principe actif, devait être la cause de l'organisation et de l'animation de sa substance... On en parle comme de l'épouse du Père Omnipotent, Æther, ou Jupiter (*The Symbolical Language of Ancient Art and Mythology*, XXXVI). Par conséquent, les paroles du Christ "c'est l'esprit qui vivifie, *la chair ne sert de rien*", se réfèrent, dans leur double signification, aussi bien aux choses spirituelles qu'aux choses terrestres, à l'esprit et à la matière.

Bacchus, sous la forme de Dionysios, est d'origine Indienne. Cicéron en parle comme d'un fils de Thyoné et de Nisus, Διόνυσος signifie le Dieu Dis du mont Nys, en Inde. Bacchus, couronné de lierre, ou *Kissos*, est Christna, dont un des noms était Kissere. Dionysus est prééminemment la divinité sur laquelle se concentraient tous les espoirs d'une me future ; en somme, il était le dieu dont on attendait *la libération des hommes* de leur prison de chair. Orphée le poète-argonaute, vint, dit-on également sur la terre pour purifier la religion de son anthropomorphisme grossier et terrestre ; il abolit les sacrifices humains et fonda une théologie mystique basée sur la spiritualité pure. Cicéron dit qu'Orphée était un fils de Bacchus. Il est étrange que tous deux paraissent être venus de l'Inde. Du moins, comme Dionysus-Zagreus, Bacchus est sans aucun doute d'origine hindoue. Quelques écrivains, trouvant une curieuse analogie entre le nom d'Orphée et un ancien terme grec, όρφνός ; *foncé ou tanné*, en font un hindou, en rapprochant ce terme de son teint foncé d'hindou. Voyez Voss, Heyne, et Schneider au sujet des Argonautes.

Dieu spirituel, dont le temple réside en chacun de nous, et dans lequel nous vivons de même que Lui vit en nous – en esprit. Cette connaissance était entre les mains des adeptes juifs de l'école de Hillel et des cabalistes. Mais les "scribes", ou hommes de loi, s'étant, peu à peu, retranchés derrière le dogmatisme de la lettre morte, ils s'étaient déjà, depuis longtemps, séparés des Tanaïm, les véritables instructeurs spirituels ; et les cabalistes pratiques étaient, plus ou moins, persécutés par la Synagogue. C'est pourquoi nous voyons Jésus s'écrier : "Malheur à vous, docteurs de la Loi ! *parce que vous avez enlevé la clé de la science* [la Gnose] : vous n'êtes pas entrés vous-mêmes, et vous avez empêché d'entrer ceux qui le voulaient" (*St Luc*, XI, 52). Est-ce assez clair ? Ils avaient retiré la clé, et n'en avaient pas su profiter eux-mêmes, car la *Masorah* (la tradition) était devenue pour eux, comme pour les autres, un livre fermé.

Ni Renan, ni Strauss, ni même le vicomte Amberley, plus moderne, ne paraissent avoir soupçonné la véritable signification de la plupart des paraboles de Jésus, et même le caractère du grand philosophe galiléen. Ainsi que nous l'avons déjà vu, Renan nous le présente comme un Rabbin gallicisé, "le plus charmant de tous", mais néanmoins un rabbin ; et, de plus, qui ne sortait même pas de l'école de Hillel, ou d'une autre école quelconque, bien qu'il l'appelle souvent le "charmant docteur" [372]. Il nous le dépeint comme un jeune enthousiaste sentimental, sorti de la classe plébéienne de la Galilée, qui évoque dans son imagination les rois idéals de ses paraboles, couverts de pourpre et de bijoux, tels qu'on les voit sur les images d'Epinal [373].

Le Jésus de lord Amberley, par contre, est un "idéaliste iconoclaste", bien inférieur à ses critiques dans sa subtilité et sa logique. Renan considère Jésus du point de vue étroit d'un **[237]** Sémitomaniaque ; le vicomte Amberley le regarde du haut de la grandeur sociale d'un Lord anglais. A propos de la parabole de la fête nuptiale, qu'il considère comme "une curieuse théorie des rapports sociaux", le Vicomte dit : "Nul n'objectera à ce que des personnes charitables invitent les pauvres et les invalides *sans rang social*, dans leurs maisons... mais nous ne pouvons admettre que cette action charitable doive être rendue obligatoire... il serait à désirer que nous fassions exactement ce que le Christ nous dit de ne pas

---

[372] *Vie de Jésus*, p. 219.

[373] *Ibidem*, p. 221.

faire – c'est-à-dire, inviter nos voisins et être invités par eux selon les circonstances. La crainte de recevoir une récompense pour les invitations à dîner que nous pourrions distribuer, est certainement chimérique... Jésus, en effet, néglige complètement le côté intellectuel de la société" [374]. Tout cela prouve, sans contredit, que le "Fils de Dieu" n'était pas maître dans l'étiquette sociale, et qu'il n'était pas non plus à la hauteur du "grand monde" ; mais c'est aussi un excellent exemple de la manière générale dont on a faussement interprété ses paraboles les plus suggestives.

La théorie d'Anquetil du Perron que la *Bhagavad-Gîta* est une couvre indépendante, puisqu'elle n'existe pas dans les divers manuscrits du Maha-Bhârata, est peut-être aussi bien la preuve de sa haute antiquité que du contraire. Cet ouvrage est purement métaphysique et éthique, et dans un certain sens, il est *anti-Védique* ; du moins, en ce qu'il est en opposition aux nombreuses interprétations subséquentes des *Védas*, par les Brahmanes. Comment se fait-il alors, qu'au lieu de détruire cet ouvrage, ou tout au moins de le qualifier de non canonique – expédient auquel l'Eglise Chrétienne n'aurait eu garde de manquer – les Brahmanes le tiennent en si haute estime ? Son but étant éminemment *unitarien*, il est en opposition avec le culte populaire des idoles. Néanmoins l'unique précaution prise par les Brahmanes pour empêcher ses doctrines de se répandre, a été de le tenir plus secret encore que tous les autres livres religieux, pour toutes les autres castes excepté celle des prêtres, et d'imposer dans beaucoup de cas, certaines restrictions, même à celle-ci. Ce merveilleux poème comprend les plus sublimes mystères de la religion brahmanique ; il est accepté même par les bouddhistes, qui expliquent, à leur manière, certaines de ses difficultés dogmatiques. "Sois désintéressé, soumets tes sens et tes passions, qui obscurcissent la raison et conduisent à la déception", dit Christna à son disciple Arjouna, énonçant ainsi un précepte purement bouddhique. "Les hommes inférieurs suivent les exemples, les grands hommes les donnent... L'âme doit se libérer des liens de l'action et agir en tout et pour tout suivant son **[238]** origine divine. *Il n'y a qu'un Dieu*, et tous les autres devatas sont inférieurs, et ne sont que les formes (les pouvoirs) de Brahma ou de moi-même. *Le culte par les actions est supérieur à celui de la contemplation*" [375].

---

[374] *Analysis of Religions Belief*, vol. 1, p. 467.

[375] Voyez la *Gita* traduite par Charles Wilkins, en 1875 ; et la *Bhagavad-Purana*, renfermant l'histoire de Christna, traduction française de Eugène Burnouf, 1840.

Cette doctrine coïncide exactement avec celle de Jésus lui-même [376]. La foi, toute seule, sans l'accompagnement "d'actions"est réduite à néant dans la *Bhagavad-Gita*. Quant à *l'Atharva-Véda* il était, et est encore, tenu si secret par les Brahmanes, qu'il est douteux que les orientalistes en aient eu une copie *complète*. Comment pourrait-on en douter après avoir lu ce que l'abbé Dubois a dit à ce sujet ? "II existe fort peu d'exemplaires de ce dernier" – l'Atharva – dit-il à propos des Védas, "et beaucoup croient qu'ils n'existent plus. Mais la vérité est qu'ils existent certainement, bien qu'on les cache plus soigneusement que les autres, par crainte d'être soupçonnés d'êtres initiés aux mystères magiques et autres mystères redoutables que l'ouvrage est supposé enseigner" [377].

Il y avait même, parmi les *epoptæ* les plus élevés des *Mystères* majeurs, certains sujets qui ne savaient absolument rien du dernier et redoutable rite – le transfert volontaire de la vie de l'hiérophante au candidat. Cette opération mystique, du transfert par l'adepte de son entité spirituelle après la mort de son corps à l'enfant qu'il aime avec toute l'ardeur de l'affection d'un père spirituel, est admirablement décrite dans "*Ghost-Land*" [378]. Comme c'est le cas pour la réincarnation des lamas du Tibet, un adepte de l'ordre le plus élevé peut vivre indéfiniment. Son corps mortel s'use malgré certains secrets alchimiques pour prolonger la vigueur de la jeunesse bien au-delà des limites usuelles, mais il est rare que le corps puisse vivre plus de deux cents ou deux cent quarante ans. L'ancien vêtement est usé et l'Ego spirituel se voit obligé de l'abandonner ; il choisit alors pour sa demeure, un nouveau corps, jeune et pourvu d'un principe vital robuste. Nous renverrons le lecteur qui serait tenté de ridiculiser cette affirmation ou la prolongation possible de la vie humaine, aux statistiques des différents pays. L'auteur d'un article fort bien écrit dans la *Westminster Review* d'octobre 1850, est responsable de l'affirmation qu'en Angleterre, il est authentiquement avéré qu'un nommé Thomas Jenkins est mort à l'âge de 169 ans, et "Old Parr" à 152 ; et qu'en Russie "il a été reconnu que quelques paysans ont atteint **[239]** l'âge de 242 ans" [379]. On trouve

---

[376] *Saint-Matthieu*, VII, 21.

[377] *Of the People of India*, vol. I, p. 84.

[378] Ou *Researches into the Mysteries of Occultism* ; Boston, 1877, édité par Mme E. Hardinge-Britten.

[379] Voyez *Stone Him to Death* ; *Septenary Institutions*. Le capitaine James. Riley dans sa narration de son esclavage en Afrique, mentionne des cas analogues de grande longévité dans le Désert du Sahara.

également des cas de centenaires chez les Indiens péruviens. Nous n'ignorons pas que nombre d'écrivains célèbres, ont tout récemment nié ces cas d'extrême longévité, mais nous maintenons néanmoins notre foi en leur réalité.

Qu'elles soient vraies ou fausses, il existe certainement chez les nations orientales des "superstitions" telles que ni Edgard Pœ ni Hoffmann n'en ont rêvé de plus extraordinaires, et ces croyances sont enracinées dans le sang des nations où elles sont nées. Si nous les dépouillons de leurs exagérations on verra qu'elles représentent la croyance universelle en ces âmes astrales inquiètes et errantes qu'on a nommées goules et vampires. Un évêque arménien du Vème siècle, nommé Yeznik, donne toute une série de récits de ce genre, dans un manuscrit (Livre I, §§ 20, 30), conservé il y a une trentaine d'années dans la bibliothèque du monastère d'Etchmeadzine [380]. Entre autres, une tradition qui date de l'époque païenne, veut que lorsqu'un héros, dont la vie est encore nécessaire sur terre, tombe sur le champ de bataille, les Aralez, les dieux populaires de l'ancienne Arménie qui ont la faculté de ramener à la vie ceux qui sont tués dans la bataille, lèchent les plaies sanglantes de la victime et soufflent sur eux jusqu'à leur infuser une nouvelle vie vigoureuse. Le guerrier se lève alors, lave toutes traces de ses blessures et reprend sa place dans la bataille. Mais son esprit immortel s'est envolé ; et pour le reste de ses jours, il vît – temple abandonné.

Une fois qu'un adepte a été initié au dernier et au plus solennel mystère, celui du transfert de la vie, l'imposant *septième* rite de la grande opération sacerdotale qui est la plus haute théurgie, il n'appartient plus à ce monde. Son âme est désormais libérée, et les *sept* péchés mortels prêts à dévorer son cœur, pendant que l'âme, libérée par la mort, traverse les *sept* salles et les sept escaliers, ne peuvent plus lui nuire, mort ou vivant ; il a traversé les "deux fois sept épreuves", les *douze* travaux de la dernière heure [381].

Seul le Grand Hiérophante savait comment pratiquer cette solennelle opération, en infusant sa propre essence vitale et son âme astrale à l'adepte,

---

[380] Arménie Russe ; un des plus anciens couvents chrétiens.

[381] *Livre des Morts égyptien*. Les hindous ont sept ciels supérieurs et sept inférieurs. Les sept péchés mortels des Chrétiens ont été copiés des Livres égyptiens d'Hermès, si familiers à St-Clément d'Alexandrie.

qu'il avait choisi pour lui succéder, qui, de cette manière était doué d'une double vie [382]. **[240]**

> "En vérité, en vérité, je te le dis, si un homme *ne naît* de *nouveau*, il ne peut voir le royaume de Dieu." (*Saint Jean* III, 3). Jésus dit à Nicodème que "ce qui est né de la chair est chair, et ce qui lest né de l'esprit est esprit."

Cette allusion, si peu intelligible en elle-même, est expliquée dans la *Satapata-Brahmana*. Elle enseigne que l'homme qui recherche la perfection spirituelle doit avoir *trois* naissances : 1° La naissance physique, que lui donnent ses parents mortels ; 2° La naissance *spirituelle*, au moyen de sacrifices religieux (initiations) ; 3° La naissance finale dans le monde de l'esprit, à la mort. Bien qu'il puisse paraître étrange que nous devions aller à la vieille terre du Punjab et sur les bords du Gange sacré, pour avoir l'interprétation de paroles prononcées à Jérusalem et commentées sur les rives du Jourdain, le fait est néanmoins évident.

Cette seconde naissance, la régénération de l'esprit, après la naissance naturelle de ce qui est né de la chair, était certes de nature à étonner un chef Juif. Néanmoins elle avait déjà été enseignée 3000 ans avant la venue du grand prophète de Galilée, non seulement dans l'Inde antique, mais à tous les *epoptæ* des initiations païennes, qu'on avait instruits dans les grands mystères de la VIE et de la MORT. Ce secret des secrets, que *l'âme* n'est pas enchaînée à la chair, était pratiquement démontré par les exemples des Yogis, les disciples de Kapila. Ayant libéré leurs âmes des liens de *Prakriti*, ou de *Mahat* (la perception physique des sens et de l'esprit – en un sens la création) ils développaient leur puissance d'âme et

---

[382] L'atroce coutume introduite par la suite dans le peuple, des sacrifices humains, est une copie pervertie du mystère Théurgique. Les prêtres païens qui ne faisaient pas partie des hiérophantes, pratiquèrent ce rite hideux pendant longtemps, ce qui servit à masquer le but véritable. Mais le grec Héraclès fut, dit-on, l'ennemi des sacrifices humains, et mit à mort les hommes et les monstres qui les pratiquaient. Bunsen démontre, par l'absence même d'une représentation de sacrifices humains sur les plus anciens monuments, que cette coutume avait été abolie dans l'ancien empire à la fin du VIIème siècle après Ménès ; par conséquent 3.000 ans avant J.C. Iphiscrate avait aboli les sacrifices humains chez les Cartaginois. Diphilus fit substituer des taureaux aux victimes humaines. Amosis obligea les prêtres à remplacer celles-là par des figures de cire. D'autre part, pour chaque étranger sacrifié sur l'autel de Diane par les habitants du Chersonnèse-Taurique l'Inquisition et le Clergé chrétien peuvent se vanter d'une douzaine d'hérétiques sacrifiés sur l'autel de la "mère de Dieu" et de son "Fils". Quand les chrétiens ont-ils jamais pensé substituer des animaux ou des figures de cire aux hérétiques, juifs et sorciers ? Ils ne les brûlaient en effigie que lorsque par quelque hasard providentiel, les victimes condamnées avaient réussi à échapper à leurs griffes.

la *force de leur volonté* au point d'avoir acquis le pouvoir, sur cette terre, de communiquer avec les mondes supérieurs, et de pratiquer ce qu'on nomme communément des "miracles" [383]. Les hommes dont l'esprit astral a atteint sur cette terre **[241]** *nehreyasa*, ou *moukli*, sont des demi-dieux ; ils atteignent Moksha ou *Nirvâna* en l'état d'esprits désincarnés, et cela constitue leur *seconde* naissance spirituelle.

Le Bouddha enseigne la doctrine d'une nouvelle naissance aussi clairement que le fait Jésus. Désirant rompre avec les anciens Mystères, auxquels il était impossible d'admettre les masses ignorantes, le réformateur hindou, bien que muet, en général, au sujet de plus d'un dogme secret, indique clairement sa pensée dans différents passages. C'est ainsi qu'il dit : "*Quelques personnes sont nées de nouveau* ; les malfaiteurs vont en Enfer ; les justes vont au Ciel ; ceux qui se sont libérés de tout désir terrestre entrent au Nirvâna" (*Préceptes de la Dhammapada* V, 126). D'autre part le Bouddha dit que "il est meilleur de croire à une vie future dans laquelle on ressentira la félicité ou la souffrance ; car si cette croyance est enracinée dans le cœur, il laissera de côté le péché et s'adonnera à la vertu ; et même si une telle résurrection n'existe pas, une vie comme celle-là commandera la considération des hommes et un bon renom. *Mais ceux qui croient à l'extinction après la mort, ne manqueront pas de commettre n'importe quel péché*, à cause de leur manque de foi en un avenir" [384].

L'Epitre aux Hébreux traite du sacrifice du sang. "Là où il y a un testament il est nécessaire que *la mort* du testateur soit constatée... sans effusion de *sang* il n'y a pas de pardon." Puis encore : "Christ ne s'est pas non plus attribué *la gloire de devenir Grand Prêtre*, mais il la doit à celui qui lui a dit : "Tu es mon Fils, JE T'AI ENGENDRÉ AUJOURD'HUI." (*Hébreux* IX 16, 22 ; V. 5). On en déduit clairement : 1° que Jésus n'était considéré que comme un grand prêtre, ainsi que Melchisédec – autre *avatar* ou incarnation de Christ, suivant les Pères ; et 2° que l'écrivain considérait que Jésus n'était devenu un "Fils de Dieu", qu'au moment de

---

[383] Voilà pourquoi Jésus recommande la prière dans la solitude de sa chambre. La prière secrète n'est rien d'autre que la *paravidya* du philosophe védantin : "Celui qui connaît son âme (son soi intérieur) se retire journellement dans la région de *Swarga* (le royaume céleste) dans son propre cœur", dit la *Brihad-Arangaka*. Le philosophe Védantin reconnaît l'Atman, le *soi* spirituel, comme le Dieu unique et Suprême.

[384] *Wheel of the Law*, p. 54.

son initiation par l'eau ; que, par conséquent, il n'était pas un dieu de naissance, et qu'il n'avait pas été engendré physiquement par Lui. Tout initié de la "dernière heure", devenait, du fait de son initiation, un Fils de Dieu. Lorsque Maxime, l'éphésien, initia l'empereur Julien aux Mystères Mithraïques, il prononça comme d'habitude, la formule usuelle du rite en disant : "Par ce sang je te lave de tes péchés. La Parole du Très-Haut est entrée en toi et dorénavant Son Esprit reposera sur le NOUVEAU-NE, engendré *en ce moment* par le Dieu Suprême... Tu est le fils de Mithra." "Tu es le *Fils de Dieu*", répétaient les disciples après le baptême du Christ. Lorsque Paul secoua la vipère dans le feu, sans qu'il lui arrivât aucun mal, les habitants de Mélita dirent "que c'était *un dieu*". (Actes XXVIII, 6). "Il est le fils de Dieu, le Resplendissant !" était le terme employé par les disciples de Simon le Magicien, car ils croyaient reconnaître en lui, "le grand pouvoir de Dieu."

Un homme ne peut avoir de dieu qui ne soit pas limité par ses propres conceptions humaines. Plus l'envergure de sa vision spirituelle est étendue, plus grande aussi sera sa divinité. Mais où en trouverions-nous une plus éclatante démonstration, que dans l'homme lui-même ; dans les pouvoirs spirituels et divins qui demeurent latents dans chaque être humain ? "La capacité même d'imaginer la possibilité des pouvoirs thaumaturgiques, est la preuve de leur existence", dit l'auteur de *Prophecy*. "Le critique, ainsi que le sceptique, sont généralement inférieurs à la personne ou au sujet qu'ils étudient, et par conséquent ils ne sont guère des témoignages compétents. *Quand il y a une contrefaçon, il doit exister quelque part un original* [385]."

Le sang engendre les fantômes, et ses émanations donnent à certains esprits les matériaux nécessaires pour édifier leurs apparitions temporaires. "Le sang, dit Lévi, est la première incarnation du fluide universel ; c'est de la *lumière vitale matérialisée*. Sa naissance est la plus grande de toutes les merveilles de la nature ; il ne vit qu'au moyen de transformations perpétuelles, car il est le Protée universel. Le sang vient de principes où il n'en existait pas avant, et il devient de la chair, des os, des cheveux, des ongles... des larmes et de la sueur. Il ne s'allie ni à la corruption, ni à la mort ; lorsque la vie s'est envolée, sa décomposition commence ; si l'on sait comment le ranimer, lui infuser la vie par une nouvelle magnétisation

---

[385] *Ancient and Modern Prophecy*, par A. Wilder.

de ses globules, il reviendra à la vie. La substance universelle, avec son double mouvement, est le grand arcane de l'être ; le sang est le grand arcane de la vie."

> "Le sang", dit l'Hindou Ramatsariar, "renferme tous les mystérieux secrets de l'existence ; aucun être vivant ne peut exister sans lui. C'est profaner la grande œuvre du Créateur que de manger du sang."

Moïse, de son côté, se conformant à la tradition et la loi universelle défend de manger le sang.

Paracelse écrit qu'au moyen des émanations du sang, on peut évoquer n'importe quel esprit que l'on voudrait voir ; car avec ses émanations il se façonnera une apparition, un corps *visible* – mais c'est de la sorcellerie. Les hiérophantes de Baal s'entaillaient profondément le corps et provoquaient ainsi des appartiens objectives et tangibles, au moyen de leur propre sang. Les fidèles d'une certaine secte en Perse, qu'on trouve en grand nombre autour des possessions russes de Temerchan-Shoura et de Derbent, ont leurs **[243]** mystères religieux dans lesquels ils forment un grand cercle, et tournent en une danse effrénée. Leurs temples sont en ruines et ils pratiquent leur culte dans de grands édifices temporaires, jalousement fermés, où le sol de terre battue est recouvert d'une couche épaisse de sable. Ils portent tous de longues robes blanches et ils ont la tête nue et rasée. Armés de couteaux, ils atteignent bientôt un état d'exaltation furieuse, et se blessent entre eux ainsi que les autres jusqu'à ce que leurs vêtements et le sable sur le sol, soient imprégnés de sang. Avant la fin du "Mystère", *chaque homme est accompagné d'un compagnon*, qui tourne avec lui. Les danseurs fantômes ont quelquefois *des cheveux sur la tête*, ce qui les distingue de leurs créateurs inconscients. Ayant fait une promesse solennelle de ne pas révéler les détails principaux de cette terrible cérémonie (à laquelle nous n'avons assisté qu'une seule fois) nous n'en dirons pas plus long [386].

---

[386] Pendant un séjour à *Petrovsk* (Dhagestan, région du Caucase) nous avons eu l'occasion d'assister à un autre de *ces mystères*. Ce fut grâce à l'obligeance du prince Melikoff, gouverneur général du Dhagestan, en résidence à Temerchan-Shoura, et surtout du prince Shamsoudine, ex-Shamsal régnant de Tarchoff, Tartare par la naissance, que, pendant l'été de 1865, nous avons assisté à cette cérémonie, d'une espèce de loge privée, construite à distance convenable sous le toit de l'édifice temporaire.

Au temps de l'antiquité, les sorcières de Thessalie ajoutaient quelquefois à leurs rites le sang d'un nouveau-né à celui d'un agneau noir, et par ce moyen elles évoquaient les ombres. On enseignait aux prêtres l'art d'évoquer les esprits des morts, de même que ceux des éléments, mais leur manière d'opérer n'était, certainement, pas celle des sorcières de Thessalie.

Il y a, parmi les Yakouts de Sibérie, une tribu vivant sur les confins de la région transbaïkale, près de la rivière Vitema (Sibérie orientale) où on pratique encore la sorcellerie comme du temps des sorcières thessaliennes. Leurs croyances religieuses sont un curieux mélange de philosophie et de superstition. Ils ont un chef ou dieu suprême Aij-Taion, qui, disent-ils, ne créa pas, mais qui *préside* à la création de tous les mondes. Il vit dans le *neuvième* ciel, et ce n'est que depuis le *septième* que les dieux inférieurs – ses serviteurs – peuvent se manifester à leurs créatures. Ce neuvième ciel, suivant la révélation des divinités inférieures (les esprits, croyons-nous) a trois soleils et trois lunes et le sol de cette demeure est formé de quatre lacs (les quatre points cardinaux) "d'air mou" (éther) au lieu d'eau. Tout en n'offrant aucun sacrifice à la Divinité Suprême, car elle n'en a nul besoin, ils cherchent à se propitier les divinités aussi bien bonnes que mauvaises, auxquelles ils donnent respectivement le nom de dieux "blancs" et dieux "noirs". Ils le font parce que ni l'une, ni l'autre, de ces deux classes n'est assez bonne ou mauvaise par mérite ou démérite personnels. Comme **[244]** ils sont tous soumis au suprême Aij-Taïon, et que chacun remplir la tâche qui lui a été assignée de toute éternité, ils ne sont pas responsables du bien ou du mal qu'ils font ici-bas. La raison que les Yakouts donnent pour ces sacrifices est fort curieuse. Les sacrifices, disent-ils, aident chaque classe de dieux à mieux accomplir leur mission, afin de satisfaire le Suprême, et tout mortel quel prête son aide en accomplissant son devoir, doit, par conséquent satisfaire également l'Etre Suprême, car il aura prêté son concours à la justice. Comme les divinités "noires" sont chargées d'amener les maladies, les maux et toutes espèces de calamités sur l'humanité, qui sont tous punitions de transgressions quelconques, les Yakouts leur offrent des sacrifices "sanglants" d'animaux ; tandis qu'aux divinités "blanches", ils offrent de pures offrandes, consistant généralement en un animal consacré à un dieu spécial et gardé avec grand soin et cérémonie, comme étant sacré. Suivant eux, les âmes des morts deviennent des "ombres" et sont condamnées à errer sur la terre jusqu'à ce qu'un changement se produise pour le bien ou pour le mal, ce que les Yakouts ne prétendent pas expliquer. Les ombres *claires*, c'est-à-dire celles des bons, deviennent les

gardiens et les protecteurs de ceux qu'ils ont aimés ici-bas ; les ombres "noires" (les méchants) cherchent toujours, au contraire, à faire du mal à leurs connaissances en les poussant au crime, aux actions mauvaises et en nuisant autrement aux mortels. En outre, de même que les anciens Chaldéens, ils comptent sept divins *Sheitans* (dœmons) ou dieux mineurs. C'est pendant les sacrifices du sang, qui ont lieu la nuit que les Yakouts évoquent les ombres méchantes ou *noires*, afin de leur demander ce qu'il faut faire pour arrêter leurs méfaits ; c'est pourquoi *il faut du sang*, car sans ses émanations les fantômes ne pourraient se rendre visibles, et deviendraient, selon eux, encore plus dangereux, car ils le suceraient des vivants par la sueur [387]. Quant aux ombres bienfaisantes, les *claires*, nul n'est besoin de les évoquer ; de plus, cet acte les dérange ; elles peuvent révéler leur présence, lorsque besoin en est, sans autre préparation ou cérémonie.

On pratique également l'évocation du sang, mais à des fins toutes différentes dans plusieurs parties de Bulgarie et de Moldavie, surtout dans les régions limitrophes des pays musulmans. L'horrible oppression et l'esclavage auxquels ont été soumis depuis des siècles, les infortunés chrétiens, les ont rendus cent fois plus impressionnables et en même temps plus superstitieux que ceux qui habitent les pays civilisés. Chaque sept mai, les habitants des villages et des villes Moldavo-Valaques et Bulgares célèbrent ce **[245]** qu'ils nomment "la fête des morts". D'immenses foules d'hommes et de femmes, portant tous à la main un cierge allumé, se rendent aux cimetières après le coucher du soleil, et prient sur les tombes de leurs amis décédés. Cette antique et solennelle cérémonie, nommée *Trizna*, est partout une réminiscence des rites chrétiens primitifs, mais bien plus solennelle encore pendant leur esclavage des musulmans. Chaque tombe est munie d'une espèce d'armoire haute d'une cinquantaine de centimètres, faite de quatre pierres et avec portes à double battants. Ces armoires contiennent ce qu'on appelle le mobilier du défunt : c'est-à-dire des cierges, de l'huile, une lampe de terre cuite, qu'on allume ce jour-là et qui doit brûler pendant vingt-quatre heures. Les riches y placent des lampes en argent, richement ciselées et des images ornées de pierres précieuses, qui ne craignent pas les voleurs, car dans les cimetières ces armoires restent ouvertes à tout venant. La terreur de la population (musulmane et chrétienne) de la vengeance des morts est telle, qu'un

[387] Ceci n'offre-t-il pas un point de comparaison avec les médiums matérialisations ?

voleur qui ne reculerait pas devant un assassinat, n'aurait jamais le courage de toucher à la propriété d'un mort. Les Bulgares croient que tous les samedis et surtout la veille du dimanche de Pâques, et jusqu'à la Trinité (ce qui fait environ sept semaines) les âmes des morts descendent sur terre, quelques-unes pour implorer le pardon des vivants à qui ils ont fait tort ; d'autres pour protéger ceux qui leur sont chers et communier avec eux. Se conformant fidèlement à la tradition de leurs ancêtres, les indigènes allument leurs lampes ou leurs cierges chaque samedi pendant ces sept semaines. En outre, le *sept* mai, ils arrosent les tombes avec du vin et brûlent de l'encens à l'entour, du coucher au lever du soleil. Chez les habitants des villes la cérémonie est limitée à ces simples pratiques. Mais pour certains ruraux, le rite prend les proportions d'une évocation théurgique. La veille de l'Ascension, les femmes bulgares allument une quantité de cierges et de lampes ; les pots sont placés sur des trépieds et l'encens parfume l'atmosphère des milles à l'entour, et des nuages de fumée blanche enveloppent chaque tombe comme si un voile la séparait de ses voisines. Pendant la soirée, et jusqu'à près de minuit, en souvenir du défunt, les amis et un certain nombre de mendiants sont régalés avec du vin, et du *raki* (liqueur de raisins) et on distribue de l'argent parmi les pauvres suivant les moyens de la famille. Lorsque la fête est terminée, les invités s'approchent des tombes et s'adressant au défunt par son nom, le ou la remercient des bonnes choses reçues. Lorsque tous se sont retirés à l'exception des proches parents, une femme, généralement la plus âgée de la famille reste seule avec le mort, et – à ce que disent certaines personnes – procède à la cérémonie de l'évocation. **[246]**

Après quelques ferventes prières, dites la face contre la terre sur la tombe, elle tire quelques gouttes de sang de son sein gauche, qu'elle laisse couler sur la tombe. Cela donne vigueur à l'esprit qui erre par-là, pour lui permettre de prendre pendant quelques instants une forme visible et murmurer ses instructions à l'oreille du théurgiste chrétien, s'il en a à donner, ou simplement pour "bénir celle qui mène le deuil", après quoi il disparaît jusqu'à l'année suivante. Cette croyance est si bien enracinée que nous avons ouï dire que, dans le cas d'une difficulté de famille, une femme moldave pria sa sueur de surseoir à sa décision jusqu'à la nuit de l'Ascension, pour que son père défunt *pût leur exprimer lui-même sa volonté et son bon plaisir* ; la sueur y consentit comme si leur parent avait été dans la chambre à côté.

On ne peut douter qu'il y ait de terribles secrets dans la nature, ainsi que nous l'avons vu dans le cas du *Znachar* russe, lorsque le sorcier *ne parvient pas ci mourir* avant d'avoir transmis le mot à un autre, et les hiérophantes de Magie Blanche ne le font que rarement. Il paraîtrait que la terrible puissance du "Mot"ne puisse être transmise qu'à un seul homme d'un certain district ou à un seul groupe. Lorsque le Brahmâtma était prêt à abandonner le poids de l'existence physique, il transmettait son secret à son successeur, soit oralement, ou par un écrit, renfermé dans un coffret bien scellé qui ne devait être remis qu'en mains propres. Moïse "appose les mains" à son néophyte, Josué, dans les solitudes de Nebo et disparaît pour toujours. Aaron initie Eleazar sur le mont Hor et meurt. Siddhartha-Bouddha promet à ses mendiants avant sa mort, de vivre dans celui qui en sera digne, il embrasse son disciple favori, lui murmure à l'oreille, et meurt ; et comme la tête de saint Jean repose sur le sein de Jésus, celui-ci lui dit "d'attendre" sa venue. Comme les feux-signaux de l'antiquité, qu'on allumait ou éteignait par intervalles au sommet d'une colline, puis d'une autre, portaient les nouvelles d'un bout du pays à l'autre, nous voyons que les "sages" depuis les temps immémoriaux jusqu'à nos jours communiquent au monde la parole de sagesse à leurs successeurs. Transmis d'un "voyant" à un autre, le "Mot" brille comme un éclair et emportant à tout jamais l'initiateur, il met en vue le nouvel initié. Pendant ce temps, des nations entières s'entretuent au nom d'un autre "Mot", substitut vide de sens, accepté au pied de la lettre par chacune et faussement interprété par toutes.

Nous n'avons rencontré que peu de sectes pratiquant véritablement la sorcellerie. Une de celles-ci sont les Yézidis, que quelques-uns considèrent comme une branche des Kurdes, mais nous croyons que c'est à tort. Ils résident principalement dans les montagnes et les districts arides de la Turquie d'Asie, du côté de Mosoul **[247]** en Arménie, et on les rencontre jusqu'en Syrie [388] et en Mésopotamie. On les connaît comme adorateurs du diable et c'est le nom qu'on leur donne partout ; et certes, ce n'est ni par

---

[388] Les Yézidis comptent en tout un peu plus de 200.000 âmes. Les tribus qui habitent le pachalik de Bagdad, et qui sont répandues sur toutes les montagnes de Sindjar, sont les plus dangereuses et sont universellement détestées à cause de leurs méchantes pratiques. Leur principal cheik habite constamment prés du tombeau de leur prophète et réformateur Adi, mais chaque tribu choisit son propre Cheik parmi les plus versés dans l'art de la "Magie noire". Cet Adi, ou Ad est un de leurs ancêtres mystiques, et il n'est autre que Adi – le Dieu de la sagesse ou le Ab-ad des Parsis, le premier ancêtre de la race humaine, ou bien encore 1 Adh-Bouddha des hindous, antropomorphisé et dégénéré.

ignorance, ni par étroitesse d'esprit qu'ils ont fondé le culte et une communication régulière avec les éléments et les élémentaires les plus malfaisants et de la plus basse classe. Ils reconnaissent la malignité actuelle du chef des "puissances noires" ; mais en même temps ils craignent son pouvoir et cherchent par conséquent, à se concilier ses faveurs. Celui-ci est en lutte ouverte avec Allah, disent-ils, mais une réconciliation peut intervenir à n'importe quel moment ; et ceux qui ont manqué de respect au "noir", peuvent en souffrir à l'avenir, et ils auront ainsi contre eux Dieu et le Diable. Ce n'est qu'une ruse politique pour se propitier sa Majesté Satanique, qui n'est que le grand *Tchernobog* (le dieu noir) des Variagi Russ, les anciens Russes idolâtres, antérieurs à Vladimir.

De même que Wierus, le célèbre démonographe du XVIème siècle (qui donne dans son *Pseudomonarchia Dæmonum*, une description et une nomenclature régulière de la cour diabolique, avec ses dignitaires, ses princes, ses ducs, ses nobles et ses officiers), les Yezidis reconnaissent tout un panthéon de diables et ils se servent des Jakshas, les esprits de l'air, pour transmettre leurs prières et leurs compliments à Satan, leur maître, et aux Afrites du désert. Pendant leurs réunions de prières, ils joignent les mains, et forment d'immenses cercles, avec leur cheik ou un prêtre officiant au centre, qui bat des mains et entonne chaque verset en honneur de Sheitan (Satan) Ils tournoient alors en rond en sautant en l'air. Lorsque la frénésie est parvenue à son comble, ils s'infligent souvent des blessures et se coupent avec leurs poignards, et rendent, à l'occasion, le même service à leurs voisins. Mais leurs blessures ne se cicatrisent ni ne se guérissent aussi facilement que celles des lamas et des saints, car trop souvent ils meurent victimes de ces blessures qu'ils se sont infligées. Tout en dansant, et brandissant leurs poignards sans desserrer les mains – car ce serait considéré comme un sacrilège, et l'enchantement serait aussitôt brisé – ils supplient et louent Sheitan afin que celui-ci se manifeste dans ses œuvres par des "miracles" Leurs rites ayant lieu surtout la nuit, ils ne manquent pas d'obtenir des manifestations de **[248]** différentes sortes, dont les moindres sont d'énormes boules de feu, qui prennent la forme d'animaux les plus extraordinaires.

Lady Hester Stanhope, dont le nom a été pendant longtemps une puissance parmi les fraternités maçonniques de l'Orient, assista, dit-on, en personne à plusieurs de ces cérémonies Yézidéennes. Un *Ockhal* de la secte des Druses, nous a dit qu'après avoir assisté à une de ces "Messes du Diable" des Yézidis, comme on les appelle, cette dame extraordinaire, si

célèbre pour son courage et son audacieuse bravoure, s'évanouit, et que, malgré son accoutrement habituel d'Emir masculin, on eut toutes les peines du monde à la rappeler à la vie et à la santé. A notre grand regret, nous n'avons jamais réussi malgré nos efforts à assister à une de ces séances.

Dans un récent article d'un journal catholique au sujet du Nagualisme et du Vaudou, on prétend que Haïti serait le centre des sociétés secrètes, où l'on pratiquerait de terribles formes d'initiations et des rites sanglants, et *où des enfants nouveau-nés seraient sacrifiés et mangés par les adeptes* ! On y cite un certain voyageur français, nommé Piron, décrivant, tout au long, une horrible scène à laquelle il assista à Cuba, dans la maison d'une dame, qu'il n'aurait jamais soupçonnée d'aucun lien avec une secte aussi monstrueuse ! Une jeune fille blanche, tout à fait nue remplissait l'office de prêtresse vaudou et devenait frénétique par des danses et des incantations qui suivirent le sacrifice d'une poule blanche et d'une autre noire. Un serpent dressé à ce rôle, et agissant sous l'influence de la musique, s'enroulait autour des membres de la jeune fille, et ses mouvements étaient surveillés par les fidèles qui dansaient autour d'elle ou qui restaient à épier ses contorsions. Le spectateur s'enfuit enfin, horrifié, en voyant la malheureuse jeune fille tomber tordue dans une crise d'épilepsie."

Tout en regrettant un pareil état de choses dans des pays chrétiens, l'article catholique en question voit dans l'attachement tenace aux rites religieux de leurs ancêtres, la preuve *de la dépravation du cœur humain*, et il fait un fervent appel au zèle des catholiques. Outre qu'il se fait l'écho de l'absurde fiction des nouveau-nés mangés, l'auteur paraît être tout à fait inconscient du fait que la dévotion pour une croyance que des siècles de cruelles et sanglantes persécutions n'ont pas réussi à réprimer, fait des héros et des martyrs d'un peuple, tandis que la conversion à une autre religion ne ferait d'eux que des renégats. Une religion de contrainte ne peut donner naissance qu'à la tromperie. La réponse donnée par quelques Indiens au missionnaire Margil, vient corroborer cette banalité. La question qui leur avait été posée était la suivante : "Comment se fait-il que vous soyez si païens dans l'âme après avoir été des chrétiens depuis si longtemps ?" Ils répondirent : **[249]** "Que feriez-vous, père, si des ennemis de votre foi entraient dans votre pays ? Ne prendriez-vous pas tous vos livres, vos vêtements sacerdotaux et tous les attributs de votre religion, pour vous retirer dans les cavernes les plus secrètes de vos montagnes ? C'est justement ce que nos prêtres, nos prophètes, nos devins et nos nagualistes ont fait jusqu'à maintenant et ce qu'ils font encore."

Une réponse de cette nature venant d'un catholique romain, à la question d'un missionnaire de l'Eglise grecque ou protestante lui vaudrait la couronne de saint dans le martyrologe papal. Quoi de plus beau que la religion "païenne", qui oblige saint François Xavier à rendre hommage aux Japonais en disant que "en ce qui concerne la vertu et la probité ils surpassaient toutes les nations à sa connaissance" ; une telle religion "païenne" est préférable à un christianisme qui, pour avancer sur la terre, anéantit des nations aborigènes comme un ouragan de feu [389]. La maladie, l'ivrognerie et la démoralisation sont les résultats immédiats de l'apostasie de la foi de leurs pères et d'une conversion à une religion de pure forme.

Inutile de demander à ses antagonistes ce que le christianisme est en train de faire de l'Inde anglaise. Le capitaine O'Grady, exfonctionnaire anglais nous dit : "Le Gouvernement anglais commet une action honteuse en transformant les sobres indigènes de l'Inde en une nation d'ivrognes. Et cela par pure *cupidité*. La religion des Hindous aussi bien que celle de Mahomet prohibe l'usage des liqueurs fortes. Mais... la boisson devient de jour en jour plus fréquente... Ce que le maudit trafic de l'opium imposé à la Chine par la rapacité anglaise, a fait pour cet infortuné pays, la vente des liqueurs fortes par le gouvernement va probablement le faire pour l'Inde. Car c'est un monopole du Gouvernement, à peu près du même modèle que le monopole gouvernemental du tabac en Espagne... Les domestiques indigènes des familles européennes vivant en dehors de la maison deviennent généralement des ivrognes invétérés... Les domestiques intérieurs ont en général, horreur de l'ivrognerie et en cela ils sont infiniment plus respectables que leurs maîtres... tout le monde est adonné à la boisson... les évêques, les prêtres, tous, jusqu'aux demoiselles fraîchement débarquées de leurs pensionnats."

Voilà, certes, les "bénédictions" que la religion chrétienne moderne apporte aux "pauvres païens" avec ses Bibles et ses Catéchismes. Le rhum et l'abâtardissement en Hindoustan ; **[250]** l'opium en Chine ; le rhum et les désordres impurs à Tahiti ; et pire que tout, l'exemple de l'hypocrisie dans la religion ; un athéisme et un scepticisme pratiques, qui puisqu'ils semblent assez bons pour les gens *civilisés*, peuvent bien, avec le temps,

---

[389] En moins de quatre mois, nous avons trouvé dans les journaux hebdomadaires quarante-sept cas de crimes, allant de l'ivrognerie jusqu'au meurtre, commis par des ecclésiastiques dans les seuls Etats-Unis d'Amérique. A la fin de 'année nos correspondants de l'Orient auront de précieux faits à mettre en regard des dénonciations des missionnaires au sujet des écarts "païens" de conduite.

l'être également pour ceux que la théologie n'a que trop maintenus sous un joug écrasant. D'autre part, tout ce qui est noble, spirituel, élevé dans l'ancienne religion est répudié s'il n'est pas délibérément falsifié.

Prenez saint Paul, par exemple, et lisez le peu qui reste d'original dans les écrits qu'on attribue à cet homme courageux, honnête et sincère, et voyons si nous y trouvons une seule expression pour démontrer que saint Paul reconnaissait dans le mot Christ autre chose que l'idéal abstrait de la divinité personnelle latente dans chaque homme. Pour Paul, le Christ n'est point un personnage, mais une idée incorporée. "Si un homme est en Christ, il est une nouvelle création", *il est né de nouveau*, comme après l'initiation, car le Seigneur est esprit – l'esprit de l'homme. Paul était le seul de tous les apôtres qui eût compris les idées secrètes à la base des enseignements de Jésus, bien que ne l'ayant jamais rencontré. Mais Paul était passé par l'initiation ; et, désireux d'inaugurer une nouvelle et large réforme, qui embrasserait l'humanité entière, il éleva sa doctrine en toute sincérité bien au-dessus de la sagesse des âges, au-dessus des anciens Mystères et de la révélation ultime des époptae. Ainsi que le prouve avec beaucoup de raison le professeur A. Wilder, dans divers articles, *ce ne fut pas Jésus, mais bien Paul le véritable fondateur du christianisme*. "Ce fut à Antioche que, pour la première fois, les disciples furent appelés chrétiens", disent les *Actes des Apôtres* XI, 26. "Les hommes comme Irénée, Epiphane et Eusèbe ont transmis à la postérité une réputation de mensonge et de pratiques malhonnêtes ; et le cœur se serre aux récits des crimes commis pendant cette période", écrit cet auteur dans un récent article [390]. "N'oublions pas, ajoute-t-il, que lorsque les Musulmans envahirent la Syrie et l'Asie Mineure pour la première fois, ils furent accueillis avec joie par les Chrétiens de ces contrées, comme des libérateurs de l'oppression intolérable des autorités gouvernantes de l'Eglise."

Mahomet ne fut jamais considéré comme un dieu, et il ne l'est pas non plus aujourd'hui ; néanmoins, sous l'empire de son nom, des millions de Musulmans ont servi leur Dieu avec une ardeur qui n'a jamais été égalée par les sectaires chrétiens. Qu'ils aient lamentablement dégénéré depuis l'époque de leur prophète, ne change rien à la chose elle-même, mais prouve, au contraire, la prépondérance de la matière sur l'esprit dans le

---

[390] *Evolution*, art. Paul, le fondateur du Christianisme.

monde entier. En **[251]** outre ils n'ont pas dégénéré de leur foi primitive plus que les chrétiens eux-mêmes. Pourquoi, alors, Jésus de Nazareth, mille fois plus grand, plus noble et moralement plus élevé que Mahomet, ne serait-il pas vénéré et suivi pratiquement par les chrétiens, au lieu d'être aveuglément et stérilement adoré, comme un dieu, et invoqué à la façon de certains bouddhistes, qui tournent leur moulin à prières. Nul ne doute aujourd'hui que cette religion ne soit devenue stérile, et qu'elle ne mérite pas plus le nom de christianisme que le fétichisme des Kalmouks ne mérite celui de la philosophie prêchée par Bouddha. "On ne devrait pas nous imputer la croyance, dit le Dr Wilder, que le christianisme moderne ait un rapport quelconque avec la religion prêchée par Paul. Il manque de sa largeur de vues, de son sérieux, de sa subtile perception spirituelle. Subissant l'influence des nations qui la professent, il présente autant de formes qu'il y a de races. Il est en Italie et en Espagne une chose, mais il diffère grandement en France, en Allemagne, en Hollande, en Suède, en Grande-Bretagne, en Russie, en Arménie, au Kurdistan et en Abyssinie. Comparé aux cultes qui l'ont précédé, le changement semblerait être plus dans le nom que dans l'essence. Les hommes s'étaient couchés païens et réveillés chrétiens. En ce qui concerne le *Sermon sur la Montagne*, ses doctrines principales sont plus ou moins répudiées par chaque communauté chrétienne de quelque importance. La barbarie, l'oppression et la cruauté des punitions sont aussi communes aujourd'hui qu'à l'époque du paganisme.

> "Le christianisme de Pierre n'existe plus ; il a été supplanté par celui de Paul, et celui-ci, à son tour, s'est fondu dans les autres religions mondiales. Lorsque l'humanité sera éclairée, ou que les races barbares auront été remplacées par celles d'instincts et de sentiments plus nobles, les excellences idéales deviendront des réalités.

> "Le Christ de Paul est une énigme qui demande les plus grands efforts pour être résolue. Il était quelque chose d'autre que le Jésus des *Evangiles*. Paul méprisait leurs généalogies interminables, l'auteur du *IVème Evangile*, lui-même gnostique d'Alexandrie, décrit Jésus comme ce que nous appellerions aujourd'hui, un esprit divin "matérialisé". Il était le Logos, ou la Première Emanation – le Métathron... La mère de Jésus, de même que la princesse Maya, Danaé, ou peut-être Périktioné, avait

> donné naissance, non à un enfant de l'amour, mais à un rejeton divin. Aucun Juif d'une secte quelconque, aucun apôtre, aucun croyant primitif, n'a jamais mis en avant une pareille idée. Paul parle du Christ comme d'un personnage plutôt que d'une personne. Les leçons sacrées des assemblées secrètes personnifiaient souvent la bonté et la vérité divines sous une forme humaine, sujette aux passions et aux appétits **[252]** humains, mais leur étant supérieure ; et cette doctrine émergeant de la crypte, fut accaparée par des gens d'église et les esprits grossiers comme celle d'une conception immaculée et d'une incarnation divine."

Dans le vieux livre, publié en 1693, œuvre du sieur de la Loubère, ambassadeur de France auprès du roi de Siam, nous trouvons de nombreux faits fort intéressants au sujet de la religion siamoise. Les observations du caustique français sont si à propos, que nous donnons, ci-après, ses appréciations sur le sauveur siamois – Sommona-Cadom.

"Bien qu'ils prétendent que la naissance de leur sauveur ait été miraculeuse, ils n'hésitent pas à lui reconnaître un père et une mère [391]. Sa mère, dont le nom se trouve dans quelques livres Balie (Pali ?) s'appelait, disent-ils, Maha MARIA, qui signifie, parait-il, la grande Marie, car Maha veut dire grand. Quoi qu'il en soit, cela ne cesse d'attirer l'attention des missionnaires, et a, peut-être, donné l'occasion aux Siamois de croire que Jésus étant le fils de Marie, il était le frère de Sommona-Cadom et que, ayant été crucifié, il était le méchant frère qu'ils attribuent à SommonaCadom, sous le nom de Thevetat, et ainsi, disent-ils, fut puni en enfer, sa punition participant du supplice de la croix... Les Siamois attendent la venue d'un autre Sommona-Cadom, c'est-à-dire, d'un autre homme miraculeux comme lui, auquel ils ont déjà donné le nom de Pronarote, et dont Sommona a annoncé la naissance. Il fit toutes sortes de miracles... Il avait deux disciples, représentés debout de chaque côté de son idole, un à droite et l'autre à gauche... le premier se nomme Pra-Magla, et l'autre *Pra-Scaribout*... Le père de Sommona-Cadom était, toujours suivant ce livre Balie, un roi de Teve Lanca, c'est-à-dire de Ceylan. Mais *les livres*

---

[391] Nous lisons dans l'Epître aux Galathes, IV, 4 : "Mais lorsque les temps ont été accomplis, Dieu a envoyé son Fils, *né d'une femme, né sous la loi*."

Balie ne portant aucune date, ni le nom de l'auteur n'ont pas plus de valeur que toutes les traditions dont l'origine est inconnue [392].

Ce dernier argument est aussi mal avisé qu'il est naïf. Nous ne connaissons pas de livre, dans le monde entier, dont l'authenticité soit moins établie en tant que date, noms d'auteurs ou traditions, que notre Bible chrétienne. Dans ces conditions les Siamois ont autant de raison pour croire à leur Sommona-Cadom miraculeux, que les chrétiens à leur Sauveur de naissance miraculeuse. Ceux-ci n'ont, en outre, pas plus de droit d'imposer leur religion aux Siamois chez eux, ou à n'importe quel autre peuple, **[253]** contre leur volonté, que les prétendus païens "de forcer à la pointe de l'épée la France ou l'Angleterre à se convertir au Bouddhisme". Un missionnaire bouddhiste, même dans la libre Amérique, risquerait fort d'ameuter la foule contre lui, mais cela n'empêche pas les missionnaires de diffamer ouvertement la religion des Brahmanes, des Lamas et des Bonzes, et ceux-ci ne sont pas toujours libres de leur répondre. C'est ce qu'on appelle répandre la bienfaisante lumière du christianisme et de la civilisation, sur les ténèbres du paganisme !

Néanmoins, nous voyons que ces prétentions – qui pourraient paraître ridicules si elles n'étaient aussi fatales pour des millions de nos semblables, qui ne demandent qu'à ce qu'on les laisse en paix, étaient pleinement appréciées déjà au XVIIème siècle. Car voici que ce même spirituel M. de la Loubère, sous prétexte d'une pieuse sympathie, donne de fort curieuses indications aux autorités ecclésiastiques en Europe [393], indications qui condensent l'âme même du Jésuitisme.

---

[392] La date de ces livres Pali a été pleinement établie dans le siècle actuel, assez bien du moins, pour démontrer qu'ils existaient à Ceylan en l'an 316 avant J.-C., lorsque Mahinda, le fils d'Asoka y vivait. (Voyez Max Muller, *Chips*, etc. Vol. I, sur le Bouddhisme).

[393] *A New Historical Relation of the Hingdom of Siam*, par M. de la Loubère, Envoyé de France au Siam, 1687-1688, chap. XXV, Londres ; *Divers Observations to be Made in Preaching the Gospel to the Orientale.*

Le rapport du sieur de la Loubère au roi, fut fait, ainsi que nous le constatons, en 1687-1688. On voit jusqu'à quel point sa proposition pour supprimer et dissimuler l'enseignement du christianisme donné aux Siamois, eut l'approbation des Jésuites, par le passage, cité d'autre part, de la Thèse prononcée par les Jésuites de Caen (*Thesis propugnata in regio. Soc. Jes. Collegio, celeberrimae Academiae Cadoniensis, die Veneris*, 30 janv. 1693), où il est dit : "… ni les Pères de la Société de Jésus ne dissimulent *lorsqu'ils adoptent les préceptes et les vêtements* des Talapoins du Siam". Dans l'espace de cinq années la parcelle de levain de l'Ambassadeur avait fait lever toute la pâte.

"D'après ce que j'ai déjà dit au sujet des opinions des Orientaux, remarque-t-il, il est aisé de se faire une idée de la difficulté qu'on éprouve à leur faire accepter la religion chrétienne ; et combien il est important que les missionnaires qui prêchent l'Evangile en Orient, sachent comprendre les coutumes et les croyances de ces peuples. Car, de même que les apôtres et les premiers chrétiens, lorsque Dieu confirmait leur enseignement par de nombreux miracles, ne révélèrent pas d'un seul coup aux païens tous les mystères que nous adorons, mais leur cachèrent pendant longtemps ainsi qu'aux catéchumènes, la connaissance de ceux qui auraient pu leur causer du scandale ; il semble fort rationnel que les missionnaires qui ne possèdent pas le don de miracle, ne devraient pas révéler d'emblée aux Orientaux tous les mystères et les pratiques du christianisme.

"Il serait prudent, par exemple, ou je me trompe fort, de ne leur parler *qu'avec les plus grandes réserves*, du culte des saints ; et quant à ce qui a rapport à Jésus-Christ, je crois qu'il serait bon de le leur faire connaître, pour ainsi dire, *mais sans mentionner le* **[254]** *mystère de l'Incarnation*, jusqu'à ce qu'ils aient été convaincus de l'existence d'un Dieu Créateur. Car quelle probabilité y aurait-il en premier lieu, de persuader aux Siamois d'enlever de leurs autels Sommona-Cadom, Pra-Magla et Pra-Scaribout, pour y mettre à la place, Jésus-Christ, saint Pierre et saint Paul ? Il serait peut-être plus prudent de ne point leur prêcher Jésus-Christ crucifié, jusqu'à ce qu'ils aient compris qu'on puisse être *infortuné* et innocent ; et que, suivant la règle reconnue par eux-*mêmes*, que l'innocent puisse prendre sur lui tous les crimes des coupables, il a été nécessaire *qu'un dieu fût fait homme* afin que cet homme-Dieu, par une vie laborieuse et une mort ignominieuse mais volontaire, rachetât tous les péchés des hommes ; mais avant tout, il serait nécessaire de leur donner une idée véritable du Dieu Créateur, justement courroucé contre les hommes. Après cela, l'Eucharistie ne scandalisera point les

Siamois, comme elle scandalisa anciennement les païens d'Europe ; car les Siamois ne croient pas que Sommona-Cadom puisse donner sa femme et ses enfants à manger aux Talapoins.

"Bien au contraire, comme les Chinois professent un respect scrupuleux pour leurs parents, je crains fort que si on mettait les Evangiles entre leurs mains, ils seraient scandalisés par le passage où, lorsqu'on dit à Jésus que sa mère et ses frères le demandaient, il répondit de manière à faire comprendre le peu de cas qu'il en faisait, et affecta de ne les point connaître. *Ils ne s'offenseraient pas moins* de ces autres paroles mystérieuses que notre divin Sauveur prononça lorsque le jeune homme désirait aller enterrer ses parents : "laissez les morts enterrer leurs morts dit-il. Qui ne connaît la gêne que les Japonais, exprimèrent à saint François-Xavier, *par rapport à la damnation éternelle*, ne pouvant croire que leurs parents décédés étaient voués à une si terrible infortune par la seule raison *qu'ils n'avaient pas embrassé le Christianisme dont ils n'avaient jamais entendu parler...* Il serait donc nécessaire, pour détruire et adoucir cette pensée, par les moyens employés par ce grand apôtre des Indes, d'établir, avant tout, la notion d'un Dieu tout-puissant, omniscient et souverainement juste, créateur de tout ce qui est bien, et auquel tout est dû, et à la volonté duquel nous sommes redevables du respect que nous devons aux rois, aux évêques, aux magistrats et à nos propres parents.

"Ces exemples suffisent pour démontrer quelles précautions sont nécessaires pour préparer les esprits des Orientaux à penser comme nous, et d'éviter *qu'ils ne s'offensent de la plus grande partie* des articles de foi de la religion chrétienne" [394]. **[255]**

---

[394] Dans un discours entre Hermès et Thoth, le premier dit : "Il est impossible que la pensée puisse avoir une conception correcte de Dieu... On ne peut décrire au moyen d'organes matériels ce qui est immatériel et éternel... L'un est une perception de l'esprit et l'autre une réalité. Ce qui est perçu par nos sens peut s'exprimer en paroles ; mais ce qui n'a pas de corps, ce qui est invisible, immatériel et

Que reste-t-il, alors, à prêcher ? nous est-il permis de demander. Sans Sauveur, sans rédemption, sans crucifixion pour les péchés des hommes, sans Evangile, sans la menace d'une damnation éternelle, sans miracles à faire miroiter à leurs yeux, que restait-il alors aux Jésuites à mettre devant les Siamois, sinon la poussière des sanctuaires païens pour leur aveugler la vue ? Le sarcasme est acerbe, en vérité. La moralité que pratiquent ces pauvres païens, enseignée par la foi de leurs ancêtres est si pure, que le Christianisme doit être dépouillé de toute marque distinctive avant que ses prêtres puissent se permettre de le leur proposer. Une religion qu'on ne peut laisser scruter par un peuple sans malice, modèle de piété filiale, foncièrement honnête, qui professe une vénération profonde pour son Dieu et une horreur instinctive pour tout ce qui pourrait profaner Sa Majesté, une telle religion, disons-nous, ne peut être fondée que sur l'erreur. Et que ce soit le cas, notre siècle est en train d'en faire, petit à petit, l'expérience.

Il ne fallait pas s'attendre, dans cette spoliation en règle du Bouddhisme pour édifier la nouvelle religion chrétienne, à ce qu'un caractère aussi sublime que celui de Gautama-Bouddha restât inaperçu. Il était tout naturel qu'après avoir adopté son histoire légendaire pour combler les vides de celle fictive de Jésus, et après avoir fait usage de tout ce qu'on pouvait prendre dans celle de Christna, on s'emparât de l'homme Sakya-muni pour le faire figurer dans le calendrier sous un nom d'emprunt. C'est ce qu'ils firent, et le sauveur hindou prit place, en temps opportun, dans la liste des saints sous le nom de Josaphat, en compagnie des martyrs de la religion : saints Aura, Placida, Longinus et Amphibolus.

Il existe même à Palerme, une église dédiée au Divo Josaphat. Entre autres vains efforts des auteurs ecclésiastiques pour établir la généalogie de ce saint mystérieux, le plus original de tous fut celui qui en fit Josué, fils de Nun. Mais, ces légères difficultés une fois surmontées, nous retrouvons l'histoire de Gautama prise dans les livres sacrés bouddhistes et reproduite mot à mot dans la Légende Dorée. Les noms des personnages

---

sans forme ne peut être saisi au moyen de nos sens ordinaires. C'est ainsi que je comprends O Thoth, que Dieu est ineffable.

Dans le *Catéchisme des Parsis* traduit par M. Dadabhai Naoroji, on lit ce qui suit :

"Q. – Quelle est la forme de Dieu ?".

"R. – Notre Dieu n'a ni figure ni forme, ni couleur, ni proportion, ni place fixe. Il ne ressemble à aucun. Il est Lui-même, unique, et sa gloire est telle que nous ne pouvons ni faire Sa louange ni Le décrire ; notre esprit est incapable de Le comprendre".

sont changés, mais le lieu de l'action, l'Inde, demeure le même, aussi bien dans la légende chrétienne **[256]** que dans la bouddhique. On la trouve également dans le *Speculum Historiale*, de Vincent de Beauvais, qui date du XIIIème siècle. La découverte fut faite par l'historien de Couto, bien que le professeur Müller attribue la première reconnaissance de l'identité des deux récits de M. Laboulaye, en 1859. Le colonel Yule, nous dit que [395] les histoires de Barlaam et de Josaphat étaient connues de Baronius, et qu'on les trouve à la page 348 de *Roman Martyrology*, édité sur l'ordre du pape Grégoire XIII, et revu sous l'autorité du pape Urbain VIII, traduit du latin en anglais par G. K., de la Société de Jésus [396].

II serait oiseux et inutile de reproduire ici ne fut-ce qu'une partie de toutes ces sottises ecclésiastiques. Que celui qui aurait des doutes à cet égard, ou qui voudrait en prendre connaissance, lise le récit tel que le donne le colonel Yule. Quelques-unes [397] des données chrétiennes et ecclésiastiques paraissent même avoir embarrassé Dominie Valentyn car il dit : "II y en a qui prétendent que ce Boudhum était un Juif fugitif de la Syrie ; d'autres veulent qu'il ait été un disciple de l'apôtre Thomas ; mais alors, dans ce cas, comment aurait-il pu naître 622 ans avant le Christ ; je les laisse répondre à cette question. Diego de Couto maintient que c'était certainement Josué, ce qui est encore plus absurde".

Le roman religieux intitulé : *L'Histoire de Barlaam et de Josaphat*, fut pendant plusieurs siècles un des ouvrages les plus populaires de la chrétienté", dit le colonel Yule. "On le traduisit dans toutes les principales langues européennes, y compris le scandinave et le slavon... Ce récit paraît pour la première fois dans les ouvrages de saint Jean de Damas, théologien de la première partie du VIIIème siècle. C'est donc le secret de son origine, car ce saint Jean, avant de devenir prêtre, occupait un emploi élevé à la cour du Khalife Abou Jafar Almansour, où il entendit probablement raconter l'histoire et il l'adapta, plus tard, aux besoins de la nouvelle orthodoxie de Bouddha devenu un saint chrétien.

Après avoir répété le plagiat, Diego de Couto, qui semble peu disposé à abandonner la notion que Gautama était Josué, dit : "Les Gentils de l'Inde entière, ont élevé de grandes et superbes pagodes à ce nommé

---

[395] *Contemporary Review*, p. 588, juillet 1870.

[396] *Livre de Ser Marco Polo*, vol. II.

[397] *Ibidem*.

Budâo. Parlant de ce récit, nous avons recherché avec soin si les anciens Gentils de ce pays avaient eu connaissance dans leurs écritures d'un saint Josaphat, qui avait été converti par Balaam, lequel, dans la légende est représenté comme étant le fils d'un grand roi de l'Inde, et qui fut élevé de la même manière que le récit que nous avons fait de la vie du Budâo. Et **[257]** comme je voyageais dans l'île de Salsette, j'allai voir cette rare et admirable pagode qu'on nomme Canara Pagoda (les grottes de Kanhàri) ayant plusieurs salles creusées à même la roche de la montagne, et ayant demandé à un vieillard ce qu'il pensait de l'ouvrage et qui l'avait exécuté, il nous dit, que sans aucun doute il avait été creusé par ordre du père de saint Josaphat, afin de l'élever dans la réclusion, ainsi que le dit l'histoire. Et comme on nous informe qu'il était fils d'un grand roi de l'Inde, il se peut bien, comme je l'ai déjà dit, *qu'Il* était le Budâo, dont on raconte tant de merveilles [398]."

De plus la légende chrétienne est puisée, dans presque tous les détails, dans la tradition cingalaise. C'est sur cette île que naquit la tradition de Gautama refusant le trône de son père et du roi lui faisant élever un superbe palais, où il le garda demi prisonnier, entouré de toutes les tentations de la vie et du luxe. Marco Polo la reproduisit telle qu'il l'avait eue des Cingalais et, aujourd'hui, sa version se trouve être la fidèle répétition de ce qu'on lit dans divers ouvrages bouddhiques. Comme le dit Marco Polo avec naïveté, le Bouddha vécut une vie si austère et si sainte, il pratiqua l'abstinence à un tel point, "*qu'on aurait pu le prendre pour un chrétien*. Et, en vérité, ajoute-t-il, s'il l'avait été, il aurait été un des grands saints de notre Seigneur Jésus-Christ, tellement sa vie était pure et bonne". A ce pieux apophtègme, son éditeur remarque avec raison que "Marco n'est pas le seul qui ait exprimé une pareille appréciation de la vie de Sakya-muni". De son côté le professeur Max Müller dit : "Malgré tout ce que nous pouvons penser de la sainteté des saints, que ceux qui doutent du droit du Bouddha de prendre place parmi eux, lisent le récit de sa vie tel qu'il est relaté dans les canons bouddhiques. S'il vécut la vie qu'ils décrivent, il y a peu de saints qui mériteraient mieux ce nom que le Bouddha ; et ni l'Eglise grecque ni l'Eglise Romaine n'ont à rougir d'avoir honoré sa mémoire dans saint Josaphat, le prince, l'ermite et le saint."

---

[398] *Dec*., v. lib. VI, chap. 2.

Jamais l'Eglise Catholique Romaine n'eut une meilleure occasion de christianiser toute la Chine, le Tibet et la Tartarie, qu'au XIIIème siècle, pendant le règne de Kublai-Khan. Il semble étrange qu'elle n'en ait pas saisi l'occasion lorsque Kublai hésitait, à un moment donné, entre les quatre religions du monde, et peut être bien qu'à cause de l'éloquence de Marco Polo, il aurait favorisé le Christianisme plutôt que le Mahométisme, le Judaïsme ou le Bouddhisme. Marco Polo et Ramusio, un de ses interprètes nous disent pourquoi. Il paraît que, malheureusement pour Rome, l'ambassade du père et de l'oncle de Marco, échoua par suite du décès **[258]** de Clément IV juste à ce moment-là. Il n'y eut pas de Pape pendant plusieurs mois, pour recevoir les ouvertures amicales de Kublai Khan ; et ainsi, les cent missionnaires chrétiens invités par lui ne purent être envoyés au Tibet et en Tartarie. Pour ceux qui croient qu'une divinité intelligente prend soin, là-haut, du bien-être de notre misérable petit monde, ce contre-temps est une preuve évidente que le Bouddhisme, devait l'emporter sur le Christianisme. Qui sait, si le Pape Clément ne tomba pas malade à la seule fin d'empêcher les Bouddhistes de sombrer dans l'idolâtrie du catholicisme Romain ?

Du bouddhisme pur, la religion de ces contrées a dégénéré en Lamaïsme ; mais celui-ci, malgré tous ses défauts, qui ne sont que dans la forme et ne nuisent en rien à la doctrine elle-même, est encore bien au-dessus du Christianisme. Le pauvre abbé Hue s'en aperçut bien vite à ses dépens. Voyageant avec sa caravane, il écrit : "tout le monde nous disait, lorsque nous avancions vers l'ouest, que nous verrions les doctrines devenir de plus en plus claires et plus sublimes. Lha-Ssa était le grand foyer de lumière, dont les rayons s'affaiblissaient à mesure de leur éloignement."Un jour il exposa à un lama tibétain un bref sommaire de la doctrine chrétienne ; elle n'apparut à celui-ci en aucune manière étrangère [ce qui ne nous étonne point] et il affirma qu'il [le catholicisme] ne différait pas beaucoup de la religion des grands lamas du Tibet... "Ces paroles du Tibétain ne nous surprirent pas peu", écrit le missionnaire ; "nous constatâmes l'unité de Dieu, le mystère de l'Incarnation, le dogme de la présence véritable, dans sa religion... La lumière nouvelle jetée sur la religion du Bouddha, nous laissa vraiment croire que nous trouverions chez les lamas du Tibet une doctrine plus pure" [399]. Les louanges du

---

[399] *Voyages en Tartarie*, etc., pp. 121-122.

lamaïsme de cette nature qui abondent dans l'ouvrage de l'abbé Hue, furent la raison de sa mise à l'Index à Rome, et lui valurent d'être défroqué.

Lorsqu'on demanda à Kublai Khan, pourquoi, puisqu'il considérait la religion chrétienne comme étant la meilleure de celles qu'il protégeait, il ne l'adoptait pas, sa réponse fut aussi suggestive qu'elle est curieuse : "Comment voulez-vous que je me fasse chrétien ? Quatre prophètes sont vénérés et adorés dans le monde. Les Chrétiens disent que leur Dieu est Jésus-Christ ; les Sarrasins, Mahomet ; les Juifs, Moïse ; les idolâtres, Sogomon-Borkan (Sakya-muni Burkham, ou Bouddha) qui était le premier dieu parmi les idoles ; moi je les adore et les respecte tous les quatre, et je prie celui, parmi eux, qui est le plus grand au ciel, de me venir en aide". **[259]**

Le prudence du Khan prêterait à rire ; on ne saurait le blâmer de s'en remettre plein de foi, à la Providence elle-même, pour la solution du dilemme. Une de ses objections les plus insurmontables pour embrasser le christianisme fut donnée à Marco : "Vous voyez que les chrétiens de par ici sont si ignorants, qu'ils ne font rien et ne peuvent rien faire, tandis que les idolâtres font tout ce qu'ils veulent, au point que lorsque je suis à table, les tasses viennent à moi du centre de la salle, pleines de vin ou de liqueurs, sans être touchées par qui que ce soit, et que je les bois. Ils contrôlent les orages, les faisant passer par où ils veulent, et ils font beaucoup d'autres merveilles ; tandis que, vous le savez bien, leurs idoles parlent, et font des prédictions sur tous les sujets voulus. Mais si je me tourne vers le christianisme pour devenir un chrétien, alors mes barons et les autres qui ne sont pas convertis me diraient pourquoi vous êtes-vous fait baptiser ?... quels sont les pouvoirs et les miracles que vous constatez de la part du Christ ? Vous n'ignorez pas que les idolâtres, ici, prétendent que leurs miracles sont produits par la sainteté et le pouvoir de leurs idoles. Or, je ne saurais que leur répondre, et ils ne seraient que confirmés dans leur erreur, car les idolâtres qui sont des adeptes dans ces arts surprenants, comploteraient aisément ma mort. Vous allez aller vers votre Pape et vous le prierez de ma part de m'envoyer cent hommes bien versés dans vos lois ; et s'ils sont capables de mettre à néant les pratiques des idolâtres, et de leur prouver *qu'eux aussi ils savent faire ces choses, mais qu'ils ne le veulent point*, parce qu'elles sont l'œuvre du Diable et des autres mauvais esprits ; s'ils contrôlent les idolâtres au point que ceux-ci ne pourront rien faire en leur présence, *et que j'en sois témoin*, je dénoncerai les idolâtres et leur religion et je recevrai le baptême ; tous mes barons et mes chefs, seront

aussi baptisés et il y aura alors ici plus de chrétiens qu'il n'en existe dans votre partie du monde" [400].

La proposition était équitable. Pourquoi les chrétiens n'en profitèrent-ils pas ? On prétend que Moïse accepta un défi de cette nature devant Pharaon et qu'il en sortit vainqueur.

A notre avis, la logique du Mongol ignorant était sans réplique, son intuition était impeccable. Il voyait les bons résultats dans toutes les religions et il sentait que si les pouvoirs spirituels du bouddhiste, du chrétien, du musulman ou du juif étaient également développés, leur foi leur ferait atteindre les plus hauts sommets. Tout ce qu'il demandait avant de faire le choix d'une religion pour son peuple, c'était la preuve sur quoi s'appuyer.

Si nous n'en jugeons que par ses jongleurs, l'Inde doit être bien mieux versée en alchimie, chimie et physique que toutes les **[260]** académies européennes. Les merveilles psychologiques produites par quelques fakirs de l'Hindoustan méridional et par les shaberons et les hobilhans du Tibet et de Mongolie viennent à l'appui de nos dires. La science de la psychologie a atteint le summum de la perfection, atteint nulle par ailleurs dans les annales du merveilleux. Que de tels pouvoirs ne soient pas seulement le résultat de l'étude, mais qu'ils soient naturels chez tous les êtres humains est prouvé, aujourd'hui, en Amérique et en Europe par les phénomènes mesmériques et ce qu'on se plait à appeler "le spiritisme". Si la plus grande partie des voyageurs étrangers, et ceux qui résident dans l'Inde anglaise sont disposés à considérer toutes ces manifestations comme de simples tours de passe-passe, il n'en est pas ainsi pour quelques européens qui ont eu le rare bonheur d'être admis derrière le voile dans les pagodes. Certes ceux-ci ne se moqueront point des rites, et ne sous-estimeront pas non plus les phénomènes produits dans les loges secrètes de l'Inde. Le *mahadthévassthanam* des pagodes (communément appelé *goparam*, d'après le portique pyramidal sacré par lequel on entre dans l'édifice) est connu depuis longtemps d'Européens, bien que ceux-ci ne soient qu'une poignée.

---

[400] *Livre de Ser Marco Polo*, Vol. II, p. 340.

Nous ignorons si le prolifique Jacolliot [401] a jamais été admis dans une de ces loges. C'est fort douteux, croyons-nous, si l'on en juge par ses nombreux récits fantastiques sur les immoralités des rites mystiques des Brahmanes, des fakirs des pagodes, et même des Bouddhistes (!!) dans tous lesquels il fait figure de Joseph. Quoi qu'il en soit, il est évident que les Brahamnes ne lui ont point divulgué de secrets, car, en parlant des fakirs et de leurs miracles, il remarque, "que sous la direction des Brahmanes initiés, ils pratiquent les sciences occultes dans le silence des sanctuaires... et qu'on ne soit point étonné de ce mot, qui donnerait à croire qu'on ouvre la porte du surnaturel, tandis qu'il y a dans les sciences que les Brahmanes nomment occultes, des phénomènes assez extraordinaires pour déconcerter toute investigation, il n'y en a pas un seul qui ne puisse être expliqué et qui ne soit sujet à la loi naturelle". **[261]**

Sans doute, n'importe quel Brahmane initié serait capable, s'il le voulait, d'expliquer tous ces phénomènes. *Mais il ne le veut pas*. Jusque-là, nous en sommes encore à attendre que nos meilleurs physiciens nous fournissent une explication du phénomène occulte le plus trivial, produit par un élève fakir d'une pagode.

Jacolliot dit qu'il serait de toute impossibilité de donner un récit de tous les faits merveilleux auxquels il a assisté. Mais il ajoute avec parfaite bonne foi "qu'il suffit de dire, qu'en ce qui concerne le magnétisme et le spiritisme, l'Europe en est encore à balbutier les premières lettres de l'alphabet et que les Brahmanes ont atteint dans ces deux départements de la science, en ce qui concerne les manifestations, des résultats, qui sont vraiment stupéfiants. En présence de ces étranges phénomènes dont la puissance ne peut être niée, sans connaître les lois que les Brahmanes tiennent *jalousement secrètes*, on est rempli d'étonnement et on serait tenté de fuir pour briser le charme qui nous retient."

---

[401] Ses vingt et quelques volumes sur des sujets orientaux sont certes un curieux ensemble de fiction et de vérité. Ils contiennent de nombreux faits au sujet des traditions de l'Inde, de sa philosophie et de sa chronologie, accompagnés de réflexions courageusement énoncées. Mais il semble toujours que le philosophe cède la place au romancier. C'est comme si deux hommes collaboraient au même ouvrage, l'un soigneux, sérieux, érudit et savant, l'autre un romancier français sensationnel et sensuel, qui juge les faits, non pas comme ils sont, mais comme il les imagine. Ses traductions du *Manou* sont admirables, ses controverses, pleines d'adresse ; son jugement au sujet de la morale des prêtres est injuste, et dans le cas des bouddhistes, absolument calomnieux. Mais dans tous les volumes il n'y a pas une seule ligne fastidieuse ; il a l'œil d'un artiste et la plume d'un poète de la nature.

"L'unique explication que nous ayons pu obtenir, à ce sujet, d'un savant brahmane avec lequel nous étions en termes d'une étroite intimité, est la suivante : Vous avez étudié la nature physique et vous avez obtenu des résultats merveilleux par les lois de la nature – vapeur, électricité, etc. ; *depuis vingt mille ans et plus, nous avons étudié les forces intellectuelles, et nous avons découvert leurs lois ; nous obtenons donc, en les faisant agir seules, ou d'accord avec la matière, des phénomènes encore plus extraordinaires que les vôtres*."

Jacolliot a dû, vraiment, être émerveillé par ces merveilles, car il dit : "Nous avons vu des choses qu'il est impossible de décrire, de peur de faire douter au lecteur de son intelligence... Mais nous les avons néanmoins vues. Et certes, on comprend comment, devant de pareilles manifestations le monde ancien... croyait à la possession par le Diable et aux exorcismes" [402].

Et cependant cet ennemi intraitable des prêtres, des ordres monastiques et du clergé de n'importe quelle religion et de n'importe quel pays – y compris les Brahmanes, les Lamas et les Fakirs – a été si frappé du contraste entre les cultes de l'Inde qui s'appuient sur des faits, et les vaines prétentions du catholicisme, qu'après avoir décrit les terribles tortures que les fakirs s'imposent volontairement, il donne libre cours à son indignation dans les paroles suivantes : "Quoi qu'il en soit ces fakirs, ces mendiants brahmanes ont quand même grand air, lorsqu'ils se flagellent, lorsque, au cours du martyre qu'ils s'infligent eux-mêmes, leur chair est arrachée morceau par morceau, et que le sang ruisselle sur le sol. Mais vous, (les mendiants catholiques) que faites-vous **[262]** aujourd'hui ? Vous autres, les moines gris, les capucins, les franciscains, qui jouez aux fakirs avec vos cordes à nœuds, vos pierre à feu, vos cilices, et vos flagellations à l'eau de rose, vos pieds nus et vos mortifications pour rire – fanatiques sans foi, martyrs sans tortures ? N'a-t-on pas le droit de vous demander si c'est pour obéir à la loi divine que vous vous enfermez derrière vos épaisses murailles, et que vous échappez, ainsi, à la loi du travail qui pèse si durement sur les autres hommes ?... Fi, vous n'êtes que des mendiants !"

---

[402] Les Fils de Dieu. *L'Inde Britannique*, p. 296.

Laissons-les, nous ne nous sommes déjà que trop occupés d'eux et de leur théologie de pièces et de morceaux. Nous les avons pesés les uns et l'autre sur la balance de l'histoire, de la logique, de la vérité, et nous les avons reconnus insuffisants. Leur doctrine engendre l'athéisme, le nihilisme, le désespoir et le crime ; ses prêtres et ses prédicateurs sont incapables de prouver par des œuvres qu'ils ont reçu le pouvoir divin. Si, tant l'Eglise que les prêtres pouvaient disparaître du monde aussi facilement que leurs noms des yeux du lecteur, ce jour serait un jour béni pour l'humanité. New-York et Londres pourraient redevenir bientôt des villes aussi morales que les cités païennes avant l'occupation des chrétiens ; Paris plus pure que l'ancienne Sodome. Lorsque les catholiques et les protestants seront aussi certains que les bouddhistes et les brahmanes que tous leurs crimes recevront leur punition, que chaque bonne action aura sa récompense, ils pourront employer pour leurs propres *païens*, ce qui aujourd'hui sert à procurer à leurs missionnaires de longs picnics, et qui rend le nom de chrétiens détesté et méprisé par toutes les nations en dehors des limites de la chrétienté.

Nous avons appuyé nos arguments, suivant les besoins, par la description de quelques-uns des innombrables phénomènes auxquels nous avons assisté dans différentes parties du monde. Nous utiliserons la place qui nous reste à des sujets semblables. Ayant posé la base en élucidant la philosophie des phénomènes occultes, il est tout indiqué d'illustrer notre thèse par des faits qui se sont passés sous nos propres yeux, et qui peuvent être contrôlés par n'importe quel voyageur. Les peuples primitifs ont disparu, mais la connaissance primitive survit, et peut être atteinte par ceux qui "veulent", qui a osent", et qui savent "se taire".

[263]

CHAPITRE XII

—

CONCLUSIONS ET ILLUSTRATIONS

"Ma vaste et noble capitale, ma Daitu, splendidement ornée ;

Et toi ma fraîche et délicieuse résidence d'été, mon Shangdu-Keibung.

....

Hélas, mon nom illustre de Souverain du Monde !

Hélas, mon Daitu, siège de la sainteté, œuvre glorieuse de l'immortel Rublaï !

Tout, tout m'a été ravi !"

Col. Yule, dans *Marco Polo*.

"Quant à ce que beaucoup diront, qui persuadent le monde que l'âme, une fois libérée du corps, ne souffre 'plus... du mal, ou qu'elle soit consciente. je sais que tu es mieux fondé sur les doctrines que nous ont léguées nos ancêtres, ainsi que dans les orgies sacrées de Dionysies, pour y ajouter foi ; *car les symboles mastiques nous sont bien connus, à nous qui faisons partie de la "Fraternité*".

Plutarque.

"Le problème de la vie c'est l'homme. La MAGIE, ou plutôt la Sagesse, est la connaissance évoluée des pouvoirs de l'être intime de l'homme ; ces forces sont des émanations Divines, de même que l'intuition est la perception de leur origine, et l'initiation est notre introduction à cette connaissance... Nous débutons par l'instinct ; le point final c'est l'OMNISCIENCE."

A. Wilder.

"Le pouvoir appartient à celui QUI SAIT."

Livre brahmanique de l'évocation.

Ce serait une grave erreur de jugement de notre part si nous nous imaginions que d'autres que des métaphysiciens, ou des mystiques nous aient suivi jusqu'ici. S'il en était autrement, nous leur donnerions certainement le conseil de ne pas prendre la peine de lire ce chapitre ; car, bien que nous n'avancions rien qui ne soit strictement vrai, ils ne manqueraient pas de considérer le moins merveilleux de ces récits comme tout à fait faux, malgré les preuves du contraire.

Pour comprendre les principes de la loi naturelle mise en action dans les différents phénomènes ci-après décrits, il faut que le lecteur se rappelle les propositions fondamentales de la philosophie **[264]** orientale, que nous avons successivement mises en lumière. Récapitulons-les succinctement

1. Il n'y a pas de miracle. Tout ce qui a lieu est le résultat de la loi – loi éternelle, immuable, toujours active. Un miracle apparent n'est que l'opération de forces antagonistes à ce que le D[r] W.B. Carpenter, FRS – homme de grand savoir, mais de peu de connaissances – appelle r les lois bien connues de la nature a. Comme beaucoup de ses collègues, le D[r] Carpenter ignore le fait qu'il peut y avoir des lois qui étaient anciennement e connues", mais que la science ignore.

2. La nature est triple : il y a une nature objective et visible ; une autre invisible, intime et fournissant l'énergie, modèle exact de l'autre et son principe vital ; et, au-dessus de ces deux, *l'esprit*, source de toutes les forces, seul éternel et indestructible. Les deux inférieures changent constamment ; la troisième supérieure ne change jamais.

3. L'homme aussi est triple : il a un corps objectif et physique ; son corps astral vitalisateur (ou âme) est l'homme véritable ; ces deux sont adombrés et illuminés par le troisième, le souverain, l'esprit immortel. Lorsque l'homme véritable réussit à se fondre en ce dernier, il devient une entité immortelle.

4. La Magie en tant que science, est la connaissance de ces principes, et de la manière dont l'omniscience et l'omnipotence de l'esprit et son contrôle sur les forces de la nature peuvent être acquises par l'individu tandis qu'il réside encore dans le corps. En tant qu'art, la Magie est l'application pratique de cette connaissance.

5. Les connaissances secrètes mal employées constituent la sorcellerie ; utilisées pour le bien elles sont la véritable magie ou la SAGESSE.

6. La médiumnité est l'opposé de l'état d'adepte ; le médium est l'instrument passif d'influences étrangères ; l'adepte exerce un contrôle actif sur lui-même et sur tous les pouvoirs inférieurs.

7. Toutes les choses qui ont été, qui sont, ou qui seront, ayant été enregistrées dans la lumière astrale, ou archive de l'univers invisible, l'adepte, faisant usage de la vision de son propre esprit, est capable de savoir tout ce qui a été su, ou ce qui peut l'être.

8. Les races humaines diffèrent aussi bien dans la couleur que dans les dons spirituels, en stature ou en toute autre qualité extérieure ; la clairvoyance prévaut naturellement chez certains peuples ; chez d'autres c'est la médiumnité. D'aucuns sont adonnés à la sorcellerie et transmettent de génération en génération ses **[265]** pratiques secrètes, le résultat étant un ensemble plus ou moins étendu de phénomènes psychiques.

9. Une des phases de l'habileté magique est le retrait volontaire et conscient de l'homme interne (la forme astrale) hors de l'homme extérieur (le corps physique). Ce retrait a lieu dans le cas de certains médiums, mais il est inconscient et involontaire. Chez ceux-ci le corps est à ce moment plus ou moins en état cataleptique ; mais chez l'adepte l'absence de la forme astrale ne se remarque pas, car les sens physiques sont éveillés et l'individu parait seulement être en état de profonde abstraction, s'il est permis de parler ainsi.

Ni le temps, ni l'espace ne sont des obstacles aux mouvements de la forme astrale errante. Le thaumaturge, bien versé dans la science occulte, peut *paraître*, se faire disparaître (son corps physique, bien entendu), ou

prendre en apparence n'importe quelle forme qu'il lui plairait. Il peut rendre visible sa forme astrale, ou il peut lui donner des apparences protéennes. Dans les deux cas, ce résultat est obtenu au moyen d'une hallucination mesmérique simultanée des sens de tous les assistants. Cette hallucination est si parfaite, que celui qui en est l'objet jurerait ses grands dieux qu'il a vu la chose en réalité, lorsqu'elle n'est qu'une image de son esprit, imprimée dans sa conscience par la volonté irrésistible de son magnétiseur.

Mais, tandis que la forme astrale est capable de se transporter n'importe où, pénétrer n'importe quel obstacle, être vue à n'importe quelle distance du corps physique, celui-ci dépend des méthodes de transport ordinaires. Il peut être lévité dans des conditions magnétiques prescrites, mais il ne peut passer d'un endroit à un autre, sinon de la manière usuelle. C'est pourquoi nous n'ajoutons aucune foi aux récits de vols aériens du corps de médiums, car ceci équivaudrait à un miracle, et nous répudions la notion d'un miracle. Dans certains cas et sous certaines conditions, la matière inerte peut se désintégrer et passer à travers les murs pour se recombiner ensuite, mais les organismes animaux ne le peuvent pas.

Les swedenborgiens croient et la science occulte enseigne que l'abandon du corps vivant par l'âme a fréquemment lieu et que nous rencontrons journellement, et dans toutes ces conditions de la vie, de semblables cadavres. Cela peut avoir lieu à la suite de causes diverses, entre autres, une frayeur, le chagrin, le désespoir, une violente attaque de maladie ou une sensualité excessive. La forme astrale d'un sorcier adepte, un élémentaire (une âme humaine désincarnée liée à la terre) ou dans des cas fort rares un élémental, pouvant alors prendre possession et habiter ce corps **[266]** vacant. Naturellement un adepte de la magie blanche possède le même pouvoir, mais à moins qu'il ne s'agisse d'accomplir une chose importante et exceptionnelle, il ne consentira jamais à se souiller en occupant le corps d'une personne impure. Dans la folie, le corps astral du patient est, ou à demi-paralysé, effaré et sujet à l'influence de toute espèce d'esprit qui passe, ou il s'est enfui pour toujours et le corps devient la proie d'une entité vampirique près de se désintégrer et qui s'attache désespérément à la terre, et dont elle peut éprouver les plaisirs sensuels pendant un court espace de temps grâce à cet expédient.

10. La pierre d'angle de la MAGIE est la connaissance intime et pratique du magnétisme et de l'électricité, leurs qualités, leurs

corrélations et leurs potentialités. Il est surtout nécessaire de se familiariser avec leurs effets dans et sur le règne animal et l'homme. Il existe des propriétés occultes dans beaucoup d'autres minéraux, aussi étranges que celles de l'aimant que tous ceux qui pratiquent la magie *doivent* connaître, et au sujet desquelles la prétendue science exacte est complètement ignorante. Les plantes ont, de même, à un degré fort merveilleux, des propriétés mystiques, et les secrets des herbes pour les songes et les enchantements ne sont perdus que pour la science européenne et, inutile de le dire, lui sont inconnus, sauf dans de rares cas bien précis, comme par exemple pour l'opium et le hachich. Et cependant l'effet psychique de ceux-ci mêmes, sur le système humain, est considéré comme une preuve d'un désordre mental temporaire. Les femmes de Thessalie et d'Epire, les hiérophantes féminins des rites Sabaziens, n'emportèrent point leurs secrets avec la chute de leurs sanctuaires. Ils sont encore préservés aujourd'hui, et ceux qui connaissent la nature du Soma, connaissent également les propriétés d'autres plantes.

Pour résumer en quelques mots, la MAGIE est la SAGESSE spirituelle ; la nature est l'alliée matérielle, l'élève et la servante du magicien. Un principe vital commun pénètre toute chose, et ce principe peut être contrôlé par la volonté développée de l'homme. L'adepte peut stimuler les mouvements des forces naturelles dans les plantes et les animaux, à un degré extraordinaire. Ces expériences ne sont pas des violations de la nature, mais des accélérations ; il ne fait que favoriser les conditions d'une action vitale plus intense.

L'adepte est capable d'exercer un contrôle sur les corps astrals et physiques d'autres personnes, non adeptes, et d'en modifier les conditions ; il peut également gouverner et employer à son gré les esprits des éléments. Il ne peut exercer aucun contrôle sur l'esprit immortel de n'importe quel être humain, mort ou vivant, car tous ces esprits sont, au même degré, des étincelles de l'Essence Divine, et ne sont sujets à aucune domination étrangère. **[267]**

Il y a deux espèces de clairvoyance – celle de l'âme et celle de l'esprit. La clairvoyance des anciennes pythonisses, ou celle du sujet moderne magnétisé, ne différent que par les moyens artificiels employés pour provoquer la clairvoyance. Mais, comme les visions de chacun dépendent

de la plus ou moins grande sensibilité des sens de leur corps astral, elles diffèrent beaucoup de la condition parfaite et omnisciente spirituelle ; car, le sujet ne perçoit, au mieux, que des lueurs de la vérité, à travers le voile interposé par la nature physique. Le principe astral, que les Yogis hindous appellent jîvâtmâ, est l'âme sensible, inséparable de notre cerveau physique, qu'elle tient en sujétion, et qui, de son côté, lui sert aussi d'entrave. C'est *l'ego*, le principe vital intellectuel de l'homme, son entité consciente. Pendant qu'il est encore *dans* le corps matériel, la clarté et la correction de ses visions spirituelles dépendent de sa relation plus ou moins intime avec son Principe supérieur. Lorsque cette relation est telle, qu'elle permet aux parties les plus éthérées de son âme essentielle d'agir indépendamment de ses particules plus grossières et de son cerveau, il comprend infailliblement ce qu'il voit ; ce n'est qu'à ce moment qu'il devient l'âme pure, rationnelle et *super*-consciente. Cet état est connu en Inde sous le nom de *Samâddi* ; c'est la condition spirituelle la plus élevée qu'il soit donné à l'homme d'atteindre sur terre. Les fakirs cherchent à se mettre en cet état en retenant leur respiration pendant des heures entières au cours de leurs exercices religieux, et ils donnent à cette pratique le nom de *dama-sadhâna*. Les termes hindous *Prânâyâma, Pratydhâra, et Dhâranâ* ont tous rapport aux différents états psychologiques, et montrent jusqu'à quel point le sanscrit, et même la langue moderne hindoue se prêtent mieux à l'élucidation claire des phénomènes pour ceux qui étudient cette branche de la science psychologique, que les langues des peuples modernes dont les expériences n'ont pas encore amené l'invention de termes descriptifs spéciaux.

Lorsque le corps est en état de *dhâranâ* – la catalepsie totale du corps physique – l'âme du clairvoyant peut se libérer et perçoit alors les choses subjectivement. Néanmoins, comme le principe conscient du cerveau reste toujours vivant et actif, ces images du passé, du présent et du futur, seront teintées de ses perceptions terrestres du monde objectif ; la *mémoire* physique et *l'imagination* viennent entraver la vision claire et nette. Mais l'adepte voyant sait comment s'y prendre pour arrêter l'action mécanique du cerveau : ses visions seront aussi nettes que la vérité elle-même, sans couleur, sans déformation, tandis que le clairvoyant, incapable d'exercer un contrôle sur les vibrations des ondes astrales, ne percevra au moyen de son cerveau que des images plus ou moins brisées. Le voyant n'est jamais exposé à prendre des ombres passagères **[268]** pour des réalités, car sa mémoire étant aussi complètement assujettie à sa volonté que le reste de

son corps, il reçoit les impressions directement de son esprit. Entre son soi objectif et son soi subjectif il n'y a pas d'intermédiaires gênants. C'est la véritable voyance spirituelle dans laquelle, suivant l'expression de Platon, l'âme s'élève au-dessus de tout bien inférieur. Nous atteignons alors "ce qui est suprême, ce qui est *simple, pur inchangeable, sans forme, sans couleur ou sans qualités humaines* : le Dieu – *notre Nous*."

C'est cet état que des voyants tels que Plotin et Apollonius appelaient "l'Union avec la Divinité" ; que les anciens Yogis nommaient *Isvara* [403] et les modernes "Samâddi" ; mais cet état est autant au-dessus de la clairvoyance moderne que les étoiles sont au-dessus des vers-luisants. Plotin, le fait est bien connu, fut toute sa vie durant un clairvoyant ; et cependant il n'avait été *réuni à son Dieu* que six fois pendant les soixante-six ans de son existence, ainsi qu'il le confessa lui-même, à Porphyre.

Ammonius Sakkas, "l'instruit par Dieu", affirme que le seul pouvoir qui soit directement opposé à la prophétie et à la vision de l'avenir est la *mémoire* ; et Olympiodore l'appelle la *fantaisie*. "La fantaisie, dit-il, (*in Platonis Phaed*.) est une entrave à nos conceptions intellectuelles ; par conséquent, lorsque nous _ sommes agités par l'influence inspiratrice de la Divinité, si la fantaisie intervient, l'énergie enthousiaste cesse ; car l'enthousiasme et la fantaisie sont contraires l'une à l'autre. Si l'on veut savoir si l'âme peut agir énergiquement sans la fantaisie, nous répondrons que sa perception des universaux prouve qu'elle en est capable. Par conséquent elle a des perceptions indépendantes de la fantaisie ; toutefois la fantaisie est présente aussi dans ses énergies, de même que la tempête poursuit celui qui vogue sur la mer".

De plus, un médium a besoin, soit d'une intelligence étrangère – un esprit ou un magnétiseur vivant – pour dominer son être physique et moral, soit d'un procédé factice pour provoquer la transe. Un adepte, ou même un simple fakir n'a besoin que de quelques minutes d' "autocontemplation".

---

[403] Dans son sens général *Isvara* signifie "Seigneur" ; mais l'Isvara des philosophes mystiques de l'Inde veut dire précisément l'union et la communion de l'homme avec la Divinité des mystiques grecs. *Isvara-Prasada* veut dire littéralement en sanscrit grâce. Les deux "Mimansas" traitant des questions les plus abstraites, donnent l'explication de *Karma* comme le mérite, ou *l'efficacité des œuvres* ; Isvara-Prasada, comme la grâce ; et *Shraddha*, comme la foi. Les "Mimansas" sont l'ouvrage des deus plus célèbres théologiens de l'Inde. Le "Pourva-Mimansa" fut écrit par le philosophe Djeminy, et le a Outtara-Mimansa" (ou Vedanta) par Krichna Dvipayna-Vyasa, qui réunit ensemble les quatre "Védas". (Voyez Sir William Jones, Colebrooke et autres).

Les colonnes de bronze du temple de Salomon ; les clochettes d'or et les grenades d'Aaron ; **[269]** le Jupiter Capitolin d'Auguste entouré de clochettes harmonieuses [404] ; et les vases de bronze des Mystères, lorsqu'on appelait la Korê [405], étaient tous destinés à fournir cette aide artificielle [406]. Il en était de même des coupes de bronze de Salomon, autour desquels pendait une double guirlande de 200 grenades, qui tenaient lieu de battants dans les colonnes creuses. Les prêtresses du nord de l'Allemagne sous la conduite des hiérophantes, ne pouvaient prophétiser que dans le fracas des eaux tumultueuses. Fixant les remous qui se forment sur les eaux rapides des torrents, elles *s'hypnotisaient* elles-mêmes. Nous lisons également que Joseph, le fils de Jacob, cherchait l'inspiration divine au moyen de sa coupe de divination en argent, coupe qui devait avoir un fond très brillant. Les prêtresses de Didone se plaçaient sous l'antique chêne de Zeus (le Dieu Pelasgien, et non pas l'Olympien) et écoutaient attentivement le murmure des feuilles sacrées tandis que d'autres concentraient leur attention sur le doux gazouillement de la fraîche source qui sortait de sous ses racines [407]. Mais l'adepte n'a besoin d'aucune de ces aides extérieures ; la seule action de son pouvoir de *volonté* est suffisant.

L'Atharva-Véla enseigne que l'exercice de ce pouvoir de volonté est la forme la plus élevée de la prière, et sa réponse instantanée. Désirer, c'est réaliser en proportion de l'intensité de l'aspiration ; et celle-ci, à son tour, est mesurée par la pureté intérieure.

Quelques-uns des plus nobles préceptes Védantiques sur l'âme et les pouvoirs mystiques de l'homme, ont été récemment énoncés par un lettré hindou dans un journal anglais. "Le *Sankya*, écrit-il, enseigne que l'âme (c'est-à-dire le corps astral) possède les pouvoirs suivants : se réduire à un corps si tenu qu'il peut traverser tout ; grandir jusqu'à avoir un corps gigantesque ; se rendre léger (monter le long d'un rayon solaire jusqu'au soleil) ; posséder un champ illimité d'organes, comme par exemple toucher la lune du bout du doigt ; une volonté irrésistible (par exemple s'enfoncer dans la terre aussi aisément que dans l'eau) ; exercer le pouvoir sur toutes choses, animées ou inanimées ; la faculté de changer le cours de la nature ;

---

[404] Suétone, *Augustus*.

[405] Plutarque.

[406] *Pline*, pp. 2-14.

[407] *Servius ad Æon*, p. 71.

accomplir chaque désir." Il donne en outre leurs diverses appellations : "Les noms de ces pouvoirs sont : 1, *Anima* ; 2, *Mahima* ; 3, *Laghima* ; 4, *Garima* ; 5, *Prâpti* ; 6, *Prakamya* ; 7, *Vashitva* ; 8, *Ishitva*, ou pouvoir divin. Le cinquième prédit l'avenir, comprend les langages inconnus, guérit les maladies, devine les pensées non exprimées, connaît le langage du cœur. Le sixième est le pouvoir qui convertit la vieillesse en jeunesse. **[270]** Le septième est le pouvoir de magnétiser les êtres humains et les animaux et de les rendre dociles ; c'est le pouvoir de restreindre les passions et les émotions. Le huitième pouvoir est la condition spirituelle, et présuppose l'absence des sept pouvoirs antérieurs, car dans cet état, le Yogi est rempli de Dieu."

> "Il n'a été donné à aucun ouvrage, ajoute-t-il, révélé ou sacré, d'être aussi catégorique et décisif *que l'enseignement de l'âme*. Quelques-uns des Richis paraissent avoir fait grand cas de cette source super-sensorielle de connaissance" [408].

Dès la plus haute antiquité, *l'humanité* dans son ensemble, *a toujours été convaincue de l'existence d'une entité spirituelle personnelle dans l'homme personnel physique*. Cette entité intérieure a toujours été plus ou moins divine, suivant sa proximité avec la *couronne* – le Chrestos. Plus l'union est étroite, plus la destinée de l'homme est heureuse, moins dangereuse aussi ses conditions extérieures. Cette croyance n'est nullement de la bigoterie ou de la superstition ; elle n'est qu'un sentiment instinctif toujours présent, de la proximité d'un autre monde spirituel et invisible, qui tout subjectif qu'il est pour les sens de l'homme extérieur est parfaitement objectif pour l'ego intérieur. De plus, *l'humanité a toujours cru qu'il y a des conditions extérieures et intérieures qui affectent la détermination de notre volonté sur nos actions*. Elle répudiait le fatalisme, car le fatalisme implique l'action aveugle d'un pouvoir plus aveugle encore. Mais elle croyait à la *destinée*, que chaque homme tisse autour de lui depuis la naissance jusqu'à la mort, comme une araignée tisse sa toile ; et cette destinée est conduite soit par cette présence que certains appellent l'ange gardien, soit par notre homme astral intime, qui n'est que trop souvent le mauvais génie de l'homme de chair. Tous deux guident l'homme extérieur, mais un des deux doit prévaloir ; et, dès le début de la lutte invisible, la sévère et implacable *loi de compensation* entre en ligne et suit son cours,

---

[408] Peary chand Mittra *The Psychotogy of the Argas* ; Human nature, mars 1877.

en suivant fidèlement les fluctuations. Lorsque le dernier fil est tissé et que l'homme apparaît enfermé dans le filet qu'il a lui-même formé, il se trouve complètement à la merci de cette destinée *par lui préparée*. Alors elle le maintient immobile comme le coquillage inerte sur le rocher immuable, ou elle l'emporte comme une plume dans le tourbillon soulevé par ses propres actions.

Les plus grands philosophes de l'antiquité ne trouvaient point déraisonnable que "des âmes pussent revenir auprès des âmes, pour leur faire part de la conception des choses à venir, soit par lettres, soit par un simple attouchement, ou par un regard, afin **[271]** de leur révéler les événements passés ou leur prédire ceux à venir", nous dit Ammonius. De plus, Lamprias et d'autres maintenaient que si les esprits *désincarnés* ou les âmes pouvaient descendre sur la terre pour devenir les gardiens des hommes mortels, "nous ne devrions pas chercher à priver *les âmes qui sont encore dans un corps* du pouvoir par lequel ceux-là connaissent l'avenir et sont capables de le prédire. "Il est improbable, ajoute Lamprias, que l'âme acquière un nouveau pouvoir de prophétie après la séparation du corps, pouvoir qu'elle ne possédait pas avant. Nous en conclurons, plutôt, *qu'elle possédait tous ces pouvoirs pendant son union avec le corps, bien qu'à un degré moins parfait*... Car, de même que le soleil ne brille pas seulement lorsqu'il sort des nuages, mais qu'il est toujours radieux et n'apparaît terni que lorsque les vapeurs l'obscurcissent, l'âme ne reçoit pas seulement le pouvoir de lire dans l'avenir lorsqu'elle passe hors du corps, *mais elle l'a toujours possédé*, bien qu'obscurci par son rapport avec ce qui est terrestre".

Un exemple familier d'une des phases du pouvoir de l'âme, ou du corps astral de se manifester, est représenté par le phénomène de ce qu'on se plaît à nommer les mains spirites. En présence de certains médiums ces membres détachés, en apparence, se développent graduellement d'une nébuleuse lumineuse, prennent un crayon, écrivent un message, puis disparaissent sous les yeux des spectateurs. De nombreux cas de ce genre ont été constatés par des personnes compétentes et dignes de foi. Ces phénomènes sont réels et demandent à être pris en sérieuse considération. Mais on a souvent pris pour authentiques de fausses "mains fantômes". Nous avons vu, autrefois, à Dresde, une main et un bras, fabriqués dans le but de tromperie, munis d'un ingénieux mécanisme de ressorts qui lui faisaient exécuter, en toute perfection, les mouvements d'un membre naturel, tandis que, vu extérieurement, il fallait une inspection soigneuse,

pour découvrir son caractère artificiel. En se servant de cette main, le médium malhonnête retire son bras de sa manche, et le remplace par son substitut mécanique ; les deux mains paraissent alors posées sur la table, tandis que, de fait, il touche les assistants avec une des siennes, qui se montre, bouscule les meubles et produit d'autres phénomènes.

Les médiums à manifestations réelles, sont en règle générale moins que qui que ce soit, capables de les comprendre ou d'en fournir une explication. Parmi ceux qui ont écrit d'une façon intelligente au sujet des mains lumineuses, figure le Dr Francis Gerry Fairfield, auteur de *Ten Years among the Mediums* ; un article, dû à sa plume, parut dans la *Library Table* de juillet 1877. Médium lui-même, il est néanmoins très hostile à la théorie spirite. **[272]** Discutant le phénomène de la "main fantôme", il témoigne que "l'auteur a assisté en personne à ces expériences, dans des conditions de garantie établies par lui-même, dans sa propre chambre en plein jour, le médium étant assis sur un canapé, a une distance de six à huit pieds de la table sur laquelle voltigeait l'apparition (la main). Une application des pôles d'un aimant en fer à cheval, faisait visiblement vaciller la main, et jetait le médium dans des convulsions violentes – preuve assez évidente que *la force qui faisait agir le phénomène était générée dans son propre système nerveux*".

La déduction du Dr Fairfield que la main fantôme errante est une émanation du médium est logique et correcte. L'épreuve de l'aimant prouve scientifiquement ce que tout cabaliste affirmerait sur l'autorité de l'expérience, non moins que sur celle de la philosophie. La "force en action dans le phénomène" est la volonté du médium, exercée inconsciemment pour l'homme extérieur, qui, à ce moment, est à moitié paralysé et en catalepsie ; la main fantôme est une sortie du membre intérieur, ou astral de l'homme. C'est là le véritable corps dont le chirurgien ne peut amputer les membres, mais qui demeure entier après que l'enveloppe extérieure a été excisée, et (malgré toutes les théories de la compression des nerfs) possède toutes les sensations antérieurement ressenties par les membres physiques. C'est le corps spirituel (astral) qui "ressuscite sans être corrompu". Inutile de prétendre que ce sont là des mains *d'esprits* ; car, en admettant même qu'à chaque séance des esprits humains de toutes sortes soient attirés vers le médium, et qu'ils dirigent et produisent certaines manifestations, néanmoins, pour rendre des mains ou des visages objectifs, ils sont obligés de faire usage soit des membres astrals du médium ou des matériaux fournis par les élémentals, ou encore de se servir des émanations

aurales combinées de toutes les personnes présentes. Les esprits *purs* ne consentent jamais à se montrer objectivement, et ils ne le *peuvent* pas ; ceux qui le font ne sont pas des esprits purs, mais des esprits élémentaires et impurs. Malheur au médium qui en devient la proie !

Le même principe qui agit dans la projection inconsciente d'un membre fantôme par un médium en catalepsie, s'applique aussi à la projection de son "double" tout entier, ou corps astral. Celui-ci peut être retiré par la volonté du soi intérieur du médium, sans que son cerveau physique en ait gardé un souvenir quelconque – cela constitue une des phases du double pouvoir de l'homme. Il peut également avoir lieu au moyen d'esprits élémentaires et élémentals, avec lesquels il peut être comme un sujet mesmérique. Le Dr Fairfield a raison dans une des assertions de son livre que les médiums sont généralement des êtres maladifs, et dans **[273]** beaucoup de cas, sinon dans la plupart, des enfants de médiums, du moins des parents fort rapprochés. Mais il a tout à fait tort lorsqu'il attribue tous les phénomènes psychiques à des conditions physiologiques morbides. Les adeptes de la magie orientale jouissent tous, sans exception, d'une santé mentale et physique parfaites et, de fait, la production volontaire et indépendante de phénomènes serait impossible dans le cas contraire. Nous en avons connu beaucoup, mais pas un seul parmi eux n'était malade. L'adepte conserve sa parfaite conscience ; il ne se produit chez lui aucun changement de température, ou autre signe morbide quelconque ; il n'a pas besoin de "conditions" spéciales, mais il produira ses phénomènes n'importe où et partout ; et au lieu d'être passif et soumis aux influences étrangères, il gouverne les forces par une volonté de fer. Nous avons montré autre part, que le médium et l'adepte sont aussi opposés que les pôles. Nous ajouterons seulement que le corps, l'âme et l'esprit d'un adepte sont tous conscients et travaillent harmonieusement, tandis que le corps du médium est une masse inerte, et même son âme peut être absente dans un rêve pendant qu'un autre occupe sa demeure.

Un adepte peut non seulement projeter et rendre visible une main, un pied ou toute autre partie mais même la totalité de son corps. Nous en avons vu un le faire en plein jour, tandis que ses mains et ses pieds étaient maintenus par un ami sceptique qu'il voulait étonner [409]. Petit à petit, le

---

[409] Le correspondant de Boulogne (France) d'un journal anglais dit qu'il a connu un monsieur dont le bras avait été amputé à l'épaule, "qu'il est persuadé qu'il a un bras spirituel, qu'il voit et peut toucher avec 1 autre main. Il peut tout toucher et même soulever des objets avec la main spirituelle

corps astral tout entier émergea comme un nuage vaporeux, jusqu'à ce qu'il y eût deux formes devant nous, la seconde étant l'exacte reproduction de la première, avec cette seule différence qu'elle était un peu plus sombre.

Le médium n'a nul besoin d'exercer son *pouvoir de volonté*. Il suffit qu'il sache ce que les investigateurs attendent de lui. L'entité "spirituelle" du médium, lorsqu'elle n'est pas obsédée par d'autres esprits, agira hors de la volonté et de la conscience de l'être physique, aussi aisément qu'elle agit lorsqu'elle occupe encore le corps pendant un accès de somnambulisme. Ses perceptions externes et internes, seront plus subtiles et bien plus développées, exactement comme c'est le cas chez le somnambule. C'est la raison pour laquelle "la forme matérialisée" en sait quelquefois plus **[274]** long que le médium lui-même [410], parce que la perception intellectuelle de l'entité astrale est proportionnellement aussi supérieure à l'intelligence corporelle du médium en son état normal que l'entité spirituelle l'emporte en subtilité sur celle-là. On s'aperçoit généralement que le médium est froid, que son pouls change visiblement, et qu'un état de prostration nerveuse succède au phénomène, ce qu'on attribue sottement et sans discernement aux esprits désincarnés ; tandis qu'il n'y a qu'un tiers des phénomènes produits par ceux-ci, un autre tiers par les élémentals, et le reste par le double astral du médium lui-même.

Mais, tandis que nous croyons fermement que la plupart des manifestations physiques, c'est-à-dire celles qui n'ont besoin d'intelligence ni de discernement, et n'en témoignent pas, sont produites mécaniquement par le *scin-lecca*, (le double) du médium, de même qu'une personne profondément endormie ferait, une fois réveillée en apparence, des choses dont elle ne conserverait aucun souvenir. Les phénomènes purement subjectifs ne sont que dans une proportion minime des cas dus à l'action du corps astral de l'individu. Dans la plupart des cas, et suivant la pureté morale, intellectuelle et physique du médium, ils sont l'œuvre soit des élémentaires soit quelquefois d'esprits humains très purs. Les élémentals n'ont rien à faire avec les manifestations subjectives. Dans des cas fort rares, c'est l'esprit *divin* du médium lui-même qui les produit et les conduit.

---

ou fantômale". Cette personne ignore tout du spiritisme. Nous donnons ce récit tel qu'il nous a été transmis, sans l'avoir vérifié, mais il corrobore ce que nous avons vu dans le cas d'un adepte oriental. Cet éminent savant et cabaliste pratique peut projeter, à volonté, son bras astral, et prendre, remuer et porter des objets au moyen de ce bras, à une grande distance de là où il est assis ou debout. Nous l'avons vu plusieurs fois s'occuper ainsi d'un éléphant favori.

[410] Réponse à une question posée à la "National Association of Spiritualists", 14 mai 1877.

Comme le dit Baboo Peary Chand Mittra dans une lettre [411] adressée à M. Alexandre Calder, Président de l'Association Nationale des Spirites [412], "un esprit est une essence ou une puissance et n'a pas de forme... La seule idée de la forme implique le matérialisme. Les esprits, [les âmes astrales, dirions-nous]... peuvent prendre une forme pour un temps donné, mais cette forme n'est pas leur état permanent. Plus notre âme est matérielle, plus notre conception des esprits est matérielle aussi".

Epiménide, l'Orphikos, était célèbre pour "sa nature sacrée et merveilleuse", et pour la faculté que possédait son âme de s'absenter de son corps "*aussi longtemps et aussi souvent qu'il le désirait*". Les anciens philosophes qui ont témoigné de cette faculté se comptent par douzaines. Apollonius quittait son corps à son gré, mais n'oublions pas qu'Apollonius était un adepte, un "magicien". S'il n'avait été qu'un médium, il n'aurait pas pu accomplir des exploits semblables *à volonté*. Empédocle d'Agrigente, le thaumaturge pythagoricien, n'avait besoin d'aucune *condition* pour arrêter **[275]** la trombe qui se déversait sur la cité. Il n'en avait pas besoin, non plus, pour ramener, ainsi qu'il le fit, une femme à la vie. Apollonius ne se servait pas de chambres obscures pour accomplir ses exploits aethrobatiques. Disparaissant instantanément dans l'air devant les yeux de Domitien et d'une foule immense de témoins (plusieurs milliers) il apparut, une heure plus tard, dans la grotte de Puteoli. Mais une investigation aurait démontré que son corps physique étant devenu invisible par la concentration d'akasha autour de lui, il avait pu s'en aller inaperçu à une retraite sûre du voisinage et, une heure après, sa forme astrale apparaissait à ses amis à Puteoli, en semblant être l'homme lui-même.

Simon le Magicien n'attendit pas non plus d'être mis en transe, pour s'envoler devant les apôtres et une foule de témoins. "Nul besoin n'est de conjurations et de cérémonies ; tracer des cercles et brûler de l'encens sont des niaiseries et des jongleries", dit Paracelse. L'esprit humain "est une chose si grande que nul ne peut l'exprimer ; de même que Dieu, lui-même. est éternel et immuable, de même aussi est le mental de l'homme. Si nous en comprenions bien les pouvoirs, rien, ici-bas, ne nous serait impossible. Notre imagination est fortifiée et développée *par la foi dans notre volonté*. La foi doit confirmer l'imagination, car la foi engendre la volonté".

---

[411] "A Bouddhist's Opinion of the Spiritual States."

[412] Voyez le "London Spiritualist", 25 mai 1877, p. 246.

Un curieux récit d'une interview personnelle, en 1783, d'un Ambassadeur Anglais avec un Bouddha réincarné – sujet effleuré dans notre premier volume – un enfant âgé à ce moment là de dix-huit mois – parut dans le *Asiatic Journal*, d'après la narration faite par un témoin oculaire, M. Turner, l'auteur de *The Embassy to Thibet*. La prudence du sceptique qui craint la risée du public, cache mal la stupéfaction du témoin devant le phénomène dont il cherche en même temps à exposer les faits avec toute la véracité possible. Le bébé lama reçut l'ambassadeur et sa suite avec une dignité et un décorum tellement naturels et aisés qu'ils en demeurèrent émerveillés. L'attitude de cet enfant, dit l'auteur, était celle d'un vieux philosophe, grave, tranquille et exquisément courtois. II fit comprendre au jeune pontife l'immense chagrin que ressentait le gouverneur général de Galagata (Calcutta), la cité des Palais, et le peuple des Indes, lorsqu'ils apprirent sa mort, et la joie générale ressentie lorsqu'on sut qu'il était ressuscité dans un nouveau corps jeune et sain ; à ce compliment, le jeune lama le regarda, lui et sa suite, avec une grande satisfaction, et leur offrit courtoisement des sucreries dans une coupe d'or. "L'ambassadeur continua en lui exprimant l'espoir du Gouverneur Général que le lama continuerait longtemps à éclairer le monde par sa présence, et que l'amitié qui jusqu'alors avait subsisté entre eux, se raffermirait encore plus, au profit et à l'avantage **[276]** des fidèles intelligents du lama... pendant ce temps le petit enfant regarda fixement l'orateur et inclina gracieusement la tête – oui il s'inclina et acquiesça de la tête comme *s'il* comprenait et approuvait chaque mot qui avait été prononcé [413]."

S'il comprenait ! Si l'enfant se comporta de la façon la plus naturelle et la plus digne pendant toute la réception, et a lorsque les tasses à thé étaient vides, s'il s'inquiéta, fronça le sourcil, et ne cessa de faire du bruit jusqu'à ce qu'elles eussent de nouveau été remplies", pourquoi n'aurait-il pu comprendre tout ce qu'on lui disait ?

Il y a bien des années, une petite caravane de voyageurs cheminait péniblement de Cashmire à Leh, une ville du Ladâhk (Tibet central). Parmi les guides se trouvait un Shaman tartare, personnage fort mystérieux, qui parlait un peu le russe mais pas un mot d'anglais ; il réussit néanmoins à se faire comprendre de nous, et nous rendit de bons services. Ayant su que quelques personnes de notre troupe étaient russes, il s'était imaginé que

---

[413] Voyez la "Hindu Mythology" de Coleman.

notre protection était toute-puissante, et lui faciliterait le moyen de rentrer en toute sécurité chez lui en Sibérie, d'où il s'était échappé ainsi qu'il nous le dit, il y avait quelque vingt ans, pour des raisons inconnues, en passant par Kiachta et le grand désert de Gobi, jusqu'au pays des Tcha-gars [414]. Avec un but aussi intéressé en perspective, nous nous crûmes en sécurité sous sa garde. Donnons succinctement l'explication de notre situation : nos compagnons avaient formé le plan téméraire de pénétrer au Tibet sous divers déguisements, aucun ne parlant la langue du pays, bien qu'un d'eux, M. K – ayant appris quelques mots de tartare de Kasan, croyait bien la parler. Nous ne le mentionnons qu'incidemment, car nous avouons, dès le début, que deux d'entre eux, les frères N – furent poliment reconduits à la frontière avant d'avoir fait plus de seize milles dans le mystérieux pays du Bod oriental ; et M. K – ex-pasteur luthérien ne put même pas essayer de quitter son misérable village près de Leh, car dès les premiers jours il y fut pris de fièvres et du retourner à Lahore, via Cashmire. Mais un exploit auquel il assista suffit, comme s'il avait été présent à la réincarnation du Bouddha en personne. Ayant entendu parler de ce "miracle" par un vieux missionnaire russe, au récit duquel il pensait pouvoir ajouter plus de foi qu'à ceux de l'abbé Hue, son désir ardent depuis plusieurs années avait été de démasquer, comme il le disait, cette grande "jonglerie païenne". K – était positiviste, **[277]** et se vantait de ce néologisme anti-philosophique. Mais son positivisme allait recevoir un coup mortel.

A environ quatre journées d'Islamabad, à un insignifiant petit village de huttes de boue, dont le seul attrait était son lac magnifique, nous nous arrêtâmes pour quelques jours de repos. Nos compagnons s'étaient éloignés momentanément de nous, et le village en question devait être notre point de ralliement. Ce fut là que notre Shaman nous informa qu'une nombreuse troupe de "Saints lamaïques, faisant un pèlerinage à divers temples s'était logée dans un ancien temple souterrain et y avait installé une Vihara temporaire. Il ajouta que comme les "Trois Honorables" [415] étaient censés voyager avec eux, les saints Bikshus (moines) étaient capables de produire les plus grands miracles. M. K – enthousiasmé à la perspective de pouvoir démasquer cette fraude, leur rendit visite sur le champ, et, dès ce moment, les relations les plus amicales s'établirent entre les deux camps.

---

[414] Défense est faite aux sujets russes de passer sur le territoire tartare, de même que les sujets de l'empereur de Chine ne peuvent se rendre aux manufactures russes.

[415] Ceux-ci sont les représentants de la Trinité bouddhiste, Bouddha, Dharma et Sangha, ou Fo, Fa et Seugh, ainsi qu'on les nomme au Tibet.

Le vihar était installé dans un endroit retiré et romantique garanti contre toute intrusion. Malgré les attentions obséquieuses, les présents et les protestations de M. K – le chef, qui était un Pase-Budhu (un ascète de haute sainteté) refusa de présenter le phénomène de "l'incarnation", jusqu'à ce qu'un certain talisman, en possession de l'auteur, lui eut été présenté [416]. Mais lorsqu'on le lui eut fait voir, les préparatifs furent faits aussitôt, et on se procura un enfant de trois à quatre mois, dont la mère était une pauvre femme des environs. On exigea tout d'abord de M. K – qu'il prêtât serment de ne rien divulguer pendant l'espace de sept agis de tout ce qu'il pourrait voir ou entendre. Le talisman est une simple agate ou cornaline connue chez les Tibétains et autres sous le nom de A-yu, et qui possède naturellement ou à laquelle on a **[278]** communiqué de fort mystérieuses propriétés. Un triangle y est gravé, au centre duquel sont tracés quelques mots mystiques [417].

---

[416] Il est défendu à un Bikahu d'accepter quoi que ce soit directement d'un laïque, même de son propre pays, encore moins d'un étranger. Le moindre contact avec le corps et même les vêtements d'une personne n'appartenant pas à leur communauté spéciale doit être soigneusement évité. Ainsi les présents apportés par nous et qui comprenaient des pièces de *pou-lou* rouge et jaune, sorte d'étoffe de laine portée généralement par les lamas, eurent à passer par d'étranges cérémonies. Il leur est interdit : 1° de demander ou de mendier quoi que ce soit, même s'ils mouraient de faim, devant attendre que cela leur soit volontairement offert ; 2° de toucher de l'or ou de l'argent avec les mains ; 3° de manger une bouchée de nourriture, lorsqu'elle leur est offerte, si le donateur ne dit pas distinctement au disciple : "Ceci est pour que ton maître *mange*." Là-dessus le disciple se tournant vers le *pazen* doit offrir la nourriture à son tour et lorsqu'il a dit : "Maître, ceci est permis ; prends et mange", alors seulement le lama peut le prendre de la main droite et le manger. Toutes nos offrandes eurent à passer par de telles purifications. Lorsque des pièces d'argent et quelques poignées d'annas (monnaie égale à environ quatre cents) furent offertes à différentes occasions à la communauté, un disciple commença par envelopper sa main dans un mouchoir jaune, et recevant les pièces de monnaie sur la paume de la main il les mettait immédiatement dans le *Badir*, appelé aussi en d'autres endroits *Sabaït*, bassin sacré généralement en bois, gardé pour recevoir les offrandes.

[417] Ces pierres sont en grande vénération chez les Lamaïstes et les Bouddhistes ; elles ornent le trône et le sceptre du Bouddha et le Taley Lama en porte une au quatrième doigt de la main droite. On les trouve dans les monts Altaï, et près de la rivière Yarkuh. Notre talisman était un présent d'un vénérable grand'prêtre, un *Heiloung*, d'une tribu Nalmouck. Bien qu'elles soient considérées comme des apostas du Lamaïsme primitif, ces tribus nomades entretiennent des relations amicales avec leurs frères kalmoucks, les Chokhots du Tibet oriental et de Kokenor et même avec les Lamaistes de Lha-Ssa. Néanmoins les autorités ecclésiastiques ne veulent avoir aucune relation avec eux. Nous avons eu de nombreuses occasions de connaître ce peuple intéressant des steppes d'Astrakan, ayant vécu dans leurs *Kibitkas*, dans notre jeunesse, et ayant joui de la somptueuse hospitalité du prince Tumene, leur chef défunt, et de la Princesse. Les Kalmoucks emploient dans leurs cérémonies religieuses des trompettes faites avec les os des cuisses et des bras de leurs chefs défunts et de leurs grand'prétres.

Plusieurs jours se passèrent avant que tout eût été terminé ; rien de mystérieux n'eut lieu dans l'entre-temps, sauf qu'au commandement d'un des Bikshus, d'horribles figures apparurent dans les eaux du lac et nous regardèrent, tandis que nous étions assis sur le bord de l'eau à la porte du Vihar. Une de ces figures était l'image de la propre sueur de M. K – qu'il avait laissée en parfaite santé chez lui, mais qui, nous le sûmes plus tard, était morte quelque temps avant que nous ayons entrepris notre voyage. Cette vue lui causa, au début, un grand chagrin, mais appelant son scepticisme à son aide, il se tranquillisa en l'attribuant à des ombres de nuages, de réflections de branches d'arbres, etc., comme le font généralement les gens de son espèce.

Lors de l'après-midi indiqué, l'enfant fut apporté à la Vihara et laissé dans le vestibule ou chambre de réception, M. K – n'étant pas autorisé à entrer plus avant dans le sanctuaire temporaire. L'enfant fut alors couché sur un morceau de tapis au milieu de la chambre et tous ceux qui ne faisaient pas partie de notre troupe étant renvoyés, deux "mendiants" furent placés à la porte pour la garder contre les intrus. Tous les lamas s'assirent alors par terre, le dos contre le mur de granit de sorte qu'un espace d'au moins dix pieds les séparait de l'enfant. Un morceau de cuir carré ayant été étendu par terre par le desservant, le chef s'assit dans le coin le plus reculé. Seul M. K – se plaça tout prés de l'enfant et observa chacun de ses mouvements avec un intérêt intense. La seule stipulation exigée de nous, était de garder un parfait silence et d'attendre patiemment la suite des événements. Un brillant soleil entrait par la grande porte, grande ouverte. Le "Supérieur tomba graduellement dans ce qui paraissait être un état de profonde méditation, tandis que les autres, après une courte invocation *sotto voie*, restèrent silencieux, et avaient l'air d'être pétrifiés. Le silence était oppressif et le vagissement du petit enfant était le seul son qu'on entendit. Après quelques moments le mouvement **[279]** des membres de l'enfant cessa soudain et son corps devint tout à fait rigide. K – observait attentivement chaque mouvement, et tous deux, par un regard rapide, nous constatâmes que tous les assistants étaient immobiles. Le Supérieur, le regard fixé par terre ne semblait même pas voir l'enfant ; mais pâle et immobile, il ressemblait plutôt à une statue de bronze d'un Talapoin en méditation, qu'à un être vivant. Tout à coup, à notre grande stupéfaction, nous vîmes l'enfant, non pas se lever, mais violemment projeté, pour ainsi dire, en "position assise". A la suite de deux ou trois secousses de cette nature, comme un automate actionné par des fils de fer, l'enfant de quatre

mois se mit debout sur ses pieds ! Imaginez notre étonnement, et l'horreur de M. K. Aucune main ne s'était étendue, aucun mouvement n'avait été fait, aucune parole n'avait été prononcée ; et cependant voici qu'un enfant à la mamelle se tenait debout devant nous aussi droit et ferme qu'un homme.

Nous donnerons la suite du récit d'après les notes écrites le même soir par M. K – et qu'il nous confia au cas où elles n'auraient pu parvenir à leur destinataire ou au cas où l'auteur n'aurait rien pu voir de plus.

> "Après une minute ou deux d'hésitation, écrit M. K – l'enfant tourna la tête et me regarda avec une expression d'intelligence tout à fait terrifiante ! Il me donna le frisson. Je me pinçai les mains et me mordis les lèvres presque jusqu'au sang pour m'assurer que je ne rêvais pas. Mais tout cela n'était que le commencement. La miraculeuse créature, faisant, *ainsi qu'il me sembla*, deux pas vers moi, reprit sa position assise et, sans détacher ses yeux des miens, répéta mot à mot, dans ce que je supposai être la langue tibétaine, les mêmes paroles qu'on m'avait dit auparavant être généralement prononcées aux incarnations de Bouddha et commençant par : "Je suis Bouddha ; je suis le vieux lama ; je suis son esprit dans un nouveau corps", etc. Une véritable terreur s'empara de moi ; mes cheveux se dressèrent sur ma tête et mon sang se figea dans mes veines. Même si ma vie en avait dépendu il m'eût été impossible de prononcer une seule parole. Il ne s'agissait ici ni de tricherie ni de ventriloquie. L'enfant remuait les lèvres avec une expression qui me faisait penser que *c'était celle du Supérieur lui-même*, ses yeux, son regard qui s'attachaient sur moi. *C'était comme si son esprit était entré dans le corps du petit enfant, et me regardait à travers le masque transparent de la figure du bébé*. Je sentais ma tête tourner. S'approchant de moi l'enfant posa sa petite main sur la mienne. Je sursautai comme si j'avais été brûlé par un charbon ardent ; et, incapable de supporter plus longtemps cette scène, je me cachai la figure dans les mains. Ce né fut qu'un instant ; mais lorsque je les retirai, le petit acteur **[280]** était redevenu un bébé vagissant, et un moment plus tard, couché sur le

> dos, il se mit à pleurer. Le Supérieur avait repris sa condition normale et la conversation recommença.
>
> "Ce ne fut qu'après une série d'expériences de cette nature, espacées sur une dizaine de jours, que je me rendis compte que j'avais vu le surprenant et incroyable phénomène décrit par certains voyageurs, mais que j'avais toujours dénoncé comme une imposture. Parmi les nombreuses questions que je posai au Supérieur et qu'il laissa sans réponse malgré mes demandes réitérées, il me fournit un renseignement qui doit être considéré comme très significatif. "Que serait-il arrivé", lui demandai-je par l'entremise du shaman, "si pendant que l'enfant parlait, dans un moment de folle terreur à la pensée que ce pouvait être le "Diable" je l'eusse tué ? Il répondit que si le coup n'avait pas été fatal sur le coup, l'enfant *seul* aurait été tué. Mais supposez, continuai-je, que mon coup eût été aussi rapide que l'éclair ? "Dans ce cas, répondit-il, *vous m'auriez tué également*."

Il y a au Japon et au Siam deux ordres de prêtres, dont l'un est public, et traite avec le peuple, et l'autre est strictement privé. Ces derniers ne sont jamais vus ; leur existence n'est connue que de quelques indigènes, mais jamais des étrangers. Leurs pouvoirs ne s'exhibent jamais en public ; ils ne s'exhibent même pas du tout, sauf en de rares occasions de la plus haute importance, et alors les cérémonies ont lieu dans des temples souterrains ou autrement inaccessibles et en présence de quelques élus dont les têtes répondent du secret qui leur est imposé. Parmi ces occasions sont les cas de mort dans la famille royale ou ceux des hauts. dignitaires, affiliés à l'ordre. Un des exploits les plus saisissants du pouvoir de ces magiciens est le retrait de l'âme astrale des cendres d'un être humain, cérémonie qui se pratique également dans certaines des lamaseries les plus importantes du Tibet et de Mongolie.

Il est de coutume au Siam, au Japon et en Grande-Tartarie de faire des médaillons, des statuettes et des idoles avec les cendres des personnes brûlées [418] ; on en fait une pâte avec de l'eau et, une fois moulées à la forme

---

[418] Les Kalmoucks bouddhistes des steppes de l'Astrakan, ont l'habitude de fabriquer leurs idoles avec les cendres de leurs princes et de leurs prêtres. Une parente de l'auteur possède dans sa

voulue, elles sont cuites et dorées. La Lamaserie de On-Tay, dans la province Mongole de Chan-Si, est la plus renommée pour ce genre de travail et les personnes riches envoient les ossements de leurs parents décédés pour y être pulvérisés et modelés. Lorsque l'adepte en magie se propose de faciliter le retrait de l'âme astrale du défunt, qui, autrement, risquerait **[281]** fort, croient-ils, de demeurer stupéfiée pendant un laps de temps indéfini, *dans* les cendres, on procède de la manière suivante : La poussière sacrée est mise en tas sur une plaque de métal, fortement magnétisée, de la grandeur d'un corps d'homme. L'adepte l'évente, alors, lentement et doucement, avec le *Talapat Nang* [419], éventail d'une forme particulière sur lequel sont inscrits certains signes, en murmurant en même temps, une espèce d'invocation. Les cendres sont bientôt, pour ainsi dire, vitalisées, et s'étendent sur une mince couche qui prend la forme du corps avant l'incinération. Il s'en dégage alors graduellement une vapeur blanchâtre, qui se dresse après un certain temps en une colonne, et celle-ci devenant plus solide, se transforme finalement en "double" ou contre-partie astrale éthérée du défunt, et qui, à son tour se dissout dans l'air et disparaît à la vue des mortels [420].

Les "Magiciens a du Cashmire, du Tibet, de Mongolie et de Grande-Tartarie sont trop bien connus pour des commentaires. S'ils sont des *jongleurs*, nous convions les prestidigitateurs les plus renommés d'Europe et d'Amérique à les imiter, s'ils en sont capables.

Si nos savants se sont reconnus incapables d'imiter l'embaumement des momies égyptiennes, combien plus grande serait leur surprise de voir, ainsi que nous l'avons vu, des corps morts conservés par l'art alchimique, de telle manière, qu'après des siècles, ils ont l'air de personnes plongées dans le sommeil. Le teint est aussi frais, la peau aussi élastique, les yeux aussi naturels et brillants que s'ils étaient en pleine santé, et que le rouage de la vie ne s'était arrêté que depuis quelques instants. Les corps de certains grands personnages sont placés sur des catafalques, dans de riches mausolées, quelquefois recouverts de dorures, et même de plaques d'or fin ; leurs armes favorites, leurs joyaux et les articles d'usage journalier sont placés à leur portée, et une suite de serviteurs, frais garçons et jeunes

---

collection plusieurs petites pyramides faites avec les ossements de Kalmoucks éminents, qui lui ont été donnés par le prince Tumene, lui-même, en 1836.

[419] Eventail sacré dont se servent les prêtres en guise de parasol.

[420] Voyez vol. I, p.

filles, mais des cadavres conservés comme leurs maîtres, se tiennent auprès d'eux comme s'ils étaient prêts à les servir au premier appel. Dans le couvent du Grand Rouren, et dans un autre, situé sur la Montagne Sainte (Bothé Oula), il y a, dit-on, plusieurs sépultures de cette nature, qui ont été respectées par toutes les hordes conquérantes qui ont balayé ces pays. L'abbé Hue en entendit parler, mais il ne les vit point, les étrangers étant tous exclus et les missionnaires et voyageurs européens ne pouvant se prévaloir des protections nécessaires seraient les dernières personnes auxquelles l'approche des lieux sacrés serait permise. L'affirmation de Hue que les tombeaux des souverains tartares **[282]** sont entourés d'enfants "auxquels on a fait avaler du mercure jusqu'à ce qu'ils fussent suffoqués", grâce à quoi "la couleur et la fraîcheur des victimes est si bien conservée, qu'ils paraissent encore en vie", est une de ces fables ineptes de missionnaires qui n'en imposent qu'aux ignorants qui les acceptent par oui-dire. Les bouddhistes n'ont jamais immolé de victimes humaines ou animales. C'est tout à fait contre les préceptes de leur religion et on n'en a jamais accusé un lamaïste. Lorsqu'un riche désire être enterré en *compagnie*, on envoie des messagers par tout le pays chez les embaumeurs lamaïstes, et ceux-ci choisissent à cet effet les corps d'enfants décédés d'une mort naturelle. Les parents pauvres ne sont que trop heureux de voir leurs enfants morts conservés de cette manière poétique, au lieu de les abandonner à la décomposition ou aux animaux sauvages.

Lorsque l'abbé Hue vivait à Paris, après son retour du Tibet, il raconta, entre autres merveilles inédites, à un Russe, M. Arsenieff, le fait curieux suivant, dont il avait été témoin pendant son long séjour dans la lamaserie de Kounboum. Un jour, tout en causant avec un lama, celui-ci s'arrêta soudain de parler et prit l'attitude attentive de celui qui écoute un message qui lui serait transmis, bien qu'il (Hue) n'entendit pas prononcer un seul mot. "Il faut que je m'en aille", dit, tout à coup, le lama, comme s'il répondait au message.

> "Aller où ?" demanda avec étonnement le "lama de Jéhovah" (Hue) "Et à qui parlez-vous ?"
>
> "A la lamaserie de ***", fut la réponse. "Le Shabaron a besoin de moi ; c'est lui qui m'a appelé."

Or cette lamaserie était à plusieurs journées de voyage de celle de Kounboum où la conversation avait lieu. Mais ce qui parut étonner le plus

l'abbé Hue, ce fut qu'au lieu de se mettre en voyage, le lama se rendit à une espèce de chambre coupole dans la maison où ils habitaient, et un autre lama, après un échange de quelques paroles, les suivit sur la terrasse au moyen d'une échelle et, passant entre eux, ferma et verrouilla la porte sur son compagnon. Puis, se tournant vers Hue, après quelques secondes de méditation, il sourit et l'informa "qu'il était parti."

> "Comment cela se fait-il ? Vous l'avez vous-même enfermé, et la chambre n'a pas d'autre issue ?" insista le missionnaire.

> "A quoi lui servirait une porte ?" répondit le gardien. "*C'est lui-même qui est parti ; on n'a pas besoin de son corps, de sorte qu'il m'en a confié la charge*."

Malgré les merveilles dont Hue avait été témoin pendant son périlleux voyage, son opinion fut qu'il avait été mystifié par les **[283]** deux lamas. Mais trois jours plus tard, n'ayant pas vu son ami et hôte, il demanda de ses nouvelles et on lui dit qu'il serait de retour ce même soir. Au coucher du soleil, comme les "autres lamas"se préparaient à se retirer, Hue entendit la voix de son ami absent, appelant comme du haut des nuages, son compagnon pour qu'il lui ouvrit la porte. Tournant son regard en haut, il aperçut la silhouette du *voyageur* derrière le treillis de la chambre dans laquelle il avait été enfermé. Lorsqu'il descendit il fut tout droit vers le Grand Lama de Kounboum et lui délivra certains "messages" et "ordres" rapportés de l'endroit qu'il "prétendait" avoir quitté peu auparavant. Hue ne put obtenir d'autres renseignements au sujet de son voyage *aérien*. Mais il crut toujours, que cette "farce" avait un rapport avec les préparatifs immédiats et extraordinaires pour l'expulsion polie des deux missionnaires, lui-même et le Père Gabet, vers Chogos-tan, propriété de Kounboum. Les soupçons de l'aventureux missionnaire étaient probablement bien fondés, étant donné son impudente curiosité et son indiscrétion.

Si l'abbé avait été au courant de la philosophie orientale, il n'aurait pas eu grande difficulté à comprendre l'envolée du corps astral du lama à la lamaserie éloignée, tandis que son corps physique demeurait en arrière, ou la conversation avec le Shaberon que lui-même n'entendait pas. Les récentes expériences avec le téléphone en Amérique, auxquelles nous avons fait allusion au Chapitre V de notre premier volume, mais qui ont été beaucoup perfectionnées depuis que ces pages ont été publiées,

prouvent que la voix humaine et les sons des instruments de musique peuvent être transmis à grande distance sur les fils télégraphiques. Les philosophes hermétiques enseignaient, ainsi que nous l'avons vu, que la disparition d'une flamme n'implique pas son extinction réelle. Elle n'a fait que passer du monde visible au monde invisible et peut être perçue par le sens intime de la vision, adapté aux choses de cet univers autre et plus réel. Les mêmes règles s'appliquent au son. L'oreille physique perçoit jusqu'à une certaine limite, non encore exactement définie et qui varie suivant les individus, les vibrations de l'atmosphère ; l'adepte, lui, dont l'oreille interne a été hautement développée, peut saisir le son à ce point où il disparaît et entendre indéfiniment ses vibrations dans la lumière astrale. Il n'a besoin ni de fils conducteurs, ni d'hélices ni de tables de résonance ; son pouvoir de volonté est tout-puissant. Entendant au moyen de l'esprit, le temps et la distance ne constituent pas de barrières, et c'est ainsi qu'il peut correspondre avec un autre adepte situé aux antipodes avec autant de facilité que s'ils étaient l'un en face de l'autre dans la même chambre.

Nous pouvons heureusement invoquer de nombreux témoins pour prouver ce que nous avançons, lesquels, sans être des adeptes, **[284]** ont néanmoins entendu les sons de la musique aérienne et la voix humaine, lorsque, instruments ou personnes étaient à des milliers de milles de l'endroit où ils étaient placés. Dans ce cas, ils entendaient intérieurement, bien qu'ils s'imaginassent que seuls leurs organes auditifs physiques étaient en jeu. L'adepte leur avait, par un effet de son pouvoir de volonté, transmis pendant un court espace de temps la perception de l'esprit du son, dont il jouit constamment.

Si nos savants, au lieu de s'en moquer, voulaient bien étudier l'antique philosophie de la trinité de toutes les forces naturelles, ils bondiraient vers la vérité aveuglante, au lieu de ramper comme des limaces, ainsi qu'ils le font aujourd'hui. Les expériences du professeur Tyndall au large de South Foreland à Douvres en 1875, ont renversé toutes les théories précédentes sur la transmission du son, et celles qu'il exécuta avec des flammes sensibles [421] l'ont placé sur le seuil même de la science occulte. Un pas de plus, et il aurait compris comment les adeptes peuvent converser à de grandes distances. Mais ce pas *ne sera pas* franchi. Parlant de sa flamme sensible – en vérité flamme magique – il dit : "Le moindre coup frappé sur

[421] Voyez ses "Conférences sur le son".

une enclume éloignée la fait tomber à sept pouces. Lorsqu'on secoue un trousseau de clés, la flamme est violemment agitée et émet un grondement puissant. La chute d'une pièce de six pence dans la main où se trouve déjà une pièce de monnaie, fait tomber la flamme. Le craquement d'une chaussure la met en violente commotion. Le froissement ou le déchirement d'une feuille de papier, ou le frou-frou d'une robe de soie ont le même effet. En réponse au tic-tac d'une montre placée près d'elle, elle tombe et explose. Le remontage d'une montre produit sur elle un tumulte. On peut faire tomber et hurler la flamme en l'excitant à une distance de trente yards. En récitant devant elle un passage du poème "*Fairie Queene*" la flamme trie et choisit les différents sons de ma voix, soulignant quelques-uns par un léger signe de tête, d'autres par un salut plus intense, tandis qu'à d'autres elle répond par une violente agitation.

Voilà les merveilles de la science physique moderne ; mais au prix de quels appareils, d'acide carbonique et de gaz de houille ; de sifflets, de trompettes, de gongs et de cloches canadiennes et américaines ! Les pauvres païens ne s'embarrassent pas de tant de choses mais – la science européenne voudra-t-elle en convenir – ils produisent exactement les mêmes phénomènes. Lorsqu'une fois, dans un cas d'importance exceptionnelle, un "oracle" avait été exigé, nous reconnûmes la possibilités de ce qu'auparavant nous avions nié avec véhémence, à savoir qu'un simple mendiant **[285]** fit donner la réponse par une flamme sensible sans l'ombre d'un appareil. On alluma un feu avec les branches d'un arbre Beal, et on y jeta quelques herbes de sacrifice. Le mendiant était assis tout près, immobile, absorbé en contemplation. Pendant les intervalles entre les questions, le feu tombait et semblait vouloir s'éteindre, mais lorsque les questions étaient posées, les flammes s'élançaient en grondant vers le ciel, vacillaient, se courbaient et lançaient des langues de feu à l'est, à l'ouest, au nord et au sud ; chaque mouvement de la flamme s'interprétant d'une manière différente, suivant un code de signaux bien compris du mendiant. Entre temps elle avait l'air de rentrer sous terre, les langues de feu venaient lécher le sol dans toutes les directions, puis disparaissaient tout à coup laissant seulement un lit de braises ardentes. Lorsque l'entrevue avec les esprits du feu prit fin, le Bikshu (mendiant) se tourna vers la jungle où il habitait, en entonnant un chant plaintif et monotone, au rythme duquel la flamme dansait en cadence, non comme celle du professeur Tyndall lorsqu'il lisait la *Fairie Queene*, par de simples mouvements, mais avec de merveilleuses modulations, sifflant et rugissant jusqu'à ce qu'il fût hors de

vue. Puis, comme si sa vie elle-même venait de s'éteindre, elle disparut, et il ne resta qu'un lit de cendres devant les spectateurs confondus.

Au Tibet occidental et oriental, de même que partout où le Bouddhisme prédomine, il existe deux religions distinctes, comme c'est également le cas pour le Brahmanisme : la philosophie secrète et la religion populaire. Celle-là est celle des partisans de la doctrine de la secte de Sutrâtika [422]. Ils s'en tiennent étroitement à l'esprit des enseignements originels du Bouddha, qui montrent la nécessité de la perception intuitive, et de toutes les déductions qu'on en peut tirer. Ils ne proclament point leur manière de voir et ne permettent pas non plus de la rendre publique.

"Tous les composés sont périssables "furent les dernières paroles qui tombèrent des lèvres du Gautama mourant, lorsqu'il se préparait, sous l'arbre Sâl, à entrer en Nirvana. "L'esprit est l'unique unité. élémentaire et primordiale, et chacun de ses rayons est immortel, infini et indestructible. Gardez-vous des illusions de la matière." Le Bouddhisme fut répandu au loin dans l'Asie et même au-delà, par Dharm-Asôka. C'était le petit-fils du faiseur de miracles Chandragupta, le roi illustre, qui délivra le Punjab des Macédoniens – si tant est que ceux-ci aient jamais pénétré dans le Punjab – et qui reçut Mégasthènes à sa cour à Pataliputra. Dhârm-Asoka fut le plus grand roi de la dynastie des Maûryas. **[286]** Débauché insouciant et athée, il devint un Pryâdasi, "l'aimé des dieux" et la pureté de ses concepts philanthropiques ne fut jamais surpassée par aucun souverain terrestre. Son souvenir est demeuré vivant pendant des siècles dans les cœurs bouddhistes et s'est perpétué dans les édits charitables qu'il fit graver en divers dialectes populaires sur des colonnes et des rochers à Allahabad, Delhi, Guzerat, Peshawar, Arissa, et autres lieux [423]. Son célèbre grand père avait réuni l'Inde entière sous son sceptre puissant. Lorsque les Nagas, ou adorateurs de serpents du Cashmire furent convertis par les efforts des apôtres envoyés par les Sthaviras du troisième concile, la religion de Gautama se répandit comme une traînée de poudre. Gândhra, Caboul et même de nombreuses satrapies d'Alexandre le Grand, embrassèrent la nouvelle philosophie. Le bouddhisme du Népal étant celui qu'on peut considérer comme s'étant le moins éloigné de l'ancienne foi originelle, le

---

[422] Du mot composé *sûtra*, maxime ou précepte, et *antika*, près de, rapproché.

[423] Il serait injuste de comparer Asoka à Constantin, comme l'ont fait plusieurs orientalistes. Si au point de vue religieux et politique Asoka fit pour l'Inde ce que Constantin est censé avoir fait pour le monde occidental, toute comparaison s'arrête là.

Lamaïsme de Tartarie, de Mongolie et du Tibet, qui est un rejeton direct de ce pays, demeure, par conséquent le bouddhisme le plus pur ; car, nous le répétons, le Lamaïsme proprement dit, n'est qu'une forme extérieure de rites.

Les Upàsakas et les Upâsikâs, ou hommes et femmes semimonastiques et semi-laïques, doivent, de même que les moines lamas eux-mêmes, s'abstenir strictement de violer les règles du Bouddha, et s'attacher aussi bien qu'eux à l'étude du *Meipo* et de tous les phénomènes psychologiques. Ceux qui se rendent coupables d'un des "cinq péchés z", perdent le droit de se joindre à la pieuse communauté. Les plus importants de ces interdits sont : *ne maudire en aucune circonstance, car la malédiction retombe sur celui qui la profère, et souvent sur ses proches innocents, qui respirent la même atmosphère que lui*. S'aimer les uns les autres et même nos ennemis les plus acharnés ; donner notre vie, même pour les animaux, au point de s'abstenir de porter des armes défensives ; remporter la plus grande victoire en se vainquant soi-même ; éviter tous les vices ; pratiquer toutes les vertus, et tout spécialement l'humilité et la douceur ; obéir à ses supérieurs ; chérir et respecter ses parents, les vieillards, le savoir, les hommes vertueux et saints ; donner nourriture, abri et réconfort aux hommes et aux animaux ; planter des arbres au bord des routes et creuser des puits pour le bien-être des voyageurs ; voilà quels sont les devoirs moraux des Bouddhistes. Tous les Anis ou Bikshunis (nonnes) sont astreints à ces lois. **[287]**

Nombreux sont les saints bouddhistes et lamaïstes qui ont été renommés pour la sainteté de leur vie et leurs "miracles". Ainsi, Tissu, l'instructeur spirituel de l'Empereur, qui consacra Kublaï-Khan, le Nadir-Shah, était connu au loin tant pour la sainteté de sa vie que pour les nombreux miracles qu'il produisit ; mais il ne s'en tint pas aux miracles inutiles, il fit mieux. Tissu purifia complètement sa religion ; et d'une seule province de Mongolie méridionale, il força, dit-on, Kublaï à chasser des couvents 500.000 moines imposteurs, qui faisaient de leur état le prétexte à une vie de vice et de paresse. Les Lamaïstes eurent encore leur grand réformateur le Shabéron Son-Ka-po, qu'on dit avoir été conçu d'une manière immaculée par sa mère, une vierge de Koko-nor, (XIVème siècle) et qui fut aussi faiseuse de miracles. L'arbre sacré de Kounboum, l'arbre des 10.000 images. qui par suite de la dégénérescence de la véritable foi, avait cessé de bourgeonner pendant plusieurs siècles, commença à pousser des feuilles, dit la légende, et fleurit plus vigoureusement que jamais, des

cheveux de cet avatar de Bouddha, dit la légende. Selon la même tradition Son-Ka-po monta au ciel en 1419. Contrairement aux idées prévalentes, peu de ces saints sont des *Khubilhans*, ou Shaberons – c'est-à-dire des réincarnations.

Beaucoup des lamaseries ont des écoles de magie, mais la plus célèbre de toutes est le collège du monastère du Shu-Tukt, auquel sont attachés plus de 30.000 moines, la lamaserie constituant une véritable petite ville. Quelques-unes des nonnes possèdent de merveilleux pouvoirs psychologiques. Nous avons rencontré quelques-unes de ces femmes sur la route de Lha-Ssa à Candi, la Rome du bouddhisme, avec ses sanctuaires miraculeux et les reliques de Gautama. Afin d'éviter les rencontres avec les Musulmans et les autres sectes, elles voyagent seules de nuit, sans armes, et sans crainte des animaux sauvages, *car ceux-ci ne les attaquent pas*. Aux premières lueurs de l'aurore, elles se réfugient dans des grottes et des viharas préparées pour elles par leurs coreligionnaires, à des distances calculées d'avance ; car nonobstant le fait que le bouddhisme s'est réfugié à Ceylan, et que nominalement il n'y en a que peu de cette dénomination dans l'Inde anglaise, les confréries secrètes (Byauds) et les viharas bouddhistes sont nombreuses, et chaque Jaïn se sent obligé de prêter aide indifféremment aux Bouddhistes et aux Lamaïstes.

Un des plus intéressants phénomènes que nous ayons vus, nous qui sommes toujours à la recherche des phénomènes occultes, et assoiffés de ces spectacles, fut exécuté par un de ces pauvres Bikshus voyageurs. Il y a des années de cela, et à une époque où toutes ces manifestations étaient encore nouvelles pour l'auteur de ces lignes. Un ami bouddhiste, un mystique né au Cashmire de **[288]** parents Ratchi, mais converti au Bouddhisme lamaïste, et qui réside généralement à Lha-Ssa, nous avait menés faire visite à des pèlerins.

"Pourquoi emportez-vous ce paquet de plantes mortes ?" demanda une des Bikshuni, une grande femme âgée et très maigre, en indiquant un grand bouquet de ravissantes fleurs, fraîches cueillies et odorantes, que portait l'auteur de ces lignes.

"Mortes ?" fut notre réponse. "Mais on vient de les couper dans le jardin 1"

"Et cependant elles sont mortes", répondit-elle gravement. "Naître dans ce monde-ci, n'est-ce pas mourir ? Voyez comment apparaissent ces fleurs lorsqu'elles s'épanouissent dans le monde de la lumière éternelle, dans les jardins de notre bienheureux Foh.

Sans bouger de la place où elle était assise par terre, l'Ani prit une fleur du bouquet, la mit sur ses genoux et attira, en apparence, vers elle, des brassées de matériaux invisibles de l'atmosphère environnante. Un moment après, un très tenu noyau de vapeur devint visible, et prit lentement forme et couleur jusqu'à ce qu'apparut, se balançant en l'air, l'exacte copie de la fleur que nous lui avions donnée. Exacte en tant que teinte et forme à l'original couché devant nous, mais mille fois plus riche en couleur et en exquise beauté, de même que le glorieux esprit de l'homme est plus beau que son enveloppe physique. Fleur après fleur, et jusqu'aux plus petits brins d'herbe furent ainsi reproduits et s'évanouirent, réapparaissant suivant notre demande, ou même en réponse à notre pensée. Ayant pris une rose épanouie nous la lui présentâmes à bras tendu, et quelques minutes plus tard le bras et la fleur, parfaits dans leurs détails, apparurent dans l'espace vide, à deux yards d'où nous étions assis. Mais tandis que la fleur paraissait incomparablement plus belle et plus éthérée que les autres fleurs esprits, la main et le bras ne semblaient être que le reflet dans un miroir, y compris une large tache sur l'avant-bras, qu'y avait laissé un morceau de terre humide attachée à une des racines. Nous en connûmes la raison plus tard.

Une grande vérité fut énoncée il y a quelques cinquante ans par le Dr Francis-Victor Broussais lorsqu'il dit : "Si le magnétisme était réel, la médecine serait une absurdité." Le magnétisme est véritable ; nous ne contredirons donc pas le reste de la phrase du savant français. Ainsi que nous l'avons montré, le magnétisme est l'A.B.C. de la magie. Il est oiseux de chercher à comprendre la théorie ou la pratique de la magie avant de connaître le principe fondamental des attractions et des répulsions magnétiques à travers la nature. **[289]**

Beaucoup de ce qu'on se plait à nommer des superstitions populaires, ne sont que les preuves de la perception instinctive de cette loi. Les peuples ignorants apprennent par l'expérience de nombreuses générations que certains phénomènes ont lieu à la suite de conditions fixes ; ils reproduisent ces conditions et obtiennent le résultat désiré. Ignorant les

lois, ils expliquent les faits par le surnaturel, car l'expérience a été leur seul maître.

En Inde, de même qu'en Russie et dans d'autres pays, il existe une répugnance instinctive à traverser l'ombre d'une personne, et surtout si celle-ci est rousse ; en Inde, les indigènes répugnent à serrer la main d'un individu d'une autre race. Ce ne sont point de simples fantaisies. Chaque personne émet une exhalaison magnétique, ou aura ; on peut être en parfaite santé, mais en même temps l'exhalaison peut avoir un caractère morbifique pour d'autres personnes sensibles à ces subtiles influences. Le Dr Esdaile et d'autres magnétiseurs nous ont appris depuis longtemps, que les Orientaux, et tout particulièrement les Hindous, sont plus susceptibles que les individus de race blanche. Les expériences du baron Reichenbach – et, de fait, celle du monde entier – prouvent que ces exhalaisons magnétiques sont plus intenses vers les extrémités. Les manipulations thérapeutiques en sont la preuve ; les poignées de mains sont, donc, très calculées pour transmettre les conditions magnétiques antipathiques et les Hindous sont sages de s'en tenir toujours à leur ancienne superstition, qui leur vient du Manou.

Le magnétisme d'une personne rousse, nous le constatons chez presque tous les peuples, cause une terreur instinctive. Nous pourrions citer des proverbes, russes, persans, géorgiens, hindous, français, turcs et même allemands, pour démontrer que la traîtrise et d'autres vices sont généralement attribués à ceux qui ont cette teinte. Lorsqu'un homme est au soleil, le magnétisme de cet astre projette ses émanations dans son ombre, et l'action moléculaire accrue développe plus d'électricité. Par conséquent, une personne qui lui serait antipathique – même si ni l'un ni l'autre n'en est conscient – agirait prudemment en ne passant pas au travers de son ombre. Les médecins soigneux se lavent les mains en quittant un malade ; pourquoi ne les accuse-t-on pas aussi de superstition, comme on le fait pour les Hindous ? Les sporules de maladie sont invisibles, mais néanmoins réels, ainsi que l'expérience européenne l'a démontré. Or, *l'expérience orientale, depuis des centaines de siècles, a démontré que les germes de contagion morale s'attachent aux localités, et que le magnétisme impur peut être transmis par contact.*

Une autre croyance qui a cours dans quelques lieux de Russie, particulièrement en Géorgie, et en Inde, est celle que lorsque le corps d'un noyé ne peut être retrouvé, il suffit de jeter dans l'eau **[290]** un de ses

vêtements pour que le courant l'emporte ; il flottera sur l'eau jusqu'à l'endroit où gît le corps, et là il s'enfoncera. Nous avons même été témoins de l'expérience entreprise avec succès avec la corde sacrée d'un brahmane. Elle surnagea de ci, de là tournant en rond comme si elle cherchait l'endroit, puis soudain elle fila en ligne droite pendant environ cinquante yards et alla au fond, à l'endroit exact d'où des plongeurs ramenèrent le corps à la surface. On retrouve cette "superstition" jusqu'en Amérique. Un journal de Pittsburg, de date toute récente, décrit la même ma mêre dont fut retrouvé le corps d'un jeune garçon, nommé Reed, dans le Monongahela... Tous les autres moyens ayant été inutiles, on employa, dit-il, "une curieuse superstition. Une des chemises de l'enfant fut jetée dans la rivière où il avait disparu, et surnagea pendant quelque temps, puis s'enfonça à un endroit donné, où l'on retrouva le corps, qu'on put alors repêcher. La croyance que la chemise d'un noyé, jetée à l'eau, suivra le corps est bien répandue, tout absurde qu'elle paraisse".

Ce phénomène s'explique par la puissante attraction exercée par le corps sur les objets qu'il a portés pendant longtemps. Plus le vêtement est ancien plus l'expérience est effective ; un vêtement neuf n'est d'aucune utilité.

De temps immémorial, en Russie, les jeunes filles de chaque village ont l'habitude de jeter dans la rivière, le jour de la Trinité, au mois de mai, des guirlandes de feuilles vertes – que chaque jeune fille tresse elle-même – pour consulter leurs oracles. Si la guirlande s'enfonce, c'est un indice que la jeune fille mourra sous peu, sans se marier ; si elle surnage, elle se mariera, le temps dépendant du nombre de versets qu'elle pourra dire pendant que dure l'expérience. Nous affirmons positivement que nous connaissons personnellement plusieurs cas, dont deux de nos amies intimes, où le présage de mort fut prouvé exact, et où les jeunes filles moururent dans l'année. Le résultat serait sans doute le même si l'expérience avait lieu à tout autre moment que le jour de la Trinité. On attribue l'action de couler de la guirlande à ce que celle-ci est imprégnée du magnétisme malsain d'une constitution qui porte déjà en elle les germes d'une mort prématurée ; ce magnétisme étant attiré par le sol au fond de la rivière. Quant au reste, nous l'abandonnons volontiers aux partisans des coïncidences.

La même remarque générale, au sujet de superstitions qui auraient une base scientifique, s'applique aux phénomènes exécutés par les fakirs et les

jongleurs, que les sceptiques classent parmi la catégorie des fraudes. Et cependant, pour tout observateur consciencieux, voire même un non initié, il y a ici une énorme différence entre le *Kimiya* (phénomène) d'un fakir, et le *batte-bazi* (tour de passe-passe) d'un prestidigitateur, et la nécromancie d'un **[291]** *jadûgar*, ou *sâhir*, qui inspirent aux indigènes autant de crainte que de mépris. Cette différence, imperceptible – que dis-je, incompréhensible – pour les sceptiques européens, est instinctivement appréciée par tout Hindou, qu'il soit de haute ou de basse caste, instruit ou ignorant. La *Kangâlin*, ou sorcière, qui se sert de ses terribles pouvoirs mesmériques (*abhi-char*) pour faire le mal, peut s'attendre à la mort à n'importe quel moment, car tous les Hindous considèrent qu'il est légal de la tuer ; un *bukka-baz*, ou jongleur, est un amuseur. Un charmeur de serpents avec son bâ-ini plein de serpents venimeux, cause moins de frayeur, car ses pouvoirs de fascination ne s'exercent que sur des animaux et des reptiles ; il est incapable de jeter un charme sur des êtres humains, ou de faire ce que les indigènes nomment *maular phûnknâ*, de jeter des sorts à des hommes, au moyen de la magie. Mais en ce qui concerne les yoguis, les saunyâsis, les saints hommes qui acquièrent de grands pouvoirs psychologiques par un entraînement mental et physique, la question est totalement différente. Quelques-uns de ceux-ci sont considérés par les Hindous comme des demi dieux. Les Européens sont incapables de se rendre compte de ces pouvoirs, sauf en des cas rares et exceptionnels.

Le résident anglais qui se trouve en présence dans les *maidans* et les places publiques, de ce qu'il considère comme des exhibitions terribles et dégoûtantes, d'êtres humains, assis immobiles dans la torture volontairement imposée du *ûrddwa bahu*, avec les bras dressés au-dessus de la tête pendant des mois entiers, et même pendant des années, ne doit nullement s'imaginer que ce sont des fakirs à miracles. Les phénomènes exécutés par ceux-ci ne se voient que par l'entremise et la protection amicale d'un brahmane, ou dans des circonstances fortuites toutes particulières. Ces hommes sont aussi peu accessibles que les véritables filles Nautch, dont parlent tous les voyageurs, mais que bien peu ont vues réellement, puisqu'elles appartiennent exclusivement aux pagodes.

Il est fort bizarre, que malgré les milliers de voyageurs et les millions de résidents anglais qui ont séjourné en Inde et l'ont traversée dans toutes les directions, si peu soit encore connu de ce pays et des contrées environnantes. Quelques lecteurs non seulement douteront peut-être de ce que nous avançons, mais iront jusqu'à le contredire. Sans doute, nous

répondront-ils que tout ce qu'on désire savoir sur l'Inde est déjà archi-connu. Et, de fait, cette réponse nous a déjà été faite. Il ne faut pas s'étonner si les résidents anglo-indiens ne se soucient guère de faire des enquêtes ; car, comme un officier anglais nous le dit une fois : "La société ne considère pas de bon ton de s'occuper des Hindous ou de leurs affaires, ou même de s'étonner ou de prendre des informations au sujet des choses extraordinaires qu'on pourrait y observe" – Mais **[292]** nous sommes fort surpris que, du moins, des voyageurs n'aient pas exploré plus qu'ils ne l'ont fait ce pays éminemment intéressant. Il y a à peine cinquante ans, qu'en pénétrant dans les montagnes Bleues ou Nilgherry de l'Hindoustan méridional, deux courageux officiers anglais qui y chassaient le tigre, découvrirent une race étrange, parfaitement distincte en langage et en apparence de tous les autres peuples hindous. On mit en avant de nombreuses suppositions, toutes plus absurdes les unes que les autres, et les missionnaires, toujours sur le qui-vive pour faire tout cadrer avec la Bible, allèrent jusqu'à suggérer que ce peuple était une des dix tribus perdues d'Israël, étayant leur ridicule hypothèse sur ce qu'ils ont le ceint blanc et "les traits caractéristiques de la race juive". Cette dernière allégation est parfaitement erronée, car les Todas, ainsi qu'on les nomme n'ont pas la moindre ressemblance avec le type juif ; soit par les traits, la forme, l'action ou le langage. Ils se ressemblent tous et, ainsi que le disait un de nos amis, les plus beaux Todas, pour la majesté et la beauté de leurs formes, ressemblent plus à la statue du Zeus grec, que tous les autres hommes à sa connaissance.

Cinquante ans se sont écoulés depuis la découverte ; mais quoique, depuis lors, des villes aient été édifiées dans ces collines, et que le pays ait été envahi par les Européens, on ne sait rien de plus qu'alors, sur le compte des Todas. Parmi les plus stupides rumeurs qui courent au sujet de ce peuple, sont celles qui ont trait à leur nombre et à leur pratique de la polyandrie. L'opinion générale dit que par suite de cette coutume leur nombre est tombé à quelques centaines de familles et que la race disparaît rapidement. Nous avons eu l'occasion de nous renseigner à leur sujet, et nous affirmons par conséquent positivement que les Todas ni ne pratiquent la polyandrie, ni que leur nombre soit aussi restreint qu'on le suppose. Nous sommes tout prêts à démontrer que personne n'a jamais vu des enfants leur appartenant. Ceux qu'on a vus chez eux appartiennent aux Badagas, tribue hindoue, tout à fait distincte des Todas, comme race, couleur et langage, et qui comprend les "adorateurs" les plus directs de ce

peuple étrange. Nous disons bien *adorateurs*, car les Badagas, habillent, nourrissent, servent les Todas, et considèrent chaque Toda comme une divinité. En stature, ce sont des géants, aussi blancs que les Européens ; ils portent leurs cheveux et leur barbe châtains et bouclés démesurément longs, qu'aucun rasoir n'a touché dès leur enfance. Aussi beau qu'une statue de Phidias ou de Praxitèle, le Toda demeure oisif toute la journée, ainsi que l'affirment quelques voyageurs qui en ont vu. Nous reproduisons ce qui suit des opinions contradictoires et des affirmations que nous avons entendues des résidents de Ootakamund et d'autres petites villes civilisées récemment construites dans les Monts Nilgherry. **[293]**

> "Ils ne se servent jamais d'eau ; ils sont extraordinairement beaux et nobles d'allure, mais très sales ; à l'encontre de tous les autres indigènes ils méprisent les bijoux, et ne portent jamais d'autres vêtements qu'une grande draperie noire ou couverture d'étoffe laineuse, avec une bande de couleur au bas ; ils ne boivent jamais autre chose que du lait pur ; ils ont de grands troupeaux de bétail, mais ils ne mangent pas leur chair, ni n'utilisent leurs bestiaux pour le labour ou le travail ; ils ne vendent ni n'achètent ; les Badagas les nourrissent et les habillent ; ils ne portent ni ne se servent jamais d'armes, voire même d'un simple bâton ; les Todas ne savent pas lire et ne veulent pas apprendre. Ils font le désespoir des missionnaires et n'ont, en apparence, aucune religion, à part le culte qu'ils se rendent eux-mêmes, comme Seigneurs de la Création" [424].

Nous allons corriger quelques-unes de ces affirmations, autant que nous le pourrons, d'après ce que nous a dit un personnage très saint, un Brahmanam-gourou, que nous tenons en haute estime.

Personne n'en a vu plus de cinq ou six à la fois ; ils ne parlent pas aux étrangers, et aucun voyageur n'a jamais pénétré dans leurs curieuses huttes longues et basses, qui n'ont, en apparence, ni fenêtres ni cheminée, et n'ont qu'une seule porte ; personne n'a jamais vu l'enterrement d'un Toda, pas plus qu'un homme très âgé parmi eux ; ils ne sont jamais attaqués par le choléra, bien que des milliers d'indigènes meurent autour d'eux dans des

---

[424] Voyez *Indian Sketches* ; et la *New Cyclopedia de Appleton*, etc.

épidémies périodiques de cette maladie ; enfin, bien que les environs fourmillent de tigres et d'autres animaux sauvages, ni tigre, ni serpent, ni quelque animal féroce que ce soit dans ces parages, n'a jamais touché un Toda ou une de leurs bêtes, bien que, ainsi que nous l'avons dit plus haut, ils ne portent même pas un bâton.

De plus, les Todas ne se marient point. Leur nombre paraît fort restreint, car personne n'a réussi à les dénombrer ni n'aura l'occasion de le faire ; dès que leur solitude a été profanée par l'avalanche de la civilisation – ce qui fut le cas, probablement par suite de leur propre négligence – les Todas ont commencé à se déplacer vers des lieux encore plus inconnus et inaccessibles que les Monts Nilgherry ne l'étaient auparavant ; ils ne naissent pas de mères Todas, ni de parenté Toda ; ce sont les enfants d'une secte très choisie, mise à part dès leur enfance dans un but religieux tout spécial. Reconnus à la particularité de leur teint et à d'autres signes, ces enfants sont considérés dès leur naissance pour ce qu'on nomme des Todas. Tous les trois ans chacun doit se rendre à un endroit donné, pour un certain laps de temps, où tous se rencontrent ; leur "saleté" n'est qu'un masque, comme **[294]** celle qui revêt un sannyasi en public, pour obéir à son vœu ; leur bétail, est voué en grande partie à des usages sacrés ; et bien que leurs lieux de culte n'aient jamais été foulés par des pieds profanes, ils existent néanmoins et rivalisent probablement avec les plus belles pagodes – *goparams* – connues des Européens. Les Badagas sont leurs vassaux tout spéciaux et, ainsi qu'on l'a déjà dit, ils adorent les Todas comme des demi-dieux ; car leur naissance et leurs pouvoirs mystérieux leur donnent droit à cette distinction.

Le lecteur peut être certain que tous les renseignements à leur sujet qui iraient à l'encontre du peu que nous avons recueilli, sont erronés. Aucun missionnaire n'en prendra un dans ses filets, et aucun Badaga ne les trahira, même si on le coupait en morceaux. Il s'agit ici d'un peuple qui a un grand et noble but à remplir et dont les secrets sont inviolables.

De plus, les Todas ne sont pas la seule tribu mystérieuse en Inde. Nous avons fait allusion à plusieurs de celles-ci dans un chapitre précédent, mais combien il y en a-t-il encore d'autres qui demeureront toujours sans nom, ignorées, mais toujours présentes !

Tout ce que l'on sait au sujet de ce qu'on appelle généralement le Shamanisme se réduit à fort peu de chose ; et même ce peu a été dénaturé

comme, du reste, toutes les autres religions non chrétiennes. On l'a dénommé le "paganisme" de Mongolie, et cela tout à fait à tort, car c'est une des plus anciennes religions de l'Inde. C'est le culte des esprits, ou la croyance en l'immortalité des âmes, croyance que celles-ci sont toujours les mêmes hommes que sur la terre, bien que leurs corps aient perdu leur forme objective, et que l'homme ait échangé sa nature physique contre une nature spirituelle. Dans son état actuel le shamanisme est un rejeton de la théurgie primitive et une fusion pratique des mondes visible et invisible. Lorsqu'un habitant de la terre désire entrer en communication avec ses frères invisibles, il doit s'assimiler leur nature, c'est-à-dire qu'il les rencontre à mi-chemin et ceux-ci lui fournissent une provision d'essence spirituelle, il leur transmet, à son tour, une partie de sa nature physique, ce qui leur permet d'apparaître quelquefois sous une forme semi-objective. C'est un échange temporaire de deux natures, dénommé théurgie. On appelle les shamans des sorciers, parce qu'on dit qu'ils évoquent les "esprits"des morts dans un but de nécromancie. Le véritable shamanisme, dont les traits caractéristiques prévalaient en Inde au temps de Megasthénes, (300 ans avant J.-C.), ne peut pas plus être jugé d'après ses rejetons dégénérés parmi les shamans de Sibérie, que la religion de Gautama-Bouddha d'après le fétichisme de ses partisans au Siam et en Biramnie. Il s'est réfugié dans les principales lamaseries de Mongolie et du Tibet ; et là, le shamanisme, si nous **[295]** devons lui donner ce nom, est pratiqué jusqu'aux limites les plus extrêmes des relations entre les hommes et les "esprits". La religion des Lamas a gardé fidèlement la science primitive de la magie, et produit, encore aujourd'hui, d'aussi grands exploits que du temps de Kublai-Khan et de ses barons. L'ancienne formule mystique du roi Srong-ch-Tsans-Gampo, le "Aum mani padmé boum" [425], produit ses merveilles, maintenant comme au VIIème siècle. Avalokistesvara, le plus élevé des trois Boddhisattvas, et le saint patron du Tibet, projette toujours son ombre à la vue des fidèles, à la lamaserie de Dga-G'Dan, fondée par lui ; et la forme lumineuse de Son-Ka-pa, dans celle d'un nuage de feu, qui se sépare des rayons dansants du soleil, converse encore avec la grande congrégation des lamas au nombre de plusieurs milliers ; la voix descend d'en haut comme le murmure de la

---

[425] *Aum* (terme mystique sanscrit pour la Trinité), *mani* (saint joyau), *padmé* (dans le lotus, padma étant le nom pour lotus), *houm* (ainsi soit-il). Les six syllabes de la phrase correspondent aux six principaux pouvoirs de la nature émanant de Bouddha (la divinité abstraite, et non pas Gautama), qui est le *septième*, et l'Alpha et l'Oméga de l'être.

brise dans le feuillage. Peu de temps après, disent les Tibétains, la superbe apparition disparaît dans l'ombre des arbres sacrés du parc de la lamaserie.

On dit qu'à Garma-Kian, (la maison mère) les esprits mauvais et qui n'ont pas fait de progrès sont appelés et qu'on les fait apparaître à certains jours, et qu'on les *oblige* à rendre compte de leurs méfaits ; les adeptes lamas les forcent à redresser les torts qu'ils ont faits aux mortels. C'est ce que l'abbé Hue exprime naïvement par "personnifier les mauvais esprits", c'est-à-dire les diables. S'il était permis à certains sceptiques européens de consulter les notes imprimées journellement [426] à Moru, et dans la "Cité des Esprits", des rendez-vous d'affaires qui ont lieu entre les lamas et le monde invisible, ils prendraient certainement un plus grand intérêt aux phénomènes décrits avec tant de complaisance dans les journaux spirites. C'est à Buddha-Ila, ou plutôt Foth-Ila (le Mont de Bouddha), dans la plus importante des milliers de lamaseries du pays, qu'on voit le sceptre Boddhisgat flotter sans contact dans l'air, et ses mouvements règlent les actions de la communauté. Lorsqu'un lama est appelé à rendre compte au supérieur du monastère, il sait d'avance qu'il est inutile de mentir ; le "régulateur de justice" (le sceptre) est là, et son mouvement ondulatoire, qui approuve ou non, décide instantanément et sans conteste la question de sa culpabilité. Nous ne prétendons pas avoir été témoin personnellement de tout ce que nous rapportons – **[296]** nous n'avons aucune prétention d'aucune sorte. Il suffit de dire que, pour ces phénomènes, ce que nous n'avons pas vu de nos propres yeux nous a été affirmé de telle façon que nous l'endossons comme authentique.

Nombreux sont les lamas du Sikkim qui produisent des *meipo* – "miracles", au moyen de leurs pouvoirs magiques. Feu le Patriarche de Mongolie, Gegen Chutuktu, qui demeurait à Urga, un véritable paradis, était la seizième incarnation de Gautama, par conséquent un Boddhisattva. Il avait la réputation de posséder des pouvoirs phénoménaux, même parmi les thaumaturges du pays des miracles par excellence. Qu'on ne s'imagine pas, toutefois, que ces pouvoirs se développent sans travail. Les vies de la plupart de ces saints hommes, appelés à tort des vagabonds oisifs, des mendiants filous, qui, dit-on, passent leur vie à en imposer à la crédulité de

---

[426] Moru (la pure) est une des plus célèbres lamaseries de Lha-Ssa, en plein centre de la cité. Le Shaberon, le Taley Laina, y réside pendant la plus grande partie des mois d'hiver ; pendant les deux mois de la saison chaude il demeure à Foht-Ila. C'est à Moru qu'est le plus grand établissement typographique du pays.

leurs victimes, sont en elles-mêmes des miracles parce qu'elles prouvent ce qu'une volonté de fer et une parfaite pureté de vie et de but sont capables d'accomplir, et jusqu'à quel degré d'ascétisme surnaturel un corps humain peut être assujetti, et néanmoins vivre jusqu'à un âge très avancé. Aucun ermite chrétien n'a jamais rêvé de tels raffinements de discipline monastique et la demeure aérienne d'un Simon Stylite apparaîtrait comme un jeu enfantin à côté des épreuves de volonté que s'imposent les fakirs et les bouddhistes. Mais l'étude théorique de la magie est une chose ; la possibilité de la pratiquer en est une autre. A *Brâs-ss-Pungs*, le collège Mongol, plus de trois cents magiciens (*sorciers*, comme les appellent les missionnaires français) enseignent à plus du double d'élèves entre douze et vingt ans ; ceux-ci doivent attendre bien des années avant de passer l'initiation finale. Pas un pour cent n'atteint le but final ; et sur les milliers de lamas qui occupent une ville de maisonnettes autour du monastère, deux pour cent, tout au plus, deviennent des faiseurs de merveilles. On peut apprendre par cœur chaque ligne des 108 volumes du *Kadjur* [427], et néanmoins faire un piètre magicien pratique. Il n'y a qu'une seule chose qui y conduit sûrement, et plus d'un écrivain hermétique a fait allusion à cette étude particulière. Un d'eux, l'alchimiste arabe Abipili, dit : "Je t'avertis, qui que tu sois, qui désires te plonger dans les parties les plus profondes de la nature ; si ce que tu cherches tu ne le trouves pas *au-dedans* de toi, *tu ne le trouveras jamais au dehors*. Si tu ne connais pas l'excellence de ta propre maison, pourquoi chercher l'excellence d'autres choses ?... HOMME, CONNAIS-TOI, TOI-MEME, EN TOI EST CACHE LE TRESOR DES TRESORS." **[297]**

Dans un autre traité d'alchimie, *De Manna Benedicto*, l'auteur exprime ses idées au sujet de la pierre philosophale, en ces termes : "Pour certaines raisons je m'abstiendrai de trop parler sur ce sujet, qui n'est cependant qu'une chose, déjà trop clairement décrite ; car elle en [de la pierre] démontre et établit les usages magiques et naturels, dont beaucoup de ceux qui l'ont eue en mains, n'avaient jamais entendu parler. Lorsque je les eus devant les yeux, *ils firent trembler mes genoux et défaillir mon cœur, au point d'être émerveillé à leur vue* !"

Tout néophyte a ressenti, plus ou moins, ce sentiment ; mais, une fois qu'il l'a surmonté, l'homme est un ADEPTE.

---

[427] Le grand canon bouddhiste qui comprend 1.083 ouvrages en plusieurs centaines de volumes, dont beaucoup traitent de la magie.

Dans les cloîtres de Dshashi-Lumbo, et de Si-Dzang, ces pouvoirs, inhérents à tout homme, mais dont un fort petit nombre savent se servir, ces pouvoirs sont cultivés à la perfection. Qui n'a pas entendu parler, en Inde, du Banda-Chan-Ramboutchi, le *Houtouktou* de la capitale du Haut-Tibet ? Sa fraternité de Khe-lan était célèbre dans le pays tout entier ; et un des "frères x les plus renommés était un *Peh-ling* (un Anglais) qui arriva un jour d'Occident dans la première partie de ce siècle ; c'était un bouddhiste consommé, et après un mois de préparation, il fut admis parmi les Khe-Tans. Il parlait toutes les langues, y compris le tibétain, et connaissait toutes les sciences, nous dit la tradition. Sa sainteté et les phénomènes qu'il produisit firent qu'il fut proclamé Shaberon après quelques années seulement de résidence. Son souvenir est encore vivant aujourd'hui parmi les Tibétains, mais son véritable nom n'est connu que des seuls Shaberons.

Le plus grand des *meipo* – qu'on dit être l'objet de l'ambition de tout dévot bouddhiste – était, et est encore, la faculté de marcher dans l'air. Le célèbre roi de Siam, Pia Metak, le Chinois, était connu pour sa dévotion et son érudition. Mais il n'obtint ce "don surnaturel" qu'après s'être placé sous l'enseignement direct d'un prêtre de Gautama-Bouddha. Crawfurd et Finlayon, pendant leur séjour au Siam ont suivi avec grand intérêt les efforts de quelques nobles siamois pour acquérir ce pouvoir [428].

De nombreuses et diverses sectes de Chine, du Siam, de Tartarie, du Tibet, du Cashmire et de l'Inde anglaise consacrent leurs vies à l'acquisition de prétendus "pouvoirs surnaturels". Parlant d'une de ces sectes le *Taossé* Semedo, dit : "Ils prétendent qu'au moyen de certains exercices et de certaines méditations on recouvre la jeunesse et que d'autres deviennent des *Shien-sien*, des "Béats-Terrestres", et dans cet état tous les désirs sont gratifiés, tandis qu'ils peuvent se transporter d'un endroit à un autre, *à* **[298]** *n'importe quelle distance*, rapidement et sans difficulté." [429] Ce pouvoir n'a rapport qu'à la *projection de l'entité astrale*, dans une forme plus ou moins corporelle, mais il ne s'agit certainement pas du transport du corps. Ce phénomène n'est pas plus un miracle que le reflet d'une personne dans un miroir. Nul ne découvrira dans cette image une parcelle de matière et néanmoins notre double est là, devant nous,

---

[428] "*Crawfurd's Mission to Siam*", p. 182.

[429] "*Semedo*", vol. III, p. 114.

fidèlement reproduit, jusqu'au dernier cheveu sur notre crâne. Si, par cette simple loi de réflexion, notre double peut être vu dans un miroir, combien plus frappante encore, la preuve de son existence n'est-elle pas fournie par l'art de la photographie ! *Ce n'est pas une raison parce que nos physiciens n'ont pas encore trouvé le moyen de prendre des photographies, sinon ci faible distance, que cet art doive être impossible pour ceux qui ont découvert ces moyens dans la puissance de la volonté humaine elle-même, libérée de toute entrave terrestre* [430]. La science prétend que nos pensées sont de la matière ; toute énergie produit une perturbation plus ou moins grande dans les ondes atmosphériques. L'homme, par conséquent, en commun avec tout être vivant et même avec chaque objet inerte, possède une *aura* formée par les émanations qui l'entourent ; de plus, il peut, sans grand effort, se transporter en *imagination*, partout où il veut ; pourquoi, alors, serait-il scientifiquement impossible que sa pensée, réglée, intensifiée et conduite par ce puissant magicien, la VOLONTE éduquée, soit, momentanément, matérialisée et qu'elle apparaisse à n'importe qui, double fidèle de l'original ? Cette notion est-elle plus absurde, dans l'état actuel de la science, que ne l'étaient la photographie et le télégraphe il y a quarante ans, ou le téléphone, il y a moins de quatorze mois.

Si la plaque sensibilisée est capable de reproduire aussi exactement *l'ombre* de nos visages, alors cette ombre ou cette réflexion, bien que nous ne nous en apercevions pas, doit être quelque chose **[299]** de substantiel. Et si nous pouvons, à l'aide d'instruments d'optique projeter nos *ressemblances* sur un mur blanc, parfois à plusieurs centaines de pieds de distance, il n'y a pas de raison pour que les adeptes, les alchimistes et les savants de l'art occulte, n'aient pas déjà découvert ce que les savants nient

---

[430] On raconte une anecdote qui avait cours parmi les amis de Daguerre entre 1838 et 1840. A une soirée chez M-e Daguerre, deux mois environ avant la présentation du célèbre procédé de Daguerre à *l'Académie des Sciences*, par Arago (janvier 1839) celle-ci eut une consultation sérieuse avec une des célébrités médicales de l'époque au sujet de la condition mentale de son époux. Après avoir expliqué au médecin les nombreux symptômes de ce qu'elle prenait pour une aberration mentale de son mari, elle ajouta, les larmes aux yeux, que la preuve la plus évidente de la folie de Daguerre était sa ferme conviction qu'il réussirait à clouer sa propre ombre sur la muraille, ou de la fixer sur ses plaques métalliques *magiques*. Le docteur écouta attentivement la relation et répondit que, de son côté, il avait observé dernièrement chez Daguerre, les symptômes de ce qui, pour lui, était une preuve irréfutable de folie. Il termina la conversation en lui conseillant d'expédier son mari tranquillement et sans retard à Bicêtre, l'asile d'aliénés bien connu. Deux mois plus tard un profond intérêt s'éleva dans le monde des arts et de la science, à la suite de l'exposition d'images prises avec le nouveau procédé. Les ombres avaient été fixées, après tout, sur les plaques métalliques, et a l'aliéné" fut proclamé le père de la photographie.

aujourd'hui, mais qu'ils accepteront comme une vérité demain, à savoir qu'ils peuvent projeter électriquement leur corps astral, instantanément à travers des milliers de milles dans l'espace, en laissant leur enveloppe matérielle, encore empreinte d'une certaine quantité de principe animal vital, pour y entretenir la vie physique, et agir dans leur corps éthéré spirituel aussi sûrement et intelligemment que lorsqu'il était encore revêtu de son enveloppe charnelle ? Il existe une forme d'électricité supérieure à la forme physique connue de nos physiciens ; des milliers de corrélations de celle-ci sont encore cachées à la vue des physiciens modernes, et nul ne peut savoir jusqu'où iront ses possibilités.

Schott explique que par *Sian*, ou *Shin-Sian*, on comprend dans l'ancienne conception chinoise, et tout particulièrement dans la secte de Tao-Kiao (Taossé) "des personnes qui se retirent sur les montagnes pour y vivre une vie d'anachorète, et qui ont obtenu, soit au moyen d'observances ascétiques, soit par la puissance de charmes et d'élixirs, la possession de dons miraculeux et de *l'immortalité* sur terre [431]". Il y a là de l'exagération si ce n'est pas absolument erroné. Ce à quoi ils prétendent n'est que la faculté de prolonger la vie humaine ; et cela ils le peuvent, si nous devons en croire le témoignage humain. Ce que Marco Polo affirmait au XIII[ème] siècle, est corroboré de nos jours. "Il y a une autre classe d'hommes nommés *Chughi*" (Yogis) dit-il, "qu'on nomme proprement dit des *Abraiamans* (Brahmanes ?) qui vivent jusqu'à un âge fort avancé, chacun d'eux atteignant l'âge de 150 à 200 ans. Ils mangent fort peu et principalement du riz et du lait. Ces hommes font usage d'une curieuse boisson, potion faite d'un mélange de soufre et de mercure, dont ils boivent deux fois par mois... Ils disent que cela leur prolonge la vie ; cette potion leur est administrée dès leur bas âge" [432]. Bernier assure, dit le colonel Yule, que les Yogis excellent dans la préparation du mercure, "si admirablement qu'un ou deux grains pris chaque matin remettent le corps en parfaite santé N ; et il ajoute que le *mercurius vitae* de Paracelse était un composé dans lequel il entrait de l'antimoine et du mercure [433]. Voilà une affirmation pour le moins bien hasardée, et nous allons exposer ce que nous savons à cet égard. **[300]**

---

[431] Schott : *Uber den Buddhismus*, p. 71.

[432] *The Book of Ser Marco Polo*, vol. II, p. 352.

[433] *Ibidem*, vol. II, p. 130 cité par le colonel Yule, vol. II, p. 313.

La longévité de quelques lamas et Talapoins est proverbiale ; on sait généralement qu'ils se servent d'un mélange qui, ainsi qu'ils le disent, "renouvelle le vieux sang". C'était également un fait reconnu chez les alchimistes, qu'une judicieuse administration "de *l'aura d'argent* redonne la santé et prolonge la vie d'une manière notable. "Mais nous sommes tout prêt à contredire les affirmations tant de Bernier que du colonel Yule qui cite son ouvrage, que c'est du mercure, ou vif-argent, dont se servaient les Yogis et les alchimistes. Les Yogis, à l'époque de Marco Polo, de même que de nos jours, *utilisent ce qui paraît être du mercure, mais qui n'en est pas*. Paracelse, les alchimistes et les autres mystiques voulaient dire par *mercurius vitae*, l'esprit vivant de l'argent, l'aura de l'argent, mais nullement le *vif-argent* ; et cette *aura* n'est certainement pas le mercure connu de nos médecins ou de nos chimistes. Il est indubitable que le fait d'avoir imputé à Paracelse l'introduction du mercure dans la pratique médicale est tout à fait erroné. Aucun mercure, qu'il ait été préparé par un philosophe du feu médiéval, ou par un docteur moderne, n'a rendu, ou ne rendra jamais la santé parfaite à un corps humain. Il n'y a que les fieffés charlatans qui se servent d'une pareille drogue. L'opinion de beaucoup est que c'est avec l'intention méchante de présenter Paracelse aux yeux de la postérité comme un *charlatan*, qui a fait inventer à ses ennemis un mensonge de cette nature.

Les Yogis des temps anciens, de même que les lamas et les Talapoins modernes, font usage d'un certain ingrédient, préparé avec une dose minime de soufre et du jus laiteux extrait d'une plante médicinale. Ils possèdent sans contredit certains secrets merveilleux, car nous les avons vu guérir des blessures rebelles en quelques jours ; remettre en usage des os brisés en autant d'heures qu'il faudrait de jours au moyen de la chirurgie ordinaire. Une fièvre dangereuse contractée par l'auteur près de Rangoon, après une inondation de la rivière Irawaddy, fut guérie en quelques heures par le jus d'une plante nommée, si nous ne nous trompons, *Kukushan*, bien qu'on laisse des milliers d'indigènes, ignorants de ses vertus, mourir de fièvre ; et cela en retour d'un acte de bienveillance insignifiant envers un *simple mendiant* ; la nature de ce service n'aurait guère d'intérêt pour le lecteur.

Nous avons aussi entendu parler d'une certaine eau, appelée *ab-i-hayât*, que la superstition populaire prétend être cachée aux yeux des mortels, sauf à ceux des saints sannyâsis ; la fontaine, elle-même, porte le nom de âb-i-haiwân-i. Il est toutefois plus que probable que les Talapoins

se refuseraient à dévoiler leurs secrets, même aux académiciens et aux missionnaires, car ces remèdes **[301]** doivent être utilisés pour le bien de l'humanité mais jamais dans un but de lucre [434].

Partout où de grandes foules sont assemblées, aux fêtes des pagodes hindoues, aux réjouissances célébrées pendant les mariages des riches castes supérieures, les Européens rencontrent des gunî, charmeurs de serpents, fakirs magnétiseurs, sannyâsis exerçant la thaumaturgie, et ceux qu'on nomme "jongleurs". II est aisé de se moquer ; mais expliquer ces phénomènes est plus difficile ; pour la science c'est impossible. Les résidents anglais et les voyageurs préfèrent s'en tenir à la première manière. Mais qu'on demande à un de ces Saint Thomas comment sont produits les résultats suivants, qu'ils ne peuvent nier et ne nient pas non plus ? Lorsque des quantités de gunîs et de fakirs font leur apparition, leurs corps entourés de cobra capellas, les bras ornés de bracelets de *coralillos* – petits serpents dont la morsure est mortelle au bout de quelques secondes – le cou et les épaules encerclés de colliers de trigonocéphales, le plus mortel ennemi des Hindous à pieds nus, dont la morsure donne une mort rapide comme l'éclair, le spectateur sceptique sourit et bénévolement explique que ces reptiles ayant été mis en catalepsie sont tous privés de leurs crochets à venin par les gunîs. "Ils sont inoffensifs, et il serait ridicule de les craindre." "Le Sahib veut-il caresser un de mes nâgs ?" demanda un jour un gunî à un interlocuteur, qui avait voulu humilier ses auditeurs, pendant une demi-heure de temps, avec ses exploits erpétologiques. Sautant vivement en arrière – les pieds du brave guerrier rivalisant de dextérité avec sa langue – la réponse du capitaine B – ne fut pas de nature à être reproduite ici. Seuls ses terribles gardes du corps sauvèrent le gunî d'une correction peu cérémonieuse. Dites seulement un mot, et pour une demi roupie, n'importe quel charmeur de serpents se mettra à ramper et en

---

[434] Aucun pays ne peut se vanter de posséder autant de plantes médicinales que l'Inde du Sud, la Cochinchine, la Birmanie, le Siam et Ceylan. Les médecins européens, suivant la pratique établie depuis des temps immémoriaux, résolvent la question des rivalités professionnelles en traitant les dateurs indigènes de charlatans et d'empiriques ; mais cela n'empêche pas ceux-ci de sortir victorieux là où les éminents gradués des universités anglaises et françaises ont piteusement échoué. Les ouvrages indigènes traitant de Materia Medica ne mentionnent certes pas les remèdes secrets connus, et qu'appliquent avec succès les docteurs indigènes (les Atibbâ) depuis des temps immémoriaux. Malgré cela, les meilleurs fébrifuges sont ceux que les médecins anglais ont appris ~à connaître des hindous et là où les malades, enflés et rendus sourds par 1 abus de la quinine, se mouraient petit à petit des fièvres sous le traitement éclairé des médecins européens, l'écorce de la Margosa, et l'herbe Chiretta ont obtenu des guérisons complètes, et elles occupent maintenant une place honorable parmi Ies remèdes européens.

quelques instants il aura réuni de nombreux serpents non apprivoisés des espèces les plus venimeuses, les prendra dans les mains et s'en fera une ceinture. A deux reprises différentes dans les environs de Trinkemal, un serpent allait mordre **[302]** l'auteur, qui par mégarde s'était une fois presque assis sur sa queue, mais chaque fois, un rapide coup de sifflet du gunî que nous avions loué pour nous accompagner, le fit s'arrêter à quelques centimètres de notre corps, comme s'il avait été frappé par la foudre, et laissant tomber sur le sol sa tête menaçante, il demeura là raide et immobile comme une branche morte, sous le charme du *Kîtnâ* [435].

Un prestidigitateur européen, un dompteur ou même un magnétiseur voudra-t-il se risquer une seule fois à faire une expérience qu'on peut voir tous les jours en Inde si l'on sait où aller pour cela ? Aucun animal au monde n'est aussi féroce qu'un tigre royal du Bengale. Un jour, toute la population d'un petit village, non loin de Dakka, situé sur les bords de la jungle fut terrifiée au lever du jour par l'apparition d'une énorme tigresse. Ces animaux sauvages ne quittent leur repaire que la nuit, lorsqu'ils vont à la recherche de nourriture et d'eau. Mais dans le cas présent, la tigresse cherchait ses deux petits qui lui avaient été enlevés par un audacieux chasseur. Deux hommes et un enfant avaient déjà été victimes du fauve lorsqu'un fakir âgé, faisant sa ronde journalière, sortit de la porte de la pagode ; il vit et comprit instantanément la situation. Chantant un mantrâm, il alla droit à la bête, qui l'œil flamboyant et la gueule écumante, s'était couchée sous un arbre en attendant une nouvelle victime. Lorsqu'il arriva à une dizaine de pieds de la tigresse, sans interrompre sa prière modulée, dont les paroles sont incompréhensibles pour les profanes, il entreprit une véritable séance de magnétisme, à ce qu'il nous sembla ; il fit des passes. Un hurlement terrible qui glaça le cœur de tous les habitants de l'endroit se fit alors entendre. Ce long cri féroce fit graduellement place en quelques sanglots plaintifs, comme si la mère dépouillée donnait libre cours à sa plainte, puis à l'effroi de la foule qui s'était réfugiée sur les arbres et dans les maisons, le fauve fit un bond, à ce qu'il sembla, sur le saint homme. Il n'en était rien, il se roulait en se tordant à ses pieds dans la poussière. Quelques instants plus tard, elle demeura immobile, son énorme tête reposant sur ses pattes de devant, et ses yeux injectés de sang, mais devenus doux et dociles, se fixèrent sur le visage du fakir. Le pieux homme de prières s'assit près de la tigresse et doucement caressait sa peau

[435] Nom hindou pour le *mantrâm* particulier, ou charme, qui empêche le serpent de mordre.

tachetée, lui tapotant le dos, jusqu'à ce que ses plaintes devenant de plus en plus faibles, une demi-heure après, tout le village fit cercle autour du groupe ; la tête du fakir reposait sur le dos de la tigresse comme sur un oreiller, sa main droite sur la tête et la gauche sur l'herbe devant la gueule du terrible fauve qui léchait cette main de sa grande langue rose. **[303]**

Voilà comment les fakirs de l'Inde domptent les animaux les plus féroces. Les dompteurs européens en font-ils autant avec leurs piques chauffées à blanc ? Naturellement tous les fakirs ne sont pas doués d'un pouvoir semblable, il n'y en a comparativement que peu qui le soient ; mais néanmoins leur nombre est considérable. Comment *s'entraînent-ils* dans les pagodes pour être capables de ces exploits, restera éternellement un secret pour tous, sauf pour les brahmanes et les adeptes des mystères occultes. Les récits, jusqu'ici considérés comme des fables, de Christna et d'Orphée charmant les animaux sauvages, sont ainsi corroborés de nos jours. Un fait, néanmoins, demeure incontestable. *Il n'y a pas un seul Européen*, en Inde, qui se vante ou se soit jamais vanté d'avoir pénétré dans le sanctuaire secret, à *l'intérieur* des pagodes. Ni l'autorité, ni l'argent n'ont jamais déterminé un brahmane à permettre à un étranger non initié de passer le seuil de l'enceinte réservée. Se prévaloir de l'autorité, dans ce cas, équivaudrait à jeter une mèche enflammée dans une poudrière. Les centaines de millions de fidèles hindous, tout patients, doux et pleins de longanimité qu'ils soient et dont l'apathie évita aux Anglais d'être chassés du pays en 1857, se soulèveraient comme un seul homme, si on s'avisait de commettre une pareille profanation ; sans égard de sectes ou de castes, ils extermineraient les chrétiens. La compagnie des Indes orientales le savait bien, et édifia sa puissance sur l'amitié des brahmanes, et en allouant des subsides aux pagodes ; et le gouvernement britannique est aussi prudent que son prédécesseur. Ce sont les castes et la non-intervention du gouvernement dans les choses de la religion prévalente du pays qui lui assurent une autorité relative en Inde. Mais revenons au Shamanisme, la plus étrange et la plus méprisée de toutes les religions survivantes – le "Culte des Esprits".

Ses sectateurs n'ont ni autels, ni idoles, et c'est sur l'autorité d'un prêtre shaman, que nous avançons que leurs véritables rites, qu'ils sont tenus de pratiquer une seule fois par an, le jour le plus court de l'hiver, ne peuvent avoir lieu en présence d'un étranger à leur foi. Nous sommes, donc, parfaitement certains que toutes les descriptions données jusqu'à ce jour dans le *Asiatic Journal* et dans d'autres périodiques européens, ne sont que

de pures conjectures. Les Russes, qui de par leurs relations constantes avec les shamans de Sibérie et de Tartarie seraient les plus compétents pour parler de leur religion, n'ont rien appris à ce sujet, sinon la dextérité de ces hommes qu'ils sont enclins à considérer comme d'adroits jongleurs. Cependant nombre de résidents russes en Sibérie, sont parfaitement convaincus des pouvoirs "surnaturels" des Shamans. Partout où ils se rassemblent pour leur culte, c'est toujours à l'air libre, sur le sommet d'une haute montagne, ou au fond d'une **[304]** épaisse forêt, et en cela ils nous rappellent les anciens Druides. Les cérémonies qu'ils pratiquent à l'occasion des naissances, des décès, et des mariages, ne constituent qu'une partie insignifiante de leur culte. Elles consistent en offrandes, à asperger le feu avec des liqueurs et du lait, à psalmodier de curieux hymnes ou plutôt des incantations magiques, entonnées par le shaman officiant, et se terminant par un chœur de tous les assistants.

Les nombreuses petites clochettes de cuivre qu'ils portent sur leurs robes sacerdotales faites de peau de daim, ou de la dépouille de quelque autre animal réputé magnétique, sont employées pour chasser les mauvais esprits de l'air, superstition qui était partagée par toutes les nations de l'antiquité, y compris les Romains et même les Juifs, comme nous l'enseignent leurs clochettes d'or [436]. Ils ont également des verges de fer couvertes de clochettes pour la même raison. Lorsque, après certaines cérémonies, la crise voulue est atteinte, que "l'esprit a parlé", et que le prêtre (qui peut être homme ou femme) ressent son influence dominatrice, une force occulte attire la main du Shaman vers le haut du bâton sur lequel sont d'ordinaire gravés des hiéroglyphes. Pressant la paume de la main contre le bâton il est soulevé en l'air à une hauteur considérable, et demeure quelque temps ainsi suspendu. Quelquefois il saute à une hauteur considérable, et suivant l'esprit qui le contrôle, car il n'est souvent qu'un médium irresponsable, il se met à prophétiser et à décrire les événements à venir. C'est ainsi qu'en 1847, un shaman d'une contrée retirée de Sibérie

---

[436] Entre les clochettes des adorateurs "païens" et les clochettes et les grenades du culte juif, la différence est la suivante : celles-là, outre qu'elles purifiaient l'âme humaine avec leurs sons harmonieux, tenaient les mauvais démons à distance, "car le son du bronze pur brise les enchantements", dit Tibullius (1, 8-22) et les Juifs expliquent en disant que le son des cloches a doit être entendu [par le Seigneur] lorsqu'il [le prêtre] entre dans le lien saint devant l'Éternel, et lorsqu il en sort *afin qu'il ne meure point*" (Exode, XXVIII, 33 ; Ecclés., XIV, 9). C'est ainsi qu'un son devait éloigner les *mauvais* esprits, et l'autre l'esprit de Jéhovah. Les traditions scandinaves affirment que les Trolls étaient toujours chassés de leurs repaires par les cloches des églises. Une tradition analogue existe au sujet des fées de Grande-Bretagne.

prophétisa la guerre de Crimée et en détailla exactement l'issue. Les particularités de la prophétie furent soigneusement notées par les assistants, lesquelles se vérifièrent exactement six années plus tard. Bien que généralement ignorants même du nom de l'astronomie, et bien qu'ils ne l'aient pas étudiée, ils prédisent souvent des éclipses ou d'autres phénomènes astronomiques. Lorsqu'on les consulte au sujet de vols ou de meurtres, ils indiquent invariablement les coupables.

Les Shamans de Sibérie sont tous ignorants et illettrés. Ceux de Tartarie et du Tibet, peu nombreux d'ailleurs sont, pour la plupart, des hommes instruits dans leur genre et ne se laisseront **[305]** pas contrôler par des esprits quelconques. Les premiers sont des *médiums* dans le sens complet du mot ; les autres sont des e magiciens". Il n'est pas surprenant que des personnes pieuses et superstitieuses, après avoir été témoins d'une de ces crises, déclarent que le Shaman est possédé du démon. De même que la furie des Corybantes et des Bacchantes de la Grèce antique, la crise "spirituelle" des shamans se traduit par des danses violentes et des gestes sauvages. Graduellement les assistants sentent l'esprit d'imitation les envahir ; pris d'une impulsion irrésistible, ils se mettent à danser, et deviennent, à leur tour des extatiques ; celui qui commence à se joindre au chœur, prend petit à petit une part inconsciente dans les gesticulations jusqu'à ce qu'il s'affaisse épuisé sur le sol, et souvent aussi mourant.

"O, jeune fille, un dieu te possède ! est-ce Pan, Hécate, le vénérable Corybante, ou Cybèle qui te cause cette agitation ?" dit le chœur en s'adressant à Phèdre dans Eurypide. Cette forme d'épidémie psychologique est trop connue depuis le moyen âge pour que nous revenions là-dessus. La *Chorœa sancti Viti* est un fait historique et s'étendit sur toute l'Allemagne. Paracelse guérit nombre de personnes possédées de cet esprit d'imitation. Mais il était cabaliste, et par conséquent, accusé par ses ennemis d'avoir expulsé des démons par le pouvoir d'un démon plus puissant, qu'on prétendait qu'il portait avec lui dans la poignée de son épée. Les juges chrétiens de cette époque de terreur avaient trouvé un remède plus prompt et plus sûr. Voltaire affirme que, dans le district du Jura, en 1598 et 1600, plus de 600 lycanthropes furent mis à mort par un juge charitable et pieux.

Mais tandis que le Shaman illettré n'est qu'une victime, que pendant ses crises il voit parfois les personnes présentes sous forme d'animaux variés, et parvient souvent à leur faire partager son hallucination, son confrère Shaman, versé dans les mystères des collèges sacerdotaux du

Tibet, *chasse* la créature élémentaire qui peut produire l'hallucination, comme le ferait un magnétiseur vivant, non pas par le pouvoir d'un démon plus puissant, mais simplement par la connaissance de la nature de l'ennemi invisible. Là où les académiciens ont échoué, comme dans le cas des Cévenols, un Shaman ou un lama aurait tôt fait de mettre un terme à l'épidémie.

Nous avons fait mention d'une pierre de cornaline, qui était en notre possession, et qui eut un effet si favorable et si inattendu sur la décision du Shaman. Chaque Shaman possède un talisman de cette nature, qu'il porte suspendu à une cordelette sous son bras gauche.

"A quoi vous sert-elle, et quelles sont ses vertus ?" demandâmes-nous à plusieurs reprises à notre guide. Il ne répondit jamais **[306]** d'une manière directe à cette question, mais évita toujours une explication, promettant qu'aussitôt que l'occasion se présenterait ; et que nous serions seuls, il demanderait à la pierre *de nous répondre elle-même*. C'est dans ce vague espoir qu'il nous abandonna à notre propre imagination.

Mais le jour où la pierre "parla" ne devait pas tarder. Ce fut pendant une des heures les plus critiques de notre vie, dans un moment où l'humeur vagabonde du voyageur avait conduit l'auteur de ces lignes dans des contrées éloignées, où la civilisation est inconnue, et où la vie n'est pas un seul instant en sécurité. Une après-midi, tous, hommes et femmes, ayant quitté la *yourta* (tente tartare) qui depuis plus de deux mois était notre demeure, pour aller assister à l'exorcisme lamaïque d'un Tshoutgour [437], accusé de briser et de faire disparaître magiquement tous les misérables meubles et la vaisselle d'une famille qui habitait à deux milles de là, nous rappelâmes sa promesse au Shaman, qui était devenu notre unique protecteur dans ces déserts solitaires. Il soupira, hésita, mais après un court silence, il quitta sa place sur la peau de mouton et sortit ; là il plaça une tête de bouc desséchée avec ses cornes proéminentes sur une cheville de bois, puis laissant retomber le rideau de feutre qui en fermait l'entrée, il nous informa qu'aucune personne vivante n'oserait pénétrer dans la tente, car la tête de bouc était la preuve qu'il était "à l'œuvre".

Mettant alors la main dans son sein il en sortit la petite pierre, de la taille d'une noix, et la développant avec soin, il se mit, à ce qu'il nous

---

[437] Daemon élémental auquel croient tous les indigènes d'Asie.

parut, à l'avaler. Aussitôt ses membres se raidirent, son corps devint rigide et il retomba, froid et immobile comme un cadavre. N'était-ce que ses lèvres remuaient un peu à chaque question posée, la scène eut été fort embarrassante, que dis-je, horrible. Le soleil se couchait et si les braises du foyer au centre de la tente n'eussent jeté une faible lumière, la tente eut été dans l'obscurité la plus complète ce qui aurait encore ajouté à l'oppression causée par le silence environnant.

Nous avons habité les prairies de l'Ouest et les steppes infinies de la Russie méridionale ; mais rien ne peut être comparé au silence du crépuscule dans les déserts de sable de Mongolie ; pas même les arides solitudes des déserts d'Afrique, bien que ceux-là soient partiellement habités, tandis que ceux-ci sont absolument privés de vie. Et cependant, l'auteur se trouvait seule avec ce qui n'était rien de mieux qu'un cadavre, étendu sur le sol. Heureusement cela ne dura pas longtemps. **[307]**

"Mahandû !" murmura une voix qui paraissait venir des entrailles de la terre, sur laquelle le shaman était étendu. "La paix soit avec toi... que voudrais-tu que je fasse pour toi ?"

Si étonnante que fût la scène, nous ne fûmes pas pris au dépourvu, car nous avions vu d'autres shamans dans des circonstances analogues. "Qui que tu sois", prononçâmes-nous mentalement "va-t-en à K – et fais ton possible pour nous rapporter la *pensée* de la personne qui est là. Vois ce que fait l'autre personne et dis à *** ce que nous faisons et comment nous sommes situés."

"Je suis là" ; répondit la même voix. "La vieille dame, (Kokona) [438] est assise au jardin... elle met ses lunettes et lit une lettre".

"Vite, dis-moi le contenu de la lettre", ordonnâmes-nous très vite tout en préparant un carnet et un crayon. Le contenu fut répété lentement, comme si, tout en dictant, la présence invisible voulait nous donner le temps d'écrire phonétiquement les mots, car nous avions reconnu le langage Valaque, que nous ne savions pas, en dehors de notre aptitude à en reconnaître les sons. De cette manière une page entière fut remplie.

---

[438] Madame, en langue Moldave.

"Regarde du côté de l'Occident... vers la troisième perche de la yourta", dit le Tartare dans sa voix naturelle, qui semblait sourde, comme si elle venait de loin. "*Sa pensée* est là."

Puis avec un soubresaut convulsif, la partie supérieure du corps du Shaman sembla se redresser et sa tête retomba lourdement sur les pieds de l'auteur, qu'il saisit des deux mains. La position était de moins en moins plaisante, mais la curiosité vint en aide à notre courage. Dans un coin occidental de la tente nous vîmes la forme vaporeuse, incertaine mais vivante d'une ancienne amie, une dame roumaine de Valachie, mystique par disposition, quoique n'ayant pas la moindre foi dans les phénomènes occultes.

"Sa pensée est ici, mais son corps est resté là-bas inconscient. Nous n'avons pas pu l'amener", dit la voix.

Nous suppliâmes l'apparition de répondre, mais en vain. Les traits du visage remuèrent et la forme fit un geste de crainte et d'angoisse mais aucun son ne tomba de ses lèvres ; nous crûmes cependant – peut-être n'était-ce qu'un effet de notre imagination – entendre comme venant de loin ces mots en roumain : *Non se pote* (ce n'est pas possible).

Pendant plus de deux heures, les preuves les plus substantielles et les moins équivoques que l'âme astrale du Shaman voyageait à la requête de notre désir non exprimé, nous avaient été données. Dix mois plus tard, nous reçûmes une lettre de notre **[308]** amie Valaque en réponse à la nôtre, dans laquelle nous avions inclus la page du carnet, lui demandant ce qu'elle avait fait ce jour-là, et lui donnant une description détaillée de la scène. Elle était assise ce matin-là, écrivait-elle [439], prosaïquement occupée à faire des confitures ; la lettre qui lui fut envoyée était, mot à mot, la copie d'une lettre de son frère ; tout à coup, conséquence de la grande chaleur, crut-elle, elle s'évanouit, et se rappela distinctement *avoir rêvé* qu'elle avait vu l'auteur de ces lignes dans un endroit désert qu'elle décrivit très exactement, assise sous une "tente de bohémiens", comme elle le dit. "Désormais, ajouta-t-elle, je ne puis plus douter."

Mais la preuve de notre expérience fut encore plus concluante. Nous avions prié *l'ego* intérieur du Shaman de se 'mettre en rapport avec l'ami

---

[439] L'heure à Bucarest correspondait exactement avec celle de la contrée où la scène avait eu lieu.

mentionné dans ce chapitre, le Kutchi de Lha-Ssa, qui voyage constamment entre cet endroit et l'Inde Anglaise. *Nous savons* qu'il fut mis au courant de notre situation critique dans le désert ; car quelques heures plus tard l'aide nous vint et nous fûmes secourus par un détachement de vingt-cinq cavaliers, qui avaient été chargés par leur chef de nous trouver à l'endroit où nous étions, endroit qu'aucun homme, doué de pouvoirs ordinaires, n'aurait pu connaître. Le chef de cette escorte était un shaberon, un "adepte" que nous n'avions jamais vu auparavant et que nous n'avons jamais vu depuis, car il ne quitte jamais sa soumay (lamaserie), où nous ne pouvions être admis. *Mais c'était un ami personnel du Kutchi.*

Ce qui précède n'excitera que l'incrédulité du lecteur ordinaire. Mais nous écrivons pour ceux qui croiront, ceux qui, comme l'auteur, comprennent et connaissent les pouvoirs illimités et les possibilités de l'âme astrale humaine. Dans le cas ci-dessus, nous sommes portés à croire, que dis-je, nous savons, que le "double spirituel" du Shaman n'a pas agi tout seul, car il n'était pas un adepte, mais un simple médium. Suivant une de ses expressions favorites, aussitôt qu'il mettait la pierre dans sa bouche, son "père" apparaissait, le tirait hors de sa peau, l'emmenait à son gré, et lui faisait faire ce qu'il voulait.

Ceux qui ont vu les spectacles, chimiques, optiques, mécaniques et les tours de passe-passe des prestidigitateurs européens, ne verront pas sans étonnement les exhibitions spontanées et exécutées en plein air des jongleurs hindous, pour ne pas parler des fakirs. Nous ne parlons pas des simples tours d'adresse, car Robert Houdin est bien supérieur à eux à cet égard ; nous ne parlerons pas non plus des tours qui peuvent se faire grâce à des compères, **[309]** qu'il y en ait ou non. Il est très vrai que des voyageurs inexpérimentés, surtout s'ils sont d'humeur imaginative, se laissent aller à de colossales exagérations. Mais ce que nous avons à dire repose sur une classe de phénomènes qu'il est impossible d'expliquer par une quelconque des hypothèses familières. "J'ai vu", dit un monsieur résidant en Inde, "un homme lancer en l'air toute une série de balles numérotées de un à un nombre déterminé. Chaque balle montait en l'air – aucune tromperie ne pouvant avoir lieu à ce sujet – et on la voyait devenir de plus en plus petite, jusqu'à disparaître complètement. Quand toutes eurent été envoyées, vingt ou plus, l'opérateur demandait poliment, laquelle des balles on désirait voir ; il appelait alors le n° 1, le n° 15 et ainsi de suite, suivant la demande des spectateurs, et la balle voulue tombait à leurs pieds, comme si elle avait été violemment projetée depuis

un endroit éloigné... Ces hommes sont à peine vêtus et n'ont aucun appareil avec eux. Je leur ai encore vu avaler trois poudres de couleurs différentes, puis rejetant la tête en arrière, les faire descendre avec de l'eau, bue à la manière des indigènes, en un courant continu, d'un *lotha*, sorte de pot de cuivre qu'ils tiennent à bras tendu au-dessus de la bouche ; ils buvaient ainsi jusqu'à ce que leur estomac enflé ne plût plus contenir une goutte de liquide et que l'eau débordât de leurs lèvres. Puis, après avoir rejeté l'eau par la bouche, ces hommes recrachaient les trois poudres, sur un morceau de papier propre, sèches et sans avoir été mélangées [440]".

Les tribus guerrières des Kurdes habitent depuis un temps immémorial la partie orientale de Turquie et de Perse. Ces peuples d'une origine purement indo-européenne, sans une goutte de sang sémite dans les veines, (bien que divers ethnologistes paraissent opter pour le contraire) malgré leur nature de brigands, font cause commune avec le mysticisme des Hindous, et les pratiques des mages assyrio-chaldéens, dont ils ont conquis de vastes territoires, et qu'ils ne veulent pas abandonner, malgré l'opposition de la Turquie, voire même de l'Europe entière [441]. Nominalement mahométans de la secte d'Omar, leurs rites et leurs doctrines sont purement magiques. Même ceux qui sont des chrétiens nestoriens, ne le sont que de nom. Les Kaldanys qui comptent environ cent mille âmes, avec leurs deux patriarches, sont, sans contredit, plutôt des manichéens que des nestoriens. Beaucoup parmi eux sont des Yézids.

Une de ces tribus est connue pour sa prédisposition au culte du feu. Au lever et au coucher du soleil les cavaliers mettent pied **[310]** à terre, et se tournant vers le soleil, murmurent une prière ; à chaque lune, ils célèbrent, pendant toute la nuit, des rites mystérieux. Une tente est mise à part à cet effet, et l'étoffe de laine, épaisse et noire qui la constitue, est décorée de signes cabalistiques peints en rouge et en jaune vifs. Au centre se trouve une espèce d'autel, entourée de trois cercles de cuivre auxquels sont attachés des anneaux avec des cordes en poil de chameau, que chaque assistant tient dans la main droite pendant la cérémonie. Sur l'autel brûle une curieuse lampe d'argent de forme antique, peut-être une relique

---

[440] *Life in India* du Capt. W.-L.-D. O' Grady.

[441] Ni la Russie, ni l'Angleterre n'ont réussi en 1849 à les forcer à reconnaître et à respecter le territoire turc ou persan.

trouvée dans les ruines de Persépolis [442]. Cette lampe, avec ses trois mèches, est une tasse ovale munie d'une poignée. C'est évidemment une de ces lampes sépulcrales égyptiennes, qu'on trouvait à profusion dans les souterrains de Memphis, si nous devons en croire Kircher [443]. Elle s'élargit du bord vers le centre et le bord supérieur a la forme d'un cœur ; les ouvertures pour laisser passer les mèches sont disposées en triangle et le centre est couvert par un héliotrope renversé rattaché à une tige gracieusement courbée depuis la poignée de la lampe, cet ornement en indique clairement l'origine. C'était un des vases sacrés utilisés dans le culte du soleil. Les Grecs ont donné son nom à *l'héliotrope* à cause de la particularité qu'il a de se tourner toujours vers le soleil. Les anciens mages s'en servaient dans leur culte et qui sait si Darius n'a pas lui-même célébré ces rites mystérieux avec sa triple lampe éclairant la face du hiérophante-roi !

Si nous avons parlé de cette lampe, c'est parce qu'une histoire étrange s'y rattache. Ce que font les Kurdes, pendant les rites nocturnes de leur culte lunaire, nous ne le savons que par oui-dire ; car ils le tiennent absolument secret et aucun étranger n'est admis à la cérémonie. Mais chaque tribu considère un vieillard, quelquefois plusieurs, comme de "saints êtres", qui connaissent le passé et peuvent divulguer les secrets de l'avenir. Ils sont fort honorés et on s'adresse généralement à eux pour tous renseignements dans des cas de vol, de meurtres ou de dangers.

Voyageant d'une tribu à l'autre, nous avons passé quelque temps dans la compagnie des Kurdes. Notre but n'étant nullement auto-biographique, nous laisserons de côté tous les détails qui n'ont pas un rapport direct avec quelque fait occulte, et même de ceux-ci nous n'avons pas la place d'en mentionner beaucoup. Nous dirons simplement qu'une selle fort précieuse, un tapis et deux poignards circassiens, richement montés et ciselés en or fin, avaient été volés dans la tente, et les Kurdes, le chef de la tribu en tête étaient venus, **[311]** prenant Allah à témoin, que le délinquant n'appartenait pas à leur tribu. Nous en étions persuadés, car c'eût été un fait sans précédent parmi ces tribus nomades d'Asie, aussi renommées pour le caractère sacré de l'hospitalité, que pour la désinvolture avec laquelle ils

---

[442] Persépolis est le Istakhâar persan au nord-est de Shiraz ; elle se dressait sur une laine qui porte aujourd'hui le nom de Merdusht, au confluent de l'ancien M dus et de l'Araxos, aujourd'hui Palwaz et Beudemir.

[443] *Aegyptiaci Theatrum Hierogliphicum*, p. 544.

dépouillent leurs hôtes et à l'occasion les assassinent lorsqu'ils ont dépassé les frontières de leur *aoûl*.

Le Géorgien qui faisait partie de notre caravane suggéra alors d'avoir recours aux lumières – du *Koodian* (sorcier) de la tribu. L'arrangement fut fait en secret et grande solennité, et la réunion fut fixée à minuit, lorsque la lune serait pleine. A l'heure convenue, on nous conduisit à la tente ci-dessus décrite.

Par un grand trou carré pratiqué dans le toit bombé de la tente, les rayons de la pleine lune entraient et se mélangeaient à la triple flamme vacillante de la petite lampe. Après plusieurs minutes d'incantations, adressées, à ce qu'il nous sembla, à la lune, le sorcier, vieillard d'imposante stature, dont le turban pyramidal touchait le toit de la tente, sortit un miroir rond, un de ceux connus sous le nom de "miroirs persans". Après avoir dévissé le couvercle, il se mit à souffler dessus pendant plus de dix minutes en essuyant la buée avec des herbes, tout en marmottant *sotto voce*, des incantations. Chaque fois qu'il essuyait le miroir, le verre devenait de plus en plus brillant, jusqu'à ce qu'il parût irradier des rayons phosphorescents dans toutes les directions. Enfin l'opération prit fin ; le vieillard tenant le miroir à la main, demeura immobile comme une statue. "Regarde, Hanoum... regarde bien", murmura-t-il remuant à peine les lèvres. Des ombres, des taches sombres apparurent là où, un moment auparavant, seuls les rayons de la lune étaient réfléchis. Quelques secondes après apparurent la selle, le tapis et les poignards, paraissant monter à la surface d'une eau profonde et claire, et devenant à chaque instant plus distincts et plus précis. Puis une ombre plus foncée apparut planant au-dessus de ces objets, et se condensant graduellement, comme vue à travers un télescope renversé, prit la forme complète d'un homme accroupi au-dessus d'eux.

"Je le reconnais", s'écria l'auteur. "C'est le Tartare qui vint nous voir hier soir pour nous offrir de nous vendre sa mule !"

L'image disparut comme par enchantement. Le vieillard acquiesça, mais demeura immobile. Il murmura alors quelques mots étranges et entonna un chant. L'air était lent et monotone, mais après qu'il eût chanté quelques stances dans la même langue inconnue, et sans changer ni le rythme ni la mélodie, il prononça en forme de récitatif les mots suivants dans son baragouin russe : "Regarde bien, maintenant, Hanoum, pour voir

si nous l'attraperons – le sort du voleur – nous le connaîtrons cette nuit", etc. **[312]**

Les mêmes ombres s'amoncelèrent, et presque sans transition, nous vîmes l'homme couché sur le dos, dans une mare de sang, en travers de la selle, tandis que deux autres cavaliers s'enfuyaient en galopant au loin. Effrayé et écœuré à la vue de cette scène nous ne désirions plus rien voir. Le vieillard en quittant la tente appela quelques Kurdes qui se tenaient dehors et leur transmit ses instructions. Deux minutes plus tard douze cavaliers galopaient à bride abattue sur le versant de la montagne où notre camp était établi.

Au point du jour ils revinrent avec les objets perdus. La selle était couverte de sang coagulé, et naturellement on la leur abandonna. Ils racontèrent qu'en arrivant en vue du fugitif, ils virent disparaître deux cavaliers de l'autre côté du versant d'une colline éloignée, et en arrivant près du chef tartare, trouvèrent celui-ci mort, étendu en travers des objets volés, exactement comme nous l'avions vu dans le miroir magique. Il avait été assassiné par les deux bandits, dont le but évident était de le voler, mais qui furent interrompus par la soudaine arrivée des cavaliers envoyés par le vieux Kurde.

Les "sages" orientaux obtiennent les effets les plus remarquables, simplement en soufflant sur une personne, que le but à obtenir soit bon ou mauvais. C'est du magnétisme pur et simple ; et parmi les derviches de Perse qui le pratiquent, le magnétisme animal est souvent renforcé par celui des éléments. Si quelqu'un est face à un certain vent, ils considèrent qu'il y a toujours un danger ; et beaucoup des "érudits" en matière occulte ne voudront jamais aller au coucher du soleil, du côté d'où vient le vent. Nous avons connu un vieux Persan de Bakou [444], sur la mer Caspienne, qui possédait la réputation peu enviable de *jeter des sorts*, au moyen de ce vent, qui souffle par trop souvent sur cette ville, ainsi que son nom persan

---

[444] Nous avons assisté deux fois aux rites étranges des restes de cette secte des adorateurs du feu, connus sous le nom de Guèbres, qui se réunissent de temps en temps à Bakou, au "champ de feu". Cette ville ancienne et mystérieuse est située sur le bord de la Caspienne. Elle fait partie de la Géorgie russe. Environ à douze milles au nord-est de Bakou, se dressent les restes d'un ancien temple guèbre, consistant en quatre colonnes, des orifices desquelles sort constamment un jet de flamme, ce qui lui a donné, par conséquent, le nom du Temple du Feu perpétuel. Toute la région est couverte de lacs et de sources de naphte. Des pèlerins se réunissent là des parties les plus reculées de l'Asie, et certaines tribus dispersées çà et là par toute la contrée entretiennent des prêtres pour le culte du principe divin du feu.

l'indique [445]. Si une victime de ce vieux démon se trouvait par hasard sous le vent, il apparaissait, comme par enchantement, et traversant promptement la rue, il lui soufflait au visage. Dès ce moment, le pauvre hère se voyait affligé de tous les maux ; il était sous le coup du "mauvais œil".

L'emploi par le sorcier du souffle humain, comme un accessoire **[313]** pour accomplir son projet néfaste, est brillamment illustré dans divers cas rapportés dans les annales françaises, et tout spécialement ceux de plusieurs prêtres catholiques. En effet, cette sorte de sorcellerie était connue depuis les temps les plus reculés. L'empereur Constantin (dans son Statut IV, *Code de Malef*, etc.) prescrit les plus sévères pénalités contre tous ceux qui emploieraient la sorcellerie pour violenter la chasteté, ou pour exciter les mauvaises passions. Saint Augustin, (*Cité de Dieu*) met en garde contre son emploi ; Jérôme, Grégoire de Nazianze et bien d'autres autorités ecclésiastiques, ajoutent leur dénonciation d'un crime qui n'était pas rare dans le clergé. Baffet (livre V, tit. 19, chap. 6) cite le cas du curé de Peifane qui ruina sa paroissienne, la très respectée et vertueuse Dame du Lieu, en ayant recours à la sorcellerie ; il fut brûlé vif par le Parlement de Grenoble. En 1611, un prêtre nommé Gaufridy, fut brûlé par ordre du Parlement de Provence, pour avoir séduit une pénitente au confessionnal, nommée Magdeleine de la Palud, en *soufflant sur elle*, et lui communiquant une passion coupable pour lui.

Les cas ci-dessus sont cités dans le rapport officiel du célèbre procès du Père Girard, prêtre jésuite fort influent, qui, en 1731, fut jugé par le Parlement d'Aix, pour avoir séduit sa paroissienne, Mlle Catherine Cadière, de Toulon, et pour certains crimes odieux contre elle. L'accusation portait que l'offense avait été perpétrée au moyen de la sorcellerie. Mlle Cadiére était une jeune fille renommée pour sa beauté, sa piété et ses vertus exemplaires. Elle accomplissait rigoureusement ses devoirs religieux et c'est ce qui fut la cause de sa perte. Les yeux du Père Girard tombèrent sur elle, et il commença à manœuvrer pour sa perte. Gagnant la confiance de la jeune fille et celle de sa famille, par son apparence de sainteté, il en prit prétexte, un jour, pour souffler sur elle. La jeune fille fut prise d'une passion soudaine pour lui. Elle eut des visions extatiques d'un caractère religieux, des stigmates, ou marques saignantes

---

445 Baadey Ku-Ba – littéralement, "rassemblement de vents".

de la "Passion" et des convulsions hystériques. L'occasion longtemps recherchée de se trouver seul avec la jeune fille s'étant réalisée, le jésuite souffla de nouveau sur elle, et, avant que la jeune fille eût repris ses sens, il avait accompli son dessein. En excitant sa ferveur religieuse et par des sophismes, il entretint ses relations illicites avec elle pendant des mois, sans qu'elle ait pu soupçonner avoir mal agi. Ses yeux furent enfin ouverts, ses parents furent informés, et le prêtre fut appréhendé. Le jugement fut rendu le 12 octobre 1731. Sur vingt-cinq juges, douze votèrent pour le bûcher. Le prêtre criminel fut défendu par la toute-puissante Société de Jésus, et on dit qu'un million de francs furent dépensés pour supprimer certains témoignages produits à l'audience. Toutefois, les faits furent publiés dans un ouvrage (en 5 **[314]** vol., 16 ma) fort rare aujourd'hui, intitulé *Recueil Général des Pièces contenues au Procès du Père Jean-Baptiste Girard, Jésuite, etc..., etc...* [446].

Nous avons mentionné le fait, que pendant l'influence magique du Père Girard, et de ses relations illicites avec lui, le corps de Mlle Cadière fut marqué des *stigmates* de la Passion, autrement dit, les plaies saignantes des épines sur le front, des clous aux mains et aux pieds et de la blessure de la lance dans le côté. Ajoutons que les mêmes marques furent reproduites sur le corps de six autres pénitentes du, même prêtre, à savoir : Mmes Guyol, Laugier, Grodier, Allemande, Batarelle et Reboul. De fait, il fut reconnu que les belles paroissiennes du Père Girard étaient fort étrangement sujettes aux extases et aux *stigmates* ! Ajoutons cela au fait que, dans le cas du Père Gaufrédy, ci-dessus mentionné, le même phénomène se produisit, suivant le témoignage des chirurgiens, sur Mlle de la Palud, et nous avons là quelque chose qui appelle l'attention de tout le monde (surtout celle des spirites qui s'imaginent que ces stigmates sont produits par des esprits purs). Laissant de côté l'action du Diable, dont nous avons déjà disposé dans un chapitre précédent, les catholiques seraient fort embarrassés, croyons-nous, malgré leur infaillibilité, de distinguer entre les *stigmates* des sorciers et ceux produits par l'intervention du Saint Esprit ou des anges. Les annales de l'Eglise fourmillent d'exemples de l'imitation, soi-disant diabolique, de ces signes de sainteté, mais ainsi que nous l'avons déjà dit le Diable est hors de question.

---

[446] Voyez également *Magic and Mesmerism*, un roman reproduit dans Harpers, il y a trente ans.

Ceux qui nous auront suivis jusqu'ici demanderont naturellement quel est le but pratique d'un ouvrage de la nature de celui-ci ; on a beaucoup parlé de la magie et de ses potentialités, ainsi que l'immense ancienneté de sa pratique. Voulons-nous par là affirmer qu'on doit étudier et pratiquer de par le monde entier les sciences occultes ? Faut-il remplacer le spiritisme moderne par la magie antique ? Ni l'un, ni l'autre ; la substitution serait impossible, et l'étude ne pourrait être universellement poursuivie sans courir le risque de grands dangers publics. En ce moment un spirite et conférencier bien connu sur le magnétisme, languit en prison sous l'inculpation de viol sur un sujet qu'il avait magnétisé. Un sorcier est un fléau public, et il est aisé de transformer le magnétisme en la pire des sorcelleries.

Nous ne désirons voir ni les savants, ni les théologiens, ni les spirites, devenir des magiciens pratiquants, mais il faudrait que tous se rendissent compte qu'il existait avant notre ère moderne, une science véritable, une religion sincère, et des phénomènes authentiques. **[315]** Nous voudrions que tous ceux qui ont une voix au chapitre de l'éducation des masses, aient avant tout la connaissance, et qu'ils *enseignent*, ensuite, que les guides les plus sûrs pour le bonheur et l'instruction de l'humanité, sont ces ouvrages qui nous ont été légués par la plus haute antiquité ; que les aspirations spirituelles les plus nobles et une morale plus élevée prédominent dans les pays où le peuple accepte leurs préceptes comme règles de la vie. Nous voudrions que chacun réalisât que les pouvoirs magiques, c'est-à-dire spirituels, existent dans chacun de nous, et que le petit nombre qui les pratique et qui se sent disposé à les enseigner, fût prêt à payer le prix de la discipline et de la victoire sur soi, exigées pour leur développement.

Nombre d'hommes ont surgi qui ont eu une lueur de la vérité, tout en s'imaginant qu'ils la possédaient tout entière. Ceux-là ont échoué dans le bien qu'ils auraient pu faire et qu'ils ont tenté de faire, parce que la vanité leur a fait mettre leur personnalité en avant, au point qu'elle s'interposait entre leurs sectateurs et la vérité *tout entière* qui était reléguée à l'arrière-plan. Le monde n'a nul besoin d'une église sectaire, que ce soit celle de Bouddha, de Jésus, de Mahomet, de Swedenborg, de Calvin, ou d'un autre quelconque. Puisqu'il n'y a qu'UNE vérité, l'homme n'a besoin que d'une seule église – le Temple de Dieu en nous, enclos par le mur de matière mais ouvert à tous ceux qui en trouvent le chemin : *Ceux qui ont le cœur pur voient Dieu*.

La trinité de la nature est la serrure de la magie ; la trinité de (homme est la clé qui s'y adapte. Dans les solennels parvis du sanctuaire le SUPREME n'a pas de nom et n'en a jamais eu. Ce nom est inconcevable et ne peut être prononcé ; et néanmoins chaque homme trouve son Dieu au-dedans de lui. "Qui est-tu, ô être merveilleux ?" demande l'âme désincarnée dans le *Khordah-Avesta*, à la porte du Paradis. "Je suis, ô âme tes bonnes et tes *pures pensées*, tes œuvres et ta *bonne loi*... ton ange... et ton dieu."L'homme, ou l'âme, est alors réuni à LUI-MEME, car ce "Fils de Dieu" fait un avec lui ; c'est son propre médiateur, le dieu de son âme humaine et son "Justificateur." "*Comme Dieu ne se révèle pas directement à l'homme, l'esprit est son interprète*", dit Platon dans le *Banquet*.

Il y a, en outre, de bonnes raisons pour que l'étude de la magie, sauf en ce qui concerne l'ensemble de sa philosophie, soit presque impossible en Europe et en Amérique. La magie étant ce qu'elle est, la plus difficile des sciences à acquérir expérimentalement, son acquisition est pratiquement hors de la portée de la majorité des hommes à peau blanche, que leur effort ait lieu en Europe ou en Orient. Il n'y a probablement pas plus d'un homme de sang européen sur un million qui soit apte, physiquement, moralement **[316]** ou psychologiquement, à devenir un magicien pratique, et on n'en rencontrerait pas sur dix millions qui serait doué des trois qualité exigées pour ce travail. Les nations civilisées manquent du pouvoir phénoménal d'endurance, tant mental que physique, possédé par les orientaux ; les idiosyncrasies de tempérament qui favorisent les orientaux manquent chez eux. A l'Hindou, l'Arabe, le Tibétain, la perception intuitive des possibilités de forces naturelles occultes, soumises à la volonté humaine a été léguée par héritage ; et chez eux, les sens physiques, de même que les sens spirituels sont beaucoup plus développés et plus subtils que dans les races occidentales. En dépit de la notable différence dans l'épaisseur des crânes européens et hindous du sud, due à l'influence du climat et à l'intensité des rayons solaires, cette différence n'implique aucun principe psychologique. De plus, les difficultés pour *l'entraînement*, si nous pouvons nous exprimer ainsi, seraient presque insurmontables. Contaminés par des siècles de superstition dogmatique, par un sens de supériorité indéracinable – d'ailleurs tout à fait injustifié – sur ceux que les Anglais nomment avec mépris des "moricaux", l'homme blanc européen ne voudrait pas se soumettre à la tutelle pratique d'un copte, d'un brahmane ou d'un lama. Pour devenir néophyte, il faut être prêt à se consacrer corps et âme à l'étude des sciences mystiques. La magie – maîtresse impérieuse –

ne tolère aucune rivale. A l'encontre des autres sciences, la connaissance théorique des formules, en l'absence de capacités mentales ou de pouvoirs de l'âme, n'a aucune valeur en magie. L'esprit doit tenir en sujétion complète la combativité de ce qu'on se plaît à nommer la raison éduquée, jusqu'à ce que les faits soient venus vaincre le froid sophisme de l'homme.

Ceux qui seraient le mieux préparés pour apprécier l'occultisme sont les spirites, bien que, de parti pris, ils aient été jusqu'ici les ennemis les plus acharnés de son imposition à l'attention publique. Malgré tant de stupides dénégations et de dénonciations, leurs phénomènes sont authentiques, mais nonobstant leurs propres affirmations, ils sont totalement incapables de les comprendre. La théorie insuffisante de l'action constante des esprits humains désincarnés dans la production de leurs phénomènes a été la ruine de leur cause. Les rebuffades innombrables ont échoué à ouvrir leur raison ou à leur donner une intuition de la vérité. Ignorant les enseignements du passé, ils n'ont rien à leur substituer. Nous leur offrons une déduction philosophique à la place d'une hypothèse impossible à prouver, l'analyse scientifique et la démonstration au lieu de la foi aveugle. La philosophie occulte leur fournit les moyens de se mettre d'accord avec les exigences raisonnables de la science, et les libère de l'humiliante nécessité **[317]** d'accepter l'enseignement oraculaire "d'intelligences", qui, en règle générale sont moins intelligentes encore qu'un écolier. Sur ces bases et fortifiés de cette manière, les phénomènes modernes seraient en mesure de forcer l'attention et le respect de ceux qui exercent une autorité sur l'opinion publique. Sans cette aide, le spiritisme est condamné à végéter, repoussé également – et non sans raison – par les savants et par les théologiens. Sous son aspect moderne le spiritisme n'est ni une science, ni une religion, ni une philosophie.

Sommes-nous injustes ? Quel est le spirite intelligent qui oserait prétendre que nous avons dénaturé le cas ? Que pourrait-il proposer, sinon une confusion de théories, un enchevêtrement d'hypothèses se contredisant les unes les autres. Pourrait-il affirmer que le spiritisme, même depuis ses trente ans d'existence et de phénomènes, ait une philosophie défendable ; que dis-je, qu'il possède quoi que ce soit qui se rapproche d'un système établi, généralement accepté et adopté par ses représentants attitrés ?

Et cependant, il y a beaucoup d'écrivains réfléchis, instruits et sérieux parmi les spirites répandus dans le monde entier. Il y en a parmi eux qui, outre l'entraînement scientifique et mental, avec une foi raisonnée dans

l'authenticité des phénomènes *per se*, possèdent toutes les qualités nécessaires pour se mettre à la tête du mouvement. Comment se fait-il alors, qu'à part la production d'un volume ou deux, ou d'une contribution à un journal quelconque, ils s'abstiennent tous de prendre une part active dans la formation d'un système de philosophie ? Ce n'est pas faute de courage moral, ainsi que leurs écrits le démontrent bien. Ce n'est pas non plus par indifférence, car chez eux l'enthousiasme déborde, et ils sont persuadés des faits. Ce n'est pas faute de capacités, car il y a parmi eux des hommes de marque, des princes parmi nos esprits les plus cultivés. L'unique raison est que, presque sans exception, ils sont déroutés par les contradictions qu'ils rencontrent, et ils attendent que leurs hypothèses expérimentales aient été vérifiées par d'autres expériences. C'est la sagesse, sans doute, qui leur inspire de telles résolutions. C'est celle qui fut adoptée par Newton qui, avec l'héroïsme d'une nature droite et honnête, différa pendant dix-sept ans la publication de sa théorie de la gravitation, pour la seule raison qu'il ne l'avait pas vérifiée à sa propre satisfaction.

Le spiritisme, dont l'esprit est plutôt agressif que défensif, a contribué à l'iconoclastie et en cela il n'a pas tort. Mais en démolissant il ne réédifie pas. Toute vérité substantielle qu'il érige est aussitôt ensevelie sous une avalanche de chimères, jusqu'à ce que tout ne soit plus qu'une confusion de ruines. A chaque pas fait en avant, à l'acquisition de chaque position sur le terrain des FAITS, **[318]** quelque cataclysme, sous la forme d'une fraude, d'un scandale, ou d'une trahison préméditée, se produit, et repousse les spirites impuissants, parce qu'ils *ne peuvent* pas, et que leurs amis invisibles *ne veulent* pas (ou serait-ce qu'ils ne peuvent pas non plus) justifier leurs prétentions. Leur point faible est qu'ils n'ont qu'une seule théorie à mettre en avant pour expliquer les faits incriminés – l'action des *esprits humains désincarnés*, et la dépendance complète du médium à leur égard. Ils attaquent ceux qui diffèrent de leur point de vue avec une véhémence digne d'une meilleure cause ; ils considèrent chaque argument en contradiction avec leur théorie comme une insulte faite à leur bon sens et à leur pouvoir d'observation ; et ils vont jusqu'à refuser péremptoirement de discuter la question.

Comment le spiritisme pourrait-il, alors, être érigé en science ? Ainsi que le fait voir le professeur Tyndall, une science comprend trois éléments absolument indispensables : l'observation des faits ; l'induction de lois d'après ces faits ; et la vérification de ces lois par des expériences pratiques répétées. Quel est l'observateur expérimental qui prétendra que le

spiritisme présente un quelconque de ces trois éléments ? Le médium n'est pas toujours entouré des conditions d'épreuve suffisantes pour permettre de garantir les faits ; les déductions tirées des faits présumés sont injustifiables en l'absence de cette vérification ; et, comme corollaire, la vérification de ces hypothèses au moyen d'expériences est loin d'être suffisante. En somme l'élément principal d'exactitude, fait, en règle générale, complètement défaut.

Afin qu'on ne nous accuse pas de vouloir dénaturer la position du spiritisme, au moment d'écrire ces lignes, ou de refuser de faire crédit aux progrès déjà faits, nous nous permettrons de citer quelques passages du *Spiritualist* de Londres, du 2 mars 1877. A la réunion bi-mensuelle du 19 février, un débat s'éleva sur le thème de la "Pensée antique et le Spiritisme moderne". Quelques-uns des spirites les plus intelligents d'Angleterre y prirent part. Parmi eux était M. W. Stainton Moses, M. A. qui, dernièrement, a porté son attention sur les rapports des phénomènes anciens et modernes. Il s'exprime ainsi : "Le spiritisme populaire n'est pas scientifique ; il fait peu pour établir la preuve scientifique de ce qu'il avance. De plus, le spiritisme exotérique, s'occupe presque exclusivement de la communion présumée avec des amis personnels, ou de la gratification de la curiosité des assistants, ou encore d'une simple production des phénomènes... La véritable science ésotérique du spiritisme est fort rare, et encore plus précieuse que rare. C'est à elle que nous devons nous adresser pour créer le savoir qui se développera exotériquement. Nous agissons trop comme les physiciens ; nos épreuves sont informes et par trop souvent **[319]** illusoires ; nous connaissons trop peu le pouvoir protéen de l'esprit. En cela les anciens nous ont largement devancés et nous pouvons beaucoup apprendre d'eux. Nous n'avons introduit aucune certitude dans les conditions – chose absolument nécessaire pour toute expérience scientifique. Cela est dû, surtout, au fait que nos cercles ne sont basés sur aucun principe... Nous n'avons même pas appris les vérités élémentaires connues des anciens d'après lesquelles ils agissaient, entre autre l'isolement des médiums. Nous avons été si occupés de chasse aux merveilles, que nous n'avons même pas classé les phénomènes, ou mis en avant une théorie pour la production du plus simple d'entre eux... Nous ne nous sommes jamais posé la question : Quelle est l'intelligence mise en œuvre ? Voilà notre plus grande faute, la source la plus fréquente de l'erreur, et ici encore nous pourrions prendre exemple sur les anciens. Il y a parmi les spirites une adversion insurmontable pour admettre la possibilité

de la vérité de l'occultisme. Ils sont, à cet égard, aussi difficiles à convaincre que le monde extérieur l'est du spiritisme lui-même. Les spirites débutent par une erreur, à savoir : que tous les phénomènes sont causés par l'action des esprits humains désincarnés ; *ils n'ont pas étudié les pouvoirs de l'esprit humain* ; ils ignorent l'étendue de l'action de cet esprit, jusqu'où s'étend son action sur ce qu'il recouvre."

Notre position n'aurait pu être mieux définie. Si le spiritisme a un avenir, il demeure entre les mains d'hommes comme M. Stainton Moses.

Notre tâche est achevée – plût à Dieu qu'elle eût été mieux accomplie ! Mais, malgré notre manque d'expérience dans l'art d'écrire, et la sérieuse difficulté pour nous de le faire dans une langue étrangère, nous espérons avoir réussi à dire certaines choses qui ne seront point perdues pour les esprits réfléchis. Les ennemis de la vérité ont tous été énumérés et passés en revue. La science moderne, incapable de satisfaire les aspirations de la race, fait de l'avenir un néant et prive l'homme d'espérance. Elle est, dans un sens, comme le Baital Pachisi, l'imaginaire vampire populaire hindou, qui vit dans les cadavres et se nourrit de la pourriture de la matière. La théologie de la chrétienté a été usée jusqu'à la corde par les esprits les plus sérieux de notre époque. Elle a été reconnue, dans son ensemble, plutôt nuisible que propice à la spiritualité et à la morale. Au lieu d'exposer les règles de la loi divine et de la justice, elle n'enseigne *qu'elle-même*. A la place de la Divinité immortelle, elle prêche le "Malin" et le rend impossible à distinguer de Dieu lui-même. "Ne nous induis point en tentation" telle est la prière des chrétiens. Qui, donc est le tentateur ? Est-ce Satan ? Non, la prière ne s'adresse pas à lui. C'est le génie tutélaire qui endurcit le cœur de Pharaon ; qui **[320]** mit un mauvais esprit en Saül ; qui envoya des messagers trompeurs aux prophètes, et induisit David au péché, c'est – le Dieu d'Israël de la *Bible* !

Notre revue de nombreuses croyances religieuses que l'humanité a professées depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, indique de la manière la plus certaine qu'elles dérivent toutes de la même source primitive. Il semblerait que toutes ne soient que des modes différents pour exprimer les élans de l'âme humaine emprisonnée à frayer avec les sphères supérieures. De même que le rayon de la lumière blanche est décomposé par le prisme dans les diverses couleurs du spectre solaire, de même le rayon de la vérité divine, en passant par le *triple* prisme de la nature de l'homme s'est brisé en fragments multicolores, dénommés RELIGIONS. Et, comme les rayons

du spectre se fondent l'un dans l'autre dans des nuances imperceptibles de même aussi les grandes théologies qui ont paru à des degrés divers de séparation de la source primitive, ont été reliées par des schismes mineurs, des écoles et des branches poussées de l'une et de l'autre. Combinées, leur réunion représente une seule vérité éternelle ; séparées elles ne sont que les ombres de l'erreur humaine et les marques de son imperfection. Le culte des *Pitris* védiques se transforme rapidement en culte de la partie spirituelle du genre humain. II ne lui manque que la juste perception des choses objectives pour découvrir enfin que le seul monde réel est le monde subjectif.

Ce qu'on a dédaigneusement appelé Paganisme était l'ancienne sagesse, saturée de Divinité ; et le judaïsme et ses rejetons, le Christianisme et l'Islamisme ont tiré toute leur inspiration de ce père éthnique. Le brahmanisme prévédique et le bouddhisme sont la double source dont toutes les religions ont jailli ; le Nirvana est l'océan vers lequel elles tendent toutes.

Pour les besoins de l'analyse philosophique nous n'avons pas à tenir compte des énormités qui ont noirci l'histoire de plusieurs religions mondiales. La vraie foi est la personnification de la charité divine ; ceux qui desservent ses autels ne sont que des hommes. En feuilletant les pages maculées de sang de l'histoire ecclésiastique, nous trouvons que quelque fût le héros et quelque costume qu'aient revêtus les acteurs, le plan de la tragédie a toujours été le même. Mais la Nuit éternelle les couvrait toutes et nous passons de ce qui est visible à ce qui est invisible pour l'œil des sens. Notre désir ardent a été de montrer aux âmes véritables comment elles peuvent soulever le rideau et dans l'éclat de cette Nuit faite Jour, regarder d'un œil que rien ne peut éblouir, LA VERITE SANS VOILE.

FIN DU VOLUME II

FIN DU LIVRE